Shelf No. M 010.5 P58

DISCARDED
TORONTO PUBLIC LIBRARY
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1886 T. XLVI. 1.

Ozl

RENNES, ALPHONSE LE ROY FILS
Imprimeur breveté.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-TROISIÈME

(QUARANTE-SIXIÈME DE LA COLLECTION)

46-47

554446
6 12 52

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1886

Z
1007
P73
t.46-47

A 86510

TORONTO PUBLIC LIBRARY
REFERENCE.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

(Suite et fin.)

IV. Histoire de la philosophie. — 11. *La philosophie ancienne, histoire générale de ses systèmes*, par Ch. Bénard, anc. prof. de phil. dans les lycées de Paris et à l'École norm. supér. Première partie. Paris, F. Alcan. 1885, gr. in-8 de cxxviii-398 p. Prix : 9 fr. — 12. *Essai sur le système philosophique des Stoïciens*, par F. Ogereau, agrégé de philos. Ouvrage récompensé par l'Académie des sciences morales et politiques. Paris, F. Alcan, 1885. (*Collection historique des grands philosophes.*) Paris, F. Alcan, 1885, in-8 de xix-304 p. Prix : 5 fr. — 13. *Pascal, physicien et philosophe*, par Nourrisson, membre de l'Institut. Paris, Em. Perrin, 1885, in-18 j. de xvii-283 p. Prix : 3 fr. 50. — 14. *La philosophie en France au dix-neuvième siècle*, par Félix Ravaisson, 1867, 2e édition, suivie du *Rapport sur le prix Vict. Cousin (le scepticisme dans l'antiquité)*, 1884. Paris, Hachette, 1885, gr. in-8 de 330 p. 7 fr. 50. — 15. Agostino Moglia : *La filosofia di San Tommaso nelle scuole italiane*. Piacenza, tipogr. Franc. Solari, 1885, in-8 de 476 p.

IV. Histoire de la philosophie. — 11. Le nom de M. Ch. Bénard, vraie garantie de science solide et de judicieux attachement aux meilleures traditions du spiritualisme, recommandera mieux que tous les éloges l'importante histoire de la *Philosophie ancienne* dont il vient de donner le premier volume. Il suffira d'en faire connaître sommairement le contenu.

Après avoir fait, dans les feuillets liminaires seulement, une part légitime à la philosophie et à la sagesse orientales, le vénérable auteur raconte les deux premières périodes de la philosophie grecque : 1° période antésocratique; 2° Socrate et ses disciples immédiats, ou les écoles socratiques. La philosophie grecque est, à ses yeux, la source de la nôtre. Les vieux Grecs « sont présents à tous nos débats dans le monde de la pensée... Nous leur empruntons leurs idées ; nous parlons aussi leur langage... Sur un grand nombre de points, si nous les avons dépassés, c'est qu'ils nous ont frayé la voie. Sur d'autres, nous ne faisons souvent, en les continuant, que les répéter (p. 3). » Ces mots disent assez quelle importance capitale, en dehors de la pure curiosité historique, l'auteur attache à l'examen des systèmes antiques, et quel intérêt tout lecteur sérieux y trouvera sous sa direction.

Les divisions du double tableau que je viens d'indiquer sont ici les mêmes que dans les manuels ordinaires d'histoire de la philosophie, et il serait oiseux de les énumérer. Ce qui frappe dans ces pages sévères, c'est moins la nouveauté des vues ou l'originalité personnelle de la forme que la solidité des renseignements et l'extrême clarté, en

même temps que la précision vigoureuse de la rédaction. L'auteur interprète les systèmes ioniens, éléates, italiques, à peu près comme nos maîtres d'il y a trente ans, et il goûte peu les exégèses nouvelles qui retrouvent l'Allemagne contemporaine dans l'Ionie ou la grande Grèce d'il y a deux mille ans. Mais il est au courant des derniers travaux, et s'il ne les suit pas toujours, c'est qu'il les juge. Ainsi, malgré M. Zeller, le plus éminent historien de la philosophie grecque, il se refuse à mettre le pythagorisme sur la ligne filiative du naturalisme ionien, à reconnaître un caractère métaphysique à l'atomisme de Leucippe, à croire à l'idéalisme de Démocrite. « Cela n'a pas de sens, » dit-il rudement à propos de ce dernier point : « il fallait alors renier et refaire tout le système (p. 73). »

M. Zeller est encore souvent cité, non sans de justes éloges, dans les pages consacrées à Socrate. Mais ici aussi, quoique M. Bénard reconnaisse volontiers ce qu'il y a d'équivoque ou d'incomplet dans telle ou telle doctrine socratique, défaut inévitable à l'origine de la science, cela ne l'empêche pas de séparer profondément la morale de Socrate de celle de ses contemporains et surtout des sophistes. Mais, d'autre part, il n'achève pas ce que le philosophe athénien n'avait qu'ébauché ; il ne se charge pas, comme tel illustre professeur contemporain, d'accoucher Socrate. Il accuse même ouvertement M. Fouillée d'avoir été « un accoucheur beaucoup trop habile (p. 143), » en particulier lorsque, dans sa thèse sur l'*Hippias minor*, il est parvenu à tirer de Socrate une négation proprement dite du libre arbitre. En somme, laissant aux enseignements du sage athénien ce qu'ils ont eu d'indécis et d'inachevé, il n'en fait pas moins un penseur de premier ordre autant qu'une âme élevée ; il le défend même (p. 180) contre des accusations trop sévères qu'il *regrette* de trouver « chez un éloquent apologiste du christianisme, » M. Aug. Nicolas.

Je ne dis rien des chapitres fort satisfaisants et fort bien remplis sur les Cyniques, les Mégariques, les Cyrénaïques, sinon qu'on y pourrait signaler les mêmes critiques utiles à l'adresse de certaines interprétations contemporaines : ainsi sont relevées les flatteries de M. Zeller pour Aristippe, et son étrange comparaison des cyniques avec les capucins, qui est réfutée par Schopenhauer, auxiliaire inattendu des apologistes catholiques (p. 226).

Cette histoire des deux premières périodes de la philosophie grecque se termine à la page 244. C'est dire qu'elle ne tient pas la moitié du volume. Heureusement ce qui la précède, comme ce qui la suit, est loin d'en diminuer le prix.

Une longue étude, ou pour mieux dire trois études sur *les Sophistes grecs* constituent, non pas un complément nécessaire de cette histoire, dans laquelle la sophistique grecque avait été très convenablement

exposée et discutée, mais un appendice particulièrement approfondi et, pour les lecteurs les plus instruits, l'attrait principal de ce livre. Le premier morceau surtout, *les Sophistes grecs et la critique moderne,* consacré à l'examen de la double réhabilitation des adversaires de Socrate tentée de nos jours, d'une part par Hégel, de l'autre, par M. Grote et par les positivistes anglais, est plein de renseignements curieux et d'observations judicieuses. M. Bénard ne craint pas d'accorder beaucoup à la thèse hégelienne, qui est au fond une *réintégration* des sophistes dans l'histoire du développement de la pensée grecque plutôt qu'une *réhabilitation.* En revanche, il ne laisse guère rien subsister des plaidoyers anglais en faveur de la sophistique, et il oppose à leurs assertions à l'encontre de « la vieille légende des sophistes, » qui aurait « fait son temps, » ces fines et judicieuses paroles : « Il est d'autres légendes toutes jeunes, d'une date récente et fraîches écloses, qui n'en sont pas moins de fausses légendes..... Pour qu'une opinion fausse, hasardée, paradoxale de ce genre s'établisse, pour qu'elle soit admise par des esprits très éclairés, qu'elle jouisse d'une faveur ou d'une vogue passagère, il suffit qu'elle soit hardiment affirmée, réputée, prônée par ceux qui sont ses adeptes, surtout qu'un certain courant d'idées la soutienne. Mais elle est destinée à périr. Son temps est marqué ; elle doit disparaître à son tour quand la critique elle-même, plus attentive, prendra soin de la contrôler et de la vérifier. » Les deux morceaux suivants, *Platon historien de la sophistique* et l'*Idée de la sophistique dans l'histoire,* sont dignes de figurer à la suite de celui que je viens d'analyser sommairement ; tout au plus pourrait-on leur reprocher, par suite de leur réunion dans le même volume, qu'ils rentrent l'un dans l'autre pour une partie de leur contenu.

Quoique j'ai déjà peut-être dépassé les justes limites, je ne puis me dispenser d'indiquer, dans la longue introduction placée en tête de ce volume, d'excellentes pages, d'un intérêt capital en face des préjugés actuels, sur l'idée de la philosophie, qu'on oppose à la science, tandis qu'elle est la science par excellence, — sur son histoire, qu'on a tort de représenter comme identique à la philosophie elle-même, — enfin sur la méthode à suivre dans l'exposition et la critique des systèmes. Nouvelle recommandation pour ce volume, qui laisse à désirer dans sa composition, mais dont on ne saurait trop louer la clarté, la solidité, le bon sens et le bon esprit.

12. — L'*Essai* de M. Ogereau *sur le système des Stoïciens,* vient combler une grave lacune dans notre littérature philosophique. Le Stoïcisme, ce système si important dans l'histoire des idées et des mœurs antiques, n'avait pas encore été l'objet, chez nous, d'un travail critique spécial, et l'on se contentait de renvoyer sur ce point les ama-

teurs studieux à un mémoire très remarquable, mais trop sommaire de M. Ravaisson, inséré dans le tome XXI des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Le concours ouvert en 1884 par l'Académie des sciences morales et politiques a fait naître ce livre, qui permet désormais de s'informer assez à fond des principes et du détail de la philosophie stoïcienne, sans être obligé de recourir à l'exposition la plus vantée, mais qui n'est pas encore traduite en français, celle de M. Zeller.

M. Ogereau reconnaît qu'il doit beaucoup à M. Ravaisson et à M. Zeller ; mais il se flatte d'avoir donné un tableau du stoïcisme vraiment personnel, après ces deux maîtres, dont l'un a montré seulement la cohésion des principaux dogmes du Portique, et l'autre, en descendant au détail, a plutôt amassé une quantité d'explications et de renseignements particuliers qu'il n'a révélé l'unité du système. La continuité, telle était donc la première visée de M. Ogereau, et les lecteurs les plus sévères jugeront, je crois, qu'il n'a pas manqué son but. Pour bien suivre le développement doctrinal de la philosophie de Zénon et de Chrysippe, pour marquer la place de chaque idée stoïcienne dans l'ensemble, il a eu soin d'éliminer toute critique accessoire, toute érudition inutile, toute discussion, même dans les notes, des interprétations modernes. Mais pour qu'on ne l'accusât pas, d'autre part, de solliciter les textes, et d'abonder dans son propre sens, la série des passages essentiels de l'ancien stoïcisme est citée fidèlement au bas des pages, quelquefois avec des détails de critique verbale qui recommandent ce mémoire aux philologues. Mais c'est aux philosophes seuls qu'appartient l'examen sérieux de ces chapitres pleins de choses : l'être, le monde, l'homme, le critérium de vérité, la dialectique, le souverain bien, le sage et la cité, la théodicée et la religion. Sans entrer dans aucune discussion sur des matières délicates, avec un auteur admirablement maître de son sujet, on peut regretter qu'il se soit épris d'une admiration exagérée pour l'école qu'il a voulu nous faire connaître. Il est possible que ce défaut soit plus apparent que réel et résulte surtout du peu de souci qu'a eu l'auteur de noter les parties évidemment condamnées du stoïcisme, réservant son attention à ses services réels, à son apport utile au progrès de la pensée. Il n'en reste pas moins une lacune dans la partie critique de ce beau travail.

La partie historique ne tient guère que deux chapitres, le premier et le dernier, les autres étant défrayés par l'exposition raisonnée des doctrines. Sur les origines, sur le stoïcisme athénien (295-150 avant J.-C.) comme sur le stoïcisme à Rome, M. Ogereau a recueilli tous les renseignements vraiment significatifs. Peut-être cette exposition historique laissait-elle à désirer dans son mémoire, tel qu'il fut soumis à l'Institut ; mais l'auteur déclare avoir refait presque en entier le pre-

mier chapitre et remanié complètement le dernier. Aujourd'hui ils paraissent irréprochables quant à la sûreté des informations et à l'ordre lumineux du récit. Mais il reste à savoir si M. Ogereau n'a pas poussé à l'excès une vue qui domine tout son mémoire : l'unité de doctrine chez tous les stoïciens et la conservation identique de cette doctrine chez les stoïciens mêmes de l'époque impériale, que tant de critiques ont cru plus ou moins imprégnés d'idées platoniciennes. Surtout un lecteur chrétien ne se croira pas obligé d'accepter son jugement sur les causes qui ont fait finir le stoïcisme : « Il est tombé quand il ne s'est plus trouvé dans le monde antique d'âme assez courageuse et assez fière pour se sentir attirée par la sévérité et la hautaine grandeur de ses préceptes. Il est resté gisant sur le sol comme une de ces armures anciennes qui excitent encore l'admiration par leurs dimensions et leur force, mais dont personne n'ose plus essayer de se revêtir. » Ces lignes montrent au moins de quel style est écrit un livre discutable à plusieurs égards, mais qui prend légitimement une bonne place dans la *Collection historique des grands philosophes.*

13. — En donnant à sa publication récente sur l'auteur français qui a été peut-être le plus passionnément étudié depuis trente ans, cette étiquette significative : *Pascal physicien et philosophe,* M. Nourrisson a voulu attirer notre attention sur les études les plus neuves que renferme ce volume. Il n'a pas prétendu exclure d'autres questions sur Pascal. Les *Provinciales,* il est vrai, n'ont pas leur chapitre dans ce recueil. Mais le jugement du critique sur les petites lettres n'est pas dissimulé; dès sa préface, il déclare qu'on les loue d'ordinaire avec exagération, et que « si on les cite à bon droit comme un chef-d'œuvre de tactique, d'invective et d'ironie, il est permis de douter qu'elles honorent l'impartialité de Pascal, autant qu'elles ont contribué à mettre en lumière son art incomparable d'écrivain. » Et plusieurs pages sont employées à justifier cette réserve. — La *Vie de Pascal* est le sujet du premier mémoire; mais l'auteur n'a prétendu en toucher que les points principaux, ceux qui se rattachent à la grave question de la religion et de la philosophie de l'auteur des *Pensées.* A vrai dire, tout s'y rattache dans cette carrière si tôt brisée, et M. Nourrisson n'avait pas le droit d'en supprimer un seul trait, pas même la question de Pascal amoureux, sur laquelle M. Gazier a donné naguère des arguments décisifs contre une fable trop longtemps accréditée et qui s'est glissée même dans une page de ce volume (243). — C'est dans les deux morceaux intitulés *la Philosophie de Pascal* (p. 27-54) et *Pascal et Descartes* (p. 55-145) que M. Nourrisson justifie le mieux le titre de son livre et déploie le plus heureusement ses qualités bien connues de chercheur scrupuleux et de rapporteur exact. La plupart des résultats

n'en paraîtront pas très neufs; mais comme ils sont encore matière à discussion, il sera toujours utile de recourir à son exposé si consciencieux. Au reste, il n'y a plus moyen, ce semble, de contredire à la sincérité profonde du christianisme de Pascal; mais on peut le trouver plus sceptique en philosophie et moins voisin du cartésianisme que M. Nourrisson ne consent à le reconnaître. Quant à la comparaison de Pascal et de Descartes dans le domaine scientifique, c'est affaire aux juges compétents soit de vérifier leurs titres respectifs, soit d'éclaircir quelques détails encore un peu obscurs de leurs rapports réels. S'il est vrai, comme le savant académicien se flatte de l'avoir démontré, que Pascal doit en grande partie à Descartes la détermination des lois de la pesanteur de l'air, il semble bien qu'il ne reste à son actif pas une seule invention qui ait « sensiblement contribué à l'avancement de la science. » M. Nourrisson le reconnaît lui-même (p. XVIII), et pourtant il proclame que « le physicien et le géomètre l'emportent chez Pascal, et de beaucoup, sur le polémiste. » Je n'ose ni adhérer ni contredire à ce jugement, sur lequel sans doute on reviendra plus d'une fois. Mais si les obligations de Pascal à Descartes sont telles que M. Nourrisson le croit, d'après Descartes lui-même (ce que, du reste, M. Havet vient de contester), c'est surtout la réputation morale de Pascal qui en souffre : il doit rester convaincu d'injustice et d'ingratitude par amour-propre d'inventeur. — Le mémoire sur *Pascal et le chevalier de Méré* (p. 147-262), le plus long de tous, touche beaucoup moins au physicien et au philosophe qu'à l'écrivain, et pourtant j'avoue que je l'ai lu avec plus d'intérêt que tout le reste du livre. C'est une recherche, attentive jusqu'à la minutie, des relations de Pascal avec un raffiné qui eut une influence très notable sur sa vocation d'auteur. Le fait n'est pas nouveau, ayant été révélé et même sainement apprécié dès 1848 par M. F. Collet, dans un article de *la Liberté de penser*. Mais ceux qui aiment à voir épuiser une question intéressante remercieront M. Nourrisson d'être longuement revenu sur cette découverte, dont les précédents critiques, y compris M. Havet, n'avaient pas tenu assez de compte. — On goûtera peut-être moins le dernier morceau sur les *Pseudonymes de Pascal*. L'anagramme *Salomon de Tultie* (*Louis de Montalte*) est assez ébruitée pour qu'il y ait une vraie perte de temps à en faire le sujet d'une discussion problématique. Mais je relève dans une note une demi-promesse de M. Nourrisson sur une reconstitution de la philosophie des *Pensées* avec des textes de Montaigne! Ce sera sans doute encore plus curieux et plus instructif que tout ce volume, pourtant très instructif et très curieux, et presque nécessaire aux fidèles de Pascal.

14. — Pour recommander à tous les amis des études philosophiques le travail de M. Ravaisson sur *la Philosophie en France au XIXe siècle*,

il suffit de nommer cet ouvrage de premier ordre et d'annoncer la seconde édition qui vient enfin de paraître! On sait que ce rapport, composé par ordre officiel à l'occasion de l'Exposition universelle de 1867, parut pour la première fois en 1868, et que, épuisé depuis longtemps, il atteignait de très gros prix dans les ventes. Quiconque s'occupe de la philosophie française contemporaine ne peut se passer de cet exposé qui la résume, qui a fortement contribué à la pousser dans des voies assez nouvelles, qui enfin a fait époque dans toute la force du mot. Remercions l'auteur de l'avoir remis en circulation, et à ce propos, supplions-le de faire la même chose pour son œuvre maîtresse sur *la Métaphysique d'Aristote*, indispensable aux travailleurs qui, depuis longues années, ne peuvent l'acquérir qu'au prix de longues recherches et de vrais sacrifices financiers. Le *misereri pauperum* devrait suffire pour déterminer l'éminent philosophe à cette nouvelle publication.

Peut-être est-il bon, après cela, de noter quelques points saillants dans l'œuvre capitale qui nous est rendue aujourd'hui, non pour les hommes du métier qui la connaissent tous, mais pour les demi-profanes qui seraient bien maladroits de laisser épuiser cette deuxième édition sans se munir d'un exemplaire. — Le premier chapitre est un magnifique résumé, au profit du spiritualisme propre à M. Ravaisson, de la marche de la philosophie française depuis Descartes jusqu'à Royer-Collard. Le second, qui expose et juge l'éclectisme, a vraiment marqué la fin du règne de Cousin dans l'enseignement officiel. Dans les trois suivants, les rêveurs de progrès sont jugés avec une sympathie qu'on peut trouver excessive, mais qu'explique assez le grain de mysticisme qui entre dans l'idéal de l'auteur. Les matérialistes et les positivistes viennent ensuite, finement interrogés par un critique à la fois rigide et conciliant, et plusieurs, malgré eux sans doute, sont tirés du bon côté. Littré, par exemple, a reconnu de fait la finalité, au moins dans la vie organique ; il « est difficile de croire » qu'il n'aille pas plus avant... (p. 96). Taine « vraisemblablement » tournera de plus en plus au spiritualisme par la biologie et l'esthétique (p. 105). Renan doit abjurer son opinion intermédiaire entre le positivisme et la métaphysique, pour adopter « la théorie conséquente, suivant laquelle l'idéal, cause de la réalité, ne peut être lui-même que la réalité parfaite, absolue (p. 110). » A son tour, M. Renouvier, le vigoureux criticiste, devra céder à sa tendance irrésistible vers l'absolu, et M. Vacherot, qui comprend si bien la nécessité de la métaphysique ou de l'explication idéale de phénomènes, ne pourra rester dans sa fausse position d'idéaliste subjectif. Quant à Claude Bernard, qui a si bien saisi et montré dans la vie organique une « idée créatrice, » il faudra bien qu'il passe « du sens figuré au sens propre et de l'abstrait au

réel, » qu'il arrive, en un mot, « à l'esprit, seul organisateur et créateur (p. 136). »

Au seizième chapitre apparaissent les philosophes catholiques, et surtout le P. Gratry, traité avec plus d'honneur que Cousin, jugé sur plusieurs détails avec trop de sévérité, ce me semble, mais sur d'autres et sur l'esprit général de son œuvre, avec une haute sympathie. Le dix-huitième, consacré à l'ontologisme (Mgr Hugonin), est encore assez favorable, mais incomplet. Treize grandes pages accordées à l'*Ultimum organum* de M. de Strada dépassent peut-être la mesure que semblait imposer la justice distributive; mais l'auteur y pousse notablement sa pointe vers les doctrines qui lui sont propres, aussi bien que dans son jugement trop sommaire sur deux des plus éminents spiritualistes français de ce siècle : Bordas-Demoulin et M. Magy.

Les chapitres XXII-XXXIV font passer le lecteur de la critique des grands systèmes, des tendances philosophiques générales, aux travaux particuliers qui ont marqué quelque progrès, soit en psychologie : thèses sur l'association des idées (Mervoyer) et sur la mémoire (Gratacap), vitalistes et animistes, organicisme de Vulpian, l'instinct d'après Flourens, Michelet, Durand (de Gros)..., le sommeil et les rêves d'après Lelut, A. Maury, A. Lemoine, etc.; — soit en logique : Ant. Rondelet, Cournot, Duhamel, Maurial, Lachelier; — soit en morale : Janet, Bersot, J. Simon, qui peut-être se privent trop « de ce que la foi religieuse renferme de grandes vérités métaphysiques ou autres; » la morale indépendante (nettement rejetée, p. 257), la liberté, la moralité, l'amour, d'après Ch. Dollfus, L. Lambert, Wiart, Ch. Charaux...; — soit en esthétique : Chaignet et Ch. Lévêque.

Le dernier chapitre (XXXV, p. 242-283) dépasse de beaucoup les conclusions simplement critiques qu'on pouvait attendre d'un rapport officiel sur les travaux philosophiques français des dernières années. Déjà, dans les chapitres qui précèdent et que j'ai à peine signalés, sans essayer de les résumer, M. Ravaisson, non content d'analyser les œuvres et d'en donner une appréciation pour ainsi dire objective, les faisait passer au creuset d'une pensée toute personnelle, qu'on ne saisissait jamais dans son entier, mais qui se trahissait toujours par quelque endroit. Dans les dernières pages, cette pensée se produit enfin sans obstacles et dans un large développement. Il n'y a pas lieu de s'en plaindre, et certes M. Ravaisson méritait autant que tous les philosophes devenus ses justiciables les honneurs du rapport officiel sur la philosophie au dix-neuvième siècle. Malheureusement, sa métaphysique est difficile à saisir. En présence d'un talent si remarquable d'exposition et d'analyse, cette difficulté doit être mise au compte du penseur et non de l'écrivain, et comme l'auteur enseigne que l'intelligible coïncide avec l'être, c'est une mauvaise note pour sa philo-

sophie d'être si malaisée à entendre. Tant que M. Ravaisson plaide pour les grandes vérités du spiritualisme, il est aussi clair, aussi vif, aussi nettement démonstratif que les maîtres. Mais quand il en vient aux particularités de sa doctrine, dont plusieurs semblent empruntées au bouddhisme, on ne comprend plus ou l'on craint de trop comprendre. L'identité du moi, de la nature et de Dieu, saisie dans la conscience, la création expliquée par une annulation partielle de l'être (avec le texte *exinanivit semetipsum*), suivie d'un réveil ou d'une résurrection, constituent l'essentiel de ce mystérieux « monisme spiritualiste, » qui, malgré ses tendances idéales, morales et religieuses, ne paraît guère plus rassurant pour la morale et la religion que l'autre monisme.

Cette conclusion n'empêche pas — au contraire! — ce rapport d'être, comme je le disais en commençant, un document de premier ordre, indispensable pour l'étude de la philosophie contemporaine. Pas un mot, ce me semble, n'a été changé dans cette édition, reproduction pure et simple de celle de 1868. Mais le prix en est augmenté par l'addition d'un rapport tout à fait magistral sur le concours de 1884 pour le prix V. Cousin. Le sujet proposé était le scepticisme dans l'antiquité grecque. Il me semble que les mémoires distingués par l'Académie des sciences morales et politiques (prix: M. V. Brochard, récompense: M. Pichavet) n'ont pas été imprimés. En tout cas, c'est surtout M. Ravaisson qu'on aimera à consulter, soit sur la vraie intelligence de théories plus ou moins difficiles à retrouver et à reconstruire, soit sur leurs rapports avec les spéculations de la pensée moderne, soit sur leur portée et leur valeur logique.

15. Il ne serait ni facile ni peut-être opportun d'analyser le gros livre de M. l'abbé Moglia sur la *Philosophie de saint Thomas dans les écoles italiennes*. C'est un plaidoyer souvent habile, presque toujours trop prolixe et surtout trop véhément, en faveur du rosminianisme, que l'auteur regarde comme la vraie doctrine de saint Thomas développée à l'usage de notre siècle par un homme de génie, contre le thomisme tel qu'il est généralement enseigné depuis plusieurs années surtout dans les séminaires italiens. L'opposition de ces deux thomismes, la part de platonisme que saint Thomas a reçue des Pères de l'Église et qu'il a unie à un aristotélisme profondément corrigé, la corruption du thomisme vrai par la nouvelle école qui date de Suarez, son rétablissement par Rosmini qui a révélé pour ainsi dire saint Thomas à l'Italie moderne, les attaques contre ce grand philosophe et la valeur du *Dimittatur* prononcé en sa faveur, les défauts du thomisme suarézien et sa condamnation (!) par Léon XIII, etc., tels sont les thèmes longuement traités dans les chapitres de ce livre, où il y a plus d'ardeur que de prudence. Dieu me garde d'imiter ici, en oppo-

sant saint Thomas à Rosmini, l'excessive rigueur des néoscolastiques d'outre-monts, qui a provoqué les représailles de M. Moglia et de plusieurs autres rosminiens. Mais à regarder les textes froidement, il me semble bien qu'il faut reconnaître avec un des thomistes les plus profonds de notre époque, Mgr Gonzalez, archevêque de Séville, que la doctrine de l'illustre philosophe de Roveredo *apprime congruit cum doctrina D. Thomæ, quoad dogmata fundamentalia atque præcipua problemata philosophiæ*; et que le point essentiel vraiment propre à Rosmini, l'idée innée de l'être possible, est un moyen ingénieux d'expliquer ce que le saint docteur appelle « l'illumination des images (*phantasmatum*) par l'intellect agent », mais que ce moyen n'a pas d'appui dans le texte de saint Thomas (*Philosophia elem.*, Matriti, 1868, I, 379; III, 395). Comme il est aisé à un rosminien de se défendre raisonnablement sur ces bases ! Mais il ne faudrait pas tirer à soi, avec une rigueur et une subtilité également suspectes, les autorités des docteurs et les termes des encycliques. Il ne faudrait pas créer une histoire *a priori* des origines du thomisme moderne, confondre la querelle de deux ordres rivaux sur la science et la providence divines avec leur doctrine uniforme sur l'origine et la formation de nos connaissances, appeler suarézianisme cette doctrine et suarézien le P. Zigliara lui-même, qui n'a certainement pas puisé sa théorie idéologique dans Suarez. Le livre de M. Moglia n'est donc qu'un curieux document à consulter pour l'histoire de la lutte persistante entre le platonisme et le péripatétisme chrétiens dans le clergé et dans les écoles catholiques de l'Italie.

LÉONCE COUTURE.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Le lieutenant Bonnet*, par HECTOR MALOT. Paris, Dentu, 1885, in-18 j. de 386 p. 3 fr. 50. — 2. *Péché mortel*, par ANDRÉ THEURIET. Paris, Alphonse Lemerre, 1885, in-18 j. de 280 p. 3 fr. 50. — 3. *Le Garde du corps*, par GEORGES DURUY. Paris, Hachette, 1885, in-18 j. de 378 p. 3 fr. 50. — 4. *Champagne Cornod*, par ADOLPHE RACOT. Paris, Dentu, 1885, in-18 j. de 370 p. 3 fr. 50. — 5. *Le Crime de Darius Fal*, par le même. Paris, Calmann Lévy, 1885, in-18 j. de 340 p. 3 fr. 50. — 6. *Tous Quatre*, par PAUL MARGUERITTE. Paris, E. Giraud, 1885, in-18 j. de 378 p. 3 fr. 50. — 7. *Clairefontaine*, par HENRY GRÉVILLE. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-18 j. de 330 p. 3 fr. 50. — 8. *Les Pastaré*, par ROGER DOMBREA. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-18 j. de 280 p. 3 fr. — 9. *Les Tubeuf*, mœurs provinciales, par JACQUES LA RONCE. Paris, Alph. Lemerre, 1885, in-18 j. de 352 p. 3 fr. 50. — 10. *Monsieur le député de Chavone*, par FÉLIX NARJOUX. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-18 j. de 278 p. 3 fr. — 11. *Cruautés de la vie banale*, par JACQUES VERD. Paris, A. Ghio, 1885, in-12 de 282 p. 3 fr. — 12. *Karita*, par CHARLES DIGUET. Paris, Frinzine, 1885, in-12 de 340 p. 3 fr. 50. — 13. *Madame Margaret*, *Histoire parisienne*, par ARMAND LAPOINTE. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-18 j. de 220 p. 3 fr. — 14. *Lucien Gaudran*, par D'HARVILLE. Paris, Paul Ollendorff, 1885, in-18 j. de 324 p. 3 fr. 50. — 15. *Brisée*, par HUGUES MONTJOIE. Paris, A. Ghio, 1885, in-12 de 284 p. 3 fr. — 16. *La Voilette bleue*, par FORTUNÉ DU BOISGOBEY. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-18 j. de 310 p. 3 fr. 50. — 17. *Jeanne Arthon*, par CHARLES TRANIOC. Paris, Paul Ollendorff, 1885, in-18 j. de 302 p. 3 fr. 50. — 18. *Rouget le braconnier*, par CHARLES

Saint-Martin. Paris, Blériot et Gautier, 1885, in-18 j. de 356 p. 3 fr. 50. — 19. *Exil*, par M. du Campfranc. Paris, Blériot et Gautier, 1885, in-18 j. de 310 p. 3 fr. — 20. *La fiancée du Vautour blanc*, par Alexandre de Lamothe. Paris, Blériot et Gautier, 1885, in-18 j. de 410 p. 3 fr. 50. — 21. *Un héritage*, par Mme Cornélis de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, 1885, in-16 de 340 p. 2 fr. — 22. *L'Ainée de la famille*, par Gabrielle d'Ethampes. Paris, Blériot et Gautier, 1885, in-18 j. de 230 p. 2 fr. — 23. *Religieuse et mère*, par Marie Beppa. Paris, Paul Perrin (librairie académique), 1885, in-12 de 182 p. 2 fr. — 24. *Le Papillon*, par Narcis Oller, traduit du catalan par Albert Savine. Paris, E. Giraud, 1885, in-12 de 300 p. 3 fr. 50. — 24. *Une idée fantasque*, roman traduit de l'anglais par P. Moulhins, avec une préface de Charles Gounod. Paris, Blériot et Gautier, 1885, in-18 j. de 300 p. 3 fr. 50. 26. *Voyages et Pensées militaires*, par Paul de Molènes. Paris, Jouaust et Sigaux, 1885, in-12 de 320 p. 3 fr. 50. — 27. *Scènes vécues*, par Pierre Maury. Paris, A. Ghio, 1885, in-12 de 264 p. 3 fr. — 28. *Idylles*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-8 de 260 p. 5 fr. — 29. *Les récits de l'oncle Yanick* (nouvelles bretonnes), par Charles Fessard. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-18 j. de 292 p. 3 fr. — 30. *Les Monstres parisiens*, par Catulle Mendès. Paris, Marpon et Flammarion, 1885, in-12 illustré de vignettes, 348 p. 5 fr. — 31. *Le Souper rouge*, par le chevalier G. de Crollalanza. Paris, E. Giraud, in-18 de 340 p. 3 fr. 50.

1. — M. Hector Malot ne doute de rien. Parce qu'il publie, chaque année, un roman plus ou moins intéressant — ce qui porte déjà son œuvre à une trentaine de volumes, — l'auteur de *Sans famille* (son meilleur livre) se croit de taille à compléter Balzac. Le fécond et puissant cerveau à qui nous devons la *Comédie humaine*, s'éteignit sans avoir pu aborder les scènes de la vie militaire. C'était un sujet redoutable, et, pour le bien traiter, Balzac reconnaissait qu'il fallait être du « métier ». De pareils scrupules n'ont pas arrêté M. Hector Malot. Aussi a-t-il été puni de sa présomption. *Le Lieutenant Bonnet* est un roman terne, pâle et ennuyeux, alors que, sous une autre plume, il aurait pu être vivant, vibrant, attrayant et vrai. Pourtant, le romancier a eu — quoique trop discrète — une intention. Il a voulu peindre l'officier pauvre, l'officier sans fortune, pour qui les premières années du régiment sont des années de misère, de misère en uniforme. Tel est le cas du lieutenant Bonnet. Comment n'en serait-il pas ainsi avec la maigre solde de 200 francs par mois? Il faut à cet officier, dans l'intervalle, subvenir aux dépenses strictement obligatoires, et qui montent à 176 francs, — lesquels, retranchés des 200 francs de solde, laissent juste 24 francs pour le café, le théâtre, les menus plaisirs et les dépenses imprévues. Eh bien! avec d'aussi maigres ressources, le lieutenant Bonnet se tire d'affaire tout de même. Que dis-je? Il éteint peu à peu une dette sacrée, contractée par lui pour terminer à Saint-Cyr ses études militaires. N'est-il pas le fils d'un mince meunier vendéen, qui n'a que son travail pour vivre? Le lieutenant Bonnet ne va jamais au café, ni au spectacle. Il vit seul, en dehors du service — et c'est ici que son cas devient très douloureux. Son colonel le prend en grippe, et ses camarades — ignorant que l'isolement de Bonnet est commandé par la pauvreté — le tiennent pour un sauvage, un ours mal léché, un bourru. Comme contraste, l'officier riche : il s'appelle

Desrodes, et son père, grand industriel du Nord, est plusieurs fois millionnaire. Ce Desrodes mène grand train, fait des dettes et s'attache à humilier « le pauvre Bonnet. » Bientôt, l'action se concentre sur les deux lieutenants. Bonnet et Desrodes sont reçus dans une maison hospitalière de la petite ville où ils tiennent garnison. Par désœuvrement, plutôt que par amour, Desrodes séduit l'aînée de la famille Boismoreau, Agnès, qui a eu la faiblesse de croire au serment de ce fat et de se laisser éblouir par ses dehors brillants. Bonnet, lui, très respectueusement, aime la cadette, Julienne. Mais sa pauvreté l'empêche de faire sa déclaration. Toutefois, si le lieutenant pauvre est muet, ses actes parlent. Indigné de la conduite de Desrodes, il invente un prétexte pour venger l'honneur outragé des Boismoreau. Julienne, touchée de son dévouement, l'épouse. Voilà le sujet : il est suffisamment dramatique ; les héros mâles sont au début bien posés. On croit qu'il va sortir de là une belle amphore : il n'en sort qu'un pot vulgaire. Pourquoi ? C'est que M. Hector Malot ne s'est nullement préoccupé de creuser la matière, de l'étudier et de la fouiller. Bref, aucun art n'a présidé à son invention, et sa ville de garnison, La Feuillade, est si vaguement décrite, que l'on ne sait si c'est une ville du Midi ou une ville du Nord. Il y a pourtant, dans *Le Lieutenant Bonnet,* quelques pages où l'auteur est moins froid, plus précis et plus émotionnant : c'est d'abord l'histoire navrante du ménage Drapier, le ménage de l'officier marié qu'une catastrophe imprévue prive de l'humble dot réglementaire de sa femme ; c'est ensuite le récit de l'entrevue de Bonnet avec son colonel, et où le malheureux lieutenant dévoile à son chef toutes les angoisses et toutes les amertumes de sa pauvreté. Mais le dénouement à la Scribe de cette situation fausse et cruelle vous gâte toutes les lamentations de l'honnête Bonnet. Allons ! le roman militaire attend encore son Balzac.

2. — *Péché mortel* n'a pas coûté à M. André Theuriet un bien grand effort d'imagination. Cela se passe à Vilotte, du côté de Bar-en-Barrois. Il y a là un brave homme d'usinier, qui a la passion de l'entomologie, et qui a eu la faiblesse d'épouser une femme de vingt ans plus jeune que lui. Ce n'est pas tout : il pousse l'aveuglement jusqu'à introduire de confiance le loup dans sa bergerie, en la personne d'un jeune Parisien vicieux, Paul Lobligeois, dont il fait son principal commis. Ce faquin sans vergogne et sans mœurs ne se contente pas de détourner les ourdisseuses de leurs devoirs. Il ose encore courtiser sa patronne, la belle et vertueuse Mme Marthe Déglise. Certes, dame Marthe a des mœurs ; elle a des principes ; elle résiste de son mieux ; elle attire même chez elle sa jeune sœur Désirée, dans l'espoir de lui voir épouser le libertin Lobligeois, qui a su très bien cacher son jeu. Mais elle n'en succombe pas moins. Il est vrai que son « péché » ne se

renouvelle pas et qu'elle meurt bientôt du remords de s'être laissé prendre aux griseries d'une passion éclose malgré elle. Sujet risqué, dans le genre de celui de *Madame Bovary* — une Bovary à rebours, mais traité avec décence, sauf une page qui sacrifie au goût obscène du jour. L'intérêt du livre réside uniquement dans les paysages dont il est émaillé. M. André Theuriet excelle à faire promener ses lecteurs, dans les champs et les forêts, sous les grands ormes, le long des sentiers ombreux où fleurit la pervenche. Ici, nous n'avons qu'à savourer et à applaudir. Quant à la leçon que l'auteur de *Péché mortel* paraît avoir voulu mettre dans son œuvre, on peut la résumer de la sorte : peu à peu, de la compassion imprudente pour un jeune homme dévoyé, d'un sentiment quasi maternel de protection affectueuse, fatalement naissent, même chez une honnête femme, d'autres sentiments, d'autres exigences, d'autres faiblesses dont le « péché mortel » est le dernier mot. Ce qui revient à dire, avec l'Écriture, que pour ne pas succomber à la tentation, le mieux est encore de ne point s'y exposer. Mais les romanciers ne sont pas des théologiens. M. Theuriet s'est contenté de se ressouvenir du *Lys dans la Vallée*, en en rabaissant le type et en en rapetissant les luttes. Rendons-lui du moins cette justice, que, malgré son titre, *Péché mortel* ne contient aucune impiété.

3. — Visiblement, M. Georges Duruy cherche dans sa forme à imiter M. Victor Cherbuliez. C'est en bien des endroits la même afféterie, la même course après le mot, le même marivaudage. M. Georges Duruy a tort : il a prouvé dans *Andrée* qu'il n'avait besoin de marcher sur les traces de personne pour être quelqu'un, et il est fâcheux qu'il ne se soit pas fié à son originalité propre dans *le Garde du corps*. Il n'a pas ici, en effet, imité seulement M. Cherbuliez : il s'est encore imité lui-même. Qu'est-ce que la donnée du *Garde du corps*, sinon celle d'*Andrée?* Il s'agit, cette fois, d'un mari intermittent, avisé ou irréfléchi, M. de Ternois, qui charge son ami, M. de Villecresnes, officier de marine en disponibilité, de garder sa femme sans la perdre. Dans *Andrée*, il s'agissait d'un artiste amoureux qui, partant pour Rome, priait un de ses camarades de lui rendre un service identique auprès de sa fiancée. Voilà toute la différence! Sous toutes ses brillantes apparences, c'est au fond un bien vilain monsieur que ce Robert de Ternois qui mange le bien de ses enfants avec des danseuses. Quant à Jean de Villecresnes, le garde du corps, c'est la loyauté même. De son côté, Mme Henriette de Ternois est la plus honnête des femmes. N'importe! la situation est périlleuse, et l'on serait en droit de se demander si ce viveur de Robert de Ternois n'est pas un parfait imbécile. Tout néanmoins reste dans l'ordre, grâce à la discrétion et à la délicatesse de Jean de Villecresnes, qui cache son amour sous le voile d'une

bonne, franche et solide amitié. Au dénouement, un drame. Robert de Ternois a brisé avec les danseuses, et il courtise maintenant la femme d'un Anglais bizarre qui s'occupe de sciences occultes et de magnétisme. Par le magnétisme, Macpherson apprend sa honte, et il se venge en noyant — et lui avec — les deux coupables. Henriette épouse Jean, et ils sont heureux, parce qu'ils n'ont point failli à l'honneur. Tout cela, comme action, est lestement enlevé; le récit court au but, sans trop s'enchevêtrer dans les épisodes inutiles et les complications oiseuses; au détour de certaines phrases, il y a de l'humour et des saillies imprévues. Mais, je le répète, M. Georges Duruy a fréquenté plus qu'il ne faut l'insupportable Cherbuliez. Quant au moraliste, il est d'une facilité dont s'accommoderait très bien la *Vie parisienne*, et dont ne s'est pas cependant scandalisée du tout la grave *Revue des Deux-Mondes*. Je ferai à M. Georges Duruy un autre reproche, — et celui-ci plus sérieux : c'est de s'être livré à deux ou trois plaisanteries d'un goût plus que douteux et d'une inconvenance certaine sur saint Joseph. D'ordinaire, les hommes d'esprit — même sceptiques — laissent le monopole de ces vilaines choses-là aux commis-voyageurs.

4 et 5. — M. Émile Zola fit un jour la sottise de poser en principe que le meilleur romancier était celui dont les livres se vendaient le plus. Nous protestons contre ce jugement par trop financier. Non! mille fois non! le talent d'un conteur ne se mesure pas à l'argent qu'il fait gagner à son éditeur, et les engouements de la foule pour tel ou tel écrivain, aux yeux de la critique indépendante, ne prouvent absolument rien. Notre France ne manque certes pas de romanciers dont la plume, obscure parfois, modeste souvent, mais toujours probe, sait produire des œuvres qui, sans bruit, en dehors de tout scandale, du succès de mauvais aloi, de la réclame ignominieuse, sont l'honneur des Lettres. Je veux citer aujourd'hui, dans ce clan d'élite, M. Adolphe Racot (le spirituel Dancourt, de la *Gazette de France*). L'élégante sobriété de son style, bien à lui d'ailleurs et très personnel, le place à côté de Jules Sandeau et de Charles de Bernard. Il possède l'esprit d'observation, la science du dialogue, et à un degré supérieur le tempérament dramatique. Rien ne serait plus facile que de mettre au théâtre son *Plan d'Hélène*, sa *Maîtresse invisible* et son *Supplice de Lovelace*. Cette qualité, plus rare qu'on ne croit, s'affirme principalement dans ses deux derniers romans : *Champagne Cornod* et *le Crime de Darius Fal*. Qu'on en juge :

Le docteur Taillefer, de Reims, a deux filles très belles, mais pauvres : Suzanne, la brune, et Pauline, la blonde. Dissemblables au physique, les deux sœurs diffèrent encore plus au moral. Autant Pauline est bonne, affectueuse, simple ; autant Suzanne est dure, coquette et orgueilleuse. Elles se marient. Par calcul, Suzanne épouse le riche

M. Daguzon, un vieux. Pas d'enfants de cette union. Par amour, Pauline épouse le colonel de Morangis, — et meurt lui laissant une fille, Sylvanie, qui est tout le portrait de sa mère. Le colonel meurt à son tour, et voilà Sylvanie sous la tutelle de sa riche tante, veuve depuis un an. Dès lors, la vie devient dure pour la pauvre Sylvanie, et sa tante la hait d'autant plus que la jeune fille vaut mille fois mieux qu'elle. Sylvanie aime un ancien officier d'ordonnance du colonel, Henri Varenne. C'est un noble cœur, une âme loyale, un fils modèle : il ferait le bonheur de la pupille de Mme Daguzon. Raison de plus pour que la méchante tutrice empêche ce mariage. Elle emmène Sylvanie à Paris. Là, un M. de Maintenac, plus noble de nom que de conduite, et qui faisait la cour à Mme Daguzon, s'amourache de Mlle de Morangis. Si celle-ci, oubliant Henri Varenne, allait épouser le comte de Maintenac !... Poursuivie par cette idée, Mme Daguzon ne craint pas de participer à un infâme complot contre sa nièce, et la force de se marier avec un gros poussah de quarante ans, qui vit à Paris dans le monde des actrices et des soupeurs, et qui mange son capital avec son revenu, tandis que son régisseur, le régisseur de la maison *Champagne-Cornod*, le « bon » Pitrou, s'arrondit à ses dépens. Pitrou, inventeur du piège dans lequel tombe Sylvanie de Morangis, est assassiné par un des complices de ses coquineries ; Thomas Cornod, le libertin, meurt d'apoplexie, et vous devinez la suite : Sylvanie de Morangis épouse Henri Varenne, et elle a si bon cœur, la fille de Pauline Taillefer, que, malgré tout, elle pardonne à sa tante, la veuve Daguzon.

Le *Crime de Darius Fal* a l'Auvergne pour théâtre. Nous sommes dans un lieu solitaire, âpre, sauvage, et qui porte bien son nom : Val-Démon. Une maison d'apparence féodale couronne le paysage. Elle a été achetée par un agioteur véreux, M. Le Tremblay, lequel a éprouvé le besoin de se faire oublier, en quittant Paris sans tambour ni trompette. A Val-Démon, M. Le Tremblay est devenu un propriétaire considérable. Il pose en Monthyon et en Mathieu de Dombasle ; il défriche des terres, ouvre des chemins, canalise des rivières, aspire aux fonctions de conseiller général et vise à la députation. L' « honorable » M. Le Tremblay n'en est pas moins un escroc, et même une moitié d'assassin, car il est la cause de la mort violente d'une de ses victimes. Cet homme a une fille, Madeleine, qui est ravissante, qui a de l'instruction, de l'éducation, de sérieuses qualités, et qui pourtant est en train de coiffer sainte Catherine. Aucune des demandes en mariage que l'on fait d'elle à son père n'aboutissent. Pourquoi ? Madeleine le saura bientôt. En attendant, le secrétaire de M. Le Tremblay, Darius Fal, a l'audace de l'aimer et de lui déclarer son amour. Elle le repousse avec hauteur, bien que ce Darius Fal, supérieurement instruit, na-

guère professeur au collège de Clermont et fils d'un magnat ruiné de Hongrie, ne soit pas le premier venu. M. Le Tremblay a pour voisin un paysan très cossu, ancien porte-balles, nommé Pierre Quarouble, qui s'est mis dans l'idée de marier son fils, docteur en médecine à Paris, avec Madeleine Le Tremblay. Le propriétaire de Val-Démon a d'autres visées : il a promis la main de sa fille à un personnage louche comme lui, M. Hector Louvières, banquier interlope, et qui connaît toutes ses gredineries. Cet odieux mariage aboutirait, sans l'arrivée en Auvergne du docteur Quarouble, lequel est précisément fiancé à Juliette Fargis, la fille de la victime de l'ancien agioteur. Il ne peut donc pas se marier avec Madeleine. Celle-ci, rebutée de partout, instruite enfin des honteuses actions de son père, commence à rabattre de son mépris pour Darius Fal. Elle l'épouserait volontiers. Mais voilà que ce ténébreux personnage lui apparaît alors les mains teintes de sang. Il vient d'assassiner le père Quarouble et de lui voler 150,000 francs. Lui, assassin, voleur, devenir l'époux de Madeleine Le Tremblay. Quelle situation ! Il se fait justice lui-même. Le docteur Quarouble épouse Juliette Fargis ; Le Tremblay disparaît ; Louvières va aux galères pour banqueroute frauduleuse, et Madeleine entre au couvent.

Avais-je tort de dire qu'il y a dans *Champagne-Cornod* et dans *le Crime de Darius Fal* le sujet de deux drames fort mouvementés ? Et que de types vrais, saisissants, bien posés ! Pitrou-Gouju, le « bon Pitrou », la crème des régisseurs, et ce loup-cervier de Quarouble, sont de véritables créations. Voilà pour le monde des coquins ! Mais, M. Adolphe Racot est, avec non moins d'art, le maître-peintre de douces, nobles et sympathiques figures que le lecteur n'oublie pas. Telles : Sylvanie de Morangis et Henri Varenne ; le docteur Quarouble et Juliette Fargis. Quant à Darius Fal, il est mystérieux, autant que son nom est bizarre, et, tout le temps, il intrigue comme une énigme obsédante et sinistre. Inutile d'ajouter — ce dont nous le félicitons — que M. Adolphe Racot, dans *le Crime de Darius Fal* et *Champagne-Cornod,* se garde bien de sacrifier aux dieux obscènes du matérialisme contemporain. Cela ne veut pourtant pas dire qu'il ait écrit ses deux romans à l'usage du public ordinaire des bibliothèques paroissiales. On a affaire ici à des œuvres mondaines — d'où n'est point banni ce réalisme sincère, qui, lorsqu'il se contient dans les limites voulues, donne plus de relief à l'idéal.

6. — Porter un nom illustre dans les fastes de l'armée française, être le fils d'un vaillant général blessé à mort sur le champ de bataille de Sedan, s'appeler enfin Paul Margueritte, et débuter dans les lettres par un roman qui, s'il n'offre pas le naturalisme crû de l'auteur d'*Autour d'un clocher*, ce malheureux Louis Desprez, n'en contient

pas moins des scènes d'un inexcusable libertinage, c'est, on l'avouera, faire à ses traditions de famille un bien triste honneur. Ces réflexions me hantaient l'esprit au fur et à mesure que j'avançais dans la lecture de *Tous Quatre*, et je souffrais de voir un vrai talent se perdre dans d'inavouables descriptions. M. Paul Margueritte met en présence deux ménages d'hommes de lettres : le ménage Tercinet, le ménage Matarel. Ils s'associent et vivent d'une vie commune, les deux chefs ayant été jadis des camarades de collège. Lamentable association! Matarel mène une existence de polichinelle. Si Tercinet se respecte davantage, il n'en supporte pas moins les désordres de la communauté. Quant aux deux femmes, Lucile et Maria, elles se livrent à un vice infâme, à qui la grecque Sapho a donné son nom. Tercinet travaille d'arrache-pied; il a du génie; il a produit une œuvre puissante : *Sandaraque;* il conçoit une magnifique épopée, comprenant tout le dix-neuvième siècle. Mais il a sa fierte de lettré : rien ne lui réussit, et constamment il est la dupe de Matarel. Artiste épris de son art, toujours préoccupé de la perfection de la forme, convaincu, sincère, Tercinet voit son ami Matarel, qui n'a aucun talent, qui est médiocre en tout, arriver par les lettres à la fortune. Comment expliquer cette anomalie? Sinon que, sur ce globe terraqué, le savoir-faire roule sur l'or, tandis que le génie meurt à l'hôpital. Tercinet va mourir dans le Midi avec sa femme que les excès ont rendue phtisique. Certes, voilà un sujet qui n'est point banal, et il faut reconnaître que toute la partie du roman qui a trait à la vie littéraire est traitée de main d'ouvrier. Il y a là des tableaux parisiens, des conversations esthétiques, des portraits de peintres et de poètes dont l'impressionisme n'est pas sans charme. Je citerai notamment le récit de la représentation d'une pantomime : *Pierrot bourreau et patient*, jouée dans un mauvais théâtre du boulevard, par le bohème Paul Violas. On dirait une scène de Shakespeare. Mais quel nom donner à la partie passionnelle de *Tous Quatre?* Sauf les premières pages, qui sont une critique amère, implacable et pessimiste de la vie du lycée et de la carrière militaire, il s'en dégage — sans parler de quelques impiétés inutiles — comme une gageure de multiplier les scènes de débauche et de les décrire avec une complaisance qui touche au système. Lycéens dans les maisons de prostitution; vieilles femmes initiant des adolescents au vice; turpitudes de la Vénus *vulgivaga;* saphisme effréné, que sais-je encore? C'est écœurant. L'école nouvelle excuse, approuve et justifie, sous prétexte de réalité, de vérité, d'observation, ces indécences et ces licences. On ne saurait trop protester contre de pareilles théories. Assurément le banal, le poncif, le faux et le convenu n'ont rien qui vaille l'effort de l'esprit : ils sont le contraire de l'art, et le beau c'est encore le vrai. Mais la reproduction exacte de la réalité doit-elle de-

venir, sous la plume de l'écrivain, une école d'immoralité révoltante? Qui, parmi les lettrés dignes de ce nom, oserait le prétendre? Décrire avec un art raffiné des vices contre nature et des tableaux de débauche perfectionnés, c'est — bien qu'on s'en défende — faire à son insu ou non l'odieux métier qui a rendu si tristement fameux l'Arétin, le marquis de Sade, Andréa de Nerciat et autres pornographes. Qu'importe que la forme en soit plus châtiée, plus brillante, plus parfaite, votre œuvre n'en contribuera pas moins à flétrir les cœurs et à pervertir les sens. Dans vos pages lascives, il peut y avoir une grande dépense de talent : le talent n'innocente pas, au contraire. N'écrivez pas pour les petites filles, très bien. Mais au moins que les femmes honnêtes puissent vous lire sans rougir! Et puis, au point de vue même de vos théories réalistes, à quoi bon l'étalage complaisant de ces tableaux lubriques, qui sont toujours des hors-d'œuvre? S'il n'y a rien de sale ou d'impudique pour la science, il n'en est pas de même pour un roman. Et il nous semble que le vrai réalisme devrait d'autant plus éviter ces écueils que, si la passion est la vie de l'art, l'obscénité voulue en est le suicide. En outre, choisir à dessein des situations malpropres ou inavouables est à la fois sans excuse auprès des gens de bien et des gens de goût.

7. — *Clairefontaine*, de Mme Henry Gréville, a la prétention d'être une « paysannerie. » Mais on s'aperçoit vite que cet écrivain, d'une fécondité qui finit par devenir déplorable, n'a jamais étudié les paysans de près. Un petit pêcheur normand, Bon-Louis, a été élevé avec sa cousine Véronique, qui s'est éprise du gars plus tard. Bon-Louis n'a pas l'air de s'en douter, et toutes ses attentions sont pour Vevette, la fille d'un fermier des environs. Véronique combat cet amour par tous les moyens, même par la magie et l'envoûtement, ce qui ne lui réussit guère. A la fin pourtant, elle arrive à persuader à Vevette que Bon-Louis, parti comme soldat, l'a oubliée, et elle la décide à épouser par raison un veuf qui a demandé sa main. Au retour du service, Bon-Louis retrouve Vevette mariée, et comme il revient de l'armée le cœur gâté, l'âme corrompue, lui qui avait respecté Vevette jeune fille, induit en tentation et rend infidèle à ses devoirs Vevette jeune femme. Le remords s'empare bientôt de l'épouse coupable, et un jour qu'elle est en mer avec son mari et son amant, la barque chavire. Pour sauver un des deux hommes, Vevette n'a qu'à étendre la main. Elle laisse noyer l'amant et sauve le mari. La morale est indiquée, mais seulement au dénouement. On ne sent dans cette œuvre aucune sincérité. Tout y est de convention, sans accent et sans couleur. Ah! c'est que, pour bien peindre les paysans, il faut les connaître. Parmi les artistes de ce temps, un seul, à notre avis, les a vus comme il fallait les voir, et les a peints à même. C'est le paysagiste

Aimé Millet. Ce grand peintre est avant tout un rural. Léon Gautier a dit de lui : « Millet est une des âmes qui ont le mieux compris et le mieux aimé la nature, la vraie nature du bon Dieu. Personne mieux que lui n'a su peindre les hommes et les femmes des champs; personne ne les a faits aussi ressemblants. » C'est vrai. Les paysans de Millet ne sont ni les jolis bergers ni les fausses bergères de Florian ou de Mme Deshoulières, conduisant sur les bords du Gardon ou de la Seine de petits agneaux blancs enguirlandés de rubans roses. Ce ne sont pas non plus les rustres ignobles et les mégères malpropres de Courbet. Ce sont de vaillants travailleurs de terre, durs à la peine, suant d'ahan et à leurs heures pensant à Dieu. Je ne sais rien de plus beau que le *Sonneur* et l'*Angélus*. Voilà du réalisme de bon aloi. Je recommande à nos romanciers de l'école zoliste l'étude des œuvres du peintre Millet.

8 et 9. — Des mœurs du paysan aux mœurs du bourgeois de petite ville de province, il n'y a que la distance d'une éducation ratée à une éducation nulle. Que sont *les Pastaré*, de M. Roger Dombréa? Des bourgeois suisses, méthodiques, cancaniers, prétentieux et calvinistes par-dessus le marché. Que sont *les Tubeuf*, de M. Jacques La Ronce? Des bourgeois bas-normands, glorieux, pleins d'eux-mêmes, ratatinés et calfeutrés dans l'étroitesse de leur égoïsme et de leurs goûts routiniers. L'action des Pastaré se passe dans une ville imaginaire, Milon, qui peut être Berne, Lausanne ou Neuchatel. On voit s'agiter là tout un monde à part, bien ennuyeux et bien genevois, que dirige le doyen Auré, un homme tout sucre et tout miel. Ce monde est honnête au possible, modéré, pondéré, mesuré. Mais on le dirait parfois en carton-pâte, et l'on y voudrait quelques grands vices combattus par des vertus héroïques. Du milieu de ces astres éteints, surgissent cependant deux étoiles fort vivantes : c'est d'abord l'original Xavier Pastaré du Manoir, savant, érudit, philosophe et célibataire; c'est ensuite une jeune fille, Isabelle Andoche, qui se moque du *cant* helvétique, aime les oiseaux comme saint François d'Assise et ne ressemble en rien aux jeunes pecques élevées par le doyen Auré dans les serres chaudes du méthodisme. Ces deux charmantes créations sauvent *les Pastaré* qui, sans elles, ne mériteraient même pas une mention. *Les Tubeuf*, quoique brossés en grisaille, ont plus de vie, de vigueur et de tempérament. C'est la physiologie d'une famille notable de Mère-Église, de 1850 à 1872. Abel Tubeuf, médecin, épouse sous la Restauration Anaïs Duchemin de Préville, petite-fille d'un émigré. De ce mariage naît Narcisse Tubeuf, cancre et fruit sec, qui, nommé juge de paix, se voit forcé de démissionner comme incapable. Narcisse Tubeuf se marie avec Félicité Deschamps, fille d'un tabellion. De leur alliance provient Sidonie Tubeuf, jeune évaporée qui se laisse enjoler par le sous-préfet

républicain de Mère-Église, et quand celui-ci quitte le pays, se noie dans une mare. Événements vulgaires, autour desquels gravitent : Mme Tubeuf mère (née Préville), le personnage le plus honnête du clan; Félicité Tubeuf, femme sans cœur et sans principes, malthusienne et mauvaise mère; Narcisse Tubeuf, le clair de lune du Lazare de *la Joie de vivre;* Porfin, un vieux juge grivois; Pallas, un avoué voltairien; le vieux M. des Oubeaux qui avait connu Portalis; le marquis d'Écrametot, qui a « le don » de guérir du carreau (une maladie d'entrailles ignorée des médecins), et cela par de simples attouchements, comme les rois de France guérissaient autrefois des écrouelles; le bohème Trotabas, bombardé sous-préfet par le Quatre-Septembre; enfin, l'étudiant de quinzième année, Vignemale. La comédie bourgeoise de Jacques la Ronce, on le voit, ne manque pas d'acteurs. Il y a dans l'œuvre plusieurs audaces voulues qui ne sont pas précisément heureuses, et l'on ne peut guère louer que quelques tableaux bien observés, tels que le repas de noces de Narcisse et de Félicité, la mort de Mme Tubeuf, les guérisons de M. d'Écrametot et l'arrivée de Vignemale à Mère-Église. Quant au sujet, il n'est pas neuf.

10. — M. Félix Narjoux a voulu donner un pendant à *Monsieur le préfet des Hauts-Monts,* et, dans le même ordre d'idées, il vient de publier *Monsieur le député de Chavone.* Précédemment, c'étaient les joies, tribulations et misères d'un préfet républicain. Aujourd'hui, c'est la grandeur et la décadence d'un député de la même opinion. Marcel Talvas, fils d'un petit employé de la préfecture de Chavone, chef-lieu (ne cherchez pas!) du département des Bas-Plateaux, est la « lumière » du barreau de sa ville natale. A la suite d'une grève, suivie de violences contre les personnes et les propriétés, l'ouvrier Benoist, principal instigateur de l'insurrection, prend Talvas pour défenseur. Pauvre imbécile!... Talvas se moque bien de son client : il plaide pour son avenir, charge à fond contre le gouvernement et fait grand étalage de ses « convictions » républicaines. Quand il eut terminé cette plaidoirie *pro domo suâ*, un journaliste gouailleur résuma les débats en ces termes : « Benoist aura le maximum; mais quelle réclame électorale pour Talvas! » Effectivement, l'avocat verbeux, médiocre et vaniteux, de Chavone, fut élu député un mois plus tard. Cette nullité bouffie ne se possède plus et se figure être appelée à bouleverser le monde. La désillusion ne se fait pas attendre. A Paris, le grand homme de province, noyé dans la masse, passe inaperçu. Il prépare à l'avance de pompeux discours qu'il est obligé de rentrer, faute de placements, et comme notre ambitieux est aussi un sensuel, il se crée de grands besoins — qu'il lui faut satisfaire, coûte que coûte. Alors, l'austère Talvas, Talvas-Aristide, n'est plus que Talvas le viveur. Sa soif de jouir le dispose bien vite à toutes les

corruptions et à tous les compromis. Mené par une rouée, berné par un aigrefin, « Monsieur le député de Chavone » se mêle à de fructueux tripotages. A la longue, on découvre le pot-aux-roses. Dénoncé comme escroc, poursuivi en justice, chassé de la Chambre, il se voit acculé entre le déshonneur et le suicide, et ne trouve d'autre expédient que de s'expatrier. M. Félix Narjoux dit de son héros : « Marcel Talvas est une espèce et non un type. » Cependant les mauvaises langues prétendent que l'auteur a eu en vue un ex-député en chair et en os — qui, à l'époque de la banque de la Loire et du Pot-de-Vinat, ne fit que trop parler de lui. Nous n'affirmons rien. Ce qui est sûr, c'est que, sauf la catastrophe finale et les causes qui la provoquent, il fut un temps, pas bien éloigné de nous, où « Monsieur le député de Chavone » pouvait s'appeler Légion. « Femme, dit à sa vieille compagne « l'honnête père de Marcel Talvas, il vaudrait mieux que nous n'eus- « sions pas de fils ! » C'est la morale de l'histoire. Malgré quelques pages un peu lestes, le roman de M. Félix Narjoux a son bon côté. Il peut contribuer à arrêter sur la pente de l'abîme les petits vaniteux de province qui se grisent de quelques succès faciles, jeunes gens sans grands défauts, mais sans qualités accusées, sans principes arrêtés, et dont la politique et la vie parisienne feraient aisément des Talvas. Que l'exemple de l'avocat de Chavone, élevé pourtant par des parents chrétiens, leur serve de leçon. Je ne sais plus quel critique a prétendu que les romans de M. Narjoux — un républicain sincèrement libéral — enlevaient tout prestige aux fonctionnaires du gouvernement et aux représentants de la démocratie. Nous n'y contredisons pas.

11. — Ce sont pareillement des républicains à la nouvelle mode que met en scène M. Jacques Verd, dans ses *Cruautés de la vie banale*. Nous sommes à Roumagnan, charmante ville de Provence, que la Méditerranée baigne de ses flots bleus. On devrait n'y penser qu'au bonheur de vivre, tant le climat en est doux, le ciel pur, le séjour délicieux. Mais l'affreuse politique fait de ce paradis terrestre un véritable enfer. Les habitants, divisés en deux camps, les blancs et les rouges, s'injurient, se calomnient, se battent. Le chef des rouges est d'abord un certain Vidal, poète grotesque, acteur manqué, qui est venu de Paris s'établir à Roumagnan avec une de ses filles, couturière. L'autre est restée dans la capitale pour y vivre de la prostitution. Celle qui l'a suivie, Élise, a d'excellentes qualités; elle est douce, dévouée, travailleuse, vaillante, — bref, une bonne créature à qui son misérable père arrache le peu de foi de son éducation première, et qui se suicide parce que l'ivrogne Vidal a empêché son mariage avec un ouvrier du pays et lui a dévoré toutes ses économies. Vidal aspirait au secrétariat de la mairie. Mais, aux élections municipales les blancs l'emportent, et c'est à la mauvaise conduite du citoyen que Lande, courtier de commerce, opportuniste taré, guignant

l'écharpe de maire, fait remonter l'échec des Rouges. Dès lors, Vidal est un homme à la mer, et Lande est acclamé chef du parti. M. Jacques Verd n'est pas tendre non plus pour les Blancs. Cependant, ce n'est point de leur côté (il faut lui savoir gré de cette concession) qu'il place les ruffians et les vauriens. Roumagnan, du Var, nous paraît un peu cousin de Lamanon, de Vaucluse. Dans cette dernière localité, un temps fut où il n'y avait aussi que deux partis. Le chef des Blancs était un scieur de long, et le chef des Rouges, un portefaix : deux hercules. Lamanon, à cette époque, ne possédait qu'un café, lequel pour contenter tout le monde recevait deux journaux de Paris : le *Siècle* et la *Gazette de France*. Chaque matin le scieur de long et le portefaix arrivaient en même temps au café. Le scieur disait, parlant du *Siècle :* « Où est le gueux ? » ; le portefaix disait, parlant de la *Gazette* : « Où est la gueuse ? » Puis chacun s'emparait de son ennemi, le déchirait en mille morceaux, le foulait aux pieds — et les deux antagonistes, leur consommation bue, sortaient de l'établissement en se mangeant des yeux. Il paraît que, pendant dix ans, Blancs et Rouges de Lamanon n'ont pas pu lire une seule fois les deux uniques journaux de Paris reçus à leur intention.

12. — *Karita* est un roman à thèse, où l'auteur, M. Charles Diguet, développe toute une théorie esthétique sur le nu. Il suppose une jeune et grande dame, Karita de Vilbach, duchesse de Carinthie, divinement belle, chaste, pure, chrétienne, pieuse même, mais tellement éprise d'art que, de concessions en concessions, après avoir laissé faire son buste décolleté par le sculpteur Rodolphe, elle finit, sans penser à mal, sans réfléchir à ce qu'un pareil abandon a d'outrageant pour son mari, par poser nue devant le sculpteur pour la statue de la *Vénus Victrix*. M. de Vilbach, pour éviter le scandale, s'empare de la statue qu'il brise, puis provoque le statuaire à une sorte de jugement de Dieu. Tous deux montent en ballon, aussi haut que possible. Le duc est asphyxié par la raréfaction de l'air. Un coup de tonnerre perce l'aérostat, dont la chute rapide étourdit seulement l'artiste, lequel, revenu à lui, se hâte de partir pour l'Amérique. Il faut ajouter qu'en sculptant sa Vénus, Rodolphe était devenu respectueusement amoureux de la duchesse, comme Pygmalion le devint de Galatée. L'œuvre de M. Charles Diguet, d'une forme sévère, châtiée, austère même, est on ne peut plus osée pour le fond. Les sculpteurs et les peintres seuls y trouveront profit. On y lit une curieuse conversation sur le nu en art, tenue dans un des grands salons aristocratiques de Rome. Présents : le cardinal Antonelli, le cardinal Bembo, Mgr de Mérode, Louis Veuillot et autres personnages célèbres. Louis Veuillot se prononce carrément contre le nu. Les cardinaux sont moins affirmatifs. Antonelli s'exprime ainsi : « La nudité absolue (en esthétique)

« est souvent moins dangereuse que ces draperies et attitudes sour-
« noisement employées par les artistes, pour déshabiller savamment
« leurs créations. Le nu, dans son essence, ne saurait être blâmable :
« il ne l'est que dans l'application. Le goût du jour est au nu, signe
« évident de décadence, car l'on fait du nu pour montrer le nu, et
« non pour perpétuer le goût du beau. » En résumé, les nudités sont toujours obscènes — tandis que le nu (témoin la Vénus de Milo et les groupes d'Adam et d'Ève) peut ne pas l'être. On doit ajouter : il ne faut poursuivre le Beau qu'en tant qu'il favorise le Bien.

13, 14 et 15. — Étant donné un mari confiant et bon enfant, une femme coquette, frivole et sans cœur, une belle-mère orgueilleuse, acariâtre, vindicative, il est facile d'augurer que le trio ne va pas chanter en mesure. C'est précisément le cas du ménage Margaret, composé du peintre Alexis, de sa femme Faustine et de la mère de celle-ci, Mme Bernard. Quelle abominable vieille! Non seulement elle excite sa fille à la révolte, mais elle la pousse à la chute. Le final du drame est un incendie. Le peintre, trahi et trompé, s'enferme avec sa belle-mère et sa femme dans sa maison de campagne et y met le feu. J'ai lu quelque chose d'approchant dans je ne sais plus quel roman de M. Charles Chincholle. Il y a aussi dans *Madame Margaret,* une page de trop : c'est le récit d'une nuit de noces. La chambre conjugale surtout doit conserver sa pudeur, et il n'y a que les romanciers naturalistes qui se croient le droit de ne pas la respecter. M. Armand Lapointe a une qualité : il court droit au but et ne s'embarrasse pas d'accessoires inutiles. L'auteur de *Lucien Gaudran* a précisément le défaut contraire. Il est, en outre (ce qui est plus grave) de l'école de George Sand, de Jacques Vincent et d'Henry Gréville, posant en principe que l'amour excuse toutes les folies, toutes les fautes, tous les égarements. On pourrait appeler cette œuvre, monotone d'ailleurs et sans talent, le parallélogramme de deux adultères. Un des héros, débauché, corrompu par système, après avoir servi l'Empire, Thiers et le Septennat, se rallie à la vraie République qui lui donne le ruban de la Légion d'honneur. Il méritait certainement une autre récompense. Bah! aujourd'hui on n'est pas si regardant. *Lucien Gaudran* est écrit d'un style veule, mais littérairement correct. Je n'en dirai pas autant de *Brisée,* de M. Hugues Montjoie. Il y a bien longtemps que je n'ai rien lu de plus ridicule. Il s'agit d'une jeune veuve, Éléonore Morland, mère d'un enfant et héritière d'une fortune considérable. Pour capter cette fortune, le tuteur de l'orphelin essaie de se faire aimer de la mère. Il ne peut y parvenir, et se venge en répandant le bruit que Mme Morland est folle. On l'interne dans une maison de santé. Plus tard, elle est délivrée par un certain Alban de Courlange, officier de dragons, qui l'avait autrefois rencontrée dans les Pyrénées, au pic des

Ardiffes. L'histoire est banale. Mais cela ne tire point à conséquence. Il se publie chaque semaine une centaine de romans qui, sous ce rapport, ne valent pas mieux. Ce qui est unique, c'est le style de M. Hugues Montjoie. En voici quelques échantillons : « O douceur de « leur entretien joyeux, ô image radieuse de visions présentes, éclate « dans la virilité de leur cœur et choisis la place du beau! Trace le « sillon qui conduit à la gloire, écarte le poison de la lutte, et, par les « brises du printemps, amène les pures illusions de leurs rêves ! » Et plus loin : « Oh ! rayonnez, mes quinze ans et venez frapper à ma « porte ; et toi, limpide avenir, repousse la flétrissure de mon cœur, « la honte du néant. » Et ceci : « Qu'était devenu de Courlange? Où « retrouver une femme, Éléonore Morland? Dans cet asile de Cadillac, « n'est-ce pas elle, pâle, silencieuse, dans les vastes allées de ce lieu « de souffrance? » Encore ceci : « Roc inaccessible des destinées hu- « maines, serais-tu entr'ouvert? » Gongora, charabia, galimatias, tout est sur ce ton. Et, à chaque page, le récit est entrecoupé par des exclamations, des déclamations, des interrogations, des amplifications et des réflexions. On ne m'ôterait pas de l'idée que cet Hugues Montjoie est une jeune bas-bleu qui débute. Elle s'est farcie la tête de lectures extravagantes. Elle a copié en lisant les phrases qui frappaient le plus son imagination, et aujourd'hui, ouvrant le tiroir de ces *disjecta membra,* elle se hâte — crainte qu'on en ignore — de les placer confusément dans son piètre livre. En tous cas, je plains le romancier ou la romancière qui dépense son temps et son argent à livrer à l'admiration du public un jargon aussi stupidement tortueux.

16 et 17. — Voici deux romans d'aventures : *La Voilette bleue* et *Jeanne Arthon.* Ils ne valent pas le diable. Le premier n'ajoute rien à la réputation de M. Fortuné du Boisgobey, et le second ne fera pas connaître l'inconnu qui signe Charles Tranioc. Toute l'action de *la Voilette bleue* pivote autour d'un juge d'instruction, M. Hugues de Malverne, et d'un gredin de marque qui s'appelle, en Russie, Paul Constantinowitch, en France le marquis de Pancorbo. Ce chevalier d'industrie précipite du haut des tours Notre-Dame une certaine comtesse Xénia, qu'il a ramenée des pays slaves à Paris. Le crime fait du bruit. Il a des témoins, — d'un peu loin : le barbouilleur d'enseignes Fabreguette, l'interne Daubrac, la fleuriste Rose Verdière, un don Quichotte breton, le baron de Mériadec. Tout ce monde s'emploie à rechercher le criminel. Mais à ce drame s'en greffe un autre : celui d'un adultère dont la complice est précisément la femme du juge d'instruction. Tirez-vous de là? M. du Boisgobey s'en tire, non sans longueurs ni invraisemblances. Quant à *Jeanne Arthon,* cela commence par une série de crimes épouvantables, et cela finit presque en fade queue de poisson. Arthon aime tellement sa femme qu'il s'expatrie en Amérique

pour lui gagner de l'or, de cet or dont elle a soif. Le jour même de son départ, elle devient la concubine d'un drôle, Étienne Dourlat. Trois ans plus tard, le mari arrive de Californie richissime. Il est accompagné d'un jeune associé, Louis Barmont, qui lui a là-bas sauvé la vie. Arthon est empoisonné et Barmont noyé par Dourlat. Vingt ans s'écoulent. Nous retrouvons Mme Arthon, avec sa fille Jeanne, dans une ville d'eaux. Elle est alors la digne, honnête et vénérée mère de Jeanne, à qui pas mal de gens font la cour. Dans le nombre, on remarque un gentleman anglais, d'âge mûr, lequel n'est autre que Louis Barmont. Miraculeusement sauvé de sa noyade, possesseur des papiers d'Arthon, il est retourné en Amérique où il a réalisé la fortune du défunt. Puis il est rentré en France après avoir juré de venger Arthon. Or, ce grand justicier finit par épouser la fille de son ancien bienfaiteur, de la victime de Dourlat. C'était bien la peine de renouveler le serment d'Annibal et d'invoquer les terribles Euménides, sans compter que, pour en arriver là, il nous faut avaler les interminables cancans de tout un monde de caillettes et de gommeux.

18, 19 et 20. — Sont pareillement dans la catégorie des romans d'aventures : *Rouget le braconnier*, par Charles Saint-Martin ; *Exil*, par M. du Campfranc ; *la Fiancée du Vautour blanc*, par Alexandre de Lamothe. Tous les trois sont, à égal titre, d'une moralité irréprochable. Mais le seul qui ait une valeur littéraire est *Exil*. Le premier met en scène un braconnier aussi célèbre dans le Maine, le Baugeois et le pays de la Flèche, que Rob-Roy le fut en Écosse. De fait, ce Rouget était insaisissable. Poursuivi pour avoir tué un gendarme, on le traqua dix ans sans résultat, et il n'aurait jamais été saisi, si une femme dont il avait, étant jeune, dédaigné la main, ne l'eût livré par vengeance à la maréchaussée d'Angers. *Exil* nous transporte en Pologne, en Russie et en Sibérie. Nous y suivons avec intérêt Nadèje de Rutzen, fille du principal chef de la dernière insurrection polonaise, et qui fait des efforts surhumains pour délivrer son père et son fiancé, condamnés aux mines par le czar. Scènes de batailles, massacres, colères patriotiques se marient très agréablement dans *Exil*, avec de ravissants tableaux d'intérieur et des péripéties imprévues d'un charme attendrissant. Nadèje de Rutzen va chercher son fiancé en Sibérie. Raoul du Terme-Rouge, neveu d'Athos, le vaillant mousquetaire immortalisé par Alexandre Dumas, va délivrer sa fiancée, retenue prisonnière en Amérique par le marquis de las Cinco-Fuentes. En cela seulement, *Exil* et *la Fiancée du Vautour blanc* se ressemblent. En Amérique, c'est-à-dire à Saint-Domingue, dans les petites Antilles, Raoul s'engage parmi les Frères de la Côte, association de flibustiers qui, au dix-huitième siècle, traquaient les Espagnols comme des bêtes fauves. Ces aventuriers, dont Raoul est un des chefs, travaillaient pour eux d'abord,

pour le roi de France ensuite. C'est le seul côté historique du roman. Le reste n'a pas coûté beaucoup d'efforts à M. Alexandre de Lamothe. Il a pris tels noms aux *Boucaniers*, de Georges Duplessis; telles aventures aux *Trappeurs de l'Arkansas*, de Gustave Aimard; tel guet-apens au *Coureur des bois* et à *Costal l'Indien*, de Gabriel Ferry de Bellemare. Puis il a mêlé le tout selon la formule de Fenimore Cooper, et il a pu, avec le Vautour blanc, le Léopard, l'Exterminateur, Belle-Tête et Trébutor, intéresser le public de l'*Ouvrier* et des *Veillées des Chaumières*. C'est toujours cela.

21, 22 et 23. — Mme Cornélis de Witt, née Guizot, excelle dans les récits honnêtes, simples, émus et touchants, qui portent au bien. *Un héritage* ne serait pas indigne du prix Monthyon. Cet héritage échoit à une jeune fille, infirme, bossue, contrefaite au physique, mais douée de toutes les qualités du cœur : dévouement, tendresse, esprit de sacrifice, bonté, résignation. Et elle a besoin, la pauvre Louise Devereux, de toutes ces armes, car l'héritage que lui laisse sa belle-mère, la femme de feu son père, modeste médecin de campagne, ce ne sont ni des titres sur le grand-livre, ni des domaines en Normandie, ni des rouleaux d'or. Ce sont, hélas! cinq enfants en bas âge, que la bossue, en leur inspirant l'amour du travail, la crainte de Dieu, le sentiment de l'honneur et le respect de soi-même, parvient à tirer de la misère et à rendre heureux, — autant qu'on peut l'être ici-bas. Sur la vieille porte du manoir des Devereux, noble famille ruinée, on lit cette devise : « Fais ce que dois. » Grâce à Louise, leurs descendants y restent tous fidèles. Signalons, à côté de l'héroïque infirme, une charmante esquisse de religieuse, sœur Euphémie, que l'on dirait détachée d'un vitrail d'église. — Un sujet à peu près analogue a été traité par Mlle Gabrielle d'Étampes; mais avec quelle infériorité! Son *Aînée de la famille* est d'une insignifiance caractérisée. Certainement, ladite aînée se dévoue pour ses frères et pour ses sœurs. Elle pousse même l'abnégation jusqu'à faire épouser à une de celles-ci son fiancé d'autrefois. Il y aurait injustice à ne pas saluer jusqu'à terre Berthe Legoël. Pourquoi faut-il que son histoire soit si pauvrement racontée? Et puis, à quoi bon, dans un roman, des effusions mystiques, des oraisons jaculatoires? Je suis comme M. Armand de Pontmartin, je n'aime pas le roman dévot. Ne confondons pas, s'il vous plaît, avec le roman catholique. Loin d'exclure les passions des récits d'imagination pure, le catholicisme les admet, au contraire, comme un des plus puissants leviers du drame humain. Il demande seulement au conteur (et c'est bien le moins) de ne pas diviniser le vice et ridiculiser la vertu. *L'Ensorcelée* est un roman catholique; ce n'est pas un roman dévot. « Selon moi, dit l'éminent critique littéraire de la *Gazette de France*, le roman doit s'incliner profondément — devant le portail de l'église — et ne pas

y entrer. » Le fait est qu'intercaler des versets de l'Eucologe dans un roman dénote une étroitesse d'esprit peu ordinaire. Marie Beppa, l'auteur de *Religieuse et mère*, a su, du moins, éviter ce travers. Son récit n'est pas un chef-d'œuvre; mais on y suit, avec plaisir, la carrière tourmentée de Martha Pietti, la plébéienne de Rome, qu'un gentilhomme français, Henri de Saint-Marsan, élève jusqu'à lui en l'épousant. Une enfant naît de ce mariage, contracté par Henri malgré la volonté de ses parents. Celui-ci meurt d'une maladie de poitrine. Sa veuve, avec sa fille, viennent en France, et se présentent chez la vieille baronne de Saint-Marsan, qui s'empare de l'une et chasse l'autre. La pauvre Martha se retire dans un couvent de Bretagne, et y prononce ses vœux sous le nom de Sœur Marie de la Croix. Or, la Providence fait que, quelques années plus tard, sa propre fille va terminer son éducation dans le couvent où elle s'est réfugiée. Bonheur inénarrable de la mère! Angoisses et perplexités de la religieuse! Cependant, elle ne se dévoile pas, et ce n'est qu'au dénouement que le secret de Martha Pietti est connu. En attendant, elle a pu achever l'éducation de sa fille chérie et extirper de son cœur les germes d'une foule de défauts. L'implacable baronne de Saint-Marsan envoie son pardon à la veuve de son fils. *Religieuse et mère* dénote une plume exercée, délicate et fine.

24 et 25. — M. Narcis Oller, grâce à M. Albert Savine, prend aujourd'hui droit de cité dans la littérature française. Il est fort connu à Barcelone, et ses œuvres le placent incontestablement au premier rang des romanciers de la jeune Catalogne. Mais le nom de M. Narcis Oller n'avait point encore franchi les Pyrénées. C'était injuste. *Le Papillon*, que vient de traduire si fidèlement du catalan en français M. Albert Savine, est un roman de premier ordre, non pas tant pour l'action qui est fort simple, que pour l'étude des mœurs barcelonaises, la mise en jeu des passions et des caractères, et cet amour des humbles, des petits, des pauvres gens, dont tout le livre est pénétré. Le « papillon » est le surnom d'un étudiant, Louis Olivieras, gai, rieur, de morale facile, étourdi, un brin égoïste et, malgré tous ses défauts, passablement sympathique. Il séduit une jeune couturière, Toinette Camps, naïve, confiante, ignorante, crédule, et qui, sans penser à mal, se laisse conter fleurette. Puis, le papillon, avec la même insouciance, abandonne la fleur. La pauvre Toinette, navrée, mère d'un petit ange qu'elle adore, meurt de cet abandon. Dans ce cadre qui n'a rien de bien neuf, Narcis Oller a fait mouvoir une foule de personnages très vivants, bien vus, peints avec une vérité saisissante. Et Mme Fine, qui tient une pension pour les étudiants! Et Matrone, la seconde mère de Toinette, si indulgente, si dévouée, si bonne! Et Mme Grâce, la jeune et charmante femme du riche Michel Castelfort! Et Thomas Llassada, l'étudiant sceptique, froid et raisonneur! On sent que tous, ouvriers,

bourgeois, étudiants, ont posé devant le romancier. Car, il faut bien le dire, M. Narcis Oller est le chef de l'école réaliste espagnole. Mais combien il diffère de nos naturalistes français ! Aucune description lubrique, aucun terme obscène. Les pauvres gens qui font l'objet de ses observations ne ressemblent en rien aux ouvriers de l'*Assommoir* et de *Germinal*. Ce qui ne les empêche pas d'être aussi vrais, aussi naturels, peut-être davantage. A quoi tient cette dissimilitude ? Tout simplement à ceci : que les naturalistes espagnols, parce qu'ils peignent d'après nature, ne se croient pas tenus de se montrer impies et orduriers. La Sainte-Beuve de l'Espagne contemporaine, Mme Pardo-Bazan, qui défend, dans ses essais de critique, le naturalisme, est une catholique militante. Je ne sais pas si M. Narcis Oller est aussi ardent; mais il a du moins le respect de la foi de ses compatriotes. Toinette, malade, se confesse. Nos réalistes français auraient tourné le sacrement en caricature. M. Narcis Oller en constate en ces termes le bienfait : « La confession amena en Toinette cette tranquil-« lité d'esprit, ce bien-être doux du croyant qui se sent affranchi du « poids de sa conscience. » Les dernières pages du *Papillon,* blâmées par la critique matérialiste française, sont, à notre avis, les plus belles du roman. Le « papillon » se marie *in extremis* avec Toinette mourante. Inutile de dire que c'est un mariage religieux. Si c'eût été un mariage civil, on eût trouvé la scène sublime. J'aime beaucoup moins celle de l'enterrement de l'enfant de Mme Grâce et du pénible malentendu dont cet enterrement est l'occasion. Ici, la réalité frise l'invraisemblance. On a dit de M. Narcis Oller qu'il était le Zola de l'Espagne ; c'est une erreur profonde. L'auteur du *Papillon* est de la famille d'Alphonse Daudet (première manière), dont il a l'émotion et le talent attendri. La traduction de M. Albert Savine est merveilleuse. Elle s'ouvre par une lettre dudit Émile Zola sur le naturalisme, et par une biographie de M. Narcis Oller due à son traducteur. *Le Papillon* fait partie de la collection des romans étrangers modernes. — A la même catégorie, quoique inaugurée par un autre éditeur, appartient *Une idée fantasque*. C'est un honnête récit traduit de l'anglais par M. P. Moulhins, et qui a paru d'abord dans le *Correspondant*. L'« idée fantasque » naît dans la cervelle d'une riche orpheline qui s'attache à une noble famille tombée dans la misère, y ramène la gaieté, y ressuscite le bonheur et met le comble à ses salutaires fantaisies en faisant rentrer pour jamais au bercail une fille prodigue. Le livre s'ouvre par une préface de Charles Gounod, qui est tout un manifeste littéraire. L'éminent compositeur formule ainsi sa thèse : « Certes, je reconnais qu'il « peut y avoir et qu'il y a, en effet, des œuvres pleines d'impression, « de coloris, de saveur, voire même d'odeur dans la littérature à sen-« sation. Reste à savoir si c'est là un régime bien salutaire et bien

« fortifiant. En fait de santé pour l'esprit, aussi bien que pour le « corps, le choix des aliments est d'une importance capitale, et je ne « sache pas que l'intoxication ait jamais été considérée comme une « règle d'hygiène. Nous sommes malades du besoin de l'extrême ; « nous courons après l'étrange, l'excessif, le vertigineux ; toute sim- « plicité nous semble une fadaise ; toute mesure, une timidité ; toute « méthode, une chaîne ; toute discipline, une prison. Ce que l'on veut « par-dessus tout, c'est non pas émouvoir, persuader, convaincre, « éclairer, non ; c'est frapper, surprendre, éblouir, coûte que coûte. A « ce jeu on brille parfois, on s'éteint toujours. Pour rester une lumière, « ce n'est pas simplement la réalité qu'il faut faire voir aux hommes, « c'est la vérité. » Arrêtons-nous là. On ne saurait ni mieux penser ni mieux dire.

26. — Les *Voyages et Pensées militaires*, de Paul de Molènes, continuent la série des œuvres rééditées de l'écrivain, ou plutôt du poète-soldat. Il y a du poète en effet dans cet homme qui eut « la folie de l'épée, » comme d'autres ont la folie de la croix. Lisez dans ce volume les *Solitudes de Sidi-Pontrailles*, et vous serez émerveillés de l'enthousiasme, de l'accent et de l'inspiration du narrateur, à tel point que cette conclusion viendra naturellement à votre esprit : Guillaume de Pontrailles, ce capitaine de hussards en garnison dans les montagnes de l'Atlas, ce stylite campé à trente lieues d'Alger, au sommet d'un château-fort du Jurjura, ce justicier que les Arabes appellent Sidi, comme les Maures appellèrent don Rodrigue le Cid, ce vaillant, cet audacieux dont l'éclair du sabre est la parole, mais c'est Paul de Molènes lui-même. Il se consolait de l'isolement en lisant l'*Arioste*, l'*Imitation de Jésus-Christ* et l'*Esprit des institutions militaires*, quand l'amour vint un instant distraire le solitaire dans la personne de sa jolie cousine Anne de Bresmes, laquelle eut le courage de rendre, avec ses parents, visite au capitaine dans le pays des lions. Vision fugitive et... inoubliable ! J'ai dit que Paul de Molènes était poète : il était aussi philosophe, un philosophe chrétien. Les *Soirées du Bordj*, dans lesquelles le capitaine de Plenho, gentilhomme breton et soldat pauvre, réfute un à un tous les sophismes religieux, politiques, économiques et sociaux, du docteur Lenoir, un excellent chirurgien-major, qui repousse la religion, mais s'incline devant Dieu, — évidemment le dieu des philosophes, un dieu qui sent l'encre, — rappellent par certains côtés les *Soirées de Saint-Pétersbourg*. Nous aimons moins *La Princesse* et *Ben-Afroun*, où le byronisme alors à la mode se fait trop sentir. Cueillons pourtant dans *Ben-Afroun* cette belle pensée : « Le désert est un continuel commentaire de la Bible ; le désert est chrétien. L'esprit y triomphe comme la lumière. Ariel s'y joue de Caliban. »

27, 28, 29. — MM. Pierre Maury et Charles Fessard, l'un du Midi,

l'autre de Bretagne, sont depuis peu sortis du collège... ou du couvent. Cela se devine à l'inexpérience de leur plume, et quelquefois au décousu de leurs conceptions. L'auteur des *Récits de l'oncle Yorick* est certainement le plus jeune. *Les Amours d'Yvonne*, *Maître Flock* et *Pauvre Jean* forment tout le bagage de cet oncle à l'imagination embrouillée. *Pauvre Jean* est l'histoire d'un conscrit qui meurt en 1870 dans une casemate d'Allemagne, n'ayant pour lui remémorer la France qu'un morceau du drapeau national troué par les balles. C'est le meilleur des trois. *Maître Flock* est un récit mystérieux, à la façon de ceux de l'auteur de *Melmoth réconcilié*. Dans les souterrains d'une vieille tour de Dinan, un peintre, poussé par les remords, se livre chaque nuit à je ne sais quelles évocations d'un passé criminel, qui ont le tort de trop faire songer aux ferraïlles démodées du *Château d'Adolphe* et de la *Nonne Sanglante*. Quant aux *Amours d'Yvonne*, ils sont d'une puérilité dont rien n'approche. Que dites-vous de cette mijaurée qui dédaigne un brave gars qu'elle rend fou, pour s'éprendre d'un étranger dont on ne sait si c'est un homme, une ombre ou un rêve? Là où M. Fessard excelle, c'est dans la description des landes bretonnes, aux dolmens granitiques, aux bruyères roses, aux jaunes fleurs d'ajonc. De même, M. Pierre Maury. Ce qu'il y a de meilleur dans ses *Scènes vécues*, ce sont les paysages ariégeois ou tarnais dont l'auteur les encadre. Quant aux *Scènes* elles-mêmes, on dirait les exercices de quelqu'un qui n'a lu que des livres et qui s'essaie à peindre la vie. Je fais une exception pour *Femmes et Fleurs*, *Le Voile*, et *Pauvre Prêtre*. Elles ont plus d'allure. *Pauvre Prêtre* s'inspire d'un sentiment chrétien. Les autres *Scènes* sont généralement mondaines, et laissent trop voir le convenu. Il y a aussi, bien que racontées d'un style plus sûr, beaucoup de convention dans les *Idylles*, de Mme Henry Gréville, déjà nommée. Cependant, telles esquisses offrent un charme réel : ainsi l'histoire de la pauvre pastoure orpheline, qui déteste les hommes, pour ne s'attacher qu'aux oiseaux et aux bêtes du bon Dieu; le *Matin*, paysage frais et riant ; *Midi*, eau-forte, dont le début est imité de Lecomte de l'Isle :

Midi, roi des étés, épandu sur les plaines.

Le volume se termine par *Le Soir*, *La Nuit*, *La Neige* et une nouvelle sur le mode archaïque : *Le Potier*, qui nous ouvre les portes de l'atelier d'un céramiste de l'antique Tanagra. Les *Idylles* sont dédiées au paysagiste Henner.

30 et 31. — Je ne mentionnerai que pour mémoire les *Monstres parisiens* de M. Catulle Mendès. Ce sont des monstres de perversité, — depuis l' « ogresse », les « protectrices », la « dame seule », les « étrangères », la « demoiselle noire », jusqu'au « lâche », à l' « amant de sa femme » et au « vicomte Cyrille ». Tous relèvent en quelque sorte de

la médecine légale. M. Catulle Mendès recherche les cas de débauche raffinée, de dépravation savante. Il est de l'école sadique, et, par là même, beaucoup plus dangereux et plus malsain que M. Émile Zola. Des esquisses et des tableaux dont se compose son livre sur les *Monstres parisiens*, il n'y a guère que le portrait du « mangeur de rêve » d'où la note libertine soit absente. Cet avaleur de haschich est terriblement puni par où il a péché. Très certainement, M. Catulle Mendès s'est inspiré ici du *Mangeur d'opium*, de Thomas de Quincey, traduit par Alfred de Musset et si éloquemment paraphrasé par Charles Baudelaire, dans ses *Paradis artificiels*. Le reste ne saurait plaire qu'aux lecteurs habituels du *Gil-Blas*, et j'ai hâte d'arriver au *Souper rouge*, du chevalier G. de Crollalanza. Ce *Souper rouge* est la première d'un recueil de Nouvelles, dont voici les titres : *Le baron s'ennuie, Les Héraults de Ratisbonne, La foire aux crânes, Mademoiselle Croquemitaine, Un drame dans l'air comprimé, L'Irrésistible, L'homme sans cervelle, L'Amour meurtrier, La Marionnette savante*. Ce sont des contes fantastiques — mais qui n'ont, sauf le *Souper rouge*, rien de bien original. M. de Crollalanza, manifestement, a trop lu Hoffmann et Edgar Poë. L'influence du conteur allemand se montre surtout dans *Le Baron s'ennuie, Les Héraults de Ratisbonne, La Foire aux crânes* (récit macabre dans le genre du *Conseiller Crespel*), et *L'Homme sans cervelle*. Nous retrouvons Edgar Poë dans *Mademoiselle Croquemitaine*. Le chevalier de Crollalanza va jusqu'à imiter la tournure des phrases de l'auteur des *Contes extraordinaires* : « Oh ! alors, je la reconnus bien « la femme qui m'avait tant aimé ! Je la reconnus sur-le-champ, sans « hésiter. C'était ma pauvre cousine Nora, Nora de Châteauperdu, Nora « la laide, la dédaignée, l'oubliée ! » N'est-ce pas du Poë tout pur ? Il reparaît encore dans *L'Irrésistible*, où nous attire une belle page sur le Vertige, « ce fils aîné de la faiblesse, né de la rébellion des anges, « père des chutes, maître de la tentation ». Mais là où M. de Crollalanza est bien lui, c'est dans *Le Souper rouge* : un tour de force de style. Un soir du mois de février 1747, don Inigo de Zapata, comte de Barazas, donne à souper à ses amis, — la fine fleur de la noblesse andalouse. Ce grand seigneur est athée, nihiliste, et s'il croit à quelque chose ou à quelqu'un, ce ne peut être qu'à maître Satan. Tout est rouge dans son palais de Séville, où la fête a lieu : tentures de l'hôtel, draperies des fenêtres, nappes du banquet, meubles, fauteuils, verres, flacons, lumières, candélabres, fruits, poissons, viandes saignantes, tout, tout, si bien que le populaire de Séville, s'imaginant que le feu est au palais, se rassemble aux alentours, tremblant, anxieux, épouvanté. Les convives blasphèment, — en buvant. Tout à coup s'ouvre la porte de la salle et un fantôme blanc apparaît, sous les traits et le costume d'un druide. — Je suis le passé,

dit-il aux nihilistes, je symbolise la tradition. Et il se moque d'eux. Furieux, don Inigo se précipite sur le trouble-fête et le transperce de son épée. C'était son frère. Il y a dans ce récit du Goya, du Fortuny, du Delacroix et de l'Henri Regnault : une débauche de rouge. Mais on a eu tort de comparer l'auteur à Mérimée. Celui-ci est à la fois brillant et sec ; celui-là, souvent diffus, est un exubérant. Toutefois, le chevalier de Crollalanza, quoique nouveau venu dans la carrière des lettres, n'est pas le premier venu. Ne décourageons pas les débutants.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Hymni, sequentiæ et piæ cantiones in Regno Sueciæ olim usitatæ. *Sancti Sueciæ.* Stockholm, imp. Norstedt, 1885, in-12 de VIII-178-4 p. et appendice 13 p. (tiré à 150 exemplaires).

Il est inutile d'insister sur l'importance que présentent au point de vue historique les anciens documents liturgiques, aussi devons-nous d'abord remercier M. le Dr Klemming, bibliothécaire de Stockholm, de la pensée qu'il a eue de recueillir dans une série de petits volumes remarquables par le luxe de leur typographie, les hymnes et autres pièces qui se trouvent dispersées, soit dans d'anciens manuscrits, soit dans les bréviaires imprimés de 1488 à 1513, date de l'introduction de la Réforme en Suède. Le premier volume que nous avons sous les yeux renferme les documents relatifs aux saints nationaux, notamment à saint Anschaire, à sainte Brigitte et à sa fille sainte Catherine, à saint Nicolas, évêque de Lyncoping, etc. Une courte préface du Dr Beda Dudik nous initie à la nature des différents morceaux compris dans le recueil, hymnes, séquences, répons, versets, et se termine par cette remarque, qu'ainsi qu'on a pu le constater déjà en Allemagne, la plupart des chants religieux composés par les réformateurs luthériens ont été empruntés par eux aux anciennes liturgies catholiques. L'auteur du recueil a eu la bonne pensée de dédier cette publication au comte Riant qui, avant de se consacrer exclusivement à ses grandes études sur les Croisades, a contribué à mettre en lumière de nombreux points de l'histoire de la Suède catholique et a justement mérité le titre de « Rerum suecicarum studiosissimus » que lui donne le Dr Klemming.

Cte DE MARSY.

De l'Église et de sa divine constitution, par Dom A. GRÉA, docteur en théologie, ancien vicaire général. Paris, V. Palmé, 1885, in-8 de XIII-517 p. — Prix : 7 fr. 50.

Entre tant d'ouvrages qui ont exposé la divine constitution de l'Église, celui de Dom Gréa se distingue par son originalité. Il est d'un scolastique nourri à la doctrine et accoutumé au langage de

saint Thomas, mais il est aussi d'un mystique qui cherche bien haut, dans le sein même de Dieu, le type et l'origine de la hiérarchie ; je ne suis donc pas surpris de l'approbation qu'un maître contemporain a donnée à ce livre. « Vous contemplez dans son idéal divin, » écrivait à Dom Gréa Mgr l'évêque d'Anthédon, « cette société divine qui, procédant d'abord de la Sainte Trinité, est l'extension vivante de Jésus-Christ, le continue tout entier sur la terre, et fait qu'il parle encore au monde, le gouverne en le sanctifiant et le mène à sa fin dernière. »

L'auteur est profondément romain, et en même temps il professe pour l'épiscopat une vénération et un amour qui s'élèvent jusqu'à l'enthousiasme. Y aurait-il là de quoi s'étonner ? Le pape lui-même est un évêque, car, dit Dom Gréa, « l'épiscopat serait abaissé s'il y avait quelque degré hiérarchique entre Jésus-Christ et lui-même ; » et naguère encore, le concile du Vatican, qui définissait les prérogatives souveraines du pontife romain, rappelait les droits de l'épiscopat et l'indissoluble lien qui unit les évêques à leur chef.

Une matière si haute et si vaste soulève bien des questions ; sur plus d'un point, je souscris volontiers aux réponses que l'auteur y fait. J'expliquerais comme lui la nature du titre et du pouvoir épiscopal dans celui qui n'a pas encore reçu le caractère que l'Ordre confère. « Le titre, dans ce cas, est comme un rayonnement anticipé de l'ordination en vue de laquelle il est conféré, dont il dépend par avance, dont le défaut le rend caduc, et qui lui sert par avance de cause et de raison d'être. C'est ainsi que l'aurore précède l'apparition du soleil, dont elle dépend. »

Comme Bolgeni, que Maur Capellari (le futur Grégoire XVI) cite avec honneur dans son *Triomphe du Saint-Siège et de l'Église,* j'admets aisément chez l'évêque, outre la juridiction particulière qui lui est conférée sur ses sujets, une certaine juridiction universelle, un droit de suffrage, qu'il possède solidairement avec ses frères, et qui, dans les conciles œcuméniques, le rend juge et législateur pour toute l'Eglise (*Triomphe du Saint-Siège,* etc. LXVII, LXVIII). Dom Gréa est dans le vrai lorsque, sans nier la valeur particulière que l'importance du diocèse et l'illustration du siège peuvent donner au *témoignage* d'un évêque, il reconnaît une égale valeur au *jugement* que porte chacun des Pères d'un concile. Mais où je ne puis le suivre, c'est quand il étend le pouvoir de chaque évêque bien plus loin que ne l'a fait Grégoire XVI. « .... Les évêques, en vertu de cette union profonde et mystérieuse qui est leur ordre même et l'essence de l'épiscopat, agissent aussi, lorsqu'il convient qu'ils le fassent, au-delà même de ces limites étroites (les limites de leurs diocèses respectifs), et comme associés au gouvernement et au mouvement de l'Eglise universelle.

C'est ainsi qu'au commencement agissaient les apôtres; bien longtemps après eux, les hommes apostoliques et les premiers évêques établissaient des églises ou même venaient, en vertu de cette communauté universelle de l'épiscopat, au secours des peuples dans leurs pressantes nécessités... »

Certes, l'auteur ne présente qu'avec bien des atténuations cette opinion qui expliquerait, je l'avoue, certains faits embarrassants de l'histoire ecclésiastique. « Il est clair d'ailleurs, d'après les principes mêmes que nous avons exposés, que ce pouvoir plus étendu et qui ne se révèle guère que dans les circonstances extraordinaires, est au fond émané et entièrement dépendant du chef de l'Église. » N'importe : cette juridiction universelle attribuée à chaque évêque, laquelle sommeillerait d'ordinaire pour se réveiller de temps en temps, s'accorde mal avec l'enseignement commun et avec la pratique constante de l'Église.

Dom Gréa connaît l'histoire et prouve, par de nombreux emprunts à la patristique, que la théologie positive lui est familière; cependant, sa critique manque parfois de sévérité. Il cite, par exemple, comme de saint Clément I les lettres *ad virgines*, et comme de saint Pie I la lettre à Juste de Vienne : je doute que les maîtres les plus autorisés lui accordassent l'authenticité de ces documents. Je ne parle point de la fameuse lettre d'Anastase II à Clovis, dont M. Julien Havet vient de démontrer la date récente.

Dans un ouvrage sur l'Église, Dom Gréa ne pouvait oublier l'état religieux et les différents instituts qui en ont été les manifestations successives et variées; il parlait *pro domo sua*, et les pages qu'il a consacrées à un tel sujet intéressent, instruisent et édifient. Les belles pages d'ailleurs, les pages éclairées d'une lumière discrète ou pénétrées d'une émotion contenue, se rencontrent plus d'une fois dans ce livre ; j'en signalerai une sur la prière liturgique et une autre où, en retraçant la providentielle situation de Rome, Dom Gréa semble se souvenir de ces merveilleuses descriptions, tout ensemble si poétiques et si précises, où excellait Lacordaire. A. LARGENT.

JURISPRUDENCE

Traité du contrat de mariage, par L. GUILLOUARD. Tome Ier. Paris, Pedone-Lauriel, 1885, in-8 de 445 p. — Prix : 8 fr.

C'est sous les auspices de M. Demolombe que M. Guillouard place son *Traité du contrat de mariage*, dont le premier volume comprend les articles 1387 à 1406 du Code Napoléon. L'intérêt particulier de ce nouveau traité est dans la réfutation des idées du belge Laurent. On sait que cet auteur commence à faire autorité en France. Il représente, à l'égard du régime matrimonial, le principe maçonnique de l'indépen-

dance de la femme, qui compromet l'autorité maritale et ébranle les assises traditionnelles de la société domestique. On trouve bien l'application de ce principe en Amérique et dans la nouvelle législation anglaise : M. Guillouard résume ces nouveautés avec toute l'étendue que comporte actuellement l'étude de la législation comparée. Entre les vieux régimes français sa préférence est pour la communauté. — Dans les questions purement juridiques que soulèvent les articles du Code, M. Guillouard retrouve les systèmes de Laurent, et à plusieurs reprises il les combat : c'est plaisir de voir le bon sens français joint à la finesse normande mettre à néant une autorité usurpée. X.

SCIENCES ET ARTS

Rapport du surintendant de l'instruction publique de la province de Québec pour l'année 1883-84. Imprimé par ordre de la législature. Quebec, 1885, in-4 de xv-425 p.

Ce document fait le plus grand honneur au développement de l'instruction à tous les degrés dans ce pays qui mérite mieux encore qu'au temps de Louis XIV d'être appelé la *Nouvelle France !* Sans que l'instruction soit le moins du monde obligatoire, le nombre des élèves fréquentant les écoles primaires va toujours en s'accroissant : de 232,765 en 1875-76, il s'est élevé en 1883-84 à 250,000, sur une population de 1,359,027 habitants. La proportion est considérable : ce qui est plus significatif encore, c'est l'assiduité des élèves La présence moyenne s'est élevée en 1883-84 à 192,852. Quel contraste avec la France, où depuis l'instruction obligatoire l'assiduité scolaire est en décadence manifeste. La législation canadienne a le mérite d'intéresser les pères de famille à la direction de l'école : on relèvera, à ce sujet, dans les rapports particuliers des inspecteurs plus d'un trait de mœurs charmant : mais surtout les écoles sont essentiellement confessionnelles. Protestants et catholiques ont chacun les leurs et rivalisent de la manière la plus heureuse.

L'instruction supérieure et secondaire marche du même pas. L'université Laval et l'école de médecine de Montréal, qui représentent brillamment l'enseignement catholique, ont eu en 1883-84 791 élèves ; 16 collèges classiques en ont eu 3,883, 11 collèges industriels 2,583, et 18 académies mixtes 4,663, soit 11,129 élèves de l'enseignement secondaire. Dans 84 académies de filles, en grande partie dirigées par des religieuses, on compte 19,118 élèves.

Comme même au Canada le monde n'est pas parfait, nous trouvons dans les annexes du rapport une lettre de l'honorable premier ministre de la province se plaignant de l'exagération des dépenses des écoles normales d'instituteurs. Nous avons été également fort surpris

de voir le comité catholique du conseil supérieur de l'instruction publique refuser son approbation à une série de livres classiques présentée par les frères des écoles chrétiennes ! (p. 396). Ces frères sont tous français ou anglais : après les grands succès que leurs méthodes pédagogiques ont eu en 1883 à Londres, lors de la dernière exposition scolaire, devant des juges en majeure partie protestants, il est au moins étrange qu'ils aient rencontré plus de sévérité à Québec.

X.

Les corporations d'arts et métiers et les syndicats professionnels en France et à l'étranger, par P. Hubert-Valleroux. Paris, Guillaumin et Cie, 1885, in-8 de xxi-423 p. — Prix : 7 fr. 50.

La première partie de l'ouvrage présente l'historique des anciens corps de métiers en France. Dans la seconde partie, l'auteur expose ce que sont, avec leurs bons et mauvais côtés, les associations professionnelles dans le temps présent. Puis il examine les tentatives faites pour revenir aux corporations en France, en Autriche ; — la question de savoir si on pourrait aujourd'hui rétablir des corporations *fermées ;* — les différents systèmes proposés d'associations professionnelles libres ; — enfin ce que sont celles qui existent actuellement.

De cette étude il ressort qu'au point de vue social ou individuel l'avantage est aux anciennes corporations malgré les critiques dont ces institutions peuvent être l'objet, et quels que soient d'ailleurs les éléments actuels avec lesquels on les compare, unions de métiers anglais, chambres syndicales françaises, associations professionnelles allemandes. Leur supériorité en matière si essentielle est due à la foi qui animait nos pères, à la fermeté de leurs croyances religieuses : toutes choses qui nous font malheureusement défaut. M. Hubert-Valleroux le fait toucher du doigt dans un style toujours clair et précis.

Or, comme les institutions ne valent que ce que valent les hommes qui les composent, pour arriver à établir des institutions bonnes et durables, il faut d'abord *faire des hommes.* Et c'est pourquoi l'auteur conclut avec raison : « Ceux donc qui demandent aux membres des associations professionnelles d'avoir une même foi et de fermes croyances religieuses agissent sagement parce qu'ils demandent ce qui donne la persévérance, la fidélité aux engagements pris, le sentiment du devoir, au lieu de cette mollesse de caractère et de ce vide de doctrine trop ordinaire chez les ouvriers de nos jours, qui les fait être de tous les troubles, de tous les manquements de parole, de toutes les mauvaises entreprises, sur l'incitation de quelques meneurs. »

Le travail de M. Hubert-Valleroux sera lu avec fruit parce que la vérité y est recherchée.

Nous lui adresserons pourtant une critique. L'auteur voulant, de l'historique du passé, tirer un enseignement à l'usage du temps présent, aurait dû s'abstenir d'imputations qui ne sont plus admissibles. Pourquoi répéter ce reproche de monopole formulé contre les corporations, alors que l'histoire de ces associations étudiées aux sources a fait justice de telles erreurs? Pourquoi parler de corporations fermées? la maîtrise a *toujours* été accessible à quiconque remplissait les conditions nécessaires pour y parvenir. Elle n'était donc fermée à personne. Aujourd'hui, pour entrer dans le barreau, qui forme une véritable corporation, n'exige-t-on pas l'accomplissement de conditions déterminées? M. Hubert-Valleroux pense-t-il qu'à cause de cela la corporation des avocats est fermée? Ces deux passages devraient donc être revus à une prochaine édition. L. A.

Le monde physique, par Amédée Guillemin. Tome V : *La météorologie, la physique moléculaire*. Paris, Hachette, 1885, gr. in-8 de 1028 p. avec 28 pl. et 344 fig. dans le texte. — Prix : 30 fr.

La maison Hachette termine cette année, par ce cinquième volume, la publication du bel ouvrage de M. Guillemin. Nous avons rendu compte des quatre premiers, et ne pourrions que nous répéter en insistant sur la beauté de l'impression et des gravures, sur l'exactitude et l'étendue d'information dont l'auteur fait preuve, sur son talent d'exposition et sur le caractère de neutralité religieuse, regrettable sans doute en présence de ces grands tableaux de la nature, mais du moins réel, qu'il a voulu donner à son ouvrage. Bornons-nous donc à indiquer en peu de mots les sujets traités dans le volume actuel.

La physique moléculaire, forces moléculaires, phénomènes capillaires, diffusion, n'y forme qu'une sorte d'appendice à la fin; presque tout est consacré à la météorologie. Cette branche aujourd'hui très importante de la science est, en effet, dans sa partie théorique et dans ses procédés d'observation, une application des études traitées dans les premiers volumes. C'est la physique de la nature; elle a sa place marquée après la physique des laboratoires.

Son laboratoire est le globe terrestre, que l'auteur nous fait connaître d'abord en quelques pages de notions préliminaires : forme et dimensions de la terre, étendue et distribution des terres et des eaux, relief des continents, profondeur des mers. Sur ces derniers points, il est à regretter qu'il n'ait pas utilisé les résultats publiés par M. de Lapparent dans son beau traité de géologie.

Dans le livre premier, nous étudions l'air et les météores hygrométriques (pourquoi pas aqueux?) constitution physique et chimique de l'atmosphère, pression atmosphérique et baromètre, température de

l'air et son influence sur les vents, hygrométrie, hydrométéores, tels que rosée, brouillard, nuages, pluie, neige, verglas, enfin glaciers. C'est à peu près tout ce qui constituait autrefois la météorologie.

Le livre II traite de la chaleur interne du globe terrestre, des volcans et des tremblements de terre. Comme déjà les glaciers et plus encore, cela sort de ce que l'on comprend en général sous le nom de météorologie. Mais aucun lecteur, nous en sommes convaincu, ne s'en plaindra.

Dans le livre III, intitulé : la circulation océanique et atmosphérique, les courants marins, les vents, nous retrouvons la météorologie proprement dite, mais une branche toute moderne de cette science, la météorologie dynamique. Les travaux des Maury et des Brault sur les courants marins et atmosphériques, les recherches modernes sur la formation et la marche des tempêtes, sur la prévision du temps, sur les climats, y sont exposés d'une manière intéressante et instructive. Les procédés actuels d'observation et d'enregistrement sont décrits avec de nombreux dessins à l'appui.

Ce volume, on le voit, n'offre pas moins d'intérêt et d'utilité que les précédents. Si le sujet traité comporte peu d'applications industrielles, il nous introduit, en revanche, parmi les phénomènes les plus grandioses de la nature. E. V.

Les muscinées de la France. Première partie : *Mousses*, par M. l'abbé Boulay, professeur à la Faculté catholique des sciences de Lille. Paris. Savy, 1884, in-8 de CLXXIV-624 p. — Prix : 15 fr.

Voici une publication qui fait grand honneur à nos Facultés catholiques des sciences. L'auteur, du reste, avait déjà conquis une légitime réputation comme botaniste avant d'être appelé à la chaire qu'il a honorée depuis par ses travaux. La flore cryptogamique a formé tout spécialement l'objet de ses recherches, et, dès 1872, il a donné un échantillon de ce qu'il pouvait faire dans sa *Flore cryptogamique de l'Est, muscinées*. Ce titre, on le voit, semblait annoncer une suite consacrée aux autres cryptogames. Mais le travailleur voit le champ devenir plus riche à mesure qu'il le fouille davantage, et restreint son domaine pour le mieux cultiver. Après douze années de labeur, M. Boulay reparaît avec son ouvrage refondu, limité franchement aux muscinées, mais aux muscinées de la France entière. De nombreuses excursions, les communications de tous les bryologues français, lui ont fourni d'abondants matériaux, et lui ont permis de constituer une monographie vraiment complète, à laquelle il est probable que, de longtemps, on n'ajoutera pas grand'chose.

Le volume actuel, consacré aux mousses, n'en décrit pas moins de 577 espèces. On comprend sans peine combien d'étude, de patience et

de tact il a fallu pour classer d'innombrables échantillons, et discerner, parmi les caractères, ceux qui constituent de véritables espèces, ou seulement des sous-espèces, des variétés ou des formes. M. Boulay, comme il convenait dans un pareil ouvrage, ne s'est pas perdu dans des dissertations nuageuses sur la définition de l'espèce. Il adopte une règle essentiellement pratique : « Toute plante dont il n'est pas démontré qu'elle passe à une autre par des transitions insensibles, et qui, d'ailleurs, se distingue de ses congénères par des caractères morphologiques d'une certaine importance, a été considérée comme une espèce. »

Pour faciliter aux débutants l'accès de la science, il a formé une table dichotomique au moyen de laquelle on peut rapidement déterminer l'espèce d'une mousse donnée : on se reportera ensuite à la description détaillée pour vérifier les caractères. A la suite de chaque description sont indiquées avec grand soin les conditions d'habitat de la plante et les localités où on l'a trouvée, quand elle n'est pas de celles qu'on trouve partout ; justice est rendue à chacun des observateurs qui ont fourni des documents. Dans un chapitre important, M. Boulay résume ses recherches récentes et ses travaux antérieurs sur la distribution géographique des mousses en France.

On le voit, il s'agit d'un ouvrage considérable qui, en même temps qu'il augmente et précise nos connaissances sur une branche intéressante de la science, la rend plus facilement abordable à tous. Les ignorants, non moins que les savants, pourront en faire leur profit.

E. V.

La peinture, par M. Charles Blanc, de l'Académie française. Paris, libr. Renouard, 1886, in-8 de xvii-279 p. — Prix : 4 fr.

Il paraitrait sans doute fort indiscret aux lecteurs du *Polybiblion* de leur venir faire l'éloge de la *Grammaire des arts du dessin*, par M. Charles Blanc, de l'Académie française. Cet ouvrage, paru pour la première fois il y a environ quinze ans, a eu le succès qu'il méritait à tous les titres. Il est dans toutes les bibliothèques et il forme constamment à l'amour de l'art, au bon goût et à l'habileté dans la pratique plusieurs légions d'amateurs et d'artistes. Mais aurait-on lu et relu dix fois, comme il est arrivé à plus d'un, les chapitres architecture, sculpture et peinture dont il est formé, qu'on aurait plaisir à retrouver le plus intéressant et le plus populaire des trois, celui de la peinture, dans la nouvelle édition qu'en vient de donner M. Henri Laurens, le nouveau directeur de la librairie Renouard. Le volume primitif avait déjà beaucoup d'attraits : une belle impression, un format heureusement choisi, des gravures bien traitées en faisaient un ornement pour les rayons du cabinet ou la table du salon. Mais on a traité cette

nouvelle édition, sinon avec plus de luxe, au moins avec plus de prodigalité. Les gravures y sont petites, mais la plupart charmantes. Venues de tous les points du domaine de la peinture, elles forment au texte un commentaire presque constant et présentent à l'amateur comme une histoire de l'art de peindre en miniatures. La lecture y gagne tellement que nous ne craignons pas de recommander cet ouvrage non seulement à ceux à qui le prix du volume complet paraît trop élevé, mais à ceux mêmes qui possèdent déjà l'œuvre entière. Ce petit volume tiendra fort bien sa place auprès du grand.

LOIR-MONGAZON.

L'art de la verrerie, par GERSPACH. Paris, Quantin, 1885, in-8 de XIII-320 p. avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

Parmi les ouvrages, maintenant assez nombreux, et pour la plupart excellents, qu'a édités la librairie A. Quantin sous le titre de *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*, cette étude sur la verrerie nous a semblé un des meilleurs. L'auteur nous dit fort justement dans sa préface que la tâche était difficile, cet art n'ayant pas été cultivé régulièrement dans les différents siècles et chez les différentes nations. Les œuvres s'en rencontrent çà et là dans le courant de l'histoire sans qu'on puisse déterminer de loi qui préside à leur apparition. De ce fait résulte l'inconvénient qu'un pareil sujet ne peut se traiter que par suite d'études isolées. Mais, sous cette forme qui lui était imposée, M. Gerspach a pris d'autant plus à cœur, semble-t-il, de faire une œuvre de patience et d'érudition. On ne peut que le féliciter d'y avoir réussi. On trouve dans son livre une foule de documents curieux, et il y décrit un nombre suffisant d'objets, parmi ceux qui nous sont parvenus, pour nous donner une idée des milliers d'autres qui ont péri à cause de leur fragilité. Plus de cent cinquante gravures, représentant des modèles, possédés le plus souvent par des collections éloignées ou peu connues, forment au texte un complément précieux et ajoutent notablement, pour l'artiste et pour l'amateur, à l'utilité pratique de l'ouvrage. Les chapitres qui traitent de l'art vénitien et de l'art oriental, avec ceux qui touchent aux œuvres conservées dans nos différentes provinces françaises, nous ont paru particulièrement remarquables.

LOIR-MONGAZON.

La composition décorative, texte et dessins par HENRI MAYER. Paris, Quantin, 1885, in-8 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce serait mal juger de cet ouvrage que de le trouver confus parce qu'il renferme beaucoup de choses. M. Henri Mayer s'est donné pour tâche, en le composant, une entreprise difficile. Exposer les règles

d'un art, comme celui de la décoration, où la fantaisie a la plus grande part, et dont le but, quels que soient les moyens, est d'arriver à toujours plaire, concilier les droits de l'imagination et les lois de la raison par des méthodes précises qui puissent guider la main de l'artiste et former le goût de l'appréciateur, c'est une chose qui demande beaucoup de travail, beaucoup de délicatesse de jugement et beaucoup d'expérience. M. Mayer a ces qualités. Son livre sera utile, non seulement à celui qui voudra apprendre à trouver des plaisirs continuels dans l'aspect des objets de toute sorte auxquels l'art de la décoration s'applique; mais aussi on y trouve des observations qui aident à se fortifier dans l'intelligence du grand art. En ne parlant guère que de choses classées parmi les objets d'un art secondaire, M. Mayer nous enseigne souvent à apprécier le mérite d'œuvres réservées aux arts supérieurs. Son livre est, pour emprunter une image au sujet qu'il traite, une *mosaïque* de conseils, tantôt théoriques, tantôt pratiques, propres à favoriser l'exécution de son œuvre à l'artiste ou à éclairer l'amateur. Il a la première qualité d'un livre traitant de l'art : il fait aimer ce dont il parle et développe en son lecteur, par d'heureuses remarques et aussi par les gravures ingénieusement disposées qui ornent son texte, la justesse du coup-d'œil, qualité précieuse, et le sentiment du vrai beau dans la forme et dans la couleur.

LOIR-MONGAZON.

BELLES-LETTRES

Théorie des Belles-Lettres. *L'âme et les choses dans la parole,* par le R. P. G. LONGHAYE, de la Compagnie de Jésus. Paris, Retaux-Bray, 1885, in-8 de x-513 p. — Prix : 7 fr. 50.

Entre les éminents professeurs de belles-lettres dont la persécution nous a privés, et dont l'absence est un deuil particulièrement douloureux pour la jeunesse catholique française, il faut nommer parmi les premiers le R. P. Georges Longhaye, de la Compagnie de Jésus : poète distingué, critique éminent, professeur hors pair, nous devons regretter que sa voix ne se fasse plus entendre au milieu de nous et que nous ne recevions plus de lui que des livres datés de l'exil.

Celui qu'il nous donne aujourd'hui n'est pas un livre de circonstance : c'est le fruit d'un long enseignement qui domine de bien haut le banal enseignement littéraire, dénué de principes, d'originalité et quelquefois même de scrupule, que les jeunes générations contemporaines sont trop souvent condamnées à entendre. Déjà des fragments en avaient été publiés dans les *Études Religieuses* (encore une victime de la persécution!) et ils nous avaient depuis longtemps fait concevoir un vif désir de lire un jour le livre tout entier. Le voici enfin, je le présente à nos lecteurs, je le leur recommande très chaude-

ment, car c'est un de ces rares livres qui resteront, au milieu de tant d'autres livres qui passent et qui méritent d'ailleurs pleinement leur sort.

Au fond, la *Théorie des Belles-Lettres* du P. Longhaye n'est qu'un cours de rhétorique, mais vivifié et renouvelé par cet esprit philosophique qui creuse jusqu'au fond dans le sol mouvant des choses littéraires pour trouver le fondement où vont s'appuyer les œuvres qui doivent durer.

Ce bel ouvrage se divise en quatre livres : 1° *L'âme et les choses, mesure de la parole littéraire;* 2° *L'âme et les choses dans la composition;* 3° *L'âme et les choses dans le style;* 4° *L'âme dans le débit.* En d'autres termes et pour rapprocher cette division de celle qu'on suit habituellement dans les livres classiques de nos rhétoriciens, on pourrait lui donner les titres suivants : 1° *principes littéraires;* 2° *l'invention et la disposition;* 3° *l'élocution*; 4° *l'action.* Gardons bien entendu les titres du P. Longhaye, qui sont bien plus expressifs et donnent une idée bien plus exacte de son œuvre.

Dans la première partie, la parole littéraire est très exactement définie et les grandes lois en sont nettement fixées. Pour exercer sur l'homme par la parole cette action puissante et ordonnée, but dernier et nécessaire de tous ceux qui ne veulent pas se contenter du rôle banal d'amuseur public, il faut que l'écrivain se mette dans son œuvre tout entier et qu'il atteigne son lecteur ou son auditeur tout entier. Se mettre dans son œuvre tout entier, c'est y mettre son intelligence et sa volonté, son imagination et sa sensibilité, mais dans l'ordre hiérarchique que la nature leur assigne, et sans jamais usurper au profit des facultés inférieures le rôle et le rang que les facultés supérieures ont le droit de garder. Ainsi, les œuvres littéraires seront l'expression même de l'âme, et elles ne périront pas et ne seront pas oubliées, parce que l'âme humaine s'y reconnaîtra toujours.

A la lumière de ces principes, on devine aisément comment sont jugées les fantaisies déréglées du romantisme et les tendances corruptrices et nauséabondes du naturalisme d'aujourd'hui, l'un et l'autre sacrifiant tout à l'effet et n'atteignant guère le beau que quand ils parviennent à s'oublier.

Les principes établis, l'auteur entre dans l'étude des règles de la composition littéraire, et la route est trop éclairée maintenant pour qu'il ne soit pas toujours aisé de le suivre. Comment l'âme reçoit l'empreinte des choses et fait l'*invention* de son sujet, comment elle donne son empreinte aux choses et leur assigne la meilleure *disposition* qui leur convienne, comment elle les idéalise de façon à leur faire perdre cet aspect contingent et passager qui les condamnerait à l'oubli prochain, comment enfin elle les emploie à convaincre, plaire, persuader,

autant de questions résolues avec une sûreté magistrale, en s'éclairant d'exemples qui ont le mérite de n'être pas rebattus. A cette partie se rattache naturellement l'étude des objets qui s'offrent à la parole littéraire, la nature, l'homme, Dieu : l'auteur montre bien comment elle doit les traduire. Je recommande notamment la question de la peinture du vice, où il est fait bonne justice de ce sophisme, très à la mode aujourd'hui, qui consiste à dire que l'art n'a rien à voir avec la morale et n'est pas soumis à ses lois. La troisième partie : *l'âme et les choses dans le style*, traite de l'*élocution :* ici, nous ne sommes plus dans la théorie, mais dans la pratique, et l'éminent professeur tire des principes énoncés plus haut les conséquences applicables au choix des mots et à la construction des phrases. Il se garde bien, du reste, de séparer le fond de la forme, sachant, ce qu'on oublie trop, que bien penser est l'unique secret pour bien écrire. Enfin, la dernière partie : *l'âme dans le débit,* traite de l'action, et là aussi ceux qui aspirent à exercer une action par la parole, et il y en a beaucoup aujourd'hui, trouveront des conseils précieux pour mieux faire valoir leurs discours.

J'indique plus que je ne résume, parce qu'une œuvre si pleine ne peut rentrer dans le cadre d'une brève étude : mais j'ose affirmer que l'enseignement des belles-lettres a entre ses mains un beau livre qui mérite d'occuper une place de choix entre tous ceux où se forme la jeunesse française. Bien comprises et bien appliquées, les leçons qu'il donne pourront contribuer à arrêter l'invasion du mauvais goût qui menace d'emporter les meilleures qualités et les plus précieux trésors de l'esprit français : c'est donc une bonne œuvre patriotique que de répandre et de faire goûter un si bon livre; ce faisant, nos lecteurs peuvent dire qu'ils auront bien mérité du bon goût et par conséquent des lettres françaises.

P. TALON.

La rhétorique sanscrite, *exposée dans son développement historique et ses rapports avec la rhétorique classique*, par PAUL REGNAUD, docteur ès lettres. Paris, Leroux, 1884, in-8 de 397 p. plus 70 p. de texte sanscrit. — Prix : 16 fr.

Trente stances du Bhâminî-Vilâsa, *accompagnées de fragments du commentaire inédit de Manirâma*, publiés et traduits par VICTOR HENRY, maître de conférences à la faculté des lettres de Douai. Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1885, in-8 de 73 p. — Prix : 3 fr.

L'Inde française et les études indiennes de 1882 à 1884, par JULIEN VINSON, chargé du cours d'Hindoustani et de Tamoul à l'école des langues orientales vivantes. Paris, Maisonneuve et Leclerc, 1885, in-8 de 78 p. — Prix : 2 fr. 50.

Mâdhavâ et Mâlatî, traduit du sanscrit et du prâcrit, par G. STREHLY, précédé d'une préface par BERGAIGNE. Paris, Leroux, 1885, in-18 de XII-274 p. — Prix : 2 fr. 50.

Manuel pour étudier la langue sanscrite (chrestomathie-lexique principes de grammaire), par BERGAIGNE. Paris, Vieweg, 1884, in-8 de XIII-334 p. — Prix : 12 fr.

Armeno ed Indœuropeo : ricerche di CARLO MORATTI, fascicolo 1°, A-B. Bergamo-Gaffuri e Gatti, 1885, in-8 de 52 p.

M. Paul Regnaud, déjà fort connu du monde savant par ses deux excellentes traductions des *stances érotiques, morales et religieuses* de Bhartrihari, et du drame *le chariot de terre cuite* (Mricchatikâ), ainsi que par son *exposé chronologique et systématique d'après les textes de la doctrine des principales Upanishads*, nous donne dans un travail d'une érudition consciencieuse, qui lui a mérité le titre de docteur ès lettres, l'exposé des principes de la rhétorique sanscrite : il en suit le développement historique et il s'attache à montrer les nombreux rapports qu'elle offre avec la rhétorique classique. C'est, d'après les sources que M. Regnaud nous fait toucher du doigt, la conception que s'étaient faite les Hindous des défauts et des beautés littéraires (*dosha* et *guna*), des différentes sortes de styles (*rîti*) et des sentiments ou *bhâvas* par lesquels doit se produire le *rasa*, l'émotion. Mais cette conception des *rasas* n'est-elle pas arbitraire et issue du cerveau des grammairiens pédants qui mesurent tout à leur image et qui trouvent bon que le génie, loin de s'élancer à la recherche de la nature et des vrais mouvements de l'âme, doit s'emprisonner dans leurs préceptes comme dans un réseau de fer ? M. Regnaud pense que ce système original est le résultat d'une profonde observation psychologique et d'une étude vraie des passions dramatiques, et comme preuve de la valeur du système, il nous montre que la PHÈDRE de Racine se prête sans effort à une analyse de ce genre et qu'il en serait de même pour toute pièce de l'Occident. Cet ouvrage fait le plus grand honneur à l'ancien élève diplômé de l'Ecole pratique des hautes-études et au professeur de la Faculté des lettres de Lyon. Que de textes inédits ou peu connus et surtout peu accessibles n'a-t-il pas insérés dans son travail ! De plus, nous y trouvons une bibliographie étendue de la littérature rhétorique et la publication de textes inédits, concernant les *rasas* et les *bhâvas :* la *rasataranginî* de Bhânudatta, et les chapitres VI et VII du *nâtyaçâstram* de Bharata (V. les *Annales du musée Guimet* I et II pour la publication par M. Regnaud des seizième, dix-septième et d'une partie du quinzième chapitre de cet ouvrage qui en contient trente-six). — M. Regnaud nous promet de traiter plus tard des figures et des détails de la rhétorique dramatique, étude qui sera une suite naturelle à ce premier travail sur la rhétorique des Hindous. Rien ne sera plus fécond en rapprochements de toutes sortes, et le professeur de la Faculté des lettres de Lyon y fera encore briller son esprit ingénieux et sa vaste érudition.

— Voici un livre qui sera des plus utiles à ceux qui voudraient, après M. P. Regnaud et pour contrôler ses assertions sur la rhétorique hindoue, s'engager dans le dédale souvent obscur des commen-

taires : ceux-ci, comme on le sait, sont à la fois grammaticaux, lexicographiques et littéraires, et sont indispensables pour l'intelligence complète non seulement des œuvres les plus ardues de la rhétorique et de la philosophie, mais des épopées et des drames sanscrits eux-mêmes. Ces commentaires sont trop souvent plus compliqués que le texte et peuvent parfois l'obscurcir, si le savant qui s'en sert n'en possède pas en quelque sorte la clef. J'avais souvent désiré qu'un modèle de ces commentaires, avec une interprétation aussi claire que précise, fût mis sous les yeux de l'étudiant déjà très avancé dans l'étude de la langue sanscrite, et je suis trop heureux de souhaiter la bienvenue au travail de M. Victor Henry qui vient de combler une lacune. Trente stances sont choisies parmi les 384 du *Bhâminî-Vilâsa* (divertissement de la belle) œuvre de Jagannâtha Panditarâja, qui a vécu environ dans la deuxième moitié du seizième siècle de notre ère. On se rappelle que M. Bergaigne a débuté dans la science par l'édition et la traduction dans la *Bibliothèque de l'École des hautes-études* (Paris, Vieweg, 1872) de ce *Bhâminî-Vilâsa* qui offre de jolies pensées se détachant avec charme du milieu de maximes prolixes et alambiquées. M. V. Henry accompagne ces trente stances du commentaire publié en 1802 par Maniràma et fort riche en réflexions de toutes sortes sur les métaphores, les ellipses, les jeux de mots, les intentions du poète, les double sens, les variantes, etc. Les savants, aussi bien que les étudiants, liront avec profit ces modèles de l'esprit quintessencié des Hindous, modèles qu'ils pourront comparer à nos traités de grammaire et de rhétorique.

— M. Julien Vinson, dans *l'Inde française et les études indiennes de 1882 à 1884,* fait une bonne revue de ces études au point de vue statistique, commercial, littéraire et bibliographique. Ce sont d'excellents documents, puisés aux sources, et qui sont un secours indispensable pour tous ceux qui cultivent le champ très vaste des langues dravidiennes et des langues Aryennes parlées dans l'immense empire des Indes. M. Vinson réfute avec raison les allégations fort exagérées de M. G. Charmes, qui dans le *Journal des Débats* (26 juin 1883) avait accusé les élèves diplômés de l'École des langues orientales vivantes, d'une telle ignorance de la langue courante, qu'ils avaient besoin de plusieurs années d'étude et d'apprentissage pour parler une langue dont ils connaissaient déjà fort bien la grammaire. M. G. Charmes va beaucoup trop loin et il oublie que les élèves sont initiés dans l'école même aux difficultés de la langue courante et à la prononciation par des répétiteurs indigènes. M. Vinson proteste, chemin faisant, contre l'orthographe fantaisiste qui, d'après les transcriptions anglaises, écrit : *neilgherries coolie, suttee, currie, jungle, thug;* il est évident qu'il faut écrire : *nîlagiris, couli, sati, cari* ou *carri, djângal, thag.* Je ne puis

que m'associer à la critique faite par le professeur de la nouvelle secte des *théosophes*, mélange ridicule de bouddhisme et de spiritisme patronné pour le salut des âmes par Mme Blavatsky, M. A. P. Sinnet et le colonel Olcott.

— Bhavabhûti est, après Kâlidâsa, le premier qui se présente parmi les dramaturges sanscrits. On sait qu'il est très inférieur à l'auteur si connu de Çâkuntalâ et qu'il pousse fort loin l'abus de la description et de ces composés extravagants, qu'il est impossible de prononcer et qui contiennent toute une phrase. On attribue à Bhavabhûti la paternité de trois drames, dont la diction travaillée dénote la même main : le *mahâvîracharitra* (histoire du grand héros), l'*Uttararâmacharitra* (suite de l'histoire de Râma), et *mâdhavâ* et *malatî*. La traduction que nous offre M. G. Strehly du dernier de ces drames est à la fois élégante et d'une exactitude qui laisse fort peu à désirer. Elle possède ainsi les deux qualités qui faisaient défaut à celle de Langlois, faite non d'après l'original sanscrit, mais d'après la phraséologie versifiée de Wilson. M. Bergaigne présente cette nouvelle traduction au lecteur et cette recommandation fera faire son chemin à ce gracieux in-18, qui a paru dans la belle collection orientale elzévirienne de M. E. Leroux.

— Le *Manuel pour étudier la langue sanscrite*, que l'infatigable M. Bergaigne a fait paraître chez l'éditeur Vieweg, a été imprimé à Vienne avec une netteté remarquable et un luxe typographique qui se trouvent rarement dans des livres d'étude, par Adolphe Holzhausen. Ce manuel était réclamé depuis longtemps par les Indianistes qui n'avaient rien de ce genre en France qui pût les guider au début de leurs travaux. L'ouvrage du savant professeur est à la fois pratique et scientifique ; il ne donne qu'un abrégé de la grammaire, mais cet abrégé est plus que suffisant, car le but poursuivi par son auteur est surtout d'etre utile à ceux qui veulent s'adonner aux études de grammaire comparée. La grammaire de M. Witney a été suivie dans ses traits essentiels par M. Bergaigne, qui n'a pas craint, et avec raison, d'y opérer quelques changements. Quant au *lexique*, il présente une innovation des plus importantes, qui met de côté la méthode simple et logique des dictionnaires sanscrits. Ceux-ci rangent les verbes composés avec un ou plusieurs préfixes sous la racine du verbe simple, tandis que M. Bergaigne a pensé « qu'il y aurait un avantage non moins grand pour l'étudiant à trouver les formations nominales de la même racine rapprochées des formations verbales. Tous les mots qui se rattachent par une dérivation entièrement sûre à une racine verbale, sont donc rangés sous cette racine. Ceux qui, sans pouvoir se rattacher sûrement à une racine verbale, sont dérivés d'un autre mot, seront trouvés pareillement sous le primitif. Enfin, par une dernière conséquence du système adopté, les composés sont rangés sous

leur dernier terme. » Je crois que c'est surtout par la pratique que l'on pourra juger de la bonté de ce système; mais dès à présent il nous semble qu'il n'offre guère plus de difficultés pour les recherches que la méthode suivie par tous les dictionnaires. En outre, ce lexique sera des plus utiles aux linguistes, par des rapprochements perpétuels avec les langues indo-européennes. — Un dernier mot sur cet excellent manuel. Il nous semble que, dans le choix des textes, M. Bergaigne aurait pu ne pas se renfermer dans des limites aussi étroites : 222 *sentences morales* et des *stances extraites de Bhartrihari,* le tout emprunté à la deuxième édition des *Indische sprüche* de Böhtlingk, les chapitres 264-272 du livre IIIe de l'*enlèvement de Draupadî* (extr. du Mahâbhârata), et l'acte Ve de Çâkuntalâ (d'après le texte de M. Pischel-recension bengalie), sont un assez maigre régal pour les indianistes. J'aurais voulu voir figurer dans ce choix d'extraits la prose continue du *Pancatantra* et de l'*Hitôpadêça.* Mais le manuel aurait été grossi d'un quart ou bien il aurait fallu rendre le texte plus compacte et par suite moins lisible. On ne peut tout avoir, et c'est déjà beaucoup que de posséder enfin, après soixante-dix ans d'attente, un tel ouvrage rédigé en français par un savant qui joint à une méthode scientifique des plus rigoureuses une longue pratique de l'enseignement.

— Nous venons de recevoir le premier fascicule (A-B) de l'*Armeno ed indœuropeo* du professeur Carlo Moratti. Il nous est impossible de porter dès aujourd'hui un jugement définitif et raisonné sur une partie d'un tel ouvrage : nous attendrons la suite avec confiance, car le savoir du professeur nous porte à ne voir que la justesse de ses rapprochements linguistiques, sans nous arrêter à certaines hardiesses qui sans aucun doute s'expliqueront plus tard d'elles-mêmes. — Dans un prochain article nous analyserons la traduction du quatrième volume du *Bhâgavata-purâna* faite par M. Hauvette-Besnault, directeur-honoraire des études sanscrites à l'Ecole pratique des hautes-études.

GÉRARD DEVÈZE.

Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains, par A. BOSSERT, professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Douai. Ouvrage couronné par l'Académie française, 2e édition. Paris, Hachette, 1882, in-16 de 327 p. — Prix : 3 fr. 50.

Gœthe et Schiller, par LE MÊME. Ouvrage couronné par l'Académie française, 2e édition. Paris, Hachette, 1882, in-16 de 451 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ces deux ouvrages pourraient être réunis sous ce titre : L'âge d'or de la littérature en Allemagne. Ils renferment chacun l'espace d'environ un demi-siècle : le premier va de la naissance de Klopstock (1724) à l'entrée de Gœthe dans Weimar (1775) ; le second s'arrête à la mort de Gœthe (1832). C'est donc l'époque la plus brillante de la litté-

rature allemande. Si le nom de Gœthe a été mis en tête de cette série d'études, c'est qu'en lui s'exprime avec le plus d'énergie le génie de son temps et de sa nation.

Le premier volume nous présente un phénomène bien intéressant à étudier : c'est le travail de formation d'une époque classique. Pour les autres littératures, ce travail, qui se fait d'une manière latente, est plus difficile à analyser que pour la littérature allemande, la dernière venue.

M. Bossert nous montre d'abord l'état des lettres allemandes au moyen âge. Est-ce pour en assombrir le tableau qu'il ne dit pas un mot du douzième siècle, appelé par les Allemands le premier âge d'or de leur poésie? Il est vrai que ce ne fut là que comme un éclair, après lequel la nuit se fit plus noire que jamais. L'Allemagne s'oublia au point de croire que sa langue était impropre aux belles-lettres et qu'elle pouvait tout au plus imiter les productions de l'étranger. Elle ne reprit conscience d'elle-même qu'à l'apparition de la Messiade de Klopstock.

Après Klopstock vinrent Lessing, Wieland, Herder. L'auteur consacre à chacun de ces hommes un chapitre spécial, où il fait leur biographie et l'analyse rapide de leurs ouvrages, en s'attachant à faire ressortir les circonstances favorables à leur génie, leur rôle dans l'épanouissement des lettres allemandes et en particulier leur influence sur Gœthe. Comme on le voit, presque toutes les sources de développement ont été mises à contribution. Dans un cadre aussi large, il y avait à craindre pour l'unité du plan ; et en effet, il arrive plus d'une fois, en lisant, de se demander si tel chapitre est simplement une étude détachée ou si tout l'ensemble traduit une pensée unique. Certains détails biographiques semblent avoir pour but de faire connaître l'homme plutôt que l'écrivain. De tels détails seront à leur place lorsqu'il s'agira de Gœthe, dont les écrits sont l'expression fidèle de sa vie.

Quand il en arrive à ce poète, M. Bossert fait sa biographie sans analyser ses poésies, se contentant de faire remarquer de temps en temps que telle circonstance de sa vie, tel paysage qu'il avait admiré, tel événement dont il avait été témoin, se retrouve dans l'un ou l'autre passage de ses œuvres. Nous le félicitons de cette manière de procéder : il jette ainsi sur cette vie un reflet poétique, et d'autre part, quand on lira le poème, on saura qu'il a pour fondement quelque chose de réel. La difficulté était ici de garder une juste mesure entre le trop et le trop peu d'allusions ; M. Bossert a su la garder.

Avant d'en venir à l'époque où Gœthe se fixa à Weimar, il nous parle encore de Lavater, des frères Jacobi et Stolberg, et de leurs relations avec Gœthe. Mais il ne se borne pas aux noms inscrits en tête

des chapitres. A mesure que, sur son passage, il rencontre quelque personnage ou quelque école importante, il s'y arrête. Comme, dès le début, il nous avait entretenus des écoles rivales de Gottsched et de Bodmer, ainsi il nous parle maintenant de Gellert, des poètes de la période d'Assaut, enfin des poètes anacréontiques. Grâce à ces développements, le livre est devenu presque une histoire complète de la littérature à cette époque.

Les jugements portés sur les personnes et sur les œuvres sont exacts. Nous le trouvons cependant un peu sévère pour Klopstock et trop indulgent pour Wieland. Quant aux détails secondaires, nous retrancherions la phrase où il prétend que « nulle religion n'a pu être fondée sur l'imposture et que, pour communiquer une foi nouvelle, il faut d'abord en être pénétré soi-même. » Cette remarque peut montrer la sincérité d'une âme droite, mais non une connaissance suffisante de la perversité à laquelle l'intérêt ou l'ambition peuvent conduire un homme. Ce principe excuserait tous les hérésiarques. La foi religieuse doit reposer sur une mission divine qu'il faut prouver. Nous n'admettons pas non plus cette exclamation admirative : Le panthéisme, quel point de vue favorable pour la poésie ! Nous nous étonnons également de ce que, parlant du Prométhée de Gœthe, on nous déclare qu'ici, contrairement à la tradition mythologique, nulle hostilité ne règne entre Jupiter et lui. Où donc le sentiment de la révolte et le mépris de la Divinité ont-ils jamais trouvé des accents aussi énergiques que dans ce petit poème ?

A Weimar, au milieu de sa vie de fonctionnaire et de diplomate, Gœthe fait quelques pièces de circonstance pour le théâtre de la Cour ; puis viennent les œuvres sérieuses, d'abord Egmond, puis Iphigénie et Torquato Tasso, deux ouvrages admirables « composés sous l'influence pacifiante de Mme de Stein. »

Pendant son séjour en Italie, il s'attache à observer les mœurs du peuple et ne s'intéresse aux souvenirs historiques qu'autant qu'ils servent à faire connaître le caractère des anciens habitants. C'est pour cela qu'il porte toute son attention sur les monuments de l'architecture. S'il se livre de préférence à cette étude, c'est que l'antiquité païenne a trop d'affinités avec ses tendances naturalistes. On sent, écrivait-il alors, que la terre est notre demeure réelle et non pas un lieu d'exil. Aussi n'est-il pas étonnant que, dans les œuvres de la peinture, tout ce qui respire l'ascétisme du moyen âge le repousse, qu'il fuie les scènes de martyre et déclare étrange une doctrine qui prêche le renoncement. Ce qui peut étonner davantage, c'est qu'ici son critique, ou plutôt son panégyriste, se montre si indulgent. Il n'en dit autre chose, sinon que « Gœthe penchait vers une sorte de paganisme épuré, vers le culte de la beauté idéale, culte que l'on peut

trouver incomplet, ajoute-t-il, mais qu'on aurait tort de dédaigner, puisqu'il a suffi à Platon. » Il ne semble pas se douter des erreurs entassées dans ces quelques lignes. Le culte religieux y est confondu avec le culte artistique ; le culte de la forme était si loin de suffire à Platon qu'il bannissait Homère de sa République et qu'il appelait de ses vœux un Révélateur. Ne doit-on pas, après les vérités jetées dans le monde par le christianisme, exiger de l'artiste autre chose que la forme ! Et quelle est cette beauté à laquelle Gœthe offrait alors son culte ? C'est celle qu'il chante dans les Élégies romaines, composées à cette époque, ces élégies où, dit un autre critique, les plaisirs des sens sont dépeints avec une indulgence complaisante et, pour ainsi dire, ignorante de tout scrupule. Serait-ce pour cette raison que M. Bossert ne parle pas du sujet qu'elles traitent et qu'il en tait même le nom ?

Après avoir ramené Gœthe d'Italie à Weimar, l'auteur interrompt son histoire pour commencer celle de Schiller. Il fait d'abord le rapide et gracieux tableau de ses premières années, entremêlé de réflexions auxquelles on peut reprocher d'etre quelque peu vagues. Nous voyons ensuite les épreuves du jeune homme à l'école militaire de Ludwigsburg et de Stuttgard, son impatience du joug, son enthousiasme pour les idées philosophiques de Rousseau, par lesquelles sa foi fit naufrage, et pour les productions littéraires de cette époque, toutes empreintes d'un esprit de rénovation violente et de révolte. C'est dans cet esprit que furent composés les Brigands, Fiesque, Intrigue et Amour, et en partie Don Carlos. Pour ces pièces comme pour les suivantes, ainsi que pour les dernières de Gœthe, M. Bossert note les circonstances qui y donnèrent lieu, leur place dans le développement successif du génie du poète ; une analyse rapide indique la marche des événements, et quelques extraits donnent une idée du style. Nous n'entrerons pas dans le détail des chapitres, consacrés alternativement à Gœthe et à Schiller, suivant l'ordre chronologique.

J.-N. WAGNER.

Histoire littéraire des Vaudois du Piémont, par ÉDOUARD MONTET, docteur en théologie, privat-docent à l'Université de Genève, avec fac-similé et pièces justificatives. Paris, Fischbacher, 1885, gr. in-8 de XII-241 p. — Prix : 6 fr.

Dans l'introduction, l'auteur donne la liste des manuscrits vaudois actuellement existants. Le plus ancien, qui se trouve à la bibliothèque de Munich et qui est en latin, remonte au treizième siècle. Les autres, plus récents, sont presque tous écrits dans ce qu'on est convenu d'appeler la langue vaudoise, langue d'origine provençale, différente cependant de celle des troubadours et des Albigeois, et profondément

modifiée, après leur expulsion de France, par l'influence de l'italien. Les caractères généraux qui la distinguent du provençal sont : la chute des consonnes simples à la fin du mot, l'élision ou le changement d'une consonne douce entre deux voyelles, la vocalisation de *c* et *l*, le remplacement de *u* par *o*, de *ou* et *e* par *a*, l'absence de voyelle prosthétique devant *s* initial suivi d'une consonne. Le style des écrits vaudois se fait remarquer par une surabondance de citations bibliques et patristiques liées sans art, souvent par la vulgarité et la crudité de l'expression ; mais aussi, dans les ouvrages moins anciens et surtout dans les poèmes, par une naïveté charmante et par le pittoresque des images.

Nous devons prévenir le lecteur que si, sur la foi du titre, il a cru trouver dans cette histoire littéraire une étude sur la littérature des Vaudois, il peut fermer ici le livre, car désormais, l'introduction terminée, il ne sera plus question que de l'évolution dogmatique de la secte.

Un premier paragraphe en étudie l'origine, que, d'accord avec les historiens, les manuscrits font remonter à Pierre Waldo ou Waldez, c'est-à-dire au douzième siècle. Ses disciples se multiplièrent rapidement et se répandirent partout. Ils ne tardèrent pas à se diviser. Tandis que ceux d'Italie marchaient à grands pas vers l'hérésie, leurs frères de France restaient fidèles, au moins extérieurement, à la foi et aux pratiques de l'Église. Faut-il croire, avec M. Montet, que, dès l'abord, Waldo ait eu le double but de vulgariser la Bible et de recourir, dans ce dessein, à une sorte de ministère laïque ? Nous pensons que la question de la Bible n'était encore que très secondaire : dans leurs conventicules secrets, les Vaudois lisaient non seulement quelques parties de la Bible, mais aussi les moralités de saint Grégoire et d'autres livres. Ce qu'ils voulaient avant tout, c'était d'en revenir au genre de vie des premiers chrétiens, en particulier à la pauvreté évangélique. Ce dessein était louable, mais au lieu de le soumettre à l'Eglise, comme le fit saint François, ils se posèrent en réformateurs de l'Eglise elle-même et se mirent, de leur propre chef, à dogmatiser. Là était l'excès et les papes les condamnèrent uniquement pour s'etre arrogé le droit de prêcher sans mission. Ils n'en tinrent pas compte, et, une fois hors de la voie de l'obéissance, ils glissèrent naturellement dans l'erreur.

Dans le développement de la secte, l'auteur distingue trois périodes qu'il nomme catholique, hussite, protestante. Il s'appuie non seulement sur les manuscrits contemporains de ces changements, mais encore sur les changements eux-mêmes que l'on fit subir, a différentes époques, aux manuscrits antérieurs que l'on recopiait.

Les écrits de la première période sont soit des compilations de textes

de la Bible et des écrivains ecclésiastiques, soit des traductions ou des imitations d'ouvrages catholiques. L'auteur lui-même a ramené un certain nombre de ces écrits à leur source primitive ; ainsi, il a retrouvé, dans un manuscrit de Genève, la copie, et, dans un manuscrit de Cambridge, la traduction de la Somme le Roy, composée en 1279 par le dominicain Laurent ; un autre opuscule vaudois « lui fit subodorer un écrit original catholique du moyen âge, » et son hypothèse a été vérifiée.

Les Vaudois reçoivent de l'Église le texte de la Vulgate, l'interprètent comme elle, *matérialisent comme elle le sens des enseignements de la Bible,* y montrent un idéal de vie chrétienne *que l'Église avait rabaissé,* rejettent le serment, mais admettent du reste les dogmes et la morale traditionnels. Toutefois, *la Trinité seule est l'objet de leur adoration. Ils n'adorent ni la Vierge, ni les anges, ni les saints, bien que nous ne trouvions dans leurs anciens écrits aucune polémique sur ce double sujet.* Ils disent, comme les catholiques, qu'il faut unir la foi aux œuvres, *mais qui ne sait que cette union équivaut à la suppression du premier de ces deux facteurs du salut?* Tout en acceptant la confession auriculaire et *ses procédés antievangéliques*, le rôle attribué à la conscience religieuse est toujours très grand ; le chrétien intérieur est toujours celui qui contribuera le plus à créer l'homme accompli. *Il est vrai,* ajoute généreusement l'auteur, *qu'on peut le faire tout en restant catholique.* En somme, *les Vaudois sont alors les vrais catholiques, par opposition aux mauvais catholiques. Ils furent longtemps à la fois unis à l'Église et séparés d'elle. Ils demeuraient attachés à l'Église qui les repoussait, comme aujourd'hui tant de catholiques, que l'Église condamne à cause de leur libéralisme ecclésiastique ou dogmatique, mais qui, tout en répudiant ses erreurs et en condamnant ses abus, ne s'en déclarent pas moins ses enfants et estiment être les véritables et fidèles catholiques.*

Nous ne relèverons pas autrement qu'en les soulignant les appréciations de l'auteur relatives au catholicisme, nous contentant de dire que nous sommes étonnés de voir, même sous une plume protestante, reparaître encore des préjugés que nous croyions surannés. Quant à la comparaison des Vaudois avec les catholiques libéraux, c'est à ceux-ci de voir si elle est flatteuse pour eux. Elle n'est juste, d'ailleurs, qu'en s'appliquant à ceux qui se nomment vieux-catholiques, les seuls que l'Église ait formellement rejetés de son sein. La pierre de touche des vrais catholiques, c'est l'obéissance au pape, suivant le mot de saint Ambroise : *Ubi Petrus, ibi Ecclesia.*

Il faut descendre jusqu'aux écrits du quinzième siècle pour remarquer une modification sensible et un progrès réel dans le développement des idées vaudoises. Dans les ouvrages qu'il montre appartenir à cette époque, l'auteur trouve, en pressant peut-être un peu trop les

textes, que la Bible joue un rôle plus important, que l'intercession des saints est niée, le purgatoire aussi, quoiqu'il n'y soit même pas nommé; que, dans la confession, le pardon est attribué, non au prêtre, mais à Dieu seul; et que les critiques contre le clergé y deviennent plus vives.

Dans les écrits de la période hussite, le schisme est consommé. Déjà la lettre au roi Ladislas se fait remarquer par la négation de la théorie de l'*opus operatum,* c'est-à-dire de la validité des sacrements que confère un ministre indigne, et par l'abandon du culte romain. Un autre ouvrage, *La cause de la séparation d'avec l'Église romaine,* qui date probablement du commencement du seizième siècle, ne reconnaît plus que deux sacrements : le baptême et la Cène, et rejette la confession et beaucoup d'autres points de la doctrine, invocation des saints, culte des images, messe, indulgences, purgatoire. Enfin, le recueil intitulé : *Trésor et lumière de la foi,* qui a une étroite parenté avec les traités hussites, nie, entre autres choses, la confirmation, l'extrême-onction la transubstantiation, la confession « inventée par Innocent III, » et le purgatoire. Il n'a pas de peine à réfuter Grégoire le Grand, qui prétendait le fonder sur la vision d'un moine. Il n'a pas de peine non plus à montrer le désaccord des Pères et des écrivains catholiques postérieurs, voire même les contradictions d'un même auteur sur ce dogme. Il rejette le témoignage des livres apocryphes. Il n'admet pas qu'on puisse alléguer comme preuves du purgatoire des usages établis qui le supposent, sans fondement sérieux. Il dément l'interprétation, favorable à cette croyance, que l'on a proposée de certains passages du Nouveau Testament, entre autres du texte de saint Paul où il est question d'un baptême pour les morts. L'église grecque ne tient pas pour certain le purgatoire.

Au lieu de cette accumulation d'arguments, que M. Montet paraît trouver assez de son goût, il eût été plus simple aux Vaudois de dire avec Calvin que, pendant les treize premiers siècles, toutes les Églises et tous les Pères ont été unanimes dans la croyance du purgatoire, mais qu'ils se sont tous trompés.

Vient ensuite la dernière période, où les Vaudois sont absorbés par le protestantisme. Cette période étant plus connue, l'auteur se contente de résumer en quelques pages les travaux de MM. Dickhoff et Herzog. Dès avant le milieu du seizième siècle, les Vaudois se mettent en relation avec les protestants, leur soumettent leur foi et leurs doutes, et, en cas de désaccord, acceptent humblement les décisions des réformateurs, en sorte que, comme dit M. Montet, ce qui était erreur avant 1530 était proclamé vérité quelques années après.

Nous terminerons notre analyse sur cette conclusion. C'est celle qui ressort aussi du chapitre que Bossuet a consacré aux Vaudois dans

l'*Histoire des Variations*. Bossuet n'avait guère à sa disposition que les ouvrages d'écrivains catholiques et regrettait de ne pouvoir se procurer les manuscrits vaudois, dont il aurait volontiers ajouté le témoignage à celui des historiens de la secte. M. Montet, en comblant cette lacune, n'a fait qu'apporter des documents nouveaux à l'appui de la thèse de Bossuet.

Le dernier chapitre note les fraudes commises par plusieurs écrivains vaudois, qui, pour atténuer le scandale de leur brusque passage au protestantisme, imaginèrent de reculer leur origine jusqu'au temps du pape Sylvestre et jusqu'aux apôtres, et, dans ce but, falsifièrent effrontément les ouvrages vaudois antérieurs et même contemporains.

J. N. WAGNER.

HISTOIRE

Cyprian von Karthago und die Verfassung der Kirche. *Eine Kirchengeschichtliche und Kirchenrechtliche Untersuchung* (Cyprien de Carthage), von lic. OTTO RITSCHL, privat-docent der theologie an der Univ. Halle-Wittenberg. — Göttingen, 1885, in-8 de VIII-250 p. — Prix : 7 fr.

L'auteur s'est proposé de retracer l'état de l'Église au troisième siècle d'après les écrits de saint Cyprien, surtout d'après ses lettres. Cela l'a conduit nécessairement à rechercher l'idée que l'illustre évêque de Carthage s'était formée de la constitution de l'Église et de son unité, comment cette idée s'est manifestée dans sa conduite, soit à l'égard des adversaires dans la question des *laps*, ou de ceux qui avaient failli soit durant la persécution, soit vis-à-vis du pape Etienne dans la dispute touchant le baptême des hérétiques.

La manière dont il envisage la doctrine de saint Cyprien sur l'unité de l'Eglise peut se résumer dans les lignes suivantes d'un écrivain protestant qu'il cite dans sa préface (p. 5) : *Son ministère épiscopal*, écrit M. Kayser dans son : « Cyprien ou l'autonomie de l'Episcopat » (p. 138), *est une suite incessante de luttes tendant à assurer le triomphe de ses vues touchant la constitution ecclésiastique, l'unité de l'Église représentée par ses évêques legitimes, et la souveraineté absolue de chaque évêque dans son diocèse, sans contrôle de ses subordonnés ni de ses collègues* (*Revue de theol.*, t. XV, 1857). M. Ritschl ajoute que son père à lui avait été le premier à comprendre ainsi les vues et les actes de Cyprien dans son ouvrage (allemand) intitulé : *Origine de l'Église des vieux-catholiques*. C'est assez dire que notre auteur marche sur les traces des représentants du vieux-catholicisme, secte née morte et sans avenir.

L'ouvrage de M. Otto Ritschl se compose de deux parties. Dans la première il traite des actes ecclésiastiques de Cyprien et de sanction sur l'unité de l'Église. La dispute avec le pape Etienne occupe le cinquième chapitre, qui est le dernier de cette partie (p. 110-142). La

constitution de l'Église, d'après les lettres de Cyprien, fait le sujet de la seconde partie divisée en trois chapitres. L'ouvrage se termine par un appendice sur la chronologie des lettres de saint Cyprien.

Parmi les considérations développées dans le livre avec beaucoup d'érudition, celles qui concernent la chronologie des lettres de saint Cyprien offrent un véritable intérêt et méritent l'attention des catholiques. Aussi, croyons-nous devoir y insister plus que sur tout le reste de l'ouvrage, lequel aura toujours le mérite d'être la seule monographie contenant une analyse critique de la correspondance du célèbre évêque de Carthage.

Les résultats des investigations chronologiques sont représentés dans une table comparée qu'on lit à la fin du livre. — La chronologie généralement admise jusqu'à présent a été établie par Pearson. Mais plusieurs savants l'ont trouvée défectueuse sur divers points et ont proposé des rectifications. M. Ritschl, à son tour, propose les siennes qui embrassent, non pas quelques dates isolées, mais tout l'ensemble de la correspondance; il les établit sur des preuves tirées d'histoire autant que d'analyse approfondie des écrits de saint Cyprien. Une partie de ce travail est déjà faite dans le corps même du livre, lorsque l'occasion en était offerte par le cours du récit, par exemple, au chapitre V (p. 110-142), où l'auteur discute la chronologie des lettres 67-75. Le reste est traité dans l'appendice. En voici le résultat. D'après M. Ritschl, l'ancienne épître 63 doit être placée en tête de la correspondance et suivie de la première d'autrefois. L'ordre des 12 suivantes lettres est également changé; les anciennes épîtres, nos 2, 3 et 4 sont rejetées dans la sixième dizaine. Les lettres 11, 15-20 et 23 restent intactes; de même les lettres 26-43 se suivent sans le moindre changement, sauf qu'elles sont un peu en arrière de l'ancienne série correspondante (24-41). Les deux séries s'accordent entièrement dans le placement et la succession des 8 dernières lettres (74-81). En revanche, le coordonnement des trois dizaines intermédiaires, quatrième, cinquième et surtout de la sixième, offrent des différences assez notables. L'exception fait la lettre 60 qui demeure à sa place d'autrefois. — On le verra mieux dans le tableau suivant, tracé d'après celui de M. Ritschl et indiquant les numéros de l'ancienne série :

ép. 63	21	50	62
1	22	49	61
7	15-20 (= 15-20)	53	66
5	24	51	2
6	25	52	4
8	23 (= 23)	54	3
9	26-43	55	68-71
13	43	64	73
14	44	59	67
12	48	65	72
11 (= 11)	46	56-58	74-81 (= 74-81)
10	47	60 (= 60)	

Nous ne saurions, on le comprend, entrer ici dans l'examen des preuves apportées par le savant auteur à l'appui de sa chronologie. Mais il nous a semblé utile de donner les résultats de ses études, en laissant à d'autres le soin de les contrôler et d'en apprécier la valeur.

J. Martinov, S. J.

Études sur les actes de Louis VII, par Achille Luchaire, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Alph. Picard, 1885, in-4 de VII-527 p. avec 4 planches. — Prix : 20 fr.

Il a été rendu compte ici même de l'ouvrage que M. Luchaire a consacré à l'histoire des Institutions monarchiques sous les premiers Capétiens. Voici que l'auteur livre au public un volume de mémoires et documents bien digne des deux volumes de textes précédemment signalés. M. Luchaire y a fait avec grand succès, pour le règne de Louis VII, le travail que M. Léopold Delisle avait jadis exécuté pour Philippe-Auguste.

Ce nouvel ouvrage se divise en trois parties. La première est une étude des caractères généraux de la diplomatique de Louis VII. D'abord l'auteur énumère les différentes espèces d'actes employés par la chancellerie royale et les divise en trois catégories; actes solennels, semi-solennels, mandements : il pense avec dom Brial que, sous Louis VII, les clercs du roi ne tenaient pas registre des lettres expédiées au nom de leur maître; s'il en était ainsi il faut reconnaître que la chancellerie royale était bien en retard sur la chancellerie pontificale. — M. Luchaire s'occupe ensuite des formules employées dans les actes, et à cette occasion passe en revue les différentes parties du discours diplomatique : chemin faisant il démontre que le titre *Dux Aquitanorum* a été abandonné par Louis VII entre le 1er août et le 24 novembre 1154. — Le chapitre III est intitulé : *Notations chronologiques dans les actes de Louis VII;* il aboutit à une double conclusion : 1° Il y a certainement des actes de Louis VII où l'année de l'Incarnation est comptée à partir de Pâques, tandis que l'auteur n'a rencontré aucune charte qui permette d'affirmer que la chancellerie royale ait commencé l'année au 1er janvier; 2° en ce qui concerne la supputation de l'année du règne, la chancellerie a employé quatre modes divers, dont chacun correspond à l'une des quatre circonstances solennelles où Louis VII a été couronné et investi, dans une mesure plus ou moins large, des fonctions gouvernementales : à savoir, la cérémonie de son sacre par Innocent II (1131), le jour où il fut armé chevalier (1134), l'abdication momentanée que Louis le Gros fit de ses pouvoirs entre les mains de son fils (1135), la mort de Louis le Gros (1136). Non content de poser ces règles, M. Luchaire a dressé un tableau qui aidera à dater les documents émanant de la chancellerie royale.

Il est traité ensuite de la succession des grands officiers de la couronne pendant le règne de Louis VII. L'auteur fait de nombreuses et importantes rectifications aux listes et à la chronologie des officiers, telles qu'elles étaient reçues par l'érudition depuis le temps des Bénédictins; cette partie de son travail n'est pas celle qui rendra le moins de services aux futurs diplomatistes. A la fin de ce chapitre, un tableau présente le résumé des observations faites sur la succession des grands officiers. — Le chapitre V est un essai d'itinéraire nécessairement incomplet et vague, à cause du défaut de précision de la date dans les actes de la Royauté française à cette époque. Suit un chapitre sur les caractères externes des actes de Louis VII : parchemin, format, encre, écriture, abréviations et autres particularités paléographiques, monogramme et sceau.— Le dernier chapitre de cette partie comprend l'examen critique des actes irréguliers, suspects ou faux attribués à Louis VII.

La seconde partie de l'œuvre de M. Luchaire n'est autre chose qu'un catalogue analytique des actes publiés et inédits du roi Louis VII : l'objet de l'acte est indiqué par un court sommaire, précédé de la date et suivi de l'énumération des sources manuscrites ou imprimées. On demeure confondu quand on songe à l'étendue des recherches de M. Luchaire, et à la conscience avec laquelle il s'est acquitté de sa tâche. Toute l'histoire du règne de Louis VII est là : nous espérons bien que M. Luchaire se chargera de l'en faire sortir.

Ceux des documents catalogués par l'auteur qui n'ont point encore été imprimés sont publiés *in extenso* dans la troisième partie. Cette série comprend environ 180 actes, sur les 798 qui sont inventoriés dans le catalogue; ces chiffres permettront d'apprécier la portée du service rendu par l'auteur aux historiens et aux érudits. — L'ouvrage se termine par une table alphabétique des noms de lieux et de personnes.

Pour ne pas manquer à ma mission de critique, je relève au passage quelques légères imperfections, qui sont bien des *culpæ levissimæ :* 1° au n° 393, où l'auteur rapporte une constitution de douaire par Yve de Nesle, comte de Soissons, au profit de sa femme Yolande, il devrait, traduire le mot *dos* par douaire, et non par dot; 2° au n° 639, je lis : « Robert, évêque élu de Vienne et évêque du Vivarais » : pourquoi ne pas écrire évêque de Viviers et archeveque élu de Vienne? Pour le dire en passant, la charte indiquée sous ce numéro peut servir à rectifier, quant à ce personnage, les indications du *Gallia;* 3° des analyses d'actes telles que celle du n° 683 semblent bien insuffisantes : il est vrai qu'ici le mal n'est pas grave, puisque la charte est de celles qui sont imprimées *in extenso* dans la troisième partie.

Mais je demande pardon à M. Luchaire de m'arrêter à ces vétilles; je ne puis conclure qu'en répétant de ce livre l'éloge que l'auteur fait

quelque part du *Catalogue des actes de Philippe-Auguste*, par M. Delisle : c'est « un des modèles les plus achevés de l'érudition française. »

P. F.

La Comédie à la Cour. *Les théâtres de société royale pendant le siècle dernier ; la duchesse du Maine et les grandes nuits de Sceaux ; Madame de Pompadour et le théâtre des Petits-Cabinets ; le théâtre de Marie-Antoinette à Trianon*, par ADOLPHE JULLIEN. Paris, Firmin Didot, s. d. (1885), in-4 de VIII-324 p. — Prix : 25 fr.

M. Adolphe Jullien a donné une édition de luxe de son beau livre de la *Comédie à la Cour*. L'éminent critique est passé maître en fait d'histoire du théâtre et particulièrement en fait d'histoire du théâtre du siècle dernier ; il en a exploré toutes les archives ; il en connaît tous les coins et recoins ; on dirait qu'il a vécu dans les coulisses du dix-huitième siècle. Cette fois c'est à des coulisses d'un ordre plus relevé qu'il s'adresse ; ce n'est plus le monde des acteurs et des actrices de profession qu'il entreprend de peindre, mais le monde des artistes amateurs, des théâtres de société et de société royale : la duchesse du Maine à Sceaux, dans ces représentations célèbres où l'ambitieuse princesse se consolait de ses déceptions politiques par ses succès dramatiques, où elle jouait la comédie jusqu'à extinction, suivant le mot de Sainte-Beuve, sans se douter que ce fût une comédie; dans ces fêtes mémorables connues sous le nom des *grandes nuits de Sceaux,* dont Voltaire était le poète, la duchesse d'Estrées et la duchesse du Châtelet les actrices, Mme de Staal l'historiographe.

Après la princesse de sang royal, c'est la maîtresse royale, la marquise de Pompadour qui, sur son théâtre des Petits-Cabinets, attire les grands seigneurs et les grandes dames de la cour, les fait monter sur les planches et y monte elle-même pour distraire les ennuis du vieux monarque blasé. Les acteurs, ce sont, outre la dame du lieu, le duc de Nivernois, le duc de la Vallière, le vicomte de Rohan, le duc d'Ayen, parfois même le duc de Chartres. Le dauphin, la dauphine, Mesdames, la Reine elle-même et le Roi assistent à ces représentations et consacrent le triomphe de la marquise, jusqu'au jour où le dégoût vient aux spectacteurs et aux acteurs et où l'ennui fait cesser ce que l'ennui avait fait naître.

Enfin c'est la Reine en personne, l'infortunée Marie-Antoinette qui, sur son ravissant théâtre de Trianon, reprend, en tout petit comité, les traditions de tant de grands personnages. Mais ce qu'on avait applaudi chez les princes, on ne le pardonna pas à la souveraine. La calomnie s'en mêla et le spectacle de Trianon, bien moins dispendieux pourtant que celui des Petits-Cabinets, fut un des gros griefs du public contre la malheureuse jeune femme. M. A. Jullien fait bonne justice d'une foule d'anecdotes racontées par des chroniqueurs malveillants et que

démentent les documents les plus authentiques. Il reconnaît cependant que ce goût du théâtre, si innocent chez une princesse de cet âge, naturellement amie du plaisir, fut une imprudence, à une époque où les imprudences n'étaient plus permises. Peut-être y a-t-il dans les longues déceptions maternelles de la Reine une raison mystérieuse de ce besoin de distraction qui atténue bien la responsabilité de l'imprudence ; peut-être y a-t-il même, pour la plus critiquée de ces représentations, celle du *Barbier de Séville*, une explication plausible, mais qu'il serait trop long de développer ici. Quoi qu'il en soit, constatons en terminant le grand intérêt et le charme de ce volume de M. Jullien, charme que rehaussent encore de riches et gracieuses illustrations empruntées aux tableaux et aux gravures du temps et exécutées avec une netteté et un luxe dignes de la vieille réputation de l'éditeur.

M. DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs du comte de Contades, *pair de France*, publiés par le comte GÉRARD DE CONTADES. Paris, E. Dentu, 1885, in-12 de LX-298 p. — Prix : 5 fr.

On sait quel a été le rôle de l'auteur de ces *Souvenirs*. Son petit-fils a du reste retracé sa vie dans une notice biographique fort bien faite, où quelques phrases peut-être ne seront pas du goût de tous les lecteurs. Il était bien difficile, en effet, de parler d'une époque si rapprochée de nous et la piété filiale de l'éditeur lui est un titre à notre estime.

Ces souvenirs de l'ancien commandant d'un des régiments d'émigrés, chambellan de l'empereur, pair de France sous la Restauration, qui « avait été témoin d'assez d'expériences monarchiques et républicaines, rendues stériles par des fautes ou par des crimes, pour avoir vraiment le droit, dès qu'il s'agissait de politique, de douter en France des hommes et des choses (p. LX), » sont la vivante image de sa physionomie politique. Dans les deux parties qui composent cette publication : *Coblenz* et *Quiberon,* on voit un officier intelligent, placé au second rang, jugeant les fautes commises au premier, et ne les pardonnant guères.

De très bonnes notes, un appendice comprenant des pièces intéressantes pour la lecture des *Souvenirs*, une table des noms propres complètent ce petit volume, qui ne sera pas à dédaigner pour l'histoire de l'Emigration et celle de la Chouannerie. BOURMONT.

Ma jeunesse (1814-1836). *Souvenirs,* par le comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1885, in-8 de 342 p. — Prix : 7 fr. 50.

On peut affirmer, sans crainte d'être contredit, que nul n'était mieux préparé à écrire des mémoires sur notre siècle si tourmenté que le

comte d'Haussonville. A de remarquables facultés d'écrivain, il joignait l'avantage d'avoir pris une part active, mais d'une façon quelque peu sceptique, aux événements de son temps, et d'avoir fréquenté en observateur impartial les salons les plus accrédités. Aussi, avait-il entrepris, dans les dernières années de sa vie, et à la demande de ses enfants, la rédaction de ses souvenirs; malheureusement il ne put s'y livrer qu'à ses moments perdus, et, comme le fait remarquer son fils, c'est dire qu'il n'y consacrait pas grand temps. Une mort prématurée est venue interrompre son travail et l'arrêter au seuil de sa carrière publique, par conséquent au moment même où il eût pu nous renseigner le plus utilement sur les événements dont la plupart de nous ont été les spectateurs plus ou moins intéressés. Nous n'en devons pas moins une grande reconnaissance aux mains pieuses qui ont bien voulu mettre en ordre et publier les notes préparées par cet homme qui demeura si calme au milieu des nos orages politiques.

Pour donner plus d'extension à la période envisagée, M. le comte d'Haussonville commence par un rapide aperçu des carrières très mouvementées de son grand-père et de son père. C'est comme officier dans l'armée de Condé, puis comme émigré en Angleterre que ce dernier traverse la Révolution. Le chapitre consacré à cette époque abonde en curieuses anecdotes sur l'émigration française. Rentré en France après la tourmente, l'ancien émigré est nommé chambellan de Napoléon Ier sans l'avoir sollicité; nous noterons ici la parfaite convenance avec laquelle son fils parle de ce maître redouté que d'autres serviteurs, également comblés de faveurs, n'ont pas craint d'injurier dans leurs mémoires à sensation. Ce dévouement respectable ne l'empêche pas d'applaudir sincèrement au retour des Bourbons et d'entrer aussitôt à leur service. Il décrit l'enthousiasme avec lequel fut accueilli Louis XVIII en 1815, mais enregistre l'impression de tristesse que causa, même dans la société royaliste, l'exécution du maréchal Ney. L'auteur assiste au sacre de Charles X et n'accorde guère à ce souverain d'autres qualités que le charme dans les relations intimes et la majesté imposante dans les cérémonies publiques. En parlant de son enfance, M. d'Haussonville avoue modestement qu'il fut un élève paresseux et rétif, ce qui est consolant pour les cancres de tous les temps; mais il convient d'ajouter que, plus tard, attaché d'ambassade à Rome, il s'empressa de réparer le temps perdu en reprenant des auteurs latins et les étudiant dans le cadre qui leur convenait le mieux. Mais le chapitre le plus intéressant est celui où il dépeint M. de Chateaubriand ambassadeur à Rome; le grand homme y est durement traité : égoïsme, orgueil révoltant, pose ridicule, mœurs relâchées, aucun trait ne manque à ce portrait tracé avec un rigoureux réalisme. Les détails que donne M. d'Haussonville sur

les salons de la Ville éternelle ne sont rien moins qu'édifiants, mais ne blessent nullement les plus rigoureuses convenances. C'est là que l'auteur se trouva en relation avec la duchesse de Saint-Leu (la reine Hortense), et son fils le prince Louis. Rentré en France en 1829, l'auteur se laisse entraîner par le courant libéral qui domine alors dans un certain milieu, ce qui ne l'empêche pas de fréquenter les salons du faubourg Saint-Germain où il retrouve ses amis et ceux de sa famille ; en 1830, il assiste au fameux bal du Palais-Royal où il se fait remarquer du roi Charles X, grâce à un costume loué chez Babin, et où il danse avec la duchesse de Berry : cet épisode est conté de la manière la plus divertissante. Quand éclate la révolution, M. d'Haussonville se trouve tout préparé par les principes libéraux et parlementaires qu'il a puisés en Angleterre à une adhésion complète au nouveau gouvernement. Là s'arrêtent ses souvenirs, et nous ne pouvons que répéter combien nous regrettons qu'ils ne nous conduisent pas à travers les événements auxquels il lui fut donné de prendre une part considérable.

Cte DE BIZEMONT.

Lettres d'un soldat. *Neuf années de campagnes en Afrique.* Correspondance inédite du colonel DE MONTAGNAC, publiée par son neveu. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885, gr. in-8 de XXII-502 p. — Prix : 8 fr.

M. de Montagnac vient de livrer à la publicité la correspondance de son oncle, le colonel de Montagnac, le héros de Sidi Brahim. Ces « lettres d'un soldat » embrassent l'histoire d'une période de neuf années, de 1837 à 1845, période de luttes, de souffrances et de difficultés vaincues. Envisagé au seul point de vue des documents qu'il renferme, l'ouvrage aurait déjà son prix; mais l'intérêt qu'il nous offre est surtout considérable à raison de l'énergie, de l'esprit essentiellement militaire, du caractère vraiment antique de l'auteur de ces lettres. C'était, dans toute l'acception du terme, un homme de fer et cet homme n'a jamais cessé d'être semblable à lui-même. A tous égards, il méritait une mort de soldat. Cette fin glorieuse, il l'a obtenue; elle a été le couronnement d'une vie d'honneur, de dévouement et de sacrifices.

Ce soldat sans peur et sans reproche apprécie, au cours de sa correspondance, les hommes et les choses de l'Algérie d'il y a quarante ans. Ses appréciations sont rudes. Il juge sévèrement les hommes que les rapports officiels ont surfaits, depuis le maréchal Valée, que l'armée d'Afrique avait surnommé Louis XI, jusqu'à Baraguey d'Illiers et à ce « Père Bugeaud » dont la valeur est légendaire. En revanche, il exalte sans restriction les mérites de Lamoricière et la bravoure de Changarnier, de ce « Changarlo » dont les Arabes avaient si grande frayeur. Il rend pleine justice à l'abnégation du soldat dont il partage les misères.

Ces lettres émouvantes sont empreintes d'un singulier cachet d'es-

prit pessimiste, de misanthropie, parfois de désespérance à l'aspect des misères humaines; mais elles respirent l'amour du bien, la soif de l'honnête et du juste, le désir inassouvi de la perfection dans l'accomplissement du devoir.

Le style est simple, entraînant, énergique, parfois violent. C'est celui d'un soldat qu'exaspèrent les fautes commises et qui voudrait, en tout et partout, coopérer au triomphe de la bonne cause. — C'est un bon livre. Lieutenant-colonel HENNEBERT.

Au Tonkin (1883-85). *Récits anecdotiques,* par DICK DE LONLAY. Paris, Garnier frères, 1886, gr. in-8 de 596 p. orné de 500 grav. — Prix : 7 fr. 50.

M. Dick de Lonlay n'a pas eu la prétention d'écrire l'histoire complète de l'expédition du Tonkin. Il s'est borné à retracer, d'après les souvenirs personnels de divers témoins oculaires, les anecdotes les plus saillantes de cette rude campagne. C'est une série de traits héroïques où tous ont leur part : officiers et soldats, marins, fantassins de marine et de la ligne, turcos, légionnaires étrangers, artilleurs, chasseurs d'Afrique, tirailleurs annamites et tonkinois; les derniers enrôlés au service de la France ne sont pas les moins ardents à faire preuve de dévouement. En lisant ces pages enflammées de patriotisme, on ne peut s'empêcher de répéter ce cri que poussait le brave Négrier devant Bac-Ninh : *Avec de pareilles troupes nous pouvons regarder sans crainte par-delà la trouée des Vosges !* Les chapitres les plus intéressants sont consacrés à la prise de Son-Tay, au siège de Tuyen-Quan, à la marche sur Lang-Son, à la destruction de l'arsenal de Fou-Tchéou. L'auteur évite très habilement les questions irritantes ou qui prêteraient à des polémiques passionnées; pas un mot dans son livre qui soit à critiquer au point de vue de la morale et de la religion; un grand nombre de croquis très finement gravés donnent un excellent aperçu des scènes et des paysages tonkinois se rapportant au texte; mais nous regrettons l'absence d'une carte qui permettrait de suivre les opérations militaires avec connaissance de cause. Cte DE BIZEMONT.

BULLETIN

La papauté ou la politique des temps modernes, par JULES SALLONY. Paris, V. Palmé, 1885, in-12 de 338 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le problème de la papauté est de ceux qui intéressent à bon droit tous ceux qui comptent dans le gouvernement du monde : il est naturel donc que les écrivains s'en préoccupent et s'efforcent de faire jaillir de la discussion la lumière qui peut éclairer les solutions à venir. A la suite d'autres, M. Jules Sallony a voulu dire son mot sur cette grave question. Son livre s'ouvre par des *notions préliminaires* où, avant de parler de la politique des

temps modernes, l'auteur disserte longuement et pas toujours clairement pour savoir à quelle époque les temps modernes ont commencé. Enfin, s'ouvre le livre dont les considérations se groupent sous trois chefs ainsi formulés : 1° *Comment l'Église met son cachet sur la politique des temps modernes*; 2° *Comment l'Europe et ses plus illustres nations répondent aux nouvelles dispositions*; 3° *De la transformation qui doit s'opérer dans la politique européenne.* — Le défaut de ce livre, c'est de se tenir un peu trop dans les régions de l'abstraction philosophique ou historique, en sorte qu'on ne voit pas clairement les relations qu'il peut avoir avec les questions qui se débattent aujourd'hui. Mais c'est l'œuvre d'un esprit sérieux, qui n'élève pas la voix pour ne rien dire, et par conséquent mérite d'être écouté. E. DE LA D.

Dialogues des vivants, par un mort. *Appel aux comités électoraux et aux dames françaises.* Lille, Société de Saint-Charles-Borromée, 1885, in-8 de 82 p. — Prix : 0 fr. 50.

Ce petit livre a été composé en vue des élections dernières. L'auteur, dans une série de dialogues où figurent les personnages les plus divers, francs-maçons, candidats, préfets, Satan, abbés, personnages de toutes nuances de l'un ou de l'autre sexe, nous montre où est le mal dont la France souffre, où est le remède qui la guérira. Il n'y a rien de plus difficile à faire que la polémique sous forme de dialogues : aussi n'est-il pas étonnant que l'auteur anonyme des *Dialogues des Vivants* n'ait pas fait un chef-d'œuvre : néanmoins, il y a de bonnes choses dans son œuvre. E. DE LA D.

Annuaire de l'Économie politique et de la statistique, 1885, par MAURICE BLOCK, membre de l'Institut, etc... 42e année. Paris, Guillaumin, gr. in-18 de 944 p. — Prix : 9 fr.

Cette savante publication est arrivée à sa quarante-deuxième année. Le volume qui vient de paraître continue les progrès réalisés par ses devanciers et l'emporte encore, s'il est possible, par l'étendue, la variété et l'abondance des matériaux qui y sont reproduits ou résumés. Les documents sont classés suivant la division ordinaire de cette publication : ceux qui concernent la France en général, puis la Ville de Paris et ensuite l'Algérie et les colonies forment les trois premières. Tout ce qui émane du gouvernement ou des administrations publiques trouve ici sa place, et c'est justice. Mais en outre les éditeurs analysent ou publient *in extenso* les rapports de quelques grandes entreprises, telles que la Compagnie du gaz, des omnibus et des voitures de Paris. La quatrième partie est consacrée aux pays étrangers qui viennent à leur ordre alphabétique. La cinquième et dernière, sous le titre : *Variétés*, comprend la bibliographie économique de l'année (juillet 1884 à 1885), et ensuite le compte rendu des séances de l'Académie des sciences morales et de la Société d'Économie politique. Enfin, le volume se termine par la revue annuelle financière que la plume compétente de M. Courtois trace depuis longtemps déjà. G. S.

La Navigation aérienne, l'aviation et la direction des aérostats, par M. GASTON TISSANDIER. Paris, Hachette, 1886, in-16 de II-334 p., illustré de 99 vign. — Prix : 2 fr. 25.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'homme aspire à la conquête de l'air. La légende plus encore que l'histoire nous a conservé le souvenir des aven-

tures de Dédale et d'Icare s'échappant, au moyen d'ailes artificielles, de l'île de Crête où les retenaient le roi Minos. En rappelant brièvement cet important détail mythologique, et en notant les prédictions du savant moine Roger Bacon qui avait pressenti notre époque, M. Gaston Tissandier, avec sa compétence reconnue, passe en revue les tentatives accomplies par les esprits inventifs du quinzième siècle et les auteurs qui se sont occupés de son sujet. C'est ainsi qu'il cite Léonard de Vinci, le Père Francisco de Lana (1670), le marquis de Bacqueville (1742), le Père Gallien (1756), Blanchard (1782), et qu'il arrive aux frères Montgolfier. L'historique est bientôt suivi des théories descriptives de l'aérostat moderne, et alors nous voyons défiler, avec leurs systèmes, Henri Giffard, Dupuy de Lôme, MM. Tissandier, et finalement les capitaines Renard et Krebs dont les essais à propos des ballons dirigeables ont si fortement préoccupé l'opinion en ces derniers temps. L'auteur est persuadé qu'un avenir immense est ouvert à la navigation aérienne : autant que lui nous le souhaitons. LA GRETTE.

La Parole, par PAUL LAFFITTE. Paris, Hachette, 1885, in-16 de 281 p. — Prix : 2 fr. 25.

Ce n'est rien moins qu'une histoire de l'éloquence dans l'antiquité, au moyen âge et dans les temps modernes, que M. Paul Laffitte a esquissée dans un volume qu'il intitule *La Parole*. Après nous avoir fait admirer l'éloquence grecque dans les discours d'Aristide, de Thémistocle, de Périclès, de Démosthène et dans les œuvres de Socrate, l'éloquence romaine à la tribune et sur le Forum de la capitale du monde antique, l'auteur aborde l'histoire de la parole française en suivant les divisions naturelles du sujet. L'éloquence chrétienne est brillamment représentée par les Pères de l'Église, les moines et les évêques de l'empire franc, les prédicateurs des croisades, les docteurs du moyen âge, enfin par Bossuet, Bourdaloue, Fénelon et Massillon. Nous voyons les orateurs politiques élever la voix dans les curies, dans les champs de mars et de mai des guerriers francs, dans les cours féodales et dans les États généraux ; le Parlement fait des remontrances à la royauté, puis viennent les orateurs de la Révolution. Deux intéressants chapitres sur l'histoire du barreau et de l'éloquence militaire terminent l'ouvrage illustré de 24 gravures bien choisies et bien exécutées. Instructif, écrit dans un style vif et animé, il fera aimer davantage, selon l'espoir de l'auteur, la parole française et la patrie française. A. L. V.

Les rivages de la France (*Côtes de la Manche et de l'Océan*). *Autrefois et aujourd'hui*, par JULES GIRARD. Paris, Ch. Delagrave, 1885, gr. in-8 de 296 p., orné de 8 cartes et de nombreuses gravures. — Prix : 2 fr. 90.

Le nouvel ouvrage de M. J. Girard est le développement du petit volume qu'il a publié naguère dans la *Collection des voyages et découvertes géographiques*, éditée sous les auspices de la Société bibliographique. C'est un travail considérable, fruit de patientes recherches et d'ingénieuses observations ; sa valeur scientifique est incontestable, mais convient-il comme livre d'étrennes, ainsi que l'a pensé la librairie Delagrave ? Sans doute, la forme sous laquelle il est présenté est séduisante ; les gravures sont nombreuses et belles, les cartes bien gravées ; certaines descriptions, notamment celles de la baie du Mont-Saint-Michel, des parages de l'île d'Ouessant, de la côte des Landes, ne manquent pas de relief ; mais, en résumé, cette longue dissertation sur le travail incessant d'érosion et de colmatage des flots de la mer présente une

monotonie qui pourra bien rebuter quelque peu les jeunes lecteurs. Ce n'est qu'avec une certaine dose d'instruction et un goût prononcé pour les études géologiques que l'on peut prendre intérêt à une lecture aussi sérieuse. On ne saurait donc recommander ce beau volume sans réserve et seulement aux jeunes gens studieux et aux bibliothèques spéciales.

Cte DE BIZEMONT.

Souvenirs de la Haute-Engadine, par F. A. ROBISCHUNG. Tours, A. Mame et fils, 1885, gr. in-8 de 155 p., orné d'une gravure. — Prix : 1 fr. 05.

Comme les précédents, le nouveau livre de M. Robischung est recommandable à tous les égards. L'esprit en est excellent et les réflexions philosophiques dont l'auteur émaille ses descriptions sont de la plus haute portée morale et religieuse. Il excelle à peindre les sublimes paysages des hautes montagnes de Suisse et se laisse souvent emporter par ses instincts poétiques jusqu'à traduire ses impressions en pièces de vers qui ne sont pas sans mérite. Piéton infatigable et touriste austère, il dédaigne les voitures et les hôtels luxueux fréquentés par les oisifs de tous pays. C'est ainsi qu'il conduit le lecteur par monts et par vaux, sur les rives pittoresques de l'Albula et de la Julia, à Pontresina, au glacier de Morteratsch, et aux sommets neigeux du Piz Murailg et du Piz Languard. Cet ouvrage convient parfaitement pour les jeunes gens des deux sexes et les bibliothèques populaires.

Cte DE BIZEMONT.

Aventures périlleuses de Narcisse Nicaise au Congo, par ARMAND DUBARRY. Paris, Charavay frères, 1885, petit in-8 de 245 p., orné de gravures. *(Bibliothèque d'éducation moderne)*. — Prix : 2 fr. 50.

Narcisse Nicaise est un apprenti pharmacien qui fait naufrage sur la côte de Guinée au sud du Congo et se trouve abandonné, seul avec son chien, dans ces contrées sauvages et peu connues encore. Il erre longtemps à travers les forêts et les marécages, souffrant souvent de la faim au milieu d'une végétation exubérante, peuplée d'animaux de toutes sortes ; chaque jour, il lui faut défendre sa vie contre des fauves ou contre des sauvages. Les aventures sont un peu monotones, quelques-unes sont invraisemblables; d'autres, telle que son mariage forcé avec une négresse qui lui fait horreur, sont d'un goût douteux. Toutefois, on ne peut taxer ce livre ni d'immoralité ni d'irréligion ; dans ses malheurs, Narcisse Nicaise invoque la Providence et ne rougit pas de lui attribuer les secours qu'il reçoit ; mais le récit manque d'animation et d'intérêt.

Cte DE BIZEMONT.

Saint Cyrille et saint Méthode. *Première lutte des Allemands contre les Slaves avec un essai sur les destinées du Glagol et un mémoire sur l'alphabet, la langue et le rite des apôtres slaves au IXe siècle*, par ADOLPHE D'AVRIL, ancien ministre plénipotentiaire. Paris, E. Leroux, 1885, in-12 de 272 p. — Prix : 5 fr.

Le millénaire de l'année 1885 a ranimé dans le monde slave le souvenir des SS. Cyrille et Méthode, apôtres et docteurs de ces nations. Ce n'est pas qu'ils aient jamais été oubliés : leur culte est au contraire aussi répandu dans le peuple que leurs travaux sont appréciés par les savants; mais cette date remarquable a servi de signal pour un déluge de livres et de brochures sur les deux saints, l'entraînement a été universel, aucune langue slave, aucun dialecte presque n'a refusé ce tribut bien mérité d'hommages. En France, Cyrille et Méthode sont beaucoup moins connus; M. d'Avril a donc

rendu un vrai service à ses compatriotes, en résumant dans un volume les principaux renseignements sur la personne et les travaux des deux apôtres. Le titre indique assez la partition du livre : le lecteur y trouvera l'histoire de l'apostolat des deux frères de Thessalonique, celle de la dispersion de leurs disciples ; la seconde partie est consacrée à la langue liturgique des Slaves et à leur rite, question épineuse et d'autant plus importante que, de nos jours, certains Croates catholiques ne demanderaient pas mieux que d'abandonner le latin pour revenir au slave dans les offices sacrés. Enfin, la troisième partie traite spécialement du Glagol et des Glagolites en Bohême et en Dalmatie. La lecture de cet excellent livre est indispensable pour tous ceux qui veulent être initiés à l'une des plus importantes et des plus vitales questions du monde slave. P. S. P.

Cola di Rienzi, Roms Tribun, von H. J. SCHMITZ, Freiburg, Herder, 1885, in-8 de XII-60 p. — Prix : 1 fr.

La maison Herder publie, depuis quelques années, sous le titre de *Sammlung historischer Bildnisse*, une série de monographies sur les personnages historiques les plus importants. Malgré leur caractère de publications populaires, plusieurs de ces travaux ont une véritable valeur scientifique. Je ne citerai que les études de R. Baumstark sur l'empereur Léopold I et sur Bartholomée de las Casas, le célèbre évêque de Chiapa ; et le beau travail de Reichensperger sur l'architecte Pugin. L'étude de M. Schmitz sur Cola Rienzi est un des derniers volumes de la collection. L'auteur s'appuie surtout sur les beaux travaux du regretté Papencordt. Il expose avec une grande lucidité les diverses phases de la vie si extraordinaire du tribun, et termine par la comparaison entre l'idéal politique de Rienzi et la théorie moderne de l'unité italienne. Rienzi n'a jamais eu l'idée de l'unité politique de l'Italie, et une telle idée eût été impossible au quatorzième siècle. Étant tribun, il veut la Confédération des communes italiennes, qui continueront à être indépendantes et à avoir leur organisation propre, ayant à leur tête un empereur italien élu par le peuple ; plus tard, alors qu'il était sénateur, il remplace cet empereur par le pape lui-même. Le livre de M. Schmitz est d'une lecture agréable, il repose sur une connaissance approfondie du sujet, et l'on ne saurait assez le recommander. ADOLPHE DE CEULENEER.

Cours d'histoire, par ALFRED BAUDRILLART. Cours élémentaire : *Récits et entretiens familiers sur les plus grands personnages et les faits principaux de notre histoire jusqu'au commencement de la guerre de Cent ans.* Paris, Oudin, 1884, in-12 de 124 p. — Prix : 0 fr. 60.

Le petit cours élémentaire de M. Baudrillart est destiné aux tout jeunes enfants. Ce n'est pas à proprement parler un cours suivi, c'est une succession de « récits » et d' « entretiens » sur les faits les plus saillants et les personnages les plus remarquables de l'histoire de France jusqu'à Philippe de Valois. Il est irréprochable au double point de vue de la doctrine et de la vérité historique. L'auteur, comme il le dit lui-même dans son avertissement, a « le sentiment profond des bienfaits que le christianisme a répandus sur la France. » Il a joint à la narration des événements des notions très exactes sur les institutions : citons notamment les récits sur la féodalité, sur la chevalerie (à propos de laquelle l'auteur n'a pas assez profité du beau livre de M. Léon Gautier), sur les communes, sur la vie du seigneur et le château féodal. Comme type de château, M. Baudrillart prend

Pierrefonds qu'il décrit sommairement; l'exemple n'est pas très bien choisi; il aurait été préférable de prendre Coucy ou Loches, qui sont du douzième ou treizième siècle. L. L.

Histoire des États généraux (1302-1614), par R. JALLIFFIER, professeur d'histoire au lycée Condorcet. Paris, Cerf, 1885, in-8 de 168 p. — Prix : 1 fr.

Ce résumé, un peu rapide, de notre histoire parlementaire, se recommande par quelques-unes des qualités qui conviennent le mieux à un livre de vulgarisation : un style vif et limpide, une division claire, un format commode, une illustration décente. A vrai dire, sur plusieurs points, le récit serait susceptible de gagner en exactitude; l'auteur aurait tout profit à consulter divers mémoires qu'il a laissés de côté : les *États généraux sous Charles VII* de M. Ant. Thomas, les *Etats généraux* de M. Arthur Desjardins, etc. Je lui voudrais, pour ma part, plus d'indulgence pour le Dauphin, le futur Charles V, et un peu moins de cet engouement qu'il est de mode aujourd'hui de professer pour Étienne Marcel. Si le meurtre des maréchaux a été vraiment prémédité, il n'en est pas moins impardonnable. Une « violence calculée, » un « avertissement sanglant » méritent la même réprobation qu'un « acte de fureur aveugle et irréfléchie. » Il n'y a d'ailleurs qu'à ratifier le jugement d'ensemble porté par M. Jalliffier sur toute l'histoire des trois États : « L'influence des États généraux sur les destinées de la nation, dit-il, n'est pas en rapport avec l'importance de cette institution. »

N. V.

Scènes de la Révolution française. *Le livre de Jean*, par H. FRANÇOIS. Paris, Ch. Delagrave, 1885, gr. in-8 de 286 p. orné de gravures. — Prix : 2 fr. 90.

Le livre de M. François sur la Révolution française est un des plus mauvais qui aient encore paru ; l'histoire y est audacieusement travestie pour la plus grande gloire des Girondins, précurseurs de nos opportunistes. Les premiers chapitres sont consacrés à un tableau de la situation politique, sociale et économique de la France sous l'ancien régime. Le roi Louis XVI est représenté comme un homme faible qui gaspille les revenus du pays pour satisfaire aux coûteuses fantaisies de la reine Marie-Antoinette : la noblesse, adonnée au luxe et aux plaisirs, accapare toutes les places et pressure les paysans ; le peuple, accablé d'impôts, meurt de faim et végète dans la misère et l'ignorance. Enfin, le Roi consent à convoquer les États généraux parce qu'il ne peut plus se procurer d'argent par d'autres moyens. Suit un récit fantaisiste de la prise de la Bastille. A propos de la journée du 20 juin 1792, l'auteur rend justice au courage héroïque du Roi et de la Reine, mais reproche à Louis XVI de résister aux volontés de l'Assemblée. Les batailles de Valmy et de Jemmapes lui inspirent de belles pages que l'on peut approuver sans restriction ; mais il rentre dans ses appréciations de parti pris en présentant la guerre de Vendée comme une insurrection de paysans ignorants, grossiers et n'aimant pas la France. La mort du Roi lui paraît une cruauté inutile, mais il cherche à excuser les conventionnels qui l'ont votée. C'est à peine s'il mentionne les massacres de septembre et les seules victimes qui lui semblent dignes de compassion sont les Girondins. Ses héros sont Vergniaud, Mme Roland, Camille Desmoulins, Danton, Carnot. Il convient que Marat fut un monstre et que Robespierre était un ambitieux fou d'orgueil. Tel est l'esprit de cet ouvrage, d'autant plus dangereux qu'il est parfaitement écrit et orné de belles gra-

vures. Il est à craindre qu'il n'ait un grand succès dans les bibliothèques fondées et entretenues par la franc-maçonnerie. Cte DE BIZEMONT.

La défense de Châteaudun, 1870, par GUSTAVE ISAMBERT. Paris, 1885, Charavay frères, in-16 de 149 p. avec gravures et cartes. — Prix : 1 fr.

Ce nouveau volume de la *Bibliothèque d'éducation moderne* est assez bien fait; il renferme certainement des passages bien propres à surexciter le sentiment patriotique, mais il est écrit dans un esprit tout à fait républicain qui ne permet pas de le recommander pour la jeunesse et pour les publications populaires. On y retrouve notamment de vaines et souvent injustes récriminations contre les généraux qui ont eu le malheur d'être vaincus; ce n'est pas à ce point de vue étroit et haineux qu'il convient de présenter l'histoire aux jeunes générations. Le récit de la défense héroïque de Châteaudun est suivi de pièces justificatives d'un sérieux intérêt : ce sont les rapports des chefs assiégés et assiégeants ainsi que des décisions et dépêches officielles. Cte DE BIZEMONT.

L'amiral Courbet, *d'après les papiers de la marine et de la famille*, par ÉMILE GANNERON, secrétaire-rédacteur au Sénat. Paris, Léopold Cerf, 1885, gr. in-18 de 372 p., orné d'un portrait de l'amiral. — Prix : 3 fr. 50.

Il faut s'attendre à voir paraître de nombreuses biographies du grand marin qui, dans cette longue et malencontreuse guerre de Chine dont nous venons de sortir, sut relever le prestige de la France et la consoler de bien des hontes et des inepties. Assurément cette noble figure est faite pour tenter les écrivains ; la difficulté sera pour eux de se tenir au-dessus ou en dehors des polémiques irritantes que l'esprit de parti a soulevées sur sa glorieuse tombe, et de n'omettre cependant aucun des traits essentiels qui la caractérisent et méritent d'être transmis à la postérité. Cette tâche délicate, M. Ganneron l'a entreprise et l'on ne peut dire qu'il y ait pleinement réussi. Sans doute, il a bien fait d'écarter avec soin les discussions politiques auxquelles il est convenu que le militaire doit rester étranger, mais il n'en est pas de même du sentiment religieux, complément naturel des grandes vertus qui font les véritables héros. On ne peut concevoir Courbet sans les convictions profondes qui ont fait sa force et ont illuminé sa vie de dévouement et de sacrifice, et il ne suffit pas de dire qu'il est mort en chrétien. C'est, d'ailleurs, la seule lacune à signaler dans le beau livre de M. Ganneron; la lecture en est singulièrement attachante, et il faut reconnaître qu'il s'en dégage une consolante et saine philosophie. L'auteur l'a très heureusement divisé en deux parties : la première est consacrée aux années de jeunesse pendant lesquelles il se prépara modestement au grand rôle qu'il devait jouer un jour; travailleur acharné, il voulait posséder à fond toutes les connaissances variées qui font le parfait officier de marine : navigation, hydrographie, artillerie, torpilles, tactique navale, etc. Dans les circonstances les plus ordinaires du service, il agissait toujours comme s'il se fût trouvé en présence de l'ennemi. La seconde partie est consacrée aux commandements importants qui lui furent confiés. Gouverneur malgré lui en Nouvelle-Calédonie, il s'efforça de développer les ressources de cette colonie, mais il supportait difficilement l'opposition systématique du conseil municipal de Nouméa; il lui tardait d'être relevé de ces fonctions peu en rapport avec ses goûts. Il lui fallait la rude campagne de Chine pour mettre en relief ses remarquables aptitudes de militaire et

de marin. On connaît l'habileté avec laquelle il conduisit les opérations à Thuan-An, à Son-Tay, à Fou-Tchéou, à Formose et aux îles Pescadores. M. Ganneron cherche à expliquer son remplacement par le général Millot au moment où il venait de relever au Tong-King le prestige de nos armes; mais il ne peut contester que cette mesure ressentie par lui comme un affront, n'ait contribué à l'altération de sa santé ; dès lors, les fatigues et les deboires épuisèrent graduellement ses forces. On ne peut lire sans émotion le récit des derniers moments de ce grand homme mourant victime de son dévouement à la patrie au milieu de ses marins plongés dans un morne désespoir.

Cte DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NECROLOGIE. — M. Henri BOULEY, membre de l'Académie de médecine et de l'Académie des sciences, né à Paris en 1814, est mort le 1er décembre. Il débuta comme professeur de clinique et de chirurgie à l'école vétérinaire d'Alfort. Il avait succédé au Muséum à Claude Bernard ; mais la chaire occupée par l'illustre physiologiste changea aussitôt de titre : M. Bouley y traita de pathologie comparée. Indépendamment de nombreux rapports, notices et mémoires dont l'énoncé nous conduirait trop loin, M. Bouley, qui a rédigé pendant fort longtemps le *Bulletin de la Société centrale de médecine vétérinaire*, a donné : *Causes générales de la morve dans nos régiments de cavalerie* (1840), ouvrage qui fut l'objet de discussions assez vives; — *Traité de l'organisation du pied du cheval, comprenant l'étude de la structure, des fonctions et des maladies de cet organe* (1851, in-8 avec un atlas de 34 pl.) ; — *De la péripneumonie épizootique du gros bétail* (1854, in-8 ; — *Nouveau dictionnaire pratique de médecine, de chirurgie et d'hygiène vétérinaires*, publié avec la collaboration d'une société de professeurs vétérinaires et de vétérinaires praticiens. Ce grand ouvrage, commencé en 1855 et annoncé comme devant compter 10 vol., puis 25, n'est pas, croyons-nous, entièrement terminé ; — *Mémorial thérapeutique du vétérinaire praticien pour 1861* (1861, in-24) ; — *La Rage, moyens d'en éviter les dangers et de prévenir sa propagation* (1870, in-12) ; — *Maladies contagieuses du bétail* (1873, gr. in-8) ; — *Le progrès en médecine par l'expérimentation. Leçons de pathologie comparée* (1882, in-8).

— Le 4 décembre est mort subitement à Paris, où il était né en 1803, M. Alexandre DE CLERCQ, ancien ministre plénipotentiaire, qui, vers la fin de sa carrière diplomatique, avait pris part aux négociations qui suivirent le traité de paix avec l'Allemagne. On cite de M. de Clercq : *Formulaire des chancelleries diplomatiques et consulaires, suivi du tarif des chancelleries et du texte des principales lois, ordonnances, circulaires et instructions ministérielles relatives aux consulats* (1re édit. 1848, in-8 ; 4e édit. publiée sous les auspices du Ministère des affaires étrangères, mise à jour d'après les plus récents documents officiels, 1870, 2 vol. in-8) ; — *Guide pratique des Consulats*, publié sous les mêmes auspices (1re édit. 1851, in-8 ; 3e édit., 2 vol. in-8, 1869). M. le vicomte C. de Vallat a concouru à la rédaction de ces deux ouvrages ; — *Recueil des traités de la France*, publié toujours sous les auspices du Ministère des affaires étrangères (10 vol. in-8, 1864-1872). Ce recueil embrasse tous les traités signés par les divers gouvernements qui se sont succédé en France depuis 1713.

— Le 17 octobre est mort à Toulouse M. le docteur Nicolas JOLY, professeur honoraire à la Faculté des sciences de cette ville, correspondant de l'Institut. Né à Toul le 11 juillet 1812, il fut reçu en 1840 docteur ès sciences

après avoir soutenu deux thèses très remarquées, l'une pour la zoologie, l'autre pour la botanique. Il a compté depuis, avec MM. Pouchet et Musset, parmi les adversaires de M. Pasteur sur la question des générations spontanées, et a fait paraître : *Recherches historiques, zoologiques, anatomiques et paléontologiques sur la girafe* (Strasbourg, 1845, in-4 avec 17 pl.); — *Recherches sur les vers à soie et leurs maladies* (1858); — *Mémoire sur le lait des mammifères et l'alimentation artificielle des enfants nouveau-nés*, que l'Académie de Belgique a couronné; — *Recherches sur l'origine, la germination et la fructification de la levûre de bière* (1861); — *L'hétérogénie ou génération spontanée* (1864, in-8); — *La génération spontanée* (1865, in-8); — *Études sur l'embryogénie de l'Axolotl du Mexique; l'homme avant les métaux* (1879, in-8). M. Joly, qui, en 1830, avant d'obtenir le doctorat, avait professé à la fois l'histoire naturelle et la langue allemande au lycée de Montpellier, a composé en outre une *Grammaire allemande simplifiée* (Toulouse, 1855, in-18). Collaborant à la *Revue scientifique*, à *La Nature* et diverses autres publications de ce genre, il a donné nombre d'articles et d'études psychologiques; enfin, la *Biographie Michaut* lui doit des notices sur Dugès, Esquirol, Et. Geoffroy Saint-Hilaire, etc.

— M. François-Théodore HOMBERG, membre de l'Académie de Rouen, ancien conseiller à la cour de cette ville, vient de mourir. Né au Havre en 1802, il entra sous la Restauration dans la magistrature; il n'a quitté la carrière qu'en 1872, atteint par la limite d'âge. M. Homberg est l'auteur de : *Histoire du régime dotal chez les Romains* (Rouen, 1841, in-8); — *Guide des expropriations pour cause d'utilité publique, contenant la loi du 3 mai 1841, etc.* (1841, in-8); — *Guide de l'Inventeur ou Commentaire de la loi du 5 juillet 1844 sur les brevets d'invention* (Rouen, 1844, in-12); — *Abus du régime dotal au point de vue des intérêts du pays et de ceux de la famille. Histoire et critique de ce régime* (Rouen, 1849, in-8); — *De la répression du vagabondage, suivi de notes supplétives sur l'emprisonnement et sur la transportation* (Rouen, 1862, in-8); — *Conférences sur les connaissances les plus utiles aux habitants de la campagne* (1875, in-12).

— Le 1er novembre est mort à Annemasse (Haute-Savoie), M. le chanoine François LAGNET-FLEURY, né à Chêne (Suisse), en 1812, — plus connu sous le nom de l'abbé Fleury, — vicaire général honoraire de Genève et l'un des collaborateurs de la *Revue de la Suisse catholique*. M. l'abbé Fleury a su, par ses écrits, se faire un nom estimé parmi les meilleurs historiens de la ville de Genève. On connaît l'importante *Histoire de M. Vuarin et du rétablissement du Catholicisme à Genève* (1862, 2 vol. in-8), qu'il a donnée en collaboration avec M. l'abbé François Martin. Il est en outre l'auteur de : *Saint François de Sales. Le P. Cherubin et les ministres de Genève. Seconde lettre à M. l'abbé Mermillod* (1864, in-8); — *Campagne de la Révolution contre Rome* (1867, in-12); — *Un pèlerinage à Rome en 1869 ou Notes sur l'Italie* (1871, in-8); — *Histoire de l'Eglise de Genève* (3 vol. in-8).

— On annonce la mort de M. Guillaume-Joseph-André JONCKBLOET, ancien professeur des Universités hollandaises de Groningue et de Leyde, né à La Haye le 6 juillet 1817, auteur d'études et d'ouvrages divers sur l'histoire de son pays et la littérature néerlandaise du moyen âge qui n'ont pas été traduits en notre langue. Il a aussi publié en français : *Le Roman de la Charrette* (La Haye, 1850, in-4), d'après Gauthier Map et Chrétien de Troyes; — *Chansons de geste des XIe et XIIe siècles de Guillaume d'Orange* (La Haye, 1854, 2 vol. in-8); — *Etude sur le roman du Renard* (Groningue, 1863, in-8); — *Le Marquis au Court nez, chanson du XIIe siècle de Guillaume d'Orange* (Amsterdam, 1867, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Jules-Alfred PUJET, ancien directeur du *Journal du Loiret;* — de M. le docteur WINTREBERT, vice-doyen de la Faculté catholique de médecine de Lille ; — de M. Edmond JUMEL, qui, en qualité de critique d'art, a collaboré au *Salut public*, de Lyon ; de M. Henri YVERT, directeur de *l'Écho de la Somme*, mort à Amiens ; — du R. P. PILLON, de la Compagnie de Jésus, mort à Lille, ancien recteur du célèbre collège de Brugelette, en Belgique : — de M. Louis DESPREZ, mort à Rouvres (Aube), qui a publié *L'Évolution naturaliste* (1884, in-12) et quelques romans dont l'un, ayant pour titre *Autour d'un clocher,* a occasionné à son auteur des poursuites judiciaires et une condamnation; — de M. Charles-Étienne COLLIGNON, inspecteur des ponts et chaussées en retraite, qui a publié : *Du concours des canaux et des chemins de fer et de l'achèvement du canal de la Marne au Rhin* (1846) ; — de M. Victor ALOUIS, mort le 25 octobre, collaborateur de la *Revue historique et archéologique du Maine,* dans laquelle il a inséré divers articles intitulés *Histoire du fief de Chères* et *Histoire du Grand-Lucé*, son pays d'origine ; de M. DE FOULQUES, secrétaire de la Société de géographie et d'archéologie d'Oran ; — de M. le capitaine de vaisseau Auguste TRÈVES, mort le 28 novembre, auteur de divers travaux, notamment d'une *Histoire du siège de Paris,* publiée sous le voile de l'anonyme ; — de M. Alfred POUPEL, sous-bibliothécaire honoraire de la ville de Paris, décédé à l'âge de cinquante-sept ans, en léguant à la bibliothèque de la ville de Paris de précieux manuscrits qu'il avait lui-même reçus du savant iconographe Soliman Lieutaud; — de M. J. J. Louis COUAILHAC, collaborateur du *Temps*, du *Courrier français,* du *Droit,* du *Charivari,* etc, auteur de divers ouvrages humoristiques, mort à Paris, où il était secrétaire-rédacteur au Sénat, à l'âge de 75 ans.

— A l'étranger, on annonce la mort de : M. Adolphe LERAY, auteur d'un nombre considérable de chansons wallonnes ; — de M. Alphonse LEBÈGUE, ancien directeur de *l'Office de publicité,* qui paraît à Bruxelles ; — de M. le chanoine BRUNON VANDERSTICHELE, né en 1836, à Wevelghem, qui a été pendant plusieurs années professeur au collège Saint-Louis, à Bruges ; — de M. Henri DE KERCHOWE, mort à Gand le 30 novembre dernier, à l'âge de 75 ans, auteur de plusieurs ouvrages de droit et d'une étude historique et juridique sur *les Établissements de bienfaisance en Belgique;* — de M. Léon HOUET, professeur à l'Université de Liège ; — de Mme veuve CASTERMAN, propriétaire et directrice de la grande maison de librairie catholique belge dont la réputation et les relations sont universelles ; — de M. Giuseppe PONZI, né à Rome en 1805, sénateur d'Italie et professeur de géologie à l'Université de Rome, qui a collaboré aux *Atti dell' Academia dei Lincei* et au *Bulletin de la Société géologique de France;* — de M. FELDMANOWSKI, conservateur du musée archéologique de Posen, auteur de poésies polonaises remarquables et traducteur des œuvres de Schiller, de Goethe, de Byron et d'Andersen ; sur la fin de sa vie il a composé des mémoires sur l'archéologie préhistorique ; — de M. J. MICHA, professeur à l'Université de Louvain; — du savant orientaliste ZACKHAROW, professeur à l'Université impériale de Saint-Pétersbourg, où il est mort, auteur d'un *Dictionnaire mandchou-russe,* publié en 1875, et d'un *Dictionnaire chinois-mandchou-russe,* qui reste inachevé.

INSTITUT. — *Académie française.* — Le 10 décembre, M. Joseph Bertrand, élu en remplacement de M. J. B. Dumas, est venu prendre séance à l'Académie et a prononcé son discours de réception. M. Pasteur lui a répondu. — L'Académie a procédé le 24 décembre au renouvellement de son bureau pour le 1er trimestre de 1886. M. le duc de Broglie a été élu directeur; M. Joseph Bertrand, chancelier.

Académie des sciences. — La séance publique annuelle de l'Académie a eu lieu le 21 décembre, sous la présidence de M. le vice-amiral Jurien de la Gravière. Voici la liste des prix décernés aux différents concours : *Géométrie.* Prix Bordin : MM. Appell, A. de Saint-Germain. — Mention honorable : M. Otto Onnesorge. — Prix Francœur : M. Émile Barbier. — *Mécanique.* Prix extraordinaire de 6,000 francs : partagé entre MM. Hélie, Hugoniot, Donaud du Plan, Hatt, Lucy. — Prix Poncelet : M. Henri Poincarré.—Prix Montyon : M. Amsler-Laffon. — Prix Plumey : MM. Bienaymé, V. Daymard. — Prix Dalmont : M. Lucas. — Prix Fourneyron : M. Colladon. — *Astronomie.* Prix Lalande : M. Thollon. — Prix Valz : M. Spœrer. — *Physique.* Prix Bordier : M. Edlund. — Prix Lacaze : M. Germez. — *Statistique.* Prix Montyon : MM. de Piétra-Santa, Keller. — Mention exceptionnellement honorable : M. Socquet. — Mention très honorable : MM. Chervin, Turquan. — *Chimie.* Prix Jecker : MM. Prunier, Silva, Rousseau. — Prix Lacaze : M. Ditte. — *Géologie.* Prix Delesse : M. de Lapparent. — Encouragement de 1,000 francs : M. Caraven-Cachin.—*Botanique.* Prix Barbier : MM. Dubois, Heckel et Schlagdenhauffen. — Prix Desmazières : M. Leclerc du Sablon. — Prix Montagne : M. Patouillard. — *Anatomie et Zoologie.* Grand prix des sciences physiques : M. Joannés Chatin. — Prix de Gama Machado : M. Paul Girod. — *Médecine et Chirurgie.* Prix Montyon : MM. Charpentier, Farabeuf, Regnaud et Villajean. — Mentions honorables : MM. Gavay, Redard, Topinard. — Citations honorables : MM. Paoli, Polaillon, de Saint-Germain, Saint-Yves-Ménard, Retterer, de Robert de Latour, Thomas. — Prix Bréant : M. Mahé. — Mentions honorables : MM. Bouveret, Poughet, Rivière. — Encouragement de 500 francs : M. Villiers. — Prix Godard : M. Desnos. — Prix Lallemand : M. Grasset. — Mention honorable : M. Bernard. — *Physiologie.* Prix Lacaze : M. Duclaux. — Prix Montyon : M. Rémy. — *Géographie physique.* Prix Gay : M. Defforges. — *Prix généraux.* Prix Montyon, arts insalubres : MM. Charles Girard, Chamberland. — Prix Cuvier : M. Van Beneden. — Prix Brémont : MM. Bourbouze, Sidot. — Prix Gegner : M. Valson. — Prix Petit d'Ormoy (mathématiques) : M. Halphen. — Prix Petit d'Ormoy (sciences naturelles) : M. Sappey. — Prix Laplace : M. Coste, élève-ingénieur à l'École des mines, sorti le premier de l'École polytechnique. — La séance a été terminée par l'éloge de M. Combes, membre de la section de mécanique, et par celui de M. de la Goumerie, académicien libre, lus par M. Joseph Bertrand, secrétaire perpétuel.

Académie des Beaux-Arts. — Le 8 décembre, l'Académie a procédé à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. Émile Perrin, décédé. M. le baron Alphonse de Rothschild a été élu au premier tour de scrutin par vingt-cinq voix contre vingt données à M. G. Duplessis.

Faculté des Lettres. — Notre collaborateur M. J. Delaville-le-Roux, archiviste paléographe, a soutenu les deux thèses suivantes pour le doctorat devant la Faculté des lettres de Paris, en Sorbonne, le jeudi 23 décembre : Thèse latine : *De prima origine Hospitalariorum Hierosolymitanorum.* — Thèse française : *La France en Orient au quatorzième siècle.*

École des Chartes. — Voici l'indication des thèses qui seront soutenues à l'École nationale des Chartes, le 25 janvier et jours suivants, par les élèves de la dernière promotion : *Recherches sur la cour ducale de Bourgogne sous Philippe le Bon (1419-1467)*, par E. André; — *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du XIVe siècle,* par Ch. Baudon de Mony ; — *Monographie de l'église de Saint-Nizier à Lyon,* par A. Bellemain ; — *Étude sur les foires de Genève pendant le XVe siècle,* par F. Borel ; — *Essai sur les origines des États de Béarn, leur histoire et leur or-*

ganisation au XVe siècle, par L. Cadier : — *Étude sur le gouvernement de Charles IV dit le Bel, et catalogue des mandements du règne*, par C. Couderc : — *Les Écorcheurs en Bourgogne (1435-1445)*, par J. Delapoix de Fréminville ; — *Essai sur l'histoire du Chapitre de Vincennes de 1379 à 1790*, par E. Gautier ; — *L'image du monde, poème didactique du XIIIe siècle. Recherches sur le classement des manuscrits de la première rédaction*, par E. Grand : — *Étude sur l'ancien collège d'Autun*, par A. Hugues ; — *Étude sur l'histoire et l'organisation de la commune de Noyon jusqu'à la fin du XIIIe siècle*, par A. Lefranc ; — *Chronique d'Artur de Richemont (1395-1458) par Guillaume Gruel, précédée d'une étude sur sa valeur historique*, par A. Le Vavasseur ; — *Le comte de Montgomery (1530-1574)*, par L. Marlet ; — *Rapports de Louis XI avec la ville de Troyes*, par E. Millot ; — *Jean Le Mercier, sire de Noviant, conseiller de Charles V et de Charles VI*, par H. Moranvillé ; — *Jean XXII et les Franciscains depuis l'origine de la question de la pauvreté du Christ jusqu'à l'abjuration de l'antipape Pierre de Corvara (1321-1330)*, par L. Richard ; — *Poton de Saintrailles, maréchal de France (1390?-1461)*, par A. Tausserat ; — *Essai sur l'organisation administrative et judiciaire de Montreuil-sur-Mer au XIVe siècle*, par P. Tierny.

Concours et Prix. — Le 1er octobre a eu lieu à l'Académie des sciences de Pétersbourg la promulgation des ouvrages qui ont obtenu le prix Macaire, appelé ainsi du nom de son fondateur, le métropolitain de Moscou. Sur seize ouvrages présentés, quatorze ont été admis au concours. Le grand prix (de 1,500 roubles) a été adjugé à M. Petrouchewski, pour son *Histoire du généralissime Souvorof*, et à M. Dokoutchaïef, auteur de la *Terre-Noire en Russie*. Trois autres ouvrages ont obtenu le second prix (de 1,000 roubles) : 1° L'*Essai du nivellement de l'Empire russe*, par M. Fillot ; 2° La *Dentelle russe*, par Mme Davydof, et 3° La *Géographie des arbres à feuilles de pin dans la Russie européenne*. Au prochain concours, les prix seront décernés par le Synode aux ouvrages traitant des matières religieuses.

Le prix Ouvarof a été décerné aux cinq ouvrages suivants : 1° *Histoire de la version slavonne des symboles de la foi*, par M. Heesen ; 2° *Part prise par Philarète, métropolitain de Moscou, à la traduction de la Bible russe*, par M. Korsounski ; 3° *Les Dardanelles, le Bosphore et la mer Noire au XVIIe siècle*, esquisses d'histoire diplomatique de la question d'Orient, par M. Oulianitski ; 4° *Les complaintes populaires dans le nord de la Russie*, par M. Barsof ; 5° enfin *Examen historique de l'affaire du patriarche Nicon*, par M. Hubenet. — En outre, MM. Zotof et Teplof ont obtenu une mention honorable, le premier pour son Étude historique sur les princes de Tchernigof d'après le synodicon de Lubetzk et sur la principauté du même nom durant la période tartare, le second pour sa *Question gréco-bulgare, d'après des sources inédites*. — Les cinq ouvrages couronnés ont obtenu le second prix. Le rapporteur a commencé par l'éloge du comte Alexis Ouvarof, de très regrettée mémoire, fils de l'illustre fondateur du prix qui porte ce nom.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Le 27 novembre, M. Bréal a présenté à l'Académie la première partie des Inscriptions sanscrites du Cambodge recueillies par M. le capitaine Aymonier ; il a donné sur ces inscriptions des détails intéressants. — Le 4 décembre, M. Bergaigne a fait une nouvelle communication sur le même sujet, et M. Bertrand a présenté la restitution du poignard que les légionnaires romains portaient à la ceinture. — Le 11 décembre, M. d'Arbois de Jubainville a communiqué à l'Académie un mémoire sur *Le Mode de juridiction en usage dans la Gaule avant la conquête romaine*. — Dans la séance du 18 décembre, M. d'Hervey-Saint-Denis a lu un travail sur la valeur réelle

des termes Annam et Annamite et sur leur signification aux différentes époques de l'histoire; puis la parole a été donnée à M. Croiset pour la lecture d'un mémoire intitulé : *Observations sur la constitution critique du texte de Thucydide à propos d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale.* — Le 23 décembre, on a lu une lettre de M. Le Blant, directeur de l'École française de Rome, annonçant la découverte du tombeau de sainte Félicité, près de la voie Salaria; M. d'Arbois de Jubainville a entretenu l'Académie de l'accentuation des noms géographiques qui nous viennent des Gaulois; puis, M. Théodore Reinach a lu un travail sur le classement des monnaies des rois de Cappadoce.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Les séances des 28 novembre, 5 et 12 décembre ont été occupées par la suite de la discussion commencée précédemment sur *Le Socialisme d'État.* MM. Paul Janet, Courcelle-Seneuil, Aucoc, Frank, Baudrillart et Frédéric Passy ont successivement pris la parole; le 19 décembre, MM. Arthur Desjardins, Levasseur et Glasson ont encore entretenu l'Académie de cet important sujet; enfin, dans la séance du 27 décembre, la discussion a été close par un discours de M. Georges Picot, à la suite duquel M. Bouillier a donné lecture d'un mémoire intitulé : *La Justice historique.*

Société internationale pour la reproduction des estampes anciennes. — Une Société dont les membres sont, de par ses statuts mêmes, limités au chiffre peut-être trop faible de deux cent cinquante, vient de se créer à Paris et à Londres. Elle a pour objet la publication en *fac-similé* des estampes les plus rares et les plus curieuses des quinzième et seizième siècles. Parmi les fondateurs de cette société il faut citer : Mgr le duc d'Aumale, MM. le comte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, Georges Duplessis, conservateur du cabinet des estampes à la Bibliothèque nationale; le baron Edmond de Rothschild; le duc de Devonshire, Sidney Colvin, conservateur du département des estampes et dessins au British Museum; Henri Hymans, conservateur du cabinet des estampes à la Bibliothèque royale de Belgique; Th. van der Kellen, conservateur du cabinet des estampes au Rigksmuseum d'Amsterdam, le directeur du cabinet des estampes royales de Berlin. Les personnes étrangères à la nouvelle association ne pourront d'aucune façon se procurer des exemplaires des estampes à reproduire; car les reproductions ne seront tirées qu'à un nombre rigoureusement égal à celui des sociétaires. Un papier spécialement fabriqué avec une marque exclusive sera employée à l'usage ci-dessus. S'imagine-t-on, dès à présent, et dans les conditions que nous venons d'exposer, à quelle valeur pourra bien atteindre, dans l'avenir, — après la dissolution de la Société, et par suite d'événements qui se produisent de temps à autre dans l'histoire du mouvement des livres, — l'une des deux cent cinquante collections qui vont entrer en voie de formation, lorsqu'elle fera son apparition sur le marché au milieu d'amateurs riches et résolus à l'acquérir à tout prix? — Le *Polybiblion* souhaite une longue existence à la nouvelle association. — L. G.

Les Correspondants de Peiresc. — La collection que M. Tamizey de Larroque, notre collaborateur si infatigable, a entreprise, vient de s'enrichir de deux nouveaux fascicules. Le IXe est consacré à *Salomon Azubi, rabbin de Carpentras.* Ici, quelle que soit la science de notre collaborateur, il a dû s'aider des lumières de M. Jules Dukas qui a ajouté les annotations « techniques » (p. 5). La vie du rabbin de Carpentras est désormais tracée, autant que faire se peut, et nous avons bien peur qu'après les patientes et intelligentes recherches de M. Dukas, l'ombre ne reste longtemps sur les points obscurs

qu'il n'a pu éclaircir. Cette notice et les notes qui l'accompagnent sont remarquables. — Le Xe fascicule contient les lettres de *Guillaume d'Abbatia,* capitoul de Toulouse. Ici, M. Tamizey de Larroque est sur son terrain. Lui seul pouvait s'y reconnaître dans les phrases « entortillées » (p. 5) de son « inflammable » (p. 1) compatriote. Lisez les pages qu'Abbatia consacre à l'archevêque de Toulouse (p. 18 et suiv.) et vous m'en direz des nouvelles. Ce bon capitoul de Toulouse n'y allait pas de main morte. Et cependant sans son biographe qui connaîtrait ce personnage dont « les traits » n'étaient pas « trop grossiers? »

La Bibliographia liturgica. — Une publication qui restera est en ce moment en préparation chez le célèbre éditeur londonnien, M. Quaritch. Elle aura pour titre : *La bibliographia liturgica : Missalia ecclesiarum et ordinum.* L'auteur est M. W. H. James Weale. Si cet important travail n'a pas encore paru au moment où ces lignes sont imprimées, du moins l'instant n'en pourra-t-il être éloigné. Il constituera un beau volume in-4 et comptera 200 pages environ. — Avant l'année 1530, sauf de rares exceptions, le premier livre imprimé a été un livre d'heures ou un bréviaire. Il est à remarquer qu'en ces temps déjà loin de nous, la plupart des livres de piété étaient enrichis d'illustrations nombreuses. Or, *La Bibliographia liturgica* paraît de nature à donner de précieuses indications sur la miniature, l'enluminure et la gravure sur bois. On ne saurait douter que les missels imprimés se rapportant à toutes ou presque toutes les églises, cathédrales ou collégiales, et aux ordres religieux ayant un rituel spécial, ne s'y trouvent scrupuleusement mentionnés. D'autant plus que le catalogue, précédé d'un index des ouvrages consultés, sera suivi d'appencices relatant : 1° l'énumération, par ordre de date, de tous les missels imprimés avant 1531; 2° les noms, classés alphabétiquement, des imprimeurs et des éditeurs d'œuvres de liturgie; 3° Enfin l'indication des lieux où les missels ont été imprimés. Dans ces conditions, il n'est pas exagéré de prévoir que tous ceux auxquels l'art naissant de Guttemberg et de ses associés inspire autre chose que de l'indifférence accueilleront avec enthousiasme un ouvrage de la nature de celui que le *Polybiblion* se fait un devoir de signaler.

Les Almanachs. — Citons, parmi les almanachs que nous avons reçus, l'*Almanach historique et patriotique de la Société bibliographique* (10e année d'existence) et l'*Almanach des Campagnes* publié par la même société que nous n'avons pas besoin de faire connaître à nos lecteurs; l'*Almanach de l'Assomption,* publié par Le Chevallier frères, à Nancy, fort intéressant avec de très jolies gravures; l'*Almanach de la France illustrée* et l'*Almanach illustré de la première communion et de la persévérance,* publiés par l'abbé Roussel et si appréciés de ses lecteurs; enfin un *Calendrier de l'enfance et de la jeunesse chrétiennes, etc.,* publié par Mignard, rue Saint-Sulpice, à Paris, qui contient pour chaque jour une pensée choisie aussi bien dans les auteurs pieux, tels que le P. de Ravignan et Mme Swetchine, que dans nos grands classiques comme Bossuet, Corneille et Racine.

Paris. — On sait que le Conseil municipal de Paris a décidé l'impression d'une première série de *Registres des délibérations du bureau de la ville de Paris,* depuis les origines jusqu'à la mort d'Henri IV (1499-1610). Le tome I (1499-1526) a été imprimé en 1883 dans la collection de l'*Histoire générale de Paris ;* les volumes II, III et IV (1527-1558) sont actuellement sous presse. C'est M. Fr. Bonnardot, ancien élève de l'École des Chartes, qui reste chargé de cette publication.

— On annonce l'apparition dans le mois de janvier d'un recueil trimes-

triel intitulé *Annales de l'École libre des sciences politiques,* qui doit contenir des études diplomatiques, financières et administratives. Dans la liste des membres du comité de rédaction, nous relevons les noms de MM. E. Boutmy, de l'Institut, directeur de l'Ecole libre des sciences politiques, Léon Say, de l'Institut, sénateur, A. Ribot, ancien député, Albert Sorel, Pigeonneau. Chaque livraison renfermera 10 feuilles de 16 pages gr. in-8.

— M. Léon Labrouste, architecte du Gouvernement, a publié, il y a quelques semaines, une brochure intitulée : *La Bibliothèque nationale, ses bâtiments et ses constructions* (Paris, in-8 de 94 p.).

— M. Albert Babeau va faire suivre son ouvrage *Les Artisans et les domestiques d'autrefois* d'un second travail consacré aux *Bourgeois d'autrefois.*

— Doit paraître au commencement de 1886 une nouvelle édition du *Tout-Paris,* annuaire de la société parisienne ; outre de nombreux renseignements, la plupart inedits, le volume contiendra un répertoire de pseudonymes usités dans les publications artistiques, littéraires et scientifiques.

— M. Cagnat, l'auteur d'un *Cours élémentaire d'épigraphie latine,* dont le *Polybiblion* a précedemment annoncé l'apparition, se propose de donner dans un supplément qui paraîtra prochainement la liste aussi complète que possible des abréviations usitées dans les inscriptions latines. — Le même savant a publié les *Explorations épigraphiques et archéologiques en Tunisie, 1885 à 1886* (Paris, Thorin, 3 fasc. gr. in-8, avec nombreuses planches en héliogravure et cartes; chaque fascicule coûte séparément 7 fr. 50).

— Le ministère a envoyé M. le docteur Henry Labonne, licencié ès sciences, aux îles Feroë et en Islande, avec mission d'y faire des recherches zoologiques et botaniques.

— Le 1er janvier 1886, a paru la *Revue d'art dramatique,* nouvelle publication bi-mensuelle, dont la direction a été confiée à M. Edmond Stoullig. Cette revue, unique en son genre, traitera spécialement, et avec tous les développements qu'elles comportent, les questions de littérature et d'esthétique théâtrales; des critiques et des écrivains autorisés ont promis leur collaboration à la revue naissante.

— Le Comité des inscriptions parisiennes a rédigé diverses inscriptions qui vont être prochainement soumises à l'examen du Conseil municipal. Elles seront placées dans la rue Jean-Jacques Rousseau, à l'endroit où était situé l'hôtel dans lequel est mort La Fontaine, sur la maison qui porte le n° 108 de la rue du Bac, où La Place est mort ; une autre inscription doit rappeler qu'il y avait avant 1730, sur le quai actuel de la Conférence, une porte de Paris, construite par l'architecte Pidoux, en 1632 ; des plaques commémoratives indiqueront l'emplacement de l'hôtel (rue de Rivoli, 144), où tomba l'amiral de Coligny, et celui de la maison (rue de la Banque, 5), où Bougainville a rendu le dernier soupir.

— L'*Histoire sainte* en bons points, dont M. Bertrand-Lysen entreprend la publication, mérite d'être signalée aux lecteurs du *Polybiblion;* elle sera composée de 320 chromos d'une remarquable finesse d'exécution, et accompagnés d'un texte explicatif.

— Depuis le mois de décembre 1885 paraît une *Revue illustrée,* publication bi-mensuelle faite à la librairie d'art dirigée par M. Ludovic Baschet. MM. Henri Becque, Jean Richepin et Henri de Chennevières figurent parmi les rédacteurs de cette nouvelle revue, qui reproduit des illustrations, dont Luc-Olivier Merson et plusieurs autres artistes de valeur fournissent les dessins.

— Parmi les vingt ou trente publications périodiques nouvelles qui viennent d'éclore à Paris, nous signalerons : 1° *La Chronique militaire,* in-

folio illustré ; 2° *La Correspondance ministérielle,* recueil des petites nouvelles des ministères, dont l'abonnement annuel est de 10 fr. pour la France et de 12 fr. pour les colonies ; 3° *La Défense nationale,* journal antiprussien, paraissant trois fois par semaine et qui coûte 12 fr. par an pour Paris et les départements ; 4° *L'Écho français,* journal littéraire, artistique et financier (24 fr. l'abonnement) ; 5° *Le Guide du visiteur à Paris et dans les départements ;* 6° *Le Guide-Indicateur du visiteur à Paris et dans les environs.* Ces deux derniers journaux paraissant tous les samedis depuis le 1er septembre, sont servis pour 8 fr. chacun aux abonnés de Paris, et à ceux des départements pour 10 fr. ; 7° *Le Protectorat,* organe des intérêts internationaux, journal illustré pour la régence de Tunis, paru la première fois le 20 septembre. L'abonnement à ce periodique est de 20 fr. dans toute l'étendue de la Tunisie ; 8° *Le Sport parisien,* journal des courses, publiant deux numéros par semaine ; 9° *La Curiosité,* qui s'adresse surtout aux collectionneurs, archéologues et bibliophiles (25 numéros par an ; 5 fr.) ; 10° *La Chambre des députés,* journal hebdomadaire illustré (petit in-4, un an 6 fr.) ; 11° *Le Guide du lecteur,* gazette bibliographique paraissant le jeudi (petit in-4, un an 9 fr.) ; 12° *Le Moniteur des œuvres catholiques* (in-8, 16 p., un an 14 fr.)

Artois. — *Le ravitaillement de Saint-Omer en 1710* (1885, in-8 de 43 p.) est un rapport rédigé d'après les documents officiels et lu à la Société des Antiquaires de la Morinie, qui l'a jugé digne de figurer dans le XXe volume de ses *Mémoires.* L'auteur établit que la ville fut approvisionnée, au commencement d'octobre 1710, grâce à l'initiative des gens de guerre qui avaient pour mission de défendre la place, et qu'il faut ranger parmi les légendes la prétendue intervention d'une Audomaroise appelée Jacqueline Robins, dame de Boyaval, dont on a voulu faire une nouvelle Jeanne Hachette.

— Signalons les publications suivantes : *Notice sur la maison des Dévotaires d'Aire-sur-la-Lys,* par le baron Dard (Extrait des Antiquaires de Morinie, tome XX, gr. in-8, 56 p.). Saint-Omer, d'Homont, 1885 ; — *Église Saint-Nicolas sur les Fossés en Arras (ville),* XIIe siècle à 1885, par Ch. Le Gentil (Arras, de Sede, 1885, in-8 de 207 p.) ; — *Deux Chartes inédites des Évêques de Therouanne* (in-8 de 6 p. Extrait des Antiq. de Morinie, tome XX).

— Est sous presse à Saint-Omer : *Le grand Cartulaire de saint Bertin,* par l'abbé Haisneré.

Berry. — La Société des antiquaires du Centre vient de publier le 13e volume de ses Mémoires (in-8 de 264-XXII pages et 28 planches). Une étude de M. Buchot de Kersers sur les *Monuments consacrés à Mars, découverts à Bourges en 1885,* présente un intérêt tout particulier. Il en est de même du mémoire de M. Pierre de Goy sur *l'industrie du bronze en Berry à l'époque gauloise.* La découverte de la cachette de fondeur du Petit-Villatte, qui renfermait plus de 600 objets de toute nature, acquis par le musée de Saint-Germain, fait le sujet de cet important travail. 15 planches doubles reproduisent les principaux bronzes, classés d'après leur nature. — Comme les précédents, ce volume renferme un rapport du secrétaire, résumant les principales communications faites pendant l'année à la Société.

Bourgogne. — La librairie Champion publie un volume dont les éléments sont puisés dans une collection particulière et qui a pour titre *Chartes, manuscrits autographes et documents historiques sur la Bourgogne* (in-8 de 244 p. — Prix : 5 fr. 50).

Champagne. — M. l'abbé Cerf a fait exécuter un tirage à part de ses *Notes sur la cathédrale de Reims* (Paris, Imprimerie nationale, in-8 de 23 p.), d'abord publiées dans le *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques.*

— Vient de paraître à Châlons-sur-Marne le second volume de l'*Histoire générale de la Champagne et de la Brie*, par M. Poinsignon. (Châlons, Martin frères, et Paris, Alph. Picard, in-8.)

COMTAT-VENAISSIN. — M. l'abbé Ferdinand Saurel a publié sous le titre de *Aeria, recherches sur son emplacement*, un savant mémoire sur une ville celtique dont il croit retrouver la trace au village de Malaucène, chef-lieu de canton du département de Vaucluse.

FLANDRE. — M. A. Bonvarlet a inséré dans les *Annales du comité flamand de France* une série de *Notes et documents pouvant servir à l'histoire des maisons religieuses et hospitalières et des églises de la Flandre maritime*, dont il fait maintenant exécuter un tirage à part chez Lefebvre-Ducrocq, à Lille.

GUYENNE. — M. Michel Nicolas vient de publier une *Histoire de l'ancienne académie protestante de Montauban (1598-1659) et de Puylaurens (1660-1685)* (in-8).

— M. Léopold Limayrac montre dans un important travail intitulé *Histoire d'une commune et d'une baronnie du Quercy* (Cahors, in-8 de 654 p.) ce que fut, au moyen âge, l'ancienne seigneurie de Castelnau-de-Montratier. Il constate une fois de plus que, dans le Quercy comme partout ailleurs, le fameux droit du seigneur n'était autre chose qu'un droit fiscal consistant dans une très modique somme d'argent (cinq sols de Quercy) payée au suzerain par les vassaux nobles et roturiers qui contractaient mariage.

GASCOGNE. — Une intéressante brochure vient de paraître sous ce titre : *Lettres et mémoires inédits de M. d'Étigny, intendant de la généralité d'Auch et Pau de 1751 à 1767* ; elle est due à M. Paul Parfouru, archiviste du Gers. Dans un sommaire imprimé sur le titre même de son petit recueil, l'auteur en indique ainsi les principales divisions : *Suppression des écoles de village. Révocation du premier secrétaire de l'Intendance. Affaire du parlement de Pau et disgrâce de M. d'Etigny.* La correspondance administrative de cet intendant, dont « le nom est, avec raison, demeuré populaire dans les départements du sud-ouest qui formaient autrefois la généralité d'Auch et Pau, » remplit douze registres in-folio aux archives du Gers, et elle est incomplète, s'arrêtant au 23 février 1760. C'est à cette correspondance que M. Parfouru a emprunté les quatre premiers documents de sa brochure. Les huit autres documents proviennent de la succession d'une parente de M. d'Étigny, et ont été envoyés à Auch par la préfecture de l'Yonne en juillet 1868. Quelques-uns de ces documents ont un intérêt anecdotique (par exemple une lettre de Paris-Duverney à M. d'Étigny du 17 février 1763), mais les mémoires et lettres de ce dernier sur l'affaire du parlement de Pau (1765), sont, comme le remarque très bien M. Parfouru, du domaine de l'histoire générale : on y trouve les détails les plus précis et les moins connus sur la mission de l'intendant à Pau, sur ses démarches pour calmer les esprits, sur ses voyages à Paris et sur son entrevue avec Louis XV, qui lui remit lui-même ses ordres. — T. DE L.

— M. Georges Camiade a édité à Dax, chez Justère, une nouvelle ayant trait à la *Découverte de nouveaux tumulus sur les landes de Clermont, Estibaux et Pomarez.*

— M. Albert Dubos, bibliothécaire de la Faculté de droit de Toulouse, termine une *Bibliographie des thèses de doctorat soutenues devant les Facultés de droit de 1857 à 1885.* Ce travail, qui comble une réelle et regrettable lacune (la bibliographie analogue de Fontaine de Resbecq s'arrête à 1856), a été entrepris sous le patronage de M. Caillemer, doyen de la Faculté de droit de Lyon, qui doit écrire la préface ; en dehors de la table des auteurs, une table méthodique des matières sera dressée par un juriste de profession,

M. Valette, docteur en droit, substitut du procureur de la République à Montbrison. — Chaque année la bibliographie des thèses soutenues pendant l'exercice écoulé sera publiée par les soins du ministère de l'instruction publique.

Ile-de-France. — On annonce la création prochaine d'un musée dans la ville de Senlis ; des objets d'art qui seront envoyes par M. Turquet, sous-secrétaire d'État au ministère des beaux-arts, en formeraient le premier fonds.

Lorraine. — Nous avons précédemment signalé (XLIV, 469) une relation du siège de Metz en 1552, extraite par M. Dussieux des œuvres d'Ambroise Paré ; M. Fr. Bonnardot édite en ce moment dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France,* une série de documents relatifs au même sujet et extraits des *Registres des délibérations du bureau de la ville de Paris,* conservés aux Archives nationales ; ces documents embrassent la période comprise entre le mois d'avril 1552 et janvier 1553.

Lyonnais. — Sous le titre d'*Opuscules lyonnais*, M. H. Georg, libraire à Lyon, a composé un recueil d'articles intéressant cette province, qui ont été publiés dans diverses revues ; cette collection comprend dix brochures in-8, imprimées sur papier de Hollande ; voici les titres de quelques-unes d'entre elles : *Les manuscrits Bouhier, Nicaise et Peiresc de la Bibliothèque du palais des arts à Lyon,* par E. Caillemer ; — *Un voyageur anglais à Lyon, sous Henri IV (1608)*, par A. de Montaiglon ; — *Lettre au sujet de deux inscriptions lyonnaises du musée de Lyon,* par A. Vingtrinier. M. Georges Guigue a fourni un nombreux contingent à la collection, nous signalerons ceux de ses mémoires intitulés : *Les possessions du prieuré d'Alix, en Lyonnais ; — Entrée de Louis XII à Lyon, le 17 juillet 1507 ; — Le droit du seigneur de Villejésus ; — Épisode de l'entrée du roi Charles VII à Lyon en 1434.*

Maine. — M. F. Legeay a extrait des registres officiels des *Documents historiques sur la vente des biens nationaux dans le département de la Sarthe* (Le Mans, chez Leguicheux, in-8 de 575 p.). Ces textes formeront un recueil de trois volumes ; le premier seul a paru, les deux autres, qui sont sous presse, suivront de près. On doit au même auteur : *Les Archives de la Sarthe ; Le couvent des Jacobins du Mans* (in-8, 15 p.).

Normandie. — A Rouen, chez Augé, libraire, vient de paraître la dernière livraison de *Rouen pittoresque.* Sous ce titre, sont désormais réunies en un volume des études, les unes historiques, les autres humoristiques, sur la capitale normande ; elles sont signées de MM. Allais, Ch. de Beaurepaire, Dubosc, J. Félix, Hédou et B. de La Pommeraye. L'œuvre commune a été illustrée par Ch. Lalanne (gr. in-8, et in-4 avec une double suite de trente photogravures hors texte, 1886).

— Ont également paru, sortis des presses d'Espérance Cagniard : *L'Église et la Société moderne d'après l'Encyclique de Léon XIII,* suivi d'un *Discours sur Jeanne d'Arc,* par Mgr Thomas, archevêque de Rouen (in-8) ; — *Les bords du Nil*, par Charle Viénot (gr. in-4, 318 p. illustré).

— Sous presse, dans la même imprimerie : *Saint Pierre et les premières années de l'Église*, par l'abbé Fouard (in-8) ; — et le tome III de *L'histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Jumièges,* préparé par l'abbé Julien Loth pour la Société de l'histoire de Normandie.

— Dans sa dernière séance, le conseil d'administration de cette société a décidé de publier en 1886 : le tome II des *Coutumiers de Normandie,* édité par M. Tardif, et le tome II de l'*Histoire de l'abbaye du Tréport,* préparé par M. Lormier.

— Nous devons signaler à nos lecteurs un *Discours* prononcé par M. Ch. de Beaurepaire à la réunion des Bibliophiles normands (brochure in-4 de 14 p., imp. E. Cagniard). Le savant archiviste de la Seine-Inférieure, après avoir indiqué la présence, à Rouen, de la troupe de Molière, en juillet 1658, donne le texte inédit d'un acte dressé, le 12 de ce mois, par un notaire de cette ville, à l'effet de constater, au profit de Madeleine Béjart, et par conséquent de Molière, la rétrocession du bail du « jeu de paulme des Marais », à Paris. Ce fut donc au Marais que Molière dut ouvrir son premier théâtre ; ce détail était ignoré de ses biographes.

— Grâce aux persévérantes recherches de M. Gustave Dupont, nous possédons maintenant une *Histoire du Cotentin et de ses îles* (Caen et Paris. Lechevalier, 4 vol. in-8), aussi complète que possible. Si le Cotentin est resté français, les îles qui l'avoisinent sont devenues des possessions anglaises, ce qui amène M. Dupont à élargir le cadre de son travail en s'occupant simultanément de l'histoire de France et d'Angleterre.

— M. Carel, professeur à la Faculté de droit de Caen, a prononcé au congrès de Rouen, dont nous avons précédemment annoncé la tenue (XLIV, 460), un discours sur *La Famille*, qui a été fort applaudi.

— M. Ch. Lefebvre, dans un volume intitulé : *Un d'Estrées au pays de Bray* (Paris, Lechevalier, 1885, in-8), fait connaître la famille de la belle Gabrielle.

PICARDIE. — Vient de paraître le *Catalogue analytique des manuscrits de la Bibliothèque d'Abbeville*, publié par M. A. Ledieu, conservateur de ce dépôt, et correspondant du ministère de l'instruction publique (Paris, A. Picard, in-12, prix : 5 fr.); ce catalogue est précédé de deux notices historiques, l'une sur la *Bibliothèque*, l'autre sur les *Bibliothécaires d'Abbeville*, qui se vendent aussi séparément.

— Citons encore quelques autres publications nouvelles : *Le Couronnement de Notre-Dame de Boulogne, suivi d'une note sur la couronne de Godefroi de Bouillon*, conservée avant la Révolution française dans le trésor de la Cathédrale, par l'abbé Haigneré (Boulogne, Aigre, 1885, in-8, 32 p.); — *Les fêtes du couronnement de N.-D. de Boulogne.* Comptes rendus (Boulogne, Aigre, 1885, in-8, 48 p.); — *La révocation de l'édit de Nantes dans le Boulonnais, le Calaisis et les pays conquis et reconquis*, par V. J. Vaillant (Boulogne, Simonnaire, 1885, grand in-8, 78 p.).

— M. Darsy, auteur d'un article sur les *Usages et traits de mœurs en Picardie*, inséré dans les *Mémoires de la Société de Picardie*, a fait exécuter un tirage à part de son travail chez Douillet à Amiens (in-8).

POITOU. — Viennent de paraître : *Un curé de Poitiers (1749-1840) ou l'Histoire de la Révolution française dans une famille poitevine, d'après des documents peu connus ou inédits*, par l'abbé P.-A. Lebrun, curé-doyen de Saint-Savin-sur-Gartempe (Poitiers, librairie Touchard et Jamin, in-12 de 231 p.); — *Manuel à l'usage des congrégations religieuses pour l'application de l'article 9 de la loi du 29 septembre 1884*, par M. Léon de Lacoste Lareymondie, ancien employé supérieur de l'administration de l'enregistrement, avocat (Niort, librairie L. Clouzot, in-8).

— La Société des Archives historiques du Poitou vient de publier son XVe volume. Il est composé de la façon suivante : 1° *Journaux de Jean de Brilhac, conseiller en la sénéchaussée de Poitou (1545 à 1564) et de René de Brilhac, conseiller au présidial de Poitiers (1573 à 1622)*, publiés par M. Bélisaire Ledain ; — 2° *Journal d'Antoine Denesde, marchand ferron à Poitiers, et de Marie Barré, sa femme (1628 à 1687)*, publié par M. Bricauld de Verneuil ; — 3° *Extrait de divers documents relatifs à la ville de Poitiers (1366 à 1790).*

— La Société de statistique, sciences, lettres et arts des Deux-Sèvres, vient de publier son XLII• volume de Mémoires. En outre des travaux, de valeur très variée, dont nous avons déjà donné la liste (*Polybiblion*, XLIII, 281), ce volume contient l'*Inventaire du château de Thouars, du 2 mars 1470*, par M. Bélisaire Ledain. Cette dernière publication a été tirée à part, de même que les *Lettres de Jacques Brugault à un ami*, annotées et publiées par M. Henri Proust, parues dans le *Bulletin* de la même Société, portant la date de juillet-septembre (Saint-Maixent, imp. Reversé).

— La conférence faite par le R. P. de la Croix à la Société centrale des architectes le 12 avril 1885, vient de paraître en tirage à part. Titre : *La découverte du Martyrium de Poitiers* (Paris, imp. Chaix, in-8 de 23 p. avec 3 planches hors texte) ; une planche inédite reproduit un fort beau sarcophage « mérovingien » (??) trouvé il y a peu de mois par le P. de la Croix à Antigny (Vienne).

— M. Lecointre-Dupont, président d'honneur de la Société des antiquaires de l'Ouest, vient de livrer à l'impression un travail sur l'Hypogée des Dunes, dont on dit le plus grand bien.

— Le P. de la Croix vient de terminer un important Mémoire sur les sarcophages mérovingiens du Poitou, qui sera publié dans le *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques.*

— M. René Vallette va réunir en volume les *Chroniques de Bas-Poitou* qu'il publie chaque semaine dans le journal *La Vendée.*

Provence. — M. l'abbé Pellissier, ancien professeur de théologie, curé-doyen de Manosque, nous donne sous ce titre : *Alexandre Piny, sa vie et ses œuvres* (Forcalquier, imprimerie Masson, in-8 de 48 p.), un excellent travail dont les éléments ont été puisés aux archives municipales de Digne et d'Allos, aux archives particulières de la famille Piny. Le nouveau biographe, complétant et rectifiant les notices du P. Touron (*Histoire des hommes illustres de l'Ordre de Saint-Dominique*) et des PP. Quétif et Échard (*Scriptores ordinis prædicatorum recensiti,* etc.), établit, d'après l'extrait de naissance et de baptême d'Alexandre Piny, et d'après le contrat de mariage et le testament de son père, que le saint religieux est né à Allos, le 25 février 1640, et non à Barcelonnette en 1638, comme on l'avait jusqu'à ce jour partout affirmé ; il nous fait connaître complètement les ouvrages de Piny, en commençant par la thèse qu'il soutint à Aix, le 27 mars 1672, et en finissant par la *Vie cachée* (Lyon, 1685, in-12). La substantielle brochure est terminée par des notes et documents (p. 41-48) où l'on remarquera la reproduction de l'extrait de baptême du successeur de saint Thomas dans la chaire de théologie du couvent de la rue Saint-Jacques, et la généalogie de la famille Piny déjà ancienne à Allos en 1344 et anoblie par lettres patentes du roi René, données à Aix en 1475. — T. de L.

— M. l'abbé J.-J.-M. Feraud, curé de Sièyes, vient de publier une brochure intitulée : *Les saintes reliques de la chapelle du château de Manosque* (Digne, 1885, gr. in-8 de 36 p.). Ce travail, dont nous avons ici le second tirage, a été honoré d'une médaille d'or par la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes, le 21 mai 1883. L'auteur démontre fort bien que les reliques en question sont celles du bienheureux Giraud, ou Gérald ou Gherard, trop souvent confondu avec Gérard Tenque, fondateur des hospitaliers, et qu'elles étaient gardées dans la chapelle du château dès le treizième siècle L'étude est suivie de deux importantes pièces justificatives, extraites des archives des Bouches-du-Rhône, une (en latin) relative aux oblations faites aux hospitaliers de Manosque, par le commandeur Béranger Monachi, le 5

des ides de juillet 1283; l'autre (en français), du 14 avril 1629, qui porte ce titre : *Verbal faict par frere Philippe Vitallis, sur la visite par lui faicte aux églises de Saint-Gerard et de Saint-Pierre de la ville de Manosque.* — T. DE L.

— Signalons, dans la *Revue de Marseille et de Provence* d'août 1885, une notice de M. L.-P. Desvoges sur *Gilbert Génebrard, archevêque d'Aix, prieur de Notre-Dame de Semur en Auxois* (p. 237-353). Le nouveau biographe constate que l'on a toujours inexactement indiqué la naissance du savant prélat (1527, 1536, 1537) et il établit, d'après l'inscription d'un portrait en cuivre conservé à l'archevêché d'Aix, que Genebrard naquit à Riom, en Auvergne, le 12 décembre 1535. Les précédents biographes, ainsi que les historiens de Provence, ont mentionné l'arrêt par lequel, le 26 janvier 1596, le Parlement d'Aix condamna cet ardent partisan de la Ligue au bannissement à perpétuité; mais personne n'avait encore reproduit cet important document historique imprimé à la suite de la présente notice (p. 354-356), d'après le registre original des arrêts criminels du parlement de Provence que l'on conserve aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône. Notons enfin que M. Desvoges a rectifié, au sujet de la mort de Genebrard, une erreur du *Gallia christiana* qui donne la date du 14 mars 1597, alors que l'ancien archevêque d'Aix mourut le dimanche 16 février 1597, *XIV Calendas Martii*, comme on le voit dans son épitaphe. — T. DE L.

— La bibliothèque de la ville d'Aix possède nombre d'ouvrages écrits en provençal, dont M. Vidal, attaché à cet important dépôt, a rédigé un catalogue spécial.

— M. F. Cortez a publié d'après des documents inédits, une étude sur la *Date de l'achèvement de l'église de Saint-Maximin* (Paris, in-8 de 12 p.), dans le département du Var.

QUERCY. — M. l'abbé Justin Gary nous donne, sur un sujet plein d'une douloureuse actualité, deux brochures très intéressantes : *Le général Gordon. Preuves de sa parenté avec l'ancienne famille des Gordon du Quercy* (Cahors, 1885, grand in-8 de 7 p.); — *Le général Gordon. Nouvelles preuves de son origine quercynoise* (Cahors, 1885, grand in-8. de 7 p.). Dans sa première notice, M. l'abbé Gary s'appuie sur deux généalogies de la famille de Gordon, l'une écossaise, fournie par un des descendants de la branche d'Ecosse, l'autre française, qui appartient à la Bibliothèque nationale (cabinet des titres). Dans la notice supplémentaire, nous trouvons, à l'appui de la thèse soutenue par l'auteur, un certificat de service et attestation de naissance, du 15 avril 1666, en faveur de Jean, baron de Gordon, document publié en 1881 dans la *Revue héraldique*, et une autorisation de mariage, du 7 décembre 1841, délivrée à Gilbert de Gordon, tirée d'une collection particulière. — T. DE L.

ROUERGUE. — On a édité chez Mme veuve Carrère, à Rodez, un travail intitulé : *Comté et comtes de Rodez*, de l'historien Bonal.

SAINTONGE. — Le numéro d'octobre du *Bulletin de la Société des Archives historiques de Saintonge et d'Aunis* contient des mémoires sur Brouage et ses remparts (où est brièvement racontée l'histoire de cette importante place forte, heureusement sauvée de la destruction par l'intervention de la Société des Archives de Saintes et la Commission des arts de la Charente-Inférieure); la découverte, à Chatelaillon, de sépultures mérovingiennes, par M. Musset; la psallette de Saintes au dix-septième siècle, par M. Dangibeaud; la Charente-Inférieure avant l'histoire, par M. Maufras; la liste des Saintongeois fusillés à Quiberon; des chevaliers du Saint-Esprit appartenant à l'Aunis et à la Saintonge: saint Échappe, évêque de Saintes et d'Orange, etc.

TOURAINE. — M. L. Delisle, directeur général de la Bibliothèque nationale, a extrait du t. XXXII des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, son *Mémoire sur l'école calligraphique de Tours au neuvième siècle* (Paris, in-4, 32 p. et 5 pl.).

ALGÉRIE. — M. H. O. de Grammont, président de la Société historique algérienne, a publié déjà trois parties du recueil de documents inédits qu'il a intitulé : *Relations entre la France et la Régence d'Alger au XVIIe siècle.* La quatrième partie vient de paraître sous ce titre : *Les Consuls lazaristes et le chevalier d'Arvieux, 1646-1690* (Alger, Adolphe Jourdan, 1885, gr. in-8 de 137 p.). Le héros de ces pages est, comme s'exprime l'auteur, « le grand homme de bien qu'on appelait alors *Monsieur Vincent*, et dont l'histoire a conservé le souvenir sous le nom de saint Vincent de Paul. » On trouve dans le fascicule IV de nombreuses et importantes pièces extraites des Archives de la Chambre de commerce de Marseille, et parmi ces pièces on remarquera surtout des lettres de Louis XIV « aux viguiers, consuls et habitants » de cette ville, à Ibrahim-Pacha, et des lettres, écrites d'Alger, par le Père Philippe Le Vacher, prêtre de la Mission, que saint Vincent de Paul avait fait nommer vicaire apostolique à Alger, et que M. de Grammont (p. 67) appelle « un des hommes les plus respectables dont l'histoire fasse mention. » — T. DE L.

ILE BOURBON. — On doit à M. Louis Brunet, maire de Saint-Benoît, une *Histoire de l'association générale des francs créoles de l'île Bourbon* (in-8), suivie d'une réimpression du *Salazien*, qui en 1830 était une des feuilles politiques et littéraires de cette île.

ALSACE-LORRAINE. — MM. J. Fuchs, E. Meyer et P. Kauffmann ont entrepris de faire, dans un ouvrage qu'ils intitulent *Le Livre d'or de l'Alsace-Lorraine*, le tableau historique de cette région; 150 dessins hors texte et 300 dans le texte reproduiront des monuments remontant à l'époque gallo-romaine, les armoiries et les vues des villes au moyen âge, et toutes les curiosités scientifiques, littéraires et artistiques. L'ouvrage sera publié en 50 livraisons mensuelles, à 4 fr. chacune; la première livraison, qui a déjà paru (Paris, Chamerot, 1885, petit in-fol.), comprend, outre les gravures intercalées dans le texte, 3 planches en héliogravure.

M. Delaforest, qui vient de publier un ouvrage intitulé *L'Alsace. Souvenirs de la guerre 1870-1871* (Tours, Mame, 1886, in-8 illustré de 215 p.), en prépare un autre qui lui servira de complément, *La Lorraine et les souvenirs de la guerre de 1870.*

Vient de paraître : *Mémoires de deux voyages et séjours en Alsace (1674-76 et 1681)*, avec un itinéraire descriptif de Paris à Basle et les vues d'Altkirch et de Belfort dessinées par l'auteur Ldlsd.'hp, publié pour la première fois d'après le manuscrit original, par Lbjcm (Mulhouse, imp. veuve Bader et Cie, 1886, gr. in-8 de 264 p., imprimé avec luxe sur papier teinté et tiré à 300 exemplaires seulement. Prix 7 fr. 50). C'est un tableau pris sur le vif des anciennes mœurs de l'Alsace. Mais l'intérêt du livre n'est pas limité à cette province, le narrateur ayant décrit avec complaisance toutes les villes que, dans son double voyage, il a rencontrées sur son chemin, notamment Bar-le-Duc, Toul, Nancy, Epinal, Remiremont, Belfort, Montbéliard, Vesoul, Langres et Troyes. Quoiqu'il ait cherché de son mieux à se dérober sous des initiales, l'auteur s'est trahi en signant une vue de Belfort qu'il avait dessinée en 1675, c'est-à-dire avant la rédaction des *Mémoires*, et qu'il a jointe à son manuscrit. Il se nommait de l'Hermine et avait rempli, pendant près de deux ans, dans le Sundgau, les fonctions

de receveur général des gabelles. Ce jeune publicain parisien était un observateur sagace et, en dépit de quelques négligences, maniait fort bien la belle langue du dix-septième siècle.

Allemagne. — Le P. Ringholz a consacré un important ouvrage à l'un des plus célèbres abbés de l'ordre de Cluny : *Der heilige Abt Odilo von Cluny in seinem Leben und Wirken* (Brünn, Verlag der *Studien und Mittheilungen a. d. Benedicter und Cistercienser Orden,* 1885, in 8).

— Paraîtra prochainement le septième volume, actuellement sous presse, des *Acta et decreta conciliorum recentiorum*, publication connue sous le nom de *Collectio Lacensis* et éditée, comme on sait, à Fribourg-en-Brisgau par la maison Herder. Ce volume renfermera les actes et les décrets du Concile œcuménique du Vatican et d'importants documents restés inédits jusqu'à ce jour.

— L'administration des archives royales de Prusse vient de publier le XXIVe volume des *Publikationen aus den k. preuzischen Staatsarchiven.* Il renferme la Ve partie de l'ouvrage de M. Lehmann : *Preussen und die katolische Kirche seit 1640* (Leipzig, Hirzel, 1885, gr. in-8 de 707 p.); l'auteur a fait paraître en 1881, 1882 et 1883 les premiers volumes de ce travail; celui que nous annonçons aujourd'hui embrasse la période comprise entre l'année 1775 et le milieu de 1786, et renferme 898 documents.

— M. Edouard Bodemann a extrait des actes originaux, conservés à Hanovre, la *Correspondance de la duchesse Sophie de Hanovre* avec son frère Charles Louis, électeur, comte palatin du Rhin (1 vol. gr. in-8); la correspondance de ce dernier avec sa belle-sœur Anne de Gonzague, princesse palatine, est comprise dans cette publication.

— Il faut ajouter à la collection dite *Altfranzösische Bibliothek,* publiée sous la direction du docteur Wendelin Foerster, professeur de philologie romane à l'Université de Bonn, deux nouveaux volumes dont l'un a pour titre : *Adgar's Marienlegenden* (Heilbronn, Henninger, 1886, in-8 de 259 p.); ce texte, jusqu'alors inédit, a été tiré par M. Carl Neuhaus d'un manuscrit conservé à Londres; — le second, dû à M. E. Koschwitz, renferme de nouvelles études sur les plus anciens monuments de la langue française *Commentar zu den ältesten französischen Sprachdenkmälern. I Eide, Eulalia, Jonas, Hohes Lied, Stephan* (ibid.). La collection est ainsi arrivée à son Xe volume.

— Le professeur K. Lohmeyer a récemment donné sous le titre de *Grundrisz der lateinischen Paläographie und der Urkundenlehre,* une traduction, accompagnée de savantes remarques, du *Programma di paleografia latina e di diplomatica,* publié il y a deux ans par César Paoli, archiviste de l'État et professeur à Florence.

— Trois littérateurs allemands ont fondé sous le titre de *Deutsche Heimath,* une revue hebdomadaire où seront publiés des poésies, des nouvelles et des romans; le premier numéro de cette feuille illustrée a dû paraître le 1er janvier 1886.

Belgique. — Le Père J. Van den Gheyn a réuni, en un volume, sous le titre de *Essais de mythologie et de philologie comparée* (Bruxelles, in-8, xiv-430 p.), diverses études publiées dans des revues belges et étrangères qui l'avaient déjà fait connaître favorablement de tous les orientalistes. Il y a ajouté quelques travaux inédits ainsi qu'une table des matières et une table des auteurs qui faciliteront notablement les recherches.

Un arrêté royal du 30 septembre dernier a créé, à l'Université de Gand, une chaire de bactéréologie. M. le Dr Van Ermengen, bien connu par ses travaux sur la récente épidémie de choléra, en a été nommé titulaire,

— Après cinq années d'existence, le *Journal des Gens de Lettres belges* a cessé sa publication.

— Nous relevons dans le numéro du 15 novembre du *Journal de la Littérature et des Beaux-Arts,* qui paraît à Anvers, une coquille dont la persistance saute aux yeux du moindre amateur d'art, du plus modeste lettré. Dans une étude sur *Le Réalisme et son influence sur la peinture contemporaine.* M. Émile Lefèvre parle d'un artiste resté tristement célèbre pour sa participation au *déboulonnement* de la colonne de la place Vendôme, Gustave *Courbet;* Mais il désigne le feu membre de la Commune, et cela jusqu'à sept fois, sous le nom de *Cambet!*

— Le même *Journal des Beaux-Arts et de la Littérature* signale l'absence à peu près complète, à la Bibliothèque royale de Belgique, d'ouvrages relatifs à l'archéologie préhistorique et à l'anthropologie, études qui ont pris beaucoup de développement depuis quelques années; il insiste naturellement pour que l'administration se procure les principaux ouvrages ayant paru sur ces matières dans ce dernier tiers de siècle.

— Le 20 septembre, le premier numéro d'un nouveau périodique mensuel: *Matinées littéraires,* a paru à Bruxelles.

— Il se publie présentement à Anvers, en vingt livraisons illustrées de grand format, un ouvrage intitulé : *Anvers et l'Exposition de 1885.*

— A commencé à paraître, à Bruxelles, le 15 novembre, un journal populaire illustré, rédigé par des officiers de l'armée belge, sous le haut patronage du ministre de la guerre. Son titre est : *Le Soldat belge.* Ce premier numéro est consacré entièrement à la biographie de Léopold Ier, père du roi régnant. Le ministre a décidé que tous les corps de troupes recevraient un certain nombre d'exemplaires de cette publication créée à l'image d'une revue allemande *Der soldaten Freunt,* dont le but est de développer chez les militaires de rang inférieur des sentiments d'abnégation et de fidélité.

— Un cours de paléographie et de diplomatique a été institué à l'Université de Liège. M. Henri Pirenne, docteur en philosophie ès lettres, en a été chargé.

— La Société d'art et d'histoire du diocèse de Liège a fondé un prix de 500 fr. qui sera décerné au meilleur ouvrage sur l'histoire d'une paroisse quelconque de l'ancien diocèse de Liège. Le concours expirera le 1er janvier 1886. Pour plus amples renseignements s'adresser à M. G. Francotte, secrétaire de la Société, rue Rogier, à Liège.

— Sous ce titre : *Les Signatures dans les actes publics et privés de l'ancien Hainaut,* M. E. Prud'homme, attaché aux archives de l'État à Mons, vient de publier un intéressant opuscule qui embrasse la définition de la signature, ses formes, son usage à travers les siècles et dans les divers pays, les ordonnances relatives à la matière, etc.

— Le 14e fascicule du vol. II de l'*Exposé de la situation du royaume de Belgique,* de 1861-1875 contient les titres XIX et XX et termine cette importante publication. Le titre XIX du 14e fascicule se rapporte aux voies de communication et de transport, grande voirie, chemins de fer de l'État et chemins de fer concédés, routes, voies navigables, petite voirie urbaine et vicinale. Voies spéciales : tramways, services maritimes, postes et télégraphes avec leurs divisions et subdivisions. Le titre XX se rapporte au système monétaire (législation, fabrication des monnaies) et institutions de crédit (Banque nationale, société générale pour favoriser l'industrie nationale, banque de Flandre et banques diverses, unions de crédit, comptoirs de prêts sur marchandises, sociétés hypothécaires et immobilières), etc. Ce grand travail

fait avec autorité et publié par les soins de la commission centrale de statistique, donne une représentation exacte, dans tous ses détails multiples, de l'état du pays pendant une période de quinze années, 1861-1875.

— C'est par erreur que nous avons annoncé, dans notre livraison de septembre dernier, un *Bruxelles à travers les âges* de M. Génard. Ce n'est pas un Bruxelles mais bien un *Anvers à travers les âges* que va publier la maison Bruylant et Cie. — *Bruxelles à travers les âges* est l'ouvrage de M. Hymans.

Espagne. — A propos du sceau de la ville de Loja en Andalousie, notre collaborateur M. Émile Travers a tracé le plan d'une étude qui mérite d'attirer l'attention des archéologues. Le type du sceau de Loja fait allusion à la topographie de cette ville et M. Travers pense qu'il y aurait un grand intérêt à former un recueil de tous les monuments de ce genre qui ont un caractère topographique; il en fait un inventaire sommaire qui prouve combien le sujet est riche. Nous partageons complètement son opinion et nous pensons que l'archéologie civile et religieuse auraient beaucoup à gagner dans cette étude, à la condition que l'on ne ménagerait pas les gravures. M. Travers serait mieux placé que personne pour entreprendre ce livre. Le mémoire qu'il a publié dans le *Bulletin de la Société Franco-Hispano-Portugaise* de Toulouse est le sommaire du livre.

— La *Biblioteca de las tradiciones populares españolas,* publiée sous la direction du folk-loriste D. Ant. Machado y Alvarez, s'est augmentée d'un septième volume qui a pour titre *Cancionero popular gallego* (Madrid, F. Fé, 1885, t. I, in-8 de xlvi-240 p.). C'est un recueil de 622 chants et morceaux divers, rassemblés par D. Joseph Pérez Ballesteros, qui les a classés en cinquante-huit groupes, dans lesquels les pièces sont rangées suivant l'ordre alphabétique de leur titre; le *Cancionero popular gallego* comprendra plusieurs volumes.

— D. Vicens Plantada Fonolleda prépare un ouvrage qui sera intitulé *Costums* populars del vallés, et fera partie de la *Biblioteca popular de la associacio d'excursions Catalana.*

Grèce. — A l'imitation des écoles française et allemande, les Américains ont fondé, grâce à des subventions particulières et sous le patronage de l'Institut archéologique d'Amérique, une école d'archéologie classique à Athènes, destinée aux élèves diplômés des diverses universités des États-Unis. Cette école, qui a été établie en 1882, est placée sous la direction d'un savant dont les fonctions ne durent qu'un an. Chaque année, un volume sera consacré à la publication des meilleurs travaux des élèves. Celui de 1882-1883, qui vient de paraître à Boston, chez Cupples, Upham et Co (in-8, viii-262 p.), renferme les six mémoires suivants : J. R. S. Sterrett, *Inscriptions d'Assos* et *Inscriptions de Tralleis ;* — James R. Wheeler : *Le théâtre de Dionysus ;* — Louis Bevier : *L'Olympieion d'Athènes ;* — Harold H. Fowler : *L'Erechtheion d'Athènes ;* — William W. Goodwin : *La bataille de Salamine.* Le nombre des élèves était en 1882-1883 de 7, plus un auditeur libre.

Hollande. — M. le Dr Holwerda de Leyde vient de publier une savante étude sur les antiquités cypristes et principalement sur celles du British Museum. *Die alten Kyprier in Kunst und cultus.* (Leiden, 1885, in-8, xii-61 p. et 8 pl., 6 fr.)

Italie. — M. Paul Fabre, membre de l'École française de Rome, vient de donner le bon à tirer de la première feuille du *Liber censuum* de l'Église romaine, qui doit paraître dans la même collection et le même format que le *Liber pontificalis* publié par M. l'abbé Duchesne.

— Une *Bibliografia delle Storie comunali* de toutes les provinces va être dressée sur l'ordre du ministre de l'instruction publique d'Italie.

— Par son testament, M. Francesco Mollon, géologue, a légué, outre une somme de 10,000 fr., ses livres et ses manuscrits à la bibliothèque Bertoliana de Vicence. — D'autre part, le musée municipal de la même ville a reçu les collections géologiques et paléontologiques du testateur, plus une somme de 5,000 fr. — Enfin la Société géologique italienne de Rome a bénéficié, elle aussi, des libéralités de M. Mollon : 25,000 fr. lui ont été attribués. Notons que ce savant, au moment de sa mort, a désigné pour publier son ouvrage posthume : *I nostri Antenati*, M. Pellegrino Strobel.

— Parmi les nouvelles publications, signalons la *Storia della letteratura italiana*, par E. Penco; le premier volume qui vient de paraître est intitulé *Le origini* (Firenze, G. Barbera, 1885).

Portugal. — M. J. Bonança de Lisbonne annonce la publication d'un ouvrage en 3 volumes (prix : 100 fr.) sur l'histoire primitive de la Péninsule ibérique. *Historia da Luzitania e da Iberia desde os tempos primitivos ao estabelecimento definitivo do dominio romano, sendo uma parte fundada em documentos até ao presente indecifraveis.* L'auteur soutient que l'espagnol et le portugais ne dérivent pas du latin mais sont des langues indigènes, que l'alphabet latin n'est qu'une transformation de l'ancien alphabet ibérique. Il prétend, grâce à son système, être à même de déchiffrer les inscriptions celtibériques.

Russie. — La bibliographie s'est enrichie d'une *Table systématique des articles contenus dans douze principales revues, depuis 1830 jusqu'à 1884.* Inutile de dire que par cette publication, M. Popof a rendu un vrai service à tous les amis des études, bien qu'elle soit susceptible de rectifications et de compléments.

— Le rédacteur de la *Revue mensuelle de Bibliographie*, M. Lisowski, a publié un *Indicateur bibliographique des livres et des articles relatifs aux SS. Cyrille et Méthode.* Ce travail, dont l'actualité n'est pas le moindre mérite, est bien plus complet que celui de M. Tokmakof que nous avons annoncé ailleurs. Toutefois il laisse beaucoup à désirer, surtout quant à la littérature étrangère.

— M. Petrof a composé l'histoire de Pétersbourg depuis sa fondation jusqu'à l'introduction du système électif dans l'administration des villes (1702-1782).

— L'auteur du *Chemin du Sinaï,* M. Eliséef, a imprimé un nouvel ouvrage qui a été très remarqué. Il a pour titre : *En compagnie des pèlerins de la Terre-Sainte, au printemps de 1884;* et il contient un récit émouvant mais véridique des désordres qui règnent dans l'administration russe de Jérusalem et de la triste situation des pèlerins russes.

— La critique panslaviste se montre très sévère à l'endroit du *Manuel d'histoire de Russie*, composé p r M. Tratchevski, professeur à l'Université d'Odessa, et où, pour la première fois peut-être, les événements sont présentés au point de vue occidental, avec beaucoup d'impartialité et de franchise. Dans une nouvelle édition, l'auteur fera sans doute disparaître les inexactitudes qui lui ont été signalées.

— L'*Histoire du subjectivisme russe d'après les documents historiques et les ouvrages des savants,* est, au contraire, écrite au point de vue exclusivement russe. C'est un examen critique des historiens qui ont écrit sur la Russie, plutôt que l'histoire même de la Russie. M. Koïalovitch, son auteur, est connu par sa prédilection pour le parti connu sous le nom de slavophile.

— On loue beaucoup la traduction d'*Hésiode*, faite par M. Vlastof, qui l'a fait précéder d'une solide introduction et accompagner de nombreuses notes.

— M. Mistchenko a donné une traduction d'Hérodote, et M. Fett celle de Catulle et de Tibulle.

— Nous devons à M. Bachmakof un *Catalogue de la bibliothèque de Philippopoli,* fondée en 1882, et dont il a été le premier directeur. Il prépare maintenant un recueil des chansons de Rhodope, fruit de ses fréquentes excursions dans le pays.

— La librairie Wolf a terminé l'impression de l'*Histoire illustrée de Catherine II*, dont le texte appartient à la plume de M. Bruckner, et qui est ornée de 300 gravures environ.

— La livraison d'avril du *Pèlerin* (Strannik) qui a déjà vingt-cinq ans d'existence, est tout entière consacrée à la mémoire des SS. Apôtres des Slaves, Cyrille et Méthode, ainsi que la livraison mai-juin de la revue intitulée : « *Lectures faites à la Société d'amateurs de l'instruction religieuse.* » Dans celle-ci on lit entre autres une notice sur *la Vie et les actes des SS. Cyrille et Méthode*, par M. Smirnof, une étude substantielle de M. Voskresenski sur leur version slavonne de la Bible, et la bibliographie Cyrillo-Méthodienne, par M. Tokmakof. Dans celle-là, méritent l'attention l'aperçu sur la *Vie et les travaux apostoliques des SS. Cyrille et Méthode*, par M. Markof, et la notice de MM. Lébédef et Ponomaref sur la traduction slavonne de la Bible.

— Maintenant que Dostoïevski intéresse beaucoup les lecteurs français, il est à propos de leur signaler le « *Commentaire critique et historique* » de ses œuvres, fait par M. Zelinski et publié en deux volumes.

— M. Vladimir Tchouïko, qu'une librairie française des plus considérables avait chargé de préparer un choix de pièces de théâtre, a traduit le *Cœur ardent,* pièce fort connue de M. Ostrovski.

— Les auteurs russes deviennent à la mode dans la littérature danoise. Ainsi M. Hanzen, traducteur de l'*Histoire ordinaire,* de Gontcharof, imprime maintenant le récit du comte Léon Tolstoï, intitulé : *Enfance et adolescence*, et *Les souvenirs de la famille de Tourguénef*, par Mme Jitof. Gerstenberg prépare une traduction d'*Anna Karénine,* roman si connu de Léon Tolstoï, tandis que celui de *Guerre et paix*, du même auteur, paraît par parties dans la traduction du célèbre critique littéraire, M. Brandès.

— La commission archéographique a fait paraître plusieurs volumes faisant suite à ses diverses collections, à savoir : 1° le tome X de la *Collection complète des chroniques russes* qui contient la suite de la *Chronique dite de Nicon ou patriarchale ;* 2° le vol. VI des *Archives de la Russie sud-ouest ;* 3° le volume IX de la *Bibliothèque historique de Russie.* Il faut y joindre les *Matériaux historico-juridiques, extraits des archives de Witebsk et Mohilef,* dont le dernier volume est déjà le quatorzième de la série. Le VIe volume des *Archives de la Russie sud-ouest* se rapporte à l'union de 1596, et met en lumière les véritables causes qui l'ont rendue nécessaire.

— M. Barsoukof a publié le premier volume des *Pèlerinages en Orient* de Barski, qui paraissent sous les auspices de la même commission.

— La Société de Palestine a donné une nouvelle édition du *Pèlerinage en Terre-Sainte* de l'hégoumène Daniel (1106-1107).

— Le ministre de l'intérieur a confirmé MM. Bestoujef-Rumine et Moravek dans la charge de rédacteurs du *Bulletin* que publie la Société slave de bienfaisance, organe avoué des intérêts panslavistes. Le *Bulletin* paraît tous les mois et tient au courant de tout ce qui se fait et se publie de plus important dans le monde slave.

— A paru le premier numéro de l'*Économe rural,* revue hebdomadaire, dirigée par M. Maslennikof, économiste bien renommé dans le pays.

— M. Rapp a reçu l'autorisation de publier une revue littéraire qui sera intitulée : *Romancier,* et ne contiendra que des œuvres originales des écrivains russes.

— L'ouvrage posthume de Danilevski, intitulé : *Le Darwinisme,* vient d'être publié en 2 volumes par les soins et aux frais de M. Komarof, ami et admirateur du défunt naturaliste.

— Le *Journal des ingénieurs* publiait en appendice une *Esquisse biographique du comte Totleben*, écrite par M. Schilder, son ancien aide-de-camp. Le premier volume vient de paraître séparément. C'est une monographie de plus de 600 pages, avec plans et fac-similé, et du plus haut intérêt.

— M. Méjof prépare le 5e volume de sa *Bibliographie historique de Russie*, en collaboration avec M. Sobko, qui s'est chargé d'y fournir la bibliographie d'art et d'archéologie. — Cette dernière partie a déjà paru séparément.

— L'historiographe de l'Académie russe, M. Souhomlinov, a terminé le VIIe tome de sa volumineuse histoire.

— Nous devons à M. Latochinski une *Étude critique sur Auguste Schlœtzer et sa critique historique.* Elle a paru à Kief.

— M. Matouchinski a inséré dans le *Messager des Beaux-Arts* deux excellentes études dont l'une sur le sculpteur Marcello (pseudonyme de la duchesse de Colonna), l'autre sur le célèbre peintre espagnol Mariano Fortuny.

— La bibliothèque de l'illustre historien Pagodine, contenant environ 10,000 volumes et appartenant à Mme Pagodine veuve, attend des acquéreurs.

— Dans le dernier compte rendu de la Bibliothèque publique pour 1883, on trouve une description détaillée de la précieuse collection de manuscrits qui avait appartenu au feu Porphyre, évêque de Tchiguirine.

Suède et Norwège. — Un grand travail historique concernant l'Europe (années 1864 à 1872), est préparé en ce moment par S. M. le roi Oscar.

— Au commencement de l'année, la bibliothèque de Christiania renfermait 230,000 volumes environ. L'accroissement constaté pour 1884 est de 6,230. Cela résulte du rapport officiel de l'administration de cette bibliothèque.

Suisse. — Un membre de la Société d'histoire de la Suisse romande, M. l'abbé Dupraz, vient de faire paraître à Fribourg, à l'imprimerie catholique, une brochure ayant pour titre *Le Catholicisme dans les districts de Rolle et d'Aubonne avant et depuis le seizième siècle.*

— M. le Dr Rud-Hotz a fondé à Bâle, il y a quelques mois, un périodique mensuel destiné à propager les connaissances géographiques parmi le peuple. L'intitulé est : *Geographische Nachrichten (Nouvelles géographiques).*

— La première partie d'un nouveau guide pratique dont les étrangers surtout retireront profit vient de paraître à Genève, chez L. Marchand. Ce guide a pour titre : *Vade mecum de la région du Léman.*

— La librairie de Georges Bridel, à Lausanne, continue la série de ses publications géographiques : *l'Amérique, l'Afrique* et *l'Asie*, sont déjà décrites dans trois volumes in-8 accompagnés de cartes, qui se vendent séparément au prix de 6 francs chacun; un travail analogue sur *l'Océanie* est actuellement en préparation.

Turquie. — Il existe à Salonique une société qui porte le nom d'*Alliance pour la propagation de la langue française;* elle compte de nombreux adhérents et obtient les meilleurs résultats, puisque l'on a constaté tout récemment que la langue française est la langue la plus répandue dans les colonies européennes et même dans la population israélite qui s'élève à 70,000 âmes environ.

Canada. — Un journal de Montréal, le *Times*, fondé il y a un peu plus d'un an, a cessé sa publication.

— *The Anti Vaccinator* est le titre d'un nouveau journal rédigé en anglais par le Dr Ross et qui paraît à Montréal. Notons qu'une épidémie de petite vérole qui sévit en cette ville et aux environs donne au périodique du docteur un intérêt d'actualité.

Chine. — M. Maurice Jauretel publie à la librairie Rouam, de Paris, la troisième édition d'un petit volume qui fait le bonheur des amateurs de bibelots : *La Chine inconnue, souvenirs d'un collectionneur.* (Paris, 1885, in-16. Prix : 3 fr.)

Égypte. — La maison Trubner, de Londres, édite une *Bibliographie de la littérature de l'Égypte et du Soudan*, dont l'auteur n'est autre que le prince Ibrahim, d'Égypte. Cet ouvrage doit comprendre non seulement l'indication des travaux littéraires, mais des sommaires des œuvres les plus importantes, des notes bibliographiques très étendues, des renseignements historiques et archéologiques complètement nouveaux ; les voyages d'exploration faits dans le Soudan y seront même signalés.

États-Unis. — On annonce qu'il a été souscrit à 400,000 exemplaires des *Mémoires du général Grant*. Le premier volume doit paraître incessamment ; le second sera mis en vente en mars prochain. L'opération procurera un bénéfice de 3 à 500 mille dollars à la veuve du général.

— M. le sénateur Stanford, représentant de la Californie au congrès de Washington a fait don, il y a quelque temps, à l'État de Californie d'un terrain de 85,000 arpents, représentant une valeur de 5 millions de dollars, pour la fondation d'une université. Voulant assurer à l'institution naissante le concours des plus célèbres professeurs, il vient d'ajouter à son premier don une somme de 15 millions de dollars. Avec de telles ressources cette heureuse université donnera sans doute une instruction gratuite, sinon obligatoire.

Ile Maurice. — Le journal *La Sentinelle de Maurice* est en voie de liquidation.

— Depuis le 11 octobre, l'île compte un journal hebdomadaire de plus : il a pour titre : *La Vérité*.

Japon. — Dans chaque ville de garnison va être institué un bureau pour la traduction en langue japonaise des ouvrages français et anglais relatifs à l'art militaire.

— Le gouvernement japonais va envoyer en Europe, pour y compléter leurs études, un certain nombre d'institutrices.

Publications nouvelles. — *Les livres saints et la critique rationaliste*, t. Ier, par F. Vigouroux (in-8, Roger et Chernoviz). — *L'Église est-elle contraire à la liberté?* par G. Romain (in-8, Palmé). — *Éducation morale et instruction civique*, par H. Baudrillart (in-12, Lecène et Oudin). — *La Pédagogie dans l'Allemagne du Nord*, par Georges Dumesnil (in-12, Delagrave). — *Merveilles de la nature : les reptiles et les batraciens*, par A. T. Brehm (in-4, J.-B. Baillière). — *Les Singes anthropoïdes et leur organisation*, par R. Hartmann (in-8, Félix Alcan). — *Flore pittoresque de la France*, par Heuzé, La Grye, etc. (gr. in-8, Rothschild). — *Au hasard du chemin, voyage de jeunes naturalistes*, par Meunier (gr. in-8, Rothschild). — *La Comédie des animaux*, par Méry (gr. in-8, Delagrave). — *Les musées d'Allemagne (Cologne, Munich, Cassel)*, par E. Michel (gr. in-4, Rouam). — *Dictionnaire iconographique des Parisiens*, par A. Tardieu (in-8, chez l'auteur, à Herment (Puy-de-Dôme). — *La Peinture italienne*, t. Ier, par G. Lafenestre (in-8, Quantin). — *Les artistes célèbres. Prud'hon*, par P. Gauthiez (in-4, Rouam). — *Les artistes célèbres. Bernard Palissy*, par Ph.

Burty (in-4, Rouam). — *Les artistes célèbres. Fortuny*, par Ch. Yriarte (in-4, Rouam). — *Les artistes célèbres. Rembrandt*, par E. Michel (in-4, Rouam). — *Les artistes célèbres. Callot*, par M. Vachon (in-4, Rouam). — *Le drame musical*, par T. Schuré (2 vol. in-12, Perrin). — *Les Vosges poétiques*, par G. Schumann (in-8, Frinzine). — *L'Arlésienne*, par A. Daudet (in-12, Lemerre). — *Les Jacobites*, par F. Coppée (in-12, Lemerre). — *Le fiancé de Solange*, par G. du Vallon (in-12, Blériot). — *La Guerre (récit du seizième siècle)*, par C. du Monge (gr. in-8, Delagrave). — *Les Mémoires de Finette*, par L. Hameau (in-12, biblioth. du Jeune âge illustré, Palmé). — *Œuvres diverses de Jean-Paul Richter*, trad. de E. Rousse (in-12, Hachette). — *Mélanges (questions militaires, littéraires et historiques*, par F. de Molènes (in-12, lib. des Bibliophiles). — *Les bords du Nil. Égypte et Nubie*, par Ch. Vienot (in-4, Cagnard, à Rouen). — *Annales sénégalaises de 1854 à 1885* (in-12, Maisonneuve et Ch. Leclerc). — *La Bulgarie*, par L. Leger (in-12, Cerf). — *La Cité chinoise*, par G. E. Simon (in-12, bureau de la Nouvelle Revue). — *Journal d'un interprète en Chine*, par le Cte d'Hérisson (in-12, Ollendorff). — *Le peuple siamois ou Thaï*, par L. de Rosny (in-12, Maisonneuve et Leclerc). — *Études sur le Philèbe*, par C. Huit (in-8, Picard). — *Étude sur le moyen âge; histoire d'une commune et d'une baronnie du Quercy (Castelnau-de-Montratier)*, par L. Limayrac (in-8, Girma, à Cahors). — *Vie de Jeanne d'Arc, d'après les critiques contemporaines*, par G. Gœrres (in-8, Lecoffre). — *Les Gascons en Italie*, par P. Durrieu (in-8, Foix, à Auch). — *Un arbitrage pontifical au seizième siècle*, par M. Lerpigny (in-12, Société belge de librairie). — *Les Guerres de Louis XV*, t. IV, par le général Cte Pajol (in-8, Firmin-Didot). — *Mémoires d'un ancien ministre (1807-69)*, par lord Malmesbury (in-12, Ollendorff). — *Les Contemporains (études et portraits littéraires)*, par J. Lemaître (in-12, Lecène et Oudin). — *Les inconséquences de John Bull*, par L. Nemours-Godré (in-12, Haton). — *Études sur la bibliothèque elzévirienne*, par le Dr G. Berghmann (gr. in-8, Stockholm, imp. d'Ivar Hæggström). — *L'imprimerie, les imprimeurs et les libraires à Grenoble, du quinzième au dix-septième siècle*, par E. Maignien (in-8, Gratier, à Grenoble). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Bibliographie de l'Apologétique chrétienne. — Quelque lecteur du *Polybiblion* pourrait-il signaler une bonne *Bibliographie de l'Apologétique chrétienne*, s'étendant autant que possible jusqu'à ces dernières années. Pourrait-on signaler en même temps les ouvrages où sont les mieux résumées les attaques de la libre pensée contemporaine contre le christianisme?

Obit de Geoffroi, comte de Vendôme. — Quelque nécrologe manuscrit ne contiendrait-il pas la date du jour de la mort de ce prince, tué en Terre-Sainte en 1102 ou 1103?

RÉPONSE

Langue et littérature hébraïque (XLIV, 384). — Les deux points sur lesquels porte la question posée, mériteraient presque une monographie étendue, comme celle qu'a publiée feu S. Munk dans la série de « Rapports sur la littérature française, » publiée lors de l'Exposition universelle en 1867. Rappelons seulement, pour le premier point, qu'à la suite de deux essais de dictionnaires, l'un par Marchand-Ennery, l'autre par Frédéric Lévy, la Société juive des bons livres a publié le *Dictionnaire hébreu-français*, par Sander et Trénel en 1859 (gr. in-8, 811 p. à 2 col.). Il ne suffit pas de dire que ce dic-

tionnaire est d'une valeur incontestable, et qu'il équivaut à celui de Gesenius par l'analogie du plan; il le dépasse par le soin des auteurs à en faire un livre de classe, à la fois scientifique et élémentaire, par le choix des citations et des explications, sans surcharges inutiles. En surcroît des travaux de ce genre, le *Dictionnaire* en question contient les mots néo-hébreux du Rituel israélite, et de courtes biographies des docteurs de la Mischna, par Salomon Ulman, alors Grand-Rabbin de France. Par suite de ces divers mérites réunis, l'ouvrage a été rapidement épuisé, et c'est à peine s'il en reste des exemplaires (chez A. Durlacher).

Pour le second point, — sans compter les *Méthodes* bien brèves de S. Hallel et de L. Blum, — citons les titres suivants : S. KLEIN, *Grammaire hébraïque raisonnée et comparée* (Colmar, 1846, in-8). — AUG. LATOUCHE, *Chrestomathie hébraïque, raisonnée et comparée.* (Paris, 1849, in-8.) Abbé FAYET, *Beautés de la poésie ancienne et moderne, traduction en vers avec des notices sur les auteurs, et des notes critiques et littéraires;* Poésies hébraïques. (Paris, 1861, in-8.) — LÉON NORDMANN, *Textes classiques de la littérature religieuse israélite.* (Paris, 1871, gr. in-8,) — dernière œuvre d'un jeune et savant orientaliste enlevé à la fleur de l'âge, et dont les notes révèlent une érudition peu commune. SCH.

Bibliothèque nationale, (t. XLI, p. 479).

L'auteur de la question aura un état des catalogues des Mss. de la Bibliothèque nationale en se reportant aux indications contenues dans l'*Inventaire sommaire des Mss. des bibliothèques de France,* par M. ROBERT, in-8°, 1er f sc., 1879, p. XXVI et suiv. et au *Bulletin des bibliothèques et des archives,* 1884, p. 82 et suiv., sous le titre : *État des catalogues des bibliothèques de France.* Mais comme un certain nombre des catalogues et livres mentionnés à ces deux endroits ne se trouve pas à la disposition du public, ou que d'autres s'y rencontrent accidentellement (ils sont notés (Z) par nous), la liste suivante ne formera pas double emploi avec les publications précitées.

Catalogus codic. mss. Biblioth. regiæ. Parisiis, e typ. reg. 1739, in-fol.
t. 1. — Cod. orientales.
t. 2. — græci.
t. 3. — latini 1-4793.
t. 4. — — 4793-8822.

Bibliothèque imp. Dép. des Mss. Catal. des Mss. fr. anc. fonds. T. 1 à 3. Paris, F. Didot, 1868, in-4. T. 1, nos 1 à 3130. — T. 2, nos 3131 à 3766. — T. 3, nos 3767 à 4586. — T. 4, nos 4587 à 4815.

Catalogue des Mss. du nouveau fonds latin. 4 vol. in-4. T. 1, A-D. — T. 2, E-L. — T. 3, L-R. — T. 4, S-Z.

Catalogue des mss. samskrits de la Bibl. impér... par MM. Al. Hamilton, ... et L. Langlès, ... Paris, imp. bibliog., 1807, in-8.

Catalogue des livres impr. et mss. composant la bibl. de feu M. Eug. Burnouf, ... Paris, Duprat, 1854, in-8.

Supplément grec.

Inv. des mss. lat. conserv. à la B. n. sous les nos 8,823 à 18,613..., par L. DELISLE. Paris, A. Durand et Pedone Lauriel, 1863-71, in-8, 1 vol.

Les mss. slaves de la Bibl. imp. de Paris, par le R. P. MARTINOF... Paris, Julien, Lanier, etc., 1858, in-8.

Catalogue des mss. anglais de la B. n., par Gaston RAYNAUD... Paris, Champion, 1884, in-8.

Inventaire général et méthodique des mss. fr. de la B. n., par L. DELISLE... Paris, Champion, 1876, 2 vol. in-8.

Baluze. Armoires. Ms. in-8.

Baluze. Armoires. Table alph. Ms. pet. in-4. T. 1. A à D. — T. 2. E à M. — T. 3. N à Y.

D. Grenier. Picardie; notice des paquets. Ms. in-4.

D. Grenier. Picardie. Notice alphabétique, ms. T. 1, A à I. — T. 2. L à Y.

(*A suivre.*)

Le Gérant : L. SANDRET.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION RELIGIEUSE & DE PIÉTÉ

1. *Monseigneur Postel (1823-1885). Sa vie et ses œuvres.* Paris, A Josse, in-12 de 228 p. avec photographie. 3 fr. — 2. *Explication populaire et pratique du sens littéral des évangiles des dimanches, en forme d'homélies*, par l'abbé Chaumet, curé-archiprêtre de Gueugnon (Saône-et-Loire). Paris, Haton, in-12 de vi-429 p. 3 fr. 50.—3. *Fleurs et fruits de Manrèze, ou Souvenirs d'une retraite de huit jours*, par l'auteur de *Manrèze*, etc., etc. Paris, Lethielleux, in-12, de x-260 p. 2 fr. — 4. *L'École de Jésus-Christ*, par le P. Jean-Nicolas Grou, S. J., publiée pour la première fois sur le manuscrit autographe, avec une introduction par le P. F. Doyotte, de la même Compagnie. Paris, Plon, 2 vol. in-12 de xlix-346 et de 342 p. 7 fr. — 5. *Devoirs analytiques, explicatifs et synthétiques sur le Catéchisme, l'Histoire sainte et les Évangiles*, etc., etc., par l'abbé E. Lesur. Partie de l'élève, in-12 de 188 p. Paris, Berche et Tralin. 1 fr. 50. — 6. *Réponses aux devoirs*, etc. etc. Partie du maître. Même lib. 1 vol. broché de 364 p. — 7. *La manière d'apprendre et d'expliquer la prière aux enfants du Catéchisme*, par l'abbé C. Cappliez, doyen de Saint-Nicolas, à Valenciennes. Paris, Haton, in-12 de 160 p. 1 fr. 25. — 8. *Sermons originaux courts et pratiques*, par le R. P. Weninger, missionnaire de la Compagnie de Jésus, docteur en théologie, traduits par l'abbé P. Bélet. 4e partie. *Conférences sur tous les états de vie*. Paris, Delhomme et Briguet, 2 vol. in-12 de 378 et 370 p. 7 fr. — 9. *Trente jours à la Campagne ou le salut par la nature*, par l'abbé E. M. Casabianca, in-12 de vii-464 p. Paris, Victor Palmé (Société générale de librairie catholique). 3 fr. — 10. *La théorie de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, d'après les documents* authentiques *et les sources originales*, par l'abbé Jules Thomas, docteur en théologie. Lille, Société de Saint-Augustin, in-12 de xv-536 p. — 11. *Aux pieds de Jésus. La sainte Messe et la sainte Communion*, par le R. P. Petitalot, de la Société de Marie. Paris, Retaux-Bray. Lille, Société de Saint-Augustin, in-12 de 344 p. 3 fr. — 12. *La Communion des fidèles pendant la messe*, par le R. P. dom Gérard. 2e édit. Société de Saint-Augustin, in-12 de 45 p. — 13. *Vida de Cristo nuestro señor*, por el P. Pedro de Rivadeneira, S. J. seconda edicion. Madrid, Jose del Djo y Gomez, in-12 de 200 p. — 14. *Jésus-Christ, modèle du prêtre*, par Joseph Frassinetti. Traduit de l'italien, par le R. P. Mirebeau, S. J. Paris, Lethielleux, in-18 de 240 p. 1 fr. 50. — 15. *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, par S. Alphonse de Liguori. Tours, Mame, gr. in-32 de 384 p. 0 fr. 50. — 16. *Histoire des Congrégations de la Sainte Vierge*, par le P. Delplace, S. J. Souvenir du Jubilé 1584-1884. Lille et Bruxelles, Imp. Saint-Augustin, in-12 de 230 p. — 17. *Marie, notre gloire et notre espérance, ou paraphrase des litanies de la Très Sainte Vierge*, par l'auteur de « *Allons au ciel!* » Paris, Retaux-Bray, in-12 de 386 p. 3 fr. 50. — 18. *Une fleur à la Reine des cieux, pour tous les jours du mois de mai.* Lille, Société Saint-Augustin, in-18 de 200 p. — 19. *Mois de Marie, d'après le vénérable de Montfort*, par l'abbé A. Baraud. Paris, Oudin, in-18 de 244 p. 1 fr. 50. — 20. *Un pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes*, par l'abbé Demange. Nancy, Le Chevallier frères, in-8 de 376 p. — 21. *La Vergine della vergini, owero la perpetua verginita di Maria* del Sac. Giuseppe Galfano. Palermo, Tip. catt. delle Letture Dominicali, gr. in-8 de xxii-420 p. avec appendice de 120 p. — 22. *Sermons, instructions et allocutions* du R. P. Lacordaire. T. II : *Sermons* (1850-1856). *Instructions à l'école de Sorèze* (1854-1861). Paris, Poussielgue, in-8 de 540 p. 7 fr. — 23. *Les Béatitudes. Huit homélies sur l'Évangile*, par le R. P. Lescoeur, prêtre de l'Oratoire. Paris, Fechoz, in-8 de 260 p. 3 fr. — 24. *La Conscience*, par le R. P. Jouan, S. J. Paris, Sarlit, in-12 de 283 p. 3 fr. — 25. *Foi et Science. Conférences aux dames de Bruxelles*, par le P. A. Castelein, 2 vol. in-12 de 72 et 103 p. Louvain, Ch. Fou-

tenn. — 26. *Simple et briève apologie du Syllabus de Pie IX selon l'ordre des propositions*, par M. l'abbé Joseph Bonnet, docteur en théologie de l'Université romaine. Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 6, rue Cassette, in-12 de 116 p. 1 fr. — 27. *Maximes et pratiques de saint Vincent de Paul, extraites de sa vie, ses lettres et ses confessions*, par M. l'abbé Maynard, chanoine de Poitiers. Paris, Bray et Retaux, in-12 de 262 p. 2 fr. — 28. *Réflexions morales sur les vérités de la foi*, par la serva di Dio suor Maria Luisa di Gesu ; traduit de l'italien. Société de Saint-Augustin, in-12 de xii-456 p. — 29. *Pensées édifiantes sur la mort*. Nouvelle édition revue, par le R. P. Libercier. Paris, Delhomme et Briguet, in-12 de xv-290 p. 3 fr. — 30. *Quelques heures avec les Saints*, par le R. P. Anderdon, S. J. ; traduit de l'anglais par Mme B. de Lépine. Paris, H. Oudin, in-12 de 404 p. 3 fr. — 31. *Nos Eglises. Impressions chrétiennes*, par l'abbé L. Roger, du clergé d'Orléans. Paris, Jules Gervais, 2 vol. in-12 de xlv-318 p. 3 fr. 50. — 32. *Les Clefs du Purgatoire, recueil de prières*, par A. R. Paris, Poussielgue frères, in-18 de xv-480 p. 3 fr. — 33. *Au Ciel ! Recueil de consolantes pensées et de prières à l'usage des mères affligées*. Paris, René Haton, in-12 de 404 p. 2 fr. 50. — 34. *Lectures de piété*, par l'auteur du *Pauvre savetier*. Paris, Bourquet-Calas, 38, rue Saint-Sulpice, in-18 de 180 p. 1 fr. 25. — 35. *La Situation présente et la pénitence*. Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, in-18 de 198 p. 0 fr. 50. — 36, 37, 38 et 39. *Manuel de la Confrérie du Très S. Cœur de N.-S. J.-C. agonisant au Jardin des Oliviers, et de N.-D. des Douleurs en faveur des agonisants*. Imprimerie N.-D. de Lerins, in-18 de 70 p. *Franco*, 0 fr. 25 cent. — *Manuel des fiancés et des époux*, par l'abbé ***. Lille, imprimerie Lefort, in-18 de 80 p. — *Manuel du chrétien :* Nouveau Testament traduit par M. l'abbé Gaume. Paris, Gaume, 2 vol. in-12 reliés de xxxvi-1042 p. — *Prières du chrétien*, même librairie, même format. *Prières. Imitation de J.-C. Les Psaumes*, de c-728 p. Ces deux derniers ouvrages, ensemble 3 vol. : 8 fr. — 40. *Concordance de l'imitation de J.-C. et des exercices spirituels de saint Ignace*, par le R. P. Mercier, S. J. Paris, H. Oudin, 2 vol. in-12 de xxxvi-476 et 152 p. 4 fr.

1.— En prenant ici la place que remplissait si bien Mgr Postel, notre devoir est de donner, dans ce compte rendu des ouvrages d'instruction religieuse et de piété, la priorité d'honneur au volume qui nous parle de sa vie et de ses œuvres. Déjà nous avons payé à notre très regretté prédécesseur le tribut d'hommages auquel lui donnaient droit ses vertus, ses talents et les services qu'il rendait à cette revue ; nous sommes heureux d'y revenir à l'occasion du livre récent que lui a consacré une amitié aussi sincère qu'honorable.

L'auteur, qui a voulu rester caché, mais dont il est facile de découvrir le nom, a mis en tête de son volume ces mots qui résument toute la vie de Mgr Postel : *Nunc labor, denique cœlum.* Aujourd'hui le travail, demain, le ciel. Ce livre n'est que le développement ou le commentaire de cette devise. Pendant sa jeunesse, comme dans sa maturité, Mgr Postel nous apparaît toujours studieux, toujours appliqué, toujours avide de s'instruire et d'instruire les autres ; même à travers les diverses phases d'une vie qui semble manquer d'un peu de constance et d'unité, précepteur, vicaire, aumônier, il trouve assez de loisirs pour satisfaire sa noble passion d'écrivain ; c'est ce qui explique le nombre prodigieux de brochures et de livres qu'il a composés, sans rappeler les articles innombrables qu'il publiait dans les revues bibliographiques. Laissons parler l'auteur du livre que nous analysons : « Une note insérée dans son journal de 1880 contient le

curieux renseignement que voici : « Calcul fait de mes livres, il s'en est écoulé, depuis vingt-huit ans, cent trente mille exemplaires. S'ils ont fait du bien, que Dieu en soit béni tout seul ! J'ai du moins la conscience de n'avoir tracé ni une ligne de mauvaise foi, ni une syllabe pour le mal. Il aurait, ajoute-t-il, dans l'espace de trente années, fait imprimer près de quarante mille pages de format in-12, non compris les articles de revues et de journaux dont le total lui paraît fournir la matière d'au moins vingt mille autres. » En ajoutant à ces chiffres respectables les livres et les articles que l'abbé Postel composa pendant les cinq dernières années de sa vie, on atteint un total encore plus élevé. Ces dernières œuvres développaient encore des qualités dont les travaux précédents laissaient pressentir l'épanouissement complet. En même temps sa méthode de composition s'était perfectionnée. On y remarquait plus d'unité, plus de synthèse, un genre qui se rapprochait davantage de la langue des écrivains classiques qui furent toujours ses modèles. » (198 p.).

En Mgr Postel, l'écrivain, malgré ses travaux, n'absorbait pas le prêtre ; Mgr Darboy, Mgr Lavigerie, Mgr Foulon, ses supérieurs ou ses amis, ont su apprécier et louer ses vertus sacerdotales ; rien ne le prouve mieux encore que la bienveillance dont l'honoraient la plupart des membres de l'épiscopat français et l'évêque de Nice en particulier, qui fut si heureux d'appuyer à Rome l'initiative de l'éminent archevêque d'Alger pour une demande de la prélature romaine en faveur du pieux et infatigable écrivain.

Nous engageons nos lecteurs à parcourir ces pages si intéressantes et si bien écrites du livre que nous leur présentons ; ils y puiseront la connaissance approfondie du critique judicieux et autorisé dont ils accueillaient avec tant de confiance les jugements toujours si motivés. Nous savons qu'après la lecture de cet ouvrage, ils seront amenés à se montrer plus difficiles envers celui qui hérite d'une tâche trop au-dessus de ses forces : le contraste n'en ressortira que davantage, mais nous devons dire, à notre décharge, que nous nous connaissions assez pour ne pas nous être imposé à nous-même cette mission et que si nous avons accepté de venir après lui, nous n'avons jamais eu la prétention d'être son rival. Trop heureux serons-nous si nous pouvons obtenir un peu de cette sympathie dont les lecteurs du *Polybiblion* honoraient Mgr Postel, en leur déclarant qu'il sera toujours notre modèle et notre guide.

2.— L'*Explication des Évangiles des dimanches,* par M. l'abbé Chaumet, n'est pas une œuvre d'une conception originale ; les livres de ce genre sont nombreux et les fidèles n'ont que l'embarras du choix. Est-ce à dire que M. l'abbé Chaumet eût mieux fait de ne pas nous donner cette centième interprétation ou explication des Évangiles ? Non ; nous

sommes même si loin de l'en blâmer que nous serions presque tenté de l'en remercier. Les œuvres de ce genre sont comme les jours de chaque semaine : elles se suivent et ne se ressemblent pas. Le livre de M. l'abbé Chaumet diffère, à son avantage, des livres qui l'ont précédé; son « Explication » des Évangiles des dimanches n'est pas une banale copie ou une simple compilation, un travail au-dessus de la portée d'intelligence des lecteurs auxquels il s'adresse ; c'est une explication « populaire et pratique du sens littéral des Évangiles en forme d'homélies » ; le titre nous l'apprend ; la lecture du livre le confirme. L'auteur de ces pages ne les avait pas écrites pour être imprimées ; elles étaient destinées à lui servir de canevas pour ses prônes ou ses homélies; avant de former un livre, elles sont descendues du haut de la chaire de vérité; elles se sont frayé un passage dans l'esprit des paroissiens de M. l'archiprêtre de Gueugnon et elles ont dû faire ainsi leurs preuves. Cette sorte d'apprentissage accompli, des juges compétents ont pensé que l'auditoire de M. l'abbé Chaumet pouvait s'agrandir indéfiniment et que son explication serait extrêmement utile à tous ceux qui la connaîtraient : ils ne se sont pas trompés et c'est ainsi que l'humble manuscrit du curé de Gueugnon est devenu un beau volume.

Fruit « d'une longue expérience pastorale, » ce livre a encore l'avantage de nous être recommandé par le suffrage très flatteur de Mgr l'évêque d'Autun ; il a eu aussi la rare faveur d'être bien accueilli par le clergé paroissial, à qui « il manquait un livre d'homélies exposant le sens *littéral* des évangiles des dimanches sous une forme simple, claire, attrayante, à la portée des esprits les moins cultivés et descendant, pour la pratique, à tous les détails de la vie chrétienne. »

La doctrine de ce livre, avons-nous besoin de le dire, est celle de la plus saine théologie : elle a pour garant de sa pureté la parole de Mgr l'évêque d'Autun et la science de l'auteur qui avant d'être curé avait été professeur d'un grand séminaire. A cette qualité souveraine, elle joint le mérite de se mêler agréablement à tous les détails d'histoire ou de mœurs que nécessite l'explication « pratique » des Évangiles. Signalons en particulier les homélies du deuxième dimanche après l'Épiphanie, du saint jour de la Pentecôte, du quinzième dimanche après la Pentecôte : elles nous apparaissent les chefs-d'œuvre du genre et comme fond et comme forme.

Regrettons, en finissant, que M. l'abbé Chaumet n'ait pas cru devoir donner au dimanche des Rameaux le récit de la Passion de N.-S. J.-C. selon saint Matthieu et déroger aussi un peu à son titre en accordant une place aux évangiles des fêtes de l'Ascension, de l'Assomption et de la Toussaint. A notre avis, M. l'abbé Chaumet devrait combler cette lacune dans la prochaine édition que nous souhaitons à son livre.

LIBRARY

Le volume se termine par une table de matières qui donne un résumé clair et succinct de chaque homélie : c'était là l'excellent procédé de nos anciens auteurs et beaucoup de livres gagneraient à ne pas le dédaigner.

3. — Nous n'avons pas à présenter à nos lecteurs l'auteur si connu et si estimé de *Manrèze :* cet ouvrage a eu le succès considérable qu'il méritait ; il a opéré le plus grand bien dans beaucoup d'âmes. Le nouveau livre que nous annonçons aujourd'hui est comme une sorte de résumé du premier : il achève de faire éclore « les fleurs » et de faire mûrir « les fruits » des « Exercices spirituels de saint Ignace » ; il est encore plus « à la portée de tous les fidèles » et pour ce motif nous le croyons destiné à produire un bien plus précieux.

Le livre se compose, d'abord, de quelques prières et de certaines indications pour la préparation à une retraite; puis il se divise en trois parties. La première partie, ayant pour titre : « Souvenirs d'une retraite de huit jours » contient vingt-quatre méditations sur les principales vérités de la foi et sur la vie mortelle ou glorieuse de N.-S. J.-C. : trois méditations par jour, renfermant chacune deux points assez développés pour favoriser même l'esprit le moins exercé. La deuxième partie est consacrée à huit « entretiens » sur la vie chrétienne et religieuse : sur la prière, la confession, les tentations, le sacrifice, les règles et les vœux, Jésus-Christ, le Saint-Esprit, le zèle. Nous aurons donné une idée de ces entretiens en indiquant les principales considérations développées dans le dernier. L'auteur définit d'abord le zèle, puis il en expose l'origine ; il en montre la dignité et l'excellence ; il en énumère les consolations ; il en indique aussi les qualités, qui sont la pureté, le calme, la douceur, la patience, l'industrie, l'activité, la générosité et le dévouement. Que manque-t-il à ces subdivisions pour épuiser un sujet si vaste ? Et, d'autre part, l'auteur a si bien serré ses développements que l'entretien sur le zèle ne tient pas huit pages : excellente lecture, très courte, bien nourrie, facile à comprendre et d'une application très pratique. La troisième partie est intitulée : « Extrait des exercices » et contient de judicieux conseils sur la méthode à suivre dans les « Exercices », dans l'examen particulier, au sujet des scrupules, etc., etc. Il est bien évident que l'auteur, riche en expérience autant qu'en doctrine, parle ou écrit en docteur convaincu et en directeur digne de toute confiance; il a droit à être écouté et à être suivi.

Le livre se termine par « les Souvenirs du Calvaire », c'est-à-dire par des considérations très touchantes sur chaque station du Chemin de la Croix; puis viennent l'exercice de préparation à la mort, une retraite du mois plus abrégée et enfin quelques prières pour obtenir une bonne mort.

Les personnes pieuses feront bien de lire et de méditer ces pages qui leur arrivent d'outre-tombe, comme un héritage précieux de la vertu et de la science du R. P. Ch. de Place, de la Compagnie de Jésus. Nous eussions voulu que la courte préface qui les leur présente leur donnât une idée plus fidèle du bon style de l'œuvre même et que certaines méditations plus spéciales aux religieux eussent été retranchées d'une édition destinée surtout aux simples fidèles, mais cette double remarque n'atteint pas l'œuvre si onctueuse et en même temps si profonde du R. P. de Place ; ceux qui voudront la connaître — et nous souhaitons qu'ils soient nombreux — sont assurés de trouver dans cette lecture le plus suave parfum des fleurs et d'y recueillir les fruits les plus abondants.

4. — Nous ne quittons pas la Compagnie de Jésus en passant à *l'École de Jésus-Christ*, par le P. Grou. C'est aussi un Père de la même compagnie qui nous offre ce nouvel ouvrage, en le faisant précéder d'une introduction qui en est une analyse fidèle et très complète. Le P. Doyotte nous fait faire connaissance avec l'auteur qui vécut au siècle dernier et dont les œuvres sont innombrables ; il nous raconte sa vie édifiante et laborieuse ; il nous énumère ses ouvrages en nous donnant de quelques-uns une courte analyse ; enfin, il porte son jugement sur le caractère de la composition du P. Grou et nous résume dans quelques pages d'un style clair et rapide les deux volumes de *l'École de Jésus-Christ*.

Cette dernière partie de l'introduction serait tout entière à citer. Bornons-nous à quelques extraits.

« La composition du P. Grou a été, comme sa vie, simple et ferme, lumineuse, noble et chrétienne. Ses fortes études littéraires, les seules qui font l'homme et l'écrivain, lui firent éviter les nombreux défauts des écrivains de son temps... On sent, à le lire, qu'il se souvient de Cicéron et de Platon, et qu'il conserve jusqu'au scrupule, dans sa forme, l'amour du beau et du fini... Sa phrase est correcte ; l'élocution libre, sobre et contenue ; l'expression est claire, pleine de choses..... Mais ce qui a donné à la composition du P. Grou son caractère véritable, c'est qu'il puisait bien plus dans l'oraison que dans l'étude les inspirations et les lumières dont il avait besoin pour écrire. On sent, dans sa manière, que le travail de l'homme est pour peu de chose en lui et que ses pensées et son style sortent comme d'un seul jet et sans nul effort de l'esprit de Dieu qui dirige sa plume...

« *L'École de Jésus-Christ*, qui est de la dernière période de la vie du P. Grou, en a la maturité, le surnaturel et l'onction. C'est, de plus, et sans contestation possible, de tous ses ouvrages le plus important et le plus remarquable par le fond des matières, comme il est le plus utile et le plus nécessaire à l'époque pour laquelle il le composa et pour le siècle où nous sommes.....

« Le P. Grou embrasse dans son livre toute la doctrine morale de l'Évangile ; il comprend toutes les leçons du Maître ; il nous met vraiment et nous tient à *l'École de Jésus-Christ.* A chaque enseignement qu'il donne, il dit sa facilité pratique et fait connaître ses précieux avantages, la paix, le bonheur qu'il procure dès ici-bas et l'éternel poids de gloire, la félicité infinie que Dieu réserve dans l'autre vie à tous ceux qui l'auront cru et pratiqué sur la terre ; il montre que le plus heureux des hommes, malgré tout, est le chrétien fidèle... Son livre est complet. J'ajoute qu'il vient à son heure... Le P. Grou l'a écrit au moment même où l'on posait les principes de la grande révolution qui agite le monde et qui l'agitera peut-être jusqu'à la fin. Je crois le moment venu de le faire paraître à l'heure où nous ressentons si cruellement les conséquences de la révolution et où nous faisons descendre nous-même dans la pratique et dans les faits les principes posés il y a cent ans... C'est donc contre le torrent de l'impiété contemporaine et pour ramener les âmes de l'ignorance à la vérité, de l'indifférence ou de la haine à la connaissance et à l'amour, qu'il a composé et que nous publions aujourd'hui *l'École de Jésus-Christ.* »

Nous souhaitons vivement que ce bien, si nécessaire, se réalise pour le salut de la société et pour la gloire de Dieu. Rien ne saurait être plus efficace pour atteindre ce but que la diffusion du livre du P. Grou : le monde se perd parce qu'il se détourne de plus en plus des enseignements de l'Évangile ; il ne pourra se sauver qu'en retournant à *l'École de Jésus-Christ.* Nous sommes de l'avis de M. le chanoine Gérard, chargé par Mgr l'archevêque de Reims de l'examen de cet ouvrage : « La publication de *l'École de Jésus-Christ* est une œuvre très opportune, et, en lui consacrant son travail, le P. Doyotte aura bien mérité des âmes sincèrement chrétiennes ou qui ont la bonne volonté de le devenir. »

5-6. — L'éducation chrétienne de l'enfance est, à notre époque de scepticisme, plus nécessaire que jamais. N'est-ce pas d'ailleurs par l'école que la franc-maçonnerie cherche aujourd'hui à commencer la « déchristianisation » de la société ? Nous n'avons pas à choisir le terrain de la lutte : il nous faut aller combattre là où l'ennemi dirige son attaque. Aussi est-ce avec bonheur que nous voyons les écrivains catholiques s'attacher à former l'esprit et le cœur des enfants selon les enseignements salutaires du catéchisme, et parmi eux nous distinguons M. l'abbé Lesur, qui a consacré ses loisirs à chercher une méthode plus facile et plus sûre pour inculquer dans ces jeunes intelligences les premiers éléments de la foi. Ses « devoirs analytiques, explicatifs et synthétiques sur le catéchisme, l'histoire sainte et les évangiles » sont rédigés sous toutes les formes les plus attrayantes : sentences, abrégés, chants, interrogations, il utilise ingénieusement

tous ces moyens pour captiver d'abord l'attention de son jeune et volage auditoire, ensuite pour pénétrer sans effort dans son esprit et y déposer le germe de la divine doctrine. Sans doute, parfois, comme dans son *Abrégé de la doctrine chrétienne par ordre numéral,* il force un peu sa méthode et quelques-uns de ses classements ne sont pas tout à fait rigoureux. L'ensemble, cependant, est bon et témoigne d'un grand zèle pour l'instruction catéchistique de l'enfant.

Le travail de M. l'abbé Lesur se compose de deux parties : partie du catéchiste et partie de l'élève, formant deux volumes distincts. Nous n'approuvons pas cette division qui a pour effets, d'une part, de grossir démesurément l'œuvre et, d'autre part, de priver l'élève, à qui on ne livre que les interrogations, de la lecture habituelle des réponses. L'ouvrage serait parfait, à notre avis, si les deux volumes étaient fondus en un seul : ce qui serait facile en faisant suivre chaque demande de sa réponse, comme l'auteur l'a compris dans sa partie du catéchiste. Cette partie seule suffirait.

Une heureuse idée a engagé M. l'abbé Lesur à reproduire à la fin de son ouvrage — partie du catéchiste — un extrait du Catéchisme de Pérouse édité par les soins du cardinal Pecci, devenu Léon XIII, et contenant des règles de vie pour un jeune homme et pour une jeune fille : nous ne saurions trop le féliciter de cet appendice qui complète si bien son œuvre. Il y a ajouté encore avec non moins d'à-propos des instructions très sommaires pour vivre en vrai catholique et une méthode courte, simple et pratique, pour apprendre à lire le latin.

7. — L'instruction ne suffit pas : il faut aussi apprendre aux enfants à prier; sans la prière, l'instruction même la meilleure serait vaine; elle pourrait facilement devenir un danger, si l'enfant venait à s'enorgueillir de sa science. C'est pourquoi le livre de M. l'abbé Lesur doit être complété par celui de M. l'abbé Cappliez : « La manière d'apprendre et d'expliquer la prière aux enfants du Catéchisme. » Deux parties composent ce petit livre : la première est toute doctrinale et traite de l'enseignement de la prière; la seconde est exclusivement pratique et contient l'explication des formules de la prière journalière.

L'enfant doit-il savoir prier? Doit-il savoir prier suivant certaines formules consacrées. Qui doit apprendre à un enfant ses prières? A quel âge faut-il apprendre à un enfant ses prières? Quel temps faut-il consacrer dans les catéchismes à l'enseignement de la prière? Que faut-il enseigner comme prière journalière aux enfants du catéchisme? Que faut-il entendre par ces mots : « enseigner la prière à un enfant?» Comment les catéchistes doivent-ils s'y prendre pour fixer dans la mémoire des enfants les mots de la prière que tout bon chrétien récite chaque matin et chaque soir? Comment s'y prendront-ils pour faire comprendre aux enfants le sens de cette prière et pour la leur faire

goûter? En quel temps, en quel lieu et dans quelle attitude faut-il prier? Tout autant de questions auxquelles répond l'auteur en termes clairs et précis dans sa première partie : il n'est aucun de nos lecteurs qui ne saisisse par ce simple exposé l'utilité de ce traité spécial de l'enseignement de la prière. Il est avantageusement complété par l'explication des formules de la prière journalière : *Notre Père, Ave Maria,* le Symbole, les Commandements de Dieu et de l'Église, les actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition, le signe de la Croix, les Mystères et les Sacrements, enfin le Chapelet.

« Ce petit livre, dit M. l'abbé Mortier, vicaire général de Mgr l'archevêque de Cambrai, dans sa lettre d'approbation, sera utile aux prêtres, aux catéchistes volontaires, aux maîtres et aux maîtresses d'école, aux pères et mères de famille. » Nous nous approprions ce jugement si autorisé : le livre de M. l'abbé Cappliez doit être le *vade mecum* ou le manuel de tous les éducateurs de la jeunesse chrétienne.

8. — L'instruction catéchistique serait insuffisante si elle se bornait à l'enfance ou à la jeunesse; elle doit se continuer au-delà de ce premier âge et s'adresser également à tous les âges et à toutes les conditions : jusque dans la vieillesse, le chrétien a besoin qu'on lui rappelle les vérités de la foi et les devoirs qu'il doit pratiquer; c'est surtout de la science de la religion qu'il est vrai de dire « qu'on apprend toujours quelque chose en vieillissant. » M. l'abbé Bélet a compris cette nécessité et essayé d'y répondre en nous donnant une traduction des *Sermons originaux, courts et pratiques* du R. P. Weninger : nous ne saurions trop le remercier du service qu'il a ainsi rendu soit à ses confrères dans le Sacerdoce, soit à tous les fidèles, en général.

Les deux nouveaux volumes du P. Weninger renferment chacun trente-six conférences se répartissant, trois par trois, entre les douze mois de l'année. Nous aurons donné une idée suffisante de cette œuvre en reproduisant quelques-uns des titres de ces conférences.

Dans le premier volume, spécialement consacré aux femmes mariées, l'auteur leur offre pour modèles Ève dans le paradis, avant et après la chute; Sara, femme d'Abraham et mère d'Isaac; Rébecca, femme d'Isaac et mère de Jacob; Rachel, Lia, Débora, Ruth, Anne, épouse d'Elcana et mère de Samuel; Abigaïl, Bethsabée, mère de Salomon; la veuve de Sarepta; Anne, mère de Tobie; Judith, Esther, Suzanne, sainte Anne.

Le second volume est destiné aux jeunes personnes, et c'est Marie, dans les diverses phases de sa vie mortelle, qui leur est proposée en exemple; ce volume pourrait excellemment servir pour les exercices d'un « mois de Marie. » Les trente-six conférences qui le composent considèrent l'Auguste Vierge dans son Immaculée Conception, dans sa Nativité, dans sa Présentation au Temple, dans sa pureté, dans son

union avec saint Joseph, dans son Annonciation, à Bethléem, à Nazareth, dans ses rapports avec les mystères de la vie et de la mort de Jésus, au pied de la croix, à Pâques, à l'Ascension, à la Pentecôte, à son lit de mort et sur son trône, dans le ciel.

La méthode du P. Weninger nous paraît répondre fidèlement au but qu'il se propose. Ses conférences, comme le dit le titre de l'ouvrage, sont « courtes et pratiques ; » elles sont, en outre, très claires et très faciles à saisir. L'auteur expose d'abord l'objet de la conférence; il en tire, ensuite, les enseignements qui lui semblent en découler. C'est Judith, par exemple, qu'il offre aux femmes chrétiennes comme leur modèle : il raconte succinctement la vie de cette héroïne qui est une des figures de la Mère de Dieu; il nous la montre revêtant ses habits de deuil et de pénitence pour attirer sur son audacieuse entreprise les regards favorables de Dieu et accomplissant ensuite avec courage son projet dont l'issue devait être le salut de la Cité. De ces deux circonstances de la vie de Judith se déduit un double enseignement : le premier, c'est que pour obtenir plus efficacement le pardon de ses fautes dans une bonne confession, la femme chrétienne doit s'humilier profondément devant le Seigneur; le second, c'est que, si l'on veut vaincre l'ennemi de son salut, il ne faut pas craindre de le frapper à la tête, c'est-à-dire de détruire sa passion dominante. Exposé, récit, application, exhortation pressante, résumé, tout est contenu dans moins de neuf pages, encore très peu compactes. Le style est en parfaite harmonie avec le genre adopté par l'auteur : sans prétention, clair et précis, rendant fidèlement la pensée. Mais ceci est plutôt à l'éloge du traducteur qui a su faire passer dans notre langue cette aimable simplicité et cette limpidité remarquable dont nous parlons. Il mérite d'en être récompensé par la plus grande diffusion de ces conférences qu'il a eu l'heureuse pensée de nous faire connaître.

9. — Le livre de M. l'abbé Casabianca : *Trente jours à la campagne, ou le Salut par la nature* rappelle les mêmes vérités et les mêmes devoirs, mais d'une façon complètement originale; pour nous servir d'une de ses expressions, nous pourrions dire de ce livre qu'il est « le catéchisme enseigné par la nature. » C'est une œuvre de haute volée, de savoir profond et d'imagination; elle dénote, de la part de l'auteur, un rare talent d'observation et une connaissance approfondie du cœur humain; elle a été sérieusement conçue et habilement exécutée; elle a tout ce qu'il faut pour plaire, pour captiver, et, ce qui vaut mieux, pour exciter les âmes au bien.

Passer l'été à la campagne, c'est aujourd'hui l'usage presque partout suivi. Ce privilège semblait, il y a quelques années, n'appartenir qu'aux plus riches familles; maintenant quiconque est dans une modeste aisance, tient à se procurer le même avantage : c'est « un genre »

qu'il est de bon ton de prendre ou de se donner. On va à la campagne, mais que va-t-on y faire? Se reposer, se distraire, se divertir. Le repos et la distraction sont choses excellentes, mais encore faut-il qu'elles n'excluent pas l'accomplissement des devoirs essentiels de la vie; quant au troisième but que l'on se propose, hélas! combien de fois n'est-il pas arrivé qu'en se divertissant on s'est perverti? Détourner nos contemporains du séjour de la campagne, ce n'était guère possible ; on n'essaie pas d'arrêter un torrent. Mais ne pouvait-on, du moins, tenter de faire tourner à bien cet usage, d'indiquer les moyens pratiques pour diminuer les dangers d'une trop longue oisiveté, de montrer les choses invisibles de Dieu par la contemplation des choses visibles de la nature, de profiter même des loisirs, des distractions que l'on accorde au corps pour former et pour élever l'âme? M. l'abbé Casabianca a eu assez bonne opinion de son époque pour ne pas croire cette entreprise trop difficile et surtout trop inopportune ; le livre qu'il vient de nous donner prouve qu'il a eu raison : on ne pouvait mieux faire pour atteindre le but proposé.

Cet ouvrage ne s'adresse pas seulement aux esprits sérieux ; il est à la portée des intelligences même les plus superficielles. N'allez pas croire que ce soit un livre de théologie, ou de spiritualité, ou de science : ce n'est pas avec des dehors si austères qu'il s'offre à vous, hôtes passagers de la campagne ; ouvrez-le n'importe à quelle page et lisez. Vous vous trouvez en présence de la belle ou de la grandiose nature : ici, c'est la terre, la solitude, l'air, le vent, la pêche, la nuit ; là ce sont les montagnes, les fleurs, les arbres, les forêts, les animaux, les voix de la nature, les sources, les mines, les travailleurs, etc., etc. Rien n'est omis des spectacles divers que la nature nous présente tour à tour ou simultanément.

L'auteur applique à chacun de ses « Trente jours » la méthode qu'il a adoptée : il commence par expliquer le rôle, dans la religion, de telle œuvre de la nature; il continue en nous révélant les leçons que cette œuvre nous donne; il achève par un trait biblique ou historique adapté à ses considérations. On dirait une sorte de « Nouveau mois, » comme il y en a tant d'autres, « le mois de la campagne, » mais ne vous effrayez pas; ne redoutez pas les méditations abstraites et une morale gênante. Ici, tout est fleuri, le style, la pensée, la morale elle-même : c'est la nature qui vous parle, la nature que vous aimez, que vous êtes allé contempler, à qui vous demandez le repos et la distraction. Que de vérités très intéressantes elle vous enseigne? Que de secrets elle vous dévoile! Comme votre âme, sans qu'elle s'en doute, quitte peu à peu le terre à terre de votre châlet ou de votre château pour s'élever jusqu'à Dieu qu'elle aurait peut-être oublié et qui est l'auteur de toutes les merveilles dont vous êtes environné !

Nous pourrions reprocher à M. l'abbé Casabianca d'avoir négligé parfois l'ordre logique de ses « sujets », en séparant trop la mer, les fleuves et les torrents qui, naturellement, devaient se suivre ; d'avoir répété trop souvent certaines locutions de transition qui pouvaient sans inconvénient se supprimer ; enfin de s'être servi de la conjonction défectueuse : *malgré que :* c'est la part de la critique, et où n'est-elle pas dans les œuvres faites par la main des hommes? Nous n'avons pas craint de la faire connaître parce que le livre de M. l'abbé Casabianca n'a pas à la redouter : il dénote, en effet, chez l'auteur, des qualités vraiment supérieures, un style agréable et toujours de bon goût ; un jugement droit, une doctrine saine, une morale irréprochable, une élévation de pensées peu commune, une imagination féconde, mais contenue dans de justes limites. Signalons en particulier les chapitres consacrés à « la terre, » aux « montagnes, » au « beau temps, » aux « croix dans les champs, » au « repos, » aux « astres. » Nous n'avons qu'un regret, c'est que nous n'ayons pas pu annoncer ce livre assez tôt pour être emporté cette année à la campagne ; espérons que pour la prochaine villégiature une nouvelle édition permettra à un grand nombre de se procurer l'avantage d'une si utile et si agréable distraction.

10. — Comme lecture sérieuse, pendant les tristes journées de l'hiver, celle du livre de M. l'abbé J. Thomas semble devoir réclamer la première place. Le livre de cet auteur intitulé *la Théorie de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* appartient à la plus haute théologie ; c'est un véritable traité de cette dévotion aujourd'hui si répandue et si chère à tout bon chrétien. Qu'on ne demande pas à M. l'abbé Thomas des pratiques plus ou moins nouvelles, des formules de consécration ou d'amende honorable, des exercices pour une neuvaine ou pour un mois. Le côté *pratique* de la dévotion au Sacré-Cœur n'est pas en question ; comme son titre l'indique, le livre dont nous parlons ne s'occupe exclusivement que de la théorie et il y a là encore assez ample matière pour remplir plus de cinq cents pages.

Voici, du reste, comment l'auteur lui-même expose son plan :

« Nous commencerons, écrit M. l'abbé Thomas dans sa préface (p. VII), par chercher les origines logiques de cette dévotion et par montrer ce que l'on pourrait appeler ses bases scientifiques. On définira la dévotion en général et les dévotions particulières, on en signalera les différentes espèces. Cette méthode fera voir immédiatement la place et le rang que doit prendre dans la religion catholique la dévotion spéciale dont il s'agit..... Nous remonterons ensuite à ses origines historiques, ses formes rudimentaires, son épanouissement dans les cloîtres du moyen âge, l'impulsion qu'elle reçut de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, les discussions qu'elle soutint devant la Sacrée Congrégation des rites, son approbation définitive et sa mer-

veilleuse extension dans l'Église depuis deux siècles : telles sont les différentes phases où nous aurons à le suivre. Alors nous ferons un pas en avant pour analyser l'objet même de la dévotion... Mais si le Cœur de Jésus est adorable, quel honneur doit-on lui rendre ? Quels sentiments son amour excitera-t-il dans les cœurs ? Nous aurons à exposer ici la triple théorie du culte, de la dévotion qui en est l'âme et des actes qui l'expriment ou la propagent. — Cela fait, il reste à déterminer la fin que la Providence s'est proposée en mettant aujourd'hui cette dévotion « sur le chandelier pour éclairer la maison de Dieu » (Bossuet) et les harmonies que la réflexion découvre entre ses tendances les plus prochaines d'une part, et de l'autre les aspirations et les besoins des générations contemporaines. Si nous disons qu'elle a des résultats acquis et qu'elle promet aux âmes généreuses des fruits abondants de grâce et de sainteté, nous donnerons la preuve de toutes ces assertions. »

Ce plan, si nettement dessiné, l'auteur l'a suivi avec une scrupuleuse fidélité et rempli avec une méthode rigoureuse. Les faits, les développements, les aperçus viennent tour à tour se grouper au moment opportun sous la plume de l'auteur : les uns conformes à la vérité historique, les autres en harmonie avec le dogme, tous exposés ou exprimés avec la plus grande clarté, et faciles à saisir. Malgré ce que peut offrir d'élevé et d'abstrait cette « théorie, » elle ne manque ni de charme ni d'intérêt ; on se laisse volontiers aller au courant de cette lecture et l'on est surpris de se familiariser si vite avec une si sublime théologie. Rien ne prouve mieux que l'auteur était parfaitement maître de son sujet, suivant la vieille maxime contenue dans ces deux vers de Boileau :

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Nous sommes heureux d'avoir pu savourer ce beau livre et nous faisons des vœux pour que cette belle théologie du Sacré-Cœur soit de plus en plus connue. Plus elle sera éclairée, plus cette dévotion nous charmera et nous captivera. La vérité a le double privilège d'éclairer et d'échauffer.

11. — C'est encore de la haute théologie que nous donne le R. P. Petitalot, de la Société de Marie, dans son livre intitulé : *La sainte Messe et la sainte communion;* mais elle n'exclut pas la pratique, et de cet heureux mélange a été formée une œuvre dont les âmes pieuses feront leurs délices. L'auteur l'a écrit, nous dit-il, « aux pieds de Jésus » et c'est là qu'il donne rendez-vous à ses lecteurs. Il faut, en effet, que l'âme soit déjà habituée à se recueillir et se soit, pour ainsi dire, familiarisée avec le Divin Maître pour comprendre et surtout pour goûter ce livre. *Non omnes capiunt verbum.* Tout le monde ne saurait avoir l'intelligence des secrets de l'amour divin. Mais personne toutefois

n'est exclu de la participation à cet inappréciable bienfait. Saint Jean a été le seul admis au privilège de reposer sur le cœur de Jésus, mais la Samaritaine fut assez heureuse d'éprouver un ardent désir de cette eau qui jaillit pour la vie éternelle, et Madeleine la pécheresse, loin d'être rejetée par le Sauveur, en fut louée au contraire pour avoir choisi la meilleure part. Que les amantes du Dieu de l'Eucharistie viennent donc puiser dans ces pages un nouvel aliment pour leur piété ; que les âmes moins favorisées mais avides de savourer la Manne céleste qui se cache sous les saintes espèces n'hésitent pas à ouvrir, elles aussi, ce livre et à le feuilleter ; elles apprendront à connaître « ce don de Dieu » qui est au-dessus de tout don et en goûteront toute la douceur.

Nous aurons indiqué suffisamment la portée et l'intérêt de ce livre en donnant simplement le titre des quatre parties qui le composent : 1re partie : les anciennes figures de l'Eucharistie ; 2e partie : personnes et choses servant au sacrifice ; 3e partie : la sainte Messe ; 4e partie : la sainte Communion. Comme on le voit, le cadre est vaste ; il comprend tout ce que nous enseignent sur ce sujet l'histoire, le dogme, la liturgie et l'expérience ; si vaste qu'il soit, il est parfaitement rempli et le traité, à tous les points de vue, est complet.

12. — Le mémoire présenté au congrès eucharistique de Liège par le R. P. dom Gérard, sur *La Communion des fidèles pendant la messe* touche au même sujet que le livre du R. P. Petitalot, mais il ne considère la communion qu'au point de vue exclusivement liturgique ; le R. P. dom Gérard examine simplement cette question : A quel moment les fidèles doivent-ils ou peuvent-ils communier ? Après avoir apporté tous les documents utiles pour éclairer le point en litige, « après avoir pénétré le sens de notre sainte *liturgie*, entendu l'*autorité de l'Église*, interrogé la *tradition* et fait parler les *auteurs les plus autorisés*, » il conclut en ces termes : « Nous avons acquis la conviction que l'esprit et le désir de l'Eglise sont que les fidèles communient pendant la célébration des saints mystères, quoiqu'elle tolère l'usage contraire pour de justes motifs. » Ce mémoire, contenu dans une quarantaine de pages, est très instructif et admirablement ordonné ; ce qui dit tout en sa faveur, c'est qu'il est revêtu de plusieurs approbations épiscopales, parmi lesquelles l'approbation de l'évêque de Liège, proclamant « l'opportunité » de rappeler une règle liturgique qui est si méconnue, au moins dans la pratique.

13. — Ce n'est pas sortir de notre sujet que de placer ici la *Vida de Cristo nuestro señor* par le P. Pierre Rivadeneira, S. J. C'est toujours de l'Homme-Dieu qu'il s'agit, étudié tantôt à un point de vue, tantôt à un autre. Ici, comme le titre l'indique, c'est l'ensemble de la vie de Jésus-Christ qui est proposé aux fidèles, mais encore n'est-ce qu'un

résumé bien succinct, et la plus grande partie du livre est consacrée plus spécialement à la dévotion envers la Passion du Sauveur. Nous n'avons pas pu juger pertinemment ce livre sur le texte espagnol que nous avons seul sous les yeux, et il ne nous en coûte pas de décliner toute compétence au sujet de la forme et du style. Ne nous attachant qu'au *fond,* nous sommes heureux de déclarer que cet ouvrage nous paraît pouvoir bien favoriser la piété des fidèles et leur amour pour leur rédempteur : nous avons remarqué surtout les « prières » très affectueuses consacrées à rappeler et à invoquer les principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur, en particulier le pieux exercice en l'honneur des trois heures de l'agonie de Jésus, ainsi que les méditations pour participer aux douleurs de sa très sainte mère ; le livre se termine par la prière de saint Augustin en mémoire de la Passion. Il serait désirable qu'une traduction française de ce livre ne tardât pas trop à paraître; mais en exprimant ce vœu, nous prendrons la liberté de demander à l'auteur qu'il ne néglige pas, pour la traduction, de munir son œuvre de l'autorisation de son Ordinaire ou de ses supérieurs ; le texte en est dépourvu et cette lacune mérite d'être comblée au plus tôt.

14. — Commençons par signaler la même négligence dans le livre de Joseph Frassinetti *Jésus-Christ règle du Prêtre,* dont le P. Mirebeau, S. J., vient de publier une traduction française. Pour des ouvrages aussi sérieux et traitant de la doctrine la plus élevée, le *visa* ou l'*imprimatur* de l'autorité diocésaine est la garantie la plus sûre, en même temps que la plus authentique, de l'orthodoxie de l'auteur ou du traducteur. Sous cette réserve, disons aussitôt que le livre de Joseph Frassinetti se recommande à l'attention du clergé non seulement par le nombre des éditions qu'il a eues en Italie, mais encore, ainsi que nous le dit le P. Mirebeau « par la haute estime dont il jouit auprès des membres de l'Épiscopat qui l'appellent *un livre d'or.* » Il s'ouvre par la *Vie* du vénérable auteur qui occupe une vingtaine de pages : c'était vraiment un saint prêtre, et le P. Mirebeau a raison de dire, dans son « Avant-propos, » que Joseph Frassinetti « fut au-delà des Alpes comme un second curé d'Ars. » Les fonctions du saint ministère n'absorbaient pas tout le temps et toute l'activité du Prieur de Sainte-Sabine; l'excellent Pasteur était écrivain à ses heures, et il a laissé d'assez nombreux ouvrages, tous très recommandables par la sûreté de la doctrine et l'onction de la piété. Entre tous, se distingue le livre que nous recommandons au clergé et qui touche à tous les actes de la vie sacerdotale, soit qu'il considère le prêtre dans sa vie intérieure et extérieure, soit dans l'exercice du zèle. La forme rappelle assez celle de l'*Imitation* de Jésus-Christ : c'est le divin Sauveur « qui parle et se propose à l'imitation du Prêtre dans un langage simple mais plein d'une onction céleste. »

15. — Ne terminons pas cette série d'ouvrages consacrés à l'Homme-Dieu sans signaler à nos lecteurs une nouvelle édition de la « *Pratique de l'amour envers Jésus-Christ*, » par S. Alphonse de Liguori. Ce petit volume in-32 de près de 400 pages fait partie de la Bibliothèque pieuse publiée par MM. Mame, éditeurs, et qui est déjà très répandue. A la fin du volume se trouvent les prières pour la messe, les psaumes de vêpres et complies; c'est-à-dire qu'il peut servir à la fois de paroissien et de livre de méditation.

16. — Il nous reste encore de nombreux ouvrages à faire connaître. Voilà bientôt un an qu'ils s'accumulent, impatients de voir arriver leur tour! Comment les satisfaire quand la place qui nous est réservée est sur le point de nous manquer? Nous les signalerons, du moins, en réduisant à quelques mots ce que nous aurons à dire d'essentiel sur chacun d'eux.

Parmi les livres imprimés ou édités par la Société de Saint-Augustin, nous en remarquons trois consacrés à l'auguste Vierge Marie. Le premier, intitulé *Histoire des Congrégations de la Sainte Vierge,* est du R. P. Delplace, S. J.; c'est un souvenir du Jubilé de faveur accordé récemment par S. S. Léon XIII à la congrégation *Prima-primaria* de Rome et à toutes ses affiliations répandues sur toute la surface du monde catholique. L'histoire de ces congrégations embrasse trois siècles, de 1584 à 1884; elle remonte même plus haut pour en faire connaître la véritable origine en 1563, nous initiant à la première fondation et nous faisant suivre l'œuvre de Rome à Paris, et à Douai, en France, puis à Cologne et en Allemagne, en Bavière, à Fribourg, à Liège et dans les Pays-Bas. A partir de 1584 l'institution canonique est donnée aux congrégations et l'œuvre se développe et s'organise partout, dans les collèges principalement et aussi parmi les prêtres. Le livre 3e s'occupe tout spécialement des « Congrégations de la Sainte Vierge au XIXe siècle; » il nous offre par conséquent un intérêt tout particulier, surtout au 5e chapitre où l'auteur traite de l'importance des congrégations à notre époque. Le P. Delplace a fait son livre à la lumière des documents innombrables et authentiques conservés par la Compagnie de Jésus; il y a mis tout son cœur et toute son âme afin de faire mieux connaître et mieux apprécier cette œuvre de Congrégations que les fils de saint Ignace ont fondée et dont ils ont tiré, surtout pour la formation de la jeunesse chrétienne, les bienfaits les plus précieux.

17. — Le second livre de l'imprimerie Saint-Augustin a pour titre : *Marie, notre gloire et notre espérance,* ou paraphrase des litanies de la Très Sainte Vierge par l'auteur de : *Allons au Ciel!* Celui-ci est édité par les soins de la maison Retaux-Bray. Plusieurs évêques ont approuvé cet ouvrage et le recommandent à la piété des fidèles; ils en font tous l'éloge, Mgr l'évêque de Versailles surtout, qui s'exprime

en ces termes : « Après tout ce qui a été dit ou écrit de semblable, ces nouvelles Élévations sur les grandeurs de Marie, rehaussées par tout ce que la sainte Écriture et la Tradition offrent de plus autorisé, serviront utilement l'esprit et le cœur, parce qu'elles ont été inspirées par une vraie science du sujet en même temps que par la plus exquise piété. » L'ouvrage se divise naturellement en autant de chapitres qu'il y a d'invocations dans les litanies de Lorette, à une seule exception près, le chapitre 6e, qui comprend les quatre invocations relatives à la pureté de la Mère de Dieu. Un appendice renferme la paraphrase de l'*Agnus Dei* et du *Magnificat*.

18. — Il eût été facile, comme on a pu en juger, de faire servir l'ouvrage précédent à la pratique du *Mois de Mai* ou de Marie, mais le format était peu commode pour ce pieux usage, et d'autre part, les chapitres étaient à la fois trop nombreux et trop longs. La Société de Saint-Augustin a obvié à ce triple inconvénient en publiant de ce livre une édition réduite, avec ce nouveau titre, très poétique et très alléchant : *Une fleur à la Reine des cieux pour tous les jours du mois de mai.*

19. — Les *Mois de Marie* pullulent et cependant nous n'hésitons pas à signaler encore, après le précédent, le *Mois de Marie, d'après le Vénérable de Montfort*, avec deux traits d'histoire pour chaque jour, par l'abbé Baraud. L'auteur a emprunté ses lectures à toutes les œuvres du Vénérable mais surtout à son *Traité de la dévotion* à la Sainte Vierge; il n'a rien changé, ni rien ajouté; c'est donc le P. de Montfort tout entier qu'on retrouvera dans ces pages, avec ses enseignements les plus purs.

20. — Deux autres ouvrages nous parlent encore de la Vierge incomparable qui fut la Mère de Dieu. *Le pèlerinage en l'honneur de N.-D. de Lourdes dans un village du Toulois* par M. l'abbé Demange, est l'histoire de la fondation d'un sanctuaire, une sorte de compte rendu auquel l'auteur a voulu donner l'ampleur d'un volume, et ses lecteurs, ainsi que le lui avait prédit Mgr l'évêque de Nancy, « sont entraînés et séduits par des récits où la grâce et la vie s'unissent à la piété et à l'onction. » Dans l'Introduction, nous est offert un résumé des apparitions de Marie à Bernadette; le livre est ensuite divisé en cinq chapitres nous révélant tour à tour l'origine du projet, son exécution, les joies de la cérémonie d'inauguration, ainsi que les épreuves qui la suivirent, les bienfaits et les grâces du pèlerinage. Un appendice contient diverses pièces intéressant l'œuvre ou donnant l'explication des dessins et vignettes dont l'auteur a tenu à orner son livre.

21. —Le livre de M. Giuseppe Galfano est d'une autre envergure : c'est un traité *ex professo* sur la Virginité perpétuelle de Marie et il est intitulé : *La Vergine delle Vergini.* Nous regrettons sincèrement de ne pouvoir donner une analyse complète, ou au moins les titres seuls

des chapitres; nos lecteurs auraient pu ainsi se faire une idée de la doctrine et des considérations contenues dans ce livre. L'auteur puise à toutes les sources les plus autorisées : il interroge l'Évangile, les Pères, les grands écrivains de la tradition, dont il consigne tous les témoignages; il s'arrête, en route, à réfuter les objections qu'il rencontre; enfin, dans un appendice de plus de cent pages, il rapporte *in extenso* les passages des écrits des Pères qu'il a cités sommairement dans son traité, ou auxquels il a fait simplement allusion. L'ouvrage est dédié « à la Vierge des Vierges, Mère sans tache du Verbe incarné; » il s'ouvre par une lettre flatteuse de Mgr Jugianni, archidiacre de la cathédrale de Mazare, et se divise ensuite en trois grandes parties, ainsi formulées : la Virginité de Marie *avant, pendant* et *après* l'enfantement.

22. — Voici maintenant le tour des ouvrages de dogme et de morale. D'abord le tome second des *Sermons, instructions et allocutions* du R. P. Lacordaire : ce volume contient les sermons (textes, canevas ou analyses) prêchés pendant les années 1850 à 1856, ainsi que les instructions données à l'école de Sorèze, de 1854 à 1861. Ça été une heureuse pensée de publier ces sermons et allocutions de l'illustre orateur : il est un de ces princes de l'éloquence chrétienne, dont il est utile de recueillir jusqu'aux moindres notes *Fragmenta ne pereant.*

Le P. Lacordaire revit ainsi après vingt-cinq ans, pour la première génération qui n'ait pas eu le bonheur de le connaître; c'est la postérité qui commence, mais c'est aussi, comme à l'heure du soleil couchant, l'ombre de cette grande figure qui s'allonge et grandit de plus en plus. Le temps n'effacera rien de cette illustre mémoire; il y ajoute chaque année par de nouvelles révélations qui l'environnent d'une auréole de lumière et lui fait jeter un plus brillant éclat.

23. — Le R. P. Lescœur, de l'Oratoire, peut trouver place près du P. Lacordaire. Ses huit conférences sur *les Béatitudes* forment un excellent commentaire du sermon sur la montagne; il les dédie « aux âmes chrétiennes » parce que ce sont elles surtout qui peuvent comprendre cette doctrine sublime qui est le code même de la vraie sagesse, mais que le monde traite de folie. C'est beaucoup de courage, que d'offrir un pareil livre à notre génération si préoccupée de ses intérêts matériels et presque indifférente à toutes les pensées d'un ordre supérieur; mais il n'y a aucune présomption dans cette hardiesse et le livre du P. Lescœur a tout ce qu'il faut pour trouver un facile accès auprès des âmes les moins surnaturelles; le style surtout est de nature à plaire et à faire accepter les maximes les plus ardues : ce qui ne veut pas dire qu'il n'y ait pas, ici ou là, quelques négligences qu'il eût été facile d'éviter.

24. — Ce sont encore des conférences que nous apporte le livre du

R. P. Jouan, S. J. Le sujet en est *La Conscience*, sujet aussi fécond que délicat, aussi peu connu que peu traité. Nous sommes heureux que l'auteur ait donné plus d'extension à son travail et qu'il se soit résolu à élargir par la plus grande publicité les limites trop restreintes de son auditoire parisien. Y a-t-il beaucoup de chrétiens qui sachent « la conduite à tenir envers leur conscience? » N'y avait-il pas un besoin urgent de leur tracer « la méthode à suivre pour devenir des personnes parfaitement consciencieuses? » C'est le service que s'est proposé de leur rendre le R. P. Jouan dans la série de ses quinze conférences : le sujet est traité dans toute son étendue et considéré sous toutes ses faces. C'est d'abord la conscience au point de vue théorique, ses définitions, ses fonctions, ses développements, ses dénominations, puis, c'est le côté pratique : la conscience fausse, douteuse, embarrassée, scrupuleuse; enfin sont affirmés et exposés nos devoirs envers notre conscience. Mentionnons aussi les deux chapitres où sont burinés les portraits des personnes sans conscience, ou à la conscience large; des personnes rebelles envers leur conscience et de celles qui lui sont dociles. Le livre se ferme sur certaines questions pratiques concernant diverses formes de la conscience soit parfaite, soit défectueuse. On le voit, l'œuvre est complète; mieux encore, elle est sérieusement traitée et nous paraît mériter la plus entière considération.

25. — Les quatre conférences prêchées aux dames de Bruxelles sur *la Foi et la Science* par le P. Castelein, lui aussi de la Compagnie de Jésus, ne traitent pas d'un sujet tout à fait neuf. Maintes fois du haut de la chaire, ou dans les livres, les écrivains contemporains ont abordé cette redoutable question des « conflits apparents et des harmonies réelles entre la foi et l'esprit scientifique. » Et l'aborder une fois de plus, était-ce bien opportun de le faire devant un pareil auditoire? Le P. Castelein s'est prononcé pour l'affirmative et il a pensé, d'autre part, qu'il n'était jamais superflu de revenir sur des questions si importantes et d'une si incessante actualité. La femme, de nos jours, ne doit ni ne peut rester indifférente, encore moins étrangère à ces controverses qui s'étalent tout au long dans les colonnes d'un journal ou qui défrayent les conversations d'un salon; de même qu'elle entend l'objection et l'attaque, elle doit connaître la solution et la défense. Les deux dernières conférences sont consacrées à décrire, l'une, « l'antre du matérialisme », l'autre « le temple du spiritualisme » : les deux tableaux sont d'une ressemblance parfaite; tous les traits sont vigoureusement accentués: l'erreur y paraît dans toute sa repoussante laideur, la vérité dans tout son éclat et son complet rayonnement. Nous recommandons ces conférences à nos lectrices, même à celles à qui répugne trop souvent une lecture sérieuse. Ce livre a été écrit pour elles, il est très abordable et elles se surprendront à le lire, non seulement sans peine, mais avec charme.

26. — Terminons cette série par la *simple et brève apologie du Syllabus de Pie IX*. Ce livre ne porte aucune approbation, mais le titre de « Docteur en théologie de l'Université romaine » qui accompagne le nom de l'auteur, nous est un sûr garant de l'orthodoxie de la doctrine. Dans 120 pages, M. l'abbé J. Bonnet a pu faire ressortir tous les admirables enseignements contenus dans cette œuvre immortelle de Pie IX et ce travail est accompli avec une telle méthode et une si lumineuse clarté que l'esprit le moins « théologien » peut s'y retrouver et le comprendre. « Le Syllabus de Pie IX est la lumière de ce siècle. En le publiant avec des commentaires simples et courts, nous avons voulu que la lumière parvînt à des yeux qu'elle n'avait pas encore frappés. » Que M. l'abbé Bonnet soit satisfait : son but a été atteint et son livre est d'autant plus opportun que le digne successeur de Pie IX, invoquant dans son encyclique *Immortale Dei* l'autorité du *Syllabus*, vient d'en accroître la force et d'en renouveler l'actualité.

27. — C'est le tour des livres de morale. Sous le titre de *Maximes et pratiques de saint Vincent de Paul*, M. l'abbé Maynard, chanoine de Poitiers, publie un abrégé de son livre plus considérable intitulé : *Vertus et doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul*. Cet abrégé était nécessaire pour beaucoup de personnes qui n'ont pas le loisir de lire de gros ouvrages et qui cependant tenaient à se pénétrer des enseignements de l'apôtre de la charité. Voici en quels termes l'auteur nous présente son nouvel ouvrage : « Les enseignements développés, les longs discours du saint ont été réduits à quelques maximes, choisies entre les plus frappantes par le fond ou par la forme, ses vertus à quelques pratiques ou anecdotes, présentant sa morale en action. Ce livre, dans notre intention, est comme une pièce d'or, équivalente aux monnaies plus nombreuses et d'un plus fort volume dont elle contient et exprime la valeur. Puisse-t-il dans sa richesse condensée, valoir aux lecteurs et à l'auteur les vertus et la récompense de saint Vincent de Paul. » (Avant-propos.) Nous aurons achevé de faire connaître ce livre en reproduisant les entêtes des neuf chapitres qui le composent : Chap. I. Foi ; espérance en Dieu ; amour de Dieu; Chap. II. Conformité à la volonté de Dieu ; résignation et indifférence ; présence de Dieu; Chap. III. Oraison; dévotion envers Dieu, Notre-Seigneur, la sainte Vierge et les Saints; Chap. IV. Zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ; charité pour le prochain ; Chap. V. Douceur et humilité ; Chap. VI. Obéissance, simplicité, prudence, justice et gratitude ; Chap. VII. Détachement et pauvreté; mortification, chasteté; Chap. VIII. Égalité d'esprit; force et patience; patience dans les maladies; Chap. IX. Conduite.

28. — A côté de ce livre, plaçons aussitôt les *Réflexions morales sur les vérités de la foi*, par la Serva di Dio suor Maria Luisa di Gesù.

C'est encore un volume qui sort des presses de la Société Saint-Augustin, si féconde en œuvres du même genre. Mais ce qui le recommande encore plus auprès de nos lecteurs, ce sont les éloges très flatteurs dont il est l'objet de la part de plusieurs évêques. « Ce gracieux volume, dit Mgr l'évêque de Cahors, tient le milieu entre un livre de lecture spirituelle courante et un livre de méditations; il invite à la réflexion et demande à être médité. Il renferme d'ailleurs de précieuses leçons pour tous les états et rappelle chaque condition à l'accomplissement de ses devoirs. Écrit avec beaucoup de simplicité et de piété, il nous révèle une âme habituée à la méditation des vérités de la foi, nourrie de saintes lectures et remplie de l'esprit de Dieu. » Nous n'aurions su mieux dire pour louer cette œuvre et pour en faire connaître la nature. Ne réclamez ici aucun ordre, aucune méthode : toutes les grandes vérités de la foi, toutes les vertus et tous les vices, la prière, la messe, l'aumône, le jeûne, l'oraison, la croix, les âmes du Purgatoire, etc., etc., arrivent tour à tour sous les yeux du lecteur, et chaque page apporte un nouvel enseignement qui découle, comme de lui-même, de la lecture qui vient d'être faite. Dans sa préface, le traducteur nous donne, sur la servante de Dieu, sœur Marie-Louise de Jésus, des détails pleins d'intérêt et d'édification : ce qui en ressort de plus évident, c'est que cette humble religieuse qui « savait à peine lire et écrire et dont l'intelligence était au-dessous de la moyenne » n'a pas pu trouver ces excellentes « réflexions morales » dans son propre fonds; elle a dû les puiser dans ses rapports intimes et incessants avec son Dieu, qui l'initiait aux secrets de la plus haute perfection.

29. — Il faut remonter plus de cent ans en arrière pour retrouver la première origine du livre que vient de rééditer le R. P. Libercier et qui a pour titre : *Pensées édifiantes sur la mort.* L'auteur, Marc-Antoine Hersan, est mort au commencement du siècle dernier, et le livre ne vit le jour que vers l'année 1737. Mais le sujet de cet ouvrage est toujours nouveau et des « pensées édifiantes sur la mort » seront de tout temps opportunes; il est également utile à tout âge, à toute condition, car il est toujours salutaire de vivre en présence de la mort. Nous avons été frappé d'une épitaphe laconique, mais très expressive, que nous avons lue à Rome sur la tombe d'un cardinal et dont voici le sens : Il vit aujourd'hui qu'il est mort parce qu'il se prépara à mourir chaque jour de sa vie. On pourra graver en toute vérité ces paroles sur la tombe de tous ceux qui auront lu le livre de Hersan : il nous apprend à mourir afin qu'après notre mort nous puissions posséder la véritable vie. « Le sujet est grave et important, écrit Mgr Gay, le pieux et savant auxiliaire du cardinal Pie; la méditation en est toujours opportune et utile; on ne s'y applique point sans trouver bientôt

qu'elle est douce. La lecture de ces « Pensées édifiantes » est pour rendre cette méditation facile à tout le monde. Ce que l'auteur a su y mettre de sève chrétienne fait que son livre est aussi jeune que quand il parut il y a un siècle. La spiritualité en est sûre, nourrie, salubre, fortifiante. On entend là le vrai langage de l'Évangile interprété et commenté par la grande tradition de l'Église. » Il faut féliciter le P. Libercier d'avoir exhumé ce vieux livre qui vaut plus que mille livres nouveaux et qui nous apprend d'une façon si excellente le moyen de bien vivre pour bien mourir. Nous l'offrons à nos lecteurs presque à la veille du Carême, à cette époque de l'année où nous consentons à nous adonner à des lectures plus sérieuses; quand ils le connaîtront, ils ne voudront plus s'en séparer, car la pensée de la mort aura perdu pour eux tout ce qu'elle peut offrir de terrifiant pour leur faire goûter ce qu'elle renferme de doux et de salutaire.

30. — C'est bien cette pensée qui a fait la plupart de nos saints, elle qui les a tous soutenus au milieu même de leurs plus cruelles tribulations. Lisez donc, en même temps, quelques-unes de ces vies admirables dans le livre du R. P. Anderdon que Mme B. de Lépine vient de traduire de l'anglais et qui a pour titre : *Quelques heures avec les Saints.* Ces deux livres se complètent : le premier vous invite à remplir tous vos devoirs; le second vous montre comment on les remplit. L'ouvrage du P. Anderdon n'est pas une « Vie des Saints » pour tous les jours de l'année : c'est un choix de vies de saints tel qu'il a convenu à la piété et à la dévotion spéciale de l'auteur de nous l'offrir, mais qui peut convenir également à la dévotion et à la piété de beaucoup de chrétiens. Le P. Anderdon ne prend que deux saints dans chaque mois, mais il s'attache à rappeler les circonstances les plus utiles et les plus édifiantes de leur vie, et c'est une sorte de panégyrique plutôt qu'un récit historique qu'il nous donne à lire : il nous fait réellement passer « quelques heures avec ses saints », quelques heures d'un entretien plein de charmes et qui encourage notre faiblesse. La traduction de Mme de Lépine ajoute encore à l'attrait de cet ouvrage : en faisant passer dans notre langue le livre du P. Anderdon, elle a eu le double mérite de nous donner une œuvre littéraire et d'accomplir une bonne action. Puissions-nous contribuer pour une large part au succès dont elle est digne!

31. — Et quand nous nous serons familiarisés avec les pratiques de la vie chrétienne, nous n'aurons pas de plus douce satisfaction que celle de visiter le Seigneur, le type de la sainteté et l'auteur de la grâce, dans la solitude majestueuse de ses temples. Nous prendrons alors pour notre guide le livre de M. l'abbé L. Roger, du clergé d'Orléans, intitulé : *Nos Églises.* Même parmi les fidèles qui fréquentent le plus nos églises, il en est peu qui les connaissent à fond, qui sachent

exactement ce que c'est que l'autel, le tabernacle, la table sainte, le confessionnal, la chaire, la croix, la cloche, l'orgue, l'eau bénite, les fonts du baptême, etc. M. l'abbé Roger nous instruit sur tous ces points; il nous dit « ce que c'est qu'un temple chrétien, ce qu'on y trouve et ce qu'on y éprouve... C'est toute la doctrine et toute la piété, rendues sensibles par tout ce qui constitue l'église. » Et cette tâche, il l'accomplit « théologiquement, sans doute, car son travail a ce fonds solide, mais d'une façon brillante, animée, poétique. » Le chapitre IX : « Ma place, » nous semble avoir un charme tout particulier : il y a tant de souvenirs attachés à notre place dans l'église que des hommes devenus tout à fait insensibles aux choses de la religion ne peuvent se défendre d'une émotion profonde en revoyant après de longues années la place qu'ils occupaient, dans leur enfance, au milieu de leur famille, dans la maison du Seigneur. Le livre de M. l'abbé Roger nous a plu et nous a fait du bien; nous sommes persuadé que « les jeunes chrétiens et les jeunes chrétiennes y trouveront un vif attrait en même temps qu'un aliment sain et pur à leur religion; tous et à tout âge le liront avec grand intérêt et profit. » (Lettre de M. l'abbé Lagrange, vicaire général.) N'omettons pas de dire, à l'éloge de l'éditeur, que la partie typographique de l'œuvre est complètement irréprochable : « ce délicieux petit volume » a un « format commode et élégant qui le rendra facile à emporter avec soi à l'église où surtout il demande à être lu. »

32.—De l'Église d'ici-bas à l'Église souffrante du Purgatoire, il n'est pas nécessaire de chercher bien longtemps une transition : nous voici au milieu même de ces flammes expiatrices où les âmes achèvent de se purifier avant d'entrer dans le Ciel ; les *Clefs du purgatoire* nous ont permis d'y pénétrer ; il faut bien nous y arrêter un instant. Nous eussions voulu parler de ce livre avant le mois de novembre, spécialement consacré à prier pour les défunts, mais les ouvrages qui traitent du Purgatoire et rappellent le souvenir des morts ne sont-ils pas opportuns en tous les temps ? En voici une analyse succincte. La première partie, qui contient 134 pages, est tout entière consacrée à l'exposition de la doctrine catholique relative au Purgatoire ; elle est traitée avec toute l'importance qu'elle mérite, ou, pour mieux dire, elle n'est qu'un écho de la science théologique, telle que nous la font entendre à travers les siècles les Pères et les docteurs. Quand la foi du fidèle est ainsi éclairée, sa piété peut se donner un libre cours ; elle trouvera dans les autres parties de l'ouvrage un vaste chemin à parcourir : exercices habituels du chrétien, prières indulgenciées, chemin de la croix, mystères du rosaire, choix de prières diverses, instructions sur les principales associations et confréries, tableaux ou calendriers d'indulgences ; c'est la partie vraiment pratique du livre,

celle qui occupe, avec raison, la plus large place. L'auteur a voulu se cacher sous ses initiales : cette nouvelle preuve de modestie ne fait qu'ajouter un mérite de plus à son œuvre, et les éloges que Nosseigneurs les évêques de Langres et de Nîmes lui ont donnés n'en ont que plus de prix. Il suffit, du reste, de considérer le livre en lui-même : nous y trouvons toutes les qualités qui peuvent recommander sérieusement une œuvre à la piété des fidèles.

33. — Un autre livre qui nous arrive aussi sous le voile de l'anonyme, c'est celui qui s'intitule : *Recueil de consolantes pensées et de prières à l'usage des mères affligées.* Celui-ci nous conduit plus haut que le précédent ; il nous dit : « Au Ciel ! » Mais comment concilier entre eux ces deux titres : si l'auteur nous invite à regarder le Ciel, comment peut-il y avoir lieu d'offrir des consolations à des mères affligées ? Ah! il n'y aurait qu'à interroger une mère et elle nous donnerait aussitôt la solution à cette difficulté qui n'est du reste qu'apparente. N'est-ce pas le Ciel que l'Ange de Reboul montrait à une mère inconsolable et ne sont-ce pas aussi des consolations que le même Ange apportait à cette mère ? Ce livre est donc destiné à consoler les mères de la perte de leurs enfants qui sont devenus des anges. Il n'y a qu'une mère et une mère chrétienne pour concevoir et pour écrire de semblables livres ! « Quand l'enfant nous est enlevé, écrit à l'auteur Mgr l'évêque d'Annecy, que notre premier mouvement soit de le suivre en esprit là où il est, là où nous devons le rejoindre. » — « Vous avez cherché, dit autre part Mgr de Cabrières, l'apaisement de votre chagrin, non point dans les distractions mondaines, ou dans l'oubli volontaire de votre petit ange, mais dans la méditation des joies du ciel... » Le livre débute par les prières du matin et du soir, suivies d'exhortations et de prières pour la sainte communion, ainsi que de l'ordinaire de la messe. Puis il se divise en quatre parties : I. De l'amour de Jésus-Christ envers l'enfance ; l'auteur rappelle ici tout ce que le divin Maître a dit en faveur des enfants, et emprunte à nos meilleurs orateurs ce qu'ils ont écrit de plus touchant sur le même sujet : Bossuet, Mgr Dupanloup, dom Guéranger, Mgr Besson ; II. Des épreuves de la maternité. Extraits de Bourdaloue, du R. P. de Ravignan, de l'abbé Legris Duval ; III. Consolations aux douleurs maternelles : une fleur pour le Ciel ! Pensées pieuses sur la tombe d'un enfant. Saint François de Sales, saint Basile, saint Jean Chrysostome, etc., etc. ; IV. Des saints Anges, saint Bernard, Bossuet. — L'ouvrage se termine par les vêpres du dimanche et diverses dévotions à N.-D. des Douleurs. Ajoutez à ce riche fonds une forme élégante, des têtes de chapitres enluminées, des pages encadrées d'un filet bleu, et vous aurez tout ce qui peut plaire à l'œil et charmer le cœur. Ce petit volume devrait être entre les mains de toutes les mères : il est fait pour elles et la mère qui l'a

écrit, en jetant sur ces pages le fruit de son expérience, n'ambitionne pas, sans doute, d'autres succès que celui de servir à beaucoup « d'Ange consolateur ».

34. — Les *Lectures de piété*, par l'auteur du *Pauvre savetier*, s'adressent à tout le monde. Ce sont des lectures courtes, familières et pratiques, qui ont pour but d'aider les âmes chrétiennes à faire des progrès dans les voies de la piété ; elles touchent par conséquent à tous les points de la morale évangélique : la prière, la méditation, le devoir, la grâce, la pénitence, l'éducation, la croix, l'emploi du temps, la douceur, la mort, la charité, la pensée du Ciel. Ces lectures sont au nombre de trente et le volume n'a pas 180 pages : ce sont comme quelques pensées que l'auteur nous suggère pour chaque jour du mois et qui doivent embaumer notre âme pendant toute une journée. Ce livre rendra certainement service et sera vraiment utile à un grand nombre de fidèles.

35. — Ce qui sera encore bien salutaire aux âmes, ce sera de se pénétrer de la nécessité actuelle de la pénitence. Le livre intitulé : « La situation présente et la pénitence » nous renseignera exactement à ce sujet. Dans un préambule de 26 pages, l'auteur, qui connait bien son époque et la matière qu'il traite, expose et développe quelques notions doctrinales sur la pénitence. Divisant ensuite son livre en trois parties, il consacre la première à établir la nécessité de la pénitence, soit comme base de la vie chrétienne, soit comme condition du salut social; la seconde partie à gémir sur l'insuffisance et l'abandon de la pénitence ; la troisième, à nous faire aimer et pratiquer la pénitence. C'est un livre d'actualité, dans toute l'acception du mot; il a été déjà répandu à profusion, surtout en France ; il mériterait d'être lu et médité du monde entier. Si toutes les nations sont dans l'épreuve, c'est qu'elles sont coupables, et elles ne sauraient être pardonnées qu'à la condition d'expier leurs fautes. Cette vérité est bien simple et très facile à comprendre. Y en a-t-il beaucoup parmi nous qui la comprennent? Lisons donc ces pages consacrées à nous la rappeler, méditons-les et surtout ne manquons pas de les répandre autour de nous. L'auteur a mis en tête de sa première page ces paroles : « Prière de communiquer. » Rendons-nous à ses désirs : communiquons ses pensées et ses conseils à nos proches, à nos amis, à tous ceux auxquels nous portons quelque intérêt ; en prêchant ainsi la pénitence, nous pourrons nous rendre le témoignage de contribuer un peu au salut de la France et de la société.

36, 37, 38 et 39. — Nous groupons ici ensemble quatre brochures ou volumes qui portent le titre commun de « Manuel ». C'est, d'abord, le *Manuel de la Confrérie du très saint cœur de N. S. J.-C, agonisant au jardin des Oliviers, et de N.-D. des Douleurs, en faveur des agonisants ;* il

s'adresse spécialement aux paroissiens de Foissiat, diocèse de Belley (Ain), où cette confrérie est canoniquement érigée, mais il peut servir à tout affilié et aussi à tout fidèle désireux d'honorer la passion du Sauveur et de se rendre utile aux malades. L'auteur a été bien inspiré de joindre aux statuts de la Confrérie le tableau des indulgences qui lui ont été concédées, des méditations sur l'agonie et la mort de N.-S. J.-C., des pensées et sentiments à inspirer aux malades, etc.; on pourrait appeler ce livre « le Manuel de l'agonie ». — Le second est le *Manuel des fiancés et des époux*. Ce titre paraît un peu étrange, et en tout cas très nouveau, mais « puisque les écrivains chrétiens ont cru utile de composer des manuels soit pour les ouvriers, soit pour les soldats, soit pour les marins », pourquoi ne serait-il pas « bon d'offrir un petit manuel » aux fiancés et aux époux ? Certes, l'heure est plus que jamais favorable pour rappeler le monde au respect des saintes lois du mariage. « Le mariage, » dit saint François de Sales, « est la pépinière du christianisme qui doit remplir la terre de fidèles et le Ciel d'élus. » « Si le mariage est profané, » ajoute avec raison l'auteur du *Manuel*, « la foi s'éteint, les mœurs se relâchent, la piété disparaît. » C'est pourquoi il veut « faire comprendre aux fiancés et aux époux la dignité, la sainteté du mariage et les grands devoirs qu'il impose » : dignité et sainteté du mariage ; avant le mariage, choix d'une épouse, choix d'un époux, fréquentation, législation de l'Église sur le mariage, publication des bans ; préparation au mariage, confession, solennité du mariage, devoirs des époux, devoirs envers les enfants, naissance de l'enfant, devoirs envers Dieu, tels sont les sujets traités dans ce petit livre, que devraient lire tous ceux auxquels il s'adresse spécialement. — Le 3e et le 4e manuels portent les noms de *Manuel du chrétien* et de *Prières du chrétien*. Le premier des deux contient les Évangiles, les Actes des Apôtres, les Épîtres et l'Apocalypse, c'est-à-dire tout le Nouveau Testament, traduit par M. l'abbé Gaume ; il est revêtu de la double approbation de Mgr Darboy et du maître du Sacré Palais. Une introduction fixe le lecteur sur les écrits des évangélistes et des apôtres, sur la traduction, sur les notes courantes qui se trouvent au bas de chaque page du livre, sur les notes préliminaires et les sommaires des chapitres, sur les dispositions pour profiter d'une telle lecture. Suivent plusieurs tableaux dont le premier est une vie complète de N.-S. J.-C. d'après la concordance des quatre évangélistes ; le second donne par ordre alphabétique la nomenclature des paraboles en indiquant les endroits des saints Évangiles où elles se trouvent; le troisième reproduit le même travail pour les miracles accomplis par Notre-Seigneur ; le quatrième donne le nombre des versets de chaque évangile, de chaque épître ; le cinquième, enfin, indique les endroits des livres saints où l'on peut retrouver l'épître et l'évangile de chaque

dimanche ou fête de l'année, de chaque saint en particulier et de tous les communs des saints en général. A la fin du livre, la table des matières reproduit le sommaire de chaque chapitre. Le second volume, *Prières du chrétien,* contient, au commencement, les prières durant la sainte messe, l'*ordo missæ,* les vêpres du dimanche et les complies, un grand nombre de prières, d'antiennes, d'actes pour la communion, etc. Vient ensuite l'*Imitation de J.-C.,* traduite par L. Moreau, avec des réflexions et des prières empruntées aux Pères de l'Église, aux docteurs et aux saints. Enfin, le livre est complété par les Psaumes, traduction de M. l'abbé Gaume, avec des sommaires et des notes selon le plan du premier volume. Comme on voit, ces deux manuels offrent aux fidèles des avantages considérables : il y a tout ce qui peut les instruire, les édifier, les encourager.

40. — Le livre que vient de publier le R. P. Mercier, S. J., nous offre aussi l'*Imitation de Jésus-Christ,* mais avec cette différence qu'il a surtout pour objet de rapprocher cette œuvre admirable de celle des Exercices spirituels, ou, comme l'indique le second titre, d'exposer « la doctrine spirituelle de l'imitation de Jésus-Christ, d'après le plan des Exercices spirituels de saint Ignace. » L'ordre suivi par l'auteur est naturellement celui-là même des Exercices; les passages de l'Imitation sont indiqués d'une manière précise à la fin de chaque alinéa, de façon à bien faire reconnaître leur concordance avec le texte de saint Ignace. Il résulte de cette union des deux plus beaux livres de spiritualité qui soient sortis de la main des hommes, une œuvre vraiment supérieure que goûteront toutes les âmes avides de perfection et de sainteté. Nous nous faisons quelque idée du labeur qu'a dû s'imposer le P. Mercier pour mener à bonne fin cette difficile entreprise : il trouvera sa récompense dans les fruits merveilleux que son livre est destiné à produire. Ce sont des ouvrages que notre société contemporaine, affamée de « légèretés » littéraires et avide de sensations, n'est que trop portée à dédaigner; grâces à Dieu, il y a encore assez d'esprits d'élite pour les venger de ces mépris et les accueillir avec la plus sympathique faveur : ils y trouveront une manne suave et abondante, en harmonie avec leurs besoins ou leurs aspirations. Nous ne saurions trop applaudir au zèle patient et persévérant du R. P. Mercier; mieux encore, nous devons lui en témoigner notre gratitude et faire tous nos efforts pour que son livre, qui ne laisse rien à désirer, même au point de vue typographique, obtienne le plus grand succès. Avant « la concordance » et sous forme d'Introduction, l'auteur jette un coup d'œil sur les Exercices spirituels; c'était un travail préliminaire indispensable. Ce qui était également nécessaire, c'étaient les notes qui accompagnent la concordance et qui la complètent. Enfin, dans un appendice de près de 200 pages, petit texte, l'auteur nous donne la traduction

littérale des Exercices spirituels en la faisant suivre d'un *plan* pour une retraite de huit jours. F. CHAPOT.

THÉOLOGIE

Sacrorum Bibliorum Fragmenta Copto-Sahidica *Musei Borgiani, Jussu et sumptibus S. Congregationis de Propaganda fide... edita,* par AUGUSTIN CIASCA. Romæ, typis ejusdem S. Congregationis, 1885, in-4 de XXXII-222 p. et 18 planches à l'héliogravure.

C'est avec un grand plaisir que nous annonçons l'apparition du premier volume de cette nouvelle édition de la version Copte-Sahidique. Depuis longtemps désirée des savants, impérieusement réclamée par les besoins de la critique contemporaine, à moitié tentée par quelques connaisseurs de copte, l'édition de la version sahidique n'avait jamais pu aboutir jusques à notre époque. C'est qu'en effet les difficultés étaient grandes et qu'il n'était pas aisé de les surmonter toutes. Il fallait d'abord se rendre maître d'un idiome difficile, peu cultivé, pour lequel même les instruments d'étude sont rares, coûteux, imparfaits et incomplets ; et il était nécessaire d'arriver à le posséder dans ses moindres détails, dans ces détails intimes, minutieux, qui constituent les variétés des dialectes. Or, c'était là une œuvre longue, pénible, dispendieuse, une œuvre qui a toujours arrêté les jeunes philologues ou qui les a contraints de reculer au milieu de leur entreprise. De fait, les connaisseurs du copte ont toujours été rares, et, à l'heure présente, ils se comptent en Europe. On n'aurait pas besoin d'employer les doigts des deux mains pour énumérer ceux qui figurent dans nos Académies.

Mais la connaissance du copte et de ses principaux dialectes n'était pas tout : ce n'était, au contraire, qu'une des conditions, la condition préalable si on le veut, la condition *sine qua non,* mais peut-être cependant la plus facile à réaliser, parce qu'elle ne demande, après tout, que l'aptitude, l'énergie de la volonté, le travail constant et opiniâtre de l'individu. Or, tout cela, grâce à Dieu, se rencontre encore de temps en temps sur la terre. Ce qu'il fallait de plus, c'était de recueillir les matériaux, de se procurer les manuscrits ou les livres imprimés, de copier et d'annoter les passages, ou tout au moins de se trouver à portée d'un de ces riches dépôts qui nous ont conservé les restes de l'ancienne littérature copte. Cette littérature a, en effet, péri presque en entier. L'invasion musulmane en Égypte, les persécutions, les ravages, les destructions, les incendies, qui en ont été l'accompagnement et la suite, ont fait disparaître, par centaines ou par milliers, les manuscrits qui en étaient dépositaires. Il ne nous reste, on peut le dire, que des lambeaux informes de cette littérature, qui a été cependant autrefois considérable. Plusieurs centaines de feuillets ar-

rachés à des volumes différents, quelquefois à moitié brûlés ou déchirés, c'est presque tout ce que nous retrouvons en copte sahidique, à Paris, à Rome, à Turin, à Naples, en particulier, dans le célèbre Musée Borgia, à la Propagande, dont les manuscrits coptes constituent la principale richesse et font la célébrité.

Il semble donc que l'éditeur de la version sahidique devait se trouver à Rome : c'est là, en effet, que les études coptes sont nées, c'est là qu'elles ont été cultivées avec quelque éclat, c'est là qu'elles trouvent encore des représentants distingués, notamment dans le P. Aug. Ciasca, membre Consulteur de la Sacrée Congrégation de la Propagande, qui, en cultivant le copte sahidique, ne fait que continuer les traditions de sa famille religieuse et montre que l'héritage scientifique et littéraire de Georgi est tombé entre de bonnes, de pieuses, d'érudites et de saintes mains.

La publication d'une ancienne version de la sainte Écriture est toujours un fait important, au point de vue littéraire et religieux. C'est, en général, un événement dans le domaine des études bibliques, parce que les versions anciennes nous permettent de nous rendre un compte assez exact et assez complet du texte sacré à un moment donné de l'histoire. On l'a bien vu, du reste, toutes les fois qu'on a donné au public un de ces anciens monuments de la littérature chrétienne. On l'a vu, en particulier, lorsque, au dernier siècle, on publia des fragments de trois versions coptes, de la version memphitique, de la version sahidique et de la version basmurique. L'intérêt que les critiques bibliques ont montré pour les versions égyptiennes de la Bible n'a fait qu'augmenter dans le cours de ce siècle, car chaque nouvelle publication a révélé un peu plus leur importance. A cette heure, les versions coptes constituent, dans le domaine des études bibliques, en particulier, dans les études qui ont pour but la critique du texte, c'est-à-dire la détermination précise, rigoureuse et minutieuse de la leçon de l'original, un des principaux éléments d'information. Les savants l'ont déjà reconnu, mais pas autant, ce nous semble, que cela est nécessaire, voici pourquoi.

Lorsqu'il s'agit d'apprécier les variations qu'on remarque dans le texte de l'Ancien et du Nouveau Testament, il faut commencer par en refaire l'histoire, par se rendre compte de leur propagation à travers le monde chrétien, et par les suivre jusqu'à leur origine. Ce n'est que lorsqu'on est remonté à leur berceau et qu'on a reconstitué leur acte de naissance qu'on peut s'arrêter. Alors, l'esprit se repose tranquille : il voit et comprend ; il voit la cause qui a donné lieu à la variation et il comprend pourquoi elle a pénétré dans tels documents. Or, pour poursuivre ces études délicates, qui sont à la base de toute la critique biblique contemporaine, il est nécessaire d'avoir des points de dé-

part *fixes, fixes* pour le *temps*, *fixes* pour le *pays*. Il faut pouvoir dire, avec une certitude absolue : cette variante existe à *telle époque,* et elle existe *dans tel pays*. Or, parmi les versions, il n'y a guère que les versions coptes qui soient déterminées d'une manière fixe et certaine, à tout le moins pour le pays, sinon pour l'époque.

Du grec et du latin, on en a fait un peu partout, dans le monde ancien, et, dans une certaine limite, il en a été de même, du syriaque et de l'arménien. Quant au copte, on n'en a fait qu'en Égypte. Si donc nous trouvons dans les versions coptes certaines leçons, nous sommes sûrs que ces leçons ont eu cours en Égypte, et, en partant de ce point connu, nous pouvons arriver à déterminer les nombreuses inconnues qui tourmentent la critique sacrée. Les études que nous poursuivons, depuis plusieurs années, sur ces questions de critique biblique, nous ont montré qu'il y a des rapports intimes entre les onciaux grecs, ABC et le sinaïtique d'une part, les versions coptes et Origène de l'autre; les rapports sont tels qu'il n'y a pas de doute à avoir. Alors même qu'on n'aurait aucun renseignement par ailleurs, on pourrait conclure, avec certitude, que les onciaux ABC et le sinaïtique viennent d'Égypte et représentent une certaine école de critiques égyptiens. Tout ce qu'on rencontre ailleurs dérive directement ou indirectement de là. On voit, par suite, l'intérêt considérable qui s'attache aux versions coptes et les services qu'elles peuvent rendre. Mais ce n'est pas tout : c'est sans doute quelque chose que d'etre parvenu à circonscrire le champ des recherches et à déterminer le foyer principal des études de critique biblique dans l'antiquité; on ne peut pas cependant s'arrêter là; l'esprit demande à aller plus loin; il veut se rendre compte de l'étendue des variations qu'a subies le texte sacré; il aspire à connaître les matériaux et les instruments qui ont été mis en œuvre et qui ont servi à la construction de l'édifice intellectuel dont nous parlons.

Or, ici les versions coptes peuvent et doivent rendre des services immenses. Aucun autre document de l'antiquité ne peut les remplacer, parce qu'elles ont été faites en Égypte et qu'elles ne sont pas sorties de l'Egypte. De plus, si leur date n'est pas aussi certaine, il est au moins sûr qu'elles sont antérieures au *sixième siècle,* et il n'y a même pas de doute que, *sous une forme ou sous une autre*, elles ne remontent un ou deux siècles plus haut.

Les détails dans lesquels nous venons d'entrer permettent de comprendre la satisfaction avec laquelle les critiques bibliques accueillent la publication du Révérend Père Aug. Ciasca. Une édition critique des versions coptes, en particulier des versions sahidique et memphitique, sera un des travaux les plus utiles à la science contemporaine. Une édition en forme de *Polyglotte*, qui contiendrait : 1° le

texte des onciaux grecs ABC ; 2° la version sahidique ; 3° la version memphitique, ferait époque dans la science. Un pape qui entreprendrait une pareille œuvre et qui la mènerait à bonne fin immortaliserait son pontificat et rendrait, à la science comme à l'Église, un des services les plus signalés. Au point de vue religieux, une telle publication va de pair avec celle du *Codex liturgicus*, si elle ne passe même pas avant.

Il serait digne du Pontife éclairé qui a déjà entrepris et réalisé tant de grandes choses en si peu d'années, d'ajouter cette entreprise à celles de son glorieux pontificat.

Le Révérend Père Ciasca n'a pas exécuté son œuvre sur un plan aussi grandiose ; mais ce pourrait être là le commencement, et qui sait si le volume que nous annonçons ne deviendra pas le noyau ou le germe de la Polyglotte critique dont nous parlons ? — Le docte éditeur s'est borné à recueillir dans les manuscrits de Rome et de Naples, ou même dans les imprimés, les fragments de la version sahidique dont on connaît déjà l'existence. Le premier volume comprend des fragments plus ou moins considérables du Pentateuque, de Josué, des Juges, de Ruth, des Rois et de Tobie, pour l'impression desquels on a fondu des types d'une rare beauté. On croirait avoir sous les yeux un manuscrit copte de la belle époque. Des notes critiques accompagnent le texte sahidique, mais il manque une *traduction latine ;* c'est une lacune considérable. Mais cette lacune sera comblée ; nous en avons reçu l'assurance, depuis que ces lignes ont été écrites. Il est arrêté en principe que l'ouvrage se terminera par une traduction latine. Il ne faut pas, en effet, qu'un tel travail soit accessible uniquement à ceux qui connaissent le copte ; ce public est trop peu nombreux ; il faut que tous les érudits puissent se servir de cet ouvrage et apprendre, au moins par une traduction, à soupçonner les services qu'il peut rendre.

Dix-huit planches à l'héliogravure reproduisent des spécimens des manuscrits coptes de Rome et de Naples. Elles sont exécutées avec beaucoup de soin et sont dignes à la fois, et de la publication qu'elles accompagnent, et du haut patronage sous lequel elles ont été entreprises. Nous ne doutons pas que le Révérend Père Ciasca ne conduise son œuvre à bonne fin : il trouvera dans les bibliothèques d'Angleterre et d'Allemagne, même pour les livres qu'il a publiés, des fragments qui rendront son édition plus complète, et nous ne doutons pas que le Saint-Siège ne lui fournisse les moyens de se les procurer. Nos vœux l'accompagnent, et nous serons tout heureux d'applaudir au succès qui ne manquera pas de couronner ses efforts.

J. P. P. Martin.

The Religious state. *A digest of the Doctrine of Suarez, contained in his treatise « De Statu Religionis, »* by W. HUMPHREY. London, Burns and Oates, 1884, 3 vol. in-8.

Un ouvrage en trois volumes sur l'État religieux, et ce livre publié en Angleterre vers la fin du dix-neuvième siècle, voilà qui est étonnant, merveilleux, consolant! Quel est, en France, l'éditeur qui oserait entreprendre une pareille publication, ou qui l'entreprendrait avec l'espoir d'y faire ses frais, surtout si ce traité n'était qu'une traduction de Suarez, et si, dans cette étude sur la vie religieuse, il s'agissait en première ligne des Jésuites? — Voilà cependant ce que vient de faire un éditeur catholique de Londres, et nous sommes sûrs que M. Oates ne court aucun risque; s'il ne fait pas beaucoup d'argent avec ce livre, il fera certainement ses frais et plus que ses frais. Un ouvrage de ce genre est à lui seul une révélation, il montre le changement qui s'est fait, depuis un demi-siècle, dans l'Angleterre catholique, mais aussi dans l'Angleterre protestante; car, il ne faut pas l'oublier, les trois volumes du Père Humphrey sur la vie religieuse seront peut-être plus lus par des fidèles de l'Église anglicane que par des fidèles de l'Église catholique. Il y a en effet, au sein de l'anglicanisme, tout un public qui, soit par curiosité, soit par goût d'un idéal religieux élevé, repaît volontiers son esprit et son cœur de ce que nos écrivains ascétiques ont produit de meilleur et de plus parfait. On est heureux de constater des changements de ce genre, car on ne les constate pas sans concevoir de grandes espérances.

L'ouvrage du Père Humphrey est divisé en trois livres et en trois volumes, dont le premier traite de l'essence de la vie religieuse, des vœux de pauvreté et de chasteté. Le second est consacré au vœu d'obéissance et au gouvernement des Ordres monastiques. Le troisième roule exclusivement sur la Compagnie de Jésus. L'auteur ne se contente pas de traduire Suarez, auteur prolixe, dont la lecture finit par devenir quelquefois impossible. Une traduction française ne serait pas supportable; en anglais même, elle serait difficilement acceptée, bien que nos voisins soient, sous ce rapport, moins exigeants que nous. Le Père Humphrey a donc condensé un peu l'original, mais il a soin d'en avertir dans la préface.

Il est inutile de parler de la sûreté de la doctrine contenue dans ce livre, puisqu'il n'y a que celle de Suarez, le plus grand théologien de la Compagnie de Jésus et un des grands théologiens de l'Église catholique. Le traité « *De statu religionis de Suarez* » est ce qu'il y a de plus complet sur la matière dans la science sacrée. Nous ne pouvons que féliciter le traducteur d'avoir rendu ce travail accessible à tant de nobles âmes qui soupirent sciemment ou inconsciemment vers l'idéal que l'Église catholique découvre à ses enfants. Le livre est très lisible

et nous espérons qu'il sera lu par un grand nombre de personnes. L'Église et les âmes ne pourront qu'y gagner.

J. P. P. MARTIN.

Méthode pratique de chant grégorien, par Dom A. SCHMITT, bénédictin de l'abbaye de Solesmes. Solesmes, imp. Saint-Pierre (Sarthe), et à Paris, chez les Bénédictines du Temple, 20, rue Monsieur, in-8 de 180 p. — Prix : 3 fr.

Le beau livre de Dom Pothier, venant confirmer et compléter les travaux de MM. de Coussemaker, Raillard, Bonhomme et autres, a opéré une révolution dans l'étude et la théorie du chant grégorien ou plain-chant. Ce livre des *Mélodies grégoriennes* demandait comme complément une méthode où les préceptes et les théories du maître seraient réduits en pratique et mis sous forme de livre élémentaire. Ce travail vient d'être accompli par un disciple intelligent de Dom Pothier. La *Méthode pratique* de Dom Schmitt nous semble réunir toutes les qualités que l'on demande à ces sortes de manuels : exactitude, clarté d'exposition, simplicité et rigueur de méthode, propriété des termes. Accessible aux plus humbles, elle ne sera pas inutile aux maîtres et leur suggérera bien des observations qui leur avaient échappé. Le travail du savant bénédictin se divise en deux parties : lecture et chant. Cette division est fondée, on le voit, sur la théorie devenue commune depuis les travaux de Dom Pothier, qui considère le langage parlé comme ayant un même principe, une base commune avec le chant. De même qu'on a résumé tous les préceptes de la littérature dans cette formule : « il faut écrire comme on parle ; » de même la vraie méthode du chant peut se réduire à cet axiome : « il faut chanter comme on parle. » Mais, dans un cas comme dans l'autre, il faut bien parler. C'est à ces règles de la parole qu'est consacrée la première partie. En cinq chapitres très étudiés et très pratiques, l'auteur traite de la prononciation des voyelles et des consonnes ; de l'accent ; des pauses ; du rythme ; des récitatifs. Comme on le voit, l'auteur suit une méthode rigoureusement analytique. Nous allons avec lui du simple au composé. Une marche différente aurait peut-être évité la monotonie du début, mais elle eût certainement moins satisfait la logique. — La récitation et le chant ayant pour base commune, comme nous l'avons observé, le rythme libre du langage, la moitié du chemin est faite pour la bonne exécution du chant quand on a exposé les règles de la parole parlée. La seconde partie est contenue en germe dans la première ; elle n'en est qu'un développement logique. L'auteur y expose en cinq autres chapitres les règles de la notation ; du mécanisme de la voix ; du chant syllabique ; du chant neumatique ; des divers chants liturgiques.

Les limites restreintes d'un compte rendu ne nous permettent pas d'entrer dans de plus grands détails. Ceux qui voudront étudier de près cette méthode en retireront, nous en avons l'assurance, un profit sérieux. Puisse-t-elle se répandre et ramener à nos offices desertés cette foule qui ne s'en éloigne souvent, il faut l'avouer, que parce qu'elle les trouve dépourvus de toute perfection esthétique !

LOUIS DUMAINE.

JURISPRUDENCE

La loi du divorce et la conscience chrétienne, par le R. P. L. BAUDIER, S. J. Paris, Lethielleux, 1885. in-12 de IX-181 p. — Prix : 2 fr.

C'est faire une œuvre utile, c'est remplir un devoir que de travailler à empêcher la loi du divorce de passer dans nos mœurs, de s'acclimater parmi nous. Nous ne pouvons que louer le R. P. Baudier d'avoir écrit dans ce but. Théologien d'une compétence incontestée, il met au service de la thèse qu'il défend une grande vigueur de dialectique, et au service de cette dialectique, un style qui est aussi d'une grande vigueur.

On sait que le journal *l'Univers* eut les prémices de ce travail et le publia en une série d'articles qui excitèrent singulièrement l'attention et furent très diversement appréciés. L'auteur, pour les réunir en un volume, ne les a remaniés qu'en ce qui touche à l'ordre et à la disposition des matières ; si quelques points ont été plus développés, si quelques erreurs de détails ont été corrigées, le fond de la doctrine est reste absolument le même.

Quelle est cette doctrine ? C'est d'abord la doctrine catholique sur le mariage. L'origine et la fin du mariage ; le caractère essentiellement religieux qui le soustrait à toute puissance purement humaine ; l'unité et l'indissolubilité, propriétés essentielles qui découlent du droit naturel, sont garanties par la loi positive de Dieu et rendues inviolables par l'institution de Jésus-Christ ; l'identité du contrat et du sacrement, et les conséquences qui en résultent relativement au droit exclusif de l'autorité religieuse et à l'incompétence de l'Etat en tout ce qui touche à l'essence de ce contrat devenu totalement religieux et sacré : toutes ces vérités, qu'il est si opportun, si nécessaire de rappeler aujourd'hui, sont exposées d'une manière claire et précise, et traitées de main de maître. Cette exposition doctrinale toujours rapide, laisse place à des réflexions du genre de celle-ci : « Je ne rappellerai pas ce que la passion avait fait du mariage dans l'antiquité chez les peuples idolâtres, ce qu'elle en fait encore de nos jours chez ceux qui ne sont pas chrétiens. Polygamie et divorce avec leurs conséquences les plus immorales, ces deux mots disent tout. Même depuis Jésus-Christ et la pré-

dication de l'évangile, que n'a-t-il pas fallu d'efforts, de luttes, d'énergie, de persévérance, pour conserver au mariage, chez les peuples chrétiens, l'unité et l'indissolubilité que le Dieu fait homme lui avait restituées! Pendant près de douze siècles, quel a été le grand travail de l'Église ? Préparer, façonner, amener à la pureté et à la sainteté de l'union conjugale, les sociétés païennes converties et les nations barbares, malgré la vieillesse corrompue des unes et la sauvage jeunesse des autres. Et la querelle du moyen âge, la lutte contre les puissants et les rois, quel en était souvent l'objet ? De Maistre l'a dit : une femme dont le maître ne voulait plus !.....

L'État ne peut demeurer étranger à tout ce qui se rapporte au mariage. Il a pour devoir de protéger, de garantir ce qu'on est convenu de nommer les effets civils ; or, à ce devoir répond le droit d'être informé des mariages contractés par ses sujets. Le contrat qui règle les conventions relatives aux biens des époux est aussi de sa compétence. Tel est le domaine de l'Etat ; mais au delà, l'Etat ne peut rien, car ce qui est au delà, c'est le sacrement sur lequel l'État n'a pas plus de droits que sur le baptême et sur l'Eucharistie. On voit par là, combien odieuse, abusive, tyrannique, est la loi du mariage civil. La fille de cette loi, c'est la loi du divorce, laquelle considérée soit en elle-même, soit dans ses conséquences, est encore plus mauvaise que sa mère.

Après avoir développé tous ces points de doctrine, si le R. P. Baudier, au lieu d'entrer dans la discussion de chacun des cas de conscience que soulève l'application de cette triste loi, s'était borné à montrer d'une manière générale le trouble qu'elle jette dans les consciences, son excellent et très utile travail n'aurait excité aucune controverse. Nous n'aurions eu pour notre part à y regretter qu'une seule tache : nous voulons parler de quelques pages de critique acerbe au sujet d'un article publié par M. Rigaud dans le *Correspondant*.

La thèse de M. Rigaud est celle-ci : En admettant le droit que s'attribue l'Etat moderne de légiférer sur le mariage, en se plaçant tout à fait au point de vue séculier et en reconnaissant à l'État le droit de faire cette loi du divorce, il faudrait néanmoins reconnaître que cette loi est mauvaise et qu'il est nécessaire de ne pas la laisser entrer dans nos mœurs. M. Rigaud se trompe en accordant à l'État tous ces droits, il aurait dû ne faire ces concessions que pour choisir son terrain et accentuer ses réserves en employant l'équivalent de la formule scolastique : *dato et non concesso*. Mais le R. P. Baudier pouvait relever ces erreurs sans traiter le *Correspondant* de revue qui prétend au titre de catholique et sans adresser à un magistrat qui, après avoir souffert pour la bonne cause, écrit pour la défendre, des paroles comme celle-ci : « le premier devoir imposé à l'écrivain par le respect qu'il se doit à lui-même, à son lecteur et à la vérité, c'est de connaître le sujet qu'il veut traiter... »

Les quatre derniers chapitres, c'est-à-dire la bonne moitié de l'ouvrage, ont pour objet l'examen des cas de conscience qui concernent le juge, les clients, l'avocat, l'avoué et le maire. La ligne du devoir une fois fixée, il faut la montrer sans crainte, mais il est quelquefois bien difficile de la fixer. Dans ces questions délicates, il faut nous défier, c'est le P. Baudier lui-même qui nous en avertit, de tout avocat résolu d'avance à gagner sa cause coûte que coûte ; il faut se dégager de toute préoccupation d'intérêts à sauvegarder, nous ajouterons de toute préoccupation de thèse à prouver. Or, le P. Baudier a-t-il suivi ces sages conseils ? Nous nous le sommes demandé plusieurs fois en lisant cette dernière partie de son travail, et nos craintes se sont augmentées encore lorsque arrivé à la conclusion de tout l'ouvrage nous avons recueilli cet aveu : « Qu'on le comprenne donc une bonne fois, nous dit-il, il ne s'agit nullement de savoir, si à l'aide d'une casuistique subtile et déliée, on trouvera une distinction telle quelle qui permette au juge de prononcer le divorce... La vraie question qu'on ne doit jamais perdre de vue, la voici : le divorce prendra-t-il droit de cité chez nous pour étendre ses ravages jusqu'aux dernières fibres du corps social ? » Eh bien non ! quand il s'agit d'un cas de conscience, la vraie question est toujours : cet acte est-il permis, est-il défendu ? — C'est donc, à notre avis, parce qu'il s'est laissé dominer par une préoccupation, du reste bien légitime, que le R. P. Baudier, surtout dans la question du juge, a omis certaines distinctions très importantes et finalement s'est vu conduit à dénier toute probabilité à une opinion que soutiennent plusieurs bons théologiens et sur laquelle s'appuie la pratique des églises de Belgique, de Suisse et d'Amérique.

Sans entrer dans le détail de son argumentation, nous nous permettrons de lui soumettre quelques courtes réflexions au sujet des deux principes qui nous paraissent dominer toute sa démonstration. Voici le premier : « le maire peut accorder tous les effets civils du mariage, parce qu'aucun ne suppose nécessairement l'application de la loi et le lien civil contracté : le juge ne peut accorder aucun effet de la loi du divorce, parce que tous, pour être légitimes, supposent la rupture du mariage religieux, » page 111. « L'opinion publique a reconnu qu'il y avait lieu à distinguer entre les effets de la loi (du mariage civil), que si le premier, la formation d'un lien conjugal quelconque lui est essentiellement inhérent, il n'en est pas de même des secondaires, qu'ils peuvent en être séparés et qu'il est permis et licite de les demander non pas à la loi elle-même, mais à l'autorité civile qui peut et doit les accorder en dehors de la loi... Quant à la loi du divorce, au contraire, effet premier, effets secondaires, y sont indissolublement rivés, » page 121.

Nous remarquerons en premier lieu, que les effets secondaires de la

loi du mariage civil, qui sans doute pourraient être séparés de l'effet premier, n'en sont pas en réalité séparés. L'autorité civile devrait les accorder en dehors de la loi, mais elle ne les accorde que par la loi, et conséquemment à la formation d'un lien conjugal quelconque. Or, l'opinion publique, non seulement a distingué entre les effets secondaires auxquels on a droit et l'effet premier qu'il faut subir, mais malgré la teneur de la loi et la pensée du législateur, elle a interprété cet effet premier en lui donnant sa vraie valeur. Elle a considéré ce lien conjugal quelconque, comme un lien purement civil, nul devant la conscience et devant Dieu, comme une formalité à laquelle sont attachés les effets civils du mariage. S'il en est ainsi, que sera d'après l'opinion publique l'acte qui prononcera la dissolution du mariage civil? Cet acte sera-t-il considéré comme ayant pour objet et pour effet immédiat la rupture du vrai mariage, du mariage religieux? Évidemment non. Ces deux choses sont corrélatives. — Nous remarquerons en second lieu que tous les effets de la loi du divorce ne supposent pas la rupture du mariage religieux. Il en est un certain nombre qui ne supposent que la séparation perpétuelle, séparation plus complète il est vrai et offrant, pour la sauvegarde d'intérêts quelquefois très grands, des garanties que ne donne pas la loi proprement dite de la séparation de corps.

Le second principe, sur lequel nous appelons l'attention, est la majeure d'un syllogisme que le P. Baudier nous présente comme irréfutable : le juge, en prononçant le divorce, donne aux conjoints le droit légal de contracter un nouveau mariage civil, et cela en vertu de son autorité. Or ce droit est intrinsèquement mauvais et injuste. Donc, etc.

Nous distinguerons la majeure comme il suit : le juge, en prononçant le divorce, met les époux dans une situation d'où résulte pour eux le droit légal à un autre mariage civil? *Je l'accorde.* Il leur donne lui-même ce droit? *Je le nie.* Ce prétendu droit légal résulte de la dissolution du lien civil, tout comme il résulterait de l'absence de ce lien. Deux époux qui contracteraient devant l'Eglise et devant Dieu avant d'avoir demandé le mariage civil, se trouveraient absolument dans la même situation. Pourrait-on dire qu'ils se sont donné le droit légal de contracter un mariage civil différent? Ils l'ont cependant.

Nous distinguerons ensuite la mineure en disant qu'une situation d'où résultent des droits légaux de ce genre n'est pas intrinsèquement mauvaise. Il en est de ces prétendus droits, disons mieux, de ces facultés légales, comme de la faculté de faire le mal ; ce n'est pas la faculté qui est mauvaise, c'est l'usage qu'on en fait.

Que ces observations suffisent pour faire voir que la trame de la démonstration du R. P. Baudier n'est pas aussi solide qu'elle le paraît.

Ce n'est pas ici le lieu d'exposer nous-même notre avis ; cependant, aux magistrats et aux directeurs d'âmes qui se trouveraient dans ces cas si embarrassants et si difficiles, nous donnerons une règle parfaitement sûre en leur disant de consulter ceux que l'Esprit-Saint a placés parmi nous avec la mission de gouverner la sainte Église de Dieu.

Un dernier mot. Le vrai moyen d'empêcher la loi du divorce et les autres lois mauvaises de s'acclimater en France, n'est pas de laisser les catholiques s'éloigner de toutes les charges publiques. Leur devoir est de rester à leur poste tout le temps qu'en conscience ils y peuvent rester. Au témoignage de Tertullien, sous les Césars païens et persécuteurs, nous étions au forum, au palais, au sénat, dans toutes les charges, dans toutes les magistratures ; nous ne laissions aux païens que leurs temples. Gardons aujourd'hui tous les postes que nous occupons encore, si nous ne voulons pas que bientôt on nous chasse même de nos temples.

N. Lamoureux, *professeur de théologie.*

Législation et jurisprudence *des chemins de fer et des tramways* par E. Vigouroux. Paris, Thorin, 1885, in-8 de vi-434 p. — Prix : 8 fr.

Le but de M. Vigouroux a été de résumer les lois, les règlements, la jurisprudence, relatifs aux chemins de fer : il reproduit, dans leurs dispositions principales, les lois des 11 juin 1842, 15 juillet 1845, 11 juin 1880, l'ordonnance du 15 novembre 1846, les cahiers des charges à peu près uniformes pour toute la France, tels qu'ils résultent des conventions annexées aux lois de 1857, 1859, 1863, 1875, les textes les plus importants de certains arrêtés ministériels ; il analyse les lois, règlements, arrêtés, décisions de justice, contenant les dispositions d'une importance moindre, et quant aux autres documents, il se borne à en indiquer la date. Cette matière, déjà bien vaste, est distribuée en quatre chapitres : chemins de fer en général, construction, exploitation, différentes espèces de chemins de fer. — A l'exactitude des renseignements, M. Vigouroux joint un mérite plus rare : la justesse des appréciations, notamment à l'égard des prétentions socialistes de certains législateurs, soit pour intervenir dans les contestations entre les employés et les compagnies (p. 39, 106), soit pour le rachat du réseau : sur cette question, la solution de M. Vigouroux s'inspire des circonstances propres à la France (p. 178-180). X.

SCIENCES ET ARTS

Les Questions sociales contemporaines. *Comptes rendus du concours Pereire et études nouvelles sur le pauvérisme, la prévoyance, l'impôt, le crédit, les monopoles, l'enseignement*, par ADOLPHE COSTE, avec la collaboration pour la partie relative à l'enseignement de MM. AUG. BURDEAU et LUCIEN ARREAT. Paris, librairies Félix Alcan et Guillaumin, 1885, in-8 de 591 p. — Prix : 8 fr.

En 1879, Isaac Pereire, arrivé à la fin de sa vie et au sommet de sa fortune, se souvint du temps, où en compagnie d'Enfantin, il rêvait de réorganiser la société et offrit une somme de cent mille francs comme prix d'un concours sur les causes et les remèdes du paupérisme, sur le meilleur système d'instruction publique, sur l'organisation du crédit, sur la réforme des impôts. Un très grand nombre de mémoires ont été présentés et couronnés. L'un des principaux lauréats, M. Adolphe Coste, a eu la pensée d'en faire une analyse raisonnée : de là le volume très compact et un peu confus qu'il nous offre, mais où l'on peut cependant se reconnaître grâce à des tables analytiques. La plupart des questions relatives aux institutions de prévoyance, aux impôts, au système des banques, aux monts-de-pieté, y sont traitées avec beaucoup de développements. M. Adolphe Coste ajoute notablement à la valeur de plusieurs des mémoires par la discussion à laquelle il se livre de leurs conclusions et de leurs données. Auteur de plusieurs ouvrages de mérite, notamment des *Conditions sociales du bonheur et de la force* (3e édit., 1885, in-18, lib. Alcan), l'un des fondateurs de la *Société d'Économie populaire*, qui groupe ce qu'il y a de plus intelligent dans le mouvement syndical et menace de laisser en arrière la *Société d'Économie politique*, M. Adolphe Coste est un publiciste dont la valeur est indiscutable et avec les opinions de qui l'on doit compter. Aussi toutes les personnes qui par goût ou par profession s'intéressent aux débats économiques et financiers du jour devront lire ce volume, ne fût-ce que pour être au courant du mouvement des idées dans le monde démocratique et républicain.

C'est exclusivement à ce personnel,— à une exception près peut-être — qu'appartiennent les lauréats. Toutes les nuances sont d'ailleurs représentées dans le nombre, depuis un disciple de Proudhon, M. Chevalet, qui expose avec une grande vigueur les théories de son maître, jusqu'au positivisme opportuniste. Cette dernière nuance est celle à laquelle appartiennent la majorité des lauréats, notamment M. Adolphe Coste.

Ils combattent vivement le socialisme, et M. Adolphe Coste a de plus le mérite de réfuter avec beaucoup de talent les conclusions de M. Baron, auteur d'un vaste plan d'assurance obligatoire par une caisse d'Etat. Le socialisme d'État nous envahit par tous les côtés, et

ses dangers pour l'avenir moral et matériel du pays sont tels que nous devons applaudir à tous ceux qui réagissent contre cette nouvelle phase de la Révolution. M. Adolphe Coste a aussi grandement raison quand il montre que les souffrances économiques actuelles sont le résultat du gaspillage financier effrayant et des travaux improductifs de toute sorte auxquels la République et l'Empire se livrent à l'envi depuis 1860. Il était impossible que la richesse du pays ne fléchît pas sous de telles charges, aggravées encore par la guerre et l'état de paix armée auquel l'Europe est condamnée. Le paupérisme et l'alcoolisme, ce danger social propre à notre temps, sont des conséquences de la misère économique, dit M. Adolphe Coste : cela est vrai, mais en partie seulement ; les défaillances morales y sont pour beaucoup. Voilà ce qu'il ne veut absolument pas reconnaître et ce qui l'amène à tourner le dos aux remèdes les plus efficaces. Les préjugés de M. Adolphe Coste éclatent avec une violence de sectaire dès qu'il rencontre les noms et les œuvres du Père Ludovic de Besse et de M. Le Play.

Cependant, la réforme des impôts, le développement libre des institutions de prévoyance, la consolidation des syndicats professionnels, l'économie même dans les finances publiques, que peut donner un bon gouvernement, ne relèveront les masses tombées dans l'alcoolisme et le paupérisme, ne créeront une véritable élite sociale dans le nouveau monde ouvrier qui arrive, qu'à la condition que la Religion inspire l'ensemble de cette action. Tout ce mouvement de *selfhelp* est fort bon dans chacun de ses détails, mais il y faut un principe supérieur de vie. Le concours des chefs d'industrie, des classes riches et plus éclairées, — nous dirons le concours et non le patronage pour ménager les susceptibilités démocratiques de M. Coste, — est également absolument indispensable pour que ce mouvement, auquel tant de gens bien intentionnés donnent la main de tous les côtés et auquel nous applaudissons cordialement pour notre part, n'avorte pas dans l'impuissance et ne laisse pas la place sans défense au socialisme de la rue.

CLAUDIO JANNET.

Sur l'Origine du monde. *Théories cosmogoniques des anciens et des modernes,* par H. FAYE, de l'Institut. 2e éd. revue et augmentée. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de XI-309 p. — Prix : 6 fr.

Une année s'est à peine écoulée depuis la première apparition de cet ouvrage dont nous avons rendu compte ici (*Polybiblion*, 2e série, T. XXI, p. 335), et déjà une nouvelle édition en est devenue nécessaire. Ce succès, flatteur pour le livre, fait aussi honneur au public français, qui sait goûter autre chose que les romans naturalistes et accueillir la science sérieuse lorsqu'elle lui est convenablement présentée.

Il est vrai que M. Faye est passé maître dans cet art de donner à la science un vêtement à la fois digne et attrayant. Il a une manière à lui de mettre en scène, dirai-je volontiers, les faits scientifiques et de nous montrer les lois de la nature en action comme des réalités vivantes et concrètes, non de sèches abstractions. De même pour les faits historiques. Avec lui nous nous embarquons sur le radeau qu'Ulysse dirige, l'œil fixé sur les Pléïades étincelantes, nous voyons naître et se combattre les grandes vues de Descartes et de Newton. La langue française nous offre peu de modèles en ce genre, qui nous rappelle celui des grands vulgarisateurs anglais, les Tyndall, les Faraday, les John Herschel.

Cette nouvelle édition compte environ cinquante pages de plus que la première, bien qu'il en ait été supprimé une quinzaine consacrées à la synthèse scientifique de M. Hirn, qui faisaient vraiment hors d'œuvre. La partie historique a subi très peu d'autres changements. C'est assez dire que les chapitres consacrés aux idées personnelles de M. Faye et qui forment maintenant une quatrième partie sous le titre d'*Idées cosmogoniques du XIXe siècle,* ont reçu des modifications considérables. Les deux conférences, qui avaient d'abord été reproduites textuellement, ont été refondues. Dans un premier chapitre : l'univers et la classification des mondes, l'auteur fait avec nous la revue du ciel étoilé : nébuleuses, étoiles, amas d'étoiles, défilent devant nous comme autant de témoins ; ce sont les faits précédant la théorie : Dans celle-ci, l'ordre d'exposition a été interverti. Ce que nous savons le mieux, ou plutôt ce que nous ignorons le moins, et ce qui contient en grande partie le secret de tout le reste, c'est ce qui concerne le soleil. M. Faye pose donc en premier lieu, et cherche à résoudre cette question : Qu'est-ce qu'un soleil ? Puis il aborde la formation de l'univers et du monde solaire. Enfin, dans un chapitre entièrement nouveau, il établit une concordance entre sa cosmogonie et l'histoire géologique de notre globe.

Rien n'a été changé pour le fond des idées, et rien n'est à modifier dans les réserves que nous avons faites la première fois. Mais les idées de M. Faye sont, à coup sûr, importantes à connaître, et l'exposé, dans cette nouvelle édition, en a été amélioré notablement sous le rapport de la précision et beaucoup sous le rapport de la bonne ordonnance.

E. Vicaire.

Introduction à l'étude de la chimie, par Ad. Wurtz, membre de l'Institut. Paris, G. Masson, 1885, in-8 de v-276 p. — Prix : 7 fr.

L'illustre professeur de chimie à la Sorbonne et à la Faculté de médecine avait projeté la publication d'un traité de chimie générale écrit dans l'ordre d'idées qu'on appelle aujourd'hui le système ato-

mique et dont il était l'un des propagateurs les plus convaincus, l'un des plus brillants champions. La mort a arrêté ce projet. Mais il avait écrit et fait imprimer toute l'introduction ; ses disciples ont pensé avec raison qu'elle méritait d'être livrée au public et que si elle ne devait plus ouvrir la porte d'un traité de chimie générale, elle formerait toujours une remarquable introduction à l'étude de la chimie.

Elle comprend cinq chapitres. Le premier est consacré à des considérations générales sur les corps simples et composés, les combinaisons et décompositions chimiques. Le second intitulé « aperçu historique » est une histoire rapide de la science depuis l'antiquité jusqu'à l'époque où le système unitaire, peu différent du système atomique de nos jours, y fut introduit par Dumas, Laurent et Gerhardt. Comme de juste, l'auteur s'étend principalement sur la période qui commence à Lavoisier ; mais, avec une hauteur de vues et une indépendance d'esprit remarquables, il rend justice aux prédécesseurs de ce grand homme, même aux iatrochimistes et aux alchimistes du moyen âge. En quelques mots, il sait caractériser l'œuvre et même la vie de chacun de ceux dont il parle. C'est une lecture aussi attrayante qu'instructive. Le troisième chapitre fait connaître la nomenclature chimique ; en l'éclairant et la motivant par l'indication des principales fonctions chimiques, l'auteur transforme en une étude substantielle ce qui n'est trop souvent qu'une énumération rebutante de noms bizarres. Enfin le quatrième chapitre, qui occupe à lui seul près des deux tiers du volume, passe en revue les propriétés physiques des corps et les procédés qui permettent de les mesurer, sous la forme et dans les limites où les chimistes ont besoin de les connaître. C'est un résumé fait par un praticien et par un maître. On remarquera notamment les pages relatives à la thermochimie et à l'électro-chimie. Les 70 dernières pages nous présentent un exposé magistral des lois qui régissent les combinaisons chimiques et des relations que l'on a reconnues entre les propriétés physiques et les propriétés chimiques des corps. C'est là que se trouve condensée, avec l'autorité qui appartient à Wurtz, toute la doctrine de l'école atomique.

On voit par ce résumé que l'ouvrage justifie admirablement son titre.

E. V.

Maçonnerie pratique. Cours d'enseignement supérieur de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien accepté, par le très puissant Souverain grand Commandeur d'un des suprêmes conseils confédérés à Lausanne en 1873. Edition sacrée s'adressant exclusivement aux Francs-Maçons réguliers, publiée par un profane. Tome Ier. Paris, Edouard Baltenweck, 1885, in-12 de LXXIX-472 p. — Prix : 4 fr.

Les Frères Trois-Points, *organisation, grades et secrets des Francs-Maçons. Statuts in extenso de la Maçonnerie en France. Principales cérémonies*

mystérieuses des loges et arrière-loges, par Léo Taxil. Paris, Letouzé et Ané, 1885, 2 vol. in-12 de IV-424 et 457 p. — Prix : 8 fr.

Ces deux ouvrages ont des mérites si divers qu'ils se complètent l'un par l'autre et viennent fort à propos soutenir le mouvement de lutte contre la Maçonnerie, dont l'Encyclique *Humanum genus* a indiqué la nécessité. Le plus important des deux est le *Cours d'enseignement supérieur de la Franc-Maçonnerie.* Le *rite écossais* est en effet le plus répandu dans le monde avec ses diverses variantes ; c'est en lui que s'est une première fois, au dix-huitième siècle, condensé le travail maçonnique, et en 1804 il a, semble-t-il, reçu sa dernière élaboration pour reprendre l'œuvre compromise de Weishaupt. Enfin, les suprêmes conseils qui le gouvernent, précisément parce qu'ils se tiennent plus à l'abri des influences politiques immédiates que le Grand-Orient de France par exemple, conservent mieux la doctrine de la secte et sa vraie tradition.

L'éditeur de ce premier volume a donc rendu un service considérable en publiant intégralement, et avec un respect scrupuleux de l'état matériel du texte, les cahiers des rituels des grades tels qu'ils ont été arrêtés par le convent des suprêmes conseils réunis en 1875 à Lausanne et les catéchismes de chaque grade arrêtés par une Commission des Souverains grands inspecteurs généraux du suprême conseil de France. M. Jules Simon était membre de cette Commission; mais les nombreuses fautes de français que ces catéchismes commettent donnent lieu à l'éditeur de penser que l'illustre frère n'avait pas même daigné lire le travail de ses collègues. La parfaite authenticité de tous ces textes, très difficile jusqu'à présent à se procurer, a été reconnue expressément par la *Chaîne d'Union* dans son numéro de décembre 1885, p. 450.

Le texte des rituels est encadré dans un travail d'une haute portée fait par l'un des Souverains grands Commandeurs d'un des suprêmes conseils confédérés à Lausanne, c'est-à-dire par l'une des vingt-cinq sommités maçonniques du monde. « La Franc-Maçonnerie, » selon lui, « traverse une période de décadence après avoir eu au milieu de ce « siècle son apogée. La faute en est aux vénérables, aux très sages, « aux grands commandeurs qui abrègent inconsidérément les véri- « tables rituels en supprimant presque l'enseignement sacré et secret, « ce levier puissant au moyen duquel la Franc-Maçonnerie a remué, « remue et remuera le monde. » Le but de son travail est de « rendre « véritablement convergents vers le but de la Franc-Maçonnerie les « travaux de tous ses ateliers. » (p. 1 à 3) Après avoir indiqué l'origine de la Franc-Maçonnerie qui a été créée en 1717 en Angleterre par la Confrérie des Rose-Croix, le Souverain grand Commandeur indique ce but qui est double : « 1° renverser partout le régime monar-

« chique, qui est la négation odieuse de la liberté, de l'égalité, de la « fraternité ; 2° anéantir le catholicisme, seul soutien véritable et « seule raison d'être de la Royauté. La fin justifie tous les moyens « quels qu'ils soient, employés pour atteindre ce but » (p. 5).

Quand on veut se rendre compte de ce que la secte entend édifier sur ces immenses ruines, on voit que c'est le matérialisme le plus brutal, qui fait de l'homme tel qu'il est le seul vrai dieu du monde et décore l'humanité des attributs divins. Le Souverain grand Commandeur explique très longuement à propos de chaque grade l'interprétation secrète que les dépositaires de la doctrine cachée lui donnent : leurs rites ne sont que des symboles des phénomènes de la génération. Le Père Deschamps, avec sa grande perspicacité, avait indiqué cette interprétation hermétique des sectes maçonniques (V. *Les Sociétés secrètes et la Société* (6° édit., 1882, Paris, Oudin), t. I, p. 37) ; mais jamais elle n'avait été révélée avec une aussi grande impudence et avec une telle abondance de développements fort obscènes assurément, mais qu'il fallait faire connaître à tous ceux qui doivent démasquer la secte.

La doctrine politique et sociale du rite écossais ne se dégage pas nettement, au moins à une première lecture, des rituels des trente-deux premiers grades, les seuls publiés dans ce premier volume. Souvent ils semblent conclure au socialisme ; mais d'autres fois, par un brusque retour, ils paraissent avoir pour but de constituer sur l'humanité travailleuse un monstrueux despotisme au profit de la force matérielle et de la richesse. La clef de cette énigme, comme le secret du gouvernement du rite écossais, nous sera livrée par le deuxième volume, qui doit contenir les cahiers du 33me degré, *Souverain grand inspecteur général*, avec les tuileurs et instructions. Ces cahiers sont absolument inédits jusqu'ici et nous ne saurions trop souhaiter qu'aucun événement imprévu ne vienne arrêter leur révélation.

Ajoutons que le profane, éditeur de cette si importante publication, a placé en tête, comme l'antidote à côté d'un poison dangereux, sous le titre d'*Engrenage philosophique*, une réfutation du matérialisme et une démonstration synthétique de la vérité du catholicisme qui révèlent un philosophe et un dialecticien de premier ordre.

— Tout le monde sait la récente et éclatante conversion de Léo Taxil. Ce que l'on savait moins, c'était la véritable histoire de ses démêlés avec la Franc-Maçonnerie en 1881, alors qu'il était encore en plein livré à l'erreur et qu'il publiait la *Bibliothèque anticléricale*. Il la raconte au début de ses *révélations*, avec des pièces à l'appui, qui ne laissent aucun doute sur son honorabilité, même au milieu de ses égarements.

Notre converti a fait, dans ces deux volumes, un tableau très piquant et très vivement enlevé comme style de l'organisation actuelle de la Franc-Maçonnerie en France, surtout dans les loges dépendant du Grand-Orient. Il décrit les cérémonies de la réception, en combinant les rituels des différents rites, qui sont comme autant de variantes tracées sur un même thème. Il donne une statistique de la Maçonnerie dans le monde entier et notamment en France, et indique assez bien les rapports des quatre obédiences qui se la partagent.

D'après son récit, M. Léo Taxil n'a pas dépassé le grade d'*apprenti*. Il avait eu le malheur de rire pendant sa réception! Puis les habiles qui dirigent les loges ont une habitude de discernement des esprits qui ne se laisse presque jamais dérouter : son cas le prouve bien. Mais il n'en a pas moins profité de son passage pour se constituer une bonne bibliothèque maçonnique et faire de sérieuses études sur le personnel de la secte. La partie la plus neuve de son livre est celle où il expose les procédés employés par les loges pour se recruter, pour soutirer aux recrues des sommes d'argent bien plus considérables que ne l'indiquent les tarifs officiels et qui servent à la propagande secrète et non à soulager des misères, le système d'observation exercé sur chaque membre et sa classification d'après ses aptitudes et son caractère, le rôle directeur joué, au milieu des loges, par les chapitres de Rose-Croix et les conseils de Chevalier Kadosh, la mystification permanente des assemblées du Grand-Orient et de la grande loge symbolique par les arrière-loges des hauts grades. La vie des franc-maçons est là prise sur le vif avec une précision qu'aucun des ouvrages publiés sur la Maçonnerie n'avait atteinte. Comme ces récits sont fort agréablement présentés, le livre des *Frères Trois-Points* est d'une lecture courante et un ouvrage d'excellente propagande.

M. Léo Taxil a voulu lui aussi se rendre compte du fond de la doctrine maçonnique. Selon lui, le but politique, et même la guerre extérieure au catholicisme, ne sont que les dehors de l'action maçonnique, celle qui occupe le gros des sectaires. Pour les vrais adeptes, elle consiste dans le culte immédiat de Satan et dans des relations directes avec lui. M. Léo Taxil rapproche des livres cabalistiques, de nombreuses données éparses dans les rituels, il insiste sur une explication de la légende d'Hiram donnée dans quelques rituels au grade de maître et qui fait du maître par excellence de la Maçonnerie le représentant de la race Caïnite, fruit, selon la Kabale, des amours d'Ève et du Démon.

Nous sommes parfaitement convaincu que la Kabale a été l'un des affluents qui ont constitué la Maçonnerie, et que le culte satanique demeure au fond de bien des rites maçonniques. Mais la Maçonnerie est surtout un vaste syncrétisme d'erreur et le naturalisme, l'exalta-

tion de l'Humanité y tiennent une bien plus large place que le surnaturel diabolique. Nous ne croyons pas que dans cette voie il faille dépasser les vues aussi mesurées que profondes du Père Deschamps qui était un théologien en même temps qu'un historien (V. *Les Sociétés secrètes et la Société*, t. I, p. 91-95). Et du reste, c'est comme expression de l'hérésie naturaliste que l'Encyclique *Humanum Genus* a encore une fois anathématisé la Maçonnerie.

M. Léo Taxil attribue la mort de Gambetta à un assassinat maçonnique. Nous lui laissons à prouver cette assertion : mais il est dans l'erreur quand il dit (t. II, p. 335) que Gambetta fut initié *seulement longtemps après avoir été ministre*, c'est-à-dire le 4 septembre. Gambetta avait été reçu dans une loge de Marseille avant les élections générales de 1869, ainsi que le raconte le *Bulletin maçonnique de la grande loge symbolique Ecossaise* de 1883. Le Souverain grand Commandeur du rite Ecossais, à qui nous devons le *Cours d'enseignement supérieur de la Franc-Maçonnerie*, nous apprend (t. I, p. 281), ce que nous ignorions, que Gambetta était Rose-Croix et signait quelquefois à la manière *sacrée* propre à ce grade. Cette indication concorde tout à fait avec les si importantes révélations sur le rôle attribué à Gambetta par le convent de Locarno que l'*Univers* a publiées en novembre 1872.

Du reste, c'est dans un nouveau volume, intitulé le *Culte du Grand Architecte de l'Univers*, et qui doit paraître très prochainement avec le quatrième de la série : *les Sœurs maçonnes*, que M. Léo Taxil doit nous dire ce qu'il sait sur le *rôle secret des Chefs de la Maçonnerie dans la politique militante*. X.

Traité pratique de peinture et de dorure sur verre, par E. Godard, artiste peintre décorateur. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de 61 p. — Prix : 1 fr. 75.

Traité pratique de céramique photographique, par Geymet. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de 133 p. — Prix : 2 fr. 75.

Traité pratique de zincographie. *Idem, ibid.*, in-8 de 44 p. — Prix : 1 fr. 25.

Les ateliers photographiques de l'Europe, par H. Baden Pritchard ; traduit de l'anglais sur la 2e édition par Charles Baye. *Idem, ibid.*, 2 vol. in-8 de 322 p. — Prix : 5 fr.

Nous avons déjà eu l'occasion de rendre compte de quelques ouvrages sur les procédés de la photographie et sur la photographie elle-même considérée dans ses rapports avec l'art. Il est évident que cette littérature toute spéciale se développe de jour en jour, et d'une manière correspondante à l'importance que la photographie prend de jour en jour à côté des arts plus élevés. Cette fois, c'est toute une petite bibliothèque que la bienveillance de M. l'éditeur Gauthier-Villars a bien voulu nous faire parvenir. Les trois premiers volumes qui nous

sont communiqués sont des traités spéciaux dont nous ne pouvons dire autre chose sinon que nous leur souhaitons le succès qui leur est dû sans doute auprès du public d'opérateurs auquel ils sont destinés. Le quatrième de ces ouvrages mérite davantage d'exciter la curiosité des simples amateurs. M. Baden-Pritchard, son auteur, s'est donné assez de peine assurément pour avoir droit à deux éditions anglaises et à la traduction qu'offre au public, en français, M. Charles Baye. Il a parcouru tous les ateliers de photographie les plus importants de Londres (126 pages), d'Angleterre (94 pages), d'Écosse (20 pages), de France (486 pages), de Prusse (22 pages), d'Autriche (28 pages), de Hongrie (8 pages), de Bavière (10 pages) et de Belgique (15 pages), et il s'excuse de n'avoir pas pu joindre à cette liste assez longue l'Italie, l'Espagne et la Russie. Il a rapporté de ces voyages une foule de notes, d'après lesquelles il a décrit dans le détail chaque photographe qu'il a vu, chaque manière qu'il a rencontrée, et chaque chambre d'opérations qu'il a visitée. Son œuvre forme ainsi comme une immense galerie aux murailles décorées de portraits de photographes et au plancher couvert de tous les appareils photographiques connus. Aucun ouvrage aussi complet n'avait assurément paru sur la matière, et il a fallu la persistance et l'originalité anglaise pour l'entreprendre et l'exécuter. LOIR-MONGAZON.

Hans Holbein, par JEAN ROUSSEAU. Paris, Rouam, 1885, in-4 de 70 p. — Prix : 2 fr. 50.

Corot, par JEAN ROUSSEAU et A. ROBAUT. Paris, Rouam, 1885, in-4 de 61 p. — Prix : 2 fr. 50.

Millet, par CHARLES YRIARTE. Paris, Rouam, 1885, in-4 de 53 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ravenne, par CH. DIEHL. Paris, Rouam, 1885, in-4 de 80 p.— Prix 2 fr. 50. (Ces 4 vol. font partie de la *Bibliothèque des Beaux-Arts*, série des *Artistes célèbres*.)

Il n'est personne un peu au courant des choses de l'art qui n'ait, pour le moins, entendu parler de la publication entreprise par la maison Rouam, sous le titre de *Bibliothèque des Beaux-Arts*. Un petit nombre seulement de fascicules, les uns traitant d'art ancien, les autres d'art moderne, ont paru ; le public est déjà séduit, et la collection, dont la vente est favorisée par un bas prix, est devenue presque populaire. La livraison de Hans Holbein, par M. Jean Rousseau, a paru la première. Elle ne pouvait manquer d'être bien accueillie et prise en bon augure. Le format choisi en était heureux ; le texte avait de l'intérêt, et de nombreuses gravures, faites avec soin, représentant pour la plupart des portraits de personnages célèbres copiés dans les galeries de Windsor, de Bâle et du Louvre, l'embellissaient et ajoutaient à l'attrait du sujet. — La livraison de Corot, du

même auteur, qui vint ensuite, n'était pas moins agréable, et les curieuses peintures, signalées par M. A. Robaut, chez M. Robert, à Mantes, chez M. Daubigny et dans la propre villa du peintre à Ville-d'Avray, sont bien faites pour piquer la curiosité des admirateurs de l'artiste : ils pourront juger aisément de la facilité extraordinaire de son pinceau dans ces œuvres destinées à ses amis et partant familières. — Dans la troisième livraison, M. Yriarte nous fait connaître, d'une plume savante, un peintre moins original que Corot, mais qui l'égale en renommée. Je veux dire Millet, l'ami de la campagne, des paysans simples et des pauvres foyers, avec ses bois un peu sombres, ses prairies éclairées à peine, ses bergers de rustique tournure et ses bergères naïvement rêveuses, ses femmes cousant, balayant le foyer, apprêtant le repas, ses laboureurs et ses faneurs, tout son monde borné et un peu triste, mais non sans grâce et sans tendresse. — Il y a loin du site champêtre qu'habitait Millet sur la lisière de la forêt de Barbizon, jusqu'à la mystérieuse Ravenne, ville chère à lord Byron, entre les cités italiennes. Mais telle promet d'être la variété de la *Bibliothèque des Beaux-Arts,* qu'on y verra les villes fameuses comme on y voit les artistes fameux. L'étude savante de M. Ch. Diehl est encore la seule de ce genre ; mais il est à croire qu'on trouvera difficilement, pour illustrer d'autres lieux célèbres, un crayon comme celui dont Mlle Herwegen s'est servi pour rendre si parfaitement les monuments et les trésors artistiques de la perle byzantine.

Les Artistes célèbres : Donatello, par Eugène Muntz, conservateur de l'École des Beaux-Arts, lauréat de l'Académie française et de l'Académie des Beaux-Arts. Paris, Rouam, 1885, in-4 de 114 p., avec 48 grav. réunies en une broch. séparée. — Prix : 5 fr.

Si nous parlons ainsi séparément de l'étude de M. Müntz sur Donatello, c'est qu'elle nous semble différer quelque peu des livraisons auxquelles elle est jointe. Elle s'en distingue par sa longueur, par le nombre de ses gravures, et aussi, par son importance artistique. La vaste érudition de l'auteur, sa connaissance de plusieurs langues, son habitude de pareils travaux lui ont permis de donner à ce volume de 120 pages un intérêt qui ne s'attache ordinairement qu'à des œuvres moins savantes et moins sérieuses. Le caractère de Donatello y est dessiné avec une vivacité de traits qui prête à cette étude érudite l'attrait d'un roman de mœurs florentin. M. Müntz semble vraiment dans ce portrait avoir emprunté quelque chose de la puissante réalité que le ciseau de son héros imprime à ses personnages. D'autre part, M. Müntz n'a pas manqué de mettre sous nos yeux dans toute son étendue, la valeur de l'œuvre d'un sculpteur que Benvenuto Cellini plaçait au rang du « merveilleux Michel-Ange parmi les plus grands artistes qui

ont existé depuis l'antiquité ». Tout ce travail est fait de main de maître, et occupera une place de choix dans les ouvrages déjà parus de M. Müntz. La liste en est déjà longue. L'archéologie classique, le moyen âge et la renaissance s'y rencontrent, et à voir cette richesse, on pourrait croire que l'auteur ne s'est jamais occupé que d'érudition. On se tromperait en cela : après de brillants succès au lycée Bonaparte, M. Müntz fit ses trois années de droit. Mais le jour où, laissant ces études un peu arides, il partit pour Rome se faire l'élève et l'ami de M. Albert Dumont et de M. de Rossi, valut à notre pays un savant qu'on peut égaler sans désavantage à ceux de l'Allemagne : il a leur érudition, jointe à la netteté du goût français. Aussi, l'œuvre de la Bibliothèque des Beaux-Arts, prospérera sans doute sous sa direction et grâce à son concours. Nous en avons l'espérance, car il ne s'agit de rien moins que de conserver à la France, en accroissant dans toute la nation le goût du beau, le rang, supérieur assurément, qu'elle a en ce moment dans le domaine des Beaux-Arts. LOIR-MONGAZON.

BELLES-LETTRES

Mélanges de philologie et de paléographie américaines, par H. DE CHARENCEY. Paris, Ernest Leroux, 1883, in-8 de 195 p. — Prix : 7 fr 50.

M. le comte de Charencey a réuni dans ce volume des mémoires qui avaient été publiés à diverses époques et qui se rapportent tous à la linguistique américaine, spécialement à celle de la Nouvelle-Espagne. Il est à regretter qu'il n'ait pas réduit en un corps de doctrine les enseignements contenus dans ces mémoires. La disposition qu'il a adoptée donne lieu à beaucoup de redites ; ainsi, chaque article commence presque invariablement par une page ou deux de doléances sur le peu d'avancement des études américaines. Elle a aussi l'inconvénient de nuire considérablement à la clarté de l'exposition, non seulement parce que des articles détachés présentent naturellement des incohérences, mais encore parce que l'auteur ne donne qu'un choix des mémoires précédemment publiés, d'où il résulte que quelquefois le lecteur est renvoyé à des passages absents du volume.

Quant au fond de l'ouvrage, il montre une érudition peu commune et ne permet pas de douter que M. de Charencey ne possède bien les divers idiomes dont il parle. Mais cette érudition même empêchera son livre d'être aussi utile qu'il le pourrait. Il semble ne pas faire de différence entre les questions grammaticales les plus élémentaires et les problèmes philologiques les plus compliqués, et l'on se demande pour quelle classe de lecteurs il écrit. Trop souvent aussi il admet sans difficulté des rapprochements qui restent fort énigmatiques, et prend

pour des déductions victorieuses de pures hypothèses. Il a un faible pour l'adverbe *évidemment*, et l'emploie même lorsque la preuve est loin d'etre concluante. On aura une idée de la hardiesse de ses comparaisons étymologiques en jetant les yeux sur la page 14, où sont donnés comme identiques des mots comme metra et mush, xaivori et sitori, tehuet et dubuer, oui et pui et peut-être, dit-il, maeva! Pour faire reconnaître une parenté entre des termes si différents d'aspect, il faudrait commencer par établir, à l'aide d'analogies nombreuses et décisives, l'équivalence des lettres dans les différents groupes de langues.

En somme, malgré un petit nombre de points qui sont bien traités, par exemple la distribution géographique des idiomes de l'Amérique centrale, et l'essai de phonétique comparée du groupe Mam-Huastèque, il faut reconnaître que l'exactitude de la plupart des conclusions reste à vérifier et que la grammaire comparée des langues américaines est encore presque tout entière à faire.

Les quatre premiers articles roulent sur les rapports grammaticaux de ces langues en général; le cinquième, restreint au groupe Mam-Huastèque, est celui dont nous venons de parler; le sixième traite du pronom personnel dans le groupe Maya-Quiché. Vient ensuite une étude ou plutôt quelques remarques étymologiques sur une sorte de prophétie en langue Maya; puis un essai de déchiffrement des inscriptions du « bas-relief de la croix », et de fragments du manuscrit Troano. Le livre se termine par quelques pages sur les signes de numération en Maya. J. N. WAGNER.

M. Tullii Ciceronis Autobiographia. ex Tullii scriptis collegit, Proœmio et Notis illustravit SALVATOR MARTINI. Augustæ Taurinorum, Romæ et Florentiæ, ediderunt Fratres Bocca, bibliopolæ Regis, 1885, in-8 de 200 p.

Voici un travail d'érudition, qui est en même temps une étude littéraire du plus haut intérêt. C'est un livre à la façon de ceux qu'aiment à publier les docteurs de l'Allemagne. Il nous rappelle notamment un travail analogue publié à Leyde, il y a une trentaine d'années, par M. Suringar, sous ce titre : M. TULLII CICERONIS *Commentarii rerum suarum, sive de vita sua.* Écrit en latin, comme celui dont nous nous occupons en ce moment, il différait, par le plan autant que par l'exécution, de celui de D. Salvator Martini, qui paraît meme avoir ignoré le livre de son devancier d'Outre-Rhin. Et cependant, nous n'hésitons pas à dire que l'œuvre de l'avocat romain, plus méthodique et plus attachante que celle du recteur hollandais, nous paraît présenter un ensemble de recherches non moins consciencieuses, bien que dans des proportions plus modestes (200 pages compactes in-8, au lieu de 500 pages, qu'avait le livre de M. Suringar).

On sait que peu d'hommes ont laissé autant d'écrits que Cicéron sur leur personne et les événements de leur vie ; toutefois, on peut dire qu'il n'est guère sérieusement connu sous toutes ses faces que par un assez petit nombre d'érudits. Le savant avocat Martini a donc rendu un vrai service aux lettres en faisant connaître, dans un tableau synthétique et d'ensemble, le grand orateur, le jurisconsulte, le philosophe et l'homme politique, d'après le récit exact et mouvementé de sa vie. Et comme ce récit nous est, pour ainsi dire, fait par Cicéron lui-même, dans ses *Discours* et dans ses *Lettres,* et que le lecteur pénètre même, à l'occasion, jusque dans ses idées et ses doctrines, à mesure qu'elles se font jour dans la trame de l'œuvre du biographe, on s'explique le titre, peut-être trop modeste et trop impersonnel, d'*Autobiographie*, donné à ce livre : ce n'est point là, en effet, un simple agencement de textes chronologiquement choisis et habilement liés ; le savant auteur, plein de son sujet, et familiarisé avec les écrits de Cicéron, a su posséder assez son héros et s'assimiler ses œuvres, pour faire bien moins une simple compilation qu'un livre d'histoire grave et synthétique. Le biographe, toujours jaloux de se montrer loyalement impartial, n'a pas plus prétendu se placer dans les rangs des panégyristes que parmi les détracteurs. — L'introduction (*Proœmium*) de M. Martini, qui ne comprend pas moins de soixante pages, est une sorte de Mémoire justificatif, où il est fait bonne justice des préjugés et accusations dont on a chargé la mémoire de Cicéron. — Quant aux *Notes* qui accompagnent cette *Autobiographie,* elles sont toujours puisées aux meilleures sources et bien propres à revêtir cette *Vie* de l'attrait et de l'autorité qui lui conviennent.

Il serait à souhaiter qu'une bonne traduction pût vulgariser en France et faire goûter par tous l'intéressante étude du savant avocat romain.

J. Tolra de Bordas.

Ortwin Gratius, *Sein Leben und Wirken,* par D. Reichling. Heiligenstadt, 1885, in-8 de 107 p. — Prix : 2 fr. 50.

Parmi les nombreuses publications satiriques du seizième siècle, il en est peu qui aient été aussi populaires et qui aient joui d'une renommée aussi constante que les *Epistolæ obscurorum virorum,* lettres d'un latin barbare, supposées écrites par des professeurs et des hommes ignorants et adressées pour la plupart à Ortwin Gratius, professeur à l'Université de Cologne. Elles étaient l'œuvre de Hermann van den Bussche, Ulrich von Hutten et Crotus Rubeanus et n'eurent pas moins de vingt-sept éditions (la meilleure est celle de Boecking). Tout récemment encore M. W. Binder en a publié une traduction allemande (Géra, 1885), la première qui ait été faite, sans doute dans le but de rendre accessible à un plus grand nombre de lecteurs cette

œuvre de haine et de basse calomnie. Voici ce qui donna lieu à cette publication : c'est un des épisodes les plus curieux de l'histoire de l'humanisme en Allemagne. Au commencement du seizième siècle, Reuchlin se trouvait à la tête des humanistes allemands et ses nombreux admirateurs cherchèrent bien des fois, par les moyens les moins avouables, à détruire le prestige de la célèbre Université de Cologne qui, sans rejeter les doctrines de l'humanisme, ne manquait cependant aucune occasion d'affirmer son inébranlable attachement à la doctrine de l'Église. Le fait de reconnaître en tout cette autorité était déjà une raison pour que les humanistes reuchliniens fissent à l'Université une opposition sérieuse. Mais voilà que Pfefferkorn, Juif converti, chercha par ses publications à amener au christianisme ses anciens coreligionnaires et à faire connaître impartialement les Juifs aux Chrétiens. Mû par son esprit de prosélytisme, il demanda que les livres juifs et surtout le Talmud fussent détruits. De là, grande fureur des Juifs que Reuchlin chercha à défendre. Ortwin Gratius, un des principaux professeurs de l'Université, se déclare pour Pfefferkorn, traduit en allemand plusieurs de ses ouvrages et répond au *Speculum oculare* de Reuchlin que la Sorbonne venait de condamner par ses *Praenotamenta* (1514). C'est alors que trois amis de Reuchlin, au lieu de s'attaquer ouvertement mais loyalement aux doctrines de Gratius, s'efforcèrent de le perdre dans l'estime publique, de le faire passer pour un homme de mauvaises mœurs et pour un ignorant par la publication anonyme des *Epistolae*. Aucune calomnie, quelque infâme qu'elle fût, ne les arrête. A les en croire, Gratius est le fils illégitime d'un prêtre ; lui et ses correspondants sont des hommes de la plus grande ignorance passant leur temps dans de puériles disputes scolastiques, connaissant à peine le latin du moyen âge. Les questions que ses correspondants posent à Gratius sont des plus ridicules : un d'entre eux, par exemple, lui demande si l'on commet un péché mortel en saluant un Juif. Du reste, les études les occupent bien peu ; Gratius et ses amis tiennent avant tout à bien boire et à courir les aventures galantes. Les auteurs des *Epistolae* font même passer Gratius pour l'amant de la femme de son ami Pfefferkorn et pour le corrupteur de la fille de son patron Quentell dans l'imprimerie duquel il était correcteur.

On cherche moins à discuter les doctrines de Gratius qu'à ternir son honneur : c'était un moyen pour van den Bussche, homme plus passionné que von Hutten au rapport d'Érasme, de se venger lâchement de Gratius qu'il haïssait parce que dans le temps celui-ci n'avait pas partagé ses idées au sujet de l'importance du grammairien Donatus. Malheureusement la calomnie porta ses fruits ; et, malgré le caractère satirique bien évident des *Epistolæ*, les attaques furent prises au

sérieux, les calomniateurs furent crus sur parole, non seulement par les contemporains, mais même par la plupart des historiens de l'humanisme en Allemagne. Certains savants admettent si facilement tous les faits qui semblent prouver l'ignorance et la démoralisation des prêtres du seizième siècle qu'ils ne songent pas même à contrôler les faits et oublient les principes les plus élémentaires de la critique historique. M. Reichling, qui s'était déjà fait connaître par un beau travail sur Murmellius, cherche à rendre à Gratius la place qui lui revient parmi les savants allemands du seizième siècle et à prouver le peu de fondement des attaques dirigées contre lui. C'est une réhabilitation aussi juste que savante, et son travail constitue une contribution des plus importantes à l'histoire de l'humanisme.

Gratius naquit vers 1480 à Holtwick en Westphalie, de parents honorables mais pauvres, et mourut le 22 mai 1542. Élevé chez son oncle à Deventer, il vint étudier à Cologne en 1501 et fut attaché à la Faculté des Arts en 1507. Tout en continuant son enseignement, il fut employé dans l'imprimerie Quentell dès 1509 en qualité de correcteur. Il entra dans les ordres et devint même recteur d'un des collèges de l'Université. Rien ne prouve qu'il ait mené une vie déréglée ; et, loin d'être un scolastique ignorant, comme les *Epistolæ* aiment à nous le dépeindre, il fut un humaniste des plus distingués, mais ne voulut pas donner dans les excès des Reuchliniens. Il fut fort apprécié par Pierre de Ravenne pendant le séjour que ce célèbre jurisconsulte fit à Cologne ; mais il eut le courage de se séparer de son ami du jour où Pierre de Ravenne soutint en droit canon des théories hétérodoxes. L'enseignement de Gratius eut beaucoup de succès et ce succès même fut probablement une des causes de la haine que von den Bussche lui portait. Il faut du reste, et cet argument a échappé à M. Reichling, que Gratius ait été un des professeurs les plus distingués de l'Université, sinon ses adversaires ne l'auraient pas attaqué avec autant de violence. On n'use pas de tels moyens envers des hommes de peu de valeur. Du reste, l'activité scientifique de Gratius nous le prouve. Il publia d'excellentes éditions de certaines œuvres d'Ovide, de Salluste, de Cicéron ; et ses poésies latines ne sont pas non plus à dédaigner. Peut-être eut-il le tort de répondre aux *Epistolæ* par une autre satire : *Lamentationes obscurorum virorum* (1518), à laquelle il ajouta, il est vrai, une *Epistola apologetica* des plus sérieuses, que ses ennemis laissèrent sans réponse. C'est cet homme que Reuchlin appelle un demi-païen, un barbare, un analphabet ; et Luther, avec cette distinction de langage qui le caractérise, le prend pour un chien, un loup féroce si même pas pour un crocodile. De fait, sans être un homme de premier ordre, Gratius fut un savant qui mérite d'occuper une belle place parmi les humanistes du seizième siècle ; et M. Reichling a prouvé, à

la dernière évidence, que toutes les attaques des *Epistolæ* n'étaient que d'infâmes calomnies. Son livre est d'une lecture fort suggestive et sera indispensable à tous ceux qui voudront étudier l'histoire de l'humanisme.

ADOLF DE CEULENEER.

Joost van de Vondel. *Sein Leben und seine Werke. Ein Bild aus der Niederlandischen Literaturgeschichte* (Joste van den Vondel. Sa vie et ses œuvres. Une figure de l'histoire littéraire de la Hollande), par ALEXANDER BAUMGARTNER, S. J. Freiburg im Breisgau, Herder, 1882, pet. in-8 de XIV-379 p. avec un portrait de Vondel.

L'infatigable auteur a, dans ses études les plus variées sur les littératures allemande, anglo-américaine, espagnole, islandaise et néerlandaise, rencontré dans cette dernière une figure qui était faite pour l'intéresser particulièrement. C'est celle d'un grand poète qui a tiré de l'histoire sainte le sujet de plusieurs de ses drames, de ses poèmes didactiques ou autres, et dont le *Lucifer*, joué quatorze ans avant l'apparition du *Paradis perdu*, contribua sans doute à inspirer Milton. Dans un récent ouvrage (*Milton and Vondel*), M. Edmundson va jusqu'à accuser de plagiat le grand poète anglais et cette question a été discutée dans plusieurs numéros de *The Academy* et *The Athenæum* en 1885. — De même que le R. P. Baumgartner, qui a daté plusieurs de ses écrits de Blijenbeck près Asserden, dans le Limbourg hollandais, appartenait tout à la fois aux Pays-Bas et à l'Allemagne, il naquit en effet à Cologne, le 17 novembre 1587, mais d'une famille de Mennonites exilée d'Anvers, lors de la prise de cette ville par Alexandre Farnèse (1585). Sa mère avait dû se laisser baptiser après ce siège et elle fut pendant quelque temps catholique malgré elle. Il n'avait que neuf ans lorsque son père, chapelier de profession, passa à Francfort, puis à Brême, à Utrecht, enfin à Amsterdam (1599). C'est ce qui explique pourquoi il n'écrivit pas en allemand.

Comme son aïeul maternel était *rederijker* (rhétoricien ou plutôt poète), le jeune homme s'appliqua de bonne heure à rimer ; sa plus ancienne pièce de vers conservée est de 1605 ; mais son premier grand ouvrage : *la Pâque ou la délivrance des enfants d'Israël* (allusion à l'émancipation de la Hollande) ne parut qu'en 1612. Longtemps encore il traita surtout des sujets bibliques, soit en traduisant notre vieux Du Bartas, soit en chantant les *Héros de l'Ancien Testament* (38 pièces épiques), ou la *Ruine de Jérusalem* (tragédie), mais pas encore dans un esprit catholique, car il était au contraire devenu diacre des Mennonites en 1616. Comme dissident, il prit le parti des Remontrants contre les Gomaristes, leurs persécuteurs, et il écrivit en 1625 la belle tragédie de *Palamède*, pleine d'allusions à Olden Barnevelt et à Maurice de Nassau, ce qui lui valut une amende, et la pièce ne fut jouée que quarante ans plus tard. En 1637, il eut l'honneur d'inaugurer le

nouveau théâtre de la ville d'Amsterdam par une tragédie patriotique, *Gijsbrecht van Amstel,* et depuis cette date jusqu'à sa mort (à l'exception de 1672 à 1677, où le théâtre fut fermé pendant l'invasion de la Hollande et les guerres subséquentes), il n'y eut pas d'année où la scène ne fût occupée par une, deux, souvent même six, sept pièces de sa composition. Presque aussi fécond que Shakespeare, il n'écrivit pas moins de trente-deux pièces de théâtre, surtout des tragédies religieuses ou classiques, parfois traduites ou imitées des anciens ; mais il était beaucoup moins varié que le grand dramaturge anglais : s'il chaussa le cothurne de Melpomène, il ne prit jamais le masque de Thalie ; il ne s'émancipa qu'une fois à composer un drame idyllique, mais il ne donna jamais carrière à sa fantaisie dans des œuvres qui rappellent la *Tempête* ou le *Songe d'une nuit d'été.* Inutile d'ajouter qu'il fut moins original et moins profond que Shakespeare ; en revanche il avait plus de cordes à son arc.

Tout en faisant bon marché de ses mérites comme traducteur de poèmes latins, grecs, français, même italiens, on doit rappeler qu'il fut non seulement dramaturge, mais encore fabuliste, poète épique (*Saint Jean-Baptiste, les Vierges saintes*), didactique (*les Mystères de l'autel, la sainte Trinité, Considérations sur Dieu et la religion, les Splendeurs de l'Église*) et surtout lyrique. Il n'est guère d'événements remarquables de son temps (batailles, sièges, catastrophes, découvertes) qu'il n'ait chantés. Il ne dédaignait même pas de composer des pièces de circonstance pour les mariages, funérailles, entrées des princes, inaugurations. Aussi les œuvres qui nous restent de lui ne remplissent-elles pas moins de douze volumes petit in-folio. Il est vrai que le laborieux écrivain, après avoir commencé d'écrire en 1605, ne s'arrête que peu de mois avant sa mort arrivée le 5 février 1679. Il eut d'autant plus de mérite à cultiver les lettres avec tant de persévérance qu'il fut presque toujours dans une situation assez précaire : d'abord petit marchand, il ne s'éleva que peu à peu à l'aisance. Il avait fini par amasser quarante mille gulden ; mais il consacra toute cette somme à sauver l'honneur de l'un de ses fils qui avait fait de mauvaises affaires, et sans pouvoir le sauver, il se ruina, de sorte qu'à l'âge de soixante-dix ans il dut se placer comme employé dans une banque, aux appointements de 650 gulden par an. Ni ces revers, ni le chagrin, ni l'âge, ni le travail forcé, ne tarirent sa verve poétique : dix tragédies, trois grands poèmes didactiques, une épopée, nombre de poésies diverses et de traductions, furent les fruits de sa verte vieillesse. La foi le soutenait : il s'était converti au catholicisme en 1641 ! La vie d'un tel homme méritait bien d'être connue en dehors de la Hollande. Le R. P. Baumgartner l'a écrite *con amore,* en même temps qu'il a apprécié brièvement les principales productions de Vondel et en traduit des

passages. Il énumère les éditions et les traductions qui en ont été faites, les biographies de Vondel, les notices de toute sorte dont il a été l'objet. Une table chronologique des œuvres, une des pièces qui ont été jouées de 1638 à 1678, une table alphabétique des noms de personnes et une table des matières, augmentent la valeur de ce travail; nous n'en pouvons mieux faire l'éloge qu'en regrettant qu'il n'y en ait pas de semblable en français sur le même personnage, un des héros de la littérature universelle. E. BEAUVOIS.

HISTOIRE

Les bords du Nil, *Égypte et Nubie,* par CHARLES VIENOT, Rouen, Espérance Cagniard, 1886, in-4 de 296 p.

Les curieux qui désirent, sans fatigue, voyager sur les bords du Nil, réaliseront leur vœu en lisant le beau volume que vient d'éditer M. Charles Vienot. Le touriste ne fait pas tort à l'archéologue; celui-ci sait dire juste ce qu'il faut pour ne pas effrayer les personnes qui se fatigueraient assez vite des monuments de l'antique Égypte; le récit se déroule dans un style facile et correct. J'ajouterai que l'exactitude du narrateur m'a été démontrée par le témoignage de compagnons de voyage de l'auteur.

D'excellentes photogravures formant un véritable album dont la sincérité est indiscutable et, dans le cours du volume, de nombreux dessins sont dus au crayon exercé de M. Paul Chardin, qui était aussi du voyage, et dont le talent commence à avoir une juste notoriété qui, sans la modestie de l'artiste, lui serait depuis longtemps acquise. M. Vienot conduit ses lecteurs depuis Alexandrie jusqu'à Suez. Son excursion en Orient a été plus étendue; il me semble qu'il a visité aussi la Palestine. Serait-il indiscret de lui demander de faire, pour la Terre Sainte, ce qu'il a si bien fait pour la terre des Pharaons? Là encore il aurait de curieuses illustrations à donner et dues au même crayon.

A. DE B.

L'empereur Frédéric II et la chute de l'Empire germanique du moyen âge, par JULES ZELLER, membre de l'institut. Paris, E. Perrin, 1885, in-8 de VIII-498 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. Jules Zeller continue son histoire d'Allemagne. Le cinquième volume, intitulé : *L'empereur Frédéric II et la chute de l'Empire d'Allemagne du moyen âge* est presque en son entier consacré à la lutte soutenue par le puissant empereur contre les papes Innocent III, Grégoire IX, Innocent IV. C'est une phase de la querelle entre l'Empire et le Sacerdoce, distincte de celles précédentes sous Henri IV et Grégoire VII, Frédéric Barberousse et Alexandre III. « La lutte, dit

M. Zeller, devient ici surtout politique. On se disputait auparavant des évêchés, des abbayes; on se dispute maintenant des villes, des provinces... Derrière le pontife Grégoire VII, on voyait poindre le Souverain; derrière la souveraineté d'Innocent III, on verra s'effacer le pontificat. » Il y a dans ces oppositions un peu de subtilité, car si la forme se modifie suivant le cours du siècle, le fonds du débat reste le même. Quoi qu'il en soit, M. Zeller reconnaît très bien le caractère européen de la diplomatie d'Innocent III; il remarque que la double élection de Philippe de Souabe et d'Othon de Brunswick n'était pas seulement une affaire nationale, allemande, mais elle était chrétienne, européenne, et nul plus que lui n'a montré que la bataille de Bouvines est dans l'histoire de ce temps un événement bien plus qu'exclusivement français et n'a indiqué mieux les conséquences de ce grand fait européen. « Le principal vainqueur, dit-il, sera celui qu'on peut regarder comme le maître du jeu du monde, Innocent III. »

M. Zeller a, ce me semble, bien posé la personnalité de Frédéric II « arborant le drapeau de la monarchie universelle et sainte de l'Empire contre la liberté lombarde, et de là indirectement contre la Papauté sainte et catholique. » Frédéric oppose le droit divin de sa nouvelle souveraineté politique au droit divin du Saint-Siège; l'unité, l'universalité, la sainteté de son empire, à l'unité, l'universalité, la sainteté de l'Église. Voilà son œuvre ; M. Huillard-Bréholles a été plus loin : en s'appuyant sur des textes dont personne avant lui n'avait fait usage, le savant éditeur de l'*Historia diplomatica Frederici II* a dit que Frédéric rêva de fonder une église nationale et de se faire chef de cette église. M. Zeller n'adopte pas ce jugement : Frédéric II, d'après lui, voulait seulement soumettre l'Église et le clergé au pouvoir de l'État; sceptique, il était plus préoccupé de politique que de visées religieuses. Sa politique cependant ne fut pas heureuse. S'il eut, comme le dit M. Zeller, une idée de génie en allant en Orient, malgré le Pape, pour faire de cette croisade une entreprise impériale, il força tous les ressorts de son administration, et « c'est sous ses yeux et presque par son fait, M. Zeller le constate, que le royaume d'Allemagne s'est démembré en petites principautés et en cités libres. » Il reconnaît que « Frédéric II a tout compromis avec ses juristes : il a fait de l'Empire, dit-il, une conception nouvelle et monstrueuse qui pour avoir voulu tout embrasser a tout perdu. » — Cette erreur de politique, d'où vient-elle? M. Huillard-Bréholles a dit nettement : « L'étude du caractère de Frédéric II nous montre une intelligence d'élite unie à une conscience pervertie. » Or, ce n'est pas assez pour la gloire, et cela suffit au déshonneur.

M. Zeller, en notant les fautes de l'empereur, accuse les papes des mêmes fâcheux errements. « La papauté comme l'empire s'est com-

promise dans la lutte, dit-il, et a laissé aussi tomber le monde de ses mains. » Et ailleurs : « La papauté et l'empire avaient tout perdu pour avoir tout voulu. » Qu'a donc perdu la Papauté et qu'a-t-elle voulu? Car si elle a voulu la liberté de l'Eglise, et c'est là l'enjeu de la lutte, elle a fini par l'obtenir; mais M. Zeller, dont l'esprit est si sagace dans beaucoup de questions d'histoire, paraît moins exact sur plusieurs points. Dire qu'« à l'époque de Grégoire VII, l'Église était une aristocratie d'évêques parmi lesquels le Pape n'était pas beaucoup plus que le premier », c'est déjà montrer qu'on ignore les monuments de l'antiquité ecclésiastique, mais se demander « si ce n'est pas le temps où se généralise pour la croyance et s'applique dans la cérémonie la plus caractéristique du culte la doctrine longtemps latente, mais maintenant explicite, qui investit le prêtre consacré du pouvoir de changer le pain et le vin de la communion dans le corps et le sang même du Christ et de les donner ou de les refuser au fidèle en signe de salut ou de damnation », c'est se jeter dans une confusion d'idées qui n'amène pas, il s'en faut, l'exactitude dans le langage.

Que M. Zeller prenne donc garde lorsqu'il veut parler de religion et de doctrine catholique : qu'il n'aborde pas ce terrain sans de nouvelles études et qu'il se réserve pour l'histoire politique où, malgré plusieurs lacunes qui prêtent à la critique, il a des connaissances incontestées et une compétence reconnue. H. DE L'E.

Voyage en France, 1789-1790, par KARAMZINE, traduit du russe et annoté par A. LEGRELLE. Paris, Hachette, 1885, in-12 de XL-335 p. — Prix : 3 fr. 50.

A la même époque où l'Anglais Arthur Young parcourait la France, laissant de son voyage le curieux récit que l'on connaît, un jeune Russe, qui devait être un jour l'historien de son pays, y entrait de son côté. Il y arrivait, séduit par cette réputation universelle d'élégance, d'hospitalité et d'esprit qui attirait à Paris et à Versailles les hommes distingués de toute l'Europe, plein d'enthousiasme aussi pour les idées philosophiques qui, de France, avaient fait le tour du monde. Il faisait à Ermenonville et à Ferney le pèlerinage obligatoire et entonnait un véritable dithyrambe en l'honneur de l'humanité de Voltaire — dont l'irréligion cependant lui dictait des réserves — et de la sensibilité de Rousseau. Il admirait les monuments de la capitale et les châteaux royaux sur lesquels ses lettres donnent de très intéressants détails. Ce qui le frappait surtout — et le fait est à signaler, car l'impression de Karamzine concorde avec celle de la plupart des autres voyageurs de cette époque et en particulier de Rigby — ce qui le frappait surtout, c'est la prospérité qu'il voyait partout, ou presque

partout, l'état excellent des routes, l'avancement de l'agriculture, la bonne organisation du service des postes, la meilleure de l'Europe, dit-il, la bonne tenue des auberges, et plus encore l'air de contentement et de bien-être des populations rurales, particulièrement dans les régions que la Révolution n'avait pas encore atteintes. Car ce voyage de Karamzine se faisait au début même de la Révolution, et il entrait à Strasbourg peu de jours après la prise de la Bastille, au moment même où il y avait dans la ville une insurrection militaire et dans les campagnes des environs une insurrection des paysans soulevés par une sorte de mot d'ordre contre la noblesse et le clergé. Un individu se donnant pour le comte d'Artois était venu organiser cette jacquerie au nom de prétendus ordres du roi. A Paris, le jeune Russe voyait la famille royale prisonnière aux Tuileries et il peut décrire avec un enthousiasme ému la Reine « belle et majestueuse, en dépit des coups de la destinée, et semblable à une rose sur laquelle souffle un vent glacé, mais qui garde encore sa couleur et sa beauté ». A Versailles, à Trianon, à Saint-Cloud, à Marly, il trouve les châteaux royaux veufs de leurs hôtes augustes et il s'apitoie sur ce sort cruel des petits-enfants de Louis XIV, qui devait être bien plus cruel encore. Ce qui ne l'empêcha pas de trouver un grand charme à son séjour en France et à la société parisienne.

Ce voyage de Karamzine avait été déjà traduit une première fois par un Russe, M. de Porochine, en 1867. Mais le traducteur avait cru pouvoir abréger et supprimer certains passages. Le nouveau traducteur, M. Legrelle, a respecté le texte de l'auteur. Nous l'en félicitons et nous le remercions de nous avoir mis à même de lire ces lettres, d'une tournure si jeune, d'une impression si fraîche et si profonde, d'un intérêt si réel pour tous les amis de la vérité historique.

M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire des avocats au Parlement de Paris, 1300-1600, par R. DELACHENAL, ancien élève de l'École des chartes. Paris, E. Plon, 1885, in-8 de XXVIII-476 p. — Prix : 8 fr.

Le travail que M. Delachenal présenta comme thèse, il y a trois ans, à l'École des chartes, et qu'il nous apporte aujourd'hui remanié et mis au dernier point, est un livre tout nouveau, et qui vient combler une importante lacune. Ce n'étaient cependant pas les historiens qui avaient manqué jusqu'ici à l'Ordre des avocats, et on en pouvait compter jusqu'à trois : Boucher d'Argis, au siècle dernier; MM. Fournel et Gaudry, dans celui-ci ; mais tandis qu'aucun d'eux n'avait eu le courage d'aller puiser ses matériaux à la principale, presque à l'unique source, aux archives du Parlement, M. Delachenal, au contraire, ne s'est pas laissé

effrayer par la longueur du travail et par son aridité, plus apparente du reste que réelle, et il s'est livré à un patient et minutieux dépouillement de cette immense collection de registres.

Il en a été pleinement récompensé par l'ample moisson de faits précis et de documents capitaux qu'il a pu récolter sur l'inscription au tableau, la confrérie de Saint-Nicolas et la confrérie des avocats et procureurs, le choix d'un avocat, la distribution de conseil, la place des avocats à l'audience, les plaidoiries, les écritures, les bancs de la Grand-Salle, les rapports des avocats avec le Parlement, les avocats du Roi, le payement des honoraires, le costume des avocats, etc.

M. Delachenal a encore trouvé dans ces mêmes registres de quoi traiter de la façon la plus complète des points d'une portée bien autrement générale. C'est ainsi qu'il a pu consacrer à la liberté de la parole et à la responsabilité de l'avocat des pages du plus vif, et souvent du plus piquant intérêt, où il nous a exposé les difficultés multiples que rencontrait l'avocat dans l'exercice de sa profession, et dont les plus graves étaient celles auxquelles il se heurtait, lorsqu'il avait à plaider contre le Roi; il est fort intéressant de voir, au point de vue spécial où nous place M. Delachenal, à quel degré d'absolutisme l'autorité royale était arrivée au quinzième siècle, et combien dès cette époque les conseillers et les porte-parole de la Couronne étaient disposés à transformer en dogmes indiscutables des théories plus ou moins fondées de droit public, surtout de droit public ecclésiastique.

De l'éloquence judiciaire de ce quatorzième siècle qui a produit tant d'avocats célèbres, nous ne savons malheureusement pas grand'chose; mais au quinzième, les registres des plaidoiries deviennent assez détaillés et assez complets, pour avoir permis à M. Delachenal d'écrire un chapitre des plus curieux, et dont bien des passages pourraient servir de pièces justificatives aux *Plaideurs* de Racine.

En dehors de nombreuses et intéressantes pièces justificatives, M. Delachenal a joint à son livre un appendice qui ne sera pas l'une de ses moindres utilités. L'Ordre des avocats a renfermé dès son origine un nombre considérable d'hommes remarquables, qui se sont fait une grande réputation dans leur profession et comme jurisconsultes, ou qui, arrivés ensuite à de hautes situations judiciaires, politiques et ecclésiastiques, ont tenu une place importante dans l'histoire générale de leur temps; aussi rencontre-t-on à chaque pas nombre d'entre eux cités dans les textes historiques ou juridiques contemporains, et sauf pour quelques-uns qui ont été l'objet de notices spéciales, on est bien souvent embarrassé pour les identifier, pour remettre sur pied leurs noms ordinairement estropiés, et pour retrouver les dates principales de leur existence. Cela est si vrai, qu'il y a quarante ans, un éminent érudit, trouvant mentionnés dans un texte juri-

dique trois des plus célèbres avocats du quatorzième siècle : Jean Pastourel, Nicolas Romain et Jean de Chatou, se demanda si Pastourel ne désignait pas le livre liturgique appelé Pastoral, et *Roumain Chaton*, les distiques de Denys Caton. Aujourd'hui, on est un peu plus avancé, mais guère plus, et c'est avec reconnaissance que tous ceux qui s'occupent du quatorzième siècle accueilleront les courtes notices biographiques où M. Delachenal a réuni à la fin de son livre les principales dates qui jalonnent la vie et la carrière des avocats de cette période, et qu'il a pu rencontrer au cours de ses dépouillements.

PAUL GUILHIERMOZ.

Histoire du droit et des institutions politiques, civiles et judiciaires de l'Angleterre, par ERNEST GLASSON. Tomes IV, V, VI. Paris, Pedone-Lauriel, 1882-1883, 3 vol. in-8 de x-476, xxiv-639, xxi-927 p. — Prix des trois vol. : 30 fr.

Depuis longtemps le *Polybiblion* aurait rendu compte des derniers volumes de cet ouvrage si l'éditeur n'en avait cessé l'envoi à partir du tome III : il nous a fallu, pour en parler, consulter les tomes suivants dans une bibliothèque publique, et c'est seulement le nom de l'auteur qui nous y a décidé.— Les derniers volumes ont un intérêt particulier: le tome IV va d'Édouard III à Henri VIII; le tome V embrasse la réforme religieuse, la monarchie absolue et la révolution politique, le gouvernement parlementaire; le tome VI traite du droit actuel. Il s'agit donc ici de l'époque la plus importante dans la vie du peuple anglais. Conformément à son plan général, M. Glasson étudie, dans chaque période, l'état général de l'Angleterre, les sources et la science du droit, le droit et les institutions politiques, le droit civil, l'organisation judiciaire, la procédure, le droit criminel.— Sans nous arrêter à l'examen de ces différents chapitres, bornons-nous, pour chaque période, au tableau de la situation générale de l'Angleterre. Sur le tableau consacré à la période d'Édouard III à Henri VIII, aucune remarque importante : c'est l'époque où, suivant l'expression de Macaulay, la nation anglaise commence à prendre rang dans le monde, et M. Glasson en suit avec exactitude le développement. — Sur la Réforme, ses assertions sont étranges : gallican en France, M. Glasson prétend que « la Réforme a pénétré en Angleterre parce qu'elle était conforme aux inclinations nationales ». C'est confondre la nécessité d'une réforme avec celle de l'hérésie. — Les tableaux consacrés aux périodes suivantes, monarchie absolue, gouvernement parlementaire, droit actuel, sont un bon résumé des travaux anglais antérieurs : comme M. Glasson l'avait annoncé, les comparaisons avec le Droit français cessent, parce que les deux droits ont pris des routes diverses, mais le monument qu'il élève au Droit anglais n'en est que plus utile à la science juridique en France.

X.

La Vie partout. *Le Monde chinois*, par PHILIPPE DARYL, 2e édition. Paris, Hetzel, 1885, in-12 de IV-326 p. — Prix : 3 fr.

Le livre de M. Daryl est d'une lecture facile ; il contient une foule de renseignements utiles et précis sur la vie dans ce pays lointain, et il sera certainement consulté avec fruit.

Bien que zélateur déterminé de la civilisation chinoise, l'auteur, rendons-lui cette justice, n'en dissimule ni les insuffisances, ni les duretés, ni les abominations. Il constate également (p. 324) la décrépitude générale de la nation chinoise; mais il a une foi absolue dans une régénération assez prompte : c'est peut-être, dit-il en terminant, « l'empire du Milieu qui nous inondera bientôt de ses masses profondes et viendra, soit par ses produits, soit par ses travailleurs, compliquer encore sur nos marchés le problème économique ».

M. Daryl caractérise, on ne peut mieux, le législateur Confucius en disant que c'est un positiviste, un Saint-Simonien. Confucius a laissé son empreinte sur la civilisation chinoise en « substituant le culte de l'humanité matérielle à celui du surnaturel ». Le Bouddhisme, qui en est l'antipode, n'y a rien fait. Si les *masses profondes*, dont l'auteur nous menace à courte échéance, doivent nous apporter une partie de cette civilisation qui leur est propre, espérons qu'on nous fera grâce de la polygamie, des rôtis de chien, des coups de bâton et de l'esclavage. Et de quel esclavage? Le maître a le droit de tirer un profit d'une fille esclave en lui faisant exercer le métier de prostituée. Quel nom donnerait-on en Europe à ce *négociant?*

Le livre de M. Daryl est écrit dans le plus mauvais esprit. Il professe pour les différentes communions chrétiennes un égal dédain, avec, cependant, une certaine prédilection contre les catholiques. Si les Chinois pouvaient tirer quelque profit des missionnaires européens, ce serait des disciples d'A. Comte et de Schopenhauer (p. 311). « Il n'y a pas, dit encore M. Daryl (p. 134), dans la nuit de l'Europe, un seul point lumineux ou seulement crépusculaire. Il faudra, pour ranimer ce cadavre, il faudra, dans cinq ou six cents ans, l'étincelle de hasard trouvée par les croisés sous les cendres de Constantinople. » Voilà où le parti pris peut faire tomber un homme qui a des connaissances générales, un esprit cultivé et ordinairement perspicace ; mais il y a plus fort : (page 404) « Les Chinois pratiquaient la perspective au treizième siècle de notre ère, alors que l'Europe était plongée dans la *léthargie* la plus sombre. » Le mot restera et l'on en rira longtemps. Dieu veuille accorder aux peuples qu'il aime des *léthargiques* comme ceux qui nous ont laissé les monuments, les sculptures, les vitraux du treizième siècle ! Le mot est d'autant plus malheureux que l'art est surtout vivant au moyen âge. M. Cherbuliez n'avait pas en vue la *léthargie* lorsqu'il parlait avec émotion de ce forgeron inconnu « qui mettait un peu de son âme dans une petite grille ». ADOLPHE D'AVRIL.

Mélanges de biographie et d'histoire, par Ant. de Lantenay, membre correspondant des Académies de Metz et de Dijon. Bordeaux, Féret, 1885, in-8 de 600 p.

M. A. de Lantenay vient de réunir en volume les travaux historiques et biographiques qu'il a publiés dans la *Revue catholique de Bordeaux;* ils n'auront pas moins de succès sous cette forme nouvelle que lorsqu'ils ont paru en articles détachés. Nous retrouvons là une vieille connaissance, l'abbé Maudoux, confesseur de Louis XV et de Marie-Antoinette, prêtre pieux et modeste dont la sainteté faisait un étrange contraste dans la cour corrompue de Louis XV et que le vieux roi et la jeune dauphine eurent la sagesse de maintenir à son poste malgré toutes les manœuvres des courtisans pour lui substituer un homme moins étranger que lui aux intrigues. M. de Lantenay a bien fait de remettre en lumière cette pure et noble figure un peu effacée; il a eu la bonne chance de retrouver dans les papiers de l'abbé Maudoux une note inédite sur les derniers moments de Louis XV, note très curieuse et qui montre bien que malgré tout son libertinage, ce fut le prince lui-même qui voulut publiquement se repentir et revenir à Dieu. Mais ces bonnes fortunes-là ne doivent pas étonner avec un chercheur aussi infatigable et un érudit aussi laborieux que M. de Lantenay. Ce volume abonde en documents inédits ou du moins très rares. Nous trouvons là des lettres inédites de saint François de Sales, de saint Vincent de Paul, du cardinal de Sourdis, du Père Cotton, du cardinal de Polignac, etc.

Mais la plupart des études sont naturellement consacrées à des personnages ou à des questions historiques de l'Église de Bordeaux. Voici le journal du cardinal de Sourdis, des notices sur deux Bordelais curés à Paris au dix-septième siècle; sur les Bordelais séminaristes de Saint-Sulpice; sur Henri d'Arche, doyen du chapitre de Saint-André; Jean Amelin, curé de la Majestat Saint-André; Lancelot de Mullet, abbé de Verteuil; Gilbert Grymaud, théologal de Saint-André; Louis Bonnet, curé de Sainte-Eulalie, etc.; de nombreux différends entre l'archevêque et son chapitre, des querelles même intestines dans le chapitre, et quelques-unes de ces querelles reposent, il faut bien en convenir, sur des motifs assez futiles, par exemple la grosse *affaire des surplis.* Le cardinal de Sourdis, qui eut plus d'un démêlé avec le chapitre de Saint-André, avait ordonné à tous prêtres et chanoines de porter des surplis à la romaine, c'est-à-dire à manches closes. Mais les chanoines de Saint-André, par tradition, portaient des surplis à manches volantes. *Inde iræ.* Le chapitre refusa de changer la forme des manches de son surplis et l'un des chanoines ayant paru au chœur avec les manches closes fut menacé d'être destitué de sa prébende. L'archevêque intervint pour défendre le chanoine qui lui

avait obéi ; le chapitre maintint ses droits. La querelle dura près d'un an et fut terminée par un arrêt du grand Conseil ; le chapitre eut gain de cause et conserva les manches volantes. Ne dirait-on pas un chant du *Lutrin* ? M. de Lantenay a raconté en grand détail et avec beaucoup de charme cet incident piquant. Mais à côté de celui-là, combien d'autres récits d'une haute gravité, d'un vif intérêt et toujours d'un style clair et d'une érudition sûre. Remercions le savant auteur de les avoir rassemblés dans un volume où il sera plus facile de les chercher que dans la collection de la *Revue catholique de Bordeaux*, et d'avoir ainsi ouvert un jour des plus curieux sur l'histoire intime de l'Église de France aux dix-septième et dix-huitième siècles.

M. DE LA ROCHETERIE.

Bibliographie hellénique, *ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XVe et XVIe siècles*, par Émile LEGRAND, répétiteur à l'École nationale des langues orientales. Paris, Leroux, 1885, 2 vol. gr. in-8 de CCXXX-319 et LXXX-453 p. (Tiré à 350 exemplaires, numérotés à la presse, dont 50 sur Hollande.) — Prix : 60 fr.

L'histoire littéraire de la Grèce, depuis la prise de Constantinople, reste encore à écrire. Ce n'est pas qu'il n'y ait eu sur ce sujet de nombreux travaux en Grèce même ; mais l'obscurité des questions, le manque de ressources bibliographiques, le parti pris d'un patriotisme mal placé, ont empêché jusqu'à ce jour d'obtenir un résultat sérieux. La plupart des livres sur la Grèce littéraire des temps modernes sont des ramas d'erreurs, de fables et d'inventions qui nuisent aux recherches au lieu d'y aider. M. Legrand a dû faire table rase de tous les livres de ses prédécesseurs pour composer sa *Bibliographie hellénique*. Il se trouvait dans de meilleures conditions qu'eux tous : placé à portée de toutes les grandes bibliothèques, préparé par d'importants travaux déjà publiés, servi surtout par une méthode sûre et une infatigable patience, il était appelé à faire œuvre solide et à bâtir enfin sur le sol indécis et mouvant. On peut dire qu'il y a réussi.

L'ouvrage comprend deux parties distinctes, l'une bibliographique, l'autre historique. Dans la *Bibliographie* proprement dite sont décrits avec le plus grand détail les livres rentrant dans le cadre de l'auteur, au nombre de 290. Presque tous ont été vus par M. Legrand lui-même, ce qui lui a permis de redresser beaucoup d'erreurs, accréditées par la légèreté des précédents bibliographes. Une innovation heureuse consiste dans la reproduction intégrale des pièces liminaires, accompagnées d'une ample annotation. La plupart des ouvrages étant d'une insigne rareté, on aime à trouver réunies les préfaces et les épigrammes sorties souvent de la plume des savants les plus éminents de la Renaissance. Ce sont de précieux matériaux d'histoire littéraire, et l'in-

dex permet de les utiliser facilement. Les biographies obscures y trouvent aussi leur compte, et les chercheurs savent quel prix on doit attacher à ces renseignements d'humble apparence épars dans les livres oubliés.

La seconde partie renferme des notices sur les principaux savants grecs du quinzième et du seizième siècle, et un certain nombre de documents inédits les concernant. M. Legrand a voulu écrire lui-même plusieurs chapitres de cette histoire littéraire de la Grèce moderne que facilitera son ouvrage ; la manière dont il s'en acquitte fait désirer que ce travail ne soit pas entrepris par un autre que par lui. Plusieurs de ces notices résument et rendent inutiles les notices antérieures, en ajoutant partout des détails nouveaux et souvent de grande importance. Bon nombre de personnages doivent même à M. Legrand les honneurs de leur première biographie. Puisque l'auteur annonce la préparation d'un supplément, on me permettra quelques observations et additions, qui ne seront peut-être pas inutiles. — T. I, p. XLVII, ce n'est pas le *Vaticanus gr. 1347* qui a été copié par Théodore Gaza et Chrysococcès pour Philelphe, mais le *1334*. Les lettres du même Gaza sont fort rares, et M. Legrand n'en a trouvé aucune inédite à publier : je lui en signale une en latin et non sans intérêt adressée au cardinal Marco Barbo : elle est à la Vaticane (antér. à 1472). — Pour l'iconographie de Gaza et des Grecs du quinzième siècle, il y a un passage assez intéressant dans une lettre inédite de Fulvio Orsini à J. V. Pinelli : *Quanto al ritratto del Gaza, io non conosco persona che l'habbia. Ben me ricordo havere inteso dal Car^le S. Agnolo* (Ranuccio Farnese) *che Papa Paolo terzo li mostrava nella cappella di Sixto quarto uno di quei quadroni di mano del Cortone, dove era il Bessarione con cinque de suoi, fra quali nominava l'Argyropulo, il Gaza, il Sipontino* (Nic. Perotti), *etc., et che'l Gaza haveva un cappello in testa* (Biblioth. Ambrosienne, *D. 422 inf.* Lettre du 16 mars 1585). — T. I, pp. LXXXVI et LXXXVII ; le *Matritensis* n° 57 est daté ici de 1496, là de 1486 ; la première date est la bonne. — T. II, p. 383, il n'y a aucune raison pour indiquer comme très rares les *Lettere volgari* de Paul Manuce. — T. II, p. XIX, ajouter la lettre grecque de François Portus à Lambin, qui se trouve à la p. 343 des *Epistolæ clarorum virorum* (Lyon, S. Gryphe, 1561).

A propos de Constantin Lascaris, dont une partie de la bibliothèque se retrouve aujourd'hui à Madrid, je ne sache pas qu'on ait signalé la transmission de quelques-uns de ses livres à Fulvio Orsini ; j'aurai l'occasion prochaine d'apporter des renseignements sur ces volumes, ainsi que sur ceux de la même bibliothèque qui ont appartenu à Jean Lascaris. — La notice de M. Legrand sur Jean Lascaris est beaucoup plus complète que la thèse latine de M. Vast. Plusieurs

documents inédits sur cet important personnage ont été recueillis à la fin du tome II. On en pourrait ajouter quelques autres : il y a par exemple dans le *Vat. lat. 9064,* fol. 114, une lettre originale de Lascaris à Giovanni Ruccellai, du 8 août 1521 (Venise) et une autre de Trissino, du 24 octobre 1522, où il est question du docte envoyé du roi de France à Venise (seront publiées). J'ai vu en Italie d'autres lettres non signalées de Lascaris, notamment quelques billets à Angelo Colocci, écrits pendant son séjour à Rome. On trouvera une lettre importante de lui à son ami Alde dans le recueil que je prépare des *Correspondants d'Alde Manuce.* — Dans le même recueil figurera un billet inédit de Marc Musurus, et, à propos de ce dernier personnage, j'indiquerai à M. Legrand deux lettres de sa main à Lazaro Buonamici, datées de Venise 1516, qui ont été recueillies dans la correspondance inédite de ce dernier. Elles sont à l'Ambrosienne, *D. 295,* ff. 40 et 62; au fol. 73 est une lettre grecque de Buonamici à Musurus, et dans le manuscrit *D. 385,* divers brouillons de lettres à Alde et à Musurus. — La biographie de Démétrius Chalcondyle est des plus abondantes et des plus précises; cependant elle eût été facilement plus riche, si M. Legrand avait eu connaissance des lettres de l'illustre professeur qui sont à la Vaticane. Elles sont toutes adressées à Giovanni Lorenzi de Venise, bibliothécaire d'Innocent VIII; une est en latin, huit autres sont en grec; une des lettres grecques est écrite de Padoue, toutes les autres de Florence. On ne trouve qu'une seule fois le millésime (1488); mais les allusions que renferment les autres lettres permettraient aisément de les dater et d'en tirer grand profit. Ces épaves des correspondances grecques de la Renaissance sont tellement rares, comme le dit justement M. Legrand, qu'il ne faut en omettre aucune, quand le hasard des recherches les fait découvrir.

La beauté typographique de la *Bibliographie hellénique* est entièrement digne du mérite du travail. On trouve un certain nombre de facsimilés, quelques-uns tirés en rouge, des titres, marques typographiques, etc. Les exemplaires sur papier de Hollande sont ornés de portraits en taille-douce de Jean Lascaris, M. Musurus et D. Chalcondyle. Le lecteur s'étonnera de voir tant de luxe entourer une œuvre de pure érudition et nécessairement destinée à une vente restreinte. Le grec n'offre guère de nos jours aux éditeurs de chances de succès commercial; M. Legrand l'avoue lui-même et nous apprend en même temps à qui le public est redevable de l'exécution matérielle de ce bel ouvrage : c'est l'intelligente générosité du prince Georges Maurocordato qui a permis d'élever ce monument à la gloire de la Grèce lettrée. L'auteur et son Mécène ont l'un et l'autre bien mérité du monde savant.

Pierre DE NOLHAC.

BULLETIN

Une très ancienne prophétie sur la prospérité passée et la décadence actuelle des États chrétiens, par l'abbé AUGUSTIN LÉMANN, professeur d'Écriture sainte et d'Hébreu aux Facultés catholiques de Lyon. Paris, Victor Lecoffre, 1885, in-8 de 48 p. — Prix : 1 fr. 50.

On n'a pas oublié combien, durant les années de revers que nous venons de traverser, les prophéties de fantaisie ont eu cours, non seulement parmi le peuple, mais même dans les salons. Il a fallu toute l'autorité d'un illustre évêque pour mettre fin à une tendance qui énervait les caractères, en même temps qu'elle jetait le ridicule sur la religion rendue injustement responsable. La « très ancienne prophétie » que réédite et commente le savant abbé Lémann n'a rien de commun avec les rêveries auxquelles nous faisons allusion. C'est une prophétie d'Isaïe, et elle remonte au septième siècle avant Jésus-Christ. A cette époque, un grand maître du palais des rois de Juda opprimait injustement le peuple hébreu. Ses prétentions et son despotisme allèrent si loin que Dieu lui envoya le prophète Isaïe — lequel prédit au tyran, qu'en punition de ses fautes il tomberait entre les mains des Assyriens et serait emmené captif à Ninive où il périrait de misère. Sous le souffle divin qui l'inspire, Isaïe passe du despote juif, oppresseur de son peuple, à Jésus-Christ, soutien des États, et il annonce la place que le Fils de Dieu fait homme doit occuper plus tard dans la société jusqu'au jour où, parce qu'on l'en aura rejeté, l'ordre social dont il était le pivot, sombrera. Sous le nom d'Éliacim, Jésus-Christ est représenté par le prophète comme portant les clefs de la maison de David. « Il ouvrira, et personne ne fermera ; il fermera et personne n'ouvrira. » Puis, il le donne comme un « trône d'honneur pour la gloire de son père », comme un « clou solide, soutenant l'édifice ». Le clou arraché, l'édifice croulera. Le texte de cette prophétie — que M. l'abbé Lémann explique éloquemment et applique aux temps présents, se trouve dans le chapitre XXII des prophéties d'Isaïe (Ancien Testament). Les commentaires de M. l'abbé Lémann frappent par leur clarté, leur précision et leurs conclusions. Il y a dans ces quelques pages toute la philosophie de la grandeur et de la décadence des nations. Ils sont inspirés par une haute pensée de conservation sociale autant que de foi religieuse. A ces titres, l'opuscule de M. l'abbé Lémann se recommande à l'attention des esprits sérieux. F. B.

Estudios catolicos sobre algunas cuestiones sociales, politicas y economicas, por D. José MARIN ORDONEZ, deputado a Cortes. 3e édition. Madrid, Victor Saiz, 1885, in-12 de 510 p.

Ce travail compte parmi ses souscripteurs les noms les plus illustres et les plus respectables de l'Espagne. Je le comprends, car c'est un devoir pour les classes dirigeantes de propager des idées saines sur les sujets traités par l'auteur : l'État sans Dieu et sans religion — l'esclave et le catholicisme — la famille chrétienne et le mariage catholique — le socialisme catholique — le catholicisme dans la politique — l'unité religieuse et la liberté politique, etc. etc. — Ces différentes matières sont exposées avec soin et avec les développements nécessaires. Comme dit l'auteur en commençant : « C'est un livre de bonne foi. » A. A.

Nicolas Leblanc, *sa vie, ses travaux et l'histoire de la soude artificielle*, par Aug. Anastasi, ancien artiste peintre, petit-fils de Nicolas Leblanc. Paris, Hachette, 1885, in-18 de XIX-230 p. — Prix : 2 fr.

Un inventeur méconnu, un inventeur qui se ruine par mauvaise entente des affaires, c'est malheureusement chose commune. Mais un inventeur dont la découverte est jugée de première importance par les plus autorisés de ses contemporains, qui a trouvé des capitaux, créé une manufacture, dont l'industrie fonctionne et donne déjà des bénéfices considérables, et qui, tout d'un coup, voit son usine séquestrée par le gouvernement, sa fabrication arrêtée, son procédé divulgué pour le plus grand avantage de l'étranger, qui est à ce moment l'ennemi, et cela, non pas même par des motifs politiques, mais sous prétexte d'intérêt public; cet inventeur enfin, aboutissant de la ruine au suicide, il était réservé à l'ineptie révolutionnaire de nous donner ce lamentable spectacle.

Telle est, en effet, résumée en peu de mots, l'histoire de Nicolas Leblanc, l'inventeur de la soude artificielle, invention d'une telle importance que notre célèbre chimiste Dumas n'a pas craint de la comparer à celles de Watt sur la vapeur, hésitant à dire lequel de ces deux hommes a le plus contribué au bien-être de l'humanité. M. Anastasi en a recueilli tous les détails avec un soin pieux et les publie avec de nombreux documents à l'appui. Son ouvrage restera comme une pièce importante du procès de la Révolution.

E. V.

Les Bêtes en robe de chambre, par le marquis de Cherville. Paris, Firmin-Didot, 1885, in-18 de 380 p. — Prix : 3 fr.

Sous une forme humoristique, le titre de ce joli volume en indique bien le sujet. C'est une série d'études sur les mœurs des animaux, écrites au hasard de la plume et de la fantaisie; des portraits familiers, dont les originaux ont été croqués d'après nature et sans avoir posé. Toutes les familles du règne animal sont mises à contribution, qu'elles portent poil ou plume, qu'elles habitent la forêt, la rivière, le chaume ou même la basse-cour. L'auteur est un homme du monde, expert en matière de sport. Il écrit d'une plume alerte, sans prétention, en assaisonnant ses observations de nombreuses anecdotes dans lesquelles il sait respecter toutes les convenances. Son livre est sans contredit un des meilleurs compagnons qu'on puisse se donner pour passer quelques heures agréables à la campagne ou pour y revivre en esprit lorsqu'on l'a quittée. E. V.

Le Gibier à poil. *Les quadrupèdes de la chasse*, par le marquis G. de Cherville, avec eaux-fortes et illustrations. Paris, J. Rothschild, in-12 de 226 p. — Prix : 12 fr.

Ce volume vient heureusement compléter la charmante publication, dont nous avons naguère rendu compte, sur *les Oiseaux de chasse*. Après le gibier à plume, le gibier à poil; après le chien d'arrêt, le chien courant. L'introduction est consacrée à une fort intéressante étude sur les races de chiens susceptibles, selon les pays et selon le goût, de seconder le tireur dans ses poursuites savantes. La chasse à courre est naturellement écartée et aurait demandé d'ailleurs de tout autres développements. Puis, l'auteur passe en revue les gibiers les plus divers, depuis l'aurochs et l'ours, jusqu'au hérisson et au loir, en insistant sur les plus communs, le lièvre, le lapin, le renard, le chevreuil. Les mœurs de ces animaux sont décrites d'une façon

très sobre et très compétente, particulièrement au point de vue de la chasse; et les anecdotes capables de réjouir tout bon veneur ne sont pas oubliées. Enfin, l'ouvrage est accompagné d'un vrai luxe d'eaux-fortes en couleur, de vignettes, de jolis titres de chapitres, qui font le plus grand honneur au talent de M. H. Bodmer. Les deux volumes du marquis de Cherville forment ainsi un traité vraiment classique de la chasse au fusil; et, comme les chasseurs sont nombreux, ils méritent de prendre place sur bien des tables de fumoirs, et même dans beaucoup de bibliothèques.

G. B. DE P.

Les Gloires de la Musique, par l'abbé A. LAURENT, docteur en théologie. Tours, Mame, 1885, in-8 de 237 p. — Prix : 0 fr. 95.

Sous ce titre, M. l'abbé Laurent nous donne une série de biographies qui, de saint Grégoire le Grand jusqu'à Geevaërt, nous font connaître les musiciens qui se sont le plus illustrés dans leur art depuis douze siècles. Une introduction et une conclusion montrent comment la musique peut élever les âmes à Dieu et contribuer à lui rendre cet hommage que tous les arts doivent au Créateur et au principe de toutes choses. L'œuvre de M. Laurent pourra intéresser les enfants à qui il fera connaître très superficiellement les principaux musiciens et leurs œuvres. Mais pour ceux qui ont déjà une teinture même légère de la musique, il est inutile de dire que ce livre ne leur apprendra rien.

E. DE LA D.

Il dialetto nizzardo nelle sue affinità foniche e grammaticali colle lingue dacoromana, spagnuola, portoghese, etc., di EMANUELE VALERI. Nice, 1885, in-8 de 61 p.

Le champ de bataille est petit, mais la guerre paraît animée. Les uns veulent que le dialecte niçois, *il dialetto nizzardo*, soit un mélange de français, d'espagnol et d'autres langues etrangères; d'autres en font un dialecte provençal; d'autres le voient se développant sur le sol national, ayant pour racine le latin vulgaire ou rustique en usage dans le peuple chez les diverses nations soumises à la domination romaine. *Gramatici certant*, et tel est le débat. Il serait dommage que quelque savant d'autorité y vînt mettre une fin : on n'aurait plus l'occasion de voir paraître des brochures ingénieuses et precédées d'une jolie préface, dans le genre de celle de M. Emanuele Valeri.

LOIR-MONGAZON.

La lecture en famille. — *Morale.* — *Éducation.* — *Histoire.* — *Sciences.* — *Littérature.* — *Beaux-arts.* — *Voyages.* — *Poésie.* — *Nouvelles et variétés.* — *Comédies.* Paris, Hennuyer, 1885, gr. in-8 de 397 p. — Prix : 5 fr.

Le titre qui précède est trop explicite et trop étendu pour nécessiter de longues explications. Ce livre n'est qu'un recueil de lectures très diverses, généralement intéressantes et pouvant être données à tous sans danger. Il y a bien çà et là quelques paroles que je voudrais effacer, et ailleurs quelques lacunes. Est-il exact par exemple, et dans tous les cas est-il opportun dans un tel livre, de rappeler que, de par le cardinal Palavicini, Pétrarque, nommé chanoine, pourra continuer à célébrer les beaux yeux de Laure de Noves? D'autre part, après le scandale de ses funérailles, et même avant, si l'on se rappelle certaines de ses œuvres vraiment détestables, Victor Hugo méritait-il l'éloge absolu et hyperbolique que M. Parodi lui décerne. Ces deux simples remarques, auxquelles il ne serait peut-être pas bien difficile d'en ajouter une ou deux autres, nous prouvent que nous ne

sommes pas ici en pays tout à fait chrétien, mais en pays neutre, où l'on peut sans doute se promener sans courir grand danger, mais aussi, la plupart du temps, sans espérer pour l'esprit et le cœur ces profits qui sont le fruit des lectures foncièrement chrétiennes. P. TALON.

Les versions latines de la Morale à Nicomaque antérieures au XVe siècle, *leur emploi, leurs caractères, leur parenté, leur date, leurs auteurs,* par J.-M.-A. VACANT, maître en théologie, professeur au grand séminaire de Nancy. Paris, Taranne, 1885, in-8 de 65 p. — Prix : 0 fr. 60.

On serait injuste envers cette brochure, si l'on en mesurait le mérite à son degré apparent d'importance : elle offre tout au moins aux curieux de la philosophie au moyen âge un véritable intérêt. De quelle autorité n'ont pas joui les écrits d'Aristote au treizième siècle? Mais dans quelle mesure ont-ils été connus et répandus, voilà ce qui reste à déterminer. Ainsi il est à peu près certain que Alexandre de Halès, Guillaume d'Auvergne, saint Bonaventure et Vincent de Beauvais lui-même avant la rédaction de son *Speculum naturale* ignoraient l'existence des sept derniers livres de la *Morale à Nicomaque.* Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin sont les premiers chez qui on les trouve cités. Hermann l'Allemand traduisit l'ouvrage entier de l'arabe en 1240 : quelques années plus tard parut une seconde version, faite cette fois sur le grec et sans autre souci que celui d'une scrupuleuse fidélité. M. Vacant cherche à établir qu'elle fut publiée vers 1245, avant le temps où saint Thomas se fit connaître, et qu'elle était l'œuvre d'un dominicain nommé Henri Kosbein, à qui elle avait été demandée par Robert Grosse-Tête, évêque de Lincoln. Cette solution a l'avantage de concilier sans trop de difficulté les indications divergentes fournies par les biographes et chroniqueurs de cette époque : mais, appuyée qu'elle est sur des suppositions ingénieuses plutôt que sur des textes positifs, elle est exposée à rencontrer plus d'un contradicteur. — D'assez nombreuses fautes d'impression se sont glissées tant dans les citations grecques que dans le texte lui-même. C. H.

Les grands Maîtres de la littérature russe au dix-neuvième siècle, par ERNEST DUPUY. *Les Prosateurs : N. Gogol. — J. Tourguénef. — Comte L. Tolstoï.* Paris, Lecène et Oudin, 1885, in-12 de 362 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Dupuy se lit facilement; dans un style d'une élégance soutenue, il donne une idée assez complète des trois littérateurs russes qui ont fait école de nos jours, ainsi que des principaux ouvrages auxquels ils doivent leur célébrité. On regrette que l'auteur n'ait pas tiré parti de la correspondance de Gogol, surtout de ses lettres romaines, pour le montrer à la recherche de la vérité sans réussir à la trouver. Les dernières années de l'auteur des *Ames mortes* le présentent sous un jour nouveau et sont un problème psychologique des plus intéressants. A propos de Tourguénef, que l'auteur semble avoir connu et pratiqué, il y a une étrange méprise. Tourguénef passe pour un orphelin qui a été élevé par une grand'mère quelque peu originale. Or, cette femme excentrique était bien la mère d'Ivan Sergueïtch, le *Messager de l'Europe* a publié, l'année dernière, son étonnante biographie, l'éducation qu'elle a donnée à son fils n'est pas restée sans influence sur le caractère et l'avenir de celui-ci. Le portrait du comte Léon Tolstoï, gentilhomme blasé, qui renonce à une vie agréable et brillante pour labourer la terre, est très réussi. M. Dupuy s'attache surtout au nouveau programme religieux et social que le comte Tolstoï a publié sous le titre de *Ma religion*.

c'est une interprétation arbitraire de l'Évangile qui mène à la suppression de la propriété et à la proclamation du communisme. Ici, comme dans tout le livre, M. Dupuy n'approuve rien et ne réfute rien; il se contente d'exposer les doctrines et les faits. L'exécution materielle du livre fait honneur à la typographie Oudin PIERLING.

Les Gaulois, nos aïeux, par M. MOREAU-CHRISTOPHE, lauréat de l'Institut. Tours, Alfred Mame, 1885, gr. in-8 de 240 p. — Prix : 1 fr. 25.

Dans son prologue, l'auteur s'élève contre l'oubli dans lequel on laisse les héros gaulois, tandis qu'on apprend minutieusement aux enfants les hauts faits des Grecs et des Romains. Il écrit son livre pour réagir contre cet usage. — L'ouvrage, écrit, en général, d'après les historiens anciens et avec assez d'exactitude, se divise en deux parties : l'une contient des notions sommaires sur la géographie, l'ethnographie et les institutions de la Gaule avant la conquête romaine; l'autre est une suite de récits historiques sur les chefs gaulois les plus illustres depuis Sigovèse et Bellovèse jusqu'à Vercingétorix. Il y a lieu de faire certaines observations sur la première partie : les limites assignées par l'auteur à la Celtique et à l'Armorique ne sont pas exactes : la Celtique était beaucoup plus étendue; l'Armorique, au contraire, l'était bien moins. Les Lingons, les Sénons, les Carnutes sont des peuples de la Celtique et non de l'Armorique. La signification du mot Aquitaine est-elle bien « pays de l'eau »? Il est permis d'en douter. — De plus, en parlant des institutions de la Gaule, l'auteur aurait dû se montrer moins affirmatif; on n'a à ce sujet que des données assez vagues et parfois contradictoires; il aurait été bon d'indiquer l'incertitude qui existe sur une foule de points, tels que les assemblées nationales, les royautés électives ou héréditaires, les armes, les vêtements, etc. L. L.

Les petits côtés de l'histoire. *Notes intimes et documents inédits,* par M. HENRY D'IDEVILLE. Paris, Calmann Lévy, 1885, in-12 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, l'auteur a rassemblé vingt-cinq ou trente études séparées sur les hommes et les choses de ce temps : les prisonniers de la Commune; les artisans du coup d'Etat et de l'Empire, M. de Persigny, M. de Morny, M. Rouher; une visite au maréchal Canrobert; la princesse Clotilde, M. Thiers, M. Veuillot, M. le duc d'Aumale, le général Chanzy, M. Beulé, M. Rochefort, le maréchal Mac-Mahon, M. E. Ollivier, M. Dufaure, M. de Larcy, etc... Le côté anecdotique, humoristique, n'est jamais négligé, et comme le style est élégant et facile, on prend le livre et on ne le laisse pas. Le récit rapporté par M. d'Ideville et certifié véritable par M. le comte de Blacas, d'une conversation avec le médecin de M. le comte de Chambord sur les intentions du prince vis-à-vis M. le comte de Paris, a une importance très grande contre les assertions des adversaires de la royauté des d'Orléans. Les jugements ne seront pas tous acceptés, mais on reconnaîtra le relief des portraits et la droiture des intentions. Les impressions sont bonnes et on sent ce qu'il y a de gracieux, de noble, d'élevé dans l'esprit et le cœur de celui qui nous fait ainsi revenir sur le passé par d'intéressants souvenirs et passer de bons moments. H. DE L'E.

Journal de dix ans, *Souvenirs d'un impérialiste*, par FIDUS. Paris, E. Fetscherin et Chuit, 1886, in-12 de 347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce journal de dix ans comprend en réalité quatre ans, de 1871 à 1875. Une partie, publiée dans le *Figaro*, a fait du bruit, et les incidents rapportés ont été plus que contestés D'autres soulèveront les mêmes dénégations et en réalité à côté de détails vraisemblables, de réflexions justes, d'impressions exactes sur tel ou tel événement, il y a un grand nombre de jugements erronés, de racontars sans vérité. Bien des noms sont cités dans des anecdotes plus ou moins véridiques. Le but de l'auteur est évidemment de plaider la cause impérialiste en montrant que « si l'Empereur a pu faire fausse route, il avait du moins de droites intentions, » que « s'il a péri, c'est par sa trop grande bonté, » et que l'Empereur, l'Impératrice, le Prince impérial avaient sur les questions religieuses les meilleurs sentiments. En même temps qu'on voudrait ainsi ramener les catholiques à la cause impériale, on cherche à les éloigner des princes d'Orléans dont, à chaque instant, on incrimine la conduite. Louer l'Empire comme la vraie monarchie moderne, respecter M. le Comte de Chambord tout en déclarant qu'il était impossible, honnir les d'Orléans en qui on pressent un péril, voilà le dessein de l'auteur qui, se mettant à tout moment en avant, se donne un rôle important. Il voit intimement l'Impératrice et le Prince impérial, M. Rouher et autres notabilités, il a « des conversations à fond » avec des journalistes de diverses opinions ; il reçoit du général Pajol, du duc de Padoue, etc... de graves confidences, celle-ci par exemple, qu'au 1er juin 1873 tout était prêt pour une restauration impériale, les chefs de corps étaient prévenus et acquis, etc... En tout, cependant, il semble que l'auteur soit là un peu comme la mouche du coche, ne faisant rien par lui-même si ce n'est d'écouter et de mettre par écrit au jour le jour — si tout n'est pas écrit en même temps pour composer le volume, — ce flot de nouvelles, de bruits, de ondit, de conversations. On y apprendra sans doute quelque chose, ne fût-ce que l'activité incessante des Bonapartistes qui veulent à tout prix reprendre le pouvoir par un coup de force, mais combien il faudra aussi se défier d'assertions comme celles de la prétendue adoption du Prince impérial par le Comte de Chambord ! Le livre est l'œuvre d'un impérialiste qui fait flèche de tout bois pour déconsidérer la famille royale et exalter la famille impériale ; mais comme il n'a aucun scrupule de fausser l'histoire et de la représenter au gré de son imagination ou de sa passion, je dis que c'est une œuvre très partiale. H. DE L'É.

Un arbitrage pontifical au XVIe siècle, par MÉTHODE LERPIGNY. Bruxelles, Société belge de librairie. Paris, Palmé, 1886, in-12 de 274 p. — Prix : 3 fr.

Ce livre paraît à propos. Léon XIII a été récemment élu arbitre par le prince de Bismarck entre l'Allemagne et l'Espagne. Vers la fin du seizième siècle, un tzar orthodoxe, en guerre avec le roi de Pologne, a également invoqué l'intervention du pape. Entre les deux faits il y a des analogies qu'il est opportun de rappeler. Avant d'examiner le livre, nous ne pouvons ne pas observer qu'il ressemble singulièrement aux publications de la maison Leroux dans la *Bibliothèque slave* : on dirait que l'auteur est le même ; cependant s'il a voulu se cacher, nous ne savons trop pourquoi, sous un pseudonyme, ce n'est pas nous qui soulèverons le voile. Le travail est composé sur des pièces inédites, extraites des Archives du Vatican, dont plusieurs sont publiées in extenso en appendice. Malheureusement il

y a là une lacune que l'auteur est le premier à signaler et à déplorer (p. 61) : quelques pièces importantes, conservées aux Archives de Moscou, n'ont pas encore été publiées. Cependant l'abondance des autres documents permet de saisir l'enchaînement des affaires et d'en tirer des conclusions certaines. P.

Recueil de documents relatifs aux travaux de la Commission de l'ethnogénie des populations de l'empire russe, *instituée par la Société d'ethnographie de Paris.* Paris, Klinsieck, 1885, in-8 de 64 p. — Prix : 2 fr. 50.

Sous ce titre, un peu compliqué, vient de paraître le premier fascicule d'une série de publications destinées à éclaircir la question ethnographique de l'Europe orientale. Ce but est exposé dans une notice sur la constitution et les travaux de la Commission de l'ethnogénie des populations de l'empire russe. Puis vient, et c'est là le morceau capital, un exposé de la question slave par M. Louis de Zielinski, secrétaire de la Commission. S'appuyant principalement sur les travaux remarquables de M. Duchinski, l'auteur de ce rapport s'attache à séparer aussi complètement que possible les Petits-Russes ou Routhènes des Grands-Russes ou Moscovites. Les premiers, qui occupent les bassins du Dniéper et du Dniester, sont des Européens, issus de la race aryenne et proches parents des Allemands; ce sont les vrais Slaves; les seconds, au contraire, appartiennent à la famille mongole ou touranienne, et se rattachent aux Kirghiz et aux Chinois. Cette thèse, aujourd'hui appuyée par beaucoup de savants en France et en Allemagne, est d'origine polonaise : elle a le don d'exaspérer les Russes qu'elle retranche formellement de la grande famille européenne pour les rejeter parmi les Asiatiques. C'est ce que montre une planche représentant le *fac-similé* de la déclaration de l'impératrice Catherine II qui repousse toute connexion du peuple russe avec la race tchoude ou touranienne. Le rapport de M. Zielinski est fort bien fait et dans un esprit catholique; la question traitée présente un grand intérêt au moment où l'empire russe, semblant renoncer à jouer un rôle dans la politique européenne, aspire à dominer l'Asie qu'il enserre de toutes parts. Cte DE BIZEMONT.

Discours prononcé dans le syllogue national hellénique à Genève, *lors de la fête de l'indépendance des Hellènes, le 25 mars 1884,* par P. PHARMACOPOULO, docteur en droit, traduit en français par Jean Alexandropoulo. Paris, E. Leroux, 1885, in-18, grec et français, x-231 p. — Prix : 5 fr.

Le texte, tant grec que français, a été imprimé avec le soin élégant que l'éditeur apporte à ses publications elzéviriennes, orientale, slave et grecque. C'est le seul éloge que nous puissions accorder à l'œuvre de M. Pharmacopoulo. Nous lui pardonnerions peut-être le style ampoulé, les fatigantes prosopopées, les exagérations ridicules d'un patriotisme essoufflé; mais il a été ramasser un peu partout les déclamations les plus incongrues contre le christianisme et contre l'Europe. Je cite au hasard : — L'Évangile est une abstraite et prolixe répétition des poètes et philosophes grecs (p. 49). L'antique Hellade aurait peut-être ressuscité si le christianisme n'était venu (p. 77). — Les récits des moines sont des radotages extravagants (p. 79). Dans l'Europe occidentale, au quinzième siècle, régnaient les ténèbres, l'esclavage, la confusion, le chaos, la misère (p. 97). — Les beaux-arts étaient sans goût, sans sève, sans vie, sans posséder rien de noble, de relevé (p. 105). — J'en passe et des meilleures. Heureusement que tous les Grecs ne se nourrissent pas de pareilles insanités. A. A.

Les nobles Cœurs, souvenirs historiques, par Mme ARICIE SAUQUET. Tours, Mame, 1884, gr. in-8 de 158 p. — Prix : 1 fr. 05.

Les nobles Cœurs, qui font l'objet du livre de Mme Sauquet, sont au nombre de dix : le premier est Wilberforce, le généreux défenseur des nègres opprimés; le dernier, Vincent de Paul, l'intendant de la Providence. Les autres sont : Marie des Ursins, le brave Ringors, Isabelle de la Rochegnyon, Las Casas ou l'apôtre de l'Inde, Jeanne de Valois, ou le bouquet de myosotis, la Sœur de charité du faubourg Saint-Marceaux (la sœur Rosalie), le baron Larrey, ou la providence du soldat, Jasmin le poète bienfaisant. On voit que le choix est très varié. Tous ces nobles cœurs d'ailleurs sont de ceux qui ont donné de nobles exemples et dont la vie par conséquent peut servir de thème à de bonnes et salutaires leçons. E. DE LA D.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Alfred-Frédéric-Pierre, comte DE FALLOUX DU COUDRAY, né à Angers le 7 mai 1811, est mort dans cette même ville le 6 janvier 1886. Homme politique par excellence, M. de Falloux a vécu de la politique : et la politique l'a tué bien avant la mort. Député en 1846, à la veille de la révolution de février ; ministre du prince-président en décembre 1848, il se vit fermer, après le coup d'état du 2 décembre 1851, la carrière politique, à l'âge où tant d'autres la commencent. Se livrant alors aux occupations du gentilhomme campagnard, et brillant dans tous les concours d'agriculture, il ne négligeait pas ces qualités d'esprit qui le rendaient si séduisant. L'Académie ouvrit ses portes, le 26 mars 1857, à M. de Falloux. Nul n'était plus destiné que lui à paraître et à triompher dans le milieu académique. On se souvient de ces réceptions de l'après-midi, entre quatre et sept heures, où le candidat pouvait apprendre quel était l'élu du lendemain. C'était le vrai cénacle où toute la droite de l'Académie, son doyen le duc de Noailles en tête, venait prendre le mot d'ordre. Mais la vigueur de l'homme d'État de 1848 avait disparu; l'âge, les souffrances, cette perte cruelle d'une enfant unique, le vide produit autour de lui avaient laissé des traces profondes chez le comte de Falloux. Les amis étaient morts, les parents aussi. Il ne lui restait plus que des disciples. Néanmoins son urbanité ne laissait pas apercevoir la tristesse qui l'environnait. Tout lui semblait sombre, et presque partout il rencontrait des adversaires. Cependant son dernier voyage de Rome fut un triomphe; il put se dire le confident et le conseiller du pape. Cette fois ses adversaires de gauche le traitèrent avec raison d' « ultramontain ». Mais les chocs d'autrefois l'avaient ébranlé trop profondément pour qu'il se remît jamais Il avait parfois jugé avec justesse, n'avait jamais, sinon trop tard, été écouté, et son caractère trop fier pour accepter un échec ne put se résigner à être un soldat et à obéir. L'histoire verra en lui le promoteur de la loi de 1850, et amis et adversaires reconnaîtront que ce jour-là il fut un grand homme.

Au point de vue litteraire, son étude sur *Louis XVI*, son *Histoire de saint Pie V*, son livre sur *Madame Swetchine*, trahissent un style fin, élégant ; mais la composition est bien en retard au point de vue scientifique. Ses *Discours et mélanges*, et ses *Études et souvenirs* se révèlent tout entier. Aucun mot ne choque, lors même qu'il frappe; mais aussi combien ne portent pas et combien surtout ne sont plus compris. A l'heure où toutes les délicatesses ont disparu, on lit et on lira Falloux comme un vieil auteur,

plein de charmes, mais aussi hélas ! bien peu connu et bien oublié. — BOURMONT.

Voici les ouvrages dus à la plume de M. de Falloux : *Louis XVI* (1840, in-18; 4e édit. 1860, in-12); — *Histoire de saint Pie V, pape de l'ordre des Frères prêcheurs* (1844, 2 vol. in-8; 3e edit. 1858, 2 vol. in-12); — *Le parti catholique : ce qu'il a été, ce qu'il est devenu* (1856, in-8 et in-18); — *Souvenirs de charité* (Tours, 1857, in-12); — *Madame Swetchine, sa vie et ses œuvres* (1859, 2 vol. in-8; 15e édit., 2 vol. in-12); — *Question italienne : du devoir dans les circonstances actuelles* (1860, in-8. Extrait du *Correspondant*); — *Antécédents et conséquences de la situation actuelle* (1860, in-12. Extrait du *Correspondant*); — *Dix ans d'agriculture* (1863, in-8); — *La convention du 15 septembre* (1864, in-8); — *Itinéraire de Turin à Rome* (1865, in-18); — *Des élections prochaines* (1869, in-8); — *Questions monarchiques, lettres à M. Laurentie* (1873, in-8); — *Augustin Cochin* (1874, in-18); — *L'Évêque d'Orléans* (1879; in-12); — *De l'unité nationale* (1880, in-12); — *Discours et mélanges politiques* (1882, 2 vol. in-8); — *Études et souvenirs* (1885, in-8 et in-12). — M. de Falloux a aussi publié les *Lettres de Madame Swetchine* (1863; ouvrage arrivé à sa 5e édit. 3 vol. in-12 et in-8), et la *Correspondance du R. P. Lacordaire et de Madame Swetchine* qui a eu neuf éditions (in-12 et in-8).

— M. Benigne-Emmanuel-Clément MILLER, membre de l'Institut, né à Paris le 19 avril 1812, est mort à Cannes le 9 janvier. Auteur de divers travaux sur les auteurs grecs, M. Miller a en outre assidûment collaboré au *Journal des Savants*. Nommé en 1849 bibliothécaire de l'Assemblée nationale, il conserva ses fonctions jusqu'en 1880; il appartenait depuis 1860 à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Ses principaux ouvrages sont : *Éloge de la chevelure. Discours inédit d'un auteur grec anonyme en réfutation du discours de Synésius*, intitulé : *Éloge de la calvitie*, publié d'après un manuscrit grec de la bibliothèque royale, avec une traduction et des notes en français (1848, in-8); — *Recueil des itinéraires anciens comprenant l'itinéraire d'Antonin, la Table de Peutinger et un choix de périples grecs* (1845, in-4), composé en collaboration avec MM. Hase et Guérard; — *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de l'Escurial* (1848, in-4); — *Mélanges de littérature grecque* (1868, in-8); — *Mélanges de philologie et d'épigraphie* (1876, in-8); — *Chronique de Chypre*, éditée et traduite par M. Miller avec le concours de M. C. Sathas (1881-1882, 2 vol. gr. in-8); — *Fragments inédits de littérature grecque* (1883, gr. in-8). Avec l'appui du marquis de Fortia d'Urban, M. E. Miller avait fondé en 1840 une *Revue de bibliographie analytique* qui n'a subsisté que six années. Ce savant infatigable publiait encore il y a quelques mois dans le *Journal des Savants* deux intéressantes notices sur la *Sigillographie de l'empire byzantin*, par M. Gustave Schlumberger.

— M. Adhémar-Jean-Claude BARRÉ DE SAINT-VENANT, né à Villiers-en-Bière (Seine-et-Marne), le 23 août 1797, est mort à Saint-Ouen, près Vendôme, le 6 janvier. Admis, en 1813, à l'École polytechnique, il entra ensuite dans le service des poudres et salpêtres, puis il passa dans celui des ponts et chaussées. Comme ingénieur il se distingua dans la direction des travaux exécutés dans les canaux de navigation d'Arles, du Nivernais, des Ardennes et de la rivière d'Yonne. En 1848, alors qu'il était attaché comme ingénieur en chef aux travaux de la ville de Paris, il prit sa retraite pour se consacrer exclusivement à ses études scientifiques. Le 20 avril 1853, il remplaça Poncelet à l'Académie des sciences (section de mécanique). Parmi ses nombreux travaux insérés dans les publications de l'Académie nous citerons trois *Mémoires* se rapportant à la déformation et à la résistance des pièces et courbes élastiques à double courbure, soumises à des forces quelconques, qui

ont paru, en 1843, dans le *Recueil des savants étrangers;* — *Cours de Navier* (nouvelle édition 1858); — *Du roulis sur mer houleuse, calculé en ayant égard à l'effet retardateur produit par la résistance de l'eau* (1871, gr. in-8); — *Sur les diverses manières de présenter la théorie des ondes lumineuses* (1872, in-8).

— Le 24 décembre dernier est mort à Bruxelles M. Louis-Prosper GACHARD, archiviste général du royaume. Il était né à Paris le 12 mars 1800 et avait été nommé archiviste depuis le 20 juillet 1831. M. Gachard a rendu les plus grands services à l'histoire de Belgique ; et par ses nombreuses publications de documents relatifs au seizième siècle, il occupe une place des plus belles parmi les principaux érudits de l'Europe. Aussi presque toutes les grandes académies se l'étaient-elles attaché comme membre, et depuis de longues années il était correspondant de l'Institut. Voici la liste à peu près complète de ses principaux ouvrages. Dans les Mémoires de l'Académie royale de Belgique : *Mém. sur la composition et les attributions des anciens Etats de Brabant* (1843) ; — *Not. hist. sur la rédaction et la publication de la carte des Pays-Bas autrichiens par le général comte de Ferraris avec pièces justif.* (1843) ; — *Mém. sur l'acceptation et la publication, aux Pays-Bas, de la pragmatique sanction de l'empereur Charles VI* (1847) ; — *Not. hist. et descr. des Archives de l'abbaye et principauté de Pluvelot conservées à Dusseldorf* (1848) ; — *Not. hist. et descr. des arch. de la ville de Gand* (1853) ; — *Les monuments de la diplomatie vénitienne, considérés sous le point de vue de l'histoire moderne en général et de l'hist. de la Belgique en particulier* (1853) ; — Dans le Bulletin de l'Académie : *Ambassade extraordinaire envoyée par Jacques I, roi de la Grande-Bretagne, à l'archiduc Albert, pour demander justice contre Erycius Puteanus* (1839) ; — *Condamnation et exécution d'un pourceau* (1839) ; — *Sur l'histoire des troubles des Pays-Bas par Van der Vynckt* (1839) ; — *Not. sur une collection de mss. connue à la Bibl. du Roi, à Paris, sous le nom des 182 Colbert* (1839) ; — *Documents inédits sur Juste Lipse* (1839) ; — *Note sur le jugement et la condamnation de Guillaume Hugonet, chancelier de Bourgogne, et de Guy de Brimeu, Sr de Humbercourt, décapités à Gand le 3 avril 1477* (1839) ; — *Note sur les Mém. hist. et pol. du chef et président de Nény* (1839) ; — *Note sur le changement apporté à la constitution de la Flandre en 1754* (1839) ; — *Sur un bulletin de la Saint-Barthélemy rédigé par le duc d'Albe* (1842) ; — *Note sur la réclamation adressée au gouvernement, en 1782, par les États de Brabant, au sujet d'une quest. d'hist. mise au concours par l'Académie* (1843) ; — *Note sur les commentaires de Charles-Quint* (1845 et 1854) ; — *Sur le séjour de Charles-Quint au monastère de Yuste* (1845) ; — *Deux lettres autogr. de Philippe II à l'empereur Maximilien II sur les matières religieuses* (1845) ; — *Le card. de Granvelle quitta-t-il spontanément les P. B. en 1564 ou sa retraite fut-elle l'effet des ordres de Philippe II?* (1845) ; — *Notes hist. sur l'introduction, en Belgique, de la culture des poires et des pommes de terre* (1845) ; — *Sur les archives du conseil suprême de l'Inquisition à Madrid* (1848) ; — *Particularités inéd. sur les derniers moments de Philippe II* (1848) ; — *Particularités inéd. sur la Saint-Barthélemy* (1849) ; — *Sur la chute du card. de Granvelle en 1564* (1849) ; — *Notice sur le conseil des troupes institué par le duc d'Albe* (1849) ; — *Sur la législation des grains en Belgique au XVIIIe siècle* (1850) ; — *Sur une colonie belge établie dans l'île de Nordstrand* (1850) ; — *Sur la situation d'Anvers lorsque le prince d'Orange y fut envoyé au mois de juillet 1566* (1850) ; — *Deux lettres confidentielles de Marie-Thérèse au prince Charles de Lorraine sur le traité de Versailles de 1756* (1850) ; — *Expédition de Guillaume le Taciturne dans les P. B. en 1572* (1851) ; — *Sur les négociations de don Juan d'Autriche avec Guillaume le Taciturne en 1577* (1851) ; — *Note sur l'indépendance de la terre de Fagnolle* (1852) ; — *Note sur la mort de Floris de Montmorency,*

exécuté dans le château de Simancas par ordre de Philippe II (1852) ; — *Particularités inéd. sur Christophe Plantin et sur l'impression de la Bible polyglotte* (1852) ; — *Sur les négociations secrètes qui furent tentées avec le prince d'Orange au congrès de Cologne, en 1579* (1853) ; — *Sur la confession ms. de Balthazar Gérard* (1853) ; — *La bibliothèque de l'Escurial* (1853) ; — *Deux lettres inéd. sur les derniers moments de Charles-Quint* (1854) ; — *Sur l'inféodation de la seigneurie de Jeser au duché de Brabant et au comté de Hollande* (1854) ; — *L'abdication de Charles-Quint* (1854) ; — *Le duc Emmanuel-Philibert de Savoie* (1855) ; — *Assassinat de Guillaume le Taciturne par Balthazar Gérard* (1856) ; — *J. B. Rousseau, historiographe des Pays-Bas autrichiens* (1857) ; — *Assassinat de Guillaume le Taciturne par Juan Jaurreguy* (1857) ; — *Captivité et mort de don Carlos* (1859) ; — *La captivité de François* Ier *et le traité de Madrid* (1860) ; — *Note sur une coll. mss. de docum. concernant la révolution brabançonne* (1862) ; — *Le feld-maréchal prince Ch. Jos. de Ligne* (1862) ; — *La déchéance de Philippe II* (1863) ; — *L'impératrice Marie-Thérèse* (1864) ; — *Trois années de l'hist. de Charles-Quint, d'après les dépêches de l'ambassadeur vénitien Bernardo Navagero* (1865) ; — *Don Juan d'Autriche : la mère de don Juan, la jeunesse de don Juan, don Juan et Marguerite, doña Giovanna d'Austria* (1868-1869) ; — *Sur Jeanne la Folle* (1869-1872), six not.) ; — *Les bibliothèques de Gênes. Relation sur Philippe IV et la cour de Madrid, faite en 1622 par l'ambassadeur génois Giulio della Torre* (1869) ; — *Voyages de Paul* Ier *en Belgique en 1782* (1872) ; — *L'incendie du palais royal de Bruxelles le 3 fév. 1731* (1873) ; — *Le cardinal Bentivoglio. Sa nonciature à Bruxelles* (1874) ; — Commission royale d'histoire : *Rapport sur ses travaux depuis son établissement en 1834 jusqu'en 1872* (1874) ; — *Relation des troubles de Gand sous Charles-Quint, par un anonyme* (1846) ; — *Collection des voyages des souverains des Pays-Bas* (t. II, 1874, t. I, 1876) ; — *Retraite et mort de Charles-Quint au monastère de Yuste* (1854-1855, 3 vol.) ; — *Relation des ambassadeurs vénitiens sur Charles-Quint et Philippe II* (1855) ; — *Correspondance de Charles-Quint et d'Adrien VI* (1859) ; — *Actes des États généraux des Pays-Bas, 1576-1585* (1861-1866. 2 vol.) ; — *Don Carlos et Philippe II* (1863, 2 vol.) — Dans les Comptes rendus de la commission royale d'histoire : *Not. sur la coll. de mss. laissée par M. Guethal Vercruysse* (1840) ; — *Not. sur les grandes hist. de Hainaut de Me Jean Lefebvre, conservées au dép. des mss. de la Bibl. du Roi à Paris* (1842) ; — *Not. sur la coll. des mss. de M. le comte de Ribaucourt* (1842) ; — *Not. sur les grandes chroniques de Hainaut, manuscrits qui existent dans les bibliothèques de Paris* (1843) ; — *Not. sur les chron. mss. de Flandre, de Tournai, de Brabant, de Namur et de Liège, qui existent dans les bibl. de Paris* (1843) ; — *Mss. concernant l'hist. de Belg. qui existent dans les bibl. de Madrid et de l'Escurial* (1845) ; — *Not. des arch. de M. le duc de Caraman, précédée de rech. sur les princes de Chimay et les comtes de Beaumont* (1846) ; — *Extraits des registres des consaux de Tournai, suivis de la liste des prévôts et des mayeurs de cette ville, de 1667 à 1784* (1846) ; — *Not. sur un ms. de la bibl. de La Haye contenant des lettres de don Juan d'Autriche, du secrétaire Escobedo, des collect. d'Antonio Perez apostillés de la main de Philippe II* (1847) ; — *Not. sur l'origine du nom de gueux donné aux révolutionnaires des Pays-Bas* (1847) ; — *Lettres de François de Halewin Sr de Zweveyhem, écrites en 1573* (1850) ; — *Corresp. du duc d'Albe sur l'invasion du comte Louis de Nassau en Frise en 1568 et les batailles de Heiligerlée et de Gemmingen* (1850) ; — *Lettres écrites par les souverains des P. B. aux États de ces provinces depuis Philippe II jusqu'à François II, 1559-1794* (1851) ; — *Doc. sur le projet, formé par M. de Nélis en 1785, de publier une coll. d'historiens de la Belgique* (1851) ; — *Lettre inéd. de Maximilien, duc d'Autriche, sur les affaires des P. B.* (1851 et 1852) ; — *Corresp. d'Alexandre Farnèse avec Philippe II dans*

les années 1578-1581 (1852) ; — *Not. sur deux collect. de doc. qui manquent dans les arch. de la province de Liège depuis 1794* (1852) ; — *Not. sur les arch. de la ville de Mons* (1852) ; — *Doc. concernant l'histoire de la servitude en Belg. au moyen âge* (1852) ; — *Analectes historiques* (série 1-17. 1853-1872) ; — *Notice sur la relation manuscrite du 2e voyage de Philippe le Beau en Espagne* (1854) ; — *Not. des comptes en rouleaux conservés aux arch. génér. du royaume* (1854) ; — *Inventaire des papiers d'État concernant les négociations du gouv. espagn. avec la cour de Rome, qui sont conservés dans les arch. roy. de Simancas* (1854) ; — *Not sur quelques coll. d'états de la maison des princes et spécialement sur celle qui est conservée aux arch. du royaume* (1854) ; — *Not. sur les archiv. des anciens États du Luxembourg* (1855) ; — *Not. sur le véritable auteur du Disc. des troubles de Gand attribué au chan. d'Hollander* (1861) ; — *Not. sur la collect. dite des arch. de Simancas qui est conservée aux arch. de l'Empire à Paris* (1862) ; — *Invent. des papiers laissés par le card. de Granvelle à Madrid en 1586 ; invent. des arch. trouvées au palais de Granvelle à Besançon en 1607 ; hist. d'un procès célèbre à propos de ce dernier inventaire* (1863) ; — *Note sur les acquisitions faites à Londres, le 30 juin 1862, pour les arch. gén. du royaume* (1862) ; — *Not. des mss. concern. l'hist. de la Belgique qui existent à la bibl. imp. à Vienne* (1863) ; — *Note sur un cartulaire de la collégiale de Sainte-Croix à Liège* (1863) ; — *Une visite aux arch. et à la bibl. roy. de Munich* (1864) ; — *Not. sur les arch. de l'ordre teutonique à Vienne* (1864) ; — *Liste des doc. concern. le duché de Luxembourg qui existent dans la trésorerie des chartes de l'empire, aux arch. de Cour et d'État à Vienne, et dans la trésorerie des chartes de la couronne de Bohême à Prague* (1864) ; — *Not. sur différ. séries de documents concernant l'hist. de la Belgique qui existent aux archives du roy. à La Haye* (1866) ; — *Not. d'une coll. de doc. concernant le comté de Chiny, qui est conservée dans les arch. du dép. de la Moselle et de Metz* (1869) ; — *Not. d'un ms. de la bibl. de la ville de Metz renfermant la corresp. de Philippe II avec D. Cristoval de Mora, relative à la succession et à la conquête du roy. de Portugal* (1869) ; — *Not. sur la coleccion de documentos ineditos para la historia de Espana, qui se publie à Madrid* (1869) ; — *La bibl. des princes Chigi à Rome* (1869) ; — *La bibl. des princes Corsini à Rome* (1870) ; — *Les archives farnésiennes à Naples* (1870) ; — *Les seigneuries et les seigneurs en Brabant au XVIIIe siècle* (1872) ; — *Not. des mss. concernant l'histoire de la Belgique qui existent à la bibl. roy. de Berlin* (1873) ; — *Les archives du Vatican* (1873) ; — Citons encore parmi ses autres publications : *Analectes belgiques, ou recueil de pièces inédites, mém., notices, faits et anecdotes concernant l'histoire des Pays-Bas* (1830) ; — *Not. sur le dépôt des arch. du roy. de Belgique* (1831) ; — *Collection de documents inédits concernant l'hist. de la Belgique* (1833-1835. 3 vol.) ; — *Inv. des arch. des chambres des comptes* (1837-1851. 3 vol.) ; — *Doc. inéd. concernant les troubles de la Belg. sous le règne de l'empereur Charles VI* (1838-39. 2 vol.) ; — *Rapp. à M. le Ministre de l'Intérieur sur différ. séries de documents qui sont conservées dans les arch. de l'anc. chambre des comptes de Flandre à Lille* (1841) ; — *Rapport à M. le Ministre de l'Intérieur sur les doc. concernant l'hist. de la Belgique, qui existent dans les arch. de Bourgogne à Dijon* (1843) ; — *Lettre à MM. les questeurs de la Ch. des Repr. sur les doc. concern. les anc. assemblées nat. de la Belg., qui existent dans les dépôts littér. de La Haye* (1843) *et sur ceux qui existent dans les arch. de Simancas et dans les bibl. de Madrid* (1845) ; — *Correspondance de Guillaume le Taciturne* (1847-1866. 6 vol.) ; — *Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas* (1848-1861. 4 vol.) ; — *Collection de documents sur les anc. assemblées nat. ; Actes des États généraux de 1600* (1849-1632, 1853-1866. 2 vol.) ; — *Rapp. sur l'administration des arch. gén. du royaume depuis 1831*

(1866) ; — *Mém. sur les Bollandistes et leurs travaux* (Gand, 1835) ; — *Tableau de la situation de la Belgique à la mort de Marie-Thérèse* (Bruxelles, 1837) ; — *La Cour de Bruxelles sous les princes de la maison d'Autriche* (Brux., 1838) ; — *Voy. de Joseph II en Belgique* (1839) ; — *Voyage du P. Bergeron en 1617, du P. du Molinet en 1682* (Brux., 1839) ; — *Ambassade du prince de Ligne en France en 1646* (Brux., 1839) ; — *Des anc. assemblées nat. de la Belgique* (1839) ; — *Jubilé du prince Charles de Lorraine 1769-1775* (1840) ; — *Particularités et doc. inédits sur Rubens* (1842) ; — *Sur Philippe de Commines, Charles le Téméraire et Charles-Quint* (1842) ; — *Les États de Gand en 1476* (1842) ; — *Un épisode de l'hist. de l'Université de Louvain* (1843) ; — *Not. hist. sur l'ancien conseil souverain de Hainaut* (1847) ; — *Les archives du Vatican* (1874) ; — *La bibliothèque nat. à Paris. Notices et extraits des mss. qui concernent l'hist. de la Belgique* (1875-1877, 2 vol.) ; — *Les bibliothèques de Madrid et de l'Escurial. Not. et extr des mss. qui conc. l'hist. de la Belgique* (1875) ; — *Hist. de P. P. Rubens* (1877) ; — *Hist. de la Belgique au commencement du XVIII• siècle* (1880).

— M. Jules JAQUOT DE ROUHIER, marquis D'ANDELARRE, ancien député, né à Dijon, le 25 octobre 1803, vient de mourir au château d'Andelarre (Haute-Saône) ; il était l'auteur de : *De la Démocratie en Franche-Comté* (Besançon, 1867, in-8) ; — *De l'Enquête agricole. Lettres au rédacteur en chef de « la Franche-Comté »* (Besançon, 1867, in-8) ; — *Les Principes de la Révolution française et le programme de 1789* (1873, in-8).

— M. le docteur Amédée DECHAMBRE, membre de l'Académie de médecine et de la Société des hôpitaux, né en 1812, à Sens, est mort le 4 janvier à Paris. M. Dechambre, quoique praticien remarquable, s'est surtout distingué comme écrivain ; il fut, en 1853, l'un des fondateurs de la *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie,* qu'il n'a cessé depuis lors d'enrichir de ses articles. Il a aussi dirigé la rédaction du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales,* dont plus de 50 volumes ont déjà paru ; c'est là son œuvre capitale. Il a encore publié : *Le Médecin. Devoirs privés et publics* (1883, in-18), et en collaboration avec M. Mathias Duval, un *Dictionnaire usuel des sciences médicales* (1884, in-4).

— On annonce encore la mort : de M RIGAUD, né à Perpignan en 1797, ancien rédacteur de la *Gazette des Tribunaux*, auteur de plusieurs ouvrages de droit ; — de M. Claude LADREY, ancien professeur de chimie à la Faculté des sciences de Dijon, né à Châtillon-sur-Seine en 1823, à qui l'on doit un certain nombre d'ouvrages sur la viticulture, la chimie du vin et le phosphore ; — de M. Jean-Étienne DE JACOB DE LA COTTIÈRE, né à Bar-sur-Seine (Aube), le 12 janvier 1828, mort à Lyon le 18 octobre, qui a publié notamment : *Les Villes mortes ou trois mois au-delà des Alpes, suivi de Mon Mackintosh* (1857, in-8) ; — de M. le comte Adrien DE LA VALLETTE, ancien fondateur et rédacteur en chef du journal l'*Assemblée nationale,* en 1848, mort à Paris le 3 janvier, à 72 ans ; — de M. Charles BALLOT, jusqu'en 1879 directeur du journal *Le Droit,* président de la section de législation du Conseil d'État depuis le mois de juillet 1885, mort le 29 décembre à Menton ; — de M. Amaury DUVAL, peintre distingué qui décora plusieurs églises de Paris, et auquel on doit un intéressant ouvrage sur l'*Atelier d'Ingres,* et des *Souvenirs* tout récemment publiés ; — de M. ESCANDE, journaliste de talent, successivement collaborateur de la *Mode,* de la *Quotidienne*, de l'*Union* et de la *Gazette de France,* puis rédacteur en chef de la *Gazette du Languedoc* et enfin du *Nouvelliste du Tarn*, mort à Annecy à l'âge de 75 ans ; — de M. Adolphe-Félix GATIEN-ARNOULT, né à Vendôme, le 30 octobre 1800, mort à Mont-de-Marsan, recteur honoraire de l'Académie de Toulouse, auteur de nombreux

ouvrages de linguistique et de philosophie ; — de M. Léon Gaucherel, né à Paris le 21 mai 1816, directeur artistique du journal l'*Art*, mort le 7 janvier ; — de M. Louis Jougla, directeur-gérant du *Journal de Toulouse ;* — de M. Camille Mauvoisin de Cardonne, auteur de travaux estimés sur la Russie ; — de M. Ernest Panckouke, né à Paris en 1806, mort le 5 janvier dans sa propriété d'Onzain (Loir-et-Cher), petit-fils du fondateur du *Moniteur universel,* directeur-gérant de ce journal, et qui avait pris une part active à la composition de la *Bibliothèque latine-française*, publiée par son père ; — de M. Salaün, libraire à Quimper, qui sous les pseudonymes de Rousticus et de Vieux Job a publié dans le journal l'*Océan* de nombreux articles remarqués ; — de M. Hippolyte Vallée, né à Cherbourg en mars 1816, l'un des fondateurs du *Journal de Cherbourg,* auteur de *Cherbourg et ses environs* (1840).

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Alphonse-Nicolas Lebègue, directeur-propriétaire de l'*Office de publicité,* mort à Bruxelles le 12 décembre 1885, à l'âge de 71 ans ; — de M. Andréa Maffei, né le 19 avril 1804, mort à Milan, à qui les lettres italiennes sont redevables de traductions remarquables de Gessner, Milton, Byron, Shakespeare, Goëthe, Klopstock, Lamartine, etc. ; — de M. F. P. Betterlheim, collaborateur de l'*Œsterreichische Buchhändler Correspondenz*, né en 1826, mort le 27 décembre ; — de M. Birch, conservateur des Antiquités égyptiennes au British Museum, mort à Londres le 27 décembre ; — de M. Carlos von Gagern, collaborateur de la revue *Das Magazin für die Litteratur des In-und Auslandes,* mort le 19 décembre à Madrid ; — de M. Eduard Hölzel, né à Prague le 8 octobre 1817, président de la Société des libraires autrichiens et fondateur d'un Institut géographique, mort le 21 décembre à Olmutz, où il s'était établi en 1870.

Institut. — *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* — L'Académie a procédé, le 30 décembre, au renouvellement de son bureau pour l'année 1886. M. Gaston Pâris a été élu président ; M. Bréal, vice-président. — Dans la séance du 22 janvier, l'Académie a procédé à l'élection de deux membres en remplacement de MM. Léon Renier et E. Egger, décédés. M. Gaston Boissier, de l'Académie française, se présentait seul au fauteuil de M. Renier. Il a été élu par 28 voix sur 29 votants. Pour le fauteuil de M. Egger, il a été procédé à trois tours de scrutin. Au premier tour, les voix se sont ainsi réparties : M. Héron de Villefoisse, 12 voix ; M. Longnon, 11 voix ; M. Clermont-Ganneau, 7 voix. Dans les deux tours de scrutin qui ont suivi, MM. Héron de Villefosse et Longnon ont obtenu chacun 13 voix ; l'élection a été remise à une autre époque.

Académie des Sciences. — Le 4 janvier, M. le vice-amiral Jurien de la Gravière a été élu président pour l'année 1886, et M. Gosselin, vice-président.

Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 26 décembre, l'Académie a procédé au renouvellement de son bureau pour l'année 1886. M. Zeller a été élu président ; M. Gréard, vice-président.

Société des anciens textes français. — La Société des anciens textes français vient de faire mettre en distribution chez Firmin-Didot les publications suivantes : *La mort Aymeri de Narbonne*, chanson de geste, publiée d'après les manuscrits de Londres et de Paris, par M. J. Couraye Du Parc (in-8 de 239 p.) ; — le tome II de la *Chronique du Mont-Saint-Michel* (*1343-1468*) (in-8 de 348 p.), éditée par M. Siméon Luce, membre de l'Institut ; — le tome IV des *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps*, publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale, par le marquis de Queux de Saint-Hilaire (in-8 de 380 p.) ; — le tome I des *Œuvres poétiques de Philippe de Remi sire de Beaumanoir,* publiées par M. Hermann Suchier (in-8 de 366 p.).

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 8 janvier, on a lu une lettre de M. Le Blant, annonçant la découverte à Rome d'une inscription qui donne des détails intéressants sur les *Horrea Cæsaris,* sorte de garde-meubles établis par Galba. — Le 22 janvier, l'Académie s'est formée en comité secret pour entendre la lecture du rapport de M. Le Blant sur l'École de Rome.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 16 janvier, M. Lagneau a communiqué un travail intitulé : *Du surmenage intellectuel et de la sédentarité dans les écoles.* Puis M. G. Picot a présenté le second rapport de la commission chargée de la publication des Ordonnances des rois de France. Enfin M. Baudrillart a commencé la lecture d'un mémoire sur les populations rurales du Poitou en 1788.

Mémoires et documents scolaires. — Sous ce titre de *Mémoires et documents scolaires,* le Musée pédagogique et Bibliothèque centrale de l'enseignement primaire publie, à intervalles irréguliers, des travaux ou documents intéressant l'instruction publique à ses divers degrés (Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot). Le premier fascicule qui forme un volume de XII-832 p. in-8 (prix : 6 fr.), a pour titre : *Le projet de loi sur l'organisation de l'enseignement primaire,* et contient le recueil des documents relatifs à la discussion de cette loi devant la Chambre ; — le deuxième, qui a pour titre : *Une acquisition du musée pédagogique. Dialogus Jacobi Fabri Stapulensis in physicam introductionem, in-4, 1510, Cracovie*; *étude bibliographique et pédagogique*, par L. Massebieau, est la reproduction d'un article de la *Revue pédagogique* (prix : 0 fr. 50); — le troisième, bien autrement important que les deux premiers, quelque mérite que l'on doive reconnaître à M. Massebieau, est le *Répertoire des ouvrages pédagogiques du XVIe siècle* qui forme un volume in-8 de 800 p. (prix : 6 fr.), relevé fort utile et qui vient à propos pour faire cesser la singulière erreur que répand l'enseignement de M. G. Compayré aux yeux duquel la pédagogie du seizième siècle semble consister presque uniquement dans les aperçus ingénieux, piquants, de Rabelais et Montaigne, c'est-à-dire de deux grands écrivains, de deux grands penseurs, qui ne sont point du tout, à proprement parler, des pédagogues. — Nous recevons enfin, au moment de mettre sous presse, le quatrième fascicule de cette collection : *L'enseignement expérimental des sciences à l'école normale et à l'école primaire,* par M. René Leblanc; c'est encore un extrait de la *Revue pédagogique* (nos des 15 février et 15 mai 1883 et 15 août 1885), in-8 de 47 p. (prix : 0 fr. 80). On annonce la prochaine publication du *Compte rendu du Congrès des Instituteurs*, tenu au Havre du 6 au 10 septembre 1885. — A. Silvy.

Un don au musée de Cluny. — Le 6 novembre dernier, M. Darcel, directeur du musée de Cluny, recevait d'une personne qui, on ne sait pour quel motif, a jugé bon de ne pas se faire connaître, une précieuse collection de douze miniatures du plus grand prix. Les diverses époques de l'enluminure, depuis le douzième siècle jusqu'au commencement du seizième, sont représentées dans ces quelques pièces, détachées vraisemblablement de livres liturgiques, missels, évangéliaires ou livres d'heures. Elles ont été soumises à l'examen de M. Léopold Delisle, directeur de la Bibliothèque nationale, qui saura découvrir leur origine et déterminer exactement leur valeur. Il en est une, représentant la scène du crucifiement, qui n'a pas moins de cinquante centimètres sur trente ; on peut dès maintenant l'attribuer à un maître. Dans le cortège qui couvre le Golgotha, on remarque une diversité de types et de costumes qui donne à l'ensemble de la composition un aspect

bizarre, fréquent à une époque où l'on n'avait nul souci de reproduire dans tous ses détails la vérité historique. Les pièces les plus importantes après la *Crucifixion,* sont : un *Calendrier de livre d'heures* composé de douze feuillets, où l'on remarque après la première quinzaine de chaque mois, deux médaillons, dont l'un représente les travaux de la saison et l'autre le signe du zodiaque, puis un *Dieu bénissant le monde*, miniature de grand format, aux angles de laquelle sont figurés les quatre évangélistes. D'autres pièces offrent des caractères qui ne permettent pas de les rattacher à l'école française représentée alors par le célèbre Jean Fouquet; elles paraissent d'origine allemande, notamment des armoiries qui datent de la Renaissance. Une enquête a été ouverte pour rechercher si ces miniatures ne proviendraient pas, comme on l'a d'abord pensé, de détournements faits à des dépôts publics.

La Bibliomanie en 1885. — Nous avons successivement mentionné ici *la Bibliomanie* en 1878, 1879-80, 1881-82, 1883. Philomneste Junior vient d'ajouter à sa collection un volume non moins intéressant que les précédents : *la Bibliomanie en 1885. Bibliographie rétrospective des adjudications les plus remarquables faites cette année et de la valeur primitive de ces ouvrages.* (Bordeaux, Ve Moquet, 1885, in-12 de 89 p. papier vergé, imprimé à 350 exemplaires. Prix : 5 fr.). Le bibliographe indique ainsi (p. 3) le plan adopté pour sa publication : « D'abord, quelques mots relatifs aux bibliophiles dont les collections ont été livrées aux enchères; ensuite une série d'ouvrages adjugés à plus de mille francs et l'indication de quelques livres qui, sans atteindre ce prix respectable, méritent toutefois une brève mention; puis, un aperçu des principales *auctions* faites à Londres; enfin quelques détails sur des publications récentes offrant un intérêt très vif pour la science des livres. » Les ventes signalées par Ph. Junior (M. Gustave Brunet) sont celles de la collection révolutionnaire formée par le comte de Nadaillac, des Bibliothèques Ruggieri, Chartener, A. de Latour, etc. Le chapitre le plus alléchant du recueil est sans contredit celui qui est consacré aux récentes publications bibliographiques (p. 53-95). On trouve là des détails sur la *Catena librorum tacendorum* (Londres, 1885, grand in-8), sur le *Catalogue de la bibliothèque du baron James de Rothschild,* sur la *Bibliographie des œuvres de Voltaire par Georges Bengesco,* sur les travaux relatifs à Aristote de Th. Taylor et sur les autres œuvres de cet érudit, etc. Signalons un passage où Ph. Junior redresse (p. 8) une erreur du *Manuel du Libraire* au sujet d'une traduction anglaise d'un trop fameux poème de Voltaire. — T. de L.

Nouvelles encyclopédies françaises. — Depuis le vaste travail publié au siècle dernier par Diderot et d'Alembert, bien des recueils analogues et parfois empreints du même esprit sceptique et athée, ont été composés en France. Ce zèle pour les ouvrages de synthèse est loin de se ralentir de nos jours et quelques années à peine après l'achèvement du *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle* de Pierre Larousse, où sont, il est vrai, préconisées des idées philosophiques et religieuses qui ne peuvent convenir à tout le monde, nous avons trois grandes *Encyclopédies* en cours de publication. On doit citer d'abord le *Dictionnaire des dictionnaires,* publié sous la direction de M. Paul Guérin, et arrivé à sa quinzième livraison, qui comprend les lettres BET à BIS ; nous n'avons pas à insister sur la valeur de cet ouvrage que l'un de nos collaborateurs s'est chargé de faire connaître en détail aux lecteurs du *Polybiblion* (XLIV, 81). — Tout récemment une société de savants et d'hommes de lettres s'est constituée dans le but de composer une *Grande Encyclopédie* qui formera 25 volumes de 1,200 pages

environ chacun. Elle est publiée chez A. Lévy, sous la direction d'un Comité composé de MM. Berthelot, membre de l'Institut, H. Derenbourg, professeur à l'École des langues orientales, A. Giry, professeur à l'École des chartes, E. Levasseur, membre de l'Institut, E. Müntz, conservateur de l'École nationale des B aux-Arts, etc., et avec l'aide d'un grand nombre de collaborateurs. Deux livraisons de la *Grande Encyclopédie* viennent de paraître; nous voulons espérer que les rédacteurs de cet ouvrage tiendront fidèlement leurs promesses en mettant avec impartialité toutes les idées de notre siècle sous les yeux du public. — La librairie Georges Chamerot édite un *Dictionnaire français des mots et des choses*, publié sous la direction de MM. Larive et Fleury. Cet ouvrage formera environ 90 livraisons à 50 centimes et ne coûtera aux souscripteurs que 42 fr. 50; 40 livraisons ont déjà paru et les articles consacrés à la lettre E sont presque entièrement mis au jour. La partie géographique semble traitée avec soin; 130 cartes dressées par les soins de M. Paul Pelet et tirées en deux couleurs, accompagneront les descriptions topographiques. A l'aide de ces vastes recueils on pourra se rendre bientôt un compte exact des progrès réalisés pendant notre siècle, et apprécier l'état actuel de l'ensemble des connaissances scientifiques si profondément modifiées par les découvertes modernes.

Nouvelles encyclopédies étrangères.—Les récents travaux encyclopédiques ne sont pas moins nombreux à l'étranger qu'en France; mais au lieu d'entreprendre la publication de recueils entièrement nouveaux, les savants préfèrent, peut-être avec raison, rééditer ceux qui ont déjà paru, en y apportant toutes les améliorations possibles, ou encore continuer simplement l'œuvre de leurs devanciers. — En Allemagne Ersch et Gruber commencèrent en 1818 la publication de l'*Encyclopädie der Wissenschaften und Künste*, editée à Leipzig par la maison Brockhaus, et qui compte aujourd'hui près de 150 volumes. La première section de cet ouvrage comprenant les lettres A-G est composée de 66 vol. in-4; la deuxième (H-N) a été publiée sous la direction de M. Aug. Leskien, et forme maintenant 38 vol. gr. in-4, dont les derniers ont paru à la fin de 1885. Une autre encyclopédie allemande, moins vaste que la précédente, mais néanmoins fort appréciée, le *Conversations-Lexicon, allgemeine deutsche Real-Encyclopädie*, a paru également à Leipzig, chez Brockhaus; la douzième édition de ce recueil comprenant 15 vol. in-8, publiés de 1875 à 1879, a été rapidement épuisée, et la treizième est en cours de publication; les dernières feuilles imprimées contiennent la lettre O et une partie de la lettre P. — L'Encyclopédie de Meyer qui porte comme la précédente le titre de *Conversations-Lexikon* est arrivée à sa quatrième édition (Leipzig, Institut bibliographique, 1885); 36 livraisons formant 2 vol. gr. in-8 et le commencement du troisième sont actuellement à la disposition des érudits; cette édition est ornée de 3,000 dessins dans le texte, de 550 illustrations hors texte, de 80 aquarelles, et accompagnée de cartes et de plans. Signalons encore la publication à Ratisbonne d'une quatrième édition refondue et très augmentée d'un troisième *Conversations-Lexikon* dont voici le titre exact : *Real Encyclopädie allgemeine oder Conversations-Lexikon für alle Stände;* les cahiers 109-116, formant le commencement du dixième volume, viennent de paraître.— Le plan et la disposition du *Conversations-Lexikon* de Meyer ont été adoptés pour une *Encyclopédie Bohémienne* (*Böhmische Encyclopädie*), qui paraîtra prochainement à Prague chez J. Otto, sous la direction du professeur T.-G. Masaryk; elle aura la même étendue que le Conversations-Lexicon qu'on a choisi pour modèle. En ce moment même on donne une seconde édition d'une œuvre bien arriérée, paraît-il, le

Mancny slovnik de Reger et Maly; cependant les directeurs de l'entreprise annoncent qu'aucun changement ne sera apporté à la première édition. — En 1860, M. S. Orgelbrand entreprit avec le concours des plus célèbres littérateurs polonais la publication à Varsovie d'une *Encyclopédie universelle* (*Encyklopedja Powszechna*), rédigée en langue polonaise et d'après le plan du *Conversations-Lexikon* de Brockhaus, mais avec plus de développements pour certaines parties; l'ouvrage complet, qui devait former une trentaine de volumes gr. in-8 d'environ 1,000 pages, est actuellement terminé: c'est le premier recueil de ce genre publié en Pologne. — Aux États-Unis nous ne pouvons signaler que l'*Encyclopédie américaine* de Ripley et Dana (in-4) qui a obtenu un grand succès, bien qu'elle soit parfois rédigée uniquement d'après l'Encylopédie anglaise de Knight. — L'Angleterre possède depuis la fin du siècle dernier l'*Encyclopédie britannique* de Napier, qui n'a pas eu moins de sept éditions. — Nous terminerons cette longue énumération en indiquant la *Nuova Enciclopedia popolare illustrata*, publiée actuellement à Rome chez l'éditeur Ed. Perino (Vicolo Sciarra, 62), sous la direction du professeur Francesco Sabatini; cette encyclopédie populaire, composée d'après les meilleurs travaux italiens et étrangers, sera ornée d'environ 8,000 gravures; elle est mise en vente par cahiers de 8 pages gr. in-4, qui paraîtront à raison de quatre cahiers par semaine; on peut dès maintenant souscrire au premier volume, qui comprendra soixante cahiers illustrés. — A. L. V.

La collection Mathon. — Une vente très importante de manuscrits, chartes, autographes, reliures anciennes, gravures et objets divers, a eu lieu à Beauvais, le lundi 21 décembre dernier et les jours suivants, le tout provenant de la collection de M. Mathon, en son vivant correspondant du ministère de l'Instruction publique, officier d'Académie. Auteur de nombreux travaux d'histoire et d'archéologie, M. Mathon avait pendant toute sa vie recueilli des documents du plus haut intérêt, concernant particulièrement le Beauvaisis, le Valois et la Normandie. Il importait de ne pas laisser se disperser cette riche collection; ce résultat a pu être atteint grâce à une heureuse entente, favorisée par la famille de M. Mathon.

Les Archives départementales de l'Oise se sont enrichies de documents des douzième et treizième siècles; du plus ancien Pouillé manuscrit du diocèse de Beauvais; d'anciens comptes de la cathédrale des treizième et quatorzième siècles; d'une lettre autographe de Bossuet, évêque de Meaux et abbé de Saint-Lucien, à Godefroi Hermant. — La bibliothèque de la ville de Beauvais a pu acquérir, outre des livres rares et précieux pour l'histoire locale, environ soixante cartons de documents manuscrits ayant servi à Louis Graves, ancien secrétaire général du département, pour la composition de ses *Précis statistiques*, justement appréciés, et aussi de curieuses images populaires, dont la collection se retrouve difficilement. — La Société académique du département a fait entrer dans sa bibliothèque ou dans son musée, des ouvrages fort recherchés, des cuivres et un verre peint catalogué comme il suit : « Verre peint (Descente de la Croix) et les deux églises de Beauvais, Saint-Pierre et Notre-Dame (treizième siècle). »

La commune de Bulles a été heureusement inspirée en faisant pour ses archives l'acquisition de la charte communale qui fut accordée aux hommes de Bulles par Guillaume de Mello et Robert de Conti, seigneurs du bourg, en 1181. — Les archives départementales de la Seine-Inférieure ont eu la bonne fortune de se voir adjuger en bloc toutes les chartes concernant la Normandie et se rapportant pour la plupart aux abbayes de Clair-Ruissel, Beaubec, Saint-Saëns et Foucarmont; ce dernier fonds est d'une

grande richesse. — Enfin, la Bibliothèque nationale a acquis différentes chartes emanant de Philippe-Auguste et de saint Louis, un magnifique cartulaire de Crépy-en-Valois, et de très nombreux documents concernant la Confrérie aux Prêtres de Saint-Denis et de la Trinité de Crépy-en-Valois.

Paris. — La Société des Bibliophiles français vient de réimprimer une publication qui remonte aux premières années du dix-huitième siècle. Elle a pour titre : *Histoire journalière de Paris*, par Dubois de Saint-Gelais, 1717. (Paris, imp. Lahure, 1886, in-8, XLIII-242 p. et 1 fig.) L'édition originale se compose de deux volumes qui sont devenus assez rares; l'intérêt tout particulier de l'*Histoire journalière de Paris* lui assurait une place dans la collection de la Société des Bibliophiles, car Dubois de Saint-Gelais, dont l'œuvre s'est malheureusement trouvée trop tôt interrompue, se proposait de recueillir « tout ce qui ne se trouve point dans les ouvrages périodiques ». C'est ainsi qu'il nous fait assister à une foule de petits événements qu'il nous conte par le menu. M. Maurice Tourneux a été chargé de surveiller la réimpression de ce volume qui se trouve enrichi grâce à lui d'une bonne introduction.

— Le dernier numéro de la *Revue historique* annonce la publication prochaine de deux *Livres de raison*. Le premier est le *Journal de Guillaume d'Ercuis*, aumônier de Philippe le Hardi et précepteur de Philippe le Bel; sur la proposition de M. Léopold Delisle, ce journal qui va de l'an 1284 à 1310 sera édité dans la *Collection de la Société de l'histoire de France* par les soins de MM. Ch. Kohler et Émile Molinier; le second, embrassant la période de 1519 à 1530, est le *Livre de raison de Me Nicolas Versoris, avocat au Parlement de Paris*, qui va être publié dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, par M. G. Fagniez.

— La Collection de petits Mémoires sur l'histoire de France publiée sous la direction de M. Marius Sepet, vient de s'augmenter d'un volume : *Les guerres d'Italie par Montluc* (1886, lib. de la Société bibliographique, gr. in-18 j.), texte établi par M. Alfred Baudrillart.

— M. Eugène Müntz vient de publier dans la seconde série de la *Bibliothèque internationale de l'Art* des *Études sur l'histoire de la peinture et de l'iconographie chrétiennes*, divisées en sept chapitres, où sont traitées les matières suivantes : *L'art dans les catacombes; — L'art dans les basiliques; — La peinture en Occident du quatrième au neuvième siècle; — L'École byzantine, le Moyen Age proprement dit, la Renaissance; — La Réformation.* — On annonce que le même auteur va consacrer un important ouvrage à *Léonard de Vinci*.

— Les tomes III et IV de l'*Histoire des princes de Condé*, dont M. le duc d'Aumale a entrepris la publication, ont dû être mis en vente chez Calmann-Lévy le 23 janvier. Le troisième volume s'arrête à la mort de Louis XIII et le quatrième renferme l'histoire du grand Condé depuis la bataille de Rocroi jusqu'à celle de Nordlingue.

— Viennent de paraître chez Hachette le 30e fasc. du *Nouveau dictionnaire de géographie universelle*, par M. Vivien de Saint-Martin, et le 616e fasc. de la *Nouvelle géographie universelle*, par Élisée Reclus.

— La *Revue de l'Église grecque-unie* a donné, outre une chronique courante pleine d'intérêt, des traductions de la liturgie grecque, une vie complète de Mgr Mazloum, un laborieux apôtre auquel il était temps de rendre justice, l'acte de l'union conclue à Florence en 1439, des lettres du patriarche et de plusieurs dignitaires uniates, des détails sur le mouvement religieux en Orient, etc. La communion grecque-unie mérite toute notre sympathie, non seulement parce qu'elle a souffert longtemps pour conserver l'union

catholique, mais à cause du grand avenir qui lui est réservé. C'est ce que S. E. le cardinal Lavigerie a bien compris en ouvrant, à Jérusalem, un alumnat pour les jeunes lévites grecs-unis. — On s'abonne à Paris, chez Poapin, à raison de 3 francs par an. — A. D'AVRIL.

— Les *Mémoires* de M. de Falloux, dont nous annonçons plus haut la mort, vont être publiés par les soins de M. le comte de Rességuier.

— On annonce la récente apparition du commencement des *Mémoires politiques* de M. d'Alavène, ancien fonctionnaire au ministère de l'interieur.

— La *Revue de Paris*, qui jadis a eu une grande influence dans la période romantique, va reparaître avec une rédaction brillante où l'on retrouvera deux survivants de l'ancienne rédaction : Alphonse Karr et Arsène Houssaye.

— Signalons aux bibliophiles un ouvrage tiré à huit exemplaires, imprimé avec luxe sur papier velin ; il est dû à M. E. Halphen et a pour titre : *Documents inedits concernant la prise de Montmélian, par le roi Henri IV en 1600, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale* (Paris, Champion, in-8, 27 p.).

— Est en vente, à la librairie Nilsson, la cinquième année de l'*Annuaire généalogique des maisons souveraines en Europe, depuis le commencement du XIX*e *siècle* (1386, in-16), par M. Hiort-Lorenzen.

— On annonce comme étant sous presse le tome III et dernier du *Traité d'administration de la Marine* (Berger-Levrault et Cie), publié par MM. Pierre Fournier et M. Neveu, commissaires de la marine; le tome I a pour titre spécial : *Constitution du département de la Marine, et organisation de son personnel* (in-8, 638 p.); le tome II est consacré à l'*Administration de la fortune publique dans le département de la Marine* (in-8, 702 p.).

— Est également sous presse le tome II de l'*Inventaire des Archives du ministère de la Marine* (suite de la série B *Service général*) dû à M. D. Neuville.

— M. Gabriel Charmes a publié à la librairie Calmann Lévy un ouvrage intitulé : *Les réformes de la marine* (Paris, C. Lévy, in-8).

— M. Albert Hyrvoix a réuni en brochure : *L'Ordre des Chartreux* (Paris, l'Œuvre de S. Paul, in-8 carré de 42 p.) divers articles publiés dans l'*Univers*. Ce travail est une histoire apologétique de l'Ordre, à sa création, dans ses trois grandes crises et à l'heure actuelle.

— M. Schliemann vient de publier un nouvel ouvrage sur les résultats qu'il a obtenus dans ses fouilles entreprises à Tirynthe en 1884 et en 1885. L'édition française, splendidement illustrée, a paru chez Reinwald (in-8 de XLVI-401 p. Prix : 40 fr. relié). Ce beau volume est précédé d'une savante préface de M. le professeur Adler sur l'architecture de Troie, de Mycènes, d'Orchomène et de Tirynthe.

— MM. Roger et Chernoviz ont réuni dans un volume d'un format très commode (in-32) les encycliques, brefs et lettres apostoliques de N. S. P. Léon XIII, sous le titre de *Acta Leonis papæ XIII*e *ab initio pontificatus sui ad annum usque 1885.*

— Vient de paraître à la librairie G. Gervais, à Paris, un opuscule de Mgr l'archevêque de Rouen, intitulé : *L'Église et la société moderne d'après l'encyclique de Léon XIII, suivi d'un discours sur Jeanne d'Arc* (in-8).

— La commission permanente des valeurs de douanes (5e section) a constaté dans son rapport adressé à M. le Ministre du commerce que l'importation des livres en langue française, publiés à l'étranger, augmente régulièrement d'année en année et dans des proportions inquiétantes, tandis que l'exportation de nos livres suit une marche opposée.

AGENAIS. — M. l'abbé Combes, vicaire de la cathédrale d'Agen, a publié

tout récemment, en collaboration avec M. l'abbé Rozès, une étude intitulée : *Les évêques d'Agen, essai historique* (Agen, 1885, pet. in-4 de 192 p.). Après avoir indiqué les sources auxquelles il a puisé, l'auteur donne, dans un tableau comparatif, cinq catalogues des évêques du diocèse, depuis saint-Capr. is, mort en l'an 303, jusqu'au prélat actuel, Mgr Cœuret-Varin.

Bourbonnais. — On annonce la publication prochaine dans la *Revue bourbonnaise,* dirigée par M. G. Grassoreille, archiviste de l'Allier, d'une étude de M. H. Omont sur *Gilbert Gaulmin,* érudit bourbonnais.

— Vient de paraître à Montluçon le premier numéro d'une feuille littéraire intitulée la *Jeunesse bourbonnaise.*

Bourgogne. — M. L. Chaumont a récemment publié à Châlon-sur-Saône une *Histoire populaire* de cette ville (in-16, 346 p.).

— M. Anatole de Charmasse a donné dans une brochure in-8 de 19 p. (Autun, Dejussieu) le texte de *La Charte de Montceaux-le-Comte* (1245-1274).

Bretagne. — Le baron Ludovic de Vaux, lauréat de l'Académie française, vient de publier chez l'éditeur E. Leroux, un volume de grand luxe intitulé : *Légende de Montfort la Cane,* dont les illustrations (plus de 100 gravures tirées en chromo) sont dues au crayon de M. Paul Chardin.

— Notre collaborateur D. F. Plaine a récemment publié à Rennes une *Vie de saint Malo, évêque d'Alet* (in-18 de 219 p.).

— M. de Secillon vient d'extraire du *Bulletin de la Société archéologique de Nantes et de la Loire-Inférieure* un article sur *Les premières entrées des évêques de Nantes en la ville de Guérande,* pour en faire exécuter un tirage à part.

Champagne. — M. l'abbé Millard a récemment fait paraître chez Denis, à Châlons-sur-Marne, une *Histoire de Chapelaine-sous-Margerie* (1885, in-8).,

— On doit à Dom Albert Noël une *Notice historique sur le canton de Renwez* (in-8, 174 p. Extrait de l'*Almanach-Annuaire historique de la Marne, de l'Aisne et des Ardennes*).

— M. de Villefosse édite en ce moment, dans la *Revue de Champagne et de Brie,* une curieuse *Histoire de l'abbaye d'Orbais,* composée par le bénédictin Dom du Bout.

— M. l'abbé Blondel a fait imprimer à Sens, chez Duchemin, un ouvrage intitulé : *Vie des saints du diocèse de Sens et Auxerre* (in-18 jésus, 384 p.).

Dauphiné. — Le bibliothécaire de la ville de Grenoble a récemment découvert dans les archives de la chambre des notaires une lettre autographe du chevalier Bayard.

— M. A. Prudhomme, archiviste de l'Isère, a publié dans une brochure spéciale *La charte communale de Veynes (Hautes-Alpes), 17 novembre 1296* (in-8, 31 p.), qu'il avait d'abord éditée dans la *Nouvelle revue historique du droit français et étranger.*

Ile-de-France. — Vient de paraître dans la collection de documents édités par la Société historique du Vexin, la quatrième et dernière partie de l'ouvrage de MM. A. Dutilleux et J. Depoin, sur *L'abbaye de Maubuisson (Notre-Dame-la-Royale), histoire et cartulaire, publiés d'après des documents entièrement inédits* (Pontoise, in-4, 320 p.).

Languedoc. — Les tomes IX et X de l'*Histoire de Languedoc,* par les Bénédictins, rééditée par M. Édouard Privat, viennent de paraître. Le tome IX, annoté par M. Auguste Molinier, ancien élève de l'École des chartes, contient les livres XXVII à XLIV du texte des Bénédictins. Le tome X, volume de plus de deux mille pages, renferme : 1° les preuves et pièces justificatives du texte du tome IX ; 2° la Chronique de Bardin ; 3° une Étude de

M. Chabaneau, professeur à la Faculté des lettres de Montpellier, sur les troubadours, les jeux floraux et la langue romane; 4° une centaine de chartes et autres documents, ajoutés par les nouveaux éditeurs; 5° un index géographique et onomastique très exact et fort détaillé. Il ne reste à paraître de cette monumentale publication, que les tomes XI et XII et l'*Album épigraphique* (celui-ci déjà composé).

— M. Edmond Hugues a édité dans la collection de *Mémoires relatifs à l'histoire de la restauration du protestantisme au XVIII° siècle*, publiés par la Société des livres religieux de Toulouse, les *Mémoires d'Antoine Court (1696-1729)*, accompagnés d'une préface et de nombreuses notes. (Toulouse, Chauvin et fils, in-12 de 219 p.)

LORRAINE. — Nous recevons une brochure de M. A. Benoît, membre correspondant de la Société d'émulation des Vosges; c'est un extrait des Annales de cette Société, qui a pour titre : *Note sur les bibliothèques religieuses de Remiremont en 1790*, et est suivi d'une autre note sur *Les derniers seigneurs de Bains-en-Vosges à propos d'une inscription retrouvée en 1832* (in-8, 15 p.).

— Vient de paraître la 4° édition des *Biographies lorraines* (Lille, Lefort, in-8, 168 p.) publiées par M. le comte de Lambel.

— M. A. Stein a récemment fait paraître une *Notice sur le vieux collège de Bar-le-Duc* (Nancy, in-8, 15 p.).

NORMANDIE. — Une dernière livraison vient de compléter le tome VI du Bulletin de la Commission des antiquités de la Seine-Inférieure (Rouen, imp. Cagniard, 1885, in-8). Elle contient surtout des notes écrites par le savant archiviste du département, M. Ch. de Beaurepaire. Nous citerons celles sur *les Jeux de Paume de Rouen, la place de la cathédrale* de cette ville, l'*hôtel des Sociétés savantes*, ancien hôtel des premiers présidents du Parlement de Normandie, *la Haute-Justice de la Fontaine-Jacob*, le *Prieuré de Sainte-Austreberte* à Pavilly, la *seigneurie de Morgny*. Il faut également signaler le *Procès-verbal relatif aux fouilles de Saint-Ouen* de Rouen (décembre 1884 et janvier 1885), dressé pour la Commission par MM. d'Estaintot et de Vesly.

— Vient de paraître un volume in-12 de 142 p., édité par M. Léon Deshayes, imprimeur à Rouen : *Le Théâtre des Arts; répertoire lyrique, 1776-1886*, et une brochure in-8 de 15 p. éditée par M. Augé, libraire : *Le Prieuré de Bonne-Nouvelle*, à Rouen, par Nicolle.

— Le 15 janvier, l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen a procédé à la réception de M. Alfred Bligny, ancien conseiller, avocat à la Cour d'appel, qui avait pris pour sujet de discours : *Le sel et les juridictions de gabelle en Normandie au XVIII° siècle.*

— M. Bénet, archiviste du Calvados, publie dans la *Revue de l'enseignement secondaire*, deux documents sur le collège de Verneuil (Eure) : l'acte de fondation par les notables de la ville en 1599, et les statuts.

PICARDIE. — M. A. Combrez vient de faire exécuter un tirage à part d'un article publié par lui dans la *Picardie* sur *Les justices subalternes du Vermandois* (in-8 de 139 p.); cette publication ne comprend que la première partie du travail de l'auteur.

POITOU. — Vient de paraître : *Essai sur les jurisconsultes poitevins au XVI° siècle*, discours prononcé à la rentrée de la conférence Boncenne (Palais de Justice de Niort), le 6 novembre 1885, par Louis Perrin, avocat (Niort, L. Clouzot, in-8 de 57 p.).

— On annonce la récente publication du premier volume de l'*Histoire générale, civile, religieuse et littéraire du Poitou* (Poitiers, in-8 de XXVI-528 p., avec trois cartes), important ouvrage publié par M. le chanoine Auber, historio-

graphe du diocèse de Poitiers; ce volume coûte 6 fr. pour les souscripteurs à l'ouvrage entier, et 7 fr. 50 pris isolément; l'auteur y a traité les faits historiques depuis l'an 56 avant J.-C. jusqu'à la souveraineté en Poitou du roi d'Austrasie Sigebert.

PROVENCE. — Vient de paraître à Aix, chez M. Makaire, imprimeur : *Les Bambous*, fables de La Fontaine travesties en patois créole, par un vieux commandeur, quatrième pousse, 1 vol. in-8, 132 p., avec un frontispice gravé (d'après un dessin de M. l'abbé de Bonde, aumônier du corps expéditionnaire du Tonkin, qui vient de mourir du choléra) et une eau-forte de M. J. de Magallon représentant l'auteur, M. Marbot, commissaire de marine à la Martinique.

— On imprime en ce moment, à Aix, chez Jean Rémondet, les dernières feuilles du premier volume de l'*Histoire de l'Académie d'Arles au XVIIe siècle*, d'après les documents originaux, par M. l'abbé A. J. Rance, ancien professeur à la Faculté de théologie d'Aix.

— Doit paraître incessamment, la 3e édition du *Traité des voies rurales*, par M. Féraud-Giraud, conseiller à la cour de cassation, autrefois à la cour d'Aix. L'ouvrage est imprimé à Aix, chez M. A. Makaire, et forme deux volumes in-8.

QUERCI. — Le 3 janvier, a paru le premier numéro du *Mémorial du Querci et des régions limitrophes, journal historique, scientifique et littéraire* (hebdomadaire, in-4), fondé par M. G. Pagès Du Port. La partie historique de cette feuille sera composée de la collection de mémoires dus à la plume du regretté Lacabane qui fut directeur de l'École des chartes. Voici l'indication des documents et des notices qui seront empruntés à cette collection par le *Mémorial : Chronique du Querci de l'abbé de Foulhiac; Livre des familles Quercinoises; Topographie historique du Querci; Histoire des sénéchaux du Querci, des intendants de la généralité de Montauban et des préfets du Lot; L'Église de Cahors et son clergé.*

SAINTONGE. — Vient de paraître : *la Maison du Coteau et le service des jeux à l'amphithéâtre de Saintes*, par J.-A. Lételié (Pons, imp. Texier, in-8 de 7 p. avec plan. Extrait du *Bulletin de la Société des archives de Saintonge*).

— Le *Recueil de la Commission des Arts et Monuments de la Charente-Inférieure* de janvier est presque entièrement rempli par l'*Histoire du collège de Saintes* de M. Xambeu, du seizième siècle à la Révolution; le tirage à part comprendra une suite pour la période de la Révolution jusqu'à nos jours.

ALLEMAGNE. — M. C. von Reinhardstoettner se propose d'examiner dans une série d'études l'influence que les auteurs anciens ont exercée sur les grands écrivains des diverses littératures modernes, soit par les traductions qu'ils en ont faites, soit par les passages dont ils se sont inspirés dans divers de leurs écrits. Le premier volume de ce grand travail vient de paraître chez W. Friedrick, à Leipzig (*Plautus. Spätere Bearbeitungen plautinischer Lustspiele.* In-8 de XVI-793 p. 22 fr. 50). Il examine l'influence exercée par les comédies de Plaute. Ce travail est très complet et on y remarque entre autres de curieuses recherches sur Molière et sur l'étude que le grand comique français a faite de Plaute.

— M. J. Vogel vient de publier une intéressante étude sur les peintures de vases grecs empruntées à des scènes de tragédies d'Euripide. *Scenen Euripideischer Tragödien in griechischen Vasengemaelden* (Leipzig, Veit, 1886, in-8, 156 p. 5 fr.). Il serait à souhaiter qu'on fît un travail analogue pour Eschyle, Sophocle et Aristophane.

— M. J Strzygowski vient de faire une étude comparée des diverses re-

présentations du baptême de Jésus-Christ depuis l'époque des catacombes où l'on rencontre pour la première fois la représentation de cette scène dans la catacombe de Calixte jusqu'à l'époque de la Renaissance. *Iconographie der Taufe Christi* (München Riedel, 1885, in-fol. VI-76 p. et 22 pl. 16 fr.).

— M. Gust. Könnecke commence à Marbourg, chez Elwert, sous le titre de *Bilderatlas zur Geschichte der deutschen Nationallitteratur, eine Ergänzung zu jeder deutschen Litteratur Geschichte* (In-fol. 2 fr. 50 la livr.; l'ouvrage sera complet en 10 livr.), une publication des plus intéressantes. Il s'agit de réunir toutes les représentations qui intéressent les principales productions de la littérature allemande depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours : portraits, autographes, titres de livres anciens et curieux; de faire en d'autres termes l'iconographie de la littérature allemande. Il serait à souhaiter qu'on publiât un recueil analogue pour la littérature française, pour laquelle on ne possède encore que l'iconographie de deux ou trois grands écrivains.

— Le troisième volume de l'*Histoire de l'Antiquité* (*Geschichte des Altertums*), publiée chez Grote, à Berlin, a récemment paru, et l'ouvrage est maintenant complet. Le tome I, renfermant l'*Histoire des peuples orientaux*, est dû à la plume du professeur Ferd. Justi; le tome II, consacré à l'*Histoire des Grecs*, a été composé par le docteur F. Hertzberg; le tome III, qui contient l'*Histoire des Romains*, est également l'œuvre de ce dernier savant.

— MM. Sosnowski et L. Kurtzmann ont récemment publié le catalogue de la bibliothèque Raczinski de Posen, *Der Katalog der Raczynskischen Bibliothek in Posen* (1885, 4 vol.); ce dépôt renferme 359 manuscrits, sans compter les recueils de chartes; les nouvelles acquisitions de livres signalées par les rédacteurs du catalogue laissent encore beaucoup de lacunes à combler.

— Le roi Albert de Saxe a fait à sa bibliothèque de Dresde un magnifique présent composé des collections que lui a léguées le dernier duc de Brunswick et qui comprennent deux cents manuscrits et environ trente mille volumes imprimés.

— M. de Bismarck vient de faire décider la création à Berlin d'une Académie orientale qui sera organisée sur le modèle de l'École des langues orientales vivantes de Paris et de l'Institut oriental de Vienne; la nouvelle Académie sera hiérarchiquement soumise à l'Université.

Angleterre. — On annonce la récente fondation à Oxford d'une École des langues orientales, où sont spécialement enseignées les langues sémitiques et indiennes.

— Lord Salisbury doit soumettre au nouveau Parlement un projet de loi ayant pour but de faire adhérer l'Angleterre à l'Union internationale pour la protection des droits d'auteurs.

— M. Francis Darwin prépare une biographie détaillée de son père Charles Darwin, le célèbre auteur de la théorie transformiste. — M. Grant Allen a fait une curieuse analyse des origines de cette théorie dans une autre biographie : *Charles Darwin* (London, Longmans Green and C°, 1885). Une traduction française de l'ouvrage de M. Grant Allen par M. P. Lemonnier est sous presse.

Autriche. — M. le Dr Th. Frimmel vient de publier une curieuse étude sur les représentations tirées de l'Apocalypse que l'on retrouve dans les manuscrits du moyen âge, *Die Apokalypse in den Bilderhandschriften des Mittelalters* (Wien, 1885, in-8 de VIII-70 p. 2 fr.).

— Vient de paraître à Salzbourg une étude sur les établissements d'enseignement supérieur en Allemagne au moyen âge : *Ueber deutsche hohe*

Schulen im Mittelalter (gr. in-8, 35 p.); c'est une réponse à l'auteur d'une publication sur l'Université de Salzbourg qui a pour titre *Ein Beitrag zur Salzburger Universitäts-Frage.*

Belgique. — Depuis plusieurs années, M. Ferd. Van der Haeghen, le savant bibliothecaire de l'Université de Gand, publie en collaboration avec MM. Arnold et Vanden Berghe une *Bibliotheca belgica* ou bibliographie générale des Pays-Bas. Le but de cette publication est de faire un relevé scientifique des diverses éditions publiées des ouvrages les plus importants parus dans les Pays-Bas. Chaque grand écrivain a ainsi sa bibliographie scientifique spéciale. La dernière bibliographie qui vient de paraître est celle de l'œuvre de Juste Lipse et constitue un véritable monument élevé au grand humaniste du XVIe siècle (*Bibliographie lipsienne.* T. I. Gand, 1886, in-12 de xxviii-598 p. 12 fr.). La Bibliographie lipsienne sera complète en 3 volumes.

— Signalons une série d'articles publiés par M. Anatole Bamps dans la *Revue internationale,* de Florence, sur l'Exposition universelle d'Anvers. Dans la livraison du 25 décembre 1885, l'auteur rend hommage à la supériorité de la France en matière d'art et constate qu'à l'Exposition la section française était la plus nombreuse de toutes les sections etrangères, et comptait presque autant d'exposants que le compartiment belge.

— Liège doit au directeur de son Conservatoire, M. J. Th. Radoux, la fondation d'un Musée Grétry. Ce musée, qui doit réunir tous les souvenirs qui auront appartenu au compositeur liégeois et recevoir tous les objets qui le rappellent, s'ouvrira dans une salle du nouveau Conservatoire de cette ville, et s'enrichira des dons de ceux qui ont à cœur que leurs noms attestent une part prise à la glorification de ce génie populaire.

—La maison Ch. Peeters, à Louvain, vient de publier le quatrième tirage de l'Encyclique de S. S. Léon XIII : « *De la constitution chrétienne des États.* » Le texte de cette édition est minutieusement collationné sur le texte officiel de Rome, et la traduction française est celle approuvée à Rome et soigneusement revue. Le prix de ce volume de 72 pages, in-12, sur beau papier, est de 75 centimes.

— Va paraître en cinquième édition : *Cours élémentaire d'Apologétique chrétienne,* par M. Rutten, vicaire général de Mgr l'évêque de Liège. Cet important ouvrage est adopté dans plusieurs diocèses de Belgique.

Grèce. — M. A. Boetticher vient de publier une seconde édition de son bel ouvrage sur Olympie (*Olympia.* Berlin, Springer, 1886, 27 fr.). C'est certainement le meilleur travail d'ensemble sur les découvertes faites à Olympie que l'on possède.

— M. A. Reisch étudie dans une récente publication : *De musicis Græcorum certaminibus* (Vindobonæ, 1885, 125 p. 5 fr.) la question des concours musicaux en Grèce. L'étude est surtout faite d'après les inscriptions.

Espagne. — La *coleccion de documentos ineditos para la Historia de España* (directeur le marquis de la Fuensanta del valle), vient de publier son quatre-vingt-quatrième volume qui forme le t. III de la *Correspondance diplomatique* relative au congrès de Munster (1643-1648). Madrid, Murillo, in-4 de 478 p. Prix : 15 fr.

— L'ouvrage en cours de publication : *España sus monumentos y artes* (Barcelona, Cortéso éditeur), se continue avec activité; déjà dix-sept provinces ou quatre-vingt-quatre livraisons ont paru. Actuellement le volume relatif aux provinces basques (Provincias vascongadas) est en cours de publication.

— Vient de paraître aussi le t. X des *Memorias de la real academia de la historia.* (Madrid, Murillo, in-4 de 722 p. Prix : 11 fr.)

— La *Coleccion de documentos ineditos de Ultramar* (secunda serie, t. I, *Isla de Cuba.* Prix : 13 fr.) a pour objet, comme son nom l'indique, les possessions espagnoles d'au-delà de l'Océan, et tout ce qui concerne leur histoire, leur découverte, leur conquête, leur organisation administrative. Elle fut commencée en 1862 sous les auspices du gouvernement espagnol, mais cependant à la charge de MM. Martin Fernandez de Navarrete, et Torrès de Mendoza. Ce dernier resté bientôt seul chargé de tout le travail, le poursuivit néanmoins avec ardeur, et atteignit quarante-deux volumes avec index général s'étendant à toute la publication. L'Académie royale de l'histoire a entrepris de donner suite à cette publication ; de là une nouvelle série dont le premier volume a paru en 1884. Il a trait à la découverte de l'île de Cuba. — La suite (sous presse) aura pour objet la découverte des îles Philippines.

— Dans l'*Album biografico-litografico del episcopado español* Madrid, Romillo, chaque évêque fera l'objet d'un portrait et d'une biographie. Les artistes ont naturellement débuté par le cardinal de Tolède, primat d'Espagne, Mgr Zephyrin Gonza ès, de l'ordre de Saint-Dominique.

— Il vient aussi de paraître un ouvrage qui paraît appelé à un grand succès s'il est rédigé avec science et talent ; ce que nous ignorons, car jusqu'à présent nous n'en connaissons que le titre, le voici : *La opera española y la musica dramatica en España an el siglo XIX* (Madrid, Murillo, 1885, in-8). Il a pour auteur M. Paña y Goni.

Italie. — L'imprimerie polyglotte de la Sacrée-Congrégation de la propagation de la foi va entreprendre de publier à Rome une nouvelle édition en neuf volumes in-4 à deux colonnes du grand ouvrage du P. Ferraris (franciscain), qui aura pour titre exact : *Bibliotheca canonica juridica, moralis, theologica nec non ascetica, polemica, rubricistica, historica ;* l'ouvrage complet ne coûtera certainement pas plus de 150 l.

— On annonce que le manuscrit renfermant le *De officiis* de Cicéron, conservé à la bibliothèque de la ville de Pérouse, vient d'être enlevé à ce dépôt. Le bruit court que ce précieux manuscrit aurait été vendu à un bibliophile anglais ou américain.

— Les articles publiés par M. Emilio Marchionni dans le dernier volume de la *Rassegna Nazionale* sous le titre de *La riforma giudiziaria in Francia e la inamovibilita della magistratura* ont été réunis par l'auteur dans un volume aujourd'hui en vente.

Russie. — L'*origine des plantes cultivées,* ouvrage d'Alphonse Décandol, est traduit sur sa seconde édition par M. Gobi, professeur à l'Université de Pétersbourg. La traduction simultanée du même ouvrage en anglais et en allemand montre assez le succès obtenu par le savant suisse.

— H. Philippeas a traduit en allemand le drame de Pouchkine intitulé : *Boris Godounov.*

— Outre l'opuscule sur le *Gymnase académique,* M. le comte Dmitri Tolstoï a fait imprimer sous son nom l'*histoire de l'Université académique,* composée d'après les archives de l'académie des sciences.

— Le journal de feu Gorski, recteur de l'académie ecclésiastique de Moscou, savant de premier ordre, a paru en volume séparé avec des annotations de M. Smirnof, archiprêtre. Ces mémoires s'imprimaient d'abord dans le recueil des œuvres des SS. Pères (traduites en russe).

— On a fait paraître à Varsovie le *Pèlerinage de l'archimandrite Grifène*

en Terre sainte, au quinzième siècle. C'est la première fois que le texte est publié dans son entier. Il est précédé d'une introduction et accompagné de notes faites par M. Gorochanski.

— Le *Voyage du grand duc Vladimir au nord de la Russie* (en 1884 et 1885), décrit par M. Sloutchevski, paraîtra prochainement en deux volumes. L'édition sera illustrée.

— Ces jours-ci, ont paru, sous le titre : *Chez soi et en gurrre,* les souvenirs et les récits de l'illustre peintre Verestchaguine, ils se rapportent à la campagne turque de 1877-1878 et à l'expédition de Téqué.

— On annonce comme devant paraître sous peu un ouvrage posthume de Nicolas Danilevski, intitulé le *Darwinisme.* L'auteur de *la Russie et l'Europe*, ou les doctrines slavophiles sont pour ainsi dire codifiées, s'occupait beaucoup des sciences naturelles, de la géologie, de l'économie politique, et surtout de l'industrie de la pêche, dont il a composé les règlements aujourd'hui en vigueur dans l'Empire. — La mort l'a empêché d'achever le dernier travail qui aura cependant deux volumes assez considérables.

Sicile. — M. Antonio Palomes, l'auteur d'une *Histoire des Normands en Sicile,* dont le *Polybiblion* a fait l'éloge, vient de publier une piquante brochure portant par antiphrase le titre de *Civilta? (Civilta? Memorie per storia dei nostri tempi.* Palermo, 1885, 64 pages, in-8. Prix : 1 fr.). C'est une légitime indignation qui a inspiré cet opuscule, des actes de vandalisme ont été récemment commis par la municipalité palermitaine, on a vendu comme vieille ferraille, au poids, de vraies reliques archéologiques, et c'est là ce que M. Palomes a tenu à révéler. Mais ce n'est pas seulement en Sicile qu'ont lieu de tels scandales, M. Palomes nous en signale d'autres dans toute l'Italie. On a vendu de précieux manustrits de la Bibliothèque nationale de Bologne. Il en a été de même à Parme, à Pérouse; à Viterbe, on a ouvert la tombe de Clément IV et on a dépouillé les vénérables ossements de tout ce qui pouvait les entourer ayant quelque valeur. A Rome, on a vendu comme vieux papier quarante quintaux de livres, dont plusieurs d'un grand prix, et parmi lesquels était la rare édition de la fameuse lettre de Christophe Colomb, *De insulis nuper inventis,* qui ensuite a été payée dans le commerce trente mille *lire.* On a éparpillé à quarante centimes le kilo, quantité de livres provenant d'établissements religieux. Des articles empruntés à des publicistes qu'on ne peut suspecter d'être rétrogrades, complètent d'une curieuse manière la vive brochure de M. Palomes.

Égypte. — M. le professeur Ebers avait publié il y a quelques années un ouvrage de luxe sur l'Égypte. Il vient de rééditer ce travail dans un format plus commode, et en le mettant au courant des dernières découvertes, sous le titre de *Cicerone durch das alte und neue Ægypten* (Stuttgart, 1886, 2 vol., 16 fr.).

Ventes, 21 janvier 1886. — *Bibliothèque de M. F. de T.* (Me Delestre, assisté de M. A. Durel, libraire). — Livres anciens et modernes, imprimés sur papier de Hollande et du Japon (239 articles).

— 22 et 23 janvier. — *Bibliothèque de M. X**** (Me Delestre, assisté de M. A. Durel, libraire). — Livres modernes. Littérature française et étrangère. Histoire politique contemporaine. Voyages. Classiques latins. Classiques français du dix-septième siècle. Romans, contes, poésies d'auteurs contemporains (355 articles).

— 26 et 27 janvier. — *Livres anciens et modernes provenant d'une grande bibliothèque* (Me Delestre, assisté de M. Ch. Porquet, libraire). (232 articles.)

— 29 janvier. — *Vente d'autographes* (Me Delestre et M. Et. Charavay). — Manuscrits d'Alfred de Musset, de Frédéric Lemaître, etc.

— 8 au 13 février. — *Bibliothèque de M. E. G**** (Me Delestre, assisté de M. Ch. Porquet). — Livres de l'École romantique et publications illustrées du dix-neuvième siècle (869 articles).

— 8 au 15 février. — *Bibliothèque de feu M. L. G****, architecte (Me G. Boulland et M. A. Ferroud, libraire expert). — Nombreuses monographies sur Paris et les villes de province.

— 22 février et les deux jours suivants. — *Bibliothèque de M. C. D**** (Me Delestre, assisté de M. Porquet). — Livres des dix-huitième et dix-neuvième siècles (383 articles).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Le Christianisme, ses dogmes et ses preuves,* par l'abbé P. Verger (2 vol. in-12, Tours, Mame; Paris, Larcher). — *La Cité antichrétienne au XIXe siècle. Les erreurs modernes,* par Dom Benoît (2 vol. in-8, Palmé). — *Les Clefs du Purgatoire,* par A. R. (petit in-16, Poussielgue). — *Code pénal des Hongrois,* traduit par Martinet et Dareste (in-8, Imp. nationale). — *Morale et Patrie,* par A. Mézières et Ch. Rinn (in-12, Delagrave). — *Le Corps et l'Esprit,* par D. Hach Tuke (in-8, Baillière). — *La Population, richesse nationale : le travail, richesse du peuple,* par le Dr A. Joire (in-8, Félix Alcan). — *Le Morcellement, études sur la propriété foncière,* par A. de Foville (in-8, Guillaumin). — *La Vibration vitale,* par le comte de Bégouën (in-12, Tours, Rouillé-Ledevèze). — *Conseils sur les choix et la forme des arbres,* par l'abbé Lefèvre (in-12, Nancy, chez l'auteur, à l'hosp. Saint-Julien). — *Gleyre, étude biographique et critique,* par Ch. Clément (in-8, Perrin). — *Violette et Sylvain, poème-idylle,* par Mlle A. Montaudry (in-12, lib. des Bibliophiles). — *Œuvres de Molière* (t. IX), publiées par E. Despois et P. Mesnard (in-8, Hachette). — *Ma tante Giron,* par R. Bazin (in-12, Retaux-Bray). — *Deux Mariages,* par P. Bonhomme (in-12, Firmin-Didot). — *Le Travail des animaux,* par A. Linden (in-8, Delagrave). — *Scènes enfantines,* par Marie de Bosguérard (in-16 carré, Quantin). — *Contes aux tout petits,* par P. Andriveau (in-16 carré, Quantin). — *L'Esprit de Montaigne,* par le Dr C. Saucerotte (in-12, Perrin). — *La vie et les œuvres de Töpffer,* par l'abbé Relave (in-12, Hachette). — *L'Italie moderne,* par E. Loudun (in-12, Retaux-Bray). — *La république des Lacédémoniens,* par H. Bazin (in-8, Leroux). — *De Lycurgo,* par H. Bazin (in-8, Leroux). — *La religion à Rome sous les Sévères,* par J. Réville (in-8, Leroux). — *Les Frères Prêcheurs en Gascogne au XIIIe et au XIVe siècle,* par C. Douais (2 vol. in-8, Paris, Champion; Auch, Cocharaux). — *La Tactique au XIIIe siècle,* par H. Delpech (2 vol. in-8, Paris, Picard; Montpellier, Grollier). — *Histoire de la Monarchie de Juillet* (t. III), par P. Thureau-Dangin (in-8, Plon). — *Notice historique sur le prieuré de Gérigny,* par l'abbé J. B. E. Carré (in-8, Reims, Michaud). — *La Colonisation de Madagascar sous Louis XV,* par H. Pouget de Saint-André (in-12, Challamel aîné). — *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance,* par J. Burckhardt (2 vol. in-8, Plon). — *Vita di Francesco V, duca di Modene,* par B. de Volo (in-8, Rome, Spithover). — *The English Catholic Nonjuros of 1715,* par Estcourt et Orlebar Payne (in-8, London, Burns et Oates). — *Journal du général Gordon* (in-8, Firmin-Didot). — *Les derniers jours de la Marine à rames,* par Jurien de La Gravière (in-12, Plon). — *Vie de saint Philippe Bénizi,* par le R. P. Soulier (in-8, Berche et Tralin). — *Vie de saint Vincent de Paul,* par J.-M. A. (in-12, lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *Monsieur de Boulogne, archevêque-évêque de Troyes,* par l'abbé A. Delacroix (in-12, Retaux-Bray). — *Histoire du cardinal Pie, évêque de Poitiers,* par Mgr Baunard (2 vol. in-8, A. Picard). — *Louis et Auguste Ruellan, de la Compagnie de Jésus* (in-12, Lachèse et Dolbeau, à Angers). — *Mélanges d'archéologie et d'histoire (moyen âge),* par J. Quicherat (in-8, A. Picard). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Ouvrages sur la musique religieuse. — On désirerait savoir quels sont les principaux ouvrages sur la musique religieuse publiés soit en France, soit à l'étranger, mais en France principalement.

RÉPONSES

L'instruction primaire avant 1789. (x, 60, 123; — xi, 182, 247; — xii, 195; — xxii, 283; — xxv, 283; — xxviii, 382; — xxxi, 479; — xxxv, 95; — xxxviii, 192; — xli, 287; — xliv, 384.)

1. *Statuts et réglemens des escoles chrestiennes et charitables du Saint Enfant Jésus, establies dans les villes, les bourgs et les villages, pour estre observez sous le bon plaisir et l'autorité de Nosseigneurs les Archevêques et les Evêques et de Messieurs les Curez, par les maitres et les maistresses dans les paroisses où ils seront employez, sous la conduite du R. Père Barré, minime.* A Paris, chez François le Cointe, rue des Sept-Voyes, près le Collège de Reims, 1685, in-18 de 54 p et 1 f. de table. — 2. Jaloustre. *Les anciennes écoles d'Auvergne* (*Mémoires de l'Académie de Clermont*, t. XXIII, 1882.) — 3. T. Lhuillier. *Recherches historiques sur l'enseignement primaire dans la Brie.* Meaux, Destouches, 1885. — 4. A. Lacroix. *L'Instruction primaire dans la Drôme avant 1789 : arrondissement de Nyons, cantons de Sédenon, Le Buis, Nyons et Rémusat.* Grenoble, Drevet, in-8 de 44 p. — 5. G. Tholin. *Nomination d'un régent des écoles à Casteljaloux* (*Sénéchaussée d'Albret*) *en 1590.* (*Revue des Sociétés savantes*, 1882. viie série, t. V, p. 190-194). — 6. *L'Instruction à Briançon en 1425.* (*Bulletin de la Société d'études des Hautes-Alpes*, 1882, p. 211-212). — 7. Villepedet. *L'éducation au Périgord au XVIIIe siècle.* (*Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord*, t. VIII, p. 459.) — 8. *Note de* M. Ducis *sur les écoles d'Annecy*, 1433-1543. (*Revue savoisienne*, 1883, p. 53-54.) — 9. *Note de* M. Péraud *sur la fondation d'une école publique de filles à Annecy par un chanoine de la collégiale de cette ville*, 1713. (*Ibid.*, p. 61.). — 10. L. Maggiolo. *Les écoles pendant la Révolution.* (*Revue de la Révolution*, avril, mai, octobre 1883.) — 11. Id. *L'instruction publique avant et après 1789.* (*Ibid.*, septembre 1884.) [Dans la série d'articles que j'indique, M. Maggiolo compare constamment la période antérieure à la Révolution à l'époque révolutionnaire.] — 12. Bécourt. *Note sur deux documents relatifs à l'instruction primaire dans le Barrois*, 1756, 1805. (*Mémoires de la Société littéraire, scientifique et artistique de Bar-le-Duc*, 1883, p. 65-69). — 13. Saget. *Une école primaire au dernier siècle Nod-sur-Seine.* (*Bulletin d'histoire et d'archéologie religieuse du diocèse de Dijon*, 2e année, p. 245-253). — 14. J. Rouard. *L'école primaire d'Aignay-le-Duc en 1784.* (*Ibid.* p. 124-127). — 15. J. Rouard. *Notes sur Blaisy-Bas.* [Liste des maîtres d'école de 1682 à 1789]. (*Ibid.* p. 128).

Le *Bulletin du Comité des travaux historiques et scientifiques, section d'histoire et de philologie*, contient dans le compte rendu des réunions de la Sorbonne quelques notes intéressantes : 1883, n° 1. Communications de M. Maggiolo sur l'ensemble de ses recherches embrassant 4,432 communes, de M. Rigollot sur les écoles de Vendôme, de M. E. Allain sur les sources de l'histoire de l'instruction primaire et la méthode à suivre; — 1884, n° 2. Communications de M. Maggiolo sur la Pédagogie en Lorraine et les règlements des filles Notre-Dame, de M. Coüard-Lüys sur les écoles du district de Beauvais (91 écoles pour 95 paroisses), de M. l'abbé Vattier sur les écoles du diocèse de Senlis; — 1885, n° 2. Communication de M. Jadart sur les écoles primaires des environs de Reims en 1773; de M. Joubois sur les écoles du diocèse d'Alby, de M. l'abbé Metais sur les écoles du Vendômois, de M. Veuclin sur les écoles des districts de Bernay et Louviers, de M. Maggiolo sur la corporation des maîtres écrivains.

A signaler aussi quelques renseignements de détail dans les trois fascicules parus du *Répertoire des travaux historiques* de 1883, n°s 2,179 (Nimes), 2,371 (Bourg-en-Bresse), 3,351 (Brie), 3,525 (Hyères), 3,549 (Morcourt), 3,621 (St Ferjeux-Besançon), 3,638 (Mirecourt).

Parmi les ouvrages d'un intérêt

plus ou moins général où l'on trouvera à glaner, j'indiquerai encore le 1er volume de l'ouvrage de M. DERAMECOURT, *le Clergé du diocèse d'Arras pendant la Révolution*. Paris, Bray, 1885, in-8. — *Les populations agricoles de la France* de M. BAUDRILLART. *Normandie et Bretagne*. Paris, Hachette, 1885, in-8. — Les cahiers de 1789 (t. I-VI des *Archives parlementaires*, surtout aux tomes IV et V les cahiers des villages de la prévôté de Paris hors-murs).

Enfin, la somme des articles, de valeur fort inégale, que le *Dictionnaire de Pédagogie* en cours de publication chez Hachette, sous la direction de M. Buisson, a consacrés à l'état ancien de l'instruction primaire dans nos vieilles provinces et nos départements actuels s'est fort accrue depuis quelque temps. En voici la liste exacte, avec une appréciation très sommaire : 1. Ain (insuffisant). — 2. Aisne (assez bon). — 3. Allier (*id.*).— 4. Basses-Alpes (*id.*). — 5. Hautes-Alpes (*id.*). — 6. Alpes-Maritimes (insuffisant). — 7. Alsace-Lorraine (passable). — 8. Ardèche (insuffisant). — 9. Ardennes (quelques lignes intéressantes). — 10. Ariège (assez bon). — 11. Aube (excellent travail de M. A. Babeau). — 12. Aude (assez bon). — 13. Auvergne (court article de M. Fayet). — 14. Aveyron (presque rien). — 15. Bouches-du-Rhône (passable). — 16. Bourgogne (bon article de M. Maggiolo). — 17. Bretagne (*id.*). — 18. Champagne (*id.*).—19. Charente (quelques lignes). — 20. Cher (insuffisant) — 21. Corse (quelques lignes). — 22. Côte-d'Or (assez bon). — 23. Côtes-du-Nord (bon travail). — 24. Creuse (passable). — 25. Dauphiné (bon article de M. Maggiolo). — 26. Doubs (note intéressante de M. Maggiolo sur le pays de Montbéliard). — 27. Drôme (article intéressant). — 28. Eure (notice sur une seule école paroissiale). — 29. Finistère (quelques lignes intéressantes). — 30. France (la partie de cet article qui traite de l'Ancien Régime est très insuffisante). — 31. Franche-Comté (assez bon). — 32. Gard (*id.*). — 33. Guyenne et Gascogne (article extrêmement faible et fourmillant d'erreurs). — 34. Languedoc (assez bon).—35. Limousin (bon) — 36. Lorraine (à consulter avec une extrême défiance). — 37. Lot (médiocre).—38. Lozère (quelques lignes). — 39. Lyonnais (insuffisant). — 40. Maine-et-Loire (très insuffisant). — 41. Marne (quelques lignes). — 42. Haute-Marne (insuffisant et inexact). — 43. Mayenne (bon). — 44. Meuse (mauvais). — 45. Nièvre (quelques renseignements utiles). — 46. Nord (assez bon). — 47. Normandie (travail étendu et sérieux).—48. Oise (presque rien). — 49. Orléanais (assez bon). — 50. Paris (très insuffisant). — 51. Pas-de-Calais (quelques lignes intéressantes). — 52. Picardie (incomplet, mais intéressant). — 53. Poitou (bon). — 54. Basses-Pyrénées (très insuffisant, étant donnés les travaux faciles à utiliser de MM. Sérurier et Soulice). — 55. Pyrénées-Orientales (assez bon).

Il serait à souhaiter que les rédacteurs du *Dictionnaire de Pédagogie* reprissent dans un supplément bon nombre de ces articles qu'il serait très facile de compléter en les mettant au courant des monographies dont le *Polybiblion* a enregistré régulièrement les titres depuis plusieurs années ; il serait essentiel aussi qu'une plus grande impartialité présidât à la rédaction des notices du *Dictionnaire* dont la note s'accentue nettement dans le sens de certaines idées chères à nos pédagogues officiels.

Les travaux relatifs à notre question se font rares depuis quelque temps, malgré les encouragements du Comité des travaux historiques qui, plusieurs fois de suite, l'a inscrite au programme des réunions de la Sorbonne. Le grand intérêt qu'elle présente devrait pourtant la signaler à l'attention des Sociétés savantes des départements et des ecclésiastiques auxquels les devoirs de leur ministère laissent des loisirs. Avec un peu de méthode (Voir à ce sujet la *Revue des Questions historiques*, t. XXXIII, p. 538-544) et beaucoup de patience on pourrait sans trop de peine retracer par des monographies bien faites le passé scolaire des départements ou des diocèses sur lesquels on ne possède actuellement que des renseignements incomplets, ou même aucun renseignement précis.

E. ALLAIN.

Le Gérant : L. SANDRET.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

POÉSIE

1. *Avant l'automne* (1852-1884). Paris, Retaux-Bray, 1885, in-12 de 54 p. 2 fr. — 2. *L'Assomption en Lorraine annexée*, par Paul L***, 1885, in-8 de 4 p. — 3. *Les Vosges poétiques*, par G. Schumann. Paris, Frinzine, 1886, in-8 de 143 p. 3 fr. — 4. *Miette et Noré*, par Jean Aicard. 2e édit., Paris, Ollendorf, 1885, in-12 de xxxiii-413 p. 3 fr. 50. — 5. *Rose, scènes rustiques*, par le Vte de Lorgeril. Paris, Perrin, 1885, in-18 de 110 p. 2 fr. — 6. *La vie d'un poète. Édouard Turquety (1807-1867). Etude biographique*, par Frédéric Saulnier. Paris, Gervais, 1885, in-12 de 266 p. 3 fr. 50. — 7. *Voyage au pays de la Bouillabaisse*, par Émile Mauzaize. Paris, Jouaust, 1885, in-12 de 104 p. 2 fr. 50. — 8. *La Tzigane. O Vartingué! La belle au gué!* par Émile Boule. Paris, Ghio, 1885, in-18 de 252 p. 3 fr. 50. — 9. *Fleur des Mers*, par Charles Bellanger, poème précédé d'une confession de l'auteur. Paris, Ghio, 1885, in-18 de 51 p. 2 fr. — 10. *Trilles et vocalises*, par Justin Bellanger. Paris, Lemerre, 1885, in-18 de 114 p. 3 fr. — 11. *Arc-en-ciel*, par Maurice Vicaire. Paris, Lemerre, 1885, in-18 de 111 p. 3 fr. — 12. *Les Adieux*, par Ernest Chatonet. Paris, Lemerre, 1885, petit in-12 de vi-121 p. 3 fr. — 13. *Poésies*, par Ed. O'Farell. Paris, Jouaust, 1885, in-4 de 179 p. — 14. *Les Solidaires. Poèmes satiriques*, par le comte Gustave de Carbonnières. Paris, Œuvre de Saint-Paul, 1885, in-8 de 228 p. 2 fr. 75. — 15. *Les deux Consolateurs*, par Marie Jenna. Nantes, Forest et Grimaud, 1885, in-8 de 8 p. 0 fr. 50. — 16. *Nos enfants*, par Amélie Dewailly, avec une lettre de François Coppée. Paris, Lemerre, 1885, in-12 de xi-136 p. 3 fr. — 17. *Confidences d'une mère*, par H. Tichy. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 180 p. 3 fr. 50. — 18. *Humanité*, par Fabre des Essarts. Paris, Lemerre, 1885, in-12 de vii-314 p. 3 fr. 50. — 19. *Œuvres de* Paul Bourget. *Poésies (1872-1876). Au bord de la mer. La vie inquiète. Petits poèmes.* Paris, Lemerre, 1885. 6 fr. — 20. *La Mer*, par Jean Richepin. Paris, Dreyfous, 1886, in-18 de 372 p. 3 fr. 50.

1. — *Avant l'automne...* Ce titre est charmant, et il donne bien l'impression du volume. Ce n'est plus le soleil brûlant et aveuglant de l'été. Ce sont des journées tièdes et doucement lumineuses, les journées de « cristal », si chères à Mme de Sévigné... Toutes les feuilles sont aux arbres, non plus allanguies par la chaleur et la poussière, mais un peu tremblantes et changeantes. Il y a dans l'air je ne sais quelle mélancolie. Les plantes elles-mêmes se hâtent d'exhaler leur dernier parfum et les oiseaux leur dernier chant. Encore quelques jours peut-être, et les vents tristes vont souffler.

Le crépuscule automnal se fait aussi dans les âmes. Il a inspiré au P. Gratry les plus belles pages que ce mélodieux penseur ait jamais écrites peut-être. En ce point de la vie, le cœur a de moins rapides pulsations et le sang qu'il envoie, moins de feu. Le feu est devenu amour. La tête, moins fière, se penche, se replie vers le cœur... Tout ce qui n'était qu'enveloppes et parures tombe. Ce n'est pas encore une chute de feuilles; « ce n'est qu'une chute de fleurs... » Voici les fruits : des gerbes empilées, des ceps « prêts à ruisseler le vin ». L'âme est triste

cependant; pourquoi? parce que l'hiver est proche, et l'hiver, c'est la mort... L'âme chante, mais il y a des larmes dans sa voix... Ouvrez ce délicieux recueil et lisez vous-même. — Les premiers fils de la Vierge flottent dans l'air. Hélas! s'écrie le poète,

Hélas! les ans heureux ont passé comme un rêve
Aérien;
Pour les ressusciter, ô fil qu'un souffle enlève,
Tu ne peux rien.

Laisse donc en sa paix, laisse en ses grands silences
Mon cœur lassé;
La flèche sans pitié des longues souvenances
L'a trop blessé.

Mais, à travers ses pleurs, dans cette pièce d'une rêverie si profondément humaine, comme dans toutes les autres pièces, le poète entrevoit le ciel, et son cœur est consolé.

Au regret qui déchire, à l'humaine espérance
J'ai dit adieu;
Pauvre fil, tous les deux, fendons l'espace immense :
Volons à Dieu!

En disant que ce livre est humain, j'en révèle d'un mot le rare mérite. Dans une courte préface en prose, une prose qui vaut les meilleurs vers, l'auteur a pu dire en vérité qu'il n'a chanté que lorsqu'il était ému... A Malines, dans la rue, il entend résonner ou plutôt s'égrener les carillons flamands,

Diamants musicaux d'un invisible écrin...

Aussitôt, et en même temps, sa jeunesse revit et gazouille :

Dans l'ombre et dans l'angoisse en vain le jour se traîne,
En vain le soir est proche à qui passe midi :
Vers mon riant matin la cloche me ramène.....

Combien souvent sa pensée et son cœur revolent aux premières années et chaque fois avec un nouveau jaillissement de sensibilité! Dans la dernière pièce du recueil, *Souvenir*, le cœur n'y tient plus, il éclate... La route est longue, l'herbe est rare... Où sont-ils les bois ombreux, où sont les roses?... Hélas! le frère bien-aimé n'est plus qui donnait à toute chose

Un peu de grâce et de beauté...
Cœur sobre aux pudiques tendresses,
Goûtant La Fontaine et Mozart,
Mais redoutant jusqu'aux ivresses
De la poésie et de l'art...

Humble et doux à toute souffrance,
Il réchauffait dans sa ferveur
L'humaine pitié de Térence
Par la charité du Sauveur...

Il n'est plus!...

Aux lieux où cheminaient deux frères,
Aujourd'hui je marche *tout* seul!

Et le volume se ferme sur un sanglot... J'eusse préféré que l'admirable pièce intitulée *Lemnos* et dont l'harmonie est si grave, fût, pour ainsi parler, la finale de cette marche funèbre. Écoutez!.....

... Lemnos est partout où l'on souffre, où l'on pleure;
Lemnos, c'est la maison qui se vide avant l'heure;
C'est le foyer qui croule aux rafales du nord;
C'est l'enclos jadis vert où passe un vent de mort...

Un jour vient cependant (cette résignation sereine, chrétienne, qui pas une heure n'a manqué à cette âme saignante, n'est pas exprimée dans *Souvenir*), un jour vient où s'apaise la douleur. Le passé revit, paisible et doux...

En vain la place est vide où l'on était plusieurs,
En vain ceux qu'on aima sont-ils partis ailleurs;
Ils se taisent, nul œil n'aperçoit leur visage,
Mais l'âme entend leur voix, l'âme a vu leur image!
L'ombre cachait le ciel; le ciel s'est dévoilé,
Des absents d'autrefois le désert s'est peuplé;
L'enclos a reverdi, le foyer se rallume;
On pleure encor : les pleurs tombent sans amertume,
Et l'on quitte d'un cœur viril mais attendri
La Lemnos idéale où la Mort a souri!

Voilà une œuvre de pensée, de sentiment, de résignation, de transfiguration de la douleur, de sobre poésie d'automne! Quand on a gravé de tels vers, on est un maître.

Pour être complet, je devrais ajouter (mais ne l'a-t-on pas déjà remarqué!) que les émotions que le poète exprime ne sont pas purement humaines : elles sont religieuses le plus souvent. C'est la Croix victorieuse qu'il chante et l'hostie plus triomphante encore. C'est une première communion et c'est une première messe, — la vôtre, heureux et cher poète!

L'huile sainte a touché mes doigts; sur ma tête éblouie
Le pontife a posé la main;
Et la langue de feu de Paul et d'Isaïe
A brûlé ma lèvre et mon sein...

Je n'insiste pas... Le vent des paroles humaines profanerait le feu de l'encensoir... Disons seulement que si — parfois — (le modeste auteur est pour lui trop sévère) la rime n'a pas cette plénitude de sonorité qu'il admire chez les maîtres contemporains, en revanche le mot est toujours d'une précision lumineuse, l'image d'une justesse qu'eût admirée Boileau, et souvent d'une nouveauté qui charmera nos plus rares écrivains. Quant au vers lui-même, il est d'une clarté sereine, et, dans les pièces les plus récentes, d'une fermeté sans défaillance.

2. — Dans les vers où le P. L *** (je passe dans une autre cellule) nous décrit la fête de l'Assomption au pays lorrain, il y a tout juste assez de nombre et de cadence pour nous faire dire : Prenez garde, ces lignes sont peut-être des vers. Autant la prose du Révérend Père court, vole ou plutôt bondit, autant son vers, lentement, péniblement, chemine... — comme ses paysans :

> ..... Ils vont brunis, hâlés
> Par le dur soleil d'août qui les a tous brûlés,
> Les uns pliant le dos, comme sous une charge
> Qui les écraserait ; leur épaule, si large
> Qu'elle soit, ne saurait porter l'horrible faix
> Des ans, des vains soucis, des jours passés sans paix,
> Toujours dans le duel contre la noire terre,
> Plutôt maigre marâtre, hélas ! que douce mère !

Rien n'est plus difficile que le vers qui marche à pied. Sainte-Beuve l'a essayé ; M. Coppée n'y réussit pas toujours. Lamartine — ce pauvre Lamartine que je suis peut-être seul à relire — reste sur ce point comme sur tant d'autres, le maître. Son vers dans *Jocelyn* (rappelez-vous le prologue, la description du presbytère et chacun des épisodes), en même temps qu'il est d'une simplicité prodigieuse, est d'une incomparable poésie : il entre dans le détail des choses les plus communes de la vie, sans rien perdre de sa distinction ; il prend un air de négligence sans rien abandonner de sa noblesse... Oui, il marche à pied, mais comme l'oiseau dont les ailes sont toujours prêtes à s'ouvrir. Le vers du P. L *** a les ailes coupées... Je m'en étonne. Je m'étonne plus encore de ceci : « Le clocher c'est la tour qui domine... » Non, le clocher n'est pas la tour ; le clocher c'est le clocher. Quelques vers plus loin vous dites encore : « La tour pointe vers le ciel... » Non, la tour ne pointe pas, cette fois encore c'est le clocher... Où je retrouve le poète, j'applaudis. Le voici avec ses laboureurs :

> ... La douceur prochaine
> Du pays éternel descend sur ses sueurs
> Et, dans son ombre, épand de divines lueurs...

Ces trois vers valent toute la pièce.

3. — Nous restons en Lorraine avec M. G. Schumann, ou du moins aux frontières, dans les Vosges. Le livre de M. Schumann ressemble trop à une géographie mise en vers. Les vers sont toujours corrects et graves, bien rimés. L'auteur « célèbre » tour à tour les beautés naturelles de son pays natal et les divers travaux des champs ou de l'industrie. Ainsi, dans une succession de petits tableaux, comme on les aimait au temps de Delille, passent sous nos yeux les cascades, les lacs, les rivières. Le poète nous décrit les ricochets, la pêche, la tendue,

la pipée, ou les plaisirs d'hiver, la glissade, les boules de neige, la pelote grossissante. Avec le printemps, voici les oiseaux :

..... La perdrix qui cacabe et trottine
Dans les blés, la fauvette à la voix argentine,
Sifflant sa vocalise, — et les trilles joyeux
Qu'égrène l'alouette, en fusant dans les cieux;
— Et le merle qui flûte ; — et les bergeronnettes
Qui battent la mesure, — au bruit des castagnettes
Dont la caille accompagne un air de flageolet
Joué par le bouvreuil en manteau violet ;
— Et le coucou donnant la réplique aux horloges ;
— Et dans vos profondeurs, ô montagnes des Vosges,
Répercutés avec de plaisants quiproquos,
Les appels que le pâtre adresse à vos échos...

On devine que tout un volume de ce ton est un tour de force assez... ennuyeux. Passe encore les oiseaux ! mais la pomme de terre et ses bienfaits ! sa récolte, son encavement, la féculerie !... les emplois et transformations de la cendre !!... Une pièce a pour titre : *Extraction et vitrification des matières alcalines contenues dans la cendre !!!...* L'intrépide M. Schumann nous donne la nomenclature descriptive de tous les produits vitrifiés. Il se complaît à nous détailler les instruments scientifiques :

L'outillage savant qui, par l'expérience,
Confirme les calculs abstraits de la science,
Et l'aide, en secondant ses utiles travaux,
A découvrir toujours des horizons nouveaux...

En ce genre, l'un des morceaux les plus curieux du volume et de mieux réussis énumère en belles rimes les ouvrages en bois :

Le saloir guilloché dont le brouillamini
Capricieux rendrait jaloux les Cellini ;
— La louche et la cuiller, — la vaisselle incassable,
— Le baquet multiforme, — et la cuve inversable
. . . . . .
. . . . . Les auges
Du champêtre lavoir où plongé, replongé,
Sous les rudes soufflets du battoir fustigé,
Froissé, frotté, tordu,... d'une eau limpide et fraîche
Il (le linge) sort éblouissant, au soleil qui le sèche...

Jamais M. de Banville n'a mieux rimé... Il est vraiment regrettable que tant de travail, j'allais ajouter : et de talent, soit dépensé en pure perte. Pourquoi l'auteur, au lieu de ces « dehors » inertes et purement plastiques, ne nous a-t-il montré l'homme, l'homme vivant, le paysan, laboureur dans son champ, bûcheron dans la forêt ou « schlitteur » ? La longue préface en prose, écrite d'une plume élégante, nous avait fait mieux augurer de l'ouvrage. Que M. G. Schumann ne se tienne pas pour battu et qu'il aborde le poème rustique.

4. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que les petits, « les humbles », le paysan et l'ouvrier, sont entrés dans la poésie française. A défaut d'*Hermann et Dorothée*, nous avons la *Pernette* de Victor de Laprade. Le curé, le docteur, Pierre et Pernette, sont des gens du peuple ; nous les voyons marcher, nous les entendons causer, nous souffrons avec eux, nous les aimons. Telle et telle page de *Jocelyn* (je laisse de côté l'inspiration de cette œuvre malsaine) est, pour ainsi parler, saignante : on dirait que le poète l'a arrachée aux entrailles mêmes du curé de Valneige. En son beau livre sur la *Mer* que ne fera point oublier le récent ouvrage de M. Jean Richepin, Joseph Autran avait chanté autre chose que les vagues et les falaises ; le noble poète s'était ému des souffrances des pauvres gens, marins ou pêcheurs, comme il avait dans *Milianah* vécu avec nos soldats d'Afrique. De sa Bretagne, Brizeux a peint autre chose que les landiers, les vallons et les rivières. Je retrouve dans ses vers le costume et les légendes, la tête et le cœur du paysan d'Armor. Plus récemment, M. André Theuriet s'est apitoyé sur les pauvres femmes qui vont sous bois cueillant le muguet, non point, hélas ! pour en parfumer le logis, mais pour rapporter de la ville où elles le vendront un peu de pain au foyer. Les souffrances des déshérités et les rares joies de la maison, M. Eugène Manuel les a racontées en vers émus dans ses *Pages intimes* et ses *Poèmes populaires*. Qui n'a lu les *Contes* de M. François Coppée, les *Boucles d'oreilles* et la *Marchande de journaux* ?

De son côté, M. Jean Aicard qui avait suivi les glaneuses dans les sillons fiévreux de la Camargue, publia plus tard et réédite aujourd'hui tout un poème rustique, — sept à huit mille vers, — intitulé *Miette et Noré*. Il suffira d'en rappeler la donnée : elle n'a rien d'original et surtout de bien délicat. C'est l'amour d'une jeune fille pauvre pour le fils d'un riche paysan laboureur. Miette s'abandonne aux caresses de Noré... C'est en vain qu'un honnête garçon, violemment épris, lui propose le mariage et de couvrir ainsi sa faute. Miette énamourée restera fidèle à son volage séducteur. Cependant, le père de Noré apprend le dommage que son fils a causé à la paysanne ; il ordonne au garçon d'épouser Miette, et le roman finit par des noces.

Cette vulgaire histoire a pour décor les Alpes de Provence et la Méditerranée. Le charme du poème est là. M. Jean Aicard est avant tout paysagiste. Il « brosse » avec une étonnante « virtuosité ». Certains coups sont rayonnants ; plusieurs font tache. On sent trop la précipitation de la main. Quant à cette prétention qu'affiche l'auteur d'avoir peint le paysan moderne, non plus d'après Virgile et Théocrite, mais sur le vif, d'après nature, elle est un peu téméraire. A mon avis, le défaut capital du poème est précisément celui-là : le paysan est « manqué ». Outre qu'il disparaît trop souvent dans le paysage, il n'est pas vrai. M. Jean

Aicard s'est plus nourri aux œuvres des Félibres, sans oublier *Mireille*, qu'à la vie elle-même du peuple : de là plutôt des réminiscences que des observations. Je dirai même qu'il y a des imitations directes, non pas seulement des poètes provençaux, mais des français. Au chant sixième, l'apostrophe aux moines endormis rappelle trop certaine prosopopée fameuse du *Rolla* d'Alfred de Musset, de même que les *Saintes-Maries* sont dans Mistral. Je ne reproche pas à M. Jean Aicard d'avoir émaillé ses vers, comme faisait Brizeux, d'expressions populaires — *canastelle* pour *corbeille, araïre* pour *charrue, caleù* pour *lampe, zou!* pour *allons! Té! vé!* etc... : — mais j'aurais voulu que l'auteur de *Miette et Noré* fût un artiste aussi scrupuleux que l'auteur de *Primel et Nola*. Brizeux n'a jamais pris, que je sache, de telles libertés avec la césure, avec le rythme, avec la langue. Qu'il y ait de beaux morceaux dans cette œuvre de longue haleine, nous avons plaisir à le reconnaître, surtout de beaux paysages. Il y a même des traits frappants et des effets dramatiques :

Misé Toinon resta sur place un long moment,
Droite, comme gelée, avec son beau sourire,
Puis, — le balai tombant de ses mains, — sans rien dire
S'assit, et toutes deux plaignant l'autre à son tour,
Leur tablier aux yeux, — pleurèrent tout le jour.

Une autre qualité de M. Jean Aicard, peut-être la principale, c'est qu'il a du souffle. N'est-ce donc rien en ce temps d'anémie et de courte haleine ? De plus, sans ignorer les raffinements de nos ouvriers modernes, il préfère au vocable rare l'expression spontanée, naturelle. Combien de nos Cellini, dit-il lui-même dans la préface qu'il a cousue à cette édition nouvelle, ont exécuté des coupes admirables, si admirables que personne ne songe à y boire ! Vite un ruisselet courant dans l'herbe ou nous mourrons de soif !... La source de l'auteur de *Miette et Noré* est toujours abondante sinon toujours pure.

5. — M. le vicomte de Lorgeril non plus ne se peut ranger parmi les ciseleurs ou mosaïstes contemporains. C'est peut-être pour cela qu'il n'est pas trop ennuyeux. J'aime plus d'une page des scènes rustiques qu'il a intitulées *Rose*. Il y a quelque vivacité et de la grâce :

Le temps est chaud ; le blé tombe sous les faucilles ;
Riez, ô jeunes gens ; chantez, ô jeunes filles,
Mais n'allez pas au moins ralentir le travail :
A la ferme d'André, sous le large portail,
Dix chevaux vigoureux, fiers de harnais superbes,
Hennissent attelés pour apporter les gerbes.
Hâtez-vous, le temps presse : il faudra que ce soir
La cave, le grenier, la grange, le *pressoir*,
Tout *soit prêt* pour loger le froment et l'avoine.

A de certaines périphrases, à des inversions surannées : — « D'Andre

le bras est fort... » — « Du pauvre Urbain le cœur... », on devine que l'auteur n'est peut-être pas « une jeunesse », comme on dit au pays de *Rose,* le pays breton. Faut-il ajouter que tout est sain, dans ce petit drame, comme l'air des bruyères, et pur comme les fontaines de Dinan ou les belles eaux de Jugon ?

6. — Nous ne sortons pas de la Bretagne avec M. Édouard Turquety. M. Frédéric Saulnier, son compatriote et son ami, essaie de le faire revivre en des pages attendries et discrètes. Oui, l'inspiration d'*Amour et Foi,* des *Hymnes sacrés,* des *Fleurs à Marie,* est élevée. Je sens battre un noble cœur dans ces strophes qui voudraient s'envoler. Çà et là, — pourquoi le biographe ne l'a-t-il pas fait ? — je pourrais noter quelques douces et pures images, quelques-unes de ces prières dont Émile Souvestre disait : « Ce sont les sônes mélancoliques des cloarecs bretons. » Je ne sais pas si l'article non signé de la *Revue des Deux-Mondes* que cite M. Saulnier, est bien de Sainte-Beuve, comme il le prétend. Quoi qu'il en soit, je ne puis souscrire à ce jugement : « Comme art, l'exécution est pure, ferme, habile : le rythme a du développement et de l'harmonie... » et je m'en tiens — pour l'appréciation littéraire — à une lettre que l'auteur des *Lundis* écrivait à M. Asselineau : « Turquety n'a rien d'original... C'est un Breton *doux* et francisé. » On trouvera dans le volume de M. Saulnier de curieux fragments de notes inédites sur Lamennais, et d'aimables lettres d'Auguste Brizeux, d'Émile Souvestre, de M. Vinet.

7. — Si pâlies qu'elles semblent aujourd'hui, les poésies du pieux Breton sont des chefs-d'œuvre à côté des vers de M. Mauzaize. Je veux bien qu'il y ait dans ce titre : *Voyage au pays de la Bouillabaisse,* quelque originalité, si l'on m'accorde qu'elle s'arrête là. Que de plaisanteries grossières pour quelques vers alertes ou deux ou trois strophes de bonne humeur, et quelle langue chargée d'ail !.. Villon, dans son temps, fut épris, lui aussi, des « franches repues » et il ne reculait guère devant la peinture réaliste. Mais, à côté d'un coq-à-l'âne ou d'un rébus, près d'une savate ou d'un plat à barbe, quelle soudaine et délicieuse fantaisie ! Quelle vérité poignante, et quelle sensibilité ! Voulez-vous, à tout prix, entendre l'accent de M. Mauzaize, lisez la chansonnette de la page 48 : elle ne manque pas de vivacité ; mais, pour Dieu ! ne tournez pas le feuillet : vous auriez la douleur d'y voir moqués tout ensemble et le pêcheur marseillais et Notre-Dame de la Garde.

8. — Que dirai-je à l'auteur de la *Tzigane ?* Que ses idées, s'il en a, ne sont pas précisément neuves, mais bien un peu « rapées au coude »... ; qu'il ne sait ni la grammaire ni la prosodie, et que ses chansons déshonoreraient les orgues de Barbarie... Gourmandez donc un poète qui fait rimer *matines* et *dîmes* (p. 74), *là-bas* et *grabat* (p. 92), *grande* et

surprendre (p. 201)... Il y en a comme cela par douzaines... Tout à votre aise, jeune homme, vous pouvez plaisanter Mgr Freppel et Louis Veuillot, rire des âmes du purgatoire et blasphémer Dieu... Vos crachats retomberont sur vous... Quant à votre pays natal, s'il compte, pour sortir de son obscurité, sur la gloire que vous promet la rime, Montignac-Toupinerie attendra longtemps.

9. — M. Charles Bellanger fait bien des façons pour nous offrir cinq ou six cents vers. Il ne lui suffit pas que son ami, M. Thévenot, nous assure que son poème a deux qualités maîtresses : la sincérité de l'accent et la nouveauté de l'idée. Lui-même nous fait sa confession, dont je vous fais grâce. Mieux vaut l'avertir, puisqu'il paraît l'ignorer, que les deux vers suivants sont faux :

Dans sa longueur comptant deux *lieues* à grande peine...
Voix du large *mêlées* aux soupirs des ramures...

Sans admettre avec M. Thévenot que cette « page de jeunesse et d'amour » soit « revêtue d'une parure éthérée », nous convenons qu'en étudiant d'autres poètes que M. Vacquerie, l'auteur de *Fleurs des Mers* pourra écrire correctement et bien rimer... Du dénouement, s'il est vrai (et le confesseur du poète nous l'insinue), j'en rougis pour l'auteur, car il est tout simplement odieux.

10. — Je donnerais tout le volume de M. Charles Bellanger pour deux ou trois pièces de son homonyme, M. Justin Bellanger. Oui, ce sont des *trilles* les strophes intitulées *la Rhétorique de l'Écho, Barlet, Ger Pramina rivus, Où se cache l'amour, la Rime.* On sait qu'en musique il faut une grande habileté dans le passage alternatif et rapide d'une note à la note voisine ; c'est aussi l'un des effets les plus difficiles de l'art d'écrire en vers. M. Bellanger a plus d'une note à son clavier. Il n'est pas toujours badin, Dieu merci, ni gaulois. Le rire est près des larmes. A l'occasion même il deviendra satirique. Boileau n'eût pas dédaigné les vers qui suivent :

En vain, pour diffamer notre art et nos artistes,
Chaque année, au Salon, prenez-vous des airs tristes ;
En vain affirmez-vous qu'au fond de son tombeau
Ingres, ce fils des Grecs, *cacha* l'amour du beau,
J'accorde, si l'on veut, que plus d'un qu'on estime,
Des célestes hauteurs n'a pas touché la cime ;
Que, narguant l'idéal, esclave du réel,
Bonnat, pour peindre un Dieu, ne vaut pas Raphaël.
Mais écraserons-nous, par une erreur étrange,
Le petit Meissonnier sous le grand Michel-Ange,
Et, parce que là-haut l'aigle a fendu les cieux,
L'éclat du papillon est-il nul pour nos yeux ?
En dépit des clairons qui sonnent nos alarmes,
Sur tant d'illustres morts répandons moins de larmes,
Et songeons que, toujours éclairant nos chemins,
Ce flambeau qui vient d'eux resplendit dans nos mains...

La meilleure pièce du recueil, à mon avis, est la satire ou plutôt l'épître littéraire qui a pour titre *O Imitatores*. Rien de neuf pour le fond : La Fontaine, Musset et bien d'autres ont traité la même matière ; toutefois, ce qui est à M. Bellanger, c'est la forme rajeunie et l'application qu'il fait de son sujet à Lamartine, à Hugo, à M. Déroulède.

11. — Ne demandez pas plus à M. Maurice Vicaire la note gaie que la note triste, la pensée que le sentiment. Il a fait un travail de menuiserie, pas autre chose, ou plutôt de « japonisme », — vous savez bien : ce japonisme des albums d'Ok-Saï qui a créé là-bas et importé chez nous l'école du bibelot. Les vers de cette nature, des vers qui peignent avec plus ou moins de vérité la forme des choses, peuvent être fort curieux, mais c'est tout. Il s'en faut, même à ce point de vue, que M. Vicaire soit un artiste consommé. Voyez la pièce intitulée : *Après-midi de théâtre :*

... La scène très grande et très inclinée
Pour qu'on puisse voir les choses du fond ;
Dessus elle on se mêle et se confond.
La troupe est nombreuse et assaisonnée
De danseuses, de clowns et de jongleurs,
De chiens, de géants, même d'avaleurs
De sabres...

Assez, n'est-ce pas !... Cette mauvaise prose, fort bien rimée, ne nous dit rien qui vaille... Les paysages, si chers à nos poètes et si amoureusement étudiés par quelques-uns, n'ont pas mieux inspiré M. Maurice Vicaire :

O l'automne ! le ciel est fraîchement lilas !
— Je pense à des pays chauds, extraordinaires,
A d'étranges dessins chinois, imaginaires,
Avec des arbres sans formes et mis en tas...

Tout cela est sérieusement fait et pourtant tout cela prête à rire... A qui la faute ?

12. — La plaquette de M. Ernest Chatonet a pour titre : *les Adieux*. Si la dernière pièce, *A vau-l'eau*, est sincère, comme je le crois, *Épaves* eût été un meilleur titre... On était jeune ; on marchait dans le soleil ; les oiseaux chantaient dans l'air et les rimes dans la tête. La gloire était là, tout près, pour ainsi dire à portée de la main...

Et depuis lors... Ah ! cher ami,
De quel lourd sommeil j'ai dormi !
Rêves d'artiste,
Espoirs riants, tout s'est enfui...
Et je me réveille aujourd'hui
L'âme bien triste.

Je me laisse aller à vau-l'eau ;
Le long des mâts de mon bateau

Pendent les voiles,
Pauvre naufragé soucieux
J'attends... Rien n'apparaît... mes cieux
N'ont plus d'étoiles.

De cette barque qui s'en va à la dérive ou qui reste là, immobile, le poète revoit, comme à travers un prisme, le passé lointain, et, avec le vieux Malherbe, mais sur un autre rythme, il nous dit en pleurant :

Tout le plaisir des jours est dans leurs matinées...

Écoutez-le :

Tout était paix, joie et lumière;
Dieu cheminait dans mon sentier,
Et, comme aux brises l'églantier,
Mon cœur s'ouvrait à la prière.

La vieille maison, il la revoit.

Là-bas, du côté du couchant,
Tout là-bas, à plus de cent lieues
Sur le ciel clair se détachant
Et se mirant dans les eaux bleues...

Il la revoit et la décrit avec une précision attendrie...

C'est là qu'autrefois j'ai vécu
Les plus riantes de mes heures...
Ainsi que moi t'en souviens-tu,
O la plus chère des demeures!...

Lisez, dans cette même note, *Saint-Maurice* et surtout la *Grand'mère.*

Hélas! le beau temps où avril reverdissait les bois!.. Serait-ce donc qu'en ce temps-là les rossignols chantaient mieux? ou bien le cœur du poète était-il plus tendre? Voici la réponse.

L'arbre de ma vie a perdu ses fleurs,
A travers les champs le vent les emporte;
J'ai connu depuis d'amères douleurs
Et ma vieille grand'mère est morte!...

La marque distinctive et pour ainsi dire la signature de l'âme qui se révèle dans ces *Adieux*, c'est tout ensemble la résignation mélancolique aux déceptions d'ici-bas et l'espérance calme des compensations d'outre-tombe. Lisez, à ce point de vue, la pièce intitulée le *Réveil :*

Voir se lever soudain le voile obscur des causes
Et resplendir l'amour dans chacune des lois
Qui régissent le monde en ses métamorphoses,
Des sphères de l'espace à la mousse des bois;

Tout savoir! pénétrer le mystère des choses
Et des liens du corps ne plus subir le poids;
Comprendre à leurs parfums le langage des roses;
Ne plus se souvenir des douleurs d'autrefois;

De ceux qu'on a pleurés retrouver les caresses,
Sentir son cœur s'ouvrir à d'immenses tendresses,
Être afranchi du mal, n'avoir plus de remords,

Et s'élever toujours de lumière en lumière,
Jusqu'au rayonnement de la cause première :
Tel sera le réveil que Dieu garde à ses morts.

Certes, voilà de beaux sentiments et de belles idées exprimés en beaux vers. J'en suis d'autant plus touché que M. Arvède Barine m'apprend que l'auteur les a remis à l'imprimerie d'une main déjà défaillante.

J'en ai dit assez pour faire apprécier le talent de M. Ernest Chatonet. L'inspiration est commune d'ordinaire, mais le détail en est relevé par le tour et par l'accent. Le vers n'a point d'éclat, mais non plus de faux brillant. Il est un peu roide et maigre parfois ; parfois aussi il s'embarrasse et se traîne. Il est doux, sincère, il est pur.

13. — Ce n'est pas le petit in-douze couronné qu'a choisi, pour ses poésies, M. Ed. O'Farell, mais l'in-quarto aux vastes marges, l'in-quarto solennel. L'in-trente-deux eût, à mon sens, mieux valu. Est-ce qu'on sert un goujon dans le même plat qu'on sert un turbot? Or le goujon, c'est ici quelque fabliette ou allégorie... Il est vrai qu'à la fin du service apparaissent des monstres, quelque chose comme des pieuvres. Parlons sans figure : M. Ed. O'Farell a pour Victor Hugo un profond mépris, un mépris énorme, colossal, pyramidal. Pour mieux affirmer ce dédain titanique, il parodie l'auteur de la *Légende des siècles* et de *Torquemada*. Tout calembour lui est bon, nulle rime ne l'effraye. Deux vers en seront la preuve :

Grand poète, penseur, savant, Tasse, Homère de
Notre siècle, Hugo, maître, que l'on te perde...

Quel produit!..

14. — Si vraiment l'indignation faisait le vers, M. le comte Gustave de Carbonnières eût buriné un chef-d'œuvre. A ces poèmes satiriques il ne manque que le goût et la sobriété. L'auteur n'en a cure.

Qu'importe que ces vers, aux allures dolentes,
Promènent deux à deux leurs rimes insolentes,
Riches, pauvres! Qu'importe! A travers maint défaut
S'ils rendent ma pensée, ils sont ce qu'il me faut.

Et le voilà parti en guerre contre les francs-maçons...

Précipitons, amis!... la charge en douze temps!
Qu'au douzième, la rime éclate et brille, à temps :
Comme un guidon, flottant au fort de la mêlée,
Ou la voix du clairon aux feux entremêlée.

15. — C'est un simple dialogue que nous offre aujourd'hui Mlle Marie Jenna. Elle a voulu nous faire sentir combien les beautés de la nature et la douceur des paroles humaines sont impuissantes à consoler ceux qui souffrent.

Que m'importe à présent la beauté de la terre?
L'œil voit, l'oreille entend, mais l'âme est étrangère.

Du même coup, en des vers simples et purs, et qui sont affaire d'âme plus encore que de talent, le doux poète nous révèle la fécondité de la douleur. A la plainte d'un cœur broyé Dieu répond :

Je préparais ta délivrance,
Mon œil jaloux suivait tes pas;
C'est un bienfait que la souffrance;
Affligés, ne l'oubliez pas!

Elle fait une œuvre sublime :
En pleurant, l'âme s'élargit.
La douleur a creusé l'abîme;
Ma félicité le remplit.

16. — Mlle Marie Jenna écrivit jadis un volume de vers exquis sous ce beau titre : *Enfants et Mères*. J'y songeais en lisant les poésies de Mme Dewailly : *Nos enfants*. Dans l'ouvrage de Mlle Jenna, grâce et délicatesse sans rien d'efféminé, souffle chrétien. Dans celui de Mme Dewailly, futilités, miévreries et fadeurs, pas un regard vers le ciel, pas un mot de Dieu. Pauvres enfants!.. Il m'en coûte d'autant plus de formuler un jugement aussi sévère que M. François Coppée n'a pas dédaigné d'écrire à l'auteur : « Votre joli et touchant livre... est à la fois une œuvre de sentiment et une œuvre d'art. Ces vers-là — en même temps qu'ils sont de très bons vers — sont bien ceux d'une femme aimante, d'une excellente mère, qui aime ses enfants et tous ses enfants, qui leur parle et qui en parle avec une émotion sincère, profonde, partie du cœur et destinée à aller au cœur. » On ne m'accusera pas du moins d'avoir dissimulé l'éloge du *maestro*. Voici maintenant, pour ne rien omettre de ce qui peut renseigner le lecteur, une citation :

L'enfant a du goût pour l'étude,
Mais le premier pas, le plus rude
Et le plus décourageant, c'est
Qu'il apprenne son A, B, C.

Pour qu'il étudie à son âge
Tout ce curieux assemblage
De lettres produisant des sons,
Hélas! qu'il en faut des leçons!

Etc... Et M. François Coppée a lu ces vers « avec un plaisir très vif (!) et un peu mélancolique (?).. » Il en a « goûté » dit-il encore, « l'art simple et vrai »... Des goûts et des couleurs, dit un commun proverbe, on ne discute pas. Pour moi, j'aime mieux le *Livre d'un père* de Victor de Laprade ou les *Enfants* de Mlle Marie Jenna.

17. — Ce n'est plus M. Coppée, c'est M. Jules Troubat, l'ancien secrétaire de Sainte-Beuve, qui nous assure que l'auteur des *Confidences d'une mère* a composé un poème « touchant et attendrissant ». L'Eliacin matérialiste qui présentait jadis, non pas l'encens ou le sel, mais le gras-double et le saucisson, le vendredi saint, aux grands prêtres des

fameux dîners, a éprouvé le besoin de nous faire savoir (en guise de préface) qu'il s'est fait « une religion lucrétienne et toute positiviste... » On le savait de reste... Puis il ajoute, dans une langue que n'eût point admirée son patron : « C'est le résultat de vingt années de Paris, où le désert du cœur se comble toujours par la vie incessante et constamment renouvelée. » — Quelle est au juste la religion de cette mère qui a fait à M. Tichy ses confidences et celles de son mari ? Il me paraît que le péché originel n'y tient pas une grande place, le baptême n'étant pour elle qu'une cérémonie traditionnelle, de bon goût et de bon ton.

Voilà pourquoi mon cœur, sage et bien avisé,
En dépit du progrès, reste obstiné quand même,
Et que, croyant à Dieu, *si ce n'est au baptême*,
Il voulut que son fils chéri fût baptisé.

Le mari, lui, semble avoir fait sa théologie dans M. Renan.

En adepte fervent et convaincu, j'atteste
Qu'il est grand, *sinon Dieu*, le novateur modeste
Qui l'écrivit (l'Évangile) avec son sang.

Il croit à l'immortalité de l'âme, mais il rit des peines éternelles :

L'enfer n'est à mes yeux qu'un conte fantastique,
Dont j'ose m'amuser, sans me croire hérétique...
On subit l'enfer ici-bas !...

Ce qui ne l'empêche pas de déclarer qu'il meurt « dans la foi des aïeux », et de clore son testament par cette ligne de prose qu'il prend pour un vers :

Au nom du Saint-Esprit, et du Fils, et du Père.

Quant à la langue qu'il parle, ou que sa femme lui fait parler, elle ne vaut guère mieux que celle de M. Troubat :

Je n'affirme, et ma voix ne défend ou proclame
Que *le peu de ce vrai*, — puis-je encourir un blâme ?
(Oh ! oui, sévère !)
Compris par ma raison avec facilité (!!!)...

Il y avait matière cependant à un beau et bon livre dans ces confidences maternelles : la jeune fille, la fiancée, l'épouse, la mère, le berceau vide, la tombe ouverte, le veuvage. Quelquefois l'auteur a senti passer le souffle de l'inspiration, et çà et là, des vers faciles, même élégants, ont jailli de son cœur. Mais, sans doute pour mieux dissimuler son sexe, il a trop « féminisé » sa voix ; de là des mollesses, des langueurs et des longueurs, des préciosités et des fadaises. Est-ce pour cela aussi qu'à la page 72, *cause* rime avec ... *cause*, et à la page 83 *orgueil* avec *aïeul*?... Quant à la conclusion du poème qui rappelle à M. Troubat, de loin (oh ! de très loin !) le *Jocelyn* de Lamartine, je dirai volontiers avec un homme d'esprit : Oui ! comme la butte Chaumont rappelle le mont Blanc...

18. — M. Fabre des Essarts est un poète « humanitaire ». Il y a, dit-il, quelque chose de plus grand que l'individu, la famille, quelque chose de plus grand que la famille, la patrie, quelque chose de plus grand que la patrie, l'humanité. Il n'ajoute pas avec Victor Hugo, son maître, qu'au-dessus de l'humanité, il y a Dieu. De la première page de son recueil à la dernière, M. des Essarts imite Victor Hugo, non seulement pour le fond lui-même de l'inspiration, mais pour la forme. Les *Ioniennes* me semblent une contrefaçon des *Orientales*, avec, peut-être, plus de couleur locale et des images plus lubriques. Dans *Choses modernes*, tout le mouvement de la pièce intitulée *Quand le vent souffle*, est emprunté aux *Feuilles d'automne*. Dans *Infini et misère*, la pièce IX est calquée sur la pièce XXIX des *Chants du crépuscule*, etc... Les tons même, et non pas les meilleurs, sortent de l'atelier de Victor Hugo.

On est l'île enchantée où rayonna le beau...
L'Éden... Et tout à coup, l'on devient un tombeau...

M. Fabre des Essarts a hérité du maître la haine des dogmes — « vermoulus » (!), la haine des rois et l'amour des... « pardonnés ». L'un et l'autre accolent dans un pêle-mêle sacrilège les noms de Jean-Jacques, de Voltaire, de Louis Blanc et de... Jésus-Christ. L'un et l'autre redisent la parole de l'abbé Grégoire : « L'histoire des rois est le martyrologe des nations » et le mot cynique de Camille Desmoulins : « Les rois sont mûrs! » Sont-ils de M. des Essarts ou de M. Hugo les vers suivants? Le poète s'adresse au *Fleuve :*

Tout à coup sur l'azur radieux de tes ondes,
Le cadavre d'un roi passe. Les os pourris
Étalent au soleil leurs repoussants débris
Et versent dans l'air leurs puanteurs immondes...

... Le Seigneur par toi fait ses sublimes besognes
Et le peuple oublieux, des tyrans dispersés,
Regarde vaguement, sous les cieux apaisés,
Couler ton flot vermeil qui traîne leurs charognes...

Si M. des Essarts déchirait une page de l'œuvre de Victor Hugo, ce serait la page de la *Colonne*. Entendez-le glorifier Courbet :

Oui, lorsque dans le râle horrible du tambour,
Sous l'atmosphère en feu de Paris, qui bouillonne,
Le grand Courbet, voyant poindre l'ère d'amour (!?),
Se mit tranquillement à scier la colonne,
— Dût Chauvin en crever! — oui, ce fut un beau jour!

Et triomphant, et piétinant les débris, le poète continue d'emprunter au maître ses images les plus... parfumées :

Un de ces jours sacrés que l'histoire burine!
— César, l'heureux vainqueur, le maître sans rival,
S'effondra, frissonnant, dans la fiente et l'urine!
Oh! comme en dégustant ce fumier de cheval,
Il dut avec bonheur dilater sa narine!...

Malgré les imitations trop évidentes, en dépit de certaines strophes essoufflées et qui battent de l'aile, ce livre est plein de talent. Le *Réveil de Mathilde,* la fille du poète, en réponse à cette page exquise de l'*Art d'être grand-père :* la *Sieste de Jeanne,* m'a charmé, encore bien qu'ici même le mouvement, les tours, les images, les mots, soient de Victor Hugo. La pièce la plus originale a pour titre : *Un jour de Fête-Dieu :*

Or mon oncle jadis fut évêque de Blois.

19. — M. Paul Bourget a le mérite très rare de n'imiter personne. Ce n'est pas à dire qu'il soit toujours lui-même dans ces premières œuvres (*Au bord de la mer, La vie inquiète, Petits Poèmes*). On dirait souvent la traduction, élégante mais laborieuse, des subtils poètes anglais, nos contemporains, faite par quelqu'un qui a lu Sainte-Beuve, le Sainte-Beuve de *Joseph Delorme,* et Baudelaire. Du moins s'efforce-t-il d'être personnel. — Il y réussit trop quelquefois. — Je me demande à quelle flamme cette intelligence s'éclaire ; à quel foyer ce cœur se réchauffe. La volonté, en proie au flux et au reflux de passions dominantes et décevantes, s'en va à la dérive. Un je ne sais quel amer scepticisme,— c'est peut-être pessimisme que je devrais dire, — corrode cette âme et l'épuise. Aussi rien de chaud, de généreux, rien d'élevé; ni sève, ni lumière, ni joie. L'arbre est étiolé avant sa floraison, et c'est déjà l'automne, stérile et froid.

Au milieu des feuilles jaunies
Les lueurs des soleils couchants
Ont des tristesses infinies
Dans le grand silence des champs.
L'automne ! l'automne ! — Les routes
Sont désertes sous l'air glacé,
Et les feuilles s'amassent toutes
Dans les profondeurs du fossé.

L'automne ! l'automne ! — La vie
Flétrit chaque jour sous nos yeux
Toute la beauté qui convie
Le cœur à la fête des cieux.

Ce pauvre cœur en vain réclame
L'éternité pour ses amours.
— Nous n'avons pas même assez d'âme
Pour aimer et souffrir toujours...

Il paraît qu'un certain nombre de nos contemporains en sont là : blasés, énervés, impuissants, n'ayant plus d'amour que pour les belles cadences et les vibrations du rythme. Quant aux poésies de M. Bourget, un charme enlacant, un parfum capiteux et morbide, une sorte de désespérance s'en dégagent, et aussi l'ennui, non pas l'inexorable ennui de Bossuet, un je ne sais quel ennui berceur et roucoulant. L'ennui — et le dégoût des mauvais plaisirs ont creusé dans

ce cœur d'homme le vide. Qui le comblera? Dieu? J'en suis à me demander si M. Paul Bourget croit en Dieu!...

> En ce siècle où les Dieux sont tous éteints, j'estime
> Que l'artiste est un prêtre, et doit, pour rester tel,
> Dévouer tout son cœur à l'art, SEUL DIEU RÉEL...

De temps en temps des bouffées de la vieille foi d'enfance rafraîchissent l'atmosphère dense et lourde; mais qu'elles passent vite!...

> Les dimanches, la ville abandonnée et morte,
> Où résonne la voix des cloches, doucement,
> M'attriste et laisse en moi retentir, douce et forte,
> La voix, la chère voix du souvenir qui ment.

Non, poète, la chère voix du souvenir ne ment pas. C'est vous qui avez oublié; c'est vous qui ne comprenez plus. Vous avez perverti le fond divin de votre âme... et vous souffrez. Oui, vous avez beau protester et dire comme en riant :

> Espérance et terreur des enfants et des femmes,
> C'est en vain qu'en ces temps de repos et de paix,
> Le soupir de la cloche importune nos âmes,
> Il n'éveillera pas la foi morte à jamais...

Vous souffrez... vous regrettez le passé... Malgré vous cette réalité céleste que vous appelez « la sainte illusion du rêve baptismal », vous hante et vous obsède. Vous avez même à de certaines heures plus pures « la nostalgie de la croix ». Oh! dites-vous,

> ... Combien malheureux celui qui, comme moi,
> Brise à moitié le joug, et guérit de la foi,
> Sans guérir du besoin généreux du martyre.
> Tel qu'un mauvais soldat exilé de son rang,
> Il écoute le bruit du combat qui l'attire,
> Et ne sait à quel Dieu dévouer tout son sang.

Scepticisme, lassitude et souffrance... M. Paul Bourget est un malade, replié sur lui-même, qui se regarde tranquillement, s'analyse curieusement, se dissèque savamment. Il se complaît à noter les moindres sensations, plus encore que les sentiments ou les idées, les nuances fugitives et presque insaisissables des hommes et des choses. C'est un poète doublé sinon d'un psychologue, au moins d'un physiologiste. Mais si ténue est la pensée et si précieuse la subtilité que nous ne pouvons le tenir pour un philosophe profond. La langue elle-même, à ces jeux de « dilettante » et de « décadent », est à ce point discrète qu'elle est vague souvent, vaporeuse, incolore. Serez-vous surpris maintenant que l'auteur manque de force, de chaleur, d'enthousiasme, dans ces pièces de plus longue haleine qu'il intitule *Petits Poèmes*? L'inspiration de *Jeanne de Courtisols* est détestable et d'une complète invraisemblance. Deux jeunes gens s'aiment d'un amour qui va jusqu'à la folie, en secret, sans jamais s'être fait la

moindre confidence, et à l'insu l'un de l'autre, ils s'empoisonnent. Ce suicide insensé paraît héroïque au jeune rêveur.

Dans ce siècle inhabile aux vertus comme aux crimes (?!),
Les hommes d'un tel cœur me semblent seuls sublimes,
Ceux-là seuls méritaient les biens qu'ils ont perdus,
Eux, qui s'en sont allés tranquilles, sans t'attendre,
Vers toi, bonne déesse, ô Mort, qui fais descendre
Le sommeil sur les yeux fatigués et vaincus.

De même que dans la pièce intitulée l'*Art*, M. Bourget semblait nier l'existence de Dieu, ici, d'un trait de plume, ou plutôt, d'une seule rime, il biffe l'immortalité de l'âme.

Les poètes anciens croyaient, divin (?) MENSONGE,
Qu'à l'heure où dans la mort la chair s'abîme et plonge,
L'esprit, libre et vainqueur, remontait vers le ciel...

Dans ces poèmes plus encore que dans les petites pièces, M. Bourget analyse je ne sais quelle névrose ou « détraquement » dont notre jeunesse semble la proie. En lisant le *Fragment d'une Idylle,* il me semblait entendre vibrer les nerfs non pas seulement des personnages en chair et en os, mais (pardonnez-moi) des arbres, des fleurs, des parfums eux-mêmes. Les arbres tremblent, les fleurs palpitent, les parfums brûlent. Oh! qu'une émotion vraie ferait bien mieux mon affaire, une larme ou un sourire. Nos modernes admirent les *Deux nonnes*, le *Reliquaire* et la *Marquise de Morède* pour ce, disent-ils, qui s'y trouve d' « inexprimé ». Certes, je ne nie pas les beautés de détail, les rencontres heureuses, les vers coulants; mais dussé-je passer pour un « classique (!) », je déclare que tout cela est faux et malsain. Tous ces Baudelairiens, pour artistes qu'ils soient, ne sont pas français. Non, non! Vive la clarté, la gaieté, la santé! Encore une fois, je ne nie pas le talent, mais le bon sens. Et j'en suis arrivé à dire avec Veuillot :

Le beau, c'est le bon sens qui parle bon français.

J'ai des remords. Je n'ai peut-être pas assez révélé « le coin de talent », le vrai. Il est, à mon avis, dans quelques petites pièces de deux ou trois strophes, une page au plus. Lisez *En passant, Aurore sur la mer, Sur la falaise :*

Les papillons bleus, les papillons blancs,
Sur les prés mouillés et les blés tremblants
Vont battant des ailes.
C'est sous le soleil un frémissement
Qui fait s'incliner les fleurs doucement
Sur leurs tiges frêles.

Contre les rochers, avec des sanglots
En bas l'Océan vient briser ses flots
Brodés d'étincelles.
Là-haut, sans souci des flots onduleux,
Les papillons blancs, les papillons bleus
Vont battant des ailes...

Ce n'est rien, et c'est charmant. Bluettes gracieuses, elles valent *Byronisme, Ambition*, *Remords dans l'avenir* et tous les *Petits Poèmes*. Lisez encore *Terrasse, A mi-voix*, *Très vieux vers* que doit aimer M. Sully-Prudhomme. Ces strophes n'ont rien d'exotique, et chacun les peut comprendre. Est-ce donc un si grand défaut?

20. — Il y a loin des strophes murmurantes ou plaintives de M. Paul Bourget aux glapissements, clapotements, sifflements, hurlements de M. Jean Richepin... Bon Dieu! quel tapage! j'ai l'océan dans les oreilles...

> Nuit et tempête! Au fond du gouffre en entonnoir
> Le flot, le vent, le roc, des remous, des décombres!
> Pêle-mêle incessant! Tout n'est que bruits et qu'ombres.
> On ne distingue rien, tant le chaos est noir.

L'auteur des *Blasphèmes*, ce mauvais livre qui fit en se dégonflant un si gros bruit l'an passé, continue son œuvre. Après avoir insulté, quatre cents pages durant, le Dieu dont il niait l'existence, il en vient à chanter sa divinité à lui, la nature, et il commence son hymne d'adoration par la mer. L'année prochaine, il adorera la terre. Étrange adorateur! il combine à doses égales l'amour et la haine, la prière et l'insulte, l'action de grâces et l'outrage, la bénédiction et le blasphème. Entendez-le, sur le rivage, chantant les *Litanies de la mer*. Il s'est rappelé qu'autrefois, avant de s'endormir, à genoux devant la statue de la Vierge et les mains croisées, il alternait avec sa mère ces belles invocations : « Sainte Marie, mère de Dieu, Vase d'honneur, Rose mystique, Maison d'or, Tour d'ivoire, Étoile du matin... » et sans pudeur et sans vergogne, — nouveau blasphème, — il les parodie et les applique à l'Océan.

> O mer, j'ai retrouvé la foi, moi le sceptique,
> J'ai retrouvé l'amour, moi le cœur mécréant,
> Moi le tueur de Dieux, pour chanter ton cantique...

Tournez la page. Il épuise, pour injurier sa déesse qu'il adorait tout à l'heure, le catéchisme poissard. Cet homme a la bouche pleine d'ordures; laissez-le vomir.

Le livre s'ouvre par dix sonnets en guise de préface. Le poète, en abordant la mer, est hanté, inquiété peut-être par le souvenir de Michelet.

> D'aucuns m'ont demandé, d'un ton presque aigrelet
> Et qui m'a sur l'instant rendu presque morose,
> Pourquoi je risque en vers ce qu'en si belle prose
> A marqué de son sceau le voyant Michelet.

Sans doute Michelet a fait une œuvre, un chef-d'œuvre, mais qu'est-ce que la prose, la plus belle prose,

> Éclairs et coups de vent, bonds et langues de feux,

près du « verbe » de la mer? Pour faire tenir les vagues dans des mots, les vagues vivantes, avec tous leurs secrets, et leurs violences et leurs douceurs, et aussi les marins, leurs joies, leurs tristesses, les vieux qui remmaillent les filets sur la grève, les mousses qu'on embarque,

Et les sombrages quand la carène a craqué,
Et les femmes en deuil attendant sur le quai,
Et les morts dont s'éteint la mémoire abolie...

il faut autre chose que ce que les latins appelaient *oratio soluta*, il faut ce que Michelet n'avait pas... Sans doute,

Il entendit et vit ce que j'entends et vois,
Aspects de ta figure et notes de ta voix,
Sans doute, ô mer. Pourtant, a-t-il tout dit? Non certes.

Dirai-je tout? Non plus. Mais plus que lui? Qui sait?
Car j'ai la chance, pour toucher ces orgues vertes,
D'avoir un pédalier qu'il n'avait pas. — Et c'est?

C'est le vers, rythme et rime, le vers souple, hardi, ardent, ondulant, multiforme, divin.

La prose, même ailée, est un oiseau de terre;
Mais le vers nage et vole... — Allez, mon goëland!

Et les *Litanies* commencent et se déroulent. Le grand défaut de cette longue pièce, — outre celui que j'ai déjà signalé, défaut de goût et de convenance, — c'est de n'être pas naturelle. Le croirait-on? Cet habitué des halles fréquente aussi chez Rambouillet. C'est un bel esprit.

Sancta Maria! Mers, mers saintes, mers bénies,
Mers qui faites la mer, c'est vers vous, c'est vers toi, Mer,
Que veut s'épanouir en riches litanies
Le jardin de mon âme où le blasphème amer
Brûlait hier encor pétales et corolles...

Un jardin qui veut s'épanouir en litanies!... O Julie d'Angennes, belle Julie, si vous viviez encore, vous convieriez M. Richepin à parcourir avec vous le royaume du Tendre!... Il est vrai que les jurons qui trop souvent rappellent le matelot, vous scandaliseraient; et les sales images,

Les putréfactions et les pouacreries :

vous obligeraient à une consommation prodigieuse d'éther et d'eaux de senteur.

Dans ces mêmes *Litanies* qui sont le gros morceau, j'ai noté une paraphrase en termes d'école qui eût bien amusé Molière. C'est le commentaire du *Rosa mystica*,

Rose, rose au couchant et rose à l'orient...

Voici :

Rose mystique, rose idéale et formelle;
Formelle, quand sur toi... etc. . . . .
. . . . . .
Formelle, quand alors... etc. . . . . .
. . . . . .
Idéale, car sous l'aspect accidentel
Que te donnent ainsi ces lueurs passagères,
Nos périssables yeux perçoivent l'immortel!

Après les *Litanies* les *Marines*. La première, sous couleur de nous expliquer scientifiquement la genèse du monde, étale une peinture grossière. Il paraît que M. Richepin a des prétentions à la science. Les lauriers de M. Sully-Prud'homme, l'auteur de la *Justice*, l'empêchent de dormir. C'est ainsi que dans les pièces intitulées « les Grandes Chansons » il étudiera le sel :

Ces cônes sont des tas de sel sur les ladures;
Et ces riches tapis aux brillantes bordures
Ne sont que les cobiers, les fares, les œillets,
Où l'évaporement laisse de gros feuillets...

Prenez un dictionnaire de la gabelle, si le cœur vous en dit, et continuez la lecture. Que de merveilles vous ignorez, et que le poète va vous apprendre! Pour mieux capter votre attention, l'ouvrier-gabelou a ouvragé les strophes savantes et prodigué les images... embaumées. Lisez-donc. Savez-vous ce qui arriverait si le sel en se volatilisant abandonnait la terre?

Quelles langueurs universelles,
Quel dégoût de tout ce serait!

Nous qui ne sommes ni de l'École normale ni de Rambouillet, nous disons : Quel français!

La pourriture que tu cèles
Sous ta saveur comme un secret
Fade, écœurante, corrompue,
Avec son haleine qui p...

Vous trouverez bien la rime... Et cœtera. Vous devinez le reste...
Le malheur ne serait pas moindre pour l'océan.

Dans ses flots lourds d'algues croupies,
Les poissons fondraient en charpies...

Le globe lui-même, tout entier,

Le globe à travers ses murailles,
Laissant fuir ses ordes entrailles,
Ressemblerait aux funérailles
D'une charogne dans les cieux...

Il se peut que les lecteurs de Baudelaire qui, lui aussi, a chanté — en vers d'un réalisme aussi violent que superbe — la *Charogne* — et les

lecteurs de M. Zola admirent et... respirent. J'en suis encore aux vieilles habitudes : je détourne les yeux et me bouche le nez.

On ne me fera pas croire que M. Richepin soit enivré de lui-même au point de se croire un homme de goût. Trop souvent il confond la hardiesse et l'impudence, l'éloquence et la rhétorique, l'art et l'artifice, le rêve et le cauchemar, l'originalité et l'extravagance. Il est comparable à ces clowns qui se drapent dans des vêtements grotesques pour accrocher les yeux des passants, crient à tue-tête pour ameuter la foule, et tirent en l'air des coups de pistolet. C'est un hâbleur, — Tartarin matelot et poète.

Serait-ce donc que rien ne vaut dans ce nouvel ouvrage? Nous n'avons pas ici pour ordinaire de refuser la louange à qui la mérite, ami ou ennemi, croyant ou mécréant.

A côté du faux savant, du bel esprit, du naturaliste vaseux, du cabotin, il y a l'observateur attentif et vrai, sincère, émouvant; il y a le poète, il est grand.

La mer est dans ce livre — aspects, couleurs, harmonies — comme le firmament est dans la goutte d'eau et au fond d'un coquillage. Mais pas une toile n'est sans tache et pas une musique sans note fausse.

La mer est dans ce livre, et aussi les marins. M. Richepin a vécu la vie des gens de mer. Il a dormi dans le hamac ou dans le bocart. Il a fait sa partie dans le chant des haleurs : *La oula ouli oula oula tchaler!* Il a composé plus d'une de ses pièces,

Le dos contre la barre et l'œil dans les étoiles.

On dit même qu'il s'est embauché à bord d'un caboteur dont le nom est connu, la *Louise*.

De tanguer et rouler j'ai connu la secousse.
Sur un pont que les flots balayaient j'ai blêmi.
J'ai vu les ouvriers du large et les bohèmes.
J'ai chanté leurs refrains...

Il en fait aussi, des *matelotes*, comme il les appelle.

Celui qui fit cette chanson,
Novice au cabotage,
Toujours le premier au bidon
Autant comme à l'ouvrage,
Un bon garçon!...

Il serait même un rare chansonnier, s'il n'était, trop souvent et de parti pris, — obscène.

Tout près des chansons, les grandes pages. Hélas! ici encore et toujours le mot trivial, l'imagination salissante, et l'abus du « parler mathurin », l'argot de mer. Quel dommage !.. Pour être à la manière de Callot, ces pages n'en sont pas moins de petites épopées. Sans doute

j'aime mieux les *Pauvres Gens*, ce chef-d'œuvre si chrétien de la première *Légende des Siècles*. Mais n'est-il pas original

Ce bonhomme nommé le père Gillioury...
Vêtu d'on ne sait quoi, mais propre sous ses hardes ?..
C'était le vieux luron dans toute sa candeur...

Un jour que les « gas » l'avaient régalé et qu'il énumérait, l'un après l'autre, complaisamment, tous les mets qu'il avait goûtés dans les deux hémisphères :

Eh ! bien, tout compte fait, qu'est-ce que tu préfères ?

lui demande le camarade Richepin.

..... Quel est le plat superfin
Dont tu voudrais avoir tous les jours à ta faim ?
— Tous les jours ? Le meilleur ? Hum ! Diable ! — Bouche bée,
Le regard en dedans et la lippe tombée,
Il s'était écarté de la table et songeait.
— Voyons ! — Dame, fit-il, ça ne vient pas d'un jet.
Faut réfléchir un brin, prendre un point de repère,
Virer de bord, doubler la brise. Espère, espère ;
J'y rumine. — Il se tut de nouveau, plus songeur.
A son front en travail montait une rougeur.
Il y mettait vraiment toute sa conscience,
Et murmurait de temps à autre : — Patience ! —
Enfin il se leva, puis croisant ses bras courts
Gravement, comme s'il allait faire un discours :
— Tu dis bien, n'est-ce pas, la meilleure pâture,
La meilleure, ou passée, ou présente, ou future ?
— Oui. — Ses yeux flamboyaient alors étrangement.
Le vieux drôle était beau, superbe, en ce moment.
Son geste large ouvert s'envola comme une aile.
Et ce fut d'une voix émue et solennelle
Qu'il déclara : — Je l'ai, ce que j'aurais choisi.
Ce qu'y a de meilleur, c'est le pain du Croisi.

D'autres morceaux valent celui-là : les vieux, par exemple, qui raccommodent au soleil leurs filets, les jeunes « halant » sur les cordages, — le morutier et les sardinières, s'il n'étaient ni si gros ni si gras, — les *Trois matelots de Groix*, commentaire plein de larmes d'une chanson de pêcheurs,

Ce vieil air de marin, chef-d'œuvre d'inconnu
Où du peuple des flots l'âme obscure s'exprime...

le *Serment*, à l'exception toutefois de ses vocables de mauvais lieu et de ses comparaisons de lupanar.

Encore une fois, pas une page qui n'ait une souillure. La muse de M. Richepin, c'est l'infâme Céléno de Virgile. Elle a des ailes et des yeux de vierge. Vous regardez, vous admirez, vous êtes ravi... Au même instant,

..... Fœdissima ventris
Proluvies.....

JEAN DAVRANCHES.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *L'Alsace. Souvenirs de la guerre de 1870-1871*, par G. Delaforest. Tours, Mame, 1886, in-8 de 215 p., orné de gravures. 3 fr. 70. — 2. *Les bords du Rhin de Mayence à Cologne*, par H. Durand. Tours, Mame, in-8 de 213 p., orné de grav. 1 fr. 70. — 3. *Voyage en Arménie et en Perse*, par P. Frédé. Paris, Delagrave, 1885, in-8 de 167 p., ill. de grav. 1 fr. 20. — 4. *En Asie Centrale. Du Kohistan à la Caspienne*, par G. Bonvalot. Paris, Plon et Nourrit, 1885, in-18 de 300 p., orné de gravures et d'une carte. 4 fr. — 5. *A travers la Chine*, par L. Rousset, ancien professeur à l'arsenal de Fou-Tchéou. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 429 p., ill. de 28 gravures et d'une carte. 4 fr. — 6. *Journal d'un interprète en Chine*, par le Cte d'Hérisson. Paris, P. Ollendorff, 1886, gr. in-18 de 442 p. 3 fr. 50. — 7. *Le Thibet, d'après la correspondance des Missionnaires*, par C. H. Desgodins. 2e édit., Paris, libr. cath. de l'œuvre de Saint-Paul, 1885, in-8 de 470 p., orné d'une carte. 6 fr. — 8. *Algérie et Tunisie. Esquisse géographique*, par A. Laplaiche, commissaire de surveillance administrative des chemins de fer. Paris, Charles Lavauzelle, 1885, in-12 de 99 p. — 9. *Une promenade dans le Sahara*, par Ch. Lagarde, avec une préface de Ch. Joliet. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885, in-18 de 301 p. 3 fr. 50. — 10. *Le Maroc, voyage d'une mission française à la cour du Sultan*, par le Dr A. Marcet. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885, in-18 de 298 p., orné de gravures et de deux cartes. 4 fr. — 11. *Annales sénégalaises de 1854 à 1885, suivies des traités passés avec les indigènes.* Ouvrage publié avec l'autorisation du ministère de la marine. Paris, Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 1885, in-12 de 484 p. 3 fr. 50. — 12. *Les grands hommes de la France. Voyageurs. René Caillé*, par Ed. Goepp et Cordier. Paris, Ducrocq, 1885, in-18 de 335 p., orné d'un portrait et d'une carte. 3 fr. — 13. *La Ville enchantée, voyage au lac Tanganyika*, par Prévost-Duclos. Tours, Mame, 1885, in-8 de 188 p., orné d'une gravure et d'une carte. 0 fr. 90. — 14. *La colonisation de Madagascar sous Louis XV, d'après la correspondance inédite du comte de Maudave*, par H. Pouget de Saint-André. Paris, Challamel, 1886, in-18 de 220 p. 3 fr. 50. — 15. *Le Canada*, par P. Champion, professeur d'histoire et de géographie. Paris, libr. de la Société bibliographique (collection de voyages et découvertes géographiques), 1886, petit in-18 de 176 p., orné d'une carte. 1 fr. — 16. *En visite chez l'oncle Sam; New-York et Chicago*, par le baron E. de Mandat-Grancey. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885, in-18 de 276 p., orné de gravures. 4 fr. — 17. *Voyage aux Philippines et en Malaisie*, par le Dr J. Montano. Paris, Hachette et Cie, 1886, in-16 de 351 p., orné de 30 gravures et d'une carte. 4 fr. — 18. *Chez les cannibales de Bornéo, première relation authentique sur l'intérieur de cette île*, par Ch. Bock. Tours, Mame, 1886, petit in-8 de 215 p., orné de gravures. 1 fr. 25.

1. — On ne saurait lire sans une poignante émotion l'excellent livre de M. Delaforest sur l'Alsace ; le sentiment patriotique y vibre à chaque page. Après plusieurs chapitres consacrés à la ville de Strasbourg, les excursions sur les champs de bataille de Wissembourg et de Frœschwiller amènent le récit animé des deux funestes journées qui ont ouvert aux Allemands les portes de la France ; l'auteur visite pieusement les tombes marquant ces premières étapes de l'invasion. Pour reposer le lecteur d'un si lugubre pèlerinage, M. Delaforest a l'heureuse idée de lui rappeler les joyeuses légendes du moyen âge et les prouesses de l'armée de Turenne. De même, après avoir longuement retracé le dernier siège de Strasbourg, il revient de deux siècles en arrière aux fêtes qui suivirent la pacifique annexion de cette ville à la France. La ville impériale de Kaysersberg lui fournit l'occasion de tracer une jolie silhouette de l'humoristique prédicateur Jean Geiler. Enfin,

l'ouvrage se termine très heureusement par l'histoire de l'héroïque défense de Belfort. Ces tragiques événements et ces souvenirs du bon vieux temps sont contés d'un style vif et animé ; rien n'y choque la morale la plus scrupuleuse ; les gravures sont bonnes et correspondent bien au texte ; mais, pour mêler un grain de critique à tant d'éloges, nous exprimerons le regret que M. Delafor st n'ait pas donné à son livre un caractère plus nettement catholique ; cependant les grandes leçons d'histoire nationale et de patriotisme qui s'en dégagent permettent de le recommander pour les bibliothèques populaires et les distributions de prix.

2. — M. Hippolyte Durand n'est pas un inconnu pour nous ; l'année dernière, nous avions de lui un intéressant itinéraire des rives du Danube ; son récit de voyage aux bords du Rhin présente les mêmes qualités et les mêmes défauts. Les descriptions sont en général peu enthousiastes ; aussi peut-on l'en croire sur parole lorsqu'il vante les sites pittoresques du Rheingau et l'excellence du vin que produisent ses coteaux. Son talent de conteur se déploie à l'aise dans les fantastiques légendes écloses sur cette terre classique des fées et des génies ; il en est qui sont peu respectueuses pour les moines, les princes-évêques et même les papes du moyen âge ; toutefois, les exigences de la couleur locale peuvent servir d'excuse à ces récits de franches ripailles. Il n'en est pas de même de la correspondance amoureuse entre Anne d'Autriche et Mazarin qui semble ici un hors-d'œuvre tout au moins inutile. Ajoutons que le sentiment religieux est fort peu développé dans ce livre. Tout cela est sans grand inconvénient pour des lecteurs adultes et instruits ; mais on doit déplorer que la maison Mame, si avantageusement connue par l'excellent esprit des ouvrages destinés à la jeunesse, laisse ainsi baisser le niveau moral de ses productions. Il importe que l'on puisse continuer à prendre les yeux fermés pour les distributions de prix dans les écoles chrétiennes les livres qu'elle fait figurer sur ses catalogues.

3. — Par contre, dans son récit de voyage en Arménie et en Perse, M. P. Frédé a trouvé moyen d'amuser ses lecteurs sans les scandaliser. Les descriptions sont sobres et semées d'anecdotes contées avec beaucoup d'esprit : aussi est-ce sans aucune fatigue que l'on visite avec l'auteur Trébizonde, Érivan, Téhéran, Ispahan. La traversée du désert en caravane avec la rencontre des brigands Kurdes est une peinture d'une remarquable justesse de tons. C'est aussi un trait de mœurs bien caractéristique que le procédé employé par certain Schah de Perse pour vérifier si les mendiants qui infestent sa capitale meurent de faim comme ils le prétendent : il en fait saisir deux au hasard et ordonne de leur ouvrir le ventre. Dans les villes où il s'arrête, M. Frédé recherche volontiers la société des religieux catholiques et

c'est d'eux qu'il tire ses renseignements ; aussi se montre-t-il plein de respect pour tout ce qui touche à la religion ; à peine se permet-il de sourire en rapportant les légendes locales, absolument apocryphes, d'ailleurs, sur le déluge, le patriarche Noé et le grand saint Grégoire, patron des Arméniens. On peut regretter, au point de vue des lecteurs peu instruits, qu'il applique habituellement, suivant un usage trop répandu, la qualification d'orthodoxes aux grecs schismatiques, ce qui peut produire une certaine confusion. Il loue beaucoup les Persans de leur esprit de foi, les trouvant en cela bien supérieurs aux Européens dont il déplore le scepticisme ; d'autres voyageurs affirment au contraire que l'esprit de doute fait de rapides progrès en Perse et sape profondément la religion schyite ; peut-être faut-il, pour s'en apercevoir, résider dans le pays plus longtemps que ne l'a fait M. Frédé. Ces très légères critiques n'empêchent pas ce livre d'être amusant, instructif, parfaitement moral, excellent à donner en prix aux enfants et à placer dans les bibliothèques populaires ; les gravures sont assez bonnes, mais le défaut de carte est regrettable.

4. — Il y a juste un an, nous rendions compte d'un premier volume écrit par M. Bonvalot à la suite de son voyage dans l'Asie centrale avec M. Capus. Nous signalions alors la valeur scientifique de cette publication et nous ne pouvons, à propos du second volume, que confirmer pleinement ce jugement favorable. Très bien accueillis par les autorités russes, les deux voyageurs français ont pu constater l'habileté colonisatrice des conquérants de l'Asie centrale. Tandis que, dans les contrées encore indépendantes, tout commerce est entravé par des gouverneurs rapaces et des nomades pillards, dans les provinces soumises au joug moscovite, l'étranger jouit d'une sécurité complète et trouve, à toutes ses étapes, un accueil hospitalier. Les régions parcourues par MM. Bonvalot et Capus présentent deux aspects bien différents : d'une part, les glaciers éternels et les pâturages alpins des hautes vallées du Zerafchane et du Ferghanah ; de l'autre, les plaines ou steppes du Bokhara et de l'Oust-Ourt, brûlantes l'été, couvertes l'hiver d'un épais tapis de neige. Un chapitre fort intéressant est consacré à la ville de Khiva, dont la population est peu sympathique ; le Khan est un personnage idiot, sanguinaire et débauché. Dans le désert d'Oust-Ourt, qu'ils mettent quinze jours à franchir, de l'Amou-Daria à la mer Caspienne, nos voyageurs rencontrent la mission chargée des études sur l'ancien lit de l'Oxus ; tout en constatant que jadis le grand fleuve de l'Asie centrale portait ses eaux à la mer Caspienne, les ingénieurs russes estiment qu'il serait difficile et coûteux de le détourner de son cours actuel ; aussi, malgré les avantages commerciaux qui pourraient résulter de ce travail de dérivation, le gouvernement moscovite y a-t-il renoncé pour porter tous ses efforts sur

la construction d'une voie ferrée qui, se dirigeant vers Merw et Herat, doit lui assurer promptement la domination de l'Asie centrale. L'ensemble de l'ouvrage publié par M. Bonvalot présente une étude sérieuse sur les parties les moins connues de l'Asie centrale ; l'esprit n'en est pas mauvais, mais on y trouve des détails de mœurs un peu trop réalistes pour que la lecture puisse en être permise à la jeunesse. La même carte, très complète, avec tracés d'itinéraires, est jointe à chaque volume, ce qui permet de les séparer.

5. — Il a été longtemps de mode en France de décrier sans mesure l'Empire Céleste, ses institutions et ses mœurs ; on a été jusqu'à le traiter officiellement de quantité négligeable ; aujourd'hui, une vive réaction se produit et, comme il arrive toujours en notre pays, on dépasse la mesure en sens contraire. Parmi les défenseurs de l'antique civilisation chinoise, M. Léon Rousset est un des moins fanatiques ; s'il fait l'éloge des mandarins, de la bourgeoisie et du peuple des campagnes, en revanche, il reconnaît les vices et la grossièreté de la populace des villes et de la soldatesque tartare. Ce qu'il loue surtout, c'est l'union qui règne dans les familles, l'autorité affectueuse du père, l'obéissance respectueuse des enfants qu'il appelle, on ne voit pas bien pourquoi, des *vertus républicaines*, sans doute parce que la république s'efforce de les détruire chez nous. M. Rousset a fait un long séjour en Chine : nommé en 1868 professeur à l'arsenal de Fou-Tchéou, fondé par deux Français, MM. d'Aiguebelle et Giquel, il y passe d'abord cinq années, puis, avant de rentrer en France, il visite Formose et Shang-Haï ; dans cette dernière ville, il est frappé du contraste entre la prospérité de la concession anglaise et l'état misérable de la concession française ; il y voit avec raison la condamnation du système administratif qui étouffe tout esprit d'initiative dans nos colonies. De Shang-Haï, M. L. Rousset remonte le Yang-Tse-Kiang jusqu'à Han-Kéou, qu'il écrit Ran-Kéou ; de là il prend la voie de terre, se dirigeant vers la ville de Lan-Tchéou-Fou, capitale de la province de Kan-Sou, située à la frontière occidentale de l'Empire. Pour y parvenir, il lui faut traverser la région du *læss*, curieuse formation géologique, composée d'une roche friable à travers laquelle les routes et les rivières se creusent de profondes tranchées. Dans le Chen-Si et le Kan-Sou, il constate les affreux ravages causés par l'insurrection musulmane ; son passage par la fameuse forteresse de Tong-Kouan lui offre l'occasion de décrire l'organisation de l'armée chinoise. Dans le cours de ce long et périlleux voyage, l'auteur rencontre à plusieurs reprises des missionnaires catholiques dont il admire le dévouement et l'abnégation ; mais il leur reproche de créer trop souvent des difficultés à la diplomatie française ; il ne peut ignorer cependant que c'est le rôle de protectrice officielle de la religion catholique qui a toujours été la base et

presque l'unique raison de l'influence française dans l'Extrême-Orient, précieuse prérogative qu'elle est menacée de se voir enlever pour n'avoir pas su s'en montrer digne. En revanche, il raille agréablement le petit commerce de bibles auquel se livrent les missionnaires protestants et flétrit avec une légitime indignation l'égoïste politique de l'Angleterre qui empoisonne froidement le peuple chinois pour le plus grand bénéfice de son commerce d'opium. Le livre de M. Rousset est une très sérieuse étude qu'on peut lire avec fruit et qui serait d'une moralité parfaite sans une certaine anecdote scandaleuse où la colonie européenne de Shang-Haï ne joue pas le beau rôle. Les gravures et la carte sont très soignées.

6. — On se rappelle le *Journal d'un officier d'ordonnance,* par le comte d'Hérisson, dont la publication suscita une vive polémique dans les journaux anglais ; le *Journal d'un interprète en Chine* n'est pas accueilli avec moins de faveur et a déjà dépassé vingt éditions. Cet engouement du public s'explique facilement par le charme du style, l'abondance d'anecdotes amusantes, la hardiesse souvent heureuse des appréciations politiques. Dans son ensemble, le nouvel ouvrage du comte d'Hérisson est un ardent panégyrique du général de Montauban, comte de Palikao, que l'auteur accompagnait en qualité de secrétaire-interprète. Après avoir mené avec une incontestable habileté la difficile campagne de Chine, le général fut reçu en France avec une froideur marquée, et de mesquines jalousies empêchèrent Napoléon III de le récompenser aussi largement qu'il le désirait. On accusait Montauban d'avoir pris part au pillage du palais d'Été, ou tout au moins de ne pas l'avoir empêché ; on affectait d'amoindrir ses mérites en considérant la marche des armées alliées sur Pékin comme une promenade militaire sans périls et sans obstacles. L'auteur s'attache à confondre les détracteurs du brillant vainqueur de Palikao ; il le montre aux prises avec des difficultés administratives sérieuses et surtout ayant à lutter contre le mauvais vouloir et la déloyauté des Anglais, qui s'efforçaient de reléguer les Français au second plan et de les frustrer de tous les bénéfices de la campagne ; à cet égard, M. d'Hérisson, qui était bien placé pour connaître le dessous des cartes, fait des révélations du plus haut intérêt. Quant au pillage du palais d'Été, il le montre inévitable, et affirme que, tant qu'il a duré, Montauban s'est tenu à l'écart sous sa tente, dévorant sa honte et sa douleur. Les détails qu'il donne sur les services rendus au corps expéditionnaire par les missionnaires catholiques, montrent de quels précieux auxiliaires on s'est privé, de parti pris, en les tenant en suspicion, pendant la dernière guerre au Tonkin. Que de sang et d'or leur concours dévoué eût pu nous épargner! Le livre de M. le comte d'Hérisson est très amusant et animé d'un excellent esprit ; mais plu-

sieurs anecdotes, très bien contées d'ailleurs, notamment le récit d'une partie fine à Tien-Tsin, sont trop scabreuses pour certaines catégories de lecteurs, et surtout de lectrices.

7. — Nous revenons aux livres sérieux avec le gros volume publié par M. Desgodins, ancien inspecteur des forêts, d'après les correspondances de divers missionnaires au Thibet et notamment de son frère, digne successeur des pères Huc et Gabet. C'est assurément l'ouvrage le plus complet que nous possédions aujourd'hui sur ce mystérieux empire que l'ombrageuse hostilité des Lamas ferme obstinément aux voyageurs européens. Les cartes du Thibet présentent encore des incertitudes et des contradictions sur l'origine et la direction de plusieurs des plus grands fleuves de l'Asie. Nous n'oserions affirmer que M. l'abbé Desgodins ait définitivement résolu ces problèmes, mais il est certain qu'il a beaucoup contribué à en dissiper les obscurités. Les itinéraires permettent aussi de fixer la position de divers centres de population qui n'avaient pas encore été visités. Enfin, des observations astronomiques et météorologiques très consciencieusement relevées donnent à ses travaux une grande valeur scientifique. C'est en 1849 que le savant missionnaire commença son apostolat et ses études sur les frontières du Thibet, qu'il ne put jamais franchir, bien qu'il les ait attaquées successivement par l'est et sur divers points au sud ; la première édition de l'ouvrage le suivait jusqu'en 1870, la seconde va jusqu'en 1885. L'auteur fait bien ressortir les causes qui ont toujours empêché les Européens, missionnaires et explorateurs, de pénétrer au Thibet; ils se sont heurtés en même temps à la duplicité jalouse des mandarins chinois qui tiennent le pays sous leur domination, et à l'exclusivisme intéressé des Lamas qui redoutent un amoindrissement de leur lucrative influence au contact de la civilisation chrétienne. En outre, les ambassadeurs de France à Pékin n'ont pas toujours déployé toute l'énergie désirable dans leur rôle de protecteurs des missions catholiques. Les Anglais eux-mêmes ont subi des échecs diplomatiques sur leurs frontières indiennes ; mais leur patience ne se lasse pas, et aujourd'hui les intérêts commerciaux semblent près d'abaisser les barrières du côté du Népal et du Sikim. Ce résultat inspire à M. Desgodins une admiration pour nos rivaux qui nous paraît excessive : sans doute l'administration anglaise aux Indes a fait preuve d'une habileté diplomatique remarquable dans ses relations avec les pays voisins ; mais il y a de grandes réserves à faire en ce qui concerne ses procédés à l'égard des peuples soumis à sa domination. Le tableau de la situation intérieure du Thibet est des plus curieux : après avoir fait ressortir la corruption des mandarins et l'immoralité des Lamas, l'auteur donne des renseignements détaillés sur le commerce auquel s'adonnent avec passion, les indigènes de toutes conditions, ainsi que

sur la littérature, l'industrie, les arts, les productions du sol, notamment les mines d'or, d'argent et d'autres métaux qui sont très abondantes. Aux pièces annexes figurent divers documents officiels concernant les missions catholiques du Thibet, et un relevé des observations scientifiques de M. l'abbé Desgodins. Enfin une bonne carte de la frontière chinoise complète cet important ouvrage.

8. — Passant en Afrique, nous trouvons d'abord une description complète de l'Algérie et de la Tunisie condensée par M. Laplaiche en quelques pages bien remplies. Profils des côtes, relief orographique, réseau fluvial, conditions climatériques, productions du sol, développement du commerce et de l'industrie, population par races, divisions administratives, notions succinctes sur les villes principales, voies de communication, systèmes de colonisation, tout y est rapidement passé en revue et traité avec beaucoup d'exactitude. Le dernier chapitre est consacré au projet de mer intérieure du regretté commandant Roudaire dont l'auteur se montre partisan résolu ; c'est la seule partie du livre qui puisse être discutée. Sans prétendre à l'importance scientifique de l'ouvrage du commandant Niox sur l'Algérie, l'étude de M. Laplaiche forme un excellent petit manuel classique qui peut être mis entre toutes les mains; toutefois l'absence de cartes est regrettable.

9. — Ainsi que le dit, dans sa préface, M. Ch. Joliet, la *Promenade dans le Sahara* de M. Ch. Lagarde est un tableau de couleur et de lumière ; c'est l'Orient dans son cadre grandiose, avec ses vastes horizons, son désert sans limites, son calme profond, son atmosphère de feu, ses paysages de couleurs prismatiques ; car, si on ôte à l'Orient sa lumière d'or, il ne reste que de la boue et des loques sales. » Sous son uniforme d'officier de chasseurs d'Afrique, Charles Lagarde avait en effet une âme d'artiste ; plein de mépris pour la civilisation européenne, il n'aimait que le désert : « je crois qu'après réflexion, » écrivait-il à un ami, « deux choses seules sont capables de fixer notre attention : les grands spectacles de la nature, l'Orient, le désert, la forêt vierge ou les chefs-d'œuvre sortis des mains de l'homme, les arènes, les Propylées, le Parthénon. En dehors de cela, je fais peu de cas des divers carrés de légumes qu'on appelle la campagne. » Le soleil d'Afrique qu'il aimait tant lui fut fatal; en 1871, une insolation violente le terrassa tandis qu'il escortait des colons français menacés par l'insurrection; il laissait des notes qui n'étaient pas destinées à l'impression. M. Joliet les a recueillies et en a formé un beau livre, écrit d'un style magistral et coloré : on dirait une série de tableaux signés Fromentin. La description d'une caravane défilant dans le désert est un pur chef-d'œuvre; elle rappelle l'immortelle symphonie de Félicien David. M. Lagarde voyait juste et peignait admirablement, mais ses appréciations philosophiques laissaient souvent à désirer; en fait de religion, il s'en tenait

à un déisme vague et ne se faisait pas faute d'exprimer son dédain pour tous les cultes quels qu'ils fussent. La famine qui sévit en 1868 sur la population indigène lui inspire une louable commisération, il en rend injustement la civilisation responsable, et c'est à peine s'il fait une allusion par trop discrète au dévouement de Mgr Lavigerie qui fut alors la providence des orphelins abandonnés. En traçant de l'Arabe un portrait fort beau et bien étudié, il se passionne pour son modèle et entreprend de le défendre contre la haine aveugle des colons européens; toutefois, il dépasse le but en concluant que ceux-ci sont de trop sur la terre d'Afrique. Son idéal serait le fameux royaume arabe, utopie qui a longtemps retardé les progrès de la colonisation en Algérie; suivant lui l'avènement du gouvernement civil marquera le terme de la domination française en Afrique. Les événements ont fait justice de ces appréciations excessives. Le livre de M. Ch. Lagarde est très agréable à lire; mais certains détails sur les almées sont des plus scabreux; une carte serait utile pour suivre les itinéraires dans le Sahara.

10. — Le partage de l'Afrique entre les diverses puissances européennes se poursuit avec une rapacité qui est un des traits caractéristiques de notre époque. Si, jusqu'à ce jour, le Maroc a pu se tenir en dehors de cette curée, il le doit aux rivalités de nombreux et puissants compétiteurs, mais cette immunité n'est pas éternelle ; le jour est proche où ce vieil empire vermoulu s'effondrera et alors la question marocaine se posera grosse de redoutables éventualités. La France doit jouer un rôle important dans ce conflit imminent, et nous avons grand intérêt à étudier soigneusement l'organisation sociale et politique de ce pays. M. le docteur Marcet s'est trouvé en situation de recueillir de curieux documents sur le Maroc dont il a eu la bonne inspiration de former un volume, très instructif et très agréable à lire. Il accompagnait en 1882 M. Ordega, le nouveau ministre de France, se rendant à la capitale pour présenter au sultan ses lettres de créance. La mission fit par mer le trajet de Tanger à Mazagran où elle prit la voie de terre. L'auteur décrit avec une sincérité et une bonhomie souvent naïves, les charmes et les fatigues de la vie en caravane. L'arrivée à Maroc l'impressionne vivement, il se passionne pour les questions d'étiquette qui jouent dans ces pays un rôle important, et suit avec un intérêt patriotique les débats diplomatiques entre le sultan et M. Ordega. La mission militaire que la France entretient auprès de l'empereur lui inspire de justes réflexions sur l'absurdité de développer l'art et l'outillage de la guerre chez des peuples barbares qui, un jour ou l'autre, en feront usage contre nous. Ces graves questions ne l'empêchent pas d'utiliser ses loisirs pour visiter la capitale encore vierge du contact de la civilisation ; certaines études de mœurs, notamment la description d'une vente de femmes esclaves, sont trai-

tées avec un réalisme contre lequel il est bon de prémunir le lecteur. Le séjour à Maroc se termine par des fêtes qu'offrent le sultan, les principaux fonctionnaires et un riche Juif de la ville. A ce propos, il est à remarquer que M. Ordega, dédaigneux des préjugés musulmans, crut devoir témoigner une grande sympathie pour la population israélite nombreuse, mais fort méprisée dans l'empire ; son but était de ménager à la France des alliés pour l'avenir. Le docteur Marcet évite d'aborder les questions religieuses ; toutefois, à propos des fanatiques mangeurs de feu, il a le tort de nier d'une manière absolue et générale les interventions surnaturelles et divines. Le retour est assez pénible et l'auteur ne cache pas sa joie de retrouver dans le port de Mogador le vapeur qui doit ramener la mission à Tanger où chacun a laissé son foyer. Les gravures qui accompagnent cet ouvrage sont des reproductions de clichés photographiques ; les deux cartes sont fort simples, mais suffisantes pour indiquer clairement les itinéraires suivis.

11. — La connaissance des traités qui nous lient avec les princes indigènes du Sénégal, ainsi que des événements de guerre à la suite desquels nous les avons imposés, intéresse également les militaires et les commerçants appelés à séjourner dans la colonie. C'est à ce point de vue spécial que l'auteur des *Annales sénégalaises* s'est placé pour tracer un historique complet des événements qui ont marqué l'occupation française depuis 1854. Avant cette date, nos possessions dans l'Afrique occidentale se bornaient à quelques comptoirs échelonnés sur la côte de l'océan Atlantique et sur les rives du Sénégal ; pour y commercer, il fallait payer des tributs aux chefs maures et aux nègres qui gouvernaient les petits États de l'intérieur. C'est seulement depuis une trentaine d'années que la France, adoptant une politique plus ferme, a rejeté les Maures pillards sur la rive droite du fleuve et a successivement imposé son protectorat aux potentats nègres en échelonnant une série de forts de Saint-Louis à Bammakou sur le Niger. Les résultats ont coûté de longs et pénibles efforts, d'autant plus que les gouverneurs ne disposaient que de forces peu considérables : trois bataillons d'infanterie dont deux indigènes, un escadron de spahis mi-partie français et indigène, et deux batteries d'artillerie ; dans deux circonstances seulement ce petit corps fut faiblement et provisoirement renforcé. C'est avec ces moyens modestes que le gouverneur Faidherbe et ses successeurs ont conquis sur des populations belliqueuses et fanatiques une région aussi vaste que la France. L'interminable récit des combats livrés aux Maures, aux Toucouleurs, aux Bambaras, etc., est monotone ; à peine l'intérêt du lecteur est-il un peu réveillé par l'héroïque défense de Médine et la périlleuse mission du capitaine Gallieni chez le sultan Ahmadou. L'auteur ne s'attache pas à plaire : il conte simplement, presque sèchement, d'après les documents officiels, et

sans se soucier du pittoresque. Un croquis permet de suivre la marche progressive des Français de l'Océan au Niger.

12. — Le développement de la domination française dans l'Afrique occidentale n'est pas, comme on serait tenté de le croire, l'œuvre exclusive des militaires; comme éclaireurs de la civilisation, les explorateurs y ont puissamment contribué. Il n'est donc que juste de leur rendre hommage et de perpétuer leur mémoire : c'est ce qu'entreprend la bibliothèque des grands hommes de la France en donnant aux voyageurs une place dans son panthéon. Au point de vue géographique, nous avons bien quelques critiques à faire au volume de MM. Gœpp et Cordier : ces auteurs, dans leur premier chapitre consacré à la description géographique du Soudan occidental, tiennent peu de compte des découvertes les plus récentes, notamment en ce qui concerne les sources du Niger; parlant de la Tunisie, ils la disent tributaire de l'empire ottoman, ce qui a lieu de surprendre dans un livre portant le millésime de 1885; enfin, comment admettre que René Caillé ait pu songer à établir un trait d'union entre deux colonies françaises, le Sénégal et l'Algérie, puisque son voyage était antérieur à la prise d'Alger? D'autres fautes doivent être attribuées à l'impression, la correction des épreuves ayant été visiblement très négligée. Ces réserves faites, l'ouvrage de MM. Gœpp et Cordier nous paraît des plus recommandables, la morale et la religion y étant également respectées; c'est, d'ailleurs, faire œuvre patriotique que de présenter à la jeunesse française l'exemple d'un homme, fils d'un ouvrier sans fortune, qui, à force de travail et d'énergie, arrive à immortaliser son nom en menant une vie de fatigues, de privations, de dangers de toutes sortes. Peu soutenu par les autorités françaises du Sénégal auxquelles il s'adressa d'abord, il dut chercher dans une possession anglaise un modeste emploi qui lui permit de réaliser des économies à l'aide desquelles il entreprit à ses frais le voyage de Tombouctou. Sa surprise fut grande en ne trouvant qu'une misérable bourgade à la place de la ville mystérieuse qui passait alors pour l'emporium du commerce soudanais. Il traversa des populations fanatiques en se faisant passer pour un musulman d'Egypte fait prisonnier par les Français et rentrant dans son pays. Son retour au Maroc à travers le Sahara fut des plus pénibles; c'est dépouillé de tout et à demi mort de faim qu'il se présenta chez le consul de France à Tanger. La Société de géographie de Paris lui décerna le prix fondé en faveur du premier Européen qui visiterait Tombouctou, et le gouvernement de la Restauration le récompensa généreusement. A la fin de cet instructif volume se trouvent diverses pièces justificatives, un itinéraire détaillé du voyage et un court appendice bibliographique.

13. — Au contraire de l'ouvrage précédent, celui de M. Prévost-

Duclos, malgré la carte de l'Afrique centrale qui l'accompagne, n'a rien de scientifique : c'est une œuvre de pure imagination, que nous avons hésité à faire figurer dans cette revue. L'intrigue même n'est pas très ingénieuse. Un amiral a laissé en mourant une somme considérable pour subvenir aux frais d'un voyage d'exploration au centre de l'Afrique. En exécution de ce testament, une expédition s'organise et va débarquer à Saint-Paul de Loanda; elle gagne sans encombre le lac Tanganyika, en semant sur sa route des postes permanents; sur la rive est du lac, elle rencontre une horde de cinq cent mille Gallas emigrant vers l'ouest et dévastant tout sur son passage. Pour échapper à ce torrent humain, la petite troupe d'explorateurs s'enferme dans une sorte de place forte où les indigènes ont accumulé depuis longues années les moyens de défense les plus fantastiques; l'ingénieur de l'expédition y ajoute des procédés de son invention qui ne sont pas moins extraordinaires. Les péripéties de ce siège original pourraient être instructives si elles ne dépassaient trop souvent les bornes de la vraisemblance et si elles reposaient sur des données exactes. Tel quel, ce livre est inoffensif au point de vue de la morale et à celui de la religion; il peut intéresser les personnes ayant du goût pour les aventures extravagantes.

14. — Au moment où la France se dispose à coloniser Madagascar, il est bon de rechercher quelles furent les causes qui firent avorter les tentatives antérieures. Parmi celles-ci, l'une des plus sérieuses fut celle que dirigea, de 1768 à 1770, le comte de Maudave, officier énergique, honnête et intelligent. Son arrière-petit-fils, M. H. Pouget de Saint-Auré, a trouvé dans ses papiers de famille de curieux documents que les archives du Ministère de la marine lui ont permis de compléter, et il a pu ainsi reconstituer l'historique détaillé de cette malheureuse expédition. Le comte de Maudave avait acquis dans les Indes et à l'Ile-de-France l'expérience nécessaire pour mener à bonne fin une entreprise de ce genre. Il choisit comme base d'opération Fort-Dauphin, le seul point de la côte sud-est qui ne fût pas entouré de marécages pestilentiels; aujourd'hui, c'est vers la côte nord que se portent les efforts de la colonisation; puisse-t-on, en changeant de terrain, trouver enfin le succès que n'ont pu obtenir nos prédécesseurs. Malgré l'exiguité des ressources dont disposait l'expédition, ses débuts furent assez heureux : elle ne comprenait que cent trente colons et cinquante soldats; mais le gouvernement métropolitain avait promis d'envoyer d'importants renforts en personnel et en matériel. La sage et prudente administration du comte de Maudave sut concilier aux Français la sympathie des chefs malgaches; déjà l'entreprenant gouverneur projetait la formation de troupes indigènes solidement encadrées avec lesquelles il revait d'attaquer un jour les Anglais dans l'Inde; il est

curieux de voir que, dès lors, était résolu ce problème d'une armée coloniale sur lequel nos intelligents représentants ne peuvent parvenir à s'accorder. Malheureusement la coupable insouciance des ministres de Louis XV, et la mesquine jalousie du gouverneur de l'Ile-de-France privèrent la petite colonie naissante des ravitaillements qu'elle attendait et causèrent ainsi sa ruine. Maudave reçut même l'ordre d'évacuer Fort-Dauphin et, comme le grand Dupleix, il se retira ruiné et découragé. Plus tard, l'œuvre fut reprise par le comte de Beniowski, un aventurier polonais qui n'avait aucune des qualités nécessaires pour la diriger, et qui gaspilla follement les immenses ressources mises à sa disposition. Son attitude fut telle qu'il fallut faire marcher des troupes contre lui pour s'en débarrasser. Ces deux échecs successifs, ainsi que le fait observer M. de Saint-André, ne prouvent rien en principe contre la colonisation de Madagascar; ils montrent seulement les écueils à éviter, et surtout l'importance de l'esprit de suite dans les entreprises de colonisation. Cet ouvrage est bien écrit et peut être mis entre toutes les mains; l'esprit en est sincèrement chrétien.

15. — L'île de Madagascar n'est pas la seule colonie que sacrifia l'indigne gouvernement de Louis XV; ce n'est même pas la plus importante. Dans le Nouveau-Monde s'étend, de l'océan Atlantique à l'océan Pacifique, un immense territoire que Voltaire appelait dédaigneusement « quelques arpents de neige » et que l'héroïsme de Montcalm ne put défendre contre la convoitise de l'Angleterre. Après plus d'un siècle de rupture, les liens qui unissaient le Canada à son ancienne metropole paraissent devoir se renouer, grâce aux intelligents efforts de M. Fabre, le sympathique représentant du Dominion en France. La race française a prospéré là-bas et la féconde expansion dont elle fait preuve dans le Nouveau-Monde est une victorieuse réfutation de la théorie qui lui conteste toute aptitude colonisatrice. Malgré une abondante immigration anglaise, l'élément français gagne constamment du terrain et déborde déjà sur les districts septentrionaux des Etats-Unis. D'ardents apôtres sont venus de cette France transatlantique nous rappeler que des descendants de nos ancêtres nous y tendent les bras; nous ne saurions faire moins, pour répondre à ces avances, que de nous renseigner sur le pays et ses sympathiques habitants. Parmi les nombreuses publications qui traitent ce sujet d'actualité, celle que vient de faire paraître M. Paul Champion dans la collection des voyages et découvertes géographiques de la Société bibliographique se recommande par l'abondance et la précision des renseignements concentrés sous un petit volume. L'auteur a divisé son étude en quatre parties : géographie physique, géographie historique, géographie administrative et géographie économique. Une

excellente carte ajoute à la valeur de cet excellent livre. Dans une courte conclusion, M. P. Champion donne des extraits de divers auteurs canadiens qui font à la vieille France un appel chaleureux : « Pourquoi n'irions-nous pas, » s'écrie-t-il, « faire notre visite aux Canadiens, ne fût-ce que pour apprendre d'eux comment un peuple devient et reste libre ? »

16. — Aux États-Unis, c'est la race anglo-saxonne, notre rivale, que nous trouvons exclusivement dominante, et l'on ne peut nier qu'elle n'y soit parvenue à un degré d'épanouissement très remarquable. Elle a rapidement peuplé d'immenses espaces et a su tirer du sol une abondance de produits qui vient aujourd'hui sur les marchés d'Europe nous faire une désastreuse concurrence. M. le baron de Mandat-Grancey, ancien officier de la marine française, grand propriétaire dans le *Far-West* américain, a publié dans le *Correspondant,* sur cette crise économique, une série d'articles très remarqués. Il les a ensuite réunis en deux volumes, qui ont eu également un succès considérable, sous les titres : *Dans les montagnes Rocheuses* et *Chez l'oncle Sam.* Dans le dernier, dont nous nous occupons aujourd'hui, il décrit d'abord New-York, la cité imperiale, ses longues avenues dépourvues de monuments artistiques, ses mœurs puritaines et sa corruption latente. Puis, entraînant le lecteur dans un humoristique voyage, il lui fait visiter Chicago et ses abattoirs dont il fait une peinture d'un réalisme saisissant. C'est là, dans cette métropole du commerce des grains et de la viande, que l'auteur se livre à de tristes réflexions sur l'avenir réservé à la vieille Europe; il démontre, avec une effrayante netteté, l'impossibilité d'une lutte à armes égales, c'est-à-dire sans droits protecteurs ; chez nous, en effet, le déficit se creuse et les impôts s'accroissent sans cesse, tandis qu'en Amérique, malgré les colossales concussions des politiciens, la prospérité du trésor public est dans une progression constante ; en admettant même que ce tableau soit un peu chargé, la perspective qu'il nous offre n'est pas réjouissante et il faut bien la verve de l'auteur pour l'égayer d'anecdotes fort drôles, mais parfois un peu lestes pour de jeunes lecteurs. Les dessins de Crafty qui accompagnent cet amusant volume sont en parfaite harmonie avec le texte.

17. — Si maintenant nous franchissons l'océan Pacifique, pour aborder aux Philippines, nous y rencontrons l'un des voyageurs les plus sérieux de notre temps, le Dr Montano, qui, malgré l'aspect exotique de son nom, est bel et bien un compatriote. Les observations de tous genres, mais surtout astronomiques et anthropologiques qu'il a faites dans des circonstances souvent difficiles, parfois périlleuses, lui ont valu la plus haute distinction que décerne la Société de géographie. Le volume publié par la maison Hachette n'est que le récit pittoresque de cette exploration tel qu'il avait paru dans le *Tour du*

Monde de 1884; les résultats des savantes études du docteur ont été réservées pour son rapport au ministre de l'Instruction publique dont il tenait une mission scientifique. M. Montano appartient à la catégorie des voyageurs aimables qui ont le don de plaire partout où ils passent; aussi reçut-il le meilleur accueil des autorités espagnoles et des rares négociants français qu'il rencontra sur sa route; mais surtout il ne tarit pas d'éloges sur la généreuse hospitalité qu'il rencontra chez les missionnaires catholiques. Il ne peut se lasser d'admirer la vie de privations, de dangers et de dévouement que s'imposent les religieux de tous ordres pour implanter la civilisation chrétienne chez les pauvres sauvages. Le chapitre le plus curieux de cet ouvrage est celui que l'auteur consacre à une étude consciencieuse sur le système administratif appliqué par les Espagnols dans leur colonie des Philippines; du premier coup, ils ont su trouver et mettre en œuvre le régime qui convient le mieux au caractère et aux habitudes des indigènes. Ce système est basé sur la conversion au catholicisme de tous les habitants et l'œuvre civilisatrice se poursuit encore de nos jours et donne des résultats merveilleux. On en jugera par ce seul fait qu'il suffit d'une force armée de six mille hommes dont 1,450 Européens pour garder ce vaste archipel peuplé de neuf millions d'âmes. Quelle leçon pour nos hommes d'état qui prétendent coloniser nos possessions de l'Extrême-Orient et dédaignent le précieux appui des missionnaires! Le Dr Montano décrit successivement plusieurs points de la presqu'île de Malacca, l'île de Luçon et Manille sa capitale, les îles Soulou, la côte nord-est de Bornéo et l'île Mindanao. Dans l'archipel de Soulou, véritable repaire de pirates récemment soumis à la domination espagnole, il assiste à une attaque dirigée par une bande fanatique de musulmans; lui-même prend courageusement part à la défense du poste espagnol et prodigue aux victimes les soins de son art. A Bornéo, il est témoin des premiers pas de la colonie naissante fondée sous le protectorat de l'Angleterre par une société privée. A Mindanao, il se sépare de son fidèle compagnon, le Lr Rey, que l'état de sa santé force à rentrer en France, puis il s'aventure seul dans l'intérieur de l'île occupé par des sauvages insoumis au milieu desquels il court de véritables dangers, et c'est réduit à un état d'épuisement complet qu'il se résout à rentrer en France après une absence de deux ans. Cet ouvrage, parfaitement écrit, irréprochable sous tous les rapports, à la fois instructif et intéressant, est orné de très belles gravures et d'une bonne carte.

18. — Des Philippines à Bornéo il n'y a qu'un pas à franchir. M. Charles Bock est le premier Européen qui ait pénétré au cœur même de cette île, que défend une inextricable végétation non moins que la férocité de ses habitants. Savant zoologiste, ce voyageur anglais trouve

dans ces forêts mystérieuses de bien intéressants sujets d'études ; c'est là que vivent côte à côte les orangs-outangs, dont la taille atteint presque celle de l'homme et les sauvages Dayaks qui, par la barbarie de leurs mœurs, confinent aussi près que possible aux animaux. Les adeptes du darwinisme affirmaient même qu'au centre de Bornéo se trouvait le fameux chaînon intermédiaire entre l'homme et le singe, homme à queue ; mais les efforts de M. Bock ne purent aboutir à la découverte d'aucun spécimen de cette race étrange, et il demeure convaincu de la fausseté de cette légende éclose dans l'imagination un peu vive des Malais de la côte. En revanche, il put étudier à loisir les différentes tribus de chasseurs de crânes : les Dayaks des forêts centrales de Bornéo sont possédés d'une singulière manie, que l'on ne saurait qualifier d'inoffensive : à l'occasion de tous les événements un peu marquants, tels que mariages, naissances, avènements de chefs puissants, ils se mettent en campagne et ne rentrent que chargés de crânes humains qu'ils conservent précieusement comme trophées ou comme souvenirs ; en outre, certaines tribus, plus reculées encore dans la barbarie, sont nettement anthropophages. On conçoit que de tels usages contribuent à l'extinction rapide de cette race probablement autochtone. Le récit des voyages de M. Charles Bock est intéressant et parfaitement moral ; le sentiment religieux n'en est pas exclu ; les gravures qui accompagnent le texte sont assez bonnes, mais nous regrettons que l'éditeur n'y ait pas joint une carte de Bornéo. Cte DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Novum Testamentum, *juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria romana denuo edidit, divisionibus logicis analysi que continuâ sensum illustrantibus ornavit* ALOÏSIUS CLAUDIUS FILLION, presbyter S. Sulpitii. Parisiis, Berche et Tralin, 1885, in-32 de 550 p. — Prix : 3 fr.

Le titre de ce charmant volume en explique le dessein : donner une édition du Nouveau Testament, où les parties de chaque livre distribuées logiquement offrent au lecteur plus de clarté ; le guider en même temps par de courts sommaires marquant la suite des faits ou des pensées. Les éditeurs qui, aux siècles passés, partagèrent nos saintes Lettres en chapitres et versets tendaient au même but ; mais leurs divisions, arbitraires ou maladroites, ne servent guère à éclaircir le sujet ; au contraire, parfois elles ne font que le brouiller et l'obscurcir. Présenter en meilleur ordre chacun de ces livres est donc une utile entreprise.

Pour y réussir il faut avant tout ne point perdre de vue que les écrivains inspirés sont des Orientaux étrangers à nos arrangements méthodiques. Saint Matthieu, en racontant la vie du Sauveur, n'a

conçu ni exécuté son œuvre ainsi que l'eussent fait nos historiens classiques. Chez lui nul égard à la chronologie ; le récit d'un miracle l'amène à y joindre nombre de prodiges semblables ; paraboles, préceptes, sont réunis sans souci du temps où le Seigneur les a proposés. A la réserve de saint Luc qui paraît plus ordonné, les autres écrits du Nouveau Testament sont composés de même sorte. Chacun d'eux forme un tout continu, où il est malaisé d'opérer une distribution de parties auxquelles l'auteur n'a jamais songé.

Le plus sûr pour l'éditeur, obligé de satisfaire notre besoin d'analyse et de partition, est de diviser *à l'orientale*, aussi vaguement que possible ; de ne marquer que les grandes lignes de l'ouvrage, ainsi dans les synoptiques les principaux traits de la vie du Sauveur, son enfance, son ministère, ses derniers jours, sa mort. On arrive ainsi à former des divisions fort inégales sans doute, mais qui ont le mérite de ne point rompre le récit hors de propos.

Les profondes études de M. Fillion le mettaient en mesure de faire ce partage d'une main assurée. Il suffit de parcourir les inscriptions placées en tete des grandes divisions pour y reconnaître une suite d'analyses aussi exactes qu'on le peut souhaiter. La distribution du texte en paragraphes n'est pas moins heureuse. A chaque alinéa un sommaire indique la pensée qui domine dans chacune de ces petites sections. Si concises que soient ces notes marginales, presque toutes valent un commentaire. Pour n'en citer qu'un exemple, deux traits suffisent à indiquer qu'une partie des longs discours de la Cène eut lieu dans le cénacle et l'autre sur la route de Gethsémani : *Sermones in cœnaculo. — Sermones in via ad hortum.*

En presentant le Nouveau Testament sous cette forme nouvelle, il importait de garder, pour les citations des livres sacrés, l'antique division par chapitres et versets. M. Fillion a tout concilié, de telle sorte que le nouvel ordre dominant l'ancien s'y mèle sans confusion. Une disposition également louable a été de rejeter en bas des pages les passages parallèles de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le texte ainsi dégagé offre à l'œil, par suite à l'esprit, plus d'attrait et de clarté. Rien n'a été négligé, du reste, pour que la perfection typographique répondît aux soins donnés par M. Fillion à cette édition du Nouveau Testament. Le livre sort des presses de Saint-Jean de Tournai, élégamment encadré, orné d'entêtes et de culs de lampe. Nul doute qu'il ne trouve partout grand accueil, et ne remplace bientôt nos vieux manuels, disgracieux, fautifs, souvent illisibles, indignes à tous égards de la parole du Maître.

C. Fouard.

Les Livres saints et la critique rationaliste. *Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les saintes Écritures*, par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice, avec des illustrations d'après les monuments, par l'abbé Douillard, architecte. Tome Ier. Paris, Roger et Chernoviz, 1886, in-8 de xvii-536 p. — Prix : 7 fr. 50.

Sur ces fresques égyptiennes ou ces bas-reliefs assyriens, dont M. Vigouroux a tiré un si excellent parti pour l'explication des saints Livres dans son précédent ouvrage, *La Bible et les découvertes modernes*, on voit fréquemment quelque forteresse investie par des ennemis sans nombre, qui lancent contre elle une grêle de javelots et de pierres, qui essaient de saper ses murs ou de les escalader. Mais, les habitants se défendent avec courage, et plus d'une fois ils réussissent à repousser victorieusement leurs adversaires. La Bible aussi est au sein de l'Eglise une citadelle constamment attaquée et de mille manières. Elle est devenue le « point de mire de l'incrédulité » ; c'est contre elle que « la critique rationaliste a porté tout le poids de ses efforts ». Mais, grâce à Dieu, les défenseurs ne lui ont jamais manqué, et on est heureux de les trouver surtout, ainsi qu'il convient, parmi les ministres sacrés qui sont par état les soutiens de la révélation. Cependant, tandis que la vérité demeure toujours semblable à elle-même, il est au contraire dans la nature de l'erreur de varier sans cesse, et cela est plus particulièrement vrai sur le domaine biblique. Voilà pourquoi l'apologétique doit elle-même continuellement varier ses moyens de défense, faire des changements de front sur le champ de bataille. M. Vigouroux, si bien préparé par de longues et fortes études, si célèbre dans le camp même de nos adversaires, entre à son tour — *at last, not least* — dans les rangs de cette glorieuse phalange. L'heure est tout à fait propice, car jamais la guerre aux saints Livres n'a été si acharnée, si générale, et plus d'une réponse des apologistes antérieurs avait besoin pour le moins d'être refondue.

Ce volume est le premier des quatre qui composeront l'ouvrage de M. Vigouroux. Après une courte *Préface* (p. i-xvii), l'auteur expose son but et sa méthode dans une excellente *Introduction* (p. 1-90). Nous avons déjà suffisamment indiqué le but. La méthode est rigoureusement scientifique. M. Vigouroux suivra les ennemis de la Bible sur leur propre terrain ; il luttera contre eux avec leurs propres armes : la critique, la philologie, l'archéologie, les sciences, l'histoire. L'ouvrage entier est divisé en deux parties. La première contient l'histoire des attaques contre la Bible ; la seconde répondra en détail, en suivant l'ordre même des saints Livres, aux difficultés scripturaires qui ont cours aujourd'hui. Peut-être aurions-nous préféré que l'auteur associât immédiatement la réfutation des erreurs à leur exposition, et il reconnaît lui-même que cet ordre offrait plus d'intérêt ; mais, comme il l'ajoute à bon droit, l'autre manière est plus utile, plus pratique :

elle permettra au grand nombre des lecteurs de se retrouver plus aisément parmi des détails si complexes.

L'histoire des attaques contre la Bible est divisée en trois parties. Première époque : les premiers siècles de l'Église (p. 91-230) ; deuxième époque : le moyen âge (p. 231-405) ; troisième époque : les temps modernes (p. 406-531). Voici les subdivisions de chaque partie : 1° les calomnies païennes, les gnostiques, Celse, Lucien de Samosate, Hiéroclès et Philostrate, Julien l'apostat ; 2° triomphe de la Bible au moyen âge, coup d'œil général sur les attaques contre la Bible à cette époque, les sectes manichéennes, les premiers rationalistes, les faux mystiques, averroïstes et incrédules ; 3° Luther, les anabaptistes, le piétisme, les incrédules italiens, le socinianisme, l'arminianisme, Spinoza.

On voit par ce simple exposé quelles richesses, combien d'idées neuves, quelle utilité présente le volume que nous sommes fier d'annoncer aux lecteurs du *Polybiblion*. C'est une magnifique synthèse, où la marche et les variations des ennemis de la Bible sont très nettement décrites. Rien de semblable n'existait encore dans la littérature catholique. Citons, parmi les pages que nous avons goûtées davantage, celles qui racontent le triomphe de la Bible au moyen âge ; elles forment un admirable tableau Partout, l'érudition est énorme : c'est par centaines que les volumes ont été consultés, dépouillés ; et, à travers tout cela, règne une piété vraiment sacerdotale. Le style est très limpide, simplement orné, souvent heureux ; par exemple, cette définition du rationalisme : « La raison révoltée » ; ou ces lignes de la page XI : « A ceux qui calomnient la lumière du soleil, il n'y a qu'à dire : « Regardez. A ceux qui outragent l'Evangile, il n'y a qu'à dire : « Lisez. » Les gravures sont fort bien choisies et rehaussent encore l'intérêt du volume.

La tâche qui reste à accomplir est ardue, mais l'ouvrier — disons plutôt l'artiste — n'est pas moins laborieux qu'habile. Que Dieu continue de l'inspirer !

J. BRUNEAU.

Theologia moralis, auctore AUGUSTINO LEHMKUHL, Societatis Jesu sacerdote. Vol. II, continens theologiæ moralis specialis partem secundam, seu Tractatus de subsidiis vitæ christianæ, cum duplici appendice. Editio altera ab auctore recognita. Cum approbatione archiep. Friburg. et super. Ordin. s. — Friburgi Brisgoviæ, Sumptibus Herder, 1885 (Paris, Victor Lecoffre), in-8 de XVI-857 p. — Prix : 10 fr.

Ce nouveau volume de la *Théologie morale* achève l'œuvre magistrale du P. Lehmkuhl. Nous avons rendu compte, il y a quelques mois, de la première partie de cet ouvrage ; nous disions avec quel rare bonheur l'auteur a su allier les qualités du théologien et du casuiste ; comment il s'applique surtout à exposer les principes d'où les

solutions particulières se tirent; quelle science complète il a, soit des maîtres de la morale, soit des actes du Saint-Siège; enfin, avec quel ordre parfait il a su distribuer les matières si complexes et si variées qu'il devait exposer.

Le second volume a les mêmes qualités; le P. Lehmkuhl a conduit d'un pas égal son travail jusqu'au terme.

Sous le nom de *Subsidia vitæ christianæ*, il parle des sacrements et des peines ecclésiastiques : ceux-là sont les *subsidia adjuvantia*, celles-ci, les *subsidia coercentia*. Nous avons remarqué le traité *de matrimonio* et le commentaire de la constitution *Apostolicæ Sedis*. Il y a là une connaissance exacte des difficultés de l'heure présente : l'auteur sait en tenir compte, il applique avec justesse les principes des docteurs dont il se fait gloire d'etre le disciple : saint Thomas d'Aquin et saint Alphonse Liguori.

On trouvera à la fin du volume deux appendices qui sont d véritables trésors; le premier est la liste chronologique des propositions condamnées depuis l'année 1428 jusqu'à l'année 1864 (p. 726-788); le second est le catalogue des auteurs qui ont écrit sur la théologie morale et la casuistique. Une table alphabétique très complète permet de trouver sans peine les solutions qu'on désire connaître.

L'exécution typographique est excellente. E. Pousset.

Manuel de l'histoire des Religions, *esquisse d'une histoire de la religion jusqu'au triomphe des religions universalistes*, par C.-P. Tiele. Traduit du hollandais par Maurice Vernes. Nouvelle édition. Paris, E. Leroux, 1885, in-12 de xx-360 p. — Prix : 5 fr.

M. Maurice Vernes a publié en 1880, une première édition de l'*Esquisse d'une histoire de la Religion*, de M. Tiele, professeur à l'Université de Leyde, en lui donnant lui-même comme premier titre celui de *Manuel de l'histoire des Religions*. Une seconde édition vient de paraître. Elle diffère de la précédente par un grand nombre de modifications de détail et par le remaniement à fond de certains chapitres, entre autres de ceux qui concernent l'ancienne religion chaldéenne ou accadienne, l'hindouisme, le mazdéisme, la mythologie slave. Tous ces changements ont été faits pour mettre à profit les travaux considérables publiés sur les différentes branches de l'histoire religieuse depuis 1876, date de l'édition hollandaise.

La nouvelle édition se distingue aussi de l'ancienne par l'addition de notices bibliographiques étendues, placées en tête des différentes divisions du livre. L'ordonnance de l'ouvrage est restée la même. Après avoir exposé ses idées sur la religion dans l'introduction, M. Tiele traite successivement de la religion animiste, de la religion chinoise, de la religion égyptienne, de la religion des Arabes et des Babyloniens-

Assyriens, de celle des Phéniciens et des Israélites, de l'islamisme, des religions de l'Inde, du mazdéisme, de la religion des Slaves, de celle des Germains, des Grecs et des Romains.

L'auteur ne voit rien de surnaturel dans la religion. Elle est un simple produit humain. La religion d'Israël est placée dans la même section que celle des Phéniciens, et l'une et l'autre sont à peu près confondues ensemble. On peut juger par là, non seulement de l'esprit de l'ouvrage, mais aussi des erreurs qu'on y expose sous le nom de science. L'histoire de Samson, par exemple, est, d'après M. Tiele, un mythe phénicien, le mythe de Melkart et Eshmun! L'auteur déclare cependant ne savoir à peu près rien de positif sur l'histoire des Israélites, même sur leur origine! Quant au christianisme, il en parle à peine.

Quoique le *Manuel* contienne des renseignements utiles, on voit qu'il renferme aussi beaucoup d'erreurs et qu'un grand nombre de ses assertions ne peuvent être acceptées par la véritable science. Il faut remarquer, de plus, que ce qui est dit sur les religions égyptienne, babylonienne, assyrienne, résumé de ce qu'ont écrit là-dessus les égyptologues et les assyriologues, est loin d'être certain sur une foule de points. Ce sont des explications ou des généralisations hypothétiques, qui ont été faites par les savants, non des résultats scientifiques acquis.

N. O.

SCIENCES ET ARTS

Le Carnet d'un ouvrier, par César Cantù. Traduit de la 4e édition italienne par Régis Usannaz-Joris, avocat à la cour d'appel de Chambéry. Paris, Firmin-Didot, 1885, gr. in-18 de xi-418 p. — Prix : 3 fr.

« Voulez-vous reposer les cinq cents muscles de votre corps? changez de travail, » ai-je lu quelque part dans ce livre; « après vous être fatigués au métier, vous vous mettez à jouer aux boules, ce qui est une fatigue peut-être plus grande, mais d'un autre genre. » C'est à peu près de cette manière que M. Cantù se repose de ses études historiques en dédiant au peuple ce travail d'économie sociale. Il lui présente l'autobiographie d'un ouvrier. Savino Sabini, en quete d'un établissement, a fait peu à peu le tour de la péninsule, s'arrêtant dans les fabriques et les manufactures, travaillant tour à tour dans la céramique, les chemins de fer, l'agriculture, le coton, la soie; un moment même il se fourvoie dans la politique, cette « inflammation cérébrale »; puis il guérit, trouve un patron honnête, M. Pensabene, se fixe auprès de lui, gagne sa confiance, se marie, et finalement le patron, à son lit de mort, lui lègue la direction de sa filature avec 8,000 fr. d'appointements annuels.

Ce cadre, aussi peu romanesque que possible, n'est que le prétexte d'une enquête sérieuse sur les ressources de l'Italie. M. Cantù y fait

de la science en action, sans oublier pourtant la morale. Malheureusement, si cette dernière est bonne pour tous, sans distinction de nationalité, la première est ici presque perdue pour les étrangers. Les nombreux documents que M. Cantù y a condensés ne s'adressent guère hors de l'Italie qu'à l'érudition de quelques lecteurs. Mais la traduction publiée par M. Régis Usannaz-Joris n'en a pas moins ailleurs sa raison d'être : d'abord dans ces petits tableaux de mœurs italiennes brossés avec tant de malice et de bonne humeur, dans ce style piquant, familier, tout méridional « que l'Italie adoptera quand elle aura cessé de penser et de parler étranger. » Saillies et proverbes fourmillent ; cela rappelle par endroits les aimables nouvelles du *Cascarelet* dans l'*Armana prouvençaù*. De jolies historiettes éparses aux quatre coins de l'œuvre nous rendent cette physionomie italienne si souvent reprise par Beyle et qui n'a pas varié, s'il faut en croire le chapitre de M. Cantù : *Bonne femme, bon mari :* c'est l'histoire de Tita, le tailleur, nouveau marié, ivrogne et fainéant ; sa femme Laurine est allée le chercher au cabaret, mais il la reçoit avec des coups, ce dont il se désespère un moment après : « Ah ! » s'écrie-t-il en s'arrachant les cheveux, « à Pâques je veux faire une bonne lessive et Tita ne sera « plus Tita... mais en attendant, laisse-moi la paix, sinon tu en auras le « double ! » Pourtant, malgré ce mauvais retour, il se convertit à la fin parce qu'il a vu sa petite femme agenouillée, en pleurs, se plaindre à la madone.

L' « indomptable affection » patriotique qui a dicté ce livre nous saurait mauvais gré d'appuyer si longtemps sur des détails, si captivants qu'ils nous semblent. On n'a pas écrit pour nous distraire les belles discussions sur la propriété, le capital et toute cette question ouvrière qui est aujourd'hui la question vitale. Ces dialogues, disons mieux, ces conférences forment un vrai cours d'économie politique à l'usage du peuple et qui sera lu avec fruit dans toute l'Europe, y compris et surtout la France. La peur du collectivisme d'Etat empêche peut-être M. Cantù de rendre pleine justice à l'organisation ouvrière avant 1789 ; mais outre qu'il a très bien mis en relief les abus de l'individualisme, il est loin de méconnaître les bienfaits de l'association ; il montre en elle le véritable avenir de l'industrie moderne : seulement il la veut respectueuse des droits de l'ouvrier, lui laissant sa liberté d'action et de travail. L'ouvrier n'est certes pas une marchandise vouée aux lois de l'offre et de la demande, c'est de la *chair chrétienne,* dit-il ; mais si on le soustrait à l'arbitraire du fabricant, ce n'est pas afin qu'il retombe sous le joug d'une ligue mystérieuse, d'une solidarité absolue, qui, elle aussi, non moins que le monopole des particuliers ou de l'État, tend à paralyser les forces individuelles.

Toutes ces vérités que je résume en les décolorant, M. Cantù les

fait palpiter avec une intensité de vie tout à fait remarquable dans ces pages qui ne font pas seulement un beau livre, mais une bonne œuvre, et qui méritent bien à leur auteur ce titre d'*ouvrier* dont il se prévaut en signant sa préface : ouvrier de la réforme et de la réorganisation sociale.

CHARLES MAURRAS.

Le Culte du grand Architecte, par LÉO TAXIL. Paris, Letouzey et Ané, 1886, in-12 de 415 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume est la suite des *Frères Trois-Points*, dont le *Polybiblion* a rendu compte (voir plus haut, p. 138). L'auteur y reproduit, dans un récit fort bien lié, et relevé de temps à autre par des traits spirituels, les solennités diverses en usage dans la maçonnerie, telles que *consécrations de Temple*, *inaugurations de loges*, *installations de vénérables*, *baptême de louveteaux*, *reconnaissance conjugale* ou mariage maçonnique, *pompe funèbre*, banquets de divers grades ou *tenues de table*.

Il donne ensuite une nomenclature complète des loges, chapitres de Rose-Croix et aréopages de Kadosh des quatre obédiences françaises, avec les noms et adresses des vénérables et présidents d'après les annuaires publiés par elles au 1er janvier 1886. Ce tableau est fort utile; car on y trouve, outre des indications locales intéressantes, les noms de beaucoup de personnages qui sont arrivés dans ces derniers, temps au Sénat et à la Chambre par l'influence de la Maçonnerie. M. Léo Taxil a cherché à résumer cette *géographie maçonnique* dans une carte où les différents départements sont distingués par des teintes différentes en quatre catégories : ceux où la Franc-Maçonnerie est non seulement prospère mais toute-puissante — (la Seine, la Seine-et-Oise, la Seine-Inférieure, les Bouches-du-Rhône, la Gironde, le Rhône rentrent seuls, selon lui, dans cette catégorie); — ceux où la Franc-Maçonnerie est en état de prospérité, mais sans toutefois dominer; — ceux où elle ne possède qu'un champ d'action très restreint; — ceux enfin où elle n'a pu établir aucune loge.

Quelques classements parmi la 2e et la 3e catégorie semblent singuliers : ils s'expliquent par le point de vue de l'auteur, qui dans son précédent ouvrage a déclaré ne vouloir tenir compte que des *membres actifs*, c'est-à-dire inscrits sur des contrôles de loges et payant la cotisation, prétendant que les *membres passifs* n'ont plus aucune importance pour la Franc-Maçonnerie. C'est selon nous une erreur considérable. M. Léo Taxil ne nous paraît pas non plus avoir assez porté son attention sur la ligue de l'enseignement, les *sociétés de solidaires* et autres organisations de ce genre, qui, dans les départements de l'Est notamment, décuplent la puissance des loges.

Un dictionnaire de l'argot maçonnique, une description des cérémonies des Carbonari, le rituel des *Juges philosophes*, régime inter-

médiaire entre les chevaliers Kadosh et les trois grades administratifs du système Écossais, enfin les constitutions du *rite de Misraim* et les statuts de l'*Ordre des chevaliers défenseurs de la Maçonnerie universelle,* ancienne organisation sans importance aujourd'hui, complètent ce volume.

Dans la préface, M. Léo Taxil annonce qu'il renvoie à une publication ultérieure une étude sur le rôle secret qu'ont joué les chefs de la Maçonnerie dans la politique militante depuis la Révolution française jusqu'à nos jours. En attendant ce nouveau volume, nous recommandons *le Culte du grand Architecte,* de même que *les Frères Trois-Points,* comme un des livres de propagande les plus efficaces pour montrer le ridicule et l'odieux de la secte antichrétienne. X.

Au hasard du Chemin. *Voyage de jeunes naturalistes de la Manche aux Alpes; études pittoresques des bêtes, des plantes, des pierres,* par M. et Mme STANISLAS MEUNIER. Paris, Rothschild, s. d., gr. in-8 de 384 p., orné de 656 illustrations. — Prix : 15 fr.

Un artiste parisien, le pianiste Bravandas, a obtenu, dans un concours d'Amérique, un prix de 6,000 francs, pour une cantate. Grande joie du lauréat qui décide, au moment même où l'heureuse nouvelle lui parvient, qu'un voyage d'agrément sera entrepris par toute la famille : lui, sa femme, ses deux filles et ses deux garçonnets, sans oublier un vieil ami, l'excellent Scabieuse, professeur d'histoire naturelle. Le voyage s'exécute de la façon la plus originale : au lieu de se servir du banal chemin de fer et des voitures publiques, de coucher et manger comme tout le monde dans les hôtels, les Bravandas, pour courir le pays, se font construire un véhicule spécial, véritable maison ambulante où tout le confortable possible a été ménagé. — La mer attire d'abord nos excursionnistes : ils visitent la Normandie et ses plages, ils veulent ensuite parcourir la montagne et, dès lors, ils se dirigent du côté de la Suisse. Ce n'est pas sans éprouver quelques mésaventures qu'ils exécutent leur double projet; de plus, les ressources avec lesquelles ils se sont mis en route ne tardent guère à s'épuiser, et pour ne pas abandonner la partie faute de moyens, le chef de la famille s'annonce comme photographe de temps à autre, dans les localités où il passe, ce qui lui réussit à merveille. Les contrées si diverses que traversent les singuliers voyageurs sont rapidement décrites; les auteurs, laissant parler le professeur Scabieuse, se sont principalement attachés à donner des détails très intéressants sur de nombreux mammifères, oiseaux, reptiles et poissons, et aussi sur la plupart des insectes. La botanique et la géologie, dans leurs éléments, ne sont pas négligées non plus, et l'ensemble de ces enseignements variés concourt à rendre *Au hasard du Chemin* aussi amusant qu'instructif. Malheu-

reusement, M. et Mme Meunier, en dépit de quelques peintures parfois burlesques des mœurs protestantes de la Suisse, laissent trop percer, en divers endroits, leurs sympathies pour Calvin et ses adeptes : c'en est assez pour que nous donnions nos préférences à d'autres livres d'un genre analogue, qui ne présentent pas, pour la jeunesse surtout, les inconvénients de celui-ci. LA GRETTE.

La Peinture italienne, par GEORGES LAFENESTRE. Premier volume : *Depuis les origines jusqu'à la fin du XVe siècle.* Paris, Quantin, 1885, in-8 de 356 p. avec gravures (*Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*). — Prix : 4 fr. 50.

Voici un nouvel ouvrage appartenant à cette collection éditée par la maison Quantin dont nous avons eu déjà l'occasion de louer plusieurs volumes. Celui-ci est le vingt et unième qui ait paru, et il n'est aucunement par le mérite au-dessous de ceux qui l'ont précédé. On y trouvera une érudition sûre et étendue; les renseignements sur la vie des peintres y sont nombreux et precis; la nomenclature de leurs ouvrages y comprend tout ce qui peut donner une idée juste de leur œuvre et de leur talent. Le style en est simple et clair, comme il convient dans une matiere où l'abondance des faits rendrait l'exposition confuse sans une extreme limpidité. Mais l'ouvrage de M. Lafenestre ne plaira pas seulement au simple amateur ou à l'artiste qui cherche à se renseigner sur les faits; il n'intéressera pas moins ceux qui s'attachent à la philosophie de l'histoire et à l'enchaînement des effets et des causes. Le sujet qu'il a traité est en ce sens un des plus intéressants et des plus difficiles peut-être de l'histoire de l'art. Les œuvres qui sont parues en Italie depuis le temps des catacombes et de Pompéi jusqu'à ce grand mouvement qui a pour noms fameux ceux de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Raphaël, sont si nombreuses et si variées qu'il pouvait y avoir quelque embarras à trouver une idée maîtresse qui pût guider le lecteur au milieu de cette forêt de merveilles. M. Lafenestre a voulu montrer comment la tradition antique, persistant en Italie au milieu de la société chrétienne, a fini par produire ce changement dans l'art qu'on appelle la Renaissance. Cette manière de prendre l'histoire est assurément heureuse; elle anime le tableau qu'il fait de la peinture italienne par l'aspect du combat entre l'élément antique et l'élément nouveau. On y voit une suite d'hommes extraordinaires d'une activité sans limites et qui transforment leur art, non par degrés et d'une marche tranquille, comme il arriva dans le Nord, mais par des découvertes de génie. C'est d'abord Cimabue qui commence à réchauffer par un peu de vérité la froideur byzantine. Giotto achève son œuvre, et ses disciples couvrent l'Italie d'œuvres faites à sa manière. L'école florentine ouvre une voie nouvelle, dans laquelle Masaccio fait

un pas de géant. Différentes écoles remplissent après lui les villes de merveilles, jusqu'au moment où les grands hommes du seizième siècle rassemblent en un faisceau toutes les qualités dispersées parmi leurs prédécesseurs. Telle est la pensée dominante de l'ouvrage de M. Lafenestre, habilement soutenue par une multitude de faits. Nous avons la ferme confiance que l'ouvrage en préparation vaudra celui-là : et l'auteur aura donné au public français un manuel qui lui manquait, et qui sera supérieur à ce qu'on a fait jusqu'ici, non seulement en France, mais dans tout autre pays. LOIR-MONGAZON.

Les Musées d'Allemagne, Cologne, Munich, Cassel, par ÉMILE MICHEL. Paris, F. Rouam, 1886, in-4 de 300 p. avec eaux-fortes et gravures. — Prix : 40 fr.

Ce magnifique ouvrage appartient à la *Bibliothèque internationale de l'art*, publiée sous la direction de M. Muntz chez l'éditeur Jules Rouam. Cette collection consiste aujourd'hui en une vingtaine de volumes illustrés, parmi lesquels l'étude considérable de M. Émile Michel sur les musées de Cologne, de Munich et de Cassel, tiendra une place fort honorable. L'édition n'en est pas moins soignée que celles des autres volumes de la même provenance. L'impression est très belle et le format bien choisi. Quinze eaux-fortes de valeur et quatre-vingts gravures ornent l'ouvrage et le rendent digne de figurer dans les bibliothèques les plus difficiles et sur les tables les plus élégantes. Nous ne voulons pas oublier de dire que quelques-unes de ces œuvres d'art sont dues à l'auteur lui-même, qui paraît avoir un remarquable talent de dessinateur, surtout en ce qui regarde le paysage. Quant au contenu du volume, le sujet en est fait pour plaire. C'est une longue et érudite description des musées de Cologne, de Munich et de Cassel : les galeries de peinture y tiennent la première place ; mais M. Michel n'a pas oublié à Munich le musée national bavarois, ni la bibliothèque royale, ni le musée de sculpture, ni les imitations savantes de monuments de tous les styles qui décorent les rues et les places. A Cologne, il décrit en passant la cathédrale, l'église des Saints-Apôtres, et l'hôtel de ville ; à Cassel, le jardin dessiné par Le Nôtre, et le musée élevé à la fin du siècle dernier sous le landgrave Frédéric II. On voit que rien ne manque dans ce gros volume de plus de trois cents pages, œuvre d'une longue patience et d'une abondante érudition. Aucun ouvrage ne peut être plus utile pour rappeler toutes les merveilles de cette partie de l'Allemagne à ceux qui ont été assez heureux pour les visiter et instruire à leur sujet ceux qui n'ont pas eu ce plaisir. Il n'est pas moins précieux pour l'artiste ou pour l'amateur, qui auront sous la main, grâce à M. Michel, la description des tableaux les plus importants de toutes les écoles

représentées dans ces riches galeries, description accompagnée le plus souvent de notes sur la vie et le talent de l'auteur puisées aux sources les plus sûres et les plus modernes. LOIR-MONGAZON.

Gleyre. *Étude biographique et critique avec le catalogue raisonné de l'œuvre du maître*, par CHARLES CLÉMENT. 2e edition. Paris, Émile Perrin, 1886, in-8 de 544 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette étude sur un peintre de grand talent qui, durant sa vie, n'a pas connu la gloire, et dont les œuvres possédées par des amateurs ou reléguées dans des musées lointains, sont pour la plupart presque ignorées du grand public, n'en a pas moins l'intérêt d'un portrait retracé par un habile pinceau. Gleyre y paraît tout entier, tel qu'il était, avec ses qualités et ses faiblesses ; et ceux qui l'ont connu personnellement doivent y retrouver tous ses traits. Il résulte de l'ouvrage de M. Clément que, comme peintre, il avait reçu de la nature de grandes facultés, et qu'il aurait pu sans doute être l'égal de plusieurs qui sont mieux que lui arrivés au succès. Mais une vie difficile, gênée presque constamment par la misère et la maladie, au moins dans sa jeunesse, un caractère mêlé d'insouciance et d'esprit d'aventure, l'ont empêché d'atteindre à cette facilité de rendre le beau qui est le privilège de l'artiste très cultivé par l'étude et qui paraît, par exemple, au plus haut degré chez Raphaël. La vue de Gleyre est assez étroite, et si son coup d'œil est pénétrant pour l'étendue qu'il saisit, il est loin d'embrasser tout le domaine de l'art. De là sans doute, — et nous en jugeons plutôt par l'examen qu'en a fait son panégyriste que par ses toiles dont nous connaissons très peu les originaux, — le manque de variété qu'il y a dans ses œuvres. Il semble qu'elles diffèrent entre elles aussi peu par le sujet, souvent recherché et philosophique, que par l'exécution qui peut etre parfaite, mais qui est toujours la même. C'est surtout la beauté de la femme qu'il a peinte, et si l'on en croit l'avis d'un aussi bon juge d'art que l'est notre auteur, il l'a fait excellemment. Beaucoup de bons portraits témoignent aussi de son habileté en ce genre. On trouve dans le catalogue très bien fait qui termine l'ouvrage de M. Clement, la liste des œuvres qu'il a laissées assez nombreuses, surtout en ce qui regarde les dessins. On voit que l'auteur les décrit avec le soin, l'amour et l'agrément de style qu'il a mis dans tout son livre; on sent qu'il a fait ce volume pour un ami, joignant une bonne action à une œuvre agréable : et, si l'on veut bien me permettre cette comparaison, son livre ressemble à une de ces tombes ornées par des mains amies de fleurs et d'une belle épitaphe qui, dans les immenses cimetières de nos grandes villes, attirent l'attention des

foules, un peu surprises d'y voir un nom qu'elles n'ignorent pas, mais qu'elles avaient, au milieu de tant d'autres, oublié à demi.

LOIR-MONGAZON.

BELLES-LETTRES

Du rôle et de l'importance de l'enseignement du grec dans l'éducation littéraire, scientifique et morale, par le Dr SCHWICKERT (en allemand). Trêves, 1885, in-4 de 29 p.

En France et hors de France, une école encore peu nombreuse, mais singulièrement remuante, est partie en guerre contre l'enseignement classique. Plus de latin, plus de grec, disent ces nouveaux iconoclastes : ce sont là des études sans raison d'être et sans profit. Comme on le pense, dans cette campagne, le grec est particulièrement menacé : aussi le Dr Schwickert s'est porté résolument à sa défense.

Voici les idées dominantes de son manifeste, écrit avec autant de chaleur que de savoir.

Non seulement la littérature grecque a servi de modèle à la littérature latine, et par elle, à celle des nations de l'Occident ; mais elle possède sur toutes les autres une supériorité évidente au point de vue de la formation de l'esprit et du goût. Malgré les obscurités du paganisme, dans quelle race, à quelle époque de l'histoire trouver une plus éclatante manifestation du beau? Bon gré, mal gré, les littératures modernes nous jettent au milieu des rivalités nationales, des querelles religieuses, des haines de partis : au contraire, en face du *Prométhée* d'Eschyle ou du dévouement de Léonidas, les esprits les plus opposés se sentent rapprochés dans une commune admiration.

Sauf de rares exceptions, les poètes de la Grèce s'attachent à célébrer les vertus domestiques : ses orateurs s'inspirent du plus noble patriotisme : et dans la sphère supérieure de la philosophie, combien de modernes qui puissent être égalés à Platon et à Aristotè !

Enfin, ce dont ne se doutent guère nos novateurs, avec l'étude du grec disparaîtrait fatalement la connaissance raisonnée de presque tout le vocabulaire scientifique qui en est dérivé.

Ajoutons, pour terminer, que cette brochure de M. Schwickert est l'œuvre d'un ami de la France, qui se plaît à citer nos propres écrivains et qui (plusieurs passages le montrent) s'est initié de très près à notre état intellectuel et social.

C. HUIT.

Considérations sur la littérature française moderne, par le prof. Théodore DUPUY. Milan, Dumolard, 1885, in-16 de VIII-303 p.

Plusieurs des élèves et beaucoup des auditeurs de M. Théodore Dupuy ont, à diverses reprises, exprimé le désir de voir réunir les

discours d'ouverture qui, chaque année, précèdent le cours de littérature fait à Milan par ce professeur. C'est pour satisfaire à ce vœu que M. Dupuy a publié le volume que nous annonçons. Il se compose d'un coup d'œil général sur l'état des belles-lettres en France pendant les trois derniers siècles, d'une étude sur Molière et son théâtre, d'un morceau sur l'éloquence profane et sur l'éloquence religieuse, d'un discours sur les caractères généraux de la littérature française au dix-huitième siècle, d'un travail sur Voltaire poète et prosateur, et enfin de recherches sur la poésie lyrique. M. Dupuy, on le sent, connaît intimement les écrivains dont il évoque le souvenir; il parle d'eux avec une grande impartialité et la chose n'est pas toujours facile; ainsi, il arrive trop souvent que le nom de Voltaire excite, selon le camp où il est prononcé, trop d'admiration ou trop de haine. M. Dupuy, dans plusieurs parties de ses discours, se montre chrétien, mais cela ne l'empêche pas, sur divers points, de traiter Voltaire très favorablement. Dans sa crainte d'être injuste n'a-t-il pas été trop loin quand, en examinant les résultats de son influence, il déclare qu'à bien prendre, elle fut plus heureuse que néfaste? (p. 204). Il semble avec vérité, du reste, considérer Voltaire non comme le dépravateur de son siècle, mais comme le produit d'un temps dépravé. Ce temps, dans son discours précédent, M. Dupuy en a tracé une peinture frappante, (p. 154) et qu'on peut rapprocher des belles pages que le duc de Lévis a, dans ses *Mémoires*, laissées sur le même sujet... Mais je reviens un instant encore à Voltaire : une partie intéressante de l'étude de M. Dupuy est celle qui a trait aux sentiments religieux du patriarche de Ferney — comme on disait jadis. M. Dupuy ne nie pas que Voltaire ne fût très hostile au christianisme, mais il se plaît à montrer qu'il croyait en Dieu, en l'immortalité de l'âme. Seulement ce Dieu, avec plus de grandeur et de poésie, se rapproche du dieu des bonnes gens de Béranger. N'importe, si Voltaire était notre contemporain, il pourrait bien passer pour un clérical.

Les lecteurs français connaissant depuis longtemps les écrivains dont M. Dupuy a fait le sujet de ses portraits, ayant lu sur eux tant de ces études critiques dont notre époque est si prodigue, ces lecteurs, malgré ce que l'ouvrage devra forcément leur offrir de *déjà vu,* ne le liront pas sans profit. Quant au public milanais que l'auteur a eu principalement en vue, on comprend avec quel vif intérêt il accueille un livre où sont traités tant de sujets pour lui neufs ou peu connus. M. Dupuy peut donc compter sur un résultat qu'il considère comme sa récompense! Ses auditeurs et ses lecteurs d'Italie voudront faire une plus ample connaissance avec les chefs-d'œuvre de la littérature française dont le professeur a su leur révéler la beauté. J. DE V.

Études sur Victor Hugo, par Louis Veuillot. Introduction, notes et appendice par Eugène Veuillot. Paris, Palmé, 1886, in-12 de IX-372 p. — Prix : 3 fr. 50.

Louis Veuillot a laissé auprès de bien des gens, qui ne le connaissent pas, la réputation d'un homme haineux et méchant ; Victor Hugo, celle d'un homme au cœur bienveillant et large, toujours prêt à couvrir amis et ennemis de la même tendresse. La lecture de ce livre suffira à montrer combien peu l'un et l'autre méritaient le renom qu'on leur avait fait. Victor Hugo a lancé sur Louis Veuillot ses plus ignobles et plus lâches injures ; il a été jusqu'à insulter sa mère, et Louis Veuillot, trouvant l'occasion de se prononcer sur les œuvres de son insulteur, oublie ses griefs et juge le poète et l'écrivain avec l'indépendance d'un juge. Je ne parle pas de l'homme politique, qui a toujours été ridicule, et auquel Louis Veuillot, et il en avait bien au moins le droit, ne ménage pas ses sifflets ; mais comme il ne marchande pas son admiration et s'incline devant le génie, quand par hasard le génie oublie de dire des sottises ! Il ne s'agit pas ici d'ailleurs d'une admiration béate et banale, que ne saurait obtenir, de la part d'un homme de goût, l'œuvre si mêlée et si inégale de Victor Hugo ; mais d'une admiration raisonnée et éclairée, qui sait discerner le beau du laid, le sublime du grotesque, et noter et expliquer, dans cet énorme fatras de choses sublimes et de choses drôles, les étonnantes et trop nombreuses défaillances du goût. La critique littéraire est représentée dans ce livre par trois belles études, l'une sur les *Contemplations,* les autres sur le *Rhin* et les *Misérables :* ce n'est pas toute l'œuvre de Victor Hugo, mais certainement tous ses défauts comme toutes ses qualités s'y trouvent, et leur examen suffit largement à justifier sur le poète et l'écrivain un jugement impartial et complet. Le reste du livre, composé de plusieurs articles écrits à différentes époques, nous fait voir Victor Hugo dans les diverses phases de sa vie politique, où l'on peut dire qu'il n'a jamais cessé d'être grotesque. M. Eugène Veuillot a fort heureusement ajouté à ce volume, glané dans les œuvres de son frère, quelques articles auxquels ne nuit pas trop un si redoutable voisinage : grâce à lui, le lecteur peut suivre Victor Hugo jusqu'à ses derniers jours et voir défiler ses scandaleuses funérailles. Ainsi le livre est complet, et après avoir lu les panégyriques boursouflés de l'apothéose, on sera heureux d'entendre un jugement plus mesuré et plus juste où éclate enfin la revanche de la conscience et du goût également offensés.

P. Talon.

Livres et âmes des pays d'Orient, par Émile Montégut. Paris, Hachette, 1885, in-12 de 348 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Émile Montégut n'est pas le premier venu dans la république des

lettres. Instruit, sagace, curieux, susceptible d'enthousiasme, il a fait preuve pendant sa longue carrière d'une grande indépendance d'esprit : *Nullius addictus jurare in verba magistri.* J'estime, pour ma part, qu'il est un de nos premiers *critiques*, en prenant le mot dans son acception la plus large. Aussi a-t-il été bien inspiré de réunir en volume un certain nombre des travaux qu'il a jetés depuis 1855 aux quatre vents de la publicité périodique. Chacun de ces articles nous ramène à l'émotion que nous avons éprouvée lors de l'apparition du livre qui l'a suscitée; plus d'un m'a rappelé aussi l'impression que m'avait laissée la première lecture du compte rendu lui-même.

Est-ce à dire que je partage toutes les appréciations émises dans *Livres et âmes?* assurément non ; mais je reconnais qu'il y a toujours quelque chose à apprendre, un point de vue sérieux à méditer dans ces pages consacrées aux pays d'Orient. Après une dissertation sur *Daphnis et Chloë*, voici une étude fort remarquable sur les *Psaumes*, considérés comme l'idéal et le type éternel de la prière. — Je ne partage que sous de grandes réserves ou plutôt je ne partage pas l'admiration que professe notre critique pour les Romains de la décadence, à propos d'*Attila,* en se fondant principalement sur les mérites d'Aëtius, qui était un Goth. — *La poésie d'une vieille civilisation* reflète la surprise et pour plusieurs le ravissement produit par la publication des poésies de l'époque des Thang. Je ne répèterai pas ce que j'ai dit ici-même sur la civilisation chinoise, à propos de M. Daryl et de M. Simon; mais j'y reviendrai certainement. — Dans le temps du roi Daçaratha, tous les habitants du royaume d'Aoude étaient vertueux et si heureux que personne ne pouvait plus rien désirer, excepté le roi lui-même qui n'avait pas de fils et qui finit cependant, en immolant un cheval, par obtenir de Brahma la permission d'engendrer Rama, en qui Vishnou vint s'incarner. Si vous voulez voir un contraste à cet âge d'or, lisez le règne de *Nussir-u-din.* — Nous restons dans l'Inde avec *Lutfullah.* Ici encore, je ferais des réserves à l'encontre de la domination britannique. — Le *capitaine Négrier* clôt la série : on y trouvera des arguments décisifs contre les zélateurs de l'islamisme en Afrique. — Enfin, faisons des vœux pour que M. Montégut fournisse encore matière à plusieurs autres volumes de cette valeur.

ADOLPHE D'AVRIL.

HISTOIRE

Les Institutions de l'ancienne Rome, par F. ROBIOU et D. DELAUNAY. Paris, E. Perrin, 1884-85, 2 vol. in-12 de XI-424 et 511 p. — Prix : 7 fr. les 2 vol.

M. Robiou, correspondant de l'Institut, professeur de littérature et institutions grecques à la Faculté de Rennes, et M. Delaunay, profes-

seur de littérature et institutions romaines à la même Faculté, ont composé, à l'usage spécial des aspirants à la licence, un manuel d'institutions romaines ; ce manuel fait suite aux *Institutions de la Grèce antique* publiées par le premier auteur. On ne peut demander à un travail de ce genre les qualités des recherches de première main, ni lui accorder la même attention qu'à celles-ci. On doit exiger en revanche l'exactitude et la clarté des œuvres destinées à vulgariser la science. Ces mérites ne manquent pas au livre de MM. Robiou et Delaunay, qui est appelé à rendre de réels services. Le cadre a été élargi autant que possible pour y faire entrer tout ce qui regarde les antiquités romaines (sauf la vie privée). On y traite en effet des institutions politiques, militaires et religieuses, de l'architecture, du droit de cité, du droit latin, du gouvernement des provinces. Il y a quelques traces de précipitation dans la composition des deux premiers volumes et des informations un peu insuffisantes. Tome II, pp. 73 et 82, par exemple, on ne peut plus parler du temple de Vesta à Rome, sans citer au moins l'opinion plus vraisemblable qui en fait un temple d'Hercule Solaire ; le vrai temple de Vesta a été découvert en ces dernières années sur le Forum ; ajoutons qu'il est fâcheux que les travaux récents sur l'*atrium Vestæ* n'aient pu être utilisés par les auteurs. Dans la préface, M. Robiou dit très justement : « Nous rejetons d'une manière absolue le *j* que les Romains n'ont jamais connu... ; nous écrivons *ti* et non pas *ci* devant une voyelle. » On ne s'explique pas ces promesses, démenties qu'elles sont par les textes latins cités dans l'ouvrage.

P. N.

Gaulois et Germains. *Récits militaires,* par le général AMBERT. 3e série. *La Loire et l'Est.* Paris, Bloud et Barral, 1885, in-8 de VIII-468 p., illustré de 8 portraits. 4e série. *Le siège de Paris. Id. ibid.*, in-8 de XVI-523 p. illustré de 8 portraits. — Prix de chaque volume : 5 fr.

Le général Ambert commence la troisième série de ses récits militaires par une dédicace de son livre aux enfants. Assurément, les jeunes générations instruites à l'école de nos malheurs sont l'espoir de la patrie ; son relèvement sera leur œuvre, si elles savent éviter les fautes et les erreurs de leurs pères. A ces conditions, un glorieux avenir leur est réservé, et les récits militaires du général Ambert y auront contribué pour une bonne part. Les campagnes de la Loire et de l'Est sont, entre toutes, fertiles en enseignements. Elles montrent que la science de la guerre ne s'improvise pas, qu'un pays confiant la direction de ses armées à un avocat et à un ingénieur s'expose aux plus grands désastres ; « la postérité refusera de croire à une pareille démence. » Les belles figures militaires des La Motte-Rouge, des d'Aurelles, des Chanzy, etc., sont tracées de main de maître. Les récits des batailles de Coulmiers, Rambervillers, Villersexel, Héricourt, racon-

tées avec une émotion saisissante, sont l'œuvre d'une main aussi habile à tenir la plume qu'à manier l'épée. Enfin ce volume se termine par un coup d'œil général sur la guerre franco-allemande ; ce résumé substantiel permet d'embrasser l'ensemble des opérations, difficile à suivre parmi les nombreux épisodes semés dans le cours de l'ouvrage.

La quatrième série nous présente un tableau d'autant plus fidèle du siège de Paris que l'auteur a pris part lui-même à la défense de la capitale en commandant un des secteurs. A Paris comme en province, le mal est inséparable du bien, beaucoup de grandeurs et bien des faiblesses. Le gouverneur est un homme honnête, intelligent et cependant au-dessous de sa tâche ; épris de popularité, il manque de vigueur vis-à-vis de la Révolution. La marine ajoute une belle page à sa glorieuse histoire ; la discipline des matelots, la dignité du corps d'officiers donnent de beaux exemples à l'armée de terre. Son chef, l'amiral La Roncière-le-Noury, a écrit dans son récit des opérations du siège : « L'oubli de Dieu avait fait naître l'oubli du devoir et menaçait d'engendrer l'oubli de la patrie. » Ces belles paroles sont confirmées par le dévouement des ordres religieux ; on vit alors les Frères des Écoles chrétiennes ramasser les blessés jusque sous les balles ennemies et plusieurs d'entre eux frappés à côté de nos soldats. Il était bon de rappeler ces choses ; bien des gens, témoins cependant de ces sacrifices, les ont oubliés et les récompensent aujourd'hui par la persécution. Après bien des souffrances, Paris est enfin réduit à ouvrir ses portes à l'ennemi ; la comparaison entre l'entrée des Français à Berlin en 1806 et celle des Allemands à Paris en 1871 est de nature à atténuer un peu la douleur patriotique que ressent tout Français à la lecture de ces pages. Après les tristesses de la guerre, un dernier chapitre nous dépeint les hontes de la Commune.

Sans doute la quatrième série de l'ouvrage du général Ambert est la dernière, et pourtant le sujet ne semble pas épuisé. On ne se lasse pas de ces récits pleins de grandeur et de variété. Leur lecture convient à tous, depuis le modeste artisan jusqu'à l'homme du monde, à l'homme mûr comme au jeune homme. Nous les voudrions dans toutes les mains : chacun doit y recueillir les plus sages leçons du passé, les plus virils enseignements pour l'avenir. Si tous les Français étaient formés à semblable école, le doute ne serait plus permis : notre patrie reverrait des jours glorieux, elle ne tarderait pas à reprendre sa place à la tête des nations, la France serait sauvée ! Vte A. DE B.

Histoire des Persécutions pendant la première moitié du IIIe siècle, *d'après les documents archéologiques,* par PAUL ALLARD. Paris, Lecoffre, 1886, in-8 de XV-524 p. — Prix : 6 fr.

Ce volume, suite d'un précédent sur les persécutions dans les deux

premiers siècles, contient l'histoire des persécutions pendant la première moitié du troisième siècle, sous Septime-Sévère, Maximin et Dèce, époques de sanglantes exécutions séparées par de longs intervalles de paix durant les règnes d'Élagabale, d'Alexandre-Sévère et de Philippe. A côté de l'histoire de l'Église l'auteur suit l'histoire de l'Empire romain et ainsi il rattache telle amélioration dans le sort des chrétiens à un changement d'idées, de politique dans la société civile. Lorsqu'un souffle démocratique, dit M. Allard, passe sur le peuple endormi et y suscite l'esprit d'association, on voit l'Église recueillir de larges bénéfices de ce mouvement qui la rendra propriétaire; lorsque paraît un empereur fils de ses œuvres on ne le trouve pas animé contre l'Église des passions aristocratiques d'un Trajan; un souverain éclectique, rêveur, aux idées larges et flottantes, n'aura pas à l'égard des chrétiens la jalousie philosophique d'un Marc-Aurèle; un prince né en Syrie ne les verra pas du même œil qu'un Romain rigide. L'Église a donc ressenti le contre-coup des révolutions fréquentes qui changèrent le pouvoir et, selon le caractère ou les idées du nouvel empereur, amenèrent pour elle la persécution ou la paix. Les persécutions de ce temps ne se comprennent donc, comme dit l'auteur, qu'en les replaçant dans leur milieu et en étudiant les circonstances extérieures d'où elles procèdent. On voit combien cette observation doit être féconde.

Jusqu'au troisième siècle, la loi frappait les chrétiens chaque fois qu'un accusateur les dénonçait, et le rescrit de Trajan était demeuré la base des rapports du pouvoir avec les chrétiens; dans le troisième siècle, au contraire, le régime du rescrit s'efface; on a la persécution par édit, droit exceptionnel créé par chacun des souverains qui se déclaraient contre les chrétiens, destiné ordinairement à disparaître avec le persécuteur, donnant à chaque persécution un caractère différent. Le rôle des magistrats au second siècle est celui de juges : ils constatent la désobéissance des chrétiens et ils la punissent; au troisième siècle le rôle des magistrats est moins judiciaire que politique; ils veulent supprimer les chrétiens et ils les font mourir après avoir cherché surtout à les faire apostasier, c'est dire que les tortures sont longues, raffinées, cruelles pour amener cette apostasie.

La politique qui domine dans les persécutions n'a pas de grandeur, car les mobiles sont ordinairement d'un ordre inférieur. « Dire, comme il est de mode aujourd'hui, écrit très bien M. Allard, que l'Empire romain se défendit contre les chrétiens, c'est commettre une erreur à peu près semblable à celle de certains apologistes de la Révolution qui croient servir sa cause en prêtant aux crimes des terroristes l'excuse d'une sorte de fureur patriotique. »

La conduite des empereurs fut pleine d'incohérence et de contradiction, « tandis que l'Église réclamait et se faisait donner peu à peu sa

place dans la société romaine, non comme une force étrangère et conquérante, mais comme l'auxiliaire, la sauvegarde et déjà l'un des éléments essentiels de la civilisation menacée. » Ce sont là de justes paroles de M. Allard.

Rien n'est plus curieux, on l'a dit, que de voir comment les cimetières chrétiens, établis d'abord dans les propriétés privées, se transformèrent peu à peu en propriétés collectives, parce que la législation du commencement du troisième siècle était favorable aux sociétés de secours mutuels et aux confréries funéraires. L'Église prit alors la forme extérieure de ces sociétés afin de pouvoir comme elles posséder corporativement.

M. Allard montre alors comment Septime-Sévère, dégagé des préjugés aristocratiques, ayant dans sa maison de nombreux chrétiens qu'il protège contre l'hostilité du peuple, subit la pression de ces passions populaires et devient persécuteur. On le voit interdire la propagande chrétienne et aggraver la situation des chrétiens en commandant de les poursuivre d'office, ce qui n'avait pas eu lieu jusqu'à cette époque. Aussi les cimetières chrétiens qui servaient de lieu de réunion furent mis, par des travaux importants que l'on retrouve encore, à l'abri de l'invasion de la police.

La persécution continue sous Caracalla. Sous le vicieux Élagabale, qui est tolérant pour les chrétiens et sous le vertueux Alexandre-Sévère, qui s'inspire des idées et des maximes chrétiennes, la propriété de l'Église se développe et on compte dans les rangs de l'aristocratie de nombreux chrétiens; en même temps on signale des soulèvements populaires contre la religion nouvelle. Après l'assassinat d'Alexandre-Sévère, Maximin persécute et sa persécution varie d'intensité selon les provinces. Sous les Gordiens, honnêtes descendants de la vieille aristocratie romaine, il règne une certaine tolérance bien qu'il y ait des violences isolées, car souvent les chrétiens souffrirent sous les princes qui témoignèrent à l'Église la plus grande bienveillance. Sous Philippe, qui garde cependant les dehors d'un prince païen, l'Église jouit de la paix et les chrétiens ont la liberté de leur culte. Aussi la religion fait de nombreuses conquêtes, mais en même temps les premières mœurs chrétiennes se relâchent, et les païens, les insurgés, comme les appelle M. Allard, martyrisent en des émeutes plus d'un chrétien. C'était le prélude de la persécution de Dèce, bien que celle-ci n'ait rien de commun avec les autres. Cet empereur, plein de rancunes personnelles contre Philippe, veut tout ramener au paganisme officiel; il veut que les chrétiens reconnaissent les dieux de l'Empereur auquel tout est soumis. C'est administrativement qu'il ordonne de faire disparaître les chrétiens par l'abjuration d'abord si on peut l'obtenir à l'aide de la terreur et des tortures, par la mort ensuite lorsqu'on n'a pu faire fléchir

le courage. M. Allard s'étend longuement sur cette persécution cruelle et il en suit les traces sanglantes en Italie, en Gaule, en Espagne, en Afrique, dans tout l'Orient. Rien n'est plus émouvant comme le récit de ces luttes où, si l'on signale des défaillances, on rencontre tant d'héroïsme et de constance.

Chemin faisant, M. Allard examine bien des questions souvent discutées avec passion. Il montre par exemple que les chrétiens ne sont pour rien dans les périls éprouvés par l'Empire du côté des barbares, qu'ils ne sont point davantage responsables de la diminution de l'esprit militaire, qu'ils n'ont point donné le signal de la désertion des carrières civiles, etc., etc... Sur bien des points M. Allard se trouve en contradiction avec M. Duruy, M. Aubé, etc., mais par contre il résume admirablement les grands travaux du savant M. de Rossi, qui le premier porta la lumière sur ces questions demeurées obscures. Les écrits des Pères, les monuments archéologiques, inscriptions, fresques des catacombes, viennent constamment appuyer une narration où la science, sans rien perdre de sa force, se trouve présentée au public sous une forme agréable, car le livre est élégamment écrit. Dans un troisième volume l'auteur nous montrera les empereurs poursuivant surtout l'association des chrétiens dont la puissance les irrite, et après cet ouvrage de M. Allard il faudra refondre plus d'un manuel d'histoire qui donne des idées inexactes sur l'origine, la durée, le caractère des persécutions pendant les trois premiers siècles. L'auteur aura ainsi obtenu un résultat important.

H. DE L'É.

Les Français en Russie et les Russes en France. — *L'ancien régime. — L'émigration. — Les invasions,* — par LÉONCE PINGAUD, professeur d'histoire moderne à la Faculté des lettres de Besançon. Paris, Perrin, 1886, in-8 de xx-482 p. — Prix : 7 fr. 50.

La France a eu de fréquents rapports avec la Russie. C'est une page d'histoire qui mérite d'être étudiée à fond. D'habiles écrivains ont récemment touché à ce sujet : nous nommerons M. Forneron et M. Ernest Daudet. A M. Pingaud revient l'honneur d'avoir fait un ouvrage d'ensemble, dont le titre résume parfaitement le contenu.

La besogne n'était pas facile. Et d'abord, quant aux matériaux à mettre en œuvre, il y a abondance et disette. En effet, le nombre des imprimés à consulter, et surtout à soumettre à une critique sévère, est très considérable ; mais à côté de cette source exubérante, il y en a une autre, dont il faut faire jaillir les richesses, j'entends les documents enfouis aux Archives du ministère des Affaires étrangères, et surtout les correspondances et mémoires des émigrés, qui jouent un si grand rôle dans cette histoire. M. Pingaud a eu la chance de découvrir plusieurs pièces de ce genre tout à fait précieuses, dès lors on peut juger de l'intérêt que présente son livre.

Qu'on se garde bien de croire que ce n'est là qu'une simple compilation. L'auteur déclare lui-même dans la préface (p. VI), qu'à l'aide de renseignements d'origines diverses, il voudrait esquisser l'histoire de la civilisation française en Russie, indiquer son caractère, son action, depuis la mort de Louis XIV à la chute de Napoléon I, rechercher quels ont été sur ce théâtre lointain ses principaux représentants, quelle trace ils y ont laissée d'eux-mêmes et de leurs idées, dans quelle mesure et à quels égards les indigènes ont accepté leur concours et subi leur influence. Nous croyons que M. Pingaud est resté fidèle à son programme.

Dans le premier livre, il remonte rapidement jusqu'aux IXe et XIe siècles. Nous voudrions appeler ici l'attention la plus sérieuse des archéologues sur le mariage de Henri I avec la princesse Anna ou Agnès, fille du grand-duc de Moscou, Iaroslav. Le prince Lobanov a publié jadis une excellente brochure sur ce sujet, mais c'est un fait qui mérite d'être encore mieux élucidé. Pierre I et Élisabeth occupent déjà plus de place, mais c'est surtout Catherine II qu'on se presse de mettre en scène. Des relations suivies s'établissent entre les philosophes et la souveraine du Nord, Voltaire et Diderot sont souvent mentionnés, la marche des idées en Russie s'en ressent. Vers la même époque commencent les voyages plus fréquents des Russes en France; tandis que la France, de son côté, envoie des artistes, des marchands, des colons, des professeurs en Russie. Le courage français y sera représenté par Roger de Damas, des circonstances bien dissemblables y amèneront les illuminés et les jésuites.

Avec la Révolution, les choses changent complètement d'aspect. Un flot d'émigrés se porte vers la Russie, on y verra des infortunes illustres, l'armée de Condé, Louis XVIII avec sa cour; Catherine II et ensuite Paul I leur donneront l'hospitalité. C'est là le sujet du second livre; on y trouvera beaucoup de détails inconnus jusqu'ici, des récits émouvants et parfois étranges. L'empereur Paul justifie le mot célèbre : ordre, contre-ordre, désordre.

Le livre le plus dramatique est certainement le troisième : c'est l'époque d'Alexandre I, l'ami de Bonaparte et ensuite son adversaire acharné, c'est la guerre de 1812, c'est l'occupation de Paris, c'est la restauration des Bourbons. Au fond du tableau, à travers la poussière du champ de bataille, on aperçoit la grande figure du duc de Richelieu. Jeté par le sort sur le rivage de la mer Noire, il fonde une ville avec un port, il colonise une province et lègue un nom vénéré à Odessa et à toute la Nouvelle Russie. Les dernières pages du livre sont consacrées aux Russes en France et aux Français en Russie depuis 1815. On y trouvera des noms comme ceux de Rostoptchine, Tourguénev, Chouvalov, Galitzine, Gagarine, Mme Swetchine.

Nous n'avons fait qu'esquisser la partie pour ainsi dire extérieure du livre. Il faut le lire en entier pour se rendre compte de l'influence exercée à différentes époques, dans les conditions les plus diverses, dans des directions opposées, par les Français en Russie.

PIERLING.

Il Regesto Sublacense del secolo XI, pubblicato dalla *R. società Romana di storia patria*, a cura di L. ALLODI e G. LEVI. Roma, bibliot. Vallicelliana, 1885, in-folio de XX-279 p. et 3 fac-sim., tiré à 400 exempl.

Ce superbe volume fait partie de la *Biblioteca* éditée par la Société de l'histoire de Rome, fondée en 1875 dans l'ancien couvent de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri et préposée à la garde de la bibliothèque Vallicelliane, qui renferme les travaux préparatoires aux *Annales ecclesiastici* du célèbre Baronius. La société, présidée par le professeur O. Tommasini, a déjà publié huit volumes d'un *Archivio*, qui ne le cède en rien à ceux du même genre qui existent en grand nombre dans la péninsule, deux volumes du *Regesto di Farfa*, deux des *Diarî di Monsig. Ant. Sala* et un fascicule de *Monumenti paleografici di Roma.*

L'*Archivio* renferme quelques documents sur Subiaco édités en 1877 par M. Ugo Balzani (t. I, p. 492-6). Rappelons aussi qu'un *Chronicon Sublacense,* rédigé en 1628 par Chérubin Mirzio (sur lequel voy. Pertz, *Archiv,* t. XII, p. 486-7), a paru de 1882 à 1884 dans *Gli studi in Italia,* revue catholique publiée à Rome et disparue après son 12e volume.

Bien que les éditeurs aient oublié de nous en prévenir dans leur préface, c'est sans doute à la Vallicelliane qu'est conservé l'original du *Regestum veterum monumentorum monasterii S. Scholasticæ.* Troya, qui en a donné une notice dans son *Codice diplomat. Longobardo* (t. V, p. 232), le disait écrit en 1130 : le plus ancien document transcrit dans la partie primitive est de 1064, et dans le catalogue des papes le nom de saint Grégoire VII est d'une main postérieure (p. 10). Les 220 feuillets subsistants de ce manuscrit, écrits sur une seule colonne et sans grand mérite calligraphique (comme on peut en juger par la reproduction héliotypique des folios 139 et 196), ne renferment que 220 documents, ce qui est peu de chose pour une abbaye de cette importance : la perte d'une partie de ses archives doit être imputée aux incursions sarrasines. Le recueil peut être considéré comme divisé en deux parties : les diplômes des empereurs et les bulles des souverains pontifes, classés sans autre ordre que la juxtaposition des privilèges des papes homonymes; les chartes relatives aux diverses possessions du monastère, à peu près dans l'ordre chronologique, avec tentative de distribution topographique. L'authenticité de l'ensemble de ces documents ne saurait être mise en doute et les éditeurs font

remarquer à juste titre que d'illustres érudits (en tête desquels il faut placer Muratori) ont fait un peu légèrement aux moines de Subiacō une réputation de faussaires qui doit retomber sur les habitants du lieu (p. viij-ix). Le soi-disant privilège de saint Grégoire le Grand (doc. 216) n'a été inséré dans leur cartulaire qu'au douzième siècle : il y a lieu de remarquer que les notes chronologiques de cette pièce ont été calquées sur les bulles de Grégoire V et que la nouvelle édition des *Regesta* de Jaffé le classe à tort sous l'année 596, car l'indiction 12 et l'année 4 du pontificat la rapportent à 594. La date des documents a été rigoureusement établie, mais on s'est abstenu de donner approximativement la date de ceux qui n'offraient pas d'indication. Parmi les bulles des papes sept paraissent manquer aux *Regesta* : ?, de Jean? (nº 8); 20 août 867?, de Nicolas Ier (18); 29 mai 939, de Léon VII (23); janvier 940?, de Léon VIII (63); 31 décembre 984, de Boniface VII (202); septembre 1015, de Benoît VIII; ? avril 1192, de Célestin III (2). De plus les nos 19, 10 et 21, offrent le texte complet des bulles dont Jaffé n'a connu que des fragments analysés sous les nos 3,615, 3,945 et 4,263. L'ensemble de ce recueil est important à bien d'autres points de vue; il pourra servir de base à de curieuses études juridiques.

Paléographiquement, ce volume est la reproduction scrupuleusement exacte de l'original, mais d'après un système bâtard qui résout toutes les abréviations, en conservant les bizarreries de la ponctuation et des majuscules. La bibliographie (p. xj) aurait dû accompagner chaque document. Le volume est terminé par trois tables : onomastique (noms de personnes); topographique (avec subdivisions pour les monastères et les églises); « delle voci notevoli » (lexicographique et juridique). C'est peut-être un peu compliqué, mais terminer par un reproche serait faire injure à cette belle publication.

ULYSSE CHEVALIER.

Journal du général Gordon. Siège de Khartoum. Préface par A. EGMONT HAKE. Traduit de l'anglais par M. A. B., avec notes et documents inédits. Paris, Firmin-Didot, 1886, grand in-8 de 454 p., avec 1 portrait, 2 cartes et 18 gravures, d'après les croquis de l'auteur. — Prix : 8 fr.

Le journal de Gordon présente le plus vif intérêt pour quiconque veut connaître les replis tortueux de la politique anglaise ; il jette un jour complet sur l'un des événements les plus dramatiques de l'histoire contemporaine et met en pleine lumière le grand caractère du héros de Khartoum. L'éloquente préface de M. Egmont Hake résume par avance l'impression que ne peut manquer de produire la lecture du journal : c'est le cri d'indignation d'un honnête homme contre l'égoïste gouvernement qui a honteusement sacrifié le fidèle serviteur qui se dévouait pour lui jusqu'à la mort. Une courte introduction du

frère de Gordon expose les faits qui ont précédé l'envoi du général à Khartoum. Quant au journal lui-même, il ne va que du 10 septembre au 14 décembre 1884 et se partage en six fascicules qui furent envoyés au fur et à mesure au colonel sir Charles Wilson, chef d'état-major de l'armée de secours, par les vapeurs descendant le Nil, de Khartoum à Metemnah. La partie antérieure avait été confiée au colonel Stewart que Gordon renvoyait en Egypte ; mais cet officier tomba entre les mains du Mahdi avec les consuls de France et d'Angleterre qui l'accompagnaient ; tous trois furent mis à mort et le précieux manuscrit fut perdu. Cet événement affecta profondément le général Gordon.

Nous retrouvons chez le défenseur de Khartoum la même originalité de caractère que nous signalions l'année dernière à propos de ses lettres à sa sœur ; dans les circonstances critiques où il se trouvait, son mysticisme ne pouvait que s'accentuer encore ; aussi, lorsqu'il apprend qu'à l'entrée victorieuse du Mahdi dans Obeyed, capitale du Kordofan, quatre prêtres et six religieuses catholiques ont eu la faiblesse d'apostasier, Gordon laisse échapper un cri de douleur et il revient souvent, dans la suite, sur la pénible impression que lui a causée cette nouvelle. Sa résignation à la volonté de Dieu est admirable et il se montre constamment prêt à souffrir le martyre pour confesser sa foi. Il s'indigne à la pensée que le gouvernement anglais voudrait qu'il désertât son poste et abandonnât les populations et les troupes qui ont eu confiance en lui. Cependant il n'a guère à se louer de la vigilance et de l'énergie de ses auxiliaires ; on le voit passer souvent d'une colère légitime à une clémence bien méritoire envers ces malheureux que rien ne peut amender, ni châtiments ni supplications. Suivant lui, « l'Angleterre ne peut rien faire de durable en Egypte sans le concours de la France, qu'il serait facile de s'assurer, » et sa préoccupation est que cette dernière puissance, laissée de côté, ne contrecarre tout ce que sa rivale pourra tenter. En revanche, il n'attend rien de bon de l'Abyssinie et critique amèrement le traité Hewett. Un beau jour, le bruit se répand à Khartoum qu'un Français vient d'arriver au camp du Mahdi (sans doute Olivier Pain) ; Gordon se demande s'il s'agit de Rochefort ou de Renan, qu'il qualifie d'ancien prêtre catholique ! Notons aussi cette singulière assertion que, dans l'armée française, il est d'usage d'interpeller l'ennemi au moyen de porte-voix. On se figure facilement les angoisses diverses par lesquelles passa le malheureux général pendant ce long siège dans l'attente continuelle d'une armée de secours, sans cesse annoncée, et n'apparaissant jamais. Le journal s'achève en pleine agonie de la défense par ces paroles trop exactement justifiées : « Si dans dix jours une colonne n'est pas arrivée (et je ne demande pas plus de deux cents hommes), la ville sera exposée à être prise d'un moment à l'autre.

J'aurai fait de mon mieux pour l'honneur de mon pays. Adieu. » Aux pièces justificatives figurent diverses lettres échangées entre les défenseurs de Khartoum et le Mahdi ou ses lieutenants, une curieuse notice de source officielle sur l'insurrection du Mahdi, une justification de la circulaire de Gordon autorisant l'esclavage, etc. Deux croquis représentent le cours du Nil et les environs de Khartoum ; d'autres, tracés par Gordon lui-même, donnent des indications sur les positions de l'ennemi aux diverses phases du siège ; signalons enfin d'amusantes caricatures où le général, faisant diversion à ses pénibles préoccupations, se divertit aux dépens des diplomates anglais. En somme, on ne peut que savoir gré au gouvernement britannique d'avoir eu l'étonnante magnanimité, après avoir eu en main ce journal accablant pour sa politique, de le rendre à la famille de Gordon et de le laisser publier.

Cte DE BIZEMONT.

La Cité chinoise, par G. EUGÈNE SIMON, ancien consul de France en Chine. Paris, *Nouvelle revue*, 1885, in-12 de 389 p. — Prix : 3 fr. 50.

On croyait en avoir fini avec les accusations aussi odieuses que ridicules dirigées contre les missionnaires français, en particulier contre l'Œuvre de la Sainte-Enfance. Et voici qu'un ancien consul, après avoir parcouru la Chine en palanquin sous la surveillance famélique d'un colonel chinois, se complaît à rééditer les vieux clichés tant de fois réfutés par les voyageurs sérieux, notamment par le baron de Hübner, ancien ambassadeur d'Autriche à Paris. M. Simon nous raconte tantôt qu'il y a peu ou point d'enfants dans les orphelinats catholiques, tantôt qu'on ne sait que faire des filles, tant il y en a. Débrouille qui pourra ce casse-tête chinois ! Je me bornerai à recommander un article publié dans le *Monde* du 18 janvier 1886 par M. l'abbé James Garreau, qui a résidé dans le pays pendant huit ans et qui y a dirigé des orphelinats.

Laissant de côté cette polémique épuisée jusqu'à la lie, je voudrais analyser ici la publication de M. Simon ; mais je ne pourrais que répéter à satiété que tout, en Chine, est admirable, indiscutable, incomparable, et que l'Europe n'a rien autre chose à faire qu'imiter en tout le Céleste-Empire, pour la plus grande gloire de Pierre Leroux. Ce n'est pas seulement de l'enthousiasme, c'est du délire. Les bonnes choses qu'il y a en Chine perdent assurément de leur prestige à être présentées d'une manière aussi peu discrète. Les exaltés n'inspirent pas de confiance et il est difficile de croire sur parole un homme ébloui. En résumé, le livre de M. Simon ne nous apprend pas grand chose, parce qu'il nous en dit trop, sans compter que la lecture en est, pour cette raison, passablement fatigante.

Je parlais tout à l'heure des bonnes choses de la Chine. J'appellerai

l'attention sur ce que dit M. Simon (p. 38) de la réserve *familiale*, c'est-à-dire des dispositions qui assurent la conservation des biens ruraux dans la famille. Ce n'est pas, du reste, le seul pays où la stabilité de la famille rurale soit mieux protégée que chez nous contre les exécutions fiscales et contre la rapacité de l'usure.

ADOLPHE D'AVRIL.

Haïti, *une page d'histoire*, par M. L. LAROCHE, proscrit. Ouvrage orné de deux planches et d'un portrait de Boyer-Bazelais. Paris, Rousseau, 1885, in-8 de 243 p. — Prix : 7 fr.

On ne peut caractériser cet ouvrage que comme un acte d'accusation contre le président Salomon qui gouverne actuellement la République haïtienne. Après quelques considérations sur le beau climat de l'île d'Haïti, si avantageusement située au milieu des grandes Antilles, sur le développement commercial qu'elle peut attendre de l'ouverture du canal de Panama, et enfin sur les gouvernements qui ont précédé la présente administration, l'auteur passe en revue tous les actes arbitraires attribués à M. Salomon et termine en racontant le siège de Miragoane, où une poignée d'exilés, dirigés par M. Boyer-Bazelais, a tenu pendant neuf mois contre toutes les forces de la République. Ce récit peut être considéré, d'après l'épigraphe même du volume, comme un dernier coup de canon lancé par l'insurrection en déroute. Cela même nous empêche d'y voir une peinture impartiale de l'état de choses en Haïti. Assurément, nous n'avons pas à justifier le président Salomon des reproches qui lui sont faits ; nous croyons volontiers qu'il a des procédés de gouvernement démodés en Europe. Toutefois, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer combien la race de couleur montre peu d'aptitude à l'exercice du pouvoir. Elle est sans contredit beaucoup plus instruite que la race noire, et sans son concours le semblant d'administration qui existe encore en Haïti serait tout à fait impossible. Mais elle est enthousiaste, pleine d'illusions et difficilement disciplinable. Que penser d'un parti qui professe les opinions exprimées dans le livre de M. Laroche? Je lis, par exemple, cette phrase à la page 80 : « La nation reconnaissante apprécia toujours le mérite de ces présidents (l'auteur vient d'énumérer les présidents de sang mêlé) ; elle sut les conserver à la première magistrature tout le temps que leurs gouvernements ne s'écartèrent pas des principes honnêtes, les renverser lorsqu'ils s'en éloignèrent. » N'est-ce pas l'apologie du droit d'insurrection? Un peu plus loin, je vois que le parti réclame l'instruction gratuite et obligatoire, les leçons d'instruction civique, le rétablissement de la garde nationale, la séparation de l'Église et de l'État. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un parti qui professe de tels principes ne puisse rien établir de solide vis-à-vis du tempé-

rament brutal, mais discipliné des noirs. Il est assez d'usage dans les pays d'outre-mer de prendre à l'Europe toutes les nouveautés comme des progrès et de les exagérer encore. C'est une lourde responsabilité pour nous. Ces idées soi-disant généreuses sont encore plus dangereuses là-bas où de vieilles habitudes ne s'opposent pas à leur action dissolvante. Elles menacent de nous ramener à la barbarie, et ce n'est pas assurément en s'appuyant sur elles que les Haïtiens pourront en sortir.

Un jeune Haïtien qui se trouvait à Paris pendant la Commune, écrivait à sa mère : « Chère maman, c'est maintenant ici tout comme à Port-au-Prince. » Je livre ces paroles naïves aux Parisiens comme aux Haïtiens, afin que les uns voient ce qu'ils ont à gagner et les autres ce qu'ils ont à perdre à suivre de semblables errements. L'Europe est travaillée depuis un siècle de la fureur des innovations; elle ne veut pas comprendre qu'il y a des choses auxquelles il ne faut pas toucher, parce qu'elles sont précisément le point d'appui du progrès général. Où iraient s'égarer les comètes dans l'espace, si Dieu n'avait donné à leur mouvement un centre fixe qui est le soleil. Nous souhaitons vivement que les populations de l'Amérique, en profitant de nos progrès réels, sachent se garder de semblables illusions. D. V.

Le Blason, *dictionnaire et remarques,* par le comte Amédée de Foras. Grenoble, Joseph Allin, 1885, un vol. gr. in-4. — Prix : 150 fr.

Ceux qui ont vu l'*Armorial de Savoye* du comte Amédée de Foras savent quelles compositions ingénieuses et charmantes cet artiste doublé d'un savant, ou ce savant doublé d'un artiste — on ne sait lequel dire — parvient à tirer du blason en restant strictement héraldique. Ils savent aussi quelle habileté l'imprimeur et éditeur de ses œuvres déploie dans la reproduction typographique de ces compositions multicolores et souvent compliquées. Dessinateur et typographe se sont peut-être surpassés dans leur nouvel ouvrage, *le Blason.* Pour les figures il n'y aurait rien à redouter d'un rapprochement avec celles d'Albert Durer; pour l'ornementation, les enlumineurs de nos manuscrits du quinzième siècle n'ont rien produit de plus délicat et parfait. La merveille du typographe est d'avoir exécuté l'impression de planches qui exigeaient jusqu'à douze tirages, avec une telle précision que l'on pourrait les croire coloriées à la main. Le fameux armorial de Salazar qui se conserve sous clef à la Bibliothèque nationale ne soutiendrait pas la comparaison pour la richesse et l'éclat avec ce chef-d'œuvre de l'art moderne.

Si nous insistons sur le plus brillant mais le moindre côté du nouvel ouvrage de M. de Foras, c'est pour en justifier le prix élevé, qui

malheureusement l'empêchera de prendre place dans bien des bibliothèques où ceux qui s'occupent de l'archéologie et de l'histoire du moyen âge aimeraient à l'avoir sous leur main. Après avoir dessiné et décrit tant d'armoiries, le comte de Foras a reconnu qu'il était plus facile quelquefois de les dessiner que de les décrire, parce que la langue du blason n'est point fixée. Il a cru, avec raison, à l'utilité d'en donner le vocabulaire et la grammaire établis sur des bases rationnelles. L'ordre alphabétique adopté par lui aurait l'inconvénient de disperser ses remarques et de leur enlever la commodité d'un traité du blason, s'il n'avait rétabli l'ordre méthodique dans plusieurs tableaux qui permettent de rassembler les remarques et de trouver, chacune en son lieu, les solutions de toutes les questions. Dans son travail de grammairien l'auteur a été guidé par la logique seule, et il nous semble que la critique n'aura guère à y reprendre, si elle trouve quelque chose à y reprendre à côté des conclusions qu'elle devra sanctionner. Il a néanmoins concédé à l'usage, supérieur à la grammaire, ce que l'usage a formellement consacré. C'est ainsi qu'il se soumet à nommer *l'issant de carnation* l'enfant qu'engloutit la guivre couronnée, armes fatidiques de la maison des Visconti, bien qu'il fasse observer que, loin d'être *issant,* le pauvre enfant, emblême des petits que dévorèrent les perfides Visconti et leurs non moins perfides successeurs les Sforza, soit au contraire *entrant* dans la gueule de la guivre.

Il ne faut pas chercher dans ce livre des règles, à peu près superflues aujourd'hui, pour composer des armoiries. Le premier empereur Napoléon croyait probablement, comme M. de Foras, qu'il n'en existe pas d'absolues, car en se donnant un nouvel écusson il a violé celle que les héraldistes modernes considéraient comme établie sans exceptions, la règle de placer dans l'écu les animaux de façon qu'ils eussent la tête tournée à droite lorsque l'écu était au bras du guerrier. Les animaux qui regardaient à gauche et que l'on appelait contournés ou mautournés constituaient, disait-on, des armes *diffamées.* Cette règle, en effet, est relativement moderne. On ne la trouve pas dans un de nos plus anciens traités manuscrits de blason, datant du commencement du quinzième siècle, qui rapporte celle de ne pas mettre métal sur métal ni couleur sur couleur; et nous avons au quatorzième siècle des sceaux d'un très preux chevalier, jamais diffamé, qui usait simultanément de deux sceaux où le chien braque dont il brisait l'écu de sa maison est, dans l'un, tourné à dextre et dans l'autre à senestre. La raison de cette règle est cependant donnée assez judicieusement. Dans les idées du quinzième siècle, on admettait que les animaux, représentant une vertu, exerçaient l'influence de la planète à laquelle ils correspondaient suivant le système astrologique d'alors. Le lion, par exemple, tourné à droite et regardant le bras qui portait l'épée, devait

agir sur le bras et doubler le courage du chevalier pendant le combat; tourné à gauche il fuyait devant l'ennemi et le chevalier en avait « le cœur failli. »

S'il n'a point consenti à poser et discuter des règles quelque peu problématiques, à plus forte raison le comte de Foras a écarté systématiquement toute discussion sur la signification des émaux, des pièces et des figures. En principe, les armoiries ne sont pas des emblèmes. Les partitions de l'écu, les dispositions des pièces et figures, les variétés des émaux n'ont été sans doute que des moyens inventés pour diversifier les écussons, les faire distinguer à la guerre, les rendre, le plus possible, propres à chaque famille et éviter par là, non seulement des confusions, mais des contestations dont plusieurs ont donné lieu à des rencontres célèbres. Tous les efforts des auteurs héraldiques, non plus que ceux des iconographes chrétiens, n'ont pu aboutir à déterminer le symbolisme des couleurs, et M. de Foras a sagement fait de ne point s'engager dans des dissertations qui auraient enlevé à son ouvrage son rigoureux caractère scientifique. De même, pour l'origine légendaire de certaines armoiries, il s'est abstenu. Cependant il y aurait à écrire d'intéressants chapitres sur ces sujets. Quoique la symbolique des couleurs ne fût pas fixée, on ne peut pas contester que, dès une époque reculée et bien voisine de l'origine des armoiries, avant que les rêveries astrologiques eussent fait invasion dans les traités de blason, l'on attribuait quelque signification aux couleurs. Dans les cinq cent soixante-dix-sept *trovas* que Jaume Febrer a composées en 1276 pour *illustrer* les blasons des compagnons d'armes du roi Jacques le Conquérant, on voit souvent des gentilshommes adopter telle ou telle couleur, même en changer, pour signifier leurs sentiments ou rappeler leurs aventures.

Les armes parlantes — toutes bonnes ou toutes méchantes — ont leur article dans le *Blason* de M. de Foras. On pourrait en faire un recueil curieux. L'usage des *rébus* s'étendit jusqu'aux signatures. On trouve des pièces d'un rude chevalier, Guillaume Martel, qui sont signées d'un marteau. Les armes descriptives où est figuré un exploit se rencontrent aussi en grand nombre. Quoique M. de Foras les ait exclues de sa nomenclature, mettant en doute l'origine des plus célèbres d'entre elles, celles des rois de Navarre, il lui appartiendrait d'en faire un recueil, apportant son érudition sévère dans la composition d'un livre que l'on pourrait intituler : Cours héroïque de blason ; la science héraldique et l'histoire y gagneraient.

En attendant, nous formons le vœu que le magnifique ouvrage publié aujourd'hui au bénéfice du petit nombre obtienne un assez prompt succès pour qu'il s'en fasse bientôt une édition accessible au grand nombre. M. de Foras appelle pour cette future édition les observations

de la critique. Il en recueillera, croyons-nous, moins que d'approbations; et il pourra se flatter d'avoir apporté son contingent à l'élaboration du Dictionnaire de la langue française. A. DE C.

Histoire du cardinal Pie, évêque de Poitiers, par Mgr BAUNARD, prélat de la maison de Sa Sainteté, supérieur du collège Saint-Joseph, professeur aux Facultés catholiques de Lille. Poitiers, H. Oudin, 1886, 2 vol. in-8 de xv-682 et 729 p. — Prix : 15 fr.

Le cardinal Pie, de glorieuse et sainte mémoire, fut peut-être le plus véritablement évêque entre tous les grands évêques de ce temps, évêque par l'attitude, la parole, le style, par le souci constant et exclusif des intérêts religieux dont il avait la garde, par la préoccupation qui inspire et domine tous les actes de sa vie, d'étendre le règne de son glorieux et divin chef, Jésus-Christ, non seulement sur les individus et sur la famille, mais sur la société tout entière, qu'il considère à bon droit comme une part intégrante de l'héritage du Fils de Dieu. Uniquement soucieux des intérêts de Jésus-Christ, à telle enseigne qu'on a pu résumer sa vie par les mots expressifs de saint Paul : *opportet illum regnare*, il ne s'est point désintéressé des choses de la terre, mais il l'a toujours fait en évêque, et soit qu'il prenne part aux grandes luttes religieuses de notre temps, soit qu'il donne son avis et sa direction sur la question politique qui l'a toujours si justement et si vivement préoccupé, il parle toujours en évêque, et toujours on peut lui mettre sur les lèvres ce mot de saint Hilaire, que rien dans sa vie ne dément : *Ego episcopus sum.*

Aussi ne faut-il pas s'étonner que cet évêque ait fait si grande figure à notre époque et ait tenu une si grande et si noble place dans l'histoire de l'Église au dix-neuvième siècle.

Le beau livre que Mgr Baunard vient de consacrer à sa mémoire n'est pas fait pour faire descendre l'illustre cardinal de Poitiers du piédestal où l'admiration des catholiques l'a placé.

L'auteur de *l'Histoire de saint Ambroise,* de *l'Apôtre saint Jean* et d'autres livres bien connus du monde chrétien, était admirablement préparé pour mener à bien cette œuvre difficile; romain de la tête aux pieds, il devait mieux comprendre que personne cet évêque si romain ; lettré délicat, il était bien à même de goûter cette éloquence tout épiscopale, si éloignée des formes brutales qu'a revêtues la polémique de notre temps : enfin on lui connaissait assez de tact et de mesure pour être assuré qu'il raconterait les luttes où l'évêque de Poitiers prit une si large part, sans blesser personne ni réveiller inopportunément des querelles assoupies.

L'*Histoire du cardinal Pie* se divise en quatre parties : 1° *de la naissance à l'épiscopat ;* 2° *l'épiscopat jusqu'à la lutte avec l'Empire ;* 3° *depuis*

la lutte avec l'Empire jusqu'au concile du Vatican; 4° depuis le concile jusqu'à la mort. Ce simple énoncé suffit à faire voir la suite et l'admirable logique de cette vie. On s'en rendrait bien mieux compte encore si je pouvais transcrire ici les titres des chapitres qui composent ces quatre livres. L'ordre chronologique y est bien observé, et cependant telle est l'habileté avec laquelle le biographe a su grouper les faits et telle est aussi surtout l'esprit de suite et de progrès constant que l'illustre évêque a su mettre dans sa vie, qu'à mesure qu'on franchit un chapitre nouveau, ce n'est pas seulement d'une année ou de plusieurs années qu'on avance, mais d'un nouvel effort, d'une nouvelle lutte, d'une nouvelle victoire. Comme le général qui avance pas à pas sans perdre jamais un pied de terrain mais sans laisser derrière lui aucun obstacle qui pourrait compromettre ses futures victoires, ainsi l'évêque de Poitiers chemine avec une constance merveilleuse et avec une rare sûreté de coup d'œil sur le champ de bataille qu'il s'est donné, et sa vie ressemble à une campagne admirablement engagée, bien réglée, bien conduite, sans témérité comme sans faiblesse, et devant conduire nécessairement aux victoires qui l'ont couronnée. Qu'on le voie au début de sa carrière, séminariste, professeur, humble vicaire, vicaire général, déjà se faisant aimer et imposant partout son autorité qui n'a pas attendu le nombre des années ; qu'on le suive ensuite, évêque de trente-trois ans, partout vainqueur sur son passage par l'affabilité, des manières et le charme comme la fermeté de l'esprit; jouant son rôle, et le rôle prépondérant, dans les conciles et les assemblées épiscopales; disant son mot, et le mot décisif, dans les grandes polémiques qui commencent; enseignant ses prêtres, et toujours avec une sûreté qui ne s'égare jamais; qu'on assiste ensuite à ses luttes contre l'Empire; où il s'est montré sans contredit la plus complète et la plus épiscopale personnification des droits de l'Église; qu'on applaudisse à ses triomphes théologiques du concile, c'est toujours le même homme, soldat illustre, puis général en chef de l'armée catholique de France, et rien que cela, ne se laissant jamais détourner de son but, toujours prudent, toujours ferme, ne risquant jamais d'attaque vaine, mais ne désertant jamais le combat, et pouvant enfin, quoique jeune, s'endormir dans la paix, heureux et fier d'avoir vu triompher cette unité de l'Église pour laquelle il avait si longtemps et si bien lutté. Il est mort jeune et pour ainsi dire dans la joie du triomphe, bien que déjà montassent à l'horizon les signes avant-coureurs des luttes prochaines; Dieu a voulu peut-être, en le rappelant ainsi prématurément à lui, lui épargner le spectacle des infamies qui se commettent, et des attaques sans franchise et sans courage qui nous font regretter les grandes guerres du temps passé. Peut-être aussi, par une paternelle attention, n'a-t-il pas voulu laisser le grand évêque trop longtemps séparé de sa mère. On

sait quelle tendre et touchante affection unissait la mère et le fils : la mère partie, il semblait au fils qu'il eût perdu la moitié de son âme, et il s'est hâté d'aller la rejoindre, quittant sans regret la gloire et les triomphes qui semblaient attendre sa vieillesse. Tous deux maintenant ils prient du haut des cieux pour la France qu'ils ont tant aimée. Mais le grand cardinal nous a laissé de féconds exemples : allons les chercher, les étudier, nous en inspirer dans le beau livre où Mgr Baunard nous les raconte, et soyons assurés que nous sortirons de cette lecture avec des armes mieux trempées pour la lutte, un plus ferme courage et une plus grande foi dans l'avenir. P. Talon.

Les archives de la ville de Honfleur. Notes historiques et analyses de documents extraits des archives communales et publiés en vertu d'une délibération du Conseil municipal du 14 juin 1884, par Charles Bréard. Paris, Alph. Picard, 1885, in-8 de LXIV-421 p. — Prix : 15 fr.

Il serait à désirer que beaucoup de villes suivissent l'exemple qui vient d'être donné à Honfleur et livrassent au public des indications détaillées sur leurs archives. Un habitant de Honfleur, versé dans l'étude des documents, s'est livré à un dépouillement complet et méthodique des pièces conservées dans le dépôt des archives communales, lequel ne contient pas moins de 2,185 actes, 827 registres et 75 fortes liasses. La première partie du travail de M. Ch. Bréard comprend huit sections, se rapportant aux documents suivants : 1° Chartes des Rois relatives aux privilèges de la ville de Honfleur depuis Charles VII ; 2° Correspondance des souverains, princes, gouverneurs et intendants : lettres de Marie de Médicis, de Louis XIII, du duc de Longueville, du duc de Villars, du comte d'Harcourt, de Louvois, de Colbert, de Feydeau de Brou, de Thiroux de Crosne, etc. ; 3° Registres des délibérations. Cette série comprend 115 registres intéressant l'administration communale depuis l'année 1550 ; 4° Comptes des deniers depuis l'année 1581 ; 5° Papiers des amirautés de Honfleur et de Touque depuis l'année 1636, comprenant les congés concédés pour Terre-Neuve, le Canada, les Iles et la course ; les rapports de mer ; les minutes des actes et sentences, les registres des expéditions judiciaires ; les actes de propriété ; les déclarations du Roi ; les rôles d'équipages, etc., etc.; 6° Registres provenant des paroisses (328 cahiers de l'état civil) ; 7° Actes de foi et hommage comprenant 1,157 pièces. Ces aveux se rapportent à 41 fiefs assis dans la vicomté d'Auge, la baronnie de Roncheville, la vicomté de Pont-Autou et Pont-Audemer ; 8° Papiers du général-major de Martange se composant de 427 pièces, de l'année 1756 à l'année 1783. Affaires de Saxe et de Pologne. Guerre de Sept Ans.

Le volume s'ouvre par une introduction dans laquelle l'auteur passe

rapidement en revue les documents, et montre le parti qu'on en peut tirer, non seulement pour l'histoire de Honfleur, mais encore pour l'histoire générale et pour notre histoire maritime et commerciale. M. Bréard nous donne en outre des renseignements sur les archives aujourd'hui perdues et dispersées ; il publie l'inventaire des titres de l'Hôtel de Ville dressé en 1746 ; il analyse longuement les registres des délibérations et des comptes.

Nous signalons avec plaisir le travail de M. Ch. Bréard ; il fait grand honneur à l'auteur, et sera consulté avec profit par tous ceux qui aiment à remonter aux sources. G. DE B.

BULLETIN

Le Petit nécessaire du chrétien. *Livre de messe et de prières,* par le P. MARIE ROBERT, de l'ordre de Citeaux. Paris, René Haton, 1885, in-32 de 452 p. — Prix : cartonné, 1 fr. 20, et édit. de luxe, 1 fr. 50.

Ce *Petit nécessaire* est appelé à rendre les plus grands services. Il contient : les prières du matin et du soir, la sainte Messe, les Vêpres et les complies, des instructions précises sur les points les plus essentiels de la religion, l'administration des sacrements, l'explication des offices et des cérémonies des principales fêtes, des prières diverses, des traits édifiants, des conseils spirituels, des notions sur le chapelet, le rosaire, le jubilé, le chemin de la croix, le mariage, l'extrême-onction, un recueil de cantiques. Nous lui souhaitons de nombreux lecteurs : ils y apprendront, comme le dit si bien Mgr de Larisse dans sa lettre de félicitations à l'auteur, « tout ce qu'il y a de satisfaction pour l'esprit et de consolation pour le cœur dans les enseignements de la foi et les habitudes de la vie chrétienne. »

G. DE B.

Code des Tutelles et des Conseils de familles, par P. DE CROOS. Paris, Pedone-Lauriel, 1885, 2 vol. in-12 de VI-362 et 296 p. — Prix : 7 fr.

Ce Code contient tous les renseignements nécessaires à ceux qui, à titre de tuteurs, curateurs, membres du conseil de famille, ont à s'occuper de la personne et des biens des incapables : ce n'est pas un livre de science, mais un livre pratique tenu au courant des lois nouvelles et des dernières décisions de la jurisprudence. A ce titre il suffit, pour le faire connaître, de dire qu'il est exact et complet. Voici, en outre, la distribution des matières : *Introduction historique :* temps anciens, époque actuelle ; *Première partie :* tutelles ordinaires, tutelle officieuse, émancipation et curatelles ; *Deuxième partie :* conseil judiciaire, interdiction judiciaire, aliénés non interdits placés dans des maisons de santé ou dans des hospices, interdiction légale. Suivent cinquante-neuf modèles de formules pour tous les actes concernant la tutelle ou le conseil de famille. X.

Lois organiques *concernant l'élection des députés, la liberté de la presse et le droit de réunion, mises au courant de la législation de 1885 et annotées* par EUGÈNE PIERRE. Paris, Quantin, 1885, in-12 de XII-240 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce nouveau recueil fait suite à deux autres, qu'il a pour objet de compléter et qui comprennent, le premier, les *Lois constitutionnelles de la*

République française, le second, les *Lois organiques concernant l'élection du Sénat*. On y trouvera, non dans l'ordre chronologique, mais dans l'ordre logique, les différents textes qui régissent l'élection des députés, la liberté de la presse, le droit de réunion, loi du 16 juin 1885 rétablissant le scrutin de liste ; loi du 30 novembre 1875 sur l'élection des députés ; loi du 7 juillet 1874 sur l'électorat municipal ; décret organique du 2 février 1852 ; loi électorale du 15 mars 1849 ; arrêté des 13-25 juin 1879 ; loi du 30 juin 1881 sur la liberté de réunion ; loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse. Ce travail est directement destiné au législateur, afin qu'il puisse saisir, » par grandes masses, » notre droit électoral : ce ne sera certainement pas un travail inutile.

Étude sur les Chemins de fer d'intérêt local (loi du 11 juin 1880), par Lucien Beuf. Paris, Larose et Forcel, 1885, in-8 de 235 p. — Prix : 4 fr.

Dans cette étude sur la loi du 11 juin 1880, après des notions préliminaires sur les chemins de fer d'intérêt local et leur caractère, l'auteur passe aux questions suivantes : établissement des chemins de fer d'intérêt local ; procédure à suivre ; effets de la concession ; ressources financières des concessionnaires ; construction et exploitation des chemins de fer économiques ; chemins de fer industriels et chemins de fer sur route (tramways). Dans ce cadre rentrent la plupart des critiques qui peuvent être faites contre la loi nouvelle. Avec la loi de 1865 les petites lignes ont pu faire aux grandes une concurrence impuissante et ridicule : la loi de 1880 a eu la prétention de porter remède à des situations compromises, mais « jusqu'à présent, il faut l'avouer, elle n'a pas réalisé toutes les espérances qu'en avaient conçues ses auteurs (p. 12). » Parmi les nombreuses bévues du législateur, il faut signaler celle de l'art. 18, consacrant ce principe, « que le seul moyen de garantir pleinement la créance des obligataires était d'exiger qu'elle ne fût pas supérieure au montant du capital-actions. » Cette idée n'est pas juste : la proportion exigée par l'art. 18 sera tantôt insuffisante, tantôt inutile. On dirait que ceux qui ont fabriqué cette loi se sont imaginés que le capital-actions allait être mis à la caisse des dépôts et consignations pour servir de cautionnement à l'entreprise. Mieux eût valu forcer les petites compagnies, comme les grandes, à consacrer aux gros œuvres le capital-action, et à ne recourir à l'emprunt que pour des travaux complémentaires, « de telle façon que le service en soit assuré par le produit net des travaux exécutés (p 150). » — On regrettera que le style de M. Beuf ne soit pas à la hauteur du fonds de son livre : il manque trop souvent de clarté. X.

La Besogne urgente. Paris, au bureau de *La Croix* (s. d.), in-32 de 56 p. — Prix : 0 fr. 25.

L'auteur anonyme de cette brochure se propose de rappeler brièvement la série des mesures d'oppression prises par le gouvernement républicain contre l'Église et les catholiques, depuis que le mot fameux de Gambetta « Le cléricalisme voilà l'ennemi » a donné le signal de la guerre antireligieuse. Dans cette « affligeante revue », on voit signalés les décrets, lois et circulaires qui, depuis neuf années, ont restreint de plus en plus le libre exercice du culte catholique, enlevé à ses ministres tout ou partie de leur modeste traitement et supprimé en France la liberté de l'enseignement L'auteur, profondément attristé en constatant ces événements déplorables,

fait entendre avec énergie un nouveau cri d'alarme en montrant la France catholique livrée à la merci d'une secte maçonnique et révolutionnaire, et à son tour il peut dire : La franc-maçonnerie, voilà l'ennemi ! A. V.

Causeries scientifiques, par HENRI DE PARVILLE. Paris, Rothschild, 1886, 2 vol. in-18 de 356 et 368 p. (23e et 24e année). — Prix de chaque vol. : 3 fr. 50.

La librairie Rothschild vient de mettre en vente en même temps les tomes XXIII et XXIV de ces « Causeries » si vivantes. En embrassant ainsi d'un même coup d'œil le mouvement scientifique de 1883 et de 1884, on voit combien souvent le progrès a été rapide. Ce fait est surtout sensible pour les mémorables travaux de M. Pasteur. Dans le premier volume, la question est à peine posée, dans le second on pressent déjà les résultats, et depuis l'impression de ces articles, on est décidément entré dans la voie de l'application pratique. Même résultat pour les ballons dirigeables dus à M. Tissandier et aux officiers de Meudon. Une grande place est naturellement réservée ici à toutes les expériences sur les phénomènes nerveux : hypnotisme, suggestion, etc. Voici maintenant les impulsifs : ceux-ci obéissent à des impulsions qui leur font commettre malgré eux toutes sortes d'actes, même des crimes. Puis un long cortège : les maniaques, les persécutés, tous ceux qui sont, suivant M. Ball, sur les frontières de la folie. Nous n'entreprendrons point de citer les mille inventions curieuses dont le lecteur trouvera la description çà et là dans les « causeries ». Nous signalerons cependant une locomotive qui se chauffe à mesure que l'eau se refroidit. Cette invention, qui paraît au premier abord absurde, est fondée sur le phénomène mécanique bien connu sous le nom de chaleur latente de fusion.

A. D.

L'Inde sera-t-elle russe ou anglaise? par L. DE BEYLIÉ, capitaine breveté au 2e régiment d'infanterie de marine. Paris, Berger-Levrault, 1884, in-8 de 22 p. — Prix : 1 fr.

On se demande toujours si l'Inde demeurera anglaise ou deviendra russe ; je me suis demandé quelquefois si l'Inde ne sera pas indoue. Cette éventualité n'est peut-être pas plus improbable que les deux autres. En attendant, M. de Beylié examine dans quelles conditions les armées anglaises et russes se rencontreraient pour une lutte suprême dont l'Inde serait le prix. Il conclut en faveur de la Russie, et le lecteur est disposé à le suivre, car M. de Beylié connaît bien le terrain, les forces qui pourraient être respectivement mobilisées, les difficultés spéciales des marches militaires à travers l'Afghanistan ; mais pourquoi dit-il que l'Inde serait exploitée plus durement par la Russie que par l'Angleterre? Ce serait difficile, et les Russes gouvernent les peuples orientaux d'une manière assez paterne, ce qui explique en partie leurs étonnants succès.

Depuis que ce travail a paru, les Russes et les Anglais ont été sur le point de se brouiller (je ne dis pas de se battre) pour une délimitation au nord du Parapomise. Ils viennent de conclure un arrangement sur des bases à peu près normales ; mais il est à prévoir que le conflit renaisse sur un autre point. En effet, la délimitation septentrionale de l'Afghanistan est absolument défectueuse à tous les points de vue. M. de Beylié l'indique en passant (p. 7), ce qui prouve sa sagacité et sa connaissance du sujet. C'est le nœud de la question dans le Turkestan. Cette étude est intéressante et sera lue avec fruit. ADOLPHE D'AVRIL.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — Mgr Pierre-Henri GÉRAULT DE LANGALERIE, archevêque d'Auch, est mort le 12 février. Le vénérable prélat était né à Sainte-Foy (Gironde) le 20 août 1810. D'abord professeur de physique et de mathématiques au grand séminaire de Bordeaux, il devint ensuite secrétaire général de l'archevêché, professeur de droit canonique à la Faculté de théologie, vicaire général de l'archevêque de Bordeaux. Le 14 février 1857, il fut appelé à remplacer Mgr Chalandon au siège de Belley, puis promu en 1871 à l'archevêché d'Auch. Il laisse quelques livres d'instruction religieuse : *Le mois de saint Joseph ou Exercices pour chaque jour du mois de mars* (1865 et 1868, in-32); — *Le mois du Sacré-Cœur de Jésus ou Exercices pour chaque jour du mois de juin* (1872, in-32); — *La Vertu ou Suite d'instructions pastorales sur les principales vertus chrétiennes, précédées d'un chapitre préliminaire sur tout l'ensemble des vertus* (1872, in-12).

— M. le docteur Jules GUÉRIN, membre de l'Académie de médecine, né à Boussu (ancien département de Jemmapes) le 11 mars 1801, est mort le 25 janvier à Hyères. M. Guérin était déjà en 1832 l'un des membres les plus célèbres du corps médical français; ardent défenseur des principes de la médecine traditionnelle contre le système de Broussais fort en vogue à cette époque, il venait de prendre la direction de la *Gazette de santé*, à laquelle il donna le titre de *Gazette médicale de Paris*. Lors de l'épidémie cholérique de 1832, il se signala par son dévouement et publia un important mémoire sur l'*Existence d'une période prodromique du choléra*. En 1837, il obtint de l'Académie des sciences le grand prix de chirurgie pour un ouvrage consacré à l'étude des difformités du système osseux et composé de seize volumes in-folio de texte, de cent tableaux et de quatre cents planches ; il n'a été publié que partiellement. M. Guérin est l'auteur de nombreux travaux : *L'extension sygmoide et la flexion dans le traitement des déviations latérales de l'épine* (1835); — *Déviations simulées de la colonne vertébrale* (1836); — *Caractères généraux du rachitisme* (1837) ; — *Nouvelle méthode de traitement du torticolis ancien* (1838); — *Vues générales sur l'étude scientifique et pratique des difformités du système osseux. Étiologie générale des déviations latérales de l'épine par réaction musculaire active* (1839) ; — *La doctrine physiologique appliquée au choléra* (1840);— *Mémoire sur l'intervention de la pression atmosphérique dans le mécanisme des exhalaisons séreuses* (1840) ; — *Essais sur la méthode sous-cutanée, comprenant deux mémoires sur les plaies sous-cutanées en général et sur les plaies sous-cutanées des articulations* (1841) ; — *Mémoire sur l'étiologie générale du strabisme* (1841) ; — *Recherches sur les luxations congénitales* (1841) ; — *Essai de physiologie générale* (1843).

— M. Armand BASCHET, né à Blois en 1829, est mort dans cette ville le 26 janvier. Il s'était déjà fait connaître par quelques essais de critique littéraire, lorsqu'il reçut la mission d'aller explorer les Archives de Venise. Il se mit à l'œuvre avec ardeur et consigna le résultat de ses recherches dans de remarquables travaux sur la diplomatie vénitienne. Voici les titres de ses ouvrages : *Honoré de Balzac*, avec notes historiques de M. Champfleury (1851, in-8) ; — *Physionomies littéraires de ce temps. Honoré de Balzac, essai sur l'homme et sur l'œuvre* (1852, in-12) ; — *Les années de voyage de Sainte-Adresse à Bagnères-de-Luchon. Itinéraire humoristique* (1852, in-12) ; — *Les origines de Werther, d'après des documents authentiques* (1855, in-8) ; — *Les archives de la sérénissime république de Venise. Souvenirs d'une mission* (1858, in-8) ; — *La*

diplomatie vénitienne. Les princes de l'Europe au XVI• siècle, d'après les rapports des ambassadeurs vénitiens (1862, in-18); — *Le roi chez la reine ou Histoire secrète du mariage de Louis XIII et d'Anne d'Autriche* (1866, 2• édition, in-8); — *Les Archives de Venise, histoire de la chancellerie secrète* (1870, in-8); — *Journal du concile de Trente, rédigé par un ambassadeur vénitien* (1870, in-18); — *Le duc de Saint-Simon, son cabinet et l'historique de ses manuscrits* (1874, in-8); — *Histoire du dépôt des Archives étrangères, à Paris, au Louvre, à Versailles et en divers endroits* (1875, in-8); — *Les Comédiens italiens à la cour de France sous Charles IX, Henri III, Henri IV et Louis XIII* (1882, in-8). M. Armand Baschet a aussi traduit de l'allemand *La jeunesse de Catherine de Médicis*, par A. de Reumont (1866, in-8), et édité un *Mémoire d'Armand Du Plessis de Richelieu, évêque de Luçon, écrit de sa main, l'année 1607 ou 1610, alors qu'il méditait de paraître à la Cour* (1880, in-8).

— M. Gabriel DE LA LANDELLE, né à Montpellier le 5 mars 1812, est mort à Paris le 19 janvier. Entré d'abord dans la marine royale, il donna sa démission en 1839, après onze ans de service, et se consacra tout entier aux études littéraires; on retrouve le marin dans le romancier qui nous transporte toujours sur cette mer vers laquelle il s'était tout d'abord senti attiré. Il eut à lutter contre le talent tout-puissant des Dumas, des Féval, des Gonzalès, puis finit par se créer un domaine spécial dans lequel le succès couronna ses efforts. Rédacteur à *La Flotte* et à *L'Union catholique*, M. de La Landelle a publié, outre de nombreux articles, une soixantaine de romans; nous citerons : *La Gorgone* (1844, 6 vol. in-8); — *Aventures d'un gentilhomme; L'émigration. La Bretagne en 1793* (1847, 2 vol. in-8); — *Frise-Poulet* (1847, 2 vol. in-8); — *La Couronne navale* (1848, 9 vol. in-8); — *Le docteur Esturgeot* (1849, 2 vol in-8); — *Les îles de Glace* (4 vol. in-8); — *Une haine à bord* (1851, 2 vol. in-8); — *Les princes d'ébène* (1852, 10 vol. in-8); — *Les coureurs d'aventures* (1852, 3 vol. in-8); — *Falcar-le-Rouge* (1852, 5 vol. in-8); — *L'Usurier sentimental* (1853, 3 vol. in-12); — *L'honneur de la famille* (1854, 2 vol. in-8); — *Le château de Noirac* (1854, 2 vol. in-8); — *L'eau et le feu* (1855, 2 vol. in-8); — *Les deux routes de la vie* (1856, 4 vol. in-8); — *Le dernier des flibustiers* (1857, 5 vol. in-8); — *Les épaulettes d'amiral. Un Corsaire sous la Terreur* (1857, in-12); — *Le club des Damnés* (1858, 3 vol. in-8); — *Contes d'un marin* (1858, in-12); — *Le roi des rapaces* (1859, in-4 illustré); — *Sans-Peur le corsaire* (1859, 3 vol. in-8); — *Les Passagères, roman maritime* (1860, in-12; 2e édition de *Le docteur Esturgeot*); — *Les Enfants de la mer* (1861, in-12); — *L'Ame et l'ombre d'un navire* (1861, 5 vol. in-8); — *L'Ame du navire* (1862, in-12); — *Les Grelots, contes fantasques, nouvelles, bluettes, fantaisies* (1862, in-12); — *Le Tableau de la mer. La Vie navale* (1862, in-12); — *Les Quarts de nuit, contes et causeries d'un vieux navigateur* (1863-1874, 6 vol. in-12); — *Les Nouveaux quarts de nuits, récits maritimes* (1864, in-12); — *Le Tableau de la mer. Les marins. Les mœurs maritimes. Naufrages et sauvetages* (1865-1867, 3 vol. in-12); — *Aventures d'un gentilhomme. La route de l'exil* (1867, in-12); — *Une chienne d'habitude, histoire d'un grognard d'eau salée* (1867, in-12); — *L'homme de feu* (1867, in-12); — *Pigeon vole, aventures en l'air. Aviation* (1868, in-12); — *Les deux routes de la vie, histoire d'un roman prédite par lui-même, précédée d'un avant-propos sur la propriété intellectuelle* (1869, in-12); — *Les Femmes à bord* (1869, in-12); — *Les Géants de la mer* (1869, in-12); — *Histoire du père Ramassi-Ramassat et du mousse Flageolet* (1869, in-12); — *Phylon Binome et le jeu de la fortune* (1869, in-12); — *La Reine du bord* (1870, in-4 illustré); — *La Semaine des bonnes gens, nouvelles et causeries* (1870, in-12); — *Le premier Tour du monde* (1876, in-18); — *Deux croisières* (1877, in-18); — *Les grandes Amours* (1878, in-18); — *L'amour de Ninette* (1879,

in-16) ; — *Rose-Printemps* (1880, in-12) ; — *La plus heureuse des femmes* (1881, in-12) ; — *Rouget et Noiraud* (1882, in-12) ; — *Après le naufrage* (1883, in-12) ; — *Histoires maritimes* (1883, gr. in-8 illustré). — M. de La Landelle a encore publié quelques poésies : *Poèmes et chants marins* (1861, in-12) ; — *Le Gaillard d'avant, chansons maritimes* (1862, in-8) ; — et des ouvrages plus sérieux : *Histoire de Duguay-Trouin* (1844, in-12) ; — *Réponse à la Note sur l'état des forces navales de la France, suivie de quelques considérations sur la marine et le commerce* (1844, in-8) : — *Le Langage des marins, recherches historiques et critiques sur le vocabulaire maritime* (1859, in-8).

— Le comte Giulio PORRO-LAMBERTENGHI, né à Milan le 4 novembre 1811, est mort le 22 novembre 1883. Le comte Porro a joué un grand rôle dans l'histoire politique et littéraire de l'Italie; ennemi déclaré de la domination autrichienne il entreprit à 35 ans un long voyage en Orient pour échapper au joug de l'étranger. Après avoir visité Jérusalem, l'Égypte, Tripoli, Tunis, l'Algérie et Malte, il rentra en Italie et prit une part active aux événements politiques qui troublèrent alors son pays. A partir de 1850 il se consacra tout entier aux recherches historiques et étudia la paléographie et la diplomatique. Il devint bientôt membre du Conseil supérieur des archives de l'État, vice-président de la Société de l'histoire nationale de Turin en 1872, et cinq ans plus tard, président de la Société de l'histoire nationale de Lombardie. Une de ses principales publications est la *Bibliotheca historica Italica* où a été édité en entier le *Codice diplomatico Laudense;* en 1884, la Commission de l'histoire nationale a fait imprimer le *Catalogo dei codici manoscritti della Trivulziana* qui rappellera les longues et savantes recherches du comte Porro dans la Bibliothèque des Trivulce à Milan. Voici ses autres publications ou éditions de textes : *Necrologii di Ercole Tadini Oldofredi, di Faustino Sanseverino, di Carlo Morbio;* — *Viaggio di Pietro Casola a Gerusalemme* (1855) ; — *Moneta battuta in Viterbo da Francesco da Vico* (1864) ; — *Relazione dell' attacco e difesa nel 1431 di Andreolo Giustiniani* (1865) ; — *Vita di Muzio Attendolo Sforza* (1869) ; — *Statuti delle Acque e Strade fatti in Milano nel 1456* (1869) ; — *Chronica di Milano dal 948 al 1487* (1869) ; — *Prefazione ai Codex diplomaticus Langobardiæ* et les *Carte Milanesi* publiées dans ce recueil (1873) ; — *Liber consuetudinum Mediolani anno 1216 collectarum* (1876) ; — *Commendatizie del Tasso* (1877) ; — *Autobiografia di Domenico Sauli* (1877) ; — *Della necessità di correggere il Corio* (1877) ; — *Lettere del secondo Sforza* (1878) ; — *Arresto del Carmagnola* (1878 ; — *Pianta delle spese per l'Università di Pavia nel 1498* (1878) ; — *Trattato tra Alfonso di Napoli e Filippo Maria Visconti* (1879) ; — *Memorie storiche milanesi dall' anno 1642 al 1691 lasciate da Marco Cremosano* (1880) ; — *Libro delle annotazioni di Leonardo da Vinci* (1881) ; — *Modi dell' amministrazione sotto gli Sforza* (1881) ; — *Documenti delle nozze di Beatrici d'Este e Anna Sforza* (1882) ; — *Rotolo epistografo d'Antonio di Savoia* (1883). Le comte Porro Lambertenghi a encore publié dans l'*Archivio Storico Lombardo* et dans diverses revues italiennes et françaises plusieurs articles se rapportant à l'histoire politique et civile de l'Italie au moyen âge.

— Le P. Joseph JUNGMANN, né à Munster le 12 novembre 1830, est mort à Inspruch le 25 novembre 1885. Entré dans l'ordre des Jésuites en 1857, il s'est distingué comme professeur d'éloquence sacrée et de théologie; citons parmi les nombreux travaux qu'il a laissés : *Die Schönheit und die schöne Kunst, nach den Anschauungen der sokratischen und der christlichen Philosophie in ihrem Wesen dargestellt* (1866, in-8), ouvrage traduit en espagnol dans la revue *la Ciudad de Dios* et qui a eu une seconde édition sous le titre de *Aesthetik* (1884, gr. in-8) ; — *Gebete und Betrachtungen zur Verehrung der unbef-*

leckten Empfängniss Mariä, aus den Schriften der heiligen Väter zusammengestellt von A. Parodi, aus dem Italienischen ubersetzt und mit Zugaben vermehrt von J. J. (1879, in-12); — *Das Gemüth und das Gefühlsvermogen der neueren Psychologie* (1885, gr. in-8); — *Fünf Sätze und Erklärung und zur Wissenchaftlichen Begründung der Andacht zùm heiligten Herzen Jesu und zum reinsten Herzen Mariä* (1869, in-8); — *Die Andacht zùm Herzen Jesu und die Bedenken gegen dieselbe. Schreiben an einem Freund aus dem Laienstande* (1871, in-8); — *Die Jesuiten in Tirol und ihre Gegner, offenes Schreiben an einem der Letzteren* (1869, anonyme); — *Eine neue Litanei vom heiligsten Herzen Jesu. Deutsch und Lateinisch. Neben einigen anderen Gebeten, zunächst für die gemeinsame Andacht* (1871, in-16, anonyme); — *Theorie der geistlichen Beredsamkeit. Academische Vorlesungen* (1877-1878, 2 vol. in-8. Zweite und verbesserte Auflage. Ibid., 1883, 2 vol. in-8; — *Gefahren bellettristischer Lektüze. Ein Vortrag, gehalten im Katholischen Casino zu Innsbruck.* (Zweite und vermehrte auflage. Freiburg, 1884, in-8, 69 p.).

— Le P. Gérard SCHNEEMANN de la Compagnie de Jésus depuis 1851, né à Wesel le 12 février 1829, est mort le 20 novembre à Kirchreth (Hollande). Après avoir occupé des chaires de philosophie et de théologie dans les établissements de son ordre, il entra dans la célèbre maison de Maria-Laach, d'où le Kulturkampf de M. de Bismarck vint le chasser. Il se consacra dès lors tout entier à la grande publication des conciles modernes, commencée en 1870 sous les auspices de Pie IX, et connue sous le nom de *Collectio Lacensis.* Nous ne pouvons qu'indiquer quelques-uns de ses importants ouvrages : *Studien über die Honorius-Frage* (1864, in-8, traduit en français en 1870); — *Die Freiheit und Unabhängigkeit der Kirche* (2e édition 1867); — *Die kirchliche Gewalt und ihre Träger* (1867); — *Der Papst das Oberhaupt der Gesameltkirche* (1867); — *Die kirchliche Lehrgewahlt* (1868); — *Sancti Irenæi de Ecclesiæ Romanæ principatu testimonium commentatum et defensum a G. S.* (1870, extrait du tome IV de la *Collectio conciliorum*); — *Der Jesuiten orden* (1872, 2 éditions); — *Der Freimaurerei Orden und die Congregationen der katolischen Kirche gegenüber dem preussischen Vereinsgesetze* (1875, ouvrage traduit en hollandais); — *Die Entstehung der thomistisch-molinistischen Controversie Dogmengeschtliche Studie* (1879, in-8); — *Weitere Entwickelung der thomistisch-molinistischen Controversie. Dogmengeschtliche Studie* (1880, in-8, ouvrage traduit en latin et en français); — *Die preussischen und österreichischen Maigesetzte in Berzug auf Glauben und Gewissen. Vom Verfasser das Non possumus* (1875, in-8, anonyme); — *Wo soll das hinaus? Ein freies Wort zur Warnung für besonnene Katholiken, von einem deutschen Theologen* (1870, anonyme). Il a aussi fourni plusieurs articles aux *Stimmen aus Maria-Laach.*

— On annonce encore la mort : de M. Émile BOCQUEREL, professeur de mathématiques à l'école J.-B. Say, mort à l'âge de 44 ans ; — de M. Gustave CHOUQUET, conservateur du musée du Conservatoire de musique et auteur d'intéressants travaux, mort le 31 janvier ; — de Mgr Henri DU FOUGERAIS, directeur de l'œuvre de la Sainte-Enfance, mort à Paris le 8 janvier ; — de M. le docteur Isidore DUMAS, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Montpellier, mort à l'âge de 78 ans ; — de M. Émile GASSMANN, ancien secrétaire de la rédaction du *Petit Moniteur,* de la *Petite Presse,* et en dernier lieu du *Moniteur universel,* mort à l'âge de 53 ans ; — de M. Prosper GIQUEL, officier de marine, auteur de *La politique française en Chine depuis les traités de 1858 et 1860* (1873, in-8), mort à Cannes le 19 février, à l'âge de 50 ans ; — de M. Louis-Julien GIROUD DE VILLETTE, connu dans le monde

des lettres; — de M. Charles DE MONTZEY, ancien officier, auteur de : *Institutions d'éducation militaire jusqu'en 1789 et depuis 1789* (2 vol. in-8; *Le P. Eudes, missionnaire apostolique et ses instituts* (1869, in-12); *Histoire de La Flèche et de ses seigneurs,* mort à Valençay (Indre), à l'âge de 81 ans ; — de M. Honoré PÉROUSE, né en 1834, avocat à la Cour d'appel de Lyon, auteur de *Napoléon I et les lois civiles du Consulat et de l'Empire* (1866, in-8), mort le 3 janvier ; — de M. Émile-Jean-Ludovic PLAINE DU MOLAY-BACON, mort le 29 janvier 1886 à Albi, auteur d'un livre intitulé *Trouvailles et Bibelots,* ancien collaborateur de *l'Opinion nationale* et du *Correspondant* ; — de M. Xavier RAYMOND, mort à l'âge de 74 ans, ancien collaborateur du *Globe,* du *Temps*, du *Journal des Débats,* auteur de nombreux ouvrages : *les Campagnes de Chine* (1841-1842), *l'Inde* (1845), *l'Afghanistan* (1853), *Lettres sur la marine militaire* (1857), etc. ; — de M. Jean REIGNIER, né à Lyon le 3 août 1815, conservateur du musée de peinture et professeur honoraire à l'École des Beaux-Arts de cette ville, mort le 15 janvier ; — de M. Charles-Raymond DE LA CROIX-DE-CHEVRIÈRES, comte DE SAINT-VALLIER, sénateur, ancien ambassadeur, né en 1833 à Coucy-les-Eppes, où il est mort le 3 février ; — de M. TULASNE, botaniste, successeur d'Adrien de Jussieu à l'Institut, mort à Hyères ; — de M. Marie-Bernard VIGAN, ingénieur des ponts et chaussées, décédé à Nice à l'âge de 49 ans ; — de M. WINNERL, né en Styrie en 1799, naturalisé Français, et devenu un savant collaborateur d'Arago.

— A l'étranger, on annonce la mort : du docteur Georges BERKHOLZ, conservateur de la bibliothèque de la ville de Riga, mort le 7 janvier à Meran (Tyrol) ; — de M. le sénateur Nicomède BIANCHI, historien, mort à Turin ; — de M. Henry BRADSHAW, libraire de l'Université de Cambridge, auteur de plusieurs travaux bibliographiques, notamment d'un ouvrage sur les incunables, *A classified index of the fifteenth-century books in the collection of the late M. G. Meyer* (1870) ; — du docteur James FERGUSSON, archéologue, auteur de *History of architecture in all Countries from the earliest times down to the present* (1865-1867, 3 vol.) et de *Topography of Jerusalem* (1847) ; — de M. Isaac GOAR, antiquaire et bibliophile, mort à Francfort-sur-le-Mein le 21 décembre, à l'âge de 82 ans ; — de M. Karl GROSSE, né à Weimar en 1804, auteur de *Gedichte eines Weimarischen Bürgers,* mort dans cette ville le 28 décembre 1885 ; — de M. Joshua B. LIPPINCOTT, l'un des principaux éditeurs de Philadelphie, mort le 7 janvier, à l'âge de 70 ans ; — de M. John MORRIS, né le 19 février 1810, ancien professeur de géologie au collège de l'Université de Londres, auteur d'un *Catalogue of British fossils* (1843) ; — de M. Mathieu NISEN, professeur à l'Académie des beaux-arts de Liège ; — du professeur Giuseppe PONZI, né à Rome en 1805, géologue et géographe, mort le 30 novembre 1885 ; — de M. Victor-Luz SCHAEFELS, professeur à l'Académie d'Anvers, défenseur passionné de l'art romantique ; — de M. Édward THOMAS, savant orientaliste et numismate anglais, mort à Londres ; — de M. André-Oscar VALLENBERG, né en 1816, l'un des économistes les plus distingués de la Suède, mort à Stockholm le 12 janvier 1886.

INSTITUT. — *Académie française.* — Le 11 février, l'Académie a procédé à l'élection des successeurs de MM. Edmond About, Victor Hugo et le duc de Noailles. — Fauteuil de M. Edmond About. Au premier tour de scrutin, M. Léon Say a obtenu 13 voix, M. Droz 8 voix, M. de Bornier 7 voix, M. Ferdinand Fabre 2 voix, M. Mouton 2 voix. Au second tour, M. Léon Say a été élu par 18 voix contre 8 données à M. G. Droz, 5 à M. de Bornier et 1 à M. Fabre. — Fauteuil de Victor Hugo. M. Leconte de Lisle a été élu au

premier tour de scrutin par 21 suffrages ; M. Fabre a obtenu 6 voix, M. Ch. Read 2 voix, M. Mouton 1 voix, et il y a eu un bulletin blanc. — Fauteuil de M. le duc de Noailles. M. Édouard Hervé a été élu au premier tour de scrutin par 23 voix contre 7 données à M. Gaston Paris, 1 à M. Ferdinand Fabre et un bulletin blanc.

Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 13 février l'Académie a procédé à l'élection de deux membres dans la section d'économie politique en remplacement de MM. Ad. Vuitry et Victor Bonnet, décédés. — Fauteuil de M. Vuitry Au premier tour de scrutin, M. Henri Germain a obtenu 18 voix, M. Juglar 12 voix, M. P. Boiteau 3 voix, M. A. Mangin 2 voix, M. Noël 1 voix. Au second tour, M. Germain a été élu par 24 voix contre 12 données à M. Juglar. — Fauteuil de M. Bonnet. Au premier tour, ont obtenu : MM. Cucheval-Clarigny, 16 voix ; de Foville, 9 ; Ch. Juglar, 8 ; Mangin, 1 ; Lagneau 1 ; un bulletin blanc. Au second tour M. Cucheval-Clarigny a été élu par 21 suffrages contre 11 donnés à M. de Foville, 3 à M. Juglar et 1 à M. Boiteau.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 29 janvier, M. Wallon a lu son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie. Puis M. Ch. Robert a fait la description d'une série d'objets mobiliers de l'époque mérovingienne découverts, il y a quelques années, dans une tombe de femme à Ortues (Belgique). — Le 5 février, M. L. Delisle a lu une notice intitulée : *Virgile copié au X• siècle par le moine Rahingus, de l'abbaye de Flavigny;* M. Oppert a commencé la lecture d'un mémoire sur les mesures de capacité et les mesures agraires indiquées dans les documents judiciaires de l'Assyrie et de la Chaldée ; M. Casati a entretenu ensuite l'Académie du développ ment de l'art étrusque ; enfin, M. Cagnat a commencé une communication sur l'occupation militaire de l'Afrique romaine d'Auguste à Hadrien. — Dans la séance du 12 fevrier, M. Oppert a continué la lecture de son mémoire ; M. Schlumberger a fait une communication sur un sceau en plomb du cabinet des médailles de Munich, qui porte l'effigie de Boniface de Montferrat, et au revers la représentation très exacte de l'enceinte de la ville de Salonique ; M. de la Villemarqué a commencé la lecture d'une étude sur les *joculatores*, ou jongleurs bretons. — Cette lecture a été achevée dans la séance du 19 fevrier, ainsi que celle du mémoire de M. Oppert sur les mesures de l'Assyrie et de la Chaldée ; M. Croizet a terminé la séance en communiquant à l'Académie un travail dans lequel il examine les différentes opinions relatives à la composition de l'histoire de Thucydide.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 30 janvier, M. le docteur Lagneau a terminé la lecture de son mémoire sur *Le surmenage intellectuel et la sédentarité dans les écoles.* — Le 20 février, M. Batbie a lu une notice sur la vie et les œuvres de Faustin-Hélie. — Le 27 février, M. Ch. Waddington a communiqué à l'Académie une étude sur une question très controversée parmi les philosophes depuis près d'un siècle, celle de l'*Authenticité des écrits de Platon.* Puis M. Glasson a commencé la lecture d'un mémoire intitulé : *Le Code civil et la question ouvrière.*

L'École paléographique du Vatican. — Le sous-archiviste du Saint-Siège, consulteur de la commission des études historiques, chanoine Isidore Carini, a publié sa première leçon de paléographie et de critique historique, prononcée le 16 mars 1885 (Roma, tipografia Vaticana, 1885, in-8, 35 p.). Le professeur, après avoir exposé l'utilité de la science historique et en avoir

tracé l'histoire, en citant les grands noms qui l'ont illustrée, divise son travail en deux parties : la paléographie et la diplomatique. Il resserre le champ de ses investiogatins entre la chute de l'Empire romain et la Renaissance. Dans un second cours, il doit entreprendre l'étude de la paléographie et de la diplomatique pontificale dont il dresse dès maintenant le programme. Enfin, il termine par un tableau de la critique diplomatique et historique dont les traits sont empruntés à deux maîtres bien connus de nos lecteurs, le R. P. de Smedt et M. Adolphe Tardif. Il nous reste à constater combien de savants Français sont cités par le chanoine Carini, et à exprimer le vif désir que cet exemple, donné à Rome, soit suivi partout en France : que notre jeune clergé se pénètre de cette méthode si facile et si puissante ; et que près de nos grands séminaires se créent peu à peu des cours de paléographie et de critique, comme celui qu'a fondé la Société bibliographique il y a un an. En ouvrant sa conférence, le professeur avait lui aussi rendu hommage à l'initiative du Saint-Père. Rappelant que la science historique avait été créée par un grand ordre religieux, les Bénédictins, il exprimait l'espoir que cet apanage de l'Église ne serait plus négligé par ses membres : et cet espoir, il l'exprime encore aujourd'hui. — Bourm.

La Bibliothèque du Vatican. — *L'Oesterreichische Buchhändler-Correspondenz* constate que la Bibliothèque du Vatican renferme environ 24,000 manuscrits, parmi lesquels on compte 2,164 manuscrits orientaux, 3,853 manuscrits grecs et 17,059 manuscrits latins. On commença de très bonne heure à faire des inventaires détaillés de ces richesses ; mais c'est surtout à la fin du quinzième siècle que ce travail fut poussé avec vigueur. Ces premiers répertoires devinrent bientôt insuffisants par suite des donations princières qui enrichirent cette bibliothèque. En effet, la Vaticane s'accrut d'abord, grâce à la générosité du prince électeur Maximilien de Bavière, des collections de la bibliothèque palatine d'Heidelberg ; la reine Christine de Suède lui légua ses manuscrits qui ont formé un fonds, où l'on retrouve le texte d'anciennes chroniques intéressantes pour l'histoire de France ; enfin la bibliothèque du duc d'Urbin est encore venue s'ajouter à ces trésors. Les catalogues de toutes ces collections sont restes manuscrits jusqu'a ce jour ; Léon XIII a le premier fait dresser un plan très vaste d'après lequel seront publiés les inventaires de la bibliothèque des papes.

Fortunat et M. Charles Nisard. — La fine et spirituelle érudition de M. Charles Nisard est célèbre. Le travail que nous venons signaler ne fera qu'accroître la réputation de cet académicien : *Pourquoi Fortunat n'a-t-il jamais été traduit en aucune langue? Dissertation critique et philologique* (Paris, librairie Paul Dupont, 1885, in-8 de 26 p. Extrait de la *Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur*). L'auteur y parle de tous ceux qui ont eu à s'occuper de l'évêque de Poitiers, en commençant par Grégoire de Tours, qui fut son correspondant et son ami, en finissant par les plus récents éditeurs des poésies de ce prélat. Parmi les biographes et critiques mentionnés et juges tour à tour par M. Ch. Nisard, nous mentionnerons Paul Diacre, Hincmar, Flodoard, Aimoin, Sigebert de Gemblours, Tritheim, Pierre Crinito, Jérôme Bologni, Gaspar Barthius ou Barth, Ellies Dupin, Dom Ceillier, Liruti, « trois écrivains d'un talent supérieur, Augustin Thierry, Ampère et Montalembert », l'ancien doyen de la Faculté des Lettres de Paris, J. V. Le Clerc, l'abbé Maynard, auteur d'une thèse latine pour le doctorat sur Fortunat (1841), les éditeurs et commentateurs le Père Brower (1603 et 1617), Michel-Ange Luchi, moine du Mont-Cassin (Rome 1786), M. Frédéric Leo (dans les *Monumenta Germaniæ historiæ*). M. Nisard

constate que les causes qui ont empêché jusqu'ici les savants de tous pays de traduire Fortunat peuvent se réduire à une seule : l'insuffisance ou l'impuissance des anciens éditeurs à éclaircir le texte, c'est-à-dire à expliquer les nombreux passages dont l'extrême obscurité arrête à chaque instant le lecteur. Il montre que le meilleur et le plus récent des éditeurs de Fortunat, M. Leo lui-même, a laissé subsister un grand nombre de difficultés. Dans quelques pages d'habile discussion, M. Nisard fait disparaître les principales de ces difficultés, au nombre de huit : (p. 16-25), et la lutte serrée, mais courtoise, à laquelle il s'est essayé sur un terrain semé de si redoutables accidents avec un des renommés humanistes de l'Allemagne, donne la plus favorable idée de l'édition et de la traduction des poésies de Fortunat que notre sagace académicien prépare pour la collection Didot. — T. DE L.

LES AUTOGRAPHES DE MOLIÈRE. — M. Louis Lacour de la Pijardière, qui en 1873 découvrit aux Archives départementales de l'Hérault, une pièce signée du nom de Molière et datée du 24 février 1656, a récemment trouvé dans le même dépôt un reçu de 4,000 livres délivré par le grand comédien au trésorier de la Bourse des États du Languedoc, le 17 décembre 1650, et l'a publié sous le titre de *Un nouvel autographe de Molière* (Montpellier, 1886, in-8 de 16 p. Extrait du *Moliériste*). L'authenticité du premier document, attribué par M. de la Pijardière à l'auteur du *Misanthrope,* a été suspectée par des experts compétents, notamment par M. Louis Moland, qui publie en ce moment sa seconde édition des œuvres de Molière, et par M. Étienne Charavay. Or, comme l'écriture des deux pièces de 1650 et de 1656, provenant des Archives de l'Hérault, présente de nombreux rapports, le jugement défavorable porté sur l'une s'applique nécessairement à l'autre. Beaucoup d'actes notariés ou d'actes de l'état civil ont été souscrits par Molière ; mais ces signatures offrent entre elles de notables différences, de sorte qu'elles ne peuvent guère servir de points de comparaison. Tous les autographes, autres que ces signatures, ont excité la défiance des connaisseurs. L'un d'eux se voit sur une étiquette collée au dos d'un tableau que Molière dit avoir reçu de son ami Sébastien Bourdon « peintre du roy et directeur de l'Académie de peinture » ; le faussaire ignorait que Sébastien Bourdon était, non directeur, mais recteur de l'Académie de peinture. Le bibliophile Jacob (Paul Lacroix) en signale un second dans une liste manuscrite des acteurs d'Andromède qui figure sur un exemplaire de cette tragédie, classé sous le numéro 1147 dans le *Catalogue de la bibliothèque dramatique* de M. de Soleinne, rédigé en 1843. Enfin, on lit au bas d'un devis dressé lorsque Louis XIV fit construire par l'italien Vigarani une salle de spectacle attenant au palais des Tuileries, une courte note signée J. B. P. Molière, dans laquelle il approuve le plan dont le détail précède. L'écriture de ces documents diffère notablement de celle des deux reçus mis au jour par M. de La Pijardière, et dont l'écriture est nette et régulière. Si l'on considère que les autographes découverts dans les Archives de l'Hérault nous sont parvenus avec un nombre considérable d'autres documents provenant des États du Languedoc et que l'un d'eux se refère à un compte très régulièrement établi, on conviendra qu'il est difficile de leur attribuer une origine douteuse, et qu'ils ont pour eux tous les caractères extrinsèques d'authenticité qu'on puisse exiger.

PARIS. — Un cours nouveau vient d'être créé, par décision ministérielle du 29 janvier, à l'École pratique des Hautes-Études : il porte le titre de conférence d'*Histoire de la philologie* et a été confié à notre collaborateur, M. de Nolhac, ancien membre de l'École de Rome. Par décision du même jour,

M. S. Lévy est chargé de la conférence de Sanscrit, relative à la même école, en remplacement de M. Bergaigne, appelé à la Faculté des Lettres.

— Le 28 janvier, M. Frédéric Plessis, docteur en droit, maître de conférences à la Faculté de Caen, a soutenu ses thèses de doctorat ès lettres en Sorbonne. Les sujets étaient les suivants : *Études critiques sur Properce et ses élégies* et *De Italici Iliade Latina.*

— L'éditeur Quantin prépare en ce moment le *Recueil de fac-similés publié par la Société de l'École des chartes.*

— Dans le *Catalogue des manuscrits grecs de Guillaume Pélicier, évêque de Montpellier, ambassadeur de François Ier à Venise* (in-8 de 76 p.), M. Henri Omont poursuit ses études de paléographie grecque. Une très courte notice donne des détails inédits sur le prélat et ses copistes. Des lettres de Guillaume Pélicier à l'évêque de Tulle, Pierre Duchatel, garde de la bibliothèque du Roi, terminent ce petit volume. La *Bibliothèque de l'École des chartes* en avait eu la primeur (t. XLVI, 1885, pp. 45-83 et 594-624).

— M. Gaston Raynaud a publié dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris,* novembre et décembre 1885, une petite plaquette intitulée : *Paris en 1596 vu par un Italien, récit de F. Greg. d'Ierni* (tir. à p., 7 p. in-8). Ce petit document laisse percer, malgré le ton dédaigneux de l'auteur, des détails tout à l'honneur des Parisiens d'alors, dont nous citerons entre autres la grande dévotion (p. 4).

— L'Association catholique a publié le 15 janvier 1886 un article de notre collaborateur M. Hippolyte Blanc sur *La propriété du métier avant 1789* (tir. à p., in-8 de 19 p.).

— M. Henri Bordier a publié dans la *Bibliothèque de l'École des chartes* (t. XLVI, p. 511 et s.) une notice sur *Douet d'Arcq, chef de la section historique aux Archives nationales,* et en a fait un tirage à part soigneusement revu et augmenté (in-8, 23 p. et un portrait). Il y a beaucoup de malice dans ces lignes où le regretté Douet d'Arcq est un peu noyé dans le tableau de ses contemporains. On s'attendait à voir le sujet traité par une plume plus amie et plus délicate.

— M. Guy d'Ostrevant, 48, rue de Dantzig, à Paris, a eu l'idée de constituer dernièrement une *Société d'Histoire de la Gaule Belgique.* Deux réunions publiques ont eu lieu. L'idée n'était pas mauvaise; mais il paraît qu'aucune décision n'a été prise.

— La *Gazette anecdotique,* que publie chez Jouaust M. G. d'Heilly, vient d'entrer dans sa onzième année; une table des années 1876 à 1885 paraîtra prochainement.

— M. Frédéric Godefroy, bien connu par ses publications érudites sur l'ancienne langue française, va entreprendre (lib. Hachette) une nouvelle publication sous le titre de : *Répertoire universel de la langue française écrite et parlée,* comprenant : 1° tous les mots et toutes les formes dialectales ou orthographiques des mots depuis les origines jusqu'à nos jours, avec l'indication de leur âge; 2° les termes les plus importants des patois provinciaux (le midi excepté), y compris la Belgique wallonne, la Suisse romande, le Canada, l'île Bourbon, l'île de France et la Martinique; 3° la nomenclature et l'explication des principaux noms propres, de personnes et de lieux, qui se rencontrent dans les anciens textes; 4° une esquisse de grammaire avec les lois générales de la formation des vocables de la langue française et de ses patois. M. Fr. Godefroy, 20, rue de l'Abbé Grégoire, à Paris, sollicite, pour cette œuvre essentiellement pratique, le concours de tous les hommes compétents et de bonne volonté qui peuvent lui faciliter la tâche par des communications de mots et d'exemples.

— M. E. Legouvé a récemment publié à la librairie Hetzel, sous ce titre *Soixante ans de souvenirs. Ma jeunesse* (Hetzel, in-8, 391 p.), la première partie de ses Mémoires correspondant aux années 1813 à 1834; quelques fragments déjà publiés dans le *Temps* et de nombreux chapitres inédits sont réunis dans cet intéressant volume.

— Vient d'être tiré à part le *Rapport sur les collections du département des imprimés de la Bibliothèque nationale,* rédigé par M. L. Delisle et publié dans le dernier numéro de 1885 du *Bulletin des bibliothèques et archives.*

— Nous avons reçu la onzième année de l'*Annuaire de l'enseignement libre* (Paris, in-32 de 592 p.); cette utile publication, entreprise par la maison Gaume, a pour but de fournir aux pères de famille et aux maîtres de l'enseignement chrétien toutes les indications dont ils peuvent avoir besoin sur l'administration, la législation et le personnel des établissements libres d'instruction publique. — Signalons en même temps la *Statistique de l'enseignement primaire supérieur,* établie au 31 décembre 1884 et publiée par le Ministère de l'instruction publique et des beaux-arts (Imprimerie nationale, 1886, in-8, 189 p.).

— M. Édouard Pailleron a réuni ses *Discours académiques* dans un beau volume gr. in-18, qui contient même le discours prononcé le 4 février 1886, par M. Pailleron, en réponse à M. Ludovic Halévy.

— Nos lecteurs connaissent l'important ouvrage de M. le baron A. d'Avril, dont nous avons récemment donné un compte rendu (XLVI, 69) : *Saint Cyrille et saint Méthode. Première lutte des Allemands contre les Slaves avec un essai sur les destinées du Glagol et un mémoire sur l'alphabet, la langue et le rite des apôtres slaves* (Paris, Leroux); le volume vient d'être présenté à l'Académie des inscriptions et belles-lettres par M. Barbier de Meynard.

— La seconde conférence publique organisée par la Société des études juives pour le 1er trimestre de 1886 a été fixée au samedi 27 mars, et sera faite par M. Georges Perrot, membre de l'Institut, directeur de l'École supérieure normale, et aura pour sujet : *Restauration du Temple d'Ézéchiel,* avec projections.

— M. le comte de Longpérier Grimoard a fait tirer à part un article qu'il a publié dans *Le Livre,* livraison de juillet 1885, sous le titre de : *Un présent de Bossuet;* l'auteur nous fait connaître cinq marques ou fers aux armes de l'évêque de Meaux et de son neveu, l'évêque de Troyes.

— La librairie Rouveyre a commencé la publication par livraisons d'un ouvrage qui comprendra environ 500 p. et qui a pour titre *De la connaissance des livres : causeries d'un ami des livres* (in-8). Trois fascicules formant autant de chapitres distincts ont paru; ils sont consacrés aux *Éditions originales des romantiques;* le chapitre premier traite des *Poètes,* le deuxième des *Prosateurs* et le troisième des *Petits romantiques.* L'ouvrage sera complet en 12 livraisons à 3 fr. chaque.

— La dernière édition de l'ouvrage allemand du Dr Franz Hettinger, *Apologie du christianisme,* a été traduite en français par M. Jeannin avec l'approbation de l'auteur (Paris, Bloud et Barral, in-8).

— Le recueil de fac-similés publié à la librairie Hachette, par M. Émile Châtelain, sous le titre de *Paléographie des classiques latins,* vient de s'augmenter d'un troisième fascicule qui est entièrement consacré à la reproduction des manuscrits des œuvres de Cicéron.

— Une sixième édition de l'*Histoire de Marie Stuart* (1885, 2 vol. in-12), par M. Mignet, a été récemment donnée par la librairie académique de M. Émile Perrin. On sait que cet ouvrage, dont la première édition remonte à 1851, est

un chef-d'œuvre de composition et de style, mais il n'est plus au courant de la science : il serait impossible aujourd'hui de publier un tel réquisitoire contre la malheureuse reine, que l'histoire a vengée de tant d'injustes accusations.

— M. de Maulde a fait paraître tout récemment dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France*, un volume sur les *Procédures politiques du règne de Louis XII* (Imprimerie nationale, in-4). — M. de Maulde a publié dans l'ouvrage consacré par M. l'abbé E. Bossard à *Gilles de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue* (Paris, Champion, 1886, in-8), les documents qui ont servi à la composition de ce travail.

— M. Fleury Ravarin, avocat à la Cour d'appel de Paris, vient de publier un ouvrage sur *L'Assistance communale en France* (Paris, in-8).

— Doit paraître incessamment, le tome II de l'*Histoire de la dette publique en France* (Berger-Levrault, in-8), par M. A. Vuhrer; le tome I est en vente depuis le 20 janvier.

— M. Courajod a fait exécuter un tirage à part des *Documents sur l'histoire des arts et des artistes à Crémone aux XVe et XVIe siècles* (Nogent-le-Rotrou, in-8), insérés d'abord dans les *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*.

— MM. Georges Perrot et Charles Chipiez publient à la librairie Hachette une *Histoire de l'art dans l'antiquité* dont trois volumes ont paru; le tome I est consacré à l'*Égypte;* le tome II a pour titre : *Chaldée, Assyrie*; et le IIIe : *Phénicie, Cypre;* Le tome IV est en cours de publication et renferme l'histoire artistique de trois régions, *Sardaigne, Judée, Asie-Mineure*; la 173e livraison de l'ouvrage vient d'être mise en vente au prix de 50 centimes (gr. in-8 avec gravures).

— La librairie Lecène et Oudin publie un *Album littéraire de la France* (in-8) qui doit contenir les portraits de nos grands écrivains, poètes et prosateurs depuis Philippe de Commines, qui termine le quinzième siècle, jusqu'à Beaumarchais. Deux séries renfermant 28 portraits ont déjà paru ; la troisième série, réservée aux contemporains (dix-neuvième siècle) est en préparation.

— A partir du 1er mai paraîtront hebdomadairement les douze livraisons qui doivent composer le septième volume de la publication faite chaque année par la librairie d'art de Ludovic Baschet à l'occasion de l'Exposition annuelle de peinture et de sculpture : *Le Salon de 1886* formera un volume de 200 p., magnifiquement illustré et qui coûtera 60 fr.; une édition d'amateur sera mise en vente au prix de 100 fr. pour ceux qui souscriront à l'ouvrage avant le 1er avril.

— A la même date, la librairie J. Moutonnet mettra en vente la première livraison du *Salon militaire de 1886* (1re année) qui reproduira par la photogravure les principales œuvres de peinture et de sculpture militaires du prochain salon; l'ouvrage complet coûtera 30 fr., soit 2 fr. 50 chaque livraison, quelques exemplaires de luxe ont été tirés à part.

— Nous avons reçu la 3e édition d'un ouvrage de M. Paul Bourde intitulé *Le Patriote* (Hachette, 1886, in-12); ce travail a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

Agenais. — Signalons un discours d'un jeune prêtre distingué du diocèse d'Agen : *Panégyrique de saint Vincent de Paul prononcé dans l'église de Saint-Pierre de Tonneins par M. l'abbé Alis, curé de Mauvezin* (Tonneins, imprimerie Georges Ferrier, in-8 de 23 p.). La brochure se vend 1 franc au bénéfice de l'école congréganiste de Tonneins-Dessus. Nous espérons que beaucoup de

lecteurs du *Polybiblion* voudront à la fois lire de belles pages et contribuer à une bonne œuvre.

ANJOU. — A récemment paru la suite de l'*Inventaire sommaire des archives départementales de Maine-et-Loire antérieures à 1790*, rédigé par M. Célestin Port, archiviste; ce volume, qui contient les *Archives civiles. Série E. Tome II (suite et supplément)*, a été imprimé à Angers (in-4 à 2 col., 440 p.).

— M. Henri Faye a fait exécuter un tirage à part de l'article qu'il a publié dans la *Revue de l'Anjou* sur *L'instruction publique avant la Révolution d'après de récents travaux* (Angers, in-8).

ARTOIS. — A été récemment imprimé chez d'Homont, à Saint-Omer, le *Catalogue de la bibliothèque eucharistique de Saint-Omer* (in-8).

— L'etude de M. A. de Cardevacque sur *La musique à Arras depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*, d'abord insérée dans les *Mémoires de l'Académie d'Arras*, a été tirée à part (in-8 de 140 p.).

BOURBONNAIS. — Le *Catalogue du musée départemental de Moulins* (Auclaire, in-8 de VIII-144 p. et 39 pl.) a été récemment publié par la Société d'émulation de l'Allier.

BOURGOGNE. — M. Gaudelette a publié à Dijon une *Histoire de la guerre de 1870-1871 dans la Côte-d'Or* (in-16); l'ouvrage est orné de 14 gravures et de 3 plans.

— A récemment paru à Beaune un extrait des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie*, intitulé *Recueil des particularités et enceinte de la ville de Seurre, recherchées et transcrites en 1740* (in-8).

— M. l'abbé Fr. Ramel a composé une *Notice sur l'ancien château-fort de Montrosard, à Saint-Germain-de-Renon, en Dombes, étangs et antiquités de la paroisse* (Bourg, in-8).

— On doit à M. Lombardon-Montézan des notes et souvenirs sur *L'ancienne principauté de Dombes et son parlement. La famille Cachet de Montézan, des comtes de Garnerans* (in-8, non mis en vente).

BRETAGNE. — Les *Documents pour servir à l'histoire des anciens seigneurs de La Garnache* (XVIe et XVIIe siècles), publiés par le comte R. de L'Estourbeillon dans la *Revue historique de l'Ouest*, viennent de faire l'objet d'un tirage à part (Nantes, Forest et Grimaud, in-8).

— L'*Étude sur les anciennes vies de saint Malo* (Nantes, Forest et Grimaud in-8), publiée par M. Arthur Du Chêne, a pour but de déterminer la valeur historique des deux *Vies de saint Malo*, éditées récemment par Dom F. Plaine et M. A. de La Borderie.

— Vient de paraître : *Un saint et savant Breton, Le R. P. Le Gall. Vie et œuvres* (in-18 j. de 650 p.), par M. l'abbé Mauduit.

CHAMPAGNE. — MM. Ch. Givelet, H. Jadart et L. Demaison, de l'Académie de Reims, ont entrepris la publication d'un *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims* : le premier fascicule, comprenant les communes rurales des trois cantons de Reims, vient de paraître (Reims, Michaud, 1885; in-8 de 112 pages). Il comprend : 1° une *Bibliographie monumentale de l'arrondissement;* 2° une *Notice historique* sommaire sur chaque commune; 3° la *Description des monuments civils, ecclésiastiques et militaires* qui s'y peuvent trouver, avec description du mobilier, publication des inscriptions et détails complémentaires, s'il y a lieu. Le plan répond à la fois au Répertoire archéologique ordinaire, et à l'inventaire des richesses d'art tel que le comprennent les circulaires ministérielles. Le soin apporté à ces différentes notices permettra d'y recourir toujours avec certitude; aux explications des auteurs viennent se joindre de bonnes planches, représentant les armoiries

de la ville de Reims, l'église de Bezannes, l'église de Thillois, l'église de Champigny avec sa chaire Louis XIII, et le château de Challerange. La table onomastique qui termine ce premier fascicule est un modèle de précision. — H. S.

COMTAT-VENAISSIN. — M. A. Baluffe a fait imprimer à Avignon, chez Séguin frères, le tome Ier d'un ouvrage dont le titre *Molière inconnu, sa vie,* est rempli de promesses.

FLANDRE. — Vient de paraître la 4e édition d'une *Vie de saint Maurand, duc et patron de Douai et fondateur de Merville,* due à M. Pollet; cette édition est augmentée de notes historiques, d'un supplément et d'une vie de saint Maurand en vers du seizième siècle (Douai, in-8).

— Est imprimé le tome V de l'*Inventaire sommaire des Archives départementales du Nord, antérieures à 1790,* rédigé par M. J. Finot, archiviste; ce volume est consacré aux *Archives civiles. Série B. Chambre des Comptes.* (Lille, in-4 à 2 col. de 399 p.).

FOREZ. — La Société de la Diana annonce la publication dans ses *Mémoires* d'un ouvrage de M. le comte de Soultrait sur *Le château de la Bastie d'Urfé et ses seigneurs.* De nombreuses planches accompagneront le texte et le format in-8 des Mémoires sera remplacé, dans cette circonstance, par l'in-4; une souscription, à laquelle pourront prendre part les personnes étrangères à la Société de la Diana, va être ouverte; le volume coûtera 30 fr.

— *Saint-Étienne sous la Révolution : la contribution patriotique de 1789* (in-8) est une publication de M. Devet, faisant partie d'une *Collection de documents, notes et extraits pour servir à l'histoire du Forez pendant la période révolutionnaire.*

FRANCHE-COMTÉ. — Le livre enrichi d'eaux-fortes qui a paru à Besançon, il y a quelques années, sous le titre de *Besançon et la vallée du Doubs,* auquel avaient collaboré MM. X. Marmier, Castan, de Loray, Mgr Besson, etc, a donné l'idee à M. Cuvier, de Montbéliard, de publier sur le pays de Montbéliard, si grandement éprouvé pendant la dernière guerre, un *Album* composé de 20 lithographies grand in-folio.

GUYENNE et GASCOGNE. — Notre collaborateur, M. Tamizey de Larroque, vient de publier : *Reliquiæ benedictinæ*, documents inédits des Bénédictins recueillis par M. H. Wilhem, juge de paix à Chartres, et annotés avec l'érudition si connue de M. Tamizey de Larroque. Ces pages (42 in-8), émanées de D. Jean Martianay, D. Bernard de Montfaucon, D. Fr. Nicolas Bourotte, D. Charles-Jean-Baptiste d'Agneaux Devienne, D. de Saint-Julien, D. Joseph-François-Marie Malherbe, ont été d'abord publiées par la *Revue de Gascogne.* Elles sont d'un intérêt bien disparate; et telle ne fait guère honneur à « l'original » qui l'a écrite.

— Tous les « gourmets » d'érudition liront les *Documents inédits relatifs à l'histoire des terrines de Nérac*, publiés par un gourmet. Qui? Vous êtes trop gourmand, cher lecteur, à moins que les 23 pages in-32 et les notes succulentes qu'on y trouve ne laissent tamiser le nom de l'éditeur. Quant aux terrines, il paraît que dès le milieu du XVIIIe siècle on les trouvait déjà exquises. Et le sieur Taverne en expédiait des quantités prodigieuses au ministre Bertin et au roi de Danemarck.

— Vient de paraître le deuxième volume de l'*Histoire de l'église de Montauban depuis les premiers temps jusqu'à nos jours* (in-8), par M. l'abbé C. Daux; ce volume, qui termine l'ouvrage, renferme des notices sur V. Dubourg (1826-1833), Jean Chaudru de Trélissac (1833-1844), J. N. Doney (1844-1871), T. Legain (1871-1881).

— A été récemment imprimé chez Sabatier, à Saint-Gaudens, une étude de M. Yves D. Dufor sur *Saint-Gaudens et son collège* (in-18 j.).

Ile-de-France. — La *Commission des antiquités et des arts de Seine-et-Oise* a décidé la publication d'un *Répertoire archéologique du département*, sur le modèle des travaux patronnés par le ministère de l'instruction publique, et elle a chargé six délégués de préparer les premières bases du travail. Ce sont MM. Dufour, pour l'arrondissement de Corbeil, H. Stein, pour celui d'Étampes, Eug. Lefèvre-Pontalis pour celui de Mantes, J. Depoin pour celui de Pontoise, A. de Dion pour celui de Rambouillet, et l'abbé Gallet pour celui de Versailles.

— La *Société historique de Pontoise et du Vexin* met en vente un nouveau volume : *Cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Pontoise,* publié par les soins de M. J. Depoin (in-4). Ce volume offre des textes précieux tant pour l'histoire locale que par la nature même des actes qui sont transcrits ; cependant, sur plusieurs points, la lecture des manuscrits originaux est défectueuse.

— Le petit village du Plessis-Piquet, près Sceaux (Seine), renferme une maison de plaisance, propriété de M. Hachette, le chef de l'importante maison de Paris. C'est l'histoire de cette localité, dite autrefois le Plessis-Raoul, et de ses principaux seigneurs, qu'a écrite M. George Teyssier, beau-frère de M. Hachette, dans un élégant volume de 120 pages, illustré, qui n'est pas mis en vente.

— La Société de Rambouillet publiera dans le prochain volume de ses *Mémoires* un curieux inventaire du château de Rambouillet en 1706, avec plusieurs pièces du même genre en appendice.

Languedoc. — M. B. Saint-Marc-Girardin a fait imprimer une *Notice sur le général de division baron de Chabaud-La-Tour* (Paris, in-8), né à Nîmes, le 25 janvier 1804.

— M. l'abbé Aragon a consacré une brochure à l'*Histoire de la seigneurie, communauté, consulat et paroisse d'Aussonne* (Toulouse, in-8).

— Dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (second semestre de l'année 1885, gr. in-8 de 404 p.), on remarque une étude sur les orages observés, en 1883, dans le département de la Haute-Garonne, par M. Salles; une étude de M. le professeur N. Joly, correspondant de l'Institut, intitulée : *Dans l'espèce humaine, à égalité d'instruction, les intelligences sont égales chez les deux sexes. Preuves nombreuses à l'appui de cette assertion;* une étude de M. Henri Duméril sur un professeur anglais du seizième siècle, *Roger Ascham,* qui donna des leçons de langue grecque à la reine Élisabeth; *le Synchronisme des poésies et de la vie de Catulle,* par M. Albert Villeneuve ; *Huit lettres inédites de Madame de Maintenon,* publiées par M. Charles Pradel ; une *Étude sur de nouvelles planches inédites de la flore des Pyrénées de Lapeyrouse,* par M. Ed. Timbal-Lagrave, etc.

Lorraine. — M. Léon Germain a récemment publié à part sous le titre de *Anciennes cloches lorraines* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8, 74 p.) un extrait, avec additions, du *Journal de la Société d'archéologie lorraine.* L'auteur donne, en suivant l'ordre chronologique, les renseignements qu'il a pu réunir sur les cloches de cinquante localités lorraines, indiquées dans une table qui termine cette brochure, où l'on trouve aussi (p. 71) une liste chronologique des fondeurs de cloches lorrains et de ceux qui ont travaillé pour la Lorraine.

— M. R. de Souhesnes vient de faire imprimer à Nancy, chez Fringnel et Guyot, des *Notes de voyage en Allemagne et en Autriche* (in-12, 135 p.).

Maine. — M. Robert Triger a commencé la publication dans la *Revue histo-*

rique et archéologique du Maine, d'un article intitulé *Une forteresse du Maine pendant l'occupation anglaise. Fresnay-le-Vicomte de 1417 à 1450*, où il donne d'intéressants détails archéologiques sur ce château et des aperçus nouveaux sur l'organisation militaire au quinzième siècle; ce n'est d'ailleurs qu'une ébauche du travail d'ensemble que l'auteur a l'intention de consacrer à cette dernière question.

NORMANDIE. — Nous avons reçu le volume des *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen* pour 1885, comprenant les travaux suivants : *Étude sur la date de la fête de Pâques pour les diverses années du Calendrier grégorien*, par M. A. de Saint-Germain (résumé et complément du travail de Gans); *Les accidents de chemins de fer*, par M. Léon Lecornu (dissertation plus littéraire que scientifique); *La diversion sur Zara et Constantinople*, par M. Jules Tessier (un véritable article de la *Revue des Deux-Mondes*); *Voltaire et le premier président Fiot de La Marche*, par M. Henri Moulin (15 lettres inédites et un mauvais fac-similé); *Vocabulaire de la langue tzotzil*, par notre collaborateur M. le comte de Charencey (espagnol et tzotzil); *Jules Breton*, notice par M. Chaumelin; *Notices sur quelques musiciens rouennais*, par M. Jules Carlez; un rapport du docteur Fayel sur le prix Dan de La Vauterie; et diverses poésies.

— Le R. P. Joseph de Panthou vient de communiquer à la *Semaine religieuse du diocèse de Bayeux et Lisieux* le texte d'un document qui mérite d'être signalé, c'est la *Déclaration* en date du 22 février 1791, par laquelle les curés, vicaires et autres prêtres du doyenné d'Evrecy, diocèse de Bayeux, refusèrent de prêter le serment de fidélité à la nouvelle constitution exigé des ecclesiastiques en fonction par le décret de l'Assemblée nationale du 27 novembre 1790.

— M. l'abbé Fouard, le savant auteur de la *Vie de N.-S. Jésus-Christ*, va publier chez Lecoffre un ouvrage dont nous avons annoncé la préparation; le titre doit en être légèrement modifié : *Les origines de l'église. Saint Pierre et les premières années du christianisme.*

— Nous avons précédemment signalé (oct. 1885) les études que devait comprendre le Précis des travaux de l'Académie de Rouen, en 1884-1885 (imp. Cagniard); il faut ajouter à notre nomenclature : une étude de M. Niel sur *le Romantisme dans la science;* une *Notice sur M. Alfred Nion*, avocat et écrivain, par M. Julien Félix; enfin un discours de M. Homais sur trois avocats rouennais : M. Chassan, auteur du *Traité des délits et contraventions par la parole et l'écriture*, M. P. Vavasseur, poète mort trop jeune pour les lettres, et M. Frédéric Deschamps, poète et auteur dramatique.

— Sous le titre de *Projet d'érection d'un monument en l'honneur de Jacques Daviel*, une notice va être publiée (in-8, 28 p. Bernay, Ve Lefèvre) sur cet oculiste eminent, né à La Barre (Eure), en 1696, et mort en 1762 à Saconnex (Suisse).

— Est sorti des presses de M. Cagniard, à Rouen, en février 1886, un ouvrage de M. Joachim Menant : *Les pierres gravées de la haute Asie; Recherches sur la glyptique orientale, 2e partie : les cylindres de l'Assyrie, Médie, Asie mineure, Perse, Égypte et Phénicie* (in-4, XIII-271 p., fig. Paris. Maisonneuve et Ch. Leclerc).

— L'œuvre du peintre G. Morin, dont nous annonçons la mort, a fait l'objet d'une publication : *Gustave Morin et son œuvre*, par M. Jules Hédou (in-4, x-67 p. Rouen, Augé, 1877).

ORLÉANAIS. — Le dernier fascicule du *Bulletin de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* (deuxième trimestre de 1885, Orléans, Herluison)

renferme une *Note* de M. V. Dumuys *sur la découverte d'un æquipondium faite à Marcilly* (Loiret); une communication de M. E. Davoust sur *une découverte de monnaies de Charles VI; la tour du Heaume et la seconde enceinte d'Orléans. Rectification d'une erreur de MM. Vergnaud-Romagnési et Jollois, dans le tracé de cette enceinte,* par M. Boucher de Molandon; *Deux publications récentes sur le XVIe siècle* (dans leurs rapports avec l'histoire d'Orléans), par M. G. Baguenault de Puchesse (il s'agit là des *Lettres de Catherine de Médicis* publiées par M. le comte H. de la Ferrière et du grand ouvrage de M. le baron A. de Ruble sur *Antoine de Bourbon et Jeanne d'Albret); Sépultures anciennes de Sully-la-Chapelle,* par L. Jarry; *Émile Egger, sa vie et ses travaux,* par M. Anatole Bailly. — T. DE L.

— La thèse latine soutenue par M. C. Pfister à la Faculté des lettres de Paris: *De Fulberti Carnotensis episcopi vita et operibus,* a été imprimée a Nancy chez Sordoillet (in-8, 141 p.).

— M. F. de Mély a récemment publié une brochure sur *Le Trésor de Chartres (1310-1795)*, ornée de gravures et de 15 planches hors texte (Paris, in-8).

PICARDIE. — M. Alc. Ledieu, bibliothécaire d'Abbeville, a publié recemment, indépendamment d'un travail sur Boucher de Perthes, une petite notice sur les *Badestamiers du Santerre aux deux derniers siècles* (Paris, Picard, 1885). On consultera avec fruit cette brochure pour l'histoire du travail et de l'industrie picarde ; arrêts, règlements, ordonnances royales pour la fabrication des bas et autres ouvrages au métier, tout a été soigneusement compulsé par l'auteur d'après des sources autorisées.

PROVENCE. — La ville d'Aix a vu paraître en même temps deux brochures dignes de l'attention des esprits délicats : *Un jeune poète marseillais Paul Regnier. Discours prononcé le 13 juin 1885 à la séance publique annuelle de l'Académie d'Aix,* par M. Gustave Mouravit (Aix-en Provence, in-8). — F. Vidal. *Magali, étude littéraire.* Extrait de la *Revue Sextienne* (Aix, in-8). L'éloge de P. Regnier par M. Mouravit est écrit avec beaucoup d'élégance et complète la notice consacrée par feu l'abbé Bayle au jeune poète, son ami. L'étude de M. F. Vidal est l'histoire des populaires couplets de Magali, encadrés par Frédéric Mistral dans le troisième chant de *Miréio.* — T. DE L.

— Pour paraître prochainement, chez A. Makaire, éditeur à Aix, *La vie de Mgr Forcade, archevêque d'Aix,* par M. l'abbé Marbot, son ancien vicaire général.

— On vient de faire un tirage à part du travail publié par Mgr Forcade dans les *Missions catholiques* sous ce titre : *Le premier Missionnaire au Japon, au XIXe siècle* (in-8).

— Sont en vente à Aix, chez Remondet-Aubin : *Les Chroniques de la ville de Salon, depuis son origine jusqu'en 1792,* adaptées à l'histoire, par M. Louis Gimon, un fort volume in-8, orné de deux gravures représentant les anciennes armoiries de Salon, et une vue de cette ville au dix-huitième siècle.

— Vient de paraître à Toulon, chez Rumèbe : *Scènes de la vie provençale,* par M. G. Senès, dit La Sinse, 1 vol. in-12 de 350 pages, précédées du discours de Mistral à la Félibrée de Hyères, en 1885.

— Viennent de paraître à Aix : *Les avoués poètes*, par M. Breuillac, substitut du Procureur général (br. in-12); — *Les passe-temps d'un curé de campagne,* poésies provençales et françaises de M. l'abbé Aubert, curé de Mallemort (1 vol. in-12).

— On s'occupe à Marseille de réunir des souscripteurs pour les œuvres de Victor Gelu.

— M. Félix Verany a fait imprimer à Marseille une brochure in-16 de

288 pages sur *Les Augustins réformés et l'église Saint-Vincent de Paul de Marseille.*

— Une *Histoire de Montfort* (Basses-Alpes), vient d'être écrite par M. l'abbé Andrieu dans une brochure in-8 de 90 pages (Digne).

SAINTONGE. — La Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis met en vente un nouveau volume de *Documents,* et s'occupe très activement de la publication projetée du *Cartulaire du prieuré de Barbezieux.*

— Vient de paraître le *Catalogue de la bibliothèque de la ville de Saintes,* par M. L. Audiat, bibliothécaire-archiviste de la ville (in-8, 704 p.).

SAVOIE. — M. E. Arminjon a fait imprimer chez Châtelain, à Chambéry, le discours sur les *Institutions militaires de la maison de Savoie de 1559 à 1796* (in-8) qu'il a prononcé lors de sa réception à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie.

— M. l'abbé J. Garin vient de publier à Moûtiers une *Chronique religieuse de la vallée de Bozel* (in-8).

— M. J. M. Chevalier a extrait du tome VIII des *Mémoires et documents de l'Académie salésienne* des études historiques et critiques sur *La Défense de l'estendart de la saincte croix de nostre sauveur Jesus-Christ,* par François de Sales, prévost de l'église cathédrale de Saint-Pierre de Genève (Annecy, in-8, 83 p.).

ALSACE. — Vient de paraître : *Mes trois noblesses, fragment de chronique mulhousienne, rimé par un descendant des deux principaux personnages des vingt-six chants qui disent la seconde* (Mulhouse, lib. Pétry, 1886. imp. Brüstlein, 658 p. in-4, pap. de Hollande, prix : 55 fr.). Ces trois noblesses sont : *Ma vertu, mon blason, ma couronne académique.* L'auteur, M. Th. Braun, ancien président du directoire protestant de Strasbourg, a cru pouvoir entrer dans le champ qu'ont ouvert « Boileau par son *Lutrin,* Gresset par son *Vert-Vert.* » Mais il reste à l'*entrée* du champ. Si encore les notes historiques compensaient la pauvreté des rimes, mais les citations sont inexactes et les explications étymologiques insuffisantes.

ALLEMAGNE. — Vient de paraître chez M. J. Weber à Leipzig, le deuxième tome de l'histoire de la civilisation *Allgemeine Kulturgeschichte* entreprise par M. J. Honegger; ce fort volume embrasse l'histoire de la civilisation dans l'antiquité.

— M. Carl Binz a tout récemment publié à Bonn, chez Ad. Marcus, un intéressant aperçu sur l'histoire de la civilisation en Allemagne au seizième siècle ; il porte pour titre spécial *Dr Johann Weyer, ein rheinischer Arzt der erste Bekämpfer des Hexenwahns* et renferme la biographie d'un médecin allemand qui se montra l'adversaire acharné des sorciers si influents à cette époque.

— A paru dernièrement à Leipzig, chez G. Reichardt, un ouvrage de M. J. Wychgram sur l'instruction des femmes en France ; il a pour titre *Das weibliche Unterrichtswesen in Frankreich.*

— La librairie Gebr. Henninger d'Heilbronn vient de mettre en vente les tomes XXIII et XXIV de la Collection des monuments de la littérature allemande des dix-huitième et dix-neuvième siècles, réimprimés par M. Bernhard Seuffert sous le titre de *Deutschen Litteraturdenkmale des 18 und 19 Jahrhunderts in Neudrucken.* Le tome XXIII renferme un roman psychologique de Ph. Moritz, intitulé *Anton Reiser,* et le tome XXIV l'ouvrage

consacré par A. W. Iffland à sa carrière théâtrale *Ueber meine theatralische Laufbahn.*

— Une brochure de M. C. Bleibtreu, intitulée *Revolution der Litteratur*, vient de paraître à la librairie de W. Friedrich, à Leipzig. Elle contient, après un *Exposé historique*, des chapitres consacrés aux matières suivantes : *La poésie et l'esprit contemporain ; — Le roman historique ; — La poésie érotique ; — Le réalisme ; — Le drame ; — La poésie lyrique ; — L'Allemagne contemporaine ; — Le poète allemand et l'État ; — Sort des poètes.*

— Il faut maintenant ajouter à l'ouvrage publié par M. J. Kurschner sous le titre de *Deutscher National-Litteratur* les livraisons 274 à 278 qui contiennent une partie des œuvres de Schiller éditées par M. R. Boxberger, et une partie de celles de Jean Paul, éditées par M. Paul Neerlich.

— M. H. von Treitschke publie une Histoire de l'Allemagne au dix-neuvième siècle *Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert,* dont le 3e volume vient de paraître à la librairie S. Hirzel, à Leipzig ; il traite de la domination de l'Autriche et de l'accroissement de la Prusse et porte pour titre particulier *Oesterreichs Herrschaft und Preuszens Estarken.*

— La librairie Weidmann, de Berlin, distribue en ce moment la deuxième partie du premier volume de l'ouvrage consacré par H. Jordans à la description de l'ancienne Rome, *Topographie der Stadt Rom im Altertum ;* ce fascicule contient, avec les tables, des dessins et un plan.

— Le professeur Karl Biedermann vient de publier à la librairie S. Schott, de Breslau, le premier volume de ses Mémoires sous le titre de *Mein Leben und ein Stück zeitgeschichte.* On sait que le professeur Biedermann s'est créé une des premières places dans le monde scientifique et politique.

Angleterre. — Nous avons reçu la seconde partie du Dictionnaire historique de la langue anglaise publié par le Dr Murray, ex-président de la Société de philologie : *A new english dictionary on historical principles. Part. II. Ant-Batten* (Oxford et Londres, 1885, gr. in-4). Cet ouvrage a sur tous les recueils du même genre l'avantage de présenter, à côté des mots nouveaux, ceux qui sont tombés en désuétude; les notices consacrées à ces derniers renferment de judicieuses remarques sur les causes qui en ont fait abandonner l'emploi et sur le parti qu'on en pourrait tirer en les introduisant de nouveau dans le langage actuel. Cette méthode, dans la confection d'un Dictionnaire, approuvée par les érudits compétents, n'est cependant guère mise en pratique en France.

— Mlle M. Dickens, fille aînée de Charles Dickens, a terminé la composition d'une courte biographie de son père qui paraîtra dans la nouvelle série de *The Worlds workers*, publiée à Londres, chez Cassel et Cie.

Autriche. — M. Zillner a consacré à l'histoire de Salzbourg un important ouvrage dont le premier volume, contenant une description historique de la ville, est en vente chez H. Dieter, à Salzbourg : *Geschichte der Stadt Salzburg. I Buch. Geschichtliche Stadtbeschreibung* (gr. in-8, 456 p. avec carte et vue de la ville).

— La librairie O. Frank de Vienne édite un intéressant ouvrage de M. W. Kisch sur les anciennes rues, places et maisons de Vienne, *Die alten Straszen und Plätze von Wiens Vorstädten und ihre historisch-interessanten Häuser.* Il contient, outre une notice sur l'histoire de la ville, des articles sur les beaux-arts, l'architecture, la musique et la littérature à Vienne. Cette publication sera complète en 50 livraisons ; les cahiers 15 et 16 ont été récemment mis en vente.

— Chez A. Hölder, à Vienne, paraît la première partie d'un ouvrage du

Dr C. Schober, contenant des lectures historiques sur la monarchie austro-hongroise, depuis les origines jusqu'à l'extinction de la maison de Babenberg : *Quellenbuch zur Geschichte der Oesterreichische-ungarischen Monarchie* (in-8, VIII-314 p.).

— M. Fr. Miklosich a publié à Vienne, chez Braumüller, un Dictionnaire étymologique de la langue slave *Etymologisches Wörterbuch der Slavischen Sprache.*

— Le 15 janvier 1886 a paru, à Vienne, le premier numéro d'une feuille illustrée qui s'intitule *An der schönen blauen Donau;* elle paraît deux fois par mois sous la direction du Dr F. Mamroth et publie d'intéressants romans.

— Les *Nouvelles études biographiques et littéraires sur les poètes lyriques de l'Autriche,* par M. Alfred Marmand, viennent d'être mises en vente à la librairie Charpentier, de Paris.

Belgique. — La librairie C. Muquardt, de Bruxelles, a mis en vente *Les Précurseurs de la Réforme aux Pays-Bas* (2 vol. in-8), œuvre posthume de J.-J. Altmeyer.

Espagne. — La *Biblioteca clasica española* vient de publier un curieux ouvrage du XVIIe siècle : *El dia de fiesta por la mañana y por la tarde*, de Juan de Zabaleta. (Barcelone, 1885, in-8 de 264 p., prix : 1 fr. 50.) C'est le tableau de la vie quotidienne, un commentaire précieux du théâtre et du roman castillan. M. Yxart a écrit pour cette édition une courte introduction très judicieuse où l'absence de renseignements biographiques est à regretter.

— La librairie Garnier publie, dans sa collection américano-espagnole, une deuxième édition du *San Francisco de Asis* de Mme Pardo Bazan (Paris, in-18 de CXXXVI-592 p., prix : 5 fr.), avec préface de M. Menendez Peleyo.

— D. Francisco de Quevedo Villegas a réuni, dans un volume in-8 de 242 p. imprimé à Barcelone, une *Vie de l'apôtre saint Paul* et divers articles publiés par lui dans *La Verdadera ciencia española.*

— Vient de paraître dans la *Coleccion des escritores castellanos* (t. XXXVII) le premier volume de l'*Historia de la literatura y del arte dramático en España* (in-8), traduction par M. E. Mier du travail de M. Schack sur le même sujet.

— M. Teodoro Llorente, poète valencien, vient de publier à Barcelone (Biblioteca Arte y Letras, 1885, in-8 de LIV-266 p., prix 3 fr.) une traduction complète des poésies de Heine en vers castillans, précédée d'une très remarquable étude sur Heine et le *Livre des lieds.*

— A Madrid, la *Coleccion de documentos ineditos para la historia de España,* publiée sous la direction du marquis de la Fuensanta del Valle, de M. José Sancho Rayon et de M. Francisco de Zabalburu, en est à son LXXXVIe volume. Celui-ci contient la troisième et dernière partie de la correspondance des diplomates espagnols au Congrès de Munster. Les éditeurs annoncent en outre la publication prochaine d'un index des noms de lieux et de personnages allemands cites par la correspondance, dû au docteur Conrad Hæbler, conservateur de la bibliothèque royale de Dresde.

Grèce. — Dans les premiers jours du mois de février dernier les fouilles dirigées à l'Acropole d'Athènes par M. Cavadias, inspecteur général des antiquités, ont fait découvrir plusieurs stèles votives portant de curieuses inscriptions archaïques et des statues, qui toutes avaient les cheveux et les vêtements peints ; ces statues paraissent dater du sixième siècle avant l'ère chrétienne, c'est-à-dire de la meilleure période de l'art archaïque. Des explorations commencées, il y a huit ans, par l'école française d'Athènes dans cette partie de l'Acropole, avaient déjà mis au jour les substructions d'un édifice inconnu.

Italie. — Nous avons reçu une brochure intitulée *Il valore della ragione nel cattolicismo* (Torino, 1885, in-8 de 48 p.) et renfermant un article publié d'abord dans l'*Ateneo religioso* de Turin, par le chanoine Salvatore di Bartolo; ce travail forme l'introduction à un grand ouvrage philosophique et théologique préparé par l'auteur et qui aura pour titre *I criterii teologici, la storia dei dommi e la libertà delle affermazioni.*

— Le comte Porro Lambertenghi, qui vient de mourir, a légué tous ses livres à la Bibliothèque Ambroisienne de Milan.

— La R. Deputazione veneta annonce comme étant en cours de publication le quatrième volume de ses *Miscellenea; Le chronace veronesi; Le epistole del Vergerio; Lo statuto del comune di Vicenza del 1264.* — La même société fait exécuter en ce moment une *Topografia della regione veneta all'epoca romana,* dont la mise sous presse ne saurait tarder.

—Le ministère de l'instruction publique a commencé, sous forme d'*Appendice* à son *Bulletin officiel,* la publication d'une série de volumes, dans lesquels seront imprimés les catalogues des collections littéraires, scientifiques et artistiques de l'Italie. Trois fascicules ont récemment paru; le premier renferme la liste des périodiques reçus dans les bibliothèques publiques et celle des Académies et autres Sociétés qui en dirigent la publication; — le deuxième, contenant le catalogue des mss. Foscoliani de la Bibliothèque nationale de Florence, est divisé en quatre parties : 1° *Scritti letterarii e frammenti diversi*; 2° *Lettere, istanze, memorie e documenti;* 3° *Lettere d'altri al Foscolo;* 4° *Carteggio di Quirina Magiotti e degli eredi suoi con gli amici, ammiratori ed editori delle opere del Foscolo;* — dans le troisième fascicule, on trouve un index géographique et analytique des plans d'architecture civile et militaire conservés dans la R. Galleria degli uffizii de Florence. — Paraîtront prochainement deux autres volumes de cette collection, l'un consacré aux *Codici palatini* de la Bibliothèque nationale de Florence, l'autre à l'*Inventaire des manuscrits italiens existant dans les bibliothèques de France;* ce dernier renfermera le catalogue des manuscrits italiens de la Bibliothèque nationale de Paris.

— On annonce que M. Cranc, professeur d'une université américaine (Cornell-Universität) a rassemblé une collection de cent neuf récits populaires italiens, qu'il est sur le point de publier en langue anglaise. Une introduction contiendra l'histoire du Folk-lore italien et une bibliographie des ouvrages parus sur cette matière.

—M. Valentini vient de publier à Rome un *Manuale del bibliotecario* (E. Perino, 1886, in-8) où sont brièvement indiquées les règles pratiques de classement, d'administration et de conservation des bibliothèques.

— M. E. Piccolomini a fait imprimer à part l'article inséré par lui dans le numéro de décembre 1885 de l'*Ateneo Veneto* sous ce titre : *Sull' ordinamento delle facoltà di filosofia e lettere nelle università del regno* (Venezia, Fontana, in-8).

Luxembourg. — La section historique de l'Institut R. grand-ducal de Luxembourg vient de distribuer le trente-huitième volume de ses *Publications;* il contient le commencement du *Cartulaire du prieuré de Marienthal* (1231-1317), édité d'après les documents originaux, par le Dr Van Werveke. Les textes sont précédés d'une introduction dans laquelle l'éditeur expose le résultat de ses recherches sur les *Sources du Cartulaire*, sur *les Chartes, l'Histoire, les Prieures et la Destruction de Marienthal.* Le volume suivant renfermera le reste des documents, la table des noms de lieux et de personnes, une carte indiquant les possessions du prieuré et un glossaire.

Russie. — La gazette slavophile de Jean Aksakov cessera de paraître par suite de la mort de son rédacteur. Le défunt a laissé une masse de papiers; ses poésies et sa correspondance vont être publiées.

— On vient d'imprimer en très petit nombre d'exemplaires le *Cours de paléographie slovéno-russe du onzième au quatorzième siècle* que feu Sreznevski avait fait à l'Université de Saint-Pétersbourg en 1865-1880.

— La Société impériale de Géographie a publié un index général de ses éditions depuis 1846 jusqu'à 1875.

— Avec le concours de M. Vladimir Méjov, la librairie Martinov a mis au jour l'*Indicateur bibliographique des livres publiés par des établissements du gouvernement, des sociétés savantes, littéraires, industrielles ou de bienfaisance.* Les publications mentionnées sont au nombre de 6,699.

— M. Méjov a imprimé, en outre, la *Bibliographie du monument de Pouchkine,* c'est-à-dire l'indicateur de tous les écrits relatifs à l'inauguration de ce monument.

— La princesse E. Gortchakov publie la description des villes et des localités les plus remarquables de Russie. Le premier volume, contenant la *Description de Kiev* avec un plan de la ville, vient de sortir des presses.

— L'excellente monographie de M. Kobeko sur le *Grand-Duc héritier Paul Petrovitch* vient d'être imprimée en allemand chez Deubner, à Berlin. — L'original russe a eu déjà deux éditions. — Le traducteur est Jules Laurenti.

— M. Fiedler a publié à Leipzig les *Poésies de Koltsov* en dédiant sa traduction à Bodenstedt, qui a été le premier à faire connaître aux Allemands la poésie russe.

— La commission archéographique de Vilno a fait paraître la première livraison des fac-similés paléographiques au nombre de 59, reproduisant des chartes qu'on conserve aux archives centrales et à la bibliothèque publique de la ville.

— M. Barsov, professeur à l'Université de Varsovie, a donné une nouvelle édition de son excellent ouvrage intitulé : *Esquisses de géographie historique de la Russie — Géographie de la chronique primitive* (dite de Nestor). — L'Académie avait décerné à l'auteur en 1873, le prix Ouvarov. La nouvelle édition est augmentée d'une table générale des matières.

— Le *Dictionnaire allemand-russe* de Müller et Modrach, ingénieurs, commencé en 1883 et contenant les termes techniques de l'art militaire, est arrivé à la lettre R, par laquelle commencera la neuvième livraison. On espère que dans le courant de l'année cet utile travail sera fini.

— M. Vladimir Soloviev, jeune professeur de philosophie, prépare un important ouvrage en 2 volumes sur l'*Histoire et Avenir de la théocratie.* Il a déjà publié sur les questions religieuse, nationale et sémitique, des écrits fort remarquables et qui ont fait sensation dans le pays.

Ventes, 15 février. — *Bibliothèque d'un amateur* (Me Ed. Charles, à Bruxelles). — Collection d'ouvrages rares et précieux, anciens et modernes. (800 articles.)

— 20 février. — *Lettres autographes provenant de feu M. le baron de Gérando et du cabinet d'un amateur* (Me Delestre, assisté de M. E. Charavay). Correspondances de Mmes Récamier et de Stael. Lettres adressées à Haller. (200 articles.)

Publications nouvelles. — *Cours d'instructions pastorales,* par l'abbé Dhavernas (3 vol. in-12, Sarlit). — *Philosophie du droit civil,* par A. Franck (in-8, Félix Alcan). — *La Psychologie du raisonnement,* par A. Binet (in-12, Alcan). — *Étude philosophique sur le Bonheur,* par l'abbé H. Moeller (in-12, Wesmael-Charlier, à Namur). — *Étude sur le Scepticisme de Pascal,* par

E. Droz (in-8, F. Alcan). — *La Prévoyance de l'État*, par Th. Cardot et Schwanh rd (in-12, Guillaumin). — *La statique graphique et ses applications aux constructions*, par M. Levy (in-8, avec atlas séparé, Gautier-Villars). — *L'homme et l'animal*, par H. Joly (in-12, Hachette). — *Le Somnambulisme provoqué*, par H. Beaunis (in-12, Baillière). — *Nouvelles*, par Carmen Sylva (in-12, Hachette). — *Merlette*, par R. de Gourmont (in-12, Plon). — *Jasper ou les Pêcheurs d'Helgoland*, par J. de Rochay (in-12, Palmé). — *Nizelle*, par E. Muller (in-12, Hennuyer). — *Un Lâche*, par lady A. Noël (in-12, Didot). — *Le Mari de Simone*, par G. du Vallon (in-12, Didot). — *Les Récits de la Grève*, par Ch. Deslys (gr. in-8, Delagrave). — *Le Mari d'Ianthe*, par B. Neuilliès (in-12, Didot). — *Mademoiselle Bréval*, par S. de Lalaing (in-12, Didot). — *Au Soir. Récits et Souvenirs*, par L. Aubineau (in-12, Palmé). — *Études critiques sur Properce*, par F. Plessis (in-8, Hachette). — *Italici Ilias Latina*, par F. Plessis (in-8, Hachette). — *Recueil sur la mort de Molière*, par G. Monval (petit in-12, Jouaust). — *Victor de Laprade, sa vie et ses œuvres*, par E. Biré (in-12, Perrin). — *Le Roman anglais ; origine et formation des grandes écoles de romanciers du XVIII• siècle*, par J. J. Jusserand (petit in-12, Leroux). — *Œuvres complètes de X. de Maistre*, t. XII (*Correspondance*, t. IV) (in-8, Vitte et Perrussel). — *Passé et présent, récits de voyage*, par X. Marmier (in-12, Hachette). — *En Angleterre*, par F. Narjoux (in-12, Plon). — *Alexandrie et la Basse-Égypte*, par H. de Vaujany (in-12, Plon). — *A travers la Chine*, par L. Rousset (in-12, Hachette). — *Les Colonies françaises*, par L. Vignon (in-8, Guillaumin). — *Expédition française en Tunisie*, par M. Bois (in-12, Baudoin). — *La République et l'armée. Service de deux ans*, par le colonel Stark (in-12, Ghio). — *Histoire des peuples de l'Orient*, par G. Maspero. (in-12, Hachette). — *Histoire de la Civilisation française* (t. I), par A. Rambaud (in-12, Colin). — *Charles V, sa cour, son gouvernement*, par B. Zeller (in-32, Hachette). — *Les guerres d'Italie, de Montluc*, par M. A. Baudrillart (in-12, lib. de la Société bibliographique). — *Cromwel et Mazarin. Deux campagnes de Turenne en Flandre*, par le lieut.-colonel Bourelly (in-12, Perrin). — *Mémoires inédits de Henry de Mesmes*, par E. Frémy (in-12, Leroux). — *Une mystique révolutionnaire. Suzette Labrousse*, par l'abbé C. Moreau (gr. in-8, Didot). — *Papiers d'un émigré*, par le baron de Guilhermy (in-8, Plon). — *Le Clergé français réfugié en Angleterre*, par F. X. Plasse (2 vol. in-8, Palmé). — *Journal de dix ans* (t. II), par Fidus (in-12, Fetscherin et Chuit). — *Les finances de l'Italie (1866-1885)*, par Cucheval-Clarigny (in-8, Guillaumin). — *Vie du Vénérable Jean de la Barrière, abbé des Feuillants*, par l'abbé A. Bazy (in-8, Picard). — *Histoire de la Norville et de sa seigneurie*, par l'abbé Gentil (in-12, Palmé). — *Chute d'une république. Venise*, par E. Bonnal (in-12, Didot). — *Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth*, par H. Forneron (in-12, Plon). — *La Librairie des Papes d'Avignon* (t. 1er), par M. Faucon (in-8, Thorin). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Papier-monnaie de la Révolution. — Où peut-on trouver des renseignements sur l'émission, la législation, la valeur, les différents types du papier-monnaie de la Révolution : assignats, mandats territoriaux, promesses de mandats territoriaux, bons communaux, départementaux et autres?

Œuvres d'économie sociale de Mgr de Ketteler, évêque de Mayence? Titres, éditions, traductions, etc.? — Question déjà posée. — Cf. Réponses XLIV, 190.

Grammaire latine liturgique. — N'existe-t-il pas une grammaire latine *liturgique*, c'est-à-dire composée en vue de l'enseignement du latin de l'Église et dont les exemples sont pris dans la liturgie, l'Écriture sainte et les saints Pères?

Ouvrages de G. Duchêne sur les finances. — Georges Duchêne a composé deux ouvrages sur la féodalité financière, démontrant comment celle-ci avait tué la petite industrie. Quel est le titre exact de ces deux ouvrages?

Citation d'un concile de Mâcon. — M. Gréard dit, dans la préface (p. 4) de son édition du traité de Fénelon sur l'*Éducation des filles* : « On n'en était plus à se demander comme au concile de Mâcon si les femmes avaient une âme. » Quelle est la date de ce concile? Quel est le premier écrivain qui ait parlé de cette étrange question?

Littérature du Canada. — Où trouver it-on une bibliographie des ouvrages, articles de revues ou journaux dans les quatre langues française, anglaise, allemande, italienne, qu'on pourrait consulter sur la littérature et les auteurs canadiens?

Romans français de Tourguénef. — Le romancier russe Tourguénef a traduit lui-même en français la plupart de ses œuvres. Mais a-t-il écrit directement en français quelques romans, et lesquels?

RÉPONSES

Langue et littérature hébraïques (XLIV, 384; XLVI, 95). — Si l'auteur de la question connaît suffisamment la langue allemande, il pourra consulter la *Praktische Methode zur Erlernung der herbräischen Sprache*. Grammatik mit Uebungstücken, Anthologie und Wortregister für gymnasien und theologische Lehranstalten, par le Dr H. Keihn, professeur à l'Université de Wurzburg, et D. Schilling, professeur au lycée de Colmar (Tubingue, Laupp, 1885, gr. in-8, 162 p.).

Nous signalerons encore les deux ouvrages suivants que l'on peut se procurer aisément chez M. B. Herder, libraire-correspondant du *Polybiblion* à Fribourg en Bade : *Grammaire hébraïque élémentaire* (in-8 de IV-114 p., 2 fr.), par Alph. Chabot; — *Rudimenta linguæ hebraicæ scholis publicis et domesticæ disciplinæ brevissime accommodata scripsit Dr C. H. Vosen*, 6e édition revue par le Dr Fr. Kaulen (in-8 de IV-130 p., 2 fr. 25).

Ouvrages sur la musique religieuse (XLVI, 191). — Nous pouvons indiquer: *Histoire générale de la musique religieuse*, par Félix Clément (Ad. Leclère, 1860, in-8, prix : 8 fr.); — *Rapport sur l'état de la musique religieuse en France*, par le même (Didron, 1849, in-4); — *Décadence et restauration de la musique religieuse*, par Couturier (Langres, Repos, 1862, in-8 2 fr.); — *De la restauration de la musique religieuse*, par l'abbé Fèvre (Palmé, 1864, in-8, 1 fr.); — *De la musique religieuse. Les Congrès de Malines (1863 et 1864) et de Paris (1860) et la législation de l'Eglise sur cette matière*, par T. J. Vroye et X. Van Elewyck (Bruxelles, A. Decq, 1866, in-8, 4 fr.); — *Mélodies Grégoriennes*, par Dom Pothier (Bruges, Desclée, 1880); — *Etude sur le chant Grégorien*, par Thiéry (Bruges, Desclée, 1883, in-8 de 840 p.). L'auteur de la question trouvera peut-être d'utiles renseignements dans des ouvrages moins spéciaux comme l'*Histoire de la musique*, par M. H. Lavoix (Paris, Quantin, 1884, in-8); — *Histoire de la musique depuis les temps anciens jusqu'à nos jours*, par M. Félix Clément (Paris, Hachette, 1885, gr. in-8); — *Memoirs of musick by the Roger North*, edited by Edward Rimbault (London, G. Bell, 1846, in-4). A consulter aussi un périodique mensuel autrichien intitulé *Harmonia sacra. Monatschrift fur kathol. Kirchenmusik*, dirigé par Ant. Ditko et édité à Krems (Autriche-Hongrie).

Le Gérant : L. SANDRET.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *La Morte*, par Octave Feuillet, de l'Académie française. 50e édition. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-18 j. de 306 p. 3 fr. 50. — 2. *Un Crime d'amour*, par Paul Bourget. 10e édition. Paris, Alphonse Lemerre, 1886, in-18 j. de 300 p. 3 fr. 50.— 3. *Curieuse. La décadence latine* (Ethopée), par Joséphin Péladan, avec un frontispice à l'eau-forte de Félicien Rops. 3e édition. Paris, A. Laurent, librairie de la Presse, 1886, in-18 j. de 364 p. 3 fr. 50. — 4. *La Fin de Paris*, par René Maizeroy. 5e édition. Paris, Victor Havard, 1886, in-12 de 292 p. 3 fr. 50. — 5. *Lettres de ma Chaumière*, par Octave Mirbeau. Paris, A. Laurent, librairie de la Presse, in-12 de 434 p. 3 fr. 50. — 6. *Monsieur Parent*, par Guy de Maupassant. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 320 p. 3 fr. 50. — 7. *Mon premier Crime*, par G. Macé. Paris, Charpentier, 1886, in-12 de 360 p. 3 fr. 50. — 8. *Porte-Close*, par Fortuné du Boisgobey. Paris, Plon et Nourrit, 1886, 2 vol. in-18 j. de 318 et 276 p. 6 fr. — 9. *La Femme jaune*, par Camille Delaville. Paris, librairie des Bibliophiles (Jouaust et Sigaux), 1886, in-12 de 440 p. 3 fr. 50. — 10. *Les Attentats de Modeste*, par Pontsevrez. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 290 p. 3 fr. — 11. *Les Frères Colombe*, par Georges de Peyrebrune. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 292 p. 3 fr. — 12. *Régénérée*, par Jeanne de Condillac. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 284 p. 3 fr. — 13. *Merlette*, par Rémy de Gourmont. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 288 p. 3 fr. — 14. *Le Roman d'un officier de fortune*, par de Beaurepaire. 3e édition. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 346 p. 3 fr. 50. — 15. *Le Roi de Thessalie*, par Ary Ecilaw. 4e édition. Paris, Alphonse Lemerre, 1886, in-12 de 456 p. 3 fr. 50.— 16. *Cléopâtre*, par Henry Gréville. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 302 p. 3 fr. 50. — 17. *Katia*, par le comte Léon Tolstoï. Traduit du russe par le comte d'Hauterive. Paris, Paul Perrin, 1886, in-12 de 278 p. 3 fr. 50. — 18. *La Mère de Dieu. Sascha et Saschka*, par Sacher-Masoch. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 340 p. 3 fr. 50. — 19. *Tatiana Leiloff*, par Édouard Rod. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 284 p. 3 fr. — 20. *La comtesse Iwacheff*, par René de Pont-Jest. Paris, E. Dentu, 1886, in-18 j. de 350 p. 3 fr. — 21. *Le Mari d'Iante*, Imité de l'anglais par Mme Berthe Neulliès. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de 276 p. 2 fr. 50. — 22. *Un Lâche*, par lady A. Noel. Traduit de l'anglais par A. Chevalier. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de 412 p. 2 fr. 50. — 23. *Deux Mariages*, par Paul Bonhomme. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de 442 p. 2 fr. 50. — 24. *Servienne* (*Histoire d'une servante*), par Léon Barracand. Paris, Charavay frères, 1886, in-8 de 23 p. illustré d'une dizaine de gravures. 2 fr. 50. — 25. *Le Fiancé de Solange*, par Georges du Vallon. Paris, Blériot et Gautier, 1886, in-18 j. de 310 p. 3 fr. — 26. — *L'Homme de la Tour*, par Ernest Lionnet. Paris, Blériot et Gautier, 1886, in-18 j. de 242 p. 2 fr. 50. — 27. *Ma Tante Giron*, par René Bazin. Paris, Retaux-Bray, 1886, in-12 de 246 p. 2 fr. 50. — 28. *Nouvelles*, par Carmen Sylva. Traduites de l'allemand et précédées d'une étude biographique, d'après des documents originaux, par Félix Salles. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 312 p. 3 fr. — 29. *Bartek vainqueur*, par Sienkiewicz. Traduit du polonais par Neyroud, avec une introduction par T. de Wyzewa. Paris, A. Laurent, 1886, in-18 j. de 256 p. 3 fr. 50. — 30. *L'Alpe homicide*, par Paul Hervieu. Paris, A. Laurent, 1886, in-18 de 298 p. 3 fr. — 31. *La Main aux Dames*, par Tancrède Martel, avec une préface de Bossuet. Paris, E. Giraud, 1886, in-12 carré de 324 p. 3 fr. 50. — 32. *Clairs de Soleil*, par Noel Blache. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 316 p. 3 fr. 50.—33. *Contes d'un Coureur des Bois*, par le marquis de Cherville, illustrés par Kauffmann. Paris, Marpon et Flammarion, 1886, in-12 de 356 p. 5 fr.

1. — M. Octave Feuillet vient de se relever triomphalement de l'échec de son dernier roman : *La Veuve. La Morte* le replace au rang des meilleurs conteurs de notre époque. Depuis *Monsieur de Camors,* il n'avait, comme forme, rien écrit de plus parfait, et, comme fond, *La Morte* est bien au-dessus de *Sibylle,* d'une inspiration loyalement chrétienne pourtant. Jamais le romancier n'avait atteint pareille hauteur ; jamais le penseur ne s'était affirmé plus nettement spiritualiste. Sous prétexte de nous intéresser aux infortunes d'un gentilhomme incroyant, qui épouse d'abord une sainte dont il repousse la foi, et ensuite une libre penseuse, plus experte que la Brinvilliers dans l'art de manier les poisons, M. Octave Feuillet aborde tout simplement le grave problème de l'éducation de la femme moderne et de son rôle familial et social. Mais, avant de produire les réflexions que nous suggère ce beau livre dont nous ne saurions trop recommander la lecture aux gens du monde, donnons du sujet lui-même une succincte analyse.

Bernard de Vaudricourt, gentilhomme de race, de nom et d'allures, n'a plus aucune croyance religieuse. Il lui est resté néanmoins de sa bonne éducation un profond sentiment de l'honneur et le respect chez les autres de convictions qu'il ne partage pas. En villégiature en Normandie, il s'éprend d'une angélique jeune fille, Aliette de Courteheuse, qui, elle, croit d'une foi ardente, enthousiaste et sincère. Bernard est franc : il ne cache pas son scepticisme aux parents d'Aliette, qui d'abord lui refusent sa main. L'incrédule aime, il ne désespère pas. Aliette, de son côté, a été séduite par la nature généreuse de Bernard. Un plan se forme dans sa petite tête : c'est, quand elle sera sa femme, de travailler à la conversion du sceptique. Cette raison pèse aussi d'un grand poids dans la décision de l'oncle d'Aliette, un bon et digne évêque qui remplace auprès d'elle le père défunt. Bref, le mariage se conclut. Hélas! la prédiction de *Sibylle* avec laquelle *La Morte,* sous certains aspects, a tant de points de ressemblance, ne tarde pas à se vérifier, dans la vie des deux jeunes époux : « Le mariage, pour « porter des fruits, doit avoir ses racines non pas seulement dans les « deux cœurs qu'il unit, mais aussi dans la religion qui l'a institué et « qui le consacre. Une foi commune, la fraternité des croyances élé- « vées et des espérances éternelles peuvent seules donner aux faibles « amours de ce monde quelque chose de la solidité et de la durée des « amours divines. » Ces conditions manquant dans l'union d'Aliette et de Bernard, il ne tarde pas à naître entre eux des froissements et des malentendus. Malgré les recommandations de son oncle qui lui a conseillé d'agir avec la plus grande sagesse, de ne rien brusquer et de ne pas aller trop vite, Aliette essaie de convertir Bernard, et Bernard résiste. Certes, leur affection réciproque demeure intacte ; mais

une certaine gêne plane sur le ménage. Bernard trouve sa femme trop pieuse. Il essaie de l'arracher un peu à ses pratiques religieuses et la produit beaucoup dans le monde. Cette vie nouvelle contrarie Aliette souverainement. Pourtant, elle s'y prête jusqu'au jour où la dissipation dépasse les limites permises. Dans une partie de plaisir à Saint-Germain, Aliette s'est trouvée, par suite d'un impardonnable laisser-aller de Bernard, mêlée à des femmes plus que légères. L'impression qui en résulte est telle qu'Aliette tombe sérieusement malade, et son mari l'emmène à la campagne. Là elle se rétablit, et le calme renaît. Ce serait l'espoir, le bonheur rêvé, si leur chère petite enfant n'était soudainement terrassée par l'horrible croup. Le médecin de la localité n'ose pas prendre sur lui de pratiquer l'indispensable opération de la trachéotomie. Que faire? Un chirurgien seul peut réussir l'opération. C'est le docteur Tallevaut. Mais, celui-ci, complètement absorbé par ses recherches scientifiques, n'exerce plus la médecine et vit en solitaire, avec sa nièce, dans une maison rustique, éloignée. Bernard n'hésite pas : il monte à cheval, va frapper à la porte de Tallevaut, et plaide si chaleureusement la cause de son enfant moribonde, que le savant — qui ne se dérangeait pour personne — prend sa trousse et, avec Sabine, sa nièce, se rend immédiatement au château. L'opération réussit à merveille : l'enfant est sauvée. Dès lors, des relations d'amitié s'établissent entre les deux familles. Bernard, peu à peu, subit la pernicieuse influence de la nièce du docteur. C'est une créature étrange, d'une beauté ensorceleuse, d'un caractère altier : l'antipode de la pauvre Aliette. Son oncle, qui n'est pas d'ailleurs un méchant homme, l'a élevée en dehors de toute religion. Elle ne croit qu'à la matière : elle n'admet que ce qui se prouve par A+B ; elle a des passions contenues qui brûlent et n'attendent que l'étincelle propice pour faire explosion. Cette libre penseuse s'aperçoit bientôt qu'elle n'est pas indifférente à Bernard. Immédiatement, elle conçoit l'infernal projet d'empoisonner Aliette, et elle y parvient. Celle-ci retombe malade. Sabine, hypocritement, demande à la soigner, et, chaque jour, verse dans ses tisanes quelques gouttes d'un flacon d'aconit — qu'elle a dérobé au docteur Tallevaut. Aliette meurt, et Sabine se marie avec Bernard. La lune de miel expirée, la nouvelle comtesse jette le masque : elle déclare à son mari qu'elle entend ne pas avoir d'enfants, jouir de toute sa liberté et donner au contrat conjugal tous les coups de canifs qu'elle pourra. Les choses vont si loin que Bernard est obligé de se séparer de cette misérable et de soustraire la fille d'Aliette à ses mauvais exemples. Bernard est dans un véritable enfer. Ajoutons, à sa décharge, qu'il ignorait le crime d'empoisonnement. Il en est instruit par une vieille servante. Ce n'est pas tout : il apprend qu'Aliette, le croyant complice de Sabine, n'a pas voulu le dénoncer, qu'elle a

accepté la mort de sa main et qu'elle a quitté cette vie en lui pardonnant. Le trépas subit du docteur Tallevaut qui a succombé à une attaque d'apoplexie, après une scène terrible avec sa nièce, vient à l'appui du récit de la vieille servante. Cette fois, les yeux de Bernard se dessillent : le miracle qu'Aliette vivante n'avait pu obtenir, Aliette morte l'accomplit. Bernard, désabusé, frappé au cœur, meurt, lui aussi ; mais, comme il veut revoir dans un autre monde sa chère Aliette, il revient à la foi de son enfance et fait appeler Mgr de Courteheuse à son chevet d'agonisant. Telle est l'œuvre, — un chef-d'œuvre de pensée fortifiante et d'art exquis.

J'ai dit que la lecture de la *Morte* peut être profitable aux hommes et aux femmes du monde. J'entends ainsi les parents qui, malgré des sentiments chrétiens, ne prêtent pas à l'éducation de leurs enfants, surtout de leurs filles, une attention suffisante, et eux-mêmes ne donnent pas toujours l'exemple qui convient. M. Octave Feuillet met hardiment le doigt sur la plaie et ne cache rien des déplorables conséquences des chefs de famille : « Je ne pense pas, dit-il, que la précocité des jeunes filles du monde, en ce temps-ci, doive être attribuée à l'insouciance morale des mères. Je leur rends volontiers cette justice que toutes, sans exception, quelle que soit leur moralité personnelle, désirent faire de leurs filles d'honnêtes femmes. Ce qui leur manque pour atteindre ce but louable, c'est la plus faible dose du plus vulgaire bon sens. Il n'y a, en effet, que l'aveuglement des maris à l'égard de leurs femmes qui soit comparable à l'aveuglement des mères à l'égard de leurs filles. Elles semblent persuadées que tout, dans la nature, est susceptible de corruption, excepté celles-ci. Leurs filles peuvent braver les plus dangereux contacts, les plus troublants spectacles, les entretiens les plus équivoques, peu importe! Tout ce qui passe par les yeux, par les oreilles, par l'intelligence de leurs filles se purifie instantanément. Leurs filles sont des Salamandres qui peuvent impunément traverser le feu, fût-ce le feu de l'enfer. Pénétrée de cette agréable conviction, une mère n'hésite pas à livrer sa fille à toutes les excitations dépravantes du mouvement parisien, lequel n'est autre chose en réalité que la mise en train des sept péchés capitaux. » N'est-ce pas que le tableau est d'une vérité sanglante? Il n'est point seul. Écoutons M. Octave Feuillet nous raconter les mauvaises impressions que produisent sur Aliette les futilités de la haute vie parisienne : « A mesure qu'elle entrait plus avant dans le monde parisien et qu'elle le connaissait de plus près, elle se sentait lasse parfois jusqu'à l'écœurement, du bavardage superficiel qui est si facilement alimenté à Paris par les actualités de chaque jour, et qui semble abaisser tous les esprits sous le même niveau de banale médiocrité. Elle entendait, dix fois par jour, dans dix salons différents, le même jargon, le même

commérage fiévreux et vide, les mêmes jugements en l'air, les mêmes plaisanteries empruntées à la pièce nouvelle, et parfois à l'argot inepte des cafés-concerts. Elle voyait avec une secrète stupeur cette foule mondaine uniquement occupée de mouvement et de plaisir, et comme en proie à une sorte de danse de Saint-Guy qui l'entraînait du berceau à la tombe dans un tourbillon épileptique... Des dégoûts profonds lui montaient aux lèvres, quand elle assistait par hasard à certains entretiens que le relâchement du goût et du sens moral, favorisé par d'étranges lectures, a mis à la mode jusque dans les salons..... A l'heure du siècle où nous sommes et dans l'état des esprits en France, au moment où une sorte de jacquerie morale, en attendant mieux, déchaîne dans les foules populaires des appétits et des convoitises désormais sans frein, Mme de Vaudricourt, sans s'occuper autrement de politique, était atterrée de voir, chez la partie la plus apparente des classes supérieures, une si belle insouciance et une préoccupation si exclusive de se divertir. Il lui semblait être sur un bâtiment en perdition, où les officiers, au lieu de faire leur devoir, s'enivraient avec l'équipage. » Voilà certes, très nettement indiqué, le mal qui ronge la société contemporaine, et l'on n'a jamais fait ressortir plus énergiquement le vent de folie qui semble souffler, à cette heure, sur toute une portion des classes dirigeantes. La *Morte* abonde en ces sortes de réquisitoires moralisants et vengeurs. Sans cesse, l'auteur oppose à toutes les audaces trompeuses du matérialisme scientifique les bienfaits du spiritualisme chrétien. On a là sous les yeux les fruits parlants et agissants de l'éducation nouvelle, les femmes et les mères de l'avenir, en regard des femmes et des mères façonnées par la bonne et vieille foi des aïeux. Aliette, — cette douce, inoubliable et ravissante figure, à l'esprit si judicieux, au cœur si droit et si simple, — est l'incarnation la plus haute et en même temps la plus vraie, de l'épouse chrétienne, de même que Sabine Tallevaut, la sirène insidieuse, énigmatique et troublante, est la terrible personnification de la libre penseuse, de la femme sans Maître et sans Dieu. On a blâmé, dans Aliette, l'excès de ses scrupules religieux. Qu'est-ce à dire? Et ces scrupules qui maintiennent l'épouse sacrifiée dans le respect de la famille et de la foi conjugale, dans un dévouement constant et dans les pardons suprêmes, ne valent-ils pas mieux que ce matérialisme effréné qui entraîne l'épouse coupable à tous les excès de l'égoïsme, de la haine et des passions criminelles? Soutenir le contraire, c'est blasphémer. Au dénouement, Bernard de Vaudricourt est, à coup sûr, de cet avis, — et, tout philosophe qu'il fût, le docteur Tallevaut n'y contredirait pas. La scène entre sa nièce et lui est d'une logique qui épouvante. A ses reproches, Sabine froidement répond : « Vous me surprenez, mon oncle. « Comment un esprit tel que le vôtre ne s'est-il jamais douté que je

« pouvais tirer de vos doctrines et de nos communes études, des con-
« séquences, des enseignements différents de ceux que vous en tirez
« vous-même?... Vous me parlez de droiture, de justice, d'humanité.
« Vous vous étonnez que les mêmes théories qui vous ont inspiré à
« vous ces vertus ne me les aient pas inspirées à moi-même. La raison
« en est pourtant bien simple : vous savez, comme moi, que ces
« vertus sont, en réalité, facultatives, puisqu'elles ne sont que des
« instincts. Il vous plaît à vous de vous soumettre à ces instincts,
« et à moi, il ne me plaît pas, voilà tout!.. Un crime! mais c'est un
« mot!.. Qu'est-ce qui est bien et qu'est-ce qui est mal?.... Qu'est-ce
« qui est vrai, et qu'est-ce qui est faux? Il n'y a plus que des
« catéchismes individuels. Le mien est celui que la nature me prêche
« par son exemple... Relisez votre Darwin, mon oncle... Parce que
« vous m'aviez façonnée sur votre modèle, supposiez-vous que je n'a-
« vais ni imagination, ni sens, ni conscience de ma beauté, ni envie
« de jouir des biens de ce monde ? La vertu sans religion est une
« duperie, et si le ciel n'a rien à me donner, c'est à la terre que je
« dois demander de satisfaire mes ambitions et d'assouvir mes con-
« voitises... Vous n'avez le droit ni de vous étonner ni de vous plaindre,
« et vous vous garderez de me dénoncer à la justice. J'aime le vicomte
« de Vaudricourt, et j'en suis aimée. Dans un an, je serai sa femme.
« Il ignore tout; il croit qu'Aliette est morte d'un arrêt du cœur. Je
« vous défie de le détromper! » N'est-ce point là, poussée jusqu'à son extrême limite, la logique même des appétits déchaînés, cherchant leur excuse dans le sophisme scientifique? Tallevaut, inconscient pervertisseur d'âmes, récoltait ce qu'il avait semé. Le coup était trop rude pour le malheureux docteur. La logique infernale de sa nièce le foudroya, la nuit même, en provoquant une congestion cérébrale.

Que de leçons, que de traits frappants, que d'aperçus profonds ne pourrait-on pas encore extraire de la *Morte!* Mais il faut bien laisser au lecteur le plaisir de quelques surprises. Inutile d'ajouter que M. Octave Feuillet, tout en restant vrai, a su, dans la *Morte*, éviter tous les écueils du naturalisme à la mode.

2. — Nous regrettons de ne pouvoir rendre le même témoignage à M. Paul Bourget. Il y a, dans les cent premières pages de son *Crime d'amour*, et aussi vers le milieu du livre, des descriptions licencieuses qui font tache, des images de sensualité d'autant plus répréhensibles que le sujet — ce qui ne les excuserait pas d'ailleurs — ne les comporte aucunement. Nous ne sommes pas de ceux qui veulent exclure du roman la peinture du vice et de la passion, et nous comprenons toutes les franchises de l'art. Mais, ce qui est incompréhensible, c'est de voir un écrivain de valeur se complaire, sans motifs, pour le seul goût de la chose, dans la littérature libidineuse. Un critique qui n'est

point suspect de rigorisme, M. Edmond Schérer, écrivait dernièrement, à ce propos, dans le *Temps :* « Je me demande en vain quel plaisir l'artiste, le véritable artiste, peut éprouver à écrire des choses qu'un mari qui respecte sa femme ne lui laissera jamais lire, ou qu'elle ne lira pas s'en s'en sentir flétrie. Il y a là pour moi un mystère. » Or, dans *Un Crime d'amour,* les écarts dont se plaint M. Schérer sont trop répétés. Et cela étonne d'autant plus que M. Paul Bourget se fait gloire de ne pas appartenir à l'école de M. Émile Zola. Il cultive plutôt le roman d'analyse psychologique, mis à la mode par Stendhal, et dont le genre se personnifie dans *le Rouge et le Noir, Obermann, Werther, Adolphe* et *Volupté.* Les romanciers du naturalisme s'attachent principalement aux phénomènes extérieurs : lui étudie l'âme en tant qu'âme, et la considère indépendamment de ses manifestations matérielles. Aussi l'action est peu de chose dans ses inventions, et les personnages s'y réduisent au strict nécessaire. Dans *Un Crime d'amour*, quatre seulement sont mis en scène : Alfred Chazel, le mari, ingénieur sorti de l'École polytechnique, fort savant, très brave homme, mais gauche, fruste et un peu balourd ; Hélène, sa femme, plus affinée, de race et de mœurs plus aristocratiques, rêveuse d'impossible, romanesque, incomprise et mécontente d'avoir uni sa vie à un homme qui se borne à l'aimer, comme un naïf bourgeois qu'il est, naïvement, prosaïquement ; Armand de Querne, ami de collège du mari, le séducteur de la femme, un nihiliste viveur, un pessimiste à la façon de l'enfant du siècle d'Alfred de Musset, un Byron sans délicatesse et sans idéal, blasé sur tout, ne croyant pas à l'amour chez les autres, parce qu'il a tué le cœur en lui pour ne laisser vivre que les sens ; un certain de Varades, fat de garnison, dans les bras duquel se jette la femme d'Alfred Chazel, pour se venger d'Armand de Querne qui l'a détournée de ses devoirs d'abord, et qui ensuite se joue et se moque d'elle, la délaisse et l'insulte. Cet acte de désespoir, cette déchéance féminine, qui n'a même pas le prétexte de l'amour, fait naître le remords dans le cerveau raisonneur du séducteur d'Hélène Chazel. Il avait le goût dépravé du mal ; il s'était plu aux expériences sentimentales ; il avait cajolé sa complice, en posant pour le passionné ; il s'en était fait aimer ; il avait ensuite froidement brisé son jouet, et maintenant il ne se pardonnait point ce qu'il appelle « la perte d'une âme ». Ici, et c'est le meilleur de son livre, M. Paul Bourget raisonne comme un théologien. Analysant les tardifs repentirs d'Armand de Querne, il dit : « Le poids de son remords était toujours là. Sa conscience le suppliciait. » Par malheur, ce de Querne ne croyait ni à la conscience, ni au bien, ni au mal, ni à la liberté humaine. Pour lui, c'étaient autant d'apparences sans réalité, d'ombres sans corps. Mais il avait beau ergoter, chercher à s'étourdir : le remords le tenaillait sans cesse. Ce qui n'était ni une apparence ni

une ombre, c'était l'assassinat moral de l'âme qu'il avait perdue. « Une âme perdue?... Il y a donc une vie et une mort des âmes, « quelque chose qui les nourrit et quelque chose qui les détruit, « comme une damnation et comme un salut spirituels. Et alors, Dieu « existerait?... Il y aurait donc par delà nos jours bornés, nos sensa- « tions courtes, nos actions passagères, quelque chose qui ne passe « pas et qui peut contenter notre faim et notre soif d'infini? » Plus loin encore, Armand de Querne avoue que « la religion seule résout « le grand, l'unique problème de la vie humaine. » Il semblerait que le douteur qui raisonne de la sorte et qui sent si bien où est le remède au mal dont il gémit, devrait se réfugier dans le christianisme. Pas du tout. M. Paul Bourget a bien trop peur de déplaire à son maître Renan. Plus que jamais, il fait retomber de Querne dans les scepticismes, les incroyances et les vanités de l'impuissante raison. Il l'arrache à l'émotion salutaire qui lui avait mis sur les lèvres le balbutiement des prières anciennes, et l'accule à ce blasphème impie et désespéré : « Non, il n'y a pas de rédemption, et le Christ est mort vainement. » Cependant, comme il faut une religion à son coupable, il invente, pour lui, « la religion de la souffrance humaine, la pitié. » Qu'est-ce que c'est que cette pitié-sentiment, cette pitié-religion? Un feu-follet qui ne tiendra pas devant l'égoïsme, et que dispersera le souffle de la moindre passion. La pitié est bonne, à la condition qu'elle ait pour base l'Évangile, et pour point de départ l'idée de justice, de sacrifice et de devoir. Ce sont là de simples vérités dont M. Paul Bourget ne paraît pas se douter le moins du monde. Le déterminisme philosophique et le nihilisme religieux ont fait de lui, non un de ces mécréants qui crachent grossièrement sur les dieux, mais le romancier inquiétant du pessimisme, pour ne pas dire de l'athéisme aristocratique. Et c'est bien dommage! Car ce pyrrhonien, qui souffre visiblement de ne pas croire, tout en s'éternisant avec volupté dans son criticisme, est un maître-écrivain, et il a un fier talent.

3. — M. Joséphin Péladan, lui, est un pessimiste catholique. Il voit le monde latin comme un assemblage d'horribles Sodomes et d'affreuses Gomorrhes dans lesquelles ne se trouvent pas les dix justes voulus, et que le feu du ciel tarde trop à réduire en poudre. Déjà, dans *Le Vice suprême*, il avait prophétisé la fin de nos races décadentes. Ce roman était une sorte d'éthopée dont *Curieuse* est la suite, avec les mêmes grandes qualités philosophiques. Pensée exubérante, perçante comme une vrille, style nerveux, avec parfois un peu trop la préoccupation du genre des Goncourt, imagination ardente, soucí des vraies splendeurs du catholicisme et des gloires de l'art, mais propension visible à insister plus qu'il ne faut sur certaines perversités. Rendons-lui d'ailleurs cette justice, que s'il étale, avec une

abondance blâmable et sous des couleurs qui peuvent être dangereuses pour des lecteurs inexpérimentés les plaies et les turpitudes de notre civilisation faisandée, M. Péladan sait du moins — ce que ne font jamais les naturalistes de l'école de M. Zola — les réprouver et les flétrir. Sa *Curieuse* est une Slave de dix-huit ans, Paule de Riazan, élevée très librement par sa tante, fort instruite, passionnée pour les choses de l'intelligence, et d'une déroutante beauté — une beauté d'éphèbe, dans le type de l'androgyne grec. Sa tante tient à Paris salon littéraire, et Paule y fait connaissance d'un être presque surhumain, élève du mage Mérodack et à qui M. Joséphin Péladan donne le nom mystérieux de Nébo. Ce Nébo sait tout, connaît tout ; il a tout étudié, tout approfondi. Le travail et la solitude ont en lui complètement dompté la chair. L'esprit seul le domine. Forcé de vivre en frac et en démocratie, avec un sens merveilleux de la société moderne, il couvre son mépris de l'époque actuelle d'un air poli de s'y intéresser. Artiste puissant, chimiste hors ligne, philosophe chrétien, il a la supériorité que donne une vie chaste. Les âmes de Paule et de Nébo ne tardent pas à sympathiser. Il s'établit entre eux comme une flirtation platonicienne dans laquelle les sens n'entrent pour rien. Poussée par une invincible curiosité, Paule désire s'initier à tous les mystères de l'enfer parisien, et Nébo consent à lui servir de mentor et d'introducteur. Il lui ouvrira le fruit, pour lui ôter l'envie d'en manger ; il lui fera parcourir, sans qu'elle s'y salisse, tout le périple du vice, pour l'en dégoûter. Le pacte fraternel est conclu. Paule se déguise en homme, et le voyage commence. Jeune gommeux, elle visite d'abord les cafés à la mode, là où s'ennuient tout le long du jour et une partie de la nuit, les désœuvrés, les nullités, les paresseux, les hommes sans âme qui ne savent que culotter des pipes et boire des bocks. Ce spectacle l'arrête peu : « Passons, » dit-elle à Nébo, « je ne m'intéresse pas aux brutes. » En quoi, la princesse a complètement raison. Ils se rendent ensuite dans les divans des journalistes, des artistes et des poètes. Là, elle ne rencontre que des blasphémateurs et des hâbleurs, montrant le poing au « nommé Dieu », se réclamant de Jean Richepin, et traitant de pauvres sires tous les génies passés dont l'humanité s'honore. Étudiant déluré, Paule, un autre jour, accompagne Nébo dans les caboulots et les brasseries à femmes du Quartier Latin. Elle voit de près les fils de M. Prudhomme, vidés et blasés, sans idéal et sans poésie. Elle fait enivrer une étudiante qui lui raconte, sans rien omettre, son existence crapuleuse. Le soir, Paule et Nébo se rendent dans les bals de la rive gauche, remplis de pierreuses dégoûtantes, de bonnes en escapade, d'étudiants ivres, titubants et immondes. Puis vient le tour des cercles et des clubs de la rive droite. Paule est travestie en attaché d'ambassade. Ici, sous d'autres oripeaux, se montrent les mêmes goûts

vicieux, les mêmes passions. La princesse est obligée de rappeler aux convenances et à la pudeur une actrice qui lui manquait de respect. L'aventure se termine par un duel que Paule, sous la suggestion de Nébo, soutient bravement. Les deux pèlerins visitent le lendemain le royaume de Sa Majesté le Peuple. Ils sont en blouse. Tavernes, assommoirs, cabarets borgnes, rien ne leur échappe, et ils contemplent les névrosés de l'absinthe, les damnés de l'alcool, dans toutes leurs dégradations. Les lieux de prostitution ne leur font pas peur. L'*Erotic-Office*, les Caprées où se fait la traite des blanches, les grands magasins où le luxe devient le pourvoyeur de l'adultère, les théâtres-lupanars, toute la Bestiaire parisienne enfin, servent de théâtre à leurs observations. Le voyage terminé, Paule s'écrie : « Que c'est triste de savoir ! » Il paraît cependant que le voyage recommencera, car *Curieuse* n'est que le prélude de l'*Initiation sentimentale*. Par ce qui précède, on peut inférer qu'il ne faut pas laisser traîner sur les tables les romans de M. Joséphin Péladan. Et néanmoins, on ne saurait nier les intentions catholiques de l'auteur. Dédaigneux de la politique — qui le rend injuste pour la mémoire du noble comte de Chambord, — il émet, sans respect humain, des déclarations comme celles-ci : « L'*Imitation* dépasse le *Banquet*. Saint François d'Assise a été plus sublime dans son cœur que Platon dans sa pensée. » ..... « Allez au cloître, là seulement est l'Absolu. » ..... « Bafouer une dévotion, c'est mépriser la religion. » ..... « La papauté est le seul pouvoir que je reconnaisse. » ..... « Le salut social est dans la religion romaine, l'aristocratie d'intelligence, la négation politique du peuple. » L'auteur a dédié *Curieuse* à son frère, le Dr Adrien Péladan, mort en novembre dernier, martyr de la science, victime de la perversité humaine, un « sublime curieux ».

4. — Le Paris de M. René Maizeroy n'est pas plus attrayant que celui de l'auteur de *Curieuse*, et cet écrivain est encore, comme l'autre, un prophète de malheur. Il y a cependant, entre M. le baron Toussaint (René Maizeroy) et M. Joséphin Péladan cette différence, qu'aucune note chrétienne ne vibre dans les prédictions qui forment le gros du livre intitulé : *La Fin de Paris*. M. Maizeroy suppose un souper de viveurs et de viveuses, dans lequel chaque convive dit son mot sur l'antique capitale. Tous, sauf un, en ont, avec enthousiasme, célébré les beautés, les joies et les plaisirs. Ils boivent à sa suprématie, à son règne immortel. Alors Frontenac, celui qui n'avait rien dit, se lève et détaille sans pitié toutes les verrues de la vieille Lutèce, ses lesbiennes, ses malthusiennes, ses morts vivants, ses cabotins, ses larbins, ses fous, ses détraqués, ses décavés, ses barnums, ses escrocs, ses misérables, et il conclut ainsi : « Paris est la sentine du monde. Elle souille « les innocences les plus blanches, elle déprave les saints et les saintes.

« Dès qu'on a touché son pavé qui brûle, on ne vaut plus rien. Elle dé-
« vore les uns après les autres. Elle englue tous ceux qui l'approchent.
« Elle vous sèvre de toute croyance, de toute vertu. Heureusement,
« nous touchons au cinquième acte. Elle se traîne, elle râle, la grande
« ensorceleuse. Elle est condamnée. Elle crève du même mal que la
« Rome des Césars et que Byzance. Mesdames et Messieurs, à la fin de
« Paris! » On nous permettra de répondre à ce toast impie par le suivant : « Mesdames et Messieurs, à Paris régénéré, à Paris transformé! » Ce qui ne serait pas long, si l'on voulait un jour faire l'application loyale du christianisme à la vie sociale et à notre législation. Jusqu'ici M. Maizeroy avait suivi les voies corrompues de M. Catulle Mendès, et il est tel de ses livres : *Les deux Amies,* par exemple, dont la donnée dépasse les bornes de l'imagination la plus pervertie. Cette fois, il a laissé au fond de son encrier les cas fangeux, les fantaisies maladives, les exaltations malsaines, les sentimentalités érotiques. Avec une verve singulière, en un style mordant qui ne lui est point habituel, il a préféré s'exercer en une série de petites satires qui, malgré l'exagération du trait et l'absence d'un critérium moral, n'en sont pas moins intéressantes à lire. Il faut faire d'ailleurs, en ces études, la part du feu. Si le Paris dont Frontenac maudit les funestes ensorcèlements existe, il en est un autre dont M. Maizeroy ne semble pas se douter : c'est le Paris de la famille, du travail et de la foi. — Et c'est ce Paris-ci qui empêche l'autre de périr.

5. — Encore un moraliste qui pousse tout au noir! J'ai nommé M. Octave Mirbeau. Lui ne s'attarde pas aux vices urbains. Il s'en prend aux paysans, et il est impossible d'en rêver de plus vilains que ceux qu'il montre dans les *Lettres de ma Chaumière.* Ici c'est un laboureur qui s'est ruiné au jeu, qui a mangé son bien avec des cartes crasseuses, dans des tripots infects, et que sa femme traîne dans un charreton, paralysé, mendiant son pain; là, c'est une fille gangrenée qui laisse mourir ses vieux parents pour aller vendre son corps au plus offrant; ailleurs, c'est un trafiquant de peaux et de cuirs, enrichi, qui déblatère contre les curés, brigue le mandat de député, achète les voix à prix d'argent, se proclame bien haut l'ami du peuple et roue de coups une pauvre vieille ramassant quelques brindilles sur les avenues de son domaine. Plus loin, c'est l'amour de la terre poussé jusqu'à l'abrutissement, l'âpreté au gain, l'insensibilité devant la mort. Toutes choses qui arrachent à M. Mirbeau cette apostrophe : « O paysan sublime, toi
« dont Millet a chanté la mission divine, semeur de vie, engendreur
« auguste de pain, le suffrage universel, en t'apportant les révoltes,
« les passions et les pourritures de la démocratie t'a découronné, — et
« te voilà tombé, pauvre géant, aux crapules de l'or homicide et de
« l'amour maudit. » Pour l'auteur des *Lettres de ma Chaumière* (et nous

sommes bien un peu de son avis), la démocratie est « la grande pourrisseuse ». De même que l'anémie tue nos forces physiques, la démocratie (une démocratie sans Dieu, quelque chose d'horrible, selon le mot de Lamartine) tue nos forces sociales. « C'est elle qui nous a fait perdre nos respects, nos obéissances, et y a substitué ses haines aveugles, ses appétits salissants, ses révoltes. Grâce à elle, nous n'avons plus conscience de la hiérarchie et du devoir, cette loi primitive et souveraine des sociétés organisées. Rien, ni personne n'est à sa place. Et nous allons dans un pêle-mêle effroyable d'êtres et de choses au milieu duquel Dieu lui-même a peine à se reconnaître, et semble épouvanté de son œuvre immortelle, et qui meurt pourtant. » Sauf le trait de la fin (l'œuvre de Dieu ne mourant pas), ce tableau est vrai, mais l'application en est exagérée. Il y a encore, et il y aura sans cesse, il faut l'espérer, de bien braves gens dans la « démocratie » rurale. Il y a aussi à la campagne des spectacles toujours riants, toujours salubres, toujours vivifiants. M. Mirbeau l'a, du reste, bien compris, car toutes ses *Lettres* ne sont pas tristes, et tous ses paysages ne sont pas sombres. Je citerai, dans la note ensoleillée : *Le petit Bohémien* qui préfère à l'instruction et au confort, comme le Lothario de *Mignon,* les lits de mousse, l'eau des torrents, l'air des grandes routes, la libre vie. Dans la note comique, le duel burlesque de Pescaire et de Cassaire, les deux journalistes de Foix, est un petit chef-d'œuvre. D'autres récits viennent là, sans prétention ni thèse. Tel *les Eaux muettes,* vengeance de pêcheurs qui assomment d'un coup de gaffe le patron de leur barque et le jettent à la mer; tel encore *la Veuve,* étude d'un cas de jalousie dans le passé; tel enfin, *la Tête coupée,* dédiée à Barbey d'Aurevilly. Le volume se termine par quelques essais philosophiques dont le principal est un dialogue d'une verve farouche, d'une ironie accablante et superbe sur l'inéluctable nécessité de la guerre. J'aurais à faire des réserves à propos du fatalisme de M. Mirbeau, mais je voudrais surtout enlever de ses *Lettres* un conte grivois qui les dépare. C'est intitulé : *Le Juge de paix,* et il y a une page qui n'est rien moins qu'obscène. Est-ce pour cela que l'auteur l'a dédié à M. Guy de Maupassant?

6. — Nul n'ignore, en effet, que ce romancier (voir : *La maison Tellier, Boule-de-suif, Les sœurs Rondoli, Une Vie* et *Bel-Ami*) ne recule, en fait de descriptions libertines, devant aucune audace. Pourtant, sa dernière œuvre, *Monsieur Parent,* qui a paru d'abord en feuilleton dans le *Journal des Débats,* reste, comme forme, dans les limites permises. Mais, comme donnée, que c'est donc vulgaire, banal et peu propre ! Il s'agit d'un honnête homme, bon jusqu'à la plus naïve faiblesse, et que sa femme trompe effrontément avec l'intime ami de la maison. L'enfant, le petit Georges, né de ce ménage à trois, est sans doute de l'amant : du moins, il lui ressemble. C'est par une vieille domestique,

très attachée à M. Parent, que celui-ci apprend toute l'étendue de son malheur. Il fait alors maison nette, et le voilà seul au monde. L'histoire de son long martyre est tracée d'une main implacable. Sa femme, il y renonce facilement; mais l'enfant, sa consolation, il y pense toujours. Puis, peu à peu, pour oublier, il s'adonne à l'alcool, et sa vie se traîne lamentable dans un perpétuel abrutissement, jusqu'au jour où, vingt ans après, dans un restaurant champêtre, il retrouve sa femme et le ravisseur de son honneur, vieillis tous deux et ridés. Ils sont accompagnés d'un jeune homme qui le regarde avec intérêt. C'est l'enfant, c'est le fils. Parent s'approche d'eux, se montre et, rendu brave par l'exaspération d'une douleur si longtemps concentrée, il crache à la face des coupables leur ignominie; il dit ses tortures, sa longue solitude, ses doutes incessants. La mère blêmit de honte devant son fils épouvanté. Mais Parent ne se tait pas. C'est maintenant à l'enfant qu'il s'adresse : « Demande donc à ta mère si tu es mon fils ou celui de ce « misérable? » On pourrait croire ici à une velléité de conclusion morale, au châtiment du vice par l'indignation de l'enfant. Eh bien, non! M. de Maupassant ne conclut pas. Les deux complices retournent tranquillement à leur adultère; l' « enfant » les suit, un peu étonné, mais non pas indigné, et M. Parent, stupéfait de son audace, reprend ses tristes habitudes, et se console avec de l'eau-de-vie, — cette « maîtresse rousse », comme l'appelle si pittoresquement Barbey d'Aurevilly. *Monsieur Parent,* et c'est son principal mérite, est écrit d'un style clair, vibrant et précis. Pas de détails inutiles, pas de descriptions interminables. Tout est dans l'action qui est rapidement menée. A la suite on trouvera cinq autres récits : *Le Baptême, Un Fou, Les Bécasses*, *En Wagon* et *Le Petit Soldat,* publiés dans le *Gaulois* et le *Gil-Blas,* où il ne faut chercher aucune inspiration supérieure. Ce sont de petits drames saisissants, condensés par une plume qu'attirent la sécheresse de l'analyse, le scepticisme de l'idée et la floraison du mal.

7. — On aurait tort de croire que la littérature judiciaire soit inoffensive. Les révélations des Vidocq et des Canler ont aidé beaucoup de scélérats dans la combinaison de leurs forfaits. Cette considération n'a point arrêté l'ancien chef de la sûreté à la préfecture de police de la Seine, M. Gustave Macé. S'emparant d'un forfait qui épouvanta Paris, il y a quelque vingt ans, il le délaye, le commente, le brode, l'entoure de circonstances romanesques, et publie le tout sous ce titre : *Mon premier Crime.* M. Macé veut dire par là que c'est le premier crime dont il lui ait été donné de découvrir le mystérieux auteur. Il s'agit d'un vieux petit rentier, le sieur Bodasse, qui a été assassiné, puis dépecé morceau par morceau et que l'on a fait disparaître, en jetant ses bras dans un égoût, ses jambes dans un puits, sa tête dans la rivière. L'assassin est un certain Voirbo, fils naturel d'un bourreau. Tailleur le

jour, il pérorait, le soir, comme orateur socialiste, dans les réunions publiques de Belleville. Là, ses harangues faites pour provoquer l'intervention de la Justice, lui rapportaient plus que de la popularité : il faisait partie de la police politique comme « indicateur ». Cela lui permit de dépister longtemps les recherches. L'assassinat du vieux Bodasse — qui avait eu le vol pour mobile — fit incarcérer une foule d'innocents. Jamais il ne serait venu à aucun employé de la rue de Jérusalem de soupçonner « l'indicateur » Pierre Voirbo. C'était bien lui, cependant — et ce fut son empressement à venir se mettre à la disposition de M. Macé qui donna l'éveil à ce dernier. Il le fait surveiller par ses agents, il interroge habilement les gens qu'il fréquente, il opère une descente dans son domicile, et il découvre la preuve de sa culpabilité. Voirbo arrêté n'a plus la même assurance, sa volonté chancelle et à la fin les aveux lui montent aux lèvres. Mais, pour les lui arracher, il a fallu à M. Macé user d'un moyen véritablement ingénieux. Il mène Voirbo dans la chambre même où il a découpé Bodasse. Pas une trace du crime aux carreaux ni aux murs. Les anciens meubles ont disparu. On sait seulement qu'au centre de la pièce se trouvait une table ronde. On en place une toute semblable au même endroit. M. Macé prend une carafe et verse de l'eau sur cette table. Comme le parquet est légèrement en pente, l'eau, suivant la déclivité, forme plusieurs filets qui se rejoignent au même point. Là, M. Macé fait enlever les carreaux. Au dessous, on trouve des traces de sang. Voirbo se trouble et avoue. C'est la scène la plus intéressante du livre. Enfermé à Mazas, l'assassin de Bodasse se coupe la gorge avec une lame de rasoir qu'il portait cachée dans la doublure de son chapeau. Qu'y a-t-il de vrai, qu'y a-t-il d'imaginé dans ce récit? Il serait bien dificile de l'établir. Le fait du crime est réel. C'est tout ce que l'on peut dire. Après tout, pour ceux qui se délectent dans ces sortes de narrations, il y a des crimes « si empoignants ». Voyez, par exemple, le récit du crime de Fualdés!... Leur lecture est-elle saine? C'est une autre question.

8 et 9. — De plus fort en plus fort, comme chez Nicolet : telle paraît être la devise de l'infatigable M. du Boisgobey. Dans *Porte-Close,* il met en présence Flavie et Viviane, deux sœurs dont l'une est une coquine et l'autre une sainte. La coquine fait assassiner son mari; la sainte, voyant que l'on a incarcéré un innocent, jure de trouver le vrai coupable. Elle y arrive, aidée qu'elle est du brave Olivier d'Erquy, qu'elle épouse plus tard, et d'un jeune pâtre breton, qui a vu s'enfuir le meurtrier. Comment il se fait que l'accusé, Pierre Calorguen, soit mis en liberté et qu'un des jurés, le vicomte de Triagou, soit destiné à prendre sa place, ne me le demandez pas. C'est à la suite d'une série d'épisodes, de péripéties et d'intrigues, dont il serait trop long de débrouiller l'écheveau.

Autant vouloir vider, en un tour de rouet,
La quenouille sans fin de la reine Pédauque.

Il en est de même des étranges aventures de *la Femme jaune*. Succinctement, voici ce qu'on en peut retenir : un capitaine de vaisseau, Alexandre de Kergal, s'est lié, à Batavia, pendant son séjour en cette ville, avec Natha la Javanaise, qui est d'une jalousie féroce. Apprenant que le capitaine retourne en France pour s'y marier, elle s'embarque avec un énorme boa constrictor, enroulé dans une cage de fer. Ce boa, familier, qui ne la quitte jamais, répond au nom de Djim. Il ne serait pas admis sur le vaisseau qui porte la femme jaune en Occident, si celle-ci, stylée par un provençal, ne jurait qu'elle destine le redoutable reptile au musée de Marseille. Mais elle se garde bien de tenir parole. Le boa fait avec elle voile vers Paris, et Natha l'installe secrètement dans le domicile qu'elle s'est choisie, du côté du boulevard Poissonnière. Alexandre de Kergal est marié : il a épousé Louise Darboy. Le premier soin de Natha, c'est de chercher à empoisonner la femme de Kergal, et peu s'en faut qu'elle ne réussisse. Puis, avec le concours d'une émailleuse, elle parvient à changer la couleur de la peau de son visage. Du jaune cuivré, il est passé au mat andalous. Natha n'est plus que Berthe l'horizontale. Deux mois plus tard, elle avait détourné Kergal de ses devoirs et, avec des cheveux pilés très fins qu'elle mélangeait à ses aliments, lui avait donné un cancer d'estomac, dont il mourut. Ce n'est pas fini. Un agent de police qui a surpris quelques-uns des secrets de la Javanaise, est attiré habilement chez elle, et le boa lui broie les membres, l'étouffe et l'avale. Elle vole enfin l'enfant d'Alexandre. Mais, cette fois, la mesure est comble : le capitaine de vaisseau est vengé par son frère, qui tue Natha comme un chien galeux. Le terrible boa est expédié, pour de bon cette fois, au musée de Marseille. Et voilà! C'est un tissu d'extravagances et d'invraisemblances, sans compter que certaines pages, comme dans *Porte-Close*, sont rien moins qu'édifiantes. Et dire que cette *Femme jaune* commençait si bien! Il y a en effet, dans les premiers chapitres, toute une lutte de dévouement, d'abnégation et de générosité chevaleresque entre Alexandre de Kergal et son frère Prosper, qui a été véritablement bien rendue par Mme Camille Delaville. Pourquoi le reste ne répond-il pas à cet heureux début?

10. — Pour s'exercer aux champs, et sans le moindre boa, *les Attentats* de Modeste sont presque aussi répugnants que ceux de *la Femme jaune*. Cette Modeste, dans sa prime jeunesse, servait comme bergère à la ferme de Champ-Nivert-sur-Seulles, dans le Calvados. Elle a été séduite par le fils de la maison qui lui promet mariage. Mais, à la mort de son père, Antoine Jarlaud a oublié cette promesse, et il épouse Joséphine Lebanneur, qui a une « légitime » et une bonne pa-

rentelle. Cependant il ne renvoie pas Modeste. Gêné avec elle, il lui laisse même prendre dans la ferme une autorité dont elle abuse. Modeste a la haine dans l'âme : elle jure de se venger,— sans néanmoins se presser, en y mettant le temps. Se démasquer trop tôt aboutirait à son renvoi, et c'est ce qu'elle ne veut pas. Elle avale donc son fiel pendant un grand nombre d'années. Tout le passé est oublié, et maître Jarlaud n'a plus de remords de sa conduite d'autrefois. Modeste commence par mettre la discorde dans le ménage. Elle inspire à Joséphine Jarlaud des soupçons sur la fidélité de son « homme », et la manœuvre réussit au-delà des espérances de Modeste. La bonne Joséphine, qui a toujours vécu en honnête épouse, meurt de désespoir. Modeste accapare ensuite le fils aîné de la maison, un demi-monsieur qui a étudié pour être instituteur et échapper ainsi à la loi du recrutement. Elle, femme qui frise la quarantaine, devient la maîtresse de ce pédagogue de vingt ans et veut, à toute force, l'épouser. Modeste, en même temps, détraque le vieux Jarland, le pousse à l'ivrognerie et à l'abrutissement. Elle cherche enfin, par ses calomnies, à empêcher le mariage de Dominique Jarlaud avec l'intéressante orpheline Marthe Duval, lorsqu'elle se voit arrêtée dans ses attentats par le valet de la ferme, le brave Ricard, qui force la vipère, sous peine d'avoir maille à partir avec la justice, de partir pour Jersey, où l'instituteur va la rejoindre. Il y a, dans ce roman, une leçon morale : c'est que toute injustice, toute prévarication s'expient même en ce monde. Mais M. Pontsevrez en a détruit en partie l'effet par des scènes trop libres. Vous me direz qu'il s'agit d'êtres instinctifs qui tiennent de très près à la nature. Leurs passions, leurs crimes, leurs joies doivent participer de ce contact étroit et absolu. Je répondrai que l'on peut se montrer sincèrement naturel sans verser dans le naturalisme. Je reconnais d'ailleurs le talent de l'auteur. Il nous fait pénétrer, avec art et vérité, dans l'intimité des mœurs normandes. Il étudie sérieusement les causes de la dépravation des Jarlaud, dont deux seulement, le jeune Dominique et sa mère, sont très sympathiques, parce qu'ils restent fidèles au devoir et à la vertu. Il stigmatise les vices du vieux fermier, et ne craint pas de nous donner du maître d'école à la nouvelle mode un portrait dont je doute que le citoyen Paul Bert soit bien flatté. Quel gredin, en effet, que ce jeune instituteur! Ouvertement orgueilleux, prétentieux et pédant, il est en cachette libertin, sensuel et sournois. Égoïste, sans cœur, mauvais fils, il tranche du savant, pose en athée et finalement ne sait rien. Un jour, il s'avise de faire une conférence sur les « abus de l'ancien régime », et on l'entend mêler dans un incroyable chaos l'histoire de France et les théories sociales modernes, placer la révolte des Jacques en 93, entasser calomnies sur pataquès, et débiter des phrases sans queue ni tête, qu'il a

pillées un peu partout. N'ajoutons rien, la photographie est certainement ressemblante, et le type est complet.

11 et 12. — Voici deux romans dus à des plumes féminines : *Les Frères Colombe*, par Georges de Peyrebrune, et *Régénérée*, par Jeanne de Condillac. Ce dernier a certaines prétentions, mais il ne les justifie pas. N'était la première partie, dans lequel apparaît un savant, Philippe Jarlet, au cœur tendre et à l'esprit noble, dont les malheurs sont vraiment touchants, il n'y aurait qu'à ranger cette œuvre dans la catégorie des non-valeurs. Qu'est-ce, en effet, que cette jeune femme, la comtesse de Railles, qui fuit son mari le premier jour de ses noces, file à Constantinople, s'habille en hétaïre turque, et revient caqueter dans les villes d'eaux? Elle appelle cela se venger. Vengeance bien puérile, si l'on considère l'infamie conjugale dont elle a été victime!... Avec Mme Georges de Peyrebrune, nous sommes sur un tout autre terrain, et c'est avec beaucoup de grâce qu'elle nous conte la mélancolique histoire des Frères Colombe. Ces Colombe, nés aux Moustiers, en Limousin, sont deux vieux garçons dont les noms guerriers contrastent absolument avec leur nature pacifique. L'aîné se nomme Annibal, et le cadet Scipion. Employés dans un ministère, à Paris, ils n'ont qu'une ambition : restaurer la vieille bicoque paternelle et s'y retirer, quand sonnera l'heure de la retraite, pour y finir paisiblement leurs jours. C'est pour cela qu'ils dépensent aussi peu que possible, font eux-mêmes leur ménage, et, s'il leur arrive de s'offrir de temps en temps quelque surprise, se grondent mutuellement, tout attendris. Annibal, en sa qualité d'aîné, morigène avec une autorité douce son cadet Scipion, « gamin d'une cinquantaine d'années qui ne réplique pas ». Les deux frères ne paient pas de mine ; mais, sous leur apparence rustique, on ne saurait dire lequel a le meilleur cœur. C'est leur cœur, au surplus, qui leur joue le tour de ne pouvoir réaliser la réparation des Moustiers. Un jour Scipion amène au logis un chien blessé que des enfants torturaient, et ils se mettent à le doriotter, à le caresser et à l'aimer. Le chien mort, ils recueillent une fillette abandonnée, à demi asphyxiée de faim et de froid. Dès lors, ce sont des folies quotidiennes : les frères Colombe se chargent d'elle, lui donnent l'éducation d'une demoiselle, dévorent leur petit magot, hypothèquent la maison paternelle, se privent de tout pour qu'elle ne manque de rien. Sans doute, leur pupille a beaucoup d'affection pour papa Nibal et papa Pion. Mais, ses dix-huit ans sonnés, elle songe à les quitter pour se marier. Et ils la marient, et avec une dot encore!... Au fait, cela vaut mieux pour eux. Elle aurait fini par leur inspirer un autre sentiment, et qui sait si, chacun d'eux, voulant l'élever au rang d'épouse, cela ne les aurait pas brouillés. Ils ne leur reste plus maintenant qu'à soigner un moineau qu'ils ont recueilli dans la

neige. Cette fois aussi, pas de chance ! au printemps, le moineau s'envole, et les frères Colombe se retrouvent seuls. Pauvres frères Colombe ! Leur histoire est vraiment émouvante. En récapitulant les joies et les chagrins de leur vie, ils n'en estiment pas moins qu'ils ont eu raison d'avoir bon cœur. Sauf les égoïstes, nul ne les contredira.

13. — Dans un frais décor d'idylle, au milieu de scènes champêtres pleines de grâce et de pittoresque, M. Remy de Gourmont a encadré deux figures de femmes bien différentes, qu'il oppose l'une à l'autre comme une vivante antithèse. D'un côté, c'est une Parisienne, Élisabeth Auvray, de beauté délicate et soignée, élégante avec une pointe de nonchalance, déjà raffinée, quoique toute jeune. D'autre part, c'est une paysanne alerte et jolie, Merlette, dont la gentillesse rustique est pleine de charme, un charme un peu sauvage comme les fleurs des buissons. Bette et Merlette se partagent le cœur d'Hilaire de Montlouvel. D'où une intrigue de jalousie, puis un drame poignant qui éclate tout à coup dans cette églogue. C'est la Parisienne qui l'emporte : elle épouse Hilaire, et Merlette en meurt. Il faut dire aussi qu'elle aspirait un peu trop haut, cette Merlette. Parce qu'ils avaient été nourris et élevés ensemble, Hilaire et Merlette, ce n'est pas une raison pour qu'il soit absolument indispensable de métamorphoser la fille du meunier Lejeune en baronne de Montlouvel. Hilaire aime beaucoup sa femme ; mais, au fond, il se reproche d'avoir été cause de la mort de Merlette : « Il y a toujours, dit-il, entre Bette, ma femme, que « j'aime, et moi un petit spectre dansant qui parfois gémit comme ces « âmes errantes dont parlent les bonnes femmes. » Montlouvel père est le type du *gentleman-farmer*. Fort au courant des dernières méthodes de culture, il a fait du Mesnil-aux-Bœufs une ferme-modèle. A côté et comme repoussoir, un sous-préfet présomptueux, pourri d'opportunisme. On dit que *Merlette* est un début. Eh bien ! ce début n'est point banal, et il promet beaucoup.

14. — Le roman historique est singulièrement délaissé, depuis quelque temps. Cet abandon n'a pas dégoûté M. de Beaurepaire. Dans son *Officier de fortune*, il nous transporte en Bretagne et en Normandie, à la fin de la Ligue, sous le principat de Philippe-Emmanuel, duc de Mercœur. Il a pris ses héros dans ce monde chevaleresque où l'honneur n'était pas un vain mot. Le baron de Kérolan, un soldat de la trempe des Montluc, des Bussy d'Amboise, des François de Suze et des Tavannes, défend, au nom de la Ligue, le Mont-Saint-Michel dont il est gouverneur, contre les entreprises des amis du Béarnais, qui plus tard fut Henri IV. Il a surtout à lutter contre Olivier de Quéven, un aventurier qui ne recule devant aucun crime pour parvenir au but que s'est imposé son ambition. Batailleur intrépide, mais gentilhomme félon, cet Olivier a rêvé d'épouser la veuve du marquis de Belle-Isle

dont il a causé la mort, d'assassiner Kérolan, de s'emparer du Mont-Saint-Michel et de devenir un puissant seigneur, afin de vendre plus chèrement sa soumission au nouveau Roi. Tout lui réussit d'abord; mais au moment de toucher au succès final, en épousant la belle madame de Belle-Isle, ses crimes sont dévoilés par une sorcière italienne, la Marianna Cordiani, qui se venge sur le fils d'un outrage que lui a fait subir le père, et Olivier meurt sur l'échafaud. Ne demandez à cette œuvre ni les scènes pimentées ni les intrigues érotiques où l'on se complaît aujourd'hui. C'est plutôt un récit à la Walter Scott. M. de Beaurepaire respecte le lecteur, et son drame emprunte je ne sais quel rayonnement à l'époque attachante qu'il évoque, aux personnages qu'il anime, aux magnificences du théâtre où il s'encadre. La guerre et l'amour, la première avec ses tragédies, le second avec ses idylles, marquent les étapes de la vie des principaux personnages. A signaler dans ce roman une très belle description de cette étonnante merveille bénédictine qui porte le nom de Mont-Saint-Michel.

15. — Se souvient-on encore du mariage du grand-duc Louis de Hesse avec Mme de Kolémine, femme divorcée d'un ambassadeur de Russie? Se rappelle-t-on que, vingt-quatre heures après la nouvelle de ce mariage, le grand-duc demandait le divorce, et naturellement, puisqu'il y a des juges à Darmstadt nommés et pensionnés par Son Altesse, obtenait gain de cause?

Le Roi de Thessalie, le nouveau roman d'Ary Ecilaw, qui avait déjà publié *Roland* (un drame dans le grand monde), n'est autre que l'histoire de ce mariage et du divorce qui l'a suivi. L'auteur a jeté sur ses personnages des voiles on ne peut plus transparents. Aussi, la clef n'est-elle pas difficile à trouver. Mais, indiquons, en deux mots, comment l'action s'engage, se poursuit et se dénoue : Charles-Ferdinand, roi de Thessalie, jeune encore et veuf d'une princesse dont la mère est l'impératrice des Hindoustans, s'éprend de la belle Mme de Minéléko. Celle-ci a un mari brutal, qui, un soir, la frappe au visage à coups de cravache. Il y a des témoins, et la femme ainsi frappée se hâte de divorcer. Le roi l'épouse secrètement. Il est bon de noter que nous sommes en pays protestant, où le divorce est passé, dans la haute société, du moins, à l'état d'habitude. Ce mariage secret déplaît à la belle-mère du roi, l'impératrice des Hindoustans. Elle somme son gendre d'avoir à chasser immédiatement son épouse morganatique. Charles-Ferdinand essaie de lutter; mais l'impératrice redouble de violence et le menace de déshériter ses enfants s'il persiste à leur donner Mme de Minéléko pour belle-mère. Le roi n'hésite plus; il ordonne l'expulsion, et une chaise de poste immédiatement commandée emporte la victime. Reine d'un jour, mais légalement reine, celle-ci se révolte, se défend, et en appelle à la justice. Elle trouve même un

avocat, M. Klug, qui accepte la défense des intérêts de la princesse et n'hésite pas à tenir tête contre le roi de Thessalie. Lutte du pot de terre et du pot de fer. La nullité du mariage n'en est pas moins prononcée; Mme de Minéléko se retire dignement et va mourir au couvent, dans le deuil et le désespoir. Voici la clef, maintenant. Le roi de Thessalie, c'est donc le grand duc Louis de Hesse; Mme de Minéléko, c'est Mme de Kolémine; l'impératrice des Hindoustans, c'est la reine Victoria d'Angleterre. Nous ne parlons pas des personnages secondaires: ils sont trop nombreux. Et l'auteur, Ary Écilaw? Tout ce que nous pouvons en dire, c'est que c'est une jeune princesse dont le nom de baptême répond à celui d'Alice, et qui n'a pas vingt ans. On a beaucoup fait de bruit autour du *Roi de Thessalie*. Il y a certainement, dans ce roman, des scènes vivantes, mouvementées, dramatiques, des portraits curieux et une réelle connaissance des mœurs de certaines petites cours germaniques. Mais tout cela ne constitue pas un chef-d'œuvre. Le roman est dédié aux grands de la terre, qui, dans leur orgueil et leur mépris de la justice, oublient qu'au-dessus d'eux, il y a le Juge suprême : Dieu.

16, 17, 18, 19 et 20. — La Russie est à la mode plus que jamais. Les cinq romans que voici : *Cléopâtre, Katia, La Mère de Dieu, Tatiana Leïloff* et *La comtesse Iwacheff*, y ont leur action, ou s'y rattachent par leurs personnages.

Cléopâtre est de Mme Henry Gréville. Mais la veine russe est chez elle épuisée. Nous sommes à cent lieues de *l'Expiation de Savely*. Bref, le mérite de ce « revenez-y » ne le cède pas en infériorité au plus faible des romans français. D'abord, le titre est passablement trompeur, et Cléopâtre Bahktoff n'a que le nom et la beauté de communs avec sa célèbre homonyme, la reine de l'antique Égypte. Elle vit à la cour du tzar, dédaigneuse et froide, inspirant des passions qu'elle se garde bien de partager. Cléopâtre a son plan : elle préfère épouser le général Néoutoff, un vétéran des guerres de 1812, affligé de quatre-vingts ans d'âge et d'autant de millions. Cependant, il arrive une heure où la femme parle en Cléopâtre. Alors, sans pitié pour les cheveux blancs de son mari, elle divorce et épouse un jeune Suédois, secrétaire d'ambassade. La mort la frappe le jour même de ses noces. Mœurs décrites d'après des souvenirs de lecture; style généralement quelconque, sauf une brillante page sur la débâcle des glaces de la Néwa au printemps. La vraie Russie n'est pas là.

Nous la trouvons dans *Katia*, roman du comte Léon Tolstoï. Nul n'ignore que cet écrivain est désormais complètement perdu pour la littérature. Engoué de je ne sais quelles idées mystico-socialistes, il rêve d'abandonner sa famille, de donner son bien aux moujicks et de gagner sa vie à la sueur de son front. Il s'isole de tout le monde et se

livre à un travail physique qu'il ne peut exécuter. Actuellement, le comte Tolstoï confectionne des chaussures, tant bien que mal, plutôt mal que bien ; il ne veut pas que son domestique fasse sa chambre, car il se fatiguerait ; il ne fume plus, parce que la fabrication du tabac et des cigares étiole de pauvres filles ; il revêt le linge le plus grossier et en change le moins souvent possible, pour éviter du travail aux blanchisseuses ; toutes les commodités que le nécessiteux ne peut se procurer sont regardées par lui comme luxe ; il met l'amour de l'art et de la gourmandise sur le même plan ; les éloges accordés à ses livres, et les applaudissements donnés à une chanteuse de café-concert ont pour lui la même valeur. Dernièrement son fils aîné qui a terminé ses études lui demandait quelle carrière il lui conseillait d'embrasser : « Va balayer la neige ! » lui dit-il. Son idée fixe est de faire apprendre à ses enfants (il en a neuf) un état manuel pour qu'ils puissent gagner leur vie : « Ma fortune, » répète-t-il, « n'est pas à eux ; elle est à l'humanité souffrante. » Évidemment, et sans vouloir méconnaître la générosité de ce renoncement volontaire, il y a là un cas de détraquement intellectuel. C'est d'autant plus regrettable que, lorsque l'auteur de *la Guerre et la Paix* consigne à la porte de sa chambre son illuminisme à la Martinez Pasqualis et ses rêves humanitaires, il sait encore écrire des choses charmantes. Témoin, ce roman de *Katia,* traduit en français par M. le comte d'Hauterive. Rien n'y détonne. Tout y est simple, sincère et vrai. L'humour slave s'y marie très agréablement à l'observation psychologique. *Katia* roule sur un malentendu entre deux époux : malentendu élargi encore par l'obstination de l'homme qui n'en veut pas démordre, et surtout par la coquetterie de la femme. C'est la femme pourtant qui rend les armes la première. Elle comprend qu'elle court après une ombre vaine, et elle s'attache comme il sied au père de ses enfants. Katia raisonne ainsi son nouvel état d'esprit « Le vieux sentiment (celui des premiers « jours du mariage) demeura avec ses chers souvenirs ; mais un sen- « timent nouveau d'amour pour mes enfants et le père de mes enfants « inaugura le commencement d'une autre existence, heureuse d'une « autre façon, convaincue enfin que la réalité du bonheur est au foyer « et dans les joies pures de la famille. » Ce ne sont certes pas là les idées d'un fou. Il y a aussi dans *Katia* de réelles trouvailles d'expression. Parlant de paysans pauvres, le comte Tolstoï dit : « Ils vivaient sans sel. » Ailleurs, à propos de Katia qui venait de l'église faire ses dévotions : « Il se jouait en elle, au fond de son âme, une musique dont n'approche aucune harmonie de ce monde. » N'est-ce pas exquis?

La Mère de Dieu, de Sacher-Masoch, est une œuvre bien singulière. Le romancier nous initie aux mœurs étranges d'une tribu de Petits-Russiens, qui ne sont ni catholiques, ni protestants, ni juifs. Ce sont

des Adamites. Leur village Fargowiza-Polna s'appelle le Paradis. Ils n'ont ni prêtres, ni églises, ni sacrements, ni maîtres, ni serviteurs. Tous égaux entre eux, avec la pratique de l'amour libre, ils sont gouvernés par une femme à qui ils obéissent aveuglément, croyant qu'elle incarne en sa personne l'Esprit de Dieu. « Par la femme, disent-ils, le « péché est entré dans le monde. De la femme seule peut venir la « Rédemption. » C'était un peu la théorie du doux visionnaire Guillaume Postel, et sa Mère-Jeanne ressemble beaucoup à la Mère de Dieu des Petit-Russiens de Fargowiza. Celle dont Sacher-Masoch nous raconte le règne est néanmoins beaucoup plus fanatiquement cruelle. Elle fait froidement crucifier, en présence de ses sectateurs extasiés, un pauvre garçon, nommé Sabadil, qui s'était permis de mettre en doute ses pouvoirs. Dans le même volume se trouve un autre récit : *Sacha et Saschka,* qui a également la petite Russie pour théâtre, et les mœurs des popes des villages pauvres pour objet.

Tatiana Leïloff, de M. Édouard Rod, est l'histoire d'une jeune Slave, Mlle Feyghine, née dans la steppe, et qui, sans transition, vient à Paris se jeter dans le monde des théâtres, poussée par la pauvreté. Elle lutte désespérément pour arriver à la scène, voit une à une ses illusions s'anéantir, se laisse séduire par un viveur corrompu, le vicomte de Quenneville, qui ne l'aime pas, manque le succès, et finit par se poignarder en pleine représentation, le jour où elle touchait peut-être à la gloire des grandes artistes. La donnée n'est point neuve : elle a déjà servi pour un autre roman. M. Édouard Rod l'a rajeunie, en consacrant quelques bonnes pages à la vie de famille des Slaves de la steppe d'abord, ensuite aux mœurs farouches des femmes nihilistes, enfin à la chute lente mais fatale d'une enthousiaste créature. La mort réelle de Tatiana sur les planches fait songer à la mort apparente, mais si bien mimée, de l'actrice Croizette dans le *Sphinx.* Quelques pages trop crues détonnent dans cette étude sérieusement écrite, et le Quenneville, qui achète une femme comme on fait d'une jument, est un bien vilain monsieur.

J'arrive à *La comtesse Iwacheff.* Elle a habité Saint-Pétersbourg; elle a épousé un seigneur. Mais c'est tout uniment une ignoble aventurière parisienne, fille d'un forçat, veuve d'un magistrat qu'elle avait ensorcelée, présidente d'une association d'escarpes qui, à son ordre, tuent, séquestrent et volent. Un cadavre d'enfant joue, dans ce roman sans grande valeur (l'histoire du maçon Dutan exceptée), le principal rôle. Il y a aussi un certain Pergous, homme d'affaires, qui est assez réussi comme coquin. *La comtesse Iwacheff* est la suite d'une autre machine de même genre intitulée : *Le Sang maudit*, et elle sert de transition à un troisième roman : *La Louve,* qui s'annonce comme devant empêcher de dormir le Ponson du Terrail contemporain, M. Xavier de

Montépin. Pas n'est besoin d'ajouter que ces rocamboleries n'ont rien de commun avec la vraie littérature.

21, 22 et 23. — Il n'y a pas, non plus, dans les romans qui précèdent, raison d'en faire des lectures de famille. Des collections existent dans ce but : par exemple, la collection Firmin-Didot, qui, ce trimestre, s'est enrichie de *Deux Mariages*, du *Mari d'Ianthe* et d'*Un Lâche*.

Dans les *Deux Mariages*, M. Paul Bonhomme a développé le thème banal de la jeune fille que la ruine des siens force à se faire institutrice, qui sacrifie à l'amour filial tous ses rêves d'avenir, et à qui d'ordinaire un Prince Charmant, — le frère de son élève, — donne sa main et son nom. Il faut dire, — circonstance bien atténuante, — que M. Paul Bonhomme a su rajeunir un sujet aussi rebattu et l'a traité avec grâce, esprit et naturel.

Le *Mari d'Ianthe*, roman imité de l'anglais, ressemble un peu, comme donnée, au *Maître de forges*. Hermann Culross, fils d'un riche manufacturier, a épousé la fille de lord Carre, la fière Ianthe. Jamais celle-ci ne serait devenue la femme d'un roturier, si son père, ruiné dans de fausses spéculations, ne lui eût imposé cette mésalliance. Hermann a pour Ianthe une ardente et sincère affection. Mais rien ne peut faire fléchir l'orgueilleuse : elle n'a pour son mari que de la répulsion et du mépris. Désespéré, Culross part pour l'Amérique, où une longue et grave maladie met ses jours en danger. Alors ce que n'avaient pu faire les soins les plus tendres, l'absence et le remords le firent. L'amour entra dans un cœur que l'orgueil et le préjugé avaient rendu jusque-là insensible. Récit bien mené.

Moins dramatique pourtant qu'*Un Lâche*, dû aussi à une plume anglaise. Nous sommes en Écosse, la vieille Écosse des Highlands. Un lord Douglas a été tué à la chasse par accident, et ce malheur est faussement attribué à son fils Ronald. Devenu dès lors pour sa mère un objet de répulsion, le jeune homme mène au loin une vie triste, errante et dissipée. Sa mère l'a maudit, et son cousin Kenneth lui a ravi l'amour de Marion Stuart, sa fiancée. Or, ce Kenneth est précisément l'auteur de l'accident qui a causé la mort de lord Douglas. Mais il a su dissimuler et il entretient lâchement l'opinion publique dans l'idée que Ronald est seul coupable. Ce n'est qu'au dénouement, après avoir été arraché par Ronald aux eaux d'un torrent impétueux, que Kenneth, bourrelé de remords, se décide à tout avouer. Ronald rentre en possession de la tendresse maternelle et épouse Diane de Beaurepaire, une jeune fille accomplie, née aux Indes et d'origine française. Ainsi se vérifie la prophétie mystérieuse que les Douglas, de génération en génération, se transmettaient : « Quand la main du parent « sera souillée du sang du parent; quand le vrai sera faux, et que le « cœur aimant se refroidira, alors le fils unique de son père franchira

« pour la dernière fois son seuil, à moins que ne vienne une jeune « fille de l'Orient qui rendra blanche la main rouge. »

24. — C'est pareillement un roman très honnête et fort moral que *Servienne*, de M. Léon Barracand. Si la note religieuse n'en était pas absente, il serait parfait. Servienne Rousset naît avec la bosse du dévouement. Elle entre toute jeune au service du riche filateur M. Fleurange, et s'attache à ses maîtres comme le lierre rustique aux murs de leur maison. Elle refuse même de se marier pour n'avoir point à les quitter. Plus tard, le malheur s'abat sur eux. Un fusil qui éclate entre ses mains rend leur fils Léopold aveugle pour toujours. M. Fleurange fait faillite et se noie par accident. Est-ce bien par accident? Mme Fleurange devient paralysée; la filature est expropriée; tout est vendu. Léopold, en ce temps-là, fait son éducation à Paris, dans l'établissement des Quinze-Vingt. Il ne reste à Mme Fleurange que sa bonne Servienne. Bonne n'est pas une épithète exagérée. Servienne, en effet, recueille sa maîtresse dans la chaumière que lui a laissée son père. Avec ses économies des jours heureux, elle nourrit Mme Fleurange et paie la pension de Léopold. Quand elle n'a plus le sou, bravement elle met en vente le lopin de terre qui lui vient de sa famille. L'Académie française lui accorde le prix Monthyon de trois mille francs : elle consacre cet argent à ses anciens maîtres. Tant d'héroïsme méritait bien une récompense. C'est par un ami de Léopold, Augustin Frérion, qu'elle la reçoit. Cet ami, qui a de la fortune, a racheté la filature et le domaine des Fleurange : il les y réinstalle, avec Servienne comme servante-maîtresse. C'était le rêve de la brave fille, et il s'accomplit. L'action se passe dans le Dauphiné, dont M. Barracand décrit admirablement les mœurs pittoresques et les sites merveilleux.

25, 26 et 27. — Comme romans destinés aux bibliothèques paroissiales, nous ne pouvons, ce trimestre, en signaler que trois : *Le Fiancé de Solange,* par Georges du Vallon, un pseudonyme sous lequel se cache une jeune femme du monde dont le père, toujours vivant, Dieu merci ! a été l'un de nos plus brillants généraux ; *L'Homme de la Tour,* par Ernest Lionnet, et *Ma Tante Giron,* par René Bazin. Le fiancé de Solange, quel est-il ? ou plutôt quels sont-ils ? car la belle enfant a bien deux aspirants à sa main. Est-ce le brillant officier Aimery de Saint-Yvon ? Est-ce l'Écossais Alan Oakvil ? Tout d'abord Aimery a le plus de chances, et Solange rompt avec Alan, parce qu'il est protestant. Mais voilà qu'au dénouement, c'est tout le contraire, et Solange épouse Alan. Vous devinez que celui-ci s'était fait catholique, et sa conversion n'avait aucun mobile humain, puisqu'il n'espérait plus devenir le mari de Solange. Quant à Aimery, une balle prussienne lui donne la mort pendant la guerre de 1870. Ce roman-ci n'est nullement

inférieur aux précédentes productions de Georges du Vallon : *La Roche d'enfer, Chez les Magyars, Autour d'une héritière,* et *Le Mari de Simone.* Le talent de cet écrivain a surtout de la grâce, de la mesure et de la distinction.

Georges Burton, orphelin, suffisamment riche, vient d'être reçu docteur en médecine de la Faculté de Paris. C'est un garçon sérieux, instruit, bien éduqué ; mais il est atteint du mal du siècle, de ce mal auquel la littérature moderne n'a prêté que son trop de charmes dans la personne de tous les arrière petits-neveux d'Hamlet : les Child-Harold, les René, les Amaury, les Rolla. Froissé de voir une jeune fille ne pas accepter avec enthousiasme ses propositions de mariage, il quitte Paris et va s'installer, dans un coin perdu de l'Auvergne, au premier étage d'un donjon en ruine déjà depuis longtemps la propriété des araignées, des chats-huants et des chauves-souris. C'est l'*Homme de la Tour.* Bientôt le stylite s'ennuie dans sa solitude, et le triste pessimisme dont il est envahi ne résiste pas à l'optimisme bien portant d'un voisin de campagne, le docteur Fauvel, et aux naïvetés riantes de sa gamine de fille. Vous pourriez croire que Jeanne Fauvel devient Mme Burton. Que nenni ! La Parisienne que l'on a méconnue surgit au moment psychologique, et la pauvre Jeanne, comme l'ingénue de l'*Étincelle*, d'Édouard Pailleron, en est réduite à devenir notairesse ou quelque chose d'analogue. Ces romanciers sont bien déroutants.

La *Tante Giron,* de M. René Bazin, est un tableautin qui, en tant qu'action, n'a pas coûté à l'auteur de bien grands efforts d'imagination. Il s'agit pour la brave tante — et elle s'y emploie de son mieux — de faire cesser, par un bon mariage, le « dépit amoureux » qui existe (sans oser se produire) entre Jacques de Lucé et Marthe de Seigny. Ce n'est rien, comme vous voyez. Mais que le cadre est donc joli ! que les accessoires sont donc attrayants ! M. René Bazin nous initie aux mœurs et aux superstitions des habitants du pays de Craon. Cette région a un caractère très original et nettement marqué. A voir l'ajonc qui pousse sur ses talus, la bruyère assez commune dans ses bois, ses pommiers et ses sarrazins en fleurs, on dirait : c'est la Bretagne. A voir ses hommes, grands, robustes, aux yeux songeurs, on pourrait croire : c'est la Vendée. Ni l'une ni l'autre. C'est le Craonais. La grande propriété y domine, les traditions s'y maintiennent, la famille s'y conserve. Indépendant et fier, l'habitant ne reconnaît que l'autorité paternelle et l'autorité sacerdotale. Sous la Révolution, il fut le premier levé, mais aussi le plus irrégulier des soldats de la chouannerie. Parmi les types dessinés par M. René Bazin, deux surtout, en dehors de la tante Giron, se détachent avec un singulier relief, c'est le curé de Marans, l'abbé Courtois, et le taupier Sébastien Luneau.

Héros d'aventures invraisemblables, que l'on rencontrait dans les chemins sans rabat ni chapeau, l'abbé Courtois jouait de la guimbarde, après dîner, et fumait la pipe comme un sapeur : ce qui ne l'empêchait pas d'être un saint. Quant à Luneau, son métier de taupier en faisait un personnage redouté, sinon redoutable. La tauperie était autrefois une branche de la sorcellerie. Au moyen âge, le *talparum venator* passait ponr un faiseur de sortilèges. C'était l'homme des crépuscules et des heures douteuses. Les errants ténébreux lui avaient dévoilé leurs secrets. Il connaissait et hantait les fantômes nocturnes : la bigorne, qui court les chemins à nuit tombante, souple comme une panthère ; les éclairoux qui dansent silencieusement aux clartés de la lune ; la chèvre blanche, maigre comme une cosse de pois, lourde comme une maison, qui suit les ivrognes au retour des foires, leur met les pattes sur l'épaule et les renverse dans les fossés. Quoi d'étonnant qu'un particulier qui cultivait de semblables fréquentations portât crainte ? Et pourtant, Sébastien Luneau était l'être le plus inoffensif du monde. Encore un que la tante Giron et le curé Courtois ramenèrent dans le droit chemin. A mentionner enfin, dans le roman de M. Bazin, des exploits cynégétiques et des dîners pentagruéliques d'une franche et piquante saveur.

28. — Dans un de ses derniers ouvrages, M. Edmond About, racontant l'accueil qui lui fut fait au château de Sinaïa par le roi et la reine de Roumanie, dit de celle-ci : « On sait que la reine est artiste et lettrée. » Opinions à part, M. Edmond About était bon juge en matière de littérature, et nous n'aurions aucun embarras à l'en croire sur parole; mais voici que la reine de Roumanie nous donne une véritable preuve de son goût pour les lettres et de son talent, dans le recueil de *Nouvelles* qu'elle vient de publier, sous le pseudonyme de Carmen Sylva. Ces Nouvelles ont pour titre : *La Prière*, *Une Lettre, Feuille au vent, Le Dégel*, *Le Hêtre sanguin, Sirène* et les *Revenants*.. Toutes, pour sortir d'un cerveau royal, n'ont pas le même mérite, et quelques-unes sont trop passionnées pour en conseiller la lecture à tout le monde. Ainsi, de *La Prière*, par exemple. Il y est question d'un jeune prêtre dont le cas est celui du *Jocelyn,* de Lamartine. Il est vrai qu'il ne succombe pas, et qu'il lutte avec sa passion jusqu'au sacrifice. Mais n'était-ce pas son devoir? A côté, traversant sa vie, une femme au tempérament indompté et indomptable qui va jusqu'au crime sacrilège pour assouvir sa haine. Elle empoisonne une hostie consacrée, afin que son ennemie trouve la mort à la Sainte-Table. C'est diabolique. La perle du recueil est : *Le Dégel,* lutte d'une jeune femme également entre ses devoirs d'épouse et la répugnance que lui inspire son mari devenu aveugle, défiguré, repoussant, à la suite d'un accident. Il faut citer aussi le *Hêtre sanguin*, très littéraire restitution d'une légende rhé-

nane du moyen âge, et dont les dernières pages valent un poème. A lire ces *Nouvelles,* on devine quelle a été l'éducation première d'Élisabeth de Roumanie. Fille du prince Hermann de Wied et de Maria de Nassau, née à Neuwied le 29 décembre 1843, elle épousa, le 15 novembre 1869, le prince Charles de Roumanie. Son enfance fut celle d'une princesse avide d'indépendance, à l'âme rêveuse, aux instincts poétiques, à la volonté de fer. Dès l'âge de dix ans, elle composait des vers. A quinze ans, elle parlait sept langues vivantes. C'était un prodige. On l'a donnée comme libre penseuse. Rien dans ses ouvrages ne l'indique. Née protestante, elle a embrassé à Bucharest la religion grecque. Il y a peut-être un grain trop gros d'esprit philosophique, dans les *Pensées d'une reine.* Mais de là conclure à la mécréance, c'est une injustice. Fort éprouvée par la mort de ses enfants, Carmen Sylva se console en écrivant des poèmes et des romans. A cette heure, elle est une des ferventes de la littérature provençale, et, aux dernières fêtes de Sainte-Estelle, Élisabeth de Roumanie a été proclamée félibresse par le grand chef de la renaissance méridionale, Frédéric Mistral.

29. — Qui croirait qu'il existe encore en Pologne des écrivains et des poètes? Depuis Adam Mickiewicz et Sigismond Kracszinski, l'opinion était que la Pologne intellectuelle avait vécu. Il n'en est rien. Des bords de la Vistule, grâce à M. Neyroud et à la Librairie de la Presse, il nous arrive aujourd'hui une série de Contes dus à la plume vigoureuse d'un écrivain polonais, Sienkiewicz, qui méritait vraiment le baptême parisien. Sienkiewicz est réaliste sans être pornographe. Il procède spécialement d'Alphonse Daudet et de Charles Dickens. Ses Contes sont au nombre de cinq : *Bartek vainqueur,* aventures lamentables d'un lourdaud de Posnanie qui se fait gloire de s'enrôler en 1870 dans l'armée du roi Guillaume, pour combattre ces « capons de Français » (et plus tard ses bons amis les Prussiens ne se gênent point pour l'emprisonner et l'exproprier); *Journal d'un instituteur,* notes d'un magister de village, pleines de mélancolique résignation; *L'Ange,* esquisses de mœurs rurales, à la fois brutales et naïves; *Yanko*, saisissante eau-forte, où l'on voit un petit vagabond que le génie de la musique incite à dérober un violon, qui en meurt et qui, presque joyeux, quitte ce bas monde, espérant trouver là-haut le plus beau des Stradivarius; *L'Allumeur du phare*, tableau des malechances d'un vieux patriote polonais, errant et proscrit, lequel s'est échoué en Amérique. On l'a nommé gardien d'un phare assez loin d'un port. Il est seul, il s'ennuie; il n'a d'autres distractions que la vue de la mer, l'éternelle chanson des vagues, l'affusion bariolée du soleil sur les flots et les vols épouvantants des larges oiseaux par les nuits sans lune. O bonheur! un livre lui tombe un jour sous la main. C'est un livre polonais, le *Tadeusz,* de l'auteur des *Pèlerins.* Alors le proscrit se

met à lire : il lit ce livre écrit dans sa langue, ce livre qui, à trois mille lieues, lui parle de sa chère Pologne, et le vieillard oublie d'allumer le phare, et il est cause de la perte d'un navire. On le chasse, et il s'en va; mais content presque. N'emporte-t-il pas sur son cœur le livre aimé, l'âme de la patrie? Je le dis parce que je le pense : *L'Allumeur du phare* est une petite merveille. Les contes de Sienkiewicz s'ouvrent par une étude sur la littérature polonaise de M. T. de Wyzewa, et forment le premier volume d'une *Bibliothèque internationale* qui comprendra la traduction des œuvres les plus importantes des écrivains étrangers contemporains.

30. — *L'Alpe homicide,* de M. Paul Hervieu, est l'épopée de la montagne, épopée découpée en petits drames et en menus tableaux, dont voici les titres : *Le Secret des Glaciers, Le Taureau du Jouvet, Les frères Rondaz, Sem, Cham et Japhet, Bolzanetto dit Zigue;* le tout suivi de quelques bleuettes sans importance. Le récit le plus long est *Bolzanetto.* C'est aussi le plus amusant, quoique l'histoire de ce voiturier soiffeur, gouapeur et blagueur, qui fait mourir sa femme de chagrin, n'ait aucune des qualités requises pour figurer dans la *Morale en action.* Nous aimons mieux la terrible ascension au Mont-Blanc, du Révérend Martindale. Sa jeune femme qui l'a supplié de ne pas s'exposer, le voit d'en bas, à travers le télescope de Chamounix, s'efforcer vers le sommet, puis descendre jusqu'à ce qu'un ouragan de neige le dérobe à sa vue. Le soir, on apporte le cadavre du touriste à l'hôtel, et dans une des poches de son habit, on lit, écrites au crayon, ces lignes navrantes : « Ma chère bien-aimée, je vais mourir, croyant en Dieu et en « Jésus-Christ. Je ne vous verrai plus dans ce monde... » Le reste, illisible. M. Paul Hervieu a beaucoup lu Edgard Poë et Rodolphe Toppfer.

31 et 32. — Des Alpes, descendons à Marseille et de là dans le Var. M. Tancrède Martel et M. Noël Blache seront nos *cicerone.* Mais il est prudent de ne pas les suivre aveuglément dans leurs fantaisies. C'est ainsi que nous trouvons un peu trop scabreux les écarts de la *Vénus au Sabre* et de *Bagadi-Bagada,* qui font partie de *La Main aux Dames,* de M. Tancrède Martel. En revanche, l'auteur nous récrée agréablement dans *Le Psalterion, Pour un cheveu* et *Le Général des Batignolles* — désopilante facétie dans laquelle on voit un vieux pâtre de Camargue que les Parisiens prennent pour un général polonais et à qui M. Ferry, pendant le siège, confie bel et bien un régiment. Maintenant, si l'on veut savoir ce que nous aimons le mieux dans *La Main aux Dames,* en dehors du pastiche de Bossuet, très réussi, c'est l'*Esglaria.* Cet *Esglaria* (illuminé, toqué), Jannet Gaffarel, est maître d'école à Cantegourde. Le pauvre garçon a bien sa promise, Madon Tourrel, là-bas près de la mer, à Montredon ; mais il la délaisse pour faire la cour à une Parisienne, Clarisse Bruniquel, qui l'a ensorcelé, et qui d'ailleurs se moque

plus tard de lui. Encadrée d'un vivant paysage méridional, cette idylle a une pénétrante saveur de terroir. De M. Noël Blache, nous ne goûtons pas non plus tous les *Clairs de Soleil*. Quelques-uns sont trop brûlants. Ainsi *Pépina* et les *Deux Jumeaux* répugnent par le réalisme cru de leurs tableaux ; *La Bénédiction de Saint-Martin* nous est gâtée par le voltairianisme du conteur, et *La carmélite*, sans mauvaise intention peut-être, donne une très fausse idée de l'esprit qui règne dans les couvents. Mais nous disons bravo : à *Patron Lazare*, plein de riens adorables et charmeurs ; aux *Noces blanches* d'Adélaïde de Coucourlet, qui, bien innocemment et à son insu, finissent par de « justes noces » ; au *Pâtre Sidoine*, un portrait de fin renard fort réussi, et surtout au *Rebouteur*, magnifique silhouette d'un paysan guérisseur, dont la figure hardie et fruste s'encadre admirablement dans l'abrupte et solitaire paysage des Artigues. C'est là que logent les Baillon, se transmettant le don de père en fils. Un Baillon accueillit, il y a plus d'un siècle, Benoît-Joseph Labre se rendant à Rome. Il le réchauffa et l'hébergea. Pour le récompenser de son hospitalité, Labre livra au père Baillon le secret de raccommoder les brebis et les gens estropiés. Telle est la tradition, et elle est bien provençale. Je ne dirai rien du style de M. Noël Blache. On s'aperçoit vite qu'il a écrit ses *Clairs de Soleil* à l'ombre des pins, à travers le mirage des calenques fourmillant aux feux du jour.

33. — M. le marquis de Cherville a été longtemps le compagnon et l'ami d'Alexandre Dumas père. Aussi, dans ses *Contes d'un Coureur des Bois* (dont voici les titres : *Pour un caniche, Un Drame dans un Pupitre, L'Abbé et le Hérisson, Un cas de Rage, Maman Louisette* et *La première paire de Bottes*), publie-t-il sur ce grand enfant prodigue, comme l'appelait son fils, des Souvenirs fort intéressants. C'est d'ailleurs, selon un mot à la mode, le *clou* du livre, et le reste (ce sont les Contes que je veux dire) n'ont rien de bien remarquable, à l'exception toutefois de l'histoire du Caniche, qui est bien drôle. La voici en deux mots : un homme d'un certain âge vient de se marier avec une jeune veuve ; il possède un vieux chien à qui il tient tellement que sa femme en est jalouse ; pour avoir la paix dans son ménage, il se décide à exiler Milord. Mais depuis ce jour, M. de La Cochardière s'absente fréquemment ; cela intrigue Madame qui, soupçonnant quelque infidélité, suit Monsieur de loin ; elle le voit s'arrêter devant une maison délabrée : « Joli temple, s'écrie-t-elle, et bien digne de l'idole ! » Tout à coup, elle entre furieuse dans la maison, et qu'aperçoit-elle ? Son mari caressant le vieux chien et le bourrant de gâteaux. Ne pouvant le garder au domicile conjugal, il l'avait mis... dans ses meubles.

FIRMIN BOISSIN.

P.-S. — Je reçois une lettre de M. Armand Lapointe, m'affirmant

qu'il n'a, dans *Madame Margaret*, imité en rien un roman de M. Chincholle : *Les Jours d'absinthe*, paru l'an dernier; au surplus, *Madame Margaret* a paru en feuilleton à une époque où M. Chincholle n'avait encore rien produit. Je donne acte à M. Lapointe de sa légitime réclamation. F. B.

THÉOLOGIE

The Psalter or psalms of David and certain canticles, with a translation and an exposition in English by Richard Rolle of Hampole, by H. R. Bramley. Traduction et explication en anglais par Richard Rolle de Hampole. Oxford, Clarendon, press. 1884, in-8 de xxiv-556 p.

On se tromperait beaucoup si on croyait trouver, dans le livre que nous annonçons, un commentaire philologique, exégétique et critique, comme les aiment les modernes et même comme on les faisait quelquefois au moyen âge. Il n'y a dans l'ouvrage du Révérend Bramley rien de pareil. La Vulgate est citée, verset par verset, puis traduite et sommairement expliquée au point de vue de la morale et de l'édification. Il est rare que le commentaire de chaque verset atteigne une demi-page ; il ne dépasse pas souvent cinq ou six lignes, et presque jamais il ne contient rien d'original. Les Pères de l'Église, surtout saint Augustin et Raban-Maur, en font tous les frais. L'exégèse n'a donc, dans le cas actuel, qu'un intérêt tout secondaire ; elle vient au second plan ; ce qui occupe le premier, c'est la traduction et le commentaire en anglais. M. Bramley a voulu éditer un « *texte de langue* », nullement faire une œuvre de science ou de critique biblique. C'est tout au plus si on peut rattacher son livre à la science sacrée, en se plaçant au point de vue historique. Nous voyons là, en effet, de quelle manière un dévot personnage du quatorzième siècle étudiait, comprenait et expliquait les psaumes de David. Nous pouvons nous former un aperçu, qui n'est pas sans intérêt, de cette société chrétienne qu'on nous dépeint quelquefois comme barbare, sauvage, à peine civilisée.

L'auteur de la traduction et du commentaire des psaumes dont il est question en ce moment, Richard Rolle, plus connu sous le nom de Hampole, vivait dans la première moitié du quatorzième siècle. Après quelques années passées à Oxford, il se retira dans le Yorckshire pour s'y adonner à la vie érémitique, et il mourut, dans cette contrée, vers 1349. Il s'est fait une réputation de saint et d'écrivain ; il a laissé plusieurs ouvrages dont quelques-uns ont été déjà publiés. Le commentaire sur les psaumes a été très probablement composé en 1326 ou 1327 en faveur d'une dame du nom de Margaret Kirkby. L'auteur fait, en effet, allusion à l'assassinat de Walter Stapleten, qui eut lieu le 14 octobre 1326 (page 325), tandis qu'il ne dit rien de l'assassinat du roi

Édouard survenu le 21 septembre 1327. Il semble donc que son livre fût déjà terminé à cette dernière époque.

La traduction et le commentaire de Richard Rolle forment donc un texte de langue intéressant. Sous ce rapport ils conserveront toujours une valeur littéraire. L'éditeur, le Révérend Bramley, a ajouté une préface pleine de détails intéressants sur l'auteur, sur ses ouvrages et ses manuscrits. Le volume se termine par un glossaire, en tête duquel vient une courte préface de M. H. W. Skeat, qui fait autorité dans tout ce qui touche à l'ancienne littérature anglaise.

J. P. P. Martin.

Documenta generalia et specialia ad universam theologiam spectantia, *seu decreta aliquot de rebus fidei et morum... a sæculo XIV ad sæcul. XIX.* Parisiis, sumptibus Lethielleux editoris, in-12, 290 p. — Venit : 2 fr.

Quel est le professeur de théologie qui n'a pas maintes fois désiré pouvoir mettre entre les mains de ses élèves un petit répertoire de divers documents, définitions, condamnations de propositions, décrets, émanés des souverains Pontifes, des Conciles généraux, des Congrégations romaines? Dans la solitude du presbytère si favorable à l'étude, quel est le prêtre qui n'a pas désiré, lui aussi, trouver sur sa table de travail un petit recueil comme celui-ci?

Nous n'étions pas sans doute au dépourvu. Voici plus de vingt ans qu'un professeur de Wursbourg, le Dr H. Denzinger, a publié, sous ce titre : *Enchiridion symbolorum et definitionum...*, un ouvrage excellent. L'esprit le plus judicieux a présidé au choix des documents qui composent ce volume, et ces documents, disposés d'abord selon l'ordre chronologique, sont ensuite ramenés à l'ordre des matières au moyen d'une table raisonnée qui est, à elle seule, un petit chef-d'œuvre.

Cependant, il était permis de venir après Denzinger et d'essayer de remplir le même but par un ouvrage différent. C'est ce qu'a voulu l'auteur anonyme du recueil édité par M. Lethielleux. Il se borne aux documents des cinq derniers siècles et nous les présente divisés en deux classes, suivant qu'ils se rapportent à plusieurs points de doctrine à la fois ou seulement à un point particulier. Il nomme les premiers documents généraux et les place en tête du volume : c'est la première partie. Les documents spéciaux sont contenus dans la seconde partie, beaucoup plus considérable que la première ; ils y sont disposés par ordre de matières, c'est-à-dire suivant l'ordre des divers traités de la théologie dogmatique, morale, sacramentaire, disciplinaire.

L'idée de grouper tous les documents qui se rapportent à un même traité, plaît beaucoup, au premier abord. Toutefois, l'exécution pré-

sente plusieurs difficultés. La principale vient, à coup sûr, de ce qu'en présence de chaque traité, il n'y a plus de documents généraux. Tous les documents qui donnent les principes, les règles, la direction à suivre dans un traité lui appartiennent. Pour avoir divisé les documents en généraux et en spéciaux, on n'est pas autorisé à n'indiquer sous la rubrique d'un traité particulier que les documents de moindre importance : par exemple, pour le traité de l'Eucharistie, quelques décisions relatives aux honoraires de Messe et à la rénovation des saintes Espèces, et pour le traité des actes humains, la condamnation d'une proposition de Jean Pic de la Mirandole sur la liberté de l'acte de foi et la condamnation des idées subversives émises par l'auteur des *Paroles d'un Croyant*. Il faut même reconnaître que ces deux derniers documents n'ont qu'un rapport très éloigné avec le traité des actes humains, tel qu'on l'entend généralement.

Une petite préface, dans laquelle l'auteur nous eût exposé son dessein, une nomenclature raisonnée dans laquelle eussent trouvé place, avec ceux dont il donne le texte, d'autres documents qu'il eût suffi de mentionner; quelques indications sommaires en tête de chaque paragraphe : et la plupart des défauts que nous venons de signaler eussent disparu. L'auteur a cru réparer ces omissions en insérant des renvois dans la table des matières. C'est une réparation, mais une réparation tardive et insuffisante.

Tel qu'il est, malgré tout, ce petit recueil a sa vraie et incontestable utilité. Toutefois, l'idée qui l'a inspiré est si heureuse que nous appelons de tous nos vœux une seconde édition qui l'amène à toute la perfection à laquelle il a droit. LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Précis du droit français, *accompagné de notions du droit canonique et d'indications bibliographiques,* par PAUL VIOLLET, bibliothécaire de la Faculté de droit de Paris. Ouvrage dont le premier fascicule a été honoré du grand prix Gobert de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Deuxième et dernier fascicule : *la Famille, les Biens et les Contrats.* Paris, Larose et Forcel, 1885. De la p. 325 à la p. 804. — Prix : 10 fr.

Lorsqu'en 1884 l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres couronnait le premier fascicule de cet ouvrage, le rapporteur put dire que l'auteur mérite « ce bel éloge, qu'il est tellement sûr de sa matière que là même où son sujet le condamnait à n'être pas original, comme dans l'indication des sources, il réussit encore à le paraître. »

Dans le second fascicule que nous avons sous les yeux, M. Viollet se sent plus à l'aise et plus personnel. Les questions qu'il aborde prêtent davantage aux développements et aux aperçus nouveaux. Il se félicite de ce que le sujet se trouvant par bien des côtés plus neuf et deman-

dant une part plus large aux idées propres de l'auteur, il engage plus directement sa responsabilité. Il n'a pas d'ailleurs à la repousser, sa tâche est en effet accomplie heureusement et à son honneur.

Deux chapitres se partagent les matières abordées dans ce volume. La famille et ce qui la concerne d'abord, et ensuite les biens et les divers contrats qui les régissent. En ce qui concerne la famille, les institutions qui la régissent se trouvent successivement étudiées. Le mariage d'abord et naturellement les formalités qui, aux diverses époques, ont été requises comme nécessaires, ainsi que les empêchements qui s'opposaient à ce qu'il fût contracté, ou bien encore les motifs que pouvaient invoquer les époux pour divorcer ou se séparer suivant les temps. Quelques-uns de ces chapitres sont courts mais fort substantiels.

Dans les états chrétiens, en France spécialement, le baptême devait assurer la liberté. Par suite de son importance, un chapitre lui est à cet effet consacré et les considérations qui en découlent mènent naturellement à l'état civil des individus et des questions accessoires qui s'y rattachent, bâtardise, légitimation, adoption, autorité paternelle, tutelle, etc. On ne peut guère, sans crainte d'être fastidieux, faire l'énumération des matières abordées. Il ne saurait en être autrement dans un résumé aussi succinct.

Les développements qui concernent les biens et les contrats dont ils peuvent faire l'objet, occupent les deux tiers du présent fascicule. Ce n'est pas trop pour cette importante partie du droit, et l'on retrouve ici les mêmes qualités d'exposition et de synthèse.

La méthode est toujours la même et fort logique. L'état du droit romain est résumé sur chaque matière avec concision. Comme il est la base et le point de départ des législations qui se sont succédé, il importait d'en bien exposer les principes et d'en esquisser les grandes lignes. Peu à peu les lois barbares sont venues en modifier les applications ou les accorder à des idées et des besoins nouveaux. L'influence du droit canonique se fait ensuite sentir; dans nombre de cas elle est prépondérante; des usages et des coutumes se sont établis, les ordonnances des rois s'en sont ressenti, enfin sous l'influence de légistes une nouvelle évolution s'opère pour arriver à la période moderne. Toutes ces phases sont étudiées.

Un des côtés les plus pratiques de cette œuvre est le soin pris par l'auteur de terminer chacun de ses chapitres par l'énumération des sources à consulter à ce sujet. Rien ne saurait être plus précieux que ces listes d'ouvrages spéciaux qui terminent chaque matière, et où le lecteur peut recourir, tant pour l'approfondir que pour contrôler toutes les assertions ou le résumé qu'il vient de lire. G. DE S.

Droit Coutumier français. *La condition des biens*. par Henri Beaune. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1886, in-8 de III-616 p. — Prix : 8 fr.

M. H. Beaune, ancien procureur général à la Cour de Lyon, consacre les loisirs que lui a faits l'intolérance de la faction dominante (ainsi qu'il était dû à un des magistrats les plus éclairés du ministère public) à une étude approfondie de notre ancien droit coutumier. C'est là une œuvre éminemment utile, car nos vieilles lois, non moins précieuses pour le jurisconsulte que les Codes de Justinien, sont beaucoup moins connues et plus mal comprises de nos modernes légistes. Il est vrai que l'extrême variété de ces coutumes semble en faire un dédale inextricable. Aussi est-ce rendre un vrai service que de fournir, comme le fait M. H. Beaune, un guide indispensable pour en explorer les détours. Après un premier volume servant d'introduction historique à la science du Droit Coutumier, un second consacré à la Condition des personnes, c'est aujourd'hui la Condition des biens qui fait le sujet du livre actuel. L'examen des dispositions relatives au régime des successions et aux conventions matrimoniales lui donne surtout un haut degré d'intérêt.

M. H. Beaune a consacré une somme très considérable de travail à ce dernier volume, et l'on ne peut se refuser à reconnaître qu'il a disposé ses matières dans un ordre théoriquement irréprochable, autant qu'il en a suivi le développement avec un soin scrupuleux. Toutefois, s'il s'agit de décider si son ouvrage peut fournir à l'étude de la législation coutumière, ce manuel pratique, ce guide fidèle, dont le besoin se fait si vivement sentir, nous avons le regret d'être obligés de dire que nous ne le pensons pas. Et pourquoi? C'est précisément en raison de l'ordre trop méthodique qui règne dans ce livre. Chaque point de la jurisprudence coutumière étant étudiée à son tour, à mesure que le classement rationnel des matières en amène l'examen, il en résulte que l'ensemble et l'esprit de nos principales Coutumes sur les articles les plus essentiels, comme les successions ou le mariage, reste insaisissable pour le lecteur, qui d'ailleurs ne réussit plus à se faire une juste idée de l'importance relative de ces diverses lois. Il y a plus : comme l'attention s'attache de préférence à ce qui est le plus frappant, certaines dispositions singulières en vigueur dans quelques cantons restreints acquièrent par cette méthode une gravité qu'elles n'ont jamais eue dans l'ordre des faits. Par contre, telle de nos grandes Coutumes qui aurait mérité l'examen le plus sérieux, reste inaperçue ou inintelligible. Ainsi, la Coutume de Normandie, digne d'une attention particulière, non seulement en raison de la singularité de beaucoup de ses dispositions, mais encore par les traces remarquables qu'elle renferme des lois saliques, et généralement du droit germa-

nique primitif, est traitée d'une façon si sommaire qu'elle ne peut suffire à en donner aucune juste notion. A peine le système particulier qui régissait le mariage est-il brièvement exposé; quant aux règles suivies en matière de successions, ce qu'en dit M. H. Beaune est tellement insuffisant qu'il ne peut en résulter que les idées les plus incomplètes et même les plus inexactes chez le lecteur inexpérimenté. On est tenté de se demander si l'auteur a connu la différence radicale qui existait entre la Coutume générale de Normandie et celle du bailliage de Caux, dont il ne prononce même pas le nom. Cette lacune n'est malheureusement pas la seule. C'est précisément en raison du haut mérite de l'auteur et de la grande valeur de son livre, que nous n'avons pu nous dispenser de signaler ces défectuosités, dont la cause se trouve dans la méthode trop exclusivement théorique, à laquelle M. H. Beaune s'est astreint. L. DE N.

Traité de l'administration des bibliothèques publiques, par GABRIEL RICHOU, archiviste-paléographe, conservateur de la Bibliothèque de la Cour de cassation. Paris, Paul Dupont, 1885, in-8 de VIII-421 p. — Prix 8 fr.

Le bienveillant accueil fait, il y a deux ans, au *Traité théorique et pratique des archives publiques* de M. G. Richou, ne pouvait qu'engager l'auteur à composer un ouvrage analogue pour les bibliothèques. Nous sommes heureux de constater que celui-ci, extrait comme le précédent du *Répertoire du droit administratif* de M. L. Béquet, est certainement appelé à rendre les mêmes services. Quel est, en effet, le travailleur qui n'a pas souhaité plus d'une fois avoir à sa disposition un volume résumant l'histoire des bibliothèques publiques de Paris et des départements, et indiquant la provenance, la richesse et l'état actuel des collections qu'elles renferment, enfin l'organisation et le fonctionnement du personnel préposé à leur garde? Ce désir vient d'obtenir satisfaction, et nous possédons maintenant un travail d'ensemble, où l'on trouve groupés tous les renseignements essentiels sur la plupart des dépôts littéraires de France, depuis notre Bibliothèque nationale jusqu'aux simples bibliothèques communales et libres.

Mais n'était-il pas possible même « sans formuler en corps de doctrine les meilleurs modes d'aménagement et de direction d'une bibliothèque », ce qui ne rentrait pas dans le cadre de cet ouvrage, de réunir sous un titre spécial certaines dispositions communément adoptées, au lieu de les disséminer çà et là? Dans tous les dépôts de quelque importance on timbre les volumes, on les inscrit sur un registre d'entrée et sur des catalogues, et il est au moins singulier de rappeler ces précautions élémentaires dans le paragraphe consacré aux bibliothèques universitaires plutôt que dans un autre, en alléguant pour

raison qu'on les trouve indiquées avec détails dans une instruction ministérielle adressée aux bibliothèques universitaires ; même observation pour le numérotage, le foliotage et le catalogue des manuscrits mentionnés dans le chapitre des bibliothèques scientifiques et littéraires des villes pour un motif semblable. Nous regrettons que l'auteur ait, de parti pris, laissé de côté des bibliothèques qui ont parfois une grande importance, telles que celles des Cours et Tribunaux, des Académies de médecine, des Muséums, etc. ; il eût été possible, croyons-nous, de donner pour ces collections des règles générales d'organisation et d'administration, sans augmenter de beaucoup la grosseur du volume, dans lequel on eût pu faire ailleurs quelques coupures ; il nous a semblé en effet assez inutile de remonter, pour faire l'historique des bibliothèques publiques en France, à celle qui fut fondée à Thèbes, 1600 ans avant Jésus-Christ, par Osymandias. M. Richou s'est engagé dans une discussion purement théorique en essayant de déterminer les droits de l'État sur les bibliothèques communales, puisque, d'après son propre témoignage, l'État ne peut, dans la majeure partie des cas, en fournir la preuve, et est ainsi réduit à l'impuissance (p. 106).

Les remarques que nous venons de faire portent plutôt sur la distribution des matières que sur le fond même du *Traité* de M. Richou, qui sera consulté avec profit. A. Le Vavasseur.

SCIENCES ET ARTS

Prælectionum Philosophiæ scholasticæ brevis conspectus, auctore J. Van der Aa, S. J., Philosophiæ professore in collegio Societatis Jesu Lovaniensi. Lovanii, Typis Caroli Fonteyn, 1884-1885, gr. in-8 de 735 p.

Lorsque, il y a quelques années, notre Saint-Père le Pape Léon XIII fit un appel aux écoles de tout le monde catholique pour la restauration de la philosophie scolastique, enseignée jadis par saint Thomas d'Aquin, on vit bientôt de tous côtés professeurs et élèves rivaliser de zèle et d'ardeur pour répondre aux désirs du sage Pontife. Rechercher les vraies doctrines scolastiques, en saisir parfaitement l'admirable enchaînement, se familiariser avec la méthode des maîtres de l'École, telles furent les nobles préoccupations de tous ceux qui, animés par la voix de Léon XIII, désiraient marcher sur les pas du Docteur Angélique. Le R. P. Van der Aa n'avait pas attendu le signal du Vatican pour se lancer dans cette voie. Depuis plusieurs années, il enseigne à Louvain la philosophie scolastique et s'efforce d'inculquer à ses élèves l'intelligence et l'estime des doctrines de saint Thomas. On ne tarda pas à apprécier la solidité, la clarté et la précision de son enseigne-

ment, et l'on se persuada que la publication de ses cours rendrait un vrai service à la science philosophique. L'auteur, aussi modeste que savant, répondit au désir de ses supérieurs en publiant un cours complet de philosophie scolastique, divisé en six livres, qui comprennent chacun un fascicule à pagination propre, et se vendent à part. Le premier livre est consacré à la logique (133 p.), le second à l'ontologie (119 p.), le troisième à la cosmologie (137 p.), le quatrième à la psychologie inférieure ou étude de la vie organique (100 p.), le cinquième à la psychologie supérieure ou étude de la vie intellectuelle (144 p.), le sixième à la théodicée (102 p.). L'ensemble forme donc un beau volume de 735 p. L'auteur rend compte lui-même de la méthode qu'il a adoptée. Marcher à la lumière de la raison du connu à l'inconnu et satisfaire l'intelligence autant qu'il est possible, tel est le but qu'il a en vue. Pour y arriver, il s'attachera à la brièveté et à la précision dans le langage, laissera de côté les questions inutiles et surannées, et, contrairement à une sorte de mode du temps, il sera extrêmement sobre dans les citations tirées d'autres ouvrages. La philosophie, en effet, étant une science qui s'appuie toute entière sur la raison et nullement sur l'autorité des savants, il importe que les élèves en scrutent les vérités par la réflexion propre, et les fassent ressortir davantage par des disputes contradictoires. La lecture de toutes sortes de livres ne servirait qu'à leur donner une fausse apparence d'érudition, et à leur faire débiter une foule d'affirmations dont ils ne comprennent pas la portée. L'élève sera donc le *vir unius libri*, s'attachant à posséder parfaitement son manuel; le professeur sera le *vir omnium librorum*, recueillant partout des trésors de science qui lui serviront à donner tous les développements convenables au texte classique. L'élève qui voudra s'astreindre à être, sous la main d'un maître habile, l'homme du livre unique que nous offre aujourdhui le P. Van der Aa, n'y perdra ni son temps ni sa peine. Il se trouvera, son cours achevé, en possession de notions philosophiques aussi complètes que solides; aucune question importante de la scolastique ne lui aura échappé, et il se verra parfaitement outillé pour entreprendre utilement l'étude de la théologie rationnelle, dont la Somme de saint Thomas lui fournira les précieux éléments.

Le cours du P. Van der Aa répond à un enseignement de trois ans, tel qu'il se donne dans les collèges de la Compagnie de Jésus; mais un professeur expérimenté n'aura pas de peine à l'adapter à un enseignement plus élémentaire, en se dispensant de développer certaines questions qu'il jugera moins nécessaires. Ainsi, par exemple, dans la cosmologie, on pourrait notablement réduire les longues dissertations, très belles d'ailleurs, sur la quantité, l'espace et le temps.

L'auteur a l'art de condenser en très peu de mots une quantité

étonnante de choses, et malgré cette accumulation, il est toujours d'une grande clarté. Une marche rigoureusement didactique, des tableaux distribués çà et là pour grouper des notions corrélatives, la distinction nette des arguments par des chiffres et par la disposition typographique, tout concourt à écarter de ce *conspectus* laconique l'obscurité et la confusion.

Le P. Van der Aa se montre partout disciple dévoué d'Aristote et par là-même du Docteur Angélique. Quiconque voudra étudier son ouvrage puisera donc à bonne source la pure doctrine de l'École, et répondra parfaitement aux vues du Saint-Père.

Terminons en adressant au savant auteur nos sincères félicitations et nos meilleurs souhaits, pour que bientôt il couronne son œuvre par la publication d'une philosophie morale. Nous savons qu'il s'en occupe activement. J. C.

Traité élémentaire de chimie, fondé sur les principes de la thermochimie, par ALFRED DITTE, professeur à la Faculté des sciences de Caen. Paris, Dunod, 1884, 1 vol. in-18 de XIX-291 p. — Prix : 5 fr.

Nous sommes bien en retard avec l'intéressant ouvrage de M. Ditte; mais nous devons presque nous en applaudir, puisque ce retard nous permet de signaler la haute récompense par laquelle l'Académie des Sciences vient de recommander l'auteur mieux que tout ce que nous pourrions dire ; en lui décernant le prix Jecker, elle a proclamé éloquemment la valeur scientifique de ses travaux.

Le traité élémentaire dont nous avons à rendre compte est destiné spécialement aux élèves de philosophie; il comprend toutes les matières qui, en vertu de l'arrêté du 2 août 1880, font partie du programme de cette classe. L'auteur a pensé qu'il était possible de rendre l'enseignement de la chimie à la fois plus facile, plus élevé et plus fécond, en mettant à profit les travaux qui, dans ces dernières années, y ont fait pénétrer en quelque sorte la physique et la mécanique. C'est surtout la considération du travail qui accompagne les transformations chimiques, travail manifesté par les quantités de chaleur produites ou détruites, qui a répandu une grande lumière sur ces transformations, et qui permet dans un grand nombre de cas de les prévoir; c'est cette considération que M. Ditte a prise pour fil conducteur autant que possible, et qu'il exerce les élèves à avoir toujours présente à l'esprit. La dissociation, découverte par H. Ste-Claire Deville, a aussi élargi considérablement notre manière d'envisager les combinaisons chimiques.

D'une façon générale, M. Ditte s'est proposé de faire comprendre les principes et les lois avant d'énumérer les faits particuliers, afin d'éclairer ensuite et de relier entre eux ceux-ci au moyen de ces lois et de ces principes. Il a été conduit par là à modifier complètement

l'ordre classique de l'enseignement. Cette modification radicale, il faut bien le reconnaître, n'est pas sans inconvénient au point de vue pratique. Les professeurs hésiteront à se montrer aussi hardis, et, dès lors, les élèves auront de la peine à suivre dans le livre l'enseignement de leur maître. Aussi n'oserions-nous pas recommander à ceux-ci d'adopter uniquement l'ouvrage de M. Ditte. Mais étudié concurremment avec un autre, il leur sera, croyons-nous, extrêmement utile, nous dirions volontiers indispensable, en leur présentant sous une forme claire, précise et commode, des notions et des données de la plus grande importance, des vues nouvelles que, jusqu'à présent, il fallait chercher dans les travaux originaux des savants ou dans des traités volumineux.

E. V.

Annuaire pour l'an 1886, publié par le Bureau des Longitudes. Paris, Gauthier-Villars, in-18 de 220 p. — Prix : 1 fr. 50.

Les *Notices* publiées à la fin de l'Annuaire nous occuperont seules cette année encore, la partie technique de ce recueil n'ayant subi aucune modification importante en dehors de la mise au courant annuelle. Ces *Notices* sont au nombre de deux auxquelles il faut joindre les éloges mortuaires prononcés aux obsèques d'un savant de grand mérite, M. Alfred Serret, mort au commencement de l'année 1885.

M. Faye, président du Bureau des Longitudes, est l'auteur de la première *Notice,* intitulée : *Sur les treize tornados des 29 et 30 mai 1879 aux États-Unis.* Il y combat pour sa théorie des mouvements tournoyants de l'atmosphère vivement attaquée par les partisans de la théorie adverse, M. Mascart en tête. Ceux-ci veulent que les cyclones, typhons, et leurs dérivés, trombes et tornados, se forment de bas en haut par la rupture de l'équilibre instable existant entre des couches atmosphériques inférieures plus chaudes et des couches supérieures plus froides : le tournoiement ainsi produit agirait alors par aspiration sur les objets de la surface du sol ou des eaux soumis à son contact. M. Faye soutient, au contraire, que les phénomènes de cet ordre prennent naissance dans les hautes régions de l'atmosphère où se forment de vastes tourbillonnements qui s'allongent peu à peu vers le sol en forme d'entonnoirs, et acquièrent d'autant plus d'intensité et de violence que le rétrécissement en est plus accentué. — Ce qui fait l'originalité du plaidoyer du président du Bureau des Longitudes pour sa doctrine, c'est qu'il l'appuie sur des observations faites en Amérique sous l'empire de la théorie de l'aspiration, laquelle est en quelque sorte officielle dans ce pays où elle serait d'ailleurs la seule connue. L'enquête sur les treize tornados de mai 1879 ayant été confiée à un savant qui, bien qu'imbu de cette théorie, a apporté à ses recherches un esprit libre et dégagé de parti pris, il se trouve que

tous les faits colligés et rapportés par lui, fourniraient à la thèse de M. Faye, d'après ce dernier, d'invincibles arguments, et porteraient à la thèse opposée des coups irrémédiables. Il faut suivre, dans la *Notice*, cette curieuse et intéressante discussion, trop minutieuse et trop détaillée pour pouvoir être analysée ici. Disons toutefois que si la théorie des tourbillons descendants explique beaucoup mieux que la théorie de l'aspiration les nombreux faits que M. Faye met en lumière, il en est quelques autres cependant que cette dernière ferait plus aisément comprendre. Peut-être est-il permis d'en conclure qu'il y a du vrai dans les deux systèmes, et que de nouvelles observations et de nouveaux progrès permettront peut-être un jour de les concilier.

La *Notice* qui suit, *Sur le méridien et l'heure universels*, est due à un autre membre du Bureau des Longitudes, M. Janssen. L'accroissement prodigieux des voies de transport et des modes de locomotion ; les voies ferrées qui traversent en un petit nombre d'heures des continents entiers de l'est à l'ouest et vice versa ; la navigation à vapeur qui transporte sur tous les points du globe navires, passagers et marchandises en peu de jours ; plus encore la télégraphie électrique qui peut mettre en communication instantanée les régions de la terre les plus éloignées, fussent les Antipodes ; enfin l'immense développement des relations et transactions qui en est la conséquence ; tout cet ensemble de circonstances rend de plus en plus urgente l'adoption, d'une part d'un seul et même méridien initial pour tous les peuples, de l'autre d'une heure commune et universelle qui, sans remplacer les heures locales ni même les heures nationales, se superposerait à elles et éviterait la confusion et le désordre inévitables avec celles-ci seules, lorsqu'il s'agit de parcours rapides et, plus encore, télégraphiques, sur de vastes étendues. Depuis quelques années déjà cette grave question préoccupe les esprits ; elle avait été l'un des principaux sujets des délibérations d'un congrès géodésique tenu à Rome en octobre 1883. Un an après, les États-Unis, l'un des peuples les plus intéressés à cette importante réforme dans la manière de mesurer l'espace et de compter le temps sur notre sphéroïde, ouvrit à ce sujet un congrès international spécial, auquel il invita tous les peuples civilisés, non sans négliger toutefois d'attribuer à l'élément anglo-saxon et aux nations qui gravitent dans son orbite, une part prépondérante. Dans ces solennelles assises scientifiques, M. Janssen, le délégué français, prononça un magistral discours démontrant l'importance et la nécessité d'adopter un méridien étranger à toute nationalité et affectant un caractère neutre, en même temps que coupant le moins de terres possibles ; il proposa soit le méridien des Açores traversant l'Atlantique, soit celui du détroit de Behring, coupant l'immense étendue du Pacifique. Cette proposition était celle que dictait

le bon sens en même temps qu'un désintéressement aussi honorable que pratique. C'était compter sans l'exclusivisme et le traditionnel égoïsme de race des Anglo-Saxons. Tous les délégués de langue anglaise se levèrent successivement pour combattre la proposition du délégué français. Seuls les représentants de l'empire brésilien et de la république dominicaine se joignirent à lui ; et le méridien de Greenwich, c'est-à-dire le méridien particulier d'un peuple ou au moins d'une race, fut adopté au détriment du surplus des peuples du monde entier. Par le fait même de son caractère particulariste et étroit, un tel méridien ne sera jamais adopté définitivement par les nations étrangères à la race saxonne ; et tôt ou tard il faudra en revenir à un méridien vraiment neutre, c'est-à-dire à la proposition du délégué français. Le congrès a été mieux inspiré en votant, comme conséquence de l'heure universelle, l'unification du jour astronomique avec le jour civil, et l'extension du système décimal à la mesure du cercle.

M. Ossian Bonnet, au nom de la Faculté et de l'Académie des sciences, M. Faye, au nom du Bureau des Longitudes, ont prononcé l'éloge funèbre de M. Alfred Serret, un mathématicien de premier ordre qui, non content de professer successivement dans les diverses chaires du Collège de France et de la Sorbonne, a laissé d'importants travaux sur l'algèbre supérieure, la théorie des nombres, le calcul différentiel et intégral, la mécanique céleste et l'astronomie.

Toute cette partie de l'Annuaire pour 1886 que nous venons d'analyser ou au moins d'indiquer offre un puissant intérêt et mérite toute l'attention des esprits qui s'intéressent aux progrès et à l'avancement des sciences.

JEAN D'ESTIENNE.

Bernard Palissy, par PHILIPPE BURTY. Paris, Rouam, s. d., in-4 de 56 p. — Prix : 2 fr. 50.

Fortuny, par CHARLES YRIARTE. Paris, Rouam, s. d., in-4 de 46 p. — Prix : 2 fr.

François Boucher, par ANDRÉ MICHEL. Paris, Rouam, s. d., in-4 de 144 p. — Prix : 5 fr.

Prud'hon, par PIERRE GAUTHIEZ. Paris, Rouam, s. d., in-4 de 62 p. — Prix : 2 fr. 50.

Callot, par MARIUS VACHON. Paris, Rouam, s. d., in-4 de 72 p. — Prix : 3 fr.

Rembrandt, par ÉMILE MICHEL. Paris, Rouam, s. d., in-4 de 126 p. — Prix : 5 fr.

(Ces 6 volumes font partie de la *Bibliothèque des Beaux-Arts*, série des *Artistes célèbres*.)

Nous avons eu déjà l'occasion de parler à nos lecteurs de la collection intitulée : *Les Artistes célèbres*, éditée par la maison Rouam, sous la direction de M. Müntz, conservateur de la bibliothèque des Beaux-Arts. Une nouvelle série de livraisons nous est parvenue. Elle est formée de six volumes qui ne nous paraissent en aucune façon inté-

rieurs à ceux qui sont parus plus tôt. Le succès de cette entreprise, auquel nous osions croire, va s'en accroître. Nous aurions plaisir à examiner un peu longuement certaines de ces études dont plusieurs mériteraient plus d'attention que nous ne pouvons en demander ici. Nous regrettons, entre autres, de dire seulement quelques mots de la curieuse notice de M. Philippe Burty sur Bernard Palissy. L'auteur nous apprend ce qu'était ce potier de génie, non seulement en nous décrivant ces ouvrages en terre cuite émaillées ou non émaillées qui lui donnaient tant de peine et qui ont fait sa réputation, mais en nous citant ses ouvrages, peu connus aujourd'hui, où il parle de sa vie, expose ses doctrines en tant qu'artiste et en tant qu'homme, et cherche à répandre les admirables découvertes qu'il a faites ou présagées sur les choses de la nature. — Bernard Palissy appartient à cet ordre d'artistes dont la personne est aussi intéressante que leur talent. On en pourrait presque dire autant, quoique à un tout autre point de vue, du malheureux Fortuny, mort si jeune et avec tant d'espoir de grande renommée. L'étude qu'a écrite sur lui M. Charles Yriarte nous le montre comme un enthousiaste de la lumière et de la couleur qu'il alla chercher dans sa jeunesse en Afrique, sur les côtes tunisiennes, comme si celle de son Espagne ne lui suffisait pas. Aussi, tout brille, comme de l'orfèvrerie, sous son pinceau, tantôt hardi, tantôt d'une délicatesse extrême : il est comme une sorte de Rembrandt qui prendrait ses nuances dans les pays chauds. — Avec François Boucher, un peintre français par excellence, nous sommes dans un bien autre monde. M. André Michel fait passer sous nos yeux, avec une verve indulgente, les œuvres de celui qu'on a appelé souvent, soit éloge, soit ironie : *Le peintre des Grâces;* à quoi Marmontel répliquait que s'il avait vu les Grâces, il ne les avait pas vues en haut lieu, ce qui voulait dire sans doute qu'il les avait vues à l'Opéra, qu'aimait à fréquenter le peintre favori de Mme de Pompadour. — Prud'hon, dont la vie nous est contée agréablement par M. Pierre Gauthiez, peint aussi les Grâces, mais elles sont chez lui plus pures; il se sent d'avoir été à Rome et de s'y être épris dans sa jeunesse de la délicatesse attique. — Callot, comme nous le dit son panégyriste convaincu, M. Marius Vachon, est une des figures les plus originales de l'histoire de l'art. Aussi cette livraison, nous n'en doutons pas, sera bientôt populaire. Les œuvres de Callot tiennent à cette veine de drôlerie française que, dans tous les siècles, on trouve chez nous, depuis Rabelais jusqu'au roman comique, dont on rencontre des traits dans Molière et qui a eu son jour en notre temps dans le capitaine Fracasse de Théophile Gautier. Grand artiste et grand admirateur de la nature, Callot n'a pas oublié la folie, mais une folie qui sait dérider les plus sages et leur plaire malgré toute leur sévérité.

Nous donnerions volontiers, si la place dont nous disposons le permettait, une notice particulière au Rembrandt de M. Émile Michel, comme nous l'avons fait naguère pour le Donatello de M. Müntz appartenant à la même collection. Cette étude est, à ce qu'il nous semble, une des meilleures parmi celles qui sont parues jusqu'ici. Nous nous contenterons de remarquer que, pour qui a suivi avec intérêt les différents travaux de M. Michel, il est en voie de grands progrès. Ses premières études se ressentaient d'un séjour à Paris, où la critique est réduite pour toutes ressources, aux musées, aux salons, aux collections particulières, aux ateliers. Quelle que soit la richesse qu'on rencontre là, le domaine de l'art est immense et comprend la plus grande partie de l'Europe. Aussi la visite aux musées d'Allemagne et de Hollande a eu sur M. Michel son influence ordinaire; elle a augmenté sa science artistique et accru son pouvoir d'apprécier le beau sous toutes ses formes. Les écoles primitives, charmantes par leur naïveté jusque-là pour d'autres yeux, l'ont ravi à son tour. Mais c'est surtout dans son étude sur Rembrandt qu'il a mis ses qualités anciennes et nouvelles. Sa vie du grand maître est assurément la plus intéressante qui ait été écrite. Rembrandt y perd un peu des traits fantasques dont certains biographes d'imagination l'avaient affublé. Mais, en retour, nous retrouvons dans le Rembrandt de M. Michel le vrai Hollandais, un peu pesant, tenace, dur au travail et de goût solitaire, attaché à ce qu'il a voulu faire avec l'opiniâtreté de l'homme du Nord, curieux de tout du reste, passionné pour l'étrange lumière qui éclaire la campagne et les ateliers hollandais. Tout ce portrait a l'intérêt de vérité d'un ouvrage de Ferdinand Bol ou van Helst. L'œuvre entière est écrite d'un style agréable et facile, et si quelqu'un veut, sans acheter toute la collection, s'en procurer un spécimen, il choisira celle-ci, d'autant plus volontiers que la valeur des gravures y est relativement supérieure à celle de certaines autres livraisons aussi remarquables par le texte. LOIR-MONGAZON.

La Collection de statues du marquis de Marigny, directeur et ordonnateur général des bâtiments, jardins, arts, académies et manufactures du roi (1725-1781), par EUGÈNE PLANTET. Paris, A. Quantin, 1885, in-4 de 176 p. et 28 héliograv. — Prix : 15 fr.

L'un des plus élégants volumes qui soient sortis des presses parisiennes avant l'époque du jour de l'an est assurément celui-ci. Il s'adresse aux artistes et aux bibliophiles : aux uns par le luxe avec lequel il a été composé et les planches qui l'accompagnent, aux autres par le fonds du travail même, qui a paru à son heure, alors que l'attention et la curiosité étaient encore attirées sur la splendide collection

du château de Ménars par un procès fameux et une vente retentissante dans le monde des arts. M. Plantet a retracé à grands traits la vie d'Abel-François Poisson, marquis de Marigny, frère de Mme de Pompadour, et parle successivement de sa famille, de son entrée à la cour, de son voyage en Italie, de ses amis, de ses goûts, de ses dissentiments avec sa sœur, de son arrivée à la direction générale des bâtiments; il le montre dans ses rapports avec les artistes de son temps, s'occupant des constructions de l'opéra et de l'école militaire; il dépeint l'état des académies et des manufactures sous son administration, les difficultés budgétaires qui survinrent, puis sa retraite au château de Ménars, enfin sa mort et sa succession : le tout d'après les mémoires du temps, les travaux de MM. de Goncourt et Campardon, et la correspondance du marquis de Marigny conservée aux Archives nationales. Peut-être M. Plantet n'a-t-il pas assez usé du fonds superbe qui lui a été communiqué : peut-être y aurait-il eu beaucoup de secrets inattendus à demander à cette source inépuisable, qui s'appelle la Correspondance des bâtiments du roi! Mais il importait de ne pas trop s'écarter du sujet, et, puisque pour M. Plantet la biographie n'était qu'une entrée en matière, qu'un prétexte si j'ose dire, il a eu raison de mettre tous ses soins à nous parler de la collection des statues de Ménars proprement dite. A côté des gravures au trait du rarissime catalogue de 1785, qu'il a en même temps réimprimé, M. Plantet a eu l'heureuse idée de donner des reproductions de photographies d'après nature, beaucoup plus exactes et beaucoup plus fidèles. Aussi, malgré sa dispersion, cette collection vivra toujours entière pour l'amateur. On y trouve ici Titus, Vespasien, Othon; là, Turenne et Condé; là encore, Zéphyre et Flore, ailleurs des vases Médicis, la Baigneuse, Atlas, ou bien le Printemps et l'Abondance : toutes œuvres empreintes du charme délicieux de l'art du dix-huitième siècle. Elles sont signées par Adam, Frémin, Bouchard, Francin, Clérion, Théodon, Lemoyne, Pigalle, Verbreck. Les notices qui accompagnent chacune de ces reproductions sont claires et précises. Il eût été difficile de mieux faire et aussi de choisir un sujet plus digne d'intérêt. H. Stein.

BELLES-LETTRES

Al-Alfâz-oul-Kitabiat. *Synonymes arabes (ou recueil de locutions arabes), par* Abd-el-Rahman-el-Hamadani, publié par un Père de la Compagnie de Jésus. Beyrouth (Syrie), imp. cath. des PP. de la Compagnie de Jésus, 1885. In-18 de 340 p. Prix : 2 fr.

Mâarad-oul-Khothouth-il-Arabiat, etc. *Spécimens de 100 écritures arabes, pour la lecture des manuscrits anciens et modernes,* réunis par un Père de la Compagnie de Jésus. Partie de l'élève. *Id., ibid.,* in-8 de 112 p. Prix : 1 fr. 50. Partie du maître, avec 50 p. de supplément. *Id., ibid.* Prix : 2 fr. 50.

La collection des classiques arabes édités par l'Imprimerie catho-

lique de Beyrouth vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes, également utiles et précieux, quoique de genre tout différent. Les élèves des écoles de l'Orient, comme les arabisants de tout pays, retireront de l'un et de l'autre le plus grand profit : car si le premier leur enseigne à écrire avec élégance la langue arabe, le second les initie aux secrets de sa calligraphie, si difficile à lire, et leur permet d'en déchiffrer toutes les énigmes.

Un mot seulement sur chacun de ces deux ouvrages, afin de les faire apprécier à leur juste valeur, qui ne se doit pas mesurer à la modicité de leur prix.

Le premier, Al-Alfāz-oul-Kitabiat, est un vrai recueil d'expressions choisies ou d'élégance de la langue arabe, tirées des meilleurs auteurs des premiers siècles de l'Islamisme, dans le genre de ce que les PP. Pomey et Pussard ont fait pour la langue latine. Aussi, en éditant le premier cet ouvrage, d'après trois manuscrits anciens qu'il a découverts naguère et collationnés avec soin, le jeune et infatigable auteur du Majany-el-Adab, le Père Louis Cheiko, a-t-il rendu le plus grand service à quiconque veut écrire en arabe d'une manière non seulement correcte, mais encore élégante. Un pareil recueil n'existait pas encore, et il eût été bien difficile de le composer aujourd'hui avec une égale pureté de goût et une pareille autorité.

L'auteur, en effet, antérieur au IVe siècle de l'hégire, est lui-même un écrivain distingué de l'époque. La notice arabe que lui consacre l'éditeur, nous le fait ainsi connaître lui et son œuvre : « Abd-el-Rahman-el-Hamadani naquit vers la fin de IXe siècle de l'ère chrétienne; il se distingua à la cour du fils d'Aboudoulaf, un des princes les plus illustres de son temps. Ses connaissances variées lui gagnèrent bientôt la faveur des Émirs arabes, qui se plurent à le combler de bienfaits. Grammairien célèbre, il ne se fit pas moins remarquer par sa verve poétique dont il a laissé des traces dans ses divers ouvrages. Un des principaux est celui que nous avons entrepris de publier. Les contemporains de l'auteur l'estimaient fort, et l'on raconte que le célèbre écrivain Saheb-Ibn-Abbad, né l'an 429 de l'hégire (neuf ans après la mort d'Abd-el-Rahman), ayant eu cet ouvrage entre les mains alors qu'il se faisait remarquer lui-même à la cour du kalife *Bouïde,* Mouaïdd-ed-Daoulat, dont il était grand-vizir, s'écria : « Que n'ai-je vécu du temps d'Abd-el-Rahman, je lui aurais fait couper la main! » Et comme on lui en demandait la raison : « C'est que, dit-il, par son ouvrage qui réunit en un petit volume les tournures synonymes de la langue arabe, il a livré les secrets du bon style au premier venu des étudiants, et a désormais dispensé tous ceux qui voudront écrire des labeurs d'une longue étude, de la peine de retenir beaucoup de choses de mémoire et d'une lecture conti-

nuelle. » Que pourrions-nous ajouter de plus élogieux pour l'auteur et son recueil ? Disons seulement que pour la plus grande commodité des élèves et des arabisants auxquels il s'adresse également, l'éditeur a eu soin d'ajouter à l'œuvre d'Abd-el-Rahman, une table détaillée en forme de dictionnaire qui leur permet de trouver sans effort les locutions dont ils peuvent avoir besoin. La presse et le public de Syrie ont fait à cet ouvrage le plus sympathique et reconnaissant accueil. En moins d'un an la première édition a été épuisée, la deuxième vient de paraître.

Si le Recueil de spécimens d'écritures arabes n'a pas, comme le précédent, le mérite d'être le premier de son genre, il a du moins celui de l'emporter de beaucoup sur ses devanciers, dont l'éditeur nous parle dans son avertissement placé en tête du volume. Ces premiers recueils algériens ou égyptiens offraient des écritures trop locales et trop uniformes. Ils ne s'adressaient donc pas à la généralité des écoles de langue arabe ; car l'écriture algérienne est indéchiffrable en Syrie, et les Persans trouvent à redire aux caprices des écritures syriennes et égyptiennes. Pour remédier à ce défaut, il fallait s'adresser à toutes les parties de l'Orient ou plutôt du monde arabe et obtenir de personnes différentes de toutes ces contrées quelques pages de leur écriture habituelle. C'est ce qu'a fait l'auteur de ce Recueil, et des trois ou quatre cents pages qu'il a ainsi reçues, il en a choisi cent des plus caractérisées et des plus originales.

Ce qui donne à ce recueil un autre grand avantage sur les précédents, c'est que, par le secours de la photogravure employée ici pour la première fois, il reproduit aussi fidèlement que possible tous les traits délicats, et toutes les fantaisies de la plume arabe. Pour qui sait combien la lecture de manuscrits arabes présente de difficulté, même aux gens de cette langue, il est inutile de faire ressortir l'utilité d'un pareil ouvrage, au moyen duquel les élèves, sous la direction de leurs maîtres, se familiariseront avec tous les genres d'écriture et leurs difficultés particulières. Mais pour les maîtres eux-mêmes, souvent embarrassés, et pour tous ceux qui étudient seuls la langue arabe, on a joint au recueil une deuxième partie, imprimée en caractères ordinaires, contenant la transcription des textes du volume et les corrections de style et d'orthographe qui ont paru nécessaires.

Nous n'avons plus qu'à féliciter l'auteur et ceux qui l'ont aidé dans l'exécution typographique de ce recueil en prenant note de la promesse qu'il nous fait de nous donner bientôt une seconde édition plus complète encore. Et s'il faut à nos éloges mêler un mot de critique, nous disons en finissant que la gradation des textes au point de vue de la difficulté de la lecture ne nous semble pas assez observée dans les pages d'un même chapitre. Mais peut-être n'est-ce là qu'une appréciation personnelle que d'autres pourraient contester. J^h. B.

Canigo llegenda dels temps de la reconquista, per Mossen Jacinto Verdaguer. Barcelone, librairie catholique, 1885, in-8 de 255 p.

Il y a quelques années — neuf ans environ — une émouvante nouvelle se répandit dans le monde littéraire. On assurait que de l'autre côté des Pyrénées, faisant pendant à Mistral, écrivant, de même que lui, dans un idiome que l'on regardait plutôt comme un dialecte que comme une langue, un jeune homme, inconnu jusqu'alors, venait de révéler un grand talent dans un poème où, par une étrange conception, les plus lointaines fables mythologiques se trouvaient mêlées au merveilleux épisode de la découverte de l'Amérique. La nouvelle était vraie et l'*Atlantide* est aujourd'hui traduite dans presque toutes les langues de l'Europe. Depuis l'apparition de cette œuvre magistrale, son auteur, Jacinto Verdaguer, a publié divers recueils de vers et tout récemment une traduction en prose de la *Nerto* de son émule Mistral, mais on était en droit d'attendre un livre plus digne de son éclatant coup d'essai. Ce livre vient de paraître et porte pour titre *Canigo,* le Canigou. Ceux de mes lecteurs qui, parcourant les Pyrénées, ont fait l'ascension de cette montagne, se rappelleront sans doute l'abbaye de Saint-Martin, située sur un petit plateau au bord d'un précipice à pic, et peut-être leur guide leur aura-t-il raconté la tradition qui se rattache à la fondation de cet édifice. Vers la fin du Xe siècle, les Mores ravageaient la Cerdagne, le comte Guifred les laissa s'engager dans un défilé où il pensait les anéantir. Il avait ordonné d'attendre son signal pour l'attaque ; mais son fils, — son neveu suivant d'autres — impatient de combattre l'ennemi, l'attaqua avant que le signal ne fût donné et le mit en déroute. C'était une victoire, mais non une victoire complète comme le voulait le comte. Furieux de la désobéissance de son fils, — ou de son neveu — il le tua sur le champ de bataille même. Le pape imposa pour pénitence au meurtrier de bâtir un monastère de l'Ordre de Saint-Benoît sur la place du crime. Guifred mourut, sous une robe de moine, dans l'abbaye qu'il avait construite. C'est ce monastère qui s'appelle l'abbaye de Saint-Martin de Canigou, et de la légende que je viens de rapporter, Verdaguer a fait le point de départ de son poème. Avec une liberté qu'on ne peut lui reprocher, il a, d'ailleurs, altéré l'antique tradition. Gentil — nous aimerions mieux un autre nom, mais enfin, ainsi s'appelle le fils du comte Taillefer, le neveu du comte Guifred — Gentil a été chargé par son oncle de la garde du château de Cornella. Une nuit, comme il promenait ses regards sur les environs de la forteresse, son écuyer lui dit que les places blanches qui brillaient dans le lointain, n'étaient pas de la neige, comme il le supposait, c'étaient, assura-t-il, les manteaux d'hermine que les fées, dansant au clair de la lune, avaient déposés sur les rives du lac de

Cadi. L'écuyer ajouta que celui qui s'emparerait de l'un de ces manteaux réussirait dans toutes ses entreprises. Gentil est séduit par l'idée de posséder un talisman grâce auquel il triompherait des obstacles qui contrarient son amour pour une simple bergère, Griselda. Mais il faut saisir l'occasion ; quand les fées reviendront-elles près du lac ? Il se décide à quitter Cornella, où il pense être de retour à l'aurore. Il n'en est pas ainsi, il devient le prisonnier des fées. Leur reine, Flordeneu (Fleurdeneige), apparaît à Gentil sous les traits de Griselda et persuade au jeune chevalier que par amour elle a quitté jadis son royaume et s'est montrée à lui sous l'aspect d'une bergère. Gentil se rappelle ses devoirs, il veut retourner à Cornella, mais deux beaux bras deviennent une forte chaîne qu'il ne peut rompre, et nous voici en plein dans le pays des enchantements. Le poète est lui-même un grand enchanteur qui nous tient sous le charme des plus splendides, des plus suaves descriptions, en nous faisant parcourir, à la suite des deux amants, le royaume de Flordeneu. C'est un autre Renaud dans l'île d'une autre Armide. Verdaguer n'est pas inférieur au Tasse, ses vers sont aussi doux que ceux de la *Jérusalem,* sans offrir ces *concetti* que Voltaire qualifiait de clinquant.

Pendant que Gentil oublie ainsi le château dont il avait la garde, les Mores s'en emparent, et Guifred, fugitif, parcourt les Pyrénées, étudiant la contrée, cherchant comment lutter contre les Mores. Il rencontre Gentil au moment où les fées viennent de s'éloigner de lui. Exaspéré à la vue de celui qui a causé tant de désastres, le comte tue sans pitié son neveu. Plus tard, quand un écuyer rapporte à Taillefer le corps inanimé de Gentil, Guifred avoue son crime. Taillefer veut d'abord venger la mort de son fils, sa profonde piété finit par lui arracher un pardon. Mais Guifred expiera son crime, il bâtit le monastère de Saint-Martin, où il se retire, et après avoir appris la mort de son frère, noyé dans un torrent, il expire en demandant qu'une croix soit élevée sur le Canigou. Si d'après cette sèche et trop brève analyse on cherchait à se former une idée du poème, on en aurait une bien fausse, bien incomplète, comme si, d'après une esquisse du même genre, on prétendait juger la *Nerto* de Mistral. Sur une légende qui semble d'un intérêt médiocre, Verdaguer a écrit d'admirables vers, les descriptions éclatantes se succèdent dans son œuvre, magnifiques et variées, comme les sites même des Pyrénées. Son encrier est une palette, sa plume un pinceau. Les comparaisons les plus heureuses, souvent les plus imprévues — et, comme Dante, il aime à les emprunter aux objets familiers, aux choses de la nature — s'épanouissent à la fin de ses stances mélodieuses. C'est vraiment un merveilleux poète qui se révèle à chaque page, un poète doué d'un esprit singulièrement original, qu'on ne sait à quelle généalogie littéraire rattacher. Avec une extrême

facilité, il manie les rythmes les plus différents; tantôt il a le ton simple des vieilles romances catalanes, tantôt le vers ferme et précis des chansons de geste, le plus souvent l'élan lyrique. Il l'a tellement que, fréquemment, les personnages qu'il crée, il les fait perdre de vue au lecteur un peu embarrassé de retrouver la trame d'un récit qui disparaît, comme sous des fleurs, dans un amas de pensées et d'images. Ce récit a-t-il été très habilement combiné et conduit? C'est ce que je ne prétends pas soutenir. Je crois, au contraire, qu'un romancier ordinaire eût mieux agencé la partie matérielle de l'œuvre... et néanmoins, on est fasciné, entraîné par le poète, on a peine à fermer le volume, tout en se disant qu'il est alourdi par quelques hors-d'œuvre, le passage d'Annibal dans les Pyrénées par exemple, tout en reconnaissant vers la fin, au XIe et au XIIe chant, des lenteurs que de beaux vers font cependant excuser. Après l'expiation à laquelle se condamne Guifred, l'intérêt languit, et, il faut en convenir, il s'est déjà affaibli à la disparition de Gentil, mais Verdaguer a tenu à montrer la croix se dressant triomphante au sommet du Canigou, comme un symbole de la victoire de l'Espagne chrétienne sur l'Islamisme.

L'*Atlantide* et *Canigou*, ces deux livres écrits en catalan, sont incontestablement les œuvres les plus remarquables que l'Espagne ait produites depuis bien longtemps. De l'un, M. Albert Savine a donné une bonne traduction; à lui l'honneur de nous faire encore connaître le second.

TH. DE PUYMAIGRE.

Novelle popolari toscane. ill. da G. PITRÈ. Florence, Barbera, 1885, in-8 de XLII-317 p. — Prix : 3 fr. 50.

Curiosità popolari, publ. per cura di G. PITRÈ. Palerme, Pedone-Lauriel, 2 vol. in-8 de XX-217 et 119 p. — Prix : 8 fr.

Le parità e le storie morali dei nostri villani, per AMABLE GUASTELLA. Ragusa, 1884, in-16 de 252 p. — Prix : 3 fr.

Par diverses circonstances fort indépendantes de notre volonté, nous n'avons pu annoncer plus tôt le volume de contes populaires toscans que M. G. Pitrè a publié l'année dernière. Dans une excellente introduction, l'infatigable savant sicilien expose les systèmes par lesquels on a cherché à expliquer l'origine des contes et le curieux phénomène de leur ubiquité. Sur cette question de la source première et sur l'immense propagation en tant de lieux éloignés les uns des autres de récits semblables, M. Pitrè n'a pas voulu se prononcer; il s'est donc borné à développer les opinions des écrivains les plus compétents; à rappeler les objections qu'elles ont pu soulever, et à conclure en constatant la grande importance de ces lointaines traditions qui, comme le dit Max Muller, ont pris une des premières places dans les études propres à faire connaître le passé du genre humain.

Les contes que nous donne M. Pitrè ont été recueillis pour lui en Toscane par un de ses amis, Giovanni Siciliano. A ces contes, M. Pitrè a joint de très amples variantes et de curieuses références, fournies par les diverses contrées de l'Italie. Ce volume, publié par Barbera, fait le pendant d'un autre livre du même éditeur, les *Canti popolari toscani*, de Tigri, dont le succès a été si grand.

Sous le titre de *Curiosità popolari*, M. Pitrè a encore entrepris une collection qui promet d'être fort intéressante, et qui, tirée seulement à deux cents exemplaires, restera une rareté bibliographique. Dans cette collection, prendront place des œuvres inédites ou peu connues se rattachant au Folklore : le premier volume renferme un livre de Michel Placucci sur les usages et préjugés des paysans de la Romagne. Ce Placucci, né il y a plus d'un siècle, avait compris l'intérêt d'un genre de travail auquel ses contemporains ne songeaient guère. Son œuvre, remarquablement exécutée pour l'époque, était tombée dans un oubli dont M. Pitrè a voulu la tirer. Le second volume des *Curiosità* se compose d'un recueil d'anecdotes dont le manuscrit appartient à la bibliothèque de Palerme. M. Pitrè pense que l'auteur devait être un Frère prêcheur de la province de Messine, et a indiqué les rapprochements que diverses contrées de l'Italie offrent à ces historiettes. M. Pitrè n'exagère pas la valeur de ce petit volume, mais avec raison le trouve digne de figurer dans la collection si bien inaugurée.

Ne quittons pas la Sicile sans dire un mot d'un joli volume de M. Serifino Amable Guastella. C'est une étude sur les sentiments, les croyances, le sens moral des paysans du comté de Modica. A l'aide de *Parita* ou apologues et de *Storie morali*, d'anecdotes, débités dans le peuple, l'auteur arrive à peindre ce peuple par lui-même. Tout est vivant dans ce livre écrit avec un talent auquel nous avons déjà eu plusieurs fois à rendre justice ; c'est du naturalisme de bon aloi, et il est aisé de reconnaître que l'érudit, s'il le voulait, occuperait une place distinguée parmi les romanciers contemporains. Th. P.

L'Esprit de Montesquieu, *sa vie et ses principaux ouvrages,* par M. Charaux, professeur de littérature française aux Facultés catholiques de Lille. Paris, Lefort, 1885, in-18 de xvi-568 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charaux a bien des fois été nommé dans cette revue. Il a été parlé de ses livres sur Corneille, sur Racine, sur Molière, et d'un volume plein de beaux vers et de nobles sentiments : *France et Lorraine.* Son nouvel ouvrage ne renferme pas le cours qu'il a fait sur Montesquieu à la Faculté catholique de Lille, mais résume l'esprit de son enseignement, et a été écrit sous l'inspiration éminemment religieuse de ses travaux précédents. Le livre commence par une notice sur le

célèbre président; vient ensuite l'analyse des *Lettres persanes*, des *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*, et enfin de l'*Esprit des lois*. Les *Lettres persanes*, où le persiflage s'attaque aux choses les plus saintes, n'ont offert à l'auteur que de trop légitimes motifs à de vives critiques. On ne peut certes s'étonner qu'un catholique fervent et militant comme M. Charaux se soit montré sévère pour ce pernicieux ouvrage. Mais, nous nous demandons si, influencé par le souvenir de tant d'impiété, si, froissé, ensuite, par certaines pages de l'*Esprit des lois*, l'auteur, dans l'analyse de ce dernier ouvrage, n'a pas été quelquefois bien rigide. On sent trop qu'il n'aime pas le personnage qui pose devant lui; il se plaît évidemment à le peindre en laid, comme quand il nous le représente allant exactement à la messe le dimanche, mais remplaçant un office divin par un roman (p. 420). N'est-ce pas là une supposition toute gratuite? M. Charaux trouve de temps en temps à louer des pensées, des observations justes ou profondes, mais il est rare qu'il ne se console pas d'avoir commencé sa phrase par un éloge en la terminant par un trait satirique. Il cherche dans Montesquieu des sous-entendus, il lui prête des intentions qu'il peut ne pas avoir, et ce n'est pas seulement le mauvais catholique qu'il prend à parti, c'est aussi l'homme politique. M. Charaux, qui s'inquiète fort des préoccupations actuelles, rend Montesquieu responsable de beaucoup d'erreurs modernes. Malgré l'anachronisme du mot, il voit en lui un libéral, un fondateur de 89, ouvrant la porte à 93; il y voit surtout un hypocrite, cachant sous un masque trompeur de feinte modération une haine secrète pour la religion. En lisant le récit de la fin de Montesquieu, récit fait par le père Rouck, nous nous représentons Montesquieu autrement. Ce ne fut pas seulement à l'heure de sa mort que le président se montra chrétien. Au moment où des passages scabreux de l'*Esprit des lois* mettaient en liesse la faction philosophique, Montesquieu déterminait par ses instances et ses exhortations éloquentes un de ses parents à se confesser, et courait ensuite tout Paris pour lui amener un jésuite. Et de *L'Esprit des lois* même ne peut-on citer bien des passages qui semblent contredire cette haine secrète? Ces lignes entre autres : « Chose admirable, la religion chrétienne qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci. » Ne peut-on s'expliquer les contradictions que présente la vie de Montesquieu par l'influence désastreuse de l'époque, il avoue lui-même que le goût du neuf, du singulier, le désir de passer pour supérieur aux préjugés, lui ont fait hasarder des opinions qui ont pu faire soupçonner sa foi, mais il déclare qu'il n'a jamais été incrédule. Pourquoi ne pas croire à ces paroles d'un mourant? Certes, ce fut une triste défaillance que de chercher le succès dans les apparences de l'impiété; néanmoins ne vaut-il pas

mieux croire qu'un homme aussi éminent ne doit pas être classé parmi les ennemis de la religion.

Quoi qu'il en soit de ces observations, le livre de M. Charaux, écrit avec verve, avec passion, offre une lecture intéressante. Il sera utile parce que l'aspect de gravité dû à *L'Esprit des lois* ne met pas assez en méfiance sur beaucoup des opinions de Montesquieu. Enfin, il permettra à ceux qui n'oseraient ouvrir les œuvres du président, de les connaître par des analyses et des citations, et là on peut être sûr qu'à côté du poison, les antidotes ont été administrés à grandes doses.

N'oublions pas de dire qu'en tête de ce volume on lit une belle lettre pontificale que sa Sainteté Léon XIII a daigné adresser à M. Charaux au sujet de ses précédents ouvrages. TH. P.

La Bretagne à l'Académie française. Seconde série. *Le XVIIIe siècle. Études biographiques et littéraires sur les trois cardinaux de Rohan, Maupertuis, Duclos, Trublet, Mgr de Coetlosquet et le cardinal de Boisgelin*, par RENÉ KERVILER, lauréat de l'Académie française. Nantes, V. Forest et E. Grimaud, gr. in-8 de 625 p.

Tous nos lecteurs savent que l'Académie française décerna un des prix Monthyon du concours de 1876 à l'histoire de la vie et des ouvrages des académiciens bretons du dix-septième siècle. Cette distinction, dit M. Kerviler (p. 1), « nous a fait prendre la résolution d'apporter un soin tout particulier, une conscience encore plus scrupuleuse, et une étendue d'investigations presque illimitée, à la suite de notre travail. » L'engagement pris ainsi par notre collaborateur a été fidèlement rempli, et la seconde partie de *La Bretagne à l'Académie française* est, à divers points de vue, supérieure à la première. Aussi n'hésitons-nous pas à croire que le volume de 1885 obtiendra encore plus de succès auprès du public et auprès des *Immortels* que le volume de 1875.

Le principal des éloges mérités par M. Kerviler, c'est qu'à force de recherches approfondies, il a pu rajeunir des sujets qui semblaient épuisés. On a beaucoup écrit sur les cardinaux de Rohan et sur la plupart des autres académiciens, leurs compatriotes et contemporains; mais, venant après tant de biographes, M. Kerviler a trouvé le moyen, tout en corrigeant les nombreuses erreurs de ses devanciers, de dire beaucoup de choses nouvelles. Il a heureusement utilisé divers documents inédits, les uns tirés de sa riche collection d'autographes académiques, les autres, comme l'acte de baptême de Maupertuis, comme l'acte de baptême de Trublet, comme les lettres d'anoblissement octroyées par Louis XIV au père de Maupertuis, tirés des archives de Saint-Malo et des archives de la Loire-Inférieure. Les imprimés relatifs au dix-huitième siècle ont surtout été attentivement consultés par l'intrépide chercheur; non seulement tous les mémoires et journaux

du temps, mais encore les plus rares plaquettes, comme on peut s'en assurer, par exemple, en examinant la liste des pamphlets publiés à l'occasion de l'affaire du collier (p. 243-266).

Puisque ceci nous amène aux Rohan, indiquons, parmi les rectifications parfois si piquantes et toujours si sûres du nouveau biographe, une note (p. 13) sur les méprises à leur égard de l'éditeur du *Journal de Dangeau* et sur celles de Saint-Simon. L'étincelant chroniqueur « qui relève si aigrement les défaillances de ses voisins », n'a-t-il pas confondu, à l'occasion d'une thèse de licence soutenue en Sorbonne, le futur cardinal de Rohan, lequel n'avait alors que onze ans (âge impossible pour un licencié !) avec son frère aîné, alors âgé de seize ans? Indiquons encore (p. 82-83) des notes sur les erreurs commises par Duclos en ses *Mémoires;* une note (p. 196) contre l'authenticité du mot attribué au cardinal de Rohan : *Qu'un gentilhomme ne pouvait vivre à moins de 1,200,000 livres de rente;* une note (p. 198) contre l'authenticité de cet autre mot attribué au même prélat et rapporté dans la *Chronique* de Bachaumont, au sujet des trente millions perdus par les créanciers du prince de Guémené : *Qu'il n'y avait qu'un roi ou un Rohan capable de faire une pareille banqueroute;* une note (p. 204) contre l'assertion de M. Louis Lacour *(Préface aux Mémoires inédits du comte de Lamotte,* Paris, 1858), relative à la réelle correspondance qui aurait existé entre Marie-Antoinette et le prince Louis de Rohan, tout concourant, au contraire, à démontrer que cette correspondance fut l'œuvre d'un faussaire; enfin diverses notes (pp. 216, 218) contre d'autres non moins insoutenables assertions de M. Lacour.

Dans les notices sur Maupertuis et sur l'abbé Trublet, M. Kerviler a spirituellement vengé ces deux personnages des malicieuses plaisanteries de Voltaire. Tout en combattant les erreurs *voulues* du roi des écrivains du dix-huitième siècle, il rétablit çà et là la vérité contre Delambre (p. 297) ; contre La Baumelle (pp. 319, 320) ; contre Damiron (p. 319) ; contre le duc de Luynes en ses *Mémoires* (p. 331) ; contre Villenave (p. 445) ; contre les biographes — pourtant si nombreux — de Duclos, qui n'ont jamais remarqué ceci : que les vrais débuts de l'académicien furent ses dissertations sur les anciennes épreuves par le duel et sur la langue celtique en 1739 et en 1740 (p. 454) ; contre certains critiques, comme Fréron et Barbier, l'auteur du *Dictionnaire des Anonymes,* qui ont contesté à Duclos la paternité des *Confessions* et de l'*Histoire de la baronne de Luz* (p. 458). Nous ne nous étendrons pas sur le mérite des notices consacrées à Mgr de Coetlosquet et au cardinal de Boisgelin, mais nous noterons un reproche adressé (p. 503) à Quérard et à Levot *(Bibliographie bretonne)* qui ont fait deux ouvrages d'un seul et même ouvrage du cardinal de Boisgelin (*L'art de juger par l'analyse des idées,* 1789, réfutation du système de Bailly), et un

autre reproche adressé (p. 599) à Levot et à M. Fisquet, qui ont attribué à l'archevêque d'Aix un pamphlet de l'abbé Rive contre ce prélat.

Ce qui, dans le volume de M. Kerviler, n'abonde pas moins que les redressements historiques et bibliographiques, ce sont les particularités curieuses, anecdotes peu connues, attachants détails de biographie et d'histoire littéraire, citations de tout genre. Tout cela donne un vif intérêt aux huit notices. Ajoutons qu'elles sont toutes d'une forme très agréable, où la verve se mêle à l'élégance, et qu'elles font un égal honneur à l'irréprochable érudit, à l'irréprochable écrivain.

T. DE L.

La Vie et les Œuvres de Töpffer, *d'après des documents inédits,* suivies de fragments de littérature et de critique inédits ou inconnus, par l'abbé RELAVE, professeur de rhétorique du Séminaire de la Primatiale, maître de conférences auxiliaire à la Faculté catholique des lettres de Lyon. Paris, Hachette, 1886, gr. in-18 de 383 p. — Prix : 3 fr. 50.

De l'esprit et de la sensibilité : un esprit toujours dispos et pétillant, une sensibilité qui n'éclate pas mais qui jaillit assez pour faire poindre une larme ; de l'observation et de la philosophie : une observation aussi fine qu'elle paraît naïve, une philosophie dont l'enjouement déguise mal le sérieux et même la profondeur... A ces qualités ajoutez les agréments d'un crayon folâtre et d'une plume élégante, vous aurez Töpffer.

Töpffer laisse aller son crayon, au hasard, la bride sur le cou, et il compose ces albums qui déridaient la vieillesse du Jupiter de Weimar, Gœthe en personne : *M. Jabot, M. Vieux-Bois, M. Cryptogame,* etc. Il laisse aller sa plume et il nous donne la *Bibliothèque de mon Oncle,* un chef-d'œuvre, et les *Nouvelles génevoises.* Xavier de Maistre charmé désigne Töpffer pour son héritier littéraire. Il fait avec ses élèves l'école buissonnière, et, le long du chemin, « croque » le paysage ou, sur une table d'auberge, écrit des pages saines et savoureuses, de bonne et belle humeur, et nous avons les *Voyages en Zig-Zag.*

M. l'abbé Relave n'apprécie peut-être pas à sa réelle valeur Töpffer caricaturiste, touriste et romancier. Il a trop vu dans l'aimable Génevois l'auteur des *Menus Propos,* c'est-à-dire l'esthéticien et le philosophe. La raison de cette préférence n'est pas, — du moins je le crois, — difficile à découvrir. M. l'abbé Relave n'avait pensé tout d'abord qu'à une thèse de doctorat ès lettres et, précisément, il avait choisi les *Menus Propos.* Pour mieux connaître son auteur, il est allé à Genève, aux informations. Il a fait dans la famille même de Töpffer, auprès de ses anciens élèves et de ses amis, un peu partout, provision de documents. L'ouvrage s'est allongé, « à la filière, » comme il dit, et néanmoins, pour M. Relave, Töpffer est resté l'auteur des *Réflexions et Menus Propos.* Certes, nous sommes loin de méconnaître le rare mérite

de ce traité sur le Beau, mais, pour nous, il y a cela et — autre chose.

Quant aux Fragments de littérature et de critique dont M. Relave a grossi son volume, prenons garde de les surfaire; je les donnerais en bloc pour la moindre *Nouvelle*, la *Peur*, par exemple, ou le *Col d'Anterne*.

M. l'abbé Relave ne serait-il pas trop « sérieux », trop philosophe ?.. Il faut peut-être, pour goûter ces fantaisies faites de rien et tissées de l'air du temps, s'appeler Ximenès Doudan (Cf. une de ses lettres à Mme d'Haussonville, 1835) ou Xavier de Maistre. JEAN VAUDON.

Histoire de la Littérature portugaise, *depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par A. LOISEAU, professeur agrégé au lycée de Vanves, docteur ès lettres, officier de l'instruction publique, chevalier de l'ordre du Christ de Portugal. Paris, Ernest Thorin, 1886, in-18 jésus de VIII-405 p. — Prix : 4 fr.

« De toutes les littératures de l'Europe, celle du Portugal est la plus ignorée, » dit avec quelque raison M. Loiseau au début de son avant-propos. Depuis le *Résumé de l'histoire littéraire du Portugal* par M. Ferdinand Denis, publié en 1826, nous n'avons eu en effet en France, sur ce sujet, que la brochure de M. Pereira da Silva, déjà vieille de vingt ans. Aussi ai-je ouvert ce volume avec quelque émotion et tout disposé à me laisser charmer. Hélas! la littérature portugaise est encore plus ignorée que M. Loiseau ne voudrait l'avouer. Parle-t-il des cancioneiros, au lieu de chercher à les faire connaître et apprécier, M. Loiseau soutient une thèse qui pourrait être intitulée : *Les Troubadours et leur influence sur la littérature du Midi de l'Europe*. Les quelques pages qu'il consacre au romanceiro me semblent avoir déjà été signées par notre éminent collaborateur, M. le comte de Puymaigre. Je ne sais d'où est tirée la longue digression sur l'étymologie, la morphologie et la syntaxe de la langue portugaise, mais M. Loiseau s'attarde à des notions élémentaires qu'il considère comme des trouvailles. Ses affirmations ne sont même pas toujours exactes. Il prête aux mots suivants une origine germanique (p. 104) : *marcha, raia, rocim, sabugo, torneio, espada, bloqueio, burgo, obuz*. Ils correspondent au français : *marche, raie, roussin, sureau* (sambucus nigra) *tournoi, épée, blocus, bourg* et *obus*. Ils sont d'origine latine ou incertaine; les trois derniers seuls sont positivement germains, mais ont-ils, plus que les autres, été directement importés par les Vandales ou les Visigoths? M. Loiseau est parfois mieux inspiré. La phrase qui commence ainsi (p. 293) : « Un grand nombre des œuvres de Macedo... » se trouve déjà dans M. Ferdinand Denis (p. 273). La page 348 reproduit fidèlement et sans guillemets la page 77 du petit livre de M. Pereira da Silva : elle énumère dans le même ordre Hume, Robertson, Gibbon, Voltaire, Rousseau, Montesquieu, Beccaria, Filangieri et Gol-

doni. M. Loiseau ne fait acte d'indépendance que pour s'embarbouiller dans les quelques noms allemands qui suivent : il finit même par ranger crânement Klopstock parmi les élèves des encyclopédistes! Sauf ce détail, il y a là une bien singulière coïncidence à vingt et à soixante ans de distance : c'est un rare bonheur de se rencontrer ainsi avec des écrivains qui font autorité. L'espace me manque pour multiplier ces curieux rapprochements, mais j'en pourrais signaler d'autres, notamment dans l'analyse des œuvres de Garrett, et un peu partout. Pour M. Loiseau, l'histoire littéraire n'est qu'une compilation. Il n'apporte pas un fait nouveau, pas une impression personnelle. N'ayant rien trouvé chez ses devanciers sur Gonçalves de Magalhães, Alvares de Azevedo, Gonçalves Dias, il ne les nomme pas, bien qu'il ait énuméré les poètes brésiliens du siècle dernier. S'il donnait au moins quelques extraits de ses auteurs; mais des citations de quatre ou cinq lignes lui paraissent largement suffisantes pour faire apprécier la vigueur, l'élévation ou la grâce d'un poète. Aucune élégance du style ne révèle le docteur ès lettres, l'agrégé, l'auteur de plusieurs livres sur la grammaire et la langue françaises. Combien il est loin de la pureté, du coloris, du charme de M. Pereira da Silva! On trouve chez lui des singularités comme celle-ci : « En contact avec le souffle poétique de la civilisation arabe que venaient adoucir les sites enchanteurs de l'Andalousie... » (p. 10); — « où vint échouer tout ce que la nation portugaise avait élevé de gloire et de grandeur » (p. 165); — « les crimes inhérents à une armée victorieuse » (p. 252); — « énergie mise au service des calamités publiques » (p. 275). Puisque je suis en train d'enrichir ses *errata*, je lui signalerai ces additions nécessaires : *Schæffer* au lieu de *Schœffer*, qui n'est pas allemand (p. 16 et 401); *Gounod* au lieu de *Massenet* (p. 47); *Alde* ou *Aude* au lieu de *Alda* (p. 214); *Francisco Manoel do Nascimento* au lieu de *de Nascimento* (p. 338 et suiv.); trois fautes d'impression dans les seize vers cités de Camões (p. 198). Je prendrai encore la liberté de conseiller à M. Loiseau de ne pas insister sur les « vers si purs et si harmonieux, » sur la « rêverie vague et la tendre mélancolie » de Byron (p. 350); de remplacer cette note mystérieuse : « Il circule en librairie une élégante traduction en vers français du *Goupillon;* elle est du savant helléniste *Boisonade* » (p. 334), par celle-ci : « *M. Boissonade* a publié, en 1828, une traduction en prose du *Goupillon;* » de ne pas douter que Bernardim Ribeiro ne soit bien le héros du *Gil Vicente* de Garrett (p. 363); enfin, de ne pas placer le cap des Tourmentes et l'épisode d'Adamastor sur la route de Mélinde à Calicut (p. 206-7). Je me ferais scrupule d'accabler ainsi de bons conseils un débutant en littérature, mais M. Loiseau a trop de diplômes et de médailles pour que je me croie permis de lui farder la vérité.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

HISTOIRE

Les Gascons en Italie, *études historiques,* par Paul DURRIEU, archiviste-paléographe, ancien membre de l'École française de Rome. Auch, imp. G. Foix, 1885, gr. in-8 de III-288 p.

Les Gascons en Italie, *Le combat de Sant-Eufemia et la prise de Capri,* par le même. *Ibid.,* 1885, gr. in-8 de 16 p.

M. Paul Durrieu a eu, à plusieurs reprises, l'occasion d'effectuer de longues recherches dans les archives italiennes. Partout, à Milan comme à Naples, à Turin comme à Florence, à Sienne comme au Vatican, partout, dit-il (p. 111), il a relevé des documents attestant le passage en Italie de vaillants soldats gascons. Il a regardé comme un patriotique devoir de faire revivre des figures aujourd'hui oubliées, de rappeler des événements dont le renom, parfois, n'a même jamais franchi les Alpes. Le volume de M. Durrieu renferme quatre études intitulées : *Jourdain IV, seigneur de l'Isle-Jourdain, à la conquête du royaume de Naples* (1266-1283) ; *La mort du comte Jean III d'Armagnac; Bernardon de La Salle* (1359-1391) ; *Bernardon de Serres* (1375-1412). Ces quatre études sont aussi solides qu'attachantes. M. Durrieu s'appuie constamment sur les meilleurs textes, soit imprimés, soit inédits, soit italiens, soit français. Il a surtout tiré parti, en ce qui regarde les manuscrits, de l'incomparable collection des *Registres angevins,* conservée dans les archives de Naples et qui se compose de 378 registres in-folio, dont quelques-uns ne contiennent pas moins de trois ou quatre mille pièces. M. Durrieu a pu, grâce à des recherches aussi étendues, dire beaucoup de choses nouvelles sur la brillante part prise par nos compatriotes aux guerres d'Italie et rectifier un certain nombre d'erreurs du P. Anselme, de Froissart, du généalogiste Litta, du chanoine Montezun, de Pithon-Curt, de Raynaldi, de Dom Vaissète, lequel rapporte à l'année 1361 la bataille de Brignais livrée le 6 avril 1362, et de divers autres historiens de ce côté-ci comme de l'autre côté des Alpes. Le savoir et le talent avec lesquels il a raconté les prouesses des Gascons en Italie pendant le moyen âge, feront vivement désirer qu'il signale bientôt le grand rôle joué par eux au milieu des luttes dont la péninsule fut le théâtre depuis la fin du quinzième siècle jusqu'en 1555.

De très curieux documents inédits sont mêlés aux récits du jeune historien. On en trouve beaucoup d'autres, sous le titre de *Pièces justificatives,* groupés à la fin du volume (p. 229-284), tirés pour la plupart des Archives de Toscane, à Florence. On remarque parmi ces derniers documents le traité conclu à Mende, le 16 octobre 1390, entre le comte Jean III d'Armagnac et la République florentine, les lettres échangées entre ledit comte et ladite République, une lettre de cette même République au roi de France, du 28 septembre 1391, au sujet de la mort du comte d'Armagnac; une bulle du pape Clément VII, du 12 septembre

1390, ordonnant de payer un acompte de 500 florins à Bernardon de La Salle (Archives du Vatican); enfin une bulle du même pape, du 8 mai 1386, donnant à ce hardi capitaine la seigneurie de Malaucène à la place des châteaux de Mornas et de Caderousse (Archives de Vaucluse).

La brochure qui accompagne le volume que nous venons d'examiner nous transporte au milieu des guerres de l'Empire dans le royaume de Naples. M. Durrieu a choisi, parmi bien d'autres exploits où les Gascons du dix-neuvième siècle se montrèrent les dignes descendants des héros des siècles précédents, le combat de Sant-Eufemia et la prise de Capri, deux admirables faits d'armes qui ne sont pas assez connus. Là se distinguèrent deux futurs généraux originaires du département actuel des Landes, Maximilien Lamarque et Simon Durrieu. La prise de Capri, qui tient du prodige, est racontée, d'après les documents officiels, par M. Paul Durrieu avec la verve la plus entraînante, et on dirait vraiment que dans ces émouvantes pages a passé quelque chose de la vivacité avec laquelle furent escaladés les rochers de Capri.

T. DE L.

Henri IV en Gascogne (1553-1589), *essai historique* par CH. DE BATZ-TRENQUELLÉON. Paris, Oudin, 1885, gr. in-8 de 338 p. — Prix : 8 fr.

M. de Batz-Trenquelléon a la qualité d'aimer beaucoup Henri IV, et c'est, à notre avis, la première que doit avoir tout historien se proposant d'écrire sur ce roi merveilleux. La conception de son livre était heureuse. Des innombrables volumes sur Henri IV que trois siècles ont vus éclore, pas un n'avait été consacré à restituer la carrière aventureuse du Béarnais depuis son berceau jusqu'à son avènement au trône de France; on sait que l'histoire de M. Poirson part de 1589. M. de Batz a vu et voulu combler cette lacune. De l'indulgence est due à qui traite le premier un sujet, et nous reconnaîtrons volontiers que *Henri IV en Gascogne* se lit facilement et peut intéresser comme un recueil de faits aussi importants que beaux.

Mais ceci dit, ajoutons que le livre sur Henri partisan reste à faire, car l'ouvrage de M. de Batz n'est pas une œuvre de science. L'auteur n'a pas écrit d'après des documents nouveaux; il a même ignoré le plus grand nombre des documents déjà publiés; faisant fi des résultats de l'érudition moderne, il s'est servi presque uniquement des vieux historiens, Palma Cayet, Aubigné, Matthieu, de Thou, le père Daniel, dont il a rapproché et combiné les données sans apporter beaucoup de critique au triage. Je vois bien qu'il inscrit, en *appendice,* au nombre de ses sources, les *Lettres missives de Henri IV* publiées par M. Berger de Xivrey, mais je ne vois pas que *Henri IV en Gascogne* en ait effectivement beaucoup profité. On sera surpri

d'apprendre que, s'il a connu l'*Histoire de Jeanne d'Albret* par Mlle Vauvilliers, il n'a pas connu les ouvrages de M. de Ruble; et pourtant il eût trouvé chez M. de Ruble plus de piquants détails sur le fils de Jeanne d'Albret; sans compter le profit d'être renvoyé par M. de Ruble aux bonnes sources.

La religion de M. de Batz-Trenquelléon pour l'historien Mézeray nous est amusante autant qu'elle lui est commode. Contredire Mézeray sur la Saint-Barthélemy! « Par quel étrange abus de mots, par quel goût malsain pour les discussions byzantines en est-on arrivé à transformer en problème ce qui, pendant trois siècles, n'a réclamé aucune démonstration?... Certes, la Saint-Barthélemy a été préméditée, longuement et savamment préméditée, si jamais quelque chose le fut en ce monde... » Ces énergiques affirmations, épaulées par celles de Mézeray « qui résume ses devanciers », sont toute l'argumentation de M. de Batz, qui sans doute considère M. Henri Bordier lui-même comme Byzantin, pour avoir sérieusement discuté en faveur de la préméditation. Quant à nous, nous déclarons nous inscrire au premier rang des Byzantins, non pour mettre en doute, mais pour nier cette préméditation; et nous sommes bien assuré de nous y trouver en bonne compagnie, car nous y serons avec M. Baguenault de Puchesse et M. Loiseleur.

Nous ne chicanerons pas M. de Batz sur le titre de son livre, bien qu'on le lui ait reproché ailleurs. Henri IV n'était encore que Henri de Navarre de 1553 à 1589, mais, comme dit l'auteur avec une subtilité que nous ne qualifierons pas de byzantine, Henri en Gascogne était déjà Henri IV par le cœur et le génie... Et puis le nom de Henri IV est un beau nom sur la couverture d'un livre. G. DE B. D'A.

Madame de Sévigné historien. *Le Siècle et la Cour de Louis XIV, d'après Mme de Sévigné*, par COMBES, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Bordeaux. Paris, Emile Perrin, 1885, in-8 de 377 p. — Prix : 6 fr.

M. Combes commence son livre par dire quelle en a été l'idée inspiratrice. Il a voulu peindre le siècle de Louis XIV d'après Mme de Sévigné, en empruntant à ses lettres tout ce qui était du domaine de l'histoire. Ce n'est, ajoute-t-il, pas un travail d'érudition qu'il fait, c'est une œuvre d'art et de coordination qu'il tente. Son dessin est de chercher et d'unir ce qui est détaché, de donner une suite et un lien à ce qui n'en avait point dans la correspondance mise à profit. M. Combes donne ainsi un aperçu assez juste de son travail, mais trop de modestie ne lui a pas laissé suffisamment entrevoir au lecteur la part très grande, très difficile, que dans ce volume il peut revendiquer comme auteur. Pour former un ensemble des phrases éparpillées dans de

nombreuses lettres, non seulement il fallait avoir une profonde connaissance de ces lettres, mais il fallait encore avoir fait une étude très approfondie de l'histoire de l'époque et de ses écrivains, il était encore indispensable d'être soi-même un écrivain distingué. Ce n'était pas une petite affaire de tirer tout un tableau de ce qui n'était souvent qu'une esquisse en deux lignes, ce n'était pas non plus une tâche commode d'encadrer quelques phrases de l'admirable marquise dans une prose assez élégante, assez spirituelle, pour ne pas contraster fâcheusement avec le style de Mme de Sévigné. L'œuvre de M. Combes est donc plus considérable qu'il ne le laisse entendre, c'est l'histoire du grand siècle qu'il refait en prenant pour motif de ses chapitres quelques fragments dans de nombreux volumes, mais ces fragments donnent au livre un singulier charme d'animation, ils lui prêtent ce genre d'attrait si séduisant qui est propre aux souvenirs, aux mémoires. Le cardinal de Retz, le duc de La Rochefoucauld, Fouquet, les Colbert, Louvois, le grand Condé, Turenne, la marquise de Brinvillers, la La Voisin, les princesses de la cour de Louis XIV, les orateurs éminents, les favorites, les bas-bleus, quelques écrivains éminents du temps, tels sont les principaux personnages que M. Combes nous dépeint, qu'il fait revivre en les touchant de la plume de Mme de Sévigné, comme si cette plume était une baguette magique. Mais cette plume il ne pouvait être permis au premier venu d'y toucher.

Le livre de M. Combes offre la rare union de l'élément sérieux, instructif, et de l'élément agréable; c'est un de ces livres qu'on lit sans le remords de perdre son temps et tout en trouvant qu'il fait marcher les heures rapidement. TH. P.

Papiers d'un émigré (1789-1829). *Lettres et notes extraites du portefeuille du baron de Guilhermy, député aux États Généraux, conseiller du comte de Provence, attaché à la légation du Roi à Londres,* mises en ordre par le colonel de GUILHERMY. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-8 de II-512 p. — Prix : 8 fr.

Lorsque Louis XVI, Marie-Antoinette et la famille royale rentrèrent à Paris, après le douloureux voyage de Varennes, parmi la populace houleuse qui se pressait dans le jardin des Tuileries, ce fut comme un silence de mort. La consigne donnée par les clubs était de rester muet et la tête couverte. Un seul homme osa se découvrir sur le passage des royaux prisonniers, et comme on se jetait sur lui en le menaçant et en le frappant, il lança fièrement son chapeau au milieu de la foule en s'écriant : « Me le rapporte qui l'ose. » Ce vaillant homme qui bravait si bien les fureurs de la multitude était M. de Guilhermy, député du bailliage de Castelnaudary et député du Tiers, quoique de race noble.

Tel il se montrait le 25 juin 1791, tel il devait être toute sa vie, obstinément fidèle à la Monarchie, inflexible et immuable dans son dévouement, malgré les colères d'en bas ou les oublis d'en haut.

A la fin de l'Assemblée constituante, il fit comme beaucoup de membres du côté droit, il émigra; il le regretta plus tard profondément, estimant que la vraie place d'un serviteur du Roi eût été plutôt en France qu'à l'étranger et qu'il eût mieux valu organiser la résistance en Vendée ou à Lyon, qu'à Coblentz. Mais il avait pris son parti; il y persévèra jusqu'au bout. Lorsqu'au Consulat et sous l'Empire beaucoup revinrent en France et acceptèrent même des places de Napoléon, il refusa de rentrer et put se vanter d'être le seul député du Tiers qui fût resté hors de France jusqu'à la fin de l'Empire. Le comte de Provence, qui estimait beaucoup ses grandes qualités, l'avait attaché à son conseil. M. de Guilhermy suivit le prince à Vérone, à Blankenburg, à Mittau, où il assista au mariage du duc d'Angoulême et de la fille orpheline du malheureux Louis XVI. Peu après il fut attaché à la légation du Roi à Londres. Mais là, il se heurta à des compétitions et à des contradictions de toute sorte. Tandis que Louis XVIII avait sa petite Cour en Russie, le comte d'Artois avait la sienne en Angleterre; il y eut rivalité et jalousie entre les deux frères et leurs partisans. Les papiers de M. de Guilhermy donnent là-dessus des détails navrants; l'exil, le malheur, la misère avaient aigri toutes les têtes; jamais passions plus haineuses et plus intransigeantes ne s'agitèrent à la Cour d'un roi victorieux que parmi ces courtisans de deux princes sans royaume et presque sans asile. M. de Guilhermy fut victime de ces dissensions. Mal vu par les amis du comte d'Artois, qui le regardaient comme un surveillant incommode, il eut le malheur, par une lettre imprudente adressée au comte de Puisaye, et que celui-ci exploita contre le gré et l'intention de son auteur, de blesser le duc d'Avaray, le plus intime ami du Roi; celui-ci, sans adopter complètement le parti de son ami, fut refroidi pour M. de Guilhermy, qui heureusement trouva un refuge dans les sympathies fidèles du duc de Kent, le dernier fils de Georges III, et du duc d'Orléans. La correspondance de l'exilé avec ces deux princes — correspondance volumineuse, car on compte près de cent lettres de chacun d'eux — est une des choses les plus intéressantes des papiers de M. de Guilhermy. On y trouve de très curieux détails sur l'attitude du duc d'Orléans pendant l'émigration et sur son mariage avec la fille du roi de Sicile. Enfin, la Restauration se fit : M. de Guilhermy rentra en France à la suite du Roi, mais ses biens avaient été vendus pendant la Révolution; il était complètement ruiné. Il lui fallait une place ; ce n'était pas pour lui une question de luxe ou d'ambition, c'était une question de vie. Après bien des démarches, il fut nommé intendant de la Guadeloupe; là, de nouvelles difficultés l'attendaient : difficultés avec le gouverneur d'abord, puis insurrection de l'île en apprenant le retour de Napoléon, puis occupation par les Anglais, contre lesquels l'intendant défendit

pied à pied les droits du Roi. Malgré cette valeureuse contenance, M. de Guilhermy fut rappelé et presque en disgrâce. Ce ne fut qu'en 1821 qu'il fut nommé conseiller, puis président à la Cour des Comptes. Huit ans après il s'éteignait, fidèle jusqu'à la fin à son Dieu et à son Roi, mais attristé par de sombres pressentiments et remerciant Dieu de ne pas le laisser assister à l'écroulement prochain de la Monarchie.

Telle est cette vie que M. le colonel de Guilhermy a bien fait de remettre en lumière, et qui sera lue, nous n'en doutons pas, avec un véritable intérêt. Nous ne ferons qu'une légère critique à l'auteur, ou plutôt nous lui exprimerons un vœu et un regret : Pourquoi, parmi les nombreux documents qu'il a publiés, n'a-t-il pas réédité la lettre de M. de Guilhermy à ses commettants, du 6 octobre 1789, lettre qui a été insérée dans certains recueils du temps, sans doute, mais qu'il est assez difficile d'y retrouver, et qui eût été tout à fait à sa place dans ce volume? MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Le Clergé du diocèse d'Arras, *Boulogne et Saint-Omer, pendant la Révolution,* par l'abbé DERAMECOURT. Tomes II et III. Paris, Bray et Retaux, in-8 de 545 et 566 p. — Prix de chaque volume : 7 fr.

Dans un des précédents numéros nous avons rendu compte du premier volume du *Clergé du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer, pendant la Révolution,* par l'abbé Deramecourt. Ce premier volume présentait la situation du clergé d'Artois au moment où s'ouvre la Révolution, et servait, pour ainsi dire, d'introduction à l'exposé des grandes perturbations qui ont remué la France catholique depuis 1790 jusqu'en 1802. Dans un second volume, M. Deramecourt passe en revue la spoliation de l'ancien clergé, acceptée partout sans protestation, la constitution civile, le serment et les refus qu'il rencontre, l'organisation du clergé constitutionnel, son maigre appui de la part des populations et sa polémique avec le clergé fidèle, les premières démolitions d'églises, la fermeture des oratoires, la persécution, l'exil et ses tristesses, l'insurrection locale (VIII-556 p., 1 carte). Dans un troisième volume, consacré à la Terreur et au culte caché, M. Deramecourt met en scène les comités de surveillance et les tribunaux révolutionnaires, les missions de Lebon et les séries de victimes qu'elles font naître; il étudie le régime des prisons affectées aux membres du clergé, l'organisation de la guillotine, les fêtes de la Raison, le 9 thermidor et l'apaisement momentané qui en résulte, les nouvelles mesures d'oppression, les premiers missionnaires, l'organisation du culte caché, ses difficultés et ses heureux résultats (IX-579 p.).

Toutes ces phases de l'histoire révolutionnaire dans la province sont

présentées avec un grand luxe de détails, qui fixe pour l'avenir une quantité d'épisodes locaux jusque-là disséminés et sujets à l'oubli. Chaque commune pourra même venir puiser à cette source des éléments précieux pour l'histoire d'une période souvent muette, bien que datant d'hier.

Le plan général est bien établi ; toutefois l'auteur a peut-être un peu abusé de la classification méthodique, et ses divisions, à notre avis, viennent trop systématiquement s'aligner, en concurrence des sectionnements nécessités par les trois anciens diocèses. Le premier volume avait tiré de ce cadre rigide une grande clarté, mais le deuxième et le troisième nous semblent lui devoir quelques redites. En second lieu, à la lecture des 250 pages qui, au récit des essais du culte caché, nous mènent parfois jusqu'en 1802, on est tenté de se demander si l'auteur n'a pas mangé son blé en herbe, et s'il lui restera entre les mains une matière assez abondante et assez docile pour remplir les périodes du Directoire et du Consulat qui formeront le quatrième volume ; le silence des dépôts publics pour ces deux époques est bien fait pour légitimer cette préoccupation. Enfin, l'amoncellement des faits, dont nous signalions plus haut l'heureux résultat pour l'histoire des communes, présente l'inconvénient de rendre la lecture lourde et un peu monotone ; on aurait pu, ce semble, donner au récit une allure plus délibérée, en rejetant dans les notes quelques généralités du deuxième volume et certains détails accessoires du troisième. Un livre aussi rempli que celui de M. Deramecourt eût également gagné beaucoup à jeter, de ci de là, au long de la route parcourue, une série de jalons, permettant un contrôle facile aux chercheurs que n'effraie point un recours aux sources originales. Sous réserve de ces quelques observations qu'il est peut-être plus aisé d'indiquer que d'appliquer, nous estimons le livre de M. Deramecourt un travail sérieux, bien étudié, et de nature à rendre de bons services à l'histoire de la Révolution dans l'Artois. H.

Le Trésor de Chartres (1310-1793), par F. DE MÉLY. Paris, Alp. Picard, 1886, in-8 de XLIX-136 p. et 14 pl. — Prix : 18 fr.

L'ouvrage de M. de Mély comprend trois parties bien distinctes. D'abord une préface dans laquelle l'auteur expose, d'après les textes des nécrologes, des actes capitulaires et des testaments, l'histoire de l'origine et de la formation du Trésor de la cathédrale de Chartres ; ensuite l'inventaire officiel fait en 1682 par le chanoine Estienne ; enfin, sous le titre de *Pièces justificatives*, des documents curieux et en grande partie inédits empruntés à différentes archives.

L'inventaire du chanoine Estienne contient une description très

détaillée des objets conservés dans le Trésor, et cette description est complétée par des observations de M. de Mély; celles-ci, intercalées dans le texte, sont imprimées dans un caractère différent qui permet, au premier coup d'œil, de suivre le document du XVIIe siècle et de profiter, sans confusion, des remarques de l'éditeur. Parmi les reliquaires, on remarque celui de la Sainte Chemise de Vierge; il n'en existe plus que la description détaillée faite par notre chanoine et une ancienne gravure; de ce magnifique spécimen d'orfèvrerie, on n'a aujourd'hui que le grand camée de Charles V et quelques pierres gravées conservées au Cabinet des Médailles de France. Le camée de Charles V fournit à M. de Mély l'occasion de faire quelques remarques intéressantes. Jadis et jusqu'en 1727 cette magnifique gemme était entourée d'un cercle d'or orné de perles et de pierreries; aujourd'hui celles-ci sont remplacées par des fleurs de lis et deux dauphins, les premières, peut-être en simple laiton doré; les seconds empruntés à un autre objet. M. de Mély n'est pas éloigné de penser que cette substitution est du fait du conventionnel Sergent, graveur, qui, en septembre 1793, fut délégué pour surveiller la spoliation du Trésor de Chartres.

M. de Mély, dans son annotation, a été très sobre, je dirai même trop sobre; mais, à plusieurs reprises, il annonce son intention de consacrer des études spéciales soit à la Sainte Chemise, soit aux reliques rapportées d'Orient à Chartres; nous ne pouvons donc pas lui reprocher d'avoir réservé pour d'autres travaux, que nous attendons, les notes qu'il a recueillies en dehors de celles qu'il nous donne aujourd'hui. — Tel qu'il est présenté, le *Trésor de Chartres* est une monographie très utile à consulter pour les archéologues médiévistes; les planches qui l'accompagnent sont parfaites; les tables qui complètent le volume facilitent singulièrement les recherches. Souhaitons que l'exemple de M. de Mély soit suivi pour les cathédrales et les abbayes dont les trésors n'ont pas encore été décrits. A. DE B.

La Vie juive, par LÉON CAHUN. Préface par ZADOC KAHN, Gr. Rab. de Paris. Illustrations d'ALPH. LÉVY. Paris, Ed. Monnier et Cie, 1886, gr. in-4, IV-114 p. — Prix 30 fr.

Présenter sous une forme vive, attrayante, souvent gaie, l'ensemble des coutumes et des cérémonies de la vie juive, semblait une tâche presque irréalisable : cette difficulté a été surmontée par deux enfants d'Alsace, depuis longtemps appelés à Paris par leurs travaux d'art. Ils nous racontent, l'un par la plume, l'autre par le crayon, leurs souvenirs d'enfance, leurs impressions religieuses.

Il y a une dizaine d'années, feu George Stenne, de spirituelle mémoire, avait tenté avec assez de bonheur d'exposer ces mêmes tableaux

d'intérieur dans son roman intitulé : *Perle*, idylle esquissée au milieu des houblons. Malgré l'analogie du fond, la forme et le plan adoptés par M. Cahun sont tout à fait distincts de ce qui a été fait jusqu'à ce jour. Bien qu'il n'y ait pas d'action dramatique (en dehors de la jolie légende du *Petit tailleur de Prague*, pp. 36-43) dans le livre placé sous nos yeux, ni de scenario proprement dit, le récit est toujours alerte et mouvementé, depuis l'entrée en matière faite de prime-saut, comme un lever de rideau au théâtre sur un village, jusqu'aux conseils de la fin. C'est si vrai, que le narrateur a dû maintes fois s'oublier pour ainsi dire au milieu de ses anciens compatriotes. Il n'a pu faire mieux, — pour reproduire la saveur du terroir, — que d'employer, non seulement le patois, le langage local, mais encore les expressions du cru en judéo-alsacien; parfois, l'écrivain ne les a pas traduites (pp. 76 et 89), sous peine d'enlever leur parfum. et il a bien fait.

N'est-ce pas dans le même ton, quelque peu fantaisiste, que le crayon de M. Alph. Lévy s'est donné libre carrière? Loin de nous de lui chercher noise pour quelques entorses données à l'orthographe hébraïque dans les inscriptions de certaines planches (pp. 10, 17, 107) : ce serait faire descendre la critique à des détails infimes, et nous serions injuste envers l'émule de van Ostade, qui sait joindre le sentiment de l'expression aussi vraie que fine à l'originalité de la composition. Les nombreux dessins, surtout ceux qui sont hors texte, méritent d'être jugés *de visu*, et nous appelons sur eux l'attention des amateurs.

M^se^ SCHWAB.

Vie de Mgr Paulinier, *évêque de Grenoble, archevêque de Besançon*, par Mgr BESSON, évêque de Nîmes, Uzès et Alais. Paris, Retaux-Bray, 1885, in-12 de VII-416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est une dette du cœur. Mgr Besson, fils reconnaissant de l'Église de Besançon, et ayant reçu l'onction épiscopale des mains de Mgr Paulinier, a exprimé ses sentiments de gratitude envers l'un et l'autre. Heureuse l'Église qui compte de semblables enfants, heureux les pontifes qui peuvent ainsi se survivre! On trouvera dans beaucoup de pages de ce livre le cœur, l'esprit, le style du prélat, car l'auteur n'a guère fait que mettre en œuvre les papiers que l'archevêque de Besançon lui a laissés. Il a eu aussi à son service les lettres que les amis de Mgr Paulinier, de Pézenas, de Montpellier et de Grenoble sont venus lui apporter avec leurs souvenirs et leurs instances pour l'engager à écrire cet ouvrage. Certes, ces amis n'auront pas à se repentir de ces démarches et de cette confiance. La vie de Mgr Paulinier est une très belle page de l'histoire de l'Église de France au dix-neuvième siècle, et le récit que nous en fait Mgr Besson est rempli d'intérêt. Ce n'est pas que le rôle joué par l'archevêque de

Besançon soit de premier ordre en aucun genre; mais cette existence se vouant toute entière au salut des âmes, avec un certain éclat de poésie et d'éloquence, ne laisse pas d'élever nos esprits vers les beautés d'un ordre supérieur.

Justin Paulinier naquit à Pézenas le 29 janvier 1815. Il n'annonça pas d'abord des dispositions pour l'état ecclésiastique, mais la Providence avait placé dans sa ville natale un prêtre d'un grand mérite, l'abbé Gabriel, qui eut sur lui une heureuse influence. Il entra au séminaire de Montpellier, où les études étaient très sérieuses grâce surtout à l'influence de Mgr Fournier et d'un professeur qui mourut archevêque de Lyon, Mgr Ginoulhiac. Devenu professeur au petit séminaire de Saint-Pons, puis à celui de Montpellier, il commença à se faire remarquer comme prédicateur éloquent. De 1846 à 1855, il prêcha plusieurs stations avec succès. Nommé curé de Sainte-Ursule à Pézenas (1855-1861), il déploya un zèle intelligent qui renouvela la paroisse. Il la quitta pour celle de Saint-Roch, à Montpellier, où il fit admirer les mêmes qualités (1861-1870). Il se trouvait naturellement destiné pour l'épiscopat, et en 1870 il fut nommé au siège de Grenoble (1870-1875). Homme de parole et d'action, Mgr Paulinier avait moins approfondi la doctrine, aussi ne se montra-t-il pas favorable au dogme de l'infaillibilité du Pontife romain; mais il se hâta de faire acte de soumission, et Pie IX en témoigna sa satisfaction. Mgr Besson entre dans le détail des travaux du nouveau prélat et nous fait connaître l'état du diocèse de Grenoble durant cette période de cinq ans. Mgr Paulinier, en effet, ne resta pas plus longtemps sur son premier siège, ayant été nommé à Besançon en 1875. Dès le début de son ministère dans cette dernière ville, il eut la consolation de conférer l'onction épiscopale à celui qui fut son ami et qui est devenu son historien. Quoique la santé de l'archevêque fût déjà affaiblie, il ne relâcha rien de ses labeurs habituels pour le bien des âmes confiées à ses soins. Il prêcha même en diverses circonstances pour des œuvres de charité en dehors de son diocèse et entreprit plusieurs pèlerinages. Le récit de ses derniers voyages à Rome est rempli d'intérêt, surtout celui qui nous le montre à la tête des fidèles franc-comtois qu'il eut le bonheur de présenter au souverain Pontife. D'autres soins vinrent occuper et attrister ses dernières années. Déjà avait commencé la guerre acharnée que les sociétés sataniques qui gouvernent la France poursuivent en ce moment contre Dieu. Elle s'annonça d'une manière ouverte par les décrets iniques contre les Ordres religieux et par leur application brutale. Bientôt l'intention formelle de dépraver l'enfance par un enseignement athée et obligatoire se déclara ouvertement. Dès le début, l'archevêque de Besançon fit entendre aux chefs de l'État de justes réclamations qui eurent le sort de tout ce qui est conforme à l'équité

aux jours où nous vivons et avec les institutions sous lesquelles notre malheureux pays court à sa ruine. La Providence lui épargna la vue des douloureux spectacles qu'il prévoyait avec douleur. Ramassant ce qui lui restait de force, Mgr Paulinier écrivit au souverain Pontife Léon XIII pour lui exprimer sa douleur en apprenant les insultes faites à la dépouille du bien-aimé Pie IX. Il mourut le 12 novembre 1881. L'auteur entre dans d'assez longs détails sur les honneurs funèbres qui furent rendus à Besançon et à Pézenas, car il est bon que la postérité apprenne comment on y célébrait en 1881 les funérailles d'un archevêque.

Il serait inutile de s'arrêter à louer la diction élégante, la parfaite disposition des matières et l'élévation des pensées que l'esprit goûte avec bonheur dans ce livre; ce sont des qualités assurées à toutes les productions de Mgr l'évêque de Nîmes.

Dom Paul Piolin.

Vie de Son Éminence le cardinal Régnier, *archevêque de Cambrai,* par M. l'abbé C.-J. Destombes, vicaire général du diocèse. Lille et Paris, J. Lefort, 1885, 2 vol. gr. in-8 de viii-512 et 542 p. — Prix : 10 fr.

Ce livre est le récit fidèle de la vie d'un prélat qui a occupé une grande place dans l'Église de France durant un long espace de temps. Ce fut par son propre mérite qu'il conquit cette haute influence et qu'il s'assura les regrets unanimes qui l'accompagnèrent au tombeau. Ce fut le 17 juillet 1794 que naquit René-François Régnier, au village de Saint-Quentin, près de La Flèche. Il commença ses études au prytanée de cette ville, les acheva à Angers, et aussitôt après son élévation au sacerdoce, il reçut la chaire de philosophie au séminaire de Beaupréau. Déjà sa capacité pour le gouvernement des hommes se faisait connaître puisqu'on lui offrit la direction des études au prytanée de La Flèche, et en 1823 il dut accepter la place de proviseur du collège royal d'Angers. Après six ans il donna sa démission et fut nommé vicaire général par Mgr Montault. Ce pieux évêque demanda l'abbé Régnier pour coadjuteur; mais ce fut en vain. Toutefois la dignité pontificale ne devait pas lui être beaucoup retardée, car il fut préconisé évêque d'Angoulême le 27 juillet 1842. L'Église qui lui était confiée avait d'immenses besoins et les esprits qu'il avait à conduire n'étaient pas tous dans des dispositions favorables. Il sut se concilier l'affection d'un très grand nombre et le respect de tous. En même temps il ne perdait pas de vue les grandes questions qui préoccupaient les esprits, témoins ses lettres aux ministres à propos de tous les faits dans lesquels les intérêts de l'Église étaient engagés. La liberté d'enseignement réclamée par les catholiques avec un droit incontestable, lui parut un point essentiel et lui causa les plus vifs soucis, comme il le disait

dans ses lettres à un autre grand évêque, Mgr Parisis, avec lequel il marcha constamment d'accord. La même année où la loi sur l'enseignement fut établie, en 1850, Mgr Régnier fut appelé à l'archevêché de Cambrai. Dans ce diocèse, qu'il était destiné à gouverner durant trente ans, il trouvait un champ immense ouvert à son activité et à son zèle. Il serait impossible en si peu d'espace d'énumérer tout ce que fit l'archevêque pour le bien de son troupeau et celui de l'Église en général. Dans son diocèse, il eut à combattre contre la propagande protestante, contre le pouvoir de l'Empire de plus en plus soumis aux sociétés sataniques dont nous voyons aujourd'hui le triomphe, contre les doctrines dangereuses et perfides du catholicisme libéral. Il est très remarquable que Mgr Régnier, élevé dans les idées que partageait presque tout l'ancien clergé en France, ait si clairement aperçu les périls qu'elles contenaient en germe et les ait dévoilés avec tant de perspicacité et de vigueur. Les trois ou quatre écrits qu'il publia à l'époque du concile ne furent peut-être pas aussi remarqués qu'ils méritaient de l'être. Dans leur brièveté nette et précise, ils réduisaient à néant les sophismes retentissants des adversaires de la vérité. Inutile de dire que l'archevêque de Cambrai se rangea du côté des défenseurs du dogme de l'Infaillibilité pontificale et qu'il le fit avant même les discussions du Concile. Parmi tant d'œuvres qui recommandent sa mémoire, il est impossible d'omettre la fondation des Facultés catholiques de Lille.

Mgr Régnier fut créé cardinal le 22 décembre 1873 et son peuple fit éclater hautement sa joie à l'occasion de cette distinction suprême accordée au prélat si éclairé et si bon. Huit ans après, ce peuple témoigna de ses sincères regrets lorsque ce digne archevêque lui fut ravi par la mort le 4 janvier 1881. Si le cardinal Régnier s'assura une respectueuse affection aussi profonde partout où il passa, c'est qu'il joignait à une connaissance des hommes très remarquable, une droiture parfaite et un dévouement sans borne.

L'historien qui nous raconte sa vie est d'une exactitude parfaite. Quelques-uns trouveront qu'il entre dans trop de détails et qu'il cite textuellement un trop grand nombre de pièces d'une importance secondaire ; mais les habitants des diocèses d'Angers, d'Angoulême et surtout de Cambrai ne se plaindront pas de cette abondance, et l'auteur les avait principalement en vue quand il composait son livre. Il y a d'ailleurs profit pour tous à suivre de près une vie si utilement dépensée pour l'Église.

Dom Paul Piolin.

BULLETIN

Impedimentorum matrimonii synopsis *sive brevis expositio,* auctore G. Allegre, doctore in s. theologia et in jure canonico nec non S. Basilicæ

Lauretanæ canonico. Parisiis, Roger et Chernovitz, 1885, in-8 de 80 p. — Prix : 1 fr. 50.

Comme nous le dit l'auteur, ce travail est peu important si l'on ne considère que le nombre des pages ; mais il faut songer aux services qu'il peut rendre et à la pensée qui l'a inspiré. De fait, cet opuscule peut rendre de très grands services à tous ceux qui ont besoin de connaître la doctrine du mariage en ce qui concerne les empêchements, les dispenses et la revalidation. Écho fidèle des illustres canonistes *de Angelis, Roncetti* et *Santi*, qui furent ses maîtres et dont il s'honore d'avoir recueilli l'enseignement, M. l'abbé Allègre traite ces matières parfois très compliquées et très épineuses, avec une grande exactitude et une grande clarté. Tout en étant court, il sait être complet et intéressant ; et, ce qui ne nuit jamais, il s'exprime toujours en un très bon latin.

Dans la prochaine édition, — car ce travail consciencieux est de ceux qui en méritent plusieurs, — l'auteur profitera d'un décret promulgué depuis l'impression de son ouvrage et modifiant les règles exposées section II. cap. 2. relativement aux circonstances à exprimer quand on demande dispense des empêchements de parenté ou d'affinité. Lx.

Essai sur l'instruction populaire dans ses rapports avec l'éducation économique et sociale, *Organisation d'un enseignement supérieur populaire,* par M. Émile Cosson. Paris, Pedone-Lauriel, 1886, in-18 de 143 p. — Prix : 2 fr.

Après avoir rappelé dans son introduction la nécessité de développer l'instruction technique et les études professionnelles en vue de perfectionner le travail dans les différentes branches de l'industrie, et d'assurer d'une façon plus certaine le succès de l'ouvrier français contre la concurrence étrangère, l'auteur, prenant pour point de départ cette idée, que le progrès intellectuel et moral est un acheminement au progrès industriel, recherche successivement dans les deux parties de son travail quels sont les moyens généraux d'éducation populaire, et quelle pourrait être l'organisation d'un enseignement supérieur populaire. L'étude de la religion, l'extension des associations et cercles d'ouvriers, l'agrandissement et le développement des bibliothèques populaires, la vulgarisation des sciences économiques sous une forme attrayante, enfin l'impulsion plus grande à donner aux conférences populaires, et la création d'écoles d'éducation spéciales : tels sont les moyens généraux étudiés par l'auteur dans la première partie. Abordant ensuite dans la seconde partie la question d'un enseignement supérieur populaire, M. Cosson propose d'adopter comme programme celui de la Société d'enseignement économique autorisée en 1884. Elle professe déjà dans trois écoles communales de Paris, et les études auxquelles elle se consacre portent sur un ensemble de questions historiques et géographiques, économiques et industrielles. Les questions sociales et nationales proprement dites y sont aussi abordées dans une certaine mesure. Ce plan est en soi excellent ; l'ouvrier, instruit par un enseignement méthodique et mis à sa portée de l'état économique, industriel et social de la nation, sentira mieux la nécessité du travail et le danger des crises ; mais il nous semble que M. Cosson ne fait point la part assez grande aux difficultés de cet enseignement, qui réclame des maîtres le plus grand tact. Quoi qu'il en soit, il faut louer l'auteur d'avoir présenté dans son cadre relativement restreint, un ensemble de faits et d'idées sur lesquels il est si important de fixer aujourd'hui l'attention des esprits. Ce travail contient des aperçus fort intéressants

sur les sociétés d'éducation et d'enseignement étrangères, et notamment sur les Arbeitsverein (associations coopératives) d'Allemagne, et les écoles spéciales de Suisse, de Belgique et d'Italie. G. DE G.

Les Jeudis du capitaine Dumont, par E. PINSON. Tours, Mame, 1885, in-8 de 144 p. — Prix : 0 fr. 55.

Le capitaine Dumont, retiré après trente-huit ans de bons et loyaux services, a eu l'idée de réunir chez lui tous les jeudis quelques écoliers qu'il a arrachés au vagabondage de la rue. Pour occuper le temps, il les fait jouer, les mène en promenade ou leur raconte quelque histoire qui, tantôt sérieuse, tantôt gaie, tantôt comique, tantôt émouvante, apporte toujours avec elle son enseignement et sa leçon. C'est une sorte de morale en action dialoguée. Le nom même de l'éditeur suffit à témoigner du bon esprit qui a inspiré ce livre, non seulement honnête et moral, mais foncièrement chrétien. Par exemple, je trouve que le bon M. Dumont prend ses gamins un peu trop au sérieux, qu'il est trop bonasse et pas assez *capitaine,* surtout avec tel ou tel jeune polisson de dix ans qui se mêle d'avoir déjà son opinion sur l'histoire, la religion et la politique, et, qui plus est, se permet de la défendre. Mais enfin ce n'est là qu'un léger défaut de forme, qui n'affaiblit pas la valeur morale du livre et n'empêchera pas qu'il ne fasse du bien à la jeunesse à laquelle il a été destiné. E. DE LA D.

La République et l'Avenir, par DUBOSC DE PESQUIDOUX. Paris, Palmé, 1886, in-12 de 210 p. — Prix : 2 fr.

M. de Pesquidoux a pensé avec raison qu'il y avait un livre à faire avec les aveux des républicains : « Il m'a paru, dit-il, piquant et instructif d'appeler nos adversaires en témoignage, de faire un dossier de leurs déclarations, de composer un réquisitoire avec leurs arguments et de placer le jugement sous leur autorité... On a entendu jusqu'à ce jour les ennemis de la République : on va entendre ses amis, qui justifient, confirment, accentuent tous les griefs des premiers. » Et l'auteur, sans faire un simple travail de compilateur, avec autant de verve que de netteté, nous montre, dans une série de chapitres courts mais décisifs, *la République et le prince de Bismarck ; la République et les finances; la République et l'agriculture, le commerce, l'industrie, l'enseignement, le culte, la magistrature et l'armée ; la République et le Gouvernement, la représentation nationale, l'invasion des étrangers, la morale, la politique coloniale, l'histoire, la raison ; la République et son troisième essai; la République et la Monarchie bourbonienne; la République et la Commune.* L'ouvrage de M. de Pesquidoux éclaire d'une lumière complète notre situation politique ; il est écrit par un homme de principes, par un homme de talent ; nous ne saurions trop en recommander la lecture.

B.

A travers le Ciel, par E. AMIGUES. Paris, Félix Alcan, s. date (1886), in-18 de 186 p. — Prix : 0 fr. 60.

Dans ce petit volume, M. Amigues s'est proposé de nous faire connaître les principaux résultats de la mécanique céleste, c'est-à-dire de cette science qui, partant de l'hypothèse newtonienne de l'attraction, cherche à calculer tous les phénomènes célestes au moyen d'un petit nombre de données empruntées à l'observation. Il y a réussi, et, bien qu'il s'en tienne un peu trop

à l'écorce des questions, son résumé, dans lequel nous n'avons aperçu aucune erreur grave, est instructif et d'une lecture intéressante pour tout lecteur sérieux. Il est très regrettable qu'en maint endroit, l'auteur sorte de son domaine pour se livrer à des tirades sur la stérilité du moyen âge, sur l'homme préhistorique, ou autres questions absolument étrangères à la mécanique céleste et à la science. En voici un exemple : « On sait, dit « M. Amigues, que les hommes... de l'époque tertiaire tenaient le milieu « entre les hommes actuels et les grands singes anthropoïdes. » Il ne peut ignorer cependant que l'homme tertiaire, auquel personne ne croit plus, n'est connu, en tout cas, que par de prétendus silex taillés, peu propres à coup sûr, à montrer si la main qui les travailla avait plus ou moins d'analogie avec celle des grands singes anthropoïdes.

En voilà assez pour montrer quel fâcheux esprit dépare un petit volume estimable quant au reste. Il n'eût pu que gagner sous tous les rapports à la suppression d'une douzaine de phrases malsonnantes et souvent puériles dans leur solennité. E. V.

Histoire du Théâtre en France. *Les Comédiens en France au moyen âge*, par L. Petit de Julleville, professeur-suppléant à la Sorbonne. Paris, Léopold Cerf, 1885, in-12 de 363 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Petit de Julleville poursuit, sous une forme nouvelle, ses études sur l'histoire du théâtre en France, inaugurées par son très intéressant et très utile ouvrage sur *Les Mystères*. Dans celui qu'il publie aujourd'hui, ce n'est pas précisément le drame comique qu'il étudie après le drame sérieux, mais les interprètes de ce genre au moyen âge. Toutefois il ne pouvait traiter ce sujet sans toucher à la question difficile et complexe des origines de la comédie en France, et il est juste de reconnaître que son ouvrage, érudit et bien composé, sans avoir une valeur scientifique extraordinaire, jette sur plusieurs côtés de cette question une lumière assez vive. Pour notre part, nous y voyons plus clair dans ces origines si obscures, depuis que nous l'avons lu, quoique d'ailleurs il y ait tel point sur lequel nous serions d'un avis différent du sien. Les sujets successivement étudiés dans ce volume par M. Petit de Julleville sont les suivants : I. Les jongleurs. — II. Les fous. — III. Les puys. — IV. Les confréries. — V. Les basochiens. — VI. Les enfants sans-souci. — VII. Les sociétés joyeuses. — VIII. Les associations temporaires. — IX. Les écoliers. — X. Les comédiens. Marius Sepet.

La Comédie au coin du feu, par Arsène Houssaye. Paris, E. Dentu, 1886, in-18 j. de 400 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un recueil de pièces de théâtre, qui, pour une raison ou pour une autre, n'ont pas été représentées sur nos grandes scènes parisiennes. Elles sont au nombre de six : *La Comédie à la fenêtre, le Roi-Soleil, Le duel de la Tour, un Drame en cinq actes et cinq minutes, Mademoiselle Trente-six vertus, les Comédiennes.* Ces pièces ne manquent ni d'originalité ni de littérature : il y a de la verve, de l'observation et de l'esprit. Mais le marivaudage et la morale facile de l'écrivain rendent son théâtre bien inférieur à celui de M. Émile Augier, par exemple. Ce qui, dans la *Comédie au coin du feu*, est vraiment piquant, ce sont les préfaces dont chaque pièce est enrichie. Elles expliquent le mécontentement d'un auteur à qui la maison de Molière, dont il garda pourtant quelques années la direction, a tenu rigueur. Il paraît que *le Roi-Soleil* fut interdit par la censure. M. Arsène Houssaye raconte à ce propos une conversation qu'il eut avec M. Walewski, ministre des beaux-

arts, et qui est toute à l'honneur de ce dernier. Le ministre ne laissa pas jouer la pièce, parce que Louis XIV y était ridiculisé, au milieu d'un cortège mené par Mlle de la Vallière, Mme de Montespan et Mme de Maintenon. M. Arsène Houssaye insistant, le comte Walewski lui adressa cette belle réponse : « Nous avons trop le respect des grandes figures françaises pour « permettre qu'on en fasse des fantoches de comédie. » J'ai dit que les pièces de M. Arsène Houssaye n'avaient pas vu (style consacré) le feu de la rampe. Il faut faire exception pour un drame : *Mademoiselle Trente-six vertus* (le titre en dit le sujet), qui fut joué à l'Ambigu, mais outrageusement sifflé. On avait encore une certaine réserve, en ces temps-là. F. B.

L'Esprit de Montaigne, *choix des meilleurs chapitres et des plus beaux passages des Essais,* par le docteur C. SAUCEROTTE. Paris, Perrin, 1886, in-16 de VIII-444 p. — Prix : 3 fr. 50.

Montaigne est moins connu qu'il ne devrait l'être d'un grand nombre de lecteurs; ses opinions hardies sur bien des points, la licence de la langue du seizième siècle ne permettent pas de le mettre intégralement dans toutes les mains. Grâce au bon volume que M. Saucerotte s'était plu à composer, et qu'après sa mort sa famille a eu la louable pensée de publier, nous avons maintenant la quintessence des *Essais,* c'est bien l'Esprit de Montaigne que ce choix judicieusement fait dans les pages du charmant et souvent profond causeur. M. Saucerotte a classé avec méthode et sous des titres spéciaux les opinions de Montaigne sur bien des sujets, reliant des fragments à d'autres par des analyses, et reproduisant avec goût les passages les plus saillants des *Essais,* écartant tout ce qui pourrait choquer un lecteur scrupuleux et, au besoin, discutant et rectifiant les idées de Montaigne. On reconnaît dans ce volume un lettré de premier ordre; à chaque instant des notes au bas des pages présentent d'intéressants rapprochements empruntés à des écrivains d'époques et de genres divers. Ce volume, par son format comme par son texte, est destiné à devenir le compagnon de voyage de bien des lecteurs. On peut l'ouvrir à n'importe quelle page avec la certitude d'y trouver d'ingénieuses pensées. TH. P.

La Littérature française au XIXe siècle, par PAUL ALBERT. T. II. Paris, Hachette, 1885, in-16 de VIII-336 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, composé des notes dont l'auteur s'était servi pour un cours professé par lui en 1876, est publié par son fils, M. Maurice Albert, et comprend les morceaux suivants : Introduction. — L'histoire avant le XIXe siècle. — Augustin Thierry. — M. Guizot. — M. Thiers. — Michelet. — *Le Globe.* — M. de Rémusat. — Th. Jouffroy. — M. Cousin. — M. Villemain. — Lamennais. — Béranger. — Paul-Louis Courrier. — Casimir Delavigne. — Lebrun. — Alexandre Dumas père. — Ponsard. — Stendhal. — Balzac. — George Sand. — Mérimée. — Sainte-Beuve. — Les incontestables qualités de l'auteur y sont, comme dans la plupart de ses ouvrages, gâtées par ses fausses opinions en matière religieuse et philosophique, et ses vues souvent peu justes en littérature. M. S.

Au Soir, *récits et souvenirs,* par LÉON AUBINEAU. Paris, V. Palmé, 1886, in-12 de II-394 p. — Prix : 3 fr.

Sous ce titre charmant et mélancolique, *Au Soir,* M. Léon Aubineau, l'un

des plus anciens et des plus vaillants rédacteurs de l'*Univers*, nous donne un choix fort bien fait des œuvres tombées de sa plume au cours de sa longue vie d'études et de combats. M. de Pontmartin, qui s'y connaît, a dit de ce livre, auquel il a consacré récemment un charmant *Samedi* : « Je remercie Léon Aubineau de m'avoir prouvé qu'un livre profondément catholique peut être, grâce à la variété des sujets et au talent de l'auteur, aussi intéressant, j'allais dire aussi amusant qu'une lecture profane. » C'est qu'il est charmant ce livre, et d'une variété qui préservera toujours le lecteur de l'ennui : des biographies, des études littéraires, des souvenirs, des récits, des fantaisies, de ces fantaisies dont Louis Veuillot a donné les inimitables modèles, voilà certes de quoi faire passer doucement les heures. M. Aubineau nous promet d'autres recueils si celui-ci a du succès : puissent beaucoup de lecteurs le contraindre bientôt à tenir sa promesse !

P. Talon.

Mélanges. *Questions militaires, Littérature, Histoire, Correspondance inédite*, par Paul de Molènes. Paris, librairie des bibliophiles, 1886, in-12 de 312 p. — Prix : 4 fr

L'édition nouvelle des Œuvres de Paul de Molènes, dont trois volumes ont déjà paru, remet en pleine lumière et dans le relief qui convient cette fière figure de soldat, d'écrivain et d'artiste, qui fut possédé de la noble folie de l'épée, et qui aima la guerre pour elle-même, pour sa beauté. Les deux premiers volumes nous ont fait connaître le romancier et le conteur. Celui-ci, le troisième, nous montre le philosophe et l'historien. La philosophie de Paul de Molènes est, avec plus de modernité, proche parente de celle de Joseph de Maistre. Il admet, comme l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, la grande théorie de l'expiation, l'origine divine du pouvoir, et il combat la souveraineté du nombre. A lire dans ce volume les lumineuses critiques que lui inspirent les *Histoires de la Révolution française* de Thiers, de Michelet, de Louis Blanc, et les *Girondins* de Lamartine. Il dit de la Terreur : « Ce qui m'anime contre cette époque de la haine la plus implacable, c'est ce que son nom seul désigne. J'aimerais mieux ne voir jamais, ni la liberté dans ce monde, ni Dieu dans l'autre, que d'être conduit à Dieu ou à la liberté par la peur. » Voici ce qu'il pense des paysans vendeens, si méconnus par Michelet : « Les paysans eurent en Vendée un magnifique rôle. Je ne sais pas ce que leurs journées de poudre leur valurent dans l'autre monde, mais elles leur valurent la noblesse en ce monde-ci. Les soldats vendéens furent pour leurs chefs des compagnons. Il n'y eut à travers les broussailles sacrées du Bocage qu'une grande famille de preux. » Citons enfin les réflexions qui suivent et qui sont comme la conclusion des études historiques de M. Paul de Molènes : « La grande douleur du temps présent, c'est la lutte entre l'ancienne religion de nos cœurs et la foi nouvelle de nos esprits. Il est bien certain que des autels ont été renversés qui ne se relèveront plus, mais il s'agit de savoir ce qui peut être retiré vivant de leurs saints débris. » Le volume se termine par une série de lettres inédites, généralement datées d'Afrique et adressées par Paul de Molènes à Mme la marquise de Lagrange. Elles indiquent bien, en dévoilant l'homme, la sincérité de l'écrivain.

F. B.

Jean-Paul Richter, œuvres diverses. *Études et traduction française*, par Émile Rousse. Paris, Hachette, 1885, in-16 de 183 p. — Prix : 3 fr. 50.

Richter, appelé le plus souvent de ses deux prénoms, Jean-Paul, est si

peu connu en France qu'il peut être utile de le dire, il est l'un des plus célèbres écrivains de l'Allemagne moderne. Cette célébrité n'a pas réussi à nous arriver. Jean-Paul a pourtant été chez nous l'objet de divers travaux. Dès 1834, Philarète Chasles donna une traduction de *Titan* qui n'obtint pas de succès. Des morceaux épars furent par divers périodiques empruntés aux innombrables ouvrages de Richter. M. Henri Blaze donna à la *Revue des Deux-Mondes* un article sur leur auteur, le marquis de la Grange publia un choix de ses pensées, la *Biographie universelle* inséra sur Jean-Paul une longue et intéressante notice. L'écrivain allemand, néanmoins, resta pour nous presque ignoré. M. Émile Rousse a tenté de nous faire apprécier Jean-Paul, par l'analyse et la traduction de plusieurs de ses œuvres et par une bonne étude biographique et critique. Comme traducteur, M. Rousse a déjà fait ses preuves en s'attaquant à Perse. Cette fois les difficultés, d'un autre genre, n'étaient certes pas moins grandes. M. Rousse a heureusement comparé une charmante poésie de Casimir Delavigne, *Un Miracle*, à l'une des productions les plus vantées de l'auteur germanique, *La Lune*. Il a de même trouvé de curieux rapprochements entre Jean-Paul et Lamartine.

GRISBERG.

L'autre France. *Voyage au Canada*, par L. DE LA BRIÈRE. Paris, Dentu, 1886, in-16 de III-II-149 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume est dédié par un zouave pontifical à son général, Charette, « l'hôte et l'ami du Canada; » c'est le récit du voyage que M. de la Brière a fait récemment, en compagnie d'un groupe nombreux de Français, et des ovations dont nos compatriotes ont été l'objet; c'est aussi le résumé rapide mais saisissant des impressions de l'auteur, de ses appréciations sur le Canada. La capitale, le gouvernement, la liberté civile et politique, la liberté religieuse, la colonisation, la *Nouvelle France* et les traditions françaises du Canada, l'histoire, le clergé, la littérature, Québec, Montréal, la nature, les sauvages, Riel, tels sont les sujets que M. de la Brière aborde tour à tour dans ces courtes pages, alertes, chaudes, colorées, écrites avec le cœur, animées d'un souffle chrétien et patriotique, pleines d'enseignements et de charme, et que chacun voudra lire.

G. DE B.

Discours sur l'histoire universelle, par BOSSUET, avec introduction et notes par M. ARMAND GASTÉ, professeur à la Faculté des lettres de Caen. Paris, Jouaust, 1885, 2 vol. in-16, de 306 et 340 p. — Prix : 3 fr. le volume. (*Nouvelle bibliothèque classique.*)

La *Nouvelle bibliothèque classique* s'est augmentée du *Discours sur l'histoire universelle*. On sait que M. Jouaust tient à reproduire les meilleurs textes, et cette édition est conforme à celle de 1700 dont depuis longtemps on s'est écarté bien à tort. M. Armand Gasté a fait précéder le discours d'une courte introduction où il expose les motifs qui recommandent cette édition de 1700 et proteste contre les adjonctions et les modifications qu'on s'est trop souvent permises.

TH. P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Jules-Célestin JAMIN, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, né le 31 mai 1818, au village de Termes, dans les Ardennes, est mort à Paris, le 12 février. Après avoir passé trois ans à l'École

normale, M. Jamin fut reçu, en 1841, le premier à l'agrégation de physique. Envoyé alors au lycée de Caen, il y resta deux ans et revint à Paris professer comme suppléant un cours de physique au collège Bourbon (depuis lycée Condorcet), puis au collège Louis le Grand et à l'École polytechnique. Il fut nommé le 22 novembre 1863 professeur à la Faculté des sciences et entra en 1868 à l'Académie, où il remplaça M. Pouillet. L'enseignement de ce maître savant est consigné dans un livre remarquable : *Cours de physique de l'École polytechnique* (3 vol. in-8), dont le premier volume parut en 1858 et qui a eu trois éditions; la dernière, comprenant quatre tomes, a été achevée en 1883. L'auteur a résumé cet important ouvrage dans un *Petit traité de physique à l'usage des établissements d'instruction* (1870, in-8). Enfin, M. Jamin a publié, en collaboration avec M. Bouty, un *Cours de physique à l'usage de la classe de mathématiques spéciales* (1885, 2 vol. in-8). Il a en outre fourni plusieurs articles à divers recueils périodiques, notamment à la *Revue des Deux-Mondes.*

— M. le chanoine Alexandre Motais, prêtre de l'Oratoire de Rennes, professeur d'Écriture Sainte et d'hébreu au Grand Séminaire de cette ville, est mort le 19 février 1886, à l'âge de 49 ans, dans sa ville natale, à Saint-Méen (Ille-et-Vilaine). Ordonné prêtre en 1862, il vint en 1866 dans la maison de Saint-Philippe de Néri, se joindre aux prêtres qui, sous la direction du savant abbé Guitton, se livraient à la culture des sciences ecclésiastiques. Là, M. Motais se donna tout entier à l'étude des Livres saints, dont il devait devenir un des interprètes les plus distingués. En 1872, il occupait la chaire d'Écriture Sainte au Grand Séminaire de Rennes; en 1880, il était institué dans la charge importante de secrétaire général ou rapporteur des conférences diocésaines, et se voyait conférer un an après (1881) les honneurs du canonicat. M. l'abbé Motais a publié plusieurs ouvrages chez Berche et Tralin : *Salomon et l'Ecclésiaste, étude critique sur le texte, les doctrines, l'âge et l'auteur de ce livre* (1876, 2 vol. in-8); — *L'Ecclésiaste*, dans la Bible de Lethielleux, résumé de l'ouvrage précédent (1 vol in-8); — *Moïse, la Science et l'Exégèse,* examen critique du nouveau système d'interprétation proposé sur l'Hexaméron par Mgr Clifford, évêque de Clifton (1882, 1 vol. in-8); — *Le Déluge biblique devant la Foi, l'Écriture et la Science* (1885, 1 vol. in-8), ouvrage magistral, où pour la première fois, se trouve exposée d'une façon méthodique, et avec preuves à l'appui, la théorie qui restreint à un certain groupe de l'humanité le cataclysme diluvien. Parmi les nombreux articles qu'il a publiés dans la *Controverse*, le *Muséon*, la *Revue catholique de Louvain*, les *Annales de philosophie chrétienne,* citons : *M. Renan et l'Ecclésiaste : M. Renan exégète* (*Controverse,* 1882); — *Les variations de l'Exégèse sur l'Hexaméron* (*ibid.,* 1883); — *Réponse à trois questions sur l'universalité du déluge et la confusion des langues* (*ibid.,* 1883); — *A propos de l'universalité du déluge* (*ibid.*, 1884); — *L'Antiquité du monde et la tradition* (*Revue catholique de Louvain*, 1883, tiré à part); — *L'état de la matière primordiale d'après la Tradition* (*ibid.*, 1884, tiré à part); — *L'École allégorique et l'École littérale sur l'Hexaméron mosaïque* (*ibid.*, 1884, tiré à part); — *L'École éclectique sur l'Hexaméron mosaïque : saint Augustin* (*Annales de philosophie chrétienne,* 1885). Ces études sur la Tradition, une fois complétée, devaient, dans l'intention de l'auteur, former un volume qu'il annonce à la page de garde de son *Déluge biblique*, sous le titre de *Moïse et la Tradition hexamérique.* — Comme secrétaire général des conférences du diocèse de Rennes, on lui doit des *Rapports* imprimés où sont traitées des questions très importantes d'Écriture Sainte et de théologie. M. Motais laisse parmi ses manuscrits deux études assez avancées, la

Prophétie sur la ruine de Jérusalem et la Fin du Monde et les *Psaumes historiques,* qui seront sans doute livrés à la publicité.

— M. Gougeard, capitaine de vaisseau en retraite, ancien ministre de la marine, est mort le 8 mars à Auteuil. Né en 1826, il entra à l'École navale en 1842 et conquit rapidement ses premiers grades; lors de la guerre de 1870 il était capitaine de frégate, poste qu'il abandonna pour se mettre à la tête d'une des divisions de l'armée de la Loire. Membre du cabinet Gambetta, il rentra dans la vie privée après la chute de ce ministère. On lui doit plusieurs travaux de valeur : *Deuxième armée de la Loire, division de l'armée de Bretagne* (1871, in-8); — *La Marine de guerre, ses institutions militaires depuis son origine jusqu'à nos jours. Richelieu et Colbert, d'après les documents inédits* (1877, in-8); — *La Caisse des invalides de la marine; sa suppression* (1882, gr. in-8); — *Les Arsenaux de la marine. 1re Partie : Organisation administrative. 2e Partie : Organisation économique, industrielle et militaire* (1882, 2 vol. gr. in-8); — *La Marine de guerre; son passé et son avenir. Cuirassés et torpilleurs* (1884, gr. in-8).

— M. Edmond-Louis Dupont-Chatelain, né à Boulogne-sur-Mer le 16 octobre 1827, chef de la section du Secrétariat aux Archives nationales, est mort à Paris le 2 mars 1886. Il a publié : *Liste générale des saints d'après le martyrologe universel de G. Chastelain* (*Annuaire de la Société de l'histoire de France,* 1857 et 1858); deux amples tables alphabétiques, l'une des noms de saints, l'autre des noms de lieux, ont paru dans les *Annuaires* de 1860 et 1866; — *Comptes de Boulogne-sur-Mer en 1415* (Boulogne, 1882, in-8); — *Trois Chartes à vignettes,* notice parue dans le volume des *Notices et documents* publié pour le cinquantenaire de la Société de l'histoire de France. — M. Dupont a en outre rédigé la partie relative à la section du Secrétariat dans l'*Inventaire général sommaire des Archives de l'Empire* (Paris, 1867, in-4), et la partie relative au règne de Louis XVI, depuis 1789, et à la Révolution jusqu'au Consulat, dans le *Musée des Archives nationales* (Paris, 1872, in-4).

On annonce encore la mort : de M. Jean-Charles-Marie Expilly, né à Salon (Bouches-du-Rhône) le 8 septembre 1814, mort à Tain (Drôme), auteur de nombreux romans et d'ouvrages d'économie politique, particulièrement sur le Brésil ; — de M. Louis Auzière, mort à Saint-Laurent d'Aigouze (Gard) le 20 février, à l'âge de 70 ans, qui s'est occupé de l'histoire du protestantisme aux seizième et dix-septième siècles ; — de M. le docteur Bochefontaine, chef du laboratoire de M. Vulpian, mort à l'âge de 45 ans ; — de M. Boquel, professeur et rédacteur du journal *Les Mathématiques élémentaires et spéciales;* — de M. Amédée Bourdin, historien de Louis-Philippe, mort à Enghien ; — de M. le docteur Armand Cascua, né à Charre le 12 avril 1851, auteur de *Considérations thérapeutiques sur les sources de Salut à Bagnères de Bigorre;* — de M. Courbebaisse, né à Aurillac en 1817, ingénieur en chef des ponts et chaussées, et auteur d'importantes découvertes astronomiques ; — de M. le docteur A. Courty, professeur honoraire à la Faculté de médecine de Montpellier, auteur d'un travail couronné par l'Institut, mort à Montpellier à l'âge de 66 ans ; — de M. L.-B. Des Francs, ancien professeur au lycée de Niort, auteur d'*Études sur Grégoire de Tours ou de la civilisation en France au VIe siècle* (1851, in-8), mort à Niort le 21 janvier, dans sa 72e année ; — de M. Duchesne de Saint-Léger, auteur d'un remarquable ouvrage *Le gouvernement de la vie, essai de philosophie pour tous,* mort à Poitiers dans sa 67e année ; — de M. Gustave Du Puy, ne à Trévoux, l'un des fondateurs de la Société littéraire et historique de l'Ain, auteur de travaux biographiques, mort le 2 janvier à l'âge

de 60 ans ; — de M. le docteur FAUCONNEAU-DUFRESNE, auteur d'une *Histoire de Déols et de Châteauroux* (1873, 2 vol.), fondateur de la *Revue du Bas-Berry,* et ensuite de la *Revue du Centre,* mort à Châteauroux le 27 décembre 1885, à l'âge de 88 ans ; — de M. Edmond FOURNIÉ, directeur de la *Revue médicale française et étrangère* et auteur de travaux estimés, mort le 23 mars à Paris ; — de M. Joseph-Anthelme-Louis-Élie JUJAT, né à Belley le 29 juin 1856, professeur de droit administratif et constitutionnel à l'École de droit d'Alger, mort le 14 janvier dans cette ville ; — de M. DE LA FAYE DE L'HOSPITAL, né à Riom le 12 janvier 1826, généalogiste et archéologue, mort à Clermont-Ferrand le 7 décembre 1885 ; — de M. l'abbé Edmond LAMBERT, géologue distingué, auteur de travaux qui établissent l'accord des faits bibliques avec les plus récentes découvertes scientifiques, mort à Paris le 1er mars ; — de M. Félix LEBLANC, professeur de chimie à l'École centrale des arts et manufactures, auteur de plusieurs études scientifiques, mort à Paris ; — de M. Paul LESCUYER, vice-président du Conseil de préfecture de l'Aube, auteur de Commentaires des lois sur les conseils généraux, sur la chasse et sur l'organisation municipale, mort à Troyes à l'âge de 35 ans ; — de M. MEAUME, dont les travaux font autorité dans les questions de droit forestier, mort à Neuilly à l'âge de 74 ans ; — de M. A. PENOT, né à Nîmes, directeur de l'École de commerce de Lyon, auteur d'un ouvrage sur *Les cités ouvrières de Mulhouse et du département du Haut-Rhin* (1864, in-8), mort le 1er mars âgé de 85 ans ; — de M. le chanoine PERNET, qui a publié des *Études historiques sur le célibat ecclésiastique* (1847, in-8) et plusieurs autres travaux, mort à Belley le 16 décembre ; — de M. Joseph PERROT, né à Troyes en 1834, collaborateur du *Courrier de l'Ain,* ensuite du *Journal de l'Ain,* mort à Troyes ; — de M. PETIT, né à Naples en 1808, président de l'Académie delphinale et de la Société des amis des arts de l'Isère, mort le 8 mars ; — de M. Nathaniel-Philippe SANDER, né à Hambourg, naturalisé Français, auteur d'un *Dictionnaire hébreu-français,* mort à Paris dans sa 80e année ; — de M. DE TASTES, auteur de *Mémoires* estimés sur la météorologie, mort à Tours ; — de M. le comte Léopold DE TRICAUD, né à Ambérieu-en-Bugey, auteur d'une *Histoire de la Révolution de 1848 dans le département de l'Ain* et d'une traduction de l'*Histoire de Gustave-Adolphe,* par Gforer, dont trois volumes sur cinq ont paru, mort à Lyon le 18 décembre à 59 ans.

— A l'étranger on signale la mort : de M. R. CALDECOTT, peintre et dessinateur anglais, qui laisse des ouvrages d'illustration très recherchés, mort le 12 février à l'âge de quarante ans ; — de D. Mariano CARRERAS Y GONZÁLEZ, né le 26 juin 1827, dans le village de Morata de Jalón (province de Saragosse), fondateur de plusieurs périodiques littéraires, puis collaborateur du *Journal des Économistes,* et auteur de *Philosophie de la science économique* (1881), mort le 14 décembre ; — du publiciste OTTO DE CORVIN, qui, en 1849, souleva, par ses écrits, le grand-duché de Bade, mort à Wiesbaden ; — de M. Guillaume DIEKAMP, né à Münster en 1854, qui s'est beaucoup occupé de la diplomatique pontificale, et a composé un ouvrage intitulé *Die neure Literatur zur päpstlichen Diplomatick* (1883), mort à Rome le 23 décembre ; — de M. E. EDWARDS, né à Londres en 1812, auteur de plusieurs travaux bibliographiques ; — de M. Ph.-E. HUSCHKE, professeur de droit à Breslau depuis plus de cinquante ans, et auteur de savants travaux sur le droit romain ; — de Son Éminence le cardinal Angelo JACOBINI, né le 25 avril 1825, qui a étudié pendant de longues années les sciences ecclésiatiques ; — de M. Édouard MORREN, né à Gand, en 1833, professeur de botanique à l'Université de Liège ; — de M. Charles MORRIS, né à Char-

mouth, dans le Dorsetshire, en 1827, auteur de travaux de linguistique, mort, à Baltimore, le 7 février; — de M. Mouravieff Apostol, poète russe de talent, plus connu cependant par le rôle politique qu'il a joué dans la révolte dite des décabristes, mort à l'âge de 94 ans ; — de M. Nypels, professeur de droit criminel à l'Université de Liège, mort dans cette ville ; — de M. Charles-William Peach, né à Wansford, dans le Northamptonshire, le 30 septembre 1800, qui s'est acquis une grande réputation comme géologue et paléontologiste et a publié notamment *The organic fossils of Cornwall* (1841), mort à Édimbourg, le 28 février ; — de M. Henry Stevens, né dans l'État de Vermont (Amérique du Nord) le 24 août 1819, bibliographe, auteur d'un catalogue de livres rares publié sous le titre de *American nuggets* (1870, 2 vol.), mort le 28 février.

Institut. — *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.* — Le 5 mars l'Académie a procédé à l'élection de deux membres en remplacement de MM. Egger et Miller, décédés. Pour le fauteuil de M. Egger, M. Héron de Villefosse a été élu au premier tour de scrutin par 16 voix contre 7 données à M. Viollet et 6 à M. Clermont-Ganneau. Pour celui de M. Miller, M. Aug. Longnon a été élu au premier tour de scrutin par 21 suffrages contre 8 donnés à M. Croizet.

Académie des Sciences. — Le 15 mars l'Académie a procédé à l'élection d'un membre dans la section de géométrie en remplacement de M. Bouquet. M. Halphen a été élu par 49 voix sur 51 votants. — Le 29 mars, l'Académie a procédé à l'élection d'un secrétaire perpétuel dans la division des sciences physiques et naturelles en remplacement de M. Jamin. Au troisième tour de scrutin, M. Vulpian a été élu par 26 voix sur 51 votants.

Académie des Beaux-Arts. — L'Académie a procédé, le 20 mars, à l'élection d'un membre ordinaire dans la section de peinture en remplacement de M. P. Baudry, décédé. Au premier tour de scrutin, les suffrages se répartirent ainsi : M. Breton 9 voix, M. Henner 8, M. Lefebvre 7, M. Maillot 5, M. J.-P. Laurens 4, M. Lévy 4. Au deuxième tour, M. Breton obtint 18 voix contre 11 à M. Henner, 5 à M. Lefebvre, 2 à M. Lévy et 1 à M. Maillot. Au troisième tour, M. J. Breton eut 18 suffrages, M. Henner 11, M. Lefebvre 5, M. Lévy 3. Enfin, au 4e tour, M. Breton est élu par 20 voix contre 11 données à M. Henner, 3 à M. Lefebvre et 3 à M. Lévy.

Congrès des sociétés savantes. — La prochaine réunion des Sociétés savantes se tiendra comme tous les ans à la Sorbonne. Le programme a été envoyé à tous les intéressés. Dans la section d'histoire, notons les questions relatives aux corporations d'arts et métiers, aux anciennes foires, aux confréries de charité, aux liturgies locales, au mode d'élection des députés aux États provinciaux, aux anciens calendriers, aux exercices publics dans les collèges avant la Révolution, à l'histoire des mines en France avant le dix-septième siècle, aux livres qui ont servi à l'enseignement du grec en France sous l'ancien régime. — La section d'archéologie comporte également des questions très variées : Cimetières à incinération, œuvres d'art hellénique et marbres grecs conservés dans les collections départementales, sarcophages païens sculptés de la Gaule, nouvelles découvertes de bornes milliaires, plan des ruines romaines de l'Afrique, dates des monuments d'architecture militaire, tissus et broderies ecclésiastiques, caractères des principales fabrications d'orfèvrerie ancienne, renseignements fournis par les lieux-dits, classements des collections archéologiques de province. — On se rappelle que la réunion comprend aussi une section d'économie politique et sociale, qui n'est pas la moins recherchée, et une autre section des beaux-arts, qui

fournit chaque année d'excellentes contributions à l'histoire de l'art français ancien et moderne.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 5 mars, M. Paul Meyer a lu un mémoire sur 16 feuillets d'un manuscrit de la collection Ashburnam, volé naguère à un manuscrit de Montpellier. Ces feuillets contiennent une curieuse consultation médicale donnée à la fin du XIVe siecle par Jean Le Fèvre pour sire Jean d'Aix, échevin de Metz. M. Ravaisson a communiqué ensuite une notice sur un petit bronze antique trouvé à Entrains (Nièvre) et représentant Mercure. — Le 12 mars M. Oppert a terminé sa communication sur les mesures assyrio-chaldéennes, et M. Sénart a donné lecture d'une notice sur l'*Épigraphie et l'histoire linguistique de l'Inde*. — Dans la séance du 19 mars, après la lecture d'une lettre de M. Le Blant sur diverses découvertes faites à Rome et relatives à l'antiquité chrétienne, M. Alfred Maury a lu, au nom de M. D. Charnay, le compte rendu d'une mission archéologique dans le Mexique et le Yucatan. D'après M. Charnay, les monuments aztèques et toltèques ne sont pas aussi anciens qu'on le croit et sont peu antérieurs à la conquête espagnole. M. Sénart termine ensuite la lecture qu'il avait commencée à la précédente séance, et M. S. Reynach communique un mémoire sur une synagogue juive à Phocée. — Dans la séance du 26 mars, M. d'Hervey-Saint-Denis a lu une notice sur les doctrines religieuses de Confucius et de l'école des lettrés. Puis M. Gaston Boissier a discuté un texte douteux des Annales de Tacite, dans lequel il est question des chrétiens, et dont il prouve l'authenticité.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Le 6 mars, la séance entière a été consacrée à la lecture d'un mémoire de M. Glasson sur *le Code civil et la question ouvrière*. Cette lecture a donné lieu à une discussion qui s'est continuée pendant les séances du 13 et du 20 mars. Dans celle du 13, M. Waddington a, en outre, terminé la lecture de son mémoire sur l'authenticité des écrits de Platon. — Le 27 mars, M. Ravaisson a présenté différentes observations très judicieuses sur la situation morale de la société actuelle, à propos du mémoire de M. Glasson.

Manuscrits de l'évêque russe Porphyre. — On nous promet une description des manuscrits qui avaient appartenu au docte évêque Porphyre (Ouspenski) et qui sont maintenant la propriété de la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. On sait que cette collection contient des pièces très anciennes et jusqu'ici inédites. De ce nombre est un volume de *Mélanges*, composé de 31 écrits divers, parmi lesquels celui d'Isaac de Mésopotamie, écrivain du treizième siècle. M. Vassiliewski, professeur à l'Université de Pétersbourg et byzantiniste éminent, a fait là-dessus une étude critique et montré ce que ce document renferme de nouveau sur l'histoire byzantine de l'époque. On peut en juger par son contenu : ce sont d'abord les lettres de Jean d'Apocauque, métropolitain de Naupacte, adressées à Théodore Comnène Doucas (1214-1230), son protecteur, et roi de Thessalonique ; puis ses lettres à Michel Acominate, célèbre métropolitain d'Athènes, au savant canoniste Demetrius Khomatine, métropolitain d'Achride, et à Georges Vardine, métropolitain de Corfou. Il y a aussi des lettres en réponse à celles d'Isaac, et des écrits des patriarches où il s'agit de l'union de l'Église grecque avec Rome, des conciles nationaux, etc. — L'étude de M. Vassiliewski a paru dans une revue savante d'abord, puis séparément.

La presse de la Bulgarie. — Cette presse n'existe guère que depuis la dernière guerre entre la Russie et la Turquie. Et cependant il existait dès

le neuvième siècle des traductions dans cette langue de la sainte Écriture et de quelques Pères grecs. L'âge d'or de cette littérature finit avec Siméon († 927). Depuis que les Bulgares furent soumis aux Turcs, il n'y eut plus de littérature. Seulement au dix-neuvième siècle la vie revint. Le premier livre imprimé en langue bulgare moderne porte le titre *Niedelnik* (*Dimanche*) et a pour auteur l'évêque Sophronius, né à Kotlenin. En 1858, une société se fonda à Constantinople dans le but d'éditer des livres dans la langue du pays. Bien qu'elle n'eût que cinq ans d'existence, elle rendit cependant de grands services. En 1869, une nouvelle association se forma à Brail, qui édita en sept ans jusqu'à 17 livres. Elle réussit de même à composer une petite bibliothèque pour son usage. Déjà on avait conçu le projet de transporter le siège du comité à Constantinople, lorsque les événements de l'année 1878 le firent fixer à Sofia. Le travail est immense. Il faut créer une langue qui peut s'imprimer. Pour cela, il s'agit donc avant tout d'imprimer des livres scolaires. L'organe du comité (Uczenoljubivo druzestwo) s'appelle : « *Science* » (*Nauka*). Il y a, outre celui-ci, encore deux autres périodiques savants : *L'Ordre* (*Red*) et *La Marica*. Le dernier paraît à Philippople, tandis que les deux premiers s'éditent à Sofia. A Philippople s'impriment, de plus, *La Voix du peuple* (*Glos Narodu*), à Sliwna *La Lumière* (*Swietnik*) et *L'Étendard bulgare* (*sztandar bulgarski*). A Philippople paraît de plus un journal grec, Φιλιππουπολις. Quant aux livres, ils sont composés de traductions d'originaux serbes et autres. Nommons quelques auteurs écrivant des livres : Wasow (*Nouvelliste*), Bobczew (*Romancier*). Le premier ouvrage de Wasow parut en 1877 sous le titre de : *Délivré* (*Oswobodrezzi*). Une idylle bulgare vit la lumière en 1879 (*Vidul*). Une collection de poésies parut en 1881 : *Gensla*. En général, la littérature est meilleure en Roumélie que dans la principauté. Aussi la Roumélie a-t-elle plus d'imprimeries (4 à Philippople et une à Sliwna) que l'autre partie du pays. Le centre de la librairie bulgare ne se trouve non plus à Sofia, mais à Philippople.

État de la presse en Pologne. — Il y a 250 écrits périodiques en langue polonaise : 115 paraissent en Galicie et en Autriche, 79 en Pologne russe et en Russie, 45 dans le duché de Posen et en Prusse, 9 en Amérique, un en Suisse, un en France (le *Courrier Polonais*); 25 de ces périodiques s'éditent tous les jours, un quatre fois par semaine, un trois fois, 8 deux fois, 89 une fois dans le même temps; 8 paraissent tous les dix jours, 54 tous les quinze, 43 chaque mois, 3 six fois par an, 3 quatre fois par an, 15 enfin sans distance déterminée. En 1884, il n'y avait que 230 écrits périodiques. 35 n'existent plus. Il y en a donc 55 de récente création.

Quatre quittances de Saint Vincent de Paul. — En classant à la Bibliothèque nationale, des papiers se rapportant au Cabinet des Titres, on vient de découvrir quatre quittances signées de la main de saint Vincent de Paul. Voici le texte de la plus ancienne : « Je soubsigné Vincent de Paul, prebstre et supperieur des prebstres de la Congregation de la Mission, establis au prioré St Lazare lez Paris, confesse avoir receu de Noble homme [*blanc*] Receveur du domaine du Roy a Paris la somme de vingt-cinq liuvres tournois pour le terme escheu au jour et feste de la Toussainct dernier a cause de soixante et quinze liuvres tournois que ledit prioré a droict de prendre chacun an sur ledit domaine aux termes accoustumés dont je quitte ledit Sr Receveur et tous autres. Faict audit St Lazare, l'an mil six cent trente sept, le troizième jour du mois de decembre. Vincent Depaul [*sic*]. » Deux autres quittances de la même somme sont du 9 avril et du 19 juin 1638. — On sait que la quittance de saint Vincent de Paul, exposée dans la Galerie

Mazarine, est du 12 octobre 1654, c'est-à-dire de beaucoup postérieure à ces trois nouveaux autographes. — La quatrième des signatures est apposée sur une quittance du 11 février 1658; Vincent reconnaît avoir reçu du receveur du domaine de Paris « la quantité de huit septiers de bled froment mesure de Paris, pour le terme escheu au jour et feste de Toussaintz dernier passé, à cause de deux muids de bled froment que ladite maison de St Lazare a droit de prendre par chacun an sur ledit domaine. » — P. N.

Archives de l'Orient Latin. — Le tome II de cette remarquable publication, entreprise par les soins du comte Riant et sous les auspices de la Société de l'Orient Latin (xvi-464, 580, 90 pp. in-8), vient de paraître. Il contient les mémoires suivants : *La Chronique d'Arménie de Jean Dardel,* d'après un manuscrit de Dôle, par M. Robert; — *Étude sur la chronique de Zimmern* (1re croisade), par H. Hagenmeyer; — *Étude sur la devise des chemins de Babiloine,* par Ch. Schefer; — *Inventaire des matériaux rassemblés par les Bénédictins au XVIIIe siècle pour la publication des historiens des croisades,* par le comte Riant; — *Inventaire des manuscrits relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Orient Latin* (mss. de Paris), par le comte Riant; — *Histoire des archevêques latins de Chypre,* par L. de Mas-Latrie; — *Les périples des côtes de Syrie,* par E. G. Rey; — *Les consulats établis en Terre-Sainte au moyen-âge,* par W. Heyd; — *Études sur les derniers temps du royaume de Jérusalem,* par R. Röhricht; — *Invention de la sépulture des patriarches à Hébron,* par le comte Riant; — *Sigillographie d'Antioche et de Chypre,* par G. Schlumberger; — *Verre représentant le temple de Jérusalem,* par J. B. de Rossi; — *Nouveaux monuments des Croisés en Terre-Sainte,* par Clermont-Ganneau. — Ce même volume contient en outre une série de documents inédits (chartes, lettres, textes divers), dont nous croyons devoir donner ici un très sommaire aperçu. Les principaux sont : *Actes génois passés à Famagouste en 1301,* par C. Desimoni; — *Fragment d'un cartulaire de saint Lazare en Terre-Sainte,* par le comte de Marsy; — *Pièces relatives à l'ordre teutonique en Orient,* par L. de Mas-Latrie; — *Documents relatifs à une relique de saint Philippe,* par L. Demaison; — *Chartes de départ et de retour des comtes de Dampierre,* par A. de Barthélemy; — *Une charte de nolis de Saint-Louis,* par L. Belgrano; — *Pièces relatives au passage à Venise de pèlerins de Terre-Sainte,* par le comte Riant; — *Documents relatifs à la croisade de Guillaume comte de Ponthieu,* par S. Löwenfeld; — *Fausse correspondance du sultan avec Clément V,* par W. Wattenbach; — *Voyage en Terre-Sainte, d'un maire de Bordeaux, au XIVe siècle,* par le comte Riant; — *Récit sur les lieux saints de Jérusalem.* traduit d'un texte slavon du *XIVe siècle,* par le P. J. Martinov; — *Deux descriptions arméniennes des lieux saints de Palestine,* par le P. Léonce Alishan; — *Vie des saints allemands de Chypre,* par C. Sathas; — *Le Poème sur la chute de Tripoli,* de Gabriel Bar Kalá'ï, évêque de Nicosie, publ. par R. Röhricht; — *Fragment d'une chanson d'Antioche en provençal,* par Paul Meyer. — La bibliographie de tous les ouvrages relatifs à l'Orient Latin qui ont été publiés pendant les années 1881 à 1884 n'a pas paru avec le volume, comme c'est l'usage; elle sera distribuée postérieurement. C'est l'œuvre de M. Ch. Köhler.

Les correspondants de Peiresc. — Le fascicule XI, consacré à *Jean Tristan, sieur de S. Amand,* vient de paraître dans les *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France* (t. XLVI) et d'en être détaché pour former un petit fascicule in-8 de 35 p. L'éditeur (il n'est pas besoin de le nommer!) s'est adjoint pour l'étude de la correspondance de ce numismate, M. Chabouillet, du département des médailles à la Bibliothèque. En dehors de ses qualités de savant, Jean Tristan possède une charmante faconde d'écri-

vain. Qu'il manie l'ironie (p. 18, 25 et 26), ou qu'il traite de questions savantes, il est tout à fait galant, comme on disait alors. Lisez ce petit passage : « Je ne suis qu'à la moitié de l'impression de mes commentaires qui n'ont sceu se commencer qu'en janvier, faute de rencontre d'un libraire et d'un imprimeur tel que je les désirois; et encore la rigueur de cette saison la m'a privé longtemps de la vue des premières feuilles imprimées, l'imprimeur et mon graveur estant devenuz paralytiques; et qui ne sont encore qu'à demi resucitez. J'ay esté aussi quatre mois aux champs durant leur infortune, ce qui m'a reculé le tout extrêmement : toutes fois nous reprenons courage (p. 32-33). » Est-ce assez joli? et ne comprend-t-on pas que M. Tamizey de Larroque se plaise à lire et à nous faire lire tous les correspondants de Peiresc? — B.

Histoire du droit. — M. Adolphe Tardif vient de publier le *Droit privé au XIIIe siècle d'après les coutumes de Toulouse et de Montpellier* (Paris, Picard, 1886, in-8, III-109 p.). C'est un des fascicules de cet enseignement que le savant professeur poursuit depuis de si longues années à l'École des chartes et qu'il se décide enfin à donner au public. Par suite (p. 111) le livre « comporte des explications qui seraient superflues dans un enseignement donné à des élèves déjà familiarisés avec la langue du droit. On n'a pas cru devoir les retrancher dans les résumés qui ont pour but principal de faciliter aux jeunes archivistes de nos départements l'intelligence des pièces dont la garde, l'analyse et le classement leur sont confiés. » Mais le maître ne se contente pas de simples explications, il rapproche et compare à chaque page les institutions judiciaires du nord et du midi, et fait de son travail un véritable manuel qui sera aussi utile aux archivistes et aussi profitable aux savants que l'*Histoire de la procédure civile et criminelle aux XIIIe et XIVe siècles*. Le *Recueil de textes pour servir à l'enseignement de l'Histoire du droit*, divisé en trois fascicules : *Coutumier d'Artois, Coutumes de Toulouse, Coutumes de Lorris,* forme dès à présent avec les deux précédents volumes un ensemble où l'on trouvera des notions premières pour entreprendre l'étude de l'histoire du droit.

Paris. — MM. Gaidoz et Sébillot viennent de faire paraître un nouveau chapitre de leur Bibliographie des légendes de la France. En voici le titre : *Bibliographie des traditions et de la littérature populaire des Frances d'Outre-mer*, Paris, Maisonneuve, VII-95 p. in-8, prix : 2 fr. 50. Sous le nom de « Frances d'Outre-mer, » les auteurs comprennent : 1° les colonies françaises proprement dites; 2° les pays de protectorat (Tunisie, Indo-Chine, Madagascar); 3° les pays d'outre-mer qui ne sont pas français politiquement mais où le français se parle soit sous sa forme littéraire, soit sous sa forme de patois créole (Canada, Maurice, Haïti, Antilles).

— On annonce la prochaine publication d'une seconde édition de l'ouvrage de M. Egger, intitulé : *Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs* (Pedone-Lauriel, in-8).

— La librairie L. Conquet a mis en vente le quatrième fascicule de l'ouvrage publié par M. Henri Béraldi : *Les Graveurs du XIXe siècle. Guide de l'amateur d'estampes modernes;* on trouve dans ce répertoire sous le nom de chaque graveur le catalogue raisonné de ses œuvres, accompagné de notes sur les procédés de gravures, l'impression, les papiers, les tirages, etc.; le fascicule cinquième est sous presse.

— A dû paraître le 30 mars, le premier ouvrage de Victor Hugo, publié après sa mort; il porte pour titre : *Théâtre en liberté,* et renferme plusieurs pièces en vers, dont voici les titres : *La Grand'mère,* comédie en un acte;

— *L'Epée,* drame en cinq scènes ; — *Mangeront-ils?* comédie en deux actes; — *La Forêt mouillée,* fantaisie en un acte ; — *Sur la lisière d'un bois. Les Gueux, Être aimé,* saynètes.

— A paru en mars chez P. Ollendorff, les *Souvenirs d'un journaliste français à Rome* (gr. in-18), par M. H. Des Houx, publication annoncée par le *Polybiblion* au mois de septembre dernier.

— On signale l'apparition d'un important ouvrage de M. J. Delaville Le Roulx sur *La France en Orient au XIVe siècle. Expédition du maréchal Boucicault* (2 vol. gr. in-8).

— M. le comte d'Haussonville étudie dans un livre qu'il vient de publier chez Calman Lévy, sous le titre de *Misère et remèdes,* les causes de la crise sociale qui sévit actuellement ; il montre sous tous ses aspects l'effrayante misère parisienne et indique les moyens les plus propres à mettre fin à cet état de choses.

— M. de Maulde va publier un livre intitulé *Les Juifs dans les États français du Saint-Siège au moyen âge.*

— M. H. Omont vient de publier le premier volume de l'*Inventaire sommaire des manuscrits grecs de la Bibliothèque nationale* (Paris, Picard, 1886, in-8 de 299 p.). Ce travail porte sur les numéros 1 à 1318 (Théologie) ; nous y reviendrons prochainement.

Anjou. — Mgr X. Barbier de Montault a extrait du *Bulletin historique et philologique du comité des travaux historiques* une *Note sur le processionnal de l'abbaye de Saint-Aubin à Angers* (in-8).

— M. André Joubert vient de publier à Angers une notice sur M. le comte de Falloux, dans laquelle il dépeint l'homme d'État, le négociateur de grandes affaires, le chrétien, l'orateur, l'écrivain, l'agriculteur et l'homme privé.

Artois. — Viennent de paraître : *Notes sur quelques peintres des premières années du XIVe siècle* [en Artois], par J. M. Richard (Extrait du *Bulletin archéol. du Comité des trav. historiques,* in-8); — *Lettre de M. Victor Vaillant (Boulogne) à M. Deseille*, archiviste de cette ville, sur le débarquement de Jacques II à Ambleteuse en 1688 ; — *Les Chartes de S. Bertin,* d'après le grand cartulaire de dom Dewitte, par l'abbé Haigneré Tome I (648 à 1240). Saint-Omer, d'Homont, 1886, in-4, LXVI-470 p. — *Rapport présenté à M. le Ministre de l'instruction publique sur l'identification de quelques fragments de manuscrits trouvés à Calais en 1816 sur les manuscrits de la bibliothèque d'Arras,* par H. Loriquet, archiviste départemental (gr. in-8, III-31 p.).

Auvergne. — Le libraire Picard, de Paris, vient de mettre en vente le *Spicilegium Brivatense, recueil de documents historiques relatifs au Brivadois et à l'Auvergne* (in-4), dû à M. A. Chassaing, archiviste-paléographe.

Berry. — M. E. Hubert a imprimé dans un volume in-8, l'*Obituaire du couvent des cordeliers de Châteauroux (1213-1782)* ; ce texte, reproduit d'après l'original conservé aux archives du département de l'Indre, est accompagné d'une introduction et de notes.

Bourgogne. — Le tome V des *Annales de l'Académie de Mâcon* (1885, in-8) a été récemment mis en distribution; nous signalerons parmi les articles contenus dans ce volume : *Les religieux du Mont Athos*, par M. H. Réty; — *Notes sur les origines de la famille Lamartine,* par M. A. Jeandet; — *Guillaume Le Jean, historien et voyageur breton,* par M. Ch. Alexandre ; — *Réjouissances à Mâcon à l'occasion de la paix des Pyrénées (1660). — Comment on chanta à Mâcon, en 1635, le « Te Deum » pour la victoire d'Avein ;* ces deux derniers travaux sont dus à M. Bazin.

— Le cinquième fascicule des *Entrées et réjouissances dans la ville de Dijon* (in-8) est consacré au récit d'un séjour fait par Louis XIV dans la capitale de la Bourgogne.

— M. Siraud, chef de division à la préfecture de Saône-et-Loire, a publié une brochure intéressante sous ce titre : *Les administrateurs et les préfets de Saône-et-Loire* (Mâcon, Cholat, 1886, gr. in-8 de 96 p.). On trouve là des notices fort impartiales sur les divers magistrats qui se sont succédé dans la préfecture de Mâcon de 1789 à 1886. Cette brochure, extraite d'un annuaire, est tirée à petit nombre. Il serait à désirer qu'un travail analogue fût fait dans chaque département.

Bretagne. — M. R. Kerviler a fait paraître deux nouvelles brochures intitulées, l'une : *Revue du mouvement historique et littéraire en Bretagne de 1882 à 1884* (Saint-Brieuc, L. Prud'homme, 1885, grand in-8) ; l'autre : *Essai d'une bibliographie des publications périodiques de la Bretagne. Deuxième fascicule. Département des Côtes-du-Nord* (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, 1885, in-8). Les deux brochures sont également dignes d'un bibliographe qui n'est plus à louer. Dans la première, l'auteur juge avec compétence les travaux de MM. de la Borderie, Hippolyte Le Gouvello, B. Poquet, Lallié, Armand et Paul du Chatellier, Ambroise Caradec, de Gourcuff, de Kerdrel, Luzel, abbé Luco, de la Villemarqué, feu Levot, Dupuy, Loth, de la Monneraye, abbé de Corson, Gaston de Carné, et de bien d'autres encore. Dans la seconde brochure, notre collaborateur s'occupe successivement des publications hebdomadaires ou quotidiennes de Saint-Brieuc, de Dinan, de Loudéac, de Guingamp, de Lannion, Paimpol et Tréguier ; des publications mensuelles ou bi-mensuelles des Côtes-du-Nord; enfin des publications annuelles, semestrielles ou trimestrielles, tels que les annuaires, les recueils d'actes administratifs, les documents relatifs à l'instruction publique, aux sociétés savantes et d'agriculture, etc. Toutes ces listes sont dressées avec beaucoup de soin. — T. de L.

— M. H. du Cleuziou a entrepris de publier, sous ce titre *La France artistique et pittoresque,* une série de volumes consacrés à la description de chacune de nos provinces. La Bretagne comprendra sept volumes illustrés à 5 fr. chaque; le tome premier qui vient d'être livré au public nous fait connaître une partie du pays de Léon (Paris, Monnier et de Brunhoff, in-8 carré).

— A paru au mois de janvier le premier numéro des *Annales de Bretagne,* publiées par la Faculté des lettres de Rennes (in-8, 123 p.) ; le prix d'abonnement à cette nouvelle publication trimestrielle est de 10 fr. par an ; exceptionnellement, il est réduit à 8 fr. pour l'année courante.

— M. R. du Pontavice de Heussey a publié une brochure intitulée *Balzac en Bretagne. Cinq lettres inédites de l'auteur des Chouans* (Rennes, imp. Le Roy, gr. in-16 de 59 p.).

— Mgr X. Barbier de Montault a édité *Les Comptes de la corporation des gantiers à Rennes en 1642* (in-8).

Champagne. — On doit à M. L. Grignon des renseignements historiques inédits sur *L'Église cathédrale de Châlons* (in-8).

— M. Maurice Roy a publié *Le Ban et l'arrière-ban du bailliage de Sens au XVI• siècle* (Sens, in-8 de xiii-279 p.) ; cet ouvrage contient les noms des seigneurs et hommes d'armes, la liste des fiefs avec l'indication de leur revenu annuel, pour les anciennes régions du Sénonais, Gâtinais, Puisaye, Tonnerrois, Langrois, Barrois.

Comtat-Venaissin. — M. Louis Devès, auteur de *Les Brigands, épisodes inédits de la réaction thermidorienne (1794 à 1804 dans le canton de Valréas et*

dans la ville de Bollène, vient de faire imprimer cet ouvrage chez Gros, à Avignon, (in-8).

Comté de Foix. — *Le Sanctuaire de Notre-Dame de Sabart près Tarascon (Ariège),* tel est le titre d'une brochure (in-32) dans laquelle le P. L. Dupuy a retracé l'histoire de ce monument depuis son origine jusqu'à nos jours.

— Jacques Bernus vient d'être l'objet d'un excellent travail de M. l'abbé H. Requin, *Jacques Bernus. Sa vie, son œuvre,* 1650-1728. Étude couronnée par l'Académie de Vaucluse. (Avignon, Seguin frères, 1885, grand in-8 de 71 p.). On chercherait vainement le nom de l'habile sculpteur dans nos grands recueils biographiques. Seul, Larousse, dans son immense compilation, lui accorde, pour répéter une phrase de M. Requin, quelques lignes remplies d'inexactitudes. Deux écrivains du Comtat, le docteur Barjavel, dans son dictionnaire bio-bibliographique, et M. Jules de la Madelène, dans un article de Revue paru en 1842, n'avaient fait que résumer les traditions populaires recueillies à Mazan, où Bernus naquit le 15 décembre 1650. M. l'abbé Requin a consulté les documents des archives départementales et communales et surtout les protocoles des notaires. Sa notice, toute nouvelle, se divise en sept chapitres consacrés à l'enfance de Bernus, à son séjour à Toulon, à son séjour à Mazan, à ses travaux dans la cathédrale de Saint-Siffrein, de Carpentras, à ses travaux dans sa ville natale et aux environs, à ses dernières œuvres, enfin à ses dernières années, à son testament et à sa mort (25 mars 1728). Un catalogue, dressé avec beaucoup de soin et de sagacité, occupe la seconde moitié de la brochure et comprend: 1° les œuvres qui sont certainement de Bernus; 2° les œuvres dont l'authenticité n'est pas démontrée; 3° les œuvres faussement attribuées à un artiste qui méritait tant d'être plus et mieux connu. — T. de L.

Dauphiné. — Nous avons reçu la troisième édition d'une brochure de M. P. Besson, intitulée *Du droit de propriété collective dans l'Etat et dans l'Eglise,* (Grenoble, 1885, in-8), dans laquelle l'auteur démontre que ce droit ne doit pas être considéré comme une concession de l'Etat qui par suite ne peut interdire aux sociétés religieuses, le droit d'acquérir ou d'aliéner des biens.

Flandre. — A récemment été publié à Lille : *L'Inventaire sommaire des archives communales de la ville de La Gorgue (département du Nord) antérieures à 1790* (in-4, à 2 col.).

— M. Ignace de Coussemaker a extrait des *Annales du Comité flamand de France* un article sur *Le Carillon de la ville de Bailleul* (Lille, in-8).

— Le P. F. Dumortier, Rédemptoriste, vient de faire, dans un ouvrage intitulé : *Les premières Rédemptoristines* (Lille, in-12), l'histoire de cet ordre et de ses statuts.

— Signalons encore : *Les Médailles religieuses et les Méraux de Seclin,* par Dancoisne. (Lille, 1885, in-8, 9 p., 1 pl.) — *Objets mérovingiens découverts à Artres,* décrits par Dancoisne. (Hénin-Liétard, 1885, in-8, 8 p., 2 pl.)

— M. l'abbé R. Flahault a fait tirer à part deux articles publiés par lui dans les *Annales du Comité flamand de France,* l'un concernant *Deux manuscrits de l'abbaye Saint-Winoc, à Bergues* (in-8), l'autre renfermant des *Notes relatives à la Chapelle Saint-Bonaventure, au hameau de la Cloche, paroisse de Zegers-Cappel* (in-8).

Languedoc. — M. l'abbé C. Douais, en classant des vieux papiers dans les archives de la Fabrique de la basilique de Saint-Sernin, a découvert le Cartulaire du monastère de ce nom, que l'on croyait à jamais perdu. Le monastère de Saint-Sernin de Toulouse a été l'objet des faveurs des Papes et des évêques, des rois de France et d'Aragon, des comtes de Toulouse et

des principaux seigneurs et bourgeois du pays; son église était déjà dans le haut moyen âge mise au rang des premières du monde chrétien. On conçoit donc l'intérêt du Cartulaire découvert par M. l'abbé Douais; il contient 700 pièces, dont la plus ancienne remonte à l'an 843 et dont la plus récente est de 1179. On y trouvera des détails sur l'histoire religieuse, civile, provinciale et locale du Sud-Ouest de la France et sur la généalogie de plusieurs anciennes familles qui existent encore. M. l'abbé Douais a déjà recopié textuellement ce cartulaire, et il ouvre, parmi les amis des sciences historiques, une souscription qui puisse lui permettre de donner de ce vénérable monument une édition digne de lui.

— M. Ch. Dumas de Rauly, archiviste du département de Tarn-et-Garonne, a publié, dans les *Mémoires de la Société Archéologique du Midi de la France*, des *Détails historiques sur le prieuré bénédictin de N.-D. de la Daurade de Toulouse* (Toulouse, Chauvin; tirage à part de 13 p., in-4). Les documents utilisés sont extraits du fonds de l'abbaye de Moissac, aux archives de Tarn-et-Garonne. Ils appartiennent aux années 1226, 1240, 1246, 1248, 1276, 1312, 1334, 1351, 1420, 1452, 1498, 1527, 1532, 1596, 1598, 1644. Ces documents permettent d'écrire une histoire du prieuré de la Daurade et complètent sur plusieurs points l'ouvrage de dom Vaissete et le travail de ses nouveaux éditeurs. — T. DE L.

— M. Frédéric Donnadieu vient de publier à Montpellier, chez Hamelin frères, le Discours prononcé par lui à la Cour d'amour félibréenne de Verchant, le 5 juillet 1885, discours consacré à *Fabre d'Olivet*. — A. S.

— L'Académie des Jeux-Floraux de Toulouse vient de clore son concours de poésie et de prose pour l'année 1886. Voici la liste des ouvrages couronnés : 1° Concours de poésie : *Staouëli*, poème, par Paul Blanchemain, de Paris, a obtenu un œillet ; *La Pyramide*, poème, par M. Élie Sorin, de Paris, a obtenu un souci ; *Les Veuves fortes*, élégie, par M. Henri Bossanes, de Saint-Félicien (Ardèche), a obtenu un œillet ; *La Mort d'Acis*, églogue antique, par M. Eugène Boyer, de Paris-Passy, a obtenu un œillet ; *Les Larmes du lion*, ballade-légende, par M. Mony, de Paris, a obtenu un souci réservé ; *Les Voix sibyllines*, poème lyrique, par M. X***, a obtenu un œillet ; — 2° Concours d'éloquence : *L'Idée chrétienne dans l'éducation*. Le discours ayant pour épigraphe : *Illuminare his qui in tenebris*, par M. Hippolyte Hié, de Bordeaux, a obtenu le jasmin d'or. Cette belle fleur, du prix de mille francs, qui se distribue tous les deux ans, est due à la générosité de Mme la marquise de Blocqueville (née Davoust d'Eckmül), qui est la fondatrice du prix.

Le discours ayant pour épigraphe : *L'Auteur de ce petit ouvrage*, etc., par M. Gaston David, de Bordeaux, a obtenu une violette d'argent.

Le concours de prose ou d'éloquence est, cette année, particulièrement remarquable. Les fleurs accordées par l'Académie représentent une somme de 1,800 fr. Elles seront distribuées le 3 mai prochain. C'est M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet, mainteneur, professeur à l'Institut catholique, qui fera le rapport sur le concours d'éloquence. Le concours de poésie sera fait par M. Jules Rolland, modérateur.

LIMOUSIN. — M. l'abbé Arbellot, de Limoges, a fait paraître une Dissertation sur le lieu de la naissance de saint Vaast, et donné le texte de l'ancienne vie du saint tirée des divers manuscrits connus. Il établit que le saint est né à Courbefy, sur les confins du Limousin et du Périgord.

— M. René Fage ajoute à ses nombreuses brochures (nous en connaissons près d'une quarantaine) un travail intitulé *Quelques procès limousins aux Grands-Jours de Poitou* (1567-1603) Limoges, Ve Ducourtieux, 1886, in-8).

On y trouve de curieux renseignements sur les usages judiciaires du temps. M. Fage exprime le vœu que l'on écrive l'histoire des Grands-Jours de Limoges; nous souhaitons que ce soit le savant avocat qui se charge d'une telle publication. — T. DE L.

— Dans *Une Boutique de marchand à Tulle au XVIIe siècle* (Tulle, imprimerie Crauffon, 1886, in-8), M. Fage, ajoute un chapitre à l'*Histoire du Costume*, de Jules Quicherat; en dehors de ce qui regarde le vêtement, cette brochure offre diverses particularités relatives au commerce en province à la fin du dix-septième siècle, dont les économistes auront à profiter. — T. DE L.

LORRAINE. — Le *Polybiblion* a annoncé que M. Louis Lallemand, avocat à la Cour d'appel de Nancy, a ouvert une souscription ayant pour but de placer à Pagny-sur-Moselle un buste du comte de Serre, à l'extérieur de la maison natale de l'illustre orateur. Cette souscription qui a rapidement dépassé la somme désirée, est close, et M. Mathias Schiff, auteur de la belle statue équestre du duc René II, s'occupe de l'exécution du buste dont l'érection doit se faire avec une certaine pompe.

— Viennent de paraître les cinq dernières livraisons de la *Lorraine illustrée;* cet ouvrage qui a été publié en vingt fascicules forme maintenant un vol. gr. in-4 de XXXVII-744 p.; il comprend une introduction de M. Aug. Prost sur *la Lorraine et l'Allemagne*, et est ainsi divisé : *Ancienne Moselle*, par Lorédan Larchey; — *Meuse*, par A. Theuriet; — *Vosges*, par L. Jouve et le docteur Liétard; — *Meurthe*, par Edg. Auguin (Paris et Nancy, Berger-Levrault.)

— Mgr Barbier de Montault a extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine*, un article sur *Le buste de saint Adelphe, d'après une gravure du XVIIe siècle* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8).

LYONNAIS. — A été récemment imprimée à Saint-Étienne, chez Théolier, une brochure in-8 de 15 p. *Charlieu et le Vandalisme.*

— M. l'abbé Lapra vient de publier une notice sur la *Confrérie de Notre-Dame de Grâces de Saint-Nizier* (Lyon, in-16); cette brochure renferme le règlement en vigueur parmi les membres de cette association.

MAINE. — Les circonstances dans lesquelles Louise de Savoie fut mise en possession de la province du Maine viennent d'être indiquées dans un mémoire, *Louise de Savoie, comtesse du Maine 1515-1534*, par le R. P. Paul Piolin, prieur de l'abbaye de Solesmes (Mamers, Fleury et Dangin, 188[illegible], grand in-8. Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*). Le savant critique s'est surtout aidé d'un extrait inédit des registres du Parlement de Paris au sujet de la vérification des Lettres du roi qui attribuaient le comté du Maine à Louise de Savoie. Le texte reproduit par le R. P. P. Piolin montre que François Ier donna le Maine à sa mère non en 1516, mais dès le commencement de mars 1515. Autour de ce document ont été réunies diverses observations, parmi lesquelles nous signalons celles qui s'appliquent aux belles études de feu Paulin Paris sur François Ier. On est heureux de voir un érudit d'autant d'autorité que le R. P. P. Piolin confirmer les conclusions de l'ouvrage de l'éminent académicien. Une seule petite objection. Pourquoi (p. 19) l'historien *Arnaud de Ferron* est-il appelé *Antoine Le Féron?*

T. DE L.

NORMANDIE. — Monseigneur l'évêque de Bayeux et Lisieux vient de publier une *Lettre* adressée *au Comité catholique des œuvres ouvrières de Caen*. (Bayeux, 1886, in-8 de 58 p.)

— M. Carel, professeur à la faculté de droit de Caen, a donné une conférence le 16 mars dernier à la salle Albert le Grand à Paris sur *le Procès de Jeanne d'Arc*. Ce discours ne tardera pas, nous l'espérons, à être publié.

— M. A. Gasté va continuer dans le N° 3 des *Annales de la Faculté des lettres de Caen*, la publication des *Lettres du P. Martin à Huet et de Huet au P. Martin*, que nous avons signalées à nos lecteurs (*Polybiblion* XLIV, 282). L'auteur espère que les personnes qui connaîtraient quelques pièces de cette correspondance voudront bien les lui communiquer afin que ce travail soit aussi complet que possible.

— La Société historique et archéologique de l'Orne a récemment publié les 3e et 4e fascicules de son Bulletin pour 1885; ils contiennent : *Remarques sur quelques expressions usitées en Normandie et particulièrement dans le département de l'Orne*, M. G. Le Vavasseur; *La Propriété dans le Perche (la terre de Cherperrine)*, par M. le marquis de La Jonquière; *La Conversion de Rancé*, par M. de la Sicotière; *Le Mariage de Françoise de Farcy, petite-fille du grand Corneille, avec Adrien de Corday*, par M. l'abbé J. Rombault; *La Villa romaine de la Mutte en Ceton (Orne)*, par M. l'abbé H. Godet.

— Viennent de paraître : *Jean Nicolet (de Cherbourg), interprète-voyageur au Canada, 1618 à 1642*, par M. Henri Jouan, capitaine de vaisseau en retraite (in-8, 16 p. Bricquebec, imp. Mahaut, 1886); — *Une Émeute à Caen sous Louis XIII et Richelieu, 1639 (épisode de la révolte des Nu-pieds en Basse-Normandie), documents inédits*, par M. Pierre Carel (in-8, 127 p. Caen, typ. Valin, 1886); — *Essai sur David Hoüard* (jurisconsulte normand, 1725-1802), *d'après des documents inédits*, par M. Paul Tesnière (in-8, 48 p. Caen, imp. Adeline, 1886); — *Robert Thomas Lindet, évêque constitutionnel de l'Eure, député du tiers état aux États Généraux, membre de la Convention nationale, membre du Conseil des Anciens (Essai biographique pro historia)*, par M. Henry Turpin (in-8, 256 p. Bernay, Duval, 1886)

L'*Annuaire de l'Association normande*, pour 1886, qui vient de paraître à Caen, chez Le Blanc-Hardel (in-8 de 503 p.), forme le 52e volume de la collection. Il renferme des excursions archéologiques par M. Émile Travers, des mémoires sur les grèves du Mont Saint-Michel et sur la mine de houille du Plessis, une revue des artistes normands ayant exposé au salon de 1885 par M. de Beaurepaire. Des notices biographiques sur le comte d'Estaintot, le comte du Manoir de Juaye et M. Hervé de Saint-Germain terminent le volume.

— La Société de l'Histoire de Normandie va faire paraître un bulletin qui renfermera : une Bibliographie des œuvres historiques normandes pour 1885; une Charte s. d. de Henri de Longchamp, contenant une donation en faveur d'une église de Rouen; les Lettres royales qui attribuent au Mesnil-Haquet le nom de Charlemesnil (1386); le testament du curé de Mesnil-Jourdain, Mathurin Picard, dont le corps fut brûlé à Rouen, en exécution d'un arrêt du 26 août 1647 (affaire des possédées de Louviers).

— Sont également sous presse chez Cagniard, à Rouen : *Nouvelle étude sur la verrerie de Rouen, et la fabrication du cristal à la façon de Venise, aux XVIe et XVIIe siècles*, par A. de Girancourt (in-8); — *Ph. Zacharie, notes sur les premières œuvres (1869-1884) d'un artiste normand*, avec frontispice à l'eau-forte, par Jules Adeline (in-8); — *Fouilles et sepultures mérovingiennes de l'église Saint-Ouen, de Rouen, décembre 1884-février 1885*, par le comte d'Estaintot (in-8, Paris, Alph. Picard); — enfin, *Reflets de mes pensées, recueil de prose et de poésies*, par Mme Émilie Itey, et *Rimes et raisons*, par Mazuyer (2e éd.).

— On signale également l'apparition prochaine du 1er volume d'une *Biographie normande*, préparée par Mme Ourse in-8, Marguery, imp. à Rouen.

Orléanais. — Nous avons reçu *Les Nouvelles Catholiques (1654-1792). Recherches et documents inédits pour servir à l'histoire religieuse du Blésois et du*

Chartrain (Paris, A. Picard, 1885, in-8 de 87 p.). L'auteur, qui a gardé l'anonyme, retrace l'histoire de la communauté des Nouvelles Catholiques depuis son établissement à Blois en 1680 jusqu'en juillet 1792, époque où elle succomba sous les coups des révolutionnaires.

— Signalons une *Histoire de la ville, des seigneurs et du comté de Gien* (Orléans, Herluison, in-8), par M. A. Marchand.

PICARDIE. — Vient de paraître une *Histoire d'Authie, de son prieuré conventuel et de son château féodal, suivie d'une notice sur Saint-Léger-lès-Authie* (Ham, in-8).

— M. E. Prarond a publié chez le libraire Champion à Paris une brochure intitulée : *Abbeville ; une occupation militaire au XVe siècle* (1470-1477).

POITOU. — La Société des Archives historiques du Poitou publiera trois volumes de documents durant l'année 1886 : 1° le troisième volume des chartes intéressant le Poitou contenues dans le Trésor des Chartes des Archives nationales, éditées par M. Paul Guérin ; 2° les deux volumes de l'important Cartulaire de l'abbaye de Saint-Maixent, édité par M. Alfred Richard.

— Vient de paraître : *Les Facultés de Poitiers et le décret du 28 décembre 1885*, conférence publique faite à Poitiers, le 4 février 1886, par M. J.-A. Hild, professeur à la Faculté des lettres (Poitiers, Druinaud, in-8).

— Sous le même titre et à la même librairie, vient également de paraître la conférence faite vers la même époque et sur le même sujet, par M. Thézard, doyen de la Faculté de droit, maire de la ville de Poitiers.

— On imprime en ce moment la deuxième édition de la *Vie de Mgr Pie* par Mgr Baunard (Poitiers, Oudin).

— On parle fortement de la création à la Faculté des lettres de Poitiers d'un cours d'histoire du Poitou et d'un cours d'archéologie du moyen âge. Le premier serait confié à M. Alfred Richard, archiviste du département de la Vienne ; le second, à M. J. Berthelé, archiviste du département des Deux-Sèvres.

— Vient de paraître : *M. le comte de Bizemont*, par Charles de Montenon (Poitiers, Oudin, in-12 de 129 p.).

PROVENCE. — Un comité vient de se former à Marseille pour la publication des œuvres posthumes de Victor Gelu, sous la présidence de M. Frédéric Mistral et de M. Victor Gelu fils. L'édition définitive comprendra les chansons provençales publiées en 1856 et qui formeront le premier volume, avec traduction française inédite, s'ouvrant par un avant-propos de Mistral, une étude biographique et critique ; — le second volume contiendra les chansons inédites avec traduction française, notes et glossaires.

— M. Ernest de Crozet prépare une Bibliographie bas-alpine qui comprendra, d'une part, les écrivains bas-alpins, de l'autre, les ouvrages consacrés aux Basses-Alpes. — A. S.

QUERCY. — M. l'abbé Justin Gary publie l'histoire des possesseurs de Cénevières, les Gourdon, les La Tour du Pin de Gouvernet, dans une brochure intitulée : *Le Château et les seigneurs de Cénevières* (Cahors, Laytou, 1886, in-8). M. l'abbé Gary a consulté tous les historiens du Quercy, y compris l'abbé de Foulhiac dont les travaux sont encore inédits ; il a utilisé divers documents de la collection Doat, une généalogie de la famille de Gourdon conservée à la bibliothèque de Cahors, divers actes de la collection de M. Louis Greil, le testament du vicomte Antoine de Gourdon, un des plus vaillants compagnons d'armes du roi Henri IV, etc. Signalons ce qui regarde le séjour de ce prince au château de Cénevières (p. 50). — T. DE L.

ALLEMAGNE. — Ont récemment paru chez Hermann Hucke, à Leipzig, les

deux premiers volumes d'une histoire littéraire des différents États de l'Europe ; ils sont consacrés aux littératures de l'Italie et des Pays-Bas et sont dus à la plume d'Albert Schmidt ; les volumes suivants auront trait à l'Espagne, au Portugal, à la Russie, au Danemark et à la Suède.

— Le deuxième volume de l'ouvrage de M. Wattenbach sur les sources de l'histoire d'Allemagne est maintenant à la disposition des érudits : *Deutschlands geschichtsquellen im Mittelalter bis zur Mitte des dreizehnten Jahrunderts* (Berlin, W. Hertz, 5e édition).

— Est en cours de publication chez Gressner et Schramm, à Leipzig, le quatrième volume de l'ouvrage du Dr Hermann Roskoschny sur les colonies des États de l'Europe *Europas Kolonien nach den neuesten Quellen geschildert.*

— Nous avons reçu de la maison Herder de Fribourg-en-Brisgau, les publications suivantes : *Conciliengeschichte*, par Mgr C. J. von Hefele. Nouvelle édition publiée par le Dr Alois Knöpffer, t. V (formant un énorme volume gr. in-8 de plus de 1200 p.) ; — *Geschichte der Päpste, seit dem Ausgang des Mittelalters*, par le Dr Ludwig Pastor, professeur à l'Université d'Innsbruck et rédacteur du « Courrier allemand » de la *Revue des Questions historiques*, t. I (gr. in-8), allant de 1305 à 1458 ; — *Geschichte der Pak'schen Händel*, par S. Ehles (in-8) ; — *Landgraff Philipp von Hessen*, par S. Ehles (in-8).

Angleterre. — M. H. M. Stephen vient de publier le premier volume d'un important ouvrage : *History of the French Revolution* (in-8).

— M. J. Anderson a récemment ajouté un nouveau fascicule à sa publication sur l'ancienne Écosse *Scotland in pagan times ; the bronze and stone ages* (in-8).

— Viennent de paraître : *Scenes from english history* (in-4), par R. Doyle ; — *Queen Victoria, scenes and incidents of her life and reign* (in-8), par T. F. Rall ; — *Dickensiana. Bibliography of the litterature relating to Charles Dickens and his writings* (in-8), par F. G. Kitton.

— Le *Polybiblion* a fait mention d'une Société internationale pour la reproduction des estampes anciennes. La même idée est réalisée à Vienne, en tant qu'elle se rapporte aux ouvrages allemands. Konegen réédite les anciens ouvrages de valeur littéraire. Il est arrivé au dixième volume.

— Les armes des villes de l'Autriche-Hongrie font l'objet d'une publication qui paraît à Vienne sous la direction de C. Lind.

— Le P. Hurter vient d'éditer le quarante-huitième volume de sa petite collection des saints Pères.

— Le professeur Weiss, à Gratz, a publié le premier volume de la huitième partie de son *Histoire universelle*. C'est déjà le troisième tome traitant de la Révolution française. L'œuvre de Weiss est un travail remarquable.

Belgique. — On sait que M. G. Kurth a établi à Liège une Académie dont les membres s'adonnent à la critique historique ; une Académie du même genre a été récemment fondée à l'Université de Louvain, sous la présidence de M. le professeur Moeller, de la Faculté des lettres.

— L'ouvrage de M. G. Kurth sur les *Origines de la civilisation moderne* (2 vol.), qui vient de paraître chez l'éditeur Peeters, à Louvain, paraît appelé à faire sensation dans le monde savant ; ce livre, véritable monument élevé à la gloire de l'Église, montre bien l'influence sociale du catholicisme.

— La Société belge de librairie vient de faire paraître à Bruxelles une brochure renfermant le discours prononcé le 6 décembre dernier par le R. P. Ch. de Smedt, de la Compagnie de Jésus et bollandiste, dans la

séance de clôture du deuxième congrès des catholiques de Normandie, sur *Les Devoirs des écrivains catholiques dans les controverses contemporaines.*

Bohême. — Les Bénédictins de Raihrad éditent les œuvres d'Aristote et des commentaires en bohémien sur saint Thomas.

— Gustave Doré est venu jusqu'à Prague. Une nouvelle version de la Sainte Écriture, faite par le P. Stulc et le Dr Lenz à Vyserahde, éditée à Prague, contient les illustrations connues de ce maître.

— *L'Athénée,* de Londres, a donné, dans son numéro du 2 janvier, une petite revue de la littérature tchèque des quatre dernières années. L'auteur de cette revue se plaint, dans la *Revue littéraire des Bénédictins de Brunne,* qu'on y a omis presque la moitié des ouvrages indiqués.

— Une revue des contes et nouvelles tchèques, éditée depuis 1820 jusqu'en 1848, est donnée dans les premières livraisons du périodique des Bénédictins de Brunne (*Revue littéraire*).

— Les brochures imprimées à Prague pendant la guerre de Sept Ans sont passées en revue dans le n° 2 des *Communications de l'association des historiens allemands de Bohême.*

— Ceux qui s'intéressent à la poésie tchèque trouveront un bon article sur son histoire dans le *Journal littéraire universel de l'Autriche* (1885, n° 19-24).

— Une *Revue géographique* paraissant à Prague depuis le commencement de cette année, va satisfaire à un besoin senti depuis longtemps.

— *Les Hommes célèbres contemporains de la Moravie,* tel est le titre d'un livre qui s'imprime actuellement à Brunne.

Danemark. — Notre collaborateur M. E. Beauvois, qui a si bien fait passer en notre langue l'excellente *Histoire de Danemark* de C. F. Allen, vient de traduire deux importantes dissertations de deux savants danois ; *De l'organisation des musées historico-archéologiques dans le nord et ailleurs,* par J. J. A. Worsaae (Extrait des *Mémoires de la Société royale des Antiquaires du nord* (Copenhague, imprimerie de Thiele, 1885, grand in-8); — *Un pavillon scandinave du temps de l'union des trois États septentrionaux observé dans l'Église de la Vierge à Lübeck,* par Henry Petersen (Extrait des mêmes *Mémoires,* même ville et même imprimerie, 1885, grand in-8 de 37 p.). On remarque dans la dissertation de l'éminent archéologue Worsaae de judicieuses observations sur nos musées parisiens, et un éloge particulier du musée de Saint-Germain. La notice de M. Petersen se recommande à l'attention des curieux par le grand nombre de sceaux et de figures qui y sont reproduits avec une netteté parfaite. — T. de L.

Espagne. — Un éditeur de Barcelone vient de fonder une bibliothèque qu'il appelle *Nuestras colonias* et qui contiendra la description des différentes colonies de l'Espagne. Le premier volume, dû à M. Escude y Bartoli, vient de paraître : il concerne les *Carolines.*

— Après une interruption de plus de dix mois, *La Illustratio catalana,* dirigée par le poète Francesch Matheu, a repris sa publication.

— Les éditeurs Cortezo, de Barcelone, vont créer une bibliothèque de *Novelistas* qui publiera des romans de Mme Pardo Bazan, MM. Leopoldo Alas, Picon, Palacio Valdes, Navarro, Oller, Melida, Yxart, Martinez Pedrosa, Urrecha, etc.

— On annonce la publication de *Rosada d'Estin,* roman catalan de M. Vidal y Valenciano, professeur à l'Université de Barcelone.

— On annonce à Barcelone la reprise de la publication de l'édition illustrée des œuvres de Zorrilla, interrompue depuis plus d'un an. — A. S.

ITALIE. — M. Joseph Blanc, ancien libraire, vient de publier une *Bibliographie italico-française universelle, ou Catalogue méthodique de tous les imprimés en langue française sur l'Italie ancienne et moderne, depuis l'origine de l'imprimerie.* Le t. I, contenant *Rome, Église, Italie*, est en vente. L'impression, faite en Italie, à Milan, laisse quelque peu à désirer. Lorsque le second volume sera paru, nous reparlerons de l'ouvrage, qui mérite d'être encouragé comme toutes les publications de ce genre. Le chapitre : *Les Français en Italie,* est intéressant et paraît complet.

— M. Angelo de Gubernatis a consacré au poète Andréa Maffei une notice biographique insérée dans les *Illustri italiani : profili biografici* (Firenze, 1885, in-16).

— Nous apprenons que de nouveaux détournements de livres, commis à Rome, dans une des bibliothèques de l'État, vont amener devant la justice plusieurs employés de cette bibliothèque.

— On vient de découvrir au Vatican une importante série de lettres de saint François de Sales. Nous y reviendrons.

POLOGNE. — La bibliothèque Jagellonienne possède à présent 4,405 manuscrits : un du dixième siècle (Timacus Platonis), deux du onzième, neuf du douzième, trente-six du treizième, quatre cent quarante-quatre du quatorzième, mille deux cent quarante-deux du quinzième, quatre cent dix-sept du seizième. Le reste comprend des manuscrits des siècles suivants. On en trouve cinquante-quatre ayant rapport à l'histoire de France.

— Est en préparation la bibliographie des ouvrages polonais et ruthènes ayant rapport à la philologie classique. Trente candidats de l'Université de Lemberg y coopèrent. On espère la finir en deux ans.

— A Gnesen, commence à paraître un périodique mensuel consacré à la critique des livres populaires et pédagogiques écrits en langue polonaise.

— Philippe Dupont, né au milieu du dix-septième siècle, dont le nom vrai était Masson, ingénieur dans l'armée du roi polonais Sobieski, a laissé des *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des actions de Jean Sobieski.* Le récit est ce qu'il y a de plus beau sur l'histoire polonaise de ce siècle. Il y a pourtant quelques inexactitudes. Le manuscrit vient d'être imprimé à Varsovie en langue française.

— L'Académie de Cracovie prépare un grand ouvrage sur Étienne Bathory, roi de Pologne, dont on va célébrer le troisième centenaire de la mort. L'Académie de Pesth prépare de même un ouvrage. Les volumes que le chanoine Polkowski à Cracovie prépare seront suivis d'une série d'autres traitant l'histoire du même roi.

— Le travail du professeur Gromnicki : *Les Synodes provinciaux de Pologne jusqu'à l'année 1357* (Cracovie) est un ouvrage de beaucoup de mérite. Starowolski avait traité autrefois le même sujet dans son *Epitome conciliorum.* Zaluski l'avait suivi dans son *Synodicon.* D'autres, comme Ianocki, Jakobson, Wiszniewski donnèrent de petits articles sur la même matière. Jabezynski et Fabisz mirent en ordre tout ce qu'on avait découvert, dans leurs *Notices sur les synodes provinciaux de Pologne.* Metlewicz donna en 1854 une bonne monographie sur les dix premiers synodes. Helcel en ajouta trente-neuf tenus après l'année 1420, tandis que R. Hube édita en même temps à Saint-Pétersbourg : *Antiquissimae constitutiones synodales.* Le dernier grand travail a été fait par le comte Dzieduszycki. Il se trouve dans la *Revue de Lemberg* (1880 et 1881) et donne des notices sur cent quatorze synodes. Gromnicki a profité de tous ces travaux.

— Les ouvrages du célèbre historien J. Szujski paraissent en nouvelle édition. C'est l'Université de Cracovie qui s'en est chargée.

— *Les Sénateurs et les dignitaires du grand duché de Lithuanie depuis 1386-1793* ont trouvé un biographe dans Wolff.

PORTUGAL. — Le professeur Theophilo Braga vient de publier un *Curso de historia da Literatura portugueza,* adopté pour l'enseignement secondaire (Lisbonne, Nova libraria internacional, 1886, in-8 de 412 p.). — A. S.

RUSSIE. — Sous le titre : *Peut-on mettre en pratique l'orthographe russe de J. Grot,* M. Dobropiscef a publié une critique sérieuse de l'ouvrage que l'estimable académicien avait été chargé d'écrire sur l'orthographe russe et dont il combat plusieurs conclusions.

— M. Lopatine a composé un *Chansonnier populaire complet*, comprenant 226 chansons. Ce nouveau recueil a paru sous les auspices du comité des éditions populaires résidant à Moscou.

— Les souvenirs autobiographiques de Guilarof-Platonof qui s'imprimaient dans le *Messager russe,* de Katkof, ont paru en volume séparé.

— M. Znamenski, professeur à l'Académie ecclésiastique de Kazan, a donné une nouvelle édition de son excellent *Manuel d'histoire de l'Église russe.*

— Le ministre de l'intérieur vient d'autoriser une nouvelle gazette hebdomadaire intitulée : *Œuvre russe.* Elle sera rédigée par M. Scharapof, et paraîtra à Moscou, pour remplacer, paraît-il, la feuille d'Aksakof, à laquelle il collaborait.

— On a également autorisé la publication à Minsk d'une gazette qui s'intitulera : *Bulletin de Minsk.*

SUISSE. — Conformément à une décision prise par le gouvernement du canton de Fribourg, une Université catholique va être fondée à Fribourg même; des dons considérables sont venus faciliter la création de cet important établissement.

— M. le professeur A. Herzen a fait imprimer chez F. Payot, à Lausanne, une brochure sur *L'Enseignement secondaire dans la Suisse romande* (in-8).

AFRIQUE. — Le *Bulletin trimestriel des Antiquités africaines,* publié sous la direction de M. Julien Poinssot, vient d'être remplacé par la *Revue de l'Afrique française,* dont le premier numéro a été récemment mis en distribution; cette dernière publication, qui paraîtra tous les deux mois, a un cadre beaucoup plus vaste que son aînée et, sans se borner à l'étude des monuments archéologiques de nos colonies africaines, elle entretiendra ses lecteurs de l'état actuel des provinces de Constantine, d'Alger, d'Oran, ainsi que de la Tunisie et du Maroc, et montrera les ressources que ces pays présentent aux colons. Les bureaux de cette revue sont à Paris, 7, rue Nicole; l'abonnement annuel coûte 12 fr. pour la France et 15 fr. pour l'étranger.

ÉGYPTE. — M. H. de Vaujany, directeur des études à l'école des langues du Caire, vient de faire imprimer chez Plon, Nourrit et Cie, la deuxième partie de sa *Description de l'Égypte* (in-18 j.).

VENTES. — 12 mars. — *Collection de lettres autographes composant le cabinet de feu M. Alfred Potiquet* (Me Gustave Coulon, assisté de M. E. Charavay). (215 articles)

— Du 15 au 20 mars. — *Bibliothèque de M. J. Noilly* (Me M. Delestre assisté de M. E. Paul, gérant de la librairie veuve A. Labitte). Livres rares et curieux, anciens et modernes. Collection de livres de l'école romantique. (1046 articles).

— 22 mars. — *Collection de M. Prignot, dessinateur* (Me Le Tual, assisté de M. A. Chaussonnery). Livres sur les beaux-arts, l'architecture et la littéra-

ture. (240 articles). Une collection importante de morceaux de musique pour orchestres et chœurs sera également mise en vente.

— 25, 26 et 27 mars. — *Bibliothèque de feu M. G. de B.* (Me Delestre, assisté de M. A. Durel, libraire). Livres anciens et modernes. Collections de mémoires publiées par la Société de l'histoire de France (170 vol.), par la Société de l'histoire de Paris (11 vol.), par MM. Petitot et Monmerqué (131 vol.). Histoire littéraire de la France (24 vol.), etc. (347 articles).

— Du 5 au 8 avril. — *Bibliothèque de M. A. E. L.* (Me Delestre, assisté de M. Ch. Porquet). Livres reliés en maroquin ancien : Théologie. Histoire de France. Littérature du moyen âge et du siècle de Louis XIV. (398 articles).

— 9 avril. — *Livres anciens et modernes provenant d'une grande bibliothèque* (Me Delestre, assisté de M. Ch. Porquet). Poésies latines et françaises. Œuvres littéraires des seizième et dix-septième siècles. Collections de mémoires relatifs à l'histoire de France, publiées par MM. Guizot, Petitot et Monmerqué, Buchon (121 articles).

— Du 12 au 15 avril. — *Bibliothèque de M. le docteur C***.* Incunables. Livres imprimés en caractères gothiques. Éditions rares. Ouvrages anciens et modernes reliés avec luxe.

— 17 avril. — *Bibliothèque de M. le vicomte d'H***.* Livres modernes, la plupart en grand papier, reliés par Thouvenin, Simier, Bauzonnet, etc.

Publications nouvelles. — *La Sainte Bible. Le livre de Job,* trad. et comment. de l'abbé H. Lesêtre (in-8, Lethielleux). — *La Sainte Bible,* trad. de l'abbé Trochon (in-8, Lethielleux). — *Méditations sur la vie de N.-S. J.-C.,* de saint Bonaventure, trad. de Dom F. Le Bannier (in-4, imp. de la Société du Pas-de-Calais). — *L'Ordre surnaturel et l'Église, société de l'ordre surnaturel,* par P. Jeanjacquot (in-12, Gaume). — *L'Église et l'État,* par le marquis de Gabriac (in-12, Calmann Lévy). — *Le Droit chrétien et le Droit moderne,* par Mgr d'Hulst (in-12, Poussielgue). — *Essais de mythologie et de philologie comparée,* par J. Van den Gheyn (in-8, Société belge de librairie, à Bruxelles) — *Traité élémentaire de logique,* par F. M. E. Lefebvre (in-8, Peeters, à Louvain). — *Lògica,* par Don Juan y Lara (in-12, Jubera, à Madrid). — *La réforme de l'Enseignement secondaire,* par L. M. Leroy (in-12, Cotillon). — *Questions d'Enseignement secondaire,* par Ch. Bigot (in-12, Hachette). — *Essai sur l'amortissement et les emprunts d'États,* par Cucheval-Clarigny (in-8, Guillaumin). — *Conversations sur le commerce des grains,* par G. de Molinari (in-12, Guillaumin). — *De l'égalité des races humaines,* par A. Firmin (in-8, Cotillon). — *Lettres sur l'Artillerie,* par le prince Hoenlohe-Ingelfingen (in-8, Westhausser). — *La République et l'armée. Service de deux ans,* par le colonel Stark (in-12, Ghio). — *L'École française de peinture,* par P. Marmottan (in-12, Laurens). — *Antoine Coyzevox,* par Henri Jouin (in-12, Perrin). — *Le Jeu des Vertus,* par H. de Bornier (in-12, Dentu). — *Le Valbriant,* par Mme A. Craven (in-12, Perrin). — *Mari ou Père,* par J. Vilmain (in-12, lib. des Bibliophiles). — *Roses et pâquerettes,* par Tichy (in-12, lib. des Bibliophiles). — *Le Loup dans la Bergerie,* par A. Destournelles (in-12, Perrin). — *Le petit Marquis,* par Willia (in-12, Perrin). — *Diamant, bronze et or,* par Mme de Stolz (in-12, Haton). — *Le Gant de Conradin. Manfred,* par E. Moreau (in-8, Didot). — *Floréal,* par R. des Fourniels (in-12, Blériot). — *Frère et Sœur,* histoire d'hier, par J. B. Gay (in-12, Haton). — *Histoire de la critique littéraire en France,* par H. Carton (in-12, Dupret). — *Causeries littéraires et historiques,* par J. Janin (in-8, Delagrave). — *Les Quarante fauteuils de l'Académie française, 1634-1886,* par Ch. Barthélemy (in-12, Gautier). — *Molière inconnu* (t. Ier), par A. Ba-

luffe (in-12, Perrin). — *Hermann et Dorothée*, de Goëthe, trad. de L. Boré (in-12, Perrin). — *Voyage en Corse, récits dramatiques et pittoresques*, par G. Faure (2 vol. in-12, Palmé). — *A travers l'Empire britannique*, par le baron de Hübner (2 vol. in-8, Hachette). — *Le Japon*, par J. Eggermont (in-12, Delagrave). — *Voyage au cap Nord et en Laponie*, par P. Frédé (in-8, Delagrave). — *A travers la Bulgarie*, par Dick de Lonlay (in-8 carré, Garnier). — *La Russie politique et sociale*, par L. O. Tikhomirov (in-8, Giraud). — *Près des grands Lacs*, par les Missionnaires du cardinal Lavigerie (in-8, bureaux des *Missions catholiques*). — *Histoire de saint Jean-Baptiste et de son culte*, par l'abbé J. B. Pardiac (in-8, Bourguet-Calas). — *Saint-Pierre et les premières années du Christianisme*, par l'abbé C. Fouard (in-8, Lecoffre). — *Vie de saint Livier, martyr*, par l'abbé de Tinseau (in-8 carré, Béha). — *La Société des Missions étrangères pendant la guerre du Tonkin* (in-8, lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *Histoire de France pendant les XVIe et XVIIe siècles* (t. IV), par L. de Ranke (in-8, Klincksieck). — *Le règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas au XVIe siècle*, par Mgr Namèche (4 vol. in-8, Fonteyn, à Louvain). — *Mémoires sur les règnes de Louis XV, Louis XVI et sur la Révolution*, publiés par R. de Crèvecœur (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *La Révolution du 31 mai et la Fédération en 1795*, par H. Vallon (2 vol. in-8, Hachette). — *La Chute de l'Ancien Régime* (t. III), par A. Chérest (in-8, Hachette). — *Histoire de M. Emery et de l'Église de France sous l'Empire*, par E. Méric, 2e partie (in-8, Palmé). — *Histoire de la Restauration*, par Ch. Barthélemy (in-12, Blériot).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Récit de croisade de Raoul Ardent. — En 1564, l'éditeur des *Homiliæ* de Raoul Ardent le donnait (p. 5 de sa préface) comme auteur d'une « *Historia sui temporis, nempe « belli Godfredi in Saracenos, cui asse- « cla ducis Aquitanæ interfuit.* » Suivant Jöcher, ce récit était, au dix-huitième siècle, conservé au Vatican; il ne s'y trouve pas et est certainement distinct du *Speculum Ardentis* du même écrivain, dont on a plusieurs copies. On devrait donc le croire perdu, si un article très explicite du *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* (1855, VII, pp. 4-14), ne permettait de croire que l'auteur de l'article, M. Touchard, aujourd'hui décédé, a connu le récit de croisade de Raoul. On demande s'il ne se trouve pas dans quelque bibliothèque privée de l'Ouest. R.

Authenticité d'une bulle d'Adrien IV. — Où pourrait-on trouver des documents prouvant ou niant l'authenticité de la bulle d'Adrien IV permettant à Henri II Plantagenet, roi d'Angleterre, de prendre possession de l'Irlande? — P.

Joseph de Maistre. — Doit-on dire « Joseph, comte de Maistre » ou « comte Joseph de Maistre »; « Xavier de Maistre » ou « comte Xavier de Maistre » pour attribuer à l'un et à l'autre leurs titres respectifs? Dans le nom « de Maistre » doit-on faire sonner l's?

RÉPONSES

Sur un bon mot du cardinal de Sourdis. (XLIII, 554). — La répartie prêtée par M. Picot au cardinal de Sourdis est parfaitement authentique, mais elle fut adressée au prince de Condé et non au duc de Bouillon, qui assistaient tous les deux au conseil où se produisit l'incident qui la provoqua. Le 8 janvier 1615, l'évêque d'Angers, accom-

pagné des cardinaux et de plusieurs autres députés du clergé, vint se plaindre au conseil royal d'un arrêt du parlement favorable à l'article I du cahier du Tiers État, contesté par les deux autres ordres. L'évêque d'Angers et le cardinal Du Perron avaient pris successivement la parole. « Le cardinal de Sourdis adjousta que quand sa Majesté ne voudroit point souffrir qu'il procédassent par censures ecclésiastiques, qu'ils ne laisseront de le faire d'eussent-ils souffrir le martyre, et sur ce ils récusèrent Mgr le Prince. Sa Majesté dit alors et usa de ces mesmes termes, ils me recuseront à la fin aussi bien que vous autres, parlant aux princes qui estoient près de sa personne. Monseigneur le Prince dit audit cardinal, qu'il l'excusoit, qu'il avoit la teste bien légère. Fut respondu par ledit cardinal audit seigneur prince, je n'iray pas chercher du plomb dans la vostre. A quoy fust repliqué par ledit seigneur prince, si ce n'estoit le respect du roy et que vous estes prestre? je vous ferois donner les estrivières par mes lacquais : sur ce sa Majesté se leva, prist ledit seigneur prince et l'embrassa deux ou trois fois en plain conseil et le remercia du soing qu'il avoit de sa personne, le priant de ne le quitter point. » Un compte rendu de ce conseil du 8 janvier 1615 fut imprimé en 6 p. in-8, sans nom d'imprimeur et sans date. Cet écrit fut répandu dans Paris, durant la première quinzaine de janvier. Voici le titre de cette plaquette mal imprimée et destinée à une publicité rapide : *Le véritable de ce qui s'est passé en la présence du roy, le 8 janvier 1615, la loy proposée aux Estats touchant la sacrée personne du Roy, conformément aux Arrests de la cour de Parlement.*

Elle se trouve à la Bibliothèque Méjanes d'Aix, dans un recueil de pamphlets et de pièces de tout genre relatives aux États de 1614, sous le n° 27,319. 23. A. J. Rance.

Littérature du Canada, (XLVI, 288). — Les principaux ouvrages à consulter sont : *Histoire de la littérature canadienne,* (1874, in-8) par E. Lareau ; — Étude sur Cremazie, par l'abbé Casgrain ; — *Sketches of celebrated Canadians and persons connected with Canada. Bibliotheca Canadensis,* par Henry Morgan. On trouvera des renseignements utiles dans les critiques littéraires de quelques écrivains, par exemple dans les *Portraits* publiés par MM. Gagnon et Routhier sous le pseudonyme de Piquefort ; — *La Pléïade rouge* par Gaspard Lemage (*aliàs* Laché et Chauveau) ; — *Dix ans de journalisme* par Oscar Dunn ; — *Causeries du dimanche*, par Routhier. On peut se procurer ces divers ouvrages en s'adressant à MM. Beauchemin et Valais, libraires à Montréal. Deux journaux de Québec *Le Canadien* et *L'Événement* contiennent d'intéressants articles littéraires de M. H. Fabre.

Ouvrages de G. Duchêne sur les finances (XLVI, 288). — Voici le titre de l'un de ces ouvrages : *Etudes sur la féodalité financière. La spéculation devant les tribunaux. Pratique et théorie de l'agiotage,* par Georges Duchêne (Paris, librairie centrale, 1867, in-18 de 335 p.).

Bibliothèque nationale, (XLI, 479, XLVI, 96). *Suite de la réponse.*

Résidu de S. Germain. Ms. in-4. — T. 1, paquets 1 à 35. — T. 2, paquets 36 à 83. — T. 3, paquets 121 à 170.

Résidu de S. Germain. Table alphabétique. Ms. in-4. — T. 1. A à C. — T. 2. D à I. — T. 3. L à R. — T. 4. Q à Z.

Manuscrits de la Biblioth. roy. Fonds divers. I. Grands Augustins, Barnabites, Blancs Manteaux. Ms. in-4.

Mss. de la Bibl. roy. Fonds div. II. P. Bouhier, Capucins, Carmes, Célestins. Ms. in-4.

Mss. de la Bibl. roy. Fonds div. III. S. Chapelle, Compiègne, Corbie, Feuillans. Ms. in-4.

Mss. de la Bibl. roy. Fonds div. III bis. Cordeliers. Ms. in-4.

Le Gérant : L. SANDRET.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HAGIOLOGIE

1. *Les Saints de l'Église de Marseille*, par G. de Rey. Marseille, Marius Olivier, 1885, in-12 de 324 p. — 2. *Histoire de saint Amans, évêque de Rodez, patron du diocèse*, par l'abbé L. Servières. Rodez, Veuve E. Carrière, 1885, in-12 de 504 p. — 3. *Vie de sainte Tarcisse*, par l'abbé L. Servières. Rodez, Veuve E. Carrière, 1881, in-12 de 108 p. — 4. *Histoire de saint Hilarian*, par l'abbé L. Servières. Rodez, Veuve E. Carrière, 1883, in-12 de 259 p. — 5. *Sainte Soline, ou les premiers martyrs de l'Église de Chartres*, par l'abbé Th. Loriot, curé d'Oisonville (Eure-et-Loir). Chartres, Garnier, 1884, in-12 de 280 p. — 6. *Les Martyrs d'Afrique. Histoire de sainte Perpétue et de ses compagnons*, par l'abbé A. Pillet, prêtre du diocèse de Chambéry, docteur en théologie et en droit canonique, professeur aux Facultés catholiques de Lille. Lille et Paris, Lefort, 1885, in-8 de xiv-470 p. 6 fr. — 7. *Sainte Quitterie gasconne*, par l'abbé Joseph Dudou, directeur au Grand Séminaire d'Aire. Aire-sur-l'Adour, Dehez, 1885, in-8 de 51 p. — 8. *Histoire populaire de saint Martin, évêque de Tours*, par N. Cruchet et A. H. Juteau, prêtres du diocèse de Tours. Tours, Alfred Mame, 1885, in-12 de viii-210 p. 0 fr. 65. — 9. *Vie de saint Malo, évêque d'Alet (Saint-Malo)*, par le R. P. Dom François Plaine, religieux bénédictin de la Congrégation de France. Rennes, J. Plihon, 1885, in-18 de viii-219 p. — 10. *Vie inédite de saint Méen, abbé en Bretagne* (fête 21 juin). — (520 ? — 640). Texte latin avec prolégomènes en français, par le R. P. Dom François Plaine. Rennes, J. Plihon, 1884, in-8 de xvii-18 p. — 11. *La Chartreuse de Notre-Dame du Puy*, par l'abbé G. Arsac, professeur d'histoire à la Chartreuse. Le Puy, Freydier, in-12 de viii-390 p. — 12. *L'Ordre de saint François d'Assise en Roussillon, fragments et récits sur l'histoire ecclésiastique du diocèse d'Elve*, par Mgr Joseph Tolra de Bordas, prélat de la maison de Sa Sainteté, etc., etc. Paris, Palmé; Perpignan, Ch. Latrobe, 1884, in-12 de xv-553 p. — 13. *Vie du Bienheureux Jourdain de Saxe, deuxième maître général de l'Ordre des Frères prêcheurs*, par le R. P. Fr. Joseph-Pie Mothon, du même Ordre, lecteur en S. Théologie. Paris, Palmé, 1885, in-12 de xiii-381 p. 3 fr. 50. — 14. *Vie de saint Yves*, tirée d'un manuscrit sur vélin du quatorzième siècle, appartenant au docteur Bonnejoy. Avec fac-similé héliographique du manuscrit. Saint-Brieuc, Prud'homme, 1884, in-8 de 70 p. et 10 p. de fac-similés. — 15. *Saint Ignace de Loyola, son aimable sainteté, son admirable puissance et son culte*, par A. Denis, S. J. Lille, Société de Saint-Augustin, 2 vol. in-12 de 207 et 231 p. 1 fr. 50. — 16. *Sainte Thérèse d'après sa correspondance*, par l'abbé James Condamin, professeur à la Faculté catholique des lettres de Lyon. 2me édition, avec le portrait authentique de sainte Thérèse, gravé à l'eau-forte. Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, in-16 de x-119 p. — 17. *Vie de la Mère Anne de Jésus, coadjutrice de sainte Thérèse dans l'œuvre de la réformation du Carmel et fondatrice de l'Ordre en France et en Belgique*, composée sur les documents originaux par le R. P. Berthold-Ignace de Sainte-Anne, carme-déchaussé, définiteur général. Première partie : *Anne de Jésus en Espagne ;* deuxième partie : *Anne de Jésus en France et en Belgique*. Malines, H. Dessaix, 1882, 2 vol. in-8 de xxxi-615 et 572 p. — 18. *Histoire de saint Charles Borromée, cardinal-archevêque de Milan, d'après sa correspondance et des documents inédits*, par l'abbé Ch. Sylvain, chanoine honoraire. Lille, Société de Saint-Augustin, 1884, 3 vol. in-8 de xiv-447, 420, 398 p. de chacun 4 fr. — 19. *Vie de saint Camille de Lellis, fondateur des Clercs réguliers ministres des infirmes*, par Mgr Justin Fèvre, vicaire général honoraire, protonotaire apostolique Paris, Bray et Retaux, 1885, in-8 de 467 p. 8 fr. — 20. *La Vie de saint Jean-François Régis*, par Mme la baronne de C. Paris, Œuvre de Saint-Paul, in-12 de iv-360 p. 2 fr. — 21. *Le Pénitent breton Pierre de Keriolet*, par le vicomte Hippo-

LYTE LE GOUVELLO. Nouvelle édition revue et corrigée. Paris, Bray et Retaux, 1885, in-12 de XIV-378 p. 3 fr. — 22. *Un Missionnaire des Hurons. Autobiographie du R. P. Chaumont, de la Compagnie de Jésus, et son complément*, par le R. P. F. MARTIN, de la même Compagnie. Paris, Oudin, 1885, in-12 de x-291 p. 2 fr. 50. — 23. *Vie de Pauline-Marie Jaricot, fondatrice de la Propagation de la Foi et du Rosaire-Vivant*, par M. J. MAURIN. Paris, V. Palmé, 1884, 2 vol. in-12 de XXXVI-474 et 515 p. 7 fr. — 24. *Le Confesseur de la foi Etienne Denis, curé d'Azerables, chanoine de la cathédrale de Limoges et restaurateur de l'Ordre du Verbe-Incarné*, par l'abbé P.-G. PENAUD, supérieur du Petit Séminaire de Felletin (Creuse) et du couvent du Verbe-Incarné d'Évaux. Paris, V. Palmé et V. Lecoffre, in-8 de 342 p. 3 fr. — 25. *Histoire d'une Ame. La servante de Dieu Mathilde de Nédonchel*, par l'abbé A. LAPLACE. Lyon, Vitte et Perrussel, 1885, in-12 de XII-384 p. — 26. *Un Trappiste du XIXe siècle. Le P. Jean-Baptiste, religieux de la Trappe de Melleray* (1858-1882), par l'abbé BOURSIER, chanoine titulaire de la cathédrale de Coutances. Tours, Alfred Cattier, 1885, in-12 de XIII-232 p. — 27. *Vie et correspondances du R. P. Louis Gélon, missionnaire eudiste de la Maison Saint-Paul d'Abbeville*, décédé le mercredi 14 février 1883, par le P. L. GAHIER, prêtre eudiste. Redon, Chauvin, 1884, in-12 de 337 p. — 28. *Le jeune Martyr du Laos, Joseph-Auguste Séguret. Épisode de la dernière guerre au Tonkin.* Avec un portrait du martyr; par l'abbé ERNEST RICARD, docteur en théologie, chanoine honoraire, secrétaire particulier de Monseigneur l'évêque de Rodez. Paris, V. Palmé, 1885, in-12 de XXIII-423 p. 3 fr. — 29. *Un Apôtre des enfants et des ouvriers. Le R. P. Louis Labonde, de la Compagnie de Jésus*, par le P. CHARRUAU, de la même Compagnie. Nantes, Libaros, 1884, in-12 de 378 p. — 30. *Le R. P. Barbe, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar*, par l'abbé LAMAIGNÈRE, prêtre du diocèse d'Aire. Poitiers, Oudin, 1884, in-12 de XI-155 p. 2 fr. 50. — 31. *Abrégé de la vie admirable de l'illustrissime et révérendissime Monseigneur D. Antoine-Marie Claret et Clara, premier archevêque de Cuba, puis archevêque titulaire de Trojanopolis*, par le R. P. JACQUES CLOTET, prêtre de la Congrégation des missionnaires du Cœur immaculé de Marie. Traduction de l'espagnol approuvée par l'auteur. Paris, V. Palmé; Toulouse, Privat, 1884, in-12 de III-169 p. 1 fr. — 32. *Louis et Auguste Ruellan, prêtres de la Compagnie de Jésus.* Angers, Lachèse et Dolbeau, 1885, in-12 de 163 p. — 33. *Théodore Wibaux, zouave pontifical et jésuite*, par le R. P. C. DU COETLOSQUET. Paris, Retaux-Bray, 1885, in-12 de 446 p. 3 fr. 50.

Pour établir quelque ordre dans l'examen des ouvrages que nous venons d'énumérer, nous nous sommes astreint à la suite des années, espérant par là répandre quelque lumière sur la matière et rendre la lecture un peu moins difficile.

1. — Les Saints de l'Eglise de Marseille, par M. G. de Rey, nous transportent au premier siècle de l'ère chrétienne. Sainte Marie-Madeleine, saint Lazare, sainte Marthe et leurs compagnons ont la gloire d'avoir les premiers apporté la lumière de l'Évangile en Provence. Nous n'ignorons pas tout ce que l'on a écrit contre cette vénérable tradition des églises d'Aix, de Marseille, d'Avignon et des autres du midi de la France; nous n'ignorons pas tout ce qu'une école nombreuse soutient encore à ce sujet; mais nous savons qu'il y a plus de préjugés que de raisons sérieuses, et les préjugés des savants ne sont pas les moins tenaces. M. G. de Rey ne s'arrête pas du reste à ces disputes qui ne rentrent pas dans le plan qu'il s'est tracé. Le but qu'il se propose, c'est l'édification de ses lecteurs. Aussi il suit l'ordre du calendrier et non l'ordre chronologique. Il rejette tout appareil scientifique comme les références et les citations de textes. Il est facile néanmoins de voir

que M. de Rey a sérieusement étudié les sources originales, et si l'on trouve dans toutes ses pages une piété et une onction pénétrante, on y reconnaît aussi une saveur particulière qui ne peut venir que des documents originaux.

2. — Saint Amans, évêque de Rodez et patron du diocèse, a-t-il vécu à l'époque apostolique? Plusieurs l'ont pensé, et nous avons lu dans la *Semaine religieuse de Rodez,* il y a deux ou trois ans, une suite d'articles dans lesquels les auteurs s'efforçaient de prouver que saint Amans (autrement Amant ou Chamant) fut établi par saint Martial, premier évêque de Rodez; par conséquent durant l'époque apostolique. M. l'abbé L. Servières soutient une opinion diamétralement contraire. Selon lui, saint Amans fut d'abord évêque de Lodève, puis de Rodez, et il vécut au cinquième siècle. Depuis le passage de saint Martial, le christianisme avait presque complètement disparu de la contrée et il était nécessaire de l'y rétablir de nouveau. Dans cette circonstance, saint Amans doit être considéré comme le premier évêque de Rodez et le fondateur de l'Église chez les Rutènes. M. l'abbé L. Servières compte vingt-deux auteurs qui partagent ce sentiment; mais en pareille circonstance, il faut moins compter que peser les témoignages. Il faut convenir que notre auteur a pour lui un témoin d'une valeur exceptionnelle : c'est saint Venance Fortunat, qui vivait un siècle après saint Amans dont il a écrit la vie et dont il avait visité le tombeau.

3. — Dans la vie de sainte Tarcisse, M. L. Servières fait connaître les gloires de la famille des Ferréols qui relie les Mérovingiens aux Carlovingiens. Il appuie surtout sur Tonance Ferréol, né à Trévidan, dans le Rouergue, vers 420, préfet des Gaules en 450 et mort vers 485. Ce fut l'un des hommes les plus importants du cinquième siècle et l'un des plus lettrés. Il nous est connu surtout grâce à ses relations avec Sidoine Apollinaire. Jacques Cholet publia en 1647 un volume in-4 sur cet illustre personnage, et de nos jours M. Aug. Charaux l'a pris comme sujet de thèse pour le doctorat. M. Servières le fait bien connaître et prouve que sainte Tarcisse appartenait à la même famille et vivait à peu près à la même date. Voulant vivre uniquement pour Dieu, elle s'enfuit de la maison paternelle et réussit à cacher son existence dans une grotte sur les bords du Dourdou. L'auteur a heureusement profité d'un manuscrit composé vers 1691 et il nous en donne la substance.

4. — L'histoire de saint Hilarian, prêtre et martyr dans le Rouergue, nous transporte à la fin du huitième siècle, car on croit qu'il mourut vers 798. Il est honoré le 15 juin et les Bollandistes lui ont consacré une courte notice. En 1860, M. H. Affre, le savant et complaisant archiviste de l'Aveyron, publia un travail consciencieux sur le même sujet. En 1883, Mgr l'évêque de Rodez a obtenu un décret de la Congrégation des Rites qui reconnaît et approuve le culte rendu de temps immé-

morial à saint Hilarian, patron d'Espalion. M. Servières nous représente saint Hilarian transporté du Rouergue à la cour de Charlemagne, dont il devint l'un des chapelains et, dit-on, le confesseur. Craignant les dangers dont les grandeurs sont environnées, le clerc rouergais revint dans son pays et exerça son zèle dans les modestes fonctions de curé de Perse. Il fut mis à mort par les Sarrasins qui avaient envahi le pays.

Ses restes furent transportés à Espalion et il est toujours patron de cette ville. Son histoire par M. l'abbé L. Servières est très intéressante; peut-être l'imagination supplée-t-elle trop aux lacunes des récits primitifs qui ne remontent pas très haut. Mais ce qui est très précieux, c'est l'appendice sur l'office ancien de saint Hilarian.

5. — Il n'y a guère d'historique dans le livre sur sainte Soline et les premiers martyrs de l'église de Chartres que les leçons de l'office empruntées au Bréviaire du diocèse. Le reste est un récit où l'imagination fournit toutes les circonstances et dont le style cherche à imiter celui des Martyrs de Châteaubriand. L'auteur aurait fait œuvre plus utile au point de vue hagiologique, s'il s'était appliqué à compléter le très savant travail du P. J. Van Hecke, dans les *Acta Sanctorum Boll.* 17 octobre (t. VIII, p. 9-12). Le docte Bollandiste place la mort de sainte Soline en 250 environ. On sait que l'origine apostolique de l'église de Chartres a été démontrée par M. l'abbé A.-C. Hénault dans son solide ouvrage intitulé : *Recherches historiques sur la fondation de l'Église de Chartres,* etc. Paris, Bray et Retaux, 1884, in-8.

6. — Ce fut en 206 que sainte Perpétue et ses compagnons souffrirent le martyre à Carthage. M. l'abbé A. Pillet, en s'attachant aux Actes de ces athlètes de la foi qui sont reconnus sincères par les critiques les plus exacts, a composé une histoire des plus intéressantes et des plus édifiantes. Ces Actes écrits par sainte Perpétue elle-même et continués par des témoins de sa mort, insinuent souvent des circonstances que les contemporains comprenaient au premier mot; il n'en est plus de même présentement; les lieux, les mœurs, les coutumes sont si différents. Avec une érudition toujours sûre, M. Pillet explique toutes les circonstances obscures. Il décrit les lieux théâtres des scènes du martyre, et il faut le louer d'avoir encore éclairé sa description par une carte d'une grande exactitude. Les historiens de l'empire lui fournissent le cadre et les figures qui doivent y prendre place; les auteurs sacrés, saint Cyprien en particulier, et même les écrivains profanes, Cicéron Aulu-Gelle, Ulpien, Dion, etc., lui offrent l'explication précise de toutes les circonstances et presque de chaque mot. L'épigraphie, que l'auteur a pu étudier sous la direction de M. le commandeur de Rossi, lui a été d'un très grand secours.

7. — Sainte Quitterie vivait environ un siècle après sainte Perpétue.

Les auteurs espagnols et portugais réclament pour leur pays l'honneur de lui avoir donné le jour. L'opinion la plus répandue parmi les savants c'est qu'elle était de Braga, qu'elle mourut à Pombeiro en Portugal vers l'an 300, et que depuis son corps fut transporté à Aire-sur-l'Adour où il est encore vénéré. Sa fête est le 22 mai. M. l'abbé Joseph Dudou, directeur au Grand Séminaire d'Aire, qui a publié l'année dernière (1884), une Notice sur sainte Quitterie, vient de mettre au jour une courte dissertation pour démontrer que l'illustre vierge était gasconne d'origine et qu'elle souffrit le martyre à Aire même, sur le sommet de la colline nommée le Mas. Dans une première partie, il renverse les raisons alléguées par les Espagnols et les Portugais, et dans une seconde il allègue les raisons qui militent en faveur des traditions de la Gascogne. Enfin il décrit l'état de la crypte dans laquelle l'illustre vierge et martyre était restée ensevelie depuis les ravages des huguenots. Heureusement découvertes il y a peu de temps, les reliques de sainte Quitterie ont été replacées de la manière la plus solennelle dans sa chapelle souterraine magnifiquement restaurée.

8. — Mort en 397, le dimanche 8 novembre, saint Martin, évêque de Tours, vint au monde peu de temps après le trépas de sainte Quitterie, puisqu'il quitta la terre étant dans sa quatre-vingt-neuvième année. Quelle longue carrière et combien de travaux la remplissent! MM. N. Cruchet et A.-H. Juteau, prêtres du diocèse de Tours, font parfaitement connaître tous les labeurs et les vertus du grand évêque, En donnant à leur livre le titre d'Histoire populaire de saint Martin, ils n'ont pas entendu exclure le sérieux et l'étendue des recherches; ils ont voulu dire que leur livre était disposé pour être à la portée de tous les lecteurs.

9. — Deux cent vingt ans environ séparent la mort de saint Malo de celle de saint Martin. Les auteurs précédents plaçaient le trépas de l'évêque d'Aleth en 565 ou 627, Dom Plaine l'assigne au 15 novembre 621. Il y a un an, Dom François Plaine publia une vie inédite de saint Malo, et M. Arthur de la Borderie y joignit une autre vie du même bienheureux écrite au neuvième siècle; de là résulta un volume que les érudits doivent rechercher. Dans l'ouvrage que nous annonçons présentement le savant s'efface, autant que possible, et produit une œuvre que tout le monde peut étudier pour son édification. C'est une vie populaire, mais composée par un écrivain qui a scruté son sujet dans les sources originales. — Au moment où nous corrigeons cet article, nous recevons une brochure intitulée : *Étude sur les anciennes vies de saint Malo,* par Arthur du Chêne. L'ingénieux critique cherche à dégager ce qu'il juge historiquement vrai de ce qu'il considère comme ornement.

10. — La vie de saint Méen, mort le 21 juin 617, a été publiée par D. Plaine dans les *Analecta Bollandiana* (t. III, 1884). Ce document vai-

nement recherché par les Bollandistes et par Dom Mabillon, est l'œuvre d'un moine qui vivait au milieu du huitième siècle dans le monastère fondé par le saint abbé. Ces deux circonstances font assez connaître la valeur de cette œuvre qui sera appréciée de tous les savants et de tous les historiens.

11. — Nous passons du septième siècle au douzième, en nous occupant de la Chartreuse de Notre-Dame du Puy fondée en 1628, mais remontant véritablement à 1156. Située d'abord dans le diocèse de Viviers, ce fut seulement en 1628 qu'elle fut transportée dans le diocèse du Puy. Dans son premier séjour à Bonnefoy, elle avait vu quatre de ses religieux mourir martyrs le 23 août 1589. Dans le Velay, elle fut d'abord établie à Charensac, et elle vint enfin se fixer à Villeneuve de Carsac. La révolution chassa ses paisibles habitants ; mais elle échappa à une profanation définitive en devenant le Petit Séminaire du diocèse. M. l'abbé Arsac a adopté une excellente méthode qui consiste à citer, le plus souvent, les pièces originales. Nous aurions quelques observations à soumettre à l'auteur sur la surprise que lui cause un passage du rituel promulgué par Raynaud, archevêque de Reims ; mais il vaut mieux lever un scrupule que je crois mal fondé. L'auteur pense que les chartreux furent heureux de se défaire de la seigneurie de Mezenc, parce qu'elle « leur imposait l'obligation offensante, pour notre sens moral, *de bailler un homme vivant et mourant au seigneur de Chalancon ;* ainsi parlent les titres. » — *Homme vivant et mourant,* disent les livres de l'ancien droit, est un *homme* que les communautés ou gens de main-morte sont obligés de fournir au seigneur du fief, afin que par sa mort le seigneur puisse jouir des droits qui lui sont acquis aux mutations quand les héritages ne sont point amortis. — Évidemment les chartreux avaient d'autres motifs pour vendre leur terre.

12. — Mgr Joseph Tolra de Bordas nous représente l'Ordre de saint François d'Assise s'établissant d'abord en Roussillon, en 1211, et il le suit s'établissant de nouveau après la révolution jusqu'à nos jours, car il s'arrête en 1879. Ce sont, comme le dit l'auteur lui-même, des récits fragmentaires sur l'histoire ecclésiastique du diocèse d'Elne. Le lecteur y fait connaissance avec beaucoup de religieux d'une éminente sainteté. Il y trouve aussi l'histoire complète du monastère des clarisses de Perpignan.

13. — La vie du Bienheureux Jourdain de Saxe, mort en 1237, n'est point écrite dans le but d'apporter une contribution considérable dans le domaine de l'histoire, mais dans le désir d'édifier les âmes pieuses, comme le prouve l'ouvrage dans lequel l'auteur voulait la placer, l'*Année dominicaine.* Il serait injuste néanmoins de ne pas y reconnaître bon nombre de faits et de considérations fort utiles pour l'histoire de l'Eglise au treizième siècle, et surtout pour l'histoire de l'Ordre

de Saint-Dominique. Celui-ci avait jeté les fondements de l'Ordre des Frères prêcheurs ; Jourdain de Saxe, qui lui succéda comme général, donna un développement merveilleux ; le bienheureux Humbert de Romans, troisième général, fut le législateur de la nouvelle famille religieuse. L'activité que déploya le B. Jourdain toutefois, ses voyages incessants, l'habileté avec laquelle il conduit les affaires, l'ascendant qu'il prend sur tous ceux qui l'approchent ne suffisent pas à expliquer l'accroissement de l'Ordre, il faut y voir une action particulière de la Providence.

14. — Dans la vie de saint Yves de Kermartin, il faut bien le reconnaître, les historiens auront peu de chose à recueillir. M. le Dr Bonnejoy l'a fait imprimer avec le plus grand soin, et il n'a pas reculé devant la reproduction intégrale en fac-similé héliographique du manuscrit. L'auteur n'est pas familier avec le bréviaire, et il aurait bien fait de n'en pas parler (p. 12, 20, 22, 29). Il aurait pu sans inconvénient retrancher la note de la page 15 et ses réflexions sur le latin monacal. Nous dirons la même chose pour la note de la page 20 et surtout pour ce qui concerne David. Ce livre pourra être utile pour ceux qui souhaitent avoir un spécimen de l'écriture du quinzième siècle.

15. — Présenter saint Ignace dans son vrai jour, et contribuer par là à rendre plus populaire encore la dévotion envers ce grand saint, telle a été la fin que s'est proposée le R. P. A. Denis, de la Compagnie de Jésus, en composant son livre sur le fondateur de l'Ordre auquel il appartient. Pour atteindre son but, il fallait, avant d'apprendre à honorer et à invoquer saint Ignace, esquisser le tableau de sa bonté sans bornes et de son pouvoir sans limites. De là le partage du travail en trois parties : l'aimable sainteté de saint Ignace de Loyola; son admirable puissance prouvée par un très grand nombre de miracles, et la pratique de la dévotion envers lui fournissant beaucoup de sujets de méditation et des formules d'invocation pour tous les différents besoins.

16. — M. l'abbé James Condamin s'est proposé de faire connaître sainte Thérèse au point de vue de la piété et de recueillir les principes qu'elle énonce dans ses divers ouvrages, mais surtout dans sa correspondance. Dans tout l'ouvrage, qui est du reste très court, on ne trouve rien qui ne puisse être compris par tous les lecteurs instruits de la religion, et il ne faut point y chercher ces enseignements si profonds sur la vie mystique qui forment la trame du Château de l'âme.

17. — Il serait impossible de séparer Anne de Jésus de sa bien-aimée mère Thérèse. Anne de Lobera fut la coadjutrice de la grande vierge d'Avila et son bras droit dans l'œuvre de la réforme du Carmel. Après avoir puissamment secondé sainte Thérèse en Espagne,

elle passa en France où elle établit plusieurs monastères, puis en Belgique où elle fit des fondations, et elle mourut à Bruxelles le 4 mars 1621. Les vertus qu'elle avait pratiquées, les miracles qui lui furent attribués durant sa vie et après sa mort firent penser aussitôt à introduire la cause de sa béatification. Les informations nécessaires furent faites par l'ordinaire et sa cause fut introduite près du Saint-Siège (Benoît XIV, *De beatificatione.....*, lib. II, c. 38, n. 10; c. 15, n. 11). Les circonstances ne permirent pas de la poursuivre; mais elle vient d'être reprise, et la S. Congrégation des Rites s'en est occupée dans sa dernière séance tenue le 7 décembre 1885. Le livre du R. P. Berthold-Ignace de Sainte-Anne a sans doute beaucoup contribué à ce premier succès. Cet estimable ouvrage est en effet très propre à éclairer sur plusieurs points que des intérêts différents avaient couverts d'ombre. Le livre du P. Berthold est composé d'après les règles les plus exactes de la critique. Ce livre doit être étudié par tous ceux qui ont lu les ouvrages de M. l'abbé Houssaye sur Pierre de Bérulle et les Carmélites. Les points de vue sont absoluments différents et nous n'hésitons pas à dire que les faits sont exposés avec beaucoup plus d'exactitude par le carme belge que par le lauréat de l'Académie française. Après ce témoignage que nous devons à la justice, nous devons aussi ajouter que comme composition littéraire, l'ouvrage de M. Houssaye l'emporte de beaucoup.

18. — Il nous faut revenir à saint Charles Borromée qui mourut deux ans après sainte Thérèse, en 1584. Le grand archevêque de Milan n'a pas manqué d'historiens jusqu'à ce jour. Quel que soit l'intérêt très réel des vies anciennes, elles ne seront plus guère consultées désormais. Il faudra avoir recours à l'histoire du grand archevêque de Milan, par M. l'abbé Ch. Sylvain. Celui-ci ne néglige rien des récits de ses devanciers, et il cite souvent Guissiano, mais il met à profit des documents dont ils n'avaient pas fait usage, ou un usage trop restreint. Il n'y a point de trésor plus précieux pour un historien que la correspondance de son héros : Charles Borromée a laissé trente et un volumes in-folio de lettres. Beaucoup d'autres documents originaux sont conservés à Rome, à Milan et ailleurs. Il serait inutile de les indiquer ici : M. Sylvain les fait connaître avec détail ; il en cite de nombreux extraits, et ce n'est pas la partie la moins importante de son travail. S'il fallait faire quelques critiques, nous parlerions de l'établissement des Rogations attribué à saint Lazare, évêque de Milan, et du blason de saint Ambroise (t. III, p. 245); mais il n'y a là probablement qu'une manière de s'exprimer trop implicite. Nous laissons à d'autres le soin de rechercher les lapsus que nous n'avons pas remarqués et qui ne peuvent nuire à un ouvrage solide, savant et pieux.

19. — Saint Camille de Lellis (1550-1614), fondateur de l'Ordre des Clercs réguliers pour le service des malades, n'avait pas encore trouvé d'historien en notre langue. Cependant, peu de temps après sa mort, son disciple Cicatello publia sa vie en italien et le P. Halloix, jésuite, la traduisit en latin. Outre cette vie, qu'il est difficile de se procurer en librairie, il existe les Actes de la canonisation, les citations nombreuses de Benoît XIV, un substantiel article du P. Hélyot et un panégyrique par Mgr Baunard. C'est à peu près tout ce qui a été publié sur ce sujet, et il est évident que peu de personnes peuvent se procurer tous ces ouvrages. Mgr Justin Fèvre vient de doter notre littérature hagiographique d'un ouvrage important qui éclairera et édifiera un grand nombre d'esprits. Le savant auteur raconte toutes les péripéties d'une vie extrêmement agitée et il en tire les leçons les plus utiles, mais ces réflexions ne tournent pas en sermon. Tous ceux qui liront ce livre loueront l'auteur d'avoir fait connaître l'Ordre fondé par saint Camille et plusieurs de ses disciples qui ont suivi de plus près ses traces. S'il fallait examiner à la loupe cet ouvrage, nous pourrions relever quelques expressions qui ne sont pas rigoureusement exactes, comme le saint office (p. 267) pour l'office divin. Ce que des critiques exacts ne manqueront pas de signaler, c'est que l'auteur ne fait pas connaître suffisamment les sources.

20. — Saint Jean-François Régis mourut trente-six ans après saint Camille de Lellis, décembre 1640. Voilà ainsi deux siècles et demi qu'il a quitté la terre. Son souvenir néanmoins est très vivant dans les diocèses de Viviers, de Valence et du Puy principalement. Mme la baronne de C. raconte la belle vie du saint missionnaire avec un enthousiasme facilement communicatif. Ce livre, d'une doctrine rigoureusement exacte, est de nature à produire un vrai bien.

21. — La Vie du pénitent breton Pierre de Keriolet, mort vingt ans plus tard, octobre 1660, est bien capable aussi de relever les âmes timides et hésitantes. Si quelque nature pouvait paraître prédestinée pour le mal, c'était assurément celle de ce pécheur, de ce débauché précoce. Mais la grâce le transforme entièrement; il vit et meurt en pénitent et des faits miraculeux attestent la sincérité de sa conversion. Cette vie est racontée par l'un de ses neveux avec un sentiment chrétien qui pénètre l'âme et avec un charme de diction qui plaît à l'intelligence.

22. — Le P. Pierre Chaumont, de la Compagnie de Jésus, naquit en 1611 et mourut le 21 février 1693. Il fit partie de cette légion de missionnaires jésuites qui évangélisèrent le Canada et dont la conduite héroïque fait l'objet de l'admiration des historiens protestants. Il aurait désiré, comme beaucoup de ses collègues, verser son sang pour la foi; ce bonheur lui fut refusé, mais il compensa par d'héroïques

vertus ce qui lui manquait sous le rapport du sacrifice de sa vie. Par ordre de son supérieur il a écrit une autobiographie qui n'est pas seulement très édifiante, mais qui contient des détails très intéressants sur les mœurs des étudiants en France au commencement du dix-septième siècle et aussi sur plusieurs pays de l'Amérique.

23. — Pauline-Marie Jaricot vint au monde à Lyon le 22 juillet 1799, et elle mourut dans la même ville le 9 janvier 1862. Son nom fut très connu dans le monde religieux, parce que c'est elle qui a organisé l'œuvre admirable de la Propagation de la Foi, qui a établi en France le Rosaire vivant et la dévotion à sainte Philomène. Comprenant dans sa charité ardente tous les besoins du prochain, elle tenta de venir au secours des ouvriers par un grand établissement métallurgique où sa fortune, assez considérable, s'engloutit. Elle mourut accablée de chagrins, et même de calomnies, mais toujours entourée de l'estime, de l'affection et même de la vénération de ceux qui la connaissaient mieux. Mlle Julia Maurin, qui par dévouement s'attacha jusqu'à la fin à Pauline Jaricot, a écrit une monographie du plus grand intérêt.

24. — Étienne Denis, curé d'Azerables, chanoine de l'église de Limoges et restaurateur de l'Ordre du Verbe-Incarné, mourut le 13 novembre 1856. A ses autres titres, Étienne Denis joignait celui de confesseur de la foi, le plus beau après celui de martyr. Il avait connu l'exil dès les débuts de sa carrière; rentré en France, il travailla avec le zèle d'un apôtre à relever les ruines accumulées par la Révolution; mais il s'appliqua avant tout à sa sanctification, et le degré où il parvint est évident par les dons d'intuition surnaturelle, de guérisons miraculeuses et de délivrance de possédés qui lui furent accordés.

25. — M. l'abbé L. Laplace nous offre dans la vie de la servante de Dieu Mathilde de Nédonchel, morte en 1867, un récit des plus touchants et des plus édifiants. Il a bien fait d'intituler son livre : *Histoire d'une Ame,* car celle dont il nous retrace la courte existence ne toucha aux choses de ce monde que par la partie la plus élevée de son être et se hâta de regagner le ciel, sa véritable patrie, vers laquelle elle n'avait cessé d'aspirer. Toutefois, après son départ, elle n'a cessé de répandre ses bienfaits sur ceux qui l'ont invoquée.

26. — La vie du P. Jean-Baptiste, moine de la Trappe de Melleray, est aussi une vie toute intérieure, toute de communications avec le monde surnaturel et ne tenant à la terre que par la charité. Né en 1852, le pieux fils de saint Benoît mourut en 1882, laissant à tous ceux qui l'avaient connu une conviction intime de son admission dans la gloire. M. le chanoine Boursin a uni à son récit profondément touchant des détails sur la vie des moines de la Trappe qui intéresseront tous les chrétiens.

27. — Louis Gélon, missionnaire eudiste, mourut le 14 février 1883,

à l'âge de cinquante-deux ans, dans la maison de Saint-Paul d'Abbeville. Aussitôt, la ville tout entière proclama qu'un saint venait de quitter la terre. La même affirmation se fit entendre partout où le P. Louis Gélon avait habité. En effet, durant sa courte carrière, le fervent disciple du Vénérable Eudes avait montré constamment un zèle d'apôtre et produit les plus heureux fruits dans les âmes, car chez lui la capacité de l'administrateur s'unissait à l'ardeur du missionnaire. Sa vie est écrite en majeure partie à l'aide de ses lettres. L'on y trouve avec intérêt des renseignements sur l'état présent de la congrégation des Eudistes.

28. — Le 3 janvier 1883 mourait, martyr au Laos, Joseph-Auguste Séguret, prêtre du Séminaire des Missions Étrangères de Paris. Né à Rodez, il avait vingt-huit ans lorsqu'il tomba sous le fer des ennemis de la foi. Il est le premier martyr du Laos. Son historien fait le plus heureux usage de la correspondance du saint missionnaire et donne aussi des détails très utiles sur les pays auxquels il porta la bonne nouvelle de l'Évangile.

29. — Le 15 du même mois mourut à Angers le P. Pierre Labonde, jésuite. Ce fut aussi un missionnaire d'un zèle ardent qui produisit des fruits admirables d'abord dans les collèges de la Compagnie de Jésus, puis parmi les ouvriers de Nantes dont il fut le père et l'apôtre. D'une originalité d'esprit peu commune, il employait avec délicatesse et force l'ascendant qu'il savait prendre sur les esprits pour les ramener dans le sentier de la vertu ou pour les conduire par les degrés les plus élevés de la perfection. L'auteur de sa vie a eu grandement raison de ne pas épargner les anecdotes les plus saillantes; elles sont toutes accompagnées de leçons profitables aux âmes.

30. — Le 22 octobre de la même année le P. Firmin Barbe, jésuite, missionnaire à Madagascar, rendait son âme à Dieu à Tamatave. Sa vie est racontée avec beaucoup de détails par son neveu qui reproduit beaucoup de lettres du saint religieux et fournit des renseignements intéressants sur les missions dans lesquelles il déploya son zèle. Ainsi, il y a beaucoup à s'instruire, mais surtout beaucoup à s'édifier dans la vie de cet ouvrier apostolique qui mourut à cinquante-trois ans, épuisé de travaux.

31. — Ajoutons quelques renseignements sur quelques prélats dont la vie édifiante renferme des leçons utiles. Le premier qui se présente à nous est Mgr Antoine-Marie Claret y Clara, premier archevêque de Cuba, puis archevêque titulaire de Trajanopolis. Il naquit le 23 décembre 1807, au diocèse de Vich, province de Barcelone, et de bonne heure il entendit la voix qui l'appelait aux missions. Il devint archevêque de Santiago de Cuba le 20 avril 1850; mais les sociétés secrètes, dont il dénonça publiquement les menées sataniques, organisèrent

contre lui une persécution qui l'obligea à repasser en Europe. Il fut transféré à l'archevêché de Trajanopolis le 13 juillet 1860, et la reine d'Espagne Isabelle l'appela près d'elle pour être son confesseur. Le saint prélat, désireux de s'éloigner d'un séjour peu en harmonie avec ses goûts, se rendit au concile du Vatican où il se signala par la sûreté de sa doctrine. Il se retira ensuite à Prades, chez les missionnaires de la congrégation à laquelle il appartenait; mais les sectaires l'y poursuivirent, et il dut chercher un refuge à l'abbaye de Fontfroide, près de Narbonne. La haine des ennemis de Dieu allait encore l'expulser de cet asile que lui offrait la charité des fils de saint Benoît, lorsque la mort vint le délivrer le 24 octobre 1870. Il suffit de ce coup d'œil trop rapide pour donner une idée des situations quelquefois dramatiques et toujours intéressantes dans lesquelles se trouva don Antoine-Marie Claret y Clarà. Espérons que l'auteur donnera bientôt une vie plus complète...

32. — On a réuni dans un seul volume la vie des Pères *Louis et Auguste Ruellan, prêtres de la Compagnie de Jésus*, morts il y a un petit nombre d'années. Louis-Marie naquit à Pornic, près de Saint-Brieuc, le 15 décembre 1846, fut admis au noviciat des Jésuites d'Angers le 1er février 1870, et fut ordonné prêtre à Laval le 14 septembre 1879. Expulsé de sa maison le 30 juin 1880, il se rend à Sainte-Marie de Cantorbéry, puis à Hadzor. C'est là surtout que le vif désir de se consacrer aux missions dans les montagnes Rocheuses se fit sentir à lui. Il lui fallut cependant remplir les fonctions de ministre au collège de Saint-Louis de Jersey en août 1882. Mais bientôt ses supérieurs lui permirent de partir pour aller en Amérique évangéliser les Indiens. Il partit rempli du zèle des apôtres; mais il mourut presque en arrivant, le 7 janvier 1885. Il n'y a en tout cela rien de vraiment extraordinaire, rien qui ne se rencontre dans l'existence de beaucoup de missionnaires; mais ce qui fait le charme de cette vie du Père Louis Ruellan, c'est cette pureté presque angélique, cette sainteté qui ressort de toutes ses actions et de toutes ses paroles. Ses paroles, on les entend véritablement du commencement à la fin de l'ouvrage, car l'auteur anonyme, mais qui évidemment a partagé les péripéties de la vie du pieux religieux, a le goût délicat de le laisser parler aussi souvent que possible : ce sont souvent les lettres écrites par Louis Ruellan qui découvrent ses sentiments toujours si purs, si remplis de charité pour Dieu et pour le prochain. A la suite de la vie se trouve un recueil assez volumineux des lettres que le R. P. Louis Ruellan écrivit du 1er avril 1884 au 13 décembre de la même année. Elles sont toutes très importantes parce qu'elles révèlent naïvement les pensées du zélé missionnaire, son amour des âmes, son désir de se sacrifier pour la gloire de Dieu. En même temps elles font connaître plusieurs de ses confrères bien

dignes de lui être associés, et elles contiennent des détails sur l'état des missions que l'on chercherait vainement ailleurs. Ajoutons qu'elles sont très spirituelles, ce qui ne peut rien gâter à l'intérêt du livre. Le P. Louis Ruellan, dont l'âme fut si constamment unie à Dieu, a laissé une Vie du P. Augustin Ruellan, né à Saint-Malo le 21 janvier 1836, mort à Angers le 14 mai 1875. La vie de ce dernier est bien différente de celle du premier. De bonne heure Auguste abandonne les pratiques de la religion et semble oublier les sentiments de piété qui avaient fait l'honneur et le bonheur de son enfance. Il recherche les joies du monde dans toutes les fêtes par lesquelles il cherche à s'étourdir; mais il n'y trouve point le calme de l'esprit et la paix du cœur. Au bout de onze ans, la Providence ménage diverses circonstances qui le portent à faire une retraite dans la maison des jésuites de Saint-Michel de Laval. Durant ces exercices, qui durent cinq jours, il revient complètement à Dieu avec la résolution de se consacrer entièrement à son service dans la milice de Saint-Ignace. Malgré les combats de la nature, il obéit à l'appel de la grâce. Il est admis au noviciat le 21 novembre 1865. A la fin de 1871 il est ordonné prêtre, et telle est sa ferveur et sa connaissance de la vie religieuse, qu'il est peu après nommé *socius* du maître des novices. Ses forces physiques sont bientôt épuisées, et le pieux jésuite succombe à une maladie de poitrine. Dans le récit de cette vie si agitée au commencement, si calme et si confiante à la fin, il y a un accent qui fait souvenir des Confessions d'un autre Augustin, et ce n'est pas le moindre mérite de ce livre, dont la lecture remuera profondément les âmes délicates et sensibles aux choses de l'ordre surnaturel.

33. — La vie de Théodore Wibaux offre aussi un bien vif intérêt. Né le 13 février 1849, mort dans la nuit du 9 au 10 juin 1882, d'abord zouave pontifical, puis jésuite, ce fervent chrétien raconte lui-même sa vie et dépeint l'état de son âme dans les nombreuses lettres qu'il écrivit soit à ses amis, soit surtout à ses parents, pour lesquels il montre la plus profonde affection. Il faut convenir que toute cette famille vraiment patriarcale présente un ensemble de vertus qui rappelle les plus beaux âges de l'Église chrétienne. Le R. P. Charles du Coëtlosquet a fait preuve d'un goût et d'un tact exquis dans la description qu'il trace du caractère du jeune Théodore et de sa jeunesse enjouée à la maison paternelle et au collège. Une fois engagé dans les zouaves, Théodore se peint lui-même dans ses lettres. Ses combats contre les mauvais penchants de la nature et contre de funestes exemples sont vraiment touchants. Théodore n'était point doué d'un caractère martial; il n'avait point choisi la vie militaire par entraînement de tempérament : prendre les armes et se dévouer tout entier pour la défense des droits du Saint-Siège, c'était pour lui un acte de foi, un vrai sacrifice

de martyr. Ce sacrifice, il l'avait accepté dans toute son étendue et il ne cessa de le remplir jusqu'au bout. En lui une foi profonde dominait tout, aussi les répugnances de la nature furent complètement vaincues, et nul plus que lui ne ressentit l'amour du régiment. C'est avec un intérêt croissant que l'on suit dans cette âme si droite et si naïve le double travail de la grâce et d'une nature franche et poétique. Théodore prend part à toutes les péripéties les plus émouvantes de la vie des zouaves; avec lui, nous assistons aux mille accidents de cette existence accompagnée de si tristes événements et ennoblie par de si généreux sacrifices. Combien de fois, en écoutant les récits vifs et spirituels de Théodore, ses élans d'amour pour l'Église et pour son chef visible, le saint et généreux Pie IX, des larmes sont tombées de nos yeux! Pour raconter ces faits, le jeune zouave, — il n'avait que dix-sept ans lors de son engagement, — a un talent descriptif fin et délicat vraiment remarquable. Après être resté à la défense du Saint-Siège jusqu'à la dernière heure, Théodore Wibaux rentre en France, suit son régiment dans un sublime élan de patriotisme et avec l'espoir de retourner pour combattre les ennemis de l'Église. Dieu le voulait dans une autre milice. Il acheva de s'y sanctifier et alla bientôt recevoir sa récompense au ciel.

Dom Paul Piolin.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *La Symphonie du travail*, par Mlle Thérèse-Alphonse Karr. Paris, Delhomme et Briguet, 1885, in-12 de 320 p. 3 fr. (*Bibliothèque Saint-Germain*). — 2. *La Faute du Père*, par M. Maryan. Paris, Firmin Didot, 1885, in-12 de 433 p. 2 fr. 50. (*Bibliothèque des Mères de famille*). — 3. *Vieux bourg ou la Petite ville*, imité de l'anglais, par Adam de l'Isle. Tours, Alfred Mame et fils, 1885, gr. in-8 de 239 p. 1 fr. 80. — 4. *Silas Marner, le tisserand de Raveloë*, par Georges Éliot, traduit de l'anglais, par Mme Maisonrouge. Paris, Firmin Didot, 1885, in-12 de 325 p. 2 fr. 50. (*Bibliothèque des Mères de famille*). — 5. *Trois Filles à marier*, par Mme de Stolz. Paris, Delhomme et Briguet, 1886, in-12 de 378 p. 3 fr. (*Bibliothèque Saint-Germain*). — 6. *Miss Tommy*, par l'auteur de *John Halifax*, traduit de l'anglais, par E. Dian. Paris, Firmin Didot, 1885, in-12 de 260 p. 2 fr. 50. (*Bibliothèque des Mères de famille*). — 7. *Autour d'une héritière*, par Georges du Vallon. Paris, Delhomme et Briguet, 1886, in-12 de 311 p. 3 fr. (*Bibliothèque Saint-Germain*). — 8. *Un Roman de province*, par Mlle Marie Poitevin. Paris, Firmin Didot, 1885, in-12 de 414 p. 2 fr. 50. (*Bibliothèque des Mères de famille*). — 9. *Le Château de Bois-le-Brun ou une Famille mixte*, par S. Bigot. Paris, J. Lefort, 1885, in-8 de 269 p. 2 fr. 50. — 10. *Le Fils du Paludier*, suivi de : *Le Bac sur la Semoy*, par l'abbé J. Dominique. Tours, Alfred Mame et fils, 1885, in-8 de 167 p. 0 fr. 60. — 11. *Gunnar et Nial, scènes et mœurs de la vieille Islande*, par Jules Gourdault. Tours, Alfred Mame et fils, 1885, gr. in-8 de 237 p. 1 fr. 25. — 12. *Élisabeth, épisode de la guerre franco-allemande*, par Marie de Villemanne. Tours, Alfred Mame et fils, 1885, gr. in-8 de 158 p. 1 fr. 40. — 13. *La Maison de ma tante*, par Guy Delaforest. Tours, Alfred Mame et fils, 1885, petit in-8 illustré de 216 p. 0 fr. 85. — 14. *Pauvre Jean-Marie*, suivi de : *Mon vieux Professeur*, par Mme Étienne Marcel. Paris, Lecène et Oudin, 1885, in-12 de 278 p. 3 fr. — 15. *Les Sept poussins de la Claudine*, suivis de : *La Tour du vieux château. La Vengeance de Célestine. Le Mariage aux fines herbes*, par Mlle Marie Poitevin. Paris, Lecène et Oudin, 1885, in-12 de 316 p.

3 fr. — 16. *Sous les Châtaigniers*, par J. Grange. Paris, Téqui, 1885, in-12 de 399 p. 2 fr. — 17. *Écrin de paraboles*, tirées des principaux auteurs allemands et traduites en français par Charles André. Tours, Alfred Mame et fils, 1884, in-8 de 163 p. 0 fr. 60. — 18. *Un Peu de tout*, récits variés, par Charles Dubois. Tours, Alfred Mame et fils, 1885, in-8 de 163 p. 0 fr. 60. — 19. *L'Héritière de Pulchérie*, par Marie de Villemanne. Tours, Alfred Mame et fils, 1885, gr. in-8 de 158 p. 1 fr. 40. — 20. *Aline de Chanterive*, par la comtesse de la Rochère. Paris, Delhomme et Briguet, 1885, in-12 de 236 p. 2 fr. 50. (*Bibliothèque Saint-Germain*). — 21. *Les Deux caractères ou Avarice et Générosité*, par Albert de Labadye. Tours, Alfred Mame et fils, 1884, in-8 de 165 p. 0 fr. 60. — 22. *La petite Lise*, par Heimburg, traduit de l'allemand, par E. Valette. Paris, Hinrichsen, 1885, in-12 de 291 p. 3 fr. — 23. *Églantine*, par Mme Gabriel d'Arvor. Paris, Delhomme et Briguet, 1885, in-12 de 282 p. 2 fr. 50. (*Bibliothèque Saint-Germain*). — 24. *Le Roman d'une loueuse de chaises*, par Mme Henriette Large. Paris, Delhomme et Briguet, 1885, in-12 de 294 p. 3 fr. — 25. *L'Expiation de lady Culmore*, imité de l'anglais, par Mme Berthe Neulliès. Paris, Firmin Didot, 1885, in-12 de 221 p. 2 fr. 50. (*Bibliothèque des Mères de famille*). — 26. *Mabel Stanhope*, d'après l'anglais de Kathleen O'Meara, par Mlle Thérèse-Alphonse Karr. Paris, Bray et Retaux, 1883, in-12 de 360 p. 3 fr. — 27. *Histoire du pauvre petit Franichko*, suivie de *l'Archet d'or*, par Franz Mauthner, traduction par Mme A. Wolff. Paris, Firmin Didot, 1885, in-12 de 220 p. 2 fr. 50. (*Bibliothèque des Mères de famille*). — 28. *La Tour des Roches*, par Hugues d'Artois. Paris, Delhomme et Briguet, 1884, in-12 de 216 p. 2 fr. 50. (*Bibliothèque Saint-Germain*).

1. — Mlle Thérèse Alphonse Karr retrace avec un très grand charme la belle figure d'Haydn et ce titre original : *La Symphonie du travail*, se justifie par l'harmonieuse unité de cette vie, toute consacrée à l'art musical. Les difficultés inouïes de la misère et de la solitude ne rebutent point l'enfant, qui entend en lui des chants ravissants; il conserve sa gaieté naturelle, son espièglerie même, au milieu des traverses quotidiennes; un reflet de cette sérénité inaltérable éclaire toutes ses œuvres et on sent qu'il la puise dans un cœur toujours pur. La beauté divine l'inspire et l'attire; aussi, en tête de ses compositions, trouve-t-on ces mots, écrits de sa main : *In nomine Domini*, ou *Soli Deo gloria*, et il ajoute à la fin : *Laus Deo*. Voilà le secret de cette grandeur simple qui ravit, et éveille dans l'âme de célestes échos. On comprend d'autant mieux la puissance de ce génie en voyant se dérouler une longue existence pleine de dignité. Le succès vient à son heure, sans avoir été jamais cherché par bassesse ou flatterie. Haydn pense beaucoup moins à lui qu'à la glorification d'un art qu'il traite avec un fervent respect, et ses plus grandes joies vinrent sans doute de cette méditation intime, constante, où il entendait l'harmonie des œuvres du Créateur.

2. — La mystérieuse nécessité de l'expiation se dégage en traits frappants du récit de Mme Maryan; il est bon de la rappeler, en ce temps de liberté effrénée, où le besoin de secouer tous les jougs amène à la négation de Dieu; car, on ne doit pas s'y tromper, l'athéisme ne vient, en général, ni de l'intelligence, ni du raisonnement; il naît dans les consciences troublées qui nient le jugement divin espérant s'y soustraire. Et, pourtant, cette loi de l'expiation est

aussi miséricordieuse que juste; elle émane d'un Dieu qui « ne veut point la mort du pécheur, mais qu'il se repente et qu'il vive. » Souvent même la Providence place une âme innocente et généreusement dévouée près des coupables, afin que, vaincus par tant d'abnégations, leurs cœurs voient enfin les lumières de la vérité; aussi *La Faute du Père* rachetée, effacée par le pieux sacrifice de sa fille, n'est-elle ni une invraisemblance, ni même une exception. Ce touchant récit s'ouvre par les plus gracieux tableaux : l'été amène aux Pyrénées une foule de baigneurs, avides de plaisir et voulant jouir de tous ceux que présentent une admirable nature et des réunions mondaines très animées. Rien ne manque donc à l'enchantement d'une jeune fille apportant du couvent une simplicité de cœur et une naïveté d'impressions tout à fait favorables à l'enthousiasme. La tendresse de son père, très riche banquier juif, lui permet de satisfaire toutes ses fantaisies, et, à Luchon, chacun remarque cette belle enfant de dix-sept ans, dont la vie semble entourée des dons les plus enviables. M. Haags, ne pouvant se dispenser d'une correspondance active et absorbante, par laquelle il dirige de loin ses affaires de bourse, cherche à Lia un chaperon pour le remplacer pendant les courses matinales. Pressé par le temps, il accepte la première personne qu'on lui présente, quoiqu'elle lui paraisse un peu jeune pour remplir ces graves fonctions; mais Valérie Leslay compense ce défaut involontaire par une parfaite sagesse et une dignité de maintien qui prévient tout de suite en sa faveur. Elle est venue aux eaux pour soigner sa mère; le séjour est coûteux, et, cette fille d'un ancien colonel, forcée à Paris de donner des leçons de piano pour vivre, accepte, moyennant salaire, de devenir la compagne de Lia. Une grande similitude de principes, d'éducation et de généreuse délicatesse lie vite ces jeunes cœurs. Les hasards de la table d'hôte placent près de M. et Mlle Haags deux Parisiens venus ensemble à Luchon : l'un, gentilhomme de vieille race, ayant toutes les aspirations poétiques d'une âme juvénile, est ébloui par la remarquable beauté de la fille du banquier; l'autre, plus âgé, élevé à la dure école du travail nécessaire, et ne devant qu'à son talent de peintre une aisance persévéramment acquise, éprouve bientôt une sympathie profonde pour Valérie. Il devine dans cette vie cachée des luttes semblables aux siennes, mais n'ayant point l'encourageante récompense de la réussite. L'hiver les ramène tous à Paris; la brillante Lia s'établit dans la riche demeure de son père, dont Maxime de Cormeilles devient l'hôte assidu. Antoine Dervin et Valérie Leslay reprennent leur labeur quotidien, sans grand espoir de se jamais rencontrer. Le veuvage de M. Haags fait de sa fille une très jeune maîtresse de maison; et, quoique une dame, suffisamment solennelle et effacée l'accompagne dans ses courses, elle reste très libre de ses actions. Élevée au couvent

d'après les vœux de sa mère, fervente catholique, et malgré la religion israélite de son père, Lia a gardé un très affectueux souvenir à quelques-unes de ses compagnes; aussi s'empresse-t-elle d'aller les voir; mais c'est là que l'attendent les premières déceptions : ses visites ne lui sont pas rendues. Il circule des bruits fâcheux sur l'origine de la fabuleuse fortune qui l'entoure; M. Haags s'est enrichi avec une rapidité extraordinaire, pendant que d'autres se ruinaient; on ne sait d'où il vient; les parents des amies de sa fille ne leur permettent pas de la fréquenter. Pourtant le fastueux hôtel de la place Malesherbes ne reste pas vide; il y vient beaucoup de commensaux; point d'amis, excepté Maxime de Cormeilles, qui, charmé par la beauté et les touchantes vertus de Lia, traite tous les bruits injurieux de calomnies et caresse même l'espoir de l'épouser, quand sa mère, arrivée à l'improviste de la campagne, l'arrache à ce rêve en lui démontrant qu'il ne doit, ni comme gentilhomme ni comme chrétien, accepter une fortune peut-être injustement acquise; elle l'emmène brusquement en Italie. Lia, étonnée et peinée de cette disparition sans revoir, se rapproche de plus en plus de Valérie, dont l'affection lui reste fidèle; avec une généreuse délicatesse, elle ramène près de cette compagne le peintre Dervin, et jouit, sans retour égoïste, du bonheur de voir des heureux; car un mutuel attachement unit bientôt ces deux artistes. Pendant ce temps, des rumeurs vagues et inquiétantes circulent toujours sur le passé du banquier; sa fille apprend qu'une famille, portant le même nom, a quitté autrefois Marseille, après avoir obtenu un concordat ruineux pour tous les créanciers. La naïve confiance de ce jeune cœur est ébranlée, de nouvelles révélations viennent augmenter ses craintes douloureuses; et, affolée par les tortures du doute, la pauvre enfant va demander à son père des explications, qui excitent la colère de cet homme inflexible. Lia, brisée par tant d'émotions, tombe dangereusement malade, elle implore sans cesse une restitution exigée par l'honneur, mais le banquier s'est fait une conscience selon le code, et son athéisme ne lui permet pas de voir plus loin que cette terre la conséquence de ses actes. Alors la pieuse fille offre le sacrifice de sa vie en demandant pour son père coupable les lumières de la vérité; elle a laissé quelques pages où se révèle tout son amour filial, et cette voix, qui semble sortir d'une tombe chérie, touche enfin le cœur de M. Haags. Ce n'est point un coup de foudre qui l'éclaire, mais une douce lueur pénètre peu à peu dans cette conscience depuis si longtemps obscure, ses richesses ne lui sont plus que des moyens d'exercer la charité, et il cherche humblement à connaître le Dieu des chrétiens, qu'adorait Lia.

3. — Les habitants de Vieuxbourg sont fort intrigués par les allures d'une famille étrangère, nouvellement installée dans cette petite ville

et n'ouvrant point sa porte à la curiosité provinciale. On soupçonne qu'un mystère plane sur cette maison, chacun voudrait le connaître, personne n'y parvient ; le lecteur même n'est mis dans la confidence qu'aux dernières pages du volume ; mais, bien avant toute révélation, son estime est acquise à ces vieux parents et à ces deux jeunes filles dont la réserve ne cache sans doute qu'un malheur immérité. Les personnages épisodiques ne manquent pas de vraisemblance, et ce long récit est égayé par l'originalité d'une excellente demoiselle, dont le cœur naïf et la parfaite charité envers tous ses prochains forment un type trop rare, hélas !

4. — L'œuvre de Georges Eliot, traduite par Mme Maisonrouge, est plutôt une peinture de mœurs villageoises qu'un roman ; la trame imaginaire y tient peu de place ; mais la pensée aime à s'arrêter dans ces humbles intérieurs, où les problèmes de la vie sont interprétés par des âmes simples. Ce pauvre tisserand, victime d'une injustice dont sa droiture ne peut deviner l'auteur, misanthrope par crainte d'etre encore trompé dans ses affections, et ramené aux plus douces joies du cœur par l'adoption d'une enfant abandonnée, devient, sous la plume de l'auteur, une personnalité étrange, sympathique, inoubliable. Les esquisses originales ou gracieuses abondent dans cet ouvrage ; et celui qui sait lire entre les lignes y trouvera aussi texte à sérieuses méditations sur les lois providentielles qui régissent la conscience.

5. — Mme de Stolz démontre, d'une façon fort amusante, combien il est vrai que l'excès en tout est un défaut, en traçant les portraits de deux familles aux habitudes très différentes. A Bordeaux, les Delorges vivent uniquement pour le monde, l'ostentation est leur seul but ; père, mère, fille cherchent à éblouir par l'étalage de leur fortune et de leurs talents. Cette mise en scène redouble à l'arrivée d'un oncle d'Amérique, riche célibataire, dont on cherche à s'assurer l'héritage en s'avouant que cette heureuse chance sera bientôt nécessaire pour soutenir le train ruineux si imprudemment mené. Peine perdue, l'oncle, peu charmé de cette vie toute mondaine sous laquelle il devine plus d'un désaccord intérieur, part en Champagne pour y visiter d'autres parents. Là, au contraire, les soins de l'existence matérielle absorbent le temps et l'intelligence d'une digne matrone qui a formé sa fille à son image. L'aisance et la bonne humeur règnent dans cette maison ; qu'on y cuise le pain ou la galette, qu'on y fasse la lessive ou les confitures, qu'on y récolte les fruits d'hiver ou d'été, un entrain cordial est toujours de la partie ; aussi l'Américain s'y plaît-il beaucoup plus que dans l'élégant hôtel de Bordeaux ; mais ce n'est pas encore là qu'il choisira l'héritière de ses millions. Cette vie terre à terre, totalement dépourvue d'occupations intellectuelles, lui paraît incomplète ; il se cherche une nièce mieux élevée selon ses

goûts. La Bretagne lui garde cette douce surprise. Ici, le temps se partage raisonnablement entre tous les devoirs, et il en reste encore pour de charmantes distractions. La famille est unie par une si touchante affection que le cœur du célibataire isolé s'y épanche avec délices. Son idée originale de se dire ruiné lui permet d'apprécier toute la généreuse délicatesse de ces excellents parents, qui prennent les plus ingénieux détours pour lui faire accepter une place à leur modeste foyer. Cette innocente supercherie donne au millionnaire le plaisir d'un coup de théâtre final qui réjouit la bonne ville de Ploërmel, où se déroule le dernier acte de cette amusante histoire.

6. — Chère, douce, aimable *Miss Tommy,* vous aurez passé sur terre en faisant le bien ; vous apportez secours à toutes les infortunes, baume à toutes les plaies, consolation à toutes les douleurs ; et, mieux encore, vous savez guérir d'égoïsme la jeunesse trop occupée d'elle-même. Quel est donc le secret de tant d'œuvres charitables, quasi miraculeuses ? Vous le croyez enseveli dans un passé lointain dont vous gardez seule le souvenir ; mais on le devine, avant que l'aveu s'en échappe par un cri suprême : des larmes ignorées de tous, courageusement refoulées, ou versées peut-être en secret, vous ont rendue compatissante à chaque souffrance, et même habile à assurer aux heureux de ce monde le bonheur dont vous n'avez jamais joui.

7. — Le rôle d'une héritière est souvent dangereux à cause des illusions et des flatteries qui peuvent l'environner ; la généreuse nature de Rolande la préserve de pareils pièges ; son cœur, sachant faire un grand sacrifice en faveur d'une sœur plus jeune et moins bien dotée, la sauve d'un irréparable malheur. Ce premier pas dans la voie austère du devoir ouvre devant la charmante fille, si adulée jusque-là, les longues perspectives du dévouement. Elle consacre sa vie active à l'étude et à la charité, aussi devient-elle bientôt le bon ange de tous ceux qui l'entourent ; on ne saurait résister ni à ses conseils remplis de sagesse, ni à ses prières toujours désintéressées ; et son sérieux cousin doit se féliciter d'obtenir l'affection d'une femme si digne de lui.

8. — Mlle Marie Poitevin a le rare talent de faire sortir les événements des caractères prêtés à ses personnages ; le récit se déroule doucement, trop doucement peut-être au gré des gens pressés de voir le bonheur donné en prix à la vertu ; mais ceux qui aiment les longues causeries, les détails minutieux d'une toilette ou d'un salon se plairont à ces descriptions intimes. L'aimable Angèle est un modèle accompli de raison, de sagesse et de tendresse familiale. Sa droiture de cœur la délivre des ruses méchantes prêtes à l'enlacer, et chacun applaudira au dénouement qui comble ses vœux.

9. — Une longue controverse religieuse, où la victoire reste, de droit,

au catholicisme, s'encadre dans des scènes de famille qui en atténuent la sécheresse. La valeur morale des adversaires protestants rend leur conversion d'autant plus désirable; et le *Château de Bois-le-Brun* renferme une excellente leçon de catéchisme, utile à méditer.

10. — M. l'abbé Dominique parle de la Bretagne en connaisseur; la couleur locale s'y teinte même de quelques crédulités superstitieuses que le christianisme n'a pas encore effacées. Ainsi, *le Fils du Paludier* reçoit le jour de son baptême, à cause de la dureté de son parrain, une malédiction prononcée par une pauvresse et qui semble le poursuivre jusqu'à son dernier jour. Espérons que le dévouement héroïque de sa mort lui assure la miséricorde éternelle. — Le même auteur place une autre nouvelle dans un paysage ardennais et raconte un trait touchant de piété filiale et de patriotisme.

11. — Les mœurs et les caractères s'imprègnent des aspects de la patrie; ainsi s'explique cette sauvagerie longtemps barbare des habitants de la terre polaire. La doctrine évangélique n'y a pénétré que tardivement; ce peuple, obligé de lutter pour la vie contre une nature aride et déshéritée, ne pouvait croire qu'à des dieux implacables. La force physique devenait l'ambition et la gloire de ces Islandais toujours prêts au combat; le récit de leurs faits et gestes n'est qu'une longue épopée de coups portés ou reçus. Vus à distance du temps et de l'espace, ces hommes paraissent géants ou fantômes; et le souvenir de leurs actions se confond avec les brumeuses légendes enfantées par des imaginations scandinaves.

12. — Les événements peuvent mûrir la jeunesse aussi bien que les années; ne reprochons donc pas à Mme Marie de Villemanne d'avoir donné à une petite fille l'importance et les qualités d'une héroïne. Pendant la guerre de 1870, Elisabeth, âgée d'une dizaine d'années, montre déjà l'énergie d'une femme en conservant les grâces de l'enfance; sa raison se développe, son cœur devient vaillant; et elle pourra servir de modèles à ses aînées.

13. — On apprend beaucoup de choses intéressantes dans *La Maison de ma tante* : la botanique, l'histoire naturelle, le jardinage, etc... voire même à devenir un bon petit garçon sincère, point gourmand et charitable, grâce à une direction intelligente fortifiée par d'excellents exemples. Le jeu n'est point oublié, il prend une large place, très légitime pendant les vacances, et ne prépare que mieux l'entrée au collège de notre petit ami, qui nous promet, pour plus tard, le récit de ses nouvelles impressions.

14, 15, 16, 17, 18. — Aimez-vous les historiettes détachées? En voici cinq volumes tous remplis. Il y en a de longues, de courtes, de tristes, de gaies, les unes champêtres, les autres villageoises; citadins, paysans, militaires sont en scène. Voilà de quoi satisfaire des goûts

très différents ; reste à faire un choix ; car toutes ces variétés ne méritent pas une louange sans restriction ; il pourrait même devenir dangereux de multiplier les dénouements comme celui du *Pauvre Jean-Marie*, où l'honneur humain est seul satisfait. Le sacrifice de la vie, conseillé et accepté pour fuir les conséquences d'un crime, n'est guère qu'un suicide déguisé ; il usurpe donc les éloges dûs seulement aux martyrs du devoir.

19. — Quelques exagérations de langage et des surprises un peu trop surprenantes dénotent l'inexpérience d'une plume encore novice. En étudiant mieux la vie et les vivants, Mlle Marie de Villemanne créera des personnages plus vraisemblables que ceux qui entourent *L'héritière de Pulchérie.*

20. — *Aline de Chanterive* reçoit une sévère leçon de la destinée quand, jetée par une tempête sur les côtes de Corse et recueillie par des pêcheurs, elle en est réduite à leur servir de domestique pendant de longs mois. Ce pays est, paraît-il, si dépourvu de moyens de communication avec d'autres rivages, que la malheureuse enfant ne peut faire connaître son triste sort à sa riche famille. Enfin, le sauveur arrive sous les traits d'un jeune cousin, fort en peine de cette pauvre égarée, et il la ramène au pays natal. On est presque étonné de ne pas les voir partir sur un hippogriphe quelconque, tant ce récit ressemble par certains côtés à un conte féérique.

21. — M. Albert de Labadye pousse jusqu'aux dernières limites les conséquences des caractères si différents donnés aux deux frères Berthaud. Après une longue vie très diversement remplie, l'aîné, généreux et dévoué, a la glorieuse satisfaction de sauver l'honneur et la famille du cadet, dont le bien mal acquis s'engloutit dans une catastrophe imprévue. Le proverbe se trouve donc justifié et la morale satisfaite.

22. — La lutte entre les préjugés nobiliaires et les sentiments du cœur a, plus d'une fois, servi de thème aux récits imaginaires et fourni des situations intéressantes ; mais il y faut une grande légèreté de touche, car le sujet est délicat. On ne doit jamais oublier que ces préjugés, si préjugés il y a, puisent souvent leur source dans un sentiment honorable ; la grandeur d'âme pouvant fort bien inspirer le désir de ne pas décheoir de son rang. Les personnages en qui s'est incarnée cette idée demandent à être traités avec respect, surtout quand leur âge le réclame et qu'ils sont chefs de famille. Aussi, la fibre française, si susceptible dans les nuances, se trouve-t-elle blessée par le ton général de cette traduction, trop fidèle, sans doute ; et par le tutoiement continuel qui, au milieu de scènes orageuses, semble une injure adressée par les enfants à leurs grands-parents. Ces fautes de goût étaient faciles à éviter, et alors on eût éprouvé une entière

sympathie pour *La petite Lise,* dont le caractère affectueux et dévoué est vraiment touchant.

23. — L'Inde et ses brillants aspects, voire même ses périls, gardent toujours un aspect enchanteur pour les jeunes imaginations, c'est pour cela qu'on ne se lasse guère de placer sur les bords du Gange une foule d'aventures depuis longtemps rééditées. Mlle Gabrielle d'Arvor envoie, sans motif très plausible, son héroïne dans ce lointain Orient et ne lui épargne aucun des dangers de ce séjour. Reptiles au mortel venin, tigres et éléphants en furie, bayadères jalouses, peuplades sauvages, sorcières empoisonneuses, etc..., défilent devant les yeux du lecteur, qui tremble peut-être pour la jeune Églantine; mais elle revient saine et sauve en Bretagne, y ramène son fiancé et pourra distraire les longues veillées de famille par des impressions de voyage fort imagées, sinon très nouvelles.

24. — *Le Roman d'une loueuse de chaises* se raconterait en quelques lignes, si cette science toute moderne de détailler le détail ne lui permettait de remplir un volume. L'auteur, ajoutant le plaisant au sévère, entremêle sans cesse les luttes douloureuses d'une jeune protestante devenue catholique, de silhouettes épisodiques dont les singulières manies sont continuellement soulignées.

25. — Mme Berthe Neulliès a sans doute éprouvé une grande attraction pour ce drame intime où des souffrances inouïes, sans consolation, sont la conséquence naturelle d'une faute commise presque inconsciemment; elle aura senti la haute portée morale de cette aberration passionnée qui entraîne une jeune fille, innocente jusqu'alors, à commettre un crime odieux; et, trouvant là une saisissante leçon, elle cherche à en faire profiter ceux qui ne savent pas l'anglais. Malheureusement, si les mots sont français, la forme n'est guère grammaticale : les phrases s'enchevètrent l'une dans l'autre par des incidentes sans fin ou deviennent d'une construction bizarre, comme celle-ci : « Je suis si contente, ma chère, que ce sera vous qui serez lady Pul- « more. » Ces défauts et quelques manques de tact dans la situation respective des personnages nuisent beaucoup à l'effet de cette émouvante *Expiation.*

26. — *Mabel Stanhope.* Encore une convertie ! Ce qui ne veut pas dire que l'histoire soit très édifiante. Les sentiments paraissent tout à fait invraisemblables. Peut-on croire que des parents tendres et chéris chassent loin d'eux leur fille unique sur le seul soupçon de ses tendances catholiques ? Ils la laissent s'éloigner de leur riche demeure, seule, la nuit, sans aucun moyen d'existence, et sans même le secours d'une femme de chambre ! La pauvrette court tous les dangers faciles à prévoir..... La réconciliation avec père et mère est amenée par des circonstances aussi inexplicables que celles de la rupture. — Mlle Thé-

rèse-Alphonse Karr ne devrait pas prêter sa plume pour traduire des livres si peu intéressants : talent, comme noblesse, oblige.

27. — Des légendes allemandes, peut-être fort jolies au-delà du Rhin, perdent parfois tout leur charme natal en devenant françaises; elles ressemblent alors au rêve d'un fou dont les idées absorbantes deviennent cauchemar. Il est à craindre que l'*Histoire du pauvre petit Franichko* suivi de *l'Archet d'or* laissent peu de souvenirs agréables.

28. — Ne parlez point à M. Hugues d'Artois d'aucune invention ni découverte moderne : les hommes du dix-neuvième siècle sont vraiment très arriérés en les comparant à leurs devanciers du moyen âge; ils croient peut-être se servir les premiers du pétrole, ou de la dynamite; ah! que nenni ! Voici venir les envoyés du seigneur Saulves de Coulmer qui s'introduisent, déguisés en pèlerins, dans un château ennemi; ils trouvent moyen, en allant se laver les mains pour se mettre à table, de jeter quelques petits flacons contenant... on ne sait quoi, dans des chambres dont les portes sont restées maladroitement ouvertes; un instant après, au milieu du festin, avant le dessert, le château entier est en feu; tours, bastions, épaisses murailles disparaissent dans les flammes. Pourtant, châtelain et châtelaines n'ont point péri; le jeune seigneur est jeté au fond d'une oubliette où il doit mourir; sa mère, sa sœur et sa fiancée sont recueillies et cachées par des vassaux fidèles. Ces deux jeunes filles, aussi délicates que l'exige l'élégante distinction de leur origine, parviennent à déplacer avec leurs mains d'énormes quartiers de roche et délivrent ainsi le prisonnier. Les merveilles se succèdent de plus en plus merveilleuses tout le long de cette étonnante histoire jusqu'à la réconciliation des adversaires, le repentir de l'injuste agresseur et l'union des fiancés!

V. DE LA CROIX.

THÉOLOGIE

Méditations sur la vie de N.-S. Jésus-Christ, *par le séraphique docteur saint Bonaventure,* traduites par le R. P. Dom François LE BANNIER, bénédictin de la Congrégation de France, nouvelle édition avec une notice sur le traducteur et un choix de ses poésies par un moine de la même Congrégation. Arras, 1884, in-4 de XV-276 p.

Méditations pour tous les jours de l'année sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur recueillies de ses mystères, cachées en ses états et grandeurs, prêchées par lui sur la terre et communiquées à ses Saints, par le R. P. FRANÇOIS BOURGOING, troisième supérieur général de l'Oratoire. Nouvelle édition, revue avec soin et enrichie de sommaires pour la préparation de la méditation, la veille au soir. Tomes II et III. Paris, Téqui, 1882, 2 vol. petit in-8 de III-513 et de III-XXXVI-567 p.

Les *Méditations sur la vie de N.-S. Jésus-Christ* sont trop connues et trop appréciées pour que nous nous avisions d'en faire l'éloge. Depuis

le treizième siècle, comme le rappelle l'auteur de l'*Avertissement,* elles « font les délices des âmes pieuses. » Nous aimons mieux redire avec le savant éditeur, Dom Théophile Bérengier, que l'on a bien à tort contesté les droits de saint Bonaventure à la paternité d'aussi célèbres pages. Voici les importants renseignements que nous donne sur ce point Dom Bérengier : « Le docte P. Fidele da Fanna, observantin de Venise, qui a préparé, avec tant de travail et de science, l'édition monumentale des œuvres du Docteur Séraphique, nous a assuré lui-même, dans son court passage à l'abbaye de Sainte-Magdeleine de Marseille (décembre 1877), que d'après l'inspection minutieuse des manuscrits de saint Bonaventure, connus jusqu'à ce jour, il est impossible de publier ces méditations sous un autre nom que celui de ce grand docteur. En effet, à partir du quatorzième siècle, les manuscrits qui portent un nom, donnent toujours celui de saint Bonaventure. »

Dom T. Bérengier a fait suivre l'*Avertissement,* d'une notice fort détaillée et fort intéressante sur Dom François Le Bannier (né au bourg d'Avoise, dans le Bas-Maine, le 29 octobre 1817, mort dans le monastère de Sainte-Magdeleine de Marseille, le 22 septembre 1867). Il a donné à cette biographie d'un religieux qui fut la candeur même, une épigraphe qui ne pouvait être mieux choisie : *Ecce vero Israelita in quo dolus non est* (Joan. I, 47). Son récit fait aimer ce naïf et saint moine qui « vécut dans notre siècle d'indifférence et de calculs tout matériels, avec la même simplicité de cœur, le même esprit de foi, la même dévotion qu'au temps où le Docteur Séraphique écrivait ses touchantes méditations. »

Après la notice de Dom T. Bérengier vient la *Préface* de la traduction, préface écrite par Dom Prosper Guéranger (1846) et telle qu'on pouvait l'attendre de la plume du Restaurateur des Bénédictins en France. Le docte abbé de Solesmes avait prescrit à Dom Le Bannier, alors auprès de lui, de traduire littéralement les *Méditations,* dont on ne possédait en France qu'une version incomplète et infidèle, celle de François Gilbert de la Brosse (Douai, 1594). Le disciple a très bien rempli la mission qui lui avait été confiée par son vénéré maître. Il a imité avec un grand bonheur dans sa traduction d'une irréprochable exactitude, le français du seizième siècle, « qui garde encor un air de famille avec celui du siècle de saint Bonaventure. » Maniant habilement la langue d'Amyot et de saint François de Sales, il a donné à sa traduction quelque chose de naïf et de savoureux, qui est en harmonie avec le style familier de saint Bonaventure, s'adressant à une simple et ignorante fille. Cette version en vieux français, non moins que le choix des poésies latines et françaises de Dom Le Bannier, imprimé à la fin du volume (p. 263-274), prouve que Dom Bérengier, qui a soigné avec tant de dévouement et d'habileté cette nouvelle édition, n'a pas

exagéré le mérite de son confrère en lui attribuant « un sens littéraire fort remarquable. »

— Déjà nous avons donné ici de grands éloges au premier volume de la nouvelle édition des *Méditations* du R. P. Bourgoing. Le t. II (de la Purification à Pâques) renferme 23 méditations sur le mystère de la Purification de la sainte Vierge et de la Présentation de Jésus, 12 sur le mystère de la Passion de N.-S., 26 sur les sept stations et les sept paroles de J.-C. pendant sa Passion. Le t. III (de Pâques à la fin de l'année ecclésiastique) contient 10 méditations sur le mystère de la Résurrection, 20 sur les diverses apparitions et manifestations de Jésus après sa résurrection, 10 sur le mystère de l'Ascension, 8 sur le mystère de la Pentecôte, 8 sur le mystère adorable de la Trinité. Nous abritant sous de vénérables autorités, nous aimons à emprunter, pour féliciter le P. Ingold de son travail, les expressions de S. E. le cardinal Capecelatro, archevêque de Capoue, le louant, dans une lettre mise en tête du t. II, de l'heureuse idée qu'il a eue de réimprimer « le beau livre qui sera si utile aux âmes vraiment chrétiennes et qui était devenu tellement rare que presque toutes les classes de la société catholique le réclamaient à grands cris », et les expressions de Mgr Sebaux, évêque d'Angoulême, déclarant, dans une lettre mise en tête du t. III, que jamais il n'a trouvé de méditations « qui fissent pénétrer aussi avant dans les vérités et les mystères de la foi, » qui unissent tant « d'onction et de doctrine », et applaudissant au succès du soigneux éditeur qu'il avait lui-même encouragé dans sa pieuse entreprise. T. DE L.

JURISPRUDENCE

La desamortizacion eclesiastica, *considerada en sus diferentes aspectos y relaciones,* por Don JOSÉ-MARIA ANTEQUERA. Madrid, imprenta de A. Perez Dubrull, 1885, in-8 de 310 p. — Prix : 6 pesetas.

Au nombre des attentats dont l'Église a été le plus souvent victime depuis trois siècles, et dont, d'autre part, la société a le plus souffert, il faut compter, sans contredit, l'aliénation des biens ecclésiastiques. M. Antequera, jurisconsulte espagnol des plus distingués, l'établit avec une grande clarté dans l'ouvrage sur lequel nous appelons l'attention. Il y étudie tour à tour son sujet sous l'aspect légal, philosophique, économique, scientifique, historique et social, et fait de ces divers aspects l'objet d'autant de chapitres distincts et abondamment nourris de faits. Les renseignements de divers genres, qu'il avait recueillis pendant un grand nombre d'années, et qu'il groupe ici très habilement, n'ont pas seulement trait à l'Espagne sa patrie, mais aussi à la France et aux autres contrées de l'Europe et de l'Amérique. C'est dire assez que ce livre offrira à tous égards un intérêt général. Sans l'analyser plus longue-

ment nous devons cependant ajouter que le premier soin de l'auteur a été de montrer clair comme le jour, que le droit de propriété dont jouit l'Église repose sur des bases plus solides que tout autre droit de propriété. Par conséquent dépouiller l'Église, c'est saper par le fondement le droit même de propriété, c'est-à-dire l'un des pivots principaux de tout ordre social.

Avis à nos députés législateurs, et à tous ceux qui président actuellement aux destinées des peuples, et se montrent trop souvent si peu scrupuleux sur l'article du vol des biens ecclésiastiques. D. F. P.

SCIENCES ET ARTS

Fragments d'Économie politique, par le Dr Abel Joire, professeur à la Faculté de médecine de Lille, officier de l'Instruction publique. Paris, Félix Alcan, 1885, in-8 de xv-331 p. — Prix : 5 fr.

M. le Dr Joire publie sous ce titre deux études sur la *Population* et sur le *Travail* dont la lecture est fort attachante. L'une a pour point de départ cette conviction, que la France agricole et industrielle réalise à merveille l'idéal économique d'un pays à la fois producteur et consommateur. Car « une production progressive exige rigoureusement une consommation progressive dans une mesure parallèle, » sinon le travail devient une cause de ruine, et d'autre part sans le travail la vie humaine perd son but et sa valeur morale. L'auteur en conclut que, pouvant nous suffire à nous-mêmes, nous ne devons pas emprunter à l'etranger les produits de son industrie; cette conclusion est l'objet même du livre, elle le constitue presque tout entier. Tous les traités qui nous ont conduits au régime du libre échange, ceux de 1786 et de 1860, y sont dénoncés énergiquement comme d'indignes concessions faites à l'Angleterre, qui doit cependant le développement de sa grandeur industrielle au prohibitionnisme le plus étroit; mais, craignant d'être victime de cette production excessive, impuissante à consommer elle-même tous les fruits de son industrie, elle tâche de les écouler avec le moins de perte possible sur le continent et surtout en France; elle espère que la modicité de ses prix forcera les industriels français à renoncer à la lutte, et alors, maîtresse du marché, elle pourra vendre aussi cher qu'il lui plaira à l'Europe vassale et tributaire de ses manufactures.

Ces pages consciencieuses sont bien faites pour inspirer de graves réflexions, mais l'étude sur la *Population* est d'un intérêt plus pressant et plus immédiat, s'il se peut. On sait quel renom d'immoralité s'attache aux principes de Malthus. M. le Dr Joire s'efforce de réconcilier sa mémoire avec le sentiment public. Loin d'avoir voulu porter obstacle à la loi divine du *Crescite et multiplicamini,* le célèbre économiste n'a

eu en vue que de la faire mieux pratiquer, en régularisant les suggestions aveugles de l'instinct par la réflexion et la raison. On connaît assez sa théorie; d'après lui l'espèce humaine se multiplierait indéfiniment suivant une progression géométrique, tandis que les moyens d'alimentation qui sont la condition de la vie ne suivraient dans leur accroissement qu'une progression arithmétique; de là, pour l'espèce humaine, comme pour tous les êtres vivants, un ensemble de causes destructrices dont la liste s'allonge pour l'humanité. Aux causes physiques, comme la disette, l'encombrement, l'insalubrité, aux causes physiologiques, comme la guerre — un cas de la loi de sélection naturelle — il faut ajouter pour notre lot la débauche et l'alcoolisme que M. le Dr Joire étudie avec son expérience d'économiste et de médecin. Malthus ne pensait pas que tous ces fléaux réunis puissent arrêter la marche ascendante de la population qui double tous les cent ans en Europe; c'est alors qu'il imagina cette *contrainte morale* qui a effarouché tant de monde et qui se réduit en somme aux préceptes de modération et de tempérance des philosophes antiques. Malthus croyait devoir retarder l'époque du mariage afin d'assurer aux enfants plus de bien-être et par conséquent de santé. En chrétien convaincu, M. Joire veut fonder cette *contrainte morale* sur les sentiments religieux et le devoir. Le malthusianisme ainsi compris pourrait sans doute être défendu. Toutefois nous nous permettrons de faire remarquer d'abord qu'il repose sur cet aphorisme des deux progressions qui, en dépit de son apparence scientifique, est tenu aujourd'hui pour une hypothèse entièrement gratuite. Ensuite la Providence n'a-t-elle pas voulu faire de la loi de multiplication le plus vif stimulant pour le travail, et la solution vraiment chrétienne du problème de la population n'est-elle pas dans le célibat volontaire, soit au foyer traditionnel de familles vertueuses, soit dans le monastère et ses œuvres de charité.

CHARLES MAURRAS.

Abrégé de Géologie, par ALBERT DE LAPPARENT. Paris, F. Savy, 1886, in-12 de VIII-348 p., avec 126 fig. dans le texte et une carte géologique de la France imprimée en couleur. — **Prix : 3 fr. 75.**

Depuis que les sciences naturelles ont pris dans l'enseignement secondaire la place qui leur revient à juste titre, on a publié de nombreux manuels élémentaires destinés à donner aux élèves une idée succincte de la Géologie; mais ces productions, animées d'ailleurs des intentions les plus louables, n'offraient pas toutes les garanties d'exactitude et de précision qu'on est en droit d'exiger, leurs auteurs s'étant généralement bornés à prendre leurs matériaux, avec plus ou moins d'intelligence, dans des ouvrages de seconde main.

Pour faire un bon abrégé de géologie, il fallait un écrivain qui fût

à la fois rompu aux difficultés de l'enseignement et mêlé directement, par ses études personnelles, aux progrès de la Science de la Terre. Mieux que personne en France, M. de Lapparent réalisait cette double condition : par ses cours de l'Institut Catholique en même temps que par la rédaction de son remarquable *Traité de Géologie,* le savant professeur était en effet tout préparé pour faire paraître un manuel clair, concis et parfaitement au courant des recherches les plus récentes. Telles sont justement les qualités les plus saillantes de l'excellent *Abrégé de Géologie* que vient de publier l'éminent auteur; sous un petit volume, on y trouvera décrits tous les phénomènes importants dont notre globe est actuellement le théâtre, ainsi que ceux dont la production successive dans le passé a donné à la surface terrestre la disposition qu'elle présente aujourd'hui. De même que le *Traité,* dont il est le résumé populaire, l'*Abrégé* renferme plus d'une considération nouvelle, n'ayant pas encore pénétré dans la masse des livres classiques et qu'on chercherait vainement dans les publications analogues s'adressant à la même catégorie de lecteurs : ainsi, pour les récifs coralliens, pour la formation de la houille, les dislocations et le phénomène paléothermal; l'histoire si compliquée et encore si obscure des temps quaternaires est également l'objet d'un lumineux exposé. Enfin dans un appendice, M. de Lapparent nous donne un court mais substantiel aperçu géologique sur la région française; il y passe en revue le développement progressif de notre sol, puis indique les traits les plus caractéristiques des différentes régions naturelles ou *pays,* dont la constitution souterraine explique en grande partie les aspects variés. Ajoutons qu'une jolie carte de France annexée au volume donne, malgré l'exiguïté de l'échelle, des modifications notables dans les tracés géologiques relativement aux cartes antérieures, notamment pour les Alpes, les Pyrénées et le Plateau central; de plus, les formations continentales et mixtes y ont été distinguées, au moyen de figurés spéciaux, des formations purement marines : c'est là une innovation à laquelle on ne saurait trop applaudir et dont la réalisation sur une carte aussi petite vient prouver, une fois pour toutes, la possibilité d'exécution. — Les figures, dont plusieurs sont nouvelles, ont été dessinées et gravées avec soin; elles rehaussent encore l'intérêt de l'ouvrage, qui rendra la Géologie véritablement accessible au public et sera bientôt, nous n'en doutons pas, entre les mains de toutes les personnes désireuses d'acquérir des notions justes sur cette belle science.

E. M.

Annuaire de l'Observatoire de Montsouris pour 1886. *Météorologie, agriculture, hygiène.* — Paris, Gauthier-Villars, 1886, gr. in-18 de 564 p., avec figures dans le texte. — Prix : 2 fr.

L'*Annuaire de Montsouris pour 1886* contient beaucoup d'observa-

tions nouvelles. En outre de la partie usuelle et qui, sauf la mise à jour, est la même chaque année (Calendrier, tables actinométriques, psychrométriques et hygrométriques, tableaux numériques d'agriculture, observations météorologiques anciennes, etc.), nous avons à signaler quatre mémoires importants.

I. — Les *Observations météorologiques faites à Montsouris* par M. Descroix, météorologiste adjoint, sont relatées à partir de 1873 et comprennent des observations directes qui, combinées avec les données fournies par les appareils enregistreurs, ont permis de se rendre compte des variations diurnes de l'hygromètre, du baromètre et du thermomètre. Les variations totales de la température et de l'humidité ont été consignées dans des tableaux spéciaux, ainsi que le résultat d'observations commencées seulement en 1878 sur les amplitudes mensuelles de la pression atmosphérique.

II. — D'importants accroissements, en ce qui concerne l'hygiène, ont été apportés, dans l'Annuaire pour 1886, au mémoire de M. Marié-Davy, directeur de l'Observatoire, avec la collaboration de son fils et de M. A. de Vaulabelle, tous deux aides-météorologistes, sur la *Météorologie appliquée à l'agriculture et à l'hygiène.* Le chapitre affecté à l'hygiène fait surtout application à celle-ci de la climatologie, et se subdivise en trois paragraphes respectivement intitulés : « Observations météorologiques, » — « Analyses chimiques, » — et « Analyses microscopiques. » Le premier s'occupe principalement du rapport des nombreuses variations atmosphériques soigneusement observées et cataloguées avec les principales affections morbides constatées à Paris et la mortalité en résultant. Les analyses chimiques sont pour la plupart appliquées aux eaux potables destinées à l'alimentation, et les analyses microscopiques aux eaux d'égoût épurées par leur emploi en irrigation culturale dans la plaine de Gennevilliers.

III. — Un travail sur un sujet analogue, mais plus développé, donne lieu à un mémoire spécial dû à M. Albert-Lévy, physicien titulaire, chef du service chimique, sous ce titre : *Analyse chimique de l'air, des eaux météoriques et des eaux courantes.* Le savant auteur s'y occupe d'abord des eaux météoriques et trace des tableaux résumant les observations pour déterminer les quantités d'azote ammoniacal et d'azote nitrique versées par les pluies : il y signale une importante découverte de M. Berthelot constatant la fixation directe, dans une proportion considérable, par les terrains argileux, de l'azote atmosphérique. Le second objet des observations de M. Albert-Lévy consiste dans les eaux d'égoût, de drainage, souterraines, courantes, et les eaux servant à l'alimentation publique, principalement au point de vue du dosage des différentes substances minérales qui y sont contenues. — Les travaux relatifs à l'analyse de l'air atmosphérique portent,

depuis dix années, sur le dosage quotidien de l'ozone, de l'acide carbonique, de l'azote ammoniacal et de l'azote des matières albuminoïdes.

IV. — L'*Annuaire* se termine par le *Huitième mémoire sur les poussières organisées de l'atmosphère,* par M. le Dr Miguel, qui ajoute aux précédents de nouvelles et non moins fécondes observations. Il a inventé de nouveaux procédés pour recueillir et cultiver les bactéries de l'air tant du parc de Montsouris que de l'intérieur de Paris, et il étudie leurs variations aux diverses heures de la journée, aux différentes saisons, par les temps secs ou humides. Les bactéries amenées par les eaux pluviales sont aussi l'objet de ses investigations ; et deux nouveaux voyages maritimes du commandant Moreau lui ont permis, grâce au concours aussi intelligent que dévoué de cet officier, de continuer ses belles recherches sur la proportion et l'action des germes atmosphériques sur mer et dans l'air confiné des navires.

JEAN D'ESTIENNE.

BELLES-LETTRES

Vondels Meesterstuk. — Lucifer, Treurspel in oijf bedrijven, door A. M. VERSTRAETEN van Het Gezelschap van Jezus, T al-en Letterkundig verklaard. Gent. drukkerij S. Leliaert, A. Liffer et Cie, 1884, in-12 de 190 p.

Voilà enfin une édition digne du grand tragique hollandais! Tout y fait honneur au bon goût des éditeurs et la jeunesse des écoles flamandes à qui ce livre est destiné a été singulièrement gâtée par eux.

Cette tragédie est-elle, ainsi qu'on l'a cru généralement jusqu'à présent, une éloquente satire de l'époque, est-elle simplement un drame religieux précurseur de la sublime épopée de Milton? Le savant éditeur de cette réimpression tient pour la seconde opinion, il ne nous a pas, il est vrai, convaincu. Pour nous, l'auteur de Palamède se retrouve dans Lucifer et il nous est difficile de croire que Vondel, toujours si ardent en ce qui regarde les choses politiques, n'ait pas voulu faire allusion aux modèles qu'il avait sous les yeux. Quoi qu'il en soit de la pensée intime du poète, aujourd'hui, loin des agitations de l'époque où l'auteur a vécu, la satire politique a disparu pour ne laisser subsister que le magnifique drame religieux. Ce dernier est, il est vrai, plus lyrique que théâtral, la composition en est en somme médiocre, l'intérêt scénique s'y trouve à chaque pas ralenti par d'interminables récits. Ne faut-il pas plus de deux cents vers à Uriel pour raconter la bataille de Raphaël! Sous ce rapport, Lucifer est très inférieur aux drames religieux de Racine. Ce qui est incomparable, par exemple, c'est la peinture des caractères dont plusieurs annoncent Milton, Luci-

fer est antérieur de quelques années au *Paradis Perdu,* c'est l'admirable sauf le lyrique d'une si grande et si belle allure, c'est la poésie qui coule à flots plus purs, moins mêlée d'alliage et de mauvais goût qu'on ne la rencontre généralement chez Vondel. En particulier les chœurs nous rappellent ceux d'Esther et nous croyons que celui qui commence par ces vers

Wie is het, die zoo hoog gezeten
Zoo diep m't grondelooze licht (1)

n'a rien à envier à ceux de Racine.

La caractéristique de la nouvelle édition qui est offerte au public, est le beau travail philologique et littéraire du P. Verstraeten. Avec un goût sûr et une mesure parfaite, il a mis à profit les savants travaux des Van Lennep, Van Vlaten, Schrant, Busschaert, Velderman sur celui que l'on a appelé le Virgile hollandais. A ces notes qui ne laissent inexpliquées ni une allusion historique, ni une difficulté littéraire, il faut joindre une courte mais intéressante biographie de Vondel et de curieux appendices où sont traitées avec soin différentes questions controversées. C'est une innovation excellente d'avoir remplacé l'orthographe vieillie du dix-septième siècle par la manière d'écrire généralement adoptée de nos jours ; il ne faut pas en effet oublier que cette nouvelle edition est destinée à la jeunesse des écoles, ce qui explique certaines coupures, la suppression de certaines descriptions un peu trop sensuelles, notamment au premier acte.

C. W.

L'idéal de justice et de bonheur et la vie primitive des peuples du Nord dans la littérature grecque et latine, par A. Riese, traduit de l'allemand par Ferd. Gache, professeur à Nîmes, et J. Sully Piquet, professeur au collège de Zwolle. Paris, Klincksieck, 1885, in-8 de IV-115 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cicéron et ses ennemis littéraires ou le Brutus, l'Orator et le De optimo genere oratorum, traduit d'une préface d'O. Jahn, par les mêmes. Paris, Klincksieck, 1886, in-8 de VII-103 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le savant professeur de Francfort, M. Riese, a publié en 1875 à Heidelberg, une dissertation fort intéressante sur un point d'histoire morale de l'antiquité. L'ouvrage était devenu rare, quand MM. Gache et Piquet ont eu l'idée deux fois heureuse de le faire passer dans une excellente traduction française. Ce travail n'est pas seulement fait pour les érudits; il s'adresse au grand public lettré; c'est à certains égards un modèle de recherches *suggestives,* et la quantité d'idées neuves remuées en passant est considérable. Une érudition immense,

(1) Quel est Celui qui est placé si haut, si profondément enfoncé dans la lumière impénétrable ?

attestée par l'abondance des notes, au lieu d'encombrer l'ouvrage, le nourrit; l'auteur, appuyé toujours sur des textes sûrs, ne s'égare jamais dans les hypothèses oratoires, dont certains de nos humanistes n'auraient pas manqué d'abuser à sa place. Le point de départ de M. Riese est la *Germanie* de Tacite. (Disons en passant qu'il n'a pas connu le livre de M. A. Geffroy, *Rome et les Barbares, étude sur la Germanie de Tacite.*) On sait la grande question qui se pose à propos de ce chef-d'œuvre : est-ce un ouvrage d'ethnographie composé pour satisfaire la simple curiosité? est-ce au contraire un livre destiné à montrer aux Romains un modèle satirique de la vie innocente, vertueuse et heureuse d'un peuple libre? L'opinion de M. Riese est que « Tacite, par cet écrit, se proposait ou bien de détourner l'empereur Trajan de faire la guerre aux Germains, ou bien au contraire de l'y pousser » ; que c'est par conséquent, dans les deux cas, une peinture des mœurs du Nord, aussi fidèle et exacte de la part de Tacite, que le lui permettaient ses renseignements. Mais notre auteur reconnaît aussi que « dans les temps de civilisation raffinée, ou plus souvent dans les moments de troubles et de malheurs politiques, se produisent des aspirations maladives vers l'état de nature, ce qui explique et la *Germanie* de Tacite et mainte publication du dix-huitième siècle. » M. Riese se demande ensuite si cette illusion que le bonheur habite loin de notre société n'est pas commune à tous les âges, aucune époque n'offrant aux hommes le bonheur complet; il part de cette idée pour rechercher à travers tous les siècles de l'antiquité, d'Homère à Tacite, les traces de l'*idéalisation* (*Idealisirung*) des peuples barbares du Nord; il y voit un témoignage évident du malaise, des vagues et ardents désirs qui tourmentaient la société antique comme la nôtre. Il étudie l'idéalisation des Scythes chez les écrivains grecs et leurs imitateurs romains, celle des Germains par les auteurs latins. « Lorsqu'ils idéalisent un peuple, les Grecs mettent en relief sa justice, les Romains sa bravoure et sa liberté, les Grecs et les Romains ensemble son bonheur. » Nous parcourons avec M. Riese tout le monde antique; peut-être devait-il pousser l'examen jusqu'aux auteurs des premiers âges chrétiens et montrer la manière dont les Barbares sont envisagés par eux. Dans les Pères, par exemple, le point de vue est changé; cependant les mœurs violentes mais fortes des nations du Nord sont encore souvent opposées à la corruption romaine, comme dans Salluste et dans Tacite; un chapitre curieux et peut-être inattendu eût été, ce me semble, ajouté au livre.

Le second ouvrage publié par MM. Gache et Piquet est également une traduction. Mais ici le titre leur appartient en propre, et a été certainement inspiré par un livre fort connu de M. Boissier (*Cicéron et ses amis*). Cet opuscule n'était à l'origine qu'une simple préface,

mise par M. Otto Jahn en tête d'une édition de l'*Orator* (1869). Mais elle forme une étude complète et se suffisant à elle-même sur un point des plus curieux de la carrière littéraire de Cicéron, sa lutte contre l'école des orateurs *néo-attiques*. Les traducteurs l'ont fait suivre du texte du *De optimo genere oratorum*, établi et annoté d'après M. O. Jahn; il est publié en France pour la première fois à l'usage des classes.

P. DE NOLHAC.

Histoire de la littérature contemporaine. *La Réforme de Luther à Shakespeare*, par MARC MONNIER, doyen de la Faculté des lettres, à Genève. Paris, Didot, 1885, in-8 de IV-490 p. — Prix : 5 fr.

Au mois de février 1885, j'ai, dans cette revue, parlé du premier volume de l'ouvrage de M. Marc Monnier. L'auteur, avec lequel je n'avais pas eu de relations et que la mort devait frapper bien peu de temps après, m'écrivit une lettre fort intéressante dans laquelle il me remerciait de ce compte rendu et discutait quelques-unes de mes critiques. « Vous avez bien voulu, ajoutait-il à la fin de cette lettre, me dire que je traitais avec convenance et impartialité les sujets religieux, j'essaye de mériter votre approbation dans le second volume, autrement difficile et délicat, que je suis en train d'écrire. »

Ce second volume, en effet, offre tout d'abord les noms de Luther et de Calvin. L'éloge que je faisais de la prudence de l'auteur me semble encore mérité cette fois, bien que ses sympathies soient pour la Réforme. La naissance du protestantisme est bien exposée, Luther me paraît étudié avec impartialité. M. Marc Monnier ne dissimule pas les doutes qui assaillirent l'hérésiarque, il n'hésite pas à le montrer comme effrayé de son œuvre et invoquant la protection des princes contre la Réforme déchaînée et démuselée. L'homme avec ses qualités et ses défauts, ses emportements, ses élans, ses reculs, est pris sur le vif. Les détails si intéressants donnés sur Luther font regretter que le chapitre relatif à Calvin ne soit pas traité avec la même ampleur biographique. Est-ce que ce dernier n'a pas été considéré d'un regard trop bienveillant ? L'auteur appuie-t-il assez sur le caractère despotique de Calvin, sur la véritable et terrible inquisition qu'il créa, sur les exécutions sanglantes qu'il ordonna ? Mais, ne l'oublions pas, le livre de M. Marc Monnier est surtout un livre de critique littéraire, et ce qu'il met bien en relief, c'est le talent d'écrivain du second novateur.

Les chapitres suivants portent comme titres d'autres noms célèbres, Rabelais, Montaigne, Le Tasse, Giordano Bruno, Camoens, Cervantes, Shakespeare. Autour de ces personnages illustres l'auteur en groupe d'autres dont le rôle fut moins important. Il nous montre Clément Marot écrivant, après ses vers érotiques, une traduction des psaumes et penchant vers les Huguenots; il fait bonne jus-

tice de Bonnivard le fameux prisonnier de Chillon, trop poétisé par lord Byron; il admire la verve véhémente de d'Aubigné, il réhabilite du Bartas auquel nous montrons un oubli dont Goëthe se scandalisait; il a d'excellentes pages sur Amyot, sur Ronsard... Mais impossible de m'arrêter à tous les poètes, à tous les prosateurs qui se succèdent dans la brillante galerie que termine un excellent, un superbe portrait de Shakespeare. L'auteur avait pensé finir le volume à Milton, la mort l'en a empêché. Ces deux tomes nous offrent sur l'histoire de la littérature en Europe, depuis le quatorzième siècle jusqu'à la fin du seizième, un bel ensemble de travaux écrits d'un style séduisant, pleins d'aperçus nouveaux, d'idées ingénieuses. M. Marc Monnier a tenu, presque toujours, à voir par lui-même, à juger d'après ses propres impressions; lorsqu'il a eu recours à des intermédiaires, il a cherché à entrevoir, du moins, dans leurs textes, les écrivains secondaires qu'il n'avait pas eu le temps d'étudier à fond. Qu'il y ait quelques oublis, c'est certain, nous croyons en avoir signalé dans le premier volume, nous pourrions en indiquer dans le second, saint François de Sales, par exemple. Que l'auteur ait toujours bien apprécié certaines œuvres de second ordre parcourues trop légèrement, c'est ce que contredirait ce qu'il dit de Juan de Mena et de Juan Ruiz. Pour ce dernier, une note du second volume, page 140, rectifie un peu une appréciation inexacte émanée de M. de Puibusque. Quant au *Labyrinthe*, M. Marc Monnier aurait eu une bonne occasion de réparer une injustice lorsqu'il parle des *Lusiades*, où l'influence de Juan de Mena est si sensible. M. Marc Monnier nous en a dit plus qu'on ne le fait d'ordinaire sur Camoens, il a cité quelques-unes de ses poésies lyriques, pourquoi ne nous a-t-il point parlé de son théâtre si remarquable, si peu connu? D'autres points de la littérature portugaise n'auraient pas non plus été indignes de son attention.

Si l'auteur se méfie en général des jugements tout faits, peut-être malgré son esprit critique et son érudition adopte-t-il un peu légèrement certaines anecdotes littéraires ou historiques. Il attribue à tort à Charles IX des vers dont la paternité doit lui être refusée :

Tous deux également, nous portons des couronnes...

Il rappelle le mot reconnu apocryphe : *Paris vaut bien une messe.* Il répète le propos attribué à un prédicateur : « On a trouvé une nouvelle langue qu'on appelle grecque, il faut s'en garantir avec soin. » Il est bien prouvé aujourd'hui, et l'on peut sur ce point recourir aux *Nouvelles études sur la langue grecque* de M. Gidel, que cette langue ne fut jamais entièrement négligée. Rien de plus faux donc que l'assertion exprimée dans une phrase reproduite à satiété : *Græcum est, non legitur*, phrase que M. Marc Monnier s'est rappelée. Malgré le soin avec lequel l'au-

teur semble avoir consulté les livres se rattachant à ses travaux, il ne paraît pas avoir eu connaissance de contestations élevées sur la mort de Giordano Bruno, il ne met pas en doute que Bruno n'ait péri sur un bûcher, ce qui lui vaut sans doute d'être trop généreusement qualifié de *pauvre grand homme* (p. 302). Quant aux persécutions subies par Galilée, M. Marc Monnier nous dit très bien avec quelle exagération elles ont été souvent racontées. Nous trouvons là une nouvelle preuve de l'impartialité qu'ambitionnait l'auteur. Il nous écrivait dans sa lettre qu'il *marchait sur des charbons ardents*. Il ne nous semble vraiment pas s'y être trop brûlé.

M. Marc Monnier comptait terminer son œuvre par la Révolution. Il est bien à regretter qu'il n'ait pu réaliser ce projet. Mais même inachevé, et incomplet dans quelques-unes de ses parties, son livre est certainement l'un des plus remarquables que notre temps ait produits. Nous n'osons affirmer que dans un ouvrage touchant par tant de côtés aux matières religieuses, il n'ait pu se glisser quelques assertions contestables ou erronées; nous n'avons pas qualité pour juger cette question délicate, nous ne pouvons envisager cè livre qu'au point de vue littéraire, et c'est sous cet aspect qu'il se présente à nous d'une manière si favorable.

TH. DE PUYMAIGRE.

La Vie du R. P. Malebranche, *prêtre de l'Oratoire, avec l'histoire de ses ouvrages,* par le P. ANDRÉ, de la Compagnie de Jésus, publié par le P. INGOLD. Paris, Poussielgue, 1886, gr. in-18 de XVIII-430 p. — Prix : 4 fr.

Le P. Ingold, dans l'*Introduction* à *la Vie de Malebranche*, raconte avec les plus intéressants détails l'histoire du manuscrit de cette œuvre capitale du P. André « si longtemps cherchée et désirée. » Ce manuscrit passa successivement des mains de M. de Quens, disciple et ami de Malebranche, aux mains de M. Coquile, bibliothécaire de la Mazarine, qui le céda, en 1807, à l'abbé Hemey d'Auberive. Après bien d'autres vicissitudes, *la Vie de Malebranche* fut achetée, en ces dernières années, par la Bibliothèque nationale (fonds français, nouvelles acquisitions, n° 1038). C'est une copie de l'autographe aujourd'hui perdu faite par M. de Quens et qui présente toutes les garanties d'authenticité et de fidélité. Le P. Ingold montre combien la publication de *la Vie de Malebranche*, « dans la dernière forme que lui donna le P. André, » permet de compléter et de perfectionner l'étude de M. l'abbé Blampignon, et toutes les biographies postérieures auxquelles cette étude a servi de base. Parmi les erreurs que fait disparaître le manuscrit de la Bibliothèque nationale, mentionnons-en deux : on a fait de l'illustre métaphysicien un *batailleur acharné* et c'était le plus doux des hommes. On l'a présenté comme un *janséniste décidé*, et il

fut constamment attaqué par les disciples de l'évêque d'Ypres, et il mourut, pour ainsi dire, la plume à la main, pour réfuter leur système, dont il a dit : « *J'en ai toujours eu de l'horreur.* »

Soit comme notice historique, soit comme notice littéraire, *la Vie de Malebranche* est un document précieux. Sans doute le P. André est un biographe très enthousiaste, mais, ce beau défaut mis à part, que de qualités dans son œuvre! Que de renseignements nouveaux sur Malebranche, sur ses amis, sur ses adversaires, sur son temps! Que de choses curieuses réunies autour des noms d'Arnauld, de Bayle, de Bossuet, du grand Condé, de Fénelon, de Leibniz! Aussi n'hésitons-nous pas à regarder la publication du livre du P. André comme une des plus importantes de toutes celles que nous devons à l'excellent directeur de la *Bibliothèque oratorienne.*

Du reste, comme on pouvait s'y attendre, le P. Ingold n'a rien négligé pour rendre son édition de *la Vie de Malebranche* digne des suffrages les plus désirables. S'il a été obligé de jeter par-dessus bord, pour alléger le navire, « les longues analyses des ouvrages de Malebranche où s'attarde le P. André, en revanche, il a enrichi le volume d'un beau portrait de Malebranche, de sommaires mis en tête de chaque chapitre, d'une lettre du P. André sur la mort de son héros, de détails sur la vie privée de Malebranche empruntés au P. Adry, enfin de notes qui complètent très utilement et parfois aussi très agréablement (car il en est de bien piquantes) celles qui ont été inscrites à la marge du manuscrit de la Bibliothèque nationale par M. de Quens et par M. Hemey d'Auberive. Il en est une (p. 8) au sujet de laquelle nous avons à présenter une petite observation. Le P. Ingold, après avoir rappelé que, dans un document des Archives nationales, on attribue au jeune Malebranche entrant à l'Oratoire, un « esprit médiocre, *boutif* et pieux, ajoute : « Notre ami M. Bernus (sur Richard Simon, p. 20) a lu, au lieu de boutif, craintif. C'est incontestablement une erreur. Mais comment expliquer ce qualificatif que l'on chercherait en vain dans les dictionnaires? On se rappelle involontairement le mot *boutade :* un homme *boutif* pourrait donc être un homme agissant par *boutade,* quinteux. Nous soumettons le problème aux philologues. » Le problème est facile à résoudre. Il n'aurait pas fallu lire *boutif,* qui n'existe pas, mais *bontif,* mot qui signifie très bon et qui a été quelquefois employé au dix-septième siècle, notamment par Peiresc dans une lettre encore inédite à Dupuy, du 25 mai 1627. En restituant ici le mot qui avait été mal lu, nous fournissons — et nous nous en réjouissons — un nouveau témoignage en faveur de la douceur, si injustement méconnue, du P. Malebranche.

T. DE L.

Les Quarante fauteuils de l'Académie française (1634-1886), par CHARLES BARTHÉLEMY. Paris, librairie Blériot, H. Gautier, successeur, 1886, in-18 de XXXVIII-244 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Barthélemy a été obligé, comme il le remarque (p. 237), de circonscrire en moins de deux cent cinquante pages une suite de près de cinq cents notices que comporte l'histoire des quarante fauteuils de l'Académie française, depuis son origine jusqu'à nos jours. Il faut lui tenir compte de cette obligation et ne pas s'étonner de l'insuffisance de la plupart de ces esquisses. Encore moins faudrait-il lui reprocher de n'avoir rien mis de nouveau dans son recueil et de s'être contenté de résumer quelques-uns des travaux antérieurs, parmi lesquels on regrette de ne pas compter les monographies si nombreuses et si excellentes d'un spécialiste dont le nom n'est pas même écrit une seule fois en tout l'ouvrage, M. René Kerviler. Comme cet ouvrage est un *memento* très commode, surtout à cause de la liste chronologique des académiciens qui ont occupé chacun des quarante fauteuils, liste placée en tête de chacun des quarante chapitres, et aussi à cause de la Table alphabétique de tous les noms des membres de l'illustre Compagnie, depuis 1634 jusqu'en 1886, on pourra le réimprimer. Voici quelques observations qui permettront d'améliorer à divers points de vue cette histoire à vol d'oiseau de tant d'immortels dont la plupart sont oubliés. On lit dans la *Préface* (p. XXVII) : « Chapelain, le correspondant de tous les savants de l'Europe, *conseillé* par tous les gens de lettres français et étrangers comme un oracle sûr en matière de goût. » Substituons *consulté* à *conseillé*. — M. Barthélemy, qui n'a pas eu de place pour des renseignements importants, a reproduit (p. 2), à propos de Godeau et de Richelieu, la très douteuse et, en tout cas, très insignifiante anecdote : « Vous me donnez *Benedicite,* et moi, je vous donnerai *Grasse.* » Deux fâcheuses fautes d'impression font dire à l'auteur (p. 3) : « il fut *reçut,* en 1710 » et (p. 25) : « *son* drame les *Six femmes d'Henri VIII sont* sa production la plus remarquable. » Dans la notice sur Mgr Perraud, on ne cite pas son plus important ouvrage, l'*histoire de l'Oratoire.* L'auteur, après avoir signalé les relations de Jules Sandeau avec George Sand (p. 30), ajoute, en une phrase amphibologique et peu digne d'un livre consacré à l'Académie française : « *il* commença à travailler au *Figaro,* sous les auspices d'Henri de Latouche, qui *leur* choisit le nom de *Jules Sand,* sous lequel parurent leurs œuvres communes. » L'abbé Cotin nous est présenté (p. 32) comme un *profond philosophe.* Cet éloge inattendu fera sourire tout le monde et aurait fait sourire le mauvais prédicateur lui-même. Le cardinal Maury (p. 54) n'est pas né à *Vauréas,* mais à *Valréas.* A l'article Sainte-Beuve (p. 52) manque la mention d'un ouvrage aussi considérable que *Port-Royal.* En la même page on est surpris de trouver cette expression : « un feuilleton assez

corsé, » au sujet du discours de Jules Janin... *à la porte de l'Académie française*. L'imprimeur a joué à M. Barthélemy le mauvais tour de changer ainsi une date (p. 80) : « En 1851 il (Mignet) se lia à Aix, avec M. Thiers. » Autre anachronisme (p. 131) nous montrant l'abbé Cassagnes « né à Nîmes en 1836. » L'auteur fait naître (p. 87) Jean de Silhon à Sos, « petit bourg de la généralité d'Auch. » Sos (Lot-et-Garonne) n'a jamais appartenu à cette généralité. On est attristé en lisant (p. 94) une injuste tirade contre Mgr Dupanloup. M. Barthélemy méconnaît à la fois le grand évêque et l'écrivain de talent. Il dit dédaigneusement que Mgr Dupanloup a laissé « nombre d'écrits, la plupart d'actualité et par là même destinés à s'effacer bientôt du souvenir même des contemporains. » L'amer critique oublie le magistral ouvrage sur *l'Éducation* qui est destiné à durer toujours. M. Barthélemy dit (p. 141) : « Ce qui a popularisé la muse de Guiraud, ce sont ses *Élégies savoyardes*. » Les *Élégies savoyardes* n'existent pas. Guiraud a composé seulement une élégie intitulée le *Petit Savoyard*. M. Barthélemy a confondu une pièce avec tout un recueil. Voici (p. 175) une phrase aussi flatteuse pour M. Sully-Prudhomme qu'elle l'est peu pour ses deux prédécesseurs, Duvergier de Hauranne et le duc de Broglie : « il y tient avec honneur une place occupée avant lui par deux *nullités littéraires*. » Soit comme orateurs, soit comme écrivains, Duvergier de Hauranne et surtout le duc de Broglie furent, chacun le sait, tout le contraire de deux *nullités*. De Félets (p. 196) n'est pas né à *Grimont*, localité inconnue de tous les géographes. Le comte Molé, s'il revenait au monde, serait bien étonné de se voir appelé (p. 236) *de* Molé. T. DE L.

Œuvres de Molière. Nouvelle édition publiée par MM. EUGÈNE DESPOIS et PAUL MESNARD. Tome neuvième. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 632 p. — Prix 7 fr. 50.

Œuvres de J. de La Fontaine. Nouvelle édition publiée par HENRI REGNIER. Tome troisième. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 429 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le *Polybiblion* a fidèlement annoncé, au fur et à mesure qu'ils paraissaient, les volumes de cette édition de Molière qui touche à son terme. Voici le tome neuvième, lequel contient *Les Femmes savantes* et *Le Malade imaginaire*. La première comédie fut donnée pour la première fois sur le théâtre du Palais-Royal le 11 mars 1672 ; la seconde, dernière en date des pièces de Molière, qui mourut, on le sait, à la suite de la quatrième représentation, fut représentée le 10 février 1673, également sur le théâtre du Palais-Royal. Dans ses deux notices, M. P. Mesnard se montre aussi complet, aussi judicieux, aussi habile appréciateur que par le passé, et on lira ces importants morceaux avec un vif intérêt. Un appendice au *Malade imaginaire* contient :

1° d'après l'édition de 1675, deux scènes de l'acte I et l'acte III tout entier, lesquels diffèrent notablement du texte généralement reçu; 2° la cérémonie de réception, avec passages interpolés, publiée à Rouen et à Amsterdam en 1673; 3° deux extraits du *Candelaio* de Giordano Bruno Nolano et de *Bonifacio et le Pédant*, imitation de la précédente comédie; 4° l'extrait d'une relation officielle de Félibien sur les divertissements de Versailles au retour de la conquête de la Franche-Comté en 1674; 5° une note sur les intermèdes du *Malade imaginaire*. — Le volume est complété : 1° par le poème intitulé *La Gloire du Val-de-Grâce*, composé en 1669 sur l'œuvre de Mignard, et qui est d'un bout à l'autre « comme un hymne de louange de ce *seul* parfait artiste. » 2° par des poésies diverses : *Remerciement au Roi, Quatrains, Bouts rimés, Sonnet au Roi*, et autres petits morceaux attribués à Molière.

— Deux fois déjà nous avons parlé des *Fables* de La Fontaine publiées dans la belle Collection des *Grands Écrivains de la France*. Elles sont complétées aujourd'hui par un troisième volume qui ne le cède en rien à ceux qui l'ont précédé. Ici encore chaque fable est l'objet de l'indication minutieuse des sources et de notes souvent excellentes; cela sans préjudice à un ample appendice offrant des références qui n'avaient pu trouver place dans le livre. Si l'on adressait une critique aux savants éditeurs, elle serait inspirée par la trop grande abondance des commentaires. Ainsi, à propos des *Compagnons d'Ulysse* (p. 178), nous ne voyons pas pourquoi s'occuper aussi longuement de l'*Asino d'oro* de Machiavel, pourquoi emprunter à Voltaire une prétendue traduction que nous venons de confronter avec le texte italien et qui ne le rend que bien vaguement. Des citations de ce genre sont en dehors de ce qu'on doit chercher dans des notes destinées seulement à l'illustration des fables. C'est du reste un entraînement très excusable qui fait passer les commentateurs d'une recherche utile à une trouvaille qui l'est moins, mais qu'on ne veut pas laisser perdre. On voit, en somme, que notre remarque peut être rendue par un proverbe vulgaire : nous nous plaignons que la mariée est trop belle. G. DE B. — TH. P.

Œuvres complètes de Gustave Flaubert. Paris, Quantin, 1885. 8 vol. in-8 de 353, 435, 302, 339, 497, 371, 396, 415 p. — Prix : 7 fr. 50.

La magnifique édition des œuvres de Gustave Flaubert, entreprise voilà peu de mois, par M. Quantin, vient d'être terminée. Les huit volumes qui la composent se sont rapidement succédé, et offrent la réunion de tout ce qu'a écrit le romancier. On a donc là *Madame Bovary, Salammbo, l'Éducation sentimentale, la Tentation de saint Antoine, Un Cœur simple, Saint Julien l'hospitalier, Hérodias, Bouvard et Pécuchet*, enfin le *Théâtre*. M. Guy de Maupassant a joint à cette édition défini-

tive une étude donnant sur l'auteur des détails curieux, et présentant des aperçus souvent très justes, tel par exemple qu'un passage sur le sens artistique fréquent jadis dans un certain public auquel il fait défaut aujourd'hui (t. VIII, p. XLVIII); mais cette étude est écrite, on pouvait s'y attendre, d'un ton trop apologétique. Certes, il n'y a pas à nier le style éclatant et tout personnel de Flaubert, un talent de description qui change sa plume en pinceau. Ce sont là d'incontestables qualités : elles subjuguent le lecteur, elles l'obligent à lire des pages que ne soutient aucun intérêt romanesque. Est-ce qu'un autre écrivain moins habile aurait jamais songé à écrire cette touchante nouvelle : *Un cœur simple* ? Mais, tout en reconnaissant toutes ces grandes qualités qui mettent Flaubert dans une place à part, ne peut-on se demander si pour être un grand romancier — comme on l'appelle — il ne lui a pas manqué une qualité essentielle ? le don d'inventer un sujet, d'en coordonner ensuite tous les détails. Ne peut-on — sans irrévérence — croire que si Flaubert a été reconnu chef de l'école réaliste, (et cela bien contre son gré et bien contre celui de son adepte, M. de Maupassant, lequel déclare une telle assertion une lourde sottise) — ne peut-on pas croire que c'est tout simplement parce que ce don de créer lui manquait ; il ne pouvait peindre que ce qu'il voyait. M. Maxime du Camp, dans ses *Souvenirs littéraires*, nous a appris que des épisodes trop réels avaient fourni Madame Bovary. Aucun des livres de Flaubert n'offre la trace d'une imagination créatrice ; je sais bien que ce n'est plus ce qu'on demande aux romanciers modernes : mais qu'on ne perde pas de vue mon observation de tout à l'heure, qu'on n'oublie pas que Flaubert se croyait plutôt un *romantique*. Ce qui suffirait à prouver, non le parti pris, mais l'impuissance, c'est cette comédie du *Candidat*, dénuée de toute action, de tout intérêt ; on ne comprend pas qu'une pièce aussi insipide ait obtenu quatre représentations. Ce qui semble encore indiquer ce défaut d'imagination, c'est la passion avec laquelle Flaubert s'enfonçait dans des lectures de toutes sortes. Il y cherchait évidemment ce qu'il ne trouvait pas dans son cerveau si fertile sous d'autres rapports, des données à traiter. C'est ainsi que dans *La légende dorée*, il rencontrait l'histoire apocryphe de Julien l'hospitalier, et que ce conte, par lui-même insipide, devenait, sous sa plume, resplendissant comme le plus éclatant vitrail d'une vieille église. Le dernier livre de Flaubert, Bouvard et Pécuchet, offre une sorte d'étrange classement de ces amas de lectures diverses. Deux copistes, gens de moyens médiocres, grâce à un héritage qui survient à l'un, à des économies que l'autre a faites, achètent en Normandie une propriété rurale. Ils s'y livrent sans aucun succès à l'agriculture, puis à l'horticulture. Une expérience les conduit à une autre dont ils espèrent un meilleur résultat; ils passent ainsi, successi-

vement, à la chimie, à la médecine, à l'astronomie, à la littérature, à la philosophie, à la théologie... Ils parcourent toutes les connaissances humaines et trouvent partout des mécomptes, des contradictions qui finissent par les renvoyer à leurs pupitres de copistes. On sent le plaisir qu'éprouve Flaubert à refaire à sa manière le fameux traité de la *Vanité des sciences* d'Agrippa, mais il est facile de deviner que bien des connaissances étalées ont été acquises très superficiellement; que d'objections antireligieuses seraient facilement réfutées par un prêtre autre que celui dont Flaubert a fait l'interlocuteur des deux amis! La donnée du livre est, on le voit, tout à fait fausse. Les études, même superficielles auxquelles s'adonnent tour à tour ces deux bonshommes un peu ridicules eussent exigé chez chacun d'eux une intelligence remarquable. Il eût fallu aussi, chez l'un et chez l'autre, une singulière identité de goûts et d'aptitudes. Ce roman n'est pas un roman, c'est une exhibition de notions de toute espèce, changeant d'aspect comme les morceaux mobiles d'un kaléidoscope. Le livre est irritant, mais n'est pas ennuyeux. Sous une autre plume il eût été intolérable. Un des sentiments qui y dominent, c'est l'horreur de l'esprit bourgeois. Cette antipathie s'accuse encore fort crûment dans la partie jusqu'ici inédite de l'œuvre de Flaubert, dans une lettre à la municipalité de Rouen, lettre finissant ainsi : « La France s'abîmera de plus en plus entre une démocratie hideuse et une bourgeoisie stupide » (t. II, p. 264). On peut s'étonner qu'avec la répulsion qu'il montre si franchement, Flaubert se serve continuellement d'une locution triviale, et bourgeoise au premier chef; j'ai remarqué plus de vingt fois l'emploi de *de suite* au lieu de *tout de suite*.

Nous avons déjà dit le luxe, le soin avec lesquels a été exécutée cette édition des œuvres complètes de Flaubert. Nous avons toutefois remarqué quelques erreurs typographiques dans l'*Éducation sentimentale*, t. VI, pp. 161, 162. Flaubert nous introduit dans un club de 1848, un Espagnol y prend la parole dans sa langue, mais quelques-uns des mots qu'il prononce ont été imprimés incorrectement : *hata* pour *hasta*, *descarian* pour *desearian*, *pronunciada* au lieu de *pronunciado*...

TH. P.

HISTOIRE

Nouveau dictionnaire de Géographie universelle, *contenant la Géographie physique, politique, économique, historique, l'ethnologie, la bibliographie,* par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et L. ROUSSELOT. Paris, Hachette, in-4 à 3 col.

Nous venons de recevoir le 31e fascicule de ce nouveau dictionnaire: il forme le 7e du 3e volume de cette œuvre magistrale et nous conduit de l'article *Luçon* à l'article *Maine*. Par une heureuse coïncidence, il

se trouve comprendre l'article *Madagascar* qui ne pouvait arriver d'une façon plus opportune au moment même où les Chambres viennent de discuter le traité récemment signé avec la reine des Hovas. Cet article si plein d'actualité et qui ne compte pas moins de 2700 lignes, dont 390 pour la bibliographie, est une véritable, complète et très intéressante monographie de la grande île franco-africaine. Après une étude très détaillée de la configuration physique de l'île, de sa flore et de sa faune, nous trouvons des renseignements précis sur les diverses provinces malgaches, leur population, leurs productions, leur commerce, et enfin un résumé historique qui, commençant à l'origine la plus reculée (on a cru retrouver Madagascar dans la *Cerné* de Pline), s'arrête à la signature du préliminaire de paix avec les Hovas. C'est là, nous le répétons, un exposé précieux d'une des questions à l'ordre du jour.

Ce fascicule nous fournit encore un fort remarquable article sur la *Macédoine* avec des renseignements qu'il serait difficile de trouver ailleurs à moins d'une grande perte de temps. L'avantage, le mérite des œuvres telles que celle-ci est de présenter au lecteur, dans un ensemble coordonné, des renseignements épars dans une quantité de publications françaises ou étrangères qu'il lui serait le plus souvent impossible de consulter lui-même... Nous pouvons encore citer parmi les principaux articles : *Luxembourg, Lyon, Macao, Madère, Madras, Madrid, Magellan*, etc. F. R.

Gregorio VII e i Piacentini, par A. G. Tononi. Piacenza, 1885, in-8 de VIII-104 p.

M. Tononi, dans ce mémoire, expose les rapports qui ont existé entre la ville de Plaisance et le pape Grégoire VII. Naturellement il s'occupe aussi de Verceil, Milan, Crémone, Parme et Pavie, dont l'histoire est liée alors avec celle de Plaisance. Il expose la corruption du clergé dans le Milanais, montre comment l'antipape Cadaloüs, après la mort de Nicolas II, fut élu concurremment à Alexandre II, et à ce sujet l'auteur rectifie une indication de Mgr Hefèle sur l'itinéraire suivi par Cadaloüs. M. Tononi montre ensuite comment les évêques qui ont nommé l'antipape, s'opposent à l'élection de Grégoire VII, mais comment aussi Grégoire VII s'applique à réformer le clergé et à s'opposer aux prétentions impériales ; comment il fut aidé par la société des Patarins, fondée à Milan en 1056 par deux prêtres zélés et un noble chevalier, d'après les idées de l'évêque de Lucques qui fut Alexandre II, société alors puissante à Plaisance où le diacre Bonizon en fut le chef. La lutte s'engagea entre l'Empire et la Papauté : Roncaglia, Pavie, Canossa, etc... en sont les pages émouvantes. M. Tononi raconte ces épisodes et je constate l'érudition avec laquelle le savant auteur

expose, la sagesse avec laquelle il juge. A Plaisance il y avait comme partout deux partis, l'un pour le Pape, l'autre pour l'empereur ; mais, dit l'auteur du mémoire en forme de conclusion, si à Plaisance il n'eût pas existé un groupe populaire tel que la société des Patarins, résolue à vouloir avec le Pape un sacerdoce chaste, libre et non créature de l'Empereur et de ses partisans, désireux de régler les affaires religieuses en dehors des étrangers, Plaisance n'aurait pas élu en 1088 comme évêque le célèbre Bonizon ; elle ne se serait pas unie pendant vingt ans avec Milan, Crémone, Lodi, pour fonder cette Ligue lombarde qui devait abaisser l'orgueil du premier des empereurs de la maison de Souabe ; cent ans après cette ville ne se serait pas constituée en commune puissante qui eut une page glorieuse dans la lutte contre Frédéric Barberousse. Ainsi d'Ildebrand vient le renouvellement de la discipline ecclésiastique, du renouvellement de la discipline ecclésiastique viennent les communes italiennes, leur liberté, leur indépendance. Ce sont les Papes et leurs partisans qui, en brisant le despotisme et les idées despotiques des Empereurs et de leurs créatures, ont donné à l'Italie la liberté.

M. Tononi fait mieux que de le dire, il le prouve et son mémoire nous laisse le désir de voir bientôt paraître cette histoire de Bonizon à laquelle, nous dit-il, il travaille. On y trouvera une connaissance approfondie du onzième siècle, de ses luttes et de ses labeurs.

H. DE L'E.

Vie du Vénérable Jean de la Barrière, *abbé et réformateur de l'abbaye des Feuillants, fondateur de la Congrégation des Feuillants et des Feuillantines, etc.*, par M. l'abbé ANNONCIA BAZY, aumônier des religieuses de N.-D. du Calvaire (Toulouse). Toulouse, Privat; Paris, Picard, 1885, in-8 de XXIX-486 p. — Prix : 6 fr.

En écrivant la *Vie du Vénérable Jean de la Barrière*, M. l'abbé Bazy s'est proposé un but d'édification et de piété : il a atteint ce but incontestablement; mais il a aussi apporté une contribution assez considérable à l'histoire générale de l'Église et même à l'histoire de France. Il serait facile de montrer que ses informations bibliographiques ont été incomplètes et que préoccupé d'un seul point de vue, il a laissé passer plus d'une distraction à propos de l'histoire générale : je n'en prendrai qu'un seul exemple (p. 168) : il parle des quelques mois qui s'écoulèrent durant le conclave dans lequel s'accomplit l'élection de Sixte-Quint; or tout le monde sait que Grégoire XIII mourut le 10 avril 1585 et que Félix Peretti fut élu le 24 du même mois, la même année, et qu'il prit possession le 1er mai suivant. En dépit de quelques inadvertances semblables, le livre de M. l'abbé Bazy doit être étudié avec attention, car il apporte des informations nouvelles et certaines sur plusieurs personnages historiques, comme Sixte-Quint, Grégoire XIV,

le roi de France Henri III dont il donne plusieurs lettres inédites; Catherine de Médicis, le célèbre président Durandi et son gendre Daffis; les cardinaux Louis d'Este, archevêque d'Auch; Charles d'Angennes de Rambouillet, évêque du Mans; Nicolas Pellevé, archevêque de Sens; Arnaud d'Ossat et le Vénérable Bellarmin, ainsi qu'une foule d'autres. Obligé de les passer sous silence, je ne puis omettre Dom Bernard de Poncin de Montgaillard, si connu sous le nom du Petit-Feuillant. L'auteur a montré une impartialité qui fait grand honneur à son jugement, en rendant pleine justice aux grandes qualités de ce religieux si mal apprécié d'ordinaire par les historiens. Il est juste aussi de louer sans restriction le soin avec lequel il évite toute allusion aux hommes et aux événements de notre temps. Les rapprochements se présentent d'eux-mêmes et l'auteur a été bien inspiré de laisser au lecteur le soin de tirer les leçons renfermées dans ses récits.

Et maintenant ce livre est rempli de données nouvelles parce que l'auteur a suivi fidèlement deux vies inédites composées par deux disciples de Jean de la Barrière et une vie également inédite de Madame d'Orléans, fondatrice de la Congrégation du Calvaire. Mais la source la plus précieuse à laquelle il a puisé, c'est la correspondance du réformateur lui-même. Il en reproduit une notable partie textuellement, et c'était le meilleur parti qu'il pût prendre. Le lecteur, même celui qui ne recherche pas spécialement l'édification, lui en saura gré. En puisant plus largement aux sources imprimées, M. Bazy aurait pu composer un ouvrage plus complet; mais il était difficile de donner plus de renseignements nouveaux. Dom Paul Piolin.

La République des Lacédémoniens de Xénophon, *Étude sur la situation intérieure de Sparte au commencement du quatrième siècle avant J.-C.*, par Hippolyte Bazin, docteur ès lettres. Paris, Leroux, 1885, in-8 de xiv-285 p. — Prix : 5 fr.

De Lycurgo, disseruit H. Bazin. Paris, Leroux, 1885, in-8 de viii-141 p. — Prix : 5 fr.

Deux thèses qui ont valu à M. Bazin le grade de docteur à la suite d'une fort remarquable soutenance en Sorbonne. Quelques lignes suffiront à l'analyse de la seconde.

Malgré les efforts des érudits, une grande obscurité recouvre encore l'histoire de la Grèce primitive, et notamment les premières origines de Sparte. De bonne heure la légende s'est emparée du grand nom de Lycurgue : est-ce une raison pour nier l'existence de ce célèbre législateur? On lui a élevé des temples : mais plus d'un personnage historique a reçu semblable honneur. M. Bazin, qui sait quel peu de fond l'on doit faire sur l'ancienne chronologie grecque, ne voit pas de meilleur moyen pour concilier les données si divergentes de l'antiquité

sur la date de Lycurgue, que de retrancher deux cents ans de l'histoire. C'est au dixième siècle seulement que les Héraclides auraient envahi le Péloponèse : cette invasion, loin de s'être produite d'une façon soudaine et violente, aurait été au contraire lente et progressive. A la fin du neuvième siècle, Lycurgue aurait remanié les institutions lacédémoniennes de façon à substituer aux familles originelles un nouveau groupement social fondé sur la richesse et le pouvoir : apprendre à obéir d'abord, et plus tard à commander, voilà la mission du Spartiate. Comme l'avait fait Beulé à un autre point de vue, M. Bazin proteste contre la séparation exagérée que l'on établit trop souvent entre Lacédémone et les autres cités helléniques. Au cours de la discussion, il nomme ou cite les nombreux auteurs qui ont touché à ces questions : on regrette néanmoins de ne trouver aucune mention de la savante brochure de M. Claudio Jannet : *Les Institutions sociales et le droit civil à Sparte.* Ferme et précis en général, le style de cette thèse latine n'est malheureusement pas toujours d'une correction incontestable. (Voir, par exemple, page 33, ligne 22, et page 83, ligne 11.) Quelques noms propres, comme ceux de Welzhofer et de Classen, se trouvent légèrement altérés.

— La thèse française de M. Bazin peut passer au contraire pour un vrai modèle. Le sujet n'a sans doute qu'une importance relative, mais il est traité avec une ampleur et une précision qu'il est rare de trouver aussi heureusement associées.

Comme le dit l'auteur dès les premières lignes de sa préface, « les questions d'authenticité ont pris de nos jours, dans l'histoire littéraire, une importance capitale. Elles semblent avoir le privilège d'attirer tout particulièrement l'attention de la critique. Non contente de remonter aux sources, l'histoire a voulu soumettre ces sources elles-mêmes à un sérieux examen. » Un livre précieux pour la connaissance de Sparte, la *République des Lacédémoniens,* est-il l'œuvre de Xénophon ? Les uns le nient, les autres l'affirment, et M. Bazin est de ces derniers. Il s'est proposé de rechercher les circonstances qui ont donné naissance à l'ouvrage, la date exacte de sa composition, le sens qu'on doit lui attribuer et, par suite, sa valeur historique.

Le premier chapitre, très intéressant, quoique un peu inattendu, nous apprend comment écrivaient les anciens et quelles vicissitudes ont traversées celles de leurs compositions qui ont pu arriver jusqu'à nous. Les deux suivants servent à établir que ni le fond ni la forme n'autorisent à refuser cet ouvrage à Xénophon. Rien de plus naturel de sa part qu'une admiration même excessive pour Sparte, « où l'on n'entend plus le frémissement de l'agora et les voix discordantes des démagogues. » M. Bazin entre dans de minutieux détails pour réfuter les objections tirées, soit de certaines particularités de syntaxe, soit de

la présence de quelques expressions rares ou poétiques, nullement surprenantes chez un auteur « qui ne se targuait pas de purisme », et dont le style est à égale distance de l'ancien attique, celui des tragiques, et du nouveau, familier aux orateurs. Le long séjour de Xénophon à l'étranger a dû multiplier sous sa plume ce qu'on pourrait appeler « les provincialismes. »

Après avoir fixé à 394 la date de l'ouvrage, que le moraliste grec aurait ainsi composé dans son opulente retraite de Scillonte, M. Bazin cherche à résoudre les problèmes assez graves qu'il soulève, notamment en ce qui a trait à l'armée et à la royauté lacédémoniennes. C'est parce qu'il se représentait une Sparte idéale que Xénophon n'a pas voulu lui donner d'autres défenseurs que ses propres citoyens et qu'il a laissé dans l'ombre toutes les barrières opposées au libre exercice de l'autorité royale. Si d'ailleurs il étend outre mesure le rôle et l'influence de Lycurgue, c'est que ce grand nom est comme un talisman en possession d'un respect sacré.

Mais quel est le but de cet éloge de Sparte et de ses premières institutions, auxquelles, précisément au temps de la guerre de Péloponèse, le luxe et l'ambition des grands avaient porté de fatales atteintes? C'est ici la partie la plus originale de la thèse de M. Bazin. Au commencement du quatrième siècle, deux partis s'étaient formés en Laconie : les progressistes, à la tête desquels se trouvait Lysandre, rêvaient une transformation politique; les conservateurs, personnifiés dans Agésilas, voulaient régénérer leur pays par un retour complet aux anciennes mœurs, et la *République des Lacédémoniens* ne serait autre chose qu'une réponse au manifeste des novateurs, rédigée par l'illustre écrivain athénien à la prière de son royal ami. S'il ne s'adresse pas directement aux Spartiates, c'est qu'en matière politique surtout, certains conseils sont d'autant plus efficaces qu'ils sont mieux dissimulés. Pour être ingénieuse, la supposition n'en sera pas moins vivement discutée.

Reste à expliquer les reproches sévères qui, chose étonnante, sont faits aux Spartiates à la fin de l'ouvrage. M. Bazin, après une étude attentive du texte, a été amené à les considérer comme une rétractation écrite quinze ans plus tard par Xénophon, indigné de la déloyauté et de l'ambition oppressive de Sparte. L'intercalation arbitraire de ces critiques à la place où nous les lisons aujourd'hui serait le fait d'un copiste inintelligent.

L'auteur ne se dissimule pas que l'hypothèse joue un grand rôle dans ses explications : plusieurs fois, en effet, elle lui sert à relier les anneaux brisés de la chaîne des événements. Mais, en l'absence de données historiques positives, l'emploi de ce procédé n'est-il pas suffisamment justifié?

L'ouvrage tout entier (je ne parle pas de la partie philologique) est écrit d'un style alerte et piquant, et M. Bazin, à son insu, s'est défini lui-même dans le passage où il nous montre « notre jeune école de philologie apportant dans l'érudition si patiente et souvent si bien informée de nos voisins, cet ordre, cette clarté qui semblent être l'apanage de l'esprit français. » C. Huit.

Notices sur les prêtres, clercs et frères défunts de la Congrégation de la Mission. Première série. *Compagnons de saint Vincent.* Tome II. Paris, imprimé par Pillet et Dumoulin, 1885, gr. in-8 de IX-547 p.

L'éditeur des *Notices* déclare, dans un court avant-propos, que l'histoire complète de la Congrégation de la Mission n'existe pas, et que le moment est venu de combler une lacune dont on s'est plaint si souvent. Il rappelle que la *Vie de saint Vincent* nous fait connaître l'origine de la Congrégation en 1625, et ses progrès jusqu'à la mort de son bienheureux fondateur arrivée en 1660. Il ajoute, qu'après avoir fait imprimer, en 1881, un premier volume sur les *Compagnons de saint Vincent,* il en donne aujourd'hui un second contenant vingt-deux notices, dont quelques-unes existaient dans les archives de la Mission, mais n'avaient pas été publiées, les autres ayant été écrites sur les plus authentiques documents. Ces deux volumes, dit-il, « naturellement placés dans notre histoire, après la *Vie de saint Vincent,* nous feront connaître ceux de nos premiers missionnaires qui ont été les plus recommandables par leurs talents et surtout par leurs vertus. »

Les notices renfermées dans le recueil que nous examinons sont consacrées : à Lambert aux Couteaux, l'organisateur de la première mission fondée hors de Paris, qui fut celle de Toul, en Lorraine; à Mathieu Renard, auquel nous devons la conservation de la plupart des touchants souvenirs mentionnés dans la vie de saint Vincent; à Bernard Codoing, né le 11 août 1610, à Agen, directeur de la maison de Rome qu'il inaugura en mars 1642; à Gilbert Cuissot, supérieur de la mission de Luçon (1638), de la mission de Notre-Dame de la Rose, au diocèse d'Agen (1640), puis directeur à Paris du collège des Bons-Enfants (1644), etc ; à Étienne Blatiron, premier supérieur de la maison de Gênes, mort victime de son dévouement pendant la peste de 1657, surnommé par le cardinal Durazzo *un des premiers missionnaires du monde* et par saint Vincent *un grand serviteur de Dieu* (le volume est orné d'un beau portrait de ce saint prêtre, d'après une peinture sur cuir du dix-septième siècle conservée à la mission de Gênes) ; à Louis le Breton; à Jean Parre, missionnaire en Picardie et en Champagne ; à Gentil, missionnaire au Mans; à François Charles ; à Thomas Berthe, supérieur de la maison de Rome ; à Pierre Cabel, supérieur à Sedan et à Saint-

Méen; à Antoine Grenon; à Denis Laudin, supérieur au Mans et à Troyes, curé de Fontainebleau; à Antoine Durand, supérieur à Agde et curé de Fontainebleau; à Charles d'Angennes, comte de la Rochepot et seigneur de Fargis; à Simon Basson; à Antoine Merando; à René Simon; à René Almèras père, ancien maître des Comptes, ancien secrétaire des commandements de la reine Anne d'Autriche; à Claude de la Salle; à Antoine Cavellier; à Claude Charles de Rochechouart de Chandenier, abbé de Tournus. Toutes ces notices, écrites avec une simplicité et une clarté pleines d'agrément, sont aussi exactes qu'édifiantes. Quelques-unes renferment des documents rares ou inédits, parmi lesquels nous en signalerons deux (p. 38-48) émanés, en 1641 et en 1643, de Mgr Guérin, évêque de Genève, et deux autres (p. 91-107) émanés, en 1643 et en 1650, de Mgr Alain de Solminihac, le saint évêque de Cahors. Les notices sur M. Berthe (p. 247-313) et sur Antoine Durand (p. 389-424) sont particulièrement intéressantes, car elles touchent à l'histoire, l'une à cause de l'hospitalité trouvée à Rome chez M. Berthe par le cardinal de Retz fugitif, hospitalité imposée au supérieur par le pape Innocent X, ce qui amena (1655) le rappel en France des missionnaires Français par Louis XIV irrité; l'autre à cause de la cure de Fontainebleau donnée par le grand roi à la Congrégation et de sa fondation par Mme de Maintenon de la maison royale de Saint-Cyr, dont les lazaristes furent les directeurs et aumôniers jusqu'à la Révolution.

Nous souhaitons que l'excellent éditeur des *Notices* publie prochainement, comme il le fait espérer (p. VIII), la vie de M. Almèras et celle des autres supérieurs généraux, ses successeurs, et l'histoire de la Compagnie des Filles de la Charité, de ces pieuses et douces héroïnes dont l'incomparable dévouement, aujourd'hui proscrit dans la *Capitale du monde civilisé*, est un des plus admirables spectacles qui aient jamais été donnés aux hommes.

T. DE L.

Mémoires sur les règnes de Louis XV et Louis XVI et sur la Révolution, par G. N. DUFORT, comte DE CHEVERNY, *introducteur des ambassadeurs, lieutenant-général du Blaisois (1731-1802)*, publiés avec une introduction et des notes, par ROBERT DE CRÈVECŒUR. Paris, Plon et Nourrit, 1886, 2 vol. in-8 de XVI-448 et 470 p. — Prix : 16 fr.

Jean Nicolas Dufort appartenait à une famille de robe, riche et bien alliée; demeuré orphelin à quinze ans et maître d'une belle fortune, il commença par mener la vie large et dissipée des jeunes gens de famille; à vingt ans, il acheta une charge d'introducteur des ambassadeurs; à vingt cinq ans, il se maria avec une demoiselle Le Gendre. Sa place lui donnait ses entrées à la Cour; il en profitait, non pas pour son ambition, il semble n'en avoir jamais eu, mais pour s'affilier à toute la brillante société d'alors, société si polie, si raffinée, si rouée

en même temps et si corrompue, société où il était si charmant de vivre, comme le disait plus tard Talleyrand, mais société que ses vices dévouaient à la mort et à une mort prochaine. Les mémoires de Dufort contiennent de tristes et instructifs détails sur cette corruption du dix-huitième siècle et sur cette étrange situation des ménages où, à peine unis, le mari s'empressait de prendre une maîtresse et la femme un amant. Hâtons-nous de dire que, sous ce rapport, le ménage Dufort ne se conforma pas aux mœurs du jour et qu'il resta toujours exemplaire; mais malheureusement c'était une exception et une exception trop rare dans le monde de la Cour.

Cette vie de fêtes et de plaisirs avait un autre inconvénient, même au point de vue matériel : elle menait presque inévitablement à la ruine. Ce qu'il y avait alors de grandes familles obérées et de dettes non payées est énorme. Là encore Dufort fut plus sage que ses compagnons. Quand il vit sa fortune compromise par l'existence trop large qu'il avait menée, il sut s'arrêter, il vendit sa propriété de Saint-Leu où il avait fait des embellissements considérables, mais où sa proximité de Paris le forçait à de grosses dépenses; il vendit sa charge d'introducteur des ambassadeurs et, avec les sommes qu'il réalisa, acheta la belle terre de Cheverny, qu'il fit ériger en comté, et la lieutenance générale du Blaisois. Il se fit là une vie confortable et luxueuse, vie de châtelain grand seigneur, avec réceptions nombreuses, sociétés choisies, bals, spectacles, etc. Ce fut au milieu de ces jouissances entremêlées des devoirs plus graves que lui imposaient l'exercice de sa charge et l'administration de ses propriétés qu'il passa la fin du règne de Louis XV, le règne de Louis XVI, et vit venir la Révolution. Alors commencent les épreuves. Dufort n'émigra pas; il resta à Cheverny, subissant à contre-cœur, mais acceptant en somme les changements de gouvernement, se soumettant à toutes les exigences, versant sa quote-part aux contributions patriotiques. Pendant la Terreur il vécut, suivant le mot de Siéyès ; mais comment vécut-il? Sans cesse menacé, persécuté, dénoncé, incarcéré et sauvé seulement par le 9 thermidor, n'échappant ensuite à la déportation qu'à force d'humilité et d'inertie, et finalement ruiné. Au moment où il dépose la plume, il est obligé pour vivre, de vendre cette magnifique terre de Cheverny, qu'il aimait tant, et de se retirer dans une petite maison à Blois.

Les Mémoires de Dufort, conservés jusqu'en 1862 dans la famille, en sont alors sortis et ont été déposés à la bibliothèque de Blois. Quelques érudits, MM. Taine et Vatel entre autres, y avaient fait d'intéressants emprunts. Mais c'est en 1886 seulement qu'un descendant de Dufort, M. Robert de Crèvecœur, déjà connu par des publications très appréciées, a eu la pensée de les éditer. Pensée excellente, car il y a beau-

coup à prendre dans ces curieux souvenirs. Les deux premières parties abondent en anecdotes piquantes, quelques-unes un peu lestes, sur le monde de la Cour et la société de province à la fin de l'ancien régime. Mais c'est peut-être la troisième partie, celle qui a trait à la Révolution, qui renferme les détails les plus curieux. On y voit ce qu'était la vie en France pendant ces années troublées, la vie d'un ancien seigneur surtout, vie de privations, d'angoisses et de misères. On y voit aussi ce que valaient ces petits proconsuls de bas étage et de moralité infime qui terrorisaient alors les villes et les campagnes. Nous trouvons là d'excellents types, les Velu, les Gidouin, les Tlézine, etc., et nous recommandons particulièrement aux lecteurs le récit de la perquisition faite à Cheverny par le citoyen Velu. Épisode instructif et tableau des souffrances de nos grands-pères sous ce régime soi-disant de liberté, que le chef du gouvernement s'appelle Robespierre, Tallien ou Barras; car la persécution et la misère ne furent guère moindres sous le Directoire, après le 18 fructidor, que sous la Convention : « Les gens qui réfléchissent jugent que la propriété n'est plus tenable, que l'on viendra d'une manière ou de l'autre à la loi agraire, et que la seule ressource est de conserver un modique revenu dans un endroit à l'abri des alarmes (le tout est de le trouver), et de vivre oublié et ignoré... Quoique mes soixante-six ans me mettent à l'abri de la déportation, je m'y suis résigné pour ne plus être exposé aux vexations et peut-être à quelque chose de pire... »

« Tous ceux qui ont appartenu à l'ancienne caste ne peuvent plus attendre ni justice ni sûreté. Les propriétaires sont tellement écrasés par les impositions qu'ils ne peuvent ni subvenir à leurs dépenses journalières, ni payer les frais de culture, ni venir au secours les uns des autres. »

Voilà ce que pensait, ce qu'écrivait, à la fin de 1797, un homme qui n'avait pas voulu émigrer et qui avait échappé à la Terreur. Voilà quelle était l'existence des honnêtes gens sous la première République. Sommes-nous sûrs de ne pas revoir cela sous la troisième?

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Une mystique révolutionnaire. Suzette Labrousse, d'après ses manuscrits et des documents officiels de son époque, par M. l'abbé CHRISTIAN MOREAU. Paris, Didot, 1886, in-8 de VII-268 p. — Prix : 6 fr.

C'est une étrange existence que celle que retrace dans ce volume, d'après les documents les plus authentiques, M. l'abbé Ch. Moreau. Une jeune fille du Périgord, Suzette Labrousse, est pieusement élevée par des parents chrétiens. Malheureusement son caractère est étrange et sa piété devient vite exaltée ; elle s'enferme dans la solitude, ne se plaît que dans des rêveries mystiques, aspire à un rôle extraordinaire.

Un jour elle veut s'empoisonner avec des araignées pour monter plus vite au ciel ; un autre jour elle s'applique un masque de chaux sur le visage, afin de se défigurer, parce qu'un jeune homme qui lui plaît la recherche en mariage. Puis à treize ans elle s'imagine que Dieu lui a confié la mission de réformer l'Eglise et de prophétiser. Les prêtres avec lesquels on la met en relation et surtout Mgr de Flamarens, évêque de Périgueux, la traitent de visionnaire, mais Suzette ne se décourage pas ; elle part pour Paris, et là, par je ne sais quelle aberration d'esprit, un certain nombre de personnages la prennent au sérieux. La duchesse de Bourbon la loge dans son palais ; l'évêque constitutionnel de la Dordogne — on en est au commencement de la Révolution — Pontard s'enthousiasme pour ses théories, et le trop fameux dom Gerle la proclame une inspirée ; les principaux chefs révolutionnaires, Danton, Desmoulins, Marat, Robespierre surtout, entrent en relations avec elle. Les journalistes royalistes l'attaquent vivement dans leurs brochures, et M. l'abbé Moreau cite en grande partie l'un des pamphlets les plus répandus contre elle, les *Amours de dom Gerle*, par Marchant. N'importe ; ces attaques n'ébranlent ni l'audace de la visionnaire ni la confiance des adeptes. C'est le propre et c'est la punition des siècles sans foi de croire toutes les rêveries et de se livrer à tous les illuminés. Suzette part pour Rome, afin de convertir le Pape, dit-elle, à la constitution civile du clergé ; partout sur son passage, elle prêche les principes « sublimes » de la Révolution ; partout on l'écoute et on l'acclame. Mais à Rome on l'enferme comme folle au château Saint-Ange ; elle y reste deux ans ; l'arrivée des troupes françaises la délivre et elle revient à Paris où malgré le zèle de ses fidèles et en particulier de Pontard, elle rentre dans l'obscurité ; elle meurt longtemps après, en 1821, oubliée et ignorée.

Dans un dernier chapitre, M. l'abbé Moreau s'attache à prouver que Suzette Labrousse fut tout bonnement une hystérique. C'est aussi la conclusion de M. Taine qui, dans une lettre-préface adressée à l'auteur, lui dit qu'il lira son livre avec un très grand plaisir ; tous les lecteurs de ce volume seront de l'avis de l'illustre académicien.

M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de la Monarchie de Juillet, par PAUL THUREAU-DANGIN. T. III. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-8 de 552 p. — Prix : 8 fr.

Le troisième volume de cet ouvrage, dont l'année dernière les deux premiers obtinrent à l'Académie française le grand prix Gobert, commence au premier ministère de M. Thiers le 22 février 1836, et s'arrête à la formation du ministère Soult le 12 mai 1839. L'auteur consacre un chapitre spécial à raconter en cinquante pages les progrès de la paix intérieure, c'est-à-dire les progrès des idées religieuses de 1836 à 1839,

et dans un autre chapitre il résume en cent pages les dix années de la guerre d'Afrique de 1830 à 1839.

L'ouvrage a un caractère évident d'impartialité, c'est-à-dire qu'il dit les fautes commises, expose les difficultés, tient compte des intentions, mais en même temps il est non moins évidemment très favorable au nouveau régime. L'auteur a puisé surtout ses renseignements dans les mémoires et correspondances des hommes d'État qui ont servi la Monarchie de Juillet, non seulement mémoires déjà publiés comme ceux de M. Guizot, mais mémoires inédits comme ceux du marquis de Saint-Aulaire, les correspondances du duc de Broglie, de M. Molé, de M. de Barante, du comte Bresson, etc., les notes de M. Duvergier de Hauranne. Les citations nombreuses qui en sont faites donnent à l'ouvrage une importance capitale, parce qu'ils font connaître la pensée intime des hommes qui ont alors pris part aux affaires, la physionomie des événements vue d'un certain côté et l'impression produite.

Peut-être l'auteur n'a-t-il pas assez reconnu la justesse de ce mot de Metternich qu'il cite d'ailleurs : « La Maison d'Orléans est certes une grande et illustre Maison, mais c'est le trône du 7 août qui la rapetisse, » je veux dire que l'auteur fait trop de la Monarchie inaugurée en Juillet la continuation de la Monarchie traditionnelle de la Restauration. Dans son indulgence très marquée pour les hommes venus alors au pouvoir, peut-être ne signale-t-il pas assez ce qu'il y eut chez eux, dans leurs actes, d'étroit, de haineux, d'hostile, de voltairien en un mot, souvent contre la Religion et toujours contre la Royauté légitime? Assurément la pensée qui dicte cet oubli est honorable et je m'y associe, c'est la pensée politique de réunir aujourd'hui ce qui a été alors divisé, de jeter un voile sur les erreurs du passé, de combler le fossé qui sépare entre eux des hommes faits pour s'entendre, mais, il faut l'avouer, ici l'austérité de l'histoire fléchit un peu. Sans se jeter dans des récriminations, ne pouvait-on présenter un portrait moins flatté, qui eût été plus ressemblant, par conséquent plus utile?

L'auteur sait du moins dans cette mêlée parlementaire rencontrer la note juste, mettre en relief le caractère de chacun : ici M. Thiers, un révolutionnaire qui disloque le parti de résistance formé sous Casimir Périer et resté au pouvoir pendant trois ans et demi; là M. Guizot avec ses vues d'homme de gouvernement qui se laisse entraîner pourtant, et M. Thureau-Dangin l'en blâme justement, à se jeter avec une passion inexplicable dans la coalition contre M. Molé. M. Molé en cette circonstance avait pour lui l'avantage d'avoir raison contre l'injustice de ses rivaux. Cette histoire de la coalition, racontée ici avec détail et qui est l'événement caractéristique présenté dans ce volume, pourra du moins guérir quelques esprits, trop imbus de ces théories outrées de parlementarisme qui ont été si funestes. L'auteur a été bien inspiré de

donner à ce troisième volume le sous-titre de « la crise du gouvernement Parlementaire, » véritable crise en effet qui semble avoir frappé d'impuissance un système de gouvernement, dont l'application faite de cette manière, n'a réellement rien en France de national.

Nous n'avions pas encore eu sur l'histoire de la Monarchie de Juillet un ouvrage plus riche en renseignements et en appréciations que celui de M. Thureau-Dangin. Lorsqu'il sera terminé, il sera à propos de revenir avec plus de détails sur l'ensemble du règne, pour montrer comment, malgré des services rendus par de grands talents, il a vécu dans une fausse position et est tombé victime de son origine révolutionnaire. Rien n'est plus instructif que l'histoire contemporaine, écrite comme sait l'écrire M. Thureau-Dangin, avec intelligence, bonne foi et talent, car nous nous trouvons encore en face des mêmes problèmes que ceux posés devant la génération précédente, nous avons les mêmes préoccupations, nous subissons les mêmes craintes et les mêmes entraînements, nous gardons aussi les mêmes espérances pour assurer contre le despotisme révolutionnaire la liberté de l'Église et la prospérité du pays.

H. DE L'E.

La Persécution religieuse en Angleterre sous Élisabeth et les premiers Stuarts, par l'abbé C.-J. DESTOMBES. 2e édition. Lille et Paris, Société de Saint-Augustin, 1883, 3 vol. in-8 de XCVIII-304, 341 et 447 p. — Prix : 12 fr.

A aucune époque la religion chrétienne n'a été privée du témoignage du sang. Ce fut d'abord par la main des infidèles que les chrétiens reçurent la mort; ce fut ensuite surtout par la main des hérétiques. Au seizième siècle, la France, le Danemark, la Norwège, l'Allemagne et l'Angleterre principalement, virent des phalanges d'héroïques et fidèles disciples de l'Évangile immolés pour la pureté de la foi par les disciples de Luther et de Calvin. Il y aurait lieu à de touchants récits à recueillir les magnifiques exemples laissés par nos ancêtres d'il y a trois siècles.

M. l'abbé Ch.-J. Destombes nous raconte une partie des beaux faits accomplis en Angleterre par les catholiques de cette époque. Il laisse de côté la lutte qui eut lieu sous Henri VIII et Édouard VI, et il commence au règne d'Élisabeth. Dès le début du règne de cette princesse, ses deux principaux ministres, Guillaume Cécile et Nicolas Bacon, laissèrent voir leur caractère astucieux et perfide. Élisabeth offrait trop de prise aux pièges qui lui furent tendus; il faut reconnaître toutefois que ces hommes apportèrent une ruse satanique dans leur conduite. Deux grands caractères font un heureux contraste : Nicolas Heath, archevêque d'York et Feckenham, de l'Ordre de Saint-Benoît, abbé de Westminster. Tous les deux défendirent avec une science profonde et une haute éloquence les droits de l'Église. Le premier mourut en exil, le

second mourut en prison pour la cause de Dieu. Disons de suite, pour ne pas y revenir toutes les fois que l'occasion s'en présenterait : l'auteur a soin de donner des analyses très exactes des principaux documents; précaution fort utile et qui offre aux lecteurs peu versés dans les matières théologiques, des données suffisantes pour apprécier les sophismes des hérétiques et des schismatiques. Il y eut malheureusement un trop grand nombre de défections dans le clergé, mais le peuple montra une répugnance générale pour la Réforme. Comme toujours, on commença par persécuter les religieux : les Chartreux, les Brigittines, les Bénédictins furent exilés. Dès lors aussi Guillaume Allen apparaît comme un champion de la vérité : il écrit, il négocie, il fait des voyages, il fonde les collèges catholiques de Douai et de Reims; il en établit un autre à Rome. Le parlement, presque tout entier gagné à l'hérésie, édicte les lois les plus cruelles contre les catholiques, ce qui pousse les comtés du Nord à la révolte. Élisabeth profite de la circonstance et aggrave la persécution. Alors on voit Cuthbert Maine, Nicolas Nelson et Thomas Sherwood souffrir généreusement le martyre. A leur suite marchent Raphaël Sherwine et Alexandre Brian avec le P. Edmond Campian, lequel réunit l'auréole du docteur à celle du martyr. Jean Paine, Thomas Fourde, Jean Shert, Robert Johnson sont exécutés à leur tour. Suivent les noms et les supplices d'un grand nombre d'autres missionnaires; mais n'allez pas craindre de rencontrer une sorte de martyrologe : non, M. Destombes n'oublie jamais qu'il écrit une histoire; il fait marcher parallèlement les délibérations du parlement acharné contre les catholiques, les travaux apologétiques de ceux-ci, leurs missions dans les différentes contrées de l'Angleterre et de l'Écosse. Il montre les conversions qu'ils opèrent, le dévouement des fidèles pour cacher les missionnaires, les fondations et les relations avec l'étranger; il dépeint les remords des traîtres et les châtiments qui s'attachent souvent à leur existence exécrée. Un trait caractéristique et remarquable de la persécution sous Élisabeth, c'est la haine contre les femmes catholiques et l'acharnement avec lequel elles sont poursuivies. Parmi les victimes nous trouvons des membres des familles d'Arundel et Walpole. Enfin Élisabeth, troublée par sa conscience, inquiétée par les révoltes des puritains de plus en plus menaçants, tombe dans une sombre maladie qui la conduit assez rapidement au tombeau après avoir donné une nouvelle intensité à la persécution.

Le caractère du roi Jacques Ier, Jacques VI d'Écosse, composé de faiblesse, de pédanterie et de rouerie perfide, est bien connu de l'histoire. Les récits du nouvel historien ne le font point voir sous un jour nouveau, mais ils prouvent de plus en plus la conduite odieuse de ce fils indigne de Marie Stuart. Ce malheureux roi qui inspirait des réflexions si tendres et en même temps si touchantes à saint François de Sales,

occupa de trop longues années le trône d'Angleterre; il avait semé le vent des divisions, son fils, Charles Ier, qui lui succéda, recueillit la tempête. Aussi faible que son père par le caractère, mais moins capable et trouvant une position absolument perdue, il vit sous son règne nominal l'exécution de vieux missionnaires de quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans. Ces horribles scènes qui ne se comprennent pas dans un pays civilisé ne peuvent s'expliquer que par le fanatisme aveugle des masses. Aussi la guerre civile ne tarda pas à éclater, et Charles Ier est conduit à l'échafaud par les presbytériens et les indépendants dont le chef était Cromwell. Celui-ci réunit bientôt dans ses mains un pouvoir despotique et n'épargne pas les catholiques dont le sang continue à couler et dont les biens sont séquestrés. Les excès de la tyrannie démagogique conduisent à une restauration, et Charles II peut monter sur le trône, mais, par le fait de la frénésie du peuple et de la lâcheté des lords, il ne peut gouverner; il ne peut même pas déclarer ses sentiments catholiques. On vit sacrifier une foule de missionnaires et lord Stafford lui-même; comme le disait lord Canning au parlement, le 30 avril 1822, ils furent condamnés mais ils ne furent pas jugés.

En général, l'auteur a soin de citer assez souvent les témoignages des historiens protestants les plus considérables qui ont reconnu l'injustice, la violence, la barbarie dont les persécuteurs ont usé contre les catholiques. L'histoire de ces persécutions est écrite avec distinction, précision, et une grande sûreté d'information. Les sources sont suffisamment indiquées; les vues toujours élevées et les vrais principes théologiques constamment indiqués. L'édition que nous annonçons ici est la seconde; nous n'en doutons pas, d'autres la suivront bientôt.

Dom Paul Piolin.

The English catholic non-jurors of 1715, *being a summary of the register of theis estates with genealogical and other notes.* Edited by the Reverend Edgar Estcourt, canon of S. Chad's cathedral, Birmingham, and John Orlebar Payne. M. A. London, Burns and Oates, 1886, in-8 de 394 p. — Prix : 21 sh.

Ce livre nous donne de précieuses informations sur les familles catholiques de l'Angleterre en 1715. La première année du règne de Georges I, un acte du Parlement obligea les catholiques qui avaient refusé de prêter serment (ce serment était conçu de façon à blesser leur foi) à faire enregistrer leurs noms et le chiffre de leurs revenus. Ils avaient déjà perdu en vertu des lois existantes deux tiers de leurs biens et l'acte du Parlement avait pour but de les forcer à révéler ce qu'ils avaient, pour qu'on fût à même de séquestrer l'autre tiers. Depuis 150 ans le protestantisme essayait de les écraser en les ruinant et la nouvelle loi aggravait beaucoup leur situation déjà si pénible. Il est

étonnant qu'en face de pareils faits, les protestants osent parler de l'Inquisition. Quand est-ce qu'on a vu chose pareille en Espagne? Dieu! quels bourreaux, quelles hyènes c'étaient que ces protestants, et comme ces Anglais catholiques ont été héroïques!

Ce livre est la reproduction du registre commandé par la loi. On trouvera les noms des catholiques par comtés. Une excellente table facilite les recherches, les familles restées catholiques y trouveront des détails curieux sur leurs ancètres et beaucoup de protestants verront par les noms de leurs pères catholiques, que leur protestantisme est de bien fraîche date. On pourra pour le comté d'York confronter le registre avec la liste publiée par Peacohk : *A list of the roman Catholics in the county of York in 1604*. Il est probable que les chiffres des revenus étaient loin d'être enflés, qu'ils avaient même été évalués au plus bas. Les notes, fruit de recherches laborieuses, sont très instructives et rehaussent singulièrement la valeur de ces documents déjà si précieux par eux-mêmes. JAMES FORBES-LEITH, *S. J.*

Het Keurboek der stad Diest. (*Le livre des lois de la ville de Diest*) uitgegeven door K. STALLAERT. Gand, Annoot-Braekman, 1885, gr. in-8 de 72 p.

De voorgeboden der stad Gent in de XIVe eeuw. (*Les Ordonnances municipales de la ville de Gand au quatorzième siècle*) uitgegeven door NAP. DE PAUW. Gand, Annoot-Braekman, 1885, gr. in-8 de 248 p. — Prix : 6 fr. 50.

La « Société des Bibliophiles flamands » est de celles dont l'âge n'a pas ralenti l'ardeur : au moment d'atteindre le cinquantenaire de sa fondation, cette académie des *Quarante* mainteneurs du vieux langage de la Flandre vient d'éditer deux volumes qui sont à la fois des documents linguistiques et des monuments du droit municipal, fort remarquables.

Les lois de la petite ville de Diest en Brabant remontent, dans leur rédaction la plus anciennement connue, au quinzième siècle. Comme tous les documents de même nature, elles contiennent, sous une forme intéressante et naïve, les prescriptions du magistrat communal relatives aux soins de l'édilité : règlements sur les marchés, les denrées alimentaires, entretien des rues et des cours d'eau, police des jeux, etc. On y trouve aussi des renseignements curieux sur l'organisation politique et judiciaire de la cité. Nous avons noté, comme présentant un intérêt spécial, l'édit relatif aux dégâts commis dans les vignobles, — preuve nouvelle qu'à cette époque, le sol des Pays-Bas fournissait à ses habitants la boisson que le raisin des nations voisines leur procure seul maintenant; ainsi que les prescriptions relatives aux dépenses des funérailles et au commerce des cuirs, qui formait la principale industrie de la ville.

L'ouvrage de M. de Pauw sur les *Ordonnances politiques de Gand au XIVe siècle* est d'autant plus intéressant que le sujet dépasse certainement le cercle des recherches historiques locales. Placée à la tête des communes flamandes dans leur lutte presque séculaire contre l'influence française durant le quatorzième siècle, la capitale de la Flandre fournit à l'insurrection que fomentait Édouard III d'Angleterre, des chefs habiles et puissants, Jacques d'Artevelde et son fils Philippe. Les actes des deux « saiges hommes » de Gand ont été jugés bien diversement, loués avec excès par les uns pour leur ardent patriotisme, blâmés très sévèrement par les autres pour leurs tendances démagogiques et leur ambition personnelle. Dans l'attente d'un jugement définitif, — *adhuc sub judice lis est,* — l'historien assemble patiemment les documents capables d'éclairer les annales de la grande cité flamande, durant ces années d'agitation, qui présentent plus d'une analogie avec l'époque du *Common wealth* d'Angleterre — à un assassinat royal près, hâtons-nous de le dire. M. de Pauw, aux laborieuses recherches duquel l'histoire des Artevelde et de leur action politique est depuis longtemps familière, a retrouvé le texte des édits émanés du magistrat de Gand pendant la période insurrectionnelle (1337-1383) qui finit à la bataille de Roosbeke. La publication de ces pièces constitue une mine précieuse de renseignements sur les événements contemporains, en même temps qu'un tableau curieux des mœurs des fiers bourgeois flamands. On y trouve pêle-mêle avec les prescriptions de la voirie et les prescriptions médicales rendues obligatoires, des données du plus haut intérêt sur l'organisation des corps de métier, cet élément essentiel des institutions communales. Aussi les échevins prennent-ils un soin jaloux d'assurer la bonne qualité des fabricats et de réprimer les fraudes commerciales. L'étude des documents contenus dans le livre des *Ordonnances* s'impose désormais à qui veut connaître le mécanisme délicat mais parfaitement agencé de ces corporations ouvrières, qui jouèrent un rôle prépondérant dans la politique de la Flandre au moyen âge.

Les édits municipaux de la période des Artevelde reflètent d'ailleurs en maint endroit les préoccupations de la lutte entreprise contre le royal suzerain de la Flandre. Signalons notamment les mesures rigoureuses prises pour empêcher les partisans du Lys, bannis de la ville, d'y rentrer et les bourgeois de sortir de l'enceinte. Un des textes les plus remarquables est celui par lequel les échevins proclament qu' « une paix générale a été traitée et conclue par le duc de Bourgogne au nom et de la part du roi de France et de ses alliés, d'une part, et le duc de Lancastre, au nom et de la part du roi d'Angleterre et de ses alliés, d'autre part... à partir de la Saint-Pierre (1375) pour un an... » et prescrivant des mesures pour assurer l'exécution de la trêve.

Le soin minutieux avec lequel M. de Pauw a reproduit les *Ordonnances politiques de la ville de Gand* l'obligeait à publier son travail dans une langue qui n'est malheureusement guère comprise hors des limites du pays flamand. Malgré le lexique et les tables excellentes que l'auteur y a jointes, il est à craindre que les savants étrangers éprouveront quelque difficulté à étudier ces documents d'une importance considérable pour l'histoire de la guerre de Cent-Ans.

B. DE V.

A travers la Bulgarie, *Souvenirs de guerre et de voyage,* par un volontaire au 26e régiment des Cosaques du Don, illustrés de 20 dessins par l'auteur (M. DICK DE LONLAY). Paris, Garnier frères, 1886, in-8 de 326 p. — Prix : 3 fr. 50.

En 1883, l'auteur de ces souvenirs publiait, chez Dentu et sous le titre *En Bulgarie,* un récit de la première et aventureuse expédition du général Gourko au sud des Balkans. Osman-Pacha étant venu, par l'occupation de Plevna, barrer au gros de l'armée envahissante la route sillonnée au début par la course prématurée de Gourko, ce vaillant chef dut rétrograder, et les Turcs purent, sans danger ni vergogne, mettre à feu et à sang la *Vallée des Roses,* dont les habitants bulgares avaient naturellement accueilli avec enthousiasme leurs brillants libérateurs d'un jour.

Dans le nouveau récit qu'il vient de publier chez Garnier frères, M. de Lonlay raconte la seconde expédition du même général, laquelle eut un résultat plus décisif que la première. Gourko, en effet, refoula alors au-delà des Balkans la seule armée turque qui pût secourir Plevna investie par Todtleben ; il réduisit ainsi Osman-Pacha à cette sortie désespérée où le brave et ingénieux défenseur devait tout perdre, fors l'honneur. Cette marche des Russes en plein hiver (et quel hiver!) à travers les grands Balkans et la série des combats qui amenèrent l'armée libératrice des chrétiens jusqu'à Andrinople, sont, à mes yeux, l'exploit le plus imprévu et le plus éclatant de toute cette guerre. C'était beaucoup plus difficile que la prise de Plevna et que celle de Kars.

Ne demandez pas à M. de Lonlay de grandes vues sur la stratégie ni des considérations raisonnées sur le mérite ou le démérite des deux armées. Son livre est simplement le récit de ce qu'il a vu et fait, mais un récit plein d'intelligence et d'animation, auquel ce caractère bien tranché donne même un intérêt historique. Je ne songerai donc pas à discuter sa bienveillance continuelle, son enthousiasme même pour les aimables compagnons d'armes auxquels il voyait accomplir si lestement de si grandes choses; mais je signalerai de l'entrain, de la gaîté, des traits de mœurs pris sur le vif, des descriptions exactes et même des informations un peu minutieuses sur la tenue militaire. Le

commun des lecteurs désirerait une carte. D'un autre côté, les dessins, quoique de dimension fort restreinte, sont très nets et crayonnés avec goût : ils contribuent à animer un récit dont le caractère dominant est la sincérité et la vie. ADOLPHE D'AVRIL.

Les derniers jours de la Marine à rames, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'Institut. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885, in-18 de 247 p., orné de gravures. — Prix : 4 fr.

Le nouvel ouvrage de l'amiral Jurien de la Gravière se divise en deux parties bien distinctes. La première, qui a paru dans la *Revue des Deux-Mondes,* est consacrée à la description pittoresque de la marine des galères au seizième et au dix-septième siècles. Le tableau n'est pas gai ; rien de plus répugnant que cette promiscuité des malheureux galériens enchaînés à leurs bancs où ils doivent manger et dormir, incessamment dévorés par la vermine et ne respirant qu'un air empoisonné ; quand on a besoin de toutes leurs forces, soit pour entrer dans un port, soit pour en sortir, ou encore pour atteindre l'ennemi qui fuit, c'est à coups de cordes redoublés qu'on stimule leur énergie. Et comment la « chiourme » est-elle recrutée ? Pour un petit nombre parmi des malheureux ayant aliéné leur liberté pour de l'argent, mais surtout parmi les criminels condamnés aux galères à temps ou à perpétuité ; parfois même ce sont des protestants coupables d'avoir contrevenu aux ordres du roi ; l'auteur fait remarquer très justement que la religion ne doit pas être rendue responsable de ces arrêts rigoureux inspirés par des considérations purement politiques. Le seul allègement aux souffrances de ces malheureux était la présence d'un aumônier chargé de les consoler par la promesse des récompenses éternelles. En 1645 l'aumônier en chef des galères royales n'était autre que le grand saint Vincent de Paul qui trouvait dans ces fonctions l'occasion d'exercer son zèle charitable. La seconde partie du volume comprend, sous le titre trop modeste d'appendice, une longue description technique de la galère. La construction, le gréement et la manœuvre de ce navire à rames sont expliqués avec une abondance de détails et de termes spéciaux qui prouve en faveur de l'érudition de l'auteur, mais que bien peu de lecteurs pourront supporter. Pour s'excuser de ne pas donner l'explication des expressions techniques qui affluent sous sa plume, le bon amiral se contente d'affirmer qu'aujourd'hui les choses de la marine sont devenues familières à tout le monde, et il proclame sa satisfaction d'en avoir assez dit pour montrer qu'il saurait, aussi bien que le duc de Vivonne, manœuvrer une galère réale. Sa conclusion est qu'on s'est trop hâté de supprimer complètement les navires à rames ; ils peuvent encore rendre des services pour les débarquements de troupes. Amené à for-

muler un avis sur la grosse controverse des cuirassés et des torpilleurs, il déclare qu'il serait prématuré de renoncer dès à présent aux premiers, à ce qu'il appelle « la marine des millions flottants »; mais leurs jours sont comptés et ils disparaîtront comme les galères et les vaisseaux à voiles. En somme, c'est un livre très intéressant pour les spécialistes, où l'on retrouve les brillantes qualités de style qui distinguent toujours l'élégant écrivain. Cte DE BIZEMONT.

Gilles de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue *(1404-1440)*, par l'abbé EUGÈNE BOSSARD, d'après les documents inédits réunis par M. RENÉ DE MAULDE. Paris, H. Champion, 1886, in-8 de XIX-426 p. et de CLXVIII p. de documents. — Prix : 10 fr.

On peut dire que jusqu'à ce jour Gilles de Rais n'avait pas encore trouvé d'historien qui eût entrepris de retracer avec les crimes de ce personnage, dont la légende s'est emparée, ce qu'il eut de noble et de glorieux dans la première partie de sa courte existence. Cependant, dès 1876, M. de Maulde, après avoir réuni sur Gilles un grand nombre de documents originaux, notamment les enquêtes de son procès, résolut de les insérer dans la collection des *Documents inédits relatifs à l'histoire de France;* mais une nouvelle lecture de ces pièces où sont relatés des crimes monstrueux impressionna si vivement le futur éditeur que, cédant tout à coup à de légitimes répugnances, il renonça complètement à son projet. Pourquoi ces motifs ont-ils eu moins d'empire sur M. l'abbé Bossard? Nous l'ignorons; l'auteur prétend, il est vrai, que montrer le contraste du bien et du mal, c'est faire œuvre utile et inspirer l'horreur du crime; mais il y a si peu de bien à mettre en lumière dans la vie de Gilles de Rais et l'on y trouve tant d'actes honteux que le contraste véritablement n'existe pas. Gilles de Laval, si tristement célèbre dans l'histoire sous le nom de Gilles de Rais, était l'aîné des deux enfants de Guy de Laval et de Marie de Craon et petit-neveu du connétable Du Guesclin. Né en 1404, ainsi que le prouve M. Bossard, il nous apparaît livré au vice presque dès l'enfance, rempli d'un immense orgueil qui ne reculait devant aucun obstacle pour arriver à la réalisation de ses désirs sans frein. Héritier des domaines considérables des maisons de Montmorency-Laval et de Craon, il brille un instant à la Cour de France par son luxe, accompagne Jeanne d'Arc d'Orléans à Reims, devient maréchal et tient la place d'un pair dans la cérémonie du sacre de Charles VII; mais ses prodigalités ont ému sa famille, qui obtient du roi un arrêt mettant Gilles de Rais en tutelle pour l'administration de ses biens. A vingt-six ans, il se retire dans ses domaines, s'entoure d'alchimistes, presque tous Italiens, espérant se procurer, à l'aide des sciences occultes, l'or qui lui manquait, et mène cette vie de débauche dont

M. l'abbé Bossard est parfois obligé de laisser dans l'ombre certains épisodes. L'une des causes de la ruine de Gilles de Rais fut son amour pour les représentations théâtrales, alors si dispendieuses; à ce propos l'auteur est amené à rechercher la date de la composition du *Mystère du Siège d'Orléans*, dans lequel le maréchal joue un rôle important, et il établit, sinon preuves en main, au moins à l'aide d'arguments dignes de la plus grande attention, qu'il n'a pu être écrit après 1440, année de la condamnation et de l'exécution de Gilles. Son repentir, sa mort courageuse et chrétienne ne suffisent pas pour effacer l'impression pénible que l'on ressent après avoir parcouru le récit de ses crimes, et l'on se demande toujours comment une telle perversité put entrer dans le cœur de celui qui avait été le compagnon de Jeanne d'Arc, le témoin de ses exploits et de l'enthousiasme que son intervention fit naître chez tous les défenseurs de la France envahie par l'Anglais. C'est avec une réelle satisfaction que l'on trouve après les détails du procès qui eut son dénouement par la mort du maréchal sur le bûcher de Nantes le 26 octobre 1440, un curieux chapitre dans lequel l'auteur prouve que Gilles est le type du personnage légendaire connu sous le nom de Barbe-Bleue, le héros du conte de Perrault.

M. l'abbé Bossard a un style facile; nous ne lui reprocherons sous ce rapport qu'une prolixité fatigante dans certaines pages. Pourquoi tant de phrases inutiles? Pourquoi ces épithètes pompeuses appliquées à des personnages d'un mérite ordinaire, notamment au connétable de Richemont? Ce travail, qui dénote de longues et consciencieuses recherches, contient assez de renseignements historiques nouveaux et appuyés sur de solides arguments pour que l'auteur eût pu se dispenser de ces hors-d'œuvre oratoires. Le volume se termine par les pièces justificatives dont la publication est due à M. R. de Maulde et qui comprennent : la procédure canonique dirigée contre Gilles de Rais, l'information faite par le commissaire du duc de Bretagne, les lettres de grâce accordées à Roger de Bricqueville, complice du maréchal, enfin neuf documents relatifs à ses prodigalités. Boileau a proclamé que « le latin dans les mots brave l'honnêteté; » cependant M. de Maulde a jugé indispensable de supprimer dans les procédures quelques passages sans intérêt historique, « et pour lesquels on prononcerait le huis-clos en Cour d'assises. » A. Le Vavasseur.

Lettres d'un Bibliographe, *suivies d'un Essai sur l'origine de l'Imitation*, par J. P. A. Madden, agrégé de l'université de France. Sixième série, ornée d'un atlas et terminée par une Table analytique et alphabétique de noms de personnes et autres mentionnés dans les six séries. Paris, E. Leroux, 1886, gr. in-8 de xv-310-viii p. — Prix : 15 fr.

La sixième et dernière série du précieux recueil de M. Madden se compose principalement, ainsi que les précédentes, de lettres déjà pu-

bliées dans la *Typologie Tucker*. Ces lettres sont au nombre de 40. Les sujets suivants y sont magistralement traités : Anomalie typographique énorme dans la première édition des lettres de Cicéron, *ad familiares ;* Édition de l'*Homiliarius*, due aux frères de la Vie commune, à Louvain ; Inexpérience des imprimeurs du *Declaratio Valerii Maximi ;* Des livres imprimés par Conrad Winters, de Homborch ; Le *Destructorium Vitiorum* de Weidenbach ; Le *Formicarius* de Guldenschaff ; Deux éditions jumelles de *Summula Confessionis* d'Antonin, archevêque de Florence ; Contrefaçon du *De Planctu Virginis ; Du signe typographique appelé division ; Réfutation de M. Alkan* et de la *Bibliography of Printing,* au sujet de l'*Anagnostes ;* D'une prétendue troisième édition de *English Bards,* de Byron ; D'une *Arithmétique* faussement attribuée à Euler ; Les origines de l'imprimerie à Tours ; le *Catalogue des Incunables de la Bibliothèque de Toulouse ;* De l'*Histoire de l'Imprimerie de Vienne,* par le Dr A. Mayer ; Problème bibliographique des deux Tolosa ; Armes de l'imprimerie ; Des reliures avec le cimier du Dauphin ; La presse mécanique et son inventeur Frédéric Kœnig (3. art.) ; De la première édition des *Maximes* de La Rochefoucault ; De la traduction du *Vicar of Wakefield ;* Recherches sur l'installation première du collège d'Orléans, à Versailles ; Étymologie des mots *Sire* et *Monsieur ;* Le *Gulistan* du major Anderson ; Substitution du système duodécimal au système décimal ; Le Papyrus (préambule et 10 art.) ; Origine et propagation du papier (3 art.).

Nous ne pouvons analyser ces lettres qui sont toutes si pleines de choses. Qu'il nous suffise de déclarer que l'agrément de la forme s'y joint à la solidité du fond et que partout leur vénérable auteur s'y montre critique aussi savant que judicieux. Les lettres sur le papyrus et sur le papier constituent en leur ensemble une excellente dissertation qui complète toutes les monographies connues. (On y trouvera, p. 190, la réfutation d'une erreur de Dom B. de Montfaucon qui avait été reproduite un peu partout). Dans bon nombre d'autres lettres, M. Madden a fort bien prouvé, par d'attachantes discussions et de curieuses révélations, que, comme il le dit (p. 69), à propos de lord Byron, « le plus grand poète de notre siècle », la *bibliographie est l'alliée naturelle de l'histoire littéraire.* Aussi son recueil ne s'adresse-t-il pas seulement à des spécialistes, mais sera-t-il lu avec intérêt et avec fruit par tout le monde.

L'*Essai sur l'origine de l'Imitation* (p. 263-310) sera remarqué de tous ceux même qui n'accepteront pas les conclusions de l'auteur. M. Madden commence par écarter résolument *(Prolégomènes)* les trois principaux prétendants, Jean Gersen, Jean Gerson, Thomas A Kempis. Il rappelle, au sujet du premier, que l'on a « créé de toutes pièces » ce « fantastique abbé dont le nom même, avec sa demi-douzaine de variantes,

n'est que l'écho trompeur du nom de Gerson, » et, au sujet du second, qu'il y a des « dissemblances trop marquées » entre ses pieux opuscules et l'*Imitation,* pour que l'on puisse reconnaître dans l'admirable œuvre anonyme « la sœur légitime des deux frères qu'on prétend lui donner. » En ce qui regarde Thomas A Kempis, après nous avoir fait l'honneur de citer notre travail de 1862, il ajoute à nos *Preuves* (p. 266-279) plusieurs autres *Preuves,* insistant surtout, en s'aidant de citations victorieuses, sur ce point, que « le style de l'Imitation n'offre jamais d'images triviales, disgracieuses ni surtout dégoûtantes, » comme celles qu'il est si facile d'extraire des ouvrages d'A Kempis. M. Madden, ayant si vigoureusement déblayé le terrain, cherche à donner la place vacante à Jean Vos de Huesden, second prieur de Windesheim. Le docte bibliographe a fort habilement plaidé la cause de son candidat, et parmi les considérations invoquées en faveur du nouveau venu, il en est de très spécieuses. Mais les arguments décisifs font défaut et, en définitive, la thèse si ingénieusement défendue ne s'appuie que sur des conjectures. Nous tenons à citer l'éloquent hommage rendu par M. Madden (p. 310) à un livre que l'on ne pourra jamais assez louer : « Quelque soit l'auteur de l'*Imitation,* il est certain qu'il a pratiqué la plus rare des vertus qu'il recommande dans son livre : le mépris absolu de la gloire humaine. Dans son humilité sincère, il n'eut pas conscience de la grandeur et de la beauté de son ouvrage ; mais les âmes innombrables que sa voix a éclairées et consolées ne cessent, depuis des siècles, de lui payer un tribut de reconnaissance et d'admiration, digne récompense bien due à l'humilité du sublime inconnu. »

Le volume, imprimé avec le beau caractère elzévirien gravé par feu Caslon, est orné, ainsi que l'atlas, de photographies, de chromolithographies, de vignettes vraiment remarquables. Ce volume et cet atlas couronnent admirablement à tous les points de vue une publication que des hommes sans valeur n'ont pas su apprécier (voir p. XII, les vives et spirituelles plaintes de l'auteur), mais que les bons juges ont été et seront toujours unanimes à regarder comme un de nos meilleurs recueils bibliographiques. T. DE L.

BULLETIN

Quelques grains de bon sens à propos du dimanche, ouvrage béni par S. S. Léon XIII. 7e édition. Paris, Librairie internationale de l'Œuvre de Saint-Paul, 1885, in-18 de 56 p. — Prix : 0 fr. 10.

Cet opuscule, béni par le Pape et approuvé par de nombreux prélats, n'est pas seulement une démonstration théorique des avantages du repos dominical, mais encore et surtout un traité pratique destiné à en faciliter et à en étendre l'observation. Quelles sont les raisons et quelle est l'origine du repos dominical, comment on doit l'observer, comment il faut le sanctifier, telles

sont à peu près les trois questions traitées par l'auteur de ce petit livre. Peut-être pourrait-on lui reprocher de ne pas procéder avec assez de méthode ; mais étant donné le but visé par l'auteur, ce défaut n'a pas une grande importance. Ce travail est familier, vif, pratique, et peut servir utilement la grande cause du repos dominical à l'observation duquel la Vierge de la Salette a rattaché le relèvement de notre pays. E. DE LA D.

L'affaire de Châteauvillain. *Lacombe des Eparres. — Les préliminaires. — — Le drame. — Les victimes. — Les responsabilités. — Discours prononcés à la Chambre par MM. de Mun, Keller et Jolibois.* Lyon, en vente au bureau du *Nouvelliste,* s. d., in-8 de 64 p. — Prix : 20 cent. et 25 cent. *franco.*

Châteauvillain, le 8 avril 1886. — *Récit des faits. — Les fautes et les responsabilités des agents du pouvoir. — Mobiles, attitude du pouvoir, de ses agents et de ses amis; Droit; Examen complet de la question juridique et conclusion*, par M. Albert Desplagnes, ancien magistrat. Grenoble, Baratier et Dardelet, gr. in-8 de 35 p. — Prix : 40 cent.

L'affaire de Châteauvillain au Sénat. *Discours de MM. le duc d'Audiffret-Pasquier et Lucien Brun.* Paris, imp. Levé, 1886, in-18 de 36 p. — Prix : 10 cent., et 6 fr. 50 le cent.

Nous avons sous les yeux trois brochures d'actualité sur lesquelles nous appelons l'attention de nos lecteurs. — La première contient un récit très clair, très précis de l'affaire de Châteauvillain, dû à la rédaction du *Nouvelliste,* de Lyon, ce vaillant organe de la défense religieuse qui a obtenu un si légitime succès. On y a joint le texte *in extenso* des discours prononcés à la Chambre des députés par MM. Albert de Mun, Keller et Jolibois. — La seconde, due à M. A. Desplagnes, ancien Procureur de la République, en même temps qu'elle expose les faits, traite la question de droit d'une façon supérieure. — Enfin la dernière place sous les yeux du public deux éléments importants : le magnifique discours du duc d'Audiffret-Pasquier au Sénat et la réponse si incisive et si forte faite par M. Lucien Brun au discours du ministre des cultes. X.

Le chant de la Marseillaise, *son véritable auteur, avec fac-similé original du manuscrit,* par ARTHUR LOTH. Paris, Victor Palmé, 1886, gr. in-8 de 99 p. — Prix : 4 fr.

Encore une gloire révolutionnaire qui se dédore. De la *Marseillaise,* cette chanson qui a mené tant de Français au combat... et ailleurs, Rouget de Lisle n'a fait que les paroles, banales autant qu'emphatiques, et encore en a-t-il puisé bon nombre de fragments dans le fonds commun des sottises révolutionnaires, de son temps si abondant et si bien rempli. Quant à la musique, elle est bel et bien la reproduction à peu près note par note, d'une page d'un oratorio intitulé *Esther,* dont l'auteur est un nommé Grisons, jadis maître de chapelle à la cathédrale de Saint-Omer. Pas moyen de le contester : M. Loth a le manuscrit entre les mains, et il reproduit le fragment que Rouget de Lisle a accommodé à la sauce révolutionnaire. M. Loth, avec ce style sobre et grave et cette érudition sûre qu'on lui connaît, nous raconte l'histoire de la *Marseillaise,* et il est impossible, après l'avoir lu, de ne pas adopter ses conclusions. Ainsi donc la Révolution qui a tant volé à l'Église, lui a encore pris la *Marseillaise.* Il n'est pas désagréable de découvrir que, même en cette matière, la Révolution n'a rien su se procurer honnêtement.

P. TALON.

Les Procès et les Plaideurs d'après saint François de Sales, conférence donnée le 5 mars 1886, par ANDRÉ GAIRAL, professeur aux

Facultés catholiques de Lyon, avocat à la Cour d'appel. Lyon, Delhomme et Briguet, 1886, in-18 de 106 p. — Prix : 1 fr.

M. André Gairal, professeur aux Facultés catholiques de Lyon, a eu la bonne idée d'aller glaner dans les œuvres de saint François de Sales tout ce qui s'y rapporte aux procès et aux plaideurs, et d'en composer un ensemble de règles pratiques pour la conduite de la vie. Sa conférence se divise en deux parties : la première, la *Justice et les Plaideurs,* où il est tour à tour question des magistrats, des auxiliaires de la justice, de la procédure et des plaideurs; la seconde, *les Procès,* qui traite successivement des raisons d'éviter les procès, des accommodements, des procès qu'il faut faire, de la conduite à tenir dans les procès. On le voit, la question est étudiée sous toutes ses faces, et la conclusion est celle du vieux bon sens, à savoir que ce qu'il y a de mieux en fait de procès, c'est de n'en jamais avoir ; mais comme il faut quelquefois en passer par là, le bon saint nous montre très bien le moyen de s'en tirer le mieux possible, c'est-à-dire sans blesser la justice et la charité. Remercions M. Gairal de nous avoir donné une nouvelle occasion d'admirer le rare bon sens et le charme, et la poésie et la grâce du très saint et très aimable évêque de Genève. P. TALON.

Nouvelles Paroles d'un Croyant, *invitation adressée aux fidèles de l'Équateur, du Canada, de l'Espagne, de la Belgique, de la Suisse, de tous les pays allemands, polonais et hongrois.* Bruxelles, imprimerie catholique de Guillaume Larose, 1885, in-18 de 36 p.

Sous ce titre énigmatique, et pas mal prétentieux, l'auteur, s'adressant aux pays où l'esprit public est resté catholique, leur dénonce les dangers que font courir à la société contemporaine, les francs-maçons, les nihilistes et les juifs, et les invite à former, pour conjurer ces périls, une ligue, une sainte union catholique, destinée à sauver le monde et à délivrer l'Église de Dieu. Comme on le voit, cet opuscule est animé de bonnes intentions, mais c'est vague, banal, essoufflé, sans caractère pratique, et, pour mon compte, je ne crois pas que l'utilité s'en fît vivement sentir. L'auteur en a jugé autrement : pourquoi le chagriner? Son travail d'ailleurs ne fera certainement de mal à personne. P. TALON.

Prêtre et citoyen. *Réponse à MM. de Freycinet, Goblet et tutti quanti,* par l'abbé ACHILLE MEULET, vicaire à Notre-Dame de Lorette de Paris. Paris, Gaume, 1886, in-12 de 46 p. — Prix : 0 fr. 50.

Puisqu'on dispute aujourd'hui aux prêtres leurs droits de citoyens, il faut bien que les prêtres se défendent : c'est ce que fait M. l'abbé Meulet en quelques pages brèves et péremptoires. Il démontre que le prêtre, citoyen, peut en exercer tous les droits ; que si dans l'exercice de ses droits, il lui arrive d'apparaître comme l'adversaire de la République, la faute n'en est pas à lui mais à la République, qui a déclaré la guerre à l'Église catholique et a mis le prêtre dans la nécessité de la défendre. Aussi la suppression de traitement dont on frappe le prêtre aujourd'hui, et les mesures plus radicales encore dont on le menace, sont-elles aussi injustes qu'illégales, et la République paiera cher, un jour, son obstination à vouloir appliquer aux consciences cet axiome sauvage qui nous a déjà tant coûte sur les bords du Rhin : « la force prime le droit. » Fasse le ciel que la France ne le paie pas trop cher! C'est le souhait de M. Meulet, « malgré tout confiant dans l'avenir, parce que l'avenir appartient à Dieu. » P. TALON.

Si Monsieur voulait me permettre de répondre. *Un anticlérical de l'époque. Écho de propos d'auberges, de cafés, de bureaux, de magasins, de chantiers, d'ateliers, de chemins de fer, de voitures publiques, de faiseurs de tapage, de criailleurs à tant, à la campagne et à la ville, etc., etc.; sur les prêtres aux prises avec un bonhomme de sens et de justice, dédié aux amis et aux ennemis du clergé.* Rixheim. imp. A. Lutter, 1885, petit in-16 de 72 p. — Prix : 0 fr. 25. (Remise par douzaine).

Le titre de cette petite brochure de propagande indique parfaitement son objet : réfuter par des arguments de bon sens, sous forme de discussion entre deux personnes de la campagne, les accusations formulées contre les prêtres et qui ont cours dans les journaux et les lieux publics. Les attaques sont résumées en six chapitres : les prêtres sont des ignorants, des paresseux ; ils demandent de l'argent, violentent la liberté, se font des ennemis partout ; ce sont les ennemis de la famille et de la société. C'est un excellent opuscule à répandre en ce temps de persécution et d'insultes contre le clergé ; pour les commander, on peut s'adresser directement à l'auteur : M. l'abbé A. Dufour, à Metz, 12, rue Marchant.

Comte DE BIZEMONT.

Les Matinées du roi de Prusse, avec une introduction de A. SPOLL. Paris, Jouaust, 1885, in-16 de 51 p. — Prix : 3 fr.

La Chercheuse d'esprit, de FAVART. Même librairie, in-16 de XXVIII-95 p. — Prix : 3 fr. (*Les petits chefs-d'œuvre.*)

On sait que quand Frédéric écrivit l'*Anti-Machiavel,* Voltaire disait crûment : « Il crache au plat pour en dégoûter les autres. » Si le petit livre dont M. Jouaust nous donne une jolie édition était bien du roi de Prusse, cette fois il n'aurait nullement fait l'hypocrite, car cet opuscule est dicté par une politique sans conscience et qui dépasse les théories de l'écrivain florentin; mais, d'après M. Spoll, il faut plutôt y voir un pamphlet ironique de Voltaire brouillé avec son royal patron et se vengeant en lui attribuant une œuvre où Frédéric se serait peint sous d'odieuses couleurs. C'est donc sous forme de conseils adressés par le roi de Prusse à son neveu que nous trouvons là une exposition de doctrines qui devient une sanglante satire. Quel qu'en soit l'auteur, le livre est curieux. D'un genre tout différent, un autre volume vient de paraître dans les *Petits chefs-d'œuvre ;* il renferme une des plus jolies pièces de Favart : *la Chercheuse d'esprit.* Elle est précédée d'une introduction de M. A. Piedagnel, et, comme toutes les publications de M. Jouaust, imprimée sur un texte soigneusement établi. GRISBERG.

Mes Rêveries. *Pensées de Mademoiselle de Beauchamp* publiées avec une introduction par Madame ÉMILE LONGIN. Gray, Bouffaut, 1885, in-8 de XVIII-38 p. Tiré à 200 exemplaires.

Mlle de Beauchamp naquit à Vesoul en 1756 et mourut à Paris en 1859; elle venait d'entrer dans sa quatre-vingt dix-septième année. De temps à autre, elle écrivait pour elle-même de courtes réflexions dont quelques-unes sont incisives. Ce qu'elle dit de la jeunesse, de la conversation, de la fortune, des femmes, nous paraît, comme à son éditeur, finement observé. — « Croirait-on qu'il faille un effort de mémoire pour se souvenir des erreurs de sa jeunesse et un effort de raison pour être indulgent envers celles des autres? » Voici sa définition de la médisance : « La médisance est bien moins un vice du cœur qu'une disette de l'esprit. » Il nous a paru que Mlle de Beauchamp avait des regrets d'être femme; de là sans doute un peu

d'humeur contre son sexe. L'hommage délicat qu'elle rend à la vaillance féminine dans cette belle réflexion n'en a que plus de valeur : « Les hommes se vantent de savoir affronter la mort. Les femmes font mieux, elles supportent doucement la vie. » La lecture de cette plaquette n'a rien de banal. Il se dégage de ces *Rêveries* un parfum de bonne compagnie auquel nous ne sommes plus guère habitués. J. V.

L'Ordre des Chartreux, par ALBERT HYRVOIX. Paris, lib. de l'Œuvre de Saint-Paul, 1885, petit in-4 de 42 p. — Prix : 1 fr.

L'Œuvre de Saint-Paul a réuni en brochure plusieurs articles que M. Albert Hyrvoix publiait, il y a quelques mois, dans l'*Univers*, sur l'antique et glorieux Ordre des Chartreux. Dans les 42 pages de cette brochure, fort élégamment imprimée, l'auteur a su renfermer non seulement l'histoire des Chartreux depuis saint Bruno jusqu'au Prieur actuel de la grande Chartreuse ; mais il nous a donné encore une foule de notions très utiles et d'appréciations fort justes sur l'État monastique en général. Nous recommandons spécialement le paragraphe consacré au généralat de l'illustre Prieur Dom Innocent Le Masson, qui réussit à préserver presque entièrement son Ordre de la peste du Jansénisme. Il serait à désirer que M. Hyrvoix écrivît sur les autres grands Ordres religieux, qui sont les plus beaux ornements de l'Église, et sur les Congrégations modernes, qui marchent avec tant d'ardeur dans la voie des conseils évangéliques, des brochures analogues à celle qu'il a consacrée aux Chartreux. En les réunissant plus tard en volume, elles formeraient un abrégé très exact et très intéressant de l'État religieux dans l'Occident. D. THÉOPHILE BÉRENGIER. O. S. B.

Le Poète S. V. Fortunat, par M. l'abbé D. LEROUX. Paris, H. Oudin, 1885, in-12 de 368 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. l'abbé Leroux est une bonne œuvre, puisqu'il se vend au bénéfice de la reconstruction d'une église paroissiale ; mais il faut se hâter d'ajouter qu'il peut se passer de cette recommandation auprès des lecteurs. C'est une étude très complète et parfaitement écrite, de l'époque où vécut le poète saint Fortunat. Rien ne ressemble moins, en effet, à ces biographies ou vies de saints comme il en paraît tant à l'usage des âmes pieuses. Ne s'en tenant pas à la peinture édifiante des vertus de son héros, l'auteur profite de l'occasion qui s'offre à lui de décrire en traits saisissants et avec un véritable talent d'historien les événements tragiques qui ensanglantèrent le sixième siècle, celui des Frédégonde et des Brunehaut ; il s'attache aussi à faire connaître les grands saints qui occupaient alors les principaux sièges épiscopaux de la Gaule, faisant habilement ressortir comment leur science et leur piété imposaient aux Germains eux-mêmes et façonnaient avec les éléments les plus barbares la nation qui devait devenir un jour la plus policée du monde. Originaire de la douce Vénétie, Fortunat était venu en France poussé par sa dévotion à saint Martin de Tours ; l'amitié de la sainte reine Radegonde le retint à Poitiers. Souvent en voyage, il connut les grands personnages de l'époque : rois guerriers, leudes sanguinaires, saints pontifes, et les chanta en vers magnifiques qui l'ont fait considérer comme le dernier poète latin de la Gaule ; on lui doit en outre beaucoup d'hymnes liturgiques, parmi lesquelles il suffit de citer : *Vexilla Regis, Pange lingua, Ave Maris Stella*. Il mourut en 597 sur le siège épiscopal de Poitiers. Le livre de M. l'abbé Leroux est donc à la fois édifiant et ins-

tructif, mais les allusions qu'il a dû faire aux mœurs barbares et corrompues de l'époque ne permettraient pas de le mettre entre les mains des jeunes filles. Comte DE BIZEMONT.

Le Directoire et l'expédition d'Égypte, *étude sur les tentatives du Directoire pour communiquer avec Bonaparte, le secourir et le ramener,* par le comte BOULAY DE LA MEURTHE. Paris, Hachette, 1885, in-12 de IV-344 p. — Prix : 3 fr. 50.

Bonaparte, on le sait, eut l'initiative de la campagne d'Égypte. Il lui semblait que c'était un des points où il était le plus facile et le plus utile de combattre l'influence de l'Angleterre, et, à son point de vue personnel, il comptait sur la fascination qu'exerce toujours l'Orient sur les imaginations occidentales, pour rehausser son prestige et venir favoriser son ambition. Mais une fois là-bas, et malgré ses victoires, la situation ne tarda pas à devenir critique; le désastre d'Aboukir, en anéantissant sa flotte, le laissait sans communication avec la France. Que fit le Directoire pour rétablir ces communications et ravitailler cette armée, si loin de la mère patrie? C'est ce que beaucoup ignorent et ce que M. le comte Boulay de la Meurthe a entrepris d'établir. Grâce à ses recherches dans les Archives nationales, aux ministères des affaires étrangères, de la marine et de la guerre, il a pu raconter tout au long ces efforts, et surtout le plus important de tous, la tentative faite par l'amiral Bruix pour rejoindre Bonaparte en Égypte. Après de nombreuses péripéties, la tentative échoua, grâce surtout au mauvais vouloir de l'amiral espagnol Mazarredo. La Méditerranée resta le domaine de la flotte anglaise, et lorsque Bonaparte, instruit tardivement des défaites des armées républicaines en Europe et de l'impopularité du Directoire, se décida à rentrer en France, il ne le put qu'à grand'peine et en échappant, à travers mille dangers, aux croisières ennemies. Cette curieuse étude avait d'abord paru dans la *Revue des Questions historiques;* en la publiant en volume, M. le comte Boulay de la Meurthe l'a enrichie de nombreux documents qui en rehaussent encore l'intérêt. M. DE LA ROCHETERIE.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. le docteur Apollinaire BOUCHARDAT, doyen de la Faculté de médecine de Paris, est mort le 8 avril. Né en 1810 à l'Isle-sur-le-Serein (Yonne), il alla faire ses études médicales à Paris et devint agrégé de Faculté dès 1832; à partir de 1834 il remplit successivement à l'Hôpital Saint-Antoine et à l'Hôtel-Dieu les fonctions de pharmacien en chef qu'il résigna en 1855 pour se consacrer exclusivement à des travaux scientifiques. Entré à l'Académie de médecine en 1850, il obtint au concours, deux ans plus tard, la chaire d'hygiène. On a de lui de nombreux ouvrages, parmi lesquels nous indiquerons : *Cours de chimie élémentaire avec ses principales applications à la médecine et aux arts* (1834-1835, 2 vol. in-8) ; — *Éléments de matière médicale et de pharmacie* (1838, in-8); — *Cours des sciences physiques* (1841-1844, 3 vol.) ; — *Recherches sur la végétation* (1846, in-12) ; — *Opuscules d'économie rurale* (1851, in-8) ; *L'Eau-de-vie, ses dangers, conférences populaires* (1863, in-12) ; — *Du Diabète sucré ou Glycosurie, son traitement hygiénique* (1875, in-8) ; — *Traité d'hygiène publique et privée, basée sur l'étiologie* (1881, gr. in-8) ; — *Nouveau Formulaire magistral* (1882, in-18, 24e édition) ; — *Nouveau Formulaire vétérinaire, conforme au nouveau Codex* (1886, in-18), ouvrage publié avec la colla-

boration de M. C. Vignardou. M. Bouchardat faisait paraître depuis 1841 un *Annuaire de thérapeutique*, et depuis 1847 il dirigeait la publication d'un *Répertoire de pharmacie*, recueil mensuel.

— Un historien de valeur, M. Henri FORNERON, est mort à Paris le 27 mars. Né à Troyes en 1834, il s'éleva bientôt au poste d'inspecteur des finances, qu'il abandonna ensuite pour se livrer à des recherches historiques et littéraires. Il laisse d'intéressants travaux : *Les Amours du cardinal de Richelieu. Roman inédit de l'hôtel de Rambouillet, publié sur le manuscrit original* (1870, in-16) ; — *Histoire des débats politiques du Parlement anglais depuis la révolution de 1688* (1871, in-8) ; — *Les Ducs de Guise et leur époque. Étude historique sur le XVIe siècle* (1877, 2 vol. in-8) ; *Histoire de Philippe II* (1880-1882, 4 vol. in-8) ; *Histoire générale des émigrés pendant la Révolution française* (1884, 2 vol. in-8 et 3e édition en 3 vol. in-12, même année) ; — *Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth (1649-1734)*, avec un portrait (1886, in-12). Le *Polybiblion* rendra compte de ce dernier ouvrage paru tout récemment.

— M. Charles-Pierre LEFEBVRE DE LABOULAYE, ancien président du Cercle de la librairie, né à Paris le 17 juillet 1813, est mort dans cette ville le 21 mars. Successivement élève de l'École polytechnique en 1831, puis de l'École d'application de Metz, il devint lieutenant d'artillerie ; mais il donna bientôt sa démission pour se livrer tout entier à des travaux industriels et scientifiques. M. Charles de Laboulaye devint alors fondeur de caractères et ne cessa d'apporter à cet art de nombreuses améliorations qui lui valurent de hautes récompenses. Nous signalerons parmi ses ouvrages : *De la Démocratie industrielle. Étude sur l'organisation de l'industrie française* (1849, in-12); — *Un Mot sur l'Imprimerie nationale* (1851, in-8) ; — *Essai sur l'art industriel, comprenant l'étude des produits les plus célèbres de l'industrie à toutes les époques* (1856, gr. in-8) ; — *Des Bateaux transatlantiques et des questions d'ordre mécanique que soulève leur construction* (1857, in-8) ; — *Traité de cinématique ou théorie des mécanismes* (1849, in-8); — *Almanach des progrès de l'industrie et de l'agriculture* (1862, in-16). M. de Laboulaye édita de 1862 à 1869 les *Annales du Conservatoire des arts et manufactures*, dont il fut le collaborateur assidu. Son œuvre capitale est le *Dictionnaire des Arts et manufactures. Description des procédés de l'industrie française et étrangère*, qui a eu quatre éditions (la dernière est de 1874, 4 vol. in-8).

— M. Jean-Baptiste-Alfred ASSOLANT est mort à Paris le 8 mars. Né à Aubusson le 20 mars 1827, il entra à l'École normale à l'âge de vingt ans, puis abandonna la carrière de l'enseignement pour se rendre aux États-Unis; à son retour en France, il donna plusieurs Nouvelles à la *Revue des Deux-Mondes* et à divers journaux. M. Assolant a vainement tenté à plusieurs reprises de jouer un rôle politique. Il laisse un très grand nombre de romans, parmi lesquels nous signalerons : *Les Aventures de Karl Brunner, docteur en théologie, par lord Claudius Hastings Cumbermere* (1861, in-12); — *Le Branle-bas européen* (1861, in-8); — *Pensées diverses, impressions intimes, opinions et paradoxes de Cadet-Borniche, sonneur de cloches de la cathédrale de Felletin (Creuse), sur la poésie, la gymnastique, l'esthétique, la physique, la métaphysique et l'hyperphysique, et les sciences adjacentes et sous-jacentes* (1864, in-12) ; — *Gabrielle de Chênevert* (1865, in-12) ; — *Les Mémoires de Gaston Phœbus* (1866, in-12); — *Aventures merveilleuses mais authentiques du capitaine Corcoran* (1868, 2 vol. in-12); — *L'Aventurier* (1868, 2 vol. in-12); — *Scènes de la vie des États-Unis* (2e édit., 1873, in-12); — *Histoire du célèbre Pierrot écrite par le magicien Alcofribas*, suivie de *Aventures de Milon Sans-Cervelle* (1873, in-12); —

Le Seigneur de Lanterne (1874, in-12); — *Récits de la vieille France. François Buchamor* (1874, in-12); — *Le Puy de Montchal* (1875, in-12); — *La Croix des prêches* (1877, 2 vol. in-12); — *Montluc le Rouge* (1877-1878, 2 vol. in-8); — *Le plus hardi des Gueux* (1878, in-12); — *Le vieux Juge* (1879, in-12); — *La Mort de Roland* (1881, in-16); — *La Fête de Champdebrac* (1882, in-12); — *Plantagenet* (1885, 2 vol. in-12). — M. Assolant a aussi publié une étude historique : *Campagne de Russie* (1866, in-18 et in-4 illustré), et des *Extraits de Pline l'Ancien,* avec notes et sommaires en français.

— M. Pierre-Jules Hetzel, né à Chartres le 15 janvier 1814, est mort le 17 mars à Monte-Carlo. Après avoir fait son droit, il abandonna les études juridiques pour se livrer au commerce de la librairie. Associé en 1835 avec l'éditeur Paulin, il fit paraître pendant les dix ans qui suivirent de nombreuses publications illustrées avec luxe. Peu après il débuta dans la carrière littéraire en insérant, sous le pseudonyme de P.-J. Stahl qu'il conserva dans la suite, deux fantaisies dans les *Animaux peints par eux-mêmes.* On cite parmi ses nombreux ouvrages : *Les Opinions de mon ami Jacques. L'Esprit des femmes et les femmes d'esprit* (1856, in-32); — *La Propriété littéraire et le domaine public payant* (1862, in-8), brochure signée du véritable nom de l'auteur; — *Les bonnes Fortunes parisiennes* (1862 et 1866, 2 vol. in-12); — *Le nouveau Robinson suisse, revu et traduit par P. J. Stahl et Muller, mis au courant de la science moderne par Jean Macé* (1868, gr. in-8); — *L'Ours de Sibérie* (1872, in-8); — *Les bonnes Fortunes parisiennes. Nouvelle série* (1873, in-12); — *Histoire d'un âne et de deux jeunes filles* (1874, gr. in-8); — *La Boulangère a des écus* (1874, in-8); — *Premier cheval et première voiture* (1874, in-8); — *Les Patins d'argent, histoire d'une famille hollandaise et d'une bande d'écoliers,* adapté de l'anglais (1875, gr. in-8); — *Les Histoires de mon parrain* (1877, in-12); — *Aventures de Tom Pouce* (1878, in-12); — *Maroussia, d'après une légende de Markowoozok* (1879, gr. in-8); — *Les Quatre filles du docteur Marsch* (1881, in-4); — *Les Quatre peurs de notre général* (1884, gr. in-8). — M. Hetzel a encore donné une édition des *Pensées de Champfort* (1860, in-12), et composé en collaboration avec Alfred de Musset *Le Voyage où il vous plaira* (1842, in-8). En 1864 M. Hetzel fonda, avec l'aide de M. J. Macé, le *Magasin d'éducation et de récréation* (gr. in-8 illustré, bi-mensuel), auquel il a fourni de nombreux articles.

— Me Jules-Ambroise Le Berquier, né à Rogerville, près le Havre, le 24 mars 1819, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats, est mort à Paris le 25 février. Il s'est fait remarquer comme littérateur par plusieurs articles insérés dans la *Revue des Deux-Mondes.* On lui doit : *Le Corps municipal ou Guide théorique et pratique des maires, adjoints, conseillers municipaux et administrés* (1858, in-8, 3e édition); — *La Commune de Paris. Limites et organisation nouvelles* (1860, in-8); — *Administration de la commune de Paris et du département de la Seine, ou Traité pratique des lois et règlements qui régissent l'administration municipale et l'administration générale,* etc. (1861, in-8, 2e édition); — *La Commune ; discours du citoyen Le Berquier* (1870, in-8); — *Le Nouveau Paris. Qu'est-ce donc que la Commune ? Définition politique et historique* (1871, in-8); — *Le Barreau moderne* (1871, in-12). M. Le Berquier a aussi publié les *Plaidoyers et discours* (1881, 2 vol. gr. in-8) de Paillet.

— M. Gabriel Charmes, l'un des principaux rédacteurs du *Journal des Débats,* est mort à Paris à la fin d'avril. Né à Aurillac le 7 novembre 1850, il se destina d'abord au professorat et suivit pendant quelques mois cette carrière ; après avoir collaboré au *Messager du Midi,* il fut attaché dès 1872 à la rédaction du *Journal des Débats,* où il défendit avec ardeur la politique de

M. Thiers. Il s'est principalement occupé de la question d'Orient qui se réveillait alors et de l'histoire de nos colonies d'Afrique. On lui doit : *Cinq mois au Caire et dans la Basse-Égypte* (1880, in-12), ouvrage composé à la suite d'un voyage fait par l'auteur en 1879 ; — *L'Avenir de la Turquie. Le Panislamisme* (1882, in-12) ; — *La Tunisie et la Tripolitaine* (1883, in-12) ; — *Voyage en Palestine. Impressions et souvenirs* (1884, in-12) ; — *Les Stations d'hiver de la Méditerranée* (1885, in-12) ; — *Les Torpilleurs autonomes et l'avenir de la marine* (1885, in-12) ; — *Politique extérieure et coloniale* (1885, in-12), études publiées d'abord dans la *Revue des Deux-Mondes* ; — *La Réforme de la marine* (1886, in-8), ouvrage dont nous avons annoncé l'apparition au mois de février dernier. M. G. Charmes, outre sa collaboration quotidienne au *Journal des Débats*, a donné de nombreux articles à la *Revue politique et littéraire* et à la *Revue des Deux-Mondes*.

— Un savant folk-loriste italien, M. le professeur Victor Imbriani, vient de mourir à Naples où il était né le 27 octobre 1840. Devenu également célèbre comme littérateur et historien, il commença l'un des premiers en Italie des recherches sur les traditions populaires, et grâce à sa profonde érudition elles furent couronnées de succès. Il laisse, outre des articles publiés dans la *Nuova Antologia*, le *Giornale napoletano di filosofia e lettere*, l'*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, de nombreux recueils de chants populaires, des ouvrages de critique littéraire et des Nouvelles. Nous citerons seulement parmi les premiers : *Canti popolari di Somma Lombarda* (Florence, 1865) ; — *L'Organismo poetico* (Naples, 1866) ; — *Canti popolari di Gessopalena* (Florence, 1869) ; — *Canti popolari delle provincie meridionali* (Turin, 1871-1872, 2 vol.). Ses principales études critiques sont : *Fame usurpate. Studii sopra Aleardo Aleardi, Giacomo Zanella, il Fausto de Goethe ed Andrea Maffei* (Naples, 1877) ; — *Che Brunetto Latini non fu maestro di Dante* (Naples, 1878) ; — *Un' opinione del Manzoni memorata e contraddetta* (Ibid., 1878) ; — *Appunti critici* (Ibid., 1878). Enfin, on doit signaler : *La Novellaja fiorentina* (Naples, 1871) ; — *La Novellaja milanese* (Bologne, 1872) ; — *Paralipomeni alla Novellaja milanese* (Ibid., 1873) ; — *Sette novellette di Camillo Scaligeri della Fratta* (1875) ; — *Due fiabe toscane* (Naples, 1876).

— De Bavière on nous signale la mort à Wurtzbourg, le 5 février dernier, de M. le baron Bernard de Koehne, archéologue et numismate russe, né à Berlin le 4 juillet 1847. Il fit ses études à l'Université de Leipzig où il conquit le grade de docteur en philosophie et en philologie, et se rendit en Russie vers 1872. Devenu conseiller privé de l'empereur et conservateur de la section numismatique au grand Musée de l'Ermitage, il commença la publication de travaux scientifiques insérés dans plusieurs périodiques de divers pays, notamment dans les *Berliner Blätter für Münz-Siegel-und-Wappenkunde*, dans les tomes I à VI des *Mémoires de la Société d'archéologie et de numismatique de Saint-Pétersbourg*, et dans la *Revue belge de numismatique*. Il a publié en volumes : *Notice sur les sceaux et les armoiries de la Russie* (Berlin, 1861, in-4) ; — *Description du Musée de feu le prince Basile Kotschoubey, d'après son catalogue manuscrit* (1857, 2 vol. in-4), ouvrage publié simultanément en russe et en français ; — *Recherches sur l'origine de plusieurs maisons souveraines de l'Europe* (Berlin, 1863, in-8) ; — *Description des monnaies européennes des Xe, XIe et XIIe siècles*. Enfin en 1882, le baron de Koehne a fait paraître sa dernière œuvre historique sous le titre de *Berlin-Moscou-Saint-Pétersbourg*, c'est une étude sur les rapports des cours de Russie et de Prusse de 1649 à 1713.

— On annonce encore la mort : de M. Brianchon, archéologue distingué,

mort à Gruchet-le-Valasse (Seine-Inférieure), le 14 mars; — de M. Robert Caze, journaliste et littérateur connu par plusieurs romans réalistes, mort à Paris le 28 mars à l'âge de 33 ans; — de M. Gustave d'Eichthal, né à Nancy en 1804, ancien rédacteur du *Globe* et de l'*Organisateur*, auteur de travaux historiques et philosophiques sur la Bible et l'Évangile, mort à Paris le 9 avril; — de M. le docteur Gillette, auteur de publications estimées sur la chirurgie; — de M. Alfred Gilliot, collaborateur de la *Revue d'Alsace*, mort le 5 avril à Nancy; — de M. Jullien, ancien proviseur des lycées Henri IV, Louis le Grand et de Vanves, qui s'était créé par ses travaux une haute situation dans l'Université, mort le 11 avril, à Vanves, dans sa 85e année; — de M. le comte Kleczhowski, professeur à l'École des langues orientales vivantes, mort à Paris âgé de 68 ans; — de M. A. Lallemand, né à Toulouse le 25 décembre 1813, auquel on doit des recherches sur les actions électro-dynamiques, sur l'illumination des corps transparents, mort à Poitiers; — de M. Albert de Lassalle, né au Mans en 1833, rédacteur de la chronique musicale au *Monde illustré*, auteur d'ouvrages humoristiques et de monographies musicales, mort à Paris le 24 avril; — du chanoine Adrien Lézat, né à Toulouse le 20 novembre 1832, qui s'est beaucoup occupé de l'*Histoire de la prédication en France*, mort le 17 février; — du lieutenant Palat, connu dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Marcel Frescaly, mort assassiné dans un voyage d'exploration au Soudan, à l'âge de 30 ans; — de M. Vagner, directeur de l'*Espérance* de Nancy, mort dans cette ville le 15 avril, à 76 ans.

— A l'étranger on signale la mort : de M. Ivan Axakov, slavophile et publiciste distingué, qui a dirigé plusieurs journaux moscovites, mort le 3 févier à Moscou; — de M. Luigi Arrigoni, bibliophile très connu en Italie, mort à Nervi le 15 janvier; — de sir Thomas Baker, né à Birmingham le 16 mai 1810, auteur de *Memorial of Chetham's tenement at Crumpsall* (1864), etc., mort à Manchester le 17 avril; — de M. le docteur Guillaume Bischer, professeur à la Faculté de philosophie de Bâle, mort dans cette ville le 30 mars, âgé de 53 ans; — du Dr Broch, né en 1819, célèbre orientaliste, professeur de langues sémitiques à Christiania, depuis 1861, mort le 15 mars; — du professeur Étienne Chastel, né à Genève en 1801, pasteur protestant, qui laisse plusieurs travaux historiques sur les origines du christianisme, mort à Genève à l'âge de 85 ans; — de Mgr Richard Chenevix-Trench, archevêque de Dublin, littérateur et philologue, auteur de glossaires et autres travaux de linguistique; — de M. Jules Claeys, éditeur et collaborateur du *Fondsenblad*, mort le 5 avril à Gand; — du Dr Bernard Endrulat, archiviste de l'État, mort à Posen le 16 février dans sa 58e année; — de M. Frédéric Fronius, botaniste estimé, mort à Agnethel (Transylvanie), le 15 février; — du comte Pietro Giucciardini, historien protestant, mort à Florence le 23 mars, à l'âge de 76 ans; — de M. Louis Glutz Blotzheim, bibliothécaire de la ville de Soleure, historien catholique, mort à 55 ans; — du Rev. Richard Hibbs, auteur d'ouvrages de controverse religieuse, mort à S. Lawrence Road, North-Kensington, le 26 mars, à l'âge de 74 ans; — du Dr Ignace Janicki, conservateur de la bibliothèque Krasinski, de Varsovie, mort dans cette ville le 9 février; — du Dr Rodolphe Klostermann, professeur à la Faculté de droit de Bonn, mort dans cette ville le 10 mars, à l'âge de 58 ans; — de M. Prosper-Désiré-Louis-Joseph Mailliet, né à Tournai le 8 avril 1808, qui rédigea en grande partie les *Souvenirs numismatiques du 50e anniversaire de l'indépendance de la Belgique*, publiés en 1885 par la Société royale de numismatique, mort à Saint-Josse-ten-Noode, près

Bruxelles, le 25 février; — du Dr E.-J. MALMSTEN, membre de l'Académie des sciences de Berlin, mort à Upsal (Suède) le 10 février; — de M. Louis-Henri-Frédéric MELSENS, né à Louvain le 11 juillet 1814, auteur de Mémoires sur la chimie et les sciences naturelles, mort à Bruxelles le 20 avril; — de M. Hector-Guillaume-Henri MITTHOFF, auteur de travaux archéologiques, mort à Hanovre le 20 mars, âgé de 75 ans; — du Dr Ferdinand-Henri MÜLLER, professeur à la Faculté de philosophie de Berlin, mort dans cette ville, dans la nuit du 7 au 8 avril, à l'âge de 81 ans; — du Dr Joseph ROWAK, professeur à la Faculté de médecine de Vienne, mort le 26 mars à Smichow (Bohême), à l'âge de 45 ans; — de M. Victor SCHEFFEL, poète lyrique très populaire en Allemagne, mort à Carlsruhe le 9 avril, âgé de 60 ans; — de M. Julian SCHMIDT, auteur d'une *Histoire de la littérature*, mort le 27 mars à Berlin, à l'âge de 68 ans; — de M. Edward SOLLY, membre de l'Académie royale des sciences, qui laisse des travaux sur la chimie, mort le 2 avril à Camden-House, Sutton (comté de Surrey), dans sa 67e année; — de M. Henry TAYLOR, né à Durham (Angleterre), le 18 octobre 1800, auteur dramatique, dont l'œuvre principale est *Philip van Artevelde*, mort le 27 mars à 86 ans; — du poète ZALESKI, né le 14 février 1802 à Bohaterka dans l'Ukraine, dont les œuvres complètes ont été réunies en quatre volumes (1878), mort le 31 mars, âgé de 84 ans; — de Maximilien ZATORSKI, né le 1er mai 1835 à Samborze, dans la Galicie autrichienne, professeur de droit à l'Université jagellonienne, qui a écrit un *Abrégé du droit civil autrichien*, mort le 19 février à Cracovie.

CONCOURS ET PRIX. — La Société des sciences, lettres et arts de l'Ariège ouvre à Foix, dans le mois de mai 1886, un concours de littérature et de philologie romanes. Elle invite les concurrents à choisir des sujets se rapportant soit au dialecte languedocien, soit au dialecte gascon, auxquels se rattache le dialecte de l'Ariège.

— Le *Midi littéraire* a ouvert un concours de prose et de poésie; s'adresser à la direction, 15, boulevard Baille, à Marseille.

— Aucun travail n'ayant été remis sur le sujet proposé en 1883 par l'Académie des sciences de Bavière pour le prix Christakis Zographos, la même Académie vient de mettre au concours la question suivante : « Décrire au double point de vue géographique et topographique les îles qui ne figurent pas encore dans la *Géographie de la Grèce* de Bursian, telles que Thasos, Samothrace, Imbros, Lemnos, Lesbos, Chio, Samos, Cos, Rhodes, Chypre, etc. » Les travaux, qui devront être remis à Munich le 31 décembre 1888, pourront être écrits en allemand, en latin ou en grec.

— L'Athénée de Lima, à l'occasion du centenaire de Santa-Rosa, ouvre un concours où seront récompensés le meilleur roman, la meilleure œuvre dramatique et la meilleure œuvre lyrique sur un sujet hispano-américain. La langue castillane est seule admise à ce concours.

— Aucun ouvrage n'ayant été présenté au concours pour les prix Névostroniev et Lomonosov, dont le terme expirait le 1er mai 1885, celui-là fut prorogé au 1er mai 1895, et celui-ci au 1er mars 1890. Pour gagner le premier, il faut continuer jusqu'à l'année 1850 la bibliographie des périodiques que Névostroniev avait conduite de 1703 à 1802. — L'autre prix de 2,000 roubles est destiné à la meilleure biographie du célèbre écrivain et savant tout ensemble.

— Le roi de Suède et Norvège offre une médaille d'or d'une valeur de 1,000 couronnes (environ 1,400 fr.) et une somme de 1,250 couronnes à l'auteur du meilleur essai sur les deux sujets suivants : *L'Histoire des langues*

sémitiques, et *L'État de la civilisation chez les Arabes avant Mahomet*. Les travaux peuvent être écrits en latin, allemand, anglais, français, italien ou arabe, et doivent être envoyés avant le 30 juin 1888.

— Le prix annuel de la Bibliothèque nationale de Madrid a été accordé cette année à deux ouvrages que nous devons signaler à nos lecteurs : *Bibliografia de la numismatica española*, par Juan de Dios Rada y Delgado; — *La Imprenta* en Toledo, par Don Cristobal Perez Pastor, prêtre.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 2 avril, M. Philippe Berger a lu, au nom de M. de Vogué, une notice sur quatre pierres gravées en entailles et, en son propre nom, un mémoire sur plusieurs tablettes en terre cuite bilingues du British Museum. M. Mispoulet a ensuite communiqué un mémoire sur la constitution de l'Ordre équestre sous l'empire romain. — La communication de M. Ph. Berger sur les tablettes bilingues a été terminée dans la séance du 9 avril. — Le 16 avril, M. Heuzey a communiqué à l'Académie un mémoire sur une espèce d'étoffe fréquemment représentée dans les costumes des statues ou des monuments chaldéens. M. Heuzey y voit la représentation d'une étoffe bien connue en Orient et appelée Kaunakés. M. Deloche fait ensuite une communication sur les cinq squelettes découverts récemment dans les arènes de Lutèce. — Dans la séance du 21 avril, M. Schlumberger a lu une notice sur une nouvelle monnaie éthiopienne du négus chrétien Kaleb, roi d'Aksoum au sixième siècle. M. Castan fait une communication sur les arènes de Vesontio et sur le square archéologique du canton nord de Besançon. Enfin M. Mouret lit un mémoire sur une marque monétaire du temps de Constantin.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans les séances des 3 et 10 avril, l'Académie a continué la discussion commencée dans les précédentes séances sur le code civil et la question ouvrière. M. Ravaisson a présenté des observations d'un caractère très élevé. — Le 17 avril M. G. de Puynode a lu une étude ayant pour titre l'impôt sur le revenu; M. Boutmy à donné ensuite lecture d'extraits d'un travail sur la révolution agraire en Angleterre au dix-huitième siècle.

Le texte de l' « Hortus Deliciarum. » — Nos lecteurs connaissent la grande publication avec planches héliographiques que poursuit à Strasbourg la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, et dont la 5e livraison va paraître. On reproduit les dessins, qui ont pu être recueillis de divers côtés, des miniatures d'un manuscrit célèbre du douzième siècle, l'*Hortus Deliciarum*, dû à l'abbesse Herrade de Landsperg. Ce manuscrit a péri lors du bombardement de Strasbourg, en 1870, et de l'incendie tristement fameux de la bibliothèque de la ville. Les travaux sur l'*Hortus Deliciarum* vont entrer dans une phase nouvelle. Jusqu'à présent on avait un assez grand nombre de copies des miniatures, mais à peine quelques lambeaux de texte. M. le chanoine Straub, président de la Société alsacienne dont nous parlons, vient de constater, dans un récent voyage à Paris, que le texte presque entier se trouve conservé dans les cartes et papiers du comte Auguste de Bastard, légués à la Bibliothèque nationale et récemment classés. A la suite de la publication des planches, dirigée par le chanoine Straub, il est à désirer qu'il publie le texte intégral de tous les fragments de l'œuvre encyclopédique d'Herrade de Landsperg, une des plus importantes du moyen âge. Rappelons que les papiers du comte de Bastard témoignent qu'il avait pensé lui-même à une reconstitution de ce genre,

destinée à atténuer la perte irréparable faite par la science lors de la destruction du manuscrit.

La collection des Ordonnances des rois de France. — On sait que l'Académie des sciences morales et politiques a entrepris de donner une continuation à la fameuse collection des Ordonnances, qui s'est arrêtée au règne de Louis XII. Elle a, dans ce but, fait un appel pressant à tous les archivistes de province, tandis que des paléographes distingués étaient appelés à dépouiller les immenses collections des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale et des autres dépôts de Paris, à l'effet de publier le recueil des ordonnances du roi François Ier (1515-1547). La commission, ayant pour secrétaire-rédacteur M. Georges Picot, a travaillé sans relâche, et au 1er janvier dernier pouvait déposer sur le bureau de l'Institut les deux premières feuilles tirées de ce monumental travail. On se convaincra de l'immensité des recherches quand on saura que pour l'année 1515 seule (François Ier étant monté sur le trône le 1er janvier) il n'y a pas moins de 398 numéros. Aujourd'hui 17 feuilles, soit 136 pages dans le format in-quarto, sont tirées, et la Commission espère pouvoir mettre un volume entier sur pied pour la fin de la présente année. Malheureusement, tous les archivistes de province n'ont pas répondu à l'appel pressant qui leur était fait; d'autre part, des dépouillements continuels permettent de découvrir de nouvelles ordonnances pour les premières années du règne : un supplément sera nécessaire. La publication est faite avec grand soin, les sources sont toujours exactement indiquées, pour les imprimés, et les révisions sont scrupuleuses. Assurément, cette continuation sera digne de prendre place à côté de l'ancienne collection; elle rendra même plus de services, parce qu'elle est sous tous les rapports plus complète. Une grande partie de l'honneur en reviendra à M. Georges Picot, l'initiateur et l'instigateur de cette admirable entreprise.

La collection des Ordonnances de Belgique. — L'inspiration a été moins heureuse chez nos voisins, et l'on a peut-être livré au public avec trop de précipitation ce volume, publié par les soins de l'Académie royale de Belgique, et intitulé : *Liste chronologique des édits et ordonnances des Pays-Bas* : règne de Charles-Quint (1506-1555). Bruxelles, Goobaerts, 1885, in-8 de 451 p. L'idée était bonne, mais l'exécution laisse à désirer. Si les différents dépôts d'archives belges ont été soumis à une investigation systématique et rigoureuse, l'Académie aurait dû prendre soin de demander à l'étranger le complément d'investigation qui lui était nécessaire. Je suis certain que les archives de Lille, d'Arras, que la Bibliothèque nationale auraient fourni plus d'une contribution utile à cette liste chronologique. Les livres imprimés étrangers auraient dû également être dépouillés, et surtout la table aurait pu être beaucoup plus soignée, car dans l'état elle ne peut servir qu'après un contrôle sérieux.

Musée Eucharistique du Sacré-Cœur de Paray-le-Monial. — M. le baron Alexis de Sarachaga a fondé, il y a quelques années, une Société des Fastes et des Monuments eucharistiques, dont les membres doivent aider par leurs recherches, leurs travaux, ou leurs secours pécuniaires, à faire connaître les miracles opérés par l'Eucharistie, et aussi contribuer par dons d'objets ou de livres à enrichir le Musée et la Bibliothèque de Paray. La publication d'une magnifique revue intitulée : *Le Règne de Jésus-Christ*, montre avec quel zèle les membres de cette Société remplissent leur tâche. On peut se rendre compte de la richesse des collections qu'ils ont réunies

en parcourant les deux premières années du *Règne* qui contiennent le commencement du catalogue des *Collections d'histoire et d'art au Musée de Paray (premier groupe : Peinture)*. Le catalogue des objets rentrant dans le second groupe, *Iconographie,* vient de faire l'objet d'une publication spéciale (Lyon, 1886, in-4 de 92 p.), où les matières sont distribuées sous huit titres différents. Les cinq premières parties renferment l'indication des gravures, photographies, miniatures et autres monuments qui rappellent les miracles se rattachant au mystère eucharistique; la sixième partie renferme une statistique des miracles ; la septième présente une intéressante bibliographie indiquant les ouvrages qui se rapportent au même sujet; enfin dans la huitième est dressé le relevé des groupes de miracles actuellement connus. Ce travail, qui offre des renseignements très détaillés sur les monuments de tout genre conservés dans la Bibliothèque et le Musée de Paray-le-Monial, sera d'une grande utilité pour les visiteurs qui iront admirer ces précieuses collections.

Emplacement de Sarkel, ancienne capitale des Khozares. — Dans un intéressant rapport lu au Congrès archéologique d'Odessa, M. Sizof a présenté les résultats des fouilles qu'il avait faites pour découvrir l'endroit de l'ancienne capitale des Khozares, nommée Sarkel, et dont parle Constantin Porphyrogénète. S'appuyant sur ce témoignage ainsi que sur le récit de Pimené, métropolitain de Moscou, qui avait traversé ce pays en 1389 en se rendant à Constantinople, M. Sizof croit avoir trouvé l'emplacement de Sarkel près du village de Fsimliansk, sur la rive gauche du Don, à un endroit un peu élevé et entouré d'eau de tous côtés. Des murailles faites de briques et des monnaies byzantines du IXe-Xe siècle, frappées à Chersonèse, des croix et des vases ornés du signe de salut, tout cela rend fort probable l'hypothèse de M. Sizof qui croit avoir trouvé les traces de Sarkel, et confirme le récit de Constantin Porphyrogénète, touchant la construction de cette tour blanche sur les rives du Don, par Pehmas, qui en avait été chargé par l'empereur Théophile, à la demande du Khan Khozare.

La littérature des Géorgiens. — Entre la mer Noire et la mer Caspienne habite un peuple presque oublié par l'Occident : les Géorgiens, au nombre d'un million à peine. Les plus anciens monuments de leur littérature sont des versions de la Sainte Écriture et de quelques œuvres théologiques auxquelles vinrent se joindre, à partir du onzième siècle, des versions des classiques grecs et latins. Au douzième siècle, une littérature originale commença. Les grandes épopées, gardées comme des trésors, ont été conservées jusqu'à nos jours. Le plus ancien poème de ce genre, intitulé : *L'homme dans la peau du tigre,* a pour auteur Srota Rustaweli. On a réédité son ouvrage il y a un an, et l'éditeur Zacharias Czyczynadze a l'intention de faire paraître encore d'autres œuvres classiques. Les prosateurs du même temps sont Éphraem le Jeune, Sklatveli, Jean Taidczi, Szawteli et Petriczy. Après une longue période de décadence, l'établissement à Tiflis, en 1712, de la première imprimerie, y apporta une nouvelle vie littéraire. Le roi Wachtung VI, écrivain lui-même, fit éditer bon nombre d'ouvrages religieux et profanes. Longtemps avant lui, Sulchan Orbeliani avait composé un précieux *Dictionnaire de la langue géorgienne,* dans lequel on trouve environ vingt-cinq mille expressions tirées des anciens auteurs. Nous signalerons parmi les écrivains du dix-huitième siècle : Wachtuszy, auteur d'une *Histoire de Géorgie,* d'une *Géographie* de ce pays et d'un *Dictionnaire russe-géorgien ;* l'archevêque Antoine qui écrivit aussi l'histoire de la Géor-

gie et composa entre autres ouvrages une *Grammaire*. Au commencement du dix-neuvième siècle, la Géorgie fut réunie à la Russie, et en 1832, le premier journal fut fondé, mais il obtint peu de succès. En 1866, le journal *Drocba* (*le Temps*) eut un meilleur sort ; il existe encore actuellement. Les auteurs modernes qui méritent l'attention sont, au premier rang, les trois lyriques : Grégoire Orbeliani qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-trois ans, Élias Czanczawadze et Akaki Cereteli. Les auteurs de second ordre sont : Barat-szwili (fils de Barat) et Raphael Éristawi. Le roman fondé par Czawczawadzem, est représenté aujourd'hui par Moczchubaridre, Orbeliani et Nikoladze, Czawczawadze et Rczeuli-szwili sont les maîtres du roman historique; la poésie dramatique date seulement de 1850. Les écrivains sérieux se sont uniquement occupés de l'histoire du pays : Bakradze, Camcia-szwili et Gwaramadze ont édité d'assez bons ouvrages sur le passé de leur patrie. De plus, il y a déjà bon nombre de monographies. Mais combien de manuscrits gisent encore dans les bibliothèques et dans les couvents, comme la vieille chronique *Kartlis cehowreba* (*La vie du Géorgien*), qui est la seule source pour le moyen âge. Depuis quelques années il existe une Société dont le but est de propager la littérature géorgienne, bannie des écoles, où l'on enseigne exclusivement la langue russe. A. S. J.

Le Talmud et les Juifs de Russie. — La traduction du *Talmud,* pour laquelle on avait promis 2,000 florins, ne pourra pas se faire, grâce aux intrigues des Juifs contre le professeur Rohling. M. A. Wünsche reprend le projet; il commence à éditer une *Bibliothèque rabbine;* la première section de cet ouvrage devra contenir le *Talmud babylonien* en langue allemande avec des notes commentaires. La première partie du premier volume vient de paraître à Leipzig. Ceux qui désirent un abrégé vraiment scientifique pourront consulter *Système de la théologie palestinienne ancienne,* par Weber. La situation légale des Juifs en Russie a fait l'objet d'un travail de Berszadzki. Il a déjà édité il y a quelques années des *Documents et Regestes de l'Histoire des Juifs en Lithuanie* (*1388-1569*); actuellement, il profite de ces travaux préparatoires pour écrire l'histoire des Juifs en ce pays, depuis le grand-duc Witolde jusqu'à l'union de Lublin.

L'Arabie avant Mahomet. — M. Ph. Berger a publié en tirage à part l'intéressante Conférence qu'il a faite il y a quelque temps à la Sorbonne sur l'*Arabie avant Mahomet, d'après les inscriptions* (Maisonneuve, 1885, 28 p. et 1 pl. 1 fr.). C'est un résumé substantiel des divers voyages scientifiques faits en Arabie. Après avoir rappelé le mérite de L. Arnaud qui rapporta de l'Yemen cinquante-six inscriptions himyarites ou mieux tabéennes, et de M. Halevy qui, en 1869, en copia six cent quatre-vingts, il décrit la nécropole nubaléenne de Médaïn-Saleh découverte par Doughty et finit par montrer l'importance des résultats obtenus par ce malheureux Ch. Huber qui dut être victime de son dévouement à la science. L'inscription araméenne de Zeïma, qu'on peut dater entre le sixième et le quatrième siècle avant Jésus-Christ, qu'il copia et dont il envoya l'original en France, n'a pas moins de vingt-quatre lignes. Elle nous apprend qu'à Zeïma on introduisit le culte nouveau du dieu Salm de Hagam, peut-être la même divinité qu'adorèrent les Israélites dans le désert. L'ensemble de ces découvertes prouve que l'Arabie fut soumise à un double courant, dont l'un partit du Nord et fut araméen, et dont l'autre, parti de l'Hyemen, l'ancien empire de la reine de Salm, remonta jusqu'à Saba.

Paris. — La *Nouvelle Revue* vient de publier, sous le titre de *Journal du*

lieutenant Palat (Marcel Frescaiy), des notes envoyées le 5 février dernier par le lieutenant lui-même sur la première partie de son voyage.

— Il se fait beaucoup de bruit depuis quelques jours au sujet d'un livre publié par la librairie Marpon et Flammarion : *La France juive. Essais d'histoire contemporaine* (2 vol.), par M. E. Drumont.

— M. Paul Lacombe a fait tirer à part à cent exemplaires, offerts par l'auteur à ses amis, un article publié par lui dans la *Revue de la Révolution* sous le titre : *Les noms des rues de Paris sous la Révolution.* Le soin du détail, cette qualité qui se révélait si souverainement dans son *Essai d'une bibliographie des ouvrages relatifs à l'histoire religieuse de Paris pendant la Révolution,* éclate encore dans ces quelques pages, 39 in-8. —

— Dans une lettre qui porte le titre de : *Les Foudres de la « Controverse » et le Déluge biblique* (Paris, Berche et Tralin, in-8), M. P. Béesau a répondu aux attaques dirigées par M. l'abbé Jaugey, directeur de la *Controverse*, contre le livre récent de M. le chanoine Motais *Le Déluge biblique*, à propos de la question de l'universalité du Déluge.

— L'éditeur Calmann Lévy a mis en vente au commencement d'avril le huitième volume des *Études sur la littérature contemporaine,* par M. Edmond Scherer.

— Nous avons reçu un extrait des *Annales de philosophie chrétienne* contenant deux articles de M. J. Gardair sur l'*Activité dans les corps inorganiques* et les *Puissances de l'âme.* Le secrétaire de la Société de Saint-Thomas d'Aquin y fait preuve d'une science considérable et se montre aussi bien au courant des œuvres des maîtres anciens que des travaux de l'école moderne. Les conférences contradictoires avec le R. P. Forbes, qu'il a données au Salon bibliographique, ont prouvé de plus qu'il était un orateur distingué.

— M. C. de Ribbe a extrait de la *Réforme sociale* (numéro du 1er février) un intéressant article sur *Les livres de raison en Allemagne et le Tagebuch d'Albrecht Dürer* (Paris, Levé, in-8).

— M. G. Saige a découvert *Une charte française de Jean Joinville* qu'il a publiée sous ce titre même dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes,* et en tirage à part dans une brochure in-8 de 14 p., renfermant les fac-similés des sceaux appendus à ce document.

— Les *Registres de Grégoire IX* vont être publiés par M. L. Auvray, archiviste-paléographe, membre de l'École française de Rome, d'après les manuscrits originaux du Vatican; cet ouvrage formera deux volumes grand in-4 d'environ 80 feuilles chacun, qui paraîtront par fascicules de 15 à 20 feuilles.

— A récemment paru, dans la *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome,* le quatrième fascicule des *Registres de Benoît XI, Recueil des bulles de ce Pape publiées ou analysées, d'après les manuscrits originaux des archives du Vatican,* par M. Ch. Grandjean (Paris, Thorin, gr. in-4 à 2 col.).

— Le Dr S. Lœwenfeld, l'un des continuateurs de Jaffé, vient de publier, dans le *Neues Archiv,* onze bulles de Papes inédites, qui remontent aux VIIe-Xe siècle, et dont il avait pris copie dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale, pendant son séjour à Paris, en 1882. Ces textes se rapportent aux abbayes de Cherlieu, La Grasse, de Saint-Denis, de Déols, de Figeac, et à la cathédrale d'Orléans.

— M. Maurice Prou, ancien élève de l'École française de Rome, a rapporté de cette ville un certain nombre de notes qu'il utilise au grand profit de l'érudition médiéviste Un manuscrit de la Bibliothèque nationale de Rome (anciennement du monastère de Sainte-Croix de Jérusalem) lui a

permis d'écrire (*Bibl. de l'École des Chartes*, 1885, livr. 5-6, une intéressante *Note sur un manuscrit de la vie de sainte Alpais*, qu'il compare avec un manuscrit de la bibliothèque communale de Chartres n° 131). Un manuscrit de la Bibliothèque Casanatense lui a fourni un article sur *Un formulario dei duchi di Milano del XV secolo*, inséré dans l'*Archivio storico lombardo* (1885, 30 septembre). Des archives du Vatican il a tiré un *Inventaire des meubles du cardinal Geoffroy d'Alatri* (1287), publié dans les Mélanges de l'École française de Rome. La liste des livres qui composaient sa bibliothèque offre un intérêt tout particulier, et peut servir même dans l'histoire de la reliure.

— Plusieurs professeurs de l'Université, de l'École des Chartes et de l'École des Hautes Études ont formé le projet de commencer la publication d'une *Collection de documents pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*. Ils ont eu surtout pour but de remédier à l'insuffisance et à l'imperfection des moyens de travail mis à la disposition des étudiants, et ils ont l'intention d'inaugurer leur collection par l'impression de la chronique de *Raoul Glaber*, due aux soins de M. Maurice Prou, et de la *Vita Ludovici sexti*, dont s'est chargé M. Aug. Molinier. Le prix de la souscription est de dix francs par an, et donne droit à un nombre indéterminé de fascicules.

— M. L. Tanon a fait paraître chez Larose et Forcel un ouvrage intitulé : *L'ordre du procès civil au XIVe siècle, au Châtelet de Paris* (in-8).

— On annonce la prochaine publication chez A. Lévy d'un ouvrage de M. E. Babelon : *Le Cabinet des Antiques à la Bibliothèque nationale* (in-4).

— Le 14 avril la librairie Charpentier a mis en vente le onzième volume des *Annales du théâtre et de la musique* (année 1885), par MM. Édouard Noël et Edmond Stoullig ; ce volume contient une préface de M. Gounod qui a pour titre *Considérations sur le théâtre contemporain*.

— Signalons aux intéressés une *Bibliographie générale des ouvrages sur la chasse, la vénerie et la fauconnerie, publiés ou composés depuis le quinzième siècle jusqu'à nos jours* (P. Rouquette, in-8) ; elle est due à M. R. Souhart, et renferme l'indication des ouvrages sur la matière en allemand, anglais, espagnol, français, latin, italien, etc.

— M. Victor Palmé vient de mettre en vente le tome IX de l'*Histoire contemporaine de la France*, de M. J.-A. Petit ; ce volume est consacré au règne de Charles X (in-8, prix : 6 fr.). — La même librairie a tout récemment édité une *Histoire de la vie de Jésus-Christ*, par M. Bovier-Lapierre, ancien professeur de l'Université : elle renferme tous les renseignements indispensables, dégagés des méditations pieuses qui, dans les ouvrages de ce genre, remplacent trop souvent le récit des faits historiques.

— MM. G. de Nouvion et E. Landrodie viennent de publier une biographie de *M. le comte de Chambord (1820-1883)*; le vol. in-18 j. renferme II-410 pages et un portrait (librairie Jouvet et Cie).

— Nous avons reçu les *Pensées d'un pape*, Clément XIV, par la marquise de Blocqueville (in-32, 144 p. librairie des bibliophiles), un mignon petit volume comme les *Roses de Noël*, du même auteur.

— M. de Lescure vient de publier les *Lettres d'amour d'Henri IV* (Paris, Jouaust, in-18, XXX-214 p.), c'est un choix parmi les lettres déjà connues dont le titre est plus grivois que le fonds et la forme.

— M. Léopold Goirand a traduit en français l'*Histoire contemporaine d'Angleterre depuis l'avènement de la reine Victoria jusqu'aux élections générales de 1880 (1837-1880)*, par Mac-Carthy, membre de la Chambre des communes; l'ouvrage sera complet en 3 vol. in-8, dont 2 sont en vente à la librairie Perrin.

— Un numéro spécial de l'*Illustration* qui s'imprime à Paris, 13, rue Saint-Georges, a été consacré au Salon de 1886; composé de quarante-huit pages, il comprend le compte rendu du Salon, par M. J. Comte, et la reproduction en photogravure d'un grand nombre de tableaux exposés. — Signalons spécialement *Le Salon-artiste*, album petit in-4° comprenant 200 dessins originaux des œuvres exposées, et publié par la maison Quantin.

— La même librairie a récemment édité un livre de M. O. Uzanne : *Nos amis les livres, causeries sur la littérature curieuse et la librairie* (in-18 jésus de 320 p.); la plupart de ces observations bibliographiques et littéraires ont déjà fourni la matière des chroniques du *Livre* sur l'art et la curiosité. — La librairie E. Rouveyre annonce la publication prochaine d'un ouvrage du même auteur *La reliure moderne artistique et fantaisiste*, qui formera un volume in-8 jésus de 300 p. imprimé avec luxe et illustré de cent planches tirées en noir ou en couleur : Prix : 25 fr. sur papier vélin, 80 fr. sur papier du Japon.

— Vient de paraître dans la Bibliothèque technique du Cercle de la librairie le premier fascicule de l'*Inventaire des marques d'imprimeurs et de libraires;* il est consacré aux marques de la ville de Paris et s'arrête en 1789.

— Une *Bibliographie de la guerre franco-allemande (1870-1871) et de la Commune de 1871*, par M. Albert Schulz, a été dernièrement éditée chez M. Le Soudier; elle renferme l'indication de tous les ouvrages publiés sur la matière en français et en allemand de 1870 à 1885 inclusivement.

— On annonce la prochaine mise en vente d'un important ouvrage de M. Ch. Éphrussi, consacré à *Paul Baudry, sa vie et son œuvre* (Librairie d'art de Ludovic Baschet, in-8 j.). On trouvera dans ce volume, outre une biographie complète du célèbre décorateur du foyer de l'Opéra, récemment décédé, les appréciations des critiques sur ses principaux tableaux, et un catalogue de ses œuvres accompagné d'environ quatre-vingts dessins; le prix de ce luxueux volume sera de 30 fr.

— M. Eugène Müntz a entièrement remanié son premier travail sur *Raphaël, sa vie, son œuvre et son temps;* la librairie Hachette vient d'en publier une nouvelle édition qui comprendra 45 livraisons paraissant hebdomadairement depuis le 10 avril.

— Doit paraître prochainement un *Grand Dictionnaire des rimes françaises* (Paris, A. Ghio, gr. in-8), par M. Morandini d'Eccatage ; il renferme les nouveaux termes de la langue, tous ceux provenant des langues étrangères avec la définition de chacun d'eux, et un traité de versification. Bien des termes de création récente doivent faire des rimes fort singulières et peu harmonieuses.

Anjou. — Sous ce titre : *Les premiers Seigneurs de Cholet,* D. Fr. Chamard vient de publier une brochure très substantielle (Nantes, imp. V. Forest et E. Grimaud, 1886, grand in-8 de 36 p., extrait de la *Revue historique de l'Ouest;* tiré à 100 ex.). Occupé depuis vingt ans de l'*Histoire ecclésiastique du Poitou,* ce savant Bénédictin a glané çà et là, nous dit-il, quelques actes inédits relatifs aux premiers seigneurs de Cholet. Ce sont ces actes qu'il reproduit et parmi lesquels on remarque une charte de 1065 tirée du cartulaire original de Saint-Pierre de Chemillé (Archives de Maine-et-Loire).

— M. André Joubert vient de publier une curieuse et élégante brochure intitulée : *La Restauration artistique de l'hôtel de Pincé,* brochure ornée de quatre gravures (Angers, Germain et G. Grassin, 1886, grand in-8 de 16 p.). L'hôtel de Pincé a été bâti de 1523 à 1533 par Jean de l'Espine, qui fut maire d'Angers en 1511-1512, 1515-1516, 1538.

Bourgogne. — *A propos de Fontanas* est une courte brochure publiée par M. Henry Corot chez Renaud à Dijon, dans laquelle l'auteur veut prouver que, contrairement à ce qui a été écrit dans le tome III des *Mémoires de la Société bourguignonne de géographie et d'histoire,* le territoire de l'ancien « Segestrum » ou « Sigestrum », situé sur les confins de la Bourgogne et de la Champagne, ne s'étendait pas jusqu'à Fontenet et que « Fontanas », cité dans un document relatif à cette question, désigne Fontaines-les-Sèches.

— Nous avons reçu une autre brochure intitulée *La Question. Les Martyrs de l'Inquisition. La Torture au moyen âge,* par un ancien professeur d'histoire (Dijon, Mersch et Cie, in-32). L'auteur, tout en reconnaissant les abus commis au nom de l'Inquisition et condamnés par la papauté elle-même, repousse les accusations dont cette institution a été si souvent l'objet.

Bretagne. — La Société des Bibliophiles bretons et de l'Histoire de Bretagne a résolu de donner une nouvelle édition des *Grandes Croniques de Bretaigne composées en l'an 1514, par Maistre Alain Bouchart;* elle formera deux volumes in-4, divisés en quatre fascicules qui paraîtront à raison de deux fascicules par an. M. A. de La Borderie doit composer une notice sur Alain Bouchart et les diverses éditions de ses *Grandes Croniques.* L'exécution typographique a été confiée aux soins de M. A. Le Roy fils. On souscrit dès maintenant à cette nouvelle édition chez M. H. Caillière, 2, place du Palais, à Rennes. Chaque fascicule sur papier vergé coûtera 8 fr. 75; quelques exemplaires doivent être tirés sur papier Whatman et sur papier de Hollande.

— M. Du Bois de La Villerabel a dernièrement fait imprimer à Saint-Brieuc, chez M. Prud'homme, le *Journal historique et domestique d'un magistrat breton, 1694-1765* (in-8).

— Notre collaborateur, M. René Kerviler, vient de faire tirer à part, à Saint-Brieuc, son étude sur *Baudoin de Maisonblanche,* député aux États généraux de 1789, qui a été publiée dans le dernier volume des *Mémoires de la Société d'émulation des Côtes-du-Nord.* On y trouve beaucoup de documents inédits, entre autres un journal tenu jour par jour des États généraux à Versailles, pendant le mois de mai 1789, des correspondances et les discours officiels prononcés par Baudouin à l'occasion des fêtes du Directoire.

— On annonce à Lorient la publication, par MM. Locpéran de Kerriver, Diverrès et Macé, d'une plaquette in-4 sur l'*Assassinat de Gérard* en 1792; c'est la première de la *Collection des archives révolutionnaires du Morbihan.* Elle va être incessamment suivie d'une réédition du poème rarissime de la *Giganto jacobinomachie* et du premier volume des *Procès-verbaux annotés du club de Lorient.*

— Une Société de géographie s'est récemment fondée à Saint-Nazaire, et publie une brochure contenant ses statuts et les discours de la séance de fondation. On y annonce la publication d'un *Bulletin trimestriel* qui reproduira le texte des conférences organisées par la Société.

— La seconde livraison des *Annales de Bretagne,* publiées par la Faculté des lettres de Rennes, vient de paraître à Rennes. Nous y remarquons tout spécialement une *Chestomathie bretonne,* par M. Loth, des *Chansons bretonnes inédites,* par M. Lusel, et une étude de M. Duchesne sur notre collaborateur M. René Kerviler et le dernier volume de sa *Bretagne à l'Académie française.*

Champagne. — M. le comte E. de Barthélemy a publié un *Recueil de plaquettes historiques champenoises du XVIe siècle* (Châlons, Le Roy, petit in-8).

— Pour paraître dans les premiers jours de juin, le troisième volume de l'*Histoire générale de la Champagne et de la Brie,* par M. Poinsignon (Paris, Alph. Picard, in-8).

Dauphiné. — M. l'abbé Charles Bellet, qui vient de publier une brochure intitulée : *Quel est le destinataire d'une lettre du cardinal Le Camus, écrite de Grenoble le 28 octobre 1705 ?* (Grenoble, Dardelet, 1886, in-8), est sur le point de terminer une *Histoire du cardinal Le Camus*. Il est acquis dès maintenant que la lettre du 28 octobre 1705 était adressée à Mgr de Caylus, évêque d'Auxerre (1er mars 1705-1754) et non, comme on le croyait jusqu'à ce jour, à Mgr A. de Montmorin, archevêque de Vienne.

— Le quatorzième congrès de l'Association pour l'avancement des sciences, tenu à Grenoble, a déterminé plusieurs auteurs à composer des *Notices sur Grenoble et ses environs ;* elles ont été réunies en un volume in-12 de 555 p., imprimé chez Bregnat.

— M. F. Plateau a extrait des numéros d'août et de septembre 1885 du *Guide scientifique,* un article sur *La Zoologie à Grenoble en 1885* (gr. in-8).

Gascogne. — M. E. Ducéré a réuni bien des particularités curieuses dans ses *Études sur la vie privée bayonnaise au commencement du XVIe siècle* (Pau, 1885. Extrait, à 100 exemplaires, de la *Revue de Béarn, Navarre et Lannes,* gr. in-8 de 115 p.). Le travail a été tout entier exécuté à l'aide d'une cinquantaine d'inventaires après décès conservés dans trois registres des archives de Bayonne ; les premiers sont datés de 1515, les derniers de 1538.

— M. Bladé, correspondant de l'Institut, a fait imprimer chez Chollet, à Bordeaux, un *Mémoire sur l'histoire religieuse de la Novempopulanie romaine* (in-8).

Languedoc. — M. l'abbé C. Douais, professeur à l'Institut catholique de Toulouse, a transcrit et préparé pour l'impression le *Cartulaire du monastère de Saint-Sernin* qui remonte au douzième siècle et renferme sept cents pièces, dont la plus ancienne date de l'année 843 et la plus récente de 1179. La publication de cet important recueil de pièces se rapportant à l'histoire de l'un des plus célèbres monastères du Midi de la France sera commencée dès que M. l'abbé Douais aura reçu l'adhésion de cent souscripteurs ; le prix de chaque exemplaire sera de 20 fr., et l'on peut s'adresser soit à M. Douais, 6, place Saint-Barthélemy, à Toulouse, soit à M. Picard, libraire, 82, rue Bonaparte, à Paris.

— Signalons une brochure relative à l'enseignement primaire au moyen âge : *Une école de village fondée par un pape au quatorzième siècle,* par M. l'abbé Azaïs (In-8. *Extrait du Bulletin du Comité de l'art chrétien*).

— *A propos de l'apologie scientifique de M. Duilhé de Saint-Projet* (Toulouse, 1885, in-8, 31 p.), tel est le titre d'une brochure dans laquelle M. l'abbé F. G. de Preignan a consigné ses remarques sur un ouvrage que M. Léonce Couture a fait connaître aux lecteurs du *Polybiblion* (XLIII, 418). On retrouve ici, à côté de quelques critiques nouvelles formulées par M. de Preignan, les deux reproches adressés par notre collaborateur à M. l'abbé Duilhé de Saint-Projet, qui attribue au mot science une signification trop étroite, excluant à tort la métaphysique. Comme M. L. Couture, l'auteur du présent travail regrette que l'histoire des religions et la question de leur origine aient été laissées à l'écart, mais il constate que *l'Apologie scientifique* est écrite avec « une méthode régulière » et dans « un style irréprochable. »

Limousin. — Le second fascicule du recueil de M. René Fage, *Le Vieux Tulle,* est intitulé : *Les Fortifications avec un plan exécuté par M. Ducros, d'après Tripon* (Tulle, Crauffon, gr. in-8, 30 p.). L'étude de M. Fage s'appuie sur de solides documents, les uns publiés déjà dans l'*Histoire de la Ville de Tulle* par Baluze, dans l'*Historique monumental de l'ancienne province du Limousin,* dans le *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze,* etc. ; les autres inédits et extraits des archives départementales de la Corrèze.

— Dans les *Droits de péage et de pontonage établis sur la terre et sur le pont du Saillant* (Brive, Marcel Roche, in-8 de 20 p.), M. Louis Greil a reproduit un document trouvé dans un recueil de vieux procès et intitulé : *Arrest du Conseil d'Estat du Roy, qui maintient le seigneur de Saillant dans un droit de péage dans la terre du Saillant et dans un droit de pontonage sur le pont situé sur la rivière de Vezère, au village du Saillant en Limosin* (15 mars 1729).

LORRAINE.—Nous recevons quatre nouvelles brochures archéologiques dues à la plume infatigable de M. Léon Germain : *Le Rétable d'Hattonchatel et Ligier Richier;—La Chapelle de Dom Loupvent et les Richier; La Croix de Laxou (1586);— Tombe d'Isabelle de Musset, femme de Gilles de Busleyden, à Marville* (Meuse). Les trois premières brochures ont été imprimées à Nancy, chez Crépin-Leblond; la quatrième est un extrait du cinquante-deuxième volume du *Bulletin monumental.*

— Vient de paraître à Nancy le premier volume d'un ouvrage de M. C. Courbe sur *Les rues de Nancy du XVIe siècle à nos jours* (Imprimerie lorraine, in-8); c'est un tableau historique, moral, critique et satirique des places, portes, rues, impasses et faubourgs de Nancy; l'auteur recherche les causes et les origines des vocables qui leur sont appliqués depuis le seizième siècle.

LYONNAIS. — M. le docteur O. de Viry et M. Jeannez ont fait imprimer avec luxe chez Chorgnon, à Roanne, *Le Couvent des Cordeliers de Charlieu;* ce travail renferme l'histoire du cloître, de ses origines et des Cordeliers au seizième siècle.

— M. le docteur Léon Missol, qui a publié dans la *Revue Lyonnaise* un article d'une vingtaine de pages sur *La Famine et l'épidémie de 1709 dans le Beaujolais,* vient de faire exécuter chez Mougin-Rusand, à Lyon, un tirage à part de ce travail composé à l'aide de documents extraits des Archives de la commune et de l'Hôtel-Dieu de Villefranche.

— Nous avons reçu le *Compte rendu de la 52e session du Congrès archéologique de France tenue à Montbrison et dans le département de la Loire (25 juin-2 juillet 1885),* par M. A. Vachez (Lyon, A. Brun, in-8).

— Vient de paraître l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon pour 1886* qui comprend trois parties distinctes; la première renferme les *Mémoires historiques;* la seconde, les *Mémoires littéraires et philologiques,* et la troisième, les *Mémoires relatifs à la philosophie.*

MAINE. — Nous avons reçu la deuxième partie d'une *Notice sur Magnac-Laval,* par M. le comte de Couronnel, qui renferme des documents inédits intéressants sur la période révolutionnaire.

NORMANDIE. — Le tome XIIIe du *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie* (Caen, Le Blanc-Hardel, in-8 de 533 p. et 5 planches) comprend avec les Mémoires lus dans les séances publiques de 1882, 1883, 1884, présidées par MM. Siméon Luce, Jules Lair et Wallon, des *Recherches sur des poésies de Catherine de Médicis et de sa fille Élisabeth de France,* par M. A. Joly; — *Note sur le cartulaire de Mortemer,* par M. Langlois; — *Documents sur les écoles du canton de Carentan avant la Révolution,* par M. Desprairies; — *Description d'un petit coffret du XVIe siècle,* par le vicomte de Blangy; — *Le Martyrologe de la confrérie de la Très-Sainte-Trinité,* par M. de Beaurepaire; — *La Chanson sur les Faux-Nobles du Registre de la paroisse de Monts,* par M. H. Gasté.

— Vient de paraître : *Notice biographique sur M. Émile Egger,* par M. Eugène Chatel. (Caen, Le Blanc-Hardel, in-8 de 53 p.)

— Va paraître dans quelques jours : *Notice biographique sur M. Cauvet, professeur de droit,* par M. Eugène de Beaurepaire, secrétaire de la Société des Antiquaires de Normandie.

— La très curieuse monographie que vient d'écrire M. Florentin Loriot, d'Alençon, sur la tour de Bonvouloir, près Juvigny, met en lumière un des coins les plus intéressants de la vieille Normandie (*La tour de Bonvouloir*, par F. Loriot. Argentan, impr. du *Journal de l'Orne*, 1886, in-8 de 32 p. 1 fr.). Aidé de documents inédits, particulièrement tirés de la bibliothèque de Domfront, M. Loriot a reconstitué l'histoire des fiefs de *Bonvouloir* et *Loyaulté*, octroyés en 1485 par le duc René d'Alençon à Guyon Eschirat, sieur de la Palu, et passés au seizième siècle dans la famille Achard. Des observations archéologiques peut-être contestables, mais ingénieuses, sont répandues çà et là (not. p. 7 et 15). Il y a douze lithographies de l'auteur.

— M. Ch. Hettier a récemment publié à l'aide de documents recueillis par le docteur anglais Samuel-Elliot Hoskins un important ouvrage sur les *Relations de la Normandie et de la Bretagne avec les îles de la Manche pendant l'émigration* (Caen, Le Blanc-Hardel, in-8).

— *L'Escholier normand*, journal hebdomadaire imprimé à Caen, chez Pagny, a fait son apparition au mois de décembre dernier ; c'est sans doute un héritier direct de *L'Escholier* qui, en 1882, délaissa ses lecteurs après une existence éphémère de quelques mois.

Orléanais. — M. Boucher de Molandon nous donne une seconde édition d'une pièce très curieuse qui a été publiée, l'an dernier, dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France* (*Complainte orléanaise du XIIIe siècle avec sa notation musicale retrouvée par M. Léopold Delisle, membre de l'Institut, dans un manuscrit de la Bibliothèque Laurentienne, à Florence. Notice sur cette découverte* (Orléans, Herluison, 1886, grand in-8 de 16 p.) Avant de reproduire la cantilène qu'il appelle « un petit monument poétique et musical d'une époque si éloignée de la nôtre, » l'auteur raconte l'histoire de la découverte faite par l'éminent paléographe, et il remarque très bien, à ce propos, que d'aussi heureux hasards n'adviennent jamais qu'à ceux qui en sont dignes. Le nouvel éditeur entoure le document d'excellentes observations.

Picardie. — On doit à M. Ch. Poette une édition du *Livre de comptes de Claude Rohault, curé de l'église Saint-Quentin de Misery-en-Carnois d'Holnon, années 1659 à 1664* (Saint-Quentin, in-8).

Poitou. — M. H. Beauchet-Filleau prépare, avec le concours de M. Paul Beauchet-Filleau son fils, et d'un autre collaborateur, une nouvelle édition du *Dictionnaire historique et généalogique des familles de l'ancien Poitou*, épuisé depuis longtemps.

— Le travail de M. Lecointre-Dupont sur l'Hypogée des Dunes de Poitiers et les 72 martyrs poitevins ne sera publié que dans quelque temps. La *Revue poitevine et saintongeaise* de février en a donné un résumé anticipé qui a été tiré à part (Melle, Ed. Lacuve, in-8).

— Viennent de paraître, à Niort, chez L. Favre : *a.* le tome VI de la réimpression de Du Cange, in-4 ; — *b. Les Origines de la mégisserie à Niort*, par G. Laurence (in-8 de 16 p.).

— Sous presse, à Melle, chez Ed. Lacuve : *Notes pour servir à l'histoire de Melle*, anonyme.

— En cours de publication, une importante notice de M. Bélisaire Ledain sur Partenay et les châteaux des environs, dans les *Paysages et monuments du Poitou*. Prix du tirage à part : 40 fr. (32 p. in-fol. et 16 photoglypties).

— M. Chevallier, chargé de cours à la Faculté des Lettres de Poitiers, prépare une thèse de doctorat sur l'État du Poitou en 1789.

— M. F. Plessis, qui a publié dans le *Bulletin de la Faculté des Lettres de Poitiers* un intéressant article montrant l'utilité d'établir plusieurs divisions

nouvelles dans quelques élégies de Properce, vient d'en faire exécuter un tirage à part sous le titre de *Propertiana* (Paris, Leroux, in-8).

— On annonce que le *Catalogue de la Bibliothèque poitevine de la préfecture des Deux-Sèvres* va être mis sous presse.

Provence. — M. l'abbé J.-H. Albanès a publié dans le dernier fascicule des *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire*, de l'École de Rome, une curieuse étude sur la *Chronique de Saint-Victor de Marseille*. Ce n'est que le commencement de son travail, qui sera suivi d'une édition ; il établit l'intérêt exceptionnel de ce texte à cause de la rareté des choniques médiévales sur la Provence, et fait toucher du doigt les erreurs des éditions précédentes. La dernière, donnée par Pertz dans les *Monumenta Germaniæ* (t. XXIII, 1-7, 1874), est fort défectueuse; M. Albanès le montre très savamment. Mais pourquoi se réclame-t-il de « l'érudition française »? Le mot signifie-t-il quelque chose? il n'y a pas plus « d'érudition française » qu'il n'y a de « chimie française » ou « d'astronomie allemande ». Cette expression, comme on l'a justement observé, a longtemps servi à déguiser les produits mediocres d'une fausse érudition. M. Albanès, qui est un vrai savant, n'a aucun besoin de s'en servir.

— M. le docteur Barthélemy a extrait du *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques* de curieux *Documents inédits sur divers artistes inconnus de Marseille et d'Aix, du XIVe au XVIe siècle* (in-8).

— M. F. Mireur, archiviste du Var, a consacré une courte brochure au *Prétendu mariage du duc d'Épernon à Pignans (Var), 25 février 1596* (Draguignan, A. Latil, 1886, in-8).

— M. H. Moris, archiviste des Alpes-Maritimes, a extrait du tome X des *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes* un ouvrage à consulter pour l'histoire militaire de cette région au dix-huitième siècle : *Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins pendant la guerre de la succession d'Autriche (1742-1748)*. M. Moris a mis en œuvre dans ce volume des documents inédits découverts par M. le baron Cachiardy de Montfleury.

Saintonge. — Le *Bulletin* de janvier de la *Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* contient, outre les nouvelles historiques, archéologiques et artistiques de la région, des articles nécrologiques sur le docteur Papillaud, auteur de nombreux opuscules médicinaux ; Berthus de Langlade, Léon Bonnet, archiprêtre de Saintes, et la princesse de Craon. On y trouve la biographie complète des nouveaux députés de la Charente et de la Charente-Inférieure et des articles archéologiques sur les puits funéraires, les dolmens et les tumulus d'Archiac, les cavaliers au portail des églises ; des notes sur saint Vincent de Saintes, premier évêque de Dax, sur le poète Fortunat, sur les gouverneurs de Fouras, sur le culte et les pèlerinages de Saint-Eutrope en dehors de la Saintonge, sur un célèbre chef calviniste, Henri de la Mothe-Fouqué, correspondant de Balzac, et dont la postérité est encore représentée en Allemagne. La bibliographie locale tient une place importante dans ce fascicule, comme dans les précédents.

— La même Société a donné dans le tome VI de son *Bulletin* une *Notice sur le collège de Saintes* (1571-1850), par Pierre Stanislas Moufflet, publiée avec notes et appendice par M. Louis Audiat (Saintes, librairie Mortreuil, 1886, gr. in-8 de 128 p., tiré à petit nombre). L'auteur a consulté dans les archives municipales de Saintes toutes les délibérations, toutes les pièces relatives au collège fondé en janvier 1571 et qui passa sous la direction des Jésuites en 1600, sous celle des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur en 1762. M. L. Audiat a très heureusement complété, dans les notes

et dans l'appendice, le travail de Moufflet et un autre travail qui vient de paraître sur le même sujet et dans la même ville : *Histoire du collège de Saintes,* par François Xambeu (1886, in-8 de 150 p.)

Touraine. — On annonce pour le 13 juin prochain la réunion, à Chinon, du premier Congrès rabelaisien, qui se tiendra dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, sous les auspices de la Société française des amis de Rabelais.

— M. Giraudet a fait paraître à Tours un fort volume sur *Les Artistes tourangeaux, architectes, armuriers, brodeurs, émailleurs, graveurs, peintres, sculpteurs, tapissiers.*

— M. A. Rigaud a publié une brochure intitulée : *Question actuelle, la reconstruction de la chapelle Saint-Martin, jugée par un Tourangeau.* (Tours, petit in-8 de 16 p.)

— On doit à M. Carré de Busserolle un *Catalogue analytique d'aveux de fiefs rendus par des familles de la Touraine, de l'Anjou, du Maine et du Loudunois (XVIIe et XVIIIe siècles),* qui forme un volume in-8 de III-214 p En vente à la librairie Suppligeon, de Tours.

Alsace. — Vient de paraître : *Les tapisseries de Saint-Jean des Choux, près Saverne,* par Christmans et Audiguier, avec photographies de Merckling (Saverne, imp. Gilliot, 28 p.). Ces tapisseries, d'un travail artistique remarquable, datent du seizième siècle et sortent des mains des religieuses bénédictines de l'abbaye du même nom. Sur trois d'entre elles sont reproduits les traits de l'abbesse Amélie d'Oberkirch, 1527-1568, qui réussit à guérir une partie des maux que la guerre des Paysans avait fait éprouver au monastère de Saint-Jean.

Allemagne. — M. Carl Jügel vient de publier à Francfort-sur-le-Mein une brochure intitulée : *Die armirten Stände und die Reichskriegs Verfassung (1681-1697).* Ce travail, composé d'après les documents conservés aux archives de Berlin, de Dresde et de Francfort, renferme d'intéressants aperçus sur la situation de l'Allemagne à la fin du dix-septième siècle.

— M. Julien Lippert a commencé tout récemment chez F. Enke, à Stuttgart, la publication d'un ouvrage intitulé : *Kulturgeschichte der Menscheit in ihrem organischen Aufbau,* dans lequel il se propose de montrer les liens que l'histoire signale entre les progrès réalisés de nos jours dans les institutions et les sciences et ceux qui ont été obtenus dans le passé. Ce travail formera vingt livraisons gr. in-8 qui auront toutes paru avant la fin de l'année.

— Les *Lettres de lord Chesterfield à son fils,* qui firent sensation à Londres lors de leur apparition, ont fourni à K. Munding la matière d'un livre *Quintessenz der Lebensweisheit und Weltkunst, nach lord Chesterfields Briefen an seinen Sohn,* qui est une véritable encyclopédie des connaissances littéraires, artistiques et autres indispensables à l'homme du monde.

— L'*Inventaire d'une âme (Inventarium einer Seele)* de M. B. de Suttner, est une curieuse étude psychologique publiée chez W. Friedrich, à Leipzig.

— Plusieurs professeurs allemands, parmi lesquels nous citerons MM J. Bernstein, A. de Koenen, V. Meyer, B. Schwalbe, ont fondé dernièrement une revue scientifique hebdomadaire, *Naturwissenschaftliche Rundschau,* qui s'édite à Brunswick, chez F. Vieweg.

— Sous le titre de *Neue Poetische Blätter,* paraît à partir du 1er avril, à Mayence, sous la direction des docteurs B. Westenberger et S. Otto, une revue bi-mensuelle, destinée en particulier à favoriser les jeunes poètes.

— Une nouvelle revue, intitulée : *Zeitschrift für die geschichte der Juden in*

Deutschland, revue pour l'histoire des juifs en Allemagne, va paraître à Brunswick, à la librairie Schwetschke et fils (Wiegandt et Appelhaus) sous la direction du professeur docteur L. Geiger de Berlin, avec la collaboration du conseiller Stobbe, des professeurs Wattenbach, Weizsäcker, Bresslau, du docteur Bärwald, etc., ainsi que des délégués de l'union juive allemande, conseiller Kristeller, professeur Lazarus et professeur Steinthal.

— La publication entreprise par M. W. Langs sur la Souabe, sous le titre de *Von und aus Schwaben* (Stuttgart, W. Kohlhammer est arrivée à sa deuxième livraison qui comprend trois parties, l'une historique, l'autre biographique, et la troisième littéraire.

— Vient de paraître à Berlin, l'*Annuaire de l'armée prussienne*, publication très luxueuse que l'on ne pourra guère se procurer avant deux mois, puisque, suivant l'usage, il faut que des exemplaires de ce bulletin aient été remis d'abord à l'empereur, puis aux souverains étrangers colonels honoraires d'un régiment prussien ; alors seulement le libraire de la Kochstrasse, M. Mittler, obtient l'autorisation de publier une édition populaire de l'*Annuaire*.

Angleterre. — On vient de publier à Londres le premier volume d'une *Histoire de la Révolution française*, par M. Morse Stephens. Ce volume, de plus de 500 pages, commence aux États généraux de 1789, et va jusqu'à la dissolution de l'Assemblée constituante en 1791. Le second volume, prêt à être mis sous presse, s'étend jusqu'à la mort de Robespierre, et le troisième et dernier donnera l'Histoire du Directoire, jusqu'au Consulat de Bonaparte.

— On annonce la publication à Londres d'une collection populaire, intitulée : *Histoire des nations. Story of the nations, Rome from earliest times to end of the republic*, par A. Gilman.

— La seizième livraison du *Cartularium saxonicum*, qui va paraître, contient les textes de quarante-sept documents, de 925 à 932. Ils sont d'une grande importance pour l'histoire d'Angleterre, dans la période saxonne.

— La deuxième partie des *Vieux textes latins de la Bible*, qui sera bientôt publiée, contiendra des fragments des évangiles de saint Matthieu et de saint Marc, tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de Turin, d'autres fragments des évangiles des bibliothèques de la Suisse. Des fac-similés de l'Écriture seront joints au texte.

— Viennent de paraître : *Events in the life of C. G. Gordon*, par M. W. Gordon; — *History of the Reformation in England*, par M. G. Perry; — *Autobiography of G. Fox, from his Journal*, par M. Newman.

Autriche. — La bibliothèque de l'Université de Czernovitz, en Autriche, existe depuis 1875. La plupart des livres appartenaient autrefois à la Bibliothèque nationale, fondée en 1857 et réunie actuellement à la bibliothèque de l'Université. En 1875, elle ne comptait que 15,000 ouvrages, à présent elle possède déjà 67,000 volumes imprimés et 30 manuscrits. Le docteur Reifenkugel vient d'en éditer le catalogue.

— Une édition illustrée des œuvres de Henri Heine est en cours de publication chez S. Bensinger, à Vienne; la quarante-cinquième livraison, qui fait partie du tome III, vient de paraître. Cette édition, due aux soins du Dr Henri Laube, sera complète en 90 livraisons.

— Doit paraître incessamment chez Duncker et Humblot, de Leipzig, un livre destiné à montrer la situation actuelle de la Bosnie; il est intitulé : *Bosnien unter österreich-ungarischer Verwaltung* (gr. in-8).

— M. F. Khull publie chez Leuschner et Lubensky, à Gratz, une Histoire de l'ancienne poésie allemande, *Geschichte der altdeutschen Dichtung.*

Belgique. — Nous avons reçu le premier numéro des *Tablettes nationales,* publication hebdomadaire éditée par la Société belge de librairie (Directeur, M. A. Vandenbroeck, rue des Paroissiens, 12, à Bruxelles). *Les Tablettes nationales* feront connaître à leurs lecteurs, par des notices bibliographiques, les nouveautés historiques, littéraires et scientifiques. (Prix d'abonnement : un an, 5 fr.)

— Nous apprenons que la librairie Castaigne, de Bruxelles, mettra sous peu en vente le premier volume de l'*Histoire de la Poésie,* par Ferdinand Loise. Cet ouvrage comprendra quatre volumes : le premier sera consacré à la France, le second à l'Allemagne, le troisième à l'Italie, et le quatrième à l'Espagne.

Écosse. — Les manuscrits de Burn ont été vendus à Édimbourg dans le courant de mars. Ils appartenaient à la bibliothèque de John Mackensie, fils du docteur Mackensie, l'intime ami du poète.

— Mgr Eyre, archevêque catholique de Glascow, va publier une nouvelle édition de son *Histoire de saint Cuthbert,* dont la première édition, imprimée il y a quelques années, est épuisée.

Espagne. — En février dernier a commencé à paraître à Barcelone une revue mensuelle, qui sous le titre de *La España Regional,* défendra le principe de la décentralisation ; on compte parmi les rédacteurs : MM. Duran, Almiral, Pella, Estaseu y Coroleu.

— Trois poètes espagnols viennent de mettre au jour un triple poème, autour duquel il se fait en ce moment beaucoup de bruit. Ce sont MM. Echegarray avec *El Bandido Lisardo*, Campo-Amor avec ses *Memorias de una Santa,* et Meñès de Arce avec sa *Marüja.* Ce dernier écrit est l'histoire d'un mariage entre deux personnes également nobles et riches. Cette union étant restée inféconde, le mari et la femme adoptèrent une jeune enfant demeurée orpheline et sans appui ; cet acte de vertu introduit le bonheur dans leur maison. Le souffle de charité chrétienne qui traverse la scène contribue pour beaucoup au succès de cette œuvre. — Pour M. Campo-Amor, il possède un rare talent de versificateur : son style est imagé. Quel dommage seulement que l'auteur soit à moitié sceptique en religion ! Comme il ne comprend rien à la grandeur et à l'héroïsme de la vie religieuse, il n'a réussi qu'à moitié à mettre en relief les belles qualités de son héroïne. — Quant au *Bandido Lisardo* de M. Echegarray, il est vivement à regretter que l'auteur attribue le beau rôle au bandit lui-même, car il en résulte que le drame est à la fois invraisemblable et immoral, n'en déplaise au dramaturge, dont le grand talent est d'ailleurs incontesté.

— Une publication à la fois littéraire et artistique commencée en 1881 s'achève en ce moment et paraît appelée à un grand succès : nous voulons parler des *Autores dramaticos contemporaneos, y joyas del teatro español del siglo XIX* (1881-1886). (Madrid, Murillo, 2 vol. in-8 d'environ 600 p. chacun. Prix : 100 fr.) L'éditeur a eu l'art de grouper ensemble les principales illustrations *dramatiques* et *critiques* de l'Espagne à l'époque contemporaine, en réunissant dans sa collection le Duc de Rivas, Eugène de Hartzensbuch et dix autres poètes aussi illustres. Les biographies sont signées des noms de MM. Manuel Cañete, Cajetan Rosell, Menendez Pelayo, etc., c'est-à-dire des critiques les plus renommés de l'Espagne actuelle.

Italie. — Le centenaire de Donatello, que la ville de Florence célèbre dans ce mois de mai, a donné lieu à quelques publications. La principale

est le grand album édité par la maison U. Hoepli, de Milan, avec un texte de M. Cavallucci, *Vita ed opere del Donatello.* (Milan, 1886, in-folio, 40 p. et 30 planches.) Les planches sont dues à la maison Alinari, de Florence ; le tirage est de 200 exemplaires numérotés, et le tout est dédié au roi Humbert. En France, on se rappelle que le *Donatello* de M. Müntz a paru l'année dernière.

— Intéressant fascicule des *Mélanges* de l'École de Rome, pour commencer l'année 1886. Pour l'archéologie, nous signalerons des *Notes sur la topographie de Rome au moyen âge,* par M. l'abbé Duchesne (I, sur le *templum Romuli* et le *palatium Romuli*). Pour l'histoire, les articles suivants : *La Juridiction fiscale d'Auguste à Dioclétien,* par M. Ch. Lécrivain ; *De la nature des crimes imputés aux chrétiens,* curieuse étude de M. Édouard Cuq, à propos du passage de Tacite (*Ann.* XV, 44), où il faut décidément lire *Odio generis humani conjuncti ; Un Concile apocryphe du Pape saint Silvestre,* publication posthume de Ch. Poisnel ; *Les Vies des papes dans les manuscrits du Liber Censuum,* par Paul Fabre (l'auteur établit que la collection biographique imprimée par Muratori sous le nom du cardinal d'Aragon a été faite entre 1254 et 1265 pour être insérée dans le manuscrit du *Liber Censuum* qu'on venait d'achever et qui est aujourd'hui le *Riccardianus 228 ;* elle a passé de là dans les autres manuscrits) ; *La chronique de saint Victor de Marseille,* par M. l'abbé Albanès. (V. notre *Chronique* à l'art. *Provence); Recherche sur un compagnon de Pomponius Lætus* par M. Pierre de Nolhac (restitution méthodique d'un personnage inconnu à l'histoire littéraire du XVe siècle.) La partie bibliographique contient une note de M. Esmein, et surtout un compte rendu fort soigné de M. Desrousseaux sur le Catalogue des manuscrits grecs du fonds Palatin, rédigé par M. H. Stevenson père et publié par la Bibliothèque Vaticane; c'est une des études critiques les plus complètes qui aient été consacrées à cette importante publication.

— La disparition du manuscrit du *De officiis* de Cicéron, que nous avons signalée à nos lecteurs (XLVI, 188), a causé une vive émotion à Pérouse ; la municipalité offre dix mille francs à qui la fera rentrer en possession de ce précieux manuscrit.

— M. A. Bianchi, chargé par le ministère de l'Instruction publique du classement et de la description des manuscrits de F. Pacini, récemment acquis par la Bibliothèque nationale de Florence, les a distribués en 22 volumes ; on sait que ces manuscrits traitent des sciences physiques et naturelles. La correspondance officielle et privée du savant italien fait partie de la collection.

— M. A. Massoni a traduit en Italien l'ouvrage de M. Stanley sur le Congo ; le premier volume, qui comprend 530 p. in-8, vient de paraître sous le titre de *Stanley e il Congo;* le deuxième et dernier volume sera publié très prochainement.

— M. Villari, de Florence, a mis sous presse une nouvelle édition, entièrement revue, de sa *Vie de Savonarole,* en 2 volumes. La découverte de documents importants dans les Archives de Florence lui ont permis de refaire l'histoire du célèbre réformateur.

Pologne. — La noblesse polonaise a trouvé plusieurs auteurs prêts à écrire son histoire : B. Ulamowski vient d'éditer les Inscriptions des armes dont on trouve les copies dans les Actes des tribunaux de Cracovie. A Posen T. Zyehlinski a fini le sixième volume de son *Livre d'or de la noblesse polonaise.*

— *La diète de quatre ans,* par le P. Kalinka, œuvre accueillie avec un véri-

table enthousiasme, trouvera son complément dans quelques mois ; les deux premiers volumes sont déjà arrivés à la troisième édition.

— La *Revue archéologique,* organe de l'association archéologique de Galicie, fait propagande pour la fondation d'un Musée ruthène à Lemberg.

— Le professeur Czerny prépare, avec onze de ses élèves, une *Bibliographie géographique polonaise.* Tous les ouvrages édités depuis l'établissement de la première imprimerie en Pologne jusqu'à présent y doivent être compris.

— Mme Kosminska continue le *Dictionnaire des médecins écrivains polonais* que son mari avait commencé. Les trois premières livraisons sont arrivés à la lettre S. On y trouve 1032 auteurs avec 4,712 ouvrages.

— *Bibliographie universelle à l'usage des notaires,* tel est le titre d'un livre de Niemirowski publié à Varsovie. On y trouve cités plus de 2,000 ouvrages dans toutes les langues de l'Europe. Si l'auteur avait écrit dans une langue plus connue aux savants, il aurait bientôt la renommée due à son savoir. Un ouvrage analogue en langue italienne est du reste en préparation.

— L'Institut stauropigien de Lemberg a imprimé beaucoup d'ouvrages en caractère cyrillien. Le chanoine Petruszewicz vient d'en donner le catalogue comprenant les années 1574-1800.

— *Le Compte rendu des livres savants polonais ayant rapport aux sciences naturelles,* édité par le Dr Mianowski à Varsovie, est toujours en retard ; il n'est arrivé qu'à l'année 1884.

Portugal. — Dom Ferdinand de Portugal, récemment décédé, a laissé une bibliothèque curieuse ; elle se compose exclusivement de six mille livres et pamphlets saisis, dans les États de l'Europe, pendant le dernier quart de siècle.

Roumanie. — Degenmann, libraire à Bukarest, a composé une *Bibliografia romana,* contenant les ouvrages publiés de 1882 à 1885, en langue roumanienne ou regardant la Roumanie.

— Les *Éclaircissements sur la controverse hongroise-roumanienne,* publiés à Leipzig, contiennent trois parties : *Le peuple de Roumanie ; — L'Est de l'Europe au IXe siècle; — La vérité et la fiction dans les annales de Bélat.*

Russie. — Sous le titre : *Mes loisirs,* M. Bouslaïev a publié en deux volumes les articles sur la littérature et l'art russes qu'il avait fait paraître dans diverses Revues depuis 1831.

— M. Lubimov a terminé son travail sur *Descartes,* et en a donné une édition séparée.

— Les poésies d'Aksakov viennent d'être mises au jour par les soins de M. Samarine, ami intime du défunt. Elles sont ornées du portrait et d'un fac-similé du célèbre publiciste.

— Le *Journal de Varsovie* a passé sous la direction de M. Naoumov, à titre provisoire ; on ne sait pas encore si la gazette survivra à Schtebalski, son ancien rédacteur, décédé et qui l'avait si bien relevée.

— Un ouvrage plein d'intérêt, dû à la plume féconde de M. Michnevitch, et ayant pour titre : *Les Plaies de Saint-Pétersbourg,* fait connaître la statistique de la misère, des immoralités et des crimes à Saint-Pétersbourg.

— Feu Pierre Lavrovski, curateur du rayon scolaire d'Odessa, a laissé une *Étude sur la légende italique des SS. Cyrille et Méthode,* qui paraîtra dans la *Revue du ministère de l'Instruction publique.*

— Il reste aussi beaucoup de travaux de M. Adolphe Bergé, président de la Commission archéologique du Caucase qui a laissé également une riche bibliothèque, surtout intéressante pour ceux qui s'occupent de l'Orient et du Caucase.

— A Saint-Pétersbourg se publie un *Recueil de philologie classique,* dont la première livraison vient de paraître.

Serbie. — A Sérajéwo un nouveau journal serbe commence à paraître; il est illustré et les lettres sont de la forme cyrillienne.

— Le *Moniteur officiel* rapporte qu'en 1883 ont paru 708 ouvrages; entre ceux-ci, 52 étaient des écrits périodiques, 496 étaient imprimés en caractère cyrillien. Les caractères cyrillien et latin étaient adoptés en même temps par deux périodiques.

— Le professeur Stvjan Novakovic a donné une *Revue de la littérature serbe* dans sa *Bibliothèque nationale.* Mais comme il s'est arrêté à l'année 1877, il va en donner bientôt la suite promise, c'est-à-dire la revue des années 1878-1882.

Suisse. — M. F. Nacher vient de publier un volume contenant la description des châteaux, bourgs et monastères de la Suisse romande *Schlösser, Burgen und Klöster der romanischen Schweiz* (Lausanne, Benda, in-4).

— A récemment paru chez S. Collin, à Berne, la deuxième partie de l'*Inventaire sommaire des documents relatifs à l'histoire de la Suisse conservés dans les archives et bibliothèques de Paris* (in-4), par M. Ed. Roth.

Algérie. — Sous ce titre : *Un pacha d'Alger précurseur de M. de Lesseps (1586)*, M. H. D. de Grammont publie une intéressante notice (Alger, Adolphe Jourdan, 1886, grand in-8 de 10 p.) sur El-Euldj-Ali (Ali-le-Renégat), né en Calabre vers 1508, mort le 27 juin 1587, empoisonné, dit-on, par un rival qui briguait sa succession. Le président de la Société historique algérienne raconte la singulière vie de cet ancien chevrier qui devint un des plus grands hommes de mer du seizième siècle et le plus puissant personnage de l'Islam après le sultan. M. de Grammont prouve qu'en 1586, le capitan pacha avait décidé son souverain à rétablir l'ancien canal de Nécos, de Darius et des Ptolémées. En prouvant que le vieil amiral « rêva la gloire que l'avenir réservait au *Grand Français* », son biographe a soin de rappeler que « de récentes découvertes historiques nous ont appris que le pape Sixte-Quint avait eu la même pensée, et qu'il avait excité les nations chrétiennes à se liguer pour mener à bien cette entreprise... »

Brésil. — M. Émile Allain, après avoir fait à Rio-de-Janeiro un long séjour qui lui a permis d'étudier les mœurs et l'administration de la capitale du Brésil, vient de consigner ses impressions dans un volume *Rio-de-Janeiro* (Frinzine et Cie, in-18), où l'on trouve de judicieuses remarques sur l'avenir qui paraît réservé à cette importante ville du Nouveau Monde.

États-Unis. — Les journaux de Chicago sont remplis des annonces du poète Brouning. Les Américains regardent son poème de *Saül* comme le poème le plus remarquable des temps modernes.

— Le premier volume d'une série historique vient de paraître à Boston, sous le titre de *Histoire narrative et critique des États-Unis.* Ce volume, qui sera le second de l'ouvrage, raconte les découvertes et les conquêtes des Espagnols en Amérique, avec cartes, gravures, emblèmes, etc.

— Daprès le *Publisher's Weeckly*, le nombre des livres publiés dans les États-Unis l'année dernière a été de 4,030. Il s'est rapidement accru, car en 1881, il n'était que de 2,991.

— La *Nation* annonce qu'une somme de 15,000 dollars (75,000 fr.) vient d'être donnée à l'Université Harvard, à Baltimore, pour la fondation d'une chaire d'économie politique.

— Aux amateurs de la littérature américaine nous signalons deux ouvrages : *Petit manuel des auteurs américains* (Boston); — et *Catalogue des*

premières éditions des auteurs américains (New York). On y trouve plus de 300 noms.

VENTES. — Du 19 au 23 avril. — *Bibliothèque de M. H.* (Me Delestre, assisté de M. A. Durel, libraire). — Livres des dix-huitième et dix-neuvième siècles (939 articles).

— 21 et 22 avril. — *Autographes composant le cabinet de feu M. A.-P. Dubrunfaut* (Me E. Girard, assisté de M. E. Charavay). — Autographes de savants (394 articles).

— 24 avril. — *Bibliothèque de M. G. D.* (Me Delestre, assisté de M. A. Durel). — Littérature des dix-septième, dix-huitième et dix-neuvième siècles (148 articles).

— 3 mai. — *Lettres autographes et pièces historiques provenant du cabinet d'un amateur étranger* (Me G. Roulland, assisté de M. E. Charavay.) (182 articles.)

— Du 4 au 8 mai. — *Bibliothèque de M. Léon Téchener, libraire à Paris.* (Me Delestre, assisté de M. E. Paul). — Livres précieux. Incunables. Heures gothiques. Manuscrits avec miniatures (855 articles).

— La vente des albatiques de l'abbé Zimberlin s'est produite dans de bonnes conditions. Voici les prix atteints par quelques numéros : Belhomme, *Historia Mediani Monasterii*, 20 marcks; — *Biblia germanica* (Strasbourg, 1485), 45 m.; — *Breviarium argentinense* (1478), 51 m.; — Un autre de 1510-1511, 107 m. — D. Calmet : *Histoire de Lorraine*, 58 m.; — *Légende de sainte Anne* (1509), 85 m.; — *Légende de sainte Catherine* (1500), 113 m.; — Rasser : *Jeu de l'Éducation* (1573), 70 m.; — Gebroiler : *Des archiducs d'Autriche* (1527), 50 m.; — Laguille : *Histoire d'Alsace*, 25 m.; — Meriani : *Topographia Palatinatus*, 64 m.; — *Mandements de Rohan*, 241 m.; — Schœpplin : *Alsacia diplomatica*, 60 m.; — Walter : *Vues pittoresques d'Alsace*, 50 m.; — Wimpheling : *Adolescatia* (1515), 7 m.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Histoire et Littérature bibliques* (*Adam*), par l'abbé A. Laporte (in-12, Lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par l'abbé G. Martin (in-12, Delhomme et Briguet). — *Philosophie de Stuart Mill*, par H. Lauret (in-8, F. Alcan). — *Les Coalitions et les grèves*, par L. Smith (in-8, Guillaumin). — *Les Armées modernes*, par le lieutenant-colonel Hennebert (in-12, Lib. illustrée). — *Traité de la détermination des orbites des Comètes et des Planètes*, par Th. d'Oppolzer (t. Ier, in-4, Gauthier-Villars). — *Recherches sur l'instabilité des continents et du niveau des mers*, par J. Girard (in-8, Leroux). — *Manuel du touriste-photographe*, par L. Vidal (2 vol. in-12, Gauthier-Villars). — *Essais de Grammaire historique néo-grecque* (1re *partie*), par J. Psichari (in-8, Leroux). — *Le Procès du Latin*, par G. A. Heinrich (in-8, Leroux). — *La Chanson de Roland* (en vers), par A. Jubert (in-12, Jouaust). — *Poésies du chevalier de Boufflers* (in-12, Quantin). — *Les destinées. Anna et Loïc*, par A. Varet (in-12, Jouaust). — *Le Pavé de l'Enfer*, par Maurice Drack (in-12, Plon et Nourrit). — *Elle et Moi*, par Et. Marcel (in-12, Didot). — *Trois contes de Noël*, par S. Blandy (in-12, Didot). — *La Confession de Jobic*, par A. Trevard (in-12, H. Gautier). — *Espérit Cabassu*, par A. de Lamothe (in-12, H. Gautier). — *Le Drame de l'Aveyron*, par J. Brémond (in-12, H. Gautier). — *Notre Demoiselle*, par P. du Château (in-12, H. Gautier). — *Histoire de Quatre Saisons*, par J. Grange (in-12, Téqui). — *Tante Monique*, par le commandant Stany (in-12, Téqui). — *Mémoires d'un Instituteur*, par L. Thomin (in-12, Palmé). — *La Vie en famille*, par Zénaïs Fleuriot (in-12, Hachette). — *Les Contes*, par l'abbé Ferret (in-12, Gaume). — *Christine Sorel*, par l'auteur de l'*Héritier de Redcliffe* (2 vol. in-12, Fetscherin et Chuit). — *Les Millions du beau-père*, par O. des Armoises (in-12, Fetscherin et Chuit).

— *Henri Heine et son temps*, par L. Ducros (in-12, Didot). — *De Paris aux Karpathes*, par J. Montet (in-12, Hachette). — *La Péninsule des Balkans*, par E. de Laveleye (2 vol. in-12, F. Alcan). — *Les Cosaques*, par le comte de Tolstoï (in-12, Hachette). — *Madagascar*, par R. Postel (in-12, Challamel). — *Les Proxénies grecques*, par P. Monceaux (in-8, Thorin). — *De Communi Asiæ Provinciæ*, par P. Monceaux (in-8, Thorin). — *Nouvelles promenades archéologiques (Horace et Virgile)*, par G. Boissier (in-12, Hachette). — *Charles VI. Le gouvernement des oncles, etc.*, par B. Zeller (in-12, Hachette). — *Louis de France et Jean-sans-Peur*, par B. Zeller (in-32, Hachette). — *Lettres inédites de Henri IV à M. de Pailhès*, par le vicomte Ch. de La Hitte (in-8, Champion). — *La Ligue et les Papes*, par le comte H. de L'Épinois (in-8, Palmé). — *Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI*, par la comtesse d'Armaillé (in-12, Perrin). — *Histoire de l'Europe pendant la Révolution française* (t. V), par H. de Sybel (in-8, F. Alcan). — *Souvenirs du duc de Broglie (1785-1870)* (t. Ier, in-8, Calmann Lévy). — *Chronique d'une maison lilloise*, par Quarré-Reybourbon (in-8, Quarré, à Lille). — *Jean-Baptiste Tavernier*, par Ch. Joret (in-8, Plon et Nourrit). — *Soliman-Pacha*, par A. Vingtrinier (gr. in-8, Didot). — *Charles-Georges Gordon*, par Mlle Marie Tabarié (in-12, Monnerat). — *Nunius Marcellus, collation de plusieurs manuscrits de Paris, de Genève et de Berne*, par H. Meylan (in-8, Vieweg).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Statuettes périgourdines. — Dans plusieurs localités du Périgord, par exemple à Périgueux, à Issigeac, à Dome, et, en dehors du Périgord, à Moissac, etc., on voit, placées dans de petites niches creusées dans la façade d'une église, d'une tour, d'une maison privée quelquefois, des statuettes qui sont loin d'être des œuvres d'art, mais qui ont ceci de particulier que de tout temps le peuple les désigne par le nom même de la ville, précédé de la qualification « Monsieur » ou « Madame. » Ainsi, en Périgord, nous avons « Monsieur Périgueux, » « Monsieur Issigeac, » et (ceci est encore plus curieux, les exemples de ce genre étant fort rares) « Monsieur et Madame Dome. » On serait bien aise de savoir ce qu'il faut penser de ces statuettes, de leur origine et s'il y a quelques auteurs qui en parlent?

RÉPONSES

Citation d'un Concile de Mâcon (XLVI, 288). — Le Concile de Mâcon auquel M. Gréard fait allusion dans la Préface de son édition du livre de Fénelon, de l'*Éducation des Filles*, est celui de l'an 585 (Cf. *Collection des Conciles* de Labbe, V, 1853, ou *Collection du P. Harduin*, t. III, p. 466). Voici la vérité sur cette affaire, racontée dans tous ses détails par Grégoire de Tours (*Historia Francorum*, livre 8, chapitre 20. Cf. *Patrologie latine* de Migne, t. LXXI, col. 462). « Il y eut dans ce synode, dit cet historien, un évêque qui disait que la femme ne peut être appelée homme. Mais il s'arrêta, ayant reçu des prélats une explication suffisante, » etc. Il y a loin de là, comme on le voit, à définir doctrinalement que les femmes n'ont pas d'âme. Pour plus de détails, voir Gorini, *Défense de l'Église* (Lyon, 1859, in-8, III, 465); — Lecoy de la Marche : *La Chaire française au moyen âge* (Paris, 1868, p. 396); — *Univers* (10 septembre 1869); — *Revue des questions historiques* (octobre 1869, p. 653). M. Gréard n'a pas été l'inventeur de cette étrange calomnie; on la trouve déjà dans le livre de M. Aimé Martin : *Éducation des mères de famille*, livre I, chap. VI. Elle fut renouvelée un peu plus tard par

M. Vacherot, dans sa *Réponse* à l'ouvrage de Gratry : *Étude sur la sophistique contemporaine*. En 1851, la même thèse était soutenue à la tribune française par Laurent (de l'Ardèche) et Crémieux, lesquels furent solidement réfutés, séance tenante, par Henri de Riancey. Bien avant ces écrivains, la même accusation se trouve dans le *Dictionnaire* de Bayle (art. Acidalius). En 1595, un écrivain dont on n'a jamais su le nom, entreprit de soutenir « ex professo » la proposition qu'on avait cru lire dans les actes du Concile de Mâcon de 585. Il écrivit à ce sujet un opuscule intitulé : *Mulieres non esse homines*, attribué par quelques-uns (par exemple, la *Biographie* de Michaud), à Valentin Acidalius, critique peu connu du seizième siècle. Bayle (art. « Acidalius ») assure que cette attribution est complètement fausse et ajoute dans un autre volume (art. « Geddicus ») que l'opuscule dont il s'agit fut bien réfuté par Simon Gedik, ministre à Magdebourg. Un deuxième pamphlet anonyme, où la même question était traitée, fut condamné par le pape Alexandre VII, en 1651. — Enfin, pour être complet autant que possible, il est bon d'ajouter que les Chinois pensent communément que les femmes n'ont pas d'âme, et c'est probablement chez ce peuple, immuable, comme on sait, dans ses traditions, que cette singulière théorie a pris naissance (Huc, *L'Empire chinois*, 3e édition, in-8, t. I, p. 274).

Romans français de Tourguéneff (XLVI, 288). — Ivan Tourguéneff a écrit directement en français, au moins une Nouvelle ; elle est intitulée : *Un Incendie en mer*, et M. le vicomte E.-M. de Vogué l'a publiée, avec les œuvres dernières du romancier russe, dans le volume suivant : *I. Tourguéneff, sa vie et son œuvre. — Monsieur François. — Le Chant de l'amour triomphant. — Après la mort (Clara Militch). — Un Incendie en mer. — Discours de M. Renan prononcé sur la tombe de I. Tourguéneff* (Paris, J. Hetzel, 1885, in-12 de 303 p.).

Authenticité d'une Bulle d'Adrien IV (XLVI, 383). — Au nombre de ceux qui tiennent pour son authenticité, il faut compter François Payé, l'auteur du *Breviarium chronologicum Romanorum Pontificum*. Selon lui plusieurs auteurs contemporains (Radulphus de Dicato, Giraldus Cambransis, etc.), ont formellement mentionné le fait de cette bulle, d'où il conclut qu'elle est pleinement authentique. V. les articles Adrien IV, n° 23; Alexandre III, n° 78.

Papier-monnaie de la Révolution. — Consulter : *Histoire des assignats. Recherches sur les billets de confiance de la Somme* (1862, Dumoulin, in-8 avec 9 planches de fac-similés. Extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de Picardie*); il y a quelques pages seulement à lire dans un ouvrage de M. J. Dalsème : *La monnaie. Histoire de l'or, de l'argent et du papier* (Paris, L. Cerf, 1882, in-12).

Joseph de Maistre (XLVI, 383). — Il semble que l'on ne puisse pas plus dire « Joseph comte de Maistre ou Xavier comte de Maistre qu'on n'a dit Victor, duc de Broglie, Alexis, vicomte de Noailles, etc. C'est sous le nom de M. le duc Victor de Broglie, de M. le vicomte Alexis de Noailles que l'on a coutume de les désigner. Même règle par rapport aux deux de Maistre.

« ..... Sic volet usus,
Quem penès arbitrum est et jus et norma [loquendi. »

Quant à savoir si l's sonne dans le nom des deux frères dont il s'agit, moins de doute encore s'il se peut. Aussi, ai-je entendu et Dugas-Montbel qui était de Saint-Chamond, et un des deux frères Enfantin, fils d'un banquier du Dauphiné, lieux non éloignés de Chambéry, patrie des de Maistre, faire toujours sonner l's quand ils les nommaient. Ce qui, de la part d'Enfantin surtout, en sa qualité de soi-disant *pape*, est arrivé fréquemment. H. B.

Bibliothèque nationale, (XLI, 479, XLVI, 96). *Suite de la réponse.*

Mss. de la Bibl. roy. Fonds divers. XXVIII. Missions étrangères I. 1 à 200. Ms. in-4.

Mss. de la Bibl. roy. Fonds divers.

XXIX. Missions étrangères. II. 201 à 380. Ms. in-4.

Mss. de la Bibl. roy. Fonds div. XXVI. Jacobins, S. Magloire. Ms. in-4.

Mss. de la Bibl. roy. Fonds div. XXVII. S. Martin, Merci, Minimes. Ms. in-4.

Mss. de la Bibl. roy. Fonds div. XXX. Mortemart. XXXI, Mouchet, Navarre. XXXII, N. Dame. XXXIII, Oratoire. XXXIV, Petits Pères, Récollets, Serilly. XXXIV B, Suppl. aux Capucins S. Honoré, Feuill., Jacobins S. Honoré et S. Jacques, P. Pères et Récollets.

Mss. de la Bibl. roy. Fonds div.

XXXV.	Sorbonne.	1 à 400
VI.	—	401 à 500
VII.	—	501 à 1100
VIII.	—	1101 à 1400
IX.	—	1401 à 1848

Mss. de la Bibl. roy. Fonds div.

XL.	S. Victor.	1 à 200
XLI.	—	201 à 400
XLII.	—	401 à 600
XLIII.	—	601 à 800
XLIV.	—	801 à 1121

Bibliotheca Coisliniana olim Segueriana ; sive mss. omnium Græcorum. Operâ D. Bernardi de Montfaucon. Parisiis, L. Guérin et C. Robustel, 1715, in-fol.

Biblioth. royale. Mss. fr.

Copie du catalogue.

Collection Clairambault.

Biblioth. royale. Catal. des mss. fr. Anciens fonds.

Deuxième partie du fonds français. Supplément fr. in-4.

T. 1. —	N°s	6171 à 9560
T. 2. —		9561 à 13090
T. 3. —		13091 à 15369
T. 4. —		15370 à 20064
T. 5. —		20065 à 25696

Table alphab. des mss. de MM. du Puy. Ms. in-4.

Biblioth. roy. Mss. fr. et en langues mod. [Table alphab. par noms d'auteurs. 34 vol. in-4.

Fonds espagnol. Ms. in-4.

Catalogo razonado de los manuscritos espanoles exist. en la bibl. real de Paris..., por Eugenio DE OCNOA. Paris, impr. real, 1844, in-4.

Fonds étr. Anglais, Celtes, Basques. Ms. in-4.

Fonds étr. Allemands. Ms. in-4.

Fonds étr. Portugais et Valaques. Ms. in-4.

Répert. du catal. systém. des mss. fr. Ms. in-8.

I mss. italiani della reg. biblioth Parigina desc. ed ill. dal dott. Antonio MARSAND. Parigi, dalla stamp. reale, 1835 et 1838, in-4, 2 vol.

Bn. mss. Fonds italien. Ms. in-4.

T. 1. —	N°s	1 à 600
T. 2. —		601 à 1118
T. 3. —		1118 à 1389

B. n. mss. Fonds étr. Dialectes américains, africains. Ms. gr. in-8.

B. n. mss. Fonds étr. Flamands, Hollandais, Danois, Islandais, Suédois.

B. n. mss. Catalogue des collections. Provinces.

Collection Moreau. Table alphabétique des fonds d'archives d'où sont tirées les copies de chartes de la coll. Moreau. Ms. petit in-4, t. I, vol. 1 à 84.

Invent. de la coll. Moreau. 1862. Ms. in-8.

Collection de Clairambault. Ms. in-8.

Catalogue de la collect. Delamare. Ms. pet. in-4.

Invent. des cartulaires conservés dans les bibliothèques de Paris et aux archives n. par M. Ulysse Robert. Paris, imp. Picard, 1878, in-8.

Invent. somm. de mss. relatifs à l'hist. et à la géog. de l'Orient latin. I. France. A. Paris. Gênes, imp. de l'instit. roy. des sourds-muets, 1882, in-4.

Omont. Mss. gr. des biblioth. publ. de Fr. (Ext. de la *Soc. de l'Hist. de Paris* et du *Cabinet historique*). Paris, 1882 et 1883, in-8.

Nouveaux fonds orientaux Ms. in-fol.

Tableaux de placement des mss. orientaux. Ms. in-fol.

Supplément persan. Ms. in-fol.

Catalog. codic. Oriental. Mus. Brit. Londini, 1838, 47, in-fol. 3 vol. (Z).

Biblioth. roy. Catal. des mss. du supplém. arabe.

T. 1. —		1 à 1000
T. 2. —		1001 à 1952

Concordances des fonds orientaux. Ms. in-fol.

Catal. des div. supplém. orientaux. Ms. in-fol.

Bibliothèque royale. Catalogue du supplém. persan. Ms. in-fol.

Bibliothèque royale. Mss. orientaux

de S. Germain, Sorbonne et Oratoire. Ms. in-fol.

Bibliothèque orientale, par M. d'Herbelot. Paris, les Libraires, 1697, in-fol.

Bibliothèque royale. Catalogue du suppl. turc et des traductions. Ms. in-fol.

Catalogi mss. bibl. Bodleianae. 2 vol. in-fol. (Z).

Catalogue des livres chinois, mandchous, mongols et japonais du nouveau fonds de la Bibl. imp. réd. par Stanislas JULIEN. — Paris, 1853, in-4, 4 vol. mss.

Catalogue des livres chinois. Ms in-4, 3 vol.

Relevé alphabét. du catal. des liv. chinois. Ms. in-4.

Catalog. des mss. Pali. Ms. in-4.

Catalogue des mss. sanscrits. Ms. in-4.

Catalogue des mss. arméniens, (par l'abbé MARTIN). Ms. in-4.

Bulletins du catalogue des mss. arméniens. Ms. in-4.

Catalogue des mss. sanskrits de la Bibl. roy., par S. MUNK. Ms. pet. in-4.

Catal. des mss. en lang. modernes de l'Inde. (Mahratte, guzarati, penjabi, bhakha, hindoui, hindi, pracrit, rajpouti, bengali, etc.). Rédigé d'ap. les notes d'Eug. Burnouf par Michel BRÉAL, 1864 et continué 1867-68.

Catal. des mss. sanscrits de la Bibl. roy. de Berlin. Berlin, 1853, in-4 (en allem.) (Z).

Catalogi cod. mss. bibl. Bodleian. Cod. syriacos, carshunicos, mendalos, R. Payne SMITH. Oxonii, 1864, in-4 (Z).

Catalog cod. mss. sanscriticorum postvedicorum... in bibl. Bodleiana, ... auct. Th. INFRECHT. Oxonii, 1859-64, in-4, 2 vol. (Z).

Description de 297 vol. mss. chinois gr. in-fol. apportés de la Coree par M. l'amiral Rose et offerts par S. E. M. le min. de la mar. à la Bibl. imp. de Paris Mss. in-4.

Catalogue des mss. siamois. Ms. gr. in-8.

Catalogue des mss. birmans, rédigé par M. l'abbé CHÉVILLON, 1868-9. Ms. pet. in-4.

Catalogue des mss. égypt. sur papyrus. Ms. gr. in-8.

Papyrus égyptiens. Mss. de Champollion, etc. Ms. gr. in-8.

Collect. d'inscr. chinoises de M. Fontanier. Ms. gr. in-8.

Tableau de concordance (inconnu). Mss. gr. in-8.

Catalogue des mss. malays. Ms. in-4.

Mss. orientaux. Catalog. des mss. syriaques et sabéens (Mandaïtes) de la B. n. (par H. ZOTENBERG). Paris, 1874, in-4.

Catalogue des mss. sanscrits ou écriture grantha, dr. par M. RODET, 1872, in-4 ms.

Catal. des mss. tamoul et télinga, dr. par M. Julien VINSON. 1866 et 7, impr. et mss. in-4.

Catal. des mss. tamoul, par FEIR. Ms. in-fol.

Catal. des mss. éthiopiens (Gheez et Antharique) de la B. n. Paris, 1877, in-4 (par H. ZOTENBERG).

Catalogue des mss. arabes de la Bibl. n., par M. le baron de SLANE. Paris, 1883, in-4.

Mss. orientaux. Catal. des mss. hébreux et samaritains de la Bibl. imp. Paris, 1866, in-4.

Catalog. codic. mss. bibl. Bodleianae Oxoniensis Pars VII Codices aethiopici dig. A. DILLMANN, ... Oxonii, 1848, in-4.

Codices orientales biblioth. reg, Hauniensis. Havniae, Fr. Berling. 1846, pet. in-4 (Z).

Une fois les manuscrits installés dans leur nouveau local, il est à espérer qu'un plus grand nombre de catalogues seront à la disposition du public. A. D'E.

Le Gérant : L. SANDRET.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

Cours classiques. — 1. *Cours de Philosophie complètement adapté au programme officiel de 1885*, par l'abbé Bouat, prof. de philos. Paris, Ch. Delagrave, 1885, gr. in-8 de 930-viii p., plus un tableau synopt. Prix : 10 fr.

Logique. — 2. *Traité élémentaire de logique*, par F. M. E. Lefebvre, prof. à l'Univ. cath. de Louvain. Louvain, Ch. Peeters, 1885, gr. in-8 de x-337 p. — 3. *Lógica*, por D. J. Manuel Orti y Lara, catedr. de metafisica de la Univ. de Madrid. Edicion novisima. Madrid, Ag. Jubera, 1885, in-18 de xlix-544 p. Prix : 4 fr.

Métaphysique. — 4. *Métaphysique des causes d'après saint Thomas et Albert le Grand*, par le P. Th. de Regnon, de la Cie de Jésus. Paris, Retaux-Bray, 1886, in-8 de 770 p. Prix : 12 fr. — 5. *Un spiritualisme sans Dieu, examen de la philosophie de M. Vacherot*, par l'abbé Élie Blanc, prof. de phil. aux Facultés catholiques de Lyon. Lyon, Vitte et Perrussel, 1885, gr. in-8 de 141 p. (Extrait de *La Controverse et le Contemporain*.)

Psychologie. — 6. *De humanæ cognitionis modo, origine ac profectu, ad mentem S. Thomæ doctoris angelici*, auct. J. B. Tornatore, c. m. Placentiæ, typ. du périodique *Divus Thomas*, 1885, pet. in-8 de xv-209 p. Prix : 2 fr. — 7. *La psychologie du raisonnement, recherches expérimentales par l'hypnotisme*, par Alf. Binet. Paris, F. Alcan, 1886, in-18 de 172 p. Prix : 2 fr. 50. Biblioth. de philos. contemporaine.)

Morale. — 8. *Institutiones juris naturalis seu philosophiæ moralis universæ, sec. principia S. Thomæ Aquin. ad usum scholarum adornavit* Theod. Meyer, S. J. Pars I. *Jus naturæ generale*. Friburg-Brisg., 1885, gr. in-8 de xxx-498 p.— 9. *Philosophia moralis seu institutiones ethicæ et Juris naturæ, sec. principia Philosophiæ Scholasticæ, præsertim S. Thomæ, Suarez et de Lugo, methodo scholastica elucubrata a* Jul. Costa-Rossetti, sac. S. J. Editio altera emendatior. OEniponte, Fel. Rauch, 1886, gr. in-8 de xxxii-912 p., plus 2 tableaux synopt. — 10. *Etudes philosophiques sur le bonheur, ou la doctrine de saint Thomas sur le bonheur mise à la portée des gens du monde*, par l'abbé H. Moeller. 2e *édit*. Namur, Wesmaer-Charlier, 1885, pet. in-8 de 96 p. — 11. *Philosophie du droit civil*, par Ad. Franck, prof. au Collège de France. Paris, F. Alcan, 1886, in-8 de vii-295 p. Prix : 5 fr. (Biblioth. de philos. contemporaine.)

1. — Les cours classiques de philosophie, qui tenaient naguère dans un mince livret, défraient aujourd'hui les plus solides, les plus compacts in-octavo et ne craignent même pas d'absorber deux gros volumes. Ni maîtres ni élèves, je le crois du moins, ne verront sans terreur ces dimensions insolites ; mais, d'autre part, les programmes, mis au courant des progrès vrais ou faux, en tout cas des innombrables innovations contemporaines, ne permettent guère aux auteurs de manuels de se restreindre aux limites de notre bon vieux temps. Dieu me garde donc de faire un sérieux reproche à M. l'abbé Bouat du volume et du poids qu'il a donnés à son *Cours de philosophie!* Son travail pourtant est susceptible de condensation et peut-être l'auteur ferait-il bien d'en donner un abrégé qui faciliterait, pour plusieurs, la lec-

ture et l'étude de l'ouvrage complet sans le rendre inutile. Ce cours, en effet, semble destiné à être lu plutôt qu'appris; il abonde en développements étendus, je ne dis pas prolixes, d'une doctrine toujours saine, d'une forme toujours claire. Est-il suffisamment scientifique? C'est là surtout une question de mesure, qui ne peut être résolue que d'après les besoins relatifs de tel ou tel enseignement. Des livres moins volumineux que celui de M. Bouat offrent plus de questions difficiles et plus de pages techniques. Mais aussi beaucoup de manuels de ce genre sont rejetés par d'excellents maîtres, précisément de ce chef. L'habile directeur de l'École préparatoire de Nîmes n'a omis aucune des questions vraiment imposées à l'enseignement actuel, il n'a guère écarté que des problèmes accessoires et dont la difficulté dépasse presque toujours de beaucoup l'importance.

Il y a cependant une remarque à faire à ce sujet. L'auteur dit fort bien : « Notre livre n'a rien d'original. C'est un éclectisme des doctrines que les éminents professeurs de faculté ont souvent exposées avec la supériorité du talent et du savoir. Nous prions ces illustres maîtres de nous pardonner les nombreux emprunts que nous avons faits à leurs ouvrages... » Le pardon est tout accordé. Il est vrai que les emprunts sont innombrables et souvent étendus, mais qu'importe? Une série de beaux fragments bien reliés entre eux, ne serait-ce pas, si on pouvait la réaliser, l'idéal d'un livre de classe pour nos jeunes philosophes? Seulement, il faut une doctrine personnelle pour mettre le sceau de la science à un cours quelconque de philosophie. Je crains que cette doctrine ne manque à l'auteur de celui-ci. Sa théorie de la raison est celle de M. P. Janet, qu'il est difficile de croire complète; sur la perception sensible, il n'a pas même, ce me semble, une doctrine arrêtée... Le livre n'offre donc pas un ensemble bien lié, un organisme vraiment vivant.

Mais les principales questions philosophiques y sont traitées d'après les bons maîtres, et souvent dans leurs termes, toujours avec clarté, toujours avec un accent noble, ferme et religieux. La psychologie a reçu le développement qu'exigent les conditions actuelles de la science; la morale n'a pas été, comme dans d'autres livres récents, affaiblie et diminuée, et la métaphysique a gardé, surtout dans les pages qui concernent les plus graves questions de la religion naturelle, l'ampleur que l'enseignement classique lui accordait dans ses meilleurs jours. L'histoire de la philosophie elle-même, quoiqu'il y manque des vues supérieures sur les raisons de sa division en époques et sur la filiation des systèmes, est plus complète et plus claire que dans la plupart des livres de ce genre.

Ainsi, malgré l'absence de toute originalité, malgré quelques défaillances scientifiques sur des points délicats, ce livre a pour lui deux

éléments de succès légitime : une parfaite clarté de forme, une parfaite orthodoxie de fond.

2. — Le *Traité élémentaire de logique* de M. F. M. E. Lefebvre, professeur de l'Université catholique de Louvain, est le début d'un cours complet de philosophie classique, dont il donne déjà une idée très avantageuse. L'auteur a la forme sévère, mais correcte, limpide, souvent forte et attachante des bons modèles. Il vise constamment à unir aux doctrines et aux formules traditionnelles une juste part de nouveauté, soit dans la discussion des erreurs courantes, soit dans la reconnaissance des vrais progrès scientifiques. Enfin, plus d'une page de ce premier livre permet d'apprécier sa portée, son originalité personnelle, qui est, ce semble, de l'ordre métaphysique plutôt que de l'ordre expérimental, dont l'importance n'est guère moindre en ce moment, dans les études philosophiques mêmes livrées presque partout au pouvoir des physiologistes.

L'éminent professeur verra dans les remarques suivantes, toutes de valeur très secondaire, la preuve de l'attention qu'il a excitée et le désir de voir s'améliorer encore une œuvre déjà très estimable.

L'Introduction générale à la philosophie est un morceau solide, mais qui ne satisfait peut-être pas à toutes les difficultés. La philosophie est une science, nous dit l'auteur, et il explique ces quelques mots en six lignes, sans parler de la thèse opposée, qui a trouvé tant de partisans, même parmi les spiritualistes ; il est vrai qu'il était difficile, peut-être impossible, de traiter la question bien sérieusement à cette place : qu'elle vienne plus tard et tout sera pour le mieux.

La division générale de la logique en *formelle* (dialectique) et *réelle* (critique) est assez communément acceptée, quoiqu'elle offre quelque inconvénient quand on place la logique en tête de la philosophie. La logique *réelle* est, en grande partie, une appartenance de la métaphysique; elle suppose, en particulier, le terrain de la psychologie intellectuelle bien déblayé. Aussi la logique réelle de M. Lefebvre, tout en révélant à plusieurs places sa vigueur de pensée, peut donner lieu à plus de difficultés que sa dialectique. Dans celle-ci, les questions relatives à l'idée, au jugement, au raisonnement déductif ou inductif, sont traitées solidement et sobrement d'après les vieilles doctrines, qui n'ont pas encore subi le moindre déchet réel, malgré certaines apparences. L'auteur continue à croire, comme ses maîtres et les nôtres, que « comme le syllogisme ne peut se passer de l'induction qui lui fournit ses propositions universelles, ainsi l'induction a besoin du syllogisme, ne fût-ce que pour vérifier par l'application aux cas particuliers la vérité des lois qu'elle a découvertes (p. 108). » Et c'est bien cela. Une remarque pourtant : si toutes les majeures sont dues à l'induction, y compris les principes rationnels, il fallait parler plus haut

de l'induction rationnelle. Mais ce n'est sans doute qu'une lacune, qui sera comblée dans un autre traité. — C'est encore un léger défaut, mais qui ne laisse pas de choquer, dans le chapitre de la méthode, d'avoir placé la démonstration et l'invention, comme deux espèces, sous le genre : *argumentation méthodique;* l'expression, au moins, est des plus impropres; inventer ne s'appelle pas argumenter. — L'auteur parle très bien de l'expérimentation et de l'hypothèse, en se servant fort à propos de Stuart Mill et de Naville; mais des notions aussi capitales, aussi constitutives de la méthode scientifique que celles qui concernent l'art des expériences, devaient-elles être classées sous le titre de « procédés *auxiliaires* de la science? »

La partie dogmatique mérite, comme je l'ai déjà insinué, des éloges encore plus précieux, et aussi peut-être quelque critique moins superficielle. La fermeté de coup d'œil de M. Lefebvre paraît dès le premier chapitre sur la vérité (je recommande particulièrement, ne pouvant la citer ici, la note de la p. 165 sur la vérité logique, métaphysique, divine), et dans le second, sur la certitude, où il doit beaucoup à Tongiorgi. Sa critique de Descartes (p. 188-191), quoiqu'il y reste quelques points discutables, est bien supérieure à celle de la plupart des manuels scolastiques d'aujourd'hui. Il distingue soigneusement, ce que beaucoup négligent, le criterium général de la vérité des moyens de connaître. Mais ici, sur la conscience, les sens et la raison, sa doctrine paraîtra incomplète, eu égard aux difficultés soulevées par la psychologie et la science contemporaines à l'encontre de la conscience et de la perception sensible, de celle-ci surtout, que beaucoup de philosophes, même spiritualistes, même catholiques, suppriment et remplacent par un raisonnement. Il est clair qu'une forte étude psychologique sur nos moyens de connaître doit précéder la *critériologie.* Cette remarque est encore vraie pour l'article consacré à la raison dans la logique critique de M. Lefebvre (p. 242-283), mais elle n'enlève rien ou presque rien au mérite et à la portée des pages excellentes qu'il a écrites contre le positivisme et contre le subjectivisme de Kant. Ces pages suffiraient pour nous faire désirer la suite du cours de philosophie inauguré par ce traité de logique, dont le succès est assuré.

3. — Celui de M. Orti y Lara, professeur de métaphysique à l'Université de Madrid, a déjà fait son chemin : l'édition actuelle de sa *Logica* est au moins la sixième. C'est un manuel adapté à l'intelligence de la jeunesse et aux exigences des programmes officiels de l'Espagne. On n'y cherchera donc ni des subtilités sur les principes directeurs du syllogisme, ni des règles sur la quantification de l'attribut; ces notions n'ont probablement pas encore franchi les Pyrénées, au moins à titre de notions scolaires. Mais ce qui pourra surprendre certains lecteurs français, c'est le caractère absolument traditionnel, scolas-

tique, thomiste, de l'enseignement donné dans la première chaire universitaire de l'Espagne. Selon M. Orti y Lara, la philosophie de saint Thomas est la seule vraie : « elle éclaire et ordonne les intelligences par la pureté de sa doctrine, par la précision de ses termes et de ses définitions, par la clarté et la sévérité de sa méthode, par la rigueur de ses preuves, par la fécondité de ses principes, par l'universalité et la beauté de ses applications. » Les restaurateurs de la scolastique dans notre siècle ont été ses guides : il met au premier rang Sanseverino, qu'il appelle, non sans un peu d'emphase espagnole, « une des plus grandes lumières du monde philosophique et sans contredit la plus grande qui ait éclairé notre siècle. » C'est évidemment trop dire; et, par exemple, sans être rosminien, en jugeant même sévèrement les bases du système de Rosmini, quel juge éclairé ne mettrait l'œuvre immense, l'encyclopédie philosophique du saint prêtre de Rovereto bien au-dessus des travaux, d'ailleurs si doctes et si méritoires, du docte chanoine napolitain? Je m'en rapporterais volontiers à l'arbitrage du plus illustre thomiste de l'Espagne, Mgr Gonzalez, cité lui-même par M. Orti y Lara, avec le P. Lepidi et plusieurs autres néo-scolastiques, parmi ses oracles; je suis persuadé que l'archevêque de Séville n'aurait pas l'admiration aussi prompte, aussi extrême, aussi exclusive que l'éminent professeur de Madrid.

Le nom du P. Gonzalez me rappelle une critique qu'il adressait à d'excellents thomistes italiens, celui d'être *trop scolastiques* au lieu de l'être *ad sobrietatem*. Il ne s'agit pas ici de la forme littéraire et du style, qui sont dignes de tout éloge dans le manuel de M. Orti y Lara, il s'agit de la doctrine même, solide et irréprochable sans doute, mais trop peu adaptée peut-être aux préoccupations et à l'état scientifique de notre temps. La méthode expérimentale a-t-elle obtenu la part qui lui revient dans un programme contemporain ? Les opinions nouvelles sur le syllogisme, l'induction ne devaient-elles pas être signalées et au besoin réfutées ? L'auteur a consacré un long article, près de vingt pages (136-154), à exposer et à critiquer les catégories de Krause ; c'est beaucoup, mais cette dissertation a sa raison d'être en Espagne, à cause du succès obtenu par le philosophe krausiste Sanz del Rio. Du reste, elle est très bien conduite, et constitue un des meilleurs morceaux, le meilleur peut-être, de l'excellent livre de M. Orti y Lara. N'y a-t-il pas, même dans le domaine de la logique, des erreurs récentes, non moins funestes que celles de Krause, qui pénètrent aujourd'hui, avec le positivisme anglais surtout, en Espagne comme dans le reste de l'Europe, et qu'il n'est pas moins important de repousser ?

Tout cela soit dit sans rien diminuer du mérite de ce petit livre, qui offre aux étudiants, soit sur la *dialectique*, soit sur la *critique* (p. 354-

449), soit sur la *méthodologie*, la substance des doctrines traditionnelles, qui sont toujours les bonnes. L'emploi de deux caractères permet de distinguer à l'œil les explications moins essentielles que l'élève peut négliger dans une première étude. Les notes, assez nombreuses, ne s'adressent guère qu'aux maîtres ou aux étudiants plus avancés et leur indiquent des questions accessoires ou des références utiles. Enfin, ce livre, rédigé avec une clarté, une limpidité, une pureté parfaite de langage, est par là même une bonne école pour les Français qui veulent se familiariser avec la langue de Cervantes. Sauf quelques fautes de typographie, toujours fâcheuses quoique sans grave conséquence, ils n'y trouveront rien qui puisse les embarrasser, et ils jouiront en même temps du triple avantage d'apprendre une belle langue trop négligée, de repasser une science qu'il est toujours bon d'avoir à commandement, et (ce qui ne gâte rien) de voir et de palper un volume qui est un modèle de grâce et d'élégance typographiques.

4. — J'aborde un des livres les plus profonds et les plus originaux que la renaissance de la scolastique ait produits, la *Métaphysique des couses*, du P. Th. de Regnon. Parcourez la table des matières de ce gros volume : chaque division de l'ouvrage n'y tient qu'une ligne, et l'ensemble remplit vingt pages ; on se croirait en face de ces vieux traités latins, datés de Louvain ou de Coïmbre, où le luxe des divisions et des subdivisions déconcerte l'attention des lecteurs de notre temps, si différents des lecteurs du quinzième et du seizième siècle. Mais engagez-vous docilement dans la lecture de l'ouvrage, vous y sentez vivre et vibrer une parole très moderne et très française ; vous sentez l'homme, mais avec l'homme le philosophe, et pour tout dire, le péripatéticien, mieux encore, le scolastique. Si vous avez jamais cru (et quelques exemples auraient pu donner occasion à cette erreur) que scolastique est synonyme de sécheresse et de glace, la *Métaphysique des causes*, ne prouvât-elle pas autre chose, prouvera du moins que rien n'est moins vrai.

C'est pourtant une œuvre très sérieuse et qu'on ne peut lire comme un roman, ni même comme une méditation ou une exhortation morale. C'est une œuvre scientifique au premier chef, par le fond et par la forme, et qui embrasse un sujet d'une immense étendue. Le domaine des causes, c'est tout le domaine de l'être, au fond ; et partant l'ouvrage du savant jésuite peut passer pour une métaphysique presque complète. Militant par vocation et par tempérament, l'auteur n'a pas voulu faire un simple commentaire d'Aristote ou de ses interprètes du moyen âge ; il a prétendu mettre debout une œuvre solide, personnelle et vivante, renverser par la base les métaphysiques sceptiques ou négatives qui ont cours autour de nous, et aussi peut-être certains systèmes acceptés et défendus par des théologiens respectables.

Ces intentions ressortent de bien des pages de son travail; mais celle qu'il a tenu lui-même à mettre en relief dans son introduction, c'est de fournir aux esprits appliqués à l'étude de saint Thomas, en théologie comme en philosophie, la connaissance préalable de ses principes. Qui a lu la *Somme théologique* sans hésiter parfois en face de ces axiomes qui sont le point de départ, les *majeures* des fortes démonstrations du docteur angélique, mais dont le sens exact et l'absolue certitude nous échappent, faute de préparation, d'éducation métaphysique spéciale ? Ces préliminaires de la doctrine thomiste sont dans les commentaires du saint docteur sur Aristote ; mais qui a le loisir de les y chercher et la force de les coordonner en système ? Le P. de Regnon a fait ce double travail, et ceux mêmes qui ne suivront pas jusqu'au bout la chaîne doctrinale qu'il vient d'établir — il y en aura sans doute — devront avouer pourtant que son œuvre est magistrale.

C'est donc à saint Thomas qu'il demande habituellement des textes pour éclairer ses démonstrations, d'ailleurs purement rationnelles. Les autres grands scolastiques sont invoqués aussi, mais seulement les *anciens*, les témoins de la doctrine primitive, ceux qui ont précédé Cajetan. Le titre même du livre fait pressentir que la prédilection la plus marquée de l'auteur est peut-être pour le maître de saint Thomas. Les commentaires d'Albert le Grand ont, à ses yeux, cet avantage de n'avoir pas la sécheresse méthodique, la précision littérale des autres œuvres du même ordre, et de former « une sorte d'enseignement oral, dans lequel on entend le plus vaste génie du moyen âge prodiguer familièrement à ses auditeurs toute sa science et toute son érudition... » (p. 11).

Il est parfaitement impossible d'analyser en deux pages une œuvre aussi considérable et aussi délicate que la *Métaphysique des causes*. Les indications suivantes ne visent pas là, mais elles pourront donner aux lecteurs occupés d'études philosophiques quelque idée, quelque soupçon au moins, non pas de la forte unité et de la portée sérieuse de l'œuvre, mais de l'intérêt des questions qu'elle traite.

Le premier livre, consacré à des principes très généraux de logique et de métaphysique, n'est qu'un préliminaire, où brillent du reste les pages les plus lumineuses sur l'universel, sur l'induction qui le donne, sur l'essence des axiomes, sur la réalité de la métaphysique et sur le principe de contradiction, maintenu en tête de toute philosophie en face de l'hégélianisme, pour lequel « le non-être prime l'être. » — Après cette forte *isagoge* ontologique, destinée à fixer l'esprit dans les saines habitudes du raisonnement, dans la vraie dialectique, qui refoule toute erreur « dans le trou noir d'Héraclite et d'Hegel », la question des causes est abordée vivement et traitée dans toute son étendue. Le

second livre donne les définitions, divisions et explications générales sur la matière ; après quoi, l'auteur établit, en cinq livres (III-VII) tous les principes relatifs à la causalité, et montre ensuite dans ses deux derniers livres l'application de ces principes à toutes les causes.

La première partie est de beaucoup la plus délicate et la plus laborieuse ; il a fallu tout le talent de l'auteur pour mettre le mouvement et la vie et pour maintenir l'intérêt dans une discussion aussi constamment abstraite. L'ordre scientifique y est rigoureusement respecté. Après la cause par excellence, qui est la cause efficiente (livre III), sont étudiées les causes formelle et matérielle (IV), la cause exemplaire (V), la cause finale (VI), enfin les relations de ces diverses causalités (VII). Il faut recommander surtout à l'attention des lecteurs sérieux la théorie de la cause efficiente, avec la démonstration de ces principes gros de conséquences : 1° il y a opposition entre la cause et l'effet (donc — l'agent et le patient sont différents ; — la cause ne change pas en agissant ; — l'action est dans le patient) ; — 2° il y a union entre la cause et l'effet (donc — la cause contient l'effet ; — *agens agit simile sibi*) ; 3° l'acte prime la puissance (*actus est — ratione, — natura, — tempore prior potentia* ; — *actus est melior potentia*). — Il y a autant de doctrine et encore plus d'intérêt dans le livre consacré à la matière et à la forme ; là, l'auteur, pour familiariser pleinement son lecteur avec cette distinction, encore pénible à certains esprits, trace tout un petit traité de *la Statue* (rien de Condillac), qui éclaircit tous les concepts et tous les termes relatifs à la théorie fondamentale, qu'il expose ensuite en elle-même : réalité de la matière et de la forme, leur corrélation, classification des formes, que domine la forme substantielle. Il peut sembler qu'il n'y a là que vaines subtilités ; en fait, c'est la réalité la plus profonde, qui est serrée d'aussi près que le permet la faiblesse de l'intelligence humaine ; et le développement de cette métaphysique réelle fait envoler en fumée les constructions de l'idéalisme. Pour Hegel, comme le non-être prime l'être, de même la matière prime la forme et le phénomène prime la substance. « Pour nous, qui restons fidèle à la saine tradition, l'acte prime la puissance, la forme prime la matière, l'existence prime la possibilité, la substance prime les modes et les accidents, et la forme pure est tout ce qu'il y a de plus substance. »

Ainsi, les erreurs les plus vivantes sont atteintes au cours de cette exposition doctrinale, si méthodique et si désintéressée. A propos de la cause exemplaire, qui a sa réalité, non dans le vague des idées platoniciennes, mais dans une cause intelligente, tous les adversaires de l'idée dans la science moderne, matérialistes, déterministes, positivistes, sont convaincus d'impuissance et de contradiction. L'erreur positiviste est encore atteinte dans la théorie de la cause finale, qui

amène celle du bien absolu. C'est encore à l'idée de la perfection finale qu'aboutit le livre, très solidement et très symétriquement construit, sur la corrélation des causalités ; et toute cette métaphysique abstraite amène une méditation et une exhortation morales sur l'ordre voulu de Dieu et sur le désordre que le péché introduit dans l'œuvre divine (p. 512-516).

La seconde partie, *Classification des causes* (livre VIII) et leur *Coordination* (IX), amène d'elle-même des sujets plus concrets, mais aussi peut-être plus exposés à exciter des polémiques délicates. Du domaine immuable et serein de l'*a priori*, le philosophe descend à la réalité ondoyante et diverse qu'il faut y rattacher. « De même, dit-il, que la loi des mouvements célestes se cache sous mille perturbations, de même la loi des causes se dérobe sous mille complications accidentelles qui mettent aux abois la subtilité des philosophes. — De même aussi que Képler et Newton n'ont découvert la loi astronomique qu'en négligeant d'abord les perturbations perfides, de même nous avons dû, pour parvenir à la théorie de la causalité, détourner les regards de tout ce qui ne portait pas clairement le caractère de la nécessité métaphysique. — Mais de même enfin que la théorie newtonienne n'a brillé dans tout son éclat que lorsque les astronomes ont reconnu dans toutes les prétendues révoltes contre la loi les résultats de l'obéissance la plus soumise ; de même aussi, notre théorie des causes doit être comparée à tous les phénomènes et à tous les faits et doit tout expliquer (p. 518). » Elle explique tout en effet, y compris le problème ardu du concours divin et l'essence mystérieuse de la liberté humaine. Je me contente de recommander aux théologiens la théorie du concours, entièrement opposée à la prédétermination, mais attribuant à la cause première *tout l'agir* et à la cause seconde la *détermination* de cet *agir* ; théorie qui s'appuie, indépendamment de la démonstration métaphysique, sur des autorités frappantes et en particulier sur un beau traité de Gilles Romain, *doctor fundatissimus*. Je recommande également aux philosophes spiritualistes, si empêchés à cette heure par les difficultés du déterminisme psychologique, la profonde et précise distinction de l'intention et du motif, qui correspondent à la liberté et à la passivité de l'agent humain.

Le peu d'espace qui m'est accordé ne m'a pas permis de citer une seule page de ce grand et important travail. Il faut le lire avec suite pour apprécier la vigueur et la force de l'esprit philosophique qui l'a dicté. Mais les qualités de l'écrivain ne sont pas moins remarquables que celles du penseur. La chaleur et la vie circulent sous le tissu des discussions les plus subtiles, et le style ne brille pas seulement par la clarté, mais aussi par le mouvement, la noblesse et la grâce. Des comparaisons viennent souvent relever l'attention du lecteur, sans le

distraire des graves sujets qu'elles éclairent ; empruntées tantôt à la science, tantôt à la nature extérieure, elles dénotent un talent également exercé à la précision du langage scientifique et à l'expression colorée et vivante des faits sensibles. La *Métaphysique des causes* est donc une œuvre du plus grand mérite à tous égards. Elle ne peut guère aller au commun des lettrés d'aujourd'hui, parce qu'elle se renferme presque absolument dans l'ontologie pure ; les habitudes actuelles réclament, en pareille matière, beaucoup plus d'insistance sur le terrain de l'expérience psychologique. Mais il faut la conseiller chaudement à tous les esprits sérieux qui veulent se familiariser avec les grandes traditions de la philosophie chrétienne, si fort recommandées par Léon XIII.

5. — J'aurais pu, j'aurais dû peut-être renvoyer à mon très prochain article *Histoire de la philosophie,* le *Spiritualisme sans Dieu* de M. Élie Blanc, professeur de philosophie aux Facultés catholiques de Lyon. En effet, ce remarquable mémoire est une exposition et une critique raisonnées du système développé dans le dernier ouvrage de M. Vacherot, *Le Nouveau spiritualisme.* Mais je n'ai pas voulu tarder davantage à recommander aux lecteurs du *Polybiblion* un opuscule où les questions les plus graves et les plus actuelles de la psychologie et de la métaphysique sont touchées d'une main sûre, et résolues avec une fermeté de raison qui se concilie avec une parfaite modération de langage. J'ai essayé ici même de signaler ce qu'il y a de solide et d'utile dans les chapitres où M. Vacherot classe et apprécie les principales écoles philosophiques de ce siècle ; mais ce que j'ai pu à peine indiquer, M. Blanc l'expose avec une juste étendue, de telle sorte que son mémoire peut remplacer le volume de M. Vacherot, au moins pour les lecteurs pressés et pour ceux qui ne sauraient se passer d'un guide plus sûr que l'ancien directeur de l'École normale supérieure. Mais c'est surtout le système propre à ce dernier qui a besoin d'être regardé de près et discuté avec précision. M. Blanc s'est parfaitement acquitté de cette tâche délicate. Lui, qui est voué par choix et par état à la doctrine et à la méthode scolastiques, montre bien ici que cette vieille philosophie, quand on s'en est rendu maître autrement que par une étude superficielle ou de pure mémoire, suffit à toutes les discussions, à toutes les luttes métaphysiques. Non seulement l'excellent professeur de Lyon pénètre et classe à merveille les idées et les théories de notre temps, mais il leur rend partout pleine justice ; il se montre, par exemple, aussi persuadé que M. Vacherot lui-même de la nécessité de fonder toute métaphysique sur les bases de la psychologie. Mais il démêle aussi avec une sûreté et une précision parfaites les lacunes, les pures hypothèses, les impossibilités de cette philosophie qui, en affirmant l'âme, la liberté, le devoir, repousse comme vain et même

dangereux le principe où se rattachent toutes ces vérités : le Dieu substantiel et personnel. Un post-scriptum où l'auteur examine l'attitude de MM. P. Janet et Lachelier en face du spiritualisme sans Dieu achève de donner à l'essai de M. Blanc un caractère d'intérêt actuel, en même temps que de sérieuse portée doctrinale.

6. — Le P. J.-B. Tornatore, lazariste italien, à la fois disciple très prononcé de saint Thomas et philosophe très personnel, s'est déjà fait connaître par un commentaire original d'un principe assez peu remarqué du grand Docteur. Il excitera peut-être encore plus d'étonnement par son opuscule récent sur *Le Mode, l'origine et la marche de la connaissance humaine d'après saint Thomas.* Il y aboutit, en effet, à des conclusions assez étrangères à l'enseignement ordinaire de l'école, quoique très voisines du spiritualisme le plus répandu en ce moment. Sans apprécier ni la portée de son interprétation et de ses preuves, ni la valeur de sa doctrine elle-même, contentons-nous d'observer que sa dissertation a reçu bon accueil dans un périodique italien dont le titre seul indique la rigoureuse orthodoxie thomiste (le *Divus Thomas* de Plaisance), et que, sous sa forme définitive, en volume, elle se présente avec les approbations motivées de l'archevêque de Naples et du maître du Sacré-Palais.

La nouveauté n'est pas précisément dans la première partie sur la *connaissance sensitive,* commune à l'homme et à l'animal. On y admirera pourtant avec quelle habileté d'analyse l'auteur marque, même dans ce domaine, la différence entre l'être raisonnable et la brute, entre le *phantasma* qui est le point de départ de nos connaissances, et celui qui est reçu dans le sensorium de la bête. On y remarquera aussi la hiérarchie des facultés sensitives, dominées par la mémoire, qui est dans l'animal le dernier degré de l'individualité, puisqu'elle atteint l'unité du sujet connaissant, et s'approche ainsi de la connaissance intellectuelle, quoiqu'elle en reste séparée par un abîme infranchissable.

La nouveauté frappante se trouve dans la seconde partie de cet opuscule, relative à la connaissance proprement rationnelle. Quel est le *substratum* de cette connaissance, l'objet premier qu'elle atteint, l'être vivant et réel qui correspond à l'universel, élément commun de tous ses jugements ? C'est le MOI lui-même, dans son acte intellectif, complété par l'influx de l'intelligence divine et participant à sa manière, dans ce commerce intime, aux attributs mêmes de Dieu. Mais citons, pour plus de sûreté en matière si délicate, une des formules du savant professeur : *Est ipsa immaterialitas, infinitas, universalitas nostri intellectus in actum secundum erumpens sub influxu divini intellectus et in hoc sui complemento constituta* (p. 169). Cette formule a besoin d'être éclaircie et justifiée. Les développements fournis par le

P. Tornatore lui enlèvent, je crois, ce qu'elle offre au premier abord d'obscur et même de suspect. Malgré un certain défaut d'ordre, la discussion est habile et lumineuse ; les pages où l'auteur montre combien sa théorie s'éloigne à la fois de tous les faux systèmes et sauve la certitude et l'individualité de la raison méritent l'attention de tous les métaphysiciens ; l'exposition de la question 87 (art. 1) de saint Thomas, qu'il a placée en épilogue, doit attirer particulièrement celle des disciples du Docteur Angélique.

7. — Il suffit de parcourir les premières pages du récent essai de M. Alfred Binet sur la *Psychologie du raisonnement* pour s'assurer qu'il appartient à l'école qui, au fond, sacrifie la psychologie à la physiologie et qui n'étudie les faits de l'âme qu'en supprimant ce qui est le propre et la caractéristique de l'âme. Cette école, funeste par ses négations et les déguisements inconscients qu'elle impose à une foule de faits psychiques, peut rendre en même temps de vrais services dans le domaine où elle limite ses observations et ses formules, c'est-à-dire le jeu spontané des facultés et les phénomènes physiologiques qui en sont l'accompagnement, l'occasion, la cause ou l'effet. Les psychologues positivistes peuvent même, dans l'analyse des faits intimes du moi, aider au succès de la vraie doctrine qu'ils repoussent et qu'ils semblent ignorer. Ainsi M. Binet lui-même, dans cette étude sur le raisonnement, commence par accepter la fin de non-recevoir opposée au syllogisme par Stuart Mill, qui en fait une « solennelle futilité »; il croit, avec le positiviste anglais, que tout raisonnement va du particulier au particulier. Mais plus tard, il est amené, par la seule observation des faits de raisonnement, à rétablir équivalemment le syllogisme dans ses droits en faisant subir aux prémisses une interversion indifférente aux logiciens, mais que des spiritualistes prononcés (Bordas-Demoulin, F. Huet) ont déjà mise en honneur. De même encore, M. Binet distingue très bien, par la seule étude de leurs caractères essentiels, l'image de la sensation ; mais il ne voit pas que, sous le nom d'image, il confond deux choses non moins distinctes, l'image proprement dite, et l'idée, le concept mental.

Si ce n'est pas le raisonnement même que M. Binet étudie, démonte et reconstruit dans cet essai, c'est le mécanisme de l'association des idées dans le raisonnement. Il y a beau temps que Leibnitz a rapporté à la seule *consécution des images* les faits de la psychologie animale qui nous font parfois l'illusion du raisonnement. Celui-ci est propre à l'homme et il est constitué essentiellement par l'universalité du principe et par le lien logique des idées. Mais ces idées n'en sont pas moins éveillées et rapprochées dans l'esprit humain par ce qu'on peut nommer le mécanisme de l'association. Quand l'auteur, après une laborieuse enquête, arrive à sa formule finale : « Le raisonnement est

l'établissement d'une association entre deux états de conscience, au moyen d'un état de conscience intermédiaire, qui ressemble au premier état, qui est associé au second, et qui, en se fusionnant avec le premier, s'associe avec le second », il ne saisit, pour ainsi dire, que le vêtement, la condition mnémonique, expérimentale, du syllogisme, dont le fond lui échappe. Au reste, comme étude de l'association dans les phénomènes d'hypnotisme, l'opuscule a son prix. M. Binet paraît très versé dans l'observation de ces faits anormaux, qui sont bien propres à égarer leurs contemplateurs exclusifs, mais qui fournissent les plus utiles secours aux théoriciens munis d'une plus large et plus saine méthode. Ses conclusions dernières vont à confondre la perception avec le syllogisme : il aurait raison si, comme ses maîtres l'enseignent, il n'y avait aucune perception directe et immédiate; mais alors de quoi se composerait le raisonnement? Elles vont encore au pur mécanisme des opérations rationnelles; et c'est aussi la conséquence des théories psychologiques du positivisme. Mais c'est en même temps leur condamnation au tribunal de l'expérience sincère et du sens commun.

8. — Nous avons reçu naguère, à quelques mois de distance, deux cours scientifiques de morale et de droit naturel, l'un et l'autre écrits en latin, d'après les principes de saint Thomas, l'un et l'autre adaptés aux circonstances et aux besoins de notre époque, l'un et l'autre signés du nom d'un jésuite. Le premier, le plus important par l'étendue et la portée doctrinale, mais encore inachevé, est daté de Blijenbeck, par un vénérable vieillard, le P. Théodore Meyer, qui n'ose se promettre de compléter son œuvre par un second volume, mais qui nous assure qu'une main fraternelle sera là au besoin pour achever l'édifice. Ces *Institutiones juris naturalis* forment la seconde partie de la *Philosophia lacensis*, de la grande philosophie préparée par les PP. Jésuites de Maria-Lach. La première partie, *Institutiones philosophiæ naturalis,* par le P. Tilmann Pesch, a paru depuis six ans. Puissent les savants religieux ne pas mettre désormais un si long intervalle entre les fragments successifs de leur vaste et méritoire entreprise!

Ce volume de droit naturel répond admirablement aux visées de l'auteur qui, en restant disciple fidèle de saint Thomas, l'Ange de l'Ecole, si particulièrement recommandé par le Souverain Pontife, et de Suarez, le docteur le plus autorisé de son Ordre, a voulu ramener aux vrais principes et y confirmer les esprits d'une génération imbue d'erreurs morales et sociales aussi enracinées que funestes. Après des préliminaires généraux, où l'on remarquera un utile résumé de l'histoire du droit naturel, — un peu trop rapide pourtant, ce semble, et, pour la période contemporaine, un peu confus, — le Droit naturel général (objet de ce volume), est divisé en *Morale générale* et *Droit social général.*

La morale générale remplit quatre livres fort étendus : *les conditions psychologiques de l'acte moral, l'essence de la moralité, la loi, la conscience.* Les philosophes et les théologiens formés sur les grands modèles traditionnels savent en gros les questions qui se placent d'elles-mêmes sous ces quatre titres. Mais ils ne trouveront pas ailleurs une méthode à la fois aussi large et aussi rigoureuse dans l'établissement et l'enchaînement des grandes thèses, qu'accompagnent les corollaires et les scolies destinés à compléter et à relier toutes les portions de ce vaste édifice. Il était également difficile de mettre plus d'érudition utile au service de la morale, en empruntant à l'antiquité classique et au moyen âge chrétien leurs plus hautes autorités et leurs plus beaux textes, et en signalant, dans le désordre intellectuel de notre âge, les nombreuses erreurs qui ont faussé presque partout les bases mêmes de la morale. Je signalerai dans le second livre la longue et sévère discussion des systèmes utilitaires et rationalistes sur l'essence du bien moral, depuis Épicure jusqu'à Hegel et Darwin; dans le troisième, l'examen approfondi de l'autonomie morale de Kant...

Ces discussions délicates n'ont pas moins d'importance et ne prennent pas moins de place dans le *Droit social.* Après avoir établi la nature de la société et la vraie notion du droit, le P. Meyer est amené à réfuter les fausses notions qu'on y oppose. Le matérialisme juridique, le rationalisme subjectif de Kant et de Fichte, l'idéalisme panthéiste de Schelling et de Hegel sont combattus tour à tour sur le terrain du droit social. La théorie de l'auteur aboutit à ces deux thèses, l'une négative, l'autre positive : « Le dernier principe du droit ne peut se fonder sur la liberté ou la personnalité humaine, considérée purement et simplement en elle-même; — Il est dans cette formule : Garde le bon ordre de la vie sociale. »

Les écrivains modernes qui n'ont jamais étudié directement les grands ouvrages scolastiques sur le droit naturel et qui leur attribuent volontiers un caractère servile et mystique, feront bien de consulter celui du P. Meyer, qui, sans abandonner une seule des traditions doctrinales de l'École, sans se laisser séduire à une seule des vaines formules modernes, ne lutte jamais qu'avec des arguments rationnels et ne fonde que sur les bases de la plus large métaphysique tout l'édifice de la morale et du droit.

9. — Ils trouveront les mêmes doctrines, exposées avec une méthode plus analytique et plus élémentaire, dans le volume du P. J. Costa-Rossetti, publié déjà en 1883, mais amélioré dans la seconde édition qui vient de paraître. Moins ample et moins savant que celui du P. Meyer, cet ouvrage, très érudit lui aussi et très solide, a, dès cette heure, l'avantage d'être complet. Il y a d'ailleurs plus qu'une ressemblance de fond entre ces deux cours; les mêmes préoccupations y

percent bien souvent et on se l'explique en songeant que, malgré son nom italien, le P. Costa-Rossetti, lui aussi, a médité et publié son livre en Allemagne.

Il suffira d'indiquer les divisions générales de cet excellent ouvrage, que sa forme, rigoureusement scolastique, rend très aisé à suivre et à consulter et où de fréquents détails historiques, curieux et savants, répandent une variété agréable. Il comprend cinq parties : 1° les principes généraux (fin dernière, loi morale, loi naturelle, responsabilité et habitudes vertueuses) ; 2° du droit et de la société en général (où se rattachent, peut-être avec trop peu d'ordre scientifique, les devoirs de l'homme envers Dieu et envers lui-même) ; 3° le droit domestique ; 4° le droit politique ; 5° le droit des gens ou droit international. Chacune de ces grandes divisions comporte plus ou moins de chapitres divers, et la plupart de ces subdivisions embrassent elles-mêmes une longue série de thèses nettement posées et démontrées.

Dans la quatrième partie, je signalerai les principes relatifs aux limites du pouvoir politique (p. 557-568), d'où l'auteur exclut, au moins quant à la dépendance formelle et directe, la propriété, la religion et la famille ; ainsi que le scolie qui suit et qui montre la conformité substantielle de cette doctrine avec celle des scolastiques. — Sur l'origine de la société politique, voici seulement deux énoncés de thèses : « L'origine de la société civile doit être cherchée dans la nature humaine, en sorte qu'on peut dire qu'elle est naturelle médiatement. — L'origine de la société politique par le consentement au moins tacite des hommes, comme l'entendent les scolastiques, diffère profondément du contrat social de Rousseau. » Il va sans dire que l'auteur l'admet pour son compte, ainsi que la doctrine scolastique, unanimement reçue avant le dix-septième siècle, sur l'origine du pouvoir. Il n'y a rien de plus curieux dans tout son livre que l'histoire des atteintes portées depuis à cette doctrine, en faveur de celle du droit divin direct, inventée par le roi Jacques II et qui a fait fortune, malgré son origine, si bien qu'aujourd'hui elle ne doit plus être traitée de protestante ou de gallicane, de savants catholiques l'ayant embrassée et défendue. La discussion du P. Costa-Rossetti, pour la doctrine de l'antiquité chrétienne et contre les théories absolutistes modernes, en particulier contre celle de Haller, méritent l'attention des esprits sérieux, ainsi que ses remarques et ses thèses sur le régime représentatif, la monarchie constitutionnelle (la constitution anglaise mise à part), le libéralisme, le centralisme, les rapports entre l'Église et le pouvoir civil, les concordats, la lutte entre le socialisme et le capitalisme, etc.

Le succès de ce livre a été considérable, non seulement en Allemagne, mais dans des régions fort éloignées, particulièrement en

Espagne, où des maîtres éminents, surtout M. Orti y Lara, lui ont procuré un grand débit. Il me semble qu'il rendrait autant de services chez nous, sinon dans l'enseignement laïque, au moins parmi les philosophes et les théologiens de nos séminaires et dans tout le clergé.

10. — Une seule question de morale générale défraie la petite *Étude philosophique* de M. l'abbé Mœller *sur le bonheur*. En établissant que le bonheur coïncide avec la fin dernière et la perfection de l'être, que Dieu est la fin dernière de tous les êtres, que l'homme doit tendre à la vision intuitive de Dieu, qui sera sa béatitude dans l'autre vie, par l'exercice des vertus chrétiennes, qui est le vrai bonheur de la vie présente, l'auteur suit fidèlement la doctrine et cite souvent les propres termes de saint Thomas. Pourquoi n'a-t-il pas indiqué le lieu précis d'où il tirait ces beaux passages? Il est vrai qu'il s'adresse surtout aux gens du monde, peu versés dans la lecture de la Somme théologique. Son modeste opuscule tend plutôt à l'édification morale qu'à la démonstration scientifique.

11. — Les continuelles menaces du socialisme contre l'ordre public, et l'appui qu'il rencontre dans certaines théories philosophiques nouvelles, expliquent surabondamment l'opportunité du récent ouvrage de M. Ad. Franck sur la *Philosophie du droit civil*. Du reste, l'ouvrage fut professé avant d'être écrit, mais il a été retravaillé, pour prendre la forme du livre, avec le soin attentif et sévère habituel à l'auteur. Il est à peine besoin d'ajouter que sa doctrine est toujours celle de l'ancien spiritualisme français, que certains maîtres contemporains travaillent à faire dévier de sa route sans entraîner les vénérables demeurants de la génération précédente. Ce n'est pas ici que M. Franck sera blâmé de présenter toujours le droit et le devoir comme des notions corrélatives, qui ont leur fondement commun dans le libre arbitre de l'homme. Tout au plus y aurait-il à s'étonner de la formule : « Le droit... est constitué par un seul fait, à savoir la liberté (p. 9). » Le fait seul de la liberté ne peut rien constituer, surtout de supérieur à lui. M. Franck admet comme nous que la loi morale, qui comprend les droits et les devoirs, n'existe que par la volonté nécessaire du suprême législateur; mais sous-entendre un tel élément dans ses définitions, n'est-ce pas les fausser et prêter le flanc aux erreurs que l'on repousse avec le plus d'énergie ?

Tous les droits de la personne humaine sont ramenés à cinq par l'éminent professeur : la vie, la liberté individuelle, la propriété, la liberté de conscience, la liberté intellectuelle. Mais comme ils ne peuvent s'exercer et se défendre que dans la société politique, dont la base est la famille, c'est par le mariage que M. Franck commence ses études morales. On rapprochera naturellement ses chapitres (III-XI) sur l'union conjugale, sur l'égalité et les droits respectifs des conjoints, sur le ma-

riage civil et religieux, sur le divorce, sur la paternité, l'éducation, la puissance paternelle, etc., des travaux analogues de ses pairs, en particulier de M. Janet et de M. Jules Simon. Ce n'est pas ici le lieu de faire cette comparaison, où peut-être le dernier nommé garderait les principaux avantages. En tout cas, ce n'est pas M. Jules Simon qui aurait signé le chapitre sur *le divorce,* où M. Franck, excusable peut-être à cause de son éducation religieuse, abandonne la sainte cause de l'indissolubilité du mariage ; il connaît les arguments de ceux qui la défendent, mais il croit s'en débarrasser très lestement par des raisons contraires, depuis longtemps réduites à leur juste valeur, et ne semble pas même apercevoir la raison maîtresse qui domine tout le débat : pour que les bienfaits du mariage soient réellement assurés dès le premier jour, il faut que les deux époux croient et sachent bien qu'ils sont unis indissolublement. Ce malencontreux chapitre mis à part, il n'y a guère qu'à louer dans toute cette partie du livre de M. Franck. Même sur le mariage civil et religieux, s'il parle en libéral et non en chrétien, il montre au moins le plus grand respect pour la consécration religieuse de l'union conjugale. Voici un court fragment tiré de deux belles pages contre les mariages d'argent : « Le bonheur n'est pas aussi cher qu'on pense, quand on sait le chercher où il est et qu'on s'en est d'avance rendu digne par une vie laborieuse et pure... N'ajoutez pas foi à ceux qui vous annoncent que l'expérience tôt ou tard viendra chasser ces illusions et vous faire repentir d'avoir écouté ces beaux rêves. Non, ces prophètes de malheur sont eux-mêmes le jouet d'un triste cauchemar. L'expérience, quand elle coule d'une noble source, quand elle vient à la suite d'une existence bien remplie, nous apprend au contraire que là est le capital de la vie, qu'on a d'autant plus vécu qu'on a plus et mieux aimé (p. 28, 29). »

Je ne citerai rien du chapitre IV, qu'on voudra lire tout entier (p. 32-42), et où M. Franck, examinant l'*Amour* de Michelet, démontre qu'à force de considérer la femme comme une malade, ce fantasque écrivain a méconnu sa dignité morale et compromis sans le vouloir l'institution même du mariage. Mais je tiens, et pour cause, à transcrire quelques lignes de ses considérations sur l'éducation et l'instruction des filles. On ne sera pas fâché d'entendre ce ferme et solide esprit s'expliquer sur les lycées féminins : « C'est un contre-sens moral périlleux pour un pays, périlleux pour son caractère et pour ses mœurs, d'entasser ensemble des jeunes filles de tout âge, pour les livrer à l'autorité d'une femme qui n'est pas leur mère et qui, n'ayant pas de prise sur leur cœur, est obligée de les gouverner par la rigueur ou par la vanité, de leur imposer une discipline étrangère à leur sexe, incompatible avec leur nature, avec les mouvements spontanés de leur âme et avec la fraîcheur de leurs impressions, avec l'élasticité de leurs facultés, avec

la délicatesse de leurs sentiments, ou d'exciter en elles, dans des proportions dangereuses, l'amour des distinctions, des honneurs, des éloges, et, ce qu'il y a de pis, des distinctions et des éloges décernés en public, par conséquent le sentiment de la rivalité, très improprement appelé l'émulation et si voisin dans une âme féminine de la jalousie et de l'envie... La jeune fille doit être élevée sous les ailes de sa mère et, autant que cela est possible, elle ne doit recevoir d'autres leçons que les siennes. Elle saura peut-être un peu moins de mythologie, moins de musique, moins de géométrie et de cosmographie, mais qu'importe, si elle doit connaître mieux un jour les doux et saints devoirs que la nature lui prépare? » Quelques-uns pourront voir là un peu d'exagération, mais c'est tout au plus l'inévitable excès de l'indignation la plus légitime contre une manie cruelle et funeste de notre temps.

La propriété est défendue (ch. XII-XIV) comme inséparable de la liberté, comme nécessaire à la famille et à la civilisation. Les objections de Proudhon contre la propriété, son remplacement par *la possession* et les moyens théoriques et pratiques suggérés par l'audacieux novateur pour réaliser cette utopie (XV-XVIII) sont examinés de près et ramenés à la tyrannie de l'Etat qui en est le dernier mot. M. Franck est certainement moins heureux en combattant la liberté de tester (XX) défendue par M. Le Play; sans entrer au fond du débat, il est permis d'assurer qu'on n'écarte pas avec tant d'aisance des considérations morales et sociales qui ont forcé l'assentiment d'une foule d'esprits sérieux, dans les partis politiques les plus opposés. Sur la propriété littéraire (XXI-XXII), M. Franck est très net; il accepterait volontiers le projet de loi d'Alphonse Karr : *Article unique. La propriété littéraire est une propriété.* Les objections qu'on y oppose lui paraissent des sophismes proprement dits, nés d'un mauvais sentiment. « La spoliation dont les écrivains et les artistes sont les victimes vient d'une source unique : du mépris caché qu'ils inspirent encore dans un certain monde, du rang subalterne qu'ils occupent dans la société. C'est toujours la lutte de la matière contre l'esprit et de la force contre le droit (p. 248) ..... » Quant aux deux derniers chapitres (XXIII-XXIV), sur la liberté et la tolérance religieuse, ils sont ce qu'ils devaient être sous la plume d'un libéral à peu près rationaliste; mais si l'on ne peut accepter tous les jugements historiques ni toutes les formules doctrinales de M. Franck, on serait heureux à cette heure de se soumettre à un régime animé de ce respect profond et sincère pour la liberté.

Un appendice consacré aux dernières théories, si essentiellement révolutionnaires, de M. Fouillée sur le droit de propriété, n'est pas le moindre intérêt de cette œuvre remarquable, à laquelle j'ai voulu rendre un sympathique hommage, tout en marquant les justes réserves imposées par la raison chrétienne. LÉONCE COUTURE.

THÉOLOGIE

L'Église est-elle contraire à la liberté? *Sa nature, son esprit, son action*, par GEORGES ROMAIN. Paris, Victor Palmé, 1886, in-8 de XIX-467 p. (3e édition). — Prix : 7 fr.

L'Église ouvre ses bras à la Société malade en lui disant : je serai ton médecin et ton guide, je sais comment on sauve un monde en détresse, je l'ai fait déjà et je puis le faire encore. La Société repousse l'Église en l'accusant d'être l'alliée du despotisme et l'ennemie de la liberté. Dans cette situation, un devoir sacré s'impose à tous ceux qui connaissent l'Église et qui aiment leur pays : c'est de travailler, dans la mesure de leurs forces, à dissiper ce déplorable malentendu, c'est de montrer à tous combien l'Église est sage quand elle proscrit le libéralisme hypocrite et menteur de ce temps et combien elle est libérale elle-même dans ses rapports avec les hommes et avec les gouvernements. M. Georges Romain a compris ce devoir et il le remplit. Tous les points de vue auxquels on peut considérer cette question vitale sont pour lui l'objet d'un examen approfondi et impartial. Il aborde franchement toutes les difficultés. Après avoir déduit ses conclusions avec une grande rigueur de logique et une remarquable clarté, il apporte à l'appui les témoignages, les plus heureusement choisis, des maîtres de l'histoire et des princes de la pensée. Tous ceux qui le liront avec attention seront infailliblement amenés à faire cet aveu : Non, il n'y a rien dans l'Église qui puisse motiver nos craintes, tout en elle au contraire nous invite à rechercher son influence et à la bénir.

« L'Eglise et la liberté humaine, la force temporelle et l'Église, l'action sociale de l'Église, les principes de 89, l'Église et son œuvre législative, l'Église et le bras séculier, l'Église et l'inquisition, le péril social sans l'Église, la coercition dans l'Église, » tels sont les titres des diverses études ou traités qui composent cet ouvrage. Ces titres seuls suffiraient à nous montrer l'ordre des matières et la marche de la démonstration. Considérée en elle-même, dans sa constitution et dans l'ensemble de son histoire, l'Église catholique nous apparaît avec une physionomie essentiellement libérale. Non seulement elle ne menace en rien la liberté humaine, mais elle ne peut rien sans elle, car elle s'appuie sur la foi, et la foi dépend de la libre volonté; elle ne peut rien contre elle, car elle n'est formellement pourvue d'aucun moyen de coaction physique. L'Église est une autorité morale, une autorité persuasive. Elle est inflexible dans son enseignement, mais elle ne règne pas par la contrainte : individus et sociétés n'ont rien à craindre d'elle sinon d'être persuadés et conquis librement par elle. C'est par la persuasion qu'elle a conquis le monde. Par cette conquête elle a délivré les âmes du joug de la force brutale, et proclamant la distinction des deux pouvoirs elle a inauguré, pour les peuples, le règne de la liberté.

Les puissances temporelles ont souvent employé contre l'Église la force matérielle; mais tout ce qui a été entrepris contre elle s'est fait contre la liberté des peuples. L'histoire nous montre en même temps l'Église résistant à la force brutale par l'ascendant de la vertu, du droit, de l'opinion publique et par la foi en l'intervention visible ou cachée de la Providence. Le but que poursuivent les gouvernements persécuteurs, c'est d'ériger en dogme l'omnipotence de l'État et de substituer le Dieu-État au Dieu de l'Évangile. Quel est au contraire le but que poursuit l'Église et qu'elle atteint? Les belles pages dans lesquelles l'auteur nous fait voir à toutes les époques l'œuvre libératrice et civilisatrice accomplie par cette grande persécutée, sont le commentaire de cette parole de Guizot : « C'est à l'Église qu'est due la civilisation du monde moderne. Si l'Église n'avait pas existé, le monde entier était livré à la pure force matérielle. » Si l'Église a vu ses devoirs changer avec les circonstances, si après avoir combattu pour la liberté contre la force brutale, elle défend aujourd'hui contre les excès et les abus de la liberté les droits de l'autorité méconnus, elle n'est pas devenue pour cela l'alliée du despotisme. Où sont les vrais amis de la liberté? Avec Pie IX, avec Léon XIII, et non pas avec les assassins de Rossi ni avec les gouvernements auteurs des lois, décrets et exécutions que l'on sait. C'est ici que l'auteur expose la doctrine de l'Église sur les libertés modernes. Il rappelle, d'après la *Civiltà cattolica,* la célèbre distinction de la thèse et de l'hypothèse. Il ne lui a manqué, pour être tout à fait complet sur cette matière, que d'avoir pu connaître, avant de terminer son ouvrage, l'encyclique *Immortale Dei.* On lira avec le plus grand intérêt la remarquable *étude* qu'il consacre à la déclaration des droits de l'homme et aux principes de 89. Avec lui nous faisons volontiers deux parts dans ces fameux principes. Nous répudions tout ce qu'ils contiennent de faux et d'injuste, mais nous revendiquons tout ce que la société moderne a conservé ou reconquis de juste, de généreux, car tout cela a germé originairement dans le sol chrétien. Non moins remarquables, non moins utiles sont les pages dans lesquelles l'œuvre législative de l'Église, pur miroir de sa pensée, nous est montrée comme la preuve la plus indiscutable de son tempérament miséricordieux et maternel. C'est en rétablissant la vérité des faits, en montrant quel fut au juste le rôle de chacun, en opposant aux accusations téméraires les réflexions les plus judicieuses exprimées avec la netteté la plus saisissante, que l'auteur fait tomber les reproches qu'on a coutume d'adresser à l'Église au sujet du bras séculier et de l'Inquisition. Ah! sans doute, il y eut des abus; mais s'il ne fallait admettre que les institutions où aucun abus ne se serait jamais glissé, laquelle subsisterait? Faudrait-il préférer l'absence d'institutions, c'est-à-dire le chaos? C'est bien au chaos que doit aboutir à bref délai la société

contemporaine qui repousse l'Église, donne toute liberté à l'erreur et ne sait plus même s'il y a une vérité.

Après la magnifique apologie dont nous venons d'esquisser à peine les traits les plus généraux, M. Georges Romain pouvait considérer sa tâche comme terminée. Ce n'est pas toutefois sans utilité qu'à la fin de la neuvième étude il met en regard de l'Église catholique les églises séparées. Ce n'est pas de ces dernières que nous pouvons attendre le remède et le salut. Elles ont abdiqué tout pouvoir aux mains de l'État; non seulement elles laissent le pouvoir temporel sans contre-poids, mais elles tombent nécessairement dans ce qu'on a si bien nommé la Césaréopapie. Il avait de plus à écarter, au sujet de l'idée-mère de son ouvrage, la possibilité d'un malentendu. Cette idée : que l'Église n'est pas une autorité coactive mais une autorité persuasive, ne paraît-elle pas condamnée dans la proposition XXIV du Syllabus, ne paraît-elle pas heurter de front cette thèse de la théologie catholique : l'Église a de droit divin une juridiction vraiment coactive, elle a le droit d'infliger des peines même corporelles, et si elle ne peut exercer la contrainte physique par elle-même, elle l'exerce au moyen de l'État chrétien, lequel est le soldat de l'Église? Ce n'est là qu'une équivoque et nous trouvons qu'il eût été préférable que l'auteur la prévînt dès le commencement de son ouvrage. Il nous répondra sans doute qu'il a choisi le mode d'exposition qui lui a paru le plus utile, le plus efficace, vu l'état d'esprit de ses lecteurs. Quoi qu'il en soit, après les éclaircissements qu'il nous donne dans cette dernière étude, il nous est impossible de ne pas reconnaître que si quelques-unes de ses propositions demandent une interprétation bénigne, il la mérite à tous égards. Certes, il ne refuse à l'Église aucun des pouvoirs qui constituent une société parfaite ; mais il met en lumière la qualité qui domine en elle, son tempérament spécial, son caractère distinctif. Il veut la présenter au monde avec les paroles mêmes par lesquelles le prophète annonçait le Sauveur : *ecce rex tuus venit tibi mansuetus.* Voici, nous dit-il, l'Église qui vient à vous, non point avec la force, mais avec la douceur et la persuasion. D'une part vous n'avez rien à craindre d'elle, si ce n'est de vous laisser persuader et conquérir librement par elle. D'autre part son autorité et sa bénie influence doivent vous inspirer pleine et entière confiance; car c'est elle seule qui peut défendre la liberté que vous aimez contre les abus de la force, comme elle seule peut maintenir les droits légitimes de l'autorité contre les abus de la liberté.

Cet ouvrage se recommande à tous les hommes que le présent afflige et que l'avenir inquiète, à tous ceux qui cherchent le refuge et le remède.

LAMOUREUX.

L'entrée des Israélites dans la Société française et les États chrétiens, *d'après des documents nouveaux,* par l'abbé JOSEPH LÉMANN. Paris, Lecoffre, 1886, in-8 de XI-506 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cet ouvrage a tout l'intérêt d'un livre d'actualité, car il paraît au moment où la *France juive* de M. Drumont a saisi si vivement le public de l'importance de la question juive dans notre pays. Mais cette heureuse coïncidence n'empêche pas que le livre de M. l'abbé Lémann ne soit le résultat de vingt années de travail, le fruit d'une science profonde et des hautes inspirations chrétiennes qui font la vie du pieux converti.

L'auteur écrit à la fois pour les Israélites et pour les Chrétiens. Aux premiers il montre dans les humiliations, dont les abreuvait la société civile au moyen âge, l'accomplissement des prophéties et le châtiment du déicide. Il oppose l'esprit de justice et la mansuétude dont l'Église les a toujours entourés aux outrages indignes et aux dangereux appels aux passions populaires dont Mahomet, Luther et Voltaire les ont chargés. L'entrée des Juifs dans la Société française et les États chrétiens était préparée, dit M. l'abbé Lémann, par l'esprit plus large et plus généreux qui animait la société civile au dix-septième et au dix-huitième siècle. Il fait judicieusement le départ des nobles et vrais aspects de cet esprit nouveau d'avec le venin antichrétien que le philosophisme et la franc-maçonnerie y introduisirent. Un des chapitres les plus curieux du livre est celui qui montre la préoccupation de la conversion des Juifs chez les théologiens catholiques à cette époque. L'assemblée du clergé de France en 1785, en fut saisie, comme le prouve un *projet* de sermon de Mgr de Noé, évêque de Lescar, mais elle garda sur ce délicat sujet une réserve conforme à la conduite qu'a toujours tenue l'Église en pareil cas. C'est Louis XVI qui a été le véritable émancipateur des Juifs. Deux incidents mirent sous son règne la question à l'ordre du jour. Le premier fut celui des fausses quittances fabriquées en Alsace par un certain bailli qui avait trouvé ce moyen commode pour libérer les paysans des dettes usuraires contractées envers les Juifs; le second fut la lutte soutenue par un Juif fournisseur des armées, Cerfbeer, pour acquérir le droit de demeurer et de posséder à Strasbourg. Par les lettres patentes de 1784, Louis XVI avait soustrait les Juifs au pouvoir arbitraire des seigneurs et des municipalités. Il leur permettait de s'établir librement dans le royaume; mais en même temps il sauvegardait les droits de la majorité catholique en interdisant aux Juifs l'acquisition de biens fonds autres que ceux destinés à leur habitation personnelle. Louis XVI avait chargé Malesherbe de préparer un nouvel édit sur les Juifs quand survint la Révolution qui fit de leur cause son affaire et les proclama brusquement citoyens, sauf à créer dans les départements de l'Est la

situation troublée à laquelle Napoléon dut remédier par ses fameux décrets d'exception en attendant que la France entière ne devînt la conquête des Juifs sur le terrain de la finance, de la presse et de la politique.

Dans la seconde partie de son ouvrage, M. l'abbé Lémann montre la liaison des Juifs avec le mouvement philosophique et maçonnique. Mais il réfute avec beaucoup de raison la thèse qui prétend voir dans la franc-maçonnerie une création exclusivement juive, une organisation extérieure d'une grande société secrète réunissant les Juifs dans le monde entier. M. l'abbé Lémann, en étudiant l'histoire de la franc-maçonnerie, se met absolument au point de vue du père Deschamps dans son grand ouvrage les *Sociétés secrètes et la Société*. Il indique très bien comment la Maçonnerie fit au dix-huitième siècle, en Allemagne et en Angleterre comme en France, de l'égalité civile et politique des Juifs un de ses objectifs, et il raconte, d'après des documents nouveaux, les relations de Mirabeau avec les Juifs et les Illuminés d'Allemagne.

Mais, répétons-le en finissant, cet ouvrage, et c'est ce qui en fait le grand intérêt, est écrit au point de vue général de l'histoire de l'Église qui embrasse toute l'humanité et tous les temps. Il vient fort à propos rappeler qu'au fond la question juive est une question religieuse, ce qui n'empêche pas du tout les peuples chrétiens de prendre les mesures nécessaires pour sauvegarder leur nationalité contre un envahissement du Judaïsme qui est plein de périls. C. J.

JURISPRUDENCE

Prælectiones Juris Canonici *quas, juxta ordinem Decretalium Gregori IX tradebat in Scholis Pons. Seminarii Romani* FRANCISCUS SANTI professor. Ratisbonæ, Neo-Eboraci et Cincinnati, Sumptibus et typis Frederici Pustet S. Sedis Typographi, 1886, 5 vol. in-8 de 438, 296, 396, 248 et 151 p. — Prix : 18 fr. 50.

Il est une étude intéressante à bien des points de vue, aussi essentielle à l'homme de loi qu'indispensable à l'historien, source de curieuses remarques pour le philosophe, et que malheureusement on a trop négligée surtout en France, depuis un siècle : c'est l'étude du droit Canonique. Le clergé lui-même, dont ce recueil de législation si vaste et si varié règle les mœurs et les usages, le laisse trop volontiers de côté. Et pourtant, il suffit de s'être familiarisé avec le *Corpus Juris* pour comprendre quel profit on peut retirer de ce monceau de faits et de pratiques, où la vie de quinze siècles se trouve résumée. Ce qui manque, avouons-le, c'est une méthode, c'est un guide qui introduise dans ce dédale de textes où le chercheur, ignorant

des points de repère, ne tarde pas à s'égarer. Or, à notre époque, les commentateurs du droit Canonique sont rares, et aucun d'eux n'a su donner à son travail une portée véritablement scientifique.

L'ordonnance des lois ecclésiastiques telle que l'ont suivie les célèbres Universités de Paris et de Bologne, et telle qu'elle est encore aujourd'hui admise dans les écoles de droit, est celle adoptée par Grégoire IX dans sa collection des Décrétales : « Judex, Judicium, Clerus, Connubia, Crimen. » Cette systématisation des matières, comme on ne tarde pas à s'en apercevoir, a l'inconvénient très considérable de ramener à plusieurs reprises les sujets déjà traités, et de ne satisfaire l'esprit qu'après l'étude du texte absolument complétée. Mgr Santi, de regrettée et chère mémoire, a suivi dans son enseignement au Collège Romain cette partition consacrée par l'usage, et c'est elle que nous retrouvons dans le livre posthume qui vient de paraître. Hâtons-nous de dire que, depuis Berardi et Giraldi, aucun cours d'une aussi réelle valeur n'a encore paru. Je ne citerai que pour mémoire le chanoine de Angelis, dont le travail récent, mais incomplet et décousu, au milieu de questions véritablement traitées à neuf et avec originalité (surtout celles qui touchent au droit public), a quelquefois de ces pages où l'on reconnaît l'œuvre hâtive d'un homme dont les notes à peine rédigées sont jetées à l'imprimerie.

Nous avons donc enfin une étude du droit ecclésiastique suivant la division des Décrétales, dont les questions sont proposées d'une façon plus brève et en même temps plus claire que dans les anciens travaux, si substantiels, mais si pénibles à lire, des Barbosa et des Gonzalz. Ces vieux auteurs sont bien connus de Mgr Santi : on voit qu'il est nourri de la substance de ces solides traités où la précision dégénère quelquefois en subtilité, mais où les difficultés sont abordées sans faiblesse, et le plus souvent judicieusement tranchées. Ces qualités apparaissent comme un reflet dans l'œuvre du professeur romain; quelquefois peut-être, préférerait-on les reconnaître un peu moins, mais on oublie bien vite cette légère impression pour savoir gré à l'auteur du travail de sélection et de condensation qu'après tout il ne pouvait se dispenser de faire, et dont il s'est tiré à merveille. Reiffenstuel et Schmalzgrueber ont apporté aussi leur contingent à la composition de l'*opus profundum* de son livre. Les décisions des congrégations y sont aussi consciencieusement étudiées que scrupuleusement appliquées. Mais tous ces solides étais apportés à la construction des *Prælectiones* ne sont, à notre modeste avis, pas tout ce qu'il fallait pour une œuvre destinée à voir le jour à notre époque. Sans doute, Mgr Santi a eu surtout en vue un cours de texte : c'est la législation en tant que loi, strictement, qu'il a voulu rendre, et dont il s'est efforcé de dévoiler les secrets, et à ce point de vue, il a parfaitement

rempli son but ; mais le texte de la loi ne peut être considéré indépendamment du temps où il a été promulgué ; il a subi des variations, quelquefois même des mutations complètes, et ces changements ont tantôt été purement matériels, tantôt ils ont été essentiels, causés par les révolutions extérieures. En un mot, le travail de Mgr Santi fait abstraction complète et de l'étude des collections canoniques, et des faits historiques au milieu desquels elles se sont produites.

L'École italienne n'a jamais été portée à se livrer à l'étude des sources; elle incline davantage vers cette jurisprudence un peu sophistique qui est un jeu pour des esprits romains, et elle a laissé aux chercheurs allemands à pénétrer les obscurs commencements de la science canonique. Déjà, au siècle dernier, Pichler avait abordé ce travail ; Bickell depuis arriva à des résultats satisfaisants, et aujourd'hui, MM. Maassen, Schulte et Hinsch ont scruté avec la plus scrupuleuse attention toutes les données de l'histoire pour établir l'authenticité et l'intégrité des manuscrits de collections, de conciles ou de décrétales dont se compose le droit Canonique. Tous ces résultats si péniblement obtenus, si vaillamment conquis; ces données si précieuses et si lumineuses à la fois, ne semblent pas connues de Mgr Santi. Il expose son texte tel qu'il le trouve dans quelque vieille édition de Lyon, de M.DC ou autre, et sa conscience est parfaitement en repos. A peine semble-t-il avoir connaissance d'un certain faux Isidore, à quelques restrictions qu'il est forcé de poser, mais ce souvenir importun semble l'offusquer, et il se garde bien de s'y appesantir. Même négligence au point de vue de la véritable histoire. Thomassin, dans cette admirable compilation, qu'aucun historien ne saurait négliger, a prouvé victorieusement cent faits qui se présentent tout naturellement sous la plume d'un écrivain qui traite de chorévêques, d'archidiacres, de métropolitains, de chapitres, etc., mais il n'y fait même pas allusion. Phillips a avancé et prouvé des faits historiques de la plus haute importance et qui ne devraient être ignorés d'aucun canoniste : l'auteur ne semble pas en avoir connaissance. Plus près de nous encore, un professeur distingué de l'Université de Dorpat, M. Loening, a fait revivre les premiers siècles de l'Église dans un livre du plus haut intérêt : il y a dépeint dans le style le plus simple, et pourtant avec un puissant relief, l'autocratique et salutaire pouvoir des anciens évêques, le rôle des clercs dans la société, la vie civile de la communauté chrétienne : rien de tout cela dans le livre du docteur romain. Pour lui, l'histoire canonique s'est comme cristallisée dans les livres des Engel, des Pirhing, des Reiffenstuel (où l'on en rencontre si peu!) Il n'a rien cherché de nouveau, il n'a rien ajouté. Il y avait cependant là quelque chose à faire : le texte, quoi qu'on en dise, ne peut être expliqué indépendamment de l'his-

toire; à chaque instant, il a besoin de son concours, ou il la heurte violemment. Sans donc adopter toutes les découvertes ou toutes les déductions de la science allemande, il était possible de s'en servir, et de donner un nouveau lustre à la magnifique ordonnance du droit chrétien, grâce au secours de l'histoire et de la vérité. Cela n'a pas été fait, voilà notre regret. Si Mgr Santi, au lieu de s'enfermer dans une discussion purement juridique, avait mis à profit les résultats des travaux modernes, il aurait donné à son commentaire une saveur particulière, une valeur puissamment originale : il aurait fait une œuvre de premier ordre que tous les canonistes appellent de leurs vœux. Son livre, au lieu de donner le ton d'une vaste et majestueuse harmonie religieuse sortant du concert des lois canoniques, n'est qu'un manuel de pratique journalière. Atteint-il ainsi le but que doit se proposer un commentateur des Décrétales? Oui, si nous parlons dans le sens strict; non assurément, si nous voulons répondre aux besoins des esprits et aux nécessités du temps.

Cependant, il ne faudrait pas que le reproche que nous avons cru pouvoir adresser à l'auteur des *Prælectiones Juris Canonici* fasse conclure que nous ne goûtons nullement son travail. Tous ses prédécesseurs, à très peu près, ont mérité la même critique, sauf peut-être Van Espen (mais on peut lui en adresser tant d'autres !). C'est sa façon de comprendre le droit que nous nous sommes permis d'attaquer, mais, cette restriction posée, étant donné qu'il a voulu suivre la méthode habituelle, nous ne pouvons manquer d'ajouter que son livre est réellement orné de qualités si solides, que, pour tous ceux qui veulent étudier à fond les Décrétales, il est un guide nécessaire : aussi comme tel le mettons-nous incomparablement au-dessus de ces maigres manuels de séminaire tels que ceux que nous avons vus à plusieurs reprises paraître ou se rééditer avec grands efforts depuis quelques mois et qui ne sont pas dignes de la vente assurée que leur réserve le sort ! Les anciens commentaires que nous citions en commençant ont certainement tous du très bon, mais, le temps a marché depuis qu'ils ont paru et bien des questions n'y sont pas résolues ; les nouveaux sont rares et très imparfaits, celui de Mgr Santi rendra donc des services.

L'œuvre de Mgr Santi comprend cinq volumes : un volume pour chaque livre de Décrétales. Le premier est précédé d'un bref *monitum* où l'éminent auteur exprime avec trop de modestie le regret de n'avoir pas eu plus de loisirs pour donner à son travail le fini qu'il aurait désiré. La disposition des matières, dit-il, pouvait peut-être se faire avec plus d'ordre, le style être mieux travaillé, quelques questions difficiles recevoir un développement plus clair. Ces scrupules témoignent d'une conscience délicate, et sont à la louange de celui qui les avoue, mais ce ne sont que des scrupules.

Chaque volume contient un *Index rerum* renfermant sous la rubrique générale de chaque titre une série de numéros correspondant aux divisions secondaires comprises sous la première indication. Après cette première table très complète et très détaillée, sans être chargée, une seconde table *Index titulorum* extrêmement brève permet de trouver immédiatement le titre dont on a besoin et la pagination correspondante. Enfin après le dernier volume, une table alphabétique donne la facilité de trouver sans la moindre peine la matière dont on a besoin dans celui ou ceux des cinq volumes où elle est traitée. La clarté de l'exposition, même au milieu des questions les plus épineuses, est aussi une des qualités prédominantes de notre auteur. L'étude des actes internes ou passés, relativement à la loi ; l'exposition du titre de la Coutume ; le traité des jugements ; la nature et les effets de la prescription que nous voyons aujourd'hui dénaturer avec tant d'hypocrisie par des gens qui se vantent de connaître le droit Canon ; le livre IV en entier, y compris son appendice, et le titre de la Simonie dans le livre V en sont des preuves convaincantes.

Ainsi, nous recommanderons les *Prælectiones* non seulement aux professeurs et aux étudiants des universités, mais encore aux élèves des séminaires et aux membres du clergé qui y apprendront à mieux connaître ces rouages intimes et puissants de la vie de l'Église dont ils n'ont pu souvent se procurer qu'un faible aperçu. F. G.

SCIENCES ET ARTS

John Hopkins University Studies in Historical and Political Science. Third and fourth series. Baltimore, Herbert B. Adams, ed., 1885-1886, 16 fasc. in-8 (1).

Dans le numéro du *Polybiblion* de mars 1885, nous avons indiqué le plan général et la haute valeur scientifique de ces travaux. Depuis lors la troisième série des fascicules publiés par ce groupe de savants a été complétée et la quatrième a été commencée. Les neuf nouveaux fascicules qui nous sont parvenus se rapportent, les uns aux anciennes institutions de la période coloniale, les autres, aux institutions actuelles et aux phénomènes sociaux contemporains.

I. — A la première catégorie se rattachent : 1° un Mémoire de M. Austin Scott, professeur d'histoire à Rutger's Collège, sur l'*influence des propriétaires sur la fondation de l'État de New-Jersey*. Ces propriétaires furent successivement en 1664, le duc d'York, puis des cessionnaires

(1) Ces publications paraissent à la fois par fascicules et par volumes, contenant une série de douze fascicules, à Baltimore, chez N. Murray. On peut se les procurer à Paris, chez Hermann, 8, rue de la Sorbonne, et chez Em. Terquem, 15, boulev. Saint-Martin.

successifs, qui en 1682 étaient vingt-quatre grands personnages anglais. Pour attirer des colons ils leur concédèrent le droit de concourir à la législation et à l'administration du pays par une *General Assembly,* qui avait les attributions essentielles d'une chambre de communes;

2° Un Mémoire très intéressant d'un jeune écrivain, M. Edward Ingle, sur les *Institutions du gouvernement local en Virginie* et le *Système de tenure des terres,* antérieurement à la guerre de l'Indépendance. De même que les institutions locales de la New England reproduisaient d'une manière frappante les anciennes institutions des Saxons avant la conquête normande, le hundred la paroisse, avec les terres de glèbe du parson, le *County* administré directement par les grands planteurs possesseurs de terres tenues en substitution, les quelques towns incorporés de la Virginie sont un tableau fidèle de l'Angleterre au dix-septième et au dix-huitième siècle. C'est un contraste complet avec le système des *townships,* qui étaient, dans les colonies voisines, la base du gouvernement local. C'est dans cette vie locale, exclusivement rurale, qu'est le secret du caractère particulier aux Virginiens, qui leur a fait jouer un si grand rôle depuis la guerre de l'Indépendance jusqu'à celle de la Sécession et que Michel Chevalier et Le Play ont signalé avec tant de perspicacité;

3° Un Mémoire de M. Lewis W. Wilhelm sur le *Système de tenure des terres et sur le gouvernement local (hundred, county, towns) du Maryland,* la colonie catholique si généreusement administrée par les Calvert. L'auteur revient sur les Manoirs érigés dans le Maryland, et qui ont reproduit avec succès le système féodal de l'Angleterre tel qu'il était pratiqué au temps d'Édouard Ier, alors qu'un acte de Charles II l'abolissait dans la mère patrie;

4° Une Étude de M. Irving Elting sur *les Communautés villageoises hollandaises établies sur les bords de l'Hudson.* La Compagnie des Indes Occidentales, pour peupler la colonie de la Nouvelle-Néerlande, eut d'abord recours en 1629, au système des Manoirs dont les *patroons* étaient chargés d'établir et de munir de bétail leurs tenanciers. Puis, à partir de 1640, sans renoncer à ce système, elle fit appel à l'émigration des cultivateurs petits capitalistes qui purent s'organiser en villages administrés librement. Ils laissèrent une grande partie de leurs champs en pâturages communs, et créèrent des communautés villageoises tout à fait semblables à celles qui existaient de temps immémorial dans plusieurs parties de l'Allemagne, notamment sur les bords du Rhin;

5° Deux Études de M. Edward Channing sur l'État de Rhode-Island, le plus petit de l'Union, mais l'un de ceux où les idées particulières au peuple américain ont été le plus anciennement élaborées. Aujourd'hui il conserve le plus de traces de l'ancienne organisation sociale. M. Channing étudie successivement les towns fondés vers 1630, sous

l'inspiration de Roger Williams, par les dissenters chassés des Massachussetts par les Puritains et les grandes plantations à esclaves du Narragansett : deux éléments bien dissemblables dont la réunion a constitué l'État du Rhode-Island ;

6° Un Mémoire de M. William Halcomb sur *les Boroughs de Pennsylvanie,* qui donne une esquisse très précise de l'organisation dans cet État, depuis William Penn jusqu'à nos jours, de gros bourgs intermédiaires entre le village et la ville. Plus sages que les Français, les Américains, suivant en cela l'exemple des Anglais, n'organisent pas la petite commune rurale de cent âmes sur le même modèle que la ville de trois cent mille habitants, et ils ont dans leur législation plusieurs types de gouvernement communal appropriés à l'étendue et à l'importance des différentes agglomérations ;

7° M. Herbert B. Adams nous apporte un Mémoire du plus haut intérêt sur un événement capital dans l'histoire des États-Unis, *la Cession à la Confédération des vastes territoires de l'Ouest* sur lesquels la Virginie, le Massachussetts, le Connecticut, le New York prétendaient avoir des droits. Sous l'influence du Maryland, chacun de ces États fut amené à céder ses droits sur les territoires litigieux à la Confédération — la Constitution n'avait pas encore été votée — à la condition que le Congrès y établirait au fur et à mesure du peuplement des nouveaux États constitués en république et qui jouiraient des mêmes droits que les anciens États. Dès 1787 le Congrès publia la fameuse ordonnance sur l'administration et le droit civil dans les territoires du Nord-Ouest, qui est le point de départ de toute la législation fédérale et qui a été comme le moule dans lequel sont venues se couler les constitutions des vingt-six nouveaux États de l'Union ;

II.— Avec le Mémoire de M. Horace Davis sur *les Constitutions américaines et les relations des trois pouvoirs* (judiciaire, exécutif, législatif) *depuis un siècle,* nous voyons se dérouler tout le mouvement politique du peuple américain. L'auteur comprend dans son étude non seulement l'histoire de la constitution fédérale qui est assez connue, mais encore celle des différents États, qui est à peu près inconnue même en Amérique : or, comme une grande partie des attributions de la Souveraineté est restée aux États, c'est dans cette histoire interne qu'est la clef du mouvement qui a transformé en un peuple démocratique les descendants des contemporains de Washington. En même temps, on y verra les résultats des efforts faits dans ces dernières années dans la plupart des États pour mettre un frein aux abus de pouvoir des assemblées électives. En Amérique, le suffrage universel sent la nécessité de se mettre en garde contre ses propres élus.

M. John Addison Porter fait l'histoire complète de *la Cité de Washington* au double point de vue de sa croissance matérielle et de son

organisation administrative. Le territoire de Colombie, sur lequel elle est bâtie, appartient à l'Union. Après plusieurs essais malheureux de gouvernement local électif, le Congrès l'a supprimé complètement en 1873, et fait administrer le district et la ville par trois commissaires nommés par lui. Le Congrès vote les taxes et emprunts nécessaires à l'administration locale. Les habitants de Washington et ceux du territoire de Colombie se trouvent privés de toute espèce de droit de vote! Cela n'empêche pas la ville de s'accroître rapidement depuis la guerre de la Sécession. Avant, elle n'était qu'un lieu de réunion temporaire pendant les réunions du Congrès. Aujourd'hui elle est devenue une capitale et a une population permanente, qui a l'esprit propre aux populations des capitales. L'épiscopat catholique a admirablement saisi cette nouvelle situation en choisissant Washington pour le siège de la grande université nationale qu'il est en voie de fonder.

Comme nous le disions, l'*Hopkin's University* embrasse non seulement l'histoire nationale, mais encore les études constitutionnelles et économiques. Une des plus importantes est le mémoire sur le *Socialisme américain actuel,* de M. Richard Ely, qui a paru en avril 1885 et a été très remarqué de l'un et de l'autre côté de l'Atlantique. M. Ély, après avoir rappelé les établissements des sectes religieuses à doctrines socialistes et les efforts tentés à plusieurs reprises par les utopistes européens pour réaliser leurs idées dans le Nouveau-Monde, étudie l'essor qu'ont pris les idées socialistes dans la république des États-Unis, depuis la publication en 1879 du livre de Henry George *Progress and Poverty.* Il décrit l'organisation et analyse les doctrines des divers groupes socialistes : l'*International Working people association,* le *Socialistic labor party,* les *Knights of labor,* sans compter les groupes anarchistes d'origine européenne. Ces groupements ne se bornent pas à la propagande des idées : ils travaillent à les réaliser par la force, en un mot à faire une révolution. M. Ély est fort pessimiste et regarde comme très important l'essor pris par ces idées depuis dix ans parmi les populations ouvrières de son pays. Mais il croit que la crise peut être conjurée par l'union des efforts de l'État, de l'Eglise, des particuliers, et il voit avec raison le seul remède efficace au mal dans la restauration de l'empire des principes chrétiens. C. J.

Histoire des enfants abandonnés et délaissés. *Études sur la protection de l'enfance aux diverses époques de la civilisation,* par Léon Lallemand. (Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales). Paris, Alph. Picard, 1885, in-8 de VII-791 p. — Prix : 10 fr.

Sous ce titre, M. Léon Lallemand vient de publier ses longs et solides travaux sur la protection de l'enfance. Couronné par l'Académie des sciences morales et politiques, ce mémoire n'est pas seulement

une bonne fortune pour les amis du document et de l'érudition ; la science économique, celle qui ne s'occupe du passé que pour préparer l'avenir, y trouve aussi son compte et largement. La méthode comparative, qui met en balance les avantages et les inconvénients de tous les régimes chez les nations étrangères ou dans les temps anciens, est en effet la seule qui permette de voir à la fois les vices de la législation actuelle, les réformes qu'elle demande, et aussi les bons résultats que nous lui devons ; sans elle, ce dernier point risque assez souvent de nous échapper. Un plan de réforme que l'on caresse à huis-clos conserve un charme idéal dont il est mal aisé de se défendre ; les défauts d'une organisation qui fonctionne sont, au contraire, mis en évidence à chaque instant, et ses mérites demeurent cachés jusqu'à ce qu'un observateur judicieux vienne comparer à cette organisation qu'on méprise celles bien plus imparfaites qui naguère avaient cours ou qui sont en usage chez des voisins moins avancés que nous. Qu'on me pardonne cette digression ; elle m'a éloigné bien moins qu'on ne le pense de l'*Histoire des enfants trouvés;* c'est bien là l'œuvre de l'observateur judicieux, appuyé sur l'histoire et la géographie, capable d'apercevoir le bien à côté du mal dans les institutions de son pays. Il ressort, en effet, de sa volumineuse étude, que l'assistance des enfants trouvés est de nos jours en progrès, que la France est supérieure sous ce rapport aux pays étrangers, et le département de la Seine aux autres départements. L'auteur nous expose comment on en est venu là ; nous n'avons pas la prétention de refaire en quelques lignes le bref et substantiel résumé dont il a fait suivre son récit : qu'il nous suffise de marquer sommairement les étapes suivies par nos pères dans l'assistance des enfants trouvés.

Ce mode de charité apparaît vers 315, dans un décret de Constantin converti au christianisme, décret qui réprime l'infanticide et pourvoit à l'entretien des enfants abandonnés. Sous la féodalité, les seigneurs se chargent des enfants trouvés sur leurs domaines, et cela en vertu du droit d'épave : c'est qu'alors à un droit correspondait toujours un devoir. Au douzième siècle, Guy de Montpellier fonde l'ordre hospitalier du Saint-Esprit dont les membres s'engagent, le jour de leur profession, à secourir les enfants exposés : « sustentationem... infantum expositorum ». Ils se répandent surtout dans le midi.

A Paris, la *Maison de la couche* restaurée, il serait plus juste de dire fondée par saint Vincent de Paul, inaugure le régime moderne de l'assistance des enfants trouvés ; peu à peu, par des legs, des dons, des subventions royales, par des quêtes, par les produits de quelques propriétés foncières, l'institution s'étend et sauve des milliers d'enfants qui sont nourris en province, surtout dans les campagnes, et destinés aux travaux de l'agriculture. Mais il faut lire cette intéressante mono-

graphie de la *Maison de la couche* pour en apprécier les féconds et précieux résultats.

Une vérité s'impose pourtant à la fin de cette lecture : c'est la parfaite vanité des réformes brusques et absolues, qui, voulant tout parfaire, finissent par tout bouleverser. Le 28 juin 1793, la Convention annonce en ces termes pompeux que « la nation se charge de l'éducation physique et morale des enfants connus sous le nom d'abandonnés » : ce nom lui répugne ; ils s'appelleront désormais les *enfants de la nation ;* elle organise les secours sous la forme la plus large et... rien ne se fit. Quelques années auparavant, en 1763, l'impératrice de Russie, Catherine II, séduite par l'idéologue Betzki, fonda, elle aussi, un immense hôpital pour les enfants trouvés ; dans la pensée de la czarine, ces pauvres petits devaient former un jour le noyau du tiers état russe. Un brillant échec mit fin à cette utopie quand on essaya de la réaliser.

Nous ne suivrons pas M. Lallemand dans son enquête voyageuse sur le Droit civil européen, colonial et même barbare, en ce qui concerne les « trouvés ». Il ne rencontre guère, hors de la civilisation chrétienne, en fait d'hospices et d'établissements charitables que ceux fondés par nos missionnaires. L'infanticide est même dans les mœurs de certaines régions, et de la Chine en particulier ; les récentes calomnies de quelques voyageurs superficiels contre l'œuvre de la Sainte-Enfance y sont mises à néant par l'inspection des documents chinois directement consultés.

M. Léon Lallemand, qui a reconnu la supériorité de nos institutions sur celles de l'étranger, est cependant bien loin de les croire parfaites. Fondé sur l'examen des progrès réalisés, il discute à la fin du volume les réformes qui sont à l'étude et tire la conclusion de son enquête en appréciant leur valeur respective.

Y a-t-il lieu de permettre la recherche de la paternité ? non ; mais la jeune fille ne doit plus être à la merci du premier venu ; le séducteur doit non pas à l'enfant, mais à la mère, un dédommagement proportionnel aux intérêts lésés. Y a-t-il lieu de supprimer les hospices, sous prétexte qu'ils détruisent l'esprit de famille ? non évidemment, puisque les enfants qu'on y recueille sont délaissés par leurs parents ; mais il ne serait pas mauvais de rendre l'administration plus paternelle, moins bureaucrate, en confiant la direction non plus aux préfets, et aux fonctionnaires du gouvernement, mais aux conseils généraux qui nommeraient une commission spéciale où le préfet serait représenté. — Y a-t-il lieu de rétablir les tours introduits en France au commencement du dix-neuvième siècle et supprimés depuis ? non ; mais il faut entourer l'admission des enfants du secret le plus absolu, inspirer aux pauvres la plus entière confiance dans la discrétion des œuvres hospitalières, enfin supprimer la recherche du domicile de

secours trop usitée en certains départements dont la lésinerie est peut-être responsable de nombreux infanticides. — Y a-t-il lieu d'accorder un secours aux filles-mères et de les charger de l'éducation de leurs enfants? encore une fois non; malgré les ritournelles sentimentales sur le cœur des mères et la moralisation de la mère par l'enfant, il est bien certain que l'enfant, en accroissant l'indigence de la mère, servira à la précipiter au ruisseau où vont échouer les filles séduites, et dans ce milieu l'enfant ne pourra que se gâter; au point de vue de l'hygiène, ce milieu ne lui sera pas plus avantageux : car la mortalité y est bien plus élevée que dans les hôpitaux. A quoi bon alors cette campagne entreprise en faveur d'une mesure que rien ne justifie?

Un chapitre sur les *enfants moralement abandonnés* complète cette série d'amendements que l'on retrouve aux dernières pages en un chapitre final et formant un *nouveau projet de loi sur les enfants assistés.* L'auteur soumet son plan au suffrage de l'opinion publique et des Chambres. Il est à souhaiter que ceux qui ont des oreilles entendent; mais, quelle que soit l'inattention du pouvoir, M. Léon Lallemand n'en aura pas moins mérité auprès de son pays, et fait son devoir de savant chrétien et français. CH. MAURRAS.

Conversations sur le commerce des grains et la protection de l'Agriculture, par G. DE MOLINARI, correspondant de l'Institut, rédacteur en chef du *Journal des Économistes.* — Paris, Guillaumin, 1886, in-12 de 314 p. — Prix : 3 fr. 50.

La première partie de cet ouvrage est une réimpression. Les matières qu'elle renferme ne relèvent plus que de l'histoire et n'ont rien à démêler avec les polémiques actuelles au sujet du commerce des grains et de la liberté commerciale; l'intérêt en est donc médiocre pour le lecteur. La seconde partie se compose de trois conversations : l'inondation des blés étrangers, les droits compensateurs, la protection du travail. Elle est assurément plus neuve, mais ce qui reste toujours aussi vieux, aussi rance, c'est la méthode de l'auteur. M. de Molinari appartient à cette école d'économistes et de libéraux qui prétend traiter la société comme un problème géométrique, abstraction faite des phénomènes si divers qui composent la vie des peuples; ce sont toujours les mêmes règles, appliquées de la même façon, en vertu de raisonnements identiques. Sous ce rapport, nulle différence entre les deux parties de cet ouvrage, écrites cependant à trente ans de distance. Chose piquante! la première édition en avait été dédiée à un bourgmestre des environs de Verviers dont le nom se retrouve encore en tête de cette réimpression. L'on était libéral en 1855, à Verviers, en économie politique et..... en bien d'autres choses! Si M. de Molinari y

est retourné récemment, il aura pu voir que le libre échange y est devenu singulièrement rare et que les anciennes convictions de ses amis libéraux ont dû capituler devant la misère de leurs électeurs ruraux affamés par la concurrence étrangère. Que de conversions sous ce rapport à faire à Verviers... et ailleurs! M. de Molinari ignore-t-il qu'en Seine-et-Marne, le département où sont employées les méthodes les plus perfectionnées, les engrais utilisés suivant les meilleures données de la science moderne et les semences prises parmi les variétés les plus productives, alors qu'on obtient une production de trente hectolitres à l'hectare, la moyenne n'étant en France que de quinze hectolitres, le prix de vente ne dépasse cependant pas 20 fr. par quintal, le prix de revient étant de 25 fr. et la moyenne du prix de vente des vingt dernières années, de 28 fr. Nous ne le pensons pas, mais son siège est fait! A l'inverse de ce qui est partout la règle aujourd'hui, dans la science comme dans l'histoire, dans la philosophie même, ces procédés de discussion sont de raisonnement pur et n'empruntent rien à l'expérience. Ces réserves faites, disons cependant que ces conversations renferment d'excellents conseils aux ouvriers et de sages protestations contre le socialisme d'État qui est actuellement en train de faire son tour d'Europe. P. W.

Manuel du Touriste photographe, par Léon Vidal. Paris, Gauthier-Villars, 1885, 2 vol. in-12 de xvi-348 et xii-238 p. — Prix : 10 fr. les deux vol.

Ce *Manuel,* le plus complet qui existe dans ce genre, est un excellent guide pour les amateurs désireux de faire des progrès rapides dans l'art photographique. Un amateur, et ils sont nombreux aujourd'hui, n'a pas toujours près de lui un conseiller habile à consulter; quand il lui arrive de se tromper dans quelqu'une de ses manipulations, ou même quand il désire essayer un nouveau mode d'opération ou simplement un nouvel appareil, c'est dans ce livre qu'il trouvera immédiatement la réponse à presque toutes ses questions. Cependant, s'il désire se rendre compte par lui-même des effets physiques et chimiques de l'action de la lumière et des réactions produites dans l'application des divers procédés, il fera mieux de consulter des traités spéciaux : le *Manuel,* comme le dit l'auteur dans sa préface, n'est pas un traité de photographie. Ce qui caractérise cet ouvrage, c'est qu'il est éminemment pratique pour les vrais amateurs de photographie, qui y trouveront des indications très précises et très détaillées pour la construction ou le perfectionnement de certains appareils que chacun peut fabriquer soi-même; quant à ceux que l'on ne peut trouver que dans des maisons spéciales, ils sont également décrits avec le plus grand soin, et, après en avoir lu la description, comme aussi après avoir lu

les formules d'un nouveau procédé, on trouve le nom du fabricant; rien n'est oublié, pas même le nom et le numéro de la rue où demeure le fabricant.

La première partie du *Manuel* s'occupe plus spécialement des couches sensibles, des appareils, des impressions négatives; la deuxième partie traite spécialement ce qui concerne le matériel et les procédés relatifs aux impressions positives. Dans l'appendice du second volume, se trouve une sorte de prix courant très limité et résumé aux besoins du touriste photographe, à l'aide duquel on pourra être tout de suite renseigné sur les dépenses à faire, soit pour commencer à faire de la photographie, soit pour compléter un premier matériel devenu insuffisant.

Ajoutons que deux épreuves photographiques : une phototypie d'une épreuve instantanée, et une épreuve photogélatinographique vernie, sans parler des nombreuses figures insérées dans le texte, et parfaitement exécutées, donnent à cet ouvrage un cachet artistique qu'il mérite à tous égards. CH. D'A.

Phidias, par MAXIME COLLIGNON. *Collection des artistes célèbres.* Paris, Rouam, 1886. Ouvrage orné de 45 gravures. — Prix : 4 fr. 50.

Decamps, par CHARLES CLÉMENT. Même collection. Ouvrage orné de 39 gravures. — Prix : 3 fr. 50.

Édelinck, par M. le vicomte HENRI DELABORDE. Même collection. Ouvrage illustré de 34 gravures. — Prix : 3 fr.

L'auteur de la notice sur le plus grand sculpteur de la Grèce a tiré un excellent parti d'un sujet heureux, mais difficile. Combien de gens ont raisonné de Phidias et cité Phidias dans leurs livres sans avoir entendu dire de lui autre chose, sinon qu'il avait porté son art à la perfection! C'est ainsi que l'on entend parler beaucoup de l'amour platonique et que peu de personnes ont lu le *Banquet* de Platon. On ne courra plus ce danger au sujet de Phidias, quand on aura pris connaissance de l'ouvrage de M. Collignon. Il n'avait jamais été fait jusqu'ici rien d'aussi complet sur le célèbre ami de Périclès. De nombreux ouvrages et traités particuliers, écrits dans les différentes langues savantes, ont fourni à l'auteur le moyen d'exposer non seulement le caractère de l'œuvre de Phidias et sa place dans l'art de la Grèce, mais aussi de toucher aux plus importantes discussions qu'ont élevées les érudits au sujet de sa personne et de ses ouvrages. Pour ce second point comme pour le premier, il a indiqué soigneusement tous les auteurs à consulter, mais on doit lui savoir gré de n'avoir insisté là-dessus qu'autant qu'il le fallait, par le grand principe, souvent cité et souvent méconnu :

Qui ne sait se borner, ne sut jamais écrire.

C'est par là que l'étude sur Phidias a tout le charme que promet son titre. On y voyage en Attique et au Musée britannique ; on y fait une nouvelle connaissance avec la Minerve d'ivoire et d'or qui se voyait au sommet de la citadelle, par-dessus les murailles d'Athènes, et qui fut détruite, dit-on, par les soldats d'Alaric ; on y fait le tour des ruines du Parthénon, retrouvant parmi ses débris tantôt la main de Phidias, tantôt celle de ses élèves ; on y rencontre enfin le Jupiter d'Olympie, la dernière œuvre du maître, si souvent reproduite sur les médailles et les pierres gravées antiques, et au sujet duquel votre guide, aussi érudit qu'aimable, vous cite saint Chrysostome et Pausanias.

— La collection que la maison Rouam fait paraître sous le titre déjà populaire des *Artistes célèbres* a, parmi ses mérites, celui de la variété. Un sculpteur de notre temps y figure auprès d'un graveur autrefois de renom ; la description d'une ville riche en œuvres d'art y vient entre deux peintres d'histoire. Le contraste est quelquefois piquant. On sort d'une lecture l'imagination toute remplie des idées de grandeur et de grâce qu'inspirent les sculptures du Parthénon pour entreprendre la livraison relative à Decamps dont la réputation commença par d'assez lourdes caricatures. Heureusement, il ne s'en tint pas là. L'Orient, déjà célébré par les poètes, fut introduit par lui dans la peinture française. Ce n'est pas qu'il peignit les sultans farouches, les jardins du sérail ou les barques conduites par les noirs icoglans. Il traita l'Orient dans une manière approchant de celle dont les Hollandais avaient fait de leur pays, et, pour comble de ressemblance, il en rendit la lumière avec des moyens qui ont quelque rapport avec ceux de Rembrandt. Ses paysages et ses tableaux de style ont une étrangeté raffinée, jointe quelquefois à des traits presque vulgaires qui font penser, selon la remarque ingénieuse de M. Clément, qu'il n'oublia jamais le patois qu'il parlait dans son enfance. Au reste, si le portrait qu'on nous offre aujourd'hui de cet artiste n'est pas très sympathique, il est vrai ; il fait honneur par là à M. Clément, auteur de plusieurs ouvrages dont il nous a été donné de présenter l'un, dans cette Revue même, à nos lecteurs, et celui-ci vaut celui-là. Le rôle initiateur de Decamps y est surtout très bien retracé, et la conclusion qui termine l'ouvrage, fort juste. En somme, cette étude est remarquable, et nous espérons qu'elle aura de nombreux lecteurs.

— M. le vicomte Delaborde a pleine raison de préférer l'art déjà ancien de la gravure à nos photographies modernes. La mécanique et la chimie, appliqués à la copie des œuvres d'art, ne peuvent donner que des résultats imparfaits. L'imagination du spectateur les complète sans doute quelquefois en y mettant d'elle-même le sentiment qui leur manque, mais non sans peine. On leur peut appliquer le proverbe italien : *Traduttore, tradditore*... Sans doute, le burin est

moins fidèle ; et il lui arrive souvent de produire des œuvres assez semblables à ces traductions des auteurs anciens que nos pères appelaient, avec une galanterie d'expression qui sentait son temps, de belles infidèles. Il en est ainsi d'un assez grand nombre de planches du graveur flamand dont M. le vicomte Delaborde a raconté agréablement la vie et cité les œuvres. Ainsi, l'ouvrage le plus célèbre d'Édelinck, la gravure de cette vierge de Raphaël qu'on appelle la vierge de François Ier et qu'il fit pour orner la thèse au doctorat du second fils de Colbert n'est pas une copie, mais une interprétation habile des beautés que le graveur Anversois a trouvées dans le chef-d'œuvre du maître italien. Le sujet est le même sur la toile du peintre et sur le métal du graveur, mais la langue y diffère. Rien ne nous paraît, du reste, plus légitime et l'ouvrage secondaire est beau, quand cette langue est assez souple pour se prêter à rendre toutes les qualités que l'artiste rencontre dans les peintres qu'il prend pour modèle. C'est là, d'après l'intéressante étude de M. le vicomte Delaborde, le mérite particulier d'Edelinck, soit qu'il s'attaque à Léonard de Vinci, à Philippe de Champagne, à Lebrun, à Largillières, à Coypel, à Rigaud, à de Croz, à de Sève ou à Vigée. LOIR-MONGAZON.

BELLES-LETTRES

Poésies du chevalier de Boufflers, *avec une notice bio-bibliographique,* par OCTAVE UZANNE. *(Petits Poètes du XVIIe siècle.)* Paris, Quantin, 1886, in-8 de L-239 p., orné d'un portrait, de vignettes et de culs-de-lampe. — Prix : 10 fr.

En 1815 s'éteignait obscurément un vieux conservateur-adjoint de la Bibliothèque Mazarine. A le voir gros, mal vêtu, cacochyme, on ne se serait guère douté que ce vieillard avait été l'un des types les plus brillants de l'ancienne société française. Appartenant à une famille illustre, favori du bon Stanislas, faisant le charme de la petite cour de Lorraine, loué par Voltaire, admiré de ses contemporains, très bien vu de leurs femmes, il avait débuté par écrire à Saint-Sulpice une nouvelle plus que galante dont l'énorme succès ne lui permettait guère de se faire homme d'église. Il jeta donc aux orties le petit collet pour prendre l'épée et montra dans de nombreuses circonstances que s'il n'avait pas la vocation religieuse, il avait les qualités militaires de sa race, qualités qui n'étaient pas inséparables de bien des folies. Cet aventureux personnage, — toujours par monts et par vaux, — ce qui lui fit dire par le comte de Tressan, le rencontrant sur une grande route : Ah! chevalier, je suis charmé de vous trouver chez vous — finit cependant par donner son cœur volage à une noble et charmante veuve dont il fit sa femme, et montra comme gouverneur du Sénégal des qualités d'administrateur qu'on n'eût guère soupçonnées dans celui qui avait si

plaisamment raconté son ambassade à la princesse Christine, abbesse de Remiremont :

Enivré du brillant poste
Que j'occupe en ce moment,
Dans une chaise de poste,
Je me campe fièrement
Et je vais, en ambassade,
Au nom de mon souverain,
Dire que je suis malade
Et que lui se porte bien... etc., etc.

A son retour du Sénégal, l'aimable poète fut admis à l'Académie française, — où le marquis de Saint-Aulaire était arrivé avec un seul quatrain, — il avait toutefois protesté contre un tel honneur en disant à Mme de Staël :

Je vois l'Académie où vous êtes présente,
Et si vous m'admettez mon sort est assez beau ;
Nous aurons à nous deux de l'esprit pour quarante,
Vous comme quatre et moi comme zéro.

Chassé de France par la Révolution, quand l'émigré revit sa patrie, tout y était bien changé... « Mourir à propos est une des conditions de la gloire, » a dit Chateaubriand, et notre gentilhomme avait trop vécu ; mais le mot de gloire est ici bien ambitieux car il ne s'agit que du chevalier de Boufflers. Il y aurait injustice toutefois à ne pas lui assigner une petite place dans l'histoire littéraire du dernier siècle, et ses vers terminent très bien l'élégante collection des petits poètes entreprise par la librairie Quantin et menée à bonne fin par M. Octave Uzanne. Dans cette collection où une seule voix, celle de Gilbert, s'élève avec une éloquente indignation contre les mœurs du temps, Boufflers est un de ces petits poètes qui, par son esprit, sa légèreté, et il faut le dire, la licence de ses improvisations, peint le mieux la société dévergondée dont les applaudissements l'encourageaient. En lisant ces poètes, je me suis souvent rappelé une fort belle aquarelle où des Français de la décadence se livrent si complètement à une orgie effrénée qu'ils n'aperçoivent pas un ange exterminateur écrivant en lettres de feu, au-dessus de leurs têtes : 1793 ! TH. P.

Victor de Laprade. Sa vie et ses œuvres, par EDMOND BIRÉ. Paris, Perrin, 1886, in-16 de 396 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Edmond Biré, au début de son livre, n'abaisse-t-il pas trop, devant Victor de Laprade, les hautes renommées de Lamartine, de Victor Hugo et de Musset? Nous croyons que des réserves doivent être faites à cet égard. Elles n'empêchent point que ce volume n'offre une lecture des plus attachantes. En effet, il s'agit d'un poète qui, parce

qu'il n'a jamais flatté aucune passion mauvaise, qui, à cause même de l'élévation et de la pureté de ses inspirations, n'a pas obtenu toute l'éclatante réputation dont il est digne, d'un poète qui, chose bien rare, dès ses premiers vers, à un âge où l'on subit les réverbérations de prédécesseurs ou de contemporains illustres, s'est ouvert une voie tout à lui. M. Biré l'a très bien remarqué : Laprade a découvert un mode nouveau pour traduire le sentiment de la nature; d'autres, avant lui, l'avaient aimée, mais de dehors, ils en avaient rendu les aspects extérieurs; Laprade pénètre dans son intimité, il s'attache moins à la forme qu'à l'âme même des choses. Ajoutons que ce poète ne cessa de montrer un noble caractère et un généreux désintéressement. L'écrivain n'a rien à souffrir du contact de l'homme. Son opposition à l'Empire lui ayant fait perdre des fonctions dont les émoluments étaient bien nécessaires à l'entretien d'une nombreuse famille, M. le comte de Chambord, qui estimait grandement l'auteur de *Psyché,* lui fit demander de le tenir au courant de ce qui se passait dans le monde des lettres et offrir pour cette tâche un traitement analogue à celui dont il venait d'être privé. Laprade accepta avec empressement la première proposition, mais refusa la seconde. Ce désintéressement en a rappelé un autre à M. Biré, qui a bien fait de le citer, — de tels exemples ne sont pas contagieux, — et que je rapporterai d'après lui, tant est charmante la manière dont il s'est exprimé. Après la révolution de 1830, Salvandy voulut continuer à Charles Briffaut la pension qu'il tenait de Charles X, et reçut cette réponse : « Honoré des bienfaits du roi déchu, je me vois dans l'impossibilité d'en recevoir d'autres. Je ne puis ni ne veux déplacer ma reconnaissance. Puisque le gouvernement est généreux, j'espère qu'il me pardonnera d'être fidèle. »

Laprade entretint activement avec le roi exilé la correspondance qui lui avait été demandée, et M. Biré en a donné des fragments bien faits pour inspirer le désir de la voir publier dans son entier. D'autres lettres mériteraient d'y être jointes; M. Biré en cite plusieurs qui sont intéressantes. En 1871, lorsque des illusions étaient dans bien des têtes, Laprade se montrait trop bon prophète en écrivant : « Tout est fini : la démocratie, même en l'absence du socialisme et de l'internationale, est la gangrène sénile des nations; on n'en guérit pas. C'en est fait de la poésie, de l'art, de la liberté, de la religion, de toute beauté, de toute noblesse, de toute élégance. Le cerveau et le cœur sont morts. La vie nationale se maintiendra peut-être encore quelque temps dans l'abdomen, comme chez un vieillard tombé en enfance. »

Dans la vraie acception d'un mot dont la République a singulièrement altéré le sens, Laprade était un grand patriote. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire l'admirable *Livre d'un père*, dont le succès fut

si grand et si mérité. Lorsque jadis j'eus ici même à rendre compte de l'*Art d'être grand-père*, de V. Hugo, si plein d'insanités et de miévreries, un parallèle entre les deux volumes et leurs auteurs s'offrit tout naturellement à moi; mais je ne fis qu'indiquer un contraste que M. Biré a développé avec le talent qu'on lui connaît et qui est tout à l'honneur de Victor de Laprade.

Aussi fidèle royaliste que bon Français, le poète vit ses derniers jours attristés par la maladie du comte de Chambord auquel il ne survécut guère que de deux mois... Le nom de Jeanne d'Arc, que le prêtre qui l'assistait prononça dans la litanie des saints :

Sainte Jeanne d'Arc, priez pour nous,

le fit tressaillir, et ce fut le dernier signe de connaissance qu'il donna.

C'est avec un vif intérêt que, dans le livre de M. Biré, on suit dans tout son cours cette noble vie, dont je ne puis ici indiquer que quelques points. A l'attrait réconfortant qu'offre le développement d'un caractère élevé, l'auteur a su joindre l'agrément que présentent divers souvenirs anecdotiques et littéraires qui se mêlent au récit et lui donnent le charme propre aux mémoires. L'histoire de la plus grande partie du siècle a des reflets sur ce livre où apparaissent tant de personnes célèbres ou illustres... Manzoni, Edgard Quinet, George Sand, Mme Récamier, Ballanche, Montalembert, Lamartine, Sainte-Beuve, Victor Hugo, Chateaubriand. A propos de ce dernier, — pour lequel nous avons un peu trop imité l'Athénien qui se lassait d'entendre trop longtemps accoler l'épithète de juste au nom d'Aristide, — M. Biré cite une lettre assez curieuse à lui adressée par Laprade, et qui nous montre l'auteur du *Génie du Christianisme*, dont on a suspecté la bonne foi, se soumettant scrupuleusement à toutes les rigueurs du carême et des jours de jeûne; ce n'est qu'un petit détail, mais il peut avoir sa valeur. Laprade, comme tous ses contemporains, fut fanatique de Victor Hugo. Lorsqu'il faisait son droit, il s'arrêtait en contemplation devant le numéro 6 de la place Royale, vérifiant ainsi une pensée du maître : c'est beaucoup de voir un mur derrière lequel on sait qu'il y a quelque chose. Un soir il s'enhardit jusqu'au point d'emporter comme une relique un clou de la porte du vieil hôtel. Plus tard, quand cette porte il l'eut franchie, le dieu perdit ses rayons : « J'ai enfin reçu une réponse de Victor Hugo et suis allé le voir. C'est un bon garçon, il tourne aussi à la politique ; par exemple, je crois que sa politique sera aussi absurde que celle de Lamartine est grande. »

La vie d'un écrivain, la vie d'un poète surtout est principalement dans ses œuvres, aussi M. Biré a-t-il accordé une large place à l'examen des poèmes de genre si divers, où Laprade ne cessa de montrer une inspiration toute personnelle. Quelque belles que soient ces produc-

tions, M. Biré a peut-être, en certains endroits, trop accentué l'expression admirative. Mais l'analyse de ces œuvres si nombreuses et les abondantes citations qui leur sont empruntées se mêlent très heureusement à la partie biographique du livre écrit tout entier de ce style fin, spirituel, si français, dont les lecteurs de *Victor Hugo avant 1830* ont gardé bon souvenir. Th. P.

Œuvres complètes de J. de Maistre, nouvelle édition contenant ses œuvres posthumes et toute sa correspondance inédite. Tome XII. *Correspondance.* IV (*1811-1814*). Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, in-8 de 502 p. — Prix : 6 fr.

Nous avons annoncé précédemment à nos lecteurs (t. XLIV, p. 519) l'apparition des trois premiers volumes de la Correspondance de Joseph de Maistre; nous leur signalons aujourd'hui le tome IV qui forme le douzième volume des œuvres complètes du grand écrivain. Ce volume comprend les années 1811 à 1814, intéressantes entre toutes dans nos annales contemporaines : 1811, c'est l'apogée de la puissance impériale ; 1812, c'est la campagne de Russie ; 1813, la campagne d'Allemagne ; 1814, la campagne de France et l'abdication de Fontainebleau. Grands événements qui ont en quelques années renouvelé l'Europe et déplacé l'axe de son équilibre ébranlé ; tous ces événements racontés par Joseph de Maistre, prennent sous sa plume un nouvel intérêt. C'est surtout le récit de la campagne de Russie qu'il faut lire: c'est comme l'envers de nos histoires françaises. Joseph de Maistre était alors en Russie, en excellente situation pour être bien informé et par conséquent pour nous bien faire connaître le côté russe du sujet. Et comme c'est écrit au jour le jour, on éprouve en le lisant l'impression vive et fidèle qu'on ne saurait retrouver dans une histoire faite après coup loin des événements qu'on y raconte. Sans doute, le patriotisme éprouve bien quelque froissement à voir un grand écrivain triompher des défaites de la France : mais il faut savoir lire son histoire, même écrite par un ennemi. Joseph de Maistre, d'ailleurs, n'est pas un ennemi : s'il n'aime pas Napoléon, il estime et chérit la France, et par conséquent ses traits atteignent plutôt notre amour-propre que notre affection.

J'ajoute que, comme ailleurs, l'illustre écrivain fait ici preuve d'une merveilleuse clairvoyance, toujours mise au service de son ardent amour de la justice et de la vérité. Aussi peut-on trouver grand profit dans la lecture de ce livre, où il y a (qui pourrait s'en etonner ?) beaucoup d'esprit, une haute raison et beaucoup de cœur.

P. Talon.

HISTOIRE

Histoire ancienne des peuples de l'Orient, par G. Maspero, ouvrage contenant trois cartes et quelques spécimens des écritures hiéroglyphiques et cunéiformes. Quatrième édition, entièrement refondue. Paris, Hachette, 1886, in-12 de viii-811 p. — Prix : 6 fr.

M. Maspero vient de publier une nouvelle édition, augmentée de cent cinquante pages, de son *Histoire ancienne des peuples de l'Orient.* La valeur scientifique de cet ouvrage est universellement reconnue. L'auteur est un égyptologue consommé; il connaît les monuments aussi bien que les textes ; depuis la publication de la première édition de son livre, devenu gardien des trésors du musée de Boulaq et directeur général des antiquités de l'Égypte, le continuateur de Mariette dans ses fouilles fécondes, il est mieux que personne en état de nous faire connaître l'antique royaume des Pharaons et son histoire. S'il n'a pas la même compétence en assyriologie, il s'est du moins, avec sa rare puissance d'assimilation, mis au courant de tout ce qu'on a publié de meilleur dans cette branche de l'orientalisme, et il en fait profiter ses lecteurs. On sait que l'ouvrage de M. Maspero diffère de la plupart des autres histoires anciennes des peuples de l'Orient en ce qu'il n'étudie pas chacun de ces peuples isolément, mais qu'il nous les présente dans un vaste plan d'ensemble, où nous voyons l'influence qu'ils ont exercée les uns sur les autres et leur importance relative dans l'antiquité orientale. Ce n'est pas une série de tableaux détachés, c'est un vaste tableau unique, dans lequel nous pouvons saisir d'un seul coup d'œil et comme dans un panorama toute l'histoire d'Orient. L'Égypte apparaît d'abord, jusqu'au moment où l'invasion des Pasteurs nous la montre une première fois subjuguée par l'Asie. Nous faisons alors connaissance avec l'Asie antérieure qui, après avoir lancé les Hyksos contre les Pharaons, est à son tour vaincue par ces derniers. Ensuite s'élève le premier empire assyrien, le royaume juif et la dynastie des Sargonides qui devait porter ses armes triomphantes en Palestine et en Égypte avant de céder enfin la place à l'empire chaldéen, anéanti bientôt, lui-même, par l'empire perse, en attendant que celui-ci, après avoir pris possession de l'Égypte, succombât à son tour sous les coups des Macédoniens. Voilà les grands drames que retrace M. Maspero, avec une pleine connaissance de sa matière et une grande abondance de renseignements. On doit lui reprocher, cependant, de donner parfois beaucoup trop de place à la conjecture. Il renvoie du reste toujours à ses sources et rien d'important ne lui échappe. Quoique son livre n'ait paru qu'en 1886, pour des raisons qu'il ne nous explique pas, ses renseignements bibliographiques s'arrêtent à peu près exclusivement aux premiers mois de 1884, mais jusqu'à cette date, tout s'y trouve. Il a

changé, dans cette nouvelle édition, la prononciation d'un grand nombre de noms propres, surtout égyptiens, ce qui déroutera une partie de ses lecteurs.

Plus le mérite de l'*Histoire ancienne des peuples de l'Orient* est grand, plus il est regrettable que l'esprit en soit irréligieux. La nouvelle édition, loin d'être améliorée sur ce point, est devenue pire. L'auteur nous dit lui-même qu'il a adopté, en ce qui concerne l'Ancien Testament, les résultats auxquels la critique — et l'on sait ce que les incrédules appellent aujourd'hui critique — a conduit Ed. Reuss et Wellhausen, c'est-à-dire les deux hommes les plus avancés en fait de négations dans le domaine biblique. L'auteur n'a pas nié formellement l'existence de Moïse, comme quelques-uns de ses amis l'avaient annoncé, mais il ne parle de ce grand personnage, de Josué et des événements auxquels leurs noms se rattachent que comme de choses suspectes et auxquelles on serait bien sot d'ajouter foi. « Leur chef (des Hébreux) Moïse les *aurait conduits* au Sinaï... Josué *aurait franchi* le fleuve un peu au-dessus de son embouchure et pris Jéricho. » Il admet deux Isaïes ; il admet aussi deux Jérémies. Toute l'histoire sainte n'est qu'un roman historique. Voici, entre autres choses, ce que l'auteur nous donne comme s'étant passé à l'époque du schisme des dix tribus : « L'imagination des poètes s'en mêla ; comme autrefois on avait mis dans la bouche de Jacob mourant des prophéties relatives au sort de ses enfants, on *supposa* que Moïse, avant de disparaître, avait voulu bénir les tribus. Siméon avait déjà péri et n'est plus nommé ; Juda et Benjamin ont leur part d'éloges, sincères peut-être, mais certainement un peu maigres, etc. » Quant à la révélation, elle n'existe pas. « La religion d'Israël ne différait pas sensiblement à l'origine des autres religions cananéennes. Elle reconnaissait des dieux de nature diverse, dont le plus important s'appelait Jahvéh. Jahvéh était le dieu national d'Israël au même titre que Kamosh était le dieu national de Moab, etc. » On voit que l'auteur a condensé dans son *Histoire* tout ce qu'il y a d'erreurs dans les productions des rationalistes. Il nous donne comme des résultats scientifiques ce qui n'est qu'un jeu d'imagination de l'incrédulité. N. O.

La Ligue et les Papes, par le comte Henri de l'Épinois, ancien élève de l'École des chartes, membre de l'Académie romaine de la religion catholique. Paris, Victor Palmé, 1886, in-8 de VIII-672 p. — Prix : 7 fr.

Voici assurément l'ouvrage le plus considérable, le plus nourri de documents originaux et d'informations précises, le plus impartial enfin, qui ait paru sur le rôle joué par la Papauté dans les affaires de France à la fin du seizième siècle. Après les beaux travaux de

M. de Hübner, de M. de Croze, du regretté Henri Forneron, de M. de Meaux, de M. Gachard, il restait peut-être à présenter le sujet sous un aspect spécial, celui du double triomphe de la foi catholique et du principe monarchique, appuyés par le bon sens patriotique et la volonté nationale, aussi clairement manifestée qu'elle pourrait l'être aujourd'hui. M. de l'Épinois s'est proposé cette noble tâche. Ayant pu consulter les papiers des nonces et des légats accrédités en France de 1585 à 1595, à une époque où les archives du Vatican n'étaient pas encore largement ouvertes, il n'a pas mis moins de vingt ans à contrôler les dépêches officielles au moyen de tous les témoignages historiques connus, et à en dégager une étude définitive qu'un gros volume a quelque peine à contenir.

Rarement problème plus complexe s'était posé à un pays épuisé par vingt-cinq années de guerres civiles et religieuses. Après avoir sacrifié tant de vies et tant de richesses à défendre le vieux culte des ancêtres, fallait-il remettre ses destinées entre les mains d'un prince hérétique, dans un temps où les rois imposaient presque forcément leur religion à leurs sujets? La Ligue, quelles qu'aient été les ambitions et les excès qui s'y mêlèrent, n'avait pas eu pour la masse d'autre signification que celle d'un grand mouvement catholique. La Papauté ne l'ignorait pas, et, comme elle gardait encore une influence considérable sur la politique intérieure des États chrétiens, pouvait-elle ne pas seconder la généreuse résistance d'un pays si attaché à sa foi? Mais, en même temps, les pontifes romains respectaient la royauté et la regardaient comme une des bases nécessaires du gouvernement des peuples, même quand le prince ne semblait pas digne de la fonction à laquelle Dieu l'avait prédestiné en quelque sorte par sa naissance. C'est là, en deux mots, toute la question politique qui s'est débattue entre la France et Rome pendant dix ans, sous trois papes de caractères et d'opinions bien divers.

Il est impossible de ne pas observer que, par un scrupule sans doute excessif, M. Henri de l'Épinois a plus sacrifié à la vérité qu'à l'art dans le long exposé de sa savante histoire. Des portraits, vivement mis en relief, non pas des souverains Pontifes qui sont connus, mais de leurs représentants diplomatiques en France, auraient animé le récit et donné du piquant à plus d'un épisode. Le texte même des correspondances de chacun eût accusé facilement sa personnalité. L'auteur a jugé sans doute que la haute moralité historique y aurait perdu quelque chose; mais il a donné au lecteur plus d'éléments qu'il n'en faut pour se refaire à lui-même la physionomie des personnages.

Quand la Ligue s'organisa complètement en France, après la mort du frère du roi, le duc d'Anjou, le pape était Grégoire XIII et son nonce, Jérôme Ragazzoni, signalait déjà dans ses dépêches l'ambition

des Guise, craignant qu'il « ne s'agisse plutôt d'enlever au roi son sceptre que de défendre la Religion. » Peu de jours après, le pontife mourait (10 avril 1585), et était aussitôt remplacé par Sixte-Quint. L'évêque de Bergame avait pour successeur en France, l'archevêque de Nazareth, Fabio Frangipani, dont la situation était du premier coup fort militante par suite de l'excommunication lancée par la cour de Rome contre le roi de Navarre et le prince de Condé, déclarés tous les deux hérétiques relaps et inhabiles à succéder au trône. Plus disposé que le pape lui-même à repousser toute conciliation, le nouveau nonce s'efforçait d'agir sur la reine mère et sur Henri III dans le sens d'une rupture absolue avec les protestants et d'une guerre immédiate, pour laquelle le duc de Guise s'offrait comme chef incontesté des catholiques. Mais il mourait inopinément, au mois de mars 1587 ; et, à l'instigation du marquis de Pisani, ambassadeur du roi à Rome, Sixte-Quint choisissait pour son représentant en France, Morosini, évêque de Brescia, diplomate consommé, auquel des instructions précises étaient données pour arriver à ce double but, d'empêcher la transmission de la couronne à un hérétique et le triomphe des protestants, et d'exiger des chefs de la Ligue le respect et l'obéissance dus au roi, tout en engageant ce dernier à ne pas s'abandonner à ses favoris et à prendre souci de la misère de ses sujets. Quelque difficile que fût cette tâche, Morosini s'en acquitta avec toute l'habileté qu'on pouvait attendre de lui. Jusqu'au mois d'août 1589, époque de son retour à Rome, il assista aux plus grands événements : les victoires du duc de Guise contre les Allemands et les princes protestants, son triomphe à Paris et la journée des Barricades, les États de Blois et l'assassinat du duc et du cardinal, la révolte ouverte de la Ligue et l'alliance du roi avec Henri de Navarre, bientôt suivie de la mort violente de Henri III. Pendant ces deux années, le nonce joua vainement le rôle ingrat de modérateur, secondant Catherine de Médicis, essayant de rapprocher le roi des catholiques. Nulle part, croyons-nous, la lutte poignante du duc de Guise et de Henri III n'est exposée d'une façon plus vive que dans les dépêches latines du Légat. C'est lui qui, après la fuite du roi de Paris, au mois de mai 1588, réussit à réconcilier le monarque avec son insolent sujet, en dissipant les soupçons qui, à cette époque déjà, hantaient l'esprit du duc de Guise. « Le Roi, disait ce dernier à Morosini, a été très offensé, tôt ou tard il se vengera : il faut donc mettre notre vie en sûreté. Dominé par des gens qui nous haïssent et par d'Épernon, la sangsue de tout le royaume, le Roi, une fois maître de Paris, ne persécutera-t-il pas les catholiques, ne fera-t-il pas pendre vingt-cinq ou trente des principaux, le duc de Guise en tête ? La liste de proscription n'est-elle pas déjà dressée ? Cela est certain, la Reine mère, dit-on, en a fait l'aveu. » Et Catherine de Médicis se joignait au

nonce pour calmer les appréhensions du duc, allant jusqu'à lui faire déclarer par le maître-charpentier du roi qu'il n'y avait pas de potences commandées. Cependant, tout le monde voyait que la situation était des plus critiques, et le médecin Cavriana, ambassadeur de Toscane, écrivait à sa cour, dès le 1er juillet : « Le jour du poignard viendra, » répétant au milieu des États assemblés à Blois : « Avant peu nous verrons quel est le plus fort du Roi ou du duc de Guise. »

La vengeance de Henri III s'accomplit le 23 décembre au matin. Gondi en apprit la nouvelle au nonce, qui ne put que lui répondre : « Je pleure le malheur du Prince et je prie Dieu que sa mort n'attire pas sur le royaume de plus grands malheurs. »

Cette catastrophe était si prévue, que Sixte-Quint, très imbu de l'autorité des rois de la terre, aurait été disposé à excuser le crime, s'il n'eût été aggravé par le meurtre inutile du cardinal de Guise. Mais l'opinion publique indignée ne pardonna pas au légat sa mollesse, son manque d'initiative, ses hésitations à excommunier le roi, sans même en référer à Rome. La conciliation n'ayant pas réussi, il fallait passer à la violence, et la mission de Morosini était finie. Il semble avoir été de ceux que séduisaient les qualités réelles de finesse et d'esprit d'un prince, dont on est habitué à ne voir que les vices honteux et la politique néfaste. Henri III avait l'âme basse et une sorte de lâcheté dans le caractère; mais son intelligence était pleine de ressources : il possédait une éloquence naturelle, aiguisée encore par la culture des lettres; il avait des réparties heureuses; il écrivait facilement et suivait de près par moments les affaires de l'État : les nombreuses dépêches diplomatiques qu'il a laissées sont quelquefois des modèles du genre; enfin, il possédait le sens politique le plus droit, quand de mesquines passions ne l'enchaînaient pas; et le premier il avait jugé qu'Henri de Navarre était son successeur nécessaire, à la condition, aisée à remplir, qu'il abjurât le protestantisme. C'est sans doute ce qui poussa le nonce à ne point se séparer du roi, quand, après la révolte ouverte de Paris et de toutes les grandes villes affiliées à la Ligue, le dernier Valois n'hésita pas à se réunir aux huguenots; mais, lorsqu'au mois d'août 1589, il quitta la France, Henri III venait d'être assassiné par un moine et le pays était livré à l'anarchie.

Tout en rendant justice aux efforts stériles de Morosini, Sixte-Quint céda aux instances de son entourage, en choisissant un légat qui eût mission spéciale de défendre les intérêts de la religion, si gravement menacés. Le cardinal Henri Caetani, connu chez nous sous le nom de Cajetan, fut choisi comme agréable au roi d'Espagne. Ses instructions, remises le 30 septembre, portaient bien qu'il eût à se présenter en messager de salut et de paix, entretenant des rapports avec les deux fractions des catholiques, — ceux qui tenaient pour Henri de Bourbon

avec le duc de Luxembourg, et ceux qui étaient partisans de la Sainte-Union, — de façon à extirper l'hérésie et à assurer l'avènement au trône d'un souverain dévoué à la religion. La pensée intime du pape allait même plus loin, puisqu'il ne craignait pas de dire à l'ambassadeur de Venise : « La République a une belle occasion de conseiller au Navarrais de se réconcilier avec l'Église; s'il le fait, il sera comblé de faveurs et nous l'embrasserons tous. » Mais le nouveau nonce, s'étant rendu tout droit à Paris, tomba dans un milieu entièrement livré aux passions de la Ligue; il les prit en quelque sorte à son compte et devint le confident et l'agent le plus actif de Mayenne et des Espagnols. Secondant les intrigues de Mesdames de Nemours et de Montpensier, il fit échouer les tentatives de rapprochement avec le roi de Navarre, et dès le 5 février 1590, il écrivait au souverain Pontife qu'il fallait envoyer de prompts secours en argent et en soldats pour venir en aide aux Ligueurs. Le pape tenait toujours pour la neutralité; et un instant même il parla de limiter les pouvoirs de son légat, « afin de l'empêcher de continuer de cette façon. » Mais on vivait à une de ces époques troublées, où la modération n'est pas en faveur : et Caetani croyait remplir un devoir en déconseillant au pape d'accorder l'absolution au roi de Navarre; « car la conséquence naturelle serait de lui donner la couronne, » et il fallait se défier de lui et des grands seigneurs catholiques qui avaient embrassé sa cause.

Quelques mois plus tard, Sixte-Quint mourait, au grand contentement des Espagnols, qui disaient qu'il aurait « plus mauvais renom qu'aucun autre pape depuis bien des années. » Caetani partit pour Rome afin de prendre part au conclave, laissant comme vice-légat à Paris, l'évêque de Plaisance, Philippe Sega. Le nouveau pape Grégoire XIV choisit pour nonce un certain Landriano, sur lequel M. de L'Épinois donne peu de renseignements, et dont les instructions furent rédigées par Caetani lui-même. C'est assez dire quel devait être l'esprit de sa mission : intervention du Saint-Siège, non seulement par des envois d'argent, mais aussi par des troupes pontificales opérant sous la conduite des généraux espagnols, le représentant du pape ne résidant plus à Paris, mais suivant les armées, et ayant pour but unique d'écarter du trône « le Navarrais », en séparant de lui la noblesse française. Grégoire XIV n'occupa que dix mois le siège pontifical, et son successeur Clément VIII ne tarda pas à s'apercevoir que l'on faisait fausse route; et, du reste, il était effrayé des sept cent mille écus dépensés en pure perte en 1591, et des deux cent mille que lui-même avait déjà engloutis dans les affaires de France. Sega était devenu légat en titre et cardinal; il prit part assez vivement aux discussions sur le choix d'un roi qui eurent lieu dans les Etats de la Ligue; mais son autorité était médiocre, et il ne put empêcher les principaux

chefs de faire tour à tour leur soumission au roi. Au commencement de janvier 1594, il reconnaissait lui-même la nécessité d'absoudre le roi de Navarre, et quelques mois plus tard, il se rendait à Rome pour exposer au pape le danger que courait la religion, si l'autorité suprême ne sanctionnait pas sans retard une solution déjà accomplie. Les négociations, menées au nom du roi par du Perron et d'Ossat, n'aboutirent à une absolution solennelle que le 17 septembre 1595 ; mais il y avait dix-huit mois que Henri IV avait entendu la messe à Notre-Dame.

Pour rendre plus éclatante la réconciliation avec le Saint-Siège, Clément VIII fit choix d'un légat qui portait un nom illustre et devait être élu plus tard souverain pontife, Alexandre de Médicis, cardinal de Florence. Le roi, tout couvert encore des lauriers de Fontaine-Française, vint le recevoir solennellement à Montlhéry, le 19 juillet 1596, entouré des principaux seigneurs de sa cour, et ne cessa de lui marquer les plus grands égards. Aussi toutes les dépêches du nonce sont-elles remplies de témoignages sur la foi sincère de Henri IV et son dévouement à l'Eglise. Grâce à cette mutuelle confiance, le cardinal de Médicis, qui savait l'importance que le parti protestant vaincu et presque trahi gardait encore en France, comprenait les difficultés qui contraignaient le roi à « lâcher quelques grâces aux huguenots pour ôter aux chefs de parti et factieux le moyen de les émouvoir. » Il fut presque le collaborateur de Henri IV dans la préparation de l'édit de Nantes. « La peste, la guerre, la famine, écrivait-il au pape, nous empêchent, le roi de France et moi, de faire tout ce que nous voudrions; mais, je l'affirme de nouveau, si le roi pouvait avec la paix éteindre l'hérésie, il le ferait. C'est contre l'opinion générale, je le sais, mais c'est vrai. » Parole singulièrement hardie qu'on s'étonne presque aujourd'hui de voir prononcée par un cardinal, mais qui pourrait servir de conclusion ou d'épigraphe à l'ouvrage de M. le comte de l'Épinois. Il est peu d'historiens qui aient analysé les documents avec autant de consciencieuse clairvoyance, tout en restant maître absolu de son sujet. Aussi patriote que catholique, l'auteur juge les événements sans parti pris : on peut dire de lui ce qu'un contemporain écrivait de Clément VIII : « Il est vraiment discret, prudent, bon, et la raison sur lui a de l'empire. » Ce sont les qualités nécessaires à la grande politique; mais elles ne sont pas moins utiles aux beaux livres.

G. Baguenault de Puchesse.

La chute de l'Ancien régime (1787-1789), par Aimé Cherest. Tome III. Paris, Hachette, 1886, in-8, xvi-360 p. — Prix : 7 fr. 50.

En rendant compte des deux premiers volumes de cet important ouvrage, nous exprimions le désir que l'auteur ne nous en fît pas trop

attendre la continuation. Le troisième volume en effet a paru promptement, mais hélas! c'est un livre posthume et l'œuvre ne sera point achevée. Il y avait quelques mois à peine que M. Aimé Chérest avait publié le début de son ouvrage, quand une mort subite l'a enlevé jeune encore, car il n'avait pas soixante ans. Perte profondément regrettable, qui prive la science historique d'un travailleur infatigable et consciencieux. Quatre chapitres seulement du troisième volume étaient prêts, une main amie vient de les livrer au public : quant aux fragments inachevés encore, un pieux scrupule a empêché de les joindre aux parties terminées. Ces quatre chapitres constituent donc à eux seuls le troisième volume : ils n'embrassent qu'une période de temps fort restreinte, de l'ouverture des États généraux le 4 mai 1789, jusqu'au commencement de juillet et à l'agitation qui précède et prépare la prise de la Bastille. Nous en ferons les mêmes éloges et les mêmes critiques que des deux premiers volumes : c'est une étude pleine de recherches, très consciencieuse, très soucieuse d'impartialité, mais, où, sous l'influence d'un commerce habituel avec les Mémoires de Bailly, de Necker et de Mirabeau, l'auteur nous paraît souvent d'une indulgence extrême pour le Tiers État et ses agissements, et en même temps d'une sévérité parfois excessive pour les adversaires du Tiers État et pour les mesures prises par le gouvernement. Nous citerons en particulier la déclaration royale du 23 juin. Assurément elle fut incomplète et elle trompa de légitimes espérances. Mais beaucoup de bons esprits ont pensé qu'il y avait en elle le germe de la plupart des réformes utiles et que ce fut une faute de la repousser. Et non pas seulement des royalistes enthousiastes, mais de froids observateurs comme Arthur Young qui écrivait à ce moment même : « Les communes, en refusant opiniâtrément ce qu'on leur propose, abandonneront au hasard des avantages certains et immenses, à ce hasard qui fera peut-être que la postérité les maudira au lieu de bénir leur mémoire comme celle de vrais patriotes. » Et un modéré dont M. Chérest invoque souvent le témoignage, M. de Turckheim, député de Strasbourg, écrivait le soir même à ses commettants : « Si tous les objets annoncés par Sa Majesté comme soulagement sont accordés aux peuples, ceux-ci trouveront des *consolations puissantes*. » Et un peu plus tard : « Tout ce que réclamaient nos cahiers de doléances était accordé. » Il en est de même de l'appel des troupes à Versailles après la séance royale. M. Chérest n'y voit qu'un machiavélique dessein pour dissoudre l'Assemblée. Il y avait cependant bien des ferments d'émeute à contenir et des mesures d'ordre à prendre, et le même M. de Turckheim écrivait encore : « On fit venir des troupes de la province pour inspirer quelque peur aux conciliabules de l'émeute ; mais ce n'était qu'un moyen d'intimidation. »

Malgré ces réserves, nous tenons à signaler le très vif intérêt de ce volume, et nous nous associons de tout cœur aux regrets qu'inspire aux vrais amis de l'histoire la perte prématurée d'un auteur aussi laborieux et aussi consciencieux que M. Aimé Chérest. Il était de ceux avec lesquels ont eût toujours eu plaisir à être d'accord et profit à discuter.

M. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de l'Europe pendant la Révolution française, par H. DE SYBEL, directeur des Archives royales, membre de l'Académie des sciences de Berlin, traduit de l'allemand par Mlle MARIE DOSQUET, édition revue par l'auteur et précédée d'une préface écrite pour l'édition française. Tomes IV et V. Paris, Alcan, 1885, 2 vol. in-8 de 502 et 456 p. — Prix : 7 fr. le vol.

La librairie Alcan vient de publier deux nouveaux volumes de l'*Histoire de l'Europe pendant la Révolution française*, par M. de Sybel. Le tome IV s'étend depuis le commencement du Directoire jusqu'aux préliminaires de paix de Léoben. La coalition est dissoute; la Prusse et l'Espagne ont fait leur paix avec la République française. L'Autriche, soutenue par l'Angleterre, reste seule en armes sur le continent. La situation intérieure de la France est lamentable : un gouvernement à la fois faible et despotique, plus de police, plus d'instruction, des routes défoncées, des finances épuisées, des directeurs méprisés pour la plupart. Une réaction immense se fait; le pays veut se débarrasser des vieux restes des Jacobins que la Convention expirante lui a imposés dans les Conseils du gouvernement, et au moment où se ferme le volume, l'opinion publique vient de recevoir une première satisfaction par l'élection du nouveau Tiers, composé de modérés pour l'immense majorité. A l'extérieur, la guerre se poursuit avec des chances diverses en Allemagne, où Moreau, Jourdan et Hoche sont tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. Mais en Italie apparaît l'homme qui fixe la victoire sous le drapeau de la République en attendant qu'il débarrasse la France du Directoire et de la République elle-même. C'est la première campagne d'Italie si foudroyante et si merveilleuse au point de vue militaire, la campagne de Montenotte, de Lodi, de Castiglione, d'Arcole, qui déconcerte la vieille tactique autrichienne par l'audace des conceptions et la rapidité des mouvements. Au point de vue politique, les résultats sont plus contestables. C'est l'encouragement donné aux passions révolutionnaires de la péninsule par la création de républiques cispadane et transpadane; c'est le premier coup porté au pouvoir du Saint-Siège, pour lequel M. de Sybel, en sa qualité de protestant, n'est pas toujours juste : c'est encore la destruction lamentable du plus ancien peut-être des États européens, la République de Venise, destruction systématiquement voulue et perfidement préparée par Bonaparte, cyniquement acceptée par l'Au-

triche. M. de Sybel flétrit justement cet acte inique du pacificateur de Léoben; mais son jugement nous semble singulièrement indulgent et aveuglé, lorsque comparant cette injustifiable chute de Venise avec le non moins injustifiable partage de la Pologne, il prétend excuser ce dernier. Les deux actes à nos yeux sont aussi coupables l'un que l'autre.

Le cinquième volume s'étend de la paix de Campo-Formio à la rupture des conférences de Rastadt, terminée d'une manière si sanglante par le meurtre des plénipotentiaires français. Une grande personnalité domine encore cette période, celle de Bonaparte; absent ou présent, il s'impose toujours. Il débute en s'emparant de Venise et en la sacrifiant à l'Autriche; et quoiqu'au moment où le volume s'achève, il soit hors d'Europe, c'est lui qu'on attend pour venger l'attentat commis à Rastadt et réparer les folies du Directoire. Et le Directoire semble prendre à tâche, pendant cette période, de se mettre tout le monde à dos. Vainqueur des modérés par le coup d'État du 18 fructidor, il reprend partout la tradition violente et brutale des Jacobins. A l'intérieur, c'est la persécution de tout ce qui est honnête, la résurrection des plus sinistres lois de la Terreur; l'échafaud seulement est remplacé par la déportation, qu'on a si justement nommée la *guillotine sèche*. A l'extérieur, c'est la Révolution fomentée dans tous les pays, la suppression des plus antiques nationalités, la guerre déclarée à tous les gouvernements réguliers, en particulier au Pape, que poursuit la haine irréligieuse des Jacobins, et à cet égard nous retrouvons les préjugés protestants de M. de Sybel. Mais les Républiques même ne sont pas à l'abri des coups du Directoire, témoin sa conduite vis-à-vis de Venise, de Gênes et de la Suisse. Il est peu d'exemples de duplicité et de brutalité aussi odieuses que celles dont on usa envers ces trois petits et glorieux pays, anciens et fidèles alliés de la France. De ces mesures de duplicité et de cette brutalité, Bonaparte n'est pas moins responsable que le Directoire. C'est lui qui en a donné le signal et prescrit l'application, depuis le 18 fructidor qu'il a conseillé et pour lequel il a envoyé Augereau, jusqu'à la chute de Venise, qu'il a consommée lui-même, et à l'invasion de la Suisse par Brune : il se posait alors en révolutionnaire ardent, voulant tout détruire dans l'ancien monde, afin de le reconstituer à son image et suivant les vues de son ambition. Il n'est pas étonnant que ces violences aient amené une nouvelle coalition contre le gouvernement qui usait contre ses voisins de pareils procédés. C'est cette coalition qui se forme au moment où se termine ce cinquième volume, fort intéressant comme les précédents, surtout dans le récit des négociations pour lequel M. de Sybel a largement puisé dans les Archives, mais il faut naturellement se tenir en garde contre les sympathies prussiennes de l'auteur.

M. DE LA ROCHETERIE.

Souvenirs du feu duc de Broglie (1785-1870). Tome I. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-8 de VII-393 p. — Prix : 7 fr 50.

Les souvenirs du feu duc de Broglie, publiés par son fils, M. le duc Albert de Broglie, nous permettent de poser et de résoudre en partie un des plus intéressants problèmes que l'on puisse examiner, à savoir comment d'une famille essentiellement royaliste, liée à la cause monarchique comme l'était celle du vainqueur de Berghem, est sorti un homme très distingué, mais n'ayant nullement gardé les traditions monarchiques. Le Maréchal de Broglie était en disgrâce depuis la guerre de Sept Ans; son fils prend part à la guerre d'Amérique et a des idées que son père désavoue; c'est déjà un changement de direction, ce qui n'empêchera pas M. de Broglie d'être arrêté et de porter pendant la Terreur sa tête sur l'échafaud; sa femme n'échappe à la mort que par la prison. Le jeune de Broglie, né en 1785, avait donc reçu à huit ans ces premières impressions, et il semblait qu'elles dussent amasser dans son cœur une aversion invincible pour les hommes et surtout les idées qui avaient amené ces malheurs. Mais M. d'Argenson, nous dit le duc de Broglie dans ses souvenirs, devint pour lui un second père, et voilà sans doute comment dans ce milieu si antiroyaliste, ce jeune homme puisa les principes dits libéraux, dont le premier était l'indifférence, si ce n'est l'hostilité pour le gouvernement en France de la royauté traditionnelle. M. de Broglie n'a jamais ressenti pour le roi l'amour que lui portaient autrefois nobles et bourgeois. En 1814, cet amour ne se réveille pas. Engagé dans le monde où régnaient MM. d'Argenson, de Lameth, de Pontécoulant, La Fayette, marié avec Mlle de Staël, petite-fille de Necker, « tout ce qu'il voyait alors, a-t-il écrit, lui inspirait un profond dégoût et lui semblait un peu ridicule. » A l'entrée du roi dans Paris, il était « curieux, triste et résigné; » il rentrait chez lui « médiocrement satisfait et dans un état d'esprit tout à fait perplexe. » Ne nous étonnons donc pas si, lancé dans une société ennemie des traditions royalistes, M. de Broglie trouve naturel dès 1815 de remplacer la branche aînée des Bourbons par le duc d'Orléans, s'il estime que « le *Censeur européen* est le journal le plus libéral, le plus résolu, le plus désintéressé qui ait honoré notre temps et notre pays, » s'il parle de ce qu'on a nommé, non sans raison, dit-il, la Terreur de 1815. Son aversion pour le parti dominant est grande et il écrit : « je n'exagère rien en affirmant que les violences de ce parti rappelaient trait pour trait les plus mauvais jours de la Convention nationale. » Plusieurs trouveront, je pense, qu'il y a là tant soit peu d'exagération. On le voit, M. de Broglie, en prenant la plume à 70 ans pour tracer ses souvenirs, a gardé toutes ses idées et ses passions d'autrefois; pas toutes cependant, car il écrit que dans les réunions des hommes du « parti libéral ou soi-disant libéral, le langage

ne lui plut pas et moins encore la direction des esprits et des idées. » J'ai indiqué une impression reçue à la lecture de ces souvenirs : ils ne donnent pas le jugement de l'histoire, car il omet les faits qui expliquent souvent ce qu'il condamne; mais ils fourniront à l'historien une note importante sur les hommes et les choses de ce temps, dont il devra tenir compte. Ce que je n'ai pas encore dit, c'est le piquant des anecdotes, l'agrément avec lequel tout est raconté, et ce style simple qui porte en soi le reflet d'une âme pleine de sérénité. Ce livre est donc agréable à lire et il est instructif malgré ses erreurs de jugement sur les hommes et le temps. Le premier volume des Souvenirs s'arrête à 1816.

H. DE L'E.

BULLETIN

Dénouement de la Persécution, par l'abbé AUGUSTIN LÉMANN, professeur d'Écriture sainte aux Facultés catholiques de Lyon. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1886, in-8 de 35 p. — Prix : 1 fr.

Le pieux et savant écrivain continue le rapprochement entre les faits de l'Ancien Testament et la destinée des peuples chrétiens qu'il a déjà indiqué dans son opuscule intitulé : *Une très ancienne prophétie sur la prospérité passée et la décadence actuelle des États chrétiens.* Cette fois, il montre l'analogie qui existe entre la marche de Sennachérib sur Jérusalem et les plans de destruction de l'Église que Satan inspire à la franc-maçonnerie. Il conclut en faisant voir dans le secours miraculeux que prophétisait Isaïe, trente-huit ans avant l'événement, l'annonce de l'intervention de la Providence en faveur de l'Église. Mais cette intervention sera conforme à l'esprit de douceur, à l'onction qui caractérise la nouvelle Alliance. Ces belles pages, pleines de science et de piété, relèveront bien des courages et affermiront la constance des chrétiens dans les jours d'épreuve que nous traversons.

Le Maître du monde, par le comte GASTON DE VILLENEUVE-GUIBERT. Paris, Poussielgue, 1885, in-8 de 107 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le Maître du monde, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ; en lui seul nous trouverons la paix, le repos, le bonheur que le monde ne nous donne pas : mais comment arriverons-nous à lui? Par la foi, la pénitence, l'amour, la prière. Croire pour espérer, souffrir pour expier, aimer pour mériter, prier pour obtenir, telle est la loi de la vie chrétienne et la condition de notre bonheur et de notre salut. Voilà, rapidement esquissée, la belle ordonnance du travail élevé et pieux que M. le comte Gaston de Villeneuve-Guibert vient de publier. Ce n'est pas une thèse philosophique, mais une exposition de la doctrine chrétienne exclusivement appuyée sur l'autorité des saints Livres. Œuvre d'un homme du monde, ce livre, qui du reste est bon pour tous, me paraît s'adresser plus spécialement aux hommes du monde, plus disposés à répondre à cet appel vers les choses sérieuses de la vie, quand c'est un des leurs qui le fait entendre. Ce bon et noble livre, écrit avec foi et amour, peut être l'instrument de Dieu auprès des âmes qui n'attendent peut-être pour se rendre que de mieux sentir les sollicitations de la grâce : à ce titre, nous lui souhaitons beaucoup de lecteurs, car il ferait du bien, et

le pieux auteur recevrait ainsi la seule récompense qu'il ait ambitionnée de ses études et de ses peines. P. TALON.

Le Rosaire et ses confréries dans le diocèse de Bayeux et Lisieux (XIIIe-XIXe siècles). Monographie historique, par l'abbé J. MARTIN. Caen, Valin, 1885, in-16 de VIII-276 p.

Cette monographie de la confrérie du rosaire dans chaque paroisse du diocèse actuel de Bayeux a été faite avec le plus grand soin par l'auteur. Ce petit livre est tout rempli de faits qui intéressent l'histoire locale et religieuse; mais c'est un modèle qui pourra être suivi, et rarement amélioré par les auteurs de ces sortes de monographies, si communes, et généralement si mal composées. C'est à ce titre que nous devions signaler le présent travail à nos lecteurs. A. D'E.

Souvenirs de Bois-d'Haine. *Louise Lateau, 29 janvier 1850-25 août 1883.* Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1885, in-18 de 85 p. — Prix : 0 fr. 50. 35 fr. le cent; 250 fr. le mille.

Notre siècle, qui a la prétention d'être un siècle positif, absolument étranger aux choses de l'ordre surnaturel, a cependant vu s'écouler sous ses yeux des existences mystérieuses, dont toute sa curiosité et toute sa science n'ont pu pénétrer le secret. La vie de Louise Lateau, la célèbre stigmatisée de Bois d'Haine, est de celles-là. Aussi est-il bon d'en faire connaître la merveille, ne fût-ce que pour humilier la science des uns et encourager la foi des autres.

Dans cette simple vie, empreinte d'un caractère si évidemment surnaturel, il y a plus de force que dans le raisonnement le mieux déduit. Ç'a donc été une bonne idée de réunir dans une brochure facile à répandre les articles publiés jadis par l'*Univers*, sur la vie, la mort, les funérailles de cette sainte fille : même abstraction faite du miracle, qui remplit une partie de cette existence extraordinaire, on ne peut qu'être édifié au spectacle d'une angélique vertu, qui prouve, une fois de plus, qu'il n'est rien tel que la main de Dieu pour façonner de nobles âmes. E. DE LA D.

Une fleur du pèlerinage de Benoîte-Vaux. — Vie et écrits de Mlle Zoé Guillaume. — Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1885, in-12 de IV-342 p. — Prix : 2 fr. 50.

Benoite-Vaux est un petit pèlerinage du département de la Meuse. C'est là qu'une sainte fille, Mlle Zoé Guillaume, vint passer la plus grande partie de sa vie dans la pratique des plus édifiantes vertus. L'auteur de ce livre anonyme ne s'est pas attaché à raconter par le menu le récit de cette existence trop simple et trop unie pour faire la matière d'une histoire détaillée; il a tout simplement, après une notice d'ensemble sur la pieuse fille, consacré une série de chapitres à la considérer sous divers points de vue : comme *ses dévotions, ses vertus, ses dons extraordinaires, ses souffrances*, etc., de façon à faire jaillir de bonnes et salutaires leçons des admirables exemples qui forment la trame de cette vie si chrétienne. D'un esprit délicat autant qu'élevé, Mlle Zoé Guillaume a laissé dans ses *petits cahiers* l'expression de ses pensées et de ses préoccupations toujours chrétiennes : l'auteur du livre y a cueilli une ample moisson de fleurs pieuses, qui augmentent certainement le charme et le parfum de la biographie qu'il nous a donnée pour l'édification des âmes chrétiennes. E. DE LA D.

Études sur les institutions romaines. — *La Dictature,* par E. SERVAIS. Paris, Thorin, 1886, in-8 de 39 p.

Cette étude, extraite de la *Revue générale du Droit,* a pour objet d'établir cette thèse, que le dictateur n'était pas revêtu, à Rome, d'un pouvoir absolu et illimité, par rapport au Sénat et aux autres magistrats, par rapport aux tribuns, par rapport aux autres citoyens qui pouvaient en appeler au peuple de ses décisions. Aux assertions contraires des historiens, l'auteur oppose des faits qui les contredisent. Ce qui est certain, c'est, d'une part, « qu'à Rome les pouvoirs et les attributions n'étaient point définis d'une manière précise, » (p. 36) et d'autre part que la dictature était un remède en temps de trouble et de péril. Cette double considération ne permet guère d'en déterminer les attributions avec la précision de l'esprit moderne en matière analogue : tout au plus peut-on la comparer à notre état de siège, dans lequel les libertés publiques sont suspendues, sans pourtant que tout soit loisible aux gouvernants. X.

Il Parlamento e il bilancio. *Quistioni costituzionali e amministrative* (*Le parlement et le budget, questions constitutionnelles et administratives*), par SALVATORE DE LUCA CARNAZZA. Milan, Rebeschini, 1885, in-12 de 30 p.

Cette brochure est un résumé des principes et des pratiques du droit constitutionnel en matière budgétaire : il y a lieu d'y relever ce qui est dit, § 8, de la pratique anglaise qui empêche la Chambre des communes d'augmenter les crédits proposés par la couronne, « chose difficile à acclimater en France et en Italie (p. 27). » X.

Le Istituzioni comunali e provinciali (*Les Institutions communales et provinciales*), par SALVATORE DE LUCA CARNAZZA. Catane, Pastore, 1886, in-8 de 208 p. — Prix : 4 fr.

A l'occasion du projet de réforme de la loi communale et provinciale, présenté à la Chambre par M. Depretis dans la séance du 28 novembre 1882, M. Salvatore de Luca Carnazza reprend les thèses qu'il a soutenues dans son commentaire de la loi du 20 mars 1865, actuellement en vigueur : distinction, pour le régime, entre les communes urbaines et les communes rurales ; élection du *sindaco ;* remaniement des circonscriptions provinciales ; exclusion des régions, etc. En terminant, il constate le mauvais état financier des administrations locales et la nécessité d'y porter remède. X.

L'Église et l'État, par le marquis DE GABRIAC, ancien ambassadeur auprès du Saint-Siège. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-12 de 230 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a en ce moment ceux qui veulent le maintien du Concordat, ceux qui veulent l'abroger, ceux qui, par peur et dissimulation, prétendent s'en tenir à une politique *strictement concordataire,* c'est-à-dire à la lettre mais non à l'esprit du Concordat. Ainsi ils refusent à quelques vieux prêtres un modique secours parce que ce traitement, disent-ils, n'a pas été stipulé dans le Concordat ; ainsi ils réduisent le traitement des évêques aux taux fixés en 1802, sans tenir compte que 12,000 francs d'alors en représenteraient aujourd'hui 40,000... M. de Gabriac indique ce qu'a été le passé ; il montre la nécessité où on a été de conclure le Concordat et comment les plus lourds sacrifices ont été faits par Rome ; il établit sans réplique que le Concordat a été un avantage plutôt pour l'État que pour l'Église elle-même. Un certain nombre de ses dispositions sont tombées en désuétude, mais les trois

points principaux demeurent : déclaration que la religion catholique est celle de la majorité des Français, nomination des évêques par le chef de l'État, et institution canonique donnée par le Saint-Siège, principe d'une juste indemnité. Après avoir exposé les avantages que la France a retirés du Concordat et de son application, l'auteur signale les inconvénients qui résulteraient du système contraire. Le tout dit avec calme, avec clarté, avec cette impartialité que donne la connaissance approfondie du sujet, portera la lumière dans tout esprit que n'aveugle pas la haineuse passion du sectaire. Dans les pièces justificatives il y a diverses lettres du Pape et le texte français des 17 articles du Concordat. H. DE L'E.

Passé et présent. *Récits de voyages,* par XAVIER MARMIER, de l'Académie française. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 333 p. — Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, le sympathique académicien a réuni quelques souvenirs de sa jeunesse qu'il a rafraîchis par d'ingénieuses allusions aux temps présents. Ce sont surtout des impressions de voyage en Suède, en Finlande, en Hongrie, en Alsace, à travers le Canada. Le chapitre intitulé : *La Suède sous Bernadotte,* offre un intérêt historique tout spécial ; M. Xavier Marmier a connu personnellement l'ancien général de Napoléon, et tout en regrettant le rôle qu'il a joué dans la coalition contre son ancien chef et contre sa patrie, il plaide avec éloquence les circonstances atténuantes. Sous les titres : *Nouveaux livres de géographie, Aventures d'un naturaliste, A travers l'archipel indien,* l'auteur analyse et critique avec compétence les ouvrages publiés par divers explorateurs, et démontre victorieusement combien il serait injuste de persister à accuser les Français d'ignorer la géographie ; leur contribution aux découvertes récentes dans les diverses parties du monde, est, en effet, des plus importantes. A propos de *Calais* (*Au retour d'un voyage*), M. Marmier trace deux portraits fort amusants, ceux de deux célébrités anglaises qui ont laissé dans cette ville des souvenirs de leur passage : Brummel, le roi des dandys, et lady Hamitton, la fameuse Anne de Nelson. Enfin, le chapitre intitulé : *Un village d'autrefois,* est un tableau de la vie champêtre avant la Révolution ; est-il nécessaire d'ajouter que l'auteur s'y montre peu enthousiaste des prétendues améliorations et du factice progrès réalisés par les révolutions successives qui ont créé de nouveaux besoins sans augmenter la somme des satisfactions morales ? Les ouvrages de M. Marmier sont de ceux, trop rares aujourd'hui, qui joignent au mérite du style l'inappréciable avantage de pouvoir être mis entre toutes les mains. Comte DE BIZEMONT.

L'Italie moderne, par EUGÈNE LOUDUN. Paris, Retaux-Bray, 1886, in-12 de 352 p. Prix : 3 fr. 50.

L'auteur entre en Italie par le tunnel du Mont-Cenis, va à Gènes, puis à Milan, parcourt les lacs, n'oublie pas la chartreuse de Pavie, se dirige sur Vérone et Ravenne, arrive à Venise, revient par Padoue et Bologne, se rend à Lucques, Pise, Florence, Rome et Naples. Après Naples, il consacre quelques pages à la Savoie, la Grande Chartreuse, Genève, Ferney, ce sejour de Voltaire, dont le souvenir se présente ainsi à la dernière page du volume, comme celui de J.-J. Rousseau, l'hôte des Charmettes. Les deux philosophes sont justement flétris, car l'auteur ne flatte pas les idées modernes sur le Christianisme : il est catholique, catholique convaincu, et il le tient à honneur ; on le reconnaît toujours à ses accents. Cependant, au point de

vue de l'art, j'aurais préféré finir par les impressions évoquées à la Grande Chartreuse ce récit de voyage. Rien n'est plus saisissant parce que rien n'est plus grave et ne rappelle mieux la vanité des choses de ce monde que ces offices chantés par les chartreux, au retour d'une course joyeuse aux riants rivages de l'Italie.

On a beaucoup décrit les monuments et les musées de l'Italie : l'auteur donne peu ou point de descriptions, mais il nous dit les impressions qu'il a ressenties, les observations qu'il a faites; or, ces observations vous les trouverez justes, car elles sont présentées à votre esprit, ces impressions sont vraies, car vous les avez éprouvées, et dans le courant du récit, voici une foule de réflexions humoristiques, joyeuses ou graves, qui reportent soudain la pensée par voie d'analogie ou de contraste vers des horizons presque toujours élevés. Peu de livres sur l'Italie — et j'en ai lu plus d'un — m'ont intéressé davantage. Aucun n'est lu avec plus de facilité, grâce à son style élégant; il y en a de plus complet, mais aucun ne donne une idée plus exacte de ce dont il parle. H. DE L'E.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. l'abbé Louis-Achille-Jules CORBLET, né à Roye (Somme), le 16 juin 1819, est mort à Versailles, le 30 avril 1886. On lui doit de nombreux travaux sur l'histoire et la philologie de la Picardie, sur l'archéologie religieuse et sur la liturgie. En voici la liste : *Recherches historiques sur la fête de l'âne à Beauvais* (1841, in-8) ; — *Notice sur le prétendu temple romain de Saint-Georges-lez-Roye* (1842, in-8) ; — *Description de l'église et de la chapelle de Saint-Germer de Flay* (1842, in-8) ; — *Mémoire liturgique sur les ciboires du moyen âge* (1842, in-8) ; — *Description des églises de Roye* (1844, in-8) ; — *Parallèle des traditions mythologiques avec les récits mosaïques* (1846, in-4) ; — *De l'art chrétien au moyen âge* (1847, in-8) ; — *La République et la Religion* (1848, in-18. non signé) ; — *Précis d'archéologie celtique* (1850, in-8) ; — *Des Dictons historiques et populaires de Picardie* (1850, in-8, réimprimé à Versailles en 1855) ; — *De l'Origine du style ogival* (1850, in-8) ; — *Glossaire étymologique et comparatif du patois picard ancien et moderne précédé de recherches philologiques et littéraires sur ce dialecte* (1851, in-8) ; — *Hypothèses étymologiques sur les noms de lieux de Picardie* (1851, in-8) ; — *Manuel élémentaire d'archéologie nationale, religieuse, civile et militaire* (1851, in-8, 2e édit. 1873, in-8) ; — *L'Église Saint-Germain d'Amiens* (1854, in-12) ; — *Des Progrès de l'archéologie religieuse en France et à l'étranger depuis 1848* (1855, in-8) ; — *De la Liturgie des cloches à propos d'une bénédiction de cloches à Saint-Germain d'Amiens* (1855, in-12) ; — *Discours sur la destruction de l'Empire d'Orient* (1856, in-8) ; — *Projet d'une hagiographie diocésaine* (1856, in-8) ; — *Notice historique sur le culte de saint Médard* (1856, in-8) ; — *Notice historique sur la foire de la Saint-Jean à Amiens* (1856, in-8) ; — *Tombeau de Mgr Cart érigé à Nîmes, sur les plans de M. Révoil* (1858, in-8) ; — *Essai historique sur les ciboires et la réserve de l'Eucharistie* (1858, in-8) ; — *Notice sur les chandeliers d'église au moyen âge* (1859, in-8) ; — *Note sur une cloche fondue par M. G. Morel* (1859, in-8) ; — *A-t-on réservé le Précieux-Sang dans les siècles primitifs et au moyen âge* (1859, in-8) ; — *L'Architecture du moyen âge jugée par les écrivains des deux derniers siècles* (1860, in-8) ; — *Étude iconographique sur l'arbre de Jessé* (1860, in-8) ; — *De l'Influence du protestantisme sur la Philosophie, les Lettres et les Arts* (1860, in-8) ; — *Discours historique sur les loteries* (1861, in-8) ; — *Étude historique sur les loteries*

(1861, in-8) : — *Notice sur quatre religieuses de Port-Royal des Champs exilées dans divers monastères d'Amiens* (1861, in-8) ; — *Le Lion et le bœuf sculptés au portail des églises* (1862, in-8) ; — *Culte et iconographie de saint Jean-Baptiste dans le diocèse d'Amiens* (1864, in-8) ; — *Les Dessins de J. Natalis* (1864, in-8) ; — *Le Musée Napoléon à Amiens* (1864, in-8) ; — *Le Pour et le contre sur la culpabilité des Templiers* (1865, in-8) ; — *Guide de l'étranger au Musée Napoléon* (1865, in-8) ; — *Exposition rétrospective au Musée Napoléon* (1866, in-8) ; — *Notice sur une inscription du XIe siècle (Corbie)* (1866, in-8) ; — *Les Fêtes religieuses du château de Moreuil* (1868, in-8) ; — *Hagiographie du diocèse d'Amiens, introduction* (1868, in-8) ; — *Hagiographie du diocèse d'Amiens* (1868-78, 5 vol. in-8) ; — *Origine du patronage liturgique des boulangers* (1869, in-8) ; — *Le Concile de Constance et les origines du Gallicanisme* (1869, in-8) ; — *Origines royennes de l'Institut des Filles de la Croix* (1869, in-8) ; — *Origines de la foi chrétienne dans les Gaules* (1870, in-8) ; — *Les Tombes de bronze des deux évêques fondateurs de la cathédrale d'Amiens* (1870, in-8) ; — *Vocabulaire des symboles et des attributs employés dans l'iconographie chrétienne* (1877, in-8) ; — *Étude philologique et liturgique sur les noms de baptême et les prénoms des chrétiens* (1877, in-8) ; — *Des lieux consacrés à l'administration du baptême* (1878, in-8) ; — *La Semaine sainte à Séville* (1878, in-8) ; — *Iconographie du baptême* (1879, in-8) ; — *Les Souvenirs de Saint-Firmin à Pampelune* (1879, in-8) ; — *Conjectures sur les médailles baptismales de l'antiquité chrétienne et du moyen âge* (1879, in-8) ; — *Vies des saints du diocèse d'Amiens* (1880, in-18) ; — *Recherches historiques sur les rites, cérémonies et coutumes de l'administration du baptême* (1880, in-8) ; — *L'Immersion et l'infusion baptismale* (1881, in-8) ; — *Du Catéchuménat, esquisse historique* (1881, in-8) ; — *Parrains et marraines, étude liturgico-historique* (1881, in-8) ; — *Histoire dogmatique, liturgique et archéologique du sacrement de baptême* (1883, 2 vol. in-8) ; — *L'Élévation du Saint-Sacrement* (1885, in-8). — A cette liste, il faudrait ajouter de nombreux articles, non tirés à part, publiés par M. l'abbé Corblet dans la *Revue de l'Art chrétien*, fondée par lui en 1857 et dont il a conservé la direction pendant vingt-cinq ans ; on en trouvera la liste à la table qui termine la publication de la *Revue* par l'abbé Corblet. (T. XXXII, 1881.) Dans la nouvelle série publiée à Lille sous la direction d'un comité d'artistes et d'archéologues, M. Corblet a donné encore plusieurs articles. L'abbé Corblet a en outre collaboré à de nombreux recueils, au *Journal des Prédicateurs*, à la *Revue des Sociétés savantes*, au *Bulletin du Comité des Travaux historiques*, à la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, à l'*Encyclopédie catholique*, aux *Bulletins* et *Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, aux *Mémoires de la Société des sciences et lettres de Seine-et-Oise*. Pendant plusieurs années, M. Corblet a dirigé à Amiens la publication d'une semaine religieuse intitulée : *Le Dimanche*.

— M. le docteur Henri Legrand du Saulle, le célèbre médecin aliéniste, est mort à Paris le 6 mai. Né à Dijon en 1830, M. Legrand du Saulle commença dans cette ville ses études médicales ; dès le début de sa carrière il s'attacha spécialement à l'examen des maladies mentales, auxquelles sont consacrées la plupart de ses travaux. Il a collaboré pendant sept ans à la rédaction de la *Gazette des Hôpitaux*, et composé un grand nombre d'ouvrages de médecine légale et autres qui ont tous paru dans le format in-8 : *Recherches cliniques. La Gravelle étudiée à Contréxeville* (1857-1859) ; — *Étude médico-légale sur l'hystérie et sur le degré de responsabilité des hystériques et des aliénés devant la loi* (1860) ; — *De l'Épilepsie. Le Mariage est-il sans danger pour les épileptiques et leur descendance* (1861) ; — *Études médicales sur Contréxeville (Vosges). Gravelle, goutte*, etc. (1862) ; — *La Folie devant les tribunaux* (1864) ;

— *Huit années de pratique médicale à Contréxeville* (1865); — *Étude médico-légale sur la séparation de corps* (1866); — *Étude médico-légale sur les assurances sur la vie* (1868); — *Le Délire des persécutions* (1871); — *La Folie héréditaire* (1873); — *Pronostic et traitement de l'épilepsie* (1873, 2e édition); *Étude médico-légale sur les épileptiques* (1877); — *Étude clinique sur la peur des espaces* (1878); — *Étude médico-légale sur les testaments contestés pour cause de folie* (1879); — *Étude médico-légale sur l'interdiction des aliénés et sur le conseil judiciaire* (1880); — *Les Hystériques. État physique et état mental* (1882); — *Traité de médecine légale, de jurisprudence médicale et de toxicologie* (1885, 2e édition, donnée avec la collaboration de MM. G. Berryer et G. Pouchet); dans la préface de ce dernier travail, qui a été couronné par l'Institut, l'auteur affirme qu'il a rédigé et signé plus de soixante mille rapports médico-légaux.

— M. Jean-Pierre Rambosson, né en 1827 à Saint-Julien (Haute-Savoie), est mort à Paris au commencement d'avril. Après avoir fait dans son pays natal de sérieuses études classiques il s'adonna tout entier à la vulgarisation des sciences, puis entreprit plusieurs voyages à travers l'Europe et visita les Indes : il recueillit à cette époque les matériaux de quelques-uns de ses ouvrages. Nous citerons les plus importants : *Langue universelle. Langage mimique, mimé et écrit. Développement philosophique et pratique* (1853, in-8); — *La Religion mise à la portée du sourd-muet et de toutes les intelligences* (1854, in-12); — *Histoire des substances précieuses* (1859, in-32); — *Les Astres ou Notions d'astronomie à l'usage de tous* (1866, in-12); — *Les Colonies françaises. Géographie, histoire, productions, administration et commerce* (1868, in-8. Ouvrage accompagné de 7 cartes); — *Histoire et légendes des plantes utiles et curieuses* (1869, in-8, 2e édition illustrée de 20 pl. et de 100 vignettes); — *Les Pierres précieuses et les principaux ornements* (1870, in-8, 44 pl.); — *L'Éducation maternelle d'après les indications de la nature* (1871, in-8); — *Les Lois de la vie et l'art de prolonger ses jours* (1871, in-8); — *Histoire des astres, astronomie pour tous* (1874, in-8, illustré); — *La Loi absolue du devoir et la destinée humaine au point de vue de la science comparée* (1875, in-8); — *Histoire des météores et des grands phénomènes de la nature* (1877, in-8, 3e édition illustrée de 90 gravures); — *Les Harmonies du son et l'histoire des instruments de musique* (1877, in-8, illustré). — M. Rambosson a été l'un des fondateurs de *La Science pour tous*, et a publié de 1863 à 1868 *La Science populaire ou Revue du progrès des connaissances* (7 vol. in-18). *Les Mémoires de l'Académie des sciences morales et politiques*, les *Mémoires de l'Académie des sciences* contiennent plusieurs de ses articles.

— L'abbé Pierre-François Lebeurier, ancien élève de l'École des chartes, ancien archiviste du département de l'Eure, est mort à Mantes (Seine-et-Oise) au mois d'avril dernier. Il a publié un grand nombre de travaux, parmi lesquels nous citerons : *Comptes de la châtellenie de Breuilpont* (Évreux, 1852, in-8); — *Coutumes de Vernon au XIIe siècle (Bibl. de l'École des chartes,* 1855); — *De la découverte d'un prétendu cimetière mérovingien à la Chapelle-Saint-Éloi*, réfutation d'un mémoire de Ch. Lenormant (Évreux, 1855, in-8); — *Notice sur Acquigny*, dans l'*Annuaire de l'Eure* (1862); — *Rôle des taxes de l'arrière-ban du bailliage d'Évreux en 1562* (Paris, 1862, in-8); — *Le Mémorial historique des évêques, ville et comté d'Évreux du Batelier d'Aviron* (Rouen, 1865, in-8); — *Notice sur l'abbaye de la Croix-Saint-Lieufroy* (Évreux, 1866, in-8); — *État des anoblis de Normandie de 1545 à 1661* (Évreux, 1866, in-8); — *Recherches de la noblesse de l'élection d'Évreux en 1525* (Évreux, 1868, in-12). Tous ces travaux sont marqués au coin de la plus saine érudition; ils avaient mérité à M. l'abbé Lebeurier une mention au Concours des anti-

quités de la France et le titre de correspondant du Ministère de l'Instruction publique.

— Mme Gabrielle BEUVAIN D'ALTENHEYM, née SOUMET, est morte le 16 mai. Fille d'Alexandre Soumet, de l'Académie française, le grand poète tragique et épique, elle naquit à Paris le 17 mars 1814. Montrant un goût prononcé pour la poésie, elle prit bientôt part aux travaux de son père et publia plusieurs recueils de vers et deux pièces de théâtre : *Le Gladiateur,* qui eut au Théâtre-Français un médiocre succès (1841) et *Jane Grey,* qui fut mieux accueillie à l'Odéon (1844); ces deux tragédies avaient été composées en collaboration avec Alexandre Soumet. Ses poésies révèlent un véritable talent qui excellait à mettre en relief les situations dramatiques. On lui doit aussi plusieurs travaux historiques comprenant des *Récits de l'histoire de Rome païenne, de Rome chrétienne,* et des *Récits de l'Histoire d'Espagne* (1856, 1862, 1865, 3 vol. in-12). Ses œuvres les plus importantes sont : *Berthe Bertha. roman poétique en vers* (1845, in-8, 3e édition); — *Les Anges d'Israël ou les Gloires de la Bible* (1857, gr. in-8); — *La Croix et la Lyre, suivies d'un choix de poésies d'Alexandre Soumet* (1858, in-12); — *Les Marguerites de France, suivies de Nouvelles filiales* (1858, in-12); — *Les Fauteuils illustres ou Quarante études littéraires* (1860, in-12); — *Les Fleurs de Mai. Histoire de la Sainte Vierge en trente récits médités, suivie d'un choix de légendes* (1862, in-12); — *Les Deux frères, ou Dieu pardonne* (1863, in-12); — *Les Quatre Siècles littéraires; histoire de la littérature sous Périclès, Auguste, Léon X et Louis XIV* (1868, in-8, 3e édition).

— Le chanoine Adrien LÉZAT, né à Toulouse le 20 novembre 1832, est mort le 17 février 1886. Ancien élève de l'école des Carmes, l'abbé Lézat soutint brillamment les épreuves du doctorat devant la Faculté des Lettres de Paris. Sa thèse française : *De la prédication sous Henri IV* (1871, in-8), fut pour lui le point de départ de longues et profondes études sur l'*Histoire de la prédication en France.* Cet important ouvrage qu'il avait conçu sur un très vaste plan, et qui manque à notre littérature, était déjà fort avancé, lorsque les Facultés libres s'ouvrirent en France. Le jeune docteur fut appelé par Mgr Freppel, à Angers, pour y occuper la chaire d'histoire. Il montra dès le début de son professorat, les qualités éminentes qui devaient être plus tard si appréciées à Toulouse. Nommé, en 1879, doyen de la Faculté libre des Lettres, sa plus chère ambition fut désormais de multiplier les licenciés, de préparer des docteurs, de mettre ainsi NN. SS. les évêques à même d'élever de plus en plus le niveau de l'enseignement chrétien. Il a sacrifié à cette noble tâche sa santé et sa vie. Toulouse a été témoin de l'universelle sympathie qui éclata à la nouvelle de sa mort. Un des journaux les plus répandus du Languedoc résumait ainsi l'impression générale : « Nous le pleurons amèrement, nous qui le connaissions bien, et qui savions tout ce que cette âme élevée, cet esprit large et clair pouvait accomplir d'utile et de beau, au service de la religion et des lettres. » Par un acte d'abnégation suprême, il a voulu que tous ses manuscrits fussent brûlés. Les lettres françaises attendront longtemps encore peut-être une bonne et complète *Histoire de la prédication.* Outre sa remarquable thèse française, M. le chanoine Lézat a fait imprimer deux autres travaux, sa thèse latine *De Oratore christiano apud sanctum Augustinum. Disquisitionem facultati litterarum Parisiensi proponebat A. L.* (1871, in-8), et *Bourdaloue théologien et orateur* (1874, in-8).

On annonce encore la mort : de M. Louis BAUDOUIN, né à Gien, le 20 mars 1814, auquel on doit *Le Bon Conseiller en affaires, manuel de législation pratique,*

à l'usage des négociants, des industriels, des propriétaires, etc. (1865, in-12), mort à Paris le 4 mai ; — de Mme HATTLE BLACKFORD, connue dans le monde littéraire sous le pseudonyme de Fanny Lear, qui a composé le *Roman d'une Américaine en Russie,* morte à Nice ; — de M. BOINVILLIERS, ancien membre du Conseil d'État, auteur de travaux littéraires et juridiques, parmi lesquels nous citerons : *Les Beautés de Tacite* et *Études et devoirs de l'avocat ;* — de M. DE BRAY, membre de la Société des bibliophiles français, mort en son château de La Baste, près d'Épernon ; — de M. Léon DAMOUR, ancien sous-préfet, correspondant de la Société des Antiquaires de France, auquel on doit : *Un Souvenir de l'époque gallo-romaine au Bois-Gautier* (*Bulletin de la Société des Antiquaires de France,* t. XXXV, 1874), et *L'Acquisition de Monceau près Fontainebleau, par le roi de France* (*Annales de la Société du Gâtinais*, II, p. 145) ; — de M. Ernest DUBREUIL, journaliste et auteur dramatique, mort à Ville-Évrard, à l'âge de 55 ans ; — de M. Gustave D'EICHTAL, auteur d'importants travaux historiques, notamment de : *Origines bouddhiques de la civilisation américaine*, et de *Les Trois grands peuples méditerranéens et le Christianisme,* mort à 82 ans ; — de M. le docteur Alexis ESPANET, en religion, P. MUGE, qui a publié plusieurs ouvrages de médecine homéopathique, et s'est fait trappiste, il y a environ deux ans, mort le 27 février à la Trappe d'Aiguebelle (Drôme), à 75 ans ; — de M. l'abbé Edmond LAMBERT, géologue distingué, qui a publié à la librairie Savy, des Manuels d'histoire naturelle très goûte des étudiants ; — de M. le comte DE LA TOUR DU PIN, ancien officier de cavalerie, décédé en son château de Sermaises (Loiret), après avoir publié plusieurs travaux historiques et généalogiques, imprimés presque tous dans les Bulletins de la Société d'histoire et de statistique de Valence en Dauphiné ; — de M. Anatole LE GUILLOIS, fondateur de plusieurs feuilles humoristiques, d'un goût souvent discutable, mort à 57 ans ; — de M. Auguste MARC, directeur de l'*Illustration,* mort à Suresnes, le 18 mai ; — de Mme la comtesse Marie DE RAYMOND, qui laisse plusieurs études inédites sur les familles historiques de France, morte le 24 avril, à 60 ans ; — de M. Hippolyte RICHET, fondateur du *Courrier,* le premier périodique de la Creuse, mort le 14 mai, à Guéret, dans sa 60e année ; — de Mme Mathilde STEVENS, qui a collaboré pendant plusieurs années au *Gil Blas,* sous le pseudonyme de Jeanne Thilda, morte le 16 mai à Paris ; — de M. le docteur Louis THAON, ancien collaborateur du *Progrès médical* et du *Mouvement médical,* auteur de nombreux travaux scientifiques, mort le 26 mars ; — de M. TONNELLIER, ancien président du tribunal civil de Sens, qui a donné dans le *Bulletin de la Société archéologique* de cette ville quelques détails sur les archives du greffe de Sens ; — de M. Louis-Marcellin TOURNAIRE, né à Riom le 11 mai 1824, ancien élève de l'Ecole des mines, auteur de plusieurs études géologiques, mort à Paris le 28 février.

— A l'étranger on signale la mort : de Mme Isabelle BRAUN, qui a composé de nombreux ouvrages pour la jeunesse, morte à Munich, le 4 mai, à l'âge de 71 ans ; — du P. Gaetano CHIERICI, directeur du Musée des Antiquités de Reggio, auquel on doit des travaux sur l'archéologie préhistorique, mort au mois de février ; — de M. E. VON COLOMB, auteur de travaux sur l'histoire militaire, mort à Cassel (Prusse), le 10 février ; — de Mgr P. F. FERRÉ, théologien très estimé et auteur d'ouvrages philosophiques, mort à Casale (Piémont), le 15 avril, à l'âge de 71 ans ; — de M. GAUDENS DE SALIS, poète populaire en Suisse, mort à 61 ans ; — du Dr Hermann KLETKE, ancien rédacteur en chef de la *Gazette de Voss* et poète fort connu, mort le 2 mai à Berlin, à l'âge de 74 ans ; — de l'écrivain danois R.-K. LASSEN, mort à

Sövind, le 1er mai, âgé de 74 ans; — du chirurgien-major T. Lewis, professeur à l'École de médecine militaire de Netley, qui a publié de sérieuses études scientifiques, mort à 45 ans; — du Dr Ed. Linnemann, professeur de chimie à l'Université allemande de Prague, mort dans cette ville le 14 avril, âgé de 40 ans; — de M. le professeur Ant. Linsmayer, membre du Conseil supérieur de l'enseignement de Bavière, mort à Munich le 13 avril, à l'âge de 59 ans; — de M. Antonio Oliva, professeur de droit civil et journaliste, mort à Rome le 15 mai; — du Dr Jul. Ottmer, professeur de géologie et de minéralogie à Brunswick, mort dans cette ville le 13 mai; — de M. Édouard Solly, professeur de chimie à la Société d'horticulture de Londres, mort le 2 avril, à l'âge de 67 ans; — de M. Lionel Tennyson, deuxième fils du poète anglais de ce nom, ancien collaborateur de *Nineteenth Century* et de *Saturday Review*, mort à Aden, à l'âge de 32 ans; — du professeur Thomas-Ant. Tracher, né à Hartford (Connecticut) le 11 janvier 1815, professeur au Yale College, mort le 6 avril; — du landamman Vigier, homme politique et littérateur, qui laisse un drame historique *La Prise de Berne*, mort à Soleure; — du professeur Guillaume Vischer, auquel on doit des travaux sur le droit étudié dans ses rapports avec l'histoire, des éditions de Chroniques bâloises, etc., mort à Bâle à 53 ans.

Concours et Prix. — On annonce que la prochaine réunion de la Société littéraire et artistique de la Pomme aura lieu à Flers (Orne) dans le courant du mois d'août. Voici les principaux sujets mis au concours à cette occasion : Étude en prose sur Rioust de Villaudren et sa défense de l'Arguenon à la tête de cent volontaires de Matignon (épisode de la bataille de Saint-Cast, 1758); — Étude en prose sur Olivier Basselin, poète chansonnier; — Poésie relative au vieux château de Domfront (Orne), etc.

— La Société nationale d'Éducation de Lyon a choisi comme sujet du concours de l'année 1886, la question de l'enseignement du latin. Elle destine un prix de 500 fr. au meilleur mémoire inédit sur cette question : « La suppression du latin dans notre enseignement classique est-elle nécessaire pour donner satisfaction aux exigences de la société moderne? Quels seraient les avantages ou les inconvénients de cette réforme? »

— La Société des Antiquaires de Picardie, pour fêter le cinquantenaire de sa fondation, organise une exposition archéologique à Amiens. En même temps un concours est ouvert sur des questions d'histoire locale, et des prix seront décernés.

— La Société pour l'histoire des Allemands en Bohême, qui a son siège à Prague, a mis au concours les deux sujets suivants : Rechercher si J. Wilhelm Kekule, établi en 1650 à Neuhof, près de Fulda, comme « præfectus urbis » est membre ou non de la vieille famille bohémienne de chevaliers, les Kekule de Stradonitz; Histoire de cette famille. L'extrême limite pour la remise des Mémoires est le 1er janvier 1887.

— Une médaille d'or a été décernée par l'Académie royale de Belgique à M. l'abbé Georges Monchamp, auteur d'une *Histoire du Cartésianisme en Belgique;* c'est le seul mémoire couronné cette année par l'Académie.

— Le résultat du concours quinquennal d'Histoire de Belgique est maintenant connu; par un arrêté royal du 10 mai, le prix est décerné à l'ouvrage de feu M. Edmond Poullet: *Histoire politique nationale.*

— A la même date, un prix de 25,000 francs a été accordé à M. P. De Mey, ingénieur à Bruges, pour son *Étude sur le régime de la côte et sur les ports maritimes de la Belgique.*

Lectures faites a L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. —

Dans la séance du 30 avril, M. Saglio a lu un mémoire sur le caractère religieux des couronnes chez les anciens. M. E. Pottier fait ensuite une lecture sur un lécythe blanc du musée du Louvre, qui représente une scène de combat. — Le 14 mai, M. Barbier de Meynard lit un rapport sur une mission de M. Basset en Algérie, relative à la recherche des dialectes berbères. M. d'Arbois de Jubainville fait une communication sur la coutume irlandaise en matière de saisie d'après le vieux droit celtique. M. Nicaise fait ensuite une lecture sur une statuette en bronze de Jupiter découverte à Cernay-lès-Reims. — Le 21 mai, M. Bergaigne lit un mémoire sur le classement des hymnes de Rig-Veda. Puis M. Héron de Villefosse communique à l'Académie une lettre de M. Pallu Delessert sur l'identification de la ville de *Rusuccurum* avec une localité de la côte d'Afrique, où ont été découvertes des antiquités romaines.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 1er mai, M. le vicomte d'Avenel lit une étude sur *la Marine et les colonies sous Louis XIII*. M. Caro présente l'ouvrage de M. Denys Cochin : *L'Évolution et la vie,* sur lequel il donne d'assez longs détails. — Le 8 mai, M. d'Avenel termine la lecture de son mémoire. M. Boutmy commence ensuite celle d'un important mémoire sur *La Révolution agraire en Angleterre au XVIIIe siècle.* — Dans la séance du 15 mai, M. Arthur Desjardins présente une brochure de M. le vice-amiral Bourgois : *Les Torpilles et le droit des gens.* Il entretient longuement l'Académie sur cette intéressante question. M. Boutmy continue ensuite la lecture qu'il avait commencée à la précédente séance. — Le 22 mai, M. Boutmy termine son mémoire et M. Glasson lit, au nom de M. Colmet-Daage, une notice sur le rôle du comte de Rossi à l'École de Droit.

Les accroissements du British Museum. — On sait avec quelle libéralité le gouvernement anglais pourvoit à l'entretien de ses dépôts littéraires; les ressources du British Museum permettent d'augmenter ses collections dans des proportions qui inspirent de sérieuses craintes aux érudits français justement fiers de leur Bibliothèque nationale. D'après le rapport publié en juillet 1885 par les chefs des différents départements du British Museum, on constate que le département des Livres a reçu dans le courant de l'année précédente 31,747 volumes immédiatement inscrits au Catalogue; sur ce nombre, 15,833 volumes, parmi lesquels se trouvent beaucoup de livres rares et precieux, proviennent d'acquisitions; 10,127 du dépôt légal; 1,486 du dépôt international et 3,376 de legs ou donations. Le département des Manuscrits s'est enrichi de 1,639 pièces, dont 148 manuscrits orientaux; le département des Cartes (atlas, cartes géographiques, etc.), de 4,599 articles; le département des Estampes, de 1,994 gravures ou dessins; le département des Medailles, de 3,554 pièces; le département des Antiquités orientales, de 1,653 articles; enfin, celui des Antiquités grecques et romaines, de 518. Le personnel du British Museum exécute les travaux de classement nécessités par ces entrées nouvelles avec une activité qui ne mérite pas les éloges auxquels ont droit les employés de nos bibliothèques françaises qui accomplissent la même tâche avec autant de dévouement et toujours avec une rétribution beaucoup plus modeste.

Découverte des manuscrits autographes de Pétrarque. — On sait à combien de discussions a donné lieu le texte du *Canzoniere* de Pétrarque : elles ont porté particulièrement sur l'authenticité des leçons de l'Aldine de 1501. Cette édition a été faite par Alde Manuce avec le concours de Pietro Bembo (plus tard cardinal), d'après un manuscrit qui passait pour autographe.

Le manuscrit ne s'est pas retrouvé; certains critiques ont mis en doute jusqu'à son existence. M. Pierre de Nolhac a découvert le manuscrit à Rome, et vient de rétablir par un curieux Mémoire, communiqué à l'Académie des Inscriptions, toute l'histoire du précieux volume depuis le moment où on en avait perdu la trace. Après la mort du cardinal Bembo, le volume passa chez Fulvio Orsini, le grand bibliophile romain, puis à la Bibliothèque Vaticane. Il y occupe aujourd'hui le *n° 3195;* mais d'humble et d'oublié qu'il était, confondu avec les manuscrits secondaires, le *3195* va devenir un des plus précieux objets de la Vaticane, et va prendre place sans doute dans les vitrines d'exposition à côté des fragments autographes de Pétrarque qu'on possédait déjà. Le travail de M. de Nolhac établit en effet que le manuscrit d'Alde et de Bembo, aujourd'hui *Vat. 3195,* est bien autographe, au moins dans une de ses parties. Les termes de comparaison ont été fournis par les *Vat. 3358 et 3359,* deux mss. sur parchemin, qui contiennent des œuvres latines de Pétrarque, ses *Églogues* et son *De sui ipsius et multorum ignorantia.* Ces volumes sont autographes, comme M. de Nolhac le prouve par leur souscription et par leur histoire. Il a donc la bonne fortune de remettre en circulation du même coup *trois manuscrits autographes de Pétrarque!* — Pour le *Canzoniere,* la partie non autographe a été exécutée sous les yeux du poète et a la même valeur que l'autre pour l'authenticité du texte. Nous sommes donc sûrs d'avoir bientôt le texte définitif du chef-d'œuvre, grâce à l'original découvert par notre jeune compatriote. *E va ristorando gli antichi danni.*

La Presse de la Bulgarie. — Pour compléter les indications données précédemment (XLVI, 367), nous mentionnerons qu'en 1868, les Bulgares colonisés à Bolgrad, sur le lac Yalpouk, ont publié dans leur langue une revue intitulée : *Le Travail en commun,* sous la direction de M. Iconomof (in-8). Il a paru, à notre connaissance, trois livraisons. Les Bulgares entretenaient alors à Bolgrad une école florissante, sur laquelle on trouvera des détails dans : *Voyage de Paris à l'Ile des Serpents* (Leroux, 1876).

Ouvrages mis a l'index. — Par décret de la Sacrée Congrégation de l'Index, en date du 11 janvier 1886, la lecture de l'ouvrage suivant a été défendue : *Les Phénomènes hystériques et les Révélations de sainte Thérèse,* par G. Hahn, S. J., professeur de physiologie au collège de la Compagnie de Jésus à Louvain (Bruxelles, A. Vromant, 1883). L'auteur s'est soumis à cette décision et a retracté ses erreurs. — Un autre décret, en date du 1er avril, a condamné l'ouvrage publié par M. Des Houx sous le titre de : *Souvenirs d'un journaliste français à Rome* (Paris, P. Ollendorff, 1886). On annonce que M. Des Houx vient d'adresser sa rétractation à Son Em. le cardinal Monaco de la Valette, secrétaire de la Sainte Inquisition.

Paris. — La librairie H. Laurens va publier une nouvelle édition de la *Chaire française au XIIIe siècle,* par M. Lecoy de la Marche; le volume a paru originairement chez Didier. — Chez le même éditeur on prépare un ample supplément au *Dictionnaire général des artistes de l'École française,* de M. Em. Bellier de la Chavignerie. On sait en effet que ce répertoire offre de graves lacunes et que le premier essai de supplément entrepris par M. L. Auvray s'arrête à la lettre C.

— L'administration des beaux-arts vient de mettre sous presse le dixième volume des *Comptes rendus* de ses sessions annuelles; il contiendra la plupart des communications faites par les délégués de province, parmi lesquels nous relevons : *Le Musée de l'École française à Versailles sous la Révolution,* par M. A. Dutilleux; — *Un Tableau de Jouvenet,* par M. l'abbé Gallet; — quelques biographies d'artistes provinciaux, par MM. Audiat, André, Jadart

et Ginoux; — des pages de la correspondance de Schnetz et de Paul Baudry, présentées par M. G. Le Breton ; — l'histoire et la description d'un tableau du musée d'Orléans, par M. Marcille. Les applications de l'art à l'industrie ne seront pas omises dans ce volume, qui sera mieux fourni et plus varié peut-être encore que les précédents.

— Au livre de M. R. Frary : *La Question du latin* (Paris, Cerf) qui a fait un certain bruit lors de son apparition, MM. Lavisse, dans la *Revue politique et littéraire*, et Brunetière, dans la *Revue des Deux-Mondes*, ont assez vivement répondu. A son tour, le doyen de la Faculté des lettres de Lyon, M. G. Heinrich, vient de faire imprimer une courte brochure : *La Question du latin* (Paris, Leroux, in-8), où la question très à l'ordre du jour est examinée avec beaucoup de tact et de modération.

— Les lecteurs du *Polybiblion* ont pu apprécier plus d'une fois la compétence de notre collaborateur M. l'abbé E. Allain, dans toutes les questions relatives à l'histoire de l'instruction publique sous l'ancien régime ; ils apprendront certainement avec intérêt que M. l'abbé Allain va publier très prochainement, chez Laurens, un important travail sur *La Question de l'enseignement en 1789, d'après les cahiers des États;* c'est un ouvrage qu'il faudra consulter pour se rendre un compte exact du caractère des réformes actuelles.

— M. Hesnaut a composé d'après les documents originaux, un ouvrage sur *Le Mal français à l'époque de l'expédition de Charles VIII en Italie* (Marpon et Flammarion, in-18 j., tiré à petit nombre).

— Le premier volume d'un travail de M. Jacques Flach, intitulé *Les Origines de l'ancienne France*, vient de paraître à la librairie Larose et Forcel (in-8) ; il est consacré à l'étude du *Régime seigneurial* (X^e^-XIe siècles), et sera suivi de deux autres qui compléteront cette publication.

— La librairie F. Vieweg a récemment annoncé la publication d'un travail sur *l'Abbé de Marly, moraliste et politique. Étude sur les doctrines du jacobinisme puritain et sur le développement de l'esprit républicain au XVIIIe siècle.*

— M. Aug. Lepage a publié à la librairie Furne, Jouvet et Cie, un ouvrage intitulé *Nos Frontières perdues*, dans lequel il étudie la formation du territoire français.

— On sait que MM. Fernand Hue et Georges Haurigot, publient chez Lecène et Oudin, sous le titre de *Nos grandes colonies*, une série de travaux sur les possessions de la France dans les différentes parties du monde. Un volume consacré à *La Martinique, la Guadeloupe, les Saintes, etc., la Guyane*, vient de paraître ; les mêmes auteurs préparent en ce moment un autre volume sur *Le Sénégal, l'Ile de la Réunion, Madagascar.*

— La librairie Berger-Levrault a dû mettre en vente, le 25 mai, l'*Annuaire de la marine et des colonies pour 1886* (in-8 de 940 p.).

— M. Aug. Challamel, qui vient de publier une *Histoire de la liberté en France depuis les origines jusqu'en 1789* (librairie Furne, Jouvet et Cie, in-8), prépare dès maintenant l'*Histoire de la liberté en France depuis 1789 jusqu'à nos jours.*

— A été récemment signalée, la publication d'un ouvrage de M. Léon Say, intitulé : *Les Solutions démocratiques de la question des impôts* (Guillaumin, 2 vol. in-18) ; il contient les conférences faites par l'auteur à l'École des sciences politiques.

— On annonce que les livres et manuscrits laissés par le docteur Jules Guérin, récemment décédé, ont été vendus aux enchères publiques le 24 mai ; il est regrettable que ces collections scientifiques soient dispersées.

— Le bruit fait autour du livre de M. Drumont, *La France juive,* a reporté les esprits vers le souvenir d'une magistrale étude sur *Le Juif et la Judaïsation des peuples chrétiens* publiée, il y a 15 ans, par le chevalier Gougenot des Mousseaux. Ce livre, introuvable aujourd'hui, fut anéanti dès son apparition par la coterie juive dont il dévoilait les ténébreux agissements. La force et le piquant de ce travail sérieusement étudié résidait dans la courtoisie de l'attaque, mais aussi et surtout dans les aveux recueillis et signalés à chaque page, extraits des publications juives elles-mêmes. Nous apprenons que, cédant aux sollicitations des nombreux admirateurs du talent et de l'érudition du si regretté savant, la famille de M. G. des Mousseaux a bien voulu consentir à laisser réimprimer son livre. Dans quelques semaines, les hommes du monde et les hommes d'étude pourront, en lisant l'ouvrage en quelque sorte prophétique de M. des Mousseaux, retrouver et suivre pas à pas la thèse éternelle de l'œuvre satanique du Juif talmudiste, dont M. Drumont a fait une application si palpitante aux douleurs et aux scandales des temps présents.

— M. O. Lorenz annonce la mise sous presse des tomes IX et X du *Catalogue général de la librairie française depuis 1840;* ces deux volumes, qui forment la quatrième partie de l'ouvrage, contiennent l'indication, par ordre alphabétique des noms d'auteurs, de tous les livres français publiés depuis le 1er janvier 1876 jusqu'au 31 décembre 1885. Le premier fascicule, comprenant les lettres A-C, paraîtra vers le commencement de juillet.

— La librairie Delalain, après avoir publié séparément dans le courant de mai les deux parties de l'*Annuaire de l'Instruction publique, des beaux-arts et des cultes pour l'année 1886,* les a réunies en un fort volume in-8, comprenant : 1° l'*Administration et le personnel;* — 2° la *Législation.*

— On a signalé la récente mise en vente de l'*Annuaire de la Presse française* pour 1886 (7e année; in-18 j.).

— La librairie J. Rouam vient de mettre en souscription un important travail de M. Ad. Jullien sur *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres;* cet ouvrage, dont la publication est annoncée pour le mois d'octobre prochain, sera orné d'un grand nombre de lithographies originales, de portraits, d'eaux-fortes et de plus de cent gravures, et formera un très beau volume gr. in-8.

— La petite *Collection historique,* éditée par la librairie A. Dupret, est arrivée à son quatrième volume qui renferme l'*Histoire de la peinture en France* (in-18), par M. Victor d'Halle.

— M. Oscar Comettant vient d'être chargé par le ministère de l'instruction d'une mission en Danemark, en Suède et en Norwège, où il devra recueillir les airs populaires et toutes les œuvres littéraires se rattachant au folk-lore de la Scandinavie.

— Nous signalerons parmi les nouvelles publications périodiques parues à Paris et dans les départements : *La Vogue artistique, scientifique et sociale,* paraissant tous les samedis (Abbeville, Retaux, in-12; abonnement : 25 fr.) ; — *La Chronique française,* journal militaire (Paris, imp. Blot, p. in-fol. de 8 p. avec gravures; abonnement : 15 fr.); — *La Pléïade,* revue littéraire, artistique, musicale et dramatique, paraissant tous les mois (Paris, Darzens, in-8; prix : 10 fr. par an); la *Revue des traditions populaires,* publiée par la Société des traditions populaires (Paris, Sébillot, in-8; abonnement : 12 fr.); — la *Revue champenoise, littéraire, artistique, pédagogique,* organe de l'Académie champenoise, paraissant le 10 de chaque mois (Reims, au siège de l'Académie, in-4; prix : 6 fr. par an). — Ajoutons que l'*Organe des mines, canaux et chemins de fer,* imprimé depuis six ans chez Kugelmann à

Paris, vient d'être remplacé par *Le Génie, mines, chemins de fer, canaux,* paraissant le jeudi (p. in-8; abonnement annuel : 10 fr).

BÉARN. — Le tome XIV (2e série) des *Bulletins de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Pau* vient de paraître. Il contient d'intéressants travaux de M. L. Soulice, sur l'*Intendant Foucault et la Révocation de l'Édit de Nantes* (1608-1685); — de M. F. Rivarès, sur les *Pénitents bleus et les pénitents blancs à Pau en 1717;* — de M. Lacabe-Plasteig, sur la *Météorologie des Basses-Pyrénées;* — de M. Adrien Planté, sur l'*Histoire de l'université protestante d'Orthez,* très curieuse publication accompagnée de pièces justificatives; — enfin une courte et insignifiante note de M. Picot, sur l'éternelle question du droit du seigneur au moyen âge.

BOURGOGNE. — On doit à M. le Dr Fr. Grignard une brochure intitulée : *L'Abbaye de Flavigny, ses historiens et ses histoires* (Autun, Dejussieu, in-8).

BRETAGNE. — M. Gaston de Carné vient de terminer une curieuse étude sur l'*École des Pages;* l'impression du volume est actuellement terminée et il sera livré au public à bref délai.

— M. le Dr R. Petit, professeur à l'École préparatoire de médecine et de chirurgie de Rennes, vient de faire imprimer, à Rennes : *Le Discours sur la chirurgie au XIXe siècle,* qu'il a prononcé le 14 novembre 1885 à la séance de rentrée des Facultés.

CHAMPAGNE. — Deux nouveaux tomes du *Catalogue des imprimés de la Bibliothèque de Reims* ont été récemment publiés; ils sont consacrés à la *Jurisprudence* subdivisée en *Droit ancien et moderne* et *Droit canonique et ecclésiastique* (Reims, imp. Mame, 2 vol. in-8).

— M. Jadart a publié : *Les Guerres de la Fronde dans la baronnie du Thour en Champagne, 1649-1657* (Arcis-sur-Aube).

DAUPHINÉ. — *La Persécution en Dauphiné de 1790 à 1802. Deux martyrs en 1794, M. Revenaz et M. Guillabert* (in-16), tel est le titre d'un ouvrage dû à M. de Franclieu et imprimé à Grenoble chez Baratier et Dardelet.

FRANCHE-COMTÉ. — Nous avons reçu un tirage à part du *Bulletin de l'Académie de Besançon* (janvier 1885, in-8, 30 p.), contenant un article de M. Léonce Pingaud, sur *l'Académie de Besançon de 1789 à 1814.*

GASCOGNE. — M. Ducéré, sous-bibliothécaire de la ville de Bayonne, tire le meilleur parti des archives de cette ville. Les recherches méthodiques qu'il a pu faire dans le dépôt lui ont fourni les matériaux d'un nouvel ouvrage fort bien fait : *L'Artillerie bayonnaise sous l'ancien régime* (Extrait des Mémoires de la Société des Sciences et Arts de Bayonne).

GUYENNE. — M. Audoy a extrait du *Recueil de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne* un récit anecdotique qu'il intitule : *Sous l'occupation allemande* (Montauban, Forestié, in-8).

— M. E. Brives-Cazes vient de publier une nouvelle étude intitulée : *Expédition en Vendée de deux bataillons de la garde nationale de Bordeaux, mars-août 1793* (Bordeaux, Gounouilhou, 1886, in-8).

ILE-DE-FRANCE. — La Société historique et archéologique de l'arrondissement de Pontoise et du Vexin a distribué le tome IX de ses mémoires (in-8, XLVIII-63 p., Pontoise, imp. Pâris). Il contient les articles suivants : *Notice sur M. l'abbé Grimot, curé de l'Isle-Adam* (né à Vignot, près Commercy, 1810-1885), suivie de la nomenclature de ses œuvres archéologiques et historiques, par H. Le Chenetier; — *Rapport sur un dolmen découvert au hameau de Dampont, commune d'Us* (Seine-et-Oise), par C. Tavet; — *Excursion à l'abbaye de Maubuisson le 25 juin 1885; — Rétablissement de la confrérie des maçons dans l'Église de Notre-Dame de Pontoise en 1687,* par Eug. Lefèvre-

Pontalis ; — *Gisors. Étude sur le véritable emplacement du Pont-Doré*, par J. Le Bret ; — *Documents inédits pour servir à l'histoire du Vexin : Une vente forcée des biens du clergé en 1575*, par C. Tavet ; *Serment de fidélité des Pontoisiens à la reine Blanche et à saint Louis*, par J. Depoin ; — *Le Siège de Pontoise en 1441 et l'origine du proverbe : En revenant de Pontoise*, extraits du tome III de l'*Histoire de Charles VII*, par M. le marquis de Beaucourt.

— La Société du Vexin a édité en même temps deux volumes : *Cartulaire de l'Hôtel-Dieu de Pontoise*, publié par M. J. Depoin, avec des notes d'après les originaux (Pontoise, 1886, in-4, VII-132 p.); — *La Renaissance dans le Vexin et dans une partie du Parisis, à propos de l'ouvrage de M. Léon Palustre : La Renaissance en France*, par M. Louis Regnier (Pontoise, imp. Pâris, 1886 in-4, 102 p. illustré).

Languedoc. — M. Hippolyte Faure vient de faire imprimer à Narbonne, chez Caillard, le tome I d'un ouvrage qu'il a intitulé : *Notes et documents sur les archives des hospices et sur les résultats comparés de l'assistance hospitalière à Narbonne et dans une partie de l'Europe* (in-8).

— On doit à M. l'abbé Melet, curé de Saint-Michel Ferrery, un travail intitulé : *Le Trésor de l'église de Venerque, ou Rapport sur l'invention du corps de sainte Alberte, suivi d'une notice sur les saints dont on y possède des reliques* (Toulouse, librairie Sistac et Boubée, in-18 j.).

Limousin. — Le dernier bulletin de la *Société des Lettres, Sciences et Arts de la Corrèze* (1er trimestre 1886) renferme : *Le rôle politique de Louis de Rechignevoisin, évêque de Tulle*, par M. le comte de Cosnac ; — *Le fort Saint-Pierre à Tulle*, par M. René Fage ; — *Documents pour servir à l'histoire des retables de Beaulieu*, par M. l'abbé J.-B. Poulbrière.

— M. Ph. de Bosredon a trouvé dans les papiers de Baluze, à la Bibliothèque nationale, un catalogue des abbés et des évêques de Tulle, contenant des notes et des corrections de sa main qui, paraît-il, ont un réel intérêt. Il se propose de les publier prochainement.

— M. René Fage met la dernière main à un travail relatif au siège de Tulle (en 1585) par les troupes du vicomte de Turenne. Cet épisode mal connu dans ses détails méritait de trouver son historien.

— Une exposition d'art rétrospectif limousin vient de s'ouvrir à Tulle; elle est composée d'objets conservés dans des châteaux, dans des églises et dans des collections particulières.

Lorraine. — M. Paquet d'Hauteroche, auteur de divers livres ayant surtout le Pays messin pour sujet et dont nous avons parlé, va publier le *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*. Cet ouvrage, qui a coûté plusieurs années de travail et de nombreuses recherches, formera un volume grand in-8, à deux colonnes, magnifiquement imprimé ; il ne sera tiré qu'à 600 exemplaires dont 500 seront mis dans le commerce.

— A paru tout dernièrement le *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque publique de Nancy* (Paris, Plon, Nourrit, in-8), rédigé par M. J. Favier, conservateur de ce dépôt.

Lyonnais. — MM. Claude et Georges Guigue, anciens élèves de l'École des chartes, ont entrepris de publier sous le titre de *Bibliothèque historique du Lyonnais*, une série de *Mémoires, notes et documents pour servir à l'histoire de cette ancienne province et des provinces circonvoisines de Forez, Beaujolais, Bresse, Dombes et Bugey*. Le tome Ier (in-8) de cet utile travail a récemment été mis en vente à Lyon, chez Vitte et Perrussel.

— M. le baron Raverat vient de faire imprimer dans la même ville une étude géologique, historique et descriptive du plateau de la Dombes, qu'il

intitule *De Lyon à Châtillon-sur-Chalaronne par Marlieux et le chemin de fer à voie étroite* (in-18).

NORMANDIE. — Une *Étude sur l'abbé Cochet* a été publiée par M. Charles Rœssler, du Havre. (Paris, Ed. Rouveyre, 1886, petit in-8.)

— Le 3e fascicule des *Annales de la Faculté des lettres de Caen* vient de paraître. On y remarque, à côté des *Lettres du P. Martin à Huet et de Huet au P. Martin* publiées par M. A. Gasté, deux articles sur les sujets suivants : *Rôle de Lucilius au point de vue littéraire et grammatical dans le progrès de la langue et de la littérature latine,* par M. Petit-Jean; — *Les Chrétiens en présence de la société antique, d'après Tertullien,* par M. Lehanneur.

— M. E. Veuclin a extrait de l'*Histoire de la ville de Bernay* un chapitre sur les *Antiquités de la ville de Bernay : l'Église de Sainte-Croix, histoire et description* (in-16).

— Vient de paraître à Rouen, imp. Leprêtre : *Jeanne d'Arc* (in-8, 24 p. fig.), poème lyrique en trois parties, par M. Paul Allard. Ce poème est le livret d'une composition musicale de M. Charles Lenepveu, inédite jusqu'au 1er juin. A cette date, dans la cathédrale, une fête sera célébrée en l'honneur de Jeanne, et son panégyrique sera prononcé par Mgr Thomas, archevêque de Rouen.

— A Rouen également, dans les premiers jours de mai, a paru le premier numéro de *Paris-Rouen,* revue mensuelle littéraire, artistique et scientifique, imp. Cagniard (in-4). Les articles, signés Roger, R. Delisle, de Nouval, R. de Pierfigues, L. de Ribérac, émanent, dit-on, de jeunes volontaires de la garnison.

— Les *Notes sur les services fieffés,* écrites par M. Ch. de Beaurepaire d'après les Archives de la Seine-Inférieure et déjà publiées dans le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen pour 1885,* ont été tout récemment l'objet d'un tirage à part (in-8, 39 p. Rouen, imp. Cagniard).

ORLÉANAIS. — Parmi les livres en préparation, nous citerons le *Cartulaire de Saint-Avit d'Orléans,* préparé par M. Vignat, et le *Cartulaire de Notre-Dame d'Étampes,* par M. l'abbé Alliot. — On assure que M. J. Doinel, archiviste du Loiret, déposera sur le bureau du Conseil général, au mois d'août prochain, le tome II de l'*Inventaire des Archives départementales,* attendu depuis longtemps.

— M. l'abbé C. Bernois vient d'écrire une intéressante notice sur les *Seigneurs de Courcelles-le-Roi* (Loiret) d'après les manuscrits du chanoine Hubert : cette brochure sera très prochainement en vente à la librairie Herluison.

— La Société archéologique d'Eure-et-Loir a distribué le 2e fascicule de la *Monographie de Notre-Dame de Chartres,* par feu l'abbé Bulteau ; nouvelle édition considérablement augmentée et ornée de planches.

— M. Lucien Auvray, archiviste-paléographe, élève de l'École française de Rome, a signalé dernièrement dans une *Notice sur le manuscrit Ottobonien 2966* (Extrait des *Mélanges de l'École française de Rome, VI*) le parti que l'on pourrait tirer des chartes de N.-D. du Bourgmoyen de Blois, qui y sont contenues. La publication de ces pièces, auxquelles on joindrait les nombreux documents conservés en France, constituerait un précieux et utile cartulaire. M. Auvray est tout désigné pour l'entreprendre.

PICARDIE. — Un nouveau périodique vient de paraître à Abbeville. Son directeur-fondateur, M. A. Ledieu, dont nos lecteurs connaissent les intéressants travaux, s'adresse aux amateurs locaux, aux bibliophiles et aux membres des sociétés savantes. Le *Cabinet historique de la Picardie et de l'Ar-*

tois, tel est son titre, paraît par minces fascicules mensuels, à partir du 10 mai dernier. Le premier numéro contient un article de M. Léopold Delisle où l'on trouve de nouveaux détails sur Nicolas Le Caron, le premier imprimeur établi à Amiens. On ne pouvait débuter sous de meilleurs auspices.

— En dehors de ses *Bulletins* et de ses *Mémoires*, la Société des Antiquaires de Picardie va éditer un Album archéologique comprenant une série de planches représentant les monuments ou les objets d'art les plus remarquables de la Picardie. La première livraison, qui doit paraître à l'époque de l'exposition du Cinquantenaire, reproduira la stèle gallo-romaine trouvée rue du Moulin-du-Roi, la restauration d'une curieuse maison du XVIe siècle du Marché-Lanselles, et quelques objets de la collection du Musée d'Antiquités d'Amiens. Puisse cet album être plus soigné, au point de vue typographique, que les autres publications de la Société!

LYONNAIS. — M. Léotard, doyen de la Faculté catholique des lettres à Lyon, vient de publier, en une élégante brochure, la conférence faite par lui aux Facultés catholiques le 16 avril dernier sur le sujet suivant : *Le comte de Montalembert et la liberté d'enseignement* (Lyon, Vitte et Perrussel, in-12 de 69 p.)

POITOU. — Viennent de paraître, les livraisons 27 à 30 des *Paysages et monuments du Poitou*. Elles sont consacrées à deux localités vendéennes : *Maillezais et Maillé*. Maillezais posséda une abbaye célèbre et fut le siège d'un évêché. Texte par M. Edgar Bourloton. Huit photoglypties et deux gravures dans le texte.

— Sous presse, à Poitiers, imprimerie générale de l'Ouest : le *Catalogue des collections numismatiques de la Société des Antiquaires de l'Ouest*, par M. Lecointre-Dupont.

— Sous presse, à Saint-Maixent, chez Reversé, le tome XLII des *Mémoires de la Société de statistique des Deux-Sèvres*, contenant une série d'états de l'élection de Niort, sous l'ancien régime, publiés par M. Léo Desaivre.

— Suite de la bibliographie de l'Hypogée des Dunes, à Poitiers : *Une Nouvelle théorie sur la memoria de Mellebaude*, par M. G. Lecointre-Dupont, président d'honneur de la Société des Antiquaires de l'Ouest (Melle, Ed. Lacuve, in-8); *La Basilique de Saint-Vénérand et les citations de Mgr Barbier de Montault*, par M. Jos. Berthelé (Melle, Ed. Lacuve, in-8). La *Revue poitevine et saintongeaise* de mai publie une traduction de l'importante communication faite par M. J.-B. de Rossi, à l'Académie pontificale de Rome, sur l'Hypogée des Dunes.

PROVENCE. — M. G. Lambert a entrepris de publier, sous les auspices de l'Académie du Var, une *Histoire de Toulon*. Le t. I, qui comprend la première partie : *Des Origines de la ville jusqu'à la réunion définitive de la Provence à la France* (*1487*), vient de paraître, à Toulon (in-8 de XXIII-379 p.).

QUERCY. — M. Louis Greil donne une seconde édition de ses curieuses *Études biographiques. Les fous littéraires du Quercy* (Cahors, Girma, 1886, in-8.) Tiré à cent exemplaires. Cet ouvrage nous fait connaître les œuvres singulières de Pierre-François Delestre, longtemps professeur de rhétorique au lycée de Cahors; de Jean-François Marmiesse, l'auteur des *Mémoires d'un prêtre et ses révélations*; de J.-A. Soubira, qui se proclamait un second Messie; de Paul Lacoste, qui a laissé trois étranges ouvrages, notamment *Les plus importants Mémoires adressés aux rois de France Louis XVIII et Charles X*; de Menandre-Mathieu-Victor Clavel, auteur de l'*Enkiridion*, recueil dont le titre complet n'a pas moins de 17 lignes; de Jean-Cyprien Delbosc, qui, dans la *Médecine naturelle et gratis*, a réuni vingt formules des plus

bizarres, dont une offre un moyen assuré de rajeunir les vieillards. M. Greil n'a pas manqué d'enrichir d'un grand nombre de piquantes citations son petit volume, qui complète heureusement les travaux sur les *fous littéraires* publiés par Charles Nodier, par Octave Delepierre, par Gustave Brunet.

— Indiquons le *Catalogue général des travaux contenus dans les dix premiers tomes du Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot,* fondée à Cahors en 1872, dressé par M. J. Malinowski, membre résidant, un des fondateurs de la Société (Cahors, imprimerie Laytov, 1886, gr. in-8).

Alsace. — Vient de paraître : *Le Moulin des Trois tournants, l'Hôtel de Corberon,* deux études, par M. X. Mossmann (Colmar, Jung, 1886, in-8). Ces deux études du savant archiviste de Colmar sont fort intéressantes pour l'histoire de l'état social de l'Alsace, au commencement du dix-septième siècle.

— M. Maurice de Castex a consacré un volume in-8 de 247 p., à l'*Histoire de la seigneurie lorraine de Tanviller, en Alsace* (Paris et Nancy, Berger-Levrault).

Allemagne. — Le P. Steph. Beissel vient de reproduire par l'héliogravure les miniatures du célèbre évangéliaire d'Othon, conservé dans la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. Il a ajouté à ces planches, d'une exécution parfaite, un texte explicatif ainsi qu'une introduction dans laquelle il décrit ce beau manuscrit du sixième siècle et en compare les miniatures avec celles du codex Egberti de Trèves et de manuscrits de Fulda, de Brême, et de Hildesheim, ainsi qu'avec des monuments de la peinture et de la sculpture d'Oberzell, de Hildesheim et d'Aix-la-Chapelle. *Die Bilder der Handschrift des Kaisers Otto im Münster zu Aachen* (Aix-la-Chapelle, Barth, 1886, in-4, 33 héliograv., prix : 33 fr.).

— M. Ph. Schweitzer vient de publier, chez M. Friedrich, à Leipzig, le premier volume d'une histoire de la littérature scandinave. *Geschichte der Skandinavischen Litteratur* (in-8, prix : 5 fr.).

— Le célèbre égyptologue H. Brugsch vient de traduire en vers allemands quelques poésies populaires qu'il a entendues en Perse pendant le séjour qu'il vient de faire en cette contrée : *Die Muse in Teheran* (Frankfurt-am-Oder, 1886, in-12, prix : 8 fr.). Comme exécution typographique, ce petit volume est des plus curieux : le titre, la reliure, les encadrements, tout cela est imité d'un ancien manuscrit persan.

— M. Otto Henne am Rhyn entreprend une histoire de la civilisation du peuple allemand. *Kulturgeschichte des deutschen Volkes* (Berlin, Grote). Cette splendide publication illustrée sera complète en quatre fascicules et ne coûtera que 20 francs.

— La librairie W. Hertz de Berlin vient d'éditer les deux premiers volumes de l'*Histoire de la littérature allemande,* de feu Julian Schmidt, *Geschichte der deutschen Literatur von Leibniz bis auf unsere Zeit;* le premier volume va de 1670 à 1763, et le second de 1763 à 1781; J. Schmidt a laissé les manuscrits de trois autres volumes de cet ouvrage, qui paraîtront à bref délai.

— Signalons encore une *Biographie de Frédéric le Grand,* qui vient de paraître en deux volumes in-12, chez Grunow, à Leipzig, sous le titre *Friedrich der Grosse. Denkwürdigkeiten seines Lebens nach seinem Chriften, seinem Briefwechsel und den Berichten seiner Zeitgenossen.*

— M. Paul von Ritter, récemment décédé à Bâle, a légué trois cent mille marcs à l'Université d'Iéna ; cette somme est destinée à favoriser les études zoologiques.

Angleterre. — M. Fortescue, le surintendant des Salles de Lecture au *British museum*, vient d'achever le *Catalogue des livres nouveaux* entrés dans cet établissement depuis cinq années. Il est classé par ordre de matières, et chaque classe suit l'ordre alphabétique.

— M. H. Frowde va bientôt faire paraître la traduction des lettres de Cassiodore, par M. T. Hodgkin. Le traducteur y a joint une étude savante sur le sixième siècle, sur Théodoric, Cassiodore et Boèce. Un chapitre traite spécialement des *préfets du prétoire*.

— M. J. Talloys, l'auteur de l'*Histoire de l'Inde depuis les âges les plus reculés*, doit continuer son livre, depuis la fondation de la Compagnie des Indes, jusqu'à nos jours.

— On annonce la publication de la traduction anglaise de la *Vie Eucharistique de J.-C.* C'est une série de huit sermons prêchés à Paris durant l'Octave du Saint-Sacrement de 1657, par le P. Biroat.

— Les revues bibliographiques anglaises, en rendant compte des IIIe et IVe volumes de l'*Histoire des Princes de Condé*, par le duc d'Aumale, sont unanimes à louer le talent d'historien et le style de l'auteur.

— Le deuxième volume de l'*Histoire littéraire et biographique des Catholiques anglais, depuis le commencement du schisme, jusqu'à nos jours*, par J. Gillow, vient de paraître. Cet ouvrage est un des plus savants et des plus curieux qu'on ait publiés dans le Royaume-Uni. Il fait connaître dans tous ses détails l'histoire de l'Église catholique dans ce pays.

— La reine d'Angleterre a fait don à la Bibliothèque Vaticane du *Catalogue raisonné des œuvres de Raphaël*, dont elle possède des copies dans son palais de Windsor; ce catalogue a été tiré à cent exemplaires seulement.

Belgique. — M. Van Alleynnes vient de publier dans *la Belgique judiciaire*, un travail important sur la statistique judiciaire; il se compose de tableaux statistiques se rapportant notamment à l'année 1884-1885, et à la période qui s'est écoulée depuis 1831 jusqu'à 1885.

— Dans le but d'intéresser le goût public à l'histoire locale et aux recherches archéologiques, et dans l'espoir de donner l'impulsion aux sociétés savantes de province, la *Société d'Art et d'Histoire du diocèse de Liège* a fait l'hiver dernier une série de conférences publiques sur des sujets ayant trait à l'histoire et à l'archéologie du pays de Liège. Le plein succès de ces séances a montré toute l'opportunité et l'utilité de cette innovation.

— Deux publications du plus haut intérêt pour l'histoire de la principauté de Liège viennent de paraître : *Étude sur Rupert von Deutz, abbé de Saint-Laurent à Liège; — Mémoire du légat Onufrius, sur les affaires de Liège (1468)*, publié par M. Stanislas Bormans, administrateur-inspecteur de l'Université de Liège. Ce document avait été signalé pour la première fois en 1818, par un célèbre historien danois, le Dr H.-Fr.-J. Estrup, conseiller d'État. Il était resté inédit jusqu'à ce jour.

— La maison Larcier vient de publier une édition portative (1 vol. in-18 de 1,340 p.) des *Codes belges et Lois usuelles en vigueur en Belgique*, collationnés d'après les textes officiels et annotés d'observations pratiques, par M. Jules De Le Court, conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles.

— La librairie Ramlot, de Bruxelles, vient de mettre en vente un gros volume in-8 de 429 pages, intitulé *Commentaire législatif de la loi du 22 mars 1886, sur le droit d'auteur*, par MM. Benoidt et L. Descamps, avocats.

Bohême. — La littérature bohémienne fait des progrès. Tandis que, en 1840, on n'a imprimé que 144 ouvrages et en 1855, 183, le nombre s'est élevé en 1876, à 369, en 1883, à 863; 20 de ces ouvrages sont des livres de piété, 77

traitent de la pédagogie, 67 sont des livres destinés à la jeunesse, 48 sont consacrés à la philosophie, 34 à la jurisprudence, 3 à la statistique, 43 à l'histoire, 18 aux sciences naturelles, 4 à la médecine, etc; les belles-lettres se sont enrichies de 269 ouvrages. Il y a 117 libraires-éditeurs, dont 7 résident à Vienne, 57 à Prague, le reste en Bohême et en Moravie. Entre les ouvrages cités on trouve 70 versions d'autres langues, dont 13 de la langue française. Deux ouvrages bohémiens ont été traduits dans une autre langue, l'un en allemand, l'autre en serbe.

— Une *Bibliothèque slave universelle* va être fondée à Prague par un des magnats bohémiens.

— Jusqu'à présent il n'y avait point de Bibliographie tchèque donnant les titres de tous les ouvrages récents. Désormais le *Mouvement*, journal illustré de Prague, va combler cette lacune.

Écosse. — Il a été décidé de fonder en Écosse une Société historique écossaise, pour la publication de documents concernant l'histoire civile, religieuse et sociale de cette contrée. On commencera par imprimer les pièces des trois derniers siècles appartenant à la biographie, à la littérature, aux généalogies, aux divers états, aux souvenirs des paroisses, tels que registres paroissiaux, procès-verbaux d'assemblées ecclésiastiques, etc.

— On annonce la publication à Édimbourg d'un livre très curieux intitulé *Édimbourg ancien et moderne*. Il paraît comme souvenir de l'exposition internationale, ouverte le 6 mai.

Espagne. — Le dernier *Bulletin de l'Académie royale d'histoire* (t. VI, livraison 6) renferme : *Les restes mortels de l'archevêque D. Rodrigo Jiménez de Rada et l'état de sa sépulture*, par D. V. de la Fuente; — *Poésies inédites de Gil de Zamora*, avec notice du R. P. Fita; — *Inventaire du mobilier d'une mauresque, à Téruel, en 1583*, par M. Danvila; — *Variantes de trois légendes, par Gil de Zamora*, par le R. P. F. Fita; — *Inscriptions romaines inédites de Cáceres, Brandonil, Naranco et Lérida*, publiées par le même.

— A paru le tome II de l'*Historia militar contemporanea 1854-1871* (Imp. de D. Pacheco, 1885, in-8 de 494 p.), traduction de l'ouvrage de M. F. Canonge publiée à Madrid par M. J. Prats y Jimeno; ce volume retrace les phases de la guerre franco-allemande (1870-1871).

— Un guide d'un nouveau genre, dû à l'archiviste chef du célèbre dépôt de Simancas, M. Francisco Diaz Sanchez, vient d'être publié à Madrid. La *Guia de la Villa y archivo de Simancas* (in-8 de plus de 300 p. Madrid, Murillo, prix : 6 fr.), s'ouvre par un aperçu historique sur le château de Simancas, offre dans sa partie principale une double analyse par ordre de matières et par ordre de dates des documents conservés à Simancas, et se termine par diverses statistiques, dont la plus curieuse est un relevé de tous les personnages marquants, qui sont venus consulter les archives de Simancas depuis 1854, date de l'ouverture de ce dépôt pour le public.

Hollande. — M. Oort, professeur à Leyde, vient de publier chez Wolters, à Groningue, un *Atlas d'histoire biblique et ecclésiastique* (protestante), composé de 40 cartes accompagnées d'un texte explicatif. *Atlas voor bybelsche en kerkelyke geschiedenis* (prix : 6 fr.). La partie qui concerne les Missions protestantes pourra être utilement complétée par l'*Atlas des Missions catholiques* dont la librairie Herder, de Fribourg, vient de publier une traduction française.

Italie. — Le Commandeur J.-B. de Rossi a publié en tirage à part l'article qui avait paru dans le *Studi e documenti di Storia e diritto*, sous le titre

de : *La Bibliotheca della sede apostolica ed i catalogi dei suoi manoscritti.* (Roma, Cuggiano, 1884, in-8, prix : 3 fr.) C'est un résumé des plus savants de l'histoire de la Vaticane et un exposé succinct des divers inventaires qui ont été faits des richesses qu'elle renferme.

— On a récemment découvert dans l'épaisseur d'une muraille de la cathédrale de Bari environ deux mille chartes byzantines écrites sur parchemin bleu ; il faut espérer que les membres de l'École française de Rome pourront prendre connaissance de ces précieux documents que l'on n'a jamais trouvés en si grand nombre.

— Les manuscrits à miniatures du dixième siècle, provenant des collections du marquis C. Trivulzio, sont devenus la propriété du libraire U. Hoepli, de Milan (Corso Vittorio Emanuele 37), qui les a mis en vente après en avoir fait dresser un catalogue qui comprend 122 articles.

— A été récemment imprimée à Florence, chez A. Salani, une *Bibliografia foscoliana* (in-16) due à M. P. Gori.

Pologne. — Le directeur de la Bibliothèque Jaguellionienne de Cracovie, M. K. Estreicher, continue sa bibliographie des ouvrages polonais. La première partie du neuvième volume vient de paraître. Elle contient une partie des écrivains du dix-huitième siècle.

— Une bibliographie des ouvrages périodiques de Vilne, depuis 1805-1860, est préparée par le docteur Szeliga.

— Le *Dictionnaire géographique du royaume de Pologne et des pays voisins* est arrivé au sixième volume, lettre N.

Russie. — Le *Dictionnaire de la langue bulgare d'après les monuments de la littérature populaire et contemporaine*, que son auteur, feu Duvernoy, a laissé inachevé, sera continué par les amis du regretté professeur. A l'heure présente, ils ont déjà fait imprimer la seconde livraison du dictionnaire.

— La collection des monnaies orientales que possède le Musée public de Moscou et qui compte maintenant 4,980 pièces, manquait de catalogue. Il vient d'être fait par M. Troutowski.

Suisse. — A récemment paru chez Fr. Schulthess, à Zürich, un ouvrage du Dr W. Oechsli renfermant l'indication des sources de l'histoire suisse : *Quellenbuch zur Schweizergeschichte für Haus und Schule* (gr. in-8).

— La même librairie vient de mettre en vente la huitième et dernière livraison du tome II de l'*Histoire de la Suisse* (*Geschichte der Schweiz*), publiée par le Dr Dändliker; ce deuxième volume est orné de 102 gravures.

— Un Genevois, M. Lissignol, mort récemment à Paris, a fait don à sa ville natale de plusieurs tableaux remarquables et d'une somme de 50,000 fr. dont les revenus devront servir à l'entretien des jeunes artistes pendant le temps de leurs études.

Turquie. — M. André Laval vient de publier un *Catalogue explicatif des principales mosaïques de Kharié-Djami de Constantinople*, qui ont été photographiées par F. Sébah. (Constantinople, Lorentz, 1886.) Prix : 1 fr. 25.

Afrique. — M. L. Leroy a livré au public ses notes et impressions d'un voyage *D'Alger à Tunis* (avril 1884-avril 1885), dans une brochure en vente à Paris chez Ad. Jourdan (in-8 raisin).

États-Unis. — Le bâtiment où sera placé la bibliothèque publique de Washington coûtera près de 500,000 dollars (environ deux millions et demi). Le terrain occupé par les constructions a 400 pieds de long sur 350 de large. La bibliothèque contiendra quatre millions de volumes.

— Depuis le 1er janvier 1885 paraît à Baltimore une revue archéologique trimestrielle intitulée : *The american journal of archaeology for the study of*

the monuments of antiquity and of the middle ages. Prix 18 fr. par an. On y remarque entre autres un excellent article de M. Frothingam sur la sculpture au XIIIe siècle et un autre de M. Merriam sur des inscriptions de vases d'Alexandrie.

VENTES. — Du 27 au 29 mai. — *Livres anciens et modernes* (Me Delestre). — Ouvrages relatifs spécialement aux travaux publics, aux ponts et chaussées. Livres à figures. Romantiques. Histoire provinciale (533 articles).

— 29 mai. — *Collection de curiosités autographiques, chartes et documents provenant du cabinet d'un amateur de province* (Me G. Boulland, assisté de M. E. Charavay). — Manuscrits, bulles, autographes, etc. (352 articles).

— 4 et 5 juin — *Livres rares anciens et modernes* (Me Delestre). — Livres à figures du dix-huitième et du dix-neuvième siècle. Manuscrit à miniatures Littérature du siècle de Louis XIV. Collections de Chroniques de l'histoire de France, publiées par MM. Petitot, Guizot, Buchon, Leber.

— Du 7 au 10 juin. — *Ouvrages en nombre composant la librairie de feu J.-B. Dumoulin* (Me Delestre). — Livres sur les beaux-arts, l'archéologie, la numismatique, l'histoire des provinces et la noblesse.

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Les Livres saints et la Critique rationaliste* (t. II), par l'abbé Vigouroux (in-8, Roger et Chernoviz). — *La Mythologie,* par A. Lang (in-12, Dupret). — *Traité du droit international* (t. II), par F. de Martens (in-8, Chevalier-Marescq). — *Histoire de la Philosophie contemporaine,* par P. M. Brin (in-12, Berche et Tralin). — *La Peur (étude psycho-physiologique),* par A. Mosso (in-12, F. Alcan). — *Le Radicalisme de la Vérité, études contemporaines,* par J. Bareille (in-8, Letouzey et Ané). — *Étude sur les écoles de commerce en Allemagne, en Autriche, en Italie, etc.,* par E. Jourdan et G. Dumont (in-8, Le Soudier). — *La Terre des Merveilles,* par J. Leclere (in-12, Hachette). — *Le Feu souterrain,* par A. Guillemin (in-12, Hachette). — *Les Sœurs maçonnes,* par Léo Taxil (in-12, Letouzey et Ané). — *Maçonnerie pratique* (t. II), par un profane (in-12, Baltenweck). — *Les Mensonges conventionnels de notre civilisation,* par A. Diétrich (in-8, Hinrichsen). — *Traité d'anatomie, d'anthropologie et d'ethnographie appliquées aux beaux-arts,* par C. Rochet (in-8, Laurens). — *La Madone de Saint-Luc devant l'histoire et la science,* par le R. P. Hilaire de Paris (in-12, Lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *L'Éloquence politique en Grèce. Démosthènes,* par L. Brédif (in-12, Hachette). — *Aux Champs,* par P. Harel (in-12, Lemerre). — *Récits et légendes,* par le R. P. Delaporte (in-12, Oudin). — *Aventures du temps passé,* par P. de Molènes (in-12, Jouaust). — *Mille âmes,* par A. Th. Pisemsky (2 vol. in-12, *Plon*). — *De ma fenêtre,* par G. P. Mancini (in-12, Hachette). — *Monsieur de Morat,* par T. Tarbé (in-12, Calmann Lévy) — *Pacha,* par J. Ricard (in-12, Calmann Lévy). — *Contes étranges. Au delà.* — *Nouveaux contes étranges,* par H. Moreau (2 vol. in-12, Durlacher) — *L'honneur,* par Ossip-Schubin (in-12, Hachette). — *Bigarreau,* par A. Theuriet (in-12, Lemerre). — *Mon cousin Rustique,* par Mme H. Large (in-12, Delhomme et Briguet). — *Le Talisman de Marcelle,* par Mlle G. d'Éthampes (in-12, Delhomme et Briguet). — *Un vaillant,* par A. Vivier (in-12, Téqui). — *Récits d'un soldat,* par L. Louis-Lande (gr. in-8, Lecène et Oudin). — *Œuvres posthumes de René Grousset* (in-12, Hachette). — *Confidences de Lamennais. Lettres inédites de 1821 à 1848* (in-12, Perrin). — *1802. Victor Hugo et M. Renan,* par F. Lefranc (in-8, Dupret). — *De la convention dans la tragédie classique et dans le drame romantique,* par M. Souriau (in-12, Hachette). — *Un Salon à Paris. Madame Mohl et ses intimes,* par K. O'Meara (in-12, Plon). — *Atlas colonial,* par H. Mayer (gr. in-4, Baille). — *La France coloniale,* par A. Rambaud, etc. (in-8, Colin). — *Ethnographie de l'Algérie,* par O. Houdas

(petit in-18, Maisonneuve et Leclerc). — *Andalousie et Portugal*, par l'auteur des *Horizons prochains* (in-12, Calmann Lévy). — *Haïti ou la République noire*, par sir Spenser St-John (in-12, Plon). — *Terre-Neuve et les Terre-Neuviennes*, par H. de La Chaume (in-12, Plon). — *Manuel des institutions romaines*, par Bouché-Leclercq (in-8, Hachette). — *Essai sur l'organisation et la juridiction municipales au moyen âge*, par H. Pauffin (in-18, Thorin). — *Les Postes françaises. Recherches historiques sur leur origine, leur développement, leur législation*, par A. Belloc (gr. in-8, Didot). — *La France en Orient au XIVe siècle*, par Delaville Le Roulx (2 vol. in-8, Thorin). — *Pouillé du diocèse d'Aire*, par l'abbé Cazauran (in-8, Maisonneuve). — *Histoire de la Marine française sous la première République*, par E. Chevallier (in-8, Hachette). — *Histoire générale de la Champagne et de la Brie* (t. I et II), par M. Poinsignon (in-8, Picard). — *Histoire de S. Norbert, fondateur de l'Ordre de Prémontré et archevêque de Magdebourg*, par le P. G. Madelaine (in-8, Desclée). — *Jeanne d'Arc en face de l'Église romaine et de la Révolution*, par V. Mourot (petit in-18, Palmé). — *L'Indiana, suite d'une femme apôtre*, par Mme C. de la Corbinière (in-12, Lecoffre). — *Frédéric-François-Xavier de Mérode, ministre et aumônier de Pie IX. Sa vie et ses œuvres*, par Mgr Besson (in-12, Retaux-Bray).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Un Romancier fondateur d'une Académie. — On lit dans les *Souvenirs d'un vieux critique*, de M. A. de Pontmartin, tome V : « Un romancier riche et athée voulait fonder une Académie dans laquelle il mettait d'office Louis Veuillot à côté de Zola, etc. » Pourrait-on nommer ce romancier?

REPONSES

Statuettes périgourdines (XLVI, 477). Nous pouvons affirmer qu'il n'existe aucun renseignement sur ces statuettes dans les publications périodiques de la région, et nous ne connaissons aucun auteur qui ait traité à part cette question. Cependant il est permis de croire que ces statuettes représentent le saint, patron de la localité où on les rencontre.

Ouvrages sur la musique religieuse (XLVI, 191, 288). — Il faut ajouter aux ouvrages précédemment indiqués : *Les Gloires de la musique*, par l'abbé A. Laurent (Tours, Mame, 1885, in-8 de 237 p.); le *Polybiblion* a parlé de cet ouvrage dans sa livraison de février dernier, p. 165 ; — *A general History of music*, par W.-S. Rockstro (Londres, chez Sempson Low, Marston, Searle et Rivington, in-8 de 532 p.). Ce dernier ouvrage contient à peu près tout ce qui se rapporte à l'art musical depuis Hermès Trismegiste jusqu'à nos jours. Il se publie en Allemagne un périodique mensuel consacré exclusivement à l'histoire de la musique : *Monathefte für Musikgeschichte*.

Le Gérant : L. SANDRET.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. The Psalter or psalms of David and certain canticles, with a translation and an exposition in English by Richard Rolle of Hampole (*H. R. Bramley*). Traduction et explication en anglais par *Richard Rolle* 318
Novum Testamentum, juxta Vulgatæ exemplaria et correctoria romana denuo edidit, divisionibus logicis analysi que continuâ sensum illustrantibus ornavit (*Aloisius Claudius Fillion*) 230
Sacrorum Bibliorum Fragmenta Copto-Sahidica Musei Borgiani, Jussu et sumptibus S. Congregationis de Propaganda fide... (*Augustin Ciasca*) 124
Les Livres saints et la critique rationaliste. Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les saintes Écritures. Tome Ier (*F. Vigouroux*). 232
Liturgie. Hymni, sequentiæ et piæ cantiones in Regno Sueciæ olim usitatæ. Sancti Sueciæ 36
Le Petit nécessaire du chrétien. Livre de messe et de prières (*le P. Marie Robert*) 263
Théologie dogmatique et morale. Documenta generalia et specialia ad universam theologiam spectantia, seu decreta aliquot de rebus fidei et morum... a sæculo XIV ad sæcul. XIX 319
Theologia moralis (*Augustino Lehmkuhl*) 233
De l'Église et de sa divine constitution (*Dom A. Gréa*) 36
The Religious state. A digest of the Doctrine of Suarez, contained in his treatise « De Statu Religionis » (*W. Humphrey*) 128
Théologie ascétique. Méditations sur la vie de N.-S. Jésus-Christ, par le séraphique docteur saint Bonaventure, traduites par le *R. P. Dom François Le Bannier* 407
Méditations pour tous les jours de l'année sur les vérités et excellences de Jésus-Christ Notre-Seigneur, recueillies de ses mystères, cachées en ses états et grandeurs, prêchées par lui sur la terre et communiquées à ses Saints (*le R. P. François Bourgoing*) . . . 408
Explication populaire et pratique du sens littéral des évangiles des dimanches, en forme d'homélies (*l'abbé Chaumet*) 99
Fleurs et fruits de Manrèze, ou Souvenirs d'une retraite de huit jours (*l'auteur de* Manrèze, *etc., etc.*). 101
L'École de Jésus-Christ (*le P. Jean-Nicolas Grou*) 102
Devoirs analytiques, explicatifs et synthetiques sur le Catéchisme, l'Histoire sainte et les Evangiles, etc., etc. Partie de l'élève (*l'abbé E. Lesur*) 103
Réponses aux devoirs, etc., etc. Partie du maître (*l'abbé Lesur*) . . 104
La Manière d'apprendre et d'expliquer la prière aux enfants du catéchisme (*l'abbé C. Cappliez*) 105
Sermons originaux courts et pratiques, traduits par *l'abbé Bélet*. Quatrième partie. Conférences sur tous les états de vie (*le R. P. Weninger*). 105

Trente jours à la campagne ou le salut par la nature (*l'abbé E. M. Casabianca*) 106
La Théorie de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, d'après les documents authentiques et les sources originales (*l'abbé Jules Thomas*) 108
Aux pieds de Jésus. La sainte Messe et la sainte Communion (*le R. P. Petitalot*) 109
La Communion des fidèles pendant la messe (*le R. P. Dom Gérard*). 110
Vida de Cristo nuestro señor (*le P. Pedro de Rivadeneira*) 110
Jésus-Christ, modèle du prêtre (*Joseph Frassinetti*). Traduit de l'Italien, par *le R. P. Mirebeau* 111
Pratique de l'amour envers Jésus-Christ (*saint Alphonse de Liguori*). 112
Histoire des congrégations de la sainte Vierge (*le P. Delplace*). S. J. Souvenir du Jubilé, 1584-1884. 112
Marie, notre gloire et notre espérance, ou paraphrase des litanies de la Très sainte Vierge (*l'auteur de* « Allons au ciel ! ») 112
Une Fleur à la Reine des cieux, pour tous les jours du mois de mai. 113
Mois de Marie, d'après le vénérable de Montfort (*l'abbé A. Baraud*) . 113
Un Pèlerinage en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes (*l'abbé Demange*) 113
La Vergine della vergini, owero la perpetua verginita di Maria (*Giuseppe Galfano*) 113
Sermons, instructions et allocutions. T. II : Sermons (1850-1856). Instructions à l'école de Sorèze (1854-1861) (*le R. P. Lacordaire*). . 114
Les Béatitudes. Huit homélies sur l'Évangile (*le R. P. Lescœur*) . . 114
La Conscience (*le R. P. Jouan*) 114
Foi et science. Conférences aux dames de Bruxelles (*le P. A. Castelein*) 115
Simple et brève apologie du Syllabus de Pie IX selon l'ordre des propositions (*l'abbé Joseph Bonnet*) 116
Maximes et pratiques de saint Vincent de Paul, extraites de sa vie, ses lettres et ses confessions (*l'abbé Maynard*) 116
Réflexions morales sur les vérités de la foi, traduit de l'Italien (*Maria Luisa di Gesu*) 116
Pensées édifiantes sur la mort (*le R. P. Libercier*). 117
Quelques heures avec les saints (*le R. P. Anderdon*), traduit de l'anglais par *Mme B. de Lépine* 118
Nos églises. Impressions chrétiennes (*l'abbé L. Roger*) 118
Les Clefs du purgatoire, recueil de prières (*A. R.*) 119
Au ciel ! Recueil de consolantes pensées et de prières à l'usage des mères affligées 120
Lectures de piété (*l'auteur du* Pauvre savetier). 121
La Situation présente et la pénitence. 121
Manuel de la Confrérie du Très S. Cœur de N.-S. J.-C. agonisant au Jardin des Oliviers, et de N.-D. des Douleurs en faveur des agonisants 121
Manuel des fiancés et des époux (*l'abbé* ***) 122
Manuel du chrétien : Nouveau Testament, traduit par *l'abbé Gaume*. 122
Prières du chrétien 122
Imitation de Jésus-Christ. Les Psaumes, traduit par *L. Moreau* . . 123
Concordance de l'imitation de J.-C. et des exercices spirituels de saint Ignace (*le R. P. Mercier*). 123

Religion des peuples orientaux. Manuel de l'histoire des Religions, esquisse d'une histoire de la religion jusqu'au triomphe des religions universalistes (*C.-P. Tiele*). Traduit du hollandais par *Maurice Vernes* 234

JURISPRUDENCE

Histoire du droit. Précis du droit français, accompagné de notions du droit canonique et d'indications bibliographiques. Deuxième et dernier fascicule : la Famille, les Biens et les Contrats (*Paul Viollet*). 320
Droit coutumier français. La Condition des biens (*Henri Beaune*). . 322
Droit canonique. Prælectiones Juris Canonici quas, juxta ordinem Decretalium Gregori IX tradebat in Scholis Pons. Seminarii Romani (*Franciscus Santi*) 503
Impedimentorum matrimonii synopsis sive brevis expositio (*G. Allègre*). 356
La loi du divorce et la conscience chrétienne (*le R. P. L. Baudier*) . 130
Droit privé. Traité du contrat de mariage. Tome Ier. (*L. Guillouard*). 38
Code des tutelles et des conseils de familles (*P. de Croos*) 263
Droit public. La desamortizacion eclesiastica, considerada en sus diferentes aspectos y relationes (*Josè Maria Antequera*) 409
Lois organiques concernant l'élection des députés, la liberté de la presse et le droit de réunion, mises au courant de la législation de 1885 et annotées (*Eugène Pierre*) 263
Traité de l'administration des bibliothèques publiques (*Gabriel Richou*). 323
Droit commercial. Législation et jurisprudence des chemins de fer et des tramways (*E. Vigouroux*). 134
Mélanges. Les Procès et les plaideurs d'après saint François de Sales (*André Gairal*). 448

SCIENCES ET ARTS

Histoire de la philosophie. La philosophie ancienne, histoire générale de ses systèmes. Première partie (*Ch. Bénard*) 5
Essai sur le système philosophique des Stoïciens (*F. Ogereau*). . . 7
Pascal, physicien et philosophe (*Nourrisson*). 9
La Philosophie en France au dix-neuvième siècle, suivie du Rapport sur le prix Vict. Cousin (le Scepticisme dans l'antiquité) (*Félix Ravaisson*). 10
La Filosofia di San Tommaso nelle scuole italiane (*Agostino Moglia*). 13
Prælectionum Philosophiæ scholasticæ brevis conspectus (*J. Van der Aa, S. J.*). 324
Cours de philosophie complètement adapté au programme officiel de 1885 (*l'abbé Bouat*) 481
Logique. Traité élémentaire de logique (*F. M. E. Lefebvre*). . . . 483
Lógica (*D. J. Manuel Orti y Lara*). 484
Métaphysique. Métaphysique des causes d'après saint Thomas et Albert le Grand (*le P. Th. de Regnon*). 486
Un Spiritualisme sans Dieu, examen de la philosophie de M. Vacherot (*l'abbé Élie Blanc*). 490
Psychologie. De humanæ cognitionis modo, origine ac profectu, ad mentem S. Thomæ doctoris angelici (*J. B. Tornatore*). 491
La Psychologie du raisonnement, recherches expérimentales par l'hypnotisme (*Alf. Binet*). 492
Morale. Institutiones juris naturalis seu philosophiæ moralis universæ sec. principia S. Thomæ Aquin. ad usum scholarum adornavit (*Théod. Meyer*). 493

Philosophia moralis seu institutiones ethicæ et Juris naturæ, sec. principia Philosophiæ Scholasticæ, præsertim S. Thomas, Suarez et de Lugo, methodo scholastica elucubrata a (*Jul. Costa-Rossetti*). 494
Études philosophiques sur le bonheur, ou la doctrine de saint Thomas sur le bonheur mise à la portée des gens du monde (*l'abbé H. Moeller*). 496
Philosophie du droit civil (*Ad. Franck*). 496

Éducation et enseignement. Essai sur l'instruction populaire dans ses rapports avec l'éducation économique et sociale, organisation d'un enseignement supérieur populaire (*Émile Cosson*). . 357
Rapport du surintendant de l'instruction publique de la province de Québec pour l'année 1883-84. 39

Économie sociale. Fragments d'Économie politique (*le Dr Abel Joire*) 410
Annuaire de l'Économie politique et de la statistique, 1885 (*Maurice Block*) 67
Les Questions sociales contemporaines. Comptes rendus du concours Pereire et études nouvelles sur le paupérisme, la prévoyance, l'impôt, le crédit, les monopoles, l'enseignement (*Adolphe Coste*), avec la collaboration pour la partie relative à l'enseignement de *MM. Aug. Burdeau* et *Lucien Arreat* 135
Estudios catolicos sobre algunas cuestiones sociales, politicas y economicas (*José Marin Ordonez*) 163
John Hopkins University Studies in Historical and Political Science. 507
Le Istituzioni comunali e provinciali (Les Institutions communales et provinciales) (*Salvatore de Luca Carnazza*) 535
Il Parlamento e il bilancio. Quistioni costituzionali e amministrative (Le parlement et le budget, questions constitutionnelles et administratives) (*Salvatore de Luca Carnazza*). 535

Franc-Maçonnerie. Maçonnerie pratique. Cours d'enseignement supérieur de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien, accepté par le très puissant Souverain grand Commandeur d'un des suprêmes conseils confédérés à Lausanne en 1873. Édition sacrée s'adressant exclusivement aux Francs-Maçons réguliers, publiée par un profane. Tome Ier 138
Les Frères Trois-Points, organisation, grades et secrets des Francs-Maçons. Statuts in extenso de la Maçonnerie en France. Principales cérémonies mystérieuses des loges et arrière-loges (*Léo Taxil*) 140
Le Culte du grand Architecte (*Léo Taxil*) 237

Finances, Industrie, Commerce. Les Corporations d'arts et métiers et les syndicats professionnels en France et à l'étranger (*P. Hubert-Valleroux*). 40
Conversations sur le commerce des grains et la protection de l'Agriculture (*G. de Molinari*) 513
Étude sur les Chemins de fer d'intérêt local (*Lucien Beuf*) 264
Le Carnet d'un ouvrier (*César Cantù*). Traduit de la 4e édition italienne par *Régis Usannaz-Joris*. 235

Physique et Chimie. Le Monde physique. Tome V : La météorologie, la physique moléculaire (*Amédée Guillemin*) 41
Introduction à l'étude de la chimie (*Ad. Wurtz*). 137
Traité élémentaire de chimie, fondé sur les principes de la thermochimie (*Alfred Ditte*) 326

Géologie. Abrégé de géologie (*Albert de Lapparent*). 411

Astronomie. A travers le ciel (*E. Amigues*). 358
Annuaire pour l'an 1886, publié par le Bureau des Longitudes . . 327
Annuaire de l'observatoire de Montsouris pour 1886. Météorologie, agriculture, hygiène 412

Zoologie. Le Gibier à poil. Les quadrupèdes de la chasse (*marquis G. de Cherville*) 164
Les Bêtes en robe de chambre (*marquis de Cherville*). 164
Au hasard du chemin. Voyage de jeunes naturalistes de la Manche aux Alpes ; études pittoresques des bêtes, des plantes, des pierres (*M. et Mme Stanislas Meunier*) 238

Botanique. Les Muscinées de la France. Première partie : Mousses (*l'abbé Boulay*) 42

Mélanges scientifiques. Causeries scientifiques (*Henri de Parville*) 265
Sur l'origine du monde. Théories cosmogoniques des anciens et des modernes (*H. Faye*) 136
La Navigation aérienne, l'aviation et la direction des aérostats (*Gaston Tissandier*). 67

Peinture. La Peinture (*M. Charles Blanc*). 43
La Peinture italienne. Premier volume : Depuis les origines jusqu'à la fin du XVe siècle (*Georges Lafenestre*). 239
Traité pratique de peinture et de dorure sur verre (*E. Godard*) . . 142
La Composition décorative (*Henri Mayer*). 44
La Collection de statues du marquis de Marigny, directeur et ordonnateur général des bâtiments, jardins, arts, académies et manufactures du roi (1725-1781) (*Eugène Plantet*) 331
Ravenne (*Ch. Diehl*). 144
Les Musées d'Allemagne, Cologne, Munich, Cassel (*Émile Michel*). 240

Musique. Méthode pratique de chant grégorien (*Dom A. Schmitt*). . 129
Les Gloires de la musique (*l'abbé A. Laurent*) 165
Le Chant de la Marseillaise, son véritable auteur, avec fac-similé original du manuscrit (*Arthur Loth*). 448

Biographie artistique. Donatello (*Eugène Muntz*) 144
Hans Holbein (*Jean Rousseau*) 143
Gleyre. Étude biographique et critique avec le catalogue raisonné de l'œuvre du maître (*Charles Clément*). 241
Corot (*Jean Rousseau et A. Robaut*) 143
Bernard Palissy (*Philippe Burty*). 329
Fortuny (*Charles Yriarte*) 330
François Boucher (*André Michel*). 330
Prud'hon (*Pierre Gauthiez*). 330
Callot (*Marius Vachon*) 330
Rembrandt (*Émile Michel*) 331
Millet (*Charles Yriarte*) 144
Phidias (*Maxime Collignon*). 515
Decamps (*Charles Clément*) 516
Édelinck (*le vicomte Henri Delaborde*). 516

Arts industriels. L'Art de la verrerie (*Gerspach*) 44
Traité pratique de zincographie (*Geymet*). 142
Traité pratique de céramique photographique (*Geymet*). 142
Les Ateliers photographiques de l'Europe, traduit de l'anglais sur la 2e édition par *Charles Baye* (*H. Baden Pritchard*) 143
Manuel du touriste photographe (*Léon Vidal*) 514

BELLES-LETTRES

Linguistique. Du rôle et de l'importance de l'enseignement du grec dans l'éducation littéraire, scientifique et morale (*Dr Schwickert*). 242
Il dialetto nizzardo nelle sue affinità foniche e grammaticali colle lingue dacoromana, spagnuola, portoghese, etc. (*Emanuele Valeri*). 165

Mélanges de philologie et de paléographie américaines (*R. de Charencey*). 145
Trente stances du Bhâminî-Vilâsa, accompagnées de fragments du commentaire inédit de Manirâma, publiés et traduits par *Victor Henry* 48
L'Inde française et les études indiennes de 1882 à 1884 (*Julien Vinson*) 49
Mâdhavâ et Mâlatî, traduit du sanscrit et du prâcrit par *G. Strehly*, précédé d'une préface par *Bergaigne*. 50
Manuel pour étudier la langue sanscrite (chrestomathie-lexique principes de grammaire) (*Bergaigne*) 50
Armeno ed Indoeuropeo : ricerche di *Carlo Moratti*, fascicolo 1° . . 51
Al-Alfâz-oul-Kitabiat. Synonymes arabes (ou recueil de locutions arabes) (*Abd-el-Rahman-el-Hamadani*), publié par un Père de la Compagnie de Jésus. 332
Mâarad-oul-Khothouth-il-Arabiat, etc. Spécimens de 100 écritures arabes, pour la lecture des manuscrits anciens et modernes, réunis par un Père de la Compagnie de Jésus. Partie de l'élève. 334

Rhétorique. Théorie des Belles-lettres. L'âme et les choses dans la parole (*le R. P. Longhaye*) 45
La Parole (*Paul Laffitte*). 68

Poésie. La Rhétorique sanscrite, exposée dans son développement historique et ses rapports avec la rhétorique classique (*Paul Regnaud*) 48
Poésies du chevalier de Boufflers (Petits Poètes du XVIIe siècle), avec une notice bio-bibliographique par *Octave Uzanne*. 517
Avant l'automne (1852-1884). 193
L'Assomption en Lorraine annexée (*Paul L****). 196
Les Vosges poétiques (*G. Schumann*) 196
Miette et Noré (*Jean Aicard*). 198
Rose, scènes rustiques (*Vte de Lorgeril*) 199
La Vie d'un poète. Édouard Turquety (1807-1867). Étude biographique (*Frédéric Saulnier*). 200
Voyage au pays de la Bouillabaisse (*Émile Mauzaize*). 200
La Tzigane. O Vartingué! La belle au gué! (*Émile Boule*) 200
Fleur des Mers (*Charles Bellanger*) 201
Trilles et vocalises (*Justin Bellanger*). 201
Arc-en-ciel (*Maurice Vicaire*) 202
Les Adieux (*Ernest Chatonet*). 202
Poésies (*Ed. O'Farell*). 204
Les Solidaires. Poèmes satiriques (*comte Gustave de Carbonnières*). . 204
Les Deux consolateurs (*Marie Jenna*) 204
Nos enfants (*Amélie Dewailly*) 205
Confidences d'une mère (*H. Tichy*). 205
Humanité (*Fabre des Essarts*) 207
Poésies (1872-1876). Au bord de la mer. La vie inquiète. Petits poèmes (*Paul Bourget*). 208
La Mer (*Jean Richepin*) 211
Canigo llegenda dels temps de la reconquista (*Mossen Jacinto Verdaguer*) 335

Théâtre. Histoire du théâtre en France. Les comédiens en France au moyen âge (*L. Petit de Julleville*). 359
La Comedie à la Cour. Les théâtres de société royale pendant le siècle dernier; la duchesse du Maine et les grandes nuits de Sceaux; Madame de Pompadour et le théâtre des Petits-Cabinets; le théâtre de Marie-Antoinette à Trianon (*Adolphe Jullien*). 62
La Comédie au coin du feu (*Arsène Houssaye*). 359

Vondels Meesterstuk — Lucifer, Treurspel in ojjf bedrijven (*A. M. Verstraeten van Het Gezelschap van Jesus*). Taal-en Letterkundig verklaard. 414

Romans, Contes et Nouvelles. Le lieutenant Bonnet (*Hector Malot*) 15
Péché mortel (*André Theuriet*) 16
Le Garde du corps (*Georges Duruy*). 17
Champagne Cornod (*Adolphe Racot*) 18
Le Crime de Darius Fal (*Adolphe Racot*) 19
Tous quatre (*Paul Margueritte*) 20
Clairefontaine (*Henry Gréville*) 22
Les Pastaré (*Roger Dombrea*). 23
Les Tubeuf, mœurs provinciales (*Jacques La Ronce*) 23
Monsieur le député de Chavone (*Félix Narjoux*) 24
Cruautés de la vie banale (*Jacques Verd*). 25
Karita (*Charles Diguet*) 26
Madame Margaret, histoire parisienne (*Armand Lapointe*) 27
Lucien Gaudran (*d'Harville*) 27
Brisée (*Hugues Montjoie*) 27
La Voilette bleue (*Fortuné du Boisgobey*) 28
Jeanne Arthon (*Charles Tranioc*). 28
Rouget le braconnier (*Charles Saint-Martin*). 29
Exil (*M. du Campfranc*) 29
La fiancée du Vautour blanc (*Alexandre de Lamothe*). 29
Un héritage (*Mme Cornélis de Witt, née Guizot*) 30
L'Aînée de la famille (*Gabrielle d'Ethampes*). 30
Religieuse et mère (*Marie Beppa*) 31
Le Papillon (*Narcis Oller*), traduit du catalan par *Albert Savine* . . 31
Une Idée fantasque, traduit de l'anglais par *P. Moulhins* 32
Voyages et Pensées militaires (*Paul de Molènes*) 33
Scènes vécues (*Pierre Maury*) 34
Idylles (*Henry Gréville*) 34
Les Récits de l'oncle Yanick (nouvelles bretonnes) (*Charles Fessard*). 34
Les Monstres parisiens (*Catulle Mendès*) 34
Le Souper rouge (*le chevalier G. de Crollalanza*). 35
Aventures périlleuses de Narcisse Nicaise au Congo (*Armand Dubarry*) 69
La Morte (*Octave Feuillet*) 290
Un Crime d'amour (*Paul Bourget*) 294
Curieuse. La décadence latine (Ethopée) (*Joséphin Péladan*) . . . 296
La Fin de Paris (*René Maizeroy*). 298
Lettres de ma chaumière (*Octave Mirbeau*) 299
Monsieur Parent (*Guy de Maupassant*). 300
Mon premier crime (*G. Macé*). 301
Porte-Close (*Fortuné du Boisgobey*) 302
La Femme jaune (*Camille Delaville*). 303
Les Attentats de Modeste (*Pontsevrez*). 303
Les Frères Colombe (*Georges de Peyrebrune*). 305
Régénérée (*Jeanne de Condillac*). 305
Merlette (*Rémy de Gourmont*). 306
Le Roman d'un officier de fortune (*de Beaurepaire*). 306
Le Roi de Thessalie (*Ary Ecilaw*) 307
Cléopâtre (*Henry Gréville*) 308
Katia (*le comte Léon Tolstoï*). Traduit du russe par le comte *d'Hauterive*. 308
La Mère de Dieu. Sascha et Saschka (*Sacher-Masoch*). 309
Tatiana Leiloff (Édouard Rod) 310
La Comtesse Iwacheff (*René de Pont-Jest*). 310
Le Mari d'Iante, imité de l'anglais (*Mme Berthe Neuilliès*). 311
Un Lâche (*lady A. Noël*). Traduit de l'anglais par *A. Chevalier*. . . 311
Deux mariages (*Paul Bonhomme*) 311

Servienne (Histoire d'une servante) (*Léon Barracand*) 312
Le Fiancé de Solange (*Georges du Vallon*). 312
L'Homme de la tour (*Ernest Lionnet*) 313
Ma tante Giron (*René Bazin*) 313
Nouvelles (*Carmen Sylva*). Traduites de l'allemand et précédées d'une étude biographique, d'après des documents originaux, par *Félix Salles* 314
Bartek vainqueur (*Sienkiewicz*). Traduit du polonais par *Neyroud*, avec une introduction par *T. de Wyzewa*. 315
L'Alpe homicide (*Paul Hervieu*) 316
La Main aux dames (*Tancrède Martel*). 316
Clairs de soleil (*Noël Blache*) 317
Contes d'un coureur des bois (*le marquis de Cherville*) 317
Au soir, récits et souvenirs (*Léon Aubineau*) 360
Ouvrages pour la jeunesse. Les Jeudis du capitaine Dumont (*E. Pinson*) 358
La Lecture en famille. — Morale. — Éducation. — Histoire. — Sciences. — Littérature. — Beaux-arts. — Voyages. — Poésie. — Nouvelles et variétés. — Comédies. 165
La Symphonie du travail (*Mlle Thérèse-Alphonse Karr*). 399
La Faute du père (*M. Maryan*) 399
Vieux bourg ou la petite ville (*Adam de l'Isle*) 401
Silas Marner, le tisserand de Raveloë (*Georges Éliot*), traduit de l'anglais par *Mme Maisonrouge* 402
Trois filles à marier (*Mme de Stolz*) 402
Miss Tommy (*l'auteur de John Halifax*), traduit de l'anglais par *E. Diax* 403
Autour d'une héritière (*Georges du Vallon*) 403
Un Roman de province (*Mlle Marie Poitevin*). 403
Le Château de Bois-le-Brun ou une famille mixte (*S. Bigot*). . . . 403
Le Fils du paludier, suivi de : Le Bac sur la Semoy (*l'abbé J. Dominique*) 404
Gunnar et Nial, scènes et mœurs de la vieille Islande (*Jules Gourdault*) 404
Élisabeth, épisode de la guerre franco-allemande (*Marie de Villemanne*). 404
La Maison de ma tante (*Guy Delaforest*) 404
Pauvre Jean-Marie, suivi de : Mon vieux professeur (*Mme Étienne Marcel*). 404
Les Sept poussins de la Claudine, suivis de : La Tour du vieux château. La vengeance de Célestine. Le mariage aux fines herbes (*Mlle Marie Poitevin*) 404
Sous les châtaigniers (*J. Grange*) 404
Écrin de paraboles, tirées des principaux auteurs allemands et traduites en français (*Charles André*) 404
Un peu de tout, récits variés (*Charles Dubois*) 404
L'Heritière de Pulchérie (*Marie de Villemanne*). 405
Aline de Chanterive (*la comtesse de la Rochère*). 405
Les Deux caractères ou Avarice et générosité (*Albert de Labadye*). . 405
La Petite Lise (*Heimburg*), traduit de l'allemand par *E. Valette*. . . 405
Églantine (*Mme Gabrielle d'Arvor*). 406
Le Roman d'une loueuse de chaises (*Mme Henriette Large*) 406
L'Expiation de lady Culmore, imité de l'anglais (*Mme Berthe Neulliès*) 406
Mabel Stanhope, d'après l'anglais de *Kathleen O'Meara* (*Mlle Thérèse-Alphonse Karr*) 406
Histoire du pauvre petit Franichko, suivie de l'Archet d'or (*Franz Mauthner*), traduction par *Mme A. Wolff*. 407
La Tour des Roches (*Hugues d'Artois*). 407

Histoire et critique littéraire. L'Idéal de justice et de bonheur et la vie primitive des peuples du Nord dans la littérature grecque et latine (*A. Riese*), traduit de l'allemand par *Ferd. Gache* et *J. Sully-Piquet* 415
Cicéron et ses ennemis littéraires ou le Brutus, l'Orator et le De optimo genere oratorum, traduit par *les mêmes* 416
Le Poète S. V. Fortunat (*l'abbé D. Leroux*). 451
Les Versions latines de la Morale à Nicomaque antérieures au XVe siècle, leur emploi, leurs caractères, leur parenté, leur date, leurs auteurs (*J.-M.-A. Vacant*). 166
Ortwin Gratius, Sein Leben und Wirken (*D. Reichling*) 147
Discours sur l'histoire universelle (*Bossuet*), avec introduction et notes par *M. Armand Gasté*. 362
L'Esprit de Montaigne, choix des meilleurs chapitres et des plus beaux passages des Essais (*Dr C. Saucerotte*). 360
La Vie du R. P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire, avec l'histoire de ses ouvrages (*le P. André*), publié par le *P. Ingold*. 419
L'Esprit de Montesquieu, sa vie et ses principaux ouvrages (*M. Charaux*) 338
Les Quarante fauteuils de l'Académie française (1634-1886) (*Charles Barthélemy*) 421
La Bretagne à l'Académie française. Seconde série. Le XVIIIe siècle. Études biographiques et littéraires sur les trois cardinaux de Rohan, Maupertuis, Duclos, Trublet, Mgr de Coëtlosquet et le cardinal de Boisgelin (*René Kerviler*). 340
Gœthe, ses précurseurs et ses contemporains (*A. Bossert*). 51
Gœthe et Schiller (*A. Bossert*). 51
La Vie et les œuvres de Töpffer, d'après des documents inédits, suivies de fragments de littérature et de critique inédits ou inconnus (*l'abbé Relave*) 342
Considérations sur la littérature française moderne (*Théodore Dupuy*). 242
La Littérature française au XIXe siècle. T. II (*Paul Albert*). . . . 360
Histoire de la littérature contemporaine. La Réforme de Luther à Shakespeare (*Marc Monnier*). 417
Jean-Paul Richter, œuvres diverses. Études et traduction française (*Émile Rousse*). 361
Études sur Victor Hugo (*Louis Veuillot*) 244
Victor de Laprade. Sa vie et ses œuvres (*Edmond Biré*). 518
Histoire de la littérature portugaise, depuis ses origines jusqu'à nos jours (*A. Loiseau*). 343
Histoire littéraire des Vaudois du Piémont (*Édouard Montet*). . . . 54
Joost van de Vondel. Sein Leben und seine Werke. Ein Bild aus der Niederlandischen Literaturgeschichte (Juste van den Vondel. Sa vie et ses œuvres. Une figure de l'histoire littéraire de la Hollande (*Alexander Baumgartner*) 150
Les Grands maîtres de la littérature russe au dix-neuvième siècle. Les prosateurs : N. Gogol. — J. Tourguénef. — Comte L. Tolstoï. (*Ernest Dupuy*) 166
Livres et âmes des pays d'Orient (*Émile Montégut*). 244
Polygraphes. Œuvres de Molière. Nouvelle édition publiée par *MM. Eugène Despois* et *Paul Mesnard*. Tome neuvième 422
Œuvres de J. de La Fontaine. Nouvelle édition publiée par *Henri Regnier*. Tome troisième. 423
Œuvres complètes de J. de Maistre, nouvelle édition contenant ses œuvres posthumes et toute sa correspondance inédite. Tome XII. Correspondance IV (1811-1814). 521
Œuvres complètes de Gustave Flaubert. 423
Mélanges. Mes Rêveries. Pensées de Mademoiselle de Beauchamp, publiées avec une introduction par *Mme Émile Longin* 450

La Chercheuse d'esprit (*Favart*) 450
Novelle popolari toscane (*G. Pitrè*) 337
Curiosità popolari (*G. Pitrè*) 338
Le Parità e le storie morali dei nostri villani (*Amable Guastella*) . . 338

HISTOIRE

Géographie et Voyages. Nouveau dictionnaire de géographie universelle, contenant la géographie physique, politique, économique, historique, l'ethnologie, la bibliographie (*Vivien de Saint-Martin et L. Rousselot*). 425
Voyage en France, 1789-1790 (*Karamzine*), traduit du russe et annoté par *A. Legrelle* 154
Les Rivages de la France (Côtes de la Manche et de l'Océan). Autrefois et aujourd'hui (*Jules Girard*) 68
L'Alsace. Souvenirs de la guerre de 1870-1871 (*G. Delaforest*) . . . 216
Les bords du Rhin de Mayence à Cologne (*H. Durand*) 217
Voyage en Arménie et en Perse (*P. Frédé*) 217
En Asie centrale. Du Kohistan à la Caspienne (*G. Bonvalot*) . . . 218
A travers la Chine (*L. Rousset*) 219
Journal d'un interprète en Chine (*Cte d'Hérisson*) 220
Le Thibet, d'après la correspondance des Missionnaires (*C. H. Desgodins*). 221
Algérie et Tunisie. Esquisse géographique (*A. Laplaiche*) 222
Une Promenade dans le Sahara (*Ch. Lagarde*) 222
Le Maroc, voyage d'une mission française à la cour du sultan (*Dr A. Marcet*) 223
Annales sénégalaises de 1854 à 1885, suivies des traités passés avec les indigènes 224
Les Grands hommes de la France. Voyageurs. René Caillé (*Ed. Gœpp et Cordier*) 225
La Ville enchantée, voyage au lac Tanganyika (*Prévost-Duclos*) . . 225
La Colonisation de Madagascar sous Louis XV, d'après la correspondance inédite du comte de Maudave (*H. Pouget de Saint-André*) . 226
Le Canada (*P. Champion*) 227
En visite chez l'oncle Sam : New-York et Chicago (*baron E. de Mandat-Grancey*) 228
Voyage aux Philippines et en Malaisie (*Dr J. Montano*) 228
Chez les cannibales de Bornéo, première relation authentique sur l'intérieur de cette île (*Ch. Bock*) 229
Souvenirs de la Haute-Engadine (*F. A. Robischung*) 69
A travers la Bulgarie. Souvenirs de guerre et de voyage (*Dick de Lonlay*). 442
L'autre France. Voyage au Canada (*L. de la Brière*) 362
Les Bords du Nil, Égypte et Nubie (*Charles Vienot*) 152
Histoire ecclésiastique. Cyprian von Karthago und die Verfassung der Kirche. Eine Kirchengeschichtliche und Kirchenrechtliche Untersuchung (Cyprien de Carthage) (*Otto Ritschl*) 58
Histoire des persécutions pendant la première moitié du IIIe siècle, d'après les documents archéologiques (*Paul Allard*) 247
Gregorio VII e i Piacentini (*A. G. Tononi*) 426
Cola di Rienzi, Roms Tribun (*H. J. Schmitz*). 70
Un Arbitrage pontifical au XVIe siècle (*Méthode Lerpigny*) 168
La Ligue et les Papes (*le comte Henri de l'Épinois*). 523
La Papauté ou la politique des temps modernes (*Jules Sallony*) . . 66
Hagiologie et Vies édifiantes. Les Saints de l'Église de Marseille (*G. de Rey*) 386
Histoire de saint Amans, évêque de Rodez, patron du diocèse (*l'abbé L. Servières*). 387

Vie de sainte Tarcisse (*l'abbé L. Servières*). 387
Histoire de saint Hilarian (*l'abbé L. Servières*) 387
Sainte Soline, ou les premiers martyrs de l'Église de Chartres (*l'abbé Th. Loriot*) 388
Les Martyrs d'Afrique. Histoire de sainte Perpétue et de ses compagnons (*l'abbé A. Pillet*). 388
Sainte Quitterie gasconne (*l'abbé Joseph Dudou*). 388
Histoire populaire de saint Martin, évêque de Tours (*N. Cruchet et A. H. Juteau*). 389
Vie de saint Malo, évêque d'Alet (Saint-Malo) (*le R. P. Dom François Plaine*) 389
Vie inédite de saint Méen, abbé en Bretagne (*le R. P. Dom François Plaine*). 389
La Chartreuse de Notre-Dame du Puy (*l'abbé G. Arsac*). 390
L'Ordre de saint François d'Assise en Roussillon, fragments et récits sur l'histoire ecclésiastique du diocèse d'Elve (*Mgr Joseph Tolra de Bordas*. 390
Vie du Bienheureux Jourdain de Saxe, deuxième maître général de l'Ordre des Frères prêcheurs (*le R. P. Fr. Joseph-Pie Mothon*) . . 390
Vie de saint Yves, tirée d'un manuscrit sur vélin du quatorzième siècle, appartenant au docteur Bonnejoy 391
Saint Ignace de Loyola, son aimable sainteté, son admirable puissance et son culte (*A. Denis, S. J.*) 391
Sainte Thérèse d'après sa correspondance (*l'abbé James Condamin*) . 391
Vie de la Mère Anne de Jésus, coadjutrice de sainte Thérèse dans l'œuvre de la réformation du Carmel et fondatrice de l'Ordre en France et en Belgique (*le R. P. Berthold-Ignace de Sainte-Anne*). . 391
Histoire de saint Charles Borromée, cardinal-archevêque de Milan, d'après sa correspondance et des documents inédits (*l'abbé Ch. Sylvain*) 392
Vie de saint Camille de Lellis, fondateur des Clercs réguliers ministres des infirmes (*Mgr Justin Fèvre*) 393
La Vie de saint Jean-François Régis (*baronne de C.*). 393
Le Pénitent breton Pierre de Keriolet (*le vicomte Hippolyte Le Gouvello*) 393
Un Missionnaire des Hurons. Autobiographie du R. P. Chaumont, de la Compagnie de Jésus, et son complément (*le R. P. F. Martin*). 393
Vie de Pauline-Marie Jaricot, fondatrice de la Propagation de la Foi et du Rosaire-Vivant (*M. J. Maurin*) 394
Le Confesseur de la foi Etienne Denis, curé d'Azerables, chanoine de la cathédrale de Limoges et restaurateur de l'Ordre du Verbe-Incarné (*l'abbé P.-G. Penaud*) 394
Histoire d'une âme. La servante de Dieu Mathilde de Nédonchel (*l'abbé A. Laplace*) 394
Un Trappiste du XIX• siècle. Le P. Jean-Baptiste, religieux de la Trappe de Melleray (1858-1882) (*l'abbé Boursier*) 394
Vie et correspondances du R. P. Louis Gédon, missionnaire eudiste de la Maison Saint-Paul d'Abbeville (*le P. L. Gahier*) 394
Le Jeune martyr du Laos, Joseph-Auguste Séguret. Épisode de la dernière guerre au Tonkin (*l'abbé Ernest Ricard*) 395
Un Apôtre des enfants et des ouvriers. Le R. P. Louis Labonde, de la Compagnie de Jésus (*le P. Charruau*). 395
Le R. P. Barbe, de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar (*l'abbé Lamaignère*) 395
Abrégé de la vie admirable de l'illustrissime et révérendissime Monseigneur D. Antoine-Marie Claret et Clara, premier archevêque de Cuba, puis archevêque titulaire de Trojanopolis (*le R. P. Jacques Clotet*). 395
Louis et Auguste Ruellan, prêtres de la Compagnie de Jésus. . . 396

Théodore Wibaux, zouave pontifical et jésuite (*le P. C. du Coëllosquet*). 396
Une fleur du pèlerinage de Benoite-Vaux. Vie et écrits de Mlle Zoé Guillaume. 534
Vie de Son Éminence le cardinal Régnier, archevêque de Cambrai (*l'abbé C.-J. Destombes*) 355
Vie de Mgr Paulinier, évêque de Grenoble, archevêque de Besançon (*Mgr Besson*). 353
Histoire du cardinal Pie, évêque de Poitiers (*Mgr Baunard*). . . . 260
Souvenirs de Bois-d'Haine. Louise Lateau, 29 janvier 1850-25 août 1883. 534

Ordres religieux. L'Ordre des Chartreux (*Albert Hyrvoix*). . . . 451
Notices sur les prêtres, clercs et frères défunts de la Congrégation de la Mission. Première série. Compagnons de saint Vincent. Tome II. 431
Vie du Vénérable Jean de la Barrière, abbé et réformateur de l'abbaye des Feuillants, fondateur de la Congrégation des Feuillants et des Feuillantines, etc. (*l'abbé Annoncia Bazy*). 427

Histoire ancienne et romaine. Histoire ancienne des peuples de l'Orient (*G. Maspero*) 522
La République des Lacédémoniens de Xénophon, Étude sur la situation intérieure de Sparte au commencement du quatrième siècle avant J.-C. (*Hippolyte Bazin*). 429
De Lycurgo (*H. Bazin*) 428
Les Institutions de l'ancienne Rome (*F. Robiou* et *D. Delaunay*) . . 245
Études sur les institutions romaines. La dictature (*E. Servais*) . . 535
M. Tullii Ciceronis Autobiographia, ex Tullii scriptis collegit, Prooemio et Notis illustravit *Salvator Martini*. 146

Histoire du moyen âge. Saint Cyrille et saint Méthode. Première lutte des Allemands contre les Slaves avec un essai sur les destinées du Glagol et un mémoire sur l'alphabet, la langue et le rite des apôtres slaves au IXe siècle (*Adolphe d'Avril*) . . . 69
L'Empereur Frédéric II et la chute de l'Empire germanique du moyen âge (*Jules Zeller*). 152

Histoire moderne. Histoire de l'Europe pendant la Révolution française. Tomes IV et V (*H. de Sybel*), traduit de l'allemand par *Mlle Marie Dosquet*. 530

Questions contemporaines. L'Entrée des Israélites dans la Société française et les États chrétiens, d'après des documents nouveaux (*l'abbé Joseph Lémann*) 502
L'Église et l'État (*marquis de Gabriac*). 535
L'Église est-elle contraire à la liberté? Sa nature, son esprit, son action (*Georges Romain*) 499
Dialogues des vivants. Appel aux comités électoraux et aux dames françaises, par *un mort* 67
La Besogne urgente. 264
La République et l'avenir (*Dubosc de Pesquidoux*) 358
Une très ancienne prophétie sur la prospérité passée et la décadence actuelle des États chrétiens (*l'abbé Augustin Lémann*). . . 163
Dénouement de la persécution (*l'abbé Augustin Lémann*). 533
Nouvelles paroles d'un croyant, invitation adressée aux fidèles de l'Equateur, du Canada, de l'Espagne, de la Belgique, de la Suisse, de tous les pays allemands, polonais et hongrois . . . 449
Si Monsieur voulait me permettre de répondre. Un anticlérical de l'époque. Écho de propos d'auberges, de cafés, de bureaux, de magasins, de chantiers, d'ateliers, de chemins de fer, de voitures publiques, de faiseurs de tapage, de criailleurs à tant, à la campagne et à la ville, etc., etc.; sur les prêtres aux prises avec

un bonhomme de sens et de justice, dédié aux amis et aux ennemis du clergé 450
Quelques grains de bon sens à propos du dimanche. 447
Prêtre et citoyen. Réponse à MM. de Freycinet, Goblet et tutti quanti (*l'abbé Achille Meulet*) 449
L'affaire de Châteauvillain. Lacombe des Eparres. — Les préliminaires. — Le drame. — Les victimes. — Les responsabilités. — Discours prononcés à la Chambre par MM. de Mun, Keller et Jolibois 448
Châteauvillain. — 8 avril 1886. — Récit. — Responsabilité des agents du pouvoir. — Attitude des divers agents; Appréciations diverses; Droit; Examen juridique et conclusion (*Albert Desplagnes*) . . . 448
L'affaire de Châteauvillain au Sénat. Discours de MM. le duc d'Audiffret-Pasquier et Lucien Brun 448

Histoire de France. Cours d'histoire. Cours élémentaire : Récits et entretiens familiers sur les plus grands personnages et les faits principaux de notre histoire jusqu'au commencement de la guerre de Cent ans (*Alfred Baudrillart*). 70
Les Gaulois, nos aïeux (*M. Moreau-Christophe*) 167
Études sur les actes de Louis VII (*Achille Luchaire*) 60
Henri IV en Gascogne (1553-1589), essai historique (*Ch. de Batz-Trenquelléon*). 346
Madame de Sévigné historien. Le siècle et la cour de Louis XIV, d'après Mme de Sévigné (*Combes*) 347
Mémoires sur les règnes de Louis XV et Louis XVI et sur la Révolution (*G. N. Dufort, comte de Cheverny*). 432
La Chute de l'ancien régime (1787-1789) (*Aimé Chérest*) 528
Papiers d'un émigré (1789-1829). Lettres et notes extraites du portefeuille du baron de Guilhermy, député aux États Généraux, conseiller du comte de Provence, attaché à la légation du Roi à Londres, mises en ordre par le colonel *de Guilhermy* 348
Les Français en Russie et les Russes en France. — L'ancien régime. — L'émigration. — Les invasions (*Léonce Pingaud*) 250
Le clergé du diocèse d'Arras, Boulogne et Saint-Omer, pendant la Révolution. Tomes II et III (*l'abbé Deramecourt*) 350
Une mystique révolutionnaire. Suzette Labrousse, d'après ses manuscrits et des documents officiels de son époque (*l'abbé Christian Moreau*). 434
Le Directoire et l'expédition d'Égypte, étude sur les tentatives du Directoire pour communiquer avec Bonaparte, le secourir et le ramener (*le comte Boulay de la Meurthe*). 452
Souvenirs du comte de Contades, pair de France (*le comte Gérard de Contades* 63
Souvenirs du feu duc de Broglie, 1785-1870 (t. I). 532
Ma Jeunesse (1814-1836). Souvenirs (*le comte d'Haussonville*). . . . 63
Histoire de la Monarchie de Juillet. T. III. (*Paul Thureau-Dangin*) . 435
Lettres d'un soldat. Neuf années de campagnes en Afrique. Correspondance inédite du colonel *de Montagnac,* publiée par son neveu. 65
Journal de dix ans. Souvenirs d'un impérialiste (*Fidus*). 168
Les petits côtés de l'histoire. Notes intimes et documents inédits (*Henry d'Ideville*). 167
La défense de Châteaudun, 1870 (*Gustave Isambert*). 72
Gaulois et Germains. Récits militaires. 3e série. La Loire et l'Est. 4e série. Le siège de Paris (*général Ambert*). 246
Au Tonkin (1883-85). Récits anecdotiques (*Dick de Lonlay*) 66

Histoire religieuse, politique et civile. Le Rosaire et ses confréries dans le diocèse de Bayeux et Lisieux (XIIIe-XIXe siècles) (*l'abbé J. Martin*). 534
Histoire des États généraux (1302-1614) (*R. Jalliffier*) 71

Histoire des avocats au Parlement de Paris (1300-1600) (*R. Delachenal*). 155

Histoire des provinces. Les Archives de la ville de Honfleur. Notes historiques et analyses de documents extraits des archives communales (*Charles Bréard*) 262

Histoire étrangère. The English catholic non-jurors of 1715, being a summary of the register of theis estates with genealogical and other notes (*Edgard Estcourt* and *John Orlebar Payne*). 439

Histoire du droit et des institutions politiques, civiles et judiciaires de l'Angleterre. Tomes IV, V, VI (*Ernest Glasson*). 157

La Persécution religieuse en Angleterre sous Élisabeth et les premiers Stuarts (*l'abbé C.-J. Destombes*). 437

Journal du général Gordon. Siège de Khartoum. Préface par *A. Egmont Hake*. Traduit de l'anglais par *M. A. B.*, avec notes et documents inédits 253

Het Keurboek der stad Diest. (Le livre des lois de la ville de Diest.) (*K. Stallaert*). 440

De voorgeboden der stad Gent in de XIVe eeuw. (Les ordonnances municipales de la ville de Gand au quatorzième siècle.) (*Nap. de Pauw*) 441

Il Regesto Sublacense del secolo XI, pubblicato dalla R. società Romana di storia patria (*L. Allodi* e *G. Levi*) 252

Les Gascons en Italie, études historiques (*Paul Durrieu*). 345

Les Gascons en Italie. Le combat de Sant-Eufemia et la prise de Capri (*Paul Durrieu*) 346

L'Italie moderne (*Eugène Loudun*). 536

Discours prononcé dans le syllogue national hellénique à Genève, lors de la fête de l'indépendance des Hellènes, le 25 mars 1884 (*P. Pharmacopoulo*), traduit en français par *Jean Alexandropoulo*. 169

L'Inde sera-t-elle russe ou anglaise ? (*L. de Beylié*). 265

Recueil de documents relatifs aux travaux de la Commission de l'ethnogénie des populations de l'empire russe, instituée par la Société d'ethnographie de Paris. 169

La Vie partout. Le Monde chinois (*Philippe Daryl*). 158

La Cité chinoise (*G. Eugène Simon*). 255

Haïti, une page d'histoire (*L. Laroche*). 256

Histoire nobiliaire. Le Blason, dictionnaire et remarques (*comte Amédée de Foras*). 257

Archéologie. Le Trésor de Chartres (1310-1793) (*F. de Mély*) . . . 351

Mélanges. Mélanges. Questions militaires, Littérature, Histoire, Correspondance inédite (*Paul de Molènes*). 361

Mélanges de biographie et d'histoire (*Ant. de Lantenay*). 159

La Vie juive (*Léon Cahun*). Préface par *Zadoc Kahn* 352

Histoire des enfants abandonnés et délaissés. Études sur la protection de l'enfance aux diverses époques de la civilisation (*Léon Lallemand*). 510

Les Derniers jours de la Marine à rames (*le vice-amiral Jurien de la Gravière*) 443

Passé et présent. Récits de voyages (*Xavier Marmier*). 536

Scènes de la Révolution française. Le livre de Jean (*H. François*). . 71

Les Matinées du roi de Prusse, avec une introduction de *A. Spoll*. 450

Le Maître du monde (*le comte Gaston de Villeneuve-Guibert*). . . . 533

Les Nobles cœurs, souvenirs historiques (*Mme Aricie Sauquet*). . . 179

Biographie. Gilles de Rais, maréchal de France, dit Barbe-Bleue (1404-1440) (*l'abbé Eugène Bossard*), d'après les documents inédits réunis par *M. René de Maulde*. 444

Nicolas Leblanc, sa vie, ses travaux et l'histoire de la soude artificielle (*Aug. Anastasi*) 164

L'Amiral Courbet, d'après les papiers de la marine et de la famille (*Émile Ganneron*). 72
Monseigneur Postel (1823-1885). Sa vie et ses œuvres. 98
Bibliographie. Lettres d'un bibliographe, suivies d'un essai sur l'origine de l'Imitation (*J. P. A. Madden*). 445
Bibliographie hellénique, ou description raisonnée des ouvrages publiés en grec par des Grecs aux XVe et XVIe siècles (*Émile Legrand*) 160

NOMS DES AUTEURS

Abd-el-Rahman-el-Hamadani. 332
Aicard (Jean) 198
Albert (Paul) 360
Alexandropoulo (Jean). . . 169
Allard (Paul) 247
Allegre (G.). 356
Allodi (L.) 252
Ambert (Général) 246
Amigues (E.). 358
Anastasi (Aug.). 164
Anderdon (le R. P.) 118
André (Charles). 404
André (le P.). 419
Antequera (Josè-Maria). . . 409
A. R. 119
Arsac (l'abbé G.) 390
Artois (Hugues d'). 407
Arvor (Mme Gabrielle d'). . . 406
Aubineau (Léon) 360
Avril (Adolphe d'). 69
Baden Pritchard (H.) . . . 143
Baumgartner (Alexander) . . 150
Baraud (l'abbé A.). 113
Barracand (Léon). 312
Barthélemy (Charles) . . . 421
Batz-Trenquelléon (Ch. de) . 346
Baudier (R. P. L.). 130
Baudrillart (Alfred). . . . 70
Baunard (Mgr) 260
Baye (Charles) 143
Bazin (Hippolyte). . . . 428, 429
Bazin (René). 313
Bazy (Annoncia) 427
Beauchamp (Mlle de) 450
Beaune (Henri) 322
Beaurepaire (de) 306
Bellanger (Charles) 201
Bellanger (Justin) 201
Bénard (Ch.). 5
Beppa (Marie) 31
Bergaigne 50
Besson (Mgr). 353
Bruf (Lucien) 264
Beylié (L. de) 265
Bigot (S.) 403
Binet (Alf.) 492
Biré (Edmond) 518
Blache (Noël) 317
Blanc (Charles) 43
Blanc (l'abbé Élie) 490
Block (Maurice). 67
Boch (Ch.) 229
Boisgobey (Fortuné du) . . 28, 302
Bonhomme (Paul) 311
Bonnet (l'abbé Joseph) . . . 116
Bonvalot (G.) 218
Bossard (l'abbé Eugène). . . 444
Bossert (A.). 51
Bossuet 362
Bouat (l'abbé) 481
Boufflers (le chevalier de). . 517
Boulay (l'abbé) 42
Boulay de La Meurthe. . . 452
Boule (Émile) 200
Bourget (Paul) 208, 294
Bourgoing (le R. P. François) . 408
Boursier (l'abbé) 394
Bramley (H.-R.). 318
Bréard (Charles) 262
Broglie (le duc de) 532
Burty (Philippe) 329
C*** (baronne de) 393
Cahun (Léon) 352
Campfranc (M. du) 29
Cantu (César) 235
Cappliez (l'abbé C.). 105
Carbonnières (le comte Gustave de). 204
Casabianca (l'abbé E.-M.) . . 106
Castelein (le P. A.) 115
Champion (P.) 227
Charaux (M.) 338
Charencey (H. de) 145
Charruau (le P.) 395
Chatonet (Ernest) 202
Chaumet (l'abbé) 99
Chérest (Aimé). 528
Cherville (marquis G. de). 164, 317
Chevalier (A.) 311
Cheverny (le comte G.-N. Dufort de) 432
Ciasca (Augustin) 124

Clément (Charles) . . . 241, 516
Clotet (le R. P. Jacques) . . 395
Coëtlosquet (C. du) 396
Collignon (Maxime) 515
Combes. 347
Condamin (l'abbé James). . . 391
Condillac (Jeanne de) . . . 305
Contades (le comte Gérard de). 63
Cordier 225
Cosson (Émile) 357
Costa-Rossetti (Jul.). . . . 494
Coste (Adolphe). 135
Crèvecœur (Robert de) . . . 432
Crollalanza (le chevalier G. de) 35
Croos (P. de) 263
Cruchet (N.). 389
Daryl (Philippe) 158
Delaborde (le vicomte Henri). 516
Delachenal (R.) 155
Delaforest (Guy) . . . 216, 404
Delaville (Camille) 303
Delaunay (D.) 245
Delplace (le P.) 112
Denis (A.) S. J. 391
Deramecourt (l'abbé). . . . 350
Desgodins (C.-H.) 221
Desplagnes (Albert) 448
Despois (Eugène) 422
Destombes (l'abbé C.-J.) . 355, 437
Dewailly (Amélie). 205
Dian (E.) 403
Diehl 144
Diguet (Charles) 26
Ditte (Alfred) 326
Dombréa (Roger) 23
Dominique (l'abbé J.). . . . 404
Dosquet (Mlle Marie) 530
Dubarry (Armand) 69
Dubois (Charles) 404
Dubosc de Pesquidoux . . . 358
Dudou (l'abbé Joseph) . . . 388
Dupuy (Ernest) 166
Dupuy (Théodore) 242
Durand (H.) 217
Durrieu (Paul) 345, 346
Duruy (Georges) 17
Ecilaw (Ary). 307
Eliot (Georges) 402
Estcourt (Edgar) 439
Ethampes (Gabrielle d') . . . 30
Fabre des Essarts 207
Favart 450
Faye (H.) 136
Fessard (Charles) 34
Feuillet (Octave) 290
Fèvre (Mgr Justin) 393
Fidus 168
Fillion (A. C.) 230
Flaubert (Gustave) 423
Foras (le comte Amédée de) . 257
François (H.) 71
Franck (Ad.). 496
Frassinetti (Joseph) 111
Frédé (P.). 217
Gabriac (le marquis de). . . 535
Gache (Ferd.) 415, 416
Gahier (le P. L.) 394
Gairal (André) 448
Galfano (Giuseppe) 113
Ganneron (Émile) 72
Gasté (Armand). 362
Gaume (l'abbé) 122
Gauthiez (Pierre) 330
Gérard (le R. P. dom) . . . 110
Gerspach. 44
Gesu (Maria-Luisa di). . . . 116
Geymet 142
Girard (Jules) 68
Glasson (Ernest) 157
Gœpp (Ed.) 225
Godard (E.) 142
Gordon (Général) 253
Gourdault (Jules). 404
Gourmont (Rémy de). . . . 306
Grange (Jean) 404
Gréa (Dom A.) 36
Gréville (Henry). . . 22, 34, 308
Grou (le P. Jean-Nicolas) . . 102
Guastella (Amable) 338
Guilhermy (de). 348
Guillemin (Amédée) 41
Guillouard (L.). 38
Harville (d'). 27
Haussonville (le comte d'). . 63
Hauterive (le comte d'). . . 308
Heimburg. 405
Henry (Victor) 48
Hérisson (le comte d') . . . 220
Hervieu (Paul) 316
Houssaye (Arsène). 359
Hubert-Valleroux (P.) . . . 40
Humphrey (W.). 128
Hyrvoix (Albert) 451
Ideville (Henry d') 167
Ingold (le P.) 419
Isambert (Gustave) 72
Jallifier (R.) 71
Jenna (Marie) 204
Joire (le Dr Abel) 410
Jouan (le R. P.). 114
Jullien (Adolphe) 62
Jurien de La Gravière (le vice-amiral) 443
Juteau (A.-H.) 389
Karamzine 154
Karr (Mlle Thérèse-Alphonse) . 399, 406

KERVILER (René) 340
L*** (Paul) 196
LABADYE (Albert DE) 405
LA BRIÈRE (L. DE) 362
LACORDAIRE (le R. P.). 114
LAFENESTRE (Georges) . . . 239
LAFFITTE (Paul). 68
LA FONTAINE (J. DE) 423
LAGARDE (Ch.) 222
LALLEMAND (Léon) 510
LAMAIGNÈRE (l'abbé) 395
LAMOTHE (Alexandre DE) . . . 29
LANTENAY (Ant. DE) 159
LAPLACE (l'abbé A.). 394
LAPLAICHE (A.) 222
LAPOINTE (Armand) 27
LAPPARENT (Albert DE) . . . 411
LARGE (Mme Henriette) . . . 406
LAROCHE (L.). 256
LA ROCHÈRE (comtesse DE) . . 405
LA RONCE (Jacques) 23
LAURENT (l'abbé) 165
LE BANNIER (Le R. P. Dom François) 407
LEFEBVRE (F.-M.-E.) 483
LE GOUVELLO (Hippolyte). . . 393
LEGRAND (Émile) 160
LEGRELLE (A.) 154
LEHMKUHL (Augustino) . . . 233
LÉMANN (l'abbé Augustin). 163, 533
LÉMANN (l'abbé Joseph) . . . 502
LÉPINE (Mme B. DE). 118
L'EPINOIS (comte Henri de) . . 523
LEROUX (l'abbé D.). 451
LERPIGNY (Méthode) 168
LESCŒUR (le R. P.). 114
LESUR (l'abbé E.) 103, 104
LEVI (G.) 252
LIBERCIER (le R. P.) 117
LIGUORI (S. Alphonse DE) . . 112
LIONNET (Ernest) 313
L'ISLE (Adam DE) 401
LOISEAU (A.) 343
LONGHAYE (le R. P. G.) . . . 45
LONGIN (Mme Émile). 450
LONLAY (Dick DE) 66, 442
LORGERIL (vicomte de). . . . 190
LORIOT (l'abbé Th.). 388
LOTH (Arthur) 448
LOUDUN (Eugène) 536
LUCA-CARNAZZA (Salvatore DE) . 535
LUCHAIRE (Achille). 60
MACÉ (G.) 301
MADDEN (J.-P.-A.) 445
MAISONROUGE (Mme). 402
MAISTRE (J. DE) 521
MAIZEROY (René) 298
MALOT (Hector) 15
MANDAT-GRANCEY (baron E. DE) 228
MARCEL (Mme Étienne). . . . 404
MARCET (Dr A.) 223
MARGUERITTE (Paul) 20
MARIE-ROBERT (le P.) 263
MARMIER (Xavier) 536
MARTEL (Tancrède). 316
MARTIN (le R. P. F.) 393
MARTIN (l'abbé J.) 534
MARTINI (Salvator) 146
MARYAN (M.) 399
MASPERO (G.). 522
MAULDE (René DE) 444
MAUPASSANT (Guy DE). . . . 300
MAURIN (M.-J.) 394
MAURY (Pierre) 34
MAUTHNER (Franz). 407
MAUZAIZE (Emile) 200
MAYER (Henri) 44
MAYNARD (l'abbé) 116
MÉLY (F. DE) 351
MENDÈS (Catulle) 34
MERCIER (le R. P.) 123
MESNARD (Paul) 422
MEULET (l'abbé Achille) . . . 449
MEUNIER (M. et Mme Stanislas). 238
MEYER (Théod.) 493
MICHEL (André) 330
MICHEL (Émile) 240, 331
MIRBEAU (Octave) 299
MIREBEAU (le R. P.) 111
MOELLER (l'abbé H.) 496
MOGLIA (Agostino) 13
MOLÈNES (Paul DE). . . . 33, 361
MOLIÈRE 422
MOLINARI (G. DE) 513
MONNIER (Marc) 417
MONTAGNAC (DE). 65
MONTANO (Dr J.). 228
MONTÉGUT (Émile) 244
MONTET (Édouard) 54
MORATTI (Carlo) 51
MOREAU (l'abbé Christian) . . 434
MOREAU (L.) 123
MOREAU-CHRISTOPHE 167
MOTHON (le R. P. Fr.-Joseph-Pie) 390
MOULHINS (P.) 32
MUNTZ (Eugène). 144
NARJOUX (Félix). 24
NEULLIÈS (Mme Berthe) . . 311, 406
NEYROUD 315
NOEL (lady A.) 311
NOURRISSON 9
O'FARELL (Ed.) 204
OGEREAU (F.). 7
OLLER (Narcisse). 31
O'MEARA (Kathlem). 406
ORDONEZ (José-Marin) . . . 163
ORLEBAR PAYNE (John) . . . 439
ORTI Y LARA (D. J. Manuel) . . 484

PARVILLE (Henri DE) 265
PAUW (Nap. DE) 441
PÉLADAN (Joséphin) 296
PENAUD (l'abbé P.-G.) 394
PETITALOT (le R. P.) 109
PETIT DE JULLEVILLE (L.) . . 359
PEYREBRUNE (Georges DE) . . . 305
PHARMACOPOULO (P.) 169
PIERRE (Eugène) 263
PILLET (l'abbé A.) 388
PINGAUD (Léonce) 250
PINSON (E.) 358
PITRÈ (G.) 337, 338
PLAINE (Dom François) . . . 389
PLANTET (Eugène) 331
POITEVIN (Mlle Marie) . . 403, 404
PONT-JEST (René DE) 310
PONTSEVREZ 303
POUGET DE SAINT-ANDRÉ. . . 226
PRÉVOST-DUCLOS 225
RACOT (Adolphe). 18, 19
RAVAISSON (Félix) 10
REGNAUD (Paul) 48
RÉGNIER (Henri). 423
REGNON (le P. Th.). 486
REICHLING (D.) 147
RELAVE (l'abbé) 342
REY (G. DE) 386
RICARD (l'abbé Ernest) . . . 395
RICHEPIN (Jean). 211
RICHOU (Gabriel). 323
RIESE (A.) 415, 416
RITSCHL (Otto) 58
RIVADENEIRA (le P. Pedro DE) . 110
ROBAUT (A.) 143
ROBIOU (F.) 245
ROBISCHUNG (F.-A.) 69
ROD (Édouard) 310
ROGER (l'abbé L.) 118
ROLLE (Richard). 318
ROMAIN (Georges) 499
ROUSSE (Émile) 361
ROUSSEAU (Jean) 143
ROUSSELOT (L.) 425
ROUSSET (L.). 219
SACHER-MASOCH. 309
SAINT-MARTIN (Charles) . . . 29
SAINTE-ANNE (le R. P. Berthold-Ignace DE) 391
SALLES (Félix) 314
SALLONY (Jules) 66
SANTI (Fr.) 503
SAUCEROTTE (Dr C.). 360
SAULNIER (Frédéric) 200
SAUQUET (Mme Aricie) 170
SAVINE (Albert) 31
SCHMITT (Dom A.) 129
SCHMITZ (H.-J.) 70
SCHUMANN (G.) 196
SCHWICKERT (Dr) 242
SERVAIS (E.) 535
SERVIÈRES (l'abbé L.) 387
SIENKIEWICZ 315
SIMON (Eugène) 255
SPOLL 450
STALLAERT (K.) 440
STOLZ (Mme DE) 402
STREHLY (G.). 50
SULLY-PIQUET (J.). 415, 416
SYBEL (H. DE). 530
SYLVA (Carmen). 314
SYLVAIN (l'abbé Ch.) 392
TAXIL (Léo). 140, 237
THEURIET (André) 16
THOMAS (Jules) 108
THUREAU-DANGIN (Paul) . . . 435
TICHY (H.). 205
TIELE (C.-P.) 234
TISSANDIER (Gaston) 67
TOLRA DE BORDAS (Mgr Joseph) 390
TONONI (A.-G.) 426
TORNATORE (J.-B.) 491
TRANIOC (Charles) 28
UZANNE (Octave). 517
VACANT (J.-M.-A.) 166
VACHON (Marius) 330
VALERI (Emanuele). 165
VALETTE (E.). 405
VALLON (Georges DU) . . 312, 403
VAN DER AA (J.). 324
VERD (Jacques) 25
VERDAGUER (Mossen-Jacinto) . 335
VERNES (Maurice) 234
VEUILLOT (Louis) 244
VICAIRE (Maurice) 202
VIDAL (Léon). 514
VIENOT (Charles) 152
VIGOUROUX (E.) 134
VIGOUROUX (F.) 232
VILLEMANNE (Marie DE). . 404, 405
VILLENEUVE-GUIBERT (le comte Gaston DE) 533
VINSON (Julien) 49
VIOLLET (Paul) 320
VIVIEN DE SAINT-MARTIN . . 425
VONDEL 414
WENINGER (le R. P.) 105
WITT, née GUIZOT (Mme Cornélis DE) 30
WOLFF (Mme A.). 407
WURTZ (Ad.) 137
YRIARTE (Charles). 144, 330
ZELLER (Jules) 152

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : ANDELARRE (le marquis D'), 175. — ASSOLANT (Alfred), 453. — BARRÉ DE SAINT-VENANT (A.-J. C.), 171. — BASCHET (Armand), 266. — BEUVAIN D'ALTENHEYM (Mme Gabrielle), 540. — BOUCHARDAT (le Dr), 452. — BOULEY (Henri), 73. — CHARMES (Gabriel), 454. — CLERCQ (Alexandre DE), 73. — CORBLET (l'abbé Jules), 537. — DECHAMBRE (Dr Amédée), 175. — DUPONT-CHATELAIN (Edmond), 364. — FALLOUX (le comte DE), 170. — FORNERON (Henri), 453. — GACHARD (L.-Pr.), 172. — GOUGEARD, 364. — GUÉRIN (Dr Jules), 266. — HETZEL (P.-J.), 454. — IMBRIANI (Victor), 455. — JAMIN (J.-C.), 362. — JOLY (Dr Nicolas), 73. — JONCKBLOET (G.-J.-A.), 74. — JUNGMANN (le P. J.), 268. — LABOULAYE (Charles DE), 453. — LAGNET-FLEURY (Fr.), 74. — LA LANDELLE (G. DE), 267. — LANGALERIE (Mgr DE), 266. — LE BERQUIER (Jules), 454. — LEBEURIER (l'abbé), 539. — LEGRAND DU SAULLE (le Dr), 538. — LÉZAT (A.), 540. — MILLER (C.), 171. — MOTAIS (l'abbé), 363. — PORRO-LAMBERTENGHI (comte), 268. — RAMBOSSON (J.-P.), 539. — SCHNEEMANN (le P. G.), 269.

Institut, 75, 176, 270, 366.

Facultés des Lettres, 76.

École des Chartes, 76.

Congrès des sociétés savantes, 366.

Concours et Prix : 77, 457, 542.

Lectures faites à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres : 77, 177, 271, 367, 458, 542.

Lectures faites à l'Académie des Sciences morales et politiques, 78, 177, 271, 367, 458, 543.

Mélanges philologiques et littéraires : Les autographes de Molière, 273. — Découverte des manuscrits autographes de Plutarque, 543. — Mémoires et documents scolaires, 177. — Fortunat et M. Charles Nisard, 272. — Le texte de l'« Hortus Deliciarum, » 458. — Les Correspondants de Peiresc, 78, 369.

Mélanges historiques : L'École paléographique du Vatican, 271. — Histoire du droit, 370. — La Collection des Ordonnances des rois de France, 459. — La Collection des Ordonnances de Belgique, 459. — L'Arabie avant Mahomet, 460. — Le Talmud et les Juifs de Russie, 459. — Archives de l'Orient Latin, 369. — Quatre quittances de saint Vincent de Paul, 368.

Mélanges archéologiques et artistiques : Un don au musée de Cluny, 177. — Société internationale pour la reproduction des estampes anciennes, 78.

Mélanges bibliographiques : La Bibliographia liturgica, 79. — La Bibliomanie en 1885, 178. — La collection Mathon, 180. — Nouvelles encyclopédies françaises, 178. — Nouvelles encyclopédies étrangères, 179. — Les accroissements du British Museum, 543. — La Bibliothèque du Vatican, 272. — Manuscrits de l'évêque russe Porphyre, 367. — Ouvrages mis à l'Index, 544.

Journaux et revues : La Presse de la Bulgarie, 367, 544. — État de la presse en Pologne, 368.

Nouvelles. — *France :* Paris, 79, 181, 273, 370, 460, 544. — Agenais, 182, 276. — Anjou, 277, 371, 463. — Artois, 81, 277, 371. — Auvergne, 371. — Béarn, 547. — Berry, 81, 371. — Bourbonnais, 183, 277. — Bourgogne, 81, 183, 277, 371, 463, 547. — Bretagne, 183, 277, 371, 463, 547. — Champagne, 81, 183, 277, 371, 464, 547. — Comtat Venaissin, 82, 278, 371, 464. — Comté de Foix, 373. — Dauphiné, 183, 373, 547. — Flandre, 82, 278, 373. — Forez, 278. — Franche-Comté, 278, 547. — Gascogne, 82, 278, 464, 547. — Guyenne, 82, 278, 547. — Ile-de-France, 83, 183, 279, 547. — Languedoc, 183, 279, 373, 464, 548. — Limousin, 374, 465, 548. — Lorraine, 83, 184, 279, 375, 465, 548. — Lyonnais, 83, 375, 465, 548. — Maine, 83, 279, 375, 466. — Normandie, 83, 184, 280, 375, 466, 549. — Orléanais, 280, 376, 466, 549. — Picardie, 84, 184, 281, 377, 467, 550. — Poitou, 84, 184, 467, 550. — Provence, 85, 185, 377, 467, 550. — Quercy, 86, 185, 377, 550. — Rouergue, 86. — Saintonge, 86, 185, 282, 468. — Savoie, 282. — Touraine, 87, 468. — *Étranger :* Alsace-Lorraine, 87, 282, 468, 551. — Allemagne, 88, 185, 282, 377, 469, 551. — Angleterre, 186, 283, 378, 469, 552.

— Autriche, 186, 283, 378, 470. — Belgique, 88, 187, 284, 378, 470, 552. — Bohême, 379, 553. — Danemark, 379. — Écosse, 470, 553. — Espagne, 90, 187, 284, 379, 471, 553. — Grèce, 90, 187, 284. — Hollande, 90, 553. — Italie, 90, 188, 285, 380, 471, 554. — Luxembourg, 285. — Pologne, 380, 472, 554. — Portugal, 91, 381, 473. — Roumanie, 473. — Russie, 91, 188, 286, 381, 473, 554. — Serbie, 473. — Sicile, 189. — Suède et Norwège, 93. — Suisse, 93, 381, 473, 554. — Turquie, 93, 554. — Afrique, 381, 474, 554. — Algérie, 87. — Brésil, 474. — Canada, 94. — Chine, 94. — Égypte, 94, 189, 381. — États-Unis, 94, 474, 555. — Ile Bourbon, 87. — Ile Maurice, 94. — Japon, 94. — Ventes, 189, 286, 381, 474, 555. — Publications nouvelles, 94, 190, 286, 382, 475, 555.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Apologétique chrétienne (bibliographie de l'), 95. — Bibliothèque nationale, 96, 384, 477. — Bulle d'Adrien IV (authenticité d'une), 383, 477. — Canada (littérature du), 288, 384. — Concile de Mâcon (citation d'un), 288, 476. — Finances (ouvrages de G. Duchêne sur les), 288, 384. — Geoffroi, comte de Vendôme (Obit de), 95. — Grammaire latine liturgique, 288. — Instruction primaire avant 1789 (l'), 191. — Ketteler (œuvres d'économie sociale de Mgr de), 287. — Langue et littérature hébraïque, 95, 288. — Maistre (Joseph de), 383, 477. — Musique religieuse (ouvrages sur la), 191, 288, 556. — Papier-monnaie de la Révolution, 287, 477. — Raoul Ardent (récit de croisade de), 383. — Romancier fondateur d'une Académie (un), 556. — Sourdis (sur un bon mot du cardinal de), 383. — Statuettes périgourdines, 476, 556. — Tourguénef (romans français de), 288, 477.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JUILLET 1886 T. XLVII. 1.

RENNES, ALPHONSE LE ROY FILS
Imprimeur breveté.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME VINGT-QUATRIÈME

(QUARANTE-SEPTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
195, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 195

1886

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *L'Œuvre*, par Émile Zola. Paris, Charpentier, 1886, in-12 de 492 p. 3 fr. 50. — 2. *Les Dames de Croix-Mort*, par Georges Ohnet. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 328 p. 3 fr. 50. — 3. *Mademoiselle de Bressier*, par Albert Delpit. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 402 p. 3 fr. 50. — 4. *Bernard l'assassin*, par Edmond Tarbé. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-18 j. de 338 p. 3 fr. 50. — 5. *Monsieur de Morat*, par le même auteur. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-18 j. de 360 p. 3 fr. 50. — 6. *Le Pavé de l'Enfer*, par Maurice Drack. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 338 p. 3 fr. 50. — 7. *Mari ou père?* par Jules Vilmain. Paris, librairie des bibliophiles (Jouaust et Sigaux), 1886, in-12 de 230 p. 3 fr. — 8. *La Confession posthume*, par Paul Margueritte. Paris, E. Giraud, 1886, in-18 j. de 324 p. 3 fr. 50. — 9. *Jacques Kerdraint*, par Georges Aragon. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 318 p. 3 fr. 50. — 10. *Pacha*, roman parisien, par J. Ricard. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-18 j. de 318 p. 3 fr. 50. — 11. *Melcy*, par Noël Blache. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 324 p. 3 fr. 50. — 12. *La Bonne en or*, par Henri Pagat. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 350 p. 3 fr. 50. — 13. *Ar Berniou Pez* (*Les Tas de pois*), par Henri Moreau. Paris, A. Durlacher, 1886, in-12 de 250 p. 3 fr. 50. — 14. *Les Hésitations de Madame Planard*, par Léon Barracand. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 272 p. 3 fr. 50. — 15. *Aventures du temps passé* (Briolan), par Paul de Molènes (T. IV des Œuvres complètes). Paris, librairie des bibliophiles (Jouaust et Sigaux), 1886, in-12 de 316 p. 3 fr. 50. — 16. *Le Baiser de Maïna*, par Robert de Bonnières. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 312 p. 3 fr. 50. — 17. *Christine Sorel*, par l'auteur de l'*Héritier d'Anne Radcliffe*. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, 2 vol. in-12 de 296 et 260 p. 6 fr. — 18. *Les Millions du beau-père*, par Olivier des Armoises. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, in-12 de 330 p. 3 fr. — 19. *Le Jeu des vertus*, par Henri de Bornier. Paris, Dentu, 1886, in-18 j. de 292 p. 3 fr. — 20. *Le Loup dans la bergerie*, par Alfred Destournelles. Paris, E. Perrin, 1886, in-12 de 220 p. 3 fr. — 21. *Mémoires d'un instituteur*, par Lucien Thomin. Paris, Victor Palmé, 1886, in-12 de 244 p. 2 fr. — 22. *L'Infirmière*, par Louise de Lasserre. Paris, Charavay frères, 1886, in-8 de 128 p. 1 fr. 50. — 23. *Frère et Sœur, histoire d'hier*, par J. B. Gay. Paris, René Haton, 1886, in-12 de 284 p. 3 fr. — 24. *Le petit Marquis*, par Villia. Paris, E. Perrin, 1886, in-12 de 268 p. 3 fr. — 25. *Les Valbriant*, par Mme Augustus Craven. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 324 p. 3 fr. 50. — 26. *Floréal*, par Roger des Fourniels. Paris, Blériot et Gautier, 1886, in-12 de 294 p. 3 fr. — 27. *Histoire d'une brique*, par I. Natanson. Paris, Charavay frères, 1886, in-8 de 120 p. 0 fr. 80. — 28. *Manfred*, par Émile Moreau. Paris, Firmin Didot, 1886, in-8 de 402 p. 5 fr. — 29. *Madame la Connétable*, par Charles Buet. Paris, E. Giraud, 1886, in-18 j. de 340 p. 3 fr. 50. — 30. *Un Vaillant*, par Alexandre Vivier, avec une préface de Charles Buet. Paris, Téqui, 1886, in-12 de 182 p. 2 fr. — 31. *Marcel Campagnac*, par Francis Melvil. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 314 p. 3 fr. 50. — 32. *Esprit Cabassu*, par Alexandre de Lamothe. Paris, Blériot et Gauthier, 1886, in-12 de 384 p. 3 fr. 50. — 33. *Les Cosaques. Souvenirs de Sébastopol*, par le comte Léon Tolstoï. Traduit du russe. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 310 p. 3 fr. 50. — 34. *Marc le Nihiliste*, par Gontcharoff. Traduit du russe. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 296 p. 3 fr. 50. — 35. *Mille âmes*, par A. Th. Pisemsky; traduit du russe, par Victor Derely. Paris, Plon et Nourrit, 1886, 2 vol. in-18 j. de 316 et 350 p. 7 fr. — 36. *Elle et moi*, par Étienne Marcel. Paris, Firmin Didot, 1886, in-12 de 280 p. 2 fr. 50. — 37. *L'Honneur*, par Ossip Schubin; traduit de l'allemand, par R. Armand. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 244 p. 1 fr. 25. — 38. *Hermann et Dorothée*, par Goëthe. Nouvelle

édition. Traduit de l'allemand par Léon Boré, avec une introduction par Ernest Faligan. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 110 p. 1 fr. — 39. *De ma fenêtre*, par Grazia Pier-Antoni Mancini, traduit de l'italien par Mme Colomb. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 226 p. 1 fr. 25. — 40. *Le Diable. Mœurs toscanes*, par Magherini-Graziani, avec une préface par Henri Cochin. Illustrations de F. Fabri. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 236 p. 3 fr. 50. — 41. *Nouvelles slaves*, adapté en français par Mme A. C. Strebinger. Préface de Victor Cherbuliez, de l'Académie française. Paris, Louis Westhauser, 1886, 1 vol. in-12 de 316 p. 3 fr. 50. — 42. *Bigarreau*, par André Theuriet. Paris, Alphonse Lemerre, 1886, in-18 j. de 286 p. 3 fr. 50. — 43. *Chambre d'hôtel*, par Léo Rouanet. Paris, E. Giraud, 1886, in-18 j. de 322 p. 3 fr. 50. — 44. *Les Gens qui s'amusent*, par Léo Trézénick. Paris, E. Giraud, 1886, in-18 j. de 320 p. 3 fr. 50. — 45. *Amours*, par la princesse Marie Troubetzkoï, avec une préface de Mme Edmond Adam. Paris, *Nouvelle Revue*, 1886, in-12 de 218 p. 3 fr. 50. — 46. *Trois Contes de Noël*, par S. Blandy. Paris, Firmin Didot, 1886, in-12 de 310 p. 2 fr. 50. — 47. *Les Contes de l'abbé Féret*. Dessins de Julien et Parer. Paris, Gaume et Cie, 1886, in-12 de 274 p. 3 fr. — 48. *Les Frères ennemis*, par l'abbé A. Morigny. Tours, Alfred Cattier, 1886, in-8 de 248 p. 3 fr. — 49. *Nos Patriotes*, par L. Lacertie, illustrations de Kauffmann. Paris, Charavay frères, 1886, in-8 de 256 p. 5 fr. — 50. *Les Hantises*, par Édouard Dujardin. Paris, Léon Vanier, 1886, in-12 de 178 p. 3 fr. 50. — 51 et 52. *Contes étranges. Nouveaux contes étranges*, par Henri Moreau. Paris, Durlacher, 1886, 2 vol. in-12 de 260 et 292 p. 6 fr. 50.

1. — Si M. Émile Zola croyait en Dieu, il devrait le prier avec ferveur de lui épargner les éloges de ses maladroits amis. « *L'Œuvre* est son chef-d'œuvre; » « le romancier ne s'est jamais élevé aussi haut; » « il a atteint le génie; » « c'est son meilleur livre; » « il n'a jamais fait mieux. » A prendre à la lettre ces dithyrambes, il faudrait placer *l'Œuvre* au-dessus de tout ce qu'ont produit de génial les maîtres incontestés du roman contemporain. Il faudrait même considérer ce livre comme la plus parfaite expression de la puissance de l'esprit humain. Ne tombons pas dans ces exagérations ridicules. Je ne suis pas de ceux qui, parce que M. Zola s'inspire surtout du matérialisme, méconnaît les lois de la morale éternelle et abuse des franchises de l'Art, lui refusent toute valeur, le ravalent au-dessous de Casanova de Seingalt, ne s'arrêtent qu'à ses défauts et sciemment nient ses qualités. M. Zola est un vigoureux écrivain, il bâtit solidement, à chaux et à sable; c'est un travailleur acharné, obstiné, vaillant, et je le crois sincère dans ses plus tristes écarts. Discuter son talent est bon pour ces critiques pointilleux qui passent leur temps à chercher des nœuds dans un jonc. Le talent de M. Zola est indiscutable, et en parler devient aujourd'hui un lieu commun. Mais il y a loin de cette justice discernante à l'idolâtrie dont le romancier naturaliste est plus que jamais l'objet. *L'Œuvre* n'est nullement le chef-d'œuvre de M. Zola, et ne vaut, littérairement, ni *l'Assommoir*, ni *La Faute de l'abbé Mouret*, ni *Germinal*. J'ajoute que de toutes ses productions (qui sont déjà innombrables), *l'Œuvre* est la moins intéressante; tranchons le mot : la plus ennuyeuse. En voici l'affabulation :

Une nuit d'orage, Claude Lantier, peintre pauvre et débutant, rentre à son atelier, quai Bourbon. Il trouve, s'abritant sous la porte cochère

de la maison, une jeune fille trempée de pluie et terrifiée par les éclairs. Orpheline, fille d'un ancien officier, Christine est venue du Morvan à Paris pour servir de demoiselle de compagnie à une vieille dame qui habite Passy. Elle est là, seule, égarée, demandant à Claude de la conduire où elle doit aller. Claude se met à rire, et lui offre l'hospitalité. Tout entier à son art, Claude ignorait les femmes et les fuyait. Embarrassé, intimidé même, il improvise pour la jeune fille une chambre à coucher, en entourant d'un paravent son petit lit de fer, tandis qu'il passe la nuit sur un divan. Au matin, sous le soleil, Claude entend la respiration endormie de Christine; il regarde, et elle lui apparaît si belle que l'artiste voit immédiatement un modèle en ce corps abandonné, au buste découvert — et il se met à peindre. Christine, en effet, par reconnaissance d'abord, par amour ensuite, devient successivement le modèle, la maîtresse et la femme de Claude. Au fond, l'ingénue du Morvan n'a que des sens, et elle aime son mari — passez-moi l'expression — en femelle. Jalouse de sa palette, elle est plus tard un obstacle pour Claude Lantier. Cependant, aux débuts de leur liaison, elle se contient et paraît encourager l'artiste. Celui-ci a été sacré chef d'école : l'École du plein air, par ses amis Pierre Sandoz, Fagerolles, Dubuche, Jory et Mahoudeau. Il s'efforce de maintenir la réputation qu'on lui fait, et il envoie au Salon une toile superbe, comme paysage, que traverse un souffle printanier, que la lumière tamise, mais extravagante et folle comme sujet animé : Un homme en veston de velours au milieu de femmes nues. Naturellement la toile est refusée. Claude et Christine dépités quittent Paris et vont s'enterrer pendant trois ans à la campagne. Ils ont un fils. Cet enfant que sa mère n'aime pas meurt comme un de ces orphelins dont le cœur a été sevré de toute caresse. Claude, navré, fixe sur un chiffon les traits du petit mort. Par une sorte de pitié, ce portrait figure à l'Exposition des beaux-arts. Le peintre se remet au travail. Tous ses amis sont devenus célèbres : l'un d'eux, Fagerolles, très habile, ne doit même qu'à Claude sa renommée. Il lui prend ses idées, sa méthode, et lui laisse ses extravagances. Il est du jury, et inévitablement, chaque année, vote contre l'admission de celui qu'il pille. Tous ces déboires exaspèrent l'ancien chef de l'École du plein air. Il saisit ses pinceaux pour de bon cette fois, et conçoit une œuvre — *l'Œuvre* — qui forcera l'admiration générale. Ce sera une vue de Paris, de la Cité, prise, par un soleil couchant, sur le bord de la grande trouée de la Seine. L'idée ne manque pas de grandeur. Seulement, l'artiste déséquilibré installe au centre de sa toile, debout sur la quille d'un bateau, une femme absolument nue. Évidemment — et ses amis l'avouent — Claude arrive peu à peu à la folie. Qui pis est, il ne parvient jamais à camper comme il voudrait, à peindre comme il la conçoit, cette Vénus des blanchisseuses. Il y

revient, la nuit, le jour; il la gratte, la regratte, la refait, la défait, l'encrasse, l'empâte; c'est hideux. D'autre part, il est sans cesse dérangé, ennuyé, torturé, persécuté par Christine qui, dans ses fureurs de jalousie, lui arrache fréquemment ses pinceaux des mains. A la fin, Claude, avachi, abruti, se pend devant son œuvre ratée — raté lui-même. Et derrière son cercueil, deux amis seulement de l'ancien cénacle accompagnent au cimetière, par un temps humide et froid, le cadavre du chef de l'École du plein air.

Ceci est l'action. Quant aux discussions, elles sont trop nombreuses pour pouvoir en donner la simple nomenclature. A chaque heure, à chaque instant, dans les ateliers du groupe, dans les estaminets du quartier, surgissent des thèses à n'en plus finir. On se perd dans les analyses, on se noie dans les descriptions. L'ennui suinte de tous ces parlottages de rapins — que, çà et là, coupent un blasphème ou un mot crû. Chose à noter! M. Zola part de ce principe que la psychologie n'existe point en littérature et que seule la physiologie et la théorie de l'influence des milieux doivent être les points de départ de tout bon romancier moderne. Or, sans le vouloir peut-être, mais très réellement, il réduit lui-même à néant sa propre thèse. Ce qu'il y a de vraiment vivant, je dirai presque de vraiment vrai dans *l'Œuvre*, se passe sur le domaine de l'âme. Sauf Christine, être absolument sensuel, c'est par l'âme surtout que souffrent les héros de ce livre; c'est par l'impuissance ressentie de ne pas pouvoir atteindre l'idéal entrevu. Le suicide de Claude n'a pas d'autre cause. Et il importe d'établir que ce suicide est logique, fatal. Rien ne prouve davantage le vide des doctrines de M. Zola. Il campe ses personnages dans un athéisme froid qui, pour n'être ni sectaire ni prosélytique, n'en est pas moins le ver rongeur de l'individu. Livré à ses propres ressources, n'attendant rien de ce ciel qu'on lui montre déchiré comme un plafond de papier, l'homme de M. Zola, si bien doué soit-il, n'échappe pas aux misères de la vie, à la souffrance morale, à l'angoisse intellectuelle, et, pour s'y soustraire, il ne trouve pas d'autre issue que le suicide — qu'il se figure être la porte du néant. Ah! par exemple, c'est un dénouement que le romancier se garde bien — et il n'a pas tort — de pratiquer pour son propre compte. Il est vrai que M. Zola, qui s'est peint dans *l'Œuvre* sous le nom de Pierre Sandoz, s'est attribué généreusement du lot de la vie la meilleure part. Il est rangé, prévoyant, sérieux, bénisseur et fin gourmet. Sa littérature désolante et dissolvante lui rapporte gros : il a un hôtel rue de Londres, un domestique mâle et une cuisinière. Il invite ses amis, et humilie ces pauvres diables certainement en leur faisant servir des potages à la queue de bœuf, des rougets de roches grillés, des filets aux cèpes, des raviolis à l'italienne, des gelinottes de Russie, une salade de truffes, un petit fromage hon-

grois couleur d'émeraude, du vin de Chio, du genièvre, du kumel. Et voilà !

Ce n'est pas tout. On a dit aussi que *l'Œuvre* était une production pleine de délicatesse, de poésie, de sentiment, de grâce exquise. Pourquoi pas de chasteté ? Eh bien ! non : c'est une gageure. Qu'il y ait dans *l'Œuvre* des pages charmantes, des tableaux ravissants, des scènes admirables, telles que : le respect ému de Claude pour Christine, la nuit de l'orage ; les mélancoliques amertumes du vieux grand peintre Bongrand ; les lyriques sorties du wagnérien Gagnières ; le désespoir du sculpteur Mahoudeau quand sa statue en terre glaise s'effondre sous le dégel ; le portrait de M. Zola par lui-même ; l'enterrement de Claude Lantier, etc., nous sommes des premiers à en convenir. Mais ces belles, très belles choses ne détruisent pas — et elles n'y sont que trop fréquentes — les choses malpropres, les impiétés criardes d'atelier, les descriptions lubriques. S'il en était autrement ce ne serait pas du Zola. C'est pourquoi *l'Œuvre* ne peut décemment rester que dans une bibliothèque d'artiste et de lettré — derrière un vitrage à clef.

2. — Évidemment, M. Georges Ohnet est né coiffé. Ses *Dames de Croix-Mort* ont encore plus de succès que *Le Maître de forges, La grande Marnière, Serge Panine* et *La Comtesse Sarah*. Cet engouement est-il justifié ? Littérairement, non, et il ne prouve qu'une chose, que le gros du public se désintéresse absolument du Beau. Le banal seul le charme et le ravit — surtout quand il est pimenté par ci par là de quelque scène risquée. Et cette scène-là (qui s'arrête toujours au point voulu), M. Ohnet ne la manque jamais. Dans les *Dames de Croix-Mort,* c'est le guet-apens de la forêt, tendu par le viveur Fernand d'Ayères à Régine, la belle veuve sentimentale et ennuyée. Elle a pourtant une fille, cette grande liseuse de romans ; mais elle ne l'aime pas. Edmée ne peut ouvrir son cœur qu'au bon curé de sa paroisse et au brave Billiet, garde des domaines de Croix-Mort, les deux seuls personnages réellement sympathiques du roman. Surprise, plutôt que conquise, sa mère épouse Fernand d'Ayères. Cette fois, ce n'est plus de la froideur qu'éprouvent les deux femmes l'une pour l'autre. De la part d'Edmée, c'est de la haine. Aussi les nouveaux époux se hâtent-ils de quitter Croix-Mort et d'aller habiter Paris. Tant que dure la lune de miel, Régine s'étourdit et se croit heureuse. Hélas ! la décevante réalité ne tarde pas à lui ouvrir les yeux. Elle a épousé un libertin. Dès lors, le séjour de Paris lui devient insupportable. Ils retournent à Croix-Mort. C'est ici pire encore. Dans son désœuvrement, M. d'Ayères s'avise de devenir amoureux de sa belle-fille. Edmée le repousse avec horreur et, un jour qu'il la poursuivait de ses honteuses obsessions, elle prend bravement le fusil du garde Billiet et tue son odieux beau-père. L'affaire est étouffée, et les deux femmes, la mère et la fille, Régine et Edmée, se

remettent à vivre dans le silence, la solitude, la rancœur, semblables à deux ombres qui se suivent automatiquement, sous le poids d'un amer et irréparable destin. Comme tout cela est factice, bizarre, peu étudié! Voyez cette farouche hermine, Régine de Croix-Mort : elle succombe à la première attaque. Et ce Fernand d'Ayères qu'on pose d'abord en bellâtre, en blasé, en spléenitique : il se change du jour au lendemain en satyre ténébreux, en possédé, sous le coup d'une bestialité démoniaque. Est-ce naturel? Situation des plus scabreuses, d'ailleurs. Rassurez-vous pourtant : M. Ohnet l'accommode à une sauce acceptable, cette sauce ni chair ni poisson qui fait le fonds même de la cuisine de ses romans. J'excepte *Serge Panine* et *Le Maître de forges,* qui sont des études à part, de beaucoup supérieures aux dernières œuvres de l'auteur. Après tout, M. Ohnet aurait bien tort de se préoccuper de la note d'art, de l'observation vraie, du rendu vivant et puissant. La faveur constante des lecteurs peu difficiles lui reste. A quoi bon se gêner? La convention ne demande pas de grands efforts, et on peut, puisque le succès vous récompense quand même, continuer son petit bonhomme de chemin avec sérénité.

3. — Encore un roman de M. Albert Delpit : *Mademoiselle de Bressier,* qui prête souverainement le flanc à la critique. Fille d'un général et sœur d'un capitaine de l'armée de Versailles, Faustine de Bressier a vu, en 1871, son père tomber sous le feu des insurgés, et son frère périr, ignoblement assassiné, dans une embuscade de communards. Folle de douleur, Faustine livre aux soldats qui le recherchent un fédéré, Pierre Rosny, qui s'est réfugié dans sa demeure. Des années s'écoulent. Devenue veuve après un mariage de convenance, Faustine s'éprend du célèbre sculpteur Jacques Rosny, qui, de son côté, l'aime éperdument. Jacques va l'épouser, quand il apprend que c'est elle qui a livré son père Pierre Rosny. Cette affreuse révélation les sépare à jamais. Jacques est atteint d'une maladie mortelle, et Faustine tente de se suicider. On les sauve; mais leur amour est mort. Il faut pourtant reconnaître, donnée à part, que l'œuvre de M. Delpit, dans sa première partie (celle qui a trait à la Commune), contient quelques scènes d'un intérêt souverainement dramatique — et nous ne serions pas étonnés que ce roman (ainsi que le furent *Jean-nus-pieds* et le *Fils de Coralie,* du même auteur) n'ait été écrit pour le théâtre. La thèse n'en est pas moins fort délicate. Il s'agit de l'orgie rouge de 1871. Cette exécrable période de notre histoire — de laquelle on peut dire avec encore beaucoup plus de raison ce que disait de la Saint-Barthélemy le chancelier de l'Hôpital — semble ne pouvoir se prêter comme il conviendrait aux fantaisies de l'imagination. Il y a aussi un autre danger à transporter sur la scène ces souvenirs pénibles et sanglants. Tout en parlant de la terrible insurrection avec impartialité dans son

roman, M. Delpit, dont on ne peut méconnaître la droiture d'intention, n'a pas, à notre avis, pour les insurgés, cette sévérité historique, cette indignation ardente que provoquent leurs tristes exploits. Il déclare avoir voulu inspirer une horreur absolue de la guerre civile — et, à notre avis, il n'y a pas complètement réussi. Que serait-ce s'il transportait au théâtre ce sujet-là? Ne se verrait-il pas forcé, pour ne point mécontenter un certain public, d'adoucir, d'atténuer, d'estomper encore? Quoi qu'il en soit, c'est la première partie de *Mademoiselle de Bressier* qui a de la valeur. Moins bien écrite, la deuxième est plus veule, plus fausse, et il y a des cancans de femmes qui sont d'une honnêteté douteuse. Elles prétendent rester pures en s'occupant de ce qui ne l'est pas. A biffer aussi de ce roman certaine histoire de verrou conjugal qui n'est rien de bon.

4 et 5. — Un chenapan, Pascal Guérin, quitte la Savoie et va retrouver en Afrique un vieil oncle qui ne vaut pas mieux et qui s'est enrichi en faisant la traite des nègres. Ce mohican meurt, — on ne sait trop comment, — et Pascal revient, riche de quinze millions. La Savoie est trop petite pour renfermer le grand homme. Aussi grossier, aussi pervers qu'avant cet héritage, Pascal joue au nabab, au despote et au séducteur. Il s'est mis dans la tête d'épouser Ursule, la fille du prince de Modane. Celui-ci reçoit le malôtru comme il le mérite. Ne pouvant pas arriver à ses fins, Pascal attire Ursule dans un guet-apens et se livre sur elle aux derniers outrages. Le prince de Modane tue Pascal d'un coup de revolver. Personne ne l'a vu décharger son arme, et la rumeur publique accuse de ce meurtre le frère même du mort, venu ce jour-là de Lyon, où il fait le commerce de la soie, pour reprocher à son frère son égoïsme. Les apparences sont contre Bernard Guérin. Il passe aux assises devant la Cour de Chambéry. Lachaud, le célèbre avocat, obtient son acquittement; mais le peuple ne l'acquitte pas, et désormais, pour tout le monde, Bernard Guérin n'est plus que Bernard l'assassin. Le prince de Modane aurait pu couper court à ces bruits. Hélas! il n'en a pas le courage. Révéler le drame, c'eût été dévoiler le déshonneur de sa maison. Bernard Guérin va demeurer à Paris sous le nom de M. Thibault. Un jeune officier, Jean de Maurienne, lequel n'est autre que le fils du prince de Modane, devient amoureux de Denise, la fille de Bernard. Celle-ci ne sait rien du procès dans lequel a été mêlé son père; Jean non plus. Au bout de huit jours, Jean apprend tout. Il se sépare de sa femme — et la séparation pourrait bien être définitive, sans le dévouement d'Ursule. Elle écrit une lettre dans laquelle rien n'est atténué du récit de son malheur. Après quoi, elle s'empoisonne. Jean revient avec Denise, et Bernard, qui ne fut jamais assassin de personne, vit désormais heureux entre ses enfants, et... ses petits-enfants. Nous n'aurions que des

éloges à adresser à M. Tarbé pour ce dramatique roman — sans le suicide d'Ursule de Modane, qui est à la fois une erreur morale et un sacrifice inutile. Le comte de Modane n'avait qu'à dire : « C'est moi qui ai tué Pascal, parce qu'il avait outragé ma fille. » Il est vrai qu'il ne restait plus à Ursule que le couvent. Eh bien! pour une vie à jamais brisée par la fatalité, cela ne valait-il pas mille fois mieux? Nous reprocherons également à M. Tarbé d'avoir, dans *Bernard l'assassin*, un peu trop broyé de noir. Il a d'ailleurs senti lui-même ce défaut, car il s'est appliqué à n'y pas tomber dans *Monsieur de Morat*. Cette œuvre-ci, fond et forme, est bien au-dessus de *Bernard l'assassin*. Il y a surtout deux caractères de femmes supérieurement étudiés. L'une s'appelle Germaine de Talazan et se marie avec M. de Morat; l'autre a nom Régine de Xaintrie, et elle épouse Gaston de Bajac. Autant Germaine est sérieuse, dans la droiture de son âme et la noblesse de son cœur, autant Régine, élevée par un père vicieux qui la traitait en camarade, est frivole, vaine, inconséquente. Or, c'est Germaine qui, dans le mariage, tire le plus mauvais lot. M. de Morat n'a d'un gentilhomme que les apparences. Égoïste, libertin, sceptique, froid et méchant, c'est un bien vilain personnage, tandis que, sous des dehors rustiques, simples, peu brillants, Gaston de Bajac cache les plus belles qualités — et c'est lui que sa femme, par légèreté plus que par perversité, trompe avec l'odieux Morat. Outragée jusque dans sa maison et par son mari et par sa meilleure amie, Germaine est une honnête femme dans la force du terme, et elle ne se laisse écarter du devoir ni par de justes ressentiments, ni par les sollicitations plus dangereuses de l'amour, ardent et pur, qu'elle inspire à Julien du Saule, le compagnon de son enfance. Au dénouement, Gaston de Bajac tue M. de Morat — et Germaine libre partage alors, sans crainte comme sans remords, une passion que le sacrement ne tarde pas à légitimer. *Monsieur de Morat* s'ouvre par une très vivante description des sites agrestes de la Corrèze. On y trouve aussi des types de l'aristocratie de province qui sont de véritables portraits. La touche en est quelquefois comique : elle ne dégénère jamais en caricature. C'est très sincère et point banal.

6, 7 et 8. — On dit souvent : « L'enfer est pavé de bonnes intentions. » En est-il moins un lieu de supplice pour cela? M. Maurice Drack s'est inspiré de ce proverbe pour le sujet et le titre de son œuvre : *Le Pavé de l'enfer*. Il nous dépeint une mère, Mme Darmentières, qui comprend si mal ses devoirs envers son fils que pour l'arracher à une actrice qui le lui prend tout entier, elle va jusqu'à le jeter dans les bras d'une femme mariée, une certaine Thérèse de Montlaur, mille fois pire que la cigale de l'Odéon. N'est-ce pas abominable? Mme Darmentières n'a même pas pour excuse l'amour maternel.

Ce n'est pas de l'amour, c'est de l'hystérie maternelle, et le cas relève directement de la clinique du docteur Charcot. En résumé, livre malsain, non dans les mots qui sont chastes, mais dans le sujet. *Mari ou père?* est malsain des deux côtés. Il y est question d'un avoué de province à qui une vieille fille a laissé sa fortune, et qui vient la dévorer à Paris avec des drôlesses. Cet avoué, Charles Malest, renoue connaissance avec d'anciennes grisettes du Quartier-Latin qui, tout en vendant encore du plaisir pour leur propre compte, font aussi le hideux métier de la Macette de Mathurin Régnier. L'une d'elles lui met en tête d'épouser une jeune vierge poétique et délicate : Jeanne Renocourt. Seulement, quand le mariage est célébré, elle fait connaître à l'avoué qu'il vient d'épouser sa propre fille. Naturellement, le mari respecte sa femme — jusqu'au jour où il apprend qu'il n'est réellement pas son père. Vous voyez d'ici l'inconvenance de la donnée. On passerait outre cependant, si préalablement l'auteur n'avait cru devoir intercaler dans son récit une scène lubrique dont le principal rôle est joué par une certaine Laure qui n'a de commun que le nom avec la platonique amante de Pétrarque. Et dans ces vulgaires inventions, pas le moindre effort de style. Je me trompe : il y a une préface remarquablement écrite. Il est vrai qu'elle est de l'éditeur, M. Jean Sigaux. Le talent, au surplus, n'est pas une excuse pour l'obscénité, sans quoi la petite nouvelle, intitulée *L'Impasse*, et qui suit *La Confession posthume,* de M. Paul Margueritte, pourrait prendre rang dans la littérature. Mais les pages qui souillent ce récit ne méritent d'autre place que les vitrines éhontées du Bruxellois Kistemakers. Beaucoup plus de réserve — à quelques lignes près — dans la *Confession posthume.* Celui qui se confesse est un jeune Hamlet de la bourgeoisie qui a l'horreur d'agir et la paresse de vouloir. Deux fois marié, il est dupé par sa première femme qu'il tue et déshonoré par la seconde qu'il épargne. Claire peut mettre son infidélité sur le compte des ardeurs de son tempérament. Quant à Judith, qui se prostitue à tout venant, rien que pour provoquer la jalousie de son mari, quelle épouvantable dépravée ! L'intrigue et l'action de la *Confession posthume* ont quelque chose de répugnant. Ce livre triste se lit néanmoins. Pourquoi ? Parce que l'auteur a mis, dans cette étude désespérante et pessimiste, une grande sincérité. Mais, comme la néfaste influence de Schopenhaüer se fait sentir parmi nos jeunes romanciers ! L'an dernier, la *Course à la mort,* de M. Édouard Rod, procédait visiblement des théories de ce lugubre farceur ; cette année, c'est *La Confession posthume.* Ils sont toute une pléiade de débutants — qui vous charment ainsi par un style original et puissant, et qui vous rebutent en même temps par la vulgarité voulue, le froid scepticisme ou l'infamie systématique des sujets qu'ils traitent. Moroses et graves imperturbablement, ils s'imaginent peindre

la vie mieux que quiconque — et ils ne rient jamais, comme s'ils portaient en eux le cauchemar d'un rêve fatal, et comme si une force secrète les poussait à se calfeutrer dans un pessimisme de prison. Ne leur parlez pas d'un amuseur ensorcelant, tel que le bon Dumas; pas même d'un conteur à l'imagination puissamment rayonnante, tel que Balzac. Le scalpel du romancier moderne doit éviter les envolées : l'homme seul, vu surtout dans l'instinct bestial et dans le radicalisme de ses négations, est un champ assez vaste pour les nouvelles expériences. Le pis est qu'en frisant souvent la pornographie, nos Schopenhaueriens, à l'instar des naturalistes de l'école de Zola, posent souvent en moralisateurs.

9 et 10. — Je mentionne par acquit de conscience deux romans insignifiants en tant que valeur littéraire : *Jacques Kerdraint* et *Pacha,* avec pourtant cette différence que le second quelquefois amuse, tandis que le premier fait tout le contraire. Que nous importe que ce Jacques n'ait pas épousé la femme qu'il aimait, qu'il soit plus tard ressaisi par son ancienne passion, et que pour l'en guérir, son protecteur, le mystérieux Tandal, jette dans un précipice Mme de Souvrac et s'y jette lui-même ? Au moins, dans *Pacha,* il y a des particuliers passablement drôles : tel, le tapissier-artiste, aussi expert en tableaux, boiseries sculptées, chinoiseries, que le commissaire-priseur Charles Pillet; tel, Valentin Royer, affligé de deux millions de fortune, d'aspirations à la vie facile, et d'un tempérament de bourgeois avare qu'il tient de son père ; telle, la remuante, trottinante et affairée sainte-nitouche, Mme Riedmann ! C'est tout. Pardon ! Il y a quelque chose de plus, et ce quelque chose est de trop. Sous ce nom : *Œuvre de Saint-Ménélas,* M. Ricard (sans méchanceté, nous voulons bien le croire) ridiculise une institution digne de tous les respects, et qui a pour but de retirer du vice les jeunes égarées qui ne sont pas encore perverties. Une nouvelle : *Au tombeau des goujons*, termine le volume et raconte les mésaventures conjugales d'un marchand d'articles de pêche. Ah ! nous sommes loin de *Magdon*, cette étude rurale, brossée avec tant de vigueur, quoique avec trop de passion et de liberté.

11. — En 1867, le général de Montferret, veuf et encore vert, se retire dans son château de Clos-de-Morenque, en Provence. Vaillant soldat, mais viveur à outrance, il donne à sa fille Melcy, magnifique blonde de dix-huit ans, les exemples les plus déplorables. Résumons les faits, en disant que ce père coupable vit maritalement avec les gouvernantes de sa fille. Aussi, n'est-il pas étonnant que celle-ci se laisse séduire par le premier enjôleur venu. Melcy de Montferret est enceinte, et l'homme qui aurait pu réparer le mal en épousant la jeune fille vient de mourir. Fureur du général. Comment cacher la situation, éviter le scandale ? Juste au moment où M. de Montferret est

plongé dans cette douloureuse perplexité, survient André Mautemps, un ancien élève de l'École des mines qui s'est brûlé à la vie parisienne, a perdu au jeu quatre cent mille francs et a eu la lâcheté, pour acquitter cette dette, de contrefaire la signature du général. On prévoit le résultat de l'entrevue, M. de Montferret pourrait faire arrêter Mautemps comme faussaire. Il le tient à sa merci, et lui déclare qu'il paiera les traites, mais à une condition, une condition expresse, non discutée, c'est qu'il épousera sa fille. Pour sauver son honneur et l'honneur de son père, un brave paysan, André Mautemps épouse Melcy — laquelle se figure avoir été vendue à un misérable, qui, pour de l'argent, endosse une paternité de rencontre. Le soir même de son mariage, elle signifie à Mautemps qu'elle ne sera sa femme que de nom. Quelques mois après Melcy accouche et le général meurt. Immédiatement, elle part pour Paris où elle va vivre à sa guise. André reste seul à Clos-de-Morenque avec l'enfant du déshonneur, une petite fille. Il s'attache à cette enfant, et pour lui commence une vie nouvelle. Son but est d'élever la petite Gabrielle autrement que ne l'a été son indigne mère, et de rendre à celle-ci les quatre cent mille francs, à lui payés par le général de Montferret. Il se remet au travail ; c'est un savant, un chimiste ; il publie des livres de vulgarisation, et il trouve des procédés merveilleux pour soulager l'agriculture en détresse — si bien qu'au bout de quelques années il se voit à la tête de plusieurs millions. D'une chasteté de moine, tout entier à ses travaux et à l'éducation de sa fille putative, André s'est réhabilité. Il pense à pardonner à Melcy et à se faire pardonner d'elle — car il l'aime au fond. Hélas ! cette Melcy est une affreuse créature que la luxure et l'orgueil possèdent tout entière. Loin de pardonner, elle cherche à jeter le trouble dans la maison de Mautemps et à détruire le bonheur de sa propre fille, de sa fille à elle — dont elle est la mère selon la nature, mais la marâtre selon le cœur. Un dénouement vengeur terrasse cette vipère. Ces dramatiques épisodes sont égayés çà et là, par quelques paysages — de ces paysages riants et pleins de lumière, dans lesquels excelle M. Noël Blache, l'auteur des *Clairs de Soleil*. En lisant *Melcy*, dont elle n'a cependant ni la haute portée, ni la mesure, et dont nous voudrions effacer une scène plus que libre et parfaitement inutile entre l'institutrice Laure et le général de Montferret — je pensais à *la Morte* d'Octave Feuillet. Vous rappelez-vous Sabine, la nièce du docteur Tallevaut, élevée par lui au biberon matérialiste, et poussant jusqu'au bout les conséquences de sa triste éducation ? Ainsi de Melcy. Le général de Montferret joue avec les plus saintes affections du foyer ; il applaudit aux goûts fantasques de sa fille ; il s'applique à détruire en elle les germes de la saine morale ; il se rit des devoirs qu'impose la religion chrétienne. Quoi de surprenant que sa Melcy, qui a dans les

veines du sang brûlé des Montferret, ne devienne la plus dangereuse des courtisanes, un monstre de perversité ?

12, 13 et 14. — Dans un drame, comme dans un roman, le laid, l'odieux, l'antipathique, ont leur raison d'être, et, par suite de la loi des contrastes, font mieux ressortir le beau, l'agréable, le sympathique. Encore faut-il qu'ils n'y prédominent pas exclusivement. C'est précisément par là que pèche la *Bonne en or*, de M. Henri Pagat. Cette bonne, Ludivine Hazar, est une horrible fille de campagne, à moitié estropiée, borgne, suintante, purulente, — qu'un vieil avare Théogène Grondoulot fait son héritière universelle, et l'héritage en vaut la peine : neuf millions ramassés sou à sou par l'harpagon Picard. Autour de Ludivine s'allument alors toutes les convoitises. Tout le monde veut épouser cette peu ragoutante créature, depuis Gustave, le neveu déshérité de Grondoulot, jusqu'au vieil avoué Beaupicoche et au gentilhomme ruiné, Hector de Sargette. Ce dernier, choisi par l'affreuse guenon, l'emporte sur ses rivaux. Mais le mariage est à peine célébré qu'on découvre un dernier testament fait par l'avare en faveur de l'État. Quel monde ! Tous scélérats ou imbéciles, tous des êtres répugnants et repoussants. Il n'est pas jusqu'au père de la Bonne en or qui, pour hériter d'elle, ne tente de l'empoisonner. M. Henri Moreau n'est pas tombé dans le défaut que je reproche à M. Henri Pagat. Ses *Tas de pois* — du nom d'un archipel d'îles bretonnes, qui, vues de la baie de Camaret, ressemblent de loin à des tas de petits pois disséminés sur la nappe humide — ont été écrits précisément d'après cette loi des contrastes dont je parlais tout à l'heure. Si Henri Corcelles déplaît avec ses allures de Parisien blasé, dégoûté de tout, ne croyant à rien ; si Annaïk Tredern, avec ses miévreries déplacées chez la fille d'un vieux loup de mer, n'inspire pas une sympathie bien profonde, en revanche, quel brave homme que le pêcheur Guiennec ! comme il est franc, rond, sincère, loyal ! Et comme il vaut mieux, lui, chrétien et croyant, que le sceptique parisien — dont toute la philosophie se borne à cet axiome pernicieux : « La conscience, la morale, la foi, la vertu, à quoi bon ? » Si encore ce n'était que fanfaronnade de langage. Mais Henri Corcelles en fait sa règle de conduite. Un jour, il enlève Annaïk Tredern et va la promener sur une barque en pleine mer. La tempête surgit, on entend du rivage des cris de désespoir. Tredern, à la lueur des éclairs, aperçoit sa fille avec son ravisseur. Il démarre aussitôt un bateau de sauvetage, et vogue vers les désespérés à force de rames. On croit que c'est pour les sauver. Erreur ! Il aborde, saisit Annaïk, l'arrache des bras d'Henri Corcelles, se redresse et l'emporte avec une sorte de fureur sur le devant de l'embarcation. Un instant, il apparaît aux riverains terrifiés, debout à l'avant, sa fille serrée contre lui. Puis une lame immense arrive, et on ne voit plus rien.

Trédern rappelle la vieille Marie-des-Anges, cette mère terrible de la *Glu*, de Jean Richepin. L'œuvre de M. Henri Moreau est vivante, colorée, émouvante. J'en dis de même des *Hésitations de Madame Planard*, de M. Léon Barracand. Ici pareillement, presque tous les personnages sont sympathiques, — même ceux qui, visiblement, professent une opinion politique différente de celle du romancier. Seul, le lieu de l'action n'est point, à notre avis, suffisamment indiqué. C'est en Dauphiné. Mais, dans quelle ville de cette province : Grenoble? Valence? Romans? mettons Valence. Nous sommes au Seize-Mai. Le vicomte de Froidevaux est envoyé là-bas comme secrétaire général de la préfecture. Sous prétexte de s'occuper de propagande électorale, il perd son temps à faire la cour à la femme d'un de ses condisciples de l'école de droit, à la « belle Madame Planard ». M. Léon Barracand — dont l'étude est, en certains endroits, un peu trop audacieuse — a parfaitement analysé les scrupules d'une femme qu'une passion brusque vient saisir dans le calme de sa vie honnête. Mme Planard ne succombe pas ; mais qu'il s'en faut de peu ! Ce qui la sauve, c'est que le maréchal de Mac-Mahon ayant démissionné, Froidevaux est révoqué. Au dénouement, il se marie avec une amie de Mme Planard, Rolinde de l'Hormoise, charmante jeune fille dont il avait détruit l'honneur et brisé le cœur. Autour de ces drames intimes pivote toute une comédie politique. Pendant que les partisans de M. de Castel-Vieujars se chamaillent avec les amis du baron de Champeaux ; que le préfet, M. Lecoutelier, sûr du succès, ne se donne pas la peine de livrer bataille ; que les grands électeurs du crû, au lieu de payer de leur personne, parlementent académiquement sur de moelleux canapés, le vieux sanglier de la démocratie delphinale, Martin-Rousseau, pérore dans les granges, fait des conférences en plein vent, agite nuit et jour le pays... Et il est élu ! Ce que raconte M. Barracand, du Dauphiné, se passe dans presque tous les départements. Lorsqu'on veut sérieusement vaincre, c'est bien le moins de s'en donner souci.

15. — Voici *Briolan*, un roman d'aventures. Un roman d'aventures, mon Dieu! en ces temps où le naturalisme triomphe, domine, règne et gouverne! Ne nous échauffons point. Ce roman d'aventures n'est pas d'aujourd'hui, et son auteur, dont on connaît la crânerie très personnelle, a nom Paul de Molènes. *Briolan* forme le tome IV de ses Œuvres complètes, rééditées par la librairie des Bibliophiles. Le comte Guy-Tancrède-Saladin de Briolan appartenait à une des plus vieilles familles du Périgord. Il n'était pas de race de chevaliers qui ne se transmît, avec plus de soin et d'amour, dans toute sa noble et charmante délicatesse, le respect pour les femmes. Aussi un proverbe perigourdin disait-il : « Il n'est point si pauvre croix, ni si « pauvre femme que ne salue un Briolan. » Riche d'honneur et de

cœur, Briolan, comme le *Capitaine Fracasse,* de Théophile Gautier, logeait le diable dans sa bourse. Il lui restait pourtant sa gentilhommière. Il la joue et il la perd. Cet accident lui fait faire connaissance avec le provençal Ascagne de Mafré, qui avait pérégriné dans les quatre parties du monde; avec le Parisien Narille, fils d'un opulent drapier; avec le breton Dranmor, qui descendait de Merlin l'Enchanteur. Nos compagnons se donnent d'abord quelques bons coups d'épée. Ils s'embarquent ensuite pour l'Amérique — et alors commencent les aventures les plus incroyables, les plus extraordinaires, les plus singulières, racontées par Paul de Molènes avec la verve de l'auteur de *Monte-Cristo.* De cette épopée comique, tragique, touchante et burlesque, Briolan est le Roland — un Roland amoureux, car il a captivé le cœur du Nuage Rose, la fille du chef des Longues-Oreilles. Ce flirtage aurait pu avoir pour lui de graves conséquences, s'il n'avait été protégé par le roi de la tribu des Grandes-Bouches — lequel n'est autre qu'un indigène de la Cannebière, le marquis de Favonnette. Grande bataille entre les Grandes-Bouches et les Longues-Oreilles. Favonnette est vaincu, détrôné. Il fait avec ses amis la chasse aux corsaires. Puis, la fortune l'ayant favorisé, l'ex-roi Caraïbe retourne en France. Mafré, Narille et Dranmor laissent leurs os en Amérique. Cela refroidit Briolan. Il hérite d'un Anglais, s'embarque pour Paris, espérant y retrouver Brigitte de Lorédan, qu'il aime. Mais elle est passée de vie à trépas. Le pauvre Briolan, inconsolable, entre dans l'Ordre de Malte. Il aurait pu finir plus mal.

16. — Ce que c'est que d'avoir de nombreux et chaleureux amis dans la presse. M. Robert de Bonnières publie un roman : *Le Baiser de Maïna,* comme il en paraît chaque année, par centaines. Ce roman est bien inférieur aux *Monach.* Mais M. Robert de Bonnières a l'oreille du *Figaro,* du *Gaulois*, du *Gil-Blas.* Cela suffit pour que le *Baiser de Maïna* soit d'emblée sacré chef-d'œuvre. Il faut en rabattre. Pour fêter la bienvenue dans les Indes d'un nouveau commissaire général anglais, Hari-Chandra, le fastueux maharajah de Ramnagar donne une fête. Parmi les danseuses qu'il a fait venir de Bénarès, se trouve Maïna, la plus belle et la plus renommée des bayadères du pays. Elle est accompagnée de son frère Gopal, une sorte d'Alphonse indien. Le rajah devient épris de Maïna; celle-ci repousse ses avances et ses présents, car elle aime Ram-Sinnh, le jeune brahme. Hari-Chandra, de connivence avec Gopal, retient Maïna prisonnière au palais de Ramnagar. Certes, la bayadère ne manque de rien; mais elle s'ennuie. Pour la distraire, le rajah donne une chasse au tigre. Ram-Sinnh voit passer le cortège et se met à sa poursuite. Il a juré de délivrer Maïna, et, au prix de mille fatigues, de mille embûches, il y parvient, grâce à l'intervention de la mère de la jeune fille. Libres, ils s'en vont tous

les deux en pleine campagne et renouvellent dans les Indes l'hellénique histoire de Daphnis et Chloé. Ce roman, trop vanté, contient des scènes voluptueuses dont l'Orient n'excuse pas la complaisante description. M. Robert de Bonnières déclare avoir peint les Indes telles qu'il les a vues. Je n'y contredis pas. Le récit de la chasse au tigre — où l'on n'aperçoit aucun de ces terribles fauves, bien entendu, est une page de maître : la meilleure du livre. Mais, Inde pour Inde, je préfère, et de beaucoup, celle que la riche imagination de Méry avait créée de toutes pièces. *Le Baiser de Maïna* peut être plus précis, plus exact, plus vrai que la *Guerre du Nizam*. Qui, sans blasphémer, oserait dire qu'il est plus intéressant?

17 et 18. — J'arrive à une série de romans que l'on peut, en confiance, sauf un, inscrire dans les catalogues des Bibliothèques à l'usage de la jeunesse. Les titres des ouvrages sont les suivants : *Christine Sorel, Les Millions du beau-père, Le Jeu des Vertus, Le Loup dans la bergerie, Mémoires d'un instituteur, L'Infirmière, Frère et Sœur, Le petit Marquis, Le Valbriant, Floréal, Histoire d'une Brique.*

Christine Sorel nous initie aux mœurs de l'Allemagne féodale du quinzième siècle. Jeune fille d'un caractère très doux, obligeante et bonne, supérieurement élevée d'ailleurs par son oncle, graveur sur bois et bourgmestre de la ville d'Ulm, Christine est amenée dans le château des barons d'Alderstein. Sa mission consiste à soigner la fille aînée du seigneur du lieu, malade d'une maladie nerveuse. Étrange famille que ces Alderstein! Ignorants, pillards, ivrognes, sauvages et grossiers, ils sont continuellement en guerre avec leurs voisins, les Schlangenwad. La cause de leur différend vient d'un gué — le Gué de la Contestation — au passage duquel ces burgraves rançonnent sans pitié les voyageurs. Au milieu de ces bandits, Christine fait l'effet de la colombe parmi les aigles. Le vieux baron d'Alderstein meurt; son fils Eberhard lui succède. Celui-ci n'a pas les violentes habitudes de son père, et Christine a captivé son cœur. Il l'épouse, et, quelque temps après son mariage, est tué dans une escarmouche. Veuve, Christine donne le jour à deux jumeaux : Ebbo et Friedel — et l'on voit la baronne, la petite bourgeoise si méprisée naguère, en imposer, par la dignité de sa vie et le sentiment de ses devoirs, à tous ceux qui l'approchent. En même temps, ses fils, qui ont dans le sang un peu de la sauvagerie de leur race, peu à peu s'humanisent au contact de leur bonne et sainte mère. Elle en fait de fiers, de braves, de loyaux chevaliers, sans reproche et sans peur. *Christine Sorel* est un des premiers ouvrages de la *Bibliothèque du Coin du feu*, récemment fondée. A la même Bibliothèque appartiennent *Les Millions du beau-père*, par Mme Olivier des Armoises. Ici, rien d'historique, rien de féodal. Le sujet est tout moderne. Julienne Flavien, fille d'un banquier de Lyon,

a épousé le prince Marc de Clet, d'une des plus anciennes familles de l'Anjou. Elle meurt jeune, laissant deux enfants : Lydia et Gaston. Le prince n'est pas un méchant homme; mais il a la passion du jeu. Les millions de sa femme sont à ses enfants. Il n'ose y toucher. Toutefois, quand Lydia, l'aînée, est devenue grande, son père la circonvient. Une lutte de tous les jours s'établit entre eux. Si Lydia veut bien sacrifier la part qui lui revient de la fortune de sa mère, elle se fait un devoir de sauver la part de son frère Gaston. C'est cette lutte qui constitue le véritable intérêt du roman. Nous en aimons beaucoup moins la partie dramatique. Car un drame — et très noir — se déroule au milieu de cette chasse aux millions. Le banquier Philippe n'est pas mort de mort naturelle : il a été assassiné par son caissier, le sieur Modo, lequel, revenu d'Amérique sous le nom de Robert Bogat, s'est mis dans l'idée d'épouser la fille du prince de Clet. Le refus de Lydia l'exaspère et, pour se venger, il imagine d'assassiner le prince et de s'arranger de façon à ce que sa fille soit accusée du crime. Par bonheur, de si infâmes complot sont dévoilés à temps. On finit même par savoir que Robert Bogat a commis ses deux assassinats de la même manière — en enfonçant, pendant leur sommeil, une épingle à cheveux dans le crâne du banquier de Lyon et du prince de Clet. Bien usée l'épingle! Combien de romanciers ne l'ont-ils pas employée?

19. — On s'ennuie, pendant les journées pluvieuses d'automne, chez la marquise de Rillé, châtelaine au beau pays de Touraine. Il y a bien la conversation; mais les invités de la marquise, hommes et femmes, sont tous royalistes, et ils n'ont pas le moindre républicain à se mettre sous la dent. Il y a aussi la *Gazette de France;* mais quand on a lu Pontmartin et Dancourt, on passe vite sur tout le reste — qui est généralement consacré à la politique. Il faut pourtant trouver un moyen de tuer le temps. La marquise le trouve : c'est le *Jeu des Vertus*. On inscrit sur un échiquier le jeu de trente-six vertus. Un des joueurs prend un dé, le jette au hasard sur le tableau et s'engage à pratiquer pendant un ou plusieurs jours la vertu que le sort désigne. De là des surprises ravissantes, des hasards complètement déroutants. C'est ainsi que Poncette Morel, qui rit de tout le monde, devra renoncer à la « moquerie »; c'est ainsi encore que Robert de Salemberry sera tenu de « réparer le mal qu'il a fait ». Et voyez comme cela tombe bien! Robert est loin, en effet, d'être sous ce rapport indemne de tout reproche. Romancier et auteur dramatique, il a publié une œuvre que toute la presse a saluée de ses éloges. Seul, un petit journal satirique, la *Vipère*, a lancé contre Robert un article acéré dû à une plume anonyme. Égaré par de perfides insinuations, Robert a cru que l'auteur de cette méchanceté était son ami intime, Stéphane de Fleu-

rigny. Celui-ci a dédaigné de se disculper, et son silence a été pris pour un aveu. Robert s'est impitoyablement vengé, en ridiculisant Stéphane dans une comédie où tout le monde l'a reconnu. Ainsi publiquement flagellé, le malheureux Stéphane s'est vu refuser la main de celle qu'il aimait, et il est entré dans les ordres, à Rome, loin de sa patrie. Telle est la mauvaise action commise par Robert. Il en est d'autant plus marri maintenant, qu'il a acquis la preuve de son injustice, et qu'en outre il aime Gilberte de Fleurigny, la sœur de Stéphane. Inutile d'en dire plus long, on devine facilement la réparation. Robert épouse la sœur de son ami, — qui bénit lui-même leur union. On lira dans ce roman d'intéressants détails sur le monde des théâtres, sur la façon dont une pièce obtient les honneurs de la scène, sur l'influence de certains artistes et sur les prétentions de certains directeurs.

20. — Boileau, si je ne me trompe, a dit, en son temps :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

On répète involontairement ce dicton en lisant l'histoire que nous raconte M. Alfred Destournelles, et qu'il affirme être entièrement véridique. Elle date de la guerre de 1870. Un jeune homme, presque un enfant, Raoul de Murcy, est blessé à la bataille de Sedan. Fait prisonnier, on le traîne au fond de l'Allemagne. Mais ce Français, qui s'est battu comme un lion, et qui a devancé l'appel de sa classe, n'a que dix-huit ans. La fatigue, la maladie, la faim, l'empêchent de marcher. Il est laissé pour mort dans un fossé de la route. Un Hollandais, ami de la France, le recueille dans sa maison. Ce n'est pas pour longtemps. La police prussienne, ne trouvant point le cadavre du soldat abandonné, soupçonne que Raoul est vivant et se cache quelque part. Comment échapper aux poursuites? Son protecteur l'amène, sous un costume de jeune fille, chez les Sœurs catholiques de l'Espérance et le fait passer pour sa nièce, Marguerite Goëthe. La situation est périlleuse. Il y faut, pour la dénouer comme il se doit, de la délicatesse et du tact. L'auteur du *Loup dans la bergerie* n'en manque pas. Marguerite (lisez Raoul) appartient à une de ces anciennes familles qui comptaient l'argent pour peu, l'honneur pour beaucoup et le respect de soi-même pour davantage encore. Il ne faillit point à son nom, et il se comporte dans le couvent comme une pensionnaire un peu taciturne, un peu sauvage, mais d'une exemplaire régularité. Cependant, à la suite d'un sauvetage dans lequel il a montré un courage viril, Raoul va être reconnu, lorsqu'il s'échappe du couvent et revient en France. Sept ans après, dans les salons de l'ambassade d'Autriche, il rencontre Cécilia de Gehdorff, une de ses meilleures amies du pensionnat de l'Espérance. On se reconnaît, on s'explique, et l'amitié d'autrefois se change

en un mutuel amour. Cécilia de Gehdorff s'appelle aujourd'hui Mme Raoul de Murcy. Telle est l'histoire. On voit qu'elle n'a rien de commun avec les *Mousquetaires au couvent.*

21 et 22. — Il ne faut pas croire que tous les instituteurs laïques soient des paulbertistes. La plupart — du moins les anciens — ne demanderaient pas mieux que d'enseigner comme autrefois le catéchisme aux enfants et de leur apprendre leurs prières. L'instituteur de Beaumont-les-Bruyères, dont M. Lucien Thomin nous donne les *Mémoires,* est de ceux-là. C'est un type de droiture, de générosité, de patriotisme et de dévouement. Il souffre — et ne s'en cache pas — des indifférences de la morale indépendante et des haines de la laïcité. Je recommande la propagation de ces *Mémoires* parmi les instituteurs bien pensants. C'est un excellent livre — et qui leur donnera du cœur. Infirme et malade, son auteur, M. Lucien Thomin, un des écrivains les plus goûtés des lecteurs de la *Croix* et de l'*Ami des campagnes,* s'il ne possède pas la rutilance de style de nos romanciers contemporains, a du moins une qualité que l'on dédaigne trop aujourd'hui, et qui est faite pour plaire au peuple : il est naturel. Quant au livre lui-même, il a cela de bon qu'en mettant en scène un instituteur laïque (il le fallait, puisqu'une chaste idylle d'amour en forme l'intrigue), pas une de ses pages, pas une de ses phrases ne permet de conclure à une dépréciation des instituteurs congréganistes. Je ne puis malheureusement pas rendre le même témoignage à l'*Infirmière* de Mme Louise de Lasserre. C'est celui pour lequel j'ai fait une restriction en énumérant la série des romans irréprochables. Certes, l'*Infirmière* est un ouvrage on ne peut plus moral. On s'intéresse à l'héroïne, Mlle de Morcez, qui belle, jeune, distinguée, avec un million de dot, ne se sentant pas la vocation religieuse et n'ayant aucun goût pour le mariage, se fait d'abord ambulancière dans l'armée de Metz, prend ensuite des leçons de chirurgie, de pharmacie et de médecine, va trouver le directeur de l'assistance publique de Paris et finalement s'enrôle, comme infirmière laïque, dans le service des hôpitaux. Mais on devine que cette histoire est secrètement dirigée, sans hostilité d'ailleurs, contre les Sœurs de Charité. On a voulu prouver que celles-ci sont aisément remplaçables, et qu'il y a des laïques qui les valent bien. L'auteur invite les femmes du monde malheureuses à suivre l'exemple de Berthe de Morcez, et termine son livre par ce trait : « La vie religieuse est une exception, et le travail est obligatoire pour tous. » Où donc l'auteur de l'*Infirmière* a-t-elle vu que la vie religieuse dispensât du travail ?

23 et 24. — Au bourg breton, les cloches, sonnant à toutes volées, célèbrent la Toussaint. Ce jour-là — un beau jour — le petit marquis de Keroën vient au monde. Et cependant on pleure dans le château. Pourquoi donc? Pourquoi l'enfant de tous les saints est-il accueilli par

des soupirs? C'est qu'il ne devait pas connaître son père, officier de brillante espérance, mort au service de la patrie, laissant une veuve dans l'affliction. « Le difficile, » écrivait Joseph de Maistre à sa fille Constance, « n'est pas de mettre des enfants au monde. A cette maternité-là, toutes les femmes sont aptes. Le difficile est de faire des hommes, c'est-à-dire de bons chrétiens ». C'est à cette mission que s'employa de toutes ses forces la marquise de Keroën, et, quand l'œuvre fut accomplie, quand l'arbre allait donner ses plus beaux fruits, Dieu lui prit le « petit marquis », tué par une balle prussienne. Pauvre mère! Dans *Frère et sœur*, la mère manque — et l'homme, le bon chrétien, le savant utile que sera plus tard Victor de Chambles, il le doit à celle qui la remplace. Rien de plus touchant que les lettres écrites par Marie de Chambles à son frère, étudiant à Paris. On songe à une autre Eugénie de Guérin. Victor de Chambles vient s'établir comme médecin dans son pays natal, et Marie reste avec lui, s'improvisant sœur de charité de ses malades. Récit très édifiant, dans le style duquel on voudrait pourtant un peu plus de nerf.

25. — Les derniers romans de Mme Augustus Craven : *Fleurange* et *le Mot de l'énigme*, n'avaient eu qu'un médiocre succès. J'ose prédire qu'il en sera tout différemment de sa dernière œuvre : *Le Valbriant*. C'est que, cette fois, nous sommes en plein dans la vie et la vérité. Le Valbriant est un château, transformé en usine, et autour duquel se groupe tout un gros village d'ouvriers, avec leurs maisonnettes à eux, leurs écoles, leurs salles d'asile, leur hospice pour la vieillesse et leur église. Tout y respire l'aisance, le bien-être, le contentement — et cela est l'œuvre exclusivement d'un gentilhomme des mieux nés, Gauthier d'Arcy, qui n'a pas cru déroger en s'occupant d'utiles entreprises industrielles. A côté de cette sympathique figure (nous laissons en route les personnages secondaires) s'en trouve une autre, Lucie de Livernois, jeune veuve inconsolable... d'avoir été mal mariée et qui n'a pas envie de recommencer l'expérience. Néanmoins, la misanthropie de Lucie s'humanise peu à peu en présence de Gauthier, son ami d'enfance, et il finit par l'épouser. Mais il a fallu à la veuve pour se décider une terrible catastrophe, dont le maître du Valbriant a été la victime, et qui lui révèle, à elle-même, la nature de ses véritables sentiments. Enseveli sous des décombres embrasés où il a pénétré pour sauver un enfant, Gauthier en revient frappé de cécité pour toujours, l'enfant dans les bras. Lucie n'hésite point. Elle donne à l'aveugle une main jusqu'ici refusée — et Gauthier a raison de dire : « Lucie, vous êtes désormais ma lumière. » Ah! le beau roman! D'autant qu'en outre de l'action qui est aussi émouvante que possible, il y a une importante idée sociale en jeu. Mme Craven indique, dans son œuvre délicate et saine, quel doit être désormais le rôle de l'aristocratie française. Ce rôle

est résumé dans les termes que voici par le gentilhomme filateur du Valbriant, qui veut convertir à sa cause Lucie de Livernois, encore imbue de ce préjugé qu'il n'y a aujourd'hui pour la noblesse d'autre carrière que celle des armes. Soldat, très bien! Mais un gentilhomme peut se rendre utile de beaucoup d'autres manières : « Je suis aristocrate « dans l'âme, » dit Gauthier d'Arcy; « je crois au sang, je crois aux « traditions héréditaires; je crois à une noblesse qui se transmet réel- « lement, qui se trahit de mille façons impossibles à définir, impos- « sibles à imiter. Je crois encore que lorsque, à cette noblesse se joint « celle du cœur, on est supérieur à tous, et on occupe à bon droit les « hauts sommets de ce monde. Mais une bataille s'est livrée et, pour « des causes trop longues à énumérer, ce n'est pas l'aristocratie qui « est sortie victorieuse. La démocratie a vaincu; elle est maîtresse. « Elle règne, et c'est par d'autres puissances que la force brutale : celle « du talent d'abord. Quant à la richesse, qui est l'autre grande puis- « sance, ce sera l'industrie qui la lui apportera dans une proportion « avec laquelle nous ne pourrons plus lutter. » Que doivent faire les descendants des grandes familles? Émigrer à l'intérieur, bouder, s'isoler du peuple, vivre dans un luxe inutile? Que non pas. Gauthier d'Arcy ajoute : « La démocratie est encore une grande sauvage. C'est « à nous, selon le conseil du Père Ventura, d'aller à elle, de la baptiser, « de la rendre chrétienne et de la guérir de sa haine à force d'amour, « de sa misère à force de dévouement. » Bref, Gauthier d'Arcy réalise au Valbriant l'idéal formulé par Frédéric Leplay et Albert de Mun. Cela n'est-il pas plus beau, plus noble, plus fier, plus salutaire que de descendre, habillé en clown, dans l'arène du cirque Mollier et d'y jongler, aux applaudissements des filles et des désœuvrés?

26 et 27. — *Floréal,* de M. Roger des Fourniels, trouve naturellement sa place après le *Valbriant :* il est écrit dans le même esprit, et le socialisme qui s'en dégage n'a rien de commun avec celui de M. Zola. C'est le socialisme chrétien, mis en face du nihilisme exterminateur. Celui-ci a pour représentant un ouvrier typographe, Jean Charlot, nourri de mauvaises lectures, embrigadé dans des sociétés ténébreuses, séide de l'Internationale, et qui trempe dans tous les forfaits dont fut épouvanté naguère Montceau-les-Mines. Celui-là s'incarne dans le brave ouvrier Guillaume Valtin. Il croit en Dieu, il aime sa femme et ses enfants, il évite le cabaret, il est économe, il ne boude pas au travail — et quand il s'agit d'un acte de dévouement, on le trouve toujours prêt. *Floréal* est une réponse indirecte à *Germinal.* Au fond, ce qui se dégage de l'œuvre de M. Zola, c'est la tristesse, le découragement, la fatalité. *Floréal,* au contraire, nous montre la profondeur des mines illuminées d'un rayon d'espoir. Sans doute, la plume de M. des Fourniels n'a pas la puissance de celle qui a écrit

Germinal. Littérairement, *Floréal* ne dépasse pas le niveau des romans ordinaires. Mais qu'importe, s'il remplit son but? Et il le remplit. Il n'a point, comme celui qu'il réfute, été écrit pour des lettrés : il s'adresse au peuple exclusivement — et nous voudrions le voir reproduit par toute la petite presse conservatrice, et répandu dans tous les centres ouvriers. Avec la *Plébéienne* de M. Georges Maisonneuve, qui traite fort dramatiquement le même sujet sous une affabulation différente et qui lui est d'ailleurs postérieur de trois ans, il pourrait faire beaucoup de bien. *Plébéienne* et *Floréal* se lisent sans la moindre fatigue : il y est question des mines et des mineurs naturellement, mais on n'y abuse pas des termes techniques — comme le font aujourd'hui beaucoup de romanciers qui posent en savants... aidés par les *Manuels Roret*.

Oh ! la science dans le roman, je ne sais rien — dussé-je m'attirer les anathèmes des admirateurs de M. Jules Verne — je ne sais rien de plus insupportable ! Ainsi, voici un livre : *Histoire d'une brique*, qui va droit aux jeunes intelligences. Cette brique est promenée successivement dans un jardin, dans un vivier, dans une maison. Ce qui permet à l'auteur, M. Nantanson, de nous parler des fleurs, des plantes, des oiseaux, des fourmis, des grenouilles, que sais-je encore? Tout un cours d'histoire naturelle. Au lieu de faire ce cours simplement, clairement et nettement, on va chercher midi à quatorze heures; on fait de la brique un être animé ; on imagine des dialogues dans lesquels dissertent le prince de la Paresse, la princesse de la Faiblesse, la fée Utile, la fée Prévoyante, et autres fées pédantes. Quel sacrilège ! Et combien nous aimons mieux les fées, les vraies fées du bon Charles Perrault !

28 et 29. — Les romans historiques sont de plus en plus négligés. Pourtant, M. Charles Buet reste fidèle au genre, et il excelle à ressusciter les grandes figures des temps qui ne sont plus. C'est ainsi que, dans *Madame la Connétable*, il évoque, dans tout son prestige, l'originale et fruste physionomie de François de Bonne, duc de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, maréchal de France. La connétable n'est autre qu'une petite bourgeoise, la belle Marie Vignon, femme d'Ennemond Mathel, riche marchand de Grenoble, qu'elle abandonne pour aller vivre avec Lesdiguières. Cette Vignon a les passions d'une Marguerite de Bourgogne : elle fait bel et bien assassiner le pauvre Mathel, pour pouvoir épouser le connétable, ce qui a lieu, mais non sans soulever l'indignation publique. M. Buet raconte qu'au moment où Guillaume d'Hugues, évêque de Grenoble, allait prononcer les paroles du sacrement, il s'adressa au peuple tassé dans la cathédrale pour savoir si personne ne connaissait d'empêchement au mariage, et qu'une voix, partie vibrante du milieu de la foule, répondit : « Honte

« à la femme adultère ! Donnez-lui l'anneau de paille en signe d'in-
« famie, François de Bonne ! » Dans cette œuvre, tout à fait dramatique, M. Charles Buet, s'il a pris des licences avec l'histoire, n'a pas du moins méconnu les droits de la vérité. Impossible d'en dire autant de M. Émile Moreau. Dans son *Manfred,* dont nous ne pouvons louer que le style véritablement beau, le rôle de la papauté au treizième siècle, représentée par Innocent IX, a été totalement défigurée. Innocent luttait contre cette impie et empiétante maison de Souabe, qui, dans la personne de Frédéric II, avait jugulé l'Italie en réunissant sur sa tête l'empire d'Allemagne et le royaume des Deux-Siciles. Si les papes favorisèrent l'avènement de Charles d'Anjou au trône de Naples, qui en profita ? L'Italie et le catholicisme. Les moyens employés ne fussent-ils pas tous à l'abri de critique, le but était grand — et M. Moreau a eu, à notre avis, d'autant plus de tort de le rapetisser et de le dénaturer que son *Manfred* dénote chez lui une érudition vaste et une étonnante puissance d'évocation.

30 et 31. — En 1795, il y avait, à la frontière, dans les Vosges, un poste télégraphique, établi, d'après les procédés de son inventeur Claude Chappe, pour avertir des manœuvres des Prussiens l'armée française qui campait dans les environs. Le gardien du Sémaphore était un vieil Alsacien, Hans Dietrich. Il avait deux fils : l'aîné, par cupidité, vendit aux Allemands les secrets de la nouvelle découverte et mourut plus tard misérablement. Le second, Fritz, honteux de la trahison de son frère, s'engagea dans la marine, devint capitaine de vaisseau et s'acquitta héroïquement d'une mission dont le gouvernement l'avait chargé pour Tippo-Saïb. Ce sont les aventures dans les Indes de ce brave marin qui forment le sujet du roman de M. Vivier, intitulé : *Un Vaillant.* Parmi ces aventures, il en est une qui donne le frisson : enfermé par le sultan de Tandjoré, dans une prison dont les fenêtres basses à barreaux de fer s'ouvraient sur un jardin rempli de lianes d'aloès, et de cactus, Fritz Dietrich voit venir à lui, par les fenêtres, des cobras monstrueux, poussant de petits cris pareils à des gloussements de poule. Lui ne bouge pas : il se raidit, fait le mort. Les reptiles le flairent, l'entourent, s'enroulent à ses jambes et vont l'étouffer de leurs enlacements visqueux lorsque, sous les murs du cachot, une jeune fille qui aimait Dietrich, entonne doucement une sorte de mélopée indienne, étrange et mystérieuse. Aussitôt les cobras lâchent leur victime et se dirigent du côté d'où venait la voix. Dietrich était sauvé. Il était libre aussi, car le sultan, le prenant pour un être surnaturel, lui fit grâce. Assurément, les aventures auxquelles fut mêlé, il y a deux ans, dans la guerre du Tonkin, le petit mousse d'Avignon Espérit Cabassu, ne sont pas aussi merveilleuses que celles de Fritz Dietrich, capitaine du vaisseau *La France*; mais elles ne

laissent pas que d'offrir aux jeunes lecteurs — à qui ces deux romans conviennent — un vif intérêt. Les abonnés de l'*Ouvrier* où M. de Lamothe a publié d'abord son *Esprit* ne me démentiront pas. Espérit est un peu cousin du *Tambour d'Arcole,* chanté par Mistral.

32. — Je tiens historiquement pour un mauvais livre, *Marcel Campagnac,* de M. Francis Melvil. La donnée, fort étrange, ne me déplairait pas : c'est l'esprit qui l'anime, esprit de secte, esprit de haine, dont il faut se méfier. Qu'on en juge : le marquis Roland de Malvaise de Montréal, gentilhomme bourguignon, s'est engoué des idées de Jean-Jacques Rousseau. Il a épousé une femme pieuse que M. Melvil — pour sa thèse — travestit en insupportable bigote. Aussi le marquis prend-il motif d'aller rejoindre à Toulouse le régiment dont il est colonel, pour disparaître à jamais. On se livre à toutes sortes d'enquêtes. Plus de marquis de Malvaise. Qu'est-il devenu? On suit ses traces jusqu'en Gévaudan. Là, le silence, l'obscurité, la nuit. Les gazettes du temps racontent que le marquis Roland a été assassiné. Vingt ans après, en 1789, Georges de Malvaise fait un voyage en Lozère pour essayer de découvrir les meurtriers de son père et de les punir. Le marquis-philosophe n'est pas mort : il habite le Vigan où il s'est marié dès qu'il a connu le trépas de sa première femme, et où il exerce la profession d'huissier sous le nom de Marcel Campagnac. L'ancien noble a juré à sa caste une haine diabolique, et l'ex-seigneur de Malvaise, d'une noblesse aussi ancienne que celle du roi, est le chef des révolutionnaires des Cévennes. Mis en présence de son fils, Marcel Campagnac le convertit à ses idées. Ceci est le squelette du roman. Mais, dans l'action se développe toute une thèse contre la royauté. L'auteur prend texte de l'amour que Georges de Malvaise témoigne à la fille du baron de Saint-Léry pour caricaturiser toute la noblesse du Gévaudan. Ce sont des gueux, des fourbes, des fanatiques : il n'y a d'honnêtes et de patriotes que les amis de Marcel Campagnac. Le clergé n'est pas épargné non plus. Quant au portrait que M. Melvil fait de Froment, le chef des légions catholiques de Nîmes en 1790, c'est une odieuse caricature. Nous pouvons le dire savamment : Froment fut l'ami de notre bisaïeul maternel, et les souvenirs qu'il a laissés de lui à ses petits-enfants sont exactement le contraire des noirceurs accumulées par l'auteur de *Marcel Campagnac* sur la tête du courageux et désintéressé commandant des « Cébets ». Pour être juste, disons que *Marcel Campagnac* débute par une trentaine de pages vraiment délicieuses. Il est vrai que ni la politique, ni le libéralisme révolutionnaire n'ont rien à voir dans ce début. Il est consacré aux angoisses d'Antonine de Saint-Léry, égarée dans les montagnes du Vivarais, entre Thueyts et Langogne. Décor, paysage, tableau sont d'un peintre. Par malheur, le revers de la médaille ne tarde pas à se

montrer, et avec Antonine rentrant dans le château paternel nous entrons en plein dans les déclamations. Ce n'est plus intéressant.

33, 34, 35 et 36. — Autant que jamais, la littérature russe est chez nous à la mode. On publie les *reliquiæ* de Tourgueneff; on traduit les derniers romans de Tolstoï, et de Dostoiewski ; on adapte en français Gontcharoff et Pisemski. C'est un véritable engouement — justifié d'ailleurs. Ainsi les *Cosaques*, de Tolstoï, reflètent toutes les qualités originales de l'auteur de la *Guerre et la paix*. Cela n'existe point comme action : un jeune barine qui s'ennuie à Pétersbourg, va dans le Caucase en qualité de porte-enseigne, s'installe à Grébenskoy, noue une amourette avec une fille indigène et s'en revient Gros-Jean comme devant. Mais dans ce cadre, que de jolies choses, racontées avec ce charme oriental qui fait la joie des lettrés et des délicats : le voyage à travers l'interminable steppe, l'extase du voyageur en face des montagnes, la pittoresque région du Térek, les mœurs des Cosaques, leurs luttes contre les Tartares, les Tchetchènes et les Adreks ! Tout cela est vu et décrit d'impression. De même les *Scènes du siège de Sébastopol*, qui terminent le volume, si vivantes, si humaines, et qui ont toute la saveur d'une nouveauté, d'une sorte de révélation.

Marc le nihiliste, création puissante, de Gontcharoff, est un jeune Diogène slave, se débattant contre une société qui froisse ses instincts, ses passions et ses rêves. Détruire, telle est la triste philosophie de cet homme inconsciemment dévoyé, qui résume le nihilisme dans sa période de formation. Marc, en effet, n'est point un Kropotkine : il ne sort pas de la théorie ; il parle, il critique, il maudit, mais il ne pense pas à employer le fer et le feu pour la réalisation de son idée. Il n'a même pas cette fièvre de propagande qui donne la fièvre aux pionniers des *Terres vierges* de Tourgueneff. C'est plutôt un Diogène persécuté qui blasphème et qui, se couchant pour mourir, aperçoit brusquement les rouges lueurs de l'incendie dont il a fait le symbole de sa délivrance. Avec une souplesse extraordinaire, Gontcharoff analyse le caractère de ce Diogène ; mais ceux qui croiraient trouver dans *Marc le Nihiliste* une apologie quelconque des exterminateurs et des révolutionnaires de Pétersbourg, se tromperaient fort. Gontcharoff, en face de son héros, se contente de le faire agir, parler et aimer (car Marc, tout proudhomien qu'il se prétende, n'est pas insensible à l'amour de Vera Vasilief), selon la logique même du type conçu. Quant à Vera, qui veut sauver ce malheureux, dont de funestes théories ont perverti les bonnes qualités natives, elle y perd son honneur. Les autres types sont la grand'tante de Vera, qui a tant d'esprit pratique ; Koslof, le professeur naïf ; le brave Touchine dont la force physique égale la force morale.

Il n'est aujourd'hui question que de réalisme. Seulement, pour nos

romanciers français, le réalisme ne va presque jamais sans l'obscénité. Le réalisme russe est tout le contraire : il est très minutieux, très exact, très sincère ; il enfonce quelquefois le scalpel dans les chairs vives ; mais si les scènes qu'il décrit sont risquées parfois, il reste du moins toujours chaste dans l'expression. Un autre caractère le distingue encore du réalisme français : c'est sa pitié profonde pour les petits, pour les misérables, pour les désespérés. On y entend résonner le cri de la souffrance humaine. Faut-il dire toute ma pensée ? Le réalisme russe, celui de Dostoiewski surtout, en dépit de certaines ténèbres qu'il doit à je ne sais quel illuminisme septentrional, est un réalisme évangélique. Cependant, Pisemski, le disciple direct de l'auteur de *Crime et châtiment*, nous paraît moins ému, plus impassible et plus froid. Son roman : *Mille âmes*, est le roman des fonctionnaires, si nombreux dans l'empire moscovite. Pisemski nous dit leurs intrigues, leurs rivalités, leurs déboires, leurs désillusions. Mais on sent que leurs douleurs intimes ne le touchent pas. C'est humoristique, ironique, gai, nerveux, parfois cruel. Ce n'est pas ému. Quelle différence avec le miséricordieux Dostoiewski !

Qu'il me soit permis de rattacher à la littérature russe une sorte de roman-épopée : *Olga*, dû à Mme Étienne Marcel. C'est un épisode dramatisé des origines de la Russie, et dont la conversion au Christianisme de la reine Olga, veuve, roi de Kiew, forme le dénouement. Depuis les *Martyrs*, de Chateaubriand, des récits de ce genre sont bien démodés. Aussi, préférons-nous à l'*Olga*, de Mme Étienne Marcel, sa nouvelle : *Elle et lui*, qui nous initie aux mœurs de la petite bourgeoisie des environs de Presbourg.

37, 38 et 39. — M. Léon Boré nous a donné récemment une excellente traduction du roman-poème de Goëthe : *Hermann et Dorothée*. Il existait de cette œuvre devenue classique beaucoup de traductions françaises ; mais presque toutes, calquées sur la version fort inexacte de Bitaubé, faisaient songer au proverbe italien : *traduttore, traditore*. Celle de M. Léon Boré n'a point ces défauts : elle est d'un maître, et dans l'introduction qui la précède, M. Ernest Faligan a réuni tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour apprécier *Hermann et Dorothée* comme il se doit.

De Goëthe à Ossip Schubin, la distance est longue, bien qu'ils écrivent tous les deux dans la même langue. Celui-ci, romancier viennois contemporain, déborde d'une qualité : l'humour, que ne possédait pas Goëthe, lui qui en possédait tant d'autres. *L'Honneur* de Schubin nous offre toute une collection de gens frivoles et grotesques, appartenant à la haute banque et à la bourgeoisie parvenue. Le mieux réussi de tous est l'étonnant Harfink, de Mayence, épingle d'une ironie communicative et vengeresse. Cet Harfink a une fille, Linda, qui,

pour entrer dans la noblesse, épouse le comte Frédéric Landsberg. Linda ne sait rien du passé de son mari ; mais le père et la mère Harfink sont parfaitement au courant du faux commis jadis par Landsberg et de sa condamnation à deux ans de forteresse. Bah ! il est comte. Cela ne suffit-il pas ? Au fond, le comte Landsberg est encore plus malheureux que coupable. En vain a-t-il racheté son crime ; en vain a-t-il sauvé un drapeau à Sadowa ; en vain a-t-il été réhabilité par l'empereur, il est toujours, quand on parle de lui, le « fameux Landsberg ». Torturé par son passé, torturé par sa femme, qui le trompe, dégoûté de la vie, obsédé par le remords, il se tue. Immédiatement le « fameux » Landsberg devient pour tout le monde l' « infortuné » Landsberg. Cela ne manque pas d'originalité, soit dit sans excuser le suicide. Mais là n'est pas pourtant l'intérêt de l'*Honneur*. Il est dans les personnages secondaires qui entourent le comte. Pareillement, nous trouvons beaucoup moins d'attrait aux réflexions philosophiques, psychologiques, éthiques et esthétiques, faites de sa « fenètre », par le chevalier Alfred Marini, qu'aux portraits, aux aventures et à la destinée des trois femmes : la comtesse Diane, Madeleine et Marie, qui absorbent si profondément son imagination. La comtesse Diane est une coquette dépravée — et nous comprenons très bien que le chevalier Marini s'éloigne de cette Circé. Madeleine — son nom l'indique — a quelque temps vendu son corps. La maladie arrive : la pécheresse est recueillie par sa sœur de lait, et la pauvre fille meurt en Madeleine repentie. Marie a pour père un modeste professeur : elle sait le latin, le grec, la peinture, la musique, divers autres arts libéraux. Vous allez dire : c'est une précieuse, une savante, une pédante. Point : c'est un cœur simple, fier et bon, que le chevalier Marini finit, non sans peine, par conquérir. Ajoutons que, quoique très instruite, Marie n'est point un produit de nos lycées de filles. On voudrait effacer de *Ma fenêtre* certains quolibets inutiles sur le haut clergé italien et deux ou trois pages un peu lestes.

40. — Avec Pier-Antoni Mancini nous étions à Rome. Nous sommes en Toscane avec Magherini-Graziani. C'est la première fois que le nom de ce jeune écrivain paraît dans la littérature française. Qu'est-ce donc que l'auteur du *Diable?* M. Henry Cochin, qui est son introducteur parmi nous, va nous le dire : Magherini-Graziani est un paysan, mais un paysan lettré ; il habite une ferme, dans le doux pays où le *si* résonne. Il vit au milieu de pâtres toscans et des « gens des mas », et il nous en détaille les mœurs pittoresques, et il nous en dit les poétiques croyances, et il nous les montre, non fardés, non enrubannés, — tels qu'ils sont. Le tout dans une langue simple, familière, rustique, pleine de bonhomie, très sincère, très nature, où le rire éclate en fanfare, où, sans le moindre artifice artis-

tique, l'idéal se mêle à la réalité. Les paysans toscans, aussi bien que les paysans de l'Écosse et de la Norwège, croient à la sorcellerie, à l'action visible des démons, au retour des morts dans les maisons jadis habitées par eux, à l'influence maléficieuse de certaines personnes et de certains lieux. Ils sont hantés de ces choses mystérieuses qui remplirent la pensée de leurs pères au moyen âge. Ils éprouvent, comme tous les primitifs, ce besoin de regarder au-delà de la vie, de redouter les forces cachées et de leur donner une explication autre que les explications naturelles. Leur âme simple et naïve, échauffée par une ardente imagination, munie d'une religion un peu obscure et ignorante, se fait des images sensibles du monde invisible et crée des formes et des voix aux fantômes de la solitude, aux spectres de la nuit, aux terreurs du soir. Toutes ces croyances populaires sont passées en revue, racontées et commentées dans le Recueil de Nouvelles de M. Magherini-Graziani, qui porte ce nom générique et un peu déroutant : *Le Diable.* Ainsi, ce « diable » à qui le meunier Chirola refusait d'ajouter foi, qu'il appelait sans qu'il daignât répondre, finit un jour par lui apparaître sous la forme d'un petit vieux qui lui joua les plus vilains tours. Ainsi, dans *la Maison de la négresse,* un valet esprit-fort s'avise d'aller coucher, et il n'a pas envie de renouveler l'expérience. Toute la nuit, un lutin se fait un malin plaisir de lui tirer les couvertures. Ainsi, dans *le Livre du commandement,* nous voyons un particulier fort redouté, parce qu'il possède une sorte de petit Albert, avec lequel, prétend-on, il commande aux esprits. Ainsi, dans *le Miroir,* un sorcier gagne un argent fou en faisant défiler devant les volés l'image des voleurs. Ainsi, dans *l'Innocent,* nous compatissons à la peine d'un pauvre maléficié qui aime la Lisa, sans jamais oser lui adresser la parole. *Le Diable* se termine par une histoire absolument terrifiante : *Fioraccio.* Ce Fioraccio est un boulanger mécréant, qui a vécu en impie et qui meurt en blasphémant. On l'enterre, et pendant sept jours de suite on retrouve son cadavre déterré chaque matin. Le cimetière, sol béni, ne veut pas de ce maudit. Si bien que... Mais arrêtons-nous là. C'est le conseil que nous donne la Cigale (une Toscane, passablement fûtée) : « Sur certaines affaires, il « vaut mieux, dit-elle, ne pas insister, car on n'a pas le dernier mot. » La Cigale ne m'empêchera cependant point de constater que *le Diable* de Magherini-Graziani est d'un maître conteur, où circule une sève de vigoureuse sincérité.

41. — Plus artistiques, mais moins franches, sont les *Nouvelles slaves,* dont Mme A. C. Strebinger publie la traduction. Ces *Nouvelles* ont pour auteurs Sacher-Masoch, Nestor Kukolnik, Léopold Vukolik, Nicolas Pawlow et Ferdinand de Saar. Elles nous initient aux mœurs des Galliciens, des Croates, des Bohèmes et des Petits-Russiens. Ici

apparaissent des types de brigands farouches à la façon de ceux de Schiller, de Charles Nodier et de Mérimée. Là, des cornettes amoureux de leur uniforme et de leur grand sabre. Plus loin, des tailleurs de pierre, mélancoliques, graves et résignés. Ailleurs, des popes romanesques et inquiétants. Enfin, cet étrange czar Pierre, dont les pardons sont plus terribles que les vengeances. Les deux perles du livre sont : *Clairs de lune,* poétiques fiançailles de deux amoureux, symbolisées par un anneau qui brille à leurs doigts comme une larme silencieuse, et *Schema Israël,* conte humoristique dans lequel il est exposé comment s'y prit la belle Josabeth pour défendre ses magnifiques cheveux noirs contre trois rabbins ridicules qui avaient la prétention de les lui faire couper. Le préfacier de ces *Nouvelles slaves* est M. Victor Cherbuliez, de l'Académie française. Il s'emploie à nous commenter ce qui n'a pas besoin de commentaire.

42. — *Bigarreau* donne son nom à un volume récent de M. André Theuriet, qui contient, en outre, *La Pamplina, Marie-Ange, L'Oreille d'ours, La Saint-Nicolas.* Vous pensez bien que « Bigarreau » est un sobriquet. On en a affublé un petit enfant trouvé, gamin de huit ans, aux cheveux embroussaillés, aux joues rebondies, aux lèvres couleur de cerise. Ce Bigarreau, pas méchant cœur, mais élevé sans aucune notion du tien et du mien, finit par être envoyé dans une maison de correction. Il s'en échappe. Un sabotier, sans savoir d'où il vient, l'accueille. Norine, sa fille, se prend d'amitié pour Bigarreau. Jalousie d'un ouvrier de la maison. Il découvre d' « où vient » Bigarreau. On l'emprisonne encore. Il meurt, et Norine aussi. M. Theuriet a-t-il voulu prouver que si Bigarreau avait été laissé libre, il fût devenu, dans la maison de Vincart, un honnête garçon lui-même ? C'est bien possible. Mais laissons la thèse — et contentons-nous de savourer la Nouvelle, qui a vraiment de la saveur. C'est une idylle, une idylle « dans le goût de Théocrite et de Virgile », ainsi que chante le précepteur Frimousse, dans le *Petit Duc. La Pamplina* (mésaventure d'un clerc espagnol débauché par une danseuse) est d'un style fort châtié, mais d'un réalisme trop passionné. *L'Oreille d'ours* corrige *La Pamplina,* de même que *La Saint-Nicolas,* par ses tons chastes, par sa donnée patriotique, atténue les fureurs jalouses de *Marie-Anne.* Ne cherchez pas à *L'Oreille d'ours* quelque chose d'étrange : il s'agit tout simplement d'une vieille demoiselle dont la Révolution a guillotiné le fiancé et qui resta fidèle au pauvre mort, toute sa vie, c'est-à-dire quatre-vingts ans. A ce dernier récit je donne ma préférence. Dans la description de cette antique maison de province où vieillit l'héroïne, Mlle Sophie, dans les tableaux de cette paisible existence, toute pleine de reliques du passé, toute faite de souvenirs, on aperçoit derrière le romancier le poète ému du *Livre de la Payse* et du *Chemin des bois.*

43, 44 et 45. — M. Léo Rouanet, un débutant, possède une grande acuité d'observation. Son style a du relief ; il est à la fois élégant et raffiné — avec cela très moderne. Mais on souffre véritablement de voir de pareils dons mis au profit de ce naturalisme érotique, dont s'est engoué, sous prétexte d'être documentaire, notre littérature, et qui, avec la tartufferie de mise en scène en plus, dépassera bientôt le libertinage de Restif de la Bretonne ou d'Andréa de Nerciat. *Chambre d'hôtel, Le Passé, On meurt d'aimer,* de M. Rouanet, n'en sont certes point encore là : mais, dans ces trois Nouvelles, le conteur s'attarde avec complaisance dans les descriptions voluptueuses de ces passions où les sens se trouvent seuls glorifiés et que l'on décore hypocritement du nom profané d'amour. Quand donc nos jeunes romanciers comprendront-ils que l'on peut être vrai, sans être nécessairement libertin ? D'autres, ne doutant de rien, trompent audacieusement le lecteur par le titre même de leurs élucubrations. Tel l'auteur des *Gens qui s'amusent.* Vous ouvrez le volume, pensant qu'il s'agit d'un recueil de ces spirituelles gauloiseries qu'aimaient à conter nos pères, sous le manteau de la cheminée, après le coucher de petites filles. Pas du tout. Vous tombez immédiatement sur des grivoiseries, des malpropretés, des ordures présentées — ce qui en fait la perversité — dans une forme très littéraire. Il n'y a, dans ces pornographies, rien d'amusant, rien de gai, rien de risible. Oui, rire est « le propre de l'homme » ; oui, le rire est sain, à la condition que ce soit un rire franc, honnête, libre si vous voulez, mais point vicieux. Or, le rire vicieux, le rire dépravant, le rire corrupteur est celui des *Gens qui s'amusent.* Qu'on ne s'y trompe pas : la note gauloise est de notre race : c'est le décolletage de l'esprit. Il y faut garder la mesure et ne pas descendre trop bas. Mais à cet emploi beaucoup de finesse, beaucoup de tact sont indispensables. La note grivoise, au contraire, n'exige aucune de ces qualités. Aussi, recrute-t-elle ses Bérangers parmi les commis-voyageurs. Ceci dit, reconnaissons qu'il existe des conteurs qui ont des défauts tout contraires. Ils ne sacrifient rien à l'humour, à la joie vraie, à l'allégresse. Ils sont tristes, graves, pontifiants. Tel est un peu le cas de la princesse Marie Troubetzkoï. Dans la série de Nouvelles qu'elle nous offre sous ce titre pompeux : *Amours,* et qui sont la description plus ou moins sincère des diverses métamorphoses du sentiment-protée aux caprices duquel l'espèce humaine ne sait pas toujours résister, il y a de la délicatesse, de la grâce, de la subtilité — quelquefois dangereuse et capiteuse. On y désirerait un peu plus de vie, de mouvement, de spontanéité.

46, 47, 48 et 49. — Je passe à des nouvelles d'un tout autre ordre d'idées, et que j'ai le plaisir de recommander sans réserve. Ce sont : *Les Contes de Noël,* de Mme S. Blandy ; *Les Contes,* de l'abbé Féret ; *Les Frères*

ennemis, de l'abbé Morigny, et *Nos Patriotes,* de L. Lacertie. *Les Contes de Noël,* de Mme Blandy, font partie de la *Bibliothèque des mères de famille,* et se distinguent par beaucoup de naturel. On y sent, trop pourtant, l'imitation de Dickens. Le meilleur de tous, le plus original, est celui qui est intitulé : *Sous le gui.* La plante chère aux Gaulois est devenue en Angleterre le symbole des fiançailles. « Sous le gui », trois mariages s'ébauchent — et ce sont trois ménages accomplis.

Admirable sujet à mettre en vers latins !

Les *Contes* de l'abbé Féret ont un tout autre aspect. Ils sont trop poussés au noir. On leur pardonne ce ton tragique, parce que tous, depuis *Le pauvre Fou, Le Pavé, L'Indiscret,* jusqu'à *La Mâchoire démise* et aux *Deux Compagnons* renferment une leçon de morale à l'adresse des petits et des grands enfants.

Les Frères ennemis, de l'abbé Morigny, ont pour théâtre la guerre de 1870. Au premier plan, Caïn et Abel, Caïn est Allemand, Abel est Français, bien que fils du même père. Caïn déteste Abel mortellement. Il veut le faire fusiller. Abel se tire d'affaire, et lorsque Caïn est pris à son tour, Abel se venge en le sauvant du plus affreux trépas. C'est très dramatique. L'autre histoire (car il y en a quatre dans le volume) est peut-être plus dramatique encore. Un calviniste maudit son fils, parce qu'il s'est fait catholique. Tous les deux se rencontrent sur les champs de bataille. Le père implacable maudit toujours. Ce cœur de bronze ne s'amollit que lorsque son fils tombe foudroyé. Les deux derniers récits sont des épisodes de la Révolution en province : l'un ayant son action dans l'Eure, l'autre en Lorraine, dans les environs de l'abbaye d'Orval.

Nos Patriotes tiennent de la biographie, de l'histoire et du roman. Petits drames dans lesquels M. Lacertie étudie et fait aimer le patriotisme à travers les âges : chez les Gaulois, sous François Ier, pendant les guerres d'Allemagne au XVIIIe siècle, sous le premier Empire, sous la dernière invasion. A lire et à relire : *Le petit Boulanger de Nancy.* C'est la vie du général Antoine Drouot, Drouot-le-Sage, comme l'appelait Napoléon Ier. *Nos Patriotes* se terminent par *Le Bataillon scolaire.* A retrancher ce « Bataillon » de l'édition prochaine. Il en est des bataillons scolaires comme des champignons : les meilleurs ne valent pas le diable. Future graine de communards.

50 et 51. — Il me reste à clore cette revue par les *Hantises,* de M. Edouard Dujardin, et les *Contes étranges,* de M. Henri Moreau. Cette fois, nous sommes jusqu'au cou dans la Kabbale, la Magie, le Spiritisme, le Suprasensible. M. Dujardin est libre penseur hésitant; M. Moreau, croyant convaincu, sinon très orthodoxe. Tous sont envahis par la crainte ou la préoccupation de l'Au-delà. Treize contes, dont

cinq passablement risqués et trois notoirement impies, constituent les *Hantises,* de M. Dujardin. Retenons : *Les deux Démences,* folie amenée dans une pensée par la peur de la folie ; le *Dharanna,* récit terrifiant, basé sur ce principe que l'homme étant à soi le milieu d'une chaîne, voit ce qu'il veut fortement voir ; le *Kabbaliste,* qui se créée tout un monde de Séphirots idéales, de gnômes, de salamandres, de farfadets, comme le firent l'abbé de Villars, Berbiguier et Éliphas Lévi ; l'*Enfer,* torture d'un athée qui ne veut pas croire à une vie de châtiment dans l'autre monde et qui finit par dire : peut-être! Il y a aussi, dans les *Hantises,* un véritable cours de démonologie dont le « diable helkésipode » fait tous les frais. Mais dans quel style exceptionnel ces choses-là sont contées! On croirait lire parfois, au milieu d'alinéas parfaits d'harmonie suggestive, les vers casse-tête de M. Stéphane Mallarmé. L'auteur des *Contes étranges,* du moins, n'est pas compliqué dans sa forme. Cela n'empêche pas M. Henri Moreau de nous transporter, avec *L'Aventure de Thomas Dreamel, Le Fossoyeur, Nadir, La petite Ame, Une Évocation, Le Manuscrit d'un fou,* dans les ginnistans les plus fantastiques : *Smarra,* de Charles Nodier, *Le Rêve et la Vie,* de Gérard de Nerval, *Ligeia,* d'Edgar Poë, sont dépassés. Cela donne le cauchemar. De ces étrangetés pourtant émerge un petit chef-d'œuvre d'imagination et de style : c'est l'*Oracle de Delphes,* étude antique disant la victoire du christianisme sur le paganisme, et commentant avec éloquence l'irrémédiable silence des trépieds pythiens en face du Christ, fils de Dieu.

FIRMIN BOISSIN.

THÉOLOGIE

Prælectiones de locis theologicis, *quas in collegio romano habebat* JOANNES PERRONE, S. J. Editio novissima opera et studio D. BONAVENTURÆ PONS, Sem. Urgell. Theol. primarii prof. Tomus primus. Barcelone, Subirana, 1885, in-8 de XVI-420 p. — Prix de l'ouvrage complet en 2 tomes : 36 rs.

L'Église ou la règle vivante, la gardienne infaillible de la foi et de la doctrine sacrée, les sources ou l'Écriture sainte et la Tradition, la servante, l'instrument ou la raison dans ses rapports avec la foi et avec la théologie qui est la science de la foi, telles sont les grandes lignes de l'admirable synthèse à laquelle le P. Perrone ramène toutes les matières désignées communément sous le nom de « lieux théologiques ». Ce traité est sans contredit la partie la plus remarquable des *Prælectiones theologicæ;* aussi félicitons-nous M. l'abbé Pons d'avoir eu l'heureuse pensée d'en faire une édition spéciale.

Il y a plus de quarante ans que l'illustre professeur du Collège Romain publiait cet ouvrage : depuis lors, sur divers points, l'état de la controverse a changé; on comprend que M. Pons ait jugé quelques

modifications nécessaires. Dans le premier volume que nous avons sous les yeux, le texte a été conservé presque intégralement. Parfois quelques objections de moindre importance ont été supprimées, parfois une courte explication est venue préciser et compléter la pensée de l'auteur. Dans le chapitre de l'Infaillibilité du Pontife romain, nous avons admiré comment le savant éditeur a su faire les remaniements exigés par la définition du Dogme, et comment il a su présenter cette définition comme la conclusion des belles thèses qui l'avaient pour ainsi dire formulée à l'avance et parfaitement préparée. C'est surtout dans les notes placées au bas des pages, qu'il a trouvé matière à de nombreux retranchements. Il a pensé qu'à côté de sérieux avantages, ces notes ont l'inconvénient de retarder la marche de l'ouvrage et d'en rendre la lecture assez difficile. Il n'a donc conservé que les plus importantes. Nous le lui reprocherons d'autant moins, qu'il faut bien avouer qu'un grand nombre de ces notes n'offrent plus aujourd'hui le même intérêt qu'au moment où écrivait l'auteur. Mais pourquoi n'a-t-il pas ajouté lui-même quelques indications utiles? Pourquoi, par exemple, à propos du séjour de saint Pierre à Rome, n'avoir pas en trois lignes rappelé les controverses récentes qui ont eu lieu sur ce sujet et quelques-uns des travaux remarquables auxquels ces controverses ont donné lieu? Pourquoi encore s'être contenté de la note dans laquelle le P. Perrone, au sujet de la catholicité de l'Église, donne le chiffre de la population catholique du globe, d'après la géographie de Balbi ou d'après les calculs cités par Mgr Kenrick? Grâce aux missions, l'Église étend chaque jour les limites de son empire. Au lieu du chiffre de 139 millions de catholiques, la *Civilta Cattolica,* vers 1866, d'après les renseignements des missionnaires, nous donnait celui de 210 millions, et l'*Osservatore Romano,* dans le courant de 1885, élevait ce chiffre à 275 et même à 300 millions. La partie vraiment neuve de ce volume, celle qui appartient en propre à M. l'abbé Pons, est un petit traité de 32 pages sur les rapports de l'Église et de l'État et sur les erreurs modernes désignées communément sous le nom de libéralisme. Par la manière dont il traite ce sujet si actuel, si grave, il a montré qu'il possède à un haut degré la puissance de synthèse, l'exactitude et la sagacité qui distinguent les vrais théologiens. En ce qui concerne les rapports des deux pouvoirs, il ramène toute la doctrine à cette formule lumineuse, qui dit tout en trois mots : négative, positive, indirecte. Négative : la puissance temporelle ne peut rien entreprendre contre la religion et l'Eglise; positive : elle doit protéger la religion et l'Église, elle est soumise à l'autorité spirituelle en ce qui est du domaine de celle-ci; indirecte : en dehors de ce domaine qui est déterminé par la fin assignée à la société spirituelle, l'Etat garde son indépendance, son autonomie. La grande erreur moderne est celle qui,

sous prétexte de progrès et de civilisation, proclame dans l'ordre intellectuel moral et social, l'indépendance de l'homme vis-à-vis de Dieu et de l'autorité qui nous parle en son nom. La libre pensée, le naturalisme, le libéralisme, telles sont les trois faces de cette funeste erreur. Le libéralisme radical veut l'asservissement de l'Eglise sous le joug de l'Etat et substitue l'idole du Dieu-État au Dieu que prêche l'Église. Le libéralisme modéré veut la séparation absolue de l'Église et de l'État et considère le droit commun comme la meilleure condition d'existence pour l'Eglise, la seule à laquelle elle ait droit. Le libéralisme catholique est l'erreur des catholiques dits libéraux, qui, rejetant le principe, adoptent les conséquences, c'est-à-dire les prétendues libertés modernes. On peut en effet tomber sur ce sujet dans une double erreur, une erreur de droit et une erreur de fait. L'erreur de droit consiste à admettre ces libertés comme étant en elles-mêmes un bien, un progrès (*in thesi*). Si tout en les considérant comme un bien relatif, comme un moindre mal (*in hypothesi*), on s'y attache outre mesure, et si on les proclame legitimes et nécessaires lorsque les circonstances ne les rendent en réalité ni nécessaires ni légitimes, on tombe dans ce que nous nommons l'erreur de fait. Dans une matière aussi délicate, quelle sera la règle et la mesure? Notre théologien va nous l'indiquer dans sa dernière conclusion avec autant de précision que d'exactitude. « C'est à l'Eglise qu'il appartient de décider dans quelles circonstances on peut tolérer le régime des dites libertés. » C'est à elle de juger de la situation. Il s'agit en effet d'une question de conscience, d'une question qui intéresse au plus haut point l'existence même de la religion et de l'Église.

Cet excellent travail du savant professeur d'Urgel mérite d'être loué sans réserves. Il sera hautement apprécié non seulement en Espagne mais partout où il sera connu. LAMOUREUX.

Non Christian religions systems : — 1° *The Coran, its composition and teaching*, by sir WILLIAM MUIR. In-12 de 239 p. — 2° *Confucianism and Taouism*, by ROBERT K. DOUGLAS. In-12 de 287 p. — 3° *Hinduism*, by MONIER WILLIAM. In-12 de 240 p. — 4° *Buddhism in China*, by S. BEAL. In-12 de 260 p. — 5° *Islam*, by J. W. STOBART. In-12 de 254 p. London, Christian Knowledge Society, 1885-1886. — Prix : 3 fr. le vol.

Les cinq charmants petits volumes dont je me propose de dire quelques mots ici sont publiés sous la responsabilité d'une société qui a déjà rendu de très grands services à la littérature. Ce ne sont que des manuels, des abrégés; mais ils ont le mérite d'être complets, exacts et au courant des plus récentes découvertes. J'ai à peine besoin de dire qu'en discutant les caractères et les traits principaux de l'Islamisme, de l'Hindouisme, du Bouddhisme et du Confucianisme, les

auteurs se placent toujours au point de vue de notre sainte religion; ils nous parlent donc en chrétiens et en chrétiens convaincus; de plus, chaque écrivain est dans sa spécialité *facile princeps*, et s'est acquis une réputation européenne.

L'histoire du Bouddhisme en Chine forme pour ainsi dire suite à un autre traité de M. Douglas nous initiant au Confucianisme; ces deux livres peuvent donc être regardés comme deux tomes du même ouvrage; il faut commencer par M. Douglas et finir par M. Beal, on aura ainsi un tableau intéressant de l'état religieux et philosophique de l'Empire Chinois depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il est difficile de s'imaginer quelles lectures, quelles recherches doivent s'imposer ceux qui veulent parler en connaissance de cause d'un sujet tel que celui-là; il ne s'agit pas, en effet, d'étudier tout simplement les savants travaux de Stanislas Julien, de Pauthier et de Legge; il est indispensable aussi, pour peu qu'on veuille être complet, de recourir aux livres sacrés de la Chine, et surtout de commenter des textes qui avaient échappé aux investigations des sinologues européens. C'est ce que n'ont pas manqué de faire MM. Beal et Douglas. Celui-ci, en expliquant les doctrines connues sous le nom de Confucianisme et de Taouisme, décrit le rôle de Lao-Tze comme réformateur, montre l'obscurité qui règne encore sur l'histoire de sa personne et de ses ouvrages, et cherche à se rendre compte des interprétations erronées que les savants ont données d'un système qui est, à proprement parler, un retour à des croyances anciennes. Puis viennent la civilisation et la théorie religieuse introduites par le Bouddha; l'Empire Chinois en a tellement subi l'influence qu'on ne se trompe pas en disant, avec M. Beal, que la presque totalité des sujets de l'empereur s'y rattachent et suivent les préceptes de Sakyamuni. Littérature, philosophie, résultats pratiques, morale, esthétique, pas un seul point n'a échappé à la patiente investigation de M. Beal, et il a dû consulter moins les pièces justificatives actuelles, l'état des monastères et des communautés existant aujourd'hui, que les anciens textes et les documents sur lesquels repose la doctrine du Bouddha.

M. le professeur Monier Williams, en s'occupant de l'Hindouisme, a choisi un sujet inépuisable. Les ouvrages liturgiques, les hymnes, les Védas, les épopées, les Upanishads doivent être examinés en détail; il faut aussi se rendre un compte exact des différents systèmes de philosophie, de la constitution de la société hindoue, du système des castes, du régime social, des lois qui gouvernent la propriété foncière, etc., etc. N'oublions pas non plus la réforme bouddhiste qui avait envahi l'Hindoustan avant de pénétrer en Chine. Voilà certes de quoi défrayer un volume. M. Monier Williams n'oublie pas que la collection dont son ouvrage fait partie s'adresse, sinon exclusivement, du moins

en grande partie, aux missionnaires ; il a donc réuni dans un excellent appendice différents essais qui méritent d'être spécialement étudiés par eux. Combien de fois n'entend-on pas répéter que pour prêcher avec succès l'Évangile aux habitants de l'Inde il faut de véritables savants, rompus aux controverses philosophiques et capables de raisonner avec des hommes d'une intelligence supérieure et d'une puissance d'argumentation hors ligne. Le meilleur moyen serait sans doute d'étudier les *Sutras*, et c'est ce que recommande notre auteur ; mais tout le monde n'a pas le temps ni le moyen de se livrer à ce travail, et par contre tout le monde peut, sans beaucoup de peine, se familiariser avec le précieux résumé que M. Monier Williams nous donne des six écoles de philosophie qui se partagent l'Hindoustan. Un second appendice nous fait connaître le Bhagava-Gita, et un troisième nous met sous les yeux les principaux traits de ce qu'on nomme le Jaïnisme, la forme la plus récente du Bouddhisme indien.

C'est à M. Stobart que la tâche était réservée d'écrire l'histoire de l'Islamisme; beaucoup d'ouvrages très remarquables ont été publiés récemment en Angleterre sur ce sujet, entre autres ceux de sir W. Muir *(Life of Mahomet)*, M. Boswort Smith *(Mohammed and Mohammedanism)* et M. Freeman *(tu Saracens)*; M. Stobart les a tous consultés avec soin, et il en est résulté un volume qui, comme abrégé impartial, calme et judicieux de la vie et des doctrines de Mahomet, ne laisse absolument rien à désirer. M. Stobart ne veut pas admettre, et avec raison, ce me semble, que Mahomet ait été le bienfaiteur, le réformateur dont certains historiens parlent avec tant d'enthousiasme. Il a sans doute rendu des services signalés, introduit parmi les Arabes des mœurs plus douces, une croyance religieuse plus raisonnable que celles qui existaient de son temps. En dépit des railleries et de la persécution, il civilisa jusqu'à un certain point les farouches peuplades du désert, mais il importe de distinguer avec soin entre des pratiques mauvaises et dégradantes d'un côté, et, de l'autre, un code de loi essentiellement vicieux qui se donne pour la règle permanente du bien et du mal. La force de l'exemple, les progrès de la civilisation peuvent et doivent à la longue faire disparaître certains vices et certains abus; mais un code de morale corrompu dans ses préceptes fondamentaux et accepté néanmoins comme d'origine surnaturelle, forme une barrière insurmontable au progrès d'une nation. On nous demandera peut-être ce qu'est le Coran, et s'il mérite vraiment l'appréciation défavorable qu'en a formée M. Stobart. Pour trouver une réponse à cette question nous ne saurions mieux faire que renvoyer à l'excellent petit livre de sir William Muir, publié pour la première fois en 1855, à Agra, et dont une seconde édition a paru à Allahabid en 1860. Ce n'était à l'origine qu'une dissertation sur le témoignage rendu par le Coran aux écrits

de l'Ancien et du Nouveau Testament; le docte auteur y a ajouté comme partie préliminaire une dissertation sur le Coran lui-même, sa composition, l'ordre chronologique des Suras, et l'enseignement qui en découle. Un certain nombre de ces Suras cités dans l'original avec une traduction anglaise et des commentaires, servent à montrer les rapports qui existent entre nos saintes Écritures et les textes sacrés de l'Islamisme. Quand au jugement définitif à porter sur la religion de Mahomet, sir W. Muir est du même avis que M. Stobart. Il ne peut être ici question de progrès, puisque nous avons affaire à une religion soi-disant d'origine céleste; mais que penser d'une doctrine corrompue à sa source même? GUSTAVE MASSON.

SCIENCES ET ARTS

Rapport du surintendant de l'instruction publique de la province de Québec pour l'année 1884-1885. Québec, 1886, in-4 de 457 p.

Le rapport de l'honorable M. Gédéon Ouimet, surintendant de l'instruction publique, et surtout les rapports des inspecteurs locaux montrent le développement que prend d'année en année l'instruction à tous les degrés dans le Canada français; en réalité, les pères de famille administrent l'école dans chaque division scolaire comme ils l'entendent. Le Conseil supérieur de l'instruction publique est partagé en deux comités, l'un catholique, composé des neuf évêques de la province et de quelques laïques, l'autre protestant. Chacun d'eux a la surveillance des écoles de sa confession. La présence dans l'un et l'autre comité du surintendant de l'instruction publique maintient une certaine unité d'action qui est désirable entre ces deux corps. Les procès-verbaux de ces deux comités, publiés in extenso dans ce volume, permettront au lecteur européen de se faire une idée du fonctionnement pratique du système d'instruction publique de la province de Québec.

Ce rapport, comme tous les documents officiels, met surtout en évidence la partie statistique et technique de ce système. Quant à ses résultats sociaux, ils sont grandement controversés au Canada. Un livre qui fait beaucoup de bruit a paru récemment sous ce titre : *L'Éducation ou la grande question sociale au jour. Recueil de documents propres à éclairer les gens de bonne foi.* (2 vol. in-8, mai 1886, Montréal, imprimerie de *L'Étendart.*) Nous nous bornons à le signaler ici à titre de document, sans entrer dans les difficultés qui divisent au Canada beaucoup d'hommes également sincères. X.

Maçonnerie pratique, *rituel du 33e et dernier degré de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien et accepté,* par le très puissant Souverain grand commandeur d'un des Suprêmes Conseils confédérés à Lausanne en 1875, édition sacrée publiée par un profane. Tome II, 2e édition. Paris, Baltenweck, 1886, in-12 de 532 p. — Prix : 6 fr. (12 fr. les 2 vol.)

Les Sœurs maçonnes. *La franc-maçonnerie des dames et ses mystères,* par Léo Taxil. Paris, Letouzey et Ané, 1886, in-12 de 388 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons déjà dit l'importance exceptionnelle de la publication de la *Maçonnerie pratique.* Ce second volume contient le rituel du 33e degré, qui n'était jamais jusqu'ici tombé entre les mains profanes, et que les Souverains grands inspecteurs ne peuvent même pas conserver chez eux! Les membres de ce degré forment le corps dirigeant de la Maçonnerie, et c'est dans leur réception qu'est donné le dernier secret de la secte, en même temps que la clef de ses procédés d'action. L'orateur et le lieutenant souverain grand commandeur, dans l'instruction du grade, donnent successivement au récipiendaire l'interprétation des 32 grades précédents. Cette interprétation est double, suivant que le haut adepte devra comme orateur d'un atelier pousser à l'action ou comme président modérer le mouvement. Quant au secret, il est donné avec une véritable brutalité. La Maçonnerie dans l'homme voit uniquement sa force génératrice. Le catholicisme est le grand ennemi, parce qu'il enseigne les dogmes de la Trinité et de la Rédemption et dépouille ainsi l'homme des droits que lui donne la conception purement naturaliste de l'univers. Tel est le sens de la devise du rite écossais, *Deus meumque jus.* Les trois assassins infâmes des droits de l'homme sont : la Loi, la Propriété, la Religion. Cependant on recommande de modérer le mouvement révolutionnaire, de ne pas trop pencher du côté du prolétariat qui ne rapporte pas! L'Écossisme doit en conserver la direction.

Un tableau synoptique permet d'embrasser d'un seul coup d'œil tous les grades avec leur interprétation, leurs mots de passe, signes d'attouchements, etc. On a ainsi sous les yeux la maçonnerie entière comme organisation pratique et comme développement doctrinal. En appendice, l'édition publie le compte rendu du convent des suprêmes conseils écossais tenu en 1875 à Lausanne et qui a constitué la redoutable unité d'action de l'Écossisme à travers le monde. Cette unité, dont le centre est en Amérique, s'affirme par des mots d'ordre portés par des souverains grands commandeurs envoyés en mission. L'auteur n'a pas craint de publier l'un de ces mots d'ordre qui date d'octobre 1885 et ordonne un redoublement dans la guerre à l'Église et particulièrement dans la déchristianisation de l'enseignement.

La sensation produite chez les frères par la publication de la *Maçonnerie pratique* a été considérable. *La Chaîne d'Union,* dans son numéro de juin 1886, publie sous la signature *un* 33e un long cri de rage. L'au-

teur de cette diatribe tourne rond devant le point décisif du débat. « La réfutation nécessiterait, dit-il, la publication du véritable rituel « du 33e, qui n'a jamais été imprimé. » Si on ne peut l'imprimer, c'est qu'il est essentiellement compromettant pour la secte. La publication faite dans la *Maçonnerie pratique* de ce rituel doit donc être tenue pour parfaitement authentique par le refus des maçons du 33e degré d'entrer en discussion sur ce qui fait le point même du débat.

Le profane à qui l'on doit cette publication capitale l'a fait suivre du texte de l'encyclique *Humanum genus* et d'une conclusion où, avec une grande hauteur de vues philosophiques, il montre la folie de ce monument inique de haine contre Dieu.

Le nouveau livre de M. Léo Taxil montre la réalisation pratique des obscénités qui forment le fond de l'enseignement maçonnique. C'est l'objet des loges d'adoption ou réunion des sœurs maçonnes qui sont annexées aux loges d'hommes. Au siècle dernier, les loges d'adoption avaient des titres distinctifs. Aujourd'hui elles n'en ont d'autre que celui de la loge d'hommes dont elles sont une dépendance. C'est ce qui explique comment elles sont si peu connues. Les autorités maçonniques mettent le plus grand soin à cacher l'existence de ces groupes. M. Léo Taxil affirme que soixante pour cent des loges de France ont une loge d'adoption sous leur dépendance, ce qui ferait près de deux cents loges de femmes. Les rituels et chansons maçonniques qui complètent ce volume sont d'une immoralité révoltante. La Maçonnerie d'adoption est un des moyens d'action les plus importants de la secte : il est fort utile qu'il soit ainsi démasqué. X.

Les Armées modernes, par le lieutenant-colonel Hennebert. Paris, Librairie illustrée, 1886, in-18 de VIII 352 p. — Prix 3 fr. 50.

La guerre est certainement un des plus grands fléaux qui affligent l'humanité, mais ce mal est aussi inévitable que les tempêtes ou les épidémies dont l'histoire nous montre la succession implacable. Toutefois il est en notre pouvoir d'atténuer les funestes effets de ces dernières; de même aussi les nations peuvent et doivent se préparer à soutenir avec succès les luttes que l'éternel combat pour la vie a de tout temps imposées à l'humanité. Passer en revue les conditions auxquelles doivent satisfaire les armées modernes pour répondre aux progrès incessants de la science, tel est le but que s'est proposé l'auteur de l'ouvrage dont nous rendons compte. Le lieutenant-colonel Hennebert est un de nos écrivains militaires les plus érudits; ses nombreux travaux ont contribué à répandre dans le public des notions jusqu'alors réservées aux seuls spécialistes mais aujourd'hui indispensables à tous, car toutes les forces vives de la nation doivent être mises en œuvre

dans les luttes gigantesques que l'avenir nous réserve. « Ces pages rapides, dit l'auteur dans son introduction, n'apprendront rien aux officiers de profession; elles s'adressent surtout aux officiers de réserve, elles seront aussi utilement consultées par les engagés conditionnels, réservistes et territoriaux. » Tous y trouveront en effet un tableau d'ensemble où les nombreux rouages qui constituent une armée moderne sont fidèlement passés en revue, des détails peu connus sur l'armement, les fortifications, les aérostats, les différents emplois de l'électricité, la télégraphie optique, les colombiers militaires, les voies ferrées, les services des étapes, des subsistances, de santé, etc; les notions sur les différentes phases de la mobilisation et sur les mouvements stratégiques de l'entrée en campagne seront aussi nouvelles qu'intéressantes pour beaucoup de lecteurs. Nous devons signaler quelques omissions : les principes généraux des marches, les différents modes de stationnement des troupes, les services de sécurité, soit en marche, soit en station, auraient pu figurer utilement « dans un exposé complet du mode d'organisation des armées modernes ». Enfin l'auteur présente surtout comme exemple la constitution de l'armée allemande; certes nous ne saurions trop connaître l'adversaire qu'un jour ou l'autre nous devons rencontrer à nouveau sur les champs de bataille. Mais nous estimons que, sans craindre de révéler les mystères de l'organisation de notre armée, il aurait pu signaler les points sur lesquels existent des différences trop marquées. Vte A. DE B.

Historia de las ideas esteticas en España, por MENÉNDEZ Y PELAYO, de la Real Academia española. Tome III, vol. I. Madrid, emprenta de Dubrull, 1886, in-16 de 418 p. — Prix : 4 pesetas.

M. Menéndez y Pelayo publie la première partie du tome III de son *Histoire des idées esthétiques en Espagne*, d'après le même plan que les tomes antérieurs. Le volume paru débute donc par une introduction dans laquelle sont compendieusement étudiés les systèmes esthétiques qui occupèrent tous les esprits en Europe durant le dix-huitième siècle. Notre école classique, la querelle des anciens et des modernes, l'école anglo-écossaise, l'école allemande, tel est le sujet de ces 150 pages. Chemin faisant, en une page, M. Menéndez expose de fort judicieuses réflexions sur l'accord existant entre le fond du tempérament français et la déformation de l'esthétique antique devenue loi chez nous au siècle précédent. Avec le chapitre premier, M. Menéndez aborde directement son sujet. Il y traite des idées générales sur l'art et la beauté, et passe en revue les théories du Padre Feijoo, les applications en Espagne des théories écossaises et anglaises, l'influence de E. Lebatteux. Dans un deuxième chapitre, l'historien

étudie plus spécialement l'influence du génie français, raconte la fondation de l'Académie espagnole, expose les dogmes littéraires et les controverses de Luzan, et la tentative de réforme nationale due aux érudits Mayans, Sarmento, Sanchez et au Padre Isla. Ce chapitre est plus particulièrement intéressant pour nous. Malheureusement il est un peu massif, et de lecture difficile pour ceux que laisse froid l'esthétique considérée en elle-même. Dans un passage de son ouvrage où M. Menéndez indique l'importance des *Salons* de Diderot, j'ai noté avec quelque étonnement le mépris absolu de l'historien pour Boucher qu'il confond avec Parrocel, Baudoin et autres artistes secondaires. Voilà un des inconvénients de l'esthétique : malgré elle, Boucher, qui n'y entendait rien, fut un grand peintre. ALBERT SAVINE.

BELLES-LETTRES

Le Bhâgavata-purâna, *ou histoire poétique de Krishna,* traduit et publié par EUGÈNE BURNOUF, t. IV, par M. HAUVETTE-BESNAULT. Paris, Imprimerie nationale, 1884, 1re partie du livre X, in-4 de VII-232-248 p.

Essais de mythologie et de philologie comparée, par J. VAN DEN GHEYN. Bruxelles. Société belge de librairie, et Paris, Victor Palmé, 1885, in-8 de XII-431 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le Yi : King, *ou livre des changements de la dynastie des Tsheou,* traduit pour la première fois du chinois en français par P. L. F. PHILASTRE. 1re partie. (T. VIII des *Annales du Musée Guimet*). Paris, Ernest Leroux, 1885, in-4 de IX-489 p. — Prix : 15 fr.

On sait que l'illustre Eugène Burnouf avait publié les tomes I, II et III du Bhâgavata-purâna avec une traduction, comme lui seul pouvait la faire. Après sa mort, aucun savant n'ayant voulu assumer une aussi lourde tâche, cette publication, si utile pour les sciences orientales, avait subi un arrêt prolongé, qui n'a cessé qu'en 1880, époque où M. Hauvette-Besnault, le savant professeur de sanscrit de l'École pratique des Hautes-Études, se vit confier, par un arrêt du 10 février, le soin de continuer cette publication. Déjà, en 1870, M. Adolphe Régnier sur la demande de M. Mohl, avait été appelé à l'achèvement d'une si belle entreprise, mais d'autres travaux, nés de circonstances malheureuses, ne lui avaient pas permis de mettre à profit une si belle occasion de faire briller ses heureux dons de traducteur et de philologue, et c'est précisément sur la désignation du savant auteur du *Prâtiçâkhya* du Rig-Véda que M. Hauvette-Besnault avait reçu la mission de mettre la dernière pierre à l'édifice. Nous avons enfin la 1re partie du livre X, dont la traduction seule a 248 p. et le texte 232. On doit les plus vifs remerciements à M. Hauvette-Besnault pour le texte, dont la correction est parfaite, et pour la traduction, qui, surtout dans sa partie philosophique, offrait bien des difficultés, surmontées le plus souvent

avec un rare bonheur. Il fallait pour y parvenir une grande connaissance de la philosophie des hindous et en particulier du krishnaisme ou vishnuisme, car c'est à la glorification du dieu Vishnu qu'est consacré le Bhâgavata-purâna, de même que le Bhâgavad-Gitâ, si bien étudiée dans ses cours de l'École pratique par M. Hauvette-Besnault, le Dasam-Askand de M. Théodore Pavie, le Prem-Sâgar de M. Eastweack, et même le Sânkhya de Patanjali. L'histoire de Krishna et des aventures du dieu ayant le don de passionner depuis bien des siècles toutes les classes de l'Inde, le Bhâgavata-purâna est un des monuments les plus vénérés et les plus repandus; aussi les savants ne peuvent qu'accueillir avec la plus grande faveur cette traduction, d'autant plus qu'elle en rend bien les passages lyriques et philosophiques, où éclatent des beautés assez grandes pour l'emporter sur les passages correspondants du Prem-Sâgar et du Dasam-Askand. Nous ne croyons pas utile de donner ici une analyse, même succincte, des aventures de Krishna, qui est l'incarnation du dieu Vishnu. Les orientalistes connaissent depuis trop longtemps le *Vishnu-purâna* de M. Wilson pour qu'il soit nécessaire de leur rappeler ce qu'ils savent aussi bien que nous.

L'ouvrage de M. J. Van den Gheyn est une réunion d'études qui ont paru dans différentes revues de Belgique, de Londres et de Paris. Le titre même annonce que l'ouvrage est divisé en deux parties bien distinctes, qui pourtant sont unies assez etroitement, car nul n'ignore que la mythologie comparée à notre époque a son appui le plus sûr dans la philologie. L'auteur débute par l'histoire et la critique des différents systèmes de mythologie, qui ont eu cours autrefois ou qui obtiennent de nos jours les suffrages des mythologues. Nous assistons d'abord à l'éclosion des anciennes théories d'exégèse mythologique qui revêtirent deux formes principales : le symbolisme ou système allégorique, et l'évhémérisme ou système historique. L'auteur a bien mis en relief les défauts inhérents à ces deux systèmes, dont le premier a été repris de nos jours et mis en œuvre dans la *Symbolique* de MM. Creuzer et Guigniaut. Quant aux nombreuses théories mythologiques qui ont été preconisées à notre époque et qui doivent leur force à la méthode comparative, l'auteur les réduit à cinq principales et caractérise d'un trait fort juste leur méthode, leur succès et leur décadence. Systèmes solaire de M. Max Müller, météorologique de M. A. Kuhn, mixte de M. Sayce, psychologique de M. Fiske, iconographique de M. Clermont-Ganneau et végétal de M. Guillaume Mannhardt defilent devant nous et nous prouvent que dans ce monde mythologique si vaporeux il ne faut pénétrer qu'armé de pied en cap et muni d'une bonne provision de savoir et surtout de sens critique. Dans une étude savante sur le mythe de Carbere, M. Van den Gheyn fait une applica-

tion heureuse des principes de l'école mythologique moderne de MM. Bréal et Comparetti : il retrouve ce mythe fameux chez les Romains, les Grecs, les Hindous et les Eraniens.

Nous remarquons encore dans cette première partie une étude du personnage d'Arlequin, où nous prenons sur le vif la manière dont les croyances traditionnelles s'effacent peu à peu du souvenir des hommes pour venir se réfugier un jour dans les contes et les jeux enfantins. Ainsi, l'idée d'un empire des airs, où domine un chef, règne à peu près dans toutes les nations européennes. Ce chef, qui conduit les vents, se nomme chez les Hindous Indra, qui commande aux Ribhus (Rhibukshin), chez les Germains il porte le nom d'Odin ou Woden, qui est le roi des Elfes (Ellenkönig), et c'est ce dernier nom, rapproché du sanscrit Ribhu, qui aurait émigré dans notre pays pour se transformer en Hellequin, Herlequin, Arlequin. Tout cela est assez bien prouvé, surtout par la philologie, mais de là à soutenir la parenté de l'Helquin mythologique et de notre héros, il y a loin, car il faudrait trouver des textes et une tradition plus explicite. Si Odin devenu, dans le Nord, après l'introduction du christianisme, le type de Satan qui conduit le cortège infernal, a conservé cette forme et cette attribution dans notre moyen âge, où la *maisnie d'Helquin* était si célèbre, peut-on conclure que ce personnage satanique ait tellement frappé l'imagination de nos pères dans les campagnes qu'ils en aient fait le héros de comédie, le bouffon à la fois naïf et malicieux? M. Van den Gheyn a raison de croire qu'il est difficile sur ce point d'arriver à une entière certitude, et c'est aussi la conclusion à laquelle il aboutit dans l'étude intitulée : *Une Légende indienne,* où il traduit du sanscrit la légende de Vîravara, qui fait partie des vingt-cinq contes du mauvais génie *(Vêtalapancavinçati)*. Dans cette légende, le dévouement à la royauté brille du plus pur éclat et le traducteur se demande si cette histoire héroïque ne pourrait pas être rapprochée de celle de Guillaume Loek, qui sacrifie son fils pour le comte Charles le Bon et qui est en quelque sorte le Vîravara de la Flandre du moyen âge. Certes, le rapprochement est des plus justes, mais l'auteur nous avoue n'avoir pu retrouver les anneaux intermédiaires de cette chaîne dont il possède seulement les deux extrémités. Nous croyons qu'il sera difficile d'être plus heureux que lui, car les documents semblent faire complètement défaut. Nous ne nous arrêterons pas à quelques pages excellentes sur les contes lorrains de M. Emmanuel Cosquin, sur l'*Uttara-Râma-charita*, drame sanscrit de Bhavabhuti, traduit par M. Félix Nève; sur la *Grammaire pratique de la langue sanscrite,* par C. de Harlez; sur la *Bible dans l'Inde* et la vie de Jéseus-Christna, d'après M. Jacolliot, par C. de Harlez. A propos de ce dernier ouvrage, je suis seulement surpris que M. Van den Gheyn ne trouve pas

fâcheux de voir un savant de la valeur de M. de Harlez consacrer tout un livre au renversement du frêle édifice bâti par la main de M. Jacolliot, qui ose certifier l'origine hindoue du christianisme et arrive à cette conclusion par les erreurs étymologiques les plus étranges. Un homme qui peut inventer de toutes pièces le mot christna pour le rapprocher de Krishna (le noir) est jugé, et c'est lui faire trop d'honneur que de consacrer à ces fantaisies ridicules tout un volume. M. Jacolliot ne connaît ni le sanscrit, ni le tamoul, ni rien de ce qu'il semble si bien savoir.

Nous ne dirons rien des *Études éraniennes* de M. J. Van den Gheyn : les questions qu'il y traite sont encore un peu confuses et ne pourraient d'ailleurs être analysées ici, car elles roulent surtout sur les méthodes linguistiques de plusieurs savants éraniens. Nous serons aussi très bref sur la seconde partie du livre, la philologie comparée. L'article sur *les Langues de l'Asie centrale* résume, critique et parfois complète les travaux de MM. Tomashek, le professeur de l'Université de Gratz, si connu par ses études sur l'Asie centrale; Biddulph, Willhelm Geiger, O. Schrader, de Ujfalvy et Girard de Rialle, le fondateur, avec M. Julien Vinson, de la *Revue de Linguistique.* L'ouvrage se termine par trois essais ingénieux et savants sur la 8e classe des verbes sanscrits, sur les mots sanscrits composés avec pati, enfin sur le participe moyen en latin, où l'auteur cherche à retrouver dans une curieuse série de mots latins les traces du participe formé au moyen du suffixe « menos » et usité dans toutes les langues aryennes congénères.

M. Philastre nous donne le fruit d'un long travail et d'une érudition consciencieuse dans la traduction française du *Yi : King,* qui forme le huitième volume des *Annales du Musée Guimet,* dont nous avons plusieurs fois parlé avec éloge, comme étant destinées à devenir une collection indispensable à tous ceux qui s'adonnent à une branche quelconque de l'orientalisme. Le *Yi : King* est un des livres les plus vénérés par le peuple chinois; il embrasse un grand nombre de sujets et pourrait être appelé une encyclopédie. Il ne fait que toucher en passant aux questions de métaphysique et de physique: mais, quant à la morale, il n'oublie rien de ce qui est propre à la vie de l'homme, seul, père de famille et homme d'État. C'est aussi le livre des sortes, destiné à servir aux prédictions. Le *Yi : King* a eu pour premier auteur le grand empereur Fo-hi, mais, comme l'art d'écrire à son époque n'était pas encore inventé, il se servit de 24 traits formant huit trigammes. Cette œuvre, composée avec si peu d'éléments graphiques, étant une véritable énigme, les huit trigammes de Fo-hi parurent bientôt insuffisantes à l'un de ses successeurs sur le trône de la Chine, qui forma 64 hexagrammes, mais le remède ne fut d'aucun secours,

et douze siècles avant l'ère chrétienne, Ven-Vang, le fondateur de la dynastie de Tcheou, ajouta aux hexagrammes des notes brèves, qui ne parurent pas encore suffisantes pour l'éclaircissement du texte à Tcheou-Kong, le fils de Ven-Vang, qui s'empressa d'en ajouter de nouvelles. Enfin, cinq siècles avant l'ère chrétienne, le texte de Fo-hi, les notes de Ven-Vang et l'interprétation de Tcheou-Kong furent ornés de commentaires par le grand philosophe Confucius — appelé par les Chinois le comble de la sainteté et le faîte du genre humain — qui donna ainsi sa forme définitive à ce livre canonique, le plus ancien de leurs livres, au dire des Chinois.

La traduction de M. Philastre a le tort d'être précédée d'une introduction insuffisante de quelques pages; de plus, elle est d'une lecture pénible, mais l'ennui qui s'en dégage ne peut guère être imputé au traducteur : c'est le fruit du livre lui-même; cependant nous ne croyons pas que l'on puisse dire de cette version française ce que les savants chinois disaient des Commentaires de Confucius sur le *Yi : King*, rédigés en dix chapitres qu'ils nommaient les dix ailes sur lesquelles ce livre devait voler à la postérité. GÉRARD DEVÈZE.

Journal de voyage de Dom Jacques Boyer, *Religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, dans les diocèses de Clermont, Le Puy, Bourges, Autun, Lyon, Viviers, Mende, Tulle, Limoges, Cahors, Montauban, Toulouse, Sarlat, Périgueux, Angoulême, Bordeaux, Saintes, La Rochelle, Luçon, Angers, et Poitiers. 1710-1714.* Publié et annoté par ANTOINE VERNIÈRE. Clermont-Ferrand, F. Thibaud, 1886, gr. in-8 de 537 p.

Dom Jacques Boyer, un des meilleurs collaborateurs de D. Denis de Sainte-Marthe pour la nouvelle édition du *Gallia Christiana*, et de D. René Massuet pour la continuation des *Annales Ordinis Sancti Benedicti*, naquit au Puy-en-Velay le 7 mars 1672, fit profession à l'abbaye de Saint-Augustin de Limoges le 30 avril 1690, et mourut à l'abbaye de Chezal-Benoit, en Berry, le 9 septembre 1738. « Partout, » dit M. Vernière (*Avant-propos*, p. 6), « nous le trouvons en commerce littéraire avec les lettrés du pays et nous le voyons se livrer aux recherches historiques vers lesquelles il était entraîné par une irrésistible vocation. Les manuscrits provenant de Saint-Germain des Prés, possédés aujourd'hui par la Bibliothèque nationale, nous le montrent en correspondance avec ses plus illustres confrères, D. Jean Mabillon, D. Edmond Martène, D. René Massuet, D. Bernard de Montfaucon et D. Denis de Sainte-Marthe. Il était donc désigné d'avance au choix de ce dernier par son inclination pour les monuments antiques, par son talent pour déchiffrer les écritures les plus difficiles, par sa constance infatigable dans le travail; et la mission qu'il reçut de chercher des mémoires dans les provinces ecclésiastiques de Bourges et de Bor-

deaux répondit, nous le verrons, aux plus ardents désirs de son cœur. M. Vernière, après avoir résumé l'histoire des pérégrinations et des travaux de D. Boyer, apprécie (p. 9-10) les notes de voyages du zélé chercheur, notes « d'un accent tout personnel et d'autant plus sincères », pleines « de curieux détails sur les contrées parcourues, sur de nombreux personnages, sur la vie monastique au commencement du dix-huitième siècle. » Le judicieux éditeur ajoute que le *journal* de D. Boyer, « original dans son esprit et dans sa forme », emprunte une saveur particulière à la causticité de l'auteur.

Nous ne pouvons songer à indiquer toutes les particularités dignes d'attention consignées dans les récits du docte voyageur. Qu'il nous suffise de dire que presque à chaque page on remarquera quelque mention curieuse ou quelque trait piquant. A côté des renseignements paléographiques les plus abondants, nous trouvons tantôt le croquis d'un évêque, d'un abbé, d'une abbesse, d'un prieur, d'un simple religieux, d'un chanoine, d'un curé, d'un gentilhomme, d'une grande dame, etc.; tantôt la description d'une ville, d'une église, d'un monastère, d'un château, d'un paysage, d'une œuvre d'art, etc. Le narrateur nous amuse autant qu'il nous instruit, car il mêle aux indications les plus utiles de gaies anecdotes, des traits malins, décochés surtout contre les Jésuites (voir notamment, p. 103, une vive tirade contre un panégyrique de saint Ignace, prononcé par le P. de Fontenoy, continuateur de l'*Histoire de l'Église gallicane*). Ce que l'on appréciera beaucoup encore, c'est la bonhomie spirituelle avec laquelle D. Boyer raconte ses aventures de voyageur, ses bons et mauvais pas, ses chutes, quasi-noyades et autres accidents. Il donne çà et là de pittoresques détails sur son humble monture, et il nous la rend sympathique. Parfois, D. Boyer associe à sa prose des vers de sa composition qui ne sont pas merveilleux, mais dont il est le premier à se moquer; d'autres fois, il insère dans son journal de petites pièces épigrammatiques qui venaient d'être mises en circulation au moment même. La variété du recueil n'est pas un de ses moindres attraits, et tous ses lecteurs regretteront vivement que le manuscrit autographe s'arrête brusquement à la date du 6 avril 1714, sans que les plus actives recherches aient permis de savoir si D. Boyer en a continué la rédaction ou si la suite n'est pas parvenue jusqu'à nous.

Dans l'*Appendice* (p. 407-446), l'éditeur a réuni : un tableau des lettres écrites par D. Boyer, de juillet 1713 à novembre 1714; un tableau des lettres reçues par ce bénédictin pendant la même période ; diverses lettres inédites du même à ce D. Jean Mabillon, pour lequel il avait une sorte de culte et dont il parle d'une façon touchante en divers passages de son journal; à D. T. Ruinart, à D. Bernard de Montfaucon, à D. R. Massuet, à l'abbé Lebeuf, à D. Edmond Martène. Deux co-

pieuses et excellentes tables alphabétiques des noms de personnes et des noms de lieux (p. 453-503 et 504-537) terminent le volume. Mais ce qu'il faut louer par-dessus tout en ce volume, c'est la richesse et la précision des annotations. Nous n'exagérons nullement en déclarant que M. Vernière a éclairé le texte de son auteur par plus de deux mille notes qui touchent à tous les sujets, à l'archéologie comme à la géographie, à la biographie comme à l'histoire littéraire, à la généalogie comme à la théologie, et que toutes ces notes ont été faites avec tant de soin qu'elles défient tout reproche. Aussi ne pouvons-nous trop féliciter l'Académie de Clermont d'avoir confié le soin de publier le journal de D. Boyer à un érudit qui, par sa science comme par sa conscience toutes bénédictines, mérite un des premiers rangs parmi nos meilleurs éditeurs et commentateurs de textes historiques.

T. DE L.

Un Salon à Paris. *Mme Mohl et ses intimes*, par K. O'MEARA. Paris, Plon et Nourrit, 1886, gr. in-18 de 298 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les étrangers ont toujours été reçus avec empressement en France. Cette bienveillance que nous avons si facilement pour eux était déjà constatée au quinzième siècle par Games dans son *Victorial* et nous n'en avons que trop de preuves récentes. Parmi les nombreux Allemands auxquels, de nos jours, il a été fait grand accueil, on peut citer M. Mohl, qui arriva à l'Institut plus aisément que, sans doute, à mérite égal, ne l'eût fait un de nos compatriotes. Un jour, ce M. Mohl écrivit à Mérimée pour le prier de lui servir de témoin. Mérimée arriva, le lendemain matin, fort inquiet de savoir avec qui son ami devait se battre, et fut stupéfait d'apprendre qu'on réclamait sa présence pour un mariage. M. Mohl, âgé de quarante-sept ans, allait unir son sort à celui d'une Anglaise, venue autrefois à Paris avec sa mère, et qui ne comptait pas moins de cinquante-sept printemps : Mary Clarke. Qui avait pu décider le savant à ce mariage tardif ? Mary Clarke n'était pas très riche, dans sa jeunesse même elle n'avait pas été jolie. Mais son esprit, sa manière d'être exerçaient une séduction irrésistible. Il faut bien qu'il en ait été ainsi, car nous la voyons d'abord liée avec Mme Récamier et ayant, à peu près seule, le privilège de dérider le front soucieux de Chateaubriand ; nous la voyons plus tard ouvrir un salon, qui est une sorte d'antichambre à l'Académie, où accourent tous ceux qui, comme elle le disait, avaient la *fièvre verte,* que fréquentaient les hommes les plus distingués : Fauriel, Ampère, Merimée, Tocqueville, le duc de Broglie, Thiers, Guizot, Jules Simon, bien d'autres encore. Il n'y a pas à douter de l'attrait qu'offrait la connaissance de Mme Mohl, mais il faut l'avouer, on ne le devinerait pas d'après ses lettres d'un style vulgaire, d'après ses

réparties qui n'étaient souvent que des boutades fort déplacées. C'est ainsi qu'un soir ayant chez elle la célèbre tragédienne Mme Ristori, sans motif, à brûle-pourpoint, elle s'écria tout à coup : « Tous les Italiens, c'est de la canaille !... » L'insulte n'était même pas formulée d'une manière fort correcte, mais Mme Mohl s'inquiétait très peu des règles de la grammaire... Elle les faisait plier à son caprice, elle faisait sans scrupule un verbe neutre d'un verbe actif et réciproquement, et tout cela, nous dit son biographe, n'empêchait pas que sa parole ne fût limpide comme du cristal. Nous croyons Mlle K. O'Meara sur parole quand elle nous parle du charme qu'exerçait Mme Mohl, mais encore une fois on ne s'imaginerait rien de semblable en lisant *Un Salon à Paris*. Nous ne voulons pas dire que le livre n'est pas souvent intéressant; il l'est par tous les personnages connus dont les noms le remplissent; il est amusant, malgré bien des longueurs, par la peinture d'un caractère dont l'excentricité dut être le grand mérite : Mme Mohl nous apparaît comme une vieille originale fort divertissante, avec son costume négligé qui souvent la faisait prendre pour une pauvre solliciteuse, avec sa robe qu'elle conservait ouverte en cœur à quatre-vingt-treize ans, avec ses précautions pour cacher son âge, soin ingrat contre lequel se révoltaient les mèches de cheveux ébouriffées qui faisaient dire à Guizot que son lévrier écossais et Mme Mohl avaient le même coiffeur. Souvent elle recevait ses visiteurs assise sur sa cheminée *comme une petite vieille sorcière*. Les grandeurs de ce monde l'intimidaient peu. Dans un moment où l'on venait de voir se dissiper les craintes d'un grand conflit, elle aborda la reine d'Angleterre en lui disant : « Eh bien, Majesté, nous n'aurons pas la guerre; » et, lui prenant les deux mains, elle s'assit à côté d'elle et se mit à causer sans façon. Elle avait gardé si bon souvenir de cette rencontre qu'en parlant de la souveraine de la Grande-Bretagne, elle disait : cette chère femme de reine. Elle se montra encore moins cérémonieuse avec la reine de Hollande, fille du roi de Wurtemberg, dont le père de son mari avait été ministre, elle la régala d'une langouste, sauce mayonnaise, pour elle le nec plus ultra de la gourmandise, et quand elle reçut la visite de digestion de son auguste visiteuse, elle était dans la tenue la plus étrange, occupée à compter son linge. A ce bizarre laisser-aller elle mêlait la pruderie anglaise ; elle fut fort irritée qu'on eût osé lui envoyer une loge pour une représentation de la *Belle-Hellène*. Tout au début du livre nous voyons Mary Clarke dans l'enthousiasme de la Révolution de juillet, nous lui retrouvons les mêmes opinions libérales à l'avènement du second empire ; elle exécrait Napoléon III. La guerre de 1870 modifia singulièrement l'existence de Mme Mohl. Après son séjour en Angleterre, revenue au n° 120 de la rue du Bac — la maison qu'elle habitait et où Chateaubriand était mort — elle s'y

trouva dans un triste isolement. Sa qualité d'étrangère, les méfiances qu'inspirait la nationalité de son mari, des préoccupations de toutes sortes avaient éloigné les visiteurs d'autrefois. Mme Mohl est morte, à peu près oubliée, à une date toute récente, le 17 mai 1883, elle avait survécu de huit ans au savant qu'elle avait épousé et qu'elle aimait avec des appréhensions jalouses que Philémon ne devait pas inspirer à Baucis. TH. P.

HISTOIRE

La Péninsule des Balkans. *Vienne, Croatie, Bosnie, Serbie, Bulgarie, Turquie, Roumanie,* par E. DE LAVELEYE. Paris, F. Alcan, 1886. 2 vol. in-12 de 360 et 435 p. — Prix : 10 fr.

M. de Laveleye n'est pas un nouveau venu dans l'Europe orientale. En 1870, il publiait deux volumes d'un intérêt soutenu, intitulés : *La Prusse et l'Autriche depuis Sadowa* (Paris, Hachette), dont la deuxième partie est consacrée à la Hongrie, aux Iougo-Slaves, aux Polonais, aux Ruthènes et aux Tchèques. J'ai eu la satisfaction, ici même, de signaler, il y a déjà bien longtemps, la rectitude des jugements que portent presque tous les écrivains français sur l'Europe orientale. Le nouveau, comme le premier ouvrage de M. de Laveleye, malgré des désaccords sur quelques points, ne peut que me confirmer dans cette appréciation (*Polybiblion,* t. XI, février 1874).

L'espace ne me permet pas de suivre l'auteur pas à pas dans les intéressants récits où il signale, avec une rare sagacité, le fort et le faible de chaque situation ; j'en citerai quelques exemples :

Il fait ressortir le danger de ces grosses affaires financières, à la suite desquelles « le pays devient l'esclave de quelques grandes banques soutenues, le cas échéant, par l'État où elles sont fixées (II, p. 83)... Si l'on continue, la Serbie finira par n'être plus qu'une colonie d'esclaves travaillant au profit des créanciers étrangers (II, p. 137). » A cette occasion, il gourmande l'Europe sévèrement et fort à propos : « Les États de l'Occident qui jadis employaient leur influence pour faire obtenir aux peuples quelques libertés ou quelque soulagement, la mettent en œuvre maintenant pour consacrer leur asservissement. Point de spectacle plus révoltant (II, p. 193 et 174). » En Bulgarie, il *s'étonne* de voir l'Angleterre appuyer d'iniques exigences (II, p. 111). Il apprécie ailleurs fort justement la politique de la Grande-Bretagne, en 1878 : « Tout ce que j'apprends ici me porte à maudire l'œuvre de lord Beaconsfield au traité de Berlin (p. 160). » Plus bas, M. de Laveleye s'applique à faire ressortir ce qu'il y a réellement de bon et de pratique dans le caractère des Bulgares (II, p. 120). — Enfin, je terminerai ces trop courtes indications en signalant que l'auteur

stigmatise, comme elle le mérite, la ridicule théorie de l'équilibre dans la Péninsule (II, pp. 162 et 362).

Par contre, je n'admirerai pas avec M. de Laveleye ce qu'il appelle *l'ampleur et l'élévation* des luttes parlementaires. — Je ne suis pas persuadé qu'il soit urgent d'introduire dans ces pays la perception directe des impôts par l'État et tout ce qui s'ensuit : J'entends encore les cris lamentables que poussent les populations syriennes depuis qu'on les a gratifiées de fonctionnaires-percepteurs.—Je me demande également s'il est à propos d'infliger au pape une instruction qui lui inculque des façons de vivre et de penser inadéquates à la condition inévitablement médiocre de sa famille, et le transformer lui-même en un petit *tchinovnik* besoigneux, prétentieux et intrigant. Dans les pays orthodoxes, c'est le moine qu'il faut instruire. — Enfin, je ne sais où M. de Laveleye a découvert que « le prêtre catholique, *en vertu de son dogme,* est l'ennemi de la liberté et l'instrument d'un pouvoir étranger. »

Ce n'est pas certainement dans l'Europe orientale : quand on y arrive avec des idées de ce genre dans son bagage, on s'en allége avant de rentrer. Il serait facile de montrer que, particulièrement chez les Slaves, le clergé catholique a été un précieux instrument d'affranchissement et de progrès ; mais je me bornerai à rappeler à M. de Laveleye sa rencontre chez M. Minghetti et sa visite à Diakovo. Mgr Strossmayer n'est-il pas un prêtre catholique ? est-il donc un ennemi de la liberté des Croates ? l'instrument d'un pouvoir étranger ?

ADOLPHE D'AVRIL.

La Chine inconnue, par M. JAMETEL. Paris, Rouam, 1886, in-12 de 250 p. — Prix : 3 fr.

Malgré les nombreux écrits que nous possédons déjà sur la Chine, le livre de M. Jametel vient cependant combler une lacune. A une époque où chacun tient à posséder au moins quelques potiches chinoises, il n'est pas sans intérêt de savoir la valeur qu'on attache à ces objets dans le Céleste-Empire lui-même, et de connaître la manière dont on fabrique le faux chinois. Avec M. Jametel nous pénétrons dans les boutiques de brocanteurs et des antiquaires de Pékin et nous nous rendons compte de la manière dont on y traite de l'achat de ces objets aussi recherchés en Chine qu'ils le sont en Europe. Deux seuls chapitres de l'ouvrage ne se rattachent pas à l'article de la curiosité. L'un, traitant des mœurs chinoises (*la Chine des Viveurs*), aurait pu être omis par l'auteur, je dirai même qu'il dépare ce joli petit volume ; l'autre, bien plus intéressant, nous donne quantité de détails instructifs sur les faux nids d'hirondelles, les trépangs, la pêche, et surtout la pêche des poissons d'eau douce à l'aide de loutres et de cormorans dressés comme de vrais chiens de chasse. Mais revenons aux collectionneurs.

La Chine possède ses amateurs d'antiquités tout comme l'Europe; mais les fils du soleil estiment les objets non d'après leur valeur artistique mais d'après leur ancienneté et d'après la somme de travail qu'il a fallu dépenser pour les fabriquer. C'est ainsi que les objets en jade et les vieux bâtons d'encre, que nous ne recherchons guère, sont très prisés en Chine et vendus à des prix fort élevés. M. Jametel visite aussi les bouquinistes, les marchands d'estampes et de tableaux, chez lesquels on lui montre entre autres des feuillets représentant ce célèbre palais d'été construit au dix-septième siècle par des missionnaires français sur le modèle du palais de Versailles. Parmi les ouvrages que lui présentent les libraires, qui habitent tous dans une même rue, l'auteur cite un roman naturaliste à la façon de Zola, du dix-septième siècle devenu introuvable parce qu'il fut interdit par la censure (le *King-ping-mëi*), un ouvrage de 1685 imprimé en cinq couleurs et la grande géographie de l'Empire du Milieu de 1744 qui se compose de 124 volumes. Les bronzes chinois ne sont remarquables ni comme alliage, ni comme travail, ni comme sujets traités : les Chinois, tout à l'encontre des Japonais, ne sont jamais parvenus à travailler artistiquement les métaux ; par contre leurs laques sont d'une grande beauté, surtout les laques rouges, qui sont les plus anciennes. On présenta aussi à M. Jametel plus d'un bel appui-main en ivoire fort bien sculpté, des émaux cloisonnés, genre de travail importé de Byzance, et des émaux peints dont les Chinois apprirent la technique des missionnaires italiens. Une des parties les plus intéressantes du livre de M. Jametel est celle qui concerne les potiches. Les Chinois les classent non par famille verte et rose mais d'après les fabriques et d'après l'usage auquel ils sont destinés. Tous ces objets sont bien plus chers à Pékin qu'à Paris ou à Londres. L'auteur nous indique aussi les caractères distinctifs de l'ancienneté des objets : la couleur brillante pour les porcelaines de l'époque des Ming, les lettres tibétaines bien exactement tracées pour les vases sacrés, et il n'oublie pas non plus de nous renseigner sur les moyens employés par les brocanteurs chinois pour raccommoder des vases détériorés. Ils excellent à recoller les objets, à les couper, et ils réparent, au moyen d'une cire molle peinte, les émaux avec une telle perfection, que le connaisseur le plus expérimenté s'y laisserait tromper aisément. On le voit, le faux n'est pas plus rare à Pékin que chez nous.

Adolf DE CEULENEER.

La France en Orient au XIVe siècle. *Expédition du maréchal Boucicaut*, thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris, par J. DELAVILLE LE ROULX, archiviste paléographe, ancien membre de l'École française de Rome. Paris, Ernest Thorin, 1885, 2 vol. grand in-8, de 518 et 333 p. — Prix : 25 fr.

Cette thèse fait beaucoup d'honneur au jeune savant qui l'a compo-

sée et soutenue. En la lisant attentivement d'un bout à l'autre, comme je viens de le faire, on reconnaît aussitôt que l'auteur s'y est livré à une étude très approfondie du sujet qu'il avait à traiter. Ce sujet, à la fois très vaste et très varié, comprend l'histoire de la France et d'une grande partie de l'Europe chrétienne en Orient pendant toute la durée du quatorzième siècle. Ainsi que le dit M. Delaville le Roulx dans son introduction, on s'est habitué à arrêter à la prise de Saint-Jean d'Acre, en 1291, la période des Croisades et à considérer ce grand événement comme la ruine définitive des établissements latins en Terre sainte. Or, rien n'est plus arbitraire qu'une pareille limite. Le mouvement, en effet, qui entraîne, durant deux siècles, l'Occident en Palestine, était trop considérable pour cesser brusquement par la catastrophe de Saint-Jean d'Acre. La chute de cette place ne découragea pas les espérances des chrétiens de relever un jour le royaume de Jérusalem, car si la Syrie paraissait définitivement perdue, il restait encore en Orient deux royaumes chrétiens, assez puissants l'un et l'autre pour fournir de solides points d'appui aux futures revendications des Latins. Le quatorzième siècle tout entier se préoccuppe de la question d'Orient, et la France est la première à se passionner pour une intervention. Les projets d'expéditions se succèdent sans interruption. Souvent même ils sont suivis d'effet, et les chevauchées de Pierre de Lusignan, d'Amédée de Savoie, du duc de Bourbon et du maréchal Boucicaut, pour ne citer que les plus importantes, protestent contre une opinion jusqu'à présent admise sans réserve. Ce sont ces projets et ces tentatives qui forment l'objet du beau travail de M. Delaville le Roulx. La multiplicité des faits qui y sont racontés ne nuit en rien à l'unité de l'ensemble, et grâce à la clarté de l'exposition, on ne se perd pas au milieu du dédale de tant d'événements que la grande érudition de l'auteur a laborieusement entassés dans son récit. Le style est net et précis, ferme et élégant, et comme l'écrivain possède bien son sujet, il trouve dans sa plume un instrument docile pour bien faire saisir au lecteur la trame, quelquefois un peu compliquée, de sa narration. Afin de donner plus de poids à sa thèse, M. Delaville le Roulx a cru devoir joindre au premier volume qui la contient un second tome où il a condensé les pièces justificatives les plus importantes, sur lesquelles il appuie son récit et la conclusion qu'il en tire.

V. Guérin.

Jeanne d'Arc à Domremy. *Recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle, accompagnées de pièces justificatives*, par Siméon Luce, membre de l'Institut. Paris, H. Champion, 1886, gr. in-8 de CCCXV-416 p. — Prix : 10 fr.

Entreprendre, après tant d'autres, d'écrire une histoire de Jeanne

d'Arc, n'était-ce pas se condamner à un travail forcément stérile? Depuis Cousinot de Montreuil et les annalistes du quinzième siècle qui se sont plu à nous laisser un récit détaillé des actions merveilleuses de la libératrice d'Orléans, bien des historiens ont été attirés par cette brillante figure qui domine le règne de Charles VII et symbolise pour ainsi dire l'expulsion des Anglais et la délivrance de la France. M. Wallon a retracé cette épopée dans de belles pages, M. Sepet l'a vulgarisée avec un succès bien mérité, et chaque jour voit paraître un nouveau travail sur le même sujet; cependant, après ces éminents devanciers, M. Luce a su découvrir un terrain inexploré et nous donner un livre, neuf dans toutes ses parties, qu'il eût fort bien pu intituler : *Jeanne d'Arc inconnue.* La vie de la Pucelle offre deux phases bien distinctes : « Il y a Jeanne pendant la mission et Jeanne avant la mission; » jusqu'à ce jour, les biographes semblaient avoir hâte de faire connaître à leurs lecteurs les admirables péripéties de la délivrance d'Orléans et du voyage de Reims et ne consacraient à la jeunesse de leur héroïne que quelques pages dont le laconisme s'explique par la rareté des documents alors signalés sur cette période. Tous nous savions que les origines de la mission de Jeanne sont divines et que son intervention en faveur de la France est une œuvre providentielle; mais qui nous avait dépeint les circonstances domestiques, politiques, militaires et religieuses qui ont préparé Jeanne à l'accomplissement de cette mission? Deux érudits, MM. Quicherat et Wallon, effleurant à peine la question, étaient, par suite de recherches insuffisantes, arrivés à des conclusions différentes. Il y avait là un problème à éclaircir et bien fait pour tenter la curiosité de M. Luce, qui, après avoir écrit l'histoire des premières années de Bertrand Du Guesclin, le héros du quatorzième siècle, a voulu mettre en pleine lumière la jeunesse de celle qui a illustré le siècle suivant.

Lorsque M. Luce recherche les influences domestiques au milieu desquelles s'est écoulée l'enfance de Jeanne, il nous présente une généalogie aussi complète que possible de la famille d'Arc, dont il cite un grand nombre de membres d'après des documents inédits; puis abordant l'histoire locale, il montre la situation de Domremy, partagée en deux parties, l'une barroise, peuplée de serfs des seigneurs de Bourlemont, l'autre française, dont les habitants étaient, au moins pour la plupart, de condition libre; c'est dans cette dernière partie du village que naquit Jeanne d'Arc le 6 janvier 1412. On s'est représenté bien à tort cette localité comme un hameau privé de toutes communications avec les villes voisines; elle était traversée par la grande voie qui reliait Langres à Verdun, ce qui nous permet de constater que Jeanne pouvait, en un temps où le peuple était toujours plongé dans l'incertitude et dans la crainte des envahisseurs se rendre un compte

plus exact qu'on ne le croit communément des progrès des ennemis de la France. Puis, le tableau s'élargit encore, et, après l'histoire propre de Domremy, vient la description de l'état de la Champagne, de la Lorraine et du Barrois, de nos provinces de l'Est alors si ravagées par les gens de guerre de tous les partis; nous voyons apparaître un pillard célèbre, Robert de Saarbruck, damoiseau de Commercy, des capitaines français, non moins braves qu'avides de gain, La Hire, Jean Raoulet, Perrin de Montdoré, des Anglo-Bourguignons, Jean de Vergy, sénéchal de Bourgogne, Antoine de Vergy, maréchal de France pour Henri VI, et Jean, bâtard de Vergy. Mais après ces aperçus généraux, nous sommes toujours ramenés à Domremy, près de Jeanne d'Arc, qui, à la vue des déprédations commises par une soldatesque sans frein, ressentait une profonde tristesse, présage de ce désir de délivrance qui devait la rendre plus disposée à comprendre les desseins de la Providence sur elle. Il y a néanmoins un chapitre dans lequel M. Luce nous retient pendant longtemps bien éloigné de Domremy; mais c'est au Mont Saint-Michel qu'il a voulu nous conduire, devant cette place attaquée vigoureusement par les Anglais à diverses reprises et défendue avec une bravoure que M. Luce exalte avec joie et fierté; il voit la France entière tourner ses regards anxieux vers la forteresse qui, à l'extrémité de la Basse-Normandie, tient en échec les oppresseurs du pays. Après avoir suivi les péripéties du siège qu'eut à subir à la fin de 1424 et au commencement de 1425 le sanctuaire le plus vénéré de l'archange saint Michel, on ne peut s'empêcher d'établir une comparaison entre le brillant fait d'armes qui le termina d'une manière presque inespérée et celui par lequel Jeanne inaugura sa mission, entre la délivrance du Mont-Saint-Michel, seule place normande qui fût alors restée au pouvoir du roi Charles, et la délivrance d'Orléans, dernier rempart de la monarchie française, vaincue de toutes parts. Un des plus curieux chapitres de ce livre est peut-être celui où nous trouvons l'explication du culte particulier voué au quinzième siècle à saint Michel, patron des Valois, comme saint Martin avait été celui des Mérovingiens et des Carolingiens, et saint Denis, celui des Capétiens. Si après avoir constaté la vénération générale dont saint Michel était l'objet à cette époque, l'on se rappelle la dévotion de Jeanne pour sainte Catherine et sainte Marguerite, on ne sera pas étonné en voyant que les apparitions célestes se sont personnifiées précisément dans cet archange et dans ces deux saintes. M. Luce ne néglige aucun détail, et il a voulu retracer le portrait même de la Pucelle, qu'il nous représente comme douée d'une grande beauté; mais nous n'aimons guère le parallèle établi à ce point de vue entre Jeanne et Madame d'Or, l'une des maîtresses du duc de Bourgogne; que M. Luce est bien mieux inspiré dans ces pages, remplies d'une

exquise suavité, où il fait une intéressante comparaison entre la Pucelle et sainte Colette, la célèbre réformatrice des Clarisses.

M. Luce a donné à son sujet toute l'extension possible, et les derniers chapitres de son ouvrage contiennent un tableau complet de l'état religieux de la France au commencement du quinzième siècle, et principalement de la rivalité qui existait alors entre les dominicains ou Frères Prêcheurs, soutiens de la cause bourguignonne, et les franciscains, partisans dévoués des Armagnacs. — Près de trois cents pièces justificatives tirées des dépôts de Paris et des archives départementales de l'Est terminent le volume. M. Luce tient à honneur de continuer les saines traditions des Bénédictins, qui commençaient par publier plusieurs volumes in-folio de documents avant de rédiger ces grandes histoires de nos provinces, mises aujourd'hui à contribution avec un empressement qui est la meilleure justification de leurs auteurs. A. L. V.

Études sur François Ier, roi de France, sur sa vie privée et son règne, par PAULIN PARIS, publiées d'après le manuscrit de l'auteur et accompagnées d'une préface par GASTON PARIS, de l'Institut. Paris, Léon Techener, 1885, 2 vol. in-8 de 251 et 372 p. — Prix : 16 fr.

« Tout ce qui froissait la piété filiale, » dit M. Gaston Paris dans sa préface, « mettait mon père hors de lui-même. Un jour, âgé de plus de soixante-douze ans, voyant un jeune homme répondre aux reproches de sa mère par des grossièretés et des menaces, il ne put se maîtriser et le châtia de sa main. C'était le même cœur qui bondissait en lui, quand il voyait la vieille France insultée ou méconnue par ses fils. » C'est, paraît-il, en 1832, après avoir lu *Le Roi s'amuse,* que l'idée vint à Paulin Paris de réfuter par une argumentation solide non seulement les étonnantes imaginations de Victor Hugo sur François Ier, mais encore et surtout les erreurs accumulées au plus grand préjudice de la noble mémoire de ce prince par des historiens et des demi-romanciers calomniateurs ou légers. Il n'accomplit son projet que dans les derniers temps de sa vie, il ne mit la dernière main à son œuvre que l'avant-veille de son décès ; son fils a pris soin de publier son manuscrit et mérite d'en être remercié.

Le titre *Études sur François Ier* est bien donné. Ce n'est pas, en effet, d'une histoire de François Ier qu'il s'agit, mais d'études sur quelques-uns des points les plus faussés de son règne. Peut-être, cependant, une autre appellation eût-elle plus parfaitement convenu encore : *Erreurs et Mensonges sur François Ier*. Le livre de Paulin Paris est un plaidoyer en faveur de la vérité, bien plutôt qu'une exposition de faits.

Il comprend neuf chapitres. Les titres suffiront à faire connaître sur

quelles parties de la vie de son roi l'auteur a tenu plus particulièrement à répandre la lumière de vérité : *Enfance et Éducation de François Ier ; Premières Amours de François Ier : François Ier et Marie d'Angleterre ; Louise de Savoie, le maréchal de Gié et l'évêque de Liège ; Mme de Chateaubriand ; Louise de Savoie et Semblançay ; Le Connétable de Bourbon ; La Duchesse d'Étampes ; Maladie et Mort de François Ier.*

Paulin Paris me paraît avoir solidement établi, par exemple : que François ne fut pas dépravé par sa mère ; qu'il n'eut jamais l'idée de séduire la jeune femme du vieux Louis XII ; que Chateaubriand ne fit pas périr sa femme, insultée d'abord par son royal amant ; que Semblançay ne fut point la victime innocente de la haine de Louise de Savoie ; que Bourbon eut tous les torts dans sa querelle avec la couronne ; que Charles-Quint n'acheta pas la trahison de Mme d'Étampes ; que François Ier resta jusqu'à la fin doué de toutes ses belles facultés et qu'il ne mourut point d'un mal honteux. Tels sont quelques-uns, mais seulement quelques-uns, des principaux résultats des graves études du regretté défunt ; si je les cite de préférence à d'autres, c'est que son fils s'est plu à les mettre en relief dans sa préface.

Après cela, que Paulin Paris ait échappé aux inconvénients du genre ; que son plaidoyer pour la vérité n'ait pas souvent passé les bornes exactes de cette vérité ; qu'entraîné par sa chaleur de cœur, son indignation, sa propre vertu, il ne se soit pas fait panégyriste, de défenseur qu'il eût dû rester, je n'essaierai nullement de le soutenir. Je dirai même qu'à la lecture de plus d'une page, écrite avec une conviction qui se pourrait traiter de naïve, j'ai souri. Ainsi quand j'ai lu : « François eut toujours pour Claude une amitié vraie, dont la bonne reine se contentait, et jamais elle ni la reine Éléonore ne paraissent avoir souffert de l'abandon de leur royal époux... Sur tous les princes qui le précédèrent et le suivirent, François eut l'avantage de rendre sa première femme, la vertueuse reine Claude, mère de sept enfants et de ne pas laisser un seul bâtard ; c'est au moins, on en conviendra, une circonstance atténuante. » Ailleurs, l'auteur déclare impossible qu'un prince ait pu préférer jamais aux femmes de sa cour des femmes qui ne les valaient pas, et cet axiome lui sert de base à toute une argumentation. Que d'historiens manquent du sens des tristes réalités de la vie !

L'ouvrage est facile à lire et d'un bon style. Il aurait plus d'agrément encore, s'il était moins coupé de citations interminables et si l'écrivain, par le genre même qu'il avait pris, n'avait été forcé de discuter sans cesse au lieu de raconter. Il marque un véritable progrès historique et restera.

G. DE B. D'A.

Les Guerres d'Italie, par MONTLUC. Texte établi par ALFRED BAUDRILLART. Paris, librairie de la Société bibliographique, 1886, in-12 de 390 p. — Prix : 3 fr.

Les *Commentaires* de Blaise de Montluc peuvent se diviser en deux parties, d'un caractère bien différent; dans les quatre premiers livres, consacrés aux *Guerres d'Italie,* Montluc nous apparaît comme un brave soldat et un habile capitaine toujours prêt à « acquérir de l'honneur; » les trois suivants, qui traitent des *Guerres de religion,* nous le montrent faisant preuve d'une cruauté égale à celle du baron des Adrets, son adversaire, auquel Brantôme l'a comparé. Il eût été choquant de placer le récit de ces guerres civiles à côté de la *Vie de saint Louis,* d'après Guillaume de Nangis, de la *Chronique de messire Bertrand Du Guesclin,* de la vie de *Louis II de la Trémoille, le chevalier sans reproche,* de l'*Histoire du bon chevalier Bayard,* d'après le Loyal Serviteur, etc, qui figure déjà dans la *Collection des Petits Mémoires sur l'Histoire de France,* publiés sous la direction de M. Marius Sepet par la Société bibliographique. Aussi M. Alfred Baudrillart, l'éditeur du présent texte, s'est-il contenté de reproduire les quatre premiers livres des *Commentaires* en suivant les principes admis dans cette Collection. On trouve dans ce volume le récit, présenté sous une forme attrayante, des principaux épisodes des guerres d'Italie de 1521 à 1558. Montluc est presque toujours le principal acteur dans les batailles et dans les sièges dont il raconte les péripéties avec l'habileté d'un tacticien consommé. Ces pages sont empreintes d'une mâle éloquence et bien propres à entretenir dans notre cœur la passion des armes et le culte de l'honneur. Quoi de plus entraînant que cette courte harangue adressée par Montluc aux soldats qu'il conduit contre une troupe d'Allemands, pendant la bataille de Cérisolles : « O mes compagnons, combattons bien! Que si nous gagnons la bataille, nous nous pouvons faire estimer plus que jamais les nôtres n'ont fait; car il ne se trouvera aux histoires que les Gaulois aient jamais combattu les Germains pique à pique qu'ils n'aient été défaits... Souvenez-vous de ce que le roi nous a mandé, et la gloire que ce nous sera de nous présenter à lui après la bataille. » Ces pages ne devraient-elles pas être lues dans toutes les écoles pour montrer à la jeunesse française, dernière espérance des vaincus d'hier, comment jadis nos pères remportaient la victoire? A. L. V.

Histoire de France, *principalement pendant le XVIe et le XVIIe siècle,* par LÉOPOLD DE RANKE, traduction de J. JACQUES PORCHAT, continuée par C. MIOT. Tome quatrième. Paris, Klincksieck, 1886, in-8 de 424 p. — Prix : 6 fr.

Léopold de Ranke, dont la science déplore la perte récente, s'occupe, dans ce quatrième volume, de la Fronde et des dix premières années du

règne de Louis XIV. Nous retrouvons ici la méthode du célèbre historien : Il ne se complaît pas dans les détails : il voit de haut, groupe les faits, trace les grandes lignes et donne ainsi à son récit un enchaînement, une clarté, un relief qui gravent dans la pensée ce qu'il expose. « La Fronde fut tissue d'intrigues, mais ne fut pas une intrigue, » dit-il, et ce mot est juste. « Ce sont les vieilles institutions nationales qui se soulèvent contre l'oppression du gouvernement absolu; ce sont les parlements qui réclament la part qu'ils avaient eue aux affaires publiques que le pouvoir leur refuse et dont ils prennent possession; c'est le clergé qui ne veut plus que le pouvoir empiète sur ses droits et lui prenne ses biens; enfin c'est la noblesse qui rappelle au pouvoir ses privilèges héréditaires. La grande question intéressant l'histoire de France était donc celle-ci : le premier prince du sang sera-t-il assez fort pour briser l'autorité illimitée du pouvoir royal? » Voilà ce que l'historien démêle au milieu de faits multiples, d'intrigues, de luttes qui semblent contradictoires. Il y a donc une grande supériorité dans l'exposition : il y a très souvent une remarquable sérénité dans le jugement; très souvent, dis-je, mais pas toujours, car on aperçoit plus d'une trace de préjugés protestants. Il a tort de croire que « le catholicisme était étroitement lié avec la monarchie absolue » et de se demander si « la passion des richesses ne tenait pas chez Richelieu et Mazarin à la dignité dont ils étaient revêtus. Elle était, dit-il, presque de tradition chez les Princes de l'Église. » M. Ranke a tort également de retrouver chez Pascal « les convictions fondamentales de Luther ». Dire de même que le coadjuteur avait pour « maîtresse la fille de la duchesse de Chevreuse après avoir eu la mère » est beaucoup s'avancer. On voit ce qu'il faut louer et ce qu'il faut regretter dans l'ouvrage remarquable de Léopold de Ranke. H. DE L'E.

La France juive. *Essai d'histoire contemporaine*, par ED. DRUMONT. Paris, Marpon et Flammarion. 1886, 2 vol. in-12 de 579 et 602 p. — Prix : 7 fr.

Il y a des livres dont il serait pour ainsi dire inutile de parler : ce sont ces livres à grand succès que tout le monde lit, dont tout le monde s'entretient, sur lesquels une opinion se forme par les observations contradictoires que l'on échange à leur sujet. Tel est le sort de *la France juive*. Cependant, une revue comme celle-ci offrirait une lacune singulière si un ouvrage d'un effet aussi bruyant n'y était pas mentionné. Nous en entretiendrons donc nos lecteurs, cet article dût-il leur arriver tardivement.

M. Drumont a étudié ce phénomène d'un peuple sans patrie, éparpillé depuis des siècles, longtemps honni, conspué, méprisé, persé-

cuté et, de nos jours, arrivé à une domination d'autant plus dangereuse qu'elle s'est établie sournoisement. *La France juive,* ce titre dit tout. La France est aux Juifs, ils sont partout, dans la politique, dans la presse, dans la finance, dans la littérature, dans les salons où leurs comtes et leurs barons offrent le veau d'or à l'adoration d'une société qui ne veut que des fêtes et des plaisirs, ils sont partout, cachant sous des apparences de modération une haine éternelle pour le christianisme, trouvant des alliés dans la franc-maçonnerie dont M. Drumont montre si bien les inspirations hébraïques, dans le parti républicain qui partage tous leurs sentiments d'animadversion contre la religion du Christ.

M. Drumont a courageusement poussé un cri d'alarme. Sans craintifs ménagements, il a arraché leurs masques à nos maîtres et à leurs affiliés, il les a montrés perdant notre pauvre France après l'avoir corrompue. Son livre n'est pas seulement un énergique pamphlet, c'est aussi une histoire et une histoire des plus curieuses. Il y a beaucoup de recherches dans son étude sur le type israélite et sur le rôle joué par les sémites dans une longue série de siècles. Il les suit depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, traversant le moyen âge, la Révolution, le premier Empire, la Restauration, la monarchie de Juillet, la République de 1848, le second Empire, le gouvernement du 4 Septembre et arrive, à la fin de son premier volume, à Gambetta et à sa cour. Gambetta était-il d'origine juive? C'est ce qui ne nous paraît pas prouvé, mais en tout cas il était entouré de Juifs. Sur cette période contemporaine les révélations sont les plus saisissantes. Elles remplissent, au commencement du tome second, tout le chapitre intitulé *Crémieux et l'Alliance israélite universelle.* M. Drumont n'a pas épuisé sa verve mordante en nous racontant tous les trafics, toutes les hontes de cette douloureuse période; il a réservé son style le plus sarcastique, le plus véhément pour la peinture de Paris juif et de la société française. Là, M. Drumont frappe à bras raccourci, à droite et à gauche, avec une vigueur sans pareille, avec un emportement que rien n'arrête.

Vient ensuite un très remarquable chapitre où M. Drumont montre les origines juives de la Franc-Maçonnerie, comme il a fait voir précédemment (t. I, p. 181) l'ordre du Temple subissant l'action sémitique. Dans un autre chapitre, M. Drumont prend à partie les protestants; il les quitte pour revenir à ses adversaires favoris, résume énergiquement tout ce qu'il a dit de la désastreuse domination des Juifs et termine son livre par la prédiction de calamités qui feraient de la fin du dix-neuvième siècle un terrible pendant à celle du siècle précédent.

Le sujet traité par M. Drumont offre un grand intérêt; mais le livre n'eût pas eu un si éclatant succès si une foule de noms propres ne venaient s'y offrir à la curiosité du lecteur. Jadis, quand on

introduisait dans un ouvrage des personnages contemporains, on les déguisait sous quelques noms grecs ou latins dont les commentateurs recherchaient péniblement la clef. Ici, rien de semblable. Pour M. Drumont,

... Un chat est un chat et Rollet un fripon.

Une ample table onomastique donne la nomenclature fort exacte de tous les noms. Ils sont en nombre considérable et plusieurs appartiennent à d'illustres familles. Mais plus ces noms sont grands, plus ils doivent être respectés par ceux qui les portent. L'exemple qui trop souvent n'est pas donné par eux, M. Drumont n'avait pas à le suivre. J'aurais voulu toutefois trouver à l'égard des princes qui sont notre dernier espoir un respect qui eût été patriotique. J'aurais enfin désiré voir l'auteur montrer aux hautes classes fourvoyées — je ne le nie pas — un peu de cette indulgence qu'à plusieurs reprises il témoigne aux communards. Disons-le aussi, des réserves pouvaient être faites en faveur de cette partie de la noblesse — si noblesse il y a encore — qui, vivant à la campagne, s'occupe de travaux agricoles, qui donne à l'armée tant de ses fils, qui cherche dans les arts ou les lettres un éclat nouveau et personnel. Elle se rappelle la pensée de Chateaubriand : « On compte ses aïeux quand on ne compte plus, » et semble se redire le vers de Dante :

Dunque beato chi per se proccacia.

Puisque nous nous trouvons amené à faire quelques observations critiques, remarquons que si Villemain voyait des jésuites partout, M. Drumont voit partout des Juifs : il circoncit des chrétiens sans aucun scrupule, ou il va chercher dans des généalogies quelque indice lointain d'origine sémitique : c'est ainsi qu'il parvient à donner un peu de sang juif à notre pauvre Montaigne. Il croit trop à un atavisme contre lequel doit fortement réagir l'éducation, et nous nous demandons si, dans sa haine et en poursuivant les Israélites jusqu'au milieu de la Bible, il a toujours pour le livre saint tout le respect dû par un catholique.

Un ouvrage de la nature et du ton de *la France juive* devait provoquer bien des réclamations. Il s'est glissé dans ces deux gros volumes d'inévitables erreurs. Nous pourrions en relever un assez grand nombre, mais nous nous bornerons à un point, parce qu'il touche à un fait de l'histoire contemporaine, et que nous sommes sûr de la justesse de notre rectification. M. Drumont (t. I, p. 436), s'est trompé en regardant le refus du drapeau tricolore par le comte de Chambord comme un prétexte pour ne pas régner et en attribuant à ce sujet au marquis de la Ferté un rôle qu'il n'eut pas, ni à Bordeaux, ni à Versailles. M. de la Ferté se tint dans la réserve la plus absolue sur la question du drapeau, fut informé de tout, garda le silence qui lui

était imposé, fit ses observations en temps utile, fut chargé de faire tenir au comte de Chambord la lettre du comte de Paris, puis de faire tenir au comte de Paris la réponse du comte de Chambord, et après avoir rempli cette dernière mission, il se retira.

Quant au refus du drapeau, ce qui ressort d'informations très exactes, je le crois, c'est que M. le comte de Chambord nourrissait l'idée que le mouvement d'opinion auquel il devrait son rappel sur le trône, se traduirait par l'adoption spontanée du drapeau blanc. Lorsqu'il reconnut que le drapeau tricolore s'imposait, il ne put faire un sacrifice auquel il avait pu sembler résigné quand il espérait que ce sacrifice ne lui serait pas demandé.

Nous n'avons pas parlé jusqu'ici de la conclusion à laquelle arrive M. Drumont. Le remède (selon lui) n'est autre chose que la spoliation des Juifs. Exaspéré par les mesures les plus illégales, par les expulsions des religieux, par la laïcisation des écoles, par le souvenir des confiscations de la première révolution, il demande que nous employions les mêmes armes que nos adversaires. Mais le mal ne peut autoriser le mal et les catholiques ne peuvent prendre leurs persécuteurs pour modèles. Cette conclusion ouvre la porte toute grande aux mesures les plus iniques, les plus désastreuses, et, couronnant des pages où toute une grande catégorie de la société est sacrifiée avec une verve qui a quelque chose de révolutionnaire, disons le mot, peut donner un caractère dangereux à un livre dont l'idée première a d'ailleurs le plus grand à-propos et qui est vrai dans tant de ses parties.

De ce livre nous n'avons rien dit au point de vue purement littéraire ; il est écrit avec un incontestable talent, mais avec un certain désordre où l'on reconnaît les habitudes du journalisme, avec une hâte qui laisse trop aisément passer les incorrections grammaticales. C'est le style satirique que M. Drumont aime surtout à employer et à employer sans timides euphémismes. Partout se montre le lecteur assidu d'Aristophane.

En terminant cet article, nous voudrions d'un mot définir l'impression que laisse cet ouvrage étrange. Peut-être y réussirons-nous en rapportant deux appréciations de genres fort divers. L'une est celle d'une femme de ce faubourg Saint-Germain si mal traité par l'auteur, mais que ne pouvait atteindre aucun des projectiles dont tant de personnes étaient blessées autour d'elle : « *La France juive,* c'est un fusil qui écarte. » L'autre émane d'un homme politique : « *La France juive,* c'est un bon livre où il y a de mauvaises choses. » TH. P.

Histoire épisodique de Bourgogne, par ABEL CLARIN DE LA RIVE. Tome Ier, *Gontran;* tome II, *Les fils de Mummolus.* Dijon, Marchand, 1881-1883. 2 vol. in-8 de 275 et 267 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

M. A. Clarin de la Rive se propose non seulement de retracer les prin-

cipaux événements accomplis en Bourgogne depuis les temps mérovingiens, mais encore de faire un tableau des mœurs et des institutions de chaque époque. Dans ce but, il a essayé de grouper autour d'actions romanesques les renseignements qu'il a puisés dans les chroniques et les diverses histoires. Le premier volume est consacré à Gontran, et la trame du récit est fournie par un épisode tiré de Grégoire de Tours: l'exécution d'un serviteur du roi accusé d'avoir tué un urus. Le second volume porte comme sous-titre : *Les fils de Mummolus*. Il y est souvent question des reines Bertrude, Brunichilde et Frédégonde, des rois Théodebert, Thierry, Clotaire et Dagobert, mais il est très difficile de suivre de près l'action, et je renvoie au volume lui-même. Si l'on voulait faire de cet ouvrage une critique sérieuse, il faudrait oublier que M. Clarin écrit au courant de la plume et au jour le jour pour les lecteurs d'un journal de province. Cela explique le décousu du récit, le défaut de méthode et l'absence de plan qui frappent l'esprit à la première lecture. Tout ce que peut réclamer un érudit, c'est que l'auteur, sous prétexte d'histoire, ne laisse pas courir son imagination toutes brides lâchées; d'ailleurs, il y a des notes nombreuses, et exactes quand elles sont empruntées à des historiens sérieux, ce qui est généralement le cas. M. Clarin de la Rive ne s'est pas hasardé souvent sur le terrain de la philologie, bien heureusement pour lui, à en juger par cette assertion : « Du mot *leude* on fit dans la suite *léaux*, *loyaux* et *féaux* » (Tome I, p. 22.) Du style, je ne dirai qu'une chose : c'est de la prose pour un feuilleton de journal. En somme, cette œuvre n'est pas dénuée de mérite, et la tentative de l'auteur qui s'efforce de ranimer le goût des histoires locales est digne de tous les éloges.

CH. RENAUD.

Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, *sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II*, par le comte DE BAILLON. Paris, Perrin, 1885, in-8 de 458 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Baillon fait presque concurrence à Dreux du Radier, pour l'histoire des princesses célèbres. Il va du seizième au dix-huitième siècle, peignant d'une touche facile les gracieuses figures de ses héroïnes. Nous avons signalé autrefois sa vie d'*Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre* (t. XX, p. 341) ; voici aujourd'hui la fille, après la mère ; et, pour cette seconde Henriette, l'auteur avait encore sous les yeux le modèle, assez redoutable à suivre ou à éviter, du plus grand orateur de la chaire française. Il est vrai que du temps de Bossuet on négligeait les documents inédits.

Nous en abusons à présent, faute, disent quelques esprits chagrins, de pouvoir atteindre à l'éloquence, et n'ayant gardé de talent que juste ce qui est nécessaire pour exposer sans art la vérité. Mais nos histo-

riens connaissent du moins par le menu les sujets qu'ils traitent, et ils ont le culte de l'exactitude, avec l'amour du détail et des anecdotes. Il y en a beaucoup dans la nouvelle étude biographique de M. de Baillon; et elles sont plus favorables à Madame qu'à son assez vilain époux, le duc d'Orléans. D'ailleurs, dans sa courte vie, toute remplie de succès presque mondains, Henriette fut utile à l'État, et sa correspondance avec son père Charles II prouve qu'elle fut l'intermédiaire nécessaire entre la France et l'Angleterre, durant quelques années singulièrement glorieuses pour Louis XIV. C'est là le point vraiment neuf, mis en lumière par l'auteur, à l'aide des recherches nombreuses qu'il a faites dans les grandes collections de Londres, à la Bibliothèque nationale et aux archives des Affaires étrangères.

En dehors de la politique, M. de Baillon établit que la duchesse d'Orléans, bien que d'allures assez légères, mérite de conserver une réputation absolument intacte, et il prouve, après beaucoup d'autres, que les soupçons assez naturels que sa mort si rapide fit germer à l'époque ne reposent sur aucun fondement sérieux. On voit que ce livre, d'une lecture attrayante, apporte à l'histoire un contingent d'informations dont la valeur est fort estimable. G. B. DE P.

Mémoires d'un ancien ministre *(1807-1869)*, par lord MALMESBURY, traduits de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par A. B. 2e édit. Paris, Ollendorf, 1885, gr. in-18 de 378 p. — Prix : 3 fr. 50.

Lord Malmesbury, entré au Parlement dès 1841, secrétaire d'État aux affaires étrangères pendant les ministères de lord Derby de 1852 et de 1858, puis leader de l'opposition torie à la Chambre des pairs, s'est trouvé fort mêlé, pendant sa longue carrière politique, aux affaires de l'Europe en général et à celles de la France en particulier. Sa période de plus grande activité correspond précisément au règne de Napoléon III. Il avait eu quelques relations avec le prétendant en Italie et en Angleterre ; il l'avait même visité dans sa prison de Ham. Étant au pouvoir en 1852, il se hâta de reconnaître l'Empire, et depuis, l'empereur ne cessa de l'accueillir comme un ami des mauvais jours. Aussi les souvenirs de Napoléon III tiennent-ils une grande place dans ces mémoires. Lord Malmesbury s'exprimant avec une entière franchise et n'ayant aucun parti pris, est un témoin à consulter. Il écrit même avec une certaine sécheresse et n'accorde que bien peu à l'émotion. Point d'effets littéraires, ni de mouvements d'éloquence, ni de larges discussions de principes, mais des faits brièvement notés, et des anecdotes contées avec humour. Et encore beaucoup de ces faits n'ont aucune importance ou ne sont que des ouï-dire recueillis sans critique. Quelques coupures auraient donné au livre plus d'autorité.

Mais tant par suite de sa position personnelle et de ses relations de famille, que de ses continuelles pérégrinations et de la longue existence que Dieu lui a accordée, lord Malmesbury s'est trouvé à même d'assister à bien des événements et de rencontrer les personnages les plus divers. C'est ainsi que, tout jeune encore, il fréquente la comtesse Guiccioli, la duchesse de Saint-Leu et ses deux fils, voit de près Louis-Philippe et son entourage, aperçoit le docteur Newman, Lola Montès, Cabrera, etc., etc. Il visite toute l'Europe occidentale et revient fréquemment en France — il est allié aux Gramont par sa femme — et parcourt maintes fois les provinces en touriste. Il remarque les sites et les monuments, mais son admiration est de courte haleine et souvent même ses impressions semblent empruntées au *Guide du voyageur*. C'est ainsi qu'ayant visité la tour Saint-Michel à Bordeaux et ayant écouté les explications de son cicerone, il répète sans sourciller : « J'ai vu dans une vieille tour les effroyables momies d'une famille empoisonnée par les champignons ou abandonnée dans une oubliette pour y mourir de faim, et dont les attitudes sont restées celles des convulsions de l'agonie. » La momification instantanée par l'ingestion de cryptogames vénéneux ! Chaque fois qu'il passe par Paris, il est reçu familièrement aux Tuileries, ce qui n'empêche qu'il ne juge sévèrement la cour impériale. L'incapacité et l'entêtement de Napoléon III sont plus d'une fois mis brutalement en pleine lumière par l'égoïste Anglais, et les frasques du ménage Persigny, les plus drôles ambassadeurs du monde, lui fournissent bien des anecdotes amusantes. La politique intérieure de l'Angleterre n'est pas oubliée : les noms des lords Palmerston, Russell, Gladstone, Derby, Disraeli, reviennent à toutes les pages. Le spectacle de leurs luttes acharnées pour le pouvoir, vu de derrière les coulisses, intéressera peut-être moins le lecteur français ; mais il porte son enseignement et dévoile, sans que l'auteur ait l'air de s'en douter, toutes les petitesses de ce régime parlementaire anglais dont nous nous sommes fait un idéal.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Monographie du temple de Salomon, par le R. Père XAVIER PAILLOUX, de la Société de Jésus. Paris, A. Roger et F. Chernoviz, 1885, grand in-folio de 411 p. — Prix : 100 fr.

Ce monumental et splendide ouvrage, imprimé avec luxe et orné de nombreuses planches, est le résultat de longues et de patientes études sur l'édifice le plus fameux qui soit sorti de la main des hommes. Il s'agit du temple de Jérusalem, dont le plan, comme le déclare la Bible, avait été conçu par Dieu lui-même, et transmis par David à Salomon son fils, chargé de l'exécuter. Ce monument, auquel tout un peuple avait travaillé sous la direction d'architectes et d'ar-

tistes divinement inspirés, était la merveille du monde antique. Rien n'égalait la beauté de ses parvis, de ses magnifiques portiques, de ses immenses annexes et surtout celle de son sanctuaire que tous les arts avaient décoré à l'envi. On sait qu'après avoir fait pendant plusieurs siècles l'admiration de l'univers, il fut réduit en cendres par Nabuchodonosor, relevé ensuite par Zorobabel, restauré par Hérode, détruit enfin par Titus ou plutôt, malgré lui, par ses légions victorieuses, et que, depuis cette époque, conformément à la prédiction du Christ, il n'a pu être reconstruit, en dépit des efforts tentés par Julien l'Apostat pour donner un démenti à la parole du Messie. Mais s'il est interdit par les décrets divins de rebâtir ce temple auguste dont les destinées devaient expirer avec celle de la nation juive et à l'avènement du christianisme, il est parfaitement permis d'essayer d'en retracer une faible image au moyen de plans et de descriptions. Cette étude rétrospective a été faite par de nombreux savants. Pour signaler les plus célèbres, je citerai parmi les plus anciens Adrichomius, Petrus Comestor et Richard de Saint-Victor ; dans des siècles plus modernes, le père Villalpand, jésuite espagnol, l'anglais Lighfoot, l'allemand Sturm, Dom Calmet bénédictin, le père Lamy, prêtre de l'Oratoire, et de nos jours, M. de Saulcy et M. de Vogüé. Ce dernier écrivain surtout par son superbe ouvrage sur le Temple de Jérusalem semblait avoir épuisé la question, et la plupart des lecteurs inclinaient à adopter les opinions de cet éminent archéologue, lorsque le R. P. Pailloux, de la Société de Jésus, a entrepris, à son tour, de traiter le même sujet. Profondément versé dans l'étude de l'Écriture sainte, connaissant parfaitement l'Orient où il a séjourné de longues années et visité tous les restes des monuments les plus remarquables que les civilisations égyptiennes, judaïques, phéniciennes et assyriennes nous ont légués, architecte distingué lui-même, il vient de faire paraître une nouvelle monographie du Temple de Salomon, monographie qui renverse presque entièrement une bonne partie des idées émises par M. de Vogüé, et qui, au contraire, remet en honneur les trois quarts de celles que le docte jésuite espagnol Villalgand avait autrefois développées dans ses trois gros volumes in-folio, écrits en excellent latin. Il m'est absolument impossible, dans les quelques lignes que je puis consacrer ici à cet ouvrage, de l'analyser même sommairement, car il ne renferme pas moins de 411 pages grand in-folio, et les différentes questions qui y sont traitées sont des plus délicates et des plus difficiles à suivre, quand on n'a pas un plan sous les yeux. Je laisse donc aux lecteurs compétents qui liront attentivement l'un après l'autre, les deux magnifiques et savants ouvrages de M. de Vogüé et du R. P. Pailloux, le soin de les apprécier et de les juger. Tout ce que je me permets de dire en terminant, c'est que le docte jésuite,

entraîné sans doute par l'ardeur de la discussion, a laissé échapper quelquefois des critiques un peu vives contre les adversaires qu'il combat et principalement contre M. de Vogüé, avec lequel il me semble avoir engagé une lutte trop prolongée. J'aurais préféré, pour mon compte, une polémique plus courte, et de plus amples développements donnés çà et là à certains points des propres théories de l'auteur, afin de les accorder davantage avec la configuration et l'étendue actuelle du mont Moriah, tels que les ont faites l'enceinte et les constructions du Haram ech-Chérif. V. GUÉRIN.

Frédéric-François-Xavier de Mérode, *sa vie et ses œuvres,* par Mgr BESSON, évêque de Nîmes. Paris, Retaux-Bray, 1886, in-12 de 436 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette vie d'un homme qui fut l'ami de Pie IX et l'âme de la protestation armée du Souverain Pontife attaqué par la Révolution, est extrêmement intéressante. Mgr Besson, avec sa plume élégante, sait faire revivre les hommes et les choses dont il parle. On voit Mgr de Mérode, successivement enfant près de sa grand'mère dans la Franche-Comté, officier en Belgique et en Afrique, prêtre à Rome où il fut camérier du Pape, ministre des armes et grand aumônier. Ceux qui l'ont connu le sentent revivre en ces pages; ceux qui en ont seulement entendu parler prendront une idée exacte de l'intelligence, du dévouement, de l'activité prodigieuse de Mgr de Mérode. Il personnifiait le dévouement au Saint-Père. S'il avait des vertus, il avait aussi des défauts; Mgr Besson ne le cache pas, car cette vie n'est pas un panégyrique, mais une page d'histoire. Seulement, comme le dit l'éminent auteur, les défauts étaient petits, et les vertus étaient grandes. On a beaucoup parlé de son caractère incommode vis-à-vis des généraux commandant l'armée française d'occupation : ce n'est pas exact. Mgr de Mérode défendait l'honneur et les droits du Saint-Siège compromis par une ingérence hors de propos. La prétention des généraux de faire juger par les conseils de guerre français les sujets et soldats pontificaux était inadmissible. L'argument qui contribuait à exaspérer le plus MM. Goyon et de Montebello était celui-ci, et il était sans réplique : « Quand vous opériez de concert avec l'armée anglaise en Chine, en Crimée, auriez-vous osé faire arrêter et juger un soldat anglais à la suite d'une rixe avec vos soldats? Ce que vous n'osiez faire avec les Anglais qui sont forts, pourquoi vous le permettez-vous avec le Pape qui est faible? » Mgr de Mérode avait son franc-parler et quelquefois il pouvait gêner, mais ses mots étaient toujours pittoresques et vrais, tel celui sur l'empereur Napoléon III qui résume si bien toute sa politique vis-à-vis de la Papauté : « L'Empereur nous soutient comme une maison qu'on étaye pour la démolir. » Personne plus que Mgr de Mérode n'a introduit dans l'État pontifical de

plus nombreuses améliorations et innovations dans les routes, les prisons, les hospices, bureaux de poste, etc... il était un grand initiateur, un homme du progrès, comme on dit, et il menait à bon terme les entreprises au premier abord les plus difficiles; mais son titre de gloire c'est d'avoir créé avec rien une armée qui fut la sauvegarde d'un principe, celui de l'indépendance du Pape et de sa souveraineté temporelle. Il alla chercher Lamoricière et jeta ainsi dès le commencement sur la petite troupe pontificale l'auréole d'un beau nom de guerre. Mgr Besson a donné en appendice diverses notes sur cette organisation militaire, communiquées par M. de Mortillet, ancien chef du cabinet du ministre de la guerre. Elles sont très intéressantes.

La vie privée de Mgr de Mérode, sur laquelle Mgr Besson donne des détails touchants, fut celle d'un anachorète et d'un apôtre. Son esprit de foi, de mortification, de charité, était connu de tout Rome, et comme à côté de Mgr de Mérode l'auteur de sa vie introduit nécessairement ses amis Mgr Bastide, Mgr La Croix, Mgr de Ségur, le commandeur J.-B. de Rossi, etc,... on peut dire que Mgr Besson a écrit dans ce volume une page de l'Histoire de Rome en notre âge, page glorieuse où autour du Pape détrôné, persécuté, se rencontrent si bien les plus nobles représentants de la foi, de la charité et de la science.

H. DE L'E.

BULLETIN

Philosophie de la femme chrétienne dédiée à sa fille par la comtesse CLOTILDE D'EHRENFELS. — Deuxième édition revue et corrigée. Fribourg en Brisgau, Herder, 1885, in-12 de 166 p.

Voici un petit livre excellent et que je recommande tout spécialement aux femmes chrétiennes. Il est court, écrit par une femme qui connaît le monde, l'a bien observé et veut faire profiter les autres de son expérience. Les diverses situations de la femme avec les devoirs qui en découlent pour elle, les vertus qu'elle doit pratiquer, les défauts qu'il faut qu'elle évite, les écueils contre lesquels pourraient aisément sombrer sa dignité et sa vertu, tout cela est exposé dans des pages qui dénotent une âme droite et élevée, un rare bon sens et un très vif esprit d'observation. Rien d'ailleurs qui soit de nature à effrayer les âmes timides, sans grande énergie et incapables de haut vol. Ce n'est pas dans les régions élevées de l'ascétisme et des vertus extraordinaires, difficilement accessibles à la moyenne des âmes, que l'auteur les convie à monter, mais il les introduit dans la vie ordinaire du monde, dont il leur fait voir les difficultés, les périls, les devoirs, les joies. C'est dire le côté pratique en même temps que l'intérêt du livre. Peut-être faut-il regretter sa langue un peu rugueuse, manquant un peu d'élégance et de légèreté, et trahissant par maintes impropriétés d'expression sa provenance étrangère. Malgré tout, le livre se lit avec plaisir, et le style même possède, en dépit de ses imperfections, un charme qui n'est vraiment pas banal. Aussi suis-je persuadé qu'il sera bien accueilli de nos lectrices, et nos lecteurs eux-mêmes pourraient certainement le lire avec profit.

P. TALON.

Conseils sur le choix et la forme des arbres avant la plantation, *suivis d'un traité sur la culture et la restauration des arbres fruitiers,* par M. l'abbé LEFÈVRE. 5e édition. Nancy, 1885, brochure in-12 de IV-176 p., avec 10 pl. — Prix : 2 fr.

Pourquoi ce titre touffu, lourd et compliqué, alors que celui, beaucoup plus simple, de *Traité d'arboriculture fruitière,* eût dit autant de choses à l'esprit? Encore avons-nous supprimé l'énoncé des récompenses dont ces *Conseils sur... suivis d'un Traité sur...* etc. ont été honorés. — A part cette critique sur un point secondaire, ce petit volume se recommande par sa grande clarté, l'expérience consommée de son auteur, et l'excellence des conseils pratiques dont il se compose. Tout possesseur intelligent de jardins fruitiers ou de terrains appropriés à ce mode de culture, pourra, ce livre à la main, devenir peu à peu, l'expérience progressive aidant, un parfait arboriculteur. — Dans un avant-propos intitulé : *Histoire d'un arbre,* l'auteur expose d'une façon extrêmement simple les notions de physiologie végétale nécessaires à son sujet. — La *Première partie* comprend les fameux *Conseils sur le choix,* etc. Ici cette portion du titre général est à sa place : elle n'y était point sur la couverture. La *Deuxième partie* est consacrée à la culture du poirier et du pommier : c'est de beaucoup la plus considérable. La *Troisième* concerne la vigne, le groseiller et le framboisier. Enfin la *Quatrième* a pour objet les arbres qui donnent des fruits à noyau : pêcher, abricotier, cerisier et prunier. — D'excellentes figures composant dix planches rejetées à la fin du volume et accompagnées chacune d'une page de texte explicatif avec renvoi aux pages du corps du volume, contenant les descriptions détaillées, complètent ce petit traité. Nous ne saurions trop le recommander. Le seul reproche que nous pourrions lui faire (est-ce un reproche?), ce serait un léger défaut de méthode par suite duquel des indications, applicables à *tous* les arbres, sur la manière de procéder à la plantation, sont placées dans la deuxième partie relative seulement au poirier et au pommier, tandis que d'autres conseils sur la culture de ces deux essences se trouvent mêlés, dans la troisième partie, avec ceux qui concernent la culture de la vigne. — C'est là un défaut assurément bien véniel ; et si nous le signalons, c'est faute de pouvoir trouver ailleurs place à la critique.

SALTUS.

Les Propos d'un bourgeois de Paris, par JULES LEGOUX, avec un avant-propos par Robert Mittchell. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 310 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tous ces Propos ne sont point certes paroles d'Évangile. Mais il en est, dans le nombre, qui viennent d'un cœur droit, d'une âme loyale, d'un patriote sincère et d'un bon Français. Quelques-uns même sont l'ébauche d'une étude de mœurs sérieuse. D'autres, sous leur forme humoristique, contiennent d'excellentes vérités. A lire principalement la causerie sur le *Jury* (si dangereux parce qu'il est presque toujours inconscient), les pages sur le *Divorce* (si vraies dans leur gaîté ironique), le *Rayon de lumière,* le *Presbytère,* les *Noces d'or :* tableaux champêtres, dont la fantaisie porte toujours avec elle sa leçon. Çà et là, le Bourgeois de Paris flane un peu sur des vétilles et s'amuse à des riens, comme Xavier de Maistre dont il procède. Mais, des fois aussi, il s'indigne pour tout de bon — et sa phrase alors est cinglante comme le fouet de Juvénal. Témoin ses légitimes invectives contre certaines exhibitions de bataillons scolaires, contre les cafés-concerts, contre la licence d'une foule de spectacles. « La voilà », dit-il, « la liberté... dans le

« mal; l'égalité... dans la bêtise; la fraternité... dans le mépris de tout ce « qui est grand, élevé, digne de respect. » Évidemment ce bourgeois de Paris ne doit rien à Henri Monnier — et il y a en lui, sans parler d'un écrivain de race, un moraliste, sinon toujours bien inspiré, du moins toujours bien intentionné. Le seul reproche qu'on pourrait lui faire, c'est qu'il se plaît un peu trop aux paradoxes. Après tout, le paradoxe ne doit pas être confondu avec le sophisme. Celui-ci est l'erreur, tandis que celui-là est souvent la vérité du lendemain. F. B.

Les Savants modernes et leurs Œuvres. — *Berthollet.* — *Chaptal,* par Mme la comtesse DROHOJOWSKA. Lille et Paris, Lefort, in-8 de 176 p., orné de nombreuses gravures. — Prix : 2 fr. 50.

Les deux biographies écrites par Mme la comtesse Drohojowska sont assurément instructives, mais la lecture en est souvent aride. Celle de Berthollet ne présente guère d'intérêt que dans la partie consacrée au rôle joué par ce savant dans l'expédition d'Égypte; les détails en sont textuellement empruntés à une notice de M. Jomard. Berthollet ne se souciait guère que de la science pure, et son style était lourd et diffus; on en peut juger par les extraits de ses deux principaux ouvrages : *La Théorie de la chimie* et *Du blanchiment des toiles et des fils,* que l'auteur a tirés des annales de chimie. La biographie de Chaptal est moins ingrate. Ce savant se préoccupa beaucoup plus d'appliquer son génie et ses connaissances aussi vastes que variées à des découvertes utiles; citons en première ligne l'extraction du sucre de betterave. Son passage au ministère de l'intérieur fut des plus féconds : il assainit et embellit la capitale, fonda l'école centrale, l'école des arts et métiers, plusieurs hôpitaux, organisa l'Université et l'important service de l'Assistance publique. Enfin il eut l'heureuse inspiration d'envoyer à l'étranger des négociants instruits pour y faire connaître les produits français et leur ouvrir des débouchés nouveaux, en même temps qu'ils y étudiaient les méthodes de fabrication, les matières premières et les ressources de tout genre que notre commerce pouvait utiliser. Il s'occupa également du développement de l'agriculture et fut le premier à recommander la pratique de l'assolement rationnel; son ouvrage intitulé : *De la Chimie appliquée à l'agriculture,* est des plus remarquables; les extraits qu'en donne l'auteur de sa biographie ont encore un véritable intérêt d'actualité. En somme, le livre de Mme la comtesse Drohojowska est d'une valeur très inégale et d'une neutralité religieuse regrettable : pour ces deux motifs, il laisse à désirer comme ouvrage de vulgarisation.

Cte DE BIZEMONT.

Une Définition de l'art, par J. NAVICOW. Plon et Cie, 20 pages. — Prix : 1 fr.

Les définitions de l'art sont nombreuses ; mais il en est peu, même de celles qu'on doit aux plus grands philosophes, qui satisfassent complètement l'esprit. M. Novicow, dans une étude courte, mais riche en idées et de bon style, en propose une assez nouvelle et qui a l'avantage de n'être pas vulgaire. Il voit dans l'art, l'expression de ce qui, dans nos sentiments, échappe au simple parler. Les moyens que l'art emploie sont des signes empruntés à la nature, de l'émotion qui accompagne la pensée. Le sauvage qui entasse des pierres pour conserver aux autres après lui le souvenir de son passage, fait œuvre d'art. L'homme civilisé qui ajoute à ce qu'il

dit l'harmonie des mots, en fait une aussi. Le musicien qui se sert des sons pour exprimer l'état de son âme, le danseur même par ses mouvements, et le cavalier arabe par l'allure qu'il donne à son cheval, parlent une langue universelle, et qui même dans une certaine mesure, est entendue des animaux. Ainsi, le domaine de l'art, selon cette doctrine ingénieuse, nous apparaît vaste comme l'univers par tout ce dont il use, et si durable que son histoire se confond avec celle de l'humanité elle-même et de tous les êtres. Car il n'est pas jusqu'à la fleur et jusqu'au caillou, muets pour eux-mêmes, qui pour l'artiste n'aient un langage.

LOIR-MONGAZON.

Les Basiliques de Saint-Martin, à Tours. *Fouilles exécutées à l'occasion de la découverte de son tombeau,* par STANISLAS RATEL. Bruxelles, Alf. Vromant, 1886, in-8 de 72 p. et 9 plans.

En 1869, Quicherat proposa une restitution de la basilique mérovingienne de Saint-Martin de Tours, en interprétant les textes avec cette clarté et cette logique que l'on retrouve dans tous ses travaux. Le travail du regretté directeur de l'École des chartes est aujourd'hui confirmé par les recherches archéologiques faites sur le terrain, recherches que M. Ratel a notées et coordonnées dans la brochure que nous avons sous les yeux : le diplomatiste et l'ingénieur sont arrivés, chacun à leur point de vue spécial, à des conclusions à peu près identiques. M. Ratel, étudiant les fouilles qui ont été pratiquées depuis 1860 jusques à présent a été plus loin que Quicherat ; il est arrivé à déterminer l'emplacement de quatre églises superposées au quatrième, au cinquième, au onzième et au treizième siècle ; les plans qui accompagnent le texte sont d'une éloquente clarté. Devant les travaux de ces érudits, on reste stupéfait en constatant qu'il faut si peu de temps pour effacer de la mémoire humaine le souvenir net d'un monument aussi important, aussi national que Saint-Martin de Tours ; la basilique fut rasée en 1802 : un demi-siècle plus tard, à Tours même, le souvenir en était tellement obscurci qu'il fallut la *découverte* du plan géométral dressé le 24 ventôse an IX, en vue de la vente de la ci-devant église, pour faciliter les premières recherches. — On avait conçu le projet de réédifier sur l'emplacement du tombeau de saint Martin un monument digne de lui ; de regrettables difficultés, des scrupules motivés par une prudence plus ou moins *opportune*, paraissent devoir retarder la réalisation de cette grande idée. Le travail de M. Ratel restera comme pierre d'attente ; il empêchera les brouillards de l'oubli et de l'indifférence, d'effacer de nouveau les souvenirs matériels du tombeau et de l'ancienne basilique ; il facilitera, dans un temps plus favorable, des moyens de reprendre un projet qui intéresse, au premier chef, l'histoire de la France.

A. DE B.

Une Révolte à Péronne sous le gouvernement du maréchal d'Ancre, l'an 1616, avec des documents inédits publiés par ALFRED DANICOURT. Péronne, imp. Eug. Quentin, 1885, petit in-8 de XIV-166 p.

Il existe une rarissime plaquette, intitulée : *Manifeste des Péronnois. Aux fidelles Francois*, qui n'a pas été mentionnée dans la *Bibliothèque historique* du P. Lelong et qui est presque introuvable. Un érudit de Péronne, feu M. Ed. Cazin, a légué l'exemplaire qu'il possédait à M. Alfred Danicourt, en manifestant le désir qu'il fût publié. C'est ce que celui-ci vient de faire dans les conditions les plus satisfaisantes, au point de vue historique comme au point de vue typographique. Dans une introduction substantielle,

M. Danicourt expose les faits, aujourd'hui presque oubliés, dont la relation se trouve dans le *manifeste;* il fait un tableau de la situation où se trouvait la France en 1616, afin de faire apprécier le véritable caractère de la résistance des habitants de Péronne à leur gouverneur le maréchal d'Ancre. — A la suite du libelle original, il publie divers documents qui l'élucident et le complètent, et en particulier de longs extraits des résolutions et des comptes de l'échevinage. Deux portraits, l'un du duc de Longueville, gouverneur général de Picardie; l'autre du maréchal d'Ancre, ornent ce joli volume qui se recommande également à l'historien et à l'amateur.

L. C.

Histoire de la Restauration (1815-1830), par CHARLES BARTHÉLEMY. Paris, Blériot, 1886, in-12 de 318 p. — Prix : 3 fr.

Ce résumé de l'histoire de la Restauration est écrit un peu vite. On n'y sent pas assez un travail personnel. Il y a beaucoup de pages coupées dans l'excellente histoire de la Restauration par M. Alfred Nettement. L'auteur néglige parfois de préciser ce qu'il serait utile de savoir; ainsi lorsqu'il parle de la loi sur les successions, dite du droit d'aînesse, il n'indique pas ce qu'est cette loi. Quant au point de vue où il se place, il suffit de dire que M. Decazes est appelé « le mauvais génie du gouvernement de la Restauration, désireux de creuser un abîme entre les hommes de la droite et Louis XVIII. » M. de Villèle est loué comme le grand ministre de la Restauration; le ministère de M. de Polignac apparaît comme « insuffisant et faible. » Ce livre, reflet de l'ouvrage de M. Nettement, adopte toutes ses idées et peut ainsi les répandre pour le bien des lecteurs.

H. DE L'E.

Journal de Dix ans. *Souvenirs d'un impérialiste,* par FIDUS. Tome II. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, in-12 de 367 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce tome deuxième du *Journal de Dix ans* va de janvier 1876 à juillet 1879, se terminant ainsi à la mort du prince impérial. On y rencontre le même intérêt que dans le premier, anecdotes curieuses, peu connues, intimes, forme piquante d'un agréable conteur; il s'y trouve aussi les mêmes sentiments de l'impérialisme le plus ardent, le plus enthousiaste, je dirai le plus aveugle, car cet amour pour l'Empire, qui éclate à chaque page, fait présenter hommes et choses d'une façon peu historique. Le récit de l'entente du cardinal de Bonnechose avec M. Rouher pour empêcher la retraite du maréchal de Mac-Mahon et l'engager à proclamer l'Empire est curieux, mais a donné lieu, lorsqu'il parut dans le *Figaro,* à plus d'une discussion. Lorsque l'auteur affirme que le cardinal de Bonnechose fut « toujours très satisfait des dispositions de l'empereur » pour les affaires de l'Église, il fait peu d'honneur à la perspicacité de ce prélat, qui, à ses yeux, est « le plus grand personnage de l'Église de France. » Dur pour le maréchal de Mac-Mahon, indulgent pour M. Grévy, l'auteur déborde d'enthousiasme chaque fois qu'il parle du prince impérial. Le prince lui écrit, lui demande des mémoires; l'auteur en envoie, et il y a dans ce volume des « idées et plans pour aujourd'hui et demain, présentés à l'empereur et au prince impérial, » comme aussi un « Mémoire pour servir d'indication à la rédaction d'une Constitution impériale, » qui ont un intérêt réel. L'auteur est dans l'enthousiasme lorsque le prince part pour aller suivre la guerre contre les Zoulous. « Cette résolution est héroïque, digne d'un Napoléon; » il va « acquérir de la gloire, un prestige de héros, revenir comme le général

Bonaparte d'Égypte; » et il ajoute : « Les légitimistes admirent ce prince, qui fait ce que le leur n'a pas su faire, » montrant ainsi que Fidus ne saisit point la différence qu'il y a entre le représentant du principe politique traditionnel en France et l'homme qui doit risquer les aventures pour trouver un prestige personnel. — D'ailleurs Fidus est persuadé que les « légitimistes comptaient bien qu'au moment suprême du danger le prince (impérial) viendrait les en tirer. » Ne nous étonnons pas si, à la mort de ce prince, l'auteur déclare avoir été dans un état si violent que « je n'en ai pas connu, dit-il, un tel dans ma vie... je n'avais jamais eu une telle douleur, même pour la mort de mon père et de ma mère; » c'est, continue-t-il, que « tout s'effondre par cette mort, le présent, l'avenir de la France... Dieu avait préparé le prince pour anéantir ce satan, » c'est-à-dire la Révolution. « Il eût été le souverain le plus parfait que la France eût eu depuis saint Louis », écrit l'auteur, qui ajoute que le prince l'avait élu un de ses confidents et de ses conseillers. Mais si on doit avec raison, et nous le faisons, louer le prince impérial d'avoir détesté la Révolution, on doit reconnaître que pour la terminer il ne suffit pas des intentions d'un homme si excellentes qu'elles soient, mais il faut rétablir les principes. Or, si le principe catholique est indispensable, l'histoire montre assez que le principe politique, conforme à la loi traditionnelle en France, est, de son côté, nécessaire.

H. DE L'É.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Louis-Laurent SIMONIN, ingénieur, né à Marseille le 24 août 1830, est mort le 15 juin, à Paris. Sorti en 1852 de l'École des mines de Saint-Etienne, il dirigea l'exploitation de plusieurs mines dans les départements, puis fut envoyé en mission à l'étranger par le gouvernement. En 1865 il obtint la chaire de géologie à l'École centrale d'architecture. Il laisse de nombreux ouvrages : *La Richesse minérale de la France* (1865, in-8); — *La Grande Industrie française. L'usine du Creuzot* (1866, in-8); — *La Vie souterraine, ou les Mines et les mineurs* (1866, gr. in-8); *Les Grands ouvriers : Palissy, Jacquart, Ruhmkorff, Watt, Stephenson, Cobden, Franklin, Lincoln, Johnson* (1867, in-18); — *Les Cités ouvrières de houilleurs dans les mines du centre français* (1867, in-12); — *Les Pays lointains. Notes de voyage. La Californie, Maurice, Aden, Madagascar* (1867, in-18); — *L'Homme américain. Notes sur les Indiens des États-Unis* (1870, in-8); — *L'Italie en 1872. Ses progrès, sa transformation* (1872, in-8); — *Les Merveilles du monde souterrain* (1873, in-12, 3e édition); — *A travers les États-Unis, de l'Atlantique au Pacifique. Le Grand désert américain. Les Mormons. Les Filons d'argent du Nevada. La Californie*, etc. (1875, in-12); — *L'Or et l'argent* (1877, in-12); — *Les Grands Ports de commerce de la France* (1878, in-12); — *Les Ports de la Grande-Bretagne. Glasgow, Newcastle, Liverpool, Londres. Le Mouvement maritime* (1881, in-12). M. Louis Simonin a inséré de nombreux articles dans *le Tour du Monde*, dans *le Moniteur officiel*, dans *la Revue des Deux-Mondes* et dans le journal *La France*, où il traitait les questions économiques.

— M. Dieudonné-Alexandre-Paul BOITEAU, né à Paris le 25 novembre 1829, est mort le 11 juin. Entré à l'École normale, il abandonna de bonne heure l'Université, sans toutefois renoncer aux travaux d'érudition. Il se livra d'abord à des études de critique littéraire, dont quelques-unes parurent sous le nom de Boiteau d'Ambly, puis aborda l'économie politique, à laquelle se rattachent ses publications les plus estimées. Nous signalerons :

Aventures du baron de Trenck, d'après ses Mémoires (1853, in-16); — *Lettres choisies de lady Montague* (1853); — *Erreurs des critiques de Béranger* (1858, in-12); — *Lettre à M. Renan, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, sur son article du « Journal des Débats », relatif à Béranger*; — *Philosophie et politique de Béranger* (1859, in-8); — *De l'Enseignement populaire de la musique* (1860, in-8); — *État de la France en 1789* (1861, in-8); — *Vie de Béranger* (1861, in-16); — *Les Traités de commerce, texte de tous les traités en vigueur, notamment des traités conclus avec l'Angleterre, la Belgique, la Prusse et l'Italie, avec une introduction historique et économique*, etc. (1864, in-8); — *Les Finances de la ville de Paris* (1865, in-8); — *Fortune publique et finances de la France* (1866, 2 vol. in-8); — *L'Imprimerie et la Librairie à l'Exposition de 1867* (1868, in-8); *Le Régime des chemins de fer français, principes et application* (1875, in-8. Recueil d'articles publiés dans le *Journal des Débats*). Enfin, M. Boiteau a édité les *Œuvres posthumes de Béranger* (1857, 4 vol. in-8), l'*Histoire amoureuse des Gaules* et les *Mémoires de Madame d'Épinay*. Il a, en outre, fourni de nombreux articles littéraires à divers journaux et revues.

— M. Léon Laurent-Pichat, sénateur, né à Paris le 12 juillet 1823, est mort le 13 juin. M. Laurent-Pichat montra de bonne heure un certain talent poétique et fut en relations suivies avec Victor Hugo. Il a joué un rôle politique très actif et a soutenu de tout son pouvoir les opinions radicales qu'il professait. Citons parmi ses œuvres littéraires : *Libres Paroles. Poésies* (1847, in-8); — *Cartes sur table. Nouvelles* (1855, in-12); — *Chroniques rimées* (1856, in-8); — *La Païenne* (1857, in-12); — *L'Art et les artistes en France* (1859, in-16); — *La Sibylle* (1859, in-12); — *Les Poètes de combat* (1862, in-12); — *Le Secret de Polichinelle* (1862, in-12); — *Commentaires de la vie* (1868, in-12); — *Avant le jour. Poésies* (1868, in-12); — *Les Réveils* (1880, in-8). M. Laurent-Pichat fut l'un des principaux collaborateurs de la *Revue de Paris*, de la *Correspondance littéraire* et donna des articles aux feuilles les plus avancées de son parti.

— M. Edmond Michel, né à Paris le 6 avril 1831, est mort à Fontenay-sur-Loing (Loiret), le 8 avril dernier, à l'âge de 55 ans. Il a publié entre autres : *Essai sur les faïences de Lyon* (Lyon, 1877, in-4); — *Monuments civils, religieux et militaires du Gâtinais du XIe au XVIIe siècle* (Lyon et Paris, 1879, 107 pl.); — *Les Tischbein, peintres allemands* (Lyon, 1881); — *La sculpture tumulaire de l'Orléanais et du Gâtinais* (Orléans, 1882, in-16); — *Le Baron de Girardot, notice nécrologique* (Orléans, 1883, in-8); — *Les Audran, peintres et graveurs* (Orléans, 1884, in-8); — *Inscriptions du diocèse d'Orléans*, fasc. I. (Orléans, 1885, in-4). Tous les matériaux de cette dernière publication sont prêts à être mis sous presse et il faut bien espérer qu'on en verra promptement l'achèvement. M. Edmond Michel avait aussi collaboré à la *Gazette des Beaux-Arts*, aux *Annales de la Société du Gâtinais* et à quelques autres périodiques.

— Un éminent historien allemand, M. Léopold von Ranke, né à Wich (Thuringe), le 21 décembre 1795, est mort à Berlin le 23 mai. Après de brillantes études, il fut nommé professeur au collège de Francfort-sur-l'Oder et reçut en 1834 sa nomination de professeur à l'Université de Berlin. Il employa quatre années à visiter les archives de Vienne, de Rome et de Venise, où il recueillit de nombreux matériaux historiques, et fut à son retour nommé historiographe de Prusse. On lui doit un très grand nombre d'ouvrages qui embrassent l'histoire universelle, et parmi lesquels nous mentionnerons : *Geschichte der romanischen und germanischen Völker von 1494-1535* (1824; 2e édit. 1874); — *Zur Kritik neuerer Geschichtschreiber* (1824; 2e édition 1874); —

Fürsten und Völker von Südeuropa in XVI. und XVII. Jahrhundert (1827); — *Serbische Revolution* (2e édition 1844); — *Die Verschwörung gegen Benedig im Jahre 1688* (1831); — *Vorlesungen zur Geschichte der italischen Poesie* (1837); — *Die römischen Päpste, ihre Kirche und ihr Staat im XVI. und XVII. Jahrhundert.* (1834-1837, 3 vol. in-8, 7e édition 1878); — *Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation* (1839-1847, 6 vol.; 5e édition 1874); — *Neun Bücher preussischer Geschichte* (1847-1848, 3 vol.; nouvelle édition augmentée en 1871-1874, 5 vol.); — *Französische Geschichte vornehmlich im XVI. und XVII. Jahrhunderten* (4e édit. 1876, 6 vol.); — *Englische Geschichte im XVI. und XVII. Jahrhunderten* (2e édition 1870-1874, 9 vol.); — *Zur deutschen Geschichte. Vom Religionsfrieden bis zum Dreissigjährigen Kriege* (2e édition 1874); — *Geschichte Wallenstein's* (3e édition 1872); — *Der Ursprung des Siebenjährigen Krieges* (1871); — *Die deutschen Mächte und der Fürstenbund. Deutsche Geschichte von 1780-1790* (2e édition 1875); — *Ursprung der Revolutionskriege 1791 und 1792* (1875); — *Aus dem Briefwechsel Friedrich Wilhelm's IV mit Bunsen* (1873); — *Zur Geschichte von Oesterreich und Preussen zwischen den Friedenschlüssen zu Aachen, und Hubertusburg* (1875). — En 1832, Léopold von Ranke fonda avec Savigny et plusieurs autres collaborateurs une Gazette politique et historique : *Histor.-polit. Zeitschrift,* qui obtint un grand succès. Il entreprit en 1867 une édition complète de ses œuvres qui comprend 41 vol. (2e édition en 1873 et années suiv.). On lui doit encore des *Histor.-biographische Studien* (1877), où l'on trouve des notices sur Consalvi, Savonarole, Don Carlos, fils du roi Philippe II d'Espagne, etc. Enfin à l'âge de quatre-vingts ans, en 1875, il ne craignait pas de commencer la publication d'une histoire universelle : *Weltgeschichte,* dont cinq parties, comprenant chacune deux volumes gr. in-8, ont vu le jour. En voici les titres : *I. Die älteste historiche Völkergruppe und die Griechen; — II. Die römische Republik und ihre Weltherrschaft; — III. Das altrömische Kaiserthum. Mit Analekten; — IV. Das Kaiserthum in Constantinopel und die Germanen. Mit Analekten; — Die arabische Weltherrschaft und das Reich Karls des Grossen.* La mort est venue interrompre cette œuvre immense, au moment où il venait de terminer la VIe partie. Le 21 décembre 1885, les admirateurs de l'historien allemand ont tenu à fêter avec éclat le 90e anniversaire de sa naissance, et, à cette occasion, M. Th. Toecke a publié une brochure intitulée : *Leopold von Ranke an seinem neunzigsten Geburtstage, 21 Dezember 1885. Ansprachen und Zuschriften* (1886, in-8).

— Georges Waitz, autre historien allemand, né à Flensbourg (Schleswig) le 9 octobre 1813, est mort à Berlin dans la nuit du 24 au 25 mai. Il étudia d'abord dans sa ville natale, puis alla suivre les cours d'histoire et de droit aux Universités de Kiel et de Berlin. Devenu bientôt le collaborateur de Pertz dans la préparation des *Monumenta Germaniæ historica,* il visita les principales bibliothèques et archives de l'Europe, notamment celles de Paris et de Copenhague. G. Waitz a donné dans les *Monumenta* des éditions de chroniques et annales, dont plusieurs intéressent spécialement l'histoire de France antérieure au douzième siècle. Nous signalerons parmi ces textes les chroniques de Widukind ou Witichind de Corvey, de Marien Scot, d'Eckehard d'Aura, de l'Annaliste Saxon, de Godefroy de Viterbe, les Gestes des évêques de Metz, de Toul et Verdun, les chroniques d'Adémar et de Hugues de Fleury, etc. Il a encore publié : *Deutsche Verfassungsgeschichte* (1843-1878, 8 vol.); — *Schleswig-Holsteins Geschichte* (1851-1854, 2 vol.); — *Lübeck unter Jürgen Wullenweber und die europäische Politik* (1855-1856); — *Gründzüge der Politik* (1862); — *Jahrbücher des deutschen Reichs unter König Heinrich I* (1863); — *Ueber das Leben und die Lehre des Ulfila* (1840); — *Das alte*

Recht der salischen Franken (1846); — *Deutsche Kaiser von Karl dem Grossen bis Maximilian* (1872), etc. Depuis 1875, Waitz était président du comité de publication des *Scriptores* des *Monumenta Germaniæ*. Enfin, il a édité le volume consacré aux *Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum sæc. VI-IX* (1878).

— Mgr Louis VAUTREY, curé-doyen de Delémont (Suisse, canton de Berne), est mort dans cette ville le 5 mai. Né en 1829 à Porrentruy, il vint de très bonne heure à Paris, où il fit ses études au collège Sainte-Barbe, puis entra au séminaire de Langres et fut ordonné prêtre en septembre 1852. Dès cette époque, il s'occupa de travaux historiques, relatifs particulièrement au Jura bernois. On lui doit plusieurs ouvrages estimés : *Notices historiques sur les villes et villages du Jura bernois* (1863-1885, 6 vol.); — *Histoire du collège de Porrentruy* (1866); — *Histoire de la Persécution religieuse dans le Jura bernois* (2 vol.). Mgr Vautrey, qui avait achevé en 1870 l'ouvrage de M. Trouillat sur les *Monuments de l'évêché de Bâle*, venait de terminer le troisième volume d'une *Histoire des évêques de Bâle*. Rédacteur principal de la *Semaine catholique* du Jura, il a aussi donné plusieurs articles historiques à la *Revue de la Suisse catholique*.

— On annonce encore la mort : de M. Jacques ADERT, né à Bergerac (Gironde), en 1817, ancien directeur du *Journal de Genève;* — de M. Alfred BLOT, rédacteur en chef de l'*Instruction publique*, mort à Paris le 7 juin; — de M. Conrad BUSKEN-HUET, littérateur hollandais, auteur de plusieurs travaux estimés : *Paris et ses environs, Fantaisies et critiques littéraires, Le Pays de Rembrandt*, mort à Paris le 1er mai, âgé de 60 ans; — de Mme la vicomtesse DE DAX, qui a publié divers ouvrages de morale et d'éducation religieuse; — de M. Paul DECAUX, rédacteur du *Bulletin de Saint-Vincent de Paul* et directeur du *Bulletin de l'Union des Associations ouvrières catholiques*, mort à 67 ans; — de M. le docteur DENIS-DUMONT, chirurgien en chef des hôpitaux de la ville de Caen, auteur de plusieurs travaux de médecine et d'un ouvrage sur *Le Cidre*, mort le 29 mai à Sartinville (Manche); — de M. Paul FOLLIN, ancien rédacteur à l'*Avenir de l'Orne*, au *Parlement* et au *Télégraphe*, mort à Balizan; — du colonel Paul HERBINGER, auteur de quelques ouvrages : *Des Modifications à introduire dans le règlement sur les manœuvres d'infanterie, Des Soutiens d'artillerie, Des Tirailleurs, de leur instruction et de leur emploi;* — de M. HOUEL, ancien professeur de mathématiques, auteur de nombreux ouvrages, notamment d'un *Cours de calcul infinitésimal* et d'une *Table de logarithmes à cinq décimales;* — de M. le chanoine JAUFFRET, doyen de la cathédrale de Metz, né à Paris le 21 décembre 1797, qui laisse des travaux d'histoire religieuse; — de M. Léon MASSENET, dit MASSENET DE MARANCOUR, auquel on doit *Les Français à Rome, Les Échos du Vatican, Bourbons et d'Orléans. Lettre au roi sur la fusion, Brissot, sa vie, son œuvre*, etc., mort à Paris le 31 mai; — du général POURCET, auteur d'un volume intitulé : *Campagne sur la Loire (1870-1871), avec carte du théâtre des opérations. Les Débuts du 16e corps. Le 25e corps*, mort au château de la Fondeyre, près de Toulouse, âgé de 76 ans; — du colonel VIAL, ancien professeur d'art et d'histoire militaires à l'École d'état-major, mort à Paris le 29 mai, alors qu'il achevait de préparer la quatrieme édition de son *Histoire des campagnes modernes* (2 vol. in-8), ouvrage très estimé des tacticiens.

— A l'étranger on signale la mort : du docteur Heinr. AUSPITZ, professeur à la Faculté de médecine de Vienne, mort dans cette ville le 23 mai, à l'âge de 51 ans; — de Mme Anne-Louise-Gertrude BOSBOOM-TOUSSAINT, née

en 1812 à Alkmaar (Hollande septentrionale), auteur de plusieurs romans néerlandais qui ont eu un grand succès, morte à La Haye, le 13 avril ; — du professeur Giuseppe CARRARO, qui laisse des travaux historiques et géographiques, notamment une *Monographie sur l'Italie à l'exposition de Paris, en 1867,* et un *Manuel du géographe ;* — de l'archéologue Jos. ELDER VON SCHEIGER, mort à Gratz le 7 mai, à l'âge de 85 ans ; — du docteur P. J. ELVENICH, professeur à la Faculté de philosophie de Breslau, mort dans cette ville, le 16 juin, dans sa 91e année ; — du docteur Gustave HINRICHS, de Berlin, mort à 34 ans, bien connu des savants pour ses travaux sur Homère ; — Mgr Athanase KOUAM, archevêque grec melchite de Tyr, né à Caiffa en 1837, prélat très instruit qui connaissait à fond l'arabe, le turc et l'italien, mort le 20 mars ; — de M. Conrad KRAUSS, romancier et auteur dramatique, mort le 20 mai, à l'âge de 53 ans ; — du docteur Frédéric MICHELIS, professeur de philosophie au lycée de Brunswick, mort à Fribourg en Bade, le 27 mai, âgé de 71 ans ; — du grand dramaturge russe Alexandre-Nikolaevitch OSTROWSKI, qui a doté le théâtre russe d'un très grand nombre de comédies de mœurs et de drames historiques, mort à Kostroma, dans sa 63e année ; — de M. R.-B. SEELEY, né le 7 janvier 1798, publiciste, ancien collaborateur du *Times,* du *Morning Herald,* du *Morning Advertiser,* auteur de travaux d'histoire politique et religieuse, mort à Londres ; — de M. James STEPHENSON, né à Manchester, le 26 novembre 1808, graveur anglais, qui a illustré de nombreux ouvrages avec un talent remarquable, mort à Darmouth, le 28 mai, âgé de 78 ans.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 24 juin, au renouvellement de son bureau pour le troisième trimestre de 1886. M. Duruy a été élu directeur ; M. Sully-Prudhomme, chancelier.

SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE. — La Société a décidé, dans une de ses dernières séances, sur la proposition de M. Nicard, qu'elle fera don à la Bibliothèque nationale de tous les anciens documents manuscrits qu'elle possède.

CONGRÈS. — Le Congrès national des sociétés de géographie française tiendra sa huitième session à Nantes, du 4 au 9 août, sous la présidence de M. Bouquet de la Grye. A cette occasion, la Société de géographie commerciale de Nantes a organisé une exposition.

CONCOURS ET PRIX. — Nos lecteurs nous sauront certainement gré de leur annoncer, dès maintenant, que M. le marquis de Beaucourt, président du comité de rédaction du *Polybiblion* et de la Société bibliographique, a obtenu à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, le premier prix Gobert pour les trois volumes parus de son *Histoire de Charles VII.*

— M. H. Moranvillé, stagiaire à la Bibliothèque nationale, a obtenu une première mention honorable au concours des Antiquités de France, pour la thèse qu'il a brillamment soutenue au mois de janvier dernier, devant le conseil de perfectionnement de l'École nationale des chartes : *Jean Le Mercier, sire de Noviant, conseiller de Charles V et de Charles VI.*

— La direction de la revue *La Controverse et le Contemporain* met au concours les deux sujets suivants : Dire ce qu'il faut entendre par le « Magistère ordinaire et universel de l'Église », que le concile du Vatican déclare être une règle de la foi divine et catholique (Const. *Dei Filius,* c. 3., *de Fide).* Indiquer les signes auxquels on reconnaît qu'une doctrine est proposée à notre foi par ce magistère ordinaire et universel. — Où est le ciel? Quels sont, sur ce point, les enseignements de l'Écriture, des Pères et des théolo-

giens et comment faut-il les entendre pour les concilier avec les données de l'astronomie? — Un prix de 150 francs sera décerné à l'auteur de la meilleure dissertation sur le premier sujet, et un prix de 100 francs à l'auteur de la meilleure dissertation sur le second; ces deux travaux seront insérés dans *La Controverse et le Contemporain.*

— L'Académie de Belgique a décerné un des prix quinquennaux de cette année à M. Willems, professeur à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Louvain, pour son travail sur *Le Sénat romain.* La même distinction a été attribuée à M. Gevaert, directeur du conservatoire de musique de Bruxelles pour son *Histoire de la musique.*

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 28 mai, M. Hauréau entretient l'Académie des sermons attribués à Hildebert, évêque du Mans, qui doivent tous, sauf quatre, être attribués à d'autres ecclésiastiques. M. de Nolhac lit un mémoire sur le chansonnier autographe de Pétrarque qu'il a découvert à la bibliothèque vaticane. — Dans celle du 4 juin, M. Ravaisson rend compte de sa visite aux ruines découvertes au sommet du Puy-de-Dôme. Puis M. Appert fait une communication sur un texte juridique assyrien. — Le 11 juin, M. le marquis de Nadaillac lit un mémoire sur *La Trépanation dans les temps préhistoriques.* — Le 18 juin, M. Perrot lit une note sur les fouilles exécutées, à Cherchell, par M. Vaille, qui ont amené quelques découvertes intéressantes. M. d'Arbois de Jubainville communique un mémoire sur *Le Fundus et la Villa en Gaule.* Enfin M. Thomas termine la séance par la lecture d'une notice sur l'origine du nom de la ville de Comminges, qu'il attribue à une altération basque du mot latin *conversæ.* — Le 25 juin, M. Paul Meyer lit un mémoire sur *Les Poésies à contraires et à contrastes,* qu'on rencontre dans certaines littératures du moyen âge. M. Schlumberger communique des observations sur des monnaies d'argent himyaritiques rapportées, par M. Révoil, des bords de la mer Rouge. Enfin M. Halévy donne lecture d'un travail sur la généalogie qui figure dans le deuxième chapitre de la Genèse.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 29 mai, M. Fustel de Coulanges, en présentant à l'Académie un ouvrage de M. E. de Lavelye, sur la propriété collective du sol en divers pays, fait à ce sujet d'intéressantes observations. — Le 5 juin, M. Barthélemy-Saint-Hilaire commence la lecture d'un mémoire sur le *Traité de la génération* d'Aristote. — Dans la séance du 12 juin, M. Édouard Sayous lit une étude sur *Les Bulgares, les croisés français de Constantinople et Innocent III,* dans lequel il expose la politique suivie par le roi bulgare Kalojean qui vainquit à Andrinople les troupes de l'empereur Baudouin et porta un coup mortel à l'empire latin de Byzance. — Le 19 juin, M. Arthur Desjardins présente un rapport sur un ouvrage de M. L. Aiguillon : *Législation des mines françaises et étrangères.* — Dans la séance du 26 juin. M. Chodziewicz lit une étude biographique sur un Juif nommé Abraham Ezophowiez, qui fut ministre du roi Sigismond de Pologne.

Lettres inédites de saint François de Sales. — Voici une contribution intéressante à l'histoire religieuse de la fin du seizième siècle et à la biographie de saint François de Sales en particulier (André Pératé. *La mission de François de Sales dans le Chablais, documents inédits tirés des archives du Vatican.* Rome, 1886, 83 p. in-8. Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire*). Les lettres que M. Pératé, membre de l'École de Rome, a eu la bonne fortune de découvrir, rectifient ou complètent sur certains points les renseignements qu'on possédait sur la vie du saint évêque de Genève. Elles ont

l'attrait particulier qui s'attache à tout ce qui touche à la jeunesse des grands hommes. Dans une introduction, écrite avec distinction et clarté, M. Pérate résume les traits principaux de la mission pacificatrice de saint François dans le Chablais, à partir de 1594. Les documents recueillis vont jusqu'en 1600. Ils sont tous en italien et comprennent, outre une vingtaine de lettres inconnues de saint François, une série curieuse de pièces parallèles dues à son collaborateur dans la prédication, le P. Chérubin, capucin. Quelques lettres françaises du saint, étrangères au Chablais, sont publiées en appendice. — Je ferai à cette importante publication quelques reproches. Pourquoi ne pas mettre au titre « Saint François de Sales », et ne pas laisser au grand évêque le titre sous lequel il est vulgairement connu? M. Renan, lui-même, écrit d'ordinaire « Saint François d'Assise ». Il y a là un scrupule d'autant plus inexplicable que M. Pératé n'a rien d'un sectaire et parle du saint avec tout le respect désirable. Autre reproche : cette publication, aussi soignée de fond que de forme, n'est-elle même point trop soignée? Y a-t-il, par exemple, intérêt à reproduire les majuscules inexplicables qui arrivent « par hasard » au milieu des phrases, et n'y a-t-il pas au contraire nécessité à les rétablir aux noms propres quand par hasard elles manquent dans l'autographe? La ponctuation est souvent bizarre (on sait combien elle était peu fixée au seizième siècle); M. Pératé aurait pu la modifier sans manquer en rien à son devoir d'éditeur, et la lecture en serait devenue plus facile. — Ces critiques feront voir au jeune érudit avec quelle attention on a lu son travail et l'intérêt considérable qu'on y attache. Qu'il me permette une autre observation : Après des recherches aussi fructueuses et aussi méthodiques faites en Italie, il serait utile qu'il les poursuivît ailleurs. Une édition critique et complète des lettres de saint François de Sales fait encore défaut : M. Pératé vient de montrer qu'il était digne de l'entreprendre, et nous espérons qu'il voudra bien rendre aux lettres le service qu'elles sont maintenant presque en droit de lui demander.

Pierre de Besse. — Un monument littéraire vient d'être élevé à la mémoire de l'abbé Pierre de Besse, prédicateur du roi Louis XIII (Tulle, Crauffon, 1885, in-8 de 163 p.). Il se compose d'une étude littéraire, due à la plume de M. Émile Fage; d'une notice biographique, accompagnée du testament inédit, publié par M. le Dr Longy; enfin d'une importante notice bibliographique, par Aug. Bosvieux et M. René Fage. Le tout est accompagné du fac-similé d'un autographe de Pierre de Besse. Chacune de ces trois parties est nouvelle et intéressante. Nous mentionnerons plus spécialement la dernière où M. Fage, contrôlant les notes laissées par Bosvieux, a su établir un catalogue considérable des éditions de l'œuvre de Pierre de Besse qui se répandirent à profusion au dix-septième siècle et furent fréquemment l'objet de contrefaçons tant françaises qu'espagnoles, italiennes et latines. Je crois qu'il y aura peu à ajouter aux recherches successives de MM. Bosvieux et René Fage. Ils auront eu la peine de soulever le voile qui cachait la figure de ce remarquable prédicateur et fécond littérateur, et à coup sûr ce ne sera pas peine perdue.

Un Album historique universel. — La librairie artistique et scientifique fondée à Munich par Frédéric Bruckmann a entrepris la publication d'un *Album historique universel (Allgemeines historisches Porträtwerk)* renfermant les portraits des principaux personnages qui se sont fait un nom dans l'histoire. Cette encyclopédie d'un nouveau genre sera complète en 120 livraisons de format in-fo et divisée en douze séries; le choix des portraits, reproduits par la phototypie d'après les meilleurs originaux, est fait par le Dr Woldemar

de Seidlitz, et les Drs H. Tilmann et O. Gorges sont chargés de la rédaction des notices ; quatre séries, consacrées aux hommes d'État, aux généraux, aux souverains et aux papes, ont déjà paru ; dans les séries V, VI et VII, en cours de publication, on trouvera la vie et les portraits des poètes, des prosateurs et des éditeurs ; viendront ensuite les artistes, les musiciens les savants, les femmes célèbres, etc. On relève dans cet album les grands noms de l'Histoire de France, tels que ceux de Condé, Mazarin, Colbert, Louvois, Vauban, Turgot, qui figurent dans les séries III-IV, et c'est à ce titre que nous l'avons signalé spécialement à nos lecteurs.

Publications de la Société des études juives. — A la place de l'*Annuaire* de la Société, ou complément de la *Revue des études juives*, régulièrement publié pendant quatre ans (et dont il a été rendu compte ici en 1884, t. XLI, pp. 84-85), ladite Société a, cette année, offert à ses adhérents les *Tables du Calendrier juif depuis l'ère chrétienne jusqu'au XXXe siècle*, avec la concordance des dates juives et des dates chrétiennes, et une méthode nouvelle pour calculer ces dates, par Isidore Loeb (Paris, Durlacher, 1886, in-fol., 24 p. et XIX tableaux). Le but modeste de l'ouvrage est d'aider à « vérifier les dates que l'on trouve dans les ouvrages hébreux, manuscrits ou imprimés ; » mais, en un très petit nombre de pages, le savant historien a donné des notions claires sur la formation des calendriers, des définitions aussi brèves que précises des diverses sortes d'années, lunaires, solaires, juliennes ou grégoriennes, de l'ère des Seleucides, des Cycles, des féries, de la lettre dominicale, etc. A quoi bon faire ressortir la construction des Tables et leur supériorité sur les systèmes antérieurs, les diverses méthodes pour résoudre les problèmes, leur application aux recherches, etc. ? Le mieux est d'en user, de distinguer l'arbre d'après les fruits qu'il porte.

Paris. — Prochainement sera mis en distribution un volume faisant partie de l'histoire générale de Paris : *Les Métiers et corporations*, par M. René de Lespinasse. Ce volume comprend les ordonnances générales du quatorzième siècle, formant la suite du *Livre des Métiers* d'Etienne Boileau, jusqu'en 1791, date de la suppression des jurandes, et les statuts des métiers de l'alimentation, divisés en vingt-cinq titres, dans lesquels sont rangés par ordre de dates les statuts donnés à la communauté pendant la même période. Les armoiries et jetons sont représentés en gravure en tête de chaque métier.

— M. de Maulde prépare un *Recueil des Capitulations et des Ordonnances des rois de la troisième race relatives à l'étranger*, jusques et y compris le règne de Louis XII. M. de Maulde espère que les érudits qui connaîtraient quelques-unes de ces ordonnances voudront bien les lui signaler.

— L'éditeur E. Leroux met en vente à Paris une nouvelle publication diplomatique de notre collaborateur le baron d'Avril, ancien ministre plénipotentiaire : *Négociations relatives au traité de Berlin et aux arrangements qui ont suivi*, avec six croquis topographiques, etc. Nous aurons occasion d'apprécier, avec le soin que mérite la compétence de l'auteur, un ouvrage où se trouvent réunis et commentés de nombreux documents épars dans les publications officielles : c'est ce que les Italiens appellent *Storia documentata*.

— On sait que *La France juive* de M. Drumont est bientôt arrivée à sa soixante-dixième édition ; une réponse à *La France juive* vient de paraître chez Dentu, sous le titre de : *La France catholique et athée* ; cet opuscule, dû à M. A. Weill, passe à bien inaperçu au milieu de l'orage soulevé par l'apparition de l'ouvrage de M. Drumont. — M. A. Guerin a fait, dans une brochure qu'il intitule : *A propos de la France juive* (librairie Saint-Paul)

l'examen du livre de M. E. Drumont, dont il compare les conclusions avec celles de M. l'abbé Jos. Lémann, l'auteur de *L'Entrée des Israélites dans la Société française et les États chrétiens* (Paris, Lecoffre, in-8).

— Nous avons reçu en tirage à part le singulier dialogue des morts publié par M. F. Lefranc dans la *Revue d'art dramatique,* sous ce titre : *1802, Victor Hugo et M. Renan* (Paris, A. Dupret, in-8).

— L'histoire administrative de la France acquérerait bientôt plus de précision et plus de clarté si l'on commençait à publier les documents officiels en les accompagnant d'un commentaire historique comme vient de le faire M. Bonnassieux dans une brochure intitulée : *L'Administration d'un département sous le Directoire. Lettre de François de Neufchâteau, ministre de l'intérieur, aux administrateurs du département du Léman* (Paris, Berger-Levrault, in-8).

— La librairie académique Perrin a récemment livré au public la cinquième edition d'un ouvrage couronné par l'Académie française : *La Misère au temps de la Fronde et saint Vincent de Paul* (in-12). On trouve dans ce volume, qui a eu un succès mérité, des renseignements très complets sur la première moitié du dix-septième siècle.

— M. L. Bredif a donné une deuxieme édition d'un livre examiné jadis en détail dans le *Polybiblion* (t. XXVI, 228) : *L'Éloquence politique en Grèce. Démosthène* (Hachette, 1886, in-12). En diminuant le format de la première édition (gr. in-8), l'auteur a dû faire quelques suppressions dans le texte et surtout dans les notes ; mais pour le reste, on y retrouve toujours les qualités et les defauts signalés par notre collaborateur.

— Le tome IV et dernier des *Établissements de saint Louis,* publié par M. P. Viollet, pour la Société de l'histoire de France, a récemment paru ; il contient la fin des notes de l'éditeur et un glosssaire. — La même Société vient de mettre en distribution le volume qui contient *la Règle du Temple,* publiée par M. H. de Curzon.

— M. Charles de Larivière a réuni en volume ses *Chroniques littéraires,* publiées, en majeure partie, dans la *Revue générale,* pendant l'année 1885 ; on y trouve des analyses, plutôt que des comptes rendus critiques, des principaux ouvrages littéraires et historiques récemment parus, notamment de ceux du comte d'Herisson (*Journal d'un officier d'ordonnance*), de Mme Adam (*La Patrie hongroise*), de M. A. Pigeon (*L'Allemagne de M. de Bismarck*), de P. Bourget (*Cruelle énigme*), au comte P. Vasili (*Lettres sur la société de Vienne et de Londres*), de M. G. Paris (*La Poésie du moyen âge*), de J. Lemaître (*Les Contemporains*), de M. A. Sorel (*L'Europe et la Révolution française*, de M. E. Renan (*Le Prêtre de Némi*), etc.

— Vient de paraître, dans la Bibliothèque Charpentier, le *Journal de route et correspondance* du lieutenant Palat; le volume, in-18 jésus, est publié sous le pseudonyme de Marcel Frescaly, adopte par le jeune explorateur dont nous avons signalé la mort.

— On annonce la mise sous presse de deux ouvrages qui traiteront de notre histoire nationale à deux epoques bien éloignées : l'un intitulé : *La France et l'Europe sous Charlemagne,* est dû à M. A. Desprez; l'autre, *La France et l'Europe pendant la Révolution,* a pour auteur M. L. Bougier ; ils seront édités par la librairie Degorce-Cadot.

— MM. Plon et Nourrit, éditeurs, annoncent la prochaine publication d'un nouvel ouvrage du vice-amiral Jurien de La Gravière : *Doria et Barberousse* (in-18).

— Une deuxième edition de l'*Histoire de S. E. le cardinal Pie, évêque de*

Poitiers, par Mgr Baunard (2 vol. in-8), a été tout récemment mise en vente à la librairie H. Oudin.

— M. Jacques Saint-Cère a terminé complètement son ouvrage *L'Allemagne telle qu'elle est* (gr. in-18) ; il doit être mis en vente à bref délai, chez P. Ollendorff.

— M. l'abbé de Broglie vient de publier, chez Putois-Cretté, une brochure très instructive : *Les Progrès de l'Apologétique, leur nécessité et leurs conditions* (in-8).

— M. Louis Blanchard a extrait des *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, son Mémoire intitulé *Théorie de la monnaie romaine au IIIe siècle après Jésus-Christ* (Paris, Imprimerie nationale, in-8).

— M. Varat a été chargé par le ministère de l'instruction publique d'une mission dans la Russie septentrionale et en Sibérie, où il devra recueillir des collections scientifiques destinées à l'État.

— Signalons une utile publication faite avec beaucoup de soin par M. A. Vernière, qui a édité le *Journal de voyage de dom Jacques Boyer*, religieux benédictin de la congrégation de Saint-Maur ; ce journal contient de curieux renseignements sur vingt-et-un diocèses du centre de la France.

Agenais. — M. Joseph de Vivie vient de publier, d'après des documents conservés dans ses archives de famille, une notice sur son arrière-grand-oncle. *Un cadet en 1792. Charles de Cornier* (Bordeaux, imprimerie Victor Crespy, 1886, in-8). Charles de Cornier naquit à Marmande en août 1775 : il fut tué à Wissembourg, le 13 octobre 1793, étant sous-lieutenant au 10e régiment de chasseurs. M. de Vivie a reproduit dans sa notice de très intéressants extraits de la correspondance du jeune officier. Nous signalons de curieuses lettres relatives à l'école de Sorèze, où il fut élevé, lettres où il exprime avec beaucoup de cœur son admiration pour ses maîtres et son indignation contre ceux qui expulsèrent, en 1791, les Bénédictins qui, selon son expression, avaient fait du célèbre établissement « la première école de l'Europe ». La notice de M. de Vivie sera consultée avec fruit par tous les historiens des campagnes de 1792-1793 : ils y verront la preuve que beaucoup de gentilshommes contribuèrent à ces victoires « qui devaient jeter un voile de gloire sur les crimes de la Révolution ». (Voir, p. 27, la liste des officiers nobles du 10e de chasseurs en 1792.)

— M. Baradat de Lacaze a fait imprimer à Agen, chez Lenthéric, un volume sur *Astafort en Agenais. Notice historique et coutumes* (Agen, et Paris, Champion, in-8).

Artois. — Signalons un Extrait du *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques* renfermant un *Inventaire des ornements, reliquaires, etc. de l'église de Saint-Omer en 1557*, dû aux soins de M. Deschamps de Pas.

Bourgogne — L'Académie de Dijon a décidé de publier dans le prochain volume de ses *Mémoires* l'important travail présenté il y a quelques mois par M. J. Delapoix de Fréminville, comme thèse à l'École nationale des chartes, sous le titre de : *Les Écorcheurs en Bourgogne (1435-1445)*. Nous ne pouvons que féliciter l'Académie de Dijon de la résolution qu'elle a prise, car l'œuvre de M. de Fréminville, actuellement archiviste de la Corse, formera certainement l'un des morceaux les plus remarquables de son recueil; ce curieux chapitre d'histoire locale a déjà reçu l'approbation des érudits qui dirigent l'École des chartes.

— La collection de *Pièces sur la Ligue en Bourgogne*, par M. Henri Chevreul, vient de s'enrichir de l'*Advertissement à la noblesse et villes de Bourgogne*

tenant le party de la sainte union. Réimpression conforme à l'édition originale de 1594. (Paris, Jules Martin, 1886, in-8 de 28 p. Tiré à 120 exemplaires.) L'éditeur loue avec raison cette réponse éloquente et fortement motivée à l'*Advis des Estats de Bourgongne aux François de la résolution, prise aux Estats de Blois, d'Estienne Bernard,* et il n'exagère rien quand il ajoute que, « par son mérite, le rare bon sens et le patriotisme de son auteur, elle est digne de fixer l'attention des érudits qui s'intéressent à l'histoire, à la fois si dramatique et si attachante, de la Ligue. »

— Nous avons reçu quatre brochures in-8 dans lesquelles l'auteur, M. E.-M. Gaucher, s'adresse aux familles chrétiennes; en voici les titres : *Un Prêtre au tribunal révolutionnaire de Bordeaux. 17 janvier 1794; — L'École chrétienne des Sœurs et des Frères; — Quelques Réflexions sur le prêtre catholique Ce qu'il est; — Quelques Notes sur M. Pierre Debloux, confesseur de la foi, né à Montluçon, ordonné prêtre en 1791, à Paris, mort à Saint-Fargeol en 1841.* Nous engageons nos lecteurs à lire et à répandre ces opuscules, qu'on se procure aux librairies de Cîteaux (Côte-d'Or), puisque, à l'heure actuelle, nos prêtres et nos religieuses sont l'objet de tant d'injustes vexations.

— Le 7e fascicule des *Entrées et Réjouissances dans la ville de Dijon* (Dijon, imprimerie Darantière, in-8), renferme les documents suivants : *Entrée de la Reyne de Sardaigne (Élisabeth-Thérèse de Lorraine) en la ville de Dijon, le lundy 18 mars 1737; — État de la dépense faite par la ville de Dijon au passage de la reyne de Sardaigne; — Entrée de Son Altesse Royale Monsieur, frère du roy, 15 juillet 1777.*

Bretagne. — Annonçons l'apparition du tome VI et dernier de l'utile publication entreprise par M. l'abbé Guillotin de Corson, sous le titre de : *Pouillé historique de l'archevêché de Rennes* (Rennes, Fougeray, in-8 de IX-841 p.).

— Depuis Alain Bouchart, le chanoine Pierre Lebaud et Guillaume Gruel, les ducs de Bretagne ont eu nombre de biographes; il faut ajouter à cette longue liste l'*Histoire des ducs de Bretagne, avec la description des mœurs, coutumes, villes et monuments de toute la province,* par M. Céline Fallet, imprimée à Limoges, chez E. Ardant (in-8).

— A paru, au commencement de 1886, une *Histoire généalogique de la maison de Kersauson* (Nantes, Grimaud, in-4), par M. J. de Kersauson.

Champagne. — Vient de paraître à Arcis-sur-Aube, chez L. Frémont, une brochure, assez humoristique, due à M. Arsène Thévenot et intitulée : *Une Femme émancipée. Étude sociale d'après nature à propos de l'émancipation des femmes et de la législation des faillites* (in-8): il y a dans ce récit, absolument historique, nous dit l'auteur, des observations qui mériteraient d'attirer l'attention des législateurs.

— M. L. Benoist a fait imprimer à Meaux, chez Destouches, une *Notice historique et statistique sur Crouy-sur-Ourcq et le duché-pairie de Gesvres* (in-8 de 209 p., avec gravures et carte).

Comté de Foix. — On sait que la librairie académique Perrin, de Paris, édite un grand travail de M. H. Duclos : *Histoire des Ariégeois. De l'esprit et de la force intellectuelle et morale dans l'Ariège et les Pyrénées centrales* (in-8); cinq volumes ont paru : le tome I est consacré aux *Poètes de l'Ariège;* les tomes II et III aux *Militaires de l'Ariège;* le tome IV, aux *Administrateurs et hommes scientifiques de l'Ariège;* le tome V, qui vient d'être mis en vente, est tout entier rempli par les notices sur les *Archéologues de l'Ariège.*

— M. Bernard de Mandrot va faire paraître à Paris, à la librairie Alph. Picard : *Ymbert de Batarnay, seigneur du Bouchage, conseiller des rois Louis XI, Charles VIII, Louis XII et François Ier (1438-1523),* (in-8, IX-404 p.)

Dauphiné. — Vient de paraître à Grenoble une brochure d'*Études de bibliographie dauphinoise*, contenant une *Notice historique et bibliographique sur Antoine et Pierre Baquelier, citoyens de Grenoble, et les ouvrages qu'ils ont publiés au quinzième et au seizième siècle* (Imprimerie Allier, in-8); elle est signée : Un vieux bibliophile dauphinois.

Gascogne. — M. l'abbé Cazauban a retracé dans une brochure en vente à la librairie Moulés, d'Auch, la vie et les œuvres de *Mgr de Langalerie, archevêque d'Auch, ancien évêque de Belley* (in-8).

— M. Tamizey de Larroque a publié dans la *Revue de Gascogne* quelques lignes émues consacrées à *Mme la comtesse Marie de Raymond* (tirage à part in-8, 14 p.).

Ile-de-France. — M. Henri Stein, membre de la Commission des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise, publie l'*Inventaire sommaire des archives municipales de Saint-Germain-en-Laye* (Versailles, Cerf, 1886, in-8 de 24 p.). Les documents catalogués se rapportent à une période comprise entre 1400 et 1793. A la suite de cet inventaire, M. Stein a placé un relevé sommaire des documents concernant cette ville qui sont conservés aux Archives nationales (onzième siècle — fin du dix-huitième). M. Stein nous annonce qu'il s'efforcera de publier un travail semblable pour les principales communes de Seine-et-Oise.

Languedoc. — Un archéologue distingué du midi de la France, M. Julien Sacaze, a pris l'an dernier l'initiative d'une revue qui est destinée à un sérieux avenir et s'intitule : *Revue de Comminges (Pyrénées centrales)*. Nous appellerons l'attention sur quelques articles du premier volume (1885), qui a paru à la librairie Abadie, à Saint-Gaudens. Il contient : *Le Comminges en 1789*, par Alph. Couget; — *Quelques faux dieux des Pyrénées*, par Julien Sacaze; — *Prêt de pièces d'artillerie par le chapitre de Comminges aux consuls de la ville de Saint-Bertrand* (1524), par J.-M. Morel; — *L'église Saint-Just de Valcabrère*, par L. d'Agos; — *Les fresques de l'église de Cazaux-Larboust*, par B. Bernard; — *Le sire de La Bastide-Paumès à Saint-Beat* (1512), par le baron Lassus; — *Les anciens dieux des Pyrénées*, par Julien Sacaze (avec 21 grav.); — *Les coutumes de la ville de Saint-Gaudens et le dénombrement du 24 juillet 1542*, par Morel et B. Abadie.

— Un rabbin mort vers 1240, Meschullam, chef de la communauté juive à Béziers, avait laissé en ms. un ouvrage talmudique intitulé : *Séfer hahaschlamah* ou livre servant à compléter l'abrégé de Talmud, d'Alfasi (*Histoire littéraire de la France*, t. XXVII, p. 515). M. Lubetzki a publié cet ouvrage, d'après un manuscrit qui était autrefois à Paris dans une bibliothèque particulière, celle du baron de Gunzburg; le commentaire et surtout l'introduction historique ajoutés par l'éditeur servent à faire connaître le provençal Meschullam, presque ignoré jusqu'à nos jours.

Limousin. — Le R. P. Dom Cyprien-Marie Boutrais, ancien procureur de la Chartreuse de Glandier, département de la Corrèze, vient de publier une importante histoire de ce monastère. Ce volume, de 450 pages, sort de l'imprimerie de la Chartreuse de Notre-Dame des Prés, près Montreuil (Pas-de-Calais).

— M. René Fage continue avec régularité la publication du recueil qu'il a intitulé : *Le vieux Tulle*. Le fascicule III est consacré au *Château ou fort Saint-Pierre* (Tulle, imp. Crauffon, 1886, gr. in-8 de 22 p.). En même temps, M. R. Fage donne une seconde édition, révisée du fascicule I.

— M. Émile Fage a fait paraître une *Étude biographique sur Cabanis lue dans l'assemblée générale de l'Association corrézienne à Paris le 28 mars 1886*

(Tulle, imp. Rastoüil, petit in-8 de 31 p.). L'intéressante brochure de M. E. Fage fait très bien connaître l'homme excellent « qui a attaché son nom à une philosophie sans espérance » et qui, « spiritualiste par nature, s'est fait l'apôtre du sensualisme. »

Lyonnais. — M. A. Vachez a récemment publié dans la *Revue du Lyonnais* un article sur l'étymologie du mot « Lugdunum »; il vient d'en faire exécuter un tirage à part sous le titre de : *Une nouvelle interprétation du nom de Lugdunum* (Lyon, A. Brun, in-8). L'opinion la plus accréditée traduisait ce mot par « montagne des corbeaux »; M. Vachez, qui ne peut admettre le sens attribué, dans ce dernier cas, au mot « Lug» prétend que Lyon est la ville de Lug « le Mercure Gaulois. »

Normandie. — On nous signale comme étant sous presse un *État de la Généralité d'Alençon sous Louis XIV*, publié par M. Louis Duval, archiviste du département de l'Orne. Cet *État* comprend un *Mémoire sur la Généralité d'Alençon, par J.-B. de Pomereu de La Bretesche, intendant (1698)*; — un *État des fiefs dépendant du duché et du grand bailliage d'Alençon (1674)*; — des *Rôles par paroisse de la capitation des nobles de la province du Perche.* L'éditeur a joint à ces textes une introduction, des notes et des pièces justificatives, enfin une table alphabétique des noms de personnes et des noms de lieux. Cette publication, qui paraîtra très prochainement à la librairie Loyer-Fontaine, à Alençon, formera un volume in-8 raisin d'environ 400 pages.

Le tome III et dernier de l'*Histoire ecclésiastique du Diocèse de Coutances*, par René Toustain de Billy, curé du Mesnil-Opac, éditée par M. Héron pour la Société de l'histoire de Normandie, est sous presse chez M. Hérissey, imprimeur à Évreux.

— Est en préparation à l'imprimerie Cagniard, à Rouen, pour la même Société, le tome II des *Coutumiers de Normandie*, édité par M. Joseph Tardif.

— Vient de paraître : *La famille Bronne à Rouen, voyage contemporain*, par M. Paul Baudry (Rouen, Ch. Métérie, in-8).

— M. P. d'Arras a fait imprimer à Rouen chez Lapierre une brochure in-16 contenant d'utiles *Réflexions sur la conservation des monuments à Rouen.*

— La librairie des bibliophiles (Jouaust et Sigaux) a récemment édité une brochure de M. E. Dupont intitulée : *Autour du Mont Saint-Michel.*

— M. l'abbé L. Huet a fait imprimer à Caen une *Histoire de l'Hôtel-Dieu de Vire* (in-8).

— La librairie centrale d'architecture (13, rue Bonaparte, à Paris), a mis en vente la 7e livraison de *L'architecture normande aux XIe et XIIe siècles en Normandie et en Angleterre* (in-4), par V. Ruprich-Robert. La 8e livraison paraîtra prochainement.

Picardie. — La Société des Antiquaires de Picardie vient de célébrer le cinquantième anniversaire de sa fondation dans un Congrès tenu dans la grande salle de l'Hôtel de Ville d'Amiens du 8 au 11 juin. Nous signalerons parmi les Mémoires lus dans cette réunion les travaux suivants : *Étude sur la mort des enfants de François Ier*, par M. Charvet, de la Société historique de l'Oise; — *Les Établissements d'instruction publique à Montreuil-sur-Mer et l'instruction primaire dans le diocèse d'Amiens avant la Révolution*, par M. Darsy; — *Notice sur la dalmatique de Thibaud de Nanteuil, évêque de Beauvais*, par M. l'abbé Pinan; — *Étude archéologique sur les clochers des églises de l'Oise et de l'Aisne, antérieurs au XIIIe siècle*, par M. Eug. Lefèvre-Pontalis : — *Les imprimeurs abbevillois*, par M. A. Ledieu. — MM. Dubois, de la Société des Antiquaires de Picardie, et E. Travers, de la Société des Antiquaires de

Normandie, ont communiqué de longues listes de proverbes picards et normands.

POITOU. — Signalons un ouvrage de M. l'abbé P. A. Lebrun, intitulé : *Un curé de Poitiers (1749-1840) ou l'Histoire de la Révolution française dans une famille poitevine, d'après des documents peu connus ou inédits* (Poitiers, Touchard et Jamin, in-18).

— Vient de paraître le tome second de l'*Histoire du Poitou* de M. le chanoine Auber (Fontenay-le-Comte, Gouraud, in-8).

PROVENCE. — M. H. Bazin a publié dans le tome X des *Annales du musée Guimet* un intéressant travail sur *Le galet inscrit d'Antibes, étude d'archéologie religieuse gréco-orientale* (Paris, Leroux, in-4). Après M. Frœhner, après M. Heuzey et les érudits locaux, MM. Mougins de Roquefort et Gazan. M. Bazin apporte ses idées sur ce célèbre monument, où l'on a gravé une curieuse inscription grecque au V• ou au VI• siècle avant J.-C. L'auteur fait d'Aphrodite Antipolitaine une divinité orientale, et rattache à son culte le galet et l'inscription; il en fait l'offrande phallique d'un *thiase*, c'est-à-dire d'un de ces collèges d'adorateurs de la déesse, qui devaient exister sur les côtes de Provence comme dans le reste de la Méditerranée.

— Le P. Bérenguier publie dans la *Revue Sextienne* une *Notice sur Mgr de Brancas*, mort archevêque d'Aix en 1775; ce sera la continuation de la galerie des évêques provençaux entreprise par ce savant religieux.

— M. l'abbé Rance pousse activement la publication du second volume de son *Histoire de l'Académie d'Arles au XVIIe siècle* et prépare une *Étude sur l'imprimerie et la librairie à Arles.*

— *Lou Tresor dou Felibrige, Dictionnaire provençal-français*, par Frédéric Mistral, est en voie d'achèvement. On vient de distribuer aux souscripteurs les fascicules 21 à 25, p. 1000 et sqq. du second volume. On est arrivé, pour la composition typographique, à l'article TRA.

— Vient de paraître, à Aix, chez Remondet Aubin, *Bribes poétiques*, par Joseph Gautier, avec une préface de Jean Ricard (broch. in-12).

— Vient de paraître à Aix, chez Elly et Brun, imprimeurs : *Iconographie numismatique du roi René et de sa famille*, par Gustave Tablier, membre correspondant de l'Académie d'Aix (in-8, avec une pl.).

VENDÉE. — M. Guénebault, publiciste vendéen, prépare un travail de propagande sur la Franc-Maçonnerie, sous le titre de : *La Secte, voilà l'ennemi!*

ALSACE. — A récemment paru en 3e édition, chez Weidmann, à Berlin, l'Histoire d'Alsace, *Geschichte des Elsasses* (in-8), de MM. Ott. Lorenz et Wilh. Scherer; cet ouvrage, qui commence à l'époque de la conquête de la Gaule par Jules César, conduit l'histoire de cette province jusqu'à la récente occupation allemande.

— Nous avons reçu deux tirages à part d'articles insérés par M. A. Benoît dans la *Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine;* ils ont pour titre : *Le Buste de saint Adelphe jadis à Neuwiller. Observations sur une Notice faite par Mgr X. B. de Montault; — Une sculpture lorraine à Strasbourg avant 1790.*

ALLEMAGNE. — Tandis que M. Wattenbach composait une bibliographie des sources de l'histoire d'Allemagne antérieures au milieu du XIII• siècle dans un ouvrage qui a été récemment réédité pour la cinquième fois (*Polybiblion*, XLVI, 378), M. Ottokar Lorenz entreprenait de conduire cet utile travail jusqu'à la fin du moyen âge dans l'ouvrage suivant : *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter seit der Mitte des dreizehnten Jahrhunderts*; il vient d'en commencer, avec le concours de M. Arthur Goldmann, une 3e édition dont le premier volume a été dernièrement mis en vente chez W. Hertz, à Berlin (1886, in-8).

— La librairie J. G. Cotta, de Stuttgart, a édité la correspondance politique du comte Charles-Frédéric Vitzthum von Eckstädt, secrétaire d'ambassade de 1845 à 1852, dans un volume intitulé : *Berlin und Wien in den Jahren 1845-1852. Politisch Privatbriefe des damiligen k. sächs. Legationssecretärs Karl Friedrich Grafen Vitzthum von Eckstädt* (1886, in-8 de XXXIII-338 p.) ; la correspondance est précédée d'un avant-propos du Dr K. Müller.

— Vient de paraître à Munich, chez Th. Ackermann, la seconde partie de l'Histoire de la littérature grecque du Dr K. Still : *Geschichte der griechischen Literatur bis auf Alexander den Grossen* (in-8 de X-495 p.).

— MM. Ad. Hinrichsen et Ern. von Wildenbruch ont publié un album des écrivains allemands : *Das deutsche Schrifsteller-Album* (Berlin, W. F. Achf, gr. in-4) ; les portraits ne sont pas d'une exécution très remarquable et les notices et extraits qui les accompagnent sont absolument insuffisants.

— La librairie Herder, de Fribourg en Bade, vient de faire paraître un *Appendix ad I et II editionem Theologiæ moralis, auctore Augustino Lehmkuhl, S. J., exhibens additiones et mutationes in II et III edit. factas* (in-8 de 16 p.).

— Le Dr W. Foerster continue ses travaux sur le vieux français. Ses voyages en France et en Angleterre l'ont mis en état de consulter les meilleurs manuscrits. La collection qu'il publie sous le titre de *Altfranzosische Bibliothek* vient de s'augmenter d'un volume qui est consacré à la *Chanson de Roland.*

— *L'histoire des États européens,* par Heeren, Ukert et Giesebrecht, est un ouvrage historique de premier ordre. En ce moment on y publie l'*Histoire de la Pologne,* par Caro.

— R. Werner, bien connu par ses écrits sur H. Thomas et les scolastiques, a fini un grand ouvrage sur l'*Histoire de la philosophie italienne au XIXe siècle,* en 4 volumes.

Angleterre. — M. W. Cushing a publié un livre destiné à rendre de grands services aux bibliographes : *Initials and pseudonyms : a Dictionary of literary disguises* (Londres, Sampson Low, 1886, gr. in-8 à deux colonnes, de 603 p.); cependant il n'embrasse pas une matière aussi vaste que son titre semblerait l'indiquer, puisqu'il ne comprend que les pseudonymes d'auteurs anglais ou américains.

— Lady Jackson, qui s'est déjà beaucoup occupée de l'histoire de France sous l'ancien régime et à laquelle on doit *Court of Louis XVI, Court of the Tuileries,* vient de publier à Londres, chez Richard Bentley, un nouvel ouvrage intitulé : *The Court of France in the sixteenth century* (*1514-1559*); il forme 2 vol. in-8.

— *Le Catalogue des manuscrits hébreux de la Bodléienne,* à Oxford, va paraître. Le plus grand intérêt qu'offrira ce catalogue consiste en une quantité de planches in-folio de fac-similés des différentes écritures hébraïques à chaque époque et dans chaque pays.

— Le Rév. Dr Edgard complète son ouvrage intitulé l'*Ancienne Église d'Écosse,* par la publication d'un volume contenant les règles tracées pour l'éducation des pauvres, leurs mariages, les baptêmes, les inhumations, et les phases diverses du ministère sacré.

— La *Société philologique de Cambridge* vient d'examiner plusieurs ouvrages nouveaux, anglais et allemands, sur la réforme de la prononciation du latin. Sa commission conclut que la prononciation classique est trop généralement adoptée, pour qu'une innovation de ce genre ait des chances de réussir.

— Une Commission vient d'être formée pour préparer la célébration du centenaire de lord Byron, en 1888.

— Le poète vétéran, M. John Héraud, qui est entré dans sa 87e année, publie un nouveau poème, intitulé : *La Sybille au milieu des tombes, élégie écrite dans un cimetière.*

AUTRICHE. — *Le Dictionnaire bibliographique de l'empire d'Autriche,* par Wurzbach, édité par l'Académie impériale de Vienne, est arrivé au LXXe volume (lettre W).

— Signalons aux folk-loristes les contes, légendes, énigmes et proverbes lapons, publiés à Vienne par M. J. C. Poestion, avec la collaboration de M. F. Liebrecht sous le titre de *Lappländische Märchen, Volkssagen, Räthsel und Sprichwörter. Nach lappländischen und schwedischen Quellen* (Vienne, C. Gerold, 1886, in-8).

BELGIQUE. — Notre collaborateur M. Adolf de Ceuleneer vient de publier un compte rendu qui a paru d'abord dans la *Revue de l'Instruction publique en Belgique* (t. XXIX, 1886), sur l'important ouvrage consacré par M. Bœttiger à la ville d'Olympie et aux jeux olympiques si fameux dans la Grèce antique (Berlin, Springer, in-8, 120 p., 21 plans et 90 gravures). L'Allemagne vient de dépenser un million pour exécuter dans les ruines d'Olympie des fouilles dont les résultats se trouvent consignés dans l'ouvrage de M. Bœttiger. Non seulement l'histoire d'Olympie et des jeux qui y avaient lieu est racontée avec beaucoup d'intérêt, mais la connaissance de l'art antique va profiter de ces découvertes. M. de Ceuleneer exprime le désir qu'il soit fait de l'ouvrage de M. Bœttiger une traduction française.

— La revue d'histoire et d'antiquités *La Flandre,* qui paraissait à Bruges sous la direction de M. Émile Van den Bussche, a cessé de vivre. Sa collection se compose de seize volumes (1868-1885), qu'il sera indispensable de consulter pour l'étude de l'histoire de ce pays, principalement pour l'étude de ses rapports avec la France.

— Les dernières livraisons de la *Bibliotheca belgica,* de M. Ferd. Van der Haeghen, sont exclusivement consacrées au fameux Juste-Lipse: réunies, elles doivent former trois volumes publiés sous les auspices de l'Université de Gand (Gand, Vyt, 1886; chaque vol., 12 fr.). Les deux premiers ont paru. La bibliographie des innombrables éditions de ses ouvrages est décrite avec tout le soin et toute la clarté désirables par le savant bibliothécaire; et cette bibliographie est toujours suivie de l'indication des bibliothèques belges ou étrangères qui possèdent lesdits ouvrages de Juste-Lipse. Beaucoup de ses editions ou traductions sont extrêmement rares.

BOHÊME. — M. Jacques Maly, qui déjà en 1859 a édité un grand *Dictionnaire scientifique* en langue tchèque, vient de publier un *Dictionnaire universel abrégé,* composé de neuf volumes de 6575 pages qui n'ont pour auteur que M. Maly lui-même.

— Plusieurs libraires éditent des collections de romans; la *Bibliothèque populaire* est arrivée au dixième volume. La *Bibliothèque amusante* est plus avancée, car elle ne compte pas moins de quatre-vingt-quinze volumes, la plupart ayant une certaine valeur littéraire; on trouve à côté d'œuvres originales quelques bonnes traductions, notamment celles du P. V. Cerny.

— Le doyen J. Icasny a destiné 10,000 florins pour l'edition d'une *Sainte Écriture* slave.

ESPAGNE. — M. Valenti Almirall, qui s'est porté candidat aux dernières élections législatives pour Barcelone, vient de publier dans cette ville un livre de la plus haute importance politique. Il a pour titre : *Le Catalanisme* (Barcelone, 1886, librairie Verdaguer, in-18 jésus de 344 p.). M. Almirall y

étudie le mouvement particulariste, ses causes, ses conséquences et les solutions pratiques qu'il comporte.

— Vient de paraître, dans la collection *Arte y letras*, chez les éditeurs Cortezo, un intéressant travail de M. Luis Alfonso, rédacteur de la *Epoca : Murillo, el hombre, el artiste, las obras* (in-8 de 340 p.).

— Parmi les publications nouvelles, signalons l *Diccionario manuel latino-español* de M. Francisco-Ximéni Lomaz (Madrid, Hernando). Il s'adresse spécialement aux étudiants et aux humanistes, mais il n'offre pas moins un grand nombre de mots qu'on chercherait vainement dans les autres dictionnaires du même genre, plus étendus et très en vogue, comme ceux de *Valburna* et de *Morantès*.

— Le docteur Olallo Rivaz Fernandez, du collège des avocats de Madrid, a publié *El registro del Estado civil en España* (Madrid, Abienzo).

Grèce. — La maison C Wilberg, à Athènes, annonce la publication d'un grand ouvrage intitulé : *Les Musées d'Athènes*, où l'on reproduira par la phototypie tous les monuments importants conservés dans les musées d'Athènes. Les phototypies seront exécutées par M. Rhomaïdes, et M. Cavradias est chargé du texte explicatif. Celui-ci sera publié en français, en allemand, en anglais et en grec. Chaque volume sera complet en six livraisons au prix de 7 fr. 50 chacune.

Hollande. — Depuis le commencement de cette année il paraît à Amersfoort une nouvelle revue historique bi-mensuelle ayant pour titre : *Zijdschrift voor Geschiedenis*, sous la direction de M. Kollewijn. Prix : 4 fl. par an.

Italie. — La découverte du *Canzoniere* autographe de Pétrarque faite par M. P. de Nolhac dans les manuscrits du Vatican et dont nous avons parlé ici même (XLVI, 543) a causé, comme on pouvait s'y attendre, un certain mouvement d'esprit en Italie. Les polémiques se sont élevées en divers lieux ; nous avons remarqué des articles dans la *Gazzetta piemontese* du 29 mai, dans le *Picche* (de Naples) du 5 juin, dans le *Fanfulla della domenica* du 6 et du 26 juin, dans la *Rassegna* du 17, dans le *Moniteur de Rome* du 19 juin et du 1er juillet, etc. Les journalistes, en Italie comme ailleurs, embrouillent les questions par leur incompétence plus qu'ils ne les éclairent par leurs renseignements ; nous attendons le résumé de la question annoncé par une revue qui a toute autorité en ces matières ; le *Giornale storico della letteratura italiana* (de Turin).

— A tous les bibliophiles et les lettrés italiens s'adresse l'instructive et élégante plaquette de M. de Nolhac : *Le Canzoniere autographe de Pétrarque*, Paris, Klincksieck, 1886, in-16 de 30 p. 2 fr. (150 exempl. numerotés). Remarquons que ce travail a paru au mois de mai et que plusieurs des observations mises en avant dans les polémiques citées plus haut, ont eté empruntées (sans le dire) à la brochure de M. de Nolhac. Elle contient, dans le texte et dans les notes, une quantité considérable de documents inédits et d'observations nouvelles, dont l'histoire des bibliothèques italiennes et l'étude de Pétrarque auront à tenir compte désormais.

— Les lecteurs du *Polybiblion* connaissent déjà l'importance des publications entreprises par la « R. Deputazione di storia patria » sous le titre général de *Biblioteca storica italiana*. Le dernier volume, paru à Turin chez Bocca, contient la suite des *Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia dalla prima alla seconda Restaurazione* (*1559-1814*) publiées par Antonio Manno, Ermanno Ferrero et Pietro Vayra ; les documents édités ont trait aux relations de la maison de Savoie avec la France de 1713 à 1715 (gr. in-8 de XXI-510 p.). Nous reparlerons de ce volume.

— M. M. Faloci Polignani a entrepris de publier sous le titre de *Miscellanea*

francescana di storia, di lettere, di arti, une série de fascicules, paraissant périodiquement, dans lesquels seront édités des travaux relatifs aux Franciscains ; en outre ils renfermeront l'indication de tous les ouvrages parus jusqu'à ce jour sur ce sujet. Voici les principaux articles contenus dans le premier fascicule : *Il Catalogo generale dei ministri generali di Bernardo da Bessa ; — Graffiti della chiesa superiore di S. Francesco in Assisi ; — Bibliografie della chiesa di S. Maria degli Angioli ; — Manoscritti Vallicelliani relativi a San Francesco ; — Bibliografie francescane.*

— Les lecteurs de l'*Archivio giuridico*, publié à Pise sous la direction de M. Filippo Serafini, ont pu remarquer dans le dernier fascicule (p. 420) un article de M. Galileo Crivellari intitulé *Istituzione di un secondo consiglio nel comune italiano ;* l'auteur, après avoir démontré la necessité d'une réforme dans l'administration communale, indique les moyens de l'opérer ; ce travail vient de faire l'objet d'un tirage à part (1886, in-8).

— M. A. Favaro a réuni en volume les *Documents inédits per la storia dei manoscritti galileiani nella Biblioteca nazionale de Firenze* (Roma, in-4), publiés par lui dans les derniers numeros du *Bollettino di bibliografia e storia delle scienze.*

Pologne. — Ce que Weller fait si bien pour l'Allemagne, en éditant son *Dictionnaire des pseudonymes*, sera exécuté par le journal périodique *Warta*, de Posen, pour la Pologne. Dans le numéro du 28 mars, on trouve l'indication de bon nombre de pseudonymes avec une appreciation très juste de la valeur littéraire des ouvrages.

— Les *Monuments de l'histoire polonaise* (*Monumenta Poloniæ historica*) sont destinés a rendre les mêmes services à la Pologne que les *Monuments historiques*, publiés par Pertz, rendent à l'Allemagne. Le quatrième volume vient de paraître douze ans après le premier. (Lemberg.)

— L'Académie de Cracovie publie les chefs-d'œuvre des poètes polonais avec des éclaircissements. *Marie*, par Malczenski, forme le premier volume de cette collection.

— Le chanoine Polkowski a composé un *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque de l'église cathédrale de Cracovie.* Ce ne sont pas de simples titres; on trouve dans cet ouvrage des dissertations savantes sur l'origine des manuscrits.

— La Société littéraire lithuanienne de Heidelberg vient de publier une bibliographie des articles contenus dans les périodiques de la Lithuanie prussienne depuis 1829 jusqu en 1879. De plus, on y trouve les titres de tous les livres et des brochures imprimés en Russie depuis 1809 jusqu'à nos jours.

— Le VIII• volume des *Actes historiques relatifs à l'histoire de la Pologne* renferme les *Droits, privilèges et statuts de la ville de Cracovie.* On y remarque surtout des documents du seizième siècle.

Russie. — La Société impériale d'histoire russe a été chargée de préparer pour l'impression les matériaux relatifs à la biographie et au règne de l'empereur Nicolas Ier, qui avaient été réunis par la Commission spéciale établie en 1856 sous la présidence du baron Korff d'abord, puis sous celle du prince Ourousof, et le ministre actuel de l'instruction publique, M. Délanof.

— Un des prochains volumes du Recueil que publie la même Société promet d'être particulièrement interessant. Il contiendra la *Correspondance du duc de Richelieu avec l'empereur Alexandre Ier et ses ministres*, depuis son entrée au service de la Russie, sous l'impératrice Catherine II, jusqu'à sa nomination comme premier ministre de France, en 1815. Le duc de Riche-

lieu a été, malgré sa qualité d'étranger, un des plus utiles coopérateurs d'Alexandre Ier.

— On annonce l'apparition du premier journal de botanique en langue russe; il est rédigé par les professeurs de l'Université de Pétersbourg, MM. Békétov et Gobi, et paraîtra à des époques indéterminées, suivant l'affluence des matériaux. La première livraison a déjà paru.

— L'ouvrage allemand du prince héritier Rudolph : *Un Voyage en Orient*, est traduit en russe par M. Enko-Darawski.

— L'Académie continue la publication du *Dictionnaire abrégé de la langue sanscrite*, composé par Otto Boethling. Les cinq premières parties en sont déjà imprimées. Dernièrement a paru le second fascicule de la sixième partie.

— A l'occasion du cinquantième anniversaire de la comédie du *Revisor*, de Gogol, M. Tihonravov a publié à Moscou l'historique de ce chef-d'œuvre, en y ajoutant le texte primitif demeuré inédit.

— On va commencer l'impression des travaux du cinquième congrès archéologique qui fut tenu à Tiflis en 1881.

— L'ouvrage de Grégorovius, *Histoire de Rome*, que tout le monde connaît, paraît en langue russe, et sera probablement achevé avant la fin de l'année. Les six premiers volumes sont déjà imprimés. La traduction a été faite par M. Savine.

Suisse. — On annonce que M. Kern, qui pendant vingt-cinq ans a représenté la Confédération suisse à Paris, rédige actuellement ses Mémoires qui offriront un grand intérêt pour l'histoire contemporaine, puisque M. Kern a eu pendant de longues années d'intimes relations avec Napoléon III; les parents du ministre suisse habitaient le village de Berlingen (Thurgovie) situé tout près du château d'Arenenberg, résidence de la reine Hortense et de son fils.

Chine. — Une réforme de l'imprimerie vient d'être réalisée en Chine, et va révolutionner le commerce de la librairie dans ce pays. Le plus grand nombre des livres sortis des presses chinoises sont réimprimés dans tout l'univers; mais ces nouvelles éditions peuvent ne pas représenter fidèlement le texte original. Pour obvier aux erreurs, et réduire autant que possible le prix de la reproduction, la photolithographie a été employée et elle donne les meilleurs résultats. Deux maisons à Sanghaï, l'une anglaise, l'autre chinoise, ont établi des presses photo-lithographiques, qui produisent des éditions de classiques et d'autres ouvrages d'une exécution remarquable et d'un prix avantageux.

Ventes. — 24 juin. — *Livres anciens du cabinet de M. C. de P.* (Salle des ventes publiques de la librairie Claudin). Sciences mathématiques, beaux-arts, livres à figures, littérature, éditions originales.

— 25 juin. — *Collection de lettres autographes* (Me Delestre, assisté de M. E. Charavay). Correspondance de J.-J. Rousseau avec Mme de Warens. Correspondance amoureuse de Jean-Baptiste Louvet avec sa femme, etc. (173 articles).

— Du 5 au 10 juillet. — *Bibliothèque de feu M. N. Regnard, ancien représentant du peuple.* Vente à la librairie Lemaitre, de Valenciennes.

Publications nouvelles. — *Institutions canoniques*, par de Camillis (3 vol. in-12, Mazeyrie, à Tulle) — *Manuale precium in usum Theologorum* (in-12, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Du sentiment moral et religieux*, par l'abbé H. Avoine (in-8, Perrin). — *Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens*, par le chevalier Gougenot des Mousseaux (in-8, Wattelier). — *La*

Cité antichrétienne au XIXe siècle. II. *La Franc-Maçonnerie,* par Dom P. Benoit (2 vol. in-12, Palmé). — *Cours de Maçonnerie pratique,* par un profane (2 vol. in-12, Letouzey et Ané). — *La Franc-Maçonnerie sous la troisième République,* par A. Leroux (2 vol. in-12, Letouzey et Ané). — *Les Coutumes de Lunel (texte de 1367),* par E. Bondurand (in-8, Alph. Picard). — *Traité du Contrat de mariage,* t. 2, par L. Guillouard (in-8, Pedone-Lauriel). — *Cours élémentaire de Philosophie,* par le R. P. Chabin (in-8, Oudin). — *Aristotelis opera omnia,* illustrata a S. Mauro (in-4, Lethielleux). — *L'Alternative. Contribution à la psychologie,* par Ed.-R. Clay (in-8, Felix Alcan). — *L'Évolution et la Vie,* par D. Cochin (in-12, Masson). — *Le Patron. Sa fonction, ses devoirs, ses responsabilités,* par Ch. Périn (in-12, Lib. de Saint-Augustin). — *Les Solutions démocratiques de la question des impôts,* par L. Say (2 vol. in-12, Guillaumin). — *L'Année financière (1885),* 4e année, par L. Reyraud (in-12, Chevalier-Marescq). — *Abrégé de Géologie,* par A. de Lapparent (in-12, Savy). — *L'Intelligence des Bêtes,* par L. Français (in-8, Picard, Bernheim). — *Promenades botaniques de tous les mois,* par Labesse et Pierret (in-4, Ducrocq). — *Fléaux et Catastrophes,* par P. Legrand (in-8, Hachette). — *Précis d'histoire de l'Art,* par C. Bayet (in-8, Quantin). — *Lettres sur l'art de la Peinture,* par L. Bracquemont (in-12, Radenez, à Montdidier). — *La Madone de saint Luc devant l'histoire et la science,* par le P. Hilaire de Paris (in-12, lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *De la Conjugaison dans les langues de la famille Maya-Quichée,* par H. de Charencey (in-8, Peeters, à Louvain). — *Étude sur les origines du rythme tonique dans l'hymnographie de l'Église grecque,* par E. Bouvy (in-8, Nîmes, maison de l'Assomption). — *Grand Dictionnaire des rimes françaises,* par F. Morandi d'Eccatage (gr. in-8, Ghio). — *Les Proverbes de Salomon,* traduits par A. J. Lafargue (in-12, Société de Saint-Jean l'Évangéliste, à Tournai). — *Les Cantilènes,* par J. Moréas (in-12, Vanier). — *Brises du Soir,* par M. François (in-12, Vanier). — *Les Ressouvenirs,* par F. Dugué (in-8, Ollendorff). — *Un mystérieux amour,* par D. Le Jeur (in-12, Lemerre). — *Amours défunts,* par L. de Chauvigny (in-12, Ollendorff). — *Chansons,* par O. Pradels (in-12, Ollendorff). — *Les Héliotropes,* par F. Fouquet (in-12, Vanier). — *Le Manuscrit de Grand'mère,* par R. Mancini (in-32, Lemerre). — *Trop Belle,* par H. de Pène (in-12, Ollendorff). — *Le Ministère de Martial Ravignac,* par F. Narjoux (in-12, Plon et Nourrit). — *Le Bien d'autrui,* par Hephell (in-12, Hachette). — *Sur la Sprée,* par J. Kraszewschi (in-12, Hachette). — *Souvenirs de la Maison des Morts,* par Th. Dostoïevsky (in-12, Plon et Nourrit). — *A travers les Mansardes et les Écoles,* par Mme A. Pollonnais (in-12, Perrin). — *De Fil en Aiguille,* par Fr. Fleuriot-Kerinou (in-12, Hachette). — *Les Voleurs de Locomotives,* par F. Hue (in-12, Dillet). — *Tout Chemin mène-t-il à Rome?* par J. Girardin (in-8, Hachette). — *La Vie de ce monde,* par J. Girardin (in-8, Hachette). — *Le pauvre François,* par Mme J. Colomb (in-8, Hachette). — *Histoire d'une Bouteille,* par E. Lefebvre (in-8, Hachette). — *La Famille Buchholz,* par J. Stinde (in-12, Hachette). — *L'Enfant du 26e,* par A. Gérard (in-8, Hachette). — *Essai sur la Vie et les Œuvres de Francisco de Quevedo,* par E. Mérimée (in-8, Picard). — *Homère* (classiques populaires), par A. Couat (in-8, Lecène et Oudin). — *Fénelon* (classiques populaires), par G. Bizos (in-8, Lecène et Oudin). — *Venise et la Vénétie,* par J. Gourdault (in-8, Hachette). — *Récits d'histoire romaine,* par Mme V. Duruy (in-8, Hachette). — *Dissertationes selectae in historiam ecclesiasticam* (t. VI), par B. Jungmann (in-8, Pustet, à Ratisbonne). — *Manuel de l'histoire de l'Église,*, t. Ier, par le Dr H. Bruck (in-12, Lethielleux). — *Der heilige Bernard von Clairvaux,* par G. Hüffer (in-8, Aschendorff, à Munster). — *Papst Gregor IX,* par J. Felten (in-8, Herder, à Fribourg-en-

Brisgau). — *Recherches historiques et diplomatiques sur les premières années de la vie de Louis le Gros,* par A. Luchaire (in-8, Alph. Picard). — *Saint Louis,* par Langlois (in-12, Hachette). — *Les Archives angevines de Naples. Études sur les registres du roi Charles Ier* (1265-1285), t. Ier, par P. Durrieu (in-8, Thorin). — *La Vie dans le Haut-Maine au XIVe siècle,* par A. Joubert (gr. in-8, Fleury et Dangin, à Mamers). — *Lettres inédites de Marguerite de Valois,* par P. Lauzun (in-8, Champion). — *Relazioni diplomatiche della Monarchia di Savoia* (Periodo III. Vol. I. *Francia*), publies par Manno, Ferrero et Vayra (in-4, Fratelli Bocca, à Turin). — *Une Invasion prussienne en Hollande en 1787,* par P. de Witt (in-12, Plon et Nourrit). — *Pitt et Fréderic-Guillaume II,* par J. H. Creux (in-12, Perrin). — *La première Invasion prussienne* (*11 août-2 septembre 1792*), par A. Chuquet (in-12, Cerf). — *Les dernières Années du duc d'Enghien,* par Boulay de la Meurthe (in-12, Hachette). — *Souvenirs (1785-1870) du feu duc de Broglie* (t. II et III), in-8, Calmann-Lévy. — *La Politique extérieure d'Haïti,* par J. N. Leger (in-12, Marpon et Flammarion). — *Un Empire qui croule. Le Maroc contemporain,* par L. Campou (in-12, Plon et Nourrit). — *Fouilles et Sépultures mérovingiennes de l'église de Saint-Ouen de Rouen,* par le comte d'Estaintot (in-8, Alph. Picard). — *Les Basiliques de Saint-Martin, à Tours,* par J. Ratel (in-8, Alph. Picard). — *Livre vert de l'Archevêché de Narbonne,* par P. Laurent (in-8, Alph. Picard). — *Nouvelle Biographie normande,* par Mme N. N. Oursel (in-8, Alph. Picard). — *Portraits historiques,* par R. Chantelauze (in-8, Perrin). — *Figures disparues,* par E. Spuller (in-12, F. Alcan). — *Villars et Catinat,* par P. Bondois (in-8, Picard-Bernheim). — *Bibliografia siciliana, M. Z.*, t. II, par G. Mira (in-4, Gaudiano, à Palerme).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTION

Ouvrages relatifs aux comtes de Tende, sénéchaux de Provence. — Quels sont les ouvrages manuscrits ou imprimés dans lesquels il est parlé en détail des trois comtes de Tende de la maison de Savoie-Lascaris, qui ont été successivement grands-sénéchaux de Provence?

RÉPONSES

Papier-monnaie de la Révolution (XLVI, 287, 478). — Pour les assignats, mandats, promesses, on trouvera tous les renseignements désirables (types, valeurs et signatures diverses, discussions et arrêts législatifs, procès de faux, etc., etc.) dans le *Moniteur* de l'époque et aussi, mais seulement pour les mandats et promesses, dans le *Bulletin des lois* de l'époque. Ces articles n'ont été réunis que par des amateurs dans des collections particulières seulement. Il n'y a rien de bien complet sur les bons communaux et départementaux; cependant on peut consulter comme travail général les articles de M. COLSON dans la *Revue Numismatique* et des brochures locales comme celles de M. E. ANDRÉ sur le département de la Côte-d'Or ou la ville de Gray.

Citation d'un Concile de Mâcon (XLVI, 288, 477). — Ajouter aux renseignements précédemment donnés les indications bibliographiques suivantes : 1° *Annales de philosophie chrétienne,* t. XLIII, p. 70; — 2° *Critique de l'Histoire de France d'Henri Martin,* par H. DE L'EPINOIS, p. 120.

Langue et littérature hébraïques (XLIV, 384; XLVI, 95, 288). — On trouve à la fin de l'Histoire de l'éducation et de l'enseignement chez les Israélites, de M. B. STRASSBURGER, *Geschichte der Erziehung und des Unterrichts bei den Israeliten. Von*

der vortalmudischen zeit bis auf die Gegenwart (Stuttgart, Levy et Müller, 1885, in-8), une *Bibliographie de la pédagogie juive,* dont le paragraphe III *Sprachunterricht* (p. 298), fournira à l'auteur de la question tous les renseignements qu'il peut souhaiter, notamment l'indication de nombreux livres scolaires et de grammaires juives en langue allemande.

Bibliographie de l'Apologétique chrétienne (XLVI, 95). — Il n'existe pas de bibliographie indiquant spécialement les ouvrages d'apologétique chrétienne. Pour répondre à la seconde partie de la question relative aux travaux faisant connaître les attaques de la libre pensée contre le christianisme, nous signalerons les publications suivantes : *La Bible et les découvertes modernes en Palestine, en Égypte et en Assyrie* (Paris, Berche et Tralin, 1885, 4 vol. in-12; prix, 16 fr.), par F. VIGOUROUX; — *Mélanges bibliques* (*Ibid.*, in-12; prix, 4 fr.), par le même; — *La Bible et la critique. Réponse aux « Souvenirs d'enfance et de jeunesse » de M. Renan* (*Ibid.*, 1883, in-8; prix : 1 fr.), par le même; — *Les Livres Saints et la critique rationaliste. Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les Saintes Écritures* (Roger et Chernoviz, 1886 (tome I), in-8 de XVII-536 p.), par le même; — *L'Église est-elle contraire à la liberté? Sa nature, son esprit, son action* (Paris, V. Palmé, 1886, in-8, 3e édition), par G. ROMAIN; — *Apologie scientifique de la foi chrétienne* (Paris, librairie de la Société bibliographique, 1885, in-8 et in-12 de XVI-479 p.), par le chanoine DUILHÉ DE SAINT-PROJET; — *Malheur de la philosophie* (Bray et Retaux), par DE BONNIOT; — *Les Évangiles et la critique au XIXe siècle* (Bar-le-Duc, L. Guérin, 1864, in-8), par l'abbé GUILLAUME MEIGNAN; — *Apologie du christianisme,* par FRANZ HETTINGER, docteur en philosophie et en théologie. Ouvrage traduit de l'allemand d'après la dernière édition allemande et avec l'approbation de l'auteur, par J.-B. JEANNIN (Poitiers, Oudin; Paris, Bloud et Barral, in-8 de 228 p.). Voir aussi divers articles sur *L'Apologétique au XIXe siècle,* publiés dans *la Revue du monde catholique* (V. Palmé, éditeur), nos des 1er et 15 septembre, 1er et 15 octobre 1885, 1er avril 1886. Consulter la collection de *La Controverse et le Contemporain,* publication mensuelle éditée à Lyon, par la librairie Vitte et Perrussel.

Le Gérant : CHAPUIS.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS ALLEMANDES SUR L'ÉCONOMIE POLITIQUE

1. Dr Carl Menger : *Die Irrthümer des Historismus in der deutschen Nationalökonomie.* Vienne, A. Hölder, 1884, in-8 de viii-88 p. 3 fr. — 2. Dr Emil Sax : *Das Wesen und die Aufgaben der Nationalökonomie.* Vienne, A. Hölder, 1884, in-8 de vi-104 p. 3 fr. 60. — 3. Dr Moriz Ströll : *Die staatssozialistische Bewegung in Deutschland.* Leipzig, Duncker et Humblot, 1885, in-12 de viii-82 p. 1 fr. 70. — 4. *Für den Staatssocialismus.* Berlin, Wilhelmi, 1884, in-12 de 54 p. 1 fr. 25. — 5. Steinmann-Bucher : *Die Nährstände und ihre Zukünftige Stellung in Staate.* Cologne, Heimann et Zimmermann, 1885, in-8 de 285 p. 6 fr. 25. — 6. Dr Albert Schäffle : *Die Aussichtslosigkeit der Socialdemokratie.* Tubingue, Laupp, 1885, in-8 de 112 p. 2 fr. 25. — 7. Hermann Bahr : *Die Einsichtslosigkeit des Herrn Schäffle.* Zurich, J. Schabelitz, 1886, in-8 de 95 p. 1 fr. 70. — 8. K. Marx : *Das Kapital.* Tome II. Hambourg, Otto Meissner, 1885, in-8 de xxvii-526 p. 11 fr. — 9. Dr Karl von Scherzer : *Das wirthschaftliche Leben der Völker. Ein Hanabuch über Production und Consum.* Leipzig, A. Dürr, 1885, in-8 de xi-756 p. 27 fr. 50. — 10. Max Wirth : *Ungarn und seine Bodenschätze.* Francfort-sur-le-Mein, Sauerländer, 1885, in-8 de viii-489 p. 10 fr. — 11. Von der Leyen : *Die nordamericanische Eisenbahnen in ihren wirtschaftlichen und politischen Beziehungen.* Leipzig, Veit et Co, 1885, in-8 de v-402 p. 9 fr. 75. — 12. A. Sartorius Freih. v. Waltershausen : *Die nordamerikanischen Gewerkschaften unter dem Einfluss der fortschreitenden Productionstechnik.* Berlin, Hermann Bahr, 1886, in-8 de xv-352 p. 9 fr. 40.

Dans toutes les branches de la science, la bibliographie allemande est riche et intéressante. Mais, sur le terrain économique, elle offre un attrait particulier en ce qu'elle permet de découvrir l'origine de la plupart des théories nouvelles préconisées en France depuis quinze ou vingt ans. Ainsi en est-il pour le collectivisme qui dérive de Marx et, au pôle contraire, pour la doctrine de l'Œuvre des Cercles, qui se rattache au mouvement inauguré par Mgr de Ketteler. Depuis l'ouvrage de l'abbé Hitze : *Capital et Travail,* qui date de quatre ou cinq ans, ce dernier courant n'a rien produit d'important au point de vue bibliographique. Mais, dans cette même période, le socialisme d'État et le socialisme démocratique ont mis au jour des œuvres dignes de remarque. A côté d'eux, l'école du professeur Menger, de Vienne, continue, surtout au point de vue de la méthode, une réaction dans le sens de l'école classique anglaise. Après avoir examiné les ouvrages théoriques émanant de ces trois groupes, nous aurons à analyser quelques productions statistiques ou descriptives.

1. — Dans la *Revue de législation, etc.,* qui paraît à Berlin, M. Schmoller avait violemment attaqué les idées et la personne de

M. Menger à propos d'un livre publié par celui-ci (Leipzig, 1883), sous ce titre : *Recherches sur la méthode des sciences sociales et, en particulier, de l'économie politique.* La présente brochure renferme la réponse du professeur viennois. La forme épistolaire adoptée par M. Menger lui permet de donner à sa réplique une grande vivacité, et il n'épargne à son adversaire ni les mots acerbes ni les appréciations malveillantes. Il fait même trop peu de cas du genre de recherches historiques qui est la spécialité de M. Schmoller. Si des travaux aussi minutieux n'ont pas beaucoup d'éclat, ils n'en ont pas moins une très grande utilité et constituent la meilleure vérification des résultats auxquels arrivent, par la déduction, les esprits philosophiques. M. Menger se plaint (p. 36) que ces derniers manquent actuellement en Allemagne. A supposer qu'il eût raison, ce ne serait pas un motif pour attaquer les économistes qui se livrent aux travaux pour lesquels ils ont le plus de goût et d'aptitude. Du reste, si M. Menger a le tort de se laisser entraîner trop loin dans la voie de la polémique personnelle, sa doctrine sur la véritable nature et la position de l'économie par rapport aux autres sciences est juste et large. Il a raison de ne voir dans la statistique et l'histoire que des sciences auxiliaires de l'économie politique, tout en reconnaissant que celle-ci, à son tour, joue le même rôle par rapport aux deux autres. Sa distinction entre les deux méthodes qui conviennent à l'économie, la méthode empirique et la méthode analytique, qu'il appelle *méthode exacte,* est juste aussi, et il était utile, en Allemagne, de revendiquer les droits de la seconde, qui n'a pas, depuis vingt ans, les faveurs de l'opinion. Cette revendication forme le fonds du travail dont nous nous occupons. Ce travail est trop sommaire pour servir à une étude approfondie de la question. Mais la verve et la netteté avec lesquelles il est écrit le rendent bien propre à en donner une première idée.

2. — Tout autre, malgré ses dimensions modestes, est l'œuvre de M. Sax, professeur à l'Université allemande de Prague, sur *L'essence et les objets de l'économie politique.* C'est un véritable essai de philosophie économique où l'auteur examine successivement : la notion d'économie politique, sa double nature de science théorique et pratique, les méthodes qui lui conviennent, l'idée d'individualisme et celle de collectivisme, l'enchaînement du système d'économie théorique, l'art économique. Sur tous ces points, sauf la question des méthodes pour laquelle il renvoie à M. Menger et à un ouvrage publié par lui-même antérieurement, M. Sax a profondément creusé son sujet, et souvent il l'éclaire d'une façon très satisfaisante. On lira avec un intérêt particulier ses recherches du premier chapitre sur les limites et la définition de l'économie politique et ce qu'il dit au chapitre III de la distinction entre la théorie et la pratique économique. Toutefois, nous aurions

à faire des réserves sur les opinions de l'auteur relativement à des points d'une haute importance. D'abord, comme presque tous les Allemands, il tend à absorber l'individu dans la société, ce qui est une conception aussi inexacte en théorie que dangereuse dans la pratique. Ainsi (p. 12) il nous dit qu'une économie purement individuelle est une abstraction. Sans doute, cela est vrai en ce sens que l'homme n'accomplit dans l'isolement aucun acte de sa vie économique. Mais il n'est pas moins certain que, *au point de vue économique,* la société n'est qu'un moyen pour l'individu. Il est facile de s'en convaincre en recherchant quel est l'objet de la vie économique. Cet objet n'est autre que la satisfaction des besoins matériels, et ceux-ci n'existent *réellement* que dans les individus. Ce n'est que par une figure de langage qu'on peut les attribuer à la société. Pour être complet, il faudrait donc dire que la vie économique est sociale dans ses moyens, mais individuelle dans son but. A la p. 58, M. Sax donne sur l'être collectif des explications qui paraissent encore dangereuses pour l'indépendance individuelle. Reconnaissons, du reste, que, sur cette question délicate des rapports entre l'individu et la société, il n'a pas formulé de doctrine explicite. On ne peut lui reprocher que des tendances, et encore cette phrase (p. 59) peut-elle passer pour un correctif : « La limite du collectivisme est au point où le développement du tout se met en contradiction avec le développement de ses parties constitutives. » C'est bien là une borne placée devant la force absorbante de l'État. Signalons encore au chapitre VI, une tentative inquiétante pour dériver la morale de notions purement économiques. Suivant M. Sax (p. 77), la loi de l'activité individuelle serait la limitation de cette activité par l'être collectif. Si cette opinion était isolée, on pourrait croire qu'elle a trait seulement au for extérieur. Mais les pages qui la précèdent indiqueraient plutôt qu'il s'agit bien là de l'origine de la loi morale elle-même.

3. La brochure du docteur Ströll sur *Le Mouvement du socialisme d'État en Allemagne* est un recueil d'articles publiés d'abord dans la *Gazette universelle.* Son but est de prouver que le socialisme d'État est la manifestation de la loi de continuité dans la vie du peuple allemand, et de faire ressortir l'importance de cette manifestation au point de vue de la civilisation. L'auteur est un patriote ardent qui croit à *la mission internationale de l'Allemagne dans l'ordre économique,* et se repose sur le génie de M. de Bismark pour accomplir cette mission *au nom de la science allemande.* Dans les quatre premiers chapitres, il esquisse une histoire de l'action économique des souverains de la Prusse au dix-septième et au dix-huitième siècles, et des célèbres ministres Stein et Hardenberg au commencement du dix-neuvième. Puis il rattache à ces exemples la politique actuelle de M. de Bismark.

Selon lui, le socialisme d'État est l'incarnation de la politique traditionnelle de la Prusse, et c'est pourquoi il s'adapte si bien aux conditions et aux exigences actuelles de l'empire allemand. Nous autres Français, pouvons être étonnés de voir de telles opinions professées par un Bavarois (M. Ströll date sa préface de Munich), et il y a là un avertissement qui n'est pas à négliger, sur les succès de la politique intérieure du prince chancelier. Quant aux doctrines économiques de M. Ströll, elles peuvent se résumer en deux points : 1° la nouvelle école historique dans laquelle il se range ne reconnaît d'éternel en économie que le changement et le progrès (p. 29) ; 2° (p. 22) il y a un progrès civilisateur dans l'appel à l'action de l'État en présence des rapports de la société bourgeoise devenus insupportables. Donc, négation des lois économiques ; négation du principe de liberté comme règle générale en économie. Sans doute, dans la pensée de M. Ströll, l'action de l'État ne doit pas s'étendre aussi loin que le voudrait le socialisme tout court ; elle doit peu toucher à la production et se borner, en général, à modifier la distribution. Mais ces restrictions n'empêcheront pas les plus grands abus d'autorité et ne sauvegarderont guère le droit de propriété, du moins quant aux produits du capital. Il serait trop long de le montrer ici et, d'ailleurs, nous allons retrouver dans Schäffle les idées de M. Ströll. Nous nous bornons donc à recommander la lecture de son travail aux personnes qui voudraient se renseigner sur les opinions d'une partie notable des habitants de l'Allemagne, de tous ceux qui appuient sans réserve la politique de M. de Bismark.

4. — La brochure anonyme : *Pour le socialisme d'État*, offre un intérêt du même genre, mais plus restreint. Elle émane évidemment du fonds des reptiles et prend à parti trois députés progressistes, MM. Bamberger, Barth et Brœmel, qui, dans une autre brochure : *Contre le socialisme d'État,* avaient attaqué la politique économique de M. de Bismark. Le sujet n'y est traité que très superficiellement, et surtout au moyen d'une polémique personnelle très vive et d'appels au patriotisme du peuple allemand, à son dévoûment pour l'empereur, etc.

5. — L'ouvrage de M. Steinmann-Bucher, secrétaire de l'Union industrielle de la Régence de Cologne, sur les *Classes productives et leur futur rôle dans l'État,* renferme un plan complet d'organisation économique suivant les desiderata des conservateurs allemands hostiles à la liberté du travail. D'après l'auteur, une modification dans la représentation des intérêts économiques est nécessaire en Allemagne. Dans les Chambres de commerce qui la constituent actuellement, l'élément industriel et agricole est annihilé par la prépondérance de l'élément commercial. Ce qui le prouve, c'est que le plus grand nombre de ces chambres est hostile à la protection douanière réclamée par les produc-

teurs industriels et agricoles. La justice demande donc qu'on établisse une représentation spéciale pour chaque classe d'intérêts. Pour l'industrie, il faudrait instituer, dans chaque localité, des associations professionnelles groupant toutes les fabrications identiques ou analogues. Ces associations seraient fédérées et complétées par la représentation des ouvriers, l'arbitrage professionnel et un bailliage de l'industrie qui couronnerait toute cette organisation. Le même système pourrait s'appliquer au haut commerce. Pour le petit commerce et les métiers, on rétablirait les corporations, qui correspondraient entre elles et seraient sous la direction d'un bailliage de la corporation. Enfin, pour l'agriculture, on instituerait l'association des propriétaires fonciers de chaque commune avec un lien fédératif provincial et un bailliage de l'agriculture dans chaque province. Les quatre groupes de la production éliraient des Chambres économiques (*Gewerbekammern*), qui les représenteraient vis-à-vis de l'État. Pour les élections des députés du haut commerce et de l'industrie, on établirait des circonscriptions spéciales correspondant à l'importance de ces branches de l'activité économique dans chaque région. Pour les métiers, le commerce de détail et l'agriculture, on conserverait les circonscriptions territoriales existantes. Les Chambres d'une province formeraient le Conseil économique de la province. On établirait pour l'empire tout entier un Sénat économique. Ce Sénat se compléterait par l'adjonction de représentants des professions libérales : fonctionnaires, savants, médecins, etc., qui, eux aussi, seraient obligés de se grouper en corporations. Les corps ainsi constitués auraient pour mission de donner des avis aux pouvoirs publics et d'assurer l'ordre économique en proportionnant la production aux besoins, en réglant les prix et les salaires. Enfin, on pourrait arriver par là à former d'une façon rationnelle le corps électoral politique. Cet exposé nous paraît suffisant pour permettre d'apprécier les propositions de M. Steinmann-Bucher. En laissant de côté les détails d'organisation, dont plusieurs pourraient être appliqués utilement à des réformes moins ambitieuses, nous nous bornerons à exprimer la crainte qu'un tel plan, si l'on tentait de le réaliser, ne préparât une révolution économique dans le sens socialiste.

6. — En 1874, le docteur Schäffle, économiste d'une célébrité européenne, ancien ministre du commerce, en Autriche, fit paraître un opuscule intitulé : *Quintessence du socialisme*. Le but de ce travail était, suivant l'auteur, de décrire avec le plus de clarté possible le plan de réforme des collectivistes, pour en faciliter la discussion. Mais le docteur Schäffle exposait avec tant de complaisance les idées de Marx et de ses amis, se donnait tant de mal pour en écarter les obscurités et les impossibilités, enfin accordait de tels éloges à ses clients,

que tout le monde le crut converti au socialisme. En 1878 la police allemande mit son ouvrage à l'index. M. Malon, ancien membre de la Commune, le traduisit en français, en faisant sonner bien haut l'importance de la conquête que son parti venait de faire. Dans son ouvrage contre le collectivisme publié en 1884, M. Leroy-Beaulieu traita Schäffle absolument comme Marx, et fit même remarquer avec raison que, seul, il avait développé le côté positif du socialisme. Le public était sous cette impression, lorsque parut l'an dernier l'ouvrage dont nous avons à nous occuper et dont le titre signifie que le socialisme démocratique n'a aucune chance de succès. Schäffle avait-il changé d'opinion, ou bien avait-on mal compris son premier ouvrage? La lecture de sa brochure de 1885 nous a laissé cette impression que ni l'une ni l'autre de ces explications ne serait conforme à la vérité. Les dispositions de l'auteur vis-à-vis des adhérents de la démocratie collectiviste ne sont certainement pas les mêmes en 1885 qu'en 1874 : au lieu de renfermer des compliments à leur adresse, la seconde brochure est pleine de traits ironiques dirigés contre eux. Tout ce qui n'est pas économique dans leurs idées : système religieux et politique, conceptions philosophiques, etc., est réfuté avec vigueur. Mais, sur la question économique, l'attitude de Schäffle est bien différente. On pourrait résumer sa pensée en disant qu'il est très hostile à la démocratie et très sympathique au collectivisme, sous cette réserve qu'il ne croit pas son avènement réalisable immédiatement, ni d'une façon absolument complète et exclusive. La brochure de Schäffle est distribuée en trois parties sous forme de lettres à un homme d'État autrichien. La première a pour but de faire ressortir les différences entre le système démocrate socialiste et la politique *positive* qui est celle de l'auteur ; la seconde, de critiquer théoriquement la démocratie socialiste ; la troisième, d'indiquer les moyens pratiques de la combattre. Toutefois, pour avoir sur ce dernier point une idée complète des opinions de l'auteur, il faudrait lire plusieurs de ses autres ouvrages, notamment : *L'incorporation du crédit hypothécaire* et : *Les caisses de secours corporatives obligatoires*. Les points traités dans ces deux opuscules ne le sont pas dans la troisième lettre, qui ne renferme ainsi qu'une esquisse générale du plan de réforme sociale de l'auteur. Dans sa première lettre, Schäffle considère le socialisme non pas seulement comme un système économique, mais comme une conception d'ensemble embrassant la vie humaine tout entière. Ainsi compris, il signifie : athéisme en religion, république démocratique en politique, amour libre ou, tout au moins, relâchement du lien conjugal en morale, etc. Schäffle, qui se déclare théiste et presque chrétien, n'a pas de peine à montrer l'erreur et le danger de toutes ces aspirations.

La réfutation scientifique du socialisme démocratique qui fait l'objet

de la deuxième lettre est vigoureuse et intéressante. Avec raison Schäffle appuie sur cette idée que la production par l'État suppose une forte centralisation, et se trouve ainsi incompatible avec la liberté que rêvent les démocrates. Il fait remarquer que, dans ce système, les abus de pouvoir resteront possibles. Il aurait dû dire qu'ils seront plus fréquents que jamais puisque personne ne pourra les réprimer, l'État se trouvant alors partout juge et partie. Enfin il fait voir à quel point les idées antireligieuses et anarchiques des démocrates sont incompatibles avec l'existence d'une société quelconque. — Dans la troisième lettre, après avoir critiqué divers projets de réforme, surtout ceux de Lassalle, Schäffle arrive aux mesures qu'il juge nécessaires pour donner satisfaction aux classes déshéritées et les détourner du socialisme démocratique. Ses idées peuvent se résumer en quatre points : 1° politique coloniale active favorisant l'émigration ; 2° organisation fortement corporative de l'industrie avec assurance obligatoire des ouvriers; 3° faveurs à accorder à la conservation du patrimoine des paysans par l'ensemble de mesures exposées dans l'*Incorporation du crédit hypothécaire ;* 4° substitution de l'exploitation publique à l'exploitation privée *toutes les fois que le système capitaliste ne peut donner à l'intérêt général les deux satisfactions d'une plus haute productivité et d'une répartition passable.* Ainsi parle le socialisme d'Etat allemand, par la bouche de Schäffle, son représentant le plus accentué peut-être, mais aussi le plus logique et le plus remarquable comme talent et comme droiture. Son système conduit à l'abolition de la propriété individuelle dans un grand nombre de cas. Il lui suffit, pour rendre cette abolition légitime, que des abus soient constatés, et toutes les institutions de ce monde en renferment de graves. Ceux même qui ne voudraient pas aller aussi loin que Schäffle réclament d'importantes restrictions au droit de propriété par l'intervention très fréquente des pouvoirs publics. C'est la tyrannie des deux côtés, mais à des degrés divers. Ajoutons que l'application de ces théories serait plus dangereuse en France que partout ailleurs, parce que nous n'avons pas la sauvegarde de l'esprit de tradition et que, le despotisme des majorités étant irresponsable, est par là même le plus effréné.

7. — Ce que nous venons de dire des dispositions que Schäffle manifeste envers les collectivistes dans sa dernière brochure et des plaisanteries qu'il leur décoche explique bien leur animosité à son endroit. Aussi n'est-il pas étonnant que ceux-ci cherchent à prendre leur revanche et à le ridiculiser à leur tour. C'est le but de la publication de M. H. Bahr. Le titre qu'il a choisi, rapproché de celui que porte la brochure de Schäffle, forme un jeu de mots en allemand. Schäffle dit au socialisme qu'il manque de chances de succès; le socialisme lui

répond que M. Schäffle manque de perspicacité. Nous avons peu à relever dans cette polémique toute personnelle. Notons cependant que M. Bahr réussit fréquemment à faire ressortir des contradictions entre les *Lettres à un homme d'État* et les écrits antérieurs de Schäffle. Et cela s'explique aisément. Dans ceux-ci, Schäffle se plaçait au point de vue de la science économique pure. Dans les *Lettres,* il fait de la politique. Naturellement, son langage et, dans une certaine mesure, ses idées s'en ressentent; d'autant plus que les actes et les manifestes des socialistes allemands depuis 1874 ne sont pas faits pour concilier à leur cause la sympathie des honnêtes gens.

8. — Depuis 1867, on attendait la publication du deuxième volume du grand ouvrage de Marx, *Le Capital,* qu'on pourrait appeler sans exagération la Bible du socialisme contemporain. Marx est mort le 14 mars 1883, sans avoir pu diriger lui-même cette publication, sans même avoir mis la dernière main à son œuvre. Son ami Engels a recueilli les matériaux qu'il avait préparés et en a tiré le volume paru en 1885. Il nous avertit, dans sa préface, qu'il n'a rien ajouté comme fonds à l'œuvre de Marx et qu'il s'est borné à modifier la forme dans les passages où l'intelligence du texte le réclamait impérieusement. Nous avons donc affaire à un assemblage de fragments, et il en résulte que ce volume est bien inférieur au premier. Marx avait employé à la sophistique une intelligence de premier ordre; on peut même croire, en le lisant, qu'il arrivait à se séduire et à se tromper lui-même par ses raisonnements subtils où il fait miroiter les idées comme les plus grands stylistes savent faire miroiter les mots. Seulement ce genre d'exposition exige un art et un travail infinis. Là où ces deux conditions font défaut, la chute est profonde. C'est un peu ce qui arrive pour le volume dont nous parlons. La tournure d'esprit de son auteur et le genre de raisonnement qu'il préférait lui enlèvent d'ailleurs beaucoup de l'intérêt propre aux sujets traités. *Le Capital* est écrit *more geometrico;* c'est une suite de syllogismes. Dès lors toute la force de la démonstration est concentrée dans les prémisses. Celles-ci supposées vraies, il n'y a plus d'objections à faire et rien n'empêche d'ourdir à l'infini une trame de conclusions s'enchaînant les unes aux autres. Heureusement, Marx n'était pas seulement un logicien; il avait une intelligence très pénétrante et une érudition prodigieuse. Il a su parsemer ses ouvrages de vues très justes sur des points de faits et de rapprochements ingénieux entre les doctrines. C'est par là qu'il peut rendre des services à la science et compenser quelque peu le tort qu'il lui a fait par sa propagande néfaste sur les questions principales. La base de tous les raisonnements de Marx sur la propriété est sa théorie de la plus-value exposée dans le premier volume. Cette théorie attribue au travail seul le pouvoir de produire la valeur et, par conséquent, le

droit à la valeur produite. « Supposez, nous dit Marx, la machine à filer la plus parfaite, supposez à côté d'elle du coton brut; tant que la main de l'homme ne mettra pas en rapport ces deux éléments matériels, aucun changement ne s'opérera dans leur être physique, et leur valeur n'augmentera pas. Bien plus, si cet état de choses persiste un certain temps, il y aura détérioration et perte de valeur pour la machine et pour le coton. Puisque ces objets, par eux-mêmes, ne peuvent accroître leur propre valeur, celui qui en est propriétaire n'a pas droit à la plus-value qui résulte du travail d'autrui. S'il s'empare d'une partie de cette plus-value; si le propriétaire d'une usine empoche chaque année cent mille francs, c'est cent mille francs qu'il vole à ses ouvriers, et ce vol généralisé est la source de l'accroissement incessant du capital. » Il est facile de voir par où pèche ce raisonnement; on comprend qu'il y a une différence entre le résultat obtenu par l'ouvrier qui n'aurait que ses bras et celui qu'obtient l'ouvrier à l'aide d'une machine. Le propriétaire qui fournit le moyen de multiplier les fruits du travail a droit à une rémunération en échange de ce service. Nous n'insisterons pas, nous réservant d'examiner ailleurs et de discuter à fond l'œuvre de Marx. Cette explication suffira pour permettre de suivre le sommaire du deuxième volume. Le premier avait pour objet la production; celui-ci roule sur la circulation du capital. La première partie débute par la réduction en formules algébriques de la théorie de la plus-value qui s'accroît indéfiniment, d'après Marx. Le capital-argent se transforme en capital-marchandise. Celui-ci s'incorpore la plus-value qui se réalise par une nouvelle transformation en capital-argent, et ainsi de suite. Après cette exposition, il étudie les frais de la circulation qu'il distingue en circulation matérielle ou transport susceptible d'engendrer une plus-value et circulation idéale ou commerciale à laquelle, naturellement, il refuse ce pouvoir. Dans la deuxième partie, il s'occupe du capital fixe et du capital circulant, et compare sa doctrine sur ce point à celle d'Adam Smith et de Ricardo. Puis il étudie plus spécialement l'échange du capital variable; c'est ainsi qu'il nomme la force de travail de l'ouvrier. La troisième partie a trait à la reproduction et à la circulation de la masse du capital social. C'est une vue d'ensemble des phénomènes économiques; elle renferme bien des choses curieuses sur la monnaie, les crises, les rapports du capital et du revenu, etc. Enfin, le volume se termine par la mise en formules de la théorie de l'accumulation toujours croissante du capital, théorie que les capitalistes, hélas! ont trop de raisons pour ne pas admettre aujourd'hui. Dans sa préface, Engels annonce la publication prochaine du troisième volume.

9. — Le premier ouvrage de statistique qui s'offre à notre examen est un travail très important. Fidèle à son titre : *La vie économique des*

peuples, manuel de la production et de la consommation, il forme une encyclopédie statistique aussi complète que minutieusement composée. Les économistes et les hommes politiques y trouveront une masse énorme de renseignements utiles. On en jugera en parcourant les titres des chapitres : I, Produits alimentaires et matières premières du règne végétal. II, Produits du règne animal. III, Produits minéraux. IV, Agents chimiques de l'industrie. V, Agents mécaniques. VI, Participation des divers peuples au commerce du monde. VII, Monnaie et crédit. VIII, Moyens de transports et de communications. IX, Organisation du monde économique. X, Émigration et colonisation. Table alphabétique des matières. Tables des poids et mesures.

10. — Le livre de M. Max Wirth sur *La Hongrie et ses richesses naturelles* s'adresse au grand public et a pour but de le familiariser avec les hommes et les choses de ce beau pays. Il tient à la fois de l'ouvrage de statistique et du guide. Aussi ne renferme-t-il sur les questions spécialement économiques, l'industrie, le commerce, que des renseignements sommaires et qui n'ont rien d'original. Mais la description du sol, des ressources et des agréments qu'il offre à ses habitants est très développée et présentée sous une forme agréable.

11. — L'ouvrage de M. von der Leyen sur les chemins de fer américains nous offre une série d'aperçus très instructifs sur leur origine, le contrôle que l'État exerce sur eux et enfin les incessantes guerres de tarifs auxquelles ils se livrent. Parfois elles se terminent par la coalition des intérêts rivaux. Mais ce procédé, suivant M. von der Leyen, a peu de chances de se généraliser, et la continuation de la lutte lui paraît plus probable. L'abaissement des tarifs qui en résulte est surtout sensible pour le transport des grains, et M. von der Leyen voit dans ce fait une des principales causes de souffrance pour l'agriculture européenne. Signalons encore dans son livre ce qui a trait aux débuts si difficiles de la ligne du Nord Pacifique et aux chemins de fer de New-York. Ce qu'il en dit ajoute à ce que nous savions déjà de l'incroyable corruption à laquelle sont descendus les fonctionnaires de cette ville.

12. — Le sujet traité par M. S. de Waltershausen : *L'influence des progrès de la technologie sur les corps de métiers en Amérique* est pour nous d'un intérêt encore plus immédiat que celui dont s'est occupé M. von der Leyen. Sous ce titre, en effet, M. S. de Waltershausen expose l'état actuel de la question ouvrière de l'autre côté de l'Atlantique. Sans doute, les conditions économiques et morales au sein desquelles grandit la société américaine diffèrent beaucoup de celles où se trouve l'Europe. Aux États-Unis, la production matérielle occupe la population presque tout entière; elle se développe sur un sol riche et vierge; enfin la routine n'existe pas et les perfectionnements dans le matériel d'ex-

ploitation agricole ou industrielle sont adoptés par tout le monde au moment même où ils sont imaginés. D'un autre côté, le mobile de l'intérêt pécuniaire y est dégagé de toutes les entraves que lui créent, en Europe, les mœurs et les traditions, et n'a d'autre frein que l'idée du devoir. Mais cette extrême simplification de la vie commence à pénétrer dans les habitudes de tous les peuples civilisés. Les progrès de l'américanisme sont incessants, et les mœurs des travailleurs yankees seront les nôtres demain. Disons tout de suite qu'après avoir lu M. S. de Waltershausen, nous sommes portés à nous inquiéter vivement de cette perspective. Son livre laisse l'impression que l'antagonisme social est encore plus développé aux États-Unis qu'en Europe. La soif de l'or alimente là-bas une guerre sans merci entre patrons et ouvriers et encore, selon la remarque de l'auteur, la tactique des ouvriers dans cette guerre d'un nouveau genre est encore dans l'enfance. A quoi arriveront-ils lorsqu'elle sera perfectionnée? L'ouvrage de M. S. de Waltershausen est divisé en quatre parties d'inégale importance. Les trois premières, comprenant chacune environ cent pages, ont pour titres : *Contribution à l'histoire des associations professionnelles ouvrières aux États-Unis; Dissolution et remplacement de ces associations; Instruments de combat et moyens de conciliation dans la lutte contre le capital.* La quatrième, beaucoup plus courte, traite des caisses de secours. Enfin le volume se termine par trois index : 1° une bibliographie des ouvrages américains sur la question ouvrière comprenant 106 numéros; 2° une liste des principaux journaux ouvriers qui se publient aux États-Unis; 3° l'énumération des 205 grèves importantes qui y ont éclaté de novembre 1879 à octobre 1880, avec indication de l'issue de chacune d'elles. L'auteur est très sobre d'appréciations; il se borne, en général, à réunir sur chaque sujet, un grand nombre de faits choisis parmi les plus significatifs, en signalant les sources, toujours très sûres, où il a puisé ses informations. Nous ne trouverions à lui reprocher qu'un certain défaut de méthode ou plutôt une élaboration incomplète de ses matériaux qui ne permet pas toujours au lecteur de trouver réunis les renseignements ayant trait à une question donnée. Mais c'est là une tache bien légère, eu égard à la valeur de l'ouvrage, comme riche accumulation de faits économiques sur un sujet nouveau et difficilement abordable. Dans la première partie, nous signalerons : l'évaluation à 7 ou 800,000 du nombre des ouvriers américains appartenant à une association locale, nationale ou internationale; l'étude sur W. Sylvis, qui dirigea le parti ouvrier pendant quelques années, et avait réussi, au moment de sa mort, en 1869, à grouper 100,000 personnes sous la bannière de la *National Labor Union.* C'est une figure attachante que celle de ce pauvre ouvrier désintéressé et religieux, qui n'avait rien de nos sectaires européens, mais qui, faute d'une instruc-

tion économique suffisante, en vint à mêler, dans le programme de son parti, des utopies comme la suppression de la monnaie métallique à des revendications très raisonnables. Cette première partie se termine par le récit de la lutte soutenue pour la limitation à huit heures de la journée de travail. A force de persévérance, les ouvriers ont obtenu ce qu'ils désiraient. Le 1er mai 1886 était le jour fixé pour un ensemble de manifestations qui devaient contraindre les entrepreneurs à céder. Ces manifestations ont eu lieu ; mais les chefs d'industrie ne les avaient pas attendues pour acquiescer à la demande des ouvriers, et cette durée de huit heures est actuellement admise partout en principe. L'intérêt de la deuxième partie se concentre dans les détails que nous fournit M. de Waltershausen sur la fameuse association des *Chevaliers du travail* qui a remplacé la plupart des autres. Elle compte 4 à 500,000 membres sous l'autorité d'un grand-maître, contrôlé lui-même par un conseil de cinq personnes. Le programme des *Chevaliers du travail* est vaste : il embrasse le redressement de tous les torts faits au travail manuel ou intellectuel. L'association s'étend sur le territoire entier des États-Unis et a des ramifications en Belgique et en Angleterre. Son chef actuel, M. Powderly, professe une grande modération et se déclare même opposé aux grèves. Mais qu'arriverait-il le jour où il plairait, soit à lui, soit à son successeur, d'abuser pour la guerre sociale de la formidable puissance dont il dispose? D'un autre côté, les ouvriers pourraient-ils se défendre contre des entrepreneurs avides sans une organisation de ce genre? On se prend à en douter lorsqu'on lit le récit des luttes incessantes qui surgissent en Amérique entre le capital et le travail, récit qui fait l'objet de la troisième partie. Un trait qui les caractérise, aux États-Unis, c'est le *Boycottage,* inventé en Irlande, mais perfectionné en Amérique. Il consiste à mettre en interdit un atelier, un magasin ou même un journal, comme cela est arrivé pour *la Tribune,* un des grands journaux de New-York, qui a beaucoup souffert de ce procédé. Cet incident a même exercé une influence notable sur le résultat des dernières élections présidentielles. *La Tribune* ayant pris parti pour M. Blaine, les ouvriers se sont tournés contre lui et ont contribué au triomphe de M. Cleveland. Une feuille spéciale, fondée en 1884 et qui, en 1885, comptait 30,000 abonnés, sert d'organe aux Boycotteurs. Naturellement les Américains usent aussi des grèves, et l'absence d'une armée nombreuse rend l'ordre difficile à maintenir dans ce cas, surtout lorsque des désordres éclatent dans certaines villes comme Chicago qui, sur 600,000 habitants, compte 200,000 Allemands, la plupart socialistes. De tout temps, du reste, le parti socialiste américain s'est recruté dans la nationalité allemande. M. de Waltershausen termine son ouvrage par un aperçu sur les efforts qu'on fait, aux États-Unis, pour établir soit une échelle des

salaires, soit des comités d'arbitrages, et enfin examine l'état actuel des caisses de secours. Une même cause a, jusqu'ici, entravé l'essort de ces trois institutions, c'est l'instabilité économique : elle résulte des progrès incessants de la technologie et des fréquents changements de métier et de résidence qu'occasionnent l'immensité du territoire et le caractère aventureux de ses habitants. Signalons cependant (p. 287) les statuts du Comité d'arbitrage des fabricants de chaussures de Cincinnati qui fonctionne avec succès.

ED. GOUTAY.

POÉSIE

1. *Grand Dictionnaire des rimes françaises*, par F. MORANDINI D'ECCATAGE, enrichi des nouveaux termes de la langue, de tous ceux provenant des langues étrangères, et donnant pour la première fois la définition spéciale de tous les termes en général. Paris, Ghio, 1886, in-8 de 508 p. 10 fr. — 2. *Les Chants du Cavalier*, par ÉDOUARD CAVAILHON. Paris, Vanier, 1886, in-12 de 345 p. 3 fr. 50. — 3. *Roses et Pâquerettes*, par H. TICHY. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 176 p. 3 fr. 50. — 4. *Marines et Paysages*, par le même. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 138 p. 3 fr. — 5. *Ébauches poétiques*, par le même. Paris, Jouaust, 1886, in-8 de 173 p. 3 fr. 50. — 6. *Les Ailes du Rêve*, par HENRI BERNE. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 222 p. 3 fr. — 7. *Poésies*, par RAPHAEL-GEORGES LÉVY. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 280 p. 3 fr. — 8. *Dominique*, par SYLVANE. Paris, Jouaust, 1886, petit in-12 de 30 p. 1 fr. — 9. *Les Héliotropes*, par FERNAND FOUQUET. Paris, Vanier, 1886, in-16 de 60 p. 1 fr. 50. — 10. *Le Volontaire*, par ALEXANDRE HURÉ, avec une eau-forte de L. FLAMENG. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 31 p. 2 fr. — 11. *Les Gloires de la France*, par X. X. Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, in-18 de 35 p. 1 fr. — 12. *A temps perdu*, par JULES COUGNARD. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 139 p. 3 fr. — 13. *La Chance du Triumvir*, par H. HOORNAERT. Gand, Leliaert, 1886, in-8 de 16 p. — 14. *Horace. Odes*. Traduction en vers par ERNEST DE CHAMPGLIN. Paris, Lemerre, 1885, in-18 de 278 p. 3 fr. — 15. *Les Proverbes de Salomon*, mis en vers français par A. J. LAFARGUE. Tournai, Desclée, 1886, in-12 de 215 p. 2 fr. 50. — 16. *Souvenirs et Fantaisies*, par H. VILLARD. Paris, Jouaust, 1885, in-12 de 48 p. 1 fr. 50. — 17. *Les Cantilènes*, par JEAN MORÉAS. Paris, Vanier, 1886, in-18 de 147 p. 3 fr. 50. — 18. *Du Printemps à l'Automne*, par MONNIER DE LA MOTTE. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 180 p. 3 fr. — 19. *Chansons. Monologues. Chansons à dire. Fantaisies*, par OCTAVE PRADELS, avec une préface d'ARMAND SILVESTRE. Paris, Ollendorff, 1886, in-12 de 286 p. 3 fr. 50. — 20. *Les Rats et les Grenouilles*, par LUCIEN BERTHEREAU. Paris, Jouaust, 1885, in-12 de 300 p. 3 fr. 50. — 21. *Chants de Rénovation. L'Orgie et l'Avenir*, par E. DE VILLEDIEU. Paris, Jouaust, 1885, in-8 de 86 p. 2 fr. 50. — 22. *Brises du soir*, par MAURICE FRANÇOIS. Paris, Vanier, 1886, in-16 de 75 p. 2 fr. — 23. *Dernier Amour*. Poésies posthumes de LOUIS LACOMBE. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 163 p. 3 fr. — 24. *Les Ressouvenirs*, par FERDINAND DUGUÉ. Paris, Ollendorf, 1886, in-8 de 265 p. 7 fr. 50. — 25. *Un mystérieux Amour*, par DANIEL LESUEUR. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 271 p. 3 fr. 50. — 26. *Tendresses et Cultes*, par ÉMILE TROLLIET. Paris, Ghio, 1886, in-18 de 316 p. 3 fr. 50. — 27. *Amours défunts*, par LOUIS DE CHAUVIGNY. Paris, Ollendorff, 1886, in-18 de 203 p. 3 fr. 50. — 28. *Violette et Sylvain*. Poème-idylle, par Mlle A. MONTAUDRY. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 236 p. 3 fr. 50. — 29. *Les Destinées. Anna et Loïc*, par ALBERT VARET, avec deux dessins de V. VIDAL et A. BOULARD fils. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de 156 p. 3 fr. 50. — 30. *Aux Champs*, par PAUL HAREL. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 159 p. 3 fr. — 31. *La Chanson de Roland*, par AMÉDÉE JUBERT. Paris, Jouaust, 1886, in-18 de XXIV-173 p. 3 fr. 50. — 32. *Le Dragon rouge, offert aux mânes des Gaulois. Réparation due à nos pères. Les vrais Romains*, par DAMCAVALD. Paris, Giraud, 1886, in-12 de VIII-453 p. 3 fr. 50. — 33. *Le Livre des Ames*, par M. ZENON-FIÈRE. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 205 p. 3 fr. 50. — 34. *La Vie et la Mort*, par JEAN

Rameau. Paris, Giraud, 1886, in-12 de 326 p. 3 fr. 50. — 35. *A travers la Vie*, par Francis Pittié. Paris, Lemerre, 1885, in-18 de 236 p. 3 fr. — 36. *Le Dieu dans l'homme*, par Jean Aicard. 2e édit. Paris, Ollendorf, 1885, in-12 de xv-300 p. 3 fr. 50. — 37. *Le Prisme*, par Sully Prudhomme. Paris, Lemerre, 1886, in-18 de 173 p. 3 fr.

1. — J'ai cette faiblesse — d'aimer la rime. Hugo, Théophile Gautier, Théodore de Banville et la nouvelle école nous ont, sur ce point, accoutumés à de telles richesses qu'à défaut de bracelets d'or, nous réclamons pour le vers au moins l'agrafe d'argent. Je l'avoue, une rime médiocre me gâte les meilleurs vers. Au demeurant, peuvent-ils être bons sans belles rimes? Je ne le crois pas. Or, le nombre est prodigieux de braves gens qui ne savent pas rimer. Voici, par exemple, M. Édouard Cavailhon qui accouple *palais* et *fusillés* (p. 102), *Thiers* et *financiers* (p. 165); — M. Tichy : *grec* et *correct* (p. 95); — M. Henri Berne : *foi* et *droit* (p. 31), *appelles* et *éternelle* (p. 55); — M. Sylvane : *printemps* et *pourtant* (p. 17), *partout* et *genoux* (p. 21), *veux* et *vœu* (p. 22); — M. Raphaël Lévy : *mot* et *rondeau* (p. 20), *Hugo* et *rameau* (p. 22), *vint* et *rien* (p. 217), etc., etc... Quand on rime de la sorte, d'ordinaire on ignore la prosodie et, le plus souvent, la grammaire; ce qui est un cas pendable. N'est-ce pas un peu le vôtre, M. Cavailhon? Je recommande à tous le *Dictionnaire des rimes* que vient de publier M. Morandini d'Eccatage. On n'y trouvera pas seulement les mots classés par rimes; on y trouvera encore la qualité de chacun, son genre, sa signification, soit propre, soit figurée. C'est tout ensemble un dictionnaire des rimes et un dictionnaire français. Quelles minutieuses recherches et quel patient labeur il a fallu pour mener à bien un tel ouvrage!...

2. — Revenons à M. Cavailhon. J'ai relevé dans les *Chants du Cavalier* d'étranges métaphores, — entres autres celle-ci :

> Travail, paix et progrès, civilisation,
> Sont les jalons humains que la France reflète
> En son cœur généreux...

Un cœur qui reflète des jalons!... — Peut-on bien dire de l'Académie qu'elle est une vieille marquise au jabot « parsemé de tabac », quand soi-même on commet le jargon que voici :

> ... Un mot d'amitié
> Me rendra doux l'espoir de retrouver encore
> Celle qui n'accueillit *que comme* par pitié
> Mon amour...

Voilà un « que comme » qui venge joliment la vénérable douairière.

A coup sûr, et à un autre point de vue, l'Académie ne décernera point un prix de vertu aux *Chants du Cavalier*. Tout en gourmandant Silvestre de ses grossièretés et Zola de ses obscénités, M. Cavailhon tâche d'être égrillard. Il arrive à être graveleux.

J'ai noté dans les portraits politiques, çà et là, d'heureuses rencontres. M. Ferry n'est pas flatté :

A plat ventre comme un serpent
Et visqueux comme une limande...

3, 4 et 5. — C'est aux jésuites que M. H. Tichy donne son coup de pied. Tous « les Loyola » rampent « dans l'ornière ». Tant que l'Église continuera d'imposer aux prêtres le célibat, le doux rimeur de *Roses et Pâquerettes* ne dormira pas tranquille. Cf. *la Veuve du Curé.* « La bonne vieille morale » elle-même ne trouve pas plus grâce devant lui que la discipline cléricale. Péchez d'abord, mariez-vous ensuite. Cf. *Un Poème de chaque jour.* Les cérémonies de l'église, il en rit. Cf. *Messe en plein air.* Ces nouveautés sont exprimées dans une langue facile et flasque, de prime jet sans doute, mais banale. C'est par hasard que les vers tombent bien ou qu'ils sont légers et guillerets. Les *Marines* ne sentent guère la mer et les *Paysages* n'exhalent point la saine odeur des bois.

6. — Il en va autrement des poésies de M. Henri Berne : *Les Ailes du Rêve.* C'est le chant des blés, des prés, des arbres, des eaux.

Par les épis aux vastes plaines
Court un frisson.
L'arbre chante, dans les haleines,
Une chanson.

L'étang que fait trembler la brise,
Silencieux,
Dans son miroir reflète et brise
L'azur des cieux.

La fleur jette au vent les aromes,
Et les roseaux
Voient la brume, en mouvants fantômes,
Frôler les eaux.

On entend aussi dans ces vers les bruits de la montagne; on y jouit des clartés mourantes de l'automne. Le soleil se couche dans le Léman; la lune a, comme dans Virgile, d'aimables silences, des silences amis. Le crépuscule matinal est doux, si le vent du soir est triste. Ce serait toujours charmant, si le poète était plus varié dans l'expression de ses rêves, et si, trop souvent, le cadre n'étouffait le tableau. Trop souvent aussi des locutions familières à Victor Hugo nous font remarquer que le jeune poète ne parle pas encore sa langue : — « Le matin, marcheur mystérieux... Le vent, clairon de l'abîme... Quelqu'un d'invisible au fond de la tourmente... » Enfin le vers de M. Henri Berne est habituellement trop chargé.

La vague *bleue* et *calme*, au chant *montant* de l'onde,
La berce, comme au bruit *expirant* d'un sanglot.

Outre la surcharge des épithètes, outre la *vague* qui a le tort de faire

double emploi avec *l'onde*, j'avoue que je n'aimerais guère à être bercé par un sanglot.

7 et 8. — M. Sylvane (ce monsieur ne serait-il point une femme?), M. Raphaël Georges Lévy et M. Fernand Fouquet riment aussi mal les uns que les autres. M. Lévy plaide lui-même les circonstances atténuantes :

. . . . . Un poète
N'est pas maître de ce qu'il dit,
Et quand il commence un écrit,
Il faut aussitôt qu'il y mette
Tout ce qui lui passe au cerveau...

Ailleurs le poète (?) se confesse :

Le style est plat et lourd, la rime insuffisante...

La confession n'a pas toujours, comment dirai-je?.. — cette innocence. Le collégien ou le volontaire jette sa gourme.

M. Sylvane est sympathique, comme M. Lévy est bon garçon. Il est fâcheux que platitude ne soit pas synonyme de simplicité et que les vers suivants soient de la prose, de mauvaise prose :

On l'a mis, comme un vieux, en non-activité.
Rose dit que du sort ce n'est qu'une malice
Pour qu'il puisse être heureux...

9. — Les *Héliotropes* de M. Fouquet, trop pressés d'éclore, ont été à demi gelés; ils n'ont guère la force de se tourner vers le soleil.

Je me souviens du temps
Où très heureux et très contents
Des vers que nos jeunes cervelles
Pondaient, sans trop savoir pourquoi,
Nous voulions déjà faire loi...

Trop tôt pondus; quelques poils follets, peut-être quelques plumes, pas d'ailes; quelques gloussements ou pépiements, pas de voix.

10. — M. Alexandre Huré essaie bien d'affermir sa voix, mais il y a un tremblement qu'il ne maîtrise pas, et aussi des larmes. Le *Volontaire* est parti pour l'Extrême-Orient le cœur plein de la France et plein d'espoir. Il s'est battu vaillamment. Il est blessé. Il est à l'ambulance. Il songe à la terre natale, — hélas! si loin, et à sa mère... Passe une voile... Où l'emporte la brise? Passe un oiseau... Où va cette hirondelle? Oh! s'il pouvait, lui aussi, s'embarquer, s'envoler!.. Ses vœux sont exaucés, l'ancre est levée, il cingle vers la France et vers sa mère...

Sécurité trompeuse! ah! je frémis! quel mal
Me terrasse et me tue?..
Peste au triste renom...

Il meurt...

Ma France, adieu!... ma mère!

Ces pages, assez bien rimées, seraient plus émouvantes s'il y avait

moins d'exclamations, moins de recherches. Quelques strophes s'élancent, mais retombent vite. Une très belle gravure du maître aqua-fortiste, M. Léopold Flameng, achève de donner à cette plaquette un cachet vraiment artistique.

11. — Le patriotisme ne suffit pas pour être poète. L'idée de cette autre plaquette : *Les Gloires de la France*, est très bonne. Des chœurs alternés chantent les grandes villes : Paris, Lyon, Marseille ; les provinces : Bretagne, Alsace et Lorraine, Algérie ; les siècles : moyen âge et le dix-septième siècle ; les victoires : Soissons et Tolbiac, Marignan, Rocroi, Austerlitz ; les vertus : la Vaillance, la Générosité, la Justice, la Charité. Mais, la langue est pauvre et la prosodie indigente :

J'ai Suchet l'intrépide à *donner* à l'histoire...

Les deux vers suivants, pour avoir treize pieds, n'en marchent pas mieux :

Et du grand Massillon l'harmonieuse cadence...

. . . . . .

L'ombrage mystérieux des vieux chênes druidiques...

A qui voudrait faire représenter ce petit poème, en costumes, l'auteur donne des indications précieuses et très précises.

12. — Bien des prosaïsmes, également, dans le mince recueil de M. Jules Cougnard : *A Temps perdu.*

Ah ! n'allez, Monseigneur, pas vous mettre en courroux...

. . . . . .

Et notre âme s'aperçoit
De ce qu'était peu de chose
Ce rêve qui s'envola...
Ça n'était-il que cela ?

Vous faites mal, très mal, l'enjambement ; c'est un cahot, vous roulez dans la fondrière, et voilà le char embourbé. Les *Vers pour Reine* et les *Enfantines* sont suaves, presque susurrants, d'une allure molle, nonchalante, qui n'est pas pour déplaire en un tel sujet. Mais ce qui est tout à fait déplaisant en M. Cougnard, c'est le sectaire. Vous êtes de Genève, monsieur ; il y paraît.

En dépit de ses passions huguenotes, l'auteur de ce volume a du talent. Sous ombre de modestie, il nous déclare en vers charmants qu'il n'est point fait pour les hauteurs et qu'il séjournera à mi-coteau :

Puis le soir venu, fermant nos volets,
Nous cisèlerons, sous la lampe intime,
Des sonnets rêveurs, de fins triolets
Où danse la rime.

. . . . . .

Si nul ne les voit ces vers impar*faits*,
Bulles de savon, qu'une brise emporte,
C'est si doux déjà de les avoir *faits* :
Le reste ? Qu'importe !

13. — *La Chance du Triumvir,* c'est de rencontrer un poète qui éternisera sa gloire. La chance d'Auguste, c'est de rencontrer Virgile. Chacun se rappelle la scène, elle a été décrite à merveille par Chateaubriand et par Sainte-Beuve. Dès les premiers vers, Octave est charmé. Non, on n'a point exagéré la valeur du poète :

Jamais on n'écrivit dans la langue latine
Des vers larges et clairs d'une allure plus fine,
Théocrite est peut-être au fond, mais à coup sûr,
On sent l'odeur des blés, on voit luire l'azur;
Quels tableaux ravissants! vraiment on croirait être
Assis près des bergers à l'ombre du grand hêtre.

Tous les vers de M. Hoornaert ne valent pas ceux que j'ai cueillis, mais ceux-là sont bons.

14, 15 et 16. — De Virgile à Horace... J'aurai fait déjà de la traduction des *Odes,* par M. Ernest de Champglin, un éloge qui n'aura rien de banal quand j'en aurai dit qu'elle est facile, élégante et presque toujours fidèle.

D'Horace au Livre des *Proverbes* il y a loin. J'aime qu'un prêtre emploie à traduire les livres saints le don de poésie qu'il a reçu de Dieu, le *talent* que tant d'autres enfouissent. M. l'abbé Lafargue est un ouvrier très habile et un homme de goût. Il m'est revenu qne M. Sully Prudhomme l'a fort loué, notamment de ses rimes. Je le louerai moi-même du tact que révèle le titre qu'il a choisi : « Les Proverbes de Salomon » *mis en vers.* Ainsi faisait La Fontaine, qui n'avait pas traduit mais imité Ésope.

Ce sont les poèmes liturgiques (Psaumes de la Pénitence, Psaumes des vêpres et les Hymnes) que met en vers M. H. Villard. Il aime aussi les classiques profanes, et nous ne l'en blâmons pas. Ce double amour est visible en tous ses ouvrages. Ses *Souvenirs* et ses *Fantaisies* elles-mêmes s'en ressentent. Ce lettré est manifestement un chrétien. Je signale sa lettre à Louis Veuillot; elle est d'une touche légère et d'une ironie qui, pour être fine, n'en mord que mieux.

17. — Que dirai-je de M. Jean Moréas, le déliquescent?

Le soir n'est plus des ganses et de la ganse...
. . . . . .
Surpris les essors aux embûches malitornes.
Les cerfs s'en sont allés la flèche emmi les cornes,
Aux durs accords des cors les cerfs s'en sont allés.
Et nous sommes au bois la Belle dont les sommes
Pour éternellement demeureront scellés...

Comprenez-vous?... — Ni moi non plus... — Jean des Figues « l'ensoleillé », autrement dit M. Paul Arène, écrivait de ces ultra-modernes, il y a déjà longtemps : « De sens... pas l'ombre; mais les pages y ruissellent de mots chatoyants et sonores, de mots de toutes les couleurs. On

voit des passages gris où il n'y en a que de bleus, d'autres tristes où il n'y en a que de jaunes... » Le suprême de la déliquescence, c'est de juxtaposer certains vocables musicaux, sans valeur logique et n'ayant pas d'autre signification qu'une note, des accords de sons ou d'habiles dissonances.

O Souvenances, ô regrets de l'heure brève,
Souvenance, regrets de l'heur. O rêve en rêve.

18. — M. Monnier de la Motte est à cent mille lieues des déliquescents. Les fables qu'il a perpétrées ne sont pas plus médiocres que d'autres. Quant à ses contes, ils ne sont pas légers, et pour être licencieux, voire impies, ils ne sont pas spirituels. La haine de M. Monnier pour l'*Univers* et les jésuites n'est point dangereuse, étant distillée de main lourde :

Être riche avant tout !.. Passion ou folie
Par quoi l'espèce humaine est troublée ou salie
Plus que jamais peut-être à présent ; oui, si bien
Que l'homme en est très sou — vent au dessous du chien.

19. — Les chansons, monologues et fantaisies de M. Octave Pradels sont d'un autre acabit, du moins pour la forme, car le fond !... Écoutez M. Armand Silvestre dans la préface qu'il a cousue au volume : ... « Vous voulez de la bonne fantaisie gauloise, un peu risquée, et faite pour amuser les bonnes gens pas bégueules... Vous trouverez celle-là dans ce livre... » A qui sait lire, salut ! — Il ne nous en coûte pas de reconnaître qu'il y a des monologues amusants, des couplets désopilants, deux ou trois chansons héroïques qui sont peut-être des odes et des fantaisies gracieuses sur de vieux rythmes rajeunis.

20. — De l'idée de M. Berthereau, M. Pradels eût fait une chanson et La Fontaine une fable. M. Berthereau a composé une sorte de poème homérique, une Batrachomyachie... pour quoi nous apprendre ? Qu'ici-bas un repos sans trouble et sans fin est une chimère, que le monde continuera à marcher de notre temps comme il a fait avant nous, que l'on verra toujours des discordes intestines et des guerres extérieures, que le mal durera aussi longtemps que le bien, par conséquent aussi longtemps qu'il y aura des hommes sur la machine ronde. Ce combat de rats et de grenouilles parut pour la première fois en 1851. Il avait pour préface ce distique :

A tous ceux qui liront ce livre que voici,
L'auteur n'a rien à dire ici.

M. Lucien Berthereau réédite son ouvrage ; il n'a pas tort. Encore bien que le poème soit un peu long, il y a nombre de vers alertes et spirituels ; il y a du bon sens et du goût : rares oiseaux.

21. — Le goût manque, et c'est dommage, à M. de Villedieu. Sa poésie l'emporte et le précipite. Le bouillant rimeur continue ses *Chants de*

Rénovation. C'est la fausse science qu'il saisit à la gorge, c'est le césarisme qu'il piétine, c'est la foule imbécile et sauvage qu'il veut museler. Il est regrettable que M. de Villedieu fasse si bon marché de la langue poétique. Le mot, le rythme et la rime, le style enfin, sont de première nécessité dans le vers. Écrivez simplement, sobrement, en artiste si vous le pouvez, et vos affirmations catholiques n'en retentiront que mieux dans la mêlée sociale. Je ne veux pas oublier de faire savoir aux lecteurs du *Polybiblion* que je n'ai point rencontré de vers faux dans le nouveau recueil.

22. — M. Maurice François ne se préoccupe guère des destinées du monde.

Chacun chante ce qu'il adore :
Celui-ci les oiseaux siffleurs,
Celui-là l'éclat de l'aurore,
Un autre le parfum des fleurs.

Moi qui rêve du grand bois sombre
Où le poète va s'asseoir,
Quand la nuit verse à flot son ombre,
Je chante les *Brises du Soir*.

Ce prélude donne bien la note. De petits vers aimables, innocents, simples et qui parfois voudraient oublier que, semblables à l'agneau de La Fontaine, ils tètent encore leur mère. Pareillement encore, ils bégaient et s'imaginent (en rêve) que *bien* rime avec *terrain* (p. 46), *claire* avec *mystère* (p. 24). « Dodo, l'enfant do, l'enfant dormira bientôt... »

23. — Sous ce titre : *Dernier amour*, la veuve de Louis Lacombe publie les vers que son mari, le musicien, écrivait pour elle. L'impression de ces poésies posthumes est délicate et noble, presque toujours pure. Il y a, çà et là, des pièces empreintes d'une tendresse qui ne se dément pas, mais un peu désabusée. A mesure que Louis Lacombe avance dans la vie, il se rapproche, à travers les mécomptes et les tristesses, du Dieu consolateur, du Dieu bon :

A l'âge où l'on subit le doute, cette épreuve,
Où lasse de souffrir, l'âme entière s'abreuve
Aux flots des désillusions,
Et se demande enfin où tant d'efforts la mènent,
En écoutant tinter les heures qui s'égrènent
Comme de folles visions;

A cet âge, le mien ! malgré le temps qui ronge
Pour les jeter aux vents mes jours comme un vain songe,
Mon front s'emplit de plus de foi;
Oui, je me crois plus près de la clarté suprême,
Plus voisin de celui que j'adore, que j'aime,
Et qui mit une flamme en moi !

On sent quelquefois l'influence de Victor Hugo dans les vers de Louis Lacombe, du Victor Hugo des bons jours, — des *Feuilles*

d'automne, quelquefois aussi du Victor Hugo des *Contemplations*, comme dans la première strophe de la pièce intitulée : *A Elle*.

Toute matière est un vase
Où s'agite quelque esprit;
Le roc a ses jours d'extase...
Etc...

Oserai-je formuler une autre réserve, de nature plus délicate? La chère survivante n'aurait-elle pas dû se rappeler que les vers de son mari n'étaient pas destinés à la publicité? A tout le moins, n'aurait-elle pas dû retrancher quelques morceaux où la passion qu'elle a inspirée au bien-aimé défunt se traduit par de certaines expressions — un peu bien vives?

24. — J'en dirai autant et plus encore de M. Ferdinand Dugué. Ses *Ressouvenirs* ne sont pas grossiers; ils ne sont pas chastes non plus. Ce n'est pas seulement l'amour qui les remplit, c'est la volupté. L'auteur est religieux, mais à sa manière. Son Christ n'est pas

Le Christ de Loyola, le Dieu des châtiments,
Le roi dominateur, le juge impitoyable
Auquel on n'obéit que par la peur du Diable...

C'est le Christ de Renan, un Christ mutilé. Son évangile, c'est *La Vie de Jésus :* bergerie et bucolique.

Au point de vue de l'art, outre la monotonie, il faut bien confesser le délayage. De bons vers sont noyés dans cette abondance.

Le soleil se levait dans la pourpre et l'opale,
L'alouette chantait sa chanson matinale,
Et les grands blés qu'un souffle agitait doucement
Répondaient à l'oiseau par leur frémissement.

Cela est bon. Mais tournez la page :

Nous étions très bien dans notre nid d'herbe
Et nous bavardions que c'était charmant (!!)

J'ai noté plus d'une page obscure et plus d'un passage incompréhensible :

La fenêtre à présent ne sera plus fermée
Sur le jardin d'où monte une brise embaumée,
Et les chants des oiseaux qui font déjà leurs nids
Réveilleront en lui les désirs infinis
Qui sous les grands rameaux (?) et les grottes couvertes
Se creuseront aussi leurs nids de feuilles vertes...

25. — 138 pages d'introduction dans un volume de 271, c'est beaucoup. Introduction singulière et que je tiens pour un roman, malgré les affirmations de l'auteur. Tout de même, il m'en coûte de croire authentique la signature féminine qui est au bas de ces poésies fermes, sobres, sonores. Je vous fais grâce du roman, peut-être M. Firmin Boissin vous le racontera-t-il, et, vous le savez d'avance :

Pour avoir attendu
Vous n'aurez rien perdu.

Ces strophes, épaves flottantes d'un naufrage, nous initient d'abord au « mystérieux amour. » Timide chez Elle, il approche avec une douceur hésitante. Rebelle chez Lui, il se refuse à l'aveu suprême, lequel échappe pourtant, à l'heure déchirante de la séparation. Puis ce sont les lettres à l'absent, les mélancolies de la solitude, l'angoisse des dangers lointains, l'espoir du retour... Cet espoir ne va pas sans un certain frisson de l'âme. Un je ne sais quel doute cruel plane... S'il avait oublié le dernier mot de l'adieu?

Vous reviendrez un jour de votre exil farouche ;
Un jour vous reverrez notre ciel pâle et doux ;
Mais l'adieu qu'en partant me laisse votre bouche,
Vous en souviendrez-vous ?

Voici le retour des longs voyages et les ivresses... On entend les causeries, au coin du feu, l'hiver, ou, l'été, sous les étoiles... J'étonnerai bien M. Lesueur quand je lui dirai que cette philosophie où il se complaît gâte les meilleures pièces et les plus beaux vers. Laissez donc Mme Ackermann à ses rêveries matérialistes, et la femme aux délicatesses de son cœur, si son cœur est pur, et aux héroïsmes de son amour. A dire vrai, il ne faut chercher dans ce livre ni l'épouse ni la mère, et c'est là — pour nous — sa condamnation.

26. — Je les trouve l'une et l'autre dans les *Tendresses et Cultes,* de M. Émile Trolliet. Les meilleures inspirations de cet abondant recueil viennent de la famille ; il est regrettable que toutes n'en viennent pas. La plupart des pièces intitulées *Heures de trouble,* font tache, et c'est plus qu'une faute de goût de les avoir abritées sous les noms sacrés de deux chers défunts : le père et la mère... Le plus clair mérite de ce nouveau-venu dans le monde des lettres, c'est la sincérité. M. Emile Trolliet a le culte de ce qui est beau et grand, noble et saint. On sent dans ses vers les frémissantes ardeurs de la vingtième année. Il lui tarde de bien faire, ce qui est la même chose que de faire le bien. Il a, pour apostropher « les jeunes », une verve contagieuse et une voix qui deviendra sonore :

Des lâches voluptés que la coupe stérile
Sans retard, sans regret se brise en notre main,
Et puisque nous touchons à l'*époque* virile,
Nous tous, enfants d'hier, soyons hommes demain.

De belles strophes saluent, à l'aube du plus beau des jours, la jeune fille qui va faire sa première communion :

As-tu besoin de force ? il est le Dieu de vie ;
As-tu besoin d'aimer ? il est le Dieu d'amour.

Des stances non moins belles accompagnent à l'autel le jeune prêtre qui va dire sa première messe :

Elle grandit la vague infernale et sinistre
Qui veut faire crouler et le temple et l'autel.

Prêtre, défends la foi ; défends ton Dieu, ministre ;
Soldat du Tout-Puissant, défends le roi du ciel.

Défends-le, défends-toi, mais par des armes pures.
Rends le bien pour le mal. On te hait, sois aimant ;
On t'insulte, sois doux ; ne réponds aux injures
Que par un regard triste et par un mot clément.

M. Émile Trolliet est trop jeune encore pour être toujours personnel. En le lisant, si elle lui avait fait cet honneur, Mme de Sévigné lui eût trouvé avec Lamartine et Musset ce qu'elle appelait « une ressemblance en détrempe. » Même quand elle est sienne, l'expression ne serre pas toujours assez la pensée ou le sentiment, et trop souvent elle leur est inférieure. Les vers sont en général trop faciles et trop abondants. Que le jeune écrivain ne redoute pas non plus l'expression jaillissante quand elle est juste. L'eau qui bondit vaut mieux que l'eau qui dort.

27. — Il y a plus de maturité et aussi plus d'art dans *Amours défunts*. M. Louis de Chauvigny est en progrès, et déjà il réalise les espérances que son premier ouvrage : *Sac au dos*, nous avait fait concevoir. La rime est excellente, si le rythme n'est pas toujours assez souple ni assez divers. On respire dans ce volume les odeurs salubres de la campagne, meules de foin et gerbes de blé. Le château et la ferme fraternisent. M. de Chauvigny aime les paysans, et c'est d'eux peut-être qu'il attend le salut :

Si quelque force peut sur le vieux sol de France
Faire comme autrefois reverdir l'espérance,
C'est toi par ton labeur noblement supporté.

Flétris donc sans pitié ceux que l'intérêt mène
Et qui voudraient encore au bout de la semaine
T'empêcher de lever la tête avec fierté.

L'accent vaut mieux que le style. Rarement une pièce est sans défaut. L'une des mieux venues : *Bonheur ! Malheur !* et où je cueille cette bonne strophe :

Les blés déjà lourds, dans la plaine immense,
Déroulent en paix leurs flots d'or sans fin,
Les faucheurs sont prêts, la moisson commence,
Mais dans les greniers les pauvres ont faim.

se termine par cette mauvaise phrase :

Bonheur, es-tu donc encore un mensonge
Dont, par trop clément, Dieu veut nous leurrer ?
Ah ! maudis sois-tu, si tant est qu'on songe
Bonheur à tous ceux que tu fais pleurer.

Çà et là j'ai rencontré des mots que M. de Chauvigny fera bien de laisser à M. Zola et autres pornographes.

Dans le poème de *Marthe*, pauvre fille des champs qui se perd à Paris, et se refait une âme au pays natal, s'il y a de beaux vers et même quelques belles pages, les négligences abondent, et aussi les

détails inutiles, encombrants, vulgaires. M. de Chauvigny n'a pas sans doute la patience qui polit et repolit, le tour de main qui achève. Je le regrette, car il a du talent, un talent sympathique : à le lire, on se prend à l'aimer.

28 et 29. — Nous restons aux champs avec Mlle Montaudry et M. Albert Varet. *Anna et Loïc, Violette et Sylvain* sont deux poèmes agrestes, deux idylles. L'espace me manque pour les analyser. L'un et l'autre sont écrits en vers faciles, trop faciles. Il est rare que l'expression arrive à maturité. Trop souvent le récit poétique dégénère en narration prosaïque. Écoutez *Loïc :*

> Il ne faut de cela pas plus prendre souci
> Que désormais je n'en prends, moi, de la nouvelle
> Que l'on vient de m'apprendre...

Ecoutez *Anna :*

> . . . . . Mon esprit inquiet
> Craignait que tu n'*aies* pas aperçu le bouquet...

Oyez *Violette :*

> Sais-tu que c'est très mal de plaisanter ainsi !
> Je ne me ferai plus désormais de souci
> De tes airs chagrinés, et pour ta pénitence
> J'irai jouer sans toi...

Il y en a, comme cela, des centaines et des centaines. Quel régal !

Il y en a de meilleurs. Parfois, quand l'émotion jaillit, la forme est délicate, la mélodie naïve et douce. L'un des éditeurs, M. Jean Sigaux, a honoré l'ouvrage de M. Varet d'une spirituelle préface, vivement écrite. Au demeurant, M. Varet fera d'excellents vers, quand il sera bien persuadé que la poésie n'est pas seulement affaire d'imagination, de verve, d'enthousiasme, mais aussi de travail, de patience et de persévérance. Qu'il prenne conseil de M. Paul Harel.

30. — M. Paul Harel, un disciple original de M. Gustave Le Vavasseur, le poète normand aux rimes de cape et d'épée :

> Peut-être la raison est-elle morte, mais
> La rime, mon ami, ne périra jamais.

M. de Banville n'a pas plus d'engouement.

Je n'avais rien lu du poète-aubergiste, et du premier coup, me voilà pris. Quelle vivacité et quelle franchise ! Oh ! la bonne humeur et la belle santé ! En voilà un, du moins, qui n'est pas en proie à la névrose et qui ne va pas chercher dans la fange ses inspirations. En est-il moins poète ?... Nul, à l'heure qu'il est, mieux que lui, ne trousse la strophe alerte. Nul ne sait mieux son métier :

> La poule d'eau sur l'étang
> Glisse et glousse en coquetant,
> Disparaît à chaque instant,
> Plonge, fouille

Et reparaît tout à coup,
Montrant le bec, puis le cou ;
Cela divertit beaucoup
La grenouille.

La grenouille lentement
Nage et risque par moment
Un petit coassement
Rare et rauque,
Bouche bée, œil grand ouvert,
Immobile, à découvert,
Elle tache d'un point vert
L'étang glauque.

C'est littéralement au hasard que j'ai pris ces vers, tout pleins d'art et d'artifice. Je voudrais citer tout le volume.

Il se compose de deux parties très distinctes et d'une belle ordonnance. Dans la première, M. Paul Harel chante les mois, les douze mois de l'année, avec une admirable variété de tons. La seconde, non moins charmante, ne roule pas sur un seul motif. Ce sont des idylles comme l'*Orgue de Barbarie* et *Sous la Côte,* des intérieurs de famille comme *Thérèse,* la *Leçon de Catéchisme,* la *Robe, Thérèse et Jeanne, Morte.* L'on rit et l'on pleure en même temps, comme fait le soleil à travers une ondée d'octobre ou d'avril. M. François Coppée a-t-il narré beaucoup d'histoires qui valent mieux que les *Deux Billets?* L'auteur du *Livre de la Payse*, M. André Theuriet, a-t-il mieux chanté les oiseaux de l'Argonne que M. Paul Harel les oiseaux de Normandie?... Décidément, on est poète au pays de Malherbe. L'une après l'autre, j'ai lu, ou plutôt j'ai bu ces pièces naïves et savantes, limpides et chaudes, pétillantes, comme à Echauffour ou à Argentan, comme à l'auberge du « Grand Saint-André, » on boit un coup de cidre mousseux.

31. — Nous ne quittons point la Normandie avec l'auteur de *la Chanson de Roland.* M. Amédée Jubert s'est épris du vieux poème et il l'a traduit en vers français, qui ne sont pas trop chevillés et qui coulent bien :

Roland se sent mourir : du côté de l'Espagne,
Le voyez-vous couché sur la montagne ?
Il frappe d'une main sa poitrine : « Pardon,
Dit-il, ô Dieu tout-puissant et tout bon,
Pour mes moindres péchés, pour mes fautes mortelles.
Pardonne-moi si nombreuses soient-elles,
Du jour de ma naissance au moment de la mort. »

Il tend à Dieu le gant qu'il tient encor ;
Et les anges vers lui commencent à descendre !...

Nous accorderons à M. Amédée Jubert tout ce qu'il voudra pour le fond et l'inspiration du poème. Il y a des détails charmants, il y en a de naïfs, de farouches, de grandioses. Les caractères se détachent. C'est

bien de toute la tête que Charlemagne, l'empereur « à la barbe florie » dépasse tous ses preux :

N'iert mais tels hum desques à l'Deu juïse.

« L'homme le plus grand que l'on verra d'ici au jugement. » Roland, c'est le chevalier bouillant, généreux, chaste et fort. Olivier, s'il a plus de sang-froid, n'a pas moins de courage. L'épée va mieux que la crosse aux mains de Turpin, l'archevêque. « Félon » répond en rime sonore au nom de Ganelon. Mais clamer que la *Chanson de Roland* l'emporte sur les chefs-d'œuvre de Rome et d'Athènes, c'est manquer de goût et dépasser la mesure. A quoi bon enfler la voix? Les lettrés ouvrent leur Homère ou leur Virgile et vous laissent entasser vos épithètes. C'est avec le cœur, dit fort bien M. Nisard (*Histoire de la littérature française,* 7e édition, page 156) qu'il faut lire ce poème. « Celui-là en serait le meilleur juge qui pourrait se donner la simplicité de cœur des paysans de l'ancienne France se délectant, le dimanche, à la veillée, de la lecture de la *Bibliothèque bleue.* » Nous admettons volontiers avec le maître critique qu'il y a dans ces pages « des premiers crayons épiques admirables », plusieurs épisodes d'un souffle héroïque et d'une beauté farouche. Volontiers nous disons avec un autre juge, non moins délicat, M. Vitet : « Devant ces admirables scènes, un seul mot vient à l'esprit, le mot : sublime. » (*Études littéraires,* La chanson de Roland.) A propos de la mort du héros, il nous plaît même de souscrire à ces ardentes paroles du savant auteur des *Épopées,* notre illustre maître et ami, M. Léon Gautier : « Qui n'admire pas une telle page n'a pas une goutte de sang chrétien ni de sang français dans les veines. » (*Études historiques pour la défense de l'Église,* page 268.) Dans aucune littérature peut-être, nous sommes heureux de le proclamer, on ne trouvera cette chevaleresque glorification du vaincu. Mais ne dites pas qu'il ne manque à ce poème que d'être écrit en grec ou en latin, car c'est nous avertir qu'il y manque ce qui fait vivre les ouvrages de l'esprit, la consécration souveraine : la langue. Souvenez-vous du mot de Bossuet : « On ne confie rien d'immortel à des langues toujours incertaines et toujours changeantes. » (*Discours à l'Académie.)* Je cherche en vain non pas de ces vers qui s'exhalent comme des sons ou des parfums, mais de ces beaux mots si chers aux poètes, ces mots qu'ils aiment à sertir dans leurs vers « comme on ferait dans l'or fin une pierre précieuse », ces mots liquides et coulants qui sortent de l'âme, « chauds de son souffle ou humides de son haleine ». — Vous reconnaissez Joubert. — Inutilement je cherche « ces assemblages de sons, tantôt pleins et sonores, tantôt mourants et presque étouffés, qui sont comme une caresse ou comme une volupté pour l'oreille ». Nulle part, je n'y trouve ce délicieux ramage que fait la langue française, quand elle est bien parlée ou bien chantée.

32. — Il s'en faut que je le rencontre dans ce poème : *Le Dragon rouge,* offert aux mânes des Gaulois par M. Damcavald, et c'est dommage.

La pensée qui a inspiré l'auteur est généreuse, il faut le reconnaître; venger les Gaulois de leurs défaites, expliquer la conquête de César en partie par les fourberies du vainqueur et en partie par les défections qui se sont produites dans l'armée des vaincus, faire planer sur ce drame imposant la grande figure de Vercingétorix, est une thèse bien capable de tenter un esprit élevé et à laquelle nos revers de la guerre franco-allemande semblent avoir donné un regain d'actualité. Le *Gloria Victis* a séduit plus d'un écrivain ; l'auteur de ce livre a peut-être voulu cacher sous une forme antique ses rancunes toutes récentes et en injuriant César et ses légions viser les hordes qui ont envahi la France. C'est ce qui pourrait expliquer, sans la justifier, la forme qu'il a cru devoir employer. Quand on se sert du langage poétique dans une œuvre sérieuse, on ne fait usage que d'expressions à tout le moins convenables, sinon relevées, et de nobles pensées ; l'auteur, au contraire, met dans le cœur de César et de ses lieutenants les sentiments les plus vils et dans leurs bouches les mots les plus bas de l'argot parisien ; — anachronisme et trivialité qui rendent fort pénible la lecture de ce poème. L'uniformité dans l'outrage finit aussi par fatiguer l'esprit et le mettre en garde contre les assertions du poète ; des injures ne sont pas des preuves. Nous voulons bien croire qu'il s'est trouvé parmi les conquérants de la Gaule quelque soldat pillard ou quelque officier peu délicat; mais tous les Romains n'étaient pas des brigands, et César n'était pas une « canaille », ainsi qu'on le nomme presque à chaque page. La forme, du reste, ne rehausse guère le laisser-aller de la pensée ; le style est diffus, le vers prosaïque et la rime... trop facile.

La seconde partie du volume est remplie de Légendes Bretonnes pleines de noms barbares auxquels nos oreilles modernes ne sont pas habituées, et d'incidents incompréhensibles pour ceux qui n'ont pas fait une étude spéciale de la cosmogonie celtique.

33. — Il n'y a pas de transition possible entre M. Damcavald et M. Zénon-Fière... Le *Livre des Ames,* quel beau titre ! et qu'il est vrai, au moins pour plusieurs pièces ! Les plus belles se rattachent à la vie de l'intelligence et à la vie du cœur. L'horreur des plaisirs mauvais éclate dans ces vers :

Pauvres corps unis sans les âmes,
Forçats rivés au joug de fer,
Quel Dante chantera les drames
De votre inexorable enfer !
Voluptés ! Scabreuses descentes
Vers l'orgie aux noirs lendemains,
De quels flots, âmes innocentes,
Vous couvrez les sentiers humains...

La même horreur des souillures éclate mieux encore dans les vers suivants :

... Sourd à l'appel des luxures infâmes
Je désertai le monde, et vins m'expatrier
Dans l'âpre solitude où Dieu forge les âmes...

Certes, cela est vaillant, mais qu'elle est poignante la solitude d'une chambre d'étudiant ?

... Et tu connus malgré l'étude,
Dans le gîte où tu rentrais seul,
Tout ce que l'âpre solitude
Cache de glace en son linceul.

Par les soirs brumeux de décembre,
Tu sus combien il est amer
De franchir le seuil d'une chambre
Où vous assaille un double hiver.

Tu sus quel froid vous étreint l'âme
Sur ce seuil plein d'un noir frisson
Où ne pétille aucune flamme,
Où ne vibre aucune chanson.

Et trop fier pour la foule vile,
Ton cœur, cet exilé charmant,
Au milieu de l'immense ville
Connut l'*immense* isolement.

Ce mot à effet, *immense,* rend ce dernier vers peu harmonieux. Dans le *Creuset* le poète attend l'âme-sœur, le cœur prédestiné. *Sylvea* nous dit les beaux songes, les charmants rêves qui enveloppent la fiancée future. *Apparition,* dont les strophes sont si prestement enlevées, nous fait assister à la subite rencontre. Avec *Marmorea* sonne l'heure de la déception.

Amour posthume détonne, au moins par sa dernière strophe. Je n'aime pas cette fantaisie qui n'est au fond qu'un mauvais rêve de décadent. D'autres pièces encore, par exemple l'*Ongle, Charpentier, Danse macabre,* me feraient croire que Baudelaire et Rollinat empêchent ce naturel et délicat poète de dormir. Je voudrais me tromper ; ce ne sont peut-être que des curiosités d'artiste. Il me plairait aussi d'effacer quelques recherches bizarres, certains mots et tours forcés, des allusions difficiles à comprendre, des couleurs un peu criardes :

Les matins rutilants sonnèrent des scherzos
Et le sourd crépuscule entonna des nocturnes.

Ailleurs encore, « le scherzo des fontaines », « l'andante des rameaux ». La pièce intitulée *l'Arbre de Noël* révèle un ouvrier passé maître. Dans chaque famille, l'arbre est lumineux et riche. Au dehors quelqu'un regarde et pleure. C'est un pauvre petit enfant perdu.

Écartant de ses mains rougies
Les vollets encore entr'ouverts,
Il compte toutes les bougies
Qui brillent dans les rameaux verts.

Tous les enfants sont heureux ce soir. Seul il est misérable. Il eut son arbre de Noël, lui aussi, autrefois... Mais sa mère est morte... Avec la morte le bel arbre s'en est allé... Et de porte en porte il appelle, le pauvre petit mendiant. Personne n'entend et la neige tombe. Hélas ! puisque nul ne répond,

Toi dont m'a tant parlé ma mère,
Enfant Jésus, console-moi.

Soudain, dans le brouillard de neige, un autre enfant marche vers lui dont les vêtements sont bleus et qui l'appelle de sa voix douce. Ami, j'ai été pauvre comme toi. Comme toi, j'ai frappé aux portes. Nul ne m'a ouvert. « Frère, je suis l'enfant Jésus. »

Dans cette rue abandonnée
Qui reste sourde à son apppel,
C'est moi, frère, qui cette année
Vais t'offrir l'arbre de Noël.

Et d'un geste l'enfant Jésus allume un arbre dont les feux embrasent tout le firmament. Chaque flamme est une étoile, chaque jouet un soleil. En strophes vraiment prestigieuses le poète nous décrit l'arbre céleste. Je ne crois pas qu'il y ait dans Théophile Gautier plus de *maëstria*. Cela rappelle même les *Étoiles* des *Chansons des rues et des bois*. L'extase enivre l'enfant.

Les feux de la route lactée
Qui se perdent dans le lointain,
Lui semblent presque à la portée
De ses désirs et de sa main.

Il tend les bras... Cohorte blanche,
Les anges, ses frères jumeaux,
Le transportent de branche en branche,
Jusqu'aux plus sublimes rameaux...

Plus haut, c'est le ciel. L'enfant y achève la fête.

34. — Entre M. Zénon-Fière et M. Jean Rameau, rien n'est commun : il y a un abîme. O esprit ! chante le délicat poète du *Livre des Ames*. O chair ! répond en hennissant le grossier poète de la *Vie et la Mort*. Oui, des impiétés et des luxures, voilà ce qu'ont inspiré à M. Rameau ces profonds et sacrés mystères : la vie, la mort. Qu'il y ait à travers ces stophes effrénées, au sein de cette abondance qui est de l'incontinence, des qualités de force et de pittoresque, des grâces et des sourires, voire des ingénuités, je ne le nie pas ; mais ce « hennissement » dont a parlé Bossuet remplit tout le livre.

35. — Quelle place occupe à l'Élysée M. le général Pittié, personne ne l'ignore. Il est le chef de la maison militaire de M. Grévy, le président bourgeois de notre république... béotienne. Vous plaît-il de savoir quel cerveau recouvre en M. Pittié le képi de général ?... Apprenez que Socrate est presque aussi grand que Jésus. Jean Huss et

Savonarole se donnent la main. Danton grossit la cohorte des martyrs!... M. Pittié embrasse dans la même admiration

La France de Dolet, de Jeanne et de Voltaire.

Le moyen âge trouble son sommeil :

Dans l'effrayante nuit où dorment les Capets,
Moi, Jacques l'affranchi, puis-je, sans épouvante,
Voir les serfs mes aïeux pendre au bois des gibets !

D'une main il tient l'encensoir et il le casse sur le nez de Gambetta, son idole, son dieu :

Et c'est pourquoi je t'aime avec IDOLATRIE,
O toi qui, par delà les plus nobles (!?) amours,
Exaltas le suprême amour de la patrie !...

De l'autre main, il fouaille, ou plutôt, pour parler sa langue, il « fouille » les prêtres :

O prêtres, trafiquants du culte et des autels,
Je fouillerai vos cœurs, je fouillerai vos âmes...

Vous fouillez beaucoup, monsieur le général...

Moines, louches neveux de l'antique serpent,
Qui marchez à l'assaut du pouvoir par les femmes !!!...

O république athénienne ! république aimable !... J'aimerais à composer des litanies en ton honneur : — Temple de la doctrine ! — Chaire de la vérité ! — Prétoire de la justice ! — Foyer de la pudeur !

Revenons à l'auteur de ce volume : *A travers la vie.* Il y a mieux que ces élucubrations et autre chose que ces spasmes. Le poète semble regretter de n'avoir pas, pour éclairer sa route,

Ce flambeau merveilleux qu'on appelle la Foi...

Il ne peut, sans attendrissement, contempler des enfants qui communient, et, il rencontre, pour les peindre, une image charmante :

Eh bien ! ce monde, effroi de mes sens douloureux,
M'apparaît comme un lac splendide *ou* ténébreux
Où, coupant le flot noir de lumineuses lignes,
Les radieux enfants passent comme des cygnes.

Pax, daté de Sébastopol, est un écho vibrant de la guerre de Crimée. Les angoisses patriotiques soulèvent plus d'une pièce de ce recueil, et notamment de beaux sonnets. La *Colère de Pallas,* en dépit des strophes où éclate l'esprit sectaire, est un vigoureux et vaillant poème, baigné du sang et des larmes de la patrie vaincue.

36. — M. Jean Aicard a évolué. Sa religion ne vaut pas mieux que celle de M. Pittié ; moins encore, car, si je prends au pied de la lettre ses paroles, il est athée :

Voici le Dieu, l'Amour, le Rythme, — la Parole !

Une sorte d'athéisme désespéré... Il croit sans doute qu'il va conti-

nuer Lucrèce, Shelley, Mme Ackermann, et rivaliser avec Richepin. Charmant paysagiste de la Provence, chantre aimable de l'enfant, rapsode joyeux de *Miette et Noré,* le voici en proie au pessimisme, et il cesse d'être poète. La flamme sacrée, au même instant qu'elle est enfouie dans la matière, s'éteint. Sans doute vous aimez encore Jésus, vous le chantez dans quelques-uns de vos meilleurs vers, vous le nommez Dieu !... Mais, vous ne l'appellez Dieu que parce qu'il est homme.

..... Maintenant je n'ai que mon cœur ; je me nomme,
Pour toujours, non plus Fils de Dieu, mais Fils de l'Homme,
A moins qu'il te convienne appeler en moi Dieu,
Mon Cœur, ma Charité, la Parole de feu
Par qui l'Homme, mourant pour le monde qu'il aime,
Meurt agrandi dans tous, se dépassant lui-même !...
Or, j'ai vu dans la tombe, et Dieu le Père — est mort.

Ces vers mal venus, tiraillés, disloqués, sont extraits d'une pièce intitulée : *l'Athée divin.* Jésus, dit ailleurs M. Aicard, est « divin d'humanité. » Toute la thèse (car ce livre en est une) se résume dans cette phrase que je ne puis qualifier de poétique :

L'homme a perdu Dieu, soit ! Eh bien, l'homme se reste.

Je l'ai dit : panthéisme, athéisme, pessimisme ont tué le poète. De temps à autre M. Jean Aicard essaie bien encore un coup d'aile ; mais au moment où il va planer, une secousse brusque le rabat, nouvel Icare, et le jette à terre.

Détail caractéristique, son incrédulité ne va point sans angoisse. La pièce qui a pour titre *l'Idéal* est pleine d'amertume. O poète, la félicité que vous promettez au genre humain est effroyable. Et elle est bien triste, en vérité, la besogne que vous faites !... Supprimer la foi dans les âmes, n'est-ce pas, du même coup, éteindre l'espérance et tuer l'amour ?...

Où je retrouve le poète, c'est en dehors de la thèse. Lisez, par exemple, *Rêve d'enfant,* cette délicieuse fantaisie que n'effleure pas une ombre d'impiété. Lisez *l'Ami Fritz,* cette histoire de chien, si touchante. C'est presque un chef-d'œuvre que *le Forgeron.* Et *le Mousse ?* L'avez-vous pu lire sans pleurer ?

Matelots, demandez pardon au pauvre enfant !

Si j'avais un peu de mémoire, j'apprendrais par cœur le morceau qui s'intitule *Quand même,* et je le déclamerais à tout venant. Un soir que le rossignol chantait près de la voie ferrée, le poète entend venir le train, le monstre veux-je dire :

Il vient : il siffle au disque ; il s'engouffre sous l'arche,
Il accourt, mais de loin, tout le fracas du fer
Ressemble encore au bruit sourd de la grosse mer,
Et, sans trouble, l'oiseau, qui piétine sa branche,
Chante, gosier gonflé, dans la lumière blanche.

Mais, tandis que le bruit approche,

....à voix plus haute,
L'oiseau, — qui cependant paraît n'entendre rien, —
Seulement occupé de chanter fort et bien,
Le bec tout frémissant, la plume hérissée,
Chante toujours, perdu dans sa seule pensée!...
Le train qui luit et gronde, accourt en soulevant
La terre et les cailloux, — éclair, tonnerre et vent!
Aux marges du chemin, les arbres, quand il passe,
Le saluent, — entraînés avec l'air qu'il déplace!
L'air s'engouffre à sa suite en trombe, — et, sur le pont,
Au tonnerre qui roule un tonnerre répond
Dont retentit la plaine et que le mont répète!...
Mais, plus haut que les bruits, l'oiseau chante à tû-tête!
Un lion s'enfuirait... Lui, reste, — et je le vois;
J'entends toujours l'éclat pétillant de sa voix;
Plus haut que tout un monde il chante, il rêve, il aime!
En donnant sa musique, il l'écoute en lui-même,
Et, pour être entendu de ses chères amours,
Plus haut que la mort même il chanterait toujours!

37. — Je réserve ce qui me reste de place au nouvel ouvrage de M. Sully-Prudhomme : *Le Prisme.* Ce n'est pas que l'auteur des *Épreuves* et des *Vaines Tendresses* nous apparaisse dans ce volume sous un jour nouveau. Non; j'y retrouve plutôt, avec la même pensée, les mêmes tristesses, avec le même tourment de la perfection je ne sais quoi qui stérilise. La gloire de M. Sully-Prudhomme, au milieu de la tourbe matérialiste, c'est d'être un poète de l'âme, son malheur, c'est d'être rationaliste. Le doute le ronge; son malheur, ai-je dit? non pas seulement au point de vue de la destinée (un mot qu'il aime), mais au point de vue purement poétique. Un jour pourrait venir où le *raisonnement* tuerait le poète, le poète exquis dont la voix a des larmes.

« Fidèle à Dieu, » dit-il en s'adressant à Mistral,

Tu puises les beaux vers à leur source éternelle...

C'est de connaître la source, qui manque à M. Sully-Prudhomme, ou du moins le chemin qui y conduit : le chemin de la foi, le chemin de la prière... Oh! si vous étiez chrétien!...

Il y a dans ce recueil des poésies bien diverses. Je ne mets pas au premier rang les pièces qui sont rassemblées sous ces deux titres : *Pour les Arts* et *Pour mon Lycée.* Toutes sont d'une science plastique consommée, mais d'une inspiration plus ou moins commandée. Parcourons la première partie : *Prélude;* il y a là des bijoux d'orfèvrerie, de fines peintures sur porcelaine ou sur éventail. La comparaison de la *Rêverie* et de la bulle de savon est ingénieusement poursuivie. J'aime aussi la comparaison du jardinier et du poète. Le jardinier arrose ses fleurs de l'eau de la fontaine; les fleurs éclosent,

— et le poète arrose des sueurs de son front un vers qui végète. *Songe d'enfant* est merveilleusement fondu dans l'admirable peinture d'une journée d'été. De très beaux vers y étincellent :

Les libellules d'or dont l'aile est un éclair,
Les frêles papillons qui sont les fleurs de l'air.

Si le *Vase brisé* n'était si connu, le *Nid brisé* serait bientôt célèbre. *Idylle Muette* est d'une afféterie charmante ; mais il y a excès dans *Marie-Madeleine*. Un décadent goûtera ces strophes. Je ne puis goûter *Hazards*. Je les trouve bien quintessenciés, raffinés, cristallisés, ces pleurs qui tombent d'abord sur le sol, deviennent vapeur, errent avec les nues, et que la bien-aimée baise enfin sur l'aile humide d'un oiseau — qui a traversé l'atmosphère. Je distingue dans les *Fleurs d'herbier* un sonnet : l'*Amour assassiné*, qui ferait un beau morceau dans l'œuvre de Baudelaire. Le trait final de la pièce : *Un mot d'enfant*, est tout à la fois plaisant et imprévu. « Monsieur, a dit l'enfant, puisque tu m'aimes, je te donnerai un nid. »

. . . . . .

Un nid ! mon cher enfant, il me vient une larme,
Tant ce petit mot-là m'est allé droit au cœur ;
Comme un chatouillement dont on souffre avec charme,
De mes vœux fatigués il émeut la langueur.

Ce mot a rencontré dans l'infini de l'âme
Une oasis profonde, et soudain découvert
La source qui répand la fraîcheur sur la flamme
Et fait pour un moment oublier le désert.

Enfant, prends-moi la main, je me sens seul au monde,
J'approuve, les yeux clos, ton choix que Dieu bénit ;
Des vierges sur les prés dansent là-bas la ronde,
Choisis-moi la colombe et j'accepte le nid.

Le *Soir* est d'une tristesse pénétrante. Tout ce qui précède n'est que jeu d'artiste. Les grandes pièces sont groupées sous ce titre virgilien : *Majora canamus*. Le penseur est là tout entier avec ses préoccupations de métaphysique, ses méditations, ou plutôt ses angoisses sur la science, sur l'art et sur la vie. Je distingue entre tous les poèmes le *Tourment divin*. Pas un être en ce monde, depuis le caillou du chemin jusqu'à la bête, qui n'aspire à une vie plus haute. Le minéral jalouse la fleur qui vit, la fleur le papillon qui vole. Mais tous ces êtres se touchent. Le rocher inerte embrasse les pieds de la fleur, la fleur frémit au vol du papillon, l'insecte ailé caresse le front de l'enfant.

Cette *vue* étrange d'un poète qui anime, spiritualise et *attendrit* la nature, ne m'étonne qu'à demi. Thomassin, ce théologien-poète que le P. Gratry appelle un des patriciens de la pensée française, nous montre quelque part dans un de ses ouvrages la matière qui s'agite en quelque sorte et réclame l'intelligence. A partir des extrêmes limites du néant, l'atome veut monter, encore et toujours, jusqu'à ce

qu'il soit saisi par le mouvement, transfiguré par la connaissance, par l'amour, et que, dans un seul être, la perfection du fini se noue et s'achève. Est-ce une imagination que cette idée du grave théologien et du doux poète ? Regardez l'homme. L'homme n'est pas seulement ce raccourci d'atome que raillait Pascal. Il est plutôt le raccourci de deux mondes, le résumé parfait du monde matériel et du monde immatériel. L'homme, c'est le rêve du poète réalisé. Le minéral a fleuri. Le végétal s'est mis en marche. L'animal pense et il parle; il comprend et il raisonne. Que dis-je ? Il aime. Il est amour, comme les anges et comme Dieu.

Cette ascension mystérieuse des êtres, M. Sully-Prudhomme nous la fait voir dans une image resplendissante :

Comme on voit, à Noël, toute une cathédrale
Surgir illuminée en pleine nuit d'hiver :
La crypte, secouant sa torpeur sépulcrale,
Réveiller les rougeurs de ses lampes de fer ;

Puis, plus haut, dans la nef où déjà l'encens fume,
Les ténèbres autour des piliers tressaillir,
Et les feux qu'un tison de lustre en lustre allume,
Au bout des cierges poindre et tour à tour jaillir;

Puis, par degrés montant et croissant, la lumière
Gravir le maître-autel sur les grands chandeliers
Qui, de plus en plus beaux d'ouvrage et de matière,
Vers la coupole d'or s'étagent par milliers ;

Ainsi, tout l'univers, temple aux arches énormes,
Par degrés s'illumine en son antique nuit,
Et ses porte-flambeaux sont les vivantes formes
Où la Pensée attend, couve, palpite et luit...

Cette admirable poésie se termine par un cri de désespoir... Seul, l'homme est déshérité. Seul il ne peut toucher l'objet de son rêve, l'idéal qu'il entrevoit. M. Sully-Prudhomme, d'ordinaire si délicat, nous dit son abandon en un style presque brutal :

Sur la terre, où le chien peut caresser son maître,
L'honneur du premier rang nous condamne à chercher
Dans le ciel notre Dieu, sans jamais le connaître,
Et nous n'avons pas même une main à lécher !

O poète, si vous aviez la foi !... Vous sauriez que Dieu est descendu ici-bas, chez nous, tout couvert de chair et de sang... Ceux qui l'ont vu et entendu, ceux-là mêmes qui ont baisé ses mains pleines de caresses et chargées de miracles, en ont rendu témoignage. Si vous étiez chrétien, vous sauriez que Jésus-Christ est toujours parmi nous, non pas à l'état de fantôme, d'abstraction, de rythme, de parole, mais vraiment, réellement et substantiellement, tel qu'il est dans le ciel et tel qu'il était sur la terre après sa résurrection. Il est chez nous avec tous les rayons de la vérité, toutes les splendeurs de la poésie, et tous les feux de l'amour. O poète, si vous aviez la foi !

JEAN DAVRANCHES.

THÉOLOGIE

Histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau-Testament, par le Dr SCHUSTER, traduit en russe sur la 58e édition allemande par A. HESEN. Saint-Petersbourg, 1886, in-8 de xv-255 p. avec 114 planches dans le texte, 2 cartes et une vue de la Terre sainte. — Prix : 4 fr.

L'ouvrage que nous annonçons mérite d'être signalé spécialement. D'abord, il est unique dans son genre : un pareil travail, publié en russe, muni d'un *imprimatur* de l'Ordinaire et sorti des presses académiques — n'a jamais encore vu le jour; son apparition témoigne d'un véritable progrès. Ensuite, considéré en lui-même, comme manuel d'histoire biblique, le livre du docteur allemand jouit depuis longtemps d'une réputation solidement établie et bien méritée, ainsi que le prouvent les nombreuses éditions, et, ce qui vaut mieux encore, les approbations données par plus de trente évêques d'Allemagne et de Suisse. Le manuel est destiné au jeune âge, depuis huit ans jusqu'à quatorze et au delà. Les matières y sont disposées et distribuées de telle sorte qu'on peut s'en servir pour enseigner aux enfants de 8 à 10 ans, de 10 à 12 ou bien de 12 à 14. Les passages destinés aux dernières catégories d'élèves sont marqués d'un signe distinctif. Il y a dans le texte plus de 100 gravures sur bois, dont le dessin, d'une excellente composition, doit être dû à quelque artiste exercé. Inutile d'ajouter combien une pareille illustration facilite le travail de la mémoire et laisse dans les jeunes imaginations des impressions ineffaçables. Pour l'enfant, comme pour le peuple, l'iconographie tient lieu de l'écriture : il aime à « lire » les images, et souvent il se contente de cette écriture figurée.

La traduction a été faite sur la 58e édition originale. La haute approbation accordée par l'archevêque catholique de Mohilef en garantit l'orthodoxie. Quant à la fidélité de la version, nous ne saurions nous prononcer, n'ayant pas eu entre les mains l'édition originale ; mais nous savons que le savant traducteur possède en perfection l'une et l'autre langue, ainsi que le latin et le grec. Le langage du manuel est simple, naturel ; les jeunes élèves le trouveront à leur portée, et, en général, il nous a paru très correct. Nous faisons à dessein une restriction ; car il y a dans la traduction un point que nous ne saurions approuver ; c'est la manière dont sont écrits certains noms propres. Ainsi, on y lit : « A*b*el, A*b*raam, Acha*b*, *B*alaam, Es*t*her, Joël, Macha*b*ée, To*b*ie », etc., etc. Très correctes pour un Français ou un Allemand, ces formes produisent sur un Russe une impression fâcheuse ; elles offensent son oreille habituée à les entendre prononcer autrement : « A*v*el, A*v*raam, *V*alaam, Es*f*ir, Joïl, Macha*v*ée, To*v*ia, etc. Le génie de la langue russe s'y oppose, et l'usage, qui est un tyran, les réprouve encore davantage. Que les publicistes du jour estropient

à l'envi l'orthographe usitée des noms étrangers, qu'ils les écrivent à la façon moderne, comme on les prononce dans les pays respectifs, cela ne tire pas à conséquence. Mais que la même mode s'introduise dans un manuel scolaire, portant l'approbation du comité savant institué auprès du ministère de l'instruction publique, la chose devient autrement sérieuse. Comment expliquer une innovation pareille? On nous a fait entendre que l'expédient en question a été imaginé dans l'intérêt de la religion gréco-russe : on aurait voulu par là prémunir les membres qui la professent contre les dangers auxquels ils exposeraient leur foi en lisant le manuel de M. Hesen, et leur donner en même temps un moyen facile de reconnaître à première vue la provenance catholique du livre. Singulier moyen de protéger la foi, en corrompant la langue! Comme si les sujets catholiques de l'Empire ne devaient pas employer la langue russe dans toute sa pureté ou comme s'ils devaient avoir à leur usage un langage à part. Et puis, quel lien y a-t-il entre l'orthodoxie et l'orthographe? En tout cas, la faute en retombe sur les censeurs qui l'ont voulu ainsi, mais nullement sur le respectable traducteur, qui aura dû, malgré lui, s'incliner devant les exigences des autorités supérieures. Cela fait penser aux sectaires russes, qui font consister leur orthodoxie dans des choses souvent les plus indifférentes, par exemple dans la manière d'écrire le nom de Jésus, de tenir les doigts pour faire le signe de la croix, de s'appeler ca*f*oliques, etc. Au reste, le mal qui pourrait résulter de l'étrange innovation atteindra ses auteurs eux-mêmes plus encore que les catholiques. Il sera facile aux catholiques de rétablir les noms propres dans leur forme usuelle; encore n'auront-ils à le faire que dans la première moitié du livre; car, par une heureuse inconséquence, dans l'histoire du Nouveau Testament, l'orthographe des noms propres a été laissée intacte.

Même, tel qu'il est, et malgré le défaut signalé, le manuel de M. Hesen ne laisse pas que d'être excellent. Quant à l'administration de la censure russe, si les vues qu'on lui prête sont avérées, elle n'y aura gagné qu'une chose, celle de se rendre ridicule.

J. Martinov.

Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens, par le chevalier Gougenot des Mousseaux. 2e édition. Paris, Watelier (1886), in-8 de xliv-543 p. — Prix : 7 fr. 50.

La réputation de ce livre, paru en 1869, était considérable, quoique les Juifs eussent acheté presque toute l'édition et l'eussent anéantie. L'actualité qu'a prise la *Question juive* en France a engagé à en donner une nouvellle édition. M. Charles Chauriac l'a fait précéder d'une notice très attachante sur l'auteur qui fut un grand chrétien, un vrai

savant et un ferme patriote. Quelques notes fort sobres rappellent de temps à autre au lecteur la date première du livre; mais ne détournent pas l'attention de l'œuvre essentiellement personnelle par la pensée comme par le style de M. Gougenot des Mousseaux.

Disons-le tout de suite, c'est l'ouvrage le plus complet et le plus judicieux qui ait été écrit sur l'histoire religieuse et sociale des Juifs depuis le déicide jusqu'à la lutte engagée à l'heure présente contre le Christianisme. Avant ce livre, on n'avait que des aperçus écrits à des points de vue isolés, et l'on peut dire que tous les livres parus depuis, sauf le mérite des actualités et des personnalités, ont emprunté à M. Gougenot des Mousseaux leurs idées mères et leurs données scientifiques.

L'auteur détermine avec une grande connaissance de la littérature rabbinique et cabbalistique ce qui constitue l'essence du judaïsme. Ce n'est pas la loi de Moïse, comme on le croit trop souvent. Elle est rejetée à l'arrière-plan par tous les Juifs. Le vrai code religieux et moral des Juifs, depuis le déicide, c'est le *Talmud*, recueil de traditions dont quelques-unes remontent à Hillel, le fondateur de la secte des Pharisiens, cent ans avant Jésus-Christ, mais dont la masse s'est constituée après la dispersion, sous l'empire de la haine du nom chrétien. Un autre affluent du *Talmud*, c'est la Cabbale, dont les Juifs ont été les grands propagateurs au moyen âge, et qu'ils ont fait pénétrer dans les hauts grades de la Maçonnerie. M. Gougenot des Mousseaux, qui avait fait des études très approfondies sur les faits de démonialité dans les cultes anciens et dans les pratiques du spiritisme moderne, a retracé dans ce volume, sous la forme d'appendice, une histoire abrégée de la Cabbale, qui est une œuvre de premier ordre.

M. Gougenot des Mousseaux analyse exclusivement, d'après les éditions hébraïques du Talmud, son enseignement dogmatique et moral. C'est un tissu de fables grossières, souvent obscènes. Quant à la morale, elle n'existe que de Juif à Juif. Le *Goi* ou non croyant est considéré comme une bête immonde, un porc, — le mot est employé dans le Talmud — ce qui explique par quelles représailles certaines villes du moyen âge défendaient en même temps aux Juifs et aux cochons de franchir leur porte.

La malédiction qui pèse sur les déicides s'est mêlée aux superstitions cabbalistiques empruntées à l'Asie, et le sang chrétien est pour le Juif talmudiste un talisman mystérieux. De là les meurtres liturgiques de jeunes enfants que tout le moyen âge leur a reprochés et qui ne sont que trop réels. L'auteur établit avec la dernière évidence la réalité de celui commis par les Juifs de Damas en 1840, malgré les dénégations intéressées de la presse soldée par les riches Israélites de Londres et de Paris.

M. Gougenot des Mousseaux étudie ensuite le Juif moderne, qui rejette le Talmud et la partie cérémonielle de la loi de Moïse, le Juif libéral. Ce Juif là n'en reste pas moins essentiellement lié avec le Juif talmudiste ou orthodoxe. Le Judaïsme reste une race et une religion, ne fût-ce que par la séparation d'avec toutes les autres nationalités auxquelles il se mêle sans jamais se fusionner avec elles et par une haine persistante contre le christianisme. Il a même un type physiologique très distinct et doué d'une vitalité en rapport avec les desseins providentiels sur l'avenir des descendants de Jacob dans la suite des âges.

L'auteur étudie les relations de l'*Alliance israëlite universelle* avec la Franc-Maçonnerie, et montre que celle-ci n'est qu'un instrument aux mains de la première. Selon des témoignages fort sérieux et des inductions très vraisemblables, les Juifs sont toujours en majorité dans les conseils secrets où est concentrée la direction des loges.

Enfin M. Gougenot des Mousseaux signale les effets de l'invasion par les Juifs d'une société chrétienne, dans le chapitre intitulé *Une population juive du moyen âge, au plein milieu du XIXe siècle.* C'est l'exposé complet de la question des Juifs en Roumanie. Traitée comme elle l'est par le savant auteur, elle fait comprendre bien des chapitres obscurs de l'histoire du moyen âge en même temps qu'elle éclaire le sens de bien des événements contemporains à la politique des cabinets européens en Orient.

Il n'est ni un publiciste, ni un homme politique, ni un chrétien instruit, dirons-nous, qui ne doive lire et méditer cette œuvre magistrale.

C. J.

JURISPRUDENCE

Institutions canoniques *données dans les écoles du séminaire Pontifical Romain et du Collège Urbain* par l'illustre professeur DE CAMILLIS; Traduites en français par M. l'abbé CONDIS, etc. — Tulle, Jean Mazeyrie: Agen, André Roche, 1882, 3 vol. in-16 de 433, 446 et 334-79 p. — Prix : 10 fr. 50.

Le travail de M. l'abbé Condis a été fait avec amour; aussi l'illustre auteur qu'il s'est attaché à nous faire connaître n'a rien perdu à la traduction. Au mérite de l'exactitude, et quelquefois même d'une certaine élégance d'expression, le traducteur a su joindre, par une heureuse initiative, celui d'adapter dans des notes complémentaires la doctrine canonique aux prescriptions du Code civil. Nous n'irons pas jusqu'à dire qu'il ait atteint dans ce dernier point la perfection, ni même qu'il ait su être complet : une pareille tâche exigeait en effet des études spéciales et une longue pratique qui ont vraisemblablement manqué à l'auteur; mais, sa tentative indique du moins la voie,

et les résultats en sont assez bons pour que nous le félicitions sincèrement. Dans son ensemble, ce livre sera un guide suffisant et un conseiller prudent pour les personnes qui n'ont besoin d'avoir recours aux lois canoniques qu'en dehors des difficultés très spéciales d'un cas donné, et pour les ecclésiastiques absorbés par le ministère, mais auxquels ne manquent jamais les conseils de l'autorité diocésaine dan les situations ardues. La composition du supplément est sagement conçue, on y trouve la convention intervenue entre le gouvernement français et Pie VII ; les articles organiques ; la lettre du cardinal Caprara à M. de Talleyrand en protestation contre ces articles ; les décrets du 21 messidor an XII, du 13 juillet 1804, du 30 décembre 1809 et la loi du 18 novembre 1814, documents d'une utilité trop fréquente et dont maint presbytère est malheureusement dénué. Après ces diverses pièces vient l'exposé des cérémonies de l'installation d'un curé, telle qu'elle est réglée par l'usage actuel, et cette addition ne manque pas d'importance, étant données les différences qui existent entre le mode purement canonique déterminé par les lois générales, et la pratique française. La profession de foi de Pie IV, quoique plus connue, n'est cependant pas inutilement ajoutée à ce qui précède ; elle en est au contraire comme le complément nécessaire. L'auteur reproduit, en terminant, les prescriptions du cardinal La Luzerne pour la tenue du Synode. Les réunions ecclésiastiques dans cette forme sont sans doute devenues bien rares, mais le fait de leur convocation n'est cependant pas impossible, même chez nous, et plus d'un vicaire général serait assurément embarrassé d'en régler le cérémonial.

Le livre de M. Condis n'est donc, à proprement parler, qu'une traduction suivie d'un choix intelligent de documents. Il n'entre pas dans notre rôle aujourd'hui d'examiner la valeur réelle ni les défectuosités partielles de l'œuvre du professeur de Camillis : aussi laisserons-nous de côté toute appréciation de ce genre, mais nous avouerons simplement que nous aurions préféré voir M. Condis laisser là une traduction qui n'a pas une utilité bien grande, pour s'approprier la doctrine d'une façon personnelle, étudier soigneusement les points de contact des deux législations, canonique et civile, et fournir ainsi au clergé et aux catholiques éclairés un guide précieux qu'ils attendent. Ce travail, nous ne désespérons pas de le voir faire : des esprits éminents, des légistes émérites l'ont déjà mesuré et peut-être entrepris ; mais, nous saurions gré à M. Condis, si, usant de la haute science qu'il a dû puiser dans le commerce de Camillis, il nous donnait enfin ce manuel dont il a certainement eu la pensée, et dont sa préface montre qu'il a compris la nécessité. F. G.

SCIENCES ET ARTS

La Cité antichrétienne au XIXe siècle. — La Franc-Maçonnerie, par Dom Benoit, docteur en philosophie et en théologie. Paris, Palmé, 1886, 2 vol. in-12. — Prix : 8 fr.

Cours de maçonnerie pratique, *enseignement supérieur de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien accepté,* par un ancien Souverain grand commandeur. Nouvelle édition. Paris, Letouzey et Ané, 2 fort vol. in-12 de LXXIX-1004 p. — Prix : 7 fr.

La Franc-Maçonnerie sous la troisième république, *d'après les discours maçonniques prononcés dans les loges, par les FF.·. Brisson, Jules Ferry, Albert Ferry, Leroyer, Floquet, Andrieux, Clémenceau, Emmanuel Arago, de Heredia, Caubet, Paul Bert,* etc., par Adrien Leroux, ex-trente-troisième Souverain grand inspecteur général. Paris, Letouzey et Ané, 2 vol. in-12 de 426 et 503 p. — Prix : 7 fr.

La multiplication et le succès des ouvrages sur la Franc-Maçonnerie est une preuve de l'influence qu'exerce dans le monde un acte tel que l'encyclique *Humanum genus* et aussi de la réaction que cause dans les esprits honnêtes la saturnale de pouvoir et de persécution sectaire auxquelles se livrent en France les loges, devenues maîtresses du pouvoir. La *Revue des Deux-Mondes* elle-même l'a constaté dans son numéro du 15 juin 1886.

Dom Benoît a déjà publié, sous le titre : *La Cité antichrétienne ; Les Erreurs modernes,* une sorte de somme de toutes les aberrations que le libéralisme et la fausse science propagent de nos jours. Cette œuvre, considérable par sa méthode et sa portée philosophique, a recueilli les plus hautes approbations, parmi lesquelles celle du cardinal Pecci. Les deux volumes que nous annonçons ici en sont le complément. Ils ne font nullement double emploi avec les autres ouvrages publiés sur la maçonnerie ; car l'ouvrage du savant bénédictin est conçu d'après un plan éminemment philosophique et propre à faire travailler l'esprit de ses lecteurs. Dans un premier livre il étudie le but des sociétés secrètes : ce but est triple. Le plan idéal de la maçonnerie ou son but suprême consiste dans l'établissement de l'*état de nature* ou la destruction de toute société religieuse, civile et domestique. Mais comme pour l'immense majorité de ses adeptes et dans bien des situations un pareil plan n'est pas immédiatement réalisable, elle en poursuit un moins radical, qui est l'organisation de la société sur la base de la souveraineté du peuple ou de l'humanité substituée à la souveraineté de Dieu et de son chef. Enfin, pour pouvoir commencer à réaliser ce plan, la Franc-Maçonnerie cherche à s'emparer du pouvoir public dans tous les pays, de manière que la puissance émane d'elle ou sous sa direction : c'est là ce qui occupe le gros de l'armée des sociétés secrètes.

Dans le second livre, nous voyons dénombrer les ouvriers du temple et se dérouler leur organisation pratique. Dans les sociétés maçon-

niques proprement dites, Dom Benoît distingue les sociétés secrètes ayant la double hiérarchie des grades et du gouvernement comme l'*Internationale*, l'*Alliance républicaine universelle*, les *Solidaires*, etc. Il y rattache les sociétés publiques ayant un but étranger à la maçonnerie, mais travaillant sous ses ordres et fournissant de véritables armées à l'état-major qui la dirige. Le travail de la Franc-Maçonnerie sur ses membres, c'est-à-dire leur recrutement, leur formation par les serments, les instructions des grades, les rituels, les procédés d'action qu'elle leur impose forme l'objet du troisième livre.

Dans ce cadre immense, mais parfaitement arrêté et subdivisé, se trouvent classifiées les citations les plus saillantes des écrivains et des rituels maçonniques anciens et contemporains, ainsi que les preuves historiques de l'action de la maçonnerie dans les événements de ce siècle et du précédent

— La librairie Letouzey et Ané publie une nouvelle édition du *Cours de maçonnerie pratique,* dont nous avons rendu compte ici même, et qui avait paru d'abord chez Baltenweck. L'émoi causé par ces formidables révélations sur le but secret de la secte, tel qu'il est conservé dans le trente-troisième degré du rite écossais ancien accepté, est considérable ; on en peut juger par les articles du F.·. Pike, le grand maître de suprême conseil de Charleston, qui ont paru dans la *Chaîne d'union,* numéros de juin et juillet 1886.

Comme suite et confirmation de ce cours d'enseignement supérieur de la maçonnerie, les mêmes éditeurs nous donnent un recueil des discours prononcés dans les loges par les principaux personnages maçonniques de notre temps.

« Les matières qu'ils ont traitées, dit l'éditeur, se rapportent toutes sans exception aux questions du jour. Nous aurions pu donner ainsi des milliers d'allocutions au lieu d'en donner seulement des centaines; jamais on n'en aurait rencontré une seule énonçant une idée opposée à celles qui sont formulées dans ce livre. Il y a, au contraire, une unité parfaite dans ce vaste ensemble. On sent qu'une intelligence armée d'un plan précis préside à toutes ces opérations diverses, comme un général préside aux évolutions du corps d'armée qu'il commande. C'est à croire que la barbarie a fait une levée en masse et marche à la conquête de la civilisation. Cette révélation de l'unité de plan et de manœuvre est la plus importante de toutes celles que renferme ce livre. »

Ces discours sont classés sous un certain nombre de chefs : *Appels à la lutte maçonnique, — Mission de la maçonnerie, — Philosophie maçonnique, — Athéisme, — Morale, culte et enseignement maçonnique, — Réunion publique et programmes sociaux de la maçonnerie, — L'histoire selon la Franc-Maçonnerie, — L'Action pratique de la maçonnerie.* A la

différence des autres publications où l'on ne trouve ces discours que par extraits, ils sont reproduits *in-extenso* dans ces deux volumes. Ce genre de publication était indispensable pour mettre aux mains des publicistes et des hommes politiques un véritable arsenal où ils trouveront les meilleures armes pour confondre les sectaires, qui sont en train de perdre la France.

Ces discours sont généralement très récents : on y trouve jusqu'à celui sur la concentration des forces maçonniques, prononcé en février 1886, par le F.·. Colfavru, député et président du conseil de l'ordre du Grand Orient, et un discours fait en mars 1886, par le F.·. Marmonier, député du Rhône, à la loge la *Fraternité* de Charleville, pour réclamer l'expulsion des princes. Quelques-uns, comme des discours de Jules Simon et de Leroyer, sont de 1861 à 1869. Enfin deux ou trois remontent aux périodes antérieures, mais ont une très grande importance pour permettre de suivre l'action de la maçonnerie sur les événements politiques et la propagation de certaines idées antisociales. X.

Précis d'histoire de l'art, par C. Bayet (*Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts*). Paris, Quantin, 1886, gr. in-8 de IV-350 p., 113 grav. — Prix : 4 fr. 50.

Lettres sur l'art de la peinture, par L. de Bracquemont. Montdidier, Radenetz, 1886, in-8 de 138 p.

Il arrive à toutes les personnes qui s'occupent de l'histoire de l'art d'être interrogées au sujet d'un manuel qui puisse, en peu de temps et sans trop de peine, enseigner ce qu'il faut savoir pour goûter les belles choses. Mais un tel livre est encore à faire, bien que M. Bayet et M. de Bracquemont aient tous deux l'honneur de l'avoir entrepris. Leur domaine est du reste différent. M. de Bracquemont a traité seulement de l'histoire de la peinture, dans un petit et gracieux volume destiné à encourager sa fille dans la culture de l'art de peindre. Ce livre est écrit en forme de lettres, et, de loin en loin, un tutoiement de père tendre nous fait souvenir que nous avons affaire à une œuvre familière. Aussi l'auteur n'a-t-il aucune prétention à une science approfondie, et il n'a pas cherché ses renseignements bien loin.

Il en est tout autrement dans le *Précis* de M. Bayet, qui renferme toute l'histoire des arts dans tous les temps et dans tous les pays. L'auteur y montre une érudition très étendue et consciencieuse, mais non sans lacunes, et la composition en est dominée par une méthode qui peut être à la mode aujourd'hui, mais qui ne répond guère à la nécessité d'un enseignement dont le premier mérite doit être d'inspirer à ceux qui le reçoivent le sentiment du beau. Les faits, dans ce résumé, l'emportent en importance sur les idées, au point de ne lui laisser d'autre intérêt et d'autre utilité que celui d'un traité de science exacte ou d'un bon dictionnaire. Nous devons ajouter d'autre part que

l'éditeur a droit à des éloges. Le volume est d'une impression aussi parfaite que l'est tout ce qui sort de la maison Quantin, et les gravures sont parmi les meilleures qui ont orné les volumes du même genre parus dans cette maison jusqu'ici. L'auteur aurait-il négligé de nous dire qu'il a consulté et même imité les manuels allemands, qu'on le devinerait au premier coup d'œil ; mais un Allemand n'aurait pas oublié la table alphabétique. LOIR MONGAZON.

Artisti Francesi in Roma, nei secoli XV, XVI e XVII. *Ricerche e studi negli archivi Romani*, per A. BERTOLOTTI. Mantova, G. Mondovi. Paris, Rapilly, 1886, in-8 de 255 p. (tiré à 200 ex.).

M. le chevalier Bertolotti est un des archivistes les plus érudits de la péninsule. Il s'occupe depuis longtemps, dans les dépôts d'archives publics et privés, de recherches sur les artistes italiens et étrangers qui sont venus en si grand nombre aux quinzième, seizième et dix-septième siècles dans l'État pontifical, et notamment à Rome, attirés par le désir d'étudier les antiques, les basiliques et les chefs-d'œuvre de l'art qui n'avaient pas été popularisés, comme en notre temps, par des reproductions innombrables, et aussi par l'espoir d'avoir leur part dans les commandes multipliées à l'infini par la munificence des papes, des cardinaux, des patriciens romains, des monastères, des fabriques paroissiales et des confréries. Une étude attentive des archives des paroisses et des couvents, l'examen des inscriptions funéraires fournissent des noms, des dates de naissance et de décès; on trouve dans les archives des notaires des contrats d'apprentissage, des commandes, des testaments; les archives financières de la Cour pontificale, des cardinaux, des princes, des établissements ecclésiastiques mentionnent les paiements et contiennent les reçus des artistes; enfin les archives judiciaires sont fort riches en détails sur leur vie privée. Toutes ces sources mises à profit par M. Bertolotti lui ont permis de tirer de l'oubli plusieurs centaines d'artistes français et d'ajouter bien des détails précieux à ce que nous savons déjà de la vie et des œuvres des maîtres illustres qui portèrent si haut à l'étranger la gloire de la France. Il est difficile de donner une juste idée de la richesse de son recueil et de l'importance de la contribution qu'il apporte à l'histoire de l'art français, d'autant plus qu'un livre de ce genre ne se prête pas à une analyse détaillée. Je me contenterai de dire qu'il s'agit ici non seulement des peintres, des sculpteurs et des architectes français, mais des ingénieurs, fondeurs, orfèvres, horlogers, tapissiers, verriers, graveurs, miniaturistes, imprimeurs, relieurs, etc.; que tous les détails fournis sur ces artistes sont puisés dans des documents de première main dont la source est toujours indiquée; que l'auteur est au courant de tous les travaux antérieurs qu'il complète et qu'il rectifie;

enfin que M. Bertolotti donne à la France, aux artistes et aux érudits français le témoignage d'une sympathie très vive et d'autant plus méritoire qu'elle est plus rare chez nos voisins d'outre-monts. Son livre mérite donc à tous égards d'être bien accueilli dans notre pays et de trouver place sur les rayons de nos bibliothèques, à côté des excellents ouvrages de MM. Müntz, Dussieux, etc.

Je ne ferai, au sujet de ce livre intéressant à plus d'un titre, qu'une observation. Il laisse singulièrement à désirer au point de vue de la correction typographique, et non pas seulement quand il s'agit de textes français. Il y a bien une demi-page d'*errata*, mais on aurait pu sans inconvénient en allonger la liste dans de notables proportions.

ERNEST ALLAIN.

BELLES-LETTRES

Contes populaires de la Gascogne, par J. F. BLADÉ. Paris, Maisonneuve, 1886, 3 vol. in-18 de L-308, 384 et 381 p. — Prix : 22 fr.

Coutumes populaires de la Haute-Bretagne, par PAUL SÉBILLOT. Paris, même éditeur, 1886, in-18 de 368 p. — Prix : 7 fr. 50.

Légendes, Croyances et Superstitions de la Mer, par P. SÉBILLOT. Paris, Charpentier, 1886, in-16 de 357 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ethologia de Blanes, per D. JOSEPH CORTILS y VIETA. Barcelone, 1886, in-18 de 200 p. — Prix : 12 réaux.

Tradizioni popolari abruzzesi race, da G. FINAMORE. Vol. II. Lanciano, 1886, in-16 de 160 p.

Le Reputatrici in Sicilia, per SALOMONE MARINO. Palerme, 1886, in-16 de 57 p.

Il Pesce d'Aprile, per G. PITRÈ. Palerme, 1886, in-18 de 16 p.

Ceux de nos lecteurs qui s'occupent de Folk-lore, ceux même pour qui la science nouvelle n'a que de médiocres attraits, mais dont les goûts de bibliophile se laissent séduire par les charmes de jolies éditions, connaissent la collection que M. Maisonneuve publie depuis quelques années sous le titre général de : *Les Littératures populaires.* Cette collection, que nous avons souvent annoncée et louée, s'est, cette année même, augmentée de quatre tomes. Trois contiennent les *Contes de la Gascogne* et ont pour auteur un érudit dont le nom bien connu a, souvent, figuré dans notre revue : M. J.-F. Bladé. Ces contes sont au nombre de plus de cent soixante et ont été répartis en plusieurs groupes, mais il était difficile que ce classement eût lieu d'une manière stricte, aussi arrive-t-il que certains récits placés sous un titre pourraient se trouver dans une autre catégorie. Peu importe, du reste; l'essentiel est que les contes aient été soigneusement recueillis et fidèlement reproduits. La préface de M. Bladé offre sur ce point toutes les garanties désirables, le patient et savant collecteur y est entré dans les plus grands détails sur ses procédés de travail, sur les scrupules

apportés dans le choix des narrateurs, de plusieurs d'entre eux il nous parle avec une vive sympathie. Dans cet avant-propos très ample, M. Bladé examine l'œuvre de ses prédécesseurs. A ce sujet, me permettra-t-il une observation? Depuis quelque temps, on s'est montré sévère à l'égard de quelques-uns de nos devanciers; mais à l'époque où ils s'occupaient à réunir soit des chants, soit des traditions populaires, on n'avait pas considéré comme très sérieuses les recherches de ce genre; ils ne pouvaient donc se croire bien coupables en ajoutant ici un vers, là, en en modifiant un autre, en n'écrivant pas exactement sous la dictée d'une nourrice ou d'un mendiant. Sans certaines petites altérations, leurs découvertes eussent fort bien pu n'avoir aucun succès; il fallait ménager les délicatesses d'un public dont l'éducation était à faire. Sans ces précurseurs, serions-nous où nous en sommes aujourd'hui? Ils ont ouvert la voie, c'est beaucoup. Je crois que c'est un peu d'Allemagne que nous est venue la gravité religieuse avec laquelle nous nous occupons du Folk-lore ou du *Volkskunde*. Nous ne nous en plaignons pas, du reste, chaque chose a son temps, l'érudition est arrivée à son moment. C'est d'Allemagne, en tout cas, que M. Bladé attendait un travail de mythographie comparée, mais ce travail de MM. Reinhold Köhler et Gaster n'est point parvenu à temps, au gré d'un éditeur impatient et trop modeste; M. Bladé n'a pas voulu faire un commentaire dont, avec son érudition, il se fût parfaitement tiré. Au reste, tant de publications ont sur ce point développé la connaissance des simples lecteurs, qu'eux-mêmes auront souvent le plaisir de se livrer à de curieux rapprochements. Ces confrontations, qui m'ont sauté aux yeux, je ne songe pas à les indiquer ici, l'espace me manquerait; mais, sortant tout à fait de la donnée scientifique, je tiens à dire encore que les personnes qui, dans une lecture, ne cherchent qu'un passe-temps agréable, liront souvent avec un singulier intérêt les contes si bien reproduits par M. Bladé. On redevient enfant pour toutes ces merveilleuses aventures. Ces récits plairont souvent par leurs charmes ingénus tout comme la poésie populaire, abstraction faite de préoccupations érudites.

— Aux trois volumes de M. Bladé en a succédé un de M. Paul Sébillot, aussi infatigable dans ses recherches sur la Bretagne que Pitrè l'est dans ses études sur la Sicile. Aux importants ouvrages déjà publiés par lui dans la collection de MM. Maisonneuve et Leclerc, M. Sébillot vient d'ajouter les *Coutumes populaires de la Haute-Bretagne*, vrai complément de ses deux volumes : *Traditions et Superstitions*. C'est toute la vie du paysan breton que M. Sébillot nous raconte dans six chapitres : La naissance, — le premier âge, — l'école, — de la sortie de l'école au tirage, — le mariage, — le ménage et la famille, — la mort. Dans sept autres chapitres, qui forment une seconde partie,

M. Sébillot a recueilli tout ce qui est relatif aux travaux, aux fêtes, aux divertissements, aux croyances. On retrouve souvent en Bretagne des pratiques, des usages connus ailleurs et dont plusieurs sont rappelés dans le *Traité des Superstitions* de Jean-Baptiste Thiers. Dans plusieurs contrées on regarde, de même que dans l'ancienne Armorique, comme fort mauvais de retourner le pain. Si l'on en croit Walter Scott, ce fut le signal convenu auquel on se jeta sur William Wallace trahi par l'un des siens. Est-ce d'Écosse que cette croyance a passé à la Bretagne et ailleurs? Près de Saint-Brieuc se trouve une chapelle offrant un trou dans son mur. Les jeunes filles qui veulent se marier dans l'année y jettent une pierre. Dans le Pays Messin, on voit deux espèces de chapelles à toits triangulaires surmontés d'une croix, l'une près de Vry et élevée en 1429, l'autre près d'Ennery. Les jeunes filles qui réussissent à lancer des pierres, sans qu'elles en retombent, sur ces toitures à pentes très inclinées, sont sûres de trouver bientôt un bon mari. — Mais nous n'avons pas le temps de nous arrêter à ces analogies, car nous avons encore à parler d'un autre livre qui a dû coûter d'énormes recherches à M. Sébillot. Ce volume est intitulé : *Légendes, croyances et superstitions de la mer.* L'auteur l'a divisé en deux parties : *La Mer et ses mouvements.* — *Le Rivage et les îles.* On ne s'imaginerait jamais tout ce que M. Sébillot a trouvé d'intéressant à nous raconter, tout ce qu'il est allé demander à tous les temps, à tous les pays, à tous les livres. Ses recherches sont vraiment prodigieuses, et bien peu de faits relatifs à son vaste sujet ont dû lui échapper. En cherchant bien, on pourrait cependant lui rappeler une légende sur saint Arnould, sur son anneau jeté à la mer et retrouvé dans un poisson, ce qui révéla au pieux évêque que ses péchés étaient pardonnés; on pourrait encore raconter à M. Sébillot l'arrivée à Boulogne, sur un vaisseau miraculeux, de la célèbre vierge noire, et lui demander s'il n'a pas oublié le mariage du doge de Venise; mais peut-être compte-t-il en parler plus tard, car il nous promet un second volume. Nous rappellerons encore à M. Sébillot ce que Gutierre Dias de Games raconte des poissons volants (*Victorial,* chap. XLVIII) dont Boaistuau, dans le second livre des *Histoires prodigieuses,* ch. XVIII, s'occupe aussi beaucoup. Voir encore Gervais de Tilbury au chapitre XI des *Otia imperialia.* M. Sébillot ne pouvait négliger de nous entretenir du fameux saint Brandaine, dont la légende tient une si large place dans un des textes de l'*Image du monde,* ni du voyage sous mer d'Alexandre le Grand, voyage dont le récit passa de la France à l'Espagne, de Lambert-li-Tors à Lorenzo Segura. M. Sébillot nous a redit encore bien d'autres merveilleuses histoires qui donnent à son livre une attrayante variété. Tout à l'heure, conduit en Espagne par le souvenir de Lorenzo Segura, il nous est revenu en mémoire

une petite pièce de Rodriguez del Padron que nous recommandons à M. Sébillot, parce que c'est la mer qui a fourni au poète ses amoureuses hyperboles :

Bien amar, leal servir
Gridar y decir mis penas...

Une petite remarque à propos des coquillages : M. Sébillot nous montre qu'ils jouent un assez grand rôle dans la médecine populaire, mais les Homéopathes ne méprisent pas la coquille d'huître ; elle leur fournit un de leurs grands remèdes *Calcarea carbonica,* l'eau de mer aussi était regardée comme ayant de grandes vertus curatives. M. Sébillot nous cite la lettre où Mme de Sévigné raconte que trois filles d'honneur de la Reine, qui aujourd'hui auraient recours à M. Pasteur, s'allèrent préserver de la rage en se faisant jeter trois fois dans la mer. C'est un livre fort curieux que ce volume et fait pour intéresser en dehors même du public folk-loriste. En le lisant, en lisant les autres œuvres du même auteur, si pleines d'une bonne et vraie érudition, on s'étonne qu'il ait encore le temps de donner ses soins à un périodique qui paraît depuis le commencement de cette année : la *Revue des Traditions populaires,* recueil appelé à rendre de grands services à la science nouvelle, et que nous recommandons à nos lecteurs.

— *Ethologia de Blanes,* tel est le titre d'un joli volume qui nous est arrivé de Barcelone. On sait, ou l'on ne sait pas, qu'Ethologia veut dire science des mœurs, traité sur les mœurs, et que Blanes est une ville maritime de la Catalogne. Nous avons donc ici une physiologie de cette ville, très complète, trop complète même, si l'on ne se met qu'au point de vue du Folk-lore, sous les auspices duquel le volume a paru. En effet, l'auteur de ce livre, M. Joseph Cortils y Vieta, dans la première partie de son œuvre qu'il intitule *Caractère moral,* nous parle de sujets qui sont en dehors de ce qu'on pourrait lui demander : promenades, sociétés de secours mutuels, propriétés rurales, etc. A ces détails sont, il est vrai, mêlés des renseignements qui rentrent dans la spécialité du Folk-loriste et qui se développent plus librement dans le reste du volume. Nous trouvons là les usages correspondant à diverses fêtes, les superstitions — souvent semblables à celles que l'on rencontre partout ; pourtant le nombre de treize convives ne semble pas un mauvais présage aux indigènes et ne trouble que ceux qui ont rapporté à cet égard une appréhension venue de pays étrangers (p. 72.)

Nous trouvons ensuite trois petits contes qui n'ont rien de particulier, des devinettes, des chansons enfantines, huit chansons populaires avec leur musique ; parmi ces pièces nous avons remarqué une variante de la célèbre romance portugaise la *Catherineta* (p. 95) ; une étude sur les jeux des enfants, branche importante du Folk-lore, comme on le sait ; sous le titre de particularités idiomitiques, une autre étude

sur les locutions, comparaisons, modismes du pays; puis viennent des dictons sur certains jours de l'année, des proverbes, et, sous le titre d'onomatologie, une liste de prénoms avec leurs diminutifs, de noms patronymiques de Blanes, etc., etc.

— En 1882, M. Gennaro Finamore a fait paraître un très remarquable recueil de traditions des Abruzzes, auquel nous avons donné de justes éloges; aujourd'hui nous avons à en annoncer le second volume; comme le premier, il ne renferme point de contes, il est consacré tout entier à la poésie populaire. Les nombreux chants recueillis par M. Finamore et très bien classés par lui ne diffèrent guère, ni comme rythme, ni comme inspiration, des autres productions analogues répandues par toute l'Italie. Ce recueil est toutefois intéressant par les variantes qu'il peut offrir, et comme document philologique. M. Finamore n'a pas voulu s'occuper des références. Il déclare laisser à d'autres cette tâche dont il se serait sans doute fort bien acquitté. Sa trop courte préface offre des aperçus judicieux sur la poésie populaire.

—M. Salomone Marino, l'ami et le collaborateur de M. Pitrè, a donné en 1874, dans une Revue qui a précédé l'*Archivio por lo studio delle tradizioni popolari,* une étude sur les *reputatrici,* les femmes qui, pour une modique rétribution de légumes ou de fruits, pleuraient et célébraient des morts souvent très peu dignes de larmes et d'éloges. Cette étude, M. Salomone Marino a eu la bonne pensée de la publier de nouveau dans une élégante brochure. L'auteur remonte jusqu'aux temps les plus reculés et suit les *reputatrici* jusqu'à nos jours. Nous avons employé l'imparfait en parlant d'elles, mais un peu à tort, car si les *reputatrici* ont perdu de leur ancienne importance, elles n'ont pas complètement disparu, et dans quelques parties de l'Italie leurs lamentations peu désintéressées sont encore en usage.

— M. G. Pitrè a cherché, mais sans pouvoir la découvrir, l'origine du poisson d'avril, connu dans toute l'Europe, excepté en Espagne et en Portugal, et très récemment arrivé à l'Italie. Le savant Sicilien reconnaît que le poisson d'avril doit venir de la France, et qu'il y était connu dès le seizième siècle; mais quels faits, quelle aventure ont pu lui donner naissance? C'est ce qu'il n'est point parvenu à éclaircir. En Italie, si l'on n'avait pas le nom, on avait la chose, c'est-à-dire des mystifications du genre de celle qu'excuse le premier avril, et que l'on appelait de diverses manières. M. Pitrè croit qu'en Espagne le 28 décembre remplaçait le 1er avril et que donner la *inocentada* était à peu près synonyme de donner un poisson d'avril. Ne s'agirait-il pas ici de tout autre chose correspondant à ce que nous nommions *donner* ou *bailler les innocents,* plaisanterie qui consistait à surprendre, le 28 décembre, les paresseux dans leurs lits et à les fouetter? Pour

plus amples informés, je renvoie M. Pitrè aux *Bigarrures du seigneur des Accords*. Il y trouvera toute une histoire à ce propos. — La petite brochure *Il Pesce d'aprile* n'a été tirée qu'à cent exemplaires.

TH. P.

Essai sur les traités philosophiques de Cicéron et leurs sources grecques, par C. THIAUCOURT, agrégé de grammaire et de philosophie. Thèse pour le doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Hachette, 1885, gr. in-8 de VII-339 p.

Chacun sait que les Romains, nés pour conquérir et gouverner le monde, n'ont ni une littérature ni une philosophie originale. Qu'est-ce que le génie de Cicéron et de Virgile? la reproduction artificielle de ce qui avait été plein de jeunesse, de force et de poésie dans le monde hellénique. Mais précisément pour ce motif il n'est pas sans intérêt d'examiner jusqu'où se sont avancés les Latins sur les pas des Grecs leurs maîtres. C'est la tâche dont s'est acquitté M. Thiaucourt en étudiant à quelles sources Cicéron a puisé les divers traités où il a résumé en écrivain et en orateur plutôt qu'en métaphysicien et en philosophe, les enseignements préférés de la sagesse romaine.

Cette vaste enquête, les juges de la Sorbonne n'ont pu s'empêcher d'en faire la remarque, n'est pas exempte d'une certaine confusion, dont il faut accuser le sujet au moins autant que l'auteur. Condamné à procéder sans cesse par voie d'hypothèse et de conjecture, il est le plus souvent amené à conclure « que ces recherches minutieuses aboutissent à un assez mince résultat. » Le lecteur même le plus attentif a peine à s'orienter au milieu de cette multitude de noms propres et de titres d'ouvrages qui passent et repassent continuellement sous ses yeux. Qu'est-ce que Cicéron a emprunté à ses modèles, que leur a-t-il ajouté, en dehors de cette forme ample et majestueuse propre à son style oratoire? M. Thiaucourt renonce plus d'une fois à trancher le problème : il nous en prévient lui-même, « un écueil à éviter dans ces questions de sources, c'est de vouloir arriver à une trop grande précision, de prétendre assister au travail de composition de l'écrivain. »

En revanche, que d'informations précieuses, que de traits de lumière sur l'histoire des idées dans le monde ancien! Le temps nous a ravi, presque sans exception, toutes les œuvres des successeurs de Platon et d'Aristote : Cicéron en les imitant les fait revivre en partie devant nous. D'ailleurs M. Thiaucourt n'a pas oublié l'influence que les événements politiques et les transformations sociales ont eue sur les destinées des diverses écoles : on trouve dans son livre des considérations justes, parfois même assez profondes sur l'état moral et religieux des esprits. On voudrait cependant qu'il eût montré en certains passages moins de ménagements pour l'épicurisme antique ou pour le déterminisme contemporain.

L'historien allemand Mommsen avait jugé très sévèrement Cicéron, le comparant à un journaliste moderne dont la plume infatigable aborde tour à tour les sujets les plus divers avec la même facilité, mais aussi avec la même incompétence. Sans donner dans l'excès contraire, M. Thiaucourt accorde volontiers à l'auteur de la *République* et des *Tusculanes* les éloges qu'il mérite, et il le félicite avec raison « d'avoir mis dans ses livres la sérénité qui manquait à sa vie. » C. Huit.

HISTOIRE

Methods of historical study, by Herbert B. Adams. Baltimore, 1884, in-8 de 138 p.

L'Université John Hopkins de Baltimore, dont M. Claudio Jannet a passé en revue, ici même, les remarquables publications dans le domaine des sciences économiques et sociales (t. XLIII, p. 212 et t. XLVI, p. 507) continue de marcher à grands pas vers une solide et sérieuse réputation scientifique. L'ouvrage que je présente au lecteur appartient à la seconde série des études historiques et politiques publiées par cette même université : c'est l'importance du sujet qui m'a décidé à lui consacrer un article spécial.

D'après quelle méthode faut-il enseigner l'histoire? Le vieux procédé routinier et stérile qui consiste, dans les classes moyennes, à faire apprendre par cœur des manuels, ou, dans les facultés, à dicter des cahiers, n'est mentionné par M. Adams que pour être honni et bafoué sans pitié : pas plus en matière d'enseignement qu'en toute autre, l'entreprenante Amérique n'est disposée à supporter longtemps le joug d'une tradition qui ne se justifie pas d'une manière surabondante, et, bien que dans les questions pédagogiques l'innovation soit souvent plus à redouter que l'abus invétéré auquel il s'agit de mettre fin, elle va son chemin et accueille la nouveauté avec moins de répugnance qu'on ne ferait parmi les pédagogues du continent. M. Adams, qui entre *in medias res* sans se livrer à des considérations de ce genre, nous apprend d'emblée qu'il y a quatre méthodes appliquées de nos jours à l'enseignement de l'histoire : ce sont : 1° *la méthode topique,* qui consiste à faire étudier par les élèves un certain nombre de points sur lesquels ils peuvent concentrer leurs lectures, et qu'ils ont le loisir d'étudier à l'aise ; on choisit de préférence ces sujets dans le domaine qui intéresse le plus l'étudiant : l'histoire de sa paroisse, de sa ville, de sa province ou d'un événement qui a quelque rapport avec son pays; 2° *la méthode comparative,* qui consiste dans le perpétuel rapprochement du sujet étudié avec tous les sujets connexes dont l'étude peut jeter de la lumière sur celui-ci ; 3° *la méthode coopérative,* d'après laquelle un groupe d'élèves se partage l'étude d'un sujet de telle ma-

nière que chacun en approfondit une partie, et que les résultats obtenus se trouvent être le fruit du travail de tous ; 4° enfin, *la méthode du séminaire* ou *du laboratoire,* inaugurée il y a un demi-siècle par feu Léopold von Ranke à Berlin, et qui est en voie de se répandre de plus en plus.

Je n'ai pas besoin d'insister sur les inconvénients que peut présenter une classification de ce genre, qui est toujours un peu factice, et qui court surtout le danger de ne saisir un enseignement que par le côté purement formel, sans en approfondir l'esprit et les tendances. Quel est le professeur, pour peu qu'il ait l'intelligence et l'expérience de son métier, qui, dans un cours pratique, ne cherche à captiver les étudiants par le choix d'un sujet très abordable et bien délimité, ne partage entre eux les diverses parties du travail qu'il comporte, ne leur fasse saisir à chaque occasion l'importance du procédé comparatif, et ne se trouve avoir employé ainsi quatre méthodes à la fois, un peu, sans doute, à la manière dont M. Jourdain parlait le français, c'est-à-dire sans le savoir ? Mais passons : aussi bien le travail de M. Adams vaut-il plutôt par les renseignements qu'il nous fournit que par les théories qu'il a l'occasion d'ébaucher. La plus grande moitié de l'ouvrage (p. 64-136) est consacrée à l'exposition de *la méthode du séminaire*. M. Adams nous montre ce qui s'est fait de plus important sous ce rapport, jusqu'à nos jours, en Allemagne, en Belgique et en France, s'appuyant principalement, pour ces deux derniers pays, sur les intéressantes études de M. Paul Fredericq (*admirable papers* p. 81 n.) faisant appel en outre, pour ce qui concerne l'Allemagne, à ses propres souvenirs et à ceux de M. Gross, un Américain qui, comme lui, s'est assis sur les bancs des universités allemandes, et qui a rapporté chez lui les méthodes qu'il y a apprises.

Ce qui est entièrement neuf, et ce qui donne à l'étude de M. Adams une incontestable valeur, ce sont les renseignements si complets et si instructifs qu'il fournit sur l'organisation des études supérieures d'histoire aux universités américaines, principalement à celles de Boston, de Baltimore et de Michigan. Foi d'homme du métier, je n'ai vu nulle part un pareil entrain, un pareil zèle de tous pour le progrès des études, une pareille entente du gouvernement et des particuliers, des professeurs et des élèves ! Quelle ardeur à imiter tout ce qu'on trouve d'imitable au dehors, à dépasser tout ce qui s'est fait et vu jusqu'ici ! Je n'ai pas lu sans un sentiment de secrète envie les longues et savoureuses pages consacrées à la description des locaux du séminaire historique de Baltimore (un plan en est donné à la fin du volume), de sa superbe bibliothèque (où, par parenthèse, je suis étonné de ne pas voir figurer sur la liste des périodiques, la *Revue des Questions historiques* et le *Historisches Jahrbuch* de la Goerresgesellschaft), de

son musée, de ses bureaux de géographie et de statistique, comme aussi les courts mais séduisants aperçus sur les travaux du séminaire et sur les missions scientifiques de ses membres. Tout cela est pour tout homme d'enseignement d'un haut et puissant intérêt. Je me suis dit plus d'une fois au cours de ma lecture : Si l'Amérique veut apporter dans sa passion pour l'étude de la philologie et de l'histoire autant d'intelligence et de discernement qu'elle y met de zèle et d'amour-propre, éviter le dilettantisme et le pédantisme qui veillent aux abords de toute science pour en dégoûter les bons esprits, et garder son empire sur elle-même en ne tombant pas dans un engouement dangereux dont il me semble bien découvrir çà et là quelques traces dans le livre de M. Adams, elle n'aura bientôt rien à envier en cette matière à la vieille Europe, et le jour ne sera plus loin où nos jeunes historiens, au sortir des universités, s'habitueront à passer l'Atlantique pour aller écouter les maîtres de Harvard et de John Hopkins.

GODEFROID KURTH.

Les Proxénies grecques, par PAUL MONCEAUX, ancien membre de l'École d'Athènes, professeur au lycée Condorcet. Paris, Thorin, 1886, in-8 de VIII-331 p. — Prix : 8 fr.

Plus on étudie l'antiquité, plus on y découvre de rapprochements imprévus avec la vie moderne. Des ambassades avec mission spéciale se rencontrent en grand nombre dans les annales de la Grèce et de Rome : mais il semblait qu'on y cherchât en vain les traces d'une représentation diplomatique permanente. Cette lacune est aujourd'hui comblée. Comme le fait très justement remarquer M. Monceaux, au début même de son livre, l'importance des proxénies grecques, dont les analogies avec nos agences consulaires sont si frappantes, est une des révélations de l'épigraphie, et dès 1863, M. Ch. Tissot écrivait sur ce sujet une dissertation qui fit autorité. Depuis, la science s'est enrichie d'une multitude de découvertes, et l'auteur du présent ouvrage a pu se proposer de remplir ce vaste et intéressant programme : « dégager nettement les principes et les caractères généraux de l'institution des proxénies : en marquer le rapport avec le droit international, public, commercial et religieux de la Grèce ancienne : en étudier le complet développement dans l'Athènes du cinquième et du quatrième siècle : en suivre les transformations et l'histoire dans les divers pays grecs. »

Faut-il voir dans les proxènes helléniques l'équivalent absolu de nos consuls actuels ? La chose paraît difficile chez un peuple où l'étranger était généralement considéré comme suspect et traité en ennemi. Il est vrai que si le droit international existait à peine, dès l'âge d'Homère l'hospitalité privée et publique s'exerçait sur une vaste

échelle : plus tard une communauté d'origine, d'intérêts ou de pratiques religieuses, amena entre certaines cités des relations assez suivie pour que chacune désirât se choisir un patron et un hôte dans la cité voisine. Ainsi naquit la proxénie, « véritable contrat entre un État et un particulier, citoyen d'une ville étrangère ». Investis d'une situation exceptionnelle, gratifiés de prérogatives souvent très étendues, les proxènes, de même que nos ambassadeurs, étaient inviolables : ils se considéraient comme les négociateurs naturels des conventions et des traités, servaient de patrons aux marchands de la ville qu'ils représentaient, et jouissaient d'une préséance incontestée dans les grandes cérémonies tant profanes que sacrées. Aussi ce titre, assez envié parfois, malgré ses lourdes charges, pour soulever les compétitions les plus ardentes, ne pouvait être obtenu qu'à la suite d'un décret conforme du sénat et du peuple.

« Cette institution, telle qu'elle vient d'être définie, peut se prêter aux exigences et aux fantaisies des races et des époques les plus diverses sans que les principes fondamentaux en fussent modifiés. Suivant les temps et les pays prédomine tel ou tel caractère, diplomatique, commercial, politique, religieux, financier, judiciaire ou simplement honorifique. Mais sous la variété des apparences, se reconnaissent partout les traits essentiels. » (p. 3).

Les grands États, comme Athènes et Sparte, imités plus tard par la Macédoine, en firent un instrument de règne : ailleurs la spéculation mercantile en tira un merveilleux profit. Avec une patience que rien ne lasse, M. Monceaux suit pas à pas les variations même les moins apparentes de la proxénie, d'une extrémité à l'autre du monde hellénique, à Marseille et à Carthage aussi bien que dans la Thrace et la Crète : il nous apprend ce qu'elle a été pour les amphictyonies, pour les corporations de trafiquants et d'artistes, et surtout pour ces sanctuaires fameux, rendez-vous de tant de peuples divers, Delphes et Délos, Olympie et Samothrace. Une institution d'un caractère aussi profondément national devait nécessairement subir le contre-coup des oscillations de l'histoire hellénique : elle ne survécut à l'indépendance réelle des cités grecques sous les successeurs d'Alexandre que pour disparaître complètement devant le triomphe des armes romaines. Vers le temps de César, nous la voyons s'éteindre pour faire place au patronat.

L'ouvrage dont nous donnons ici l'analyse suppose une érudition vraiment colossale : il est fâcheux que la distribution des matières n'ait pas été faite d'après un plan plus méthodique. Au milieu de ce déluge de faits, de documents et de renvois de tout genre, les grandes lignes du sujet s'effacent, les traits saillants se confondent avec des détails souvent sans importance, presque sans intérêt. Les archives

des proxénies grecques ne contiennent aujourd'hui pas moins de quinze cents textes : M. Monceaux qui les a recueillis, comparés, analysés avec un véritable talent, n'a pas voulu, semble-t-il, se résigner à en sacrifier aucun. De là, des redites inutiles : certaines anecdotes se trouvent reproduites jusqu'à trois fois. S'agit-il dans tel chapitre des proxènes étrangers dans les différentes cités grecques et des proxènes de ces mêmes villes à l'étranger ? Le lecteur se pose la question sans savoir toujours la réponse. Mais si l'on peut souhaiter une érudition plus sobre et plus précise, il est impossible du moins de ne pas rendre hommage aux recherches étendues et consciencieuses attestées par toutes les pages de ce remarquable travail.

C. Huit.

Récits de l'histoire romaine, par Mme V. Duruy. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 352 p. avec de nombreuses illustrations intercalées dans le texte. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre de vulgarisation fait pour tous les jeunes gens qui aiment lire un ouvrage bien écrit et se faire une idée de l'histoire des Romains, depuis les temps légendaires jusqu'au règne de Marc Aurèle. J'ajouterai que ce ne sont pas seulement les jeunes gens qui trouveront cette lecture attrayante, car une fois la première page tournée, il m'a fallu aller, sans m'arrêter, jusqu'à la dernière.

Mme Duruy avait à prendre les éléments de sa publication dans un véritable trésor d'érudition formé par un savant auquel la critique historique et l'archéologie sont également familières ; elle a su en détacher les principaux épisodes en leur donnant une forme littéraire irréprochable ; j'ajouterai qu'il s'y trouve une impartialité que j'ai jadis regretté de ne pas toujours trouver dans l'*Histoire des Romains*. Ce sont bien là les enseignements d'une mère et d'une femme de cœur et très lettrée.

L'ouvrage, orné d'un grand nombre de gravures exécutées d'après des sujets authentiques et bien choisis, est divisé en sept périodes ou chapitres : les légendes qui vont jusqu'à Tarquin II; la république avec les consuls patriciens ; la république avec les consuls des deux ordres ; les Gracques ; Marius et Sylla ; le triumvirat ; l'empire avec les Césars puis avec les Antonins. Le volume finit avec quelques pages dramatiques dans lesquelles l'auteur raconte les martyres de saint Pothin, de sainte Blandine et de saint Ponticus. Nous avons aussi lu avec un grand intérêt le récit de la guerre de Judée et de la prise de Jérusalem ; à propos de la guerre des Gaules, j'aurais aimé que Mme Duruy eût indiqué en quelques mots comment il arriva que la nationalité gauloise, en fait, se forma à la suite de la conquête romaine.

A. de B.

Mémoires inédits de Henri de Mesmes, seigneur de Roissy et de Malassise... *Suivis de ses Pensées inédites écrites pour Henri III, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale et précédés de la Vie publique et privée de Henri de Mesmes, avec notes et variantes,* par Édouard Frémy, premier secrétaire d'ambassade. Paris, E. Leroux, s. d. (1886), in-12 de 243 p. — Prix : 5 fr.

M. Éd. Frémy a établi le texte de son édition des *Mémoires de Henri de Mesmes* d'après le manuscrit autographe conservé à la Bibliothèque nationale, sous le n° 729 du fonds français. Ces Mémoires ne sont pas absolument inédits; mais jusqu'à ce jour on avait eu le tort de n'en reproduire que des fragments, ou d'en altérer l'orthographe de manière à leur ôter toute couleur originale. Pourtant cette autobiographie méritait bien les honneurs d'une impression intégrale. Henri de Mesmes, issu d'une famille de basse origine, d'après Saint-Simon, qui l'accable de son dédain, fut un érudit remarquable et a joué au milieu du seizième siècle un rôle important comme homme politique. Son exemple pourrait avoir une grande influence sur ceux qui s'occupent actuellement de la question du grec et du latin. Les novateurs qui troublent par leurs « tolle » le calme paisible et solennel de notre vieille Sorbonne ont-ils oublié que l'un des hommes les plus éminents du seizième siècle ne craint pas d'affirmer que, après avoir passé deux ans au Collège de Bourgogne, il pouvait réciter Homère par cœur d'un bout à l'autre, composer des discours grecs et latins, présenter plusieurs vers latins et deux mille vers grecs de sa composition? Henri de Mesmes arriva par ses services aux postes les plus éminents; il fut successivement « podestat de Sienne, diplomate, conseiller au Parlement de Paris, maître des requêtes au Conseil d'État, chancelier du roi de Navarre et de la reine Louise de Lorraine, etc. » Presque toujours heureux dans ses négociations, il conquit les faveurs des souverains qui l'employèrent, et il ne fallut rien moins que l'influence de Catherine de Médicis pour le faire tomber en disgrâce. C'est alors qu'il écrivit ses *Mémoires,* où l'on trouve de curieuses anecdotes sur la cour des quatre derniers Valois.

Si M. Éd. Frémy avait eu à sa disposition un certain nombre de documents relatant des faits inconnus de la vie de Henri de Mesmes, nous eussions été fort aise de les trouver groupés dans une notice préliminaire; mais pourquoi consacrer la moitié du volume à nous redire sous une autre forme ce que nous lisons dans les *Mémoires?* pourquoi surtout introduire dans cette préface de longues citations qui font double emploi? Quelques-unes des notes qui accompagnent le texte, peu fidèlement reproduit, sont intéressantes; nous eussions aimé à y trouver l'indication complète des sources d'où elles sont tirées.

A. Le Vavasseur.

Les dernières années du duc d'Enghien (1801-1804), par le comte Boulay de la Meurthe. Paris, Hachette, 1886, in-16 de VIII-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le comte Boulay de la Meurthe a entrepris de refaire, à l'aide des documents officiels, ou plutôt des documents authentiques, le récit des dernières années et de la déplorable mort du duc d'Enghien. Il l'a fait dans ce volume avec un très vif intérêt et un extrême souci de l'impartialité, cherchant non à excuser, mais à expliquer. Après le licenciement de l'armée de Condé, le jeune duc n'avait pas voulu suivre en Angleterre son père et son grand-père, pour lesquels, le dernier surtout, il n'avait qu'une assez médiocre sympathie. Il s'était établi à Ettenheim, à la petite cour du cardinal de Rohan, où le retenait un attachement très vif pour la nièce du cardinal, la princesse Charlotte. Il y employait son temps à la chasse, un des goûts traditionnels de sa famille, et à la culture des fleurs, un autre héritage du grand Condé. Cette inaction lui pesait cependant; passionné pour l'état militaire, il rêvait de batailles, mais de batailles au grand jour, et non pas de complots. « Ces moyens, » disait-il, « ne sont pas de mon genre. » Ce qu'il eût voulu, c'était de lutter dans un glorieux combat, au besoin même de se rencontrer corps à corps avec le premier Consul, qu'il ne pouvait voir que comme l'usurpateur du trône de sa famille. Il s'était résigné dans ce but à demander un emploi au gouvernement anglais, qu'il n'aimait guère cependant. A l'époque où il était question d'une rupture du traité d'Amiens, et dans la pensée d'une guerre prochaine, il avait renoué des relations avec les provinces françaises, rapprochées d'Ettenheim, l'Alsace notamment, où les Rohan avaient des partisans. Ce fut ce qui le perdit. Les autorités du Bas-Rhin eurent vent de ces relations. Un de ces personnages qui font le triste métier d'agent provocateur, Méhée, signala à Paris de soi-disant rassemblements d'émigrés à Ettenheim et à Offenbourg; un émissaire envoyé là par le gouvernement consulaire, Lamothe, trompé par une mauvaise prononciation, dénonça la présence à Ettenheim du général Dumouriez (c'était le marquis de Thumery, attaché au duc d'Enghien, et non Dumouriez). On venait de découvrir à Paris le complot de Georges Cadoudal et de Moreau. Bonaparte vit dans ces rapports de Méhée et de Lamothe la preuve que le jeune prince était mêlé à la conspiration. Emporté par la colère, voulant à la fois arrêter le complot par un acte de rigueur et frapper l'opinion par un coup d'audace, détruire le bruit qui courait qu'il pourrait bien jouer le rôle de Monck, et peut-être aussi se faire pardonner par les Jacobins ses projets de prochaine dictature, il donna l'ordre d'enlever le prince, quoiqu'il fût en pays neutre, dans les états de l'Électeur de Bade, de l'amener à Paris, et de le juger sans désemparer. Les ordres furent exécutés avec la

même rapidité qu'ils avaient été donnés. Informé qu'on en voulait à sa liberté et peut-être à sa vie, le malheureux duc d'Enghien négligea de se mettre en sûreté. Sa maison fut cernée la nuit par une troupe de gendarmes; la résistance était impossible. Arrêté avec ses serviteurs, le duc fut immédiatement emmené à Strasbourg, puis transféré en poste à Vincennes. Tout était prêt: après un interrogatoire sommaire, une commission militaire formée à la hâte, n'ayant sous les yeux ni les pièces du procès ni le texte des lois, condamna l'héritier de Condé sans qu'il eût même un défenseur; le jugement à peine rendu fut exécuté dans les fossés du château, à la lueur d'une lanterne, sans que Réal, chargé de l'instruction de l'affaire, fût arrivé à Vincennes; la précipitation fut telle qu'il est permis de croire que la fosse était creusée à l'avance et qu'il n'y eut pas plus de prêtre pour assister le condamné qu'il n'y avait eu d'avocat pour le défendre; le jugement n'avait pas été libellé, parce qu'on n'avait pas la loi sous les yeux, et on le rédigea après la mort. Le drame, commencé par une violation du droit des gens, finissait par un assassinat et par un faux.

Le premier Consul n'avait écouté ni les supplications de Joséphine, ni les objections de Cambacérès; il ne semble pas qu'il ait eu de remords de ce crime; du moins affecta-t-il de n'en pas laisser paraître. Mais le résultat trompa ses prévisions, il avait cru arrêter violemment les complots; il n'en fut rien. Il avait compté en imposer à l'Allemagne; ce fut le signal d'une nouvelle coalition. MAX. DE LA ROCHETERIE.

Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant l'Empire (1800-1811), par M. l'abbé MÉRIC. 2e partie. Paris, Palmé, 1885, in-8 de 499 p. — Prix des 2 vol. : 12 fr. — Édition in-12, 2 vol. de 489 et 499 p. — Prix : 6 fr.

Le *Polybiblion* a rendu compte de la première partie du livre de M. Méric (t. XLIV, p. 332). Le présent volume donne le récit de la vie de M. Émery de 1800 à 1811, date de sa mort. Les événements qu'il retrace sont fort connus, et il était difficile, à moins de découvertes importantes de documents inédits, d'ajouter beaucoup à ce qu'on savait déjà des faits en eux-mêmes et du rôle si important et si honorable du vénérable restaurateur de Saint-Sulpice. Tout le monde sait que M. Émery fut un homme de haute valeur au point de vue de l'esprit et de la science, et en même temps un saint. Quand on a lu le livre excellent de M. Gosselin, on est parfaitement édifié sur ce point. Les lecteurs de M. Méric n'auront pas de peine à se faire la même conviction.

Le second volume de son ouvrage a les mêmes qualités et les mêmes défauts que le premier. Le style de l'auteur est vif et entraînant; les scènes émouvantes si fréquentes dans la vie de M. Émery, sont racon-

tées avec un véritable talent de mise en scène; tel chapitre du livre aurait été fort agréable à entendre dans une salle de la Sorbonne. En revanche, nous retrouvons ici je ne sais quoi de hâtif dans la mise en œuvre des documents, je ne sais quoi de lâché dans la composition qui ne laisse pas de choquer dans un livre d'histoire consacré à un sujet aussi grave. J'ajouterai que l'ordre chronologique n'a pas été toujours assez rigoureusement observé et que les noms propres estropiés ne manquent pas.

Malgré tout, il est à souhaiter pour la gloire de M. Émery et de l'ancien clergé de France, et aussi pour l'instruction des ecclésiastiques de notre temps, que ce livre soit beaucoup lu. Il y a là de bonnes leçons à recueillir, et M. Méric a fait œuvre utile en les remettant sous nos yeux.

ERNEST ALLAIN.

La Réunion de Toul à la France et les derniers évêques comtes souverains, par le marquis DE PIMODAN, avec une planche d'armoiries et trois portraits. Paris, Calmann Lévy, 1885, gr. in-8 de XLII-442 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le marquis de Pimodan, ainsi qu'il le dit lui-même dans l'Introduction qui précède son excellent ouvrage, s'est « proposé d'écrire, non l'histoire générale de la ville ou des évêques, mais l'histoire de la ville et des évêques pendant la période de réunion à la France, » c'est-à-dire depuis 1552, époque de la première occupation de Toul par les troupes françaises, jusqu'à 1648, où les traités de Westphalie nous donnèrent les trois évêchés. L'auteur a jugé avec raison que l'histoire de cette importante période ne devait pas être cherchée seulement à Toul, mais à Nancy, à Paris, à Rome et en Allemagne. Il a pris pour cadre et pour « fil conducteur » les épiscopats des évêques de Toul, comtes souverains de la vieille cité. Toussaint d'Hocédy, Pierre du Châtelet, Charles de Lorraine, cardinal de Vaudémont, Christophe de la Vallée et enfin Jean de Porcelet, tels sont les prélats dont M. de Pimodan a traité l'histoire avec un souci constant de la vérité historique. Ses recherches nombreuses dans les archives et les bibliothèques de Paris, des trois évêchés et d'Allemagne lui ont fait découvrir des documents importants; il y a joint des pièces extraites de ses archives de famille pour l'épiscopat de Christophe de la Vallée; et tout cela lui a permis d'ajouter beaucoup de détails inédits à ce qu'on connaissait déjà de l'histoire de cette période. L'auteur a su donner à son livre une forme intéressante, et cependant il a employé constamment une méthode rigoureusement scientifique qui en fait avant tout un excellent ouvrage d'érudition. Quelques pièces justificatives inédites sont publiées en appendice, et le livre est précédé d'une bonne Introduction où sont sommairement exposés l'organisation municipale

de Toul, les relations de l'évêque-comte et des bourgeois, enfin le régime des impositions que la cité payait à l'empereur, au roi de France et au duc de Lorraine. L. L.

La Sénéchaussée d'Auvergne et Siège présidial de Riom au XVIIIe siècle, thèse historique soutenue devant la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, par Édouard Everat, avocat à la Cour d'appel de Riom. Paris, Thorin, 1886, in-8 de xi-412 p. — Prix : 8 fr.

L'ouvrage que M. Everat intitule modestement « thèse historique », est un volume de plus de trois cents pages, complété par de nombreuses pièces justificatives ou annexes qui prouveraient avec quel soin l'auteur a composé son livre, si le texte lui-même ne l'établissait surabondamment par la quantité de détails qu'il renferme. Les premiers chapitres sont consacrés à l'étude rapide de l'origine des sénéchaussées, en tant que corps judiciaire, et des présidiaux, à l'exposé de l'organisation d'une sénéchaussée et siège présidial au dix-huitième siècle, enfin au ressort, à la composition et à l'administration de la sénéchaussée d'Auvergne et présidial de Riom. Ce sont là des pages excellentes et qui font très bien connaître une de ces institutions judiciaires de l'ancienne France, dont l'histoire n'a été jusqu'à présent qu'effleurée. L'auteur retrace ensuite l'histoire du tribunal riomois au dix-huitième siècle; à notre avis, il ne méritait pas une étude aussi étendue et aussi consciencieuse. Les dissensions intestines entre les membres du présidial et les luttes de ce siège contre les juridictions municipales de Riom, la sénéchaussée de Clermont et les autres bailliages de la province sont à peu près dénuées d'intérêt, et il aurait fallu abréger singulièrement les détails parfois fastidieux de ces querelles sans fin sur des sujets de si peu d'importance. Tout au contraire, les chapitres où l'auteur raconte le rôle du siège de Riom, lors de la suppression des Parlements et l'établissement des Conseils supérieurs par le chancelier Maupeou, sont fort intéressants et abondent en détails inédits et parfois très piquants; on ne peut que louer M. Everat d'avoir donné autant de développements à cette partie de son travail. Dans les pièces justificatives, beaucoup sont curieuses, notamment les listes des officiers de la sénéchaussée aux dix-septième et dix-huitième siècles, des avocats et des procureurs du ressort et des membres du Conseil supérieur de Riom. L'annexe VII, qui contient une description sommaire des tapisseries qui décoraient le palais de la sénéchaussée, ne manque pas d'intérêt pour l'histoire de l'art. Ajoutons que la plus grande partie des matériaux de l'ouvrage de M. Everat provient des archives de l'ancien présidial, conservées à Riom, et des archives particulières de la famille de Chabrol, dont les membres occupèrent pendant tout le dix-huitième siècle une place importante dans la magistrature riomoise. L. L.

Louise de Kéroualle, duchesse de Portsmouth (1649-1734), par H. Forneron, avec un portrait d'après P. Lely et un fac-similé d'autographe. Paris, Plon, 1886, gr. in-18 de 279 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Forneron, dont la mort prématurée est une perte pour les lettres françaises, s'était laissé séduire dans ces derniers temps par une duchesse d'aventure qu'il est allé tirer de la poussière des archives et des bibliothèques. L'élégant et sagace historien de Philippe II a restauré très habilement le fond et les accessoires de ce nouveau portrait. La duchesse elle-même reste un peu effacée, un peu décolorée : elle a subi « des ans l'irréparable outrage. » C'est que dans la masse de documents si patiemment, si ingénieusement compulsés et analysés, il y a des lacunes qui ne peuvent, sans doute, être comblées. La jeunesse de Louise de Kéroualle n'est connue que par des romans ou des pamphlets, et les cinquante dernières années de la vie de la duchesse de Portsmouth n'ont pas d'histoire. A l'époque même où elle est le plus en vue et où elle est censée avoir joué un grand rôle, son action n'est pas très apparente et ne semble pas avoir dérangé le cours probable des événements. L'indolent, le versatile Charles II d'Angleterre, n'était-il pas, par son caractère comme par sa vie de débauche, voué à l'inertie ? Il ne faudrait même pas faire trop d'honneur à sa maîtresse d'avoir servi les intérêts de la France : quoi qu'en dise l'indulgent biographe, elle ne leur a rien sacrifié. L'empire qu'elle exerça sur son royal amant est cependant incontestable : elle se maintint en faveur malgré les intrigues et les rivalités de cour, malgré l'opposition des parlements et les émeutes populaires, et la reconnaissance que Louis XIV continua de lui témoigner, alors qu'elle ne pouvait plus être l'instrument de sa politique, est la meilleure preuve des services rendus. Admettons donc l'importance de ces services qui relèvent moins de l'histoire que de la chronique scandaleuse, et laissons-nous charmer sans réserves par la solidité d'érudition, l'ingéniosité d'induction, l'élégance de style, déployées par M. Forneron dans sa reconstitution de la cour de Charles II. Le talent de l'auteur fait, en effet, tout le mérite de ce petit livre : sans lui, le spectacle offert à nos yeux ne serait que répugnant. Pour payer ses plaisirs, le roi d'Angleterre implore et marchande honteusement les aumônes de Louis XIV. Ministres, courtisans, membres du parlement, royalistes et puritains, tous font assaut de vices et de vénalité. Les femmes mêmes, sauf la pauvre reine Catherine, sont tellement perdues de mœurs, qu'ainsi entourée, la duchesse de Portsmouth semble presque un modèle de vertu. Les quelques lettres inédites réunies à la fin du volume n'ont par elles-mêmes qu'un médiocre intérêt : ce ne sont guère que des demandes d'argent adressées aux contrôleurs généraux par la vieille duchesse que ruine sa mauvaise gestion d'une grande fortune : mais ce sont des documents,

et elles servent, avec le portrait et le fac-similé d'autographe, à compléter la physionomie de l'héroïne de M. Forneron.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Chute d'une République. Venise, d'après les archives secrètes de la République, par M. ED. BONNAL, chargé d'une mission dans les archives d'État du royaume d'Italie par le ministère des affaires étrangères. Paris, Didot, 1885, in-12 de IV-410 p. — Prix : 3 fr.

Comment s'est opérée la chute de la République de Venise, l'un des plus anciens, sinon le plus ancien État de l'Europe, puisqu'il comptait quatorze siècles d'existence ? Qui doit en être responsable ? Est-ce la République vaincue, ou le Directoire français, ou le général en chef de l'armée victorieuse ? Jusqu'ici la plupart des historiens, écrivant surtout d'après les documents français, avaient rejeté la faute sur les victimes qu'ils avaient accusées d'avoir été provocatrices. M. Bonnal est d'un avis tout différent. Chargé d'une mission officielle dans les Archives d'État du royaume d'Italie, il a pu compulser des pièces authentiques d'origine vénitienne, les actes suprêmes du Sénat de Venise, les rapports de provéditeurs et des ambassadeurs de la Seigneurie, et il n'hésite pas à faire porter tout le blâme de la radiation de Venise de la carte d'Europe sur le gouvernement français et surtout sur Bonaparte. Si les Vénitiens furent coupables, ils ne le furent que d'un excès de faiblesse et de patience. Malgré les avertissements prophétiques de leurs plus illustres patriotes comme Pesaro, ils refusèrent de se mettre sur le pied de la neutralité armée. Confiants dans les promesses du Directoire et les belles paroles de Bonaparte, ils se renfermèrent strictement dans une neutralité sans défiance et plutôt bienveillante pour les Français ; ils poussèrent la tolérance jusqu'à fournir des vivres aux armées de la République qui pourtant traitaient les sujets de la Seigneurie en pays conquis. Et cependant, si à un certain moment ils avaient voulu joindre leurs troupes à celles de l'Autriche, ils auraient pu — c'est l'opinion d'hommes compétents comme Jomini — mettre dans la situation la plus critique, peut-être même détruire l'armée de Bonaparte. Celui-ci les récompensa de cette abstention qui lui avait été si profitable, en envoyant partout des émissaires pour soulever les populations de Terre Ferme contre Venise, en multipliant les injures, en rançonnant les paysans et les habitants des villes, et lorsque ceux-ci, exaspérés par l'attitude des soldats français et en particulier du général Balland qui faisait tirer à boulets rouges sur Venise, se furent laissé emporter à cet affreux massacre qui s'appelle les *Pâques véronaises*, en jetant le masque, en déclarant à Foscari que c'était au vainqueur à faire la loi au vaincu, en s'emparant de Venise, sous prétexte d'y installer un gouvernement démocratique, et finalement, lorsque les succès de

Moreau et de Hoche lui firent craindre la marche de ces rivaux sur Vienne, en brusquant la paix avec l'Autriche et en livrant à cette dernière puissance, comme dédommagement, la malheureuse république qui avait eu foi dans la parole de la France.

Tel est le curieux récit, un peu long peut-être, de M. Bonnal. Telle est la thèse qu'il soutient et que, grâce aux nombreux documents qu'il a étudiés et qu'il cite, il nous semble bien avoir établie.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mélanges d'Archéologie et d'Histoire. Archéologie du moyen âge, par JULES QUICHERAT. Mémoires et fragments réunis par ROBERT DE LASTEYRIE. Paris, Alph. Picard, 1886, gr. in-8 de 514 p. — Prix : 20 fr.

Ce volume, bien qu'il ne porte pas de tomaison, est le second de la collection destinée à réunir les principaux articles et mémoires de Quicherat, disséminés dans les Revues, ainsi que les fragments restés inédits. Nous avons déjà parlé du premier volume, consacré à l'archéologie antique, et publié sous la direction de M. Giry ; M. R. de Lasteyrie, en veillant à l'accomplissement du deuxième volume, a accompli pieusement un devoir difficile à remplir. Personne, du reste, mieux que lui, disciple favori de Quicherat et son successeur dans sa chaire d'archéologie, ne pouvait mieux remplir cette mission délicate.

Ce volume de mélanges me semble présenter un intérêt bien autrement sérieux que le premier; c'est qu'en effet, malgré la prédilection manifestée par Quicherat pour l'archéologie antique, c'était en ce qui touchait au moyen âge qu'il avait une supériorité incontestable. Si le volume que nous avons sous les yeux débute par une excellente étude sur la basilique de Fano, construite et décrite par Vitruve, il ne faut pas oublier que Quicherat, sur ce point d'archéologie romaine, était sur son terrain; pour traiter l'histoire des basiliques chrétiennes il devait faire une étude spéciale de la basilique païenne dont procédait la seconde.

M. de Lasteyrie, sans chercher à réunir, comme l'a fait M. Giry, les nombreuses communications faites par Quicherat soit aux comités des travaux historiques, soit à la Société des Antiquaires, a tenu à composer le volume des travaux qui sont destinés à établir les conquêtes faites à la science par l'érudit professeur. Notons tout d'abord ses recherches si consciencieuses sur la restitution des basiliques de Fano et de Saint-Martin de Tours dont il ne restait pas alors de traces sur le sol. En ce qui concerne la seconde, des explorations ultérieures sont venues confirmer éloquemment les propositions de Quicherat. Puis viennent des pages remarquables sur l'architecture improprement appelée ogivale et l'architecture romane; des appréciations d'une critique inattaquable sur l'âge des cathédrales d'Embrun, de Grenoble et

de Laon, sur l'église de Saint-Geosmes, près de Langres; des mémoires que l'on relira toujours avec grand profit sur les comptes de fabrique des cathédrales d'Autun et de Troyes; sur l'hôtel de Clisson, l'album de Villard de Honnecourt, etc.

Mais la partie capitale du volume est formée de fragments d'un cours d'archéologie inédit qui fait regretter vivement que Quicherat n'ait pas pris le temps de publier lui-même, comme chacun de nous l'en suppliait, le cours complet professé par lui à l'École des chartes.

Après Caumont, auquel il rend loyalement justice, Quicherat est le savant qui a véritablement fondé l'archéologie nationale sur des bases indestructibles. Caumont était un vulgarisateur infatigable; Quicherat était un érudit : il fallait l'influence de ces deux hommes pour que l'œuvre fût parfaite. Les *fragments* qui nous sont conservés se composent d'une introduction aussi spirituelle que savante, et de chapitres sur les principes de construction, les basiliques, l'architecture romane, la croisée d'ogives et son origine. Combien nous devons regretter que M. de Lasteyrie, si scrupuleux éditeur et si soigneux annotateur, n'ait pas trouvé davantage dans les notes qu'il avait à coordonner! — Il est curieux de voir avec quelle juste insistance Quicherat a établi l'impropriété de ce mot *ogival;* l'origine de la *croisée d'ogives,* c'est-à-dire des membrures qui se croisent diagonalement dans les voûtes gothiques; l'existence de ce procédé de voûtes à grande portée dans des monuments de l'antiquité. Bien des personnes se serviront encore, contre le bon sens, du mot ogival; une erreur est si difficile à déraciner! Ne voyons-nous pas tous les jours l'adverbe *compendieusement* employé dans un sens qui est l'opposé de sa signification? Mais tous ceux qui liront Quicherat n'hésiteront pas à donner le nom de *gothique* à l'architecture que l'on appelle *ogivale,* et celui d'*arc brisé,* à la forme des évidements pratiqués dans la masse de construction des monuments d'architecture gothique.

A. DE B.

Jean-Baptiste Tavernier, *écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur,* d'après des documents nouveaux et inédits, par CHARLES JORET, professeur à la Faculté des Lettres d'Aix. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-8 de 413 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume renferme une étude très consciencieuse du célèbre voyageur Tavernier, dont la vie, les longues et lointaines pérégrinations et les ouvrages n'avaient pas encore été analysés avec autant de soin et de netteté qu'ils viennent de l'être par M. Charles Joret. Après l'avoir lu on a une idée très complète de l'intrépide et infatigable explorateur qui en fait le sujet. M. Joret, effectivement, n'a négligé aucune recherche pour bien connaître lui-même et bien faire connaître, à son tour, le personnage qu'il met en scène et dont il s'est constitué l'historien. Ce personnage, trop rabaissé par les uns, trop exalté par d'autres, ne fut

pas, en réalité, un homme ordinaire. Sans être fort instruit, et attiré surtout en Orient par des vues mercantiles, Jean-Baptiste Tavernier racheta ce qui lui manquait du côté des connaissances par une grande expérience des hommes et des choses, par un don naturel assez rare d'observation, et par une immense ardeur d'investigations en tout genre. De là le succès non interrompu depuis deux siècles des ouvrages où il a consigné les principaux résultats des six grands voyages qu'il accomplit en Orient. De là aussi l'estime singulière dont il jouit de son vivant. Louis XIV, qui portait le plus vif intérêt au commerce des Indes Orientales et qui avait une intelligence très juste des avantages qu'on pouvait s'en promettre, ne manqua pas d'en témoigner toute sa bienveillance à celui qui, le premier, avait révélé à la France les prodigieuses richesses de l'Asie, et pour reconnaître les services qu'il avait rendus au commerce, à l'industrie et à la politique de son pays dont il avait, dans ses entretiens avec les princes étrangers, exalté la puissance et la grandeur, il lui accorda, en 1669, des lettres d'anoblissement. Cette distinction flatteuse mit le comble à sa réputation. Riche, considéré, reçu à la cour, Tavernier songea à jouir du repos qu'il avait si bien mérité, et à faire profiter ses compatriotes des découvertes qu'il avait faites, en publiant la relation de ses voyages. C'est alors qu'il acheta en Suisse la baronnie d'Aubonne, fief très ancien, qu'il revendit plus tard. Il termina à Moscou, en 1689, sa vie aventureuse, au moment où, à l'âge de 85 ans, il se disposait à retourner aux Indes pour la septième fois. M. Joret ajoute à l'intéressante biographie de cet homme remarquable un appendice qui contient quelques pièces justificatives relatives au personnage dont il vient de raconter la vie.

V. Guérin.

Un Administrateur au temps de Louis XIV. Thomas de Grouchy, sieur de Robertot, conseiller au Parlement de Metz (1610-1675), par le vicomte de Grouchy et le comte de Marsy. Gand, impr. Vanderhaeghen, 1886, in-8 de 482 p. (Extrait du *Messager des Sciences historiques de Belgique,* années 1883-1885).

Thomas de Grouchy, sieur de Robertot, appartenait à une ancienne et illustre famille de la Haute-Normandie. Né en 1610, il embrassa d'abord la carrière des armes, comme son père, François de Grouchy, qui avait été longtemps capitaine d'infanterie ; puis, en 1641, il acheta une charge de conseiller au Parlement de Metz, qu'il conserva jusqu'en 1656, tout en exerçant l'office de secrétaire interprète de la Reine et, à partir de 1642, celui de lieutenant-général au bailliage et siège présidial de Dieppe.

Mazarin eut l'occasion d'apprécier les talents et la souplesse d'esprit du gentilhomme normand, se l'attacha et lui confia des missions toujours importantes et parfois délicates et confidentielles. Robertot s'en

acquitta avec habileté. Les nombreux documents inédits que MM. de Grouchy et de Marsy publient ou analysent montrent qu'il savait, dans les circonstances les plus difficiles, tourner les obstacles quand il ne pouvait les attaquer de front. Tour à tour il est administrateur, ingénieur, financier, et partout et toujours il montre un zèle à toute épreuve pour les intérêts du pays, sans négliger ceux de son puissant protecteur et les siens propres. A cet égard le caractère de Robertot présente des côtés fort curieux que ses biographes se sont bien gardés de laisser dans l'ombre et qui jettent une nouvelle lumière sur les moyens dont le cardinal Mazarin se servait pour administrer, ou mieux pour régner.

La confiance toute particulière que lui avait témoignée le premier ministre fut sans doute la cause de l'incarcération de Robertot à la Bastille, après la mort du cardinal. Son séjour dans la redoutable prison d'état fut heureusement de courte durée et il rentra bientôt en grâce auprès du pouvoir. En 1665, Colbert remettait à Louis XIV un mémoire dans lequel il insistait sur la nécessité de l'unification des lois et coutumes du royaume, et nous voyons qu'à partir de cette époque Robertot, qui, pour son compte a plaidé toute sa vie, adressa au ministre de nombreux mémoires sur l'abréviation des procès devant les diverses juridictions. Il soumit également à Colbert un projet d'établissement de fontaines publiques à Paris. Enfin il passa les dernières années de sa vie à s'occuper de ses intérêts privés et de ceux de sa famille, dont il fit reconnaître l'ancienne extraction. Après une vie si agitée, lorsque Robertot mourut, en 1675, dans sa terre de la Chaussée-sur-Longueville, il put voir la monarchie, à la gloire de laquelle il avait voué sa vie entière, arrivée « si haut qu'elle ne pouvait plus que descendre », suivant la remarquable expression d'un historien philosophe.

Ce n'est pas une simple monographie que viennent de publier MM. de Grouchy et de Marsy, mais une page singulièrement intéressante de l'histoire du XVIIe siècle. Chemin faisant, ils racontent d'une façon piquante les démêlés burlesques du Parlement de Metz avec Robertot qui s'était avisé de donner un bal masqué dans la Grand'Chambre de la cour, démêlés qui eurent une suite tragi-comique. Le confident de Mazarin ne brillait pas par la patience ; il dépassa toute mesure en rouant de coups les gens de l'Intendant de Lorraine, et le cardinal se vit forcé de le rappeler pour quelques semaines, sans toutefois le désavouer entièrement. Non moins curieuse est l'aventure du lieutenant-général au bailliage de Dieppe lorsque, s'étant rendu acquéreur du château de Liancourt, il y fut assiégé par l'ancien propriétaire, Alexandre Gouffier, marquis de Crévecœur, et contraint de capituler. Signalons encore d'une manière toute spéciale des détails curieux sur la Fronde et le récit, d'après des renseignements inédits ou peu con-

nus, des sièges de Dunkerque et d'Ypres, en 1658, où Robertot se multiplia et montra des aptitudes peu communes dans l'organisation des hôpitaux militaires.

Nous ne relèverons pas deux ou trois coquilles échappées dans la correction des épreuves et nous signalerons seulement aux deux savants auteurs une erreur qui s'est glissée sous leur plume : Jean Ango ne fut pas, comme ils le disent (p. 26), « le glorieux conquérant des Canaries, » car un autre Normand, Jean de Béthencourt, avait pris possession de cet archipel près d'un siècle avant la naissance du fameux armateur dieppois. Mais cette légère tache disparaîtra dans la seconde édition que MM. de Grouchy et de Marsy devront donner à bref délai. Leur travail n'a été tiré à part qu'à 150 exemplaires ; c'est trop peu pour une œuvre aussi importante, où tous les faits sont étudiés avec la critique la plus sûre et présentés sous leur véritable jour dans un style élégant et précis, en un mot pour un livre auquel il faudra désormais recourir pour bien connaître l'administration du cardinal Mazarin et la première partie du règne de Louis XIV.

ÉMILE TRAVERS.

La Librairie des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420), par MAURICE FAUCON. T. I. Paris, E. Thorin, 1886, gr. in-8 de XXI-262 p. — Prix : 8 fr.

Il appartenait à un Français de faire connaître l'un des fonds les plus importants laissés par les papes d'Avignon, leur bibliothèque, ou pour parler une langue plus érudite : leur librairie. M. Faucon, préparé par son travail sur Clément VI et la guerre de cent ans, attiré par la lecture qu'il avait faite des notes recueillies par ordre de Daunou en 1810-7 (p. VII), et forcé, en dépit de la maladie, par la nécessité de ne pas laisser publier par d'autres les documents inédits, connus de lui le premier (p. XVI), nous a donné un fascicule où l'historien futur des bibliothèques du moyen âge pourra puiser à pleines mains.

Boniface VIII fit dresser en 1295 et en 1304 les premiers inventaires. Cette mesure était d'autant plus nécessaire que la bibliothèque, jointe au trésor et aux archives du Saint-Siège, allait être transférée à Pérouse, puis à Assise et enfin à Avignon sous Clément V. Ce pontife ne devait pas former le véritable fonds papal; changeant souvent de résidence, incertain « sur le parti que prendraient ses successeurs de s'établir dans le Comtat ou de retourner en Italie » (p. 15), il laissa à Jean XXII, le soin d'enrichir, ou pour mieux dire, de créer la bibliothèque pontificale. M. Faucon a tracé une histoire de la bibliothèque sous le pontificat de Jean XXII, qui est complète. Dans ce chapitre, le plus long de toute l'étude, il a retracé le goût éclairé du pontife pour les lettres, son soin à s'entourer d'hommes et de livres savants, à entretenir ou à

récompenser ses bibliothécaires, ses copistes, son relieur. Son successeur continue ses traditions; mais un nom domine tout le passage consacré à Benoît XII, c'est celui d'André de Beauvais, le grand miniaturiste aux gages du pape. Clément VI ouvrit le premier l'accès de sa bibliothèque. Des autres souverains pontifes, Innocent VI, Urbain V, Grégoire VI, Clément VII et Benoît XIII, on n'a à retenir que les catalogues dressés par les ordres du second et du dernier. Le catalogue d'Urbain V dressé en mai 1369 a été publié dans les pages 93 à 262. Cette constatation matérielle suffit pour en indiquer l'importance. L'éditeur a essayé de l'annoter et de l'éclaircir, nous ne dirons pas qu'il y ait toujours complètement réussi. Il y a quelques négligences, par exemple un « sic » après « Parisius (p. 97), » qu'une lecture attentive fera disparaître et dont nous trouverons les corrections à la fin du deuxième volume. Nous ne pouvons que souhaiter la prompte apparition de celui ci et la disparition de ces souffrances qui ont empêché l'auteur de nous donner le premier aussitôt qu'il l'eût voulu. M. Faucon aura apporté une pierre et non des moins précieuses à cette histoire que tous nous souhaitons comme lui, et dont une bibliographie prochaine sera peut-être la préface : l'histoire générale des bibliothèques au moyen âge.

BOURMONT.

Biblioteca Storica italiana publicata per cura della R. Deputazione di storia patria.

I. *L'Opera cinquantenaria della R. Deputazione di storia patria di Torino. Notizie di fatto storiche, biografiche e bibliografiche sulla R. Deputazione e sui deputati nel primo mezzo secolo della fondazione raccolte per incarico della medesima* dal suo segretario Antonio MANNO. Torino, Bocca, 1884, gr. in-8 de XVII-529 p.

II. *Catalogo dei codici manoscritti della Trivulziana* compilato da Giulio PORRO, vice-presidente della R. Deputazione di storia patria. Ibid., 1884, gr. in-8 de XV-532 p.

III. *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia* compilata da Antonio MANNO e Vincenzo PROMIS. Ibid., 1884, gr. in-8 de XVIII-463 p.

IV. *Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia dalla prima alla seconda restaurazione (1559-1814)* publicate da Antonio MANNO, Ermanno FERRERO e Pietro VAYRA, soci della R. Deputazione. Francia. Periodo III, vol. I, 1713-1715, ibid., 1886, gr. in-8 de XX-510 p.

Miscellanea di storia italiana.

I. *Indici sistematici di due cronache muratoriane* compilati da Giovanni FILIPPI, Carlo MERKEL, Luigi VALMAGGI, Gustavo CANTI, Gerolamo OCCOFERRI, Giuseppe ROBERTI sotto la direzione del loro professore Carlo CIPOLLA e del segretario della R. Deputazione di storia patria Antonio MANNO. Ibid., 1884, in-8 de 231 p.

II. *Atti del terzo congresso storico italiano 12-19 settembre 1885.* Ibid., 1885, in-8 de 100 p.

III. *Indices chronologici ad rerum italicarum scriptores quos Ludovicus Antonius Muratorius collegit.* Scripserunt Joseph CALLIGARIS, Johannes FILIPPI, Carolus MERKEL, Taurinensis Athenaei alumni operis moderamen sibi susceperunt Carolus CIPOLLA, Antonius MANNO. Augustæ Taurinorum, e regio typographico, BOCCA, 1885, in-fol. de XVI-91 p.

Nous voudrions appeler l'attention des travailleurs sur une série de

publications d'une grande importance dues à la célèbre société savante appelée « Royale députation pour l'étude de l'histoire nationale, » société qui a pour secrétaire un homme d'une rare activité et d'une vaste érudition, le baron Antonio Manno.

Nous nous occuperons d'abord de la *Biblioteca storica :* I. — Ce volume contient l'histoire complète — enrichie de documents justificatifs — de la « Royale deputation » instituée, le 20 avril 1833, par Charles-Albert. La biographie et la bibliographie des membres et des correspondants de la société, c'est-à-dire des principaux paléographes et critiques de la péninsule, y sont traitées avec un soin parfait. Les travaux si considérables de la société, représentés par les trois grandes collections intitulées : *Historiæ patriæ monumenta, Miscellanea di storia italiana*, *Biblioteca storica italiana,* y sont supérieurement analysés. Un index général par ordre alphabétique met à facile portée de tous, les milliers de renseignements réunis par le baron Manno. Signalons, parmi les documents qui doivent particulièrement nous intéresser, un *inventaire* fait par M. Champollion-le-Jeune (alors archiviste de l'Isère, 1818), *des titres et papiers concernant les États de S. M. le roi de Sardaigne existant dans les archives de la cy-devant Chambre des comptes du Dauphiné* (p. 62-70), et la *correspondance* (en langue française) du chanoine Croset Mouchet, chargé, en 1850, de faire pour la Royale députation des recherches dans les archives et les bibliothèques de France et qui rend compte de sa mission d'une façon fort intéressante (p. 57-85), avec hommage à plusieurs de nos savants, parmi lesquels nous nommerons M. N. de Wailly, M. Ph. Guignard (de Dijon), etc.

II. Inventaire très bien dressé d'une des plus précieuses collections de manuscrits de nos voisins ; presque tous les noms littéraires célèbres de l'Italie y sont mentionnés. L'inventaire ne comprend pas moins de 2276 articles parmi lesquels on remarque, au point de vue français, les articles relatifs à Gaston de Foix, au cardinal Mazarin, à Alain Chartier, à la province de Languedoc, au maréchal de Trivulze, dont toute la correspondance (de 1467 à 1518) se retrouve là. Pour donner une idée de la richesse des documents italiens décrits par Ch. Porro, nous dirons que pour Dante seulement plus de cinquante manuscrits sont énumérés.

III. Le premier volume de la bibliographie historique de la monarchie de Savoie est, pour ainsi dire, presque aussi français qu'italien, tant sont nombreux les livres et opuscules écrits en notre langue qui figurent dans le savant travail de MM. Manno et Promis. Ces consciencieux bibliographes n'ont rien omis, pas même de très modestes brochures, et l'on n'ajoutera pas grand'chose aux 6475 n^os^ qu'ils ont eu la patience de recueillir. Continuée dans les mêmes conditions, la bibliographie historique de la monarchie de Savoie sera certainement un des meilleurs travaux de ce genre que l'on possède en Europe.

IV. Ce volume, orné d'un beau portrait du baron Charles Philippe Perron Saint-Martin, nommé en juillet 1713 ambassadeur de la cour de Turin auprès de la cour de Versailles, renferme la très curieuse correspondance de ce diplomate pendant les deux dernières années du règne de Louis XIV. Les lettres du baron Perron, écrites en notre langue, complètent tous les mémoires relatifs à cette période. On y trouve surtout force détails sur les derniers moments du grand roi. Les éditeurs ont entouré d'excellents éclaircissements les lettres du baron Perron et les documents italiens émanés du roi de Savoie et de ses ministres. Soit dans les notes mises au bas des pages, soit dans les notes plus considérables rejetées à l'appendice, les éditeurs n'ont rien négligé pour faciliter le plus possible la lecture des 319 documents inédits du volume. Constatons qu'ils n'ont pas manqué de rapprocher souvent de leurs textes divers témoignages empruntés à nos auteurs, particulièrement à Saint-Simon et à Voltaire. Comme dans tous les volumes de la collection, l'index analytique et alphabétique a été préparé avec un soin qui ne laisse prise à aucun reproche.

Nous nous contenterons de signaler en quelques lignes les trois fascicules extraits des *Miscellanea di storia italiana* (t. XXIII, t. XXIV et t. XXV).

I. Index analytique de la chronique de Ferreto dé Ferreti (t. IX du recueil de Muratori et de la chronique connue sous le titre de *Chronache Astesi :* (t. XI du même recueil).

II. En ce fascicule on peut suivre tout le magnifique mouvement des études historiques en Italie dans ces dernières années.

III. Ce fascicule, splendidement imprimé, renferme un copieux index de tout ce qui constitue l'inappréciable recueil de Muratori (*Chronicæ, leges, diplomata, epistolæ, antiquitates, disquisitiones criticæ*, index suivi d'un catalogue des noms, des lieux et des choses énumérés).

T. DE L.

BULLETIN

Il monogramma del Nome SS. di Gesù. *Studi critici* di GIOVANNI SODO, sacerdote Napolitano. Napoli, 1875, in-8 de III-85 p. — Prix : 2 fr.

Le monogramme du saint nom de Jésus que tout le monde connaît, et dont l'usage est aujourd'hui général en Occident, a donné lieu aux débats assez retentissants, grâce au nom des savants qui y avaient pris part, mais peu fructueux, quant aux résultats obtenus. La question en litige resta au même point, les uns avec Cavedoni, tenant pour l'origine latine du monogramme IHS, les autres, comme Estius, se déclarant pour l'origine grecque. L'auteur de la monographie dont on vient de lire le titre s'est proposé de reprendre en sous-œuvre la question controversée, non pour la trancher, mais uniquement afin de soumettre au public savant le fruit de ses recherches et sa propre conjecture. Sa conjecture consiste à dire que le monogramme IHS a une origine mixte, c'est-à-dire que les deux premières let-

tres en sont grecques, mais que la troisième est à la fois grecque et latine, ou d'une nature hybride. L'ignorance du grec, et plus encore la translation du siège de l'Empire à Byzance expliqueraient le mélange des deux idiomes latin et grec, dans l'épigraphie chrétienne et profane, ainsi que l'emploi de certaines lettres latines chez les Byzantins et vice versa. De ce nombre serait le sigma grec majuscule, quelque peu modifié. Notre auteur admet volontiers que la troisième lettre du monogramme, bien que latine d'origine, pouvait être ajoutée aux deux autres lettres grecques par suite du mélange des idiomes mentionné plus haut et constaté par des monuments anciens.

Ce qui vient d'être dit est développé dans la première partie de l'opuscule — Dans la seconde partie, il est question de l'empreinte du nom de Jésus qu'on met sur les hosties destinées au sacrifice de l'autel, sur son symbolisme, sur le monogramme du saint nom de Jésus à l'époque de saint Bernardin de Sienne, qui en était le plus ardent propagateur, et sur celui des temps antérieurs.

On le voit, l'auteur laisse la question indécise; tout en tenant le milieu entre les deux opinions, il semble pencher plutôt du côté de ceux qui assignent au monogramme l'origine grecque, puisqu'il rejette absolument la théorie de Cavedoni. M.

La Miraculeuse chapelle de Notre-Dame du Chêne, par le R. P Dom Paul Piolin, Bénédictin de la Congrégation de France. 8e édition, augmentée de la description de la nouvelle église. Solesmes, imp. Saint-Pierre (Sarthe), 1886, in-12 de 169 p. — Prix : 0 fr. 75.

Sept éditions épuisées en assez peu de temps annoncent assez les mérites de ce petit ouvrage. Mgr Charles Fillion, de si sainte et si douce mémoire, l'appréciait en ces termes dans sa Lettre pastorale du 5 août 1869 : « Tous les détails historiques contenus dans cette Lettre sont empruntés à l'excellent ouvrage du R. P. Dom Paul Piolin : *La miraculeuse chapelle de Notre-Dame du Chêne.* Ce petit livre, qui joint l'érudition à la piété, a été, comme il le mérite, très apprécié par les pèlerins, et est arrivé en peu de temps à sa quatrième édition. » Ces paroles d'un prélat savant, pieux et juste appréciateur en toutes choses, est le plus bel éloge que l'on puisse faire d'un livre. Aussi nous nous contenterons d'ajouter que dans la huitième édition qui vient de paraître, l'auteur a ajouté de notables améliorations : l'histoire a été complétée et conduite jusqu'à la fin de l'année 1885; une description exacte et précise de la nouvelle église renferme des détails précieux et trois belles planches offrent la vue de la statue miraculeuse, celle de l'ancienne chapelle et celle de l'église actuelle. Il faut dire aussi que le volume sorti des presses de l'abbaye de Solesmes est absolument irréprochable sous le rapport de la correction comme sous ceux du papier et des caractères.

A. Dubourg.

Instruction civique à l'usage des écoles primaires. par C. F. Audley, ouvrage approuvé et recommandé par les archevêques et évêques de Rouen. Toulouse, Meaux, etc. Troisième édition. Paris, Poussielgue, 1883, in-18 de xvi-215 p. — Prix : 1 fr. 50.

Petit traité d'économie pratique et de droit usuel, *à l'usage des institutions*, par C. F. Audley. Paris, Poussielgue, 1884, in-8 de iii-152 p. — Prix : 1 fr. 25.

Petit traité de morale, *à l'usage des écoles primaires,* par le même. Paris, Poussielgue, 1884, in-18 de vi-215 p. — Prix : 1 fr. 50.

Petit traité d'instruction civique, *suivi d'exemples de patriotisme,* par

J. CHAUMEIL, inspecteur primaire à Paris, etc. Paris, Paul Dupont, 1885, in-18 de VI-132 p. — Prix : 0 fr. 75.

Éducation morale et instruction civique, par H. BAUDRILLART, membre de l'Institut. Paris, Lecène et Oudin, 1885, in-18 de 257 p. — Prix : 1 fr. 50.

Nos amis n'eussent sans doute pas, les premiers, imaginé d'introduire dans les écoles l'instruction civique, la morale sociale et les autres sciences aussi compliquées que peu connues, qui ont fait irruption dans nos programmes d'études ; mais la chose étant faite, ils ont grandement raison de tirer de la loi le meilleur parti possible. Il n'y a que des éloges à donner aux trois volumes de M. Audley ; le style en est simple, clair et rapide, les raisonnements s'enchaînent et se saisissent bien ; de courts récits, des faits historiques, des citations viennent à propos réveiller l'attention et se fixer dans l'esprit ; les idées religieuses sont sagement introduites et exprimées. Enfin nous ferons à l'auteur un mérite particulier d'avoir su éviter un double écueil : il loue ce qui paraît louable dans nos institutions et ne s'attarde ni à rabaisser le passé ni à dénigrer le présent.

M. Chaumeil a pensé que l'enseignement moral ne pouvait être isolé de la religion et de la philosophie et que c'est là un terrain d'éternelles disputes ; nous ne dirons pas qu'il ait eu tort, et c'est là, suivant nous, pourquoi cette soi-disant morale sera toujours une conception boiteuse et hybride. Quoi qu'il en soit, l'auteur ne traite que de l'enseignement civique, et après quarante pages consacrées à l'organisation politique et administrative de la France. il a réuni des morceaux de prose et de vers, contenant tous des exemples ou des leçons de patriotisme ; Cicéron, Rollin, Béranger, V. de Laprade et bien d'autres y sont représentés. Peut-être trouvera-t-on que l'auteur, pour faire aimer la France à ses lecteurs, leur répète un peu trop qu'elle est le premier pays du monde, et que les Français sont une nation sans egale ; la chose peut être vraie, mais il est assez inutile de se le répéter à soi-même.

M. Baudrillart n'a pas reculé devant la difficulté dont nous parlions tout à l'heure, et traite successivement de l'éducation morale et de l'instruction civique, comprenant sous ce titre des notions du droit public et civil, d'économie sociale d'administration. Chaque précepte, chaque exposé est accompagné d'un exemple emprunté à l'histoire ancienne ou moderne ; ce procédé joint aux petites gravures qui accompagnent le texte est assurément excellent pour frapper la mémoire et l'esprit des enfants.

R. D. L. S.

Le Devoir des hommes de cœur. La Question sociale. Trois Essais de religion moderne. Discours prononcés à Genève et au Cercle d'ouvriers d'Annecy, par Th. DE LA RIVE. Annecy, François Abry, 1885, trois brochures in-8 de 40, 45 et 89 p. — Prix : 0 fr. 30, 0 fr. 35 et 0 fr. 60.

Affirmer sa foi par la parole vis-à-vis des indifferents, des sceptiques et des blasphémateurs, la démontrer par ses œuvres, la fortifier par la prière, tel est le devoir que l'auteur de ces entretiens propose aux hommes de cœur.

Dans la seconde brochure, il montre que ni le positivisme, ni le matérialisme, ni la simple religion naturelle, ni la doctrine protestante n'offre les ressources et les forces nécessaires pour résoudre les problèmes sociaux de notre époque, et que l'Église catholique seule en présente la solution.

Dans trois conférences réunies sous un même titre, l'auteur passe en

revue la vie et la doctrine de l'abbé Châtel — celles de Saint-Simon — celles d'Aug. Comte, duquel on ne peut séparer son illustre disciple, M. Littré.

Ces petits écrits sont d'un style ferme et clair ; ils témoignent, ce qui vaut encore mieux, d'une sagesse d'esprit qui ne permet pas de douter que l'auteur ne se tire à son avantage et au nôtre d'un travail de plus longue haleine. R. D. L. S.

Les Amis des plantes et leurs ennemis, par H. DE LA BLANCHÈRE. Paris, Delagrave, 1885, in-8 de 227 p., orné de nombreuses gravures. — Prix : 2 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. de la Blanchère est excellent à mettre entre les mains des cultivateurs et des horticulteurs. Il tend à redresser beaucoup d'erreurs et de préjugés qui peuvent avoir pour l'avenir des productions rurales les plus graves conséquences. L'auteur s'attache à classer les animaux les plus répandus en ennemis des plantes, qu'il faut combattre par tous les moyens, et en amis dont le rôle providentiel est de se nourrir des premiers et de se faire ainsi les utiles auxiliaires de l'homme. Certains animaux rendent des services, mais les font payer trop cher; ils doivent être rangés dans la catégorie des neutres. L'auteur se plaît à décrire avec un style vraiment enchanteur les mœurs de nos amis : la taupe, l'hirondelle, le troglodyte, le hérisson. Il prend la défense des oiseaux en général, mais sacrifie, comme plus nuisibles qu'utiles, le chardonneret, le corbeau, la pie et le geai. Le pigeon même lui paraît digne d'une réhabilitation en règle, et il déplore la disparition des colombiers. Mais il ne peut souffrir le chat qu'on installe en favori dans la maison, qui détruit plus d'oiseaux que de souris et fuit lâchement devant le rat que son devoir serait de combattre. Au surplus, l'auteur déclare que le dernier mot n'est pas dit sur ces questions vitales; les savants ont jusqu'à ce jour passé leur temps à des classifications scientifiques d'une utilité spéculative; il serait temps d'étudier de plus près et d'après des méthodes rationnelles les mœurs des animaux; le double but qu'il faudrait se proposer est la multiplication des espèces utiles, la destruction des espèces nuisibles. En somme, le livre de M. de la Blanchère est très bien fait; il est utile à répandre dans les campagnes, mais nous regrettons sa neutralité voulue au point de vue religieux : c'est la nature qui agit et crée, jamais Dieu. Cte DE BIZEMONT.

Les Recettes de famille, par M. LE PRIEUR. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de III-308 p. — Prix : 3 fr.

Sans nul doute, ces recettes seront d'une grande utilité pratique aussi bien à la ville qu'à la campagne. Le titre est justifié ; car il n'est pas de famille où, presque journellement, le livre de M. Le Prieur ne puisse être consulté. Ce recueil est divisé en cinq chapitres : 1° *Hygiène et Santé,* 2° *Toilette et Parfumerie,* 3° *Économie domestique,* 4° *Friandise et Confiserie,* 5° *Recettes curieuses et amusantes.* Une table alphabétique des matières, dressée dans l'ordre des chapitres ci-dessus indiqués, permet de trouver rapidement la recette ou le conseil dont on a besoin. Il y aurait bien quelques critiques à faire sur certaines classifications adoptées. Ainsi, à la table, figurent dans la section *Friandise et Confiserie* (lettres T et V) 20 recettes qui rentrent manifestement dans l'*Économie domestique.* Nous voulons même croire, tant cela est apparent, qu'il n'y a là qu'une simple transposition typographique facile à rétablir dans une prochaine édition. En ce qui concerne *l'Hygiène et la Santé,* nous remarquons aussi qu'il y a deux tables. Pourquoi cela ? Une table unique eût été si grandement préférable que, là encore, nous croyons à une erreur matérielle. LA GRETTE.

Un Rhéteur chrétien au Ve siècle, *Claudius-Marius Victor*, par l'abbé Stanislas Gamber, licencié ès lettres, professeur à l'École Belzunce, à Marseille. Marseille, typ. Barlatier-Feissat, in-8 de 51 pages.

M. l'abbé Gamber imprime une étude sur Claudius-Marius Victor, couronnée par l'Académie des lettres, sciences et arts de Marseille, et dédiée par l'auteur à « l'illustre compagnie ». Il étudie la vie du rhéteur-poète, le milieu où ses vers ont été composés, ses *Commentaires sur la Genèse* et le dialogue avec Salmon *De perversis suæ ætatis moribus*, premier et intéressant exemple de la satire chrétienne. Il n'y a rien dans ce travail de profondément creusé ; on aimerait par exemple une dissertation plus approfondie sur le nom véritable de l'auteur, sur l'authenticité du second poème, etc. Mais le lecteur est mis nettement au courant de la question et prend une idée générale, assez honorable du reste, de l'œuvre de Victor. Il faut espérer que les vers du poète marseillais figureront dans le *Corpus* des écrivains ecclésiastiques que publie l'Académie de Vienne, et que nous pourrons enfin les lire dans un bon texte. Pages 27 et 44, il faut écrire *Rutilius Namatianus* et non *Numatianus, Laeta* et non *Loeta* ; les épreuves du latin ont été mal revues en plusieurs endroits. P. N.

M. Fabi Quintiliani institutionis oratoriæ liber decimus, texte latin publié avec un commentaire explicatif, par J.-A. Hild. Paris, Klincksieck, 1885, in-8 de xxviii-172 p. — Prix : 3 fr. 50.

On comprend qu'un éditeur savant ait la tentation de s'occuper du livre X de Quintilien, soit qu'il apparaisse comme un modèle sur nos programmes d'examen, soit qu'il reste simplement une des lectures favorites des lettrés et des latinistes. M. Hild, professeur de littérature latine et institutions romaines à la Faculté de Poitiers, a voulu donner une édition nouvelle de cet important morceau littéraire. Il l'a accompagnée d'un abondant commentaire perpétuel, au courant des travaux de la critique moderne, et propre à orienter les travailleurs sur toutes les questions d'histoire et de grammaire soulevées par le livre. Pour l'établissement du texte il a suivi Halm, et ne s'est écarté de sa leçon qu'en un très petit nombre de points. Un index alphabétique permet de se reporter sans peine aux noms propres cités et aux principales locutions commentées dans les notes.

P. N.

Le R. P. Jean Bedel, *sa vie et ses œuvres*, par l'abbé Ch. Chapelier. Nancy, Berger-Levrault, 1885, in-8 de 116 p.

On trouve dans ce volume une biographie importante de Jean Bedel, écrite d'après sa correspondance, avec celle du R. P. Fourier, et les mémoires de Gilles Drouin, abbé de Saint-Pierremont. Son nom, omis par beaucoup d'encyclopédistes, mentionné simplement par quelques autres, ne doit pas rester dans l'oubli. Le titre d'historiographe contemporain du P. Fourier lui donne assez d'autorité pour qu'il convienne de noter les phases principales de sa vie, et de constater l'estime particulière dont il a joui parmi les siens. C'est ce qu'a réussi à faire M. l'abbé Chapelier avec goût et simplicité, sans emphase et sans parti pris. Jean Bedel naquit à Azelot, près Saint-Nicolas-du-Port, à une époque indéterminée (les actes de l'état civil de cette commune ont péri pendant la guerre de Trente Ans); il mourut à Pont-à-Mousson le 10 mai 1657. — La partie la plus intéressante sans contredit du travail de M. l'abbé Chapelier est l'étude bibliographique qui suit : c'est une description minutieuse des différentes éditions de ses ouvrages, qui a exigé des recherches approfondies. Car non seulement les

différentes éditions ont été retouchées et remaniées de 1645 à 1869, mais encore quelques-unes des nombreuses réimpressions et traductions de la vie du P. Fourier étaient peu ou point connues, et M. l'abbé Chapelier a dû les retrouver. Une traduction latine du Petit-Bedel, conservée dans la bibliothèque publique de Nancy (n° 361), a fait également l'objet d'une description étendue. L'auteur reproche avec raison au P. Bedel de graves défauts; il le trouve vague, emphatique, et se livrant parfois à des conjectures hasardées. Malgré des erreurs et des inexactitudes étranges, l'histoire de Jean Bedel a fait autorité. Il était donc bon de prévenir les lecteurs de la vie du B. P. Fourier, d'autant plus que les biographes modernes du P. de Mattaincourt n'ont fait qu'abréger l'ouvrage de l'historien contemporain. Ainsi se sont propagées jusqu'à nos jours des erreurs qu'il eût été facile de rectifier à l'aide de documents contemporains. M. l'abbé Chapelier a bien mérité de l'historiographie lorraine. H. S.

Madame la comtesse de Genlis, sa vie, ses œuvres, sa mort (1746-1830) *d'après des documents inédits*, par HONORÉ BONHOMME. Paris, Jouaust, 1885, in-16 de 138 p. — Prix : 3 fr.

Dans ce joli volume tiré à un nombre fort restreint d'exemplaires, M. H. Bonhomme remet en évidence une femme jadis célèbre, dont la trop longue vie et les innombrables ouvrages ont fini par fatiguer le public et le rendre injuste. Si Mme de Genlis n'eût écrit que les *Souvenirs de Félicie* et *Mlle de Clermont*, elle serait moins oubliée. L'auteur, en rappelant ces deux livres, a donc raison de rompre une lance contre Sainte-Beuve; il le fait si volontiers qu'on peut supposer qu'il a lui-même à exercer quelque représaille contre le critique de lundi. Quant aux documents inédits nommés sur le titre du livre, ils ne semblent ni bien nombreux ni bien importants; enfin, puisqu'il est question de ce titre, disons-le encore, il annonce beaucoup plus de choses que n'en pourraient contenir la centaine de pages dont le volume est formé: il n'y a donc là ni une ample monographie, ni un examen détaillé des ouvrages en si grande quantité et de genres si différents que composa Mme de Genlis. VILLEMARY.

Le Roman anglais, *origine et formation des grandes écoles de romanciers du XVIIIe siècle*. Leçon d'ouverture du cours de langues et de littératures d'origine germanique au Collège de France, par J. J. JUSSERAND, secrétaire d'ambassade, docteur ès lettres, lauréat de l'Académie française. Paris, Leroux, 1886, in-18 de 70 p. — Prix : 1 fr. 50.

Un titre si développé renseigne suffisamment le lecteur pour que la tâche du critique soit bien simplifiée. Le petit livre qui le suit tient ses promesses et au delà. Familier avec les origines de la littérature anglaise, M. Jusserand trace à grands traits le programme du cours qu'il veut faire. Il recherche dans le moyen âge et la Renaissance les ancêtres du roman anglais, indique Swiff, de Foë, Richardson et Fielding, comme ayant été les créateurs des principaux genres, et s'arrête à Walter Scott. Nous ne sommes plus au temps où notre ambassadeur, le comte de Comminges, chargé par Louis XIV de faire une enquête sur la littérature anglaise, n'en découvrait quelques vestiges « que dans la mémoire de Bacon, de Morus, de Bucanan, et, dans les derniers siècles, d'un nommé Miltonius qui s'est rendu plus infâme par ses dangereux escrits que les bourreaux et les assassins de leur Roy. » Mais les romans anglais du siècle dernier, autrefois très en vogue chez nous, n'y sont plus connus que par leur titre, ou sous forme d'extraits à l'usage des enfants. Chemin faisant, M. Jusserand accorde une mention à

nos romans primitifs, l'*Astrée*, la *Clélie* et le *Grand Cyrus*, le *Roman comique* et le *Roman bourgeois*, qui n'auraient pas moins besoin d'un révélateur que leurs contemporains d'Angleterre. Espérons que cette leçon d'ouverture, d'une érudition piquante et sans pédanterie, d'un goût très sûr et d'un style élégant, sera bientôt suivie par le cours tout entier.

EMM. DE SAINT-ALBIN.

Bravos et Sifflets, aggravés d'une préface par ARTHUR HEULARD. Paris, A. Duret, 1886, in-18 j. de 376 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est un recueil d'articles de critique musicale et de littérature, terminé par quelques fantaisies artistiques et philosophiques. M. Arthur Heulard fait de la critique musicale en humoriste, et parle des dieux et des déesses de l'opéra sans le moindre respect. Par malheur, cet écrivain est en même temps radical, libre penseur et voltairien. C'est son droit ; mais il a le tort de trop montrer cette mécréance, chaque fois que la question religieuse est en jeu, et cela gâte plusieurs de ses articles qui, sans ce désagréable défaut, seraient charmants. Telles ses Études sur la messe de *Requiem*, de Verdi, sur le *Polyeucte*, de Gounod, sur M. Renan à l'Académie — qu'il ne ménage guère d'ailleurs, car il le traite d' « impitoyable phraseur », habile à « égarer la vérité dans les méandres de la rhétorique ». Mais on se demande ce que viennent faire dans cet « éreintement » mérité les « miracles de Lourdes » et la prétendue mauvaise éducation de la noblesse du XVIIe siècle. En revanche, on prend grand plaisir à lire, dans l'ouvrage de M. Heulard, les morceaux suivants : *Meyerbeer et le Pardon de Ploërmel*, *Xavier Aubryet*, *Mes Prisons et Madame la Guillotine*, qui sont de petits bijoux d'esprit, de style et de fine observation.

F. B.

La Bulgarie, par LOUIS LEGER, professeur au Collège de France. Paris, Cerf, 1885, in-12 de XVIII-228 p. — Prix : 3 fr. 50.

M Leger a réuni dans ce volume quelques articles publiés à différentes époques avant la révolution pacifique qui a fusionné la Roumélie orientale avec la Bulgarie. La dernière étude seulement est postérieure au grand événement qui fait époque dans la vie nationale des Bulgares. C'est surtout l'élément littéraire qui prédomine dans cette publication, on y trouvera beaucoup de détails sur la renaissance des lettres dans le royaume du tsar Siméon et sur les auteurs plus connus de nos jours. Comme la plupart de ceux qui ont visité la Péninsule balkanique après le traité de Berlin, M. Léger a prévu et prédit la réunion prochaine des deux provinces, qui à tous les points de vue n'en forment qu'une seule. Les Bulgares disaient eux-mêmes que *la grande Bulgarie* ne tarderait pas à surgir, et rien ne pèse plus dans la balance que la parole d'un peuple, plein de courage, de fermeté, d'énergie, intelligent et laborieux, qu'on a si bien nommé les Allemands de la Turquie. Un point important, sur lequel nous ne saurions partager l'avis de l'auteur, c'est celui de l'*Union*, — on nomme ainsi les communautés qui embrassent le catholicisme tout en conservant le rite national. Loin d'être une simple formalité, dangereuse pour l'avenir du pays (p. 189), l'union est au contraire l'infusion d'une nouvelle vie religieuse, qui peut devenir un élément de future grandeur. Une église nationale serait bien vite asservie et paralysée, tandis que l'Église catholique, introduite par l'union, sauvegardera non seulement la liberté des consciences, mais répandra des lumières, élargira les horizons, multipliera les forces vives de la nation.

X.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Charles-Marie-Gabriel BRÉCHILLET-JOURDAIN, né à Paris le 24 août 1817, membre de l'Institut et du Conseil de perfectionnement de l'École nationale des chartes, est mort à Taverny le 20 juillet. Après avoir conquis les plus hauts grades universitaires, il occupa successivement plusieurs chaires à Paris, et devint, en 1849, chef du cabinet du ministre de l'instruction publique et des cultes, puis, beaucoup plus tard, inspecteur général de l'enseignement supérieur. M. Jourdain a écrit de nombreux ouvrages, dont les plus remarquables ont trait à la philosophie et à l'histoire littéraire. Nous citerons : *Dissertation sur l'état de la philosophie naturelle en Occident, et principalement en France pendant la première moitié du XIIe siècle* (1838); — *Doctrina Gersonii de theologia* (1838); — *Le Budget de l'instruction publique et des établissements scientifiques et littéraires depuis la fondation de l'Université jusqu'à nos jours* (1857, in-8); — *La Philosophie de saint Thomas d'Aquin* (1858, 2 vol. in-8); — *Le Budget des cultes en France depuis le Concordat de 1802 jusqu'à nos jours* (1858, in-8); — *De l'influence d'Aristote et de ses interprètes sur la découverte du Nouveau-Monde* (1861, in-8); — *L'Université de Toulouse au XVIIe siècle ; documents inédits* (1862, in-8); — *Histoire de l'Université de Paris au XVIIe et au XVIIIe siècle* (1862-1866, 4 fascicules in-f°); — *De l'enseignement de l'hébreu dans l'Université de Paris au XVe siècle* (1863, in-8); — *Rapport sur l'organisation et les progrès de l'instruction publique* (1867, in-8); — *Notions de philosophie* (15e édition, 1874, in-12). M. Jourdain a édité plusieurs œuvres philosophiques, notamment celles de Cicéron, d'Abailard, d'Arnaud et de P. Nicole.

— M. Abel DESJARDINS, né à Paris en 1814, doyen de la Faculté des lettres de Douai, est mort dans cette ville le 21 juillet. M. A. Desjardins, reçu docteur ès lettres, après avoir soutenu brillamment une thèse sur l'*Empereur Julien*, a été successivement professeur au collège d'Angers, aux Facultés de Dijon, de Caen et enfin de Douai. On lui doit : *Essai sur l'enseignement* (1841, in-8); — *Études sur saint Bernard, extraites du Cours d'histoire professé à la Faculté des lettres de Dijon* (1849, in-18); — *L'Esclavage dans l'antiquité* (1857, in-8); — *Vie de Jeanne d'Arc, d'après les documents nouvellement publiés* (1862, in-12); — *Charles IX. Deux années de règne, 1570-1572. Cinq mémoires historiques, d'après les documents inédits* (1874, in-8); — *Une Congrégation générale des cardinaux en 1595* (1875, in-8). M. Desjardins a aussi publié dans la collection des *Documents inédits pour servir à l'histoire de France : les Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane, documents recueillis par Giuseppe Canestrini* (1859 et 1865, in-4).

— Le P. François-Xavier GAUTRELET, né à Sampigny (Saône-et-Loire), le 15 février 1807, membre de la Compagnie de Jésus, est mort le 4 juillet à Montluçon. Il laisse un très grand nombre d'ouvrages d'instruction religieuse, dont les plus importants ont trait à la polémique, relative au caractère de l'Église romaine, qu'il soutint contre deux pasteurs protestants, MM. Aubaric et Puaux. Nous citerons : *Traité de l'état religieux ou Notions théologiques sur la nature de cet état et les devoirs qu'il impose, etc.* (1847, 2 vol. in-12; 5 éditions dont la dernière date de 1885, ont ensuite paru); — *Le Blasphème et les moyens de l'extirper* (1849, in-18); — *Manuel de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus* (1850, in-18, cet ouvrage, dont la 12e édition a paru en 1863, a été traduit en allemand, en anglais, en espagnol et en néerlandais); — *Manuel du pèlerin de saint Jean-François Régis, contenant la vie du saint, des méditations pour une retraite*, etc. (2e édition, 1858, in-8); — *Correspondance*

entre un prêtre catholique et un ministre calviniste, ou le principe fondamental de la réforme vingt fois démontré insoutenable et faux (1853, in-18); — *La Divinité de l'Église catholique démontrée et vengée contre les objections du protestantisme* (1854, in-18); — *La Vérité catholique brièvement exposée et victorieusement démontrée* (1863, in-18, ouvrage traduit en italien quatre ans plus tard); — *Lettre d'un théologien à un homme du monde sur la question de l'infaillibilité du Souverain Pontife* (1870, in-18); — *Lettres d'un théologien à une dame du monde sur les discussions soulevées par la question de l'infaillibilité* (1870, in-18); — *La Franc-maçonnerie et la Révolution* (1872, in-8); — *Le Salut de la France par le Sacré-Cœur. Pèlerinage de Paray-le-Monial* (1873, in-18); — *Des Pèlerinages et de leur rôle providentiel dans les sociétés chrétiennes* (1875, in-18); — *Léon XIII et le Jubilé de 1879* (1879); — *Manuel de l'âme fidèle dans le pieux exercice de l'heure sainte, ou De l'Heure sainte et du moyen de s'acquitter avec fruit de cet exercice* (1882, in-18); — *Mois de la Sainte-Enfance ou Jésus modèle de l'âme chrétienne et plus spécialement de la jeunesse dans les mystères de la Sainte-Enfance* (1883, in-18); — *Le chrétien méditant aux pieds de Jésus-Christ sur ses principaux devoirs. Méditations offertes aux membres des conférences de Saint-Vincent de Paul et spécialement aux associés de l'adoration du Saint-Sacrement* (1882, in-16).

— M. Charles STOFFELS qui, depuis bien des années, faisait partie de la Société bibliographique, est mort le 22 juin dans son château de Varsberg, à l'âge de 77 ans. Né à Metz, il fut l'ami du comte Alexis Toqueville, dont le père était préfet de la Moselle. Il a laissé divers ouvrages, entre autres : *Résurrection* (1840, in-8); — *Introduction à la théologie de l'histoire ou Du Progrès dans ses rapports avec la liberté* (1842, in-12); — *Du catholicisme et de la démocratie ou Des anciens et des nouveaux rapports de l'Église et de l'État* (1845, in-8); — *Du Pape catholique et des papes protestants* (1860, in-8). Une de ses dernières œuvres fut une brochure publiée par la Société bibliographique à l'occasion du centenaire de Voltaire. On trouve dans la *Revue d'Austrasie* un certain nombre d'articles de M. Stoffels.

— Le comte François-Gaston DE SERRE, qui fut le dernier à porter et qui porta bien noblement le nom illustré par l'éloquent garde des sceaux de la Restauration, est mort le 27 juin dernier à Paris. Le comte de Serre a publié les *Discours* de son père en deux volumes, et sa *Correspondance* fort intéressante qui ne forme pas moins de sept tomes in-8. M. Gaston de Serre était âgé de 71 ans.

— Un homme d'État belge qui a rendu les plus grands services à la cause catholique, M. Jules MALOU, est mort le 11 juillet dans sa résidence de Woluwe-Saint-Lambert. Né à Ypres le 19 octobre 1810, M. Malou débuta dans le monde politique comme chef de division au ministère de la justice et devint en 1841 membre de la seconde Chambre, puis ministre des finances; pendant toute sa vie, il est resté, au pouvoir et dans l'opposition, le représentant des revendications cléricales. Il laisse d'utiles travaux sur l'administration financière de la Belgique : *Situation financière de la Belgique. Impôts, recettes et dépenses, dette flottante, dette constituée* (1847, in-8); — *La Question monétaire* (1859, in-8); — *De l'Adoption légale de l'or français* (1861, in-8); — *Notice historique sur la Société générale pour favoriser l'industrie nationale établie à Bruxelles de 1825 à 1862* (1863, in-8); — *Quelques chiffres officiels sur la mainmorte en Belgique en décembre 1864* (1866, in-8); — *Notice historique sur les finances de la Belgique de 1831 à 1865* (1867, in-4); — *Dix lettres sur les chemins de fer de l'État belge* (1867, in-8); — *Encore cinq lettres sur les chemins de fer de l'État belge. Réplique à M **** (1867, in-8); — *Chemins de fer. Tarif des voyageurs. Étude statistique* (1869, in-8); — *Dissertation sur l'article 2 du décret du 20 juillet*

1831 (1871, in-8). M. J. Malou a encore traduit de l'allemand : *La Situation monétaire de la Suisse en septembre 1859*, par O.-T. (1859, in-8).

— Le 12 mars est mort à Saint-Pétersbourg Pierre LAVROVSKI, conseiller privé d'État et slaviste renommé. Né le 31 mars (v. st.) 1827, à Vydropousk, dans le gouvernement de Tver, il fit ses premières études à l'école de Tver et les termina à l'Institut pédagogique, où il suivait les cours de la section historico-philologique (1842-1851). Sa dissertation *sur la langue de l'Évangéliaire de Reims* lui valut une médaille d'or et fut imprimée dans le recueil des travaux que publiaient les étudiants de l'Institut. Chargé en 1851 de la chaire des langues slaves à l'Université de Harkov, Lavrovski publia sa thèse de licence sur la *Langue des chroniques russes du nord* (1852), et deux ans après, celle de doctorat, intitulée : *De la Chronique de Joachim* (évêque de Novgorod). Voici les plus importants de ses écrits : *Description de sept manuscrits slavons de la bibliothèque impériale publique* (1859) ; — *Aperçu des principales particularités du dialecte petit russien* (1859) ; — *Du Vocalisme de la langue russe* (1859) ; — *Des Termes de parenté et de leur signification primordiale chez les Slaves* (1867) ; — *Croyance des Slaves relatives aux nuages et à la pluie* (1862) ; — *Saints Cyrille et Méthode comme apôtres des Slaves et leur époque* (1863) ; — *Des Apologues attribués à saint Cyrille* (1865) ; — *Saints Cyrille et Méthode dans l'ouvrage français de M. Léger* (1868) ; — *Chute de la Bohême au XVIIe siècle* (1868) ; — En 1859-1860, Lavrovski visita les pays slaves de l'Occident et du Midi, et donna une description de son voyage dans une revue périodique du temps. A Belgrade, il imprima une *Notice sur le monastère de Ravanitza* (1860) ; — et dans la *Revue du musée de Prague*, un article sur les *Progrès des études en Russie* (1860). Il organisa l'Université de Varsovie dont il fut le premier recteur (1869-1872). En 1870, il composa une *Notice sur la cryptographie des anciens Russes* ; — En 1880, il publia un *Glossaire russe et serbe* ; — En 1885, il écrivit un article intitulé : *Saint Cyrille a-t-il été évêque?* A quoi il répond négativement. Dans les derniers mois de sa vie, il préparait une monographie sur la légende italique des saints Cyrille et Méthode, et il eut le temps de l'achever en manuscrit. Il a laissé aussi son *Journal* qu'il avait commencé étant encore simple étudiant et dont il remplissait quelques pages le jour même de sa mort arrivée inopinément.

— Le 20 mars (v. st.) est mort Pierre SCHTEBALSKI, rédacteur, depuis 1883, du *Quotidien de Varsovie*, organe avoué des intérêts russes en Pologne. Sa vie littéraire ne date que de 1854. Son premier ouvrage est l'*Histoire de la censure en Russie*. — En 1863, parurent en fascicules les *Lectures d'histoire russe depuis le commencement du XVIIe siècle* ; — ensuite, *La politique russe et le parti russe en Pologne jusqu'à Catherine II* (1864) ; — *Origine et caractère de la Révolte de Pougatchev* (1865) ; — *Récits de la Russie occidentale* (1867) ; — *Le Système politique de Pierre III* (1870) ; — *Régence de la princesse Sophie* (1870), l'ouvrage le plus remarquable de tous ; — *Origines de la Russie et l'histoire russe à l'usage du peuple et des écoles primaires* ; — *Le Catholicisme en Russie* ; — *La Question polono-russe* ; — *Le Prince Menchikov et Maurice de Saxe en Courlande* ; — *Avènement de l'impératrice Anne*.

— On annonce encore la mort : de M. Adolphe ADERER, professeur au lycée Condorcet et au collège Chaptal, auquel on doit plusieurs éditions d'auteurs classiques, mort le 4 juillet, à l'âge de 54 ans ; — de M. Jean-Ferdinand BERTHIER, né le 28 septembre 1803 à Louhans (Saône-et-Loire), auteur d'ouvrages sur l'instruction des sourds-muets ; — de M. J. BOURGEOIS, rédacteur de la *Gazette de France*, dont le talent et les connaissances approfondies étaient si appréciés, mort à Paris le 4 juillet, à l'âge de 54 ans ; —

de M. CHEVILLARD, professeur de perspective à l'École des beaux-arts, mort le 21 juillet à Paris ; — du lieutenant-colonel d'artillerie DEMAREST, né à Hesdin (Pas-de-Calais), mort dans cette ville le 1er juillet, à 73 ans, laissant des travaux estimés sur la balistique et la pyrotechnie; — de M. Antoine DEMOGET, architecte, auteur d'un livre devenu fort rare : *Les Ambulances de Metz pendant le blocus*, mort le 11 juillet; — de M. l'abbé DUFOUR, curé de Crazannes, né au Vast (Manche), décédé à Crazannes le 16 mai, qui a publié *Élévations à Marie*, et laisse un *Voyage en Hongrie*, ainsi que des notes intéressantes sur son séjour en Allemagne ; — de M. Eugène DUTUIT, amateur d'art et de livres, auquel on doit d'importantes publications artistiques, notamment la reproduction des *Œuvres de Rembrandt* et le *Manuel de l'amateur d'estampes* (4 vol. parus), mort à Rouen ; — de M. le docteur JOSSE, ancien professeur de clinique chirurgicale à l'École de médecine d'Amiens ; — de M. LEBLOND, sénateur de la Marne, né à Paris le 9 mai 1812, ancien directeur politique du journal *le Siècle*, mort le 21 juillet à Paris ; — de M. LEBRUN, qui a été l'un des premiers à publier des ouvrages illustrés dans le texte ; — d'un publiciste méridional bien connu, M. Georges MAISONNEUVE, ancien rédacteur de l'*Union du Midi*, de la *Gazette du Languedoc*, de l'*Union du Languedoc*, et en dernier lieu du *Messager de Toulouse*, auteur de plusieurs romans qui prouvent la richesse de son imagination; — de M. l'abbé Pierre MONDOU, né à Montauban en 1805, professeur au grand séminaire de Montauban, puis à celui d'Évreux, auteur du *Catholicisme justifié devant le XIXe siècle* (La Rochelle, 1873, in-8), mort à La Rochelle le 14 juin ; — de M. POYER, ancien directeur du *Moniteur de l'armée*, qui depuis trois ans faisait paraître l'*Annuaire spécial de la cavalerie ;* — du colonel Félix-Aimé PROTSCH, président de la Société polytechnique militaire, mort le 18 juillet à Bourg-la-Reine.

— De l'étranger, on signale la mort : du géologue russe Hermann ABICH, qui s'est fait connaître par d'importantes études sur le Caucase, mort à Vienne le 1er juillet, âgé de 80 ans ; — du Dr J.-H.-R. BRIESENTHAL, très versé dans la connaissance de la langue hébraïque, mort à Berlin le 25 juin ; — de l'éditeur bruxellois J.-B. BRUYLANT ; — du Dr Carl-Justus CAESAR, sous-bibliothécaire et professeur de philosophie de l'Université de Marbourg, mort le 22 juin, à l'âge de 70 ans ; — du Dr E. CUNITS, professeur de théologie à l'Université de Strasbourg, mort dans cette ville le 16 juin, à 74 ans ; — de M. Moses-A. DOW, né à Littleton le 25 mai 1810, fondateur et propriétaire du *Waverley Magazine*, mort à Charleston (Massachusetts), le 22 juin ; — de l'historien allemand Max DUNCKER, mort à Anspach (Franconie) ; — du Dr Rodolphe GOECKE, archiviste de l'État à Wetzlar (Province rhénane), mort le 23 juin, à 34 ans ; — du Dr Bernhart VÓN GUDDEN, né le 7 juin 1824 à Clèves-sur-Rhin, professeur de la clinique des maladies mentales à l'Université de Munich, auteur d'importants travaux sur l'anatomie et l'histologie du cerveau, notamment de *Recherches expérimentales sur la croissance du crâne* (1 vol. in-4 Traduit en français en 1876 par le docteur Forel), mort le 13 juin, alors qu'il était chargé de donner ses soins au roi de Bavière ; — du poète Paul-H. HAYNE, né le 31 janvier 1830 à Charleston, rédacteur de la *Southern Literary Gazette*, de *Russel's Magazine*, qui laisse plusieurs volumes de poésies, mort le 6 juillet à Copse Hill, près de Grovetown ; — du Dr Alexandre MISSONG, né à Vienne le 18 mai 1817, numismate distingué qui avait réuni plus de 13,000 monnaies romaines, mort le 24 février ; — de Mrs. Arthur-H. NOYES, l'auteur de *Rose O'Connor*, mort le 10 juin ; — de la comtesse Louise VON ROBIANO, née KÖPPEN, qui laisse des romans fort goûtés, morte dans le Wurtemberg le 5 juillet, à l'âge de 66 ans ; — du gé-

néral Ros de Olano, marquis de Guad-el-Jelu, qui était non seulement vaillant soldat, mais aussi un poète et un littérateur, mort tout récemment à Madrid ; — de M. Schutzmann, connu par ses travaux sur l'agriculture, mort à Lausanne (Suisse) ; — de M. Edwin-Percy Whipple, né à Glocester (Massachusetts), le 18 mars 1819, auteur de divers essais historiques remarqués, notamment d'un travail sur Macaulay, publié en 1843, collaborateur de plusieurs revues importantes : *North American Review, Harper's Magazine, Atlantic Monthly*, mort à Boston le 17 juin.

Concours et Prix. — Par arrêté du roi des Belges, il a été décidé que le prix annuel de 25,000 fr. sera décerné en 1887 à l'auteur de l'ouvrage « qui démontrera le mieux de quelle manière la Belgique doit comprendre son rôle dans la grande famille européenne, tant au point de vue politique et intellectuel qu'au point de vue matériel, pour servir le plus utilement ses propres intérêts en même temps que ceux de la civilisation en général. » Les travaux destinés à ce concours exclusivement belge devront être adressés au Ministre de l'agriculture avant le 1er janvier 1887.

— L'Université de Varsovie a mis au concours la question suivante : « Faire une esquisse historique de la disparition des Slaves léchites devant les Allemands sur l'Elbe, l'Oder, la Vistule et le littoral baltique ; en indiquer la raison et ajouter une carte des IXe-XIe siècles ; en outre, esquisser la diminution graduelle du territoire léchite en Occident, au moyen âge et dans les temps modernes, en y ajoutant également une carte des XVe et XIXe siècles, et en exposant les causes de ce triomphe des Allemands sur les Slaves. L'ouvrage doit être écrit en russe, par un sujet russe, et présenté avant le 30 août 1888.

— La Commission du prix Macaire pour les ouvrages théologiques et religieux a fait savoir qu'à partir du 1er mai le troisième concours est ouvert et qu'il finira le 30 avril prochain. Les ouvrages présentés au second concours et couronnés sont ceux de M. Goloubef, auteur du livre : *Pierre Mohila, métropolitain de Kief, et ses coopérateurs* (grand prix de 1,500 roubles) ; de M. Porfirief, auteur de l'*Histoire de la littérature russe sous Catherine II* (même prix), et de M. Kiparissof, qui a publié une étude sur la *Liberté de conscience* (second prix de 1,000 roubles).

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 2 juillet, M. Dieulafoy communique le résultat de ses explorations archéologiques dans la Susiane. M. Barbier de Meynard présente ensuite quelques considérations sur divers historiens ottomans. Le 9 juillet, M. Dieulafoy termine sa communication. M. Paul Tamery commence la lecture d'un mémoire sur l'ouvrage mathématique de Georges Pachymère, géomètre byzantin du XIIIe siècle. — Le 16 juillet, M. Maspéro fait à l'Académie une très intéressante communication sur le résultat de ses fouilles en Égypte pendant cette année. — Le 23 juillet, la séance a été levée en signe de deuil pour la mort de M. Ch. Jourdain.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 10 juillet, M. Barthélemy-Saint-Hilaire achève la lecture de son mémoire sur le *Traité de la génération d'Aristote*. Puis M. Charles a commencé la lecture d'une étude sur *La psychologie musicale*. — Cette lecture a été terminée dans la séance du 17 juillet ; M. Lévêque a étudié l'imagination musicale interprétative. M. Lément communique une étude sur *Le patriotisme*. — Le 24 juillet, M. Paul Janet fait à l'Académie une communication des plus intéressantes sur les conditions mystérieuses qui président à la production de l'œuvre d'art et à l'apparition du génie.

Un Inventaire des incunables des bibliothèques publiques de France. — M. L. Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale, a publié dans le *Bulletin des bibliothèques et des archives,* et en tirage à part, des *Instructions pour la rédaction d'un inventaire des incunables conservés dans les bibliothèques publiques de France*, dont nous voudrions extraire les principales dispositions. Il est inutile d'insister sur l'utilité qu'offrirait la rédaction d'un catalogue des incunables, épars dans les différents dépôts de France où ils restent inabordables aux érudits qui n'ont aucun moyen de les découvrir; pourtant il n'est pas téméraire d'affirmer que beaucoup d'entre eux représentent des manuscrits aujourd'hui perdus et ont, par suite, une très grande valeur. Mais pour qu'un pareil travail d'ensemble pût être exécuté dans de bonnes conditions, « il faudrait, dit M. L. Delisle, que les incunables de chaque bibliothèque fussent catalogués suivant un plan uniforme et avec des précautions qui permissent de ramener à un seul groupe toutes les notices se rapportant aux différents exemplaires d'un même livre. » C'est pour atteindre ce but que le savant administrateur de la Bibliothèque nationale, qui a pris la direction de cette vaste entreprise, a établi un certain nombre de règles claires et précises applicables, dans la majeure partie des cas, à la rédaction d'une carte d'incunable. Il faut d'abord relever, en indiquant la place où ils se trouvent : le titre, s'il en existe un; le titre de départ, qui se trouve le plus souvent en tête du premier feuillet du texte; le titre final ou la souscription. On peut abréger les titres trop développés, en remplaçant par trois points les passages supprimés. Il est indispensable d'examiner soigneusement les pièces liminaires et les épilogues, où l'on a chance de rencontrer des renseignements sur la composition, l'édition, l'annotation, l'impression et la vente du livre. Ensuite on déterminera le format indiqué par la disposition des pontuseaux, qui sont verticaux dans les in-folio et les in-octavo, horizontaux dans les in-quarto; le caractère, romain ou gothique; la justification. A noter aussi la présence de figures gravées, de marques d'imprimeurs ou de libraires, la qualité du papier, du parchemin ou du velin, l'enluminure des frontispices, les armoiries, devises et initiales, les différents caractères de la reliure et les particularités qui peuvent faire découvrir le nom de l'auteur, si l'ouvrage est anonyme, du libraire, du relieur, des personnes notables qui ont possédé l'incunable en question. M. Delisle ne se contente pas de poser des règles, il donne des exemples et indique les principaux répertoires auxquels le rédacteur d'un catalogue d'incunables devra recourir. En principe on ne range dans cette catégorie que les ouvrages imprimés avant l'an 1500; mais cette date ne saurait être considérée comme absolument exacte, et M. Delisle engage vivement les bibliothécaires à comprendre dans leur inventaire tous les vieux livres dépourvus de dates, et même les impressions faites au XVIe siècle. Les instructions de M. Delisle ont été jointes à une circulaire adressée aux maires par le ministre de l'instruction publique; nous espérons que cet appel sera entendu et qu'on va travailler activement à la rédaction d'un *Inventaire général des incunables des bibliothèques de France.*

Les Manuscrits du musée Plantin-Moretus a Anvers. — Dans la livraison de juillet du *Polybiblion*, nous signalions l'*Inventaire sommaire des archives municipales de Saint-Germain-en-Laye* (*Seine-et-Oise*), publié par notre collaborateur M. H. Stein. Aujourd'hui il nous fait profiter d'un utile travail auquel il s'est livré, dans le musée Plantin-Moretus, pendant un court séjour à Anvers. On sait que Christophe Plantin, imprimeur et collectionneur érudit du seizième siècle, a laissé une belle bibliothèque, qui ren-

ferme aujourd'hui environ deux cents manuscrits et soixante-quinze incunables très précieux. En 1592, trois ans après la mort de Christophe Plantin, on dressa le catalogue raisonné de ses collections, en ayant soin de mettre les manuscrits à part. Un demi-siècle plus tard, en 1650, la bibliothèque s'étant considérablement augmentée, B. Moretus en fit exécuter un nouvel inventaire. Ces deux catalogues ont été copiés par M. Stein qui a eu l'heureuse idée de les annoter et de les publier en attendant que M. Max Rooses, conservateur du Musée, puisse faire paraître la partie du catalogue relative aux manuscrits. Dans l'inventaire de 1592 les volumes sont classés par formats; dans celui de 1650, sans division aucune, on trouve plus de détails que dans le premier; il indique très brièvement la nature, le format et l'âge de chaque manuscrit. Il est regrettable que M. Stein n'ait pas eu le loisir d'entreprendre les recherches nécessaires pour identifier les cent cinquante-quatre manuscrits signalés dans le catalogue de 1650; souhaitons qu'il soit mis en mesure de compléter l'œuvre commencée.

Deux Brochures de P. de Nolhac. — Notre collaborateur M. Pierre de Nolhac a publié, dans le t. VI des *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'école française de Rome*, deux mémoires qui ont été tirés à part : *Recherches sur un compagnon de Pomponius Lætus* (Rome, 1886, gr. in-8; *Inventaire des manuscrits grecs de Jean Lascaris* (Rome, 1886, gr. in-8). L'ami jusqu'à ce jour inconnu du célèbre professeur Pomponius Lætus est Parthenius, dont le nom a été relevé par M. de Rossi dans les *Graffiti* laissés aux catacombes par les membres de l'Académie romaine, et a été retrouvé par M. de Nolhac dans le manuscrit 3274 du fond latin Vatican. Le jeune critique montre qu'il faut joindre au nom de l'ami de Pomponius Lætus les deux noms Minutius Paulinus. C'est à l'aide de déductions très ingénieuses que M. de Nolhac a restitué Parthenius à l'histoire littéraire du quinzième siècle. On trouve aussi de curieuses révélations et beaucoup d'érudition et de sagacité dans l'*Inventaire des manuscrits grecs de Jean Lascaris*. La notice de M. de Nolhac complète heureusement la publication, faite en 1884 par M. K. K. Müller des dates de manuscrits écrites par le savant grec, et qui se rapportent aux acquisitions faites pour la bibliothèque de Laurent de Médicis. A l'inventaire, notre collaborateur a joint diverses pièces intéressantes, deux lettres inédites de Lascaris, l'une au poète florentin Giovanni Ruccellai, alors nonce du pape près de François Ier, l'autre au futur connétable de Montmorency, deux billets de Lascaris à Angelo Colocci, enfin une lettre grecque « de notre Lazare de Baïf à son confrère en diplomatie et en hellénisme ». Des documents plus précieux encore, émanés de Jean Lascaris, trouveront place dans un recueil que publiera prochainement M. de Nolhac, sous ce titre : *Les correspondants de Manuce.*

Les Livres rares de la Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro. — Cette bibliothèque, la plus importante du Brésil, a été fondée en 1807 par le prince régent de Portugal D. Joâo qui y fit transporter tout le fonds de la bibliothèque royale d'Ajuda (Portugal); mais elle ne fut ouverte au public que quatre années plus tard; le prince régent en confia la direction à deux religieux, Gregorio Viegos et Joaquim Damaso, qui rédigèrent un excellent catalogue des livres et manuscrits, resté inédit. Actuellement elle est divisée en trois sections : Imprimés et cartes géographiques; — Manuscrits; — Estampes; il n'y a donc pas, comme à notre Bibliothèque nationale, de section spéciale pour les Médailles; la collection numismatique, commencée seulement depuis quatre ans, fait partie de la section des Estampes. Le département des Imprimés est incontestablement le plus remarquable par

le nombre et la rareté des volumes qu'il contient; il renferme environ 200,000 ouvrages, parmi lesquels on rencontre beaucoup d'éditions sorties des presses des Alde, des Plantin, des Elzévir. Les incunables méritent de fixer l'attention et nous citerons la *Bible latine* de Fust et Schœffer, imprimée à Mayence en 1462 sur parchemin (2 vol. in-f°) : c'est la première édition de la Bible datée d'une manière certaine. La *Bible des Juifs,* dite *Bible de Ferrare,* texte espagnol imprimé en 1553, et la *Bible polyglotte* (hébraïque, chaldéenne, grecque et latine) de Ximenès (1514-1517, 6 vol. in-f°) sont deux ouvrages également très précieux. — La section des manuscrits est riche en chartes, chroniques et mémoires concernant surtout l'histoire du Brésil; l'un des volumes les plus curieux de cette section est une *Bible latine* transcrite vers l'an 1300 sur du parchemin très fin et en caractères véritablement microscopiques. La collection des lettres adressées par les premiers Jésuites qui évangélisèrent le Brésil au général de leur ordre à Lisbonne offre un réel intérêt historique. — La section des estampes contient, outre un grand nombre de dessins originaux dus à des maîtres célèbres, plus de 30,000 estampes. Le docteur Ramiz Galvâo, administrateur de la Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro, a commencé la publication du *Catalogue des manuscrits,* dont deux volumes ont paru.

Bibliographies des ouvrages relatifs a l'histoire de l'Imprimerie. — Il existe à New York une importante collection d'ouvrages, tous relatifs à l'invention de l'imprimerie et aux perfectionnements qu'on y a sans cesse apportés; elle est l'œuvre de M. le colonel Hoë, le célèbre constructeur de machines typographiques; il a dépensé des sommes considérables pour réunir plus de 2,000 volumes richement reliés en maroquin. Le fils du colonel Hoë continue, par ses recherches, d'accroître cette curieuse collection qui est une source précieuse pour l'histoire de l'imprimerie. Si le catalogue n'en a pas encore été publié, il serait fort utile de faire connaître ces richesses, et de placer la Bibliographie de la collection du colonel Hoë à côté de celle que M. B. Quaritch, libraire à Londres, publie sous le titre de *A Bibliography of printing* (in-4). Ce travail, entrepris il y a dix ans, renferme le catalogue de tous les ouvrages parus jusqu'à nos jours sur l'imprimerie et les arts qui s'y rattachent; le troisième et dernier volume vient de sortir des presses de MM. Wyman et fils. On trouve sous l'indication de chaque ouvrage, d'utiles notes critiques et historiques et parfois même des extraits textuels.

Une nouvelle édition de l'atlas physique de Berghaus. — La maison Justus Perthes, de Gotha, vient de faire paraître la première livraison d'une nouvelle édition entièrement refondue, du célèbre *Physikalischer Atlas* de Heinrich Berghaus, publié pour la première fois en 1836. L'ouvrage comprendra 75 cartes, toutes dressées et gravées à nouveau, sous la direction du Dr. Herm. Berghaus, et avec la collaboration de spécialistes dont les noms sont bien connus dans les cercles scientifiques. Les livraisons, renfermant chacune 3 cartes gravées sur cuivre, et livrées au public pour la somme modeste de 3 marcs (= 3 fr. 75), se succèderont régulièrement toutes les 6 ou 8 semaines. — L'atlas se composera des parties suivantes : I. *Géologie* (15 cartes), par M. Karl von Zittel, de Munich; — II. *Hydrographie* (11 cartes), par M. H. Berghaus; — III. *Météorologie* (12 cartes), par M. J. Hann, de Vienne; — IV. *Magnétisme terrestre* (5 cartes), par M. G. Neumayer, de Hambourg; — V. *Géographie botanique* (8 cartes), par M. O. Drude, de Dresde; — VI. *Géographie zoologique* (9 cartes), par M. le Dr. Hartlaub (de Brême); — VII. *Ethnographie* (15 cartes), par M. G. Gerland, de Strasbourg. — La 1re livraison renferme : une carte générale de la Méditerranée, donnant le tracé des lignes

d'égale profondeur, et enrichie de 22 cartons représentant les points les plus intéressants de ses rivages; un planisphère avec les isothermes annuelles; une carte botanique de l'Europe, contenant l'indication d'un grand nombre de faits relatifs aux limites respectives des flores et à la distribution des principaux types de végétaux. L'exécution scientifique et matérielle de ces cartes ne laisse rien à désirer et promet un vif succès à l'*Atlas physique.*

La Presse de Varsovie. — Le plus ancien journal est la *Gazette de Varsovie;* le *Journal polonais,* qui s'appelait autrefois *Chronique polonaise,* existe depuis plus de vingt ans; le *Courrier de Varsovie,* destiné surtout à donner toutes les nouvelles courantes, répond à peu près au *Figaro* français; le *Courrier quotidien* jouit de beaucoup moins de renommée. Deux nouveaux journaux fondés dans les dernières années n'ont eu qu'une existence éphémère. La *Parole* et le *Siècle* ont été plus heureux; le premier est l'organe des conservateurs, l'autre combat surtout la domination des Juifs. Outre ces feuilles quotidiennes, nous avons à citer les périodiques littéraires suivants : la *Revue hebdomadaire* et la *Vérité,* qui n'ont pas la même valeur littéraire que le *Pays,* imprimé à Saint-Pétersbourg. Les autres revues hebdomadaires sont : la *Revue catholique,* l'*Agriculture,* le *Journal du Commerce,* la *Semaine illustrée,* le *Lierre,* la *Gerbe,* la *Chronique des familles,* le *Sein de la famille;* la *Moisson* paraît tous les quinze jours, la *Bibliothèque de Varsovie* et l'*Athénée* sont mensuels.

La Presse scientifique au Japon. — D'après le *Cosmos,* il y a au Japon trente-sept journaux traitant de l'éducation et de l'enseignement, avec un tirage de 42,650 exemplaires par mois; sept journaux médicaux tirés à 8,195 exemplaires pendant le même temps; deux journaux forestiers; deux journaux de pharmacie; sept revues scientifiques tirées à 2,528 exemplaires, et vingt-neuf publications diverses donnant principalement des travaux de vulgarisation.

Les Archives polonaises en Russie. — Les archives de Lomzy, qui viennent d'être transportées à Varsovie, possèdent 2,196 volumes; les documents les plus anciens de ce dépôt datent de 1421. Les autres archives doivent avoir bientôt le même sort. Les archives de Kalisz contiennent à peu près 4,000 volumes (1386-1810); les archives de Kielce, 885 volumes et 490 liasses (de 1395 jusqu'à 1796); celles de Lublin possèdent 3,356 volumes (1402-1810); à Pietrkow, il y a 1,575 volumes (1520-1792); à Plotzk, 3,655 volumes (1483-1802); à Radom, 1,575 volumes (1410-1796); à Siedlce, 1,605 volumes (1745-1810); enfin, celles de Varsovie comptent 2,759 volumes (1385-1810). Les archives de Vilna vont être mises en ordre; on y compte 4,092,000 pièces latines et polonaises, qui ne sont pas encore cataloguées.

Paris. — Le ministère de l'instruction publique vient de faire distribuer le numéro 4 du tome III du *Répertoire des travaux historiques;* ce tome contient l'analyse des publications faites en France et à l'étranger sur l'histoire, les monuments et la langue de la France pendant l'année 1883. Pourquoi l'intérêt de ce *Répertoire,* accueilli avec bienveillance lors de son apparition et qui pourrait rendre les plus grands services, est-il notablement amoindri par le retard inexplicable apporté dans sa publication?

— Nous signalerons dans l'*Annuaire de la Société philotechnique* pour 1885 (Paris, E. Thorin) les travaux littéraires suivants : *La Poésie,* par M. Cochin; — *Le Printemps,* par M. J.-A. Sage; — *Stances à l'occasion du bi-centenaire anniversaire de la mort de P. Corneille,* par M. J. Travers; — *Le Château de Saint-Prix,* par M. le docteur Savoye; — *Fin de saison,* par M. G. Le Vavasseur; — *Les Secrets de Confucius,* par M. Mathieu d'Auriac; — *Sursum corda,*

par M. le comte de Trogoff; — *Le Pessimiste et l'optimiste*, par M. J. David.

— M. Weckerlin, bibliothécaire du Conservatoire de musique, a découvert le seul et unique exemplaire actuellement connu de la partition complète de *Alexandre à Babylone*, le dernier opéra de Lesueur, qui l'avait composé sur un poème de Baour-Lormian.

— M. Edmond Biré publiera désormais deux fois par mois dans le journal *L'Univers* des *Causeries littéraires* qui auront certainement un légitime succès, si l'on en juge par le premier article paru dans le numéro du 13 juillet, avec le sous-titre suivant: *La légende de Marion de Lorme*. Il y a quelques lignes où les variations politiques de Victor Hugo sont flétries de main de maître.

— Du 1er au 15 septembre prochain, paraîtra chez MM. Didot le cinquième volume des *Guerres sous Louis XV*, par le général comte Pajol, renfermant la fin de la guerre de Sept Ans et la période de 1763 à 1774. Le sixième volume, traitant des opérations militaires au Canada, aux Indes, en Portugal, paraîtra en 1887, et complètera l'histoire de nos guerres pendant cette période.

— On annonce pour le 1er octobre l'apparition d'un ouvrage intitulé : *Sous les armes. Revue de l'armée française*, qui paraîtra à la librairie Fetscherin et Chuit par livraisons bi-mensuelles dans le format grand in-4.

— Vient de paraître, par les soins de la direction du service géographique, au ministère de la guerre, une brochure intitulée : *Notice descriptive et itinéraire de la Tunisie. Région sud (1884-1885)*. (Paris, Imprimerie nationale, in-12.)

— MM. A. de Saint-Julien et G. Bienaymé ont fait exécuter un tirage à part du mémoire qu'ils ont publié dans le *Bulletin de statistique et de législation comparée* sous ce titre : *Les droits d'entrée et d'octroi à Paris depuis le douzième siècle* (Paris, Imprimerie nationale, in-8.)

— Nos lecteurs connaissent déjà la publication faite par les soins du service des travaux historiques sous le titre de : *Histoire générale de Paris. Registre des délibérations du bureau de la ville de Paris*. Le tome II, comprenant les actes de 1527 à 1539, vient d'être édité et annoté par M. A. Tuetey (Paris, Champion, in-4).

— Voici le texte adopté par le Comité des inscriptions parisiennes pour l'inscription commémorative du siège de Paris par les Normands, en 886, qui doit être placée à l'entrée du Petit-Pont : « A la tête du Petit-Pont s'élevait la tour de bois que défendirent contre les Normands pendant le siège de 886, les douze héros parisiens : Ermanfroi, Hervé, Herland, Ouaere, Hervi, Arnaud, Seuil, Jobert, Gui, Hardré, Aimard, Jossoulen. »

— A été récemment mis à la disposition des travailleurs, un nouveau volume des *Inventaires et documents publiés par la direction générale des Archives nationales* qui forme le tome I de l'*Inventaire des arrêts du Conseil d'État (règne de Henri IV)*, rédigé par M. Noël Valois (gr. in-4).

— Nous relevons dans les *Mélanges* de la *Revue des questions historiques* (no de juillet), un curieux article de M. J.-M. Richard que nous devons signaler ici ; il porte pour titre : *Les Livres de Mahaut, comtesse d'Artois et de Bourgogne (1302-1329)*; la liste de ces volumes dressée d'après des documents épars çà et là est certainement incomplète ; mais elle suffit pour donner une haute idée de la culture intellectuelle de cette princesse et nous fait regretter qu'il ne nous soit parvenu aucun inventaire de la « librairie » de la comtesse Mahaut.

— On sait qu'au mois d'avril 1886 la question de la propriété du domaine

de Chambord a été soulevée bien inopinément dans une polémique de presse, bien que, au moment de la mort de M. le comte de Chambord, l'État eût perçu, sans faire aucune revendication, les 375,000 francs versés comme droits de mutation. M. Robinet de Cléry vient d'étudier *La Question de Chambord au point de vue du droit,* dans une brochure éditée tout récemment par la librairie Palmé (gr. in-8 de 24 p.)

— M. Amédée de Cesena, rédacteur en chef honoraire du *Soleil,* vient de mettre la dernière main à un ouvrage intitulé : *Les Bourbons de France : Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe I, le comte de Paris,* qui doit paraître à bref délai chez l'éditeur Gauthier. — Signalons aussi à nos lecteurs la brochure *L'Exil,* mise en vente par le journal *Le Soleil*, et où l'on trouve le récit des événements dont le château d'Eu a été le théâtre, lors du départ de M. le comte de Paris.

— M. L. Dussieux a fait paraître à la librairie Lecoffre une *Étude biographique sur Colbert* (in-8 de XI-372 p.).

— La librairie Marpon et Flammarion vient d'éditer un nouveau livre sur les Juifs : *La Question juive,* par M. J. de Biez, qui a dédié son livre à M. Ed. Drumont; c'est assez dire l'esprit dans lequel est rédigé ce volume. — Signalons encore *La Question juive en 1789,* par A. Gairal (Lyon, Vitte et Perrussel, in-8).

— M. Ed. Drumont aurait, dit-on, l'intention de faire paraître prochainement un journal qui porterait le titre significatif de *La Croisade.*

— Le Comité de l'*Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers* a publié en petite brochure de propagande le *Rapport* présenté à l'assemblée générale de l'*Œuvre,* par M. Albert Hyrvoix, au sujet de la fondation d'une *Réunion d'études historiques apologétiques sur le moyen âge.*

— Sous presse, pour paraître incessamment, chez Leroux : *Paciecidos* (*La Paciécide*), poème latin de M. Barth. Pereira, S. J., sur les martyrs du Japon en 1626; avec traduction en prose par M. Guichon de Grandpont, commissaire général de la marine (gr. in-8 d'environ 450 p. — Prix : 4 fr.). Ce poème, très exalté au dix-septième siècle, était réputé perdu, lorsqu'un exemplaire en a été retrouvé récemment par M. Ferd. Denis, administrateur de la bibliothèque Sainte-Geneviève, et M. Guichon de Grandpont s'est chargé de le traduire.

— M. E. Bayssières, l'un des adversaires de M. Bigot, vient de faire paraître un ouvrage intitulé : *L'Enseignement secondaire français de M. Bigot et l'Enseignement spécial; l'École de Cluny, réfutation des idées de M. Bigot sur l'école de Cluny* (Goin, in-18 jésus).

— M. J. Flammermont a fait tirer à part deux articles publiés par lui dans le *Bulletin de la Faculté des lettres de Poitiers* et intitulés, le premier : *Études critiques sur les sources de l'histoire du XVIIIe siècle. I. Les Mémoires de Mme Campan,* le second *Les Universités allemandes.* Ces deux brochures in-8 sont en vente à Paris chez A. Picard.

— M. Ad. Bélanger a consacré à l'abbé de l'Épée une *Étude bibliographique et iconographique* (in-4), en vente à la librairie Ritti.

— L'ancien exécuteur Samson avait formé une collection comprenant 7,143 ordres d'exécutions reçus par lui du 7 avril 1808 jusqu'au 8 décembre 1832. La Bibliothèque historique de la ville de Paris a fait l'acquisition, pour la somme de 360 fr., des dix-neuf volumes qui les renferment.

AUVERGNE. — Nous avons reçu *Le Guide complet illustré de l'Auvergne* (*Puy-de-Dôme*), publié par M. Ambroise Tardieu. C'est un petit volume in-16 de

330 pages, orné d'environ 200 gravures, que l'on peut se procurer chez l'auteur à Herment (Puy-de-Dôme). Les notices sont nombreuses, sinon complètes, et quelques-unes des gravures sont d'une exécution passable, mais d'autres, notamment celles qui représentent des châteaux vus « dans le lointain » offrent un aspect nuageux (Cf. p. 193 et 209). Néanmoins les touristes devront consulter ce guide, d'un format commode.

Béarn. — On annonce la récente publication d'un volume de M. Louis Lacaze intitulé : *Recherches sur la ville de Pau. L'ancienne église Saint-Martin.* (Pau, L. Ribaut, in-8).

— M. L. Soulice, bibliothécaire archiviste de la ville de Pau, a publié un volume du *Catalogue de la bibliothèque de la ville de Pau* consacré aux ouvrages d'*Histoire locale* (Pau, imp. Veronèse, in-8 de xxxviii-399 p.).

Berry. — M. C. Kohler vient de faire tirer à part l'*Inventaire de la bibliothèque de Saint-Gildas en Berry* (in-8), publié par lui dans la première livraison de 1886 de la *Bibliothèque de l'École des chartes*, éditée par le libraire Alph. Picard.

Bourgogne. — M. A. Jacquet a récemment fait imprimer un important travail sur *La Vie littéraire dans une ville de province sous Louis XIV, étude sur la société dijonnaise pendant la seconde moitié du XVIIe siècle,* d'après les documents inédits. (Paris, Garnier, in-8).

— Nous avons reçu un Extrait du *Bulletin d'histoire et d'archéologie religieuses du diocèse de Dijon,* intitulé *La chapelle des Bossuet à Seurre (Côte-d'Or),* par M. Ernest Serrigny (Dijon, imp. Damongeot, in-8) ; cette élégante petite brochure renferme un plan de l'église Saint-Martin de Seurre fort bien dressé par M. Ch. Suisse, architecte du diocèse de Dijon, et quatre belles chromolithographies.

— A récemment paru le tome III de l'ouvrage de M. Ch. Jarrin sur *La Bresse et le Bugey, leur place dans l'histoire* (Bourg, inprimerie Authier, in-8).

Bretagne. — M. Du Bois de La Villerabel a extrait de la *Revue historique de l'Ouest* des *Fragments inédits de Du Paz*, publiés par lui dans ce recueil (Nantes, Forest et Grimaud).

— M. le marquis de Granges de Surgères a récemment publié divers titres découverts par lui et relatifs à des *Fondations pieuses à Nantes (1549-1691) : Sainte-Croix, les Jacobins, la Chapelle de miséricorde, le Sanitat.* Cette publication, faite d'abord dans le *Bulletin de la Société archéologique de Nantes*, a été tirée à part à 125 exemplaires (Nantes, Forest et Grimaud).

Champagne. — Un auteur anonyme a consacré à *La Basilique de la Reparation à Saint-Dizier, diocèse de Langres,* une brochure in-8 en vente au bureau de l'Œuvre de la Réparation, à Saint-Dizier.

— M. l'abbé Roussel a récemment publié une *Étude historique sur les premiers évêques de Langres* (Langres, Rallet-Bideaud, in-8).

— Signalons un important ouvrage consacré par M. l'abbé P. L. Péchenard à l'*Histoire de la Congrégation de Notre-Dame de Reims* (Reims, Michaud, 2 vol. in-8).

Comtat-Venaissin. — M. l'abbé Rance va publier, chez Séguin, à Avignon, une traduction d'un opuscule du cardinal Bona : *La Préparation à la mort.*

Dauphiné. — Deux nouvelles publications périodiques littéraires à signaler : l'une, publiée à Grenoble chez Baratier, porte le titre de *Petite Revue dauphinoise biographique et littéraire*, et paraît le 10 de chaque mois ; l'autre, imprimée à Valence, est hebdomadaire et s'intitule *Le Mondain dauphinois, journal littéraire, satirique et théâtral.*

Flandre. — Vient de paraître : *Un Complice de Ravaillac arrêté à Bruxelles en 1616.* Notice et documents publiés par M. Jules Finot, archiviste du département du Nord (Lille, Quarré).

— Signalons un volume du *Catalogue méthodique des imprimés de la bibliothèque publique de Douai,* consacré aux ouvrages scientifiques (Douai, imp. Delattre et Gaulois, gr. in-8 à 2 col.).

— M. L. Quarré-Reybourbon a publié une *Histoire de la ville de Béthune tirée des anciennes chroniques de Flandre et d'Artois*, d'après un manuscrit inédit (Lille, Quarré, in-12).

Franche-Comté. — La Société d'émulation du Doubs vient de publier le neuvième volume de la cinquième série de ses *Mémoires,* qui comprend notamment : *Les origines et la date du Saint-Ildefonse de Rubens*, par M. Auguste Castan ; — *Les États de Franche-Comté de 1788*, par M. le docteur J. Meynier ; — *Note sur le Gault de Rozet,* par MM. Paul Petitclerc et Albert Girardot ; — *Henri Martin, membre honoraire de la Société d'émulation du Doubs*, par M. Édouard Besson ; — *Formation jurassique des environs de Besançon*, par M. Albert Girardot ; — *Les Phénomènes de l'attention*, causerie physiologique, par M. le docteur Chapoy ; — *Les Mosaïques du Clos Saint-Paul, à Besançon,* par M. A. Vaissier ; — *La Glacière de Chaux-lez-Passavant,* notice historique et scientifique, par MM. Albert Girardot et L. Trouillet.

— M. l'abbé Dalloz a fait paraître une *Notice historique sur le sanctuaire et la ville de Notre-Dame de La Chaux* (Salins, imp. Bouvier, in-8).

Guienne. — M. Barckausen, professeur à la Faculté de droit de Bordeaux, prépare un recueil de documents relatifs à l'histoire de l'Université de Bordeaux.

— Le discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Bordeaux par M. Léon Cosme a fait l'objet d'une brochure publiée sous le titre de : *Aperçu sur le barreau de Bordeaux depuis ses origines jusque vers 1830* (Bordeaux, Féret, in-8). Je signalerai des détails nouveaux sur R. de Sèze, le courageux défenseur du Roi, et j'ajouterai que le discours de M. Cosme est rempli de nobles pensées, et que l'orateur s'y sépare nettement de la détestable école qui, pour faire l'éloge de la société contemporaine, sacrifie le passé glorieux de l'ancienne France.

— Signalons aux historiens un extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes* intitulé : *Petite Chronique de Guienne jusqu'à l'an 1442,* publiée pour la première fois par M. Germain Lefèvre-Pontalis.

Ile-de-France. — MM. Eug. Müntz et Em. Molinier ont inséré dans les *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France* (1885), un curieux travail sur *Le Château de Fontainebleau au XVIIe siècle d'après des documents inédits,* qui a fait l'objet d'un tirage à part.

— M. l'abbé L. Pihan a publié dans les quatre dernières années des *Mémoires de la Société académique de l'Oise*, une *Histoire de Saint-Just-en-Chaussée, étude historique et archéologique,* dont il vient de faire exécuter un tirage à part qui forme un volume in-8 de 490 p. (Beauvais, imp. Pere).

Limousin. — L'auteur de *La grande Chartreuse* par un Chartreux vient de publier : *La Chartreuse de Glandier en Limousin,* par un Religieux de la Maison. (Neuville-sous-Montreuil, en Artois, typographie de la Chartreuse de N.-D. des Prés, 1886, in-12 de XII-446 pages, avec plusieurs gravures). Les ouvrages de ce vénérable auteur anonyme sont d'excellents modèles de monographie religieuse.

Lorraine. — Vient de paraître le 3e volume d'un ouvrage que nous avons déjà signalé à nos lecteurs : *Les Rues de Nancy du XVIe siècle à nos jours,* (in-8), par C. Courbe.

— M. J. Favier a fait tirer à part les *Documents inédits sur la vie privée de Charles IV, duc de Lorraine, tirés des papiers de son confesseur,* publiés par lui dans la *Revue historique.*

— M. C. Guyot, professeur à l'École forestière de Nancy, vient d'écrire un volumineux ouvrage sur *Les Forêts lorraines jusqu'en 1789* (Nancy, imp. Crépin-Leblond, in-8).

— M. P. Sternon a publié un ouvrage intitulé : *Les Moines et les sorcières d'Ancy au XVIe siècle* (Nancy, Imp. nouvelle, in-12).

— A été récemment imprimé à Bar-le-Duc, chez Contant-Laguerre, le tome II de l'ouvrage de M. C. Bonnabelle : *Le Département de la Meuse géographique, statistique, historique, nobiliaire* (in-8); ce volume est consacré aux localités suivantes : Beurey, Fromeréville, Géry, Guerpont, Mussey, Nançois-le-Petit, Noyers, Ronsard, Verdun-sur-Meuse.

MAINE. — On doit à M. l'abbé J. Gillard des *Recherches historiques sur les Bénédictines de Lassay*, publiées à Mamers en un volume in-8, imprimé chez Fleury et Dangin.

NORMANDIE. — Nous avons reçu deux extraits du prochain volume des *Mémoires de l'Académie de Caen*. Le premier est consacré par M. Émile Travers, notre collaborateur, aux *Restes de Christophe Colomb ;* en 85 pages in-8, il discute les opinions de Mgr Cocchia et du comte Roselly de Lorgues. M. Gasté a employé dans le deuxième 14 pages du même format à éclairer un passage du *Mercure de France*, d'après lequel Pierre Corneille aurait concouru au « Palinod de Caen. »

— La Société des Bibliophiles normands vient de terminer par la publication du tome III, la reproduction éditée par M. Pierre Le Verdier d'une rareté du quinzième siècle : *Mystère de l'Incarnation et Nativité de Notre-Sauveur et Rédempteur Jésus-Christ, représenté à Rouen en 1474* (Rouen, imp. Cagniard, in-4).

— Est en préparation chez le même imprimeur pour la Société rouennaise de Bibliophiles un volume qui sera une fidèle reproduction (texte et gravures) d'une rareté bibliographique de 1696 : « *Discours de la ioyeuse et triomphante entrée de très haut, très puissant et très magnanime prince Henri IIII de ce nom, très chrestien roy de France et de Nauare, faicte en sa ville de Rouën, capitale de la prouince et duché de Normandie, le Mercredy saizième iour d'Octobre CLƆ.LƆ.XCVI, avec l'ordre et somptueuses magnificences d'icelle, et les portraictz et figures de tous les spectacles et autres choses y representez.*

— Viennent de paraître : *Fécamp, chapelle de Notre-Dame-du-Salut*, notice par Alexandre Leport. In-8, 23 p., plan, Fécamp, imp. Durand et fils; — *Aperçu historique de la serrurerie depuis les origines jusqu'à nos jours*, par Ch. Loquet. In-12 carré, 133 p., Rouen, imp. Deshays.

— Il est question de fonder à Rouen une Société des monuments rouennais; une réunion, ayant pour but d'établir les premières bases de cette Société, a eu lieu à Rouen le 8 juillet, sous la présidence de M. Ch. Garnier, membre de l'Institut, architecte de l'Opéra, et de M. Ch. Normand.

ORLÉANAIS. — M. E. Bimbenet, après avoir publié dans les *Mémoires de la Société archéologique et historique de l'Orléanais* un important travail sur *Les Écoliers de la nation de Picardie et de Champagne à l'Université d'Orléans*, en a fait exécuter un tirage à part (Orléans, Herluison, in-8).

— M. A. de Dion a récemment publié dans les *Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir* une notice sur *Le Puiset au XIe et au XIIe siècle, chatellenie et prieuré ;* il vient d'en faire paraître à Chartres un tirage à part (in-8).

PÉRIGORD. — M. Dujarric-Descombes a publié sous le titre de *Biographie périgourdine* une notice consacrée à *Pierre Grand Du Pouzet, commandant du régiment de Bourdeille en 1622* (Périgueux, imp. Laporte, in-8).

— Grâce à M. Léon Dessalles, nous possédons maintenant une *Histoire du Périgord* qui comprend trois volumes in-8, imprimés à Périgueux chez Delage et Joucla.

POITOU. — Nous signalerons parmi les publications récentes : *L'Age de la Pierre à Saint-Martin-la-Rivière et environs (Vienne). Description d'un cimetière et de stations préhistoriques,* par Ed. Tartarin (Paris, Doin ; Poitiers, Marcireau, in-8 de 43 p. avec 8 pl. hors texte) ; — *D'Hosier, Armorial général du Poitou,* recueil officiel dressé en vertu de l'édit de 1696, publié par H. Passier, 7e série, élection de Mauléon (Niort, L. Clouzot, in-8).

— Une statistique de l'enseignement secondaire spécial dans l'Académie de Poitiers, publiée dans le *Bulletin des Sociétés des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* d'après un rapport du recteur, constate que l'enseignement secondaire sous toutes ses formes compte huit lycées, vingt-un collèges et neuf cours secondaires de filles.

— C'est par suite d'une erreur que nous avons annoncé dans le numéro de juin du *Polybiblion* que le *Catalogue des collections numismatiques de la Société des antiquaires de l'Ouest,* rédigé par M. Lecointre-Dupont, était sous presse à l'imprimerie générale de l'Ouest. Ce travail n'est pas en état d'être imprimé.

PROVENCE. — Depuis le 4 avril, paraît à Marseille, chez l'imprimeur Schickler, *L'Union des revues méridionales, organe hebdomadaire de la Provence, société littéraire, historique, scientifique et artistique de Marseille.* Ce périodique comprend deux parties, publiées en livraisons distinctes : l'une est rédigée en français et porte le titre spécial de: *Le Midi littéraire,* la seconde ou *la Reneissenço* est écrite en provençal.

SAINTONGE. — Le *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis,* dans son numéro de juillet, a commencé la *biographie des ecclésiastiques qui ont péri en 1793* par les victimes des Carmes à Paris, entre autres Pierre-Louis de La Rochefoucauld-Bayers, dernier évêque de Saintes, massacré avec son frère, l'évêque de Beauvais, dont le souvenir a été conservé par un portrait dans un vitrail en l'église d'Écurat et une inscription dans l'église de Crazannes, où il habitait pendant l'été. Lire aussi les articles sur *la Fondation des Carmélites à Saintes,* une réponse à la Société des sciences et lettres de Pau sur *le Droit du seigneur au moyen âge,* et une petite dissertation sur *le Lieu de naissance de Bernard Palissy* que M. Louis Audiat attribue à l'Agenais.

— Signalons parmi les publications récentes : *Édouard Pinel et son œuvre,* par M. Alphonse Menut. Édouard Pinel, décédé en 1884, était un peintre de marine distingué et conservateur du musée de La Rochelle ; — une réimpression par M. le comte Claude de Monti de Rezé, *Moreau maître en fait d'armes à la jeunesse nantaise.* Les *Ports maritimes de la France,* tome IV, première partie, qui contient les ports de La Rochelle à Monbert : Brouage, Rochefort, Marennes, le Chapus, Royan, Riberoux, Fouras, l'île de Ré, Meschers, Saint-Georges-de-Didonne, Mornac, Mortagne, etc. Ces notices, rédigées par des ingénieurs pour le ministère de la marine, sont accompagnées de cartes et de détails statistiques importants. Chaque port a été tiré à part, in-4.

VENDÉE. — Viennent de paraître : *L'abbé Edmond Harry,* par l'abbé Eugène Bossard (Nantes, Lachèze et Dolbeau, in-12 de 102 p.) ; — *Catalogue des tableaux, œuvres d'art et collections du musée de La Roche-sur-Yon,* anonyme [par M. A. Bitton], (La Roche, Veuve Ivonnet, in-16) ; — *Notice sur Revellière-Lépeaux, député aux États généraux, membre de la Convention nationale, directeur*

de la République française, nouvelle édition, revue et augmentée par Dugast Matifeux (in-8 de 32 p.).

Allemagne. — M. R. Klusmann vient de publier chez Zeubner, à Leipzig, une seconde édition de l'*Encyclopédie et méthodologie des sciences philologiques de Boeckh*, dont la première édition avait été faite en 1877 par feu le Prof. Bratuscheck (In-8 de x-884 p., 15 fr.).

— Les publications de l'Institut de correspondance archéologique de Rome, devenu depuis 1874 l'Institut archéologique allemand, viennent de subir une transformation complète. Jusqu'à la fin de 1885, les publications ordinaires comprenaient un *Bullettino,* des *Annali,* des *Monumenti inediti*, imprimés à Rome, l'*Archœologische Zeitung*, imprimée à Berlin, et les *Mittheilungen,* imprimés à Athènes. Désormais il y aura un *Jahrbuch* (le 1er fascicule vient de paraître. Prix : 20 fr. par an), des *Kaiserlich deutschen archœologischen Institut* et des *Denkmäler* publiés à Berlin; un *Bullettino* imprimé à Rome, et plus étendu que l'ancien *Bullettino;* enfin des *Mittheilungen* qui continueront à être imprimés à Athènes. Le prix de ces dernières publications n'est pas encore fixé.

— M. A. Schneider vient de publier chez Engelmann, à Leipzig, une curieuse étude sur les monuments de l'art antique relatif au cycle troyen. *Der troische Sagenkreis in der ältesten griecheichen Kunst* (1886, in-8).

— M. G. Elbe vient de publier le premier volume d'un ouvrage illustré sur l'art des dix-septième et dix-huitième siècles en Europe. *Die Spaet-Renaissance* (Berlin, Springer, 1886). L'ouvrage sera complet en deux volumes.

— A paru chez Ferdinand Hirt, à Breslau, un travail sur l'esclavage dans l'antiquité grecque : *Die Sklaverei im griechischen Altertume. Ein Kulturbild nach den Quellen in gemeinfasslicher Darstellung* (in-8). Cette étude sur la civilisation antique est due au Dr W. Richter.

— Le Dr Fr. von Reber a récemment publié chez T. O. Weigel, à Leipzig, une Histoire de l'art au moyen âge *Kunstgeschichte des Mittelalters* (in-8), dans laquelle l'archéologie française tient une large place ; un chapitre entier (p. 427-462), est consacré à l'architecture gothique en France ; l'ouvrage est orné de 422 gravures, dont plusieurs reproduisent des monuments français, tels que les cathédrales de Reims et de Chartres, Saint-Germain d'Auxerre, etc.

— *L'Histoire des relations de l'Église catholique avec la Prusse,* écrite par Bachem et traduite en français, ne suffit pas comme histoire du Kulturkampf ; Majunke, ancien rédacteur de la *Germania,* a composé un nouveau travail à l'aide de matériaux en partie inconnus.

— Oesterley a écrit un *Répertoire bibliographique des collections de documents.*

— Fr. Delitzi édite un *Dictionnaire assyrien.* Un autre, du P. Shanmayer, S. J., s'achève. Le premier prépare aussi un nouveau *Dictionnaire hébraïque,* dont les prolegomena sont déjà imprimés.

Angleterre. — L'une des principales œuvres de Gustave Flaubert : *Salammbô,* vient d'être traduite en anglais, avec l'autorisation des héritiers de l'auteur, par M. French Sheldon (London, Saxon, 1886, in-8).

— A récemment paru chez Sampson Low, à Londres, le second et dernier volume des *Personal Memoires* d'U. S. Grant (in-8 de 647 p.). Un Index onomastique termine le volume.

— Ajoutons à la bibliographie déjà si considérable des ouvrages relatifs à Jeanne d'Arc le volume publié par Mrs. Florence Caddy, chez Hurst and

Blackett, à Londres : *Footsteps of Jeanne d'Arc, a Pilgrinage* (1886, in-8 de XVI-375 p.).

— On a annoncé la publication à Glasgow d'un *Bibliographical Dictionary of musicians* qui doit renfermer l'indication de tous les compositeurs de musique anglais.

AUTRICHE. — La maison Holder de Vienne met en vente un Dictionnaire géographique de l'Autriche-Hongrie : *Geographisches Namenbuch von Österreich- Ungarn. Eine Erklärung von Länder-, Völker-, Gau-, Berg-, Fluss- and Ortsnamen,* dû au Dr Friedrich Umlauft (in-8 de XVI-304 p.).

— L'inspection de toutes les bibliothèques d'écoles ordonnée par le ministère des cultes a donné naissance à deux écrits : *Guide critique de la littérature destinée à la jeunesse* par F. Panholzer ; *Les règlements et les décrets du ministère concernant les bibliothèques scolaires,* par Bornemann. Ce dernier livre a eu 6 éditions en 8 semaines.

— La commission judiciaire de la diète générale de Vienne a prié le gouvernement de proposer une nouvelle loi sur le droit littéraire des auteurs. Zawadski a le mérite d'avoir signalé les défauts de la loi actuelle.

— M. H. Hess vient de faire paraître chez A. Hartleben, à Vienne, un guide illustré des monts du Tauer *Illustrister Führer durch die Hohen Tauern* (in-8 de XV-272 p. et 50 gravures).

— Shlosser vient d'éditer : *Bibliotheca historico-geographica stiriaca* ou la littérature styrienne sous ses rapports historiques, géographiques, et ethnographiques.

BELGIQUE. — On sait que M. L. Degeorge a fait paraître, il y a quelque temps déjà, un ouvrage sur *La Maison Plantin à Anvers,* renfermant la monographie complète de cette imprimerie célèbre, des documents historiques sur l'imprimerie et une liste chronologique des ouvrages imprimés par Plantin de 1555 à 1589. Nous devons signaler la 3e édition qui vient de paraître à la librairie Firmin Didot et qui contient la généalogie de la famille Plantin-Moretus, le portrait et la marque du grand imprimeur, d'après Wieriex.

— Le 6 juillet un incendie a détruit les bâtiments de l'Université libre de Bruxelles ; la majeure partie de la bibliothèque a été la proie des flammes, malgré les efforts tentés pour la préserver.

— Un décret du roi des Belges vient de créer à Gand une Académie de littérateurs et de savants, qui s'adonneront à l'étude de la langue et de la littérature flamandes. La nouvelle Académie, dont le roi des Belges est protecteur, sera inaugurée le 10 octobre prochain.

— Le *Bulletin de l'Académie d'archéologie* de Belgique vient de publier une étude de cent quinze pages sur le peintre de fleurs Daniel Segher, de la Compagnie de Jésus. L'auteur, le Révérend Père Kickens, y a rassemblé un grand nombre de documents, et il a complété ainsi l'étude qu'a fait paraître sur le même artiste le Révérend Père Hermann Allard, aussi de la Compagnie de Jésus.

BOHÊME. — M. F. V. Sarinck a édité déjà plusieurs ouvrages tendant à prouver que la civilisation des Slaves est antérieure à celle des Allemands. Dans un récent ouvrage intitulé : *Questions d'historiographie,* cet auteur poursuit le même but.

— Voici la liste des périodiques littéraires publiés en langue tchèque : *La Tempête dans les montagnes ; Les Fleurs ; Le Printemps ; Lettres littéraires ; L'Aurore ; La Culture ; La Méthode ; La Pédagogie ; Les Jeunes convives ; Nouvelle collection de livres pour le peuple tchèque ; Le Musée ; Lettres curieuses ; Le*

Mouvement; La Bibliothèque de la famille tchèque; Collection nationale; *Revue littéraire; Collection historique; Collection slave; La Voix.*

— M. J.-B. Miltner explore les archives de Bohême. Le treizième volume de ses découvertes vient de paraître

— *La littérature tchèque depuis sa régénération jusqu'à présent* a fait l'objet d'un travail dû à V. Czajewski (Varsovie).

Espagne. — Vient de paraître le second volume des *Lettres de Marie d'Agréda au roi Philippe III* (Madrid, Murillo, in-4). Cette publication est due à M. Silvela, ancien ministre d'Alphonse XII.

— Vient aussi de paraître le sixième et dernier volume des *Conferencias sobre las Letanias da la SS. Virgen Maria*, première traduction espagnole du grand ouvrage du P. Justin de Miechow, dominicain polonais qui vivait au seizième siècle. Ce sixième volume se termine par la *Biblia Mariana*, du B. Albert le Grand, et par les tables et plans de sermons (Madrid, Dubrull).

— Depuis mai 1886, paraît à Denia (Espagne), sous le titre : *El Archivo*, une revue hebdomadaire, dont le but sera d'enregistrer au jour le jour les découvertes numismatiques et archéologiques qui ont pour objet l'ancien royaume de Valence.

— La *Colleccion de documentos ineditos para la historia de España* s'est enrichie d'un nouveau volume. Il contient une réimpression du *Libro de la vida y costumbres de don Alonzo Enriquez* et des documents sur la vice-royauté du Pérou au dix-huitième siècle. (T. LXXXV de la collection, in-8 de VI-544, imprenta de Ginesta à Madrid).

— Le Folk-lore catalan vient de rédiger un interrogatoire destiné à être répandu pour faciliter les recherches des membres de cette société. Un d'entre eux, M. Cels Gomès, prépare un livre sur la sorcière en Catalogne (*La bruixa catalana*).

— La librairie C. Reinwald, de Paris, vient de mettre en vente un volume dû à M. Émile Cartailhac, contenant les résultats d'une mission scientifique qui lui avait été confiée par le ministère de l'instruction publique de France. L'ouvrage est intitulé : *Les Ages préhistoriques de l'Espagne et du Portugal* (in-8 jésus).

Italie. — On nous signale la publication prochaine en tirage à part de la *Commentatio de origine historia, indicibus scrinii et bibliothecæ sedis apostolicæ*, travail original du commandeur J.-B. de Rossi inséré dans le tome I des *Catalogues des manuscrits latins de la bibliothèque vaticane.*

— M. A. Cruvellié vient de publier à Venise, chez Usiglio, une traduction française de l'intéressant ouvrage de M. Urbani de Ghelsof : *Les arts industriels à Venise au moyen âge et à la Renaissance.*

— M. Eugène Rendu, qui poursuit son idée de réconcilier l'Italie et la Papauté, vient de publier une nouvelle plaquette : *Rome capitale et les Romains* (Paris, Perrin, in-8, 40 p.). C'est une sorte de préface à l'ouvrage qu'il prépare et qui paraîtra sous ce même titre.

— On annonce la récente publication à la librairie Raffaello Guisti de Libourne d'une *Antologia della poesia italiana*, due à Ottaviano Targioni Tozetti.

— Vient de sortir des presses de Voghera, à Rome, un important ouvrage de M. D. Berti intitulé : *Il conte di Cavour avanti il 1847* (in-8).

— L'article que nous annoncions le mois dernier sur la question du *Canzioniere* autographe de Pétrarque vient de paraître dans le *Giornale storico della letteratura italiana*. Il est dû à la plume autorisée de M. Rodolfo Renier, professeur à l'Université de Turin. M. Renier rend hommage aux recherches de M. P. de Nolhac avec une courtoisie parfaite et une remar-

quable absence de préjugé national. Après avoir résumé d'une manière définitive les polémiques soulevées sur la question, il termine en souhaitant la publication prochaine, annoncée par M. de Nolhac, des fac-similés des manuscrits de Pétrarque retrouvés au Vatican.

— Le bibliophile américain, M. Willard Fiske, vient d'imprimer une plaquette sur ses études favorites : *Hand-list of Petrarch Éditions in the Florentine Public Libraries* (Florence, Le Monnier).

— Vient de paraître à Rome le 1er fascicule du *Dizionario epigrafico di antichita romane, di Ettore de Ruggiero,* édité par Loreto Pasqualucci (Via Viminale, 22, à Rome); il comprend 32 pages gr. in-8, et correspond aux mots ABACHUS-ACHAIA; il paraîtra une livraison par mois. Nous reparlerons de cet ouvrage quand la publication sera plus avancée.

POLOGNE. — Une *Étude biographique et littéraire sur Adam Mickiewicz,* due à P. Chmielowski, vient de paraître en deux volumes. Le nom de l'auteur est connu. En ce moment son *Abrégé de la littérature polonaise contemporaine* a paru en seconde édition.

— La Pologne ne possède qu'un périodique consacré entièrement à la bibliographie : c'est le *Guide bibliographique* paraissant tous les mois à Cracovie et ne donnant que les titres des livres nouveaux.

— Depuis le commencement de cette année un nouveau périodique mensuel polonais paraît sous le titre de *Revue contemporaine.*

— *L'influence de J.-J. Rousseau en Pologne,* tel est le titre d'un article du P. Kalinka inséré dans la *Revue polonaise.*

— Le septième volume des *Scriptores rerum polonicarum* contient les *Epistolæ in archivo domus Radzivilianae depromptae.*

RUSSIE. — Le *Messager du Gouvernement* annonce que dix-neuf feuilles périodiques, dont il donne les titres, ont cessé de paraître. Parmi ces défuntes se trouvaient entre autres : l'*Écho,* le *Journal pour les jeunes filles,* l'*Union,* le *Juif russe,* rédigé par Rabbinovitch, l'*Aurore boréale,* l'*Hirondelle,* le *Gnome,* feuille allemande, et le *Trésor,* qui se publiait en français sous la rédaction de MM. de la Droiptière et Sormeyer.

— Un des rédacteurs du *Nouveau temps,* M. Boulgakov, a fait paraître une intéressante étude sur *le Comte Léon Tolstoï et ses œuvres devant la critique indigène et étrangère.*

— Le *Messager historique* de cette année-ci contient les mémoires du comte Sologoub, qui sont extrêmement curieux. Dans la livraison de mai, on trouve des détails sur la mort tragique de Pouschkine et sur son duel avec Dantès.

— La Société impériale des anciens textes a mis au jour *La Vie de saint Serge de Radonège* (mort en 1391), d'après un manuscrit du seizième siècle, et la dernière partie de deux autres vies illustrées, de saint Théodore d'Édesse et de saint Niphon, évêque de Chypre. Un fragment grec de la *Vie de saint Théodore d'Édesse* jusque-là inédit a été donné par M. Vassilevski dans le tome IV du *Recueil de Palestine.*

SUISSE. — A l'occasion du cinquième centenaire de la bataille de Sempach (9 juillet 1386), M. Eugène Secrétan a publié, d'après le récent ouvrage de M. Th. de Liebenau : *Die Schlach bei Sempach,* et sous les auspices de la Société d'histoire de la Suisse romande, une brochure intitulée : *Sempach et Winkelried,* avec une carte du champ de bataille (Lausanne, G. Bridel). La tradition relative au héros de Stanz se trouve ici confirmée.

— Sous ce titre : *Simples notes d'un flaneur à la recherche de la vérité historique,* M. Louis Gérard a publié d'importantes rectifications à l'histoire du comté de Gruyère, par M. Hisely. (Bulle, J. Ackermann).

— Les moines de la *Chartreuse de la Valsainte* (canton de Fribourg) réunissent les documents nécessaires pour écrire l'histoire fort intéressante de leur monastère, fondé en 1295 par les seigneurs de la maison de Corbière. Dès le milieu du seizième siècle, messeigneurs de Fribourg, après s'être emparés du comté de Gruyère, aspirèrent à s'emparer des biens de l'une des deux Chartreuses du pays : la Valsainte (appelée dans les actes de fondation *Vallis omnium sanctorum*) et la Part-Dieu. LL. EE. arrachèrent la suppression du monastère de la Valsainte à Pie VI, en 1778, sous prétexte d'augmenter la mense de l'évêque de Lausanne, réfugié à Fribourg depuis la prétendue Réformation, de doter le collège de Saint-Michel de Fribourg et d'enrichir le chapitre de la collégiale de Saint-Nicolas. Pendant la Révolution française, les moines de la Grande-Trappe trouvèrent asile à la Valsainte, dont les Chartreux rentrèrent ensuite en possession, pour en être expulsés de nouveau par le gouvernement libéral en 1847, après la guerre sainte du *Sonderbund*. Les Chartreux sont enfin rentrés à la Valsainte en 1863, grâce au bon vouloir du gouvernement catholique.

États-Unis. — On ouvrira prochainement à Washington une Université catholique romaine. Mgr Heiss, archevêque de Milwaukee, a récemment adressé aux catholiques d'origine allemande un pressant appel pour les inviter à contribuer aux frais d'installation de la nouvelle Université. On compte que les Allemands fourniront 250,000 dollars, qui seront employés à la création d'une chaire de théologie, dite de Saint-Boniface, d'une chaire de philologie, dite de Gœrres, d'une chaire de droit, dite de Windthorst.

Publications nouvelles. — *Jésus Hostie, ou l'autel, le tabernacle, la table sainte*, par l'abbé J. Pailler (in-12, Lévrier, à Bourges). — *La Criminalité comparée*, par G. Tarde (in-12, F. Alcan). — *Le Stoïcisme et les Stoïciens*, par J. d'Avenel (in-12, Palmé). — *Le Télégraphe et le Téléphone*, par A. Guillemin (in-12, Hachette). — *Les Plantes et les engrais, dialogue entre un instituteur et un paysan* (in-16, Desclée). — *Microbes et Maladies*, par le Dr J. Schmitt (in-12, Baillière). — *Premières leçons d'économie domestique*, par Mlle T. Wirth et Mme Bret (in-12, Hachette). — *Faïences et Porcelaines*, par A. Martin (in-8, Hennuyer). — *Essais de linguistique évolutionniste*, par P. Regnaud (gr. in-8, Leroux). — *Petit Dictionnaire logique de la Langue française*, par l'abbé E. Blanc (in-12, Palmé). — *Du caractère de l'Épopée dans la Légende des Siècles*, par E. Bernier (petit in-12, Jouaust). — *Jeanne d'Arc*, drame en 5 actes, en vers, par F. Hilaire (in-12, Bonhoure). — *Les Mille et une Nuits du théâtre*, par A. Vitu (in-12, Ollendorff). — *Ehr-Tou-Mei ou les Pruniers merveilleux*, roman traduit du chinois par T. Piry (2 vol. in-12, Leroux). — *Les Prétendants de Vivianne*, par J. d'Etiau (in-12, Plon). — *L'Évadé*, par R. de Navery (in-12, H. Gautier). — *L'Agonie d'une race*, par Ch. Simond (in-12, H. Gautier). — *Les Compagnons de la Chausse*, par le chevalier de Crollalanza (in-12, H. Gautier). — *L'Aventure de Petit Paul*, par Mme F. Le Roy (in-12, Hachette). — *Pensées et discours inédits de Surian, évêque de Venee (1670-1754)*, par l'abbé Rosne (in-12, Gaume). — *Göthe. Sein Leben und Seine Werke*, par A. Baumgartner. Tomes II et III (2 vol. gr. in-18, Herder, à Fribourg-en-Brisgau). — *Le Roman russe*, par le vicomte E. M. de Vogüé (in-8, Plon). — *Les Héroïnes du devoir*, par P. Célières (petit in-8 carré, Hennuyer). — *Histoire de Moustache, mémoires d'un très bon chien*, par Marialys (in-12, Retaux-Bray). — *Souvenirs de Malaisie*, par A. Périé (in-12, Valat, à Souillac (Lot). — *Révision et reconstitution de la chronologie biblique et profane*, par l'abbé V. Dumax (in-12, Haton). — *Tables du calendrier juif*, par J. Loëb (in-4, Durlacher). — *La Vie des Saints, suivie d'une méditation pour chaque jour de l'année*, par le P. Grossez (2 vol. in-12, Desclée). — *Histoire du moyen âge*, par le P. P. Mury (in-16, Desclée). — *Les Ori-*

gines de l'ancienne France, t. Ier, par J. Flach (in-8, Larose et Forcel). — *La Chaire française au moyen âge, spécialement au XIIIe siècle*, par Lecoy de la Marche, 2e édit. (in-8, Renouard). — *Mémoires de Saint-Simon*, édition publiée par M. de Boislisle (t. V). — *Souvenirs militaires du baron J. L. Hulot (1773-1845)* (in-8, à la direction du *Spectateur Militaire*. — *Histoire contemporaine de 1789 à la Constitution de 1875*, par C. A. Dauban et L. Grégoire (in-12, Delagrave). — *La Question d'enseignement en 1789*, par l'abbé E. Allain (in-12, Renouard). — *Histoire contemporaine de la France (Charles X)*, t. IX, par J. A. Petit (in-8, Palmé). — *L'Expansion coloniale de la France*, par J. de Lanessan (in-8, F. Alcan). — *Essai sur les antécédents historiques de la question allemande*, par A. Leroux (in-8, A. Picard). — *L'Allemagne telle qu'elle est*, par J. Saint-Cère (in-12, Ollendorff). — *Les Populations bretonnes*, par Y. Kano (in-12, Plon). — *La Russie politique et sociale*, par L. Tikhomirov (in-8, Giraud). — *Nouvelles études slaves*, par L. Léger (in-12, Leroux). — *Monuments funéraires de l'église Saint-Michel à Saint-Mihiel (Meuse)*, par L. Germain (in-8, Schorderet). — *Doria et Barberousse*, par l'amiral Jurien de la Gravière (in-12, Plon). — *Notice biographique sur Jean Bourré*, par J. Vaesen (in-8, A. Picard). — *Le capitaine Merle et ses descendants, avec lettres et documents inédits*, par le comte A. de Pontbriant (in-8, A. Picard).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Mort de Louis Chailly, prêtre de l'Oratoire. — On demande quelle a été la vie de Louis Chailly, prêtre de l'Oratoire, à partir de l'année 1850, et surtout quand et où il est mort?

Souhait d'une reine. — Quelle est la Reine à qui l'on attribue cette parole: « Que j'aie quarante ans de règne et j'abandonne ma part de paradis. » Le mot est-il authentique? Quelles preuves peut-on en apporter?

Valeur de l'argent au XVIIIe siècle. — Sait-on exactement quelle est la valeur de l'argent au XVIIIe siècle comparativement à sa valeur actuelle? Quels sont les ouvrages que l'on pourrait consulter sur cette question?

RÉPONSES

Ouvrages sur la musique religieuse (XLVI, 191, 288, 556). — La musique religieuse fait l'objet de la huitième lettre des *Musikalische Briefe, Wahrheit über Tonkunst und Tonkünstler, von einem Wohlbekannten (Leipzig, Baumgärtner*, 1852, in-16). Cf. p. 68-86). Il y a une dizaine de pages à lire dans *Allgemeine Geschichte der Musik in übersichtlicher Darstellung*, von Dr Jos. Schlüter (Leipzig, W. Engelmann, 1863, in-8 de VIII-208 p.).— Nous ne pouvons citer que quelques histoires générales, où il y aura peu de choses à glaner: *Geschichte der Tonkunst vom* G. Jones, *Aus dem Englischen übersetzt und mit Anmerkungen*, begleitet von J. F. Edlen von Mosel (Vienne, Steiner, 1821, in-8); *Geschichte der Musick für Freunde und Verehrer dieser Kunst*. C'est une traduction d'un ouvrage en français de Mme la comtesse de Bawr, dont nous n'avons pu retrouver l'indication exacte; la traduction est l'œuvre de M. Aug. Lewald (Nuremberg, H. Haubenstricker, 1886, in-8). — Signalons aussi une publication où l'on trouvera des détails biographiques sur plusieurs célèbres compositeurs de musique sacrée : *Unsere klassischen Meister, Musikalische Lebens-und Charakterbilder*, par Otto Gumprecht (Leipzig, H. Haessel, 1883-1885, 2 vol. in-8 de 370 et 477 p.). Le volume I contient la vie et les œuvres : de Johann-Sebastian Bach ; — de Georg-Friedrich Händel ; — de Christoph-Wilibald Gluck. Le volume II, celles de Joseph Haydn ; d'Amadeus Mozart ; de Ludwig van Beethoven. — En dernier lieu, mentionnons un ouvrage russe *Tserkovoïé piénié...* qui fournira sans doute d'utiles indications pour l'histoire de la musique religieuse ; voici la traduction française du titre complet : *Le Chant d'église en Russie. (Essai d'exposition historico-technique.) Tiré des leçons lues au Conservatoire de la Société musicale moscovite*, par le professeur du Conservatoire Dmitry Razoumovski (Moscou, imprimerie de T. Riss, 1867, in-8 de 362 p.).

Le Gérant : CHAPUIS.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas colonial*, par Henri Mager. Paris, Charles Bayle, in-4. 16 fr.—2. *La France Coloniale. Histoire, Géographie, Commerce.* Ouvrage publié sous la direction de M. Alfred Rambaud. Paris, Armand Colin, 1886, in-8 de 714 p., orné de 12 cartes en trois couleurs. 8 fr. — 3. *Les Colonies françaises. Leur commerce, leur situation économique, leur utilité pour la métropole, leur avenir*, par Louis Vignon. Paris, Guillaumin, 1886, in-8 de 236 p. 6 fr. — 4. *L'Expansion coloniale de la France*, par J. L. de Lanessan, député de la Seine. Paris, Félix Alcan, 1886, in-8 de xxiii-1016 p., orné de 19 cartes. 12 fr. — 5. *El archipielago Filipino y las islas Marianas, Carolinas, y Palaos*, geografia y estadistica, par D. Jose Montero y Vidal. Madrid, Manuel Tello, 1886, petit in-4 de xvi-512 p., avec 2 cartes. 10 pesetas. — 6. *Expédition française en Tunisie (1881-1882), précédée d'une description géographique et historique de la régence de Tunis*, par Maurice Bois, capitaine au 76e régiment d'infanterie. Paris, librairie militaire de L. Baudoin et Cie, 1886, petit in-8 de 156 p. 3 fr. 50. — 7. *Étude sur l'organisation administrative du Tonkin et des pays de protectorat*, par Louis Dunoyer de Ségonzac. Paris, Leroux, 1886, broch. gr. in-8 de 15 p. 1 fr. — 8. *Madagascar*, par Raoul Postel, avec préface par M. de Mahy. Paris, Challamel aîné, 1886, in-18 de 320 p. avec 5 cartes. 3 fr. 50. — 9. *La Société des missions étrangères pendant la guerre du Tonkin.* Paris, librairie de l'œuvre de Saint-Paul, broch. in-8 de 89 p. 0 fr. 75. — 10. *Près des grands lacs*, par les missionnaires de S. E. le cardinal Lavigerie. Lyon, bureau des *Missions catholiques*, 1885, gr. in-8 de 146 p., orné de nombreuses grav. — 11. *Souvenirs de Malaisie. Onze ans sous l'Équateur. Indo-Chine*, par A. Perié. Souillac, J. B. Valat, 1885, in-18 de 295 p. 1 fr. — 12. *Recherches sur l'instabilité des continents et du niveau des mers*, par Jules Girard. Paris, Leroux, 1886, in-8 de 216 p., orné de cartes et de grav. 6 fr. — 13. *Le Japon. Histoire et religion*, par J. Egermont. Paris, Delagrave, 1885, pet. in-8 de 156 p., orné d'une carte. 2 fr. — 14. *Ethnographie de l'Algérie*, par O. Houdas. Paris, Maisonneuve frères et Leclerc, 1886, pet. in-16 de 123 p., cartonné et orné de 6 grav. 1 fr. 50.—15. *Continents et Océans. Introduction à l'étude de la géographie*, par George Grove, traduit de l'anglais par Mlle Marie Tesson. Paris, Germer-Baillère, in-32 de 187 p., orné de 24 fig. 0 fr. 60. — 16. *Les Peuples de l'Afrique et de l'Amérique*, par Girard de Rialle. Paris, Germer-Baillère, in-32 de 184 p. 0 fr. 60. — 17. *Les Peuples de l'Asie et de l'Europe*, par Girard de Rialle. Paris, Germer-Baillère, in-32 de 188 p. 0 fr. 60. — 18. *A travers l'empire britannique (1883-1884)*, par le baron de Hübner. Paris, Hachette, 1886, 2 vol. in-8 de 502 et 566 p., avec une carte. 15 fr. — 19. *Description de l'Égypte. Deuxième partie: Alexandrie et la Basse-Égypte*, par H. de Vaujany. In-18 de 275 p., orné de grav. et de 3 cartes. 4 fr. — 20. *Haïti ou la république noire*, par Sir Spenser St John, traduit de l'anglais par J. West. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886, in-18 de 336 p., orné d'une carte. 5 fr. — 21. *La Politique extérieure d'Haïti*, par Jacques-Nicolas Léger. Paris, Marpon et Flammarion, 1886, in-18 de 207 p. 3 fr. — 22. *La Terre des merveilles, promenade au parc national de l'Amérique du Nord*, par Jules Leclercq. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 384 p., orné de grav. et de 2 cartes. 4 fr. — 23. *Un empire qui croule. Le Maroc contemporain*, par Ludovic de Campou. Paris, Plon, Nourrit et Cie, in-18 de 255 p. 3 fr. 50. — 24. *Terre-Neuve et les Terre-Neuviennes*, par Henri de La Chaume. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886, in-18 de 277 p. 3 fr. 50. — 25. *En Angleterre (Angleterre, Écosse, Iles Orcades, les Hébrides, Islande.) Le pays, les habitants, la vie intérieure*, par Félix Narjoux. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1886, in-18 de 359 p., orné de grav. 5 fr. — 26. *Venise et la Vénétie*, par J. Gourdault. Paris, Hachette, 1886, gr. in-8

de 315 p., orné de nombreuses grav. 3 fr. — 27. *Voyage au Cap Nord et en Laponie par la Finlande*, par Pierre Frédé. Paris, Delagrave, 1885, in-8 de 234 p., orné de nombreuses grav. et d'une carte. 1 fr. 80.— 28. *Voyage en Corse. Récits dramatiques et pittoresques*, par C. Faure. Paris, Palmé, 1885, 2 vol. in-12 de 416 et 397 p. 6 fr. — 29. *Andalousie et Portugal*, par l'auteur des *Horizons prochains*. Paris, Calmann Lévy, 1886, gr. in-18 de 439 p. 3 fr. 50.

1. — Le semestre qui vient de s'écouler a été fécond en publications relatives aux questions coloniales dont se préoccupe à bon droit l'attention publique en France. Ce n'est pas tout de fonder un vaste empire d'outre-mer; il faut savoir l'organiser et l'administrer, et c'est là un problème très complexe. Tout d'abord il importe de bien connaître les pays qu'il s'agit de coloniser, leur configuration géographique, leur climat, leurs productions, les races qui les peuplent. A ce point de vue, l'*Atlas colonial* de M. H. Mager est un ouvrage capital et qui a l'avantage d'être d'un prix très abordable. La Société de géographie de Paris vient de lui accorder très justement une de ses plus hautes récompenses. Rien d'aussi parfait n'avait encore paru en France au double point de vue de l'exécution des cartes et de l'abondance des renseignements. Chaque colonie y est représentée par une carte d'ensemble, des plans de détail et une notice rédigée par un écrivain compétent. En outre, des articles spéciaux traitent les questions générales. Après une préface de M. Bayle, où l'auteur reconnaît que l'une des justifications de l'expansion coloniale est la propagande de la morale chrétienne, M. Paul Bert traite de l'esprit colonisateur et ne manque pas l'occasion de recommander les gouverneurs civils. Vient ensuite une histoire de la colonisation française par M. P. Gaffarel, suivie d'un tableau chronologique et d'une bibliographie très incomplète. Puis ce sont des notices sur les diverses colonies : *La Baïe d'Adulis*, par M. Casimir Mondon; *La Côte d'Adulis à Obock,* par M. Denis de Rivoyre; *Obock,* par M. Paul Soleillet; *Cheik-Saïd*, par M. Romanet du Caillaud, qui propose, à défaut d'une garnison que le gouvernement n'ose établir sur cette possession de la France, de confier la garde du drapeau national à une congrégation religieuse, aux missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, par exemple; *Les Iles Aldabrah, l'Archipel des Glorieuses, Mayotte et les Comores,* par M. le baron de Cambourg; *Nossi-Bé,* par M. J. Moreau; *Madagascar,* par M. Grandidier. article d'une réserve remarquable que M. Bayle a jugé utile de compléter par un autre plus enthousiaste traitant des richesses de la grande île africaine, tandis qu'un anonyme, M. F., s'est chargé de faire ressortir les droits de la France à sa possession; *La Réunion,* par M. E. Raoul; *Les Iles Kerguelen*, par l'amiral Layrle; *Les établissements de l'Inde,* par MM. H. Deloncle et Armand Monclar, notice où se trouve une juste appréciation du rôle des missionnaires catholiques; *Coup d'œil d'ensemble sur l'Indo-Chine orientale,* par M. le Dr Harmand; *Le Tonkin*, par M. J. Dupuis; *La Birmanie* (pourquoi la

faire figurer parmi les colonies françaises?), par M. Raoul; *Le Laos central*, par M. le Dr Néis; *La Cochinchine*, par M. Lemyre de Villers, qui profite de la circonstance pour faire l'apologie de son administration; *Le Cambodge*, par M. Jacques Waubert; *La Nouvelle-Calédonie*, par M. le commandant Gautier de la Richerie, adversaire déclaré de la colonisation pénale; *Les Nouvelles-Hébrides*, par M. Higginson; *Les Iles Salomon* (à titre de dépendance de la Nouvelle-Calédonie), par M. H. Mager; *Les Établissements français de Polynésie*, par M. Mac-Cleaner; *Le Rocher de Clipperton*, sentinelle avancée du canal de Panama, par M. Ch. Lemire; *Les Iles de Saint-Pierre et Miquelon*, par M. L. Henrique; *Les Pêcheries de Terre-Neuve*, par M. H. Durassier; *La Guadeloupe et la Martinique*, par M. Isaac, sénateur, article très révolutionnaire où l'on trouve l'apologie de la guillotine; *La Guyane*, par M. Henri Coudreau; *Le Territoire contesté entre la Guyane et le fleuve des Amazones*, par MM. Deloncle et X.; *Le Congo*, par M. Dutreuil de Rhins, très hostile à la marine militaire; *Le Haut-Congo*, par M. Victor Giraud; *Le Bas-Niger* (pourquoi?), par M. Édouard Viard; *Le Bénué* (même observation), par M. le commandant Antoine Mattéi; *Les Établissements de la côte de Guinée*, par M. de Lanessan; *Le Sénégal*, par le général Faidherbe; *Les Possessions sur la Cazamance*, par M. Savoureux; *Le Bambouk*, par M. le Dr Colin; *l'Adrar* (*Sahara occidental*), par M. le colonel Vincent; *Le Sahara*, par M. le colonel Fulcrand. Signalons ensuite un excellent article de M. Levasseur, de l'Institut, aussi juste que modéré sur le commerce de la France avec ses colonies; une liste des consulats français, des chambres de commerce françaises et des comités commerciaux consultatifs à l'étranger; une notice de M. F. de Lesseps sur les grandes voies de communication; un exposé par M. Bouquet de la Grye, de l'Institut, de son grand projet de Paris port de mer; une étude vibrante de patriotisme de M. F. Faure sur l'expansion coloniale et la marine marchande; un tableau statistique comparatif des colonies françaises et anglaises par M. Lemyre de Villers; un très remarquable travail de l'amiral Aube sur la défense nationale et la défense des colonies, résumé de ses fameux articles parus dans la *Revue des Deux-Mondes*. Enfin, M. H. Mager résume, dans une conclusion nette et précise, les enseignements pratiques qui se dégagent de cette série d'études. Il nous a paru nécessaire de citer tous les noms d'auteurs pour montrer avec quel éclectisme ils ont été choisis; naturellement leurs notices sont de valeurs très inégales; les tendances politiques et religieuses y sont des plus variées; toutefois, il convient de remarquer que la note révolutionnaire n'est donnée que par M. Isaac, et que l'ensemble est plutôt satisfaisant. On annonce une seconde partie qui comprendra l'Algérie, la Tunisie et les divers pays de langue française. Ainsi complété, l'*Atlas colonial* sera un monument d'une incontestable valeur.

2. — Plus modeste dans son ensemble est la *France coloniale* de M. Rambaud. Le plan est le même, en ce qu'il y est fait également appel à la collaboration d'hommes compétents pour la description des diverses colonies, et beaucoup de rédacteurs ont concouru aux deux publications; mais là s'arrête l'analogie. Dans l'*Atlas colonial*, le rôle le plus important appartient à la cartographie, tandis que dans l'autre ouvrage, la partie descriptive est plus étendue. Ce n'est pas que les nombreuses cartes de M. Rambaud soient sans valeur, mais elles ne visent pas à la perfection artistique qui distingue celles de M. Mager. L'esprit de la *France coloniale* est plus homogène; il est franchement républicain, et le parti pris de neutralité religieuse y est absolu. Par exemple, dans son introduction historique, M. Rambaud s'en prend à l'ancienne monarchie française qui, cependant, au point de vue de la colonisation, mériterait des appréciations plus bienveillantes. Les articles de M. Foncin sur l'Algérie et de M. Jacques Tissot sur la Tunisie sont intéressants et bien faits. A propos de Madagascar, M. Gabriel Marcel fait une apologie outrée de M. J. Ferry, mais, en revanche, ne mentionne même pas les missionnaires catholiques qui ont su tenir en échec les méthodistes anglais tant que le gouvernement de la France a eu l'intelligence de les soutenir. Dans leur étude sur l'Indo-Chine française, MM. Bouinais et Paulus ne trouvent pas un mot de blâme pour les lourdes fautes commises dans l'expédition du Tonkin et réclament une stricte neutralité entre les pauvres chrétiens et leurs persécuteurs! En décrivant la Guyane, M. Léveillé donne d'intéressantes et sévères appréciations sur la transportation et la relégation; il estime inapplicable la loi sur les récidivistes, mais juge le climat de cette colonie avec un optimisme exagéré. Enfin M. Rambaud termine l'ouvrage en faisant ressortir l'importance et l'utilité des colonies françaises; établissant un très curieux parallèle entre notre empire colonial et celui de l'Angleterre, il fait justice de bien des erreurs et des préjugés qui ont cours parmi nous et tendent à représenter la nation française comme incapable de coloniser.

3. — L'ouvrage de M. Vignon sur les colonies françaises est moins considérable que les deux précédents, mais il n'est pas moins sérieux. La situation officielle de l'auteur, ancien chef du cabinet du ministre du commerce et du sous-secrétaire d'état aux colonies, lui a permis de puiser largement dans les documents officiels; aussi les renseignements statistiques qui abondent dans son livre sont-ils hors de contestation; mais on n'y trouve ni carte, ni partie descriptive. M. Vignon étudie les colonies à un point de vue exclusivement commercial et s'efforce de mettre en relief les causes de leur stagnation et les erreurs économiques commises par l'administration. Le défaut capital de notre régime colonial est que, même dans nos possessions les plus prospères,

le commerce français est primé par le commerce étranger; il est évident, pour tout esprit impartial, que le remède à ce déplorable état de choses est dans un système douanier protecteur de l'industrie métropolitaine. M. Vignon ne le méconnaît pas, mais, libre-échangiste par principe, il ne consent à son application que dans les colonies de récente formation; il semble difficile pourtant de contester le droit d'une nation qui s'est imposé de lourds sacrifices pour l'organisation d'une colonie, de favoriser ses produits industriels, afin de rentrer, en partie du moins, dans ses déboursés. L'auteur se montre pessimiste à l'endroit de la Cochinchine, la seule de nos possessions qui arrive à équilibrer son budget; en revanche, il commet une légère erreur en disant qu'on y fait deux récoltes de riz par an; ce fait, exact pour le delta du Fleuve Rouge, ne se produit que très exceptionnellement dans le delta du Mé-Kong. En somme, le livre de M. Vignon abonde en renseignements précieux pour nos négociants et pour les personnes désireuses de connaître exactement les ressources et la situation commerciale des diverses colonies françaises.

4. — Ce n'est un secret pour personne, dans le monde politique du moins, que M. de Lanessan, député radical de Paris, aspire à la haute situation de ministre des colonies. Un grand intérêt s'attache par suite à l'exposé de ses idées sur l'*Expansion coloniale de la France* qu'il vient de publier en un volume compact, où toutes les questions relatives aux colonies sont traitées avec une compétence et un talent que l'on ne peut méconnaître; c'est un livre-ministre qu'il convient d'examiner de près et de juger avec impartialité. Aussi, bien que M. de Lanessan soit de nos adversaires politiques, devons-nous tout d'abord louer son exactitude et sa modération. Même au point de vue religieux, il affecte une certaine impartialité : pour lui, comme pour le fondateur de l'opportunisme, la fameuse maxime : *Le Cléricalisme voilà l'ennemi,* n'est pas faite pour l'exportation. Il admet donc volontiers que les missionnaires catholiques ont rendu des services à la patrie française; il est même d'avis qu'il y a lieu de favoriser leurs écoles qui réussissent très bien sur divers points de la côte d'Afrique, mais à certaines conditions : par exemple, on ne comprendra pas la critique qu'il leur adresse au sujet du travail manuel imposé aux enfants. N'est-ce pas rendre le plus grand service à la cause de la civilisation que d'enseigner aux petits sauvages la loi du travail? A Madagascar, après avoir constaté que le protestantisme représente l'influence anglaise, tandis que le catholicisme s'identifie avec la cause française, M. de Lanessan émet cette conclusion inattendue que le Résident général, qui représente le protectorat de la France, doit s'efforcer de tenir la balance égale entre les deux cultes. En parlant des îles Gambier, il se fait l'écho de cette stupide calomnie que la dépo-

pulation de cet archipel est due à la séquestration dans laquelle les missionnaires catholiques tiennent les indigènes pour mieux les exploiter ; deux pages plus loin, il est forcé de convenir que la population ne décroît pas moins aux îles Marquises, où les mêmes missionnaires n'ont jamais eu la moindre action. En dehors de ces appréciations regrettables sur les questions religieuses, les idées de l'auteur sur l'organisation des colonies sont le plus souvent d'une justesse remarquable ; les nombreux reproches qu'il fait à l'administration sont parfaitement fondés et ses projets de réforme paraissent inspirés par le bon sens. Sa monographie très complète de l'Indo-Chine est la plus remarquable que nous connaissions, et sa description de la vallée du Mé-Kong est d'une haute valeur scientifique. Citons encore d'excellentes études sur l'immigration, la transportation, la relégation des récidivistes, l'armée coloniale, l'organisation administrative. En somme, l'ouvrage de M. de Lanessan est très sérieux, très consciencieux et représente une somme de travail considérable qui ne laisse sans solution aucun des problèmes si complexes que soulève la question coloniale ; les nombreuses cartes qui l'accompagnent n'ont d'autre prétention que d'être claires et commodes.

5. — Parmi les débris de l'immense empire d'outre-mer qui a rendu jadis l'Espagne si puissante, le plus prospère et le plus soumis à l'autorité métropolitaine est le bel archipel des Philippines ; un écrivain de mérite, D. José Montero, vient de lui consacrer un travail considérable qui abonde en documents scientifiques et statistiques. On y remarque bien quelques lacunes regrettables, mais peut-être intentionnelles, notamment sur la constitution de l'armée locale : l'auteur nous dit que son effectif est de 14,545 hommes, mais il n'indique pas dans quelle proportion y figurent l'élément européen et l'élément indigène. Nous savons heureusement par un éminent voyageur français, M. le docteur Montano, qui a récemment visité les Philippines avec une mission de son gouvernement, que les soldats espagnols ne sont pas plus de 1,400, appartenant presque tous à l'arme de l'artillerie. Il n'est pas sans intérêt pour nous de remarquer que ce faible effectif suffit pour tenir en respect une population de plus de six millions d'âmes. Notre compatriote en indique la cause : c'est que l'Espagne a commencé par convertir à sa religion tous les indigènes, puis elle les a surveillés par l'entremise du clergé régulier, Augustins, Récollets, Franciscains, Dominicains et Jésuites, qui tiennent toutes les paroisses et ne laissent aux *gobernadorcillos* indigènes que l'apparence de l'autorité. Les supérieurs de ces ordres religieux résident à Manille et s'entendent avec le gouverneur général. M. Montero laisse entrevoir, sans y insister, cet ingénieux système de gouvernement ; il ajoute que les établissements d'instruction à tous les degrés

sont entre les mains du clergé régulier, mais il constate avec regret que la langue espagnole est peu répandue dans l'intérieur. L'agriculture, l'industrie et le commerce sont peu développés ; toutefois, si l'importation demeure stationnaire, l'exportation s'accroît régulièrement ; le budget s'équilibre à très peu près, et la sécurité est parfaite dans toutes les îles. L'auteur est, d'ailleurs, sobre d'appréciations ; il se borne à indiquer quelques réformes propres, suivant lui, à développer la colonisation : substitution de l'autorité civile à l'autorité militaire dans les hautes fonctions administratives ; suppression des entraves douanières dans les ports ; encouragements à l'immigration espagnole. Après une description détaillée des Carolines, il disserte sur le récent conflit avec l'Allemagne, et l'on ne peut qu'approuver l'indignation patriotique avec laquelle il flétrit cet acte de *piraterie impériale*. En même temps, il loue l'impartialité du souverain Pontife accepté comme arbitre par les deux nations, mais regrette les concessions qui furent alors imposées à l'Espagne. M. Montero est bon catholique, d'ailleurs, et considère avec raison la prédication de l'Évangile comme le meilleur procédé de civilisation à l'égard des sauvages insulaires de l'Océanie ; toutefois, il convient de prévenir qu'en peintre consciencieux, il ne recule pas devant le tableau de leurs mœurs dissolues. Son étude est, en somme, sérieuse et savante, mais elle ne peut intéresser que des lecteurs spéciaux.

6. — Dans son petit livre sur l'expédition française en Tunisie, M. Bois s'est proposé simplement de rétablir la vérité un peu dénaturée par l'esprit de parti. On s'est plu à plaisanter sur les Kroumirs introuvables, et il en est résulté une prévention injurieuse pour notre armée qui, dans cette rapide campagne, s'est montrée réellement digne de son passé. Une courte description géographique de la Tunisie forme la préface de ce récit, mais il est regrettable qu'elle ne soit pas accompagnée d'une carte qui en rendrait la lecture plus facile. Vient ensuite un coup d'œil historique sur les intrigues qui ont amené l'intervention française, puis le détail des opérations militaires exposé avec une compétence qui n'exclut pas l'aridité. L'auteur n'a pas été aussi bien renseigné en ce qui concerne les opérations de la flotte sur le littoral tunisien ; les erreurs qu'il commet eussent pu être évitées s'il avait eu le soin de faire revoir son travail par un marin. Les pièces justificatives qui terminent le volume comprennent : une note sur la composition des colonnes françaises qui ont opéré dans la régence ; la traduction d'une complainte tunisienne sur un chef tué en combattant contre nous ; une description détaillée de l'ordre de marche adopté par la colonne Logerot, et un extrait du décret (23 juin 1885) qui règle les attributions et les pouvoirs du résident général en Tunisie.

7. — La brochure de M. L. Dunoyer de Segonzac n'est que la repro-

duction d'une conférence faite par l'auteur à la Société de géographie dans sa séance du 19 février 1886. La thèse qu'il développe est celle-ci : un pays de protectorat ne peut être convenablement administré que par des résidents connaissant parfaitement la langue et les usages des populations qui leur sont confiées. Pour atteindre ce desideratum dont l'importance ne peut être contestée, il faut que les jeunes gens se destinant à l'administration coloniale soient obligés de suivre les cours de l'École des Langues orientales et de l'École des Sciences politiques. Assurément cette idée est juste; il serait grand temps de l'appliquer pour assurer le recrutement d'un corps de fonctionnaires dont l'incompétence peut, à tout moment, mettre en péril la sécurité de nos possessions lointaines et les intérêts de la métropole. Jusqu'à ce jour, ces emplois lucratifs ont été distribués aux favoris des ministres, à des agents électoraux, aux déclassés de la politique, aux journalistes sans emploi et aux fils prodigues des sénateurs et des députés.

8. — La question de Madagascar n'est pas encore épuisée et chaque jour on voit paraître de nouveaux ouvrages qui prétendent l'élucider; celui de M. Raoul Postel peut compter parmi les mieux conçus; il n'a pas la valeur scientifique du livre de M. d'Escamps, mais il a sur ce dernier l'avantage d'être plus récent, et, par suite, plus au courant des derniers événements. L'auteur et l'éditeur ont eu la bonne fortune d'obtenir une préface de M. de Mahy, dont la compétence est bien connue; l'honorable député de la Réunion profite de l'occasion pour rééditer son très long discours à la Chambre à propos du traité du 17 décembre 1885, qu'il combat avec une énergie patriotique à laquelle on ne peut qu'applaudir. Comment nos gouvernants ont-ils pu en arriver à conclure ce marché de dupe? M. de Mahy l'explique très simplement : ils se sont laissé circonvenir par les protestants français qui, mettant les intérêts de leur secte au-dessus de ceux de la patrie, ont pris à cœur les intérêts des méthodistes anglais tout-puissants à Tananarive. Ainsi donc, s'écrie douloureusement M. de Mahy, nous autres libres-penseurs nous avons persécuté les catholiques à l'instigation des protestants sans nous apercevoir que nous opprimions une religion pour en servir une autre! On reprochait aux missionnaires jésuites de Madagascar de manquer de patriotisme, et l'on applaudissait à leur expulsion pour amener le triomphe complet des ministres anglicans, agents avoués du gouvernement britannique! La conclusion que l'auteur de la préface, libre-penseur, n'ose indiquer, M. Postel la proclame hautement : il faut, si l'on veut restaurer l'influence française à Madagascar, opposer résolument le catholicisme au protestantisme. Le traité de 1885 est mauvais : il proclame la souveraineté du gouvernement hova sur toute l'île, livre à sa ven-

geance nos anciens alliés les Sakalaves, et rend la colonisation difficile sinon impossible; toutefois un résident énergique peut en tirer parti et regagner le terrain perdu. Telles sont les conclusions de M. Postel. Il va sans dire que l'auteur présente un tableau enchanteur des ressources agricoles, industrielles et commerciales de Madagascar; à l'entendre, c'est le plus riche pays du monde, le climat est excellent, le sol s'y prête à toutes les cultures et recèle des mines de toutes sortes; c'est très possible, mais il reste à savoir si nous saurons en tirer parti. Cinq bonnes cartes de l'île et de ses dépendances ornent ce volume que tout le monde peut lire avec intérêt et profit, et qui peut être mis entre toutes les mains.

9. — La Société des missions étrangères vient de dresser le bilan des souffrances endurées et des pertes subies par les chrétientés de l'Extrême-Orient pendant la guerre du Tonkin. Il est profondément triste de voir le peu d'empressement de nos généraux à se porter au secours de nos malheureux coreligionnaires massacrés par milliers; cette coupable négligence se devine dans les lettres des missionnaires, sans que ceux-ci laissent échapper la moindre accusation; ils se montrent, au contraire, pleins d'une enthousiaste gratitude dès qu'une troupe de soldats français leur apporte le salut et les arrache à la mort. Le journal de la mission de Canton est particulièrement émouvant; il ne s'est pas écoulé de jour pendant la guerre qui ne soit marqué par des pillages et des incendies. Les derniers chapitres consacrés à la résistance de la paroisse de Cay-Gia et au siège du petit séminaire d'An-Ninh montrent de quel héroïsme seraient capables les chrétiens indigènes bien armés et bien commandés. Ils étaient parvenus à inspirer aux païens une telle terreur que ceux-ci ne pouvaient s'expliquer leurs échecs contre de misérables chrétientés que par l'intervention de puissances surnaturelles. Espérons que les mauvais jours de l'église d'Extrême-Orient, jadis prospère, sont enfin passés, qu'elle va renaître de ses cendres et que, sous la protection du drapeau français, elle prendra un nouvel essor : *le sang des martyrs est une semence de chrétiens.*

10. — Qui ne connaît aujourd'hui cette admirable congrégation des missionnaires de Notre-Dame d'Afrique, fondée par le cardinal Lavigerie pour évangéliser les sauvages habitants du continent noir? De nombreuses phalanges de jeunes et ardents apôtres sont déjà partis du séminaire de Maison-Carrée pour la région des grands lacs; beaucoup sont morts victimes d'un climat meurtrier, mais leur sacrifice n'a pas été stérile et plusieurs chrétientés sont fondées aujourd'hui sur les rives du Victoria Nyanza et du lac Tanganyika. Les Pères blancs, ainsi nommés à cause de la couleur de leur pittoresque costume arabe, s'établissent successivement sur divers points choisis avec soin

avec l'assentiment des petits rois nègres. Aussitôt ils recueillent les enfants abandonnés et achètent de jeunes esclaves pour les élever dans la religion chrétienne ; après quatre ans d'épreuve, ils leur donnent le baptême, puis, dès qu'ils sont en âge, ils marient jeunes chrétiens et jeunes chrétiennes et fondent des villages d'où rayonne la doctrine évangélique. Ce sont les rapports des dignes missionnaires sur ces chrétientés naissantes qui, après avoir paru dans l'excellente *Revue des missions catholiques,* sont réunis chaque année en une substantielle brochure ornée de belles gravures. On trouvera dans le fascicule de 1885 de curieux détails sur les populations noires de l'Ouganda où régnait naguère le fameux Mtésa, qui était le plus puissant potentat des rives du Victoria Nyanza. Les missionnaires ont beaucoup à se louer en général de l'accueil des rois nègres et de la tolérance des musulmans : mais le plus grand obstacle à la rapide conversion des indigènes est la polygamie. Ce livre, très bien édité, est excellent à donner en prix dans les écoles et a sa place marquée dans les bibliothèques populaires ; de plus, en l'achetant, on s'associe à l'œuvre des missions; mais il est regrettable qu'on n'y trouve aucune carte.

11. — Ce sont encore des souvenirs de missionnaire catholique que M. Périé retrace dans son livre sur la Malaisie. L'auteur conte d'abord ses années d'étude au petit séminaire de Cahors, où il fut le condisciple de Léon Gambetta, dont la paresse et l'indiscipline ne faisaient guère pressentir alors le rôle que joua plus tard le trop fameux tribun. L'abbé Périé fut ensuite envoyé à Singapour, d'où il pénétra dans le royaume de Johor, au sud de la presqu'île de Malacca ; là, au prix des plus grandes difficultés, il parvint à fonder une petite chrétienté de Chinois cultivateurs. Comme tous ses confrères, il mena une vie de privations et de dangers, souvent malade, ayant à lutter contre l'animosité des païens et contre la férocité des tigres et des serpents. L'état de sa santé le contraignit à rentrer en France après dix années d'apostolat. Son récit est des plus édifiants, mais on ne peut dire que l'intérêt en soit bien soutenu, ni le style suffisamment soigné. Les gravures qui accompagnent le volume sont des plus médiocres et l'absence de carte se fait vivement sentir. Toutefois, c'est un livre à recommander pour les bibliothèques populaires.

12. — M. Jules Girard s'est voué spécialement à l'étude des transformations que subit incessamment notre planète; déjà, on s'en souvient, il a publié à la librairie Delagrave et dans la collection des voyages et découvertes de la Société bibliographique deux volumes où il décrit les modifications causées au littoral français par les affaissements et les soulèvements du sol, les érosions de la mer et les alluvions des fleuves. Cette fois, il a voulu embrasser un sujet bien plus vaste, et il le traite avec l'érudition consciencieuse qui le caractérise : il expose

et discute les observations recueillies par un grand nombre de savants sur les variations lentes ou brusques du sol et sur les irrégularités du niveau et du fond des mers. A propos des *attols* ou récifs corallins des mers du sud, il critique la théorie de Darwin sur l'affaissement graduel du fond de l'Océan Pacifique et déclare qu'elle ne lui paraît pas satisfaisante. Dans son dernier chapitre, l'auteur examine diverses théories générales : déviation de l'axe terrestre ; extension ou retrait des glaciers ; influence barométrique sur les oscillations du sol. Ce livre, édité avec soin, et accompagné de nombreuses cartes et figures, ne peut être considéré comme une œuvre de vulgarisation, mais il intéressera les personnes désireuses d'étudier les divers phénomènes qui modifient incessamment les formes extérieures de la terre.

13. — Le petit livre de M. Égermont comprend deux parties distinctes. Dans la première, il étudie les deux religions dominantes au Japon : shintoïsme et bouddhisme. Le culte de Shinto est exclusivement national ; il a pour base la déification de la famille régnante, qui est restée la même depuis la fondation de la monarchie ; c'est un puissant instrument de gouvernement auquel le souverain actuel s'efforce de rendre son ancienne prédominence. Sa cosmogonie est très compliquée ; on y trouve des réminiscences de la tradition biblique mêlées à des emprunts faits à d'autres religions. Le culte de Bouddha est une importation de Corée, mais il a été adapté le mieux possible aux traditions locales. La seconde partie est un résumé très clair de l'histoire du Japon. M. Égermont, pour plus de méthode, le divise en trois périodes. La première est une ère de calme et de prospérité ; les mikados, investis du pouvoir absolu, se dévouent avec la plus louable abnégation aux intérêts de leurs peuples. La seconde période correspond à notre moyen âge ; une féodalité turbulente se partage le territoire ; trois grandes familles princières se disputent les marches du trône et leurs luttes continuelles ensanglantent la capitale et les provinces. L'une d'elles finit par l'emporter, celle de Tokougawa, et, reléguant les mikados dans leur capitale Kioto, ses membres règnent effectivement à Yeddo avec le titre de shogouns. Alors s'ouvre la troisième période, celle pendant laquelle se présentent les missionnaires catholiques conduits par saint François-Xavier. Leurs débuts sont brillants, mais bientôt les seigneurs féodaux veulent asservir la nouvelle religion pour favoriser leurs desseins ambitieux, et alors les persécutions commencent. Les Hollandais, dont le rôle au Japon fut des plus odieux, concoururent à l'expulsion des missionnaires catholiques pour rester maîtres de la situation. Ils obtinrent en effet de rester seuls étrangers au Japon, mais au prix des plus honteuses humiliations. Enfin vers le milieu du XIXe siècle les efforts des escadres américaines, russes, anglaises et françaises firent tomber les barrières

derrière lesquelles se retranchait l'empire du Soleil levant. Leur intervention causa la chute du pouvoir shogounal et la restauration des mikados comme souverains temporels. M. Égermont applaudit sans restriction aux progrès réalisés depuis lors dans cet étrange pays et lui prédit les plus hautes destinées. Cette courte étude est très intéressante, bien écrite, mais certains passages de la cosmogonie japonaise ne permettent pas de la laisser entre les mains des jeunes filles. La carte du Japon est très bonne.

14. — L'opuscule de M. Houdas, professeur à l'École spéciale des langues orientales, sur l'ethnographie de l'Algérie, est bien fait, correctement écrit et donne une idée exacte des caractères distinctifs des diverses races qui peuplent notre grande colonie d'Afrique. Cet ouvrage fait partie d'une série d'études ethnographiques dues pour la plupart à la plume autorisée de M. Léon de Rosny : cinq ont paru, trois sont sous presse, d'autres en préparation. La valeur scientifique de cette collection n'est pas contestable et les lecteurs sérieux y trouveront certainement des documents d'un grand intérêt; mais, si nous en jugeons par le volume de M. Houdas, on ne saurait les recommander pour la jeunesse à cause de certains détails de mœurs trop réalistes et de l'absence de tout sentiment religieux. On y rencontre même des appréciations regrettables où, sous prétexte d'impartialité, la religion catholique est mise sur le même pied que l'islamisme et l'idolâtrie.

15. — Au point de vue de la valeur scientifique et comme ouvrage de vulgarisation, le petit manuel de géographie de George Grove a déjà une réputation bien établie. La traduction que nous en donne Mlle Tesson est bonne, mais il eût mieux valu en faire une adaptation au public français, ou tout au moins traduire en mesures françaises les indications énoncées en mesures anglaises. Le plan de cet opuscule est très simple; il se divise en trois chapitres : I. Cartes et construction des cartes. — II. Terres et mers. — III. Accidents de la surface terrestre. Pour compléter le volume, les éditeurs ont ajouté la description des chutes du Niagara par le célèbre physicien anglais Tyndall. Rien dans cet ouvrage n'est à reprendre au point de vue religieux; c'est un livre instructif mais aride, et il est permis de douter qu'il puisse intéresser beaucoup de lecteurs.

16 et 17. — L'étude de M. Girard de Rialle sur l'ethnographie des cinq parties du monde comprend deux volumes de la *Bibliothèque utile* éditée par Germer Baillière. C'est assurément aussi scientifique et aussi complet que possible, mais nous n'y trouvons, d'ailleurs, aucune des qualités d'un ouvrage de vulgarisation. Dans un premier chapitre, l'auteur examine les diverses doctrines émises sur l'origine de la race humaine et se déclare résolument pour le transformisme; il adopte même les conséquences déduites par l'école matérialiste allemande et

lui trouve l'avantage d'expliquer la Création sans recourir à aucune puissance surnaturelle. Les religions, quelles qu'elles soient, ne lui inspirent que du dédain; ce sont des conceptions spéculatives, au moyen desquelles on cherche à résoudre les problèmes qui embarrassent la raison humaine. On voit dans quel esprit est écrit cet ouvrage. Le premier volume contient cependant, il faut l'avouer, de belles pages sur les antiques civilisations des Incas et des Aztèques; en somme, il faut reconnaître à l'actif de l'auteur la netteté de l'exposition, la précision du style, l'habileté à tirer parti des travaux antérieurs. Au point de vue scientifique, on pourrait lui reprocher une tendance à multiplier les races originairement distinctes, surtout en Amérique, et une confiance trop absolue en certains caractères n'ayant pas la valeur rigoureuse qu'il leur attribue : la langue parlée et la conformation du crâne; on sait, en effet, avec quelle facilité un peuple modifie et même change complètement son idiôme propre au contact d'une autre race; d'autre part, M. de Rialle est bien forcé de convenir, à l'occasion, que dans chaque race on trouve des brachycéphales et des dolychocéphales, ce qui rend très incertaines les classifications basées sur les indices imaginés par Broca.

18. — M. le baron de Hübner n'est pas un inconnu pour le public lettré; son bel ouvrage *Une promenade autour du monde* a été fort apprécié dans tous les salons de l'Europe. L'éminent diplomate a voulu revoir les pays déjà visités et s'est proposé plus spécialement comme objectif l'étude de l'empire britannique, sans doute avec la pensée de chercher la cause de sa puissance et de sa prospérité, sans exemple dans l'histoire. A ce point de vue, le récit de son nouveau tour du monde ne peut manquer d'exciter une grande curiosité; mais après l'avoir lu, on est forcé de s'avouer que l'impression générale est au-dessous de l'attente. Sans doute, l'accueil cordial et empressé qu'il a reçu de toutes les autorités anglaises avec lesquelles il s'est trouvé en rapport l'a quelque peu gêné dans ses appréciations; on sent que sa plume se plaît davantage à l'éloge qu'à la critique, et ses conclusions y perdent en netteté et en autorité. Cette réserve faite, et elle ne viendrait pas à l'esprit, s'il s'agissait d'un voyageur autre que M. le baron de Hübner, tout est à louer dans son ouvrage : le fond et la forme; c'est un vrai régal pour un lecteur délicat. On ne saurait trop admirer la correction et la légèreté du style, la gaieté humoristique des épisodes, l'exactitude et le coloris des descriptions. Les études de mœurs sont aussi complètes que possible, et cependant rien n'y choque la décence la plus scrupuleuse, même alors qu'il s'agit des danses de bayadères. Le sentiment religieux est parfait : chaque fois qu'il rencontre sur sa route une église ou chapelle catholique, M. de Hübner ne manque pas d'y assister à la messe, et, tout en se montrant respectueux pour les

ministres protestants, il ne manque pas de faire ressortir la supériorité des missionnaires catholiques.

Sa première visite est pour l'Afrique Australe, où il constate le développement progressif de l'élément noir qui, suivant lui, ne peut manquer d'absorber finalement les éléments anglais et hollandais. La direction imprimée aux affaires par des gouverneurs trop souvent changés lui paraît manquer d'esprit de suite. La Nouvelle-Zélande lui donne le spectacle d'une prospérité complète ; les visages des colons respirent le bien-être; quant aux indigènes, ils disparaissent rapidement. Toutefois, les tendances démocratiques du gouvernement local et l'hostilité de la classe ouvrière contre les grands propriétaires font redouter une crise sociale. En Australie, ce qui frappe le voyageur, c'est la foi absolue de tous dans l'avenir ; il ne croit pas à une séparation de la métropole; la tendance est plutôt vers un système fédératif entre les colonies et l'Angleterre. L'Inde est l'objet de longues et minutieuses études de la part de l'auteur qui la parcourt en tous sens. Le peuple lui paraît heureux d'être débarrassé de ses anciens tyrans; il apprécie la *pax britannica*. L'autorité métropolitaine est incontestée, mais elle repose uniquement sur le prestige, et ce prestige peut être atteint, soit par des insuccès graves sur un point quelconque du globe, soit par la libre discussion dont on abuse dans les écoles publiques; les jeunes indigènes y perdent leur foi religieuse et s'habituent à disserter sur la légitimité de la domination anglaise. Cette éducation libérale prépare les voies à une fusion de toutes les races de la péninsule en une seule nationalité sceptique et frondeuse. M. de Hübner considère une telle tendance comme beaucoup plus dangereuse pour l'Angleterre que la présence des Russes aux portes de Hérat. Aux îles Fidji, l'éminent voyageur se trouve en présence d'une colonie naissante; nulle part, le génie colonisateur de l'anglo-saxon n'apparaît avec plus de netteté. Un petit détachement de troupes indigènes, commandé par un jeune officier anglais, suffit pour tenir en respect un peuple d'anthropophages. L'archipel des Samoa est dans une situation différente : c'est une sorte de *condominium* où l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis se partagent le pouvoir. M. de Hübner trouve le système parfait; les troubles qui ont éclaté dernièrement dans ces îles ne permettent guère de partager cet optimisme. Les négociants allemands dominent aux Samoa, et s'y montrent, suivant l'auteur, aussi bons colons que les Écossais qui passent pour les premiers du monde. Dans toutes les îles de la Polynésie, l'élément indigène disparaît au contact des Européens, sauf aux Willis et à Futuna qui, chose à noter, sont complètement catholiques. Dans l'archipel Hawaïen, en dépit des efforts que font les missionnaires protestants, les indigènes ne font aucun progrès moral; l'élément chinois tend à y prendre la première

place. M. de Hübner, à ce propos, se préoccupe de ce développement de la race jaune qu'il a remarqué sur bien des points du globe, et il prévoit, dans un avenir prochain, une lutte acharnée entre la civilisation chrétienne et l'immigration chinoise; quoique l'on puisse penser de cette éventualité, il est difficile de s'associer à cette opinion de l'auteur que les Fils du Ciel sont les hommes les plus honnêtes du monde. M. de Hübner rentre en Europe par les États-Unis et le Canada qu'il traverse en courant et sur lesquels il ne donne aucune appréciation.

Les deux volumes que nous venons d'analyser rapidement forment un très beau cadeau à faire aux jeunes gens sérieux et chez qui l'on ne craindrait pas de développer le goût des voyages; la lecture en est, d'ailleurs, très intéressante et même amusante pour tous, petits et grands. La carte jointe au premier volume est ce que peut être un croquis qui doit, sous une petite échelle, embrasser le tour du monde.

19. — L'ouvrage de M. de Vaujany sur l'Égypte est bien disparate. On y trouve d'abord un grand étalage d'érudition dans la description des monuments antiques d'Alexandrie et du Delta; cette partie sera sans doute appréciée des spécialistes, mais elle est quelque peu ardue pour le commun des mortels. Nous en dirons autant de la seconde partie qui est un aperçu sur les trois époques historiques de l'Égypte : grecque, romaine et arabe. En revanche, on lit avec intérêt le tableau très saisissant de la ville d'Alexandrie pendant les néfastes journées du 11 juin et du 11 juillet 1882 : massacres, bombardement, incendie. L'impression qu'on en ressent est de la stupeur : comment, en plein XIXe siècle, les nations civilisées ont-elles pu laisser l'Angleterre consommer librement et froidement la destruction d'une des premières villes de commerce de la Méditerranée? Comment surtout la France, dont l'influence était alors prépondérante en Égypte, n'a-t-elle rien tenté pour sauvegarder cette situation? La description du canal de Suez, qui vient ensuite, est curieuse, mais on est surpris de voir M. de Vaujany abandonner tout d'un coup le ton doctoral et quelque peu pédantesque où il s'était complu jusque-là pour conter une anecdote des plus scabreuses dont Ismaïlia, paraît-il, a été le théâtre il y a une vingtaine d'années. On s'explique moins encore les plaisanteries de mauvais goût auxquelles il se livre à propos d'un projet qu'il attribue aux Frères de la doctrine chrétienne d'attirer les pèlerins de Terre-Sainte aux sources de Moïse, près de Suez. L'ouvrage de M. de Vaujany est donc irréligieux, d'une moralité trop relâchée pour de jeunes lecteurs et, en grande partie, peu intéressant pour le gros du public.

20. — Aux personnes qui douteraient encore de l'aptitude colonisatrice de la race française, on peut recommander le livre de sir Spenser St John sur Haïti, la perle de notre ancien empire colonial. Cette étude

est très bien faite et très consciencieuse ; mais le traducteur et les éditeurs ont cru devoir prévenir dans une préface que l'auteur, qui a séjourné dans l'île une dizaine d'années comme ministre résident d'Angleterre, est Anglais et protestant ; il ne faut donc pas s'étonner si, dans ses appréciations, il se montre peu bienveillant pour la France et le catholicisme ; grâce à cette précaution, le lecteur est plutôt surpris de l'impartialité qu'il trouve le plus souvent dans cet excellent ouvrage. Sir Spenser établit que, sous la domination française, Haïti était la plus belle et la plus riche colonie du monde, mais que, depuis son émancipation, elle n'a cessé de tomber de plus en plus dans la misère et la barbarie. Au point de vue religieux, il déplore que, malgré la liberté des cultes proclamée dans la constitution, la propagande protestante soit entravée dans l'île, et il reproche aux prêtres catholiques leur hostilité contre la franc-maçonnerie qu'il qualifie d'inoffensive ; il dépeint sous les plus tristes couleurs l'ancien clergé catholique de Haïti, mais il convient de remarquer qu'en cela il se trouve d'accord avec le premier évêque français de Port-au-Prince ; en revanche, il rend hommage aux efforts civilisateurs du nouveau clergé établi depuis le Concordat et aux écoles congréganistes qui lui paraissent les meilleures du pays. Le chapitre consacré à la guerre de l'indépendance est un peu confus ; on a peine à s'y reconnaître au milieu de cet enchevêtrement d'insurrections, de massacres, de factions rivales en appelant successivement à l'infortuné Louis XVI, à la Convention, à l'Angleterre ; mais il en ressort avec évidence que les conventionnels compromirent gravement la cause française par leur ineptie et leur cruauté, au moins égales à celles des insurgés nègres, et que le général Leclerc acheva de la perdre par son ambition. Selon l'auteur, malgré leur supériorité intellectuelle, les mulâtres sont moralement inférieurs aux noirs, dont ils se rapprochent d'ailleurs de plus en plus ; leur vanité ridicule lui fournit le sujet de bien amusantes anecdotes. Les uns et les autres retournent également vers la barbarie primitive, ainsi que le prouvent les progrès de l'infâme culte du Vaudoux ; le chapitre où sir Spenser décrit en détail les monstrueuses pratiques de la religion du serpent, importée avec l'esclavage de la côte d'Afrique, est des plus curieux ; le dégoût inspiré par les actes d'immoralité dégradante et de cannibalisme auxquels se livrent les sectateurs du Vaudoux, fait place à de plus agréables impressions lorsque l'auteur passe aux grotesques mascarades de l'armée haïtienne et aux suaves poésies des chansons créoles. Cet ouvrage est des plus intéressants, mais ne peut convenir à la jeunesse.

21. — Le livre de M. Jacques-Nicolas Léger, avocat, ancien chargé d'affaires d'Haïti à Paris, peut être considéré comme la contre-partie de celui de sir Spenser ; au surplus, ce que l'écrivain anglais dit de la

ridicule vanité des mulâtres haïtiens fait très bien comprendre les singulières prétentions de M. Léger qui, d'ailleurs, a soin de prévenir dans sa préface qu'il écrit pour ses compatriotes et non pour d'autres. Le lecteur européen n'éprouverait en effet aucun intérêt à suivre cette argumentation plus ou moins ingénieuse en faveur des droits de la république noire à être traitée sur le même pied que les premières nations civilisées. L'auteur convient que l'état social de sa patrie laisse à désirer : les insurrections y sont plus nombreuses qu'il ne faudrait, mais il insinue qu'elles sont fomentées par les étrangers, les *exotiques*, comme il les appelle plaisamment; ceux-ci n'ont d'autre but que de se faire allouer des indemnités à la faveur des troubles, et, à ce propos, M. Léger soutient cette thèse au moins étrange, que les victimes des insurrections n'ont, en principe, droit à aucune réparation. En résumé, les nègres sont des petits saints, et les blancs de vils exploiteurs, sans en excepter les consuls et ministres résidents. Seule la grande République des États-Unis trouve grâce devant l'auteur, parce que seule elle témoigne de la bienveillance aux bons Haïtiens; sans doute, nous savions déjà que l'oncle Sam aime ses voisins, mais il est permis de penser que c'est à la façon de l'ogre des contes de fées. Au point de vue religieux, il est difficile de discerner les opinions de M. Léger; constatons cependant qu'il cite volontiers Louis Blanc, Renan, Taxile Delord avant sa conversion. Il est difficile de prendre ce livre au sérieux; mais il est curieux à lire après celui de sir Spenser.

22. — M. J. Leclercq, le sympathique président de la Société royale belge de géographie, est un de ces infatigables *globe-trotters* pour qui les distances n'existent pas lorsqu'il s'agit d'admirer de beaux paysages ou d'étudier des mœurs originales. Nous lui devons déjà d'excellents ouvrages sur le Mexique, l'Islande, etc. Cette fois, le fécond écrivain a entrepris d'explorer et de décrire le fameux parc national de Yellowstone, au centre des États-Unis, l'une des plus étonnantes régions de la terre. Sur une étendue de neuf mille kilomètres carrés, on y trouve réunis les phénomènes naturels les plus étranges : geysers plus beaux que ceux d'Islande, sources d'eaux chaudes de toutes couleurs, solfatares, montagnes d'obsidiennes, chutes grandioses, forêts pétrifiées, lacs aux eaux profondes, gorges vertigineuses; les feux souterrains y sont en perpétuel travail; pour le voyageur c'est un émerveillement incessant; il y rencontre les animaux les plus curieux peuplant les montagnes, les forêts et les eaux. Aussi le Congrès des États-Unis a-t-il décrété que ce territoire unique au monde serait réservé comme propriété nationale destinée à l'agrément et à l'instruction de la nation; aucune partie ne peut en être colonisée, concédée ou vendue, et nul ne peut s'y établir sans une autorisation spéciale du gouvernement. Du reste, en raison même des prodigieux accidents du sol, de ses

ébranlements volcaniques et du climat rigoureux résultant de l'altitude, ce territoire est impropre à la culture. Situé au cœur des montagnes Rocheuses, défendu par un formidable rempart de pics et de glaciers, il n'avait presque pas été visité avant le géologue Hayden qui l'explora en 1871. Les Indiens, le considérant comme le vestibule de l'enfer, évitaient de s'y aventurer, et les récits des rares trappeurs qui, par hasard, y avaient pénétré dès les premières années de ce siècle, avaient paru tout à fait fabuleux. Mais voilà que, depuis trois ans, une voie ferrée nouvelle traverse de part en part le nord des Etats-Unis, amenant le touriste au seuil même du parc national; un hôtel le reçoit auprès des sources du Mammouth, première station de ce pèlerinage pittoresque qui demande une dizaine de jours pour son complet accomplissement; des petits chevaux habitués à tous les accidents d'un sentier de chèvres le conduisent de merveille en merveille, en attendant que des tramways viennent encore faciliter le parcours; on couche sous la tente, mais bientôt des auberges confortables s'élèveront près de tous les points de vue intéressants. Dès aujourd'hui, ce voyage est à la portée de tous et, chaque année, pendant la belle saison, de nombreux touristes y accourent de tous les points des États-Unis; on commence même à y venir d'Europe. M. Leclercq décrit cet étrange pays avec beaucoup de charme, ses explications scientifiques sont à la portée de tous. De belles gravures, extraites du *Tour du Monde*, et des cartes-itinéraires très nettes ajoutent à l'agrément de l'excursion qu'on fait en compagnie de cet aimable conteur. C'est un beau et bon livre, qu'on peut mettre entre toutes les mains; l'esprit religieux de l'auteur n'a pas l'occasion de s'affirmer, mais il se laisse pressentir.

23. — Le titre à sensation que M. de Campou a choisi pour sa description du Maroc contemporain se justifie sans peine. Ce riche pays qui, sous les Romains, produisait à profusion les céréales de toutes sortes, présente le plus attristant spectacle. Là, en effet, comme partout, le fatalisme musulman a fait son œuvre : les ruines se sont accumulées et nul n'en prend souci. Le sultan ne songe qu'à se prémunir contre les convoitises des puissances européennes, et, pour ne se livrer à aucune, il ferme à toutes son misérable empire. L'indigène, exploité, pressuré par les fonctionnaires de tout ordre, se lasse de cultiver la terre, sachant que le profit de son travail ne lui serait pas laissé, et les productions du pays vont sans cesse en diminuant. L'autorité du sultan n'est plus reconnue que dans un rayon très restreint, les ports s'ensablent, les montagnes se déboisent, les fleuves devenus torrentueux, au lieu de féconder le sol, portent sur leur cours la dévastation; de routes il n'est pas question, de chemins de fer encore moins. Cependant la terre est fertile, les minerais abondent dans les flancs

de l'Atlas, la population est reconnue comme la plus laborieuse et la plus vigoureuse de l'Afrique septentrionale ; mais ces dons naturels demeureront improductifs tant que le Maroc sera fermé aux Européens. En présence de cette situation, quel doit être le rôle de la France ? Obligée de se recueillir et d'éviter tout ce qui pourrait l'engager dans des complications dangereuses, elle ne peut que veiller avec un soin jaloux au maintien de l'indépendance de l'empire jusqu'au jour où il lui sera loisible d'y établir son influence prépondérante. Telles sont les idées justes et sages exposées par M. de Campou. Son livre est intéressant, convenablement écrit, neutre au point de vue religieux, mais il ne convient pas aux jeunes filles ; l'absence de cartes se fait regretter.

24. — Le livre de M. de La Chaume sur Terre-Neuve est évidemment une œuvre de jeunesse. L'auteur, attaché au consulat de France, en est à son premier voyage par-delà les mers ; aussi s'étonne-t-il de tout : le flirtage des jeunes américaines le trouble et le stupéfie ; il se scandalise en voyant des prêtres catholiques fumer des cigares et assister à des comédies de société. Cependant M. de La Chaume est bon chrétien, il assiste le dimanche à la messe et s'assied volontiers à la table de l'évêque de Saint-Pierre ; mais il croit bien faire en traitant les choses les plus sérieuses sur le ton badin, et cette désinvolture détonne parfois désagréablement. L'emphase des expressions rend ses descriptions fatigantes et obscures. En abordant la question très ardue des droits exclusifs de pêche sur le littoral de Terre-Neuve que confèrent à la France plusieurs traités successifs, mais qui sont l'objet de pourparlers interminables entre les diplomates anglais et français, il s'est imaginé de tempérer l'aridité du sujet par un artifice : il suppose une controverse entre lui, un jeune aspirant de marine français et le secrétaire colonial de Terre-Neuve ; mais il s'attribue dans cette discussion un ton arrogant que certainement le haut fonctionnaire anglais n'aurait pas supporté cinq minutes. Le meilleur chapitre du livre est celui où l'auteur décrit une chasse aux phoques sur la côte bordée de glace du Labrador ; le massacre d'animaux inoffensifs auquel il assiste lui inspire des accents d'une émotion sincère et communicative. En somme, malgré quelques défauts de style et de goût, c'est une lecture amusante et instructive, qui convient à toutes les personnes un peu lettrées.

25. — M. Félix Narjoux appartient à la classe des voyageurs humoristiques ; il excelle à égayer les descriptions et les études de mœurs par des saillies fort amusantes. Nous avions déjà signalé cette qualité à propos de son précédent ouvrage intitulé *En Allemagne ;* mais nous avions dû faire quelques réserves au sujet des tendances politiques et religieuses de l'auteur ; nous regrettons d'avoir à les accen-

tuer encore à propos du nouveau volume. M. Narjoux est républicain et libre-penseur ; il le laisse voir et ne fait pas toujours preuve de bon goût dans ses manifestations. Les portraits qu'il trace de la reine Victoria et du prince de Galles se ressentent de son hostilité de parti pris contre les institutions monarchiques ; sa verve sarcastique s'arrête devant la pure et noble figure de la princesse de Galles qu'il accuse toutefois de morgue parce qu'elle n'a pas su apprécier en certaine circonstance ses manières un peu trop démocratiques. Le respect des Anglais pour leur aristocratie lui semble ce qu'il y a de plus ridicule au monde, et les ministres de tous les cultes lui servent également de plastrons. Il y a d'autant plus lieu de déplorer ces graves défauts qu'on trouve dans ce livre nombre de pages excellentes et saupoudrées d'un esprit du meilleur aloi. Les premiers chapitres où l'auteur peint la vie anglaise à Londres et à la campagne sont tout à fait réussis ; les types de jeunes gentlemen blasés et de misses en quête de maris sont très divertissants ; les Anglais déguisés en Écossais pour voyager dans les Highlands sont de la famille de Tartarin dans les Alpes. Il faut louer aussi les descriptions prises sur le vif de l'Écosse, des Hébrides, des Orcades ; on se sent transporté dans ces contrées humides et brumeuses et l'on partage les impressions plus ou moins gaies du voyageur. En Irlande, M. Narjoux prend résolument le parti de l'opprimé et nous ne songeons pas à l'en blâmer ; il montre une louable compassion pour ce malheureux peuple qui souffre depuis des siècles parce qu'il a persisté dans sa foi. Le récit de la lutte soutenue par les Irlandais depuis la conquête anglaise est très intéressant ; en quelques pages, tout à fait d'actualité, le lecteur est mis au courant de la redoutable question qui jette l'Angleterre en pleine crise parlementaire et sociale.

26. — *Venise et la Vénétie,* par M. J. Gourdault, est un de ces livres luxueusement édités que la maison Hachette présente pour les étrennes et les distributions de prix ; les gravures sont magnifiques, un excellent plan de la ville de Venise et plusieurs petites cartes accompagnent le texte qui est intéressant ; malheureusement l'esprit général laisse un peu à désirer. L'auteur s'efforce de garder la neutralité, mais à propos de l'inquisition et d'une sentence d'excommunication, il prend un ton légèrement railleur qui suffit à dévoiler ses tendances ; au point de vue politique, ses opinions sont libérales et démocratiques. Ce n'est donc pas un livre à recommander pour l'enfance, ce qui est fâcheux, parce que l'ensemble n'est pas sans valeur. L'histoire de la cité des lagunes depuis son origine jusqu'à sa réunion au royaume d'Italie est bien tracée ; les rouages compliqués et ténébreux du gouvernement des doges sont clairement indiqués ; les descriptions des monuments et des innombrables richesses artistiques que contiennent les musées

et les églises sont à la fois sobres et colorées. On peut même lire sans fatigue la dissertation sur la formation des lagunes. Enfin, on prend plaisir à voyager avec l'auteur sur les côtes de Dalmatie et d'Istrie, dans le Frioul et à travers la région pittoresque des sept communes adossée au massif tyrolien ; et l'on termine la tournée par les villes célèbres de Vicence, Vérone, Brescia, Ferrare, Bergame, Padoue et enfin Comacchio, où l'on assiste à la pêche des anguilles.

27. — Mais combien nous préférons au précédent le voyage de M. Paul Frédé au cap Nord et en Laponie par la Finlande ! Avec un médecin français comme compagnon, l'auteur, qui n'en est pas à son coup d'essai, entreprend en traîneau, sur la glace, la traversée du golfe de Bothnie, visite la Finlande et la Laponie, pays presque inconnus des touristes, et va saluer le soleil de minuit sur le cap le plus septentrional de l'Europe. Partout sur leur passage, les voyageurs français reçoivent un accueil hospitalier qui fait autant leur éloge que celui des honnêtes populations de ces contrées. Festins et danses se succèdent sans interruption, et le lecteur s'étonne de la force de résistance de ces deux touristes intrépides qui mènent de front les plaisirs et les fatigues du voyage. Il est vrai que les épines se rencontrent près des roses, et les deux amis se voient forcés de fuir précipitamment certaine ville finlandaise pour échapper aux obsessions d'un père de famille qui voulait forcer le docteur à épouser sa fille sous prétexte qu'il avait conduit le cotillon avec elle. Bien divertissante aussi cette aventure d'un lord anglais faisant pour la troisième fois le tour du monde à la recherche de sa femme et de ses trois enfants qu'il avait perdus, et aussi certaine histoire de chasse à l'ours. Notre auteur est bon catholique, et son compagnon partage ses sentiments ; il ne manque pas de promettre un cierge à Notre-Dame des Victoires s'il sort sain et sauf d'un mauvais pas. La foi naïve des Lapons convertis au christianisme lui inspire de pénibles réflexions sur les fruits du scepticisme dans nos pays civilisés. « Heureux les peuples qui ont une foi vive dans une vie meilleure ! » Au point de vue scientifique, on pourrait critiquer certaines assertions un peu risquées : la rencontre de pierres runiques fait croire à M. Frédé que les menhirs et les dolmens de Bretagne sont l'œuvre des pirates normands qui dévastaient jadis les côtes de France ; or, on sait que ces monuments ont une origine bien plus ancienne et, d'ailleurs, on en rencontre de semblables dans des parages fort éloignés que jamais les Normands n'ont visités. M. Frédé nie que l'électricité soit pour rien dans le magnifique phénomène des aurores boréales ; il en donne comme preuve l'absence de tout bruit et notamment des crépitations dont parlent certains auteurs. S'il n'a pas entendu ces crépitations, ce qui est bien possible, d'autres voyageurs très savants et dignes de foi affirment les avoir constatées. Malgré ces légers

défauts, le livre de M. Frédé est un des meilleurs et des plus intéressants que l'on puisse donner comme étrennes ou comme livres de prix à des jeunes gens; les personnes les plus sérieuses prendront également plaisir à le lire. Les gravures et la carte sont passables.

28. — Le *Voyage en Corse* de M. Faure est aussi des plus amusants. L'auteur excelle à décrire les paysages gracieux et grandioses et à conter les dramatiques aventures de vendetta. La Corse, département français depuis un siècle et demi, est peut-être le coin de l'Europe qui a le mieux conservé sa sauvagerie native et ses habitants n'ont rien perdu de l'originalité de leurs mœurs. Après un intéressant exposé de l'histoire mouvementée et souvent héroïque de la Corse, M. Faure décrit les côtes pittoresques d'Ajaccio à Bonifaccio; la sévère beauté des célèbres bouches lui arrache des accents enthousiastes parfaitement justifiés. Cette région accidentée et toute embroussaillée est la terre classique des légendes où se confondent rois, seigneurs, bergers et bandits, et où la haine du Génois oppresseur est souvent le mobile d'actes d'un farouche et sanglant héroïsme. Toutes sont fort émouvantes, mais il en est dont la moralité laisse à désirer, notamment l'épisode de la rose de Figari, où le trop fameux droit du seigneur intervient d'une manière fâcheuse; regrettons aussi le rôle odieux joué par un curé dans l'épopée de Ferrando, comte de la Rocca, seigneur et bandit. Cependant cet ouvrage est animé d'un esprit religieux des plus ardents et certaines pages valent le meilleur sermon; les taches que nous signalons n'en sont que plus déplorables; elles empêchent de recommander ces deux charmants volumes pour les bibliothèques populaires où, mieux expurgés, ils auraient pu figurer avec grand avantage. Ils sont à la fois amusants et instructifs; une petite carte très suffisante permet au lecteur de suivre de montagne en montagne les exploits des bandits et d'apprendre la géographie de la Corse de la manière la plus agréable.

29. — On sait que l'auteur des *Horizons prochains*, qui vient de publier un nouveau livre sous ce titre : *Andalousie et Portugal*, n'est autre que la veuve d'un protestant illustre, le comte de Gasparin. Elle a hérité de son mari la ferveur religieuse, l'humeur voyageuse, et la facilité de la plume. D'ailleurs, c'est en sa compagnie qu'en 1867 elle parcourut l'Espagne, visita Tanger et traversa le Portugal. Son enthousiasme poétique qui éclate à chaque page lui préparait bien des désillusions qu'elle avoue franchement, mais il contribue avec son ardeur de sectaire à fausser son jugement. Les tirades exaltées et les citations bibliques qui reviennent à propos du moindre incident inspirent tout d'abord le respect que l'on doit à tout sentiment sincère, mais on ne tarde pas à être excédé de leur désespérante monotonie et de leur défaut de mesure. Assurément, il n'y a pas lieu de s'étonner ni même

de se scandaliser des critiques provoquées par le spectacle des fêtes de la semaine sainte à Séville; sans être luthérien fanatique, il est permis de désapprouver ces exhibitions théâtrales en place publique où les réminiscences du paganisme obscurcissent le sentiment chrétien. Malheureusement, Mme de Gasparin ne s'en tient pas là; elle travestit l'histoire d'Espagne au gré de ses passions et, par haine de l'Inquisition, elle transforme les vainqueurs des Mores en monstres odieux et s'oublie jusqu'à reporter sur leurs ennemis toutes ses sympathies; suivant elle, sous les rois Sarrazins, l'Espagne était heureuse et prospère, les souverains catholiques l'ont ruinée et rejetée dans la barbarie, d'où elle ne sortira que par la double vertu de la Bible et de la République. Aussi, lorsqu'elle traverse le détroit de Gibraltar pour débarquer à Tanger, elle salue avec enthousiasme les descendants des anciens dominateurs de Séville, de Cordoue et de Grenade. Hélas! quelle désillusion est la sienne! Le lourd et grossier pacha dont elle visite le sérail n'a rien de commun avec les Abd-er-Rhaman et les Yousouf dont l'imagination de la voyageuse avait évoqué les ombres sous les voûtes de l'Alcazar, de l'Alhambra et du Généralife. Le Portugal lui plaît davantage; elle y trouve un peuple laborieux et sage, heureux de vivre sous une lignée de souverains qui ont toutes ses sympathies; son favori est naturellement Alonzo II, parce qu'il mourut excommunié. Ce n'est pas dans ces dispositions qu'on peut écrire l'histoire avec impartialité ni voyager avec fruit.

Cte DE BIZEMONT.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

1. *La Vie en famille*, par ZÉNAÏDE FLEURIOT. Paris, Hachette, 1886, in-12 de XIII-276 p. 2 fr. — 2. *Mademoiselle Bréval*, par S. DE LALAING. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de 291 p. 2 fr. 50. — 3. *La Confession de Jobic*, par ALBERT TREVAD. Paris, Henri Gautier, s. d. in-12 de 251 p. 2 fr. — 4. *Nizelle, souvenirs d'un orphelin*, par EUGÈNE MULLER. Paris, Hennuyer, 1886, in-12 de 397 p., orné de 7 grav. 3 fr. 50. — 5. *Le Mari de Simone*, par GEORGES DU VALLON. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de 278 p. 2 fr. 50. — 6. *Les Mémoires de Finette*, par LOUISE HAMEAU. Paris, Palmé, 1885, in-12 de 270 p., orné de nombreuses grav. 2 fr. — 7. *La Fille du pêcheur*, par V. VATTIER D'AMBROYSE. Paris, Palmé, 1885, in-12 de 285 p. orné de nombreuses grav. 2 fr. — 8. *Jasper ou les Pêcheurs d'Helgoland*, par J. DE ROCHAY. Paris, Palmé, 1885, in-12 de 290 p., avec de nombreuses grav., 2 fr. — 9. *Diamant, bronze et or*, par Mme DE STOLZ. Paris, Haton, 1886, in-12 de 294 p., 3 fr. — 10. *Tante Lardelle*, par la comtesse D. DE BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY. Paris, Henri Gautier, 1886, in-12 de 316 p. 3 fr. — 11. *La Comédie des animaux*, par MÉRY. Paris, Ch. Delagrave, 1886, gr. in-8 de 384 p., avec des illustr., 5 fr. — 12. *La Guerre, récit épisodique d'un siège au XVIe siècle*, par CARLO DU MONGE, suivi de : *Le Secret du Fer*, par J. PROTCHE DE VIVILLE, et *Les Lansquenets*, par ERNEST D'HERVILLY. Paris, Ch. Delagrave, gr. in-8 de 377 p., orné de grav., 5 fr. — 13. *Contes aux tout petits*, par P. ANDRIVEAU. Paris, Quantin, s. d., in-16, orné de 38 grav., 1 fr. 50. — 14. *Scènes enfantines*, par MARIE DE BOSGUÉRARD. Paris, Quantin, s. d., in-16, avec 31 grav., 1 fr. 50. — 15. *Tante Monique*, par le commandant STANY. Paris, Téqui, 1886, in-12 de 319 p. 2 fr. — 16. *Notre Demoiselle*, par PIERRE DU CHATEAU. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 239 p., 2 fr. — 17. *Le Talisman de Marcelle*, suivi de *Lucie et Lucienne*,

par Gabrielle d'Éthampes. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 316 p., 3 fr. — 18. *Le Mariage de Josiane*, par E. Meunier. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 231 p., 2 fr. 50. — 19. *Mon Cousin Rustique*, par Henriette Large. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1886, in-12 de 276 p. avec 1 grav., 3 fr. — 20. *Le Drame de l'Aveyron*, par Jacques Brémond. Paris, Henri Gautier, s. d. in-12 de 260 p. 2 fr. — 21. *Les Héritiers de Montmercy*, par Eudoxie Dupuis. Paris, Ch. Delagrave, 1886, gr. in-8 de 268 p. avec 33 illustr. 10 fr. — 22. *Souvenirs d'un petit Alsacien*, par Mme Pierre Duchateau. Paris, Ch. Delagrave, 1885, petit in-4 de 197 p. avec 20 illustr. 5 fr. — 23. *La Petite maison rustique*, par Marthe Bertin. Paris, Ch. Delagrave, 1886, petit in-4 de 141 p., avec 33 grav., 4 fr. — 24. *Pharos*, par Adriana Piazzi. Paris, Delagrave, 1886, petit in-4 de 110 p., avec 15 dessins, 4 fr. — 25. *Les Sept métiers du petit Charles*, par Léonce Petit. Paris, Ch. Delagrave, petit in-4 de 22 p., illustré, 2 fr. 50. — 26. *L'Enfant du 26e*, par André Gérard. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 181 p., orné de grav. 1 fr. 50. — 27. *De Fil en aiguille*, par Fr. Fleuriot-Kérinou. Paris, Hachette, in-12 de 293 p. 2 fr. — 28. *La Vie de ce monde*, par J. Girardin. Paris, Hachette, in-8 de 191 p., avec grav., 1 fr. 50. — 29. *Histoire des quatre saisons*, par Jean Grange. Paris, Téqui, 1886, in-12 de 310 p. 2 fr. — 30. *Esquisses provinciales*, par E. Meunier. Paris, Firmin-Didot, 1885, in-12 de 342 p. 2 fr. 50. — 31. *Histoire de Moustache ; mémoires d'un très bon chien*, par Marialys. Paris, Retaux-Bray, 1886, in-12 de 348 p., avec des illustrations. 2 fr. 25. — 32. *L'Intelligence des bêtes*, par L. Français. Paris, Picard-Bernheim, s. d., in-8 de 224 p., avec 35 grav. 2 fr. 50. — 33. *Histoire d'une bouteille*, par Eug. Lefebvre. Paris, Hachette 1886, in-8 de 92 p., cart., orné de grav. 1 fr. — 34. *Tout chemin mène-t-il à Rome ?* par J. Girardin. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 93 p., cart., orné de grav. 1 fr. — 35. *Le Pauvre François*, suivi de *Ferma contre Pagliati*, par Mme J. Colomb. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 96 p., cart., orné de grav. 1 fr. — 36. *Les Récits de la Grève*, par Charles Deslys. Paris, Delagrave, gr. in-8 de 287 p. orné de grav., 2 fr. 90. — 37. *A la recherche de la pierre philosophale*, par Édouard Blanc. Paris, Delagrave, gr. in-8 de 396 p., avec des illustrations, 5 fr.

1. — On peut définir *La Vie en famille* un véritable bijou littéraire et moral, où les sentiments chrétiens sont vivement affirmés. La première partie du livre se compose d'une série de lettres adressées par Mathilde Duchâtenel, l'aînée de la famille, à une de ses amies. Ces lettres nous font connaître l'intérieur où la douce jeune fille exerce ses vertus. Impossible de présenter un tableau plus touchant. M. Duchâtenel a deux fils et cinq filles. Lui, s'occupe des intérêts généraux, vitaux, du petit monde dont la Providence lui a confié le soin. Sa vieille mère administre la maison. Vient le jour où le grand âge de cette dernière la contraint d'abdiquer ses pouvoirs. Qui la remplacera? La bonne, la raisonnable Mathilde. Le temps suit son cours à travers peines et joies : les fils adopteront, l'un la carrière du notariat, l'autre celle des armes; les filles, de leur côté, se marieront sauf Malthide, que son esprit de dévouement et de sacrifice, soutenu par sa piété, amènera à renoncer à un établissement avantageux pour se consacrer entièrement à son père devenu aveugle. Si un livre peut et doit être mis entre toutes les mains, à coup sûr, c'est celui-là!

2. — M. Bréval est un riche agent de change qui, s'étant ruiné dans des spéculations malheureuses, oublie Dieu et ceux dont il a charge, au point de se donner la mort. A la suite de cette catastrophe, Mme Bréval contracte une maladie si violente qu'elle est considérée

comme perdue. Cependant les pronostics funèbres ne se réalisent point et la malade finit par entrer en convalescence ; mais son cerveau a été tellement ébranlé par la fin tragique de son mari qu'il faut absolument éviter à la pauvre femme toute nouvelle émotion. Or, la famille ne possède plus rien et Mme Bréval l'ignore encore ; le lui apprendre, dans la situation où elle se trouve, c'est la tuer. Il faut vivre pourtant, et dans des conditions capables de donner le change à l'infortunée. C'est à quoi parviennent les deux enfants de la veuve, Lucien et Paule, en accomplissant des miracles de dévouement. La mère, toujours souffrante, mais très mondaine, ce qui la rend égoïste à son insu peut-être, ne s'aperçoit de rien, — chose presque invraisemblable. Elle meurt longtemps après, n'ayant jamais cessé de croire à sa grande fortune et entourée de tous les siens dont elle ignore l'existence laborieuse. Mlle Bréval s'est mariée avant ce dénouement fatal ; elle est heureuse et l'a bien mérité ; quant à son frère, il s'est créé, tout près d'elle, des occupations lucratives. Il y a, dans cet ouvrage, un touchant exemple d'amour filial à mettre sous les yeux de la jeunesse, bien que Mme Bréval ne nous paraisse point l'idéal des mères.

3. — Un prêtre, l'abbé Tabary, reçoit, pendant le siège de Paris, la confession d'un mobile de son village mortellement blessé et qui se nomme Jobic. Le malheureux n'est autre que l'un des meurtriers du père de l'abbé, assassiné peu de temps avant la guerre par des misérables restés inconnus. Dans sa terreur folle de reconnaître à sa dernière heure le fils de sa victime, Jobic nomme involontairement son complice, celui qui l'a entraîné dans le crime, le riche Madec, dont la fille Marie-Anne doit épouser le frère de l'abbé, Louis Tabary. Passons. La guerre s'achève et l'abbé Tabary est nommé par son évêque recteur de la paroisse de Saint-Colomban, en Bretagne, son pays natal, dont Madec est devenu le maire « anticlérical. » Quelle situation pour un fils, pour un frère ! Mais l'homme est prêtre ; cela suffit. Sans dire jamais ses raisons, il s'oppose, de toute sa force, au mariage de son frère avec la fille de l'assassin de son père. Naturellement, les deux fiancés demandent à connaître pour quelles raisons M. le recteur réprouve une union dont avant la guerre il était aussi partisan que son défunt père. Mais le secret de la confession est là qui ferme la bouche de l'abbé. De guerre las, les deux jeunes gens vont passer outre au consentement du frère aîné, du pasteur de la commune, et se marier dans une paroisse voisine, lorsque Madec qui, lui, a finalement compris la nature des résistances du recteur, se décide à l'immoler à ses intérêts. Dieu attendait là le criminel endurci : Madec tombe sous les coups d'un brave garçon qui sauve l'abbé Tabary. Celui-ci ne peut désormais songer à demeurer dans un pays où tant d'horreurs qui le touchent de près se sont commises ; il renonce à tout jamais au

monde, et c'est du fond de la Trappe, où il s'est retiré, qu'il écrit aux deux pauvres enfants « qu'ils doivent tenir pour non avenue son opposition à leur mariage ». Plus tard, Louis Tabary découvre l'horrible secret ; mais sa pieuse femme l'ignorera toujours. Il est difficile de trouver un roman plus dramatique, et, en même temps plus chrétien et plus moral que *la Confession de Jobic*.

4. — M. Muller excelle dans les scènes rustiques. La première partie de *Nizelle*, qui rappelle, mise au goût de notre époque et très épurée, la charmante pastorale de Florian : *Estelle et Némorin*, est vraiment un petit chef-d'œuvre de sentiment. Des gens simples, bons, vertueux, sont présentés à nos sympathies, et elles ne peuvent leur manquer. C'est grand plaisir, en vérité, de voir la douce Nizelle (Denise de son vrai nom) déployer pour ceux qu'elle aime une énergie virile qui doit profiter à tous. Il y a, dans cette délicieuse histoire, certain chien Faroun, dont la conduite fera envie à bien des gens. On l'aime, ce Faroun : il se montre si brave, si fidèle, si dévoué! Sous l'empire de circonstances puissamment secondées par sa volonté, Nizelle, de bergère se fait marchande, puis, aidée par un excellent homme, devenu subitement infirme, qu'elle a secouru, et aux yeux de qui sa famille indigne est morte moralement, elle crée une industrie florissante dont les bénéfices assurent une vie honorable à tous les siens. C'est par deux mariages, le mariage de Nizelle et de Petit-Jean, son ami d'enfance, et celui de deux autres jeunes gens intéressants, que se termine le récit. Animé de sentiments chrétiens, rempli d'enseignements, ce livre de M. Muller peut être lu par tout le monde.

5. — Par dépit amoureux, Alban de Valsaert, un Belge, épouse une charmante Parisienne, Simone de Montléris. La lune de miel passée, Alban ne tarde pas à négliger sa femme. La fière Thyra, celle qu'il a distinguée autrefois et qui, depuis, s'est mariée avec un vieux ministre, s'est emparée à nouveau du cœur de M. de Valsaert. Lilia, sœur de ce dernier, s'est faite l'amie de Simone. La jolie Belge a inspiré de tendres sentiments à Robert de Montléris, frère de Simone, et celle-ci caresse une union entre les deux jeunes gens. Malheureusement, M. de Valsaert a d'autres vues sur sa sœur; il s'oppose au mariage; puis les choses, dans leur ensemble, s'aigrissent à ce point qu'Alban, certain jour, déclare brutalement à sa femme qu'il ne l'aime plus et qu'il est résolu au divorce afin d'épouser la belle Thyra devenue veuve. Après cette scène pénible, Simone a le courage de se présenter chez sa rivale, et il s'ensuit entre les deux femmes une explication qui remplit les pages les plus remarquables du volume. Ce jour-là même, atteint de la petite vérole, Alban est ramené chez lui presque mourant. Sa femme, cette femme qu'il a voulu répudier, s'assied à son chevet, le dispute jour et nuit à la mort et le sauve. Mais Simone

est victime de son dévouement : l'horrible maladie la saisit, et quand, rétablie, elle s'aperçoit que la froideur de son mari subsiste en dépit de tout ce qui s'est passé, alors elle quitte Bruxelles et revient à Paris auprès des siens. Elle fait ensuite un voyage à l'étranger et c'est là que son mari coupable, mais repentant, lui revient pour toujours. Il va de soi que le frère de Simone épousera la sœur d'Alban. On trouve quelques bonnes pages contre le divorce dans ce roman, l'une des plus saines lectures qu'il soit possible de recommander aux jeunes gens.

6. — Finette est une jolie chatte angora qui, empruntant la plume délicate de Mme Louise Hameau, a jugé à propos de nous faire part de ses mémoires, et nous ne saurions que l'en remercier. Pauvre petite abandonnée au seuil d'un château, Finette est adoptée par les enfants de M. de Grandval, qui la dorlottent et la choyent à qui mieux mieux. La bonne petite bête nous raconte d'abord comment elle fait connaissance avec « monsieur Marquis, » chien havanais, depuis longtemps favori en titre de Mme de Grandval. Dents et griffes se montrent au premier jour; mais bientôt l'entente se fait, et le proverbe si répété : *S'accorder comme chien et chat*, reçoit un nouveau démenti. Finette devient l'héroïne de maintes aventures. Transportée à Paris pendant la saison d'hiver par ses petits maîtres qui ne peuvent se séparer d'elle, notre chatte curieuse fait des sottises dont elle se fût trouvée cruellement punie si, intervenant à propos, une aimable fillette ne l'eût sauvée de vilains garnements qui voulaient lui faire un mauvais parti. Abrégeons en disant qu'une très intéressante histoire d'enfants de conditions fort différentes, mais touchant de très près à l'existence de la narratrice, est racontée par l'auteur-chatte et que des leçons fréquentes de morale abondent sous sa plume. On a souvent mis en scène les animaux familiers de la maison, chiens, chats, perroquets, etc ; on a rarement publié, dans ce genre, un volume aussi gracieux, aussi entraînant que les *Mémoires de Finette.*

7. — Débutant en Normandie, les scènes de *La Fille du pêcheur* ne tardent pas à se poursuivre en Amérique. Il y a, en ces contrées lointaines, un bon oncle, âgé déjà, célibataire, qui a fait fortune et désire avoir auprès de lui, pour l'instituer son héritière, sa petite nièce Henriette. Longtemps retardé, le départ a lieu et cause un bien gros chagrin au pêcheur Antoine Lebrun et à sa nombreuse famille. De terribles aventures attendent en route et même au point d'arrivée l'excellente Henriette. Rien n'y manque : sauvages, bêtes féroces, fièvre jaune, esclaves révoltés. L'oncle Guillaume, longtemps réfractaire à l'idée d'un retour en France, s'y décide cependant après la révolte des esclaves. Et c'est avec enthousiasme que nos amis reviennent dans leur vieille Normandie où les attend le bonheur. Ce petit livre peut être placé en toute confiance sur la table de la famille.

8. — Récit bien émouvant que *Jasper ou les pêcheurs d'Helgoland*, et qui ne peut manquer de plaire à l'enfance. Une tempête brise sur la côte de l'île un navire dont les épaves deviennent le partage des habitants. Le lot du pêcheur Nicklos Jansen consiste en une caisse dans laquelle se trouve une petite fille que, malgré sa pauvreté, le pêcheur adopte et que la bonne ménagère appelle aussitôt Mariéké (Marie). On vit en paix dans la chaumière pendant des années jusqu'au soir fatal où Jasper, l'unique fils des époux Jansen, disparaît en mer, dans une tempête. Mais Jasper n'est point mort comme on le croit; il a été recueilli à bord d'un bâtiment anglais. De ce moment commence pour notre héros une série de tribulations desquelles il parvient à sortir sain et sauf. Il revient enfin à Helgoland et y est accueilli comme on le devine; mais son père est mort; il ne retrouve plus que sa vieille mère et sa petite sœur Mariéké reconnue providentiellement par son père, riche armateur de France. Jasper devient par la suite un brave capitaine de la marine marchande et il épouse celle qui a été la compagne de son enfance.

9. — Mme de Stolz fait un bien bel usage de son talent : *Diamant, bronze et or* en est une preuve nouvelle. Trois jeunes filles sont élèves d'un même pensionnat. Deux sont riches; l'autre, relativement pauvre, possède à peine une quarantaine de mille francs. Bientôt lancées dans la vie, chacune avec ses qualités et ses défauts, elles finissent, l'une, prodigue, par se ruiner; la seconde, véritable Harpagon en jupons, par mourir misérable, dépouillée par des malfaiteurs qui lui ont dérobé son avoir entièrement converti en valeurs mobilières. Quant à la troisième, qui s'est mariée avec un homme de cœur pas plus qu'elle avantagé de la fortune, elle fonde une famille honorable, honorée et prospère. Tout est, ici, de premier mérite, style et composition. Un tel ouvrage, où les sentiments les plus foncièrement chrétiens ont leur vive expression, devrait être lu par toutes les jeunes filles qui, sortant de pension, font leur entrée dans le monde, quel qu'il soit, où leur situation les appelle à vivre : elles ne pourront qu'en retirer profit; car *Diamant, bronze et or* renferme à la fois conseils et leçons.

10. — Paul Dubuisson débute assez mal dans la vie. Ses mauvaises fréquentations lui font à la fois oublier toute pratique religieuse et dissiper la majeure partie de son modeste patrimoine. Mais qu'importe! Paul ne doit-il pas hériter de sa tante, la richissime Mme Lardelle? Il est vrai que cette fortune ne doit devenir celle du jeune homme que s'il épouse Sydonie Lardelle, nièce du défunt mari de sa tante, créature disgracieuse et mauvais cœur. Triste lot! Mais le fiancé malgré lui a pris son parti : il épousera. Une circonstance fortuite amène Paul à se lier d'amitié avec le commandant Chabert et son aimable fille Renée que, peu à peu et à son insu, il finit par aimer. Afin de pouvoir l'obtenir,

Paul Dubuisson reprend ses études négligées et se fait recevoir avocat. Entre temps, Mme Lardelle, libre penseuse enragée, apprend par un faux ami de Paul, son parent éloigné, que son neveu s'est tout à fait « inféodé aux cléricaux » et qu'il aime une tout autre personne que Sydonie. Il n'en eût pas tant fallu pour que la tante à héritage se fâchât. Une rupture s'ensuit et un double mariage s'accomplit : Sydonie épouse Maurice Vermont, le mauvais génie de Paul, et Paul devient l'heureux mari de Renée Chabert. Le jeune avocat Dubuisson acquiert bientôt de la réputation; tout lui réussit au-delà de ses espérances. Au contraire, tout va de travers dans le ménage Vermont. Cependant tante Lardelle, longtemps abusée, est, un beau jour, providentiellement éclairée sur les véritables sentiments de ceux qu'elle a accueillis, de celui qu'elle a repoussé. Une révolution s'opère en elle : rappelant son neveu, elle chasse de son hôtel les vils intrigants qui ont trompé sa bonne foi, et, subjuguée par les vertus de sa nièce, se convertit. Ouvrage palpitant, moral dans son ensemble, où, cependant nous avons relevé quelques réflexions propres à l'auteur et qui nous ont paru sujettes à critique, pour le moins. Pourquoi, par exemple, Mme de Beaurepaire dit-elle (p. 13) en parlant des deux cent mille francs de rentes qui doivent être l'apanage de Sydonie et de Paul : « Les beaux yeux d'une cassette aussi arrondie possédaient des charmes assez puissants pour faire oublier à d'autres qu'à lui (Paul Dubuisson) les yeux gris et ronds de sa désagréable fiancée. » Cela est certainement dit avec esprit et malice, mais n'en excuse pas moins très lestement les mariages d'argent dits « de convenance ». Un écrivain du sexe laid eût mérité un blâme d'oser présenter une telle maxime; que dirons-nous alors lorsque l'auteur, — et c'est ici le cas — appartient au beau sexe?

11. — *La Comédie des animaux* est écrite pour plaire à tout le monde; la gaieté et l'esprit y pétillent depuis la première ligne jusqu'à la dernière, ce qui n'empêche pas M. Méry d'émailler ses humoristiques descriptions d'anecdotes dramatiques dont les héros ne sont pas toujours des bêtes, et cela avec le style si éminemment personnel qui a fait sa réputation. Pris au hasard, les premiers animaux qui nous apparaissent sont le crocodile, l'abeille, le coq et la poule; viennent ensuite le chat, le chien, l'hirondelle et le rat; et ce n'est qu'aux dernières pages que l'auteur se décide à mettre en scène le tigre, l'éléphant, le lion et l'aigle, faisant ainsi mentir le vieux proverbe : *A tout seigneur tout honneur.*

12. — Le possesseur d'une seigneurie du Jura s'est déclaré indépendant du roi de France qui envoie contre le rebelle une armée chargée de le réduire à l'obéissance. Cette donnée de *La Guerre* fournit à M. Carlo du Monge l'occasion d'entrer dans d'intéressants détails sur la façon dont se faisait la guerre au XVIe siècle, la guerre de siège sur-

tout. Cet épisode constitue un aperçu des mœurs militaires d'une époque déjà loin de nous et dont la jeunesse se délectera. Sous le titre de *Le Secret du Fer,* M. Protche de Viville, à son tour, esquisse à grands traits le tableau de Paris, ou pour dire mieux, de Lutèce, avant que la future capitale de la France connût le fer et ses usages multiples. Un élève des druides est désigné par ses concitoyens pour aller aux pays du soleil, apprendre ce qu'est le mystérieux métal, de quelle façon on se le procure et comment on en tire parti. Le jeune envoyé, après diverses aventures, réussit pleinement et revient à Lutèce où il est reçu en triomphateur. Enfin avec *Les Lansquenets,* à la suite de M. d'Hervilly, on parcourt l'Italie en guerroyant : c'est le temps des campagnes de Louis XII. Lecture instructive et amusante.

13 et 14. — Nous constaterons d'abord que les *Contes aux tout petits* sont mieux écrits et plus intéressants que les *Scènes enfantines;* puis nous dirons que tous deux visent aux leçons de morale et aux préceptes d'éducation. Les défauts des enfants, contenant en germe les sept péchés capitaux et d'autres qui en deviennent la conséquence, font, principalement dans les *Scènes enfantines,* l'objet de courts récits dont certains ne manquent pas de charme. Toutefois nous formulerons à l'égard des deux auteurs un reproche commun : ils n'ont pas une seule fois jugé à propos d'entretenir leurs petits lecteurs de Dieu et de ce que lui doivent ses créatures. Mme de Bosguérard, pour ne parler que d'elle, avait cependant une belle occasion, dans *les Rêves de Noël,* de parler au moins de Jésus enfant, du « petit Jésus », comme nous disions tous en nos jeunes ans. Elle s'en est bien gardée : elle a préféré évoquer le mythe du « bonhomme Noël ». C'est plus au goût du jour. Après cette part faite à la critique, nous serions injuste si nous ne reconnaissions pas que les *Contes* et les *Scènes* amuseront nos bébés.

15. — Deux créoles orphelines, ruinées par la Révolution, viennent s'échouer à Brest, où elles espèrent trouver appui et secours auprès de parents qui les oublient. L'une d'elles, la cadette, épouse un officier sans grande fortune que la coquetterie de sa femme et son manque d'énergie, à lui, poussent à une ruine presque complète. Le malheureux s'adonne alors à l'ivrognerie ; c'est sa perte. A la suite d'une scène scandaleuse et publique, il se voit obligé de donner sa démission, et, dans sa détresse, après avoir obtenu l'assentiment de sa femme et de sa belle-sœur, la sérieuse Monique, appelée respectueusement par tous *Tante Monique,* il s'embarque pour la Guyane où la famille possède encore quelques terres perdues dans l'intérieur. A l'arrivée, tout va de mal en pis, à ce point que l'officier s'oublie jusqu'à s'affilier à la franc-maçonnerie. Les conséquences sont terribles. Certain jour notre héros se trouve, à son insu, faire partie d'une conspiration ayant pour but le massacre de la plupart des Européens et la conquête du

pouvoir par les indigènes. L'honnêteté native du malheureux se retrouve soudain en cette situation; son dévouement assure le salut de la colonie, mais il reçoit dans la lutte une blessure horrible, à laquelle sa raison ne résiste pas, et il meurt juste au moment où une fortune considérable arrive aux deux sœurs. Celles-ci, n'ayant plus désormais d'attaches à la Guyane, reviennent en France et y fondent un établissement où, devenues religieuses, elles recueillent les orphelines de la dernière guerre. M. Stany a visiblement voulu montrer, dans ce livre, combien il est dangereux de dévier de la ligne droite du devoir.

16. — *Notre Demoiselle* est l'unique enfant d'un brave comptable qui, rêvant pour sa Régine un mariage superbe, lui fait donner une éducation qui la fera plus tard rougir de ses parents. Un modeste employé, qu'elle dédaignera du reste, au moment où l'heure sonnera pour elle de s'établir, s'effraiera définitivement d'entrer en ménage avec une « petite perfection » qui ne saura même pas préparer le pot-au-feu. D'autre part, un jeune homme riche ne se souciera pas d'une fille sans dot. La pauvre déclassée devra dès lors se résigner à coiffer éternellement sainte Catherine. Heureuse encore quand elle ne tournera pas mal et qu'il se trouvera quelque bonne âme pour venir à son secours! Telle est, en résumé, l'histoire de Régine Verdunais. Ouvrage à méditer par les mères qui n'ont pas abdiqué toute autorité au foyer de la famille, et à recommander à leurs filles. Une observation à l'auteur : M. du Château nous a paru assez bien connaître Balzac; nous l'engageons cependant à relire le maître qui, lui, tout désolant qu'il soit le plus souvent pour la saine morale, aborde les sujets sérieux dans un style *ad hoc*. M. du Château fait montre de trop d'esprit; il abuse de la note satirique.

17. — Pauvre fillette abandonnée aux soins de gens sans délicatesse et sans foi par des parents obligés de s'expatrier, Marcelle du Ferlec est préservée du mal par une charitable voisine qui l'initie en secret à la connaissance de Dieu. Le récit des persécutions que Marcelle doit endurer est des plus navrants. Elle est enfin tirée des mains de ses oppresseurs par son frère qui, après la mort de sa mère, revient d'Amérique avec une fortune et fait à sa sœur un sort heureux qu'elle a bien mérité. Ajoutons que, plus tard, à l'heure de la mort, les bourreaux de la chère enfant se convertissent. Où trouver la cause de ce demi-miracle accompli en faveur de cœurs endurcis? Dans l'exemple de Marcelle d'abord, puis dans la possession d'une médaille de sainte Anne, — *Le Talisman de Marcelle* — que celle-ci a généreusement laissée, sur leur demande, aux méchantes gens qu'elle quittait. Le même volume renferme aussi une nouvelle intitulée *Lucie et Lucienne,* bonne leçon à l'adresse des cœurs secs. Nous n'avons que des éloges à donner

à ce livre au double point de vue moral et religieux; quant au style, il est faible.

18. — Ce sont deux amis, deux inséparables, que Gaston de Kergoël et Robert de Nangis. Après la mort de sa mère, le premier, inconsolable, éprouve le besoin de voyager, et de voyager seul : la douleur l'a rendu presque misanthrope; il s'embarque pour l'Amérique, laissant Robert de Nangis bien désolé. Ce dernier, son ami parti, va quelquefois dans le monde parisien où une jeune fille, persécutée par une tante jalouse, ne tarde pas à lui inspirer un tendre intérêt. Peu après le retour de Gaston de Kergoël un mariage se décide et bientôt aussi un grand voyage des jeunes époux au-delà de l'Atlantique. Gaston accompagnera ses amis. Et c'est là qu'après bien des hésitations Kergoël s'éprend sérieusement d'une aimable enfant, la demande en mariage et l'épouse. Irréprochable sous le rapport religieux, *Le Mariage de Josiane* contient cependant quelques passages qui ne sauraient être lus par les jeunes filles.

19. — N'allez pas croire que *Mon Cousin Rustique* soit un homme du commun. Il s'en faut. Au moment de sa sortie du séminaire, tout nouvellement bachelier, Martial des Crozes, dit le « Cousin Rustique », conduit à la Sapinière, domaine de famille, sa parente Mme du Châtel, Parisienne élégante, et sa fille Marthe, lutin adorable qui ne tarde pas à faire la conquête de Martial. Cependant nos Parisiennes ne sont pas venues à la Sapinière pour « s'y enterrer. » Mme du Châtel, veuve en premières noces, a un nouveau mariage en tête. Ce mariage s'accomplit et les cousines ne tardent pas à quitter leurs bons parents. Le temps s'écoule, mais depuis le départ de sa petite Marthe, Martial est devenu triste. Marthe a grandi; c'est à présent une jeune fille accomplie et « Cousin Rustique » comprend qu'il l'aime autrement qu'une sœur. Le volontariat amène Martial à Paris : Rustique, à sa première visite chez ses parents, est reçu avec une certaine froideur qu'il s'explique quand il voit Marthe accueillir d'une tout autre manière un certain cousin Roger, sorte de gravure de mode animée. Mme Henriette Large conduit son lecteur, d'une façon de plus en plus entraînante, jusqu'aux fiançailles de Marthe et de Roger; mais voilà que Roger, qui bénéficie en cet instant d'un acte d'héroïsme dont l'auteur véritable est le Cousin Rustique, se trouve subitement démasqué. La conclusion se devine aisément : Roger est évincé et Martial devient l'heureux époux de Marthe du Châtel. Beaucoup de cœur, d'esprit et de sens pratique dans cet excellent livre.

20. — En disant que le gros drame de cour d'assises a le talent de nous déplaire souverainement, nous croyons exprimer le sentiment de toutes les personnes de goût. *Le Drame de l'Aveyron* rentre dans cette catégorie; c'est, sous forme de roman, la relation de l'assassinat de Fualdès. Bien vieille nouveauté!

21. — Sous le titre de : *Les Héritiers de Montmercy*, Mme Eudoxie Dupuis nous retrace un épisode émouvant de l'époque féodale. C'est aux débuts du règne du bon et grand roi saint Louis que se passent les scènes héroïques du livre. Les héritiers du comte de Montmercy sont trois enfants dont les sentiments généreux s'affirment avec éclat en regard des convoitises misérables de quelques seigneurs ennemis secondés par des vassaux haineux. Les intrigues se multiplient, la lutte est longue; mais enfin le bon droit triomphe après un jugement rendu par le roi sous le chêne fameux de Vincennes.

22. — Un souffle ardent de patriotisme anime *Les Souvenirs d'un petit Alsacien*. Le conteur est devenu orphelin à la suite de la terrible guerre de la France contre l'Allemagne, et pour lui, dès lors, l'existence se fait plus que difficile. Les dangers nombreux qu'il affronte et auxquels il échappe, les tribulations qu'il éprouve vont en faire un homme à l'âme virile. Il est, de plus, animé des meilleurs sentiments religieux. Écoutez plutôt : « Il me reste, dit-il au cours de ses souvenirs, à parler de ce grand acte de ma vie dont j'ai retracé l'histoire. Ce beau jour fut celui de ma première communion. » Et plus loin, il s'écrie : « Nous désirons être des hommes, mais des hommes chrétiens, courageux, intrépides et sachant vouloir ce qui est vraiment bon. » Joli livre; lecture réconfortante.

23. — *La Petite maison rustique* est remplie de leçons utiles sous une forme agréable : Mme Marthe Bertin met en scène deux garçonnets et trois fillettes qui, sous la direction de leur mère, se livrent à toute espèce de petits travaux d'intérieur et d'extérieur. La lingerie, la cuisine, la basse-cour, l'horticulture font tour à tour l'objet des occupations favorites des aimables enfants désireux de s'instruire de choses pratiques.

24. — Mme Adriana Piazzi s'est inspirée de Jules Verne en écrivant *Pharos;* cela se voit. Un îlot surgit inopinément au milieu de la mer Ionienne. Grand émoi parmi les navigateurs ; car cet îlot cause la perte de plusieurs. Diverses puissances s'entendent alors, et, ne pouvant supprimer l'obstacle, elles le tournent : elles décident la construction d'un phare dont la garde est confiée au dernier survivant du naufrage d'un steamer américain l'*Excelsior* échoué sur le récif alors ignoré. Ce gardien et ses quatre fils — Robinsons volontaires, — arrivent, par leurs seules forces, à remettre à flot le navire englouti, et cela fort à propos pour échapper à la mort lorsque l'îlot, né de convulsions volcaniques, disparaît dans un nouveau cataclysme. *Pharos* plaira beaucoup aux tout jeunes gens.

25. — C'est une nouvelle histoire d'enfant prodigue que narre M. Léonce Petit dans les *Sept métiers du petit Charles*. Le petit Charles est las de la vie de collège ; il veut goûter de la liberté. Mais il faut

vivre : à cette fin notre déserteur se met d'abord au service d'un fermier qui l'emploie à la garde d'un troupeau de ces animaux parmi lesquels saint Antoine avait choisi son compagnon. Cette occupation ne lui convient pas longtemps; il y renonce et s'engage comme apprenti chez un cordonnier qui, bientôt, le congédie d'une façon plus que vive. Après une série de mécomptes, Charles prend le parti de regagner la maison paternelle, promettant de changer de conduite. Il tient parole et rentre au collège dont il devient le meilleur élève. — *Jules le Présomptueux* forme pendant au récit qui précède. Voulant tout savoir sans avoir rien appris, Jules se crée de nombreuses déceptions, de gros ennuis; mais les leçons qu'il reçoit lui profitent et il arrive à se corriger. Nous regrettons que la pensée de Dieu soit bannie de ce résumé de morale enfantine; si cette lacune n'existait pas, il serait parfait.

26. — Par une froide nuit de Noël, un nouveau-né est trouvé par un soldat qui monte la garde à l'une des portes de Soissons. Il présente le bébé au régiment qui, sans plus de manières, l'adopte, le fait baptiser en grande pompe et, à l'unanimité, trouve tout rationnel de lui donner le nom de Noël. Dès cet instant, Noël devient *l'Enfant du 26°*. Le « mioche » grandit; c'est presque un homme quand éclate la guerre de Crimée. Il s'engage dans ce même 26e, qui lui tient lieu de famille, et, la campagne finie, notre héros, — c'est le cas ici d'employer le mot, — qui a fait des prodiges de valeur et a failli laisser ses os sous la terre étrangère, revient en France avec la croix et l'épaulette de sous-lieutenant. Il a vingt ans. Distingué, instruit, on lui prédit qu'il deviendra général. La prédiction est sans doute aujourd'hui un fait accompli, car nous voyons Noël, chef de bataillon à vingt-cinq ans, épouser, après l'avoir arrachée à une tyrannie odieuse, Gisèle de Pierremande, fille d'un ancien officier supérieur du 26° et riche à millions. Il y a dans ce conte bleu de M. A. Gérard des pages qui reflètent à la fois un patriotisme vivace et des sentiments généreux. C'est assez dire que cette lecture mérite d'être recommandée.

27, 28, 29 et 30. — Pourquoi M. Fleuriot-Kérinou a-t-il donné aux huit nouvelles composant son livre le titre général : *De fil en aiguille*? Nous serions bien embarrassé de répondre d'une façon satisfaisante pour tout le monde. Mais ce que nous pouvons dire en toute assurance, c'est que ce nouveau volume de la *Bibliothèque de la Famille* n'est point au-dessous de ceux qui l'ont précédé dans cette collection. A lire particulièrement : *A recommencer*, *Arlequin dans l'embarras* et *Le Vitrail brisé*. Il se dégage de ces deux derniers récits un parfum suave de poésie et de religion. — En intitulant son recueil de petites esquisses : *La Vie de ce monde*, M. J. Girardin a été incontestablement mieux inspiré que M. Fleuriot-Kérinou. Cela veut-il dire que nous le

prisons davantage? Pas du tout. M. J. Girardin voit les petits événements de l'existence avec justesse et dépense un esprit de bon aloi pour nous dépeindre ce qu'il a observé. En somme, il parle surtout à la raison, tandis que M. Fleuriot touche le cœur. Ici nous donnons nos préférences à : *Le Noyau de cerise*, *Conseils d'un père, La Lutte pour l'existence. — Histoire des quatre saisons :* encore un titre qui ne dit rien; mais ne vous arrêtez pas à l'étiquette. L'ouvrage de M. Jean Grange vaut la peine d'être lu; il conviendrait même de le répandre grandement dans le public, principalement par le moyen des bibliothèques populaires. On y remarque des récits saisissants d'actualité, tels, par exemple : *L'Excommunié, Quand j'étais apprenti, Les Récits de M. Thomassin, Le Boursier.* On voit défiler là les crocheteurs officiels des couvents, les ouvriers ancien genre et « nouvelles couches », puis on passe à la laïcisation des hôpitaux et l'on finit par la suppression des bourses dans les séminaires. *Le Vaisellier*, petite nouvelle pleine de cœur, nous a paru être la perle du livre. Que de gros in-octavo qui ne valent pas ces 12 pages ! — Les *Esquisses provinciales* de M. E. Meunier ont, pour la plupart, une telle tournure qu'on pourrait facilement les accepter comme parisiennes. Sans doute, la mère de famille sérieuse pourra lire ces esquisses; mais nous ne l'engagerons pas à les placer sous les yeux de ses filles. Ah ! si les onze histoires de M. Meunier ressemblaient à *La Médaille de saint Benoît* ou bien aux *Prétendants de Monique,* tout serait parfait; mais à côté de cela, l'auteur a mis : *Lequel vaut le mieux*? et *Eau dormante,* qui ne sauraient gagner nos suffrages : il y est question d'adultère.

31. — Nous avons parlé plus haut (n° 6) des *Mémoires de Finette,* chatte de beaucoup d'esprit ; à présent, nous dirons quelques mots des *Mémoires d'un très bon chien* que M. — ou Mme — Marialys nous donne sous le titre principal de : *Histoire de Moustache.* Sachez d'abord que Moustache est un caniche. Nous faisons sa connaissance alors qu'il est tout simplement le guide d'un pauvre aveugle. Après la mort de ce premier maître, Moustache est recueilli dans un château où il a, comme c'est dans l'ordre, des amis et des ennemis; puis on l'envoie dans une ferme où il est acteur dans un drame sanglant ; il est ensuite vendu à un saltimbanque qui, mettant à profit son intelligence, en fait un chien savant ; enfin, c'est au milieu d'un monde choisi, distingué, dont il a conquis les sympathies et même la reconnaissance, qu'il se décide à écrire ses souvenirs. Dans les conditions fort différentes où M. Moustache s'est trouvé au cours de son existence, il a été à même de voir beaucoup de choses, de bêtes et de gens : il nous entretient des uns et des autres avec une grande franchise et un talent non moins grand d'observation. Excellent livre que les parents peuvent offrir en toute sécurité à leurs enfants : son influence bienfaisante n'est pas douteuse.

32. — Encore un ouvrage dont les animaux font les frais ; tout en étant anecdotique, il traite aussi d'histoire naturelle. *L'Intelligence des bêtes,* de M. L. Français, nous parle du chat, du chien surtout, du cheval et de l'âne, en ce qui concerne les animaux domestiques ; les animaux sauvages d'Europe sont représentés par le renard, le chamois, le loup et le rat. Certains animaux et quelques insectes ont aussi trouvé là leur place; et, pour finir, l'auteur, en donnant un aperçu très rapide des mœurs de l'ours, du lion, de l'éléphant et des singes, rapporte nombre de faits curieux qui prouvent jusqu'à l'évidence que les animaux cités ne sont pas de simples machines animées de mouvements réflexes, comme pourrait dire un physiologiste. Ce livre instruira les enfants en les amusant.

33. — C'est l'histoire du verre en général que donne M. Eug. Lefebvre, sous le titre de *Histoire d'une bouteille.* L'auteur glisse sur les origines et les progrès de cette industrie arrivée, de nos jours, à de si remarquables résultats ; il s'attache surtout à démontrer les diverses propriétés du verre, de quelle façon il se travaille et à quels usages principaux il s'emploie. Des gravures bien exécutées et assez nombreuses facilitent l'intelligence du texte. Bon livre de prix.

34 et 35. — Écolier vaniteux, distrait, peu travailleur, mais réfléchi et observateur, tel est le petit bonhomme qui, par l'entremise de M. J. Girardin, nous conte ses aventures d'enfance dans *Tout chemin mène-t-il à Rome?* Comme toujours, l'auteur fait œuvre d'esprit : il peint admirablement ses types d'élèves villageois et réussit à merveille le portrait d'instituteurs fort dissemblables. — L'existence du *Pauvre François* n'est qu'une suite d'enseignements. Mme J. Colomb nous représente François malade, recueilli chez de bons vieillards qui, en mémoire de leur fils mort, le soignent avec dévouement, et se trouvent récompensés par les services que le brave garçon est heureux de leur rendre après sa guérison. Excellente nature que ce François qui, après quelques traverses, acquiert enfin le bonheur et l'aisance. *Ferma contre Pagliati* est, en quelques pages, l'histoire d'une haine héréditaire qui s'éteint dans un mariage entre les deux familles ennemies ; la scène, les noms l'indiquent suffisamment, se passe en Italie. Ces deux livres de M. J. Girardin et de Mme J. Colomb conviendraient parfaitement comme prix dans les écoles si l'absence de l'idée de Dieu n'en réduisait pas le mérite.

36. — Lorsque plusieurs nouvelles composent un volume, il est bien rare qu'elles aient toutes la même valeur et surtout un intérêt égal. Eh bien ! *Les Récits de la Grève* du regretté Charles Deslys font exception à cette règle trop générale. Nous sommes embarrassé, vraiment, pour donner une préférence tout à fait justifiée à ces exquises productions, aussi remarquables par leur morale religieuse que par les senti-

ments du cœur. Cependant, après des hésitations que tous les lecteurs comprendront, nos goûts personnels nous ont fait pencher pour *Le Casseur de pierres* et *La Junon*, deux récits contenant d'éloquentes leçons de probité, d'honnêteté. On s'explique facilement que cet ouvrage ait été couronné par l'Académie française.

37. — Le succès des œuvres de Jules Verne a dû être une des grosses préoccupations de M. Édouard Leblanc, et c'est à cela, sans doute, que nous devons : *A la recherche de la pierre philosophale*. Voici de quoi il s'agit : Un chimiste américain, un jeune Français et un vieux docteur Yankee, s'étant rencontrés à Chicago, ont mis la main sur un document mystérieux, espèce de cryptogramme très difficile à déchiffrer, d'après l'interprétation duquel le secret de faire de l'or se trouverait consigné en un papier enfoui près des ruines d'un fort de l'Inde. Sur cette donnée problématique et quelques autres encore, nos trois personnages se mettent en route pour le pays des brahmes, des tigres et de... la pierre philosophale. Ces fous raisonnables ont naturellement des aventures impossibles. Après avoir échappé aux fauves et aux serpents de la jungle, le chimiste et le Français, trahis par un guide, tombent, l'un après l'autre, entre les mains de bandits peu disposés à les épargner. Grâce à une détermination plus qu'héroïque du chimiste, ils parviennent cependant tous deux à échapper à la mort. Leur ami le docteur, qu'ils craignent de ne plus revoir et qui, lui, de son côté, les a cru mal et méchamment occis, les rejoint peu après. Et c'est alors, mais seulement alors, que le sens véritable du cryptogramme apparaît aux trois amis. Il ne retourne plus de pierre philosophale, mais d'un trésor gisant sous la terre même d'Amérique. On revient au point de départ, le trésor est découvert, et pour qu'on puisse dire que tout est bien qui finit bien, le Français épouse la charmante sœur du chimiste. Cet ouvrage compte quelques pages fort paradoxales sur la prétendue science de l'alchimie que certaines personnes, non averties, pourraient prendre au sérieux ; c'est un tort ; quoi qu'il en soit, cette haute fantaisie amusera beaucoup.

LA GRETTE.

THÉOLOGIE

Les Livres saints et la critique rationaliste. *Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les saintes Écritures*, par F. VIGOUROUX, prêtre de Saint-Sulpice, avec des illustrations d'après les monuments par l'abbé Douillard, architecte. Tome II. Paris, Roger et Chernoviz, 1886, in-8 de VIII-704 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les qualités éminentes que nous relevions, il y a quelques mois à peine, dans le premier volume de cet ouvrage (t. XLVI, p. 232-233), se retrouvent en entier dans le second, et même avec une progression croissante, soit pour la science, soit pour l'intérêt. Une

lettre de Mgr l'Évêque de Rodez, placée en tête de ce tome II, contient tout ensemble un magnifique éloge et l'une des meilleures appréciations qui aient été publiées sur la nouvelle œuvre de M. Vigouroux. Qu'on nous permette d'en citer quelques lignes. « A des arguments nouveaux il fallait des réponses nouvelles. Ces réponses, vous les avez apportées avec une compétence que nul ne saurait contester... Tout ce que vous dites est d'un poignant intérêt. Ce tableau général des erreurs, des sophismes et quelquefois des attaques vraiment redoutables de l'esprit humain est non seulement très instructif, mais il est déjà en soi-même une démonstration de la véracité et de l'inspiration de nos Livres saints... Vous élevez là à l'Église et à la science sacrée un monument apologétique de premier ordre. »

Ce second volume achève l'histoire des attaques contre la Bible et nous conduit en plein dans les temps modernes. Il se compose de trois livres, consacrés aux déistes anglais (p. 1-176), aux philosophes français (p. 177-310), aux rationalistes allemands (p. 311-555). Il est complété par un important et savant appendice (p. 556-700), relatif au transformisme. Les noms les plus en relief sont ceux de Shaftesbury, Collins, Woolston, Tindal, Bolingbroke et Hume, pour l'Angleterre; de Voltaire et de ses tristes « auxiliaires » (Montesquieu, Rousseau, Diderot, d'Alembert, Helvétius, etc.), pour la France; de Lessing, Keimains, Paulus, de Wette, Strauss, F. Baur, pour l'Allemagne. Non seulement l'erreur est racontée sous toutes ses formes, mais on nous fait remonter à sa source: on expose même de la façon la plus attrayante quelques épisodes de la vie des principaux sectaires. Le tout est admirablement fondu et forme une lecture non moins agréable qu'utile. Le chapitre qui concerne Voltaire mérite d'être signalé comme l'un des meilleurs; il avait du reste été remarqué dans une revue où il parut l'an passé. Les gravures, au nombre de vingt-neuf, continuent d'élucider merveilleusement le texte.

Un bibliophile qui ne manque pas de célébrité, et qui vécut pendant quelque temps auprès de M. Vigouroux, nous a fait cette petite confidence: « Je ne sais quel est son secret; mais il lit en un jour un ouvrage que je mets toute une semaine à parcourir, et il le possède beaucoup mieux que moi. » Il faut en effet quelque méthode secrète pour posséder tant de connaissances variées, pour les dominer si bien, et pour en faire un si excellent usage. Qu'on lise donc et qu'on fasse lire ce livre, qui sera peut-être le meilleur de ceux qu'a produits l'apologétique française.

J. Bruneau.

La Passion de N.-S. Jésus-Christ *au point de vue historique et archéologique*, par l'abbé G. Martin, curé de Saint-Amour (près Mâcon). Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1886, in-12 de XII-400 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume a été nommé par Mgr Perraud une « œuvre d'érudition et

de piété », et il mérite assurément ce bel éloge. Il a eu pour point de départ une série d'instructions sur la Passion, prêchées par M. l'abbé Martin à ses paroissiens pendant tout un carême. Toutefois, les homélies, entièrement remaniées, ont perdu leur forme primitive pour prendre celle d'un récit continu. Ce sujet tout divin de la Passion, déjà si touchant et attrayant par lui-même, présente un intérêt beaucoup plus grand encore, et s'adresse à l'âme avec une force nouvelle, quand des explications topographiques, archéologiques, exégétiques, sobrement et judicieusement intercalées, viennent relever et assaisonner pour ainsi dire les réflexions morales. Rien de plus utile que ce genre de prédication, car l'effet produit est alors plus que doublé. Combien peu, même parmi les fidèles instruits, connaissent les détails si douloureux de la flagellation et du crucifiement! Le livre de M. l'abbé Martin les leur apprendra d'une manière assez complète. Les dix chapitres qui composent l'ouvrage ont pour titres : le prélude de la Passion, l'agonie du Sauveur au jardin de Gethsémani, la trahison de Judas et l'arrestation de Jésus chez Anne et Caïphe, Jésus devant Pilate et Hérode, la voie douloureuse, le crucifiement, la mort de Jésus, la sépulture. Deux petits appendices chronologiques terminent le volume. Le style est clair, simple, coulant. Nous aurions souhaité que le recit fût moins fréquemment coupé par de longues descriptions topographiques et historiques, dont la place était plutôt au bas des pages ou à la fin du volume. Cela distrait l'attention et donne trop la part du lion à l'accessoire. Çà et là aussi, on croit reconnaître la main d'un auteur encore novice; par exemple dans la Table des matières qui laisse à désirer. Une seconde édition fera aisément disparaître ces imperfections.

M. Martin souhaite que son livre contribue à « faire aimer Notre-Seigneur Jésus-Christ. » Ce vœu sacerdotal sera, nous n'en doutons pas, pleinement réalisé. J. Bruneau.

Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle augmentée d'une table alphabétique des matières et de réflexions inédites pour chacun des chapitres ou de prières sur l'Eucharistie empruntées à de saints personnages, par M. N. de Wailly, membre de l'Institut. Angers, imprimerie A. Burdin, 1886, in-12 de x-434 p. (Se trouve : rue Raynouard, 60, chez les Sœurs de Saint-Vincent de Paul.)

M. de Wailly a toujours été un si excellent travailleur, que l'on pouvait être assuré d'avance que la traduction de l'*Imitation de Jésus-Christ* serait faite avec le soin le plus consciencieux. Fidèle aux habitude d'une vie déjà bien longue et qui, nous l espérons, se prolongera pendant de nombreuses années encore, le vénéré doyen de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres n'a rien négligé pour nous donner un recueil qui ne laissât rien à désirer. Sa traduction est d'une exac-

titude irréprochable et nous ne croyons pas trop dire en affirmant qu'il était impossible de s'approcher davantage de la perfection. Les chapitres des trois premiers livres se terminent chacun par une *Réflexion,* qui se rattache à une citation empruntée au chapitre même, et où le traducteur résume, explique en quelques mots rapides, saisissants, la pensée de l'auteur. On ne saurait trop louer ce lumineux et savoureux commentaire si bien en harmonie avec la sobre et ferme éloquence du texte. Le nouvel archevêque de Paris, dans une très remarquable lettre imprimée en tête du livre, où il félicite M. de Wailly d'avoir consacré les loisirs de sa « belle et sereine vieillesse » à l'étude de l'*Imitation*, loue très délicatement ces réflexions : « Elles expriment bien, dit Mgr Richard, les sentiments d'une âme qui a recueilli avec simplicité la doctrine du pieux auteur, qui s'arrête pour garder le parfum d'un mot, d'une pensée qui l'a touchée davantage, et s'en fait à elle-même l'application pratique. »

M. de Wailly a joint aux chapitres du IVe livre des prières sur l'Eucharistie composées soit par des Pères de l'Église, soit par d'illustres docteurs ou de pieux écrivains : saint Thomas d'Aquin, saint Alphonse de Liguori, le P. Lallement, Louise de Marillac, sainte Gertrude, la bienheureuse Marguerite Marie, le bienheureux B. Lansperg le Chartreux, Fénelon, etc. Ces prières ne pouvaient être plus heureusement choisies. Mais ce qui distingue surtout l'édition nouvelle, c'est la table alphabétique des matières qui est d'une admirable netteté. C'est là une amélioration précieuse. Pour faciliter l'exécution de cette table, lit-on dans l'*Avis de l'éditeur*, on a inscrit sur les marges un numérotage continu de 1 à 550, égal au nombre total des versets contenus dans l'*Imitation;* il a été possible ainsi d'affecter à chaque verset un chiffre de renvoi spécial et unique. On a reproduit en regard de la nouvelle notation, celle qui avait été employée dans les éditions antérieures, et d'abord parce qu'elle est consacrée par l'usage, ensuite parce que la concordance des deux numérotages permettra de se reporter de la présente édition aux éditions antérieures, et de leur appliquer les renvois de la table alphabétique. On a eu soin, pour éviter toute confusion, de réserver les chiffres romains pour l'ancien numérotage et les chiffres arabes pour le nouveau. Nous sommes heureux de nous appuyer encore ici sur l'autorité d'un juge tel que le digne successeur de S. Em. le cardinal Guibert, de sainte mémoire. Voici comment l'éminent prélat apprécie cette partie si importante du travail de M. de Wailly : « Je vous félicite aussi de l'heureuse idée que vous avez eue de classifier, dans une table alphabétique des matières qui rend les rapprochements faciles, les divers passages de l'*Imitation* traitant du même sujet. Grâce à cette table, votre édition aura un double prix : l'*Imitation* demeure toujours pour le lecteur l'entretien

plein d'abandon d'un ami qui nous communique les trésors de son âme ; et nous pourrons, quand nous le voudrons, transformer cet entretien en une sorte de traité sur les matières de spiritualité. »

L'édition nouvelle offre encore une autre amélioration : elle est imprimée en caractères faciles à lire, même pour les personnes dont la vue est affaiblie par l'âge. Tous les mauvais yeux sauront gré à M. de Wailly de cette aimable attention. Nous n'ajouterons qu'un mot : M. de Wailly, dont la vie est si remplie de *bonnes œuvres* de tout genre, ne pouvait vraiment mieux couronner cette noble vie que par la publication d'un travail destiné à faire toujours un bien infini.

T. DE L.

SCIENCES ET ARTS

Les Coalitions et les grèves dans l'histoire et l'économie politique, *avec un appendice de lois de divers pays,* par L. SMITH. Prix Rossi de 1885, à l'Académie des Sciences morales. Paris, Guillaumin, s. d. (1886), in-8 de IV-288 p. — Prix : 6 fr.

Après une introduction consacrée à retracer à grands traits l'organisation du travail et les essais de coalitions dans l'ancien régime, l'auteur fait l'histoire des coalitions d'ouvriers et de patrons qui ont précédé et suivi, en Angleterre et en France, les lois en vertu desquelles les coalitions, perdant le caractère d'un délit, ont été régulièrement consacrées comme un droit légal. Cette histoire n'est pas toujours édifiante : on y peut voir jusqu'où peuvent aller l'égoïsme et l'avarice d'un patron indigne de ce beau titre; on y voit enfin avec quel cynisme les statuts des diverses *Trades unions* anglaises suppriment la liberté individuelle et réglementent le travail. Il ne nous semble pas que l'auteur ait absolument épuisé son sujet, mais ce livre n'en est pas moins curieux et fort instructif. L'auteur appartient à l'école qui considère la liberté pure et simple des conventions comme le remède à toutes les difficultés ; l'ignorance et l'esprit de monopole dont les ouvriers ont plus d'une fois fait preuve, ne l'arrête pas; c'est à chacun à subir les conséquences de ses actes, « et c'est à la condition de faire des faux pas et des chutes qu'on apprend à marcher. » Mais son livre lui-même nous montre que ces chutes et ces faux pas ont entraîné parfois de telles ruines et de telles misères qu'on est excusable de chercher encore d'autres remèdes ; j'aimerais mieux les voir dans une moralité plus élevée, faire en un mot de la matière une question morale plus encore que sociale. L'auteur indique bien cette solution, mais en quelques mots et avec une sorte de dédain ; ceci dit sans contester sa sagesse d'esprit et son impartialité, qui est remarquable.

R. D. L. S.

Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV, publié par M. J. Guiffrey. Paris, Rouam, 1885-1886. 2 vol. gr. in-8 de 428 et 477 p. Prix : 50 fr. les 2 vol.

En publiant sous les auspices de la Société d'encouragement pour la propagation des livres d'art l'inventaire général des richesses de la Couronne sous Louis XIV, M. J. Guiffrey a rendu un service véritable à l'histoire de l'art français. Aujourd'hui, où l'on est très friand de tout ce qui touche à l'ornementation des appartements, où l'on recherche avec passion les moindres souvenirs de nos ancêtres, on sera heureux de trouver dans ces deux gros volumes la mention et souvent la description détaillée d'objets de premier ordre. Malheureusement un grand nombre, la plus grande partie des objets signalés ou décrits, a disparu ; les uns ont été volontairement réduits en lingots ; les autres ont été détruits par le temps ou par des mains barbares. Dans les châteaux nationaux, dans les collections de l'État, on rencontre encore certains objets qui répondent aux descriptions données dans l'inventaire, mais on est souvent fort embarrassé lorsqu'il s'agit de reconnaître avec certitude le meuble, la tapisserie ou la pièce d'orfèvrerie dont il est fait mention. Quoi qu'il en soit, cet inventaire, considéré comme document historique, révèle la richesse de la Couronne sous le règne de Louis XIV, accuse les encouragements donnés au XVIIe siècle à ces artistes que l'on désigne sous le nom impropre d'artistes industriels, parce que l'industrie s'est emparée des véritables œuvres d'art qu'ils exécutaient pour les répandre, en les défigurant le plus souvent, et témoigne du goût que l'on avait à la Cour pour les objets somptueux fabriqués presque toujours par nos compatriotes.

De nombreuses planches accompagnent cet inventaire, et il en est un certain nombre, exécutées d'après des croquis de Charles Lebrun, qui sont particulièrement dignes d'être signalées. Le grand artiste qui, pendant tout le règne de Louis XIV, eut l'honneur de diriger les arts, accordait une égale faveur aux objets d'un usage journalier et aux grandes décorations. Jamais, dans aucun pays, artiste n'eut une importance aussi considérable, et dans aucun pays non plus jamais artiste ne se montra plus digne de la faveur du souverain. G. D.

Faïences et porcelaines, par Al. Martin. Paris, Hennuyer, 1886, petit in-8 de XIV-227 p. avec nombreux dessins. — Prix : 3 fr. 50.

La mode continue à être aux collections de faïences et de porcelaines et la fraude ne manque pas de multiplier ses produits pour lesquels elle atteint malheureusement aujourd'hui une rare perfection. Aussi signalerons-nous avec empressement tous les ouvrages qui pourront aider à mettre les collectionneurs en garde contre les ruses de ces dangereux industriels. Le travail de M. Alexis Martin mérite à cet

égard une mention spéciale : le traité est court, clair, complet, édité avec luxe et orné de nombreux et excellents dessins. Il s'est proposé, après avoir écrit une brève histoire de la céramique, de faire connaître les caractères propres à chaque genre et les marques déterminant sûrement les origines.

M. Martin étudie successivement les faïences françaises, les faïences étrangères, la porcelaine, et termine par un travail spécial sur les plus beaux produits de fabrique française. Un court chapitre est consacré aux grès. Dans l'appendice nous trouvons une liste de tous les céramistes dont l'auteur a cité les œuvres et, en fac-similé, un précieux catalogue des marques de fabrique et des monogrammes d'artistes.

Nous ne pouvons pas entrer dans l'examen détaillé de ce livre qui est déjà un résumé. Mais nous le signalons comme un guide sûr, bien fait, agréable à lire, parce que l'auteur a su y donner place à la biographie des céramistes les plus célèbres et aux anecdotes. Les dessins, dus à M. Schmidt, sont très finement exécutés. B.

BELLES-LETTRES

Petit Dictionnaire logique de la langue française, par Élie Blanc. Paris, Palmé, 1886, in-18 de CCXVIII p. et de 1716 colonnes. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un dictionnaire qui contrariera de vieilles habitudes, mais auquel on rendra justice quand on en aura bien compris le plan et l'usage. C'est un dictionnaire où les mots n'arrivent point dans l'ordre alphabétique, mais viennent se classer dans l'ordre des idées qu'ils servent à rendre. On rencontre d'abord, dans leur succession ordinaire, tous les vocables reconnus par l'Académie et un assez grand nombre d'autres, ils sont suivis chacun de l'indication d'une page où l'on trouve, plus loin, la définition du terme cherché qui là, est présenté dans ses rapports avec des expressions appartenant à la même espèce de choses ou de pensées. Le dictionnaire est divisé en seize livres, dans lesquels tous les mots sont classés suivant leur nature. Des hommes très compétents ont approuvé le système de M. Blanc. Son livre a paru excellent pour faciliter les études des jeunes gens et peut être utilement consulté par les écrivains : en effet, il est commode d'avoir sous sa main tout ce qui se rattache par des liens divers à un même sujet. Il paraît du reste que depuis des siècles les Chinois connaissent des livres méthodiques du même genre.

Du dictionnaire proprement dit, il n'y a, ce nous semble, qu'à faire l'éloge; mais nous aimons moins les deux dernières parties du livre. Ainsi, dans le dictionnaire historique, on peut signaler de graves

omissions. L'auteur est excusable d'avoir oublié les noms suivants, quoiqu'ils se trouvent dans le petit *Dictionnaire* de Larousse : d'Assoucy, de Bièvre, Defaucompret, d'Abrantès, Diamante, Federici, et une foule d'autres aussi secondaires. Mais, des mentions étaient bien dues à Dubartas, Gil Vicente, Ginguené, Hoffmanne l'auteur fantastique, Hoffmann le critique, Chamisso, Brentano, Juan de Mena, Fischart, Miss Edgeworth, Malet du Pan, Mariana, Donoso Cortez, Crescimbeni, Chiabrera, Collin d'Harleville, Baudelaire, Goerres, Rachel, Jasmin, J. Janin, Auguste Barbier, Laprade, Almeida Garrett, le poète portugais presque contemporain, Espronceda, Fernan Caballero, etc., etc... Et Manzoni dont on cherche en vain le nom!... Mêmes lacunes parmi les hommes appartenant spécialement à l'histoire. Vous cherchez Henri de Bourgogne, le fondateur de la monarchie portugaise, pas d'Henri de Bourgogne. Rien à peu près sur le Portugal, une ligne sur Pierre le Justicier, mais pas un mot sur Ignès de Castro... Rien non plus sur le brave roi Jean l'Aveugle, mort si glorieusement à Crécy... Que d'autres omissions nous ne signalons pas! Nous pourrions en relever aussi dans la partie géographique... Quelquefois les explications sont erronées. Berthe au grand pied n'appartient qu'aux chansons de geste et ne devrait pas être donnée pour la mère de Charlemagne... Pourquoi, sans crier gare, mêler ainsi des personnages imaginaires à des personnages réels? Cette confusion peut dérouter les jeunes gens qui consulteront le livre de M. Blanc. Ils croiront à Ogier le Danois, aux quatre fils Aymon, à Tristan, au roi Artus, au fidèle Amadis qui, du reste, ne fut pas chevalier de la Table ronde. Nous pensons que les deux dernières parties du dictionnaire devraient être refaites avec beaucoup plus d'étendue. Ce ne serait pas trop de consacrer un bon volume à l'histoire, à la biographie et à la géographie. TH. P.

Théâtre choisi de Molière. *Ire partie, comprenant le Misanthrope, l'Avare, les Femmes savantes, le Tartuffe.* Édition classique, avec notes, analyses, appreciations et questionnaires, par le P. A. SENGLER, de la Compagnie de Jésus. Lille, F. Lefort, 1886, in-12 de VI-483 p. — Prix : 4 fr.

« Les maîtres chrétiens, » dit le P. Sengler dans sa préface, « sont obligés d'expliquer à des enfants de quinze ans des pièces où la religion et la morale sont souvent peu respectées. Nous avons voulu les aider dans une tâche aussi difficile, en leur offrant un texte que les élèves liront avec moins de danger, en l'accompagnant surtout de notes et de jugements qui puissent servir de contre-poison à des maximes et à des spectacles que l'âge mûr lui-même ne saurait voir sans danger, ou entendre toujours sans péril. » Molière n'est pas, en cela, le seul coupable ; et l'État l'est-il moins qui empoisonne, à dessein, des enfants de quinze ans? Le P. Sengler leur présente un antidote contre le

venin ministériel. De la vie de Molière, l'auteur donne une idée précise, avec un jugement calme. On sent, à la fois, sa haine pour le mal et sa bienveillance pour Molière.

Voici *le Misanthrope :* « La pièce, » dit le P. Sengler, « pèche par l'absence de personnage vraiment vertueux ; hommes et femmes, on ne voit partout que travers et méchancetés. » Le mot *travers* s'applique surtout à Alceste. Au fond, misanthrope, il ne l'est pas, et l'excès de sa vertu l'empêche d'être vertueux.

Après *le Misanthrope, l'Avare.* A cette question : « Y a-t-il rien à reprocher au sujet de cette comédie ? » l'élève formé par le P. Sengler réplique : « *L'Avare* a un défaut capital : le sujet est conçu et traité d'une façon trop sombre et trop tragique. » C'est l'exacte vérité.

Fénelon ne voulait pas de femmes savantes, ni J. de Maistre, ni Balzac (l'ancien), ni L. Veuillot, ni Molière. Le P. Sengler ne pense pas autrement ; il ajoute : « La verve satirique du poète a bien rempli son rôle ; la peinture des *Femmes savantes* est vive et dramatique. La pièce est animée généralement d'une gaieté franche et d'un comique de bon aloi. La structure est régulière, la poésie facile et élégante. » Mais pourquoi Chrysale est-il, comme Molière, un disciple trop aimable d'Epicure ?

Un mot seulement de la pièce de *Tartuffe.* Bourdaloue l'avait condamnée, et le P. Sengler pense comme Bourdaloue.

Voulons-nous, pour nos enfants, un texte de Molière proportionné à leur âge, qui leur serve à devenir bacheliers, sans être libres-penseurs ? Voulons-nous qu'ils aient un peu de goût pour les Lettres, moins de passion pour le cirque ? Donnons-leur le Molière du R. P. Sengler.

A. Charaux.

Pétrarque. Lettres sans titre, traduites pour la première fois par Victor Develay. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1885, 2 vol. in-32 de 131 et 139 p. — Prix : 5 fr.

Pétrarque. Lettres à Rienzi, traduites pour la première fois par V. Develay. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1886, 2 vol. in 32 de xxvi-104 et 145 p. — Prix : 5 fr.

L'écrivain qui a le plus contribué au développement de la Renaissance, celui qu'on a si justement appelé « le premier homme moderne », François Pétrarque, n'est connu de la postérité que par un simple recueil de vers, admirable il est vrai, le *Canzoniere.* Cependant ce n'est point à cette minime partie de ses productions que l'auteur attachait le plus d'importance ; il se croyait bien d'autres titres à l'immortalité dans ses œuvres latines. Les œuvres latines de Pétrarque, ses traités de morale et d'histoire, ses lettres, etc., ont excité de son temps une admiration extrême, et comptent infiniment plus que le *Canzoniere* dans l'histoire intellectuelle de l'Occident. Mais on a cessé

de les lire ; les mauvais textes imprimés qu'on en a découragent la patience des travailleurs ; on ne trouverait pas aujourd'hui trente personnes, en Europe, qui aient lu le latin de Pétrarque. Les beautés de toute sorte n'y manquent pourtant pas, et au point de vue de l'étude des mœurs et des idées, on aurait difficilement une source de renseignements plus précieuse. C'est pour cela que le vaillant traducteur d'Erasme, M. V. Develay, n'a pas reculé devant les difficultés de la tâche et nous donne de temps en temps, en d'élégants petits volumes, les parties les plus intéressantes de l'œuvre de Pétrarque. Après avoir traduit *L'Afrique, Mon Secret, l'Épître à la Postérité, Les Lettres de Pétrarque à son frère,* etc., il s'attaque aujourd'hui à un recueil fameux, les *Epistolæ sine titulo.* Ce recueil comprend dix-neuf lettres sans suscription, dont quatre concernent le tribun Rienzi et sa tentative, à laquelle Pétrarque s'était associé de cœur ; les autres sont autant d'invectives contre la Cour d'Avignon, à laquelle Pétrarque, profondément Italien, ne pardonnait pas d'avoir abandonné Rome pour une terre française. Malgré sa foi profonde et son attachement sincère au Saint-Siège, Pétrarque a attaqué la papauté d'Avignon avec une audace incroyable, et ces satires nous offrent un tableau souvent très cru, et apparemment poussé au noir, des corruptions de la « Nouvelle Babylone ». On voit, dit justement M. Develay dans sa préface, « à quelle violence de langage peut s'élever, sous l'empire de la haine, l'âme la plus tendre et la plus aimante... Qu'aurait dit Pétrarque s'il eût pu lire dans l'avenir ; s'il eût vu, cent cinquante ans plus tard, le protestantisme reprendre pour son compte ses invectives contre la papauté, puiser comme lui à pleines mains dans l'Apocalypse et inscrire, non plus au front d'Avignon, mais sur la face de sa chère Rome, le nom de *Grande Babylone, mère des abominations*? » Malgré les défauts inhérents au genre du pamphlet, Pétrarque s'élève parfois à la plus haute éloquence, soit qu'il stigmatise avec toute la liberté évangélique les vices des grands et des mauvais prélats, soit qu'il s'adresse au peuple romain et qu'il l'adjure, au nom de sa gloire de vingt siècles, de demander justice pour son tribun emprisonné. — Les *Lettres à Rienzi* complètent les *Lettres sans titre ;* elles montrent l'enthousiasme que ressent Pétrarque, comme patriote et comme humaniste, pour la tentative du tribun de relever de sa ruine Rome abandonnée par ses pontifes et de la remettre à la tête de l'Italie. On le voit ensuite s'effrayer des excès de pouvoir commis par Rienzi, le rappeler à la modération et à la sagesse, jusqu'à l'heure où, désenchanté de ses espérances, il se retournera uniquement vers les papes, pour les supplier sans trêve de retourner à Rome et de rendre à la ville éternelle la sécurité et l'honneur.

La traduction de M. Develay est d'une lecture fort agréable, et l'in-

térêt des sujets fait qu'elle s'adresse à d'autres lecteurs qu'aux simples bibliophiles. Mais il n'est pas possible au public de se rendre un compte exact du mérite de certains de ses travaux sur Pétrarque. Il faut avoir lu soi-même une partie ou l'autre des œuvres latines pour savoir quelles difficultés elles présentent à la traduction : les anciens textes imprimés sont extrêmement défectueux ; il y a des fautes presque à chaque ligne ; quelquefois les corrections de ponctuation ou de lettres sont faciles, et la lecture est seulement retardée dans sa marche par ces embarras du chemin ; parfois aussi le sens est absolument incompréhensible. Il est donc presque impossible de lire certaines pages du texte, si l'on n'a pas sous la main quelques bons manuscrits. M. Develay s'est servi, on le voit, de ceux de la Bibliothèque nationale, et très souvent il suit les leçons qu'ils portent ou qu'ils permettent de retrouver. C'est une besogne préparatoire fort longue dont il a la modestie de ne point parler. Les érudits peuvent regretter que ces corrections ne soient pas indiquées à chaque passage ; mais les lecteurs doivent être reconnaissants à un travailleur qui se donne pour eux une peine si méritoire et si désintéressée.

P. N.

Œuvres posthumes de René Grousset. *Essais et poésies recueillis et publiés avec des notices*, par René Doumi et Pierre Imbart de la Tour. Paris, Hachette, 1886, gr. in-18 de LII-312 p. — Prix : 3 fr. 50.

René Grousset est mort à vingt-quatre ans, avant d'avoir eu le temps de se faire connaître. Deux amis publient ses œuvres, et présentent le jeune écrivain dans deux notices très intéressantes, où est racontée sa vie et apprécié son talent. Elle est fort touchante, la vie de ce normalien spirituel et distingué, qui commence par être un dilettante, amoureux de toutes les choses de l'art et de la poésie, indifférent à la morale et à la religion ; et qui peu à peu, lassé par les excès mêmes de l'esprit critique, se dégoûte de son scepticisme, et après une crise douloureuse se fait chrétien. Désormais, tout en conservant son esprit d'artiste, son goût éclectique de normalien, il a la foi ardente d'un mystique et l'enthousiasme d'un apôtre. Ces deux caractères se retrouvent dans son livre.

Poète, il écrit parfois de délicieuses fantaisies, comme *Polichinelle* ou *Jeunesses éternelles*, pièces légères et d'un rythme fort gracieux ; ou bien il met en vers charmants ses rêveries amoureuses de fiancé, et il a cette originalité, rare aujourd'hui, de chanter, au lieu des ardeurs violentes de la passion, la sérénité « paisible » d'un amour pur et chrétien.

Les vers de Grousset n'ont pas seulement l'élévation et le mouvement de la pensée : ils ont la correction et la force du style. On sent

l'œuvre d'un jeune homme, non pas d'un écolier ; et ils sont empreints d'une sincérité et d'une émotion qu'on trouve bien peu souvent dans les vers de nos Parnassiens. C'est de Laprade et de Brizeux qu'il procède.

Son œuvre de critique littéraire, à laquelle il tenait beaucoup moins pourtant, est plus importante, ou du moins plus volumineuse. Dans un travail d'une centaine de pages il étudie *la Société des libertins au XVIIe siècle.* Partant de Montaigne et de Charron, il montre leur popularité et leur influence au XVIIe siècle ; il analyse très finement les dangers du doute cartésien que tout le monde ne devait pas savoir, comme le maître, appliquer seulement aux questions spéculatives, mais qui pouvait s'attaquer quelque jour aux vérités morales et religieuses. Puis, à un autre point de vue, il étudie l'influence sur les esprits des agitations qui troublent encore le règne de Louis XIII ; de la Fronde, « explosion de l'esprit d'indépendance sous toutes ses « formes, épopée héroï-comique où il n'y eut que luttes mesquines, « ambitions étroites, galanteries mêlées au sang versé, intrigues d'al- « côve préparant des batailles, jouant avec des vies d'hommes : pas « d'idées, pas de scrupules, nul sentiment du juste. » — Enfin, la corruption italienne, qui pénètre de plus en plus en France, est pour beaucoup dans « ce libertinage de pensée et de conduite », qui grandit toujours pendant tout le XVIIe siècle, et qui aboutira aux scandales de la Régence et du règne de Louis XV.

On voit quel est l'intérêt historique et moral de ce travail composé et écrit avec un réel talent.

Un chapitre particulier sur *Saint-Évremond,* le plus spirituel des libertins, le précurseur inconscient de Voltaire, est un portrait bien vivant, avec beaucoup de détails piquants sur la vie de ce grand seigneur égoïste, sur la société anglaise et la cour de Charles II.

Des *Études homériques* les vingt-cinq pages consacrées à *Hélène* sont d'un critique habile à saisir les nuances subtiles de la morale antique, en même temps qu'à penser et à sentir comme les anciens. La belle *Hélène aux bras blancs* que tout le monde, en Grèce et à Troie, admire et chérit même, ne peut pas être et n'est pas coupable. Elle n'est qu'une victime, entraînée malgré elle par Vénus à l'adultère, pour le malheur de deux peuples ; et de là cette teinte de mélancolie répandue sur son noble visage et qui lui donne un charme de plus.

Un travail sur le *Panégyrique de Trajan par Pline le Jeune* rend justice à l'esprit délicat de ce littérateur raffiné, à son honnêteté aussi d'homme politique, mais blâme sévèrement sa vanité d'artiste et son afféterie de rhéteur.

Pour terminer le volume on a publié une partie de la correspondance de Grousset, et c'est là peut-être la meilleure, à coup sûr la plus

touchante partie de son œuvre. Gai, enjoué, malgré une certaine tristesse intime, Grousset raconte à ses amis ses impressions sur Rome et l'Italie où il passa deux ans. Point de descriptions pompeuses : il dit sans façon, dans un style charmant, sa manière de voir et de sentir, qui est bien personnelle et bien neuve. Sans doute il admire tout ce qu'à Rome, à Florence, à Naples ou en Sicile, il voit de beau : beaux monuments, beaux tableaux ou beaux sites. Mais il regrette « la campagne française, » Meudon, Fontainebleau : « Les lignes de montagne invariablement nobles, les oliviers, le ciel très bleu et l'air très limpide, tout cela ne me dit rien..... Oh! le pays où l'olivier ne fleurit pas! » Il aime la nature comme Maurice de Guérin ; il est tendre, bon, et chrétien comme lui. S'il parle littérature, il nous intéresse par sa compétence toujours modeste, par ses jugements toujours fins et délicats. S'il parle de lui-même, ouvrant son cœur à ses intimes, nous admirons la noblesse de cette âme d'élite, toute pleine de hautes pensées, ardente à communiquer aux autres ses convictions catholiques.

« Il faut croire! » fut le dernier mot qu'il prononça dans son agonie, voulant sans doute donner une leçon de courage à son père et à sa jeune femme en larmes. — Ce mot pourrait être la conclusion de son livre comme celle de sa vie. GABRIEL AUDIAT.

HISTOIRE

De Communi Asiæ provinciæ. *Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris,* par PAUL MONCEAUX, ancien membre de l'École d'Athènes. Paris, Thorin, 1885, in-8 de 131 p. — Prix : 4 fr.

Si les Romains ont eu la gloire de devenir les maîtres du monde, cette conquête ne fait pas moins d'honneur à leur génie politique qu'à leur supériorité militaire. De là l'intérêt qui s'attache pour nous aux moyens qu'ils ont employés pour faire régner la « paix romaine » pendant tant de siècles de l'Orient à l'Occident. L'un des plus efficaces consistait à substituer aux anciens groupements ethnographiques une organisation nouvelle habilement calculée pour assurer la prépondérance du vainqueur sans faire sentir trop lourdement sa domination.

Nous en avons une preuve frappante dans cette « confédération asiatique » dont M. Monceaux nous retrace l'histoire. Fondée par Octave devenu empereur avec le dessein d'étendre à l'Asie mineure tout entière le double culte d'Auguste et de Rome, elle aboutit à faire de ce peuple amolli l'adorateur d'un Tibère et d'un Néron aussi bien que d'un Hadrien et d'un Antonin. La direction en était confiée à un grand prêtre, investi des fonctions les plus hautes et des titres les plus magnifiques, disposant de revenus considérables, et chargé, sous le

titre d'*Asiarque*, de présider tous les cinq ans des jeux nationaux, renouvelés de ceux d'Olympie, si célèbres dans les fastes helléniques. Une si haute dignité était l'objet de telles ambitions qu'on se la disputait par la brigue, l'intrigue et même la violence.

Les délégués de la confédération, réunis en assemblée solennelle, étaient les intermédiaires désignés entre Rome et ses sujets d'Asie : mais les prérogatives dont ils jouissaient paraissent avoir eu surtout un caractère honorifique. Ce qui est certain, c'est qu'à dater du règne de Septime Sévère, ce lien un peu factice tend à se relâcher, puis à se rompre : chaque province revendique son autonomie, chaque ville importante aspire au rôle de métropole. Jullien, dans son désir de ressusciter le paganisme expirant, mit tout en œuvre pour faire revivre les pompes religieuses de cette organisation en pleine décadence : ses efforts furent infructueux.

L'Asie proconsulaire ayant été le premier théâtre du grand mouvement chrétien, M. Monceaux s'est demandé si quelques traits de la vaste association dont il a fait le sujet de sa thèse ne se retrouveraient pas dans la constitution des chrétientés naissantes. Ajoutons toutefois qu'il se montre en général aussi prudent et aussi réservé dans ses conjectures qu'habile à tirer parti de tous les documents, récits historiques, monuments épigraphiques, textes de lois et décisions de jurisconsultes.

C. Huit.

Histoire de saint Jean-Baptiste et de son culte, par l'abbé J. B. Pardiac, chanoine d'honneur. Paris, Périsse frères (Bourgner-Colas, successeur), 1886, in-8 de xvi-655 p. — Prix : 10 fr.

L'origine de ce livre est assez naïvement racontée à la première page de la préface. « Enfant d'un pays où les feux de Saint-Jean sont une tradition de tous les hameaux, nous cherchions, dès nos plus jeunes ans, à comprendre la raison de cet usage. Chaque année le même problème se présentait à nous toujours insoluble, mais toujours attrayant. Cet épanouissement des grands et des petits, des jeunes et des vieux, cette allégresse à jour fixe, cette flamme bénite par le prêtre, ces neuf tours par un peuple en prière, tout cela nous émouvait et nous intriguait... » Et ainsi du reste. De là, peu à peu, une « vraie montagne de matériaux glanés pendant plus de vingt ans. »

Nous avons cité ce passage, parce qu'il nous a semblé caractériser assez bien le volume de M. Pardiac. « Vraie montagne » en effet, où les documents de tout genre sont accumulés : la science et la légende, l'art et la piété, etc. La main qui avait religieusement « glané » tous ces détails en l'honneur de saint Jean-Baptiste n'a pas eu le courage d'en sacrifier un seul : de là certaines longueurs, parfois un manque de goût et de critique, à côté de traits fort intéressants.

Ainsi l'auteur attache trop d'importance aux révélations de Marie d'Agréda et de Catherine Emmerich pour résoudre des questions d'exégèse. D'autre part, nous l'approuvons pleinement quand il relève les erreurs historiques des peintres qui représentent saint Zacharie avec les attributs du souverain Pontificat, qui placent saint Joseph auprès de la sainte Vierge à la scène de la Visitation, etc.

La première moitié du volume (p. 1-338) raconte avec un luxe prodigieux de détails la vie du Précurseur; la seconde (p. 339-652) est consacrée à l'histoire de son culte (le nom, les fêtes, les reliques, les feux si célèbres, etc.). Nous préférons de beaucoup cette dernière, car le vrai talent de M. Pardiac nous paraît être celui d'un savant archéologue. L'exécution typographique est excellente; les gravures, qui sont du reste en petit nombre, n'offrent qu'une utilité assez médiocre.

J. Bruneau.

Guerres de religion. Le Capitaine Merle, *baron de Lagorce, gentilhomme du roi de Navarre et ses descendants,* avec lettres et documents inédits de Henry, roi de Navarre; de Henry, prince de Condé; de François, duc d'Alençon et d'Anjou (1574-1582); de Henry, duc de Rohan (1622-1628); lettres patentes de Henry III, de Henry IV, de Louis XIII, par le comte A. de Pontbriant. Paris, A. Picard, 1886, gr. in-8 de 306 p. — Prix : 7 fr.

M. de Pontbriant rappelle, dans son Introduction, que c'est le caractère des luttes civiles d'être archarnées et implacables, qu'il ne faut donc pas s'étonner si le capitaine Merle, mêlé à ces ardentes luttes, n'y apporta pas des sentiments d'humanité et de générosité que personne n'y apportait. Mais si le baron de Lagorce fit la guerre avec la rigueur que déployaient ses contemporains, son biographe regarde comme un devoir de repousser tout d'abord les légendes qui le représentent comme un bandit à la tête d'une troupe de brigands, commettant de sang-froid les plus terribles cruautés. M. de Pontbriant nie, contre l'auteur de l'*Histoire des guerres religieuses en Auvergne,* feu Imberdis, lequel s'est servi sans la moindre critique de documents suspects, que Merle, après les combats, ait commis ou toléré des actes de cruauté, et il oppose aux partiales exagérations dont Imberdis a été la dupe, la relation de la prise du Malzieu écrite par un adversaire, le notaire Chantal, où l'on voit le capitaine faisant écarteler un de ses soldats pour avoir usé de violence sur une jeune fille. Complétant la réhabilitation d'un guerrier trop calomnié, M. de Pontbriant cite les témoignages d'estime qu'il obtint de la part de Condé, du roi de Navarre, qui l'admit au nombre des gentilshommes de sa chambre (1578) et dont il reçut le titre d'ami, et il ajoute avec raison que si Merle eût été un vil aventurier, un chef de bandits, le comte de Montréal n'eût pas donné sa fille au fils d'un homme déshonoré.

La biographie de Mathieu de Merle est très bien faite ; elle est à la fois très exacte, très vivante, très émouvante. Mathieu naquit à Uzès en 1548 ; il était fils d'Anthoine de Merle, écuyer, et de Marguerite de Virgile. Il débuta dans la carrière des armes en 1568 et servit sous les ordres de Jacques de Crussol, baron d'Acier. M. de Pontbriant, utilisant surtout le recueil du marquis d'Aubais et l'*Histoire générale du Languedoc,* suit son héros dans toutes les expéditions auxquelles il prit part. Il nous le montre ensuite gouverneur du château de Peyre (près de Marvejols, dans le Gévaudan), enlevant, pendant la nuit du 17 novembre 1573, une petite place voisine, le Malzieu, devenant successivement gouverneur du Malzieu, de Marvejols, d'Issoire, ville dont il s'était emparé par escalade (25 octobre 1575), se mariant à Roffiac (20 octobre 1576) avec Françoise d'Auzolles, fille de Guyot d'Auzolles, seigneur de Serre, prenant en quelques minutes — c'était surtout l'homme des coups de mains — Ambert, place aux confins de l'Auvergne et du Forez (nuit du 15 février 1577), prenant encore (nuit du 24 décembre 1579) la ville de Mende, puis les châteaux de Quézac, de Bédonès, etc., enfin mourant, âgé de 35 ans, au château de Salavas, avant la fin de janvier 1584, laissant deux enfants, un fils, Héroil de Merle, baron de Lagorce, qui fut tué par ses vassaux en mars 1622, et une fille, Marie de Merle, qui épousa Louis de Barjac, seigneur de Vals. M. de Pontbriant dit, au sujet de la mort prématurée du capitaine Merle (p. 183) : « En considérant ce qu'il avait accompli pendant quatorze années de sa jeunesse, on peut se demander ce qu'il aurait fait encore, alors qu'étant dans la force de l'âge, il avait acquis réputation, expérience, confiance de ses coreligionnaires et surtout l'estime de Henry de Navarre ; et ce qu'il serait devenu si, atteignant les limites moyennes de la vie, il avait pu suivre la fortune de ce prince devenu Henri IV ? »

A la suite du récit des exploits du capitaine Merle, M. de Pontbriant a publié (p. 189-304) des *lettres et documents* d'un grand intérêt. Ces pièces, presque toutes tirées de ses propres archives, portent la signature de J. de Saint-Chamond, de H. de Montmorency, du duc d'Alençon (8 lettres), de Henri, roi de Navarre (16 lettres), du vicomte de Turenne (4 lettres), de Henry de Bourbon, prince de Condé (24 lettres), de Merle, de Chavagnac ; de Gaspard de Coligny, seigneur de Chatillon, de Louis XIII, du duc de Rohan (9 lettres), etc. Mentionnons quelques autres pièces telles que : *Relation de la prise du Malzieu,* par M. Chantal, notaire (extraite des Archives de la Lozère) ; *Enquestes et procès verbaux sur la prinse de la ville d'Ambert par Merle et Chavaignac, chefs de factions de la religion prétendue refformée* (collection de M. A. Vernière, avocat à Brioude) ; *Relation du combat de Vagnas* (1703), extrait du manuscrit de Jacques de Beauvoir (collection de l'auteur). Ajoutons que le volume est enrichi d'une carte où l'on peut suivre avec la plus

grande facilité les opérations du hardi capitaine dont M. de Pontbriant a si bien rétabli la mémoire. T. DE L.

Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI, par la comtesse D'ARMAILLÉ. Paris, Perrin, 1886, in-12 de v-512 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est une belle et attachante figure que celle de Madame Élisabeth, et nous concevons qu'elle ait séduit bien des historiens. Après le Cte Ferrand, après Mme Guinard, après M. de Beaucourt, après M. de Beauchesne, voici Mme la comtesse d'Armaillé, bien connue du monde savant par ses études sur Marie Leckzinska, Catherine de Bourbon, Marie-Thérèse et Marie-Antoinette, qui vient à son tour rendre hommage à la sainte et héroïque sœur de Louis XVI. Existence pleine de contrastes qui forment comme la trilogie de ce livre : Versailles, les Tuileries, le Temple, le bonheur, l'épreuve et le martyre, mais pleine d'unité aussi, car il y a un lien magique qui retient ensemble toutes les parties si différentes de cette vie : l'amour de Dieu et du prochain. Ce qui plaît à Madame Élisabeth à Versailles, ce n'est pas le luxe et la représentation de la cour, c'est la société de ses amies, et comme l'isolement au milieu de cette foule ; à vrai dire, ce n'est pas Versailles, c'est Montreuil, où les journées s'écoulent entre les soins de son petit domaine, les travaux d'aiguille, les exercices de piété, les œuvres de charité, la conversation ou la correspondance avec les préférées de son cœur, Mmes de Raigecourt et de Bombelles. Temps charmant mais trop passager. Bientôt l'épreuve commence. Les journées d'octobre ramènent violemment la cour à Paris ; Madame Élisabeth suit son frère et prend dès lors la résolution de ne plus le quitter. Vainement ses amies partent pour l'émigration ; ses tantes elles-mêmes, auxquelles elle est très attachée, quittent la France et insistent pour qu'elle aille avec elles chercher un pays où l'on puisse pratiquer en paix le catholicisme ; cet appel même à sa piété ne l'ébranle pas. Le devoir pour elle est près de Louis XVI : elle y reste ; et elle y reste jusqu'au bout. Elle est à Saint-Cloud, elle est à Varennes, elle est au 20 juin, elle est au 10 août, elle est au Temple.

Mais cette vie est bien connue ; il faut en relire les détails dans le beau livre de Mme la comtesse d'Armaillé. Il y a une correspondance de la princesse qui est comme un journal de sa vie jusqu'au 10 août ; correspondance, a dit un critique célèbre, « du caractère le plus naturel, le plus accentué, le plus vif. » Ce journal sert de guide à l'auteur dans la plus grande partie de son récit. Après le 10 août, ce sont les Mémoires de Hue, de Cléry, et surtout les incomparables souvenirs de celle qui fut jusqu'à la fin la compagne de Madame Élisabeth, Madame Royale. Et tout se suit avec un intérêt puissant et poignant, dans une narration simple, précise, sans prétention et sans phrases, qui captive par sa simplicité même, où les larmes jaillissent du sujet tout naturellement.

Sunt lacrymæ rerum ; jamais ce mot du poète ne s'est mieux appliqué qu'à cette vie de Madame Élisabeth. Mais ce ne sont pas des larmes de douleur seulement, ce sont aussi des larmes d'édification et d'espérance ; et nous ne pouvons que nous associer au vœu formulé par Mme la comtesse d'Armaillé, en finissant, « que l'Église catholique, en vénérant la mémoire de la pieuse princesse, lui élève un jour un monument impérissable, comme à l'une des saintes protectrices de la France. »

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

La Question d'enseignement en 1789 d'après les cahiers, par l'abbé E. ALLAIN. Paris, Laurens, 1886, in-18 j. de VII-360 p. — Prix : 4 fr.

M. l'abbé Allain s'est voué avec succès à l'étude des documents relatifs à l'état de l'enseignement en France avant 1789, et il a largement contribué au mouvement qui, dans ces dernières années, s'est produit contre l'école soutenant le triomphe de l'ignorance avant la Révolution. Il a déjà démontré la vitalité et la diffusion générale de l'instruction primaire pendant les trois derniers siècles de la vieille monarchie : il a dit la vérité sur l'œuvre scolaire de la Révolution. Aujourd'hui, M. l'abbé Allain fait connaître les vœux, émis dans les cahiers de 89, au sujet de la réforme et de l'organisation de l'éducation nationale. Il a dépouillé la collection de ces cahiers et en a extrait tous les vœux sur ce sujet en les classant selon leur origine par ordre alphabétique de bailliage. Puis il a dressé le tableau des questions d'enseignement traitées dans les cahiers : enfin il a étudié les solutions diverses votées par les trois Ordres. Ce travail a permis à M. l'abbé Allain de déterminer avec précision l'état de l'opinion en 1789 sur une multitude de problèmes, qui n'ont encore aujourd'hui rien perdu de leur actualité. Et l'auteur est amené à cette conclusion : « Toutes les idées pratiques, justes et généreuses appliquées dans notre siècle par les gouvernements réguliers qui ont dû refaire de toutes pièces l'instruction publique après la crise violente où s'est effondrée la vieille société française, sont des idées d'ancien régime. Elles n'ont pas été découvertes et formulées pour la première fois par les Assemblées de la Révolution ; elles ont été émises en 1789 par le clergé, par cette noblesse qui devaient si vaillamment soutenir l'effort de la persécution, par cette bourgeoisie éclairée, modérée en même temps que libérale, qui avait fait dans les Assemblées provinciales l'apprentissage de la vie politique. » On est véritablement frappé de l'intelligence des hommes qui formaient l'immense majorité des Assemblées électorales à ces derniers jours de l'ancien régime. Mais aussi on est presque indigné de constater la fausseté des appréciations formulées sur eux par les écrivains de l'École révolutionnaire, qui nous les montrent plongés dans

une honteuse ignorance. Tout au contraire, cette masse électorale était au plus haut degré préoccupée des intérêts intellectuels du pays, soucieuse de développer son outillage scientifique, ardemment désireuse de mettre l'instruction à la portée de tous. Voilà ce qui ressort du travail de M. l'abbé Allain : il a fait une œuvre de justice, une œuvre éminemment utile. Et comme il a raison quand il écrit : « Qu'on rapproche des cahiers de 89 les professions de foi déclamatoires de tant de candidats heureux, réclamant à grand renfort de phrases l'universelle diffusion de la science, l'instruction intégrale, et qu'on prononce en conscience! »

AM. DE B.

Le Clergé français réfugié en Angleterre, par F. X. PLASSE, chanoine titulaire de l'insigne cathédrale de Clermont, correspondant de l'Académie royale d'Espagne. Paris, V. Palmé, 1886, 2 vol. in-8 de XXXII-392 et 444 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

S'il est un livre consciencieux et vrai, c'est assurément celui-là. L'auteur n'a reculé devant aucun sacrifice pour le rendre aussi exact qu'une œuvre humaine peut l'être. Il en avait conçu la pensée dans un premier voyage en Angleterre, en 1864; pendant 22 ans il a recueilli les documents et contrôlé les faits. Il apprit l'anglais, traversa huit fois la Manche et alla chercher dans les secrétariats des évêchés anglais, particulièrement à celui de Westminster, dans les archives des chapelles et des établissements français, dans les procès-verbaux et les actes de ces fondations, dans la bibliothèque du Musée britannique, au Record-Office, dans les provinces même, les éléments de son travail. Il ne se contenta pas de cela : soucieux de l'exactitude jusqu'au scrupule, il voulut visiter les lieux témoins des souffrances et de l'héroïsme des exilés; il fit plus : il se fit photographe et emporta de tous ces lieux mémorables des vues dont les reproductions ornent aujourd'hui ses deux volumes. Il consulta les revues et journaux anglais de l'époque, et en France les archives de la Seine-Inférieure, du Puy-de-Dôme, du Calvados, etc. Fait dans de telles conditions, qui pourrait douter que son récit ne soit un récit absolument fidèle ?

Ce fut un magnifique mouvement que le mouvement de charité qui accueillit en Angleterre les prêtres français exilés pour la foi. Ce mouvement eut un précurseur et un organisateur, Mgr de la Marche, évêque de Saint-Pol de Léon, qui, grâce à sa haute autorité, au respect qui l'entourait, aux grandes relations qu'il avait dans le Royaume-Uni, grâce aussi à sa prudence, à son esprit pratique et à son grand cœur, réussit à former, tant à Londres que dans les provinces, des comités de secours aux proscrits. Il fut singulièrement aidé dans cette noble tâche par de généreux Anglais, hommes d'Etat ou simples particuliers, grands seigneurs ou bourgeois, prêtres ou laïques, Mgr Douglas, vicaire apostolique de Londres, le marquis de Buckingham, le comte Fitzwilliam, John Wilmot, lord Sheffield, et surtout l'éloquent

orateur Edmond Burke, qui fonda une maison d'éducation pour les jeunes émigrés; par d'admirables femmes aussi comme Mme Silburn, et par de dévoués prêtres français, comme les abbés Carron, Bouret, Martin, de Franous, etc. Des souscriptions publiques furent ouvertes, le gouvernement royal lui-même n'hésita pas à allouer des secours considérables; de vastes locaux, des châteaux royaux, comme celui de Charles II à Winchester, furent mis à la disposition des confesseurs de la foi qui purent y pratiquer, avec plus d'économie et aussi d'édification, la vie en commun. A chaque révolution nouvelle, après le vote de la Constitution civile d'abord, après le 10 août, après le 18 fructidor, de nouveaux courants ecclésiastiques venaient aborder aux côtes d'Angleterre, et toujours on les recevait avec la même bonté, on pourvoyait à leurs besoins avec le même empressement. Il y eut quelques tentatives de rentrées en France, notamment après le 9 thermidor et au commencement du Directoire, mais de nouvelles violences des gouvernants refoulaient à l'étranger le flot qui se dirigeait vers la France, et ce ne fut qu'après le Concordat que la masse des exilés put rentrer définitivement dans sa patrie.

Il ne faudrait pas croire cependant qu'il n'y ait eu en Angleterre aucune opposition à cette immigration de prêtres catholiques. Les préjugés protestants étaient vivaces encore et se traduisirent par des articles de journaux, par les satires du poète Mathias, par le sentiment populaire surexcité par la récente insurrection de Londres. Mais le bon sens et la fermeté britanniques vinrent à bout de tous ces obstacles, et la source des secours aux proscrits, quoi qu'on ait pu dire et faire pour la tarir, coula jusqu'à la fin. Nous ne pouvons entrer dans les détails; on les trouvera aussi circonstanciés et aussi précis que possible dans le beau livre de M. Plasse, qui est comme le livre d'or de la générosité des Anglais et de la fidélité du clergé français. L'Angleterre a d'ailleurs reçu déjà et reçoit tous les jours sa récompense; c'est depuis ce séjour des prêtres français dans la Grande-Bretagne, où ils s'abstinrent cependant prudemment de toute propagande intempestive, c'est depuis cette époque qu'a commencé dans la nation anglaise cet admirable retour à la foi, qui a permis, dans ce pays protestant, le rétablissement de la hiérarchie catholique. M. l'abbé Plasse consacre un dernier chapitre à ce mouvement si consolant, qui s'accentue chaque année, et il salue en terminant, avec le cardinal Manning « la vision de l'Angleterre redevenue catholique. » Quand cette vision se réalisera-t-elle? Il serait impossible de le dire. Faudra-t-il quelque proscription nouvelle du clergé fidèle sur le continent? Cette proscription, hélas, n'a aujourd'hui rien d'impossible; mais, ce qui est certain, c'est que, si elle arrive, les expulsés retrouveront, de l'autre côté de la Manche, le même généreux accueil qu'en 1792.

M. de la Rocheterie.

Souvenirs du feu duc de Broglie (1785-1870). Tomes II et III. Paris, Calmann-Lévy, 1886, 2 vol. in-8 de 495 et 426 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

J'ai commencé la lecture de cet ouvrage avec joie, dans l'espérance d'y rencontrer, de la part de cet esprit distingué qui fut le duc de Broglie, un retour sur lui-même, sur les événements auxquels il prit part, et par conséquent ces aveux, le dirai-je, ces regrets qui honorent la sincérité en montrant qu'on a eu la lumière et qu'on était digne de la recevoir. Je l'ai terminée avec tristesse, car, à part deux circonstances dont je parlerai tout à l'heure, j'ai retrouvé dans ce livre les passions d'un autre âge : ce sont les préjugés, les injustices et les colères d'il y a soixante ans, exprimés souvent en un style demi-railleur qui marque le suprême dédain. Je n'hésite pas à le dire, je regrette cette publication. Dans cent ans elle aurait donné à l'histoire du passé des renseignements très utiles sur les idées et sentiments du parti politique auquel M. de Broglie était attaché et dont il fut un des principaux personnages; à présent elle ne peut qu'altérer le jugement à porter sur une époque qui nous touche encore de trop près pour n'avoir pas sur notre temps et notre avenir une influence fâcheuse.

M. le duc de Broglie a fait deux aveux qui l'honorent : « Je regarde notre conduite en ce qui touche le maintien de la loi des élections et par suite le renversement du ministère Richelieu (en 1819) comme une faute capitale; » et il déclare les libéraux « inexcusables de sacrifier le ministère Richelieu au maintien de la loi des élections. » En 1829 il déclare avoir « concouru, par un sot mouvement d'amour-propre blessé, à séparer du ministère nouveau le parti doctrinaire; de là, dit-il, peut-être la chute de ce ministère, notre dernière ancre de salut, de là peut-être enfin la révolution de Juillet. C'est la plus grande faute que nous ayons eu à nous reprocher. »

Il faut louer l'auteur d'avoir reconnu en ces circonstances son erreur et l'erreur de ses amis; mais hors ces deux points il n'a modifié en rien ses idées. C'est le doctrinaire de la Restauration, toujours hanté par les mêmes fantômes. « De 1822 à 1827, dit-il, tous les efforts des gens de bien et de bon sens (naturellement il se range parmi eux) ont eu pour but de résister à l'ascendant croissant de la contre-révolution. » Le concordat de 1817 est à ses yeux « une œuvre de pure contre-révolution. » Lorsque le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence* parut, il « suscita, dit-il, une grande indignation et une admiration non moins grande : il va sans dire que j'étais du nombre des indignés. » M. de Broglie était lié avec les chefs du parti révolutionnaire, qui avaient les mains dans tous les complots contre la Restauration ; or il n'a aucune parole de blâme sur leurs agissements. Mme de Broglie, dont on nous donne souvent le journal, écrit au jour le jour par elle-même, trouve que « M. d'Argenson fait bien tout ce qu'il fait. » « M. d'Argenson est

toujours parfait, bon, aimable; » M. de Lafayette, M. Manuel, etc., paraissent sans reproche : « la gauche est injustement attaquée dans les meilleurs de ses chefs. » M. de Serre, rapproché de la gauche, obtient tous les éloges; M. de Serre, ramené vers la droite par la crainte de la révolution, mérite tous les blâmes, et, à « sa chute, » M. de Broglie rompt avec lui. Le nom de M. de Villèle ne se rencontre pas sous la plume de l'auteur sans qu'il accable de son dédain cet homme éminent : il l'accuse d'avoir « à peu près laissé égorger le pauvre général Ramel; » il montre ce « vieux routier » s'enfonçant « d'un cran de plus dans le bourbier; » il parle des « iniquités de son ministère » qu'il « était juste d'attaquer à fond, lorsqu'il nous entraînait à reculons mais rapidement vers la contre-révolution. » Quant à M. Capelle, le futur ministre de 1830, c'est « le valet, l'homme à tout faire de M. le comte d'Artois, l'âme damnée de cette camarilla d'intrigants qui disposaient du comte d'Artois. » M. de Corbière est « le compère de M. de Villèle, ou, si l'on veut, son âme damnée... » Je m'arrête, car je regrette de rencontrer de telles paroles sous la plume du duc de Broglie et je suis attristé d'avoir l'obligation de les relever.

M. de Broglie, lui-même nous le déclare, était philosophe et n'avait aucune connaissance de la Religion et des devoirs qu'elle impose. Élevé en ces temps où la Religion n'était plus enseignée, il n'a point senti le regret de ne point pratiquer ses lois; au contraire, il en semblait fier : triste fierté qui a été le malheur de notre temps.

M. de Broglie ne semble point avoir eu sur la révolution de Juillet ces doutes et ces repentirs qui honoreront à jamais M. Guizot; car, a dit ce dernier, « cette révolution ne fut ni constitutionnelle, ni nécessaire, » et l'avènement d'Henri V avec la régence eût été « la solution la plus constitutionnelle et aussi la plus politique. » M. de Broglie, plus passionné apparemment, ne trouve au contraire rien à regretter dans cette catastrophe, qui scinda en deux le parti conservateur.

Il y a évidemment dans ces *Souvenirs* des faits curieux, des appréciations justes, présentés avec une désinvolture de véritable grand seigneur. On y appréciera les opinions et les projets de la partie la plus intelligente du parti doctrinaire, dont le concours eût pu être si précieux si des préventions injustes et des amitiés aveugles n'étaient venues tout gâter. M. le duc de Broglie aurait dû y résister, car il était un caractère, et à ce titre il doit être honoré. Puisse l'expérience, à présent acquise, réunir sincèrement dans la vérité et la justice ceux que des malentendus ont à une autre époque si déplorablement divisés!

H. DE L'E.

Le règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas au XVIe siècle, par Mgr Namèche, recteur émérite de l'Université de Louvain. Louvain, Fonteyn, 1885-1886, 4 vol. in-8 de x-423, 514, 425 et 382 p. — Prix : 4 fr. le vol.

L'ouvrage de Mgr Namèche offre moins des recherches nouvelles, des documents inédits, que le résultat des travaux entrepris jusqu'à ce jour et un emploi judicieux des documents parus. De nombreuses et longues citations, prises à différents auteurs, font connaître la manière de voir et de juger d'un chacun. On entend successivement Strada, Moke, MM. de Gerlache, Gachard, Juste, Kervyn de Lettenhove, Groen van Prinsterer, etc. Le sujet est traité avec beaucoup de développements — car le quatrième volume s'arrête à l'année 1575 — afin de laisser aux personnages et aux époques diverses la vie et la couleur qui en font tout l'intérêt, afin d'exposer aussi la filiation et les résultats des faits historiques. C'est donc un très bon ouvrage.

Généralement les historiens de cette époque donnent toutes leurs louanges aux insurgés qui seuls, dit-on, ont défendu les droits du peuple et ses libertés. Pour eux, Guillaume le Taciturne est, comme dit Schiller, l'ange tutélaire de la liberté, et le parti du prince d'Orange est le parti national et modéré. On regarde comme une honte et une lâcheté cette transaction qui finit par faire rentrer une partie des Pays-Bas sous un roi catholique, transaction sans laquelle il n'y aurait plus de Belgique depuis la Réforme. Ces jugements ne sont pas acceptés ici parce qu'ils ne sont pas conformes aux faits. Le règne de Philippe II fut pour la Belgique une époque de calamité, cela est vrai, mais à qui la faute ? Aux justes réclamations des seigneurs en faveur des libertés du pays se joignirent les tentatives révolutionnaires des prédicants calvinistes. Ce furent eux, guidés par Louis de Nassau, qui activèrent le mouvement. Les jugements portés à cette occasion sur Philippe II sont inspirés par les idées du dix-neuvième siècle : au seizième, une condescendance eût été une abdication. On ne combattait pas pour obtenir une égale liberté, mais pour la domination. Les protestants voulaient exterminer les catholiques et ils le prouvèrent. Les catholiques, mis sur la défensive, durent repousser les protestants. Défendre la religion, c'était, dit M. de Gerlache approuvé par Mgr Namèche, défendre l'État et la société. Sans doute, le supplice des comtes d'Egmont et de Hornes fut impolitique, mais il n'est pas prouvé qu'il fut injuste, et ainsi peut-on dire de la plupart des faits reprochés à Philippe II. Mais ceux qui reprochèrent le plus aux Espagnols la rigoureuse application des édits se placèrent eux-mêmes au-dessus de toutes les lois. Voilà, comme dit très bien Mgr Namèche, ce qu'il est bon de rappeler, comme il le fait effectivement, et alors on se convainct que « jamais le conseil des Troubles, institué par le duc d'Albe, ne viola si audacieusement que les comités protestants les privilèges du pays

et les formes de la justice ». On a toujours à la bouche le massacre de la Saint-Barthélemy dont les catholiques ne sont pas responsables, car il fut l'œuvre personnelle de Catherine de Médicis, mais on garde le silence sur les atrocités commises par les protestants. Voilà à quoi on ne pense pas, parce que la passion conduit et aveugle, parce que surtout on ne veut jamais se reporter au temps où les faits ont eu lieu, et on les juge avec les idées qui ont cours au dix-neuvième siècle, différentes de celles admises par tout le monde au seizième.

Mgr Namèche expose parfaitement les faits ; il donne les opinions contraires qui se sont formées à leur sujet et il appuie son sentiment. Il est pour Philippe II, non pour toutes ses mesures, mais pour les principes qu'il défend. Il est pour les catholiques qui, tout en réclamant aussi les libertés du pays, défendent leur religion. Il est contre les sectaires qui, pour détruire la religion catholique, pillent les églises, massacrent les prêtres et veulent soumettre le pays au joug de Guillaume d'Orange. H. DE L'E.

Vita di Francesco V, duca di Modena (1819-1875), par le comte T. BAYARD DE VOLO. Tome IV. Appendice. Modena, tip. de l'Imm. Concezione, 1885, in-8 de 711 p.

Le comte Bayard de Volo nous donne un volume d'appendice à la *Vita di Francesco V,* duc de Modène, ce prince chrétien, antirévolutionnaire, qui fut le beau-frère de M. le comte de Chambord. Cet appendice comprend : 1° une série de biographies de 97 hommes remarquables, ayant vécu à Modène à l'époque de François IV et de François V ; 2° des éclaircissements sur divers passages des trois précédents volumes, contenant des documents la plupart inédits ; 3° un *index* général par ordre alphabétique, qui rend les recherches très commodes. Les biographies font connaître les hommes de ce pays et de ce temps ; parmi les éclaircissements j'en citerai quelques-uns : la note qui venge François IV de l'accusation répétée, même par Cantu, que, complice de la conspiration de Menotti pour se faire nommer roi d'Italie, ce prince abandonna ensuite son agent par crainte de l'Autriche ; plusieurs lettres de Charles-Albert, le roi de Piémont, montrent la versatilité de ce prince, mélange d'orgueil autocratique et de méticuleuse faiblesse. Une lettre de lui du 11 novembre 1833 au duc François IV est curieuse. Un plan pour la réunion de toutes les sociétés italiennes sous le titre de fédération italienne de la jeune Italie, date de 1845. Son but est de réunir les différentes opinions politiques pour les faire servir à délivrer l'Italie de l'esclavage (style de ces révolutionnaires) et à la régénération de la patrie ; un mémoire sur les derniers défenseurs de la légitimité dans le duché de Modène en 1799 contre les Français est une page d'histoire qui relate des faits

intéressants; la déclaration moyennant laquelle François V consentait à être représenté au traité de Zurich en 1859, montre la fermeté de ce prince qui n'a jamais faibli devant la révolution ou populaire ou portant la couronne; une lettre de François V à Mgr Dardi, du 15 septembre 1860, exprime le désir de mettre ses troupes à la disposition du Pape, mais fait part des difficultés qui se rencontrent, etc. On voit par ces quelques exemples l'importance de ce volume. L'auteur, ancien représentant du duc à la Cour d'Autriche, est resté fidèle à sa mémoire. Comme le prince, il a en horreur la Révolution, et il le montre à chaque page; mais qu'y a-t-il de commun entre ce sentiment et celui qui fait approuver l'opinion exprimée après la mort de M. le comte de Chambord sur une nouvelle légitimité dans la branche des Bourbons d'Espagne? C'est à tout le moins un hors-d'œuvre inutile.

H. DE L'E.

La Russie politique et sociale, par TIKHOMIROV. Paris, Giraud et Cie, 1886, in-8 de IV-560 p. — Prix : 7 fr. 50.

Quelle est cette Russie dont l'auteur veut nous entretenir? Car ce nom s'emploie en sens divers. Il signifie la nation russe proprement dite, et il s'applique aussi à l'Empire des Tsars tout entier, c'est-à-dire à l'ensemble des peuples les plus divers qui le compose. En ouvrant le volume, on voit aussitôt qu'il a pour objet la Russie prise dans le sens strict du mot, puisque le premier livre porte ce titre : *L'Empire russe et la Russie,* et que le second traite de la *Russie russe* (*sic*) laquelle forme pour ainsi dire le noyau de l'immense empire. Le but de l'auteur étant de faire connaître l'organisme politique et social de la Russie proprement dite, il convenait de ne pas en détacher entièrement les éléments hétérogènes, d'autant plus que les pays où ceux-ci dominent, forment du côté de l'ouest, du midi et de l'est, les frontières de l'empire et lui servent d'encadrement. Aussi, le volume s'ouvre-t-il par un aperçu très rapide et forcément superficiel, sur les provinces limitrophes. En général, l'auteur aime les couleurs noires; il en met partout à profusion. Son pessimisme a quelque chose de systématique, et s'étend presque à toutes les faces de l'état actuel de Russie. Il ne voit que despotisme sans frein, que manque absolu de sûreté personnelle, négation des droits de citoyen. Son livre en donne à chaque page des preuves irrécusables, et laisse percer les doctrines socialistes, qui peuvent servir au lecteur de fil d'Ariane.

En retraçant le caractère national des « Russiens » (blancs, grands et petits), qui forment ce qu'il appelle la *Russie russe,* M. Tikhomirov se plaît à représenter le petit Russien comme un profond démocrate, un champion d'égalité, jaloux de son indépendance individuelle et plus encore de ses intérêts personnels. Le grand Russe n'est pas moins

démocrate ; il ne peut se représenter une vie en dehors du « mir » (de la commune) ; les idées de salut public, de volonté du peuple, pénètrent son être entier, et prennent chez lui la forme du devoir (p. 74). Les Cosaques sont traités à part, non parce qu'ils ont une nationalité distincte, mais grâce à leur organisation intérieure, qui fait de chacune de leurs armées une énorme commune se gouvernant par elle-même, possédant des terres en commun, exploitant des industries également en commun, jouissant d'une autonomie assez large (p. 83). A vrai dire, leur place était ailleurs, parmi les diverses classes de la société, dont traitent les deux livres suivants; de même que les *Allemands* et les *Juifs* auraient dû être rangés parmi les nationalités allogènes plutôt qu'à la suite des races russes. La distribution des matières, en général, laisse à désirer. Ni les Allemands ni les Israélites n'inspirent à notre auteur de la sympathie : les premiers parce qu'ils forment une classe de privilégiés; les seconds comme étant hostiles aux intérêts du peuple russe.

Les classes sociales, avons-nous dit, font le sujet des livres troisième et quatrième; le peuple y a le pas sur le clergé; la noblesse et la bourgeoisie, et des considérations sur le *mir* défraient le troisième livre presque entier. On devait s'y attendre. L'auteur se trouve ici dans son élément; le *mir* n'est-il pas « *l'unique asile de la liberté* »? aussi se complaît-il à en exposer les origines, l'organisation, les progrès, le contraste frappant avec le système politique du pays. Il discute avec ceux qui attribuent les progrès du régime communal à l'influence du servage, et les explique par le mouvement de colonisation, par l'histoire guerrière de la Russie et par les conditions du travail national exclusivement agricole. A propos du peuple, il fait paraître ici sur la scène les rascolniks ou sectaires, qu'il dit être la partie la plus développée, se distinguant par leur moralité, leur sobriété et leur activité intellectuelle (p. 149). Le jugement porté sur eux paraît tout à fait élogieux en comparaison de la sentence prononcée contre l'église officielle; celle-ci est présentée comme étant condamnée à la captivité de Babylone, privée de toute indépendance, assujettie au pouvoir civil, déchirée par les discordes continuelles entre le clergé noir et blanc, c'est-à-dire entre les moines où se recrutent tous les hiérarques et les prêtres séculiers, impuissant à exercer une influence morale sur les classes instruites de la société, de plus en plus indifférentes en matière de religion, aussi bien que sur le peuple, qui préfère à l'église officielle l'enseignement des sectes. Ceux des nobles qui, adoptant les idées libérales, se dévouent à la défense des intérêts du peuple, de l'autonomie locale, de l'inamovibilité des tribunaux, de la liberté de la presse, en un mot, des principes constitutionnels — ont toutes les sympathies de notre auteur, tandis que les défen-

seurs de l'ancien régime sont comparés aux derniers mohicans de la classe noble en délire (p. 201).

La Russie économique, littéraire et politique, fournit la matière des trois derniers livres. La question agraire forme le point culminant auquel convergent toutes les données relatives aux richesses naturelles du pays, à l'agriculture, aux finances de l'État, à la situation matérielle du peuple et à la propriété foncière. M. Tikhomirov se déclare naturellement pour la possession foncière en commun, pour le partage noir, ce rêve d'or des paysans qui espèrent obtenir chacun un lot de terre.

Mais arrivons aux pages consacrées au « mouvement des esprits » (p. 265-375) ou plutôt de ce qui porte le nom singulier d'*Intelliguentia.* Ce terme, aujourd'hui fort à la mode, s'applique tantôt aux classes éclairées de la société, tantôt au parti libéral, aux libres penseurs, tantôt aux révolutionnaires, aux démocrates. Dispersée dans toutes les classes, l'*intelliguentia* semble composer une classe particulière ; partout son rôle est purement révolutionnaire, partout elle pose en première ligne les droits du peuple et de l'individu (p. 275). « Instinctivement, lisons-nous ailleurs, chaque Russe est un peu révolutionnaire. La constitution politique (de la Russie) pèse si absurdement sur tous, que chacun sent s'accumuler en soi une énorme quantité de mécontentement personnel, occasionné par toutes sortes d'atteintes, d'injustices, d'oppressions (p. 404). » L'histoire du mouvement des esprits revient donc au développement de l'idée démocratique ou révolutionnaire, c'est à ce point de vue qu'y sont envisagés et appréciés les auteurs contemporains, parmi lesquels figure au premier rang Gleb Ouspenski ! dont la spécialité est de peindre la vie et les mœurs du peuple ; tandis que les écrivains comme Alexis Tolstoï et Maïkof ne sont que des *derniers Mohikans* de la poésie du passé, qui ne comprennent rien à la vie actuelle ! (p. 366).

La littérature socialiste, que M. Tikhomirov semble connaître à fond, n'a pas été oubliée. On peut y lire l'éloge de Bacounine, Lavrov, Tkatchev, chefs de socialisme qu'ils ont tâché de faire prévaloir par des actes plus encore que par des écrits. A son tour M. Lavrov comblait d'éloges l'auteur de la *Russie souterraine,* imprimée en italien, sous le pseudonyme de *Stepniak,* et le rédacteur de la *Volonté du peuple,* qu'on dit être le même personnage que M. Tikhomirov. Le dernier livre contient l'histoire générale du mouvement *nihiliste* et terroriste du dernier règne, absolument comme *La Russia sotterranea* précédée de la préface de Lavrov, faisait le panégyrique des principaux agents de ces conspirations infernales.

Nous venons de mentionner le *nihilisme.* Notre auteur en veut à M. Leroy-Beaulieu d'avoir employé ce mot dans son remarquable ouvrage

sur l'*Empire des Tsars;* il s'efforce en vain de prouver que ce terme n'a plus de sens, qu'il doit être proscrit de toute étude sérieuse sur la Russie, et de fait il ne lui donne pas de place dans la suite de son livre.

Ce qui précède donne une idée de l'ouvrage de M. Tikhomirov et de l'esprit dans lequel il a été composé. Le sujet que l'auteur s'est proposé de traiter est trop vaste pour qu'il lui fût possible de l'approfondir dans un seul volume ; il eût pu le mieux remplir en restreignant l'élément anecdotique et légendaire. Le livre entier eût beaucoup gagné à être écrit sans le parti pris d'envisager toutes choses, en Russie, à un point de vue trop exclusif et conséquemment faux.

J. Martinov.

Vie du cardinal Dechamps, *de la Congrégation du T.-S. Rédempteur, archevêque de Malines et primat de Belgique,* par le P. Henri Saintrain, de la même congrégation. Paris, Leipzig, Tournai, V. H. Casterman, in-8 de 347 p. — Prix : 4 fr.

Victor-Auguste-Isidore Dechamps naquit le 6 décembre 1810 et rendit son âme à Dieu le 29 septembre 1883. Il était ainsi dans la soixante-treizième année de son âge, la quarante-septième de sa profession religieuse, la dix-huitième de son élévation à l'épiscopat et la huitième de sa promotion à la dignité de cardinal. Il fut l'un des Pères du concile du Vatican et l'un des plus remarqués ; mais longtemps avant ces grandes assises de l'Église catholique, il s'était signalé par ses écrits, ses prédications et les œuvres importantes qu'il avait accomplies comme religieux rédemptoriste, comme évêque de Namur, comme archevêque de Malines et comme cardinal. Victor Dechamps n'éprouva jamais aucune hésitation sur sa vocation. L'état ecclésiastique, et bientôt la vie religieuse dans l'Ordre encore jeune des Rédemptoristes, lui parut la voie dans laquelle le Ciel l'appelait, et sa correspondance fut aussi prompte que complète. Il eut bientôt l'occasion de signaler son zèle en prêchant pour le grand Jubilé de Liège : dès lors aussi il publia deux opuscules. Sa réputation comme orateur, sa position comme supérieur de son Ordre en Belgique le mirent en rapport avec une foule de personnages distingués. Elles l'obligèrent à faire trois fois les voyages de Rome en un petit nombre d'années. Dans un cinquième voyage, il obtint d'être déchargé de la supériorité. En 1852 il avait eu de la peine à éviter l'épiscopat, en 1865 on voulut le nommer recteur de l'Université catholique de Louvain ; il l'évita encore, mais il lui fallut céder lorsque le Souverain Pontife le nomma évêque de Namur. L'époque était difficile, car les faux libéraux commençaient à l'emporter en Belgique, et pour commencer, ils supprimaient la liberté de l'enseignement chrétien. Le nouveau prélat traita la question dans son premier mandement, annonçant de suite quelle serait sa ligne de conduite

durant toute sa carrière. Nul ne fut plus ferme que lui pour soutenir les libertés sacrées de l'Église en général et spécialement celles concernant l'instruction des enfants. Là est le point capital. Dans plusieurs de ses discours et de ses écrits, l'évêque de Namur fit ressortir avec force cette vérité, et plût à Dieu qu'à l'heure présente tous les catholiques de France fussent pénétrés des principes développés alors par l'éloquent prélat ! Il n'y a pas deux manières de voir permises sur des points qui touchent aux devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne. Voilà pourquoi Mgr Dechamps montra une ardeur si constante et une fermeté à toute épreuve durant cette lutte. La Providence montra qu'elle approuvait cette conduite en le plaçant dans un poste où il pouvait jouir de plus d'influence : elle l'éleva sur le siège primatial de la Belgique. Il n'y avait pas longtemps qu'il était archevêque lorsqu'il eut l'occasion de manifester son dévouement au Saint-Siège en réfutant les écrits signés ou anonymes qui partaient de l'évêché d'Orléans à propos du concile du Vatican. Cette polémique dura deux ans environ, et l'archevêque de Malines ne connut pas un jour de repos durant tout ce temps. Toujours ferme dans les principes les plus sûrs, il n'eut pas toujours le temps d'examiner si tous les textes qu'il alléguait résistaient à l'épreuve d'une critique exacte. Après le concile, dans lequel il jouit d'une autorité justifiée, il ne tarda pas à être décoré de la pourpre. Cet honneur il le reçut avec le respect qu'il mérite puisqu'il tient essentiellement à la hiérarchie sacrée, mais aussi avec l'humilité d'un religieux rempli de l'esprit de son état.

Le R. P. Henri Saintrain a composé un livre d'une vérité saisissante. La simplicité pleine de bon goût de son récit laisse voir partout dans le savant cardinal le religieux scrupuleux à conserver le désir de la perfection de l'état qu'il a choisi et qui est pour lui le plus précieux des titres.

Dom Paul Piolin.

Histoire de l'imprimerie en Agenais, depuis l'origine jusqu'à nos jours, par Jules Andrieu, de la Société des sciences, lettres et arts d'Agen, officier d'Académie. Ouvrage honoré d'une souscription du Conseil général de Lot-et-Garonne. Paris, A. Picard ; Agen, Michel et Médan, 1886, grand in-8 de 169 p., tiré à 150 exemplaires. — Prix : 5 fr.

M. Jules Andrieu, en préparant la *Bibliographie générale de l'Agenais*, dont le premier volume est sous presse et paraîtra prochainement, a réuni, chemin faisant, de nombreuses données sur l'histoire de l'imprimerie dans la région aujourd'hui représentée par le département de Lot-et-Garonne. L'importance de ces matériaux l'a décidé à les utiliser dans une publication spéciale, et nous devons nous en réjouir, car la monographie dont nous venons rendre compte est une des plus solides et des meilleures que nous ayons eu le plaisir d'exa-

miner. L'auteur, dans son épître dédicatoire à M. Faugère-Dubourg, bibliothécaire du ministère de l'intérieur, a parlé de la *constance* et de l'*activité* de ses recherches. Tous ses lecteurs reconnaîtront, en effet, que rarement érudit a moins épargné sa peine. Aussi l'ouvrage ne laisse-t-il presque rien à désirer, et, si l'on y trouve quelques lacunes, c'est qu'elles étaient inévitables, rien ne permettant de les combler.

L'ouvrage est divisé en cinq chapitres, intitulés : *L'Imprimerie en France, l'Imprimerie agenaise au XVIe siècle, au XVIIe, au XVIIIe, au XIXe*. A la suite de ces substantiels chapitres viennent des *Notes additionnelles*, la *Chronologie des imprimeurs et des libraires d'Agenais,* enfin un riche *Index alphabétique des noms de personnes et de lieux.*

Le volume renferme une infinité de renseignements curieux. Indiquons notamment ce qui regarde : le premier livre imprimé à Agen, par Antoine Reboulh (*Michaelis Verini disticha de moribus. Aginni,* 1542, in-8) ; le recueil fameux sorti des mains du même imprimeur et formé de poésies italiennes composées par le futur évêque d'Agen, Matteo Bandello, en l'honneur de Lucrèce de Gonzague (*Canti XI composti del Bandello,* etc. Agen, 1545, très petit in-4°) ; une sorte d'almanach ignoré de Brunet (*Vraye prognostication nouvelle, composée par maistre Claude Fabri, médecin et astrophile,* etc. (Agen, Arnauld Villote, 1552, petit in-8) ; le *Discours du siège mis par les Huguenots devant le passage d'Agen, au mois de juillet 1589,* attribué à tort par le *Manuel du libraire*, à l'imprimeur Pierre Barilhard et qui, à notre humble avis, n'est autre chose qu'un poème d'Antoine de la Pujade ; l'ouvrage rarissime et inconnu à la plupart des bibliographes, d'Imbert Alere, juge d'Appeaulx pour le roi de Navarre, à Nérac, imprimé dans cette ville par G. Gilbert, en 1549 ; *la Statue de Nabuchodonosor,* par le P. Paul Robert (Agen, R. Fumadères, 1625, in-16) ; ouvrage non mentionné dans la dernière édition de la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie de Jésus* ; le *Ballet à sept entrées* (Agen, J. Gayau, 1645, in-4), plaquette au sujet de laquelle M. Andrieu fournit des détails piquants sur une fête donnée à Agen, par le duc d'Épernon, en l'honneur de son amie Anne de Maurès, dont le nom de guerre était Nanon de Lartigue ; *les Sept saints tutélaires de l'Agenais*, par le R. P. Germain Cortade (Agen, J. Gayau, 1654). A propos de ce bouquin, M. Andrieu rappelle que, dans une notice sur *le P. Cortade* (1881), nous avons supposé que le pieux écrivain est originaire du Languedoc, et il ajoute qu'il serait tenté, avec M. Léonce Couture, de l'attribuer plutôt à l'Agenais. Une communication toute récente d'un excellent chercheur, M. A. Communay, nous permet de déclarer que nous avions tort tous les trois : d'après un document des archives départementales de la Gironde, le prédicateur augustin serait né dans la ville d'Oléron (Basses-Pyrénées).

Mentionnons encore, parmi les pages les plus intéressantes du volume, celles qui sont consacrées aux œuvres en vers gascons de François de Cortète, seigneur de Prades, et de Guillaume Delprat; à un traité manuscrit de magie, de sorcellerie, contenant *force imprécations diaboliques,* saisi par les consuls d'Agen chez un libraire de cette ville, sur la plainte du P. Antonin Sabré, futur supérieur de l'ermitage d'Agen et mêlé aux polémiques relatives au fanatique sectaire Jean Labadie, analysées de main de maître en ce moment même dans la *Revue de Gascogne* par le savant et spirituel écrivain qui se fait appeler A. de Lantenay. Mais n'en avons-nous pas dit assez pour que bien d'autres encore que « les bibliophiles agenais » recherchent un travail formant à la fois l'introduction et le supplément à cette *Bibliographie générale de l'Agenais,* qui sera une des publications les plus précieuses dont la littérature méridionale aura jamais été l'objet?

T. DE L.

Les Femmes bibliophiles de France, *XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles,* par ERN. QUENTIN BAUCHART. Paris, Damatiene Morgand, 1886, 2 vol. gr. in-8 de 446 et 476 p. — Prix : 60 fr.

Voici un bel ouvrage, publié avec luxe, dont la place est marquée dans les bibliothèques des amateurs les plus raffinés, en même temps qu'il fournit au lecteur de précieuses indications. Il est difficile de mieux réussir à donner la solution du problème qui consiste à combiner l'utile avec l'agréable.

M. Quentin Bauchart, dans une trop courte préface, dit que le titre adopté par lui n'est pas parfaitement exact. Y a-t-il eu, parmi les dames dont les noms servent de titres aux chapitres du livre, beaucoup de femmes véritablement bibliophiles? Ont-elles, toutes, recherché avec passion les livres rares ou précieux, les éditions bonnes et correctes? — Quelques-unes, certainement. Le plus grand nombre a réuni soit les ouvrages dont le sujet plaisait davantage, soit ceux qui, de par la vogue du moment, devaient se trouver sur la table ou avoir leur place dans la bibliothèque. Mais ces dames aimaient à leur donner des reliures qui rappelaient leurs possesseurs et encourageaient, sans compter, un art alors florissant. C'est être vraiment bibliophile que d'aimer assez les livres pour les faire habiller avec luxe : malgré l'auteur, je maintiens que le titre est très bon. Je ne crois pas que, parmi ces grandes dames, on trouvât personne de cette classe de bibeloteurs que l'on a vus, depuis, acheter, vendre et échanger des livres comme de simples objets de curiosité avec lesquels on peut réaliser des bénéfices. Ils ouvrent peu les livres, mais ils connaissent leur valeur commerciale. Ceux-ci ne sont pas des bibliophiles, pas même des bibliomanes, mais de simples négociants sans patentes.

M. Quentin Bauchart commence par la régente Louise de France (1476-1532) et finit avec Charlotte Corday ; il fait connaître, pendant cette période, plus de cent vingt dames qui ont aimé le livre ou possédé une bibliothèque ; des gravures nombreuses, intercalées dans le texte, reproduisent les armoiries et les devises ou chiffres ; de belles planches donnent une idée exacte de reliures qui sont les joyaux de collections publiques ou particulières.

Dans des notes biographiques rédigées avec une grande sobriété l'auteur résume les principaux faits qui caractérisent la vie de chacune des dames bibliophiles. Parfois, il aborde des questions qui ont un intérêt général. Je citerai, par exemple, les arguments nouveaux qu'il fournit au sujet du chiffre du roi Henri II ; les personnes qui s'en sont occupées, Ch. Lenormant, Henri Martin, Vatout, Paulin Paris, ont été chacun trop exclusif dans leurs opinions ; les uns dans ce chiffre ne voulaient voir que H. D., initiales du roi et de Diane de Poitiers ; les autres tenaient pour Henri II et Catherine de Médicis. Il semble qu'il y a lieu de regarder attentivement les monogrammes qui se ressemblent singulièrement, mais dans lesquels le C ou le D sont bien distincts.

Les recherches patientes et multipliées de M. Quentin Bauchart lui ont fourni les moyens de retrouver une foule de livres ayant appartenu aux dames dont il nous entretient. Il donne pour ceux-ci les détails les plus précis, au point de vue bibliographique, ainsi que l'indication de leurs possesseurs actuels ; lorsqu'il a la bonne chance de rencontrer un ancien catalogue inédit, il le reproduit. Il est évident que ce curieux inventaire est loin d'être complet ; il y a encore nombre de livres enfouis dans des bibliothèques non explorées. A la fin du second volume nous remarquons un appendice assez copieux, formé probablement par suite d'indications recueillies depuis le commencement de l'impression. Mais, tel qu'il est, l'ouvrage est très considérable ; il peut servir de guide sûr aux bibliophiles qui seront certainement tentés de glaner encore dans ce champ dont la moisson est faite.

A. DE BARTHÉLEMY.

BULLETIN

Protestation d'un citoyen contre le projet de loi sur l'enseignement primaire, par C. RÉMONT. Paris, Comité de défense religieuse, 1886, in-18 de 36 p. — Prix : 5 fr. les 100 exemplaires.

L'auteur de cette courte brochure a mis très nettement en lumière les principes exposés par M. Goblet dans son discours sur l'enseignement primaire, prononcé il y a quelques mois au Sénat. On a chassé de France les congrégations religieuses, on a brisé les crucifix de nos écoles, et cependant l'œuvre de destruction n'a pas été trouvée complète. Les *États de situation de l'enseignement primaire pour l'année scolaire 1883-84* établissent que les

Frères et les Sœurs dirigent encore 1,231 écoles publiques de garçons, 8,346 écoles publiques de filles, 871 écoles publiques mixtes et 1,837 écoles maternelles publiques, ce qui revient à dire que 12,000 communes de France environ s'étaient permis de protester contre la laïcisation à outrance. Mais M. Goblet n'a pu souffrir cet état de choses : « Les maîtres congréganistes, a-t-il dit, ne sont pas capables de donner l'enseignement comme nous l'entendons. » Voilà qui est clair : les familles ne doivent pas instruire leurs enfants d'après leurs principes, mais comme « l'entend » le gouvernement; d'où le projet de loi de M. Goblet prescrivant la laïcisation absolue des écoles publiques dans un délai de cinq ans. M. C. Rémont montre clairement que cette loi méconnaît les droits des familles et des communes, qui sont réduites à l'impuissance, détruit la neutralité de l'école, où l'on n'enseignera plus que l'irréligion d'État, et ruine l'enseignement libre. Nous voudrions que cette brochure fût très répandue, surtout dans les classes laborieuses, qui ne peuvent pas, la plupart du temps, aller chercher au loin un enseignement de leur choix, afin de bien faire comprendre aux pères de famille les devoirs qui leur incombent en présence des attaques dirigées contre leurs droits les plus sacrés. A. V.

L'Année financière (*quatrième année*). *Histoire des événements financiers de 1885*, par L. Reynaud. Paris, Chevalier-Marescq, 1886, in-12 de 271 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de ce petit volume indique exactement ce qu'il contient: c'est bien l'histoire financière de l'année 1885; nous y passons en revue d'abord les finances publiques, l'élaboration du budget et la recherche laborieuse de cet équilibre, tant de fois promis, — puis les chemins de fer, les produits de l'année et la situation des Compagnies, — les principales sociétés de crédit, le Crédit foncier, le gaz, les Compagnies de mines, le Creusot, Suez, Panama, les Compagnies d'assurances, etc. Le livre se termine par plusieurs documents statistiques relatifs au commerce et à la navigation: il a surtout le caractère d'un ouvrage technique; il contient néanmoins, sur les finances publiques en particulier, des renseignements intéressants pour tous, et d'ailleurs quel est, à notre époque, et avec la composition actuelle des fortunes, celui qui peut rester tout à fait étranger au mouvement des valeurs mobilières?

La Propriété, *constitution, estimation, administration,* par F. Convert, professeur d'économie rurale à l'École d'agriculture de Montpellier. Paris, Guillaumin, 1885, in-12 de 400 p. — Prix : 4 fr.

Ce volume contient le résumé de toutes les questions qui peuvent intéresser l'historien, l'économiste et l'agriculteur en ce qui concerne la propriété foncière : les formes diverses de la propriété dans l'histoire, la valeur comparée des terres, des prés, des vignes et des bois; la grande et la petite propriété; la question de la rente, du produit net et du revenu de la terre; enfin les divers modes d'exploitation et l'examen de ce système du métayage, autant admiré par les uns que décrié par les autres. Sans doute c'est peu de 400 pages pour exposer et discuter tant de questions dont une seule a suffi à défrayer plus d'un volume; il n'est pas sans utilité de trouver ainsi clairement résumées tant de matières auxquelles nul ne pourra trouver, soit qu'il en considère le côté scientifique ou l'utilité pratique, que l'intérêt fait défaut.

Dogma e senso comune, *considerazioni a riguardo di un recente avvenimento scientifico,* esposte da G. Botta. Savone, 1885, in-8 de 86 p.

Le dogme que M. Botta met en lutte avec le sens commun n'est pas le dogme religieux, mais bien ce qu'il appelle le dogme scientifique; le « récent événement » est le passage de Vénus sur le disque solaire. Un fait constaté dans l'observation a été attribué à l'atmosphère de la planète; M. B., qui l'avait prédit, paraît-il, y trouve la confirmation d'une théorie d'après laquelle la lumière et la chaleur que reçoit la terre ne viendraient pas directement du soleil, mais se produiraient dans l'atmosphère même de notre planète, par le travail de l'attraction solaire. Il se fonde sur ce prétendu principe de thermodynamique, « récemment démontré », que toute action de force est accompagnée d'un développement de chaleur. Conséquence : la rotation terrestre étant produite par des forces, doit être accompagnée d'une production de chaleur proportionnelle. A peine est-il besoin de faire observer que c'est exactement le contraire qui a lieu; c'est lorsqu'elles produisent un mouvement sensible que les forces ne produisent pas de chaleur.

La seule conclusion à tirer du travail, d'ailleurs très diffus, de M. Botta, c'est que les dogmes ont du bon quand on sait les comprendre, et qu'il ne suffit pas de les attaquer pour avoir le droit de se dire le représentant du bon sens. E. V.

La Photographie des débutants, par Léon Vidal. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-18 de viii-151 p. — Prix : 2 fr. 50.

Cet ouvrage est, dans la pensée de son auteur, une introduction à son *Manuel du Touriste photographe,* dont le *Polybiblion* a donné une analyse dernièrement (t. XLVI, p. 514). Les débutants y trouveront une description très complète de l'excellent procédé au gélatino-bromure d'argent, le plus pratique et le seul employé par les amateurs, toujours plus nombreux, de l'art photographique. L'auteur laisse de côté la partie théorique de la photographie, ainsi que tout ce qui concerne la préparation des plaques sensibles, mais il s'attache tout spécialement à démontrer l'importance de la détermination de la sensibilité relative des plaques sensibles au moyen du sensitomètre ; son choix des appareils nécessaires à un commençant est très judicieux, et ses conseils sur les diverses opérations pour obtenir un bon cliché négatif, montrent l'homme d'expérience qui, après avoir étudié les divers procédés plus ou moins en vogue, en arrive à simplifier les formules usitées, souvent si gênantes dans la pratique. Malgré cela, il y a cependant encore dans cet ouvrage, fait pour les *débutants,* beaucoup de renseignements dont ils ne pourront tirer un profit quelconque que longtemps après leurs *débuts.* Nous leur conseillons de ne pas s'attarder trop longtemps à la lecture des chap. vi et viii, qui nous paraissent écrits surtout pour des spécialistes. En résumé, les débutants trouveront dans cet ouvrage la simplification de beaucoup d'anciennes *théories,* mais peut-être un peu trop de *théorie* pour tout ce qui se rattache aux découvertes dans l'*industrie* photographique. Ch. d'A.

La Photographie instantanée, par Albert Londe. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-18 j. de vii-147 p. — Prix : 2 fr. 75.

Le titre même de cet ouvrage indique qu'il n'est pas fait pour le débutant : et « cependant, chose bizarre, c'est toujours par la photographie instantanée que veut commencer le débutant. » Mais il sera d'une grande utilité

pour ceux qui, après avoir pratiqué quelque temps la photographie, veulent s'initier aux perfectionnements qui permettent les reproductions instantanées. L'auteur a sérieusement approfondi la question au point de vue théorique comme au point de vue pratique. La rapidité plus ou moins grande des objectifs et surtout des obturateurs a fait l'objet d'une étude spéciale qui éclairera certains amateurs capables de se laisser séduire par les réclames. M. Londe dit, en effet, qu'il n'a jamais mesuré d'obturateur donnant une rapidité plus grande que 1/176 de seconde, et encore n'a-t-il pu obtenir avec cette vitesse extrême que des silhouettes à l'endroit des grandes lumières. L'appareil qui donne le centième de seconde n'est pas un appareil commun, et il permet de faire tout ce que l'on veut, sauf quelques cas exceptionnels. Nous conseillons de lire la méthode éminemment pratique de l'auteur, pour avoir le rapport de sensibilité des glaces les unes par rapport aux autres, son procédé très simple de développement à l'acide pyrogallique, et les détails très intéressants sur le temps *utile* de pose par opposition au temps *total* qu'indique chaque obturateur, ainsi que ses conseils pour l'achat de cet instrument qui doit être avant tout un instrument de précision. La photographie instantanée est destinée à prendre une nouvelle extension, et viendra sans doute le temps où l'on ne fera plus que de l'instantanéité. — L'ouvrage de M. Londe est donc très actuel et traite avec compétence ce sujet intéressant. Quoi de plus captivant, en effet, que de pouvoir reproduire les scènes animées qui se passent sous nos yeux et fixer des choses pour ainsi dire insaisissables ? « C'est une mine inépuisable où l'amateur, s'il est tant soit peu artiste, pourra faire une ample moisson.»

CH. D'A.

Strambotti Sonetti dell' Altissimo, per cura di RODOLFO RENIER. Torino, Societa bibliofila, 1886, in-8 de XLVII-75 p. — Prix : 4 fr. 50. (Tiré à CCL exemplaires.)

Depuis plusieurs années déjà, M. Rodolphe Renier tâche à faire revivre les vieux poètes italiens, célèbres jadis, oubliés aujourd'hui.

Cette fois, il réédite les sonnets et pièces amoureuses du troubadour Christophe Le Florentin. Quand parurent ces poésies, l'engouement fut tel qu'on salua leur auteur du titre d'*altissimo poeta*. Les temps sont changés et aussi le goût. Ces improvisations que l'on trouvait faciles, vives et légères, semblent aujourd'hui laborieuses et lourdes. L'affectation et l'afféterie y vont de pair avec l'emphase. Je ne dis rien des interminables énumérations, elles sont parfois risibles. Quant à la langue elle-même, ce n'est plus la belle langue de Florence que parle le poète. Les vers chargés d'archaïsmes, de mots et de tours inusités, sont plus difficiles à lire que ceux de Dante, qui pourtant est de deux siècles plus ancien. Il y a çà et là de jolies pièces. Les meilleures sont gâtées par les *concetti* ou les antithèses forcées. Lisez par exemple le morceau qui commence par ce vers :

Chi aspetta rose al più frigido gielo.

ou encore le sonnet XIV, imité du *Sic non Vobis*, cela est bien tourné et d'habile façon, mais... *desinit in piscem*. Ajoutons que trop souvent, par la crudité de son langage, le poète choque la décence. L'éditeur ne surfait point son héros. Il dit quelque part dans sa préface que cette publication aura pour principal avantage d'ajouter une page à l'histoire du mauvais goût dans la littérature italienne. Avouons que c'est un assez mince résultat.

J. V.

Le Régiment de la Calotte, par LÉON HENNET, avec quatre gravures et fac-similé. Paris, librairie des Bibliophiles, gr. in-18 de XVI-255 p. — Prix : 5 fr.

Tout le monde a entendu parler du régiment de la Calotte, mais on ne sait pas trop ce qu'était ce régiment. Si l'on ouvre le *Dictionnaire* de Littré, on trouve que le régiment de la Calotte était une Société de beaux esprits du XVIIe et du XVIIIe siècle. La définition est vague. M. Léon Hennet a eu la bonne idée d'écrire l'histoire complète de cette Société qui, née d'une plaisanterie, se donna, sous un masque facétieux, la mission de corriger les travers et de satiriser les ridicules. Une calotte de plomb était l'insigne de ce nouvel ordre; il s'empressait d'agréger tous ceux qui, par leurs vices, leurs travers, leur conduite, semblaient dignes d'entrer dans ce régiment si nombreux qu'Aimon, son général, à Louis XIV lui demandant en riant s'il ne ferait jamais défiler ses troupes, répondit : « Sire, il ne se trouverait personne pour les voir passer. » Nul n'échappait aux satires connues sous le nom de calotines : noblesse, clergé, magistrature, académiciens, gens de lettres, savants, tout le monde fut en butte aux traits mordants de cette association étrange qu'au bout d'une quarantaine d'années finit par tuer un franc parler par trop démuselé. C'est un curieux petit chapitre d'histoire que M. Hennet a écrit en rassemblant, sur un sujet peu connu, une immense quantité de documents de toute espèce.

Quelques petites observations : nous ne voyons pas trop pourquoi, p. VII de sa preface, M. Hennet attaque le pouvoir temporel qui n'a rien à voir avec le régiment de la Calotte. P. 9, *un courrier partit annoncer...* la grammaire a droit de s'offusquer de cette tournure de phrase. Même page : *En France tout finit par des chansons*, a dit Mazarin. Ce n'est pas Mazarin qui a dit cela, c'est Beaumarchais, à la fin du *Mariage de Figaro*. P. 66, il y a une soutane qui devient une tête de turc, puis un bouc émissaire qui recevait les coups et y prêtait le flanc. Trop d'images discordantes. P. 92, *de suite*, au lieu de tout de suite, dont le sens est fort différent. Ce volume orné de gravures, tiré à petit nombre, a été imprimé avec le soin qui préside à toutes les publications de MM. Jouaust et Sigaux.

TH. P.

Causeries littéraires et historiques, par JULES JANIN. 32 illustrations par Bertall, Lix, Marin, Wattier, etc. Paris, Delagrave, 1884, in-8 de 298 p. — Prix : 2 fr. 90.

Les causeries qui composent ce livre sont au nombre de cinq : *Molière, Le bon Rollin, Daniel de Foë, La fin du Grand Siècle et du Grand Roi, Madame de Maintenon.* Sujets très divers, comme on le voit, et traités d'une main charmante et légère. On connaît du reste la manière de Jules Janin, dont les chroniques étincelantes produisaient l'effet d'un feu d'artifice, dont plus d'une fois les étoiles ne s'éteignent pas. Il s'élève aussi de belles et bonnes gerbes de ce livre, et des fusées en sortent, rapides et vives, laissant derrière elles un sillage lumineux, qui ne s'enfonce peut-être pas bien loin dans le ciel, mais y répand des clartés gaies, douces et charmantes. La notice sur Molière est presque excellente : peut-être aurions-nous voulu voir accentuer un peu plus certaines réserves commandées par maintes tendances du grand comique, mais en somme l'auteur est loin de tout approuver, et les mauvaises passions qui s'autorisent quelquefois du grand nom de Molière ne pourront certainement se flatter d'avoir le brillant critique pour complice. Les autres notices sont très intéressantes et vraiment bien choisies pour la jeu-

nesse : Rollin, ce sage éducateur et cet illustre maître, dont l'œuvre historique, littéraire, pédagogique, est l'objet d'une très complète analyse ; Daniel de Foë, l'auteur du livre si aimé de la jeunesse et dont la vie est bien faite par conséquent pour l'intéresser ; le duc de Bourgogne, qui est le héros, peut-être un peu trop célèbre, de la quatrième notice, et dont l'exemple peut montrer comment se transforme un mauvais caractère sous l'influence d'une bonne éducation et d'un bon maître ; Madame de Maintenon enfin, cette grande éducatrice, dont la mémoire tant calomniée ailleurs, est traitée ici avec impartialité et justice. Ce livre convient donc très bien aux jeunes gens et aux jeunes filles qui, arrivés au terme de leurs études historiques et littéraires, auront plaisir à approfondir quelques sujets qu'ils n'ont guère fait qu'effleurer. C'est à eux et à elles que ce livre nous paraît surtout convenir.

Quelques erreurs y pourraient être signalées, mais sans grande importance dans un livre qui n'a pas de prétention à l'érudition ; les lecteurs n'auront pas de peine à les relever. De plus, je n'aime pas beaucoup l'épithète de *glorieuse* appliquée à la révolution de 1688, non plus que certaines appréciations un peu dures pour les Stuarts ; il n'est jamais bon de prêcher aux jeunes gens le mépris des gouvernements légitimes, ni de glorifier les révolutions qui les ont fait tomber. P. TALON.

Histoire des femmes écrivains de la France, par HENRI CARTON, illustrée de six portraits. Paris, Dupret, 1886, in-16 de 268 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Henri Carton a pensé qu'il pouvait y avoir utilité et intérêt à consacrer un volume spécial aux femmes écrivains de la France, à les suivre à travers les âges, à constater leur influence sur les mœurs et la société. Dans son introduction, il remonte à des époques lointaines et antérieures à ce qui fait le vrai sujet de son livre. Il nous montre la femme en Grèce, à Rome, dans les Gaules, et oublie de parler de la réhabilitation, fait assez important cependant, qu'elle dut au christianisme. M. Carton aborde ensuite le moyen âge, la chevalerie... Il consacre à Héloïse plusieurs pages où certaines citations empruntées à Abélard pourraient effaroucher plus d'une lectrice. L'auteur continue sa course de siècle en siècle et, de femmes en femmes, arrive jusqu'à nos jours. Le plan choisi par M. Carton est si vaste qu'un volume ne pouvait suffire à une exécution satisfaisante. La biographie littéraire ne plaît qu'à la condition d'être très développée, c'est ce dont on s'aperçoit quand on compare les esquisses de M. Carton aux tableaux laissés par Sainte-Beuve dans ses *Lundis* ou dans son volume *Portraits de femmes*. Dans ce livre il a justement fait poser devant lui plusieurs des auteurs féminins dont M. Carton s'est occupé de son côté... Dangereux parallèle ! On pourrait signaler à l'auteur quelques oublis. Je crois qu'il n'a rien dit de Mme de Maintenon, ni de Mme d'Épinay, ni de Mme de Montolieu, ni de Mme de Souza, ni de Mme de Duras. S'il en a parlé, cela a été trop brièvement pour que le souvenir puisse en rester au lecteur, et certes plusieurs de ces femmes étaient dignes d'une mention développée : *Édouard, Ourika, Adèle de Senanges, Eugène de Rottelin,* ne sont pas des œuvres que l'on doive traiter dédaigneusement. J. DE V

Henri Heine et son temps (1799-1827), par Louis Ducros, professeur à la Faculté des Lettres de Poitiers. Paris, Didot, 1886, in-12 de XII-325 p. — Prix : 3 fr.

On parle beaucoup de Henri Heine; mais quoiqu'il ne soit mort que depuis trente ans, combien peu de personnes en France connaissent « le plus Français des Allemands ». Combien surtout ignorent sa vie et en particulier sa jeunesse. C'est cette lacune que M. L. Ducros a voulu combler ; il a raconté, en un volume plein d'intérêt, les premières années du poète; il a tenu à expliquer comment ce fils de la Germanie était si Français de cœur, et il en a trouvé la raison dans les quinze ans de domination de l'Empire sur les Provinces Rhénanes et sur Dusseldorf, la patrie de Heine. C'est là que, dans les récits imagés du tambour Legrand, le jeune Henri apprenait l'histoire et volontiers la légende de l'épopée impériale. Il aimait mieux, d'ailleurs, se coucher sur le gazon pour écouter le vieux tambour que de suivre régulièrement les cours du lycée. Plus tard, son père l'envoie à l'Université de Bonn où la verve du poète s'anime au grand spectacle des sept montagnes. Mais à Bonn comme à Dusseldorf, l'étudiant étudie peu. Il passe de là à Gœttingue, qu'il prend en horreur, puis à Berlin, et commence à écrire ses *Lieder* et à composer ses tragédies, malgré le peu d'encouragements qu'il trouve dans sa famille. Ses tragédies, *Almanzor* et *Ratclif* échouent, mais les poésies dans lesquelles le jeune homme a mis son âme et son cœur, établissent sa réputation. C'est à ce moment, à la publication du *Livre des Chants*, que s'arrête M. Ducros. Au jour, dit-il, où Heine vient à Paris, en 1831, il est connu du public français, il était donc inutile de raconter cette période de sa vie. D'excellentes traductions des plus jolies pièces du *Livre des Chants* terminent agréablement ce curieux volume. M. R.

Monuments funéraires de l'église Saint-Michel à Saint-Mihiel (Meuse), par Léon Germain. Bar-le-Duc, imp. Schorderet, 1886, in-8 de 124 p.

A plusieurs reprises j'ai déjà eu occasion de signaler l'utilité des publications dont le but est de faire connaître les monuments et les inscriptions funéraires qui ont existé ou existent encore dans les églises ; c'est ainsi que peu à peu se formera l'inventaire général dont le Ministère de l'instruction publique a donné le modèle en éditant, pour le diocèse de Paris, le travail de F. de Guilhermy.

L'étude due au zèle infatigable de M. Léon Germain a paru d'abord dans les *Mémoires de la Société académique de Bar-le-Duc ;* elle concerne l'ancienne église abbatiale de Saint-Mihiel qui fut choisie comme lieu de repos par un grand nombre de personnes, de tout rang, à commencer par Frédéric, duc de la Haute-Lorraine au Xe siècle. — Après la restauration, que je n'ose qualifier, des XVIIIe et XIXe siècles, et les destructions de l'époque révolutionnaire, il ne reste plus que treize tombes ; elles sont décrites dans une première partie. Une seconde partie est consacrée à trente-et-une tombes qui ont disparu mais dont la description a été conservée par Dom de L'Isle, historien de l'abbaye, et par Dumont. A la suite vient l'énumération des personnes qui avaient fait des donations pour être inhumées à Saint-Michel. La seule critique que nous adressions à M. Léon Germain est, au lieu d'une table très succincte qui termine son ouvrage, de n'avoir pas fait l'énumération complète et par ordre alphabétique de tous ceux qui furent ensevelis à Saint-Michel, en marquant par des signes les sépultures encore existantes, celles dont on n'a que la description, et celles dont il ne reste que la mention. A. de B.

Notice historique sur le Prieuré de Gérigny, *de l'Ordre de Premontré, au diocèse de Reims (1130-1789)*, avec plan et pièces justificatives, par l'abbé CARRÉ. Reims, Michaud, 1885, in-8 de III-169 p.

Le prieuré de Gérigny est une de ces maisons religieuses, profondément oubliées, dont une note du *Gallia* suffit à rappeler la naissance, les adversités et la fin. Qu'une histoire de l'abbaye de Chaumont se comprenne comme annexe nécessaire, rien de plus juste ; mais il nous semble que c'est une œuvre d'assez maigre importance d'essayer de donner un corps à ce minuscule établissement, et l'on est tenté d'appliquer à l'auteur l'exergue de son livre « in vanum laboraverunt qui ædificant eam. » M. Carré reconnaît lui-même que la maison de Gérigny eut une existence presque purement nominale. On pourrait aisément réduire à 30 les 169 pages consacrées à montrer Gérigny successivement abbaye d'hommes et abbaye de femmes durant soixante-dix ans (1130-1199), prieuré régulier pendant deux siècles et prieuré simple, plus que modeste, du quinzième siècle à la Révolution.

Le diocèse de Reims est tellement rempli de grandes abbayes, de couvents et de prieurés puissants, directement et continuellement mêlés à l'histoire générale qu'on est en droit de regretter de stériles monographies. Non pas que nous engagions M. Carré à s'essayer aux grandes histoires ; sa méthode est encore trop novice. Il nous prévient lui-même en un endroit que « pour ne pas se tromper, il va reproduire mot à mot le texte » d'un factum du dix-septième siècle. Plus loin il nous parle d'une affaire qu'on invoqua au Grand Conseil. M. Carré met entre guillemets non seulement les fragments des pièces authentiques, mais aussi la traduction de ces fragments ; il accumule au bas des pages de longues notes sans utilité et publie en queue des pièces justificatives dont tout lecteur sérieux devra reviser les copies. Il n'est pas jusqu'au plan accompagnant l'ouvrage qui ne soit d'une parfaite inutilité pour éclairer le récit. Les monographies de M. Carré gagneront beaucoup à revêtir une forme moins solennelle et à être serrées de près par une sérieuse critique. H. L.

La Vie d'un douanier (*Boucher de Perthes*), par A. LEDIEU, conservateur du Musée Boucher de Perthes, d'Abbeville. Lille, Lefort (s. d.), in-8 de 143 p. — Prix : 0 fr. 60.

Le douanier dont il est ici question c'est Boucher de Perthes, qui passa en effet cinquante ans de sa vie dans l'administration des douanes, non sans trouver des loisirs pour s'occuper de littérature, d'économie politique et d'*archéogéologie*, pour employer l'expression appliquée par lui à la science dont il fut l'inventeur et l'infatigable apôtre. Le douanier, le littérateur, l'économiste, l'archéogéologue, tels sont aussi les quatre points de vue sous lesquels M. Ledieu considère son héros. Naturellement, c'est sur l'archéogéologue qu'il insiste davantage, car c'est en cette qualité surtout que Boucher de Perthes a fait parler de lui et laissé sa trace dans la science. L'histoire de ses découvertes est intéressante, et s'il ne s'en dégage pas des conséquences décisives et précises, ce n'est pas la faute du savant ni du biographe, mais de la science elle-même qui est loin encore d'avoir dit son dernier mot, et dont les oracles ne laissent pas d'être entourés encore d'une certaine mystérieuse obscurité. Malgré tout c'est une vie bonne à étudier que cette vie d'honnêteté et de travail, et il est certain qu'il y a beaucoup de fonctionnaires, douaniers ou autres, qui ne savent pas occuper aussi bien leurs loisirs. E. DE LA D.

Sully et son temps, *d'après les mémoires et documents du XVIe siècle*, par M. Jules Gourdault. Tours, Mame, 1884, in-12 de 285 p. avec 4 grav. — Prix : 0 fr. 80.

Le connétable de Montmorency (1493-1567), par le général baron Ambert. Tours, Mame, 1880, in-12 de 288 p. avec 4 grav. — Prix : 0 fr. 80.

Ces deux volumes font partie de la belle collection des *biographies nationales*, publiée par la librairie Mame, et dont la [illegible] ne pâlit pas auprès de celle des collections similaires publiées par des librairies rivales. M. Gourdault est certainement l'un de ceux qui connaissent le mieux la fin du seizième et le commencement du dix-septième siècle : son nom seul est donc pour un livre destiné à raconter la vie d'un des hommes les plus illustres de cette époque de transition, une recommandation du meilleur aloi. La vie de Sully, divisée en deux parties : *Rosny et le roi de Navarre* et *Sully et le roi de France*, est intéressante, bien disposée, bien conduite et heureusement complétée par un choix, bien fait, d'extraits des *Économies* où Sully s'est lui-même si originalement raconté.

La vie d'Anne de Montmorency était faite pour tenter un soldat : aussi ne faut-il pas s'étonner qu'elle soit signée du nom d'un général à qui la plume est devenue aussi familière que l'épée. Le général Ambert a noblement et militairement raconté cette belle vie, tout entière passée au service de la France. Son livre n'est pas seulement instructif mais réconfortant, puisqu'on y apprend les vertus qui forment les cœurs chrétiens et les bons Français.

E. de la D.

De Paris aux Karpathes, par Joseph Montet. Paris, Hachette, 1886, in-12 de 148 p. — Prix : 2 fr.

Il faut lire le livre de M. Montet pour voir jusqu'où peut aller le délire engendré par le *tourisme :* c'est un phénomène psychologique assez curieux. Autrement, ce récit ne nous apprend rien de nouveau, si ce n'est que les diverses populations, réunies, *volentes nolentes*, dans la monarchie de Saint-Étienne, ont les mêmes souvenirs, nourrissent les mêmes espérances et vivent avec les Madgiars dans un accord parfait! Les Croates, les Serbes, les Slovaques, les Roumains, voire même les Saxons et les Ruthènes ne sont pas du même avis. Quant aux Madgiars, ils ont dû bien rire sous cape à cette explosion de béotisme. Pour qu'on ne se moque pas de nous, le touriste français devrait se mieux prémunir contre la fascination : l'ignorance n'est pas une excuse. Le récit de M. Montet est animé d'un vrai sentiment de patriotisme, écrit d'un style quelque peu boulevardier, mais plein de vie : il n'est rien moins qu'ennuyeux.

A. d'Avril.

Les Inconséquences de John Bull, par L. Nemours-Godré. Paris, Haton, 1886, in-18 j. de vii-224 p. — Prix : 3 fr.

La politique intérieure et extérieure de l'Angleterre depuis une vingtaine d'années a fourni le fond principal des *Inconséquences de John Bull*, des *Chevaliers de la dynamite* et de l'*Entente cordiale*. Je ne crois pas que ce petit livre soit appelé à un grand succès de l'autre côté du détroit, mais il n'en sera peut-être que mieux accueilli de celui-ci, au moins par ceux que n'a pas séduits le mirage de l'alliance anglaise. Nos hommes d'État actuels y sont, à l'occasion, assez maltraités, ce qui est plus que jamais une satisfaction pour tout bon Français. Avec une verve tour à tour railleuse ou indignée, l'auteur nous montre l'Angleterre s'aliénant, par son égoïsme et par sa mauvaise foi, la sympathie des grandes et des petites puissances euro-

péennes : comme il y a dix-huit siècles, elle serait isolée du reste du monde. Il fait la chronique de nos démêlés à propos de Tunis et de l'Égypte, et consacre quelques pages à l'agitation irlandaise et à l'Armée du Salut. Le livre est donc tout d'actualité. Ce qui lui donne une saveur particulière, c'est la gaieté, la malice pétillante qui assaisonnent cette revanche du bon sens et de l'honnêteté. EMM. DE SAINT-ALBIN.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Paul BERNARD, né à Apt (Vaucluse), en 1828, ancien conseiller à la Cour d'appel de Dijon, est mort à Avignon au commencement de juillet. M. P. Bernard avait d'abord siégé à la Cour d'Amiens en qualité de substitut du procureur général, poste qu'il occupa ensuite à Dijon, où il a terminé sa carrière, arraché de son siège de conseiller lors des récentes « épurations » de la magistrature. Il prononça devant la Cour d'appel d'Amiens un remarquable *Discours relatif à l'influence des États généraux sur l'unité de la législation française*. Il a en outre publié divers travaux, dont plusieurs ont d'abord été insérés dans la *Revue critique de législation et de jurisprudence ;* en voici les titres : *De la Détention préventive pendant l'instance correctionnelle* (1862, in-8) ; — *De la Prescription en droit criminel* (1862, in-8) ; — *De la Séparation de corps réformée* (1862, in-8) ; — *De l'Inscription des hypothèques légales par le procureur impérial ; traité théorique et pratique à l'usage des parquets* (1864, in-8) ; — *Étude historique sur le droit de réduction des libéralités faites aux établissements publics* (1864, in-8) ; — *Histoire de l'autorité paternelle en France* (1864, in-8) ; — *Étude sur le nouveau code pénal promulgué en Italie* (1864, in-8) ; — *Le Faux témoignage est-il un délit d'audience ?* (1865, in-8) ; — *De la Réparation des erreurs judiciaires* (1871, in-8) ; — *Droit international. Traité théorique et pratique de l'extradition comprenant l'exposition d'un projet de loi universelle sur l'extradition* (1883, 2 vol. in-8). Ce dernier ouvrage de M. P. Bernard a été couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.

— On annonce la mort, à Saint-Georges-de-Montcocq, près Saint-Lô, de M. Nicolas DUBOSC, né à Valognes le 9 janvier 1815, ancien archiviste du département de la Manche. Il a édité plusieurs cartulaires et autres textes du moyen âge et inséré diverses notices relatives à l'histoire locale dans les recueils d'érudition, notamment dans le *Journal des savants de Normandie*, dans le *Bulletin monumental*, dans l'*Annuaire de la Manche* et dans les *Mémoires de la Société d'archéologie de la Manche*. Citons les publications suivantes : *Manuscrit inédit, dit manuscrit de Thorigny, tiré des Archives de la maison de Matignon, XVIe siècle* (1844) ; — *Notice sur l'église N.-D. de Saint-Lô* (1845) ; — *Notes sur le prieuré de La Perrine ;* — *Le Livre noir et le Livre blanc du diocèse de Coutances* (1845) ; — *Occupation anglaise au XVe siècle, château et baronnie de la Haye-du-Puits* (1846) ; — *Recherches historiques sur la famille de Panthou* (1851) ; — *Notes historiques sur la commune d'Agneaux ;* — *Rapports annuels sur les archives départementales* de 1852, 1854-1855 ; — *Fiefs des vicomtés de Coutances et d'Avranches au XIVe siècle* (1864).

— M. Pierre-Louis-Jean-Baptiste GAUSSIN, né à la Pointe-à-Pitre le 24 juin 1821, ingénieur hydrographe en chef, est mort subitement à Paris à la fin du mois de juillet. Entré en 1839 à l'École polytechnique, il en sortait deux ans plus tard et entrait dans le corps des ingénieurs hydrographes de la marine. Il fut d'abord chargé d'étudier les côtes méridionales de Sardaigne, puis collabora au levé de la partie des côtes d'Italie qui s'étend de Gaëte au

détroit de Messine. A partir de 1863, il fut chargé de la rédaction de l'*Annuaire des marées des côtes de France*, fondé en 1838; puis il créa l'*Annuaire des courants de marée de la Manche*. Il a publié un volume de linguistique qui lui valut le prix Volney : *Du Dialecte de Tahiti, de celui des îles Marquises, et en général de la langue polynésienne* (1853, in-8). M. Gaussin a aussi inventé, avec son collaborateur M. Gounelle, le mode de calcul dit calcul quotientiel; enfin il a découvert une nouvelle loi réglant les distances des astres à leurs satellites.

— M. Jacques-Joseph CHIROL DE LA BROUSSE, né à Crécy (Seine-et-Marne), le 5 juillet 1797, est mort à Riom le 2 avril. M. Chirol de la Brousse était le doyen des avocats de France; il débuta dans la carrière du barreau en 1819 comme avocat à la Cour royale de Riom, puis il fut nommé président au tribunal civil d'Ambert; en 1862, il revenait à Riom avec le titre de conseiller à la Cour qu'il a conservé jusqu'à sa retraite, en 1867. Il laisse plusieurs travaux : *Mémoire présenté à M. le ministre de l'intérieur par les habitants de la ville de Riom, sur le projet de conversion de la maison centrale en une maison de femmes* (1842, in-8); — *Notice sur M. J.-Ch. Bayle, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats de Riom* (1846, in-8); — *Étude historique et biographique sur Jean de Basmaison, avocat à la sénéchaussée d'Auvergne, député aux États de Blois* (1867, in-8); — *Hommage aux membres du barreau de Riom* (1885, in-8). Ce travail est un recueil de notices consacrées aux principaux avocats du barreau de Riom depuis un siècle.

— L'abbé Franz LISZT, né à Rœding (Hongrie) le 22 octobre 1811, célèbre pianiste et compositeur, est mort à Bayreuth (Bavière), dans la nuit du 31 juillet au 1er août. Fils d'un musicien, il fut initié de très bonne heure aux principes de son art, et à l'âge de dix ans il était déjà célèbre en Allemagne. Il vint une première fois à Paris en 1823, mais ne put, malgré son vif désir, entrer au Conservatoire. Son premier opéra, *Don Sanche ou le château des amours* (1825), fut accueilli avec froideur. En 1848 il fut nommé maître de chapelle à Weimar, puis vécut longtemps dans la retraite, et en 1865 entra dans les ordres ecclésiastiques. L'abbé Liszt, qui a écrit un grand nombre de compositions pour le piano, des partitions d'orchestre que nous ne pouvons citer ici, a publié plusieurs œuvres de critique : *Lohengrin et Tannhaüser, de Richard Wagner* (1851, in-8); — *La Fondation Gœthe à Weimar* (1851); — *Sur la Nocturne de John Field*, texte français et allemand (1859, in-16); — *Des Bohémiens et de leur musique en Hongrie* (nouvelle édition, 1881, gr. in-8); — *F. Chopin* (3e édit. 1882, gr. in-8). L'abbé Liszt a encore traduit de l'allemand *Les Conseils aux jeunes musiciens*, de R. Schumann, et publié divers articles de polémique dans la *Gazette Musicale*.

— On annonce la mort de Guillaume SCHERER, littérateur et philologue allemand, né le 26 avril 1841 à Schœnborn, dans la Basse-Autriche. Il avait fait ses premières études à Vienne, sous la direction du professeur Franz Pfeiffer, ce qui ne l'empêcha pas de soutenir plus tard une polémique contre son ancien maître au sujet de l'origine des Niebelungen. Dès 1868 il succédait à F. Pfeiffer comme professeur de linguistique et de littérature à l'Université de Vienne, qu'il abandonnait en 1872 pour occuper la chaire de philologie dans la nouvelle Université de Strasbourg. Scherer a publié, en collaboration avec le professeur Müllenhoff, les *Denkmäler der deutschen Poesie und Prosa aus dem achten bis zwölften Jahrhundert* (1864) et les *Altdeutschen Sprachproben*. On lui doit encore les ouvrages suivants : *Zur Geschichte der deutschen Sprache* (1868); — *Der Geschichte der deutschen Litteratur* (1885). Il a passé sa dernière année à préparer une nouvelle édition de l'ou-

vrage du professeur Max Müller sur *Les Classiques allemands du quatrième au dix-neuvième siècle.*

— Le 31 janvier (12 févr.) est mort à Tiflis M. Adolphe BERGER, savant russe d'origine française, président de la Commission archéographique du Caucase et orientaliste, âgé de 60 ans environ. Après avoir achevé ses études, il fut attaché au département asiatique, puis alla se fixer au Caucase, à l'étude duquel il consacra la plupart de ses travaux. En voici la liste : *Esquisse géologique de la crête caucasienne depuis Elbrouss jusqu'à Bechtau* (1853, trad. de l'art. de l'académicien Abikh); — *Des Fêtes populaires chez les Musulmans, et surtout chez les Schiytes* (1855); — *Karabagh*, esquisse historique par Mirza Djemal, trad. du persan (1855); — *La Région caspienne* (1857); — *Coup d'œil sur les tribus montagnardes du Caucase* (publié dans les *Mittheilungen* de Peterman, de 1860); — *Les Tchétchènes* (1859); — *Voyage en Mingrélie* (1864, dans la *Revue Orientale*, de Paris); — *Histoire du pays des Adyghs, d'après un manuscrit de Schora-bek-Nogmov*, publiée avec commentaires et notes à Leipzig, sous le titre : *Die Sagen und Lieder des Tcherskessen-Volks* (1866); — *Die Sänger des XVIII und XIX Jahrhunderts* (poètes d'Aderbedjan des XVIIIe et XIXe siècles, 1868); — *Dictionnaire persan-français*; — *Mirza Schaffy*, publié dans la *Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, de 1870; — *Le Caucase au point de vue d'archéologie* (1873); — *Esquisse ethnographique du Caucase.* En outre, M. Berger a fourni aux *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg* plusieurs notices sur les dialectes des Avares, des Ossètes, des Tchétchènes, etc. L'*Antiquité russe* a été également enrichie de ses notices relatives à l'histoire du Caucase, parmi lesquelles nous citerons : *Griboïëdov, comme diplomate; Mort de Griboïëdov; Ambassade du général Yermolov en Perse; — Annexion de la Géorgie à la Russie* (1882); — *Nicolas Mouraviev au Caucase* (1855-1856), etc. Mais l'œuvre capitale de Berger c'est l'édition des *Actes de la Commission archéographique du Caucase*, en 10 vol. in-fol., commencée en 1862 et continuée jusqu'à sa mort : elle contient les documents relatifs à l'histoire du Caucase depuis le commencement du siècle présent. M. Berger a laissé beaucoup d'autres travaux manuscrits, dont quelques-uns complètement achevés et prêts pour l'impression. Quelque temps avant de mourir, il a commencé à rédiger les *Souvenirs de sa vie et de son service au Caucase.* Ce travail était destiné à la Revue de l'*Antiquité russe*, à laquelle il collaborait pendant les quinze dernières années de son existence, vouée entièrement à l'étude et à la science.

— L'Université de Moscou a perdu Alexandre DUVERNOY, professeur des langues slaves, décédé le 24 mars, à l'âge de 47 ans. Le défunt était d'origine française. Il appartenait à la seconde génération des slavistes russes, parmi lesquels il occupait une place d'honneur. Il avait eu pour maître le célèbre professeur Bodianski. Sa monographie sur *La Superstratation historique dans la formation des mots en slavon* a été jadis (1867) fort remarquée, et a valu à son auteur le diplôme de licencié ès lettres slaves. La plupart de ses travaux ont paru dans diverses revues. Quelques mois avant sa mort, M. Al. Duvernoy a commencé l'impression d'un *Dictionnaire bulgare*, composé d'après des sources néo-bulgares, et presque entièrement achevé en manuscrit. Voici quelques-unes de ses notices : *De l'Origine des Varègues* (1862); — *L'Année de l'invention de l'écriture slavonne* (1862); — *L'Imprimerie slavonne de Würtemberg d'après les actes de Tubingue* (1868); — *Georges de Podiebrad* (1868); — *Stanislas de Znoïm et Jean Huss* (1870); — *Système des éléments fondamentaux et des formes dans les dialectes slaves* (1872); — *De la Langue de l'Évangile d'Archangelsk, écrit en 1092* (1878); — *Introduction à*

l'édition du célèbre *Recueil de Sviatoslav*, de 1073, commencée par Bodianski.

— On annonce encore la mort : de M. Georges BARILLON, ancien rédacteur de l'*Assemblée nationale*, feuille politique dirigée jadis par le comte de La Valette; — de M. F. BLANC, ancien rédacteur du *Courrier de la Moselle*, de Metz, devenu, après l'annexion, le *Courrier de Meurthe-et-Moselle* et transporté à Nancy; — de M. Jules-Alexandre-Saturnin CLAYE, l'un des principaux imprimeurs de Paris, qui a fourni aux grandes librairies de nombreuses éditions illustrées et auquel on doit un *Essai d'instruction musicale*, composé en collaboration avec M. Mercadier, dont le nom seul figure sur l'ouvrage, mort le 5 juillet à Paris; — de M. Louis DIEULAFAIT, né à Angerville (Calvados), le 2 juillet 1829, professeur de géologie et de minéralogie à la Faculté des sciences de Marseille, qui laisse notamment des *Matériaux pour servir à la description scientifique de la Provence et en particulier du département du Var* (1870, in-8), mort le 4 juillet; — du professeur Eugène ESTOR, auteur de *Analyse des gaz du sang* (1872, in-8); — de M. Charles-Pierre GASLONDE, jurisconsulte, né à Avranches le 13 mars 1812, mort à Bricquebec (Manche); — de M. Maxime LALANNE, né à Bordeaux en 1827, auquel on doit un grand nombre d'eaux-fortes et de gravures, et qui a collaboré à l'*Illustration* et au *Monde illustré*, mort à Nogent-sur-Marne; — de M. Paul LALLIER, auteur de traductions estimées de divers ouvrages allemands; — de M. l'abbé LETENDRE, né à Cuverville (Seine-Inférieure), le 18 décembre 1852, botaniste distingué, qui a publié de savants mémoires dans le *Bulletin de la Société des amis des Sciences naturelles de Rouen*, mort au Grand-Quevilly, près Rouen, le 9 août; — de M. le baron Charles-Édouard DE MONTULLÉ, auteur de diverses poésies, mort à Rueil, le 1er août, à l'âge de 88 ans; — de M. Michel NICOLAS, né à Nîmes, le 22 mai 1810, qui laisse une *Histoire littéraire de Nîmes* et une *Histoire de l'Ancienne académie protestante de Montauban* (1885), mort le 28 juillet; — de M. PARISET, auteur d'une monographie intitulée *Bûcheron de Dabo*, et de *Mémoires* sur l'économie rurale dans le Lauraguais et dans la Montagne noire.

— A l'étranger on signale la mort : de M. John-Hallet BATTEN, secrétaire honoraire de la « Royal geological Society » de Cornwal, collaborateur assidu et apprécié du *Journal of the Asiatic Society*, mort le 14 juillet dans le comté d'Exeter; — du Rev. W. CAMPBELL, auquel on doit une importante publication en deux volumes, intitulée *Materials for a history of the reign of Henry VII* (1873-1878), mort le 12 juillet à Tunbridge Wells, âgé de 62 ans; — de M. Samuel FERGUSSON, président de l'Académie royale irlandaise, mort à Londres le 10 août; — du Dr Karl FUCHS, ancien professeur de géologie à l'Université de Heidelberg, mort à Carlsruhe le 26 juillet; — du Dr VON GESSLER, ministre des cultes de Wurtemberg, ancien professeur de droit à l'Université de Tubingue, mort le 27 avril à Urach; — de D. Domenico-Benedetto GRAVINA E REQUESENS, moine du Mont-Cassin, savant archéologue et historiographe, mort le 16 mai; — du Dr Henry-Fletcher HANSE, consul d'Angleterre à Amoy, botaniste auquel les publications scientifiques doivent plusieurs articles sur des découvertes faites en Chine, mort à Amoy, le 22 juin; — de M. Gerrard KINAHAN, qui a fait à la Société d'études géologiques d'Irlande de nombreuses communications scientifiques, mort le 23 mai; — de M. Joseph-Gérard MACORS, né à Liège en 1817, ancien professeur de droit public et d'histoire politique moderne à l'Université de Liège, auteur d'ouvrages sur les œuvres de bienfaisance, mort en août à Embourg; — de M. MENDÈS-LÉAL, ambassadeur de Portugal à Paris, poète

et romancier, mort récemment à Cintra, à l'âge de 66 ans; — de M. André Menzel, doyen de la Faculté de théologie catholique de l'Université de Bonn, mort à 72 ans; — de M. Royer de Behr, né à Namur en 1825, économiste distingué, mort à Anvers au commencement d'août; — de M. David Stevenson, né à Édimbourg en 1815, ingénieur, auteur de travaux remarquables, notamment de *Sketch of the civil engineering of America*, et de *Life of George Stevenson*, mort dans le comté de Berwick, le 17 juillet; — de M. Stocckardt, qui laisse des travaux sur l'agriculture, mort à Tharand (Saxe).

Congrès. — On annonce que le 11e Congrès des jurisconsultes catholiques se tiendra les 12, 13 et 14 octobre à Lille. On s'occupera spécialement, dans cette session, de l'étude de la décentralisation administrative, considérée au point de vue historique et pratique; on étudiera également les moyens d'assurer des solutions équitables aux questions juridiques soulevées par l'expulsion des congrégations, par l'application des lois du 28 décembre 1880 et du 29 décembre 1884, par les obstacles apportés à la liberté de l'enseignement, etc.

— Un Congrès d'œuvres sociales se réunira à Liège du 26 au 29 septembre, sous la présidence de S. G. Mgr l'évêque de Liège. Le Congrès s'occupera de mettre en lumière les solutions chrétiennes des questions sociales et il étudiera les œuvres dues à l'initiative publique ou privée par lesquelles on pourrait arrêter la Révolution qui menace les nations de l'Europe.

— L'Association littéraire et artistique internationale vient de convoquer ses membres à Genève, pour son neuvième congrès fixé au 18 septembre prochain. Parmi les questions indiquées au programme, nous relevons les suivantes : De la propriété des lettres missives ; — Du contrat de publication et des rapports entre auteurs et éditeurs; — De la propriété des titres en matière littéraire et artistique ; — De l'assimilation du droit de traduction et de reproduction.

— Un Congrès des orientalistes doit se tenir dans le courant de septembre à Vienne, en Autriche.

Concours et Prix. — Dans sa séance publique annuelle tenue le 24 juin, l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Bordeaux, a décerné une médaille d'or à M. l'abbé Bertrand pour les trois ouvrages suivants : *Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent Josse Le Clerc ; — Les Prieurs claustraux de Sainte-Croix de Bordeaux et de Saint-Pierre de La Réole, depuis l'introduction de la réforme de Saint-Maur ; — Mélanges de biographie et d'histoire.*

— Les amis du géologue Abich, récemment décédé, ont formé le projet de fonder un prix portant son nom, qui serait décerné au meilleur ouvrage sur la géologie de la Russie, et spécialement du Caucase.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 30 juillet, après une communication de M. Le Blant sur une tombe découverte récemment à Rome, M. Delisle a donné lecture d'une note de M. Desnoyers sur un feuillet de parchemin du IXe siècle qui semble avoir appartenu à un manuscrit de Paul Orose de la bibliothèque de Saint-Martin de Tours. M. Paul Tannery a terminé ensuite la lecture de son travail sur l'ouvrage mathémathique de Georges Pachymère, et M. Wallon a lu une note de M. des Tilleuls sur l'origine et la constitution du domaine de la ville de Paris. — Le 6 août, M. Courajod a communiqué un mémoire ayant pour titre : *La Polychromie de la statuaire au moyen âge et à la Renaissance.* — Dans la séance du 13 août, M. Philippe Berger a présenté quelques observa-

tions sur un grand nombre d'ex-votos puniques récemment découverts à Carthage. Puis M. Halévy a continué la lecture de son travail sur la table généalogique du Xe chapitre de la Genèse, qui a encore occupé une partie de la séance du 20 août. M. Maspero a, dans la même séance, entretenu l'Académie des divers noms donnés à l'île de Chypre dans les anciens textes égyptiens. — Le 27 août, M. Halévy a discuté la date qu'on peut assigner à la division ethnographique exposée dans le Xe chapitre de la Genèse. M. P. Fabre a lu un mémoire sur la province romaine des Alpes Pennines.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 31 juillet, M. Barthélemy-Saint-Hilaire a communiqué un mémoire sur l'état actuel de l'Inde anglaise. M. Hément a terminé la lecture de son travail sur le sol de Paris et de la France. Enfin M. Baudrillart a achevé sa communication sur les populations rurales de la Vendée, et le 7 août, il a entretenu l'Académie de l'état social des populations du Poitou, qui se distinguent de celles de la Vendée par plusieurs traits particuliers. — Dans la séance du 14 août, une communication de M. Naville de Genève, a amené M. Arthur Desjardins à prendre la parole sur l'intéressant sujet de l'hypnotisme devant le droit naturel et la morale. Il a montré avec une véritable éloquence combien les pratiques de l'hypnotisme sont contraires au droit naturel en supprimant la liberté de l'hypnotisé, et contraires à la morale par les suggestions criminelles ou mauvaises qu'on peut imposer au patient. — Le 21 août, M. Picot, à propos d'une publication de M. Henri Beausse, a présenté quelques observations sur la propriété foncière avant 1789; puis M. Baudrillart a terminé son mémoire sur les populations rurales du Poitou. — Le 28 août, M. Barthélemy-Saint-Hilaire a achevé la lecture de son travail sur l'état actuel de l'Inde anglaise, lecture qu'il avait commencée dans la séance du 31 juillet.

Les Manuscrits de la bibliothèque d'Arras. — M. H. Loriquet, archiviste du Pas-de-Calais, a eu la bonne fortune de découvrir, en inspectant les archives de la ville de Calais, une quantité assez considérable de fragments de manuscrits de tous les âges, depuis le IXe jusqu'au XVe siècle, enlevés jadis à la bibliothèque d'Arras par un conservateur infidèle. M. Loriquet a fait l'histoire des déprédations commises en 1816 sur les manuscrits de ce dépôt dans un *Rapport présenté à M. le ministre de l'instruction publique sur l'identification de fragments de manuscrits trouvés à Calais* (Arras, imp. Rohard-Courtin, 1886, gr. in-8). Il a fallu une grande patience et beaucoup de sagacité à M. Loriquet pour identifier les fragments composant sa trouvaille, et déterminer à quels manuscrits ils avaient été enlevés. Ce sont les principaux résultats de ce travail que nous voulons indiquer ici. Des constatations faites en 1826, 1830, 1839, par un savant bibliothécaire de la ville d'Arras, il résulte que, à cette époque, sur sept cent soixante-dix-neuf manuscrits en vélin, sept cent trente-quatre ont été mutilés; quarante-cinq seulement sont réputés complets. M. Loriquet a retrouvé mille trois cent soixante-dix feuilles de parchemin sur quarante et un mille environ qui ont été jadis vendues soit à des relieurs soit à des épiciers; ces mille trois cent soixante-dix feuillets ont comblé des lacunes de cent dix-sept manuscrits dont quinze du XIIe siècle, sept du XIe s., quatorze du Xe s., et deux du IXe s.; dix-sept folios ont été restitués à la *Vita B. Gregorii* du XIe s., conservée sous le no 160; quatorze folios aux *Passiones et vitæ sanctorum* (178) du XIe s.; douze folios au *De Institutione novitiorum* (182) de saint Bonaventure, deux folios au *Trésor* (1060) de Brunetto Latini; quatre folios

au manuscrit (1071) renfermant les *Miracula S. Sebastiani, vita S. Hugonis, Passio S. Benigni*, du xe s. ; deux folios à la *Translation des restes de saint Benoît au monastère de Fleury* (1079), par Adalbert, manuscrit du xe s. : vingt-trois folios au *De officiis* d'Amalaire, du ixe s., manuscrit qui avait perdu vingt-neuf folios; quinze folios aux *Vitæ SS. Remigii, Lamberti, Nicasii et Mauri*, du xe siècle ; enfin, sur les quatorze folios qui lui manquaient, le précieux manuscrit des *Métamorphoses* d'Ovide, du xiie siècle, en retrouve huit. Nous n'avons indiqué que les principales identifications dues au travail de M. H. Loriquet, mais elles suffisent pour donner une idée de l'importance de sa découverte.

Une nouvelle Lettre de Montaigne. — La dernière livraison du *Bulletin du Bibliophile* a apporté un précieux régal aux amateurs de curiosités du xvie siècle : une lettre inédite de Montaigne y figurait, découverte à la Bibliothèque nationale par M. Émile du Boys, descendant du savant limousin *Bosius* et fils d'un érudit honorablement connu dans les études limousines. C'est, croyons-nous, à peu près un début dans l'érudition, et ce commencement donne beaucoup à espérer. Les lettres de Montaigne ne sont pas communes ; l'édition Louandre (1854) en a réuni seize, et l'édition Royer et Courbet (1872-77) n'en a pas ajouté d'autres. Celle-ci est écrite à Henri III et datée de Montcornet (probablement M. en Beauvaisis), le 7 juillet 1583. C'est une simple demande de bénéfice ; Montaigne prie le roi de lui accorder le prieuré de Provins, qu'il sait vacant ; mais il le fait d'une façon piquante et enjouée qui rappelle, par sa familiarité de bon goût, les requêtes de Marot à François Ier. On s'adressera sur un autre ton au Roi-Soleil, cent ans plus tard. Quant à l'authenticité de la lettre, nous avons nous-même examiné la pièce et partageons les conclusions de M. du Boys. On nous dit que des doutes se sont élevés en Gascogne; nous espérons qu'ils se produiront par la voie de la presse. Constatons en attendant que la pièce est un original non autographe. Il nous semble naturel que, pour une lettre au roi, Montaigne ait préféré la plume exercée d'un bon secrétaire à la sienne qui était, comme on le sait, irrégulière et sans élégance. (L'éditeur a fait exécuter un tirage à part.)

La Collection palatine de la Vaticane. — Une excellente feuille de Gand, *Le Bien public*, nous donne de curieux renseignements sur cette collection qui fut enlevée au xviie siècle à l'Université d'Heidelberg, l'une des plus riches de l'Allemagne à cette époque. Elle possédait 8,000 manuscrits et volumes provenant de sources diverses. Jean de Dalberg lui avait fait don de ses collections ; Ulric Fugger, qui avait étudié pendant quelque temps les sciences à Heidelberg, lui légua toute sa bibliothèque ; elle reçut encore vers la même époque de précieux manuscrits arabes recueillis en Palestine ; un grand nombre d'ouvrages sortis des bibliothèques des couvents supprimés vinrent accroître ses richesses. Des érudits tels que Janus Gratenus, Cornelius, Joseph Scaliger, reconnaissaient la plus grande valeur à la bibliothèque de l'Université de Heidelberg. Aussi Grégoire XV fit-il de vives instances auprès du duc Maximilien de Bavière pour en devenir possesseur ; sa requête obtint un bon résultat et Léon Allatius fut aussitôt envoyé en Bavière pour prendre possession de la bibliothèque. Les volumes transportés à Rome occupèrent trente armoires de la Vaticane, et chaque codex porta l'inscription suivante : « Sum bibliotheca quam, Heidelbergâ capta, spolium fecit et P. M. Gregorio XV tropœum misit Maximilianus... a. l. 1623. » On comptait 1,956 manuscrits latins, 431 manuscrits grecs, 289 manuscrits hébraïques, 846 manuscrits allemands et des manuscrits

français parmi lesquels il faut citer une Chronique de la croisade de Godefroy de Bouillon, et plusieurs autres ornés de miniatures. — On annonce que le pape Léon XIII, voulant s'associer au jubilé de l'Université de Heidelberg, a chargé son représentant, Enrico Stevenson, de remettre au grand-duc de Bade le premier volume du catalogue de la Collection palatine.

Les Catalogues des Manuscrits des Bibliothèques d'Allemagne. — Depuis plusieurs années déjà nous possédons, grâce à une publication de M. Ulysse Robert, un *État des catalogues des manuscrits des bibliothèques publiques de France* (Paris, A. Picard, 1877, in-8) qui rend d'inappréciables services aux érudits. Le Dr Aug. Blau, comprenant l'utilité d'un tel répertoire, a entrepris dans le *Centralblatt für Bibliothekswesen* de 1886 une publication analogue pour les catalogues des manuscrits des bibliothèques d'Allemagne. Sous les noms des principales villes, rangés par ordre alphabétique, on trouve l'indication de tous les travaux relatifs aux manuscrits conservés dans les différents dépôts. Il nous semble bien que nos voisins d'Outre-Rhin sont moins favorisés que les érudits français; la plupart de nos grandes villes, Lyon, Caen, Montpellier, Lille, Bourges, Bordeaux, etc., ont de bons catalogues de manuscrits imprimés récemment, soit à part, soit dans le *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France,* qui s'est dernièrement augmenté de deux volumes, soit enfin dans l'*Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France,* publié par M. Ulysse Robert (Paris, A. Picard et Champion, 1879-1882, 3 fasc. in-8) et dont l'achèvement se fait trop attendre. L'*État,* publié par le Dr Aug. Blau, montre qu'un certain nombre de bibliothèques allemandes ne peuvent offrir aux travailleurs que des catalogues imprimés remontant au XVIIIe, au XVIIe et même au XVIe siècle. Dans d'autres dépôts, il n'y a pas d'inventaires généraux, mais seulement une série de catalogues de fonds divers, peu importants, épars çà et là dans les recueils périodiques, de telle sorte qu'avant la publication du Dr Blau il était difficile d'en retrouver la trace. Ce travail a le double avantage de signaler les travaux existants et de montrer les lacunes qui restent à combler.

Les Périodiques bibliographiques de l'Allemagne. — Pour connaître les ouvrages récents immédiatement après leur publication, il faut consulter la *Bibliographie universelle de l'Allemagne* (*Allgemeine Bibliographie für Deutschland*), qui paraît toutes les semaines, et le *Récit hebdomadaire* (*Allgem. litter. Wochen-Bericht*), de M. Lissner, mais ce périodique est moins complet que le premier. L'éditeur Hinrichs, à Leipzig, publie un *Catalogue trimestriel des récentes impressions littéraires de l'Allemagne* (*Vierteljahrs-Catalog aller Erscheinungen im Felde der Litteratur in Deutschland*, et, *Verzeichniss der Bücher,* etc.). Hinrichs édite deux petites revues, dont voici les titres : *Revue mensuelle* (*Monatliche Übersicht*), et, *Revue scientifique* (*Wissenschaftliche Übersicht*), Brockhaus ne se restreint pas à l'Allemagne; il édite un périodique semblable à la partie technique du *Polybiblion;* la *Bibliographie universelle* comprend en effet la littérature des autres pays aussi bien que celle de l'Allemagne. La Suisse veut rester à part; elle a sa *Bibliographie et chronique littéraire de la Suisse,* paraissant à Bâle, en allemand et en français. Ajoutons à tous ces écrits le *Moniteur de Bibliographie* (*Neuer Anzeiger für Bibliographie und Bibliothekswissenschaft*), fondé par Petzholdt et rédigé par Kürschner, et le *Moniteur central* (*Centralblatt für Bibliothekswesen*), du docteur Hartwig. Passons maintenant à la littérature des sciences particulières. La littérature concernant la jurisprudence est offerte par la *Bibliographie universelle des sciences juridiques* (*Allgemeine Bibliographie des Staats und*

Rechtswissenschaften), éditée à Berlin. A Gœttingue paraît depuis trente-huit ans, tous les six mois, la *Bibliotheca historico-naturalis, medico-chirurgica, philologica, theologica*. Tous les mois, la *Bibliothèque polytechnique* donne la liste de tous les ouvrages allemands et étrangers qui traitent des sciences naturelles, de l'architecture, de la mécanique, etc.; cette *Bibliothèque* est arrivée à sa vingt-et-unième année. Les *Naturae novitates* contiennent la bibliographie des sciences naturelles. La *Feuille littéraire* (*Litteraturblatt zur Berg und Hüttenmanischen Zeitung*) est consacrée uniquement à la littérature des mines. La pedagogie a deux périodiques littéraires : Le *Journal littéraire* (*Litteraturblatt für Pädagogik*), paru cette année, et le *Moniteur de la littérature pédagogique* (*Anzeiger für die neueste paedag. Litteratur*), qui existe depuis quinze ans. La numismatique a aussi sa *Feuille littéraire* (*Litteratur blatt*). La musique est représentée par le *Moniteur mensuel de la musique* (*Musikalisch-litterarischer Monatsbericht*), qui a fini sa cinquante-septième année. Baldamus édite des catalogues qui paraissent tous les quatre ans. Parmi les périodiques destinés exclusivement à la critique, nommons le *Journal central littéraire* du professeur Zarncke, et le *Journal littéraire allemand* (*Deutsche Litteraturzeitung*), du professeur Roediger, à Fribourg, la *Revue littéraire catholique* (*Litterar. Rundschau für die Kath. Welt*), et le *Moniteur littéraire* (*Litterarischer Handweiser*), de Munster. L'Autriche possède, de plus, le *Journal central de la littérature autrichienne* (*Oester.-Litter. Centralblatt*), et le *Journal littéraire autrichien* (*Oester.-Litteraturblatt*). La *Littérature de la jeunesse et du peuple* (*Jugend-und Volks-Litteratur*) ne paraît que depuis le 1er janvier. Le *Moniteur philologique* (*Philolog. Anzeiger*) rend compte des livres de philologie. Enfin, la théologie protestante a de même ses revues critiques; Luthardt, professeur à Leipsig, édite chaque semaine le *Journal littéraire théologique* et le pasteur Eger fait paraître tous les mois son *Récit théologique*.

Introduction de l'Imprimerie aux États-Unis. — Il y a maintenant deux cents ans que William Bradford a établi aux États-Unis la première presse à imprimer; bientôt après parut dans le Nouveau-Monde un *Almanach pour 1686*. L'imprimerie s'accrut rapidement d'une manière considérable, et, quatre ans plus tard, la première fabrique américaine de papier fut fondée par William Billenhouse. Le fils de W. Bradford créa un journal et publia en 1741, avec la collaboration de Franklin, le premier livre américain important. Deux ans plus tard, Christophe Saws, le premier fondeur de caractères, publiait la première bible américaine. Enfin, le premier journal quotidien des États-Unis, le *Pensylvania Packet*, parut à Philadelphie à partir de 1784.

Paris. — Les nouvelles salles destinées au cabinet des Manuscrits, à la Bibliothèque Nationale, ont leur aménagement entièrement terminé. La salle de lecture, avec ses boiseries Louis XV et ses panneaux de Natoire, sera certainement la plus belle salle de bibliothèque de Paris. Le déménagement des dépôts commence le 13 septembre et durera environ un mois. La communication de certains fonds sera rendue difficile pendant quelques jours; mais tout est prévu pour que le public érudit ait à interrompre le moins possible ses travaux.

— M. Gaston Paris vient de faire tirer à part sa dernière leçon d'ouverture faite au *Collège de France*, le 9 decembre 1885 : *La Poésie française au XVe siècle* (Extrait du *Monde poétique*, Paris, imp. A. Lanier, 32 pages in-4).

— M. P. de Nolhac a commencé l'impression de son livre sur *La Bibliothèque de Fulvio Orsini*, un des fonds de manuscrits les plus intéressants dont se soit enrichie la Bibliothèque Vaticane.

— A tout récemment paru la dixième édition du *Précis historique et chronologique de la littérature française depuis ses origines jusqu'à nos jours,* par M. A. Bougeault (Paris, Delagrave, in-12). Ce livre a eu le succès que lui prédisait l'un de nos collaborateurs dans un compte rendu paru en 1877, dans le tome XX du *Polybiblion.* Nous eussions su bon gré à M. Bougeault, s'il eût comblé les rares lacunes qui lui furent alors signalées.

— Vient de paraître, à la librairie Giraud, un vol. in-18 jésus, papier vergé, caractères elzéviriens, sous ce titre : *Essais de critique,* par M. Charles Fuster. C'est la réunion des articles que l'auteur a donnés à la *Revue littéraire et artistique* et à la *Revue internationale;* quelques-uns tels que : *A propos d'amour* et *Dans mille ans,* sont inédits. Une édition sur papier de Hollande a été faite simultanément.

— La *Notice sur des manuscrits du fonds Libri conservés à la Laurentienne, à Florence,* publiée par M. Léopold Delisle dans le tome XXXII des *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale,* vient de faire l'objet d'un tirage à part (Paris, Imp. nationale, in-4 de 124 p.).

— La troisième livraison de la *Bibliothèque de l'École des chartes,* de 1886, contient une savante publication de M. H. Omont, intitulée : *Le premier Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de Fontainebleau sous Henri II; notice du manuscrit Nani, 245, de Venise;* elle a été tirée à part.

— M. l'abbé Batiffol, élève de l'École des hautes études, a été chargé d'une mission en Italie à l'effet d'y rechercher et d'y étudier les manuscrits grecs, originaires de la grande Grèce.

— Plusieurs fascicules des *Mémoires et documents scolaires* publiés par le Musée pédagogique (Paris, Hachette, in-8) ont été récemment livrés au public; nous signalerons spécialement le fascicule 3 qui forme un fort volume de 733 p., comprenant le *Répertoire des ouvrages pédagogiques du XVIe siècle* (Bibliothèques de Paris et des départements). Dans ce répertoire on trouve sous les noms d'auteurs rangés dans l'ordre alphabétique l'indication de leurs œuvres, avec la mention des dépôts qui en possèdent une ou plusieurs éditions.

— On ne saurait trop encourager, à l'heure où l'enseignement chrétien rencontre tant d'obstacles, les publications telles que l'*Éducation catholique,* excellent recueil scolaire bi-mensuel publié sous la direction de M. l'abbé J. Touzery et édité à Paris par la librairie Gaume : les professeurs y trouvent un guide sûr pour le choix des ouvrages à mettre entre les mains de la jeunesse. N. S. P. le pape vient d'adresser un bref à M. l'abbé Touzery pour l'engager à persévérer dans son entreprise.

— M. A. Soulange-Bodin a fait tirer à part l'article publié par lui, dans la *Revue Britannique* de juin, sous le titre de *La Mission du duc de Nivernais à Londres, 1762-1763* (Paris, aux bureaux de la *Revue,* in-8).

— M. le comte d'Ideville a tout récemment fait paraître une brochure, tirée à un petit nombre d'exemplaires et intitulée *La comtesse de Lavalette (Émilie de Beauharnais) et l'hôtel de La Rochefoucauld (vieilles maisons et jeunes souvenirs)*; elle est éditée par le libraire Champion (in-8).

— Signalons à nos lecteurs le *Discours contre la proscription des princes prononcé à la Chambre des députés dans la séance du 11 juin 1886,* par M. le comte Albert de Mun ; ce *Discours,* édité avec le plus grand soin par la librairie V. Palmé, forme une brochure in-8 de 32 p.

— Le maréchal de Mac-Mahon écrit, paraît-il, ses *Mémoires,* qui ne sont pas destinés à la publicité.

— Vient de paraître, chez Lecène et Oudin, une brochure de M. F. Cor-

réard consacrée à *Michelet, sa vie, son œuvre historique* (in-12): elle contient, outre le portrait de Michelet, des extraits historiques et des notes littéraires, historiques et géographiques.

— En vente chez le libraire Alphonse Picard, l'*Histoire de la Maison d'Aubusson*, par M. P. Mignaton (in-18 jésus de VI-374 p.).

— La *Bibliothèque de l'enseignement des Beaux-Arts,* éditée par la maison Quantin, vient de s'augmenter d'un volume intitulé : *Le Livre, l'Illustration, la Reliure* (in-8); M. H. Bouchot, de la Bibliothèque nationale, est l'auteur de ce travail.

— La librairie H. Welter met en souscription l'ouvrage suivant : *Excerpta Colombiana. Bibliographie de quatre cents pièces gothiques françaises, italiennes et latines du commencement du XVIe siècle non décrites jusqu'ici, précédée d'une Histoire de la Bibliothèque Colombine et de son fondateur,* par H. Harisse. Cette bibliographie formera un volume in-8, d'environ 400 pages, qui paraîtra en décembre 1886.

— On annonce pour le mois d'octobre l'apparition du premier fascicule du *Deuxième supplément au grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, de Pierre Larousse (lib. Vve P. Larousse); ce supplément complètera les volumes précédents et relatera les principaux événements qui se sont accomplis depuis dix ans; il formera environ 40 fascicules.

— M. E. Acollas publie à la librairie Delagrave, sous le titre de *Bibliothèque du droit mis à la portée de tout le monde,* une collection de résumés relatifs aux principales questions de législation usuelle. Dans un nouveau volume, intitulé *La Propriété littéraire et artistique,* M. Acollas vient de tracer les règles à suivre pour garantir son droit et d'indiquer, en les commentant, les décisions de la jurisprudence en pareille matière.

— M. Alfred Marche vient d'être envoyé en mission aux îles Mariannes, pour y faire des recherches relatives à la géographie, à l'histoire naturelle, à l'anthropologie et à l'ethnographie.

— On annonce la prochaine apparition de trois journaux : *Le Coq,* fondé par M. André Treille, ancien rédacteur du *Paris;* la *Revanche,* fondée par M. L. Peyramont; le *Rhin français,* fondé par M. Paul Leser.

Auvergne. — M. le Dr H. Dourif, de Clermont, vient de publier une brochure qui intéressera les curieux et les amateurs de traditions locales, sous ce titre : *Les fêtes de Saint-Gal à Saint-Amant* (Clermont-Ferrand, Bellet et fils, 1886, in-8 de 47 p.) Il y décrit les réjouissances à la fois religieuses et profanes qui avaient lieu chaque année, au mois de juillet, en l'honneur de saint Gal, évêque de Clermont, de 527 à 554. La chapelle de Saint-Gal, dont un dessin de l'auteur reproduit l'état actuel, est de nos jours entièrement abandonnée. Quant aux fêtes, voici plusieurs années qu'elles n'ont eu lieu, et M. Dourif montre bien pour quelles raisons il est peu probable qu'elles reprennent. Il a d'autant mieux fait de ne pas laisser perdre le souvenir de ces traditions populaires et de grouper tous les textes historiques qui s'y rattachent.

— La *Revue d'Auvergne* annonce que les archives départementales du Puy-de-Dôme se sont enrichies tout récemment d'un certain nombre de documents restés en dépôt à l'hôpital d'Issoire, où ils étaient exposés à une complète destruction. Ces pièces sont relatives à l'abbaye de Mégemont, à l'abbaye de Saint-Austremoine d'Issoire, aux Bénédictines d'Issoire, au Chapitre de Saint-Germain-Lembron, aux familles de Seveyrac, de Simiane, de Besse, de la Richardie.

Bretagne. — M. le comte Régis de l'Estourbeillon vient de publier un

important ouvrage intitulé : *Les Familles françaises à Jersey pendant la Révolution* (Nantes, imp. V. Forest, in-8 de VIII-680 p.). Ce volume renferme le dépouillement de trente manuscrits in-folios découverts par M. de l'Estourbeillon chez le recteur de la mission catholique de Saint-Thomas de Jersey; on comprend tout l'intérêt de cette publication qui nous fait connaître près de 400 actes émanant des réfugiés français à Jersey et intéressant plus de 1,200 familles.

CHAMPAGNE. — Nous ignorons le nom de l'auteur de la brochure intitulée *Diderot de Langres,* par un Langrois (Paris, Retaux-Bray), mais c'est à coup sûr un homme qui a écrit son opuscule sous l'influence d'une vive et légitime indignation : « Ce que je veux, » dit-il aux admirateurs de Diderot, « c'est faire connaître, et par conséquent, c'est faire honnir le répugnant personnage que vous allez glorifier. Ce que je veux encore, c'est vous arracher le dernier lambeau du masque maçonnique dont vous vous couvrez depuis neuf ans, pour abuser les simples et exploiter le peuple... »

— M. Louis Brouillon a fait imprimer chez Martin frères, à Châlons-sur-Marne, une brochure in-8 intitulée : *Les Comtes de Dampierre-en-Astenois (Dampierre-le-Château, Marne).*

— On doit à M. E. Thellier une *Histoire populaire de Mézières, Charleville et de leurs environs* (Charleville, Colin, in-18).

DAUPHINÉ. — M. l'abbé J. Chevalier a publié chez J. Céas, à Valence, deux travaux à signaler : *Notes et documents pour servir à l'histoire des évêques d'Avignon et de Valence dans la seconde moitié du XIIIe siècle* (in-8); *Histoire généalogique de la maison de Rabot, par Jean de Rabot, conseiller au Parlement de Grenoble* (in-8 de VI-110 p.). Cette dernière biographie a d'abord été insérée dans le *Bulletin de la Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.*

FRANCHE-COMTÉ. — Dans sa brochure *Victor Hugo et la Franche-Comté* (Besançon, imp. Dodivers, in-8), M. Léonce Pingaud se montre admirateur passionné du poète « franc-comtois », mais du poète seulement, du Victor Hugo qui a célébré « ce qui est supérieur et survit aux révolutions... Dieu et ses grandeurs, la prière et ses effusions, la charité et ses miracles, la famille et ses joies mêlées de deuil, la nature et ses harmonies. » La notice de M. L. Pingaud a d'abord été insérée dans le *Bulletin de l'Académie de Besançon.*

— Les *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon (année 1884)* ont récemment été publiés. Voici les titres des principaux travaux insérés dans ce recueil : *La Poésie en Franche-Comté,* par M. Henri Tivier; — *De l'iconographie chrétienne dans le diocèse de Besançon,* par M. le comte de Soultrait; — *La Correspondance du cardinal de Granvelle,* par M. le marquis Terrier de Loray; — *Inventaire des sceaux des juridictions souveraines et domaniales du comté de Bourgogne du XIIIe au XVIIIe siècle,* par M. Jules Gauthier; — *Notice archéologique sur l'abbaye de Montbenoit,* par M. le comte de Soultrait; — *Tombes franc-comtoises inédites des XIVe et XVIIe siècles,* par M. Jules Gauthier.

— Vient de paraître chez Champion, à Paris : *Les Sires de Faucogney, vicomtes de Vesoul. Notice et documents,* publiés par M. Jules Finot, archiviste du Nord (1886, in-8).

GUYENNE. — La bibliothèque de Bordeaux vient de faire l'acquisition d'un manuscrit in-4 de 38 folios, écrit à la fin du XVIIIe siècle, et intitulé : *Mémoire instructif sur l'ancienneté de la ville et citté de Lectoure, de ses immunités, libertés, privilèges, usages, coutumes et franchises.*

— On doit à M. l'abbé L. E. Cabannes une *Notice historique sur la ville de Castelmoron-sur-Lot* (Agen, imp. Vᵉ Lamy, in-8).

— Nous avons reçu une brochure intitulée : *Du Concours de la famille dans l'éducation publique.* C'est un discours prononcé le 26 juillet 1886 par M. A. Libercier, à l'École Saint-Elme d'Arcachon (Bordeaux, imp. de Lanefranque, in-8).

Ile-de-France. — M. E. Charvet a récemment inséré dans le *Recueil des Mémoires de la Société académique de l'Oise* un article dans lequel il nie l'authenticité du drapeau bourguignon pris par Jeanne Hachette lors du fameux siège de Beauvais et conservé aujourd'hui dans l'hôtel de ville de Beauvais. M. Renaud Rose rejette cette conclusion dans une brochure intitulée : *Jeanne Hachette et l'authenticité de son drapeau. Lettre à M. Ernest Charvet* (Beauvais, imp. de la Société *l'Indépendant de l'Oise*, in-12). La question avait déjà été soulevée en 1850, et il y a dans la brochure de M. Rose quelques paroles assez malveillantes pour un « académicien jouissant alors d'une certaine notoriété (M. Paulin Paris)... qui ne voulait faire qu'un peu de bruit » en niant également l'authenticité du drapeau bourguignon.

— M. A. Besoul a récemment publié une brochure qui porte ce titre des plus détaillés : *Recherches historiques sur la commune de Favières-en-Brie (Seine-et-Marne), ses antiquités, ses seigneuries, ses fiefs, l'abbaye d'Hermières et le prieuré de Saint-Ouen, etc., et quelques aperçus sur Tournan* (Melun, Drosne, in-8).

— M. H. Martin, après avoir édité dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France* les *Inventaires des biens et des livres de l'abbaye des Vaux-de-Cernay au XIIᵉ siècle,* en a fait exécuter un tirage à part, non mis dans le commerce.

Languedoc. — M. B. Bénezet a publié dans les *Mémoires de la Société archéologique du midi de la France* un travail intitulé *Histoire de l'art méridional au moyen âge et à l'époque de la Renaissance.* I. *De la formation des écoles de sculpture.* Cet article a été tiré à part, il y a déjà plusieurs mois.

— On doit à M. J. Doumeng une *Monographie de la commune de Grépiac, département de la Haute-Garonne* (Toulouse, imp. Tardieu, in-8).

Limousin. — Vient de paraître chez Ducourtieux, à Limoges, un savant mémoire de M. L. Guibert sur les *Tours de Chalusset ;* cinq planches accompagnent ce travail et retracent sous divers aspects ce qui reste des anciens châteaux ; elles donnent en outre quelques détails de chapiteaux et reproduisent le sceau et contre-sceau de Pierre Bernard, seigneur de Chalusset, de 1264.

— M. René Fage, continuant sa publication sur le *Vieux Tulle,* consacre le quatrième fascicule à *La Tour prisonnière dite Tour de Maysse* (Tulle, imprimerie Crauffon, 1886, gr. in-8 de 27 p.). Nous attendons avec impatience les monographies de *la Tour de la Motte,* de *la Porte Chanal,* de *la Place publique,* de *la Grande maison de Loyac,* de *la Basilique Saint-Martin,* etc.

— A la fin de mars a paru à Limoges, chez l'imprimeur Gely, le premier numéro du *Limousin littéraire, artistique, scientifique, industriel, agricole et commercial* (petit in-folio, hebdomadaire ; abonnement annuel : 3 fr.).

Lorraine. — Indiquons aux amis de la littérature du moyen âge les légendes et portraits de l'ancienne Lorraine, *Sagen und Bilder aus Lothringens Vorzeit,* par O. Schwebel (Forbach, R. Hupfer, 1886, in-8).

— M. P. Lemaire a écrit une importante monographie de *la Commune de Triaucourt dans le bailliage de Beaulieu-en-Argonne* (Bar-le-Duc, imp. Philipona, in-8).

— M. l'abbé L'Hote a fait paraître sous ce titre : *Études historiques sur le diocèse de Saint-Dié* un travail sur *Notre-Dame de Saint-Dié* (Saint-Dié, imp. Humbert, in-8).

NORMANDIE. — M. Lefort va publier le travail qu'il a lu le 30 avril dernier aux réunions de la Sorbonne : *Salaires et revenus dans la généralité de Rouen au XVIIIe siècle, comparés avec les dépenses de l'alimentation, du logement, du chauffage et de l'éclairage* (Rouen, Cagniard, in-8).

— Un *Bulletin de la Société de l'Histoire de Normandie* est sous presse; il contient les documents suivants : *Acte par lequel Jean de Montmorency se désiste en faveur d'Enguerran de Marigny, de ses prétentions à des droits de juridiction en la paroisse de Criquiers* (1314). *Lettres de Charles, comte de Valois, par lesquelles il approuve certaines coutumes particulières pour le village de Criquiers et sollicite du roi leur confirmation* (1315). *Marché fait avec des pourvoyeurs pour l'entretien de la maison du duc de Montpensier* (1597). Enfin des extraits d'un *Marché fait pour la maison de Catherine de Clèves, duchesse de Guise, comtesse d'Eu, avec Anserauld, pourvoyeur de la maison du maréchal de Biron, demeurant à Paris, en la vallée de Misère* (9 janvier 1597). Ces documents sont inédits, sauf le second déjà publié par Toussaint Duplessis dans sa *Description de la Haute-Normandie,* et par M. Malhou, dans la *Revue des Sociétés savantes* (VIII, p. 48).

— Le *Discours de S. G. Mgr l'évêque de Bayeux et Lisieux au Congrès des associations ouvrières catholiques à Caen* (6 août 1886), vient d'être imprimé chez O. Payan à Bayeux; ce remarquable discours forme une brochure in-8 de 16 pages.

— Le *Catalogue de la bibliothèque de la ville du Havre* est maintenant à la disposition des érudits; il comprend deux volumes in-8 (Le Havre, imp. Hastin).

— Sous ce titre : *Une Église champêtre* (Alençon, 1886, 19 p. in-8), M. Florentin Loriot a fait tirer à part du *Bulletin de la Société historique et archéologique de l'Orne,* la monographie qu'il a consacrée à une des églises de l'arrondissement d'Alençon. C'est celle du bourg de la Roche-Mabile, ancienne église bénédictine, dont les parties romanes sont au moins du XIe siècle. M. Loriot, appuyé sur les documents contemporains, raconte l'histoire des lieux et en ranime les souvenirs. Trois gravures lithographiques et un plan du donjon de la Roche-Mabile accompagnent ce consciencieux travail.

— M. Frédéric Plessis, professeur à la Faculté de Caen, met sous presse à Paris, chez Lemerre, un volume de poésies françaises.

— On annonce la publication prochaine dans *Petite Chronologie de Dieppe,* par E. Chevallier, in-8, 80 p., 3 plans de Dieppe (1600, 1832 et 1884), Rouen, imp. Cagniard ; et d'une *Notice sur Jean Hays, conseiller et avocat du roi au Bailliage et siège présidial de Rouen,* poète de la fin du XVIe siècle, né à Pont-de-l'Arche, par J. Deschamps (petit in-4 écu, 36 p. Rouen, imp. Cagniard.)

ORLÉANAIS. — On annonce que M. Hauler, érudit allemand, a eu la bonne fortune de découvrir dans la bibliothèque d'Orléans cinq feuillets d'un manuscrit qui renfermait les *Histoires* de Salluste, uniquement connues jusqu'à ce jour par quelques citations.

PICARDIE. — *Les Antiquités du pays bourbonnais* de M. Ernest Deseille (Paris, Alph. Picard, in-8) nous font remonter dans l'histoire de cette région jusqu'aux temps siluriens, alors que l'homme vivait « parmi les mammouths, les ours des cavernes et d'autres animaux dont les espèces n'existent plus. »

— La librairie Leroux, de Paris, a édité une *Étude sur quelques antiquités trouvées en Picardie* (in-8), par M. A. Danicourt.

— M. A. Danicourt a écrit un sérieux ouvrage dans lequel il nous fait connaître les péripéties d'une *Révolte à Péronne sous le gouvernement du maréchal d'Ancre, l'an 1616* (Péronne, imp. Quentin, in-8); plusieurs documents inédits sont publiés dans ce volume.

— La question de l'universalité du déluge ne paraît pas sur le point d'être tranchée. Signalons encore une brochure de M. Ch. Robert, prêtre de l'Oratoire de Rennes : *A propos du déluge biblique de M. Motais* (Amiens, Rousseau-Leroy, in-8. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*).

Poitou. — M. Antonin Levriet a fait paraître à Niort, chez L. Clouzot, une *Histoire des deux-Sèvres* (in-12).

— M. Bélisaire Ledain a extrait des *Mémoires de la Société de statistique des Deux-Sèvres* l'intéressant *Inventaire du château de Thouars du 2 mars 1470* qu'il avait publié dans l'un des derniers fascicules.

Provence. — La dernière publication de M. Tamizey de Larroque n'a pas été consacrée à un correspondant de Peiresc. Ce sont *Quatre lettres inédites de Jacques Gaffarel* (34 p. in-8), extr. des *Annales des Basses-Alpes, Bulletin de la Société scientifique et littéraire de Digne.* Ce Gaffarel, « l'un des hommes de lettres qui a fait autant parler de lui au XVIIe siècle, » a été en relations suivies avec Peiresc ; mais on n'a pas pour l'heure ses lettres à l'académicien d'Aix, on n'a que les lettres de Peiresc à Gaffarel. Celles que publie aujourd'hui notre collaborateur sont adressées à Gassendi, à Raphael de Bologne et aux frères Du Puy. Les notes fourmillent comme toujours et l'emportent en intérêt sur le texte.

— M. l'abbé A.-J. Rance poursuit ses recherches sur *L'Ancien clergé d'Arles,* et il nous donne aujourd'hui deux notices sur *Gaspard de Saint-Andiol* et *Gilles Du Port;* le premier, qui vécut de 1631 à 1712, fut archidiacre d'Arles; nous ne pouvons dire quels sont les titres de Gilles Du Port à l'attention de M. l'abbé Rance; car, si, dans la brochure qui nous est parvenue, les 8 premières pages de la notice sur Gaspard de Saint-Andiol sont en double exemplaire, par contre les pages 9 à 25, qui doivent contenir la majeure partie de la notice consacrée à Gilles Du Port, font absolument défaut.

— Dans une brochure publiée à Paris, chez Maisonneuve, sous le titre de *Mariage morganatique du duc de Lavalette* (in-8), M. l'abbé Cazauran réfute les objections présentées par M. F. Mireur au sujet *Du prétendu mariage du duc d'Épernon, à Pignans (Var).*

Saintonge. — Dans une sépulture du IIIe siècle à Saintes il a été découvert, entre autres objets curieux, un anneau gnostique, ce qui prouve que les doctrines gnostiques signalées par saint Jérôme dans le midi, avaient pénétré jusqu'en Saintonge. Un savant anglais, M. Lewis, bibliothécaire du collège *Corpus Christi,* à Cambridge, a une collection remarquable de ces objets dont a parlé M. Saglio dans le *Dictionnaire des antiquités,* et dont Montfaucon a gravé de très nombreux spécimens dans l'*Antiquité expliquée.* Le *Bulletin de la Société des Archives de Saintonge* publie, dans son numéro de juillet, une étude sur l'abraxas de Saintes et plusieurs figures d'après la collection Lewis et une brochure du docteur King.

Allemagne. — Signalons à l'attention de nos lecteurs un livre où sont exposés en détail les principes sur lesquels repose l'organisation de l'enseignement universitaire en Allemagne : *Der deutsche Professor der Gegenwart,* par le Dr Joh. Flach (Leipzig, A. Unflad, 1886, petit in-8).

— Le 2 août et les jours suivants a eu lieu la célébration du cinq centième anniversaire de la fondation de l'Université d'Heidelberg, où M. Maxime Du Camp représentait l'Académie française.

— On annonce l'apparition d'une nouvelle histoire de la découverte de l'imprimerie, due au Dr Westermann : *Geschichte der Erfindung der Buchdruckkunst.*

— A récemment été mis en vente chez Weidmann, à Berlin, la première partie du second volume de l'ouvrage biographique et bibliographique consacré à Lessing par le Dr Erich Schmidt : *Lessing, Geschichte seines Lebens und seiner Schriften* (in-8).

— M. A. Müller vient de publier un traité des antiquités scéniques grecques, constituant la deuxième partie du troisième volume de la nouvelle édition des *Antiquités grecques* de Hermann : *Lehrbuch der griechischen Bühnenalterthümer* (Fribourg, Mohr, 1886).

— M. G. Habich vient de faire paraître un *Vade-mecum* pour la peinture italienne des anciens maîtres (Hambourg) qui sera très utile aux visiteurs des grands musées de Paris, Londres, Berlin, Dresde, Munich, Vienne et Francfort.

— M. Ad. Kohut a publié dans ces derniers temps, chez Gust. Schuhr, à Berlin, sous le titre prétentieux de : *Moderne Geistesheroen, biographisch-kritische Charakterbilder und Porträt-Skizzen aus der Gegenwart* (in-8 de 219 p.), quatorze notices biographiques consacrées aux célébrités contemporaines et divisées en trois séries; dans la première sont rangés les savants et les hommes d'Etat; dans la seconde, les poètes et les écrivains; dans la troisième, les peintres et les sculpteurs.

— A récemment paru, chez N. G. Elwert, à Marbourg, un ouvrage de M. Wilh. Kolbe sur les mœurs et usages populaires de la Hesse : *Hessische Volks-Sitten und Gebräuche im Lichte der heidnischen Vorzeit* (in-8).

— Signalons la publication de M. Ad. Stern sur l'histoire littéraire moderne de l'Allemagne : *Die deutsche Nationallitteratur vom Tode Gœthes bis zur Gegenwart* (Marbourg et Leipzig, N. G. Elwert, in-8); plus de deux cents littérateurs sont cités et appréciés dans cet ouvrage.

— Aux folk-loristes s'adresse la seconde édition d'un livre sur les légendes historiques de l'Allemagne, publié pour la première fois il y a près de quarante ans par C. Simrock, sous ce titre : *Die geschichtlichen deutschen Sagen aus dem Munde des Volks und deutscher Dichter* (2e édition, à Bâle, chez B. Schwabe, in-8 de IX-515 p.).

— Voici encore un volume rentrant dans le domaine du folk-lore; le Dr Ulrich Jahn a recueilli les nombreuses légendes populaires de la Poméranie et de l'île de Rugen et les a publiées sous le titre de *Volkssagen aus Pommern und Rügen* (Stettin, H. Dannenberg, in-8 de XXVII-541 p.).

Angleterre. — Le Dr R. Doebner a édité chez Veit, à Leipzig, les *Memoirs of Mary, queen of England* (*1689-1693*). Les Mémoires sont suivis des lettres adressées par la reine Marie, les rois Jacques II et Guillaume III à la princesse Sophie de Hanovre; cette dernière publication vient donc compléter l'édition de la correspondance de la princesse Sophie, donnée il y a quelques mois, à Leipzig, par Ed. Bodemann, dans le tome XXVI des *Publicationen aus den k. preussischen Staatsarchiven.*

— Dans les premiers jours du mois d'août, on a procédé à la vente de la riche collection de tableaux du duc de Marlborough, qui renfermait un grand nombre d'œuvres de Rubens, de Teniers et de Van Dyck.

— Signalons un ouvrage consacré aux expéditions normandes dans le sud de l'Europe : *A short History of the Normans in south Europe* (in-8).

Autriche. — On affirme que les héritiers de Liszt publieront avant la fin de cette année les Mémoires de l'illustre maître, écrits par lui-même, sous le titre de : *Ma Vie.* Ces Mémoires, remplis d'anecdotes intéressantes, ne

sont malheureusement pas terminés. Il se trouvera sans doute quelque main amie pour combler cette lacune et compléter la biographie de Liszt.

— La littérature croate est surtout formée de traductions. Dernièrement, on a traduit quelques classiques grecs et latins, des pièces de Shakespeare, et enfin des contes allemands et français.

Belgique. — Mgr Lamy, prélat de S. S. Léon XIII et professeur de langues sémitiques et d'Écriture sainte à l'Université catholique de Louvain, va faire paraître prochainement chez Dessain, à Malines, le second volume des œuvres inédites de saint Ephrem, évêque syrien. Mgr Lamy doit être parti pour Londres, afin de continuer ses recherches dans la collection des manuscrits syriaques du British Muséum.

— Vient de paraître à Anvers le tome II de la *Correspondance de Christophe Plantin*, publiée par le conservateur du Musée Plantin-Moretus, M. Max Rooses (imp. J. E. Buschmann, in-8).

— Il vient de se fonder à Bruxelles, sous le titre d'« Union des Arts » une association qui détermine ainsi son but : « Faire connaître au public belge les poètes et les compositeurs français, travailler à une union de plus en plus intime des deux nations sœurs, permettre aux jeunes surtout, sans distinction d'aucune école, d'affirmer leurs personnalités.

— Le 1er fascicule du tome IX de la *Biographie nationale*, publiée par l'Académie royale de Belgique, vient de paraître. Les biographies comprises dans ce fascicule (de Helmont (van) à Henschling) occupent 336 colonnes. Les articles les plus importants et les plus développés dans cette longue série de noms sont ceux des Hemricourt, des Henri de Louvain, de Brabant, de Limbourg, de Luxembourg, de Flandre, de Dinant, de Gueldre, etc., d'Hériger l'historiographe du xe siècle, des Hermans.

— Vient de paraître : *Pèlerinage en Terre Sainte, impressions et souvenirs*, par le P. Fr. A. Portmans, des Frères prêcheurs, un très beau volume de plus de 300 pages in 8. Prix broché, 2 fr. H. Dessain éditeur.

Espagne. — Nous avons reçu les *Discursos léidos ante la Real Academia española en la recepción pùblica del R. P. Miguel Mir el dia 9 de mayo de 1886* (Madrid, tip. de los huérfanos, gr. in-8 de 65 p.). Les discours du R. P. Miguel Mir et celui de D. Marcelino Ménendez y Pelayo, qui suit, contiennent l'éloge du prédécesseur de M. Mir, le poète dramatique Garcia Gutiérrez et aussi des aperçus sur la littérature moderne de l'Espagne.

— M. Jéronimo Vida a lu récemment à l'Athénée de Madrid un Mémoire intitulé *La Familia como célula social*, qui a été publié en une brochure gr. in-8 de 40 p. (Madrid, tip. de *El Correo*).

— On signale parmi les publications récentes : *Historia del conflicto de las Carolinas y prueba del derecho de España* por Enrique Taviel de Andrade, (Madrid, Murillo, in-8) ; — *Cartas padagogicas* por D. T. Galvacha. Excellente brochure de propagande où l'on montre comment la religion et l'éducation doivent se mêler pour agir efficacement sur l'esprit des enfants, et comme la fureur de laïcisme, qui domine aujourd'hui en France, est une des aberrations les plus funestes.

Hongrie. — Un jeune érudit hongrois, M. le professeur Jean Kiss, a entrepris la publication à Temesvar d'une revue trimestrielle intitulée *Bölcseleti Folyóiras (Revue philosophique)* dans laquelle seront principalement exposées les doctrines philosophiques de saint Thomas. Cet important recueil, qui est le seul de ce genre publié en Hongrie, correspond à nos *Annales de philosophie chrétienne*.

— Le premier volume des œuvres de Tourguéneff traduites en hongrois, vient de paraître à Pesth.

Italie. — On annonce que l'on croit avoir remarqué la disparition de 120 codex de la Bibliothèque Alexandrine, à Rome.

— M. G. Abate Longo a récemment fait paraître un opuscule intitulé *La Protezione dei deboli come funzione dello stato e l'influenza di questa nel diritto civile.* (Catane, tip. di F. Martinez, in-8).

— Un Danois, Cristoforo Nyrop, a écrit une *Histoire de l'épopée française au moyen âge*, qui vient d'être traduite en italien par M. Egid. Gorra sous ce titre : *Storia dell epopea francese nel medio evo* (Florence, tip. de G. Carsenecchi, in-8); l'Université de Copenhague a décerné une médaille d'or à l'auteur de l'œuvre originale.

— Vient de paraître à Rome la première partie d'un *Catalogo metodico degli scritti contenuti nelle pubblicazioni periodiche italiane e straniere;* elle est consacrée aux *Scritti biografici e critici* (in-8 de xvii-517 p.), et comprend, outre la liste des périodiques dont le dépouillement a été fait et plusieurs tables, les articles biographiques contenus dans deux cent quarante revues italiennes et étrangères.

— On doit à M. C. Lozzi un important ouvrage bibliographique dont le premier volume, récemment imprimé chez Galeati à Imola, est intitulé *Biblioteca storica dell' antica e nuova Italiana. Saggio di bibliographia analitico, comparato e critico* (in-8 de 493 p.)

Pologne. — M. Bukowski a fait paraître les deux premiers volumes de son *Histoire de la réforme en Pologne.*

— M. Jarochowski vient d'éditer le troisième volume de son *Histoire de la Pologne sous les princes saxons.* (quatrième volume des *Esquisses*).

— Le seul périodique traitant des langues slaves paraît à Berlin, c'est l'*Archiv für slavische Philologie*, dirigé par M. J. Jagié, avec la collaboration de MM. A. Brückner, A. Leskien et W. Nehring. L'*Archiv* commence sa neuvième année.

— *Monsieur Thaddée*, poème d'Adam Mickiewicz, vient d'être traduit en anglais par M. Ashurst Biggs. Le même auteur a aussi traduit en anglais le *Conrad Wallenroth* du même poète. La version est extrêmement fidèle.

— La *Cosmographie* de J. Jedrzejewicz (volume III de la 3e série de la *Bibliothèque des sciences mathématiques et physiques*, de Varsovie) mérite des éloges.

Russie. — La bibliographie du droit civil vient de s'enrichir d'un nouveau travail, qui embrasse tout ce qui a été publié sur ce sujet depuis plus d'un siècle (1750-1885). Cet *index systématique*, aussi complet qu'on puisse le désirer, est dû aux soins de M. Povorinski, qui l'a fait sur la demande de la commission chargée de rédiger le code civil.

— Il a paru à Orenbourg une monographie intitulée : *Les Derviches dans le monde musulman*, et ayant pour auteur M. Pozdéev, qui a longtemps séjourné dans l'Asie centrale ; c'est ce qu'il y a de mieux sur cette matière dans la littérature russe.

— Les journaux annoncent la publication d'un ouvrage très remarquable de M. Arnold, intitulé l'*Harmonisation de l'ancien Chant de l'Église russe d'après la théorie hellénique et byzantine ainsi que d'après les lois de l'acoustique.* L'auteur est un des très rares connaisseurs de ce sujet difficile et presque inexploré.

— On a découvert à Moscou un manuscrit du xve siècle contenant les *Lois d'Étienne Douchan*, roi de Serbie. C'est le troisième dans l'ordre d'ancienneté ; mais il a sur les deux autres l'avantage de porter une date précise (1444), d'être bien plus correct et de renfermer deux pièces qui manquent dans ceux-là. Le manuscrit appartient à M. Barsov, secrétaire de la Société

d'histoire et d'antiquités russes, établie à Moscou. Parmi les travaux publiés par cette Société dans ses *Lectures*, nous signalons la suite de l'Étude de M. Barsov sur l'*Expédition d'Igor*, l'*Exposé de la vraie foi de Cyrille le Philosophe*, d'après un manuscrit appartenant au même, et l'écrit de Silvestre Medvédef sur les anciens livres liturgiques de Moscou.

— L'archéologue Pourtzeladze a été chargé par le ministère de la Cour d'exploiter les *tumuli* de la Cakhétie, au Caucase, et de soumettre à la commission archéologique établie auprès dudit ministère tous les objets qu'il aura découverts, avant qu'ils reçoivent leur destination définitive.

SICILE. — Nos lecteurs connaissent déjà plusieurs intéressantes publications dues à M. Antonio di Palomes ; signalons aujourd'hui une brochure du même auteur publiée à Palerme sous le titre de *Re Guglielmo I e le monete di cuojo. Accenni* (in-8 de 47 p.).

CONGO. — Le P. Duparquet, missionnaire français, a découvert dans les archives de l'ancienne mission du Loango (aujourd'hui Congo français), actuellement au Musée de la Propagande à Rome, un *Essay d'une grammaire congo suivant l'accent congo ou malemba* (in-4) et un *Dictionnaire congo-français*.

ÉGYPTE. — La dernière guerre d'Égypte a fait l'objet d'une importante publication en deux volumes due à M. Charles Royle et intitulée : *The Égyptian campaigns 1882 to 1885, and the events which led to them* (London, Hurst and Blackett, 1886, in-8.).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Cursus scripturæ sacræ. Commentarius in libros Samuelis*, par Cornély, F. de Hummelauer (gr. in-8, Lethielleux). — *Le Nouveau Testament de N.-S. Jésus-Christ*, traduit par l'abbé Crampon (in-8, Desclée). — *Le Nouveau Testament de Jésus-Christ*, traduit par MM. Bourassé et Janvier (in-16, Mame). — *Méditations sur la Passion de Jésus-Christ*, par A. F. Lennig (in-12, lib. de l'Œuvre de Saint-Paul). — *Les Familles bibliques*, par le P. Matignon (in-12, Palmé). — *De la Préparation à la mort*, par le cardinal Bona (in-32, Seguin, à Avignon). — *Le grand Combat contemporain ou l'Église et la Révolution*, par L. Degron (in-8, Palmé). — *Œuvres pastorales de Mgr Perraud* (t. IV, in-8, H. Oudin). — *La Théosophie universelle. Théosophie bouddhiste*, par lady Caithness, duchesse de Pomar (in-8, G. Carré). — *Le Bouddhisme selon le canon de l'Église du Sud, sous forme de catéchisme*, par H. S. Olcott (in-12, G. Carré). — *Institutionen des katholischen Kirchenrechts*, par le Dr H. Læmmer (gr. in-8, Herder, à Fribourg en Bade). — *Histoire de la Philosophie*, par l'abbé P. Vallet (in-12, Roger et Chernoviz). — *Philosophes illustres*, par P. A. Mercklen (in-8, Bloud et Barral). — *Le Corps et l'Esprit; action du moral et de l'imagination sur le physique*, par D. Hack-Tuke (in-8, J.-B. Baillière). — *Les Essais de Montaigne*, publiés d'après l'édition de 1588, avec les variantes de 1595 (t. Ier, in-12, Jouaust). — *Le Naturalisme*, par Mme E. Pardo-Bazan (in-12, Giraud). — *Il naturalismo contemporaneo in letteratura*, par G. Pipitone-Federico (in-12, Sandron, à Palerme). — *La Moral independiente y los principios del derecho nuevo*, par le P. V. M. de Minteguiaga (gr. in-8, « La Ciencia Cristiana », à Madrid). — *Manuel des Œuvres. Institutions religieuses et charitables de Paris. 1886* (in-12, Poussielgue). — *Serviteurs et commensaux de l'homme*, par Le Duc Saint-Germain (gr. in-4, Mame). — *Abrégé de Géologie*, par l'abbé Bourgeat (in-12, Poussielgue). — *Souvenirs entomologiques* (3e série), par J. H. Fabre (in-8, Delagrave). — *Théorie de la Grande Guerre*, par le général de Clausewitz (2 vol. in-8, Baudoin). — *Les Méthodes de Guerre actuelles et vers la fin du XIXe siècle*, par le général Pierron (in-12, Baudoin). — *Canons français et canons allemands*, par le capitaine A. Marietti (in-8,

Baudoin). — *Sous les Eaux*, par de La Blanchère (gr. in-8, Delagrave). — *La Chasse au Phénix*, par D. Bernard (in-4, Delagrave). — *Les Promenades du docteur Bob*, par Beaugrand (gr. in-8, Delagrave). — *Guide pratique du garde-chasse*, par E. Bellecroix (in-12, F. Didot). — *L'Art de dire*, par L. Leloir (in-12, Lecène et Oudin). — *Recueil de deux cents motifs d'architecture depuis la Renaissance jusqu'à nos jours*, par D. Ramée (in-4, F. Didot). — *Le Livre et les Arts qui s'y rattachent*, par M. P. Louisy (gr. in-8, F. Didot). — *La maison Plantin à Anvers*, par L. Degeorge (in-8, F. Didot). — *L'Origine du Français* (t. Ier), par l'abbé J. Espagnolle (in-8, Delagrave). — *La Chanson populaire*, par J. B. Weckerlin (gr. in-8, F. Didot). — *A la recherche du Bonheur*, par le comte L. Tolstoï (in-12, Perrin). — *La Dame aux pierreries*, par E. Marlitt (2 vol. in-12, F. Didot). — *Le Gantelet blanc*, par Mayne-Reid, traduction de Mme Guerrier de Haupt (in-12, F. Didot). — *Mystérieuse disparition de lord Bruckenbury*, par Miss A. B. Edward (in-12, F. Didot). — *L'Anneau de Bronze*, par G. d'Aurgel (in-12, H. Gautier). — *Le Prince et le Pauvre*, par M. Twain (in-12, Oudin). — *Une petite-fille de Cendrillon*, par G. d'Éthampes (in-12, Henri Gautier). — *Paul Barbet*, par E. Lionnet (in-12, H. Gautier). — *Trois Contes chinois*, par L. E. Robert (in-8, Delagrave). — *Les Premiers pas*, par J. de Kerlys et P. du Château (in-12, H. Gautier). — *Petite Reine*, par M. Maryan (in-12, Bloud et Barral). — *Histoire abrégée de la littérature latine*, par E. Talbot (in-12, Delalain). — *Histoire sommaire de la littérature française*, par A. Biais (in-12, Picard-Bernheim). — *Essais de Critique*, par Ch. Fuster (in-12, Giraud). — *Lettres du R. P. Lacordaire à Théophile Foisset*, publiées par J. Crépon (2 vol. in-8, Poussielgue). — *De Paris à Berlin*, par V. Tissot (in-12, Fetscherin et Chuit). — *Les Français au Canada*, par A. Chalamet (in-8, Picard-Bernheim). — *Les Français en Amérique*, par J. Feyrol (in-8, Lecène et Oudin). — *Les Exploratrices au dix-neuvième siècle*, par Ch. Simond (in-8, Lecène et Oudin). — *Tunis et la Tunisie*, par Ch. Simond (in-12, Lecène et Oudin). — *Le Congo*, par P. Blaise (in-8, Lecène et Oudin). — *Le Détroit de Magellan*, par H. Feuillet (gr. in-8, Mame). — *Histoire de saint Augustin* (2 vol. in-8, Palmé). — *Lettres de sainte Catherine de Sienne*, traduites par É. Cartier (5 vol. in-12, Poussielgue). — *Martyrologe des saints militaires*, par l'abbé Profillet (in-8, Retaux-Bray). — *Histoire de l'Europe et particulièrement de la France de 1610 à 1789*, par E. Maréchal (in-12, Delalain). — *Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny pendant l'année 1787*, publiées par M. de Lescure (in-12, Jouaust). — *Les Débris de Quiberon, souvenirs du désastre de 1795*, par E. de Lagournerie (in-12, Libaros, à Nantes). — *Abrégé de l'histoire contemporaine de la France*, par A. Lacroix (in-8, Dupret). — *La France socialiste*, par Mermeix (in-12, Fetscherin et Chuit). — *Le Siège de Tuyen-Quan*, par D. de Lonlay (in-12, Garnier). — *Les Combats du général de Négrier au Tonkin*, par D. de Lonlay (in-12, Garnier). — *La Guerre de Sécession (1861-1865)*, par E. Grasset (in-12, Baudoin). — *Biographies d'hommes illustres des temps anciens et modernes*, par E. Zevort (in-12, Picard-Bernheim). — *Vauban et Riquet*, par P. Bondois (in-8, Picard-Bernheim). — *Victor Hugo, sa vie, ses œuvres*, par P. Bondois (in-8, Picard-Bernheim). — *Petite Histoire de la Typographie*, par A. Vitu (in-8, Delagrave).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

RENNES, ALPH. LE ROY FILS, IMPRIMEUR BREVETÉ.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Pêcheur d'Islande*, par Pierre Loti. 23e édition. Paris, Calmann Lévy, 1886, in-18 j. de 320 p. 3 fr. 50. — 2. *Jean-de-Jeanne*, par Émile Pouvillon. Paris, A. Lemerre, 1886, in-18 j. de 258 p. 3 fr. 50. — 3. *Monsieur Jean*, par Ferdinand Fabre. Paris, Charpentier, 1886, in-12 de 318 p. 3 fr. 50. — 4. *Le Gars Perrier*, par Robert de la Villehervé. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 364 p. 3 fr. 50. — 5. *L'Ève future*, par le comte Villiers de l'Isle-Adam. Paris, M. de Brunhoff, 1886, in-12 de 380 p. frontispice illustré, 3 fr. 50. — 6. *Zo-Har*, par Catulle Mendès. Paris, Charpentier, 1886, in-12 de 380 p. 3 fr. 50. — 7. *Le Boulet*, par René Maizeroy. Paris, Victor Havard, 1886, in-18 j. de 354 p. 3 fr. 50. — 8. *L'Insurgé*, par Jules Vallès. Paris, Charpentier, 1886, in-12 de 376 p. 3 fr. 50. — 9. *L'Étoile éteinte*, par Marcel Sémézies. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 290 p. 3 fr. 50. — 10. *Trop Belle*, par Henry de Pène. 9e édition, avec une préface de M. Octave Feuillet, de l'Académie française. Paris, Paul Ollendorff, 1886, in-18 j. de 318 p. 3 fr. 50. — 11. *Le Ministère de Martial Ravignac*, par Félix Narjoux. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 296 p. 3 fr. 50. — 12. *Tartarin sur les Alpes*, par Alphonse Daudet. Édition illustrée. Paris, Marpon et Flammarion, 1886, in-12 de 280 p. 4 fr. — 13. *Fusil chargé* (Récit militaire), par Eugène Mouton. Paris, Léopold Cerf, 1886, in-12 de 300 p. 3 fr. 50. — 14. *Les Prétendants de Viviane*, par Jean d'Etiau. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 282 p. 3 fr. — 15. *Les Compagnons de la Chausse*, par le chevalier G. de Crollalanza. 3e édition. Paris, Blériot et Gautier, 1886, in-18 j. de 288 p. 3 fr. — 16. *L'Évadé*, par Raoul de Navery. Paris, Blériot et Gautier, 1886, in-18 j. de 218 p. 2 fr. 50. — 17. *L'Abbaye de la Vallée d'Arc*, par N. A. F. Puaux. Paris, Fischbacher, 1886, in-12 de 234 p. 3 fr. 50. — 18. *Les Voleurs de locomotives*, par Ferdinand Hue. Paris, C. Dillet, 1886, in-18 de 280 p. 3 fr. 50. — 19. *Souvenirs de la Maison des Morts*, par Th. Dostoïevsky. Traduit du russe, par M. Neyroud, avec une préface par le vicomte E. Melchior de Vogüé. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 360 p. 3 fr. 50. — 20. *A la Recherche du Bonheur*, par le comte Léon Tolstoï. Traduit du russe par M. Halperine. Paris, Paul Perrin, 1886, in-12 de 270 p. 3 fr. 50. — 21. *Pauvre Moschko*, mœurs galliciennes, par K. E. Franzos. Traduction de Louis de Hessem. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 268 p. 3 fr. 50. — 22. *L'Agonie d'une race*, par Charles Simond. Paris, Blériot et Gautier, 1886, in-18 j. de 318 p. 3 fr. — 23. *Sur la Sprée*, par J. Kraszewski. Traduit du polonais, par A. H. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 238 p. 1 fr. 25. — 24. *La Famille Bucholz*, par Julius Stinde. Traduit de l'allemand par Jules Gourdault. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 310 p. 3 fr. — 25. *Le Bien d'autrui*, par Hephell. Traduit de l'anglais. Paris, Hachette, 1886, in-18 j. de 220 p. 1 fr. 25. — 26. *Lettres de l'Enfer*, par Max Rowel. Confessions d'un damné, traduites du danois par G. Ducros, pasteur de l'église réformée. Paris, Louis Westhausser, 1886, in-12 de 408 p. 3 fr. 50. — 27. *Tête-Rousse*, par Pontsevrez. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-18 j. de 288 p. 3 fr. 50. — 28. *Le Monde qui fait la fête*, par Mousk. Paris, librairie illustrée, 1886, in-12 de 286 p. 3 fr. 50. — 29. *Les Héroïnes du devoir*, par Paul Célières. Nouvelle édition illustrée par Kauffmann. Paris, Hennuyer, 1886, in-8 de 210 p. 2 fr. 25.

1. — *Pêcheur d'Islande*, la dernière œuvre de M. le lieutenant de vaisseau Julien Viaud — en littérature Pierre Loti — est un chef-d'œuvre tout simplement. Au Pardon des *Islandais*, pêcheurs bretons, qui, chaque année, s'en vont sur la mer d'Islande faire pendant six mois la pêche de la morue, Gaud Mevel, une jolie blonde de Paimpol,

a rencontré un bon et doux géant, Yann Gaos. D'abord, elle s'est un peu moquée de ce grand diable. Puis l'amitié est venue, puis l'amour. Mais Gaud Mevel est une demoiselle, et Yann Gaos un vaillant travailleur de la mer. Elle est riche relativement; il est presque pauvre. Voilà l'obstacle. Au fond, le cœur d'Yann Gaos est tout à fait pris. Seulement, le bon géant a de l'amour-propre. Deux ou trois ans de suite, il part et repart pour la pêche, sans accorder la moindre attention à Gaud Mevel. Le père de celle-ci meurt, et meurt ruiné. Gaud, pour vivre, en est réduite à faire pour les autres des travaux de couture. Yann est de retour d'Islande. Il trouve Gaud, par hasard, sur le chemin de Paimpol à Pleuzbalanec. Tous deux se regardent, troublés, sans rien dire. Yann, le premier, rompt ce silence pénible : « Gaud, dit-il enfin, si vous voulez toujours? » Si elle veut toujours ! Gaud ne répond rien, trop émue; mais ses yeux parlent assez éloquemment. Une semaine plus tard, Gaud Mevel s'appelait Marguerite Gaos. Malheureusement , le bonheur des jeunes époux est de courte durée. Yann n'a plus que quelques jours à passer sur terre. Il doit reprendre la mer à la fin du mois, sur la *Léopoldine*. Naguère, il faisait partie de l'équipage de la *Marie*, capitaine Guermeur, et n'avait jamais subi de naufrage. Que ne restait-il avec son ancien capitaine? La *Léopoldine* quitta le port de Paimpol en février, et ne reparut plus. Des mois et des mois, Gaud attendit son Yann; elle pria, elle brûla des cierges devant les saints patrons des pêcheurs, elle pleura toutes les larmes de son corps. Rien, rien. La mer avait pris son Yann.

Parallèlement à cette idylle grave des amours contrariés et des noces malheureuses de Gaud Mevel avec Yann Gaos, Pierre Loti a raconté l'inaltérable et sainte affection d'une vieille grand'mère, Yvonne Moan, pour son petit-fils Sylvestre. De ses dix-sept enfants ou petits-enfants, il ne reste à l'aïeule que celui-ci : la grande avaleuse d'hommes lui a dévoré tous les autres. Aussi, comme elle l'aime son « petit » Sylvestre, la vieille Yvonne; avec quelle sollicitude elle s'occupe de lui; quelles touchantes lettres lui fait-elle écrire par Gaud Mevel, pendant les mois de pêche en Islande ; que de vœux fervents n'adresse-t-elle pas à la bonne Vierge pour le dernier de sa race. Elle ne craint même pas de faire à pied le voyage de Brest pour accompagner Sylvestre, requis comme matelot de l'État et sur le point de s'embarquer pour le Tonkin. Pauvre grand'mère Yvonne! Le Tonkin dévore le « petit » Sylvestre, comme la Mer Hyperborée a dévoré le « grand » Yann. L'aïeule devient folle de douleur. Vous le voyez, la double histoire est des moins compliquées, des plus naïves et des plus simples. Quatre personnages en tout. Mais quels paysages superbes : les nuits d'Islande, avec « cette lumière pâle qui traîne sur « les choses comme des reflets de soleil mort, » les pardons bretons, le

départ des pêcheurs, la tempête de brumes dans l'horreur des ténèbres, les accordailles de Yann et de Gaud, le cimetière de Paimpol avec ses croix de bois où revient l'éternelle mention : « Perdu en mer, » et surtout la mort et l'enterrement du petit matelot Sylvestre. Cette page-ci est la perle du livre. Grièvement blessé par une balle tonkinoise, Sylvestre fut mis à bord d'un navire-hôpital qui rentrait en France. Près de l'Équateur, dans l'excessive chaleur des orages, la fièvre et le mal l'étouffaient. Toutes sortes de visions des pays de Bretagne et d'Islande hantaient son cerveau mourant. Le matin il avait fait appeler l'aumônier, et celui-ci, qui était un vieillard habitué à voir mourir des matelots, fut surpris de trouver, sous cette enveloppe si virile, la pureté d'un enfant. Le moribond demandait de l'air : il n'y en avait plus sur cette mer équatoriale. Il se débattait, il râlait — et le soleil magnifique éclairait son agonie. « Au moment où la traînée de feu rouge qui entrait par le sabord du navire s'éteignit, où le soleil équatorial disparut tout à fait dans les eaux dorées, on vit les yeux du petit-fils de la grand'mère Moan chavirer, se retourner vers le front comme pour disparaître dans la tête. Alors, on abaissa dessus les paupières avec leurs longs cils, et Sylvestre redevint très beau et calme, comme un marbre couché. » On l'enterra dans l'île de Singapour, le cercueil recouvert du pavillon de France, sous les palmiers, dans un endroit du pays qui ressemble à un coin des jardins d'Indra. Sur la terre qui recouvre ses restes, une croix de bois fut plantée avec ces mots : « Sylvestre Moan, 19 ans. » Il est impossible de lire un récit pareil sans éprouver une émotion profonde. Toute la fin de *Pêcheur d'Islande* est aussi d'une tristesse poignante et à fendre l'âme. Un grand souffle de poésie agreste et maritime passe d'ailleurs sur ce roman et ouvre à l'esprit de merveilleux horizons. Je voudrais en voir disparaître deux fausses notes : l'épithète de « grimaçants, » appliquée aux Christs de pierre des calvaires bretons, et cette assertion : que les marins, bien que pratiquants, ne croient guère aux choses de l'autre vie. C'est tout le contraire qui est vrai. Par ci par là, il peut bien se trouver quelque matelot « esprit fort » et « libre penseur. » Mais, en général, le marin est un croyant fervent. La mer est une école de philosophie, de morale et de religion, et il n'y a pas un cœur vraiment bien doué, parmi ceux qui la fréquentent, en qui soit éteinte la notion de la Providence, de l'âme immortelle et de l'infini. D'autres pages de *Pêcheur d'Islande* contredisent d'ailleurs l'affirmation par trop risquée de Pierre Loti, et, avec une sincérité de description étonnante et une intense profondeur de sentiment, qui nous sont un dédommagement de ces regrettables dissonnances, évoquent devant notre esprit charmé la foi naïve, l'instinctive bonté des braves gens de mer.

2. — M. Émile Pouvillon est de la parenté littéraire de Pierre Loti,

— laquelle vaut bien celle de M. Zola. L'auteur de *Pêcheur d'Islande* donne la vision vraie de la vie douloureuse de l'homme en présence de l'éternelle lamentation des flots. L'auteur de *Césette*, de l'*Innocent* et de *Jean-de-Jeanne* essaie de pénétrer l'âme obscure des paysans et nous décrit, avec non moins de sincérité, leur existence de lutte perpétuelle et de durs labeurs. Ajoutons que M. Pouvillon a le bon esprit de rester fidèle aux sites et aux gens du Bas-Quercy, du Rouergue et de l'Aveyron. Ce pays si pittoresque a inspiré aussi M. Léon Cladel. Mais quelle différence dans le genre de faire des deux peintres! M. Cladel grandit et transfigure ses personnages; il fait de ses « rustres » des héros homériques, et il imprime à ses fêtes votives un caractère d'épopée. De moindre envergure, M. Pouvillon n'exagère rien; ses tableaux sont moins vastes: ils n'embrassent du paysage qu'un tout petit coin. En revanche, ils sont beaucoup plus naturels, beaucoup plus vrais. Il est bon d'indiquer aussi en passant que M. Pouvillon, quoique réaliste dans la plupart de ses récits, sait éviter les crudités, les grossièretés, les impiétés de l'auteur des *Va-nu-pieds*. M. Pouvillon a surtout la compréhension réelle de la nature. Il voit bien et il décrit juste. C'est, en outre, un vériste émotionné qui émotionne. Qu'est-ce que Jean-de-Jeanne? Un pauvre petit bâtard de village dont la mère— la Jeanne, mise à mal par le fils aîné d'un paysan cossu, a été lâchement abandonnée et est morte de cet abandon. L'orphelin a été recueilli par la sœur de Jeanne, la tante Serène, une métayère qui ne pèche pas par excès de sensibilité. On fait à Jean la vie dure, et on lui reproche le pain qu'il ne gagne pas. Cependant, malgré rebuffades et bourrades, l'enfant grandit peu à peu. Il a un cœur d'or, un caractère d'ange, ne se fâche jamais de rien et s'emploie au travail de toutes ses forces. Très heureux encore, le petiot, d'avoir un toit pour s'abriter, et un quignon de pain à se mettre sous la dent! A côté de lui, grandit Judille, la fille de la tante Serène. Avec le temps, bravement, honnêtement, Jean-de-Jeanne s'éprend d'amour pour sa cousine. Mais celle-ci est bien trop fière pour daigner jeter les yeux sur l'orphelin. Elle préfère se laisser enjôler par le bel Antonin, un oiseleur,—autrement dit un fainéant, qui s'installe à la métairie de la tante Serène, promet le mariage à Judille, et en attendant, parle et agit en maître. Indigné, désespéré, Jean quitte la maison et va se louer à Montauban, chez un boucher. Un jour, il apprend que Judille a été « plantée là », par son misérable séducteur et que, honteuse d'avoir « fauté », elle a l'intention de se détruire. Jean n'y tient plus : il oublie le passé, quitte la ville, retourne à la ferme et loyalement propose à Judille de réparer le « crime » de l'autre et d'être le père de l'enfant qui va naître. Ah! cette fois, la fière Judille ne méprise plus Jean-de-Jeanne. Elle scelle, en lui donnant sa main, ce pacte généreux. Dans tout le cours du

roman, Jean-de-Jeanne nous apparaît plein de bonté native, mais un peu insignifiant. Ce n'est qu'au dénouement que son véritable caractère surgit. Cet effacement a permis à M. Émile Pouvillon de donner plus de relief aux autres personnages : tels la terrible Sahuque, orgueilleuse et méprisante ; la tante Serène, symbolisation de la vertu sèche et rêche, de la probité légale ; le toucheur Londios, que nous avons tous vu dans les foires, pinçant l'échine des bœufs, jurant, sacrant, gesticulant ; la mendiante Ginaille, qui, avec sa poule borgne, rappelle les sorcières de Walter Scott ; l'Oiseleur, ce don Juan campagnard, fat et sot ; enfin (et pourquoi pas ?) la vache Casta, tant affectionnée de Jean, et que l'on vend et que l'on tue, et qui semble, par son regard parlant, avoir conscience de son triste destin. Encore plus que dans ses précédentes œuvres, le talent souple, délié, sincère, de M. Pouvillon s'est, dans *Jean-de-Jeanne,* donné libre carrière. Réserve faite sur le cas un peu brutal de la séduction de Judille par Antonin l'Oiseleur, il y a dans ce roman de la pitié humaine, une analyse très exacte de l'âme des campagnards, de la poésie rurale et du soleil.

3. — M. Ferdinand Fabre est, lui aussi, un amoureux de la terre méridionale, et, quand il veut bien, comme cette fois dans *Monsieur Jean*, fermer la porte à ses partis pris gallicans, à sa haine des « Jésuites » et des « ultramontains », à ses rêves de « clergé national », il devient un conteur sans pareil, d'une bonhommie charmante, d'une rusticité ravissante, d'un style enchanteur. « La scène se passe chez « mon oncle Fulcran, curé de Camplong, au diocèse de Montpellier »... Monsieur Jean, « Monsieur le neveu, » va vers ses quinze ans. Élevé par le brave curé, il est aussi innocent que l'enfant qui vient de naître. C'est la veille de Noël. L'oncle Fulcran envoie son neveu chercher, aux mines de Brochin, la provision de charbon que la Compagnie de Graissesac accorde aux desservants d'alentour. En même temps, « Monsieur Jean », pour faire sa communion le lendemain, se confessera au respectable doyen Alexandre Matheron. Jean enfourche le mulet Verjus et crânement se met en route, en repassant son examen de conscience, presque honteux de n'avoir à s'accuser toujours que des mêmes peccadilles. Tout à coup, au beau milieu de la Châtaigneraie du Jougla, « Monsieur le neveu » se sent bombardé de châtaignes ; puis, par derrière, quelque chose saute en croupe de Verjus, et il voit deux petits bras s'accrocher autour de sa taille. C'est la tentatrice ; c'est Merlette, la fille de Virginie Merle, demi-sauvage, demi-bohémienne, avec des yeux tout drôles qui lui trouent le visage. Elle a près de quatorze ans, cette Merlette, et cependant M. le curé de Camplong refuse de lui faire faire sa première communion, parce qu'elle est trop effrontée, trop vagabonde, trop délurée pour son âge. Merlette embrasse « Monsieur Jean » sur la joue, et celui-ci, furieux, la jette par terre et fouette Verjus.

Bast! Merlette en a vu bien d'autres. Elle rejoint « Monsieur Jean », la figure toute ensanglantée, — si bien que le neveu de l'oncle Fulcran, subitement radouci, se repent de sa violence, muse avec Merlette, la regarde avec des yeux doux, la prend par la main et la conduit chez les Ramel, à l'auberge du *Feu-Grisou*. Là, les deux coupables s'attablent, se font servir des biscotins, une bouteille de maraussan, mangent, boivent, jasent — tant et si bien que Monsieur le neveu, pour sa Merlette (à qui il achète, d'un colporteur juif, une belle capeline rouge), dépense non seulement ses propres économies, mais encore cinq francs d'honoraires de messes, que l'oncle Fulcran l'avait prié de remettre à M. Matheron. Les cloches de Graissesac rappellent « Monsieur Jean » à la réalité. Il quitte Merlette et va se confesser, espérant en avoir fini avec le démon. Hélas! Quand il revient vers Camplong, avec les bennes de Verjus pleines de charbon, il retrouve encore Merlette. La nuit venue, il rentre penaud au presbytère, et, pour la première fois, M. le doyen de Graissesac lui ayant refusé l'absolution, il essuie l'humiliation de ne pouvoir s'approcher de la sainte table, le jour de Noël, au milieu des ouailles de l'abbé Fulcran. Jean a, du moins, le mérite de la franchise. Il a tout raconté à son oncle — lequel coupe court à ses amours enfantines en l'envoyant passer quelque temps dans sa famille, et en faisant entrer Merlette chez les sœurs de Saint-Gervais.

J'ai dit la valeur littéraire de *Monsieur Jean*. Il est à regretter que sa valeur morale ne mérite pas les mêmes éloges. Tout est loin d'être innocent dans les amours de Merlette et de Monsieur le neveu, qui ne sont pas sans analogie avec celles de Daphnis et de Chloé. Merlette en sait beaucoup plus long que Jean, et elle réussit à l'induire à commettre d'assez graves péchés dont le pauvre petit a le cœur bien gros. Néanmoins, cette « pastorale » cévenole pourrait être considérée comme une sorte de *Paul et Virginie* modernisée, si l'auteur ne l'avait gâtée à plaisir, en faisant « polissonner » sa Merlette avec l'affreux Galibert, un berger vicieux de vingt ans. Cela jure, cela détonne, cela répugne; c'est même un grave manquement aux lois de l'esthétique, un outrage gratuit à l'Art. De tout ce milieu, un peu troublant pour les jeunes intelligences, émerge pourtant une suave, évangélique, admirable figure : c'est celle de l'oncle Fulcran, le curé de Camplong. Son amour des pauvres, sa tendresse pour son neveu, son indulgence pour les vivacités de sa vieille gouvernante, sa foi simple et active ont inspiré à M. Ferdinand Fabre des pages exquises. Telle la scène du réveillon au presbytère, après la messe de minuit de la Noël. A ce réveillon assistent tous les loqueteux de la paroisse, et le bon abbé Fulcran se met pour eux en frais de tout ce qu'il a de meilleur dans sa cuisine et dans sa cave. Il va jusqu'à leur donner à chacun un flacon de son

vieux Frontignan. Telle encore la scène dans laquelle « Monsieur Jean » fait à son oncle l'aveu de ses fredaines avec Merlette. Le prêtre sait que son neveu est allé quand même se confesser; il craint qu'il n'ait omis de s'accuser sincèrement de ses fautes, qu'il n'ait reçu l'absolution et qu'il ne s'approche, pécheur sacrilège, de la sainte Table. Ses mains tremblent, ses yeux pâlissent, des gouttes de sueur perlent de son front. Mais quand « Monsieur Jean » lui avoue bravement qu'il n'a pas reçu l'absolution, et qu'il ne doit pas communier dans la nuit de la Noël, quelle joie dans l'âme du vieux prêtre! Il étreint son neveu de toute la vigueur de ses bras débiles : « Cher enfant, » balbutie-t-il, « si tu pouvais savoir la peur que tu m'as faite, si tu pouvais le savoir! » Il sanglotait. A retenir pareillement la pittoresque description des monts de l'Espase, du roc sourcilleux de Bataille et des châtaigneraies du Jougla.

4. — Au roman rural, il faut rattacher aussi *le Gars Perrier*, de M. Robert de la Villehervé. L'action se passe dans le Bas-Maine, aux environs de Laval. Perrier a deux enfants, Constant et Victoire, avec quelques bons biens au soleil. En droit naturel, Constant doit succéder à son père, et Victoire aller comme épousée dans une autre maison. C'est tout le contraire qui arrive. Un chenapan de la pire espèce, nommé Le Harqueyer, s'introduit comme valet de ferme chez les Perrier, séduit et déshonore Victoire, l'épouse, et règne en maître au logis. Le vieux Perrier a des vices : c'est un libertin crapuleux et timoré. Son gendre le favorise dans ses débauches, l'annihile complètement dans ses volontés et hâte sa mort qui est celle d'un gâteux. Quant à Constant, sous prétexte qu'il préfère la chasse au travail, Le Harqueyer l'expulse de la maison paternelle, et le pauvre diable en est réduit à habiter une misérable hutte et à vivre de braconnage. Ce n'est pas tout. Constant est un jour surpris dans la cuisine de son beau-frère, attablé devant un chanteau de pain, une bouteille de cidre et un morceau de salé. Le Harqueyer le fait arrêter par les gendarmes comme voleur. Les injustices et les méchancetés de cet étranger finissent par révolter Constant. Il s'insurge alors, contre son père, contre sa sœur, contre son odieux beau-frère, qu'il tue, un soir, à bout portant, d'un coup de fusil, se vengeant ainsi de toutes les vilenies, de toutes les infamies, de toutes les cruautés qu'il lui a fait subir. Elle est vraiment émouvante et dramatique l'histoire du Gars Perrier. L'auteur a dû être témoin des événements qu'il raconte, tant ses descriptions sont vivantes, tant les détails du récit, même les plus menus, sont pleins de vérité. N'étaient quelques épisodes d'un réalisme beaucoup trop libre, nous louerions sans réserve cette œuvre puissante, d'une saveur rustique on ne peut plus originale — et dont la langue elle-même a quelque chose de l'âpre arôme des genêts et des

bruyères, derrière lesquels Jean Chouan et ses bandes faisaient autrefois le coup de feu contre les troupes de la Révolution.

5. — *L'Ève future,* de M. le comte Villiers de l'Isle-Adam, est certainement une des œuvres les plus étranges et les plus suggestives qui aient paru en ces derniers temps. Il y a, dans les environs de New-Yorck, aux États-Unis, un savant illustre, Édison, à qui nous devons le téléphone, le phonographe, le microphone, les lampes électriques et une foule d'autres merveilles. L'auteur de *l'Ève future* s'empare de cet homme célèbre et en fait un personnage légendaire, une sorte de Titan, une manière de Prométhée, un mystérieux et fatidique créateur. Voici ce qu'il suppose : à Menlo-Park, dans les souterrains d'un ancien temple où il cache aux yeux de la foule les secrets de son laboratoire, Édison a créé de toutes pièces une femme-machine, une Andréïde. Cette machine, devant laquelle l'homunculus d'Albert-le-Grand et l'automate de Vaucanson, ne sont que jouets d'enfant, marche, s'assied, se couche, parle, rit, pleure — absolument comme une femme vivante. Elle a d'ailleurs toutes les apparences de la vie. Ses cheveux, ses yeux, ses dents, sa physionomie, sa peau fine et satinée, font absolument illusion. Son corps offre la parfaite beauté de la *Vénus victrix*, et cette Vénus s'anime sous l'action d'un fluide électrique qui met en jeu les rouages intérieurs de son être. Édison lui-même en est effrayé. Sur ces entrefaites, arrive à Menlo-Park un lord anglais, Edwald Célyan, qui a jadis sauvé de la misère l'électricien Édison, et, par sa générosité, lui a permis de mener à bien ses découvertes scientifiques. Ce lord anglais, encore jeune, meurt de spleen et d'amour incompris. La femme qu'il aime est d'une beauté idéale ; mais il est impossible de rencontrer intelligence plus sotte, âme plus vulgaire, caractère plus bas. Cela désespère lord Edwald qui veut mettre fin à ses jours. Comme sa passion est devenue purement idéale et que les sens n'y sont plus pour rien, Édison entreprend de guérir son ami — et c'est Hadaly, l'Andréïde, la femme-machine, l'Ève future qui sera l'instrument de cette guérison. Hadaly possède une beauté au moins égale sinon supérieure à celle d'Alicia. Il s'agit — puisqu'elle parle, rit et pleure — de lui donner l'intelligence, les sentiments nobles, l'enthousiasme, les idées supérieures qu'Alicia ne possède pas et qui raviraient lord Edwald. Une somnambule très lucide qu'Édison, par son puissant vouloir, hypnotise à des distances de plusieurs lieues, sert de lien, d'intermédiaire, d'éclair, pour ainsi dire, dans cette transformation de l'Andréïde. Elle est l'âme même de la machine, et son fluide vital, dirigé par Édison, communiquant avec le fluide électrique contenu dans Hadaly, force celle-ci à émettre des paroles d'une si haute portée philosophique, d'une profondeur telle, d'une délicatesse si exquise, que lord Edwald croit entendre sortir des lèvres de cette Ève

future, la voix même des grands morts radieux qui ont honoré le génie humain. Complètement guéri de sa passion pour Alicia, la beauté sans âme, il emporte l'Andréïde en Angleterre, dans un ingénieux cercueil à cet effet construit. Mais un naufrage précipite l'Ève future au fond de l'Océan.

Évidemment, ceci est une fantaisie de poète — une fantaisie capable de donner par moments le vertige, même aux cerveaux les plus solides. Pourtant, cette fantaisie a un but, et derrière toutes ces étonnantes imaginations une terrible leçon se cache. A la façon dont l'auteur traite et conduit son sujet, aux réflexions personnelles qu'il y encadre, on devine aisément que l'*Ève future* est un livre ironique. M. Villiers de l'Isle-Adam a voulu faire la satire du progrès — de ce fameux progrès moderne dont tant de bélitres, soi-disant libres penseurs, ont aujourd'hui plein la bouche. En maintes pages du livre, il fouaille, sans qu'il y paraisse, les adorateurs naïfs ou idiots, gobeurs et prudhommesques de ce progrès. Les « imprécations » suivantes qu'il prête à Edison dévoilent clairement la véritable pensée du romancier : « Pour la fumée qui sort d'une chaudière, vous avez renié toutes les « croyances que tant de héros, de penseurs et de martyrs vous avaient « léguées depuis plus de six mille années, vous qui ne datez que d'un « sempiternel demain dont le soleil pourrait fort bien ne jamais se « lever!.... A quoi donc avez-vous préféré les principes de vos devan- « ciers sur la planète, rois, dieux, famille, patrie? à ce peu de fumée « qui les emporte en sifflant et les dissipe, au gré du vent, sur tous « les sillons de la terre, entre toutes les vagues de la mer. En un quart « de siècle, cinq cent mille haleines de locomotives ont suffi pour « plonger vos âmes éclairées (?) dans le doute le plus profond de tout « ce qui fut la foi de six mille ans d'humanité. » Eh bien! à ces hommes qui sacrifient tout au Baal du matérialisme, pour qui l'idée de Dieu n'est qu'une hypothèse, qui ricanent quand on leur parle de l'âme immortelle, qui tiennent l'amour pour un simple cas physiologique ou pathologique, M. Villiers de l'Isle-Adam, très logiquement, estime qu'il faut une compagne à la convenance de leur goût pour le positif, le réel, le tangible. Et quoi de mieux que la sublime Hadaly, la femme à ressorts, l'Andréïde qui se démonte et se remonte, *l'Ève future?* Nous sommes ici de l'avis de Caliban, du *Figaro :* « Que M. Villiers de l'Isle-Adam ait osé publier (avec un talent de styliste sans pair), cette farce éperdue, macabre, inquiétante, en des jours où toute l'humanité s'agenouille devant les découvertes de la science et cherche son avenir dans les bouillonnements d'une cornue, voilà qui est d'un brave. Et si l'on ne savait que l'auteur a dans les veines du sang de conquérant du Saint-Sépulcre, on le devinerait à sa témérité. » Il y a déjà trente ans, M. Eugène Huzar fit paraître un livre intitulé :

La Fin du monde par la Science, il y était démontré qu'à force de vouloir arracher à la nature ses secrets, à force de la tourmenter, de la torturer, de la tracasser, l'homme serait écrasé par elle et que celle-ci se vengerait par un de ces cataclysmes épouvantables qui détruisent les univers. Dans *l'Ève future,* M. Villiers de l'Isle-Adam démontre que le triomphe de la Science athée, de la Science sans Dieu, de la Science-idole, était la fin du monde idéal, du monde moral. Mais, hélas! le farouche prophète parle dans le désert.

6 et 7. — Si je n'écoutais que ma propension, je ne dirais rien ni du *Zo-Har* de M. Catulle Mendès, ni du *Boulet* de M. René Maizeroy. Mais les lecteurs du *Polybiblion* ne sont pas des enfants — et certains d'entre eux, ayant charge d'âmes, demandent à être renseignés. Donc, je m'exécute. *Zo-Har* et *le Boulet* sont deux mauvais livres, d'autant plus dangereux qu'ils sont supérieurement écrits. *Zo-Har* roule d'un bout à l'autre sur l'inceste d'un frère et d'une sœur — et, ce qui est inqualifiable, l'auteur en décrit systématiquement toutes les souillures. Le frère, de temps à autre, essaie de secouer cette turpitude; il en a honte, il en a du remords, il fuit. Mais la sœur, effrontée, frénétique, le suit et le poursuit partout. Ils terminent leur ignoble vie par un suicide, en Norwège. Inutile d'entrer dans d'autres détails. En vain, pour ôter à sa déplorable invention un peu de l'horreur et du dégoût qu'elle inspire, M. Mendès invoque-t-il la Bible, évoque-t-il des scènes terribles de la mythologie indoue, fait-il appel à l'inéluctable Fatum, et ose-t-il sacrilègement se réclamer du *Seraphitus-Seraphita* de Balzac, qui n'est qu'un poème swedenborgien, absolument dégagé de passions charnelles, cela n'excuse en rien ni la donnée, ni les détails de son livre, dégradant, infâme et malsain. Malsain est aussi, à un degré moindre cependant, *le Boulet* de M. Maizeroy. A dix-huit ans, Mlle de Puymirol sort du couvent. Vicieux et dépravé, son père veuf meurt complètement ruiné. La jeune fille est recueillie à Saint-Martejoux (lisez : Tarbes, Bayonne ou Montauban), par des parents à elle, les Séméac, presque ruinés aussi et qui voient dans la beauté de Mlle de Puymirol un moyen de relever leur fortune par le riche mariage qu'elle ne peut manquer de faire. Chez les Séméac, est un certain Moretti, ancien sergent-major, moitié valet de chambre, moitié régisseur. Sous prétexte que Mlle de Puymirol est née d'un père libertin, M. René Maizeroy, de par les fameuses lois de l'hérédité, la jette cyniquement, effrontément, sans la moindre lutte, sans la moindre résistance, dans les bras du maître-valet. Plus tard, elle se marie avec le dernier descendant d'une famille historique du pays, Jean de Despeyroux — et, comme par le passé, continue ses débordements (que la maternité arrête à peine) avec Moretti. C'est le boulet! Jean de Despeyroux tue le misérable d'un coup de fusil, défigure sa femme en lui

logeant une chevrotine dans la mâchoire, et la chasse honteusement. Mme de Despeyroux vient échouer à Paris, et, quoique défigurée, elle essaie de la prostitution dans les rues. Repoussée par les passants, elle se jette à l'eau — et c'est encore au valet qu'elle songe. Ce cas d'obsession qui relève de la clinique du Dr Charcot pourrait être traité dans un ouvrage de médecine : dans un roman, cela devient de la pornographie littéraire. D'autant que l'auteur, au lieu d'indiquer simplement les écarts de son hystérique, les décrit avec une déplorable conscience et une rare complaisance. Ici, l'habileté du style donne à la perversité un piment de plus. Il y a néanmoins dans *le Boulet* — car il faut toujours être juste — un personnage, un type, qui est une véritable création. C'est le père de Jean de Despeyroux. Il descend d'un ancêtre illustre — qui, autrefois, s'arma contre les huguenots, et, par son exemple, son courage, son dévouement, sauva la ville de Saint-Martejoux. On lui éleva une statue — et depuis lors, de père en fils, les Despeyroux s'efforcent de conserver intacte et pure la gloire de l'aïeul. En épousant la Parisienne dépravée, Jean commet une déchéance et outrage les antiques vertus de la famille. Aussi ne se marie-t-il que contre la volonté de son père. Désormais, froissé dans son orgueil, furieux de la déchéance de sa race, le vieux Despeyroux se calfeutre chez lui, seul, farouche, taciturne, impénétrable. Il y a, dans cette attitude, dans cette émigration intellectuelle et civile de l'homme de la Statue, une grandeur réelle, et M. Maizeroy l'a rendue d'une façon saisissante, avec une sorte de respect peut-être involontaire, mais vif et profond.

8. — Après *l'Enfant* et *le Bachelier, l'Insurgé* complète cette trilogie du Révolté à laquelle Jules Vallès a donné le nom de son héros : *Jacques Vingtras*. Le livre est posthume; il a d'abord paru dans la *Nouvelle Revue*, et il est publié en volume par les soins de la « directrice » du *Cri du Peuple,* laquelle en a rassemblé les fragments épars, et a suppléé aux lacunes que la mort n'a pas permis à l'auteur de remplir. Autobiographie plutôt que roman, *l'Insurgé* nous fait assister aux principaux événements révolutionnaires du second Empire, de la Défense nationale et de la Commune. Mêlé, comme chef, à l'Orgie Rouge, Jules Vallès raconte à sa manière les horribles scènes qui, en 1871, ensanglantèrent Paris. Il ne voit qu'un côté de la barricade, le sien, c'est-à-dire le mauvais. Aussi, n'est-ce point par ces pages-là que *l'Insurgé* nous intéresse. Son véritable attrait réside dans les portraits à l'emporte-pièce que l'auteur nous donne des personnages politiques de ces derniers temps : Girardin, Laurier, Gambetta, Peyrat, Rochefort, qui sais-je encore ? Il est bon de savoir que Jules Vallès, socialiste, déteste les doctrinaires et les pontifes du jacobinisme. Il crierait volontiers : à bas Marianne ? vive la Sociale ! Il dit quelque part : « Non, 93 ne me va pas. » Portrait de Girardin : « Visage blafard, masque de

pierrot sinistre, face exsangue de coquette surannée ou d'enfant vieillot. On dirait une tête de mort posée au-dessus d'une robe de chambre à mine de soutane. Nul ne croirait qu'il y a un personnage là-dedans. » Portrait de Laurier : « Le scepticisme incarné, faisant rouge de son épée et blanc de ses convictions, Machiavel de son époque, un Machiavel chafouin, blagueur, fouilleur et viveur. » Portrait de Gambetta : « Thérèsa mâle, cabotin jusqu'au bout des griffes, toujours dantonesque, même à table, même au lit, mélange de faconde tributienne et de libertinage soulard. » Les autres portraits à l'avenant. Il ne faudrait pas trop prendre au sérieux les fureurs insurrectionnelles, pas plus que les ardentes déclarations humanitaires de Jacques Vingtras. Ce révolté qui, dans sa *Rue,* parle d'envoyer le « vieil Homère aux Quinze-Vingts, » ce Réfractaire qui tonne contre l'éducation classique, est un classique lui-même, un vrai lettré, un pur latin. Ce bachelier meurt de faim, et son diplôme ne lui sert de rien, — à moins que l'Insurgé ne compte pour quelque chose d'être un écrivain remarquable. Bref, ses révoltes furibondes, ses « blagues » féroces, ses brutalités voulues ne parviennent ni à nous émouvoir ni à nous indigner le moins du monde. Pourquoi? Et tout simplement, parce qu'on y sent trop le procédé artistique, l'artifice littéraire. Elles manquent décidément de sincérité. Qui sait si cet outrancier ne se jeta pas dans la Révolution, à cause des mots à effet et à panaches qu'on peut en tirer?

9. — Voilà deux ans, nous rendions compte de *Sapho*, par Alphonse Daudet, et de *Cruelle Énigme,* par M. Paul Bourget. *L'Étoile éteinte*, de M. Marcel Sémézies, rappelle par certains côtés l'œuvre réaliste de l'un et le livre pessimiste de l'autre. J'y trouve la même tendance triste, une subtilité d'analyse approchante, une certaine similitude dans la vie des personnages en vue. Comme Gaussin d'Armandy, comme Hubert Lieuran, Jean Arcan de la Fleurie se laisse ensorceler par une de ces Circés néfastes — qu'elle s'appelle Omphale, Dalila, Sapho, Thérèse de Sauve ou Bianca d'Arnialdy — qui rendent les hommes les plus hauts « veules, sans force, sans vouloir et sans âme, » et font d'eux « quelque chose de semblable aux pourceaux de la Fable antique. » Un brillant avenir s'ouvre devant Jean : il est officier de marine, et noté pour un des meilleurs, lorsqu'une blonde Normande de Caudebec, qui se donne pour Hongroise, et qu'il rencontre à Nice, l'entraîne sinon au déshonneur, du moins à des folies ruineuses dont le premier résultat est de provoquer la mort de son père. Alors, il est vrai, Jean se sépare de sa Hongroise, et pour ne pas laisser sa mère seule, il quitte la marine. Mais la fatalité veut qu'il rencontre encore la Circé à Biarritz. Il est repris de nouveau. Cette fois, c'est elle qui prend la « poudre d'escampette, » dès qu'elle s'aperçoit que Jean n'a plus de quoi satisfaire ses luxueux caprices. Jean essaie, tant bien que mal, de renaître à la vie :

il devient sérieux, pense au mariage et fait demander la main d'une noble demoiselle, Gisèle de Montbeuvron. La mère de cette jeune fille croirait déroger en acceptant un bourgeois pour gendre, et il ne reste plus à l'ancien marin que d'aller se faire tuer au Tonkin. Le drame est poignant, bien mené, d'un style vibrant, très personnel. On voudrait néanmoins un peu moins de vague, un peu plus de relief dans le dessin des héros du livre. Jean lui-même, parfois, apparaît comme dans une brume indécise, et sa mère, la grande veuve inconsolée, n'y est vraiment mise en pleine lumière qu'au dernier chapitre. Encore ses lamentations contre la rigueur du sort, qui sont quasi, et bien à tort, des blasphèmes contre la Providence, manquent-ils de passion. Il y a du marbre dans cette *mater dolorosa.* Et Gisèle, la fiancée rêvée par ce ténébreux de Jean Arcan, qu'est-elle? sinon une de ces créations éthérées, vaporeuses, comme on en trouve dans les œuvres des lakistes anglais et de l'Allemand Novalis. Enfin, si les descriptions de M. Marcel Sémézies sont d'un peintre et d'un poète, notamment ce ravissant soir d'été sur les bords de la Loire, à l'heure adorable « où le jour n'est pas tout à fait éteint et où la nuit hésite encore, » la vérité m'oblige à dire qu'il abuse un peu de l'humeur voyageuse de Jean et de sa profession de marin pour décrire trop amplement Nice, Constantinople, les côtes d'Asie et de Syrie, les Pyrénées et l'Espagne. La géographie est une excellente chose ; mais un romancier n'est pas tenu de faire concurrence à MM. Élisée et Onésime Reclus.

10. — *Trop belle* est le premier roman écrit par M. Henry de Pène. Le vaillant rédacteur en chef du *Gaulois,* le maître-journaliste, l'historien ému d'*Henri de France,* a voulu, lui aussi, s'exercer dans un genre de littérature qui, à tort ou à raison, captive le plus l'attention de notre société contemporaine, — et on peut dire, sans exagération, que, pour son roman de début, M. Henry de Pène a fait un roman de maître. Non pas que son livre puisse être donné en prix dans les collèges et les couvents. On en donne d'ailleurs qui, fonds et forme, ne valent souvent pas le diable. Mais, sous son enveloppe littéraire et très mondaine, quelquefois trop, et nonobstant deux ou trois scènes un peu scabreuses, ce livre renferme de nombreux élans chevaleresques vers le bien, vers l'honneur, vers la vertu. En outre, entre les deux écueils du roman moderne : un idéalisme absurde et banal, et un réalisme brutal et grossier, M. Henry de Pène a su rester dans le vrai qui est le meilleur des justes-milieux. « Trop belle » est une sorte de Narcisse-femme, qui n'a ni âme, ni cœur, ni sens : elle n'admire que sa propre beauté, sacrifiant tout à ce culte poussé jusqu'à la démence. Fille d'un médecin de Moulins, Louise-Marie-Zoé Vautain vient, après la mort de son père, habiter Paris, avec sa mère. Elle est tellement éblouissante que l'on ne parle que d'elle dans les journaux du

boulevard et dans les salons. La « belle Hébé » — c'est le surnom qu'on lui donne — ne manque pas de soupirants. Sur le désir de sa mère, elle finit par épouser le comte Pierre de la Cabanne. Deux enfants, un fils et une fille, naissent de cette union, — et c'est déjà trop pour cette mère malgré elle. La belle Hébé déclare cyniquement à son mari qu'elle n'entend plus s'exposer aux risques de la maternité. Cela pourrait gâter sa taille de déesse, et voilà un ménage à la mer. Courtisée, adulée, convoitée, la comtesse de la Cabanne consent bien à se laisser aimer; elle pousse même l'effronterie jusqu'à nouer des intrigues, donner des rendez-vous, assister à des parties fines. Mais il paraît que pour elle — c'est M. de Pène qui l'affirme — ce sont distractions toutes platoniques. Le comte de la Cabanne n'en est pas moins justement offensé. Il provoque en duel un des Sigisbés de sa femme, Jean de Brébeuf. Il est blessé, et tire en l'air. Pendant sa maladie, c'est à peine si l'épouse coupable lui rend une froide visite quotidienne. Elle propose à Jean de Brébeuf de fuir avec lui. Mais celui-ci, revenu à de meilleurs sentiments, la rappelle durement à la raison. Il faut que cette insupportable existence finisse. Guéri, le comte de la Cabanne emmène sa femme et sa fille à Moulins, chez la grand'mère Vautain, et il part pour un long voyage d'exploration dans les Indes. Et « Trop belle » meurt de la façon la plus étrange; une première ride, un cheveu blanc, la chute d'une dent la plongent dans une sorte de névrose mystique, compliquée d'une maladie de poitrine. Elle supplie Dieu de lui conserver sa beauté ; elle pleure d'avance sur ce chef-d'œuvre de chair qui ne sera désormais plus qu'un cadavre, quelque chose d'informe, et qui, selon le mot de Tertullien, n'a bientôt plus de nom dans aucune langue. Puis elle se convertit, exagérant sa pénitence, s'habillant de couleurs sombres, restant des demi-journées affaissée sur une chaise dans les églises. Enfin elle expire en murmurant : « La résurrection..... des corps! » Son corps!..... mais cette malheureuse n'a pensé qu'à cela. Pour lui, elle n'a été ni fille, ni épouse, ni mère. Tout ce qu'on peut dire d'atténuant, c'est que la contemplation permanente et l'esclavage absorbant de sa beauté l'ont préservée de la chute finale. Est-ce moralement et humainement suffisant? De cette annalyse on peut conclure que *Trop belle* contient pas mal de situations difficiles et délicates. M. de Pène les a traitées avec convenance et dextérité, prenant soin de ne froisser aucun lecteur intelligent et viril. Comme dessin et comme couleur, un des chapitres les mieux réussis est celui du duel de Pierre de la Cabanne avec Jean de Brébeuf. Sans excuser un combat que la loi divine défend, on ne peut s'empêcher d'en lire avec émotion la description exacte et vivante : c'est à se croire sur le terrain. Avant d'aller se battre, le comte de la Cabanne, par une heureuse inconséquence, avait tracé pour son fils

des instructions admirables qui sont la contre-partie éloquemment catholique de celles de M. de Camors, dans le roman célèbre d'Octave Feuillet. Celui-ci, qui d'ailleurs a fait, depuis lors, beaucoup de chemin vers l'éternelle Vérité, n'en a pas gardé rancune à M. Henry de Pène, et il lui a écrit sur *Trop belle* une très sympathique lettre qui enrichit les dernières éditions de ce roman, exceptionnel et curieux.

11. — *Le Ministère de Martial Ravignac* continue la série de romans politiques dont M. Félix Narjoux paraît vouloir se faire une spécialité. M. Narjoux est républicain, et il souffre de voir sa « chère république » gouvernée par des tarés, des incapables et des médiocres. De là : *Monsieur le préfet des Hauts-Monts, Monsieur le député de Chavonne,* et, aujourd'hui, *Le Ministère de Martial Ravignac.* D'une famille légitimiste de Limoges, ce Ravignac, avocat sans grand talent, affiche des opinions radicales. Par le fait, ce n'est qu'un sceptique ambitieux. L'apostasie lui réussit. Il est nommé député, prend place à l'union républicaine, pérore, s'agite, se pose — et le voici ministre. L'élévation a été si rapide qu'il en est tout surpris lui-même. Sa femme, très pieuse, gémit en silence. Mais elle ne gouverne pas. Dépravé vulgaire, Martial Ravignac, parce qu'il a décroché un portefeuille ministériel, se croit tout permis, et il la trompe indignement avec je ne sais quelle pecque dont le mari, grâce à lui, occupe un haut emploi dans l'administration. Tous les personnages que M. Félix Narjoux déshabille avec le moindre sans-gêne, sont dégoûtants. Ils crient dans leurs discours : « Vive la République ! » Ils parlent solennellement au peuple de la probité démocratique, du relèvement des masses, de l'amélioration de l'humanité, de leur dévouement pour les travailleurs. Puis, entre eux, en petit comité, ils se moquent ainsi de leurs auditeurs : « Sont-ils bêtes ! » L'envers de la cuisine gouvernementale, les scènes intimes de l'Élysée, les réceptions au ministère, tiennent une grande partie du roman. Quelques-unes de ces réceptions rappellent les entrevues des augures de l'ancienne Rome ne pouvant pas se regarder sans rire. Il y a surtout la catégorie amusante des députés solliciteurs : ils entrent raides, gourmés, graves, sévères, parlant principes, et ils sortent câlins, souriants, courtisans. Il a suffi, pour les amadouer, de leur promettre des places pour leurs agents électoraux et leurs créatures. Finalement, un sale monde ! Pourtant, M. Narjoux ne montre guère que les petits côtés, les côtés joyeux, ridicules, grotesques et jouisseurs de ces gens-là. Oh ! sur ces points, il est complet, plus que complet, et ses héros passent devant nos yeux en posture si malpropre, que c'en est quelquefois écœurant. Mais il ne peint, du monde opportuniste, ni le tyranneau, ni le filou, ni le traître, ni l'espion, ni le dénonciateur, ni le persécuteur. En outre et comme circonstance atténuante, il a soin de ne pas ménager les injures aux conservateurs. Exemple : les drôlesses de ses livres sont généralement

élevées au Sacré-Cœur. La série est à recommencer et à refaire, mais elle ne peut l'être, en toute exactitude et vérité, que par un romancier antirépublicain, à la plume juvénalesque, indépendante et libre.

12 et 13. — A-t-on fait du bruit et de la réclame pour *Tartarin sur les Alpes,* d'Alphonse Daudet? Et cependant quel pauvre livre, au point de vue littéraire! *Tartarin de Tarascon,* oui, à la bonne heure! voilà le vrai, l'amusant, le plaisant, l'original roman comique moderne! Mais on ne revient pas deux fois à réussir des bijoux pareils, et c'est le tort de M. Alphonse Daudet, d'avoir voulu s'essayer à ce jeu-là. Son *Tartarin sur les Alpes* n'est pas même le clair de lune de *Tartarin de Tarascon.* Ici, nous avions, sans le moindre effort, de source pure, d'inspiration vraie, de gaieté naturelle, l'incarnation même de la race méridionale dans ses vantardises réjouissantes, ses exagérations inconscientes, ses naïvetés ingénieuses, ses vibrantes exubérances. Tartarin sur les Alpes est bien, de nom, le Tartarin d'autrefois. Mais, *quantum mutatus!* Ce gros homme essoufflé, grisonnant, vieilli, qui roule et dégringole à travers la Suisse, ne nous intéresse plus. Adieu, la *maestria* d'antan! cela sent l'huile, la recherche, l'effort et, faut-il le dire? la préoccupation de gagner de l'argent, et non de faire œuvre d'art. On retrouve cependant le Daudet de Tarascon dans la description du Rigi-Kulm, dans le récit de la séance tenue par les alpinistes tarasconnais à la réception d'une lettre de Tartarin, dans la rencontre de celui-ci avec l'incomparable Bompard, dans la mort du nihiliste Boris, et dans l'ébouriffante dégringolade du haut des glaciers de la Jungfrau. Ajoutons que les illustrations de Kauffmann sont ravissantes. C'est peut-être le secret du succès du livre. Au même genre de roman amusant nous rattachons *Fusil chargé,* de M. Eugène Mouton (Mérinos). C'est la vie du pioupiou français, mise en action. L'auteur prend le conscrit Fiammet au départ de son village, le mène à Toulouse rejoindre son régiment et le suit pas à pas dans sa rude existence militaire. Tout y est : la cantine, la caserne, l'exercice, la première punition, la salle de police, les premiers galons, le petit verre aux vieux brisquards, les rapports avec les chefs, les liaisons avec les camarades, les frasques, les promenades avec la « payse ». Récit alerte, vif, animé, où ne manque même pas la note émue, dans les chapitres consacrés à la mort d'un soldat chrétien et à ses funérailles. Mais, certes, comme pour Alphonse Daudet, que Mérinos était donc supérieur à Mouton, et que nous sommes loin des humoristiques, hilarantes et entraînantes *Aventures du capitaine Marius Cougourdan,* ce Tartarin de Marseille!

14. — Viviane de Keryver a une existence bien éprouvée. Encore au couvent, elle perd sa mère et, un intendant véreux, le sieur Leclinche, à qui il était dû quelque argent, profite de l'inexpérience de la jeune fille pour faire exproprier le domaine de Keryver. Orpheline et ruinée,

Viviane se retire chez son oncle, le marquis de Pluvigné. La vie n'est guère confortable chez le marquis. Excellent cœur, mais d'une misanthropie rare, celui-ci a vendu ses châteaux et s'est calfeutré dans une chaumière, à Rodeguat, en plein pays breton, avec sa vieille domestique et sa meute composée de douze chiens. Viviane se fait vite à ce milieu rustique, et elle devient le compagnon de chasse de son oncle. Mais voici que le pauvre marquis meurt à son tour, et cette fois c'est une tante de Paris, la comtesse de Belbeuse, qui recueille la dernière descendante des Keryver. Dans les salons parisiens, la jeune Bretonne apparaît comme une sorte de Velléda, gracieuse et charmante. Une dizaine de prétendants demandent sa main. Ils ont tous quelque mérite assurément. Mais, dans ses chasses à Rodeguat, Viviane a rencontré parfois un jeune gentilhomme rural auquel elle a depuis lors pensé bien souvent. Elle compare et la comparaison est toute en faveur de Raoul de Pontus. Aussi retourne-t-elle en Bretagne avec joie. On devine le dénouement. S'il y a, dans les *Prétendants de Viviane,* quelques affreux gredins de la catégorie du sieur Leclinche, en revanche que de braves gens ! Les deux meilleurs sont le père Tréburn, type du vieux domestique d'autrefois, — l'homme qui fait partie de la maison, comme l'indique l'étymologie latine, — et l'inoubliable docteur Tuhel. Ancien chirurgien de marine, devenu médecin de campagne, ce Tuhel fait de l'allopathie pour ses malades, mais se soigne lui-même par l'homœopathie. Il croit à la migration des âmes, au progrès indéfini de l'espèce humaine, à la fraternité universelle des peuples, à l'abolition de la peine de mort, et prétend n'avoir pas de cœur. Ce qui ne l'empêche pas de se dépouiller pour les pauvres. Il se vante de n'avoir aucune religion, alors que des légions de nouveau-nés et de mourants lui doivent : ceux-là le baptême, ceux-ci l'extrême-onction. Le livre de M. Jean d'Étiau est un des bons romans dans le genre simple, de ces derniers temps. Il repose un peu de la saleté débordante.

15, 16, 17 et 18. — Les romans historiques sont de moins en moins à la mode. Ce trimestre ne nous en fournit que quatre, dont trois littérairement insignifiants, pour ne pas dire nuls. En voici les titres : *Les Compagnons de la Chausse,* par le chevalier de Crollalanza (le seul des quatre qui ait une certaine valeur) ; *L'Évadé,* par Raoul de Navery ; *L'Abbaye de la Vallée d'Arc,* par F. Puaux ; *Les Voleurs de Locomotives,* par Ferdinand Hue. Dans *Les Compagnons de la Chausse,* M. de Crollalanza ressuscite la vieille Venise du xve siècle, avec les partis qui la divisent et l'ensanglantent, malgré ses doges puissants et son terrible Conseil des Dix. Le motif de toutes ses discordes ressemble un peu à celui qui amena la guerre de Troie. Un patricien dévoyé, dont la tête a été mise à prix, a enlevé et séquestré dans les ruines d'un ancien

couvent la belle Marina Boldru, femme d'Alvise Steno, fils du doge. Les Compagnons de la Chausse ont Alvise pour chef. Corner, revenu secrètement d'exil, prend la tête du parti des Ardents, et ce sont des luttes, des guet-apens et des massacres, jusqu'à ce que Corner lui-même soit poignardé par une femme du peuple dont il avait suborné le fils. Dans *l'Évadé,* roman posthume de Mme Raoul de Navery, ce sont encore des guerres fratricides qui attirent notre attention. Il s'agit des persécutions horribles que Maurice de Nassau, héritier de Guillaume-le-Taciturne, fit subir aux partisans de l'indépendance de la Hollande, notamment au grand patriote Barneveldt et au savant Grotius. L' « Évadé » n'est autre que ce célèbre jurisconsulte. Incarcéré par les Orangistes, ses amis le délivrent, et il se réfugie à Paris où le roi de France le comble d'honneurs. Nous ne sortons d'un pays désolé que pour entrer dans une région plus triste, avec *L'Abbaye de la Vallée d'Arc,* de M. Puaux. Guerres fratricides à Venise et en Hollande, guerres de religion en Vivarais. Il y a néanmoins une différence à noter : les auteurs des *Compagnons de la Chausse* et de *L'Évadé* ne sont que des romanciers, sans haine, sans passion et sans parti pris, tandis que l'auteur de *L'Abbaye de la Vallée d'Arc* est un huguenot sectaire et fanatique. A chaque ligne, son œuvre témoigne d'une implacable hostilité contre le catholicisme. Tous les protestants qu'il met en scène sont bons, honnêtes, saints, parfaits ; les catholiques, leurs adversaires, sont fourbes, despotes, cruels, méchants et pervers. Il fait une exception en faveur de la dame de Chauvieux, du P. Théobald et de l'abbé Raoul de Montvaillant; mais la dame de Chauvieux va sournoisement au prêche ; le P. Théobald a des tolérances doctrinales plus que singulières, et Raoul de Montvaillant incline vers l'hérésie tout doucement. Il n'est question que de bûchers et de tortures dans le roman de M. Puaux, et le Torquemada cévénol est un certain abbé de Chapias, dont le portrait caricaturé n'a pas coûté, au romancier, grands frais d'imagination; car il est calqué sur celui de l'archiprêtre des Cévennes, l'abbé François de Langlade du Chayla, si étrangement défiguré par Eugène Sue, dans son *Jean Cavalier.* A louer dans *L'Abbaye de la Vallée d'Arc* quelques descriptions fort bien venues des curiosités naturelles des bords de l'Ardèche. Ce n'est pas suffisant. Tout autre est l'esprit du roman de M. Ferdinand Hue : *Les Voleurs de Locomotives.* C'est un épisode de la guerre de sécession des États-Unis, dont une tentative des plus hardies, entreprise par vingt-deux soldats fédéraux, sous la conduite d'un partisan nommé Andrews, donne le sujet. Un journaliste sudiste, un adversaire par conséquent, proclamait cette aventure l'acte le plus extraordinaire qui se puisse concevoir : « Rien n'a été tenté de si grand, » ajoutait-il. M. Hue a puisé l'idée de son livre dans l'*Histoire de la guerre civile d'Amérique,* par M. le comte de

Paris, et il s'est contenté de dramatiser l'événement. A notre avis, il eût pu y donner littérairement plus de relief. L'austérité de la forme, qui est qualité en histoire, devient défaut dans le roman.

19. — La littérature russe, la vraie, car il ne faut pas tenir compte des œuvres de convention, a décidément acquis chez nous droit de cité. Chaque année voit paraître et réussir la traduction de quelque livre de Dostoïevsky, de Toltoï, de Pissemsky, de Gontcharoff, et autres écrivains russes contemporains, dont les œuvres étranges et puissantes, mal coordonnées, mal pondérées, mais où la force, imprégnée de je ne sais quelle mélancolie philosophique, éclate à pleins bords, semblent être les échos des misères, des souffrances et des aspirations de tout un peuple. Que sont, par exemple, les fameuses *Prisons* de Silvio Pellico, qui, dans le temps, ont fait le tour du monde civilisé, à côté de ces *Souvenirs de la Maison des Morts*, de Dostoïevsky, hier encore inconnus à l'Europe occidentale? Il y a entre les deux ouvrages la différence qui doit logiquement exister entre des Mémoires d'allure un peu théâtrale, où le romantisme politique et sentimental domine, et une autobiographie tragique, écrite avec sérénité, dégagée de toute préoccupation de parti, mêlée d'observations absolument exactes sur un monde spécial, celui des forçats. Impliqué dans la conspiration de Petrachevsky, en 1848, Dostoïevsky fut condamné à mort, et n'obtint sa grâce qu'au pied de l'échafaud. Quand nous disons sa grâce, nous entendons la commutation de la peine capitale en dix années de déportation dans les casemates de la Sibérie. Il n'y passa que quatre ans ; mais que l'on juge des effets d'une pareille vie sur une nature aussi délicate, sur un cœur aussi sensible, aussi féminin. Il en rapporta des impressions poignantes, qu'il raconte sans un mot de colère, sans une invective révoltée, dans un style résigné, qui double l'intensité de ses peintures. Nous devons à la mémoire du grand romancier, de dire qu'il sortit du bagne complètement transformé et qu'il ne garda plus tard aucune rancune à ses juges. L'opposition que faisait d'ailleurs Dostoïevsky au gouvernement du czar, en 1848, n'avait rien de commun avec le nihilisme exterminateur des Kropotkine. Il y a, dans les *Souvenirs de la Maison des Morts,* une courte phrase qui résume tout l'esprit de cet album du bagne : « Je n'ai pas perdu mon temps. » Sans cesse, Dostoïevsky revient sur cette pensée. La nécessité de la souffrance lui apparaît ; — en même temps, il se sent envahi d'une immense pitié pour les ignorants, les inconscients, les égarés, et, chez les plus dégradés des êtres, il recherche l'étincelle divine qui subsiste souvent encore. « C'est, dit éloquemment M. E. Melchior de Vogüé, dans l'intéressante préface dont il a enrichi les *Souvenirs*, c'est l'accoutumance d'un homme jeté dans les ténèbres ; il apprend à voir, et il jouit vivement des pâles clartés

reconquises. » De là, d'incomparables études psychologiques — sans parler de tableaux saisissants de l'enfer sibérien, et de scènes d'un charme inouï, comme celle de la première aumône faite au forçat Dostoïevsky par un petit enfant.

20. — Sous ce titre général : *A la Recherche du bonheur*, M. Halpérine a réuni et traduit sept petits apologues que l'auteur de *La Guerre et la Paix* a écrits spécialement pour ce même peuple russe dont Dostoïevsky connaît si bien l'âme. Ces apologues, dont les meilleurs sont : *D'où vient le mal? Le Filleul, Les Deux Vieillards* et *Feu qui flambe,* portent chacun leur morale pratique et leur leçon. On jugera de leur esprit et de leur allure par le résumé que voici de l'apologue qui ouvre le volume et qui est intitulé : *D'où vient le mal?* Un ermite vivait dans une forêt et conversait familièrement avec les bêtes. C'était du temps où celles-ci parlaient. Un jour, il avait lié conversation avec un corbeau, un pigeon, un serpent et un cerf. Le sujet de l'entretien portait sur l'origine du mal. Le corbeau disait : « Le mal vient de la faim. » Le pigeon : « Il vient de l'amour. » Le serpent : « Il vient de la méchanceté. » Le cerf : « Il vient de la peur. » L'ermite répondit : « Non, rien de tout cela. Le mal vient de notre propre nature ; car c'est elle qui engendre et la faim, et l'amour, et la méchanceté et la peur. » Il se dégage de ce récit comme un parfum biblique et oriental. Les autres sont de même style, et sans aucune des théories nuageuses qui se trouvent dans *Ma Religion* du même écrivain. Le comte Léon Tolstoï, s'adressant à des natures primitives et simples, s'est mis tout à fait à leur portée. Il faut lui en savoir gré.

21, 22, 23, 24, 25 et 26. — En dehors des *Souvenirs des morts* et de *La Recherche du Bonheur,* nous nous contenterons de signaler en deux mots, leur mérite étant beaucoup moindre, les romans suivants qui appartiennent à la littérature étrangère : *Pauvre Moschsko! L'Agonie d'une Race, Sur la Sprée, La famille Bucholz, Le Bien d'autrui* et *Les Lettres de l'enfer.* Le premier, *Pauvre Moschsko!* œuvre d'un écrivain viennois, célèbre en Autriche, Charles-Émile Franzos, se déroule en Galicie, dans la contrée même où Sacher-Masoch a placé la plupart de ses récits romanesques. C'est l'histoire touchante d'un pauvre Juif qui n'est rien moins que sémite, et a tous les instincts d'un aryen. Il se fait volontairement soldat, il aime une chrétienne et voudrait briser toutes les entraves de l'ancienne tradition judaïque. Aussi est-il maudit, réprouvé, excommunié par ceux de sa caste — qui, une fois mort, lui refusent même une place au milieu de leur cimetière. Dans l'*Agonie d'une Race,* roman imité de Kraszewski, M. Valentin Simond met en scène la noblesse de la Pologne contemporaine, et soutient avec habileté cette thèse que les familles aristocratiques les plus estimables vont fatalement à la ruine, si, au souvenir du passé, elles ne

joignent l'étude sérieuse des réalités du présent. Il conclut à la nécessité pour elles de se renouveler par le travail, sans abandonner pour cela leurs grandes et fières traditions. C'est la thèse que développait naguère Mme Augustus Craven dans *le Valbriant*, et elle s'impose vraiment aujourd'hui à l'attention des penseurs. *Sur la Sprée*, du romancier Kraszewski, est une photographie très exacte de la vie universitaire en Allemagne et des mœurs berlinoises. Malheureusement, par suite d'un mariage incompatible entre un Prussien et une Varsovienne, Kraszewski en arrive à conclure à la nécessité du divorce. Ce qui nous empêche de louer son œuvre comme elle le mériterait. Ce sont aussi les mœurs de la bourgeoise de Berlin que nous peint Julius Stinde dans *la Famille Bucholz*. Quelle famille! Si les bourgeois berlinois ressemblent en général à l'empiffreur de choucroute et de bière qui est le chef de ladite famille, à sa cancanière moitié, à ses deux pédantes et non moins gourmandes filles, ce peuple des bords de la Sprée doit être bien insupportable. Et ces estomacs! Le Ciel les éloigne à jamais de nos dépenses et de nos garde-mangers! Très réalistes aussi les mœurs américaines décrites par Hephel dans le *Bien d'autrui*. Mais, aux États-Unis, le réalisme, le positivisme, l'utilitarisme se compliquent d'une folie particulière aux Yankees : le spiritisme, et rien n'est plus curieux dans sa vulgarité mystique, dans son ridicule apparat, que la consultation sur une question d'amour, donnée à la jeune Maude par le spirite Bott, avec tout un bataclan de fantômes, de spectres, de flammes phosphorescentes et de bruits prestigieux. Pareillement, à ce titre : *Lettres de l'enfer*, j'avais cru tout d'abord qu'il s'agissait, comme dans le *Bien d'autrui*, d'un étalage plus ou moins intéressant de visions et de dissertations spiritiques. Il n'en est rien. Ces *Lettres*, confessions présumées d'un damné, ne sont qu'un canevas, sur lequel le romancier danois Max Rowel a brodé toute une série de critiques, plus ou moins bien fondées, de ce qui se passe de répréhensible sur la terre. Ainsi, le « damné » de M. Rowel dit vertement son fait à Mgr le Suffrage universel, « instrument de servitude qui ne vaut pour nos sociétés modernes que ce que valait autrefois, pour les sauvages de la mer du Sud, la fameuse planche qu'ils se transmettaient de père en fils pour déprimer le crâne de leurs nouveau-nés. » Il malmène aussi très fort l'idole Progrès que l'on n'adore, à l'instar de l'âne de la Fable, qu'à cause des reliques dont on le surcharge. Le fameux « moellon scolaire » provoque de sa part un égal dédain. Aux plus magiques formules, aux recettes sociales les plus en renom, il préfère un grain de mil, un peu d'honnêteté, ce quelque chose enfin qui pourrait s'appeler la Déclaration, non des Droits, mais des Devoirs de l'homme. Avouez que ce damné ne manque pas de bon sens. Pourquoi faut-il que ses préjugés protestants le rendent parfois

injuste envers l'Église catholique, son histoire et ses institutions? Quant à l'enfer, dont il revient comme Dante, inutile de dire qu'il n'a rien de théologique. Il y a là-bas des cabarets où l'on jure, des cafés-concerts où l'on corrompt la jeunesse, des clubs où l'on pérore sur la politique, des salles de mairies où l'on vote. Satan y passe des revues avec le sérieux du général Boulanger, et, Dieu me sauve! il y tombe même de la neige. Cet enfer-là ressemble « diablement » au nôtre. — Qu'en pensez-vous?

27, 28, 29. — *Tête Rousse* donne son titre à un recueil de Nouvelles, publiées par M. Pontsevrez, l'auteur des *Attentats de Modeste.* Dans ce roman rustique, d'un réalisme trop crû cependant, M. Pontsevrez s'était révélé prosateur de grand mérite. Il ne se montre pas de même dans son recueil de Nouvelles : ce qui nous fait supposer que ce sont des œuvres de première jeunesse exhumées d'un vieux tiroir. Deux seulement de ces Nouvelles veulent une mention : *Tête Rousse* et *La Chanterelle.* La première est un drame entre le paysan parvenu et le paysan resté tel, dont l'action se passe en Normandie. La jalousie et l'amour se mettent de la partie, et cela finit par mort d'homme. *La Chanterelle* est un conte fantastique à la façon d'Hoffmann et d'Edgar Poë. Devenu fou, un musicien a tué la femme qu'il aimait, l'a disséquée, et avec les nerfs de la morte a fait une chanterelle de violon — qui, à certains moments, a une véritable voix, une voix humaine. Une autre histoire non moins fantastique est la *Compagne de route.* Mais elle a si peu d'intérêt qu'il nous a été impossible de la lire jusqu'au bout.

Le Monde qui fait la fête!... Ce titre dit tout. C'est une macédoine d'articles déjà parus dans la *Vie parisienne.* Il n'est question là dedans que des viveurs et des viveuses du demi-monde et du quart du monde. Deux de ces croquis, plus que légers, dus à la plume de M. P.-A. Devaux (Mousk), sont assez réjouissants. L'un nous initie aux mésaventures d'un gommeux prétentieux, Saint-Godaut, à qui les femmes qu'il fréquente jouent des tours pendables. L'autre est une paraphrase spirituelle de *Gavaut, Minard et Compagnie*, une comédie bien connue du Palais-Royal. N'importe! c'est un livre que nous ne recommandons pas.

On peut, au contraire, mettre entre toutes les mains *Les Héroïnes du devoir*, de M. Paul Célières. Le *Polybiblion* a déjà rendu compte de cet ouvrage. Nous n'y revenons que pour en signaler la nouvelle édition illustrée par Kauffmann. FIRMIN BOISSIN.

GÉOLOGIE

OUVRAGES GÉNÉRAUX. — 1. *Geology, chemical physical and stratigraphical*, by J. PRESTWICH. Vol. I. Oxford, Clarendon press, 1886, in-8 de XXIV-478 p., 218 fig. et 6 pl. 31 fr. 50. — 2. *Erdgeschichte*, von Dr. M. NEUMAYR. Ier Band : *Allgemeine Geo-*

logie. Leipzig, Bibliographisches Institut, 1886, gr. in-8 de XII-654 p., 334 fig. et 17 pl. 20 fr. — 3. *Führer für Forschungsreisende*, von Dr. F. von RICHTHOFEN. Berlin, Robert Oppenheim, 1886, in-8 de XII-746 p., 111 fig. 20 fr. — 4. *Die Störungen der Gänge, Flötze und Lager*, von G. KÖHLER. Leipzig, G. Engelmann, 1886, in-8 de VI-32 p., 55 fig. 1 fr. 25. — 5. *Arktische Triasfaunen. Beiträge zur paleontologischen Charakteristik der arktisch-pacifischen Triasprovinz*, von Dr. EDM. VON MOJSISOVICS unter Mitwirkung von A. BITTNER und F. TELLER. St-Pétersbourg, 1886, in-4, 159 p. et 20 pl. (Mémoires de l'Académie Imp. des Sciences de St-Pétersbourg, vol. 33, livr. 6.) 13 fr. 75.

MONOGRAPHIES RÉGIONALES ET CARTES GÉOLOGIQUES. — 6. *Carte géologique de la Belgique* dressée par ordre du Gouvernement, à l'échelle de 1/20,000. M. Ed. DUPONT, directeur. Feuilles de *Sautour*, *Marche* et *Durbuy*. Bruxelles, 1885. 3 f. in-f° avec 4 f. de coupes. — 7. *Die Glacialbildungen der norddeutschen Tiefebene*, von Prof. Dr. DAMES. Berlin, C. Habel, 1886, in-18 de 44 p. 1 fr. (*Sammlung Gemeinverständlicher Vorträge*, hrsg. v. Virchow und Holtzendorff, Hft. 479). — 8. *Geologische Karte der Stadt Berlin*, im Maasst. 1 : 15,000, hersg. von der k. Preuss. Geol. Landesanstalt. Berlin, Schropp (J. H. Neumann), 1885. 1 feuille in-f° pliée, avec registre. 3 fr. 75. — 9. *Descrizione geologica dell'Isola d'Elba*, di B. LOTTI. Rome, Tip. Nazionale, 1886, gr. in-8 de XII-256 p., 72 fig., 6 pl. et une carte en couleurs au 1/50,000. (Memorie descr. della carta geol. d'Italia, vol. II.) 10 fr. — 10. *Carta geologica dell'Isola d'Elba*, nella Scala di 1/25,000, rilevata di B. LOTTI, P. FOSSEN et E. MATTIROLO con alta direzione scientif. del Prof. G. MENEGHINI. Rome, Comitato Geol. d'Italia, 1885. 2 f. in-f° avec broch. explicative, in-8 de 14 p. 15 fr. — 11. *Geologische Übersicht der Königreiches Serbien*, von J. M. ZUJOVIĆ. Vienne, A. Hölder, 1886, gr. in-8 de 56 p. et 1 carte en couleur. (Extr. du *Jahrbuch d. k. k. Geol. Reichsanstalt*). 5 fr. — 12. *Bibliothèque géologique de la Russie*, rédigée par S. NIKITINE. I. 1885. St Pétersbourg, Eggers et Cie, 1886, in-8 de VII-126 p. (en russe et en français). 2 fr. 50. — 13. *The Survey of Western Palestine. Memoir on the Physical Geology and Geography of Arabia Petræa, Palestina and adjoining districts*, by ED. HULL. Londres, Palestine Exploration Fund, 1886, in-4 de X-145 p., 19 fig., 3 cartes et 3 pl. — 14. *Mémoire sur la Géologie générale et sur les mines de diamants de l'Afrique du Sud*, par A. MOULLE. Paris, Dunod, 1885, in-8 de 156 p. et 5 pl. (Extrait des *Annales des Mines*) 6 fr. — 15. *Beiträge zur Geologie der Argentinischen Republick*, auf Anordnung der Argentinischen National Regierung hersg. von Dr. Alfr. STELZNER. Cassel et Berlin, Th. Fischer, 1885, in-4 de XXX-330 p., 3 pl. et 1 grande carte pliée. 35 fr.

1. — En voyant paraître un nouveau traité de géologie en Angleterre, la première impression est de s'étonner : comment, se dit-on, après la publication de tant de manuels récents et surtout de l'excellent *Text-book of geology*, de M. A. Geikie, nos voisins peuvent-ils encore avoir besoin d'un autre ouvrage du même genre ? La réponse à cette question, en ce qui concerne le volume de M. Prestwich, est facile à trouver dans l'histoire du livre et aussi dans la nature des idées de l'auteur : en effet, cet ouvrage a été entrepris dès 1874, c'est-à-dire avant que les traités auxquels nous faisons allusion n'eussent été mis à la disposition du public britannique, et, en second lieu, le professeur d'Oxford s'est proposé de réagir contre les excès de l'*Uniformitarianisme*, doctrine qui a dominé parmi les géologues anglais depuis les travaux célèbres de Lyell et d'après laquelle l'intensité des forces agissant sur le globe terrestre n'aurait jamais varié pendant le cours des âges. Malheureusement, si l'intention est bonne en elle-même, la publication de ce volume ne paraît pas bien opportune ; car, on ne saurait le contester, une évolution très marquée s'est faite depuis

une dizaine d'années dans la géologie anglaise, à en juger du moins par les écrits de ses représentants les plus autorisés : le progrès des études relatives aux phénomènes de dislocation, la restriction de plus en plus générale du nombre des faits qu'on mettait auparavant sur le compte d'un métamorphisme à outrance, accompagnée d'une perception toujours plus nette des différences profondes existant entre les terrains primitifs et les formations franchement sédimentaires, enfin le développement des recherches pétrographiques, ont modifié les idées des géologues d'outre-Manche au point que, sous le rapport de la teneur générale des principes, il est impossible de signaler des différences importantes entre le remarquable *Text-book* de M. Geikie et les traités récemment publiés sur le continent. Par suite, le livre de M. Prestwich arrive un peu tard pour susciter un revirement d'opinion qui est en train de s'accomplir spontanément; de plus, l'exagération de quelques arguments et surtout l'association regrettable, avec un fond d'idées justes, de restes de théories surannées et devenues insoutenables en présence des faits actuellement connus (formation des montagnes, creusement des vallées, etc.) — ne sont guère faites pour recruter à la cause défendue par l'auteur beaucoup de nouveaux adhérents. Au point de vue de l'érudition, l'exécution de l'ouvrage laisse malheureusement encore plus à désirer. C'est presque à croire que le manuscrit de certains chapitres a été égaré il y a de longues années, puis retrouvé par hasard en 1885 et donné tel quel à l'imprimeur (voir par exemple la section relative aux systèmes de montagnes). On est véritablement surpris en ne voyant pas même signalés des travaux dont l'importance capitale n'a cependant échappé à personne, par exemple l'*Antlitz der Erde* de Suess, dont la première partie a paru dès 1883. Du reste, en parcourant les notes placées au bas des pages et la table des auteurs cités, on remarque l'absence presque complète d'écrivains appartenant à des langues autres que le français et l'anglais; cette exclusion, notamment de la littérature allemande, a empêché l'auteur de mettre à profit une part très notable des publications géologiques des dernières décades; aussi plusieurs chapitres, par exemple celui où il est question des tremblements de terre et des déplacements de rivages, ne sont-ils pas du tout à jour. Il est regrettable que le choix des documents cités n'ait pas été fait avec une critique plus serrée; ainsi il eût été facile de ne pas reproduire des assertions inexactes (un exemple entre cent autres : âge des systèmes du Rhin et du Thüringerwald, p. 301) et de vieilles figures ne cadrant plus avec les données actuelles (comme c'est le cas pour les coupes du Rammelsberg, p. 347). On est surpris de ne trouver presque rien sur les résultats des observations microscopiques contemporaines, voie féconde qui pourtant a été ouverte à la science par un savant anglais,

M. Sorby. Enfin les personnes qui s'occupent des phénomènes d'érosion et qui connaissent les belles publications de MM. Dutton, Gilbert et Powell sur les plateaux du Colorado seront fort surprises de voir M. Prestwich contester que les *cañons* ne résultent simplement du creusement opéré par les eaux courantes : la région, dit-il, a été soulevée à une grande hauteur *en forme de dôme* (?), disposition qui a pu déterminer la production de nombreuses *lignes de fracture sans rejet* (!). (p. 97). C'est biffer d'un trait de plume tous les progrès réalisés depuis vingt-cinq ans dans la recherche de l'origine des accidents topographiques. Il est juste d'ajouter que l'ouvrage contient un certain nombre de détails (par exemple au sujet des eaux souterraines), quelques suggestions générales même dont le géologue de profession pourra profiter. Nous souhaitons vivement que le second volume, devant traiter de la géologie historique et de la géogénie, ne nous contraigne pas à exprimer les mêmes réserves.

2. — L'*Histoire de la Terre* de M. M. Neumayr est un traité de géologie destiné au public lettré des pays de langue allemande; c'est un ouvrage de vulgarisation dans la meilleure acception du mot, en ce sens que tout en le rédigeant pour des lecteurs non spécialistes, l'auteur, lui-même géologue et paléontologiste émérite, n'a rien sacrifié aux lieux communs qui trop souvent déparent les publications de ce genre, et a cherché au contraire à en faire un livre strictement scientifique, dont toutes les parties fussent soigneusement tenues au courant des recherches les plus récentes. C'est un préjugé trop répandu de s'imaginer qu'on peut écrire des ouvrages populaires sur les matières scientifiques sans être soi-même de la partie : rien n'est plus difficile au contraire que d'exposer clairement et en peu de mots, à des personnes étrangères au métier, les questions techniques, toujours délicates et embrouillées, dont l'étude constitue l'occupation du savant de profession; les productions, malheureusement trop nombreuses, de certains « entrepreneurs » de vulgarisation peu familiers avec leur sujet, sont là pour prouver combien, faute d'une compétence suffisante, on rend ainsi de mauvais services à la cause de l'instruction. Un pareil écueil n'était pas à craindre avec M. Neumayr, qui a parfaitement atteint son but; du reste, ce ne seront pas seulement les profanes qui trouveront du profit à parcourir les pages de cet intéressant volume, où l'on rencontrera plus d'un rapprochement original et plus d'une idée nouvelle sur bien des questions générales encore incomplètement résolues.

Le plan de l'ouvrage paraît bien conçu; une heureuse innovation, par rapport à tous les autres traités de géologie existants, consiste dans l'introduction de ce que l'auteur appelle la géologie *topographique* ou descriptive, c'est-à-dire l'étude de la structure

des différentes parties du globe actuellement explorées : dans le second et dernier volume, qui comprendra en outre la géologie *historique*, les pays de plateaux de l'*Eurasie*, le système des Alpes, les grandes chaînes asiatiques, le continent indo-africain, l'Australie et enfin l'Amérique, seront tour à tour passés en revue au point de vue des traits généraux de l'histoire et de la constitution géologique de leur sol. Le premier volume, seul paru jusqu'ici, est consacré à la géologie générale, c'est-à-dire principalement à la dynamique terrestre : non seulement les phénomènes actuels, mais aussi les grands mouvements du passé, comme ceux qui ont donné naissance aux montagnes, sont décrits et analysés ; bien que les documents bibliographiques ne soient ordinairement pas cités d'une manière complète, rien n'est avancé au hasard, et on sent que l'auteur a partout puisé aux meilleures sources ; une place d'honneur est naturellement, et à bon droit, réservée aux travaux de M. Suess, qui vont se trouver ainsi rendus accessibles à tous. Les chapitres les plus développés sont ceux où il est parlé des volcans, des phénomènes orogéniques et de l'érosion : M. Neumayr, en dehors de ses études de cabinet, a beaucoup vu et beaucoup voyagé, et il utilise dans son *Erdgeschichte* mainte observation dont les Alpes, les Carpathes, l'Orient lui ont fourni la matière. N'oublions pas non plus les paragraphes relatifs à la genèse des sédiments et aux analogies entre les dépôts contemporains et les différents *faciès* des terrains antérieurs à notre époque ; à cette occasion, la théorie de Darwin sur la formation des récifs coralliens est maintenue par le professeur de Vienne, et pour des motifs qui ne sont pas sans valeur. Citons encore la section attribuée aux schistes cristallins, où trouvent place des remarques instructives sur les roches métamorphiques de la Grèce. Le chapitre des roches éruptives est peut-être un peu maigre : ce sujet est, il est vrai, trop ardu pour la majorité des lecteurs. Un dernier trait mérite d'être signalé, à la louange des éditeurs : c'est la profusion et, sauf quelques exceptions, l'excellence des figures, presque toutes gravées spécialement pour l'ouvrage d'après des documents originaux dont l'indication est donnée ; les magnifiques et luxueuses éditions des commissions géologiques américaines ont été largement mises à contribution sous ce rapport ; parmi les chromolithographies, on remarque surtout des fac-similés très fidèles de quelques-unes des planches accompagnant les ouvrages de Cl. King, Dutton, etc. — Nous attendons avec impatience la publication du second volume, qui ne le cédera certainement pas en intérêt à son aîné.

3. — Malgré le grand développement qu'a pris dans le cours de ce siècle l'étude des formes de la surface terrestre, il reste encore beaucoup à faire pour lui imprimer un caractère vraiment scientifique et pour y faire pénétrer les idées *déterministes* dont le rôle va chaque

jour en grandissant dans toutes les branches du savoir. Il est vrai que cette partie de la géologie — qu'on peut appeler, à l'exemple de plusieurs savants américains, la *géomorphologie* — n'avait pas encore été exposée jusqu'ici dans un ouvrage didactique assez complet et assez élémentaire en même temps pour en rendre l'étude facilement accessible : les matériaux de cette science, déjà très nombreux, sont en effet éparpillés un peu partout et attendent encore d'être réunis en corps de doctrine. M. de Richthofen vient de tenter un premier essai dans cette voie et son *Führer für Forschungsreisende* — qui aurait pu être intitulé *Manuel de géomorphologie* — contribuera certainement beaucoup au progrès des études et des recherches sur les problèmes attrayants formant comme la propriété commune des géographes et des géologues, mais dont la solution réclame de plus en plus la connaissance préalable de l'histoire du globe. Cet ouvrage est le développement de l'article que l'auteur avait consacré à la géologie dans l'*Anleitung zur wissenschaftlicher Beobachtung auf Reisen* de Neumayer (1875), mais il n'y reste que peu de chose du texte primitif, et le volume du travail a presque décuplé. Le livre est divisé en trois parties : la première, servant d'introduction, renferme de courtes indications sur la manière de voyager pour un géologue, sur les instruments qu'il doit emporter et les observations météorologiques et biologiques qu'il peut faire sans nuire à ses recherches spéciales; la grande expérience de M. de Richthofen, à la fois comme voyageur et comme géologue, donne naturellement un grand poids à ses conseils pratiques. La deuxième partie, essentiellement dynamique, est consacrée à l'étude des transformations terrestres qu'on peut observer directement et aux formes topographiques élémentaires qui en résultent. Enfin la troisième, structurale, a trait aux sols, aux roches, à l'agencement des masses minérales et à la structure des reliefs. On trouvera là, formulées nettement pour la première fois, une foule de remarques générales que chaque observateur a eu plus ou moins souvent l'occasion de faire, mais que l'on avait cependant négligé jusqu'à présent d'exprimer d'une manière suffisamment explicite et de rassembler; ce qui frappe surtout le lecteur, c'est la tendance de substituer à la seule considération de la forme géométrique extérieure le point de vue *génétique* ou du mode de formation, et en même temps de créer pour les accidents de la surface terrestre une nomenclature rationnelle, destinée à rendre dorénavant les descriptions à la fois plus précises et plus brèves et le langage plus uniforme que par le passé, au moyen d'un certain nombre de termes désignant chacun un type bien défini par l'ensemble de ses caractères. — Le chapitre relatif à l'érosion fluviale est un résumé très complet des travaux récents sur la matière ; on peut juger du chemin parcouru à cet égard pendant le dernier quart de siècle en comparant

le *Guide* du savant professeur de Leipzig au *Lehrbuch der Geognosie* de Naumann : tandis que l'érosion occupe une place d'honneur dans le premier ouvrage, il ne lui était pas même consacré un paragraphe dans le second. — On remarquera l'explication proposée au sujet de la formation des fjords : au rôle conservateur des glaciers (E. Reclus), et à l'effet d'une submersion générale (Dana), M. de Richthofen ajoute la considération d'une banquise côtière empêchant les vagues de substituer aux sinuosités du littoral un tracé plus simple. — L'un des chapitres les plus intéressants est celui qui a trait aux côtes océaniques : l'auteur y définit de nombreux types bien caractérisés, tant par la forme du profil vertical que par la disposition des lignes de rivages relativement au relief continental. Un autre chapitre à signaler pour les considérations originales qui y ont trouvé place est celui où il est question de l'*abrasion*, c'est-à-dire de l'aplanissement progressif de régions en voie de submersion, sous l'influence du travail destructif des vagues. — La troisième partie débute par un aperçu des différents types de sols considérés dans leur mode de formation et au point de vue de leur distribution géographique et climatologique. Ce sujet, encore peu étudié, bien que nulle question géologique n'intéresse plus directement l'espèce humaine, mérite au premier chef d'entrer dans la sphère des observations des voyageurs : il y a là amplement matière à des recherches systématiques, dont le cadre est tout tracé par notre savant auteur, et dont la botanique, la biologie générale et la philosophie de l'histoire profiteront dans une large mesure. — Les principaux traits de la structure des montagnes sont décrits en tenant compte des grands travaux de Suess, dont les idées synthétiques font sentir leur féconde influence en plus d'une page du *Führer;* la facilité avec laquelle on peut, par composition, créer des mots en allemand, a permis à M. de Richthofen d'inventer pour les dislocations une foule de désignations analytiques nouvelles, malheureusement impossibles à rendre en français autrement que par une périphrase. Cette remarque s'applique mieux encore au chapitre suivant, le plus instructif peut-être de tout l'ouvrage, et ayant pour but de présenter un essai de systématique des formes du relief continental, toujours au point de vue génétique : les diverses classes d'accidents orographiques et leurs principaux modes de combinaison y sont décrits et analysés avec un rare bonheur; on lira avec fruit ce qu'y dit l'éminent géologue des grandes dépressions intercontinentales (*Landsenken*), des nombreux types de vallées, des réseaux hydrographiques ; à l'égard des saillies, la classification proposée distingue trois grandes classes de montagnes, suivant qu'elles proviennent surtout : 1° de dislocations par plis ou failles ; 2° d'une accumulation ou d'une éruption de matériaux à la surface, ou enfin 3° d'érosions — classification éminemment naturelle et

déjà proposée en substance, par MM. Gilbert, Heim, von Lasaulx, etc. Aux contrées accidentées, M. de Richthofen adjoint sous le nom général de *Flachböden* l'ensemble des différents types orographiques de nature et d'origine très variées, ayant pour commune caractéristique de posséder une surface sensiblement plane (plaines et plateaux). — M. Penck a traité récemment le même sujet de la classification des types de contrées montagneuses, en se bornant toutefois à considérer les *Mittelgebirge* de l'Allemagne ; son travail, inspiré par des idées tout à fait analogues, prouve aussi que l'établissement de distinctions de ce genre est parfaitement praticable, au point de vue de la description géographique ; M. Penck reviendra probablement bientôt sur cette question dans le *Manuel de géomorphologie* qu'il prépare pour la collection Ratzel. — Les *éléments* des formes orographiques (crête, col, pied, etc.) sont finalement examinés ; là encore, M. de Richthofen s'est montré analyste pénétrant et sagace en étudiant le mode de formation des cols, la disposition des lignes de faîte, les enfilades de vallée (*Thalzüge*), etc. : Thurmann dans le Jura, Rogers et Lesley dans les Appalaches, Heim dans les Alpes, Powell et ses collaborateurs au Colorado, sont à peu près les seuls géologues qui, avant lui, aient cherché à définir ces éléments avec précision, pour qu'on puisse donner en quelque sorte la *diagnose* exacte des accidents orographiques, comme font les naturalistes en décrivant les espèces animales et végétales. M. de Richthofen aura le mérite d'avoir largement contribué à la réalisation de ce desideratum.

Pour conclure, nous recommandons chaudement le *Führer* à tous ceux qui ont à cœur le progrès de la géographie scientifique ; peut-être souhaiterait-on çà et là un peu plus d'ordre dans la distribution des matières, et aussi des renvois plus nombreux aux sources bibliographiques; néanmoins, tel qu'il est, ce livre vient prendre une place vacante, et sa lecture attentive s'impose non seulement au spécialiste, mais encore à tout amateur intelligent, s'occupant de la science du globe terrestre.

4. — Depuis une dizaine d'années, on s'occupe beaucoup des dislocations dans le monde géologique, pour en tirer des enseignements théoriques sur l'histoire des montagnes et la dynamique de l'écorce terrestre ; dans un ordre d'idée différent, au point de vue moins spéculatif de l'ingénieur, leur étude continue aussi à progresser, le sentiment de l'importance pratique qui s'attache pour l'exploitation des couches et des filons à la connaissance exacte des déformations et des ruptures qui en ont déterminé l'allure devenant de plus en plus général. C'est à ce point de vue que s'est placé M. Köhler dans son court mais substanciel traité, rédigé à l'usage des personnes engagées dans la carrière des mines : digne continuateur des traditions léguées par

les Schmidt, les Zimmermann, les Carnall, le professeur de Clausthal a cherché à simplifier et à étendre les règles posées par ces mineurs éminents, ses prédécesseurs dans cette branche de la géologie appliquée à la recherche des gîtes minéraux ; profitant des récents travaux sur les phénomènes orogéniques, et mettant à contribution ses propres publications relatives à la Westphalie, au Rammelsberg, etc., M. Köhler s'attache à montrer que les règles pratiques doivent être fondées sur la considération du mode de formation propre à chaque classe de dislocations ; si l'on a cru trouver autant d'exceptions que d'applications aux principes posés au commencement de ce siècle par Schmidt relativement aux failles proprement dites, cela tient à ce qu'on a presque toujours confondu avec ces dernières des dislocations dont la nature et l'origine réelles sont entièrement différentes, et dont l'auteur précise les caractères distinctifs : ce sont, d'une part, les plis-failles, et, d'autre part, les déplacements latéraux (= *Blatt,* Suess) et horizontaux réunis sous le nom peut-être un peu vague de *Verschiebungen;* les déviations des filons forment aussi l'objet d'un paragraphe spécial. Tout ce qui a trait à la détermination quantitative des éléments géométriques d'une fracture (rejet, inclinaison, etc.) est examiné en détail ; un grand nombre de formules générales, où il est fait usage de la trigonométrie sphérique, sont données comme modèles pour le calcul de ces éléments ; enfin, 55 figures représentent soit des coupes réelles, soit des constructions géométriques destinées à illustrer les cas les plus intéressants.

5. — Dans l'état actuel de la géologie, il serait très difficile de chercher à suivre tout autour du globe les terrains antérieurs aux temps jurassiques, pour reconstituer l'histoire des périodes correspondantes. Les documents cependant continuent à s'accumuler, et M. de Mojsisovics vient notamment d'ajouter beaucoup à nos connaissances sur la période triasique en publiant ses recherches sur les céphalopodes de cet âge recueillis au Spitzberg par les expéditions suédoises et sur les bords de l'Olenek, dans la Sibérie orientale, par M. Czekanowski. Il ressort de la comparaison de ces fossiles avec les formes synchroniques découvertes dans les contrées baignées par l'Océan Pacifique, de l'Alaska au Pérou et du Japon à la Nouvelle-Zélande, qu'à l'époque triasique, toutes ces régions appartenaient, avec les côtes actuelles de l'Océan Glacial du Nord, à une seule et même province biologique, très nettement définie par l'ensemble de ses caractères, et que M. de Mojsisovics désigne, pour rappeler son extension, sous le nom de *province arctique-pacifique :* un océan continu s'étendait alors du Spitzberg aux régions antarctiques par le nord-est de l'Asie et le Pacifique. Ce serait donc là le Trias en quelque sorte normal, en comparaison duquel le Trias méditerranéen ne représente qu'une bande étroite à faune spéciale,

vraisemblablement déposée dans une mer intérieure, ayant dû avoir des communications temporaires avec l'océan de l'Est par l'Himalaya, où il y a transition entre les deux types : ainsi s'expliquerait la pénétration dans les eaux triasiques européennes d'un certain nombre d'espèces de haute mer, manifestement émigrées de la province orientale. A la lumière des études nouvelles de M. de Mojsisovics, la faune triasique du nord-est des Alpes (*province juvavique*) — si riche en formes étrangères aux autres parties de la chaîne, et dont l'isolement était jusqu'ici passablement problématique — apparaît comme un simple avant-poste de celle qui peuplait alors l'océan général. — Il est intéressant de voir le bassin de l'Océan Pacifique apparemment constitué dès cette époque géologique reculée ; quant aux continents actuels, dont la plus grande partie était déjà émergée, on ne doit pas oublier qu'ils ont été dans la suite, au moins partiellement, replongés sous les eaux avant de redevenir terre ferme : leur persistance de position n'a pas toujours été depuis lors ininterrompue.

6. — La dernière livraison de la carte géologique détaillée de la Belgique au 1/20,000e comprend les trois feuilles de *Sautour, Marche* et *Durbuy* (Famenne et Condroz) ; il ne sera malheureusement pas livré d'autres feuilles à l'impression, le gouvernement belge ayant arrêté en 1885, en même temps que les opérations du levé, les travaux de publication de la carte. Tous les vrais amis de la science regretteront une mesure aussi déplorable, qui vient interrompre brusquement et sans aucun motif sérieux une entreprise véritablement magnifique, comme les annales de la géologie n'en avaient pas encore enregistré de semblable. Nous tenons à exprimer ici à M. Dupont, l'habile directeur du service, notre admiration pour l'impulsion qu'il avait su donner à l'établissement placé sous ses ordres, et dont une décision administrative, inspirée par des considérations complètement étrangères au sentiment du véritable progrès scientifique, est venue enrayer indéfiniment les heureux effets. Mais l'avenir, nous n'en doutons pas, justifiera pleinement les efforts tentés par M. Dupont et ses collaborateurs ; leur méthode cartographique s'impose en effet à tous les esprits soucieux des intérêts supérieurs de la vérité, comme étant la bonne : distinguer soigneusement par des figurés spéciaux ce qui est connu de ce qui n'est que supposé, en d'autres termes représenter au moyen de signes différents les affleurements des couches et leurs prolongements hypothétiques, n'est-ce pas là une condition qui devrait être toujours remplie dans la confection des cartes géologiques, si l'on veut assurer à celles-ci une valeur durable, en faire des documents précis et définitifs, constituant une base fixée une fois pour toutes sur laquelle les découvertes ultérieures viendront s'ajouter sans y rien détruire ? La commission géologique belge avait hardiment abordé la réalisation de

cet idéal, et, tous les juges compétents sont là pour le dire, le but avait été atteint et les espérances les plus ambitieuses dépassées; la suppression pure et simple d'un établissement qui faisait l'admiration des géologues de toute l'Europe, est-ce donc là la récompense due à tant de services, où l'industrie et les travaux publics autant que les recherches spéculatives auraient largement trouvé leur compte? Nous n'avons pas à nous occuper des questions de personnes, des rivalités individuelles ou de la nature des opinions de chacun sur des matières étrangères aux questions techniques; ce sont là des choses qui, outre qu'elles n'intéressent nullement l'histoire de la science, devraient toujours rester en dehors des préoccupations des gouvernants; mais ce que nous prétendons, et ce que toutes les personnes qui ne sont pas aveuglées par l'esprit de parti ou par d'étroites considérations de clocher penseront avec nous, c'est que le service avait donné d'éclatants résultats et en promettait de plus beaux encore; si ses travaux reprennent dans quelques années, il y aura eu bien plus qu'un ajournement, il y aura eu destruction d'une *vitesse acquise* considérable, et Dieu sait combien la remise en train d'une entreprise pareille représente de temps et d'argent perdu; à supposer que des modifications eussent été désirables, ce n'était pas une raison pour agir aussi radicalement et priver la Belgique d'une œuvre qui était tout à son honneur.

7. — La formation erratique qui recouvre une grande partie des plaines de l'Europe septentrionale et notamment toute l'Allemagne du Nord a été pendant longtemps considérée comme résultant du charriage par les glaces flottantes des débris arrachés aux montagnes scandinaves : à l'époque quaternaire une vaste mer, occupant encore une surface considérable dans notre continent, aurait permis ce transport de blocs et de cailloux à plusieurs centaines de kilomètres de leurs lieux d'origine. Cependant les fossiles marins *in situ* manquent complètement, sauf dans quelques localités situées au voisinage immédiat des côtes actuelles, tandis que les débris de plantes et surtout d'animaux terrestres se rencontrent presque partout au milieu de ces dépôts. Aussi, pour cette raison et beaucoup d'autres encore, qu'il serait trop long d'énumérer ici, a-t-on dû abandonner l'hypothèse d'une origine marine pour cet épais manteau glaciaire, et les preuves en faveur de son origine purement continentale se sont au contraire tellement multipliées depuis une dizaine d'années qu'il ne peut plus y avoir de doute à cet égard : la plaine germanique, déjà émergée, a été envahie par les glaces s'avançant en nappe continue du nord vers le sud. M. Dames nous donne un résumé très net des nombreux mémoires récemment publiés sur ce sujet; les limites du présent compte rendu ne nous permettent malheureusement pas d'entrer dans les détails,

aussi recommandons-nous vivement la lecture de cet intéressant opuscule aux personnes qui s'occupent de cet épisode si remarquable de l'histoire géologique. Disons seulement que l'ensemble des recherches exécutées pendant la dernière décade en Allemagne comme en Suède paraît démontrer définitivement l'existence de deux périodes glaciaires parfaitement distinctes, et séparées par une phase pendant laquelle le climat des bords de l'Elbe était analogue à ce qu'il est aujourd'hui, comme le prouvent les caractères de la flore trouvée dans les dépôts interglaciaires ; les observations stratigraphiques qu'on peut faire dans les sablières des environs de Berlin établissent du reste clairement cette distinction entre deux séries de dépôts glaciaires d'âge différent. M. Dames décrit aussi les principales modifications topographiques produites par les grands courants résultant de la fonte des glaces ; et il note les changements successifs survenus dans la nature et la distribution de la faune terrestre de l'Allemagne depuis le début des temps quaternaires.

8. — La nouvelle carte géologique de la ville de Berlin, que vient de publier l'Institut Géologique royal de Prusse, nous représente un coin de cette grande plaine quaternaire de l'Allemagne du Nord. Un travail du même genre avait été rédigé en 1879 par M. Lossen et publié par l'administration municipale ; pour l'édition actuelle, M. Berendt a pu utiliser les nombreux documents que les sondages et les terrassements des dernières années ont permis de recueillir. Quatorze nuances sont consacrées aux subdivisions des dépôts quaternaires (*Diluvialbildungen*) et récents (*Alluvialbildungen*), et leur distribution fait bien ressortir la différence existant au point de vue de l'altitude et de la topographie entre les plateaux sablonneux du Barnim au nord et du Teltow au sud d'une part, et la dépression intermédiaire de la Sprée où l'ancien Berlin est bâti sur des dépôts d'origine alluviale ou organique, d'autre part ; l'emplacement des sondages profonds est en outre marqué, et on a indiqué par une couleur spéciale la nature des terrains rencontrés à leur extrémité : argiles quaternaires, lignites et argiles oligocènes ; le tracé des anciens bras de la Sprée ou de ses affluents, aujourd'hui comblés artificiellement, a été également ajouté. La carte, dressée à l'échelle du 1/15,000, comprend une surface carrée de 8 kilomètres de côté. Le rassemblement des données nécessaires à sa construction représente, on le conçoit aisément, un travail considérable et minutieux, pour lequel M. Berendt, si compétent en tout ce qui concerne le sol du nord-est de l'Allemagne, était particulièrement bien préparé ; les terrains observés sont, il est vrai, beaucoup moins variés et nombreux que ceux dont M. Delesse a eu jadis à faire le relevé pour dresser ses belles cartes de la ville de Paris ; mais, par ce fait même et vu la grande ressemblance d'aspect que possèdent

entre elles certaines couches du quaternaire brandebourgeois, appartenant cependant à des niveaux stratigraphiques différents, les difficultés rencontrées par l'auteur étaient loin d'être minimes. L'intérêt principal de son travail — qui du reste explique bien des points dans l'histoire du développement de la capitale — est avant tout économique et local. Quant à l'exécution matérielle de la carte, elle est parfaite, comme tout ce qui sort des presses du *Berliner lithographisches Institut.* — Les lecteurs qui désireraient plus de détails sur la géologie de la région berlinoise, fort intéressante pour l'étude du quaternaire malgré sa monotonie apparente, feront bien de consulter la remarquable *Geognostische Beschreibung der Umgegend von Berlin* de MM. Berendt, Dames et Klockmann, publiée l'année dernière pour servir de texte à la belle carte des environs de Berlin au 1/100,000, par l'Institut Géologique.

9 et 10. — La *Description géologique de l'île d'Elbe*, par M. B. Lotti, formant le premier volume paru des mémoires destinés à accompagner la carte géologique détaillée de l'Italie, constitue principalement une contribution très importante à l'étude des roches éruptives, dont peu de régions peuvent offrir une aussi grande variété que l'archipel Toscan, où elles se présentent en outre dans des conditions de gisement et d'âge fort exceptionnelles, qui ont depuis longtemps attiré l'attention des observateurs. Les roches stratifiées les plus anciennes ne sont visibles que dans la partie orientale de l'île, où elles forment notamment, dans la presqu'île du nord-est, une grande bande monoclinale à pendage vers l'W.; elles constituent une série lacunaire qui débute par du silurien fossilifère, reposant sur un ensemble de schistes, quartzites, gneiss etc., présiluriens très développés dans la presqu'île du sud-est (Calamita), et comprend ensuite : des roches, probablement permiennes à en juger par leur analogie avec celles de cet âge trouvées sur le continent, et reposant indifféremment sur toutes les roches antérieures; l'infraliàs, se comportant de même à son tour, est surmonté d'une série liasique, complète seulement à l'extrémité nord-est, tandis qu'ailleurs les couches à Posidonomyes recouvrent directement des masses minérales d'âge quelconque. Les roches éocènes, également en discordance avec tout l'ensemble précédent, succèdent directement au Lias, comme en Corse et le long de la côte Tyrrhénienne; ce sont des calcaires où l'on a trouvé quelques nummulites, des jaspes avec radiolaires, des schistes à fucoïdes, très développés, représentant les équivalents du *Flysch*, de l'*Alberese* et du *Macigno* des Apennins; leurs affleurements débordant notablement sur ceux des terrains antérieurs, occupent des surfaces étendues dans la partie moyenne de l'île. Au-dessus viennent seulement des terrains quaternaires marins, s'élevant jusqu'à 200 mètres au-dessus des rivages

actuels. On doit donc admettre qu'après le soulèvement post-éocène, l'île d'Elbe, unie à d'autres portions des îles et du continent voisin, est restée longtemps émergée : la même conclusion résulte, du reste, des études de M. Forsyth Major sur la distribution des espèces terrestres actuelles dans cette partie du bassin méditerranéen; un affaissement postérieur partagea en fragments cette région continentale, appelée *Tyrrhenis* par ce naturaliste, et à l'époque quaternaire, par suite d'un enfoncement plus accentué encore sous les eaux marines, les surfaces émergées étaient même moins étendues qu'aujourd'hui.

A l'égard des roches éruptives, on trouve à l'île d'Elbe des variétés basiques et des variétés acides; parmi les premières, M. Lotti distingue deux séries dont l'âge est tout différent : 1° des Serpentines, analogues à celles de la Corse, et affleurant au nord de Porto-Longone, régulièrement interstratifiées entre le silurien et les roches azoïques sous-jacentes; 2° un ensemble très développé de Serpentines, d'Euphotides et de Diabases, se succédant toujours de bas en haut dans cet ordre; ce groupe de roches « ophiolitiques » est indubitablement d'âge tertiaire, comme le prouve sa constante association avec les sédiments éocènes entre lesquels il est interstratifié et qu'il altère au contact; il ne saurait être considéré comme très ancien et ramené seulement au jour par des dislocations récentes, ainsi que le prétendaient MM. Hunt et Dieulafait. Ces roches proviennent probablement d'éruptions sous-marines. Que certaines Serpentines résultent de l'altération de roches péridotiques et pyroxéniques, c'est là un fait dont il n'est plus permis de douter; pour M. Lotti, les Serpentines éocènes de l'île d'Elbe ont précisément cette origine et représentent le produit de la transformation d'une Lherzolite, dont l'éruption a été suivie d'une seconde émission basique ayant revêtu, suivant les conditions dans lesquelles a eu lieu la consolidation du magma, tantôt la forme de diabase et tantôt la forme d'euphotide. — Il existe encore un autre groupe de roches serpentineuses, superposées dans l'W. de l'île à une série de schistes métamorphiques d'âge incertain entourant la coupole granitique du Mt Capanne; l'âge éocène de ces masses paraît probable. — Quant aux roches acides, elles sont non moins intéressantes : un granit présentant des variétés tourmalinifères forme le massif elliptique du Mt Capanne; les roches porphyriques qui traversent les couches éocènes et y envoient de nombreux et puissants filons, sont de véritables granites à structure porphyrique et passent par places au porphyre quartzifère. Toutes ces roches ne sont que des *faciès* différents d'un même magma; et sur le continent, on peut étudier dans le Campigliese le passage des mêmes porphyres à des roches présentant le type vitreux et franchement volcanique de la série tertiaire habituelle. — Nous conclurons de tous ces faits, avec M. Lotti, que pour les

roches éruptives, tant basiques qu'acides, les différences de nature attribuées ordinairement jusqu'ici à l'âge, sont dues en réalité aux conditions dans lesquelles s'est opérée leur consolidation : entièrement cristallines dans les profondeurs où elles prennent l'apparence *ancienne* propre aux roches *plutoniques,* elles affectent au contraire l'aspect vitreux et *récent* des laves quand elles se refroidissent à la surface. Si les cas, où l'âge moderne de roches plutoniques a pu être reconnu avec certitude, sont encore peu nombreux, cela tient simplement au fait que les dénudations ont rarement atteint des profondeurs suffisantes pour en révéler la présence. Il ne semble donc plus possible de faire de la division en *anciennes* et *récentes* le pivot de la nomenclature et de la classification des roches éruptives; car le nombre des cas analogues à celui de l'île d'Elbe va toujours en se multipliant, comme le prouvent entre autres les études récentes de M. Judd en Écosse, de M. Choffat en Portugal, de MM. Hague et Iddings aux États-Unis et enfin, comme nous le verrons tout à l'heure, de M. Stelzner dans les Andes. — Relativement aux minerais de fer de l'île d'Elbe, M. Lotti conclut de ses observations qu'ils sont tous postérieurs à l'Eocène et même aux roches éruptives acides post-éocènes. — Six belles vues, dues à M. Mattirolo, représentent des coupes caractéristiques. Quant à la carte, publiée en deux éditions, dont l'exécution matérielle est excellente, elle fait, de même que le texte, le plus grand honneur à M. Lotti.

11. — L'*Esquisse géologique de la Serbie,* de M. Zujovic, forme, si nous ne nous trompons, le premier ouvrage de quelque importance qui ait été publié sur la géologie de la presqu'île des Balkhans par un savant du pays; à ce titre, et comme étendant notablement nos connaissances sur une région encore fort peu connue, ce travail mérite d'être signalé. La littérature géologique de toute la péninsule ayant été récemment l'objet d'un catalogue descriptif très complet, dressé et publié par M. le Prof. Toula — qui lui-même a tant fait pour l'exploration des Balkhans — M. Zujovic s'est borné, au point de vue bibliographique, à ajouter quelques indications échappées à son prédécesseur. Les différents terrains rencontrés en Serbie par l'auteur pendant cinq années de courses sont rapidement décrits dans l'ordre stratigraphique, chaque localité où le niveau exact des couches a été reconnu étant indiquée, avec des listes des fossiles recueillis. Les détails relatifs à l'agencement compliqué des masses minérales sur le territoire serbe, situé au point de rencontre des prolongements des Alpes, des Carpathes et des Balkhans, formeront avec les coupes la matière d'une publication ultérieure ; en attendant, M. Zujovic a joint à son mémoire, essentiellement préliminaire, une carte géologique générale du royaume, dressée au 1/750,000 et sur laquelle treize nuances distinctes représentent les prin-

cipales subdivisions de la série sédimentaire et les groupes les plus importants de roches éruptives. Trois couleurs sont consacrées à ces dernières, extrêmement développées et variées en Serbie, et minutieusement étudiées par M. Zujovic au point de vue pétrographique ; malheureusement le savant auteur des *Roches des Cordillères* ne nous donne pas dans sa nouvelle publication d'indications sur l'âge des masses éruptives de sa patrie. Il y a là un magnifique champ d'études, que le voisinage du Banat fait présumer devoir être fécond en enseignements importants pour la connaissance des roches volcaniques en général.

12. — En géologie comme dans les autres sciences, l'ignorance presque universelle des langues slaves de la part des savants occidentaux empêche ces derniers de profiter des publications souvent pleines d'intérêt qui paraissent dans l'Europe orientale ; aussi est-ce avec joie que nous saluons la création, par M. Nikitine, d'une *bibliothèque géologique de la Russie*, dans laquelle seront dorénavant analysés, à la fois en russe et en français, tous les travaux géologiques qui verront le jour dans l'empire, ainsi que les ouvrages publiés à l'étranger où il sera question du sol de la Russie, de ses richesses minérales et de ses fossiles. Un premier fascicule de cette revue annuelle, relatif à l'année 1885, vient d'être imprimé ; il renferme 256 articles, rédigés par M. Nikitine avec l'aide de quelques collaborateurs compétents, et classés dans un ordre méthodique ; plusieurs tables alphabétiques des matières, des localités, des auteurs et des noms paléontologiques nouveaux, permettent de s'y retrouver facilement. C'est là une œuvre éminemment utile grâce à laquelle on pourra se tenir au courant des progrès de la géologie non seulement dans la Russie proprement dite, mais aussi dans ses immenses possessions asiatiques où il reste encore tant à faire au point de vue scientifique. Nous souhaitons vivement que l'auteur complète rétrospectivement ces archives de la géologie russe en dressant le répertoire des notes et mémoires publiés avant 1885 ; de la sorte, la « bibliothèque » serait cataloguée une fois pour toutes, et le travail n'aurait plus qu'à être tenu à jour suivant le plan si heureusement conçu par M. Nikitine.

13. — Depuis que le baromètre est venu révéler au monde savant l'existence d'une profonde dépression au-dessous du niveau de l'océan, suivant l'emplacement de la mer Morte et du sillon rectiligne qui la prolonge au nord et au sud, ce singulier accident orographique a beaucoup attiré l'attention des géographes et des naturalistes, et on y a vu à bon droit l'un des traits les plus remarquables de la surface terrestre. L'intérêt des traditions historiques et religieuses les plus chères à l'humanité se rattachant encore tout particulièrement à cette portion de l'Asie antérieure, des expéditions ont été organisées à plusieurs reprises pour en faire connaître la structure exacte ; et c'est surtout à

l'une de ces missions, équipée aux frais du duc de Luynes, que la science est redevable de la plupart des données actuellement acquises sur cette étrange contrée. Cependant, malgré les belles recherches de M. Louis Lartet, le géologue de cette expédition, et de plusieurs autres voyageurs éminents comme MM. Fraas, Lortet et Tristram, il restait encore bien à faire : une association anglaise, qui s'est donné pour but d'étudier le plus complètement possible le sol de la Terre Sainte afin d'éclaircir les points encore obscurs de l'histoire biblique, résolut de contribuer à la solution des questions encore pendantes, en envoyant M. Hull, le directeur bien connu du service géologique officiel de l'Irlande, à la tête d'une brigade chargée de visiter les localités les plus intéressantes de la Palestine et de l'Arabie Pétrée ; c'est à l'exposé des résultats de cette campagne qu'est consacré l'ouvrage dont nous avons à parler ; l'auteur avait déjà fait connaître au public, en 1885, dans son journal de voyage intitulé *Mount Seir, Sinai and Western Palestine,* les principales observations recueillies et les conclusions qui s'en dégageaient ; il y revient cette fois en entrant dans plus de détails et en groupant les faits d'une manière plus méthodique. Disons tout de suite que M. Hull a pu confirmer sur tous les points essentiels les conclusions de M. Lartet ; et même, telle est du moins l'impression générale qu'on éprouve à la lecture de son travail, il ne semble pas que cette exploration nouvelle, ayant eu forcément le caractère d'une reconnaissance rapide par suite des grandes distances et du temps relativement court employé à les parcourir, ait ajouté beaucoup à l'ensemble des faits déjà connus. Sauf la séparation, définitivement reconnue, du puissant ensemble de grès occupant une partie de la péninsule sinaïtique, et dont la division inférieure formée de grès rouges associés à des conglomérats (*Desert Sandstone*) est recouverte par un calcaire renfermant au Ouadi Nasb des fossiles marins d'âge carbonifère, tandis que la division supérieure correspond seule au véritable *grès de Nubie,* crétacé, des auteurs — la plupart des faits que signale M. Hull avaient déjà été observés ; son travail est néanmoins précieux, comme étendant et précisant les connaissances antérieurement acquises par d'autres explorateurs, et comme donnant un tableau général de la géologie de cette partie de l'Asie. La série d'observations recueillies tout le long du Ouadi Arabah, sur près de 200 kilomètres, sont particulièrement décisives : outre plusieurs amorces du tracé de la grande faille qui détermine la cavité fermée et met en contact les calcaires crétacés avec le granit et d'autres roches anciennes contre lesquelles les premiers apparaissent souvent redressés, et de nombreuses failles secondaires s'embranchant avec cette dislocation principale du côté de l'Idumée, l'expédition a déterminé l'altitude maximun atteinte par les anciens dépôts de la mer Morte : ils s'arrêtent à 425 mètres environ au-dessus de son niveau

actuel (fixé trigonométriquement par le major Kitchener à — 392 mètres), par conséquent à une trentaine de mètres au-dessus de celui de la mer Rouge ; or le seuil de partage qui sépare de la dépression fermée le versant du golfe d'Akabah est beaucoup plus élevé (+ 201 mètres) ; la présence dans ces parages d'une large zone de graviers subaeriens et de dépôts lacustres formés dans de petits bassins indépendants, vient compléter la démonstration de la séparation originelle des eaux de la mer Morte d'avec celles de l'ancien golfe Elanitique. Il y aurait encore plusieurs remarques à faire sur quelques passages du *Memoir;* bornons-nous aux principales. Les épaisses couches de sel du Djebel Usdom regardées par M. Lartet comme appartenant au terrain nummulitique sont, au contraire, en continuité avec certaines terrasses anciennes de la mer Morte situées à 180 mètres au-dessus du niveau des eaux actuelles. — Étant donnée l'explication à laquelle l'auteur se rallie relativement à l'origine de la salure des eaux de la mer Morte (à savoir qu'elle provient de la concentration progressive des substances amenées en dissolution par les affluents), on ne voit pas bien quels peuvent être les fondements et l'utilité de l'opinion exprimée p. 109 et 120 : que lors de l'émersion de la contrée, une portion des eaux océaniques serait restée emprisonnée dans la cavité lacustre : cette supposition semble peu conciliable avec les données exposées dans le reste de l'ouvrage. — M. Hull avance au nombre des arguments en faveur d'une période humide (dont la réalité est d'ailleurs bien établie par l'altitude des anciens rivages du bassin fermé) l'intensité du travail d'érosion torrentielle manifestée par les innombrables ouadis qui débouchent latéralement dans la dépression du Ghor ; cependant nombre de ces ravins descendent bien au-dessous du niveau correspondant à l'apogée de la phase « pluviaire », et ont été tantôt remblayés par les dépôts lacustres et tantôt creusés en partie dans ces sédiments : par conséquent ils ne peuvent avoir été creusés sous leur forme actuelle qu'avec un niveau de base (c'est-à-dire une altitude de la surface de la mer Morte) sensiblement le même qu'aujourd'hui, et par suite, le bassin n'ayant pas d'écoulement, à une époque où le climat était analogue à celui qui règne de nos jours dans cette région. — Dans la liste bibliographique, on ne trouve pas le nom de Suess dont l'*Antlitz der Erde* contient un aperçu éminemment synthétique et suggestif de presque toutes les questions traitées par M. Hull, — ni le nom de M. Raboisson. — M. Rudler a placé à la fin du volume quelques diagnoses des roches anciennes du Sinaï et de l'Arabie Pétrée ; ce pétrographe a en outre publié quelques notes complémentaires sur ce sujet dans le *Geological Magazine* de mai 1886. — Ajoutons que l'ouvrage, édité avec luxe, renferme, outre de nombreuses vues et coupes, une carte géologique générale des contrées visitées ; une carte

montrant les limites respectives des terres et des eaux durant les temps quaternaires; trois planches de coupes générales; enfin une grande carte du Ouadi Arabah au 1/380,000 environ, réduite d'après les levers géodésiques et topographiques du major Kitchener et de M. Armstrong, et coloriée géologiquement par M. Hull; cette dernière carte représente en définitive le résultat le plus important de l'expédition.

Espérons que le jour viendra bientôt où le *Palestine Exploration Fund*, réalisant pour la géologie ce qu'il a déjà fait avec tant de succès pour la topographie, entreprendra le lever géologique régulier, c'est-à-dire systématique et définitif, de la Terre Sainte; et puisse alors la mer Morte, comme le Grand Lac Salé de l'Utah, trouver un Gilbert pour achever de déchiffrer son histoire.

14. — Les études géologiques dont l'Afrique australe a été l'objet étaient restées jusqu'ici peu accessibles aux lecteurs français, faute d'un résumé d'ensemble exécuté par une personne compétente et connaissant le pays *de visu*. Cette lacune, présentée par notre littérature spéciale, est aujourd'hui comblée grâce à l'important mémoire de M. l'ingénieur Moulle sur la structure générale du sol sud-africain et les mines de diamant du Cap. La partie géologique de l'ouvrage renferme l'énumération, par ordre stratigraphique, des différents terrains entrant dans la constitution — si différente de tout ce que nous connaissons en Europe — de la pointe méridionale du continent noir : à l'intérieur d'une enceinte montagneuse parfaitement définie, courant parallèlement à la côte et formée de roches anciennes cristallines et schisteuses et de sédiments paléozoïques marins, se trouvent de hauts plateaux déserts et désolés, constitués presque exclusivement par une série extrêmement épaisse de couches d'eau douce, d'âge permien et triasique, restées horizontales. Cette formation, dite de *Karoo* (du nom générique donné par les Boers aux plaines stériles, sans eau et sans végétation, qui correspondent à ses affleurements) est essentiellement formée de conglomérats, de grès et d'autres matériaux d'origine détritique; les montagnes de forme tabulaire coïncidant avec des bancs durs intercalés au milieu de ces couches ou avec des nappes de roches éruptives (mélaphyres, etc.) contemporaines ou postérieures aux sédiments encaissants, y constituent un des traits les plus caractéristiques du paysage. Les dénudations ont eu lieu sur une échelle gigantesque : des assises épaisses de 2,000 mètres environ ont été enlevées presque partout dans le bassin triasique et les immenses masses montagneuses qui lui servaient primitivement de ceinture ont été arrachées et entraînées sur plus de 1,500 mètres de hauteur (p. 87); nulle part, si ce n'est au pays des *cañons* et des *meass* du Colorado (ouest des États-Unis), il n'est plus facile de se convaincre de l'importance du rôle joué par les phénomènes d'érosion

dans la création du modelé topographique — ce fait capital que les géologues ont été en Europe si lents à comprendre et dont ils ont tant tardé à appliquer toutes les conséquences. La configuration du sol de l'Afrique australe devait être déjà fort voisine de ce qu'elle est aujourd'hui, lorsque se déposèrent, tout près du rivage actuel de l'océan Indien, les couches marines fossilifères d'Uitenhage, rapportées par M. Moulle au terrain jurassique, suivant l'opinion de M. Stow, mais que les études paléontologiques de MM. Holub et Neumayr tendent plutôt à rapprocher du Nécomien. Quant aux formations marines plus récentes, elles n'ont aucune importance en surface. — Le manque d'espace nous empêche de suivre l'auteur dans ses développements sur les gîtes diamantifères, dont il examine les conditions probables de formation, et qui ont été déjà décrits en français il y a quelques années par M. Chaper; les nombreuses données statistiques et économiques communiquées par M. Moulle proviennent, pour la plupart, paraît-il, de documents officiels. — Une petite carte géologique de l'Afrique australe au 1/25,000,000, plusieurs cartes partielles et un certain nombre de coupes générales et locales facilitent l'intelligence du texte. — Il est regrettable que M. Moulle n'ait pas spécifié davantage les sources bibliographiques où il a puisé la plus grande partie de ses indications; d'autant plus que, faute de citations précises, on ne sait pas toujours quelles sont les observations dont le mérite lui revient en propre et quelles sont celles dont il n'est pas personnellement responsable; de plus, certains travaux importants, notamment ceux de M. Cohen, paraissent lui avoir échappé, et le côté pétrographique de son mémoire n'est manifestement pas à la hauteur des connaissances actuelles : l'ensemble de l'ouvrage est néanmoins fort utile.

15. — Les *Matériaux pour l'étude géologique de la république Argentine* que vient de publier M. A. Stelzner, constituent certainement l'ouvrage le plus important dont se soit enrichie la littérature géologique sud-américaine depuis fort longtemps. L'auteur, appelé à professer à l'Université de Cordoba, s'est livré de 1871 à 1874 à de nombreuses excursions et à quelques expéditions prolongées dans les montagnes qui occupent le centre et l'ouest du territoire de la confédération; si l'École de Freyberg n'a eu qu'à gagner au retour de M. Stelzner, par contre, la géologie des Cordillères a beaucoup perdu au départ de ce savant, admirablement préparé pour en débrouiller le chaos. Malgré les travaux des Humboldt, des d'Orbigny, des Darwin et de leurs émules, presque tout reste encore à faire sur la structure des grandes chaînes bordant l'Océan pacifique; et cela d'autant plus qu'une bonne part des publications existantes proviennent d'un temps où la science du globe terrestre n'était pas encore fixée dans ses grands traits. Aussi, saura-t-on gré à

M. Stelzner d'avoir dépouillé les matériaux, d'ailleurs très hétérogènes et souvent foncièrement mauvais, accumulés par ses devanciers ; à la lumière de ses observations personnelles il a pu tracer un tableau qui représente exactement l'état actuel de nos connaissances sur la géologie d'une grande partie de l'Amérique australe. Comme résultats généraux, on peut dégager plusieurs conclusions importantes du beau travail de M. Stelzner : en premier lieu, la permanence de position d'une portion très considérable du continent sud-américain depuis une antiquité géologiquement très reculée, fait qui explique certains traits de la faune et de la flore actuelles de cette partie du monde, par exemple la présence des araucarias, plantes qui, comme l'a dit un botaniste, ont dû continuer à y croître depuis les temps paléozoïques ; secondement, les hautes chaînes des bords du Pacifique présentent une série stratigraphique beaucoup plus complète que les massifs de l'intérieur, et les couches y affectent un caractère plus pélagique : c'est là un fait général dont les Alpes et l'Himalaya fournissent également l'exemple ; un troisième point réside dans la persistance des mêmes directions de dislocation et d'éruption à travers de longues périodes, phénomène fréquemment constaté ailleurs. N'oublions pas enfin la démonstration de l'âge mésozoïque d'une série éruptive, ce qui n'est pas le cas général dans les autres pays géologiquement explorés, et la découverte d'une série granitique indubitablement post-crétacée. La distribution des terrains, dans les régions parcourues par l'auteur, est représentée sur une carte au 1/1,500,000 dont le caractère nécessairement fragmentaire montre assez combien il reste à faire pour arriver à des tracés définitifs ; dix-huit subdivisions y sont indiquées, et trois planches de coupes générales reproduisent les rapports de gisement des différents terrains reconnus. EMMANUEL DE MARGERIE.

THÉOLOGIE

Essais sur les sciences maudites. Au seuil du mystère, par STANISLAS DE GUAITA. Paris, G. Carrré, in-4 de 32 p. — Prix : 2 fr.

La Science occulte, étude sur la doctrine ésotérique, par LOUIS DRAMARD. 2e édition complètement remaniée. *Ibid.*, 1886, in-8 de 28 p. — Prix : 1 fr.

La Théosophie universelle. Théosophie Bouddhiste, par lady CAITHNESS, DUCHESSE DE POMAR, présidente honoraire de la Société théosophique d'Orient et d'Occident à Paris. *Ibid.*, 1886, in-8 de 120 p. — Prix : 2 fr.

Fragments glanés dans la théosophie occulte d'Orient, par la même. *Ibid.*, 1886, in-8 de 70 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le Bouddhisme selon le canon de l'Église du Sud sous forme de catéchisme, par HENRY P. OLCOTT, président de la Société théosophique, approuvé et recommandé pour l'usage dans les écoles

bouddhistes par H. Sumangala, grand prêtre de Sripâda (pic d'Adam) et de Galles et principal de Widijodava Parivena, école de théologie bouddhiste, traduction française sur le texte de la 14e édition par D. A. C. *Ibid.*, 1885, in-12 de 105 p. — Prix 1 fr. 50.

Il était donné à ce dix-neuvième siècle, qui se prétend une époque de science, de revoir la résurrection du grimoire, de la kabbale et de la magie. Les cinq publications dont nous venons de transcrire les titres sont la manifestation d'un groupe d'adeptes, qui a des ramifications diverses en Asie, en Europe et en Amérique, dont quelques-unes vont fort loin.

Mais d'abord quelle est l'idée mère de la Kabbale et de toutes ces sciences maudites? C'est, répond M. Stanislas de Guaita, « l'unité de l'être à travers l'infinie diversité des modes transitoires et des formes éphémères » ; le but poursuivi, c'est « la loi des harmonies à trouver dans l'antagonisme relativement équilibré des forces contraires : » en d'autres termes, c'est le Panthéisme. Parmi les adeptes, les uns se disent spiritualistes, les autres matérialistes; mais étant donnée l'unité de substance, ce n'est plus qu'une question de mots, et ils n'ont garde de se diviser entre eux pour si peu.

La science occulte revendique pour ses aïeux les Gnostiques, les Kabbalistes du moyen âge et de la Renaissance, les Templiers, les Franc-Maçons du dix-huitième siècle. Les sorciers du moyen âge, nous dit-on, jetèrent par leurs maladresses dans l'application un mauvais vernis sur leurs maîtres. De même aujourd'hui, les hauts adeptes, dont nous analysons les écrits, traitent de *gâteux* les francs-maçons qui s'en tiennent au symbolisme décrit par le frère Andrieux. Quant aux spirites, tout en s'appuyant sur eux, et les avouant comme des ouvriers pratiques du grand œuvre, M. Dramard et M. Stanislas de Guaita en parlent comme d'adeptes d'un ordre inférieur. Par contre, ils signalent comme les génies culminants de notre temps Elephas Levi, de son vrai nom Alphonse-Louis Constant, prêtre apostat mort en 1875, et le marquis Saint-Yves d'Alveydre, l'auteur de *la Mission des Souverains par l'un d'eux* et de *la Mission des Juifs*.

Ce dernier, qui pose autant en grand historien qu'en grand politique, a reconstitué l'histoire de l'Empire de Ram, qui régnait sur l'Atlantide, il y a un peu plus de 10,000 ans, et était à la tête de la race jaune rouge. Cette race avait subjugué les nations noires et était en possession de grands secrets scientifiques que sa défaite par la race aryenne blanche-brune a malheureusement fait presque complètement disparaître. Heureusement, les initiés les ont recueillis et l'heure est arrivée où ils vont nous les dispenser de nouveau.

Quand on se regarde avec un œil sain à travers ce kaléidoscope fantastique, on y aperçoit une hypocrite manifestation de l'antichristianisme. En effet, les auteurs de ces écrits parlent de Notre-Seigneur Jésus-

Christ en termes presque aussi sympathiques que de Bouddha, mais qui le font considérer comme fort inférieur, selon le procédé de Renan. Comme conclusion ils invitent le christianisme à se fusionner dans leur synthèse avec le Bouddhisme et les autres religions de l'Orient.

Voilà la raison de ces vulgarisations fantaisistes des doctrines du Bouddhisme, auxquelles se livrent dans l'Inde, en Angleterre, certains écrivains dont ces petits volumes nous donnent des extraits. L'*Esoteric Buddhism* de A. P. Sinnet est, paraît-il, la plus importante de ces publications. Nous n'avons pas besoin de dire qu'elles n'offrent que de la science frelatée qu'aucun vrai orientaliste n'avoue.

Ses adeptes prétendent que le Bouddhisme, — une religion sans Dieu, — est destiné à devenir la grande religion humanitaire des temps modernes. Ils signalent avec complaisance ses analogies avec le Positivisme. M. Louis Dramard dit que « la connaissance du *principe cosmique*, qui est celui de l'unité originelle et finale de l'univers, enlèvera aux religions dites révélées la direction morale des hommes comme elle a déjà conquis leur direction intellectuelle, et règnera de nouveau sur notre planète... Une fois bien comprise, cette loi débarrasse à tout jamais l'humanité de la superstition et du scepticisme stérile, puisqu'elle exclut toute intervention extra-cosmique, soit d'un être imaginaire, soit du hasard. Elle apprend, en outre, à l'homme que toutes les causes, toutes les lois s'enchaînent réciproquement jusqu'au principe originel, final et absolu de toutes choses, il peut et il doit, par le travail, s'élever progressivement jusqu'à la science et à la puissance absolues. »

Sous une fantasmagorie orientale et spirite, c'est en réalité la thèse soutenue par les FF.·. Gambetta et Jules Ferry dans leurs grands discours maçonniques. Cette science et cette puissance absolues, les adeptes prétendent l'obtenir en s'emparant de « l'agent hermaphrodite de l'éternel devenu un fluide universel impondérable que Martinez, Paschalis Eliphas Levi appellent la lumière centrale, et le spirite anglais Dr Crookes « la force psychique ». Armés de ce pouvoir, les adeptes seront en mesure de dominer le monde. Les phénomènes de l'hypnotisme ne sont qu'un des spécimens de la puissance qu'ils seront en mesure d'exercer sur leurs semblables. « Aussi, ajoute Lady Caithness, les adeptes doivent-ils veiller à ne confier leurs secrets qu'à des hommes bienfaisants et les soumettre auparavant à de longues épreuves, qui dureront quelquefois la moitié de leur vie avant de les aviser de ces pouvoirs extraordinaires. » Nous reconnaissons là l'un des rêves malsains dont Renan s'est fait l'écho dans son livre si peu connu mais si caractéristique, les *Dialogues philosophiques*. Il ne faut pas s'y méprendre. Cette prétendue force, c'est à l'intervention diabolique que les adeptes la demandent. La démonstration en a été faite

péremptoirement par le P. Ventura de Raulica et par M. Gougenot Desmousseaux dans ses nombreux ouvrages. L'un deux, *La Magie au XIXe siècle, ses agents, ses vérités, ses mensonges* (1 vol. in-8, Paris, Plon, 1861), devrait être réimprimé en ce moment pour remettre l'ordre dans les esprits troublés par tout ce que l'on raconte des phénomènes de l'hypnotisme et de la pratique du spiritisme.

Les livres que nous analysons ici sont destinés à propager doctrinalement ces pratiques coupables. Lady Caithness nous dit que les adeptes ont leur principal centre dans l'Inde, et qu'ils ont formé à Paris et à Londres une Société théosophique dont les membres reçoivent une initiation graduelle et sont chargés de faire de la propagande en Europe et en Amérique. Au fur et à mesure que nos sociétés redeviennent pratiquement païennes, les manifestations extérieures du Satanisme reparaissent comme aux temps des Pythies et d'Appolonius de Tyane. Puisque nous traitons ici ce sujet, nous signalerons en passant d'excellents articles publiés dans la *Revue Canadienne* de 1886 sur *la Démonologie et les sauvages du Canada*. Il ne serait pas impossible que ces aberrations ne trouvassent de nombreuses dupes, étant donné l'anarchie des esprits et la crédulité sur laquelle tout charlatan qui se pare du nom de savant peut compter quand il s'adresse à des hommes rebelles à l'Église. En se couvrant d'un masque scientifique, la kabbale du vingtième siècle sera une suprême dérision jetée à l'orgueilleuse science rationaliste qui s'est privée de toute règle de certitude en prétendant s'affranchir des enseignements de la Révélation. C. J.

SCIENCES ET ARTS

Les Essais de Montaigne, publiés par H. Motheau et D. Jouaust. Tome I. Paris, librairie des Bibliophiles, 1886, in-16 de CIV-194 p. — Prix : 3 fr. *Nouvelle Bibliothèque classique.*

Nous avons rendu compte du Montaigne que M. Jouaust a donné, en quatre volumes in-8, dans sa collection des Classiques français. Cette édition était publiée d'après celle de 1588, la dernière qui fut imprimée du vivant de l'auteur; on avait donc un texte très pur, mais, en 1595, Mlle de Gournay fit paraître une édition que Montaigne avait préparée sur celle dont la librairie des Bibliophiles a offert une reproduction; elle est nécessairement plus complète que la première; cependant de nombreuses adjonctions ajoutées par Montaigne ont fréquemment causé du désordre dans la rédaction primitive dont la trame est trop souvent rompue. On pouvait, néanmoins, regretter de ne pas posséder Montaigne tout entier. Dans l'édition que nous annonçons, on a trouvé le moyen de donner les deux textes sans que le dernier venu altère en rien le premier; c'est en note, au bas des pages, qu'il est reproduit;

comblant ainsi des lacunes dont quelques lecteurs pouvaient se plaindre, cette édition présente d'une manière synoptique le texte authentique et le texte posthume des *Essais*. Elle formera sept volumes, dont le savant et intelligent éditeur consacrera le dernier, en partie du moins, à des notes, à un index et à un glossaire.

Cette réimpression, si bien exécutée, n'aurait rien laissé à désirer si, comme dans l'édition donnée par Ménard et Desenne, on eût fait précéder chaque chapitre d'un sommaire, et indiqué l'origine de toutes les nombreuses citations que Montaigne se plaisait à emprunter à des langues étrangères. Les traduire n'aurait, d'ailleurs, pas été nécessaire.

A ce premier volume des *Essais* est jointe une ample notice fort bien faite, mais dont quelques passages nous semblent trop favorables à la Réforme. Son auteur, M. Motheau, y démontre parfaitement, du reste, qu'on a donné un sens beaucoup trop étendu au fameux : Que scay-je? et que cette devise, à laquelle on a prêté une signification profondément sceptique, était loin d'envelopper toutes choses dans un doute universel. M. Motheau n'a pas de peine à prouver que Montaigne croyait fermement en Dieu. Il aurait pu aller plus loin par les *Essais*, par le *Journal de Voyage en Italie* surtout, il ne serait pas difficile d'établir que Montaigne se reconnaissait catholique, et pratiquait même sa religion, au moins dans certaines circonstances. Sans doute, les *Essais* offrent sur ce point des contradictions, mais que l'on se reporte à ce temps si troublé de la Renaissance, et on se les expliquera : l'homme qui, dans sa vie, était chrétien, était souvent païen dans ses œuvres par amour pour l'antiquité. Disciple de Montaigne, Charron qui, dans son *Traité de la Sagesse,* est allé bien plus loin que son maître, en fait de libertés philosophiques, était un prêtre scrupuleux.

Qu'on me permette un mot qui, mieux qu'ici, serait à sa place dans un ouvrage héraldique, mais il est toujours bon de relever une erreur, surtout quand elle se reproduit incessamment. En parlant de la famille de Montaigne, dont je ne prétends, d'ailleurs, nullement soutenir l'ancienneté, M. Motheau rappelle avec dédain le titre d'écuyer, mais il était propre à toute la noblesse, il ne pouvait être, comme l'anoblissement, conféré par un souverain; il était le résultat d'au moins quatre générations nobles, et il me serait bien aisé de citer, d'après d'Hozier, qui a éclairci la question dans l'introduction de son *Armorial général*, de très grands seigneurs se qualifiant simplement d'écuyers, des Montmorency, des d'Aubusson, des La Roche-Aymon et bien d'autres non moins illustres. Ce n'est qu'au XVIIe siècle que cette qualification perdit de son importance et qu'on lui substitua, fort indûment, le titre de chevalier, qui ne pouvait être accordé que par le roi, et qui était personnel.

TH. P.

Traité de la détermination des orbites des comètes et des planètes, par le chevalier Th. d'Oppolzer, édition française publiée d'après la deuxième édition allemande, par Ernest Pasquier, professeur d'astronomie à l'Université de Louvain. Ier vol. Paris, Gauthier-Villars, 1886, in-4 de xxvi-491 p., avec ccix p. de tables. — Prix : 30 fr.

Le traité de la détermination des orbites d'Oppolzer est un des ouvrages les plus importants qui aient été publiés sur l'astronomie depuis plusieurs années. Le fait qu'un ouvrage aussi considérable, d'un caractère tout à fait spécial et technique, ait dû être réédité au bout de dix ans, témoigne du succès qu'il a obtenu auprès du public astronomique; c'est à la fois la preuve, et que l'ouvrage répondait à un besoin, et que l'auteur n'a pas fait défaut à sa tâche. Cette question de la détermination des orbites est une des plus actuelles et des plus importantes parmi toutes celles de l'astronomie mathématique. Elle suppose la connaissance d'un grand nombre de questions auxiliaires. Oppolzer s'est proposé de réunir en un corps de doctrine tout ce qui est nécessaire pour la résoudre entièrement et de faire un livre qui pût à la fois servir de guide aux commençants et fournir aux astronomes expérimentés les renseignements et les tables dont ils ont besoin. C'est ce qui donne à son ouvrage un caractère éminemment pratique.

Pour chaque question, il commence par établir les formules avec les préparations convenables pour la rapidité des calculs ; il recherche les valeurs les plus exactes des coefficients qui y figurent, puis il fait des applications numériques détaillées; ces applications lui donnent l'occasion d'indiquer la disposition des calculs, le nombre de décimales qu'il convient généralement d'employer, les vérifications qu'il faut opérer, détails de première importance, qu'on n'apprend d'ordinaire que par la pratique, et pour lesquels on aura grand profit à utiliser l'expérience consommée de l'auteur.

Dans l'état actuel de la science, on ne peut pas résoudre d'emblée le problème de déterminer exactement une orbite d'après un ensemble quelconque d'observations. A vrai dire, le problème n'est pas susceptible d'une solution entièrement rigoureuse, soit à cause des erreurs qui affectent plus ou moins toute observation, soit à cause des perturbations que subit l'astre observé et par suite desquelles il ne suit pas une orbite exactement elliptique. On commence toujours par déterminer une orbite approchée au moyen de trois observations faites à peu d'intervalle, ou, plus généralement, de six données choisies parmi celles dont on dispose, puis on corrige les éléments approchés de manière à satisfaire le mieux possible à l'ensemble des observations. Le volume actuel est consacré à la solution du premier problème, la recherche des éléments approchés. Il comprend en outre une partie préparatoire dans laquelle sont exposées diverses questions d'astronomie sphérique, ainsi

que la théorie du mouvement elliptique envisagée spécialement au point de vue de la théorie des orbites. Dans cette première partie, on remarquera surtout un exposé très complet, en près de 150 pages, de la question du mouvement de la terre autour de son centre de gravité.

Dans la seconde partie, l'auteur examine successivement le cas d'une orbite supposée parabolique, puis celui d'une orbite quelconque. Les nombreuses solutions qui ont été données pour l'un et l'autre cas peuvent se ranger en deux groupes : dans les unes, on cherche à faire passer une orbite par trois positions effectivement observées, à des intervalles de temps suffisamment petits, mais finis; dans les autres, on ramène le problème, par une interpolation, au cas de trois observations infiniment voisines. Les méthodes du premier groupe sont à peu près seules en usage aujourd'hui; ce sont les seules dont parle notre auteur. Pour chaque cas, il donne une seule méthode : celle d'Olbers pour les orbites paraboliques, une méthode analogue, mais un peu plus compliquée, pour le cas où la première échoue, et, de même, pour les orbites d'excentricité quelconque, une méthode pour le cas général, et une pour le cas d'exception, l'une et l'autre dérivées de celles de Gauss, par une transformation notable due à l'auteur. Au point de vue pratique, cette manière de procéder a l'avantage d'éviter toute hésitation aux commençants. Au point de vue scientifique, on eût aimé trouver dans un ouvrage aussi complet sous d'autres rapports, un aperçu des principales méthodes. Nous regrettons surtout de n'y pas trouver même l'indication de la méthode de Laplace, de laquelle découlent toutes celles que nous avons rangées dans le second groupe, et à laquelle il faut toujours revenir, explicitement ou non, dans les discussions théoriques. Ainsi, Oppolzer montre que, pour les orbites paraboliques, il ne peut y avoir qu'une ou trois solutions; mais son raisonnement n'est rigoureux que pour des observations infiniment voisines, et sa conclusion découle alors de cette remarque de Cauchy, un peu tombée en oubli, croyons-nous, que le problème des orbites paraboliques se ramène toujours, dans ce cas, à une équation du troisième degré.

On voit que l'ouvrage d'Oppolzer se distingue surtout par son caractère pratique. Il se termine par des tables calculées avec un soin extrême, parmi lesquelles on remarquera une table du mouvement parabolique beaucoup plus étendue qu'aucune de celles que l'on possédait, et celles qui concernent la réduction au lieu apparent. Beaucoup de ces tables et des formules du texte seront très utiles à tous les astronomes en dehors de la question des orbites. M. Ernest Pasquier, professeur d'astronomie à l'Université de Louvain, n'a pas reculé devant le travail énorme que comporte la traduction d'un pareil ouvrage et la réimpression des tables. Il a rendu par là un véritable

service aux astronomes de la langue française ou seulement de race latine. Grâce à la collaboration assidue de l'auteur et de son disciple, M. R. Schram, il a pu obtenir une correction non seulement égale, mais supérieure à celle de l'édition allemande, condition fondamentale dans un ouvrage de ce genre ; il y a, en outre, introduit quelques améliorations de détail. Pour la manière de compter le temps et les longitudes, il a, d'accord avec l'auteur, adopté les conventions du congrès international de Washington, tout en indiquant à part la manière de procéder lorsqu'on veut conserver les anciens usages. Convaincu que l'œuvre de Washington ne vivra pas, nous regrettons cet empressement, surtout dans une édition destinée principalement au public français. M. Pasquier, selon nous, eût mieux fait de suivre la marche inverse, ce qui lui eût évité d'ailleurs beaucoup de travail. On verra là, du moins, une preuve qu'il n'a pas regardé à ses peines, toutes les fois qu'il a vu ou cru voir la possibilité d'apporter en quelque point un perfectionnement à son œuvre. E. VICAIRE.

L'École française de peinture (1789-1830), par PAUL MARMOTTAN. Paris, librairie Renouard, 1886, in-12 de 470 p. — Prix : 6 fr.

L'ouvrage de M. Marmottan « donnant, dit-il, la classification complète des peintres connus et méconnus de paysage, de genre, d'histoire et de portrait, appartenant à cette première période de l'art moderne et donnant des appréciations sur plus de trois cents maîtres, » sera d'une grande utilité pour les historiens de l'art et pour les collectionneurs : on ne rencontrerait nulle part ailleurs les informations que l'auteur y a réunies et coordonnées. M. Marmottan s'élève avec beaucoup de raison contre l'envahissement du *genre*. Je m'unis aussi de tout cœur à sa généreuse protestation contre cette déviation spéciale du goût, même du sens moral, qui entraîne tant de gens honnêtes d'ailleurs, au culte exclusif du XVIIIe siècle, lequel, à les entendre, représente l'art français par excellence : on dirait vraiment que Poussin, Claude Lorrain, Ingres et tant d'autres étaient des Hottentots ou des Allemands ! J'accorderai volontiers à M. Marmottan que l'école dont il se fait le panégyriste déterminé, a été trop dédaignée jusqu'à ces derniers temps ; mais je n'irai pas aussi loin que lui dans l'admiration pour David, dont il préconise le système, l'école, le culte des sujets grecs et romains dans la nudité académique. Je n'admets pas que les artistes de cette époque dussent *forcément* rapporter de Rome cette prédilection (page 296). A Rome, il n'y a pas seulement le fameux *torse ;* il y a aussi la *Dispute du Saint-Sacrement.* Le système en question était si peu *forcé* que les deux grands artistes issus directement de cette école n'ont été si grands que pour l'avoir abandonné.

Gros s'est complètement affranchi, tant pour l'inspiration que pour les procédés : M. Marmottan fait lui-même ressortir que cet élève de David se préoccupait de la couleur locale et était moins l'esclave des règles que de son tempérament (p. 395), ce qu'il n'avait certes pas appris chez son maître. Quant à Géricault, le même auteur signale « sa hardiesse vis-à-vis l'école de David avec laquelle son œuvre contraste (pp. 307 et 390). » Il en ressort que le principal mérite de l'école classique est d'avoir engendré Gros, Prudhon (un indépendant), Géricault et Delacroix qui l'ont reniée.

Les appréciations sont parfois bien indulgentes : il m'est impossible, par exemple, de trouver un grand mérite à Court ou à Victor Adam. La peinture du premier fait triste figure à Rouen auprès de ce lumineux *Trajan*, dû au transfuge Delacroix. Ce que je puis dire de l'autre, c'est que son même cheval et son même homme m'ont amusé quand j'étais petit. Enfin, après avoir déclaré à M. Marmottan que je ne le suivrai pas dans son appel à l'intervention de l'État (p. 59), je lui demanderai ce qu'il entend par « les tendresses douloureuses et presque maladives du sentiment catholique. » J'avoue que je ne vois rien de douloureux et maladif dans Giotto ou Orcagna, dans le *Saint Pierre devant Néron,* par Masaccio. Je cherche, mais je ne trouve pas la moindre trace de *flebile nescio quid* dans la *Création de l'homme,* par Michel-Ange, et dans la *Prédication à Éphèse,* ce chef-d'œuvre où l'on n'admirera jamais assez notre Lesueur. Voilà à quelle aberration certaines préoccupations peuvent entraîner un homme de goût et de science comme M. Marmottan l'est assurément.

ADOLPHE D'AVRIL.

BELLES-LETTRES

Essais de grammaire historique néo-grecque. *L'article féminin pluriel au moyen âge et de nos jours et la première déclinaison moderne,* par Jean PSICHARI (1re partie). Paris, Leroux, 1886, in-8 de XXIII-299 p. — Prix : 7 fr. 50.

Voici un ouvrage qui marque une étape trop intéressante des études philologiques pour ne pas être signalé ici. M. Psichari a entrepris sur la grammaire historique de la langue moderne en Grèce une série d'études qui ont débuté par deux *Essais de phonétique néo-grecque* et qui ont pour elles le mérite d'être entièrement neuves. Les langues occidentales issues du latin sont en effet étudiées avec critique par une pléiade de savants de tous pays, qui en reconnaissent les formes, en fixent les évolutions, en étudient les monuments. Rien de pareil n'existe pour la langue issue du grec classique et parlée aujourd'hui en Grèce. Les érudits spéciaux sont extrêmement rares et la plupart ont des préoccupations d'esprit et des méthodes qui interdisent à la

science tout progrès dans ce domaine. M. Psichari a voulu étudier le grec du moyen âge comme on étudie les langues romanes, et a tâché de porter un peu de lumière dans ces ténèbres. Son guide principal, son guide unique, pour mieux dire, a été la statistique. Elle lui a permis d'appliquer dans toute sa rigueur à l'étude du néo-grec la méthode historique. On possède heureusement assez de textes datés du XIIe au XVIIe siècle pour pouvoir suivre la marche de la langue, le dépérissement progressif des formes antiques, l'éclosion et l'extension de plus en plus apparente des formes nouvelles. L'auteur a appliqué à ces textes les observations de statistique, pour un point très spécial du vocabulaire, l'article féminin pluriel et la première déclinaison ; c'est peu sans doute, mais il faut un commencement à tout. Il a d'abord établi soigneusement la chronologie des ouvrages publiés encore très rares et des manuscrits qu'il a consultés ; puis il a compté les diverses formes aux diverses époques, et a dressé ainsi des tableaux dont les résultats sont obtenus, on le voit, par une méthode rigoureuse. Ces études l'ont amené à des conclusions d'ensemble qui forment la seconde partie du volume et dont je peux à peine résumer l'intéressante substance. A partir du Xe siècle, les formes modernes envahissent peu à peu le grec parlé. Enfin, au commencement du XVIIe siècle, avec le texte de l'*Erophile* et la grammaire de Simon Portius, le grec moderne fait son entrée dans le monde comme langue nouvelle et franchement distincte du grec ancien. — Les considérations générales de M. Psichari sur la langue moderne trouveront accueil auprès d'un public plus étendu. La « question de la langue » joue en ce moment en Grèce un rôle important. Le plus grand nombre des lettrés se range du côté des « puristes », qui considèrent les formes populaires comme le fruit de la barbarie et cherchent à ramener la langue aux formes classiques. Comme on ne s'entend pas sur la mesure dans laquelle on doit revenir à l'antiquité, le vocabulaire et la syntaxe de chaque écrivain sont fort différents et n'ont de commun entre eux que le pédantisme et la gêne inévitable des langues artificielles. M. Psichari rappelle, en face de ces essais voués d'avance à l'avortement, la légitimité historique de toutes les formes : le néo-grec a subi la loi de tous les idiomes, il s'est transformé ; pourquoi ne pas s'en tenir à la langue du peuple, la seule vivante, la seule susceptible de perfectionnement littéraire ? L'auteur engage ses compatriotes à méditer le mot de notre Malherbe : « Quand on lui demandait, dit Racan, son avis de quelque mot françois, il renvoyait ordinairement aux crocheteurs du Port au Foin et disoit que c'étoient ses maîtres pour le langage. » (p. 269). On nous a rapporté qu'au *Syllogos* savant de Constantinople, qui vient d'être interdit par le gouvernement turc, M. Psichari devait représenter la science française ; il devait lire un beau et docte discours dans la

langue des « crocheteurs » d'Athènes et blesser par sa coupable phonétique les oreilles de ses auditeurs grecs, qui se servent toujours ou croient toujours se servir del'idiome de Platon. Il est regrettable que cette épreuve publique n'ait pu être tentée ; elle eût montré, dans le sanctuaire même de la langue classique, que celle du peuple est capable aussi de se plier aux besoins de la pensée moderne et qu'on peut enrichir régulièrement le fonds national sans recourir aux procédés artificiels d'une *création* de langue littéraire. M. Psichari met au reste le doigt sur le mobile intime qui influe sur les opinions de la Grèce lettrée ; c'est le chatouillement d'orgueil, dit-il, qu'elle trouve à se prétendre identique à la Grèce d'il y a trois mille ans (p. 252). Nous souhaitons que sa chaude éloquence et son argumentation serrée donnent à ses lecteurs grecs la conviction qu'elles nous donnent à nous-mêmes, et qu'elles ouvrent les yeux à ce patriotisme mal entendu. La littérature grecque de l'avenir n'a qu'à y gagner. En tous cas, dès à présent, et pour rentrer dans le domaine de la philologie, ce livre constitue le premier essai d'étude vraiment scientifique sur le néo-grec, et, quelles que soient les modifications que puissent subir plus tard les données de la science nouvelle, c'est à M. Psichari que reviendra l'honneur d'avoir posé les bases de celle-ci.

P. N.

Le Malheur d'avoir de l'esprit *(Goré ot ouma), comédie en quatre actes et en vers,* par GRIBOIÈDOVE, traduite pour la première fois en français et précédée d'une notice par A. LEGRELLE. Moscou, 1885, in-12 de LXVIII-136 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous sommes bien en retard avec le livre dont M. Legrelle a enrichi le répertoire du théâtre étranger. Dans l'intervalle, il a paru à Saint-Pétersbourg une édition de luxe de la pièce originale, augmentée d'une étude critique de M. Souvorine, grand admirateur de Griboièdov. C'était un hommage rendu à la mémoire du célèbre écrivain, et d'autant plus opportun, que le cinquantième anniversaire de son impérissable œuvre (1883) avait passé inaperçu. M. Legrelle ne s'est pas contenté de donner une simple traduction ; il l'a fait précéder d'une notice fort étudiée et absolument nécessaire à l'intelligence de la pièce. Après avoir retracé la carrière diplomatique de Griboièdov et raconté sa mort tragique arrivée à Téhéran, en 1829, il esquisse sa vie littéraire, passe en revue ses divers écrits et s'étend longuement sur le chef-d'œuvre qui a immortalisé le nom de son auteur. Griboièdov, à peine adolescent, méditait déjà son sujet; il le travaillait et retravaillait, afin de le rendre aussi poli qu'un miroir, et ne lui donna sa forme définitive qu'en 1824. L'œuvre circula en manuscrit longtemps avant de paraître sur la scène; on la copiait à l'envi, on l'apprenait

par cœur, le succès en fut prodigieux. On évalue à 40,000 copies qui en ont été faites dans l'intervalle de dix années, avant la première édition (1833). En 1873, la comédie était à sa quarantième édition. On l'a traduite en allemand, en anglais, en polonais, voire en géorgien. La société géorgienne s'intéressait, sans doute, à connaître l'œuvre de l'écrivain-diplomate qui avait séjourné à Tiflis, et par son mariage avec la belle Nina Tchavtchavadze, était allié aux plus illustres familles de la contrée.

Les Français ne connaissaient la pièce que par des fragments, traduits par Saint-Maure. Aujourd'hui, ils peuvent la lire en entier, grâce à M. Legrelle, très versé dans la langue russe et fin connaisseur de ses beautés. Sa notice préliminaire témoigne qu'il est au courant de son sujet, qu'il puise ses données aux sources mêmes, qu'il les a étudiées sérieusement. Le lecteur y apprendra les jugements portés sur la comédie de Griboièdov par les princes de la critique littéraire, tels que Bielinski, Viazemski, Pouchkine, qui se sont montrés plus ou moins sévères, tandis que d'autres, comme Bulgarine, Polëvoi (Xénophon), ne tarissaient pas d'éloges. Nous ajouterons à ces derniers M. Gontcharov, un des meilleurs romanciers que possède aujourd'hui la Russie. Voici en quels termes il appréciait la comédie de Griboièdov, dans son *Million des tourments :* « C'est à la fois, dit-il, un tableau des mœurs, une galerie de types vivants, une satire toujours acérée, brûlante, et une comédie, disons plus, une comédie avant tout, comme on en trouve à peine dans d'autres littératures, si on tient compte de l'ensemble des conditions précitées..... Tout Moscou d'autrefois avec ses traits, son esprit, sa physionomie historique et ses mœurs se reflète dans une vingtaine de personnages, comme un rayon de lumière dans une goutte d'eau. Il y a là un fini, un art consommé et on ne peut plus correct, auquel n'atteignent pas les autres écrivains, sauf Pouchkine et Gogol. » Nous avons dans ce témoignage, dont on ne saurait méconnaître la valeur, une réponse à ceux qui refusent à l'œuvre de Griboièdov les qualités scéniques et jusqu'au titre même de comédie. Au reste, le succès qu'elle obtient au théâtre, les faveurs dont elle jouit auprès du public, lui servent de meilleure recommandation. Certains critiques ont prétendu voir dans la comédie de Griboièdov une copie de Molière. M. Legrelle établit un parallèle entre les deux écrivains, et il arrive à conclure que le *Gorè ote ouma* n'est point une imitation du *Misanthrope,* que le héros moscovite, Tchatski, diffère totalement d'Alceste, qu'il n'est ni misogyne, puisqu'il aime Sophie, ni misanthrope, mais bien *misotchine*, pour employer le terme de M. Legrelle, c'est-à-dire, qu'il a en horreur le culte du *rang*, l'influence exagérée du *tchine,* en général, du fonctionnarisme.

La différence essentielle entre les deux pièces consiste en ce que le *Misanthrope* met en relief un type unique, idéalisé, tandis que le *Goré ot ouma* présente un tableau de la société moscovite d'une époque déterminée (vers 1820). Quant aux personnages secondaires, ils n'ont entre eux aucune ressemblance. Toutefois, M. Legrelle reconnaît une certaine similitude dans l'intrigue de l'une et l'autre pièce; il trouve, en outre, que dans le développement de la donnée scénique, Griboïédov a mieux réussi.

Si la tâche de traducteur a ses joies intimes, elle n'est pas exempte de peines. Le labeur devient surtout ardu, quand il s'agit de faire passer dans une langue toute différente une comédie qui se recommande essentiellement par un style prime-sautier, naturel et serré. M. Legrelle ne se dissimulait pas les difficultés de son entreprise. « On est étonné, dit-il en parlant de la comédie de Griboiédov, de rencontrer des pensées d'un très large essor, au beau milieu de la pluie d'épigrammes, de la grêle de flèches bien aiguisées que le satirique décoche contre les bassesses endémiques dont il a la douleur d'être l'involontaire et surtout l'impuissant témoin. De chaque réponse jaillit, pareil à une étincelle, quelque trait sarcastique et vengeur. Beaucoup de ces vers sont passés à l'état de proverbe et composeraient au besoin un petit recueil fort intéressant à étudier par un moraliste » (p. LXVI). Ajoutez à cela la besogne de concilier « la laide fidèle avec la belle infidèle, » l'exactitude de la pensée avec l'aisance de la phrase, l'embarras plus grand encore de marcher sur un sable mouvant, puisqu'il n'existe pas de texte définitif, et vous avouerez que la tâche du traducteur n'était guère facile. M. Legrelle s'en est acquitté pourtant à son honneur, et il n'avait pas besoin de solliciter sa grâce comme celle d'un coupable. Sa traduction étant faite en prose, ne rend pas, il est vrai, le charme du style poétique de l'original. Le langage que parlent les personnages de Griboiédov a un attrait particulier pour le public russe, qui y reconnaît son propre parler. En substituant au style compassé des livres le langage naturel de la conversation, l'auteur de *Gore ot ouma* a fait une véritable révolution dans le monde théâtral — et son mérite est d'autant plus grand qu'il écrivait en vers. Ce charme disparaît donc dans la version française; mais c'est la seule chose qui lui manque pour être parfaite et qui est compensée par une grande exactitude. — Il y a dans le livre de M. Legrelle un point sur lequel il me permettra de faire en terminant quelques observations. Il s'agit de la manière dont il transcrit les mots russes. Il écrit : *Griboiédove*, *Chérémétève, Famoussove*, etc., avec un *e* muet à la fin. Ce mode de transcription n'est pas tout à fait nouveau, et il a l'avantage d'être correct; toutefois, il paraît fort douteux qu'il parvienne jamais à prévaloir en France, où on écrit : *Tourguénef* ou *Tourguénev, Griboiédof*

ou *Griboiédov*. L'*e* muet final rend, il est vrai, assez bien le son vague de la demi-voyelle dure qui termine un très grand nombre de mots russes; son utilité paraît surtout dans la transcription des noms finissant en *n* (par exemple : *Pouchkine, Karamzine*, etc.), pour indiquer qu'on doit le prononcer sans la moindre nasalité. Mais il ne rend point la valeur de la demi-voyelle douce (égale à un *i* bref), sauf le cas où celle-ci est précédée d'une consonne sibilante. Ainsi, on peut écrire : pol-notche (mi-nuit); mais les formes suivantes, citées dans l'introduction : tsare, soudare (monsieur), driane (chose sans valeur), iounoste (jeunesse), este (est), moltchate (se taire), donnent une transcription inexacte. Les deux derniers mots signifient même tout autre chose : « este » veut dire « il mange, » « moltchate » « ils se taisent. » L'écriture française n'a pas de signe correspondant à la demi-voyelle douce; de là confusion inévitable. Quant à la demi-voyelle dure, les Russes eux-mêmes la trouvent superflue dans la plupart des cas et en proposent la suppression.

Ensuite, quel que soit le mode de transcription qu'on adopte, il faut au moins y rester fidèle et garder l'uniformité. M. Legrelle ne manque presque jamais à cette règle (*Kapniste* et *Kapnist, brate* et *brat* — les seuls exemples du contraire ne tirent pas à conséquence). La plupart des écrivains n'en suivent aucune : ils écriront le même nom tantôt avec un seul *v* ou *f*, tantôt en les doublant. Il serait à désirer qu'on adoptât enfin une orthographe fixe et la même pour tous. — Ces remarques ne touchent qu'aux points très secondaires et presque étrangers au sujet principal. Elles ne diminuent donc en rien le mérite de la traduction que nous avons lue avec le plus vif plaisir, et que nous recommandons à tous ceux qui voudraient connaître la comédie de Griboiédov, cette perle de la littérature russe. J. Martinov.

Le Roman russe, par le vicomte E. Melchior de Vogüé. Paris, Plon et Nourrit, 1886, in-8 de 352 p. — Prix : 7 fr.

Depuis quelques années, la littérature russe a pris une telle place dans le goût public français que les noms de Tourgueneff, de Dostoievsky et de Tolstoï sont aussi célèbres chez nous que ceux d'Émile Zola, de Gustave Flaubert, d'Alphonse Daudet et de Goncourt. Cette célébrité du moins, ils ne la doivent pas, comme la plupart de nos romanciers français, à un grossier réalisme et à un mépris absolu pour les lois immuables de la morale éternelle. Et cependant les romanciers russes sont beaucoup plus vrais, beaucoup plus naturels, beaucoup plus humains dans le sens documentaire du mot que nos fameux naturalistes.

Pour bien connaître Gogol, Tourgueneff, Dostoïevski et Tolstoï, je ne

renverrai pas le lecteur à leurs œuvres : elles sont trop volumineuses. La lecture de l'ouvrage de M. le vicomte de Vogué sur « le roman russe », leur suffira. C'est un livre de premier ordre. Il est dû à un homme qui a longtemps habité la Russie, en qualité de secrétaire d'ambassade, qui s'y est marié et qui est familier, comme pas un Français, à sa littérature. C'est lui, on peut le dire, qui a initié la France intellectuelle à cette littérature et lui en a donné le goût. Il faut ajouter, qu'à ses qualités d'analyste et de critique, l'auteur du *Roman russe* joint le mérite d'être un écrivain de premier ordre, et se montre toujours égal et souvent supérieur à son sujet.

Les premières pages du *Roman russe* forment une sorte d'introduction philosophique sur le caractère, les traditions, les tendances, les aspirations de la race slave. Il y a là des pages superbes. Nous devons cependant faire quelques réserves sur certaines de ses appréciations, d'un libéralisme sincère assurément, mais qui rendent M. de Vogué trop complaisant pour les tristes résultats du schisme grec. Touchant à l'Asie par leurs frontières, ayant bu jusqu'à la lie le septicisme oriental, troublées par le pessimisme délétère de Schopenhaüer, les classes élevées ont, en Russie, mêlé toutes ces funestes doctrines aux enseignements de l'Évangile. De là, un état d'esprit tout particulier. Quant au peuple, il est très croyant, mais porté plus que de raison à l'illuminisme et aux rêveries des nombreuses sectes qui le sollicitent. C'est une nation troublée et troublante. Or, s'il est vrai, d'après M. de Bonald, que la littérature soit l'expression de la société, quoi d'étonnant que la littérature russe offre le caractère d'étrangeté, d'inquiétude, de révolte et de souffrance qui nous déroute? Ce caractère, M. de Vogué l'a supérieurement décrit, dans son Introduction.

Il étudie ensuite les œuvres des premiers écrivains moscovites; puis, ceux de la période classique; ensuite, les poètes romantiques, Kriloff, Pouschkine, Lormontoff, Metschersky; enfin, les romanciers contemporains. L'étude consacrée à ces derniers est de beaucoup la plus intéressante, la plus attrayante, la plus remarquable et la plus substantielle. On peut ne pas partager intégralement l'opinion du critique sur Tourgueneff, Dostoievski et Tolstoï, les trois soleils de la pléiade; mais on doit reconnaître que jusqu'ici personne ne les avait mieux compris, mieux analysés, mieux pénétrés. Sauf Dostoïevski, lequel est croyant, sauf Tolstoï qui est devenu illuminé, les écrivains de la Russie contemporaine sont généralement nihilistes, c'est-à-dire « vides de toute foi », selon le mot terrible de l'auteur d'*Anna Karénine*. C'est aussi le mal actuel de l'aristocratie et de la bourgeoisie russes — et ce mal, nous le répétons, a sa principale source dans la routine dissolvante du schisme grec. F. B.

Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo (*1580-1645*), par E. Mérimée, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Toulouse. Paris, A. Picard, 1886, in-8 de IV-466 p. — Prix : 7 fr. 50.

Courtisan, diplomate, théologien, philosophe, parfait caballero, poète ingénieux, prosateur brillant, don Francisco de Quevedo y Villegas possédait des sciences et un talent qui eussent suffi à la gloire de plusieurs hommes, et pourtant il n'a pas conquis une de ces célébrités auxquelles le temps n'ose toucher. Il fut trop généreusement doué; son aptitude à tout comprendre, sa facilité à traiter les sujets les plus divers, l'empêchèrent de marcher dans une seule direction ; il éparpilla son esprit de trop de côtés. Ce sont surtout des œuvres facétieuses qui ont perpétué son nom; elles ont à tel point éclipsé des œuvres plus graves, qu'il aurait pu dire, comme Chimène :

La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau.

Et pourtant, parmi les nombreux livres qu'il a laissés, les productions politiques, philosophiques, religieuses, ne sont pas celles qui offrent le moins d'intérêt.

M. E. Mérimée a entrepris de nous faire connaître Quevedo tout entier. Il nous raconte la vie accidentée de ce trop fécond écrivain, ses élévations, ses abaissements, ces jeux étranges de la fortune qui le poussent en exil, qui lui donnent les faveurs d'un ministre tout-puissant, qui des splendeurs de la cour le font passer aux horreurs de la captivité... Ces horreurs, il les connut à diverses reprises, et la dernière fois, il était déjà vieux, malade, souffrant de nombreuses blessures, et une condamnation imméritée l'avait frappé. Comme l'a dit M. de Puybusque : « La seule charge que la justice pût faire peser sur lui, en lui imputant un libelle, était d'avoir tant d'esprit, que lorsqu'on en trouvait un peu quelque part, il devait être réputé coupable, jusqu'à preuve contraire; or cette justice-là n'admettait pas de preuves. » (*Histoire comparée des littératures espagnole et française*, t. I, p. 348). C'est ce Quevedo persécuté, sérieux, préparé par les doctrines du stoïcisme à la résignation chrétienne, qu'il nous semble curieux de connaître. M. Mérimée a soigneusement étudié cette partie de la vie de Quevedo et les œuvres qui y correspondent : il y a là un singulier contraste avec d'autres périodes de cette existence si agitée et d'autres œuvres d'un genre tout opposé, qui n'ont pas moins attiré la sagace attention de l'auteur. Le *Buscon*, les *Songes*, les poésies, toute cette partie légère ou burlesque, à laquelle Quevedo a dû surtout sa réputation, ont été minutieusement examinés... Je pensais que de jolies stances à *don Dinero* rappelleraient à M. Mérimée des quatrains non moins jolis sur ce même don Argent, de l'archiprêtre de Hita. Il y aurait eu là le sujet d'une comparaison assez piquante. A propos de

l'épître en question, M. Mérimée place (p. 404) dans son texte, et comme une ligne de simple prose, ce vers si bien frappé

L'honneur est un vieux saint que l'on ne chôme plus.

Pourquoi n'en avoir pas laissé le mérite à Régnier?

M. Mérimée a intitulé, avec autant d'inexactitude que de modestie, son livre *Essai*; certes, le mot n'est pas juste. C'est une œuvre fort considérable que celle dont nous venons d'achever la lecture; elle a exigé bien des recherches, bien de la patience, une connaissance approfondie de la langue castillane et, pour la mise en œuvre de tous les documents employés, un tact fin, une critique judicieuse. On sent que l'auteur s'est passionné pour son sujet, que le goût qu'il y a pris ne lui a pas laissé sentir les fatigues, les ennuis d'une préparation ardue... Peut-être ne les a-t-il pas assez éprouvés, il en résulte qu'il a pu croire que son lecteur ressentirait tout ce vif intérêt qui le soutenait lui-même, que des discussions roulant sur des dates ou des éditions, lui ont semblé avoir une valeur dont ne se doute pas un public plus indifférent. Il est rare qu'on adresse à un auteur le reproche d'avoir été trop complet, trop consciencieux, c'est un reproche qui a bien l'air d'un éloge. TH. P.

HISTOIRE

Dissertationes selectæ ad Historiam ecclesiasticam, auctore BERNARDO JUNGMANN, Profess. ord. Hist. eccl. et patrol. in Universitate cath. Lovaniensi. T. VI. Ratisbonæ, Fr. Pustet, in-8 de 488 p.

Les qualités que nous avons reconnues dans les précédents volumes se retrouvent dans celui-ci : clarté dans l'exposition du sujet : impartialité dans la discussion, science et sagesse dans le jugement. Nous avons ici sept titres généraux de dissertations qui en comprennent chacune plusieurs particulières.

La 30e dissertation de l'ouvrage, la première de ce volume, est intitulée *De pontificatu Bonifatii VIII* et comprend six chapitres différents; l'auteur est pour l'authenticité de la bulle *Unam sanctam;* la 31e dissertation est *De abolitione ordinis Templariorum,* composée de quatre chapitres : l'auteur soutient que l'abolition de l'Ordre a été juste. La 32e dissertation est *De Pontificibus Avenione commoratis,* divisée en quatre chapitres. La 33e est *De Magno occidentis schismate* où trois chapitres traitent de l'élection d'Urbain VI et du commencement du schisme, de l'accroissement du schisme, du concile de Pise. La 34e est *De concilio Constantiensi* où un des trois chapitres, celui sur la condamnation de Jean Huss, est remarquable. La 35e est *De concilio Basileensi ac de Synodo Florentina.* La 36e est *De statu Ecclesiæ ad finem vergente sæculo XV et ineunte sæculo XVI,* comprend un chapitre

sur les principales causes qui préparèrent la défection des protestants. On ne saurait trop le méditer. La séparation ne fut pas légitimée par la corruption et les abus introduits dans l'Église. L'Église, qui souffrait de ces abus, avait gardé les éléments essentiels de la société chrétienne. Le concile de Latran avait commencé la réforme. Le premier chapitre de cette dernière dissertation parle des Souverains Pontifes de la fin du xve siècle. Toutes les accusations portées contre tel pape, telle institution, tel fait, ne sont pas également discutées et on le regrette, car, là où l'auteur a le temps d'exposer, il porte la lumière. On voudrait aussi, en ces circonstances, la preuve d'assertions qui sont précisément controversées et niées. Pour n'en citer qu'un exemple, le savant professeur dit que « plusieurs passages ont été ajoutés plus tard au *Diarium* de Burchard. » Il eût été bon de préciser, car M. Thuasne, le docte éditeur du *Diarium*, n'a pu dans son étude sur les divers manuscrits signaler d'interpolations. — Dans l'étude sur Alexandre VI, l'auteur, après avoir examiné les systèmes du P. Ollivier et du P. Léonetti, pour nier sa scandaleuse paternité, les rejette pour adhérer aux conclusions historiques. Un tel ouvrage est un vrai service rendu aux travailleurs.

H. DE L'E.

Series episcoporum Ecclesiæ catholicæ quotquot innotuerunt a B. Petro apostolo. Supplementum ad an. 1870-1885. Edidit P. PIUS GAMS, O. S. B. Ratisbonne, Manz, 1886, in-4 de 148 p. — Prix : 10 fr.

En publiant en 1873 son grand ouvrage contenant un tableau général de la hiérarchie catholique depuis saint Pierre jusqu'à nos temps, le docte bénédictin était le premier à reconnaître la nécessité d'un travail supplémentaire. Il ne s'agissait pas seulement de continuer les séries qui s'arrêtaient à 1865 ; il fallait, de plus, combler de nombreuses lacunes qu'offraient les listes précédentes — tâche plus difficile qu'on ne le pense, et que malgré tout son zèle il a été impossible au R. P. Gams d'accomplir entièrement. Il eut beau solliciter par lettres le concours des personnes qu'il jugeait à même de lui être utiles, ses demandes restaient souvent sans effet : ainsi qu'il le dit dans l'avant-propos du *Supplément*, l'Amérique du Sud lui doit encore dix-huit réponses, et l'ancien royaume des Deux-Siciles, trente-sept ; ce dernier comptait cent-six diocèses. — Toutefois l'ensemble de nouveaux renseignements reçus de divers pays lui parut suffisant pour former un fascicule qui embrasserait les trois derniers lustres ; de semblables fascicules supplémentaires devraient, selon lui, se suivre tous les quinze ans ; ainsi le prochain supplément daterait de 1900.

Le plan que l'auteur a suivi dans le nôtre est le même que dans l'ouvrage principal ; partout, où la chose le demandait, sont indiquées

les sources auxquelles il a puisé, et dont plusieurs étaient auparavant ignorées. Une table générale placée à la fin permet au lecteur de se retrouver sans peine dans la masse des indications que contient le texte. Sans entrer dans un examen détaillé, je me bornerai à faire une seule observation concernant l'église de Crisium (en allemand *Kreuz*). Ce diocèse du rite grec-uni est situé en Croatie et sa fondation remonte au commencement du XVIIe siècle. Il n'y a guère en Europe de diocèse catholique dont l'histoire fût plus méconnue que celui de Crisium, surtout quant à la période antérieure à l'année 1777, où le siège épiscopal établi d'abord au monastère de Martcha, fut transféré de là à Crisium, et ses titulaires cessèrent d'être désignés sous le nom, demeuré problématique, de *Svidnicenses*. Il est à remarquer que cette dénomination, constamment usitée dans les documents officiels d'Autriche, était ignorée à Rome, où on leur donnait le titre d'évêques de Platée (in part. infid. — Boétie). Le *Supplément* contient seulement le nom de deux évêques de Crisium : Georges Smiciklas, décédé en 1881, et Élie Stranilovitch qui lui a succédé en 1883 ; il ne dit rien de leurs prédécesseurs dont la liste, imprimée dans l'édition de 1873, laissait pourtant à désirer. Grâce au précieux recueil récemment publié par le R. Nilles, de la Compagnie de Jésus, et portant le titre de : *Symbolæ ad illustrandam historiam Ecclesiæ orientalis in terris coronæ S. Stephani,* nous possédons maintenant une liste exacte de tous les évêques de Svidnitz, que nous croyons utile de donner ici en entier. La voici :

Siméon Vratania, premier évêque, résidant au couvent de Martcha, lequel a été fondé en 1611, par Pierre Domitrovitch, évêque latin d'Agram. Vratania eut pour successeurs immédiats : Daniel, Maxime Prédojévitch, Gabriel Prédojévitch, Basile et Sabas Stanislavitch. Dans l'édition de 1873, ces cinq prélats manquent tous, et quant à Vratania, il y est, bien à tort, traité de schismatique (*rediit ad schisma*). Après Sabas vinrent Gabriel Miaxich, Paul Zorich, et depuis 1686, Marc Zorich dont le nom est ordinairement passé sous silence ; puis Isaïe Popovitch (1689), Gabriel Turchinovitch (1700 et non 1708), tous les deux parfaitement orthodoxes ; Grégoire Jugovitch (1707), Raphaël Markovitch (1709), Grégoire Buchinitch (1727), Silvestre Ivanitch (1734), Théophile Pachitch (1740), et Grég. Palkovitch (1751), à qui succéda en 1759 Basile Bojichkovitch. C'est du temps de ce dernier (en 1777) que le siège fut transféré de Martcha à Crisium et que les évêques cessèrent de porter le nom de Svidnitz. L'auteur du *Supplément* aura probablement déjà imprimé son travail, lorsque parut le second volume de *Symbolæ,* où il est longuement traité de l'Église de Crisium, de ses origines et de ses destinées. — Autrement il n'aurait pas manqué de compléter, en la rectifiant, la série des évêques de Svidnitz, singuliè-

rement défigurée par les Tchaplovich et les Schwicker. Aucun de ces évêques ne mérite le reproche d'avoir prévariqué. J. M.

Portraits du grand siècle, par Ch.-L. Livet. Paris, Émile Perrin, 1885, in-8 de iv-464 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je suis bien en retard avec le livre de M. Livet qui, pourtant, m'a procuré un vrai régal littéraire, en se présentant à moi comme une suite naturelle de *Précieux et Précieuses :* c'est peut-être un peu la faute du type même de l'ouvrage, et j'aurais d'autant plus mauvaise grâce à m'en plaindre que le défaut que je vais signaler est aussi, la plupart du temps, celui de mes études. Un recueil de notices détachées, même consacré, comme les portraits de M. Livet, à d'illustres personnages, à Marie Mancini, à Mademoiselle de Valois, à Mme de Chantal, à Antoine Corneille, à Saint-Amant, à Mme de Fiesque, à Cospeau, à Fléchier, à Racine, ne se lit pas tout d'un trait. Lorsqu'on a dégusté l'une de ces monographies, on se repose, pour mieux la savourer; on ferme le livre, qu'on ne reprend que plus tard, et si des circonstances imprévues surviennent, des mois s'écoulent sans qu'on l'ait achevé, tandis qu'on eût dévoré tout de suite une œuvre à objectif unique. Et puis, plusieurs de ces notices n'avaient plus l'attrait de primeurs : M. Livet en avait semé çà et là quelques-unes dans des publications déjà anciennes, et l'on ne se presse pas autant pour le renouveau que pour l'imprévu. En revanche, à reprendre en main le livre à plus longs intervalles, on sent naître pour lui une sympathie plus accentuée : il devient un compagnon plus intime : tant d'autres, une fois déflorés, ne sont plus ouverts ! Le recueil de M. Livet est de ceux qu'on reprend avec le plus de confiance et le plus de plaisir.

Je viens de nommer les principaux personnages à qui le livre de M. Livet est consacré, et je n'ai pas la prétention d'analyser ici chacune de ces fines et substantielles notices : je me bornerai à quelques éloges et à quelques critiques à propos de celles qui m'ont le plus frappé. Entre toutes, je signale celle de *Marie Mancini,* parce que j'y remarque une très intéressante discussion de l'opinion de M. de Chantelauze au sujet de Mazarin. M. de Chantelauze, qui s'inspire surtout des mémoires de Mme de Motteville, ennemie déclarée du cardinal, sous prétexte que son témoignage est *irrécusable* et corroboré par Brienne (un mécontent) et par Mme de la Fayette (une jeune femme de vingt-cinq ans, tenant par son mari à une famille de frondeurs), fait deux grands reproches à Mazarin : d'abord, d'avoir élevé le roi dans l'ignorance et l'indifférence des choses de l'État; ensuite, d'avoir voulu marier sa nièce avec Louis XIV et de n'avoir renoncé que par intérêt

à ce projet fantastique. M. Livet cherche autre chose, pour éclairer sa religion, que des témoignages ennemis ou intéressés : il en appelle au maréchal de Villeroy, au premier écuyer Beringhen, à la correspondance aujourd'hui mieux connue du cardinal, à Louis XIV lui-même, et il démontre, pièces en mains, que, dans un temps où l'entourage même du roi sacrifiait la patrie à ses intérêts, où Condé combattait pour les ennemis de la France..., Mazarin, étranger d'origine, mais Français de cœur, donna un glorieux exemple du patriotisme le plus pur et le plus désintéressé. Nous possédons maintenant les lettres du cardinal insistant vivement près du jeune roi pour qu'il prenne une part active à la direction des affaires, et nous avons aussi celles dans lesquelles il s'expose hardiment à la colère de Louis XIV, sans espérance d'aucun profit personnel, pour s'opposer à l'idée d'un mariage avec Marie, qu'il relègue enfin à Brouage. Tout ce chapitre, fort habilement et fort sincèrement traité, venge Mazarin des calomnies et de la légende, et l'on y sent un souffle d'indignation patriotique qui double le plaisir de la lecture.

Ce qui me plaît encore, c'est, à la fin de l'étude sur Mme de Chantal, la comparaison de la correspondance de cette femme admirable avec celle de sa petite-fille, Mme de Sévigné. La sincérité, l'émotion vraie frappent avant tout dans les lettres de Mme de Chantal : rien de travaillé, rien de cherché : le mot vient comme il peut, la phrase est ce qu'elle est, et le mot est mieux trouvé, la phrase mieux faite que par un écrivain de profession. La sainte fondatrice, dit M. Livet, excelle dans ces lettres exquises, qui, à nos yeux, valent toutes celles qui ont été écrites, même par sa petite-fille, à l'adresse de la postérité : et pour justifier cette appréciation, il compare à la lettre de Mme de Sévigné sur la mort de Turenne, écrite sur le même ton que celle qui raconte le suicide de Vatel, les lettres de sainte Chantal sur la mort de saint François de Sales ou sur celle de la Mère de Châtel. Il en conclut que la petite-fille écrivait avec la tête, et la grand'mère avec le cœur. J'ai autrefois rendu compte ici-même du recueil de la correspondance de sainte Chantal, et je ne puis que ratifier ce jugement, qui dénote chez M. Livet une critique aussi généreuse que délicate.

Je n'ai pas le courage, après cela, de reprocher à M. Livet de n'avoir pas mis son ancienne étude sur Saint-Amant au courant des recherches qui ont été récemment faites sur les origines de sa famille et qui lui eussent permis de rectifier sensiblement quelques assertions de ses premières pages. Il eût été bon, au moins, d'indiquer en note à quelle époque cette notice avait été d'abord publiée : avec la date, on ne pouvait plus lui faire aucun reproche. Ce sera pour une prochaine édition. Sainte-Beuve disait jadis que chaque littérateur sérieux avait en

quelque sorte une province en propre, et que celle de M. Livet était le XVIIe siècle. Il la garde encore et prouve qu'il veut la garder.

RENÉ KERVILER.

Mémoires de Saint-Simon. Tome V. *Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée des additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices*, par A. DE BOISLISLE, membre de l'Institut. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 651 p. — Prix : 7 fr. 50. (*Les Grands Écrivains de la France.*)

En rendant compte précédemment des quatre premiers volumes de cette publication monumentale, j'ai dit quels trésors d'érudition y étaient renfermés, quelle mine de renseignements précieux ils offrent à tous les travailleurs ou aux simples curieux. Ce cinquième volume, qui ne comprend que les mémoires de l'année 1698, n'est pas, sous ce rapport, inférieur à ses devanciers. Les notes placées par M. de Boislisle au bas des pages occupent plus d'étendue que le texte lui-même, et les appendices prennent pour eux seuls le tiers du volume. C'est ce qui explique la lenteur de la publication, mais je n'ai vraiment pas le courage de la lui reprocher en présence des résultats obtenus. Et comment surprendre M. de Boislisle en défaut? Je répondrai du moins à l'une de ses questions, à propos des Rohan, que j'ai eu l'occasion d'étudier tout spécialement pour la série des notices sur les académiciens bretons du dix-huitième siècle, publiées de 1878 à 1885 dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*. Remarquant que les armes de Chabot (d'or à trois chabots de gueules en pal) sont des armes parlantes, M. de Boislisle se demande si celles de Rohan (de gueules à neuf macles d'or) ne le seraient pas aussi, à titre d'armes spéciales de chevalerie, et si les macles ne rappelaient pas les mailles des anciennes cottes d'armes. Je ne crois pas que telle soit l'origine de cet emblème héraldique : il faut le chercher, ce qui pourra paraître au premier abord assez extraordinaire, dans la minéralogie. Les pierres schisteuses qui composent le sol de l'ancien duché de Rohan sont criblées de très curieuses cristallisations dont les unes, en forme de croix, s'appellent des staurotides (on les monte même en bijoux) et dont les autres, les plus rapprochées de Rohan, se présentent en longs prismes, qu'on appelle des macles, et dont la section blanche et noire rappelle tout à fait la macle de blason. Le nom de staurotide a été tiré du grec par les minéralogistes modernes, mais l'ancien nom de macle a été conservé, et les cristaux dont je parle sont tellement nombreux dans toute la région de Pontivy que je n'hésite pas à leur attribuer l'écusson parlant des Rohan.

Parmi les nombreux mémoires de l'appendice, je signalerai surtout la suite de la dissertation sur les conseils du Roi et la longue notice consacrée à la princesse de Soubise pour rechercher jusqu'à quel point

elle eut part aux faveurs de Louis XIV. Je ne me serais pas jadis tenu si réservé à son sujet, si j'avais connu alors les curieux documents que nous apporte aujourd'hui M. de Boislisle. C'est un terrible homme, et je plains les femmes historiques qui se sont mises dans le cas d'être déshabillées par lui. Sa main est pourtant délicate, mais que de choses secrètes il découvre! C'est la revanche de l'histoire et la punition des faveurs de mauvais aloi. RENÉ KERVILER.

Histoire de la marine française sous la première République, *faisant suite à l'histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine,* par E. CHEVALIER, capitaine de vaisseau. Paris, Hachette, 1886, in-8 de II-424 p. — Prix : 7 fr. 50.

La marine française avait joué un rôle magnifique pendant la guerre d'Amérique, et après la guerre, elle était encore dans une excellente situation. Peu de gouvernements, remarque justement M. Chevalier, avaient fait plus et mieux pour elle que le gouvernement de Louis XVI. Malheureusement la Révolution vint tout perdre, l'esprit d'insurrection qui avait promptement gangrené l'armée ne tarda pas à pénétrer sur la flotte; le comte d'Hector, qui commandait à Brest, en signalait l'invasion dès le 22 juillet 1789. Et le comte d'Hector n'était pas un réactionnaire intransigeant, devant sa fortune à sa naissance; c'était un esprit libéral et un officier très distingué. Bientôt une révolte éclata à Toulon, contre un autre chef très distingué également, M. d'Albert de Rions; peu après ce fut le tour de Brest et les officiers, menacés par leurs matelots, maltraités par les autorités civiles, abandonnés par l'Assemblée, n'eurent plus guère d'autre ressource que d'émigrer. Ce fut le commencement de la perte de la flotte ainsi privée de ses chefs et négligée par le faible gouvernement des deux dernières années du malheureux Louis XVI. La Convention se chargea de compléter la désorganisation. Elle confia le soin de la marine à l'un de ses membres, Jean Bon Saint-André, et ce proconsul, singulièrement surfait par la légende révolutionnaire, ruina, par son incapacité, le corps dont les intérêts lui étaient remis. Il révoqua, comme suspects, tous les anciens officiers qui restaient encore, fit désigner les nouveaux officiers par les matelots — on devine ce que furent les choix — et comme si ce n'était pas assez de cet élément de dissolution dans un corps qui a besoin avant tout de discipline et de science, il demanda la suppression de l'infanterie et de l'artillerie de marine, sous prétexte que l'existence de ces corps spéciaux blessait l'égalité et qu'il appartenait à l'armée toute entière, sans distinction et sans éducation particulière, de défendre la République sur les vaisseaux. On n'était pas plus inepte; la Convention, bien entendu, ratifia la proposition de son délégué. La suite est facile à comprendre : la marine française, sans chefs capables, sans matelots expérimentés,

sans vaisseaux solides — elle en avait perdu beaucoup dans l'insurrection de Toulon — alla de défaite en défaite. M. Chevalier n'a pas de peine à relever les fautes commises par les amiraux français dans cette série de batailles livrées aux Anglais, depuis l'affaire du 1er juin 1794 où périt le *Vengeur*, jusqu'à celle d'Aboukir. Son livre, comme celui de M. C. Rousset sur les volontaires de 92, est un vigoureux et juste adversaire des légendes révolutionnaires — rapports de Barère, Jean Bon Saint-André et autres — qu'il réduit à rien. Composé à l'aide des documents les plus authentiques, écrit dans un style simple et nerveux, il offre le plus vif intérêt sur une période trop peu connue et fait admirablement suite au premier ouvrage qu'il avait publié sur le rôle de la marine française pendant la guerre de l'Indépendance américaine. Nous espérons bien qu'un nouveau volume sur l'histoire de la marine pendant l'Empire complètera la trilogie.

MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Les Postes Françaises. *Recherches historiques sur leur origine, leur développement, leur législation*, par ALEXIS BELLOC, sous-chef de bureau au cabinet du ministre des postes et télégraphes. Paris, Firmin-Didot, 1886, gr. in-8 de XIX-783 p. — Prix : 15 fr.

Sauf les articles publiés par M. Maxime Du Camp dans la *Revue des Deux-Mondes*, il n'y avait pas jusqu'ici d'étude complète sur les postes en France. M. Belloc a comblé cette lacune par le consciencieux ouvrage dont nous avons à parler. Vétéran de l'administration, l'auteur en connaît les rouages compliqués dans tous leurs détails et dans leurs fonctions diverses. Il a pour elle un amour et une vénération véritables qui éclatent à certains endroits de son livre et dont nous nous garderions bien de le blâmer. Nous professons nous-même une certaine admiration pour la régularité et la bonne organisation de notre service postal, sans toutefois que cette admiration aille jusqu'à penser que les postes remplissent aujourd'hui dans le monde « une mission éminemment morale. »

Après un court exposé de ce que l'on sait sur le service des postes dans l'antiquité et en France jusqu'à Louis XI, M. Belloc entre en matière en reproduisant le texte de l'arrêt du Conseil qui, sous Louis XI, établit le service des courriers et des relais de chevaux sur les routes, et qui fut l'origine du service des postes. A ce sujet deux observations : l'auteur appelle cet acte un édit : c'est un simple arrêt du Conseil; ensuite, à la fin de l'acte, en reproduisant la formule « Par le Roy en son Conseil, » il ne s'est pas aperçu que les mots « De la Loërre » étaient une signature de greffier; c'est ce qui lui a fait imprimer cette phrase singulière : « Par le Roy en son Conseil de la Loërre ». — Prenant pour cadre les règnes des rois et les différents gou-

vernements qui se sont succédé en France jusqu'à nos jours, M. Belloc montre les modifications diverses, les perfectionnements incessants apportés par chaque époque à l'administration des postes. Ce fut Richelieu qui les mit définitivement à la disposition du public; jusqu'à lui, elles ne servaient qu'au Roi et aux fonctionnaires. Sous Louis XIV, M. de Vélayer essaya d'établir les boîtes aux lettres et la poste dans Paris; il fit afficher à ce sujet une très curieuse instruction que M. Belloc a reproduite dans toute la saveur de sa naïveté; mais on se moqua si bien de cette nouveauté, que, au bout de peu de temps, l'institution finit par disparaître et ne fut définitivement établie que sous Louis XV. Sous Louis XVI et sous la Révolution, les perfectionnements dans l'intérêt du public s'accentuèrent; les services devinrent plus réguliers et plus rapides; les messageries complétèrent les postes. La Convention, parmi des innovations heureuses, comme la création de bureaux dans les communes importantes, eut la lumineuse idée de faire élire par le peuple les directeurs des postes; le service n'en alla que plus mal, et on dut revenir aux anciens errements. Le télégraphe à signaux, inventé par Chappe, date également de cette époque. La Restauration créa les lettres recommandées et étendit le service rural, fort peu développé jusqu'alors. La République de 1848 créa les timbres-postes; en même temps, l'invention des chemins de fer allait permettre de donner au transport des lettres une rapidité considérable. Nous n'insisterons pas sur toutes les améliorations apportées depuis trente ans dans le service des postes. M. Belloc les énumère en détail et a soin de citer les articles principaux des lois, décrets ou arrêtés relatifs à cette administration. Son livre est d'ailleurs très consciencieusement fait et très complet; les moindres modifications sont notées avec la date précise de l'acte qui les ordonna, et les méfaits du cabinet noir sont, eux aussi, soigneusement relevés dans un article spécial, à la fin du chapitre consacré à chaque gouvernement. L'ouvrage est complété par une courte notice sur l'ancien hôtel des postes démoli récemment et qui avait successivement porté les noms d'hôtel d'Épernon et d'Armenonville. Une erreur à signaler : p. 150, à propos d'une attaque de courrier arrivée, en 1710, près du Pont-Saint-Esprit, M. Belloc dit : « L'auteur de la plainte, M. de Basuille, » etc... M. Belloc, qui est un lettré, a certainement lu Saint-Simon; comment se fait-il donc qu'il n'ait pas reconnu dans cet « auteur de la plainte » dont il écorche si vilainement le nom, le fameux Lamoignon de Basville, intendant ou plutôt roi de Languedoc, un fort gros personnage qui faisait à lui seul la besogne d'une demi-douzaine de nos préfets et d'autant de trésoriers généraux? En rendant compte de cette attaque de courrier au contrôleur général Desmaretz, Basville ne faisait que communiquer à son supérieur ce qui se passait dans sa généralité, la

plus vaste du royaume. C'est une tache malheureuse dans un ouvrage si soigneusement fait et si digne d'éloges. L. L.

La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance, par JACOB BURCKHARDT. Traduction de M. SCHMITT, sur la seconde édition annotée par L. Geiger. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 1885, 2 vol. in-8 de 378 et 389 p. — Prix : 15 fr.

On vient de traduire en français un livre célèbre de Jacob Burckhardt, devenu classique en Allemagne, sur la civilisation italienne de la Renaissance. Après la mort de l'auteur, le soin de réviser l'ouvrage et de le mettre au courant avait été confié à M. Ludwig Geiger, professeur à l'Université de Berlin, dont la compétence spéciale est bien connue. M. Geiger y a ajouté des appendices précieux et la bibliographie de diverses questions. Quant au corps de l'ouvrage, comme il est depuis longtemps entre les mains des personnes qui s'occupent de la Renaissance et que les idées en ont passé aujourd'hui dans le domaine public, je n'ai pas à le discuter longuement (Cf. au reste le récent article de M. Baudrillart dans la *Revue des Questions historiques*). Rappelons seulement le plan des observations de Burckhardt. Il étudie d'abord l'état italien et la manière dont il fonctionne au XIVe siècle et jusqu'au temps de Léon X, période embrassée par son sujet ; il analyse le régime si particulier de la tyrannie italienne, il fait le tableau des grandes maisons régnantes, de la papauté, des républiques, indique les rapports dans la politique et dans la guerre, de ces divers états entre eux. Il met ensuite en relief le développement de l'individu au XIVe et au XVe siècle, les agents variés qui poussent alors à l'affirmation et à l'expansion de la personnalité, et spécialement cette résurrection complète de l'antiquité classique, si étrangement combinée parfois avec la religion. Sous ces influences, la conception de la vie se modifie, l'homme s'étudie lui-même et la nature par des méthodes différentes des anciennes ; les œuvres d'art portent la marque de ces préoccupations, des genres littéraires nouveaux apparaissent. Les modifications apportées par les idées modernes dans la vie sociale sont analysées à leur tour ; Burckhardt montre par des faits le nivellement des classes, les raffinements du bien-être matériel ; il expose l'état respectif de l'homme et de la femme, les relations privées et les relations publiques des Italiens entre eux, et les questions si délicates de moralité et de religion. Sur ce dernier domaine, l'auteur constate que le scepticisme théorique et surtout pratique s'était développé en Italie d'une manière effrayante, et que la foi chrétienne était en train d'y sombrer. Les sympathies de Burckhardt sont pour les doctrines théistes et l'Académie platonicienne de Laurent de Médicis ; il a des jugements sévères, mais malheureusement trop motivés, sur le rôle des papes du XVe et du XVIe siècle,

et n'hésite pas à déclarer (I, p. 158) que la Réforme a sauvé la papauté en la forçant à se transformer. Il ne faut pas attendre de l'auteur des conclusions générales qu'un esprit essentiellement objectif n'éprouve pas le besoin de donner (Il en a pourtant d'ingénieuses, à notre avis, sur la ruine du moyen âge, I, p. 212). Le livre est avant tout un recueil de faits, d'observations puisées directement aux sources et groupées en de puissants faisceaux. Il a jeté une vive lumière sur une époque extrêmement importante pour l'humanité; d'autres se sont chargés de le résumer, de le compléter, de le contredire, mais son intérêt documentaire reste le même, et c'est à ce titre que la traduction en sera bien accueillie.

Je ferai quelques observations au traducteur, M. Schmitt, professeur au lycée Condorcet, non sur son texte même, qui est excellent, mais sur la manière dont il a traduit les notes et les renvois, si importants dans cet ouvrage. Il met en français, sans avertir, tous les titres d'ouvrages allemands, ce qui peut égarer le lecteur en lui faisant croire à tort à l'existence de livres français : cela donne également lieu à des confusions, comme lorsqu'il désigne l'*Historische Zeitung* sous le nom de *Revue historique,* une revue de ce nom existant en français. Quelques fautes d'impression, dont une au moins a son importance : *peintres* pour *peintures,* II, p. 258. Il était facile de mettre au courant certaines notes qui, exactes au temps de Burckhardt, ne signifient rien aujourd'hui, I, p. 75, n. 2; p. 241, n. 1 (le livre de M. Malagola, consacré à Codro Urceo, a paru) ; *passim,* les renvois au livre de M. G. Voigt se rapportent à la première édition en un volume, tandis que la seconde, très remaniée et en deux volumes, a été publiée il y a quelques années. On pourrait aussi corriger les inexactitudes de Burckhardt lui-même, par exemple lorsqu'il ignore le vrai nom de Filippo di San-Gemignano, qui est Bonnacorsi (I, p. 311). On trouve cités souvent des noms d'ouvrages dans le même caractère que les noms d'auteurs, ce qui peut causer des erreurs; par ex. : I, p. 242, pour le *Reuchlin* de M. Geiger; II, p. 213, pour l'*Antonius* de J. J. Pontano. Il eût été préférable, on le voit, que la traduction du livre fût faite ou dirigée par quelqu'un déjà au courant de la bibliographie du sujet ; malheureusement les érudits qui sont dans ces conditions n'ont pas toujours le dévouement nécessaire pour cette œuvre désintéressée, et nos critiques n'enlèvent rien aux remerciements que le public doit à M. Schmitt. P. N.

Bibliographie générale des ouvrages sur la Chasse, la Vénerie et la Fauconnerie, *publiés ou composés depuis le XVe siècle jusqu'à ce jour, en français, latin, allemand, anglais, espagnol, italien, etc.,* avec des notes critiques et l'indication de leur prix et de leur valeur dans les différentes ventes, par R. Souhart. Paris, chez P. Rouquette, éditeur, 1886, in-8 raisin de x p. 750 col. et 4 p. — Prix : 25 fr.

L'attention des bibliophiles s'est portée tout spécialement depuis

quelques années sur les livres relatifs à la science cynégétique. Les éditions originales de Salnove et de Du Fouilloux, de Franchières et du Roi Modus ont dépassé dans les ventes tous les prix qu'on en pouvait justement espérer. De nombreuses réimpressions ont été faites par les soins de J.-B. Huzard, d'Elzéar Blaze, de Veinant, du bibliophile Jacob et de MM. le baron Pichon, Ern. Jullien et Chevreul. A l'étranger, le mouvement d'études poursuivies dans le même sens n'a pas été moins considérable, et, en Espagne, notamment, Don Guttierez de la Véga a commencé, sous le titre de *Biblioteca Venatoria*, la publication des ouvrages les plus anciens et les plus importants. Mais, au point de vue bibliographique, depuis le travail des frères Lallemand, imprimé en 1763, il n'a rien été publié en France de satisfaisant (en dehors du catalogue de la vente J. B. Huzard), et la *Bibliothèque cynégétique d'un amateur*, mise en vente chez Didot, en 1884, présente presque autant de lacunes que d'erreurs et d'incorrections. Les Allemands seuls ont donné, depuis les publications de Kreysig, d'Enslin et d'Engelman, des catalogues qui, sous le nom de *Jagdwissenschaft*, font connaître annuellement les livres nouveaux sur la chasse et la vénerie. C'est ce qui a décidé M. Roger Souhart, à la fois bibliophile et chasseur intrépide, à publier les notes recueillies par lui depuis quelques années, et, si le livre qu'il nous donne aujourd'hui n'est pas encore complet, il offre cependant une grande supériorité sur les travaux de ses devanciers. Deux mots, d'abord, sur le plan suivi : l'ouvrage comprend deux parties et une table. Dans la première partie, les ouvrages publiées avec nom d'auteur, ainsi que les œuvres perdues d'écrivains connus, sont rangés par ordre alphabétique d'auteur ; dans la seconde sont réunis, sous le premier mot de leur titre, les ouvrages anonymes, journaux, revues, collections, etc. La table méthodique comprend, sous une cinquantaine de rubriques, les différentes matières dans lesquelles peuvent se placer les ouvrages catalogués, par exemple : albums, almanachs, bibliographie, biographie, chiens, dégâts de gibier, etc.

Les livres ont été le plus souvent décrits *de visu* avec grand soin par l'auteur; lorsqu'il s'agit d'éditions précieuses, les signatures sont indiquées et les planches détaillées. Quand M. Souhart a dû s'en rapporter aux indications des bibliographes qui l'ont précédé, il a généralement pris soin de l'indiquer. Les prix d'édition, les prix de vente des ouvrages importants sont notés avec soin, mais en prévenant le lecteur que dans les grandes ventes, comme celles du baron Pichon, de Didot ou de Béhague, les reliures ont souvent singulièrement modifié la valeur réelle du livre. Souvent des renseignements biographiques sur l'auteur, des détails sur la publication du livre sont rapportés. Certains articles sont devenus ainsi de véritables monographies.

Indépendamment des ouvrages français et des éditions latines publiés dans les différents pays, les livres allemands, hollandais, espagnols et italiens ont été tout particulièrement l'objet des recherches de M. Souhart, et il en est peu qui lui aient échappé. Pour l'Angleterre et les États-Unis, il y aurait peut-être un plus grand nombre de lacunes à signaler. Nous ne voulons pas donner ici une liste d'addenda, nous nous bornerons à indiquer à l'auteur, en vue d'un supplément ou d'une prochaine édition que le petit nombre de celle-ci ne tardera pas à rendre nécessaire, quelques volumes qu'il n'a pu omettre que par suite d'inattention, notamment : la thèse de M. Baguenault de Puchesse, *De Venatione apud Romanos,* 1866, gr. in-8; *La Chasse dans l'Ile de Jersey*, dans les Ms de Le Geyt, publiés par P. Marret, Jersey, 1847, t. III. p. 559-614; *English forests and forest trees, historical, legendary, and descriptive,* London, Ingram, Cooke and C°, 1853, in-8 fig.; et Ch. Saint-John, *Short sketches of the wild sports and natural history of Highlands,* London, 1861, in-12.

Espérons aussi que, dans une refonte de son travail, M. Souhart, qui a déjà signalé un certain nombre de manuscrits, complètera cette partie de son livre et nous donnera une description complète de ceux qui existent dans les principales collections publiques.

Mais, si nous demandons quelques légères additions à cet ouvrage pour l'avenir, nous devons avant tout rendre justice aux recherches consciencieuses de M. Souhart, dont le livre a sa place marquée dans cette collection bibliographique qui s'augmente tous les jours et dont tous les travailleurs sentent de plus en plus le besoin, car chacun de nous reconnait qu'il est impossible d'étudier sérieusement un sujet sans s'entourer de nombreux livres de références et sans en connaître ainsi toutes les sources.

Comte DE MARSY.

BULLETIN

Petit Manuel pour la fondation et la direction des patronages ruraux, par M. l'abbé LE CONTE, vicaire général honoraire de Châlons. 2e édition revue et augmentée. Châlons-sur-Marne, imp. Martin, 1885, p. in-8 de 98 p. — Prix: 1 fr. l'ex.; 9 fr. la douzaine; 30 fr. pour 50; 50 fr. le cent.

Nous sommes bien en retard pour recommander à nos lecteurs l'excellent petit manuel de M. l'abbé Le Conte; il répond cependant à un besoin très urgent des temps présents en montrant qu'il n'est si petite paroisse où l'on ne puisse, avec quelque bonne volonté, fonder un patronage. Dans la plupart de nos villages, l'enfance est assez bien tenue et la première communion se fait encore dans des conditions satisfaisantes; mais il arrive ensuite une période critique, où jeunes gens et jeunes filles se trouvent livrés à tous les entrainements sans aucune direction. Il n'est pas, pour parer aux dangers de cet âge critique, de meilleur préservatif que les patronages ruraux, où des personnes dévouées réunissent les enfants de même sexe et de même

âge en leur offrant l'attrait de jeux honnêtes et de bibliothèques bien composées. M. l'abbé Le Conte ne se borne pas à recommander ces œuvres, il entre dans les détails les plus pratiques pour indiquer les moyens de les organiser, et cite comme exemples diverses paroisses, grandes et petites, où les patronages ruraux ont donné les meilleurs résultats. C'est un excellent livre à répandre pour stimuler le zèle des âmes chrétiennes et les pousser dans cette voie féconde des œuvres de jeunesse.

Comte DE BIZEMONT.

A travers les mansardes et les écoles, par Mme AMÉLIE POLLONNAIS. Paris, Perrin, 1886, in-12 de 269 p., illustré par Menta. — Prix : 3 fr.

L'ouvrage de Mme Pollonnais se divise en trois parties. Dans la première l'auteur nous promène lourdement, péniblement, à travers certains logis de souffrants, de déshérités et de malheureux qu'elle a visités. C'est une suite de tableautins brossés en grisaille et auxquels, malgré la meilleure volonté, on ne peut s'intéresser. Dans sa préface, Mme Pollonnais nous apprend qu'elle a hésité à livrer ses impressions à la publicité; nous croyons franchement, — qu'on nous pardonne cette boutade peu galante — que nous n'eussions rien perdu à en être privés. Par contre, l'auteur aurait gagné à nous donner seulement : *A travers les écoles*, qui forme la deuxième partie du volume. On trouve là plusieurs chapitres charmants et pratiques... peut-être, sur la manière d'enseigner le français aux enfants : pages originales et très personnelles que nous avons lues avec plaisir. Mais après cela, Mme Pollonnais n'a-t-elle pas le malheur de tomber dans une sorte de galimatias philosophique et religieux, intitulé : *Notes, impressions et souvenirs*! A notre humble avis, elle eût été bien inspirée de laisser soigneusement inédites ces élucubrations; car elles sont la plupart du temps incompréhensibles et animées d'un très mauvais esprit; nous n'en voulons comme preuve que l'article consacré à M. Renan, sous le titre de *Nephtali*. LA GRETTE.

L'Année scientifique et industrielle, par LOUIS FIGUIER. 29e année. Paris, Hachette, 1885, in-18 de 576 p. et 1 pl. — Prix : 3 fr. 50.

Quels progrès les sciences n'ont-elles pas accomplis depuis l'apparition du premier volume de cette collection, en 1856! Rien que pour les petites planètes, par exemple, jadis si rares, et dont cette année même, de nouvelles découvertes portent le nombre à 252. Signalons encore dans le chapitre consacré à l'astronomie le compte rendu des expériences faites avec succès pour la reproduction photographique de la voie lactée, ce qui rend désormais possible d'obtenir photographiquement une carte complète du ciel. La photographie en ballon, les chaudières à pétrole, certains appareils destinés à garantir la sécurité des trains sont aussi d'un vif intérêt. Mais le grand événement scientifique de l'année, c'est l'ensemble des expériences de M. Pasteur sur la rage. Depuis longtemps, M. Figuier associait chaque année ses lecteurs aux recherches patientes de l'illustre savant. Aussi les lecteurs de l'*Année scientifique* pourront mieux que personne apprécier la merveilleuse puissance de déduction qui a conduit M. Pasteur à des résultats si admirables. On songe à l'émotion des expérimentateurs lors des premiers essais, mais on envie les sentiments qu'ils durent éprouver quand il les virent couronnés de succès. Les recherches sur le choléra ont en revanche moins bien réussi, malgré le bruit fait autour des expériences du docteur Ferran. Ne pouvant citer tous les chapitres intéressants, nous nous bornons à ces exemples qui, à coup sûr, donneront le désir de lire l'ouvrage entier. A. D.

Fléaux et catastrophes, par P. LEGRAND. Paris, Hachette, 1886, in-8 de 280 p., orné de 53 grav. — Prix : 3 fr.

Le volume de M. P. Legrand fait partie de la *Bibliothèque des écoles et des familles;* mais il n'est pas écrit pour les écoles et les familles chrétiennes. Il y a lieu de le regretter sincèrement, car il est fort instructif et édité avec beaucoup de soin. L'auteur passe successivement en revue les effets des grands fléaux : eruptions volcaniques, tremblements de terre, tempêtes, inondations, froid, famine, épidémies, guerre; puis il raconte les principales catastrophes causées par les éboulements, les avalanches, la foudre, les incendies, les explosions, les accidents de mines, les accidents de chemin de fer et les naufrages; enfin, sous le titre de drames scientifiques, viennent les voyages en ballons, les ascensions de montagnes et les explorations géographiques qui ont eu une issue fatale. A propos du tremblement de terre de 1884, en Espagne, l'auteur fait ressortir que les processions du clerge n'ont pas empêché la destruction de beaucoup de couvents et d'églises; les famines, les épidémies, les guerres lui fournissent l'occasion de faire le procès du moyen âge et de la monarchie, et au sujet du fameux pacte de famine de Louis XV, il n'hésite pas à travestir l'histoire pour les besoins de sa cause. Le recours à la Providence dans les catastrophes est pour lui un signe de faiblesse d'esprit. Ces exemples doivent suffire pour montrer quel est l'esprit de cet ouvrage où la science de M. Paul Bert est recommandée à l'admiration de la jeunesse française.

Comte DE BIZEMONT.

L'Art d'être belle, par la comtesse DE VALRESSON. Paris, Ghio, 1886 (10e édition), in-12 de XII-304 p. — Prix : 3 fr.

A première vue, ce titre semble caractériser un ouvrage écrit sinon pour les seules mondaines, du moins principalement à leur usage. Il n'en est rien. On peut dire, au contraire, que *l'Art d'être belle* est une sorte de *vade-mecum,* s'adressant aux femmes de presque toutes les conditions qui tiennent — en conservant leur beauté ou en atténuant les imperfections dont elles sont affligées — à préserver, par des soins intelligents, leur santé d'atteintes trop graves ou trop rapides de la part des circonstances et du temps. Le livre de Mme de Valresson offre, à côté de recettes utiles et peu coûteuses, des conseils et des avis formulés avec bon sens et même avec esprit. Près de cent recettes, bien placées ici quoique la plupart n'aient avec la toilette des dames que des rapports éloignés ou même étrangers, terminent ce volume qui ne peut manquer d'être apprécié. LA GRETTE.

Nouvelle Méthode de coupe et manière de faire ses robes soi-même, par Mme ALICE GUERRE, professeur de coupe. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de XX-457 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le nouveau Livre de cuisine. *Recettes pratiques* recueillies et classées par Mme EMMELINE RAYMOND, vérifiées avec la collaboration d'HENRIETTE POUL. Paris, Firmin Didot, 1886, in-12 de IX-503 p. — Prix : 2 fr. 50.

La collection Didot, bien connue sous la dénomination de *Bibliothèque des Mères de Famille,* ne pouvait se cantonner dans le seul roman, quelque moral qu'il fût. Avec les deux volumes absolument pratiques dont les titres précèdent, cette collection inaugure un véritable enseignement à degrés divers qui profitera à toutes les classes de la société. Grâce à la *Nouvelle Méthode de coupe,* de notables économies pourront être réalisées par la mère industrieuse et les jeunes filles intelligentes qu'elle dirigera aisément en suivant les règles tracées par Mme Alice Guerre. Les maîtresses de pension-

nats, d'écoles quelconques de filles, et les couturières de profession elles-mêmes feront bien d'étudier cet ouvrage dont la parfaite compréhension est facilitée par de nombreuses figures hors texte ou intercalées dans le texte. Elles n'auront point perdu leur temps.

— Une bonne cuisine, souvent plus économique qu'une mauvaise, fait presque toujours naître la bonne humeur, et la bonne humeur est nécessaire pour l'accord dans le ménage. Voilà deux propositions gastronomico-morales dont nous ne sommes point l'inventeur, mais que nous jugeons à propos de recommander encore aux méditations des femmes de toutes conditions. Le *Nouveau livre de cuisine* a été spécialement composé à l'usage « des maîtresses de maison appelées à exercer leurs fonctions sans avoir fait un stage suffisant et qui confondent dans leurs projets de *menus*, les *entrées* avec les *relevés de potages*, les *rôtis* avec les *plats froids*, les entremets avec le dessert et l'ordonnance d'un déjeuner avec celle d'un dîner. » Voilà, certes, une excellente idée : les manuels de cuisine pullulent ; mais quelle est la ménagère qui les suit à la lettre? Ou les préparations indiquées sont trop coûteuses ou bien elles exigent un temps qu'on ne saurait leur consacrer ; quelquefois même ces deux inconvénients majeurs se rencontrent simultanément. Rien de pareil, cela est heureux, ne se trouve dans le travail des deux aimables *cordons-bleus* qui s'appellent Mmes Emmeline Raymond et Henriette Poul (nom engageant, n'est-pas? dans le cas particulier); tout, au contraire, y est simple et facilement applicable. Ajoutons que l'ouvrage se termine par des instructions générales concernant le déjeuner, le dîner, les invitations, le service de table, etc, que nous avons fort appréciées.

Il faut espérer que la *Bibliothèque des Mères de famille* ne s'en tiendra pas là et qu'elle nous donnera bientôt d'autres ouvrages dans le même goût sur l'économie domestique, l'hygiène, l'horticulture, etc, c'est-à-dire sur toutes les choses qui constituent l'existence pratique en famille, à la ville et à la campagne.

LA GRETTE.

Les grandes Guides, par DONATIEN LEVESQUE. Paris, libr. cynégétique Pairault, 1886, in-8 carré de 180 p. — Prix : 10 fr.

M. Donatien Levesque a entrepris de décrire les conditions pratiques, les agréments, les élégances du menage à quatre; il s'est aidé pour cela du concours d'hommes du monde ou d'artistes, habiles dessinateurs, et il nous donne un charmant volume dont les illustrations sont signées : *comte du Passage, comte de Clermont-Gallerande*, etc. Commençons par les gravures : voici un rendez-vous du *Riding and coaching Club à Marly ;* voici le *Quart de mail* et le *Royal mail* d'autrefois; le *Cheval de renfort, sur la route de Pau à Biarritz,* le *Pont de Betharam sur la route de Pau à Lourdes; de Gan à Buzy sur la route d'Oloron ;* le *Départ du cercle anglais de Pau.* Si nous passons au texte, nous trouvons : *Cercles de menage à quatre;* c'est l'énumération des clubs d'amateurs de *Coaches ; De la forme et du poids d'un Coach. Les attelages dans le parc et sur la grande route;* le *Coach de Pau* : c'est l'histoire d'un coach public monté par quelques amateurs pendant la saison 1884-1885; *Coach* et *Mail Coach :* c'est l'historique de la question, qui se poursuit dans les chapitres intitulés : *Le Temps jadis* et *La Concurrence.* Nous passons au côté technique dans les chapitres qui suivent, et qui exposent la manière de mener à quatre, telle qu'elle est usitée en Angleterre et en France; ici l'auteur fait de nombreux emprunts à une revue anglaise, le *Baily's Magazine;* il donne les indications les plus précises et les plus circonstanciées sur tout ce qui doit être observé par celui qui tient les guides, sans oublier les « sonneries réglementaires de la trompette du *Coach.* »

Enfin le volume se termine par les règlements des différents *Coaching Clubs*, en France et à l'étranger, avec la liste de leurs membres. X.

La Madone de Saint-Luc, *devant l'histoire et devant la science,* par le T. R. P. Hilaire de Paris (de l'Ordre de Saint-François). Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1886, in-12 de xiii-248 p. avec 3 grav. — Prix : 2 fr. 60.

Il n'y a pas d'image plus célèbre et plus justement célèbre que la madone de Sainte-Marie Majeure, à laquelle le T. R. P. Hilaire consacre une monographie de grand intérêt, remplie de documents et qui devient indispensable à toute personne s'occupant d'iconographie. Quelle est donc la valeur historique et esthétique de la précieuse image? « Bellarmin, Suarez, Baronius, les Bollandistes ont respecté ou embrassé eux-mêmes l'ancienne tradition qui vénère dans saint Luc le peintre de Marie et qui honore son œuvre dans le tableau de Sainte-Marie Majeure » (p. 21). — « Sans doute, dit Canisius, l'Église ne propose pas cette tradition comme une chose de foi. On ne saurait, cependant, rejeter une opinion si générale et si bien établie dans la chrétienté sans faire preuve de trop de présomption ou d'une fausse prudence, ou d'une vaine et folle singularité » (p. 113).

L'auteur cite aussi des documents d'où il résulte que l'Église grecque croit à la représentation de la sainte Vierge par saint Luc, et vénérait profondément une image attribuée à l'évangéliste, image qui était considérée comme le palladium de Constantinople et aurait été détruite intentionnellement par les Turcs (pp. 85-187). — « Les images traditionnelles de Marie, celles même où l'on remarque la médiocrité du travail et les injures du temps, offrent néanmoins presque toutes un type plus noble, plus large, plus simple et plus pur que les œuvres modernes, la plupart œuvres de fantaisie » (p. 59). Je m'associe entièrement à cette appréciation du T. R. P. Hilaire, qui s'est inspiré lui-même du jugement hautement autorisé de l'excellent iconographe, dont le *Bulletin de la Société de Saint-Jean* publie en ce moment la dernière œuvre, inspirée par le tombeau de saint François. Les passages de M. de Grimoüard de Saint-Laurent relatifs aux madones traditionnelles sont reproduits *in extenso* aux pages 166 et suivantes de l'ouvrage que nous annonçons en le recommandant.

Adolphe d'Avril.

Récits d'un soldat. *Les fusiliers marins au siège de Paris. Le sergent Hoff. Un Invalide. La Hacienda de Camaron,* par Louis Lande. Paris, Lecène et Oudin, 1886, gr. in-8 de 237 p., orné de gravures. — Prix : 3 fr.

M. Louis Lande était un ancien élève de l'École normale supérieure ; une biographie détaillée écrite par son ancien condisciple, M. Émile Faguet, actuellement professeur au lycée Condorcet, nous apprend qu'il se distinguait autant par la loyauté de son caractère que par ses mérites littéraires, mais on ne nous dit pas que ce fut un homme de foi ; s'il n'était pas chrétien pratiquant, du moins ne se montrait-il pas hostile à la religion, et c'est avec convenance qu'il parle, à l'occasion, des prêtres et des sœurs de charité. Les quatre nouvelles qui forment les *Récits d'un soldat,* sont animées d'un ardent souffle de patriotisme qui, joint aux qualités du style, leur donne une valeur et un intérêt de premier ordre. La perle du recueil est certainement la première de ces nouvelles. M. Louis Lande quitta l'École normale, dès la déclaration de guerre contre l'Allemagne, pour s'engager dans les fusiliers marins, et il prit part à la défense du fort d'Ivry. Il dépeint à merveille la vie de bord telle que la menaient dans leurs vaisseaux

de pierres et de terre, ces vaillants défenseurs de la capitale. Sa silhouette d'un vieux loup de mer dont il avait fait son ami est tout à fait réussie. En revanche, il ne se gêne pas pour tourner quelque peu en ridicule les mobiles et les gardes nationaux parisiens. Dans sa seconde nouvelle, M. L. Lande conte les exploits légendaires du fameux sergent Hoff; rien de plus émouvant que sa captivité en Allemagne tandis que des bruits calomnieux étaient répandus sur son compte dans Paris. *Un invalide* est l'histoire d'un jeune engagé volontaire dans les chasseurs à pied qui, estropié dès le début de la guerre par un accident de chemin de fer, assiste de son lit d'hôpital aux navrantes péripéties de l'invasion allemande. Enfin la *Hacienda de Camaron* est un épisode héroïque de l'expédition du Mexique. La lecture de ces récits est intéressante pour tous, grands et petits, mais cet ouvrage convient tout spécialement à la jeunesse et aux bibliothèques populaires; il ne peut que stimuler le patriotisme et inspirer les sentiments généreux.

Comte DE BIZEMONT.

Essais de critique, par CHARLES FUSTER. Paris, E. Giraud, 1886, in-12 de 296 p. Prix : 3 fr. 50.

M. Charles Fuster, un jeune, a beaucoup lu, beaucoup étudié, beaucoup réfléchi. Et pourtant, loin d'être un écho, sa pensée se produit très originale, très personnelle. Les *Essais de critique* de M. Fuster ne rappellent en rien les ouvriers du genre : Gustave Planche, Sainte-Beuve, Pontmartin, Barbey d'Aurevilly, Jules Lemaître, Ferdinand Brunetière et Paul Bourget. Il est bien lui, dans ses enthousiasmes comme dans ses haines. Quelquefois, le jugement final manque de sanction, — parce que le doute contemporain tenaille aussi, hélas! l'âme spiritualiste, au fond, de l'écrivain. Mais l'impression donnée est toujours sincère, et elle ouvre à l'esprit des échappées charmantes, de curieux horizons. Parmi les chapitres de ces *Essais* qui nous ont paru les meilleurs, nous citerons : *Le Pessimisme, l'Impersonnalité en littérature, A propos de la mort de Victor Hugo, La Poésie décadente, Hommes et pantins, Le Roman naturaliste, Dans mille ans.* La note en est variée, pittoresque, mouvementée — et le style excellent. F. B.

Le Naturalisme, par Mme ÉMILIA PARDO-BAZAN. Paris, E. Giraud, in-12 de 320 p. Prix : 3 fr. 50.

Romancier de grand talent, critique autorisé, écrivain hors ligne, Mme Émilia Pardo-Bazan est, en Espagne, le chef de l'École naturaliste. Elle a récemment exposé ses doctrines dans un ouvrage remarquable qui fait sensation au-delà des monts, et dont M. Albert Savine vient de nous donner une très exacte traduction. Dans ce livre, Mme Pardo-Bazan analyse avec une sûreté de main qui parfois rappelle notre Sainte-Beuve, les œuvres de tous les maîtres de l'école naturaliste française — à commencer par Diderot, Stendhal, Balzac, Flaubert, jusqu'aux frères de Goncourt, Alphonse Daudet et Émile Zola. Puis, elle passe aux réalistes espagnols, et elle pose ses conclusions. Ses conclusions sont que le naturalisme en litterature n'a rien de contraire au dogme catholique. Ce que le catholicisme condamne, ce n'est pas la peinture des faits dans leur vérité; c'est le déterminisme, qui aboutit à mettre sur le même rang le bien et le mal, et finalement à les nier tous les deux. On voit que la doctrine de Mme Émilia Pardo-Bazan sur le naturalisme s'éloigne beaucoup de celle de M. Zola et de ses disciples. Les naturalistes espagnols restent catholiques; les naturalistes français sont généralement libres-penseurs. Nous préférons les naturalistes espagnols : ils sont aussi vrais, aussi documentaires, aussi humains dans leurs productions que peuvent

l'être les naturalistes français. Seulement, ils ne décrivent des choses naturelles que ce que permet la décence. Ce qui revient à dire que, s'il est bon d'être dans la réalité autant que possible, ce n'est point une raison pour se montrer systématiquement obscène. C'est là ce que pense Mme Émilia Pardo-Bazan, et elle a grandement raison. F. B.

Jeanne d'Arc en face de l'Église romaine et de la Révolution, par M. l'abbé VICTOR MOUROT. Paris, V. Palmé, 1886, in-12 de 135 p. — Prix : 1 fr. 20 (se vend au profit de plusieurs bonnes œuvres).

Indigné des calomnies et des outrages à la vérité qui se produisent chaque jour à propos de Jeanne d'Arc, l'auteur a voulu montrer : 1° que Jeanne n'a point été condamnée par l'Église, mais réhabilitée par l'Église; 2° que les écrivains révolutionnaires ont souillé sa mémoire et amoindri son rôle en exposant les faits à leur manière; 3° que c'est à l'Église et non point à la Révolution qu'il appartient de glorifier « la sainte patronne de la France, digne non seulement de l'amour national, mais de la commémoration de tous les peuples et de toute la terre. » — La tentative n'a rien que de très louable : on ne saurait assez combattre les mensonges inspirés par l'esprit de secte ; il est seulement regrettable que l'auteur ait pris trop souvent le ton du pamphlet et se soit laissé entraîner à de nombreuses allusions à des faits contemporains absolument étrangers à son sujet.

G. DE B.

Un Député aux États généraux de 1614, esquisse historique, par PIERRE DE SAINT-V***. Paris, imp. de la Société de typographie, 1886, in-12 de 22 p.

C'est « la lutte d'un modeste officier au bailliage d'Auvergne, homme d'un courage et d'une intelligence supérieurs, forçant par sa logique et son énergie les privilégiés à adoucir, à leurs propres dépens, les charges qui pesaient sur le peuple, » que M. Pierre de Saint-Victor a voulu retracer dans cet opuscule. Il s'agit du rôle joué aux États généraux de 1614 par Jean Savaron, seigneur de Villars, lieutenant général et député de la sénéchaussée d'Auvergne : épisode plein d'enseignements et de leçons pour le temps présent, et qui montre comment, si de tels hommes avaient été écoutés, « on aurait pu opérer lentement, sagement et progressivement la réforme des abus de notre ancienne société française. » G. DE B.

VARIÉTÉS

La collection Wilkinson. — *Catalogue of sir Gardner Wilkinson's collection of Egyptian, Greek, Etruscan, and Roman antiquities,* given by him to Harrow School. Vol. I. Egyptian antiquities. Manuscrit in-4 de 200 p. avec plus de 600 fig.

La publication des intéressants rapports sur les manuscrits historiques des bibliothèques et archives particulières du Royaume-Uni a prouvé qu'en dehors des grandes collections du *British Museum* et du *State-paper office,* il existe de l'autre côté du détroit des quantités énormes de documents précieux qui n'ont jamais été explorés et étudiés jusqu'ici d'une manière complète, et qui sont pourtant d'un accès relativement facile, grâce d'abord à la courtoisie des propriétaires de

ces documents, et en second lieu aux excellents catalogues qui en ont été faits, et qui se continuent au moment où j'écris.

Il en est de même des galeries d'objets d'art, de monuments d'antiquité : bronzes, marbres, camées, etc., etc. Combien de collections particulières restent ignorées, qui jetteraient le plus grand jour sur l'histoire de la société ancienne, s'il en existait des notices exactes, des descriptions rédigées avec quelque soin! Je me propose dans cet article de faire connaître au public savant un musée de ce genre ; c'est celui du collège de Harrow, et je ne crains pas d'affirmer que peu de galeries privées offrent un choix aussi intéressant d'objets d'archéologie.

Les personnes qui s'occupent d'antiquité en France n'ont pas oublié le nom de sir Gardner Wilkinson et ses intéressants ouvrages *Manners and customs of the ancient Egyptians* (6 vol. in-8). — *Modern Egypt and Thebes* (2 vol. in-8). — *The Egyptians in the time of the Pharaohs* (in-8). Élève de Harrow, et attaché avec un véritable enthousiame à son *alma mater*, sir Gardner légua en mourant (1875) au collège une précieuse collection d'antiquités, un exemplaire superbe des *monuments dell' Egitto e della Nubia* de Rosellini et des *Denkmäler* de Lepsius avec l'autographe de Lepsius lui-même, et diverses brochures *illustrées de dessins à l'aquarelle*. Car, et ceci est un point à noter, sir Gardner joignait à l'érudition de l'égyptologue le talent de l'artiste, et dans le cours de ses nombreux voyages, après avoir décrit tel ou tel monument, telle ou telle localité, il complétait immédiatement sa notice par un croquis.

Non content d'enrichir le collège de Harrow d'une galerie d'antiquités, sir Gardner ne crut pas nous avoir donné des preuves suffisantes de son dévouement, s'il ne complétait pas son magnifique cadeau par un catalogue, et c'est ce catalogue dont je me propose de donner l'analyse dans l'article qui va suivre. Il forme deux volumes in-quarto de l'écriture du donateur et accompagnés à chaque page d'aquarelles représentant les principaux objets mentionnés dans le texte. J'examinerai chaque volume séparément.

I. — *Antiquités égyptiennes.* — Après une introduction où sir Gardner Wilkinson nous donne des détails sur l'origine de son musée, le but qu'il a voulu atteindre en le léguant à son ancien collège, l'avantage inappréciable pour les jeunes élèves de se familiariser de bonne heure avec les monuments qui pourront leur faire mieux connaître les anciennes civilisations, etc., etc., le catalogue commence. La première partie est consacrée à décrire les poteries (emblèmes, ustensiles, représentations mythologiques, Panthéon égyptien, etc.), plus un certain nombre de spécimens en pierre, en métal, en cornaline et en bois; cette partie du musée peut se décomposer de la manière suivante : 1° *figures de divinités :* 84; — 2° *figures symboliques et animaux sacrés :*

58, plus 102 *scarabées* avec légendes hiéroglyphiques;—3° *Coupes, bouteilles, vases, amphores :* 39; — 4° *briques, estampillages, sceaux :* 20; — 5° *ornements divers :* 125. — Dans la seconde partie, nous rangerons les articles en verre : 1° *figures de divinités et emblèmes mythologiques :* 17; — 2° *colliers, vases, ornements de différentes natures :* 95. Cette catégorie comprend également plusieurs objets trouvés en Égypte, mais qui ne sont pas des produits égyptiens : cinq pierres gravées, trois petites bouteilles chinoises. — Troisième partie : objets en ivoire et en os. Le nombre ne s'élève qu'à huit. — Quatrième partie : objets en bois : *fragments de corniches, flèches, tablettes, figures*, etc.: 38.—Cinquième partie : objets en pierre : 1° *mythologie, symbolisme, cérémonies funèbres*, etc. : 13; — 2° *inscriptions, vases, ornements, fragments de sculpture et d'architecture*, etc. : 72. — Sixième partie : papyrus, étoffes, momies, produits botaniques, etc. : 1° *toile, étoffes diverses :* 12; — 2° *momies et fragments de momies :* 7; — 3° *papyrus :* 18; — 4° *objets divers, fruits, céréales*, etc. : 43. — Septième partie : bronze, fer et autres métaux : 1° *mythologie, symbolisme, figures d'hommes et d'animaux :* 24; — 2° *ustensiles, objets divers :* 39. — Le catalogue se termine par l'énumération de quatorze articles de provenance arabe, assyrienne et hindoue.

Dans la plupart des cas, chaque figure est accompagnée simplement d'une courte indication qui en fait connaître le caractère, le style et les dimensions; quelquefois, au contraire, sir Gardner Wilkinson, à propos des objets qu'il nous présente, se livre à de véritables dissertations, pleines d'intérêt et résumant les études les plus sérieuses et les plus approfondies. Voici l'exacte liste de ces essais ou études : 1° *Sur la prononciation du grec;* — 2° *Sur les Triades mythologiques;*—3° *Le caractère Sau et sa signification;* — 4° *Les singes et le culte des animaux chez les Égyptiens;* — 5° *Les premiers rois d'Égypte*;—6° *L'architecture égyptienne;* — 7° *Usage du cuivre*; — 8° *La porcelaine;* — 9° *Le verre;* — 10° *L'or;* — 11° *L'ivoire;* — 12° *Amusements des Égyptiens;* — 13° *Charriots;* — 14° *Usage du bois;*—15° *Armes offensives en pierre et en métal;* — 16° *Le fer, le bronze et l'étain*; — 17° *Vases grecs;* — 18° *Le crocodile;* — 19° *Le papyrus;* — 20° *La langue égyptienne et la langue copte;* — 21° *Fleurs et guirlandes;* — 22° *Parfums;* — 23° *Briques;* — 24° *Couleurs;*—25° *L'alphabet.*

La variété ne manque pas, on le voit, dans ce catalogue, et le lecteur se rappellera que, s'adressant surtout à de jeunes élèves entre les âges de quatorze et de dix-huit ans, sir Gardner Wilkinson a dû éviter les développements qui seraient trop abstraits et qui sentiraient trop l'érudition. Il renvoie souvent à ses ouvrages, et l'étudiant désireux de poursuivre ses recherches et de devenir un égyptologue n'a rien de mieux à faire que de se laisser guider en toute confiance par le savant auteur. Voici du reste un exemple des dissertations dont je viens de parler.

Jeu de dames et autres amusements égyptiens. « Les jeux les plus ordinaire, à l'intérieur des maisons étaient les dames, la *mora* et le jeu de pair et impair, — le *par et impar* des Romains; pour cette dernière forme d'amusement on se servait d'os, de fèves, d'amandes ou de coquilles (HORACE II, *Sat.* 3, 247). La *mora*, ainsi qu'on l'appelle en Italie, se jouait par deux personnes, chacune desquelles avançait rapidement les doigts d'une main, tandis que que son adversaire tâchait de deviner la somme des doigts élevés. Ce jeu, ainsi que celui des dames, existait en Égypte il y a deux mille ans sous les rois de la douzième dynastie, et on en voit la représentation sur les monuments de cette époque; on disait en latin des joueurs *micare digitis* (CICÉRON, *de div. II*). Divers autres jeux étaient en usage soit à l'intérieur, soit en plein air, et un des plus favoris parmi les premiers était le jeu de balle qui se jouait d'un grand nombre de manières, et en général par des personnes du sexe. Quelquefois une *joueuse*, pour ne pas avoir attrapé la balle, était obligée comme punition de laisser une de ses compagnes lui monter sur le dos, et restait dans cette position jusqu'à ce que son *écuyère* vînt à son tour à manquer la balle que lui lançait une autre femme également transformée en cavalier. Dans un jeu semblable en usage parmi les Grecs, les personnes astreintes par leur maladresse à porter les autres s'appelaient ὄνοι (ânes), et étaient obligées d'obéir aux ordres du vainqueur (J. POLLUX, *Onomast.*, IX, 7). Les joueurs lançaient quelquefois dans l'air trois balles et même davantage, les attrapant l'une après l'autre, les mains souvent croisées sur la poitrine. Elles jetaient aussi la balle à une grande hauteur comme l'ὀυρανία des Grecs. Le jeu décrit par Homère, et joué par Halius et Laodamus en présence d'Alcinoüs, était connu des Égyptiens. Dans cet exercice, l'un des joueurs lançait la balle en l'air de toute sa force, et l'autre, souvent, essayait de la rattraper sans que ses pieds touchassent la terre. L'escamotage au moyen des gobelets se pratiquait également à cette époque reculée de la douzième dynastie; l'exercice du bâton, la lutte, l'art de soulever, sans beaucoup d'efforts, des poids considérables; bref, des jeux athlétiques de divers genres étaient familiers au peuple égyptien. Ils partageaient le goût des Grecs pour les amusements et les divertissements quels qu'ils fussent, et ces derniers regardaient les inventions tendant à perfectionner les exercices gymnastiques et les jeux d'adresse ou de hasard comme de beaucoup plus d'importance que les métiers les plus utiles (*Athénée*, I, 34). De grands honneurs furent accordés à maint habile athlète ou joueur : on lui élevait souvent des statues, et les Athéniens donnèrent le droit de bourgeoisie à un certain Aristonius qui faisait la partie de balle avec Alexandre le Grand ; ils lui dressèrent même une statue (*ib.*).

« Les acrobates et les baladins étaient pour la plupart des femmes en

Égypte comme en Grèce, et un de leurs tours d'adresse favoris consistait à tourner sur elles-mêmes comme une roue ; en Grèce, cet exercice se faisait souvent au-dessus d'une rangée d'épées fixées perpendiculairement dans la terre. Le *Banquet* de Xénophon cite une jeune fille sautant au travers d'un cerceau (selon certains traducteurs) ou un cercle autour duquel étaient placées des épées à l'intérieur, puis, se courbant en arrière de manière à toucher ses talons avec sa tête, puis tournoyant trois ou quatre fois sur elle-même avec une grande rapidité comme pour imiter les révolutions d'une roue. Les peintures égyptiennes de l'époque primitive reproduisent ces exercices (voir *Egypt under the Pharaohs,* p. 15, et *Athénée,* IV, 5, 3). Les contrées de l'Orient ont toujours été fameuses par leurs jongleurs, surtout l'Hindoustan (Élien, V, 11, 8, 7) même du temps d'Alexandre. On voyait très souvent des femmes danser aux banquets égyptiens en s'accompagnant sur la flûte, de même qu'en Grèce (*Athénée,* XIII, 86). Et Horace lui-même nous montre Clio jouant sur l'*acri-tibia* (*Odes,* XII, 2 ; comp. *I. Ep.,* XIV, 22). La double flûte, dans ce pays, était réservée aux femmes, comme plus convenable ; les Égyptiennes s'en servaient de préférence, et la double *zumara* des temps modernes en dérive évidemment.

« Une coutume particulière aux Égyptiens était d'avoir des nains et des personnes difformes au service des grands ; il en est question sur les monuments de la douzième dynastie seule ; et, excepté à Rome, les nains ne furent en vogue nulle part jusqu'au moyen âge. »

Je viens, dans le morceau précédent, de donner un spécimen des commentaires de sir Gardner Wilkinson sur les charmants croquis à l'encre ou à l'aquarelle dont il a enrichi son catalogue. La plupart du temps, comme je l'ai déjà dit, il se borne à de simples indications sommaires. J'en citerai un exemple.

Parlant d'une pierre portant l'image de deux chameaux, il ajoute : « Singulière représentation du chameau, animal qu'on ne trouve sur aucun autre monument égyptien : le spécimen vient de Taphis en Nubie. Longueur : un peu plus d'un pouce 3/4 ; largeur : environ 3/4 de pouce. A la partie supérieure est un trou par lequel la plaque était suspendue, ainsi que la plupart des amulettes, etc. Il a toujours semblé singulier que le chameau ne fût pas représenté sur les monuments de l'art égyptien, surtout lorsque l'on considère que les autres animaux du pays sont si fréquemment et si correctement reproduits, offrant sous ce rapport un contraste remarquable avec la manière arbitraire dont les Égyptiens dessinent la figure humaine. Quelques critiques ont supposé que le chameau était inconnu aux habitants de l'Égypte primitive ; en réponse à cette hypothèse, on peut remarquer que dans le livre de la *Genèse* (xii, 16) Pharaon « donne des chameaux

à Abram. » Comme, d'un autre côté, les Égyptiens s'abstenaient de représenter des chameaux sur leurs sculptures, même au temps des Ptolémées et des Romains, on a droit d'attribuer ce fait à une cause bien définie, d'autant plus que le chameau était un animal du pays. Un préjugé pouvait exister contre un quadrupède si particulièrement aimé par les Arabes, race que les Égyptiens haïssaient ; même les sculptures ayant trait aux Arabes (les Égyptiens les désignaient sous le nom de *Shasu*) écartent scrupuleusement la représentation du chameau. On ne peut pas dire non plus que la dimension ou la forme de cet animal le rend impropre à être gravé sur un monument ; cette objection, en effet, s'appliquait avec la même force à la giraffe que l'on voit souvent introduite dans de grands sujets, comme à Hermonthis, et comme faisant partie de textes hiéroglyphiques.

L'espace me manque pour continuer cet examen du catalogue de sir Gardner Wilkinson, mais ce que j'ai dit suffira, je crois, à donner au lecteur une idée de l'importance de la collection d'antiquités égyptiennes dont il a enrichi la bibliothèque du collège de Harrow. Dans un prochain article je parlerai de la portion du musée où sont réunis les échantillons de l'archéologie étrusque, grecque et romaine.

GUSTAVE MASSON.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Paul SOLEILLET, né à Nîmes le 29 avril 1842, vient de mourir à Aden. M. Soleillet fut un digne émule des Stanley et des de Brazza, sur la terre africaine. A peine âgé de vingt-cinq ans, il résolut d'explorer l'Afrique intérieure, cette contrée qui, alors, était encore pour les Européens « le continent mystérieux. » Le hardi voyageur a contribué puissamment à faire connaître les régions d'accès difficile qu'il a parcourues, telles que certaines oasis du Sahara, où peu d'étrangers avant lui avaient pénétré; les rives du Niger, l'Abyssinie, le Choa, etc. M. Paul Soleillet a publié, outre divers mémoires et brochures : *Explorations du Sahara central* (1874) ; — *L'Avenir de la France en Afrique* (1876) ; — *L'Afrique occidentale* (1877) ; — *Rapport sur le voyage de Saint-Louis à l'Adrar* (1879) ; — *Les Explorations de Paul Soleillet racontées par lui-même* (1881) ; — *Voyages en Éthiopie* (1885) ; — *Une Exploration en Éthiopie* (1886).

— On annonce la mort de M. Maurice GIRARD, ancien professeur au collège Rollin, né à Givet (Ardennes), en 1822. M. Maurice Girard, qui a pendant longtemps collaboré à la revue scientifique *La Nature*, est l'auteur de : *F. Péron, naturaliste, voyageur aux terres australes. Sa vie, appréciation de ses travaux* (1857, in-8) ; — *Les Auxiliaires du ver à soie* (1864, in-8) ; — *Les Métamorphoses des insectes* (1865, in-12, 4e édition, 1874, in-12) ; — *Nouvelles notices entomologiques* (1886, in-8) ; — *Le Phylloxéra de la vigne, son organisation, ses mœurs. Choix des procédés de destruction* (1874, in-32) ; — *Traité élémentaire d'entomologie, comprenant l'histoire des espèces utiles et de leurs produits, etc.* (2 vol. in-8, 1874-1876) ; — *Les Abeilles. Organes et fonctions. Éducation et produits* (1878, in-12) ; — *Histoire naturelle. Zoologie* (1882).

— M. Louis-Adolphe FABRE, conseiller à la Cour d'appel de Lyon, né à

Assieu (Isère), en 1819, est mort à Orliénas (Rhône), le 7 août. Outre les articles qu'il a publiés dans la *Revue du Lyonnais*, M. Fabre a donné : *Études historiques sur les clercs de la Bazoche* (1856, in-8, 2e édition, 1875, in-8) ; — *Recherches historiques sur le pèlerinage des rois de France à Notre-Dame d'Embrun* (1860, in-8) ; — *Trésor de la Sainte-Chapelle des ducs de Savoie, au château de Chambéry, d'après des inventaires inédits des XVe et XVIe siècles* (1868, in-8, 2e édition, 1875, in-8) ; — *Notice historique sur Alfred de Terrebasse, sa vie et ses écrits* (1873, in-8).

— Le 8 août est mort à Gatchino, à l'âge de 70 ans, Nicolas VARADINE, conseiller privé et membre du conseil du ministère de l'intérieur. Il avait terminé ses études à l'Université de Dorpat, qui lui conféra les diplômes de licencié et de docteur en droit. Il se fit connaître en Allemagne par ses écrits, et l'Université de Iéna le nomma docteur en philosophie. On a de lui, outre plusieurs ouvrages concernant le Code civil, un *Recueil des ordonnances relatives à la Presse* (1878) et une *Histoire complète du ministère de l'intérieur*, en 8 volumes, dont le premier parut en 1858 et le dernier en 1863. Il rédigea aussi pendant quelque temps (1858-1861) le *Journal du ministère de l'Intérieur* et, en 1862, la *Poste du Nord*. Après avoir achevé ses études, il enseigna le russe dans les écoles des provinces baltiques, et aida beaucoup l'œuvre de russification des Lettes et des Esthons ; mais il fut ensuite obligé de quitter son poste, et passa au ministère de l'intérieur. Plus d'une fois il avait eu par intérim la direction de la presse et de la censure.

— On annonce encore la mort : de M. René BLÉMONT, mort à Orléans, à l'âge de 67 ans, auteur d'un roman : *Le Petit-fils d'Obermann*, et d'une *Histoire de la ville d'Orléans* (1880) ; — de M. le docteur René BRIAU, bibliothécaire de l'Académie de médecine ; — de M l'abbé Aquilas CHAUDÉ, né à Brouy (Seine-et-Oise), en 1823, auteur de divers ouvrages parmi lesquels il faut citer : *De Lourdes au cirque de Gavardie* (1876, in-12) ; *Histoire de Fontenay-le-Fleury* (1876, in-12) ; *Histoire de Chaulx-les-Chartreux* (1881, in-18) ; *La Théologie des plantes ou histoire intime du monde végétal* (1882, in-12) ; — de M. Jacques-Louis-Jules DAVID-CHASSAIGNOLLE, artiste peintre, né à Paris le 6 mai 1828, mort à Ornoy-la-Rivière (Seine-et-Oise), le 2 septembre, qui a publié sur son grand-père un ouvrage intitulé : *Le Peintre Louis David (1748-1825). Souvenirs et documents inédits* (1880, in-4) ; — de M. Louis-Charles-Élie-Amanieu duc DECAZES, ancien ministre, né à Paris le 9 mai 1819, mort le 16 septembre, auteur de : *La Liberté et les conservateurs* (1868, in-8) ; — de M. Henri DUCHESNE, ancien rédacteur en chef du journal *La Sarthe* ; — de M. Louis GROS, mort le 17 août, à Neuville-les-Dames (Ain), à l'âge de 72 ans, auteur de : *De l'Étude des coutumes* (1843, in-8) ; *Succession et réserve des enfants naturels* (1844, in-8) ; — de M. le baron de JOUVENEL, ancien député, qui a publié sous un pseudonyme un livre intitulé : *Les petites filles d'Ève*, et divers articles de revues ; de M. Louis MOHR, à qui l'on doit plusieurs études bibliographiques et historiques ; — de M. Jean RODAS, auteur d'un roman intitulé : *Jacques Misère*.

— A l'étranger on signale la mort : du professeur Francesco BERLAN, né à Venise le 2 juillet 1821, connu par ses travaux sur la typographie, dont le principal a pour titre : *La invenzione della stampa a tipo mobile fuso rivendicata all' Italia* (1882), mort le 29 juillet, à Turin ; — de M. Luigi BISI, président de l'Académie des Beaux-Arts de Milan ; — de M. BUTLEROF, professeur de chimie à l'Université de Saint-Pétersbourg, connu par divers travaux ; — de M. Pierre DESGUIN, professeur honoraire à l'École industrielle de Bruxelles, directeur d'une publication intitulée : *Le mouvement industriel belge*, mort à quarante-trois ans ; — de M. Alexandre KROPOTKINE, frère du

trop célèbre prince de ce nom, qui a traduit en russe les *Principes de Biologie* d'Herbert Spencer et la *Philosophie de la géologie* de Page; — de Cyrille LOUTCHICKI, professeur à l'Académie ecclésiastique (gréco-russe) de Pétersbourg, où il a enseigné la littérature générale pendant plus de trente ans, collaborateur de la *Lecture chrétienne*, revue académique, mort le 7 août; — de M. Charles C. PERKINS, le critique d'art, auquel on doit entre autres ouvrages *Tuscan Sculptors* (1864), *Italian Sculptors* (1867), mort le 25 août à Windsor; — de M. Roger SHERMAN, l'éditeur de l'*Encyclopædia Britannica*, mort à Philadelphie, à l'âge de 53 ans; — de M. VON SCHŒNHUEB, mort à Ratisbonne, historien militaire connu en Allemagne; — du libraire américain Frédérick STEIN, mort à Groton (Connecticut) le 17 août; — du docteur James-G. WAKLEY, rédacteur en chef depuis près d'un quart de siècle du journal médical *Lancet*, mort à sa résidence de Heaklands-Park, à Longeross; — de M. Élie-François WARTMANN, âgé de 69 ans, ancien professeur de physique théorique et expérimentale à l'Université de Genève; — de M. VON ZEZSCHWITZ, professeur à la faculté luthérienne de théologie d'Erlanger.

CONGRÈS. — La Fédération historique et archéologique de Belgique fondée l'an dernier à Anvers s'est réunie en congrès à Namur les 17 et 18 août. Les travaux de l'assemblée ont porté sur la discussion de signes conventionnels à employer pour la confection d'une carte historique et protohistorique de Belgique. M. Kurth, professeur à l'Université de Liège, a communiqué le plan à suivre dans la composition de glossaires toponymiques des communes. La section des études préhistoriques a informé les membres du congrès des résultats d'importantes découvertes toutes récentes.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Dans la séance du 3 septembre, M. de Boislisle a lu un mémoire sur les grands jours de Languedoc, tenus en 1666 et 1667; ce qui résulte de ce travail très soigné, c'est que la commission instituée par Louis XIV pour réformer les abus de pouvoirs des seigneurs locaux montra une indépendance et une sévérité bien méritoires et dignes de tout éloge. — Le 10 septembre, M. Désiré Charnay a communiqué une note sur un essai de restauration de la pyramide et du temple de Kab-ul, à Isamal (Yucatan). Puis M. Casati a lu la première partie d'un travail sur la *gens* romaine et ses origines étrusques. — Le 17 septembre, M. Paul Meyer a fait une communication sur l'*Image du monde* de Gautier de Metz. M. Cagnat a lu un mémoire sur l'occupation militaire de l'Afrique sous l'Empire romain. — Dans la séance du 24 septembre, M. Ch. Robert a présenté des observations sur certaines monnaies gauloises dont la légende porte des noms romains et gaulois.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 4 septembre, M. Lévêque a lu un mémoire sur l'interprétation, par l'imagination musicale, de la musique purement instrumentale. — Dans la séance du 11 septembre, M. Chéruel a fait une communication sur la valeur historique des Mémoires de Louis XIV. M. Barthélemy Saint-Hilaire a continué la lecture de son mémoire sur l'état actuel de l'Inde. M. Hément a terminé la séance en lisant la suite de son étude sur l'unité de la France par son sol. — Le 19 septembre, M. Chéruel a achevé la lecture de son étude sur la valeur historique des Mémoires de Louis XIV. M. Picot a communiqué ensuite à l'Académie, au nom de Morizot-Thibault, un mémoire intitulé : *Formation des pouvoirs législatifs dans la constitution des États-Unis.* — Cette lecture a été continuée dans la séance du 25 septembre, et M. Barthélemy Saint-Hilaire a encore entretenu l'Académie de l'état actuel de l'Inde anglaise.

Le Discours de M. J. Zeller aux fêtes de l'Université d'Heidelberg. — L'Institut de France avait chargé son président, M. J. Zeller, de lire aux fêtes de l'université d'Heidelberg une adresse approuvée par le bureau des cinq académies. Mais M. Zeller ayant reçu la mission de parler au nom de toutes les universités étrangères à l'Allemagne a composé un nouveau discours dans lequel il s'est efforcé de rappeler brièvement les services rendus, à différentes époques, aux progrès de l'esprit humain, par les corps savants des nations représentées aux fêtes d'Heidelberg. Nous détachons de ce discours le passage relatif à l'université de Paris et à l'Institut de France. « Je ne vous parlerai pas longtemps, Messieurs, de notre France; comment ne pas rappeler, cependant, que notre antique université de Paris a donné ses statuts aux premières des anciennes universités de l'Europe créées sur son modèle? C'est cette université, renouvelée et reconstituée, aujourd'hui même, par l'union intime de toutes ses facultés, pour lui donner plus de force et plus de vie, que vous avez invitée et qui a répondu par un premier acte de sa vie nouvelle à votre appel. Comment ne pas rappeler aussi que nos académies, fondées les unes après les autres au XVIIe et au XVIIIe siècle, ont été reconstituées et étroitement unies dans ce siècle pour former l'Institut de France, qui présente peut-être l'unique exemple d'une intime communauté qui ne coûte rien à l'indépendance des sciences, des lettres et des arts, et qui trouve sa plus brillante et sa plus nationale expression dans notre Académie française? » Il est évident que, pour plusieurs raisons, M. Zeller devait donner à son discours une grande concision. Mais est-ce qu'il n'y avait pas, parmi les gloires de la littérature française, vingt noms à citer dans ces quelques lignes, vingt noms qui auraient caractérisé les diverses phases de l'histoire de notre antique université de Paris, et qui étaient bien dignes de figurer à côté de ceux de MM. Bunsen, Helmholz et Kirchhoff, cités ailleurs? On nous pardonnera d'avoir exprimé ce regret; nous n'insisterons pas davantage.

L'Alsace a Sempach. — Sous ce titre même, M. P. Ristelhuber a publié, à l'occasion du cinquième centenaire de la bataille de ce nom, une *Étude historique* (Paris, E. Leroux, gr. in-8 de 48 p. et 2 pl. d'armoiries), qui est plutôt un recueil d'extraits de chroniques diverses qu'un travail original proprement dit. On possède peu de renseignements précis sur le conflit qui divisait, en 1386, Léopold d'Autriche et les Suisses ; il était donc intéressant de grouper les notions fournies par les annalistes sur la victoire remportée par les Suisses, défenseurs de leurs privilèges et de leurs libertés. M. Ristelhuber, qui connaît bien les anciennes chroniques d'Alsace, les a dépouillées consciencieusement, empruntant à chacune d'elles les passages relatifs à la bataille de Sempach. Nous trouvons dans sa brochure des extraits de la *Chronique de Jacques Twinger de Kœnigshofen,* un Strasbourgeois, et de ses diverses continuations, d'autres extraits de la *Chronique de Guebwiller,* des *Annales d'Alsace,* des *Annales de Pairis,* de la *Petite Chronique de Colmar,* de la *Chronique de Jean Viler,* et enfin de la *Chronique de S. Munster.* Cette méthode qui, appliquée dans une certaine mesure, ne peut donner que d'excellents résultats, a le désavantage, à notre avis, de faire passer l'historien pour un compilateur. Comme les renseignements fournis par ces divers extraits ne concordent pas absolument, M. Ristelhuber eût rendu service à ses lecteurs en indiquant les chroniques qui, par leur caractère propre et la situation de leurs rédacteurs, ont droit à notre confiance. La brochure se termine par une liste d'Alsaciens tués à Sempach ; cette liste, communiquée à l'auteur par M. Th. de Liebeneau, archiviste d'État à Lucerne, comprend une quarantaine de noms, dont dix-neuf font l'objet de notices spéciales.

Jean Bourré. — Jean Bourré, qui appartenait à une bonne famille de bourgeoisie de Château-Gonthier, fut un des serviteurs les plus dévoués, un des plus intimes conseillers de Louis XI. Attaché dès 1442 à la personne du dauphin, il demeura constamment près du Roi, à titre de secrétaire, puis de maître des comptes et de trésorier de France ; il fut aussi le gouverneur du jeune dauphin qui devait être Charles VIII, et resta l'un des conseillers du nouveau Roi. On comprend l'intérêt qui s'attache aux papiers d'un tel personnage : conservés à la Bibliothèque nationale, ces documents, en minute pour la plupart, d'une lecture fort difficile, n'avaient jamais été l'objet d'une étude attentive et complète. C'est le travail auquel s'est livré notre collaborateur M. J. Vaesen, l'éditeur des *Lettres de Louis XI,* dans un opuscule extrait de la *Bibliothèque de l'École des Chartes : Notice biographique sur Jean Bourré, suivi du catalogue chronologique du fond manuscrit de la Bibliothèque nationale auquel il a donné son nom* (Paris, Alph. Picard, 1885, gr. in-8 de 218 p.), où il retrace la biographie de Jean Bourré, et nous donne l'analyse de 1566 documents soigneusement classés par ordre de dates : c'est un important service rendu à l'histoire.

Le chateau de Fontainebleau au XVIIe siècle. — MM. Eugène Müntz et Emile Molinier viennent de publier sous ce titre une monographie extraite du tome XII des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France.* Voici la part prise par chacun des deux érudits à cet intéressant travail : M. Müntz, qui connaît parfaitement les archives et les bibliothèques de l'Italie, a fourni à l'œuvre commune une description du château de Fontainebleau, d'après le *Diarium* inédit du commandeur Cassiano del Pozzo, lequel, en 1623, accompagna dans son voyage en France le cardinal François Barberini, neveu du pape régnant, Urbain VIII, diarium dont le manuscrit autographe se trouve à la bibliothèque de Naples, et dont une copie est conservée à la Barberine. Les détails donnés par le commandeur del Pozzo sur les objets d'art qui brillaient à Fontainebleau (tableaux de Raphaël, de Léonard de Vinci, de Ruggiero Ruggieri, etc.), sur l'ameublement du palais, sont d'autant plus précieux, que le compagnon de voyage du cardinal Barberini était un savant archéologue. M. Müntz a fait précéder les extraits du *Diarium* de l'ami de Peiresc, d'un récit d'une visite au palais de Fontainebleau, en 1608, sous la conduite de Henri IV, à qui ce palais dut tant d'embellissements, récit fourni par l'ambassadeur florentin, Camille Guidi, dans une lettre du 10 janvier 1608, conservée aux archives d'État de Florence. M. Émile Molinier s'est chargé de la publication des documents français : il a donné au recueil les *Comptes des bâtiments du palais de Fontainebleau pour les années 1659-1692,* contenus dans quatre volumes qui faisaient autrefois partie de la bibliothèque municipale de Nevers, et que possède, depuis 1868, la bibliothèque du palais de Fontainebleau. Chacun reconnaîtra que M. Molinier a eu bien raison de déclarer que ces comptes renferment « une foule de renseignements curieux » qu'il était « bon de mettre en lumière. »

Les Livres de raison en Allemagne. — On sait avec quelle sympathie et avec quelle autorité M. Charles de Ribbe s'occupe, depuis vingt ans, des livres de raison. L'éminent spécialiste a publié une brochure d'un grand intérêt (*Les Livres de raison en Allemagne et le Tagebuch d'Albrecht Dürer* (Paris, imp. Levé, 1886, gr. in-8). Comme ce titre l'indique, la brochure se divise en deux parties : dans la première, on trouve une excellente notice sur les livres de raison en Allemagne d'après l'ouvrage de M. Riehl sur *la Famille* Stuttgard, 1861) et d'après divers autres documents de publication plus récente; dans la seconde partie, on trouve l'analyse de la monographie de

M. Moriz Thausing (*Albert Dürer, sa vie et ses œuvres*. Traduit de l'allemand par Gustave Gruger. Paris, Didot, 1878). M. de Ribbe rapproche de l'*Albert Dürer* de M. Moriz Thausing le *Joseph Vernet* de M. Léon Lagrange, ouvrage rédigé aussi d'après des documents puisés dans un livre de raison. Autour des deux sujets principaux traités dans la brochure, M. de Ribbe a groupé diverses observations sur les *Ouvriers européens* de M. Le Play, sur *Une ville au temps jadis, ou Nîmes en 1392*, par le docteur Albert Puech, sur la *Savoie et les Savoyards au XVI*e *siècle* par l'abbé Morand, sur les *Études économiques sur l'Alsace ancienne et moderne* de M. Hanauer, sur les diverses études de M. Albert Babeau.

Souvenirs de la marquise Delacoste. — On vient de publier (Lille, imp. Lefort, 1884, in-18) un délicieux petit volume, divisé en deux parties : dans la première sont reproduits les souvenirs de la marquise Delacoste tels qu'ils ont été trouvés, après sa mort, au château de Sebourg; dans la seconde partie sont réunies des *Notes recueillies sur la vie et sur la mort de la marquise Delacoste, dernière du nom*, par une de ses nièces que nous ne nommerons pas, mais qui est un de nos plus élégants écrivains et dont un admirable connaisseur, Louis Veuillot, a vanté les pages exquises. Puisque nous avons cité Louis Veuillot, disons que l'on remarque dans les *Souvenirs* des lettres de ce grand prosateur adressées à la marquise Delacoste. Le petit volume contient une foule de curieuses particularités agréablement racontées, et on les lira avec non moins de charme que d'édification, car il s'agit là des mémoires d'une sainte qui était aussi une femme de beaucoup d'esprit.

Paris. — La publication d'une bibliographie de l'histoire de Paris pendant la période révolutionnaire vient d'être décidée par le conseil municipal de Paris. C'est M. Tourneux, auteur de diverses bibliographies importantes, qui a accepté de rédiger ce travail en quatre volumes qui, ensemble, ne coûteront pas moins de 40,000 fr., au bas mot.

— M. de Watteville, ancien directeur des bibliothèques au ministère des Beaux-Arts, avait proposé autrefois de faire reproduire par la photographie tous les livres et manuscrits dont on ne possède qu'un ou deux exemplaires. Ce projet avait pour but de parer aux inconvénients pouvant résulter d'incendie, de destruction volontaire ou de détournement. Il faut aussi remarquer que, grâce à ce procédé, les bibliothèques de province posséderaient des copies exactes de documents les intéressant. On revient actuellement à ce projet, qui nous paraît d'une application difficile, à cause des dépenses énormes qu'il occasionnerait.

— *Les négociations relatives au traité de Berlin et aux arrangements qui ont suivi (1875-1886)*, de notre collaborateur le baron d'Avril, viennent de paraître chez E. Leroux (gr. in-8, 474 p., 6 cartes). Cette publication inaugure dignement la *Bibliothèque de la Société d'histoire diplomatique*. A la suite d'une introduction historique sur les réformes depuis 1774, l'ouvrage est divisé en quatre parties : « les négociations qui ont abouti à la guerre ; — la guerre ; — les négociations qui ont abouti à la paix ; — les satisfactions. »

— *L'Inventaire général des œuvres d'art appartenant à la ville de Paris*, dressé par le service des beaux-arts, est arrivé à son tome quatrième (*Édifices religieux*), qui forme un vol. in-4 de 535 p. (Paris, Chaix.)

— Les *Discours prononcés au Muséum d'histoire naturelle* à l'occasion du *Centenaire de M. Chevreul (31 août 1886)* viennent d'être réunis dans une brochure in-4 publiée par la librairie Gauthier-Villars.

— Le P. Didon est parti pour le Caire et Jérusalem, où il espère recueillir des documents pour un ouvrage qu'il prépare en ce moment.

— Une mission archéologique en Grèce et en Asie-Mineure vient d'être confiée à M. Guillaume, membre de l'Institut.

— M. Roger Marx, critique d'art, a été chargé d'une mission ayant pour objet l'étude de l'organisation des musées et des écoles d'art et d'enseignement en Espagne.

— La *Notice historique sur MM. Burnouf père et fils,* composée jadis par M. Naudet, secrétaire perpétuel de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, vient d'être réimprimée par les soins de la famille de MM. Burnouf (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8).

— La librairie Plon a récemment annoncé la mise en vente d'une curieuse biographie : *Bonaventure des Périers, sa vie, ses poésies* (in-18), par M. Ad. Chenevière.

— A l'occasion du 3me anniversaire de la mort d'Étienne Bathory, roi de Pologne (12 décembre 1586), la librairie Leroux publiera un recueil intitulé : *Bathory et Possevino. Documents inédits sur les rapports du Saint-Siège avec les Slaves.* Toutes les pièces de cet important recueil ont été extraites des archives de Rome et de Venise et publiées avec le plus grand soin par le P. Pierling ; ces documents ont une haute valeur historique.

— On annonce que Mme Adam vient, pour des raisons de santé, d'abandonner la direction de la *Nouvelle Revue.* C'est M. E. de Cyon, ancien directeur du *Gaulois,* qui lui succède. Mme Adam continuera sa collaboration à la *Nouvelle Revue* et lui donnera des lettres sur la politique extérieure et intérieure.

— On a signalé la récente publication d'un ouvrage de Mme Juliette Lambert (Mme Adam) intitulé *Le général Skobeleff* (Paris, aux bureaux de la *Nouvelle Revue*, in-8). Une traduction russe de cet ouvrage doit paraître prochainement à Saint-Pétersbourg.

— A récemment paru un nouvel ouvrage de M. O. Uzanne sur *La Reliure moderne artistique et fantaisiste* (Ed. Rouveyre, in-8 jésus); cet ouvrage est illustré de nombreuses planches tirées en noir ou en couleur.

— Le Cercle de la librairie a nommé une commission chargée de recueillir tous les renseignements nécessaires pour une nouvelle édition de l'*Annuaire de la librairie, de l'imprimerie, de la papeterie et des industries qui s'y rattachent.*

— On a dernièrement annoncé la publication en octobre d'un nouvel ouvrage de M. Ed. Bajot : *La Maison française, grammaire des styles du XVe au XIXe siècle* (Paris, E. Rouveyre).

— La bibliothèque de l'Arsenal possède la plus importante collection de pièces de théâtre qui existe en France. Cette collection ne compte pas moins de trente mille volumes ou brochures. On s'occupe en ce moment de classer et de cataloguer ces volumes; une seule chose est regrettable : c'est que les ressources dont dispose l'administration ne permettent pas de terminer ce travail.

— Le dernier volume des *Statistiques coloniales,* de M. de la Porte, a paru à l'Imprimerie nationale; toutes les Chambres de commerce et les Sociétés de géographie vont en recevoir un exemplaire.

— Une Société d'histoire et d'archéologie ayant pour but la recherche et la conservation des anciens monuments, des souvenirs historiques et des curiosités artistiques, pittoresques et anecdotiques, vient de se constituer dans le dix-huitième arrondissement, sous le titre de « Le vieux Montmartre. »

— M. Ch. d'Héricault, directeur de la *Revue de la Révolution,* vient de faire paraître un *Almanach de la Révolution,* rédigé avec beaucoup de soin, et qui

mérite d'être signalé à tous ceux qui veulent combattre les mensonges révolutionnaires.

— La librairie de l'Œuvre de Saint-Paul a fait imprimer une traduction française de la Lettre encyclique *(Quod auctoritate apostolica. 22 décembre 1885)* de N. T. S. P. le pape Léon XIII, annonçant un jubilé extraordinaire pour l'année 1886.

Anjou. — M. Beautemps-Beaupré a fait imprimer chez Lachèse et Dolbeau, à Angers, une brochure in-8 intitulée *Les juges ordinaires d'Anjou et du Maine (1371-1508)*.

Artois. — M. Pagart d'Hermansart vient de faire tirer à part un intéressant article publié par lui dans la *Revue de la Révolution,* sous le titre de *La Révolution dans le nord de la France. Un magistrat municipal à Saint-Omer en 1790.* (Paris, A. Sauton, in-4). Il s'agit du chevalier Pierre-François-Louis de Laurétan, nommé par le roi Louis XVI, le 20 décembre 1787, maire de Saint-Omer, pour trois ans, à compter du 1er janvier 1788, et fusillé à Ypres, en 1794, comme émigré.

Bourgogne. — M. l'abbé Pillot a récemment publié une très courte *Notice sur les reliques de saint Bénigne, apôtre de la Bourgogne, martyr, patron de l'église cathédrale et du diocèse de Dijon* (Dijon, imp. Damongeot, in-8).

Bretagne. — Signalons à nos lecteurs la *Vie inédite de S. Corentin,* écrite au IXe siècle par un anonyme de Quimper, publiée avec prolégomènes, traduction et éclaircissements, par notre collaborateur le R. P. Dom François Plaine, bénédictin. (Quimper, Diverrès et Salaün, in-8.) Cette très érudite publication a été tirée à 100 exemplaires seulement.

— Signalons un extrait de la *Revue historique de l'Ouest* intitulé : *Les premiers seigneurs de Cholet,* par D. Fr. Chamard (Nantes, imp. Forest et Grimaud, in-8).

— Le dernier fascicule paru des *Archives révolutionnaires du Morbihan,* publiées sous la direction de M. Locpéran de Kerriver, porte pour titre spécial *Tribunaux civils et criminels : I, L'assassinat du citoyen Gérard, avec notes et documents complémentaires pour servir à l'éclaircissement du texte,* par MM. Diverrès, Macé, Locpéran de Kerriver (Lorient, imp. Dreuilhet-Lafargue, in-4).

— Après avoir fait paraître dans le *Bulletin de l'Association bretonne* un travail sur la *Marche du patois actuel dans l'ancien pays de la Mée (Haute-Bretagne)*, M. Alcide Leroux vient d'en faire exécuter un tirage à part, chez L. Prud'homme à Saint-Brieuc.

Champagne. — M. Durant des Aulnois a publié à Reims, chez le libraire Michaud, un travail intitulé *Les Clefs d'Orthez, épisode de la vie municipale aux XVIIe et XVIIIe siècles* (in-8).

— Est mis en vente le tome III de la *Collection de documents inédits relatifs à la ville de Troyes et à la Champagne méridionale* publiés par la Société académique de l'Aube (Troyes, Lacroix, in-8).

— M. L. Rogeron a récemment fait paraître un volume intitulé : *Provins pendant l'invasion 1870-1871* (Provins, Vernant, in-8). Cet ouvrage, illustré de gravures dessinées par MM. Denis et Morel, d'après les croquis de l'auteur, n'a été tiré qu'à 550 exemplaires souscrits d'avance.

Dauphiné. — M. Ernest Chantre a fait imprimer le mémoire sur *Le Dauphiné préhistorique* qu'il avait composé à l'occasion du dernier congrès tenu à Grenoble sous les auspices de l'Association française pour l'avancement des sciences (imp. Chaix, in-8).

Flandre. — M. l'abbé A. Leroy a fait imprimer chez M. Dechristé, à Douai, une *Notice sur Notre-Dame des Waziers, connue vulgairement sous le*

nom de Notre-Dame de Marchette et honorée à Waziers depuis l'an 1400 environ (in-32).

— M. Quarré-Reybourbon a publié, à la librairie Quarré, de Lille, un travail intitulé : *La ville de Gannat et son évangéliaire du X• siècle* (in-8).

FRANCHE-COMTÉ. — M. le comte G. J. de Cosnac, l'auteur des *Souvenirs du règne de Louis XIV*, a fait imprimer chez Dodivers, à Besançon, une brochure intitulée : *Le Mariage de Mademoiselle de Montpensier avec le comte de Lauzun* (in-8).

— On doit à M. L. Dussieux une étude sur *Le Siège de Belfort* (Versailles et Paris, Le Cerf, in-16).

— M. Ferdinand Rollier vient de publier chez Vernier-Arcelin, à Dole, *Le Val d'Amour*, récit dramatique tiré d'une légende jurassienne très connue dans le pays.

GUYENNE. — M. F. Monziès a extrait du *Recueil de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Tarn-et-Garonne*, une étude publiée sous ce titre : *Quelques pages, inédites peut-être, de l'histoire de Montauban. Une sédition en 1559* (Montauban, imp. Forestié, in-8).

— M. E. Brives-Cazes a publié dans les *Actes de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux* de 1885 un important travail dont il a fait exécuter un tirage à part sous ce titre : *Expédition, en Vendée, de deux bataillons de la garde nationale de Bordeaux, mars-août 1793* (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-8).

— Signalons un sérieux travail de M. G. Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne : *Ville libre et barons. Essai sur les limites de la juridiction d'Agen et sur la condition des forains de cette juridiction comparée à celle des tenanciers des seigneuries qui en furent détachées* (Agen, Michel et Médan, in-8).

ILE-DE-FRANCE. — M. l'abbé A.-E. Genty a publié chez V. Palmé une *Histoire de La Norville et de sa seigneurie* (Paris, gr. in-18) ; c'est un travail très consciencieux, accompagné de pièces justificatives puisées aux meilleures sources.

LANGUEDOC. — M. C. Chabaneau a récemment inséré dans la *Revue des langues romanes* une *Paraphrase des psaumes de la Pénitence en vers gascons, publiée pour la première fois d'après un manuscrit du XIV• siècle de la bibliothèque d'Angers ;* il vient d'en faire exécuter un tirage à part (Montpellier, imp. Hamelin, in-8).

— Signalons aussi un extrait des *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, dû à M. le comte Edgard de Balincourt, qui a publié, en le faisant précéder d'une notice, *Le Budget de la viguerie d'Aigues-Mortes en 1460, d'après le manuscrit original inédit de Chatelain* (Nîmes, imp. Clavel et Chastanier, in-8).

LORRAINE. — M. Léon Germain poursuit avec ardeur ses travaux sur l'archéologie lorraine. Sa dernière brochure porte pour titre : *L'église de Nubécourt et ses monuments funéraires* (Nancy, G. Crépin-Leblond, in-8). M. L. Germain, après avoir décrit cette église, nous donne le texte annoté des nombreuses inscriptions qu'elle renferme.

— M. J. Chapellier a extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, son *Étude sur la véritable nationalité de Jeanne d'Arc* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8).

— M. l'abbé A. Fourot a fait imprimer chez Contant-Laguerre, à Bar-le-Duc, une *Notice sur les familles Aubry d'Osches et Claudot de Robert-Espagne* (in-8).

LYONNAIS. — M. Félix Laurent-Rollandez va prochainement publier *Les*

Chants populaires du Lyonnais et des provinces limitrophes (Beaujolais, Bresse, Dauphiné, Forez, Mâconnais, Vivarais). Cet ouvrage, qui comprendra 2 fort vol. in-8, est en souscription chez Vitte et Perrussel, à Lyon.

— M. F. Cucherat a fait imprimer à Lyon une brochure intitulée : *Les Origines du Beaujolais et l'autel d'Avenas, étude historique, géographique et archéologique, puisée pour la première fois dans le cartulaire de Saint-Vincent de Mâcon* (imp. Mougin-Rusand, in-8 avec carte).

— Mme la comtesse de Charpin-Feugerolles a récemment rédigé une biographie d'*Éléonore d'Autriche, reine de Pologne* (in-8) imprimée chez Théolier, à Saint-Étienne, et non mise dans le commerce.

Marche. — M. Autorde, archiviste de la Creuse, a édité les *Mémoires du président Chorllon* (1635-1685); cet ouvrage, qui a été publié d'après le manuscrit original, forme un curieux chapitre de l'histoire de la Marche (Guéret, Amiault, in-8).

Normandie. — La Société de l'Histoire de Normandie publie dans son dernier *Bulletin* le *Journal de voyage fait à Paris, par les délégués de la ville de Rouen, à l'occasion de l'avènement de Louis XVI* (décembre 1775).

— M. E. Veuclin a fait paraître une brochure intitulée : *Un Épisode de la chouannerie, à Bernay, en l'an VII* (Bernay, imp. Veuclin, in-8).

— M. le vicomte Maurice d'Auxais vient de publier une seconde édition des *Recherches historiques sur le siège du Mont Saint-Michel, par les Anglais, en 1425-1424,* par Messire P. E. M. Labbey de La Roque (Valognes, Luce, in-8 de 64 p.). M. d'Auxais, qui est l'arrière petit-fils de l'auteur de cette relation, a joint à cette seconde édition des notes et documents concernant la maison d'Auxais.

Provence. — Vient de paraître à Nice (imprimerie Victor-Eugène Gautier), *Trois jours dans les Maures, Notre-Dame des Anges, Collobrières, etc.* (in-8 de 20 p.). C'est le tirage à part d'un article inséré dans le *Bulletin du club Alpin*, section des Alpes-Maritimes.

— A signaler une fantaisie du félibre *Louis Roumieux, Li Voco de Guingoi, Cansouneto.* Musique de G. Borel, illustrations de E. Marsol (Mount-Pelie, Empremarie centralo dou Miejour), (in-8).

— Le premier président Rigaud, de la Cour d'Aix, vient de publier à Paris, chez Paul Dupont, un volume de discours et pièces diverses, mélanges de prose et de vers, intitulé : *Choses et autres* (gr. in-8).

— M. Aimé Giron publie à l'imprimerie de la Vedette, à Marseille, un petit vol. in-12, intitulé : *La Provence au Salon de 1886.*

— Viennent de paraître : *Vingt ans dans l'Inde,* par le P. J. Banlez, missionnaire apostolique (Marseille, chez Mlle Brive, in-12); — *La Fête de sainte Marthe à Tarascon, en 1886. Discours* prononcés par M. le chanoine Grimaud, curé de Sorgues (Vaucluse), et M. le chanoine Marbot, (Avignon, imp. Séguin).

— Signalons aussi *Antoine Arène, poète macaronique et jurisconsulte, sa vie et ses œuvres,* par Frédéric Dollieule, ancien magistrat (Marseille, Victor Boy. Tirage à part d'articles parus dans la *Revue de Marseille*).

Roussillon. — M. Aug. Brutails, archiviste des Pyrénées-Orientales, a inséré dans la *Nouvelle Revue historique de droit français et étranger* une *Étude sur l'esclavage en Roussillon du XIIIe au XVIIe siècle,* dont il vient de faire exécuter un tirage à part (Paris, Larose et Forcel, in-8).

— M. G. M. Touret a extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France* sa publication sur *Les anciens Missels du diocèse d'Elne* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8).

Savoie. — M. Victor Augerd a fait imprimer à Bourg une brochure inti-

tulée: *Une excursion à Chamouny en 1790, suivi des Impressions d'un ascensionniste à la descente du Mont-Blanc (septembre 1838) et d'un Séjour à Retord (février 1842)*, (in-8).

— Signalons une brochure de M. Constant Berlioz : *Excursion au Val de Fier* (Chambéry, imp. Chatelain, in-16).

Allemagne. — Vient de paraître le premier volume de l'histoire de la librairie allemande (*Geschichte des deutschen Buchhandels*), à laquelle travaille depuis plusieurs années le docteur Friedr. Kapp; ce volume de 900 pages va de la découverte de l'imprimerie jusqu'au milieu du dix-septième siècle.

— La librairie Herder vient de mettre en vente une monographie de l'Université d'Heidelberg : *Heidelberg und seine Universität* (Fribourg-en-Brisgau, gr. in-8 de VIII-172 p.).

— M. Herm. Gröhler a publié chez Köhler, à Breslau, un Mémoire sur la traduction anglaise de Richard Ros du poème d'Alain Chartier « La belle dame sans mercy » ; ce Mémoire forme une brochure gr. in-8 de 34 p. dont voici le titre exact : *Ueber Richard Ros' mittelenglische Uebersetzung des Gedichtes von Alain Chartier « La belle dame sans mercy ».*

— La quatrième livraison qui termine la première année de la *Vierteljahrsschrift für Kultur und Literatur der Renaissance* a paru à Leipzig. On y trouve la suite des travaux de MM. Carl Meyer, Eug. Abel, etc., et un supplément aux recherches intéressant l'humanisme français que M. Ludwig Geiger, directeur de la Revue, a donné aux livraisons précédentes (sur Fausto Andrelini, poète de Louis XII). Nous apprenons que les bureaux de cette Revue, entièrement consacrée à l'Humanisme et à la Renaissance, sont transférés, pour la seconde année, à Berlin (librairie August Hettler). Remarquons en passant que les études de ce genre sont très florissantes chez nos voisins, tandis qu'elles ne comptent chez nous que de très rares représentants.

— A tout récemment paru la sixième et dernière livraison du III• volume des œuvres des troubadours, *Die Werke der Troubadours in provenzalischer Sprache,* éditées par le professeur A. Mahn (Berlin, Dümmler, in-8).

— Signalons la seconde édition de la *Bibliotheca familiarum nobilium. Repertorium gedruckter Familien-Geschichten und Familien-Nachrichten. Ein Handbuch für Sammler, genealog. Forscher und Bibliothekare.* Cette publication forme un vol. gr. in-8, en vente à Berlin (Stargardt).

— La correspondance et le journal d'Arnold Ruges, publiciste allemand, dont la vie littéraire et politique a été des plus agitées, est éditée en ce moment par Paul Nerrlich, chez Weidmann à Berlin, sous le titre de *Arnold Ruges Briefwechsel und Tagebuchblätter aus den Jahren 1825-1880;* le premier volume, qui renferme un portrait d'Arnold Ruges et sa correspondance de 1825 à 1847 (in-8 de XXXIX-442 p.), a récemment paru.

— A signaler à nos lecteurs un extrait des *Jahrbücher für die deutsche Armee und Marine,* intitulé *Die Befestigungen Frankreichs* (Berlin, R. Wilhelmi, in-8), par L. Obermair; c'est une liste assez détaillée des principales fortifications françaises.

— M. A Courth a publié chez A. Brigola, de Milan, une brochure intitulée : *Luigi II re di Baviera, ricordi della sua vita e descrizione dei suoi castelli* (in-16).

Angleterre. — A récemment paru chez Kegan Paul, à Londres, un important ouvrage publié par M. Henry W. Gordon, sous le titre suivant : *Events in the life of Charles George Gordon, from its beginning to its end,* (in-8 de XV-463 p.)

— Nous devons signaler ici un extrait du *Bulletin de la Société de géographie de Lille*, intitulé *Londres au commencement du XVIII• siècle, d'après des docu-*

ments inédits (Lille, imp. Danel, in-8); ce travail est dû à M. L. Quarré-Reybourbon.

— Mr. B. C. Skottowe publie chez Swan, Sonnenschein and Co., à Londres, un Précis intitulé *A Short History of Parliament.*

— On signale la mise sous presse d'une nouvelle édition de l'important ouvrage du professeur Hearn : *The Government of England, its structure and its development* (Londres, Longmans).

— Mr. Barnett Smith a entrepris de publier une biographie de la reine Victoria; cet ouvrage, formant un volume d'environ 400 p., a dû être mis en vente à la fin de septembre.

— M. Stanley, numismate anglais, se propose de faire une description des monnaies musulmanes qu'on conserve à l'Ermitage et dans d'autres musées de l'Empire; elle doit servir aux *Fasti arabici,* que veut publier l'Université d'Oxford.

Belgique. — Les religieux bénédictins de Saint-Benoît de Maredsous, province de Namur, Belgique, se proposent de donner une édition critique des Œuvres complètes du grand moine-évêque gaulois du vi^e siècle, saint Césaire d'Arles. Ils accueilleront avec empressement les communications qui pourraient les aider à mener à bonne fin cette entreprise.

— Le Cercle archéologique de Mons a publié dans le tome XIX de ses *Annales* une savante monographie du prieuré, puis abbaye de *Notre-Dame des Écoliers de Mons,* par M. G. Decamps. L'auteur rappelle dans une introduction la fondation de cet ordre monastique au commencement du xiiie siècle, au Val des Barbilleurs, au diocèse de Langres, puis son établissement à Paris, en 1229. M. Decamps fait ensuite un court historique des maisons fondées en Belgique, et il étudie en détail l'histoire du prieuré de Mons, fondé en 1250 par Marguerite de Constantinople et érigé en abbaye en 1619.

— Signalons une œuvre posthume du chanoine Clæssens, camérier secret de Sa Sainteté : *L'Inquisition et le régime pénal pour la répression de l'hérésie dans les Pays-Bas du passé.* (Turnhout, typ. Splichal-Roosen, 1886.)

— La Fédération archéologique et historique de Belgique a publié le *Compte rendu des travaux du Congrès tenu à Anvers les 28-30 septembre 1885, sous la direction de l'Académie d'archéologie de Belgique* (Anvers, Plaskg. 1886.)

— M. J. Godenne, imprimeur-éditeur à Namur, vient de publier, dans une charmante édition, un livre curieux de 566 pages, intitulé : *Derniers moments de quelques hommes célèbres,* par Irénée Pirmez.

— *La faculté d'enseigner ou des écoles, traité juridique,* par le R. P. Alphonse Jansen, de la congrégation du T. S. Rédempteur, a été traduit du latin par M. l'abbé Auguste Onclair. (Liège, Dessain, 1886.)

Espagne. — Le tome VI de l'*Histoire de la Catalogne,* publiée par D. Victor Balaguer, vient d'être mis en vente à la librairie de Murillo, à Madrid (in-4).

— On sait que M. J. de Caso y Blanco a entrepris de publier une traduction espagnole des œuvres de C. Dickens ; le tome II de cette traduction a récemment paru (Madrid, Martinez et Guijosa, in-4).

— Est en vente le tome I de l'importante publication de D. Fernandez de Cordova : *Mis Memorias intimas* (Madrid, Murillo, in-fol.).

— La *Coleccion de documentos ineditos para la historia de Espana,* qui a pour directeur M. le marquis de la Fuansanta del Valle, et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, en est arrivée à son quatre-vingt-cinquième volume; il a pour sous-titre : *Vida y costumbras da Alonzo da Henriquez ;* cet Alphonse Henriquez (1112-1185), n'est autre que le premier roi du Portugal.

— Le grand ouvrage intitulé *Espana y sus monumentos* (Barcelona, Cortezo)

se poursuit avec activité et sans interruption. Sont actuellement en cours de publication *Navarra y Logrôno* et *Aragon.*

— *El Archivo Hispalense* est le titre d'une nouvelle revue (bi-mensuelle) à la fois historique, littéraire et artistique, qui paraît à Séville depuis le 15 mai dernier.

HOLLANDE. — Le dernier volume de l'*Histoire des États de l'Europe* (*Geschichte des europäischen Staaten*) publiée chez F. A. Perthes, à Gotha, par MM. A. Heeren, F. A. Ukert et W. von Giesebrecht, contient la suite de l'*Histoire des Pays-Bas*, due à M. K. Wenzelburger (in-8 de 990 p.); ce volume s'arrête dans le récit des événements au milieu du XVIIe siècle.

ITALIE. — Signalons deux monographies : la première, *Siena e la sua provincia, brevi notizie di geografia e di storia* (Sienne, tip. de S. Bernardino, in-16), due à M. A. Andreucci; la seconde, *Cenno storico sulla città di Bologna* (Bologne, N. Zanichelli, in-16), a été composée par M. C. Albicini.

— La « Società Storica Lombarda » vient de charger M. Salveraglio, sous-bibliothécaire de la bibliothèque de Brera à Milan, de composer une *Bibliographie milanaise,* depuis longtemps réclamée par les érudits. Une commission a été nommée pour diriger l'exécution de cet important travail.

— Vient de sortir des presses de Bortolotti di Dal Bono, de Milan, une brochure de M. G. Montgeri, intitulée *La Facciata del duomo di Milano e i suoi disegni antichi e moderni* (in-8).

— On annonce que M. Brambilla, l'un des héritiers d'A. Manzoni, a fait don à la bibliothèque de Brera de tous les autographes de Manzoni qui lui sont parvenus. Les directeurs de la bibliothèque ont établi une section spéciale, dite « Bibliotheca Manzoniana » qui doit contenir les diverses éditions et traductions des œuvres de Manzoni, sa correspondance et en un mot tous les documents manuscrits ou imprimés relatifs à sa vie et à ses travaux.

— M. G. Novelli, directeur de la typographie Richiedei de Milan, prépare un *Manuale tipografico.*

— M. César Cantù, ayant exprimé au pape l'intention de revoir son *Histoire universelle*, a reçu du souverain Pontife un bref spécial qui rend hommage à la science historique de l'écrivain, et l'encourage à donner suite à son projet.

POLOGNE. — Une nouvelle édition des ouvrages du poète F. Kochanowski s'imprime à Varsovie. Le quatrième volume vient d'être imprimé.

— Une Société littéraire s'est formée à Varsovie pour composer un ouvrage sur le théâtre polonais.

— Un dictionnaire des expressions usitées par les voleurs, contenant environ 4,000 mots, doit être imprimé à Varsovie par un commissaire de police.

— M. le baron de Manteuffel a publié une Bibliographie des écrits lettes, c'est-à-dire des livres et des brochures composés en langue polonaise-lituanienne. Le baron de Manteuffel donne des notes bibliographiques sur les publications faites de 1604 à 1871 (Mitau). En 1812, Zimmermann avait essayé de composer un ouvrage de ce genre, mais ni lui ni Napierski (1831) n'ont été exacts et complets. M. de Manteuffel a commis quelques légères erreurs faciles à corriger à l'aide des renseignements que donne la *Bibliothèque des Écrivains de la Compagnie de Jésus.*

— Depuis le XVe siècle, il y avait en Pologne des livres relatifs au droit international; de ce nombre est le *Catalogue des livres écrits en Pologne et traitant du droit international* que le professeur Kasparck publie dans le *Guide littéraire et scientifique.*

— M. Sienkiewicz est un maître dans le roman historique : son roman *Par le feu et par le glaive*, en 4 volumes, est déjà traduit en plusieurs langues ; il va finir son *Déluge*. Le *Bartek vainqueur* du même auteur est présenté au public français dans la nouvelle bibliothèque internationale. (Paris A. Laurent.)

Russie. — Les fouilles faites par le professeur Prahof, près de Vladimir, en Volynie, ont amené la découverte d'une ancienne église à trois nefs qu'il croit avoir été bâtie par Vladimir ou par son fils Jaroslas (xie siècle).

— M. Zelinski a publié la première moitié de son *Recueil de morceaux critiques concernant les poésies de Nekrasof*. Ce Recueil vient d'autant plus à propos qu'une nouvelle édition des œuvres de ce poète populaire a récemment paru à Strasbourg.

— L'académicien A. Wesselowski a réuni en un volume une partie des matériaux qu'il a rassemblés sur l'*Histoire du roman*. Le présent volume traite de la période bysantine.

— Le douzième volume des œuvres complètes du comte Léon Tolstoï est arrivé à sa seconde édition. Il renferme, outre ses récentes productions, le récit intitulé : *Mort d'Ivan Ilytch*, qu'on dit un chef-d'œuvre. On vient d'en donner une traduction française, imprimée chez Perrin.

— L'académicien Jagitch a fait paraître : *Les menées slavonnes de septembre, octobre et novembre, d'après un manuscrit de 1095-1097*. Le savant et infatigable académicien quitte l'université de Pétersbourg pour occuper à Vienne la chaire des langues slaves devenue vacante par suite de la retraite de l'illustre Miklosich, son ancien maître.

— On vient d'achever l'impression du second volume des *Œuvres d'Aksakof*; il contient des articles sur les *Slavophiles et les Occidentaux*, où l'auteur essaie d'exposer les principes des deux théories.

— M. Tratchevski, professeur à l'université d'Odessa, a fait paraître un *Manuel d'histoire du moyen âge*.

— L'imprimerie synodale a publié le *Nouveau Testament* en quatre langues : grecque, slavonne, russe et latine, avec indication des textes parallèles.

— M. Prahov, professeur d'histoire des arts à l'université de Saint-Pétersbourg, a visité la Russie sud-ouest, pour étudier les anciens monuments qui y existent encore, et entre autres, les églises de l'Assomption et de St-Basile, bâties par saint Vladimir, premier prince chrétien, qui avait reçu dans le baptême le nom de Basile.

Suisse. — M. A. J. Baumgartner a publié chez M. H. Georg, à Genève, des *Notes historiques et littéraires sur la poésie gnomique juive depuis la clôture du canon hébreu jusqu'au XVIe siècle*.

— Le troisième fascicule de l'*Histoire des Évêques de Bâle* vient de paraître (Tinsiedlen, Benziger, 1886, in-4, avec chromolithographies, nombreuses illustrations, vues, portraits, armoiries, sceaux, etc.). L'auteur, le regretté Mgr Vautrey, a heureusement laissé les matières du quatrième et dernier fascicule. L'ouvrage formera deux volumes in-4 de 516 et 600 pages environ.

— Une convention pour la protection des œuvres littéraires et artistiques a été signée, à Genève, par les délégués de tous les pays, sauf par celui des États-Unis, qui a fait une promesse d'adhésion prochaine ; il ne reste plus qu'à faire ratifier ce traité par les différents gouvernements.

— M. Decurtius, conseiller national pour le canton des Grisons, qui a déjà publié divers documents importants pour l'histoire de l'antique patrie des Rhètes et des Ligues grises, édite actuellement dans la *Zeitschrift für*

romanische Philologie, une intéressante chronique rimée, en latin, commencée à l'année 1564, et qui a probablement pour auteur un membre de la famille Alesch, de Camogask, dans la Haute-Engadine.

ALGÉRIE. — M. le comte de Castellane vient de publier chez Remington, à Londres, un volume intitulé : *Souvenirs of military life in Algeria.*

ÉTATS-UNIS. — On annonce que M. Benj. F. Taylor doit publier, dans le présent mois d'octobre, une édition complète de ses poésies chez S. C. Griggs and Co., à Chicago ; cette publication formera un volume in-12 d'environ 400 p., avec illustrations; parmi les poèmes de M. C. Taylor, nous signalerons *Old-Times Pictures, Dulce Domum, Songs of Yesterday.*

— Doivent paraître très prochainement, à la librairie Hubbard, deux ouvrages à sensation : *Reminiscences of Ben Perley Poore* et *Gladstone-Parnell.*

— Est sous presse, chez G. P. Putnam, de Brooklin, le recueil bibliographique suivant, composé par M. Paul L. Ford : *List of books written by or relating to Alexander Hamilton.*

— M. Charles Hallock a consigné ses notes de voyage dans un volume intitulé : *Our New Alaska,* qui sera édité par la maison Forest et Stream, de New York.

— Paraîtra prochainement une nouvelle édition des œuvres de Shakespeare, avec notes de William Cullen Bryant et illustrations de Darley et Chapell.

— La collection *Eminent Women* vient de s'augmenter d'une nouvelle biographie composée par M. Mary F. Robinson et intitulée : *Life of Blanche de Navarre.*

— Vient de paraître, à la librairie E. L. Osgood, de Boston, une importante publication en 2 vol. in-8 due à M. J. H. Trumbull : *Memorial History of Hartford county, Connecticut (1633-1884).*

MEXIQUE. — Nous devons signaler à nos lecteurs un important ouvrage de critique littéraire publié par M. F. Pimentel, sous le titre de : *Historia crítica de la literatura y de las ciencias en Mexico, desde la conquista hasta nuestros dias.* Le volume paru est consacré aux poètes (Mexico, lib. de la Enseñanza, in-4).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Commentarius in Epistolam ad Galatas*, par D. Palmieri (in-8, Alberts, Galopiæ). — *Le saint Rosaire et l'adoration nocturne*, par le P. Monsabré (in-32, Baltenweck). — *Aristotelis opera omnia* (t. III), (gr. in-4, Lethielleux). — *L'Éducation maternelle dans l'école,* par Mme P. Kergomard (in-12, Hachette). — *Annuaire de l'Économie politique et de la statistique,* par Guillaumin, J. Garnier et M. Block (petit-in-16, Guillaumin). — *Botanique. Anatomie et physiologie végétales*, par P. Maisonneuve (in-8, Palmé). — *Hommage à M. Chevreul à l'occasion de son centenaire,* par Berthelot, Demarçay, etc. (in-4, F. Alcan). — *Physiologie et culture du blé,* par E. Risler (in-32, Hachette). — *Les Artistes célèbres. Fra Bartolomeo della Porta et Mariotta Albertinelli,* par G. Gruyer (in-4, Rouam). — *Annales du musée Guimet* (t. IX), (in-4, Leroux). — *Solfège poétique et musical,* par G. Nadaud (in-4, Hachette). — *Dictionnaire étymologique et explicatif de la langue française et spécialement du langage populaire*, par Ch. Toubin (gr. in-8 à double col., Leroux). — *Deux monologues,* par Sylvane (petit in-12, Jouaust). — *La Mort*, par le comte L. Tolstoï (in-12, Fayard). — *Romans d'Auvergne : Le Trou de la haie. La dot de Cendrillon,* par L. Fouquet (in-12, Fayard). — *Le Secret de la vieille demoiselle,* par Mme E. Raymond (gr. in-8, F. Didot). — *L'hôtel Woronzoff,* par Marie Maréchal (gr. in-8, F. Didot). — *La Famille du baronnet,* par Ét. Marcel (gr.

in-8, F. Didot). — *Histoires villageoises*, par C. Delon (in-8, Hachette). — *Les Enfants dans la famille raconté aux petits enfants du bibliophile Jacob* et publié par lui (gr. in-8, Delagrave). — *Histoire comique des états et empires de la Lune et du Soleil*, par Cyrano de Bergerac (in-12, Delagrave). — *Histoire de la poésie en rapport avec la civilisation dans l'Antiquité et chez les peuples modernes de race latine*, par F. Loise (in-8, Castaigne, à Bruxelles). — *Les Œuvres de Hugues de Saint-Victor. Essai critique*, par B. Haureau (in-8, Hachette). — *Chronique des élections à l'Académie française (1634-1841)*, par A. Rouxel (gr. in-8, F. Didot). — *L'Arménie chrétienne et sa littérature*, par F. Nève (in-8, Peeters, à Louvain). — *Géographie de l'Europe moins la France*, par H. Pigeonneau (in-12, Veuve Belin). — *Un royal aventurier dans l'Asie centrale*, par Carla Maria (in-8, Hachette). — *Au pays des Massaï*, par J. Thomson (in-12, Hachette). — *Un Parisien au Mexique*, par C. Bertie-Mariott (in-12, Dentu). — *Histoire de France et histoire générale*, par R. Jallifier et H. Vast (in-12, Delagrave). — *L'Ancienne France. La Chevalerie et les croisades*, d'après les grands ouvrages de M. Paul Lacroix (gr. in-8, Didot). — *L'Ancienne France. Henri IV et Louis XIII. La Fronde*, d'après les grands ouvrages de M. Paul Lacroix (gr. in-8, F. Didot). — *L'Ancienne France. L'Armée française depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution*, d'après les grands ouvrages de M. P. Lacroix (gr. in-8, F. Didot). — *La maison de Jeanne d'Arc à Domrémy*, par A. Sorel (gr. in-8, Champion). — *Essai d'une bibliographie raisonnée de Jeanne d'Arc. Les éloges et les panégyriques*, par l'abbé B. Lemerle (gr. in-8, Herluison, à Orléans). — *Le Règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas au XVIe siecle* (t. V,) par Mgr Namêche (in-8, Fonteyn, à Louvain). — *Études sur les négociations commerciales de la Roumanie avec l'Autriche-Hongrie et la Suisse* (in-16, Göbl, à Bucharest). — *Notice sur François Folch; sa vie et sa mort*, par J. Genoud (petit in-12 carré, Imp. catholique suisse, à Fribourg). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Histoire de la langue française. — Quelles sont les sources à consulter pour l'histoire et les transformations de la grammaire française.

RÉPONSES

Ouvrages sur la musique religieuse. (XLVI, 191, 288, 556; XLVII, 192). — Vient de paraître chez Trübner, à Londres, le vol. II de *History of Music* (in-8). — Signalons encore un périodique allemand : *Vierteljahrsschrift für Musikwissenschaft*, publié par MM. Friedruch Chrysander et Philipp Spitta, rédigé par M. Guido Adler. 1re année, prix : 12 marcs, (Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1885, in-8). Chaque livraison se termine par une bibliographie des publications récentes sur la musique.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte, Alph. Le Roy fils, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

1. *Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Hegel*, par Nourrisson, membre de l'Institut, professeur au collège de France. 6e édition. Paris, Perrin, 1886, in-18 j. de viii-604 p. 4 fr. — 2. *Histoire de la Philosophie*, par P. Vallet, prêtre de Saint-Sulpice. 3e édition, revue et corrigée. Paris, Roger et Chernoviz, 1886, in-18 j. de 668 p. 4 fr. — 3. *Philosophes illustres*, par A. Merklen, professeur de philosophie. Antiquité et temps modernes. Paris, Bloud et Barral, 1886, in-8 de xiv-578 p. 5 fr. — 4. *Étude sur le Philèbe*, par C. Huit, docteur ès lettres. Paris, Alph. Picard, 1885, in-8 de 94 p. 2 fr. — 5. Aristotelis *opera omnia quæ extant, brevi paraphrasi et litteræ perpetuo inhærente expositione illustrata a* Silv. Mauro, S. J., editio juxta romanam anni 1668 denuo typis descripta, opera Franc. Beringer, S. J. Tome II, cont. ethicam, politicam, œconomicam. Tome III, cont. ll. de physico auditu, de cœlo et mundo, de generatione et corruptione [opera Aug. Bringmann, S. J.] (Bibliotheca theol. et philos. scholasticæ, selecta atque compos. a Fr. Ehrle, S. J.). Paris, Lethielleux, 1886, 2 vol. gr. in-8 de 792 et 484 p. Prix de l'ouvrage en 4 vol. 64 fr. net, pris à Paris. — 6. J. d'Avenel : *Le Stoïcisme et les Stoïciens*. Paris, V. Palmé, 1886, in-12 de viii-172 p. 2 fr. — 7. *La Morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines*, par M. Guyau. Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. 3e édition, revue et augmentée (Collection historique des grands philosophes). Paris, Alcan, 1886, in-8 de 292 p. 7 fr. 50. — 8. *Étude sur le scepticisme de Pascal, considéré dans le livre des Pensées*, par Ed. Droz, docteur ès lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Besançon. Paris, Alcan, 1886, in-8 de 398 p. 6 fr. — 9. *La Vie du R. P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire, avec l'histoire de ses ouvrages*, par le P. André, de la Compagnie de Jésus, publiée par le P. Ingold (Bibliothèque oratorienne, VIII). Paris, Poussielgue. 1886, in-12 de xviii-430 p. 4 fr. — 10. Malebranche : *De la recherche de la vérité*, livre second, édition classique, accompagnée de notes historiques, philosophiques et philologiques, précédée d'une étude préliminaire, par le R. P. Largent, prêtre de l'Oratoire (Alliance des maisons d'éducation chrétienne). Paris, Poussielgue, 1886, in-12 de xxix-142 p. 1 fr. 50. — 11. *Histoire de la Philosophie contemporaine*, supplément à l'Histoire générale de la Philosophie, par P. M. Brin, prêtre de Saint-Sulpice. Paris, Berche et Tralin, 1886, in-12 de 432 p. 3 fr. 50. — 12. *Victor Cousin et son œuvre*, par Paul Janet, membre de l'Institut. 2e édition. Paris, Calmann Lévy, 1885, in-8 de viii-488 p. 7 fr. 50. — 13. *Philosophie de Stuart Mill*, par H. Lauret, professeur agrégé de philosophie, docteur ès lettres. Paris, Alcan, 1886, in-8 de 448 p. 6 fr.

1. — Le *Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Hegel* « est expressément une histoire de la Philosophie, » dit M. Nourrisson lui-même. Ce titre, qui a pu paraître ou équivoque ou recherché, n'en n'est pas moins exact : l'auteur a tenu à marquer, dès la première page de son livre, son objet et sa visée, qui est de montrer et de prouver le progrès réel et incessant de la science philosophique, dans la façon diverse dont elle pose et résout, à chaque époque, des problèmes toujours identiques. Il a voulu aussi faire attendre une exposition très large et très synthétique, un vrai *tableau*, et plutôt un discours unique qu'une série de discours. Mais il est inutile d'insister sur la forme ou sur le fond d'une œuvre qui est familière à tous les ama-

teurs de philosophie et qui, tout en étant déjà presque ancienne, peut se présenter encore utilement à la génération actuelle sans aucun changement substantiel. C'est le travail le plus considérable, et peut-être le plus soigné, du savant professeur; c'est de tous nos manuels d'histoire de la philosophie, le plus solide et le plus lumineux quoiqu'il y en ait de plus brillants et de plus vantés, celui de Cousin, par exemple, et celui de M. Fouillée. Il faut même remarquer, à l'avantage de ce volume comparé aux autres publications de M. Nourrisson, qu'il n'a mis nulle part comme ici du mouvement, de la vie, de la chaleur et même parfois de la jeunesse et de la poésie.

Mais le fond a fait encore plus que la forme pour le succès de cet excellent livre. Assurément le spiritualisme de l'auteur aurait pu faire, çà et là, une plus large part à la science positive; quelques-uns de ses chapitres ont des lacunes; sur certains sujets, sur la scolastique, par exemple, on ne le trouvera ni tout à fait juste, ni même parfaitement exact; quelques-uns s'étonneront de le voir si persévérant dans la tradition dite cartésienne... Et pourtant bien peu d'auteurs universitaires, si même il y en a aucun, ont aussi bien marqué les défauts et les erreurs de Descartes. Il va plus loin, il atteint l'esprit même de la révolution philosophique inaugurée par l'auteur du *Discours de la Méthode.* « A force de négliger, de dédaigner le passé, dit-il, Descartes a introduit parmi ses disciples l'esprit de secte. Pour avoir voulu, même en usant de précaution, s'affranchir de toute tutelle et se soustraire à toute autorité, il a porté les intelligences au libertinage (p. 382). » Il rattache, d'ailleurs, avec une incontestable justesse, à l'*égoïsme* cartésien, et le sensualisme du XVIIIe siècle, et l'idéalisme du XIXe, pour lesquels il n'a pas la moindre faiblesse.

Un avantage de ce livre sur presque tous nos manuels d'histoire de la philosophie, c'est la grande et belle part qu'il fait au travail de la pensée chrétienne. On sait quelle lacune offrait sous ce rapport le brillant résumé de Cousin, et combien incomplètement il y a remédié dans sa dernière édition publiée depuis sa mort. A la seule inspection de la table des matières du livre de M. Nourrisson, on s'aperçoit qu'il n'a pas encouru le même reproche. Ainsi saint Augustin, qui a obtenu à peine quelques lignes dans l'édition posthume de l'ouvrage de Cousin, défraie, dans celui-ci, trois leçons entières! Assurément ce n'est pas trop pour l'importance doctrinale et pour l'influence réelle du grand docteur. Mais il faut ajouter que M. Nourrisson, en obéissant à une convenance scientifique incontestable, a suivi aussi son inspiration de chrétien. Malgré quelques réserves que pourraient motiver certains détails secondaires de cette longue et délicate histoire des systèmes philosophiques, elle est, en somme, œuvre de croyant en même temps que de penseur. Si le professeur s'étend avec complaisance sur les

œuvres des maîtres chrétiens, c'est qu'ils répondent à l'idéal de son esprit et de son âme. Dès 1859, à la première édition du *Tableau des progrès de la pensée humaine,* un critique y signalait tout particulièrement, parmi d'autres *excellents* chapitres, « le chapitre intitulé *Église d'Orient,* où M. Nourrisson montre tout ce que la philosophie ancienne perdit à faire cause commune avec Julien ; le chapitre intitulé *Église d'Occident,* où l'auteur retrouve ces Pères de l'Église latine qu'il connaît si bien..., et les pages sur saint Augustin qui paraît être, avec Bossuet, son philosophe de prédilection, par la raison, sans doute, que ces deux grands hommes expriment, dans sa plus haute puissance, l'alliance de la philosophie et du christianisme. » C'est plus qu'il ne faut pour recommander à l'attention et à la sympathie des amis de la science et de la foi la récente édition du livre de M. Nourrisson, à laquelle je ne reprocherai que d'avoir rejeté la liste bibliographique fort utile qui était placée à la fin des premières.

2. — L'*Histoire de la philosophie* de M. Vallet, professeur à Issy, a été présentée et recommandée, dès sa première édition, aux lecteurs du *Polybiblion.* Je suis heureux de constater que le succès de cet estimable ouvrage, complément naturel et presque nécessaire de l'excellente philosophie scolastique du même auteur, a obtenu le succès qu'il méritait, et surtout d'ajouter que la présente édition marque un vrai progrès sur la première. Ce n'est pas encore cette exposition vraiment objective, fortement raisonnée et parfaitement continue, des périodes, des écoles et des œuvres, cet idéal que désirait une critique trop exigeante peut-être. Mais en restant simplement une suite assez complète d'études attentives, scrupuleusement fidèles et dominées par un criterium très net, qui est la doctrine de saint Thomas, cette histoire a été retouchée utilement en plus d'un endroit. En particulier, les listes trop sèches et trop chargées d'auteurs et de livres thomistes, qui m'avaient paru un peu hors d'œuvre dans la première édition, ont été remplacées depuis par des paragraphes rédigés avec la même clarté et le même intérêt que ceux qui regardent les autres écoles. Il reste sans doute des défectuosités de détail dans un livre si plein de faits et de jugements, mais l'auteur pourra profiter des observations de ses confrères dans l'enseignement pour l'incessante amélioration de son œuvre, dans les éditions nouvelles qui ne manqueront pas de se succéder. Pour ma part je lui signalerai une seule défaillance, une vraie minutie. A la p. 88, il paraît attribuer à Simplicius le *Manuel d'Épictète,* que ce philosophe a seulement commenté. Ce serait une erreur singulière, s'il ne valait mieux y voir une simple négligence de rédaction : défaut rare chez M. Vallet, habituellement très soigneux de son travail et très maître de sa plume.

3. — Les *Philosophes illustres,* de M. Merklen, ne constituent pas une

histoire suivie de la science philosophique, mais une série d'études ou de notices sur un peu plus d'une douzaine de chefs d'école dans l'antiquité et dans les temps modernes. L'auteur a travaillé pour les jeunes étudiants chrétiens, et il est bien à souhaiter que son livre leur devienne familier. Sans parcourir toute la suite des révolutions de la philosophie, il leur en révèlera les plus grands noms et les œuvres les plus vantées. Chaque notice forme un tout suffisamment complet, d'une lecture facile et attachante, résumant avec une science réelle, quoique modeste et discrète, la vie et la doctrine d'un philosophe célèbre. Socrate, Platon, Aristote, Épicure et Zénon, la philosophie à Rome, pour l'antiquité ; Bacon, Descartes, Malebranche, Spinoza, Leibniz, Locke, Condillac, parmi les maîtres de la pensée moderne : tels sont les sujets traités tour à tour avec autant d'intérêt que d'exactitude par le professeur distingué qui fait honneur, comme le dit fort bien Mgr Bourquard dans une lettre préliminaire, « au personnel de l'enseignement libre et au clergé. » Le but qu'il poursuit est peut-être, avant tout, professionnel : le programme actuel du baccalauréat peut bien avoir déterminé le contenu et le plan de son livre. Mais il n'y a pas là matière à reproche. Que l'ouvrage devienne un manuel classique, ce sera pour le mieux, et cela ne l'empêchera pas du tout d'aller aux mains des adultes, ecclésiastiques ou gens du monde, qui auraient besoin ou envie de se renseigner sans grand effort d'étude sur des chefs-d'œuvre que tout le monde est censé connaître et que presque personne ne lit. M. Merklen avoue modestement qu'il a mis à profit nombre de travaux antérieurs au sien, par exemple « les histoires générales de la philosophie, des mémoires présentés à l'Académie des sciences morales comme ceux de M. Ch. Huit sur Socrate et Platon, des préfaces d'édition, des thèses de doctorat, etc. » Mais, s'il a fait en empruntant comme bien d'autres, il a su, mieux que la plupart des vulgarisateurs, choisir et mettre en œuvre ses emprunts. A défaut d'une originalité qu'il n'a pas cherchée, il a le mérite d'une rédaction intelligente, d'une exposition claire et facile et d'un jugement large et sain dans les observations critiques qui terminent chacune de ses études. Son livre obtiendra sans doute un accueil sympathique, surtout dans les collèges chrétiens, et y préparera un légitime succès aux deux volumes qui doivent le continuer et le compléter en traitant des philosophes du moyen âge et de nos contemporains.

4. — Voici un de ces mémoires de M. Ch. Huit sur Platon, cités tout à l'heure par M. Merklen et si hautement appréciés par l'Académie des sciences morales et politiques et par les meilleurs juges des questions de philosophie platonicienne. Les *Études sur le Philèbe,* malgré l'habileté dans l'exposition et le charme du style, qualités ordinaires de l'ancien professeur de l'Institut catholique de Paris, ne

peuvent se lire avec la demi-attention qu'on prête d'ordinaire à un article de journal ou de revue. Le sujet était délicat et difficile, et le critique a voulu le traiter sérieusement. Il me semble qu'il a réussi et qu'il laisse loin derrière lui, pour la précision et la certitude des résultats, l'argument de V. Cousin et même le travail de M. R. Bonghi; je n'ose parler ni des critiques anglais, ni de la copieuse bibliographie du *Philèbe* qu'on peut aisément relever dans les catalogues de la librairie allemande et que j'avoue ne pas avoir étudiée autrement. Mais M. Huit a tout lu en cette matière et il discute tout avec une parfaite netteté. Cette discussion a par elle-même un haut intérêt pour l'histoire et la critique de la doctrine platonicienne. Le *Philèbe* ne sera jamais compté par le commun des lecteurs parmi les plus aimables dialogues du maître; il laissera toujours une impression trop complexe, trop indécise. Il n'en a pas moins, au fond, une sérieuse importance pour les rapports qu'il soutient avec presque toutes les parties du platonisme. Il est vrai qu'il faut, avant tout, s'assurer de son authenticité, contestée par divers auteurs et surtout par un savant critique de Bonn, M. Schaarschmidt. Le critique parisien, qui n'a pas craint d'attaquer l'authenticité du *Politique* et du *Parménide,* défend au contraire celle du *Philèbe,* qu'il regarde comme une des œuvres les plus personnelles, les plus caractéristiques de Platon, — de Platon un peu refroidi, mais non pas affaibli par la vieillesse. — Les témoignages de l'antiquité sont invoqués et interprétés l'un après l'autre dans l'intérêt de cette thèse conservatrice. Mais l'étude intrinsèque de l'ouvrage, où la critique adverse a puisé presque toutes ses objections, forme aussi le capital de la défense. Les amis de la philosophie liront avec autant de plaisir que de profit l'analyse, un peu laborieuse, mais habile et pénétrante, que M. Huit a tracée d'un dialogue si controversé. Ils trouveront encore plus d'intérêt dans les excellents paragraphes intitulés *la dialectique, la métaphysique, la morale, la téléologie du Philèbe.* C'est une exposition magistrale, c'est en même temps, ou je me trompe fort, un plaidoyer décisif. M. Ch. Huit disait, presque au début de son mémoire : « C'est uniquement à sa sagacité, à sa familiarité avec ce que j'appellerai volontiers l'esprit platonicien, que peut et doit faire appel le critique moderne. » Ce critique, c'est lui-même et, dans cette circonstance mieux que jamais, ces dons heureux et rares ont admirablement répondu à son appel.

5. — L'édition nouvelle du commentaire complet sur Aristote du jésuite Silv. Maurus, publiée chez Lethielleux par les soins du P. Ehrle, a été recommandée dès la première heure aux lecteurs du *Polybiblion* comme une entreprise aussi utile et aussi méritoire que grandiose. On est heureux de voir que, malgré les épreuves d'un temps si peu favorable aux grandes publications de librairie, la repro-

duction de l'Aristote romain de 1658 va bon train : au premier volume, qui contenait tout l'*Organon,* ont succédé, en assez peu de temps, le second volume qui renferme la Morale avec la Politique et l'Économique, et le troisième, distribué depuis quelques jours, et qui épuise la première partie de la Physique ou la physique proprement dite. Sans doute le quatrième volume, qui doit compléter la Physique par le traité *de l'Ame* et par les traités dits *Parva naturalia*, et de plus couronner l'œuvre entière par la Métaphysique, ne tardera pas beaucoup. Ainsi les bibliothèques de tous les établissements d'enseignement chrétien et des hommes spécialement voués aux études philosophiques pourront avoir leur Aristote, dans une traduction latine d'un mérite reconnu, et avec un commentaire vraiment perpétuel, à la fois très précis, très lumineux et très exact. J'ose dire, après expérience, qu'il est difficile, sinon impossible, d'avoir mieux ou aussi bien, même avec plus de frais. Étudier un chapitre, un passage quelconque d'Aristote, d'après l'édition Didot, en s'aidant de la traduction si patiemment élaborée et annotée par M. Barthélemy-Saint-Hilaire, n'est pas permis à tous les travailleurs ; et de plus ce travail délicat ne donnera pas, le plus souvent, même au lecteur le plus réfléchi, une intelligence aussi nette du texte qu'une simple lecture un peu attentive du commentaire littéral de Maurus. L'enchaînement des questions et la valeur logique des arguments ressortent surtout de cette exposition méthodique, *scolastique* au meilleur sens du mot, avec une force et une clarté que nul autre procédé ne saurait donner.

L'entreprise laborieuse du P. Ehrle exigeait des soins minutieux. Il ne s'agissait sans doute que de fournir un texte correct, soit de la traduction latine d'Aristote, soit du commentaire de Maurus. Encore y fallait-il une attention continuelle de la part de correcteurs compétents : on sait trop bien en quel déplorable état de désordre et avec quel luxe de *coquilles* plus d'une œuvre de ce genre a été publiée de nos jours. D'ailleurs, le P. Ehrle a bien d'autres besognes sur les bras, en particulier une revue d'érudition médiévale dont il partage la direction avec le savant P. Denifle, des Frères Prêcheurs. Mais il avait eu deux bons aides pour la préparation du premier volume, ses confrères les PP. Felchlin et Fr. Béringer. Le second volume ne porte que le nom de ce dernier; le troisième a été corrigé par le P. Augustin Bringmann. Ces religieux semblent avoir été animés d'une louable émulation en se succédant pour accomplir ce travail modeste, mais vraiment méritoire; il est difficile de prononcer entre eux, car la correction paraît partout également soignée, et en somme elle laisse bien peu à désirer dans ces nombreuses et grandes colonnes, dont le texte, presque toujours d'une extrême précision technique, exigeait un reviseur à la fois très instruit et très attentif. Je n'ai guère remarqué

d'autre faute, dans tout ce que j'ai parcouru, que le placement peu régulier des lettres dans certaines figures du tome III (p. 168, 169); encore cette légère négligence ne fait-elle pas la moindre difficulté pour l'intelligence du texte.

On pourra regretter que les éditeurs n'aient pas ajouté une seule note à leur reproduction de l'édition romaine. N'aurait-il pas été bon d'indiquer au moins l'état actuel de la science au sujet de l'authenticité de tel ou tel traité? Quelques lignes auraient assez à propos édifié, sur ce sujet, le lecteur qui aborde, par exemple, dans le second volume, les deux livres de la *Grande morale* et ensuite la *Morale à Eudème*, ou dans le troisième le traité *De mundo*. Le commentateur touche lui-même un mot de la question; mais le lecteur du XIXe siècle doit s'inquiéter des données ou des résultats nouveaux de la critique sur ces problèmes toujours agités. Il est vrai que, pour être sérieusement utile, une discussion de l'intégrité du texte d'Aristote comporte des développements assez étendus, dont on ne pouvait raisonnablement songer à charger cette publication déjà si volumineuse.

C'est donc sans réserve qu'il faut recommander aux maîtres et aux étudiants de philosophie, et spécialement à nos professeurs de philosophie scolastique, cet Aristote qui est bien celui des grands docteurs du moyen âge, tout en étant le vrai, l'authentique Aristote. Chacun des deux gros volumes annoncés ici a, d'ailleurs, son intérêt propre : les trois *Morales*, la *Politique* et l'*Économique*, toujours discutées, mais toujours consultées et citées avec respect par les penseurs les plus graves et les plus chrétiens; d'autre part, les fameux traités *De physico auditu* et *De generatione et corruptione*, premier texte des discussions toujours pendantes sur la composition des corps, méritent d'être lus à même par tout philosophe sérieux. La plupart des travailleurs ont pu être détournés ou rebutés de cette lecture par les difficultés trop réelles que présente la rédaction, si souvent concise à l'excès ou plus ou moins désordonnée, du stagirite. Mais ici, grâce à Maurus, d'abord, et ensuite au P. Ehrle, à ses collaborateurs et au courageux éditeur parisien qui leur a offert ses presses, nous avons (j'emprunte les expressions d'une approbation romaine de 1664), nous avons *Aristotelem loquentem simpliciter, dilucide et quali sermone, si latinus esset et nobiscum viveret et placere hoc tempore ac probari vellet, loqueretur*. Que pensera-t-on de nos écoles et de nos professeurs s'ils ne lui font pas bon accueil? Mais *Deus omen avertat!* et comptons que le succès de cette belle publication, déjà presque achevée, hâtera l'apparition des autres grands ouvrages trop oubliés qui doivent composer la *Bibliothèque scolastique* du P. Ehrle.

6 et 7. — Après Platon et Aristote, notre bulletin semestriel, pareil en ce point aux histoires suivies de la philosophie ancienne, doit men-

tionner Épicure et Zénon. Le fondateur de l'épicurisme et celui du stoïcisme sont représentés aujourd'hui par deux ouvrages aussi différents que possible, soit par l'importance scientifique, soit par l'esprit doctrinal. Le livre de M. Guyau sur *Épicure* est déjà connu de nos lecteurs comme l'interprétation la plus large, la plus pénétrante et la plus sympathique qui ait été donnée jusqu'ici du premier grand système utilitaire. La question est de savoir si les interprétations les plus neuves de M. Guyau sont toujours aussi exactes qu'elles semblent profondes. Le grand reproche dont il ne se lavera pas, c'est d'avoir fait l'apologie de la philosophie épicurienne. Sans doute M. Guyau y ajouterait de son chef certains éléments qu'elle a méconnus ou rejetés, mais il ne plaide pas moins en faveur des thèses les plus fausses et les plus funestes d'Épicure; son livre mérite donc d'être consulté par les maîtres pour la connaissance d'une des plus importantes écoles de l'antiquité, mais il ne doit l'être qu'avec les plus graves réserves et la plus sévère attention. Les additions qui distinguent cette troisième édition de la seconde (laquelle pouvait bien n'être que la première), doivent être fort peu de chose; j'avoue n'avoir pas su les trouver en comparant sommairement mes deux exemplaires, celui de 1881 et celui de cette année.

Le petit livre de M. J. d'Avenel sur *Le Stoïcisme et les Stoïciens* ne peut prétendre à la nouveauté, ni même à la profondeur scientifique. C'est, à vrai dire, moins un livre qu'un article de revue, un mémoire sommaire, un tableau raisonné. Néanmoins on y reconnaît une excellente formation philosophique, une érudition spéciale suffisante, attestée par un heureux choix de textes, des connaissances littéraires fort étendues et une remarquable élégance de style. Ajoutons que le jugement de M. d'Avenel sur la morale stoïcienne est d'une sévérité qui pourra paraître excessive, mais qui est en somme assez bien justifiée. Remarquons surtout que l'esprit du plus pur spiritualisme et du christianisme le plus sincère anime toutes les pages de ce petit essai, dédié par l'auteur à la mémoire d'une courageuse et sainte mère.

8. — On remplirait une vaste bibliothèque des livres publiés jusqu'ici sur Pascal, et sans doute ce grand sujet, traité par tant d'écrivains de mérite, mais nullement épuisé, donnera lieu encore à bien des discussions. L'*Étude* de M. Ed. Droz, professeur à la Faculté des lettres de Besançon, *sur le scepticisme de Pascal considéré dans le livre des Pensées,* marquera une date importante dans la littérature relative à ce magnifique et troublant chef-d'œuvre. L'auteur se range résolument parmi les critiques qui, en dépit de Cousin et de ses plaidoyers entraînants mais partiaux et intéressés, ne croient plus du tout au scepticisme soit philosophique, soit religieux de Pascal. Mais, d'une part, il apporte des considérations neuves et frappantes en faveur d'une

thèse déjà démontrée par Vinet et par d'autres esprits justes et pénétrants; d'autre part, il explique les passages difficiles de son auteur avec des vues hardies qui peuvent donner lieu à des discussions nouvelles. Le travail est des plus distingués, mais des plus délicats : il est facile d'en donner une idée sommaire, il est plus malaisé, et à cette place impossible d'en discuter même les points saillants.

Le plan est excellent, très logique et très fécond à la fois. La *méthode* de Pascal, dans son projet d'apologie du christianisme, est-elle une méthode sceptique? La *doctrine* même de Pascal, la doctrine philosophique et théologique qui fait le fond des *Pensées,* est-elle entachée de scepticisme? Tel est l'objet des deux premières parties; et comme elles aboutissent l'une et l'autre à une réponse négative, une troisième partie s'impose d'elle-même pour terminer l'ouvrage : l'explication, ou, comme parle l'auteur, la *conciliation* des pensées sceptiques.

La première partie est, sinon la plus importante en elle-même, au moins la plus claire et la plus intéressante pour la plupart des lecteurs de Pascal et des amis de la littérature française; car elle forme l'introduction la plus naturelle aux *Pensées* et fournit d'excellents matériaux sur l'esthétique et la rhétorique de Pascal, lesquelles sont d'ailleurs très étroitement liées à sa philosophie et à sa théologie. — Après avoir fort bien démontré que le scepticisme de la méthode apologétique de Pascal, devenu presque un lieu commun de nos jours, a été absolument inconnu aux écrivains de Port-Royal et aux autres contemporains, qui savaient pourtant mieux que nous le fond et le tréfonds de la pensée du grand philosophe chrétien, M. Droz fait voir, dans trois chapitres successifs, que la méthode de Pascal pour démontrer, ou mieux pour *persuader* la religion aux mécréants, consiste, suivant ses propres règles, à s'accommoder : 1° à leur volonté; 2° à leur esprit; 3° à la nature même de la chose. Au premier point, à la passion de l'homme pour son bonheur, pour ses intérêts, se rattachent ces concessions qui nous étonnent, cette singulière règle des paris, ces conseils d'abêtissement lancés à brûle-pourpoint et qui ont donné prise à des accusations de pyrrhonisme très plausibles à première vue, absolument sans objet dès qu'on entre dans les vraies visées de l'auteur. — Au second point appartiennent et le rejet (provisoire) des arguments métaphysiques, qui échappent à la plupart des hommes et persuadent mal les autres, et la préférence accordée aux preuves historiques, et le cœur mis au-dessus de la raison, et la vue ou la possession de la vérité dispensant de toutes preuves : ce qui est d'une théologie quelque peu abrupte, excessive et dangereuse, quoi qu'en pense M. Droz, mais cependant n'implique pas du tout le scepticisme. — Le troisième point, qui met encore plus en relief le mépris de Pascal pour la philosophie abstraite, au nom de la foi pratique et vivante, mais qui montre également le

caractère très dogmatique de sa méthode d'apologiste, amène les preuves ou marques de la vraie religion : la morale divine des saints livres, les miracles, etc.

La seconde partie offre plus de difficulté que la première et, si je ne me trompe, elle se ressent un peu, çà et là, des habitudes d'exégèse à la fois vague et subtile mises à la mode par l'école de la conciliation en philosophie. De plus, le retour fréquent des mêmes considérations entraîne, malgré le rare talent et les soins attentifs de l'écrivain, une certaine surcharge dans la rédaction et quelque fatigue pour le lecteur. Néanmoins, l'essentiel de la thèse est fort solidement et fort clairement prouvé : si Pascal rejette à la fois le scepticisme et le dogmatisme, le scepticisme qu'il condamne est le vrai scepticisme, tandis que le dogmatisme qu'il repousse est un dogmatisme faux, impossible et absurde. Il est donc inutile, au jugement de M. Droz, de défendre contre Pascal les droits de l'esprit humain, qu'il n'a pas contestés. Il n'est guère moins déplacé de prendre contre ses défiances et ses rigueurs la défense de la philosophie; car il ne l'attaque et ne la méprise que par rapport au but éternel de la vie et par comparaison avec la foi vivante du chrétien. — Je ne dirai rien de la troisième partie, si ce n'est qu'elle complète utilement les résultats acquis dans les deux premières et qu'elle fournit encore de précieuses données, soit pour l'étude littéraire et logique des *Pensées,* considérées à la fois comme un recueil de maximes et comme un canevas de démonstration, soit pour la connaissance du caractère et de la vie de Pascal et de leur influence sur son œuvre.

Au terme de cette intéressante et ingénieuse étude, il me paraît difficile de ne pas admettre, avec M. Droz, que les *Pensées,* par leur méthode et par leur fond, sont bel et bien dogmatiques, et que les apparences de scepticisme qu'elles offrent auraient disparu dans la rédaction de l'*Apologie* sous sa forme définitive. Le faible de cette thèse est peut-être dans sa partie théologique. M. Droz s'*y* montre réservé, attentif, respectueux ; mais quelquefois l'inexpérience le rend inexact (je citerai le rapprochement dépourvu de sens de la p. 54, note 1) ; plus habituellement, il se montre trop disposé à regarder comme partie intégrante du christianisme les exagérations doctrinales et morales de Port-Royal.

9. — La *Vie de Malebranche,* écrite par son illustre disciple le P. André, et dont M. Cousin réclamait si vivement la découverte et la publication, nous a été enfin donnée par le P. Ingold, de l'Oratoire. Le nom du grand philosophe, celui de son biographe, j'ajouterai celui de son savant éditeur, suffisent à la fortune de ce livre qui, du reste, a été présenté à nos lecteurs par un excellent juge en toute matière d'érudition historique et littéraire. Si j'en parle encore à cette place, c'est

uniquement au point de vue de l'histoire de la philosophie et dans l'intérêt des personnes que leurs études spéciales amènent à lire avec une attention toute particulière, sinon exclusive, la bibliographie philosophique de cette revue.

La vie du P. Malebranche est en même temps et principalement « l'histoire de ses ouvrages, » écrite par un ami et un admirateur trop ardent pour être impartial, mais par un témoin très attentif et très attachant. Le P. André est d'ailleurs un écrivain fort instruit et fort habile, et malgré ses préférences trop marquées, il reste habituellement modéré d'esprit et de caractère. Son ouvrage, touchant à plusieurs des principales controverses philosophiques et religieuses du XVIIe siècle, cartésianisme, jansénisme, quiétisme, etc., devra être désormais consulté comme une des sources les plus sûres et les plus abondantes pour l'histoire intellectuelle de cette grande époque. A ce propos, je ne puis m'empêcher de faire une double remarque sur le parti qu'a pris le P. Ingold de supprimer de ce livre les analyses des ouvrages de Malebranche, qui l'auraient allongé de moitié. Ce parti est fort louable ; il met un excellent livre à la portée de tous les hommes studieux, dont la plupart auraient été rebutés par la prolixité ou effrayés par le prix vénal d'une publication trop volumineuse ; et d'ailleurs, les longues analyses du P. André seront peut-être avantageusement remplacées pour eux par des expositions plus modernes, et surtout par celles de l'excellent ouvrage de M. Ollé-Laprune sur Malebranche. Mais d'autre part, le livre du P. André mériterait de paraître en son entier, sans ces nombreuses et larges coupures qui en troublent bien un peu l'harmonie et la cohésion. Ne serait-il pas tout naturel qu'une édition très complète fût publiée aux frais de l'État, j'ose même ajouter dans la collection des *Documents pour servir à l'histoire de France* ?.. A moins qu'on ne prétende que l'étude de la vie et des œuvres de l'illustre oratorien n'appartient pas à l'histoire intellectuelle de la France, ou que cette histoire doit être exclue des grandes publications de textes historiques ! En tout cas, et quoi que l'État doive faire en ce genre, le P. Ingold vient de rendre un insigne service à l'histoire de notre philosophie nationale.

Ce n'est pas que le P. André soit un guide parfaitement sûr en fait de doctrine. Son admiration presque aveugle pour son héros lui fait condamner à peu près tout ce qui n'est pas d'accord avec ses théories. Les adversaires de Malebranche, depuis les plus obscurs, comme Simon Foucher et le P. Dutertre, jusqu'aux plus illustres, comme Arnauld et Bossuet lui-même, l'ont combattu sans le comprendre ! Le P. André professe d'ailleurs, comme la plupart des écrivains de son temps, un mépris vraiment déplorable pour la philosophie de l'Ecole. Son orthodoxie religieuse est incontestable ; pourtant, sur le terrain même de la théo-

logie, il a quelques notes fâcheuses. Jaloux de se tenir à égale distance du molinisme et du jansénisme, — ce qui est déjà un programme fort suspect, l'hérésie devant être bien autrement écartée qu'un système non rejeté par l'Église, — il montre parfois trop d'indulgence pour des noms et des ouvrages censurés, trop de mauvaise humeur contre des condamnations portées à Rome. Sans doute, tous ses jugements sur les personnes méritent l'attention ; jésuite longtemps en lutte avec les supérieurs de son Ordre et en rapports d'intimité avec l'Oratoire non janséniste, il a un critérium personnel qui donne à son témoignage une valeur particulière. Mais ce témoignage ne devra pas être accepté sans les réserves qu'indique assez la position tout exceptionnelle de l'écrivain. Le savant P. Ingold, qui a eu soin d'annoter exactement le texte de son auteur quand il s'agissait de redresser ou de compléter quelque indication historique, aurait pu lui rendre le même service au point de vue doctrinal. Il nous assure qu'il a eu « plus d'un bon motif pour se dispenser d'intervenir dans ces litiges. » Je lui suis trop reconnaissant du précieux cadeau qu'il a fait à tous les amateurs de philosophie pour lui chercher querelle à ce sujet. Je lui ferai seulement observer, au sujet d'une de ses notes (p. 180), qu'aux témoignages qu'il rapporte en faveur de la fidélité des citations dans les *Provinciales,* il eût été bon d'ajouter un correctif, par exemple, cette assertion très juste de Voltaire : « Tout le livre portait sur un fondement faux. »

L'important document qu'il vient de rendre à la philosophie et à l'histoire a sa place marquée dans toute bibliothèque sérieuse. On ne pourra désormais écrire sur Malebranche sans le consulter ; il fournira de plus de quoi renouveler et enrichir bien des pages de l'histoire religieuse et littéraire du XVIIe siècle, en montrant surtout, ce que nos critiques contemporains semblent ignorer, que la littérature philosophique d'alors ne peut être comprise sans l'étude parallèle de la théologie qui s'y mêlait presque toujours. C'est faire entendre en passant que les théologiens ne trouveront pas moins d'intérêt que les philosophes à la lecture de la *Vie du R. P. Malebranche.*

10. — La partie théologique de l'œuvre et du système de Malebranche n'a pas été négligée par le P. Largent, de l'Oratoire, dans l'étude préliminaire et dans les notes de l'excellente édition classique du *second livre* de la *Recherche de la vérité*, qu'il vient de publier pour l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne. L'*introduction* de ce petit volume n'a que trente-cinq pages, mais d'une impression compacte, d'une rédaction vraiment substantielle et, ce qui ne gâte rien, d'un style exquis. L'auteur a su y résumer, en évitant un appareil d'érudition ou de discussion peu fait pour de jeunes élèves, tout ce qu'il leur est vraiment utile de savoir sur la *vie,* la *doctrine* et le *style* de Malebranche. Il n'a pas manqué de citer, sur ces trois chefs, les meilleurs travaux,

qu'il apprécie en juge indépendant, à commencer par l'ouvrage dont je viens de parler et à propos duquel il déclare qu' « un zèle immodéré pour les idées et pour la gloire de Malebranche a parfois dicté au biographe des jugements que la vérité et la justice ne ratifieront pas. » Au contraire, tout ce travail préliminaire et toute l'annotation du P. Largent se recommandent par une impartialité, une modération, une exactitude doctrinale irréprochables. Ses fréquentes remarques de langue et d'esthétique ne méritent pas moins d'éloges que ses observations relatives à la philosophie et à la théologie. Il faut encore signaler plusieurs notes scientifiques excellentes, que l'éditeur a demandées à son savant confrère, le P. Bordes. Souhaitons maintenant que cet utile et attrayant travail fasse pénétrer dans toutes les classes de philosophie des collèges chrétiens les belles pages de Malebranche, qui en étaient souvent écartées jusqu'à ce jour.

11. — J'ai présenté dans le temps aux lecteurs du *Polybiblion* le premier volume de l'*Histoire générale de la philosophie* de M. Brin, prêtre de Saint-Sulpice et professeur au grand séminaire de Coutances. Cet estimable ouvrage s'est enrichi depuis d'un second volume qui ne m'a pas été envoyé, mais que j'ai entendu apprécier par de bons juges, comme égal ou supérieur au premier. Seulement une grave lacune, et qu'on aurait eu peine à pardonner à l'auteur, pouvait faire regarder son œuvre comme incomplète et vraiment insuffisante. La philosophie de notre siècle et même une partie capitale de celle du dernier siècle y manquaient. Le volume qui vient de paraître à titre de supplément comble ce vide fâcheux. Est-il besoin d'ajouter qu'il n'a pas de peine à égaler ou à surpasser en importance et en intérêt tout ce qui précède? Les préoccupations, les tendances, les efforts, les découvertes et les erreurs de la pensée contemporaine, l'histoire scientifique de la génération où Dieu nous a placés, ne sont-ils pas pour nous un objet d'étude nécessaire, qui réclame toute notre attention et qui plus que tout autre, passionne notre curiosité?

La division adoptée par l'historien est très large et très facile à saisir. — Deux parties : la dernière évolution de la révolution philosophique inaugurée par Descartes, — et la restauration récente de la philosophie chrétienne. On pourrait bien objecter à cette *dichotomie* que certains écrivains compris dans le premier membre appartiennent à la philosophie chrétienne; mais, d'une manière générale, les deux groupes sont assez distincts pour servir de base à une classification passablement exacte et fort commode. — Le premier groupe à son tour se subdivise en trois membres : criticisme, éclectisme, positivisme. Peut-être s'étonnera-t-on de ne pas voir figurer sur la même ligne : 1° le matérialisme; mais l'auteur le rattache au positivisme, et non sans motif; 2° l'idéalisme; mais il l'étudie avec le criticisme, et il

a raison de le faire, puisque la philosophie critique de Kant est le point de départ de tout l'idéalisme contemporain; 3° le socialisme; mais ce n'est plus là une philosophie complète, et les principaux socialistes se raccordent aux matérialistes. Il faut convenir pourtant que certains d'entre eux, comme l'humanitaire Pierre Leroux et le mystique Jean Reynaud, sont bien dépaysés dans le milieu où les a placés M. Brin.

Parcourir en détail ces chapitres, où les noms et les œuvres se pressent, serait impossible. Tous les lecteurs éclairés rendront justice à la fidélité et à la clarté des analyses de l'auteur, quand il s'agit des systèmes et des penseurs les plus célèbres et les plus dignes d'attention, de ceux qu'il a étudiés par lui-même et pour lesquels il a eu le secours de bons travaux critiques et de jugements acquis. Pour les noms de second et de troisième ordre, et surtout pour les plus récents, il n'en est pas tout à fait de même, et nul ne s'en étonnera : il était impossible de tout faire ressortir dans un tableau si vaste, si mouvant et, pour certaines parties, si obscur et si indéterminé. On comprendra, par exemple, que la France philosophique soit beaucoup mieux connue de M. Brin que l'étranger, dont il cite pourtant les maîtres les plus renommés. — La partie pour laquelle on aura quelque raison de réclamer de lui un surcroît d'information et d'exacte analyse, ce sont les écoles françaises actuelles (en dehors du positivisme et du spiritualisme). M. Renouvier méritait une étude spéciale, que plusieurs citations ne sauraient remplacer. Les deux pages accordées à M. Ravaisson sont loin de montrer son influence vraie et le lien qui le rattache à MM. Lachelier et Fouillée, et à tout l'enseignement officiel de ce temps. L'*à-peu-près* était difficile à éviter dans une revue très sommaire de travaux souvent peu précis, *ondoyants et divers;* mais n'est-ce pas y verser trop complètement que de rapprocher, dans une seule et même ligne, ces quatre noms : Lachelier, Liard, Renouvier, Renan?

La deuxième partie : *Restauration de la philosophie chrétienne,* est de beaucoup la plus neuve et la mieux traitée. Elle comprend deux chapitres : celui des *essais divers* et celui de la nouvelle *scolastique.* Dans le premier défilent, suivant un ordre généralement logique et lumineux, les cartésiens, les éclectiques catholiques, les traditionalistes et les fidéistes, les mystiques (le P. Gratry), les idéalistes et les ontologistes (Rosmini, Gioberti). Tout cela peut prêter certes à bien des difficultés de détail; mais l'ensemble est vu avec assez d'exactitude et critiqué avec largeur. Comme lacune grave, je signalerai l'omission du cartésianisme platonicien et augustinien de Bordas, qui a eu plus d'influence que l'on ne croit. En tout cas, les lecteurs de M. Brin seront bien trompés en trouvant l'auteur du beau mémoire, si savant et si chrétien, sur le *Cartésianisme,* rangé parmi les « rationalistes pas-

sionnés, » violents et railleurs. Il est à peu près aussi injuste, pour le dire en passant, de citer parmi les « défenseurs acharnés » de la libre pensée, M. Secrétan, dont la *Philosophie de la liberté,* regardée généralement comme plus ou moins mystique et théologique, méritait certes un peu plus d'attention. — Le chapitre consacré aux nouveaux scolastiques a, ce me semble, pour principal intérêt, de nous faire connaître l'état actuel de l'enseignement de la philosophie dans les écoles ecclésiastiques de tous les pays. Son défaut, qui était presque inévitable, consiste dans la multitude des noms propres, souvent d'ordre très inférieur, en tout cas de valeur très diverse, trop habituellement dépourvus de caractéristique précise. Malgré tout, cette esquisse, — comme du reste le volume tout entier, — est curieuse et instructive; elle mérite l'attention et l'estime des esprits sérieux; elle semble d'ailleurs, et ce ne serait pas son moindre mérite, destinée à susciter et à préparer des recherches plus étudiées et plus complètes sur le même sujet.

12. — Le livre très remarqué de M. Paul Janet sur *Victor Cousin et son œuvre* est une contribution de premier ordre à notre histoire littéraire et philosophique au XIXe siècle. Le fondateur de l'éclectisme, quelque jugement qu'on porte sur sa valeur comme métaphysicien (et, là-dessus, l'heure actuelle paraît vraiment à son égard sévère jusqu'à l'injustice), a exercé chez nous, par son enseignement et par ses écrits, une longue et profonde influence que personne ne conteste. Il est vrai que les nouvelles écoles, tout en convenant de l'importance de son rôle, le présentent sous un jour qui paraît faux à M. Paul Janet. Nulle originalité, disent-elles, nulle indépendance, nulle sincérité dans cette bruyante et vaniteuse prétention de restaurer la philosophie; tout y est ordonné vers un but utilitaire : soutenir par l'érudition et par l'éloquence la moyenne des vagues croyances qui constituent le spiritualisme et le libéralisme bourgeois de notre temps. Il y a du vrai dans ce jugement général, on en reste convaincu après avoir lu le beau travail de M. Janet, qui est une sérieuse enquête historique et littéraire encore plus qu'une apologie. Mais il faut être bien jeune ou avoir beaucoup oublié pour confondre, comme on le fait à tout instant de nos jours, le Cousin des derniers temps, assagi, tempéré, conciliateur par goût, par fatigue et par politique, plus peut-être que par conviction profonde, avec le Cousin jeune et superbe des belles années de la Sorbonne, avec le vulgarisateur très osé de théories philosophiques qui respiraient tout autre chose qu'une excessive obséquiosité envers une orthodoxie quelconque, d'école, d'église ou d'État.

Mon âge ne me permettant guère d'avoir une telle illusion, les premiers chapitres, qui sont les plus nouveaux, du livre de M. Janet, ne

m'ont apporté, je l'avoue, aucune grande surprise. Tout ce qu'il raconte ou expose à merveille sur les maîtres de Cousin, sur son voyage en Allemagne, sur le cours de 1818, sur l'enseignement de l'école normale, sur les leçons de 1828 et sur la disgrâce qui vint les interrompre, tout cela n'est pas fait, ce me semble, pour changer l'impression produite par les écrits mêmes du maître sur l'esprit de ses lecteurs de vieille date. Mais les faits s'oublient et la génération nouvelle surtout avait besoin d'en avoir une narration exacte, nourrie de détails et habilement ordonnée, comme celle du savant biographe. De plus, M. Janet nous apporte de vraies révélations qui, sans modifier les résultats acquis, leur donnent un relief nouveau, et ne permettent plus, comme on a pu le faire longtemps, d'en contester ou d'en diminuer la portée. Par exemple, dans les leçons inédites de 1820, dont il nous donne de longs et curieux extraits, l'unité de substance, déjà professée en 1818, l'identité absolue avec toutes ses conséquences, est explicitement et longuement défendue. Le panthéisme de Cousin, loin d'être une invention calomnieuse de ses adversaires, est un fait des mieux établis. On doit savoir gré au nouveau biographe d'avoir mis désormais ce fait hors de contestation; mais il faut le plaindre de trouver là un sujet d'éloge pour la vigueur et l'originalité philosophiques de son maître.

Parmi les autres révélations de ce livre, je ne citerai qu'un *Argument*, qu'on chercherait en vain dans le *Platon* de Cousin, mais qui avait paru dans le *Globe*, où son auteur jugea prudent de l'oublier, à cause de la hardiesse et de l'ambition dont il témoignait. En lisant les extraits et le commentaire qu'en donne M. Janet, comme en étudiant avec lui les fameuses leçons de 1828, on reste convaincu que le progrès philosophique de Cousin, en dix années d'études et d'enseignement très actif, avait surtout consisté à modifier son panthéisme primitif par un fort alliage d'hegelianisme.

Les chapitres suivants, consacrés aux deux dernières périodes de la carrière de Cousin (direction officielle de l'enseignement philosophique et histoire de la philosophie, sous le gouvernement de juillet; pur spiritualisme prudemment rétabli, et travaux surtout historiques et littéraires, pendant le second empire), remettent en pleine lumière des faits et des œuvres que l'on n'avait certes pas oubliés, mais que l'on commençait à négliger plus qu'il ne convient. L'exactitude historique du biographe est inattaquable; ses jugements littéraires sont d'un homme de sens et de goût, qui fait sans parti pris une équitable distribution du blâme et de l'éloge; s'il paraît éviter de juger le caractère et l'âme de Cousin, il laisse bien entrevoir, sous sa discrétion respectueuse, une sévérité qui n'est que juste. Malheureusement son criterium moral et religieux est celui d'un rationalisme étroit et jaloux, qui persiste à regarder comme essentiels à la science philosophique le

droit à l'erreur et la négation de la foi. C'est dire assez que son livre peut être aussi dangereux par son esprit doctrinal, qu'il est précieux comme document historique et littéraire.

13. — Si Cousin, trop maltraité par la nouvelle génération, trouve encore d'éloquents défenseurs, le fondateur trop vanté du positivisme anglais rencontre aussi de sérieux adversaires. L'excellente thèse de M. Henri Lauret sur la *Philosophie de Stuart Mill* est, avant tout, une exposition fidèle et complète de ce système presque encyclopédique; mais c'en est aussi une critique attentive et détaillée; et cette critique, contre l'usage trop ordinaire de nos philosophes contemporains, tient presque autant de place dans ce volume que l'analyse elle-même (p. 263-445). Probablement c'est à cette discussion que s'attachera, pour la plupart des lecteurs, le principal intérêt de l'ouvrage. Toutefois l'exposition est loin de manquer d'à-propos et de nouveauté. M. Ribot nous avait très bien déduit la psychologie de Stuart Mill ; M. Liard, sa logique; M. Guyau, sa morale; d'autres critiques avaient parlé avec compétence de ses travaux de politique et d'économie sociale. Mais nous n'avions pas encore une exposition suivie du système entier. M. Lauret nous la donne sous une forme très satisfaisante. Il a cherché principalement et il a su atteindre l'unité intime, le lien logique qui fait un seul tout des nombreuses constructions scientifiques du célèbre penseur. Après avoir rattaché toute son œuvre philosophique à ses antécédents, après avoir montré dans la théorie de l'association des idées, préparée par tous les anciens empiristes anglais, le point de départ et le centre du nouveau positivisme, le jeune auteur analyse successivement, avec une rigoureuse exactitude, la psychologie, la logique, la morale, et les idées métaphysiques et religieuses de Stuart Mill. Faite de première main sur les œuvres mêmes du philosophe, cette analyse ne ressemble pas à toutes les autres ; elle met en relief, mieux que pas une, soit l'unité profonde du système, soit tel et tel point caractéristique (par exemple la conscience attribuée à tous les faits psychiques). M. Lauret relève même des erreurs qui ont été commises par des juges autorisés dans l'interprétation de ce système : il prouve, par exemple, contre M. L. Ferri, le savant professeur de Florence, que l'activité de l'esprit n'entre pour rien dans la théorie de l'intelligence de Stuart Mill.

Comme tous les analystes qui commencent par entrer dans la peau de leur auteur pour bien rendre l'intégrité de sa pensée et de son œuvre, M. Lauret laisse une part de mérite et de vérité au système qu'il s'est d'abord, pour ainsi dire, approprié. Peut-être même exagère-t-il un peu soit la nouveauté, soit l'importance des deux éléments, l'habitude et l'hérédité, que Stuart Mill aurait apportés, d'après lui, à la *philosophia perennis*. Ce qui est certain, c'est que, sur chaque partie

de l'œuvre aux proportions cyclopéennes de son auteur, il a montré parfaitement la caducité irrémédiable de la construction. Il y a beau temps que l'impuissance de l'empirisme à fonder soit la logique, soit la morale, a été l'objet de démonstrations que rien n'a pu encore ébranler. Les formes nouvelles de l'empirisme n'en ont pas moins besoin d'une adaptation particulière des vieilles preuves, à l'usage des esprits peu attentifs, qui sont l'immense majorité, même dans les milieux les plus favorables. La critique de Stuart Mill par M. Lauret est une destruction dans les règles d'un système aussi funeste que vanté. Il est inutile après cela de recommander son livre.

LÉONCE COUTURE,
Doyen de la Faculté libre des lettres de Toulouse.

ÉLECTRICITÉ ET MAGNÉTISME

1. *Électricité et Magnétisme*, par FLEEMING JENKIN, professeur de mécanique à l'Université d'Édimbourg, traduit et augmenté par MM. H. BERGER et CROULLEBOIS. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de XXIII-634 p. 12 fr. — 2. *Électricité*, par le même, traduit par N. DE TEDESCO. Paris, Baudry, 1882, in-18 de 170 p. 2 fr. — 3. *Traité élémentaire d'électricité*, par JAMES CLERK MAXWELL, traduit de l'anglais par GUST. RICHARD. Paris, Gauthier-Villars, 1884, in-8 de XLIX-275 p. 7 fr. — 4. *Les Principales applications de l'électricité*, par E. HOSPITALIER, ingénieur des arts et manufactures. 3e édition. Paris, G. Masson, 1883, in-8 de VIII-327 p., avec 142 grav. et 4 pl. 10 fr. — 5. *L'Électricité comme force motrice*, par le Cte TH. DU MONCEL et M. FRANK GERALDY. Paris, Hachette, 1883 (Bibliothèque des Merveilles), in-18 de 304 p. 2 fr. 25. — 6. *Lois et origines de l'électricité atmosphérique*, par L. PALMIERI, directeur de l'Observatoire du Vésuve, traduit de l'Italien. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de VI-48 p. 1 fr. 50. — 7. *Introduction à l'étude de l'électricité statique*, par M. M. E. BICHAT, professeur, et A. BLONDLOT, maître de conférences à la faculté des sciences de Nancy. Paris, Gauthier-Villars, 1885, in-8 de X-141 p. 4 fr. — 8. *Applications de l'électricité aux chemins de fer*, cours professé à l'École supérieure de télégraphie, par F. RODARY. Paris, Dunod, 1886, in-8 de 107 p. 3 fr. — 9. *Le Télégraphe et le Téléphone*, par AMÉDÉE GUILLEMIN. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 268 p. 1 fr. 25.

Voilà bien des années déjà que les savants s'occupent avec ardeur de recherches sur l'électricité, et il y a presque aussi longtemps que le télégraphe l'a introduite dans le domaine des applications. Mais, pendant une longue période, savants et praticiens faisaient en quelque sorte bande à part, ceux-ci s'abandonnant à un empirisme qui leur suffisait alors, ceux-là se contentant de livrer de temps à autres au public des expériences, des faits généraux, sans chercher à en faire naître, à en diriger les applications.

Le premier fait, si nous ne nous trompons, qui commença à amener un rapprochement efficace entre eux, fut la pose des câbles sous-marins et surtout des câbles transatlantiques. Les praticiens se trouvèrent là en présence de faits nouveaux qui ne laissaient pas de les dérouter quelque peu; ils sentirent le besoin de les éclairer par la théorie; les savants, de leur côté, s'aperçurent que le réseau de fils qui enserrait

progressivement le globe entier leur offrait un champ d'expériences bien autrement vaste que celui des laboratoires, et des enseignements qu'ils ne pouvaient trouver que là. Depuis lors, de nouvelles applications amenèrent des besoins nouveaux et notamment firent apparaître les questions d'ordre économique. Par suite de ce contact avec l'industrie, la science de l'électricité, d'abord exclusivement qualitative, si l'on peut ainsi parler, dut se préoccuper de plus en plus de la mesure des phénomènes, et devenir quantitative. C'est dans ce sens qu'elle s'est surtout développée depuis quelques années, mais cette tendance a mis assez longtemps à se faire jour dans l'enseignement et dans les livres qui y sont consacrés. Elle domine dans la plupart de ceux dont nous avons à rendre compte.

Un autre point à noter, c'est la fusion de plus en plus intime des théories de l'électricité statique et de l'électricité dynamique.

1. — Le traité de M. Fleeming-Jenkin, intitulé : *Électricité et Magnétisme,* est un des meilleurs produits de ces tendances récentes. Un fait remarquable signalé avec raison par l'auteur, et qui caractérise à la fois la complexité des phénomènes électriques et le degré déjà élevé de perfection auquel est parvenue leur théorie, c'est qu'il est à peu près impossible d'exposer clairement les premiers sans avoir donné une idée de la seconde; les termes mêmes dont il faut se servir en dépendent étroitement. C'est cette considération qui a déterminé le plan adopté dans l'ouvrage.

Les premiers chapitres sont consacrés « à un aperçu général et synthétique de la science, dans lequel les principaux phénomènes sont décrits et les termes expliqués. » Quantité d'électricité, principaux phénomènes et sources; potentiel, charge, flux d'électricité, force électro-motrice; courant, induction, résistance, capacité, densité électrique, force électro-statique; magnétisme, pôles et lignes de force, électro-aimants, telles sont les questions traitées dans ces chapitres.

Nous passons ensuite aux mesures magnétiques et électro-magnétiques ainsi qu'à la mesure des courants, des charges électriques, des résistances. La théorie chimique, puis la description des piles et la thermo-électricité qui sont intercalées dans cette partie, auraient peut-être dû logiquement être reportées ailleurs. Les derniers chapitres sont consacrés à la description des machines destinées à produire l'électricité par le frottement ou par induction, ou au contraire utiliser l'électricité pour produire un mouvement. Plusieurs chapitres sont consacrés aux appareils télégraphiques, aux autres applications utiles de l'électricité et du magnétisme, à l'électricité atmosphérique et terrestre.

Le traité, on le voit, est bien complet et généralement bien ordonné. Les questions sont exposées avec beaucoup de netteté et de précision

par un homme maître de son sujet. Dans les chapitres consacrés aux mesures, les développements mathématiques indispensables ne font appel cependant qu'à des connaissances élémentaires. Cet ouvrage est, croyons-nous, un des meilleurs qu'on puisse recommander aux élèves des classes supérieures de nos collèges et aux gens du monde qui veulent acquérir des connaissances un peu développées en électricité, sans toutefois aborder les grands traités.

N'oublions pas de dire que les traducteurs l'ont heureusement complété par un appendice qui forme le tiers du volume et dans lequel ils ont traité un certain nombre de questions, théoriques ou expérimentales, que l'auteur n'avait pas suffisamment développées, ou qui ont pris plus d'importance depuis la publication de la dernière édition anglaise.

2. — Pour les personnes qui ne veulent pas se livrer à une étude aussi complète et surtout pour celles qui auraient besoin de se remémorer rapidement les principaux faits, les lois et les définitions, le même auteur a composé, sous le simple titre : *Électricité,* un excellent résumé. Rien n'est plus difficile, on le sait, que de faire un bon résumé à la fois clair, exact et suffisamment complet; rien n'exige une connaissance plus profonde et plus sûre du sujet. M. Fleeming-Jenkin a montré qu'il remplissait parfaitement ces conditions. Il serait difficile, croyons-nous, de condenser la science de l'électricité sous une forme plus substantielle. Un lecteur absolument étranger à la science ne trouverait-il pas quelquefois l'exposé un peu abstrait? Nous n'oserions le garantir; c'est l'écueil de tous les résumés. Pour les commençants il est bon de développer, voire de délayer un peu. C'est pourquoi le petit traité de M. Jenkin nous paraît surtout à recommander comme un memento pour ceux qui, après avoir étudié la science, l'ont plus ou moins perdue de vue. A ce titre, il nous semble irréprochable.

3. — Le *Traité élémentaire de l'électricité* de M. Maxwell s'adresse à peu près à la même classe de lecteurs que l'*Électricité et Magnétisme* de M. Jenkin, mais il est conçu dans un esprit très différent. Tandis que le professeur d'Édimbourg développe considérablement la partie expérimentale de la science, M. Maxwell, essentiellement mathématicien et philosophe, s'attache surtout aux questions d'ensemble, à la théorie mathématique des phénomènes. Les deux ouvrages, loin de faire double emploi, se complètent donc très bien mutuellement. Toutefois il ne s'agit toujours ici que d'un traité élémentaire, et l'auteur ne suppose que la connaissance des mathématiques élémentaires, réservant, ainsi qu'il le dit dans sa préface, l'emploi des méthodes des mathématiques supérieures pour son grand traité sur l'électricité et le magnétisme (que publie aussi la maison Gauthier-Villars). Mais il a su, tout en respectant cette condition, pousser encore très loin le développement des théories.

L'ouvrage est précédé d'une intéressante notice de M. W. Garnett sur les travaux de M. Maxwell en électricité. Il comprend lui-même les 13 chapitres suivants : I. Préliminaires (premières expériences, force électro-motrice, potentiel). — II. Charge des corps électrisés. — III. Énergie et travail électrique (conservation de l'énergie, théorie du potentiel). — IV. Le champ électrique. — V. Loi des lignes d'induction de Faraday. — VI. Cas particuliers d'électrisation. — VII. Les images électriques (développement élémentaire de l'ingénieuse théorie de sir W. Thomson pour l'étude de la distribution de l'électricité sur les conducteurs). — VIII. Capacité électro-statique. — IX. Le courant électrique. — X. Passage d'un courant à travers un milieu hétérogène. — XI. Méthode pour maintenir un courant électrique. — XII. Mesure des résistances électriques. — XIII. Résistance électrique des corps.

L'original anglais n'a pas été publié du vivant de l'auteur; le manuscrit en était même resté incomplet; les huit premiers chapitres seuls étaient terminés et pourvus de leur table des matières. On a pu heureusement, à l'aide d'emprunts faits au grand traité, combler les lacunes, et donner le jour à un ouvrage qui ne laisse de côté aucune partie de la science et qui, en même temps, est tout entier de la main de M. Maxwell.

4. — L'ouvrage de M. Hospitalier est l'œuvre d'un ingénieur plutôt que d'un savant. Ainsi que son titre l'indique, il n'a pas pour but de faire connaître la théorie, mais les applications. Il s'adresse, par conséquent, non pas aux personnes qui veulent pénétrer les mystères de l'électricité ou même en perfectionner les applications, ce qui ne va guère sans d'assez profondes connaissances théoriques, mais à celles qui veulent connaître les services qu'on peut, dès à présent, lui demander. Toutefois, ainsi que nous le remarquons à propos du traité de M. Fleeming-Jenkin, le simple exposé des faits ne peut jamais être absolument dégagé de théorie. C'est pourquoi le chapitre des piles électriques, qui est le premier, débute par un exposé sommaire, mais clair et précis des principales lois, et par la définition des termes les plus usuels et des unités électriques. Tout lecteur, même étranger à la science électrique, peut donc aborder l'ouvrage sans avoir besoin de chercher ailleurs ces connaissances préliminaires.

Quatre parties composent le volume : I. Les sources de l'électricité. — II. L'éclairage électrique. — III. Téléphones et microphones. — IV. La télégraphie moderne ; la transmission de la force à distance.

M. Hospitalier a cherché à mettre de l'ordre dans l'immense variété des faits par des classifications très utiles ; en général, il sait exposer avec clarté et caractériser nettement chacune des inventions dont il parle. Il a réussi de la sorte à composer une intéressante et instructive revue de cette branche aujourd'hui si vaste de la science appliquée, et

cela sans sortir des inventions sérieuses, sans se lancer dans le domaine de la fantaisie, où l'on peut être tenté de s'engager sur les ailes de l'électricité. Toutefois, sur les deux branches importantes qui composent la 4e partie, il se borne à un aperçu rapide des derniers perfectionnements. On comprend, en effet, que la télégraphie, à elle seule, exigerait plusieurs volumes ; quant à la transmission de la force à distance, elle était encore dans l'enfance lorsque a paru la dernière édition de l'ouvrage de M. Hospitalier, c'est-à-dire avant les expériences aujourd'hui célèbres de M. Marcel Deprez, entre Paris et Creil.

5. — Cette question tient, au contraire, une place essentielle dans l'ouvrage de MM. du Moncel et Géraldy sur l'*Électricité comme force motrice.*

Cet ouvrage se compose de trois parties. Dans la première, sous le titre d'introduction et notions préliminaires, les auteurs exposent les principes généraux, la construction des électro-aimants, leurs lois, les moyens employés pour diminuer les effets nuisibles produits dans les électromoteurs, tels que étincelles, extra-courants, magnétisme rémanent.

Passant ensuite à la description des différents moteurs, ils distinguent dans leur histoire deux phases successives dont l'étude occupe les deux parties du volume.

Dans la première phase, on se borne à peu près à utiliser la force attractive qui s'exerce entre une armature de fer doux et un électro-aimant ou un solénoïde ; des dispositions convenables produisent en temps opportun l'interruption du courant, de manière que cette force agisse constamment dans le sens favorable et engendre un mouvement soutenu, alternatif ou rotatoire. Le nombre des dispositifs imaginés par divers inventeurs est considérable, mais les résultats ont toujours été hors de proportion avec la dépense de construction et d'entretien.

Pour trouver les électromoteurs dignes de ce nom, il faut arriver à la seconde phase, caractérisée par l'emploi des courants d'induction.

Le phénomène de l'induction, découvert par Faraday en 1832, consiste, on le sait, en ce que, si un circuit électrique fermé s'approche ou s'éloigne d'un aimant, des courants s'y produisent par cela seul. Après avoir pendant longtemps utilisé ce phénomène pour produire de l'électricité par le mouvement, on s'aperçut que les machines employées dans ce but étaient réversibles : lorsqu'on fait tourner la machine à l'aide d'un moteur, on obtient un courant électrique dans son circuit ; mais réciproquement, si, dans ce circuit, on lance un courant, la machine se met à tourner et peut produire du travail. Lorsque ce courant est fourni par une pile, on a un électromoteur proprement dit ; s'il est fourni par une autre machine magnéto ou dynamo-électrique,

commandée elle-même par un moteur mécanique, on réalise le transport de la force à distance.

Tel est le principe des moteurs électriques actuellement en usage.

C'est grâce à ce principe que les moteurs électriques ont cessé d'être des joujoux d'enfants ou des curiosités de cabinets de physique ; ils ont déjà reçu des applications industrielles sérieuses, mais ce n'est rien encore auprès de ce qu'on peut encore en attendre.

L'ouvrage de MM. du Moncel et Géraldy n'est pas une simple collection de descriptions. Ces descriptions, toujours parfaitement claires, sont animées par des détails historiques, éclairées par la théorie, accompagnées, à l'occasion, de considérations économiques. Les noms des auteurs donnent la meilleure garantie que les questions ont été envisagées sous tous leurs aspects avec une haute compétence. C'est un ouvrage de vulgarisation, accessible à tous, mais de vulgarisation sérieuse ; on le lira avec profit en même temps qu'avec intérêt.

6. — Les développements considérables qu'a pris l'étude de l'électricité sous forme de courants, de l'électricité dynamique, ne doivent pas nous faire perdre de vue les phénomènes dans lesquels l'électricité n'agit plus par sa circulation mais par sa tension, l'électricité statique. Ces phénomènes nous entourent de toutes parts et nous touchent à chaque instant ; ils jouent un rôle considérable dans l'économie de la nature. M. Palmieri, le savant directeur de l'observatoire du Vésuve, si bien placé pour les observer dans leurs manifestations les plus énergiques, ne pouvait pas les négliger, et depuis de longues années il en a fait l'objet d'études assidues. Le mémoire dont M. Gauthier-Villars publie la traduction contient la description des procédés d'observation qu'il a combinés dans ce but et des principaux résultats auxquels il est parvenu. M. Palmieri repousse en cette matière l'emploi des appareils enregistreurs auxquels le congrès international de Paris a au contraire donné la préférence ; suivant lui, la présence de l'observateur est indispensable, pour le moment du moins, si l'on veut obtenir des résultats susceptibles de comparaison. Quant à l'origine de l'électricité atmosphérique, elle réside principalement, pense-t-il, dans la condensation de l'humidité de l'air plutôt que dans l'évaporation, comme on l'enseigne généralement d'après Volta et Pouillet. Cette étude continue dignement la série des travaux sur l'électricité, par lesquels l'Italie s'est depuis longtemps distinguée.

7. — Ce ne sont pas des recherches originales, mais un ouvrage essentiellement didactique que nous donnent MM. Bichat et Blondlot. « Dans la pensée des auteurs, nous dit la préface, il est destiné à établir une transition entre l'enseignement élémentaire et l'étude approfondie de la science ; il contient le développement des questions d'électricité statique qui peuvent être exigées des candidats à la licence

ès sciences physiques. » Les auteurs se sont attachés surtout à exposer très nettement les principes théoriques en les réduisant à une forme élémentaire au point de vue mathématique. Ils décrivent avec soin les appareils de mesure et font connaître les principaux types de machines électriques. En somme, ils nous paraissent avoir atteint leur but, et leur ouvrage se recommande « aux personnes qui, possédant les pre-« miers éléments de la physique, désirent, soit dans un but scienti-« fique, soit dans un but technique, acquérir en électricité des con-« naissances solidement établies. »

8. — Parmi les applications de l'électricité, il en est une qui a pris depuis quelques années un développement considérable et qui est appelée à se développer de plus en plus : c'est l'application aux chemins de fer. M. Rodary, ancien élève de l'École polytechnique et de l'École des mines, inspecteur du service télégraphique au chemin de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, appelé à traiter les questions de cet ordre devant les élèves de l'École supérieure de télégraphie, vient de publier ses leçons.

Sans entrer dans de grands développements descriptifs, que son cadre ne comportait pas, il fait connaître cependant d'une manière suffisante les appareils qui ont reçu des applications sérieuses, en s'attachant surtout à bien préciser le mode de fonctionnement de chacun d'eux, les conditions qu'il remplit ou ne remplit pas au point de vue de l'exploitation. Cinq chapitres partagent le travail : appareils destinés à assurer la régularité et la sécurité de la circulation sur les lignes à double voie, puis sur les lignes à simple voie; appareils protecteurs de certains point particuliers (disques de gares, avertisseurs de passages à niveau, etc.); appareils de contrôle et d'enregistrement (contrôleurs de disque, d'aiguilles, contrôleurs de vitesse); appareils de correspondance dans les gares, dans les trains ou le long des lignes. Cet énoncé montre la variété des applications que M. Rodary expose avec une grande compétence ainsi qu'avec beaucoup de soin et de clarté.

9. — M. Amédée Guillemin, qui vient d'ajouter à sa *Petite encyclopédie populaire* un volume sur *Le télégraphe et le téléphone*, est un de nos vulgarisateurs les plus connus et les plus appréciés. On retrouve dans ce volume ses qualités ordinaires, et les gens du monde qui veulent consacrer quelques heures à se rendre compte sans grand effort de l'état actuel des procédés employés pour la transmission de la pensée, ne sauraient mieux s'adresser. M. Guillemin ne néglige pas le côté historique de la question et nous donne, par exemple, d'intéressants détails sur le télégraphe aérien de Chappe. Il décrit ensuite les principaux systèmes de télégraphes électriques, en évitant les fastidieux détails de mécanisme, et s'attachant seulement à faire comprendre le principe du fonctionnement de chaque appareil. L'installa-

tion des lignes, les piles et appareils accessoires, la télégraphie militaire, ne sont pas oubliés. La téléphonie est traitée de la même façon. De bonnes figures au nombre de 101 sont disséminées dans le texte.

E. VICAIRE.

THÉOLOGIE

Jacobi Lainez, secundi Præpositi generalis Societatis Jesu, Dissertationes tridentinæ ; *ad manuscriptorum fidem edidit et commentariis historicis instruxit* HARTMANNUS GRISAR, S. J. Inspruck, F. Rauch, 2 vol. in-8 de CVI-512 et LXXXV-568 p. — Prix : 15 fr.

Le P. Lainez, second général de la Compagnie de Jésus, fut l'un des théologiens les plus distingués du concile de Trente. Sa science et son éloquence réunies ne tardèrent pas à lui procurer une très grande influence, dont il usa pour maintenir avec vigueur les droits du Siège apostolique. Plusieurs de ses écrits avaient été publiés à différentes époques ; mais quelques-uns des plus importants étaient demeurés jusqu'ici à l'état de manuscrits : le P. Grisar a eu l'heureuse pensée de grouper ces derniers sous le titre de *Dissertationes tridentinæ,* et de les rendre accessibles, sous la forme de deux beaux volumes, aux théologiens de tous pays. Le tome I est presque en entier consacré à la remarquable *Disputatio de origine jurisdictionis episcoporum et de Romani Pontificis primatu,* qui impressionna si vivement, quoique en différents sens, les Pères du Concile. Le second nous offre une série plus disparate, mais non moins intéressante, de consultations ou dissertations conciliaires : les unes dogmatiques, les autres du domaine de la morale.

Les « commentaires historiques » du P. Grisar consistent, soit en prolégomènes biographiques et bibliographiques, soit en appendices de même nature, soit en notes explicatives placées au bas des pages. Le tout dénote un savant consommé qui n'a épargné aucune peine pour rendre son œuvre aussi parfaite que possible.

Cette excellente monographie se recommande donc d'elle-même à l'historien et au théologien.

J. BRUNEAU.

La Mythologie, traduit de l'anglais d'ANDREW LANG, par LÉON PARMENTIER, ancien élève de l'École normale supérieure de Liège, avec une préface par CHARLES MICHEL, professeur à la Faculté des lettres de Gand, et des additions de l'auteur. Paris, Dupret, 1886, in-12 de XLI et 241 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une singularité de cet ouvrage, c'est qu'il est la traduction d'un simple article de dictionnaire. Les Anglais ne peuvent lire que dans les colonnes de l'*Encyclopædia Britannica* ce que nous pouvons lire dans un volume à part. Il est vrai, d'ailleurs, que l'article de M. Lang

est digne de l'honneur qui lui a été fait et que l'auteur et les éditeurs y ont ajouté un certain nombre d'additions importantes. D'abord la préface de M. Michel est un morceau très substantiel et remarquable par sa clarté et sa précision. Elle prépare parfaitement à la lecture de l'ouvrage.

Cette *Mythologie* n'est pas, comme les anciens livres classiques qui portent ce nom, un exposé des idées des Grecs et des Romains sur leurs dieux et leur histoire imaginaire; c'est, en premier lieu, une critique des théories sur l'origine des mythes et, en second lieu, le développement du système par lequel M. Lang prétend expliquer les croyances mythologiques de tous les peuples. Deux systèmes surtout ont été à la mode pendant ces dernières années pour expliquer la mythologie. Les uns voyaient dans tous les mythes des personnifications et des déifications des phénomènes météorologiques, orages, vents et nuées; les autres, dans leurs explications, attribuaient une importance exceptionnelle et presque exclusive à l'aurore et au soleil. Le principal représentant de cette dernière opinion est M. Max Müller, d'après lequel la mythologie n'est qu'une maladie du langage; on a pris, à l'en croire, pour des réalités, les métaphores par lesquelles les hommes primitifs dépeignaient les phénomènes solaires. L'école philologique de M. Max Müller est tombée dans de telles exagérations que son crédit est maintenant fortement ébranlé. Des étudiants de Dublin ont parodié le système, dans le *Mythe solaire d'Oxford,* où ils montrent que M. Max Müller, si on lui applique ses principes, n'est qu'un mythe solaire dont le nom signifie le grand Meunier. M. Lang lui-même, dans un article anonyme du *Macmillan Magazine* (février 1886), traduit dans le *Temps* du 22 février de cette année, établit par les mêmes procédés que M. Gladstone doit être aussi placé parmi les mythes du soleil. On a, du reste, des raisons plus sérieuses et plus graves à alléguer contre l'école philologique. M. Lang lui oppose l'explication anthropologique. Elle est le développement de la théorie qu'exposait, dès 1760, le président de Brosses dans son opuscule : *Du culte des dieux fétiches ou parallèle de l'ancienne religion de l'Égypte avec la religion actuelle de Nigritie.* De Brosses explique le culte des animaux en Égypte comme une survivance, chez un peuple civilisé, d'idées et de pratiques qui proviennent de la condition intellectuelle des sauvages et qui existent actuellement encore chez les nègres. Là est la pensée mère du système anthropologique dont M. Lang est l'un des plus habiles représentants. Il consiste à supposer que « l'élément irrationnel contenu dans les mythes est simplement la *survivance* d'un état de la *pensée* qui fut autrefois très ordinaire, pour ne pas dire universel, mais qui ne se trouve plus aujourd'hui que chez les sauvages et, jusqu'à un certain point, chez les

enfants. » En conséquence, l'étude des croyances des sauvages actuels a pour cette école une importance extrême, car, pour comprendre les mythes, il faut comprendre la société, les lois et les coutumes des hommes qui vivent encore à l'état sauvage et barbare. Le vrai fondement des recherches mythologiques étant l'examen de l'état psychologique de l'homme primitif, nous devons nous faire une idée de cet état, non par l'étude des peuples civilisés, mais par celle des peuples ou des tribus contemporaines dont la condition intellectuelle nous représente aujourd'hui celle des âges primitifs. Or, cette condition intellectuelle, nous la retrouvons, en grande partie, dans les races inférieures, depuis les Australiens jusqu'aux Iroquois. M. Lang recherche donc quelles sont les idées de ces races inférieures, et il constate qu'elles regardent les phénomènes les plus abstraits, le ciel, la terre, les vents, comme animés et personnels; pour elles, les animaux sont doués de raison comme l'homme. Bien plus, elles croient à la parenté étroite de l'homme avec les animaux, comme le prouve le *totémisme,* c'est-à-dire la croyance que certaines familles d'hommes, dans diverses tribus, descendent par le sang de certains objets animés ou inanimés, mais spécialement des bêtes. Toutes ces idées des sauvages actuels ont dû être celles des hommes primitifs, et de là l'origine des mythologies. Quand les peuples anciens se sont civilisés, une partie de ces croyances enfantines a *survécu :* ce sont les mythes. Telle est l'explication anthropologique de M. Lang. Elle n'est pas à l'abri de toute critique, et l'on pourra lui reprocher, comme à celle de M. Max Müller, de généraliser à l'excès et, de plus, de supposer que tous les hommes ont passé par l'état barbare. Quoi qu'il en soit, ce système mérite d'être étudié, au point de vue historique comme au point de vue religieux, et l'on doit remercier M. Parmentier d'avoir traduit le travail de M. Lang. La traduction est parfois un peu trop littérale, mais elle rend toujours fidèlement la pensée de l'auteur. N. O.

JURISPRUDENCE

Institutionen des katholischen Kirchenrechts von Dr. Hugo Laemmer. Freiburg im Brisgau, Herder, 1886, in-8 de 553 p.— Prix : 8 fr. 75.

Les institutions de droit canonique du docteur Laemmer sont un de ces rares livres sérieusement conçus et fortement condensés qui réunissent à la fois le mérite de la concision et celui de l'exactitude. Dans l'espace relativement restreint que le professeur de l'Université de Breslau a consacré à tout l'ensemble du droit canonique général, et à quelques situations spéciales du droit particulier allemand, on rencontre, groupées d'une façon logique, toutes les notions nécessaires

à qui veut étudier le droit ecclésiastique. De nombreuses notes distribuées avec l'abondance particulière aux savants d'Outre-Rhin éclaircissent les difficultés sans jamais impatienter le lecteur, grâce à la précaution qu'on a prise de les rejeter à la fin de chaque chapitre.

Les *Institutionen des katholischen Kirchenrechts* ne sont autre chose qu'un résumé substantiel des cours professés par l'éminent prélat auquel ses connaissances aussi profondes que variées ont mérité le titre de consulteur de la sacrée Congrégation de la Propagande. Une cinquantaine de pages forment comme une introduction à tout l'ouvrage, et dans ce court espace se trouvent réunis les principes du droit et du pouvoir législatif de l'Église. En quelques lignes, nous voyons passer sous nos yeux les différentes formes de Constitutions ou Décrets qui sont à la base des collections. Puis vient l'étude de ces collections elles-mêmes. Quelques pages suffisent pour donner une connaissance aussi claire que solide du *Corpus Juris* et de la manière de s'en servir. Mais, à ce propos, l'auteur, en vrai savant qu'il est, prend la peine d'indiquer les auxiliaires auquels l'étudiant devra recourir pour devenir un juriste sérieux. En premier lieu viennent les sciences philologiques et historiques dans lesquelles rentrent les monuments diplomatiques et l'étude de la paléographie, la connaissance de la latinité du moyen âge non moins que l'étude approfondie de la langue grecque. Ensuite, vient la théologie qui s'offre sous ses formes variées : histoire ecclésiastique, dogme, morale, patrologie, archéologie religieuse, statistique ecclésiastique et chronologie. Enfin, dans le domaine plus restreint du droit, des notions exactes et détaillées du droit romain, et des lois nationales et contemporaines. On sent, aux précautions du maître, aux détails dans lesquels il entre, au choix intelligent des auteurs qu'il recommande, qu'il livre généreusement le secret de ses études privées et que son désir est la généralisation des patientes et obscures recherches auxquelles il s'est adonné en préparant ses cours d'université. Ces rapides préliminaires de la science du droit ecclésiastique se terminent par un tableau de la littérature canonique.

Nous n'entrerons pas dans autant de détails sur le reste de l'ouvrage, car il nous faudrait citer les titres de chacun des chapitres : contentons-nous, avant de donner une appréciation générale, de dire comment Mgr Laemmer a systématisé les sujets épars dans les cinq livres des Décrétales et dans le Droit nouveau. C'est en effet, nous l'avons déjà plusieurs fois remarqué en d'autres circonstances, le manque de partition philosophique des lois ecclésiastiques qui a détourné un trop grand nombre d'esprits éclairés d'une étude consciencieuse et suivie de ses multiples documents. Plusieurs méthodes ont été proposées, parmi lesquelles celle du Dr. Phillips est assurément une des plus rationnelles, mais celle que nous présente Mgr Laemmer, tout en s'ins-

pirant des données acquises par le célèbre professeur, évite cependant quelques-uns de ses défauts.

Les *Institutionen* contiennent deux parties distinctes : le droit public d'abord (288 p.), puis le droit privé (187 p.).

Première partie. — L'auteur commence par décrire la constitution de l'Église, développe tour à tour la nature de l'état ecclésiastique, depuis l'Ordination, son principe, jusqu'au plus minutieux détail des droits et des devoirs des clercs qui en sont revêtus; les diverses charges de l'Église, et, individuellement, chacun de ces grades hiérarchiques : la papauté et ses auxiliaires, le rôle des métropolitains, évêques et prélats, les conciles, etc. — Le Code judiciaire est ensuite exposé : modes des jugements, délits et peines sont déterminés avec le même style calme et précis, dont chaque phrase est pesée, dont chaque expression renferme une idée. Ne craignez pas de voir cette pensée, si solidement vêtue, emprunter le terme vague et pédantesque d'une certaine école d'écrivains allemands; jamais l'exactitude ne dégénère en subtilité, jamais l'abstraction orgueilleuse ne vient importuner l'esprit du lecteur. La troisième partition du droit public est consacrée à l'exposé des rapports de l'Église avec les infidèles, les hérétiques et l'État. Ce dernier point surtout est examiné avec un soin tout particulier. On sent que l'auteur a connu toutes les difficultés de son sujet, et qu'il a pondéré encore plus que d'habitude, s'il est possible, la portée de chacun des termes qu'il emploie.

Deuxième partie.—Nous entrons dans le *Jus Privatum* par l'étude des droits et des devoirs des individus, puis viennent quatre chapitres qui, s'ils ne sont pas d'une importance égale, sont du moins traités avec la même érudition respectueuse des données historiques et des nécessités présentes. Le traité du mariage, les questions du patronat et du droit d'association; enfin, le pouvoir de posséder qu'a l'Église, sont, chacun dans leur genre, des modèles d'exposition et de doctrine.

Nous n'avons pas craint de donner une analyse suivie de cet excellent ouvrage aussi soigné dans son exécution typographique que dans sa rédaction, car il n'est peut-être pas aujourd'hui de manuel plus complet, ni plus riche en idées. On se prend à regretter, en le lisant, que l'auteur se soit tenu dans des bornes aussi strictes, et qu'il n'ait pas développé dans une phrase plus ornée les nombreuses connaissances qu'il met à la portée de ses lecteurs. Mais la réalisation de ce souhait aurait enlevé au livre du professeur de Breslau cette précieuse concision qui le met à même d'être placé entre les mains de l'étudiant le plus inexpérimenté comme un guide sûr et savant qu'il aura toujours sous la main, si loin qu'il veuille diriger ses investigations. Avec les *Institutionen des katholischen Kirchenrechts*, on ne risque plus de s'enfermer dans les étroites et froides limites du texte ; on n'a plus à

redouter non plus de perdre de vue les grandes lignes de cette magnifique ordonnance juridique qui a été comme le squelette de la civilisation chrétienne des derniers âges. Il nous reste à désirer maintenant une traduction française de l'ouvrage allemand, en en défalquant seulement quelques passages relatifs au droit privé du pays de l'auteur et en leur substituant des notes adaptées à la situation particulière faite aux Canons en France par notre Concordat de 1802. Ainsi présenté aux élèves de nos Séminaires et de nos Universités, le travail de Mgr Laemmer éveillerait dans beaucoup d'intelligences l'amour de la véritable science historique, avec une connaissance plus parfaite de la vie intime et de la politique constante de la sainte Église.

L'abbé G. F. Péries.

SCIENCES ET ARTS

Cours élémentaire de philosophie, *adapté à la préparation du baccalauréat,* par le R. P. Chabin. S. J., prof. de philos., ancien préfet des études à l'externat de la rue de Madrid (Paris). Paris, A. Fournereau, dépositaire, 1885, in-8 de 654 p. — Prix : 8 fr.

Le *Polybiblion* a souvent reconnu l'extrême difficulté qu'offre la rédaction d'un manuel de philosophie vraiment approprié à l'enseignement élémentaire, et, en même temps, à l'état actuel de la science et aux exigences des examens officiels. Il a fait connaître bon nombre d'ouvrages composés dans ces derniers temps avec ces visées; et, tout en rendant justice à la haute valeur scientifique de deux ou trois, aux qualités didactiques de quelques-uns, à la parfaite orthodoxie religieuse de quelques autres, il n'a pu, jusqu'ici, désigner aucun livre qui réunît ces trois caractères, de façon à mériter, comme livre classique, une recommandation sans réserve. Même après l'excellent *Cours élémentaire* du P. Chabin, peut-être est-il permis de dire que « cet heureux phénix est encore à trouver. » Mais je ne vois aucun manuel qui ait plus approché du but.

Les doctrines de ce livre sont celles du spiritualisme chrétien. Mais si le fond n'est pas neuf et n'aspire pas à l'être, les matières sont distribuées, les questions sont posées, les opinions diverses classées et discutées avec un souci constant et une connaissance remarquable des données et des tendances des sciences positives et des sciences morales à l'heure présente. Tout lecteur un peu au courant du mouvement actuel des idées en jugera aisément par lui-même, s'il jette seulement un coup d'œil sur les chapitres les plus délicats de ce cours. J'indiquerai, en psychologie, la perception des sens, la psychophysique, la discussion de l'associationnisme; en logique, le principe de l'induction; en morale, l'examen des systèmes sur l'essence du devoir, et tout ce qui concerne le pouvoir politique, son origine et son

étendue; en métaphysique,... tout! J'ose encore recommander spécialement à l'attention des maîtres l'histoire de la philosophie (p. 509-617); il me paraît impossible d'être aussi solide et aussi complet, en restant clair, dans ces limites.

Les solutions acceptées et défendues par le P. Chabin ne rallieront pas tous les suffrages, soit dans le camp des purs spiritualistes, soit dans celui des thomistes (voir, en particulier, p. 547-549). J'aurais, pour ma part, quelque peine à le suivre sur les graves questions de la connaissance sensible et de la connaissance rationnelle, sur l'espace et le temps, etc. Mais si le philosophe ne peut tout accepter, le professeur applaudit à tout, sauf à réserver sa liberté d'examen et de conclusions. Tous les problèmes importants sont bien posés; l'exposition est toujours exacte, l'expression toujours claire; est-il besoin d'ajouter que l'orthodoxie est partout, non seulement sauve, mais établie et défendue? Joignez à ces mérites très rares de fond et de forme, l'inappréciable secours de sujets de dissertation, très nombreux et très variés, groupés à la suite de chaque chapitre et constituant un catalogue méthodique des sujets proposés, depuis vingt-cinq ans, aux candidats au baccalauréat et à la licence ès lettres, dans les diverses facultés de l'État.

LÉONCE COUTURE.

Le Radicalisme de la Vérité. *Études contemporaines* par J. BAREILLE. Paris, Letouzey et Ané, 1886, in-8 de 436 p. — Prix : 5 fr.

M. J. Bareille met bien dans l'embarras tous ceux qui, partageant ses convictions, n'aiment pas à les voir défendues avec maladresse. Qu'est-ce en effet que ce *Radicalisme de la vérité*? Nous ne doutons pas que la vérité ne soit absolue; nous savons qu'elle n'admet pas de tempérament ni d'atténuations. Mais où commence la vérité? Un nombre assez restreint de dogmes définis peut nous servir sans doute de points de repère, mais entre ces points la limite du vrai demeure incertaine. Or, dans l'espace libre qui s'étend entre chacun de ces dogmes définis, tracer une limite selon des vues, des études, des préférences personnelles, et donner cette limite comme l'expression d'une vérité « radicale, » c'est refuser à ses adversaires cette « liberté dans les choses douteuses » qui a souvent fait jaillir de si vives lumières dans les chocs de la discussion. Car cette liberté n'est pas de l'indifférence. Prouvez seulement! nous vous écoutons et ne demandons pas mieux que d'être éclairés. Or, M. Bareille ne discute pas; il triomphe. Mais nous voilà très avancés contre les matérialistes, lorsqu'il s'est écrié : « Oh! que le matérialisme est abject! oh! que le matérialisme est absurde! » Une expérience de M. Pasteur nous semble un peu plus concluante. Cette façon de penser et d'écrire mène d'ailleurs en ligne droite à l'exagération, qui est la pire face de l'erreur. M. Bareille

a fort bien fait assurément de ne pas lire Aristophane et Plaute : mais pourquoi parler d'eux s'il ne les a pas lus? et s'il les a lus comment peut-il avancer que leur théâtre n'a pas de scène plus scandaleuse que celui de nos dramaturges contemporains, que « cela n'est pas même possible » et que de nos jours « les anciens sont violemment distancés » sous ce rapport? Voilà le train de cette polémique à laquelle tout le monde a bien renoncé, nos amis comme leurs adversaires. Mais ces vieilles armes ont eu leur temps de gloire et d'efficacité. C'est de ce temps déjà lointain que semblent arriver les *Études contemporaines* de M. Bareille. On les comprend si on les replace à leur vrai moment dans le catalogue de la librairie, c'est-à-dire, dans les trente-cinq premières années de ce siècle, parmi les innombrables *Essais sur l'indifférence* calqués sur le chef-d'œuvre de Lamennais; on se met alors à les déchiffrer avec une piété d'antiquaire, comme un de ces vieux manuscrits dont les naïvetés appellent parfois le sourire... Mais ce sourire, on le retient; on se rappelle que ce livre est, comme dit Montaigne, « un livre de bonne foy, » ou comme dit l'auteur dans sa préface, « un cri de la conscience, » chose toujours vénérable et sacrée au regard d'un lecteur sérieux. CHARLES MAURRAS.

Le Patron, *ses fonctions, ses devoirs, sa responsabilité,* par CHARLES PÉRIN, correspondant de l'Institut de France. Lille, Société de Saint-Augustin; Paris, Lecoffre, 1886, in-12 de II-190 p. — Prix : 2 fr.

« La disposition naturelle des classes inférieures à suivre l'impulsion qui leur vient d'en haut est, dit M. Périn, un fait contre lequel l'orgueil démocratique regimbe, mais qu'il n'abolira point. » Si donc la bourgeoisie fut le premier instrument de la révolution qui la menace aujourd'hui, c'est d'elle encore que peut et que doit venir le salut de toutes les classes et de tous les ordres sociaux. — Telle est la vérité capitale que M. Périn s'attache à démontrer. — Et tout d'abord, point de chimères, point de rêves en disproportion avec la nature des choses! L'observation des sociétés humaines conduit infailliblement à reconnaître la nécessité du patronat comme un fait d'expérience universelle; bien mieux, tous les systèmes proposés pour remplacer ce régime aboutissent en fait à le rétablir sous un autre nom, — preuve irrécusable de son intrinsèque nécessité. « Lors même que la servitude universelle du socialisme parviendrait à s'établir, même alors il y aurait un patron général qui serait l'État et des patrons délégués qui seraient les chefs officiels du travail industriel. » Mais il y a deux manières d'exercer le patronat : l'une égoïste, grâce à laquelle nous voyons se dresser en face du patron un ouvrier saturé des théories socialistes et révolutionnaires. L'autre système est celui du patronat

chrétien, tel que le révèle M. Périn, où l'antagonisme des classes est remplacé par une fraternité bien entendue, établie sur les bases du respect et de la subordination. Sans doute, le second système est le plus difficile à pratiquer, puisqu'il mêle aux préoccupations intéressées un élément idéal supérieur, le souci du Devoir, — de nombreux devoirs, — qui prendront au patron, sans compter ces richesses du cœur qui n'ont ni poids ni mesure terrestres, beaucoup de temps et un peu d'argent. Mais là du moins on peut prédire qu'il rentrera dans ses déboursés, et qu'en échange de ses fatigues, il récoltera cette sécurité qui a disparu depuis si longtemps du monde industriel. — Nous n'entrerons pas dans l'analyse de ces devoirs, ni des réformes qu'ils devront inspirer, ne pouvant mieux faire que de renvoyer à l'opuscule de M. Périn où toutes ces matières sont développées avec l'autorité, la compétence et cette plénitude de cœur que M. Périn a toujours apportée à l'étude des grandes questions sociales.

CHARLES MAURRAS.

Les Solutions démocratiques de la question des impôts. Conférences faites à l'École des sciences politiques par LÉON SAY, membre de l'Institut, sénateur. Paris, Guillaumin, 1886, 2 vol. in-12 de 260 et 295 p. — Prix : 6 fr.

L'école démocratique, frappée de l'arbitraire qui existait dans la perception de l'impôt sous l'ancien régime, a, depuis le temps de Vauban et de Boisguilbert, combattu l'impôt personnel et demandé comme un progrès nécessaire l'établissement de l'impôt réel, — puis considérant que l'impôt indirect est d'une incidence incertaine et pèse inégalement sur les diverses classes, elle a réclamé l'impôt direct, — puis l'impôt sur le revenu, — puis l'impôt unique, — puis elle revient à l'impôt personnel transformé en impôt progressif. L'impôt n'est plus alors un moyen de subvenir aux charges communes, c'est un instrument de nivellement. La notion générale des droits et de la mission de l'État se trouve, à ce point, complètement transformée : tandis que l'École libérale cherche à connaître, pour s'y conformer, les lois naturelles de l'organisation des sociétés, l'école socialiste invente de toutes pièces des lois nouvelles destinées à corriger les inconvénients de la société actuelle. Dans quelle mesure peut-on suivre ces tendances, quelles concessions peut-on leur faire? Ceci, comme dit très bien M. Léon Say, est l'art, non plus la science du gouvernement, et il a sur ce point quelques pages vraiment empreintes de sagesse et de bon sens.

Le développement de ces idées forme la partie dogmatique de l'ouvrage, mais non la plus étendue; le reste comprend, comme une sorte d'application des principes, des renseignements fort instructifs

sur les impôts de Florence au moyen âge, sur la transformation des impôts en France depuis la Révolution, l'income-tax des Anglais, les impôts sur le revenu et sur la rente en Italie, en Allemagne et en Suisse.

La conclusion de l'auteur est que les finances de la France comportent non un remaniement, mais des améliorations partielles, et que bien longtemps, sinon toujours, les impôts directs et indirects continueront de coexister; enfin, qu'il ne peut y avoir de finances bien réglées que si l'école démocratique socialiste est écartée du pouvoir, par cette simple raison que si l'État, comme le demande cette école, étend ses attributions, il devra dépenser beaucoup; que pour dépenser beaucoup, il faudra beaucoup d'impôts, et que si ces impôts, comme on le demande encore, s'attaquent au capital, à l'épargne nationale, ils atteindront les sources mêmes de la vie sociale.

R. D. L. S.

Fifth Annual Report of the United States Geological Survey, 1883-84, by J. W. Powell, director. Washington, Government Printing Office, 1885, in-4 de xxxvi-469 p., 58 pl. et 143 fig. dans le texte.

Ce nouveau volume ne le cède en rien, pour la variété et l'intérêt des documents qu'il renferme, aux précédents rapports de la série. On y trouve d'abord le compte rendu général des opérations exécutées pendant l'année budgétaire 1883-84, suivi des rapports administratifs des chefs de division : il y a là, comme toujours, une foule de renseignements précieux à glaner sur l'état des recherches géologiques en Amérique; de nombreux et importants mémoires sont indiqués comme devant être livrés à la publicité dans un délai plus ou moins éloigné ; cette partie de l'ouvrage, on le conçoit sans peine, se prête difficilement à l'analyse; contentons-nous de constater que l'impression générale qui s'en dégage est très avantageuse pour le brillant établissement scientifique dont les États-Unis ont le droit d'être fiers : l'activité dont les membres du *Survey* ont déjà donné tant de preuves depuis sept ans ne se ralentit pas un instant, et leurs travaux continuent à être de la plus grande valeur.

Les *Accompanying papers,* qui viennent ensuite, sont au nombre de six, et constituent autant de petits traités sur différentes questions scientifiques se rapportant, soit à la géologie générale, soit à des faits particuliers au sol du pays :

Sur les caractères topographiques des rivages lacustres, par M. G. K. Gilbert. — L'auteur, après avoir donné, il y a quelques années, un excellent résumé d'ensemble sur le travail mécanique des eaux courantes, nous communique cette fois les résultats de ses recherches sur

le travail mécanique des eaux stagnantes : l'action des vagues, les phénomènes propres aux embouchures des rivières, l'influence des courants littoraux, les effets du changement de niveau des eaux, sont tour à tour analysés avec la sagacité et la clarté qui caractérisent toujours les publications de M. Gilbert et en font de vrais modèles pour l'excellence de la méthode et la précision du style ; les diverses catégories d'accidents toopographiques produits sont également décrits avec soin, et leurs différences avec les formes plus ou moins analogues, mais résultant d'autres phénomènes, signalées avec tous les détails désirables. Les longues études exécutées par M. Gilbert dans les déserts du Far-West, où les traces des lacs quaternaires sont encore empreintes sur le sol avec tant de netteté, le rendaient tout spécialement apte à traiter ce chapitre intéressant de géomorphologie, resté jusqu'ici assez en dehors des préoccupations des géologues. Ajoutons que, sauf les effets résultant de l'action des marées, tous les phénomènes qui se produisent au bord de la mer trouvent ici leur pendant en miniature ; les observations faites sur les rivages lacustres ont donc une portée beaucoup plus générale que ne le ferait croire leur objet au premier abord et même, comme le remarque M. Gilbert, l'absence des marées conduit à des conclusions instructives, en permettant de déterminer quels sont les faits dont la production sur le littoral océanique ne dépend point du flux et reflux. — De belles et nombreuses illustrations, quelques-unes reproduisant des photographies, représentent des exemples typiques de falaises, cordons littoraux, deltas, etc.

Des conditions nécessaires pour l'établissement et le bon fonctionnement des puits artésiens, par M. Thomas C. Chamberlin. — Exposé populaire très complet, rempli de considérations nouvelles et de développements originaux ; le savant glacialiste, autrefois directeur de la commission géologique du Wisconsin, y a mis à profit sa profonde connaissance de la région du Haut-Mississipi, où beaucoup de sondages pour la recherche des eaux souterraines ont été exécutés depuis un certain temps.

Sur les terrains archéens des États du nord-ouest, par M. R. D. Irving. — Ce mémoire préliminaire a été rédigé pour montrer où en est actuellement la connaissance des roches anciennes cristallines et schisteuses des environs du lac Supérieur, et pour indiquer la marche que M. Irving, chargé de leur étude, se propose de suivre. Une carte au 1/4,000,000, représente les grands traits de la structure de cette partie des États-Unis, du lac Huron au Dakota. Les problèmes que M. Irving veut aborder sont fort importants, rien n'étant encore plus obscur en géologie que ce qui a trait à la genèse des formations dites « primitives » ; nous signalerons, comme offrant un intérêt général, les obser-

vations de MM. Irving et van Hise sur le mode de formation des quartzites par infiltration du quartz en dissolution, dans les vides séparant les grains détritiques originels des grès, quartz qui s'oriente optiquement et cristallographiquement suivant les axes du quartz plus ancien constituant ces grains. (Voir pour un résumé plus détaillé sur cette question, l'*Annuaire géologique* du Dr Dagincourt, tome II, 2e partie, p. 14-15, 1886.) Mentionnons encore les passages relatifs à l'origine des roches amphiboliques, fréquentes dans la région, et au métamorphisme de la série « Huronienne ».

Les mammifères géants de l'ordre des dinocératidés, par M. O. C. Marsh. — Résumé sommaire de la monographie publiée sous le n° X dans la série des grands mémoires du *Survey* par l'infatigable paléontologiste de *Yale College ;* les fossiles qui en font l'objet ont été recueillis dans les couches dites du fort Bridger (Eocène moyen), dans le bassin du Green River (Wyoming), au nord de la belle chaîne des monts Uinta; M. Marsh a pu rassembler les restes de plus de deux cents individus de cet ordre, qui appartient au groupe des ongulés; toutes ces pièces ornant actuellement le musée de Yale College, et dont une grande partie sont dans un état de conservation admirable, ont permis à l'éminent anatomiste de reconstituer complètement le squelette de ces étranges animaux.

Les Glaciers actuels des États-Unis, par M. Israel C. Russell. — Réunion de toutes les données qu'on possède actuellement sur les névés et les glaciers du Far-West. L'existence de vrais glaciers dans la partie centrale de la Sierra Nevada, annoncée dès 1871 par M. Muir, a été depuis très contestée ; cependant les explorations de M. Russell, dans cette région alpine, en 1883, ont montré qu'il existe en effet, à l'ouest du lac Mono, de nombreux petits glaciers parfaitement caractérisés; le plus vaste, situé sur le flanc septentrional du mont Lyell, n'a guère qu'un kilomètre et demi de longueur. Les belles gravures jointes au travail de M. Russell montrent qu'il s'agit bien en effet de véritables courants d'eau solide et non de simples amas de neige (voir surtout la pl. 37, glacier du mont Dana) ; d'intéressants détails sont également donnés sur l'ancienne extension de ces glaciers. — Ceux du nord de la Californie et des montagnes des Cascades, signalés depuis longtemps, sont déjà beaucoup plus grands ; une carte détaillée et plusieurs vues figurent les champs de glace du mont Shasta, récemment relevés par M. Gilbert Thompson. M. Holmes a également communiqué le résultat de ses observations sur les petits glaciers du Wind River Range, dans les Rocheuses du Wyoming, découverts en 1878 par l'une des divisions du *Survey* dirigé par le Dr Hayden, et qui jadis ont recouvert aussi des surfaces bien plus considérables ; d'autres ont été examinés récemment, dans le nord de Montana, par M. Pumpelly.

Quant aux glaciers de l'Alaska, aussi grandioses de proportions que ceux des Alpes ou de la Scandinavie et souvent même plus étendus encore, ils sont décrits sommairement d'après les publications de MM. Blacke, Meehan et Dall; bien des années seront nécessaires avant qu'on puisse complètement débrouiller ce chaos montagneux encore presque inconnu.

Esquisse de la Paléobotanique, par M. Lester F. Ward. Ce travail est en quelque sorte le brouillon de l'introduction au *Compendium of Paleobotany* dont M. Ward a entrepris la préparation depuis plusieurs années, afin de remédier à l'extrême éparpillement des mémoires relatifs aux plantes fossiles et en même temps pour rendre cette branche de la Paléontologie plus directement applicable aux études géologiques que par le passé. D'abord entrepris comme simple catalogue des végétaux fossiles américains, ensuite étendu à ceux de tout le globe, le grand ouvrage projeté constituera un exposé aussi complet que possible de l'histoire et de l'état actuel de la Paléobotanique, tant au point de vue biologique que géologique ; il comprendra, outre la discussion générale servant d'introduction (I), les parties suivantes : II, catalogue systématique de toutes les plantes fossiles décrites jusqu'ici, avec indications bibliographiques et synonymiques complètes; III, catalogue de toutes les espèces rangées par ordre stratigraphique ; IV, liste des espèces strictement caractéristiques de chaque terrain ; V, liste alphabétique de toutes les localités où l'on a trouvé des plantes fossiles, avec l'indication de la position stratigraphique des gisements ; VI, bibliographie de la Paléobotanique ; VII, liste alphabétique des abréviations ; VIII, table alphabétique de tous les noms d'espèces et synonymes cités ; IX, cartes indiquant l'emplacement des localités mentionnées, avec teintes exprimant l'âge géologique auquel elles appartiennent. Il s'agit, comme on le voit, d'un véritable monument bibliographique, d'un inventaire tel qu'il devrait en exister dans chaque science. On lira avec intérêt les remarques de M. Ward sur la valeur des flores fossiles comme indice de l'âge des terrains où l'on en trouve les restes, sur les éclaircissements que leur étude apporte au grand problème de l'évolution des êtres, sur le lien nécessaire mais souvent méconnu qui doit unir la botanique et la paléontologie végétale; enfin, sur la nécessité où l'on se trouve de tenir compte du développement historique des flores dans l'établissement d'une classification vraiment « naturelle », qui ne peut évidemment être cherchée en dehors des rapports de filiation des espèces ; ces considérations, inspirées par les points de vue les plus élevés, et dont la haute portée n'échappera à aucun lecteur, frapperont certainement tous les naturalistes. M. Ward trace ensuite une esquisse des découvertes successives de la paléobotanique, d'abord en nous donnant de

courtes notices biographiques sur vingt-deux de ses fondateurs et de ses promoteurs principaux, puis en faisant la revue chronologique de ses progrès les plus marqués jusque vers 1850; d'abondantes citations bibliographiques indiquent assez combien l'auteur a apporté de soins à la préparation du côté érudit de son texte, d'ailleurs fort instructif au point de vue de l'histoire de l'interprétation scientifique de la nature. Enfin il termine par un coup d'œil synthétique sur la vie végétale du globe à travers les différentes périodes de son histoire, montrant l'ordre de succession et l'importance numérique relative des différents groupes de plantes, pendant chaque grande phase; plusieurs diagrammes ingénieusement exécutés font ressortir d'une manière parlante les conclusions qui se dégagent du classement méthodique des 25,000 espèces de végétaux fossiles actuellement connues. Le volume renferme encore deux grandes cartes des États-Unis, dont l'une indique l'état actuel des relevés topographiques et l'autre la distribution générale des terrains; cette dernière, dont les matériaux ont été rassemblés par M. J. W. Mac-Gee, a déjà été mentionnée dans le *Polybiblion*, et est reproduite dans le second volume de l'*Annuaire géologique* du Dr Dagincourt, qui vient de paraître.

EMM. DE MARGERIE.

BELLES-LETTRES

Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs. *Introduction à l'étude de la littérature grecque.* Deuxième édition, revue, corrigée et augmentée par ÉMILE EGGER, membre de l'Institut. Paris, Pedone-Lauriel, 1886, in-8 de x-588 p. — Prix : 8 fr. 50.

Voici l'œuvre d'un maître, malgré la modestie du titre, et tout à la fois le résumé et le testament de sa vaste et spirituelle érudition. La première édition, publiée en 1849, avait mis le sceau à sa renommée d'helléniste : et quand la mort vint le surprendre, en 1885, il se félicitait d'en avoir achevé l'entière révision.

Il y a bien des manières d'entendre la critique : celle qu'adopte ici M. Egger, c'est la critique à la façon de Fénelon, de Laharpe et de Villemain, et comme il la définit lui-même, « la raison appliquée à l'invention poétique. » A côté de l'inspiration spontanée qui fait les Homère et les Sophocle, les Périclès et les Démosthène, se place la science qui analyse et fixe les lois de la poésie et les règles de l'éloquence. C'est cette œuvre de réflexion, intimement liée à l'histoire du goût, que M. Egger surprend à son berceau et dont il suit le développement à travers toutes les périodes de l'hellénisme, depuis les écoles lointaines des rhapsodes jusqu'aux grands travaux de Platon et d'Aristote, et au déclin du génie païen. On ne sera pas surpris d'apprendre que la célèbre *Poétique* d'Aristote forme comme le point central,

comme le foyer autour duquel rayonne cette vaste enquête ; l'auteur de l'*Essai* en expose la genèse, en précise les tendances, enfin en marque l'influence à travers les âges avec une rare pénétration. En dehors de cette étude magistrale, signalons comme dignes d'une attention particulière les chapitres intitulés : *De la critique dans la comédie*, et : *Jugements des docteurs chrétiens sur la poésie.*

Quant à la forme, un mot suffira à en faire l'éloge : elle offre ce tour rapide et piquant qui est le propre de l'érudit français. Le texte est accompagné de notes bibliographiques et littéraires abondantes qui l'éclairent sans accabler le lecteur par leurs dimensions importunes, comme c'est trop souvent le cas de l'autre côté du Rhin. Outre mainte citation habilement choisie, mille et mille problèmes des plus curieux, discutés avec une finesse ingénieuse, qui sait ne pas abuser des hypothèses, donnent de l'attrait et de la vie à ce tableau des variations de l'esprit grec. Quelle justesse, par exemple, dans cette réflexion sur les *Caractères* de Théophraste : « On croit voir un auteur déjà moins préoccupé d'observer que d'écrire, comme si Aristote lui eût épargné la peine d'analyser nos vices et nos travers, et ne lui eût laissé que le plaisir de les peindre. » Et le regretté M. Egger ne s'est-il pas peint lui-même à son insu dans ce jugement placé à la suite d'un curieux extrait de Plutarque : « Dans tous les livres de cet historien, c'est le même laisser-aller d'un esprit facile et d'une âme indulgente, avec les dons les plus heureux de l'imagination. Cet écrivain aura eu le singulier honneur d'obtenir une renommée populaire sans avoir éclairé le monde par la grande lumière du génie. »

Ajoutons que cette seconde édition se termine par une table alphabétique des plus complètes, due aux soins de M. Max Egger, le fils de l'éminent helléniste : elle permet à l'érudit et à l'historien de l'antiquité, en quête d'une solution particulière, de s'orienter du premier coup d'œil au milieu de la multitude vraiment surprenante des noms propres, des titres d'ouvrages et des questions traitées. C. Huit.

Histoire abrégée de la littérature latine, *rédigée conformément aux programmes officiels*, par Eugène Talbot. Paris, Delalain, 1886, in-12 de vii-304 p. — Prix : 2 fr. 50.

Histoire sommaire de la littérature française des origines à nos jours, *ouvrage conforme aux programmes d'enseignement des écoles normales*, par A. Biays. Paris, Picard-Bernheim, 1886, in-12 de vi-324 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est tout à fait un abrégé, cette histoire de la littérature latine que nous donne aujourd'hui M. Talbot. Mais, chose rare, dans cet abrégé, il y a des idées et du style : aussi, la lecture en est-elle fort agréable et digne d'être recommandée aussi bien aux gens du monde

qu'aux élèves pour lesquels il est spécialement écrit. On ne saurait trop louer M. Talbot d'avoir cherché à faire son histoire de la littérature, non pas plus complète, mais plus littéraire que celle de ses nombreux devanciers. S'il a compilé quelque peu, s'il a suivi Teuffel, c'était pour ne commettre que le moins d'omissions possible. Encore en a-t-il commis quelques-unes assez grosses, pour bien faire voir qu'il est un professeur de lettres et non pas un philologue. Au lieu donc de nous dire ce qu'on a pu apprendre (ou imaginer) sur tous les menus écrivains latins dont il reste quelquefois à peine le nom, il préfère s'arrêter aux grands auteurs, à ceux qui lui sont le plus familiers et qui le méritent. Il exprime en un style fort élégant des idées générales, des appréciations très fines, il fait œuvre de critique enfin ; et certains chapitres forment de véritables articles littéraires. Je citerai, comme particulièrement intéressants, celui qu'il consacre à l'étude du caractère physique, intellectuel et moral de la race italienne ; les vingt pages où il apprécie Cicéron comme homme privé, comme homme d'État, comme orateur, comme philosophe, comme juriste, comme poète ; les chapitres sur Lucrèce et sur Sénèque ; et les considérations sur le siècle d'Auguste, sur le rôle d'Agrippa et de Mécène, sur les sociétés littéraires et les lectures publiques de cette époque. Tout cela est d'une délicatesse de pensée et de forme à laquelle ne nous ont pas accoutumés les auteurs, j'allais dire les faiseurs, de résumés d'histoires, à commencer par MM. Pierron et Demogeot. Mais si nous louons M. Talbot de s'arrêter avec complaisance aux œuvres intéressantes et classiques, certains amateurs d'érudition trouveront peut-être ce livre un peu trop... littéraire. On dira que l'auteur nous parle surtout de ce que tout le monde connaît le mieux, et néglige de se tenir au courant des travaux les plus récents : ne pas nommer Fronton, consacrer seulement deux pages à Varron après la thèse de M. Boissier, et dix-huit lignes à Sidoine Apollinaire après l'étude de M. Chatelain, c'est être bien superficiel, penseront les grammairiens! M. Talbot oublie trop que la littérature de la décadence est à la mode ; et quant à la littérature chrétienne, si vaste et si peu étudiée, malgré une promesse écrite dans la préface de lui donner quelque développement, on constate avec regret qu'il n'y a presque rien : il ne faut même pas chercher les noms de Minucius Félix, de Prudence et de saint Paulin!

Nous sommes loin de l'histoire si complète, mais si compacte aussi parfois de M. de Caussade : dans celle-ci tous les noms, toutes les dates, tous les titres d'ouvrages conservés ou perdus; en revanche, une surabondance de divisions et de subdivisions, un style souvent lourd. Mais, il faut bien le dire, M. Talbot ne l'a pas rendue inutile. Et puis, M. de Caussade avait donné un bon exemple qui n'a pas été

suivi. Pourquoi ne pas offrir, à propos de chaque auteur, une petite bibliographie des ouvrages d'histoire ou de critique à lire? Sans doute M. Talbot les connaît : il en parle quelquefois; les souvenirs, les rapprochements, les citations ne manquent pas dans ses études. Dans un chapitre pris au hasard, celui qui traite de Perse, sans parler de la comparaison de certains morceaux du poète avec Ménandre, Térence et Molière, je vois cités les jugements de saint Jérôme, Heinsius, Boileau et de M. Constant Martha. On aimerait que M. Talbot eût pris la peine d'indiquer d'une façon précise les ouvrages où tout cela se trouve. Les élèves ne sont pas grands bibliographes : pourquoi ne pas profiter du plaisir qu'ils auront sans doute à lire M. Talbot, pour leur signaler tout de suite après chaque chapitre de nouvelles lectures à faire?

— Le livre de M. Talbot est un résumé; celui de M. Biays est un sommaire. Toute la littérature française, les écrivains contemporains compris, est rapidement parcourue dans ce petit volume destiné à l'enseignement primaire. C'est dire qu'il n'y faut rien rechercher d'original. Fait de courts articles de dictionnaire, cet ouvrage peut être bon pour des écoliers, qui trouveront encore à la fin de chaque chapitre un résumé et un questionnaire, mais il n'a aucun intérêt pour tous ceux qui connaissent déjà les grands traits de notre histoire littéraire.

On en peut louer la clarté, l'exactitude, et surtout l'impartialité. M. Biays apporte dans tous ses jugements la plus grande modération. En parlant des luttes oratoires et poétiques du XIXe siècle, même en faisant l'histoire de la presse, il a su garder une liberté d'esprit complète. Et s'il prend quelquefois la parole en son propre nom, c'est pour faire voir que dans la littérature française « la conception spiritualiste de la vie est manifeste à toutes les époques », et que nos grands écrivains ont toujours eu « le sentiment de la justice, la passion de la liberté, la foi dans la Providence. » GABRIEL AUDIAT.

La Chanson populaire, par J. B. WECKERLIN, bibliothécaire du Conservatoire de musique. Paris, Firmin Didot, 1886, in-8 de 206 p. — Prix : 5 fr.

J'ai déjà plusieurs fois, dans cette *Revue* même, insisté sur l'intérêt qu'il y a, après s'être autant occupé de la poésie populaire en tant que poésie, à s'occuper aussi de sa partie musicale, trop négligée. C'est ce que M. Rolland a fait dans un volume dont j'ai rendu compte, et c'est ce qui vient de fournir à M. Weckerlin le sujet d'une étude spéciale. L'auteur était bien préparé à traiter cette matière par sa profonde compétence et par divers travaux au nombre desquels figurent les *Chants*

populaires de l'Alsace. Il a divisé son ouvrage en huit chapitres : I, coup d'œil général sur la chanson ; II, la chanson dans l'histoire ; III, la chanson musicale ; IV, les messes sur des thèmes populaires ; V, la chanson à l'église, épîtres farcies ; VI, la chanson au théâtre ; VII, chants guerriers nationaux ; VIII, transformation de la chanson populaire. Il y a dans ces chapitres des choses curieuses sur l'origine et la transmission de certains airs, sur les airs, les timbres, comme l'on disait jadis, qui devinrent au XVIe siècle des motifs de messes (p. 115); sur la diffusion des couplets qui, harmonisés et contrepointés par les célébrités musicales de l'époque, furent imprimés à Venise en 1501 ; sur de bizarres transformations, par exemple sur la *Parisienne,* adaptée à un chant populaire de la Westphalie ; sur le *Chant du départ,* ajusté à un morceau de Dalayrac ; sur d'autres points peu connus et très intéressants au point de vue musical. Je n'ai pas la prétention de juger le livre dans celles de ces parties qui appartiennent exclusivement à des recherches de ce genre ni d'examiner des appréciations dont la science du bibliothécaire du Conservatoire garantit l'exactitude. Là, M. Weckerlin est parfaitement sur son terrain ; mais ce que l'on peut appeler le côté littéraire de son volume donne lieu à quelques observations, portant d'ailleurs sur des points accessoires. Plusieurs fois (p. 27), M. Weckerlin qualifie Charles d'Orléans de troubadour ; il l'appelle même le dernier troubadour, et ce prince vivait deux siècles après que les poètes de ce nom avaient disparu. Il applique encore ce nom, réservé aux Provençaux, à Thibaut de Champagne. M. Weckerlin croit que la chanson de Roland n'a jamais existé (p. 159), parce qu'il se figure qu'elle devait se composer seulement de quelques couplets dans le genre, sans doute, de ceux dont Tressan fit don à la *bibliothèque des Romans.* A propos de Malborough (p. 27), il eût été bon de rappeler ce que Milà y Fontanals a dit de l'origine arabe de ce chant dans ses *Observaciones.* La complainte de Pavie (p. 29) est interpolée et débute à tort par un couplet qui lui est étranger. Cette complainte se retrouve sur bien des points ; j'en ai recueilli une version dans les Pyrénées ; M. de la Villemarqué m'en a communiqué une venant de la Bretagne ; Milà en a inséré une rédaction catalane dans son *Romancerillo* (édition de 1882, p. 72). Toutes ces variantes, ainsi que je l'ai constaté (*Folk-lore,* p. 87), ont la même consonnance en i. M. Weckerlin s'est-il assez occupé de la littérature populaire en dehors de la France ? Sait-il assez quelles singulières références l'on trouvera dans des contrées souvent fort éloignées les unes des autres ? Il est étonné que la chanson de *Biquette* (p. 185) existe dans des langues qui n'ont point de rapports entre elles. Mais cette chanson — nous croyons l'avoir dit à M. Weckerlin en rendant compte de ses chants alsaciens — est connue aussi en Italie, en Espagne, en

Grèce, partout... Il en est de même pour bien d'autres, notamment pour la touchante complainte des *Orphelins* (*Folk-lore*, p. 118). Les chants politiques de la Révolution (p. 166) auraient pu être traités avec plus de développements; ainsi, à propos du *Ça ira* (p. 160), n'eût-il pas été bon de raconter que les vers primitifs de ce quatrain sauvage étaient assez anodins et appartenaient à la lune de miel de la Révolution. Ils naquirent au milieu des travaux faits au Champ de Mars pour la fête de la Fédération (14 juillet 1790), travaux exécutés par toutes les classes de la société avec un enthousiasme que Montgaillard a très bien décrit (*Revue chronologique de l'histoire de France*, p. 62). Une averse étant venue déranger les travailleurs, pour reprendre courage ils chantèrent sur l'air du *Carillon national :*

Ah! ça ira, ça ira, ça ira,
En dépit des aristocrates de la plaine,
Ah, ça ira, ça ira, ça ira,
Nous nous mouillerons, mais ça finira...

Inutile de donner le reste de cette platitude.

A propos de la *Marseillaise*, M. Weckerlin rapporte la note curieuse que Rouget de Lisle a laissée sur ce chant. Cette note est peu connue; aussi la reproduirai-je ici : « Je fis les paroles et l'air de ce chant à Strasbourg, dans le mois qui suivit la proclamation de la guerre (fin d'avril 1792). Intitulé d'abord chant de l'*Armée du Rhin*, il parvint à Marseille par la voie d'un journal constitutionnel, rédigé sous les auspices de l'illustre et malheureux Dietrich. Lorsqu'il fit son explosion quelques mois après, j'étais encore en Alsace, sous le poids d'une destitution encourue à Huningue pour avoir refusé d'adhérer à la catastrophe du 10 août, et poursuivi par la proscription immédiate, qui, l'année suivante, dès le commencement de la terreur, me jeta dans les prisons de Robespierre, d'où je ne sortis qu'après le 9 thermidor » (p. 162).

Une autre citation intéressante, faite par M. Weckerlin, et qui rentre plus dans notre sujet — est celle d'une version de la célèbre chanson du *Petit Mari* (p. 102). Ce texte doit être fort ancien et précéder la rédaction généralement connue, qui elle-même était déjà vieille au temps de Scarron, comme le prouve un passage du *Roman comique* (Partie III, ch. III).

Le volume de M. Weckerlin, est-il besoin de le dire? doit prendre place dans toutes les bibliothèques où quelques rayons sont réservés au Folk-lore. TH. P.

Études critiques sur Properce et ses élégies, par FRÉDÉRIC PLESSIS, avec un fac-similé de six feuillets du *Neapolitanus*. Paris, Hachette, 1884, in-8 de XVI-331 p. — Prix : 7 fr.

Italici Ilias latina, *edidit, præfatus est, apparatu critico et indice locu-*

plete instruxit Fridericus Plessis. Paris, Hachette, 1885, in-8 de LI-100 p. — Prix : 5 fr.

A l'époque où règnent encore, dans certains milieux, les préjugés de l'ancienne Université contre l'érudition, il n'est pas inutile de signaler à l'attention le livre qu'un érudit de la nouvelle génération, M. F. Plessis, vient de consacrer à Properce. On répète en effet que les études philologiques, telles qu'on les a inaugurées en France, n'ont point la valeur qu'elles affichent, et qu'en gagnant les qualités germaniques, nous risquons de perdre celles de l'esprit français, la justesse, la clarté, la faculté de généraliser et de saisir les ensembles; à force, dit-on, d'analyser la matière des textes, on en oublie l'esprit, et l'érudition philologique tue le goût littéraire. Ce livre répond aux sophismes de la paresse nationale; il montre que le goût véritable ne trouve des aliments sains et solides que dans une étude complète des monuments, éclairés à toutes les lumières des recherches spéciales, la grammaire, la métrique, la paléographie, l'histoire des textes, etc. Il prouve *ab exemplo*, que la bonne critique est faite de bonne philologie.

Les *Études sur Properce*, disons-le tout de suite, même dans les chapitres les plus chargés, sont écrites d'un style sobre et net, qui, pour s'attaquer aux questions les plus obscures, ne perd rien de sa clarté native. Si tous les philologues n'usent pas de ce style-là, la faute n'en est donc point à leur méthode. Les théories métriques les plus sèches, les polémiques les plus embrouillées sont exposées et discutées avec un art littéraire qui les rend presque agréables. Et cependant M. Plessis ne recule devant aucune des difficultés de sa tâche. Il s'est proposé d'abord d'étudier et de classer les manuscrits de son auteur, puis de faire l'histoire et la critique de toutes les éditions qui ont marqué, depuis la Renaissance, un progrès ou une modification du texte. Il consacre ensuite quinze pages à l'examen d'une question qui a été la pierre d'achoppement de plusieurs éditeurs : faut-il diviser Properce en cinq livres ou en quatre? Il s'attaque aux interpolations, si souvent reprochées au texte du grand élégiaque, et après une argumentation serrée sur un certain nombre de passages, il se prononce dans le sens conservateur. Le nom et la patrie du poète, la chronologie de ses compositions, et, comme suite naturelle, sa biographie, étaient autant de chapitres nécessaires : ces sujets ont fourni matière à d'innombrables dissertations, particulièrement en Allemagne et en Angleterre; M. Plessis, qui a eu la patience de les lire toutes, les résume et les apprécie de manière à nous éviter pour jamais d'y recourir. Il prend son parti avec une grande indépendance de jugement, mais en nous fournissant tous les moyens essentiels de le contrôler. Il est difficile d'analyser ces études, d'une critique pénétrante et mesurée, qui

se lisent sans fatigue, malgré l'appareil d'érudition qui les entoure.

Si le livre s'arrêtait ici, il aurait sa valeur particulière, son utilité pour les cent ou deux cents érudits qui s'occupent en Europe de poésie latine, et nous laisserions aux revues spéciales le soin d'en relever l'importance. Mais la partie qui s'adresse au grand public, et qui a été si remarquée à la soutenance de cette thèse en Sorbonne, mérite de nous retenir. Appuyé sur les recherches qu'il vient de faire, sûr désormais du terrain où il marche, l'auteur aborde l'histoire générale de l'élégie antique et détermine la place qu'y occupe Properce par le caractère de son talent et par sa nature morale. C'est ici qu'on voit la précision donnée aux appréciations littéraires du critique par sa connaissance approfondie des questions philologiques. M. Plessis venge Properce des jugements superficiels portés sur lui ou plutôt contre lui par les écrivains de plume facile, qui comprennent le latin à demi, ignorent l'existence des manuscrits, et font des amplifications de rhétorique sur un texte qu'ils croient ancien et qui n'est qu'une interpolation d'un humaniste de la Renaissance. M. Plessis, qui a soumis à l'examen philologique chaque vers de Properce, y a gagné de connaître à fond son poète et les moindres nuances de sa pensée. Il montre ce qui le distingue d'Ovide et des autres élégiaques : l'énergie du style, la variété de l'inspiration, la sincérité du sentiment; il dégage les raisons qui font à Properce moins de lecteurs qu'à Tibulle : « Ce qui rebute chez Properce, c'est le sérieux qu'il apporte dans la passion; comme il applique sa force de réflexion à des sujets qui passent d'ordinaire pour légers, il arrive qu'il déplaît aux esprits mûrs à cause des sujets qu'il traite; aux esprits jeunes à cause de la manière dont il les traite. » Etc. Tout le passage, il faut dire tout le chapitre, est d'un lettré.

Nous ne ferons sur cette partie de son travail aucune critique à M. Plessis; pour en avoir le droit, il faudrait avoir pratiqué son poète comme il l'a fait; sur les autres, au contraire, nous croyons avoir des observations à présenter. M. Plessis a mis en relief l'importance exceptionnelle du *Neapolitanus*, aujourd'hui à Wolfenbüttel, manuscrit qu'il attribue au commencement du XIIIe siècle et même à la fin du XIIe, tandis que tous les autres textes de Properce sont seulement du XVe. Ses conclusions, corroborées par les fac-similés en héliogravure, seront certainement adoptées; mais si tous les manuscrits sont de beaucoup postérieurs au *Neapolitanus*, il pourrait peut-être se faire qu'ils en provinssent; cela simplifierait singulièrement la critique du texte, en la réduisant à une seule source. Cette observation, faite à la soutenance, s'impose à la lecture du chapitre des manuscrits; M. Plessis a fait preuve de timidité critique en n'abordant pas le problème qu'il a si nettement indiqué. — Toujours à propos du *Neapolitanus*, l'auteur concède à M. Baehrens que, puisque Manetti l'a possédé, le

manuscrit devait être à Naples au xve siècle (p. 16); Giannozzo (et non Jannottio) Manetti est mort à Naples en 1459, cela est vrai; mais M. Plessis ne peut ignorer que cet illustre homme d'État est un Florentin et qu'il a passé à Florence la meilleure partie de sa vie. Si le volume a été possédé par Manetti, rien ne prouve que ce soit à Naples plutôt qu'à Florence, ou même ailleurs, Manetti ayant beaucoup voyagé. On s'étonne que M. Plessis n'ait pas tiré parti de cet argument qui confirme la thèse qu'il soutient. — Pour ce qui est de l'histoire du manuscrit, nous avons sur le sujet une opinion absolument différente de celle de M. Plessis; nous croyons que le manuscrit dit du roi Alphonse II, celui de Pontano, et le *Neapolitanus* ne font qu'un, et nous espérons convaincre en temps et lieu l'auteur lui-même. — P. 4, il pouvait mieux appuyer l'autorité d'une lettre qu'il cite pour prouver que Pétrarque a possédé un manuscrit de Properce. Lombardo della Seta, à qui cette lettre fut adressée, fut un des exécuteurs testamentaires de Pétrarque, et il eut, après la mort de celui-ci, le soin de sa bibliothèque. Si on lui demandait à cette époque un Properce au milieu d'autres livres de la bibliothèque de Pétrarque, comme le contexte le prouve surabondamment, c'est parce que Properce figure dans la collection. Dans ces conditions, il y a plus qu'une vraisemblance et la lettre peut suffire à établir le fait. Ajoutons que M. Plessis désigne ce Lombardo d'une manière insuffisante en l'appelant Lombardo de Padoue; son vrai nom est parfaitement connu. — A la note de la p. 22, on pouvait joindre l'indication d'un manuscrit de Properce que j'ai vu à la bibliothèque de Naples (coté IV. F. 22); il a été écrit à Bologne en 1465, et a été annoté, en partie du moins, par l'humaniste Janus Parrhasius.

Après un si long examen du premier livre de M. Plessis, nous devons passer plus rapidement qu'il ne faudrait sur le second, l'*Ilias latina*. Ce texte est un abrégé de l'Iliade, en 1070 hexamètres latins, qui a été en Occident, pendant tout le moyen âge, la seule source des connaissances sur Homère. Est-il besoin d'ajouter que ce travail de grammairien n'a aucune valeur littéraire? M. Plessis a établi le vrai nom de l'auteur, sur une hypothèse de M. Louis Havet, fixé l'époque où il écrivait, la méthode qu'il a suivie, les questions de style ou de métrique qui se rattachent au sujet. Une édition critique, peut-être un peu trop conjecturale, mais soignée et complétée par un bon index, termine le volume. Je reprocherais à M. Plessis de n'avoir pas cité, sous forme versifiée, le témoignage d'Hugo Trimbergensis (p. XLIX); M. Comparetti le donne ainsi dans *Virgilio nel medio evo* (1re. éd., p. 122, avec *hic* pour *huic*). — Quelques mots sur les révélateurs d'Homère aux modernes, Pétrarque et Boccace, eussent été à leur place en conclusion; M. Plessis me saura gré d'exhumer le jugement du premier sur l'au-

teur qu'il a si patiemment étudié : « *Is qui Homerus vulgo dicitur alterius nescio cujus scholastici opusculum scias, licet ab homerica Iliade sub breviloquio descriptum.* » (*Ep. Familiares*, l. x, ép. 4). — En résumé, et malgré nos critiques, ces deux travaux marquent une étape importante des études latines en France. Leur auteur s'est mis au premier rang de ceux qui les cultivent chez nous, et son *Properce* particulièrement méritait d'être signalé comme un exemple de l'érudition sincère et de la critique telle que l'exige le temps présent.

P. DE NOLHAC.

Surian, *prêtre de l'Oratoire, évêque de Vence, de l'Académie française (1670-1754). Pensées et discours inédits précédés d'une étude historique et littéraire renouvelée d'après les manuscrits*, par l'abbé A. ROSNE. Paris, Gaume et Cie, 1886, in-12 de VIII-338 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. l'abbé Rosne a déjà publié dans la *Revue de Provence* plusieurs études sur les prédicateurs célèbres du XVIIIe siècle ; sur M. de Beauvais, sur le P. Élisée, sur l'abbé Ségui. Surian, prêtre de l'Oratoire, académicien comme Ségui, évêque de Vence et Provençal, devait tenter son érudition : mais à peine eut-il donné dans la même Revue, une notice composée avec les documents connus de tout le monde, que les papiers mêmes de Surian tombèrent entre ses mains. Ces bonnes fortunes arrivent souvent aux travailleurs de sa taille, et le présent livre en est sorti.

On sait que la congrégation de l'Oratoire, dans la première période de son existence, c'est-à-dire depuis sa fondation en 1614 jusqu'en 1790, a donné à l'Église et à la France un grand nombre d'hommes considérables par le talent et la vertu : vingt-et-un évêques, seize membres de l'Académie française, huit de l'Académie des Sciences, dix de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres..... Surian nous offre l'une des figures les plus sympathiques de cette riche galerie, et je comprends que l'abbé Rosne se soit attaché à la peindre en plein relief, en insistant sur le parallèle de sa carrière si bien remplie avec celle de Massillon. Né le 20 septembre 1670, à Saint-Chamas, dans l'ancien diocèse d'Arles, Jean-Baptiste Surian appartenait à une ancienne famille dont les ancêtres avaient pris, en revenant des croisades, le surnom de *Syrianus*. Son père avait une grande fortune et sa mère sortait des Broglie de Lambesc : mais l'héritage, partagé entre neuf enfants, ne pouvait assurer qu'une existence assez modeste à chacun d'eux. Trois des fils embrassèrent la carrière ecclésiastique, et la suite prouva que leur vocation était sérieuse. Après avoir fait de brillantes études au collège de Juilly, Jean-Baptiste, que son père destinait au commerce, persuada facilement à des parents chrétiens que Dieu l'appelait à le servir de plus près et, dès l'âge de quinze ans et quelques mois, il entra au novi-

ciat de l'Oratoire, à la résidence d'Aix. « L'idée de cet aimable temps, écrivait-il soixante-cinq ans plus tard en parlant de son noviciat, me reste comme la peinture d'un jardin charmant qui a disparu sous la neige de l'hiver..... »

Pendant plusieurs années, Surian fut employé comme professeur dans diverses maisons de l'Institut, à Pézenas, à Marseille, à Toulon, où il fut nommé, en 1696, préfet des études; enfin à Montbrison. Les jeunes religieux auxquels on promettait à cette époque le plus brillant avenir oratoire, Massillon, Surian, Maures, étaient tous les trois alors occupés à l'enseignement dans les collèges. C'était une règle qui ne souffrait guère d'exception, et il est certain que cette épreuve offrait aux maîtres les plus précieux avantages; mais je ne crois pas volontiers, comme le suppose M. l'abbé Rosne, qui a suivi patiemment son héros dans toutes ses résidences, que ce fût parfois au détriment des élèves, parce qu'au bout de dix ans on leur retirait, sans espoir de retour, un professeur parvenu à la maturité de l'âge et du savoir. Dans un Ordre comme celui de l'Oratoire à la fin du XVIIe siècle, les hommes éminents ne manquaient pas, et M. l'abbé Rosne le remarque lui-même : « uno avulso, non deficit alter. » Surian fut donc envoyé à Saumur, en 1697, pour achever ses études théologiques avant d'entreprendre la grande prédication et, deux ans après, il alla faire ses premières armes à Caen, où il prêcha l'avent de 1702 et les carêmes de 1703, de 1704 et de 1707. Son succès y fut tel qu'on le manda dès l'année suivante à Paris. Je ne le suivrai pas dans toutes les chaires de la capitale où il monta de 1710 à 1728, époque à laquelle il fut nommé évêque de Vence. M. l'abbé Rosne a consacré à cette période de la vie laborieuse de Surian un chapitre qui serait à citer tout entier et qui montre combien le nouvel orateur possédait, à l'égal de Massillon, le don d'attirer et de retenir, et sut, pendant ces années de luttes religieuses continuelles à propos de la bulle *Unigenitus,* se tenir dans la sainte liberté dont parle Bossuet dans l'oraison funèbre du P. de Bourgoing, en dehors de tout parti dont les vues particulières fussent opposées à la pure doctrine de l'Église. Aussi mérita-t-il, et c'est pour lui un honneur, les foudres des trop fameuses *Nouvelles ecclésiastiques,* pour qui, avouer qu'on aimerait à vivre loin des luttes passionnées, c'était convenir implicitement qu'on attendait l'épiscopat avec impatience, et qu'une fois la dignité obtenue, on saurait être ingrat.

Je n'ai pas le loisir d'étudier ici, après M. l'abbé Rosne, la manière oratoire de Surian et les causes de son succès. Je remarquerai seulement qu'il avait un grand souci de la composition de ses tableaux et qu'il étudiait volontiers les chefs-d'œuvre des grands peintres dans les collections des graveurs du temps, pour chercher à découvrir le *mens divinior* dans un art voisin du sien. Voici dans ses notes inédites une

des plus caractéristiques : « Peindre vivement dans le sermon le principal objet, comme dans la peinture, et étudier pour m'y attacher dans mon discours, un tableau d'un grand peintre, de Raphaël, du Corrège, du Guide, du Titien, par exemple, sur tel mystère, telle scène de l'Évangile qu'ils ont représentés. Lire là-dessus les saints Pères... » Ces notes intimes ont singulièrement facilité la tâche de M. l'abbé Rosne et donnent à son étude, qui contient la moitié du volume, une saveur toute spéciale. Je ne lui reprocherai que deux détails. A propos de la réception de Surian à l'Académie, il dit que l'*illustre Daguesseau*, qui devait lui répondre, fut remplacé par Danchet. Je ne sache pas que l'illustre Daguesseau ait jamais fait partie de l'Académie française, et cette compagnie ne reçut qu'en 1789 son petit-fils, qui ne peut être qualifié d'illustre. Plus loin, à propos de la succession académique de Surian, M. l'abbé Rosne réédite les plaisanteries légendaires sur le pauvre abbé Trublet, auquel il inflige même l'épithète cruelle de ridicule. J'ai récemment démontré, dans la *Revue de Bretagne*, combien les sarcasmes de Voltaire étaient immérités, et M. Duchesne, dans les *Annales de Bretagne*, vient de venger noblement après moi, la mémoire de l'abbé malouin. Ce ne sont là que de légères critiques. Le livre de M. l'abbé Rosne est excellent, très substantiel et de ceux qui excitent aux pensées fortifiantes. Je le recommande comme remède contre les énervements de la littérature contemporaine.

RENÉ KERVILER.

HISTOIRE

Völkerkunde, von Dr. FRIEDRICH RATZEL. 1er Band : *Die Naturvölker Afrikas.* Leipzig, Bibliographisches Institut, 1885, grand in-8 de x-96-660 p., avec 494 fig. dans le texte, 10 pl. en couleur et 2 cartes. — Prix : 20 fr.

Das Massai-Land *(Ost-Æquatorial Afrika),* von Dr. G. A. FISCHER. Hambourg, L. Friedrichsen & Co., 1885, in-8 de 155 p. avec 6 autotypies, 3 pl. et 1 carte. — Prix : 8 fr.

Nouvelle carte de l'Égypte et de ses dépendances, *depuis le 5e degré de latitude sud jusqu'à la Méditerranée.* Échelle : 1/3,000,000. 2e édition corrigée. Berlin, Simon Schropp (J. H. Neumann), 1885, 3 feuilles in-fo. — Prix : 10 fr.

Les amis des études géographiques éprouvent toujours un vif plaisir quand paraît un nouvel ouvrage de M. Ratzel. Cette fois, l'auteur de l'*Anthropogeographie* entreprend une véritable encyclopédie ethnographique destinée non pas tant aux spécialistes qu'aux lecteurs désireux d'acquérir des notions justes sur les caractères physiques, le degré de civilisation et les mœurs des différentes branches de l'humanité. Le premier volume de cette publication, seul paru jusqu'à présent, est consacré aux peuples sauvages de l'Afrique, et il fait bien augurer de

l'exécution de l'ensemble de cette *Völkerkunde,* que deux autres volumes viendront prochainement compléter.

Après une introduction générale, dans laquelle sont examinés les principaux éléments dont la « Science des Peuples » doit tenir compte, M. Ratzel décrit sommairement le continent africain, son sol, ses climats, sa végétation et sa faune, puis il esquisse largement les traits principaux de son anthropologie et son ethnologie. Le même plan a été suivi dans tous les chapitres descriptifs qui viennent ensuite : les conditions du milieu géographique sont toujours brièvement dépeintes et analysées par l'auteur avant qu'il ne procède à retracer l'histoire de chaque race. Ce rapprochement perpétuel de la nature et de l'homme constitue le côté vraiment original du livre, et lui donne son principal attrait. Il est impossible de reproduire ici la liste des chapitres où sont passés en revue, l'un après l'autre, tous les groupes de peuplades qui habitent le sud, le centre et l'ouest de l'Afrique; disons seulement que le savant professeur de Munich paraît posséder à fond la bibliographie de son sujet (les sources ne sont malheureusement pas indiquées en détail, lacune difficile du reste à éviter, étant donnés le but et la nature de l'ouvrage), et qu'aux peintures des voyageurs et des anthropologistes, il ajoute souvent des considérations nouvelles et pleines d'intérêt pour la philosophie de l'histoire; le style est clair, facile sans tomber dans le lieu commun banal, et maints traits de caractère, relatés çà et là au milieu de passages plus abstraits, nous font pénétrer, pour ainsi dire, dans l'âme de ces « sauvages », à l'égard desquels bien des préjugés règnent encore parmi nous. L'Afrique est, de toutes les parties du globe, celle qui, en ce moment, attire le plus l'attention du grand public; le volume de M. Ratzel vient donc à point, et on ne saurait trop en recommander la lecture.

Le côté de l'*illustration* a été l'objet de soins particuliers, et les nombreuses gravures qui ornent la *Völkerkunde* ont été presque toujours bien choisies — tâche délicate quand il s'agit d'un ouvrage de ce genre, tant les dessins contenus dans les publications des explorateurs sont d'une valeur inégale sous le rapport de la vérité ; il est vrai que l'usage de la photographie, en se généralisant de plus en plus, facilite singulièrement aujourd'hui le travail des artistes, et du même coup assure aux figures une fidélité que rien ne pouvait jadis garantir au lecteur d'une manière absolue. Aussi, M. Ratzel a-t-il fait reproduire quantité de types, d'après les clichés de MM. R. Buchta (Haut-Nil), Falkenstein (Loango), Fabri, Fritsch, Wangemann (Afrique australe), etc. Pour les scènes de mœurs, aspects pittoresques, vues de villages indigènes, il a fallu fréquemment, faute de mieux, copier les gravures renfermées dans les relations de voyages ; quant aux objets, tels qu'armes, ustensiles, parures, ils ont été dessinés d'après les ori-

ginaux conservés dans les principaux musées d'Europe ; l'exécution des planches en couleur, qui les représentent, ne laisse rien à désirer. — L'ensemble de l'ouvrage, répétons-le, est donc très bien réussi ; on eût désiré toutefois qu'une plus large part fût faite aux cartes ; il y en a seulement deux, d'ailleurs fort instructives, figurant la distribution des races et le degré de civilisation des peuples dans le continent africain tout entier ; quelques cartes partielles à plus grande échelle auraient été utiles. Les habitants des côtes de la Guinée et du Soudan occidental ont été un peu sacrifiés, le chapitre où il en est question paraît insuffisamment développé par rapport au reste du livre. Quant aux races plus civilisées du nord et du nord-est de l'Afrique, M. Ratzel en parlera dans un autre volume.

— Le travail de M. Fischer, extrait des *Mittheilungen* de la Société de géographie de Hambourg, renferme le récit de l'expédition effectuée en 1882-83, aux frais de cette Société, du port de Pangani, situé sur l'Océan Indien, jusqu'au lac Naiwascha, par la région du Kilimandjaro et le pays des Massai. Les contrées traversées, sur lesquelles les voyageurs anglais Thomson et Johnston ont aussi donné récemment beaucoup de renseignements nouveaux, constituent au point de vue pittoresque l'une des parties les plus variées et les plus intéressantes de toute l'Afrique, d'ailleurs si monotone comme relief, en comparaison avec les autres continents. Depuis les explorations des missionnaires protestants Krapf et Rebmann, et surtout du baron von der Decken et de ses compagnons, on sait qu'il y a là de grands cônes volcaniques, dont les plus remarquables, le Kénia et le Kilimandjaro, atteignent des dimensions gigantesques et conservent de la neige à leur sommet; au dire d'un indigène que M. Fischer avait à son service, l'un de ces volcans, le Dönjo Ngai (représenté sur une des vues jointes à l'ouvrage) aurait eu une éruption en 1880. Les voyageurs célèbrent à l'envi les sites souvent grandioses que présente cette région, où la végétation est en outre d'une grande richesse, et le gibier fort abondant. — La relation de M. Fischer, sans contenir de faits qui changent notablement le tableau tracé par ses prédécesseurs, sera lue néanmoins avec intérêt ; on a ajouté à la suite quelques notes sur l'histoire naturelle des pays visités par le voyageur : de pareils documents, quelle que soit leur insuffisance, sont toujours précieux lorsqu'ils ont trait à des parties du globe dont la connaissance scientifique est encore si peu avancée. Les échantillons géologiques rapportés par M. Fischer ont été étudiés par M. le Dr O. Mügge ; leur examen a confirmé ce qu'on savait déjà sur la structure du Massai, d'après les recherches de Sadebeck et de Thomson : en dehors des dépôts continentaux récents qui occupent notamment le fond des dépressions (sables, tuf calcaire, etc.), il ne paraît y avoir là que des roches cristallines et schis-

teuses anciennes (gneiss, micaschistes, amphibolites, porphyres, etc.), surmontées d'un puissant ensemble de roches volcaniques de composition extrêmement variée (liparites, trachytes, néphélinites, basaltes, andésites, etc.). Quant aux plantes recueillies, elles se répartissent entre trois cents espèces environ, d'après M. Reichenbach, chargé d'en faire la détermination ; elles indiquent pour la flore de ces contrées des liens étroits avec celles de l'Abyssinie, de la côte de Zanzibar et des pays Somalis. La description des collections zoologiques, confiées en partie à M. Pagenstecher et comprenant de nombreux vertébrés ainsi que des insectes, myriapodes et arachnides, a déjà été publiée dans des revues spéciales. Enfin, trois planches sont consacrées à la représentation des objets ethnographiques les plus intéressants rapportés par M. Fischer. — La carte accompagnant le volume a été dressée avec soin, à l'échelle de 1/1,500,000, par M. L. Friedrichsen, d'après l'itinéraire relevé par l'auteur avec l'aide d'une boussole et d'un chronomètre, et en s'appuyant sur un certain nombre de points déterminés par les expéditions antérieures ; les altitudes, exprimées en mètres, reposent sur des observations barométriques.

— La *Nouvelle carte de l'Égypte,* rédigée en langue française, et vérifiée par le Dr Schweinfurth, mesure 1 m. 70 dans le sens des méridiens, et 78 c. dans le sens des parallèles ; elle comprend du côté de l'est toute l'Abyssinie, et vers l'ouest, le Darfour presque en entier. Les eaux sont indiquées en bleu, le relief représenté par un estompage grisâtre, sur fond teinté, les lieux habités et les routes des caravanes ou les itinéraires des explorateurs sont marqués en rouge, et le noir réservé aux écritures. La carte exécutée en lithographie à l'établissement de Wagner et Debes, à Leipzig, sera d'un usage commode pour suivre les événements qui ont pour théâtre l'Égypte, les côtes de la mer Rouge, le Soudan oriental et la région du Haut-Nil ; un carton spécial, dressé également à l'échelle du 1/3,000,000 est consacré à la partie occidentale des pays Somalis, avec le golfe d'Aden et les possessions italiennes, françaises et anglaises du détroit de Bab el Mandeb. Les limites du territoire égyptien ont été laissées telles qu'elles étaient avant 1882. — On regrettera seulement qu'au lieu d'étendre un ton uniforme sur toutes les surfaces émergées, sans autre but que d'être agréable à l'œil, on n'ait pas cru devoir distinguer sur cette carte, au moyen de trois ou quatre nuances différentes, les territoires cultivés ou boisés, les régions de pâturages, les solitudes rocheuses et les déserts de sable, comme cela a été fait tout récemment pour la belle carte d'Afrique en dix feuilles, à l'échelle du 1/4,000,000, publiée par la célèbre maison Justus Perthes, de Gotha ; car pour un continent où le caractère économique du pays présente des variations aussi profondes, il est de première importance qu'on puisse se rendre compte immédiatement,

à l'inspection d'une carte, de la distribution des surfaces habitées et des districts sans valeur. Quant aux détails figurés, ils eussent souvent pu être rendus plus nombreux, sans nuire à la clarté du travail, étant donnée l'échelle; de même pour les cotes d'altitude (exprimées en mètres), malheureusement clairsemées d'une manière un peu trop irrégulière, et aussi pour les tracés des expéditions géographiques principales. Enfin certaines données auraient besoin d'être légèrement modifiées pour cadrer complètement avec les déterminations astronomiques et les levers les plus récents : il est vrai que les reconnaissances et les explorations se multiplient d'une manière si rapide qu'il est presque impossible de se tenir constamment au courant. Mais au point de vue usuel, en dehors des considérations qui intéressent surtout les cartographes, la *Nouvelle carte de l'Égypte* suffira, telle qu'elle est, à la plupart des personnes qui s'intéressent à cette contrée.

E. M.

The empire of the Hittites, by WILLIAM WRIGHT, B. A., D. D. London, Nisbet and Co, 1885, in-8 de xx-200 p., avec carte et photogr. — Prix : 20 fr.

Ce volume est un des résultats les plus récents et les plus curieux de la science archéologique; il nous intéresse d'autant plus qu'il se rattache à l'histoire de l'ancien Testament, et qu'il forme une espèce de commentaire des livres sacrés. La Bible, nous dit M. Wright, parle souvent d'un grand peuple nommé Héthéens (*Hittites*, en anglais); on peut suivre leur progrès et le développement de leur puissance en ligne parallèle, pour ainsi dire, avec les annales des sciences depuis le temps d'Abraham jusqu'à la captivité. Les voici sous les dehors d'une exquise courtoisie faisant avec le père des croyants un marché tout à leur avantage. Plus tard, leur ligne formidable de chariots de guerre essaie de fermer à Josué l'entrée de la Terre promise, et se signale dans le combat décisif près du lac Mérom. Plus tard encore, leurs aventuriers conduisent sur le champ de bataille les troupes de David et de Salomon; enfin nous voyons l'armée des Syriens, saisie d'une terreur panique, abandonnant le siège de Samarie par la crainte qu'ils ont du roi des Héthéens. Voilà donc l'existence d'une nationalité puissante bien et dûment établie d'après les récits bibliques; mais que nous disaient les auteurs profanes sur ce sujet? Rien, absolument rien; pour Hérodote et les nombreux annalistes de l'antiquité, les Héthéens étaient pour ainsi dire non avenus; quoi de plus naturel que de voir les critiques de l'école rationaliste se prévaloir de ce silence comme d'un argument décisif contre l'authenticité des livres de l'ancien Testament? C'est ce qui ne manqua pas d'arriver. Heureusement que les découvertes faites d'un côté en Assyrie et de l'autre en Égypte vinrent révéler à ne s'y pas tromper l'existence de l'empire des Héthéens; le jour sortit de

derrière les hiéroglyphes et les inscriptions cunéiformes; chaque nouveau texte transcrit et élucidé par les voyageurs et les savants produisit sur ce peuple étrange une série de faits en parfaite harmonie avec les récits de l'ancien Testament pour les moindres détails comme pour les traits généraux. M. Wright a entrepris en définitive de faire quant aux Héthéens ce que M. Rawlinson a fait pour les Égyptiens, les Assyriens, les Perses et les autres grandes nations de l'antiquité; il a reconstruit leur histoire, et a parfaitement réussi dans un travail qui ne laissait pas que de présenter de sérieuses difficultés. Des collaborateurs nombreux et zélés ont tenu à honneur de lui apporter le secours de leurs lumières, chacun dans sa spécialité; nous nous bornerons à nommer ici M. le professeur Sayce, connu depuis longtemps comme un des principaux orientalistes de l'école anglaise et qui a écrit pour le présent ouvrage le chapitre où la méthode de déchiffrer les inscriptions héthéennes est traitée avec tant de soin et d'érudition. Mais d'abord à quelle race appartenaient les Héthéens? Descendaient-ils de Sem ou de Cham? Si nous laissons de côté le témoignage de la Bible, les deux seules sources que nous puissions consulter sont le vocabulaire des noms propres et les sculptures. Quant à la première de ces autorités, quoique beaucoup de noms propres employés par les Héthéens soient évidemment d'origine sémitique, ce fait n'a rien qui puisse nous étonner; il était tout simple qu'ils empruntassent aux peuplades parmi lesquelles ils vivaient leur vocabulaire, puisqu'ils leur empruntaient aussi leur mythologie et leur rituel; mais on ne risque rien à affirmer avec MM. Brugsch et Sayce que la très grande majorité des éléments du vocabulaire héthéen est non sémitique, et cela se voit surtout si l'on prend la peine de faire le relevé des mots composés. Les Héthéens écrivaient *Kheta-sira* et *Kavi-sira* (roi des Héthéens, roi des Kuans). S'ils eussent appartenu à la race sémitique, ils auraient placé le mot *définissant* le second des deux, selon l'habitude des Israélites dans les noms *Melchisedec* et *Melchisalem*, par exemple.— L'origine non sémitique des Héthéens est confirmée de la manière la plus frappante par les chefs-d'œuvre de la sculpture. Voyez la représentation de la bataille de Kadest dans le grand temple d'Ibsamboul. Sur les onze cents figures que ce beau monument déroule devant nos yeux, il est très facile de distinguer les Égyptiens et leurs alliés des Héthéens et de leurs auxiliaires. Les armes défensives et offensives ne sont pas les mêmes: d'un côté se trouvent des guerriers barbus; de l'autre, des soldats sans barbe et avec une physionomie accusant d'une manière curieuse une origine tartare ou mongole. Un des collaborateurs de M. Wright, sir Charles Wilson, revenu dernièrement d'un voyage en Asie-Mineure, partage tout à fait l'opinion de M. Sayce et pense que les Héthéens, qui habitaient autrefois la Palestine et la Syrie

du nord, étaient des envahisseurs venus du plateau Anatolien, à l'est du fleuve Halys.

L'espace me manque pour examiner à fond le bel ouvrage de M. Wright ; mais je donnerai du moins l'énumération des principaux sujets traités dans chaque chapitre. Il s'agissait d'abord de prendre un moulage des inscriptions héthéennes qui existent à Hameh, en Syrie, et qui, découvertes il y a plus de soixante ans par Burckhardt, avaient depuis été oubliées et perdues de vue. L'histoire de l'expédition faite dans ce but sert d'introduction au volume; c'est la répétition obligée de tous les voyages en Orient : — tracasseries des autorités locales, mauvais vouloir des habitants, ennuis, obstacles, vexations de mainte espèce, et quand les résultats sont finalement heureux, ce n'est qu'au prix d'efforts continuels et d'une persévérance à toute épreuve. Supposons maintenant ces inscriptions mises en ordre et rapprochées à la fois des textes hiéroglyphiques et des documents en caractères cunéiformes; il faut examiner l'histoire des Héthéens successivement au point de vue égyptien et au point de vue assyrien, et c'est ce que fait M. Wright dans les chapitres II et III. Puis vient un aperçu de l'étendue géographique de l'empire héthéen (chap. IV), puis une appréciation de l'art, de la littérature et de la science dans les diverses branches (chap. V). Les affinités entre la mythologie des Héthéens et celle des Cananéens est très bien discutée par M. Wright (chap. VI) ; mais le morceau capital du volume est le chapitre où examinant d'après la Bible l'histoire des Héthéens, M. Wright saisit l'occasion de réfuter les opinions rationalistes de M. Cheyne et de M. Neuman, qui ont essayé, mais en vain, de ruiner l'autorité des textes sacrés comme document historique à propos de la peuplade dont nous nous occupons ici. Les trois derniers chapitres (IX-XI) traitent exclusivement des inscriptions, de leur lecture et de leur signification. Le volume est complété par un index alphabétique, une carte et seize photographies; il est imprimé avec le plus grand luxe. GUSTAVE MASSON.

Geschichte der Paepste seit dem Ausgang des Mittelalters, *mit Benutzung des päpstlichen Geheim-Archives und vieler anderer Archive,* bearbeitet von Dr. LUDWIG PASTOR, a. o. Professor der Geschichte an der Universität zu Innsbruck. I Band. *Geschichte der Päpste im Zeitalter der Renaissance bis zur Wahl Pius' II.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1886, gr. in-8 de XLVII-723 p.

Cette histoire des Papes depuis la fin du moyen âge aura six volumes, dans lesquels se dérouleront les faits relatifs à ces quatre grands événements : la Renaissance, la scission religieuse du monde occidental, la restauration catholique et la révolution moderne. La Renaissance occupera deux volumes, dont le premier, seul paru, va

jusqu'à l'avènement de Pie II. Cet ouvrage, fruit d'immenses recherches, est destiné, c'est notre conviction, aussi bien à effacer les travaux similaires d'André et de Christophe, en France, qu'à compléter ceux de Ranke et de Janssen, en Allemagne. La seule liste abrégée des ouvrages imprimés que l'auteur a mis à profit, remplit 23 pages (XXIV-XLVI), et l'on ne compte pas moins de 114 fonds d'archives ou bibliothèques exploités par lui (p. XXIII). Tout est ici de première main, et le résultat final de cet intelligent travail est bien conforme à ces paroles du grand collecteur des *Monumenta Germaniae historica*, G. H. Pertz, que M. Pastor a prises pour épigraphe : « La meilleure justification des Papes est la mise en plein jour de leurs actes (1823). »

Après une courte préface, pour exposer la raison de cet ouvrage et la nature de ses sources, ce premier volume s'ouvre par une judicieuse appréciation de la Renaissance, dont l'historien montre la double tendance : fausse renaissance du paganisme et vraie renaissance chrétienne; il y a là bon nombre de faits et de textes puisés dans les manuscrits, dont l'histoire littéraire fera un excellent profit. Le premier livre, qui n'est encore qu'une sorte d'introduction au sujet principal, en étudie les événements préliminaires; c'est une histoire abrégée des Papes depuis le commencement de la captivité (des Exils) d'Avignon jusqu'à la fin du grand schisme. Dans le deuxième chapitre, le schisme et les grands mouvements hérétiques, M. Pastor établit la légitimité de l'élection d'Urbain VI à l'aide de nombreux documents contemporains, dont plusieurs inédits : « Pro certo, disait le cardinal d'Aigrefeuille à l'évêque de Viterbe Nicolas, a tempore s. Petri citra non sedit aliquis in sede sua magis juste quam iste » (p. 639); s'adressant au Pape lui-même dans son *Liber de consideratione*, Jean de Jenstein donnait le vrai mot de la situation : « Condemnabas simoniacos, avaritiam enervabas, superbos quantum in te fuit contundebas, cenas turpes et convivia submovebas, voluisti ut ambularent cum Deo tuo; bene fecisti, juste egisti, non est qui dicat tibi secus, tamen pace tua dicam non satis caute factum est (p. 103). » L'histoire des conciles de Pise et de Constance termine le premier livre.

Le deuxième se concentre sur Martin V et Eugène IV : rétablissement de l'autorité pontificale, sa lutte avec les oppositions conciliaires, commencements de la Renaissance à Rome (1417-47). Le troisième livre est tout entier consacré à Nicolas V, le fondateur du « mécénat papal » (1447-55) : son élection, son caractère, l'Église et les pouvoirs politiques, jubilé de 1450, le cardinal Nicolas de Cusa, renaissance des arts et des lettres, bibliothèque du Vatican, Etienne Porcari, chute de Constantinople. Le quatrième et dernier livre de ce volume n'embrasse également qu'un pontificat, celui de Calixte III, le champion de la chrétienté contre l'Islam (1455-58) : le Saint-Siège et la question orien-

tale, victoire de Belgrade, Scanderbeg, « l'athlète du Christ, » les Borgia. Suit une série de 86 pièces et notices justificatives (p. 621-708). Ces documents, la plupart publiés d'après les originaux, nous ont paru correctement reproduits et exactement datés; nous y signalerons : la correspondance de Christophe de Plaisance sur l'élection d'Urbain VI (nos 10-2) et celle de l'abbé de San-Galgano, comte de Cacciaconti (nos 23-30). Dans la bulle solennelle de nomination de Rodrigue Borgia au cardinalat, l'éditeur, trompé par la disposition des signatures cardinalices sur trois colonnes (au milieu les évêques, à gauche les prêtres et à droite les diacres) dans le manuscrit, s'est trompé en plaçant (p. 692) les 1ros entre les 2es et 3es, alors que les cardinaux suburbicaires signaient immédiatement après le Pape. A signaler aussi parmi les notices celles des manuscrits romains relatifs au schisme de 1378 (no 14), des archives consistoriales (no 16), des discours d'Étienne Porcari (no 42) et des bulles relatives au cardinal Borgia (no 79). Toutefois, il y manque, à notre avis, quelque chose d'essentel, l'itinéraire des quatre papes dont ce volume offre une biographie si exacte et si fouillée ; cet appendice eût été d'autant plus utile que rien n'a été, que rien ne sera peut-être de longtemps publié de l'ensemble de leurs *Regesta*. Les recherches de M. Pastor lui en ont certainement fourni tous les éléments, et il eût rendu à cet égard un signalé service aux érudits en le publiant, même sous la forme la plus condensée.

Pour résumer notre appréciation autrement que par des réserves, nous souhaitons d'ores à cet ouvrage un traducteur français; à celui-ci nous désirerions de solides connaissances bibliographiques, car, nonobstant la beauté des impressions qui sortent de l'imprimerie Herder, à Fribourg, l'absence de petites capitales pour les noms d'auteurs, d'italiques pour les titres des livres et de ponctuation fréquente, pourrait transformer parfois le traducteur du savant professeur d'histoire à l'Université d'Inspruck en « traditore. »

ULYSSE CHEVALIER.

Doria et Barberousse, par le vice-amiral JURIEN DE LA GRAVIÈRE, membre de l'institut. — Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, 1886, gr. in-18 de 346 pages. — Prix : 3 fr. 50.

L'Amiral Julien de la Gravière ne se repose pas : après une carrière des plus brillantes où il a exercé, à diverses reprises, des commandements d'une haute importance militaire et politique, il semble s'être donné pour tâche de publier chaque année un nouveau volume, où les exploits des anciens marins s'éclairent aux lueurs de son expérience. L'ensemble de ses ouvrages est un peu décousu; coordonné et mis au point, il formerait une histoire générale de la marine de la

plus grande valeur ; tel qu'il est, c'est une mine inépuisable d'enseignements précieux à consulter pour les jeunes officiers et une série d'études historiques des plus intéressantes pour tout le public lettré ; pour le fond et la forme, c'est, en outre, une œuvre littéraire fort remarquable.

Cette fois, le savant amiral s'est attaché à décrire la lutte mémorable entre deux grands hommes de mer, Doria et Barberousse. Il montre la puissance maritime de l'empire ottoman s'élevant sous Soliman le Magnifique grâce aux déplorables divisions qui, en dépit des efforts du Saint-Siège, paralysaient les résistances de la chrétienté : ne voyait-on pas alors les républiques italiennes et les souverains très chrétiens rechercher l'alliance du Croissant en haine de leurs rivaux? L'auteur flétrit très justement cette déplorable politique dont le résultat fut de laisser dévaster le littoral méditerranéen par les corsaires barbaresques. Dans sa lutte déplorable contre Charles-Quint, François Ier eut d'abord la bonne fortune d'avoir pour amiral l'illustre André Doria, mais il ne sut pas l'attacher à sa cause et la défection de ce grand homme de mer, mal récompensé de sa victoire d'Amalfi, lui fit perdre l'Italie. Doria fut moins heureux contre Barberousse et son étoile pâlit devant celle du fondateur de l'Odjak d'Alger Capitan Pacha de Soliman le Magnifique, le Roi de la mer enfin, comme l'appelaient avec orgueil les Ottomans.

Comme conclusion, l'amiral s'en tient aux principes déjà déduits de ses précédents ouvrages. L'ancien dicton : « Jeunes capitaines et vieux marins » doit être retourné ; il faut plus que jamais des Duquesne et des Courbet ; l'heure n'est pas venue de sacrifier les cuirassés aux torpilleurs ; les deux éléments sont nécessaires, mais il faut éviter de les faire agir simultanément ; « *la poussière navale* doit être réservée à la protection des côtes ; » la marine est appelée à concourir de plus en plus aux opérations offensives de l'armée de terre en se prêtant à de gigantesques opérations de descente sur le littoral ennemi ; en dehors de cet objectif spécial, les efforts de la France maritime doivent tendre à une vigoureuse défensive. Ces idées d'un vieux marin qui cherche à déchirer les voiles de l'avenir peuvent être discutées, mais il est sage d'en tenir compte et de les méditer.

Cte DE BIZEMONT.

La Révolution du 31 mai et le fédéralisme en 1793, *ou la France vaincue par la Commune de Paris,* par H. WALLON, Paris, Hachette, 1886, 2 vol. in-8 de VIII-548 et 542 p. — Prix : 15 fr.

Dans l'histoire de la Révolution, M. Wallon semble avoir adopté comme étude spéciale, celle de la Terreur : il l'a dépeinte dans ses actes et dans ses conséquences par sa belle *Histoire du Tribunal révolutionnaire à*

Paris et par l'histoire qu'il annonce de la Justice révolutionnaire dans les départements; il en raconte aujourd'hui les prémices dans son livre sur la *Révolution du 31 mai*. Si la Terreur, en effet, ne date pas du 31 mai; si l'on peut, comme l'a si bien dit Malouet, la faire remonter jusqu'au 14 juillet, c'est à partir du 31 mai surtout qu'elle se développe et s'organise. Les Girondins et le pays entier, par leur organe, avaient protesté contre les massacres de septembre; leur chute jeta la France sous la domination des assassins de septembre. Non pas assurément que je veuille absoudre les Girondins des excès et des crimes de la Révolution; ils ont, selon la parole d'un éloquent évêque, le sang de Louis XVI sur les mains, et ce sang ne s'effacera pas; mais ils eussent voulu s'arrêter dans la voie sanglante; après avoir été les violents en face des constitutionnels, ils étaient devenus les modérés en face des Jacobins. Mais c'est la logique des Révolutions qu'on ne s'arrête pas sur la pente qui conduit aux excès et que les modérés sont toujours vaincus et proscrits par les violents.

L'histoire du 31 mai à Paris est connue; on l'a racontée cent fois dans son ensemble, dans ses préparatifs comme dans ses suites. Ce qui est moins connu, ce qui n'avait jamais été raconté jusqu'à ce jour, c'est l'histoire du 31 mai en province, les essais de résistance des départements contre la révolution opérée brutalement dans la capitale. C'est cette histoire que M. Wallon retrace dans les plus grands détails, parcourant les divers départements les uns après les autres et empruntant son récit aux pièces les plus officielles, aux documents conservés soit dans les archives départementales, soit dans les archives nationales, aux proclamations émanées des administrations, et aux rapports soit des représentants en mission, soit des observateurs de l'esprit public envoyés en province; car Garat avait des agents de ce genre, non seulement à Paris, mais dans les départements. Au début, le mouvement d'indignation est général ou presque général; partout on veut venger les députés proscrits, partout on jure de rendre la liberté à la Convention décimée et asservie; le nord comme le midi, l'est comme le sud-ouest, la Bretagne et la Gascogne, la Normandie et la Franche-Comté sont d'accord dans une même pensée de résistance. Puis bientôt tout se calme, tout s'apaise; le peuple ne suit pas ses administrateurs; quand l'élite s'indigne, la masse reste indifférente : l'armée de Normandie s'enfuit à Pacy-sur-Eure, devant des adversaires qui se sauvent eux-mêmes; les troupes de Nîmes se débandent à Pont-Saint-Esprit, les Marseillais évacuent Avignon, presque sans résistance; et à Bordeaux, quand on demande douze cents hommes, on en trouve quatre cents. La Constitution de 1793, bâclée en huit jours, est le prétexte qu'invoquent, pour se soumettre à la Convention, les départements, effrayés de leur première audace. Quelle chute après

tant d'ardeur au début, et quel pitoyable contraste, comme le remarque justement M. Wallon dans sa conclusion, avec la Vendée, qui, elle, combat pour deux grands principes : Dieu et le Roi! Cette conclusion de M. Wallon est tout entière, non seulement à lire, mais à méditer, elle est l'éloquente paraphrase et la lumineuse explication de ce beau livre qui restera comme l'histoire exacte, consciencieuse et irréfutable de la Révolution du 31 mai. Elle est la leçon qui ressort de tout ce récit : leçon frappante et facilement applicable de nos jours, pour peu que nous veuillions faire un retour sur nous-mêmes, leçon dont il y aurait grand profit à tirer, aujourd'hui que les Jacobins reparaissent et que la Commune de Paris est de nouveau menaçante ; leçon qui devrait être notre guide, si les leçons de l'histoire étaient jamais écoutées.

M. DE LA ROCHETERIE.

Négociations relatives au traité de Berlin *et aux arrangements qui ont suivi. 1875-1886,* par ADOLPHE D'AVRIL, ancien ministre plénipotentiaire. Paris, Leroux, 1886, gr. in-8 de 474 pages (avec 6 cartes), — Prix : 10 fr. (Publication de la Société d'histoire diplomatique).

Les questions orientales sont aujourd'hui plus compliquées qu'elles ne l'étaient autrefois, et peut-être se rattachent-elles plus étroitement aux affaires européennes. Aussi, lorsqu'il s'est produit un fait aussi considérable qu'un congrès européen, n'était-il pas inutile d'étudier, sur les documents, comment les questions naissent et se développent, de constater ce que chacun des facteurs a apporté pour la constitution de « ce présent qui est gros de l'avenir. »

Tel est l'objet que s'est proposé un ancien ministre plénipotentiaire, M. d'Avril, dans sa remarquable publication. Le plan général est celui qui avait été adopté par M. Mignet dans ses *Négociations relatives à la Succession d'Espagne,* à savoir : une collation des documents officiels reliés par une explication et un commentaire perpétuels. Notre auteur y a fait entrer avec raison les discours parlementaires. S'il est vrai, comme M. d'Avril l'énonce, « qu'il n'y a jamais en Europe qu'une seule question à la fois, et que cette question est un homme, » l'attention se porte naturellement sur le discours-manifeste prononcé par le prince de Bismarck au plus fort de la crise; les parties substantielles en sont reproduites textuellement dans les *Négociations.* On y trouvera des déclarations qui expliquent parfaitement l'attitude d'alors et l'attitude actuelle de l'*honnête courtier,* comme il s'intitule lui-même.

L'auteur ne se borne pas à relier entre eux les documents qu'il a réunis; il ne laisse échapper aucune occasion d'exprimer nettement son opinion motivée sur les questions les plus ardues et les plus

compliquées. La tendance générale est d'applaudir à l'affranchissement successif des populations, tant chrétiennes que musulmanes, réunies sous la domination des Osmanlis. M. d'Avril, par cette tendance, se rapprocherait davantage de la politique russe que de la politique anglaise, s'il est encore possible aujourd'hui d'appliquer de pareilles distinctions. A Berlin, en effet, la Russie voulait constituer une grande Bulgarie et l'Angleterre l'en a empêchée; en 1885 et en 1886, c'est l'Angleterre qui veut réaliser, au moins partiellement, le *desideratum russe* de 1878, et voici que le cabinet de Saint-Pétersbourg se retranche derrière le traité de Berlin pour tout entraver.

Si M. d'Avril traite très sévèrement la diplomatie de lord Beaconsfield, il s'attache, avec la discrétion voulue, mais avec une insistance de parti pris, à ne pas abaisser le rôle de la France en Orient; il répète mainte fois que, si les choses n'ont pas mieux tourné sur tel ou tel point, c'est parce qu'il manque à l'Europe mal pondérée une action bienfaisante (il dit même *prépondérante*) de la France, sans laquelle il est impossible de rien faire de définitivement bon en Orient et ailleurs. Ce sentiment n'implique aucune sympathie personnelle pour tel ou tel gouvernement : c'est un idéal d'intervention triomphante, au nom de la justice et des droits historiques.

Il n'était pas facile de disposer d'une manière claire les faits nombreux qui se sont passés de 1875 à 1886. M. d'Avril y a introduit le meilleur ordre. Son livre est divisé en quatre parties : Les négociations qui ont abouti à la guerre. — La guerre. — Les négociations qui ont abouti à la paix. — Les satisfactions, — en prenant ce mot dans le sens technique, lequel n'implique pas que les intéressés éprouvent de la satisfaction. Les pages qui concernent la Bulgarie offrent un intérêt tout particulier, à cause des événements dont elle est aujourd'hui le théâtre.

L'ouvrage est muni de cartes qui sont composées avec soin, de manière à ce que l'objet spécial de chacune en ressorte clairement. Dans tous ces arrangements, le penseur n'a pas fait tort à l'homme d'affaires qui, grâce à une copieuse et solide introduction historique, nous donne un véritable manuel de la question d'Orient.

J. Martinov.

Notice sur le collège de Saintes (1571-1850), par Pierre-Stanislas Moufflet, *avec notes et appendices,* par Louis Audiat. Saintes, Z. Mortreuil, 1886, in-8 de 128 p.

Il convient de signaler les publications consacrées à l'histoire de l'enseignement en France, surtout quand il s'agit de monographies consciencieuses et établies sur des documents originaux. C'est à cette catégorie de travaux qu'appartient la notice sur le collège de Saintes

que vient de mettre au jour M. Audiat. Elle a pour auteur un ancien principal de cet établissement, P. S. Moufflet, homme d'étude et grand homme de bien qui avait recherché, de 1839 à 1846, dans les registres de délibérations du corps de ville, les pièces se rapportant au collège pour y puiser les éléments du travail qu'il rédigea beaucoup plus tard et qui parut seulement après sa mort.

C'est à partir de 1571, que Moufflet a trouvé les premières traces d'un établissement d'enseignement secondaire à Saintes. Le revenu d'une prébende canoniale obtenu non sans peine, en conformité de l'ordonnance d'Orléans, en constitua la première dotation bientôt accrue par un legs de Guytard des Brousses, doyen du chapitre. Au commencement du XVIIe siècle, le collège passa aux mains des Jésuites qui lui assurèrent une large prospérité au double point de vue de l'organisation scolaire et des ressources matérielles. Lors de l'expulsion de 1762, que Moufflet apprécie avec une juste sévérité, le corps de ville fit appel à la congrégation de Saint-Maur, qui ne put obtenir main-levée des revenus mis en économat et dut céder la place à des prêtres séculiers qui gouvernèrent le collège jusqu'à la Révolution. En attendant la ruine définitive de 1793, la misère était venue, grâce à la suppression des dîmes et à la confiscation des biens ecclésiastiques et en même temps la désorganisation avait été produite par le serment schismatique généreusement refusé par la plupart des maîtres. Il ne resta que les bâtiments qui, après une interruption totale de l'enseignement durant plus de trois années, servirent à une école centrale. Là, comme presque partout, l'institution nouvelle ne jeta pas un bien vif éclat. Enfin, en 1802, par application de la loi de floréal an X, Saintes eut une école secondaire, transformée en collège communal en 1808.

Les lecteurs de la *Notice* de Moufflet y trouveront la confirmation d'un certain nombre de vérités qu'il est bon de redire sans cesse : au XVIe siècle, en pleine crise politique et religieuse, le clergé et les magistrats municipaux firent de généreux efforts pour organiser solidement l'instruction secondaire ; les congrégations et notamment les Jésuites furent les meilleurs agents de cette organisation ; la dotation des collèges, véritablement gratuits presque partout, était considérable et formée presque uniquement de biens d'Église ; la Révolution, très ardente à piller et à détruire, échoua misérablement dans ses essais de réorganisation ; il fallut, en 1802, revenir aux anciens errements, mais avec des ressources infiniment diminuées, sinon totalement détruites, et puiser à pleines mains dans la bourse des contribuables.

M. L. Audiat a sobrement annoté l'œuvre très sérieuse et très honnête, en même temps qu'un peu lourde, de son ancien maître et y a ajouté un appendice lestement écrit, où l'on trouve bien des choses et force rectifications aux assertions de Moufflet et surtout de

M. Xambeu, qui vient, lui aussi, de publier une histoire du collège de Saintes.

Trois observations pour finir. Il est regrettable que la plupart des auteurs qui traitent de nos anciens collèges laissent ordinairement de côté les questions pédagogiques : méthodes, livres classiques, etc. L'œuvre de Moufflet n'échappe pas entièrement à ce reproche. — A la page 101, on trouve un sceau donné comme celui du collège de Saintes, mais tous les attributs et la légende se rapportent évidemment à la congrégation de la Sainte Vierge établie dans ce collège. — Enfin je signalerai à M. Audiat un témoignage bon à recueillir, touchant la prospérité du collège de Saintes à la veille de la Révolution. Le cahier du clergé de la sénéchaussée, après avoir réclamé certaines réformes dans l'enseignement secondaire, ajoute : « Ce vœu ne regarde en aucune manière le collège de Saintes. Le clergé doit et rend justice à ce collège qui a, depuis longtemps, la confiance méritée de la province de Saintonge et des provinces circonvoisines. » (*Archives parlementaires*, t. V. p. 664). Aussi n'est-il pas étonnant que le conseil général du département, dans ses vœux de l'an IX, ait demandé le retour à l'ancien système d'enseignement : « L'école centrale de ce département est insuffisante même pour l'éducation strictement nécessaire... La prompte organisation des écoles secondaires peut suppléer à la nullité de l'école centrale et arrêter la décadence de l'enseignement. Les organiser sur le plan des anciens collèges. » (*Analyse des proc.-verb. des cons. gén. de dép. Session de l'an* IX. Paris, an X, in-4. p. 541, 560.)

ERNEST ALLAIN.

Les Dessous de l'histoire. Curiosités judiciaires, administratives, politiques et littéraires, recueillies et annotées, par J. HOVYN DE TRANCHÈRE, ancien député de la Gironde. Paris, Ernest Leroux, 1886, 2 vol. in-8 de 452-462 p. — Prix des 2 vol. : 18 fr.

Tout le monde a entendu parler de la précieuse collection de manuscrits français que possède la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg, et qui provient en grande partie des trouvailles faites par un secrétaire de l'ambassade de Russie à Paris, en 1789, Pierre Dubrowsky, à la suite de la prise de la Bastille et du sac de l'abbaye de Saint-Germain des Prés. M. Hovyn de Tranchère a longtemps travaillé au milieu de tous ces documents, qui forment plusieurs centaines de liasses, et il nous donne, dans son introduction, la longue liste de tout ce qu'il en a transcrit, soit pour les Archives du Ministère des affaires étrangères, soit pour les archives municipales de Bordeaux, soit enfin pour ses archives personnelles. C'est de cette dernière moisson qu'il fait aujourd'hui profiter le lecteur. Nous allons énumérer les pièces, la plupart inédites, les autres généralement très rares, qui remplissent les deux beaux volumes de M. de Tranchère, et qui éclairent si vive-

ment, pour diverses périodes du XVIe, du XVIIe et du XVIIIe siècle, les *dessous de l'histoire.*

Tome I. — *Histoire de Marie Stuart, reine d'Écosse* (1548-1578). Traduction d'un manuscrit italien rédigé à Florence, en 1579, par Fr. Manaldi pour le marquis Fr. Sforza et offert par le chevalier P. E. Visconti au prince Alexandre Labanoff, lors de son séjour à Rome en 1840 (p. 23-32); — *Histoire de Marie Stuart, reine d'Écosse,* par un anonyme qui, d'après une note du prince Labanoff, vivait sous le règne de Charles Ier, où sont racontés tous les événements relatifs à la reine d'Écosse, depuis sa naissance jusqu'à sa mort (p. 33-104) ; — *Advis de ce qui a été faict en Angleterre par Monsieur de Bellièvre, et de ce qui s'est passé sur les affaires de la royne d'Écosse ez moys de novembre et de décembre 1586, et janvier 1587* (p. 105-118); — *Propositions faictes à la dicte royne d'Angleterre par le dict sieur de Bellièvre sur le subject de la dicte royne d'Escosse* (p. 119-130); — *Propositions faictes à Greniche* (*sic* pour *Grenwich*) *du VIe janvier* MDLXXXVII (p. 130-134); — *Les derniers propos tenus par la dicte dame Royne d'Escosse, depuis qu'elle fut administrée à la mort jusqu'à l'heure d'icelle* (p. 135-140) ; — *Les descriptions de la Royne d'Escosse, ensemble de sa personne et de la façon de ses habillements,* etc. (p. 141-142); — *La manière de l'exécution de la Royne d'Escosse, faicte le VIIIe de febvrier en 1587, en la grande salle du Chasteau de Fotheringay* (p. 142-148); — *La manière de la solennité des funérailles de la Royne d'Escosse, faicte à Peterburghe le premier d'aoust 1587* (p. 149-151); — *Histoire des amours de Henry Quatriesme,* piquant opuscule que M. Hovyn de Tranchère refuse, avec raison, d'attribuer à la princesse de Conti (p. 161-193), avec la clef (p. 194-196); — *Procez de François Ravaillac, praticien de la ville d'Angoulème, convaincu du crime de lèze-majesté par luy commis en la personne du roy Henry IV contenant ce qui s'est passé depuis sa détention en la Conciergerie jusqu'au jour de son supplice...* (p. 197-223); — *Procez et mort du mareschal duc de Biron,* 1602 (p. 225-244) ; — *Histoire de Bordeaux, correspondance avec le chancelier Séguier* de 1633 à 1649. *Lettres* de MM. de Pontac, Daffiz, d'Aguesseau, de Malvyn, de Verthamon, du duc de la Valette, de Bertier de Montrave (on a imprimé *Montraut*), du P. Duverger, récollet, de Moneins et de Massip, du duc d'Épernon, de Lauson (on a imprimé *Lanson*), de Lauvergne, de Jonzac, de Dusault et Lavie, de Gourgues, de la Margrie, de Dubernet, de d'Argenson, de Lalanne, etc. (p. 277-452), précédées d'une *table analytique des matières* contenues dans tous ces documents si importants pour l'histoire de la Guyenne. — Tome II. *Correspondance avec le chancelier Séguier,* suite de 1649 à 1669. Lettres du duc d'Epernon, de d'Argenson, d'Augeard, de Pontac, de Pellot, du parlement de Bordeaux, du marquis de Saint-Luc, etc. (p. 5-90), lesquelles sont suivies d'une relation intitulée : *Prise du château de*

Vayres par les Epernonistes et Siège de Libourne par les Bourdelois, 1649 (p. 91-97), et d'indications biographiques relatives aux divers personnages mentionnés en toute la correspondance (p. 99-109) ; — *La fin de la Fronde à Bordeaux*, 1653. Reproduction du récit des négociations du P. cordelier François Berthod, gardien du couvent de Brioude, pour rétablir la paix en Guyenne, récit que M. Hovyn de Tranchère attribue à un frère du négociateur, Charles Berthod, qui le publia sous ce titre : *Secret de la négociation de la réduction de Bordeaux à l'obéissance de Sa Majesté en l'année 1653*, et qui a été réimprimé sous le titre de *Mémoires du P. Berthod* (p. 116-161) ; — *Paris ridicule*, par Claude le Petit, 1668 (p. 175-223) ; — *Papiers de la Bastille* divisés en sept parties : I. *Lettres de cachet, advis et lettres du Roi, des ministres, suppliques, dénonciations;* II. *Rapports, mémoires, procès-verbaux, règlements et ordres de police* ; III. *Lettres saisies sur les prisonniers ou écrites par eux pendant leur détention;* IV. *Pièces en vers saisies sur les prisonniers* (politiques, religieuses, diverses) ; V. *Nouvelles à la main; rapports sur le cimetière de Saint-Médard et sur les convulsionnaires;* VI. *Lettres et rapports d'agents secrets à l'étranger;* VII. *Grand mémoire ou Rêveries du sieur Masers de Latude* avec un fac-similé de son écriture (p. 229-459). Cette très intéressante série de documents complète sur un grand nombre de points la publication des *Papiers de la Bastille*, interrompue par la mort de M. François Ravaisson.

Les deux volumes, si pleins de choses curieuses très bien publiées, — car M. Hovyn de Tranchère s'est montré partout éditeur non moins habile que consciencieux — auront nécessairement beaucoup de lecteurs. Nous voudrions que, dans une nouvelle édition, pût trouver place une mazarinade conservée à Saint-Pétersbourg et ainsi mentionnée (*Introduction*, p. 9) : *La Bastille conquise*, poème héroïco-satyrico-comique, divisé en dix chants, où se voit l'histoire de tout ce qui a précédé, accompagné et suivi le blocus de Paris, entrepris par le cardinal Mazarin contre le Parlement, en 1649, 214 p. » Nous avons eu sous les yeux une copie de ce poème qui n'a, ce nous semble, jamais été imprimé, et nous croyons que le recueil, enrichi de cette nouvelle pièce, aurait auprès de tous les gourmets littéraires plus de succès que jamais.

T. DE L.

Une Invasion prussienne en Hollande en 1787, par PIERRE DE WITT. Paris, Plon, 1886, in-12 de XXVIII-304 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'invasion de la Hollande par la Prusse a été un de ces incidents de politique extérieure qui, au milieu des préoccupations de politique intérieure soulevées par l'approche de la Révolution, ont passé presque inaperçus. C'est à tort, car elle montrait déjà d'une façon trop sen-

sible la faiblesse du gouvernement de Versailles. Depuis longtemps, la France et l'Angleterre se disputaient la suprématie dans les Provinces Unies, la France s'appuyant sur le parti des patriotes, composé des vieilles familles du pays; l'Angleterre soutenant la maison d'Orange et le stathouder, dont le pouvoir, depuis les services rendus par Guillaume III, était devenu prédominant. En 1787, le stathouder était Guillaume V, prince faible et sans mérite personnel, mais conseillé et poussé parfois à son insu, — car, comme tous les hommes faibles, il était extrêmement jaloux de son autorité, — par sa femme, l'ambitieuse Wilhelmine de Prusse, sœur du roi Frédéric-Guillaume. Pendant un certain temps, grâce à la diplomatie de l'ambassadeur de France, le duc de la Vauguyon, et même de son successeur, le marquis de Vérac, pourtant moins habile que lui; grâce aussi à la vigilance de M. de Vergennes, l'influence française prévalut; on était même parvenu, après de nombreuses aventures dont on trouvera le récit dans le volume de M. de Witt, à amoindrir le pouvoir du stathouder. Les chefs des patriotes, MM. de Capeller, Wicker, de Witt, de Gyzelaer devinrent les vrais chefs des Sept Provinces. Mais Vergennes mourut; dès lors, l'influence de l'ambassadeur français, mal soutenu par son gouvernement, dut céder le pas à celle de l'ambassadeur anglais, sir James Harris, ennemi acharné de la France. Un premier essai de lutte n'avait cependant pu réussir aux partisans du stathouder; leur tentative sur Utrecht avait été énergiquement repoussée. Mais les intrigues du ministre anglais finirent par l'emporter; arguant d'un prétendu outrage fait à la princesse d'Orange que les patriotes avaient, à Schoonhoven, empêchée de poursuivre son voyage vers la Haye, il réussit à entraîner dans son parti le roi de Prusse, que la diplomatie française avait longtemps contenu. Sous prétexte de venger cet outrage, les troupes prussiennes envahirent les Pays-Bas le 13 septembre 1787, sous le commandement du duc de Brunswick. En un mois, tout fut fini; la ville d'Amsterdam elle-même, le plus fort rempart de l'indépendance hollandaise, tomba au pouvoir des vainqueurs et les patriotes, proscrits, n'eurent d'autre ressource que de demander asile au pays qui n'avait pas su les défendre. La France avait assisté, immobile, à cette destruction de ses alliés. Il eût suffi cependant, pour arrêter la Prusse, d'une démonstration un peu énergique; les maréchaux de Castries et de Broglie l'avaient demandée avec instance; mais Loménie de Brienne, inquiet de la fermentation intérieure et du désarroi des finances, s'y était obstinément et, hélas! victorieusement opposé. L'échec de la monarchie en Europe préludait à sa chute en France.

Tel est le récit curieux et peu connu que nous donne M. Pierre de Witt. Fait avec une grande précision, il offre un vif intérêt; c'est

d'ailleurs pour l'auteur une histoire de famille, puisque le vaillant allié de la France, Jean de Witt, était son arrière-grand-père.

M. DE LA ROCHETERIE.

Soliman-Pacha *(Colonel Sève), généralissime des armées égyptiennes, ou Histoire des guerres de l'Égypte, de 1820 à 1860,* par AIMÉ VINGTRINIER, bibliothécaire de la ville de Lyon. — Paris, Firmin-Didot, 1886, grand in-8 de 590 p., orné d'un portrait. — Prix : 10 fr.

Peu de personnes en France savent ce que fut Soliman-Pacha; on ignore jusqu'au nom de ce compatriote, aventurier de génie, l'un des principaux auxiliaires du grand Méhémet-Ali, dans sa création de l'Égypte moderne. M. Aimé Vingtrinier a bien fait de nous retracer cette existence laborieuse et mouvementée ; on aime à sortir de l'atmosphère d'aplatissement général qui nous environne pour contempler une de ces personnalités exubérantes dont notre sol était jadis si prodigue et qui débordaient sur le monde entier. Joseph Sève, né à Lyon, en 1787, d'un simple meunier, servit d'abord dans la marine, mais il ne put s'y plier à la discipline, et la quitta pour s'engager dans l'armée. Là encore, ses écarts de caractère entravèrent son avancement ; il ne parvint qu'au grade de lieutenant, bien qu'il prît part à toutes les campagnes de l'empire. La Restauration le mit en demi-solde, et, comme il n'avait aucune ressource personnelle, il se trouva dans une situation très embarrassée. Le comte de Ségur, dont il avait sauvé la vie, l'en tira pour l'adresser, muni d'une lettre de recommandation, à Méhémet-Ali, qui désirait organiser son armée à la française. Sève s'aquitta si bien de ses fonctions d'instructeur qu'il devint bientôt l'ami et le confident du grand Pacha. Mais, pour parvenir à cette haute fortune, il dut abjurer sa religion et embrasser l'islamisme. Quoique bon catholique, l'auteur s'efforce d'atténuer cette grave aberration de son héros que toutes les circonstances atténuantes du monde ne peuvent excuser. Il prit alors le nom de Soliman, qu'il devait bientôt illustrer. En le suivant à travers la Morée, où il servit contre les Grecs, sous les ordres d'Ibrahim-Pacha, l'auteur raille avec amertume les phillélènes européens s'enthousiasmant pour un peuple de bandits, docile instrument de la Russie ; dans son zèle pour l'intégrité de l'empire ottoman, il nous semble dépasser la mesure quand il qualifie de malheureuse la bataille de Navarin, où, prétend-il, la France et l'Angleterre jouèrent des rôles de dupes. Nous ne pouvons approuver, non plus, son indulgence à propos de l'enlèvement, par Soliman-Pacha, d'une Grecque mariée, qu'il emmène en Égypte pour l'épouser, après l'avoir, bien entendu, faite musulmane. Peu de temps après, l'armée égyptienne envahit la Syrie, toujours commandée par Ibrahim-Pacha, que Soliman accompagne avec le titre de major

général. On le voit, dans cette campagne, déployer les plus hautes qualités comme militaire et comme administrateur ; il remporte de brillantes victoires sur les Turcs et excelle à organiser les pays conquis. Mais l'intervention anglaise force les Égyptiens à reculer et impose à Méhémet-Ali un traité qui le confine en Afrique. L'auteur fait ressortir avec beaucoup de vigueur le rôle piteux joué en cette circonstance par M. Thiers, alors premier ministre en France ; ce qu'il dit, à ce sujet, des avocats et journalistes de 1830, improvisés hommes d'État, est d'une actualité saisissante ; par-dessus les ministres de Louis-Philippe, il vise évidemment nos gouvernants d'aujourd'hui. La fin du volume est consacrée au voyage d'Ibrahim-Pacha en France et en Angleterre, à la guerre de Crimée qui fut une faute de la part de la France, et aux derniers moments de Soliman-Pacha. M. Vingtrinier conclut en réclamant pour son héros l'honneur de donner son nom à l'une des rues ou places de Lyon, sa ville natale.

Ce livre est une œuvre de valeur ; l'intérêt y est soutenu ; l'esprit général est excellent ; les appréciations politiques sont, pour la plupart, justes et neuves ; le style est correct et facile, bien qu'on puisse relever quelques négligences, telle que la répétition d'un même paragraphe, mot pour mot, dans deux chapitres différents. On ne peut que le recommander aux gens du monde qui ont le goût des lectures sérieuses.

Cte DE BIZEMONT.

Sagenschatz des Luxemburger Landes gesammelt von Dr N. GREDT, Subdirector des Athenaeums zu Luxemburg. Luxembourg, Bück, 1883, in-8 de 643 et XVII p. (Extrait des *Publications de la section historique de l'Institut royal grand ducal de Luxembourg,* t. XXXVI.)

Le titre de *Trésor* inscrit par l'auteur en tête de son volumineux recueil de légendes et de traditions luxembourgeoises n'a rien de trop ambitieux. Certes, il ne serait pas facile, à l'heure qu'il est, de trouver un pays qui, à raison de son étendue et de sa population, soit aussi richement représenté dans la science du *folklore* que l'est le grand duché de Luxembourg par les 1,215 récits populaires que M. Gredt a réunis ici. Cette opulente moisson, — est-il nécessaire de le dire? — n'a pas été récoltée en un jour, et on devine ce qu'il a fallu de patients et intelligents labeurs avant qu'il fût possible d'en offrir les gerbes compactes au lecteur studieux. M. Gredt a suivi le procédé familier à tous les amis de la science populaire : il a puisé aux sources les plus pures, c'est-à-dire sur les lèvres mêmes du peuple représenté par ses enfants les plus naïfs. Comme Mannhardt à Dantzig, écrivant sous la dictée des prisonniers français les notices qui devaient faire les éléments constitutifs de son beau livre sur la mythologie végétale, M. Gredt, qui est professeur à l'Athénée de Luxembourg, s'est fait ra-

conter d'année en année, par ses élèves venus de toutes les parties du pays, tout ce qu'ils avaient appris eux-mêmes dans leur entourage natal en fait de légendes et de traditions. On devine avec quel plaisir et avec quelle émulation ils correspondaient aux intentions du maître, et de quelle utilité devaient être ces nombreux matériaux pour un chercheur qui savait en reconnaître la valeur relative, discerner le vrai du faux, soumettre à un nouveau contrôle les versions douteuses, et provoquer par des questions habiles des éclaircissements plus amples sur les points restés vagues ou obscurs. Que ce travail, qui exige un coup d'œil juste et une main délicate, ait été fait en réalité et avec succès par M. Gredt, je n'ai aucune raison pour en douter, en voyant la manière consciencieuse et prudente dont il a procédé dans la classification du tout. Quelques grandes catégories pas trop fermées, dans lesquelles il fait rentrer tous les récits d'un même genre revenants, dames blanches et autres, nutons, chasses aériennes, sorciers, animaux magiques, trésors cachés, Templiers, etc., etc.; les diverses versions d'une même légende, quand elles diffèrent en des traits essentiels, présentées à la suite l'une de l'autre, la source — orale ou écrite — ordinairement indiquée en note au bas de chaque communication — un langage excellent et d'une simplicité vraiment populaire, sans emphase comme sans trivialité, — tout cela mérite de sincères éloges. Quel progrès depuis les jours de Nicolas Steffen et du chevalier l'Evêque de la Basse-Mouturie, dont je ne voudrais pas médire pourtant, parce qu'ils ont été des initiateurs, et qu'en réveillant la sympathie du public pour les produits de l'imagination populaire, ils ont préparé les recherches plus méthodiques de leurs successeurs! Ce serait d'ailleurs être injuste que de ne pas signaler la part de louanges qui revient à plusieurs zélés et intelligents collaborateurs de M. Gredt, qui ont généreusement contribué à enrichir son recueil, et auxquels il rend dans sa préface un cordial hommage. Grâce à tant d'efforts et de bonne volonté réunis, nous avons maintenant à notre disposition un recueil d'une inappréciable utilité pour les amis du *folklore*, et dont le patriotisme luxembourgeois peut être fier à juste titre. Je n'ai pas le temps de signaler ici, — même d'une manière générale, — les diverses questions qu'il contribue à élucider, encore moins de faire apprécier l'intense vitalité avec laquelle il nous présente, comme dans un miroir fidèle, l'imagination poétique du peuple luxembourgeois; cette tâche, pour agréable qu'elle soit, n'est pas du ressort de cette revue, et je me bornerai ici à quelques observations critiques. On peut rayer du répertoire de M. Gredt les numéros 906 à 920 inclusivement, qui n'ont rien de luxembourgeois; on en peut faire autant de quelques récits qui, tout en revendiquant un caractère d'authenticité locale, sont cependant dépourvus de garantie; c'est ainsi que je suis autorisé à de-

clarer apocryphe l'historiette racontée au numéro 243, qui, provenant, à ce qu'il me paraît, de la même source que 235, rend aussi suspecte celle-ci. Je voudrais rayer également toutes les anecdotes qui consistent simplement dans des visions ou aventures merveilleuses arrivées à une seule personne et attestées par un seul témoignage, comme, par exemple, numéro 423 et *passim;* des documents aussi équivoques font tort, par leur voisinage, à d'autres dont l'authenticité est au-dessus de toute contestation. Ajoutons, pour finir, que M. Gredt reconnaît lui-même la nécessité de compléter son livre par de bons index, parmi lesquels un index des noms et lieux est de tout point indispensable : qu'il nous le donne donc le plus tôt possible sous forme de supplément : l'ouvrage ne pourra qu'y gagner beaucoup, et j'ai regretté plus d'une fois, en le parcourant, qu'on y ait laissé une aussi grave lacune.

GODEFROID KURTH.

Bibliografia veneziana, in aggiunta e continuazione del saggio di Emmanuele Antonio Cicogna, par GIROLAMO SORANZO. Venezia, tip. di Pietro Naratovitch, 1885, in-4 de 939 p. — Prix : 25 fr.

Venise a été de tout temps une ville où les lettres et les arts ont été fort en honneur. N'est-ce pas l'une de ces cités italiennes qui donnèrent asile aux premiers imprimeurs? N'est-ce pas la patrie adoptive du célèbre Nicolas Jenson? Et, aujourd'hui encore, y a-t-il beaucoup de publications plus importantes et plus artistiques que ce volume consacré au bréviaire Grimaldi, et cet autre consacré au splendide trésor de Saint-Marc? L'*Archivio veneto* n'est-il pas le périodique historique le plus renommé de toute la péninsule? Les Cecchetti, les Cicogna, les Fulin, les Valentinelli, les Barozzi, les Correr, les Zanetti, les Tommasei, les Soranzo, et beaucoup d'autres ont tenu à honneur, pendant ce siècle, de continuer la vieille tradition des enfants de Venise.

On connaît la précieuse bibliographie publiée en 1872 par E. A. Cicogna. Elle comprend les ouvrages relatifs à l'histoire de Venise depuis les origines. Malgré ses recherches étendues, ce travailleur avait donné une publication bien incomplète, car voici venir un travailleur plus persévérant encore qui ajoute 8,820 numéros au catalogue de son prédécesseur. Il est impossible d'appeler cela, comme le veut modestement l'auteur, une addition et une continuation : c'est un nouveau volume qui vient prendre place à côté du premier et qui mérite d'être consulté désormais en même temps que le premier pour toutes les questions qui touchent de près ou de loin à l'histoire vénitienne. Naturellement, l'ordre de la publication de M. Soranzo est le même que celui qu'avait adopté Cicogna; il y est successivement traité de l'histoire ecclésiastique, de l'histoire politique et civile (y compris la

diplomatie, le commerce, les usages, la poésie et les romans historiques), de l'histoire généalogique et biographique (y compris les discours funéraires et les éloges), de l'histoire littéraire (y compris les archives, l'imprimerie et les bibliothèques publiques et privées), de l'histoire des beaux-arts, enfin de l'histoire scientifique (géographie, physique, météorologie, histoire naturelle). Rien ne paraît avoir échappé à la perspicacité de M. Soranzo, qui indique les plus petites plaquettes vénitiennes aussi bien que les articles de journaux étrangers, même les plus difficiles à rencontrer. Il faut avouer aussi que le même attrait qui pousse le voyageur vers cette ville charmante invite le littérateur à parler d'elle. De là ce nombre extraordinaire de productions variées. Que serait-ce si l'on voulait traiter de l'iconographie vénitienne?

M. Soranzo, dans un appendice de 115 pages et gros de 1,680 numéros, a dressé le catalogue alphabétique des publications du même ordre pour les années 1872 à 1883. Ce complément précieux sera également consulté avec fruit. Nous souhaitons que l'infatigable auteur poursuive son répertoire avec autant de sollicitude pour les années postérieures. C'est un honneur pour un pays de voir élever un tel monument à la gloire et aux traditions du passé : ce doit être en même temps un encouragement pour l'avenir. H. Stein.

BULLETIN

La Séparation de l'Église et de l'État, par Richard Sévy. — Paris, 1886, in-12 de 30 p. — Prix : 30 centimes.

Il est des questions qui se résolvent en quatre mots, par le simple bon sens. Celle-ci est du nombre. Le clergé français fut-il — oui ou non — dépouillé de ses biens légitimes en 1791 ? Avait-il droit — oui ou non — à une indemnité proportionnée à la spoliation ? Et conserve-t-il — oui ou non, — ses droits à cette indemnité ? Si ses droits sont perdus, que l'on dise pourquoi. Si l'indemnité distribuée sous la forme des traitements ecclésiastiques paraît trop onéreuse à notre budget, qu'on rende la valeur du capital aliéné au lieu d'en servir les intérêts... Mais ne rien payer du tout, sous prétexte que c'est trop cher, ou que la caisse est vide, cela s'appelle, en style officiel, une banqueroute, en bon français, un vol. M. Richard Sévy ne se gêne pas pour le dire, et nous lui en faisons nos plus sincères compliments. C. M.

Manuel des œuvres. Institutions religieuses et charitables de Paris *et des principaux établissements des départements pouvant recevoir des orphelins, des indigents et des malades de Paris.* Paris, Poussielgue, 1886, in-12 de 553 p. — Prix : 4 fr.

Il importe de signaler l'apparition d'une nouvelle édition de l'important manuel des œuvres. On sait que la première idée de cette publication, indispensable à tous les gens du monde, appartient au regretté vicomte de

Melun. Une première édition parut en 1877, et la seconde en 1880. Ce n'était pas un petit travail de grouper en un volume tous les renseignements utiles sur les œuvres si nombreuses à Paris. Quant aux institutions de province, il a fallu se borner à celles qui admettent des indigents de Paris. Une table analytique indique le classement adopté pour rendre les recherches faciles selon les diverses catégories d'âge, de situation, d'infortunes à secourir. Pour chacun des établissements signalés, on trouve indiquées les conditions imposées pour l'admission et les noms et adresses des personnes auxquelles il faut envoyer les demandes. Les éditeurs ont admis dans leur manuel non seulement les œuvres laïques patronnées par le gouvernement ou le conseil municipal, mais encore celles qui appartiennent aux cultes dissidents. Tous les renseignements donnés sont pris à la date du 1er janvier 1886. Cte DE BIZEMONT.

Les Syndicats agricoles professionnels et la loi du 21 mars 1884. Études publiées dans le journal *La Loi* par GEORGES GAIN, juge suppléant au tribunal civil de Nice, ancien conseiller de préfecture de Vaucluse et de la Savoie. Paris, Chevalier-Marescq, 1886, in-8 de 51 p. — Prix : 2 fr.

Syndicat des agriculteurs de l'Indre. *Organisation du syndicat. Discours, statuts, règlements, marchés, instruction pratique sur l'emploi des engrais chimiques.* Paris, Chevalier-Marescq, 1886, in-18 de 106 p. — Prix : 0 fr. 75.

Ces deux brochures se complètent l'une l'autre. La loi du 21 mars n'a donné qu'une maigre satisfaction aux besoins si pressants de nos agriculteurs; mais on se sert de ce qu'on a, quitte à réclamer ce qu'on voudrait avoir. Ainsi en a jugé tout un groupe d'agriculteurs de l'Indre. En présence de la concurrence étrangère qui les écrase, ils se sont formés en syndicat sous l'inspiration et le patronage de la Société d'agriculture de leur département. Ils publient aujourd'hui, avec l'historique et les statuts de leur société, le compte rendu d'une conférence publique, où M. Deusy, ancien député, prononça un remarquable discours sur la crise agricole que nous traversons; enfin M. Ed. Sainte-Claire-Deville, à qui remonte la première idée de ce syndicat, a réuni, à la fin de la brochure, un abrégé d'enseignements sur le dosage et l'emploi des engrais chimiques, d'après les derniers résultats de la science contemporaine. C'est là un exemple qui mérite d'être suivi, et l'Étude de M. Gain sur les conditions fondamentales de ces mêmes syndicats semble tout indiquée pour leur servir de guide et de formulaire dans les nombreuses questions de jurisprudence que soulève forcément l'application de la nouvelle loi. CH. M.

Promenades botaniques de tous les mois, par E. D. LABESSE et H. PIERRET. — Paris, Ducrocq, petit in-4 de 271 p., orné de 100 dessins. — Prix : 5 fr.

Le plan de cet ouvrage de vulgarisation est assez bien conçu : une bonne vieille demoiselle entreprend d'enseigner la botanique aux enfants d'un directeur d'usine, deux garçons et deux filles, ainsi qu'à leur cousine. Dans ce but, elle les emmène se promener dans la campagne un dimanche par mois. La petite bande cueille toutes les fleurs qu'elle rencontre sous ses pas pour en composer des herbiers et disserte sur les caractères distinctifs et les propriétés médicinales de chaque plante. Tout cela est fort instructif, mais les auteurs n'ont pas su rendre leurs dialogues intéressants, ni leur enseignement attrayant; pour tout dire, c'est à la fois puéril et pédantesque. En outre, ils ont cru devoir introduire une intrigue d'un romanesque

ridicule entre l'un des jeunes gens et la cousine et, bien que tout finisse par un bon mariage, ce hors-d'œuvre paraît tout au moins inutile. L'idée religieuse n'est pas tout à fait exclue de ces conversations botaniques, mais elle est aussi vague que possible; il eût été facile cependant de la développer quelque peu à propos de la belle fête de Noël dont il est question, mais dans un sens purement laïque. A la fin du volume se trouvent, on ne sait pourquoi, un conte de Noël scandinave et un rêve fantastique où la plus jeune des élèves de la docte demoiselle passe en revue tous les enseignements de l'année; cette divagation est d'une conception absurde. Il faut reconnaître que les éditeurs se sont mis en frais pour éditer avec un certain luxe ce médiocre ouvrage. Cte DE BIZEMONT.

Petite Histoire de la Typographie, par AUGUSTE VITU. Paris, Delagrave, 1886, in-8 de 168 p., illustré par Coppin. — Prix : 1 fr. 20.

L'ouvrage de M. Vitu est à la fois historique, critique, pratique. Dans la première partie, l'auteur expose rapidement comment fut inventée l'imprimerie et comment ses progrès en Europe se sont poursuivis depuis Gutenberg, Fust et Schœffer jusqu'à la fin du XVe siècle. Il consacre un chapitre spécial à la réfutation des prétentions des Hollandais qui revendiquent pour leur compatriote Jean-Laurent Coster, de Harlem, la découverte de l'imprimerie. M. Vitu a eu l'excellente idée de terminer cette première partie de son étude en donnant, par ordre chronologique, la liste des différents endroits où, après la dispersion des premiers ouvriers typographes, l'imprimerie s'est successivement implantée, c'est-à-dire depuis le monastère de Subiaco (1465) jusqu'à Cracovie en Pologne, Münich en Allemagne, Perpignan et Valenciennes en France (1500). Les gens du métier connaissent évidemment tout cela; mais les profanes, les amateurs et surtout les jeunes gens que leurs goûts poussent vers la profession d'ouvrier typographe sauront gré à l'auteur de ce travail qui s'achève par un vocabulaire simple et clair des termes en usage dans les ateliers; on y trouve même un tableau des signes principaux adoptés pour la correction des epreuves : nombre d'auteurs, — et des plus distingués, — auraient souvent besoin d'avoir ce tableau sous les yeux; c'est, du moins, l'avis de plusieurs protes de notre connaissance. Mais pourquoi faut-il qu'un livre si digne d'éloges à tant d'égards prête le flanc à la critique, en ce sens que nous avons pu relever plusieurs fautes matérielles? C'est difficilement excusable dans le cas présent. Une seule preuve : dans le texte, le nom du gendre de Fust est orthographié *Schœffer* tandis qu'à la table il est écrit *Schæffer*. Cette contradiction, ainsi que deux ou trois autres oublis ou négligences, disparaîtront évidemment dans les éditions futures que nous souhaitons nombreuses au livre de M. Vitu. LA GRETTE.

L'Art de la diction, par l'abbé L. BOURGAIN, docteur en Sorbonne, professeur à la Faculté libre des lettres d'Angers. Paris, Haton; Angers, Lachèse et Dolbeau, 1885, in-12 de 260 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'art de la parole est si négligé en France qu'il n'est pas un lieu public où puisse aller un étranger pour y prendre des leçons de beau langage. Les meilleures choses sont dites avec un complet oubli des lois qui doivent régir la parole. Avant d'écrire ou d'improviser un discours, il faut songer aux moyens de le traduire devant le public. C'est en vain que vous aurez rassemblé les plus belles idées, que vous aurez trouvé dans votre cœur les plus grandes inspirations, tout sera perdu pour la cause que vous défendez

si vous ne savez pas la faire valoir, et nul ne voudra voir en vous un orateur. C'est l'opinion de M. l'abbé L. Bourgain, et il l'a très clairement et très poétiquement exprimée dans la préface de l'ouvrage que nous annonçons. Cet excellent livre, sorte de manuel à l'usage des séminaires, est écrit sous forme de lettres. Dans chacune de ces lettres, l'auteur nous offre les principes d'une véritable méthode. Ce n'est point en disant à ses jeunes disciples : « Soyez nobles, ayez de la grandeur ou du sentiment, dites ceci ou cela avec distinction, » qu'il procède. M. l'abbé Bourgain condamne avec raison ces généralités qui n'apprennent rien. Quand vous avez dit : « la diction doit être pure et naturelle, » vous ne m'avez rien appris et je vous demanderai comment il faut *s'y prendre* pour être *pur* et *naturel*. Mais peut-on prétendre qu'une bonne méthode puisse engendrer des orateurs ? Oui, assurément. Plus le nombre des personnes qui parlent bien sera grand, plus on aura de chance de voir surgir des parleurs d'élite. M. l'abbé Bourgain le dit et le prouve. Étant poète autant que didacticien, il apporte dans son enseignement ces chaudes paroles qui pénètrent les âmes.

LOUIS ROGER.

Classiques populaires. *Homère,* par A. COUAT, ancien élève de l'École normale, doyen de la Faculté des lettres de Bordeaux, etc. Paris, Lecène et Oudin, 1886, in-8 de 233 p. — *Fénelon*, par G. BIZOS, doyen de la Faculté des lettres d'Aix, etc. *Ibid.* — Prix de chaque volume : 1 fr. 50.

Lorsque nous avons rendu compte du premier volume de cette collection, nous ne nous sommes pas montré partisan d'un système qui nous semblait déflorer le goût des œuvres classiques. Nous disions que plus tard le lecteur de ces analyses entremêlées de citations n'éprouverait plus le même intérêt en lisant dans leur entier les livres dont il connaîtrait déjà la donnée et jusqu'à un certain point le style. Il nous semble aussi que certaines longueurs sont nécessaires dans un ouvrage, comme des ombres dans un tableau. Nous avons eu l'occasion de parcourir un roman de Walter Scott, abrégé à l'usage de la jeunesse, et nous avons regretté les lenteurs du romancier écossais ; l'abrégé nous semblait plus long que le texte original. Quoi qu'il en soit de ces réflexions, il faut l'avouer, on demande aujourd'hui tant de connaissances de genres si divers aux jeunes gens qu'il est impossible d'exiger qu'ils recourent aux écrivains dans leur intégrité. Les classiques populaires peuvent donc rendre de réels services et, une fois la nécessité de cette sorte de publication admise, nous reconnaissons volontiers que M. Couat a donné sur Homère un très bon volume, et que M. Bizos a réussi à faire connaître dans moins de 250 pages les parties les plus essentielles des œuvres volumineuses de Fénelon.

Les éditeurs, en demandant à des professeurs distingués d'accorder leur collaboration aux *Classiques populaires,* ont donné à cette collection une réelle importance. Ajoutons que les volumes édités par MM. Lecène et Oudin, illustrés de portraits et de gravures d'après des maîtres célèbres, sont d'une exécution typographique que leur bas prix rend remarquable.

T.

Du Caractère de l'épopée dans la Légende des siècles, par E. BERNIER. Paris, Jouaust, 1886, in-16 de 96 p. — Prix : 2 fr. 50.

Je débuterai par le célèbre cliché emprunté à la ballade de Lenore : « Les morts vont vite. » Ils vont vite quelque grands qu'ils soient, et Victor

Hugo n'échappe pas à la loi commune. L'étude de M. Bernier arrive donc un peu tard; elle est du reste d'un bon style et offre souvent des aperçus fort justes. L'auteur a eu le courage de mêler quelques critiques à ses louanges, mais l'œuvre qu'il examine est certes l'une des plus belles qu'ait laissées le poète, et il n'y a pas lieu de reprocher à M. Bernier de trop grands excès d'admiration. Cependant, quand on jette un coup d'œil sur le passé, quand on pense aux enthousiasmes excités par des livres dont plusieurs sont à peu près oubliés, on peut se demander si l'avenir ratifiera les jugements du temps présent? Que la célébrité de Ronsard s'est vite écoulée! Qui lit aujourd'hui du Bartas? Se rappelle-t-on que Delille, dont les vers étaient publiés en splendides éditions, était regardé comme un grand poète? Et Béranger? Et Chateaubriand?... Voici que déjà de nouvelles écoles ont surgi qui dénigrent le romantisme dont elles descendent cependant et dont Hugo était l'éclatante personnification. Quoi qu'il en soit des destins du poète, les lecteurs qui se plaisent encore à des sujets littéraires liront avec plaisir l'étude de M. Bernier. VILLEMORY.

Penseroso, réflexions et maximes, par ÉDOUARD GRENIER. Paris, Lemerre, 1866, in-18 de VII-199 p. — Prix: 3 fr.

Si mes lecteurs supposent que M. Grenier a donné pour titre à son livre un mot italien, ils se trompent, *penseroso* n'appartient pas à la langue *dove il si suona,* et c'est *pensieroso* que l'auteur a voulu dire. Les pensées qu'il a réunies ont une vingtaine d'années de date. M. Grenier nous apprend que, se trouvant en 1866 à la campagne, il s'est amusé à les écrire au jour le jour. Cette manière de procéder nous semble assez singulière, car on ne se dit pas : faisons des pensées, comme on se dirait : faisons de la musique, ou jouons aux dominos. Elles naissent sous l'influence de situations diverses; elles sont provoquées par certains incidents, et chaque jour ne peut produire sa récolte. Nous savons pourtant que dans la *Comtesse Diane* M. Lemaître a donné d'une manière fort piquante une recette pour fabriquer des pensées, et peut-être M. Grenier l'a trouvée avant lui; pourtant, si de parti pris et d'arrache-pied on veut écrire un volume dans le genre de La Rochefoucauld ou de Vauvenargues, on risque d'y mettre beaucoup de pensées que ni Vauvenargues ni La Rochefoucauld n'auraient point accueillies. C'est ce qui est arrivé à M. Grenier. Moindre, son recueil eût valu davantage, car on y trouve des réflexions justes et bien exprimées, mais un peu perdues entre des idées où le relief manque : le style de l'auteur est d'ailleurs soigné, on y sent le poète, et si quelques réflexions n'ont pas grande originalité, on n'en remarque pas qui soient des réminiscences. A peine pourrait-on découvrir un souvenir vague de La Bruyère dans l'allure de cette pensée : « Dans la maladie on ne voit pas comment on pourra revenir à la santé; dans la bonne santé on ne voit pas comment on pourra tomber malade. » La Bruyère a dit : « Quand le peuple est en mouvement, on ne comprend pas par où le calme peut y rentrer, et quand il est paisible, on ne voit pas par où le calme peut en sortir. »

M. Grenier cite un mot qu'il trouve charmant avec raison : « Le hasard, le pseudonyme de Dieu. » Il se demande qui a dit cela? Ne serait-ce pas le comte de Maistre — qu'il n'aime guère? Ce dernier, en tout cas, a écrit cette phrase de même genre : « Le temps, premier ministre de la Divinité, au département des souverainetés... » Typographiquement, le petit volume de M. Grenier est charmant, ce qui n'est pas étonnant puisqu'il est publié par

Lemerre; par lui-même il offre une lecture souvent agréable, sans avoir la verve et l'originalité des *Bluettes et boutades* de Petit-Senn.

POGGIARIDO.

Œuvres de Xavier de Maistre. Lille, Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 1885, in-8 de 381 p. — Prix 4 fr.

Ce volume fait partie de l'élégante *Bibliothèque des familles,* éditée par l'excellente Société de Saint-Augustin de Lille, qui a pris pour devise le conseil de Quintilien : *Non nisi optimus quisque legendus est.* C'est dire que les œuvres de Xavier de Maistre avaient d'avance leur place marquée dans cette collection. Cette nouvelle édition est d'ailleurs plus complète que les précédentes : car elle comprend, non seulement les œuvres qu'on trouve partout, telles que le *Voyage autour de ma chambre, Le Lépreux de la cité d'Aoste, Les Prisonniers du Caucase* et *La jeune Sibérienne,* mais encore l'*Expédition nocturne autour de ma chambre,* moins appréciée et moins souvent réimprimée que le *Voyage,* et pourtant si fine, si gracieuse, si mélancolique et si profonde, et aussi le *Prospectus de l'expérience aérostatique de Chambéry* et la lettre sur le même sujet, la belle description d'une *Soirée d'été sur les bords de la Néva,* qui a été insérée dans *les Soirées de Saint-Pétersbourg,* une lettre et diverses poésies qui, d'après Sainte-Beuve, « ne déparent pas les autres écrits de Xavier de Maistre. » Comme cette édition est destinée à être mise entre toutes les mains, il a fallu nécessairement effacer du *Voyage autour de ma chambre* les traces assez nombreuses de la frivolité licencieuse du XVIIIe siècle. Ainsi légèrement et sagement expurgé, ce petit chef-d'œuvre ne perd rien de son intérêt, de son charme et de sa grâce, et il y gagne de n'offrir aucun danger pour le jeune âge auquel le poète païen lui-même veut qu'on accorde un très grand respect. Voici donc maintenant une collection de petits chefs-d'œuvre inoffensifs : qui ne voudra les lire et même les relire? C'est si beau et c'est si rare de voir le bon sens s'exprimer en bon français. P. TALON.

L'Allemagne telle qu'elle est, par JACQUES SAINT-CÈRE. Paris, Ollendorff, 1886, in-16 de 291 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur de l'*Allemagne telle qu'elle est* a, sans doute, cherché à justifier le pseudonyme qu'il a pris, mais après les catastrophes de 1870, il est bien difficile pour un Français de considérer l'Allemagne avec une complète impartialité. Saint-Cère ne cherche pas à diminuer M. de Bismark, il rend justice aux vertus royales de l'Empereur, il met bien en évidence l'amour que lui portent l'armée et ses sujets, il parle avec vérité de ce respect pour l'autorité que les élèves ressentent même pour leurs professeurs; souvent il peint ses personnages par des citations qu'il leur emprunte, ce sont alors les Allemands peints par eux-mêmes... Ce qu'il a trouvé dans les annonces des journaux de Berlin dépasse de beaucoup les petites correspondances du *Figaro,* et ne justifie pas les prétentions de nos voisins à la morale et à la vertu. Un chapitre très curieux est celui qui concerne les socialistes : l'auteur nous les montre beaucoup plus menaçants que l'on ne le supposait. En dépit de son désir de rester juste, Saint-Cère a généralement le ton agressif, il juge d'après nos idées, notre manière d'être, une nation dont le caractère est tout autre que le nôtre, et les différences qu'il trouve sont pour lui des sujets de critique. Qu'un Allemand fasse dans les mêmes conditions un livre sur la France et on aura un pendant à celui-ci; qu'y dirait-on de notre littérature, de notre théâtre, de nos journaux, de nos hommes d'État, de notre société?

La revanche serait complète. — En résumé, le volume de Saint-Cère offre des détails curieux, il se lit facilement, agréablement, maintes fois utilement.

GRISBERG.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Ernest DESJARDINS, membre de l'Institut, né le 30 septembre 1823, à Noisy-sur-Oise, est mort dans la nuit du 21 au 22 octobre 1886. Historien et géographe distingué, il fut chargé, par le gouvernement, d'une mission en Italie, et fit plusieurs découvertes sur la topographie italienne ; il voyagea aussi en Égypte, et professa l'histoire dans divers lycées et collèges de France. Entré le 19 mars 1875 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il laisse de sérieux travaux : *Atlas de géographie ancienne de l'Italie, composé de sept cartes et d'un dictionnaire* (1852, in-fol.);—*De Tabulis alimentariis* (1854, in-4) ; — *Sur la topographie du Latium* (1854) ; — *Voyage d'Horace à Brindes* (1855) ; — *Le Pérou avant la conquête espagnole, d'après les principaux historiens originaux* (1858, in-8) ; — *Notice sur le musée Napoléon III* (1862, in-18) ; — *Aperçu historique sur les embouchures du Rhône. Travaux anciens et modernes* (1866, in-4) ; — *Les Juifs de Moldavie* (1867, in-8) ; — *Géographie historique et administrative de la Gaule, d'après la table de Peutinger* (1870-1878, 2 vol. in-8) ; — *Acta Musei nationalis Hungarici* (1873, in-fol.) ; — *Notice sur les monuments épigraphiques de Bavai et du musée de Douai. Inscriptions. Cachets d'oculistes, etc.* (1874, in-8) ; — *Desiderata du « Corpus inscriptionum latinarum » de l'Académie de Berlin* (1874-1875, fasc. 1-5, in-fol.) ; — *La Table de Peutinger, d'après l'original conservé à Vienne* (1869-1876, 14 liv. in-fol.). M. E. Desjardins avait été nommé rédacteur en chef des *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, et chargé de surveiller la publication des *Œuvres complètes de Borghèse*.

— M. Germain DEMAY, chef de la section historique des archives nationales, né en 1819, à Aiguillon (Lot-et-Garonne), est mort au commencement d'octobre. M. Demay a consacré sa longue carrière à l'étude de la sigillographie française, qui lui a fourni de nombreux renseignements historiques d'une haute valeur. Ses ouvrages, peu nombreux, sont le fruit de patientes et minutieuses recherches, tels que son *Inventaire des sceaux de la Flandre, recueillis dans les dépôts d'archives, musées et collections particulières du département du Nord* (1873, 2 vol. in-4) ; — *Le Costume de guerre et d'apparat, d'après les sceaux du moyen âge* (1875, in-8. Extrait des *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*) ; — *Le Costume au moyen âge, d'après les sceaux* (1879, in-4) ; — *Inventaire des sceaux de la collection Clairambault, à la Bibliothèque nationale* (2 vol. in-4 ; le t. II a paru tout récemment.)

— M. Émile-Joseph BELOT, professeur à la Faculté des lettres de Lyon, né à Montoire (Loir-et-Cher) le 24 septembre 1829, est mort à la fin de septembre. Après un brillant concours, M. Belot entra en 1849 à l'École normale avec la place de premier ; il s'adonna bientôt spécialement à l'étude de l'histoire romaine, et préconisa la critique sévère et même exagérée de Georges Niebuhr. C'est d'après cette méthode que sont écrits ses ouvrages : *Histoire des chevaliers romains considérée dans ses rapports avec les différentes constitutions de Rome, depuis le temps des rois jusqu'au temps des Gracques* (1867, gr. in-8) ; — *Histoire des chevaliers romains considérée dans ses rapports avec celle des différentes constitutions de Rome, depuis le temps des Gracques jusqu'à la division de l'empire romain (395 ap. J.-C.* (1873, in-8) ; — *De la Révolution*

économique et monétaire qui eut lieu à Rome au milieu du IIIe siècle avant l'ère chrétienne, et de la classification générale de la société romaine avant et après la première guerre punique (gr. in-8). M. E. Belot a, en outre, traduit de l'allemand *la Philosophie des Grecs considérée dans son développement historique,* par Édouard Zeller, et publié, avec une traduction française, le texte de *la République d'Athènes,* de Xénophon.

— M. Charles-Hippolyte CASTILLE, publiciste politique et romancier, né à Montreuil-sur-Mer, le 8 novembre 1820, est mort le 26 septembre, à Luc-sur-Mer (Calvados). M. Hippolyte Castille a été un romancier d'une fécondité inépuisable; moins heureux dans la carrière politique, il n'est jamais parvenu, malgré les plus grands efforts, à conquérir la situation prépondérante qu'il ambitionnait. Avec le concours de M. de Molinari, il fonda en 1847, *le Travail intellectuel,* et l'année suivante fit paraître un journal quotidien *La République française.* Il rédigea aussi les articles politiques de la *Révolution démocratique et sociale* et de *la Tribune des peuples*, et, en 1868, ceux du journal *Le Globe.* C'est vers cette époque qu'il publia dans *l'Univers,* sous le pseudonyme d'Alceste, des *Lettres de Paris* qui firent sensation. Les principaux travaux politiques de M. H. Castille sont : *Les Hommes et les mœurs sous le règne de Louis-Philippe* (1853, in-8); — *Histoire de la seconde République française* (1854-1855, 4 vol. in-8); — *Portraits politiques au XIXe siècle* (1856-1859, 70 vol. in-32); — *Histoire de soixante ans. La Révolution (1789-1800)* (1860-1863, 4 vol. in-8; ouvrage inachevé). — *Parallèle entre César, Charlemagne et Napoléon* (1858, in-8); — *Le Pape et l'Encyclique* (1860, in-4). Il débuta dans la carrière littéraire comme collaborateur du *Musée des familles* et de *l'Esprit public.* Nous citerons parmi ses romans : *Les Oiseaux de proie* (1852, in-4); — *L'Ascalante* (1852, in-4; suite du précédent); — *Les Ambitieux* (1852-1853, 4 vol. in-8; extraits du journal *la Semaine*); — *La Chasse aux chimères* (1854, in-4); — *Les Compagnons de la mort* (1854); — *Aventures imaginaires* (1858, in-18); — *Le Markgrave des Claires* (1854, in-4). Depuis longtemps M. Castille avait abandonné ses travaux littéraires.

— Est mort à Amfreville-la-Campagne (Eure) le 25 septembre, M. Bénigne-Ernest PORET, marquis DE BLOSSEVILLE, né à Rouen le 19 janvier 1799. Sous Charles X, il avait été un défenseur convaincu de la légitimité et avait collaboré à la rédaction du *Courrier de l'Europe,* du *Rénovateur,* et surtout de la *Quotidienne;* de 1857 à 1881, il fut conseiller général de l'Eure, département qu'il représenta même quelque temps au Corps législatif sous l'Empire. On lui doit la publication des œuvres de son frère, Jules de Blosseville, navigateur qui périt dans une expédition au pôle nord en 1833; et en outre : l'*Histoire de la colonisation pénale et des établissements de l'Angleterre dans l'Australie,* qui lui valut le prix Montyon en 1832 (in-8); — les *Mémoires de John Tanner ou Trente années passées dans les déserts de l'Amérique du Nord* (1835, 2 vol. in-8); — une traduction de l'*Histoire de la Révolution* (d'Espagne) *de 1820 à 1824,* par Seb. Minano (2 vol. in-8); — les *Mémoires du général Morillo* (1826, in-8); — une *Notice biographique sur M. de Vatimesnil, ancien ministre* (1866, in-8); — *Les Puységur, leurs œuvres de littérature, d'économie politique et de science* (1873); — *Les Patois, introduction à un glossaire des Patois de l'Eure* (1878, gr. in-8); — enfin, divers articles et notices publiés dans la *Biographie universelle,* la *Revue archéologique,* et dans les recueils des Sociétés savantes de Normandie. M. de Blosseville était président de la Société de l'Histoire de Normandie, qu'il avait contribué à fonder avec M. Ch. de L'Épinois, en prenant pour modèle la Société de l'Histoire de France.

— On annonce encore la mort : de Mme BARUTEL, plus connue sous le

nom d'Adolphine BONNET, auteur de poésies couronnées par l'Académie de Toulouse, morte le 1er octobre dans cette ville; — de M. J.-Jules BOUIS, professeur à l'École supérieure de pharmacie, mort à l'âge de 64 ans; — de M. Adolphe BREULIER, qui a inséré dans plusieurs revues des articles de jurisprudence et publié des ouvrages de linguistique et de philologie; — de M. A. HUMBERT, romancier et publiciste, dont certaines œuvres sont d'une immoralité notoire, mort le 10 octobre à Langres; — de M. le docteur Joseph JOUGLA, auteur de nombreux articles politiques et littéraires publies dans le *Journal de Toulouse;* — du chanoine DE LABORIE, qui laisse des études historiques sur le diocèse de Bordeaux, mort le 2 octobre à Bordeaux; — de M. Édouard LAMY DE LA CHAPELLE, collaborateur du *Bulletin de la Société botanique de France,* mort à Limoges le 23 septembre dans sa 83e année; — de M. MASURE, ancien député du Nord, né à Lille le 17 juin 1836, ancien rédacteur du *Mémorial de Lille* et de l'*Écho du Nord,* fondateur du *Progrès du Nord,* mort le 15 octobre au Mans; — du général de division Jean-Jacques-Alexis UHRICH, né à Phalsbourg le 15 février 1802, défenseur de Strasbourg en 1870, qui a publié des *Documents relatifs au siège de Strasbourg* (1872, in-8), mort le 10 octobre; — de M. VÜHRER, ancien directeur du *Soir*, auteur d'un grand ouvrage : *Histoire de la Dette inscrite.*

— A l'étranger, on signale la mort du P. BETTI, procureur général de la Compagnie de Jésus, mort à Castel Gandolfo, à l'âge de 75 ans; — de M. le comte DE BEUST, chancelier de l'empire austro-hongrois, né à Dresde le 13 janvier 1809, auteur d'un livre intitulé : *Le Dernier des Napoléons,* publié sans nom d'auteur, mort le 24 octobre à Vienne; — du poète El. BORUTH, mort le 27 août à Ujhely (Hongrie); — du publiciste Franz CHASSOT VON FLORENCOURT, mort le 10 septembre à Paderborn, à l'âge de 84 ans; — de Mme Emily GONYBEARE, qui a traduit en anglais l'*Histoire de la littérature allemande,* de Scherer, morte le 3 septembre à Southwold, à l'âge de 24 ans; de Dom Vincent DE LA HOZ DE LINIERS, directeur du journal catholique la *Fé,* de Madrid, mort dans sa propriété de Penagos (province Santander); — du naturaliste allemand Carl PLÖTZ, mort le 12 août, à l'âge de 72 ans; — du poète serbe Georges RAJKOWIC, mort le 9 août à Neusaatz (Hongrie), à l'âge de 61 ans; — de M. l'abbé DOS REIS LEITAO, collaborateur de *A Orden,* journal catholique de Coïmbre; — du géographe Claudius VON RENARD, mort à Wiesbaden, à la fin de septembre; — de l'historien Pierre-Zacharias RESSEL, mort le 10 septembre, à l'âge de 77 ans; — de Mrs. Anna-Sophia STEPHENS, à laquelle on doit de nombreux romans, très goûtés des Américains, morte le 28 août à Newport, à l'âge de 76 ans; — du rev. William-Hepworth THOMPSON, né en 1810, qui laisse plusieurs travaux philosophiques et des éditions des traités de Platon, mort à Cambridge; — du lieutenant de marine Henri AF TROLLE, romancier, mort le 19 septembre à Karlskrona, à l'âge de 57 ans.

INSTITUT. — L'assemblée trimestrielle des cinq classes de l'Institut a eu lieu le 6 octobre. L'Institut a accepté la donation qui lui est faite, par le duc d'Aumale, du château de Chantilly. M. Zeller a ensuite rendu compte des fêtes de Heidelberg, à l'occasion du cinquième centenaire de la fondation de l'université de cette ville.

— Les cinq Académies ont tenu, le 25 octobre, leur séance publique annuelle. Après le discours du président, M. Zeller, rendant hommage aux membres de l'Institut morts dans l'année, M. François Coppée lit un poème intitulé *Le Roman de Jeanne.* M. d'Hervey Saint-Denis, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, communique un mémoire sur *Les Doctrines*

de Confucius. M. Grandidier, de l'Académie des Sciences, parle ensuite de *Madagascar et de ses habitants.* C'est M. Gounod, de l'Académie des Beaux-Arts, qui clôt la séance en lisant un fragment du plus haut intérêt sur *La Nature et l'Art.*

Académie Française. — Le 30 septembre, l'Académie a procédé au renouvellement de son bureau pour le quatrième trimestre de 1886. M. Mézières a été élu directeur, M. Camille Rousset chancelier.

Académie des Beaux-Arts. — La séance publique annuelle de cette Académie a eu lieu le 30 octobre, sous la présidence de M. Charles Garnier, qui prononce une allocution. M. le vicomte Henri Delaborde, secrétaire perpétuel, lit une notice sur la vie et les ouvrages de Paul Baudry. Après la proclamation des prix, la séance a été terminée par l'exécution de la cantate de M. Savard, qui a obtenu le premier grand prix de composition musicale au concours de cette année.

Voici la liste des prix décernés :

Grands Prix. — Peinture : « Claude nommé empereur. » — Grand prix : M. Labayle; premier second grand prix, M. Lavalley; deuxième second grand prix, M. Sinibaldi.

Sculpture : « Tobie retirant de l'eau le poisson. » — Premier grand prix, M. Capellaro; premier second grand prix, M. Larche; deuxième second grand prix, M. Chavaillaud.

Architecture : « Un Palais pour la cour des comptes. » — Premier grand prix, M. Defrasse; premier second grand prix, M. Louvet; deuxième second grand prix, M. Sortais.

Gravure en taille-douce : Premier grand prix, M. Patricot; premier second grand prix, M. Crauk; mention honorable, M. Chiquet.

Composition musicale : « La Vision de Saül, » par M. Eugène Adenis. — Premier grand prix, M. Savard; premier second grand prix, M. Kaiser; deuxième second grand prix, M. Gédalge.

Prix veuve Leprince : MM. Lebayle, Capellaro, Defrasse et Patricot.

Prix Alhumbert : M. Marty.

Prix Deschaumes : MM. Eustache et Girard.

Prix Bordin : « Charles Lebrun, son œuvre et son influence sur les arts au dix-septième siècle », 2,000 francs à M. Olivier Merson; 1,000 francs à MM. Emile Hervet, Henri Jouin et Alfred Leclerc.

Prix de Tremont, partagé entre MM. Charpentier, peintre, Peène et Etcheto, sculpteurs, et M. Duprato, compositeur de musique.

Prix Georges Lambert, partagé entre Mmes veuves Viger et Collin, MM. Chambard et Lottier.

Prix Achille Leclère : Prix : M. Conil-Lacoste; mention honorable : MM. Delestre et Baboin.

Prix Charpentier : M. Louis Diémer. — Prix Jean Leclaire : MM. Eustache et Bossis. — Prix Monbinne : prix partagé entre M. Th. Dubois, auteur d'*Aben-Hamet*, et M. Joncières, auteur du *Chevalier Jean.* — Prix Delannoy : M. Defrasse. — Fondation Lusson : M. Louvet. — Prix Cambacérès : MM. Lavalley, Larche et Patricot. — Prix Pigny : M. Louvet. — Prix Desprez : M. Escoula. — Prix Jary : M. Deglane. — Prix Caylus et La Tour : MM. Lavalley, Theunissen et Charpentier. — Grandes médailles d'émulation : MM. Lavalley, Convers et Eustache. — Prix Abel Blouet : M. Duray. — Prix Jay : M. Bossis.

Concours et Prix. — Le 25 septembre, l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg a distribué pour la vingt-neuvième fois le prix Ouvarof. Les ouvrages couronnés ont pour auteurs MM. Goloubavski, Latkine, Petrof et Zagarofski. En voici les titres : *Les Petchénègues, les Torques et les Polovtsis avant l'invasion tatare;* — *Les Assemblées nationales de l'ancienne Russie;* — *Esquisses historiques de la littérature oukrainienne au XIXe siècle*, et *Le Divorce d'après le code russe.* — Ils ont obtenu des seconds prix.

La même Académie a mis au concours six sujets historiques et a annoncé que la distribution du prix Ouvarof, qui vient d'avoir lieu, pourrait bien être la dernière, les héritiers du fondateur se proposant de modifier les conditions du concours, on ne sait trop dans quel sens.

Le Congrès international des Américanistes. — Ce Congrès, qui avait dû être ajourné l'année dernière à cause du choléra, a tenu sa sixième session du 15 au 18 septembre, à Turin, au palais Carignan. L'inauguration a eu lieu, sous la présidence du célèbre archéologue Ario Dante Fabretti, en présence de S. A. R. le duc d'Aoste, représentant du protecteur du Congrès, S. M. le roi Humbert. Les deux premières séances ont été consacrées aux sciences historiques. Le professeur Guido Cora, secrétaire général, a exposé les *Récentes recherches sur les voyages des frères Zeno dans le Nord*, et, après avoir traité du *Nom d'Amérique* donné au Nouveau Monde, a présenté une notice de notre collaborateur M. le comte de Marsy sur le mémoire de M. E. Travers, relatif aux *Restes de Christophe Colomb* ; M. Eug. Beauvois, aussi collaborateur du *Polybiblion*, et l'un des vice-présidents, a résumé un travail sur la *Véracité des Zeno*, dans lequel il démontre que leur carte atteste une connaissance personnelle des régions nordatlantiques ; M. Valdemar Schmidt, délégué du Danemark, a rapproché le *Nom d'Engroneland*, qui figure sur la carte des Zeno, de celui d'Angermanland, province de la Suède, et fait un rapport sur les *Explorations du Groenland tentées par les Danois depuis 1818*. Le baron de Baye, l'un des secrétaires, a rappelé les *Travaux du marquis de Nadaillac sur l'Amérique;* enfin le professeur Grossi, autre secrétaire, a donné un aperçu de la *Littérature populaire des peuples américains.*

Dans la troisième séance, consacrée à l'archéologie, M. Jiménez de la Espada, délégué de l'Espagne, a constaté l'existence, en Amérique de *Kjockkenmœddings* ou amas d'anciens débris culinaires. M. Désiré Charnay, délégué du ministère français de l'instruction publique, a montré une *Restauration du temple de Kab-ul* élevé au sommet de l'une des pyramides d'Izamal, et signalé les traces de polychromies qu'il a remarquées sur les anciens édifices de l'Amérique centrale. M. Grossi a comparé les *Pyramides de l'Ancien et du Nouveau Monde*, et fait remarquer qu'elles diffèrent essentiellement, les unes étant des tombeaux et les autres des soubassements de temples. Le baron de Baye a mis sous les yeux des assistants le dessin d'une *Idole trouvée récemment dans le Guatemala*, et traité la question de la *Jadéite en Amérique dans les temps précolombiens*. M. Beauvois a offert aux membres du Congrès un Mémoire imprimé sur des *Colliers en pierre*, ayant les dimensions et la forme de ceux de nos chevaux, et présentant d'étonnantes analogies d'ornementation, quoique trouvés les uns dans l'île de Porto-Rico, les autres dans les montagnes de l'Écosse.

Dans la quatrième séance, M. G. Cora, en déposant sur le bureau l'ouvrage du savant suédois Bovallius, intitulé *Nicaraguan Antiquities*, a fait ressortir l'intérêt des sculptures qui y sont représentées. M. Jimenez de la Espada a étudié les *Migrations de la race Caraïbe;* le baron de Baye a pre-

senté un Mémoire du marquis de Rupert-Monclar sur un *Crâne trépané du bassin du Haut Amazone ;* le professeur Pigorini, directeur du musée préhistorique et ethnographique de Rome, a parlé des *Matériaux paléo-ethnologiques de l'Amérique du Sud,* à propos d'un Mémoire du professeur Strobel, de l'Université de Parme ; enfin, M. Grossi a comparé les *Momies dans l'Ancien et le Nouveau Monde.*

La dernière séance a été consacrée à la linguistique. M. Valdemar Schmidt a résumé un Mémoire envoyé par le savant danois H. Rink sur les *Tribus esquimaudes de l'extrême est et de l'extrême ouest,* et M. d'Irgens-Bergh a exposé l'état actuel de la fraction de cette race qui vit dans les établissements danois du Groenland. M. G. Cora, après avoir parlé des *Nouvelles recherches sur l'ancien Maya,* a offert un Mémoire du comte de Charencey *Sur les Suffixes en langue Quichée ;* M. Seler, attaché au musée ethnologique de Berlin, a expliqué le Calendrier mexicain en s'appuyant sur de belles copies des peintures du *Codex Borgianus* et du *Codex Vaticanus B.* M. Jiménez de la Espada a présenté un *Vocabulaire caraïbe de la région moyenne de l'Orénoque,* et développé sa théorie sur les *Quippos,* théorie d'après laquelle ces nœuds de cordes n'étaient pas de vrais caractères d'écriture, mais des chiffres et des signes mnémoniques ; enfin le comte Stradelli a exhibé des *Figures gravées sur rochers,* qu'il avait dessinées dans des explorations du Haut Amazone, et M. Beauvois a remarqué, à propos de ces figures, qu'elles n'étaient pas sans analogie avec certains dessins des Indiens des Antilles et de l'Amérique du Nord.

On n'a pu citer, dans cette rapide énumération, que les auteurs des Mémoires présentés au Congrès ; mais beaucoup d'autres membres ont pris une part active aux discussions. La ville de Berlin est désignée comme lieu de réunion du prochain Congrès.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.— Dans la séance du 1er octobre, M. Gaston Boissier a fait une communication sur le poète Commodien; M. Casati a terminé ensuite sa lecture sur la « gens » romaine et ses origines étrusques. — Le 8 octobre, M. d'Arbois de Jubainville a fait une communication sur l'étymologie du nom de Lyon. M. de Lasteyrie a lu une notice sur l'église romane d'Aulnay, en Poitou, qui est un très beau spécimen de l'architecture du XIIe siècle. — Le 15 octobre, M. Luchaire a présenté des observations sur le monogramme de Louis-le-Gros, qui diffère totalement des monogrammes de ceux de ses prédécesseurs qui portèrent le nom de Louis. M. Bloch a lu un mémoire consacré à l'étude des textes épigraphiques relatifs à la tribu succusane. — Dans la séance du 29 octobre, M. Robert a fait une communication sur les fouilles pratiquées aux arènes de Lutèce; M. Oppert a donné quelques explications sur un cylindre conservé à la Haye.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Dans la séance du 2 octobre, M. Dareste a présenté, avec quelques développements, un discours prononcé par M. Willems, de Louvain, à la séance publique de l'Académie de Belgique, sur les élections municipales à Pompéi. M. Charles Lévêque a lu un travail intitulé : *La vie socratique et la vie cynique.* — Dans celle du 9 octobre, M. Picot a termine la lecture du mémoire de M. Morizot-Thibault sur la formation du pouvoir législatif dans la constitution des États-Unis. M. Baudrillart a lu un travail sur les populations agricoles de la Vienne et des Deux-Sèvres. — Le 16 octobre, M. Maurice Block a communiqué une étude sur la théorie de la rente produite par le sol, émise par l'économiste Ricardo; M. Levasseur a entretenu l'Académie

des causes de l'accroissement rapide des agglomérations urbaines, à notre époque. — M. Rodolphe Dareste a communiqué, le 23 octobre, un travail remarquable sur l'antique législation des Perses.

Journal de Jean Le Fèvre. — Nous apprenons la prochaine publication chez le libraire Alph. Picard du *Journal de Jean le Fèvre, évêque de Chartres, et chancelier des rois de Sicile, Louis I et Louis II d'Anjou,* édité par M. H. Moranvillé, de la Bibliothèque nationale. Ce journal va de 1380 à 1389. L'auteur ayant été mêlé à toutes les grandes affaires de son temps, il semble difficile de trouver un document plus intéressant pour l'histoire générale de cette période de neuf années. C'est aussi l'histoire du pape d'Avignon pendant cette époque et jusqu'à un certain point celle du schisme; ce document, malgré quelques publications très fragmentaires, était resté complètement inédit. Il méritait d'attirer l'attention; il fixe en effet des dates précises et, sous ce rapport, est plus précieux encore qu'une chronique. La publication entreprise par M. Moranvillé se fera par fascicules successifs, et sera accompagnée de notes et terminée par une table alphabétique des noms.

L'ancienne Université de Montpellier. — Il n'est guère d'années où M. Germain, membre de l'Institut et professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier, ne découvre ou ne mette en œuvre quelques documents importants relatifs à l'ancienne université de cette ville. En 1884, il a analysé un manuscrit, totalement inconnu, de Pierre Flamenchi, vicaire général de Maguelonne à la fin du XIVe siècle, et professeur en droit canonique à Montpellier, *Pierre Flamenchi. Étude historique et littéraire d'après ses manuscrits entièrement inédits* (Montpellier, imp. Martel, 1884, in-4 de 70 p.). Cette année, M. Germain a donné au public le résultat de ses recherches sur les épreuves et les thèses de la faculté de médecine du XVIe siècle à la Révolution : *Les anciennes thèses de l'école de médecine de Montpellier. Collation des grades des concours professoraux* (Montpellier, imp. Boehm, 1886, in-4 de 196 p.). En raison de l'éclat particulier jeté pendant des siècles par la faculté de médecine de Montpellier, les thèses qu'on y soutint offrent un intérêt historique particulier. M. Germain a donc étudié avec beaucoup de soin la riche collection de documents de ce genre conservée à la bibliothèque de la Faculté et analyse celles de ces brochures qui lui ont paru les plus curieuses au point de vue scientifique et littéraire. Les exercices étaient nombreux et varies; on n'y avait pas moins de seize épreuves à subir avant d'être proclamé docteur. Les questions médicales discutées sont toujours précédées et suivies de morceaux littéraires, dédicaces, harangues en prose, pièces de vers latins et français, élégies, des épigrammes, anagrammes, acrostiches, etc., dues aux condisciples et quelquefois aux maîtres du recipiendaire. Il est rare que les vers soient fort bons, mais ils sont fort curieux comme témoignage des habitudes d'esprit des Esculapes en herbe de l'illustre Faculté. Le recueil de M. Germain fournit notamment une série de pièces extrêmement bizarres se référant au doctorat d'un Poitevin nommé Le Coq, où les calembourgs les plus étonnants émaillent les thèses proprement dites aussi bien que les pièces liminaires. La seconde partie du Mémoire est consacrée aux thèses de concours des docteurs aspirant aux chaires de la faculté. Leur intérêt scientifique est beaucoup plus considérable, tandis que les morceaux littéraires sont infiniment plus rares. Les notices qui accompagnent les textes abondent en renseignements sur les concours et les professeurs. En résumé, la contribution nouvelle que M. Germain vient d'apporter à l'histoire de sa chère Université est vraiment importante.

Le tirage des livres. — On se préoccupe beaucoup en ce moment de

rechercher les moyens de contrôler le tirage des livres. Qu'il y ait des éditeurs indélicats, nous l'ignorons ; mais il y a des auteurs qui en sont persuadés, puisqu'ils veulent à tout prix vérifier le nombre d'exemplaires mis en vente pour chaque édition de leurs œuvres. Divers systèmes, tous d'une application assez difficile, ont été proposés. M. J. Claretie s'est déclaré partisan du vieux système de la griffe apposée sur chaque exemplaire, au bas de la formule bien connue : « Tout exemplaire non revêtu de notre signature sera reputé contrefait. » Cette méthode sera certainement rejetée par les heureux auteurs dont les ouvrages s'impriment à cinquante ou cent mille exemplaires. On a aussi pensé à faire imposer par l'État, un timbre d'un centime sur tous les volumes, ou encore à les faire estampiller par une commission nommée par la Société des gens de lettres, représentant les auteurs, et par le Cercle de la librairie, agissant au nom des éditeurs. De son côté, M. Charpentier demande qu'on indique sur la couverture des ouvrages, non le chiffre des éditions, mais le nombre de mille tirés ; mais il faut avouer que cette modification, introduite depuis longtemps par M. Charpentier dans sa librairie, ne remédie à rien, puisqu'elle ne facilite en aucune manière le contrôle réclamé par les auteurs. Enfin le dernier système consiste à faire déclarer par l'auteur, et non par l'imprimeur, ce qui a lieu actuellement, le chiffre du tirage : c'est aussi l'imprimeur qui est chargé de remplir la formalité du dépôt légal, établi en vue d'assurer gratuitement à notre Bibliothèque nationale un exemplaire de tous les livres publiés en France. Or, comme certains livres, notamment les ouvrages illustrés, sont parfois imprimés par plusieurs maisons différentes, les unes fournissant le texte et les autres les gravures, il en résulte que pour un même volume, le dépôt est opéré en plusieurs fois et souvent dans des préfectures différentes. On pourrait peut-être remédier aux inconvénients d'un pareil système, et en même temps faire droit aux revendications actuelles, en demandant aux auteurs de remplir eux-mêmes la formalité de dépôt et de remettre avec les exemplaires exigés par la loi, une pièce signée par les différents imprimeurs, par l'éditeur, et enfin contre-signée par eux, cette pièce indiquant le chiffre des exemplaires tirés. De cette manière, les ouvrages entreraient complets à notre Bibliothèque nationale, et à moins d'une complicité bien difficile à établir entre l'éditeur et les imprimeurs, les écrivains n'auraient plus sujet de soulever des questions, en somme, assez blessantes pour les éditeurs loyaux et consciencieux.

La Presse lette. — La presse de cette langue n'est pas très importante. Il n'y a, en effet, que onze périodiques : *Le Journal lette*, périodique hebdomadaire politique, littéraire et religieux, paraît à Mitau. C'est l'organe de l'association littéraire existant dans cette ville ; il compte déjà soixante-cinq années. *L'Hôte de la maison*, publication hebdomadaire, de Riga, existe depuis 1853, et s'occupe de politique. *Le Messager des provinces baltiques*, journal quotidien, paraît à Riga depuis 1869. *La Voix*, journal hebdomadaire, s'édite dans la même ville depuis 1878. *Le Paysan des provinces baltiques* est aussi un journal hebdomadaire, il date de 1874. *Le Lette* paraît toutes les semaines à Liepoje ; il a été fondé en 1882, de même que *l'Agriculteur*, journal économique de Riga. *L'Evangéliste*, qui remonte à 1881, est l'organe des anabaptistes de Riga. Les autres périodiques sont littéraires : *La Patrie*, fondée en 1884 ; *Le Trésor ; L'Orient*. Autrefois il y avait encore une autre publication périodique à Saint-Pétersbourg : *La Gazette de Saint-Pétersbourg*, mais cette feuille a été supprimée après deux années d'existence (1862-1864).

Table générale du « Polybiblion ». — Le *Polybiblion* aura bientôt vingt ans d'existence, et les quarante-six volumes dont se composent actuellement sa collection forment un Répertoire bibliographique complet des principales publications françaises et étrangères parues dans ce laps de temps. Quelques lecteurs se plaignent de la difficulté des recherches résultant du grand nombre de volumes à examiner et demandent la composition d'une *Table générale* dans laquelle seraient fondues toutes les tables particulières qui terminent chaque volume. Cet Index devrait comprendre deux parties bien distinctes, l'une renvoyant aux différents articles de la partie technique, l'autre à ceux de la partie littéraire. L'administration du *Polybiblion* n'hésitera pas à s'imposer les sacrifices nécessités par la composition et l'impression d'une *Table générale,* si elle est assurée de répondre au désir de la majorité des lecteurs de la Revue. Le travail sera entrepris dès qu'elle aura recueilli un nombre suffisant d'adhésions.

Paris. — M. Turquet, secrétaire d'État des beaux-arts, a exposé, le vendredi 29 octobre, à la commission du budget, son plan de réorganisation des palais nationaux. D'après ce projet, les palais de Versailles et de Trianon deviendraient des succursales du musée du Louvre ; une partie de celui de Fontainebleau serait destinée à conserver ceux des imprimés qui encombrent actuellement la Bibliothèque nationale et « qui ne sont qu'accidentellement consultés. » Il faut espérer que la proposition de M. Turquet n'aura aucune suite et que les érudits n'auront pas à redouter des « accidents » qui les obligeraient d'aller continuer à Fontainebleau un travail commencé à la Bibliothèque nationale.

— L'installation du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale dans la nouvelle salle de lecture et dans les nouveaux dépôts a eu lieu le 18 octobre ; le déménagement a duré cinq semaines. Grâce aux soins de l'administration, le service public n'a pas été interrompu une seule minute ; on doit apprécier d'autant plus ce résultat que le mouvement a porté sur plus de 80,000 volumes. Ajoutons que, d'après les mesures officielles prises à cette occasion, la longueur totale des rayons occupés par les manuscrits de notre grande Bibliothèque est d'environ cinq kilomètres.

— M. Eugène Müntz vient de publier, dans la nouvelle collection de l'éditeur Leroux, une série de notes et de documents intéressants, réunis sous le titre : *La Bibliothèque Vaticane au XVIe siècle.* Le travail, beaucoup plus important, du même érudit sur *La Bibliothèque Vaticane au XVe siècle,* en collaboration avec M. Paul Fabre, est sous presse et paraîtra incessamment.

— M. P. de Nolhac prépare un album de fac-similes en héliogravure de l'écriture de Pétrarque : cette collection entièrement nouvelle portera sur six ou sept manuscrits de Paris et de Rome.

— M. Paul Meyer, directeur de l'École nationale des chartes, vient de faire paraître un important ouvrage, en préparation depuis plusieurs années : *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge* (F. Vieweg, 2 vol. petit in-8) ; le tome I renferme les textes et le tome II l'*Histoire de la légende;* cet ouvrage forme les vol. IV et V de la *Bibliothèque française du moyen âge.*

— Intéressantes autant qu'instructives — avons-nous besoin de le dire? — sont les deux récentes brochures de notre savant collaborateur le comte Riant, intitulées : *Lettres à M. Wallon* (du 7 avril 1886) *sur un plan du haram el-Khalil (mosquée d'Hébron) envoyé par M. Ledoulx. Extrait des comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* (In-8 de 8 p. avec planche représentant le tombeau des patriarches à Hebron. — *La part de*

l'évêque de Bethléem dans le butin de Constantinople en 1204. Extrait des mémoires de la Société nationale des antiquaires de France (t. XLVI, Paris, 1886, in-8 de 16 p.). Ce travail complète un travail publié dans le même recueil (t. XXXVI, 1875), et relatif aux *Dépouilles religieuses enlevées à Constantinople au XIIIe siècle par les Latins.* L'appendice du nouveau mémoire contient deux importants documents inédits, tirés des archives du Vatican : deux lettres adressées de Rieti par le pape Honorius III, le 9 août 1225, l'une à Pietro Ziani, doge de Venise, l'autre à Lorenzo, curé de Saint-Paul de Venise.

— M. Gustave Fustier s'occupe en ce moment de la rédaction d'une sorte d'*Annuaire* exclusivement destiné aux bibliophiles et aux gens de lettres. Parmi les renseignements que doit contenir cette publication, on trouvera une liste aussi complète que possible des écrivains français existant aujourd'hui, avec l'énumération de l'âge, des titres et adresses de chacun d'eux, ainsi que l'indication sommaire de la nature de leurs travaux.

— Sous ce titre, *L'Indépendance politique et agraire de l'Irlande,* un économiste distingué vient de publier, chez Guillaumin, une brochure de 16 pages in-8, où il résume, avec une clarté parfaite, l'histoire des rapports entre l'Angleterre et l'Irlande, puis expose les revendications des Irlandais opprimés et les projets de M. Gladstone. Malgré l'échec momentané que vient de subir l'éminent homme d'État, M. Fournier de Flaix ne désespère pas du succès de sa tentative inspirée « par la justice sociale proclamée comme le fondement de la politique des peuples. »

— A paru en octobre la septième série des *Souvenirs d'un vieux critique,* par A. de Pontmartin (Calmann Lévy, gr. in-18).

— On signale, comme étant en préparation, un travail sur la *Collection de meubles anciens des musées du Louvre et de Cluny.* Cet ouvrage sera édité par la librairie générale de l'architecture et des travaux publics (André Daly, fils).

— M. X. Charmes a publié dans la *Collection de documents inédits sur l'histoire de France,* 3 volumes sur *Le Comité des travaux historiques et scientifiques (histoire et documents);* ces 3 vol. sont en vente à la librairie Hachette.

— M. H. Bouchot a extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes* (1re et 3e livraisons de 1886) sa *Notice sur la vie et les travaux d'Étienne Martellange, architecte des jésuites (1569-1641), d'après des documents inédits conservés au cabinet des estampes de la Bibliothèque nationale, suivie du catalogue de ses dessins, précédemment attribués à François Stella* (in-8).

— La *Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts,* publiée par la maison Quantin, sous le patronage de l'administration des beaux-arts, vient de s'augmenter de deux volumes : *L'Art japonais,* par M. L. Cosne, directeur de la *Gazette des beaux-arts; — Le Livre, l'illustration et la reliure,* par M. H. Bouchot.

— L'éditeur E. Rouveyre annonce, comme étant sous presse, un travail technique de M. Garidel sur *l'Art de réparer les reliures à l'usage des bibliophiles.* Parmi les chapitres dont se compose cet ouvrage, nous signalerons ceux qui sont consacrés aux différents matériaux employés pour la reliure (chagrin, parchemin, velin, etc.), aux types des fers employés par Du Seuil, Le Gascon, Bozérian, Derome, Padeloup. Le volume doit se terminer par un *Index* des mots techniques.

— La librairie E. Terquem a mis sous presse un *Supplément* à la *Bibliographie des bibliographies,* publiée en 1884 par M. Léon Vallée, de la Bibliothèque nationale. L'auteur signale dans ce *Supplément* tous les recueils bibliographiques omis dans son premier travail, ou publiés depuis l'appari-

tion de ce dernier. Il est peu probable qu'une seule bibliographie de quelque importance ait échappé aux investigations de M. Vallée, parfaitement au courant, par ses travaux personnels, de tout ce qui se publie en France et à l'étranger.

— Le tome V de la *Correspondance de Louis Veuillot. Lettres à son frère et à divers* (in-8), a dû paraître tout dernièrement à la librairie V. Palmé.

— La librairie H. Welter annonce pour le commencement de 1887 la publication du deuxième et dernier volume des *Hymni et sequentiae cum pluribus aliis et latinis et gallicis necnon theotiscis carminibus medio ævo compositis; quae ex libris impressis et ex codicibus manuscriptis sæculorum a IX usque ad XVI partim post M. Flacii Illyrici curas congessit... et nunc primum in lucem prodidit Gust. Milchhsack. Pars I.* (pet. in-4 de 224 p). Le premier volume a été récemment mis en vente.

— En tête de son dernier *Bulletin*, l'Œuvre des écoles d'Orient publie une lettre par laquelle Sa Sainteté le pape Léon XIII recommande cette association pour l'aumône du Jubilé. Viennent ensuite des rapports pleins d'intérêt sur la Bulgarie, la Syrie et l'Égypte.

— On a signalé la récente publication à la librairie E. Plon d'un ouvrage intitulé *Le Protestantisme vu de Genève en 1886* (in-18). Ce travail, dû à M. L. Jeantet, est accompagné d'une lettre de Mgr Mermillod.

— L'éditeur Derveaux, de Paris, a dernièrement annoncé la publication d'un *Code manuel de la séparation des Églises et de l'État*, par E. Monteil (in-18 jésus).

— A paru le 5 octobre à la librairie Jules Lévy, le premier numéro de *Les Chambres comiques, revue satirique des débats parlementaires*, rédigée par M. Georges Duval.

Agenais. — Les archives départementales des Basses-Pyrénées possèdent quatre copies informes (du XIVe siècle) des coutumes de Meilhan, chef-lieu de canton de l'arrondissement de Marmande (Lot-et-Garonne). De ces copies ont été tirées les *Coutumes inédites de Meilhan en Bazadais*, publiées par M. C. Baradat de Lacaze, membre de la Société de l'Histoire de France et de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen (Bordeaux, imp. Gounouilhou, 1886, in-4 de 23 p.). Le texte est précédé d'une analyse sommaire des divers articles rédigés en langue provençale. Aux coutumes sont jointes deux documents en langue latine, tirés aussi du trésor de Pau : *Vidimus par Raymond, évêque de Bazas, d'un acte d'échange fait le 20 avril précédent entre Édouard, prince de Galles, et Armanieu d'Albret*, du 12 juin 1263 ; *Don, par Édouard, prince de Galles et duc d'Aquitaine, de la châtellenie de Meilhan à Armanieu d'Albret*, du 7 août 1306.

— M. Adolphe Magen, secrétaire perpétuel de la Société des Sciences, Lettres et Arts d'Agen, et M. Georges Tholin, archiviste du département de Lot-et-Garonne, viennent de publier une notice intitulée : *Madame la comtesse Marie de Raymond* (Agen, imp. Ve Lamy, 1886, gr. in-8 de 13 p.). Extrait de la *Revue de l'Agenais*. Cette excellente notice complète et confirme celle qui a été publiée sous le même titre, par M. Tamizey de Larroque, et qui a été mentionnée dans la *chronique* de la livraison de juillet.

Artois. — On doit à M. P. Ledru une notice sur le *Château d'Avesnes-le-Comte; La chapelle de Sainte-Marguerite* (Arras, imp. de Sède, in-8).

Auvergne. — M. J. M. Vignancour a fait exécuter un tirage à part de sa *Notice sur l'établissement de la sénéchaussée et du siège présidial de Clermont* (Clermont-Ferrand, Bellet, in-8), insérée d'abord dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont*.

— M. Antoine Vernière, le savant éditeur du *Journal de voyage* de Dom Boyer, vient de publier une curieuse brochure intitulée : *Itinéraire des processions dans la ville de Clermont à la fin du XVe siècle* (Clermont-Ferrand, Bellet et fils, imprimeurs-libraires, 1886, grand in-8 de 11 p.); ce sont les rubriques des vieux missels de Clermont qui ont fourni au zélé bibliophile de Brioude ces itinéraires, d'où il a extrait divers renseignements relatifs à la topographie de la capitale de l'Auvergne.

BERRY. — La *Société historique, littéraire, artistique et scientifique du Cher,* vient de publier le IIe volume de la 4e série de ses *Mémoires* (1885-86). Parmi les travaux insérés dans ce recueil nous signalerons un *Essai de bibliographie Berruyère* par M. Rollet. Cette étude comprend deux chapitres d'une bibliographie du Berry, qui doit paraître prochainement. Cet ouvrage sera divisé en trois parties : bibliographie générale par ordre alphabétique, tant des auteurs et artistes qui sont nés dans le Berry, que de ceux qui l'ont habité ou qui ont écrit sur le Berry, avec une courte notice bibliographique sur chacun d'eux. Un avant-propos sera consacré aux ouvrages anonymes; — Bibliographie des ouvrages concernant le Berry ou les Berruyers, classée méthodiquement; — Bibliographie des ouvrages écrits par les Berruyers ou des personnages remarquables ayant habité le Berry.

BOURGOGNE. — M. Eug. Lefèvre-Pontalis a inséré dans les *Mémoires de la Société éduenne* une *Étude historique et archéologique sur l'église de Paray-le-Monial,* dont il a fait exécuter un tirage à part (Autun, imp. Dejussieu, in-8).

— On doit à M. l'abbé Manessier une *Notice généalogique sur la famille Michon de Dompière-les-Ormes* (*Saône-et-Loire*), imprimée chez Protat frères à Mâcon (in-8).

CHAMPAGNE. — Vient de paraître en tirage à part l'*Inventaire des meubles et joyaux de la cathédrale de Châlons en 1410.* publié par M. P. Pélicier (Paris, imp. nationale, in-8); c'est un extrait du *Bulletin archéologique du comité des travaux historiques et scientifiques.*

COMTAT-VENAISSIN. — M. Gustave Bayle, avocat, auteur de nombreux et intéressants travaux sur l'histoire du Comtat et récemment nommé sous-bibliothécaire à la Bibliothèque d'Avignon, va rédiger le *Catalogue des manuscrits* de cette bibliothèque.

DAUPHINÉ. — M. l'abbé Ulysse Chevalier, l'auteur du *Répertoire des sources historiques du moyen âge,* publié par la Société bibliographique, a récemment fait paraître deux brochures remplies de renseignements inédits et d'observations précieuses sur la chronologie de deux époques bien différentes. La première brochure, renfermant un *Itinéraire des dauphins de Viennois de la seconde race,* dressé d'après des pièces, pour la plupart inédites, forme tout un chapitre nouveau de la diplomatique du Dauphiné. Cet *Itinéraire,* extrait de la *Petite Revue Dauphinoise,* comprend les années 1178 à 1282. Le second travail est un *Itinéraire de Louis XI dauphin,* qui va de janvier 1437 à la fin de juillet 1461; au cours de cette étude, M. l'abbé Chevalier a pu signaler douze lettres de Louis XI dauphin, qui manquent dans le Recueil publié sous les auspices de la Société de l'Histoire de France, par M. E. Charavay.

FRANCHE-COMTÉ. — M. Jules Gauthier, archiviste du Doubs, a publié l'*Armorial des archevêques de Besançon et de leurs auxiliaires* (*1180-1886*); cette brochure, illustrée de deux planches, a été imprimée chez Jacquin (Besançon, in-8).

GASCOGNE. — M. l'abbé Cazauran vient de publier le *Pouillé du diocèse d'Aire* (Paris, Maisonneuve, 1886, in-8 de 164 p.). Cette brochure comprend :

1° une *Notice historique sur les évêques d'Aire*, depuis Marcel, qui vivait au sixième siècle, le premier mentionné par le *Gallia Christiana*, jusqu'à François de Gaujac, sous lequel fut rédigé en 1749 le *Pouillé*, mis en lumière par M. Cazauran d'après les *Glanages de Larcher*, manuscrit de la Bibliothèque de Tarbes; 2° l'*État du diocèse d'Aire, en 1572*, d'après le procès-verbal envoyé à Charles IX par le P. Bourgeois, prieur de l'abbaye du Mas d'Aire et vicaire capitulaire à la mort de Christophe de Foix-Candalle; 3° la *Liste des victimes de la persécution protestante* dans le diocèse d'Aire pendant les guerres de religion; 4° la *Nomenclature des églises détruites et pillées* dans le diocèse d'Aire pendant les mêmes guerres; 5° le *Pouillé* proprement dit, rédigé en 1749 sur l'invitation de l'Assemblée du clergé et qui devait être envoyé à l'abbé Lebeuf, chargé de la rédaction du *Pouillé général des évêchés du Royaume;* 6° un *Pouillé de 1555*, également puisé dans les *Glanages de Larcher*, extrait du *Livre Rouge de l'évêché d'Aire*, suivi du tableau des impositions supportées par les paroisses au profit des évêques; 7° un *Épilogue* continuant jusqu'à nos jours la chronologie des évêques d'Aire et donnant sommairement l'histoire du diocèse pendant la persécution révolutionnaire. M. Cazauran termine en indiquant les sources manuscrites et imprimées qu'on pourrait consulter pour écrire l'*Histoire diocésaine par paroisse*. Un peu plus de précision serait à désirer dans sa bibliographie; néanmoins, nul mieux que M. Cazauran ne semble préparé pour écrire cette histoire du diocèse d'Aire.

Guyenne. — La librairie Féret, à Bordeaux, a mis en distribution le neuvième fascicule des *Variétés Girondines ou essai historique et archéologique sur la partie de l'ancien diocèse de Bazas, renfermée entre la Garonne et la Dordogne*, par M. Léo Drouyn (t. III, p. 337-623). Trois eaux-fortes excellentes et trois croquis dans le texte et une carte de l'archiprêtré de Jugazan enrichissent ces pages savantes qui fournissent tous les renseignements désirables sur la topographie, l'histoire, les églises, les familles notables des paroisses de Saint-Léger-de-Vignague, Puch, Saint-Martin-de-Pis, Saint-Brice et Daubèze. Les archives publiques et de très riches chartriers privés ont été mis à contribution et ont fourni d'importants documents inédits. Un appendice considérable (p. 407-588), est consacré à un personnage assez célèbre du XVII° siècle, Ezéchiel du Mas, comte de Mélac, lieutenant général des armées du roi, dont la famille était originaire de l'ancien diocèse de Bazas. Les archives du château de Montbreton ont fourni à M. Léo Drouyn beaucoup de lettres de Mélac, très intéressantes pour l'histoire des guerres de Louis XIV, la plupart de ses brevets de service, de nombreuses lettres inédites à lui adressées par le prince de Conti, le duc du Maine, M. de Montmorency, Luxembourg, le duc de Noailles et de Lauzun, de Beauvilliers, Louvois, Catinat, les maréchaux de Duras, de Choiseul, de Lorge, de Villeroy, etc. Cette simple énumération suffit pour donner l'idée de l'exceptionnel intérêt que présentent ces pages si remplies.

Ile-de-France. — A signaler une *Notice historique et archéologique sur le bourg de Formerie (Oise)*, par M. A. Bellou (Beauvais, imp. Père. In-8 de 72 p. et 6 pl.).

— M. L. N. Barré, bibliothécaire-archiviste de la Société académique du département de l'Oise, a composé une courte notice sur *La Commune ou la tribune aux harangues dans l'ancien cimetière de l'église Saint-Etienne de Beauvais* (Beauvais, imp. Pere. In-8).

— Mentionnons un extrait du *Bulletin de la Société académique de Chauny*, qui a pour auteur M. A. J. Dutailly : *Notice historique sur les cloches de Chauny et des dix-neuf communes de son canton (Abbécourt, Amigny-Rouy, Autreville, Beaumont-en-Beine, etc.* (Chauny, Trouvé, in-8).

Languedoc. — M. H. Peragallo a publié une *Notice sur le quartier de l'Arsenal avant 1789* (Toulouse, imp. Chauvin. In-4).

Limousin. — Sous le titre de : *Les Officiers des élections du Limousin et de la Marche* (Tulle, imprimerie Crauffon, 1886, grand in-8 de 28 p.), M. Antoine Vernière publie, d'après un document inédit des archives départementales du Puy-de-Dôme, les listes des conseillers élus et officiers des élections de Tulle, Brive, Limoges, Bellac et Guéret, depuis la fin du xvie siècle jusqu'au-delà de la seconde moitié du xviiie. L'utile travail de M. Vernière est extrait du *Bulletin de la Société des lettres, sciences et arts de la Corrèze.*

— Annonçons le fascicule V de la publication entreprise par M. René Fage : *Le Vieux Tulle.* Ce fascicule, consacré à *La Tour de la Motte,* est accompagné d'un fac-similé d'un dessin de Beaumesnil (Tulle, imprimerie Crauffon, grand in-8 de 26 p., 1886).

Lorraine. — Nous avons reçu un extrait des *Annales de la Société d'émulation des Vosges,* intitulé *Les Prisonniers de guerre espagnols à Épinal et à Neufchâteau en 1813,* par M. A. Benoît. Cette notice est tirée de la correspondance du général Cassagne avec le baron Lacoste, commandant la quatrième division militaire à Nancy.

— Mentionnons aussi un article très court extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine,* qui a pour titre *Le Prieuré de Bonneval,* par M. l'abbé C. Chapelier (Nancy, Crépin-Leblond, in-8).

— M. Chassignet a écrit la biographie du général Houchard, né à Forbach et mort sur l'échafaud en 1793, exécuté par ordre du Comité de salut public; la brochure est intitulée : *Un Soldat lorrain dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, général Houchard* (*1738-1793*) (Nancy, Berger-Levrault, in-8).

Lyonnais. — M. E. Léotard a fait aux Facultés catholiques de Lyon une conférence sur *Le Comte de Montalembert et la liberté de l'enseignement,* qu'il vient de publier à la librairie Vitte et Perrussel (in-8).

Maine. — Nous devons signaler deux nouvelles brochures historiques de M. André Joubert, intitulées : *La Vie agricole dans le Haut-Maine, au XIVe siècle, d'après le rouleau inédit de Mme d'Olivet* (1335-1342) (Mamers, 1886, in-8 de 55 p.), et *Les Monnaies anglo-françaises frappées au Mans, au nom de Henri VI* (1425-1432) (Mamers, 1886, in-8 de 12 p.). La première, la plus importante, expose par le détail la vie agricole au xive siècle, dans une province qui, avant la guerre de Cent ans, semblait particulièrement prospère. Les méthodes de culture étaient fort avancées ; et les produits du sol, très variés, apportaient au laboureur une vraie richesse. Le journal, en forme de livre de compte, tenu par la dame d'Olivet, femme d'André de Laval, en donne des preuves fort précises. L'auteur expose, d'après ce « rouleau inédit » les conditions des baux, les prix des denrées et bestiaux ou volailles, les salaires des gens de ferme. Ces documents n'indiquent malheureusement qu'une valeur relative, car il resterait à résoudre la question difficile du pouvoir de l'argent à cette époque, problème économique que M. Joubert laisse à d'autres le soin d'étudier. La seconde brochure nous montre que, dès le 10 août 1425, date à laquelle les Anglais s'emparèrent du Mans, le jeune roi de France et d'Angleterre, Henri VI, bien qu'âgé de quatre à cinq ans, avait des monnaies frappées à son effigie, dans les principales villes soumises à son pouvoir. C'est ce qui arrive au Mans, où Lucas Morin était maître particulier de la monnaie. En 1845, on a retrouvé un grand nombre de ces pièces, dont M. André Joubert reproduit dans deux planches les principales séries, en les faisant précéder de commentaires historiques relatifs à la province.

— M. P. Moulard a édité une *Enquête sur les principes religieux et la résidence des gentilshommes dans le diocèse du Mans, en 1577* (Le Mans, imp. Monnoyer, in-8).

NORMANDIE. — On signale l'apparition du tome II d'une œuvre posthume de M. Alfred Canel : l'*Histoire de la ville de Pont-Audemer (Eure)*, (Pont-Audemer, imp. de l'Hospice, in-8, 482 p.), et celle du tome II de la *Nouvelle Bibliographie normande*, publiée par Mme N.-N. Oursel (in-8, 383-2 p.).

—Viennent de paraître également : l'*Histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Jumièges*, écrite par un religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et publiée par M. l'abbé Julien Loth, pour la Société de l'histoire de Normandie, tome III et dernier (Rouen, Métérie, in-8) ; — *Histoire de la ville de Montivilliers*, par Dumont et Martin (Fécamp, imp. Durand, in-8, 363 p.) ; — *L'Art décoratif à Rouen, depuis Louis XII jusqu'à Henri II, dans la pierre et le bois de construction*, par Despois de Folleville (Rouen, imp. Deshays, in-8, 32 p.) : — *Un Village normand sous l'ancien régime*, par G. Gravier (Extrait du *Recueil de la Société d'émulation, du commerce et de l'industrie de la Seine-Inférieure*) ; — *La Marine des Wikings ou les pirates scandinaves*, par Alfred Ravet (Rouen, imp. Lecerf, in-8, 55 p.).

— Nous consacrerons une mention spéciale aux *Aperçus historiques sur le vieil Alençon à propos de la Briante et de la rue aux Sieurs*, par M. L. Duval, archiviste du département de l'Orne (Alençon, imp. A. Lepage, in-8). Une partie de ce travail n'est autre chose qu'une histoire aussi complète que possible de l'hygiène publique et des épidémies à Alençon ; dans l'autre M. Duval prouve que la rue « aux Sieurs » actuelle n'est autre que l'ancienne rue « aux Sueurs » (du latin *sutores*), habitée principalement par la corporation des « cordouaniers » comprenant les tanneurs, corroyeurs, baudroyeurs, basaniers, etc.

— Signalons une récente publication de M. le comte G. de Contades sur *Les Monuments mégalithiques de Joué-du-Bois* (Paris, Champion, gr. in-8). Cette commune, située dans le canton de Carrouges et l'arrondissement d'Alençon (Orne), possède deux dolmens et un menhir, qui offrent, nous dit M. de Contades, un grand intérêt archéologique. La brochure est illustrée de trois dessins dus à M. J. Tirard.

ORLÉANAIS. — M. l'abbé Ch. Métais, auteur de plusieurs travaux sur le Vendômois, a publié dans le *Bulletin de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois* une très intéressante étude sur *L'Église et l'Abbaye de la Trinité de Vendôme pendant la Révolution (1790-1802)*, qui forme en un tirage à part une brochure gr. in-8 de 44 p. et XXIV p. de *Documents annexes* (Orléans, Herluison). Dans sa notice, M. Ch. Métais nous fait suivre pas à pas les commissaires municipaux qui, dans le courant de l'année 1790, dressèrent l'inventaire du mobilier, des vases sacrés et ornements et enfin celui des titres de l'abbaye et des religieux de la Trinité. Ensuite il donne de curieux renseignements sur les fêtes républicaines célébrées dans cette église jusqu'au rétablissement du culte catholique.

SAINTONGE. — Dans sa chronique mensuelle du *Correspondant*, M. Victor Fournel constatait que, par exception, il n'y avait pas eu d'inauguration nouvelle dans le mois d'avril. Il avait oublié le monument Pillet à Cozes (Charente-Inférieure), dont l'histoire singulière est racontée par le *Bulletin de la Société des Archives historiques de la Saintonge*.

SAVOIE. — M. F. Mugnier a publié dans les *Mémoires et documents de la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie* une *Histoire documentaire de l'abbaye de Sainte-Catherine, près d'Annecy, abbaye de Bonlieu (appendice)*, qui forme en tirage à part un vol in-8 de 326 p. (Chambéry, imp. Ménard).

— Est sorti des presses de M. Mariat, un opuscule de M. C. Duval sur *L'Administration de la commune de Saint-Julien pendant la Révolution* (Saint-Julien, in-8).

ALSACE-LORRAINE. — Prochainement sera publiée une *Notice sur le pays de la Sarre et en particulier sur Sarguemines et ses environs,* par M. Box. L'auteur s'occupera spécialement de Sarreguemines et des localités voisines, telles que Puttelanges, Bitches, Ottweiler, S. Veadel, S. Avold, Longeville, Hombrucq-l'Évêque, Forbach, etc. La notice s'occupera même de Stürzelbronn, Multerhouse et de la vallée de Zingel, bien qu'ils fassent partie du bassin du Rhin.

— Une *Notice sur le Val de Villé,* par l'abbé Nartz, curé de Benfeld et ancien curé de Steige, dans le val en question, paraîtra chez Sutter à Rixheim (Haute-Alsace).

— Nous avons reçu une brochure de M. A. Benoît : *Les Protestants lorrains sous le roi Stanislas, le Philosophe bienfaisant, 1737-1766* (Mulhouse, imp. Vve Bader, 1885, in-8 de 139 p.). Dans ce travail, M. L. Benoît s'est proposé de retracer l'histoire des protestants disséminés au siècle dernier dans la baronnie de Fénétrange, la principauté de Lixheim, la prévôté royale de Bouquenon et le duché de Lorraine. De nombreux documents terminent le volume.

— Le même auteur a extrait de la *Revue nouvelle d'Alsace-Lorraine* son article sur *La ville de Saint-Hippolyte de 1555 à 1616,* publié au mois de juin dernier.

ALLEMAGNE. — A récemment paru à la librairie Hertz, de Berlin, une importante Histoire de la littérature allemande moderne, publiée par M. Jul. Schmidt sous le titre de *Geschichte der deutschen Literatur von Leibniz bis auf unsere Zeit* (2 vol. gr. in-8).

— Une nouvelle publication périodique consacrée spécialement à l'examen critique des livres relatifs à la doctrine chrétienne a été fondée à Francfort-sur-le-Mein, par M. Gust. Schlosser. Les deux premières livraisons viennent de paraître à la librairie Drescher, sous ce titre : *Jahresbericht kritischer zum christlichen Bücherschatz* (gr. in-8).

— Les récentes découvertes de notre collaborateur M. de Nolhac sur les manuscrits autographes de Pétrarque ont attiré de nouveau l'attention sur le grand poète italien. Le Dr W. Söderhjelm vient de lui consacrer un travail : *Petrarca in der deutschen Dichtung,* inséré d'abord dans les *Acta Societatis scientiarum fennicae* et publié en tirage à part (Munich, Bucholz et Werner, gr. in-4 de 44 p.).

— La librairie Merselburger, de Leipzig, met en vente une seconde édition de l'Histoire de la littérature française, de M. Paul Frank : *Grundzüge der französischen Litteraturgeschichte von den ältesten zet bis auf die Gegenwart* (gr. in-16).

— M. Max Fränkel a publié chez Reimes, à Berlin, une troisième édition, mise au courant de la science, du célèbre ouvrage de Aug. Boeckh, sur l'*Économie politique des luthériens* (2 vol.)

— M. Bernouilli publie chez Spemann, à Stuttgart, une nouvelle *Iconographie romaine.* Les portraits des principales individualités romaines y sont reproduits en héliogravure d'après les meilleurs exemplaires qui nous ont été conservés. Le premier volume contient les Romains célèbres, depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'époque impériale Le second volume reproduit les portraits des Juliens. La moitié de chaque volume est consacrée à des dissertations fort savantes sur l'iconographie romaine.

— M. A. Hasenclever publie chez Schwetschke, à Brunswick, une fort intéressante étude sur l'ornementation des anciennes tombes chrétiennes. *Der altchristliche Gräberschmuck* (in-8 de 264 p. 6 fr.). Il est regrettable que l'auteur n'ait pas ajouté quelques gravures à son savant mémoire.

BELGIQUE. — Le 18 août, Mgr Perraud, évêque d'Autun, Châlon et Mâcon, a prononcé dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul d'Ostende, un sermon de charité en faveur de l'Orphelinat de Saint-Vincent-Ferrier. L'éminent prélat avait choisi comme sujet : *La Reconnaissance* (*Gratiæ estote*. — *Ep. aux Colossiens*, III, 15). Ce sermon a été imprimé à Bruges, par les soins de la Société de Saint-Augustin (1886, in-8).

— M. J. Monoyer vient de faire paraître une brochure intitulée : *La Sorcellerie en Hainaut et plus spécialement aux environs de Rœulx, étude historique avec analyse de procès pour sortilèges, 1568-1685* (Mons, Manceaux, in-8).

ITALIE. — M. C. Castellani a inséré dans le *Bibliofilo* et fait paraître en tirage à part une notice intitulée *Di una supposta edizione aldina 1539 del trattato di Dionigi d'Alicarnasso de Thucydidis charactere. Testo greco* (Venise, typ. Visentini, in-8). C'est une réponse à une lettre de M. H. Omont, de la Bibliothèque nationale de France, qui avait espéré en vain retrouver dans la Bibliothèque Marciana, un exemplaire de l'édition princeps du *De Thucydidis charactere*.

— On a récemment découvert à Rome, sur le terrain de la Banque nationale, une statue d'Antonin, malheureusement assez détériorée; une autre trouvaille a encore été faite tout dernièrement; elle consiste dans un buste de l'empereur Marc-Aurèle, qui nous est parvenu en parfait état de conservation.

— Sur la proposition du grand-duc Vladimir, président de l'Académie des beaux-arts, une Académie de Russie sera établie à Rome, sous la direction de M. Bogolubof, peintre, qui a envoyé plusieurs tableaux au Salon de Paris. Selon toute probabilité, on installera la nouvelle Académie dans la villa Patrizi.

— M. Gabarini a fait imprimer chez Sambolino, à Gênes, un ouvrage qui attribue à Christophe Colomb une origine italienne : *Cenni storici intorno al borgo di Albisola Marina, patria di Cristoforo Colombo* (in-8).

RUSSIE. — A tant de publications bibliographiques, M. Mejof vient d'en ajouter une nouvelle, consacrée à Pouchkine. Elle porte le titre de *Pouchkiniana* et renferme les divisions suivantes : Vie de Pouchkine, y compris les publications relatives au monument qui a été récemment érigé en l'honneur du célèbre poète; Œuvres complètes ou séparées; Critique, bibliographie; Traductions en littérature étrangère; Pouchkine et ses écrits dans les œuvres d'art. Sous le titre de *Lycéana*, M. Mejof a ajouté au volume un appendice contenant la bibliographie du lycée Alexandre, où Pouchkine a été élevé, et qui possède une remarquable collection portant le nom du poète.

— Plusieurs évêques russes ont enjoint à leurs curés de faire une description historique et statistique des églises qu'ils desservent, et quelques-uns de ces travaux sont déjà imprimés.

— L'empereur a fait l'acquisition, pour l'Ermitage, du Musée Galitzine et de sa bibliothèque, dont les collections vont être transportées de Moscou à Pétersbourg.

— Les *Mémoires de Philologie*, qui se publient à Varonège sous la direction de M. Hovansky, auront accompli cette année-ci leur vingt-cinquième année d'existence. Pour une Revue si spéciale, et qui s'imprime en province dans une ville secondaire, c'est là une excellente recommandation.

— Très prochainement paraîtra à Pétersbourg un recueil littéraire intitulé *La Steppe,* et contenant beaucoup de morceaux en petit-russien.

— Signalons une nouvelle édition des œuvres de Tutchef, parue à Pétersbourg : elle contient, outre ses poésies, les écrits politiques que ce poète-diplomate avait composés en français, et parmi lesquels se trouve sa lettre sur la censure, adressée en 1857 au prince Gortchakof.

— L'*Histoire générale de littérature,* commencée par feu Korche, se continue sous la direction du professeur Kirpitchnikof. Le vingtième fascicule, qui vient de paraître, contient l'histoire de la littérature d'Espagne et de Portugal à l'époque de la Renaissance et une esquisse historique du drame anglais jusqu'à la mort de Shakespeare.

ÉTATS-UNIS. — Le rev. Stockbridge, de la ville de Providence, a terminé le catalogue qu'il doit publier sous ce titre : *Harris Collection of American Poetry ;* le manuscrit de ce volume, qui contiendra de curieuses notes biographiques et bibliographiques, est entre les mains de l'imprimeur.

— M. H. M. Baird, auquel on doit déjà un travail sur les Huguenots de France : *The History of the rise of the Huguenots in France,* vient de publier, à la librairie de C. Scribner, un nouvel ouvrage sur le même sujet : *The Huguenots and Henry of Navarre.*

VENTES. — 13 novembre. — *Bibliothèque de feu M. le Dr Legrand du Saulle.* Ouvrages sur l'aliénation mentale, les maladies nerveuses, la médecine légale. Dictionnaires et revues de médecine. Ouvrages d'histoire et de littérature.

— Du 17 au 20 novembre. — Vente de livres anciens, rares et curieux : livres armoriés, nobiliaires, ouvrages sur l'histoire de France, sur l'histoire provinciale et étrangère (816 articles).

PUBLICATIONS NOUVELLES. — *Révision et reconstitution de la Chronique biblique et profane,* par l'abbé V. Dumax (in-12, Haton). — *La Foi de nos pères,* par le cardinal James Gibbons (in-8, Retaux-Bray). — *Le Sacrifice dans le dogme catholique et dans la vie chrétienne,* par l'abbé J. M. Buathier (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *Le Procès des Prêtres,* par E. Véracin (in-8, J. Gervais). — *L'Église vengée par l'histoire contre les sophistes contemporains,* par l'abbé J. Jacquinot (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *Jésus-Christ et son règne,* par le P. Marin de Boylesve (in-8, Haton).—*Le Quart d'heure pour Dieu,* par l'abbé Larfeuil (2 vol. in-12, Roger et Chernoviz). — *Traditions de la Compagnie des prêtres de Saint-Sulpice pour la direction des Grands Séminaires,* par J. H. Icard (in-8, Lecoffre). — *La Franc-Maçonnerie dévoilée et expliquée,* par Léo Taxil (in-12, Letouzey et Ané). — *Le Vatican et les Francs-Maçons,* par Léo Taxil (in-12, Letouzey et Ané.). — *L'Irréligion de l'Avenir. Étude de Sociologie,* par M. Guyau (in-8, F. Alcan). — *Les Chapelles privées,* par L. Roux (in-8, Lecoffre). —*Le Droit et les ouvriers,* par A. de Courcy (in-8, Pichon). — *Études sur la loi municipale du 5 avril 1884,* par Th. Ducrocq (in-8, Thorin). — *L'Idée chrétienne dans l'éducation,* par l'abbé G. Roger (in-8, Herluison, à Orléans). — *L'Enfant de trois à sept ans,* par B. Perez (in-8, F. Alcan). — *L'Instruction publique et la Démocratie, 1879-1886,* par A. Duruy.—*Le Monde comme volonté et comme représentation,* par A. Schopenhauer, trad. par J. A. Cantacuzène (2 vol. in-8, Brockhaus, à Leipzig).— *L'Astronomie à travers les âges, depuis les temps les plus reculés jusqu'aux magnifiques découvertes modernes,* par l'abbé L. M. Pioger (in-12, Haton). — *L'Agriculture française,* par A. Larbalétrier (in-32, F. Alcan). — *Premiers principes des Beaux-Arts,* par Mlle E. Hanneau (in-32, F. Alcan). — *L'Art japonais,* par L. Gonse (in-8, Quantin). — *Le Livre, l'illustration, la reliure,* par H. Bouchot (in-8, Quantin). — *Hamlet,* de

Shakespeare, drame en 5 actes, en vers, trad. de L. Ménard (in-12, Perrin). — *Contes tirés de Shakespeare,* par Ch. Lamb (in-12, Garnier). — *Deux générations,* par L. Tolstoï (in-12, Perrin). — *Aveugle!!!* par Mlle Trouessart (in-12, F. Didot). — *Le Talisman des Lynwood,* trad de l'anglais par Mme P. A. Tillière (in-12, F. Didot). — *Le Roi des Jacques,* par Mme Cassan (in-12, F. Didot). — *Le Comte Xavier,* par H. Gréville (in-12, Plon et Nourrit). — *Les Possédés,* par Th. Dostoïevsky (2 vol. in-12, Plon et Nourrit). — *La Brèche aux Loups,* par A. Racot (Quantin). — *Contes modernes,* par G. Bergeret (in-12, Quantin). —*Chimère,* par E. Mouton (in-12, Quantin).—*Céleste Prudhomat,* par G. Guiches (in-12, Quantin).— *Cœur malade,* par A. Giron (in-12, H. Gautier). — *Femme et Mari,* par Mme M. Bourdon (in-12, Gautier). — *Le Secret du bonheur,* par E. Meunier (in-12, Delhomme et Briguet). — *Mères et Enfants (poésies enfantines),* par Mlle H. Gautier (pet. in-12, Delhomme et Briguet). — *Le Sorcier de Kervistel,* par G. d'Ethampes (in-12, Dillet). — *Le Père Topi,* par Marie Poitevin (in-12, Dillet). — *Les Neveux de la Chanoinesse,* par Th. Lix (in-12, Bloud et Barral). — *Au coin du feu (histoires et nouvelles),* par le vicomte de Broc (in-12, Palmé). — *Les Femmes de France poètes et prosateurs,* par P. Jacquinet (in-12, Belin). — *Bonaventure des Périers. Sa vie, ses poésies,* par A. Chenevières (in-8, Plon et Nourrit). — *La Vie et les écrits de V. de Laprade,* par l'abbé J. Condamin (in-8, Vitte et Perrussel, à Lyon). — *De J. B. Rousseau à André Chénier,* par V. Fournel (in-12, F. Didot). — *Le Tibet ; le pays, le peuple, la religion,* par L. Feer (pet. in-12, Maisonneuve frères et Leclerc). — *Berlin et Paris, voyage satirique à travers l'Europe,* par M. Tchédrine (in-12, Westhausser. — *La France catholique en Tunisie, à Malte et en Tripolitaine,* par V. Guérin (in-8, Mame, à Tours). — *Nos Missionnaires,* par A. Launay (in-12, Retaux-Bray). — *Mémoires d'un vieux pêcheur américain,* par B. H. Revoil (in-12, Mame, à Tours).—*La Colonie du Cap, aventures de voyages,* par F. Hoffmann (in-8, Mame). — *Analecta novissima spicilegii Solesmensis* (t. Ier), par le cardinal Pitra (gr. in-4, Roger et Chernoviz). — *Vie de saint Nicolas, patron de la jeunesse et de la Lorraine,* par l'abbé J. Laroche (in-12, Féchoz). — *Histoire sommaire de la civilisation depuis l'origine jusqu'à nos jours,* par G. Ducoudray (in-12, Hachette). — *Histoire du commerce du Levant au moyen âge,* par Furcy Raynaud (2 vol. in-8, Harrassowitz, à Leipzig). — *Les Affaires religieuses en Bohème au seizième siècle,* par E. Charvériat (in-8, Plon et Nourrit). — *Un Gentilhomme des temps passés, François de Scépaux, sire de Vieilleville, 1509-1571,* par Mme C. Coignet (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Études historiques sur le XVIe et le XVIIe siècle en France,* par G. Hanotaux (in-12, Hachette). — *Étude sur les négociations commerciales de la Roumanie avec l'Autriche et la Suisse* (in-12, Gobl, à Bucarest). — *Les Dessous de l'Histoire. Curiosités judiciaires, administratives, politiques et littéraires,* recueillies et annotées par J. Hovyn de Tranchère (2 vol. in-8, Leroux, à Paris ; Féret, à Bordeaux). —*Les Capitulations (étude d'histoire militaire),* par Ch. Thoumas (in-12, Berger-Levrault). — *Cahiers des doléances du tiers état du pays d'Agenais aux États généraux,* par G. Tholin (in-8, A. Picard). — *Les Bourgeois d'autrefois,* par A. Babeau (in-8, F. Didot). — *Les Protestants lorrains sous le roi Stanislas, 1737-1766,* par A. Benoît (in-8, Sidot frères, à Nancy). — *Ville libre et barons. Essai sur les limites de la juridiction d'Agen,* par G. Tholin (in-8, A. Picard).— *Histoire de la maison d'Aubusson,* par P. Mignaton (in-12, A. Picard). — *Histoire générale de la Champagne et de la Brie* (t. III), par M. Poinsignon (gr. in-8, A. Picard). — *La Comédie politique, souvenirs d'un comparse,* par P. Dhormoys (in-12, F. Didot). — *Histoire du cardinal Le Camus, évêque et prince de Grenoble,* par l'abbé Ch. Bellet (gr. in-8, A. Picard). — *Étude biographique sur Col-*

bert, par L. Dussieux (in-8, Lecoffre). — *Le Général René Moreaux et l'armée de la Moselle — 1792-1795*, par L. Moreaux (in-12, F. Didot). — *Talma et la Révolution*, par A. Copin (in-12, Frinzine). — *Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans*, par l'abbé F. Lagrange (3 vol. in-12, Poussielgue).—*Le P. Charles Sire, de la Compagnie de Jésus*, par V. Sire (in-12, Haton). — *Nouvelle biographie normande* (t. II), par Mme N.-N. Oursel (gr. in-8, A. Picard). — *Bibliographie parisienne (tableau de mœurs—1600-1880)*. par P. Lacombe, Parisien (gr. in-8, Rouquette)

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Le dernier évêque de Bethléem-Clamecy. — Suivant M. Chevalier Lagénissière (*Hist. de l'évêché de Bethléem* [P., 1872, in-8], p. 293), Mgr François-Camille de *Duranti* de *Lisoncourt*, dernier évêque de Bethléem-Clamecy, aurait, en 1792, émigré en Angleterre, après avoir refusé, en 1801, de se démettre de son évêché supprimé par le Concordat. M. le chanoine Plasse, de Clermont, auteur d'une récente histoire du clergé français émigré en Angleterre, n'a trouvé aucune trace de ce prélat. D'autre part, Mgr de Duranti ne figure ni dans les listes officielles des émigrés, ni au nombre des protestataires de 1805. On cherche à connaître le lieu et la date exacte de sa mort.

Le siège de Coucy. — Quels sont les ouvrages qui ont traité avec quelque détail du siège de Coucy en 1652 ?

Lieutenants du roi. — Quel est l'ouvrage technique où seraient traitées l'origine et les fonctions des lieutenants du roi ?

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy fils, imp. breveté, Rennes.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

E. — 1. *Vie des Saints*, par Mgr Paul Guérin, auteur des *Petits Bollandistes*. Illustrations de Yan' Dargent, 12 aquarelles hors texte et plus de mille sujets inédits se rapportant à la vie de chaque saint. Deuxième partie : *Saints du 1er juillet au 31 décembre*. Paris, V. Palmé, 1887, gr. in-8, p. 401 à 831. Prix des 2 vol. 60 fr.; avec riche cartonnage, 70 fr. —2. *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers français par Pierre Corneille. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, imprimeurs des Facultés catholiques de Lille, 1884, in-4 de xxxi-626 et vi p. 30 fr.— 3. *Livre de Famille*, volume en feuilles renfermées dans un écrin, format in-4, en percaline, plaque or et noir, 10 fr. — 4. *Nouvelle Géographie universelle. La Terre et les Hommes*, par Élisée Reclus. Tome XII. *L'Afrique occidentale. Archipels atlantiques. Sénégambie et Soudan occidental*. Paris, Hachette, 1887, gr. in-8 de 752 p., avec 3 cartes en couleurs, 150 cartes dans le texte et 80 grav. Broché, 25 fr.; riche reliure, 32 fr. — 5. *Le Littoral de la France*, par V. Vattier d'Ambroyse (Ch. F. Aubert). Paris, V. Palmé, 1887, gr. in-8 de 500 p., orné de nombreuses gravures. Broché, 20 fr. cart. 25 fr., rel. 30 fr. — 6. *La France et ses colonies*, par Onésime Reclus. Tome Ier : *En France*. Paris, Hachette, 1887, gr. in-8 de 603 p., avec 250 grav. et 21 cartes. Br., 13 fr.; cart. richement avec fers spéciaux, tr. dorées, 18 fr. — 7. *Le Vieux Paris. Fêtes, jeux et spectacles*, par Victor Fournel. Tours, Mame, 1886, gr. in-8 de 526 p. Broché, 15 fr., et richement cartonné, tr. dorées, 20 fr. — 8. *La Comédie du Jour sous la République athénienne*, par Albert Millaud, illustr. par Caran d'Ache. Paris, Plon et Nourrit, 1887, petit in-4 de viii-388 p. Br., 20 fr.; cart. fer spécial, 24 fr. — 9. *Les Maîtres italiens en Italie*, par Jules Levallois, lauréat de l'Académie française. Tours, Mame, 1886, in-4 de xlvii-504 p. Br., 15 fr., et richement cartonné, 20 fr. —10. *Au Tonkin et dans les mers de Chine. Souvenirs et croquis (1883-1885)*, par Rollet de l'Isle, ingénieur de la marine. Paris, Plon, Nourrit et Cie, gr. in-8 de 338 p., orné de plus de 500 dessins en noir et en couleur, élég. cartonné, 15 fr. — 11. *Plantes et Bêtes, causeries familières sur l'histoire naturelle*, par J. Pizzetta. Illustr. de 150 grav. et 6 pl. coloriées. Paris, Hennuyer, gr. in-8 de 443 p. Br., 14 fr.; richement cart. avec fers spéciaux, tr. dorée, 18 fr. — 12. *Du Spitzberg au Sahara*, par Charles Martin, professeur à la Faculté de Montpellier. Paris, J.-B. Baillière, 1885, gr. in-8 de xvi-619 p., avec 61 pl., 10 fr. — 13. *Timbouciou. Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan*, par le docteur Oskar Lenz, traduit de l'allemand par Pierre Lehautcourt. Paris, Hachette, 1886, 2 vol. in-8 de 467-438 p., ornés d'une carte et de nombreuses grav., 20 fr. — 14. *En Campagne*, par Jules Richard. Deuxième série. Tableaux et dessins de Meissonier, Ed. Detaille, A. de Neuville, etc., etc. Paris, Boussod, Valadon et Cie et Ludovic Baschet, s. d., in-fol. de 100 p. Prix : richement relié, 13 fr. 50; les deux séries, réunies, reliées, 25 fr. — 15. *Autour du Concile. Croquis et Souvenirs d'un artiste à Rome*, par Charles Yriarte. Eaux-fortes par Wallet d'après Heilbuth et illustrations de Detaille, Godefroy Durand, Lix, Bocourt, Wallet, de Liphart, Charles Yriarte, etc. Paris, J. Rothschild, in-8 de viii-312 p. Broché, 8 fr., relié 10 fr. — 16. *Poèmes et Récits*, par François Coppée, illustr. de 45 dessins de Myrbach. Paris, Lemerre, in-8 de 294 p., br. 9 fr., rel. toile, fers spéciaux, 12 fr. — 17. *Il était une fois*, contes, par Savinien Lapointe, illustré de 130 dessins par Henri Pille. Paris, Lemerre, s. d., 1887, in-8 de 310 p., br. 9 fr., rel. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 12 fr. — 18. *A travers l'Amérique*, nouvelles et récits, par Lucien Biart, avec 28 dessins hors texte par F. Lix. Paris, Hennuyer, s. d., gr. in-8 de 383 p., br. 12 fr. — 19. *L'Héritage de Charlemagne*, par Charles Deslys. Ouvrage illustré de 129 grav. d'après Édouard Zier. Paris, Hachette, 1887, grand in-8 de 418 p., br., 7 fr.; cart., tr. dorées, 10 fr. —

20. *Le Journal de la Jeunesse*. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1886. Paris, Hachette, 1886, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Brochés, 20 fr., et avec un riche cart., 26 fr. — 21. *Quand j'étais petit, histoire d'un enfant racontée par un homme*, par Lucien Biart, illustré par B. de Monvel. Paris, Plon, Nourrit et Cie, s. d. (1887), in-8 carré de 325 p. Broché, 10 fr.—22. *Nizelle, souvenirs d'un orphelin*, par Eugène Muller, illustr. par O. Tofani. Paris, Hennuyer, 1887, gr. in-8 de vi-399 p. Br., 7 fr.; relié demi-chagrin, tr. dorées, 11 fr. — 23. *Nicolas Nickleby*, par Charles Dickens, traduit de l'anglais, illustré de 50 grav. d'après Bernard. Paris, Hachette, 1886, gr. in-8 de 484 p. Br. 6 fr. 50, et cart. tr. r. 8 fr. — 24. *Les Enfants dans la famille, raconté aux petits-enfants du bibliophile* Jacob et publié par lui. Paris, Delagrave, 1885, gr. in-8 de 399 p., orné de 4 aquarelles hors texte et de 57 dessins par A. Ferdinandus, 7 fr. 50. Rel. toile, fers spéciaux, tr. dorées, 11 fr. — 25. *Histoire d'un forestier*, par Prosper Chazel. Grav. hors texte d'après les dessins de Lix. Ouvrage couronné par l'Académie française. Paris, Hennuyer, s. d., in-8 de 334 p. Br., 7 fr.; rel. toile, tr. dorées, 10 fr. — 26. *Les Explorations inconnues. Entre deux Océans, voyages et aventures*, par Lucien Biart, illustr. de F. Lix. Paris, Hennuyer, s. d., gr. in-8 de 320 p., br. 7 fr., rel. toile, plaque or, tr. dorées, 10 fr.—27. *Les Explorations inconnues. Le Roi des Prairies, voyages et aventures*, par Lucien Biart. Illustr. de Lix. Paris, Hennuyer, s. d., in-8 de 291 p. Br., 7 fr.; rel. toile, tr. dorées, 10 fr. — 28. *Les Aventures de Tom Sawyer*, par Mark Twain, trad. de W. L. Hughes, illustr. par Ach. Sirouy. Paris, in-8 carré de 238 p. Br., 6 fr.; rel. toile, fers spéciaux, tirés en couleur, 8 fr. — 29. *Les Aventures de Huck Finn, l'ami de Tom Sawyer*, par Mark Twain, trad. de W. L. Hugues, illustr. par Ach. Sirouy. Paris, in-8 carré de 276 p. Br., 6 fr.; relié toile, fers spéciaux, tirés en couleur, 8 fr.— 30. *Malingreux*, par Charles Richard, illustr. de Ary Gambard. Paris, de Brunhoff, 1886, petit in-4 de 115 p., Br. 5 fr. — 31. *Almanach catholique de France*, pour l'année 1887. 8e année. Lille, Desclée, de Brouver et Cie, in-4 cart. avec de nombr. illustr., 5 fr. — 32 et 33. *L'Équitation puérile et honnête, petit traité à la plume et au pinceau*, par Crafty; *Nos Chéris chez eux, à la ville, à la mer, à la campagne, dans le monde*, par Mars. Paris, Plon, Nourrit et Cie, 2 albums in-4 oblong, richement illustrés en couleurs; élégant cart. avec fers spéciaux, 10 fr. — 34. *Les Contes de fées*, par Charles Perrault. Paris, Bernardin-Béchet, s. d., in-4 de 35 p., cart. orné de 8 chromos et 8 vign., 3 fr. — 35. *Pour les petits et les grands enfants*, par Adrien Linden. Paris, Bernardin-Béchet, 1887, in-12 de 246 p., orné de nombreuses grav., rel. toile rouge, tr. dorées, 3 fr. 50.

II. — Collection grand in-8, publiée par la maison Delagrave, de Paris, à 10 fr. le vol. br.; rel. tr. dorées, 13 fr. —1. *La Mission du Capitaine*, par H. de Charlieu, avec 25 compositions par A. Sandoz, 296 p. — 2. *Un Déshérité*, par Mme Eudoxie Dupuis, gr. in-8 avec 42 compositions par A. Sandoz, 266 p.

III.—Bibliothèque illustrée, publiée par la maison Mame. Vol. in-4 à 5 fr. 50 br., et rel. en percaline avec tr. dorées, 8 fr. 50. Nouveaux volumes: 1. *Un Hiver au Cambodge. Chasses au tigre, à l'éléphant et au buffle sauvage. Souvenirs d'une mission officielle remplie en 1880-1881*, par Edgar Boulangier, ingénieur des Ponts et Chaussées, vol. de 400 p., orné de cartes et de nombreuses grav. — 2. *Histoire des jardins anciens et modernes*, par Arthur Mangin. Vol. de 384 p., dessins par Anastasi, d'Aubigny, François, Giacomelli, etc. — 3. *Serviteurs et commensaux de l'homme*, par Saint-Germain Leduc, vol. de 280 p., avec 70 grav.

IV.—Nouvelle collection à l'usage de la Jeunesse, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 à 4 fr. broché; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 6 fr. — 1. *Les Trois Rois Mages*, par Aimé Giron, illustré de 66 grav. dessinées par Fraipont et Pranisnikoff, 252 p. — 2. *Le Capitaine Bassinoire*, par J. Girardin, illustré de 118 vign., dessinées par Tofani, 296 p. — 3. *Le Clan des Têtes chaudes*, par Zenaïde Fleuriot, illustré de 65 grav. dessinées par Myrbach, 287 p. — 4. *La Tante Derbier*, par Mme Chéron de La Bruyère, illustré de 44 grav. d'après Myrbach, 270 p. — 5. *Rouzétou*, par Mme S. Blandy, illustré de 70 vign. dessinées par Ed. Zier, 295 p. — 6. *Jean l'Innocent*, par Mme Colomb, illustré de 110 grav. dessinées par Ed. Zier, 298 p.

V. — Bibliothèque historique illustrée, publiée, sous la direction de

M. P. Louisy, ancien professeur de l'Université, par la maison Firmin-Didot. Vol. in-8 j. avec de nombreuses illustrations d'après les ouvrages de M. Paul Lacroix (Bibl. Jacob), à 4 fr. brochés ; 5 fr. 50 en cart. percaline, tr. dorées ou en demi-chagrin, tr. jaspées. Première section : *L'Ancienne France.* — 1. *L'armée depuis le mogen âge jusqu'à la Révolution*, 288 p. — 2. *La Chevalerie et les Croisades*, 322 p. — 3. *Henri IV et Louis XIII. La Fronde*, 302 p. — 4. *Le Livre et les arts qui s'y rattachent, depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, 270 p.

VI. — Collection illustrée, format petit in-4, publiée par la maison Delagrave, à 4 fr. le vol., et rel. tr. dorées, 6 fr. 25. — 1. *La Chasse aux lions*, par Alfred Assolant, illustr. de Jules Girardet, 98 p. — 2. *Le Roman de Christian*, par Pierre du Chateau, avec 16 dessins par A. Sandoz, 112 p. — 3. *La Succession du roi Guilleri*, suivi de *Buchette* et de *Les Trois fils du roi Justus*, par Charles Ségard. Illustr. de MM. B. de Monvel, Ferdinandus, etc., 109 p.

VII. — Collection illustrée, format petit in-4, publiée par la maison Delagrave, à 3 fr. 90 le volume et 4 fr. 90, reliure toile anglaise. — 1. *Souvenirs et impressions de voyage dans les pays du nord de l'Europe : Suède, Finlande, Danemark, Russie*, par L. Leouzon Le Duc, orné de cartes et de nombreuses grav., 220 p. — 2. *La Chasse au Phénix*, par Daniel Bernard, avec illustrations de H. Clerget, Lix, Vierge, etc., 219 p.

VIII. — Bibliothèque des familles et des maisons d'éducation, publiée par la maison Mame. Vol. gr. in-8 à 5 fr., rel. percal., tr. dorées. — Nouveau volume : *La France coloniale. Algérie, Tunisie, Congo, Madagascar, Tonkin, et autres colonies françaises considérées au point de vue historique, géographique, ethnographique et commercial*, par A.-M. G., orné de nombr. cartes et grav., 376 p.

IX. — Bibliothèque des Merveilles, publiée par la maison Hachette, sous la direction d'Édouard Charton. Format in-18 j., à 2 fr. 25 le vol. et rel. percal. bleue, tr. rouges. 3 fr. 50. — 1. *Les Sources*, par Mme Stanislas Meunier, illust. de 33 grav., 370 p. — 2. *Les grands Fleuves*, par Henry Jacottet, illust. de 32 vign., 370 p.

X. — Bibliothèque rose illustrée, *pour les enfants et les adolescents*, publiée par la maison Hachette. Vol. in-18 à 2 fr. 25 le vol. et à 3 fr. 50, cart. percaline, tr. dorées. — 1. *Les Naufragés de la Calypso*, par Mayne-Reid, trad. de l'anglais par Mme Gustave Demoulin, illust. de 55 grav. d'après les dessins de Pranishnikoff, 260 p. — 2. *Comme les grands*, par Mme A. Fresneau, née de Ségur, illust. de 45 grav. d'après les dessins de Ed. Zier, 273 p. — 3. *Minette*, par Julie Gouraud, illust. de 52 vign. par Tofani, 282 p.

XI. — Bibliothèque illustrée, publiée par la maison Mame, de Tours. Vol. in-12 à 2 fr. br., et rel. en percal., ornements en noir et or, tr. dorées, 3 fr. — 1. *L'Antiquaire*, par Walter Scott, adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, par A.-J. Hubert, avec 24 grav. d'après les dessins de Lix, 393 p. — 2. *Le Roi des Requins*, suivi de : *Le Brelan américain* et *L'Anaïa du Brigand*, par Karl May, traduit de l'allemand par J. de Rochay, avec 15 grav. d'après Férat et Mouchot, 170 p. — 3. *Le Ménétrier de la République ; épisode de la vie de Cherubini*, traduit de l'allemand de A. Schirmer, par J. de Rochay, 15 grav. d'après les dessins de Lix, 369 p.

XII. — Bibliothèque des petits enfants de quatre à huit ans, publiée par la maison Hachette. Vol. in-16 carrés à 2 fr. 25 br., et rel., percal. bleue, tr. dorées. 3 fr. 50. — 1. *La Perruque du Grand-Père*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustr. de 30 grav. d'après Tofani, 275 p. — 2. *La petite Givonnette*, par André Surville, illustr. de 34 grav., d'après Grigny, 266 p. — 3. *L'Aventure de Petit Paul*, par Mme Ferdinand Le Roy, illustr. de 45 grav. d'après A. Ferdinandus, 259 p.

XIII. — Bibliothèque des Bébés, publiee par la maison Bernardin-Béchet, de Paris, à 0 fr. 80 le vol. 2 vol. in-4 de 12 p., cart. léger en couleur, avec 6 grandes compositions aussi en couleur. Texte par A. des Tilleuls. — 1. *Le Petit Buffon des Enfants.* — 2. *Mlle Louisette et M. Mimile.*

XIV. — Contes et Fables aux Bébés, publiés par la maison Bernardin-Béchet, de Paris, 4 vol. petit in-12 carré, cart., de 16 p., ornés d'images en couleur et en teinte bistre. Texte par Mme L. Hameau. — 1. *Le Chêne et l'Ortie.* — 2. *L'École et le Ruisseau.* — 3. *Nos bons serviteurs.* — 4. *La Couverture de grand'maman.* Prix du vol. : 0 fr. 60.

I. — 1. — Il y a deux ans, à pareille époque, nous avons annoncé la première partie de la *Vie des Saints,* de Mgr Paul Guérin; la deuxième partie vient de paraître, et nous nous empressons de la signaler à nos lecteurs, afin qu'ils sachent qu'ils ont maintenant à leur disposition, dans son intégralité, l'un des plus beaux et le plus chrétien de tous les livres d'étrennes. La distribution du livre est restée d'ailleurs la même que dans la première partie : chaque jour une notice de saint, courte mais substantielle, encadrée de vignettes qui varient et se renouvellent à chaque page, constitue ainsi comme une vivante représentation de la vie du saint; chaque mois, une chromolithographie, conçue dans le genre des admirables et pieuses théories d'Hippolyte Flandrin, nous présente des groupes et des synthèses de saints, les *saintes Femmes,* les *saints Rois,* les *saintes Reines,* les *saints Docteurs*, les *Moines fondateurs d'Ordres*, enfin les *Fondatrices d'Ordres.* Une vignette encadre le titre de chaque mois et complète cette ornementation, qui est exceptionnellement riche et belle. A la fin l'auteur donne deux tables pour faciliter les recherches : une table des gravures; et une table des saints par ordre alphabétique, chacune ayant son encadrement particulier. En un mot, ce livre est tout à fait réussi : c'est particulièrement agréable à dire pour nous quand il s'agit d'une œuvre aussi chrétienne. C'est, à coup sûr, le meilleur et le plus beau livre d'étrennes que nos lecteurs puissent offrir cette année.

2 et 3. — Nous n'avons pas encore eu l'occasion de présenter à nos lecteurs un bel ouvrage qui, s'il n'est plus une primeur, n'est pas moins digne de leur attention. C'est l'édition de l'*Imitation de Jésus-Christ,* traduite en vers français par Pierre Corneille, publiée par la maison Desclée, de Brouwer et Ce, pour le second centenaire de la mort du grand poète. Elle est dans le format in-4°, imprimée sur papier teinté, avec encadrements et lettrines en rouge à chaque page. Chaque chapitre a des lettres ornées, et le texte latin est imprimé au bas des pages en caractères gothiques. En outre, ce volume est orné de quatre chromolithographies. — Signalons aussi le *Livre de famille* de la même maison. Les feuillets, en papier fort, légèrement teinté, sont renfermés dans un écrin spécial, fermant à clef. Les encadrements du *Calendrier domestique,* les entêtes, les chromolithographies placées au frontispice de chaque chapitre donnent au *Livre de Famille* un cachet artistique. Il est précédé d'une remarquable introduction de M. Antonin Rondelet et est ainsi divisé : I. *Calendrier domestique;* II. *État religieux et civil de la génération présente;* III. *Généalogies et biographies;* IV. *Souvenirs des défunts;* V. *Livre de raison.* Des feuilles supplémentaires sont destinées à un *Album de portraits* et à un *Armorial de famille.* Voilà de quoi inspirer à tout père de famille chrétien le désir d'avoir son *Livre*

de famille. Tout ici est si bien prévu et disposé qu'il n'a qu'à prendre la plume.

4. — La *Nouvelle géographie universelle* de M. Élisée Reclus a, dès à présent, une telle renommée, et son succès est si mérité qu'il semble inutile d'entrer dans de grands détails au sujet du nouveau volume qui paraît pour les étrennes de 1887. C'est le douzième de la collection, et il est consacré à l'Afrique occidentale. On y retrouve les qualités de description et d'exactitude qui distinguaient les précédents, les gravures en sont aussi très soignées, les petites cartes assez nombreuses, mais une grande carte d'ensemble permettant d'assigner aux cartes partielles une place dans la région à laquelle elles se rapportent est devenue une nécessité que nous croyons devoir signaler à l'attention de l'éditeur. Les Archipels atlantiques, la Sénégambie et surtout le Soudan occidental font le sujet de ce volume, qui est le troisième de ceux que l'auteur consacre à la description de ce grand continent africain dont le génie d'un Français a fait une île.

5. — Le quatrième volume du *Littoral de la France* est consacré aux côtes du golfe de Gascogne, de la Rochelle à Hendaye. Les gravures nous paraissent un peu moins soignées que celles des côtes de Bretagne, tout en étant encore assez belles. L'auteur conte toujours avec beaucoup de charme le passé historique des ports de mer. L'esprit religieux est excellent et s'affirme par l'éloge souvent ému des anciens pontifes et des saints religieux, mais M. Aubert se montre sévère pour les hauts barons du moyen âge. Des chapitres sont consacrés aux questions économiques et autres qui intéressent la fortune de la France. C'est ainsi que l'auteur fait l'exposé judicieux des arguments en faveur du port militaire de Rochefort, le seul, dit-il, qui avec Brest et mieux que Brest même, se prête aux exigences de la défense et du développement de la marine actuelle. Signalons aussi les détails sur la culture des huîtres et des moules aux environs de Marennes et sur les efforts incessants et couronnés de succès faits par l'administration forestière pour fixer les dunes littorales de la Coubre à Bayonne. Le port de Bordeaux, menacé par l'ensablement de la Gironde et l'accroissement des dimensions des navires, donne lieu à d'intéressantes dissertations sur les améliorations projetées et, incidemment, sur la grande entreprise du canal de l'Océan à la Méditerranée. Entre les divers projets préconisés, M. Aubert préfère celui de M. La Lauze, qu'il croit réalisable et avantageux pour le commerce, et pour la puissance militaire de notre pays. Ce tracé joindrait Port-Vendres à Cap Breton, où l'on pourrait faire un bon port de refuge. Cette publication forme un livre d'étrennes instructif, qui plaira aux jeunes gens ayant quelque goût pour les choses de la mer.

6. — A côté du grand ouvrage scientifique de M. Élisée Reclus, la

maison Hachette place des œuvres de vulgarisation, dues à la plume habile de M. Onésime Reclus. L'an dernier, nous signalions le beau livre intitulé : *La Terre à vol d'oiseau.* Cette année nous avons le premier volume de *La France et ses colonies,* qui porte ce sous-titre : *En France.* Situation, nom, étendue, frontières, tel est l'objet du premier chapitre ; le second est consacré aux monts et plateaux ; le troisième, aux rivages et aux rivières ; puis l'auteur nous parle successivement de la Corse, des climats, de l'origine des Français, de la langue française en France, en Europe et dans le monde, des cultes en France, des anciennes provinces, des départements. Dans cette course rapide, animée par de très nombreuses (250) et fort jolies gravures, éclairée par 21 cartes, M. Onésime Reclus ne montre pas seulement un rare talent d'exposition et une grande richesse d'érudition, il fait preuve de sentiments d'un véritable patriotisme. Nous avons remarqué avec plaisir ce passage sur le catholicisme en France : « Au temps de la Réforme, quand il luttait pour l'existence même, quel Français aurait osé prédire que ce vieux culte, dont on pouvait penser qu'il était déjà mort, survivrait majestueusement à la jeune religion qui prétendait l'abolir de la France, de l'Europe et du monde ? C'est de la France que la religion « catholique, apostolique et romaine » reçoit le plus de dons en argent et en hommes : d'elle que partent surtout ces apôtres et missionnaires, jeunes gens qui s'en vont cherchant le martyre *in partibus infidelium,* en Indo-Chine, en Chine, en Corée, en Afrique, en Amérique, dans les mers du sud, partout où il y a des Jaunes, des Noirs, des Cuivrés, des Bronzés, des Basanés, des Rouges, qui ne connaissent point encore le nom de Jésus. » Et cet autre sur l'infécondité de la France : « La Révolution de 1789 a creusé dans notre histoire un gouffre si profond que la France d'aujourd'hui ne sait rien de la France d'autrefois, ou ne comprend plus ce qu'elle n'en ignore pas. Nous n'avons point d'amour pour notre vieille aïeule, qui fut belle, et sans laquelle nous n'aurions pas vécu : malgré nous, c'est elle qui nous a fait ce que nous sommes. » Et la suite (p. 472). Voilà de bonnes et généreuses paroles ; voilà un souffle de justice et de vérité qu'il faudrait faire passer dans l'âme des jeunes générations. Nous remercions M. Onésime Reclus de cet hommage rendu à la vieille France et aux croyances qui l'ont faite grande et prospère.

7. — Nous félicitons ceux de nos lecteurs à qui le nouvel an apportera pour étrennes le livre de M. V. Fournel, *Le Vieux Paris.* Non seulement ils auront à regarder une foule de curieuses gravures, reproduisant des scènes du passé, d'après ce passé même ; mais, chose qui n'arrive pas toujours avec les volumes éclos sous l'influence du premier janvier, ils auront à lire un ouvrage bien fait, intéressant, érudit sans nulle trace de pédanterie, et dont pas une page, pas une ligne ne sau-

rait effaroucher les gens les plus timorés. Le livre est de grosse taille; il n'en pouvait être autrement, puisqu'il s'agissait de cette ville dont la population, en dépit de l'épithète de « ville lumière », compte tant de badauds qui ne sont blasés ni par les fêtes patriotiques, ni par les émeutes, et qui, à défaut d'autres spectacles, se massent sur les bords de la Seine pour y voir baigner un chien galeux. Dans ses savantes recherches, M. Fournel ne s'est pas occupé du théâtre; il y aurait là matière à un travail spécial et très vaste; mais il s'est enquis de tout ce qui était spectacle en dehors du spectacle proprement dit, dont il ne considère que la forme embryonnaire, les « mystères » représentés d'abord par les Frères de la Passion. L'Université l'arrête ensuite, et elle était bien digne de son attention par le grand rôle qu'elle joua par ses cérémonies et ses fêtes. Peut-être prolonge-t-il trop le chapitre consacré aux « escoliers » du vieux Paris en y accordant une grande place aux tours et espiègleries des étudiants modernes. Les foires de la capitale et de ses environs fournissent à l'auteur le sujet de tableaux très animés; elles avaient une importance que l'on ne leur supposerait pas : elles attiraient non seulement les habitants de la province, mais quantité d'étrangers; des places y étaient réservées aux produits de toutes les nations, et ces produits étaient méthodiquement classés suivant leur nature. Ces foires étaient réellement les expositions de l'ancien temps. — Impossible d'accompagner M. Fournel dans toutes ses recherches, de le suivre sur les boulevards encombrés de baladins, à Longchamp où s'étalèrent tant de modes non moins ridicules que les nôtres, en face des tréteaux du Pont-Neuf où Tabarin attirait la foule par ses farces. Quelques-uns de ces personnages avaient, du reste, des apparences sérieuses et étaient des charlatans inconscients, comme ce Jacques Aymar, dont la baguette divinatoire préoccupa si vivement toutes les imaginations; d'autres, comme Cagliostro, étaient, sous un aspect de gravité, des charlatans de haute volée; d'autres n'étaient que de très habiles prestidigitateurs, tels que Comus, l'aïeul de Ledru Rollin. Les prodiges opérés par ces derniers et dont l'auteur nous entretient avec détails, n'ont pas été surpassés par leurs modernes successeurs. Dunglas Home, les frères Davenport, avec leur fameuse armoire magique, n'étaient-ils que des prestidigitateurs? M. Fournel ne se prononce pas sur ce point. En tout cas, ils ont trouvé place dans le *Vieux Paris*, place bien méritée par la curiosité que leurs expériences provoquèrent. — Impossible, je le répète, d'indiquer tout ce que, dans ce beau volume, M. Fournel nous raconte d'amusant, d'intéressant. La variété des sujets, l'esprit avec lequel ils sont traités, les anecdotes qui se mêlent au récit, les commentaires que partout le burin ajoute à l'œuvre de la plume, font du *Vieux Paris* un livre d'une lecture si agréable que l'on n'est pas tenté de reprocher à l'auteur quelques excursions en dehors du cadre choisi par lui.

8. — Il ne faut point chercher dans la *Comédie du jour sous la République athénienne* les qualités sérieuses et l'excellent esprit qui distinguent les œuvres dues à la plume de M. Victor Fournel; mais les lecteurs du *Figaro* connaissent de vieille date la verve mordante et intarissable, l'esprit caustique de M. Albert Millaud. Ce sont ces mille boutades, ces traits si bien pris sur le vif que nous retrouvons dans le volume publié par la maison Plon. La Cour (il paraît qu'il y a une Cour, même en république, et sous un président bourgeois), la politique, les camps, l'école, le monde et la rue, les lettres et les arts, la comédie, voilà ce que l'auteur passe en revue. C'est le tableau humoristique de la troisième République (prétendue athénienne) et les trois cent quatre vingt dessins de Caran d'Ache en font un véritable album. Je ne dis pas qu'il soit à l'usage des jeunes filles : *Marianne* est une maritorne qu'on ne saurait exposer à tous les regards, et les mœurs du jour, peintes dans leur réalité, ne peuvent présenter un édifiant spectacle. Mais cela est profondément instructif, et bien fait pour dégoûter de toutes les turpitudes dont se repaissent les adorateurs du veau d'or républicain. C'est, à tout prendre, une impitoyable satire écrite d'une plume rieuse, qui ne recule devant aucune parodie (V. p. 195), et qui ne craint pas de mettre en relief les ridicules, les faiblesses, les travers, les inepties dont nous sommes les témoins attristés. La main est légère mais tous les coups portent. D'ailleurs le crayon, par la verve soutenue et l'originalité du talent, ajoute ce qui pourrait manquer à la plume.

9. — L'Italie, cette féconde inspiratrice de tant de travaux littéraires, a fourni à M. Jules Levallois le sujet d'un ouvrage dont M. Mame a fait un superbe volume. M. Levallois nous a raconté les voyages artistiques qu'il a fait au-delà des monts, mais en se cachant derrière un personnage imaginaire dont il feint de reproduire les notes, entremêlées de lettres qu'un médecin, aussi inventé par lui, écrit à son malade. Ce malade, doutant de tout, rongé par les sombres doctrines du pessimisme, le bon docteur l'a guéri en l'envoyant contempler ces preuves merveilleuses de la réalité de l'âme qui s'appellent les œuvres des maîtres. Cette petite fiction était-elle bien nécessaire? Nous aurions autant aimé que l'auteur ne cherchât pas à se dissimuler derrière des personnages fictifs dont la création semble, au premier abord, enlever au livre ce qu'il a de vraiment sérieux et de réellement érudit. Mais M. Levallois a voulu surtout s'adresser aux jeunes gens, et il a employé dans ce but un procédé peut-être un peu usé. Du reste on reconnaît bien vite qu'on a affaire à un remarquable appréciateur de toutes les grandes manifestations de l'art et qu'il y a plaisir et profit à le suivre dans ces églises qui sont de vrais musées, dans ces galeries où s'entassent les chefs-d'œuvre, sur ces places peuplées de statues rappelant les noms de Michel Ange, de Benvenuto Cellini, de Jean de

Bologne. De très belles gravures se mêlent au texte, mais on ne leur a pas demandé de reproduire des sujets auxquels les peintres italiens se sont trop souvent complus et qui eussent pu effrayer de chastes regards : c'est surtout de l'art inspiré par la foi que M. Levallois a voulu parler. Le livre est précédé par une introduction pleine d'aperçus ingénieux, divers, justes, et dont nous voulons citer la fin : « Les grandes créations artistiques ou littéraires, en suscitant, en développant la culture intellectuelle et morale, augmentent la somme de vie que contenait le monde avant leur apparition. Elles apportent à leur suite comme un accroissement d'existence, et cette richesse, où se joue un divin rayon d'au delà, va incessamment grossir le trésor de l'humanité. A mon gré voilà ce qu'il faut voir, comme il faut le voir; et ce qui fait d'un voyage en Italie un admirable complément d'éducation pour une âme droite et élevée. »

10. — De tous les livres d'étrennes offerts aux jeunes gens, il n'en est pas de plus magnifiquement édité que le volume de M. Rollet de l'Isle : *Au Tonkin et dans les mers de Chine;* les gravures et vignettes sont innombrables ; beaucoup sont enluminées de couleurs vives, et la verve la plus humoristique les anime ; ce sont de vrais chefs-d'œuvre. Tous les types si divers qui ont figuré dans le drame militaire de la guerre contre la Chine y sont représentés, un peu en charge sans doute, mais avec un grand sentiment de la couleur locale. Le texte ne manque pas de mérite, mais se tient un peu au second plan. C'est le journal de campagne d'un ingénieur hydrographe de la marine attaché à l'escadre de l'amiral Courbet, et contant sans prétention et consciencieusement ce qu'il a vu et entendu dire autour de lui. Ce qui domine dans cette narration, c'est une profonde admiration pour le grand homme de mer que la France a perdu là-bas ; la précision mathématique de ses ordres avant le combat, le soin minutieux avec lequel il combinait tous ses mouvements pour épargner la vie de ses hommes, la bonté paternelle qu'il témoignait à tous, placent l'amiral Courbet au premier rang des chefs militaires de notre temps ; l'auteur aurait pu aussi, et nous regrettons qu'il l'ait omis, mettre en relief l'élévation de ses sentiments et l'ardeur de sa foi religieuse. La vénération qu'il avait su inspirer à ceux qu'il commandait est bien exprimée dans une naïve poésie composée par un magasinier de la flotte qui figure à la fin du volume ; on y trouve en même temps l'indignation que causait à ces braves gens l'incohérence des ordres envoyés par nos gouvernants à l'illustre amiral. Cette dernière impression assombrit parfois les récits de M. Rollet de l'Isle, bien que sa situation officielle l'empêche de dire ce qu'il en pense. Il laisse seulement comprendre que trop souvent, grâce à ces entraves, les résultats obtenus n'ont pas été en rapport avec le génie du chef et

l'héroïsme des soldats. C'est dire que le patriotisme de l'auteur ne l'aveugle pas sur les fautes commises. Les dernières pages, consacrées à la mort de Courbet et au retour de sa dépouille sur le *Bayard*, sont émouvantes ; on y remarquera la jalouse hostilité des Anglais et l'indigne froideur des autorités françaises lors de l'arrivée à Toulon. Ce livre peut être recommandé : sa moralité est irréprochable ; le sentiment religieux pourrait y être plus développé, mais quand l'auteur parle des missionnaires catholiques, c'est avec une convenance parfaite.

11. — L'ouvrage de M. Pizzetta,— *Plantes et Bêtes,* — n'est point, dans le sens rigoureux du mot, une nouveauté ; mais sa valeur est si grande que nous sommes heureux de pouvoir en recommander la deuxième édition aux lecteurs du *Polybiblion* à l'occasion des étrennes. Et d'abord, l'esprit qui l'anime, — dans l'Introduction surtout, — n'est pas seulement irréprochable : il est excellent. Cette introduction, chapitre ordinairement dédaigné par les gens superficiels, n'est autre qu'un émouvant épisode de la Révolution où l'un des principaux personnages mis en scène, — un savant en *us,* s'il vous plaît, le docteur Magnus, — sauve un pauvre prêtre condamné à la déportation. Ce brave docteur, s'adjoignant quelques amis, notamment deux aimables jeunes gens, cousin et cousine, parcourt quelques coins charmants de la Normandie, que tous habitent, et initie ses lecteurs de la façon la plus agréable, à des questions multiples d'histoire naturelle. Plantes, insectes, oiseaux, zoophytes, reptiles et poissons communs à la région parcourue sont tour à tour examinés à tous les points de vue. Ces leçons familières, dignes de tous les suffrages, ont été couronnées par l'Académie française, cette Académie dont tant de gens et de revues disent le plus grand mal, — ce qui n'est point, certes, le cas du *Polybiblion.* En ce faisant, la docte compagnie n'a pas seulement fait preuve de goût et rendu pleine justice au mérite de l'œuvre de M. Pizzetta ; elle a, de plus, à notre sens, accompli une bonne action.

12. — « Les amateurs, » a dit Goëthe, « sont les utiles auxiliaires des savants, et chacun dans sa sphère peut concourir à l'œuvre commune. Une seule condition suffit : le désir sincère de trouver la vérité. » C'est à séduire ces auxiliaires que servent les ouvrages de vulgarisation, surtout quand ils unissent la solidité de la science au charme de la forme. C'est du reste un curieux voyage que M. Ch. Martin fait faire à ses lecteurs. Que d'étapes variées dans cette exploration qui s'étend des archipels glacés du pôle aux déserts brûlants de l'Afrique, en passant par les régions alpestres ! A la fois physicien, géologue et botaniste, M. Ch. Martin examine, chemin faisant, quelques-unes des questions les plus attachantes ou les plus débattues : la distribution des végétaux, la période glaciaire au pôle ou dans les Alpes, la cause

du froid, l'origine de la Crau, les moraines des Pyrénées, la flore de l'Algérie, la constitution physique du Sahara. A vrai dire, ces études ne sont pas nouvelles; elles ont paru dispersées un peu partout. Mais elles sont ici rajeunies; elles prennent par leur rapprochement un intérêt plus vif, et seront accueillies du public avec la faveur qu'il a toujours témoignée à leur auteur.

13. — Le Dr Lenz est un de nos grands voyageurs contemporains; son exploration de l'Ogôoué et surtout sa traversée de l'Afrique du Maroc au Sénégal, en passant par Timbouctou, l'ont placé au rang des Livingstone, des Stanley, des Cameron, des Brazza. Avant lui trois Européens avaient pu visiter la mystérieuse Timbouctou : le major anglais Laing, l'Allemand Barth et le Français René Caillé; encore le premier avait-il payé de sa vie sa téméraire entreprise. C'est le récit traduit en français, de ce dernier voyage de l'explorateur autrichien, que vient de publier en deux forts volumes la librairie Hachette. Il comprend quatre parties distinctes. Dans la première, le Dr Lenz étudie le passé, le présent et l'avenir du Maroc; il montre ce vaste empire voué par la faiblesse et l'indignité de son administration à une dissolution prochaine; seule la rivalité entre les trois nations qui convoitent sa possession, la France, l'Angleterre et l'Espagne, garantit momentanément son indépendance; mais cette existence factice ne peut se prolonger bien longtemps. Dans la seconde partie, qui comprend la traversée du Sahara, nous voyons le voyageur aux prises avec les difficultés d'un voyage dans le désert : la rareté de l'eau, et surtout, l'hostilité des Arabes fanatiques; cependant, grâce à l'habileté de son guide et à l'heureuse inspiration qu'il a eue de prendre comme interprète un chérif algérien, parent d'Abd-el-Kader, il ne court pas de danger sérieux. Il note, en passant, que partout, l'altitude du Sahara occidental est sensiblement supérieure au niveau de la mer. A Timbouctou, de sinistre réputation, le Dr Lenz est assez bien accueilli; comme ses prédécesseurs, il trouve cet antique emporium du commerce soudanais bien déchu de son ancienne splendeur; toutefois, il croit que sa prospérité renaîtrait facilement si un pouvoir un peu fort rétablissait l'ordre dans les contrées environnantes. C'est dans la dernière partie de son voyage que l'explorateur autrichien courut les plus grands dangers. De Timbouctou à Médine, premier poste français sur le Sénégal, il fut en butte à la rapacité des nègres et au fanatisme des Arabes; en outre, l'insalubrité du climat et l'épuisement de ses ressources l'éprouvèrent cruellement, ainsi que tous ses compagnons; l'un de ses serviteurs mourut en route. A partir de Médine, la petite troupe n'eut plus à souffrir de privations ni de tracasseries des populations, et le retour en Europe s'effectua heureusement. Sous forme de conclusion, le Dr Lenz discute avec beaucoup de science la question

très controversée de la formation du grand désert; il donne en même temps son avis sur les trois principales entreprises projetées par la France dans cette partie de l'Afrique, et cet avis a son poids, en raison de l'impartialité absolue de l'auteur : il se montre résolument partisan des chemins de fer sénégalais qu'il croit faciles à construire et appelés à rendre de réels services, mais il combat énergiquement le chemin de fer transsaharien et la mer intérieure des chotts tunisiens. Enfin, il démontre victorieusement, dans les dernières pages, que le premier obstacle au progrès de la civilisation en Afrique est l'islamisme. L'ouvrage du Dr Lenz est considérable et d'une haute valeur scientifique, quoique fort sérieux et d'un style un peu lourd que ne peut alléger la traduction, assez bien faite, d'ailleurs; il intéressera certainement les jeunes gens instruits et studieux. On n'y trouve rien d'immoral; toutefois l'auteur montre peu de sympathie pour la religion catholique et pour les missionnaires en général.

14. — L'ouvrage de M. Jules Richard, intitulé *En Campagne,* et dont une première série, consacrée à la reproduction de l'œuvre d'A. de Neuville, avait paru l'an dernier, vient d'être complété par la publication d'un second récit, où figurent avec A. de Neuville, pour quelques œuvres supplémentaires, Meissonier, Ed. Detaille, Protais, etc. C'est une magnifique publication qui fera l'ornement de la table d'un officier et qui est en même temps un bel album de salon. La partie artistique est fort soignée; l'ouvrage, d'un prix modéré; enfin le commentaire de l'auteur est très intéressant et donne un aperçu saisissant des scènes et épisodes si bien rendus par des peintres habiles.

15. — *Autour du Concile.* Sous ce titre M. Ch. Yriarte nous donne des « souvenirs et croquis d'un artiste à Rome » durant le Concile du Vatican. C'est un fond de portefeuille, une image du passé évoquée en un jour de loisir : le voyageur a retrouvé ses notes du dernier Concile, « ses croquis faits à la dérobée, à la hâte et en se cachant, en dépit des custodes et des camériers. » — « Voici la *Salle Clémentine,* avec sa cheminée colossale où les lansquenets qui veillent à la porte du Saint-Père déposent leurs hallebardes; voici, fixé d'après nature, le jour de la « Séance prosynodale, » les belles têtes fines des princes de l'Église, avec les prélats orientaux, les moines chefs des Ordres religieux dont la silhouette pittoresque a été « prestement esquissée dans le fond d'un chapeau. » Puis « des monuments, des épisodes, des chapitres de mémoires, des compositions qui sont à la fois d'un peintre et d'un littérateur peignant et notant tout ce qui le frappait, sans parti pris, avec l'intuition de l'histoire; comme s'il avait eu la crainte de voir bientôt disparaître tout ce monde du Vatican. » On connaît le talent d'exposition, la touche originale de ce « peintre littérateur » qui s'appelle Ch. Yriarte; on devine aisément tout l'attrait que peut offrir ce recueil

d'observations fines et piquantes, ces croquis pris sur le vif. Dans ce qu'il appelle « les miettes du Concile, » on trouvera la marque d'un esprit « curieux de ce qui est étrange et pittoresque, indigne peut-être de comprendre les grands mystères, mais toujours respectueux de tout ce qui est sincère, et, par conséquent, respectable. » Ajoutons que rarement les illustrations ont ajouté plus de charme à une narration pleine d'humour : ces jolies eaux-fortes d'après Heilbuth, ces dessins semés à toutes les pages nous offrent la physionomie des personnages, l'aspect des monuments. C'est un tableau vivant de la Rome des papes au déclin d'une époque qu'on pourrait croire à jamais disparue, si l'histoire n'était là pour nous apprendre que les triomphateurs d'un jour sont les vaincus du lendemain, que les empires s'écroulent, et que la Rome Pontificale demeure au milieu des catastrophes et des ruines, parce que l'Église est immortelle, et qu'elle durera autant que le monde.

16. — Les *Poèmes et Récits* forment comme une anthologie de l'œuvre de M. François Coppée. Vous retrouverez dans ce beau volume : *Les Aïeules*, presque un chef-d'œuvre : le vers n'y a pas d'entraves; — *Une Sainte*, la vieille fille qui se dévoue à son jeune frère malade; — le *Banc*, où de communs détails passent, à la faveur d'un merveilleux doigté; — *En Province*, où un vieux poète plébéien visite une vieille demoiselle noble, son amie d'enfance; — la *Marchande de Journaux*, où le sourire s'efface dans les larmes, et tant d'autres pièces d'une *maestria* si prestigieuse. Notons encore ces petits drames poignants, si populaires, *La Bénédiction*, *La Grève des Forgerons*, *La Lettre d'un Mobile breton*. Nous louerions davantage *Le Justicier*, si ce moine qui étrangle un pénitent n'imposait les plus graves réserves. Quant au poème d'*Angelus* (biffez les dissertations philosophiques sur le célibat des prêtres), il est charmant. Nous n'ignorons pas que l'on a rapproché, en manière de critique, les récits de M. Coppée des *Petites Épopées* de Victor Hugo. Mais n'est-ce donc rien, au prix de Rembrandt et de Rubens, qu'un miniaturiste flamand? et, pour n'avoir pas la sonorité de bronze d'une volée de cloches, les carillons sont-ils à dédaigner? Relisez toutes ces pièces spirituelles ou attendrissantes, et d'un si bel ouvrage, dans l'admirable édition d'Alphonse Lemerre. Depuis la couverture avec sa branche d'aubépine jusqu'au dernier dessin de Myrbach où les deux vieillards, le prêtre et le soldat, soignent Angelus malade, tout, papier, caractère, gravures, nous semble à souhait pour le plaisir des yeux et le charme de l'esprit.

17. — D'un recueil de contes il est certes difficile de faire laconiquement un éloge plus complet que celui-ci : contes moraux, religieux et poétiques. C'est cependant, en toute sincérité, ce que nous devons dire de l'œuvre de M. Savinien Lapointe *Il était une fois...* Comme on voit bien qu'il a été inspiré, soutenu, par une mère douce, bonne, et chré-

tienne surtout! Si la dédicace, autographe artistique, ne nous l'apprenait de façon à n'en pouvoir douter, pour le moins nous le soupçonnerions : l'éternel féminin, dans ce qu'il a de meilleur, de plus saint, se fait sentir ici d'une façon intense et l'auteur, — nous le lui disons bien nettement, — y a gagné tout son charme. L'espace qui nous est réservé est malheureusement trop limité pour que nous analysions par le menu les vingt et un contes de M. Savinien Lapointe. Qu'il nous suffise de signaler spécialement : *Le Petit doigt terrible*, *Le Chien La Tâche, L'Homme des Saules*, *les Sous du Diable*, *Bouton d'or* et *La Mère aux enfants*. Contes antiques, contes du moyen âge, contes modernes, il y a de tout dans ce volume. Lecture saine et agréable dans laquelle nombre d'enfants d'un demi-siècle et plus s'oublieront avec délices. Un dernier mot, pour finir, à propos de la *Mère aux Enfants*. Devinez qui est cette mère-là! Eh bien, c'est la Vierge Marie, tout simplement, qui protège de petits malheureux contre les méchancetés d'une marâtre subitement frappée de mort. Ce détail, cité entre d'autres d'un genre d'analogue, suffit, pensons-nous, pour caractériser l'esprit de ce beau recueil. Et, après avoir dit que les dessins de M. H. Pille sont à la fois originaux et magnifiques, nous conclurons ainsi : nous ne voyons pas, parmi tout ce qui s'est publié cette année, un seul livre qui ait plus de chance d'être goûté par la jeunesse et qui le mérite mieux.

18. — M. Lucien Biart a beaucoup voyagé, beaucoup vu et non moins observé : c'est ce qui résulte de son livre *A travers l'Amérique*. Il nous promène dans le Nouveau Monde, depuis le Labrador jusqu'au Mexique, en s'arrêtant dans les îles de la Tortue et de la Havane, et cela non point en voyageur qui se contente de décrire, mais en conteur entraînant. A vrai dire, ce qu'il nous conte en bon style est plutôt un récit d'aventures « empoignantes » qu'une simple relation, ce qui ne l'empêche cas, toutefois, d'évoquer opportunément nombre de souvenirs historiques qui ne peuvent laisser froid un Français qui tient à ce titre. Le Canada surtout, « ces quelques arpents de neige, » comme n'a pas craint de dire dédaigneusement Voltaire, perdu sous le règne de Louis XV, excite justement son enthousiasme à raison de l'état actuel et provoque ses regrets, les nôtres aussi, certes. Il parcourt d'une facon trop rapide peut-être l'immense République américaine, et, là encore, on retrouve en lui un compatriote sympathique comme on en voit peu. L'auteur termine en nous entretenant du Mexique qu'il connaît à fond et sur lequel il fournit des détails variés, aussi curieux qu'intéressants. Pour nous résumer, nous dirons que *A travers l'Amérique* est un des plus attrayants livres d'étrennes qui se puissent donner aux jeunes gens. Les gravures dont il est orné sont très belles.

19.— Connaissez-vous *L'Aveugle de Bagnolet, Les Récits de la Grève* et *Les Compagnons de Minuit,* de Charles Deslys? Si oui, vous savez comme nous que le premier de ces romans surtout donne une idée exacte du genre de l'auteur. Tout est grâce et sentiment dans l'œuvre générale de Charles Deslys : on ne peut le lire sans l'aimer; car le charme qui se dégage de ses productions s'empare peu à peu de votre esprit et, finalement, vous subjugue. Donc, c'est dans la peinture des douces choses de l'existence, de celles qui touchent de très près au cœur et à l'âme que s'est ordinairement manifesté l'écrivain qui a donné aussi *L'Héritage de Charlemagne.* Ici, nous retrouvons bien encore le Charles Deslys des *Compagnons de Minuit,* mais avec des différences de plus d'une sorte. Bref, *L'Héritage de Charlemagne* est une épopée grandiose, terrible, dans laquelle, longtemps après la mort de l'empereur, sous les règnes de Louis le Débonnaire et de Charles le Chauve, apparaissent, se meuvent, délibèrent et combattent, pour la conservation de l'empire franc, les héros légendaires de l'époque carolingienne : depuis Roland « qui n'est point mort à Roncevaux » jusqu'à Eginhard, le secrétaire intime de Charlemagne, l'époux de sa fille. Le trop fameux Ganelon, lui aussi, trouve une place dans ce livre qui fait frissonner. Après nombre de méfaits nouveaux, Ganelon succombe enfin, impénitent et fier, et avant que sa tête roule sous la hache du bourreau, il accomplit un dernier acte de félonie. Des femmes pieuses et douces, de nobles paladins, des chevaliers perfides, de superbes reines ambitieuses, généreuses ou pleines de haine, animent le récit de leurs dévouements, de leurs malheurs ou de leurs projets sinistres. Quel souffle puissant dans cet ouvrage hors des habitudes du bon Charles Deslys! Sa lecture nous a fait penser que peut-être l'épopée en prose n'est point morte encore en notre vieille France. Nous le souhaitons; car ces récits fabuleux et héroïques, lorsqu'ils constituent un attrait pour les masses, sont l'indice qu'un peuple est toujours jeune et fort.

20. — Nous ne nous lassons pas de feuilleter le *Journal de la Jeunesse,* avec sa rédaction si riche et si variée, avec ses belles gravures, prodiguées à toutes les pages. Voici d'abord plusieurs charmants récits que nous retrouvons dans la *Bibliothèque illustrée : le capitaine Bassinoire,* par M. J. Girardin; *les Naufragés de la Calypso,* de Mayne-Reid, traduit par Mme Gustave Demolins; *la Rancho de Frank,* par le même; *Rouzétou,* par M. S. Blandy; *la Tante Derbier,* par Mme Chéron de la Bruyère; *les Étrennes de M. le recteur,* par M. Aimé Giron; *Jean l'innocent,* par Mme J. Colomb. Voici des causeries scientifiques sur *le cheval,* par M. Duhoussel; *la Perspective du cercle,* par M. Fr. Dillage; *la Navigation aérienne,* par M. G. Tissandier; *la Photographie, la Purification de l'air,* par M. A. Lévy; *la Cigogne, les Collections de papillons, les Couleurs du peintre,* etc.; des articles géographiques et descriptifs de MM. Anthyme

Saint-Paul sur le Dauphiné, sur Taillebourg, le Vernet, Charolles, etc. de M. Louis Rousselot sur Anvers ; un charmant conte de Noël de M. Maxime du Camp, *le Manteau déchiré ;* des articles sur Montcalm, sur la tapisserie dans l'antiquité et au moyen âge ; une série d'études sur la *Poste aux lettres,* par M. L. Paulian, et une autre sur *la Vertu en France,* par M. Maxime du Camp ; des souvenirs de voyage, par le même, etc, etc. Nous félicitons l'éditeur d'avoir obtenu le concours de l'éminent académicien, dont les articles sont empreints d'un enseignement si élevé et d'un charme si pénétrant.

21. — Beaucoup d'esprit et non moins de cœur : voilà ce qu'on trouve dans le livre de M. Lucien Biart intitulé *Quand j'étais petit.* Il est difficile à l'homme fait de parler, dans le langage qui convient, de ses années d'enfance ; et cependant, dans le cas particulier, on peut dire que l'auteur a écrit de souvenir. Il est redevenu enfant pour amuser les nôtres et les siens, sans doute. Les scènes qu'il dépeint ont une vie réelle, et nos bébés, — bons juges, croyez-le bien, — ne s'y tromperont pas : ils reconnaîtront, en lisant *Quand j'étais petit,* tout bas, leurs petits défauts, et très bruyamment, avec enthousiasme, comme c'est dans l'ordre, leurs aspirations généreuses. Fort heureusement, pour rétablir l'équilibre, les conseils abondent sous la plume de M. Lucien Biart, et les parents auront en lui, à plus d'un titre, un auxiliaire précieux. Ajoutons que, ce qui ne gâte rien, M. de Monvel est venu puissamment en aide à l'écrivain, par les jolies compositions dont le volume est enrichi.

22. — Le *Polybiblion* a déjà parlé dans des termes élogieux de l'ouvrage de M. Eugène Muller : *Nizelle, souvenirs d'un orphelin* (voir t. XLVII, p. 218). Il faut savoir le plus grand gré à la maison Hennuyer d'avoir eu la pensée de publier une édition de luxe de ce livre, cadeau charmant et de bon goût à offrir aux jeunes gens de douze à seize ans.

23. — Rien de vrai comme ce mélange de réalité et d'émotion qui est le caractère des romans de Charles Dickens. *Nicolas Nickleby* compte parmi les meilleures œuvres du grand romancier : il était donc naturel qu'après *David Copperfield* que nous avons présenté l'année dernière à nos lecteurs, la librairie Hachette en enrichît ses collections. L'édition qu'elle nous donne se présente bien, sous une belle couverture, avec des gravures nombreuses, et ne coûte pas un prix exorbitant ; outre l'intérêt du roman qui est encore le point le plus important, et qui, on le sait, ne fait pas défaut, il réunit donc toutes les conditions pour constituer un bon et agréable livre d'étrennes.

24. — Charles Deslys, cet écrivain au cœur d'or, n'eût certainement pas désavoué *Les Enfants dans la famille.* Dans ce volume, l'aimable érudit si connu qui signait naguère encore : *Le Bibliophile Jacob,* s'est transformé en un grand-père des plus affectueux. Quelques rares excep-

tions masculines mises à part, les femmes seules, les femmes distinguées et aimantes, nous semblent pouvoir écrire avec ce charme enveloppant. *La seconde Mère, Le Goûter de la Pentecôte,* et *La Demoiselle du Château,* renferment d'excellentes leçons de morale chrétienne ; ce sont aussi, disons-le bien vite, ces délicieuses nouvelles qui nous ont le plus touché. Nous devons également une mention spéciale à *L'Héritier de M. le Maire,* plaisanterie de bon goût, où l'esprit pétille comme du champagne dans une coupe.

25. — Dans l'*Histoire d'un forestier* on voit un vieux savant qui, retiré dans les forêts des Vosges, pour y pleurer son unique fils, prématurément enlevé à sa tendresse, le retrouve en quelque sorte en la personne d'un enfant de son village, qui s'appelle aussi Pierre, et auquel le cœur du père donne quelque ressemblance avec le fils qui n'est plus. Il se prend d'affection pour lui, se consacre à son éducation et en fait un bon Français. C'est Pierre lui-même qui est censé raconter son histoire. Elle emprunte son charme aux grands paysages vosgiens qui lui servent de cadre et aux scènes émouvantes et dramatiques de l'invasion auxquelles elle nous fait assister. A la fin Pierre a trouvé le bonheur auprès de sa femme Suzanne; encore un bienfait du père Spitz, qui est le témoin de cette félicité. Ils seraient très heureux s'ils ne gardaient au cœur le souvenir de cette patrie dont les a séparés la conquête et qu'ils ne désespèrent pas de retrouver un jour.

26. — Voulez-vous offrir à vos enfants, petits et grands, un livre honnête et attrayant? Faites choix de *Entre deux Océans,* de M. Lucien Biart. Les scènes se passent au Mexique, comme celles de tant d'autres ouvrages de l'auteur qui laisse bien loin derrière lui ces conteurs connus qui s'appellent Gustave Aimard et Mayne-Reid : il a plus d'esprit, plus de cœur et partant plus de talent; il ne dissimule point non plus ses sentiments religieux, ce qui nous touche particulièrement. Voilà donc, à tous les points de vue, une œuvre de mérite à laquelle de splendides gravures, dues à M. F. Lix, donnent un relief plus grand encore.

27. — *Le Roi des Prairies,* qui se cache sous le nom de Zentli, est un Français que diverses aventures ont amené à se faire chef de sauvages, et qui a voué une haine ardente à la société blanche qui l'a rejeté de son sein. Un jour, quatre naufragés français, Raoul Lacroix et sa jeune femme, Valentine, avec deux matelots, Mathurin et Bilboquet, tombent entre ses mains, et il flaire dans cette capture une occasion de vengeance. Sa femme, un type charmant de femme sauvage, intervient en faveur des prisonniers, que défendent aussi leur noblesse et leur courage. Les qualités élevées du jeune officier Raoul, la grâce et l'affection de sa compagne et le dévouement de ses marins gagnent et attendrissent Zentli qui finit par rendre à ses prisonniers la liberté. Expéditions, batailles, scènes de la vie indépendante des grandes prairies

américaines abondent dans ce livre très émouvant et aussi très instructif. On s'attache à ces prisonniers, et aussi à ce roi de sauvages, Français déclassé, dont la mort héroïque assombrit et dramatise les dernières pages du récit ; mais en même temps on s'intéresse à ces explorations de Raoul et de ses compagnons qui préludent aux recherches et aux efforts qui amèneront plus tard la jonction des deux mers que le canal de Panama réalisera bientôt.

28. — Mark Twain, un écrivain yankee qui ne ment point à sa race, nous rappelle Töppfer par plus d'un côté : beaucoup d'esprit, de gaieté, d'humour. Disons tout de suite que nous ne verrons point dans *Les Aventures de Tom Sawyer* (déjà annoncées t. XLIII, p. 278), de bons élèves courant le pays sous la conduite de leurs maîtres comme dans *les Voyages en Zig-Zag* de l'auteur genevois et que, nous autres Français, nous trouverons bien quelque peu étranges ces galopins qui s'émancipent brusquement pour battre le pays et se déguiser en « pirates, » bien inoffensifs, par exemple. Tom Sawyer s'étant rendu coupable de méfaits demi-pendables chez ses parents, s'échappe un beau jour de la maison et, de fil en aiguille, avec l'aide d'un ami, Huck Finn, dont nous allons parler, découvre un trésor, douze mille dollars, — rien que cela, — qu'il partage fraternellement avec son acolyte.

29.— *Les Aventures de Huck Finn* forment la suite de l'ouvrage précédent. Mêmes qualités drôlatiques. Ce livre est l'odysée d'un polisson, fils garanti bon teint de l'excentrique Amérique, qui fume comme un vieux troupier français et chasse en pays inconnu avec un vrai fusil. Par monts et vaux, fleuves et autres voies navigables, notre gaillard accomplit des exploits à l'âge où nos enfants, — ce que c'est que de dégénérer! — sont heureux de se soumettre à l'autorité paternelle et vont à l'école avec plus ou moins de satisfaction. Il est vrai que, comme personne n'est parfait, c'est par là que, après avoir éprouvé pas mal de déboires, finit Huck Finn l'indiscipliné. Les jeunes gens de douze à seize ans à qui les ouvrages de Mark Twain seront donnés comme cadeau d'étrennes éclateront fréquemment d'un bon rire qu'exciteront encore les desseins désopilants de M. Ach. Sirouy. Les hommes faits, eux-mêmes, se prendront à lire avec un réel plaisir ces aventures le plus souvent « cocasses. »

30. — *Malingreux :* Sous ce titre M. Charles Rochard nous offre une suite de onze récits dont un seul, — la proportion est honnête, — nous a ennuyé ; ce « malingreux »-là est intitulé *Deux Potiches;* il y a du chinois là-dedans, et le chinois nous déplaît : affaire de goût. Les dix autres, tous, ou presque tous, sont autant de petits bijoux d'art et de sentiment. La note générale est poétique, mais un peu mélancolique. Lire, sous ce rapport : *La Bossue*, *La Petite Béquille*, *Le Vieux Portrait. Le Veuf* est une histoire navrante que d'autres que les jeunes gens

pourront méditer. Certaine de ces esquisses est franchement gaie : il s'agit ici du *Père Tessier*. Ce pauvre diable est un Gascon, et, songez-y bien, un Gascon de derrière les fagots! Ce n'est pas tout : *Le Lapin* est écrit avec un talent remarquable et dans le style particulier mis à la mode par M. Émile Zola; ce qui n'empêche pas que le livre de M. Charles Richard peut être laissé entre toutes les mains. Les spirituelles gravures dont il est orné achèvent d'en faire un cadeau d'étrennes délicat.

31. — Nous avons signalé à plusieurs reprises l'*Almanach catholique de France,* publié par la maison Desclée, de Lille, et qui est arrivé à sa huitième année. Cette plaquette in-4, cartonnée avec couverture en chromolithographie, ornée de six grandes chromos et de plusieurs portraits de personnages célèbres, de membres de l'épiscopat, décédés récemment ou promus au cardinalat, est un charmant cadeau à faire dans les familles. Outre les renseignements spéciaux qui y abondent, on y trouve des poésies, de jolis récits, des anecdotes et même « des joyeusetés scientifiques... »

32 et 33. — La maison Plon nous donne deux albums, petit in-4 oblong, qui sont charmants, et feront le bonheur de la jeunesse. *L'Équitation puérile et honnête* est un « petit traité à la plume et au pinceau » du jeune cavalier qui veut devenir un parfait « sportman ». Ces illustrations en couleur qui remplissent toutes les pages sont l'œuvre de Crafty, et l'on ne saurait mieux faire. Toutes ces scènes sont animées, spirituellement rendues, aussi amusantes à feuilleter pour l'âge mûr que pour la jeunesse. — *Nos Chéris* nous offre un recueil de types enfantins des plus variés et des plus réussis. Onan les a étudiés d'après nature, avec son crayon si fin et si délicat. Il les peint chez eux, à la ville, à la mer, à la campagne et dans le monde. Cet album est un vrai bijou artistique. Mais pourquoi nous montrer *Nos Chéris* attablés « au café après le bal de l'Opéra? » Le bal travesti, *hélas!* mais le bal de l'Opéra, *holà!*

34. — Les *Contes de fées,* de Perrault, brièvement rappelés et débarrassés de tout ce qu'ils peuvent avoir de dangereux pour le jeune âge, sont : *Le Chaperon rouge, Barbe bleue, La Belle au bois dormant, Le Chat botté, Cendrillon, Riquet à la houpe, Le Petit Poucet,* et *Peau d'âne.* Ce qui fait surtout le mérite de ce volume, ce sont les belles chromos dont il est orné et qui sortent de chez Emrick et Binger, de Harlem.

35. — *Pour les petits et les grands enfants :* titre assez bien trouvé. Des contes exotiques, des apologues orientaux, des historiettes de village et de province, d'autres contes encore, soit d'atelier comme *Mon voisin Boniface,* ou quasi fantastiques, comme *La Maison du coin,* forment la matière de ce volume où la note religieuse, trop vague, est à peine sensible. Heureusement les préceptes généraux de la morale n'ont pas été

perdus de vue par M. A. Linden : chacun des vingt et un sujets du livre comporte un enseignement ou une leçon ; ajoutons que les nombreuses photogravures dont cet ouvrage est illustré sont bonnes le plus souvent et quelquefois excellentes.

— Nous avons reçu un certain nombre d'ouvrages faisant partie de différentes collections illustrées, lesquels seront mentionnés à leur rang.

II.— Voici d'abord deux volumes de la collection grand in-8 à 10 fr., publiée par la maison Delagrave : *La Mission du capitaine,* par M. H. de Charlieu, et *Un Déshérité,* par Mme Eudoxie Dupuis.

1. — Le capitaine Sicard, après trente ans de navigation, s'est retiré dans ses foyers où il a fondé une famille. Ceci se passe en 1808. Napoléon Ier, hanté par son rêve insensé de partager l'empire du monde avec « son frère » Alexandre de Russie, projette d'anéantir dans l'Inde la puissance anglaise. L'empereur veut faire parvenir aux Hindous des armes pour lutter contre leurs oppresseurs, et, dans ce but, il pense au capitaine Sicard qui, ayant refusé d'abord les offres du souverain, se décide ensuite à les accepter. Voilà donc en quoi consiste *La Mission du capitaine.* Sicard, sa femme, son fils, quelques amis, un fidèle serviteur, le « scalpé » Pornic, type comique dans son mutisme voulu, fort et brave comme sa hache d'abordage et têtu comme un Breton qu'il est, ont tous, de compagnie ou séparément, suivant les circonstances, des aventures à donner la chair de poule. Français, Anglais, Hindous, certains du moins, font assaut de générosité dans leurs luttes. Ce n'est pas que, dans le nombre, des traîtres, espèce nécessaire, ne fassent leur apparition. Mais, comme pour faire plaisir aux jeunes lecteurs un peu émus des choses terribles que leur conte M. de Charlieu, la plupart des personnages auxquels ils s'intéressent trouvent finalement leur repos ou leur récompense. Bien édité à tous égards, cet ouvrage, absolument inoffensif, ne peut qu'être accueilli avec faveur.

2. — *Le Déshérité* de Mme Eudoxie Dupuis l'est en effet, et beaucoup. Sourd dès le berceau, il n'acquiert que longtemps plus tard l'usage de la parole. Mais la Providence lui a départi des dispositions extraordinaires pour les arts. Malgré sa terrible infirmité, il triomphe des difficultés presque insurmontables qui semblent s'être accumulées sur sa route comme autant de défis, et il devient un peintre distingué, célèbre. Notre héros, il est vrai, a eu l'heureuse chance de se voir entouré, pour l'encourager et le soutenir, d'une sœur dévouée et d'amis comme on n'en rencontre pas souvent. Voilà un livre qui, non seulement est écrit pour plaire à la jeunesse, mais, de plus, a le mérite, qui, tout d'abord, pourrait le supposer? de pouvoir être recommandé aux instituteurs et institutrices parce qu'il renferme (chapitres XVI à XX) des aperçus très fins, utiles à l'éducation et que n'enseignent point, ou pour le moins pas d'une façon aussi aimable, les traités spéciaux.

III.— Voici trois volumes de la collection in-4° de la maison Mame :

1. — L'ouvrage de M. Boulangier, *Un Hiver au Cambodge*, a bon aspect, les cartes sont claires et facilitent l'intelligence du texte, les gravures sont attrayantes; mais, ce qui vaut encore mieux, le texte est amusant et instructif à la fois. L'auteur y décrit ses pérégrinations à travers des forêts inondées, à la recherche des mines de fer du pays des sauvages Kouys et des mines d'or et de diamants exploitées par des ouvriers birmans dans les montagnes au sud du Cambodge; il visite ensuite les merveilleuses ruines d'Angkor, dont il donne une description assez sommaire, juste ce qu'il faut pour expliquer ses belles gravures. La compétence de l'auteur lui aurait permis de se livrer à bien des dissertations scientifiques que justifiait, d'ailleurs, la mission minéralogique dont il était chargé. Il se borne cependant à exposer en un chapitre la formation des filons métalliques dans l'écorce terrestre et les divers systèmes d'exploitation en usage pour les gisements aurifères. Il a préféré faire un livre à la portée des jeunes lecteurs, et il y a multiplié les anecdotes humoristiques et les récits dramatiques de chasse aux bêtes féroces qui pullulent dans les forêts cambodgiennes. Ce qu'il dit des mœurs administratives du pays et des fantaisies despotiques et sanglantes de son souverain n'est pas pour rendre sympathique ce protégé de la France. Sous forme de conclusion, M. Boulangier expose ses idées sur la colonisation de l'Indo-Chine française; on ne saurait lui reprocher un optimisme excessif; il ne dissimule pas les difficultés de l'œuvre entreprise, mais son patriotisme lui fait espérer qu'on saura les surmonter. L'esprit de ce bel ouvrage est suffisamment religieux, sa moralité est irréprochable, sauf un passage relatif aux inconvénients physiques de la polygamie, qu'il eût mieux valu supprimer et qui ne serait peut-être pas sans inconvénients pour les jeunes filles et les jeunes garçons. Au point de vue scientifique, signalons deux légères erreurs qui ont échappé à l'auteur : il range M. de Quatrefages parmi les polygénistes; on sait que l'illustre savant est un des plus fervents adeptes de l'unité de l'espèce humaine. M. Boulangier dit plus loin que les membres de l'expédition française du Mé-Kong sont presque tous morts à la peine; or le chef seul, le regretté Doudart de la Grée, a succombé au cours du voyage; M. de Carné est mort quelque temps après, peut-être des fatigues endurées; Francis Garnier s'est fait tuer au Tonkin; enfin les trois autres, MM. Delaporte, Joubert et Thorel, sont encore vivants.

2. — L'*Histoire des jardins anciens et modernes* est, selon l'expression judicieuse de l'auteur, un chapitre développé de l'histoire des arts et du luxe public et privé. M. Arthur Mangin, après nous avoir entretenus en quelques pages fort imagées, des jardins merveilleux ou paradis des diverses religions, retrace, en couleurs vives, les splen-

deurs des jardins de la Perse, de l'Assyrie, de la Judée, de l'Égypte, de la Grèce et de Rome aux temps antiques, sans oublier les jardins à l'époque de la décadence de l'empire romain. A cette dernière période succèdent le moyen âge et la Renaissance : l'Espagne, l'Italie, la France, et même l'Amérique des Aztèques sont pittoresquement décrites en ce qui concerne le sujet traité. Les deux derniers grands chapitres du livre se rapportent aux jardins publics et particuliers dans toute l'Europe, au siècle du roi Soleil, et à l'époque contemporaine, non seulement dans l'ancien continent, mais aussi au-delà de l'Atlantique. N'oublions pas de dire que de nombreuses anecdotes, dont quelques-unes fort piquantes, disséminées dans l'ouvrage, le rendent plus attrayant encore. Ainsi, par exemple, n'est-il pas amusant de voir notre futur résident général au Tonkin, aujourd'hui feu M. Paul Bert, présenté à Cannes, dans les jardins de M. Dognin, par « un député plus radical que lui-même (!) à un groupe de visiteurs composé exclusivement de têtes couronnées » et M. Paul Bert sortir de l'entrevue enchanté et daignant reconnaître que « des souverains peuvent être aimables... »? (p. 291). L'esprit qui anime ce beau livre de M. Arthur Mangin n'est pas toujours, hélas! irréprochable : de loin en loin, il laisse apercevoir un léger bout d'oreille démocratique.

3. — M. Saint-Germain Leduc nous donne un ouvrage de vulgarisation destiné à la jeunesse, où, sous une forme attrayante, il lui présente ce qu'il appelle les *Serviteurs et commensaux de l'homme;* il passe en revue le chien, le cheval, l'âne, le mulet, le bœuf, le chameau, l'éléphant, le mouton, la chèvre, le lama, le cochon, le sanglier, le lapin, le lièvre, le kangourou, le cerf, le daim, le chevreuil, tous les oiseaux de basse-cour, de colombier ou de volière, les rapaces de haut vol, les oiseaux chanteurs et parleurs; il va jusqu'à étendre sa nomenclature aux vers à soie, et termine par le chat et le singe. On se demandera peut-être si tous ces animaux rentrent bien dans la catégorie de « serviteurs » et « commensaux » que l'auteur a voulu nous présenter; mais s'il dépasse les promesses de son titre, aucun de ses jeunes lecteurs ne s'en plaindra, car le livre est écrit d'une plume facile, rempli d'anecdotes piquantes, de citations heureuses, de notices intéressantes. Ajoutons qu'il est orné de nombreuses gravures dans le texte et d'une gravure hors texte.

IV. — La *Nouvelle collection à l'usage de la jeunesse*, publiée par la maison Hachette, n'a rien perdu de son charme et de son excellente exécution typographique, mais elle a été mise à la portée d'un plus grand nombre de bourses par une diminution d'un franc sur le prix des volumes. Nous allons parler de six nouveaux ouvrages de cette collection :

1. — Il y avait une fois trois oncles qui adoraient leurs neveux. L'un de ces excellents parents, l'oncle Gaspard, avait jadis étudié pour être

prêtre; le second, l'oncle Melchior, rappelait énergiquement par ses habitudes sa qualité d'ancien militaire; quant au troisième, médecin major retraité, il avait longtemps navigué sur les vaisseaux du roi. Trio bigarré, n'est-ce pas? Dans la famille, ce trio s'appelait gentiment *Les Trois Rois Mages*. Or donc, à diverses époques de l'hiver, — Noël le premier jour de l'an et la fête des Rois, — chacun à tour de rôle, les mages-oncles, les oncles-mages, « contèrent quelque chose à leur jeune auditoire. » L'oncle Gaspard commença et dit la légende étonnante des *Cigognes de Noël*. L'oncle Melchior narra l'intéressante épopée du cheval Magenta dans *Les Étrennes de M. le Recteur*. L'oncle Balthazard fit merveille avec son histoire de *Sa Majesté le Roi de la Fève*. Si vous voulez en savoir davantage, lisez le joli livre de M. Aimé Giron : parents, vous approuverez ; enfants, vous vous récréerez d'une façon honnête.

2. — Inévitablement, avant de connaître l'ouvrage de M. Girardin, personne ne supposera que *Le Capitaine Bassinoire* est un jeune homme. Ce qualificatif de Bassinoire fait naturellement penser au type connu du colonel Ramollot. C'est bien le cas de dire, de répéter qu'il ne faut pas juger sur les apparences. Sylvain Bricaud, fils d'un fermier du « département noir, » (?) ainsi appelé par M. J. Girardin parce que la majorité de la population est illettrée, arrive au régiment (le 42e cuirassiers, ne vous déplaise !) ne sachant ni lire ni écrire. Simple soldat, l'occasion se présente à lui de secourir un pauvre charbonnier qu'il ramasse dans la rue demi-mort de faim et de misère, et, sur l'ordonnance d'un « major » du 42e (un vétérinaire) providentiellement rencontré, il court acheter une bassinoire pour réchauffer le lit du malheureux. Le cuirassier, en grande tenue, a été vu par des camarades, portant au grand jour cet instrument si peu d'ordonnance à la caserne. De là le nom caractéristique de « Bassinoire » sous lequel Sylvain est invariablement connu comme brigadier, « marchis, marchef » et officier jusqu'au grade de capitaine. Il va de soi que Bricaud, digne fils du « département noir », a dû beaucoup travailler pour en arriver là. Un délicieux petit roman, dont nous ne dirons rien afin d'en laisser, non défloré, le plaisir à qui de droit, se déroule sous la plume spirituelle de M. J. Girardin, et sa lecture mouillera plus d'une paupière en même temps qu'elle fera rire, sourire au moins, plus d'un morose. Gaîté, charité, courage, tel est assurément l'épigraphe que l'auteur aurait pu adopter pour son ouvrage, l'un des meilleurs, sans contredit, que l'époque bénie des étrennes voit éclore.

3. — *Le Clan des Têtes chaudes* n'est pas le plus intéressant des romans de Mlle Zénaïde Fleuriot. L'auteur narre l'histoire de la famille de Caladoc, appelée *le Clan des Têtes chaudes*, parce qu'il y a là onze gaillards qui n'ont pas froid aux yeux. Au début du livre, la mère meurt et sa demi-sœur, Mlle Élodie, hérite du gouvernement de la maison, au

grand désespoir de la vieille Michelle, un bon type de servante dévouée et fidèle, qui devine que la maison va être mal gouvernée. Ce n'est que trop vrai, hélas! Mlle Élodie ne se contente pas de mettre le plus complet désordre chez les Caladoc, elle va même jusqu'à compromettre leur fortune en engageant le père à confier à un aventurier, le baron Rigouldon, tout l'héritage que ses enfants ont reçu de leur mère. Heureusement le faux roi de Blackboula, car il s'est fait roi pour mieux jeter de la poudre aux yeux, est deviné à temps, et Caladoc peut lui faire rendre gorge avant qu'il n'eût porté à l'étranger le fruit de ses rapines. A ce moment le clan se disperse, chacun s'en allant de son côté, qui au régiment, qui au collège, qui au couvent, et vraiment nous ne le regrettons guère, car il ne nous a pas beaucoup intéressé. Son histoire est d'ailleurs irréprochable et peut sans crainte être mise entre les mains des enfants.

4. — *La Tante Derbier* est une de ces bonnes tantes comme on en trouve quelques-unes encore, qui sont toujours disposées à venir en aide à leurs parents dans l'embarras. M. de Reynac, son beau-frère, a été ruiné, ou plutôt volé, et avant de partir pour l'Amérique où il va essayer de refaire sa fortune, il confie à Mme Derbier ses deux enfants, Pierre et Henriette. Comment la bonne dame éleva son neveu et sa nièce, et conduisit le premier à l'École polytechnique et la seconde à un mariage heureux, c'est le sujet de l'histoire que Mme Chéron de la Bruyère nous raconte, histoire intéressante, morale et même instructive, car Mme Derbier a dans son vieil ami Mac Dust un savant toujours prêt à faire profiter les enfants de ses connaissances archéologiques. Après diverses péripéties, M. de Reynac retrouve sa fortune, le voleur qui l'a ruiné est découvert et puni, et Henriette épouse le neveu du bon Mac Dust. La tante Derbier a fini son œuvre; aussi meurt-elle après avoir vu ses derniers moments éclairés par le joli sourire du petit neveu qu'Henriette lui a donné.

5. — *Rouzétou* c'est Rose Lapeyre. Élevée jusqu'à l'âge de sept ans chez ses parents nourriciers, le père et la mère Daulès, car la pauvre enfant est orpheline, elle est alors amenée à Paris par son tuteur et sa tante, le premier, homme faible qui règne mais ne gouverne pas dans son intérieur; la seconde, femme vaine, qui n'aime pas sa nièce, en qui elle ne voit qu'une concurrente redoutable pour l'héritage de l'oncle Anténor et de la tante Baptistine. Aussi Rouzétou devient-elle bientôt la Cendrillon du ménage. Mais elle est vaillante, autant qu'intelligente et bonne, et ses occupations domestiques n'empêchent pas ses succès à la pension Chelleray dont elle devient l'une des gloires. Plus tard, Rouzétou accepte une place d'institutrice dans une excellente famille anglaise, où elle n'a pas de peine à se faire aimer. Un jour vient où sa tante et son cousin, ce dernier l'ayant frustrée jadis de son héritage,

meurent dans des circonstances tragiques, où l'on peut voir une punition de la Providence ; alors elle rentre dans sa famille pour consoler son oncle et tuteur et charmer les derniers jours de l'oncle Anténor et de la tante Baptistine qui sont heureux de donner bientôt leur assentiment à l'union de Rose avec Bernard, brillant officier qui, ayant cueilli beaucoup de gloire sous le drapeau de la patrie, mérite bien de trouver enfin le bonheur.

6. — Elle est bien touchante l'histoire de *Jean l'Innocent,* et c'est cette année, ou nous nous trompons fort, le meilleur volume de la *Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse.* Le pauvre petit n'est pas intelligent, mais comme il est bon et comme il s'attache à ceux qui l'aiment, et comme il a la notion exacte ou plutôt l'instinct de ce qui est bien ou mal, de ce qu'il faut louer et de ce qu'il faut blâmer! Sous l'influence des affections qui l'entourent, son intelligence finit d'ailleurs par s'ouvrir un peu, et c'est plaisir de le voir faire de temps en temps quelque petite conquête sur son ignorance. Aussi comme il pleure au départ de sa petite sœur Loulou, « partie pour le ciel bleu, » et comme il sait compatir aux douleurs de sa mère! Un jour vient où Suzanne, sa sœur aînée, est demandée en mariage par Antoine Penestin, distingué professeur au lycée de Nantes. Mais le père Penestin met des entraves à ce mariage, en raison de la présence d'un « innocent » dans la famille où son fils veut entrer. Jean le comprend, et se met au travail pour essayer de prouver qu'il est capable de faire quelque chose. Et le père Penestin est vaincu par cette délicatesse, par ce courage, et, sur les instances de Jean lui-même, il finit par donner l'autorisation d'abord refusée. Mais cet effort a épuisé l'enfant qui meurt, victime de son dévouement : aussi, quand, un an après, le mariage se fera, les heureux époux n'oublieront pas l'innocent, et iront porter des fleurs sur sa tombe.

V. — La maison Didot inaugure une *Bibliothèque historique illustrée*, publiée sous la direction de M. P. Louisy, ancien professeur de l'Université, et enrichie de ces illustrations semées à profusion dans les magnifiques volumes de M. Paul Lacroix (bibliophile Jacob) dont le *Polybiblion* a parlé à tant de reprises. Dans la première section intitulée : *L'Ancienne France,* nous trouvons : *la Chevalerie et les croisades, féodalité, blason, ordres militaires; L'Armée française depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution; Henri IV et Louis XIII. La Fronde.* Le texte, comme les illustrations, est tiré des grands ouvrages de M. Paul Lacroix sur *Le moyen âge et la renaissance, Le XVIIe siècle* et *Le XVIIIe siècle.* Ce sont des ouvrages de vulgarisation, recommandables surtout par le grand nombre de gravures qu'ils renferment, d'après les miniatures, les tapisseries, les estampes et les monuments figurés. Le volume sur la *Chevalerie et les Croisades* en contient plus de deux cents, et les deux autres, plus de cent cinquante; elles sont fort bien reproduites et méritent des éloges. Le

texte est intéressant et tout à fait à la portée du grand public. — 1. Le plus curieux des trois est celui qui se rapporte à la chevalerie et aux croisades, qui contient aussi des notions sur le blason et les ordres militaires et (qui l'eût cru?) un fragment de l'*Ivanhoë* de W. Scott, dans lequel le célèbre romancier raconte la passe d'armes d'Ashby; il est juste de dire que cette description est fort exacte et que les érudits n'en réprouveraient presque aucun détail. — 2. Le volume sur l'armée française est une histoire complète des gens de guerre, depuis les bandes germaniques jusqu'aux régiments, et en même temps, celle de l'armement, de la discipline et de l'administration militaire; l'ouvrage est complété par le récit des principales batailles, depuis Bouvines jusqu'à Fontenoi, fait d'après les chroniques et mémoires contemporains. — 3. Le volume sur *Henri IV et Louis XIII* n'est pas seulement une histoire de leurs règnes; on y trouve aussi tout ce qui se rapporte aux arts, aux costumes et aux mœurs à ces époques si curieuses de la Ligue et de la Fronde. Outre les nombreuses gravures, chacun de ces ouvrages est orné d'une très bonne chromolithographie. — 4. Le volume intitulé : *Le livre et les arts qui s'y rattachent depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle*, est un ouvrage essentiellement de vulgarisation. Après avoir décrit le parchemin et le papier, l'auteur passe aux manuscrits et à la miniature. Puis, il fait connaître la reliure, l'imprimerie, l'imprimerie en France, et la librairie. L'auteur a connu et cité MM. Delisle, Lecoy de La Marche, etc. Ce livre est généralement bien écrit et parfois intéressant; le chapitre sur les origines de l'imprimerie l'est tout particulièrement. Laissant de côté les critiques de détail, qui ne seraient du reste qu'en tout petit nombre et ne seraient pas de mise ici, nous ne ferons qu'une seule remarque ; la tirade qui commence la page 142 est de bien vieille facture, et il y a longtemps qu'on a fait justice de « la longue nuit qui va du sixième au treizième siècle. » Sauf ces phrases, et quelques autres, le livre est irréprochable.

VI. Voici trois volumes de la collection Delagrave à 4 francs.

1. — *La Chasse aux lions*, d'Alfred Assolant, est plus amusante qu'émouvante : elle a pour héros deux braves soldats de l'armée d'Afrique, Dumanet et Pitou, partis un beau jour pour aller venger Ibrahim d'un lion qui a eu la cruauté de lui manger sa femme Fatma et de lui voler son bourricot, irrévérencieusement désigné par le nom d'Ali. On cherche le lion, on le trouve, on le tue; mais on comptait sans la lionne, qui établit un blocus autour de l'arbre où se sont réfugiés l'Arabe et ses deux vengeurs. Heureusement Ibrahim est un homme de ressources; il enveloppe la lionne dans un épervier qui permet de maintenir le terrible animal jusqu'au moment où les 3e et 4e du 7e léger viennent au secours des deux amis dans l'embarras. A l'aide d'un habile mouvement tournant exécuté sous la direction du

capitaine Chambard, la lionne est bientôt vaincue, en dépit des efforts des lions accourus du désert pour la secourir et qui partagent sa défaite.

2. — Christian est, comme tant d'autres, un bon enfant, sans caractère, qui se laisse prendre aux hâbleries et aux mauvais conseils du premier polisson venu. Le polisson, dans l'espèce, est vêtu de beaux habits, est conduit au collège par un laquais galonné, enfin possède toutes les qualités nécessaires pour en imposer au pauvre Christian et lui faire faire bien des sottises. Heureusement il a pour l'arrêter sur la pente où il glisse la vigilance un peu rude d'un vieux capitaine, son tuteur, et mieux encore la douce affection de sa cousine Jeanne, son ange gardien. Aussi les premières escapades que le mauvais exemple lui a fait commettre sont-elles bien vite réparées, non sans lui avoir valu d'abord une bonne leçon. Puis Christian se met bravement au travail, il aspire à servir la France, comme son père, entre à Saint-Cyr, et, au moment où nous le quittons, il est officier d'avenir, heureux époux et heureux père de deux jumeaux que lui a donnés, cela se devine, sa cousine Jeanne, devenue sa femme et restée toujours son ange gardien. Ce résumé suffit à montrer le profit que les enfants pourront tirer de la lecture du *Roman de Christian*.

3. — *La Succession du Roi Guilleri*, c'est son petit royaume laissé en déshérence par le pauvre roi Guilleri, mort pour avoir voulu avaler trop gloutonnement une pomme reinette qui l'a étouffé. Qui le remplacera ? Celui qui pourra expliquer l'oracle par la sorcière des Chênes-verts. Trois candidats se présentent : Fanfreluche, le poète ; Jean-la-Tempête, le soudard ; Jacques Bonhomme, le paysan. Fanfreluche est trop rêveur, Jean-la-Tempête trop méchant pour réussir, et tous deux échouent à la tâche. Mais Fanfreluche y perd seulement la régularité de sa taille, un peu compromise dans une expédition sur les toits, on pourrait dire dans la lune. Jean-la-Tempête y perd la vie; Jacques Bonhomme trouve le mot de l'énigme dans le vin dont il vient apporter le bienfait à ses compatriotes, qui le proclament roi sous le nom de Raisin Ier. — Nous préférons l'histoire de *Ruchette*. Ruchette, fille d'un charbonnier, est la protégée du roi des Lutins, qui lui fournit les moyens de sortir de la prison où un méchant gouverneur l'a fait enfermer, de guérir ses parents malades et d'arracher à la mort le fils du roi. Comme elle a aussi employé les talismans qui lui ont été donnés à des œuvres de charité, le génie des Lutins l'en récompense bien, car elle épouse le fils du roi « prince charmant » qu'elle a sauvé. Conte gracieux, qui ne laisse pas d'avoir sa petite et touchante moralité. — *Les trois fils du roi Justus* complètent le livre. C'est aussi un conte de fée, se terminant par trois mariages qui furent très heureux et donnèrent naissance à de nombreux enfants. Ce n'est pas neuf, mais cela se lit toujours avec plaisir.

VII.— Signalons deux nouveaux volumes d'une autre collection de la maison Delagrave :

1. — *La Chasse au Phénix* est un roman d'aventures bibliographiques. Le phénix dont il s'agit n'est autre que le deuxième et dernier exemplaire d'un livre dont la Bibliothèque de l'Arsenal possède le premier. Un richissime négociant hollandais retiré des affaires, monomane hors de pair, se met en tête de n'accorder la main de sa fille au jeune homme qui la sollicite que lorsque celui-ci aura retrouvé ce deuxième exemplaire du livre rare. Le prétendant se met bravement en route : il parcourt une partie de l'Europe, est arrêté en Russie comme nihiliste et envoyé en Sibérie, d'où il s'échappe. Il traverse ensuite les déserts de la Mongolie et gagne la Chine ; de là, il passe en Amérique et finalement revient en Europe, toujours à la poursuite du Phénix. Ce qu'il y a de particulièrement plaisant dans cette humoristique fantaisie, c'est que l'extraordinaire fiancé est flanqué de plusieurs rivaux : un Français, un Anglais et la femme divorcée de celui-ci, qui, eux aussi, pour des raisons très différentes, convoitent la merveille bibliographique. Abrégeons en disant que l'héroïque Néerlandais épouse celle pour qui il a tenté l'impossible, et cela sans avoir pu mettre la main sur l'authentique deuxième exemplaire, par la raison majeure qu'il a été détruit pendant la Révolution : il n'a réussi qu'à se procurer une seconde édition assez commune. — Si M. Daniel Bernard commet beaucoup d'ouvrages de ce genre, nous lui prédisons le plus grand succès.

2. — On connaît la fécondité de la plume de M. Léouzon le Duc ; cet infatigable voyageur n'a pas écrit moins de vingt-huit ouvrages ayant presque tous pour objet l'étude, à divers points de vue, des régions du Nord où l'ont conduit, à plusieurs reprises, des missions officielles. Une grande diversité caractérise cette œuvre considérable ; l'auteur ayant fréquenté les cours et les chaumières a pu recueillir d'importantes observations sur toutes les classes de la société ; l'archéologie, la littérature, l'histoire, l'économie politique ont tour à tour tenté sa plume, et l'on sait avec quel succès il a su aborder ces diverses questions. L'éditeur Delagrave a eu l'heureuse inspiration d'extraire de cette mine féconde un certain nombre de morceaux choisis pour en former un élégant volume d'étrennes à l'usage de la jeunesse. C'est donc une véritable mosaïque dont chaque pièce offre un intérêt spécial sans autre lien que l'unité de lieu. Beaucoup de ces souvenirs de voyage sont déjà anciens, mais, ainsi que le fait remarquer l'auteur, sous les latitudes polaires l'évolution du progrès est lente et les descriptions, surtout les études de mœurs, n'y vieillissent guère. M. Léouzon le Duc commence par décrire Stockholm, et le tableau qu'il en trace donne envie d'y aller passer un hiver, la saison par

excellence dans ces pays du Nord ; sa peinture du retour du printemps après les longs frimas est magnifique de coloris. Notons aussi le chapitre relatif aux fêtes de Noël ; l'auteur raconte sans sourire ce naïf mélange de réminiscences païennes et de traditions catholiques greffées sur l'austère protestantisme. Il donne ensuite deux notices assez curieuses, l'une sur les ascendants du célèbre professeur Nordenskjold qu'il a connu en Finlande, l'autre sur les anciennes monnaies scandinaves. On passe ensuite, sans transition, à une traduction d'un drame scandinave fantastique de Frederika Bremer, célèbre écrivain suédois, puis au récit d'une traversée du golfe de Bothnie de Suède en Finlande effectuée par l'auteur, en hiver, sur la glace, à travers mille difficultés et mille périls. Puis vient un très intéressant récit de son séjour à Copenhague, une dissertation un peu sérieuse sur la découverte de l'Amérique par les Scandinaves avant Christophe Colomb, le détail du budget d'un Kalmouck, et enfin l'histoire d'une mission en Finlande à la recherche d'une carrière de porphyre rouge pour la construction du sarcophage de Napoléon Ier aux Invalides. L'ensemble de ces morceaux variés forme un beau volume édité avec luxe, bien écrit, orné de belles gravures, parfaitement moral, mais où l'on regrette de trouver une phrase malheureuse sur la vigilance de Luther « pour sauver la doctrine évangélique des interpolations et des surcharges du catholicisme romain. » Sans ce passage, l'ouvrage eût été irréprochable.

VIII.— Le livre de M. A.-M. G. sur *la France coloniale* est un ouvrage sérieux, faisant partie de la *Bibliothèque des familles et des Maisons d'éducation* qu'édite la librairie Mame; il ne peut être offert qu'à des jeunes gens instruits et studieux. L'auteur consacre les premières pages à d'excellentes considérations sur les colonies en général. Il fait remarquer qu'en trente ans, la France a passé, au point de vue colonial, du sixième rang au deuxième parmi les nations européennes, et il énumère les raisons pour lesquelles les économistes estiment que les colonies sont nécessaires à la prospérité des États. Il passe ensuite en revue successivement les diverses possessions de la France et donne des notions sommaires sur leur histoire et leur géographie physique, politique et commerciale. L'aridité de ces renseignements est tempérée par quelques détails sur les beautés naturelles et les mœurs des habitants empruntés aux récits des voyageurs les plus autorisés. C'est ainsi que, dans son chapitre sur la Tunisie, il insère le récit de la captivité de saint Vincent de Paul fait par ce saint lui-même. L'esprit de cet ouvrage est excellent et l'auteur n'oublie pas que les missions catholiques jouent un grand rôle dans l'action civilisatrice de la France sur ses possessions d'outre-mer. Signalons quelques légères erreurs qui pourront être facilement corrigées dans l'édition suivante. Page 208, on lit que le Congo coule vers l'est. Plus loin, il est dit que Louis XV

promit des secours au roi d'Annam Gialong pour reconquérir son trône : c'était alors Louis XVI qui régnait en France. Il est inexact que Brazza soit Français par sa mère : celle-ci est Italienne comme son père, mais l'illustre explorateur obtint sa grande naturalisation après son premier voyage sur l'Ogôoué.

IX. — La *Bibliothèque des Merveilles* s'est enrichie ces jours-ci de deux nouveaux volumes que réunit un lien étroit :

1. — Dans *les Sources*, Mme Stanislas Meunier décrit d'abord les sources d'eau ordinaire, avec les multiples détails géographiques ou techniques qui s'y rattachent, depuis la désolation des déserts sans eau jusqu'aux gigantesques aqueducs de nos grandes cités; ensuite viennent les sources minérales ou thermales avec les souvenirs historiques que rappelle leur exploitation.

2. — Dans *Les Grands Fleuves*, M. Jacottet s'attache à faire connaître cet appareil circulatoire de la terre, qui, infiniment varié suivant la nature du climat et la configuration des continents, exerce partout une influence prépondérante sur la répartition de la vie végétale ou animale comme sur le développement des sociétés humaines. Bien que ces deux ouvrages aient naturellement beaucoup emprunté aux œuvres d'Élisée Reclus, ils ont chacun dans leur cadre bien défini, leur physionomie propre et leur attrait spécial.

X. — Passons à présent à la *Bibliothèque rose;* nous avons reçu trois volumes de cette collection :

1. — Un navire sombre en vue de la Terre de Feu. Quelques-uns des *Naufragés de la Calypso* sont assez heureux pour aborder dans une île et ils s'y installent plus mal que bien. Là, pour subsister, ils se livrent à la pêche et à la chasse. Naturellement, ils attendent leur délivrance du premier vaisseau qui passera dans leur voisinage. L'événement se produit, mais après que les naufragés ont eu à faire face à nombre de périls suscités par les éléments, les animaux et les hommes eux-mêmes, très féroces en ces contrées inhospitalières. On trouve dans ce volume quelques aperçus d'histoire naturelle que les enfants liront sans fatigue.

2.— Maurice de Verly, qui n'a que onze ans, veut tout faire *Comme les grands.* Nous le voyons d'abord monter à cheval sans connaître les premiers principes de l'équitation; mal lui en prend, car il manque de se rompre le cou et occasionne des dégâts que ses parents doivent payer. Une autre fois, il s'affuble de bottes avec lesquelles il ne peut marcher, ce qui le rend ridicule ; ensuite il veut guérir un chat malade avec du soufre et lui en administre une telle dose que la pauvre bête passe de vie à trépas en moins d'une heure, etc., etc. La dernière sottise du petit bonhomme ayant failli avoir des conséquences tragiques, il jure alors de se corriger et tient parole. Nous ne pouvons que l'en féliciter.

3.— S'il est téméraire de juger les gens sur la mine, il ne faut pas non plus se faire une idée des livres sur leurs titres. Vous croyez sans doute que la *Minette* de Mlle Julie Gouraud est une descendante du seigneur Rominagrobis ? Détrompez-vous. *Minette* n'est point une chatte, mais une aimable enfant qui, s'adonnant à la peinture, devient une artiste distinguée, et, ce que nous apprécions davantage, reste toujours pleine d'affection et de dévouement pour son père, sa mère malade et ses deux frères. Son exemple ramène dans la bonne voie une parente riche, hargneuse et peu charitable qui, reconnaissante, finit par l'instituer son héritière. Ce petit ouvrage est d'autant plus à recommander qu'il est animé de sentiments chrétiens.

XI.— Nous avons sous les yeux trois nouveaux volumes de la jolie collection à 2 fr. le volume, éditée par la maison Mame :

1. — Cette année, elle donne *L'Antiquaire*, de Walter Scott. Ce roman célèbre est trop connu pour que nous en disions autre chose que l'édition actuelle, très soignée au double point de vue de la typographie et de l'illustration, a été expurgée comme il convient quand l'ouvrage s'adresse à la jeunesse; l'œuvre du maître, cependant, reste entière.

2. — Cinq ouvrages de Karl May, traduits par M. J. de Rochay, ont déjà paru à la même librairie. Nous avons aujourd'hui à en mentionner un sixième : *Le Roi des Requins*. Terrible récit : l'action, qui se passe à Taïti, a pour héros principal un néophyte chrétien qui oublie trop facilement que la première vertu chrétienne consiste dans le pardon des injures, si graves qu'elles soient. *Le Brelan américain* et *L'Anaïa du Brigand*, qui viennent après, forment une suite de scènes dramatiques, parfois invraisemblables, mais toujours correctes sous le rapport de la morale, et dont les États-Unis et les régions du nord de l'Afrique sont le théâtre.

3. — Cherubini, l'illustre maestro, épouse, au plus fort de la Terreur, Cécile Tourette, dont il est depuis longtemps épris; il souffre en son cœur des spectacles sanglants qui se jouent sous ses yeux. Proclamé *Ménétrier de la république* par une bande de sans-culottes que son génie et sa belle voix ont transportés d'admiration, il assiste à la chute de Robespierre, à la fin de la Terreur, et entrevoit des jours plus heureux où il pourra à l'aise jouir de son bonheur et de sa gloire. L'auteur a fort habilement encadré dans ce récit quelques-unes des scènes émouvantes de l'époque révolutionnaire auxquelles il a su rattacher quelques épisodes dramatiques qui intéresseront la jeunesse.

XII.— La *Bibliothèque des Petits Enfants de quatre à huit ans* a publié cette année plusieurs volumes dont trois nous ont été remis :

1. — *La Perruque du grand-père* appartient à un beau vieillard, M. des Hayes, aïeul de charmants petits-enfants, auxquels il aime à faire des

cadeaux et à raconter des histoires. Quand le petit groupe de têtes brunes ou blondes s'agite autour de lui, dans l'attente de quelque récit, le grand-père jette sa perruque, et celui qui la reçoit a le droit de désigner l'histoire qu'il désire. C'est ainsi que le vieillard raconte tour à tour l'*Histoire du petit marchand de marrons,* ou *Linotte et Hanneton;* un autre jour il fait jouer une pièce de sa composition, les *Tribulations de Colombine;* une autre fois c'est une promenade au jardin d'acclimatation, etc. Ce livre est bien approprié aux lecteurs enfantins pour lesquels il a été écrit.

2. — *Givonnette* est une pauvre petite fille volée par des saltimbanques, les Rocamadour, qui la traitent fort mal. Aussi Givonnette ne se sent-elle pas de joie quand elle peut un jour prendre la clef des champs, avec Turpin, son chien fidèle. Recueillie par de braves bûcherons, elle devient bientôt la protégée des châtelains du voisinage. Avec leur aide, elle retrouve sa famille qui depuis longtemps la pleure : Givonnette redevient alors Jeanne de Pélacaux, les bûcherons sont récompensés et les ravisseurs punis comme ils le méritent.

3. — Caractère entêté et orgueilleux, Petit Paul est cruellement puni pour avoir désobéi à son père. Enlevé par des sabotiers à la foire de Neuilly, il est abandonné par eux dans une forêt avec un autre enfant du même âge que lui, et ce n'est qu'après de longs jours de misère, de souffrances et de maladie, que prend fin l'*Aventure de Petit Paul.* Bien entendu notre héros revient dans sa famille tout à fait corrigé.

XIII. — Aucune préoccupation morale ni religieuse dans les deux plaquettes in-4 de la *Bibliothèque des Bébés*, intitulées : *Le Petit Buffon des enfants* et *Mlle Louisette et M. Mimile,* dues à la plume de M. A. des Tilleuls. Cela est d'autant plus à regretter que les images sont charmantes et ne peuvent manquer de plaire beaucoup aux « bébés. »

XIV. — Sous ce titre : *Contes et Fables aux Bébés*, la maison Bernardin-Béchet publie de jolies petites plaquettes petit in-12 carré de 16 p., ornées d'images en couleurs et en teinte bistre. Les quatre volumes que nous avons sous les yeux, parfaits comme goût et comme art, mais pas toujours irréprochables comme orthographe (nous y avons découvert plusieurs négligences de correction), méritent d'être recommandés, parce que chacun des contes finit par une conclusion morale. Ils seraient plus dignes encore de nos sympathies si le nom de Dieu, qui doit si fréquemment être rappelé à l'enfance, n'y avait pas été omis.

VISENOT.

THÉOLOGIE

Jésus-Christ et son règne, par le P. MARIN DE BOYLESVE, S. J. Paris, René Haton, 1886, in-8 de 600 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le titre de cet ouvrage n'est pas de nature à plaire à nos politiques.

Il y a longtemps qu'ils ont relégué Jésus-Christ loin du monde et qu'ils lui ont soustrait le gouvernement de la société; ils le croient, du moins, et, quand ils entendent dire que, pour tout restaurer, pour tout remettre en place, Jésus-Christ doit régner parmi nous, ils considèrent cette prétention comme une absurdité, quand ils ne vont pas jusqu'à la traiter de folie.

Laissons-les à leurs préjugés : aussi bien pour tout homme qui veut réfléchir, pour quiconque lira le livre du P. de Boylesve, est-il hors de doute que l'histoire du passé et de l'avenir de la société humaine se résume dans un seul mot, ou plutôt dans un seul nom, le nom de Jésus-Christ. « Le Christ était hier, a dit l'Apôtre, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles. » Saint Augustin, dans la *Cité de Dieu*, Bossuet, dans son *Discours sur l'histoire universelle*, n'ont pas fait autre chose que de commenter cette parole de saint Paul. Après d'aussi glorieux devanciers, le R. P. de Boylesve a trouvé le secret de faire neuf, en reprenant l'explication du même texte; il se place à un point de vue aussi élevé d'où il embrasse autant d'espace et autant d'événements, mais sa marche est plus précipitée; il s'arrête encore à moins de détails, et sans observer un ordre aussi rigoureusement méthodique il suit jusqu'à la fin, avec une inexorable logique, le développement de la même idée.

Jésus-Christ lui apparaît, remplissant tous les siècles de son immensité. Il le voit, dès l'aurore du temps, réclamant les adorations des anges et devenant ainsi, pour les uns, dont l'archange Michel est le chef, une occasion de fidélité, de triomphe et de récompense; pour les autres, qui se sont groupés autour de Lucifer, une pierre d'achoppement, une cause de rébellion, de défaite et de châtiment. Quand le monde est créé, voici le Christ qui est promis à l'homme coupable comme son futur rédempteur; puis prédit par tous les prophètes, figuré par les plus illustres personnages, attendu par tous les peuples, préparé par tous les événements. Il arrive enfin, et, à dater de ce moment, le monde, qui a été étonné de se réveiller auprès d'un berceau ou au pied d'une croix, est pénétré, comme à son insu, de la vie, de la doctrine, de la force de ce Dieu fait homme, qu'il ne connaissait pas, qu'il ne connaît pas encore et qui cependant le mène. C'est à grands traits l'histoire du monde, depuis la création des anges jusqu'à nos jours, et même jusqu'à la fin des temps. L'auteur ne marche pas; il va par bonds et vous emporte avec lui sans vous permettre pour ainsi dire de reprendre haleine; mais on n'en est pas mécontent, on ne pense même pas à se plaindre, tant sa pensée est rapide, entraînante, irrésistible; elle plaît, elle séduit, elle captive. Des hauteurs où elle vous fait monter, vous dominez tous les siècles et tous les hommes : vous voyez tour à tour les peuples naître, grandir, prospérer, puis

disparaître pour faire place à d'autres peuples; vous assistez vingt fois au renouvellement des nations, et tandis que le monde s'agite ainsi, vous le voyez, se dirigeant, hier, vers ce sommet où rayonne la croix, descendant aujourd'hui de cette montagne ensanglantée et se tournant vers cet autre Golgotha qui se nomme le Vatican, et du haut duquel c'est encore le Christ qui triomphe et qui règne.

Nous n'analyserons pas cette œuvre qui ne se prête pas, du reste, à l'analyse. L'idée générale de l'auteur, que nous venons de faire connaître, suffit pour indiquer le plan et son développement. Si on veut ensuite en savoir davantage, il faut prendre le livre, en lire toutes les pages, et ce travail ne sera ni long ni pénible : l'attrait vous fait tout oublier, la terre avec ses maux, le temps avec ses épreuves, pour vous absorber tout entier en Jésus-Christ et dans son œuvre.

Il faut que le Christ règne et que l'Église règne par le Christ. Ce règne social, dont Mgr Pie proclama l'inéluctable nécessité pour le relèvement du monde contemporain, nous apparaît, dans le livre du R. P. de Boylesve, comme une conséquence rigoureuse de la mission de Jésus-Christ qui a régné hier, qui règne aujourd'hui et qui doit régner dans les siècles des siècles.

Recueillons avec bonheur ce consolant présage. Ce livre n'est pas seulement une œuvre de haute théologie et de poésie biblique; il est surtout un hymne en l'honneur du Christ-Roi, un cri sublime d'espérance. Qu'on s'empresse de le lire, on sentira le cœur se réchauffer au contact de cette foi vive et de cette ardente confiance qui animent chacune de ces pages.

F. Chapot.

SCIENCES ET ARTS

Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique, par Maurice Block, membre de l'Institut, et divers collaborateurs. 43e année. Paris, Guillaumin, 1886, in-18 de 1020 p. — Prix : 9 fr.

L'Annuaire de l'Économie politique pour 1886 vient de paraître. Suivant la tradition de ce recueil, le présent volume réunit les documents statistiques qui, publiés depuis une année, intéressent chacune des branches du commerce, des finances, de l'industrie, de l'administration et même de la politique.

Chaque année, il contient les renseignements les plus précieux que l'on ne saurait se procurer qu'au prix d'efforts considérables et qui échapperaient même, tant est grand le nombre des recueils qui sont mis à contribution pour former cet ouvrage. Il puise à toutes les sources qu'il rencontre. Autant que possible, elles sont indiquées. Cependant, dans les résumés qui ne sont pas empruntés « in extenso » à d'autres publications, mais compilés avec un soin extrême par les collaborateurs, elles font parfois défaut; ce qui est regrettable,

car un chercheur peut avoir besoin avec plus de détails des renseignements dont on lui donne l'avant-goût.

Au demeurant, c'est une bien légère observation, qui témoigne de l'intérêt de cette publication inappréciable.

Les matières sont classées cette année comme les précédentes. La première partie présente les statistiques et les documents qui intéressent la France en général; ceux relatifs à Paris forment la deuxième partie; ceux concernant l'Algérie et les colonies, la troisième. Enfin, la quatrième partie est consacrée aux pays étrangers. Le volume se termine sous le titre de *Variétés* par divers résumés : l'un bibliographique, contenant le titre de tous les ouvrages économiques, politiques, financiers, etc., parus dans l'année; le deuxième scientifique, analysant les travaux de l'Académie des sciences morales, et ensuite les séances de la Société d'économie politique; le dernier enfin financier, passant en revue les valeurs de bourse avec les extrêmes dans les fluctuations qu'elles ont éprouvées. G. DE S.

Souvenirs entomologiques (troisième série), par M. J. H. FABRE. Paris, Delagrave, 1886, in-8 de 433 p. — Prix : 5 fr.

M. Fabre vient de nous donner la troisième série de ses *Souvenirs entomologiques*. Ces belles *études sur l'instinct et les mœurs des insectes* révèlent à la fois l'homme de science, l'observateur judicieux et l'habile expérimentateur. Désireux de parler comme tout le monde, afin d'être compris de tous, et, persuadé qu'un jargon de cyclope n'est pas nécessaire à la science, il fuit l'appellation technique quand elle est trop barbare; ce livre n'est donc pas fait uniquement pour les initiés à la science entomologique. Nous disons « uniquement; » car ceux-là mêmes qui font leur bonheur de l'étude de l'entomologie, trouveront dans cet ouvrage bien des détails inconnus sur la vie des insectes. Ce livre nous paraît convenir spécialement au public, à ce public si avide de la science moderne, qui dévore les brochures et les feuilletons soit-disant scientifiques, dont les auteurs croient avoir reçu, en étudiant l'histoire naturelle, la science infuse des questions les plus ardues de la philosophie et de la théologie. Tout en décrivant les mœurs si curieuses et si peu connues des Scolies, de divers parasites, des Anthrax, des Leucospis, des Osmies, et d'autres, l'auteur entre dans des considérations philosophiques d'un ordre très élevé, mises à la portée de tout le monde; et, preuves en main, il réfute les théories parfois savantes, toujours insidieuses, des transformistes modernes et des partisans du « mimisme. » « A l'aide d'une phraséologie vague, qui jongle avec le secret des siècles et l'inconnu de l'être, on édifie aisément des théories où se complaît

notre paresse, rebutée qu'elle est par les études pénibles, dont le résultat final est le doute encore plus que l'affirmation. » Nous ne pouvons résister au désir de mettre sous les yeux du lecteur les lignes suivantes : « A ne consulter que l'os, la vertèbre, le poil, les articles de l'antenne, l'imagination peut dresser tel arbre généalogique que demanderont nos systèmes... mais une machine se juge, non d'après tel ou tel rouage, mais d'après la nature du travail accompli... L'échafaudage organique est dominé de bien haut par les aptitudes de l'animal, les aptitudes psychiques surtout, cette caractéristique supérieure. Que le chimpanzé, que le hideux gorille aient avec nous d'intimes ressemblances de structure, c'est évident. Mais consultons un peu les aptitudes. Quelles différences, quel abîme de séparation! Sans s'élever jusqu'au fameux roseau dont parle Pascal, ce roseau, qui, dans sa faiblesse, et par cela seul qu'il se sait écrasé, est supérieur à l'univers qui l'écrase, on peut exiger au moins qu'on nous montre quelque part l'animal se créant un outil, multiplicateur de l'adresse et de la force, et prenant possession du feu, élément primordial du progrès. Maître de l'outil et du feu! Ces deux aptitudes, si simples qu'elles soient, caractérisent mieux l'homme que le nombre de ses vertèbres et de ses molaires. » — Nous ne saurions trop conseiller la lecture de cet ouvrage à tous ceux qui s'intéressent à la vraie science, et qui ne cherchent pas d'avance, dans ses données, des preuves à l'appui de leurs systèmes; cette étude leur procurera, comme à M. Fabre, « de belles heures d'oubli dans le bonheur d'apprendre. »

CH. D'A.

Histoire de l'art dans l'antiquité : *Égypte, Assyrie, Phénicie, Judée, Asie-Mineure, Perse, Grèce, Étrurie, Rome*, par GEORGES PERROT, de l'Institut, et CHARLES CHIPIEZ, architecte du Gouvernement. Tome IV, *Sardaigne, Judée, Asie-Mineure*. 1 vol. gr. in-8 avec de nombreuses gravures. Paris, Hachette, 1886.

Les trois livres qui forment le quatrième volume de cet ouvrage important traitent de la Sardaigne, de la Judée et des Hétéens ; le premier et le dernier offrent un intérêt tout particulier, parce qu'ils contiennent des notions que le public et même certains érudits connaissent à peine. Dans le premier, M. Perrot expose avec une grande lucidité ce que l'on sait aujourd'hui sur la Sardaigne ; il constate d'abord, dans cette île, la présence d'une population primitive, venue probablement d'Afrique, sur laquelle les Phéniciens eurent une influence considérable; en effet, les Carthaginois occupèrent le littoral jusqu'à ce que les Romains se furent emparés de la Sardaigne; le lecteur passe en revue les tombes, les statuettes en bronze, les armes, la céramique ; il trouve des notions exactes sur certains monuments, appelés « nouraghes, » dont on ne trouve des analogues qu'en Italie et dans les îles Ba-

léares. M. Perrot propose d'y voir des refuges de familles ou de tribus, et son opinion offre de sérieuses probabilités.

Il n'y a pas de contrée qui ait été plus fouillée que la Judée, particulièrement le sol de Jérusalem; il n'y en a peut-être pas non plus qui ait fourni une récolte moins abondante, en ce qui touche aux temps antiques, aux explorateurs. C'est qu'aussi, d'une part, il n'y a pas de localité qui ait été plus souvent saccagée; d'autre part, les Juifs n'ont rien laissé aux épigraphistes; ils ne sculptaient, ils n'avaient pas d'art particulier; ils empruntaient à leurs voisins, et si parfois ils essayaient d'imiter, ils copiaient imparfaitement les Phéniciens. M. Perrot débute par un aperçu de l'histoire juive, au point de vue de la critique moderne, c'est-à-dire en laissant de côté tout ce qui, à son avis, peut être considéré comme légendaire. Il s'applique ensuite à donner une restitution du temple de Jérusalem d'après les détails contenus dans le Livre des Rois et le texte d'Ézéchiel; son but a été de donner ainsi une idée exacte du type d'un temple sémitique. En effet, suivant lui, il ne reste aucun débris du temple bâti par Salomon, ou du moins on n'en a pas encore trouvé, bien que son emplacement soit indiscutable. On lit avec un vif intérêt l'opinion du savant académicien sur les travaux de ses devanciers qu'il résume et discute avec une grande courtoisie lorsqu'il ne partage pas leurs idées; il établit que bien souvent ils se sont laissés entraîner par l'illusion qui consiste à reculer par trop l'antiquité de certaines ruines. Notons un détail important à noter, c'est la présence, à une profondeur qui semble indiquer l'époque des rois de Juda, de fragments de poteries qui jettent une certaine lumière sur la céramique phénicienne.

Dans le sixième livre, consacré aux Hétéens, M. Perrot abandonne un instant les Phéniciens et leur influence; il établit comment, depuis le commencement de ce siècle, les découvertes archéologiques, la numismatique et la linguistique ont concouru à fournir à l'histoire des données alors que les textes classiques se taisent au sujet des populations qui, entre l'Euphrate et les embouchures de l'Hermus et du Miandre, entre Babylone et Milet, ont fait régner une véritable civilisation. Celle-ci, concurremment avec l'influence phénicienne, développa les inventions et les procédés de la race ionienne. Les hiéroglyphes égyptiens, les inscriptions cunéiformes d'Assyrie, quelques passages de la Bible ont révélé l'existence des Hétéens dont la puissance était déjà en décadence lorsque les Hébreux s'établirent en Palestine; ils avaient été repoussés vers le nord d'abord par les Égyptiens, ensuite par les Hébreux. De nombreux monuments ont fait connaître leur écriture, encore énigmatique, mais dont les hiéroglyphes diffèrent de ceux de l'Égypte. M. Perrot réunit tous ces textes, les débris de sculpture, ceux d'architecture qui sont encore rares. Les voyages du savant académicien

en Asie-Mineure lui ont permis de voir de ses yeux, de recueillir des indications précieuses, de rectifier des renseignements inexacts donnés par ses devanciers; il détermine l'emplacement de la Ptérie rappelée par Hérodote et l'emplacement très probable, à Boghaz-Keni, de la capitale de cette région. Cette partie de l'*Histoire de l'art* est un chapitre nouveau de l'histoire ancienne que chacun lira avec d'autant plus de curiosité qu'il y trouvera à chaque page des documents inédits commentés par un savant compétent qui parle de ce qu'il a vu.

A. DE B.

Recueil de deux cents motifs d'architecture, *depuis la Renaissance jusqu'à nos jours,* par DANIEL RAMÉE, architecte. Paris, librairie de F. Didot et Cie, 1886, in-4 de IV p. et 25 pl. avec explic. — Prix : 6 fr.

Auteur d'une *Histoire de l'architecture* justement appréciée et de nombreux et importants travaux d'archéologie monumentale, M. Daniel Ramée a, depuis plus d'un demi-siècle, étudié non seulement l'architecture en elle-même et l'art de la construction, mais cherché à en dégager certaines idées philosophiques et à en tirer des principes d'esthétique.

« Il a existé, chez des peuples civilisés, » dit-il, « des époques où les arts ont fleuri avec magnificence, où le goût a créé des chefs-d'œuvre dont on s'est rarement approché depuis. En faut-il la preuve? Elle est là devant les yeux, ce sont les monuments eux-mêmes et l'architecture du passé. »

Afin de justifier cette théorie, M. Ramée réunit sur 25 planches 200 sujets tirés des plus beaux édifices des trois derniers siècles, afin de fournir aux jeunes architectes des modèles bons à étudier, mais en les engageant à ne pas les copier servilement dans les travaux qu'ils auront plus tard à faire exécuter.

Bien que l'auteur ait longtemps étudié l'art gothique, dessiné, décrit et restauré quelques-unes des cathédrales du nord de la France, sa préférence pour l'époque de la Renaissance ne peut nous étonner. Ses modèles empruntés à l'Italie et à la France vont de la fin du XVe siècle au règne de Louis XVI; et nous trouvons sur l'une des dernières planches la façade du garde-meuble, rapprochée de celle des loges du Vatican ; car, tel est le système qu'emploie habituellement M. Ramée, mettant à côté l'un de l'autre un motif florentin du XVe siècle et un détail français du temps de Louis XIV. Seulement, si les dessins de l'architecte octogénaire, bien qu'exécutés à une fort petite échelle, sont très précis, le texte qui n'est, le plus souvent, qu'une simple explication du sujet des figures, n'est pas toujours suffisant pour permettre de saisir aisément la pensée de l'auteur et les rapprochements qu'il veut faire ressortir.

Ce n'est donc, en quelque sorte, que comme un simple album que l'on peut recommander le *Recueil* de M. Ramée aux jeunes gens qui se destinent à l'étude de l'architecture. Comte DE MARSY.

La Reliure moderne, artistique et fantaisiste par Octave UZANNE. Paris, Ed. Rouveyre, 1887, in-8 j., de 263 p. et LXXII photograv. — Prix : 25 fr.

Il y a longtemps que l'auteur de ces lignes regrettait de voir les beaux volumes sortis de la plume de M. Uzanne rouler toujours sur des sujets bien hasardeux. Cette année, il nous a donné une petite merveille, où l'on rencontre tout : style, humour, composition, papier, gravures, feuillets de garde et de couverture. Sous un tour enjoué, le directeur du *Livre* traite d'un sujet qui lui est cher et qui peut plaire à tout le monde. Dans son « steeple style » ou sa « course historique, » comme vous voudrez, à travers la reliure, il fait preuve d'une érudition énorme, et d'autant plus méritoire, qu'au lieu d'être indigeste, elle est digérée. Mais arrivé à notre temps, comme il connaît bien son monde ! Ses portraits de bibliophiles ont été croqués sur le vif. J'allais vous dire leurs noms. Par exemple, ceux des relieurs y sont en toutes lettres ; et même l'un d'eux, Trantz Bauzonnet, y a son portrait, un buste magnifique sur une colonne non moins belle (p. 177). A côté de la reliure pleine, M. Uzanne n'a pas oublié deux inventions de notre siècle : la demi-reliure et le cartonnage à la Bradel. Cependant je n'ai pas vu signaler la reliure électrique dont un de mes amis a tiré le meilleur parti. C'était un disciple, avant la lettre, de l'auteur de la page 262, un contempteur du « convenu, » un indépendant de la « manière. »

Il me reste à parler des gravures qui forment une partie de l'ouvrage au moins égale au texte. Elles sont telles que devaient les comprendre un artiste et un érudit. Ce sont des photogravures sortant de chez P. Albert Dujardin ; elles reproduisent de nombreux types appartenant à quelques collections particulières. La fantaisie prenant les formes les plus diverses, si on ne se fût pas restreint, on n'eût pu donner, même avec le double de planches, une idée complète. Tel qu'il est, le choix est bon.

Le tirage a été très soigné ; une innovation heureuse, et dont je ne connaissais antérieurement qu'un seul exemple, c'est le papier de couverture pour les volumes brochés. Il ne reste plus qu'à relier l'ouvrage, et à le placer dans toutes les belles bibliothèques.

Puisqu'on note les changements typographiques dans les éditions publiées par M. Uzanne, j'en signalerai une par avance : dans le prochain tirage, on corrigera une lettre retournée : Cloa*n*s (p. 51) doit être imprimé : Cloa*u*s.

Continuez, M. Uzanne, dans cette voie où nous sommes heureux de vous voir entrer ; « Monseigneur le Polybiblion » (*Le Livre,* 1886, p. 4 de la *Bibliographie moderne*) vous donne sa bénédiction. C. A. B.

BELLES-LETTRES

Nos vieux Proverbes choisis, par Lorédan Larchey, avec un commentaire plein d'histoires récréatives et 74 gravures nouvelles. Paris, quai Voltaire, 13, 1886, 1 vol. in-8 de 304 p. — 7 fr. 50.

« Tant vaut l'homme, tant vaut sa terre » : c'est bien le cas de commencer par un proverbe un livre consacré à des proverbes, d'autant que ce dicton est parfaitement à sa place ici. M. Larchey a tiré de son sujet un parti excellent, la terre qui, pour d'autres, eût été peu fertile, a produit par ses soins les fruits les plus savoureux. Un vieux recueil parémiologique — voilà un mot trop savant à propos d'un livre amusant — a fourni à M. Larchey une foule de proverbes qui ont été illustrés par M. Paul Sellier, M. de Haenett, M. Larchey lui-même, et qui amènent, dans de spirituels commentaires, des recherches, des anecdotes, des réminiscences historiques, des pensées très fines, très bien dites, des observations sérieuses, d'excellents traits épigrammatiques, tout cela se mêlant de la manière la plus agréable. Érudit, chercheur, curieux, M. Larchey trouve dans ses lectures, dans sa mémoire, une quantité de faits peu connus, de choses singulières dans les genres les plus divers. C'est ainsi qu'il s'est rappelé (p. 57) une page dans laquelle M. Martin Doisy prophétisait en 1859 les malheurs qui nous ont accablés onze ans plus tard. La variété des sujets légèrement traités nous permet de ne pas lire le livre de suite ; on peut l'ouvrir à n'importe quelle page et on y prendra plaisir. C'est un charmant petit ouvrage, et ici le proverbe : « Il ne faut pas se fier à l'apparence, » n'est pas vrai ; car si l'aspect du livre même est charmant aussi, il ne trompe pas par son contenu. Th. P.

Chroniques des élections à l'Académie française (1634-1841), par Albert Rouxel. Paris, Firmin-Didot, 1886, gr. in-8 de xvi-295p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Rouxel, pour écrire son spirituel et agréable ouvrage, s'est inspiré de ces lignes de Sainte-Beuve (*Causeries du lundi,* t. XIV, p. 202), qu'il cite en tête de l'*Avant-propos* des *Chroniques :* « Pour une histoire d'Académie en tant qu'histoire de corps, l'important serait de bien marquer les différents temps, les différents âges, les influences diverses qu'a subies ou exercées la compagnie, les courants d'esprit qui y ont régné. » L'auteur a surtout étudié les élections, examinant les causes de la réception des uns, les motifs de l'exclusion des autres.

Pensant avec raison que les meilleurs juges en ces délicates affaires sont les contemporains, il a laissé le plus souvent la parole aux mémoires et aux correspondances de l'époque, sans toutefois négliger les travaux dont l'histoire de l'Académie ou des académiciens a été l'objet depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Parmi ces travaux, nous citerons ceux de Pellisson, l'abbé d'Olivet, Duclos, d'Alembert, Victor Cousin, Tyrtée Tastet, M. l'abbé Ulysse Maynard, M. Paul Mesnard, M. Arsène Houssaye, M. Livet, M. René Kerviler, Louis de Loménie, Hippolyte Rigault, Édouard Fournier, M. Louis Viau, M. Desnoiresterres, M. Deltour, M. Caro, M. Ch. Nisard, etc., sans oublier les études toutes récentes de M. Brunel (*Les philosophes de l'Académie française au XVIIIe siècle,* 1884) et de M. Edmond Biré (*Victor Hugo avant 1830,* 1885). A ces sources si nombreuses, joignons les lettres de Balzac, celles de Chapelain, celles de Guy Patin, celles de Mme du Deffand, etc.; les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, les journaux de Fréron, de Grimm, sans parler du *Mercure* et de la *Gazette,* les mémoires de Bussy-Rabutin, de Segrais, de Perrault, de Huet, du président Hénault, de Mathieu Marais, du marquis d'Argenson, du duc de Luynes, de Collé, de Morellet, etc. Joignons-y encore divers recueils manuscrits, notamment la correspondance de Bouhier, à la Bibliothèque nationale; celle de Huet (ibidem); le manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal connu sous le titre de *Sottisier satirique,* le manuscrit de la même bibliothèque, intitulé *Recueil de pièces curieuses depuis 1700*, la collection d'autographes de M. Charavay, la propre collection de l'auteur, etc.

A l'aide de tant d'informations, M. Rouxel a rempli de particularités intéressantes les seize chapitres de son livre, successivement relatifs à *Richelieu ;* à *Séguier, Chapelain et son école;* à *Colbert;* à la *Querelle des anciens et des modernes;* à l'*Introduction de l'esprit philosophique;* à la *Cour de Sceaux* et au *Salon de Madame de Lambert;* aux *Premières luttes du parti religieux avec le libre examen;* au *Cardinal de Fleury;* à l'*Influence des femmes sur les élections* et aux *Philosophes à l'Académie ;* au *Règne des philosophes dans l'Académie;* à la *Lutte du parti philosophique avec l'autorité royale;* à *d'Alembert, secrétaire perpétuel;* à *L'Impuissance de l'Académie* (de 1783 à 1789) ; à *L'Institut sous la république et l'empire ;* à *L'Académie soumise au pouvoir pendant la Restauration*, et à la *Première lutte contre le romantisme;* à *L'Académie libérale* (de 1827 à 1830) ; enfin au *Gouvernement de 1830 à l'Académie* et à la *Nouvelle lutte contre le romantisme* (de 1830 à 1841).

M. Rouxel déclare, à la fin de son *Avant-propos*, qu'il s'est efforcé de donner une forme vive et rapide à son travail ; il y a réussi. Aussi, lira-t-on avec grand plaisir ses récits coupés de citations curieuses, assaisonnés de piquantes anecdotes. L'ouvrage devant être certaine-

ment réimprimé, nous soumettons au chroniqueur quelques observations, non point au sujet de plusieurs de ses appréciations qui nous ont paru contestables, mais au sujet d'un petit nombre de ses assertions qui nous ont paru inexactes. Ce ne fut point la paraphrase de Godeau sur le cantique *Benedicite* qui lui valut (p. 4) l'évêché de Grasse. On a depuis longtemps, et ici même, fait justice de cette légende. M. Rouxel prétend (p. 31) que le duc de Montausier ne sut pas mauvais gré à Molière de l'avoir peint dans le *Misanthrope*. Mais comment admettre l'historiette, alors qu'il est fort douteux que le mari de la princesse Julie puisse être identifié avec *Alceste*? Nous lisons (p. 52) : « On remplaça Quinault par un diplomate, M. de Callières. » Notre chroniqueur oublie que ce diplomate fut aussi un écrivain (voir *Manuel du libraire*, t. I, col. 1478-79), écrivain qui devait justifier son admission à l'Académie par ses travaux philologiques (*Des mots à la mode et des nouvelles façons de parler; du bon et du mauvais usage dans les manières de s'exprimer*, etc.). La Bruyère est-il responsable de la mort de Benserade? M. Rouxel n'en doute pas. Voici son récit (p. 54) : « Les beaux esprits s'étaient vengés en refusant l'auteur des *Caractères*. La Bruyère se consola de son échec en faisant le portrait de Théobalde dans la sixième édition de son livre. Tout le monde reconnut Benserade dans le *Théobalde vif et impétueux, quoique vieilli et baissé*. L'attaque était si vive que Benserade mourut deux mois après (octobre 1691). » Il convient d'observer que le chagrin put fort bien ne pas tuer un homme qui était âgé de 78 ans et dont la mort, en une telle vieillesse, était chose si naturelle. — Signalons un petit anachronisme dans la note 11 de la page 76 : « Sainte-Beuve portait ce jugement (*Causeries du lundi*, t. XIII, p. 35) peu de temps après la publication des *Mémoires du maréchal de Villars* ». Ces mémoires ont été publiés au XVIIIe siècle (1734, 3 vol. in-12) et ils ont été réimprimés, longtemps avant la publication de l'article de Sainte-Beuve, dans les collections Petitot-Monmerqué et Michaud-Poujoulat. On sait que M. le marquis de Vogué en a commencé une nouvelle et définitive édition pour la Société de l'histoire de France. M. Rouxel (p. 77, note 2) énumère ainsi quatre membres de l'Académie française : « Ces littérateurs consciencieux sont Edme Mongin, l'abbé Fraguier, reçus en 1708 ; Guillaume Massieu, reçu le 29 décembre 1714, et Claude Gros de Bozes, reçu le 30 mars 1715, tous membres de l'Académie des Inscriptions depuis 1715. » Edme Mongin n'a jamais appartenu à cette dernière compagnie. Du reste, cet évêque de Bazas semble avoir porté malheur à M. Rouxel, car un peu plus loin (p. 137), nous le voyons confondu avec un autre académicien : « Duclos brigue les suffrages pour succéder à « l'abbé Mongault, évêque de Bazas. » L'évêque de Bazas dont Voltaire annonce la mort à d'Argenson, le 16 mai 1746 (lettre citée par M. Rouxel, p. 138),

avait rendu son âme à Dieu le 5 du même mois, tandis que l'abbé Mongault ne passa de vie à trépas que le 15 août suivant.

Il ne nous reste plus qu'à relever deux négligences qui ne peuvent subsister dans un livre consacré aux gardiens officiels de la pureté de notre langue : « La Compagnie est embarrassée. Elle voit de suite (pour tout de suite) quelles seront les conséquences de cette faveur (p. 5). — « La rectification du récit de d'Alembert, faite par M. Raymond, caractérise la conduite délicate de Louis XIV vis-à-vis (pour à l'égard de) de l'Académie » (p. 84). Cette dernière faute est d'autant plus fâcheuse, qu'elle gâte un passage où M. Rouxel rend un digne hommage au grand roi qui « toujours soucieux de l'indépendance de la Compagnie, ne fut jamais aveuglé par les flatteries excessives que lui prodiguaient même les esprits les plus fins et les plus judicieux ».

T. DE L.

L'Arménie chrétienne et sa littérature, par FÉLIX NÈVE, professeur émérite de l'Université de Louvain, etc. Louvain, C. Peeters; Berlin, Mayer et Muller; Paris, E. Leroux, 1886, in-8, VII-403 p. — Prix : 8 fr.

« On croirait, » dit M. Nève, « que le peuple arménien est appelé à prendre part quelque jour à la régénération de l'Asie. » Ou je me trompe fort, ou ce jour a déjà lui : le traité de Berlin n'a-t-il pas introduit officiellement une question arménienne (art. LXI) ? Depuis longtemps, l'Arménie avait une existence religieuse distincte, même la personnalité civile qui en est la conséquence dans l'empire ottoman; mais, à ma connaissance, c'est en 1878 que « les provinces habitées par les Arméniens » ont été introduites dans le monde diplomatique : je leur y souhaite, à la suite de M. Nève, la bienvenue.

Puisque l'Europe a reconnu que les Arméniens sont un des éléments de la question d'Orient, et un élément qui ne laisse pas que de donner déjà de la tablature aux Turcs et aux Anglais, nous devons les connaître et, pour les connaître, il faut les étudier, et pour les étudier, il faut lire le livre de M. Nève. Assurément savons-nous tous qu'il existe à Venise un nid de travailleurs qui fait très bonne figure dans le monde savant? Nous avons tous rencontré un peu partout des Arméniens, clercs ou laïcs, qui nous ont attirés et attachés. En voyant le rôle très brillant de quelques personnalités arméniennes en Russie, nous présageons ce que ce peuple pourra apporter au monde civilisé, lorsqu'il sera délivré des Kurdes, des Circassiens et des fonctionnaires ottomans. Mais je n'appelle pas cela connaître un peuple : je connaîtrai un peuple lorsqu'il m'aura montré ce qu'il a dans l'âme; je ne verrai pas où il va, si je n'ai pas vu d'où il vient. Voilà à quel titre je recommande aux penseurs et aux hommes d'État le travail qui m'a inspiré ces réflexions.

Ne nous attardons pas à signaler les mérites d'un homme aussi justement apprécié que l'est M. F. Nève. D'un autre côté, l'espace ne me permet pas d'analyser, même brièvement, chacune des parties du livre : je me bornerai donc à une indication sommaire. Après un tableau de la littérature arménienne en Asie et en Europe, nous rencontrerons deux cents pages, les plus intéressantes de toutes, consacrées à l'hymnologie, cette belle fleur de la liturgie dont il est superflu de signaler la haute importance, surtout lorsqu'il s'agit des Apôtres saint Pierre et saint Paul (p. 141). A propos de la patrologie, notre auteur raconte l'histoire de saint Grégoire l'illuminateur, dont le nom est bien souvent prononcé sans qu'il s'y attache une idée quelque peu nette. Dans la partie consacrée à l'histoire, nous rechercherons avec avidité les rapports avec les Franks de la première croisade (p. 341 à 374). L'influence de ce grand mouvement sur la littérature arménienne se trouve à la page 30.

L'ouvrage que nous préconisons ici se termine par deux morceaux relatifs aux Syriens. A ce propos, il nous sera peut-être permis d'émettre le vœu que M. Nève réunisse, complète et publie séparément ses travaux sur cette pauvre petite chrétienté si éprouvée et si négligée. Les Syriens sont, cependant, les fils aînés de saint Pierre, comme les Coptes (dont on ne s'occupait guère plus avant que Léon XIII leur tendît sa main paternelle) sont les fils aînés de saint Marc. Après avoir failli perdre définitivement l'orthodoxie, sous la formidable étreinte, non pas du simple anti-chalcédonisme comme les Arméniens, mais du monophysisme absolu, les Syriens ont commencé à revivre dans la pure doctrine catholique, en se transmettant de génération en génération le plus ancien des rites du christianisme. Ce serait une bonne action de leur venir en aide : le professeur émérite de Louvain y gagnerait les remercîments de tous les zélateurs de l'Orient chrétien et en particulier ceux du diplomate émérite aussi, qui a été heureux de lui consacrer ces quelques lignes.

ADOLPHE D'AVRIL.

HISTOIRE

Les Origines de la Civilisation moderne, par M. GODEFROI KURTH, professeur à l'Université de Liège. Louvain, Charles Peeters; Paris, Victor Lecoffre, 1886, 2 vol. in-8 de XLI-387 et 316-LIX p. — Prix : 12 fr.

Cet ouvrage de notre savant collaborateur est d'une haute portée historique et philosophique. Dans une poétique préface, il s'excuse avec tristesse d'offrir au public un livre défectueux. Que sa modestie veuille bien se rassurer; aucun lecteur impartial ne partagera les regrets qu'elle exprime.

Vient ensuite une Introduction étendue, qui est un vrai petit chef-d'œuvre. L'auteur y fait consister la civilisation dans « cette forme de la société, qui offre à ses membres le plus de facilité pour atteindre leur fin dernière »; puis il étudie le principe civilisateur d'après sa nature et ses applications sociales. « L'antiquité, » dit-il, « vouée aux jouissances, livrée à la tyrannie du Dieu-État, et fondant les sociétés sur l'esclavage, aux applaudissements de ses politiques et de ses philosophes, ne connut qu'une fausse civilisation. Aussi le Christ, disant au monde : Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, fit une révolution décisive : il enleva les intérêts spirituels au césarisme, et par cet affranchissement il put régénérer l'individu, la famille et les peuples. »

A la suite de ces belles pages, M. Kurth aborde son sujet; il le partage en douze chapitres : l'Empire romain, l'Empire germanique, l'Église, la chute de l'Empire romain en Occident, les progrès de l'Église, Byzance, les royaumes ariens, la naissance des sociétés catholiques, la société barbare au vi^e siècle, l'action de l'Église, les Carolingiens et Charlemagne. Voilà des titres séduisants, mais je ne puis, dans les limites restreintes d'un compte rendu, que jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble.

« Tout ce qui est important pendant huit siècles, » dit avec raison M. Kurth, « se fait par l'Église ou contre elle; or, ce qu'elle fait a la vitalité de la civilisation; ce qu'elle combat n'a pas d'avenir. Est-il un plus imposant spectacle que celui de ces luttes incessantes, toujours victorieuses, de l'esprit de vie contre l'esprit de mort? »

Voici d'abord l'Empire romain, divinisant la patrie et l'empereur. César a l'omnipotence, mais une suprématie sans lendemain. — Rome, dans le discrédit des lettres, a le culte de la richesse, des voluptés immondes et sanguinaires; pour ses plaisirs, elle entretient des troupeaux d'esclaves et elle épuise les provinces. Rien de cela n'est viable, tout disparaîtra dans les ruines. A côté de cette société dissolue et asservie que ses meilleurs empereurs et une philosophie orgueilleuse ou sensuelle ne peuvent guérir, naît et grandit la société chrétienne. Ses armes sont l'humilité, la chasteté, le dévouement sans mesure à toutes les souffrances. Elle s'isole des corruptions et des erreurs païennes, parce qu'elle rend à Dieu ce qui est à Dieu, mais elle prie pour César, qu'elle ne peut adorer. La persécution la trouve invincible, elle se féconde par le sang de ses martyrs, par les vaillants écrits des Pères et de ses apologistes. Sa divine constitution reste pure des rêveries orientales de la Gnose et son organisation lui communique la force d'une compacte unité. Enfin, elle lasse ses bourreaux et fait la conquête des Césars. Toutefois, l'autocratie impériale ne désarme pas. Quand l'Empire se scinde en deux parts, Orient et Occident, sans

prévoir que Rome un jour sera le siège d'un autre empire qui embrassera le monde, les hérésies déchirent le sein de l'Église, protégées et imposées par les successeurs de Constantin. L'arianisme, que M. Kurth qualifie judicieusement de secte rationaliste agenouillée devant les potentats, est sur le point de submerger le christianisme; mais la Providence lui donne, au IVe siècle, de généreux évêques qui ont le génie de la doctrine et la vigueur de l'action sous le regard vigilant de la papauté; il verra bientôt dans l'éclat de ses triomphes la grande hérésie rétrécir son domaine et s'éteindre.

Les invasions barbares lui sont encore des occasions de victoires. Elles passent comme des torrents ravageurs qui s'engloutissent; dans ces cataclysmes, les évêques défendent les cités, rallient autour d'eux les forces sociales, relèvent les ruines, et le souverain pontificat les seconde avec autant d'intelligence que de courage.

A Byzance, tout ce qui se fait contre le principe civilisateur dont l'Église est le missionnaire infatigable est frappé d'impuissance. Les abjections du Bas Empire, sa tyrannie politique, civile et religieuse, l'asservissement volontaire du plus grand nombre de ses évêques, ses populations énervées dans leur insouciance par ses plaisirs lubriques et insensés, son abaissement intellectuel, ses persécutions atroces, sa folle indifférence devant l'Islamisme qui la menace et sera son maître, présagent sa chute. Les papes opposent à son orgueil et à sa cruauté leurs protestations infaillibles et une intrépidité qui souvent brave le martyre. Vainement ils essayent de le ramener au giron catholique dont Michel Cérulaire l'a séparé; du moins ils réparent ce désastre par des conquêtes qui s'étendent, toujours pacifiquement et par l'autorité de la persuasion, bien au-delà des frontières de l'ancien Empire.

C'est ainsi qu'en Occident de nouvelles sociétés catholiques se constituent quand la barbarie germanique, dans les phases de sa vie orageuse puissamment décrite par M. Kurth, se fixe enfin sur le sol gaulois; l'Église s'en empare et l'imprègne du principe civilisateur. Elle a cette bonne fortune providentielle de voir disparaître l'arianisme couronné que sa nature condamne à ne fonder jamais aucun royaume. De plus « le Christ, qui aime les Francs, » leur donne la Gaule. Clovis et sa nation nouvellement baptisés sont vierges de toute hérésie. L'épée de Clovis lui soumet un vaste territoire; Burgondes et Wisigoths vaincus entrent dans l'Église. Le peuple franc devient ainsi le soldat de Dieu : un avenir superbe est ouvert au principe civilisateur. Mais toutefois, dans la vie du catholicisme rien ne grandit sans combats. L'ère mérovingienne est pleine de tragédies sanglantes, l'Église est atteinte par des rois voluptueux et féroces en qui bouillonne le vieux sang barbare; elle est frappée dans son honneur et sa liberté. Elle ne sombre pas cependant. Sous l'impulsion de Grégoire le Grand

elle reprend dans la Gaule sa dignité et sa force ; elle commande par les merveilles de sa charité l'admiration et l'amour ; ses immunités et son utile intervention dans les affaires temporelles sont des témoignages de reconnaissance et de confiance. En même temps, le patriarche de l'Ordre monastique en Occident, saint Benoît, défriche par ses légions de disciples les âmes et le sol ; autour des monastères des villages s'élèvent qui seront des cités. Donc, en Occident comme en Orient, au IVe siècle, les moines sont les actifs propagateurs de la civilisation ; leur austérité condamne les vices ; leur parole indépendante avertit et fait trembler les souverains coupables ; champions de l'orthodoxie, ils bravent les proscriptions et les tourments ; ils font avec le clergé séculier refleurir les lettres que le souffle du paganisme a desséchées.

Le septième siècle, plus sombre même que le sixième, est agité, ensanglanté par le duel des rois contre l'aristocratie terrienne née sous Clovis, et dans laquelle M. Kurth voit le germe de la féodalité. Il y a des années terribles, et encore une fois l'Église est sur la pente de l'abîme ; mais elle va se dégager de l'épreuve et triompher. En ce siècle de fer, les saints abondent plus que dans un autre, puis le salut vient du nord de la Gaule. La famille karolingienne, vigoureuse par ses maires du palais, et non moins honorable, réunit les deux groupes (Neustrie et Austrasie) de l'empire franc. De Pépin de Landen à Pépin le Bref, en qui la puissance royale latente conquiert, après la décision d'Etienne II, son vrai titre, c'est une série d'hommes d'État supérieurs, fortement dévoués à l'ordre et à l'Église. L'un d'eux, Charles Martel, écrase les hordes musulmanes qui viennent inonder l'Europe. Après eux, Pépin a la mesure dans la force, le bon sens dans l'activité politique et guerrière ; il scelle l'alliance franque avec le Saint-Siège par le don de l'exarchat de Ravenne et de la Pentapole. A ce propos, M. Kurth met en pleine évidence le rôle de la papauté. Malgré les crimes des empereurs d'Orient, elle leur avait gardé une fidélité sincère, elle avait contenu les impatiences séparatistes des populations ; à la fin les fureurs iconoclastes de Léon l'Isaurien rompent les derniers liens qui rattachaient faiblement l'Italie au trône de Constantinople. Cette origine du pouvoir temporel des papes, observe avec justesse M. Kurth, est la plus pure, la plus vénérable qu'on puisse rencontrer dans l'histoire.

Charlemagne continue Pépin et l'achève. L'auteur s'arrête avec respect et sympathie, mais sans éblouissement, devant ce personnage extraordinaire. Guerrier, législateur, organisateur et restaurateur des lettres, Charlemagne est toujours, sauf des faiblesses et un moment de cruauté, une immense intelligence au service de l'Église. Recevant du pape Léon III l'Empire d'Occident, il inaugure, au seuil du moyen

âge, cette union des deux puissances qui est le gage des plus hautes destinées de la civilisation. M. Kurth déroule magnifiquement les annales de ce règne.

On le voit : tout ce qui, dans ces huit siècles, attaque l'Église dans son principe civilisateur, s'en va; tout ce qu'elle soutient se fonde, tout ce qu'elle opère se dilate dans une puissante vitalité.

M. Kurth n'a pas été inférieur aux difficultés de sa tâche. A un amour profond de l'Église il joint l'élévation des idées, la justesse du coup d'œil et un grand sens historique; l'élégance soutenue, sauf des rugosités très rares, la précision et la netteté, le mouvement et le coloris sont les qualités maîtresses de son style.

Au point de vue scientifique il faut signaler, à la fin du second volume, cinquante et une pages de *Notes bibliographiques;* elles comprennent les *Sources* et les *Travaux modernes;* les unes et les autres se réfèrent à leurs chapitres respectifs. Les sources sont principalement françaises, anglaises, et en plus grand nombre allemandes; la valeur ou l'insuffisance, la droiture ou le mauvais esprit de plusieurs travaux modernes sont marqués. C'est avec ces matériaux, habilement triés, que M. Kurth a formé le tissu de son livre; il les a fondus dans une œuvre originale, vivante et entraînante. Que de figures et que de scènes il fait revivre ! Naturellement, comme il s'agit d'un travail de concentration et de synthèse, l'annotation de ses pages est sobre ; il ne cite qu'aux endroits où est nécessaire une indication de provenance.

En résumé, ce livre honore les lettres et rend à la religion, à la science, un éminent service. La beauté de son impression est digne de son mérite.

PAUL RODRY.

Les Débris de Quiberon, souvenirs des désastres de 1795, *suivis de la liste des victimes, rectifiée d'après les documents de la collection Hersart du Buron et tous autres titres contemporains et authentiques,* par EUGÈNE DE LA GOURNERIE. Seconde édition. Nantes, Libaros, 1886, in-12 de 295 p.

M. Eugène de La Gournerie n'a pas eu la prétention de refaire l'histoire des désastres de Quiberon ; il a voulu seulement, comme il le dit, glaner dans le champ toujours ouvert des souvenirs contemporains et, en ajoutant un appendice à ce qui a été publié jusqu'ici, rectifier certaines erreurs ou réparer certaines omissions. Il a eu pour cela, à sa disposition, outre les notes qu'il a lui-même recueillies, l'incomparable collection de M. Hersart de Buron, qui, pendant plus de vingt ans, s'était donné pour mission de recueillir tous les documents sur Quiberon. Et, grâce à ce double travail, M. de La Gournerie a pu préciser un grand nombre de faits et révéler au public des pièces inédites du plus haut intérêt. En dépit de tous les efforts pour étouffer

la vérité, la lumière se fait sur ce douloureux événement. Il n'y eut pas une capitulation écrite, cela est évident; mais, ce qui est non moins évident, c'est qu'il y eut une capitulation tacite; les soldats républicains le crurent comme les soldats royalistes, et ce qui le prouve c'est que plusieurs officiers de l'armée de la Convention refusaient de siéger dans les commisions militaires, ne voulant pas condamner au tribunal des hommes auxquels, dans le combat, ils avaient accordé la vie. Ce qui le prouve encore, c'est l'acte héroïque de Gesnie du Papen, allant à la nage, sur la prière des généraux républicains, faire cesser le feu des frégates anglaises, et revenant ensuite, malgré les instances des Anglais, se constituer prisonnier. Ce qui le prouve enfin, c'est Hoche demandant aux prisonniers leur parole d'honneur de ne point s'échapper dans le trajet de Quiberon à Auray; fait-on une pareille demande à des gens qu'on va condamner à mort? Et les prisonniers, fidèles à leur parole, résistèrent aux instances de leurs gardiens qui les suppliaient de s'enfuir. Si de pareils faits s'étaient passés du temps des Romains, il y a longtemps qu'on les citerait et qu'on les commenterait dans tous les « selectæ » à l'usage des lycées. Quelles victimes et quels juges! des juges qui envoient au supplice, sans discussion, sans témoin et sans défenseurs, des enfants de quinze ans comme Paul Le Vaillant, ou des vieillards de quatre-vingts comme André de Fénelon! des victimes qui, en allant à la mort, ne songent qu'à prier pour leurs bourreaux. Il faut lire dans M. de La Gournerie ces lettres pleines de foi et de cœur, et tous ces détails admirables; cela fait pleurer, mais cela fortifie. M. DE LA ROCHETERIE.

Étude sur les relations commerciales de la Roumanie avec l'Autriche-Hongrie et la Suisse, *suivie du traité de commerce conclu le 26 mai-7 juin entre la Roumanie et la Suisse* (sans nom d'auteur). Bucharest, imprimerie C. Göbl, 1886, gr. in-18 de 219 p.

Cette étude est le résumé des documents officiels publiés par le gouvernement de Roumanie à l'effet de justifier sa conduite dans les négociations commerciales avec l'Autriche-Hongrie et de faire retomber sur cette puissance la responsabilité de la rupture. On y a joint les discours prononcés dans le parlement tant par le président du Conseil que par le ministre des affaires et par le député Ionesco. Suivant l'exemple des grands États de l'Europe et de l'Amérique, la Roumanie veut se dégager des entraves que les conventions existantes apportent à son développement industriel : les Austro-Hongrois, à qui l'exportation de la Roumanie procure un immense profit, ne l'entendaient pas ainsi. La rupture a eu lieu sur le refus, par le cabinet de Bucharest, d'accorder, purement et simplement, à son puissant voisin, le traitement de la nation la plus favorisée. Sa résolution inébranlable est de ne le

plus accorder à personne. C'est un droit qu'on ne saurait contester à tout État indépendant du moment qu'il respecte les conventions existantes jusqu'à leur caducité normale.

Cette question de la « nation » la « plus » favorisée donne un intérêt général à une querelle particulière. En effet, les Roumains ont imaginé d'offrir le traitement de la nation la plus favorisée, mais à l'exclusion de certains articles. De cette manière, on peut accorder des faveurs sur ces articles à certaines puissances « moyennant compensation, » en évitant que les autres en jouissent « sans compensation. » C'est sur cette base qu'est combiné le traité avec la Suisse, dont l'*Étude* nous apporte l'apologie et le texte avec l'annexe restrictive. La clause de la nation la plus favorisée, telle qu'on la pratique généralement, a causé assez d'embarras à nous et à d'autres, notamment à l'Allemagne, pour que le système inauguré le 7 juin entre Berne et Bucharest attire l'attention des hommes d'État et des économistes. ADOLPHE D'AVRIL.

BULLETIN

Abrégé du manuel Le soldat fidèle à ses devoirs, *édition modifiée et dédiée, sous les auspices de Notre-Dame des Armées, aux soldats français de terre et de mer.* Paris, de Soye et fils, 1886, petit in-32 de 192 p. — Prix : 0 fr. 25.

Cet excellent petit manuel se recommande par la modicité de son prix et par le choix très heureux de sa composition. De même que l'édition plus complète in-16 qui se vend 1 fr. chez les mêmes éditeurs, il est fait par M. l'abbé de Laval, ancien aumônier supérieur de division navale, actuellement aumônier de la place de Vincennes. On y trouve un peu de tout : des conseils paternels pour les débuts de la carrière, des considérations à la fois élevées et familières sur les devoirs envers Dieu, envers la patrie, envers la famille ; un calendrier des saints militaires, des prières pour la messe, la confession, la communion, avec un examen de conscience approprié au métier des armes ; un choix de prières diverses dont quelques-unes tout à fait spéciales : pour la mobilisation, en présence de l'ennemi, en cas de maladie, en danger de mort, etc. Signalons notamment, comme très utiles dans les temps où nous vivons, les prières pour les agonisants et pour l'inhumation en l'absence du prêtre ; enfin quelques cantiques. On le voit, ce petit livre est le meilleur cadeau que l'on puisse faire au jeune conscrit quittant sa famille pour aller affronter les entraînements des camps et les dangers du champ de bataille ; il se recommande spécialement aux œuvres militaires. Cte DE BIZEMONT.

La Criminalité comparée, par C. TARDE. Paris, Alcan, 1886, in-12 de 214 p. — Prix : 2 fr. 50.

Si l'auteur se bornait, dans cette étude, à faire de la statistique, si même il y joignait une critique des systèmes émis par d'autres statisticiens, son œuvre serait déjà utile et intéressante : il est curieux notamment, à propos de la géographie criminelle, de constater que les crimes se multiplient moins en raison du climat qu'en raison de la proximité des grands centres.

Mais à ces données positives, M. Tarde juge à propos de joindre, dans une langue à lui, des considérations philosophiques d'après lesquelles il est difficile de comprendre le fond de sa pensée : Croit-il ou non au libre arbitre ? Tout en admettant avec une grande finesse l'utilité sociale de la foi religieuse, n'y voit-il pas une application de ce qu'il nomme l'utilité et l'universalité sociale du mensonge ? Tout est possible : il est vrai que ses réticences peut-être calculées captivent l'attention ; on croit toujours qu'à la page suivante il donnera son secret, et l'on arrive à la dernière sans rien trouver qu'une désespérante désillusion à l'égard des vérités scientifiques et religieuses.

BERNON.

Les Chapelles privées, par LÉON ROUX. Paris, Lecoffre ; Lyon, Vitte et Perrussel, 1886, in-8 de 43 p.

Cette brochure est écrite à l'occasion du crime de Châteauvillain : l'auteur en rappelle les circonstances, discute la légalité de l'acte de gouvernement commis par les agents de M. Goblet, et termine par un expédient offert aux congrégations et fondé sur l'inviolabilité du domicile pendant le temps de la nuit légale. Mieux eût valu citer l'arrêt de la cour de cassation rendu récemment dans une espèce analogue et qui met à néant les prétentions du gouvernement. En somme, M. Léon Roux dit aux francs-maçons, en très bon style, des choses désagréables, et comme elles frappent juste, on les lit avec un double plaisir.

BERNON.

L'Éducation maternelle dans l'école, par Mme P. KERGOMARD, inspectrice générale des écoles maternelles. Paris, Hachette, 1886, in-16 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

On ne saurait contester à Mme Kergomard toute compétence pour traiter les questions fort délicates qu'elle aborde. Ce volume n'est, d'ailleurs, que la reproduction condensée et coordonnée de différents articles parus dans des revues spéciales. Les conseils donnés pour enseigner aux petits enfants à parler avant de lire, les considérations sur les leçons de choses, toute cette partie purement pédagogique est bien exposée et abonde en idées justes. Malheureusement l'auteur s'est placée au point de vue spécial de l'enseignement laïque, tel qu'on le comprend aujourd'hui, c'est-à-dire selon les méthodes Paul Bert et Compayré. C'est le système de l'éducation sans Dieu et de la morale civique. Mme Kergomard trouve très inopportun d'enseigner aux enfants le cathéchisme et l'histoire sainte ; cependant le règlement du 2 août 1881 sur les écoles maternelles qu'elle cite textuellement, et qui est sa loi et ses prophètes, dit en toutes lettres qu'on y doit inspirer aux enfants « le sentiment de leurs devoirs envers la famille, envers la patrie, envers Dieu. » On peut remarquer ailleurs une inconséquence de même force : Mme Kergomard ne veut pas qu'on parle de la charité aux petits enfants, parce que, dit-elle, c'est une vertu extra-humaine qu'ils ne comprendraient pas ; mais elle recommande d'éveiller chez eux la conscience, la conscience laïque bien entendu ; la comprendront-ils mieux ? L'auteur est, du reste, bonne républicaine et invoque volontiers les principes de la démocratie ; elle entend qu'on enseigne l'histoire dans un esprit purement révolutionnaire, et qu'en parlant du moyen âge on explique bien aux générations de l'avenir que ce fut une époque de barbarie et d'op-

pression où les pauvres paysans peinaient pour nourrir des nobles cruels et voleurs. En voilà bien assez pour indiquer dans quel esprit est conçu cet ouvrage, et cependant il convient d'ajouter que les instituteurs et institutrices des écoles libres, et surtout les directrices des asiles ou écoles maternelles, peuvent y puiser d'excellents conseils dictés par l'expérience, notamment en ce qui concerne les inconvénients que présente l'instruction trop précoce et surchauffée hors de mesure. Cte DE BIZEMONT.

Instruction morale et civique par J. L. ALAUX, docteur ès lettres, professeur de philosophie à l'école des lettres d'Alger. Paris, Degorce-Cadot, 1884, in-12 de VIII-262 p. Prix : 1 fr. 25.

Nous sommes en retard avec ce livre discutable par bien des côtés, mais estimable à plus d'un titre. C'est une œuvre honnête, franchement spiritualiste où l'existence de l'âme, son libre arbitre, son immortalité, l'existence de Dieu, la Providence, la rémunération et le châtiment futurs sont enseignés avec une chaude conviction qui, plus d'une fois, donne au langage de l'écrivain une forte éloquence. Pour M. Alaux, l'homme a non seulement des droits, mais encore des devoirs, et des devoirs envers Dieu. Pour lui, Bossuet, Fénelon, saint Paul sont des autorités à citer même dans un livre destiné aux futurs instituteurs de l'enseignement neutre. C'est très sincèrement que nous louons M. Alaux qui, en ce temps de guerre acharnée aux idées spiritualistes, a su hautement affirmer sa foi philosophique. Mais il y a des réserves formelles à faire sur la manière dont il a résolu les questions touchant au droit politique, à l'enseignement public et privé, aux rapports de l'Église et de l'État. — Voici les principales divisions de son ouvrage : *Notions élémentaires et psychologie; morale théorique : principes et applications. — Manuel d'instruction civique : principes généraux, l'État, le département et la commune.* Cette seconde partie me semble très inférieure à la première; l'auteur est évidemment beaucoup plus à l'aise dans le domaine de la philosophie que dans les régions de la politique. Somme toute, le manuel de M. Alaux ne saurait devenir classique dans les maisons où se forment les instituteurs catholiques, mais les maîtres chargés de les diriger pourront faire leur profit de bon nombre de chapitres du précis d'instruction morale. E. A.

Du Sentiment de l'association chez l'homme, par JOSEPH MALLAT, professeur d'études commerciales. Angoulême, imp. Chasseignac. Brochure in-8 de 20 p.

La brochure de M. Mallat est une thèse très éloquemment soutenue : l'homme a été créé pour vivre en société. Après diverses considérations générales d'un sentiment fort élevé, l'auteur démontre avec une conviction communicative les bienfaits des corporations au moyen âge; pour les détruire, le démon a inspiré, vers la fin du XVIIIe siècle, aux classes supérieures, l'égoïsme et le sensualisme; aux classes ouvrières, d'ardentes aspirations vers la licence et la possession du pouvoir suprême : d'où la Révolution, et sa fidèle compagne la libre pensée. Sur les ruines des corporations s'élevèrent les Sociétés secrètes. Mais la Société chrétienne, se sentant menacée, n'hésita pas à ressaisir à son tour, pour se défendre, l'arme des associations, qui doit la rendre de nouveau victorieuse. Tel est le tableau dont M. Mallat détaille les traits principaux avec un talent et une compétence qui font de sa brochure une étude d'économie sociale des plus estimables. Cte DE BIZEMONT.

Premières leçons d'économie domestique à l'usage des écoles et des pensionnats de demoiselles, par Mlle Ernestine Wirth et Mme E. Bret. Paris, Hachette, 1866, in-12 cart. de VIII-223 p. — Prix : 1 fr. 20.

Ce livre, conçu d'après les programmes officiels du 27 juillet 1882, se divise en six parties ou chapitres, savoir : I. Notions préliminaires. Organisation de la maison et qualités d'une bonne ménagère. — II. Organisation matérielle. Administration économique de la maison et travaux de la ménagère. — III. Notions sur la tenue de la ferme, du jardin et de la basse-cour. — IV. Notions simples d'économie domestique applicables à la cuisine. — V. Notions d'hygiène. — VI. Travaux à l'aiguille ; couture, raccommodage. Premières notions de coupe et d'assemblage. — De nombreuses figures disséminées dans le texte en rendent l'intelligence plus facile, principalement en ce qui concerne la sixième partie. Le but que Mmes Wirth et Bret se sont proposé a été de « composer un ouvrage qui permette à l'institutrice de faire avec méthode un cours élémentaire et gradué d'économie domestique, d'hygiène et de travaux manuels, un véritable livre de classe qui puisse être mis entre les mains des jeunes filles sur les bancs de l'école, et qui ne soit pas oublié plus tard ni dédaigné par elles, mais qu'elles aiment à consulter lorsqu'elles seront aux prises avec les difficultés et les soucis du ménage. » Nous croyons que les auteurs ont pleinement réussi.

La Grette.

L'Agriculture française, par A. Larbalétrier, ingénieur agronome, professeur à l'école d'agriculture du Pas-de-Calais. (Bibliothèque utile.) Paris, F. Alcan, 1886, in-18 de 193 p. — Prix : 0 fr. 60.

Opuscule en douze chapitres, le premier sur l'histoire de l'agriculture, le second sur la statistique et l'économie rurales, le troisième sur la terre arable, où l'auteur considère la formation du sol et sous-sol, le quatrième sur les amendements et engrais, le cinquième sur les engrais organiques, le sixième sur les engrais chimiques, le septième sur les machines agricoles, le huitième sur les animaux de trait, le neuvième sur les animaux de rente, le dixième sur les grandes cultures, le onzième sur la culture de la vigne, le douzième sur les industries agricoles, vin, alcool, laiterie, etc.

Naturellement réduit a un si petit espace, l'exposition est très succincte, mais suffit à donner un aperçu de la question traitée. Habitant le nord, l'auteur est moins au fait des questions viticoles : dire que la question des vignes américaines comme porte-greffe n'est pas encore un problème résolu étonnera plus d'un praticien de l'Hérault et de l'Aude. H. de L'E.

Lettre adressée à M. Tisserand, directeur de l'agriculture, par M. Chavée-Leroy, membre de la Société des agriculteurs de France. Paris, 1886, in-18 de 19 p.

M. Chavée-Leroy prend à partie M. Tisserand et lui reproche de s'engager et d'engager le gouvernement dans une voie fausse pour combattre les maladies de la vigne. Les parasites sont « effets, » dit-il, et non « causes » : assertion qui surprendra ainsi que plusieurs autres au sujet de la plantation des vignes américaines. Que M. Chavée se rassure : ceux qui plantent des vignes américaines conservent par la greffe « nos bons vieux cépages français. » L'auteur recommande l'emploi du plâtre et du sulfate de fer afin de fertiliser le sol et d'améliorer ainsi la santé de la vigne atteinte par le phylloxera, l'oïdium, le mildew, l'antrachnose, etc. H. de L'E.

L'Art de dire, par Louis Leloir, de la Comédie française. Paris, Lecène et Oudin, 1886, in-18 j. de 224 p. — Prix : 2 fr.

Le petit livre de M. Leloir n'est pas, comme on pourrait le croire, un traité dogmatique de lecture et de récitation dans le genre des ouvrages de M. Legouvé. C'est un recueil d'exercices pratiques, très bon, pensons-nous, pour tous ceux qui savent déjà les préceptes généraux sur la manière de bien diriger leur voix. C'est surtout l'esprit du lecteur ou du diseur que M. Leloir entend diriger. Pour cela il publie tout simplement des extraits bien choisis de Corneille, de Racine, de Molière et de La Fontaine, en les accompagnant d'un commentaire perpétuel, où sont soigneusement indiquées toutes les intonations à prendre, phrase par phrase, quelquefois vers par vers, et en marquant par des lettres italiques ou des signes conventionnels les « mots de valeur » sur lesquels il faut appuyer, ainsi que les temps d'arrêt nécessaires. Ce n'est pas tout : chaque morceau est précédé d'une longue note exposant la situation, le caractère des personnages mis en scène, et d'avance traçant le mouvement général de la diction, et les sentiments à faire successivement ressortir. On comprend tous les avantages de cette méthode qui rend la lecture plus expressive, en rendant plus nette l'intelligence du morceau, en faisant saisir à l'élève toutes les nuances de la pensée, en mettant en relief tous les petits détails qui font l'intérêt et la vie d'une scène ou d'une fable. On pourrait bien adresser à M. Leloir quelques reproches : en nous donnant des détails de mise en scène qui ne sont pas sans intérêt, il insiste trop sur les variations des costumes au Théâtre français depuis deux siècles. Il prodigue aussi trop de compliments emphatiques et monotones à tous les acteurs ses confrères. Mieux eût valu soigner davantage les appréciations littéraires qui, simples et sensées en général, ne sont trop souvent que des exclamations admiratives d'une forme légèrement naïve et banale. Enfin le style, d'ailleurs sans prétention, n'est pas toujours correct. Mais un acteur n'est pas tenu de savoir écrire sans faute; il nous apprend à lire et à dire, c'est bien déjà quelque chose. G. A.

Les petits Chefs-d'œuvre. Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny pendant l'année 1787, *publiées avec une préface,* par M. de Lescure. Paris, Jouaust, 1886, in-12 de xxii-70 p. — Prix : 3 fr.

Charmante réimpression de ces charmantes lettres du prince de Ligne, si justement classées dans les *Petits Chefs-d'œuvre.* Quelle grâce, quel esprit, avec une nuance de mélancolie, bien à la mode au xviiie siècle, dans ces neuf lettres du plus français des princes étrangers, « Français en Autriche, Autrichien en France, l'un et l'autre en Russie », comme il l'écrivait lui-même ! Mais aussi comme il caractérise bien cette société aimable et frivole ! Avec quelle légèreté il parle de ces graves questions qui préoccupaient à ce moment même cette France qu'il aimait, le déficit et l'assemblée des notables ! Et comme le cœur se serre involontairement en lisant ces plaisanteries sur une situation qui allait devenir si terrible ! Mais si l'historien s'attriste à cette lecture, le lettré n'y peut trouver qu'attrait et plaisir. Et l'historien lui-même est dédommagé par l'excellente et curieuse étude dont un des hommes de France qui connaissent le mieux le xviiie siècle, M. de Lescure, a fait précéder cette intéressante publication. M. de la R.

Les Mercenaires de la papauté, par Armand Dassier, zouave pontifical. Paris, Dillet, 1886, in-12 de xxii-264 p. — Prix : 2 fr.

Récit animé de l'histoire du bataillon des zouaves pontificaux, qu'un géné-

ral italien, envahissant les États de l'Église, osa appeler dans un ordre du jour : des mercenaires assassins, ce volume honoré de lettres élogieuses du général Kanzler, du général de Charette, du capitaine Burdo, etc., se lit avec plaisir. Tous les faits sont connus, mais on ne se lasse pas de les revoir, car ils portent au bien et excitent au dévouement. « Soldats du Christ, » écrit M. Dassier, « et défenseurs de son Église, nous avons relevé le mot insultant du général italien et nous nous en sommes faits un titre de gloire. » C'est ce qui explique le titre de l'ouvrage. Au milieu du récit, l'auteur a soin d'insérer les documents qui forment pour le régiment des zouaves les titres les plus honorables : Lettres de Pie IX, de Lamoricière, de Becdelièvre, d'Allet, de Charette, etc... Plaçons dans toutes les bibliothèques ce nouvel hommage rendu aux défenseurs de la plus sainte des causes, recueillons ces cris sublimes, redisons ces actions héroïques; on ne les connaîtra jamais assez. « Aux zouaves, » écrit Charette à l'auteur de ce livre, « on savait mourir sans phrases : c'est sans phrases aussi que vous avez raconté la gloire de nos martyrs. Je vous en félicite, car telle est la note vraie. Salut donc à votre charmant ouvrage : bonne chance et beau succès, il les mérite. » On ne peut mieux dire. Malheureusement il y a dans les noms plusieurs fautes d'impression qu'il faudrait corriger : S. Cernin pour S. Sernin, Chavailhés et Gavaihès pour Cavailhès, Gatebois pour Gastebois, etc... Pourquoi aussi n'avoir pas salué d'un mot ceux qui, tombés loin du champ de bataille, mais victimes aussi du devoir, sont morts à Rome frappés par le poignard d'un assassin ou terrassés par la maladie, comme ce zouave si aimé de ses camarades, Émile d'Exéa, qui, en partant, disait à de vieux domestiques cherchant à le retenir : « Je vais mourir pour vous qui restez en France. »

H. DE L'E.

La Comédie politique, *souvenirs d'un comparse*, par PAUL DHORMOYS. Tome I. Paris, Firmin-Didot, 1886, in-12 de XII-352 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est tragédie politique qu'il faudrait dire, écrit lui-même l'auteur, car la comédie n'est pas gaie et a fait verser assez de sang et de larmes. En effet, il y a eu des larmes et du sang au bout des années où se passent les faits racontés par l'auteur. Ce sont des anecdotes presque toutes du temps du second empire. L'auteur semble un de ses fidèles : il a eu ses entrées partout et il sait redire avec verve et élégance les incidents dont sa mémoire évoque le souvenir. Ce livre se lit couramment, car l'auteur a du style : seulement il ne fournit pas grands renseignements historiques. Sauf seize lettres données en appendice, de MM. Clément Duvernois et Ollivier, en novembre 1869, je ne sais si on attachera de l'importance aux racontars sur la brouille de Walewski, de Morny et de Bacciochi faisant décider la guerre du Mexique ou sur la colère de l'impératrice amenant la lettre à M. Fould où Napoléon III traçait un programme de réformes; en tout cas, ce n'est pas en l'honneur du gouvernement que l'auteur paraît vouloir faire aimer. Désireux de réfuter la légende qui montre M. Thiers repoussant la guerre en 1870, parce que la France n'est pas prête et ensuite délivrant le territoire, l'auteur raconte à ce sujet une anecdote sur le rôle de M. Pouyer-Quertier, très honorable pour ce dernier, peu flatteuse pour le chef du pouvoir exécutif, mais rien ne peut enlever au député l'honneur d'avoir fait tous ses efforts pour empêcher la rupture amenée si imprudemment et d'un cœur si léger entre la France et la Prusse. La complicité de la Chambre éclate dans cette mémorable séance, dont le souvenir sera gardé par l'histoire. C'est sur

un autre terrain qu'il faut attaquer M. Thiers, ce conservateur révolutionnaire dont l'ambition a obscurci si profondément l'intelligence politique.

H. DE L'E.

La France socialiste, *notes d'histoire contemporaine*, par MERMEIX. Paris, Fetscherin et Chuit, 1886, in-12 de VII-348 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Écrit de bonne foi, » telle est l'épigraphe mise par l'auteur en tête de son livre, et, en effet, les détails souvent peu connus et curieux, donnés sur les divers groupes socialistes, sont sincèrement exposés. L'auteur indique avec clarté le développement et les déchirements de ces groupes de l'Internationale, du parti ouvrier, des collectivistes, des anarchistes, etc... Il ne rattache pas ces faits aux principes qui les ont fait naître et dont ils ne sont que des conséquences ; il reste terre à terre, il n'approuve ni ne condamne : il expose. Le lecteur trouvera dans l'appendice des documents importants : 1° un écrit publié en 1877 par des blanquistes, où l'on voit avec quel emportement et quel mépris les révolutionnaires parlent du peuple quand ils ne le dominent pas ; 2° le manifeste du parti communiste, élaboré en 1847 par Karl Max et Engels; ce fut la première ébauche de l'Internationale. « Le socialisme révolutionnaire, dit très bien M. Mermeix, procède du principe de la lutte des classes. » Il pose en principe qu'il y a « antagonisme entre le capital et le travail. » Aussi il semblerait que l'auteur, après avoir reconnu ce principe funeste, dût voir avec la plus grande sympathie les efforts tentés par les catholiques pour réconcilier ce travail et ce capital ennemis ; de la sympathie..., oui, l'auteur en a, car, dit-il, nul n'est mieux intentionné qu'eux, mais, si leur rêve est généreux, il déclare leur œuvre impuissante : « Sur quoi construisent-ils? Sur un terrain qui s'effondre » et entre « l'honnête mais rétrograde ordonnance sociale de M. de Mun » et le mouvement révolutionnaire qui grandit, l'auteur ne voit d'autre remède, pour « les affaires de la société qui prennent une mauvaise tournure, » que dans l'acceptation des articles immédiatement réalisables du programme ouvrier. Mais quels sont ces articles? et combien, après tout, sont vains ces palliatifs, du moment où l'on n'appelle pas Dieu pour apaiser ces cœurs ulcérés qui veulent, ici-bas, jouir à tout prix, parce que la Révolution leur a enlevé, avec les consolations chrétiennes, l'espérance d'une autre vie. La question sociale est avant tout une question chrétienne et elle ne sera résolue que par la pratique des vertus qui, en sauvant les âmes, procurent encore ici-bas le bien-être des sociétés. H. DE L'E.

Les Mensonges de la franc-maçonnerie, par JEAN-BAPTISTE-M. DUPUY. Paris, Propagande populaire catholique, 1886, in-16 de 33 p. — Prix : 0 fr. 50 l'unité, 3 fr. le cent.

On ne saurait trop divulguer, populariser, vulgariser la connaissance de l'œuvre délétère de démoralisation de la franc-maçonnerie. Les ouvrages spéciaux ne manquent point sur ce triste mais important sujet. Ce sont généralement des travaux approfondis et plus ou moins volumineux, partant peu accessibles aux masses qui n'ont ni le loisir nécessaire pour les lire, ni l'argent pour les acheter. — M. J.-B.-M. Dupuy a voulu contribuer à faire la lumière sur la secte satanique parmi les classes populaires. Il a résumé, en une très courte brochure, les agissements principaux de la maçonnerie, donnant la démonstration de leur réalité sous forme de réfutation de la défense que peuvent apporter à ces griefs les dupes ou les suppôts de la secte. — Brochure à répandre. E.

Le Vatican et les Francs-Maçons, par Léo Taxil. Paris, Letouzey et Ané, 1886, in-12 de 120 p. — Prix : 1 fr.

Ce petit volume forme l'appendice des trois grandes publications de M. Léo Taxil. Il y a réuni non seulement toutes les encycliques dirigées exclusivement contre la franc-maçonnerie depuis celle de Clément XII, mais encore les diverses allocutions et encycliques où il est question des Sociétés secrètes. C'est donc le recueil le plus complet de ce genre. L'auteur a joint à chacun de ces actes pontificaux quelques notes historiques sur les Papes qui les ont publiés. Celles consacrées à Clément XII et à Benoît XIV sont particulièrement intéressantes. A propos de Pie IX, M. Léo Taxil réfute une fois de plus la calomnie lancée par une Loge de Grenoble, d'après laquelle le vénéré pontife avait été reçu franc-maçon dans sa jeunesse. Les principaux organes maçonniques ont dû en reconnaître eux-mêmes la fausseté. Mais comme cette stupide calomnie sera certainement répétée encore bien des fois, il est utile d'en avoir sous la main le dossier complet.

Manuel de la bonne société, par la comtesse de Valresson. 4e édition. Paris, Aug. Ghio, 1886, in-8 de 168 p. — Prix : 2 fr. 50.

Voici la division de ce petit volume : *Au théâtre et au concert; Les jours de réception et de visite; Comment on donne à dîner; Les réunions du soir*; *Grandes réceptions, concerts, comédies et bals; La vie à la campagne; En voyage; Aux eaux et aux bains de mer; De la tenue; De la correspondance; Les domestiques et employés; Les petits côtés du savoir-vivre; Le mariage; Le baptême; Le deuil.* — Il est conçu dans un excellent esprit, à en juger par cette phrase de l'*avant-propos :* « Le véritable savoir-vivre est tout entier dans ce précepte, vieux comme le monde et dans lequel tient cependant toute la religion chrétienne : « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on « vous fît. » Malheureusement, comme l'a dit l'auteur, « le savoir-vivre est fait tout entier de mille et mille nuances. » Le difficile est de les bien saisir et de conserver toujours le ton de la « bonne société » : mot trop élastique, aujourd'hui, et malaisé à définir. Il nous semble que l'auteur manque un peu de purisme sous ce rapport, et que plus d'une nuance lui a échappé. Il y a beaucoup de choses utiles dans ce *Manuel:* il y en a quelques-unes moins heureuses, qui devront être révisées avec soin dans une cinquième édition.

X.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Paul Bert, résident civil, gouverneur du Tonkin, de l'Annam et du Cambodge, né à Auxerre, le 17 octobre 1833, est mort à Hanoï le 11 novembre 1886. Physiologiste et homme politique, M. Paul Bert s'était acquis une notoriété beaucoup plus grande au Palais Bourbon que sous les voûtes de l'Institut, bien qu'il fût membre de l'Académie des sciences depuis 1882. Sans rappeler ici les phases de sa vie politique, nous dirons seulement qu'il s'est montré partisan de la laïcisation des établissements d'instruction publique, qu'il a obtenu la suppression des Facultés de théologie catholique par voie budgétaire et qu'enfin il a été l'un des plus zélés fauteurs de la politique dite des « aventures coloniales. » M. Paul Bert était professeur de physiologie générale à la Faculté des sciences de Paris depuis le 5 décembre 1869. Il a préconisé la vivisection comme un moyen d'étude indispensable, et ses expériences ont eu un cer-

tain retentissement. Voici la liste de ses travaux : *De la greffe animale* (1863, in-4) ; — *Catalogue méthodique des animaux vertébrés qui vivent à l'état sauvage dans le département de l'Yonne, avec la clef des espèces et leur diagnose* (1864, in-8, avec 2 pl.); — *Revue des travaux d'anatomie et de physiologie publiés en France pendant l'année 1864, présentée au Congrès des Sociétés savantes* (1866, in-8) ; — *Notes d'anatomie et de physiologie comparées* (1re et 2e séries. 1867 et 1870, in-8) ; — *Recherches sur les mouvements de la sensitive « Mimosa pudica »* (1867-1870, 2 vol. in-8); — *La Machine humaine. Ire partie : Équilibre de la matière ; IIe partie : Équilibre de la force*, 1868 (2 vol. in-12); — *Leçons sur la physiologie comparée de la respiration, professées au Muséum d'histoire naturelle* (1869, in-8, avec 150 fig. intercalées dans le texte) ; — *Rapport sur la création de nouvelles Facultés de médecine présenté à l'Assemblée nationale* (1874, in-4 avec cartes); — *La Pression barométrique. Recherches de physiologie expérimentale* (1877, in-8, avec 89 figures) ; — *Rapport présenté à la Chambre des députés sur la loi de l'enseignement primaire (Proposition Barodet)*, (1880, in-12) ; — *La Morale des Jésuites. Avec une dédicace à M. Freppel, évêque d'Angers* (1880, in-12); — *Leçons de zoologie professées à la Sorbonne. Enseignement secondaire des jeunes filles* (1880, gr. in-8); — *Discours parlementaires. Assemblée nationale ; Chambre des députés* (1872-1881, in-12); — *Premières notions de zoologie. Ouvrage rédigé conformément aux programmes d'août 1880, pour la classe de huitième* (1881, in-12) ; — *Lectures sur l'histoire naturelle des animaux* (1882, in-12); — *Histoire naturelle. Anatomie et physiologie animales* (1883, in-12, avec figures) ; — *Le Choléra* (1884, in-16) ; — *Éléments de zoologie* (1885, in-12, avec 613 figures dans le texte); — *A l'ordre du jour* (1885, in-12); — *Lettres de Kabylie. La Politique algérienne* (1885, in-8); — *Leçons d'anatomie et de physiologie animales* (1885, in-8, avec 191 figures dans le texte). Depuis 1879, M. Paul Bert réunissait, chaque année, en un volume in-8, ses *Revues scientifiques publiées par le journal « la République française. »* Mentionnons enfin quelques œuvres pédagogiques qui ont assuré à leur auteur une triste renommée : *L'Instruction civique à l'école. Notions fondamentales* (in-18) ; — *Lectures et leçons de choses. Cours élémentaire et moyen* (in-18, volume mis en vente le 1er décembre). M. Paul Bert a aussi fait imprimer un certain nombre de conférences et de discours.

— M. Édouard-Victor Dalloz, né à Paris, le 24 mai 1827, est mort le 14 novembre au château de Bois-Renaud (Indre-et-Loire). M. Ed. Dalloz, continuant les traditions de sa famille, s'est consacré à l'étude du droit ; il a joué, sous l'empire, un certain rôle politique au Corps législatif. On lui doit d'importants travaux : *Commentaire de la loi des 13-26 juin 1851 sur la garde nationale* (1851, in-32); — *Commentaire du décret du 11 janvier 1852 et de la loi des 13-26 juin 1851 sur la garde nationale, suivi d'un Appendice contenant le rapport et les instructions relatives à leur exécution* (1852, in-32) ; — *Considérations générales sur les mines, suivies d'un exposé statistique et d'une étude sur leur régime légal en Angleterre* (1860, in-8) ; — *De la Propriété des mines et de son organisation légale en France et en Belgique. Étude suivie de recherches sur la richesse minérale et la législation minière des principales nations étrangères* (1862, 2 vol. in-8, publiés avec la collaboration de M. Ant. Gouiffez) ; — *Les Codes annotés. Code civil annoté et expliqué d'après la jurisprudence et la doctrine, avec renvois au Répertoire alphabétique et au Recueil périodique de MM. Dalloz*, publié avec la collaboration de Charles Vergé, de Jules Janet et celle de plusieurs magistrats et jurisconsultes (1873-1875, 2 tomes en 4 livr. in-4); — *Code de l'enregistrement, du timbre, des droits d'hypothèque, des droits de greffe et de l'impôt sur le revenu des valeurs mobilières, annoté et expliqué*

d'après la jurisprudence et la doctrine, publié avec la collaboration de Ch. Vergé, N. Gavois et Jules Janet (1878, in-4). M. Ed. Dalloz a en outre inséré de nombreux articles d'économie politique et de littérature dans le *Moniteur universel,* dirigé par M. Paul Dalloz, son frère, et collaboré au grand *Répertoire de jurisprudence générale* de son père.

— M. Joseph-Marie-Jean-Baptiste-Théodore AUBANEL, un des principaux représentants de la littérature félibréenne, né le 26 mars 1829, à Avignon, est mort dans cette ville le 2 novembre. Fils d'un imprimeur, M. Aubanel exerça lui-même cette profession dans sa ville natale; bientôt il devint l'un des instigateurs du mouvement littéraire qui tendait à faire revivre la langue et la littérature provençales, et collabora très activement aux recueils de poésies et aux divers almanachs publiés par les félibres. Il est avec Mistral l'auteur des *Provençales* (1852) et a composé avec MM. Roumanille, Peyrol et Saboly, des Noëls, *Li Nouvé* (1852), qui furent très remarqués. On lui doit encore un ouvrage qui a excité la plus vive admiration : la *Miougrano entreduberto* (la Grenade entr'ouverte), recueil de poésies provençales publié en 1860 avec une traduction française. Citons enfin : *Li Fiho d'Avignoun* et un drame en cinq actes : *Lou Pan du pecat* (le Pain du péché), qui a été traduit en français par M. Aubanel lui-même, aidé de M. Paul Arène.

— On annonce encore la mort : de M. ARMBRUSTER, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, auteur de travaux pédagogiques; — de M. le docteur BACH, ancien professeur de chirurgie à la Faculté de médecine de Strasbourg, mort à Bergheim, le 3 novembre; — de M. Félix BELLY, ancien rédacteur au *Constitutionnel*, mort à Paris; — de M. BISSON DE SAINTE-MARIE, archiviste-paléographe, qui a publié dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes*, de 1884 : *Le Testament de Jacques de Tarente, dernier empereur de Constantinople, en faveur de Louis d'Anjou (15 juillet 1383),* mort à Paris; — de M. BLONDEL, directeur des *Annales des conducteurs des ponts et chaussées;* — de M. BRICAULD DE VERNEUIL, attaché aux archives départementales de la Vienne, membre de la Société des Archives historiques du Poitou; — de M. Albert BRUN, ancien collaborateur de l'*Émancipation,* de Toulouse, du *Figaro*, de *la Cloche*, et ancien directeur de *l'Avenir* d'Auch, mort à Toulouse; — d'un journaliste parisien, qui a eu son heure de célébrité, Victor COCHINAT, ancien rédacteur au *Mousquetaire*, d'Alexandre Dumas, au *Figaro*, etc., mort à Fort-de-France (Martinique); — de M. Louis DECÈS, né à Saint-Martin-d'Abbois (Marne), auteur d'un livre remarquable : *Science et Vérité*, mort le 3 septembre, à Reims, avant d'avoir terminé un important ouvrage sur l'*Art médical;* — de M. Laurent DEROY, doyen des lithographes français, connu par la publication d'une série de vues pittoresques, intitulées *La France en miniature,* mort à la fin de novembre, âgé de 90 ans; — de M. Hippolyte-Corentin DU CLEUZIOU, ancien directeur de *la Foi bretonne,* mort à Saint-Brieuc, le 29 octobre, à l'âge de 67 ans; — de M. Bénédict JOUVIN, l'ancien critique du *Figaro,* né à Grenoble en 1820, collaborateur de nombreux journaux, auteur d'une *Étude sur Auber* et de *Hérold, sa vie et ses œuvres* (1868, in-8), mort le 13 novembre, à Rueil; — du R. P. MONNIN, S. J., biographe du Vénérable Jean-Baptiste Vianney, curé d'Ars, mort le 30 octobre à Marseille; — de M. POYER, ancien rédacteur en chef du *Moniteur de l'armée;* — de M. le comte N. DE SÉMÉNOV, écrivain russe, qui laisse un roman publié en français intitulé *Sous les chênes verts*, mort le 3 novembre près d'Avignon.

— A l'étranger on signale la mort : du philosophe Carl-Heinrich ALTHAUS, mort à Berlin, le 21 octobre, à l'âge de 81 ans; — du critique d'art J.-Beavington ATKINSON, mort à Londres, le 24 octobre; — de M. Romolo FEDE-

RICI, auteur d'un ouvrage estimé, *Les Lois du progrès ;* — du Dr J.-D. GEORGENS, auteur d'ouvrages pour la jeunesse, mort le 9 novembre à Dobberan, à 64 ans ; — du professeur de physique F. GUTHRIE, mort le 21 octobre, à Londres, âgé de 53 ans ; — du philosophe W. IUNKMANN, professeur à la Faculté de Breslau, mort dans cette ville, le 4 novembre, à 75 ans ; — de l'archéologue Jos. VON KOLB, mort le 25 octobre à Lintz, à l'âge de 44 ans ; — de la comtesse Mathilde LUCKNER, qui laisse plusieurs romans, morte le 4 octobre à Gotha, âgée de 34 ans ; — de M. Meliton MARTIN, ingénieur espagnol, auteur de *la Classification rationnelle des sciences,* de *la Théorie des grèves,* et d'une *Histoire des évolutions du travail* (1878), traduite en français ; — du Dr Carl-Ferdinand MESSNER, éditeur de la *Neuen evangelischen Kirchenzeitung,* mort le 14 novembre, à Berlin, à 62 ans ; — du baron Johann-Nep. VON PAÜMANN, qui a publié des poésies sous le pseudonyme de Hans MAX, mort à Vienne, le 4 octobre, à l'âge de 64 ans ; — de M. Eugène RAMBERT, littérateur suisse, né à Lausanne le 6 avril 1830, auteur de nombreuses publications, *Chrestomathie française, Alexandre Vinet, Histoire de sa vie et de ses ouvrages ; les Alpes suisses,* etc., mort le 21 novembre ; — de M. Edmond RÉGNIER, tristement connu par le rôle équivoque qu'il joua dans le siège de Metz, pendant la guerre franco-allemande, auteur de quelques brochures tendant à justifier sa conduite politique, mort à Ramsgate (Angleterre) ; — du botaniste WIGAND, mort à Marbourg, le 22 octobre, à l'âge de 65 ans.

INSTITUT. — *Académie française.* — L'Académie a procédé, le 11 novembre, à l'élection d'un membre en remplacement de M. le comte de Falloux. Au premier tour de scrutin, M. Gréard a été élu par 17 voix, contre 11 données à M. d'Haussonville et 3 à M. Oscar de Vallée.

L'Académie a tenu, le 25 novembre, sa séance publique annuelle, sous la présidence de M. Caro, directeur. Après le rapport de M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, sur les prix décernés par l'Académie, M. Halévy a lu des fragments du discours de M. de Lescure sur Beaumarchais, qui a remporté le prix d'éloquence. Puis M. Caro a prononcé le discours sur les prix de vertu fondés par M. Montyon. — Voici la liste des prix décernés par l'Académie pour les concours littéraires :

Prix d'éloquence. — Discours sur Beaumarchais. — Le prix, de la valeur de 4000 fr., a été ainsi partagé : 1° Un premier prix de 2500 fr. à M. de Lescure ; 2° un deuxième prix de 1500 fr. à M. Émile Trolliet.

Prix Montyon, destinés aux ouvrages les plus utiles aux mœurs. — Deux prix de 2000 fr. : à M. Gabriel Séailles, *Essai sur le génie dans l'art ;* à Mme François de Julliot, *Terre de France.* — Quatre prix de 1500 fr. : à M. l'abbé Joseph Roux, *Pensées ;* à M. Léon Roches, *Trente-deux ans à travers l'Islam ;* à M. l'abbé Élie Méric, *Histoire de M. Émery et de l'Église de France pendant la Révolution ;* à M. le baron E. de Mandat-Grancey, *Dans les Montagnes-Rocheuses.* — Six prix de 1000 fr. : à M. Émile Ganneron, l'*Amiral Courbet ;* à M. Léon Allard, les *Vies muettes ;* à M. Louis Morin, le *Cabaret du puits sans vin ;* à M. A. Gennevraye, *Trop riche ;* à M. le général Ambert, *Récits militaires ;* à Mme Jeanne Cazin, l'*Enfant des Alpes.* — Deux médailles d'or à deux poètes : M. Auguste Dorchain, *Conte d'avril ;* M. Louis Legendre, *Cynthia.*

Prix Gobert. — Grand prix, M. Paul Thureau-Dangin, troisième volume de l'*Histoire de la Monarchie de Juillet ;* second prix, M. Francis Decrue, *Anne de Montmorency.*

Prix Thérouanne. — Un prix de 1500 fr. à M. le baron Kervyn de Lettenhove, *Les Huguenots et les Gueux ;* un prix de 1500 fr. à M. René Stourm,

Les Finances de l'ancien régime et de la Révolution; un prix de 1000 fr., à M. Dubédat, *Histoire du Parlement de Toulouse.*

Prix Thiers. — 1° Un prix de 1500 fr. à M. Barthélemy Pocquet : *Les Origines de la Révolution en Bretagne;* 2° un autre prix de 1500 fr., partagé entre les deux ouvrages suivants : *François Miron et l'administration municipale de Paris, sous Henri IV,* par M. Miron de l'Espinay, et l'*Histoire des persécutions au IIIe siècle,* de M. Paul Allard.

Prix Bordin. — Par portions égales : à M. le comte de Reiset, *Modes et usages au temps de Marie-Antoinette;* à M. Ch. Bénard, *La Philosophie ancienne;* à M. le comte de Baillon, *Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans.*

Prix Marcelin Guérin, de 5000 fr. — Par portions égales : à M. Gustave Desjardins, *Le Petit Trianon;* à M. Jules Favre, *Étude bibliographique et littéraire sur Olivier de Magny;* à M. Petit de Julleville, *Les Comédiens en France au moyen âge;* à M. Léopold Limayrac, *Étude sur le moyen âge;* à M. Boscowitz, *Les Tremblements de terre.*

Prix Langlois. — Un prix de 2000 fr. à M. Bouché-Leclercq, pour une traduction de l'*Histoire grecque* de Curtius et pour une traduction de l' *Histoire de l'hellénisme* de Droysen. Un prix de 1000 fr. à M. Trawinski pour la traduction d'un manuel d'archéologie, *la vie antique des Grecs et des Romains* de MM. Guhl et W. Koner.

Prix Archon-Despérouses. — Un prix de 1500 fr. à M. Nadault de Buffon, *La Correspondance de Buffon.* Un prix de 1500 fr. à M. Van Hamel, publication avec notes et glossaire, des romans de *Carité* et *Miscrere,* poèmes de la fin du XIIe siècle. — Un prix de 1000 fr. à M. Paul Ristelhüber, auteur d'une édition nouvelle des *Deux dialogues du nouveau langage françois italianizé* par Henry Estienne.

Prix Vitet. — Un prix de 5000 fr. à M. Pierre Loti (Julien Viaud). Un prix de 2700 fr. à M. Julien Daillière.

Prix Maillé-La-Tour-Landry. — A M. Constant Améro : *Le tour de France d'un petit Parisien.*

Prix Lambert. — Partagé entre M. Ernest d'Hervilly, M. Alphonse de Launay et Mlle Gabrielle d'Arvor (Mlle Élisabeth Isnard de Belley).

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — L'Académie a tenu, le 19 novembre, sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Gaston Paris. Après le discours du président, sur l'éloge des académiciens morts dans l'année, et la proclamation des prix des différents concours, M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une notice sur la vie et les travaux d'Ambroise Firmin-Didot. M. Maspéro donne lecture d'un intéressant mémoire sur les récentes découvertes des momies de Séti Ier, Ramsès II (Sésostris) et Ramsès III. Voici la liste des prix décernés :

Prix ordinaire. — Tableau de l'éducation et de l'instruction des jeunes Athéniens aux cinquième et sixième siècles avant J.-C. — M. Paul Girard.

Antiquités de la France. — L'Académie décerne des médailles : à M. Fichot, pour sa *Statistique monumentale du département de l'Aube;* à M. Paul Durieu, pour son livre sur *Les Gascons en Italie;* à M. l'abbé Albanès, pour ses diverses dissertations sur l'histoire ecclésiastique de Provence : à M. H.-Fr. Delaborde, pour son mémoire sur les *Œuvres de Rigord et de Guillaume-le-Breton, historiens de Philippe Auguste.*

L'Académie accorde en outre des mentions honorables : à M. H. Moranvillé, pour son mémoire manuscrit sur *Jean le Mercier;* à MM. le comte Charpin de Feugerolles et M. C. Guigue, pour leurs trois cartulaires de *l'Abbaye d'Ainay,* des *Francs fiefs du Forez,* et du *Prieuré de Saint-Sauveur-en-Rue;* à M. Prou,

pour son livre intitulé : *Hincmar, De ordine palatii*, texte latin traduit et annoté ; à M. Hellot, pour sa *Chronique parisienne anonyme du quatorzième siècle*, publiée pour la première fois d'après le manuscrit unique de la bibliothèque municipale de Rouen ; à M. L. Grignion, pour son livre : *Description et historique de l'église Notre-Dame-en-Vaux de Châlons* ; à M. Lebègue, pour ses *Fastes de la Narbonnaise*.

Prix de numismatique, partagé entre M. Gariel, pour son ouvrage intitulé : *Les Monnaies royales de France sous la race carolingienne*, et M. Aloïs Heiss, pour son ouvrage : *Les Médailleurs de la Renaissance*.

Premier prix Gobert. — M. du Fresne de Beaucourt, pour son *Histoire de Charles VII*; second prix, M. Pfister, pour ses *Études sur le règne de Robert le Pieux*.

Prix Bordin (Numismatique de l'île de Crète). — Le prix n'est pas décerné. Une récompense de 2500 francs est accordée à M. Jean N.-A. Svoronos. Un encouragement de 2000 francs est accordé à M. Clément Huart.

Prix Stanislas Julien. — Le P. Séraphin Couvreur, pour son *Dictionnaire français-chinois*.

Prix Delalande-Guérineau. — M. Paul Regnaud, pour son ouvrage intitulé : *La rhétorique sanscrite*.

Prix de La Grange. — M. Chabaneau, pour l'ensemble de ses travaux sur la poésie provençale et française.

Lectures faites a l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans la séance du 5 novembre, M. Edmont Le Blant entretient l'Académie du vol des reliques au moyen âge. M. Holleaux lit une notice sur une statue d'Apollon trouvée en Béotie. — Le 12 novembre, M. Perrot étudie les monuments découverts par la dernière mission allemande dans la Syrie septentrionale. M. Heuzey traite ensuite la question de l'influence de l'art grec sur l'art de la Susiane et de la Perse, d'après les monuments mis au jour par la mission Dieulafoy. — Le 19 novembre, séance publique annuelle. (Voy. plus haut.) — Dans la séance du 26 novembre, M. Alexandre Bertrand fait part à l'Académie de la découverte, aux environs de Nîmes, d'une inscription gauloise.

Lectures faites a l'Académie des Sciences morales et politiques. — Dans la séance du 6 novembre, M. Baudrillart entretient l'Académie de la condition sociale de la population des Deux-Sèvres. M. Fustel de Coulanges commence la lecture d'un mémoire sur la législation des Francs Chamaves. — Dans les séances du 13 et du 20 novembre, M. Geffroy lit à l'Académie la remarquable introduction dont il va faire précéder sa prochaine publication de deux volumes de lettres inédites de Mme de Maintenon. Cette étude, très favorable à Mme de Maintenon, la venge des calomnies de Saint-Simon et montre l'heureuse influence qu'elle exerça dans le gouvernement du Royaume. — Le 27 novembre, M. Alfred Baudrillard lit un mémoire sur les négociations entreprises par Philippe V, en 1727, pour arriver à annuler la renonciation qu'il avait faite en montant sur le trône d'Espagne, de ses droits éventuels à la couronne de France. M. Louis Legrand communique une étude sur une société de bienfaisance hollandaise, fondée en 1818 dans le but de défricher les landes incultes des provinces septentrionales des Pays-Bas.

La Maison de Jeanne d'Arc. — M. Alex. Sorel, président du tribunal de Compiègne, et auteur de plusieurs ouvrages historiques fort estimés, a voulu entreprendre le pèlerinage de Domrémy; il l'a fait à deux reprises, seul d'abord, en 1884, puis l'année suivante avec la Société historique de Compiègne. Il ne s'est pas contenté de ce pieux hommage à la mémoire de

la libératrice de la France : il nous donne aujourd'hui le récit circonstancié de son pèlerinage (*La Maison de Jeanne d'Arc à Domrémy,* avec vue et plan. Paris, Champion ; Orléans, Herluison, 1886, gr. in-8 de 101 p. Prix : 3 fr. 50), avec de très intéressantes études sur la maison et la famille de Jeanne d'Arc, son enfance, ses portraits, etc., etc., empruntés aux meilleures sources. Le tout illustré par des dessins dûs au crayon de M. A. Duflot, un de ses collègues de la Société historique, forme un ensemble aussi attrayant qu'instructif. Il est seulement regrettable que l'écrit soit déparé par de nombreuses fautes d'impression, dont toutes ne figurent pas dans le compendieux *erratum* placé à la fin (ainsi, p. 12, *V*audricourt pour *B*audricourt).

« L'Adoration des Mages » de Rubens. — M. Alphonse Goovaerts, sous-chef de section aux Archives générales du royaume, à Bruxelles, et notre collaborateur, M. H. Stein, qui délaisse momentanément la bibliographie pour les beaux-arts, viennent de publier une intéressante brochure (imprimée à Anvers, V° De Backer; Paris, A. Picard, in-8 de 56 p.), dans laquelle est retracée l'histoire d'un tableau de Rubens, conservé aujourd'hui au Musée du Louvre sous le n° 427. Jusqu'à ce jour, on croyait que « l'Adoration des Mages » avait été peinte en 1621 pour l'archiduc Albert ; mais c'est là une erreur, provenant d'une confusion entre le tableau du Louvre et un autre que Rubens fit pour l'église de Sainte-Gudule à Bruxelles. En réalité, celui qui nous occupe fut terminé entre 1626 et 1629 et reproduit en gravure dès 1630 ; il avait été commandé à Rubens par Pierre Peckius, chancelier de Brabant, ou par sa veuve, et était destiné à orner le maître-autel de la chapelle des Annonciades, de Bruxelles. Après quelques détails utiles sur P. Peckius et sa famille, dont l'histoire est intimement liée à celle du couvent des Annonciades, MM. Goovaerts et H. Stein rappellent les dangers courus par la toile de Rubens, pendant les sièges qu'eut à subir Bruxelles, en 1695 et en 1708. Plus tard, en 1777, le comte d'Angiviller, directeur général des bâtiments du roi de France, et admirateur passionné de l'école flamande, résolut d'enrichir les collections artistiques de Louis XVI de quelques-uns des tableaux provenant des couvents supprimés des Jésuites. « L'Adoration des Mages » fut l'un de ceux qui tentèrent ses mandataires, et la vente fut conclue le 30 mai 1777, au prix de quatorze mille florins. Mais le gouvernement de Bruxelles s'était ému en voyant les chefs-d'œuvre des maîtres belges passer en si grand nombre à l'étranger, et il ne fallut rien moins que de véritables négociations diplomatiques entre les ministres des deux puissances pour faire ratifier le marché. Les lettres et autres pièces relatives à cette affaire, extraites des Archives du royaume à Bruxelles et des Archives nationales de Paris, forment une des parties les plus intéressantes de cette curieuse brochure. — Nous signalerons en terminant une autre publication de M. Stein qui a fait imprimer son Mémoire sur le *Sculpteur Louis-Claude Vassé* (*Documents inédits*), lu à la dernière réunion des sociétés savantes et des beaux-arts des départements à la Sorbonne (Paris, E. Plon, gr. in-8 de 15 p.)

La mort d'Étienne Marcel. — M. Jules Tessier, professeur d'histoire à la Faculté des Lettres de Caen, dédie à ses collègues, les professeurs d'histoire, un écrit de quelques pages intitulé *La mort d'Étienne Marcel. Étude historique* (Paris, Paul Dupont, 1886, gr. in-8 de 40 p.; extr. de la *Revue de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur*). « Il y a là, dit-il, une vieille erreur que tous, pour une large part, nous avons contribué à répandre. » Tout le monde a cru, en effet, jusqu'ici, qu'Étienne Marcel aurait

péri en voulant, au milieu de la nuit, introduire Charles le Mauvais dans Paris. M. J. Tessier a découvert que tout le monde s'était trompé : « Étienne Marcel a été tué en plein jour, et il y a eu, dans la journée du 31 juillet, à Paris, non pas tentative de Marcel pour livrer la ville au roi de Navarre, mais simplement complot des partisans du Régent pour assassiner Marcel. » — Assassinat avec préméditation : voilà ce que le professeur de Caen met au compte des Parisiens qui défendaient la cause royale contre le trop célèbre prévôt des marchands. Ce n'est pas ici le lieu de rechercher s'il a réussi à établir sa thèse ; nous laissons cela à de plus habiles et nous nous bornerons à signaler au public la nouvelle tentative de réhabilitation indirecte d'Étienne Marcel, « le prétendu traître, qui, au dire de M. Tessier, n'a été qu'une victime, » et qui, de plus, « a été odieusement calomnié » par ceux qui l'avaient tué.

Les Bibliothèques de New York. — Il y a, en ce moment, à New York, outre un assez grand nombre de cabinets de lecture, très fréquentés, six grandes bibliothèques, qui ne sont pas des établissements publics, puisque leur fondation et leur entretien sont l'œuvre de l'initiative privée et qu'on ne peut y être admis que sous certaines conditions. La « Mercantile Library » a été créée par une société qui exige un droit d'entrée assez considérable ; la « Lenox Library » fondée en 1870 par M. Lenox, a coûté à ce dernier près de deux millions d'installation, et l'entrée n'en est pas gratuite ; de même pour l' « Apprentices' Library ». Les plus anciennes bibliothèques de New York sont absolument dans le même cas ; ainsi pour avoir entrée dans la « Society Library », dont la fondation date de 1700, il faut être membre de la Société et payer une cotisation annuelle de 50 francs. Cet établissement, qui renferme aujourd'hui environ 75,000 volumes, possède un grand nombre de livres curieux sur les beaux-arts, notamment la Collection Green, composée de 600 ouvrages. Seuls les savants qui font partie de l' « Historical Society » peuvent travailler dans sa bibliothèque ; cependant les étrangers y sont admis pour des recherches exceptionnelles dans des ouvrages qu'on ne peut se procurer ailleurs. « L'Historical Society » compte aujourd'hui 73,000 volumes imprimés, et de nombreux manuscrits ainsi que des antiquités de tout genre, médailles, etc.; on y remarque aussi une importante collection de journaux américains. Enfin la dernière grande bibliothèque que nous ayons à signaler, « l'Astor Library », fondée en 1848 grâce à la générosité de M. John Jacob Astor et de ses héritiers, renferme plus de 220,000 volumes, parfaitement classés, paraît-il ; c'est un des plus riches dépôts de New York, comme le montre le *Catalogue of the Astor library* qui vient de s'augmenter d'un volume contenant le commencement de l'index alphabétique, *Authors and Books. A-D.*, imprimé à Cambridge (The Riverside press, in-4 de 1,118 p.).

Louis XV, le duc de Gramont et le régiment des gardes françaises. — Un travailleur érudit et consciencieux, M. A. Communay, vice-président de la Société des archives historiques de la Gironde, a trouvé aux Archives nationales (K 142), et vient de publier sous ce titre (Auch, imp. Foix, 1886, in-8 de 48 p.), un curieux dossier contenant vingt-trois lettres adressées à Louis XV, de 1743 à 1745, par le duc de Gramont, colonel des gardes françaises, et autant de réponses du Roi. On sait que le chef de ce régiment d'élite correspondait directement avec le roi et que toutes les nominations étaient faites dans ce corps sans avoir été soumises au préalable au ministre de la guerre. Les documents publiés par M. Communay sont entièrement autographes, les réponses du Roi étant écrites de sa main à la marge des

lettres du duc. Cette correspondance est importante pour l'histoire militaire et spécialement pour celle du régiment des gardes ; elle commence au moment de l'insuccès de Dettingen où les gardes françaises, en proie à une panique indescriptible, se débandèrent et reçurent le sobriquet peu flatteur de « canards du Mein ». Le régiment avait pourtant été cruellement éprouvé, neuf officiers et quatre cent vingt hommes étaient restés sur le terrain. Le duc de Gramont, chef du régiment depuis 1741, ne négligea rien pour lui rendre la complète estime du Roi et du pays. Sa correspondance témoigne de ses efforts qui furent pleinement couronnés de succès, et se continue jusqu'à la veille de la bataille de Fontenoy où le duc trouva une mort glorieuse. Les textes perpétuellement annotés avec une érudition très sûre sont précédés d'une substantielle et intéressante notice sur le duc de Gramont (1689-1745) et sur le régiment des gardes françaises.

Almanachs. — Outre l'*Almanach de la France catholique* dont nous parlons plus haut (p. 499), citons encore les deux *Almanachs* publiés sous le patronage de la Société bibliographique et rédigés avec un soin particulier cette année tant au point de vue *Historique et patriotique* qu'au point de vue *des Campagnes*. L'*Almanach des Missions*, extrait des *Missions catholiques*, de Lyon, est à ce titre vraiment intéressant. L'*Almanach de Fourvière* contient un historique du pèlerinage. Parmi les almanachs religieux, il est à regretter que le *Grand Almanach de la Famille*, de Nancy, ait laissé échapper des histoires douteuses et des bons mots peu spirituels. L'*Almanach des Enfants* a de bonnes gravures et quelques fautes de français. Celui que nous avons distingué le plus, c'est un *Catholic home almanach* venant d'Amérique, chez Benziger, à Cincinnati. A l'attrait des gravures et des histoires se joint celui du calendrier où, entre autres améliorations et renseignements très pratiques, il y a l'indication des jours de maigre et de jeûne, par deux petits poissons rouges du plus bel effet.

Paris. — Nous avons précédemment signalé l'énorme différence qui existe entre les ressources dont disposent l'administration de la Bibliothèque nationale et celle du British Museum. Voici une autre comparaison qui n'est pas moins humiliante : la bibliothèque de l'université de Strasbourg peut consacrer chaque année cent mille francs à l'acquisition d'ouvrages nouveaux, tandis que la bibliothèque de notre université de Paris ne dispose pour le même objet que d'un crédit de « cinq cents francs », et sur cette somme, il faut encore prélever les dépenses occasionnées par les reliures indispensables. Qu'on bâtisse des écoles primaires, très bien ; mais qu'on ne réduise pas nos universités à cette honteuse indigence.

— Le t. II du *Catalogue des manuscrits de la bibliothèque Mazarine*, publié par M. Auguste Molinier, a récemment paru chez Plon. Il comprend les divisions suivantes : théologie moderne ; droit canon et civil ; histoire universelle, histoire ancienne, histoire ecclésiastique, civile et histoire de France

— M. Ph. Milsand a fait imprimer son Mémoire lu au dernier Congrès des Sociétés savantes tenu à Paris et contenant une réponse à la 16e question proposée dans la section d'histoire et de philologie. Il porte pour titre : *Objet, division et plan d'une bibliographie départementale*. Ce plan nous paraît étendu, mais bien compliqué ; et renferme, à notre avis, bon nombre de subdivisions qui disparaîtraient avec avantage. Ainsi, est-ce que les ouvrages relatifs aux « Voies romaines » (parag. 3 de la section I), ne pourraient pas être compris dans la « Géographie ancienne » (parag. 2 de la même section), et ne serait-il pas facile de réunir les matières des paragraphes 4 et 8 de la même section,

l'un et l'autre étant relatifs aux routes et aux chemins de fer? N'est-il pas singulier de voir les artistes figurer dans la même section (XI•) que les épidémies et le conseil d'hygiène ; leur place est à l'article « Biographie ».

— La préfecture de la Seine nous adresse une *Note à l'appui du projet de budget de 1887* pour les *Bibliothèques municipales de Paris.* (Paris, imp. nouvelle, in-4). Cette brochure donne des renseignements statistiques sur le service de ces bibliothèques, qui occasionnerait en 1887 une dépense de 207,400 fr.

— On vient de réimprimer, à l'usage des candidats à l'Agrégation d'histoire (Programme officiel de 1886-87) d'après le Recueil des *Ordonnances* (t. III, p. 121-146), la grande « Ordonnance faite en conséquence de l'assemblée des trois estats du royaume de France, de la Langue d'oïl, contenant plusieurs règlements sur différentes matières, » donnée à Paris au mois de mars 1356, en y joignant les sommaires qui se trouvent dans ledit Recueil. Le tout forme une jolie plaquette, fort bien imprimée par Protat, à Mâcon, qui se trouve chez Alph. Picard (gr. in-8 de 45 p.). Ajoutons que le texte de l'ordonnance a été collationné par M. Ch. V. Langlois, sur le *Registre rouge vieil* du Châtelet (Arch. nat. Y 2).

— M. F. Vieweg a entrepris de publier une suite de l'*Histoire littéraire du XIX• siècle, Manuel critique et raisonné des livres rares, curieux et singuliers... depuis 1800 juqu'à nos jours... Supplément de Brunet, de Quérard, de Barbier.* Les deux premiers volumes de cet ouvrage ont été édités par M. A. Laporte; la suite annoncée par M. Vieweg paraîtra par fascicules de 5 feuilles.

— Notre collaborateur M. Tamizey de Larroque a publié *Deux testaments inédits,* celui d'Alexandre Scot (1616) et celui de Jean-Jacques Bouchard (1661). Les notes abondent, on y trouve même une « malicieuse remarque, » et l'on y apprend un certain nombre de curieux détails. (Extrait du *Bulletin critique,* t. VII, p. 194-7.)

— Sous le titre de *Une Aventure du baron de Lusignan,* M. Tamizey de Larroque vient de publier (Nérac, L. Durey, 1886, in-32, 26 p.) le récit de « la capture faite en 1625 par le duc d'Épernon, du baron Guy de Lusignan, un des principaux officiers de l'armée du duc de Rohan », plaquette fort rare, imprimée en 1625; à la suite il nous donne le titre et la première page d'une « brochure imprimée à Bordeaux en 1631, en l'honneur du marquis de Lusignan, François II, frère du baron Guy. »

— M. le comte J. Boselli a publié en brochure son travail sur *La Maison d'Armagnac et l'unité française depuis le XV• siècle* (Paris, Dentu, in-8), inséré d'abord dans la *Revue Britannique.*

— Vient de paraître une notice de M. l'abbé Pérot sur le quartier et l'abbaye de Saint-Victor, fondée par le roi Louis le Gros. Cette notice, publiée sous le titre de l'*Esprit chrétien,* contient, outre la partie historique, le discours prononcé par M. l'abbé Pérot à la paroisse de Saint-Nicolas du Chardonnet, à l'occasion de la fête de saint Victor, ainsi que le texte et la traduction des proses composées par Adam de Saint-Victor en l'honneur de ce martyr.

— La librairie H. Oudin a mis en vente l'oraison funebre de *S. E. le cardinal Guibert, archevêque de Paris,* par S. G. Mgr Perraud, évêque d'Autun (in-8 raisin).

— M. Ed. Drumont vient de faire paraître chez Marpon et Flammarion un volume intitulé *La France juive devant l'opinion* (in-8). L'ouvrage porte les sous-titres suivants : *La France juive et la critique; — Le Système juif et la question sociale; — L'Escrime sémitique; — Ce qu'on voit dans un tribunal.* M. Drumont n'a pas abandonné le ton agressif qui caractérise sa récente

publication et a déterminé les rencontres que l'on sait. On annonce que son livre est l'objet d'une poursuite judiciaire.

— Une traduction française de l'ouvrage du lieutenant-colonel C. Roettschau : *La Prochaine guerre franco-allemande, étude politique et militaire*, paraît à la Librairie illustrée (in-18).

— Une revue hebdomadaire, dont nous avons publié les sommaires dans la *Partie technique* du *Polybiblion*, le *Bulletin de la réunion des officiers*, a été remplacée le 4 décembre par la *Revue du cercle militaire*, que nous ferons également connaître à nos lecteurs.

— La librairie de Morot et Chuit annonce la récente apparition de *La France sous les armes* (1re livraison); le texte de cette publication, qui comprendra environ 20 livraisons, est dû à M. Mermeix et à un officier général qui a gardé l'anonyme; les illustrations sont l'œuvre de M. Henry Dupruy (gr. in-4).

— Dom Paul Benoît, chanoine régulier de Saint-Claude, auteur d'un ouvrage déjà si remarqué sur *Les Erreurs modernes*, prépare un livre touchant la discipline du clergé, les institutions ecclésiastiques, les écoles, en un mot toute l'organisation intime de l'Église pendant les douze premiers siècles de l'ère chrétienne. Cet ouvrage sera comme le développement de la dernière partie du beau livre de Dom Adrien Gréa : *L'Église et sa divine constitution*. L'auteur puise constamment aux sources : sa vaste érudition et son jugement si sûr nous promettent un véritable monument sur un sujet en somme bien peu ou bien mal connu, dont l'étude est cependant de la plus grande importance pratique et de la plus haute édification.

— M. l'abbé F. Lagrange vient de publier la cinquième édition, revue et abrégée, de son ouvrage sur la *Vie de Mgr Dupanloup, évêque d'Orléans, membre de l'Academie française* (Poussielgue, 3 vol.). M. l'abbé Lagrange voulant rendre son travail plus accessible à tous, a remplacé le format in-8 des précédentes éditions par l'in-12. Dans la suppression qu'il a dû faire il a surtout poursuivi « un but pacifique » et s'est efforcé d'éviter le retour de certaines polémiques soulevées par l'apparition de son premier travail, sans toutefois modifier ses conclusions; quelques additions, peu nombreuses, ont confirmé, dit-il, ses jugements en élucidant certaines questions douteuses.

— L'*Univers* du 10 novembre reproduit un article publié dans l'*Avenir du Calvados* par M. Gaston Le Hardy, sur *Le grand Combat contemporain ou l'Église et la Révolution de 1859 à 1885*, l'ouvrage de M. Lucien Degron (Paris, Palmé). Nous signalons l'article et le volume à l'attention de nos lecteurs.

— M. S. Luce va publier à la librairie Hachette une édition in-12 de sa *Jeanne d'Arc à Domremy*.

— Paraîtra en janvier, le premier numéro de la *Revue d'histoire diplomatique*, publication trimestrielle, faite sous les auspices de la Société d'histoire diplomatique. Chaque livraison, composée d'environ 160 pages, grand in-8, renfermera des articles étendus sur les relations de la France avec l'étranger aux differentes époques de son histoire, des comptes rendus et une bibliographie des ouvrages rentrant dans le cadre de la revue. Les articles du premier numéro, actuellement sous presse, sont dus à MM. le duc de Broglie, Rothan, de Maulde, baron A. d'Avril, F. Funck-Brentano, de Barthélemy, etc.

— M. Camille Doucet a réuni en volume ses Rapports annuels à l'Académie française sur les *Concours littéraires* (C. Lévy, gr. in-18).

— On nous a signalé la publication d'une nouvelle revue mensuelle que

nous recommandons spécialement à nos lecteurs : *La Science catholique, revue des questions religieuses,* publiée sous la direction de M. J.-B. Jaugey. Voici le sommaire du premier numéro, annoncé pour le 15 décembre : *De l'unité de l'espèce humaine,* par M. l'abbé Vigouroux ; — *En quoi l'âme des bêtes diffère de l'âme des hommes,* par le R. P. Coconnier ; — *L'Hypnotisme et les suggestions hypnotiques,* par le Dr Guermonprez ; — *Les Catholiques et l'Histoire des religions,* par Mgr C. de Harlez ; — *Bulletin scripturaire,* par le R. P. Corluy

— Le 1er décembre a commencé à paraître *l'Indépendant littéraire,* revue bi-mensuelle, qui a pour directeur M. Alphonse Delepouve et pour rédacteur en chef M. Albert Gerès.

— Paraîtra à la fin de décembre le volume VII du *Dictionnaire encyclopédique et biographique de l'industrie et des arts industriels,* publié par M. E. O. Lamy, à la Librairie des dictionnaires.

— Nous avons reçu la *Bibliographie ou Catalogue général et complet des livres de droit et de jurisprudence publiés jusqu'au 15 octobre 1886; classé dans l'ordre des codes avec table alphabétique des matières et des noms d'auteurs* (Paris, Marchal et Billard, 1887, in-8 de XXVIII-122 p.). Cette publication est destinée à faire connaître les livres de droit publiés chaque année. L'auteur de cette *Bibliographie* aurait trouvé dans la partie technique du *Polybiblion* beaucoup d'indications qui auraient dû figurer dans un *Catalogue... complet.*

— Mentionnons également deux autres brochures qui nous ont été adressées : *Conférence sur les assurances sur la vie,* faite à Salins-les-Bains (Jura), par M. P. de Chamberet, et imprimée à Paris, chez L. Warnier (in-18 de 36 p.) et *De la suggestion envisagée au point de vue pédagogique* (Paris, bureaux de la *Revue de l'hypnotisme*), par le Dr E. Berillon.

— M. G. Bapst a extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* son Mémoire intitulé : *Sur la provenance de l'étain dans le monde ancien* (Imprimerie nationale, in-8).

— M. Paul Stapfer prépare une nouvelle édition de son ouvrage sur *Shakespeare et les tragiques grecs,* édité par la librairie Hachette.

— Vient de paraître à la librairie J. Rouam un beau volume de M. Ad. Jullien, consacré à *Richard Wagner, sa vie et ses œuvres* (gr. in-8) ; cet ouvrage renferme, outre quatorze lithographies de M. Fantin Latour, quinze portraits de Richard Wagner et de nombreuses gravures et eaux-fortes.

— L'*Inventaire des richesses d'art de la France,* publié chez Plon par l'administration des beaux-arts, vient de s'augmenter d'un nouveau volume, consacré aux *Monuments religieux de la province.* — La deuxième partie des *Archives du musée des monuments français* (E. Plon), publiée par la même administration, a récemment paru ; elle forme un volume gr. in-8, de 480 p., composé de pièces tirées des Archives nationales et relatives au musée créé par Alexandre Lenoir. La troisième et dernière partie, qui sera suivie d'une table raisonnée, est sous presse. L'intérêt de cette publication est surtout dû aux savantes annotations de MM. Anatole de Courde de Montaiglon, professeur à l'École des chartes, J. Guiffrey, P. Mantz, H. Jouin, rédacteur de la *Revue de l'art français,* et A. Lenoir.

Angoumois. — M. Paul de Fleury a entrepris la formation aux archives départementales de la Charente d'une bibliothèque angoumoisine, où seront conservés tous les imprimés, livres, brochures, placards, feuilles volantes se rattachant à l'histoire du département.

— Le rapport adressé au Préfet de la Charente par M. Paul de Fleury sur le service des archives départementales, tiré à part, in-8 de 22 p., contient

de nombreux relevés d'actes d'état civil, utiles pour l'histoire des familles de la région.

— M. Chauvet vient de faire paraître sous le titre de : *Les Métaux sous les dolmens,* tiré à part des *Matériaux pour l'histoire de l'homme,* une reproduction augmentée d'une brochure précédemment publiée sous le même titre et tirée du Bulletin de la Société archéologique de la Charente.

— A été imprimé chez Chasseignac et Cie à Angoulême, le *Catalogue du musée archéologique d'Angoulême* (in-8).

Anjou. — M. André Joubert a résumé brièvement les principales phases de l'existence de *Michel-Eugène Chevreul (1786-1886)*, né à Angers le 31 août 1786; dans sa brochure (imprimée à Angers, chez Germain et G. Grassin, gr. in-8), M. A. Joubert rappelle les travaux de l'illustre savant et décrit rapidement les fêtes de son centenaire.

Artois. — M. Pagart d'Hermansart vient de publier sous ce titre : *La Maison de Laurétan, issue des Lorédan de Venise, en Allemagne, dans les Pays Bas et en Artois* (Saint-Omer, H. d'Homont, 1886, in-8 de 81 p.), une notice très bien faite sur une maison dont l'origine peut être incertaine, mais dont la généalogie présente un véritable intérêt pour l'histoire de l'Artois et de Saint-Omer en particulier. Nous félicitons l'auteur de la façon dont il a composé son travail. Nous avons remarqué avec plaisir l'innovation qui consiste à donner, à la fin, le tableau en raccourci de la généalogie, avec renvois aux pages. Ajoutons que l'index géographique et la table des armoiries des familles citées constituent aussi des éléments pleins d'intérêt.

Auvergne. — La *Revue d'Auvergne* nous apprend que les archives départementales du Puy-de-Dôme se sont dernièrement enrichies de plusieurs registres du XVIIIe siècle provenant de la mairie de Chamalières. Ces registres, dont le plus ancien commence au jeudi 3 janvier 1709, ont trait à l'administration des terres de Montroignon et de Chamalières, appartenant au duc de Bouillon. M. G. Rouchon, archiviste du département, a également retrouvé à Besse les archives des prêtres communalistes de Besse et quelques pièces relatives à la châtellenie de Besse.

— Parmi les publications récentes, signalons la *Biographie des personnages historiques ou dignes de mémoire de la ville de Riom,* par M. L. Gondelon (Riom, Jouvet, in-8), et une courte notice archéologique de M. E. Magitot, intitulée : *Contribution à l'histoire archéologique de l'Auvergne. La cité souterraine de Combeperet (Puy-de-Dôme)*, (Paris, Chaix).

Bretagne. — M. F. Saulnier a fait imprimer chez Ch. Catel, à Rennes, une brochure remplie de notes et documents inédits, et intitulée : *Seigneurs et seigneuries : La Ravaudière, Les Loges, Montbouan, le Plessis Giffart, Changé* (in-8°).

— M. Dubois de la Patellière a écrit une monographie de *La Paroisse de Saint-Étienne de Montluc (Loire-Inférieure) avant la Révolution* (Nantes, imp. Bourgeois, gr. in-8).

— M. le docteur Anizon vient de consigner dans un petit volume in-18 ses impressions sur une *Excursion archéologique et pittoresque à la baie de Bourgneuf et à Sainte-Marie de Pornic* (Nantes, imp. Bourgeois).

— On doit à M. A. Macé une étude sur *La Dernière Tenue des États de Bretagne* (Nantes, Grimaud, in-8).

— Enfin, M. l'abbé Lucas a consacré à *L'Église de Tréguier* un mémoire de 24 p., imprimé à Nantes, chez Grimaud (in-8).

Champagne. — Pour paraître dans les premiers jours de 1887 : *La Justice criminelle et le bourreau à Châlons et dans quelques villes voisines*, par Louis Grignon (Châlons-sur-Marne, imp. Martin, in-8).

DAUPHINÉ. — L'auteur des *Études de bibliographie dauphinoise*, qui signe « Un vieux bibliophile dauphinois, » a récemment fait paraître le fasc. VI de ses *Études*, qui contient des *Notes sur les thèses illustrées dauphinoises* (Grenoble, imp. Allier, in-8).

— La disparition du *Nouvelliste de l'Isère* avait privé la ville de Grenoble de tout organe conservateur. M. Desplagnes, ancien magistrat, a résolu de combler cette lacune en publiant le *Dauphiné catholique, défense de l'ordre chrétien.*

FLANDRE. — La Société de Saint-Augustin a fait imprimer, sous le titre de *Paternité et Maternité dans l'éducation* (Lille, Desclée, in-16 de 60 p.), le discours prononcé le 2 août 1886, à la distribution solennelle des prix de l'école libre de Saint-Joseph de Lille, par le R. P. Félix, S. J.

LANGUEDOC. — M. Jacques Gebelin, auteur d'une *Histoire des milices provinciales (1688-1791)*, édité en 1882 par la maison Hachette, vient d'ajouter un nouveau chapitre à cet ouvrage dans une brochure faisant partie de la *Petite Bibliothèque de Nemausa* et intitulée : *Les Milices provinciales de Nîmes d'après les Archives nimoises : Le Tirage au sort à Nîmes au XVIIIe siècle* (Nîmes, A. Catélan, gr. in-8 de 56 p.). Ce travail renferme d'utiles renseignements sur le mode de recrutement, d'organisation et d'entretien des troupes à cette époque.

— M. L. Granier, libraire à Castres, annonce la mise en vente d'un important ouvrage d'histoire locale : *Annales de la ville de Castres depuis les origines jusqu'à la réunion du comté de Castres au domaine de la couronne (647-1519)*, par M. L. Barbaza (in-12 de 300 p.).

— M. E. A. Martel a fait imprimer à Beaugency, chez Laffray, sa conférence sur *La Région des Causses; les gorges du Tarn et Montpellier-le-Vieux*, prononcée à la dernière assemblée générale annuelle de la Société de topographie de France (in-8).

— M. C. Barrière-Flavy a fait paraître une *Notice historique sur Saint Quéric* (Toulouse, imp. Chauvin, in-8 de 119 p. avec planches).

LORRAINE. — MM. Ch. Guyot et L. Germain viennent d'établir dans une curieuse brochure (imprimée à Nancy, chez Crépin Leblond, in-8 de 53 p.), la généalogie de *Paul Bernard comte de Fontaine, mort à Rocroi en 1643*, qui était, paraît-il, d'origine lorraine. Né vers 1578, il épousa en 1612 Anne de Raigecourt et reçut le titre de comte en 1627; il laissa pour héritier son neveu, Bernard de Raigecourt. La notice est suivie de pièces justificatives qui ne sont pas toutes inédites.

— Signalons deux autres brochures de M. Léon Germain : la première est une étude sur *L'Origine de Guillaume de Marcillat, peintre-verrier (XVe-XVIe siècles)*, imprimée à Nancy, chez Crépin-Leblond; la seconde renferme un extrait du *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, intitulé : *Anciens bénitiers lorrains* (même librairie).

— M. H. Lepage a extrait des *Mémoires de la Société d'archéologie lorraine* son mémoire sur *Les Seigneurs, le château, la châtellenie et le village de Turquestein* (Nancy, Crépin-Leblond, in-8 de 92 p.).

LYONNAIS. — Le 1er octobre ont paru les *Annales lyonnaises*, nouvelle publication bi-mensuelle, artistique, littéraire et illustrée.

— M. E. Révérend du Mesnil a résumé et examiné dans une courte notice les travaux de MM. Cucherat et Vingtrinier sur *l'Origine et l'étymologie des noms Beaujeu et Dombes;* cette notice, insérée d'abord dans la *Revue du Lyonnais*, a été tirée à part (Lyon, imp. Mougin-Rusand, in-8).

NORMANDIE. — M. Pierre Carel vient de faire paraître : *Histoire de la ville de Caen, depuis Philippe-Auguste jusqu'à Charles IX* (in-8).

— M. le vicomte de Grouchy a publié un fascicule de 8 p. in-8 : *La Famille d'un intendant du duc de Saint-Simon.*

— On nous signale aussi l'apparition de deux œuvres nouvelles de M. Veuclin : *Notes historiques sur l'instruction publique avant la Révolution dans la ville de Bernay et les environs* (in-8, 36 p. Bernay, imp. Veuclin); — *Histoire de la ville de Bernay, suivie de notes historiques et archéologiques sur les communes du canton* (2e édition, Bernay, imp. Duval, in-8, IX-62 p.). Ce dernier ouvrage a été fait avec la collaboration de M. A. Bazin.

— Mentionnons aussi : *Essai historique sur la littérature et les arts en Normandie de 1715 à 1848,* par L. Brun (in-8, 13 p.); — *Essai sur le patois normand de la Hague*, par Jean Fleury (in-8, 368 p.).

— La Société des Bibliophiles normands vient de publier le discours prononcé par M. Ch. de Beaurepaire, son président, dans l'assemblée générale tenue à Rouen le 15 juillet 1886; il contient des notices nécrologiques sur M. Brianchon, publiciste, né à Nesle en Bray le 22 juin 1815, décédé à Gruchet le Valasse le 15 mars 1886, et sur M. l'abbé Lebeurier, ancien archiviste de l'Eure, né à Villedieu (Manche) le 5 juillet 1819, mort également en 1886 à Mantes (Seine-et-Oise). M. Ch. de Beaurepaire a annoncé la publication, maintenant prochaine, de deux opuscules : *Les Magnificences faites à Rouen, en l'église du couvent des religieuses Emmurées, pour la béatification de la Mère Rose de Sainte-Marie, du tiers ordre de Saint-Dominique,* éditées par M. Paul Baudry; — et *l'Essai de traduction en vers burlesques d'une pièce de poésie latine, intitulée* « Excidium Augi, par M***, *par T..., prêtre, curé de Saint-Jacques d'Eu* », édité par M. Stéph. de Merval, sur l'édition de 1768 (in-12, 111 feuillets).

PÉRIGORD. — Dans la nuit du 24 au 25 octobre, un incendie a causé les plus grands ravages dans le séminaire de Périgueux, et détruit presque complètement sa curieuse bibliothèque, composée de trente mille volumes dont un grand nombre étaient relatifs à l'histoire locale; des manuscrits d'un grand prix, et le nouveau *Propre diocésain,* encore inédit, qui représente plusieurs années de minutieuses recherches, ont été également la proie des flammes.

PICARDIE. — *Le Cabinet historique de l'Artois et de la Picardie* nous signale deux publications récentes relatives à cette dernière province : *Recherches sur les graveurs d'Abbeville,* par M. E. Delignières (Paris, Plon, in-8) et *Iconographie du département de la Somme* (Abbeville, imp. C. Paillart, gr. in-8).

POITOU. — Vient de paraître à la librairie Lecène et Oudin, Paris et Poitiers, *Le Carrefour de la maison des Trois Girouettes,* récit du XVIe siècle, par M. J. L. de la Marsonnière (in-12 de 630 p.). Ce roman historique a pour objet l'introduction du protestantisme à Poitiers.

— Un nouveau recueil scientifique vient de paraître à Poitiers, sous ce titre: *le Poitou médical.*

— On annonce la nomination de M. Lièvre, président du Consistoire d'Angoulême, comme bibliothécaire de la ville de Poitiers.

— M. Alfred Richard commencera incessamment à la Faculté des Lettres de Poitiers son cours d'Histoire du Poitou.

— M. Paul de Longuemare, avocat à Caen, vient de mettre sous presse une importante étude, écrite en partie d'après des documents inédits, sur la famille poitevine de Sainte Marthe, qui a compté tant de représentants illustres dans l'érudition, etc.

— M. A. de la Bouralière a publié en tirage à part le travail qu'il a donné dans le *Bulletin de la Société des Antiquaires de l'Ouest* sur les *Bornes de l'ancien bourg Saint-Hilaire de Poitiers* (in-8 de 11 p.).

— L'éditeur Clouzot, de Niort, distribuera sous peu la seconde partie de l'important ouvrage de MM. O. de la Rochebrune et feu Benjamin Fillon : *Poitou et Vendée* (in-4, avec eaux-fortes.).

— Le même éditeur publiera prochainement l'édition de *Bernard Palissy*, préparée par M. B. Fillon, et précédée d'une indroduction par M. Louis Audiat.

— Vient de paraître à Niort, chez L. Favre, le tome VII de la nouvelle édition de Du Cange.

— M. Léo Desaivre a publié en tirage à part ses *Notes sur le prieuré de Champdeniers*, O. S. B. Saint-Maixent, in-8, extrait du *Bulletin de la Société de statistique des Deux-Sèvres.)*

SAINTONGE. — M. Georges Musset, bibliothécaire de la ville de la Rochelle, va faire paraître une *Histoire de la faïencerie rochelaise.*

— Viennent de paraître : *Saint Eutrope dans l'histoire, la légende et l'archéologie*, par M. L. Audiat, président de la Société des Archives de Saintonge (in-8 de près de 300 p.); — *M. Boisgiraud*, par M. André Lételié, ancien président de l'académie de la Rochelle, tiré à part de la *Revue poitevine et saintongeaise.*

— M. l'abbé Vallée a fait paraître à Saintes, *Hippolyte le Gardeur de Tilly, étude biographique et littéraire* (in-12 de 124 p.). M. H. de Tilly était vice-président de la Commission des Arts et Monuments de la Charente-Inférieure et de la Société des Archives de Saintonge.

ALLEMAGNE. — Un ouvrage de M. von Mörner sur les épopées allemandes et françaises vient de paraître à Leipzig, chez O. Wigand, sous le titre de *Die deutschen und französischen Heldengedichte des Mittelalters als Quelle für die Culturgeschichte* (in-8.)

— M. Euler a recherché dans une recente brochure, intitulée *Das Königthum im altfranzösischen Epos*, le rôle de la Royauté dans l'ancienne épopée française (in-8.)

— M. Oesterlin a publié un catalogue des ouvrages relatifs à Richard Wagner, en deux volumes.

— Les *Monumenta Germaniae paedagogica* commencent à paraître. On y veut publier tout ce qui a rapport à l'instruction en Allemagne. Bon nombre de collaborateurs protestants et catholiques ont promis leur concours, entre autres le P. Pachtler, de la Compagnie de Jésus, qui publiera tout ce qui a rapport à la Compagnie. M. R. Kehrbach dirige la publication de cette œuvre, dont le premier volume contient les règlements scolaires de la ville de Brunswick.

— Signalons un intéressant recueil de textes et d'extraits de chroniques, relatifs à l'ancienne abbaye d'Egmond (Pays-Bas), publié par le Dr Carl von Richthofen, sous le titre suivant : *Die älteren Egmonder Geschichtsquellen* (Berlin, W. Hertz, in-8).

— M. R. Rocholl a groupé dans une biographie de Rupert, de Deutz, des renseignements historiques sur l'histoire eclésiastique du XIIe siècle. Son travail porte pour titre : *Rupert von Deutz. Beitrag zur Geschichte der Kirche im XII. Jahrhundert* (Gütersloh, C. Bertelsmann, in-8).

— On vient de distribuer aux souscripteurs la IVe partie des Œuvres de Jean Paul, publiée par von Nerrlich, dans la collection du Dr Jos. Kürschner : *Deutsche National Litteratur Ausgabe* (Stuttgart, W. Spemann). On sait que cette importante collection comprend déjà plus de 150 volumes.

— Le vol. III du *Recueil de documents pour servir à l'étude des traditions populaires*, édité par la maison Henninger, d'Heilbronn, a dû être récemment distribué aux souscripteurs.

Signalons deux récentes publications allemandes relatives à la littérature grecque : *Beiträge zur griechischen Excerpten-Literatur*, études par A. Kopp (Berlin, Gaertner, in-8); — *Geschichte der griechischen Literatur*, ouvrage dû à M. W. Kopp (Berlin, Springer, in-12).

— Vient de paraître le tome I de la Correspondance de la reine Catherine, de Jérôme roi de Westphalie, de Napoléon Ier avec Frédéric roi de Wurtemberg, publiée par le Dr Aug. von Schlossberger, sous ce titre : *Briefwechsel der Königin Katharina und des Königs Jérôme von Westphalen, sowie des Kaiser Napoleon I mit dem Könige Friedrich von Württemberg* (Stuttgart, W. Kohlhammer).

Angleterre. — Nous apprenons que M. David Nutt, de Londres, prépare en ce moment le premier volume d'une collection qu'il intitulera *English History by Contemporary Writers* et qui doit embrasser l'histoire politique et sociale de l'Angleterre.

— L'administration du British Museum va faire classer et cataloguer la partie polonaise de ses collections littéraires. Ce travail a été confié à M. Naake.

Autriche. — L'éditeur G. Szelinski, de Vienne, a mis en vente une traduction allemande des œuvres du poète hongrois Josef Kiss; cette traduction est l'œuvre de M. Jos. Steinbach.

Belgique. — La thèse soutenue, il y a deux ans, par notre collaborateur M. Stein, devant le Conseil de perfectionnement de l'École des chartes, va être publiée sous les auspices de l'Académie royale de Belgique et paraîtra dans ses *Mémoires*. M. Stein avait choisi comme sujet une *Étude biographique, littéraire et bibliographique sur Olivier de la Marche.*

Espagne. — Mgr Urbain Ferreiroa vient de publier le premier volume d'une *Historia Apologetica de los Papas* (Valladolid, Pastor, in-8), qui, faite d'après les dernières découvertes de l'Archéologie et les travaux les plus récents, laissera bien loin derrière elle tout ce que l'Espagne a produit d'analogue jusqu'à présent. Ce premier volume s'arrête à S. Télesphore. Ce qui donne à supposer que l'ouvrage sera assez volumineux.

— On vient de commencer à Palma de Mallorca (Iles Baléares) une édition définitive faite sur les manuscrits originaux, des œuvres de Raymond Lulle, de l'Ordre des Frères mineurs, un des savants les plus justement renommés du XIIIe siècle. On sait combien de discussions théologiques, philosophiques et scientifiques se sont élevées autour de ce personnage, que les uns se sont plu à combler d'éloges en en faisant un saint, pendant que d'autres érudits l'accusaient de sorcellerie et d'hérésie. La nouvelle édition de ses œuvres est d'autant plus à désirer que les précédentes étaient extrêmement défectueuses; quand elle sera achevée on pourra porter un jugement équitable sur la personne de l'auteur ; mais comme elle sera volumineuse, l'édition de 1721 ne comportant pas moins de 10 vol. in-fol., il y a bien à craindre qu'elle ne soit pas terminée à bref délai. C'est M. Jérôme Rossel, mallorquin comme Lulle, qui publiera l'édition sous les auspices et aux frais du prince Louis Sauveur, archiduc d'Autriche. La première livraison a paru au mois d'août dernier.

— La « Sociedad de los Bibliofilos españoles » fondée en 1866 vient de publier son vingt-huitième volume. Elle ne tire qu'à 300 exemplaires, et la plupart de ses publications sont des éditions *princeps* et faites sur les manuscrits. Quelques-unes cependant sont des réimpressions d'ouvrages rarissimes et introuvables.

Pologne. — L'Académie de Cracovie édite des *Relations sur l'art en Pologne,* qui sont arrivées au troisième volume.

— M. S. B. Chylinski prépare une *Bibliographie lithuanienne* et publie un Commentaire sur l'édition de la Sainte Écriture, imprimée à Londres en 1663, en langue lithuanienne.

— La *Bibliographie numismatique polonaise* de Ryszard, éditée en 1882, est complétée par l'*Album des numismates polonais.*

— Une *Bibliographie historique de Pologne* va paraître à bref délai. Le directeur de cette entreprise est le Dr Finlek.

— Le professeur Liske publie dans l'*Historisch Zeitschrift*, de Sybel, une *Revue de la littérature historique en Pologne* pendant les trois dernières années. On y trouve les noms de plus de quarante auteurs.

— Le Conseil de l'Université de Cracovie fait dresser une liste de tous les professeurs de l'Université avec l'indication de leurs ouvrages.

— Les Archives centrales de Vilna sont enfin mises en ordre. Un ukase du tzar, daté du 2 avril 1852, avait décrété que les Archives polonaises dispersées devaient être réunies dans trois dépôts : Vilna, Vitebsk et Kijov. A la fin de l'année 1853, on compta aux Archives de Vilna 3,046 livres; en 1858, 15,340; actuellement les Archives possèdent 17,767 volumes.

Russie. — L'académicien Abich, récemment décédé, ayant laissé inachevé son ouvrage capital intitulé : *Geologische Forschungen*, la Société géographique aura soin de le faire terminer à l'aide des matériaux laissés par l'auteur.

— Le comte D. Tolstoï, président de l'Académie et ministre de l'Intérieur, vient de publier une nouvelle étude sur les *Écoles urbaines du temps de Catherine II.*

— Paraîtra bientôt un récit populaire sur *Vladimir, prince de Kiev et les héros Kioviens,* découvert dans le nord de la Russie avec d'autres manuscrits qui se conservaient chez des paysans.

— La Commission archéographique de Kiev a publié, en brochure séparée, un travail du célèbre archevêque de Kherson, Innocent, imprimé autrefois dans le *Journal du ministère de l'Instruction publique.* La brochure a pour titre : *Origines du christianisme en Pologne,* et a été traduite en polonais.

— M. Veinberg est déjà à la dixième livraison de ses *Écrivains russes classiques.* Elle contient le *Peintre,* journal de Novikov, et sera suivie de quelques autres fascicules.

— On assure qu'une Société archéologique privée va être établie à Pétersbourg et à Moscou, dans le but d'étudier les provinces de l'empire soumises autrefois aux potentats d'Orient.

— Dans une récente session de la Société de l'annaliste Nestor, à Kiev, le professeur Dachkévitch a fait une fort intéressante communication relative aux travaux d'un professeur de l'Université d'Oxford, lequel aurait constaté que la ville de Kiev avait été jadis la capitale du royaume des Goths et la résidence d'Almanaric, qu'elle formait le centre de l'Europe orientale bien avant le IXe siècle et entretenait des relations avec Constantinople depuis la fondation de la Rome nouvelle.

Suisse. — Parmi les ouvrages qui ont paru récemment, nous signalerons les suivants : *Die Schlacht von Arbedo (30 Juin 1422) nach Geschichte und Sage,* par Théodore von Liebenau. *Catalogue des manuscrits grecs des bibliothèques de la Suisse : Bâle, Berne, Ensiedlen, Saint Gall, Schaffouse et Zurich,* par M. H. Omont, de la Bibliothèque nationale de Paris, (in-8, 66 p.) extrait du *Centralblatt für Bibiothekswesen. Le château de Gruyères, description,* par E. Balland, (in 12, 23 p. avec 3 vignettes, Genève, J. H. Georg.) *Dessins d'ornement de Hans Holbein. Fac-similé et photogravure des dessins originaux appartenant au*

Musée de Bâle et au British Muséum, aux Musées du Louvre et de Berlin et à diverses collections privées; avec des notices explicatives et une introduction générale, par Edouard (gr. in-fol. colombier en portefeuille, Paris, Boussod, Valadon et Cie.) *Henri George, Leader du socialisme agraire,* par Jamin, (gr. in-8, 27 p. Genève, H. Stapelmorth.) *Programme des concours de l'Université de Genève pendant les deux semestres de l'année 1886-1887.* (Gr. in-8, 36 p. Genève, imp. Ch. Schuchard.)

— Voici l'indication de quelques ouvrages relatifs à la prétendue réformation : *Correspondance des Réformateurs dans les pays de langue française, recueillie et publiée avec d'autres lettres relatives à la Réforme et des notes historiques et bibliographiques*, par A. L. Herminjard, Tome VII (1541 à 1542) avec un *Index alphabétique des noms,* (in-8 546 p. Genève, Bâle, Lyon, H. Georg). — *Jacob Vernel, théologien genevois (1698-1789)*, thèse par Charles Falleti, (in-8 de 120 p., Genève, H. Georg). *Scènes de la Réformation dans le Pays de Vaud (1526 à 1538)*, par A. Vuillet (in-12, 96 p. Lausanne, Georges Bridel).

— C'est par erreur que l'un de nos collaborateurs, rendant compte dans la livraison d'octobre du *Polybiblion* (p. 355), de *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, de M. Jacob Burckhardt, a parlé de la « mort » de l'auteur; M. J. Burckhardt est encore actuellement, nous écrit l'un de ses anciens élèves, professeur à l'Université de Bâle.

Algérie. — M. Vaille, professeur d'archéologie à Alger, chargé d'une mission ayant pour objet de rechercher les monuments archéologiques de l'Algérie inconnus jusqu'à ce jour, a découvert, près de Cherchell, sur l'emplacement du palais du roi Jubor II, deux belles statues, des mosaïques de grandes dimensions figurant des sujets mythologiques, et aussi des inscriptions et des médailles.

États-Unis. — Doit paraître chez A. S. Barnes, de New-York, une édition de luxe du remarquable ouvrage de Lossing : *History of New York city.*

— M. G. Bush vient de publier une étude sur la première université américaine : *Harvard, the first American University* (Boston, Cupples, in-8).

— Lord Ronald Gower a écrit un essai historique sur les derniers jours de Marie Antoinette : *Last Days of Marie Antoinette* (Boston, Roberts).

Dernières publications illustrées. — On sait qu'au moment des étrennes, de grandes publications illustrées arrivent souvent les derniers jours. C'est ainsi que nous venons seulement de recevoir : *La Femme au XVIIIe siècle,* par E. et J. de Goncourt, in-4 de 396 p. et de nombreuses héliogravures, chez Didot. Broché : 30 fr. L'illustration de ce volume, reproduisant les gravures du siècle dernier, est hors ligne. L'impression est très soignée, sauf quelques légers accrocs. Le texte est écrit avec beaucoup d'entrain. C'est un ouvrage splendide, mais on doit choisir en quelles mains le donner. Il en est de même pour les *Récits des temps mérovingiens,* par Augustin Thierry, in-4 de 208 p. et 42 dessins de J. P. Laurens, reproduits par Poirel, à la librairie Hachette. Broché : 30 fr. Le texte est bien connu. Les gravures sont belles ; quelques détails archéologiques ont seuls échappé à l'artiste qui les a dessinés ; le procédé de reproduction mérite des éloges particuliers. C'est ce que nous louerons aussi dans les *Civilisations de l'Inde,* par le docteur Gustave Le Bon, in-8 j. de 732 p., 7 chromolithographies, 2 cartes et 350 gravures en héliogravure (Didot). Broché : 30 fr.. Le texte est évidemment écrit par un homme peu catholique (p. 380). Mais l'illustration est bien supérieure à celle du voyage de Mme Jane Dieulafoy dans *La Perse, la Chaldée et la Susiane* (Hachette), in-4 de 709 p., 336 gravures sur bois, et 2 cartes. L'auteur rend hommage à la religion

catholique (p 635) et aux Sœurs de Saint-Vincent de Paul (p. 122). Broché : 50 fr. Mais cet ouvrage comporte des gravures et des détails qui s'adressent plutôt à des esprits déjà formés, qu'à ceux de jeunes gens. Les deux volumes du *Tour du Monde*, 1886, in-4 (Hachette) rentrent dans cette série de voyages. Les *Conférences et lettres* de P. Savorgnan de Brazza (Dreyfous) in-8 j. de 463 p. et de nombreuses gravures et photogravures, broché : 10 fr. Les *Cinq années au Congo*, d'Henry M. Stanley, trad. de Gérard Harry (même librairie), in-8 de 533 p., 100 gravures sur bois et 4 cartes, broché : 10 fr., sont des productions intéressantes et bien éditées. *Roméo et Juliette*, traduction de Daffry de La Monnoye, illustrations d'Andriolli, gravures de Huyot, gr. in-4 de 193 p., n'a pas le mérite d'illustration des précédents. Broché : 40 fr. L'impression rentre dans le caractère des italiennes de la fin du dernier siècle et des Didot du commencement de celui-ci. *Rodolphe Töppfer*, par Auguste Blondel (Hachette), in-8 j. de 416 p. et 25 photogr., broché : 30 fr., est une étude littéraire et bibliographique qui doit intéresser. Les volumes édités pour les enfants et sortis de la maison Ducrocq : *La Roselière*, par Paul Combes ; *Promenades en forêt*, par E. D. Labesse et H. Pierret ; *Le Secret de mademoiselle Marthe*, par Émile Desbeaux, in-8 carrés de 5 et 7 fr., brochés, sont très remarquables comme illustration et impression ; *les Reines de France*, par Mlle Celliez (même éditeur), brochés : 10 fr., le sont seulement comme impression ; mais tous ces volumes nous ont paru rédigés dans un esprit peu religieux ; et la valeur de leur texte nous a semblé au-dessous de celle de leur édition. *Les deux Gaspards* forment un petit conte des plus amusants bon à mettre aux mains des enfants de 12 à 14 ans (Jouvet), in-8 carré de 123 p. et 33 gravures. Broché : 5 fr. Nous n'en dirons pas de même de *La Veillée au pays Breton* (Jouvet), broché : 5 fr., destinée aux enfants du même âge, mais dont nous ne pouvons que reprouver le texte, et même quelques-unes des gravures (p. 69). Les deux volumes de la *Bibliothèque des Merveilles* (Hachette) consacrés aux *Paquebots à grande vitesse*, par Maurice Demoulin, et à l'*Artillerie*, par le colonel Hennebert, notre collaborateur, sont, croyons-nous, bons à mettre entre toutes les mains.

Tous ces livres, que nous venons seulement d'indiquer, feront du reste l'objet d'un compte rendu dans le plus bref délai possible. Mais nous avons tenu à les signaler, avant notre bon à tirer de cette livraison de décembre ; c'est, nous semble-t-il, une dette, que nous acquittons avec grand plaisir, vis-à-vis de nos lecteurs et des éditeurs.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Original de la première abdication de Napoléon Ier. — Dans quel dépôt se trouve l'original de la première abdication de l'Empereur Napoléon en date du 11 avril 1814?

Illustracion cattolica. — Où se publie la revue en langue espagnole intitulée *Illustracion cattolica*, quel en est le mode de publication, le prix d'abonnement, la valeur littéraire ou artistique?

Œuvres de science sociale. — Quel est l'éditeur des œuvres de science sociale de Mgr Bagshaw, évêque de Nottingham? Les œuvres d'économie sociale de Rodbertus Yagetzow sont-elles traduites en français et quel en est l'éditeur? Les œuvres d'économie sociale de M. Rudolf Meyer sont-elles traduites en français et quel en est l'éditeur?

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture Sainte. Les Livres saints et la critique rationaliste. Histoire et réfutation des objections des incrédules contre les saintes Écritures (*F. Vigouroux*) 229
Histoire sainte de l'Ancien et du Nouveau Testament (*Dr Schuster*, traduit en russe sur la 38e édition allemande par *A. Hesen*). . . 131

Théologie dogmatique et morale. Jacobi Lainez, secundi Præpositi generalis Societatis Jesu, Dissertationes tridentinæ; ad manuscriptorum fidem edidit et commentariis historicis instruxit (*Hartmannus Grisar*) 409
Prælectiones de locis theologicis, quas in collegio romano habebat (*Joannes Perrone, S. J.*) 35

Théologie ascétique. Imitation de Jésus-Christ. Traduction nouvelle augmentée d'une table alphabétique des matières et de réflexions inédites pour chacun des chapitres ou de prières sur l'Eucharistie empruntées à de saints personnages (*M. N. de Wailly*) 231
Jesus-Christ et son règne (*P. Marin de Boylesve*) 512
La Passion de N.-S. Jésus-Christ au point de vue historique et archéologique (*l'abbé G. Martin*) 230
La Miraculeuse chapelle de Notre-Dame du Chêne (*le R. P. Dom Paul Piolin*). 166
L'Imitation de Jésus-Christ, traduite en vers français, par *Pierre Corneille* 484

Religion de l'Orient et mythologie. Essai sur les sciences maudites. Au seuil du mystère (*Stanislas de Guaita*) 331
La Science occulte, étude sur la doctrine ésotérique (*Louis Dramard*). 331
La Théosophie universelle. Théosophie Bouddhiste (*lady Caithness, duchesse de Pomar*). 332
Fragments glanés dans la théosophie occulte d'Orient (*la même*). . 332
Le Bouddhisme selon le canon de l'Église du Sud sous forme de catechisme, traduction française sur la 14e édition, par *D. A. C.* (*Henry P. Olcott*) 333
Non Christian religions systems : — 1° The Coran, its composition and teaching (*William Muir*). — 2° Confucianism and Taouism (*Robert K. Douglas*). — 3° Hinduism (*Monier William*). — 4° Buddhism in China (*S. Beal*). — 5° *Islam*. (*J. W. Stobart*) 37
La Mythologie, traduit de l'anglais par *Léon Parmentier* (*Andrew Lang*) 409

JURISPRUDENCE

Droit canonique. Institutions canoniques données dans les écoles du Séminaire Pontifical Romain et du Collège Urbain (*De Camillis*). Traduites en français par M. l'abbé *Condis*, etc. 134
Institutionen des katholischen Kirchenrechts (*Dr Hugo Laemmer*) . 411

Droit privé. La Propriété, constitution, estimation, administration (*F. Convert*) 261

Droit criminel. La Criminalité comparée (*C. Tarde*) 530

Mélanges. Les Chapelles privées (*Léon Roux*) 531

SCIENCES ET ARTS

Histoire de la Philosophie. Tableau des progrès de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Hegel (*Nourrisson*). 385
Histoire de la Philosophie (*P. Vallet*). 387
Philosophes illustres. Antiquité et temps modernes (*A. Merklen*). . 387
Étude sur le Philèbe (*C. Huit*). 388
Aristotelis opera omnia quæ extant, brevi paraphrasi et litteræ perpetuo inhærente expositione illustrata a *Silv. Mauro*, S. J., editio juxta romanam anni 1668 denuo typis descripta, opera *Franc. Beringer*, S. J. Tomus II, cont. ethicam, politicam, œconomicam. Tomus III, cont. ll. de physico auditu, de cœlo et mundo, de generatione et corruptione (opera *Aug. Bringmann*, S. J.) (Bibliotheca theol. et philos. scholasticæ, selecta atque compos. a *Fr. Ehrle*, S. J.) 389
La Vie du R. P. Malebranche, prêtre de l'Oratoire, avec l'histoire de ses ouvrages (le *P. André*), publiée par le *P. Ingold* 394
De la Recherche de la vérité, livre second (*Malebranche*), édition classique, accompagnée de notes historiques, philosophiques et philologiques, précédée d'une étude préliminaire, par le *R. P. Largent*. 396
Histoire de la Philosophie contemporaine, supplément à l'Histoire générale de la Philosophie (*P. M. Brin*). 397
Victor Cousin et son œuvre (*Paul Janet*). 399
Philosophie de Stuart Mill (*H. Lauret*). 400
Essai sur les traités philosophiques de Cicéron et leurs sources grecques (*C. Thiaucourt*) 145
Cours élémentaire de philosophie, adapté à la préparation du baccalauréat (le *R. P. Chabin*). 414

Logique. Le Radicalisme de la Vérité. Études contemporaines (*J. Bareille*). 415

Morale. Le Stoïcisme et les Stoïciens (*J. d'Avenel*). 392
La Morale d'Épicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines (*M. Guyau*) 391
Étude sur le scepticisme de Pascal, considéré dans le livre des Pensées (*Ed. Droz*). 392
Les Essais de Montaigne, publiés par *H. Motheau* et *D. Jouaust*. Tome I. 383
Penseroso, réflexions et maximes (*Édouard Grenier*). 459
Philosophie de la femme chrétienne (*la comtesse Clotilde d'Ehrenfels*) 70

Éducation et Enseignement. La Question d'enseignement en 1789 d'après les cahiers (*l'abbé E. Allain*) 246
Éducation morale et instruction civique (*H. Baudrillart*) 167
Instruction civique à l'usage des écoles primaires (*C. F. Audley*). . 167
Petit traité d'économie pratique et de droit usuel, à l'usage des institutions (*C. F. Audley*) 167
Petit traité de morale, à l'usage des écoles primaires (*C. F. Audley*). 167
Petit traité d'instruction civique, suivi d'exemples de patriotisme (*J. Chaumeil*). 167
Instruction morale et civique (*J. L. Alaux*) 532
L'Éducation maternelle dans l'école (*Mme P. Kergomard*) 531
Premières leçons d'économie domestique à l'usage des écoles et des pensionnats de demoiselles (*Mlle Ernestine Wirth* et *Mme E. Bret*). 533
Le Livre de famille, volume en feuilles renfermées dans un écrin. 484

Politique. La Séparation de l'Église et de l'État (*Richard Sévy*). . . 455

Économie sociale. Die Irrthümer des Historismus in der deutschen Nationalökonomie (*Dr Carl Menger*) 97
Das Wesen und die Aufgaben der Nationalökonomie (*Dr Emil Sax*). 98
Die staatssozialistiche Bewegung in Deutschland (*Dr Moriz Ströll*). 99
Für den Staatssocialismus 100
Die Nährstände und ihre Zukünftige Stellung in Staate (*Steinmann-Bucher*) 100
Die Aussichtslosigkeit der Socialdemokratie (*Dr Albert Schäffle*). . 101

Die Einsichtslosigkeit des Hernn Schäffle (*Hermann Bahr*). . . . 103
Das Kapital. Tome II (*K. Marx*). 104
Das wirthschaftliche Leben der Völker. Ein Handbuch über Production und Consum (*Dr Karl von Scherzer*) 105
Ungarn und seine Bodenschütze (*Max Wirth*) 106
Die nordamericanische Eisenbahnen in ihren wirtschaftlichen und politischen Beziehungen (*Von der Leyen*) 106
Die nordamerikanischen Gewerkschaften unter dem Einfluss der fortschreitenden Productionstechnik (*A Sartorius Freih. v. Waltershausen*) 106
Annuaire de l'Économie politique et de la Statistique (*Maurice Block*) 514
Les Coalitions et les grèves dans l'histoire et l'économie politique, avec un appendice de lois de divers pays (*L. Smith*) 233
Le Patron, ses fonctions, ses devoirs, sa responsabilité (*Charles Périn*) 416
Du sentiment de l'association chez l'homme (*Joseph Mallat*) . . . 532
Le Devoir des hommes de cœur. La Question sociale. Trois Essais de religion moderne. Discours prononcés à Genève et au Cercle d'ouvriers d'Annecy (*Th. de la Rive*) 167
Manuel des œuvres. Institutions religieuses et charitables de Paris et des principaux établissements des départements pouvant recevoir des orphelins, des indigents et des malades de Paris . . . 455
Petit Manuel pour la fondation et la direction des patronages ruraux (*l'abbé Le Conte*). 358
Abrégé du manuel le Soldat fidèle à ses devoirs, édition modifiée et dédiée, sous les auspices de Notre-Dame des Armées, aux soldats français de terre et de mer. 530

Franc-Maçonnerie. Maçonnerie pratique, rituel du 33e et dernier degré de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien et accepté, par le très puissant souverain grand commandeur d'un des Suprêmes Conseils confédérés à Lausanne en 1875, édition sacrée et publiée par un profane. 41
Les Sœurs maçonnes. La franc-maçonnerie des dames et ses mystères (*Léo Taxil*) 42
La Cité antichrétienne au XIXe siècle. La Franc-Maçonnerie (*Dom Benoit*). 136
Cours de maçonnerie pratique, enseignement supérieur de la Franc-Maçonnerie, rite écossais ancien accepté, par un ancien Souverain grand commandeur 137
La Franc-Maçonnerie sous la troisième république, d'après les discours maçonniques prononcés dans les loges, par les FF . . Brisson, Jules Ferry, Albert Ferry, Leroyer, Floquet, Andrieux, Clémenceau, Emmanuel Arago, de Heredia, Caubet, Paul Bert, etc., (*Adrien Leroux*, ex-trente-troisième Souverain grand inspecteur général) 137
Le Vatican et les Francs-Maçons (*Léo Taxil*) 537
Les Mensonges de la Franc-Maçonnerie (*Jean-Baptiste-M. Dupuy*) . 536

Finances, Industrie, Commerce, Agriculture. L'Année financière (quatrième année). Histoire des événements financiers de 1885 (*L. Reymaud*) 261
L'Année scientifique et industrielle (29e année) (*Louis Figuier*). . . 359
Les Solutions démocratiques de la question des impôts. Conférences faites à l'École des sciences politiques (*Léon Say*) 417
Les Syndicats agricoles professionnels et la loi du 21 mars 1884 (*Georges Gain*) 456
Syndicats des agriculteurs de l'Indre. Organisation du syndicat. Discours, statuts, reglements, marchés, instruction pratique sur l'emploi des engrais chimiques 456
L'Agriculture française (*A. Larbalétrier*) 533
Lettre adressée à M. Tisserand, directeur de l'agriculture (*Chavée-Leroy*) 533

Physique. Électricité et magnétisme (*Fleeming Jenkin*), traduit et augmenté par *H. Berger et Croullebois* 403
Électricité (*le même*), traduit par *N. de Tedesco* 404
Traité élémentaire d'électricité, (*James Clerk Maxwell*), traduit de l'anglais par *Gust. Richard* 404

Les principales applications de l'électricité (*E. Hospitalier*) . . . 405
L'Électricité comme force motrice (*le comte Th. du Moncel* et *M. Frank Geraldy*) 406
Lois et origines de l'électricité atmosphérique (*L. Palmieri*), traduit de l'italien 407
Introduction à l'étude de l'électricité statique (*E. Bichat* et *A. Blondlot*). 407
Applications de l'électricité aux chemins de fer (*F. Rodary*) . . . 408
Le Télégraphe et le Téléphone (*Amédée Guillemin*) 408

Géologie. Geology chemical physical and stratigraphical (t. I) (*J. Prestwich*) 311
Erdgeschichte Ier Band : Allgemeine Geologie. (*Dr M. Neumayr*). . 313
Führer für Forschungsreisende (*Dr F. von Richthofen*) 314
Die Störungen der Gänge, Flötze und Lager (*G. Köhler*) 317
Arktische Triasfaunen. Beiträge zur paleontologischen Charakteristik der arktisch-pacifischen Triasprovinz (*Dr Edm. von Mojsisovics*) 318
Carte géologique de la Belgique dressée par ordre du Gouvernement (*Ed. Dupont*, directeur). Feuilles de Sautour, Marche et Durbuy 319
Die Glacialbildungen der norddeutschen Tiefebene (*Dr Dames*) . . 320
Geologische Karte der Stadt Berlin 321
Descrizione geologica dell'Isola d'Elba (*B. Lotti*) 322
Carta geologica dell'Isola d'Elba *B. Lotti, P. Fossen* et *E. Mattirolo*) . 323
Geologische Übersicht der Königreiches Serbien (*J. M. Zujovic*) . . 325
Bibliothèque géologique de la Russie, rédigée par *S. Nikitine* . . 325
The Survey of Western Palestine. Memoir on the Physical Geology and Geography of Arabia Petræa, Palestina and adjoining districts (*Ed. Hull*). 325
Mémoire sur la Géologie générale et sur les mines de diamants de l'Afrique du Sud (*A. Moulle*) 328
Beiträge zur Geologie der Argentinischen Republick (*Dr Alfr. Stelzner*) 329
Fifth Annual Report of the United States Geological Survey, 1883-84 (*J. W. Powell*, director) 418

Zoologie. Souvenirs entomologiques (troisième série) (*M. J. H. Fabre*). 515

Botanique. Les Amis des plantes et leurs ennemis (*H. de la Blanchère*) 168
Promenades botaniques de tous les mois (*E. D. Labesse* et *H. Pierret*) 456
Conseils sur le choix et la forme des arbres avant la plantation, suivis d'un traité sur la culture et la restauration des arbres fruitiers (l'abbé *Lefèvre*) 71

Astronomie. Traité de la détermination des orbites, des comètes et des planètes, 1er vol. (le chevalier *Th. d'Oppolzer*), édit. française publiée d'après la 2e édit. allemande, par *Ernest Pasquier*. . 335
Dogma e senso comune, considerazioni a riguardo di un recente avvenimento scientifico (*G. Botta*). 262

Art militaire. Les Armées modernes (le lieutenant-colonel *Hennebert*). 42

Mélanges. Les Recettes de famille (*M. Le Prieur*) 168
Manuel de la bonne société (la comtesse *de Valresson*) 537
L'Art d'être belle (la comtesse *de Valresson*) 360
A travers les mansardes et les écoles (Mme *Amélie Pollonnais*). . . 339
Fléaux et catastrophes (*P. Legrand*) 360
Nouvelle méthode de coupe et manière de faire ses robes soi-même (Mme *Alice Guerre*) 360
Le nouveau Livre de cuisine. Recettes pratiques (Mmes *Emmeline Raymond* et *Henriette Poul*). 361
Les grandes Guides (*Donatien Levesque*) 361

Beaux-Arts. Une Définition de l'art (*J. Navicow*) 72
Précis d'histoire de l'art (*C. Bayet*). 138

Artisti Francesi in Roma, nei secoli XV, XVI e XVII. Ricerche e stuedi negli archivi Romani (*A. Bertolotti*). 139
La Madone de Saint-Luc, devant l'histoire et devant la science (*le T. R. P. Hilaire de Paris*). 362

Peinture. Lettres sur l'art de la peinture (*L. de Bracquemont*) . . 138
L'École française de peinture (1789-1820) (*Paul Marmottan*) 337
Recueil de deux cents motifs d'architecture, depuis la Renaissance jusqu'à nos jours (*Daniel Ramée*) 518
Les Maîtres italiens en Italie (*Jules Levallois*) 488

Musique. Bravos et sifflets (*Arthur Heulard*). 171

Arts industriels. Faïences et porcelaines (*Al. Martin*). 234
La Photographie des débutants (*Léon Vidal*). 262
La Photographie instantanée (*Albert Londe*). 262
Petite Histoire de la Typographie (*Auguste Vitu*) 457
La Reliure moderne, artistique et fantaisiste (*Octave Uzanne*) . . 519

BELLES-LETTRES

Linguistique. Essais de grammaire historique néo-grecque. L'article féminin pluriel au moyen âge et de nos jours et la première déclinaison moderne. 1re partie (*Jean Psichari*) 338
Petit Dictionnaire logique de la langue française (*Élie Blanc*) . . . 235
Le Bhâgavata-purâna, ou histoire poétique de Krishna, traduit et publié par *Eugène Burnouf*, t. IV (*M. Hauvette-Besnault*) 44
Essais de mythologie et de philologie comparée (*J. van den Gheyn*). 45
Le Yi : King, ou livre des changements de la dynastie des Tsheou, traduit pour la première fois du chinois en français, par *P. L. F. Philastre*. 1re partie. 47

Rhétorique. L'Art de la diction (*l'abbé L. Bourgain*). 457
L'Art de dire (*Louis Leloir*). 534

Poésie. Grand Dictionnaire des rimes françaises (*F. Morandini d'Ecatre*) 110
Les Chants du Cavalier (*Édouard Cavailhon*). 110
Roses et Pâquerettes (*H. Tichy*). 111
Marines et Paysages (*H. Tichy*). 111
Ebauches poétiques (*H. Tichy*). 111
Les Ailes du rêve (*Henri Berne*) 111
Poésies (*Raphael Georges Lévy*) 112
Dominique (*Sylvane*). 112
Les Héliotropes (*Fernand Fouquet*). 112
Le Volontaire (*Alexandre Huré*). 112
Les Gloires de la France (*X. X.*). 113
A temps perdu (*Jules Cougnard*). 113
La Chance du Triumvir (*H. Hoormaert*). 114
Horace. Odes. Traduction en vers par *Ernest de Champglin* . . . 114
Les Proverbes de Salomon, mis en vers français par *A. J. Lafargue* . 114
Souvenirs et Fantaisies (*H. Villard.*) 114
Les Cantilènes (*Jean Moréas*). 114
Du Printemps à l'Automne (*Monnier de la Motte*). 115
Chansons. Monologues. Chansons à dire. Fantaisies (*Octave Pradels*). 115
Les Rats et les Grenouilles (*Lucien Berthereau*). 115
Chants de Rénovation. L'Orgie et l'Avenir (*E. de Villedieu*) . . . 115
Brises du soir (*Maurice François*) 116
Dernier Amour (*Louis Lacombe*) 116
Les Ressouvenirs (*Ferdinand Dugué*) 117
Un mystérieux Amour (*Daniel Lesueur*) 117
Tendresses et Cultes (*Émile Trolliet*) 118
Amours défunts (*Louis de Chauvigny*). 119
Violette et Sylvain (*Mlle A. Montaudry*) 120
Les Destinées. Anna et Loïc (*Albert Varet*) 120
Aux Champs (*Paul Harel*). 120
La Chanson de Roland (*Amédée Jubert*) 121
Le Dragon rouge, offert aux mânes des Gaulois. Réparation due à nos pères. Les Vrais Romains (*Damcavald*).. 123

Le Livre des Ames (*Zénon-Fière*) 123
La Vie et la Mort (*Jean Rameau*) 125
A travers la Vie (*Francis Pittié*) 125
Le Dieu dans l'homme (*Jean Aicard*) 126
Le Prisme (*Sully Prudhomme*) 128
Strambotti Sonetti dell' Altissimo (*Rodolfo Renier*) 263

Théâtre. Théâtre choisi de Molière. Ire Partie, comprenant le Misanthrope, l'Avare, les Femmes savantes, le Tartuffe. Édition classique, avec notes, analyses, appréciations et questionnaires (*le P. A. Sengler*) 236
Le Malheur d'avoir de l'esprit (Goré et Ouma), comédie en quatre actes et en vers (*Griboïédove*), traduite pour la première fois en français et précédée d'une notice par *A. Legrelle* 340

Folk-Lore. La Chanson populaire (*J. B. Weckerlin*) 425
Contes populaires de la Gascogne (*J. F. Blade*) 140
Coutumes populaires de la Haute-Bretagne (*Paul Sébillot*) 141
Légendes, Croyances et Superstitions de la Mer (*P. Sébillot*). . . 142
Ethologia de Blanes (*Joseph Corèils y Vieta*) 143
Tradizioni popolari abruzzesi raccolte. Vol. II. (*G. Finamore*) 144
Le Reputatrici in Sicilia (*Salomone Marino*). 144
Il Pesce d'Aprile (*G. Pitrè*) 144
Sagenschatz des Luxemburger Landes (*N. Gredt*). 452
Nos vieux Proverbes choisis, avec un commentaire plein d'histoires récréatives (*Lorédan Larchey*) 520

Romans, Contes et Nouvelles. L'Œuvre (*Émile Zola*) . . . 6
Les Dames de Croix-Mort (*Georges Ohnet*) 9
Mademoiselle de Bressier (*Albert Delpit*) 10
Bernard l'assassin (*Edmond Tarbé*) 11
Monsieur de Morat (*Edmond Tarbé*) 12
Le Pavé de l'Enfer (*Maurice Drack*). 12
Mari ou père? (*Jules Vilmain*). 13
La Confession posthume (*Paul Margueritte*) 13
Jacques Kerdraint (*Georges Aragon*). 14
Pacha, roman parisien (*J. Ricard*). 14
Melcy (*Noël Blache*) 14
La Bonne en or (*Henri Pagat*) 16
Ar Berniou Pez (Les Tas de pois) (*Henri Moreau*). 16
Les Hésitations de Madame Planard (*Léon Barracand*). 17
Aventures du temps passé. T. IV des Œuvres complètes (*Paul de Molènes*) 17
Le Baiser de Maïna (*Robert de Bonnières*) 18
Christine Sorel (l'auteur de « l'Héritier d'Anne Radcliffe ») . . . 19
Les Millions du beau-père (*Olivier des Armoises*) 19
Le Jeu des vertus (*Henri de Bornier*) 20
Le Loup dans la bergerie (*Alfred Destournelles*). 21
Mémoires d'un instituteur (*Lucien Thomin*). 22
L'Infirmière (*Louise de Lasserre*) 22
Frère et Sœur, histoire d'hier (*J. B. Gay*) 23
Le Petit Marquis (*Villia*). 22
Les Valbriant (*Mme Augustus Craven*) 23
Floréal (*Roger des Fourniels*). 24
Histoire d'une brique (*I. Natanson*). 25
Manfred (*Émile Moreau*). 26
Madame la Connétable (*Charles Buet*) 25
Un Vaillant (*Alexandre Vivier*). 26
Marcel Campagnac (*Francis Melvil*) 27
Espérit Cabassu (*Alexandre de Lamothe*) 26
Les Cosaques. Souvenirs de Sébastopol, traduit du russe (*le comte Léon Tolstoï*). 28
Marc le Nihiliste, traduit du russe (*Goncharoff*) 28
Mille âmes (*A. Th. Pisemsky*), traduit du russe par *Victor Derely* . . 29
Elle et moi (*Étienne Marcel*). 29
L'Honneur (*Ossip Schubin*), traduit de l'allemand par *R. Armand*. . 29
Hermann et Dorothée (*Goëthe*), traduit de l'allemand par *Léon Borée* 29
De ma fenêtre (*Grazia-Pier-Antoni Mancini*), traduit de l'italien par *Mme Colomb*. 30

Le Diable. Mœurs toscanes (*Magherini-Graziani*) 30
Nouvelles slaves, adapté en français par *Mme A. C. Strebinger* . . . 31
Bigarreau (*André Theuriet*) 32
Chambre d'hôte. (*Léo Rouanet*) 33
Les Gens qui s'amusent (*Léo Trézénick*). 33
Amours (*la princesse Marie Troubetzkoï*) 33
Trois Contes de Noël (*S. Blandy*). 34
Les Contes de l'abbé Féret. 34
Les Frères ennemis (*l'abbé A. Morigny*) 34
Nos Patriotes (*L. Lacertie*). 34
Les Hantises (*Édouard Dujardin*). 34
Contes étranges. Nouveaux contes étranges (*Henri Moreau*). . . . 35
Les Propos d'un bourgeois de Paris (*Jules Legoux*) 71
Pêcheur d'Islande (*Pierre Loti*) 289
Jean-de-Jeanne (*Émile Pouvillon*) 291
Monsieur Jean (*Ferdinand Fabre*) 293
Le Gars Perrier (*Robert de la Villehervé*) 295
L'Ève future (*le comte Villiers de l'Isle-Adam*). 296
Zo-Har (*Catulle Mendès*). 298
Le Boulet (*René Maizeroy*) 298
L'Insurgé (*Jules Vallès*). 299
L'Étoile éteinte (*Marcel Sémézies*). 300
Trop Belle (*Henry de Pène*). 301
Le Ministère de Martial Ravignac (*Félix Narjoux*). 303
Tartarin sur les Alpes (*Alphonse Daudet*) 304
Fusil chargé, récit militaire (*Eugène Mouton*) 304
Les Prétendants de Viviane (*Jean d'Etiau*) 304
Les Compagnons de la Chausse (*le chevalier G. de Crollalanza*). . . 305
L'Évadé (*Raoul de Navery*) 306
L'Abbaye de la Vallée d'Arc (*N. A. F. Puaux*) 306
Les Voleurs de locomotives (*Ferdinand Hue*). 306
Souvenirs de la Maison des Morts (*Th. Dostoïevsky*). Traduit du russe, par *M. Neyraud*. 307
A la Recherche du bonheur (*le comte Léon Tolstoï*). Traduit du russe, par *M. Halperine* 308
Pauvre Moschko, mœurs galliciennes (*K. E. Franzos*). Traduction de *Louis de Hessem* 308
L'Agonie d'une race (*Charles Simond*) 308
Sur la Spree (*J. Kraszewski*). Traduit du polonais, par *A. H.* . . . 309
La Famille Bucholz (*Julius Stinde*). Traduit de l'allemand, par *Jules Gourdault*. 309
Le Bien d'autrui (*Hephell*). Traduit de l'anglais 309
Lettres de l'Enfer (*Max Rowel*). Confessions d'un damné, traduites du danois, par *G. Ducros*. 309
Tête-Rousse (*Pontsevrez*) 310
Le Monde qui fait la fête (*Mousk*) 310
Les Héroïnes du devoir (*Paul Célières*). 310

Ouvrages pour la jeunesse. La Vie en famille (*Zénaïde Fleuriot*). 216
Mademoiselle Bréval (*S. de Lalaing*). 216
La Confession de Jobic (*Albert Trevad*). 217
Nizelle, souvenirs d'un orphelin (*Eugène Muller*) 218
Le Mari de Simone (*Georges du Vallon*) 218
Les Mémoires de Finette (*Louise Hameau*). 219
La Fille du pêcheur (*V. Vattier d'Ambroyse*) 219
Jasper ou les Pêcheurs d'Helgoland (*J. de Rochay*). 220
Diamant, bronze et or (*Mme de Stolz*) 220
Tante Lardelle (*la comtesse D. de Beaurepaire de Louvagny*). . . . 220
La Comédie des animaux (*Méry*). 221
La Guerre, récit épisodique d'un siège au XVIe siècle (*Carlo du Monge*), suivi de : Le Secret du Fer (*J. Protche de Viville*), et Les Lansquenets (*Ernest d'Hervilly*) 221
Contes aux tout petits (*P. Andriveau*). 222
Scènes enfantines (*Marie de Bosguérard*) 222
Tante Monique (le commandant *Stany*) 222
Notre Demoiselle (*Pierre du Château*) 223
Le Talisman de Marcelle, suivi de Lucie et Lucienne (*Gabrielle*

d'Ethampes) 223
Le Mariage de Josiane (*E. Meunier*). 224
Mon Cousin Rustique (*Henriette Large*) 224
Le Drame de l'Aveyron (*Jacques Brémond*) 224
Les Héritiers de Montmercy (*Eudoxie Dupuis*) 225
Souvenirs d'un petit Alsacien (*Mme Pierre Duchâteau*). 225
La Petite maison rustique (*Marthe Bertin*) 225
Pharos (*Adriana Piazzi*). 225
Les Sept métiers du petit Charles (*Léonce Petit*). 225
L'Enfant du 26e (*André Gérard*) 226
De Fil en aiguille (*Fr. Fleuriot-Kérinou*) 226
La Vie de ce monde (*J. Girardin*) 226
Histoire des quatre saisons (*Jean Grange*) 227
Esquisses provinciales (*E. Meunier*) 227
Histoire de Moustache ; mémoires d'un très bon chien (*Marialys*) . 227
L'Intelligence des bêtes (*L. Français*) 228
Histoire d'une bouteille (*Eug. Lefebvre*) 228
Tout chemin mène-t-il à Rome ? (*J. Girardin*) 228
Le Pauvre François, suivi de Ferma contre Pagliati (*Mme J. Colomb*). 228
Les Récits de la Grève (*Charles Deslys*). 228
A la recherche de la pierre philosophale (*Edouard Blanc*) 229
Récits d'un soldat. Les fusiliers marins au siège de Paris. Le sergent Hoff. Un Invalide. La Hacienda de Camaron (*Louis Lande*) . . . 362

Récentes publications illustrées. Au Tonkin et dans les Mers de Chine, Souvenirs et croquis (1883-1885) (*Rollet de l'Isle*) . 489
Plantes et Bêtes, causeries familières sur l'histoire naturelle (*J. Pizzetta*) 490
Du Spitzberg au Sahara (*Charles Martin*). 490
Timbouctou. Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan de docteur *Oskar Lenz*), traduit de l'allemand par *Pierre Lehautcourt*. . . . 491
En Campagne. Deuxième série (*Jules Richard*). 492
Autour du Concile. Croquis et Souvenirs d'un artiste à Rome (*Charles Yriarte*) 492
Poèmes et Récits (*François Coppée*). 493
Il était une fois (*Savinien Lapointe*). 493
A travers l'Amérique, nouvelles et récits (*Lucien Biart*). 494
L'Héritage de Charlemagne (*Charles Deslys*) 495
Le Journal de la Jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1886 495
Quand j'étais petit, histoire d'un enfant racontée par un homme (*Lucien Biart*) 496
Nizelle, souvenirs d'un orphelin (*Eugène Muller*) 496
Nicolas Nickleby, traduit de l'anglais (*Charles Dickens*) 496
Les Enfants dans la famille, raconté aux petits-enfants du bibliophile *Jacob* et publié par lui. 496
Histoire d'un forestier (*Prosper Chazel*) 497
Les Explorations inconnues. Entre deux Océans, voyages et aventures (*Lucien Biart*) 497
Les Explorations inconnues. Le Roi des Prairies, voyages et aventures (*Lucien Biart*) 497
Les Aventures de Tom Sawyer (*Mark Twain*). trad. de *W. L. Hughes*. 498
Les Aventures de Huck Finn, l'ami de Tom Sawyer (*Mark Twain*), trad. de *W. L. Hugues* 498
Malingreux (*Charles Richard*) 498
Almanach catholique de France. 499
L'Équitation puérile et honnête, petit traité à la plume et au pinceau (*Crafty*). 499
Nos Chéris chez eux, à la ville, à la mer, à la campagne, dans le monde (*Mars*) 499
Les Contes de fées (*Charles Perrault*) 499
Pour les petits et les grands enfants (*Adrien Linden*). 499
La Mission du Capitaine (*H. de Charlieu*). 500
Un Déshérité (*Mme Eudoxie Dupuis*) 500
Un Hiver au Cambodge. Chasses au tigre, à l'éléphant et au buffle sauvage. Souvenirs d'une mission officielle remplie en 1880-1881 (*Edgar Boulangier*). 501
Histoire des jardins anciens et modernes (*Arthur Mangin*). . . . 501

Serviteurs et commensaux de l'homme (*Saint-Germain Leduc*) . . 502
Les Trois Rois Mages (*Aimé Giron*) 502
Le Capitaine Bassinoire (*J. Girardin*) 503
Le Clan des Têtes chaudes (*Zénaïde Fleuriot*) 503
La Tante Derbier (*Mme Chéron de La Bruyère*) 504
Rouzetou (*Mme S. Blandy*). 504
Jean l'Innocent (*Mme Colomb*). 505
L'Armée depuis le moyen âge jusqu'à la Révolution (*P. Louisy*) . . 506
La Chevalerie et les Croisades (*idem*) 506
Henri IV et Louis XIII. La Fronde (*idem*) 506
Le Livre et les arts qui s'y rattachent, depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle (*idem*) 506
La Chasse aux lions (*Alfred Assolant*) 506
Le Roman de Christian (*Pierre du Château*) 507
La Succession du Roi Guilleri, suivi de Buchette et de Les Trois fils du roi Justus (*Charles Ségard*). 507
Souvenirs et impressions de voyage dans les pays du nord de l'Europe : Suède, Finlande, Danemark, Russie (*L. Léouzon Le Duc*) 508
La Chasse au Phénix (*Daniel Bernard*) 508
La France coloniale. Algérie, Tunisie, Congo, Madagascar, Tonkin et autres colonies françaises considérées au point de vue historique, géographique, ethnographique et commercial (*A.-M. G.*) . 509
Les Sources (*Mme Stanislas Meunier*) 510
Les grands Fleuves (*Henry Jacottet*) 510
Les Naufragés de la Calypso (*Mayne-Reid*) traduit de l'anglais par (*Mme Gustave Demoulin*) 510
Comme les grands (*Mme A. Fresneau, née de Ségur*). 510
Minette (*Julie Gouraud*) 511
L'Antiquaire (*Walter Scott*), adaptation et réduction à l'usage de la jeunesse, par (*A.-J. Hubert*). 511
Le Roi des Requins, suivi de : Le Brelan américain et L'Anaïa du Brigand, traduit de l'allemand par *J. de Rochay* (*Karl May*). . . 511
Le Ménétrier de la République : épisode de la vie de Chérubini, traduit de l'allemand par *J. de Rochay* (*A. Schirmer*) 511
La Perruque du Grand-Père (*Mme Chéron de la Bruyère*). 511
La petite Givonnette (*André Surville*). 512
L'Aventure de Petit Paul (*Mme Ferdinand Le Roy*) 512
Le Petit Buffon des Enfants (*A des Tilleuls*) 512
Mlle Louisette et M. Mimile (*A. des Tilleuls*) 512
Le Chêne et l'Ortie (*Mme L. Hameau*) 512
L'École et le Ruisseau (*Mme L. Hameau*) 512
Nos bons serviteurs (*Mme L. Hameau*) 512
La Couverture de grand'maman (*Mme L. Hameau*). 512

Histoire et critique littéraire. Essai sur l'histoire de la critique chez les Grecs. Introduction à l'étude de la littérature grecque (*Émile Egger*) 422
Histoire abrégée de la littérature latine, rédigée conformément aux programmes officiels (*Eugène Talbot*) 423
Études critiques sur Properce et ses élégies (*Frédéric Plessis*). . . 427
Italici Ilias latina, edidit, præfatus est, apparatu critico et indice locuplete instruxit (*Fr. Plessis*) 430
Un Rhéteur chrétien au Ve siècle, Claudius-Marius Victor (*l'abbé Stanislas Gamber*) 169
M. Fabi Quintiliani institutionis oratoriæ liber decimus, texte latin publié avec un commentaire explicatif (*J.-A. Hild*). 169
Pétrarque. Lettres sans titre, traduites pour la première fois par *Victor Develay* 237
Pétrarque. Lettres à Rienzi, traduites pour la première fois par *V. Develay* 237
Essai sur la vie et les œuvres de Francisco de Quevedo (1580-1645) (*E. Mérimée*) 345
Histoire sommaire de la littérature française des origines à nos jours, ouvrage conforme aux programmes d'enseignement des écoles normales (*A. Biays*) 425
Chroniques des Élections à l'Académie française (1634-1841) (*Albert Rouxel*). 520
Le Régiment de la Calotte (*Léon Hennet*). 264

Un Salon à Paris Mme Mohl et ses intimes (*K. O'Meara*) 50
Le Roman anglais, origine et formation des grandes écoles de romanciers du XVIIIe siècle. Leçon d'ouverture du cours de langues et de littératures d'origine germanique au Collège de France (*J. J. Jusserand*). 170
Histoire des femmes écrivains de la France (*Henri Carton*) . . . 265
Les Femmes bibliophiles de France, XVIe XVIIe et XVIIIe siècles (*Ern. Quentin Bauchart*) 259
Madame la comtesse de Genlis, sa vie, ses œuvres, sa mort (1746-1830), d'après des documents inédits (*Honoré Bonhomme*). . . . 170
Du Caractère de l'épopée dans la Légende des siècles (*E. Bernier*) . 458
Essais de critique (*Charles Fuster*). 363
Surian, prêtre de l'Oratoire, évêque de Vence, de l'Académie française (1670-1754). Pensées et discours inédits précédés d'une étude historique et littéraire renouvelée d'après les manuscrits (*l'abbé A. Rosne*). 431
Causeries littéraires et historiques (*Jules Janin*). 264
Henri Heine et son temps (1799-1827) (*Louis Ducros*) 266
Historia de las ideas esteticas en España (*Menendez y Pelayo*) . . 4
Le Naturalisme (*Mme Emilia Pardo-Bazan*) 363
Le Roman russe (*le vicomte E. Melchior de Vogüé*) 343
L'Arménie chrétienne et sa littérature (*Félix Nève*) 523

Polygraphes. Classiques populaires. Homère (*A. Coulat*) 458
Fénélon (*G. Bizos*) 458
Œuvres de Xavier de Maistre. 460
Œuvres posthumes de René Grousset. Essais et poésies recueillis et publiés avec des notices (*René Doumi et Pierre Imbart de la Tour*). 239
Les petits Chefs-d'œuvre. Lettres du prince de Ligne à la marquise de Coigny pendant l'année 1787, publiées avec une préface par *M. de Lescure*. 534

HISTOIRE

Généralités. Methods of historical study (*Herbert B. Adams*). . . 146

Géographie et Voyages. Atlas colonial (*Henri Mager*). . . . 194
La France coloniale. Histoire, Géographie, Commerce, ouvrage publié sous la direction de *M. Alfred Rambaud* 196
Les Colonies françaises. Leur commerce, leur situation économique, leur utilité pour la métropole, leur avenir (*Louis Vignon*). . 196
L'Expansion coloniale de la France (*J. L. de Lanessan*) 197
El archipielago Filipino y las islas Marianas, Carolinas, y Palaos (*Jose Montero y Vidal*) 198
Expédition française en Tunisie (1881-1882), précédée d'une description géographique et historique de la régence de Tunis (*Maurice Bois*) 199
Étude sur l'organisation administrative du Tonkin et des pays de protectorat (*Louis Dunoyer de Ségonzac*) 199
Madagascar (*Raoul Postel*). 200
La Société des missions étrangères pendant la guerre du Tonkin . 201
Près des grands lacs (*les missionnaires de S. E. le cardinal Lavigerie*). 201
Souvenirs de Malaisie. Onze ans sous l'Équateur. Indo-Chine (*A. Périé*) 202
Recherches sur l'instabilité des continents et du niveau des mers (*Jules Girard*) 202
Le Japon. Histoire et religion (*J. Egermont*) 203
Ethnographie de l'Algérie (*O. Houdas*). 204
Continents et Océans. Introduction à l'étude de la géographie (*George Grove*) 204
Les Peuples de l'Afrique et de l'Amérique (*Girard de Rialle*) . . . 204
Les Peuples de l'Asie et de l'Europe (*Girard de Rialle*) 204
A travers l'empire britannique (1883-1884) (*le baron de Hübner*). . . 205
Description de l'Égypte. Deuxième partie : Alexandrie et la Basse-Égypte (*H. de Vaujany*) 207
Haïti ou la république noire (*Sir Spenser St John*). 207
La Politique extérieure d'Haïti (*Jacques-Nicolas Léger*) 208

La Terre des merveilles, promenade au parc national de l'Amérique du Nord (*Jules Leclercq*) 209
Un Empire qui croule. Le Maroc contemporain (*Ludovic de Campou*). 210
Terre-Neuve et les Terre-Neuviennes (*Henri de La Chaume*) . . . 211
En Angleterre (Angleterre, Écosse, Iles Orcades, les Hébrides, Islande.) Le pays, les habitants, la vie intérieure (*Félix Narjoux*) 211
Venise et la Vénétie (*J. Gourdault*) 212
Voyage au Cap Nord et en Laponie par la Finlande (*Pierre Frédé*). . 213
Voyage en Corse. Récits dramatiques et pittoresques (*C. Faure*). . 214
Andalousie et Portugal (l'auteur des *Horizons prochains*) 214
De Paris aux Karpathes (*Joseph Montet*) 268
Völkerkunde. 1er Band : Die Naturvölker Afrikas (*Dr Friedrich Ratzel*) 433
Das Massai-Land (Ost-Æquatorial Afrika) (*Dr. G. A. Fischer*). . . 435
Nouvelle carte de l'Égypte et de ses dependances, depuis le 5e degré de latitude sud jusqu'à la Méditerranée 436
Nouvelle géographie universelle. La terre et les hommes (t. XII). L'Afrique occidentale. Archipels atlantiques. Sénégambie et Soudan occidental (*Elisée Reclus*) 485
Le Littoral de la France (*V. Vattier d'Ambroyse, Ch. F. Aubert*) . . 485
La France et ses colonies (t. Ier : En France). (*Onésime Reclus*) . . 486

Histoire ecclésiastique. Dissertationes selectæ ad historiam ecclesiasticam (*Bern. Jungmann*) 346
Series episcoporum Ecclesiæ catholicæ quotquot innotuerunt a B. Petro apostolo. Supplementum ad an. 1870-1885 (*P. Pius Gams*) . 347
Geschichte der Paepste seit dem Ausgang des Mittelalters, mit Benutzung d s päpstlichen Geheim-Archives und vieler anderer Archive (*Ludwig Pastor*). 439

Hagiologie et Biographie religieuse. Histoire de saint Jean-Baptiste et de son culte (*l'abbé J. B. Pardiac*) 242
Le R. P. Jean Bedel, sa vie et ses œuvres (*l'abbé Ch. Chapelier*) . . 169
Vie du cardinal Dechamps, de la Congrégation du T.-S. Rédempteur, archevêque de Malines et primat de Belgique (*le P. Henri Saintrain*). 256
Frédéric-François-Xavier de Mérode, sa vie et ses œuvres (*Mgr Besson*). 69
Vie des Saints. Deuxième partie : Saints du 1er juillet au 31 décembre (*Mgr Paul Guérin*) 484

Histoire ancienne et romaine. The empire of the Hittites (*William Wright*) 437
Les Proxénies grecques (*Paul Monceaux*). 148
De Communi Asiæ provinciæ. Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris (*Paul Monceaux*). 241
Récits de l'histoire romaine (*Mme V. Duruy*). 150

Histoire du moyen âge. La France en Orient au XIVe siècle. Expédition du maréchal Boucicaut (*J. Delaville Le Roulx*) . . . 54
Les Origines de la Civilisation moderne (*M. Godefroid Kurth*). . . 524

Histoire moderne et contemporaine. La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance. (*Jacob Burckhardt*). Traduction de *M. Schmitt* 355
Doria et Barberousse (*le vice-amiral Jurien de la Gravière*). 441
Soliman-Pacha (Colonel Sève), généralissime des armées égyptiennes, ou Histoire des guerres de l'Égypte de 1820 à 1860 (*Aimé Vingtrinier*) 451
Négociations relatives au traité de Berlin et aux arrangements qui ont suivi. 1875-1886 (*Adolphe d'Avril*). 444

Questions contemporaines. La France juive. Essai d'histoire contemporaine (*Ed Drumont*). 61
Le Juif, le Judaïsme et la Judaïsation des peuples chrétiens (*le chevalier Gougenot des Mousseaux*). 132
La France socialiste, notes d'histoire contemporaine (*Mermeix*) . . 536
Protestation d'un citoyen contre le projet de loi sur l'enseignement primaire (*C. Rémont*). 260
La Comédie politique, souvenirs d'un comparse (t. I) (*Paul Dhormoys*) 535

La Comédie du Jour sous la République athénienne (*Albert Millaud*) 488

Histoire de France. Histoire de France, principalement pendant le XVI• et le XVII• siècle. (*Léopold de Ranke*), traduction de *J. Jacques Porchat*, continuée par *C. Miot*. Tome quatrième . . 60

Jeanne d'Arc à Domremy. Recherches critiques sur les origines de la mission de la Pucelle, accompagnées de pièces justificatives (*Siméon Luce*). 55

Études sur François Ier, roi de France, sur sa vie privée et son règne (*Paulin Paris*) 58

Les Guerres d'Italie (*Montluc*). Texte établi par *Alfred Baudrillart*. 60

Mémoires inédits de Henri de Mesmes, seigneur de Roissy et de Malassise... Suivis de ses Pensées inédites écrites pour Henri III, publiés d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale et précédés de la Vie publique et privée de Henri de Mesmes, avec notes et variantes (*Edouard Frémy*). 131

Guerres de religion. Le Capitaine Merle, baron de Lagorce, gentilhomme du roi de Navarre et ses descendants, avec lettres et documents inédits de Henry, roi de Navarre; de Henry, prince de Conde; de François, duc d'Alençon et d'Anjou (1574-1582); de Henry, duc de Rohan (1622-1628); lettres patentes de Henry III, de Henry IV, de Louis XIII (*le comte A. de Pontbriant*) 243

Une Révolte à Péronne sous le gouvernement du maréchal d'Ancre, l'an 1616 (*Alfred Danicourt*). 73

Portraits du grand siècle (*Ch.-L. Livet*) 349

Mémoires de Saint-Simon. Tome V. Nouvelle édition, collationnée sur le manuscrit autographe, augmentée de additions de Saint-Simon au journal de Dangeau et de notes et appendices (*A. de Boislisle*) 351

Madame Élisabeth, sœur de Louis XVI (*la comtesse d'Armaillé*) . 245

La Révolution du 31 mai et le fédéralisme en 1793, ou la France vaincue par la Commune de Paris (*H. Wallon*) 442

Les débris de Quiberon, souvenirs des désastres de 1795, suivis de la liste des victimes rectifiée d'après les documents de la collection Hersart du Buron et tous autres titres contemporains et authentiques (*Eugène de la Gournerie*) 528

Histoire de la marine française sous la première République, faisant suite à l'histoire de la marine française pendant la guerre de l'indépendance américaine (*E. Chevalier*) 332

Le Clergé français réfugié en Angleterre (*F. X. Plasse*) 247

Histoire de M. Emery et de l'Église de France pendant l'Empire (1800-1811), 2• partie (*l'abbé Méric*). 153

Les dernières années du duc d'Enghien (1801-1804) (*le comte Boulay de la Meurthe*). 152

Souvenirs du feu duc de Broglie (1785-1870). Tomes II et III. . . . 249

Mémoires d'un ancien ministre (1807-1869) (*lord Malmesbury*), traduit de l'anglais par *A. B.* 66

Histoire de la Restauration (1815-1830) (*Charles Barthélemy*). . . . 74

Journal de Dix ans. Souvenirs d'un impérialiste. Tome II (*Fidus*). . 74

Histoire locale. Histoire épisodique de Bourgogne. Tome Ier, Gontran; tome II, Les fils de Mummolus (*Abel Clavin de la Rive*). . . 64

Notice historique sur le prieuré de Gérigny, de l'Ordre de Prémontré, au diocèse de Reims (1130-1789) (*l'abbé Carré*). 267

Notice sur le collège de Saintes (1571-1850) (*Pierre-Stanislas Mouffiet*), avec notes et appendices par *Louis Audiat*. 445

Journal de voyage de Dom Jacques Boyer, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, dans les diocèses de Clermont, Le Puy, Bourges, Autun, Lyon, Viviers, Mende, Tulle, Limoges, Cahors, Montauban, Toulouse, Sarlat, Périgueux, Angoulême, Bordeaux, Saintes, La Rochelle, Luçon, Angers et Poitiers. 1710-1714. Publié et annoté par *Antoine Vernière*. 48

La Sénéchaussée d'Auvergne et Siège présidial de Riom au XVIII• siècle (*Edouard Éverat*) 155

La Réunion de Toul à la France et les derniers évêques comtes souverains (*le marquis de Pimodan*) 154

Le Vieux Paris, fêtes, jeux et spectacles (*Victor Fournel*) 486

Histoire étrangère. L'Allemagne telle qu'elle est (*Jacques Saint-Cère*) 460
Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, sa vie et sa correspondance avec son frère Charles II (*le comte de Baillon*) . . . 65
Louise de Keroualle, duchesse de Portsmouth (1649-1734) (*H. Forneron*) 156
Chute d'une République. Venise, d'après les archives secrètes de la République (*Ed. Bonnal*) 157
Vita di Francesco V, duca di Modena (1819-1875). Tome IV. Appendice (*le comte T. Bayard de Volo*) 252
Le Règne de Philippe II et la lutte religieuse dans les Pays-Bas au XVIe siècle (*Mgr Namèche*) 251
Une Invasion prussienne en Hollande en 1787 (*Pierre de Witt*) . . . 449
Étude sur les relations commerciales de la Roumanie avec l'Autriche-Hongrie et la Suisse, suivie du traité de commerce conclu le 26 mai-7 juin entre la Roumanie et la Suisse (sans nom d'auteur) 529
La Russie politique et sociale (*Tikhomirov*) 253
La Péninsule des Balkans. Vienne, Croatie, Bosnie, Serbie, Bulgarie, Turquie, Roumanie (*E. de Laveleye*) 52
La Bulgarie (*Louis Leger*) 171
La Chine inconnue (*M. Jametel*) 53
Rapport du surintendant de l'Instruction publique de la province de Québec pour l'année 1884-1885 40

Biblioteca Storica italiana publicata per cura della R. Deputazione di storia patria. L'Opera cinquantenaria della R. Deputazione di storia patria di Torino. Notizie di fatto storiche, biografiche e bibliografiche sulla R. Deputazione e sui deputati nel primo mezzo secolo della fondazione raccolte per incarico della medesima (*Antonio Manno*) 164
Catalogo dei codici manoscritti della Trivulziana (*Giulio Porro*) . . 164
Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia (*Antonio Manno e Vincenzo Promis*) 164
Relazioni diplomatiche della monarchia di Savoia dalla prima alla seconda restaurazione (1559-1814) (*Antonio Manno, Ermanno Ferrero e Pietro Vayra*) 165

Miscellanea di storia italiana. Indici sistematici di due cronache muratoriane (*Giovanni Filippi, Carlo Merkel, Luigi Valmaggi, Gustavo Canti, Gerolamo Occoferri, Giuseppe Roberti, Carlo Cipolla, Antonio Manno*) 165
Atti del terzo congresso storico italiano 12-19 settembre 1885. . . 165
Indices chronologici ad rerum italicarum scriptores quos Ludovicus Antonius Muratorius collegit (*Joseph Calligaris, Johannes Filippi, Carolus Merkel, Carolus Cipolla, Antonius Manno*) 165

Archéologie. Monographie du temple de Salomon (*Le R. Père Xavier Pailloux*) 67
Histoire de l'art dans l'antiquité : Égypte, Assyrie, Phénicie, Judée, Asie-Mineure, Perse, Grèce, Étrurie, Rome. (T. IV) Sardaigne, Judée, Asie-Mineure (*Georges Perrot* et *Charles Chipiez*) 516
Il monogramma del Nome SS. di Gesù. Studi critici (*Giovanni Sodo*) 165
Les Basiliques de Saint-Martin, à Tours. Fouilles exécutées à l'occasion de la découverte de son tombeau (*Stanislas Ratel*). . . . 73
Mélanges d'Archéologie et d'Histoire. Archéologie du moyen âge. Mémoires et fragments réunis par Robert de Lasteyrie (*Jules Quicherat*) 158
Monuments funéraires de l'église Saint-Michel à Saint-Mihiel (Meuse) (*Léon Germain*) 266

Mélanges. Les Dessous de l'histoire. Curiosités judiciaires, administratives, politiques et littéraires (*J. Hovyn de Tranchère*) 447
Les Postes françaises. Recherches historiques sur leur origine, leur développement, leur législation (*Alexis Belloc*) 353
Inventaire général du mobilier de la Couronne sous Louis XIV (*J. Guiffrey*) 234
Un Député aux États généraux de 1614, esquisse historique (*Pierre de Saint-V****) 364

Les Inconséquences de John Bull (*L. Nemours-Godré*) 268
Les Mercenaires de la papauté (*Armand Dassier*) 534

Biographie. Jeanne d'Arc en face de l'Église romaine et de la Révolution (*l'abbé Victor Mourot*). 364
Le connétable de Montmorency (1493-1567) (*le général baron Ambert*). 268
Sully et son temps, d'après les mémoires et documents du XVIe siècle (*Jules Gourdault*) 268
Un Administrateur au temps de Louis XIV. Thomas de Grouchy, sieur de Robertot, conseiller au Parlement de Metz (1610-1675), (*le vicomte de Grouchy et le comte de Marsy*) 160
Jean-Baptiste Tavernier, écuyer, baron d'Aubonne, chambellan du Grand Électeur, d'après des documents nouveaux et inédits (*Charles Joret*) 159
La Vie d'un douanier (Boucher de Perthes) (*A. Ledieu*). 267
Les Savants modernes et leurs œuvres. — Berthollet. — Chaptal (*Mme la comtesse Drohojowska*) 72

Bibliographie. La Librairie des papes d'Avignon, sa formation, sa composition, ses catalogues (1316-1420) (*Maurice Faucon*). . . . 162
Histoire de l'imprimerie en Agenais, depuis l'origine jusqu'à nos jours (*Jules Andrieu*) 257
Bibliographie générale des ouvrages sur la Chasse, la Vénerie et la Fauconnerie, publiés ou composés depuis le XVe siècle jusqu'à ce jour, en français, latin, allemand, anglais, espagnol, italien, etc., avec des notes critiques et l'indication de leur prix et de leur valeur dans les différentes ventes (*R. Souhart*). 356
Bibliografia veneziana, in aggiunta e continuazione del saggio di Emmanuele Antonio Cicogna (*Girolamo Soranzo*) 454

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

ADAMS (Herbert-B.). 146
AICARD (Jean). 126
ALAUX (J.-L.). 532
ALLAIN (l'abbé E.). 246
AMBERT (le général baron) . . 268
ANDRÉ (le P.). 394
ANDRIEU (Jules). 257
ANDRIVEAU (P.). 222
ARAGON (Georges). 14
ARISTOTE 389
ARMAILLÉ (la comtesse D'). . 245
ARMAND (R.). 29
ARMOISES (Olivier DES). . . . 19
ASSOLANT (Alfred) 506
AUBERT (Ch.-F.). 485
AUDIAT (Louis) 445
AUDLEY (C.-F.) 167
AVENEL (J. D'). 392
AVRIL (Adolphe D'). 444
BAILLON (le comte DE). . . . 65
BAREILLE (J.). 451
BARRACAND (Léon). 17
BARTHÉLEMY (Charles). . . . 74
BAUDRILLART (Alfred). . . . 69
BAUDRILLART (H.). 167
BAYARD DE VOLO (le comte T.). 252
BAYET (C.). 138
BEAL (S.). 37
BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY (la Cte D. DE). 220
BELLOC (Alexis). 353
BENOIT (Dom). 136
BERGER (H.). 403
BERINGER (Fr.) 389
BERNARD (Daniel) 508
BERNE (Henri) 111
BERNIER (E.). 458
BERTHERREAU (Lucien). . . . 115
BERTIN (Marthe). 225
BERTOLOTTI (A.). 139
BESSON (Mgr.). 69
BIART (Lucien) 494,496,497
BIAYS (A.). 425
BICHAT (M.-M.-E.) 407
BIZOS (G.). 458
BLACHE (Noël) 14
BLADÉ (J.-F.). 140
BLANC (Édouard). 229
BLANC (Élie). 235
BLANDY (S.). 34,504
BLOCK (Maurice) 514
BLONDLOT (A.). 407
BOIS (Maurice). 199
BOISLISLE (A. DE). 351

BONHOMME (Honoré). 170
BONNAL (Éd.). 137
BONNIÈRES (Robert DE). . . 18
BORÉE (Léon). 29
BORNIER (Henri DE). 20
BOSGUÉRARD (Marie DE). . . 222
BOTTA (G.). 262
BOULANGIER (Edgar) 501
BOULAY DE LA MEURTHE (le comte) 152
BOURGAIN (l'abbé L.) 437
BRACQUEMONT (L. DE). . . . 138
BRÉMOND (Jacques). 224
BRET (Mme E.). 533
BRIN (P.-M.). 347
BRINGMANN (Aug.). 389
BROGLIE (duc DE). 249
BUET (Charles). 25
BURCKHARDT (Jacob). . . . 355
BURNOUF (Eugène). 44
CAITHNESS (duchesse DE POMAR lady). 332
CALLIGARIS (Joseph). . . . 165
CAMILLIS (DE). 134
CAMPOU (Ludovic DE). . . . 210
CANTI (Gustavo). 165
CARRÉ (l'abbé). 267
CARTON (Henri). 265
CAVAILHON (Édouard). . . . 110
CÉLIÈRES (Paul). 310
CHABIN (le R. P.). 414
CHAMPGLIN (Ernest DE). . . . 114
CHAPELIER (l'abbé Ch.). . . . 169
CHARLIEU (H. DE) 500
CHATEAU (Pierre DU) . . . 223,507
CHAUMEIL (J.). 167
CHAUVIGNY (Louis DE). . . . 119
CHAVÉE-LEROY. 533
CHAZEL (Prosper) 497
CHERON DE LA BRUYÈRE (Mme) 504,511
CHEVALIER (E.). 352
CHIPIEZ (Ch.). 516
CIPOLLA (Carlo). 165
CLARIN DE LA RIVE (Abel). . 64
COLOMB (J.). 228
COLOMB (Mme) 30,505
CONVERT (F.). 261
COPPÉE (François) 493
CORNEILLE (Pierre). 484
CORTILS Y VIETA (Joseph). . . 143
COUAT (A.). 458
COUGNARD (Jules) 113
CRAFTY. 499
CRAVEN (Augustus). 23
CROLLALANZA (le chev. G. DE). 305
CROULLEBOIS. 403
DAMCAVALD 123
DAMES (Dr). 320
DANICOURT (Alfred). 73
DASSIER (Armand). 534
DAUDET (Alphonse). 304
DELAVILLE LE ROULX (J.). . . 54
DELPIT (Albert). 10
DERELY (Victor). 29
DESLYS (Charles) 228,495
DESTOURNELLES (Alfred). . . 21
DEVELAY (Victor). 237
DHORMOYS (Paul). 535
DICKENS (Charles) 496
DOSTOÏEVSKY (Th.). 307
DOUGLAS (Robert K.) 37
DOUMI (René). 239
DRACK (Maurice). 12
DRAMARD (Louis). 331
DROHOJOWSKA (la Csse). . . . 72
DROZ (Ed.). 392
DRUMONT (Ed.). 61
DUCHATEAU (Mme Pierre). . . 225
DUCROS (G.). 309
DUCROS (Louis). 266
DUGUÉ (Ferdinand). 117
DUJARDIN (Edouard) 34
DUNOYER DE SÉGONZAC (Louis) 199
DUPONT (Ed.). 319
DUPUIS (Eudoxie) 225,500
DUPUY (J.-B.-M.). 536
DURUY (Mme V.). 150
EGERMONT (J.). 203
EGGER (Émile). 422
EHRENFELS (la Csse Clotilde D'). 70
EHRLE (Fr.). 389
ETHAMPES (Gabrielle D') . . . 223
ETIAU (Jean D'). 304
EVERAT (Edouard). 155
FABRE (Ferdinand). 293
FABRE (M.-J.-H.). 515
FAUCON (Maurice). 162
FAURE (C.). 214
FÉRET (l'abbé). 34
FERRERO (Ermanno). 165
FIDUS 74
FIGUIER (Louis). 359
FILIPPI (Giovanni). 165
FINAMORE (G.). 144
FISCHER (G.-A.). 435
FLEEMING JENKIN. 403,404
FLEURIOT (Zénaïde) 216,503
FLEURIOT-KÉRINOU (Fr.). . . 226
FORNERON (H.). 156
FOSSEN (P.). 323
FOUQUET (Fernand). 112
FOURNEL (Victor) 486
FOURNIELS (Roger DES). . . . 24
FRANÇAIS (L.) 228
FRANÇOIS (Maurice). 116
FRANZOS (K.-E.). 308
FRÉDÉ (Pierre) 213
FRÉMY (Édouard) 151
FRESNEAU (Mme A.), née DE SÉGUR 510
FUSTER (Charles) 363
G. (A.-M.). 509
GAIN (Georges) 456
GAMBER (l'abbé Stanislas). . . 169
GAMS (P. Pius) 347
GAY (J.-B.). 23
GERALDY (Frank). 406
GÉRARD (André). 226
GERMAIN (Léon). 266
GIRARD (Jules). 202
GIRARDIN (J.). 226,228,503
GIRON (Aimé) 502
GOETHE. 29
GONTCHAROFF. 28
GOUGENOT DES MOUSSEAUX (le chevalier) 132

GOURAUD (Julie). 511
GOURDAULT (Jules). . . 212,268,309
GRANGE (Jean). 227
GREDT (N.). 452
GRENIER (Édouard). 459
GRIBOIÉDOVE. 340
GRISAR (Hartmann). 409
GROUCHY (le vicomte DE). . . 160
GROVE (George). 204
GUAITA (Stanislas DE). . . . 331
GUÉRIN (Mgr Paul). 484
GUERRE (Mme Alice). 360
GUIFFREY (J.). 234
GUILLEMIN (Amédée). . . . 408
GUYAU (M.). 391
HALPÉRINE (M.). 308
HAMEAU (Louise) 219,512
HAREL (Paul). 120
HAUVETTE-BESNAULT (M.). . . 44
HENNEBERT (lieutenant-colonel) 42
HENNET (Léon) 264
HEPHELL 309
HERVILLY (Ernest D'). . . . 221
HESEN (A.). 131
HEULARD (Arthur). 171
HILAIRE DE PARIS (le P.). . . 342
HILD (J.-A.). 189
HOORNAERT (H.). 114
HOSPITALIER (E.). 405
HOUDAS (O.). 204
HOVYN DE TRANCHÈRE (J.). . 447
HUBERT (A.-J.) 511
HUBNER (le baron DE). . . . 205
HUE (Ferdinand). 306
HUGHES (W. L.). 498
HUIT (C.). 388
HULL (Ed.). 325
HURÉ (Alexandre) 112
IMBART DE LA TOUR (Pierre). . 239
JACOB (le bibliophile). . . . 496
JACOTTET (Henry) 510
JAMETEL (M.). 53
JANET (Paul). 399
JANIN (Jules). 264
JORET (Charles). 158
JOUAUST (D.). 333
JUBERT (Amédée). 121
JUNGMANN (Bern.) 346
JURIEN DE LA GRAVIÈRE (le vice-amiral). 441
JUSSERAND (J.-J.). 170
KERGOMARD (Mme P.) 531
KÖHLER (G.). 317
KRASZEWSKI (J.). 309
KURTH (Godefroid) 524
LABESSE (E.-D.). 456
LA BLANCHÈRE (H. DE). . . . 168
LACERTIE (L.). 34
LA CHAUME (Henri DE). . . . 211
LACOMBE (Louis). 116
LAEMMER (Hugo). 411
LAFARGUE (A.-J.). 114
LA GOURNERIE (Eugène DE). . 528
LALAING (S. DE). 216
LAMOTHE (Alexandre DE). . . 26
LANDE (Louis). 362
LANESSAN (J.-L. DE). 197
LANG (Andrew). 409
LAPOINTE (Savinien) 493
LARBALÉTRIER (A.). 533
LARGE (Henriette). 224
LARGENT (le R. P.). 396
LA RIVE (Th. DE) 167
LASSERRE (Louise DE). . . . 22
LAURET (H.). 400
LAVELEYE (E. DE) 52
LA VILLEHERVÉ (Robert DE). . 295
LECLERCQ (Jules) 209
LE COMTE (l'abbé) 358
LEDIEU (A.) 267
LEFEBVRE (Eug.). 228
LEFÈVRE (l'abbé). 71
LÉGER (Jacques-Nicolas). . . 208
LÉGER (Louis). 171
LEGOUX (Jules). 71
LEGRAND (P.). 361
LEHAUTCOURT (Pierre). . . . 491
LELOIR (Louis) 534
LENZ (Oskar). 491
LÉOUZON LE DUC 308
LE PRIEUR (M.). 168
LEROUX (Adrien). 137
LE ROY Mme Ferdinand). . . 512
LESCŒUR (Daniel). 117
LESCURE (DE). 534
LEVALLOIS (Jules) 488
LEVESQUE (Donatien). . . . 361
LÉVY (Raphael-Georges) . . 112
LEYEN (VON DER). 106
LIGNE (prince de) 534
LINDEN (Adrien). 499
LIVET (Ch.-L.). 339
LONDE (Albert) 262
LOTI (Pierre). 289
LOTTI (B.) 322,323
LOUIS-LANDE. 362
LOUISY (P.) 506
LUCE (Siméon) 55
MAGER (Henri). 194
MAGHERINI-GRAZIANI 30
MAISTRE (Xavier DE) 460
MAIZEROY (René). 298
MALEBRANCHE 396
MALLAT (Joseph). 532
MALMESBURY (lord). 66
MANCINI (Grazia-Pier-Antoni). 30
MANGIN (Arthur). 301
MANNO (Antonio) 164,165
MARCEL (Étienne) 29
MARGUERITTE (Paul). 13
MARIALYS 227
MARIN DE BOYLESVE (le P.). . 512
MARINO (Salomone). 144
MARMOTTAN (Paul). 337
MARS 499
MARSY (le comte DE). . . . 160
MARTIN (Al.). 234
MARTIN (l'abbé G.). 230
MARTIN (Charles) 490
MARX (K.). 104
MATTIROLO (E.). 323
MAURUS (Silv.) 389
MAXWELL (James-Clerk). . . 404
MAY (Karl 511
MAYNE-REID 510
MELVIL (Francis). 27

Mendès (Catulle). 298
Menéndez y Pelayo. . . . 43
Menger (le Dr Carl). 97
Méric (l'abbé) 153
Mérimée (E.). 345
Merkel (Carlo). 166
Merklen (A.). 387
Mermeix 536
Méry 221
Meunier (E.). 224,227
Meunier (Mme Stanislas) . . . 510
Millaud (Albert) 488
Mojsisovics (Dr Edm. von). . 318
Molènes (Paul de). 17
Molière 236
Moncaux (Paul) 148,241
Moncel (le comte Th. du). . 406
Monge (Carlo du). 221
Monier William) 37
Monnier de La Motte . . . 115
Montaigne. 333
Montaudry (Mlle A.) 120
Montero y Vidal (Jose). . . 198
Montet (Joseph). 268
Montluc 60
Morandini d'Eccatage (F.). . 110
Moréas (Jean) 114
Moreau (Henri). 16,35
Moreau (Émile). 26
Morigny (l'abbé A.) 34
Motheau (H.). 333
Mouffret (Pierre-Stanislas). . 445
Moulle (A.). 328
Mourot (l'abbé Victor) . . . 364
Mousk 310
Mouton (Eugène) 304
Muir (William). 37
Muller (Eugène) 218,496
Nameche (Mgr). 251
Narjoux (Félix). 211,303
Natanson (J.) 25
Navery (Raoul de). 306
Navicow (J.). 72
Nemours-Godré. 268
Neumayr (Dr M.). 313
Nève (Félix). 523
Neyroud (M.). 307
Nikitine (S.). 325
Nourrisson 385
Occoferri (Jerolamo). . . . 165
Ohnet (Georges). 9
Olcott (Henry-P.) 333
O'Meara (K.). 50
Oppolzer (le chevalier Th. d'). 335
Pagat (Henri) 16
Pailloux (le R. P. Xavier). . 67
Palmieri (L.). 407
Pardiac (l'abbé J.-B.). . . . 242
Pardo-Bazan (Mme Emilia). . 363
Paris (Paulin). 58
Parmentier (Léon). 409
Pastor (Ludwig). 439
Pène (Henry de). 301
Périé (A.). 202
Périn (Charles). 416
Perrault (Charles) 499
Perrone (Joannès). 35
Petit (Léonce) 225
Pétrarque. 237
Philastre (P.-L.-F.) 47
Piazzi (Adriana). 225
Pierret (H.). 456
Pimodan (le marquis de). . . 154
Piolin (Dom Paul). 166
Pisemsky (A.-Th.). 29
Pitré (G.). 144
Pittié (Francis). 125
Pizzetta (J.). 490
Plasse (F.-X.) 247
Plessis (Frédéric). . . . 427,430
Pollonnais (Mme Amélie). . . 359
Pomar (lady Caithness duchesse de). 332
Pontbriant (le comte A. de). 243
Pontsevrez 310
Porchat (J.-Jacques). . . . 60
Porro (Giulio) 164
Postel (Raoul). 200
Poul (Henriette). 361
Pouvillon (Émile). 291
Powel (J.-W.) 418
Pradels (Octave) 115
Prestwich (J.). 311
Promis (Vincenzo). 164
Protche de Viville (J.). . . 221
Psichari (Jean). 338
Puaux (N.-A.-F.) 306
Quentin-Bauchart (Ern.) . . 259
Quicherat (Jules). 158
Rambaud (Alfred). 196
Rameau (Jean). 125
Ramée (Daniel). 518
Ranke (Léopold de) 60
Ratel (Stanislas). 73
Ratzel (Friedrich). 433
Raymond (Emmeline). . . . 361
Reclus (Élisée). 485
Reclus (Onésime) 486
Rémont (C.). 260
Renier (Rodolfo) 263
Reynaud (L.). 261
Rialle (Girard de). 204
Ricard (J.). 14
Richard (Charles) 498
Richard (Gust.). 404
Richard (Jules). 492
Richthofen (Dr F. Von). . . 341
Roberti (Giuseppe). 165
Rochay (J. de) 220,511
Rodary (F.). 408
Rollet de l'Isle 489
Rosne (l'abbé A.) 431
Rouanet (Léo). 33
Roux (Léon). 531
Rowel (Max). 309
Saint-Cère (Jacques). . . . 460
Saint-Germain Leduc . . . 502
Saintrain (le P. Henri) . . . 256
Saint-V*** (Pierre de). . . . 364
Sartorius v. Waltershausen (A.). 106
Sax (Dr Emil). 98
Say (Léon). 417
Schaffle (Dr Albert). . . . 101
Scherer (Dr Karl von) . . . 105
Schirmer (A.) 511

SCHMITT (M.). 255
SCHUSTER (le Dr) 131
SCOTT (Walter) 511
SÉBILLOT (Paul) 141,142
SÉGARD (Charles) 507
SÉMÉZIES (Marcel). 300
SENGLER (le P. A.). 236
SÉVY (Richard). 455
SIMOND (Charles). 308
SMITH (L.). 233
SODO (Giovanni). 165
SORANZO (Girolamo). 454
SOUHART (R.). 356
SPENCER ST-JOHN (Sir). 207
STANY (le commandant). . . . 222
STEINMANN-BUCHER. 100
STELZNER (Dr Alfr.). 329
STINDE (Julius). 309
STOBARD (J.-W.). 37
STOLZ (Mme DE). 220
STREBINGER (Mme A.-C.). . . . 31
STROLL (Dr Moriz). 99
SULLY-PRUDHOMME. 128
SURVILLE (André) 512
SYLVANE 112
TALBOT (Eugène). 423
TARBÉ (Edmond). 11,12
TARDE (C.). 530
TAXIL (Léo) 42,537
TEDESCO (N. DE). 404
THEURIET (André). 32
THIAUCOURT (C.). 145
THOMIN (Lucien). 22
TICHY (H.). 111
TIKHOMIROV 253
TILLEULS (A. DES) 512
TOLSTOÏ (le comte Léon) . . 28,308
TREVAD (Albert). 217
TRÉZÉNICK (Léo). 33
TROLLIET (Émile). 118
TROUBETZKOÏ (la princesse Marie) 33
TWAIN (Mark). 498
VALLÈS (Jules). 299
VALLET (P.) 387
VALLON (Georges DU). . . . 218
VALMAGGI (Luigi) 165
VALRESSON (comtesse DE). . 360,537
VAN DEN GHEYN (J.) 45
VARET (Albert) 120
VATTIER D'AMBROYSE (V.) . 219,485
VAUJANY (H. DE). 207
VAYRA (Pietro). 165
VERNIÈRE (Antoine). 48
VIDAL (Léon). 262
VIGNON (Louis). 196
VIGOUROUX (F.). 229
VILLARD (H.). 114
VILLEDIEU (E. DE) 115
VILLIA 22
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM (le comte) 296
VILMAIN (Jules). 13
VINGTRINIER (Aimé) 451
VITU (Auguste). 457
VIVIER (Alexandre). 26
VOGUÉ (le vicomte Melchior DE) 343
WAILLY (N. DE). 231
WALLON (H.). 425
WECKERLIN (J.-B.). 425
WIRTH (Mlle Ernestine) . . . 533
WIRTH (Max). 106
WITT (Pierre DE). 449
WRIGHT (William). 437
X. X. 113
YRIARTE (Charles) 492
ZÉNON-FIÈRE 123
ZOJOVIC (J.-M.). 325
ZOLA (Émile). 9

TABLE DES VARIÉTÉS

La Collection Wilkinson. — Catalogue of sir Gardner Wilkinson's-collection of Egyptian, Greek, Etruscan, and Roman antiquities. Vol. I. Egyptian antiquities 364

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : AUBANEL (Joseph-Marie-Jean-Baptiste-Théodore), 539. — BELOT (Émile-Joseph), 461. — BERGER (Adolphe), 271. — BERNARD (Paul), 269. — BERT (Paul), 537. — BLOSSEVILLE (Marquis DE), 462. — BOITEAU (Dieudonné-Alexandre-Paul), 75. — BRÉCHILLET-JOURDAIN (Charles-Marie-Gabriel), 172. — CASTILLE (Charles-Hippolyte), 462. — CHIROL DE LA BROUSSE (Jacques-Joseph), 270. — DALLOZ (Édouard-Victor), 538. — DEMAY (Germain), 461. — DESJARDINS (Abel), 172. — DESJARDINS (Ernest), 461. — DUBOSC (Nicolas), 269. — DUVERNOY (Alexandre), 271. — FABRE (Louis-Adolphe), 369. — GAUSSIN (Pierre-

Louis-Jean-Baptiste), 269. — GAUTRELET (Le P. François-Xavier), 172. — GIRARD (Maurice), 369. — LAURENT-PICHAT (Léon), 76. — LAVROVSKI (Pierre), 174. — LISZT (Franz), 270. — MALOU (Jules), 173. — MICHEL (Edmond), 76. — RANKE (Léopold VON), 76.— SCHERER (Guillaume), 270.— SCHTEBALSKI (Pierre), 174. — SERRE (le comte François-Gaston DE), 173. — SIMONIN (Louis-Laurent), 75. — SOLEILLET (Paul), 369. — STOFFELS (Charles), 173. — VARADINE (Nicolas), 369. — VAUTREY (Louis), 78. — WAITZ (Georges), 77.

Institut, 79, 463, 540. Société nationale des antiquaires de France, 79. Congrès, 79, 273, 371.

Concours et Prix, 79, 176, 273, 465.

Lectures faites à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 80, 176, 273, 371, 466, 542.

Lectures faites à l'Académie des Sciences morales et politiques, 80, 176, 274, 371, 466, 542.

Mélanges philologiques et littéraires : Deux brochures de P. de Nolhac, 178. — L'ancienne Université de Montpellier, 467. — Une nouvelle lettre de Montaigne, 275.—Souvenirs de la marquise Delacoste, 374.— Le Discours de M. J. Zeller aux fêtes de l'Université d'Heidelberg, 372.

Mélanges historiques : La Mort d'Étienne Marcel, 543. — Journal de Jean Le Fèvre, 467. — Jean Bourré, 373. — La Maison de Jeanne d'Arc, 542. — Les Livres de raison en Allemagne, 373. — L'Alsace à Sempach, 372. — Louis XV, le duc de Gramont et le régiment des gardes françaises, 544. — Lettres inédites de saint François de Sales, 81. — Pierre de Besse, 81. — Un Album historique universel, 81. — Une nouvelle édition de l'atlas physique de Berghaus, 179.

Mélanges archéologiques et artistiques : Le Château de Fontainebleau au XVIIe siècle, 373. — « L'Adoration des Mages » de Rubens, 543. — Le Congrès international des Américanistes, 465.

Mélanges bibliographiques : Les Manuscrits de la bibliothèque d'Arras, 274. — Les Manuscrits du musée Plantin-Moretus à Anvers, 177. — Les Catalogues des Manuscrits des Bibliothèques d'Allemagne, 276. — Un Inventaire des incunables des bibliothèques publiques de France, 177. — La Collection palatine de la Vaticane, 275.— Bibliographies des ouvrages relatifs à l'histoire de l'Imprimerie, 179. — Introduction de l'Imprimerie aux États-Unis, 277. — Le Tirage des livres, 467.— Table générale du *Polybiblion*, 469. — Publications de la Société des études juives, 82. — Les Livres rares de la Bibliothèque nationale de Rio-de-Janeiro, 178. — Les Bibliothèques de New York, 544. — Les Périodiques bibliographiques de l'Allemagne, 276. — Les Archives polonaises en Russie, 180. — La Presse lette, 468. — La Presse de Varsovie, 180. — La Presse scientifique au Japon, 180. — Almanachs, 545.

Nouvelles. — *France :* Paris, 82, 180, 277, 374, 469, 545. — Agenais, 84, 471. —Angoumois, 548.—Anjou, 376, 549. — Artois, 84, 376, 471, 549. — Auvergne, 182, 279, 471, 549. — Béarn, 183. — Berry, 183, 472.— Bourgogne, 84, 183, 376, 472. — Bretagne, 85, 183, 279, 376, 549. — Champagne, 85, 183, 280, 376, 472, 549. — Comtat Venaissin, 183, 472. — Comté de Foix, 85. — Dauphiné, 86, 183, 280, 376, 472, 550. — Flandre, 183, 376, 550. — Franche-Comté, 184, 280, 377, 472. — Gascogne, 86, 472. — Guyenne, 184, 280, 377, 473. — Ile de France, 86, 184, 281, 377, 473. — Languedoc, 86, 281, 377, 474, 550. — Limousin, 86, 184, 281, 474. — Lorraine, 184, 281, 377, 474, 550. — Lyonnais, 87, 377, 474, 550. —Maine, 185, 474. — Marche, 378. — Normandie, 87, 185, 282, 378, 475, 550.— Orléanais, 185, 282, 475. — Périgord, 185, 551. — Picardie, 87, 282, 551. — Poitou, 88, 186, 283, 551. — Provence, 88, 186, 283, 378. — Roussillon, 378. — Saintonge, 186, 283, 475, 552. — Savoie, 378, 475. — Vendée, 88, 186. — *Étranger :* Alsace-Lorraine, 88, 476. — Allemagne, 88, 187, 283, 379, 476, 552. — Angleterre, 89, 187, 284, 379, 553. — Autriche, 90, 188, 284, 553. — Belgique, 90, 188, 285, 380, 477, 553. — Bohême, 90, 188, — Espagne, 90, 189, 285, 380, 553. — Grèce, 91. — Hollande, 91, 381. — Hongrie, 285. — Italie, 91, 189, 286, 381, 477. — Pologne, 92, 190, 286, 381, 553. — Russie, 92, 286, 382, 477, 554. — Sicile, 287. — Suisse, 93, 190, 382, 554. — Algérie, 383, 555. — Chine, 93. — Congo, 287. — Égypte, 287. — États-Unis, 191, 383, 478, 555. — Mexique, 383.

Ventes, 93, 478.

Publications nouvelles, 93, 191, 287, 383, 478. — Dernières publications illustrées, 555.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Abdication de Napoléon Ier (original de la première), 555. — Apologétique chrétienne (bibliographie de l'), 96. — Bethléem-Jamecy (le dernier évêque de), 480. — Comtes de Tende, sénéchaux de Provence (ouvrages relatifs aux), 95. — Concile de Mâcon (citation d'un), 95. — Coucy (siège de), 480. — Illustracion cattolica, 555. — Langue et littérature hébraïques, 95. — Langue française (histoire de la), 384. — Lieutenants du roi, 191. — Louis Chailly, prêtre de l'Oratoire (mort de), 192. — Musique religieuse (ouvrages sur la), 192, 384. — Pastermonnale de la Révolution, 95. — Science sociale (œuvres de), 384. — Souhait d'une reine, 192. — Valeur de l'argent au XVIIIe siècle, 192.

Le Gérant : CHAPUIS.

Imprimerie polyglotte Alph. Le Roy fils, imp. brevetée, Rennes.

Z
1007
P73
t.46-47

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY